




3 1761 11973905 0



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761119739050>

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 50

Tuesday, February 2, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 50

Le mardi 2 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on**Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

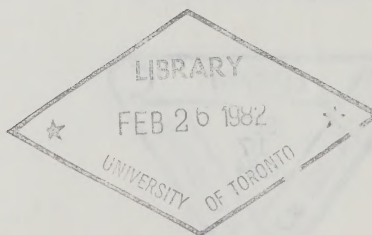
INCLUDING:

The Fifth Report to the House (Armed Forces
Reserves)

CONCERNANT:

Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

Y COMPRIS:

Le Cinquième rapport à la Chambre (Forces armées de
réserve)First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Appolloni (Mrs.)
Bloomfield
Collenette
Crosbie (*St. John's West*)
Crouse
Darling
Duclos
Dupras
Flis
Forrestall
Frith
Gamble
Gourd
Greenaway
Harquail
Hudecki

Irwin
Jewett (M^{lle})
King
MacBain
Massé
McKinnon
Munro (*Esquimalt—
Saanich*)

Murta
Ogle
Robinson (*Etobicoke—
Lakeshore*)
Sargeant
Wenman—(30)

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Friday, January 22, 1982:

Mr. Crosbie (*St. John's West*) replaced Mr. Gass.

On Monday, February 1, 1982:

Mr. Friesen replaced Mr. Stewart.

On Tuesday, February 2, 1982:

Mr. Cousineau replaced Mr. Gimaïel;
Mr. Gourd replaced Mr. Marceau;
Mr. Flis replaced Mr. Hudecki;
Mr. Wenman replaced Mr. Friesen;
Mr. Collenette replaced Mr. Hopkins;
Mr. Hudecki replaced Mr. Cousineau.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le vendredi 22 janvier 1982:

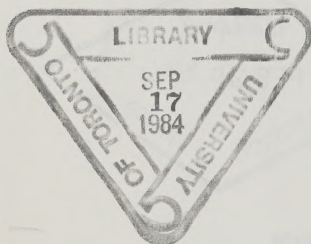
M. Crosbie (*St-Jean-Ouest*) remplace M. Gass.

Le lundi 1^{er} février 1982:

M. Friesen remplace M. Stewart.

Le mardi 2 février 1982:

M. Cousineau remplace M. Gimaïel;
M. Gourd remplace M. Marceau;
M. Flis remplace M. Hudecki;
M. Wenman remplace M. Friesen;
M. Collenette remplace M. Hopkins;
M. Hudecki remplace M. Cousineau.



ORDER OF REFERENCE

Friday, December 18, 1981.

ORDERED,—That the Standing Committee on External Affairs and National Defence be empowered to examine security and disarmament issues with specific attention to Canada's participation in the second Special Session of the United Nations General Assembly devoted to Disarmament scheduled for June/July 1982, and report to the House not later than Friday, April 2nd, 1982; and

That the Committee be empowered for this purpose to retain the services of advisers to assist in its work and that it also be empowered to retain such professional, clerical and stenographic help as may be required and that it also be empowered to advertise invitations to the public to submit opinions on the aforementioned matter.

ATTEST:

Le Greffier de la Chambre des communes

C. B. KOESTER

The Clerk of the House of Commons

ORDRE DE RENVOI

Le vendredi 18 décembre 1981

IL EST ORDONNÉ,—Que le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale soit autorisé à examiner les questions relatives à la sécurité et au désarmement en accordant une attention spéciale à la participation du Canada à la deuxième Session spéciale de l'Assemblée générale des Nations Unies sur le désarmement prévue pour juin et juillet 1982, et qu'il fasse rapport à la Chambre au plus tard le 2 avril 1982; et

Que le Comité soit habilité à cette fin à retenir les services de conseillers pour l'aider dans son travail, à engager le personnel professionnel et de soutien nécessaire et qu'il soit en outre autorisé à inviter le public à exposer ses vues sur les questions susmentionnées.

ATTESTÉ:

REPORT TO THE HOUSE

Thursday, December 10, 1981

The Standing Committee on External Affairs and National Defence has the honour to present its

FIFTH REPORT

In relation to its Order of Reference dated Wednesday, March 18, 1981, respecting the status, capability and role of the Armed Forces Reserves, your Committee recommends that the deadline for submitting its final report to the House be extended to Friday, December 18, 1981.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (*Issues Nos. 33 and 49*) is tabled.

Respectfully submitted,

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le jeudi 10 décembre 1981

Le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale a l'honneur de présenter son

CINQUIÈME RAPPORT

Relativement à son Ordre de renvoi du mercredi 18 mars 1981, concernant le rôle, la capacité et le statut des forces armées de réserve, votre Comité recommande que le délai de la présentation de son rapport final à la Chambre soit reporté au vendredi 18 décembre 1981.

Un exemplaire des procès-verbaux et témoignages s'y rapportant (*fascicules nos 33 et 49*) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président

MARCEL PRUD'HOMME

Chairman

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 2, 1982

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 9:30 a.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Collenette, Cousineau, Crosbie (*St. John's West*), Crouse, Darling, Dupras, Flis, Forrestall, Gamble, Gourd, Greenaway, Hudecki, Irwin, King, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Murta, Ogle, Prud'homme, Sargeant and Wenman.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Peter Dobell, Director, Roger Hill and Daniel Bon, Advisers.

The Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, being read as follows:

ORDERED,—That the Standing Committee on External Affairs and National Defence be empowered to examine security and disarmament issues with specific attention to Canada's participation in the second Special Session of the United Nations General Assembly devoted to Disarmament scheduled for June/July 1982, and report to the House not later than Friday, April 2nd, 1982; and

That the Committee be empowered for this purpose to retain the services of advisers to assist in its work and that it also be empowered to retain such professional, clerical and stenographic help as may be required and that it also be empowered to advertise invitations to the public to submit opinions on the aforementioned matter.

The Chairman presented the Seventh Report of the Sub-Committee on Agenda and Procedure, which is as follows:

Your Sub-committee met on Wednesday, January 27, 1982 and agreed to make the following recommendations:

1. For the purposes of the Committee's meetings relating to its Order of Reference on Security and Disarmament, that the Chairman be authorized to hold meetings to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present provided that at least five (5) members representing two parties, be present;
2. That the Committee not refer its Order of Reference on Security and Disarmament to a Sub-committee;
3. That the Committee adopt a timetable as proposed by your Sub-committee, subject to certain modifications when deemed necessary, after the usual consultations among parties;
4. That the Committee meet on Tuesday, February 2, 1982, at 9:30 a.m., to consider the report of its Sub-committee on Agenda and Procedure; and that hearings commence on Wednesday, February 3, 1982, at 3:30 p.m.

And debate arising thereon.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 2 FÉVRIER 1982

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 9h 30 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Collenette, Cousineau, Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Crouse, Darling, Dupras, Flis, Forrestall, Gamble, Gourd, Greenaway, Hudecki, Irwin, King, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Murta, Ogle, Prud'homme, Sargeant et Wenman.

Aussi présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Peter Dobell, directeur, Roger Hill et Daniel Bon, conseillers.

Lecture est faite de l'Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981:

IL EST ORDONNÉ,—Que le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale soit autorisé à examiner les questions relatives à la sécurité et au désarmement en accordant une attention spéciale à la participation du Canada à la deuxième Session spéciale de l'Assemblée générale des Nations Unies sur le désarmement prévue pour juin et juillet 1982, et qu'il fasse rapport à la Chambre au plus tard le 2 avril 1982; et

Que le Comité soit habilité à cette fin à retenir les services de conseillers pour l'aider dans son travail, à engager le personnel professionnel et de soutien nécessaire et qu'il soit en outre autorisé à inviter le public à exposer ses vues sur les questions susmentionnées.

Le président présente le septième rapport du Sous-comité du programme et de la procédure qui se lit comme suit:

Votre Sous-comité se réunit aujourd'hui le mercredi 27 janvier 1982 et il convient de présenter les recommandations suivantes:

1. Aux fins des séances du Comité concernant son Ordre de renvoi sur la sécurité et le désarmement, que le président soit autorisé à tenir des séances, à recevoir des témoignages et à en autoriser l'impression, à défaut de quorum, pourvu qu'au moins cinq (5) députés représentant deux partis soient présents;
2. Que le Comité ne défère pas son Ordre de renvoi sur la sécurité et le désarmement à un Sous-comité;
3. Que le Comité adopte un calendrier, tel que soumis par son Sous-comité, sujet à changements s'il y a lieu, après consultations habituelles entre les partis;
4. Que le Comité se réunisse le mardi 2 février 1982, à 9h 30, pour étudier le rapport de son Sous-comité du programme et de la procédure; et que les audiences débutent le mercredi 3 février 1982, à 15h 30.

Le débat s'engage par la suite.

On motion of Mr. Ogle, it was agreed,—That the Canadian Council of Churches and the Canadian Conference of Catholic Bishops be invited to appear before the Committee.

On motion of Mr. Crosbie (*St. John's West*), it was agreed,—That the film entitled *If You Love This Planet* produced by the National Film Board, be presented to the Committee for viewing.

On motion of Mr. Wenman, it was agreed,—That certain witnesses be invited to appear before the Committee to discuss the effects of disarmament on employment in related industries in Canada.

On motion of Mr. Munro (*Esquimalt—Saanich*), it was agreed,—That Mr. Alexandre Solzhenitsyn be invited to appear before the Committee.

On motion of Mrs. Appolloni, it was agreed,—That the Seventh Report of the Sub-committee on Agenda and Procedure be concurred in.

On motion of Mr. Flis, it was agreed,—That reasonable travelling and living expenses be paid to witnesses who are invited to appear before the Standing Committee on External Affairs and National Defence on the subject of its Order of Reference on Security and Disarmament.

It was agreed,—That documents sent last December to the Chairman by Mr. McKinnon and Miss Jewett pertaining to possible witnesses to be invited to appear before the Committee be appended to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "EAND-46"*).

At 10:44 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Sur motion de M. Ogle, il est convenu,—Que le Conseil canadien des églises et la Conférence canadienne des évêques catholiques soient invités à comparaître devant le Comité.

Sur motion de M. Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), il est convenu,—Que le film intitulé *If You Love This Planet* produit par l'Office national du film soit présenté au comité pour fins de visionnement.

Sur motion de M. Wenman, il est convenu,—Que certains témoins soient invités à comparaître devant le Comité pour discuter des répercussions du désarmement sur l'emploi dans les industries pertinentes au Canada.

Sur motion de M. Munro (*Esquimalt—Saanich*), il est convenu,—Que M. Alexandre Solzhenitsyn soit invité à comparaître devant le Comité.

Sur motion de M^{me} Appolloni, il est convenu,—Que le septième rapport du Sous-comité du programme et de la procédure soit adopté.

Sur motion de M. Flis, il est convenu,—Que des frais raisonnables de déplacement et de séjour soient consentis aux témoins qui sont invités à comparaître devant le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale au sujet de son Ordre de renvoi portant sur la sécurité et le désarmement.

Il est convenu,—Que les documents envoyés en décembre dernier au président par M. McKinnon et M^{lle} Jewett concernant des témoins éventuels à inviter à comparaître devant le Comité, soient joints aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice "EAND-46"*).

A 10h 44, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Tuesday, February 2, 1982

• 0938

Le président: Bonjour madame; bonjour messieurs.

Welcome back to all the hardworking members who worked on our behalf in Latin America; welcome back, all of you.

I will just briefly give the background of what took place since we received the order of reference. On Friday, December 18, we received an order of reference, of which you are all aware of. That was the last day we could act on that order of the House of Commons to this committee. Immediately on the following Monday I started working on these issues so that we could arrive today with a full report. You do understand the immense task we have to go through to eliminate a lot of the discussion that may take place so that I could arrive, as your chairman, with a report, a tentative agenda, to your steering committee. On the steering committee there was the hon. Mr. Crosbie; the hon. Mr. McKinnon; Madam Pauline Jewett; myself; and three other Liberals—Madam Appolloni and Mr. Irwin, both parliamentary secretaries to their respective ministers, and Mr. Gimafel to replace Dr. Schroder, who was in Latin America.

• 0940

We could, of course, have had a long, long discussion of six months to a year on this very important subject, because people have been discussing it forever, and it seems to me they will never get out of it. But the order of reference attracted attention, especially with specific attention to Canada's participation in the 2nd Special Session of the United Nations General Assembly. Now, I beg of you to follow me very carefully, very attentively and very briefly.

The tentative agenda your steering committee worked on has been agreed by the steering committee. I do not hide the fact that I could ask you this morning to pass this order of reference, this report of your steering committee, right away, but I would like to give the background so that we start on a good footing.

Your committee painfully went through all the alternatives. We came with this recommendation to you because it is the only intelligent recommendation we could ever find, with all the avenues and the options that were in front of the steering committee and the chairman. Why? It is a specific recommendation for the second United Nations' conference on disarmament. This conference is in June and July, so we could, of course, go later on during the year. But there is a preparatory conference in April. On April 25 there is a preparatory conference, and Canada is a member of this group of the preparatory conference in April. So, of course, if you want to have some impact on the government's view for the preparatory conference, we must terminate on time, April 2. So have in

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mardi 2 février 1982

The Chairman: Good morning, madam. Good morning, gentlemen.

Je vous souhaite la bienvenue à tous et plus particulièrement aux membres du Comité qui nous ont représentés en Amérique latine.

Je vais vous donner un bref aperçu de ce qui s'est passé depuis que nous avons été saisis de notre ordre de renvoi. Vous êtes tous au courant bien entendu de l'ordre de renvoi dont nous avons été saisis le vendredi 18 décembre dernier, date limite pour donner suite à cet ordre de renvoi. Le lundi d'après, j'ai entamé les travaux sur ces diverses questions de façon à ce qu'un rapport complet soit prêt pour aujourd'hui. La préparation du rapport et d'un projet d'ordre du jour destinés au comité de direction a exigé bien entendu un travail énorme. Le comité de direction se composait de MM. Crosbie et McKinnon, de M^{me} Pauline Jewett, de moi-même et de trois autres députés libéraux, à savoir M^{me} Appolloni et M. Irwin, tous deux secrétaires parlementaires de leurs ministères respectifs, et M. Gimaël qui remplaçait M. Schroder, qui se trouvait en Amérique latine.

On aurait pu bien entendu discuter de cette question pendant six mois, voire un an, mais je ne vois pas très bien où cela m'amènerait. Cet ordre de renvoi est d'autant plus intéressant qu'il porte sur la participation du Canada à la deuxième session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies. Je vous demanderais de bien vouloir écouter ce qui suit avec la plus grande attention.

Le comité de direction a approuvé un projet d'ordre du jour. Je pourrais en principe vous demander d'adopter l'ordre du jour ainsi que le rapport du comité de direction, mais je préfère pour la bonne règle vous expliquer comment les choses se sont passées.

Le comité a examiné toutes les options possibles et ce n'est qu'après les avoir étudiées en détail que nous avons retenu la recommandation en question. Il s'agit notamment d'une recommandation destinée à la deuxième Conférence des Nations Unies sur le désarmement prévue pour les mois de juin et juillet prochains. Nous aurions donc en principe pu attendre, mais il y aura en outre le 25 avril une conférence préparatoire à laquelle le Canada doit participer. Il est donc évident que si nous tenons à influencer la position du gouvernement relativement à cette conférence préparatoire, il est essentiel que nous terminions nos travaux d'ici le 2 avril. Il n'est donc pas question de demander une prorogation. C'est pour-

[Text]

mind that it is absolutely impossible to ask for an extension. So April 2 is our order of reference; for all the reasons I told you about, the preparatory conference and the conference itself, we will finish April 2.

Have also in the back of your minds, for those who may like to extend this mandate, that at the beginning of March there will be the estimates. Have in the back of your mind that there is a great reorganization going on in the Department of External Affairs, which you will want to discuss, of course, at the earliest possible chance. You will want to discuss the estimates of the Minister of National Defence, as is the wish of Mr. Forrestall, who has expressed it many times here. You will want to discuss the reorganization and the estimates. Also have it in the back of your mind, very strongly, that we have another order of reference, called the Latin America, that will have to be discussed by the full committee.

Mr. Dupras' mandate to our committee finishes on Wednesday, April 7. Mr. Dupras' subcommittee must report back to us, the full committee, his final views on what the final report should be. This will be, of course, discussed right after Easter recess. The last week of April will be devoted to the final report on Latin America and the Caribbean. So, having all that in the back of your minds, I am now in a position to submit to you that report of your steering committee.

• 0945

How did this come about? I think it is of some interest to you. How did we go about arriving at these recommendations? As soon as December 18 arrived, I got in touch with representatives of each party. I got in touch with the hon. Mr. McKinnon; what kind of work would you like us to do? What kind of witnesses would you like to hear? I got in touch with Madam Pauline Jewett. I got in touch with the department. I got in touch with other sources. We put that all together. Having put that all together, I then asked the Parliamentary Centre to see what else we might have forgotten, if they had names that we might have forgotten, and how we could put all that together for a good month of action, to present to you this program of action for the month of February. Very tentatively now, this morning, I would like to give you the general view.

We have this report to submit to you having in mind also what we are going to do in March. You may say: "Mr. Prud'homme, you finish here February 25." The answer is very simple: as soon as this report is finished, of course, we will have in camera meetings—with an "s". We will have the drafting committee start to draft the report, which will reflect your views according to what we will hear during this month—you are following me—and then this draft will be circulated to the members.

On March 11 the draft should be finished. On March 11, the draft will be circulated to all the members of the committee—all the members of the committee—and on March 16 there will be the first meeting. On the sixteenth—I I have learned this so much by heart, that I do not really need the paper now—on March 16 there will be the first meeting of the full committee to study the first draft, which you may like or you may not like, which you might like to discuss or you might

[Translation]

quoi il va absolument falloir que nous ayons pu terminer d'ici le 2 avril.

N'oubliez pas par ailleurs qu'au début du mois de mars, nous serons saisis des prévisions budgétaires et qu'en outre vous voudrez certainement examiner la réorganisation en cours au ministère des Affaires extérieures. M. Forrestall, entre autres, a demandé à plusieurs reprises à pouvoir discuter des prévisions budgétaires du ministère de la Défense nationale. Ce sont donc deux questions qui devront retenir notre attention. De plus, le Comité est également saisi d'un ordre de renvoi concernant l'Amérique latine.

Le mandat de M. Dupras auprès de notre Comité vient à échéance le mercredi 7 avril. Le sous-comité présidé par M. Dupras devra faire rapport au comité plénier relativement au rapport à présenter. Cette question viendra à l'ordre du jour immédiatement après les vacances de Pâques. La dernière semaine du mois d'avril sera consacrée au rapport final sur l'Amérique latine et les Antilles. Compte tenu de tout ce qui précède, je propose de vous soumettre le rapport du comité de direction.

Vous voudrez sans doute savoir ce qui nous a amenés à faire ces recommandations. Dès le 18 décembre, j'ai contacté des représentants de tous les partis concernant le travail à faire et les témoins à inviter. Ainsi, je me suis mis en rapport avec M. McKinnon et avec M^{me} Jewett. J'ai également contacté le ministère pour faire le point de la situation. Ensuite, j'ai demandé au Centre parlementaire de vérifier si nous n'avions pas oublié certains noms. Tout ceci pour mettre au point notre calendrier des travaux pour le mois de février. Voilà donc comment les choses se sont passées.

Il va donc falloir soumettre le rapport, sans oublier ce qui nous attend pour le mois de mars. D'aucuns me diront que ceci nous mène au 25 février. Or dès que le rapport sera terminé, il va falloir prévoir plusieurs réunions à huis clos. Ensuite, le comité de rédaction devra entamer la rédaction du rapport qui devrait en principe traduire les points de vue qui auront été exprimés au cours de ce mois, après quoi ledit rapport sera distribué aux membres du Comité.

La rédaction du projet de rapport devra être terminée le 11 mars de façon à ce qu'il puisse être distribué aux membres du Comité, une première réunion étant prévue pour le 16 mars. A cette date, une première réunion du comité plénier a été prévue pour examiner le projet de rapport, lequel sera renvoyé au comité de rédaction après des retouches éventuelles.

[Texte]

like to change, to put back again to the drafting committee, as is our custom.

We should terminate all that drafting acceptance on March 25, so that with the final version in French and in English, and the copy and the printing, we could table it on April 7.

Having said all that, I think you are in a better position to judge the work that has been done by everybody concerned during the month of January, which led us to the steering committee. The steering committee had a very vigorous exchange, for more than two hours, and came up with this recommendation to you. If you see no great difficulty—I would be willing, of course, to answer questions—I would be more than willing to accept a proposal to accept the recommendation of your steering committee. If that is the case, we shall start right away, tomorrow, with the Ambassador for Disarmament, Mr. Menzies, for a full afternoon, followed by the rest that you will see there. Of course, what we are asking you to accept today could, at the very last minute, be changed from one witness to another, but through the usual consultation with your steering committee; you will give us the authority through your steering committee. Most of the members, so far, have accepted; I am told that over 75 per cent have already accepted what is written there—and this started only last week, the contacting of these people.

So, we are on the right track. We have enough food with which to start our work tomorrow and Thursday.

Mr. Ogle has the floor.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. I appreciate the amount of work—

The Chairman: Followed by Mr. Crouse.

Mr. Ogle: —that has gone into this. I see that there is going to be very heavy pressure on people's time. I cannot see, though, in the witnesses here, anybody representing the Canadian churches—either the Canadian Conference of Catholic Bishops or the Canadian Council of Churches. I feel that we could come under very severe criticism unless we have some witnesses from that area.

The Chairman: Yes, there is. Thank you very much. I raised that issue myself when we had our previous meeting. If you look at page 1, it is called—I do not know how you pronounce that—Ploughshares, with Mr. M. Thompson, Project Ploughshares. I will ask Roger, but I myself asked specifically that question.

Mr. Roger Hill (Deputy Director, Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade): I understand that Project Ploughshares is an umbrella group for about 16 different church groups, and that is the reason that they are in there.

Mr. Ogle: It might be better if it were spelled out, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes.

[Traduction]

Les travaux de rédaction devraient en principe être terminés le 25 mars de façon à ce que les versions française et anglaise puissent être imprimées et déposées le 7 avril.

Cela vous donne donc une idée de ce que nous avons fait pendant le mois de janvier. Après une discussion animée, le comité de direction a arrêté la recommandation qui vous a été soumise. Je suis bien entendu à votre disposition pour répondre à toute question et j'espère que vous allez proposer l'adoption de la recommandation du comité de direction. Si c'est ainsi que les choses se passent, nous pourrions dès demain après-midi consacrer une séance à M. Menzies, ambassadeur chargé du désarmement. La recommandation que nous vous avons soumise pourra bien entendu éventuellement être modifiée en dernière minute en fonction de ce que nous entendrons de nos différents témoins, après les consultations d'usage avec le comité de direction. Il semblerait que plus de 75 p. 100 des membres du Comité soient d'accord sur le contenu de notre recommandation, mais ce n'est que la semaine passée que nous avons commencé à contacter ces personnes.

Nous sommes donc sur la bonne voie et nous avons du pain sur la planche.

La parole est à M. Ogle.

M. Ogle: Merci monsieur le président.

Le président: Ensuite ce sera au tour de M. Crouse.

M. Ogle: Je sais que tout cela a exigé énormément de travail et que nous serons d'ailleurs tous fort occupés pendant les mois à venir. Toutefois, je ne trouve pas dans la liste des témoins de représentants de la Conférence canadienne des évêques catholiques, ni du Conseil canadien des Églises, dont l'absence risque de nous valoir de sévères critiques.

Le président: J'ai soulevé cette question justement au cours de notre première réunion. A la page 1, vous trouverez le projet Ploughshares représenté par M. Thompson. M. Roger vous donnera plus de détails à ce sujet.

Mr. Roger Hill (Directeur adjoint, Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur): Le projet Ploughshares est une association regroupant quelque 16 églises et c'est pourquoi nous l'avons invité à titre de témoin.

M. Ogle: Dans ce cas, cela devrait être explicité monsieur le président.

Le président: D'accord.

• 0950

[Text]

Mr. Ogle: If it were so indicated somewhere as an addendum to the report, that would possibly eliminate some criticism, as has been raised by the hon. member, so that the churches would know there has been a representative voice in the presence of this group called Project Ploughshares.

The Chairman: To be very directly frank, the problem is the following: We are starting to receive now submissions by a church in particular or another church in particular, and the question is which one are we going to choose. We thought that a kind of umbrella organization would be more representative than one or two in particular.

Mr. Ogle: May I make a suggestion?

The Chairman: Yes.

Mr. Ogle: If it happens, it will be fine; if it does not happen . . . I would suggest that there still be an invitation made to the Canadian Conference of Catholic Bishops and an invitation made to the Canadian Council of Churches.

The Chairman: But which one of the two because if you—?

Mr. Ogle: One group represents the Catholic churches and one group represents the mainline Protestant churches.

The Chairman: I will suspend that recommendation, that suggestion you are making. I will suspend until I see how we will come out because if each member raised their hand that they have a submission, that is what I was afraid with the subcommittee that we might run into. It will be absolutely impossible to do our task because when we start sitting you will see that we will sit like hell.

Mr. Munro has the floor. Mr. Wenman.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): On page 2 at the bottom, Session 16, I was wondering whether Mr. Arbatov has been invited?

The Chairman: He has been invited. We have no answer yet. It could be somebody else.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Is this the same Arbatov who is the Chairman or Director of the Institute of U.S. and Canada in Moscow?

The Chairman: Oh no, he is a Soviet—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I am talking about the Soviet, the Moscow Institute of U.S. and Canada Relations.

The Chairman: That is the same.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Then why is he called the Institute for Arms Control? Is it the same thing?

The Chairman: I am told it is an error.

An hon. Member: No, no, it has changed.

The Chairman: Mr. Dobell, would you like to come and sit here?

An hon. Member: Have you rewritten history again?

The Chairman: They have a kind of umbrella over there, I suppose. When it gets to be well known, they change the name.

[Translation]

M. Ogle: Il faudrait le noter quelque part dans le rapport de façon à éviter toute critique éventuelle afin de rassurer les églises concernant leur participation.

Le président: Plusieurs églises nous ont déjà fait parvenir des mémoires: or la question est de savoir comment choisir parmi ceux-ci. C'est pourquoi nous avons préféré nous adresser à une association représentant diverses églises plutôt qu'à une seule.

M. Ogle: Puis-je faire une proposition?

Le président: Allez-y.

M. Ogle: J'estime néanmoins qu'il faudrait inviter la Conférence canadienne des évêques catholiques ainsi que le Conseil canadien des églises.

Le président: Lequel des deux?

M. Ogle: L'un représente les catholiques et l'autre, les principales églises protestantes.

Le président: Je vais mettre votre recommandation en attente pour voir comment les choses vont se dérouler, car si chacun y va de sa recommandation, on ne s'en sortira jamais. Vous pourrez constater par vous-même que notre calendrier des travaux est extrêmement chargé.

La parole est à M. Munro et ensuite à M. Wenman.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Au sujet de la session 16 au bas de la page 2, je voudrais savoir si M. Arbatov a été invité.

Le président: Nous l'avons invité mais nous n'avons pas encore eu de réponse.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): S'agit-il du même Arbatov qui préside l'Institut des études américaines et canadiennes à Moscou?

Le président: Il s'agit d'un soviétique.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je veux parler de l'Institut soviétique des relations avec les États-Unis et le Canada.

Le président: Oui, c'est bien de ça qu'il s'agit.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Est-ce la même chose que l'Institut pour le contrôle des armements?

Le président: On me signale que c'est une erreur.

Une voix: Le nom a changé.

Le président: Monsieur Dobell.

Une voix: Vous voulez à nouveau réécrire l'histoire?

Le président: Ils ont l'habitude, je crois, de changer les noms de leurs organisations.

[Texte]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Do we have any comparable people appearing before Soviet parliamentary committees from Canada?

The Chairman: No, but one thing is sure: We have put aside many meetings to give the reply.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Have we told the RCMP that he is coming?

The Chairman: No, I do not see why this committee should inform the RCMP of our activities. They are not secret activities; they are public—very, very public—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): While they are here in this room, they may be; but while they are not here, there is a great chance that they will not be open and public performances, particularly by this man Arbatov.

The Chairman: May I try to understand? I am sorry, would you repeat . . . ?

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): He is a spy.

The Chairman: Well, it will be an open spy then.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): In this room, maybe; but he has to get here.

The Chairman: Well, of course, he—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): He has to be looked after while he is here, and I hope he is followed while he is here.

The Chairman: Well, I think your views are already well registered. I do not know if it is going to be picked up—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): By Mr. Arbatov?

The Chairman: —by tape, if this meeting is taped by the RCMP. But this is done so much in the open, if the RCMP does not know that he is coming, there is something wrong with our security services.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That could be too.

The Chairman: So I would doubt very much that they will not know, but if he comes—because we have not yet had the final reply—I can assure you that I will communicate your personal views to the commissioner of the RCMP personally.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Good.

The Chairman: I will assure you of that. I will do it with great pleasure, by the way. My communication with the RCMP is always the most exciting and fascinating. I assure you of that too. I will have to explain what I mean by that some day.

Mr. Wenman.

I am not being facetious with my colleague. What I said—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I hope not.

The Chairman: No, no.

[Traduction]

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Le Canada est-il représenté aux comités parlementaires soviétiques ou à ce qui en tient lieu?

Le président: Non, mais des réunions sont prévues pour leur répondre.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): La Gendarmerie royale a-t-elle été avertie de son arrivée?

Le président: Je ne vois pas pourquoi nous devrions en aviser la Gendarmerie. Nos activités n'ont rien de secret; tout se passe en public.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Il n'y aura peut-être pas de secrets tant qu'il sera dans cette salle; mais dès qu'il en aura franchi le seuil, il y a gros à parier que les activités d'Arbatov ne seront pas si publiques que cela.

Le président: Que voulez-vous dire?

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est un espion.

Le président: Même s'il est espion, il devra agir à découvert.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Oui, tant qu'il sera dans cette salle, mais il faut bien qu'il arrive ici.

Le président: Evidemment . . .

M. Munro (Esquimalt—Saanich): J'espère qu'il sera suivi pendant son séjour au Canada.

Le président: Quoi qu'il en soit, on a pris bonne note de ce que vous venez de dire. Je ne sais pas si tout ceci a été enregistré.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Vous voulez dire par M. Arbatov?

Le président: Non, par la Gendarmerie. Si la Gendarmerie ne sait pas d'ores et déjà qu'Arbatov doit arriver, il faut croire que nos services de sécurité ne sont pas à la hauteur.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Ce n'est pas impossible.

Le président: Cela m'étonnerait qu'elle ne le sache pas. De toute façon, il n'a pas encore confirmé son arrivée. Quoi qu'il en soit, s'il arrive, le commissaire de la Gendarmerie sera avisé de votre position.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Parfait.

Le président: Je le ferai d'ailleurs avec plaisir. Mes rapports avec la Gendarmerie ont d'ailleurs toujours été passionnants. Je vais un jour vous expliquer la chose.

Monsieur Wenman.

Je parle d'ailleurs tout à fait sérieusement.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): J'espère bien.

Le président: En effet.

[Text]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I am not being facetious, either, in some of the statements that I made.

The Chairman: Mr. Wenman.

Mr. Wenman: There is an emphasis here on international security and disarmament problems, but somewhere there should also be an emphasis on specifically what is Canada's role and Canada's relationship. I refer specifically to the fact that we are major suppliers of technology, both nuclear technology and raw materials.

• 0955

Now, it is fine to talk about international suffocation, but I hope somewhere in here we will talk about what Canada can do a little more specifically, and I do not see witnesses in that line, looking at the reality of the nuclear industry in Canada: should it go ahead, should it not, should we be promoting sales to Egypt and other countries—these kinds of things. It is wonderful to have this broad international theory, but I think in our report or in our deliberations we must also consider very specifically Canada's example, Canada's role, our own safeguards; these kinds of aspects as well.

So could you comment on that and tell me if in fact, on a very quick reading, I am just not finding the appropriate witnesses here; or is this something we are not going to discuss? If not, why not?

The Chairman: May I call your attention back again to the order of reference? We must give specific attention to Canada's participation in the 2nd Special Session of the United Nations General Assembly, devoted to disarmament. Even security is not included in this second conference. Security was added for the sake—and I see it—of balance. In our study, for the sake of balance, we have added the word "security". But may I say that what we were asked to do is have in mind the specific recommendation for the 2nd United Nations Conference on Disarmament. It does not say "on disarmament and security at the United Nations"; it just says "the 2nd United Nations Conference on Disarmament", period.

An hon. Member: But surely proliferation—

The Chairman: We have added here, for the sake of balance, the word "security" so we could draw a better perspective on what we were asked to do.

Mr. Wenman: Surely Canada's recommendations will not just tell the rest of the world what they should do but perhaps demonstrate by example what we have done to lead to suffocation and so forth. That has to be a very basic element of disarmament: nuclear proliferation in this aspect.

The second aspect I want to mention to you is I think we should be looking in some way at disarmament as it relates to supply of arms to Third World countries. I think some recommendations along that line may end up being appropriate, because even if we cannot disarm ourselves, maybe we can stop the supplies of armament to Third World countries. This kind of emphasis also I would like to see in here somewhere, from our witnesses, relating to that type of thing.

[Translation]

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Moi non plus, il n'était nullement dans mon intention de plaisanter.

Le président: Monsieur Wenman.

M. Wenman: Il est question dans ce document essentiellement de sécurité internationale et du désarmement; j'estime qu'on devrait insister également sur le rôle du Canada dans ce domaine. Il s'agit plus particulièrement du fait que nous comptons parmi les plus importants fournisseurs de technologie nucléaire et de matières premières.

C'est très joli de parler de la situation internationale; il faudrait cependant évoquer plus particulièrement le rôle du Canada. Or, je ne trouve aucun témoin dans la liste qui pourrait nous parler de notre industrie nucléaire et notamment de la question de savoir si nous devons aller de l'avant ou non, si nous devons essayer de vendre des réacteurs à l'Égypte ou à d'autres pays. C'est très joli d'élaborer de vastes théories sur la situation internationale; encore faudrait-il lors de nos délibérations tenir compte du rôle du Canada ainsi que des garanties que nous devons mettre en place.

Ai-je raison ou bien les noms des témoins que je cherche m'auraient-ils échappé? Si cet aspect de la question ne va pas être débattu, je voudrais bien savoir pourquoi.

Le président: Je vous demanderais de vous reporter à notre ordre de renvoi. Celui-ci porte sur la participation canadienne à la deuxième Session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies consacrée au désarmement. Cette deuxième conférence ne traitera même pas des questions de sécurité. Nous avons ajouté nous-mêmes le chapitre sur la sécurité pour assurer un certain équilibre. Mais je le répète, nous avons été chargés uniquement d'examiner certaines recommandations relatives à la deuxième conférence des Nations Unies consacrée au désarmement. La conférence est en effet intitulée *Deuxième conférence des Nations Unies sur le désarmement*.

Une voix: Mais la prolifération...

Le président: Nous avons donc ajouté le mot «sécurité» de façon à obtenir une meilleure vue d'ensemble.

M. Wenman: Le Canada ne va quand même pas se borner à dire aux autres pays ce qu'ils devraient faire, mais fera également valoir ce que nous faisons pour réduire la prolifération. En effet la prolifération nucléaire fait partie intégrante du désarmement.

Par ailleurs, j'estime que la question du désarmement doit être étudiée sous l'angle des livraisons d'armes aux pays du Tiers monde. Il faudrait faire des recommandations dans ce sens car même si nous ne parvenons pas à nous désarmer nous-mêmes, il faudra à tout le moins arrêter l'afflux d'armes aux pays du Tiers monde. Je voudrais donc que nous ayons des témoins pour discuter de cet aspect de la question.

[Texte]

The Chairman: May I draw to your attention that this is exactly the type of discussion we will have at the very end, when we will have heard all the witnesses. If you are very active, you will yourself try to bring out from these various—

Mr. Wenman: Another point is, if we are going to talk about disarmament, are we not going to talk to those in Canada who are involved in the arms industry; those who are producing arms, selling, distributing arms? Where are the manufacturers? Surely they are going to be affected if in fact we move to unilateral or multilateral disarmament, or whatever.

The Chairman: I see at least four names for your concern: Mr. Reford and Professor Tucker; I see Mr. Wood in Session 2, page 3—

Mr. Wenman: I have not had a chance to examine it, but I just wanted to bring those points up.

The Chairman: —also Mr. Wood, whom you know, and Professor Kapur, Session 23 on page 3. These would be mainly the people you could question on your concern. They will bring out some of the food for thought that you may have—

Mr. Wenman: Are they arms manufacturers or are they professors? I want not just academics; I want the people who are affected by jobs, what does this mean to Canada, the people who own the industries; these kinds of things. Let us hear from them too. That is how Canada is affected and whom our report will affect. Surely we should consider their interests or lack of interest.

I am not suggesting I am for them or against them. But there are some suggestions I think should be on the list, and I would just ask the chairman and the steering committee to consider the suggestions I have made.

The Chairman: I will ask Mr. Hill to comment, but I do not see one specifically for that last point you raise. I do not see one who could specifically answer that.

Mr. Hill: Mr. Chairman, on the question of people from industry, it is true that they are not as such represented in here. But I think the concerns Mr. Wenman expressed would be dealt with by many of the witnesses as we go through the hearings.

• 1000

The problem is simply to fit all these kinds of concerns into such a very limited timeframe. People like Professor Truchon of Session 22—it is true he is an academic, but he is working in this field—and others of that nature are the ones you can express these questions to, as well as the official witnesses when they come; for example, the Department of External Affairs and the Defence officials of Session 4. Those questions could be put to them, and if necessary, they would bring in extra people that would be needed to—

Mr. Wenman: It is not practical enough for me. There is too much emphasis here on the academic and the political, and not enough emphasis on the practical. Labour unions, the unions affected by these industries, may in fact have something to say

[Traduction]

Le président: Je vous ferai remarquer que cette question sera à l'ordre du jour à l'issue de nos réunions lorsque nous aurons entendu tous les témoins. Vous pourrez d'ailleurs vous-même amener cette question sur le tapis.

M. Wenman: Parlant de désarmement, ne faudrait-il pas faire venir les fabricants et les marchands d'armes qui seraient les premiers à se ressentir d'un désarmement unilatéral ou multilatéral?

Le président: Il y a justement M. Reford et le professeur Tucker ainsi que M. Wood pour la deuxième session en page 3.

M. Wenman: Je n'ai pas encore eu le temps d'examiner la liste en détail, mais je tenais à soulever la question.

Le président: Donc, M. Wood ainsi que le professeur Kapur prévus lors de la 23ième session à la page 3. Vous pourrez leur poser ces questions.

M. Wenman: Je ne veux pas avoir uniquement des universitaires, mais également les fabricants d'armes, ceux dont les emplois risquent d'être affectés. C'est eux que notre rapport intéressera au premier chef et il est donc important que nous puissions les entendre.

Je n'ai d'ailleurs pris position ni en leur faveur ni en leur défaveur. Je voudrais simplement que le président et le comité de direction tiennent compte de mes recommandations.

Le président: Je demanderai à M. Hill de vous répondre. Toutefois, je ne vois pas qui pourrait vous répondre au sujet de votre dernière remarque.

M. Hill: C'est vrai que l'industrie des armements n'est pas représentée. Néanmoins, j'estime qu'au cours de nos séances de nombreux témoins sauront répondre aux préoccupations soulevées par M. Wenman.

Il s'agit tout simplement d'insérer ces préoccupations de tous genres dans un échéancier extrêmement restreint. Dans le cas de témoins comme le professeur Truchon de la session 22—il est vrai qu'il s'agit d'un professeur, mais il travaille dans ce domaine—vous pouvez poser des questions de ce genre à d'autres ainsi qu'aux témoins officiels qui comparaitront; par exemple, lors de la session 4, aux fonctionnaires des ministères des Affaires extérieures et de la Défense. On pourra leur poser ces questions et s'il le faut, ils pourront amener avec eux des témoins supplémentaires dont ils auraient besoin pour . . .

M. Wenman: Cette liste n'est pas suffisamment pratique à mon goût. On y accorde trop d'importance à l'aspect professoral et politique et pas suffisamment à l'aspect pratique. Les syndicats, les syndicats touchés dans ces industries ont peut-

[Text]

about what recommendations we might want to make, as well as the manufacturers themselves. I feel they should be heard somewhere in here, to make this report not just academic and way up in the sky somewhere, but very practical. Atomic Energy of Canada should have something to say about building and protecting their industry, proliferation, disarmament. Those are just suggestions, Mr. Chairman, which I would like to take into account.

The Chairman: Well, let us suspend until later on this morning how we will dispose of your preoccupation.

Mr. Forrestall, please.

Mr. Forrestall: Mr. Chairman, I only wanted to reinforce the point made by Father Ogle, and supported, to some degree, by others. Ploughshares, in effect, does not totally represent the views of either, or, in more than a substantial way, the views of the Canadian Conference of Catholic Bishops or the Canadian Council of Churches. In other countries within the NATO alliance, and within a grouping of nations who have access to nuclear energy, there is wide division among the institutional groupings we are talking about.

Father Ogle has suggested we would be remiss if we did not issue a particular invitation to these two groups, so that we might have a balanced view. What I am suggesting is that the view of Project Ploughshare will be interpreted as generally being the view of the churches, and that is not necessarily so.

The Chairman: Thank you. I predicted, along with the steering committee, that we will run through the great difficulty of trying to get together, so I might as well give you now what I have put aside for your consideration. I have kept as a secret, almost to myself, that some evening we might add meetings, but only as a last resort. I do not think the time has come this morning for the last resort, but it is fair for you to know that there is this possibility.

I am going to suggest that only five members could receive testimony, as long as two political parties are represented. I am in a position to tell you that I will have no objection to sitting on Monday night, and to add some meetings, but not every Monday night. I already have two definite meetings on the side, where we could hear the churches on one night, and answer the preoccupation of Mr. Wenman. I have two slots left, Monday night, February 15, and Monday night, February 22. There will probably be one more meeting between now and the very end. I think we could accommodate the first proposal of Mr. Ogle and Mr. Forrestall on the Monday night. I think we will try, Mr. Wenman, to see before the end of this meeting how we can accommodate your preoccupation. May I ask for other points of view at this time.

Mr. Gamble.

[Translation]

être en fait quelque chose à dire au sujet des recommandations que nous voudrions formuler tout comme les fabricants eux-mêmes. J'estime qu'ils devraient figurer ici afin que notre rapport ne soit pas simplement un exercice intellectuel mais bien quelque chose de très pratique. L'Énergie atomique du Canada devrait avoir son mot à dire sur l'évolution et la protection de cette industrie, la prolifération des armes et le désarmement. Ce ne sont là que des suggestions, monsieur le président, dont j'aimerais que vous teniez compte.

Le président: Remettons à plus tard ce matin la façon de tenir compte de vos préoccupations.

Monsieur Forrestall, s'il vous plaît.

M. Forrestall: Monsieur le président, je veux simplement appuyer le point soulevé par le Père Ogle et jusqu'à un certain point par d'autres. *Ploughshares* ne représente pas en effet complètement les opinions, sauf en ce qui concerne le fond, ni de la Conférence canadienne des évêques catholiques ni du Conseil canadien des églises. Dans d'autres pays au sein de l'alliance de l'OTAN, et au sein d'autres groupes de nations qui ont accès à l'énergie nucléaire, les avis sont extrêmement partagés entre les groupes institutionnels dont nous parlons.

Le Père Ogle a laissé entendre que nous manquerions à notre devoir si nous n'envoyions pas une invitation particulière à ces deux groupes de façon à obtenir une opinion équilibrée. J'aimerais pour ma part faire valoir que l'opinion des représentants du projet *Ploughshares* sera interprétée comme étant généralement celle des églises alors que ce n'est pas nécessairement le cas.

Le président: Merci. J'avais prédit, tout comme les membres du comité directeur, que nous aurions beaucoup de mal à nous entendre et donc autant que je vous dise ce que j'ai réservé pour votre réflexion. J'ai gardé secret, presque pour moi-même, que certaines soirées, nous pourrions peut-être ajouter des réunions, mais uniquement en dernier ressort. Je ne crois pas que le temps soit venu ce matin d'avoir recours au dernier ressort, néanmoins il n'est que juste que vous preniez connaissance de cette possibilité.

Je vais proposer que cinq membres suffiraient pour recevoir les témoignages si deux partis politiques sont représentés. Je suis d'ailleurs en mesure de vous dire que je n'ai aucune objection à siéger le lundi soir, à ajouter certaines réunions, mais non à chaque lundi soir. J'ai déjà deux possibilités de réunion précises qui nous permettraient d'entendre les églises un soir, répondant ainsi aux préoccupations de M. Wenman. Il me reste deux soirées libres, le lundi 15 février et le lundi 22 février, le soir. Il y aurait probablement aussi une autre réunion d'ici à la toute fin. Je crois que nous pouvons donner suite à la première proposition de MM. Ogle et Forrestall le lundi soir. Je crois que nous essaierons, monsieur Wenman, de voir avant la fin de cette réunion comment nous pouvons tenir compte de votre préoccupation. Puis-je maintenant demander aux autres d'exprimer maintenant leur opinion.

Monsieur Gamble.

[Texte]

Mr. Gamble: Mr. Chairman, I am not familiar with any of the people listed here. I would just ask whether we have a balanced presentation to come before us, on the basis of the acknowledged associations of the people we will hear as witnesses. I ask you that with a view to determining logically how our report should read. There is no point in having a volume of appearances by people who have one particular position, and not hearing from the other side, can you tell the committee, therefore, whether we have a numerical balance in terms of time allocation for witnesses or whether we do not? If we do not, and it happens to be established to lean in a particular fashion, then I think, if additional witnesses are called, that they be called with a view to establishing that balance. If a decision is made that some witnesses that you had originally established as being preferable in terms of calling them are not reflective of a particular view that some people supporting that position may have, then I suggest that we eliminate those people and replace them with others who take that position.

• 1005

The Chairman: I will ask Roger to answer briefly, but before doing so, I would like you to know that we went through that very, very, very attentively before the steering committee and at the steering committee, and even the order in which they will be called is done in such a way that there will be more than a balance.

For instance, if you look back at who is going to come, when you see ambassadors, they are representing official government point of view—official Canadian point of view—Ambassador Barton, Mr. MacGuigan, Monsieur Lamontagne. On page 2 at the bottom, you will see there top representatives who will give the actual views of the United States, because we want to know what the official views of the United States are.

Mr. Gamble: Put very simply, Mr. Chairman, we have so many hours to hear witnesses that are established on this schedule. I have not added them up, but let us assume we have 20 hours of testimony—

The Chairman: More than that.

Mr. Gamble: Whatever the number may be, will we have half of that roughly allocated to those who are opposed to disarmament and one half of that time allocated to those who are in favour?

The Chairman: I will ask Roger to answer. I know we have an answer to that.

Mr. Hill: Mr. Chairman, the effort has been made, right throughout this paper, to achieve exactly that—to balance one side against another so that we get a debate. It does not always necessarily work out in terms of disarmament versus security, shall we say, because, in essence, there is an argument that disarmament is another way of promoting security.

For example, in Session 3 on this outline, Mr. Epstein is clearly identified with one type of view, and that is an activist

[Traduction]

M. Gamble: Monsieur le président, je ne connais personne qui figure sur cette liste. J'aimerais simplement savoir si nous allons entendre des présentations équilibrées en nous fondant sur les associations connues des témoins que nous entendrons. Si je pose la question, c'est afin de voir logiquement comment se lira notre rapport. Il ne sert à rien d'entendre toute une gamme de tenants d'une position particulière si nous n'entendons pas d'opinions contraires: pouvez-vous par conséquent dire au Comité si nous avons équilibré ou non le temps alloué aux témoins? Si ce n'est pas le cas, et si la liste favorise un côté, alors je crois que si nous décidons de convoquer d'autres témoins, il faudrait les choisir dans l'optique d'établir cet équilibre. Si l'on en venait à décider que certains témoins choisis originellement ne reflètent pas l'opinion particulière de certains tenants de cette position, alors je propose que nous les éliminions de la liste pour les remplacer par des tenants de cette position.

Le président: Je vais demander à Roger de répondre brièvement, mais auparavant, j'aimerais que vous sachiez que nous avons étudié cet aspect très attentivement devant le comité directeur, avec le comité directeur, de sorte que même l'ordre de comparution a été agencé de façon à ce qu'il y ait plus qu'un équilibre.

Par exemple, si l'on regarde ceux qui viendront, si vous avez des ambassadeurs, ils représentent le point de vue officiel du gouvernement... le point de vue officiel du Canada... M. l'ambassadeur Barton, M. MacGuigan, M. Lamontagne. Au bas de la page 2, vous constaterez que figurent des hauts-fonctionnaires capables de nous donner l'opinion réelle des États-Unis puisque nous voulons savoir quelle est l'opinion officielle des États-Unis.

M. Gamble: Très simplement, monsieur le président, nous avons à notre disposition un nombre précis d'heures pour entendre les témoins qui figurent sur ce calendrier. Je n'ai pas fait le compte, mais supposons que nous ayons 20 heures de témoignages...

Le président: Plus que cela.

M. Gamble: Qu'importe, avons-nous prévu d'allouer environ la moitié de ce temps à ceux qui s'opposent au désarmement et l'autre moitié à ceux qui sont en sa faveur?

Le président: Je vais demander à Roger de répondre. Je sais que nous avons une réponse à cette question.

M. Hill: Monsieur le président, nous nous sommes efforcés, partout dans ce document, d'en arriver exactement à ce que... d'équilibrer le pour et le contre de façon à générer un débat. Cela ne donne pas toujours nécessairement le désarmement contre la sécurité puisque, au fond, certains prétendent que le désarmement constitue une autre façon de promouvoir la sécurité.

Par exemple, à la session 3 de ce calendrier, M. Epstein s'identifie clairement à un genre d'opinion, c'est-à-dire une

[Text]

kind of policy on disarmament; whereas Professor Legault has a much different type of view. Similarly, later on we have a group such as Project Ploughshares, Dr. Sommers and so on—Sessions 11 to 14—there is balance in that with Professor Ranger, for example, and Dr. Lindsey from the Department of National Defence and so on.

So, right throughout there is an attempt to maintain a balance, although it does not always work out strictly with disarmament on one side and security on the other. It gets, I think, a little bit more complex than that later on. I mean, you have to have the other side of the balance: the question of disarmament and development, and then the other side of that as well: disarmament and security and stability or instability. There have been attempts to do exactly that, to answer your concern, Mr. Gamble.

Mr. Wenman: These people have obviously been notified that they are going to appear and approximately when, have they?

The Chairman: They have been contacted, but subject to your approval, of course.

Mr. Wenman: I wonder, where it is possible, if we could have in advance, at least the day before, any of the papers that are to be presented

The Chairman: Yes, well, I will come down to the nitty gritty, I was keeping that for later on. I tell you the framework because it is an immense work, and I do not want to press the members into doing something that they will not be happy with. I may answer that right now. It has been agreed that the Parliamentary Centre and the researchers who are especially devoted to that task know all of these people; let us say that the majority of these people's views are known. They have written about the subject.

Mr. Wenman: Right, exactly.

The Chairman: So, we will prepare a short brief of their views to be distributed ahead of time to members.

• 1010

Second, all those who have been contacted were asked if they would make either a full presentation or a short presentation and an exchange of views. These papers will be distributed. The only problem is for your chairman; he has a problem; it is a question of translation; most of these papers will be produced in English and very few will be produced in French. So you understand that it is my duty to make sure that whatever I distribute will be distributed in two languages. I have already decided I should not put that on record, but you know what I have already decided. As soon as I receive a brief I am not going to delay. Let us say that I am in a position to send to you, Mr. Wenman, something, but I am not in a position to send it to Mr. Dupras for the reason that you understand. Well, I would take my responsibility and make damn sure that you got it right away; and if Monsieur Lévesque sent me his brief in French, I do not see why I should delay it from reaching Mr. Dupras right away while I am

[Translation]

politique activiste sur le désarmement; par contre, le professeur Legault avance une opinion très différente. De même, plus loin, nous avons un groupe tel que le projet Ploughshares, M. Sommers, etc.—les sessions 11 à 14—où il y a contrepoids grâce au professeur Ranger et à M. Lindsey du ministère de la Défense nationale, etc.

Ainsi, il y a dans tout ceci une tentative d'équilibre bien que cela ne donne pas toujours strictement le désarmement d'une part et la sécurité de l'autre. Cela devient d'ailleurs, je crois, un peu plus compliqué plus tard. J'entends par là qu'il faut également tenir compte du revers de la question: le désarmement et le développement et l'autre aspect aussi: le désarmement et la sécurité, la stabilité ou l'instabilité. Nous avons tenté de tenir compte de tout cela, pour répondre à vos inquiétudes, monsieur Gamble.

M. Wenman: Évidemment, on a déjà prévenu ces témoins qu'ils vont comparaître ainsi que du moment approximatif?

Le président: Nous avons communiqué avec eux, mais sous réserve évidemment de votre accord.

M. Wenman: Serait-il possible d'avoir à l'avance, au moins la veille, les mémoires qui seront présentés?

Le président: Maintenant parlons des détails pratiques que je réservais pour plus tard. Je vous parle de la structure parce que la tâche est immense et que je ne veux pas pousser les membres du Comité à faire quelque chose qui ne leur plairait pas. Je peux répondre à cette question tout de suite. Il est entendu que le Centre parlementaire et les chercheurs affectés tout particulièrement à cette tâche connaissent tous ces témoins; disons que les opinions de la majorité de ces témoins sont connues. Ils ont écrit sur le sujet.

M. Wenman: En effet, exactement.

Le président: Nous allons donc faire préparer de brefs résumés de leurs opinions pour les à distribuer aux membres du Comité à l'avance.

Deuxièmement, on a demandé à tous ceux avec lesquels on a communiqué s'ils allaient faire une présentation complète ou une brève présentation et un échange d'opinions. Les mémoires seront distribués. Le seul problème est celui de votre président; il a un problème; c'est une question de traduction; la plupart des mémoires seront écrits en anglais, très peu en français. Vous comprendrez qu'il est de mon devoir de m'assurer que tout ce que je distribuerai le sera dans les deux langues. J'ai déjà décidé, je ne devrais pas le consigner au procès-verbal, mais vous savez ce que j'ai déjà décidé. Aussitôt que je recevrai un mémoire, je ne tarderai pas. Disons que je suis en mesure de vous envoyer, Monsieur Wenman, un texte, mais incapable de l'envoyer à M. Dupras pour les raisons que vous connaissez. J'assumerai ma responsabilité et je m'assurerai que vous l'avez immédiatement; si M. Lévesque m'envoie son mémoire en français, je ne vois pas pourquoi je tarderais à

[Texte]

having a translation made into English so that you could get it. So do you see the picture?

Mr. Wenman: If you are deciding that you are going to have short and longer briefs, I hope the short ones will be the ones which we have heard a dozen times already on this list and that are well known to most of us. We know their points of view. You can almost predict what they are going to say. I hope you will give them the short times; we will give them the preview summaries and we will deal with them as quickly as possible and get on to some of the new people who have not appeared yet with different information and different views.

The Chairman: Yes. This is another matter, Mr. Wenman, that your steering committee went through. They are there in this, and you may not see it until I attract your attention to it, but we have here what we call long sessions and shorter sessions. You will see that the long sessions are given to people who will bring a lot of food for thought and with whom a lot of exchange will take place. Do you understand? But the others' views are, as you said, very well known and, ahead of time, you could do your own homework and come out with your own conclusions even before listening to them.

Mr. Wenman: You could come a little bit late on those if you want to, yes.

The Chairman: So we have kept aside on purpose the long sessions for those kinds of witnesses that you are raising at the moment.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): May I have my supplementary?

The Chairman: Of course, Mr. Munro.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I would like to ask if you would indicate who it was who recommended that Mr. Arbatov, for example, appear before us.

The Chairman: Is that essential? Let me put it this way: I did not put it on the roll. But I went all around. What your chairman had in mind was a question of balance. So I asked the hon. Mr. McKinnon for names; I asked Miss Pauline Jewett for names; I asked the parliamentary Centre for names; I added some names myself; I asked officials of the various departments for names. Then we put all that together and started having this kind of recommendation. If you feel it is absolutely essential, I will tell you who exactly asked for whom. I am in your hands.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I understand, Mr. Chairman, that there are two written submissions with suggestions, at least two?

The Chairman: Yes. They are listed very well, yes. I have it here.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I think those ought to be appended to our proceedings of today and any other written submissions with suggestions might also be attached.

[Traduction]

l'envoyer à M. Dupras pendant que je le fais traduire en anglais à votre intention. Vous comprenez?

M. Wenman: Si vous avez décidé que nous allons recevoir des mémoires courts et d'autres plus longs, j'ose espérer que les courts seront ceux que nous entendrons une douzaine de fois et dont les opinions sont déjà bien connues de la plupart d'entre nous. Nous connaissons leurs opinions. On peut presque prédire ce qu'ils vont dire. J'espère que vous leur accorderez peu de temps; nous leur donnerons des résumés préalables et nous les entendrons le plus rapidement possible de façon à passer aux nouveaux témoins qui n'ont jamais comparu et qui ont des informations et des opinions différentes.

Le président: Oui. C'est là une autre question, monsieur Wenman, que le comité directeur a examinée. Cela a déjà été prévu, vous ne l'avez peut-être pas constaté avant que j'attire votre attention là-dessus, mais nous avons ici ce que nous appelons de longues réunions et de courtes réunions. Vous constaterez que les longues réunions sont consacrées à ceux qui apporteront beaucoup de pain sur la planche et qui nous permettront un bon échange d'idées. Comprenez-vous? Les opinions des autres sont, comme vous l'avez fait remarquer, très bien connues à l'avance et en vous renseignant, vous pourriez tirer vos propres conclusions avant de les avoir même entendues.

M. Wenman: On pourrait arriver un peu en retard dans ces cas-là si on le voulait, oui.

Le président: Nous avons donc réservé les longues réunions pour les genres de témoins dont vous parlez en ce moment.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Puis-je poser ma question supplémentaire?

Le président: Evidemment, monsieur Munro.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): J'aimerais demander si vous pouvez nous dire qui a recommandé par exemple que M. Arbatov compareaisse devant nous.

Le président: Est-ce essentiel? Disons simplement ceci: je n'ai pas inscrit son nom sur la liste. J'ai fait le tour. Votre président voulait maintenir l'équilibre. J'ai donc demandé des noms à l'honorable M. McKinnon; j'ai demandé des noms à M^{lle} Pauline Jewett; j'ai demandé des noms au Centre parlementaire; j'ai ajouté des noms moi-même; j'ai demandé des noms aux fonctionnaires des divers ministères. Nous avons ensuite rassemblé tous ces noms et commencé à préparer cette recommandation. Si vous le croyez absolument essentiel, je vous dirai qui exactement a demandé qui. Je suis à vos ordres.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): J'ai cru comprendre, monsieur le président, qu'il existait deux listes écrites de suggestions, au moins deux?

Le président: Oui. Ce sont de très bonnes listes, oui, je les ai ici.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Je crois qu'on devrait les annexer au procès-verbal d'aujourd'hui ainsi que toutes autres propositions écrites de noms.

[Text]

The Chairman: I will listen to Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Thank you. I do not want to prevent you from mentioning, Mr. Munro in any way, if you want to carry on, Mr. Chairman, with your recital.

As a member of the steering committee, I sent you a list of names, and I have no hesitation at all in making them public. I expect that Miss Jewett would not have any hesitation in making her recommendations public.

Very briefly, so that they are in the minutes. I recommended Mr. John Gellner, Brigadier General Beattie, Dr. Middlemiss, Dr. Critchley, Lieutenant General Lane, Professor Eays, Brigadier George Bell, the founder of the Canadian Institute of Strategic Studies, Dr. Finan, Dr. Lindsey, Dr. Albert Legault, Dr. Stephen Rosen and General Leonard, a former commander of our forces in NATO. Some of these have been accepted. But the reason I am speaking, Mr. Chairman, I would like to point out to colleagues all around the table that it was at my suggestion, I believe that the word "security" is being used; that these meetings are to be on security and disarmament. But I must face it and the reason this reference is here is because it is disarmament year at the UN and the UN are not holding debates on disarmament and security, they are holding debates on disarmament. And it is in response to that initiative that we are having these meetings.

• 1015

Given that, it seems to me reasonable if we do not have quite a 50-50 split, because the principal moving force behind all this of course is the UN who is having its debate on disarmament this year. I think that—it is a personal opinion I think shared by many on this side of the table—when you talk about disarmament you are well advised to talk about security as well. And that is why we feel the way we do. We did have a long and not acrimonious debate in the steering committee and there was a certain amount of give and take on all sides. I, of course, do not agree with the presence of many of the witnesses who are going to come here, but I expect there are other people around here who do not agree with the witnesses I recommended—some of whom are coming.

Thank you.

The Chairman: I am in a position to take a decision on Mr. Munro's recommendation, but not yet. I will wait until we have more views expressed, but I will make a suggestion on your recommendation.

Thank you for the clarification by Mr. McKinnon. Of course, it was a give and take—this one instead of that one, and always having in mind the question of balance. I can attest to the fact that it is true that we most probably would not have—I want this to be clear—we most probably would not have this kind of other reference if, right from the beginning, this exchange did not take place between Mr. McKinnon and

[Translation]

Le président: Je vais entendre M. McKinnon.

M. McKinnon: Merci. Je ne veux pas vous empêcher de continuer avec M. Munro, si vous voulez poursuivre votre compte rendu, monsieur le président.

En ma qualité de membre du comité directeur, je vous ai envoyé une liste de noms que je n'ai aucune hésitation à rendre publique. J'ai l'impression que M^{lle} Jewett n'aurait elle non plus aucune hésitation à ce que soient publiées ses recommandations.

Très rapidement, de façon à ce que les noms figurent au procès-verbal. J'ai recommandé M. John Gellner, le brigadier-général Beattie, M. Middlemiss, M. Critchley, le lieutenant-général Lane, le professeur Eays, le brigadier George Bell, le fondateur de l'Institut canadien des études stratégiques, M. Finan, M. Lindsey, M. Albert Legault, M. Stephen Rosen et le général Leonard, ancien commandant de nos forces à l'OTAN. Certains de ces noms ont été acceptés. Toutefois, si j'ai pris la parole, monsieur le président, c'est que je tiens à faire remarquer à mes collègues ici présents que c'est à ma suggestion, je crois, qu'on utilise le mot «sécurité»; que ces réunions portent sur la sécurité et le désarmement. Toutefois, soyons francs, si nous sommes saisis de ce mandat, c'est parce que c'est l'Année du désarmement aux Nations Unies; les Nations Unies ne tiennent pas des débats sur le désarmement et la sécurité, mais bien sur le désarmement. C'est à la suite de cette initiative que nous tenons ces réunions.

Compte tenu de ce fait, il me semble raisonnable si nous n'avons pas tout à fait un partage moitié-moitié, puisque le moteur principal derrière tout ce projet, ce sont bien sûr les Nations Unies qui tiennent un débat cette année sur le désarmement. Je crois que, c'est une opinion personnelle que partagent de nombreux membres de ce côté-ci de la table, que lorsque vous parlez de désarmement, vous êtes bien avisés de parler également de sécurité. C'est pourquoi nous sommes de cet avis. Nous avons tenu un long débat sans acrimonie au comité directeur et tous y ont mis du leur. Évidemment, je ne suis pas d'accord avec la présence de nombreux témoins qui viendront, mais j'ai l'impression que d'autres ici ne sont pas d'accord avec les témoins que j'ai recommandés, dont certains vont comparaître.

Merci.

Le président: Je suis en mesure de prendre une décision suite à la recommandation de M. Munro, mais j'attendrai. J'aimerais que d'autres expriment leur opinion, mais je vais quand même faire une suggestion quant à votre recommandation.

Merci de vos précisions, monsieur McKinnon. Évidemment, il s'est agi d'un échange, celui-ci plutôt que celui-là, gardant en tête toujours la question d'équilibre. Je peux témoigner qu'il est vrai que nous n'aurions probablement pas eu, je veux que ce soit clair, que nous n'aurions probablement pas eu cette précision au renvoi si, dès le début, il n'y avait pas eu cet échange entre M. McKinnon et moi-même sur le libellé du

[Texte]

myself, and the wording of the other reference. That is how we came about to add the word "security." So I will attest to the truth of what he says—besides he always says the truth, I think—except when he criticizes too harshly the Chair, but he has not done it yet.

I think I saw Mr. Bloomfield raising his hand. We can then take a decision immediately after. Mr. Bloomfield, please.

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman. Mine will be a very brief interjection.

I agree with the parameter of having the security along with disarmament. I think disarmament can be very lopsided unless we take the security aspect of it. So I appreciate the steering committee bringing that to our consideration.

I think the steering committee has looked into almost every aspect from listening to the discussion this morning. It would seem it has agreed on a very broad scope of witnesses. There may be some that we disagree with but I think if the steering committee agreed to this, that I, personally, am prepared to accept the recommendation of the steering committee.

The Chairman: Mr. Crosbie.

Mr. Crosbie (St. John's West): I have a couple of suggestions here from Doug Roche, who is not able to be here today, and I just want to pass them on. I also have a copy of his letter to give you.

He made two suggestions. He says that the National Film Board had just prepared a 30-minute film entitled *If You Love This Planet*. It centres around an illustrated lecture by Dr. Helen Caldicott, President of Physicians for Social Responsibility. He says that he has seen the film and it is an excellent piece of work which he recommends be shown to the committee to give an overview of the impact of the nuclear race. So I pass that suggestion on to you. Maybe he sent you the same letter.

The Chairman: Unfortunately, he did not send me the letter. I wonder why he sent it to Peter Dobell, who sent it to me, but it is the same letter I think we have . . . Is it addressed to Peter Dobell?

Mr. Crosbie (St. John's West): No, this is addressed to me. But the wording might be the same.

The Chairman: I was not privileged to his private correspondence.

Mr. Crosbie (St. John's West): I just want to pass on his suggestions. Whether you can do anything with them or not I do not know, and I will give you this copy of the letter.

Also, he tells me, and I am no expert in these matters, as you know—I am just a greenhand wanting to learn, that in the 1st Special Session on Disarmament in 1978, the UN General Assembly commissioned a study on the relationship of disarmament

[Traduction]

mandat. C'est ainsi que nous en sommes arrivés à ajouter le mot «sécurité». Je peux donc témoigner de la véracité de ses propos, en outre il dit toujours la vérité, je crois, sauf lorsqu'il critique trop durement la présidence, ce qu'il n'a pas encore fait cependant.

Je crois avoir vu M. Bloomfield lever la main. Nous pourrions ensuite prendre une décision immédiatement après. Monsieur Bloomfield, s'il vous plaît.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président. Mon intervention sera brève.

Je suis d'accord avec l'idée d'inclure la sécurité avec le désarmement. J'estime en effet que le désarmement peut s'avérer très disproportionné à moins qu'on ne tienne également compte de la sécurité. Je suis donc reconnaissant au comité directeur d'avoir inclus cet aspect pour notre considération.

Après avoir entendu la discussion ce matin, je crois que le comité directeur a examiné presque tous les aspects. Il semblerait qu'il ait convenu d'une gamme très étendue de témoins. Nous ne sommes peut-être pas d'accord avec certains, mais je crois que si le comité directeur en a convenu, personnellement, je suis disposé à accepter sa recommandation.

Le président: Monsieur Crosbie.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): J'ai quelques suggestions ici de Doug Roche qui n'a pu venir aujourd'hui et que j'espère vous transmettre. J'ai également une copie de sa lettre à vous donner.

Il fait deux suggestions. Il dit que l'Office national du film vient tout juste de préparer un film de 30 minutes intitulé *If You Love This Planet*. Le film porte sur un cours animé donné par le Dr Helen Caldicott, présidente de *Physicians for Social Responsibility*. Il dit avoir vu le film qu'il estime être une oeuvre excellente qu'il recommande de faire visionner aux membres du Comité afin de nous donner un aperçu général des répercussions de la course aux armements nucléaires. Je vous transmets donc cette suggestion. Peut-être vous a-t-il envoyé la même lettre.

Le président: Malheureusement, il ne m'a pas envoyé la lettre. Je me demande d'ailleurs pourquoi il l'a envoyée à Peter Dobell qui me l'a transmise, il s'agit, je crois, de la même lettre, celle adressée à Peter Dobell?

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Non, celle-ci m'est adressée. Mais le texte en est peut-être le même.

Le président: Je n'ai pas eu le plaisir de recevoir une de ses lettres.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Je tiens simplement à vous transmettre ses suggestions. Quant à savoir si vous pouvez ou non y donner suite, je n'en sais rien; quoi qu'il en soit, je vous donnerai cet exemplaire de sa lettre.

Il me dit également et je ne suis pas expert en la question, comme vous le savez, je suis un novice qui tient à apprendre, qu'au cours de la première session sur le désarmement en 1978, l'Assemblée générale des Nations Unies avait com-

[Text]

mament and development recorded by Inga Thorsson, the Secretary of State for Sweden. The three-year study was tabled in the UN General Assembly in November 1981. He says he has read the study, which he thinks is excellent. It will be one of the centre pieces at the forthcoming special session. The Canadian government retained Clyde Sanger, a journalist, to write a popular version of that report. He says that manuscript is available now, although not published yet, and he recommends we be given a copy of that Sanger manuscript early in the study. Then he says he is going to be travelling for a couple of weeks—World Parliamentarians for World Order. In any event, whether he is present or not, Mr. Chairman, his spirit is with us. So are these two suggestions, which I pass on to you.

• 1020

The Chairman: Thank you.

I have that as a question here to raise. As you see, I am prepared for that. So I will, again, not decide but propose to you what is best, because many members will arrive and say that, my God, this book has to be read by the members. Then you have to know that I have to go to translation. So this book summary, although it sounds like a little thing, is 200 pages that have to be photocopied, multiplied by forty. That makes around 8,000 pages that will have to be translated. So you do understand that I will make a lot of suggestions that these suggestions of ours—ours, not mine—may later on be what we call appended. The Clerk will have these books, and any members, I am sure, in their own time, can get in touch with the Clerk for any kind of recommendation. But, please, I beg of you—I do not ask, I beg of you—in the name of good administration, not to suggest too many things the Chair should make available to all the members, who may not even have time to read the cover, because then I have to go to translation. I do not think it is fair to ask that. But I will dispose of Mr. Roche's suggestion, of course. The film, that is easy.

Mr. Bloomfield: In the right spirit, of course.

The Chairman: Now, let us go back to suggestions one by one. It has been suggested... Oh, I am sorry. Monsieur Dupras, our very able chairman of the subcommittee, who has been doing a great job for us during the recess. Monsieur Dupras. Do not add to my problems, please.

Mr. Dupras: *Merci, le président.* Maybe you dealt with this, I do not know, but on page 3 at item 4, "verification", do you mean tracking of sales of arms and the finding of the ultimate destination of arms?

The Chairman: No. No.

Mr. Dupras: It relates to what Mr. McKinnon was saying about security.

[Translation]

mandé une étude sur la relation qui existe entre le désarmement et le développement préparée par Inga Thorsson, secrétaire d'État de la Suède. Cette étude de trois ans a été déposée à l'Assemblée générale des Nations Unies au mois de novembre 1981. Il dit avoir lu l'étude qu'il a jugée excellente. Ce sera l'une des pièces centrales lors de la session extraordinaire à venir. Le gouvernement canadien a retenu les services de Clyde Sanger, un journaliste, pour rédiger une version populaire du rapport. Il déclare que le manuscrit est disponible maintenant, bien qu'inédit, et il recommande qu'on nous donne une copie du manuscrit de M. Sanger au début de l'étude. Ensuite, il ajoute qu'il va voyager pendant quelques semaines, les Parlements mondiaux pour un ordre mondial. De toute façon, qu'il soit ou non présent, monsieur le président, son esprit est avec nous, tout comme ses deux suggestions que je vous transmet.

Le président: Merci.

Donc vous soulevez cette question. Comme vous pouvez le constater, j'y étais préparé. Encore une fois, je vais non pas décider, mais vous proposer la meilleure marche à suivre, car de nombreux membres du Comité vont arriver et dire, mon Dieu, il faut que les autres lisent ce livre. Il vous faut savoir que je dois ensuite aller à la traduction. Ce résumé du livre, donc, compte 200 pages qu'il faut photocopier en 40 exemplaires. Cela nous donne environ 8,000 pages à traduire. Vous comprendrez donc que je proposerai souvent que nos suggestions—remarquez que je dis nos et non mes—soient comme nous le disons annexées plus tard. Le greffier aura ces livres, et tout membre, j'en suis persuadé, sur son propre temps, pourra communiquer avec le greffier pour obtenir des recommandations. Toutefois, s'il vous plaît, je vous en supplie—je ne demande pas, je supplie—au nom d'une saine administration, ne proposez pas un trop grand nombre de choses que je devrais mettre à la disposition de tous les membres, ceux-ci n'ayant même pas le temps de lire les titres, car ensuite je devrai aller à la traduction. Je ne crois pas que ce soit juste de le demander. Toutefois je vais donner suite à la suggestion de M. Roche, évidemment. Le film, c'est facile.

M. Bloomfield: Dans le bon esprit, évidemment.

Le président: Maintenant revenons aux suggestions, une par une. Il a été suggéré... oh excusez-moi. Monsieur Dupras, notre président des plus capables du Sous-comité qui a très bien travaillé pour nous au cours de l'inter-session. Monsieur Dupras. N'ajoutez pas à mes problèmes, s'il vous plaît.

M. Dupras: «*Thank you, Mr. Chairman.*» Vous en avez peut-être parlé, je n'en sais rien, mais à la page 3, article 4, «*vérifications*», parlez-vous de suivre la vente des armes et de découvrir la destination finale de celles-ci?

Le président: Non. Non.

M. Dupras: C'est relié à ce que disait M. McKinnon au sujet de la sécurité.

[Texte]

The Chairman: It deals strictly with security. It is the difficulty. It is not the question of knowing how many arms and all that, but . . . Page 3?

Mr. Dupras: Yes, item 4.

The Chairman: I know we had a question on that.

Mr. Dupras: Verification.

The Chairman: The word is exactly as is: verification. If people say they are about to disarm, how can you verify?

Mr. Dupras: Oh, I see.

The Chairman: It is in this sense that this discussion is taking place, unless I am corrected or added—corrected nicely.

Mr. Hill: It is the question of monitoring or inspecting arms-control agreements by satellites or by having inspection teams. That is what it refers to.

Mr. Dupras: But if we are speaking of security, why do we not interest ourselves in tracking the sale of arms and the ultimate destination of sales of arms and the components of arms that could be purchased, parts in one country and other parts in another country, either through equipment put to the scrapyard by one country or bought by parts by other countries and sold and reconstituted and things like that. Are we going to cover this? Do you know what I mean?

The Chairman: Roger will answer that, but we can see many people in the world who could be asked these questions and would be in a position to answer.

Mr. Hill: Mr. Chairman, I think that is one element of the verification problem you mentioned. I think it is wider than that, but it is one element you could bring up. That question could be put to many of the witnesses, I think—for example, to Mr. Menzies or to the officials from the Department of External Affairs when they come. I think it could be put in there too.

Mr. Crosbie (St. John's West): Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Crosbie, please.

Mr. Crosbie (St. John's West): I agree with what you said about these books and so on. Let us face it, we do not have the time. If we sat down from now until the end of February, we would not have the time to read all of these. So your suggestion, I think, is very acceptable. Anybody who is very keen can get them from your officials. I just wanted to say that I notice I am going to be away for 11 days during February, and I am going to miss quite a few sessions.

But, as I see it, all we can do is hear these various views and then, as a group of laymen, hopefully with some intelligence, make some recommendations to our government as to what our position should be. I do not think there is any way whereby in the next month we can become experts in this area. All we can do is take a fair crack at it.

[Traduction]

Le président: Il s'agit uniquement de la sécurité. C'est difficile. Il ne s'agit pas de savoir combien d'armes, et tout le reste, mais . . . page 3?

M. Dupras: Oui, article 4.

Le président: Je sais que nous avons une question à ce sujet.

M. Dupras: Vérification.

Le président: Le mot exact est: vérification. Si les gens prétendent être sur le point de désarmer, comment vérifier?

M. Dupras: Je vois.

Le président: C'est le sens de cette discussion, à moins qu'on ne me corrige et j'ajouterai—qu'on me corrige gentiment.

M. Hill: Cela est relié à la question de surveiller ou d'inspecter les ententes sur le contrôle des armes par satellite ou par des équipes d'inspection. C'est de cela qu'il s'agit.

M. Dupras: Mais si nous parlons de sécurité, pourquoi ne pas nous intéresser à suivre la vente des armes, à voir la destination finale des armes vendues ainsi que les composantes qu'on peut acheter, une partie dans un pays et les autres parties dans un autre pays, soit parce que de l'équipement a été mis au rebut par un pays ou acheté en pièces par d'autres pays et vendu et reconstitué, des choses du genre. Est-ce que nous allons nous intéresser à tout cet aspect? Comprenez-vous ce que je veux dire?

Le président: Roger va vous répondre, mais il y a de nombreuses personnes au monde à qui nous pourrions poser ces questions et qui seraient en mesure de nous répondre.

M. Hill: Monsieur le président, je crois qu'il s'agit là d'un des problèmes de vérification que vous avez mentionnés. Le problème est plus vaste, je crois, mais c'est là l'un des éléments qu'on pourrait aborder. On pourrait poser cette question à de nombreux témoins, je crois—par exemple, à M. Menzies ou aux fonctionnaires du ministère des Affaires extérieures lorsqu'ils viendront. Je crois qu'on pourrait en parler là aussi.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Monsieur le président.

Le président: Monsieur Crosbie, s'il vous plaît.

M. Crosbie (Saint-Jean-Ouest): Je suis d'accord avec ce que vous avez dit au sujet de ces livres, etc. Soyons francs, nous n'avons pas le temps. Si nous nous assoyions, d'ici la fin du mois de février, nous n'aurions pas le temps de tout lire. Votre suggestion, je crois, est très acceptable. Quiconque est très zélé pourra les obtenir de vos collaborateurs. Je voulais également dire que je remarque que je serai absent 11 jours pendant le mois de février, je vais donc manquer plusieurs réunions.

Néanmoins, à mon avis, tout ce que nous pouvons faire, c'est entendre ces diverses opinions et ensuite, comme profanes, avec une certaine intelligence je l'espère, formuler des recommandations à notre gouvernement quant à sa position. Je ne crois pas qu'il soit possible au cours du prochain mois de devenir experts en la matière. Tout ce que nous pouvons faire, c'est aborder le gros du sujet.

[Text]

• 1025

I just want to apologize in advance for the fact that I will not be here tomorrow, nor for about 11 days during these sessions. But I hope to keep track of what is happening.

The Chairman: I was going to say, when I make my recommendations which we run to you to accept, that of course I do not expect the 30 members, as I told you, also the reason why we are not suggesting to have a subcommittee, but if you like I will go item by item now, on the recommendations that I received. Mr. Flis, please.

Mr. Flis: I do not want to add any further difficulties to your plan here, but on February 7 the CSCE conference resumes in Madrid and naturally one of the baskets pertains to the topic at hand. Should we have as one of our witnesses someone who has been monitoring the CSCE talks thus far to bring the committee up to date? Perhaps we could get someone like Louis Rogers or Murray Fairweather.

The Chairman: Well, let us put that on the paper and see how we come out with your recommendation at the end of this meeting. Let us reflect a few minutes on that. May I have other points of view? Mr. Forrestall, please.

Mr. Forrestall: I just have, Mr. Chairman, one further concern myself, and that is the late date at which we hear from Mr. MacGuigan and Mr. Lamontagne. It may be that in your wisdom you selected the best routing: let us hear from those who have been instructed, then go through the piece and then see what our ministers have to say in conclusion.

It seems to me that when we go through this, or face this type of problem—when do we hear our own experts, when do we in fact learn what Canada's position is, and on what conditions will that position in New York be based—that it is useful to have a very clear understanding from the ambassador himself and from our two respective ministers who have a mixed responsibility in this area because in the final analysis what will happen at the session in New York will not be that much different from what happened four years ago. The crux of our problem, of course, is the condition on which we can without equivocation support, other than morally, world disarmament, the dismantling of nuclear instruments.

The position of the United States is quite clear. I do not think there is any equivocation there. The difficulty that the alliance is facing, for example, with TNF and the dual track decision, the difficulties the European governments are facing with the variety of peace movements which cannot be treated as simply communist inspired and fired up by radicals, there are just too many responsible people in it, preclude countries and nations like Canada taking other than a highly moralistic position, at least in my judgment. It may be different from that, and I hope it is.

But to understand clearly, so that what we do recommend, what recommendations the committee does put forward are in

[Translation]

Je vous prie de m'excuser car je suis obligé de m'absenter demain et également pendant environ 11 de ces jours de séance. J'espère tout de même me tenir au courant de ce qui se passe.

Le président: J'avais justement l'intention de vous dire, en même temps que je formulerais mes recommandations, que je ne m'attendais pas à ce que les 30 membres du Comité soient présents en permanence. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous n'avons pas suggéré la création d'un sous-comité. Si vous le voulez, je parlerai des recommandations que j'ai reçues une par une. Monsieur Flis, je vous en prie.

M. Flis: Je ne voudrais pas compliquer encore les choses, mais le 7 février, la Conférence de Madrid doit reprendre ses travaux et l'une des corbeilles porte justement sur le sujet qui nous occupe. Ne serait-il pas bon de convoquer une des personnes qui a suivi les pourparlers de Madrid et qui pourrait nous mettre au courant des événements jusqu'à présent? Je pense à quelqu'un comme Louis Rogers ou Murray Fairweather.

Le président: Eh bien, je vais ajouter cela sur ma liste et nous verrons où nous en sommes de nos recommandations à la fin de cette séance. Cela mérite réflexion. Avez-vous d'autres points de vue à exprimer? Monsieur Forrestall.

M. Forrestall: Monsieur le président, je m'interroge sur la date qui a été choisie pour la comparaison de messieurs MacGuigan et Lamontagne qui est fort tardive. Il est possible que dans votre sagesse vous en ayez disposé ainsi délibérément, ce qui nous permettra d'entendre d'abord les chargés de tâches, d'entrer dans le détail pour entendre en conclusion l'opinion de nos ministres.

A mon avis, nous devons savoir très clairement ce que l'ambassadeur et nos deux ministres qui partagent cette responsabilité pensent de la situation, nous devons bien connaître la position du Canada, l'opinion de nos experts pour pouvoir juger de ce qui se produira à New York et qui ne sera pas tellement différent de ce qui s'est produit il y a 4 ans. Le cœur du problème, c'est évidemment de déterminer dans quelle condition nous pouvons favoriser, et je ne pense pas seulement à l'aspect moral, le désarmement mondial, le démantèlement des appareils nucléaires.

La position américaine est tout à fait claire. Il n'y a pas de zone d'ombres dans ce cas-là. La difficulté de l'Alliance, en particulier la décision à double voie, la difficulté des gouvernements européens qui doivent affronter toute une série de mouvements pacifiques qui ne peuvent pas être écartés comme de simples manifestations communistes ou radicales car ils rallient trop d'éléments respectés, c'est que beaucoup de pays comme le Canada sont empêchés d'adopter des positions autres que moralistes, c'est du moins la façon dont je vois les choses. Je me trompe peut-être, je l'espère.

Mais pour que nous puissions profiter des lumières de notre ambassadeur, M. Menzies, et de nos deux ministres, je pense

[Texte]

fact based on the best balanced judgment of our ambassador, Mr. Menzies, and our two ministers, I just wonder if there is not some merit in bringing them on a bit earlier or possibly having them twice, once at the beginning and once at the end.

I think it is vitally important that this committee, acting as a whole, also fulfil another very, very urgent function in our society, and that is one of education. Canadians are not aware of the implications of what we are about to launch into, and the ground rules or the basic premises should be very clear from the outset. Even if those conclusions at this point in time are based on uncertainty, it should be very clear, and it will be less than clear if we start off with Ambassador Menzies and for 15 or 20 witnesses do not hear from either Mr. MacGuigan or Mr. Lamontagne. m12;4;7

• 1030

The Chairman: Yes. Thank you, Mr. Forrestall. Your steering committee deliberately did what was suggested. We went through that discussion, and we came to the conclusion that we would listen to official points of view, because they are not going to be in contradiction. If you take Session 1 and Session 4, they will both give current government policy.

The ministers have been kept aside deliberately, because the committee is being asked to make a recommendation. We felt that we should listen to all the views of these people. Then when we meet with the ministers, it will provide us an opportunity to test our ideas.

The fact is that if we call the minister right at the beginning, and keep the witnesses for the end—that is what your committee went through as a discussion—then maybe we will have to call the minister back again because of some charge laid by one of the witnesses. We thought these charges would be much better answered by ministers at the very end. Just prior to sitting in camera, where we will direct our views to the drafting committee, we will have fresh answers to some of the charges that will be laid by some of the witnesses, including Mr. Albatov.

So may I say in all kindness, Mr. Forrestall, that your steering committee went through this, and is recommending the ministers to come towards the end for the reasons I have just expressed. I hope this will meet with your approval.

Mr. Forrestall: I made some reference to your presumed wisdom when I started my remarks. I just hope you are right.

The Chairman: Thank you. I hope I am right.

Now, can I dispose of some of the suggestions? Mr. Munro has made a suggestion. I have received it. I think if Mr. McKinnon can see, it is not a personal and confidential letter that I received. These are representations I shall put as an appendix to this meeting. I could table it with the clerk for

[Traduction]

qu'avant de formuler nos recommandations, nous devrions les convoquer un peu plus tôt et peut-être même les faire revenir à deux reprises, une fois au début et une fois à la fin.

Je pense que ce Comité doit jouer un autre rôle, très vital et très essentiel dans notre société, un rôle d'éducateur. Les Canadiens ne sont pas au courant des implications de cette démarche dans laquelle nous nous engageons, ils n'en connaissent pas les règles fondamentales, les bases, et il importe de préciser tout cela dès le départ. Nos conclusions sont peut-être incertaines, mais c'est une situation qui risque de s'aggraver si nous commençons par entendre l'ambassadeur Menzies et puis si nous entendons ensuite 15 ou 20 témoins sans connaître l'opinion de messieurs MacGuigan et Lamontagne.

Le président: Oui. Merci, monsieur Forrestall. Votre comité directeur a bien réfléchi avant de prendre cette décision. Nous avons soulevé tous ces arguments au cours de la discussion. Nous sommes parvenus à la conclusion que nous devons commencer par entendre les fonctionnaires qui ne risquent pas de se contredire. Autrement dit, les sessions 1 et 4 refléteront toutes deux la politique gouvernementale actuelle.

Si nous avons réservé l'intervention des ministres, c'est qu'on demande au Comité de formuler une recommandation. Nous avons jugé qu'il fallait commencer par recueillir l'opinion de toutes ces personnes. Nous rencontrerons ensuite les ministres, ce qui nous donnera la possibilité de mettre nos réflexions à l'épreuve.

En effet, si nous convoquons le ministre au début et si nous attendons la fin pour entendre les témoins, votre comité a soulevé cette possibilité, nous pourrions fort bien être obligés de convoquer à nouveau le ministre si l'un des témoins avance quelque chose qui nous paraît contestable. Nous pensons qu'il est juste de donner aux ministres la possibilité de se défendre à la fin des délibérations. Ainsi, avant de commencer les séances à huis clos consacrées à la rédaction de nos recommandations, les ministres auront la possibilité de se justifier des allégations qui auront été faites par certains témoins, y compris M. Albatov.

Je peux donc vous assurer, monsieur Forrestall, que votre comité directeur s'est interrogé sur toutes ces questions et que c'est après mûre réflexion qu'il a recommandé de convoquer les ministres à la fin; j'espère que c'est une démarche que vous approuverez.

M. Forrestall: J'avais pris la précaution de parler de votre sagesse; j'espère seulement que vous ne vous trompez pas.

Le président: Merci. Je l'espère aussi.

Maintenant, pourrions-nous prendre des décisions au sujet d'une partie des suggestions? M. Munro en a faite une. Je l'ai reçue. Cette lettre n'est ni confidentielle ni personnelle; elle contient des observations que j'annexerai au procès-verbal de cette séance. Je peux également en déposer un exemplaire

[Text]

other members to look into. I will table it with the clerk. Do you want it appended?

Mr. McKinnon: Appended, yes.

The Chairman: Well, I do not think anybody will object to these very good—

Mr. Crouse: Mr. Chairman, were there only the two matters of recommending names that you are—

The Chairman: Yes, I would imagine. These are the two asked for by my colleagues, so I will append these two. Thank you.

Mr. Ogle: I have a short letter too.

The Chairman: Do you want it to be appended?

Mr. Ogle: Well, if there are going to be appended letters . . .

The Chairman: I am only appending the official recommendation I received, because if I start to append, you will never come out before the end of these sessions. A lot of other people will write to us, and then, in all fairness, they will say that we appended a letter and a report, so why do we not append the others? Would you mind if I start by appending these two? Later on, if need be, I will append various correspondence. Okay? That is the first decision.

As for the second one, Mr. Roche's recommendation, I do not see any problems in having the National Film Board prepare a special presentation of 30 minutes. You will have to add that, Mr. Hill. We will add at least part of this, so he will not feel left out in his absence. The film does not represent a big problem for me. We will see how we can act intelligently with the second recommendation, that there not be a burden on the committee and on our time.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Did anyone suggest Alexander Solzhenitsyn as one of the witnesses we might have?

The Chairman: Not that I know of, no.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I do.

The Chairman: You do. As what? As a witness? But again—I do not eliminate anybody—may I kindly try to draw to your attention extraordinary work Mr. McKinnon has done, the time and the compression . . . To be honest, you know how I hate to say no, but I see no possibility as of now.

Mr. Munro, would you suspend your recommendation? If need be towards the end of our deliberation, we will see how we come out with some of the witnesses. Then I will get back to you and say that we have a slot or two here and ask whom you would you like.

[Translation]

auprès de notre greffier pour que les autres députés puissent la lire. Je la donne au greffier; voulez-vous également qu'elle soit imprimée?

M. McKinnon: Oui, annexe-la.

Le président: Je ne pense pas qu'on puisse s'opposer à . . .

M. Crouse: Monsieur le président, il reste encore cette affaire des noms recommandés que . . .

Le président: Oui, j'imagine. Ils ont été demandés par mes collègues et je vais les annexer également. Merci.

M. Ogle: J'ai également une lettre très courte.

Le président: Vous voulez qu'elle soit annexée?

M. Ogle: Eh bien, puisque vous avez commencé à annexer des lettres . . .

Le président: Il s'agit d'une recommandation officielle que j'ai reçue, mais à part cela, si je commence à annexer tout ce que nous recevons, nous risquons de ne plus en sortir. Il y a beaucoup d'autres gens qui vont nous écrire d'ici la fin de nos délibérations et ils vont se demander pourquoi leur lettre n'a pas été annexée quand certains autres l'ont été. Est-ce que vous acceptez que j'annexe ces deux documents? Si par la suite cela s'avérerait nécessaire, nous pourrions annexer les autres lettres. D'accord? Voilà pour une première décision.

Passons à la seconde, la recommandation de M. Roche. Là, je ne vois aucun problème et rien ne nous empêche de demander à l'Office national du film de préparer un exposé spécial de 30 minutes. Monsieur Hill, vous allez devoir en prendre note également. Nous nous chargerons d'au moins une partie et cela lui permettra de se tenir au courant de ce que nous faisons en son absence. Pour moi, le film ne pose pas de problèmes majeurs. Pour la seconde recommandation, nous allons essayer de procéder d'une façon qui ne représentera pas une surcharge de travail pour le Comité.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Est-ce que quelqu'un a déjà proposé de demander à Alexandre Soljenitsyne de comparaître?

Le président: Non, pas que je sache.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Eh bien, je le fais.

Le président: Vous le faites? A quel titre? À titre de témoin? Je ne voudrais pas éliminer qui que ce soit, mais je me permets de vous faire remarquer à quel point le travail de M. McKinnon a été extraordinaire, la rigueur du calendrier qu'il a réussi à préparer . . . Je ne voudrais pas être obligé de vous refuser quelque chose, mais je vous avoue que je vois mal comment cela est possible.

Monsieur Munro, seriez-vous prêt à suspendre votre recommandation? Nous pourrions la reconsidérer le cas échéant vers la fin de nos délibérations quand nous y verrons plus clair. À ce moment-là, nous en reparlerons ensemble, et si nous découvrons que nous avons une ou deux séances de libres, je vous demanderai qui vous souhaitez entendre.

[Texte]

• 1035

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): No, I do not think there is any need to suspend. It is on record. I have made the suggestion, and I hope that the steering committee will take it into account.

The Chairman: Mr. Crouse.

Mr. Crouse: Mr. Chairman, I would like to support that recommendation as made by my colleague, Mr. Munro. I think he is perhaps one of the most noted writers about the situation which exists behind the Iron Curtain at the present time. If it were possible to have him here, I think his comments would be enlightening to all of us. I see no problem in extending him an invitation. If unfortunately he could not come, that would be our loss. But if he could, I think we would be agreed to make way for him whether or not it meant a special sitting, because he is a man of outstanding ability and he has made some outstanding comments, which I think—I hope I share the views of all my colleagues when I say that his presence here would be enlightening for all of us, especially on a discussion of this kind. For those reasons, I want to support the recommendation made by Mr. Munro.

The Chairman: Okay. I will take the two recommendations. We will reflect on it. I will not make a final decision today, but it is very clearly the wish of many members and I saw acknowledgement by our side. So if it could be done and if there is a slot and if he will accept, of course it will be enlightening for the committee. I do not reject it out of hand.

Mr. Wenman: I might suggest, in keeping with that, that we might have him opposite Mr. Arbatov to get very—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Not the same day, please.

Mr. Wenman: No, a little later in the day; a little later in the day.

The Chairman: On the recommendation of Mr. Flis—because I am trying to go through all the recommendations I received by looking around—I think External Affairs witnesses will present material on CSCE progress. I am sure of that. But we will make a special point . . .

Now, I think I have dealt fairly with Mr. Munro, Mr. Wenman, Mr. Ogle, Mr. Forrestall, and Mr. Flis. Are you satisfied?

Mr. Flis: No, I am sorry, I had a supplementary to the question just posed—

The Chairman: Okay.

Mr. Flis:—about the last witness here. Again I toss this out just to the steering committee, for their consideration.

The Chairman: Yes.

Mr. Flis: I think if the committee wants to hear something new on this topic, I would recommend that we have before us,

[Traduction]

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Non, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de suspendre. Cela a été noté. J'ai fait cette suggestion et j'espère que le comité directeur en tiendra compte.

Le président: Monsieur Crouse.

M. Crouse: Monsieur le président, j'aimerais marquer mon soutien pour la recommandation de mon collègue, M. Munro. Il est certainement l'un des écrivains qui connaît le mieux la situation actuelle derrière le Rideau de fer. S'il était possible de le convoquer, son point de vue pourrait nous être extrêmement utile. Je ne vois pas ce qui pourrait nous empêcher de l'inviter. Si par malheur il était dans l'impossibilité d'accepter, tant pis. Mais dans le cas contraire, il vaudrait certainement la peine de trouver du temps pour lui, même si cela signifie une séance spéciale, car c'est un homme exceptionnel qui a fait des réflexions exceptionnelles sur la situation et j'espère refléter fidèlement l'opinion de tous mes collègues en disant que sa participation à notre discussion pourrait nous être extrêmement utile. Pour toutes ces raisons, je suis en faveur de la recommandation de M. Munro.

Le président: Très bien. Je prends note de ces deux recommandations. Nous allons y réfléchir. Je ne veux pas prendre de décision définitive aujourd'hui, mais il m'a semblé que chez tous, y compris de notre côté, il y avait une certaine approbation. Par conséquent, si cela est possible, si nous réussissons à trouver le temps et s'il accepte l'invitation, il ne fait pas de doute, c'est un témoin qui mérite certainement d'être entendu. C'est donc une possibilité.

M. Wenman: A ce même sujet, nous pourrions le convoquer en même temps que M. Arbatov, ce qui permettrait . . .

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Je vous en prie, pas le même jour.

M. Wenman: Non, un peu plus tard le même jour, un peu plus tard.

Le président: J'en viens à la recommandation de M. Flis—j'essaie de les passer toutes en revue en faisant le tour de la table—je pense que les témoins des Affaires extérieures apporteront des documents sur les progrès accomplis à Madrid. J'en suis certain. Mais nous insisterons . . .

Maintenant, je pense que nous avons fait droit aux représentations de MM. Munro, Wenman, Ogle, Forrestall et Flis; êtes-vous satisfaits?

M. Flis: Non, et j'en suis désolé, mais je voudrais un complément d'information au sujet . . .

Le président: D'accord.

M. Flis: . . . du dernier témoin mentionné. Là encore c'est une suggestion que je fais au comité directeur qui devra l'étudier.

Le président: Oui.

M. Flis: Si le Comité souhaite entendre des opinions nouvelles sur ce même sujet, je lui recommanderais de convoquer M.

[Text]

Mr. Chairman, Mr. Przytakiewicz, who is a Solidarity representative who was in the U.S. and who now is working out of Canada. He was Walensa's right-hand man. We are always hearing from the same witnesses and not learning much new. I would suggest that maybe, because of the Polish crisis, we should hear from someone who has had firsthand experience in Poland, such as Mr. Przytakiewicz or someone comparable.

The Chairman: Okay, I am in your hands, but you must remember that you are the ones who are going to sit; and you must remember the slots. Now you have meetings on Tuesday morning, afternoon and night; Wednesday afternoon; Thursday morning, afternoon and night. To accommodate Mr. Ogle and Mr. Forrestall we will have two Monday nights added, the fifteenth and the twenty-seventh. I do not mind; I am in your hands. I will be there to chair; but I hope I will have five members.

Mr. Wenman: I think on Monday nights—we would be better fitting them into the spaces that you have—I see there are spaces on the chart here—

The Chairman: Yes.

Mr. Wenman:—either fitting them into spaces or extending the time, because Monday nights are not useful nights.

The Chairman: I know.

Mr. Wenman: We all know that from experience.

The Chairman: If you can find me space, sir, I would appreciate it, because I did not find any space.

Mr. Wenman: I see one on 23(A).

The Chairman: Well, 23(A) was kept aside for a very specific reason.

Mr. Wenman: There is 11(C).

The Chairman: Oh, 11(C); okay.

Mr. Wenman: And 4(C).

The Chairman: Well, 4(C) is this Thursday, so—

Mr. Wenman: But you could probably pull up somebody like Mr. Ignatief or whoever is easy to get—

The Chairman: Okay, I get the message. As much as possible we will sit in these slots, and if not, on Monday nights.

• 1040

I think the hon. Mr. McKinnon has a word.

Mr. McKinnon: I do not want to put down a vote that should be taken in the steering committee rather than here, but I was very impressed with the idea of Mr. Solzhenitsyn coming and I wish I had thought of it myself. I think it would give us a day in the life of this committee that will be worth remembering.

An hon. Member: That is right. Hear, hear.

[Translation]

Przytakiewicz, un représentant de Solidarité qui a passé un certain temps aux États-Unis et qui est actuellement allé au Canada. C'était le bras droit de Walensa. Comme ce sont toujours les mêmes témoins qui sont convoqués, nous n'apprenons pas souvent quelque chose de nouveau. Je pense donc que la crise polonaise mérite que nous entendions un témoin direct de l'expérience polonaise, comme M. Przytakiewicz ou quelqu'un d'autre dans une situation comparable.

Le président: D'accord, c'est à vous de décider, mais vous devez vous souvenir que c'est également vous qui allez devoir siéger. Souvenez-vous du calendrier. Nous avons déjà prévu des séances pour les mardis matin, l'après-midi et le soir, mercredi après-midi; jeudi matin, après-midi et le soir. MM. Ogle et Forrestall ont obtenu que nous ajoutions à cela deux lundis soir, ceux du 15 et du 27. Personnellement, cela ne me fait rien, je serai toujours là pour présider, mais j'espère seulement que j'aurai toujours cinq députés.

M. Wenman: Je pense que les lundis soir... nous ferions mieux d'utiliser les séances que nous avons déjà; je vois qu'il reste des trous sur ce calendrier...

Le président: Oui.

M. Wenman: Nous pouvons soit utiliser ces trous, soit prolonger les séances puisque les lundis soir ne sont pas très chargés.

Le président: Je sais.

M. Wenman: Nous le savons tous par expérience.

Le président: Monsieur, si vous trouvez des trous, cela me fera bien plaisir parce que moi, je n'en ai vu aucun.

M. Wenman: J'en vois un au 23(A).

Le président: Le 23(A) a été réservé pour une raison précise.

M. Wenman: Il y a également le 11(C).

Le président: Oh, le 11(C); d'accord.

M. Wenman: Et le 4(C).

Le président: Eh bien, le 4(C) est un jeudi, alors...

M. Wenman: Mais probablement que vous pourriez avoir M. Ignatief ou quelqu'un d'autre qui peut facilement...

Le président: D'accord, je vous ai compris. Nous allons essayer d'utiliser ces trous au maximum et sinon, il reste toujours les lundis soir.

Je crois que l'honorable M. McKinnon a une observation à faire.

Mr. McKinnon: Je ne propose pas que soit décidée ici une question qui relève plutôt du comité directeur, mais je dois dire que la comparaison de M. Soljenitsyne me paraît une excellente idée. Je crois que ce serait une journée mémorable dans la vie de ce Comité.

Une voix: Bien dit.

[Texte]

Mr. McKinnon: As for the churches, I wonder if in the interests of the ecumenical movement we could perhaps have them both on the same day.

The Chairman: Yes, yes. You know my feeling about the churches. I will make absolutely sure... no? I think I told you. I will have them on the same day. I think it is agreeable to Mr. Ogle.

Okay, so now for a decision. You agree that we will have the Canadian Council of Churches and Canadian Conference of Catholic Bishops.

Some hon. Members: Yes, agreed.

The Chairman: We will try to make them the same day, the same evening or the same morning.

An hon. Member: On Sunday.

The Chairman: On Mr. Wenman's recommendation, either Atomic Energy of Canada, the Canadian Labour Congress, Eldorado Nuclear and the nuclear industries, I doubt that we can have these three, but any two or any one of these three we will accommodate. That is taken.

Now, you know we could have had a subcommittee as we have done for Latin America. In all fairness to the members of the committee, I suggested not to and I will tell you why. I think it is unfair because then we would have to choose members and we would leave out others. Then, when we arrive in March for the final approval, these members who were left out would want to participate and, most probably, reopen the discussion. It would be absolutely insane to do so. Accordingly, if it is your wish it will be mine that we will hear witnesses and evidence with five members, as long, of course, as the government is represented because otherwise there could be no meeting. As long as two parties are represented, we will be able to receive evidence. Agreed?

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Wenman: The government and the Official Opposition? That is what it is traditionally.

The Chairman: If you remember well the background of Prud'homme, you will remember what I said often: I doubt very much your Chair will sit in the absence of the Official Opposition. It is only in case you would decide officially to boycott or something; not you, but in case. I do not know, but I have never sat, and I made that pledge to the committee. I do not want it to be written but it was a pledge I have always followed, that I never sit in the absence of a member of the Official Opposition.

Now, I need a very rapid little motion for the reimbursement of witnesses, that reasonable travelling and living expenses be paid to witnesses who are invited to appear before the Standing Committee on External Affairs and National Defence on the subject of its order of reference on security and disarmament.

Mrs. Appolloni: I so move.

The Chairman: Mrs. Appolloni.

[Traduction]

M. McKinnon: Pour ce qui est des églises, nous pourrions peut-être entendre, dans un esprit d'oecuménisme, les deux groupes le même jour.

Le président: Oui. Vous savez ce que je pense des églises. Je ferais en sorte que... non? Je crois vous en avoir parlé. Leur comparution sera le même jour, je crois que M. Ogle est d'accord.

Convenez-vous de convoquer le Conseil canadien des églises et la Conférence canadienne des évêques catholiques le même jour?

Des voix: Oui.

Le président: Ainsi soit-il. Ce sera une séance du matin ou du soir.

Une voix: Préféablement le dimanche.

Le président: M. Wenman recommande l'Énergie atomique du Canada, le Congrès canadien du travail, Eldorado Nucléaire et les industries nucléaires. Je ne crois pas qu'il sera possible d'entendre des représentants de tous ces organismes, mais nous essaierons d'en inviter certains.

Vous savez qu'il serait possible de former un sous-comité comme nous l'avons fait pour l'Amérique latine. Je n'étais pas d'accord avec cette procédure et je vais vous expliquer pourquoi. Je ne trouve pas que cela serait juste car nous serions obligés de choisir certains membres et d'en exclure d'autres. Au mois de mars quand nous devons donner notre approbation finale, les membres exclus voudront participer et probablement relancer les débats, ce qui serait tout à fait inutile. Si vous êtes d'accord, je propose que nous puissions entendre les témoignages avec un quorum de cinq membres, les députés ministériels étant représentés. Autrement, la réunion ne pourrait pas se tenir. Pourvu que les deux partis soient représentés, nous pourrions entendre les témoignages. Êtes-vous d'accord?

Des voix: D'accord.

M. Wenman: Vous parlez des députés du gouvernement et de l'opposition officielle, selon la pratique traditionnelle.

Le président: Comme président, je n'arrive pas à siéger en l'absence de l'opposition officielle. S'il y avait une décision officielle de boycotter la réunion, ce serait une autre histoire. Je serai donc fidèle à ma pratique d'insister sur la présence de membres de l'opposition officielle avant de commencer une réunion.

Il me faut maintenant une motion pour permettre le remboursement des frais de déplacement et de séjour raisonnables des témoins invités à comparaître devant le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale au sujet de son ordre de renvoi sur la sécurité et le désarmement.

Mme Appolloni: Je la propose.

Le président: Madame Appolloni.

[Text]

Mr. Forrestall: Just as long as we do not fly Arbatov here from Moscow first-class.

The Chairman: Agreed, by Mrs. Appolloni.

Mr. Forrestall.

Mr. Forrestall: He can come steerage.

The Chairman: So your subcommittee met on Wednesday, January 27, 1982 and agreed to the following: of course, that the chairman be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present, provided that at least five members representing two parties be present—agreed; that the committee not refer its order of reference on security and disarmament to a subcommittee—agreed; that the committee adopt the attached proposed timetable, subject to certain modifications, of course, when deemed necessary, with the usual consultation, of course, with the steering committee members representing you, at the steering committee; that the committee meet on this Tuesday, of course, to make a report—that is agreed; and that we start our hearings tomorrow afternoon, February 3, 1982 at 3.30 p.m. with Mr. Menzies as our first witness, followed by the others you have on your agenda. Is it agreed? Who will make the proposal?

Mr. Bloomfield, thank you. Mr. Stan Darling, Mr. Forrestall, Mr. Ogle and Mr. Sargeant, do you all agree?

Now, may I make a little announcement? Reverend Ogle, will you make your own announcement, please, about tomorrow morning? It would be of interest to some members and I would like to bring that to your attention.

Mr. Ogle: Tomorrow morning, I am hosting a breakfast for a person who is in Canada from Nicaragua for the Ten Days for World Development. It is Father Xabier Gorostiaga, a Jesuit who works in the government of Nicaragua. It will be in Room 601 at 8 o'clock, and everybody pays his own shot. You are all more than welcome.

• 1045

The Chairman: Okay. May I say this ahead of time so that you may make your agenda accordingly? I had better call off the meeting and I will ask you to stay to inform you of something that may take place. The meeting is adjourned to the call of the Chair. seand501-15:166

[Translation]

M. Forrestall: Pourvu que nous ne fassions pas venir Arbatov de Moscou en première classe.

Le président: La motion est adoptée.

Monsieur Forrestall.

M. Forrestall: Il peut venir dans l'entrepont.

Le président: Votre sous-comité s'est réuni le mercredi 27 janvier 1982 et a convenu de présenter les recommandations suivantes: aux fins des séances du comité concernant son ordre de renvoi sur la sécurité et le désarmement, que le président soit autorisé à tenir des séances, à recevoir des témoignages et à en autoriser l'impression, à défaut de quorum, pourvu qu'au moins cinq députés représentant deux partis soient présents... adopté; que le Comité ne défère pas son ordre de renvoi sur la sécurité et le désarmement à un sous-comité... adopté; que le Comité adopte le calendrier ci-attaché, sujet à changements s'il y a lieu, après consultation entre les membres du comité directeur; que le Comité se réunisse le mardi 2 février pour faire un rapport... adopté; et que les audiences débutent le mercredi 3 février 1982 à 15h30, le premier témoin étant M. Menzies suivi par les autres indiqués sur le calendrier. Êtes-vous d'accord? Qui propose la motion?

Merci, monsieur Bloomfield. MM. Darling, Forrestall, Ogle et Sargeant, êtes-vous tous d'accord?

Le père Ogle a quelque chose à vous annoncer pour demain matin. Je crois que cela peut vous intéresser.

M. Ogle: Demain matin, j'organise un petit déjeuner pour une personne qui est venue au Canada du Nicaragua assister à la conférence «Dix jours pour le développement mondial». Il s'agit du père Xavier Gorostiaga, jésuite qui travaille pour le gouvernement du Nicaragua. Il se tiendra dans la salle 601 à 8h00 et tout le monde paie son repas. Vous êtes tous les bienvenus.

Le président: Très bien. Je voudrais vous prévenir de quelque chose pour que vous en teniez compte dans votre emploi du temps. Je vous demanderais de rester après la réunion. La séance est levée.

APPENDIX 'EAND-46'

SUGGESTED WITNESSES FROM MISS JEWETT AND MR. MCKINNON

Some Suggested Witnesses from Pauline Jewett, M.P.NLP New Westminster Coquitlam

December 1981

Admiral LaRoque
Rear Admiral Carroll
Center for Defense Information
WASHINGTON, DC

William Kincade
Arms Control Association
WASHINGTON, DC

Norman Alcock
Peace Research Institute
DUNDAS, ONTARIO

William Epstein
UN Institute for Training and Research (Pugwash Canada)
NEW YORK, N.Y.

Ernie Regehr
Conrad Grabel College
WATERLOO, ONTARIO

Paul Warnke
US Chief SALT Negotiations
(Carter Admin.)
WASHINGTON, DC

Arthur Menzies
Ambassador - Disarmament,
External Affairs
OTTAWA

Murray Thompson
Project Ploushares
OTTAWA

E.P. Thompson
Historian, CND-Uk
LONDON

Kalevi Sorsa
Chair, Study Group on Disarmament
Socialist International
FINLAND

Dr. Frank Sommers
Physicians for Social Responsibility
TORONTO

Herbert Scoville
Former Deputy Director, Research
CIA
WASHINGTON, DC

John Lamb
Canadian Study Group on Arms Control and Disarmament
TORONTO

George Kennan
Centre for Advanced Studies
PRINCETON U.

Paul Doty
Centre for Science and International Affairs
Arms Control Programme
HARVARD U.

J.J. Rostow
Arms Control Agency
WASHINGTON, D.C.

Richard Pearl
Asst. Sec. of Defense
International Security Affairs (TNF Europe)
WASHINGTON, DC

Richard Burt
Political-Military Affairs
US State Dept.
Chair, START
WASHINGTON, DC

Georgi Arbatov
Director, Institute of Arms Control Study
MOSCOW

Gen. Mikal Milstein
Disarmament Specialist
Institute of Arms Control Study
MOSCOW

Dr. George Ignatieff
United Nations Association
TORONTO

Prof. Polangi
Dept. of Chemistry
University of Toronto
TORONTO

Mike Wallace
Political Science Dept.
UBC
VANCOUVER

December 8, 1981.

Mr. Marcel Prud'homme, M.P.,
Chairman,
Standing Committee on External Affairs
and National Defence,
House of Commons,
Ottawa, Ontario.
K1A 0A6

Witnesses at Possible SCEAND meetings on Security and Disarmament.

In compliance with your request I would like to suggest the following witnesses.

- Mr. John Gellner, writer and defence critic.
- Brigadier General Clay Beattie, CMM
Director General of Policy Planning.
- Dr. D.W. Middlemiss,
Department of Political Science,
Dalhousie University.
- Dr. Harriet Critchley,
University of Calgary.
- Lt. General R.J. Lane,
Former Commander of Transport Command and now
President of the Federation of Military and United
Service Institutes.
- Professor James Eayrs
Department of Political Science,
Dalhousie University.
- Brigadier General George Bell,
Founder of Institute of Strategic Studies.
- Doctor J.S. Finan,
Director of Strategic Analysis DRAE-NDHQ.
- Dr. George Lindsay,
DRAE-NDHQ.

- Dr. Albert Legault,
Centre Quebecois Internationale
Laval University.
- Dr. Stephen J. Rosen,
Associate Director of National Security of RAND Corp.
- Major General W.C. Leonard, M.B.E.,
Canadian Institute of Strategic Studies, Toronto.

Allan McKinnon

ANNEXE «EAND-46»

LETTRES DE TÉMOINS PROPOSÉES PAR M^{LLE} JEWETT ET M. MCKINNONTémoins proposés par Pauline Jewett, DéputéNPD New Westminster Coquitlam

Décembre 1981

Amiral LaRoque
Contre amiral Carroll
Centre d'information sur la défense
WASHINGTON, DC

William Kincade
Association pour le contrôle des armements
WASHINGTON, DC

Norman Alcock
Peace Research Institute
DUNDAS, ONTARIO

William Epstein
Institut des Nations Unies pour la formation et la recherche
(Pugwash Canada)
NEW YORK, N.Y.

Ernie Regehr
Collège Conrad Grabel
WATERLOO, ONTARIO

Paul Warnke
Chef des négociations SALT pour les États-Unis
(Administration Carter)
WASHINGTON, DC

Arthur Menzies
Ambassadeur - Désarmement,
Affaires Extérieures
OTTAWA

Murray Thompson
Project Ploushares
OTTAWA

E.P. Thompson
Historien, CND-UK
LONDRES

Kalevi Sorsa
Présidence, Groupe d'étude sur le désarmement
International socialiste
FINLANDE

M. Frank Sommers
Physicien pour la responsabilité sociale
TORONTO

Herbert Scoville
Ancien Directeur adjoint à la Recherche
CIA
WASHINGTON, DC

John Lamb
Groupe d'étude du Canada sur le contrôle des armements
et le désarmement
TORONTO

George Kennan
Centre for Advanced Studies
UNIVERSITÉ PRINCETON

Paul Doty
Centre des Sciences et des Affaires internationales
Programme de contrôle des armements
UNIVERSITÉ HARVARD

J.J. Rostow
Agence de contrôle des armements
WASHINGTON, DC

Richard Pearl
Secrétaire adjoint à la Défense
Affaires concernant la Sécurité internationale (Europe)
WASHINGTON, DC

Richard Burt
Affaires politiques et militaires
Département d'état américain
Présidence, START
WASHINGTON, DC

Georgi Arbatov
Directeur de l'Institut des études sur le contrôle des armements
MOSCOU

Général Mikal Milstein
Spécialiste en désarmement
Institut des études sur le contrôle des armements
MOSCOU

Dr. George Ignatieff
United Nations Association
TORONTO

Professeur Polangi
Département de chimie
Université de Toronto
TORONTO

Mike Wallace
Département de Science politique
UBC
VANCOUVER

Le 8 décembre 1981.

Monsieur Marcel Prud'homme, Député
Président,
Comité permanent des Affaires Extérieures
et de la Défense Nationale
Chambre des Communes
Ottawa, Ontario.
K1A 0A6

Témoins aux réunions éventuelles du Comité sur la sécurité
et le désarmement

Conformément à votre demande, je vous propose la liste
des témoins suivants.

- M. John Gellner, écrivain et critique en matière de défense.
- Brigadier général Clay Beattie, CMM
Directeur général de la Planification des politiques.
- M. D.W. Middlemiss,
Département des sciences politiques,
Université de Dalhousie.
- Mme Harriet Critchley,
Université de Calgary.
- Lieutenant général R.J. Lane,
Ex-commandant du Commandement des transports et maintenant
président de la Federation of Military and United
Service Institutes.
- Professeur James Eayrs
Département de Science politique,
Université de Dalhousie.
- Brigadier général George Bell,
Fondateur de l'Institute of Strategic Studies.
- M. J.S. Finan,
Directeur de l'Analyse stratégique DRAE-QHND.

- M. George Lindsay,
DRAE-QHND.
- M. Albert Legault,
Centre Québécois Internationale
Université Laval.
- M. Stephen J. Rosen,
Directeur associé de la Sécurité nationale de la RAND Corp.
- Major général W.C. Leonard, M.B.E.,
Canadian Institute of Strategic Studies, Toronto.

Allan McKinnon



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 51

Wednesday, February 3, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 51

Le mercredi 3 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Dupras
Bloomfield	Flis
Bradley	Forrestall
Collenette	Frith
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gamble
Crouse	Gimaïel
Darling	Gourd

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Greenaway	McKinnon
Harquail	Munro (<i>Esquimalt—</i> <i>Saanich</i>)
Hudecki	Ogle
Irwin	Robinson (<i>Etobicoke—</i> <i>Lakeshore</i>)
Jewett (M ^{lle})	Sargeant
King	Wenman—(30)
MacBain	
Massé	

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Wednesday, February 3, 1982:

Mr. Bradley replaced Mr. Murta;
Mr. Gimaïel replaced Mr. Duclos.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le mercredi 3 février 1982:

M. Bradley remplace M. Murta;
M. Gimaïel remplace M. Duclos.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 3 FÉVRIER 1982

(64)

[Texte]

Le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h 44, sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Bradley, Collenette, Crouse, Flis, Forrestall, Greenaway, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. Massé, McKinnon, Ogle, Prud'homme, Sargeant, Schroder et Wenman.

Autre député présent: M. Robinson (Burnaby).

Également présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoin: Du Ministère des Affaires extérieures: Son Excellence M. A.R. Menzies, Ambassadeur pour le désarmement.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 concernant les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir le procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

M. Menzies fait une déclaration et répond aux questions.

A 18h 15, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 3, 1982

(64)

[Translation]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 3:44 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Bradley, Collenette, Crouse, Flis, Forrestall, Greenaway, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. Massé, McKinnon, Ogle, Prud'homme, Sargeant, Schroder and Wenman.

Other Member present: Mr. Robinson (Burnaby).

In Attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Mr. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witness: From the Department of External Affairs: His Excellency Mr. A.R. Menzies, Ambassador for Disarmament.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to the security and disarmament issues. (*See Minutes of Proceedings, Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

Mr. Menzies made a statement and answered questions.

At 6:15 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Le greffier du Comité

ROBERT VAIVE

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Text]*

Wednesday, February 3, 1982

• 1540

The Chairman: *Mesdames, gentlemen, good afternoon. If you would, allow me at the beginning to say just a few words to welcome everyone to our meeting today, the first in our study on security and disarmament.*

Yesterday we decided on our work program for the coming two months. As most of you attending know, it was a very good meeting with an excellent atmosphere which, as usual, we should strive to maintain as our work proceeds. Of course, our members have various differences of viewpoint, but we will do all we can to maintain up to the very end a balanced approach and give opportunities for the various sides to be heard.

In the meetings this month the committee will examine the urgency and scope of the present armaments and disarmament situation, the dimensions and elements of the security and disarmament problem, the impact of East-West relations and a range of special issues such as verification, disarmament and development. Then, having looked carefully at the many sides of the problem, we will focus on Canadian disarmament policies, especially the policies to be pursued at the United Nations Special Session on Disarmament II, the second United Nations Special Session on Disarmament that is scheduled for May-June of this year, or more probably June-July, but with the preparatory conference in the month of April.

I know that many of us will be anxious to hear from the ministers so we will have the two ministers; Gilles Lamontagne will appear here on Tuesday, February 23, while Mr. MacGuigan, the Secretary of State for External Affairs, will be here on Thursday, February 25.

At the outset of our inquiries we agreed it was essential to have a review of Canadian official thinking on disarmament questions and related security and political issues, so naturally we turned to Ambassador Arthur Menzies, Canada's Ambassador for Disarmament, who is here with us today.

Ambassador Menzies has a very distinguished record in the foreign service, including such appointments as High Commissioner in Australia, Permanent Representative to the North Atlantic Council and Ambassador to China. He now plays a key role in the formulation, presentation and implementation of Canadian disarmament policies. Located in Ottawa, he is charged with promoting Canadian disarmament policies on a worldwide basis and plays a leading role in such activities as contact between the federal government and public interest groups in the country, representing Canada at many international meetings on disarmament and helping to co-ordinate Canadian approaches to the United Nations Special Session on Disarmament II.

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Translation]*

Le mercredi 3 février 1982

Le président: *Ladies, messieurs, bonjour. Vous me permettez tout d'abord de vous souhaiter la bienvenue à notre réunion d'aujourd'hui, première de nos réunions consacrées aux questions relatives à la sécurité et au désarmement.*

Hier, nous nous sommes mis d'accord sur notre programme de travail pour les deux prochains mois. Comme la plupart d'entre vous le savent, cette réunion s'est déroulée dans une excellente atmosphère, atmosphère que nous nous efforcerons de maintenir au cours de nos délibérations. Bien entendu, vous avez des points de vue différents, mais nous ferons tout notre possible pour maintenir un équilibre jusqu'à la fin et permettre aux diverses opinions de se faire entendre.

Au cours des réunions de ce mois, notre Comité examinera l'urgence et l'importance de la situation actuelle en matière d'armements et de désarmement, les dimensions et les éléments des questions relatives à la sécurité et au désarmement, l'impact des relations Est-Ouest et une série de questions spéciales telles que le contrôle, le désarmement et le développement. Ayant étudié avec soin tous les aspects du problème, nous nous concentrerons sur les politiques canadiennes de désarmement, surtout les politiques devant être défendues au cours de la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement prévue pour les mois de mai et juin de cette année, ou plus probablement pour les mois de juin et juillet, précédée d'une conférence préparatoire en avril.

Je sais que beaucoup d'entre nous seront désireux d'entendre les ministres et ils viendront donc témoigner. Gilles Lamontagne viendra le mardi 23 février tandis que M. MacGuigan, Secrétaire d'État aux Affaires extérieures, viendra le jeudi 25 février.

Nous avons convenu qu'il était essentiel de commencer nos travaux par une étude de la pensée officielle du Canada concernant les questions de désarmement et les problèmes corollaires de sécurité et de politique. C'est donc tout naturellement que nous avons pensé à l'ambassadeur Arthur Menzies, ambassadeur du Canada pour le désarmement qui est aujourd'hui présent.

M. Menzies a suivi une carrière très brillante au Service extérieur, ayant été tour à tour haut-commissaire en Australie, représentant permanent au Conseil de l'Atlantique Nord et ambassadeur en Chine. Il joue maintenant un rôle essentiel dans la formulation, la présentation et l'application des politiques de désarmement canadiennes. Travaillant à Ottawa, il est responsable de la promotion des politiques de désarmement canadiennes à l'échelle mondiale et il joue un rôle de premier plan dans les contacts entre le gouvernement fédéral et les groupes d'intérêt public du pays; il représente le Canada aux nombreuses réunions internationales sur le désarmement et coordonne la position canadienne qui sera proposée lors de la

[Texte]

We are looking to Ambassador Menzies to, if I may say, set the stage for our future work. I hope he will tell us how he sees the world security and disarmament scene at the present time and the kind of thinking going into Canadian approaches to the United Nations Special Session on Disarmament II.

Ambassador Menzies, you have prepared a text. We are in your hands. There is no urgency; we are ready to listen and exchange until 6 p.m. at the maximum, or the minimum, as the members see fit. But before starting, the Honourable Mr. McKinnon, has a comment.

Mr. McKinnon: I do not wish to interlope on Ambassador Menzies' time at all, but I notice that these notes were made by the parliamentary centre. I realize that it has been a tremendous problem, starting up so suddenly and accepting the witnesses only yesterday. I thought it was understood, and I hope it is, that in future we will get copies of what the witness intends to say so that we can study the remarks beforehand, rather than guessing at them, as has been done here.

• 1545

The Chairman: Yes, I ran into even bigger trouble, since these notes were provided last by Ambassador Menzies to the centre, through the centre to me, to you in English, and to me two minutes ago in French. It is my strong intention not to be as lenient starting next week, but due to the urgency and the fact that we wanted to do a good job and start as early as we could, I have made an exception. I appreciate it that you bring that to my attention so that everybody concerned will get the message at the same time as I do.

So, Ambassador Menzies, we are listening.

His Excellency Mr. A.R. Menzies (Ambassador for Disarmament): Mr. Chairman, ladies and gentlemen, questions of security and disarmament are much in the minds of people the world over in these troubled times. Leaders of government and their officials, nongovernmental organizations and ordinary citizens grapple with the vexing question of how best to build a better and more secure future in face of the serious threats to the peace that prevail.

The carnage of 1914-18 was said to be the war to end all wars. Twenty years later the world was plunged into darkness again. More than a hundred wars have been fought in the developing countries since World War II, killing 25 million people and driving millions more into refugee camps. In Central Europe, about two million NATO and Warsaw Pact troops armed with sophisticated conventional and nuclear weapons face each other. Additional risks are inherent in the spread of nuclear weapons technology to non-nuclear weapon states. Over \$500 billion was spent on armaments last year alone; money that is sorely needed for improved social welfare and economic development.

[Traduction]

deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement.

Si je peux me permettre, je dirais que nous attendons de M. Menzies qu'il plante le décor de nos travaux futurs. J'espère qu'il nous confiera sa perception de la scène mondiale en matière de sécurité et de désarmement à l'heure actuelle et le genre de pensée entrant dans la démarche canadienne pour la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement.

Monsieur Menzies, vous avez préparé un exposé. Vous avez la parole. Nous ne sommes pas pressés, nous sommes prêts à vous écouter et à dialoguer avec vous jusqu'à 18h00 ou même au-delà si les députés l'estiment nécessaire. Avant de commencer, M. McKinnon voudrait intervenir.

M. McKinnon: Je ne souhaite pas réduire le temps accordé à M. Menzies, mais je remarque que ces notes ont été préparées par le Centre parlementaire. Je reconnais que le problème a été énorme puisque tout s'est fait si rapidement que la liste des témoins n'a été arrêtée qu'hier. Je croyais qu'il avait été entendu, et j'espère que c'est toujours le cas, qu'à l'avenir nous recevrons à l'avance une copie de la déclaration des témoins afin que nous puissions en étudier le contenu avant la réunion plutôt que de les avoir au dernier moment comme aujourd'hui.

Le président: Oui, j'ai moi-même eu des problèmes encore plus importants que les vôtres, étant donné que ces notes ont été fournies par M. Menzies au Centre qui me les a transmises en anglais pour vous et en français pour moi seulement il y a deux minutes. J'ai la ferme intention de ne pas être aussi indulgent à partir de la semaine prochaine, mais étant donné que nous voulions faire du bon travail et commencer dès que possible, j'ai dû faire une exception. Je vous remercie d'avoir attiré mon attention afin que tous les intéressés reçoivent le message en même temps que moi.

Monsieur Menzies, nous vous écoutons.

Son Excellence M. A.R. Menzies (ambassadeur pour le désarmement): Monsieur le président, mesdames et messieurs, les questions relatives à la sécurité et au désarmement sont à l'esprit de toutes les populations du monde en ces temps troublés. Les chefs de gouvernement et leurs fonctionnaires, les organismes non gouvernementaux et les simples citoyens essaient de trouver le meilleur moyen de construire un avenir meilleur et plus sûr, tâche ingrate s'il en est, compte tenu des graves dangers qui menacent la paix actuellement.

On avait dit que le carnage de 1914-1918 serait la guerre devant mettre fin à toutes les guerres. Vingt ans plus tard le monde était plongé de nouveau dans la terreur. Plus de 100 guerres ont eu lieu dans les pays en voie de développement depuis la Seconde Guerre mondiale, faisant 25 millions de victimes et en déplaçant d'autres dans des camps de réfugiés. En Europe centrale, près de 2 millions de soldats de l'OTAN et du Pacte de Varsovie équipés d'armes conventionnelles sophistiquées et d'armes nucléaires se font face. L'accès à la technologie de l'armement nucléaire par des pays n'en possédant pas augmente les risques. Au cours de la seule année dernière, plus de 500 milliards de dollars ont été consacrés aux

[Text]

In the debate on foreign policy in the House last June, the Prime Minister began by saying that our world has become unpredictable and unstable and more dangerous. He said that there is a generalized condition of crisis expectation. He reminded the House that all the great problems of the world are interrelated: the problems of East and West, North and South, of energy, nuclear proliferation, refugees, sporadic outbursts of violence and war—all of these form a complex of cause and effect.

A major cause of instability today is the strain in East-West relations, which has resulted in an erosion of that climate of confidence defined as "détente" in the Final Act of the Conference on Security and Cooperation in Europe, signed by 35 heads of state or of government in Helsinki in 1975, of which Canada was a member. The Soviet arms build-up, the invasion of Afghanistan, the failure of the United States to ratify the SALT II Treaty, and the excesses of martial law in Poland have all been contributory factors.

A significant source of instability lies in the irregularity of the cycle of armaments modernization in the major military powers. Prime Minister Trudeau spoke of this again in his speech in 1978 at the first Special Session. He said:

What particularly concerns me is the technological impulse that continues to lie behind the development of strategic nuclear weaponry. It is, after all, in the laboratories that the nuclear arms race begins. The new technologies can require a decade or more to take a weapons system from research and development to production and eventual deployment. What this means is that national policies are pre-empted for long periods ahead.

• 1550

Since the first Special Session of the United Nations General Assembly on Disarmament in 1978, which I would like to refer to in future as UNSSOD II, there has been little progress in international disarmament negotiations. There is an urgent need for a new impetus to be given. UNSSOD II this year presents such an opportunity. Hearings in the standing committee, like other organized consultations elsewhere, provide the means by which citizens may express through their parliamentary representatives their concerns, their hopes and their practical suggestions for advancing the cause of arms control and disarmament.

It is a sombre picture I have painted at the outset but it could have been worse. Europe, for example, has enjoyed a longer period of peace in the last three decades than in any other period this century; not because the expansionist ambitions of some have been quenched, nor alas because sufficient confidence has been built between East and West, but rather,

[Translation]

armements, somme qui aurait pu être beaucoup plus utilement consacrée à l'amélioration du bien-être social et au développement économique.

Au cours du débat de politique étrangère à la Chambre en juin dernier, le premier ministre a commencé en disant que notre monde était devenu imprévisible, instable et plus dangereux. Il a dit que la perspective d'une crise était universelle. Il a rappelé à la Chambre que tous les grands problèmes du monde sont reliés: les problèmes de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, de l'énergie, de la prolifération nucléaire, des réfugiés, des explosions de violence sporadiques et de guerres—tous ces problèmes forment un complexe de causes et d'effets.

Une cause majeure d'instabilité aujourd'hui est la tension dans les relations Est-Ouest qui a entraîné une érosion du climat de confiance définie sous le terme de «détente» dans l'Acte final de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, ratifié par 35 chefs d'État ou de gouvernement à Helsinki en 1975 et dont le Canada était membre. La course aux armements soviétique, l'invasion de l'Afghanistan, la non-ratification par les États-Unis du traité SALT II, et les excès de la loi martiale en Pologne ont contribué à cette instabilité.

Une source importante de cette instabilité se trouve dans l'irrégularité des cycles de modernisation de l'armement des principales puissances militaires. Le premier ministre, M. Trudeau, en a reparlé dans son discours de 1978 lors de la première session extraordinaire. Il a dit:

Ce qui m'inquiète tout particulièrement, c'est l'élan technologique qu'on continue toujours à trouver derrière le développement des armes nucléaires stratégiques. Après tout, c'est dans les laboratoires que commence la course aux armes nucléaires. Les nouvelles technologies peuvent nécessiter une décennie ou plus pour faire passer les nouvelles armes de la recherche et du développement à la production et à leur éventuel déploiement. Cela signifie que les politiques nationales sont hypothéquées longtemps à l'avance.

Depuis la première session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies sur le désarmement, en 1978, que je vais citer comme étant l'UNSSOD II, les négociations internationales sur le désarmement ont fort peu progressé. Il est très important de leur donner un nouvel élan et cette année, l'UNSSOD II présente cette possibilité. Les audiences du Comité permanent, comme d'autres consultations organisées ailleurs, offrent les moyens grâce auxquels les citoyens peuvent faire connaître, par le biais de leurs représentants parlementaires, leurs préoccupations, leurs espoirs et leurs suggestions pratiques pour faire avancer la cause du contrôle des armements et du désarmement.

J'ai décrit un tableau bien sombre, mais il aurait pu l'être davantage. Par exemple, l'Europe jouit depuis ces trois décennies d'une période de paix plus longue qu'aucune autre période au cours de ce siècle; la raison en est non pas que les ambitions expansionnistes de certains pays ont été freinées, ni hélas que l'on a réussi à édifier une confiance suffisante entre l'Est et

[Texte]

because the strength and resolve of the North Atlantic Alliance has deterred potential aggression.

After the enormous destruction of World War II, Canada, like many other countries, hoped for the creation of a new world order under the United Nations, through which peace and security would be assured by the security council, whose five permanent members were given veto powers.

The permanent members of the security council were unable to agree on ways to implement the provisions of the charter relating to the maintenance of international peace and security. For this reason, and having regard to mounting tensions in Europe, Canada became one of the original signatories of the North Atlantic Treaty in 1949. The purpose of this regional collective security organization is to band together to deter potential aggression. Until the arrangements for maintaining international peace and security contained in the UN Charter are made effective, I assume that it will continue to be the policy of Canadian governments to rely on the regional collective security arrangements of NATO.

Vital though a credible deterrent is to the avoidance of war, it cannot by itself build a peace or resolve the underlying differences between East and West that are the root cause of the instability. Herein lies the great conundrum of security policy. On the one hand an effective deterrent is maintained by an adequate level of up-to-date armaments, and yet the cycle of armaments modernization breeds fear and mistrust which exacerbate instability. It has been my experience that it is impossible to deal constructively with the complex questions of disarmament without taking fully into account the security imperatives of both sides. We want equal security at lower levels of armaments, manpower and expenditure.

Canadian security policy, as it has evolved since World War II, has been based on three foundations of peace: First, the deterrence of war through the collective security arrangements of NATO and NORAD; second, the persistent search for equitable and verifiable arms control and disarmament agreements; and third, active participation in and support for the peaceful settlement of disputes and a collective effort to resolve the underlying economic and social causes of international tensions and disputes.

Broadly speaking, Canada is confronted by the following types of disarmament problems. First, the nuclear balance between the United States and the Soviet Union, including the interface with the other three nuclear weapon states; secondly, the conventional forces balance in central Europe between NATO and the Warsaw Pact; thirdly, conventional wars and confrontations in the developing countries too often fuelled by big power intervention; and, finally, the risk of proliferation of nuclear weapons to additional countries. I will comment brief-

[Traduction]

l'Ouest, mais plutôt que la force et la résolution de l'Alliance de l'Atlantique Nord ont réussi à dissuader une possibilité d'agression.

Après les destructions considérables causées par la Seconde Guerre mondiale, comme beaucoup d'autres pays, le Canada espérait qu'un nouvel ordre mondial serait créé sous l'égide des Nations Unies, ordre grâce auquel la paix et la sécurité seraient garanties par le Conseil de sécurité, dont les cinq membres permanents avaient obtenu des droits de veto.

Les membres permanents du Conseil de sécurité n'ont pas réussi à convenir des moyens pour mettre en oeuvre les dispositions de la Charte concernant le maintien de la paix et de la sécurité internationales. Pour cette raison, et compte tenu des tensions croissantes en Europe, le Canada est devenu l'un des premiers signataires du Traité de l'Atlantique Nord en 1949. Cet organisme de sécurité collective régionale a pour objectif de regrouper les efforts de ses membres pour dissuader toute agression possible. Tant que les accords relatifs au maintien de la paix et de la sécurité internationales contenus dans la Charte des Nations Unies n'entreront pas en vigueur, les gouvernements du Canada auront pour politique de s'appuyer sur les accords régionaux de sécurité collective de l'OTAN.

Bien qu'une force de dissuasion crédible soit essentielle pour éviter une guerre, elle ne peut en soi édifier la paix, ni résoudre les différences fondamentales entre l'Est et l'Ouest, qui sont à l'origine de l'instabilité. C'est là que réside la grande énigme de la politique en matière de sécurité. D'une part, une force efficace de dissuasion est maintenue grâce à un niveau satisfaisant d'armements modernes, alors que d'autre part la modernisation des armements crée des peurs et un climat de méfiance qui exacerbent l'instabilité. D'après mon expérience, je sais qu'il est impossible de régler de façon constructive les questions complexes du désarmement sans tenir pleinement compte des impératifs des deux côtés, en matière de sécurité. Nous voulons un même niveau de sécurité, avec moins d'armements, d'effectifs et de dépenses.

La politique du Canada en matière de sécurité, depuis la Seconde Guerre mondiale, est fondée sur trois principes fondamentaux dans la voie de la paix: d'abord, la dissuasion des conflits armés grâce aux accords collectifs de sécurité de l'OTAN et du NORAD; deuxièmement, la recherche constante d'accords équitables et vérifiables de contrôle des armements et du désarmement; et troisièmement, la participation active et l'aide nécessaire pour régler les conflits de façon pacifique, ainsi qu'un effort collectif pour résoudre les causes économiques et sociales à l'origine des tensions et des conflits internationaux.

De façon très générale, les problèmes de désarmement suivants se posent pour le Canada. Tout d'abord, l'équilibre nucléaire entre les États-Unis et l'Union soviétique, y compris les relations avec les trois autres États dotés d'armes nucléaires; en second lieu, l'équilibre des forces classiques au centre de l'Europe entre l'OTAN et le Pacte de Varsovie; troisièmement, les guerres et les confrontations conventionnelles dans les pays en développement, trop souvent attisées par l'intervention des grandes puissances; et en dernier lieu, le risque de la

[Text]

ly on Canada's interest in each of these types of arms control and disarmament problems.

• 1555

First, nuclear weapons: Canada is vitally interested in the nuclear weapons confrontation between the United States and the Soviet Union, not only because this country lies geographically between the Soviet Union and the United States, but also because, as a party to the NATO and NORAD agreements, Canada is a member of a nuclear-armed alliance, accepting its benefits and its responsibilities. Through a number of NATO committees Canada is informed about the United States' nuclear planning and has a full opportunity to contribute its views in the development of NATO nuclear policies. For instance, the Secretary of State for External Affairs and the Minister of National Defence joined other NATO ministers in the December, 1979 decision to modernize NATO's land-based, intermediate-range nuclear forces in the European theatre and at the same time to propose negotiations with the Soviet Union on the limitation and reduction of these forces. This two-track decision has been reaffirmed by NATO foreign and defence ministers on repeated occasions since 1979, and both aspects are currently being pursued.

Negotiations on intermediate-range nuclear forces in Europe have begun in Geneva between the United States and the Soviet Union. The United States consults with its allies on its negotiating position in the NATO Special Consultative Group, of which Canada is a member. After consultation in NATO, President Reagan proposed last November that the United States would not deploy the 572 Pershing II and Cruise missiles to Europe if the Soviet Union would remove and dismantle the SS20, SS4 and SS5 missiles it has aimed at western Europe. This bold proposal was warmly welcomed by western European governments and by Canada.

President Reagan said that the United States would be ready to resume talks on strategic arms this spring. He proposed to change the acronym from SALT, for strategic arms limitation talks, to START, for strategic arms reduction talks, indicating that he wanted a real reduction, not just a limitation or ceiling. When Secretary of State Alexander Haig met Soviet Foreign Minister Gromyko in Geneva last week, it was initially intended that they set a date for the resumption of the SALT or START talks. However, because of the Polish situation, the United States was not prepared at this time to set a date for the commencement of the negotiations.

[Translation]

prolifération des armes nucléaires dans d'autres pays. Je vais brièvement faire des remarques sur l'intérêt du Canada dans chacune de ces catégories de contrôle des armements et des problèmes de désarmement.

Tout d'abord, les armes nucléaires: le Canada s'intéresse tout particulièrement à la confrontation utilisant des armes nucléaires entre les États-Unis et l'Union soviétique, non seulement parce que le Canada se situe géographiquement entre ces deux pays, mais aussi parce que, comme partie aux accords de l'OTAN et du NORAD, le Canada est membre d'une alliance de pays dotés d'armes nucléaires, où il accepte ses avantages et ses responsabilités. Par l'intermédiaire d'un certain nombre de commissions de l'OTAN, le Canada est mis au courant de la planification des États-Unis pour les questions nucléaires, et il a toute latitude pour faire connaître son point de vue dans l'élaboration des politiques nucléaires de l'OTAN. Par exemple, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures et le ministre de la Défense nationale ont participé avec d'autres ministres de l'OTAN pour prendre la décision de décembre 1979 de moderniser les forces terrestres de l'OTAN, ainsi que les forces nucléaires de portée moyenne du théâtre de l'Europe, tout en proposant des négociations avec l'Union soviétique sur la limitation et la réduction de ces forces. A maintes reprises depuis 1979, les ministres des Affaires extérieures et de la Défense de l'OTAN ont réaffirmé cette double décision, dont les deux aspects sont actuellement mis en oeuvre.

Les négociations sur les forces nucléaires de portée moyenne en Europe ont commencé à Genève entre les États-Unis et l'Union soviétique. Les États-Unis consultent leurs alliés à propos de leur position dans les négociations au sein du Groupe spécial de consultation de l'OTAN, dont le Canada est membre. Après avoir consulté ses partenaires de l'OTAN, en novembre dernier, le président Reagan a proposé que les États-Unis ne déploient pas les 572 Pershing II ainsi que les missiles de croisière en Europe si l'Union soviétique retirait et démontait les missiles SS20, SS4 et SS5 qu'elle a dirigés sur l'Europe de l'Ouest. Les gouvernements des pays de l'Europe de l'Ouest, ainsi que le Canada, ont considérablement apprécié cette proposition novatrice.

Le président Reagan a déclaré que les États-Unis seraient prêts à reprendre les pourparlers sur les armes stratégiques ce printemps. Il a proposé de remplacer le sigle SALT (*Strategic Arms Limitation Talks*), soit les pourparlers sur la limitation des armements stratégiques, par START, sigle de *Strategic Arms Reduction Talks*, c'est-à-dire pourparlers sur la réduction des armements stratégiques, indiquant par là qu'il souhaitait une réduction réelle plutôt qu'une limite ou qu'un plafond. Lorsque le Secrétaire d'État, Alexandre Haig, a rencontré le ministre soviétique des Affaires étrangères, M. Gromyko, à Genève la semaine dernière, il était d'abord prévu qu'ils fixeraient une date pour la reprise des pourparlers de SALT ou de START. Cependant, en raison de la situation en Pologne, les États-Unis n'étaient pas encore prêts à fixer une date pour le début des négociations.

[Texte]

I think I have indicated Canada's acute interest in negotiations for the limitation and reduction of nuclear weapons by the United States and the Soviet Union. Canadian views are constantly being conveyed to the United States bilaterally and through NATO.

Secondly, conventional forces in Europe, MBFR: Because Canada has 5,000 armed forces personnel stationed in central Europe, a Canadian delegation takes part in the talks on reduction of forces between NATO and the Warsaw Pact which have been going on in Vienna since 1973. I visited these talks in 1974, when I was Ambassador to NATO, and again last year. Unfortunately, although some progress has been made in the negotiations, no agreement has so far been possible because the Soviet Union has persistently maintained that the land forces of the two sides are equal, whereas the NATO nations are convinced that the Warsaw Pact is a superiority of about 150,000 men in the reduction area. Unless there is agreement on the basic data about existing force levels, it would be impossible to monitor compliance with any agreed reductions and residual ceilings.

• 1600

The importance of these MBFR talks should not be underestimated for either alliance, as this military confrontation is said to soak up half of world military expenditures, or about \$250 billion a year. The MBFR negotiations are the only ongoing effort anywhere in the world to achieve actual reductions in forces in a region of military confrontation.

CSCE: The Final Act of the Conference on Security and Cooperation in Europe, signed in Helsinki in June, 1975, was intended to record the improvement of relations, or détente, in a variety of fields, from human contacts in trade to confidence-building measures for security.

From the hearings of a subcommittee of this standing committee in the summer and autumn of 1980, and its report of October 29, you will be aware that the second follow-up meeting of the CSCE has been taking place in Madrid since November, 1980, endeavouring to reach agreement by consensus on a balanced report. One proposal being considered is the convening of a conference on disarmament in Europe which would focus initially on strengthened confidence-building measures. Unfortunately, East-West relations in Europe have not been good during the Madrid meeting and have deteriorated further recently because of the excesses of martial law in Poland. The meeting reconvenes February 9, that is next week, after its Christmas recess. I fear that the differences that will be underlined then will reflect on other negotiations on disarmament.

[Traduction]

Je pense avoir indiqué que le Canada s'intéresse énormément aux négociations entre les États-Unis et l'Union soviétique sur la limitation et la réduction des armes nucléaires. Le point de vue du Canada est constamment transmis aux États-Unis, dans le cadre d'échanges bilatéraux, et par le biais de l'OTAN.

En second lieu, les forces classiques en Europe et la question de la réduction mutuelle et équilibrée des forces (MBFR): le Canada ayant un effectif de 5,000 hommes stationnés au centre de l'Europe, une délégation de notre pays prend part aux pourparlers sur la réduction des forces entre l'OTAN et le Pacte de Varsovie, pourparlers qui ont commencé à Vienne en 1973. J'ai assisté à ces négociations en 1974, lorsque j'étais ambassadeur à l'OTAN, et à nouveau l'an dernier. Malheureusement, bien que quelques progrès aient été accomplis dans les négociations, aucun accord n'a encore été possible car l'Union soviétique a toujours affirmé que les forces terrestres des deux blocs sont d'égale importance, tandis que les pays de l'OTAN sont convaincus que les pays du Pacte de Varsovie détiennent une supériorité d'environ 150,000 hommes dans les effectifs devant faire l'objet de réductions. A moins d'un accord sur les données de base concernant le niveau des forces existantes, il serait impossible de voir si les réductions convenues ainsi que les plafonds résiduels sont véritablement respectés.

L'importance de ces négociations sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces ne devrait pas être sous-estimée par chacune des alliances, étant donné que cette confrontation militaire est censée absorber la moitié des dépenses militaires mondiales, soit quelque 250 milliards de dollars par an. Les négociations sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces constituent le seul effort mondial pour réaliser une réduction effective des forces dans une région de confrontation militaire.

La CSCE: l'Acte final de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe signé à Helsinki en juin 1975 devait enregistrer les améliorations des relations, ou de la détente, dans une diversité de domaines, depuis les contacts entre les personnes jusqu'au commerce et aux mesures visant à promouvoir un climat de confiance pour la sécurité.

D'après les audiences d'un sous-comité de ce comité permanent, tenues en été et à l'automne de 1980, et d'après son rapport du 29 octobre, vous saurez que la deuxième conférence du suivi de la CSCE a eu lieu à Madrid, en novembre 1980, pour essayer de conclure un accord général à propos d'un rapport équilibré. L'une des propositions à l'étude concerne la convocation d'une conférence sur le désarmement en Europe, qui porterait d'abord sur le renforcement de mesures pour l'instauration d'un climat de confiance. Malheureusement, les relations Est-Ouest en Europe n'ont pas été bonnes au cours de la rencontre de Madrid, et elles se sont détériorées davantage récemment, à cause des excès de la loi martiale en Pologne. Les travaux doivent reprendre le 9 février, c'est-à-dire la semaine prochaine, alors qu'ils avaient été interrompus pendant les congés de Noël. Je crains que les divergences qui se

[Text]

Wars in Developing Countries: The vast majority of the over 130 wars fought since 1945 have been in the developing countries, killing, as I mentioned earlier, 25 million people and creating enormous refugee problems. Canada is greatly concerned by the human suffering, the social and economic disruption and the frequent infringements of freedoms that so many wars in the developing countries have caused. The cost to Canada of helping to maintain refugees in camps, and settling substantial numbers in this country, has been considerable. Money spent by non-OPEC developing countries on arms imports exceeds the economic development assistance they receive from all sources. In other words, Canadian development assistance is often more than offset by arms import expenditures. Canada exercises strict control on the limited amount of military-related equipment it exports to developing countries to ensure that it does not go to areas of instability or military repression.

The Canadian record in United Nations' peacekeeping has been exemplary. With the increasing tendency for regional organizations like the OAU or OAS to deal with regional disputes as internal responsibilities, the question arises whether there is a further role that Canada could play in passing on its peacekeeping experience to other countries interested in peacekeeping on a regional basis.

The Chairman: May I—

Ambassador Menzies: Yes?

The Chairman:—just give you a glass of water and ask, for full understanding, that you spell out organizations such as OAS and OAU.

Ambassador Menzies: Well, OAU stands for the Organization of African Unity, and OAS, Organization of American States.

• 1605

Risks of nuclear weapons proliferation: As a producer and exporter of uranium, nuclear power equipment and technology, Canada is also concerned about the risks of additional countries' acquiring the capability to produce nuclear weapons.

The Non-Proliferation Treaty of 1968, to which Canada continues to give strong support, was aimed at stopping both vertical and horizontal proliferation; "vertical" meaning the increase in weapons held by the nuclear weapon state and "horizontal" meaning spreading out to other countries which do not now have them. Unfortunately, a number of near-nuclear states like India, Pakistan, Israel, South Africa, Brazil and Argentina have not signed the Non-Proliferation Treaty and the nuclear weapon states have failed to make any

[Translation]

présenteront alors auront des répercussions sur d'autres négociations concernant le désarmement.

Les guerres dans les pays en développement: depuis 1945, la grande majorité des 130 guerres, sinon plus, sont intervenues dans les pays en développement où, comme je l'ai déjà dit, le nombre de morts a atteint 25 millions, et celui des réfugiés a créé des problèmes considérables. Le Canada se préoccupe beaucoup des souffrances humaines, des bouleversements sociaux et économiques et de la violation fréquente des libertés qu'ont entraînés tant de guerres dans les pays en développement. Le Canada a versé des sommes considérables pour contribuer à la subsistance des réfugiés dans des camps, et pour en accueillir un grand nombre dans ce pays. L'argent que des pays en développement, ne faisant pas partie de l'OPEP, consacrent à des importations d'armement dépasse l'aide au développement économique qu'ils reçoivent de toutes sources. En d'autres termes, l'aide au développement du Canada est souvent plus que compensée par les dépenses faites pour importer des armements. Le Canada exerce un strict contrôle sur la quantité, limitée, d'équipement de nature militaire qu'il exporte dans les pays en développement, pour s'assurer qu'il n'est pas destiné à des régions d'instabilité ou de répression militaire.

La performance du Canada dans les forces de maintien de la paix des Nations Unies a été exemplaire. Des organisations régionales comme l'OUA ou l'OEA ayant de plus en plus tendance à régler les conflits régionaux dans le cadre de leurs responsabilités internes, il faut se demander si le Canada ne pourrait pas jouer un autre rôle en transmettant son expérience pour ce qui est du maintien de la paix à d'autres pays qui s'y intéressent, sur une base régionale.

Le président: Puis-je...

M. Menzies: Oui?

Le président:...vous donner un verre d'eau, et vous demander, pour que tout le monde comprenne bien, que vous nous disiez ce que représentent les signes OEA et OUA.

M. Menzies: OUA représente l'Organisation de l'unité africaine, et OEA représente l'Organisation des États américains.

Les risques de prolifération des armes nucléaires: en tant que producteur et exportateur d'uranium, d'équipement et de technologie nucléaire, le Canada se préoccupe aussi des risques découlant du fait que d'autres pays acquièrent la capacité de produire des armes nucléaires.

Le Traité de non-prolifération de 1968, auquel le Canada continue à souscrire, visait à freiner la prolifération verticale et horizontale; par «verticale», on entend l'augmentation du nombre d'armes détenus par des États dotés d'armes nucléaires, et par «horizontale», prolifération dans d'autres pays qui n'en possèdent pas. Malheureusement, un certain nombre de pays quasi nucléaires, comme l'Inde, le Pakistan, Israël, l'Afrique du Sud, le Brésil et l'Argentine n'ont pas signé le Traité de non-prolifération, et les États dotés d'armes nucléaires n'ont

[Texte]

progress on their side of the bargain in reducing their stocks of nuclear weapons.

Now I should like to turn to institutional arrangements. Earlier in my statement I referred to Canada's hopes that the United Nations would develop effective arrangements to maintain international peace and security, including the principles governing disarmament and the regulation of armaments as set out in Articles 11 and 26 of the charter. Canada took an active part in the work of the UN Atomic Energy Commission set up in 1946. It was the first act of the then established General Assembly of the United Nations. It also took part in the work of the Committee on Conventional Armaments and all the succeeding commissions and committees that have been set up under the United Nations to deal with disarmament questions.

In 1978 at UNSSOD I, meaning the first United Nations Special Session, the present Committee on Disarmament was set up with 40 members. This was an enlargement progressively over the years and Canada is a member of that committee on disarmament, which has a majority of non-aligned states and all of the nuclear weapon states; France and China, for the first time in 1979 and 1980, I guess it was, joined the work. The committee and its working groups observed the consensus rule. That means that any one of the 40 countries can veto action by the committee.

The CD, the Committee on Disarmament, has working groups on a chemical weapons treaty, a radiological weapons treaty, negative security assurances and the drafting of a comprehensive program of disarmament.

The Committee on Disarmament is too little known in Canada. Its work is not often reported in the Canadian media. In recent years its documents have not been as readily available to researchers as have those of the United Nations. Its future will be one of the subjects discussed at the second special session. The committee must cope with the difficulties inherent in its sheer size. Its work is inevitably influenced by the degree of confidence between the two super powers and the extent of progress in their bilateral negotiations.

Now I should like to refer to the work of the First Committee of the UN General Assembly. This is the main deliberative body on disarmament questions. Meeting for about two months each autumn, it passes resolutions by majority vote, which are not binding. Last year there were over 50 resolutions on disarmament matters. The debates and resolutions of the First Committee of the General Assembly are an important influence on international public and government opinion. My observation is that both Eastern and Western delegations make considerable effort to influence the 120 or more neutral and non-aligned delegations.

[Traduction]

fait aucun progrès quant à eux pour réduire leurs arsenaux d'armes nucléaires.

Je voudrais maintenant passer aux accords institutionnels. Au début de mon exposé, j'ai dit que le Canada espérait que les Nations Unies pourraient élaborer des accords satisfaisants pour maintenir la paix et la sécurité internationales, y compris les principes régissant le désarmement et la réglementation des armements énoncés aux articles 11 et 26 de la Charte. Le Canada a activement participé aux travaux de la Commission de l'énergie atomique des Nations Unies créée en 1946. C'était l'une des premières mesures prises par l'Assemblée générale des Nations Unies qui venait d'être créée. Le Canada a aussi participé aux travaux du Comité sur les armements conventionnels et de tous les autres comités et commissions qui ont été créés sous l'égide des Nations Unies pour s'occuper de questions de désarmement.

En 1978, à la première session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies sur le désarmement, fut créé l'actuel Comité sur le désarmement qui regroupait 40 membres. Au fil des ans, son importance a progressivement augmenté, et le Canada est membre de ce Comité, qui compte une majorité de pays non alignés et tous les États dotés d'armes nucléaires; la France et la Chine se sont associées à ses travaux pour la première fois en 1979 et 1980, sauf erreur. Le Comité et ses groupes de travail ont observé la règle du consensus, de sorte que n'importe lequel des 40 pays peut opposer son veto à une initiative du Comité.

Le Comité sur le désarmement a créé des groupes de travail sur un traité relatif aux armes chimiques, un traité concernant les armes radiologiques, des assurances de sécurité négatives et la rédaction d'un programme exhaustif de désarmement.

Au Canada, on ne connaît pas suffisamment le Comité sur le désarmement. Les médias ne parlent pas souvent de ses travaux. Ces dernières années, ses documents n'ont pas été facilement disponibles pour les chercheurs, contrairement à ce qui se passe dans le cas des Nations Unies. Son avenir sera l'une des questions débattues lors de la deuxième session extraordinaire. Le Comité doit faire face à des difficultés inhérentes à son ampleur. Ses travaux sont inévitablement colorés par le degré de confiance qui règne entre les deux super-puissances, et par l'étendue des progrès réalisés dans leurs négociations bilatérales.

Je voudrais maintenant parler des travaux de la première Commission de l'Assemblée générale des Nations Unies. Il s'agit du principal organisme délibérant qui étudie les questions de désarmement. Il se réunit pendant environ deux mois chaque automne, et adopte des résolutions par vote majoritaire, lesquelles ne sont pas exécutoires. L'an dernier, il y avait eu plus de 50 résolutions sur des questions de désarmement. Les débats et les résolutions de la première Commission de l'Assemblée générale jouent un rôle important sur l'opinion internationale, aussi bien publique que gouvernementale. J'estime personnellement que les délégations des pays de l'Est et de l'Ouest font des efforts considérables pour influencer les quelque 120 délégations neutres et non alignées.

[Text]

• 1610

The General Assembly has also set up a Disarmament Commission composed of all member states which meets for about four weeks each spring to study in greater detail subjects referred to it by the Assembly.

In 1959 the General Assembly adopted general and complete disarmament as a basic goal of the United Nations. Both the Soviet Union and the United States submitted comprehensive proposals which were marked by a mixture of idealism and Cold War rhetoric. Although general and complete disarmament was retained as a lofty United Nations objective, it was increasingly recognized by East and West that such a goal could only be reached on a step-by-step basis and through the improvement of East-West political confidence or détente.

Following the easing of the 1962 Cuban missile crisis, the debates in the First Committee began to focus on partial measures which could be more readily agreed and which would help to improve international confidence. Canada played an influential role in negotiations on five agreements: first, the Partial Test Ban Treaty of 1963 barring tests in the atmosphere; second, the Outer Space Treaty of 1967 prohibiting the orbiting of weapons of mass destruction; third, the Non-Proliferation Treaty of 1968 which I have already mentioned; fourth, the Seabed Treaty of 1971 barring the emplacement of nuclear weapons on the seabed; and, finally, the convention of 1972 banning biological weapons.

The First United Nations Special Session on Disarmament was held in New York from May 23, 1978 to July 1, 1978. The final document, produced by consensus, marked the high point of international agreement on the objectives and principles that should guide the quest for disarmament. It set out a program of action on the disarmament measures that could be agreed and implemented. It revamped the disarmament machinery and made education and information proposals. This remarkable final document deserves careful study as your committee gives special attention to Canada's participation in the second special session.

The Chairman: You are at page 15—we just got distribution of the brief—page 15, in the middle. Thank you.

Ambassador Menzies: I do not have the time to give an account of the role of the Canadian delegation at UNSOD I. You could question Bill Barton, who was Canada's Permanent Representative to the United Nations in 1978 and whom you will be hearing later. However, I do think I should mention the important speech made at UNSOD I by Prime Minister Trudeau. That speech will have relevance for the positions to

[Translation]

L'Assemblée générale a aussi créé une Commission sur le désarmement regroupant tous les États membres, qui se réunissent environ quatre semaines chaque printemps pour examiner en détail des questions que lui présente l'Assemblée.

En 1959, l'Assemblée générale a adopté le principe du désarmement général et complet comme objectif fondamental des Nations Unies. L'Union soviétique et les États-Unis ont présenté des propositions très détaillées, caractérisées à la fois par un certain idéalisme ainsi que par la rhétorique de la guerre froide. Bien que le principe du désarmement général et complet soit retenu comme un objectif grandiose des Nations Unies, l'Est et l'Ouest ont de plus en plus reconnu qu'il ne pourrait être atteint que de façon progressive, et grâce à l'amélioration du climat de confiance politique entre l'Est et l'Ouest, c'est-à-dire à la détente.

À la suite de la résolution de la crise des missiles de Cuba en 1962, les débats de la première Commission ont commencé à porter principalement sur des mesures partielles sur lesquelles il serait plus facile de s'entendre, et qui contribueraient à améliorer le climat de confiance internationale. Le Canada a joué un rôle important dans les négociations à propos de cinq accords: tout d'abord, le Traité de 1963 sur l'interdiction des essais nucléaires, interdisant les explosions dans l'atmosphère; deuxièmement, le Traité de 1967 sur l'espace extra-atmosphérique, interdisant la mise en orbite d'armes de destruction massive; troisièmement, le Traité de non-prolifération de 1968 dont j'ai déjà parlé; quatrièmement, le Traité sur les fonds marins de 1971, interdisant de placer des armes nucléaires sur le fond des mers; et en dernier lieu, la Convention de 1972, interdisant les armes biologiques.

La première session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies consacrée au désarmement s'est tenue à New York du 23 mai 1978 au 1^{er} juillet de cette même année. Le document final, produit par consensus, représentait le summum de l'entente internationale sur les objectifs et les principes qui devraient guider la recherche du désarmement. Il définit un programme d'action concernant les mesures de désarmement qui pourraient être décidées d'un commun accord, et mis en oeuvre. Il renouvelle le mécanisme du désarmement, tout en présentant des recommandations en matière éducative et pour ce qui touche à l'information. Votre Comité devrait examiner ce document final remarquable, lorsqu'il se penchera particulièrement sur la participation du Canada à la deuxième session extraordinaire.

Le président: Vous en êtes à la page 15—nous venons de faire distribuer le mémoire—au milieu de la page 15, je vous remercie.

M. Menzies: Je n'ai pas le temps de vous dire exactement le rôle qu'a joué la délégation du Canada à la première session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies consacrée au désarmement. Vous pourriez poser des questions à Bill Barton, qui était représentant permanent du Canada aux Nations Unies en 1978, et que vous entendrez plus tard. Cependant, je pense devoir mentionner l'important discours

[Texte]

be taken by the Canadian delegation at the second special session.

Mr. Trudeau spoke of the philosophy of disarmament, of the non-proliferation treaty, of the need for restraint in the export of conventional military equipment, about peacekeeping and security. The part of his speech which attracted most attention dealt with the strategy of suffocation. He noted that the SALT talks have produced some useful quantitative limits indicating the possibility of confirming or codifying an existing balance of forces. But he also thought the SALT talks indicated the difficulty of cutting back on weapons systems once developed and deployed. It was difficult, he said, to achieve the magic formula of equal security by placing limits on what are often quite disparate weapons systems.

Hence, he proposed four interlocking measures which, if agreed, would arrest the dynamics of the nuclear arms race at the laboratory stage. These were: a comprehensive test ban agreement; an agreement to stop all new strategic delivery vehicles; an agreement to prohibit all production of fissionable material for weapons purposes; and an agreement to limit and then progressively reduce military spending on new strategic-nuclear-weapon systems.

All these measures had been proposed before. What was new was the proposal that they be interlocking or mutually reinforcing. It should also be observed that Mr. Trudeau did not propose unilateral action but the negotiation of verifiable agreements.

When the strategy of suffocation was put forward, the conclusion of SALT II and a comprehensive test ban treaty appeared very likely. Unfortunately, although SALT II was signed in 1979, President Carter did not press the Senate to ratify it because of the Soviet invasion of Afghanistan in December of 1979. The Comprehensive Test Ban trilateral negotiations were recessed in November, 1980.

Since UNSOD I the validity of the strategy of suffocation has been reaffirmed repeatedly, not least during the foreign policy debate in the House of Commons last June. In the less propitious international atmosphere today, special Canadian emphasis has been placed on the desirability of early resumption of the Soviet-American dialogue on the limitation and reduction of nuclear weapons. In the light of the resumption of that dialogue, it is hoped that the nuclear-weapon states will give further consideration to the elements of the strategy of suffocation as a means to control and arrest the production of new strategic systems.

[Traduction]

qu'avait prononcé le premier ministre Trudeau à cette session. En effet, ce discours aura une pertinence certaine pour les positions qu'adoptera la délégation canadienne lors de la deuxième session extraordinaire.

M. Trudeau a parlé du principe du désarmement, du Traité de non-prolifération, de la nécessité de limiter l'exportation d'équipement militaire conventionnel, du maintien de la paix et de la sécurité. La partie de son discours qui a le plus intéressé portait sur la stratégie de l'asphyxie. Il a souligné que les négociations SALT avaient entraîné certaines limites quantitatives utiles, indiquant la possibilité de confirmer, voire de codifier un équilibre des forces existant. Mais il pensait aussi que les négociations SALT montraient combien il était difficile de réduire des systèmes d'armes stratégiques déjà mis au point et déployés. Il a dit qu'il était difficile de trouver la formule magique de la sécurité équilibrée en limitant des systèmes d'armements qui sont souvent tout à fait différents.

Il a donc proposé quatre mesures interdépendantes, qui, si elles étaient acceptées, freineraient le dynamisme de la course aux armements nucléaires qui resterait ainsi à l'étape des laboratoires. Il s'agissait d'une interdiction complète des essais nucléaires, d'une entente visant à stopper les vols d'essai de tous les nouveaux missiles stratégiques, d'une entente pour interdire la fabrication de matières fissibles destinées aux armements et d'une entente visant à limiter et à réduire par la suite les dépenses militaires consacrées aux nouveaux systèmes d'armes nucléaires stratégiques.

Toutes ces mesures avaient déjà été proposées. La seule nouvelle proposition consistait à les rendre interdépendantes de manière qu'elles se renforcent mutuellement. Il faut également remarquer que M. Trudeau n'a pas proposé de prendre des mesures unilatérales, mais de négocier des ententes pouvant faire l'objet de vérification.

Lorsque la stratégie de l'asphyxie a été proposée, la conclusion de l'accord SALT II et d'un traité sur une interdiction complète des essais nucléaires étaient probables. Malheureusement, même si l'accord SALT II a été signé en 1979, le président Carter n'a pas demandé au Sénat de le ratifier étant donné l'invasion soviétique de l'Afghanistan en décembre 1979. Les négociations trilatérales visant une interdiction complète des essais nucléaires ont été ajournées en novembre 1980.

Depuis la première session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies consacrée au désarmement, les mérites de la stratégie de l'asphyxie ont été à de multiples reprises réaffirmés, notamment au cours du débat qui s'est tenu à la Chambre des communes en juin dernier consacré à la politique étrangère du Canada. Bien que le climat des relations internationales soit plus tendu aujourd'hui, le Canada estime qu'il est particulièrement souhaitable que le dialogue reprenne entre les États-Unis et l'Union Soviétique sur la limitation et la réduction des armes nucléaires. Lorsque ce dialogue reprendra, on espère que les États disposant d'armes nucléaires continueront de discuter de la stratégie de l'asphyxie pour

[Text]

Mr. Chairman, in recent years there has been increased realization of the need for research and public information activities. Indeed, this is one of the major achievements of UNSSOD I. In the past three years the government has devoted much more attention to this aspect of policy. The creation of the position of Ambassador for Disarmament was part of that process, as has been the convening of a Consultative Group on Disarmament and Arms Control Affairs, the publication of the *Disarmament Bulletin* and the establishment of a modest Disarmament Fund to assist research publication and conferences.

The beneficial effects of this change have included a greater involvement of individuals outside of government in such ventures as UN disarmament studies, and a growing awareness in Canada of areas of Canadian expertise. In this connection, I am pleased that this committee will be examining the Canadian role and contribution in two technical areas. First there are the discussions within the CD aimed at the development of an international seismic data exchange system. This would be part of the international verification provisions of an eventual nuclear test ban treaty. Then there are the issues involved in negotiating a treaty to ban chemical weapons. Canadian expertise in defence against the use of chemical weapons has enabled Canada to make a widely respected contribution.

UNSSOD II will be meeting at a time of considerable international tension, heightened recently by the introduction of martial law in Poland. Lack of international confidence inevitably will cast its shadow over the deliberations. While only four months remain before the opening, we can only hope that the collective will to make progress on arms control and disarmament at UNSSOD II will prevail over the current climate of mistrust. Certainly this is the spirit in which the Government of Canada approaches this conference.

We have informed the Secretary General of the United Nations that Canada hopes that the special session will give highest priority to promoting continuation of the SALT process; conclusion of a multilateral comprehensive test ban treaty; conclusion of an agreement on the prohibition of chemical weapons; evolution of an effective non-proliferation regime, based on the Non-Proliferation Treaty; and promotion of concrete measures to limit and reduce conventional forces.

[Translation]

contrôler et interrompre la production de nouveaux systèmes d'armes stratégiques.

Monsieur le président, au cours des dernières années, on s'est de plus en plus rendu compte du besoin de faire des recherches ainsi que d'informer le public. En fait, c'est l'une des principales conclusions auxquelles les participants de UNSSOD I sont arrivés. Au cours des trois dernières années, le gouvernement a consacré davantage de temps à l'étude de cet aspect de la politique. La création du poste d'ambassadeur pour le désarmement le montre bien et également la constitution d'un groupe consultatif chargé d'étudier les questions de désarmement et de contrôle des armes, ainsi que la publication d'un bulletin sur le désarmement et également la création d'un fonds modeste pour le désarmement destiné à subventionner les publications et les conférences.

Ce changement a eu des effets bénéfiques en ce sens qu'il y a eu beaucoup plus de personnes n'ayant rien à voir avec le gouvernement, qui ont pris part à des études comme celles des Nations Unies sur le désarmement, ce à quoi il faut ajouter le fait que le Canada est devenu de plus en plus conscient de ses domaines de compétence. Dans cet ordre d'idées, je suis très heureux que le Comité veuille étudier le rôle et la contribution du Canada dans deux domaines techniques. Premièrement, les discussions au sein du Comité sur le désarmement visant à mettre sur pied un système international d'échange d'informations sur les activités sismiques. Ce système ferait partie des dispositions de vérification internationale d'un éventuel Traité sur l'interdiction complète des essais nucléaires. Il faut parler des questions à prendre en compte dans les négociations d'un traité visant à interdire les armes chimiques. Les compétences que l'on trouve au Canada contre l'utilisation des armes chimiques a permis à notre pays d'apporter une contribution grandement respectives.

UNSSOD II va se tenir à une époque de vives tensions dans les relations internationales, tensions qui récemment se sont aggravées du fait de l'instauration de la loi martiale en Pologne. Le manque de confiance au niveau international fera inévitablement sentir ses effets sur les travaux de la conférence. Étant donné qu'il ne reste plus que quatre mois avant l'ouverture de la conférence, nous ne pouvons qu'espérer que la volonté de tous permettra d'enregistrer des progrès en matière de contrôle des armes et de désarmement et cela, en dépit du climat de méfiance actuel. C'est certainement dans cet esprit que le gouvernement du Canada se rendra à la conférence.

Nous avons informé le Secrétaire général des Nations Unies que le Canada espère que la session extraordinaire accordera la plus haute priorité à la poursuite des négociations SALT, à la conclusion d'un traité multilatéral sur l'interdiction complète des essais nucléaires; à la conclusion d'un accord sur l'interdiction de l'utilisation des armes chimiques, sur l'évolution d'un régime efficace de non-prolifération fondé sur le Traité de non-prolifération des armes nucléaires; et à la prise de mesures concrètes destinées à limiter et à réduire les forces conventionnelles.

[Texte]

• 1620

The Preparatory Committee for UNSSOD II, on which I serve, has hammered out an agenda which includes a review of the present international situation as it affects implementation of the UNSSOD I's program of action; a comprehensive program of disarmament which will restate that program of action; a review of disarmament machinery; new initiatives; and measures to mobilize world public opinion in favour of disarmament.

One may assume that, in the general debate, varying perceptions will be presented of the international situation and the reasons for lack of progress in implementing the program of action of UNSSOD I. Unless prior agreement is reached in the committee on disarmament on a comprehensive program of disarmament, and that must be done by consensus, prolonged debate on this item may be expected.

UNSSOD II will also consider several expert reports. The most important of these is probably the study on disarmament and development, to whose preparation Mr. Bernard Wood of the North-South Institute contributed. A popular version of this study by Clyde Sanger has been commissioned by the department and should be published in March.

A study of the feasibility of a world disarmament campaign to increase research, education and public information about disarmament is to be discussed. Also, the Independent Commission on Disarmament and Security Issues, popularly known as the Palme Commission, should complete its report by the end of March. Former Ambassador Robert Ford has been serving on this commission and the committee will have an opportunity to question him.

Finally, our task at UNSSOD II will not be an easy one. The search for a more secure disarmed world, which is the longing of men of goodwill everywhere, is complex and arduous. That pursuit is made no easier in a climate of fear and mistrust. Negotiations for meaningful disarmament agreements can only succeed if the protagonists will allow them to do so, and if there are adequate assurances of undiminished security for all.

We must not, however, let impatience or frustration divert us from the course of such negotiations. You may detect in my words something of the oriental influence which contributed to my childhood in China. The Chinese philosopher/sage Confucius is reputed to have said, some 2,500 years ago, "The man of Virtue makes the difficulty to be overcome his first business, and success only a subsequent consideration."

Despite the enormous difficulties which lie in the way of effective disarmament agreements, I remain unshaken in my belief, after many years in this field, that Canada has played, and can continue to play, an important role in bringing about the successes we all strive for. We are not a nuclear-weapon state, but we are a partner in an alliance that encompasses a

[Traduction]

Le Comité préparatoire de la UNSSOD II, dont je fais partie, a établi un ordre du jour qui comprend un examen de la situation internationale actuelle en ce qu'elle touche à la mise en oeuvre du programme d'action de la UNSSOD I, un programme de désarmement complet qui rétablira ce programme d'action, un examen du mécanisme de désarmement, de nouvelles initiatives et des mesures visant à sensibiliser le public au désarmement et à le faire opter en faveur du désarmement.

On peut présumer que lors du débat général il y aura différentes perceptions de la situation internationale, et différentes raisons seront données pour l'absence de progrès dans la mise en oeuvre du programme d'action de la UNSSOD I. A moins que les membres du Comité sur le désarmement ne conviennent d'un programme de désarmement complet, et il doit y avoir consensus à ce sujet, on prévoit un débat prolongé sur la question.

La UNSSOD II se chargera également d'étudier plusieurs rapports d'experts. Le plus important de ces rapports est probablement une étude sur le désarmement et le développement à laquelle M. Bernard Wood de l'Institut Nord-Sud a participé. Une vulgarisation de cette étude a été commandée par le ministère à Clyde Sanger et devrait être publiée en mars.

On devrait également discuter d'une étude de faisabilité concernant une campagne mondiale de désarmement destinée à promouvoir la recherche et la sensibilisation du public au désarmement. Par ailleurs, la Commission indépendante sur le désarmement et les questions de sécurité, connue sous le nom de Commission Palme, devrait terminer son rapport d'ici la fin mars. L'ancien ambassadeur Robert Ford a fait partie de cette commission et le Comité aura l'occasion de lui poser des questions.

Enfin, notre tâche à la UNSSOD II ne sera pas facile. En effet, la recherche d'un monde plus sécuritaire et sans armements auquel aspire tout homme de bonne volonté est complexe et laborieuse. Le climat de crainte et de méfiance n'arrange pas les choses. Les négociations voulues ne peuvent aboutir que si les protagonistes le veulent bien et s'il y a suffisamment d'assurances de la part de tous les pays que la sécurité ne sera pas réduite.

Toutefois, nous ne devons pas permettre à l'impatience et aux frustrations de nous empêcher de continuer à poursuivre ces négociations. Il se peut que vous détectiez dans mes propos une certaine influence orientale qui a marqué mon enfance en Chine. On dit que le sage philosophe chinois Confucius a dit il y a environ 2,500 ans : «L'homme de mérite s'occupe d'abord de surmonter la difficulté; ensuite, il se préoccupe du succès.»

Malgré les énormes difficultés qui bloquent la voie à la signature d'accords de désarmement efficaces, je reste convaincu, après avoir oeuvré de nombreuses années dans ce domaine, que le Canada a joué et continuera à jouer un rôle important dans l'atteinte des résultats que nous recherchons tous. Nous ne sommes pas un pays doté de l'arme nucléaire,

[Text]

nuclear deterrence policy. We do not have large standing armed forces, nor do we bristle with armaments, but we play an integral part in making NATO and NORAD defences credible; and in both those capacities we have an opportunity to exercise influence on our great and powerful friends. Our technical expertise in vital areas such as verification procedures, so important to the negotiation of effective agreements, is recognized in the various international negotiating bodies.

We are not a superpower, but we are a respected voice in international councils. Our voice is made stronger when we join with like-minded countries, who share our resolve to tackle the difficulties and to conclude disarmament agreements that will work. Our way then is the high road of idealism—the same idealism that motivates all people who desire a disarmed world, but an idealism tempered by a pragmatism that recognizes that that world will only be brought about by painstaking and serious negotiations.

• 1625

Mr. Chairman, I would like to apologize for reading such a long speech. It was my intention to try to lay out for this committee a broad framework for later discussions during your sessions. I should also like to apologize that this text was only completed over the lunch hour and was therefore not typed and available, and especially to apologize that it was not available in French at the same time.

The Chairman: Thank you, Ambassador Menzies. Would you kindly introduce the people who are a part of your team as Ambassador of Disarmament?

Ambassador Menzies: Yes. Mr. Hamlin, Director of the Arms Control and Disarmament Division of the Department of External Affairs; Mr. John Legg, who is the Deputy Director; and Mr. Green of that division; also Mr. Despres, who is with the Defence Liaison Division which deals with nuclear negotiations and MBFR—Mr. Despres just returned from service with our MBFR delegation in Vienna a few months ago; and Mr. Beckett of the Department of National Defence.

The Chairman: I have been assured by Ambassador Menzies that if at any time members of the committee would like further points of precision they could get in touch with any of his collaborators. I thought it was important that they be here and that you know who they are.

I will proceed differently than we usually do. It is a give and take. If members really want to ask a supplementary question, we will try to proceed as if it is not the estimates. I will start the usual way with one official representative from each party. I already have three, followed by other members. We do not know how we will succeed, but we will try. I think it will be of greater interest during this deliberation. If a member would

[Translation]

mais nous sommes un partenaire dans une alliance qui a adopté une politique de dissuasion nucléaire. Nous n'avons pas de forces armées massives, nous ne sommes pas armés jusqu'aux dents, mais nous jouons un rôle important en essayant de rendre plausibles les moyens de défense de l'OTAN et de NORAD. Et à ce titre, nous avons la possibilité d'exercer de l'influence sur nos puissants amis. Les divers organes internationaux de négociation reconnaissent nos connaissances techniques dans des domaines vitaux comme les procédures de vérification, domaines si importants pour ce qui est de la négociation d'accords efficaces.

Nous ne sommes pas une super-puissance, mais une voix respectée dans les conseils internationaux. Notre voix se fait encore plus forte lorsque nous nous joignons à des pays qui partagent nos vues, et qui partagent notre désir de faire face aux difficultés et de conclure des accords efficaces sur le désarmement. Nous sommes animés d'un idéalisme qui motive également tous les peuples qui sont à la recherche d'un monde sans armements, mais d'un idéalisme allié à un pragmatisme qui reconnaît qu'on n'y parviendra que si l'on en prend la peine et si l'on entame des négociations sérieuses.

Monsieur le président, je m'excuse de vous avoir lu un si long discours. J'avais l'intention de vous exposer un cadre général qui pourrait vous servir lors de vos séances ultérieures. Je suis également désolé que ce texte n'ait pu être terminé pendant l'heure du déjeuner et par conséquent n'ait pu être tapé à temps. En outre, je suis désolé qu'il n'ait pas pu paraître en français en même temps.

Le président: Merci, monsieur l'Ambassadeur. Auriez-vous l'amabilité de présenter les personnes qui font partie de votre équipe en tant qu'ambassadeur pour le désarmement?

L'ambassadeur Menzies: Oui. Voici M. Hamlin, directeur de la Direction du contrôle des armements et du désarmement du ministère des Affaires extérieures, M. John Legg, directeur adjoint, et M. Green de cette même Direction. Enfin M. Despres, qui travaille pour la Direction de la liaison qui s'occupe des négociations qui se poursuivent dans le domaine nucléaire et des MBFR; il est revenu de Vienne il y a quelques mois après une affectation auprès de notre délégation aux MBFR. Et pour finir M. Beckett du ministère de la Défense nationale.

Le président: Son Excellence M. Menzies m'a assuré que si à un moment donné des membres de ce Comité désiraient avoir des précisions, ils n'ont qu'à communiquer avec l'un de ses collaborateurs. J'ai jugé important qu'ils soient ici et que vous sachiez qui ils sont.

Je vais aujourd'hui procéder différemment. Si des membres veulent vraiment poser une question supplémentaire, nous essaierons de leur donner satisfaction. Je vais commencer de la manière habituelle c'est-à-dire par un représentant officiel de chaque parti. J'en ai déjà trois, qui seront suivis par d'autres membres. Je ne sais pas comment cela va se passer mais nous allons essayer. Je pense que pour aujourd'hui ce sera plus

[Texte]

like to ask a precision, not a lengthy speech, but a precision on something, that . . .

Let us say I have recognized Mr. McKinnon or Mr. Wenman or Mr. Crouse and, in the process of questioning, a member would like to have a supplementary explanation on a particular point, I would allow that question. I think it is more interesting than to wait for one's time to ask that kind of question. We will try. I think we could manage that if we discipline ourselves, as we always do, of course.

Mr. McKinnon, Mr. Wenman, Mr. Crouse and Mr. Ogle have asked for the floor, and some colleagues from the Liberal Party. I am in an embarrassing situation. Mr. Wenman has asked for the floor, and Mr. McKinnon asked for the floor just prior to him, and Mr. Crouse at the same time. I do not want to proceed in the official way, so who of the three would like to ask the first question? Mr. McKinnon will be followed by Reverend Ogle.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank Ambassador Menzies for the very comprehensive and important message that he has brought to us, with very short notice.

I have four areas that I want to question on, some of them quite briefly. In your speech you mentioned several things that were causing instability, and you mentioned the failure of the United States to ratify the SALT II treaty. You went on after that to talk about Mr. Trudeau's speech of May, 1978 when he was speaking of the source of instability. I presume it is quite clear to everyone here that the Prime Minister's speech in the first special session was made a year and a half before a SALT II treaty really collapsed. My impression was that it collapsed in October, November and December of 1979 with the invasion of Afghanistan. Now you, of course, know more about it than I do, and I am curious as to what your opinion might be as to the effect the invasion of Afghanistan had on the possibility of the United States ratifying SALT II.

• 1630

Ambassador Menzies: You are quite correct, Mr. McKinnon, in your reference to the fact that Mr. Trudeau's statement at the first special session on May 26, 1978 preceded by a year and a half the collapse of the SALT expectations.

I think there were two basic reasons for the difficulties over ratification of SALT. The first one was questioning on the part of the Republicans and some military personnel in the United States on the advantages and disadvantages of the bargain that was set out in the treaty. As you may recall, in the workup to the eventual elections now President Reagan referred to the treaty as "fatally flawed". The actual invasion of Afghanistan did not take place until late December 1979, and it was, I think, at that time, already becoming evident that there would be a good deal of resistance, for technical reasons

[Traduction]

intéressant de cette manière. Si un membre veut avoir une précision, et non pas se lancer dans un long discours, juste une précision sur quelque chose que . . .

Disons que j'ai sur ma liste M. McKinnon ou M. Wenman ou M. Crouse et que, au cours des questions, si un député voulait avoir une explication supplémentaire sur un point donné, je lui permettrai de poser sa question. Je pense que cela sera plus intéressant de cette manière que d'attendre son temps de parole pour poser sa question. Du moins nous allons essayer. Toutefois nous ne pourrions réussir que si nous nous imposons une discipline, ce que nous faisons toujours bien entendu.

MM. McKinnon, Wenman, Crouse et Ogle ont demandé la parole ainsi que quelques collègues du parti libéral. Je me trouve dans une situation embarrassante. M. Wenman a demandé la parole et M. McKinnon l'avait déjà fait juste avant lui, et M. Crouse l'a demandée en même temps. Or, je ne veux pas procéder de la manière officielle, alors lequel de vous trois voudrait-il poser la première question? M. McKinnon sera suivi du Révérend Ogle.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président. Je voudrais remercier M. Menzies pour l'exposé très complet et très important qu'il nous a donné avec un si court préavis.

Il y a quatre domaines sur lesquels je voudrais poser des questions, dont certaines assez courtes. Dans votre discours, vous avez parlé de plusieurs éléments qui causaient une instabilité et vous avez mentionné le fait que les États-Unis ont refusé de ratifier le traité SALT II. Ensuite, vous avez parlé du discours de mai 1978 de M. Trudeau qui portait sur la source de l'instabilité. Je pense que vous conviendrez tous que ce discours a eu lieu un an et demi avant l'effondrement du traité SALT II. D'après moi, ce traité s'est effondré en octobre, novembre et décembre de l'année 1979 à la suite de l'invasion de l'Afghanistan. Bien entendu, vous en connaissez plus sur la question que moi: pouvez-vous me dire de quelle manière l'invasion de l'Afghanistan a influencé les États-Unis pour ce qui est de la ratification du traité SALT II?

Ambassadeur Menzies: Vous avez tout à fait raison monsieur McKinnon, lorsque vous dites que la déclaration que M. Trudeau a faite à la première session extraordinaire du 26 mai 1978 a été faite un an et demi avant l'effondrement des espoirs qu'avait suscités l'accord SALT.

A mon sens, deux raisons fondamentales expliquent les difficultés de ratification de l'accord SALT. La première, c'est que les républicains ainsi d'ailleurs que certains militaires aux États-Unis mettaient en cause les avantages et les inconvénients de la négociation prévue dans le traité. Vous vous en souviendrez peut-être, lors des dernières élections, le président Reagan disait du traité qu'il comportait un «vice grave». L'invasion de l'Afghanistan n'a pas eu lieu avant la fin de décembre 1979 et il était, je crois, déjà évident que la ratification par le Sénat américain de l'accord SALT rencontrerait

[Text]

or bargain reasons, in the Senate to the ratification of the agreement, and I think the invasion of Afghanistan simply capped what was already a technical tendency.

Mr. McKinnon: Thank you very much. You mention that the MBFR are the only ongoing negotiations, and I would like to have you define for us why you find it different from the discussions that you said were now following President Reagan's offer to trade off Pershing II and the GLCMs for the SS20s, SS4s and SS5s, and also the CSCE in Madrid, which I thought was an ongoing discussion and ongoing negotiation.

Ambassador Menzies: I think those are valid questions, Mr. McKinnon, and perhaps my definition was too forcefully put. I was referring to a position of a military confrontation. I suppose one can say that the intermediate range nuclear force built up the SS20s, SS4s and SS5s by the Soviet Union, and the intention to introduce new intermediate-range missiles into Europe, represent a similar confrontation. But, in a sense, those nuclear weapons—the new ones, anyway, the Pershings and Cruise missiles—have not yet been introduced.

The CSCE is, perhaps, a broader, détente-oriented conference. It is true that they are trying to reach agreement on the terms of reference for a conference on disarmament in Europe, but they have not reached that. When that meeting takes place, it will deal in the first session—this is the proposal—on confidence-building measures only, and confidence-building measures are not considered to be actual reductions in forces; you just give notices of movement of troops and exercises and things of that kind.

• 1635

Mr. McKinnon: Thank you. A little later on you mentioned the wonderful know-how Canada has about peacekeeping and that perhaps we could pass it on to other nations. I wondered if you could tell us what the fate was of the organization headed by General Leslie until his untimely death—Teddy Leslie, General McNaughton's son.

Ambassador Menzies: Yes.

Mr. McKinnon: I understood he was followed by General Larose, and they ran a kind of school for peacekeeping, did they not, in New York? I wondered if it is still going on.

Ambassador Menzies: Yes, and the International Peace Academy still exists. General Rickey, the distinguished Indian successor to General Burns, is the head of that peace academy, and that would certainly be one technique of providing assistance.

The point I was wanting to make there, Mr. McKinnon, was that there is an increasing tendency in the world today to have

[Translation]

beaucoup de résistance à cause de questions techniques ou à cause des négociations. À mon avis, l'invasion de l'Afghanistan n'a été tout simplement que le prétexte qui a sanctionné une tendance technique qui existait déjà.

M. McKinnon: Merci beaucoup. Vous avez dit des MBFR qu'elles étaient les seules négociations en cours, et je voudrais que vous définissiez pourquoi ces négociations sont différentes des discussions qui ont eu lieu après l'offre faite par le président Reagan de ne pas déployer les Pershing II et les missiles de croisière si les Russes renonçaient à déployer les SS20, SS4 et SS5 et également la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe qui s'est tenue à Madrid, dont je pensais qu'il s'agissait d'une négociation en cours.

Ambassadeur Menzies: Toutes ces questions sont valables, monsieur McKinnon, et la définition que j'ai donnée était peut-être un peu exagérée. Je parlais de l'éventualité d'une confrontation militaire. Je crois que l'on peut dire que les armements nucléaires à moyen rayon d'action, SS20, SS4 et SS5 déployés par l'Union soviétique, et le fait que les Soviétiques ont l'intention de déployer de nouveaux missiles à rayon d'action intermédiaire en Europe peuvent être considérés comme une confrontation militaire. Mais, dans un sens, ces armes nucléaires—les nouvelles dans tous les cas, les Pershings et les missiles de croisière—n'ont pas encore été déployées.

La Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe est peut-être une conférence beaucoup plus large, orientée vers la détente. Il est vrai qu'à la conférence de Madrid, on essaie de se mettre d'accord sur l'éventuel mandat d'une conférence sur le désarmement en Europe, sans pour autant y être jusqu'à présent parvenu. Lorsque cette réunion se tiendra, il sera question seulement, comme cela a été proposé, des mesures visant à créer un climat de confiance et ces mesures ne sont pas considérées comme des réductions véritables d'armements; tout ce dont il s'agit, c'est de donner avis des mouvements de troupes et des manœuvres, etc.

M. McKinnon: Merci. Vous avez un peu plus tard parlé du fameux savoir-faire du Canada pour ce qui est du maintien de la paix en précisant que nous devrions peut-être essayer de l'inculquer à d'autres pays. Pourriez-vous nous dire ce qu'il est arrivé de l'organisation dirigée par le général Leslie jusqu'à sa mort prématurée? Teddy Leslie était le fils du général McNaughton.

L'ambassadeur Menzies: Oui.

M. McKinnon: Je crois qu'il a été remplacé par le général Larose et qu'il s'agissait de diriger une sorte d'école de maintien de la paix à New York, non? Est-ce toujours le cas?

M. l'ambassadeur Menzies: Oui et l'Académie internationale de la paix existe toujours. Le général Rickey, distingué successeur Indien du général Burns, la dirige et c'est certainement là une manière de fournir de l'assistance.

Ce que je voulais dire, monsieur McKinnon, c'est que l'on a de plus en plus tendance dans le monde d'aujourd'hui à faire

[Texte]

confrontations or wars dealt with by regional organizations, such as the situation in Chad where members of the Organization of African Unity have put together forces of several countries to go in to try to stabilize the situation. It is not done under the United Nations; it is done under the OAU. So we now have a situation of, perhaps, passing on some of the United Nations' experience, whether through the peace academy or through individual countries that may have that experience, to others who have perhaps less experience in that regard.

Mr. McKinnon: My final question, Mr. Chairman, is: Prime Minister Trudeau, in the speech you are talking about on page 16, the famous suffocation speech, I guess it would be known as A second part of that, which you list, was an agreement to stop the flight-testing of all new strategic delivery vehicles. This is one that, it seems to me, has not only given me difficulty; it has given the United States difficulty.

This came about when the two nations were in a new relationship, the United States and the U.S.S.R. They have tended to leap-frog each other at fairly regular intervals in their expertise and their technology, as far as nuclear missiles are concerned. At that particular time, the U.S.S.R. had just come out with the SS20. Now, it is quite a weapon compared to the Pershing I. The Pershing I has a range, I am informed, of about 400 miles as a single warhead. The SS20 has a range of 3,000 miles, is a MIRV—

Ambassador Menzies: Yes.

Mr. McKinnon: —and has three warheads. Now, the Pershing II has a range of 1,500 miles, still only half of the SS20, and is a single warhead. The GLCM has the same range and is a single warhead.

The sudden declaration that we should now stop seemed a little hard, I believe, for the United States to take. It might be one of the reasons we are having particular difficulty with the situation the way it is, the technological advance for the intermediate-range BM's.

I would appreciate your comments as to whether you agree or disagree with that.

Ambassador Menzies: I should certainly like to support what you have said about the leap-frogging of technology, which was one of the things I attempted to refer to as the cycle of modernization being elliptical or unbalanced or something of that kind. I think it is true that one side tends to get ahead of the other.

In the matter of flight testing, of delivery vehicles, there were provisions, there are provisions in the SALT II treaty and protocol with regard to flight testing. Now, these were of two kinds, one suggesting that the telemetry for certain flight testing of delivery vehicles should not be included so that one side could pick up what the other was saying as to impact area and all the data that was being sent back.

[Traduction]

régler les conflits ou les guerres par des organismes régionaux, comme au Chad où les membres de l'Organisation de l'unité africaine ont réuni des forces de plusieurs pays pour aller essayer de stabiliser la situation. Cela ne relève pas des Nations unies, mais de l'Organisation de l'unité africaine. Il semble donc qu'actuellement on fasse bénéficier de l'expérience des Nations unies d'autres qui en ont peut-être moins à cet égard et ce, par l'Académie de la paix ou par l'intermédiaire de certains pays qui ont plus d'expérience dans ce domaine.

M. McKinnon: Une dernière question, monsieur le président: Le Premier ministre Trudeau, dans le discours dont vous parlez à la page 16, ce fameux discours sur la suffocation, comme je crois qu'on peut maintenant l'appeler, avait dans une deuxième partie parlé d'un accord pour arrêter les tests en vol de tout nouveau véhicule stratégique. J'ai l'impression que c'est quelque chose qui a gêné non seulement moi-même, mais également les États-Unis.

C'est arrivé lorsque les deux pays, les États-Unis et l'U.R.S.S., étaient dans une nouvelle relation. Ils ont essayé de se rattraper régulièrement dans l'avancement de leurs connaissances et de leur technologie des missiles nucléaires. A cette époque l'U.R.S.S. venait juste de sortir le SS20. Maintenant c'est une arme assez remarquable par rapport au Pershing; le rayon d'action du Pershing, me dit-on, est d'environ 400 milles en ogive unique, alors que le SS20 a un rayon de 3,000 milles, est un MIRV . . .

Ambassadeur Menzies: Oui.

M. McKinnon: . . . et a 3 ogives. Maintenant, le Pershing II a un rayon d'action de 1,500 milles, soit toujours 2 fois moins que le SS20 et n'a toujours qu'une ogive. Le GLCM a le même rayon d'action et n'a qu'une ogive.

Déclarer donc subitement qu'il nous faut maintenant interrompre pose, si je ne m'abuse, quelques problèmes aux États-Unis. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles nous rencontrons des difficultés aujourd'hui devant le progrès technologique des SM de rayon d'action intermédiaire.

J'aimerais que vous me disiez si vous êtes ou non d'accord là-dessus?

Ambassadeur Menzies: J'approuve tout à fait ce que vous avez dit de la technologie par bonds, c'est ce que j'essayais de décrire en parlant de cycle de modernisation elliptique ou déséquilibrée. Il est certain que l'exercice semble être de tenter de passer devant l'autre.

Pour ce qui est des tests en vol des engins porteurs, il y avait et il y a des dispositions dans le traité et le protocole SALT II. Mais il y avait deux sortes de dispositions, les unes indiquant que la télémétrie pour certains essais en vol d'engins porteurs ne devrait pas être incluse pour que les uns ne puissent pas se servir de ce que disaient les autres sur la zone d'impact et toutes les données renvoyées.

[Text]

• 1640

[Translation]

I think there is also a number of rather complex provisions in the SALT II agreement regarding different elements of restrictions on flight testing which the different sides hoped would serve to put a bit of a brake on the arms race as such. The United States and the Soviet Union have both stated that they continue to observe the terms of the SALT II agreement, even though they have not ratified the agreement. Therefore, there are in existence certain provisions regarding the flight testing of delivery vehicles.

One final point. In the Prime Minister's statement, in 1978, it was clearly stated that this was not envisaged as a unilateral measure; it would only be if there was agreement between the two parties to an agreement to introduce elements of restrictions on flight testing. One must assume that both parties to such an agreement would ensure that their own interests were as carefully taken care of as possible. But there was no suggestion of unilateral action or restriction.

Mr. McKinnon: Then whoever would be ahead at that particular moment would be quite willing to agree to that, would they not, to stop flight testing?

Ambassador Menzies: That is certainly true.

Mr. McKinnon: If I could just come back to the SALT II agreement for a moment or so, it is my very clear impression that in the early fall of 1979 the administration of President Carter was just in the final edges of counting the Senate votes so carefully, as they do in the United States when there is a close vote coming up, and they were within three or four. I rather got the impression that if they nailed down three or four more senators they would try because they desperately wanted to get SALT II through.

Ambassador Menzies: Yes.

Mr. McKinnon: I am not certain about what happened after that, but the Afghanistan thing, it seemed to me, made it impossible and in fact took some of their certain Senate votes away from them.

Ambassador Menzies: That is correct, Mr. McKinnon. I agree.

Mr. McKinnon: And it was a tragedy for the whole world.

Thank you very much.

The Chairman: Thank you. Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. My special welcome to the ambassador today. I would like to ask the ambassador a bit about his own work, what he is doing right now. I had the privilege this past year to share a platform with him when he visited Saskatoon. Could you tell us a little bit about the structure of what you have set up—you are the first ambassador—how you use your time? I mean, you do not have to tell us everything, but tell us basically how you see your role as an ambassador, both inside and outside the country.

Je crois qu'il y a également dans l'accord SALT II un certain nombre de dispositions assez complexes sur les divers éléments de restrictions apportées aux essais en vol pour essayer de freiner un peu la course aux armements comme telle. Les États-Unis et l'Union soviétique ont l'un et l'autre déclaré qu'ils continuaient d'observer les conditions de l'accord SALT II, même sans l'avoir ratifié. C'est pourquoi il existe certaines dispositions touchant les essais en vol de véhicules porteurs.

Dernier point. Dans la déclaration du premier ministre en 1978, il était indiqué bien clairement que l'on ne pouvait envisager cela comme une mesure unilatérale; c'était valable seulement si les deux parties s'entendaient sur un accord touchant certaines restrictions à apporter aux essais en vol. Il faut supposer que les deux parties à un tel accord s'assureraient que leurs propres intérêts sont aussi bien garantis que possible. Mais jamais il n'a été question d'action ou de restrictions unilatérales.

M. McKinnon: Alors, c'est celui qui serait à ce moment-là en avance qui serait tout à fait disposé à conclure un tel accord pour arrêter les essais en vol, n'est-ce pas?

M. l'ambassadeur Menzies: C'est certain.

M. McKinnon: Si vous me permettez de revenir un instant sur l'accord SALT II, j'ai tout à fait l'impression qu'au début de l'automne 1979, le gouvernement Carter s'appliquait à compter très soigneusement les voix au Sénat, comme on le fait là-bas quand on s'attend à un vote serré. Or, je crois qu'il y avait une marge de trois ou quatre. J'ai eu comme l'impression que s'ils avaient réussi à convaincre trois ou quatre sénateurs de plus, ils auraient essayé, car ils voulaient désespérément faire adopter SALT II.

L'Ambassadeur Menzies: En effet.

M. McKinnon: Je ne sais plus trop ce qui s'est passé après, mais les événements en Afghanistan ont, si je ne m'abuse, rendu les choses impossibles et détourné certains sénateurs de ce projet.

L'Ambassadeur Menzies: C'est exact, monsieur McKinnon. Je suis bien d'accord.

M. McKinnon: Et ce fut une tragédie pour le monde entier.

Merci beaucoup.

Le président: Merci. Père Ogle.

M. Ogle: Merci, monsieur le président. Je veux tout spécialement souhaiter la bienvenue à l'ambassadeur aujourd'hui. J'aimerais l'interroger un peu sur son travail à l'heure actuelle. J'ai eu le privilège l'année passée de participer à un débat avec lui lorsqu'il est venu à Saskatoon. Pourriez-vous nous dire un peu comment vous vous êtes organisé, comment vous utilisez votre temps puisque vous êtes le premier ambassadeur? Vous n'êtes pas forcé de nous dire absolument tout, mais dites-nous en gros comment vous envisagez votre rôle d'ambassadeur, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays.

[Texte]

Ambassadeur Menzies: Thank you, Father Ogle. I do recall that when I was still even greener in my position than I am now we met in Saskatoon and you kindly gave me a little guidance on how to deal with some of the enthusiasts at a session there.

The job of Ambassador for Disarmament is really one in succession to the Adviser on Disarmament, a position which was filled with great distinction by my predecessor, Geoffrey Pearson, our ambassador in Moscow. I suppose the first responsibility is one of trying to co-ordinate, within the government, advice to the Ministers of External Affairs and National Defence when papers are put up through the cabinet committee system dealing with disarmament, and throughout to provide advice within the government, or the co-ordination of advice, because different branches deal with different subjects. As you will see in the course of your hearings here, there are different government departments, and within government departments there are different branches dealing with different areas.

• 1645

A second responsibility is to co-ordinate Canadian representation at international conferences dealing with disarmament. My primary responsibility is with respect to the United Nations in New York. I spend a couple of months as the Canadian representative on the first committee of the UN General Assembly, and on the disarmament commission which meets there, and, at this time, also on the preparatory committee for the special session coming up. There is quite a bit of co-ordinating work to be done. There are, for instance, written replies to go to the Secretary General; six of them, I think, we are expected to put in before the end of March on aspects of the preparations for the UN.

Then I also have some overseeing responsibility with regard to the Committee on Disarmament, or Canadian representation in the Committee on Disarmament, in Geneva, and the MBFR and CSCE talks; not just to tell our ambassadors there what to do, by any means, but rather to ensure that there is a consistency in the positions being put forward by Canadian representatives in all of these forums that have to do with disarmament and arms control.

Then I have a responsibility to meet with public groups in Canada and to encourage, as I think it is desirable to encourage—and I am glad this committee itself was encouraging—public interest in the whole question of disarmament and the position that Canada should take at these various international forums. There is a large number of nongovernmental organizations in Canada that take an active interest in disarmament. We try to assist them in locating information, in sending them information kits. We had Mr. Robert Reford, whom you will be hearing later, prepare a discussion pamphlet on Canada and UNSSOD II.

We provide money to assist in research programs at universities and elsewhere. And we provide some funding from a

[Traduction]

L'ambassadeur Menzies: Merci, père Ogle. Je me rappelle bien que, lorsque j'étais encore plus nouveau à mon poste, nous nous sommes vus à Saskatoon et vous m'avez donné aimablement quelques conseils sur la façon de m'y prendre avec certains enthousiastes au cours des sessions.

Le rôle d'ambassadeur du désarmement est en fait très similaire à celui de conseiller en désarmement, poste qui n'existe plus et qu'occupait avec grande distinction mon prédécesseur, Geoffrey Pearson, maintenant ambassadeur à Moscou. Notre tâche consiste d'abord à coordonner les suggestions contenues dans les documents traitant des questions de désarmement, documents destinés aux ministres des Affaires extérieures et de la Défense nationale; nous sommes en général chargés de conseiller le gouvernement, ce qui est rendu nécessaire du fait que différentes directions traitent de sujets différents. Comme vous le savez en effet, les différents ministères ainsi que les directions qui les constituent traitent chacun des questions qui leur sont propres.

Nous sommes en deuxième lieu chargés de coordonner la représentation canadienne aux conférences internationales sur le désarmement. Je suis chargé plus particulièrement des Nations Unies à New York. Je suis pendant deux mois, représentant canadien au premier comité de l'Assemblée générale des Nations Unies et j'ai également siégé à la commission du désarmement qui se réunit dans cette même ville; j'ai en outre participé au comité préparatoire à la session spéciale qui sera tenue prochainement. Tout ceci exige pas mal de travail de coordination. Ainsi d'ici la fin du mois de mars, nous devons adresser six notes écrites au secrétaire général relativement à tous ces travaux de préparation.

Je suis par ailleurs chargé de faire le point des travaux de notre représentant au comité sur le désarmement à Genève ainsi qu'aux négociations sur la RMEF et la CSEC. Il ne m'appartient pas bien entendu de dire aux ambassadeurs ce qu'ils doivent faire mais plutôt de veiller à la cohérence des propositions canadiennes avancées lors de ces différentes négociations traitant du désarmement et du contrôle des armements.

Je dois en outre rencontrer différents groupes au Canada pour encourager le public à s'intéresser de plus près à la question du désarmement ainsi qu'à la position canadienne dans ces différentes instances; je constate d'ailleurs avec plaisir que le Comité s'est lancé lui aussi dans cette campagne d'explications. Il existe au Canada de nombreux organismes non gouvernementaux qui s'intéressent vivement au désarmement. Nous les aidons à trouver les renseignements qui les intéressent et leur faisons parvenir les documents que nous possédons à ce sujet. Nous avons notamment demandé à M. Robert Reford qui doit comparaître devant le Comité, à rédiger une brochure consacrée au Canada et à la seconde séance spéciale de l'ONU sur le désarmement.

Nous accordons des crédits destinés à des travaux de recherche dans les universités et autres institutions. Nous accordons

[Text]

modest disarmament fund, which is under my general supervision, to help with conferences on disarmament, paying fares for people coming from overseas, or publication costs; and also to encourage, for instance, the activities of groups that have been active in disarmament week and to help pay for some of the expenses of speakers and, generally, to provide encouragement for those groups. That encouragement is particularly focused in what we call the consultative group on arms control and disarmament, where we bring together about 25 to 30 representatives of nongovernmental organizations, universities and individuals who have made, or are making, contributions in the disarmament field. We bring them together twice a year for discussions, exchange of views, here in Ottawa. We are expecting another meeting about the end of March of this group.

• 1650

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Ambassador. Could you tell us a little more about your financing, such as how much money you are getting. Do you get enough or, seriously, do you feel that you could do more of an effective job if you had a bigger budget, even in the sense that it would say that this is so important? I think everybody was happy to hear that an ambassador had been appointed to disarmament but, when the first budget figures came out—and I am sorry, I do not know what they are now—they indicated that it did not seem to be that important a role.

Ambassador Menzies: Well, Father Ogle, the amounts which we have are certainly not as great as I would like at all. I think if you were to ask any civil servant, which I am, in the course of reviews of estimates, whether he has enough money to do the job which he thinks ought to be done, if he has got any pride in his job, he would always say that he could use a lot more money. Certainly in terms of promoting research and understanding, publications, and in assisting the United Nations program also, which we could do and have some capability of doing, we could use quite a lot more money.

We have had, since 1980, \$100,000. That was increased in 1980-81 to \$110,000 and in 1981-82 to \$150,000. But \$50,000 of that, for instance, went to help finance the Pugwash Conference, so a big chunk goes out for certain larger projects. There was an International Peace Research Institute conference at Lake Couchiching which took up, I think, \$18,000. This coming year the United Nations Association in Canada is devoting a session to disarmament and they would like to get a lot of money from us; however, we have settled on what I think is a very modest amount to assist them in bringing speakers to this conference and in sending out information kits to their personnel. We would like more money, certainly.

Mr. Ogle: I was just wondering if . . . For instance, the amount seems such a small amount against what is being spent even on our limited amount of armaments. Suppose you had the budget that it would cost for one F-18, say \$38 million or \$40 million; would you be able to use that? How would you

[Translation]

également des crédits provenant d'un modeste fonds de désarmement dont je m'occupe, pour prévoir notamment des conférences sur le désarmement en payant des frais de déplacement des conférenciers venus de l'étranger ainsi que les frais de publication. Nous encourageons en effet des groupes qui ont participé activement à la semaine du désarmement, entre autres en nous chargeant des frais des conférenciers. Nous encourageons tout particulièrement le groupe consultatif sur le contrôle des armes et du désarmement, groupe qui réunit une trentaine de représentants d'organisations non gouvernementales, d'universités et de personnalités qui ont contribué au domaine du désarmement. Toutes ces personnes sont arrivées à se rendre deux fois par an à Ottawa pour procéder à un échange de vues. Ce groupe devrait en principe se réunir à nouveau vers la fin du mois de mars.

M. Ogle: Merci, monsieur l'ambassadeur. Pourriez-vous donner un peu plus de renseignements concernant les moyens financiers dont vous disposez. Sont-ils suffisants à votre avis ou pensez-vous qu'un accroissement de vos crédits vous permettrait de faire davantage? Nous avons tous été heureux d'apprendre qu'on avait nommé un ambassadeur chargé du désarmement; j'ai oublié le montant exact du budget dont vous disposez mais il me semble me souvenir que ce n'était guère beaucoup, ce qui ne me paraît pas compatible avec l'importance de votre rôle.

Ambassadeur Menzies: Mon budget n'est pas aussi important que je le souhaitais. Mais comme tous les fonctionnaires, lorsque vous me demandez si mon budget est à la hauteur de la tâche que je dois faire, je vais répondre bien entendu que non. Il est certain que nous pourrions utiliser beaucoup plus d'argent pour promouvoir la recherche, les publications ainsi que le programme des Nations unies.

Nous avons touché \$100,000 depuis 1980, montant qui a été porté à \$110,000 pour l'année 1980-1981 et à \$150,000 pour 1981-1982. Or sur ce montant on a dû prélever \$50,000 pour la Conférence de Pugwash. En effet certains projets importants exigent pas mal d'argent. La conférence de l'Institut de recherche sur la paix internationale qui s'est tenue au Lac Couchiching a coûté \$18,000, je pense. Cette année, l'Association canadienne des Nations unies va consacrer une de ses séances au désarmement et on nous a déjà demandé un crédit important. Nous serons malheureusement obligés de leur accorder une somme bien modeste pour payer les frais des conférenciers ainsi que pour assurer l'expédition des brochures de renseignements destinées à leur personnel. Il est donc évident que des crédits supplémentaires seront les bienvenus.

M. Ogle: Votre crédit me paraît bien réduit par rapport à ce que nous consacrons pour notre armement relativement modeste. Vous savez sans doute qu'un appareil F-18 coûte une quarantaine de millions de dollars. Si nous décidions de vous attribuer un budget de cet ordre, comment l'accepteriez-vous?

[Texte]

use that kind of money if we started to get into something that was beginning to look as if we were serious?

Ambassador Menzies: I think there are several aspects of that proposal or question, Father Ogle. The first is that there is a domestic program of research, education, publication, assistance to speakers, conferences and so on, which I think should always remain a shared program with nongovernmental organizations. I do not think these things should be funded by governments but only on a shared basis. This is because, in world terms, Canada is a relatively affluent country and, if we have the convictions of groups who are very sincere, even if one is not affluent oneself, maybe people can get out and raise a few pennies one way or another. So as for the amount within Canada, unless you go into a significant publication or set up something like the Swedish Institute of Peace Research, something of that kind; or if you were going to fund chairs in peace research and instruction to balance those in strategic studies at universities: These things cost money but they are not going to cost more than, let us just say for fun, a million dollars.

• 1655

On the other hand, if you start going into programs of verification abroad, such as seismic detection systems, you get into the acquisition of equipment, leasing, communications lines and things of that kind, which can run into quite a bit of money. Similarly, the things that one might do in the field of chemical weapons to pass on, let us say, the knowledge we have in the Department of National Defence for identification of chemicals, biological weapons and trying to treat them can cost, you know, a fair amount of money. And for a program such as the International Satellite Monitoring Agency, which is one that is supported by Science for Peace in Canada—the proposal to throw up satellites into the air and have ground-receiving stations and high resolution photography—the total project would cost upward of \$5 billion. Only a few countries could afford that kind of money, and a share in that would be a very expensive program.

If you were to start training people in peacekeeping, just bringing people from Africa to Canada and so on can cost money. And the things going on outside the country, if you were to provide assistance to universities or research institutes in the developing countries of the world in identifying their own problems of regional stability and security and how they could combine together more effectively; not perhaps to decrease arms but not to increase arms through mutual suspicion. You can get into quite expensive programs of assistance overseas and those would not be the normal ones that would be funded out of CIDA funds, which are for economic development.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you. A supplementary on that?

Miss Jewett: A short supplementary. The ambassador mentioned the strategic studies' chairs. I believe there are six now

[Traduction]

Ambassadeur Menzies: Notre action comporte plusieurs domaines. Il y a tout d'abord un programme de recherche, d'information, de publication, d'aide aux conférenciers etc., programme dont le financement doit continuer à être pris en charge conjointement avec les organismes non gouvernementaux. Dans un pays riche comme le nôtre, des groupes de personnes convaincues du bien fondé de leur cause peuvent facilement réunir de l'argent. Quant à ce que cela représenterait pour le Canada, c'est difficile à déterminer en l'absence d'une publication sérieuse, ou de recherche comme ce que fait l'Institut suédois de recherche sur la paix; par exemple. Vous pouvez également financer des chaires universitaires consacrées à la recherche sur la paix et des études équivalentes à ce qui se fait dans le domaine stratégique dans les universités: tout cela coûte très cher, mais pas plus de 1 million de dollars, disons.

D'un autre côté, si vous voulez commencer à effectuer des vérifications à l'étranger, des relevés sismiques, par exemple, vous allez devoir acquérir du matériel, en louer, établir des lignes de communication, etc., et tout cela peut finir par coûter très cher. De même, dans le cas des armes chimiques, si le ministère de la Défense nationale veut se servir de techniques qu'il possède pour l'identification de produits chimiques, les armes biologiques et le moyen de s'en défendre, tout cela également peut coûter très cher. Prenez le programme de l'Agence internationale de surveillance par satellite qui est celui qui a été choisi par le Mouvement Science pour la paix au Canada; il s'agit de lancer des satellites et d'installer des stations de réception au sol qui captent des photographies à très haute résolution; l'ensemble du projet coûterait plus de 5 milliards de dollars. Il n'y a pas beaucoup de pays qui pourraient se le permettre et il en coûterait très cher de participer à ce programme.

Ne serait-ce que pour former des gens en maintien de la paix; simplement pour faire venir des gens d'Afrique au Canada, etc., cela coûte très cher. Et pensez à ce qui se passe à l'extérieur du pays; l'aide à la recherche universitaire, aux instituts de recherche des pays en voie de développement qui veulent identifier leurs propres problèmes de stabilité régionale et de sécurité, qui peuvent s'imbriquer d'une façon plus efficace. Il ne s'agit pas forcément de diminuer les armements mais plutôt d'éviter de les multiplier à cause d'un climat de suspicion mutuel. On peut finir par consacrer pas mal d'argent aux programmes d'aide à l'étranger et je ne parle pas des activités ordinaires de l'ACDI qui sont consacrées au développement économique.

M. Ogle: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci. Vous avez une question supplémentaire?

Mlle Jewett: Très courte. L'ambassadeur a parlé des chaires d'études stratégiques. Je crois qu'il en existe actuellement six

[Text]

in six universities, funded by the Department of National Defence. I wonder if he had himself yet prepared a memorandum for the establishment of a comparable number of chairs in peace research and education.

Ambassador Menzies: That is quite a leading question, Dr. Jewett. It is the responsibility of thoughtful civil servants to prepare for all contingencies.

Miss Jewett: Oh, good, that means you have.

The Chairman: Okay, Dr. Hudecki, followed by Mr. Wenman. I follow the practice of one from each party; otherwise I would be involved. Dr. Hudecki, followed by Mr. Wenman and the others, and Mr. Crouse next.

Mr. Hudecki: I wonder, Mr. Ambassador, if you could comment on the impact of the strategy of suffocation as it expresses itself in other countries. Has any other country sort of picked up that philosophy? It appears to me that it could be very effective in developing new weapons; it is not that effective in trying to control weapons that have already been developed. It appears to be an innovative technique or procedure, and I wonder if you could comment as to whether or not any other major power or major country or organization has picked up that train of thought and put it into effect.

• 1700

Ambassador Menzies: I think the answer to that is that the term "strategy of suffocation" was adopted by the Prime Minister as one which covered four measures, which I outlined in my opening remarks. That phrase itself has certainly been taken up by writers who are interested in promoting progress in disarmament; but, so far as I know, it has not been taken up as a phrase, as a package, by other governments.

But individual items of that program, such as the comprehensive test ban, have had wide support. There is a resolution passed each year in the United Nations General Assembly urging the nuclear weapons states to co-operate in trying to carry forward the concept. There has been a resolution introduced by Canada each year in the UN General Assembly on the cessation of the production of fissionable material for weapons purposes recommending that this subject should be taken up for study by the Committee on Disarmament at the appropriate stage.

I think it only proper to point out that, while that resolution of ours has had a number of very fine co-sponsors and has got a large majority of votes at the UN General Assembly, it has not got a favourable vote this year from any of the five nuclear-weapons states. They are the ones, of course, who are producing the fissionable material for weapon purposes, so that one has a double problem there persuading the nuclear-weapons states.

Mr. Hudecki: But that is the mechanism. Unless you take the four points... that really goes to the heart of the problem of disarmament, so that what you are actually saying is that it has been enunciated, but no country has been following it and it has not been the basis of discussions on a global basis.

[Translation]

dans six universités qui sont financées par le ministère de la Défense nationale. Est-ce que notre témoin n'aurait pas déjà préparé un mémorandum pour la création d'un nombre équivalent de chaires pour la recherche et l'éducation dans le domaine de la paix?

L'ambassadeur Menzies: Voilà une question pleine de sous-entendus, docteur Jewett. C'est avant tout aux fonctionnaires responsables de se préparer à toutes les éventualités.

Mr. Jewett: Parfait, cela signifie que vous l'avez fait.

Le président: D'accord; Dr. Hudecki suivi de M. Wenman. Pour ne pas avoir d'ennuis je m'en tiens strictement à la règle: une personne de chaque parti. Dr. Hudecki suivi de M. Wenman puis de M. Crouse.

M. Hudecki: Monsieur l'ambassadeur, que pouvez-vous nous dire des effets de l'étouffement stratégique auquel on assiste dans d'autres pays? Est-ce que ce principe a été repris par un autre pays? Il me semble qu'il pourrait s'avérer fort utile pour la mise au point de nouvelles armes même s'il ne sert pas à grand chose pour le contrôle des armes qui existent déjà. Apparemment, c'est une technique ou procédure originale et je me demande si une autre puissance ou une autre organisation l'a reprise et essayé de la mettre en pratique.

Ambassadeur Menzies: Je crois que la «stratégie de l'asphyxie» adoptée par le premier ministre couvrirait quatre mesures dont j'ai parlé dans mes remarques préliminaires. L'expression elle-même a certainement été reprise par ceux qui voudraient voir avancer le désarmement, mais, à ma connaissance, la formule dans son ensemble n'a pas été retenue par d'autres gouvernements.

Toutefois, certains éléments du programme, comme l'interdiction complète des essais, ont été largement encouragés. L'Assemblée générale des Nations Unies adopte chaque année une résolution invitant instamment les États possédant des armes nucléaires à coopérer à la réalisation de ce concept. Le Canada dépose chaque année à l'Assemblée générale de l'ONU une résolution sur la cessation de la production de matières fissibles à des fins stratégiques et recommande que le sujet soit étudié en temps opportun par le Comité sur le désarmement.

Je crois devoir signaler que si cette résolution a été appuyée par de nombreux pays et a obtenu une grande majorité de voix à l'Assemblée générale, elle a cette année été rejetée par chacun des cinq États nucléaires. Ce sont évidemment eux qui produisent les matières fissibles à des fins stratégiques si bien que le problème de persuasion est double.

M. Hudecki: Mais le mécanisme est là. Si l'on ne prend pas les quatre points... et c'est vraiment là le problème du désarmement, car les principes ont été énoncés, mais aucun pays ne les a suivis et ils n'ont pas fait l'objet d'un débat global.

[Texte]

Ambassador Menzies: Individual items have, but not in the combination as stated by the Prime Minister. That is the answer.

Mr. Hudecki: My second question: Has there ever been any alternative method by any other country or any other plan comparable to this that might have universal application?

Ambassador Menzies: I think a comprehensive test ban per se would eventually serve in the minds of many people, provided it was effective and was comprehensive; that is, observed by all countries. It would certainly slow down the arms race because if nobody could do any testing pretty soon they would begin wondering whether their warheads were effective or not.

The Chairman: Thank you, Doctor. Mr. Wenman, followed by Mr. Sargeant and Mr. Crouse.

Mr. Wenman: I would like to thank the ambassador for the broad framework that he has provided for us here today. I do not envy his position. It must indeed be difficult to sit through all of those conferences and, in fact, spawn 50 resolutions on disarmament. Whether it is the second or the thirty-second United Nations conference, however much money you have been given to spend or might be given to spend in the future, if you really look at the situation some days, you must wonder if there is anything less of any weapon because of your efforts. It must be frustrating some days to see the progress. In fact, in this particular stage of our historical development there is almost a backward movement away from this very important topic. So, my sympathy on that particular aspect, but my encouragement in recognizing that you must just double your effort at this time.

• 1705

You said that you were looking for practical solutions—well, practical solutions, as a government official, within the basic theory or rhetoric of the Canadian position, and that theory or rhetoric of the Canadian position right now is broadly termed as the theory of suffocation. Within the theory of suffocation, to be practical, you have said what we cannot do: we are not a nuclear-weapons state, we do not have large standing armed forces, we do not bristle with armaments—you might have added that is because we are under the United States' umbrella. That would not want to be quite that cynical, but it is easy for us to be pious and self-righteous on that basis.

But there are areas that we can look at very directly where Canada is directly involved. It is important that we should influence our friends, yes, and participate with our friends, yes, in these little ways throughout world conferences. But let us get practical for a minute. You do not have a need for suffocation unless you mine the basic production of the elements of war, of mass destruction, if you do not sell them, transport them, utilize them, if you do not have something to do with the disposition of the waste. These are all areas in which Canada is very directly involved, and if we are going to look at practical solutions, maybe we had better start at home where we are directly affected. It is easy to talk about others' interests; let us look at our own vested interests and see—that tells us how serious we really are. Are we just talking? You

[Traduction]

M. Menzies: Certains points particuliers ont été discutés, mais non pas considérés comme un tout comme l'avait fait le premier ministre.

M. Hudecki: Un autre pays a-t-il jamais proposé une autre méthode ou a-t-on jamais avancé un autre plan comparable qui pourrait être appliqué universellement?

M. Menzies: Je crois qu'une interdiction complète des essais pourrait finalement être en soi valable si elle se révélait efficace; c'est-à-dire, si elle était observée par tous les pays. Cela ralentirait certainement la course aux armements car si personne ne pouvait effectuer d'essais, on se demanderait bientôt si les ogives en question sont efficaces ou non.

Le président: Merci, monsieur. M. Wenman, suivi de MM. Sargeant et Crouse.

M. Wenman: J'aimerais remercier l'ambassadeur du cadre général qu'il vient de nous fournir. Je ne l'envie pas. Il doit en effet être difficile d'assister à toutes ces conférences et de pondre 50 résolutions sur le désarmement. Qu'il s'agisse de la deuxième ou de la trente-deuxième conférence des Nations Unies, quelles que soient les sommes que vous ayez reçues ou que vous puissiez recevoir pour l'avenir, quand vous envisagez quelquefois la situation, vous vous demandez si cela a vraiment diminué le nombre d'armes. Vous devez certains jours être assez découragé. En fait, à ce moment particulier de notre histoire, il y a presque un mouvement contraire sur ce sujet très important. Je dois donc tout en vous faisant mes condoléances là-dessus vous souhaiter bon courage sachant qu'il vous faut redoubler d'effort aujourd'hui.

Vous avez dit que vous recherchiez des solutions pratiques, ma foi comme représentant du gouvernement, étant donné les principes fondamentaux sur lesquels se fonde la position canadienne à l'heure actuelle, il semble que l'on parle surtout de théorie de suffocation, et vous avez dit à ce sujet ce que nous ne pouvons faire: nous ne sommes pas un État nucléaire, nous n'avons pas une armée très importante, nous n'avons pas beaucoup d'armes, vous auriez pu ajouter à ce sujet que c'est parce que nous sommes protégés par le parapluie des États-Unis. Je ne voudrais pas être aussi cynique, mais il nous est très facile ainsi de nous donner bonne conscience.

Or il y a des points que nous pouvons envisager de façon particulière lorsque le Canada est directement concerné. Il est important que nous influençons nos amis, c'est certain, et que nous participions à leurs efforts avec nos petits de moyens dans toutes les conférences internationales. Mais soyons pratiques, il n'est pas nécessaire de parler de suffocation, à moins de saper la production des éléments de guerre, de destruction massive, en ne les vendant pas, en ne les transportant pas, en ne les utilisant pas, et en ne nous occupant pas de l'entreposage des déchets. Ce sont tous des domaines dans lesquels le Canada est directement engagé, et si nous voulons des solutions pratiques, peut-être faudrait-il commencer ici où nous sommes directement touchés. Il est facile de parler des intérêts des autres, mais regardons nos propres intérêts et c'est là que nous verrons

[Text]

wonder about the press not seeming to emphasize this. Perhaps that is because we are too often irrelevant and hypocritical, particularly as it relates to that end that I have just mentioned.

It must be hard for you to make a statement of the Canadian position, talking about the evolution of an effective non-proliferation regime based on the NPT, on the same day on which you read in the newspaper that the Minister of Energy just got back from the Middle East from a long series of sales of nuclear power plants, without, perhaps, as many limitations as we want, or perhaps having to consider some reductions instead of a tightening—the world seems to be moving in that way, the competitiveness of the Western world.

Would you tell us what is a practical role for Canada relative to the mining of uranium, the sale of uranium, the sale of nuclear technology? Can Canada maintain that self-righteous position and participate in these activities? If not, what about the nuclear industry in Canada? Is it an industry that has to be kept on hold and put on hold?

I am going to give you four questions like that. That is one.

Ambassador Menzies: Please.

Mr. Wenman: Number two: If you try to work toward suffocation or disarmament, you would think you would look to the least vested interest that we should have. You cannot deal with the vested interest of the United States versus the Soviet Union, but surely in the Third World that is one of the places to start backing off; that is, the sale, the distribution of conventional weapons, and so forth. I would like to know what practical initiatives Canada has taken in this area, both in conventional and nuclear, and how do you justify this one position of disarmament, of non-proliferation, which is emphasized several times in this paper, several times in our reference? How do you live with that and rationalize that in your daily existence when you have this dual personality of government, maybe necessitated through just the realities of human nature. Would you comment also on the sale and transfer of weapons, both conventional and nuclear, to the Third World? I am looking for practical solutions and practical steps—not just another meeting, but practical solutions.

Number three, the nuclear threshold relative to new nuclear technology and capacity: I share with Mr. McKinnon some concern about—in the detail of the suffocation program on page 16—the emphasis against new strategic delivery vehicles, new strategic nuclear weapon systems, new technology.

• 1710

I wonder, if you are going to have a truly interlocking relationship, as you have described it, if you have not forgotten one of the necessary interlocking arguments that goes with that; that is, in fact, the dismantling of the massive modes of

[Translation]

si nous sommes sérieux. Ne nous contentons-nous pas de belles paroles? On se demande pourquoi la presse ne semble pas insister là-dessus. Peut-être est-ce parce que nous sommes trop souvent hypocrites, surtout à propos de ce dont je viens de parler.

Il doit être difficile pour vous d'indiquer la position canadienne, de parler de l'évolution d'un véritable régime de non prolifération basé sur le traité de non prolifération, alors que vous voyez le même jour dans les journaux que le ministre de l'Énergie rentre du Moyen-Orient où il est allé vendre des centrales nucléaires sans, peut-être, imposer autant de restrictions que nous souhaiterions les diminuant même peut-être plutôt au lieu de les resserrer, car telle semble être la tendance actuelle devant la concurrence que se livre le monde occidental.

Pourriez-vous nous dire quel peut-être le rôle pratique que peut jouer le Canada en matière d'extraction d'uranium, de vente d'uranium, de vente de technologie nucléaire? Le Canada peut-il continuer à être satisfait de lui-même tout en participant à ces activités? Et l'industrie nucléaire au Canada, est-ce une industrie qu'il faut arrêter?

J'ai quatre questions comme cela. C'était la première.

L'ambassadeur Menzies: Je vous en prie.

M. Wenman: Deuxièmement, si vous essayez de travailler à la suffocation ou au désarmement, on peut penser que l'on envisagerait pour nous des intérêts minimum. On ne peut se mêler des intérêts propres aux États-Unis par rapport à l'Union soviétique, mais on peut certainement penser qu'il est possible de faire marche arrière dans le tiers monde; c'est-à-dire dans la vente, la distribution des armes conventionnelles, et cetera. Quelles initiatives pratiques le Canada a-t-il pris dans ce domaine, tant pour les armes conventionnelles que pour les armes nucléaires et comment justifiez-vous cette position de non prolifération sur le désarmement dont il est question à plusieurs reprises dans ce document? Comment pouvez-vous justifier cela dans votre existence quotidienne connaissant la dualité du gouvernement, peut-être due inévitablement à la réalité de la nature humaine? Pourriez-vous également nous parler de la vente et du transfert d'armes conventionnelles et nucléaires au tiers monde? Je cherche des solutions pratiques et des mesures pratiques à prendre, et non pas d'envisager encore des réunions.

Troisièmement, le seuil nucléaire relatif à la nouvelle technologie et à la capacité nucléaire: comme M. McKinnon, je m'inquiète un peu de l'insistance avec laquelle, dans le programme de suffocation dont il est question à la page 16, on s'oppose aux nouveaux vecteurs stratégiques, aux nouveaux systèmes d'armes nucléaires stratégiques, bref à la nouvelle technologie.

Je me demande si vous parviendrez à une véritable réciprocité si vous ignorez une des mesures essentielles, à savoir le démantèlement des engins de destruction massive. Le fait, par exemple, que l'Union soviétique continue à s'équiper quantita-

[Texte]

destruction. The fact that the Soviet Union, for example, keeps building its volume in both quantity and quality—in quantity the fusion of older and larger technologies may be rather important. The stress on technology itself: Maybe it is more important that we try to stress new middle technologies. Maybe new technologies are, in fact, a little safer: you are moving down from that larger volume, that larger element.

So maybe technology needs to be looked at in different ways rather than just a massive condemnation of new technology that may, in fact, move us closer to a limited war capacity. But, then again, that limited war capacity, by reducing the items of mass destruction, puts us in another position of instability.

But I would like you to comment on that as well and to suggest that we need some balance in that proposal that relates to the quantity of weapons, particularly those of mass destruction.

We talk about confidence-building programs. How can we have confidence-building programs in the face of Poland, Afghanistan and even El Salvador at this stage of things? What are those confidence programs? Whatever you say, your rhetoric is destroyed by your action, by the action of the world.

You seem to put an emphasis on détente that I have not heard for a while. I thought détente was either dead or gasping for its last breath, because détente had something to do with balance, I thought.

In that item of balance, I want to ask you a specific question, then. If, in fact, you are still favouring and promoting the détente aspect and feel there is some return to that possibility, you also mentioned that things go in cycles, that these cycles are accelerated by, basically, the superpowers; one side tends to leap-frog, as was said here earlier. If we are going to move ahead in disarmament instead of ahead in armament, then we have to determine in the cycle that somebody has to start giving into some form of compromise. Where is that ahead in this cycle? Who is ahead in this cycle? Are we ahead with Afghanistan, Poland and a measure of weapons build-up such that, we are told, the balance is now tipping in favour of the Soviet Union? Is that so? I want you to tell me where we are in that cycle. Where is the giving supposed to start? Maybe it starts at START. Would you specifically comment on your reaction to President Reagan's proposal?

Lastly—

The Chairman: Keep some. We will have 60 hours of deliberation. I would be afraid you would run out of breath. Some of your colleagues have indicated they may like, since it is the first day, you to be kind, as you are always, in co-operating . . . We will leave some time for the others because it is the first day, and Mr. Menzies will not be back; but you will be back. So we will have 60 more hours . . .

[Traduction]

tivement et qualitativement; sur le plan quantitatif la fusion des plus anciennes technologies peut être assez importante. Il est peut-être plus important d'essayer de mettre l'accent sur les nouvelles technologies intermédiaires. Les nouvelles technologies sont peut-être, en fait, un peu plus sûres: elles permettent cette réduction quantitative.

Il est donc peut-être nécessaire de considérer la technologie de manière différente plutôt que de condamner universellement cette nouvelle technologie qui peut nous mener, en réalité, à un arsenal de guerre limité. Cependant, une fois de plus, cet arsenal limité, en réduisant le nombre des engins de destruction massive, nous place dans une nouvelle position d'instabilité.

J'aimerais également que vous nous disiez ce que vous pensez et j'aimerais vous suggérer la nécessité d'un certain équilibre sur le plan quantitatif visant plus particulièrement les engins de destruction massive.

Nous parlons de programme visant à rétablir la confiance. Comment pouvons-nous avoir de tels programmes, compte tenu de ce qui se passe en Pologne, en Afghanistan et même au Salvador en ce moment? Quelle est la nature de ces programmes? Quoi que vous disiez, votre théorie est battue en brèche par vos actions, par les actions du monde.

Vous semblez insister sur la détente d'une manière qui ne m'était plus familière depuis un certain temps. Je croyais que la détente était morte ou à l'agonie, car je croyais que par détente on entendait équilibre.

Justement, en ce qui concerne l'équilibre, je veux vous poser une question précise. Si vous êtes toujours, en réalité, favorable à la détente et que selon vous il est possible d'y revenir, il reste que vous avez également dit que cette course suivait des cycles, et que ces cycles étaient accélérés essentiellement par les super-puissances; comme on l'a déjà dit un peu plus tôt, un côté a toujours tendance à prendre l'avantage sur l'autre. Si le désarmement est notre objectif plutôt que l'armement, il va falloir que dans ce cycle quelqu'un accepte un compromis. Qui est en tête? Sommes-nous en tête avec l'Afghanistan, la Pologne et une course aux armements telle que selon certains, l'équilibre tranche maintenant en faveur de l'Union soviétique? N'est-ce pas vrai? Je veux que vous me disiez où nous sommes dans ce cycle. Où doivent commencer les concessions? Peut-être dans le cadre des discussions START. Voudriez-vous nous dire exactement ce que vous pensez de la proposition du président Reagan.

Pour finir . . .

Le président: Gardez quelques questions, nous serons encore là demain. J'ai peur que vous ne manquiez de souffle. Certains de vos collègues ont indiqué leur désir de poser des questions; et étant donné que c'est le premier jour, voudriez-vous faire preuve, comme toujours, de coopération . . . Il faut laisser du temps aux autres, car c'est le premier jour et M. Menzies ne reviendra pas, alors que vous, vous reviendrez. Si nous continuons ainsi, nous y serons encore demain . . .

[Text]

Mr. Wenman: I will be very pleased to have a brief reaction from him. I am just trying to put—

The Chairman: That is fine. Yes, I know.

Mr. Wenman:—some positions forward at this point—

The Chairman: Very good.

Mr. Wenman:—that I would like to see answered throughout the hearings.

The Chairman: Very good.

Mr. Wenman: Then others who will read these minutes may come with some other answers for these questions.

The Chairman: Very good.

Mr. Wenman: I will leave my last question, then, for a second round.

The Chairman: Thank you.

Mr. Robinson (Burnaby): If I could just ask him to—

The Chairman: Absolutely.

Mr. Robinson (Burnaby):—comment on a supplementary question arising from Mr. Wenman's questions on the nuclear industry. You might comment, if you would, Ambassador, on the question of Canada's possible sale of CANDU reactors to South Korea and Argentina, areas which, as you know, are particularly, perhaps, volatile and not the most democratic of governments, and how that fits in with your concept of disarmament, and what particular remarks you have made publicly on those proposed sales.

Ambassador Menzies: May I—

The Chairman: Yes, sir.

Ambassador Menzies:—try to comment briefly on some of the good points raised by Mr. Wenman.

• 1715

The first point is with regard to the domestic nuclear industry. I hope you may get someone to discuss this because it can go on at some length. The position taken by Canada, as a signatory of the non-proliferation treaty of 1968, is that we will export uranium but we are not exporting fissionable material for weapons purposes. We will export uranium and nuclear power technology and equipment under International Atomic Energy Agency full-scope safeguards, which means the recipient must accept inspectors' going into their place. In addition to that, we sign a bilateral agreement with every country; for example, if we are going to export to Mexico or Romania, we sign an agreement that they will not pass on that technology to any other—

Mr. Wenman: Are the agreements adequate?

Ambassador Menzies: Well, they are as adequate as the international community can make them. We, because of the disappointments we suffered in 1974 with the explosion for

[Translation]

M. Wenman: Je serais très heureux de connaître, rapidement, les réactions de M. Menzies. J'essayais simplement...

Le président: Très bien. Oui, je sais.

M. Wenman: De poser des questions d'ordre général...

Le président: Très bien.

M. Wenman:... auxquelles j'aimerais recevoir des réponses tout au long des délibérations.

Le président: Très bien.

M. Wenman: Ceux qui liront le compte rendu pourront alors peut-être offrir d'autres réponses à ces questions.

Le président: Très bien.

M. Wenman: J'attendrai le deuxième tour pour poser ma dernière question.

Le président: Merci.

M. Robinson (Burnaby): Pourrais-je simplement lui demander...

Le président: Certainement.

M. Robinson (Burnaby):... sa réaction à une question corollaire aux questions de M. Wenman sur l'industrie nucléaire. Monsieur l'ambassadeur, que pensez-vous de l'éventualité de la vente de réacteurs CANDU par le Canada à la Corée du Sud et à l'Argentine, pays qui, comme vous le savez, sont particulièrement instables et dont les gouvernements ne sont pas des plus démocratiques? Comment cela s'accorde-t-il avec votre conception du désarmement et quelles remarques publiques vous avez faites au sujet de ces éventuelles ventes?

M. Menzies: Puis-je...

Le président: Oui, monsieur.

M. Menzies:... essayer de commenter brièvement certains des excellents points évoqués par M. Wenman.

Le premier portait sur notre industrie nucléaire. J'espère que vous pourrez en discuter avec quelqu'un, car il y aurait beaucoup à dire. La position adoptée par le Canada en tant que signataire du traité de non-prolifération de 1968 est que nous continuerons à exporter de l'uranium, mais que nous n'exporterons pas de matériaux fissibles entrant dans la construction d'armes. Nous exportons notre uranium, notre technologie nucléaire et notre équipement dans le cadre des garanties imposées par l'Agence internationale de l'énergie atomique, c'est-à-dire que le bénéficiaire doit accepter la visite sur place d'un inspecteur. De plus, nous signons une entente bilatérale avec chaque pays; par exemple, si nos exportations sont destinées au Mexique ou à la Roumanie, nous signons une entente selon laquelle ils ne doivent pas communiquer cette technologie à un autre...

M. Wenman: Ces ententes sont-elles suffisantes?

M. Menzies: Oui, pour autant que la communauté internationale peut en juger. A cause de la déception éprouvée en 1974 lors de l'explosion à des fins pacifiques en Inde, nous

[Texte]

peaceful purposes in India, have made our requirements as rigid as those of any other country, and more rigid than those of most other countries.

Mr. Wenman: Is it enough?

Ambassador Menzies: I think Australia and perhaps the United States have the same sort of rigidity. But we are not in the business of selling nuclear weapons, and we make a very clear distinction about nuclear power, nuclear fuel, going to any country that mixes the civilian program and the military program.

Mr. Wenman: Are the safeguards adequate?

Ambassador Menzies: Well, that is a judgment to be made. They are as good as the international community has been able to—

Mr. Wenman: Should they be better?

Ambassador Menzies: Oh, yes, of course they should be better; I think there is no doubt that they can be improved on. However, there is no evidence that those safeguards have actually been violated in any individual case. I think you would have to show an instance in which the IAEA safeguards have been circumvented where they have been accepted. I think it is a question of the public acceptance by governments of those regulations; if they accept them and then go against them, it does bring into question their international word. Whether they are safe or not I do not know.

A second question you raised concerned the export of conventional arms to various parts of the world. As I mentioned, the Government of Canada, for the last 20 years anyway, has exercised, on the very small amount of equipment that it sells to any country other than the NATO countries, very close control. These matters are usually ones which have to go to both the Minister of National Defence and the Minister of External Affairs for approval, and we do not export to areas of instability or to countries where there is a military dictatorship which might use those for the repression of its own people. There may still be a view, one which you or others can sustain, that we should not export any military—

Mr. Wenman: I am asking you the question: Should we or should we not? You are the witness. Should we or should we not?

• 1720

Ambassador Menzies: I think that is a question which you might reserve for the minister. My job is to—

Mr. Wenman: I do not want a political opinion, I want a technical opinion, as it relates to disarmament, from the Ambassador for Disarmament.

Ambassador Menzies: I do not think we have any evidence, or very much evidence, of misuse of Canadian military equipment sent abroad under our control systems; but there are always leakages.

[Traduction]

avons imposé des conditions aussi strictes que celles imposées par n'importe quel autre pays et encore plus strictes que celles imposées par la majorité des autres pays.

M. Wenman: Est-ce suffisant?

M. Menzies: Je crois que l'Australie et peut-être les États-Unis imposent des conditions aussi strictes. Cependant, nous ne vendons pas d'armes nucléaires, et nous faisons une distinction très nette quand il s'agit d'énergie nucléaire, de combustible nucléaire destinés à un pays où le programme civil et le programme militaire ne sont pas différenciés.

M. Wenman: Les garanties sont-elles suffisantes?

M. Menzies: C'est une question de jugement. Elles le sont, pour autant que la communauté internationale a pu...

M. Wenman: Devrait-elle être meilleure?

M. Menzies: Oui, bien entendu, elle devrait l'être; il est indubitable qu'elle pourrait être améliorée. Cependant, la preuve d'un non-respect de ces conditions n'a encore jamais été faite. Il faudrait démontrer que dans un cas particulier, les conditions imposées par l'Agence internationale n'ont pas été respectées, alors qu'elles avaient été acceptées. Il s'agit, je crois, simplement que les gouvernements acceptent publiquement ces règlements; s'ils les acceptent, puis ne les respectent pas, leur parole sur le plan international est remise en question. Quant à savoir si ces garanties sont sûres, je ne le sais pas.

Vous avez posé une deuxième question sur l'exportation d'armes conventionnelles dans diverses parties du monde. Comme je l'ai dit, le gouvernement du Canada, tout du moins au cours des 20 dernières années, a exercé sur la très petite quantité d'équipement qu'il vend à des pays autres que ceux de l'OTAN, un contrôle très serré. Généralement, il faut l'approbation et du ministre de la Défense nationale et du ministre des Affaires extérieures, et notre matériel exporté ne va ni dans des régions instables ni dans des pays dominés par une dictature militaire qui pourrait l'utiliser pour réprimer sa propre population. D'aucun pourrait estimer, tout comme vous ou comme d'autres, que nous ne devrions pas exporter de matériel militaire...

M. Wenman: C'est la question que je vous pose: devrions-nous ou ne devrions-nous pas? Vous êtes le témoin. Devrions-nous ou ne devrions-nous pas?

Ambassadeur Menzies: C'est une question qu'il faudrait plutôt poser au ministre. Mon travail à moi consiste à...

M. Wenman: Ce n'est pas un jugement politique, je vous demande à vous, qui êtes ambassadeur sur cette question, de me donner un avis technique sur le désarmement.

Ambassadeur Menzies: Je ne crois pas que nous ayons beaucoup d'indications, ou de preuves que le matériel militaire canadien envoyé à l'étranger dans le cas de nos systèmes de contrôle soit utilisé à de mauvaises fins. Cela dit, il y a toujours des fuites.

[Text]

Mr. Wenman: Israel, South Africa, Iran, Pakistan.

Ambassador Menzies: I say there are always leakages by arms' purveyors, which sometimes cause us embarrassment and which we deal with as effectively as we can.

You speak about the dismantling of old nuclear weapons. It is a fact that the Soviet Union states that, as it has been bringing into operation SS20, they are taking out SS4s and SS5s. Similarly, the NATO countries, the United States, have reduced—

Mr. Wenman: Do you believe that, by the way?

Ambassador Menzies: Pardon?

Mr. Wenman: Do you believe the Soviet Union is in fact dismantling its old technology?

Ambassador Menzies: I think they are taking out some of their SS4s and SS5s, whether or not they are dismantling them. There is always a safety factor after a certain number of years with older weapons.

The United States has taken 1,000 warheads out of Europe and has indicated that when the Pershing II and Cruise missiles go in they will not increase the number of warheads now in Europe; that other older weapons will be brought out. I think there is a very important point that you have made: that the international community needs to satisfy itself that old weapons are being dismantled and destroyed. I think that is a very important factor.

As for confidence-building measures and the question of détente, I mentioned the question of lack of confidence generally, and that the term "détente" is one which related to the Helsinki period; I think I used the phrase in that respect. It is still a term of description for—

Mr. Wenman:—a historical period.

Ambassador Menzies: Well, I think it is still applicable today. Unfortunately, détente does not exist to the same degree of mutual confidence today as it did before, and I think this is certainly going to be one of the elements that will make it difficult to achieve as much as we would hope for at the second special session.

Mr. Wenman: Do you agree that the Soviet Union is ahead?

Ambassador Menzies: In military equipment? I think generally speaking, in conventional military equipment the Soviet Union has certainly built up, in European Russia, a preponderance that is disturbing, to say the least. I think the question of whether they are technologically ahead in the whole range of armaments, in comparison with all of the countries of the world that may feel threatened by the Soviet Union, is another matter. I doubt that they are that far ahead.

[Translation]

M. Wenman: L'Israël, l'Afrique du sud, l'Iran, le Pakistan.

Ambassadeur Menzies: Je dis qu'il y a toujours des fuites causées par les marchands d'armes, et cela nous met parfois dans l'embarras bien que nous essayions de réparer cela du mieux que nous pouvons.

Vous mentionnez le démantèlement des Vieilles armes nucléaires. De fait, l'Union soviétique affirme qu'au fur et à mesure qu'elle déploie les SS20, elle retire les SS4 et les SS5. De même, les pays de l'OTAN, les États-Unis ont réduit...

M. Wenman: En passant, ajoutez-Vous foi à cette affirmation?

Ambassadeur Menzies: Pardon?

M. Wenman: Croyez-vous que l'Union soviétique démantèle effectivement ses armes dépassées sur le plan technologique?

Ambassadeur Menzies: Je crois qu'elle retire certains de ses SS-4 et de ses SS5, démantèles ou non. Il y a toujours des risques pour la sécurité avec de vieilles armes après des années.

Les États-Unis ont retiré 1,000 ogives d'Europe et ont laissé savoir que lorsque les Pershing II et les missiles de croisière seront installés, on n'augmentera pas le nombre d'ogives en place en Europe. Ils ont également affirmé que d'autres armes anciennes seront retirées. Je crois que vous avez soulevé un point très important, à savoir que la communauté internationale a besoin de s'assurer que les vieilles armes sont effectivement démantelées et détruites. J'estime qu'il s'agit d'un facteur très important.

Pour ce qui est maintenant des mesures visant à restaurer la confiance et de la détente, j'ai mentionné qu'il existe un manque de confiance en général et que le terme «détente» se rapporte à la période de la signature des accords des États-Unis, en fait je crois avoir utilisé ce mot en ce sens. Enfin, il sert encore à désigner...

M. Wenman:... un moment de l'histoire.

Ambassadeur Menzies: Eh bien, je suis d'avis que ce terme peut encore s'employer aujourd'hui. Malheureusement, la détente ne suscite pas le même niveau de confiance qu'auparavant. D'ailleurs, c'est certainement l'un des aspects qui nous donnera des difficultés par rapport aux objectifs que nous poursuivrons lors de la deuxième session spéciale.

M. Wenman: Convenez-vous que l'Union soviétique est en avance?

Ambassadeur Menzies: En matière de matériel militaire? Eh bien, en général, je crois que l'Union soviétique a certainement atteint le premier rang pour ce qui est des armes conventionnelles, dans les états soviétiques européens, cette avance est inquiétante, c'est le moins qu'on puisse dire. Par ailleurs, quant à savoir si elle est en avance sur le plan technologique dans toutes les catégories d'armes, par rapport à tous les autres pays du monde qui se sentent menacés par elle, c'est une autre question. Pour ma part, je doute qu'elle le soit beaucoup.

[Texte]

Mr. Wenman: Are they ahead in aggression?

Ambassador Menzies: Oh, yes.

The Chairman: Thank you, Mr. Wenman—for the time being, of course.

Mr. Gimaiel, Mr. Sargeant, Mr. Crouse.

Mr. Robinson (Burnaby): Mr. Chairman, I wonder if Ambassador Menzies is going to respond briefly to my other question.

Ambassador Menzies: Mr. Robinson raised the question of the sale of the CANDU to South Korea and Argentina.

• 1725

The sale of CANDU is not considered by the Government of Canada to be the sale of military equipment. It does not fall into the category of military equipment. It falls into the category of equipment whose export is controlled, where we require the negotiation of very careful agreements; that is, the adherence to the IAEA and a double lock on the door in a bilateral agreement. We did not get that in the second round of our negotiations with the Argentine. We have got it from the Government of the Republic of Korea.

It is a matter of judgment whether you think that was the thing to do or not. I think it is important to remember that the Republic of Korea is very much tied to the United States for defence purposes, and tied to Japan, and insofar as its adherence to the IAEA safeguards and the nonproliferation treaty is concerned, I think there would be a number of sanctions which would encourage continued compliance with the agreements.

The Chairman: Thank you.

Monsieur Gimaiel.

M. Gimaiel: Merci, monsieur le président.

J'ai une question à vous poser, ambassadeur Menzies. Vous avez été placé, je pense, tout au long de votre carrière, dans une position extraordinaire pour évaluer la volonté politique de provoquer des événements, que ce soit de guerre ou de paix, et c'est un peu ce qui me tracasse. Par expérience, je sais que dans un domaine comme le désarmement, la volonté politique d'aller de l'avant est extrêmement importante. Et selon mon appréciation personnelle, vous me corrigerez si j'ai tort si ce n'était du fait des pressions populaires très fortes d'une bonne partie de la population américaine ou du Bloc de l'Ouest qui désire un désarmement, probablement que le gouvernement américain serait plus ou moins intéressé à en discuter. Par contre, on sait qu'il y a une volonté politique du côté de l'Ouest qui a été établie, et ce de la volonté même de nos populations, d'en venir à un désarmement et de consacrer plus d'argent sur autre chose que les armes.

Du côté du Bloc de l'Est, mon impression personnelle est que nos amis soviétiques, qui sont en fait la clé du Bloc de l'Est, sont beaucoup plus autour de la table par politesse, c'est-à-dire

[Traduction]

M. Wenman: Est-ce qu'elle l'emporte aussi en agressivité?

Ambassadeur Menzies: Oh, oui.

Le président: Merci, monsieur Wenman, ... pour le moment, bien entendu.

M. Gimaiel, M. Sargeant, M. Crouse.

M. Robinson (Burnaby): Monsieur le président, j'aimerais savoir si l'ambassadeur Menzies va répondre brièvement à mon autre question.

Ambassadeur Menzies: M. Robinson a soulevé la question de la vente du réacteur CANDU à la Corée du sud et à l'Argentine.

Pour le gouvernement du Canada la vente des réacteurs CANDU ne constitue pas une vente d'équipement militaire. Cela n'entre pas dans cette classe, mais plutôt dans la classe d'équipement dont l'exportation est contrôlée, par le biais d'une négociation d'entente très prudente, c'est-à-dire l'adhésion au règlement de l'Agence internationale de l'énergie atomique et en plus des statistiques de règlement dans une entente bilatérale. Cette question ne s'est pas posée au second tour de négociations avec l'Argentine. Nous l'avons rencontrée toutefois avec le gouvernement de la République de Corée.

Qu'est-ce qu'il faut faire? C'est une question de jugement. Il faut se rappeler que la République de la Corée, pour fins de défense, est liée étroitement aux États-Unis, et au Japon, et quant à son adhésion aux mesures de protection de l'AIEA et au traité de non prolifération, un certain nombre de sanctions encourage le respect des ententes.

Le président: Merci.

Monsieur Gimaiel.

Mr. Gimaiel: Thank you, Mr. Chairman.

I have only one question, Ambassador Menzies. My concern is trying to evaluate the political will to cause certain events to happen, be they war or peace and in view of your career, you are in an extraordinary position to be able to evaluate this. From experience I know that in an area such as disarmament, the political will to make progress is extremely important and in my personal view, correct me if I am wrong, if there were not such strong pressures from a good part of the American population, or the western bloc for disarmament, the American government would be more or less interested in negotiating. However, it is well known that there is such a political will in the western world, to negotiate disarmament in order to use more financial resources in other areas.

With respect to the eastern block, my impression is that our Soviet friends, the dominant factor in the eastern block, are really paying lip service to disarmament in order to soothe the western block.

[Text]

pour démontrer au Bloc de l'Ouest qu'ils ont une volonté d'effectuer le désarmement.

Ma question est la suivante: avez-vous été capable, au cours des années, de détecter qu'il existe vraiment dans la population soviétique une volonté populaire de désarmement? Parce que c'est là ma principale préoccupation. Si ces gens-là ne sont vraiment pas poussés par leur population au désarmement, que faisons-nous autour de la même table?

Ambassador Menzies: May I reply in English?

The Chairman: Of course, of course; do as I do.

Ambassador Menzies: I think we must assume that the population of the Soviet Union, both the older generation who experienced the destruction of World War II and the invasion by German forces and the younger ones who have had this passed on to them by their parents, are strongly opposed to war and apprehensive about it. There is, however, a question of the degree to which public opinion in the Soviet Union drives the Government of the Soviet Union directly and recognizably in the short run, and because people have been organized for a long time by a strongly centralized government with a very large military factor in it, I think the Russians accept the positions of their people, of their government, with a certain amount of fatalism. One must add to that the fact that Russians are patriotic and, if they are called upon to make sacrifices in order to maintain what their leaders tell them is national security, I think they would probably tighten their belts with less grumbling than in the Western societies.

• 1730

I think it is also true that there are groups in the Soviet Union and in other countries of eastern Europe who have had some knowledge of the terrible effects of nuclear weapons, and I think that the people generally would register, as well as doctors and scientists and those who come out of international conferences, that the Soviet Union does not want to enter into a nuclear war at all. I think there are many people educated in those countries who recognize the enormous destruction that would occur in the event of a great nuclear exchange. Doctors and scientists who have come out of international conferences, I think, have shared these sentiments with their opposites in Western and non-aligned countries, and I believe that contacts of that kind are some of the best we can hope for in terms of mutual influencing of each other's societies. It is not that easy for Westerners to influence the societies of totalitarian countries, or for those societies to achieve direct and immediate influence with their governments. This is only done over a long period of time.

M. Gimaiel: Un petit dernier mot, monsieur le président. Ce qui m'inquiète, monsieur l'ambassadeur, c'est qu'on continue, en Union soviétique, lors de célébrations, à faire parader les Forces Armées comme si c'était la seule gloire nationale que possédait ce pays, la seule vision qui puisse satisfaire la population et démontrer la force qu'elle peut avoir en tant que groupe. Ce qu'on cache ici de façon fantastique, on le montre le plus souvent possible dans ces pays et c'est ce qui m'inquiète lorsqu'on leur parle de désarmement.

[Translation]

My question is as follows: over the years, have you detected that the Soviet population really does favour disarmament? That is my main concern. If the Soviet government is not pressured by its population to disarm, what is the use of negotiating?

L'ambassadeur Menzies: Puis-je répondre en anglais?

Le président: Bien sûr, faites comme moi.

L'ambassadeur Menzies: Il faut supposer que la population de l'Union soviétique, aussi bien cette génération plus vieille, victime de la destruction de la Seconde grande guerre et de l'invasion des forces allemandes, que les plus jeunes qui ont entendu le récit de leurs histoires de la part de leurs parents, s'opposent fortement et craignent la guerre. Toutefois, il faut tenir compte de la mesure selon laquelle l'opinion publique en Union Soviétique influence le gouvernement directement à court terme, et il faut se rappeler que ce peuple est dirigé depuis très longtemps par un gouvernement centralisé très puissant, qui compte des armées importantes, et que le peuple russe accepte la position de son gouvernement avec un certain fatalisme. Aussi faut-il se rappeler que le Russe est patriote et que si son gouvernement lui demande au nom de la sécurité nationale de faire certains sacrifices, le peuple russe se serra la ceinture en se plaignant beaucoup moins que les sociétés de l'Ouest.

Il est vrai aussi que certains groupes de l'Union Soviétique et d'autres pays de l'Europe de l'Est ont connu les effets terribles des armes nucléaires, et que le peuple en général, aussi bien que les médecins et scientifiques et tous les autres fonctionnaires qui participent à des conférences internationales, vous diront que l'Union Soviétique ne veut pas de guerre nucléaire. Beaucoup de gens dans ces pays reconnaissent la destruction énorme que peut causer une guerre nucléaire. Ces médecins et scientifiques qui ont assisté à des conférences internationales ont déjà fait connaître leurs sentiments à cet égard à leurs homologues de l'Ouest et des pays non-alignés. Et à mon sens, ce genre de contact est notre meilleure façon peut-être d'influencer mutuellement nos sociétés. Il n'est pas très facile pour les peuples de l'Ouest d'influencer les sociétés des pays totalitaires, ou pour ces sociétés d'influencer directement et à court terme leur gouvernement. Cela demande beaucoup de temps.

Mr. Gimaiel: One last word, Mr. Chairman. What worries me, Ambassador Menzies, is that the Soviet Union continues, on special occasions, to parade its armed forces as if it were its only glory appearing, the only vision that might satisfy the population and show its strength as a group. What we try to hide so carefully here, is demonstrated as often as possible in those countries, and that is what worries me when it comes to talking of disarmament with them.

[Texte]

Le président: Merci. M. Sargeant, M. Crouse.

Mr. Robinson (Burnaby): Could I have a supplementary on the question of the attitude of the Soviet Union?

I spent some time last summer in the Soviet Union and I certainly concur with the assessment of Ambassador Menzies with respect to the attitude of the people of the Soviet Union, particularly young people that I spoke with in such places as Leningrad which experienced the devastation of war. One of the areas they were most concerned about—and this, as I say, is the people that I spoke with—was the spectre of the neutron bomb. This was raised time and time again with me. What position have you, Ambassador, taken on the deployment of the neutron bomb?

Ambassador Menzies: Fortunately, I have not had to take a position on the deployment of the neutron bomb because there has been no decision taken to deploy the neutron bomb. There has been a decision taken by the Government of the United States to assemble the neutron bomb but not to deploy it.

Mr. Robinson (Burnaby): What is your view on the neutron bomb?

• 1735

Ambassador Menzies: I think its deployment at this time would be a further destabilizing act.

The Chairman: That is clear.

Mr. Robinson (Burnaby): Thank you.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman. I would like to ask a couple of I think fairly brief questions about Canada's—

The Chairman: A brief question. I thought there was a mix-up between Mr. Crouse and you.

Mr. Sargeant: Pardon me?

The Chairman: I thought Mr. Crouse took the floor.

Mr. Crouse: I have not taken it, but you had given it to me, and then Mr. Sargeant . . .

The Chairman: Maybe I saw . . . well, you will have the floor, both of you. So which one is it?

Mr. Crouse: You are the chairman. I cannot really decide.

The Chairman: Mr. Crouse. I had given the floor. I was mixed up; I am sorry, Mr. Sargeant.

Mr. Sargeant: When you introduced Mr. Wenman, you said I would follow him; then when you introduced Mr. Gimaiel, you said I would follow him.

The Chairman: To be honest, Mr. Gimaiel had not indicated. I usually try to alternate the parties, so maybe I got mixed by the supplementary question.

[Traduction]

The Chairman: Thank you. Mr. Sargent, Mr. Crouse.

M. Robinson (Burnaby): Puis-je poser une question supplémentaire sur l'attitude de l'Union Soviétique face au désarmement?

J'ai passé quelques temps l'été dernier en Union Soviétique, et je suis tout à fait d'accord avec l'évaluation de l'ambassadeur Menzies quant à l'attitude du peuple en Union Soviétique, surtout les jeunes avec qui j'ai parlé dans des endroits comme Leningrad, qui a été victime de la dévastation de la guerre. Ce qui semble les inquiéter le plus était le spectre de la bombe à neutrons. On m'en a parlé à maintes reprises. Quelle serait votre position, monsieur l'ambassadeur, au sujet du déploiement de la bombe à neutrons?

L'ambassadeur Menzies: Heureusement, je n'ai pas eu à prendre position sur le déploiement de la bombe à neutrons, car aucune décision n'a été prise de la déployer. Le gouvernement américain a décidé de fabriquer la bombe à neutrons, mais n'a pas encore décidé de la déployer.

M. Robinson (Burnaby): Qu'est-ce que vous en pensez vous de la bombe à neutrons?

M. Menzies: Je crois que son déploiement actuel constituerait une autre forme de déstabilisation.

Le président: Cela ne fait aucun doute.

M. Robinson (Burnaby): Merci.

M. Sargeant: Merci, monsieur le président. J'aimerais poser quelques questions relativement brèves au sujet du rôle du Canada.

Le président: Une brève question. Je croyais qu'il y avait eu confusion entre M. Crouse et vous.

M. Sargeant: Pardon?

Le président: Je croyais que c'était M. Crouse qui avait pris la parole.

M. Crouse: Non je ne l'ai pas fait, bien que vous me l'ayez accordée, car M. Sargeant a alors . . .

Le président: Peut-être ai-je vu . . . eh bien, la parole est aux deux, par conséquent lequel interviendra le premier?

M. Crouse: C'est vous le président, ce n'est pas à moi de prendre une telle décision.

Le président: Monsieur Crouse. Je lui avais déjà accordé la parole. Je me suis trompé, je m'en excuse, monsieur Sargeant.

M. Sargeant: Lorsque vous avez donné le nom de M. Wenman, vous avez dit que c'est moi qui interviendrais après lui, puis lorsque vous avez mentionné M. Gimaiel, vous avez encore dit que ce serait moi qui prendrait la parole après le dernier.

Le président: Honnêtement, M. Gimaiel n'avait pas demandé d'être inscrit. Toutefois, j'essaie d'alterner entre les

[Text]

Mr. Wenman: And now we have lost time for everybody. I will not quarrel.

Mr. Sargeant: I have to leave. I was supposed to leave at 5.30.

The Chairman: Then, as a courtesy gesture, if you have to leave Mr. Crouse will certainly let you go ahead with your questions.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Crouse.

The Chairman: Thank you, Mr. Crouse.

Mr. Sargeant: I want to ask a couple of questions about Canada's position in this whole disarmament question. Ambassador Menzies spoke of the Prime Minister's speech at UNSSOD I in 1978 and his strategy of suffocation, which was again repeated in the April, 1980 throne speech. Yet, on the one side we have our Prime Minister speaking of removing this terrible threat from the face of the earth; on the other side, we have a government that is part and parcel of the December, 1979 decision to put new and more nuclear weapons into Europe. We still have nuclear weapons in Canada. You stated in your introductory comments that we are not a nuclear state but we do have nuclear weapons stockpiled in Canada for use by Canadian forces in the event of a war. Then last Friday in Los Angeles the Secretary of State spoke of the need to convince populations of the need to build up nuclear arms as a deterrent. So question one is: Are we being consistent in our positions?

Question two is: Is Canada as a nation going to take any new initiatives at UNSSOD II? Are we going to come up with anything new? We have spoken of this strategy of suffocation for four years now; but, really, to my view, we have not done all that much. Are we going to come up with something new—some kind of perhaps innovative, radical approach to the question of disarmament?.

Ambassador Menzies: Thank you, Mr. Sargeant. Mr. Chairman, it is my view that it was pretty clearly stated by the Prime Minister, and I tried to underline this, that the four elements of the strategy of suffocation involved the negotiation of agreements. He referred even to verifiable agreements between the nuclear weapons states—I think his primary reference was to between the United States and the Soviet Union, although this was not spelled out—but, in the final analysis, there is nothing that Canada can do to compel or to otherwise insist upon a comprehensive test ban or the cessation of production of fissionable material for weapons purposes.

[Translation]

partis, par conséquent, la question supplémentaire a peut-être entraîné un peu de confusion chez moi.

M. Wenman: Avec le résultat que nous avons perdu du temps pour tout le monde. Je ne vais pas me lancer dans une polémique là-dessus.

M. Sargeant: Pour ma part, je dois vous quitter plus tôt, à 17h30.

Le président: Par conséquent, si vous devez partir, M. Crouse vous fera certainement la courtoisie de vous laisser poser vos questions tout de suite.

M. Sargeant: Merci, monsieur Crouse.

Le président: Merci, monsieur Crouse.

M. Sargeant: J'aimerais poser quelques questions au sujet de la position adoptée par le Canada à l'égard de toute cette question du désarmement. L'ambassadeur Menzies a mentionné le discours prononcé par le premier ministre lors de la première session spéciale des Nations Unies sur le désarmement, tenue en 1978, ainsi que de sa stratégie de l'étouffement, qui a d'ailleurs été mentionnée de nouveau dans le Discours du Trône d'avril 1980. Mais d'une part notre premier ministre parle d'éliminer cette terrible menace de la terre, et d'autre part, notre gouvernement a participé à la décision prise en décembre 1979 d'installer davantage d'armes nouvelles en Europe. De plus, le Canada est encore doté d'armes nucléaires. Vous avez bien affirmé dans votre préambule que nous ne sommes pas un pays nucléaire, mais des armes nucléaires sont entreposées dans notre pays pour l'usage des Forces canadiennes dans l'éventualité d'une guerre. Enfin, vendredi dernier, à Los Angeles, le Secrétaire d'État aux Affaires Extérieures a dit qu'il faut convaincre les populations de la nécessité d'augmenter le nombre d'armes nucléaires comme mesure de dissuasion. Ma première question est donc la suivante: avons-nous une position cohérente?

En deuxième lieu, j'aimerais savoir si le Canada va prendre de nouvelles initiatives lors de la deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement. Allons-nous proposer quelque chose de nouveau? Cela fait déjà quatre ans que nous parlons de la stratégie de l'étouffement, mais à mon avis, nous n'avons pas fait grand chose. Allons-nous présenter quelque chose de nouveau, une approche peut-être innovatrice et radicale au sujet du désarmement?

M. Menzies: Merci, monsieur Sargeant. Monsieur le président, à mon avis, le premier ministre s'est exprimé assez clairement et je me suis efforcé de souligner ses propos. Il a affirmé que les quatre éléments de la stratégie de l'étouffement sont liés à la négociation d'ententes. Il a même parlé d'ententes concrètes entre les États dotés d'armes nucléaires, je crois qu'il songait surtout aux États-Unis et à l'Union Soviétique, même s'il ne l'a pas précisé de façon explicite. Quoi qu'il en soit, en dernière analyse, il n'y a rien que le Canada puisse faire pour forcer des pays à signer une entente comme quoi ils cesseront d'effectuer des tests ou de produire des matériaux fissiles pouvant servir à la fabrication d'armes.

[Texte]

We do not produce fissionable material for weapons purposes in Canada. When we export uranium to the United States we have a provision in our bilateral agreement with the United States that no uranium exported from Canada will be used for weapons purposes, and the United States has up to now kept the civilian and military cycles separate.

• 1740

So I think the strategy of suffocation should be seen as measures that we have recommended to the nuclear-weapons states primarily as ways of stopping the introduction of new destabilizing strategic systems into their armouries. That is somewhat separate from the question of the storage of nuclear weapons in Canada; it is a separate matter. It is a perfectly valid point but it is not related to the strategy of suffocation.

Mr. Sargeant: Why not?

Ambassador Menzies: Because the strategy of suffocation is to stop the nuclear arms race in the laboratory. That was the object of the exercise. I am saying that the other point is a perfectly valid one but it should not, in my view, be confused with the strategy of suffocation. One is a means of trying to get away from this problem of the production and deployment of new systems. The question of whether or not Canada is part of a nuclear-armed alliance, or has nuclear weapons in Canada or nuclear weapons passing through Canada, is a separate issue. The government itself has maintained the position that until the world becomes a safer place to live in it is going to remain part of a nuclear-armed alliance, NATO and NORAD; that is a decision taken by the government of which I am a servant.

Mr. Sargeant: Just to follow on a little bit on the question of nuclear weapons on Canadian soil, do you, as the Ambassador for Disarmament, think we should have nuclear weapons in Canada? You stated in your introductory comments that Canada is not a nuclear state.

Ambassador Menzies: No, I said Canada is not a nuclear-weapons state, and that is an accurate statement. There are only, in terms of the art, five nuclear-weapons states in the world: the United States, the Soviet Union, Britain, France and China. Canada deliberately decided, back in 1945, although it had the capability to produce nuclear weapons, that it itself would not produce nuclear weapons; therefore, it cannot be described as a nuclear-weapons state.

Mr. Sargeant: We are playing with words. We do not build them but we have them.

Ambassador Menzies: Yes, we have the weapons here, but it is part of the terminology, shall I say, of disarmament, or of armaments, to define nuclear-weapons states as those countries which have the capability to produce nuclear weapons and have produced or are producing them, and which hold them as part of their own armoury of weapons.

[Traduction]

Quant à nous au Canada, nous ne produisons pas de matériaux fissiles servant à la fabrication d'armes. Lorsque nous exportons de l'uranium aux États-Unis, une disposition de l'entente bilatérale avec ce pays stipule qu'aucun uranium exporté du Canada ne servira à la fabrication d'armes. À ce sujet, jusqu'à maintenant, aux États-Unis, les usages civils et militaires de ce métal sont nettement séparés.

Alors je pense que la stratégie de l'étouffement devrait être vue comme une série de mesures que nous avons recommandées aux pays disposant d'armes nucléaires dans le but principalement d'empêcher l'introduction dans leurs arsenaux de nouveaux systèmes stratégiques de destruction. Cela diffère en quelque sorte de la question de l'entreposage des armes nucléaires au Canada; c'est en effet une question distincte. C'est un point très utile, mais qui n'a pas de rapport avec la stratégie de l'étouffement.

M. Sargeant: Pourquoi pas?

M. Menzies: Parce que la stratégie de l'étouffement a pour objet de freiner la course aux armements en laboratoire. C'était là le but de cet exercice. Je dis que l'autre question que vous avez soulevée n'est pas moins importante, mais elle ne devrait pas à mon sens être confondue avec la stratégie de l'étouffement. La question de savoir si le Canada fait partie d'une alliance nucléaire, ou s'il existe au Canada des armes nucléaires ou si de pareilles armes traversent le pays est différente. Le gouvernement continuera à faire partie d'une alliance de pays dotés d'armements nucléaires, soit l'OTAN et le NORAD jusqu'à ce que le monde devienne un endroit moins dangereux à habiter; c'est là une décision qu'a prise le gouvernement que je représente.

M. Sargeant: J'aimerais juste poursuivre un peu sur la question des armes nucléaires en territoire canadien, pensez-vous en tant qu'ambassadeur luttant pour le désarmement qu'il devrait y avoir des armes nucléaires au Canada? Vous avez déclaré dans vos commentaires préliminaires que le Canada n'était pas un pays nucléaire.

M. Menzies: Non, j'ai dit que le Canada n'était pas un pays à armes nucléaires, et c'est une déclaration exacte. Pour les spécialistes du domaine, il y a seulement cinq États à armes nucléaires dans le monde: les États-Unis, l'Union Soviétique, la Grande-Bretagne, la France et la Chine. Le Canada a décidé de plein gré, en 1945, bien qu'il eût la capacité de produire des armes nucléaires, qu'il n'en produirait pas; en conséquence, il ne peut être décrit comme un pays à armes nucléaires.

M. Sargeant: Nous jouons sur les mots. Nous ne les fabriquons pas, mais nous en avons.

M. Menzies: Oui, nous avons des armes ici, mais cela fait partie de la terminologie si vous voulez du désarmement ou de la course aux armements que de définir les pays à armes nucléaires comme étant ceux qui ont la capacité d'en produire, qui en ont fabriqué ou qui en fabriquent, et qui les conservent dans leur arsenal.

[Text]

Mr. Sargeant: My second question was: Do we have any new initiatives to bring forward at UNSSOD II?

Ambassador Menzies: That is part of what this consultation is about: to ascertain what the views of Canadians are. I am hopeful this committee will be helpful in this regard. I did indicate, on page 19, that in the preliminary reply we gave to the Secretary General of the United Nations last April, we said we hoped the highest priority would be given to promoting continuation of the SALT, the CTB, the chemical weapons agreement, improving the non-proliferation treaty, and concrete measures to limit and reduce conventional forces.

• 1745

Certainly we have been giving a good deal of thought to possible initiatives that might be taken at UNSSOD, but I think it would be a little improper to spell out what my views are about possible initiatives in any specific terms until the government has decided on the policies, and I think the government would like to have the views of the Canadian public and representatives of this committee. I think that is one of the reasons for hurrying in getting on with the preparation of your report.

Mr. Sargeant: Thank you, Ambassador.

The Chairman: Mr. Crouse.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman.

I cannot help but note the thorough manner in which our witness, His Excellency the Ambassador, has answered the questions that have been put to him today. Those who have missed this committee have missed an opportunity to learn considerable about our armaments as well as disarmament.

From my reading—and I would like to get into another little sphere of this problem—the communist bloc, once the tightly disciplined instrument of Soviet power, has apparently been shaken by the Sino-Soviet rift. Increasingly severe internal problems afflict the Soviet-controlled state and within and without the communist bloc chronic economic failure, I believe, has eroded the appeal to Third World countries, if you will, of Marxist-Leninist theories.

So I would like to ask His Excellency, do you believe some of the rifts within the communist bloc are serious enough to weaken their thrust, even for a period, and if you would like to hazard a guess, toward world domination? That is obviously the thrust of the Soviets: to dominate the world. And would you comment on the pros and cons of this development as it affects the west?

Ambassador Menzies: I think you have identified factors which do impose restraints on any expansionist thought that may be harboured by some planners in the Soviet Union. Certainly the very large manpower in China is an inhibition.

[Translation]

M. Sargeant: Ma deuxième question est la suivante: est-ce que nous avons de nouvelles initiatives à proposer pour la conférence UNSSOD II?

M. Menzies: Cela fait partie de tout ce processus de consultation que veulent les Canadiens? J'espère que le Comité va être utile à cet égard. J'ai indiqué, à la page 19, que dans la réponse préliminaire que nous avons donnée au secrétaire général des Nations unies en avril dernier nous avons dit espérer que l'on accorde la plus haute priorité à la poursuite des réunions du SALT, à l'interdiction complète des essais nucléaires, à l'entente concernant les armes chimiques, à l'amélioration du traité de non-prolifération des armes, et à des mesures concrètes visant à limiter et à réduire les forces conventionnelles.

Nous avons évidemment pensé beaucoup aux initiatives possibles qui pourraient être prises à la UNSSOD, mais je pense qu'il serait inopportun d'exposer mes idées là-dessus en termes précis avant que le gouvernement n'ait décidé des politiques, et je pense que le gouvernement aimerait obtenir les vues de la population canadienne et des représentants du Comité avant de prendre des décisions. Je pense que c'est là l'une des raisons qui devraient vous inciter à procéder à la rédaction de votre rapport.

M. Sargeant: Merci, monsieur.

Le président: Monsieur Crouse.

M. Crouse: Merci, monsieur le président.

Je ne peux m'empêcher de faire remarquer la façon dont notre témoin son Excellence l'ambassadeur a si bien répondu aux questions qui lui ont été posées aujourd'hui. Ceux qui n'ont pas assisté à cette séance du comité ont manqué une bonne occasion d'en apprendre énormément au sujet de nos armes et du désarmement.

A partir de ma lecture, et j'aimerais peut-être aborder un autre élément de ce problème, il me semble que le bloc communiste, qui était jadis l'instrument très discipliné de la puissance soviétique a été ébranlé par le conflit Sino-Soviétique. Avec les problèmes internes de plus en plus graves qui pèsent sur les États contrôlés par les Soviétiques et avec aussi l'échec économique chronique des pays du bloc communiste et de l'extérieur, je pense que les théories marxistes-léninistes ont perdu un peu de leur attrait, si vous voulez, pour les pays du Tiers Monde.

Alors je voudrais vous demander, monsieur l'ambassadeur, si vous croyez que les failles à l'intérieur du bloc communiste sont suffisamment graves pour affaiblir, ne serait-ce que pour un certain temps, ce mouvement vers la domination mondiale? Car c'est évidemment l'objectif des Soviétiques que de dominer le monde. Voudriez-vous nous donner le pour et le contre de cette évolution par rapport à l'Occident?

Ambassadeur Menzies: Je pense que vous avez touché là à des facteurs qui obligent à imposer des restrictions sur toute pensée expansionniste que certains planificateurs de l'Union Soviétique peuvent avoir. Il est certainement vrai que le très

[Texte]

Certainly the number of countries other than the NATO countries which are opposed to further expansion of the area of Soviet domination is considerable; countries like Japan, Egypt, and so on.

I think it is also true that the Soviet Union and other countries of the Eastern bloc are having economic difficulties. We are having some economic difficulties in the West as well. I think when you have the imposition of martial law in a country like Poland, it certainly raises questions about whether the Polish armed forces would have any spares to use in any military activity elsewhere. I think it is perhaps important to judge that the thrust of Soviet opportunism is often outside of the NATO area which, as I mentioned, has been kept at peace for 35 years by deterrence, and where the Soviet Union will see the attraction of further influence is hard to say. But I think we must also recognize that the Soviet Union has very strong armed forces which in themselves are to be used, certainly on the short run. They are very powerful and, to some degree, immune from the immediate influences of this weakened economic power that you refer to.

• 1750

Mr. Crouse: Having travelled a bit, Mr. Ambassador, I could not help but notice that regional conflicts threaten the peace and security of many of what we call the Third World countries.

Ambassador Menzies: Yes.

Mr. Crouse: Now their prospects for peaceful progress have really been overshadowed not only by these regional conflicts but also by the emergence of the Soviet Union as a global, military power. Now, unfortunately, this new Soviet military capability has not, in my view, been offset by Western strength. The U.S. has gradually lost, in some cases through neglect and in some cases through error, many of the military advantages that once provided a margin of safety for us in areas that we term the West.

Now this raises a number of questions. First, can the West and developing countries find common interest and can the Atlantic community and industrial democracies work together and in friendship, despite adverse strategic changes? How can we be confident, for example, that the security arrangements deterring the Soviet Union are effective? You referred to it a moment ago when you stated about Afghanistan in response to one of the questions. We cannot now deter the Soviets from aggression, for example, in Afghanistan and if we are disarmed, how can we, as Canadians, deter the Soviets from aggression, say, right here in Canada? They are our northern neighbours.

[Traduction]

vaste bassin de main-d'oeuvre en Chine constitue un obstacle. Le nombre de pays autres que les membres de l'OTAN qui s'opposent à une expansion plus poussée du territoire soviétique est considérable, il y a le Japon, l'Égypte, et ainsi de suite.

Je pense qu'il est vrai aussi que l'Union Soviétique et d'autres pays du bloc de l'Est sont en butte à des difficultés économiques. Même dans l'Ouest nous avons certaines difficultés économiques. Je pense que quand on songe à l'imposition de la loi martiale dans un pays comme la Pologne, on est certainement en droit de se demander si les forces armées polonaises pourraient libérer des effectifs pour d'autres activités militaires ailleurs. Je pense qu'il est important de comprendre que la portée de l'opportunisme soviétique se situe à l'extérieur de la zone de l'OTAN qui, comme je l'ai mentionné, a maintenu la paix depuis 35 ans grâce à des mesures de dissuasion. Il est difficile de deviner quelle sera la prochaine région où l'Union soviétique sera tentée d'exercer son influence. Mais je pense que nous devons également reconnaître le fait que l'Union soviétique dispose de forces armées très fortes auxquelles elle peut avoir recours après un court préavis. Ses pouvoirs sont énormes et dans une certaine mesure, à l'abri des répercussions directes de cette économie affaiblie dont vous avez parlé plus tôt.

M. Crouse: Mes quelques voyages, monsieur l'ambassadeur, m'ont fait remarquer que des conflits d'ordre régional menacent la paix et la sécurité de bien des pays que nous appelons pays du Tiers monde.

Ambassadeur Menzies: Oui.

M. Crouse: Et leurs perspectives de paix ont été considérablement assombries non seulement par suite de ces conflits régionaux, mais aussi par l'établissement de l'Union soviétique en tant que puissance militaire mondiale. Malheureusement, le monde occidental, à mon avis, n'a pas réussi à égaler ces nouvelles capacités militaires soviétiques. Les États-Unis ont progressivement perdu beaucoup des avantages militaires qui nous fournissaient une marge de sécurité dans les régions que nous appelons l'Ouest. Ces pertes sont, dans certains cas, attribuables à la négligence, mais dans d'autres cas, à des erreurs de stratégie.

Cela soulève beaucoup de questions. D'abord, l'Ouest et les pays en voie de développement ont-ils des intérêts en commun et les pays de l'Atlantique et les démocraties industrielles peuvent-elles collaborer étroitement en dépit de changements stratégiques défavorables? Comment pouvons-nous être certains, par exemple, que les dispositions de sécurité conçues pour nous protéger contre l'Union soviétique sont suffisantes? Vous en avez parlé il y a un instant lorsque vous avez fait allusion à la situation de l'Afghanistan en réponse à l'une de mes questions. Nous ne pouvons à l'heure actuelle empêcher une invasion soviétique comme cela s'est produit, par exemple en Afghanistan, mais si nous ne sommes pas armés, comment pouvons-nous, Canadiens, empêcher une invasion soviétique ici même au Canada? Ce sont nos voisins du Nord.

[Text]

These are some of my worries. When you answer them, I have one other question and then I will pass.

Ambassador Menzies: Well, in the first instance, I think we must recognize that NATO has a finite area of military responsibility and any activities such as the protection of oil lines around Africa or into the Middle East are matters for individual NATO countries and/or others to take up with the NATO alliance which, as such, is only responsible for the defence of the NATO area and does not extend beyond that. Individual countries, a number of them, have tried to act in concert in various arrangements for strengthening the positions of pro-Western states in the Indian Ocean or in other areas.

Your final reference was, if I understood it correctly, if we disarm, how can we protect ourselves? I do not think there is any suggestion that Canada or any other country should disarm on a unilateral basis. I think there can only be disarmament with a sense of undiminished security on the part of two or more potential opponents. But there is no reason why you cannot come to a reasonable understanding by which you reduce the amount of arms, of men, of expenditure, down in a parallel way.

• 1755

Certainly there is a problem for the West—and I think it applies in western Europe, it applies in most of the advanced countries—that over the last 20 years we have introduced quite advanced social welfare programs to take care of the disadvantaged people in our communities, to underwrite education and environmental improvement and many other things. The cost of those programs, in a sense, limits the amount of money that those governments, without going into greater debt or raising taxes even more in an unpopular way, can spend on armaments. I would think the same type of consideration would perhaps apply to a lesser degree in the eastern countries. They do not want to get into a spending race—or I would hope they would not want to get into a spending race—with the United States and other Western countries on armaments, because generally speaking our economies are stronger than those of the Eastern countries, in total. Therefore I think there is a basis for reasonable negotiation with them toward balanced agreements that would lower these amounts of armaments and men under arms and the expenditure on them.

Mr. Crouse: One last comment, then, Mr. Ambassador. I think, from what you have just said about Eastern countries—I presume you are referring to countries behind the Iron Curtain.

Ambassador Menzies: Yes.

Mr. Crouse: Yes. Well, I am sure you would agree that, from what we know of events in Poland, the people per se have very little to say about what the government in that country will do. If they say, we are going to build more ships and more armaments, they must go along; which I am afraid is one of the reasons why they are suffering such hardship today. There

[Translation]

Ce sont là certaines de mes inquiétudes. Lorsque vous y aurez répondu, j'aurai une autre question à poser et ce sera tout.

Ambassadeur Menzies: Eh bien, en réponse à votre première observation, je pense que nous devons reconnaître que la zone de responsabilité militaire de l'OTAN est limitée. Les activités comme la protection des pipelines en Afrique ou au Moyen-Orient sont des questions qu'il appartient aux pays membres individuellement ou de concert avec d'autres pays de soulever auprès de l'Alliance dont la responsabilité est limitée à la défense de la zone de l'OTAN. Certains pays membres ont essayé de collaborer dans le cadre de divers arrangements pour renforcer la position des pays favorables à l'Occident dans la région de l'océan Indien et dans d'autres parties du monde.

Votre dernière question, si je ne m'abuse, demandait comment nous pourrions nous protéger si nous procédions au désarmement? Je ne pense pas qu'il ait jamais été question que le Canada ou un autre pays procède au désarmement sur une base unilatérale. Je pense que le désarmement ne peut se faire sans que la sécurité soit menacée que si deux ou trois ennemis en puissance se mettent d'accord pour le faire. Mais rien n'empêche de se mettre d'accord sur un moyen terme raisonnable et de réduire de façon équivalente le nombre des armes, des effectifs et l'importance des dépenses.

Evidemment, l'ouest a un problème particulier, je pense surtout à l'Europe de l'Ouest et à la plupart des pays avancés, depuis 20 ans ils ont adopté des programmes de bien-être social extrêmement avancés pour faire face aux besoins des éléments désavantagés de leurs sociétés, pour garantir des normes d'éducation et de qualité de l'environnement, entre autres choses. Le coût de ces programmes limite d'une certaine façon les dépenses militaires de ces gouvernements s'ils ne veulent pas augmenter leurs dettes ou relever les impôts, ce qui les rendrait impopulaires. J'imagine que dans une moindre mesure, cela s'applique également aux pays de l'Est. Ils ne veulent pas se lancer dans une course aux dépenses militaires, c'est du moins ce que j'imagine, avec les États-Unis et les autres pays de l'Ouest parce qu'en règle générale, nos économies sont plus fortes que les leurs. On peut donc raisonnablement penser qu'il est possible de négocier des accords équilibrés pour la réduction de ces armements et de ces effectifs, bref, de l'ensemble des dépenses militaires.

Mr. Crouse: Monsieur l'ambassadeur, les pays de l'Est dont vous venez de parler, j'imagine que ce sont ceux qui sont derrière le rideau de fer.

Ambassadeur Menzies: Oui.

Mr. Crouse: Oui. D'après ce que nous connaissons de la situation en Pologne, la population n'a pas grand-chose à dire sur la façon dont le pays est gouverné. Si le gouvernement décide de construire de nouveaux bateaux, d'accélérer la fabrication des armes, la population est forcée d'accepter. Je crains d'ailleurs que ce ne soit à l'origine des problèmes qu'ils ont

[Texte]

has perhaps been too much concentration on armaments and not enough on people products—I will use that term—and this is one of the reasons they are in trouble.

As Ambassador for Disarmament, I feel, sir, you are aware that the partnership with western Europe and Japan, for example, has been shaken by quarrels over political and economic issues which have sometimes divided us when we most needed unity of purpose. In this age of high inflation and high unemployment and economic instability, can the United States and its allies, in your view, finance the adequate rebuilding of military strength? That is one question.

Finally, can we really afford to disarm? Can we really afford to disarm when we consider the threat that is posed by the Soviets to our freedoms, to the freedom of the individual, as we have noted in many countries, to the freedom of speech and the right to form a free government through free elections? It is posed by communist doctrines in Latvia, in Lithuania, in Estonia, the Balkan countries. We will be meeting with the Balkan country representatives right here on Parliament Hill on February 24, and they will tell us again, how can we get back our countries?

Can we disarm when we see those freedoms destroyed in those three countries, in Poland, in Hungary, in East Germany, in Czechoslovakia, Afghanistan, and over half the countries in Africa, to name but a few areas where freedom that we take for granted has almost totally disappeared?

That is my concern. Can we really afford to let down our guard, which has given us, as you, sir, stated just a moment ago, some form of détente or impasse for the last—what did you say—30 years? This is my worry: that by letting down our strength, by giving up our strength, that the very thing we may hope to achieve, mainly peace throughout the world, might be a will-o'-the-wisp and turn out to be a nightmare. Thank you, Mr. Chairman.

• 1800

Ambassador Menzies: I think that is more of a statement than a question.

Mr. Crouse: No, I wondered if you feel that we can afford to disarm in light of what we stand to lose.

Ambassador Menzies: I think that we can and should enter negotiations for balanced reductions and that is certainly what the policy of the government is now.

Mr. Crouse: Balanced.

Ambassador Menzies: That is why we... balanced reductions, that is what our people are negotiating for, and certainly it has been the policy of the governments of Canada since World War II, that Canada should try to have imaginative approaches and come up with ideas that will advance disarma-

[Traduction]

aujourd'hui. Peut-être en effet, a-t-on accordé trop d'importance aux armements et pas suffisamment aux produits destinés à la population—j'ai choisi ce terme à dessein—et c'est l'une des raisons de leurs difficultés.

En votre qualité d'ambassadeur chargé du désarmement, vous devez savoir que l'association entre l'Europe de l'Ouest et le Japon, par exemple, a été secouée par des querelles politiques et économiques justement à une époque où il est crucial de conserver des objectifs communs. En cette ère d'inflation, de chômage aigu et d'instabilité économique, les États-Unis et leurs alliés sont-ils en mesure de financer la reconstruction de la puissance militaire? Qu'en pensez-vous?

Enfin, pouvons-nous vraiment nous permettre le désarmement? Pouvons-nous vraiment nous permettre de nous désarmer, compte tenu de la menace dont on a pu constater la réalité dans plusieurs pays, contre nos libertés, liberté de parole, droit à un libre gouvernement librement élu? En Latvie, en Lituanie, en Estonie, dans les pays balkaniques, les doctrines communistes sont une menace tangible. Nous devons justement rencontrer des représentants des Balkans ici même sur la colline parlementaire le 24 février et une fois de plus, ils viendront nous répéter: que pouvons-nous faire pour récupérer nos pays?

Pouvons-nous vraiment désarmer quand nous voyons ces libertés détruites dans ces trois pays, en Pologne, en Hongrie, en Allemagne de l'est, en Tchécoslovaquie, en Afghanistan, et dans plus de la moitié des pays africains, pour ne nommer que quelques régions où les libertés qui nous semblent tellement fondamentales ont presque totalement disparu?

Voilà ce qui me fait peur. Pouvons-nous vraiment baisser cette garde qui jusqu'à présent, comme vous l'avez remarqué il y a un instant, nous a assuré une certaine forme de détente, à tout le moins une impasse qui dure depuis... 30 ans, avez-vous dit? Ce que je crains, c'est qu'en renonçant à ce qui fait notre force, nous n'accomplissions justement l'inverse de ce que nous voulons faire, ce que je crains c'est que cette paix mondiale que nous recherchons ne devienne une illusion et ne tourne au cauchemar. Merci, monsieur le président.

Ambassadeur Menzies: Vous ne m'avez pas vraiment posé de question.

M. Crouse: Non, je vous ai seulement demandé si à votre avis nous pouvions nous permettre de désarmer, compte tenu de l'enjeu.

Ambassadeur Menzies: Je pense que nous pouvons et que nous devons aborder des négociations sur la réduction équilibrée des armements, c'est d'ailleurs précisément la politique actuelle de notre gouvernement.

M. Crouse: Équilibrée.

Ambassadeur Menzies: C'est pourquoi... Une réduction équilibrée, c'est ce que nous cherchons à négocier, et cela a été la politique constante des gouvernements du Canada depuis la Deuxième guerre mondiale. Nous avons toujours pensé que le Canada devait chercher des solutions originales, des idées

[Text]

ment negotiations, but that those negotiations must have a basis of balance so that there will not be a feeling of insecurity in either country—either in the Soviet Union or in western Europe. That, of course, is one of the reasons why such stress is given to verification. You just do not enter into an agreement on pure faith without verifying that the provisions will be observed.

Mr. Crouse: Thank you.

The Chairman: I hate to abuse your kind patience and time, but I would like to recognize those who have given their names for today anyway; they said they would be brief. So, Mrs. Appolloni and Mr. Robinson—and maybe a last question.

Mr. Wenman: No, I will wait for the next witness.

The Chairman: It is very kind of you. Thank you. I will then recognize both Mrs. Appolloni and Mr. Robinson and then we will adjourn until tomorrow morning at 9.30 a.m.

Mrs. Appolloni: Thank you. I will try very hard not to keep you too much beyond the time.

I want to refer to each of your statements in this brief. The first is on page 1:

Over \$500 billion was spent on armaments last year alone . . .

And the second one is on page 10:

Money spent by non-OPEC developing countries on arms imports exceeds the economic development assistance they receive from all sources.

And so on.

I wonder, Mr. Ambassador, if the data on which you made the statements are readily available and if so, if we could have them perhaps appended to the minutes of this meeting. The idea is to try to focus our attention on the enormity of what we are discussing, to get the whole subject in perspective. When we are talking about \$500 billion being spent on armaments, has that been a trend over the last couple of years? Does the pattern show an increase, allowing, obviously, for inflation and pressures? Or is it just sort of a transient phenomenon that people are suddenly spending more money on armaments than they were, say, 10, 15 years ago. That would be one point.

Which country is spending more as a percentage of this total budget on armaments and, then, when we come to the exports specifically, which of those non-OPEC developing countries are receiving armaments imports which exceed the economic development—the percentage—and from where are they receiving them?

In other words, I think most Canadians feel a little awkward in this whole discussion because we are not known as a major arms exporter; therefore, to try to convince other countries

[Translation]

susceptibles de promouvoir le désarmement sans jamais perdre de vue la notion d'équilibre qui est indispensable si l'on veut éviter de provoquer un sentiment d'insécurité dans l'un ou l'autre pays, je veux dire en Union soviétique ou en Europe de l'Ouest. Évidemment, c'est l'une des raisons pour lesquelles nous insistons sur le contrôle. La bonne foi ne suffit pas et il importe de vérifier que les dispositions d'un accord sont observées.

M. Crouse: Merci.

Le président: Je crains d'abuser de votre temps et de votre patience, mais j'aimerais tout de même donner la parole à ceux qui en ont manifesté le désir; ils se sont engagés à être brefs. M^{me} Appolloni puis M. Robinson; peut-être éventuellement une dernière question.

M. Wenman: Non, j'attendrai le témoin suivant.

Le président: Vous êtes bien aimable. Merci. Dans ce cas, après les interventions de M^{me} Appolloni et de M. Robinson nous ajournerons jusqu'à demain matin 9h 30.

Mme Appolloni: Merci. Je vais essayer de ne pas trop vous retarder.

Je veux relever deux observations que vous avez faites dans ce mémoire. La première se trouve à la page 1:

l'année dernière seulement, plus de \$500 milliards ont été consacrés aux armements . . .

Et ensuite, à la page 10:

Les sommes consacrées à l'importation d'armes par les pays en développement n'appartenant pas à l'OPEP dépassent l'ensemble de l'aide au développement économique qu'ils reçoivent.

Etc.

Monsieur l'ambassadeur, je me demande si les données sur lesquelles vous vous êtes fondé pour affirmer cela sont disponibles, et dans ce cas, peut-être serait-il possible de les annexer au compte rendu de cette séance. En effet, nous voulons nous rendre compte de l'énormité du problème, nous faire une idée juste du contexte de cette situation. Ces \$500 milliards consacrés aux armements représentent-ils une nouvelle tendance depuis deux ans? Est-ce que cela constitue une augmentation, même en tenant compte de l'inflation et des autres circonstances économiques? S'agit-il au contraire d'un phénomène passager, est-ce que les pays dépensent vraiment plus d'argent qu'il n'y a dix, quinze ans? Voilà pour une chose.

Quel est le pays qui consacre la proportion la plus importante de son budget total aux armements? Dans le cas des exportations, quels sont ceux parmi les pays en voie de développement n'appartenant pas à l'OPEP qui importent des armements dont la valeur dépasse le total de l'aide au développement économique qu'ils reçoivent? Enfin, d'où leur vient cette aide au développement économique?

Autrement dit, c'est un sujet qui, chez la plupart des Canadiens, provoque un certain malaise, car nous ne sommes pas un pays exportateur d'armements. Nous nous trouvons

[Texte]

that they should cut down on their very considerable economic gains, if I may use the word, while we have nothing to lose from it, puts us in a peculiar situation. So I would like to know if we could have those data. I also understand, Mr. Ambassador, that it is rather difficult to get concise details as to armaments, particularly when it comes to the dollar figure. So if it would be possible, I would appreciate having these graphs or whatever.

• 1805

Ambassador Menzies: We will make an effort to get some documentation. It may be necessary to use sources such as the United Nations Disarmament Year Book or the International Institute of Strategic Studies or the Swedish Institute of Peace Research, SIPRI, which has a very high reputation. When you get global figures of this kind we usually have to go to these organizations which have produced cumulative totals, and a figure like \$500 billion is a rounded figure which I think we can support.

You know, a year or two ago, when I think Mr. Pearson testified in estimates of this committee, it was \$450 billion, but the graph has gone up very rapidly and partly because of purchases by OPEC countries starting, let us say, with Iran. Countries like Libya, Iraq, Iran and so on have purchased quite large quantities of armaments in recent years. But we will certainly be happy to try to get it. On the individual non-OPEC countries and the balance of aid and expenditure, again, we would have to have rounded figures, but we will do the best we can.

Mrs. Appolloni: I would be interested, and particularly over a period of time, Mr. Ambassador. For instance, if a developing country suddenly gets its independence, one can understand why it would perhaps want to protect its sovereignty a bit more. But over the period of time, and specifically when the doubt may come in particularly some Canadians minds why we are giving aid to that country if it is going to spend x number of dollars buying armaments from another, and so on . . . That was my question.

Ambassador Menzies: I think it is a very good question. We have to recognize that individual countries, those that have recently achieved independence and others, under the terms of the charter of the United Nations do have the right of individual and collective self-defence, and we have to be a little careful about how we look critically at them. But there is this question of whether our aid funds are in some instances being drained away by overexpenditure on armaments.

Mrs. Appolloni: Thank you.

The Chairman: Last but not least, Mr. Svend Robinson. Welcome to the committee.

[Traduction]

donc dans une situation un peu fausse quand nous essayons de convaincre d'autres pays de réduire considérablement leurs bénéfices, alors que de notre côté, nous n'avons absolument rien à perdre. Pourrait-on nous communiquer ces données? M. l'ambassadeur, je sais qu'il est également assez difficile d'obtenir des détails précis sur les armements, en particulier en termes de dollars. J'apprécierai d'autant plus que vous nous communiquiez ces graphiques, ces tableaux.

Ambassadeur Menzies: Je vais essayer de vous trouver des documents. Nous serons peut-être obligés de nous référer à la publication annuelle des Nations Unies sur le désarmement ou à celle de l'Institut internationale des études stratégiques ou bien encore de l'Institut suédois de recherches sur la paix, le SIPRI dont la réputation est très bonne. Pour obtenir des chiffres mondiaux de ce genre, nous sommes obligés de nous adresser à ces organisations qui préparent régulièrement des totaux; le chiffre de 500 milliards de dollars que l'on a cité, est un chiffre rond que nous pensons pouvoir accepter.

Vous savez, il y a un an ou deux M. Pearson est venu défendre le budget devant le Comité; il s'agissait à l'époque de 450 milliards mais depuis lors, la courbe a monté très rapidement en partie à cause des achats des pays de l'OPEP, en commençant par l'Iran. Des pays comme la Libye, l'Iraq, l'Iran, etc., ont acheté depuis quelques années des stocks d'armements considérables. Mais certainement, nous nous ferons un plaisir de vous communiquer ces données. Quant aux pays n'appartenant pas à l'OPEP, la proportion d'aide reçue et les dépenses militaires, là encore, les seuls chiffres que nous pourrions vous communiquer seront des chiffres ronds, mais nous ferons notre possible.

Mme Appolloni: Cela m'intéresse, en particulier s'il s'agit de chiffres relatifs à une longue période. Par exemple, M. l'ambassadeur, si un pays en voie de développement acquiert soudain son indépendance, on peut comprendre qu'il veuille protéger un peu plus efficacement sa souveraineté. Mais en étudiant les chiffres pendant une longue période, surtout si les Canadiens ont des raisons de remettre en question l'aide qu'ils accordent à ce pays, si l'on constate que ce pays-là pendant la même période achète des armements à un autre pays . . . vous voyez ce que je veux dire.

Ambassadeur Menzies: Je pense que c'est une excellente question. Evidemment, nous savons que les pays qui viennent d'acquérir leur indépendance, tout comme les autres, ont droit à l'autodéfense individuelle et collective aux termes de la charte des Nations Unies et nous devons commencer par réfléchir à leur situation avant de les critiquer. Mais de notre côté, nous avons le droit de savoir si les fonds que nous versions sous forme d'aide ne sont pas drainés par des dépenses militaires excessives.

Mme Appolloni: Merci.

Le président: C'est le dernier, mais non le moindre, monsieur Svend Robinson. Bienvenue au Comité.

[Text]

Mr. Robinson (Burnaby): Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank the committee for the indulgence of allowing me to ask a question.

The Chairman: Thank the Chair.

Mr. Robinson (Burnaby): Particularly the Chair who, as always, is doing an outstanding job in his position. I also commend the committee for undertaking this very important study. Certainly in my personal view this is undoubtedly the most important question on the political agenda today, the question of disarmament.

I say that, I suppose, as one of the younger members of Parliament, as the son of a mother who was very active in the Voice of Women and also, frankly, having been swayed somewhat by my recent visit to the Soviet Union during which, as I indicated earlier, many, many individuals, particularly younger people, pointed out to me that they did not want to have anything to do with the horrors of war. I visited the cemetery in Leningrad, with mass graves of 10,000 or 15,000 people buried at each of those mass graves. Certainly the madness of spending \$500 billion a year on weapons of destruction while basic needs go unfilled in many countries is something I believe we should be emphasizing, and I welcome your appointment as the first Ambassador for Disarmament.

• 1810

I have a three-pronged question. I will put it to you, and then if you could respond, I would appreciate it.

You are the first Ambassador of Disarmament. I wonder if you could indicate what you believe you are proudest of as ambassador, what your major accomplishments have been since your appointment. I know that is a difficult question because we are in difficult times, but what would you point to as having been your major accomplishments since your appointment?

Secondly, on the question of the suffocation strategy, I recognize that this deals with new weapons. Would you comment on the desirability of Canada's complicity in construction of Cruise missiles? As you are aware, Litton Industries is assisting in the production of guidance systems for the Cruise missile, a new weapon. Do you not see a certain contradiction between on the one hand proclaiming the strategy of suffocation and on the other hand being complicit in helping to produce parts for a new weapon, the Cruise missile?

Finally, I would like to come back to a point that was made earlier by my colleague, Ms Jewett, about peace research. What initiatives have you taken, sir, as ambassador, to promote peace research in Canada, to fight for increased funding for peace research chairs at various universities?

Those are my three questions, and as I say, I want to repeat how pleased I am that this committee is studying this important question of disarmament. I would also hope that Canada

[Translation]

M. Robinson (Burnaby): Merci, monsieur le président. Je tiens à remercier le Comité de m'avoir permis de poser une question.

Le président: Remerciez le président.

M. Robinson (Burnaby): Particulièrement le président qui, comme toujours, s'acquitte de ses fonctions de façon exemplaire. Je tiens également à féliciter le Comité qui s'est lancé dans cette étude particulièrement importante. A mon sens, c'est probablement la question la plus importante à l'ordre du jour politique, la question du désarmement.

Je suis l'un des plus jeunes députés au Parlement, je suis le fils d'une mère qui s'est beaucoup occupée de la voix des femmes et tout récemment, j'ai été passablement secoué par ce que j'ai vu en Union soviétique; comme je l'ai dit plus tôt, j'ai rencontré beaucoup de gens, en particulier des jeunes qui m'ont assuré qu'ils ne voulaient absolument avoir aucune part avec les horreurs de la guerre. J'ai visité le cimetière de Leningrad, et on peut y voir des tombes où sont enterrées 10,000 ou 15,000 personnes. Il faut insister sur la folie que représente la dépense annuelle de 500 milliards de dollars consacrés à des armes de destruction alors que dans bien des pays, il reste à satisfaire des besoins fondamentaux; je suis donc très heureux que vous ayez été nommé premier ambassadeur au désarmement.

Ma question comprend trois volets. Je vais vous la poser, et je serai très heureux d'entendre votre réponse.

Vous êtes le premier ambassadeur chargé des questions de désarmement. Pourriez-vous nous dire quelle est, selon vous, votre plus grande réalisation depuis votre nomination à ce poste. Je sais que c'est là une question difficile, parce que nous vivons des temps difficiles, mais je vous pose malgré tout cette question.

En second lieu, à propos de la stratégie de l'asphyxie, j'admets qu'elle concerne les nouveaux armements. Pensez-vous qu'il soit souhaitable que le Canada participe à la construction des missiles de croisière? Vous savez bien sûr que la société Litton Industries participe à la production de systèmes de guidage pour les missiles de croisière, cette arme nouvelle. N'existe-t-il pas selon vous une contradiction entre le fait de revendiquer d'une part une stratégie de l'asphyxie, alors que de l'autre on est en quelque sorte complice dans la production de pièces d'une nouvelle arme, les missiles de croisière?

En dernier lieu, j'aimerais revenir à une question qu'a déjà posée ma collègue, M^{me} Jewett, à propos de la recherche sur la paix. Monsieur, en tant qu'ambassadeur, quelles initiatives avez-vous prises pour promouvoir la recherche de la paix au Canada, pour augmenter les subventions pour les chaires de recherche dans ce domaine dans les diverses universités?

Voilà donc mes trois questions et, encore une fois, je tiens à dire combien je suis heureux de siéger à ce Comité qui étudie cette importante question du désarmement. Je souhaite aussi

[Texte]

will be taking a very high-profile position on this matter at the United Nations Second Session.

Ambassador Menzies: About my own accomplishments as Ambassador for Disarmament, I would say the one I take greatest satisfaction from is my own education in this job, to know what it is all about and to try in a humble way to do the job as best I can. I cannot point to any great treaties having been signed or any very important round. I think one of the things the government has done over this period—and certainly there was a lot of leadership in this by my predecessor, Geoff Pearson—the greater openness of our approach toward disarmament in consultation with and with the exchange of views with groups of interested citizens in a democratic country. Very often those interested groups of citizens are critical of the views of the government or the policies of the government, but I think greater openness in this field is a very important achievement of the last few years.

On the question of the strategy of suffocation and Canada's complicity in the production of Cruise missiles by the provision of guidance systems by Litton Industries, I can only repeat what I said before, that the strategy of suffocation and the four elements of it were not put forward as unilateral measures to be taken by individual countries, but envisaged the negotiation of agreements which would restrict flight testing of, in this case, delivery vehicles by the nuclear-weapons states. Now, that might be in the form of bilateral or multilateral agreements to which a number of countries would adhere. But it has not ever been suggested that this strategy should be applied by one party without being applied by another party.

• 1815

On the question of peace research, I think that at this stage all I can do is reiterate the answer that I gave to Dr. Jewett, which is that we try to think of all contingencies but, as you know, the system of appropriating funds in the Government and the Parliament of Canada is a rather long-range one and as soon as you get a new idea and a new initiative you cannot immediately snap your fingers and say I want x number of dollars because you do not get it.

These ideas, though, of encouragement of research, we have done with some of the limited funds that we have at our disposal. We have had studies made regarding the armaments industries by Ernie Regehr at the Conrad Grabel College and a professor at the University of Montreal in terms of conversion studies; we have assisted in funding a study on the Arctic and the question of disarmament in the Arctic by Professor Orvik at Queen's University and some other places, within the limits of the funds, and we have certainly indicated that that is the direction in which we would like to go further if and when funds are available.

[Traduction]

que le Canada se fasse remarquer sur cette question à la deuxième session des Nations Unies.

M. Menzies: A propos de mes propres réalisations en tant qu'ambassadeur pour le désarmement, ce dont je me félicite le plus, c'est ce que j'ai pu apprendre à ce poste, pour en connaître tous les moindres aspects, et pour essayer, de façon modeste, de m'acquitter le mieux possible de ma tâche. Je ne peux dire que de grands traités ont été signés ni qu'il y a eu de très importantes rondes de négociation. L'une des choses que le gouvernement a réalisées au cours de cette période, et mon prédécesseur, Geoff Pearson, s'est particulièrement distingué à cet égard, c'est la plus grande ouverture dans notre façon d'aborder le désarmement en ayant des consultations et des échanges de vues avec des groupes de citoyens intéressés dans un pays démocratique. Très souvent, ces groupes de citoyens critiquent le point de vue du gouvernement, ses politiques, mais il me semble qu'une plus grande ouverture d'esprit dans ce domaine constitue une réalisation très importante de ces dernières années.

A propos de la question de la stratégie de l'asphyxie, et de la complicité du Canada dans la production de missiles de croisière du fait que la société Litton Industries fournisse des systèmes de guidage, je ne peux que répéter ce que j'ai déjà dit, que la stratégie de l'asphyxie ainsi que ses quatre éléments n'ont pas été présentés en tant que mesures unilatérales à être adoptées par des pays isolés, car en effet, on envisageait la négociation d'accords qui limiteraient les essais en vol, et dans ce cas-ci, des véhicules de lancement des missiles stratégiques par les États dotés d'armes nucléaires. Cela peut se faire par le biais d'accords bilatéraux ou multilatéraux que respecteraient un certain nombre de pays. Mais il n'a jamais été suggéré que cette stratégie soit appliquée par une partie, sans l'être par une autre.

A propos de la question de recherche sur la paix, je pense qu'à ce stade, je ne peux que vous redire la réponse que j'ai donnée à M^{me} Jewett; nous essayons de penser à toutes les éventualités, mais vous savez sans doute que la procédure d'obtention de fonds publics par le biais du Parlement du Canada prend un certain temps, et il ne suffit pas d'avoir une nouvelle idée, ou une nouvelle initiative pour s'attendre à obtenir de l'argent en très peu de temps, ce qui est impossible.

Nous avons cependant encouragé la recherche avec les fonds limités dont nous disposons. Des études ont été effectuées au sujet des industries des armements par Ernie Regehr, au collège Conrad Grabel, et un professeur de l'Université de Montréal s'est occupé des études de conversion; nous avons subventionné en partie une étude sur l'Arctique, et sur la question du désarmement dans l'Arctique, dont l'auteur est le professeur Orvik de l'Université Queen's; nous avons aussi parrainé de la recherche ailleurs, dans les limites des fonds dont nous disposons, et nous avons nettement indiqué que c'est la voie que nous voudrions suivre au cas où et lorsque des fonds seraient disponibles.

[Text]

Mr. Robinson (Burnaby): Mr. Chairman, if I could just ask:—

The Chairman: Yes.

Mr. Robinson (Burnaby): —Are you, in fact, seeking additional funds for peace research?

Ambassador Menzies: Yes.

Mr. Robinson (Burnaby): Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, madam, doctor, Mr. Menzies

Miss Jewett: Oh, I would like to ask a question of Mr. Menzies—

The Chairman: I was just thanking everybody, but

Miss Jewett: —but I do believe he has had a very long afternoon.

The Chairman: Thank you very much, madam, Mr. Ambassador.

Gentlemen, 9.30 tomorrow morning.

The meeting is adjourned.

[Translation]

M. Robinson (Burnaby): Monsieur le président, je voudrais seulement demander . . .

Le président: Oui.

M. Robinson (Burnaby): Est-ce que vous essayez d'obtenir d'autres fonds pour la recherche sur les questions de paix?

M. Menzies: Oui.

M. Robinson (Burnaby): Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie, madame, monsieur, monsieur Menzies . . .

Mme Jewett: Oh, je voudrais poser une question à M. Menzies . . .

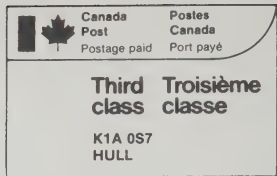
Le président: Je voulais simplement remercier tout le monde, mais . . .

Mme Jewett: . . . mais je pense que son après-midi a été très long.

Le président: Je vous remercie beaucoup, madame, monsieur l'ambassadeur.

Messieurs à demain matin, 9h30.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESS—TÉMOIN

From the Department of External Affairs:

His Excellency Mr. A.R. Menzies, Ambassador for
Disarmament.

Du ministère des Affaires extérieures:

Son Excellence M. A.R. Menzies, Ambassadeur pour le
désarmement.

1/ CANADA

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 52

Thursday, February 4, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 52

Le jeudi 4 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

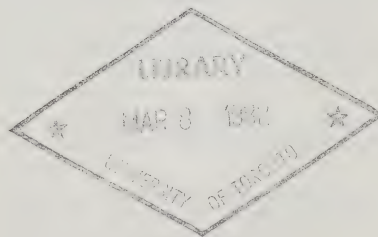
Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Dupras
Bloomfield	Flis
Bradley	Forrestall
Collenette	Frith
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gamble
Crouse	Gimaïel
Darling	Gourd

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Greenaway	McKinnon
Harquail	Munro (<i>Esquimalt—</i> <i>Saanich</i>)
Hudecki	Ogle
Irwin	Robinson (<i>Etobicoke—</i> <i>Lakeshore</i>)
Jewett (M ^{lle})	Sargeant
King	Wenman—(30)
MacBain	
Massé	

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 4 FÉVRIER 1982

(65)

[Texte]

Le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale se réunit aujourd'hui à 9h 44, sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Crouse, Flis, Forrestall, Gamble, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. Massé, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Ogle, Prud'homme, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Sargeant, Schroder and Wenman.

Également présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: M. Robert W. Redford, Groupe d'étude canadien sur le contrôle de l'armement et le désarmement. Prof. Michael Tucker, Département des sciences politiques, Mount Allison University.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 concernant les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir le procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font une déclaration et répondent aux questions.

A 12h 18, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 15h 30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(66)

Le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h 38, sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Flis, Gamble, Gimaïel, Massé, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Ogle, Prud'homme, Sargeant, Schroder et Wenman.

Également présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: Dr William Epstein, Institut de formation et de recherche des Nations Unies. Dr Albert Legault, professeur de sciences politiques, Université Laval.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 concernant les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir le procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font une déclaration et répondent aux questions.

En conformité d'une motion adoptée par le Comité à la séance du mercredi 23 avril 1980, le président autorise que le document intitulé «Sécurité, armement et désarmement» présenté par M. Legault, soit imprimé en appendice aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir l'appendice EAND-47*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 4, 1982

(65)

[Translation]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 9:44 o'clock a.m., the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Crouse, Flis, Forrestall, Gamble, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. Massé, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Ogle, Prud'homme, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Sargeant, Schroder and Wenman.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: Mr. Robert W. Redford, Canadian Study Group on Arms Control and Disarmament. Prof. Michael Tucker, Department of Political Science, Mount Allison University.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981 regarding the Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings, Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made a statement and answered questions.

At 12:18 o'clock p.m., the Committee adjourned until 3:30 o'clock p.m.

AFTERNOON SITTING

(66)

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 3:38 o'clock p.m., the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Flis, Gamble, Gimaïel, Massé, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Ogle, Prud'homme, Sargeant, Schroder and Wenman.

In Attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: Dr. William Epstein, United Nations Institute for Training and Research. Dr. Albert Legault, Professor of Political Science, Université Laval.

The Committee resumed consideration of its order of reference dated Friday, December 18, 1981, regarding Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings, Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made a statement and answered questions.

Pursuant to a motion agreed by the Committee at the sitting of Wednesday, April 23, 1980, the Chairman authorized that the Document entitled "Security, Arms and Disarmament" submitted by Mr. Legault, be printed as appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix EAND-47*).

A 18h 20, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

At 6:20 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Le greffier du Comité

ROBERT VAIVE

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, February 4, 1982

• 0945

The Chairman: Good morning *madame et messieurs*.

In the meeting this morning we will be looking at the worldwide armaments and disarmament situation seeking to categorize and analyse the current arms buildup and to understand the disarmament policies of the various powers. The focus in this session will be on worldwide issues, the development in the Third World and other questions not related to East-West relations.

We will have several sessions specifically on East-West relations later on in our program. This morning we will also be looking at Canadian disarmament policies as they have developed over time and as they relate to UNSSOD II, the second United Nations Special Session on Disarmament.

Our first speaker today is Mr. Robert Reford, President of Reford-McCandless and co-convenor of the Canadian Study Group on Arms Control and Disarmament. Mr. Reford is a former director of the Canadian Institute of International Affairs and is thus certainly well-qualified to give us a broad perspective on the world security and disarmament scene. Mr. Reford is also the author of an important booklet on UNSSOD II entitled *UNSSOD II and Canada*.

Also with us this morning is Professor Tucker who is assistant professor of political science at Mount Allison University. We have asked him to give his views on the development of Canadian disarmament policy over the past 30 years or so as well as UNSSOD II.

Before I ask Mr. Reford to speak, I would imagine to proceed in an orderly fashion, I should ask both of them back-to-back to speak instead of saying until 11 o'clock we will ask one and the other one after. So, therefore, I will probably ask both of them, one at a time, to give their views to the committee. After that we will proceed in the usual friendly way and you may question either of them. If this does not work we will change as usual. We will adapt to the circumstances this morning. But it is the first series of many meetings where we will have two guests and if we can proceed this way this morning, then we will do so later on—this afternoon and next week. If it is not as easy as I think it is, well, we will proceed otherwise.

Mr. Reford, we will now listen to you.

M. Robert W. Reford (président de Reford-McCandless et coorganisateur du Groupe d'étude canadien sur le contrôle des armes et le désarmement): Merci, monsieur le président.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 4 février 1982

Le président: Bonjour, madame et messieurs.

Ce matin, nous allons parler des armements et du désarmement dans le monde, en cherchant tout particulièrement à analyser l'actuelle course aux armements et à comprendre les programmes de désarmement des diverses nations. Cette réunion portera essentiellement sur les questions d'ordre mondial, les progrès réalisés dans le Tiers-Monde et d'autres questions n'ayant pas de rapport avec les relations Est-Ouest.

Nous parlerons des relations Est-Ouest dans nos séances ultérieures. Ce matin, nous examinerons également les programmes de désarmement mis en oeuvre par le Canada au fil des ans, et tout spécialement par rapport à UNSSOD II, qui est la deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement.

Aujourd'hui, nous accueillons M. Robert Reford, président de *Reford-McCandless* et coorganisateur du groupe d'étude canadien sous le contrôle des armes et le désarmement. M. Reford est ancien directeur de l'Institut canadien des affaires internationales et est donc bien placé pour nous donner un aperçu général de la sécurité et du désarmement dans le monde. M. Reford est également l'auteur d'un important ouvrage sur UNSSOD II intitulé *UNSSOD II and Canada*.

Nous accueillons également ce matin M. Tucker, qui est professeur adjoint en sciences politiques à l'Université Mount Allison. Nous lui avons demandé de nous dire ce qu'il pense de l'évolution de la politique de désarmement du Canada au cours des 30 dernières années ainsi que d'UNSSOD II.

Avant de donner la parole à M. Reford, j'aimerais que l'on procède de façon ordonnée et je demanderais donc à nos deux invités de parler l'un après l'autre au lieu de donner la parole à l'un jusqu'à 11 heures et à l'autre après. Par conséquent, je leur demanderais de donner leur point de vue devant le comité chacun leur tour. Ensuite, nous procéderons de la façon habituelle et nous pourrions poser des questions à l'un ou à l'autre. Nous changerons si cela ne marche pas. Nous nous adapterons aux circonstances, ce matin. Nous aurons deux invités tout au long de ces séances et comme c'est la première fois aujourd'hui que nous menons une telle expérience, si nous pouvons procéder de cette manière, nous le ferons lors des séances ultérieures, c'est-à-dire cet après-midi et la semaine prochaine. Si ce n'est pas aussi facile que je le pense, alors nous procéderons autrement.

Monsieur Reford, vous avez la parole.

Mr. Robert W. Reford (President, Reford-McCandless and Co-convenor of the Canadian Study Group on Arms Control and Disarmament): Thank you, Mr. Chairman.

[Text]

Il me fait grand plaisir de me trouver ici avec vous ce matin et de participer à vos délibérations. Je vous prie de m'excuser si je parle toujours en anglais.

Le président: Non, non, pas d'excuses.

Mr. Reford: I suppose first of all we ought to take note of the obvious point, that UNSSOD II is going to be a session of the General Assembly of the United Nations and thus what happens at UNSSOD II is bound to be affected by the current climate at the United Nations as indeed the United Nations itself is affected by the current international situation. We cannot consider these things in complete isolation.

I understand that you are going to be having several sessions on East-West relations, so that is not something that I will be talking about, but we should never forget that the actions of the superpowers may be decisive for the success or failure and for the extent of the success of UNSSOD II. The superpowers' policies are always in the background and can never be forgotten or ignored; they may indeed be decisive.

A third point perhaps that we should bear in mind is that there are not many members of the United Nations who are able to devote the time and the energy and the resources to arms control and disarmament questions that Canada is able to. We are a country that has the resources, that has the experience and has the knowledge. Not many nations of the world have this at their disposal. So, in the case of some countries, UNSSOD II, as all sessions of the General Assembly, may be as much a process of education as one of policy making.

• 0950

Now, of course, the preoccupations at the United Nations are not necessarily those in Ottawa or in other capitals of the world. The United Nations, in a sense, is a world unto its own and I expect that we will see from time to time things cropping up at UNSSOD which, on the surface, may appear to have very little to do with disarmament. I think people reading newspapers are often rather confused by the fact that there is a debate at the United Nations supposed to be taking place on one subject but other subjects keep on cropping up—things like Israel, like South Africa, like the new international economic order and I suspect that these will be reflected at the sessions of UNSSOD II. Part of this, I think, is due to the frustrations of the majority of members of the United Nations at being left out or, at least, their feeling that they have been left out of the decision-making process and the negotiating process on disarmament. And of course, I am thinking here, in particular, of UNSSOD II.

Three things, I think, are going to be in the background that are likely to overshadow the discussions of UNSSOD. One is the current international economic climate we face: still continued high inflation, high interest rates, high levels of unemployment and these will have their repercussions on the discussions at UNSSOD. They tend to make the industrialized nations look inward with protectionism and economic nationalism coming to the fore. Theoretically, one might expect that governments would welcome a chance to cut defence spending

[Translation]

It is a great pleasure to be here this morning with you and to be part of your discussions. Please excuse me if I always talk in English.

The Chairman: Please, you do not have to apologize.

M. Reford: Je suppose que nous devons commencer par prendre note de certaines évidences: UNSSOD II est une session de l'Assemblée générale des Nations Unies et ce qui s'y déroulera dépendra nécessairement du vent qui souffle actuellement sur les Nations Unies, tout comme les Nations Unies dépendent de la situation internationale actuelle. Nous ne pouvons pas isoler ces éléments.

Je crois que plusieurs de vos séances porteront sur les relations Est-Ouest, donc je n'en parlerai pas, mais nous n'avons jamais oublié que les mesures prises par les superpuissances peuvent décider du succès ou de l'échec d'UNSSOD II et même de l'importance de ce succès. Les politiques des superpuissances sont toujours en arrière-plan et ne peuvent être ni oubliées ni ignorées, car elles peuvent être déterminantes.

Je voudrais également préciser que très peu de membres des Nations Unies peuvent consacrer le temps, l'énergie et les ressources nécessaires à l'étude du contrôle des armements et du désarmement comme peut le faire le Canada. Notre pays est riche en ressources, en expérience et en connaissances, ce qui n'est pas nécessairement le cas de tous les pays du monde. Donc, pour certains pays, UNSSOD II, comme toutes les sessions de l'assemblée générale, est autant un exercice de vulgarisation que de prises de décisions.

Il est d'autre part évident que les préoccupations des Nations Unies ne sont pas nécessairement celles d'Ottawa ou des autres capitales du monde. Dans un sens, les Nations Unies représentent un monde à elles toutes seules et je suppose que, de temps à autre, certains événements surviendront lors de cette session qui, en surface, pourraient ne pas avoir grand chose à voir avec le désarmement. Je crois que ceux qui lisent les journaux ne savent pas très bien à quoi s'en tenir lorsqu'ils lisent qu'une question doit être traitée aux Nations Unies alors que d'autres débats à propos d'autres questions ne cessent d'avoir lieu, sur Israël, l'Afrique du Sud, et le nouvel ordre économique mondial par exemple, et je suppose qu'on en parlera lors des sessions d'UNSSOD II. On doit attribuer ceci, je pense, aux nombreuses déceptions qu'éprouve la majorité des membres des Nations Unies qui se sentent délaissés ou qui, du moins, qui estiment ne pas participer au processus de prise de décision et aux négociations sur le désarmement. Et en disant ceci, je pense tout particulièrement à UNSSOD II.

Je crois que trois éléments sont susceptibles d'obscurcir les discussions d'UNSSOD. Le premier a trait à la conjoncture internationale actuelle: nous connaissons toujours une inflation galopante, des taux d'intérêt élevés, un chômage qui ne cesse de croître, et ces éléments ne pourront avoir que des répercussions sur les discussions d'UNSSOD. Ils ont tendance à renforcer le protectionnisme et le nationalisme économiques des nations industrialisées. En théorie, on pourrait s'attendre à ce que les gouvernements accueillent avec plaisir l'occasion de

[Texte]

but past experience indicates that this does not happen and it certainly does not seem to be happening in the United States at the present time.

Second, of course, there is the North-South relationship which we hear a good deal about in Canada at the present time. Less money on defence may mean more money for development. It may not. That, I think, has still to be proved. But certainly the frustrations of the southern part of the world are likely to show up at the United Nations and, certainly, one of those frustrations will be their concern that the superpowers have done nothing, or practically nothing, for nuclear disarmament. There has been, I think, an implicit bargain, certainly since the nonproliferation treaty, that the Third World countries will stay non-nuclear if you, the nuclear powers, become less nuclear. And I think that they will be complaining that this has not, in fact, happened; that while they may have so far kept their part of the bargain, the superpowers have not responded.

A third factor that I think may be reflected in the discussions at UNSSOD II is the deadlock at Madrid in the Conference on Security and Co-operation in Europe. That, in itself, involves disarmament because the socialist countries, the communist countries, want to see the CSCE approve a disarmament conference for Europe. The western countries, as a broad generalization, have tended to say, okay, if we are going to talk about disarmament, let us talk about human rights too. So far they have not managed to work out any agreement on that and perhaps they will not be able to as long the Polish crisis continues. So this is one way where the events in Poland may spill over into UNSSOD II.

I suspect that at UNSSOD II we may hear a good deal of some relatively new issues on the disarmament agenda. I suppose many of us when we think of disarmament tend to think of things like the comprehensive test ban, the need for a comprehensive test ban, the negotiations for an agreement to ban chemical warfare and so forth. These may come up, they will come up. But I think we are going to hear something about some new things as well. A comprehensive program for disarmament is the new phrase but perhaps an old idea. I think it was Mr. Khrushchev who first started the idea of general and complete disarmament away back in, what was it, 1959—quite a long time ago. It is now known by a different title, A Comprehensive Program for Disarmament, and I think the Third World countries will be pressing for this quite strongly, and pressing for a timetable to be approved at UNSSOD II.

Another relatively new issue I think is likely to be what is known in the jargon as negative security assurances. That is really the requirement that countries should make a pledge not to use nuclear weapons. At UNSSOD I the superpowers all said something along these lines, but they did not say it in

[Traduction]

pouvoir réduire les dépenses en matière de défense, mais les expériences antérieures nous montrent que ce n'est pas le cas, et ce n'est certainement pas le cas aux États-Unis à l'heure actuelle.

Le deuxième élément porte sur les relations Nord-Sud dont nous entendons beaucoup parler au Canada en ce moment. Une réduction du budget de la défense pourrait permettre de multiplier les dépenses consacrées au développement. Ce n'est pas sûr. Cela reste à démontrer. Mais il est certain que les pays du Sud ne rateront pas cette occasion d'afficher leur déception aux Nations Unies et de dénoncer le fait que les superpuissances n'ont rien fait ou presque pour favoriser le désarmement nucléaire. Depuis que le traité de non-prolifération a été conclu, il existe un espèce de chantage qui veut que les pays du Tiers-Monde ne se dotent pas d'armes nucléaires si les puissances nucléaires réduisent leurs armes. Et je crois que les pays du Tiers-Monde se plaindront du fait que cela n'a pas été le cas, que s'ils ont respecté leur part du marché, les superpuissances ne l'ont pas fait.

Un troisième facteur important lors des discussions d'UNSSOD II porte sur l'impasse de la conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, qui se déroule actuellement à Madrid. Ce facteur intéresse le désarmement puisque les pays socialistes, les pays communistes, veulent que les délégués à cette conférence approuvent une conférence du désarmement pour l'Europe. Les pays occidentaux, en général, ont une tendance à vouloir aborder le thème des droits de la personne en même temps que celui du désarmement. Jusqu'à présent, aucun accord en ce sens n'a pu être conclu et ne pourra peut-être pas l'être tant que la crise polonaise persistera. Voilà donc voilà comment les événements de Pologne pourront se répercuter sur UNSSOD II.

Je pense que dans le cas de cette session spéciale, des questions relativement nouvelles seront mises à l'ordre du jour du désarmement. Je suppose que beaucoup d'entre-nous, lorsque nous pensons au désarmement, avons tendance à penser, par exemple, à l'interdiction des essais nucléaires, aux négociations permettant de conclure un accord visant à interdire les guerres chimiques et ainsi de suite. Ces thèmes seront peut-être abordés et le seront même sûrement. Mais je pense que de nouvelles questions seront également abordées. L'idée à la mode est un programme général de désarmement mais en fait, c'est une idée qui date. Je crois que c'est M. Khrushchev qui le premier a lancé l'idée d'un désarmement général et complet vers, je crois, 1959, donc ce n'est pas nouveau. Ce programme a maintenant reçu une nouvelle appellation, soit un programme de désarmement généralisé, et je pense que les pays du Tiers-Monde exerceront de fortes pressions qu'un tel programme soit approuvé lors de la session spéciale sur le désarmement.

Une autre question relativement nouvelle portera sur ce qu'on appelle en jargon les assurances de sécurité négative. En fait, cela signifie que les pays devraient s'engager à ne pas utiliser d'armes nucléaires. Lors de la première session spéciale des Nations Unies sur le désarmement, les superpuissances ont

[Text]

quite the same way. They all made pledges regarding non-use of nuclear weapons. So far it has not been possible to set these out in the form of an accepted international agreement, but I suspect there may be some pressure for that kind of thing to be done.

Another area which may come to the fore is the question of regional arrangements for nuclear-free zones and zones of peace, not an entirely new idea but one that I think we may see pressed. We do have two particular examples. We have the Antarctic Treaty, which declares that Antarctica should be a non-military zone with no military bases and we have the Treaty of Tlatelolco which makes Latin America a nuclear-free zone. There have been other proposals for Southeast Asia, for the Indian Ocean and so forth.

Now, two of these may impinge on Canada and perhaps are ideas that we should pay some attention to for Canada. One might be the idea of some kind of nuclear-free zone for the Arctic. This is not going to be a very easy one because in the Arctic the Russians have their base at Murmansk, north of the Arctic Circle, but still there may be some possibilities for exploring the idea of a nuclear-free zone in the Arctic.

The other area, of course, is the Pacific. It is ironic that atomic bombs were first dropped in the Pacific, on Japan, that the Pacific is the area where nuclear weapons have been tested and intercontinental missiles perfected, but there have been no arms control negotiations with the Pacific at all; they have all taken place in Europe. Of course, it is easy to understand that because that is where all the nuclear warheads are.

I think another change we might expect to see come up, and which we ought to be aware of at UNSSOD II, will be an effort to maybe change the forum for negotiations. UNSSOD I set up the Committee on Disarmament in Geneva, and I understand there has been some dissatisfaction with the way it has worked and there may be some pressures to see how that might be changed. One thing we perhaps ought to be aware of would be some pressure to move away from consensus to majority decisions on disarmament questions. That would certainly pose all kinds of problems and dilemmas for all of us.

I think, Mr. Chairman, that is all I would like to say at this time. Of course, I will be glad to answer questions in due course.

The Chairman: Thank you. Professor Tucker.

Professor Michael Tucker (Department of Political Science, Mount Allison University): Thank you very much, Mr. Chairman. I would like to express my pleasure in having this opportunity to appear before this committee and to address briefly a subject in which I have a particular interest, namely Canada's approach to arms limitation.

I might also add that I am very pleased to see the committee examine in some depth the topic of disarmament and security in view of its importance to contemporary international politics

[Translation]

dit à peu près la même chose, mais ne l'ont pas dit de la même façon. Elles se sont toutes engagées à ne pas utiliser d'armes nucléaires. Il n'a toutefois pas été possible jusqu'à présent de conclure un accord international à ce sujet, mais je suppose que des pressions seront exercées pour que cela se fasse.

Une autre question dont on parlera portera sur les accords régionaux des zones libres et des zones de paix, ce qui n'est pas une idée entièrement nouvelle, mais dont on encouragera peut-être l'étude. Je peux vous citer à cet égard deux exemples. Le traité de l'Antarctique qui stipule que l'Antarctique devrait être une zone non militaire sans base militaire, et le traité de Tlatelolco qui fait de l'Amérique latine une zone non nucléaire. Il y a eu d'autres propositions dans le même sens pour l'Asie du Sud-Est, l'Océan indien et ainsi de suite.

Deux de ces propositions pourraient toucher le Canada et nous devrions nous y pencher. L'une d'entre-elles porte sur la création d'une espèce de zone non nucléarisée pour l'Arctique. Ce ne sera pas très facile, car les Soviétiques possèdent, dans l'Arctique, une base militaire à Murmansk qui se situe au nord du cercle arctique, mais cela n'empêche personne d'aborder l'idée d'une zone non nucléarisée dans l'Arctique.

L'autre porte évidemment sur le Pacifique. Il est ironique de constater que les premières bombes atomiques ont été lancées dans le Pacifique, sur le Japon, que l'Océan pacifique est une zone où des armes nucléaires ont été testées et où des missiles intercontinentaux ont été perfectionnés, mais qu'il n'y a eu aucune négociation sur le contrôle des armements dans le Pacifique; elles ont toutes eu lieu en Europe. On peut facilement le comprendre puisque c'est en Europe que se trouvent tous les engins nucléaires.

Je crois que l'on essaiera également de déplacer la tribune où ont lieu les négociations. La première session spéciale des Nations Unies sur le désarmement avait entraîné la création du comité du désarmement, à Genève, et je crois savoir que certains pays ne sont pas satisfaits de la façon dont les négociations se sont déroulées et qu'ils demanderont peut-être à ce que cette situation soit modifiée. Nous devrions également savoir que des pressions seront peut-être exercées pour que le vote à l'unanimité soit supprimé au profit d'un vote majoritaire sur les questions de désarmement. Ceci poserait à l'évidence des tas de problèmes pour nous tous.

Je crois, monsieur le président, que c'est tout ce que je voudrais dire pour le moment. Je répondrai évidemment avec plaisir à toutes les questions que l'on voudra bien me poser.

Le président: Merci. Monsieur Tucker.

M. Michael Tucker (département de Sciences politiques, Université Mount Allison): Merci beaucoup, monsieur le président. Je voudrais vous dire que je suis très heureux de pouvoir comparaître devant ce Comité et de parler d'un sujet qui me tient tout particulièrement à coeur, c'est-à-dire la politique du Canada en matière de limitation des armements.

Je dois également ajouter que je suis très content de constater que le Comité va examiner de façon approfondie la question du désarmement et de la sécurité, compte tenu de l'import-

[Texte]

and, of course, the upcoming second United Nations Special Session on Disarmament.

I do not need to remind members of this committee that Canada holds a rather unique diplomatic record amongst lesser and non-nuclear powers in post-1945 international politics. This country has been present at virtually all of the post-war multilateral discussions over the limitation of armaments. It should be remembered, however, that while Canada has acquired a considerable amount of diplomatic credit in both the United Nations and NATO circles, because of this lengthy commitment, a seat at many arms-limitation tables has not automatically conferred upon Canada an ability to get its way on these matters.

To the contrary, Canada has long toiled in the arms-limitation field under the weight of a powerful number of constraints, and these have stemmed from both its external and domestic environments. There can be no doubt that international and political tensions between East and West and between North and South have delimited Canada's scope for diplomatic manoeuvre, either as a critic of existing arms-limitation measures, or the lack thereof, or as a potential mediator. This has been particularly true when the negotiating states have indulged in largely propaganda exercises over impracticable disarmament measures, as Canada has had little option under the circumstances but to close ranks with its western allies.

• 1000

It should also be noted that Canada has shown considerable reluctance to take sides on internal NATO debates related to arms limitation. This, I think, is a commentary on the essentially western or Atlantic, rather than continental, direction of much of Canada's post-1945 arms-limitations policy, in tune with the counterweight concerns of Canadian foreign policy generally.

Yet the choices on what stand Canada should take on any given arms-limitation measure have been ours to make. To the best of my knowledge, there have been no memoranda, ultimatums or fiats from Washington or Brussels directing the course of Canada's arms control and disarmament policies. When Canada has adopted a low profile in arms limitation discussions, which some might term a subordinate role to its major allies, the decision to do so has been made in Ottawa. The reasons for the adoption at any given time of such a profile—and I should add here that this is not to be confused with the practice of quiet diplomacy through which Canada has often urged its allies and others to be more forthcoming on arms-limitation matters—have been essentially threefold.

First, on the political front, I think it is fair to say that the arms-limitation cause in Canada has long lacked an effective and sustained constituency at Cabinet level. This is not to say that the cause has never found vigorous political spokesmen at

[Traduction]

tance de ces questions par rapport à la politique internationale contemporaine et à la deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement, qui s'ouvrira bientôt.

Je n'ai pas besoin de rappeler aux membres de ce Comité que le Canada détient un passé diplomatique assez unique parmi les pays ne possédant pas ou peu d'armes nucléaires depuis la fin de la guerre. Ce pays a participé à presque toutes les discussions multilatérales d'après-guerre sur la limitation des armements. Il faudrait garder à l'esprit cependant que, si le Canada a acquis un prestige diplomatique considérable tant aux Nations Unies qu'à l'OTAN, en raison de ses engagements de longue date, sa présence aux tables rondes sur la limitation des armements ne lui a pas automatiquement permis d'imposer son point de vue.

Au contraire, le Canada a longtemps oeuvré dans le domaine de la limitation des armements sous le poids de contraintes considérables, tant en sa position extérieure qu'intérieure. Il ne fait aucun doute que les tensions internationales et politiques entre l'Est et l'Ouest d'une part, et le Nord et le Sud d'une autre, ont délimité la capacité de manoeuvre diplomatique du Canada, que se soit en qualité de critique des mesures prises en matière de limitation des armements, ou de l'absence de telles mesures, ou encore à titre de médiateur possible. Cela est tout particulièrement vrai lorsque les pays participants se sont livrés à des exercices de propagande à propos de mesures de désarmement inapplicables, le Canada n'ayant eu d'autre choix, compte tenu des circonstances, que de resserrer les liens avec ses partenaires occidentaux.

Il faut également rappeler que le Canada a beaucoup hésité à prendre partie lors de débats internes de l'OTAN portant sur la limitation des armements. Ceci est, je crois, le reflet de l'orientation plus occidentale ou atlantiste que continentale de la politique globale de limitation des armements du Canada depuis la Seconde Guerre mondiale, ce qui correspond d'ailleurs aux préoccupations du Canada en matière de politique étrangère en général.

Et pourtant, il appartient au Canada de choisir l'attitude qu'il entend adopter en matière de limitation des armements. Autant que je sache, Washington ou Bruxelles n'ont jamais dicté au Canada la politique qu'il devrait suivre en matière de contrôle des armements et de désarmement. Lorsque le Canada s'est montré très discret lors des discussions sur la limitation des armements, discrétion qui équivalait pour certains à un rôle secondaire par rapport à ses principaux alliés, cette décision a été prise à Ottawa. Les raisons qui ont amené le Canada à se montrer aussi discret à un moment donné, et je voudrais ajouter qu'il ne faudra pas confondre ceci avec la diplomatie de couloir qui a poussé le Canada à demander à ses alliés et aux autres pays d'être plus directs en matière de limitation des armements, sont triples.

Premièrement, sur le plan politique, je crois qu'il est juste de dire que la question de la limitation des armements au Canada n'a pas toujours été énoncée avec cohérence au niveau du Conseil des ministres. Cela ne veut pas dire que cette question

[Text]

this level; it has—but only occasionally, and only when coupled with intense defence policy debates in which particular arms-limitation policies have helped to legitimize preferred directions in Canadian defence policy.

Second, on the diplomatic front, there has been over time a feeling amongst Canada's diplomats that it is neither desirable nor possible for them to move significantly in advance of, or deviate from, the arms-limitation positions adopted by Canada's allies. This may well have had something to do with the sense of embarrassment incurred when Canada's diplomats have been called upon by their political masters to take independent lines. It has also stemmed, however, from an understanding that Canada should defer to its alliance partners on issues that bear directly on their security.

Third, on the policy-making front, Canada has lacked or has not otherwise been able to deploy the sort of technical expertise which might have helped sustain a higher Canadian profile than has been the case on a number of past and current arms-limitation issues. As far as contemporary issues are concerned, I am thinking especially here of the possible linkage between disarmament and development, aspects of the Vienna MBFR negotiations and possibly the arms-control track of NATO's December 1979 theatre nuclear force modernization program.

One can account for this gap in Canadian arms-limitation approaches in a number of ways. First, and perhaps foremost, would be the scarcity of funds, exacerbated by waves of austerity which have hit the Department of External Affairs over the past decade or so and the need to justify programs on a yearly basis, which has made a much-to-be-desired longer-term planning in this area problematic.

A second reason has been the frequent rotation of foreign-service officers, who find themselves charged with arms-limitation matters for only brief periods of time in keeping with the mixed blessings of the generalist tradition of the department.

A third and related reason has been a less-than-full exploitation, until recently, of the expert talents within the Canadian government, particularly from the operational research analysis establishment of the Department of National Defence and, I might add, a less-than-full exploitation of whatever talents lie within the Canadian academic setting.

• 1005

The fourth reason would lie with the Canadian tendency to rely on external sources, particularly in the United States, for intellectual guidance on arms control in strategic matters. This tendency has had in itself an inhibiting effect on the conduct of Canadian arms-limitation diplomacy, as this country has

[Translation]

n'a jamais été abordée de façon ferme par des porte-parole politiques à ce niveau; elle l'a été, mais que de temps à autre, et seulement lorsque cette question faisait partie de débats intenses sur la politique de défense, dans le cadre desquels les politiques de limitation des armements ont permis de justifier l'orientation de la politique de défense du Canada.

Deuxièmement, sur le plan diplomatique, les diplomates canadiens ont longtemps pensé qu'il n'était ni souhaitable ni possible d'être à l'avant-garde des positions adoptées par les alliés du Canada en matière de limitation des armements, ou de s'en écarter. Cela est peut-être dû à l'embarras qu'ont éprouvé certains diplomates canadiens lorsque leurs supérieurs leur ont demandé d'adopter une attitude indépendante. Cela est peut-être également dû cependant à l'entente selon laquelle le Canada devrait s'en remettre à ses partenaires de l'Alliance atlantique lorsque des questions qui portent directement sur leur sécurité sont abordées.

Troisièmement, sur le plan de l'orientation politique, le Canada ne disposait pas des connaissances techniques nécessaires qui auraient pu lui permettre de se montrer moins discret que cela n'a été le cas lors de l'étude de nombreuses questions sur la limitation des armements, soit dans le passé, soit actuellement, ou dans le cas contraire, qu'il ne pouvait peut-être pas mettre ces connaissances à profit. En ce qui concerne les questions d'ordre contemporain, je pense tout particulièrement aux liens qui existent peut-être entre le désarmement et le développement, à certains aspects des négociations sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces, qui se sont déroulées à Vienne, et peut-être au programme de décembre 1979 de l'OTAN sur la modernisation des forces nucléaires de théâtre.

Cette lacune s'explique de diverses façons. Elle tient avant tout à la rareté des fonds, qui a été aggravée par les vagues d'austérité qui ont frappé le ministère des Affaires extérieures au cours des dix dernières années, et au besoin de justifier les programmes année après année, ce qui a rendu difficile toute planification à long terme dans ce domaine.

On peut également citer le roulement fréquent des diplomates qui ne sont chargés de l'étude des questions de limitation des armements que pendant de brèves périodes, conformément aux bénédictions mitigées du ministère.

On peut également dire que les talents de ceux qui travaillent pour le gouvernement canadien n'ont pas été, jusqu'à une date récente, exploités à fond, et je veux parler en particulier de ceux qui font partie de la Direction de l'analyse des recherches opérationnelles du ministère de la Défense nationale, observation qui vaut également pour les universitaires.

La quatrième raison tient au fait que le Canada a tendance à compter sur des sources extérieures, particulièrement les États-Unis, pour obtenir une certaine inspiration en matière de contrôle des armements. Cette tendance a constitué une entrave à la conduite de la diplomatie canadienne dans le

[Texte]

frequently chosen not to compromise its intelligence from external sources on such sensitive issues as the SALT talks by taking controversial or critical public stands.

I do not think we can do much about the greater number of existing constraints upon Canada's arms-limitation diplomacy, especially, of course, those which stem from the external environment. To the extent that international political tensions will continue to delimit the scope for Canadian manoeuvre at UNSSOD II and elsewhere, there is little Canada can do to change this situation for the better. Nor, quite frankly, do I hold out much hope for any significant change in the attitude toward the importance of arms limitations at the upper political decision-making levels in Ottawa, especially in view of the necessary attention which must now be given to pressing economic matters. I doubt that we can realistically expect that arms limitations would be high on cabinet's agenda over the next few months at least.

As UNSSOD II comes at a rather inopportune time for Canada in both domestic and international politics, it is appropriate to ask if Canada can do much at all at this conference and in other fora to help arms limitations. The past, I think, offers some possible answers here.

The record of Canada's arms-limitation diplomacy indicates that this country has played a useful and influential role in international negotiations when it has been able to bring technological expertise or economic power to bear upon its diplomacy. Two instances come to mind, and both relate to Canada's ability to enhance the effectiveness of arms-limitation measures by strengthening verification regimes. In the middle and late 1970s Canada effectively used its position as a major supplier of peaceful nuclear material, equipment, and technology to underwrite its vanguard role in the development of safeguards over such transfers. It did so through unilateral policies, the negotiation of bilateral agreements, and, at the multilateral level, in the discussion of the influential London suppliers group.

Again, technological expertise from both domestic and international sources was deployed by Canadian diplomats during the past decade in the Geneva Conference of the Committee on Disarmament as the basis for the development of a Canadian position that the art of seismological detection techniques could be sufficiently advanced for the major nuclear powers to enter into a verifiable comprehensive test ban treaty. By the early 1970s the Canadian stand at Geneva was supported by other non-nuclear powers in that body, and in particular Canada's closest ally on the CTB issue, Sweden. I think it is also instructive to note, however, that the Canadian stand was also supported by scientists and congressmen in the United States, who used Canada's technological findings to strengthen their arguments against the necessity of continued American nuclear tests.

[Traduction]

domaine de la limitation des armements, étant donné que ce pays a souvent choisi de ne pas se prononcer sur des questions délicates telles que les pourparlers SALT, en refusant d'adopter une position controversée ou critique.

Je ne pense pas que nous puissions faire quoi que ce soit pour réduire le nombre de contraintes qui pèsent sur la diplomatie du Canada en matière de limitation des armements, et en particulier celles qui proviennent de sources extérieures. Dans la mesure où les tensions politiques internationales continueront de circonscrire la marge de manoeuvre du Canada à UNSSOD II ou ailleurs, le Canada ne pourra pas faire grand chose pour améliorer la situation. Je n'ai pas beaucoup d'espoir non plus de voir une transformation importante de l'attitude de nos dirigeants à Ottawa envers l'importance de la limitation des armements, compte tenu spécialement de l'attention qui doit maintenant être accordée à l'urgence des questions économiques. Je doute que le Conseil des ministres accorde une grande importance à la question de la limitation des armements au cours des prochains mois.

Dans la mesure où UNSSOD II est convoquée à un moment peu opportun pour le Canada, que ce soit sur le plan politique intérieur ou international, on peut se demander si le Canada peut apporter une grande contribution à cette conférence, ainsi que devant d'autres tribunes, en faveur de la limitation des armements. Les expériences du passé nous donnent je crois, quelques éléments de réponse.

Le passé du Canada en matière de limitation des armements indique que ce pays a joué un rôle utile et influent dans les négociations internationales lorsque sa diplomatie a été soutenue par son pouvoir économique ou ses connaissances technologiques. Il me vient deux exemples à l'esprit et tous deux portent sur la possibilité qu'a le Canada d'améliorer l'efficacité des mesures prises en matière de limitation des armements en renforçant les régimes de vérification. Au milieu et à la fin des années 70, le Canada a utilisé sa position de principal fournisseur de matériel nucléaire pacifique pour justifier le rôle d'avant-garde qu'il jouait dans l'élaboration de garanties portant sur ces transferts. Il l'a fait en adoptant des politiques unilatérales, en négociant des accords bilatéraux et, au niveau multilatéral, en discutant avec le groupe influent des fournisseurs londoniens.

De nouveau, les diplomates canadiens ont pu faire état de leurs connaissances technologiques, à l'étranger ou à l'intérieur de ses frontières au cours des dix dernières années, dans le cadre de la conférence du Comité sur le désarmement à Genève, ce qui a permis au Canada d'adopter la position selon laquelle les techniques de détection sismique étaient suffisamment au point pour que les principales puissances nucléaires puissent conclure un traité d'interdiction des essais nucléaires vérifiables. Dès le début des années 70, d'autres pays non nucléaires, et en particulier l'allié le plus proche du Canada à propos de ce traité, la Suède, se joignaient au Canada à Genève. Je pense qu'il est aussi intéressant de noter, cependant, que des savants et des membres du Congrès des États-Unis qui ont utilisé les découvertes technologiques du Canada

[Text]

There is, as I see it, no good reason why Canada should not continue to press the case at UNSSOD II and elsewhere for sound non-proliferation and comprehensive test ban regimes, using as its basis the technical positions that it developed through unilateral and multilateral efforts in the 1970s.

There is a third area where I think Canada can and should play a fairly high-profile role in forthcoming multilateral negotiations, and this relates to the important distinction that I would like to make before this committee between arms control and disarmament.

• 1010

Disarmament involves arms reductions and, given international tensions, I do not think that it is practicable. Arms control involves the maintenance of stable military balances between adversaries and it is at once necessary and desirable as there is at present no alternative to the balance of power as a means by which states can hope to preserve peace and security. Arms control, moreover, unlike disarmament, does not attempt to negate the development and the deployment of all new weapons systems. The key to its success, however, and the concept is much under fire these days because it has not had much success in finding this key, depends on the ability of states to define and then deploy only those weapons which will enhance stability through effective deterrence capabilities.

Canada, clearly vulnerable to any strategic exchange between the two superpowers and committed to the defence of NATO Europe, could well initiate or involve itself in tactical studies which might help the major powers to make the important defence policy choices between stabilizing and de-stabilizing weapons systems.

The final point I would like to raise involves the question of what Canadian parliamentarians could do to help the arms-limitations cause. It should be remembered that, in the final analysis, arms limitation is a political and not a technical exercise. The choices to be made between weapons systems and whether to develop or to dismantle weapons systems will be determined by politics, not technological arguments, however convincing.

It should also be remembered that the major powers—and I am thinking here particularly of our ally and neighbour to the south—are seldom of one mind about arms-control measures. It seems to me that Canadian parliamentarians could profitably speak up on both sides of the Canadian-American border, as they have done in the past on both arms-control and environmental issues, in favour of the arms-limitation cause.

[Translation]

pour renforcer leurs arguments contre la poursuite des essais nucléaires américains ont appuyé la position canadienne.

A mon avis, il n'existe aucune raison pour laquelle le Canada ne devrait pas continuer à présenter son point de vue à UNSSOD II et ailleurs pour que l'interdiction des essais nucléaires et la non-prolifération des armes nucléaires soient réalisées, en recourant pour ce faire au point de vue technique qu'il avait adopté lors des efforts unilatéraux qu'il avait déployés et des négociations multilatérales qu'il avait menées au cours des années 70.

Il existe un troisième domaine qui, je crois, permettrait au Canada de jouer un rôle de tout premier plan lors des négociations multilatérales à venir et qui porte sur la distinction très importante que je voudrais faire devant ce Comité entre le contrôle des armements et le désarmement.

Le désarmement implique la réduction des quantités d'armes, ce qui, étant donné la situation internationale actuellement fort tendue, me paraît difficile à réaliser. Le contrôle des armements par contre implique un équilibre militaire stable entre les adversaires, condition à la fois nécessaire et souhaitable, car il n'existe pas actuellement d'autre solution de rechange à l'équilibre des forces pour assurer la paix et la sécurité. De plus, contrairement au désarmement, le contrôle des armements n'interdit pas la mise au point et le déploiement de nouveaux systèmes d'armes. Toutefois, pour réussir, le contrôle des armements dépend de la capacité des États intéressés de mettre au point et de déployer uniquement les types d'armes susceptibles de renforcer la stabilité grâce à leur effet de dissuasion; or, cette notion a justement été fort critiquée parce que ce problème n'a pas encore été résolu jusqu'à présent.

Étant donné que le Canada ne serait pas à l'abri d'un échange stratégique entre les deux super-puissances d'une part et que de l'autre, nous participons à la défense de l'OTAN en Europe, j'estime que nous devrions prendre l'initiative d'études tactiques susceptibles d'aider éventuellement les grandes puissances à orienter leur choix sur les systèmes d'armes stabilisants plutôt que déstabilisants.

J'en arrive enfin à la question de savoir ce que les parlementaires canadiens peuvent faire pour favoriser la limitation des armements. Il ne faut pas oublier en effet qu'en dernière analyse, la limitation des armements est un problème politique et non pas technique. En effet, le choix et le type d'armes ainsi que la décision de mettre au point ou d'abandonner telle ou telle arme dépendra de décisions d'ordre non pas technologique, aussi convaincantes soient-elles, mais politique.

Par ailleurs, les grandes puissances, et les États-Unis plus particulièrement, sont rarement d'accord en ce qui concerne le contrôle des armements. Je trouve que les parlementaires canadiens pourraient utilement se prononcer des deux côtés de la frontière canado-américaine en faveur de la limitation des armements, tout comme ils l'ont fait par le passé au sujet de l'écologie.

[Texte]

If the past serves as a guide here, Canadian voices on this score would be welcomed by like-minded Americans, at whatever level of government, in support of their own positions. Given the determining position which the United States must exercise in arms limitation dialogues, I think open diplomacy by concerned Canadians is a useful medium through which this country can have some influence, if limited, upon the outcome of those dialogues.

I thank you.

The Chairman: Thank you, Professor Tucker.

First on my list today is Mr. Munro, then Mr. McKinnon, Mr. Gamble, Mr. Wenman. No, no, I am not doing the order. I am just giving everybody . . . Mr. Munro, you are the first one I indicated.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you.

I was interested in Professor Tucker's comments and the emphasis he placed on the word "limitation", and the distinction he was making there between arms limitation and arms control. I was wondering whether you would care to comment on limitations and reductions. I think he said at one stage that reductions were, in the present circumstances, impractical.

Professor Tucker: Impracticable, yes.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I wonder, therefore, if he would be prepared to comment on the unilateral reduction in Canadian armed forces over the seventies from about 120,000 to 80,000, and whether that is related to any particular circumstance during the 1970s. Or is it intended to flag to the rest of the world that if Canada can do it you can do it too, and maybe you can even do it better. Is there any explanation that you would care to offer as to why that reduction was made and why Canada has reduced its strength to NATO?

Professor Tucker: Just a very brief comment on the distinction between arms limitation and arms control. I use the term "arms limitation" in its broadest sense to encompass disarmament and arms control. I make the distinction between disarmament and arms control and arms limitations.

• 1015

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Limitations means moving those that you have or going back, even?

Professor Tucker: It could, yes. To answer your second question, which is difficult to answer because, as I understand the train of events, I think the person who is primarily responsible for the decision to have the Canadian troop commitment to NATO Europe, has tended over the years to be somewhat ambiguous in terms of his commitment to the arms-limitation cause. I am speaking here, of course, of the present Prime Minister. It is possible, but I do not know for sure on this particular score, that Mr. Trudeau was thinking in arms-limitation terms when he made that decision, in effect.

[Traduction]

À en juger par l'expérience du passé, les Américains qui partagent notre point de vue à ce sujet, à quelque niveau du gouvernement qu'ils se trouvent, ne demanderaient pas mieux que de voir leurs propres efforts appuyés par les Canadiens. Vu le rôle déterminant des États-Unis dans toute discussion sur la limitation des armements, des interventions publiques de la part de Canadiens à ce sujet permettraient à notre pays d'influer au moins dans une certaine mesure sur l'issue de la discussion.

Je vous remercie.

Le président: Merci, monsieur Tucker.

Les noms de MM. Munro, McKinnon, Gamble et Wenman figurent sur ma liste. Mais je ne vous donnerai pas la parole dans cet ordre. C'est à M. Munro de commencer.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je vous remercie.

La distinction faite par M. Tucker entre la limitation des armements et le contrôle des armements est à mon sens fort intéressante. Quelle distinction faites-vous entre limitation et réduction des armements? Si je vous ai bien compris, vous avez dit que dans les circonstances actuelles, la réduction n'a guère de chances d'être réalisée.

M. Tucker: En effet.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Que pensez-vous dans ce cas de la réduction unilatérale des Forces armées canadiennes dont les effectifs sont passés de 120,000 à 80,000 hommes au cours des années 70? À quel fait en particulier attribuez-vous cette décision? L'aurions-nous fait uniquement à titre d'exemple pour les autres pays? Pour quelles raisons cette décision a-t-elle été prise à votre avis, ainsi d'ailleurs que la décision de réduire nos effectifs membres de l'OTAN?

M. Tucker: Je vais commencer par faire une distinction entre limitation des armements et contrôle des armements. J'utilise l'expression «limitation des armements» dans son sens le plus étendu, en englobant notamment la notion de désarmement et de contrôle des armements. Je fais par contre une distinction entre désarmement, contrôle des armements et limitation des armements.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Par limitation, entendez-vous redéploiement ou bien réduction des armements?

M. Tucker: C'est une possibilité. Il ne m'est par contre guère aisé de répondre à votre deuxième question, la personne responsable au premier chef de la décision de réduire les effectifs de l'OTAN a généralement adopté une position ambiguë en ce qui concerne la limitation des armements. Il s'agit bien entendu du premier ministre. Il est donc possible que lorsqu'il a décidé de réduire nos effectifs de l'OTAN, M. Trudeau pensait ainsi promouvoir la limitation des armements.

[Text]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): You say you are not sure that was what was in his mind?

Professor Tucker: I am not sure that was the case. I think the general consensus, at least within the academic world, is that that particular decision was rooted for the most part in the Prime Minister's perhaps personal distaste for military force. And that may be related to arms-limitation sensibilities and to a belief which was, of course, not uncommon to Mr. Trudeau or to many others in Canada and elsewhere that NATO, as a military alliance, was somewhat of an anachronism in the late 1960s and in the year of flowering détente between East and West. Indeed there was some feeling, certainly in Canadian academic circles, that NATO is a military alliance and could do more harm than good to the development of détente. As I say, as I recollect the train of events or the thoughts which led to that decision, I think they are largely explicable in those terms.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Where did you say this feeling that NATO might be harmful to détente was to be found in the community?

Professor Tucker: I do not know if I remember correctly and I certainly could not pinpoint the names, but if I do remember correctly, I think that opinion was expressed even before this committee at some point in the late 1960s.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): By whom?

Professor Tucker: I cannot remember. I believe it was an academic. The idea that military alliances, especially the confrontation of military forces in the central European theatre, could be a potentially de-stabilizing factor; this, coupled with the assumption that that confrontation of military forces was no longer much needed in an era of détente.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): This comes as news to me. We were talking about the era when Herman Kahn was thinking about the unthinkable.

Professor Tucker: Yes, back in the early 1960s.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): And I do not think that it necessarily meant in his terms, if I read him correctly, that it meant unilateral disarmament. That was not what the unthinkable was. I guess that would be even more unthinkable.

Professor Tucker: No. The unthinkable, as I understand Khan was, of course, nuclear war.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Yes. But then the theory of the deterrent effect, nuclear deterrents, emerged really from that theory, I should think.

Professor Tucker: Yes. Kahn was amongst what you might term the academic strategists in the United States, who were primarily responsible for the development of the theory of mutual deterrents.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is right. But at no time, to my recollection, did he, or any other of the academic community, suggest that the presence of NATO or the existence of NATO was a threat to détente. I just cannot figure out where in the community that notion was expressed.

[Translation]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais vous n'êtes pas certain que ce soit ce qui a motivé sa décision.

M. Tucker: Bien sûr que non. Les universitaires sont généralement d'accord pour dire que c'est le peu de sympathie éprouvée par M. Trudeau pour la force militaire qui a inspiré sa décision. D'ailleurs, M. Trudeau, comme bon nombre de nos compatriotes et d'étrangers d'ailleurs, estimait que l'OTAN constituait un anachronisme à la fin des années 60, en pleine détente entre l'Est et l'Ouest. De nombreux universitaires étaient en outre convaincus qu'en tant qu'alliance militaire, l'OTAN risquait de faire plus de mal que de bien à la détente. Du moins, c'est ainsi que je me souviens des choses.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Quel milieu d'après vous était d'avis à l'époque que l'OTAN serait préjudiciable à la détente?

M. Tucker: Je ne me souviens pas exactement maintenant, mais je ne pourrais pas vous citer de noms, mais il me semble que ce point de vue avait été exprimé devant le Comité vers la fin des années 60.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Et par qui?

M. Tucker: Par un universitaire, je crois. Cette personne avait dit notamment que la confrontation militaire, en Europe centrale tout particulièrement, risquait d'être un facteur de déstabilisation. En outre, on avait tendance à croire que la confrontation militaire était devenue superflue à l'époque de la détente.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est bien la première fois que j'entends cela. Nous parlons bien de l'époque où Herman Kahn pensait à l'impensable.

M. Tucker: Oui, il s'agit du début des années 60.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Pour autant que je sache, dans l'esprit de Herman Kahn, l'impensable n'était certainement pas synonyme de désarmement unilatéral.

M. Tucker: Bien entendu, l'impensable d'après Kahn, c'était la guerre nucléaire.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Oui, telle est, je crois, l'origine de la notion de dissuasion nucléaire.

M. Tucker: C'est vrai. C'est en effet Kahn qui a été à l'origine de la théorie de la dissuasion mutuelle aux États-Unis.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est tout à fait juste. Pour autant que je me souviens, Kahn et un autre universitaire n'ont jamais prétendu que l'OTAN représentait une menace pour la détente. Je ne vois vraiment pas quel est l'universitaire qui aurait pu affirmer pareille chose.

[Texte]

Professor Tucker: Back in the early 1960s, I would tend to doubt it.

• 1020

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): You cannot put your finger on it though.

Professor Tucker: No. The period I was speaking of, of course, as it related to Canadian government policies, was the late 1960s.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Of course.

Professor Tucker: Now there is a point perhaps to be made here in reference to your earlier question about the linkage between Canadian defence policy and arms-control or arms-limitation thinking in Ottawa. I think it is true to say that the Canadian government—I think Mr. Trudeau, in particular, in one or two of his speeches, did make an explicit reference between Canada's dropping its nuclear role in NATO in 1971, and subsequently in NORAD in 1978, when the new fighter aircraft comes on stream. An explicit reference between this—

Mr. McKinnon: I think you have made a mistake in dates.

Professor Tucker: Sorry, NORAD.

Mr. McKinnon: Surely you have made a slip of the tongue there in dates for NORAD—1978, when the new fighter comes in.

Professor Tucker: No... Mr. Trudeau—sorry—made a commitment before the first United Nations Special Session on Disarmament in May of 1978, that once the new fighter aircraft came on stream, then Canada would drop its nuclear role in NORAD. What I am saying here is, I think the Prime Minister did make an explicit link between this defence posture and a Canadian commitment to the nonproliferation of nuclear weapons, as an example of unilateral restraint.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): This is an intellectual position.

Professor Tucker: Yes. To what extent it has had any discernible effect on the international community is moot.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Not moot. Okay.

The Chairman: Thank you. I have nine members on my list and I would like to recognize them all. So I would like your co-operation—friendly co-operation—please. The next questioners are Dr. Jewett and Madam Appolloni. Dr. Jewett.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman. I wonder if either of the guests would comment on the recent arguments that SALT II and comparable arms-control discussions and programs are becoming more a part of the problem than a solution. Even George Kennan, in his recent writings, has suggested that they enhance instability rather than help create stability, particularly with reference to SALT II.

The Chairman: Would you like both guests to comment? We will start with you then, Mr. Tucker.

Professor Tucker: All right.

[Traduction]

M. Tucker: Au début des années 60, c'était assez courant.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais vous ne parvenez pas à nous donner de nom.

M. Tucker: En effet. Au Canada, ces orientations ont été fixées vers la fin des années 60.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est juste.

M. Tucker: Je voudrais, si vous le permettez, dire un mot sur les rapports existant entre la politique de défense canadienne et l'avis des hommes politiques en matière de contrôle et de limitation des armements. Je crois me souvenir que M. Trudeau avait évoqué dans un de ses discours la possibilité pour le Canada d'abandonner son rôle «nucléaire» au sein de l'OTAN en 1971, et à NORAD en 1978, date à laquelle le nouvel avion de combat devait devenir opérationnel. Une référence à...

M. McKinnon: Vous vous êtes trompé de date, je crois.

M. Tucker: Oui, je m'excuse.

M. McKinnon: Vous vous êtes trompé en ce qui concerne l'année à laquelle le nouvel avion de combat devait devenir opérationnel.

M. Tucker: Ce que je voulais dire, c'est qu'au mois de mai 1978, M. Trudeau avait dit lors de la première session spéciale des Nations Unies consacrée au désarmement que lorsque le nouvel avion de combat deviendrait opérationnel, le Canada pourrait abandonner son rôle nucléaire au sein de NORAD. Le premier ministre semblait donc à l'époque établir un lien entre notre politique de défense et notre politique en matière de non-prolifération des armes nucléaires.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est là une position purement intellectuelle.

M. Tucker: C'est vrai. Il est difficile de savoir si la position canadienne a eu un effet quelconque au plan international.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est certainement discutabile.

Le président: Merci. Je voudrais que les neuf personnes qui ont demandé à prendre la parole puissent toutes le faire. Je vous demanderais donc de faire preuve de coopération. La parole est à M^{lle} Jewett. Mademoiselle Jewett.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président. Je voudrais savoir ce que nos deux témoins pensent de l'affirmation selon laquelle SALT II et les autres discussions sur le contrôle des armements, loin de résoudre le problème, ne font que l'aggraver. Dans ses récents écrits, George Kennan affirme que ces négociations surtout SALT II, aggravent l'instabilité.

Le président: Nous allons commencer par M. Tucker.

M. Tucker: D'accord.

[Text]

The Chairman: Briefly, if I may. I do not want to push people but just nicely say that if you could briefly . . .

Mr. Reford: I can understand why this argument could be raised because SALT II was an immensely complex negotiation. The trouble is, it seems to me that SALT III—if we are going to have a SALT III, or call it START to use the word that President Reagan likes—is likely to be even more complex. I do not think there is a simple thing. We have now reached a stage where you cannot just say, let us put a ceiling on these particular kinds of weapons because there are so many different sorts and kinds of weapons involved and the problem of balancing one against the other. The Russians and the Americans have gone in for different approaches to strategic arms, and you cannot just say that an SS-20 is like a Pershing; it is not. You have so many differences involved here that it is beyond having a simple solution, and so, to one extent it is right because you have a very complex thing; it becomes part of the problem. But I do not know how you are going to solve it except by tackling it on a very complicated basis.

Professor Tucker: I do not know if I would fully subscribe to the statement that SALT II and similar arms-control agreements are part of the problem, although they have been much criticized by elements on both the right and the left of the political spectrum. For elements on the right, agreements like SALT II have been—I am thinking especially of American spokesmen here—injurious to American security in the sense that, say, American security has been sold down the river to the Soviets. For elements on the left, the argument has been that SALT II and similar agreements have not gone nearly far enough down the road toward disarmament and the beating of swords into ploughshares.

• 1025

The argument has been made that the verification techniques under SALT II are not that effective. The argument has been made that, with arms-control arrangements like this, there is a tendency on the part of the negotiating powers to develop and to deploy armaments as bargaining chips over the negotiating table. There is also the argument that both SALT I and SALT II put quantitative limits on a qualitative strategic-arms race and perhaps in this sense aroused expectations, especially at the public level, which have yet to be fulfilled. Part of the problem, no, I think a step in the right direction, but I really feel we have a long way to go yet toward constraining the nuclear arms race.

Miss Jewett: On a related question, Professor Tucker, what did you mean more precisely when you spoke of weapons that will enhance stability?

Professor Tucker: Precisely I am thinking here of weapons which fill the role of second-strike capabilities, which give to both adversaries a second-strike ability which enhances a system of mutual deterrence. I am thinking of weapons systems in particular which can be seen as invulnerable to a first strike, and I am thinking especially of posing constraints upon weapons systems which could yield one side or the other an effective first-strike capability. First-strike weapons I consider

[Translation]

Le président: Sans vouloir vous bousculer, je vous demanderais cependant d'être aussi bref que possible.

M. Reford: Les négociations SALT II sont d'une extrême complexité, ce qui est sans doute à l'origine de ces affirmations. Or, les négociations SALT III ou START, comme le président Reagan les appelle, seront sans doute encore plus complexes. Il ne suffit plus actuellement de fixer un plafond à tel ou tel type d'armements, car ceux-ci sont devenus très nombreux, ce qui pose la question de leur équilibre. Les Soviétiques et les Américains ont des approches tout à fait différentes en ce qui concerne les armes stratégiques; on ne peut donc pas établir d'équivalence entre un SS-20 et un Pershing. Vu la complexité du problème, il est hors de question de dégager une solution simple, si bien qu'on peut à juste titre prétendre que c'est cette complexité elle-même qui constitue une partie du problème. Mais il va néanmoins falloir essayer de le résoudre.

M. Tucker: Je ne trouve pas pour ma part que SALT II ou d'autres accords sur le contrôle des armements constituent un des éléments du problème, même s'ils ont été vivement critiqués aussi bien à droite qu'à gauche. Pour la droite américaine plus particulièrement, la conclusion des accords SALT II reviendrait à saboter la sécurité américaine au profit des Soviétiques. Pour la gauche par contre, SALT II et d'autres accords du même genre n'ont pas fait assez pour transformer les épées en charrue.

Certains prétendent que les mesures de contrôle prévues dans le cadre de SALT II ne sont pas efficaces. Ces mêmes personnes assument que les États intéressés ont tendance à utiliser les armements comme moyen de négociation. D'autres prétendent que SALT I aussi bien que SALT II, en imposant un plafond quantitatif à une course aux armements qui, elle, est qualitative, suscitent des espoirs non fondés, surtout dans le grand public. Même si nous avons obtenu un certain succès, il reste encore beaucoup à faire si l'on tient réellement à freiner la course aux armements nucléaires.

Mlle Jewett: Qu'entendez-vous, professeur Tucker, par armes susceptibles de renforcer la stabilité?

M. Tucker: Il s'agit d'armes de deuxième frappe qui permettent aux deux adversaires de procéder à une deuxième frappe, ce qui renforce la dissuasion mutuelle. Je pense plus particulièrement aux armes qui pourraient être invulnérables lors d'une première frappe; il faudrait donc limiter les armements qui donneraient à un des adversaires la possibilité d'une première frappe. Les armes de première frappe ont un effet déstabilisateur tandis que les armes de deuxième frappe ont au

[Texte]

de-stabilizing, second-strike weapons stabilizing. This is, as I understand it, the essence of the doctrine of mutual deterrence.

Miss Jewett: If there is such a thing in this as invulnerability.

Professor Tucker: If there is such a thing as invulnerability. I think there is such a thing as invulnerability. I think the SLBMs which the United States and the Soviet Union possess, submarine-launched ballistic missiles, are still relatively invulnerable. They are, in essence, the mainstay at present of Soviet and American strategic postures. They may not be for long, depending on the technological developments in ASW, anti-submarine warfare.

Miss Jewett: In your address there is another point I wished you might expound upon a bit. When you were speaking of Canada's influence having been greatest when it had either some technological know-how, as in the nuclear scientific field, or when we had, I think you said, some particular economic clout—

Professor Tucker: Yes.

Miss Jewett: —what were you thinking of in connection with the latter?

Professor Tucker: With economic clout, with economic power, in particular our role as a supplier of peaceful nuclear equipment and technology to the extent that we were able to shape events to our liking in the field of safeguards to get those who receive such equipment to accept our safeguards.

Miss Jewett: That was the main economic power you are talking of.

Professor Tucker: That was the main one.

Miss Jewett: Finally, if I could ask Professor Reford, I do not know whether he did in fact comment on his view of the Canadian contribution to arms limitation and disarmament in the academic world and in the bureaucracy.

• 1030

Mr. Reford: No, I do not think I expressed any opinions on that one.

In the academic world I think that there are now, today, a number of Canadians who are interested and who are working actively in this field. There is going to be a conference at York University next week on this topic and some of the papers which I have received already, I think have a very high standard of research in them. The Arms Control and Disarmament Study Group, in which I have been involved in Toronto, is now in its third year. We have had excellent discussions and some excellent exchanges of ideas in that. I think, perhaps, there is a growing interest and expertise in this subject in Canada.

Miss Jewett: And in the bureaucracies?

Mr. Reford: And in the bureaucracies—

Miss Jewett: Particularly in National Defence.

[Traduction]

contraire un effet stabilisateur. C'est le principe même de la doctrine de dissuasion mutuelle.

Mlle Jewett: À condition qu'on puisse vraiment parler de leur invulnérabilité.

M. Tucker: À mon sens, on le peut. Les missiles balistiques lancées par sous-marin, tant américains que soviétiques, sont relativement invulnérables. Ils constituent en effet la clé des stratégies soviétiques et américaines. Tout dépendra évidemment de l'évolution technologique du matériel de guerre anti sous-marins.

Mlle Jewett: Je voudrais vous demander quelques précisions au sujet d'un autre aspect de votre exposé. Vous avez dit que l'influence du Canada était à son apogée au moment où nous avions de l'avance dans le domaine nucléaire ou lorsque nous avions une influence économique.

M. Tucker: C'est exact.

Mlle Jewett: Qu'entendez-vous par là?

M. Tucker: Par puissance économique, je veux dire qu'en notre qualité de fournisseur de technologie et de matériel nucléaire pacifique, nous pouvons imposer à nos clients certaines mesures de sauvegarde.

Mlle Jewett: C'est ce que vous entendez essentiellement par puissance économique?

M. Tucker: Oui, essentiellement.

Mlle Jewett: Je ne me souviens plus si le professeur Reford a évoqué la contribution des universitaires et des hauts fonctionnaires en ce qui concerne le désarmement et la limitation des armements.

M. Reford: Non, je ne crois pas avoir évoqué cette question.

Les universités comptent à l'heure actuelle un certain nombre de personnes qui s'intéressent activement au désarmement. Ainsi, une conférence à ce sujet est justement prévue la semaine prochaine à l'Université York et certains des exposés que j'ai reçus à ce sujet sont fort bien documentés. Le groupe de travail sur le contrôle des armements et le désarmement auquel je participe existe depuis trois ans. Des discussions fort intéressantes s'y sont déroulées. Je crois que de plus en plus de gens s'intéressent à cette question au Canada.

Mlle Jewett: Et dans la Fonction publique?

M. Reford: Que voulez-vous dire au juste?

Mlle Jewett: Je pense particulièrement au ministère de la Défense nationale.

[Text]

Mr. Reford: —in National Defence, I have certainly read and I am aware of some very excellent papers that have been produced in this area in the operational research and analysis establishment. They have done the basic work on verification, one of Canada's—

Miss Jewett: Pardon?

Mr. Reford: Verification. One of Canada's great achievements in the last couple of years has been this compendium of verification proposals and that originated out of work in National Defence.

Miss Jewett: If I may, just a related question about the degree to which journalists in Canada address these questions and how effectively they do so, in both of your opinions?

Mr. Reford: I would say, regrettably, not sufficiently. I would say that, regrettably, there are not enough correspondents in Canada who pay attention to national-security issues, using that phrase in its broadest terms. Certainly, at the United Nations, as far as I am aware, there is now no Canadian correspondent stationed on a permanent basis at the United Nations and at UNSSOD, in particular.

Miss Jewett: I think the CBC has one, has it not?

Mr. Reford: Yes, but are they based there? Is he or she based there permanently to cover the United Nations or is that correspondent based in New York, covering the United Nations and 75 per cent of the time, the United States.

Miss Jewett: Yes, that is probably right.

The Chairman: Thank you. Mr. Tucker.

Miss Jewett: Professor Tucker.

Professor Tucker: I fully support Bob's comment as far as the coverage of arms-limitations and security issues is concerned in Canada. I think a good example of this occurred in the mid-1970s, with regard to the very important conference on security and co-operation in Europe, in which the Canadian Government was actively involved and had a fairly high profile.

There was only one Canadian newspaper, or major Canadian newspaper, which covered the conference in any depth. I believe that was *Le Devoir* and it got its information from a Paris news agency. Occasionally, I find articles in newspapers, on the second, third, fourth or fifth page about arms-limitation matters. Most of these, I recollect, come off the wires of international news services and occasionally the Canadian press. But, on balance, it is not good coverage.

The Chairman: Thank you. Madam Appolloni, please.

Mrs. Appolloni: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: And thank you for keeping the time. If we do I think we will have a chance to listen to all my colleagues. Madam.

Mrs. Appolloni: Thank you.

[Translation]

M. Reford: J'ai l'occasion de lire des mémoires fort intéressants à ce sujet rédigés par le bureau chargé de la recherche opérationnelle et des analyses. C'est eux notamment qui ont fait le gros du travail sur l'inspection.

Mlle Jewett: Vous dites?

M. Reford: L'inspection. Le Canada peut en effet se targuer d'avoir mis au point les modalités d'inspection, travail qui a été fait par le ministère de la Défense nationale au cours des dernières années.

Mlle Jewett: Que pensez-vous de la façon dont les journalistes canadiens traitent de cette question?

M. Reford: La couverture de cette question par les médias laisse à désirer. Malheureusement, nous n'avons pas suffisamment de correspondants au Canada qui s'intéressent au problème de la sécurité nationale. Ainsi, à ma connaissance, nous n'avons pas de correspondant canadien rattaché à titre permanent aux Nations Unies, et à l'UNSSOD en particulier.

Mlle Jewett: Radio-Canada en a bien un, il me semble.

M. Reford: Oui, mais est-ce bien à titre permanent? Je pense qu'il s'agit plutôt d'un journaliste en poste à New York, c'est-à-dire qu'une partie du temps, il suit la situation aux Nations Unies et que 75 p. 100 du temps, il s'intéresse à l'ensemble de la situation américaine.

Mlle Jewett: Vous avez sans doute raison.

Le président: Merci beaucoup. La parole est à M. Tucker.

Mlle Jewett: Professeur Tucker.

M. Tucker: Je suis tout à fait d'accord avec mon collègue en ce qui concerne la couverture canadienne des questions de la limitation des armements et de la sécurité. A titre d'exemple, qu'il me suffise de citer la conférence sur la sécurité et la coopération en Europe qui s'est déroulée au milieu des années 70, conférence à laquelle le gouvernement canadien a participé activement.

Or, un seul journal canadien a assuré une couverture complète de cette conférence. Il s'agissait je crois du *Devoir*, qui obtenait ses renseignements d'une agence de presse française. On trouve de temps à autre, à la quatrième ou cinquième page d'un journal, un article consacré à la limitation des armements. Mais la plupart des journaux ne font que reprendre les dépêches d'agences de presse internationales. Dans l'ensemble, la couverture n'est pas très bonne.

Le président: Merci. Madame Appolloni.

Mme Appolloni: Merci, monsieur le président.

Le président: Si nous en faisons tous autant, chacun aura la possibilité de participer à la discussion.

Mme Appolloni: Merci.

[Texte]

Mr. Reford, yesterday in his testimony before the committee, Ambassador Menzies referred to the inordinate amount of arms purchases made by certain developing Third World countries, and he promised the committee that he would give us charts and graphs to substantiate his statements. In your opinion, what is the main reason for this massive purchase of armament on the part of developing countries?

Mr. Reford: I think it must primarily be their perception that they need more weapons for their security. There may be in some cases, certain factors of prestige. They may believe that because the major powers have large tanks and sophisticated aircraft that they need these for their own reasons of security. But I would question: What is their security? Is it security against a potential outside aggressor or is it security against what they believe might be an internal threat of revolt or revolution by a dissident group within their own country?

• 1035

Mrs. Appolloni: In your opinion, do these groups tend to be localized on one particular continent or do you find that it is a general trend in developing countries to put as much emphasis, if not too much emphasis, on armies?

Mr. Reford: I am not sure. I do not feel that I am completely knowledgeable in this area. I think certainly the Middle East is one part of the world where there are much higher arms purchases than there are in others. I would think you probably would have to look at places where there are areas of tension. I would suspect that the Middle East, I would suspect that southeast Asia in the wake of Vietnam are areas where a good deal of money is being spent on arms. It may also depend on who has money. I am not sure because in Latin America the question is are Brazil and Argentina spending large sums of money on arms?

Mrs. Appolloni: Can you comment on the responsibility of the countries that supply those arms?

Mr. Reford: Do I have any comment on the responsibility...? Well, I guess that all depends on your point of view, does it not?

Mrs. Appolloni: What weight would you give to political or ideological reasons as opposed to shared financial gain?

Mr. Reford: I think in the case of some countries, obviously there are political and ideological factors. I think this has undoubtedly been true probably in both the United States and the Soviet Union, probably in France too, as three of the major suppliers. I should think political factors do weigh in the policies of government. Economic factors, well, I would think economic factors are probably more important for Canada, although Canada, in global terms, is a relatively small supplier of arms. But I would think that in our case economic factors are more important than political ones.

Mrs. Appolloni: I think you should elaborate on that. I would hate to see a headline in *The Globe and Mail* that Canada's economy rests on arms shipments.

[Traduction]

L'ambassadeur Menzies nous a parlé hier des énormes achats d'armes effectués par certains pays du Tiers-Monde; il a d'ailleurs promis de nous faire parvenir des tableaux à ce sujet. Pourquoi les pays en développement procèdent-ils à ces énormes achats d'armes?

M. Reford: Sans doute parce qu'ils estiment avoir besoin de ces armes pour assurer leur sécurité. Dans certains cas, il y a aussi une question de prestige. Ils pensent peut-être qu'ils doivent, à l'instar des grandes puissances, posséder eux aussi des tanks puissants et des avions perfectionnés. Mais de quelle sécurité s'agit-il? Est-ce la sécurité contre un agresseur extérieur éventuel ou bien est-ce la sécurité contre ce que l'on considère comme une menace de révolte interne ou de révolution propagée par un groupe dissident à l'intérieur du pays?

Mme Appolloni: A votre avis, le rôle prépondérant joué par l'armée est-il une caractéristique des pays en développement ou bien ce phénomène est-il localisé sur un continent en particulier?

M. Reford: Je n'en suis pas sûr. Je ne connais pas suffisamment bien la question. Le Moyen-Orient est certainement une des régions du monde qui achète le plus d'armements. Je pense qu'il faudrait examiner les zones de tension. Je dirais que le Moyen-Orient, l'Asie du Sud-Est après le Vietnam, sont les régions du monde où l'on dépense beaucoup pour les armements. Cela dépend également de celui qui détient l'argent. Je n'en suis pas certain, et d'ailleurs on se demande si le Brésil et l'Argentine consacrent de grosses sommes à l'achat d'armements.

Mme Appolloni: Comment voyez-vous la responsabilité des pays fournisseurs d'armements?

M. Reford: La responsabilité des fournisseurs...? Tout dépend du point de vue où on se place.

Mme Appolloni: Quel est le poids des justifications politique ou idéologique, par opposition aux considérations financières?

M. Reford: Je crois que dans le cas de certains pays, des facteurs politiques et idéologiques entrent en jeu. C'est certainement vrai des États-Unis et de l'Union soviétique, peut-être également de la France, lesquels sont les trois principaux fournisseurs. J'imagine que les considérations politiques influencent l'attitude des gouvernements. Les facteurs économiques également, lesquels l'emportent probablement dans le cas du Canada, encore que celui-ci soit un fournisseur relativement petit. Dans notre cas particulier, je pense que les facteurs économiques l'emportent sur les considérations politiques.

Mme Appolloni: J'aimerais que vous précisiez votre pensée à cet égard. Je ne voudrais pas voir *The Globe and Mail* clamer en gros titre que l'économie du Canada repose sur les ventes d'armes.

[Text]

Mr. Reford: Canada's economy obviously does not—

An hon. Member: You cannot blame that on us.

Mr. Reford: —depend on arms. As I say, in global terms we are a very small contributor to global arms sales but I think, as I understand it, most of the arms sales that we do make are to our NATO allies, probably the overwhelming proportion going to the United States, and a good deal of this is tied up in terms of jobs in Canada for Canadian industry, keeping certain Canadian industries going. It seems to me that this is one of the leading factors in the government policy on arms sales, rather than trying to support this or that faction in a civil war. I do not think that is something Canada got involved in at all. I hope not.

Mrs. Appolloni: All right, I will pass, Mr. Chairman. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mrs. Appolloni. Mr. Wenman, followed by Dr. Schroder, Mr. McKinnon, Mr. Ogle.

Mr. Wenman: Mr. Tucker, you talked about potential roles of Canada and you seem to speak with some enthusiasm about verification technology as a current and potential role for us. You mentioned, and it sounded like with a bit of concern, that the London suppliers' group had kind of broken up and that initiative seemed to be lost. Or has it been lost? Is there a way of recapturing that initiative or are we sort of accepting the United Nations' report that almost gave up on proliferation, or indicated it was too late, with the emphasis on economy of energy? Are there still some areas of hope here, and is this an initiative that Canada should be pursuing? The regional repositories, the control of the byproducts of the nuclear process, is there an area here, and should we be pursuing it?

• 1040

Professor Tucker: I really tend to think so.

Mr. Wenman: What is that area?

Professor Tucker: Specifically, the non-proliferation of nuclear weapons and the development of safeguards techniques. It is an old debate in its essence; I really do not think it has changed that much from the middle to late 1960s when the NPT was created.

Mr. Wenman: Is there not a get-out-and-sell attitude now, and are we not a prime example of that? Our salesmen are out all over the world now trying to sell reactors and we are in competition with everybody and we are talking about dropping safeguards, not strengthening them. Is the trend not to maintain or reduce rather than advance?

Professor Tucker: I do not think the Canadian government is talking in terms of dropping safeguards if one takes a close look at, say, the recent agreements with the United States, Sweden and EURATOM. The safeguards that the Canadian

[Translation]

M. Reford: L'économie du Canada ne repose certainement pas...

Une voix: Vous ne pouvez pas nous le reprocher.

M. Reford: ... sur les armements. Ainsi que je l'ai dit, si l'on considère l'ensemble des armements, nous ne sommes qu'un très petit fournisseur et je crois que la plupart de nos ventes sont destinées à nos alliés de l'OTAN, avec probablement une très grosse part vendue aux États-Unis, et un certain nombre d'industries canadiennes en dépendent, ainsi qu'un nombre d'emplois non négligeable. Je pense que c'est là une des principales considérations qui détermine la politique du gouvernement en matière de vente d'armements, beaucoup plus que la volonté de soutenir l'une ou l'autre faction en cas de guerre civile. Je ne pense pas que le Canada se préoccupe du tout de cet aspect. J'espère que non.

Mme Appolloni: Très bien, je vais en rester là, monsieur le président. Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie, madame Appolloni. M. Wenman a la parole et il sera suivi de MM. Schroder, McKinnon et Ogle.

M. Wenman: Monsieur Tucker, vous avez parlé du rôle que pourrait jouer le Canada et vous nous avez parlé avec enthousiasme à ce propos de la technologie de vérification. Vous avez mentionné, et cela paraissait vous inquiéter, que le groupe des fournisseurs de Londres avait éclaté et que l'initiative paraissait perdue. Est-ce le cas? Y a-t-il moyen de reprendre l'initiative ou bien acceptons-nous le rapport des Nations Unies qui semble s'accommoder de la prolifération ou bien indiquer qu'il est trop tard pour agir, en raison des préoccupations énergétiques? Reste-t-il un espoir et est-ce là une initiative que le Canada devrait poursuivre? Y a-t-il des possibilités dans le domaine de l'entreposage régional et du contrôle des sous-produits de la réaction nucléaire, et le Canada devrait-il s'y intéresser?

M. Tucker: Je pense que oui.

M. Wenman: Dans quel domaine?

M. Tucker: Spécifiquement, la non-prolifération des armes nucléaires et la mise au point de techniques de sauvegarde. Sur le plan des principes, c'est un vieux débat et je ne pense pas qu'il ait beaucoup changé depuis le milieu des années 60, lorsque le Traité de non-prolifération a été signé.

M. Wenman: L'attitude générale ne semblait-elle pas être de chercher à vendre à tout prix et n'en sommes-nous pas le meilleur exemple? Nos vendeurs parcourent le monde entier à essayer de vendre des réacteurs et nous sommes en concurrence avec tout le monde, nous parlons d'assouplir nos clauses de sauvegarde et non de les renforcer. La tendance n'est-elle pas à préserver ce qui est et à assouplir plutôt qu'à renforcer?

M. Tucker: Si l'on regarde de près les accords récents conclus avec les États-Unis, la Suède et l'EURATOM, je ne pense pas que l'on puisse affirmer que le gouvernement canadien renonce à ses exigences. Les conditions de sauvegarde que

[Texte]

government developed in the middle to late 1970s as a matter of policy are more or less intact in those agreements.

Mr. Wenman: Are they adequate?

Professor Tucker: As far as those particular areas are concerned, I would say yes.

Mr. Wenman: They are adequate. Okay.

Professor Tucker: As far as those particular areas are concerned.

Mr. Wenman: In the other area that you talked about, particularly as it related to You are suggesting that politicians must finally make the choices between stabilization and de-stabilization, this emphasis here. In this process of making choices, are there some new directions? Are détente and MAD and SALT II and all of those just building blocks, or are we looking towards some new kind of initiative? I refer in particular here to where you talk about enhancing stability in the second strike of mutual deterrence. In that second strike of mutual deterrence, theatre nuclear weapons and things like this, the development and the Canadian position that Mr. Trudeau gave last on suffocation seem to be saying that we should try to stop those technological developments in that second strike. Are you saying that is a wrong process, that in fact we would be stabilizing things by developing the theatre nuclear weapons, reducing the megaton capacities, increasing the ability for a limited war in fact?

Professor Tucker: I do not say that the strategy of suffocation, as Mr. Trudeau expressed it on SALT I, was necessarily wrong. I tend to think it was somewhat utopian in the wide range of its expectations that one could in fact suffocate the development of all strategic nuclear weaponry. That would be fine if one could, but one cannot. Indeed, what I am suggesting is a very difficult thing to do, that one attempt to concentrate on what can be defined as stabilizing weapons systems as distinct from de-stabilizing weapons systems. One of the fundamental problems with arms control, as I was suggesting in my brief talk, is that the arms-control community, to say nothing of policy-makers, have had an enormous problem getting any sort of an agreement on what actually are the stabilizing weapons and what are the de-stabilizing weapons.

There is really much work to be done here and, as I see it, this is where Canada could perhaps play a useful technical sort of role as distinct from a political sort of role. Ultimately, and I would stress this, politics must come into play. Hard political decisions would have to be made in terms of particular weapons choices.

Mr. Wenman: Are you specifically and technically able to list those, to identify in your own mind what is stabilizing and what is de-stabilizing? Have you done a paper on this?

Professor Tucker: No, I have not. It is something that I would certainly like to see done. When I was thinking of this I had two weapons systems in mind in particular which, as I see them, are potentially de-stabilizing. One is the development of

[Traduction]

le gouvernement canadien a imposées au milieu des années 70 à titre de politique générale restent plus ou moins intactes dans ces accords.

M. Wenman: Sont-elles appropriées?

M. Tucker: Dans le cas de ces pays, je dirais que oui.

M. Wenman: Elles sont appropriées? Bien.

M. Tucker: Dans le cas de ces pays-là.

M. Wenman: Pour ce qui est de l'autre domaine que vous avez abordé, êtes-vous d'avis que les hommes politiques doivent finir par choisir entre la stabilisation et la déstabilisation? Dans le cadre de ce choix, existe-t-il de nouvelles orientations? Est-ce que la détente et les négociations SALT sont les seuls éléments possibles ou bien peut-on envisager de nouvelles initiatives? Je pense en particulier à ce que vous dites concernant le renforcement de la stabilité vis-à-vis de la dissuasion de deuxième frappe. À cet égard, ainsi qu'à l'égard des armes nucléaires de théâtre et ce genre de choses, la position que le Canada et M. Trudeau semblent avoir définie dernièrement concernant la «suffocation» consiste à enrayer les progrès techniques au stade de la deuxième frappe. Dites-vous que c'est une mauvaise chose, que nous devrions au contraire stabiliser la situation en mettant au point des armes de théâtre, en réduisant la capacité totale en mégatonnes, en fait, en augmentant les moyens de mener une guerre limitée?

M. Tucker: Je ne dis pas que la stratégie de suffocation, ainsi que M. Trudeau a défini les négociations SALT I, est nécessairement mauvaise. J'ai tendance à croire qu'il était en fait utopique de penser que l'on pourrait suffoquer dans la pratique de développement de tout l'arsenal nucléaire stratégique. Ce serait très bien si l'on pouvait, mais on ne peut pas. De fait, une chose extrêmement difficile à réaliser est la tentative de concentrer les efforts sur ce que l'on pourrait définir comme des systèmes d'armements stabilisateurs par opposition aux armements déstabilisateurs. Ainsi que je l'ai dit dans mon exposé, l'un des problèmes fondamentaux sur lesquels butte le contrôle des armements est la difficulté de s'entendre sur la question de savoir quelles armes sont stabilisatrices et lesquelles sont déstabilisatrices.

Il y a là beaucoup de travail à faire, et de la façon dont je vois les choses, c'est là que le Canada pourrait jouer un rôle technique très utile, par opposition à un rôle politique. Au bout du compte, et j'insiste là-dessus, la politique devra trancher. Des décisions politiques difficiles devront être prises dans le choix des armements nucléaires précis dont on voudra se doter.

M. Wenman: Êtes-vous en mesure de nous dresser une liste, de décider pour vous-mêmes quelles armes sont stabilisatrices et lesquelles sont déstabilisatrices? Avez-vous publié un article à ce sujet?

M. Tucker: Non. J'aimerais beaucoup que cela se fasse. Lorsque j'ai parlé de cela, je pensais en particulier à deux systèmes d'armements qui me paraissent potentiellement déstabilisateurs. Le premier concerne la mise au point d'armes

[Text]

strategic ASW weapons which could effectively undermine the retaliatory capabilities held by both the United States and the Soviet Union. The second, of course, would be the development of a BMD—Ballistic Missile Defence—or an ABM system on the part of the United States and the Soviet Union. I stress this latter point because the ABM Treaty, which was signed between the United States and the Soviet Union in 1972, is up for renewal this year, and there are no guarantees that this very important arms-control agreement will not fall by the wayside.

• 1045

Mr. Wenman: The de-stabilizing are easier to identify than the stabilizing.

Professor Tucker: The de-stabilizing, I think, are easier to identify.

Mr. Wenman: You have not identified the stabilizing.

Professor Tucker: I would also tend to look upon laser weapon systems, those which could kill satellites in space, as de-stabilizing. I think the ability of the United States and the Soviet Union to spy upon each other, through their so-called secret sentries in space, has been an important stabilizing element in their strategic relationship.

Mr. Wenman: I see that Mr. Tucker read from very specific notes. Could we get a photocopy of them?

The Chairman: If Mr. Tucker will agree.

Professor Tucker: I have no objections.

Mr. Wenman: When will the minutes be returned? How fast will it take them?

The Chairman: Usually three to four days after the meeting.

Mr. Wenman: Three to four days. So it would be useful if we could have those now.

A final question to Mr. Reford.

Mr. Reford: That is right.

Mr. Wenman: You said that defence spending is not cut in times of economic difficulty and you cited the example of the United States at this time. Would you not include the Soviet Union to an even greater extent, because their economic difficulties are at least as great?

Mr. Reford: Yes, I said that.

Mr. Wenman: Would you not go as far as including Somalia and Ethiopia, Vietnam and Cambodia? It does go that far, does it not?

Mr. Reford: I would think so; yes.

Mr. Wenman: It proves your point further. That is a very clear point. So we cannot look at that as a control measure.

[Translation]

stratégiques de lutte anti-sous-marins, qui pourraient efficacement réduire la capacité de riposte aussi bien des États-Unis que de l'Union soviétique. Le deuxième, bien sûr, serait la mise au point d'une DMB—Défense contre les missiles balistiques—ou d'un système AMB par les États-Unis et l'Union soviétique. Je souligne ce point car le Traité AMB signé par les États-Unis et l'Union soviétique en 1972 doit être renégocié cette année, et rien ne garantit que cette entente de limitation d'armements très importante ne sera pas écartée.

M. Wenman: Les armes déstabilisatrices sont plus faciles à identifier que les stabilisatrices.

M. Tucker: Je pense que oui.

M. Wenman: Vous n'avez pas identifié les stabilisatrices.

M. Tucker: J'aurais également tendance à considérer comme déstabilisateurs les systèmes d'armes lasers, ceux qui pourraient détruire les satellites dans l'espace. Je considère que l'aptitude des États-Unis et de l'Union soviétique à s'espionner l'un l'autre, au moyen de leurs 'sentinelles de l'espace secrètes', constitue un élément stabilisateur important dans leurs rapports stratégiques.

M. Wenman: Je vois que M. Tucker consulte des notes qui paraissent très détaillées. Pourrions-nous en obtenir une photocopie?

Le président: Avec l'accord de M. Tucker.

M. Tucker: Je n'ai pas d'objection.

M. Wenman: Quand le procès verbal sera-t-il distribué? Combien de temps cela prendra-t-il?

Le président: Nous l'avons généralement trois ou quatre jours après la séance.

M. Wenman: Il serait donc utile que nous puissions obtenir ces notes maintenant.

Une dernière question à M. Reford.

M. Reford: Je vous écoute.

M. Wenman: Vous dites que les dépenses en armements ne sont pas réduites en période de difficultés économiques et vous avez cité l'exemple des États-Unis en ce moment-même. Est-ce que cela n'est pas vrai dans une mesure encore plus grande de l'Union soviétique dont les difficultés économiques sont au moins aussi grandes?

M. Reford: Oui, c'est ce que j'ai dit.

M. Wenman: Est-ce que l'on ne pourrait pas inclure également dans cette liste la Somalie et l'Éthiopie, le Vietnam et le Cambodge?

M. Reford: Je pense que oui.

M. Wenman: Cela prouve la justesse de votre argument. C'est un point qui ressort très clairement. On ne peut donc pas

[Texte]

Mr. Reford: No. I did not mean the United States were the only example; you are quite right.

Mr. Wenman: You see the United Nations possibly moving from a consensus to a majority. Do you see the world looking for a certain level of clarity not just in the United Nations but as an international trend?

Mr. Reford: It could be. Who is looking for clarity? I suppose it is the people who feel that consensus does not bring the results they would like, and therefore, they would like to have a majority vote taken which indicates that this is precisely the way the world feels. You have that, to an extent, in the General Assembly, where there are majority votes on almost all of these issues, including the disarmament issues. In an organization like the General Assembly, the majority votes are the practice and this is the right place for them. But it seems that in the negotiation forum, like the Committee on Disarmament, or even an alliance like NATO, majority votes are perhaps not the best way of proceeding. What I am afraid of is that there may be pressures to try to use majority votes in the negotiating forum for disarmament, and I do not think that would be a good thing.

Mr. Wenman: Could Mr. Tucker give us—not now; perhaps sometime, even for myself—a list of items he sees as stabilizing, as opposed to de-stabilizing, particularly in the second-strike capacity?

Mr. Reford: Yes.

Mr. Wenman: Thank you.

The Chairman: Thank you. I forgot to mention that this morning you will receive some information on disarmament. One of the items you will find here has been prepared at the request of External Affairs by Mr. Reford. You will read that: *Canada and UNSSOD II*. I forgot to mention that among his many assignments, he has been a correspondent at the United Nations. So you may like to draw from him more information because he has been at the United Nations Institute for Training and Research in New York.

Next on my list is Dr. Schroeder and then I have Mr. McKinnon and Father Ogle.

Mr. Schroeder: Thank you, Mr. Chairman. My question is to Mr. Reford and it falls within Miss Jewett's question. She wondered if SALT II and arms discussions were more of the problem than a solution. I would say that in different terms; it seems to be more concerned with the means rather than the end, and you obliquely referred to this in your initial discussion. The question I have is: Is the United Nations the best

[Traduction]

considérer la récession économique comme un moyen de contrôle des armements?

M. Reford: Non. Vous avez tout à fait raison, je ne voulais pas du tout laisser entendre que les États-Unis en étaient le seul exemple.

M. Wenman: Vous envisagez la possibilité que les Nations Unies abandonnent la règle de l'unanimité au profit d'une règle majoritaire. Considérez-vous que le monde recherche un plus grand degré de clarté, non seulement aux Nations Unies, mais sur toute la scène internationale?

M. Reford: Cela se pourrait. Qui recherche la clarté? J'imagine que ce sont les pays qui considèrent que la règle de l'unanimité ne donne pas les résultats qu'ils souhaitent et qui préféreraient de ce fait un vote majoritaire, lequel refléterait beaucoup plus exactement l'opinion mondiale sur une question. Cela existe déjà dans une certaine mesure à l'Assemblée générale où la plupart des votes relatifs à ces questions, et notamment sur le désarmement, sont pris à la majorité des voix. Le scrutin majoritaire est de règle dans une organisation comme l'Assemblée générale et cela est naturel, mais il me paraît qu'au sein des tribunes de négociations, comme le Comité du désarmement, ou même au sein d'une alliance comme l'OTAN, le vote majoritaire ne représenterait peut-être pas la meilleure façon de procéder. Ce que je crains, c'est que des pressions ne s'exercent en vue de l'adoption de la règle majoritaire à la tribune où se négocie le désarmement, et je ne pense pas que ce serait une bonne chose.

M. Wenman: Est-ce que M. Tucker pourrait nous remettre—pas maintenant, plus tard, et peut-être même à moi seul—une liste des armements qu'il considère comme stabilisateurs, par opposition aux armements déstabilisateurs, et particulièrement en ce qui concerne la capacité de deuxième frappe?

M. Reford: Oui.

M. Wenman: Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie. J'ai oublié de mentionner que l'on vous remettrait également ce matin des textes sur le désarmement. L'un des documents que vous y trouverez a été rédigé par M. Reford à la demande des Affaires extérieures. Il est intitulé: *Le Canada et l'UNSSOD II*. J'ai oublié de mentionner que parmi ses nombreuses affectations, il a été correspondant des Nations Unies. Vous pourriez donc lui poser des questions là-dessus, car il a fait partie de l'Institut des Nations Unies pour la recherche et la formation, à New York.

Les prochains intervenants sur ma liste sont M. Schroeder, puis M. McKinnon et M. Ogle.

M. Schroeder: Je vous remercie, monsieur le président. Ma question s'adresse à M. Reford et fait suite à celle de M^{lle} Jewett. Elle se demandait si les négociations SALT II ne constituaient pas davantage un problème qu'une solution. Je reformulerais cela de façon différente: il me semble que ces négociations se préoccupent davantage des moyens que de la fin, et vous l'avez d'ailleurs mentionné indirectement dans

[Text]

place for disarmament negotiations to be taking place? If not, could you suggest some other kind of forum?

• 1050

Mr. Reford: I think to an extent this depends on what particular aspects of arms control you are talking about. If you are going to negotiate the control or limitation of strategic arms, it seems to me obviously this must be discussed by the people who have strategic arms, the two superpowers. If you are discussing nuclear weapons, ultimately you have to bring in France and Britain and China as the other countries which have nuclear weapons. It seems to me that, if you are discussing those particular things, those are the countries that have them and those are the countries that must be involved in negotiations.

The United Nations General Assembly may have some general ideas and philosophic concepts that they can express, but the ultimate negotiation about those weapons must really be handled by the people who have them; and, unless they will accept the philosophic concepts that the General Assembly expresses, then nothing is going to happen. So I think it does depend on what weapons you are talking about.

If you are talking about negotiating some regional agreement for arms control like the Latin American treaty to make Latin America a nuclear-free zone, that is something that must be done by the Latin Americans. Lots of other people may have ideas which they can express, but the ultimate decision must be taken by the people there.

Now, the UN as a whole: I think the UN as a whole has a very definite place. It is, of course, written into the charter, although the charter does not pay very much attention to disarmament, that both the General Assembly and the Security Council should have some responsibility for discussing disarmament. I think those are the only two places where it is mentioned, in fact, in the charter.

It seems to me that it is the place in the world where all the member states have an opportunity to express their opinions, and I think it is important that they should have that opportunity.

It has sometimes been said that if you did not have a United Nations you would have to invent one. The Law of the Sea is an obvious example of the sort of constructive work that the United Nations can do to negotiate complex international agreements, and it seems to me that arms control and disarmament is a similar area. While the United Nations may not of itself be terribly successful in negotiating things—Mr. Epstein will tell you more about that later today—I think there is a very definite place and role for it.

Mr. Schroder: I have one other question. We talked a bit yesterday about the amount of money spent on arms in the world, trying to relate this to what is not spent on development, and I think it works out to \$1 billion a day or \$1 million

[Translation]

voire exposé. La question que je vous pose est la suivante: est-ce que les Nations Unies constituent la meilleure tribune possible pour la tenue de négociations sur le désarmement? Sinon, pourriez-vous en proposer un autre?

M. Reford: Dans une certaine mesure, cela dépend de quels aspects particuliers du désarmement vous parlez. Si vous parlez du contrôle ou de la limitation des armements stratégiques, il me paraît évident que cela doit être négocié entre ceux qui en possèdent, c'est-à-dire les deux superpuissances. Si vous parlez d'armes nucléaires, il viendra un moment où vous devrez élargir la négociation à la France, à la Grande-Bretagne et à la Chine, ainsi qu'aux autres pays qui en possèdent. Il faudra, dans tous les cas, amener à participer les pays qui possèdent ce genre d'armement.

L'assemblée générale des Nations Unies peut exprimer des idées générales et des concepts philosophiques, mais la négociation finale concernant ces armements doit être menée par ceux qui les possèdent et, à moins qu'ils n'acceptent les concepts philosophiques formulés par l'assemblée générale, rien n'arrivera. Je pense donc que tout dépend du type d'armement dont on parle.

Si vous parlez de la négociation d'un accord régional de contrôle des armements, comme le Traité latino-américain qui vise à faire de cette partie du monde une zone dénucléarisée, cette négociation doit être conduite par les Latino-Américains. Beaucoup d'autres peuvent avoir des idées à exprimer sur la question mais la décision ultime ne peut être prise que par les premiers intéressés.

Considérons maintenant les Nations Unies dans leur ensemble: je pense que l'organisation occupe une place bien précise. La charte stipule qu'aussi bien l'assemblée générale que le conseil de sécurité ont une certaine responsabilité vis-à-vis du désarmement. Ce sont les deux seuls endroits où la question est mentionnée dans la Charte, si je ne m'abuse.

Il me semble que les Nations Unies constituent dans le monde le seul forum où tous les États membres ont la possibilité d'exprimer leur opinion et il me paraît important qu'ils soient en mesure de le faire.

On a dit parfois que si les Nations Unies n'existaient pas, il faudrait les inventer. La conférence sur le droit de la mer est un bon exemple du travail constructif que peuvent accomplir les Nations Unies dans la négociation d'accords internationaux complexes et le contrôle des armements me paraît être une question de même type. Bien que les Nations Unies n'aient pas réussi à accomplir grand chose par elles-mêmes—M. Epstein vous en parlera davantage par la suite—elles peuvent jouer un rôle très certain.

M. Schroder: J'ai une autre question. Nous avons un peu parlé hier des dépenses d'armement dans le monde, en essayant de les comparer aux sommes qui ne sont pas consacrées au développement, et on arrive au chiffre de \$1 milliard

[Texte]

a minute we spend on arms. I was reading in your UNSSOD II suggesting that there is pressure from the developing countries on the industrialized world to reduce its military spending—transferring the money, say, to development projects; and then you go on to say that there are no signs that this will really happen even if there were substantial reductions in arms spending.

Mr. Reford: Yes.

Mr. Schroder: How do you put any kind of evaluation on that when it has not been done?

Mr. Reford: It just seems to me that the pressure on governments today is to reduce expenditures and that if they reduce expenditures in one area it is improbable that they are going to increase them in another. You certainly can say that in Canada's case, let us say over the last 20 years, we have reduced our expenditures on defence and we have increased our expenditures in the foreign aid field; but I do not know that this is necessarily the best example to hold up to the rest of the world. I am afraid I am pessimistic on that one.

The Chairman: I will keep the silence to show the pessimism. The honourable Mr. McKinnon, followed by Father Ogle.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. I will not have a very lengthy contribution this morning. Mr. Reford, you started off, as Mr. Wenman pointed out, fairly early in your address saying that in times of economic difficulty a cut in defence does not happen, and you said either particularly or certainly it does not happen in the United States, which certainly caught my attention. By singling out the United States, one could gather that you thought they were one of the chief culprits. If you do follow defence budgets, I wonder if you could tell us what percentage of the GNP the United States devotes to their defence budget and what the USSR devotes to theirs.

• 1055

Mr. Reford: No, I am afraid I do not have those statistics. I hope that whoever talks to you about the superpowers will have figures on that.

Mr. McKinnon: You spoke about a nuclear-free zone in the Arctic. I am rather puzzled about your suggesting to the committee that this is a place we could look to, to accomplish something, when in an article you have in the *International Journal* you say:

Thus far it was possible to agree on a treaty demilitarizing the Antarctic; it would be much harder to take even marginal steps in the north.

I am inclined to agree with you, because there is more to the north than just the Arctic. There is the archipelago, which is perhaps one of the last great untapped sources of resources, and a de-militarization of the Antarctic, making it a nuclear-free zone, also seemed to include the idea that there either were no resources there or, if there were, they would be treated

[Traduction]

par jour, soit \$1 million de dollars la minute. Dans votre exposé consacré à l'UNSSOD II, vous dites que les pays en développement font pression sur le monde industrialisé afin qu'il réduise ses dépenses militaires et transfère ces sommes plutôt à des projets de développement; vous poursuivez en disant que rien n'indique que cela se produira même si les dépenses d'armement devaient être réduites substantiellement.

M. Reford: Oui.

M. Schroder: Comment parvenez-vous à ce genre de conclusion, alors que rien de tel n'a jamais été fait?

M. Reford: Il me paraît tout simplement que la tendance des gouvernements aujourd'hui est de réduire les dépenses et que s'ils les réduisent dans un secteur, il y a peu de chances qu'ils les augmentent dans un autre. Dans le cas du Canada, c'est vrai, nous avons réduit nos dépenses militaires au cours des vingt dernières années et augmenté notre aide étrangère mais nous ne constituons pas nécessairement un modèle pour le reste du monde. Je reste très pessimiste à cet égard.

Le président: Je manifesterai mon pessimisme en ne disant rien. La parole est à M. McKinnon, qui sera suivi de M. Ogle.

M. McKinnon: Je vous remercie, monsieur le président. Je serai bref ce matin. Monsieur Reford, vous avez commencé, ainsi que M. Wenman l'a fait ressortir, en indiquant que les difficultés économiques n'entraînent pas de réductions des dépenses dans la domaine de la défense, on en voit l'exemple aux États-Unis, et cela a attiré mon attention. Le fait que vous citiez l'exemple des États-Unis semble indiquer que vous les considérez comme les principaux coupables. Si vous connaissez les budgets consacrés à la défense, pourriez-vous nous dire quel pourcentage du PNB les États-Unis consacrent aux dépenses militaires et quel est le pourcentage correspondant en U.R.S.S.?

M. Reford: Non, je ne possède pas ces chiffres. J'espère que la personne qui vous parlera des superpuissances les aura.

M. McKinnon: Vous avez parlé d'une zone dénucléarisée dans l'Arctique. Je suis quelque peu surpris que vous nous indiquiez cela comme une possibilité, alors que dans un article récent de *International Journal* vous dites:

Jusqu'à présent, il a été possible de s'entendre sur un traité de démilitarisation de l'Antarctique; il serait beaucoup plus difficile d'obtenir des résultats mêmes marginaux dans le Nord.

Je suis enclin à partager votre avis, car le Nord ne se limite pas à l'Arctique. Il y a tout l'archipel, qui constitue peut-être l'un des plus grands dépôts encore inexploités de ressources minières et la démilitarisation de l'Antarctique, sa dénucléarisation, se fondaient sur le postulat qu'il n'y avait pas là de ressources ou bien, s'il en existait, qu'elles seraient considérées comme inter-

[Text]

as if it were an international land rather than one belonging to any particular country. Certainly the archipelago, which we refer to as Canada's archipelago, I believe, is not in that condition. I would think Canada would be one of the first countries that would not want the Arctic to be treated as the Antarctic was.

Mr. Reford: Yes, I think there are obvious differences between the Antarctic and the Arctic. In the Arctic you do have military establishments. You have, as I mentioned, the major Soviet military base at Murmansk, which is north of the Arctic Circle. I am afraid that I find it quite unrealistic to expect that the Soviet Union will really dismantle that.

But this does not mean that you should stop thinking about this. What about the ice-cap, the area beyond our 200-mile territorial economic zone? Is there something we can do about that? There are no military establishments in or on the ice-cap, as far as I know. Is this an area that might be declared a nuclear-free zone, where you would not have any nuclear weapons? Is this an area where submarines carrying missiles—which Professor Tucker was talking about as a relatively invulnerable element of the deterrent—is this an area that you could declare was a sanctuary for submarines, where there would be no anti-submarine warfare? This is a theoretical possibility that nobody has really looked at.

Mr. McKinnon: If you consider that we have a base at Alert, 508 miles, I believe, from the North Pole, and the 200-mile zone extends from that, you do not have a very big ice-cap left.

Mr. Reford: No, but you have a lot more over at the other side, from the North Pole to the Soviet Union.

Mr. McKinnon: True, but on our side it would be a very strange thing for us to be advocating.

To get to the part about whether we could declare that, you mentioned, again, in the article in the *International Journal* that, the two superpowers apart, there is today a de facto NFZ in the Arctic—a nuclear-free zone. Can you really assure me that France, or more likely the United Kingdom, has not sent her nuclear submarines into that area?

Mr. Reford: No, I cannot give you that assurance, that is true. What I meant by a de facto nuclear-free zone was in the other countries that have coastlines on the Arctic.

Mr. McKinnon: Do you think there has been a fair amount of deployment of nuclear submarines and nuclear-firing submarines—I mean the SLBM-carrying submarines—in the Arctic? I am of the opinion that it is thought of as being of great tactical and strategic importance to be able to transit that area. Do you agree with that?

Mr. Reford: That may be; you certainly know far more about this than I do, Mr. McKinnon. But if you looked at the concept of declaring the Arctic Ocean a sanctuary for submarines—

[Translation]

nationales plutôt qu'appartenant à un pays donné. Dans le cas de l'archipel, que nous appelons l'archipel canadien, cela ne s'applique certainement pas. J'imagine que le Canada serait le premier pays à refuser que l'Arctique soit traitée de la même façon que l'Antarctique.

M. Reford: Oui, je pense qu'il y a des différences évidentes entre l'Antarctique et l'Arctique. Dans l'Arctique il existe des bases militaires. Ainsi que je l'ai mentionné, il y a la grande base militaire soviétique de Murmansk, qui est située au nord du cercle Arctique. Ce serait s'illusionner que de croire que l'Union soviétique serait prêt à la démanteler.

Mais cela ne signifie pas qu'il ne faille pas réfléchir à cette possibilité. Prenons par exemple la calotte glaciaire, la zone située au-delà de notre zone économique des 200 milles. N'y a-t-il rien que nous puissions faire là? La calotte glaciaire ne comporte pas de base militaire pour autant que je sache. Ne serait-ce pas une zone que l'on pourrait déclarer non nucléaire, où aucune arme nucléaire ne serait entreposée? Cette zone ne pourrait-elle pas devenir un sanctuaire pour les sous-marins porteurs de missiles, où la guerre anti-sous-marins serait proscrite, le professeur Tucker ayant décrit ces sous-marins comme éléments relativement invulnérables de la dissuasion? C'est une possibilité théorique que personne n'a encore vraiment étudiée.

M. McKinnon: Si vous considérez que nous avons une base à Alert, à 508 milles, je crois, du pôle Nord et que la zone économique s'étend jusque là, il ne vous reste pas une très grande calotte.

M. Reford: Non, mais il y en a beaucoup plus de l'autre côté, entre le pôle Nord et l'Union soviétique.

M. McKinnon: Certes, mais ce serait vraiment une chose très bizarre pour nous de le proposer.

Vous avez également mentionné dans votre article de l'*International Journal* que, mis à part les deux superpuissances, il existe aujourd'hui une zone dénucléarisée de facto dans l'Arctique. Pouvez-vous vraiment nous donner l'assurance que la France, ou encore le Royaume-Uni, n'ont jamais envoyé de sous-marins nucléaires dans cette zone?

M. Reford: Non, je ne peux pas vous donner ces assurances, c'est vrai. Je voulais parler là des autres pays côtiers de l'Arctique.

M. McKinnon: Pensez-vous qu'un grand nombre de sous-marins nucléaires... j'entends par là de sous-marins porteurs de missiles... soient déployés dans l'Arctique? Je pense que l'on considère comme d'une très grande importance tactique et stratégique de pouvoir transiter par cette région. Êtes-vous d'accord?

M. Reford: C'est possible, vous en savez davantage que moi là-dessus, monsieur McKinnon. Mais si vous regardez à l'idée de déclarer l'océan Arctique comme un sanctuaire de sous-marins...

[Texte]

Mr. McKinnon: Are you sure that you have the right word? You mean where submarines should be safe, the way we have bird sanctuaries?

Mr. Reford: Somewhere where you do not practice any submarine warfare—

Mr. McKinnon: I see.

Mr. Reford: —where these submarines can sail around without danger of attack and be in a position to launch their second-strike missiles if the first strike took place. This is maybe one way of preserving this relative invulnerability that Professor Tucker was talking about.

• 1100

Mr. McKinnon: I see.

Mr. Reford: Incidentally, there are other countries interested in this idea. The Scandinavian countries, as you know, are very interested in the concept of some kind of nuclear-free zone in the Arctic, and they are actively working on it.

Mr. McKinnon: You are talking about the exact opposites at times. Are you recommending that we have a nuclear-free zone or that we have a sanctuary for nuclear submarines there?

Mr. Reford: It seems to me, sir, that these are concepts which might be worth exploring.

Mr. McKinnon: Oh, I see.

Mr. Reford: Maybe you can have both. Maybe you can only have one. But it seems to me that these are ideas which might usefully be examined.

Mr. McKinnon: I would like to speak to Dr. Tucker for a minute or so. I do not know how many people agree with you, I do, that there is a real stabilization effect in having second-strike capability of the SLBMs, and in my heart I believe that is why we have had peace as long as we have. Of course, this is why we have had peace as long as we have. It is that they have been even and when they become very de-stabilized it is if one country gets away ahead of the other, and I thought that the examples you produced which you would consider de-stabilizing certainly would be.

Professor Tucker: I would add on that, if I could, that there are certainly no guarantees attached to the concept of mutually assured destruction, that the nuclear peace will last forever and ever and ever, thinking in terms of infinity. Of course, this is one of the problems and it is a very real problem. It is thinking about the unthinkable again, which bothers people who in all sincerity feel that we have to go further down the road toward disarmament.

My problem is that as a student of international politics as well as Canadian approaches to arms control, I cannot see how we are going to get nuclear disarmament, or conventional disarmament for that matter, in the near future. And alas and alack, we are left with the nuclear balance of power as the only viable...

[Traduction]

M. McKinnon: Êtes-vous sûr d'utiliser le bon terme? Voulez-vous dire que les sous-marins y seraient en sécurité, de la même façon que nous avons des sanctuaires d'oiseaux?

M. Reford: Il s'agirait d'une zone où il n'y aurait pas de guerre anti-sous-marins...

M. McKinnon: Je vois.

M. Reford: ... où les sous-marins pourraient naviguer sans risque d'attaque et se trouver en position de lancer leurs missiles de deuxième frappe après qu'une première frappe aurait été déclenchée. C'est peut-être une façon de préserver cette relative invulnérabilité dont a parlé M. Tucker.

M. McKinnon: Je vois.

M. Reford: A propos, d'autres pays s'intéressent à cette idée. Vous savez par exemple que les pays scandinaves s'intéressent au principe d'une zone dénucléarisée dans l'Arctique, et ils y travaillent activement.

M. McKinnon: Vous parlez parfois de choses tout à fait opposées. Est-ce que vous recommandez que nous ayons une zone dénucléarisée, ou voudriez-vous qu'il y ait là-bas un sanctuaire de sous-marins nucléaires?

M. Reford: Monsieur, il me semble que ce sont là des concepts qu'il faudrait peut-être explorer.

M. McKinnon: Oh, je vois.

M. Reford: Il est possible d'envisager les deux, ou peut-être que seulement l'un d'eux est possible. Mais il me semble qu'il serait utile d'examiner ces idées.

M. McKinnon: Je voudrais parler à M. Tucker pendant quelques minutes. Je suis d'accord avec vous, mais je ne sais pas combien de personnes le sont, pour dire que la capacité de seconde frappe des missiles balistiques lancés par sous-marins possède véritablement un effet de stabilisation, et je suis personnellement convaincu que c'est ce qui explique que la paix ait duré aussi longtemps. Leur nombre est resté le même, et si un pays en a plus que l'autre, il y a alors un grand déséquilibre, et je trouve que les exemples de destabilisation que vous nous avez proposés sont très pertinents.

M. Tucker: Je me permettraï d'ajouter que rien ne garantit le principe de destruction mutuelle assurée, ni que la paix nucléaire durera à tout jamais. C'est là un problème très réel. C'est de penser à l'impensable qui gêne ceux qui estiment en toute sincérité que nous devons nous orienter davantage vers le désarmement.

Étant spécialiste de la politique internationale, et étudiant comment le Canada peut contrôler les armements stratégiques, je ne vois pas comment, dans le proche avenir, nous allons pouvoir nous défaire des armements nucléaires, et même des armements classiques. Donc, et malheureusement, l'équilibre des forces nucléaires reste la seule solution viable...

[Text]

Mr. McKinnon: It seems to me it would follow logically from your thoughts so far that if either of the superpowers decided to divest themselves of a proportion of their ICBMs or their SLBMs it would be de-stabilizing.

Professor Tucker: Unless it was reciprocal. If it was unilateral, I could see enormous problems. I sometimes wonder if the Americans started to divest themselves of SLBMs if the Russians would not become worried.

Mr. McKinnon: Which also would be de-stabilizing.

Professor Tucker: Which would also be de-stabilizing. They might be led to ponder the rationality of American decision-makers: What are they up to now?

Mr. McKinnon: You mentioned quite early in your remarks Canada's refusing to take sides. I gathered that you thought this gave us a reputation of being objective, good arbitrators and so on. Some people think it also indicates that we are continually vacillating on international affairs and waiting until we can count up all the countries that have expressed their opinions, opt to go with the majority and then get sanctimonious about it.

Professor Tucker: But as far as public appearances are concerned, sometimes that is the conclusion which has been drawn and which I think is a bit unfortunate because I do not think it fully mirrors the reality or the diplomatic calculations which lie behind the at times almost nondescript Canadian position on a number of very important international arms and arms-control issues, particularly as they relate to the European theatre.

As I see it, for Canada the problem has been in some measure a political problem of, simply put, taking sides on the very important issues between the Americans and the Europeans because of our very, very close links with the United States on economic and strategic matters from which we cannot extricate ourselves, yet at the same time a very powerful interest in developing and maintaining our relationship with the Europeans. m12;4/7 The feeling is that we can do ourselves very little good, as far as Europe as a counterweight is concerned, if we tend to side more often than not with the Americans on arms-control issues in NATO.

• 1105

Mr. McKinnon: My final question will be to Mr. Reford.

The temptation must be almost unbearable for advanced countries, often with advanced technology, to sell weapons to oil-producing countries. The currency drain for the purchase of oil is a big factor, I am sure, for budget-makers in Canada, the United States, the United Kingdom and France. Some of the contracts that are signed between them and the oil-producing countries run into the tens of billions of dollars.

[Translation]

M. McKinnon: D'après ce que vous nous avez dit jusqu'à présent, il s'ensuit logiquement que si l'une des superpuissances décidait de se débarrasser d'un certain nombre de ces missiles balistiques intercontinentaux ou de ces missiles balistiques lancés par sous-marins, cela aurait un effet déstabilisant.

M. Tucker: A moins qu'il n'y ait réciprocité. Si la décision est unilatérale, il pourrait y avoir des problèmes considérables. Si les Américains commencent à se défaire de leurs missiles balistiques lancés par sous-marins, je me demande si les Soviétiques ne commenceraient pas à s'inquiéter.

M. McKinnon: Ce qui aurait aussi un effet déstabilisant.

M. Tucker: En effet. Ils pourraient se demander ce qui justifie la décision des responsables américains, et où ils veulent en arriver.

M. McKinnon: Au début de vos remarques, vous avez dit que le Canada refusait de prendre parti. Vous semblez penser que cela nous donne une réputation d'objectivité, de sorte que l'on nous considère comme de bons arbitres et ainsi de suite. Certains pensent aussi que cela indique que nous évitons toujours et que nous attendons que tous les pays aient exprimé leur opinion pour abonder dans le sens de la majorité, pour adopter ensuite une attitude moralisatrice.

M. Tucker: Mais les apparences ont parfois permis de tirer cette conclusion, ce qui est un peu dommage car elles ne reflètent pas pleinement la réalité, ni les estimations diplomatiques qui fondent la position parfois très vague du Canada à propos d'un grand nombre de questions internationales très importantes sur les armements et le contrôle des armements, surtout dans le contexte européen.

D'après la façon dont je vois les choses, pour le Canada, il s'agit en quelque sorte d'un problème politique, consistant simplement à prendre parti à propos des questions très importantes entre les Américains et les Européens; le problème tient à nos liens très étroits avec les États-Unis sur des questions économiques et stratégiques dont nous ne pouvons pas nous soustraire, alors qu'en même temps nous tenons énormément à développer, à maintenir nos relations avec les Européens. Mais je pense que nous n'avons pas véritablement intérêt, dans la mesure où l'Europe constitue un contre-poids, à prendre trop souvent le parti des États-Unis sur les questions de contrôle des armements à l'OTAN.

M. McKinnon: Ma dernière question s'adressera à M. Reford.

Pour les pays industrialisés, dotés d'une technologie avancée, la tentation doit être presque insurmontable de vendre des armes aux pays producteurs de pétrole. L'hémorragie de devises pour l'achat de pétrole intervient beaucoup, j'en suis sûr, pour les responsables du budget que ce soit au Canada, aux États-Unis, au Royaume-Uni ou en France. Certains des contrats qu'ils signent avec les pays producteurs de pétrole sont de l'ordre de milliers de milliards de dollars.

[Texte]

Is this not one of the major factors when arm sales are made? It surely must have a considerable significance when they are debating whether they will or will not sell Chieftan tanks, F-15s, AWACS, or something like that.

The economic situation being as serious as it is, I think it is quite a factor to be considered.

Mr. Reford: I think you are quite right, yes.

Mr. McKinnon: Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. McKinnon. Father Ogle, followed by Mr. Flis, Mr. Crouse.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to speak a little bit about a word which I think has changed its meaning in the last 10 years or so. The word is security. I wonder if you would be willing to share a bit of your personal understanding of that word. It is a very important one. The notion of what security is will be very high in the discussions at the United Nations. It is a word which every person has an understanding of.

If I could just give an example. The word security means a person would like to have a job; he wants to be secure like that. He would like to have his old-age pension looked after. Those are all the ways the word is used.

Another meaning of it is the way it is used at airports: the security at an airport. I think it is a new concept. I personally believe that all this strategy that has been set up to make airports secure does not make them a bit secure. Anybody who wants to come along and take an airplane, any day he wants, at any place, if it is a good idea, he can do it. I do not think they can stop that with this security.

Would you relate a little bit of that into the international idea that arms bring about security. How do you feel about security?

The Chairman: To whom are you addressing your question?

Mr. Ogle: Anybody.

The Chairman: Anybody.

Mr. Reford: Do you want me to answer? The article to which Mr. McKinnon referred, and which I wrote, in the *International Journal* opens with these words:

The essence of security is psychological. One man will feel secure only if his home contains an arsenal of weapons and if he can barricade himself behind an array of alarm systems. Another will feel secure without a gun in the house and a simple lock on the front door. So it is with nations. Some will feel threatened even though their armed forces have the latest weapons. Others rely on a citizen army. The search for security on the international scene has two faces. One is the provision of adequate defences, though here there is always room for argument about what is adequate. The other lies through some form of control on arms.

[Traduction]

N'est-ce pas là l'un des principaux facteurs qui intervient dans les ventes d'armements? Il revêt sûrement une importance considérable lorsqu'ils se demandent s'ils vont vendre des tanks Chieftan, des F-15, des AWACS, et ainsi de suite.

Vu la gravité de la situation économique, je pense que ce facteur doit certainement jouer.

M. Redford: Vous avez tout à fait raison.

M. McKinnon: Je vous remercie beaucoup.

Le président: Merci, monsieur McKinnon. M. Ogle, ensuite M. Flis et M. Crouse.

M. Ogle: Je vous remercie, monsieur le président.

J'aimerais parler d'un terme qui a changé de sens au cours des quelques dix dernières années. Il s'agit de la «sécurité». Pourriez-vous nous dire comment vous interprétez ce terme? Il est très important. Sa définition interviendra constamment dans les discussions aux Nations Unies. Chacun l'interprète à sa façon.

Je me permettrai de vous donner un exemple. Le terme sécurité peut signifier qu'une personne voudrait avoir un emploi, pour assurer sa sécurité, afin de bénéficier d'une pension de retraite. Voilà une des nombreuses acceptions du terme.

Le terme s'applique aussi aux aéroports; on parle de la sécurité d'un aéroport; il s'agit d'un nouveau concept. J'estime personnellement que toutes les stratégies mises au point pour que les aéroports soient sûrs n'apportent pas grand-chose au point de vue sécurité. Si vous voulez prendre l'avion, n'importe quel jour, n'importe où, de façon générale, rien ne l'empêche, et sans doute pas cette question de sécurité.

Que pensez-vous de cette idée, reconnue sur le plan international, selon laquelle la sécurité découle des armements? Que pensez-vous de la sécurité?

Le président: A qui posez-vous votre question?

M. Ogle: A n'importe qui.

Le président: N'importe qui.

M. Redford: Voulez-vous que je vous réponde? L'article dont a parlé M. McKinnon, et que j'ai écrit dans l'*International Journal* commence ainsi:

L'essence de la sécurité est psychologique. Certains ne se sentent en sécurité chez eux que s'ils possèdent un arsenal d'armes et s'ils peuvent se barricader derrière toutes sortes de systèmes d'alarmes. D'autres se sentent en sécurité sans fusil chez eux, et avec une simple serrure à leur porte. Il en va de même pour les nations. Certaines se sentent menacées, même si leurs forces armées disposent des armes les plus modernes. D'autres comptent sur une armée de citoyens. La recherche de la sécurité sur la scène internationale présente deux aspects. Le premier consiste à assurer des moyens de défense appropriés—mais là, qu'entend-on par appropriés? L'autre consiste en une certaine forme de contrôle des armements.

[Text]

Mr. Ogle: That is a very good way to start any book.

Professor Tucker: I find myself really in total agreement with it, as it is very much a psychological concept.

It is an important question. It underscores the point of another question. How much is enough? At what point do armaments no longer confer security? It is psychological. Of course, it is also an intellectual matter. The concept of security as it has usually been defined on the international plateau relates to territorial integrity and sovereignty to the extent that these can be preserved. That is usually what is meant by security and in history states have tended to look toward armaments rather than arms control and disarmament as the basis of their security. I think this is historically true. You must remember "arms control" is really very new to the vocabulary of the practice of international politics, very new.

• 1110

Mr. Ogle: Okay, that is fair.

Professor Tucker: Yes, the word "security", I would agree with you, will underlie implicitly or explicitly discussions in the United Nations. It is bound to.

Mr. Ogle: May I ask a second question then related to that? There must be studies being done in the academic world. I know there are, actually. But, you see, if we go back to the notion of security of the job, the house, the old age pension and everything else, we realize when the Americans begin to have a \$1.5 trillion—or whatever it is—arms race it is going to make money expensive; and that sort of high-interest money takes away from all the other securities. Are there people who are seriously studying that link and some way of influencing people at the bottom to say, "stop"?

Mr. Reford: I am sure there are. You know, what is this? This is a study of democratic politics in a way, is it not—what you are talking about—how do you influence people to tell the man up there to stop doing what he is doing and change his mind.

Mr. Ogle: You see, the reason I am asking is I think we are in a historical situation which has never happened before. I think you will all agree. It is that previous wars and previous arms controls and now disarmament or armament and everything, it was always in a way which people would say, "Well, we can do it and get away with it". But now you cannot do it and get away with it. I am just wondering who is doing the academics in that. I do not know.

Mr. Reford: I would not want to name names, but I think there are a number of groups in the United States, certainly, working on this sort of thing.

Professor Tucker: I think I could perhaps make a point here.

Certainly so far as the American government is concerned there is a long tradition for co-opting experts, academics, into

[Translation]

M. Ogle: C'est une excellente façon de commencer un livre.

M. Tucker: Je suis tout à fait d'accord avec cette explication, le concept étant pour beaucoup d'ordre psychologique.

C'est là une question importante, mais une autre se pose, à savoir quelles sont les quantités suffisantes d'armements? Quand ne confèrent-ils plus de sécurité? C'est une question psychologique, et bien sûr intellectuelle. D'après les définitions internationales, le concept de sécurité est généralement défini par rapport à l'intégrité et à la souveraineté territoriale, dans la mesure où elles peuvent être préservées. C'est ce que l'on entend en général par «sécurité», et historiquement, les États ont davantage fondé leur sécurité sur les armements plutôt que sur le contrôle des armes et sur le désarmement. Je pense que c'est là une vérité historique. Il faut se rappeler que le «contrôle des armements» est en fait une notion très nouvelle en politique internationale.

M. Ogle: En effet.

M. Tucker: Je conviens avec vous que le terme «sécurité» fonde implicitement ou explicitement les débats des Nations Unies. C'est obligatoire.

M. Ogle: Puis-je poser une seconde question à ce propos? Les universitaires ont certainement effectué des études là-dessus. Je sais qu'il en existe. Mais, si nous revenons à la notion de sécurité de l'emploi, du logement, de la pension de retraite et ainsi de suite, nous voyons que lorsque les Américains commencent à consacrer environ 1.5 billion de dollars environ à la course aux armements, cela, compte tenu des taux d'intérêt très élevés, augmente considérablement le coût de l'argent, ce qui joue contre toutes les autres sécurités. Étudie-t-on sérieusement ce lien, et cherche-t-on des moyens d'influencer ceux qui prennent des décisions dans ce sens, pour leur dire d'en finir?

M. Reford: J'en suis persuadé. De quoi s'agit-il? Ce dont vous parlez est une étude de la politique démocratique, plutôt que la façon d'exercer certaines influences pour que ceux qui prennent des décisions modifient leur point de vue.

M. Ogle: Je vous pose cette question car historiquement, nous nous trouvons dans une situation qui ne s'est jamais présentée. Je pense que vous y conviendrez tous. Auparavant, dans les guerres et à propos du contrôle des armements, il était toujours possible de faire certaines choses sans aucun risque. Mais maintenant cela serait impossible. Je me demande qui entreprend des études à ce sujet.

M. Reford: Je ne voudrais pas citer des noms, mais je pense qu'un certain nombre de groupes aux États-Unis effectue de la recherche à ce sujet.

M. Tucker: Permettez-moi d'intervenir.

Le gouvernement américain a une longue tradition selon laquelle on associe des spécialistes, des universitaires qui tra-

[Texte]

the service of government, the State Department, the Pentagon, so on and so forth. We do not have this sort of tradition in Canada, incidentally. I think what this suggests is there is probably no end to the amount of intelligence, expertise or acumen which one can find in government on matters strategic. Certainly the American government, and I think on balance this probably holds true for the Soviet government as well.

It is a question of how effectively this sort of expertise filters up, as it were, to the uppermost decision-making levels and whether decisions are made rationally on the basis of this expertise or whether they are made on the basis of other considerations—political factors, economic factors which may, at times, cut against the grain, so to speak, of what we in the academic business like to term “rational decision-making”.

I think this is one of the fundamental problems you are touching upon here insofar as decision making on matters military is concerned. Very often the decisions are not made rationally. We find situations in which defence policies follow upon the procurement of weapons when in fact the reverse should be the situation: the policy should come first, and then the weapons.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Father Ogle.

Mr. Flis, followed, as I said, by Mr. Crouse, Mr. Hudecki, Mr. Gamble and Mr. Sargeant.

Mr. Flis.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman. My first question, I guess, is to both our witnesses. Yesterday or, I think, the day before yesterday, Armament Dismantle was passing out leaflets here on the Hill with figures claiming, for example, that the U.S. and Canada have 50 nuclear bombs now, that it takes only 50 nuclear bombs to wipe out the entire U.S. or the entire Soviet Union, and that, between the two superpowers, there are 50,000 nuclear bombs now, which could wipe out the entire planet plus many other planets.

• 1115

Number one, how accurate are these data? Are these data just scare tactics to panic Canadians, or are the statistics put out in the Armament Dismantle brochure accurate? If the facts are accurate, what is the nonsense of even talking about free zones, when we are talking about whole planets being wiped out?

Mr. Reford: I cannot tell you, figure for figure, whether those are accurate. It certainly is true that the United States and the Soviet Union both have thousands, probably tens of thousands, of nuclear warheads. They certainly have enough to wipe each other out tens, maybe even hundreds, of times over. That is quite true.

I would suggest that, if you want to get some accurate statistics, you could check with either the publications of the

[Traduction]

vaillent pour le Département d'État, le Pentagone, ainsi de suite. Incidemment, cette tradition n'existe pas au Canada. Cela signifie que sur les questions stratégiques les gouvernements ont recours à une quantité fantastique de services de renseignements, de spécialistes. C'est certainement vrai du gouvernement des États-Unis et probablement de celui de l'Union soviétique.

Il s'agit de déterminer si toutes ces connaissances atteignent en quelque sorte les niveaux supérieurs où se prennent les décisions, et si les décisions sont fondées rationnellement sur ce savoir, ou plutôt si elles s'appuient sur d'autres considérations—facteurs politiques, économiques—qui peuvent parfois aller à contre-courant de ce que nous, les universitaires, qualifions de “prise de décision rationnelles”.

Nous touchons là l'un des problèmes fondamentaux qui se posent par rapport à la prise de décision dans le domaine militaire. Très souvent, les décisions ne sont pas prises de façon rationnelle. Dans certaines situations, les politiques de défense sont établies après l'achat d'armements, alors que ce devrait être l'inverse, que la politique devrait se situer avant et les armes après.

M. Ogle: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie, monsieur Ogle.

M. Flis, suivi comme je le disais par M. Crouse, M. Hudecki, M. Gamble et M. Sargeant.

Monsieur Flis.

M. Flis: Je vous remercie, monsieur le président. Ma première question s'adresse aux deux témoins. Hier, à moins que ce soit avant-hier, l'organisation *Armament Dismantle* distribuait des pamphlets sur la Colline et on pouvait y lire par exemple que les États-Unis et le Canada disposeraient actuellement de 50 bombes nucléaires, ce qui suffirait à rayer de la carte tout le territoire des États-Unis ou de l'Union soviétique et qu'au total les deux superpuissances auraient un arsenal de 50,000 bombes nucléaires, bien assez pour pulvériser toute la planète et quelques autres pour faire bonne mesure.

En premier lieu, il s'agirait de savoir si ces données sont exactes. Ont-elles uniquement pour but de semer la panique au sein de la population canadienne ou s'agit-il véritablement de données exactes? Si les chiffres cités par *Armament Dismantle* correspondent à la réalité, pourquoi prendre la peine de parler de zones libres alors que les arsenaux actuels suffiraient amplement à pulvériser des planètes entières?

M. Reford: Je ne saurais vous dire dans quelle mesure ces chiffres sont véritablement exacts. Il est vrai que les États-Unis et l'Union soviétique ont des milliers, voire des dizaines de milliers d'ogives nucléaires et que leurs arsenaux leur permettraient de s'anéantir l'un l'autre des dizaines, voire des centaines de fois. La chose est incontestable.

Toutefois, si vous voulez des chiffres précis, je vous recommanderais de parcourir les publications de l'Institut internatio-

[Text]

International Institute for Strategic Studies or the Stockholm International Peace Research Institute, both of which put out regular reports on this kind of thing. So if you want to get the accurate statistics, I would suggest you go and check them there.

Mr. Flis: Is there any point of even talking of free zones with that kind of might out there now?

Mr. Reford: Well, where are you going to start? If the countries of Latin America decide that Latin America should be a nuclear-free zone and that no Latin American country is going to develop, possess, or allow nuclear weapons to be stationed on its territory, that does not prevent a war from starting. If a war should start between the two superpowers, it does not prevent Latin America from being wiped out by somebody else's nuclear weapons taking part in a war in another part of the world; that is quite true. But it may mean that Latin America is at least not going to start a nuclear war, and maybe if you can move from Latin America to Africa and to other parts of the world, eventually you will narrow it down to the part of the world we are all talking about, which is Europe, where there are negotiations going on to try to limit these weapons.

Mr. Flis: Professor Tucker.

Professor Tucker: Just one further point as a sort of follow-up to what Bob has just been saying. In answer to your specific question of why we say nuclear-free zones, there has been considerable concern expressed over the past few years, by members of the House of Commons here in Canada and elsewhere, that countries such as Argentina and Brazil might, as a consequence of the peace for nuclear transfers to those countries, develop in the next few years a military nuclear capability. There are no guarantees attached, of course, to the establishment of a nuclear-free zone in Latin America and South America that such countries would not, so to speak, go nuclear, in a military sense of the word. But what could happen conceivably, as a consequence of such a first small stab, is that commitments could be built up in a bureaucratic sector in favour of the non-proliferation or the non-dissemination of nuclear weapons. This could conceivably work as a constraint upon the inclination to go nuclear in the military sense, within, say, the Argentinian body politic or the Brazilian body politic.

I think the argument for nuclear-free zones can be understood in those terms.

Mr. Flis: The second question concerns, I think, your mention, Professor Tucker, that Canadian parliamentarians could probably do more to influence our U.S. counterparts on this whole topic. Do you have any ideas of what the best forum is? Is it through the Canada-U.S. Parliamentary Associations? Is it this committee talking with our counterpart committee in the U.S.?

Professor Tucker: Yes.

[Translation]

nal des études stratégiques ou de l'Institut international de recherches pour la paix à Stockholm, deux organismes qui publient régulièrement des rapports à ce sujet. Dès lors, si vous voulez des chiffres précis, je vous conseillerais de consulter des deux sources.

M. Flis: Mais est-il vraiment utile de parler de zones libres compte tenu de la puissance des arsenaux actuels?

M. Reford: Il s'agit de savoir quel point de départ adopter. Si les pays latino-américains décident de faire de l'Amérique latine une zone dénucléarisée, décident qu'aucun de leurs pays ne pourra mettre au point ou posséder des armes nucléaires ou en autoriser sur leur territoire, bien sûr cela n'empêchera pas une guerre d'éclater. En cas de conflit entre les deux superpuissances, cela n'empêcherait pas l'Amérique latine d'être rayée de la carte par les bombes des belligérants qui s'affronteraient dans une autre région du monde, c'est incontestable. Cela pourrait toutefois signifier qu'au moins l'Amérique latine ne se lancera pas dans une guerre nucléaire et, s'il était possible ensuite de passer de l'Amérique latine à l'Afrique puis à d'autres régions du monde, on finirait par restreindre le territoire non dénucléarisé pour le limiter à celui dont nous parlons tous, le territoire européen, qui fait justement l'objet pour l'instant de négociations visant à y limiter les arsenaux nucléaires.

M. Flis: Professeur Tucker.

M. Tucker: Un petit mot encore pour faire suite à ce que Bob vient de dire. Pour répondre à votre question lorsque vous demandez pourquoi nous parlons de zones dénucléarisées, rappelez-vous que depuis quelques années les députés canadiens notamment s'inquiètent vivement des répercussions, pour la paix mondiale, des transferts de technologie nucléaire vers des pays qui pourraient fort bien d'ici quelques années avoir constitué leur propre force de frappe nucléaire. Bien sûr, la création d'une zone dénucléarisée en Amérique latine et en Amérique du Sud ne garantirait nullement que ces pays s'abstiendront d'adopter une politique nucléaire au sens militaire du terme. Toutefois, ce premier petit pas en avant pourrait selon toute apparence gagner la bureaucratie à la cause de la non-prolifération, de la non-dissémination des armes nucléaires. Une telle attitude pourrait logiquement museler les ambitions par exemple des corps constitués argentins ou brésiliens au niveau de la constitution d'une force de frappe nucléaire.

A mon sens, l'argument en faveur de la création de zones dénucléarisées pourrait facilement être perçu sous cet angle.

M. Flis: Le second élément que vous avez je crois évoqué, professeur, est que les parlementaires canadiens pourraient probablement en faire davantage pour influencer leurs homologues américains à cet égard. A votre avis, quelle serait la meilleure tribune? Les associations de parlementaires canado-américaines ou encore notre Comité qui irait rencontrer son homologue aux États-Unis?

M. Tucker: Oui.

[Texte]

Mr. Flis: Have you any suggestions on the best forum for using our influence on our neighbours?

• 1120

Professor Tucker: Those two came to mind, and I was also thinking here even of personal speeches or speeches by individual members to various groups in the United States. I think speeches like this are made, they certainly have been made in the past. The two instances I had in mind when I was making that comment—mind you, they were of limited effect; the first, alas, had no effect, although I think it was a very good attempt—caused considerable concern within Parliament, in Canada, and among the Canadian public, generally, and specifically on the west coast of Canada. A concern which was shared by many, many Americans, in Congress and elsewhere, about the underground nuclear explosions being conducted by the American government in the Aleutian Islands in the late 1960s and the early 1970s and one detonation in particular in 1971, I think it was Amchitka. Canadian parliamentarians, if memory serves me correctly, did in fact make speeches south of the border.

The other instance which comes to mind, it is not an arms-control issue, it is an environmental issue, was the Garrison Diversion Project in the mid-late 1970s. Of course, we cannot be sure that that particular project was brought to a halt, but there was a moratorium placed on the development of the most injurious aspects of the project—most injurious to Manitoba—and parliamentarians, once again, spoke on this issue on both sides of the border and Americans, like-minded Americans, took note of these speeches.

Mr. Flis: Mr. Reford, you mentioned that maybe it was time we moved away from the consensus approach. I think you are right; the Madrid talks certainly had a very difficult time even deciding on a schedule because they could not get consensus. I was wondering how far they are going to move now; they may not even get consensus on whether the Polish-crisis topic should be discussed in Madrid. I think Canadians and many people around the world wonder why we are wasting manpower, money and time when these forums have no real clout. They do not mean a damn thing. They talk and talk but what do they achieve? All you need is one country not to give consensus. Are there formats that have been tried that have worked, other than the consensus approach?

Mr. Reford: I did not mean to give the impression that I feel it is time to move away from consensus. I am afraid, rather, that we may be moving away from consensus. I think that this type of negotiation, like the Committee on Disarmament in Geneva, or the Madrid conference, is the place for consensus, but I fear that there may be pressures to move away from it. Now, is Madrid worthwhile? That is basically your question, is it not?

[Traduction]

M. Flis: Quelle serait à vos yeux la meilleure tribune que nous pourrions utiliser pour influencer nos voisins?

M. Tucker: Ces deux solutions m'étaient venues à l'esprit, mais je pensais aussi à la possibilité pour les députés d'aller prononcer des discours devant divers groupes d'intérêt aux États-Unis. Cela se fait, ou du moins s'est déjà fait. Les deux cas qui m'étaient venus à l'esprit lorsque j'en parlais—et je m'empresse d'ajouter que l'effet de ces interventions avait été assez limité, la première même avait été inutile même si l'idée avait été excellente—ces deux cas donc avaient suscité énormément d'inquiétude au sein du Parlement, au Canada en général et au sein de la population canadienne, surtout sur la côte Ouest du Canada. Bon nombre d'Américains d'ailleurs, au Congrès notamment, avaient partagé notre inquiétude: il s'agissait en l'occurrence des essais nucléaires sous-terrains effectués par les Américains dans les Aléoutiennes vers la fin des années 60 et au début des années 70, et d'un essai en particulier qui avait eu lieu en 1971 à Amchitka. Si je me souviens bien, des parlementaires canadiens avaient à l'époque été prononcer des discours à ce sujet de l'autre côté de la frontière.

L'autre cas auquel je songe, et il n'a rien à voir avec le contrôle des armements, était un problème environnemental, en l'occurrence le projet de détournement de la Garrison vers le milieu ou la fin des années 70. Bien sûr, rien ne nous permet de croire que ce projet a été interrompu, mais il n'empêche qu'un moratoire a été imposé aux éléments les plus néfastes de ce programme—néfaste surtout pour le Manitoba—et une fois encore des parlementaires avaient été en parler publiquement de l'autre côté de la frontière et les Américains sensibilisés à ces problèmes en avaient pris bonne note.

M. Flis: Monsieur Reford, vous nous dites qu'il est peut-être temps maintenant d'abandonner la formule du consensus. Vous avez raison, je crois: les entretiens de Madrid n'ont certes pas été faciles, même lorsqu'il s'agissait d'établir le programme, en raison justement du problème du consensus. Je suis vraiment curieux de voir jusqu'où ils vont aller; il ne sera peut-être même pas facile d'arriver à un consensus sur l'inscription de la crise polonaise au programme des travaux de Madrid. Je dirais que les Canadiens, accompagnés en cela par un bon nombre d'autres nations, se demandent pourquoi nous gaspillons autant de talent, d'argent et de temps alors que ces tribunes sont en fait quasiment impuissantes. Elles ne servent à rien. On y parle, on y parle beaucoup, mais qu'en ressort-il? Il suffit qu'un seul pays exprime son veto. Existe-t-il d'autres formules que celle du consensus qui auraient déjà été tentées?

M. Reford: Je ne voulais nullement laisser entendre qu'il était temps d'abandonner la formule du consensus. J'ai bien peur au contraire que cette formule finisse par être abandonnée. Les négociations de ce genre, celles du comité des Dix-Sept sur le désarmement à Genève par exemple, ou encore la Conférence de Madrid, sont des tribunes où le consensus est nécessaire, mais je crains que de plus en plus de pressions se fassent un jour pour que cette formule soit abandonnée. Main-

[Text]

Mr. Flis: Yes, yes.

Mr. Reford: Well, I think one has to be subjective about this. I personally believe it is. I personally believe that the Helsinki Agreement is a very remarkable document. We succeeded in getting the Soviet Union and its allies to put down on paper certain undertakings in the field of human rights. There they are, they are stuck with it and because of this remarkable achievement we can now talk about Poland to them at Madrid in a perfectly legitimate way. One can talk about it diplomatically, of course, in terms of the Prime Minister expressing his views, or Mr. MacGuigan expressing his views, but here is a forum where we have the right to bring this up, and nobody can question that.

Mr. Flis: One final question, Mr. Chairman. We heard this morning that not many countries can afford the time or the resources that Canada can at the UN talks, et cetera, and yet I do not think Canada is perceived in that light—in the light of educating other countries. Why is this? I am sure the perception out there is that Canada is playing a very small role and yet what we are hearing from various witnesses is that Canada is providing a leadership role in educating other countries on the whole disarmament and arms—

• 1125

Mr. Reford: I would question your statement that we do not provide leadership. I believe at the United Nations, in a lot of these negotiations, we have the western negotiating group for UNSSOD II; and there was the Barton group, named after Ambassador William Barton, who was Canada's Ambassador to the U.N. at the time of UNSSOD I. It is named after him because he was the leader; he was the chairman of it; he organized it. Professor Tucker talks about that in a paper he has written, and he may want to expand on that.

Mr. Tucker: Not much beyond what you said. I think it is a tribute to Ambassador Barton and his diplomatic skills. I also think it was a tribute to Canada. A lot of countries did look to Canada—the western countries did look to Canada for leadership on particular issues, one in particular the nuclear-weapons-test issue as it has been treated in the United Nations. I am thinking particularly here of voting; of how countries should vote.

On leadership, we have exercised leadership on that issue in particular. I have actually done a study of voting patterns on various test ban resolutions from the late 1950s on, and it is

[Translation]

tenant, quant à savoir si la Conférence de Madrid est utile, car c'était cela en fait votre question, n'est-ce pas?

M. Flis: En effet.

M. Reford: Je dirais qu'il faut à cet égard porter un jugement subjectif. A mon sens oui, cette conférence est utile. J'estime pour ma part que l'accord d'Helsinki est un document assez remarquable. Nous avons réussi à obtenir de l'Union soviétique et de ses alliés qu'ils s'engagent noir sur blanc à faire certaines choses dans le domaine des droits de la personne. Ils sont donc engagés pour de bon et grâce à cette remarquable réussite, nous pouvons maintenant aborder à Madrid, de façon tout à fait légitime, la question polonaise avec l'Union soviétique. On peut bien sûr toujours en parler aux échelons diplomatiques, le premier ministre peut exprimer son avis, M. MacGuigan peut exprimer le sien, mais nous avons en l'occurrence une tribune où nous avons le droit de soulever la question, droit que personne ne peut nous contester.

M. Flis: Une dernière question, monsieur le président. Nous avons entendu dire ce matin que rares sont les pays qui peuvent comme le Canada engager beaucoup de temps et de ressources dans le cadre des entretiens des Nations Unies, notamment, et pourtant je ne pense pas que le Canada soit perçu de cette façon, perçu comme un pays qui éclaire les autres. Pourquoi, je me le demande? Je ne doute pas que le Canada soit perçu comme un pays qui joue un rôle somme toute très minime, alors que plusieurs témoins ont prétendu que le Canada faisait office de chef de file lorsqu'il s'agissait de montrer aux autres pays que la voie du désarmement et la limitation des armes...

M. Reford: Je conteste votre assertion selon laquelle nous ne jouons pas un rôle de chef de file. Je soutiens qu'aux Nations Unies, et dans le cadre de très nombreuses négociations de ce genre, et il y a notamment le groupe occidental de négociation UNSSOD I, il y a eu le groupe Barton baptisé ainsi du nom de l'ambassadeur du Canada aux Nations Unies, William Barton, à l'époque des négociations UNSSOD I. Ce groupe a été ainsi baptisé en raison justement du rôle prépondérant de notre ambassadeur qui en avait assumé la présidence et l'organisation. Le professeur Tucker en parle d'ailleurs dans une de ses communications et peut-être voudrait-il ajouter quelques mots à ce sujet.

M. Tucker: Je ne vois pas grand-chose à ajouter à ce que vous venez de dire. Je pense qu'il s'agit d'un juste hommage rendu à notre ambassadeur et à ses qualités de diplomate. C'était également un hommage rendu au Canada. Bon nombre de pays se sont tournés vers le Canada... notamment les pays occidentaux... lorsqu'ils se cherchaient un chef de file pour certaines questions, notamment celle des essais nucléaires tels qu'ils étaient envisagés par les États-Unis. Quant à moi, je pensais plutôt aux questions de scrutin, à la manière dont les pays devraient voter.

Pour en revenir à la question du chef de file, nous avons effectivement joué ce rôle à cette occasion. Je me suis moi-même penché sur la répartition des votes à l'occasion de toute

[Texte]

interesting to note that in two distinct periods, the late 1950s and the early 1960s and again in the late 1960s and the early 1970s, we, along with what is known as the Scandinavian bloc in NATO—Norway, Denmark, and often enough Iceland—were in the forefront of NATO countries in voting positively for resolutions urging a cessation of all nuclear weapons tests. In both periods, by the early 1960s and again by the early 1970s, we carried a majority of NATO countries with us.

Mr. Reford: If I may add one word, Mr. Chairman—in the educational field it seems to me that part of this is simply the involvement of countries which have not previously been extensively involved in disarmament negotiations in this subject. By being a member of the Committee on Disarmament in Geneva, you have to get involved fully in all the issues that are coming up. This is where the educative processes happen. We cannot just take claim that Canada has provided educational leadership, but I think there are a number of countries in this world that have learned a great deal about the nitty-gritty problems of disarmament by taking part in these negotiations.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much.

Ambassador Barton will be a witness here on Monday, February 22, at night.

Mr. Crouse, followed by Mr. Sargeant and Mr. Gamble.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman.

Before I place a few questions to our two expert witnesses, I would like to preface those questions with a very brief comment. I feel certain that anyone who has seen the pictures of the Soviet military parade in Moscow last November, the celebration of the 64th anniversary of the October Revolution, could not help but be alarmed over the obvious military strength of the Soviets as we saw row upon row upon row of intercontinental nuclear missiles mounted on mobile carriers rolling past that reviewing stand. Before we press too strongly for further disarmament in the interests of the present and, I submit, somewhat uncertain peace, we in Canada certainly must be confident that the security arrangements deterring the Soviet Union are effective. In my opinion the time is long past when we can pursue foreign defence, disarmament, and economic policies independently of our allies in the Atlantic community. In today's integrated world the failure of one partner to pull his share of the load will, I submit, father the failure of the others. Instead, each of our policies must support the others of the Atlantic community, if they are to succeed. Success in each makes for the success of all in achieving our objectives.

[Traduction]

une série de résolutions sur l'interdiction des essais nucléaires depuis la fin des années 50, et il est intéressant de relever que pendant deux périodes données, la fin des années 50 et la fin des années 60 d'une part et la fin des années 60 et le début des années 70 d'autre part, nous avons toujours été au premier plan, avec d'ailleurs les pays du bloc scandinave de l'OTAN comme on les appelle, la Norvège, le Danemark et souvent aussi l'Islande, à l'avant-plan donc des pays de l'OTAN lorsqu'il s'est agi de voter en faveur des résolutions préconisant l'arrêt de tous les essais d'armes nucléaires. Au cours de ces deux périodes donc, au début des années 60 et au début des années 70, nous avons entraîné dans notre sillage une majorité des pays de l'OTAN.

M. Reford: Si vous me permettez, monsieur le président, j'ajouterais que pour ce qui est d'ouvrir la voie, il me semble qu'il s'agit simplement ici d'entraîner les pays qui, jusqu'à présent, n'ont pas vraiment participé de façon intensive à des négociations sur le désarmement dans ce contexte. Le simple fait d'être membre du comité sur le désarmement à Genève vous oblige à prendre une part active à la discussion de tous les sujets qui se présentent. Et c'est là justement que le phénomène d'entraînement peut se produire. Nous ne pouvons nous borner à revendiquer pour le Canada un rôle de guide, mais il existe je crois bon nombre de pays qui, du simple fait qu'ils aient participé à ces négociations, ont appris à bien connaître une foule de petits problèmes.

M. Flis: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie moi aussi.

Son Excellence M. Barton comparaitra devant nous lundi le 22 février en soirée.

Nous entendrons maintenant M. Crouse, puis M. Sargeant et M. Gamble.

M. Crouse: Merci, monsieur le président.

Avant de poser quelques questions à nos deux experts, j'aimerais les situer par quelques brèves remarques. Il ne fait pour moi aucun doute que quiconque a vu les photographies du défilé militaire soviétique qui a eu lieu à Moscou en novembre à l'occasion du 64^e anniversaire de la révolution d'octobre ne pourrait s'empêcher de s'inquiéter de la puissance militaire très évidente des Soviétiques, à en juger d'après les myriades de missiles nucléaires intercontinentaux sur plates-formes mobiles qui défilaient devant les tribunaux. Avant d'insister trop vivement sur une intensification du désarmement dans l'intérêt de la paix et, dirais-je, d'une paix somme toute assez incertaine, nous devrions nous autres Canadiens être persuadés que les dispositions prises en matière de sécurité pour dissuader les Soviétiques sont bel et bien valables. A mon avis, cela fait longtemps que nous ne pouvons plus dissocier nos politiques en matière de défense, de désarmement et d'économie, de celles de nos alliés du pacte atlantique. Dans le monde extrêmement imbriqué que nous connaissons actuellement, le simple fait pour un des partenaires de ne pas assumer sa part du fardeau entraîne, je n'en doute pas, l'échec des autres. Il faut au contraire que chacune de nos politiques vienne épauler celles des autres membres de la communauté atlantique si nous

[Text]

My question is to either of the witnesses.

• 1130

Do you believe the key element in this equation which I have put before the committee is first, to develop a sounder dollar, more creative enterprise and more effective government? In my view, the recovery of the Canadian economy is crucial to our capability to correct our military deficiencies. If so, as Canadians, in what area should we consider it necessary to concentrate our efforts towards our collective defence? Should it be in the air? Should it be at sea? Or, what would be your recommendations?

Mr. Reford: Mr. Crouse, I do not know. You pose me a question. I do not consider myself an expert on defence policy. Certainly, I agree with you that our economic recovery is obviously important to us but, as you rightly say, we are at the same time part of this world. We cannot live in isolation and it seems to me that part of the role we have to play is participation in international affairs, in the NATO alliances and in various economic organizations that exist around this world. We cannot just concentrate on our own economy at the expense of everything else.

Professor Tucker: If I may preface my comment in response, I tend to agree with you in terms of the spirit in which your remarks about the Soviet military build-up are, I think, meant. I would add a cautionary rider to the expressions of concern which, to a considerable extent, are justified.

I think we have to be very careful in reacting to the Soviet military build-up over the past decade, that we do not attempt to achieve, or believe we can achieve, or relay the belief to the Soviets that we can achieve what might be termed military superiority vis-à-vis the Soviet Union. I do not think this is achievable. If one talks in terms of military superiority, one is talking in terms of a war-winning capability. I am not sure what constitutes military superiority or a war-winning capability between two heavily armed nuclear adversaries like the Soviet Union and the United States. I do not think either power can use war as a rational instrument of policy against the other. I would stress that I think the only basis—the only lasting basis for a nuclear peace—can be a situation or a system of mutual nuclear deterrents in which both sides have effective second-strike capabilities.

[Translation]

voulons qu'elles aboutissent. Si nous voulons atteindre nos objectifs, la réussite de l'un est à la base de la réussite de tous.

Ma question s'adresse à l'un ou l'autre de nos témoins.

Pensez-vous que la clé de cette équation, que j'ai exposée à l'intention du comité, soit en premier lieu d'assurer la solidité du dollar, la créativité de l'entreprise privée et l'efficacité du gouvernement? À mon avis, la reprise de l'économie canadienne est un élément vital si nous voulons être en mesure de rectifier nos carences militaires. Si c'est bien le cas, dans quel domaine devrions-nous en tant que Canadiens obligatoirement concentrer nos efforts en vue d'assurer notre défense collective? Doit-il s'agir de la composante aérienne ou de la composante maritime? Que recommanderiez-vous?

M. Reford: Je n'en sais rien, monsieur Crouse. Vous me posez une question mais je ne me targue pas d'être expert en matière de politique de défense. Bien sûr, je suis d'accord avec vous pour dire qu'une reprise de notre économie est de toute évidence importante à tous mais, comme vous le dites d'ailleurs à juste titre, nous faisons quand même partie de la communauté mondiale. Nous ne pouvons pas vivre dans une tour d'ivoire et il me semble que notre rôle consiste notamment à participer à la conduite des affaires internationales, à faire partie de l'Alliance atlantique et à participer aux travaux des diverses organisations à vocation économique qui existent dans le monde entier. Nous ne pouvons nous borner à soigner notre propre économie en oubliant tout le reste.

M. Tucker: En guise d'introduction à ma réponse, si vous me le permettez, je dirai que j'aurais tendance à être d'accord avec l'esprit que vous vouliez, je crois, imprimer à votre intervention au sujet de la puissance militaire soviétique. J'ajouterai toutefois une clause de mise en garde à ces manifestations d'inquiétudes qui, dans une très large mesure, sont parfaitement justifiées.

Nous devons, je crois, être très prudents lorsque nous réagissons à l'augmentation de la puissance militaire soviétique que nous avons constatée depuis dix ans et ne pas tenter d'arriver à une suprématie militaire vis-à-vis de l'Union soviétique, ou du moins ne pas croire ou faire croire aux Soviétiques que nous sommes capables de le faire. Car je ne pense pas que nous le puissions. Si nous parlons de suprématie militaire, nous parlons de la possibilité de gagner une guerre. Je ne sais pas vraiment ce qu'on peut entendre par suprématie militaire ou par possibilité de gagner une guerre dans le cas de ces deux protagonistes dotés chacun d'un arsenal nucléaire impressionnant que sont les États-Unis et l'Union soviétique. Ni l'une ni l'autre de ces deux puissances ne pourraient je pense opposer la guerre à son adversaire comme instrument rationnel de politique. J'insisterai sur le fait qu'à mes yeux la seule solution, la seule solution durable pour aboutir à une paix nucléaire, serait une sorte d'équilibre mutuel des moyens de dissuasion tel que chaque camp puisse avoir un véritable potentiel de représailles, c'est-à-dire une force de deuxième frappe.

[Texte]

As far as your second question or point is concerned about the best defence postures for Canada in NATO Europe, I would commend our commitments to Norway. I think this is the sort of area where the Canadian Armed Forces, where Canada as a northern country, can develop its forces to the highest degree of effectiveness. I think collaboration with the Norwegians here is all for the best.

I also think, however, that we should sustain and develop an effective and visible land-force commitment to the central European theatre. I have one particular reason for advocating this, apart from essential sympathy with the Canadian Armed Forces and their concerns over military professionalism; it stems from an arms control reasoning. I think one of the primary concerns which we, as a member of NATO, will face in the near future is the possibility that the alliance itself, or elements therein, may come to think in terms of war-winning postures, i.e. the ability of NATO to respond to a Soviet attack in the European theatre using tactical or theatre nuclear weapons. My inclination is to think that any such development would carry within it the seeds of escalation. The only reason why I think this way is because I pose the question to myself: Which side is going to be prepared to lose, or to concede defeat before it resorts to using its strategic nuclear weapons?

• 1135

What I am saying is, I guess, that I think it very, very important that the NATO alliance develop, to its fullest, a capability for an effective conventional response to any sort of Soviet military movement in the central European theatre. So, I think our presence there would be valuable from a military standpoint. It would also, I might add, be valuable from a political standpoint because our presence would be noted.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman.

I have one further question in response to the answers by our two witnesses. In my view, no one in their right mind arms in order to carry out aggression. Nations arm from fear of aggression from others. In my opinion, if we fail to follow through on improvements to our defences, then our very foreign policy, our prosperity, and ultimately our very freedom, as we presently know it, will be in jeopardy. Do you believe that, in order to preserve peace, we must combine with our allies in building a deterrent against all forms of aggression? And, if this is not the course to follow, what alternatives do either of you gentlemen propose?

Mr. Reford: I think you are quite right, Mr. Crouse, when you say that nations arm out of fear. I think that the United States has never forgotten Pearl Harbour and is determined that another Pearl Harbour will never happen.

[Traduction]

Pour ce qui est du deuxième élément que vous évoquiez, la meilleure position de défense pour le Canada au sein de l'Europe de l'OTAN, je me féliciterai de notre présence en Norvège. À mes yeux, c'est justement l'un de ces secteurs où les Forces armées canadiennes, puisque nous sommes un pays septentrional, pourraient déployer leurs effectifs avec une efficacité maximum. Je dirais que notre collaboration avec les Norvégiens est à cet égard un modèle.

Toutefois, je crois également que nous devrions maintenir et accroître une force d'intervention terrestre efficace et visible qui serait axée sur un théâtre d'opérations au centre de l'Europe. J'ai une bonne raison de le préconiser, outre ma sympathie viscérale à l'égard des Forces armées canadiennes et de leur souci de professionnalisme militaire, et il s'agit d'un raisonnement relatif à la limitation des armements. Je dirais que l'un des principaux problèmes qui se posent à nous qui faisons partie de l'OTAN dans un avenir rapproché est la possibilité que l'alliance ou certains de ses éléments puissent en arriver à partir de l'idée qu'un conflit doit être gagné, c'est-à-dire que l'OTAN doit être capable de répondre à une attaque soviétique sur le théâtre européen en utilisant des armes nucléaires tactiques ou ponctuelles. Je serais porté à penser qu'une telle attitude entraînerait inmanquablement l'escalade. Si je le pense, c'est parce que je me pose moi-même la question suivante: quel camp sera disposé à perdre ou à admettre sa défaite avant de recourir à son arsenal d'armes nucléaires stratégiques?

Ce qui revient, je crois, à dire qu'à mes yeux, il est extrêmement important que l'Alliance atlantique acquière de façon optimale la capacité de répondre efficacement à des armements classiques de n'importe quelle intervention militaire soviétique sur un théâtre d'opérations en Europe centrale. Dès lors, notre présence à cet endroit aurait une utilité militaire certaine. Elle serait également, ajouterais-je, très utile d'un point de vue politique parce qu'elle ne manquerait pas d'être remarquée.

M. Crouse: Merci, monsieur le président.

J'aurais une autre question pour faire suite aux réponses de nos deux témoins. À mes yeux, aucune personne sensée ne s'arme en vue de perpétrer une agression. Les nations s'arment de peur d'être agressées elles-mêmes. A mon sens, si nous ne réussissons pas à continuer à améliorer nos moyens de défense, l'essence même de notre politique étrangère, de notre prospérité et en fin de compte de notre liberté même, celle dont nous jouissons actuellement, sera en danger. Pensez-vous que pour sauver la paix nous dûssions faire front commun avec nos alliés et constituer une force de dissuasion opposée à n'importe quelle forme d'agression? Et, à défaut de cette solution, quelle serait celle que vous préconisiez, messieurs?

M. Reford: Vous avez, je crois, tout à fait raison, monsieur Crouse, lorsque vous dites que les nations s'arment par crainte d'une agression. Les États-Unis n'ont jamais, je pense, oublié Pearl Harbour et font tout pour ne jamais avoir à connaître un nouveau Pearl Harbour.

[Text]

Mr. Crouse: I should say with reason, having just visited the Arizona Memorial as well as Punchbowl, where I do not know how many thousands are buried. I am sorry for the interjection, but I just happened to have viewed both memorials over the break.

Mr. Reford: So has the Soviet Union never forgotten the invasion of June 22, 1941 and Napoleon in 1812 and the intervention of foreign powers, including Canadians, in 1917. I think the Soviet Union is determined to protect itself against attack.

Of course, we must be strong. I do not advocate unilateral disarmament, but it seems to me that there are two possible routes to security. One is by building up our armed forces. The other is by trying to work out mutual agreements with our potential enemies to control and limit our armed forces. Personally, I believe it is better to try the second route rather than the first, I mean rather than a continuing uncontrolled build up.

Mr. Crouse: Verifiable decontrol.

Mr. Reford: Verifiable? Often difficult to verify, but we will see what we can do.

Mr. Crouse: Thank you very much.

The Chairman: Do you have any comments on that, Professor Tucker?

Professor Tucker: I think I subscribe to what Bob has said. I was a bit troubled by your phrase "unite, to deter"—I think it was—"all forms of aggression".

Mr. Crouse: My question was: Do you believe that, in order to preserve peace, we must combine with our allies in building a deterrent against all forms of aggression?

Professor Tucker: Do you mean on, say, a world-wide basis, or are you thinking specifically now of the European theatre?

Mr. Crouse: I am thinking specifically of our NATO allies, as we are a member of NATO, the North Atlantic Treaty Organization.

Professor Tucker: Yes. I raised the question because there have been certain suggestions, as reported in the press, at any rate, that the North Atlantic Council has considered, over the past year or two, or so, suggesting extending its basis of commitment, say to include the Middle East. As I say, there have been suggestions along these lines. All forms of aggression... We are talking here, I think, in essence, about the doctrine of flexible response and that we should be able to meet Soviet attack at any level, be it conventional, tactical, Euro-strategic or strategic, in a confrontation between the United States and the Soviet Union.

I do not know quite if you are suggesting, perhaps, when you say we unite with our NATO allies, that we come back to a nuclear role in NATO. I have my problems with that sugges-

[Translation]

M. Crouse: Et à très juste titre d'ailleurs, car je viens juste de visiter le mausolée du cuirassier Arizona, ainsi que le Punchbowl, où je ne sais combien de soldats sont enterrés. Excusez-moi de vous avoir interrompu, mais j'ai profité de l'intersession pour m'y rendre.

M. Reford: Dans un même ordre d'idées, l'Union soviétique n'a jamais oublié l'invasion du 22 juin 1941, pas plus que l'invasion de Napoléon en 1812 et l'intervention des puissances étrangères, dont le Canada, en 1917. Je pense que l'Union soviétique est résolue à se protéger de toute attaque de ce genre.

Bien sûr, nous devons être puissants. Je ne préconise pas le désarmement unilatéral, mais il me semble que la sécurité ne peut suivre que deux voies. La première consiste à renforcer nos effectifs militaires et la seconde est d'essayer de conclure des accords mutuels avec nos ennemis possibles afin de limiter nos forces armées. Je pense personnellement que la seconde voie est préférable à la première, c'est-à-dire à un accroissement incontrôlé du potentiel militaire.

M. Crouse: Mais une limitation vérifiable.

M. Reford: Vérifiable? C'est bien souvent difficile à vérifier, mais nous verrons bien ce que nous pourrons faire.

M. Crouse: Je vous remercie beaucoup.

Le président: Auriez-vous quelque chose à ajouter, professeur?

M. Tucker: Je pense pouvoir souscrire à ce que Bob vient de dire. Je suis un peu inquiet de vous entendre parler d'unir nos forces, c'est l'expression que vous avez je crois employée, afin de dissuader toute agression quelle que soit sa forme.

M. Crouse: En fait, ma question était la suivante: pensez-vous que pour pouvoir sauver la paix nous dûssions faire front avec nos alliés afin de constituer une force de dissuasion contre toute forme possible d'agression?

M. Tucker: C'est-à-dire, par exemple, à l'échelle mondiale ou pensiez-vous plus particulièrement au théâtre d'opérations européennes?

M. Crouse: Je pensais surtout à nos alliés de l'OTAN, puisque nous sommes membre de l'Alliance atlantique, de l'Organisation du traité de l'atlantique Nord.

M. Tucker: Je vois. Je posais la question parce que, comme l'a signalé la presse, le conseil de l'Atlantique Nord aurait envisagé, il y a un an ou deux, d'agrandir son théâtre d'interventions au Moyen-Orient. De fait, certaines suggestions auraient été faites dans ce sens. N'importe quelle forme d'agression... Nous parlons ici essentiellement, je crois, de la doctrine de l'intervention élastique selon laquelle nous devrions être en mesure de réagir à une attaque soviétique quelle qu'elle soit, classique, tactique, eurostratégique ou stratégique, lors d'un conflit entre les États-Unis et l'Union soviétique.

Je ne sais toutefois pas si, lorsque vous parlez de faire front avec nos alliés de l'OTAN, vous préconisez une reprise par le Canada d'un rôle nucléaire au sein de l'OTAN. J'ignore si

[*Texte*]

tion; again I am not sure if it is one that you are making. I suppose there is somewhat of an element of double standard in our own non-nuclear posture, while at the same time supporting the concept of strategic deterrents and relying, when all is said and done, as do the Europeans, on American strategic nuclear capabilities.

• 1140

I suppose it comes down, in part, to a question of what sort of moral leadership we can exercise in world affairs as a consequence of our non-nuclear posture. I have not seen any real evidence fortunately, to date, to suggest that this sort of leadership has been very great.

It is interesting; nobody, I do not think, has ever really asked, say, Third World leaders, what they think of Canada's non-nuclear position.

When you speak of all forms of aggression I tend to find it somewhat problematic. It comes down really to the question, how does one defend Europe in the nuclear era? When all is said and done, I think the basis of European defence, the same as Canadian defence, relies upon strategic American arms and the element of uncertainty in the minds of Soviet decision-makers that if they moved against Europe militarily, there is the possibility, the distinct possibility that at some point, the United States, as the leader of the western alliance would unleash its strategic capability on the Soviet homeland. I think that is the heart or the essence of Europe's, of NATO's capability to deter the Soviet Union.

Mr. Crouse: One brief interjection here, Mr. Chairman. I accept what you are saying, but within a few weeks here, we will hear from representatives, as I said yesterday, from Latvia, Estonia and Lithuania and without going through the large number of countries whose freedom has been lost since the end of World War II, as taken away by the aggressive Soviet Union, from your comments I have to ask, just where do you say, "In the name of God, man, stop, you have gone far enough. You have taken enough territory, You have subjugated enough people." Where do you call a halt to the loss of human freedoms, as taken away by the Soviets?

Professor Tucker: Yes. I would think the fact of Soviet control over the areas of which you speak, and eastern Europe generally, is a byproduct of World War II. To the victor belong the spoils, very very crudely put. The Soviet Union, I am sure, views its control in that area as a sphere of influence. In its sphere of influence is a buffer zone between it and western Europe and, possibly, West Germany in particular. You must remember that the Russians have been at war with the Germans twice in this century and incurred devastating losses.

I am not of the inclination, or I do not believe, really, that the Soviet leaders plan to move militarily westward in Europe. What I am doing here, of course, is assuming rationality on the part of the Soviet leaders, and if that rationality is lost, I

[*Traduction*]

c'est ce que vous proposez, mais cette suggestion me pose des problèmes. Je présume que jusqu'à un certain degré, il y a deux poids deux mesures à notre attitude non nucléaire car nous appuyons le concept de dissuasion stratégique en nous fiant, lorsque tout est dit et fait, à l'instar des Européens, sur la force nucléaire stratégique américaine.

La question qui se pose en fait dans une certaine mesure, c'est: suite à notre attitude non nucléaire, quel genre de leadership pouvons-nous exercer sur le plan mondial? Heureusement, jusqu'ici je n'ai vu aucune preuve réelle indiquant que ce genre de leadership a été très fort.

C'est intéressant: je ne pense pas que quiconque ait jamais demandé aux leaders du Tiers-monde, par exemple, ce qu'ils pensaient de l'attitude antinucléaire du Canada.

Je trouve cela quelque peu problématique lorsque vous parlez de toutes les formes d'agression. En fait la question, c'est: comment peut-on défendre l'Europe à l'ère nucléaire? Devant ces faits, je pense qu'à l'instar du Canada, la défense de l'Europe dépend fondamentalement des armes stratégiques américaines et de la crainte de la part des dirigeants russes de la possibilité distincte, à un moment donné, que les États-Unis à titre de leaders de l'Alliance occidentale, déclenchent leur capacité stratégique contre les Soviétiques si ces derniers décidaient d'une action militaire contre l'Europe. A mon avis, l'essentiel de l'Europe ou de l'OTAN c'est sa capacité de dissuasion face à l'Union soviétique.

M. Crouse: Monsieur le président, permettez-moi une brève intervention. Je suis d'accord avec vos propos, mais d'ici quelques semaines, je le répète, nous entendrons les représentants de la Lettonie, de l'Estonie et de la Lituanie. Sans énumérer les nombreux pays ayant perdu leur liberté depuis la fin du deuxième conflit mondial suite aux incursions agressives de l'Union soviétique, d'après ce que vous dites, je dois me demander, quand doit-on dire: «bon Dieu, cela suffit, vous êtes allés trop loin. Vous avez accaparé suffisamment de territoires, vous avez subjugué suffisamment de peuples.» Quand allez-vous mettre fin à cette perte de liberté des peuples assujettis par les Soviétiques?

M. Tucker: En effet. A mon avis, le contrôle soviétique sur les régions que vous avez mentionnées, et en Europe de l'Est en général, découle de la seconde grande guerre. On peut dire de façon très crue que le butin appartient au gagnant. Je suis convaincu que pour l'Union soviétique le contrôle de cette région relève de sa sphère d'influence. Cette sphère d'influence est une zone tampon entre elle et l'Europe de l'Ouest, et possiblement l'Allemagne de l'Ouest en particulier. Il faut rappeler qu'au cours de ce siècle les Russes ont fait la guerre aux Allemands deux fois et ont encouru des pertes importantes.

En réalité je ne suis pas enclin à penser que les leaders soviétiques projettent un mouvement militaire vers l'Europe de l'Ouest. Ce faisant, bien sûr, je présume que les dirigeants soviétiques vont agir logiquement; autrement, les mouvements

[Text]

suspect that Soviet forward movements into the European theatre would be the least of our worries.

Thank you Mr. Chairman.

The Chairman: Briefly, before Mr. Sargeant and Mr. Gamble, I will take Mr. McKinnon. Mr. McKinnon has a supplementary, briefly.

Mr. McKinnon: I was rather surprised, Professor Tucker, about your being so satisfied with our commitment to Norway. I have always worried about that commitment. Our troops are not there at the present time. They go there, presumably, when things get very, very tense. When things get very very tense, everybody walks very carefully and any small movement is greatly magnified. At the time of Afghanistan, had Canada decided that this was a very critical time in international affairs and moved the 4,000 troops to Norway, this might have had quite a de-stabilizing effect, and there would have been countermeasures, I expect.

• 1145

For that reason, I sometimes question the sincerity of our position vis-à-vis our commitment to Norway because, just at the time that we had promised to supply the troops, it would have been very de-stabilizing to do so, and we do not want to de-stabilize the situation, as uncertain as it would be at that time.

Professor Tucker: Yes. What I meant to say was, you know, that I am in full agreement with the principle underlying Canadian-Norwegian collaboration on military defence matters. I guess I would tend to agree with you that a sudden movement of Canadian troops to that area could be potentially de-stabilizing. It can be criticized on other grounds, perhaps more cogently still in terms of military planning. Whether one can provide for effective military planning at a moment of crisis with the troops simply put on up there. That remains to be seen, I suspect. Canadian troops are not short of transport to Norway, and I hope it never remains to be seen. I am thinking in terms of a moment of crisis. No, I would not want to emphasize, say, my satisfaction, any more than I would want to emphasize, too, my sense of satisfaction with the state of the Canadian defence policy generally. I am speaking here of the overall—or what I see anyway—as the overall lack of a sense of direction.

The Chairman: Mr. Sargeant, followed by Mr. Gamble; then we will adjourn.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman. I had only about one question up until about three or four minutes ago, and now a number have opened up. There is one question I want to pursue but, first, let me ask this: Professor Tucker in his replies to Mr. Crouse, made reference to some suggestions which have come up in the last year or two that NATO expand its sphere of influence, particularly into the Middle East and the Persian Gulf area. Could you comment on what you think of that specifically, and how de-stabilizing you think

[Translation]

soviétiques vers le théâtre européen seront le cadet de nos soucis.

Merci, monsieur le président.

Le président: Avant de passer à M. Sargeant et M. Gamble, je vais brièvement donner la parole à M. McKinnon pour une question complémentaire.

M. McKinnon: Monsieur Tucker, j'ai été plutôt surpris que vous soyez satisfait de notre engagement envers la Norvège. Cela m'a toujours inquiété. Nos troupes n'y sont pas présentement, elles s'y rendent, en théorie, lorsque la situation est très tendue. Lorsque la situation est très tendue, tout le monde se déplace très prudemment et chaque petit mouvement prend une importance démesurée. Si, lors de l'affaire afghane, par exemple, le Canada avait décidé que c'était un moment critique dans la conjoncture internationale et avait envoyé 4,000 hommes de troupe en Norvège, cela aurait pu avoir tout un effet de déstabilisation et, à mon avis, il y aurait probablement eu des répliques.

C'est pour cette raison que je doute quelquefois de la sincérité de notre attitude vis-à-vis cet engagement envers la Norvège car il est possible qu'au moment où nous avons promis de fournir des troupes, que cela aurait un effet de déstabilisation grave, et que nous ne voudrions pas courir ce risque, aussi incertaine que la situation puisse être à ce moment-là.

M. Tucker: En effet. Ce que je voulais dire, c'est que j'étais tout à fait d'accord sur le principe sous-jacent à l'entente de collaboration canadienne-norvégienne pour les questions de défense militaire. J'aurais tendance à être d'accord avec vous sur le fait qu'un mouvement soudain de troupes canadiennes vers cette région pourrait possiblement être une cause de déstabilisation. On pourrait critiquer une telle mesure pour d'autres motifs, mais surtout en termes de stratégie militaire. Je présume qu'il demeure à déterminer si l'on peut faire preuve de stratégie militaire efficace à un moment de crise en envoyant simplement des troupes là-bas. Le transport des troupes canadiennes en Norvège ne pose pas de problème, mais j'espère qu'on n'aura jamais à le faire. Je pense en termes d'une situation de crise. Je ne voudrais pas davantage insister sur ma satisfaction face à cela que face à la situation de la politique canadienne de défense en général. Je parle ici du manque général d'orientation ou du moins d'après ce que je peux voir.

Le président: M. Sargeant suivi de M. Gamble, après quoi nous nous ajournerons.

M. Sargeant: Merci, monsieur le président. Il y a 3 ou 4 minutes je n'avais qu'une seule question, mais maintenant j'en ai plusieurs. Il y en a une à laquelle je voudrais donner suite, mais je voudrais d'abord vous demander ceci: dans sa réponse à M. Crouse, M. Tucker a fait allusion à certaines suggestions faites au cours des dernières années voulant que l'Otan élargisse sa sphère d'influence, surtout dans la région du Moyen-Orient et du Golfe Persique. Pourriez-vous nous dire précisé-

[Texte]

that might be to the world situation? What effect might it have on the overall world situation?

Professor Tucker: That is a pretty large question. I prefer to comment, really, only on the first. The second takes me a bit beyond my purview here. I would have my worries about such a move on the part of the alliance, because I think it might be overextending itself, if it did so. After all, it is a 15- or 16-member alliance now, and it depends very very much on the consensus of all the members, say, at time of war. It is questionable, I suppose. The more NATO extends itself geographically, is it not less and less likely that it would find that sort of consensus which it needs in a moment of crisis? I would have my reservations about any sort of extension of NATO's commitments on those grounds.

Mr. Sargeant: In a number of replies this morning, the whole question of deterrent has been brought up. Professor Tucker asked the question as to how much is enough, but did not really expand beyond that. Right now, we are seeing a rather alarming growth in world armaments. President Reagan is talking of a \$1.5 trillion extra dollars or dollars in additional arms over the next few years. I am sure the Russians are going to want to match that, somehow or other. How much is enough? Mr. Flis gave a figure of some 50,000 warheads that some people claim are there. There are probably enough nuclear weapons in the world to destroy it at least 15 times and, if you listen to others, maybe up to 50 or 100 times over. Do we need any more nuclear weapons?

• 1150

Professor Tucker: Arms or delivery systems? There is an important distinction. Do we need more bombs? No. To paraphrase Winston Churchill, we have enough now to make the rubble bounce. I think that goes without saying.

On delivery systems I come back to my point—and admittedly it is a tricky point—about stabilizing and de-stabilizing weapons systems. We must ask the important question, I think, when we are thinking of delivery systems: Are they countervalue, however perverse the concept, or are they counterforce? Are they aimed at cities and people, or are they aimed at the adversary's military forces? Perversely, I tend to think that countervalue systems are stabilizing. We are talking here of people as hostages, of course. I tend to think of counterforce weapons systems, those with great accuracy, as being de-stabilizing, because they could, if there were enough of them and if they were effective enough, give one side or the other a first-strike ability; or, if there were an arms race in counterforce-weapons delivery systems, one side or the other could be led to believe at some particular point that the other side was on the threshold of developing an effective first-strike capability, at which time there may be a premium put on attempting a pre-emptive strike.

[Traduction]

ment ce que vous en pensez et quel effet déstabilisateur cela pourrait avoir sur la situation mondiale en général?

M. Tucker: C'est une question très vaste. En fait je préférerais ne commenter que la première; car la deuxième va un peu au-delà de mes compétences. Une telle initiative de la part de l'alliance m'inquiéterait car, à mon avis, le cas échéant elle s'éparpillerait trop. Après tout, présentement l'alliance se compose de 15 ou 16 membres et, en temps de guerre, dépend beaucoup du consensus de tous ses membres. Je présume que la question est débattable. Plus l'Otan s'étend géographiquement, plus elle risque de ne pas pouvoir en arriver au consensus nécessaire en temps de crise? Pour ces raisons, j'aurais des réticences à tout élargissement des engagements de l'Otan.

M. Sargeant: Ce matin, lors des nombreuses réponses on a soulevé toute la question de la dissuasion. M. Tucker a soulevé la question du degré de dissuasion nécessaire, mais sans vraiment préciser davantage. Présentement, nous constatons une croissance alarmante des armements dans le monde. Pour les prochaines années, le président Reagan parle de \$1.5 billions supplémentaires en armes additionnelles. Je suis sûr que les Russes voudront en faire autant d'une façon ou d'une autre. Qu'est-ce qui est suffisant? M. Flis a déclaré que certaines personnes prétendent qu'il y a 50,000 ogives nucléaires. De par le monde il y a probablement suffisamment d'armes nucléaires pour le détruire au moins 15 fois et peut-être jusqu'à 50 ou 100 fois selon d'autres. Avons-nous besoin de plus d'armes nucléaires?

M. Tucker: Des armes ou des systèmes de lancement? La distinction est importante. Avons-nous besoin de plus de bombes? Non. Pour paraphraser Winston Churchill, nous en avons suffisamment pour faire voler les décombres. Je pense que c'est évident.

Au sujet des systèmes de lancement je reviens à ce que je disais... et j'admets que c'est un sujet délicat... à propos de la stabilisation et de la déstabilisation des systèmes d'armement. Lorsque nous pensons système de lancement, nous devons nous poser la grande question à savoir: quelle que soit la barbarie du concept, existe-t-il un moyen de retorsion ou un système analogue? Visent-ils les villes et la population, ou les effectifs militaires ennemis? J'ai tendance à croire avec perversité que les systèmes de représailles ont un effet stabilisateur. Bien sûr, ce sont des gens qui sont pris comme otages. J'ai tendance à croire que les systèmes d'armement analogues, de grande précision, ont un effet déstabilisateur car, s'il y en avait suffisamment et s'ils étaient suffisamment efficaces ils pourraient accorder à l'un ou l'autre parti la possibilité de frapper le premier; ou s'il y avait une courses aux armements dans les systèmes de lancement d'armes analogues, à un moment donné l'un des partis pourrait penser que l'autre parti est sur le point de développer une capacité efficace d'attaque surprise, auquel cas on pourrait envisager l'attaque préventive.

[Text]

It is an unsatisfactory answer to your quite legitimate question, which, I guess, I put first to this committee: How much is enough? At present it is the only answer I have.

Mr. Reford: I do not know that I have any precise answer to that either. I agree with what Professor Tucker said about counterforce weapons being de-stabilizing. I think that is true. I sometimes ask myself—and I am not an expert in these things—how far we need to go on developing nuclear warheads at all, if it is true that precision-guided weapons are now on the way in, so-called SMART bombs and so forth. If you can fire a Cruise missile that is not just going to hit Moscow, not just going to hit the Kremlin, but the dining room in the Kremlin, then why do you need an intercontinental missile?

Now, people have said to me that we need the intercontinental missile to wipe out the airfield on which all those bombers are. Maybe that is true; I do not know. But where do you strike a balance, if you are going to have a balance in this crazy mad world of weapons? I do not know.

The Chairman: Mr. Sargeant.

Mr. Sargeant: One final question.

Before this committee, at other times with other references, we have had people make statements to the effect that the Russians, the Soviets, are still driven by some messianic desire to control the world. Indeed, I know that at the North Atlantic Assembly meetings in Europe I have argued on one or two occasions, particularly with American counterparts, to that same effect: that people who have attended sessions in the Soviet Union, or where Soviets are involved, are rather struck by this almost religious fervour with which the Russians still want to spread Communism over the whole world to save the whole world.

For my final question, does either of you believe that the Russians are still bent on world domination?

Professor Tucker: I suspect that you will probably find in the Soviet Union—I cannot say for sure, for I have never been there and have never spoken to Russians—what we in the political science business tend to call ideologues: those fervently committed on an ideological plateau to the spread of communism, some perhaps even committed to the spread of communism through military means, as distinct from economic and cultural means. Then again, I suppose you might find in certain quarters in the United States those committed to making over the world in the American mould and spreading truth, justice and the American way of life and so on and so forth.

• 1155

To answer your question specifically, my impression of the Soviet leadership—and I hope I am right on this score because it has an enormous bearing on the success of future arms control negotiations—is that the Soviet leadership tends to be basically pragmatic in its outlook, more so than it is ideologically committed. I think the Soviet leadership is prepared to

[Translation]

C'est une réponse insatisfaisante à votre question légitime que j'ai probablement posée le premier au comité: qu'est-ce qui est suffisant? Pour l'instant je n'ai pas d'autre réponse.

M. Reford: Je ne pense pas non plus avoir de réponse précise à cette question. Je suis d'accord avec M. Tucker que les armes analogues sont déstabilisatrices. Je pense que c'est vrai. Je ne suis pas expert en la matière, mais parfois je me pose la question jusqu'où devons-nous aller dans le développement d'ogives nucléaires de ce qu'on appelle les bombes SMART et ainsi de suite, s'il est vrai maintenant que ce qu'il faut avoir ce sont des armes de précision téléguidées. Si vous pouvez lancer un missile Cruise qui atteindra non seulement Moscou, non seulement le Kremlin, mais la salle à manger du Kremlin, alors quel besoin a-t-on d'un missile intercontinental?

D'aucuns m'ont dit que nous avons besoin du missile intercontinental pour détruire les aérodromes où sont les bombardiers. C'est peut-être vrai, je l'ignore. Toutefois, à quel moment atteint-on l'équilibre, si on doit jamais l'atteindre dans ce monde fou d'armement? Je l'ignore.

Le président: Monsieur Sargeant.

M. Sargeant: Une dernière question.

En d'autres occasions, lorsque nous avions d'autres ordres de renvoi, des témoins ont déclaré devant ce comité que les Russes, les Soviétiques, étaient toujours poussés par le désir messianique de contrôler le monde. J'en ai discuté à une ou deux reprises surtout avec des homologues américains lors de réunions de l'OTAN en Europe: les gens ayant participé à des séances en Union soviétique, ou auxquelles les Soviétiques participaient, sont plutôt frappés par cette ferveur quasi religieuse qu'ont les Russes de vouloir répandre le communisme de par tout le monde pour le sauver.

Voici ma dernière question: croyez-vous, l'un ou l'autre, que les Russes songent toujours à dominer le monde?

M. Tucker: Je ne suis jamais allé en Russie et je n'ai jamais parlé à des Russes, mais je pense que vous trouverez probablement en Union soviétique ce que nous avons tendance à appeler en sciences politiques, des idéologues: ceux qui sont engagés idéologiquement avec ferveur à la propagation du communisme, d'aucuns s'efforcent peut-être de le faire par des moyens militaires, par opposition aux moyens économiques et culturels. Par contre, je suppose que dans certains milieux des États-Unis, on trouvera des gens désireux de refaire le monde sur le modèle américain et soucieux de propager la vérité, la justice et le mode de vie américains et ainsi de suite.

Pour répondre précisément à votre question, et j'espère avoir raison à ce sujet, car cela a une importance énorme sur le succès des futures négociations pour le contrôle des armes, mon impression c'est que les dirigeants soviétiques ont une approche fondamentalement pragmatique plutôt qu'idéologique. Je pense que les dirigeants soviétiques sont prêts à

[Texte]

bargain and I hope prepared to stand by those bargains, if it is in the Soviet interest.

Mr. Reford: Two points, Mr. Sargeant, if I may. I think Professor Tucker is right that a country which has been born out of a revolution tends to have a revolutionary zeal about its system of government which it tries to spread to the rest of the world, and I think this is as true of the Soviet Union as it is of some other countries.

Secondly, the thing that always infuriates me about my dealings with the Russians is their unwillingness or inability to accept any responsibility for their contribution to the arms race. They will talk to you about what President Reagan is doing—and I can understand why they would talk that way—but they will not accept any responsibility that President Reagan is doing anything because of something that they the Russians might have done, and to my mind that is a very disturbing fact.

Mr. Sargeant: Thank you.

Miss Jewett: My I ask a supplementary on that?

The Chairman: Yes, Madam.

Miss Jewett: I do not have with me today the article to which I referred very briefly earlier on. It is the really incredible speech that George Kennan made when he was awarded the Albert Einstein Peace Prize in May of last year, and which I am sure you have read. One of the points he makes is that it has been the United States in every instance that has initiated a new weapons system or development. In every case. There is not a single case, contrary to what you have just said, where the Soviet Union has initiated a new development, and it has responded usually within about five to eight years to that new development. Therefore, I do not quite understand what you mean when you say that they never take any blame for initiating new developments. The fact is they did not initiate any new developments.

Mr. Reford: They did not develop the new weapons but the Russians developed the SS-20 and they started deploying the SS-20, and this led to NATO wishing to react to the deployment of the SS-20. That is why NATO decided to have the Pershings and the Cruise missiles. You see, the Russians refuse to accept the fact that NATO is trying to deploy those weapons in response to something that the Russians have done.

Miss Jewett: Well, the SS-20 in turn was in response to an earlier American one, according to Kennan. This is not my argument, this is the argument by Kennan. And all the Tories who are sitting there shaking in their shoes would do well to read Kennan's article. They would indeed.

I would also, finally, like to ask your reaction to the argument that a number of people are making, that because the SS-20 or the 4 and 5 cannot reach American shores, whereas the Cruise missile or the Pershing 2 can certainly reach the Russian land-mass, there is therefore a difference in terms of...

[Traduction]

négocier et à respecter leurs engagements si c'est dans l'intérêt soviétique.

M. Reford: Deux remarques si vous me le permettez, monsieur Sargeant. A mon avis, M. Tucker a raison de dire qu'un pays issu d'une révolution a tendance à conserver un zèle révolutionnaire et essaie de propager son système de gouvernement dans le reste du monde et je pense que c'est aussi vrai en Union Soviétique que dans d'autres pays.

Deuxièmement, ce qui me met toujours en rage lorsque je traite avec les Soviétiques c'est leur refus ou leur inaptitude à assumer toute responsabilité dans la course aux armements. Ils vous diront ce que fait le président Reagan, ce qui est compréhensible, mais ils n'accepteront jamais la responsabilité d'avoir provoqué ces mesures du président Reagan, et à mon avis c'est très inquiétant.

M. Sargeant: Merci.

Mlle Jewett: Puis-je poser une question complémentaire?

Le président: Oui, madame.

Mlle Jewett: Je n'ai pas là l'article auquel j'ai brièvement fait allusion tout à l'heure. Lorsqu'on lui a remis le prix de la paix Albert Einstein en mai, l'an dernier, George Kennan a prononcé un discours vraiment incroyable et je suis sûre que vous l'avez lu. Il dit, entre autres, qu'à chaque fois ce sont les États-Unis qui sont à l'origine de nouveaux systèmes ou de développements d'armements. Dans chaque cas. Contrairement à ce que vous venez de dire, en aucun cas l'Union Soviétique a lancé ou développé un nouveau système d'armes et elle a habituellement répondu à ces nouveaux développements avec un délai de cinq à huit ans. Donc, je ne comprends pas ce que vous voulez dire lorsque vous dites qu'ils n'acceptent jamais d'être blâmé, pour être à l'origine de nouveaux développements. Le fait est que ce n'est pas le cas.

M. Reford: Ils n'ont pas développé de nouvelles armes, mais les Russes ont développé les SS-20 qu'ils ont commencé à déployer. Ce qui a amené l'OTAN à vouloir réagir à ce déploiement de SS-20. C'est pourquoi l'OTAN a décidé de se doter de missiles *Pershings* et *Cruise*. Voyez-vous, les Russes refusent le fait que l'OTAN essaie de déployer ces armes en réponse à une initiative soviétique.

Mlle Jewett: Bien, selon Kennan, le déploiement de SS-20 par les Russes est en réplique à une initiative américaine antérieure. Ce n'est pas moi qui le dit, c'est Kennan. Et tous ces conservateurs qui sont là à trembler dans leurs culottes feraient vraiment mieux de lire l'article de Kennan.

Finalement, je voudrais vos commentaires à l'argument de certains à savoir qu'étant donné que les SS-20 ou 4 ou 5 ne peuvent atteindre les côtes américaines, alors que les missiles *Cruise* ou *Pershing* peuvent certainement atteindre le territoire russe, il y a donc une différence en termes de...

[Text]

Mr. Gamble: Mr. Chairman, on a point of order, if we are going on to a second round may, we finish the first round first?

The Chairman: Yes.

Miss Jewett: I am sorry, I meant this as a supplementary.

An hon. member: Well, I have five or six supplementaries too, Mr. Chairman.

The Chairman: I was going to shake us all, to ask you if the intervention you have made is the last on the first roll. You may ask for a second roll.

Miss Jewett: It was a supplementary, and we agreed yesterday that we would be able to ask supplementaries.

The Chairman: Yes, yes, short supplementaries. But, yes, we agreed. They were going to be short supplementaries.

• 1200

Now, I would of course keep some time for you, if you want. Mr. Bloomfield also has asked.

Mr. Bloomfield: Just a short question. Would the hon. member like to buy a Lada and tour Afghanistan?

The Chairman: Would you repeat that. I am sorry. Was it addressed to me?

Mr. Bloomfield: Would the honourable member like to buy a Lada and tour Afghanistan and ask them what they think?

Miss Jewett: I do not know what that . . .

Mr. Gamble: That never really has happened I am sure.

The Chairman: You have the floor, Mr. Gamble.

Mr. Gamble: Thank you. Thank you very much. I would like to direct my questions specifically to each of the witnesses that have appeared before us this morning.

It strikes me that there is some substantial validity in the nuclear- -deterrent effect upon governments. But I am troubled by the fact that this deterrent effect begins to vanish when we regard the fact that, when nations such as Libya, Iraq, Iran and Cuba acquire nuclear capability, we are now looking at something which is entirely different. There is the prospect of individuals who control those governments, unleashing nuclear attack upon a neighbour, or someone—in the case, for instance, of Libya—whom they simply dislike.

Under those circumstances, are we not now dealing with an issue, in terms of nuclear proliferation, which is beyond the general concept of deterrent effect? If I am right—if there is a great danger that flows from that kind of proliferation among unstable nations in the world—is there not a possibility that the great divergence between the United States and the U.S.S.R. might, in some way, be brought together for the purpose of establishing a joint concern about the spread of these weapons? Could there be a determination among the

[Translation]

M. Gamble: Monsieur le président, un rappel au Règlement. S'il s'agit d'un second tour de questions, pourrions-nous d'abord en terminer avec le premier?

Le président: En effet.

Mlle Jewett: Je m'excuse, c'était une question complémentaire.

Une voix: Bien, monsieur le président, j'ai aussi posé cinq ou six questions complémentaires.

Le président: J'allais vous demander à tous si votre intervention du premier tour était la dernière. Vous pouvez demander pour un deuxième tour.

Mlle Jewett: Il s'agissait d'une question complémentaire et hier nous avons convenus que nous pourrions poser des questions complémentaires.

Le président: En effet, des courtes questions complémentaires. Oui, nous nous sommes entendus pour de courtes questions complémentaires.

Si vous le désirez je vous réserverai quelques minutes. M. Bloomfield a aussi demandé la parole.

M. Bloomfield: Juste une petite question. Est-ce que l'honorable député achèterait une Lada et visiterait l'Afghanistan?

Le président: Je m'excuse, voulez-vous répéter. Était-ce à mon intention?

M. Bloomfield: Est-ce que l'honorable député achèterait une Lada, visiterait l'Afghanistan et leur demanderait aux Afghans ce qu'ils pensent?

Mlle Jewett: Je ne vois pas . . .

M. Gamble: Je suis sûr que cela ne s'est jamais produit.

Le président: Monsieur Gamble, vous avez la parole.

M. Gamble: Merci, merci beaucoup. Mes questions s'adressent précisément à chacun des témoins qui ont comparu devant nous ce matin.

Ce qui me frappe c'est que la dissuasion nucléaire ait un effet substantiel sur les gouvernements. Toutefois, ce qui m'inquiète c'est que cet effet de dissuasion se dissipe lorsqu'il s'agit de pays comme la Libye, l'Irak, l'Iran et Cuba acquièrent une capacité nucléaire; nous avons maintenant un tableau tout à fait différent. Il est possible que les hommes dirigeant ces gouvernements, déclenchent une attaque nucléaire contre un voisin ou quelqu'un qu'ils n'aiment tout simplement pas, comme dans le cas de la Libye par exemple.

Dans ces cas là pour ce qui est de la prolifération nucléaire, est-ce que la question traitée ne dépasse pas le concept général de l'effet de dissuasion Si j'ai raison, s'il existe un grave danger de prolifération dans les pays instables, n'est-il pas possible, dans le but de limiter conjointement la prolifération de ces armes, de rapprocher les États-Unis et l'URSS en dépit des grandes divergences qui les séparent? Les grandes puissances, je ne parle que de ces deux là, ne pourraient-elles pas s'enten-

[Texte]

great powers—and I am speaking only about the two of them now—to intervene to prevent that kind of thing happening? I would like to ask, if I may, Mr. Reford, for his comments on that.

Mr. Reford: It is an interesting theory. I would have some concern about the United States and the Soviet Union setting up a sort of international hegemony, in which they would decide who was going to have the right to have what and where.

To digress for a moment, when I was working at the United Nations as a correspondent, we used to play around with acronyms for various things. But in 1970 we came up with the acronym "UNIQUE" which stood for United Nations in Quebec. Suppose the United Nations had declared what happened in Montreal in October of 1970 as a threat to international peace and security, and had decided that it should send a peacekeeping force into Montreal. I think the Canadian people would have been rather disturbed. We may have been disturbed by what happened in Montreal, but I think we might have been rather disturbed if somebody sitting down there in New York had decided what we regarded as our internal affairs should become an international affair. And this is the sort of thing that rather disturbed me.

I know what you are getting at and I can quite see the desirability of having some sort of control over people who we consider to be irresponsible. But I am not quite certain whether the best thing is to encourage a sort of hegemony by the two superpowers.

Mr. Gamble: Let us be realistic about this. Assume that such a plan was possible and in fact implemented. It strikes me that the natural development from that stage is, in terms of co-operation between these two great adversaries, the potential of having solved what they view as a common problem, then they might move on to solve the world's problem as it affects themselves.

As long as people are talking, given some obvious historical examples to the contrary, they are less likely to be fighting. It is important that people recognize common goals and if nations can first of all recognize common goals in a common potential risk to themselves and the world, might they not logically then develop a common concern for the problems they create for the world in their own activities?

• 1205

I ask you that question having regard to your comments earlier about moving away—I may have misunderstood you—moving away from consensus to majority vote. The United Nations to my mind is the most ludicrous waste of time that people could generally spend in any association, because they will accomplish nothing. The real factors that will determine whether or not we bring this matter to an end, in nuclear proliferation, surely is what the United States and what Russia do, regardless of the fact that France, the U.K., and other nations may in fact have nuclear weapons. Under those circumstances, is there any logic in what I am proposing?

[Traduction]

dire sur les interventions visant à prévenir ce genre de choses? Je demanderais à M. Reford de commenter.

M. Reford: Voilà une théorie intéressante. Je craindrais que les États-Unis et l'Union soviétique créent un genre d'hégémonie internationale qui déciderait qui a le droit de faire quoi et quand.

Si vous me permettez une digression, lorsque j'étais correspondant aux Nations Unies, nous nous amusions à composer des acronymes. Et, en 1970, nous sommes tombés sur «UNIQUE» qui signifiait en anglais Nations Unies au Québec. Supposons que suite aux événements de Montréal en octobre 1970 les Nations Unies aient décidé que cela constituait une menace à la paix et à la sécurité internationale et décidé d'envoyer des casques bleus à Montréal. À mon avis, les Canadiens auraient été plutôt inquiets. Nous avons été troublés par ce qui s'est passé à Montréal, mais nous l'aurions été davantage si les gens qui siègent là-bas à New York avaient décidé que ce que nous considérons être nos affaires intérieures étaient une affaire internationale. C'est ce genre de choses qui me trouble le plus.

Je vois où vous voulez en venir et je peux comprendre qu'il est souhaitable d'avoir un genre de contrôle sur les personnes que l'on considère responsables. Toutefois, je ne suis pas convaincu que la meilleure façon de procéder est d'encourager un genre d'hégémonie par les deux superpuissances.

M. Gamble: Soyons réalistes. Supposons qu'un tel plan soit possible et mis en oeuvre. Il me semble qu'à partir de ce moment-là le développement naturel serait une collaboration entre ces deux grands adversaires, la possibilité de résoudre ce que tous deux considéraient comme un problème commun, pourraient les amener à résoudre les problèmes du monde dans la mesure où ceux-ci les touchent.

Et tant que les gens discutent, sauf exceptions historiques, il est moins probable qu'ils se battent. Il est important que les peuples aient des objectifs communs et si les pays peuvent se fixer des objectifs communs pour éviter des risques éventuels pour eux-mêmes et le monde, est-ce que, logiquement, ils n'auraient pas un souci commun face aux problèmes qu'ils ont créés dans le monde par leurs activités?

Je vous pose la question qui porte sur les commentaires que vous avez déjà faits préconisant de renoncer, je vous ai peut-être mal compris au demeurant, au consensus au profit du vote majoritaire. Je pense que les débats des Nations Unies sont une perte de temps totale, parce qu'on n'y fera jamais rien. Les véritables raisons qui nous permettront de mettre un point final à la prolifération des armes nucléaires tiennent surtout aux mesures que prendront ultérieurement les États-Unis et la Russie sans égard au fait que la France, le Royaume-Uni ainsi que d'autres pays puissent avoir l'arme nucléaire. Dans ces circonstances, mes propositions ont-elles un sens?

[Text]

Mr. Reford: I would not quarrel with your conclusion that obviously what is going to happen will depend on what the United States and the Soviet Union are going to do. You are going to be having a session on that, I understand, later on, so you will be hearing from people who can speak with more authority on this than I can. I just reiterate that yes, I want to see the United States and the Soviet Union negotiate agreements on a wide variety of things. I think it would make the world better if they can. But I am not at all sure that I want them to carry this so far as to make this a sort of world power or superpower condominium.

Mr. Gamble: You suggested, as you dealt with Latin America, the creation, or the continuation, of a nuclear-free zone area in that part of the world. It occurs to me that regardless of what part of the world you are talking about, governments are made up of people, and people keep their word, whether it be written or whether it be oral, whatever form it may be in, so long as it is in their interest. Accordingly, taking as an illustration Argentina, it is attractive for Argentina. I have nothing against the Argentine government or the people of Argentina, but it occurs to me that they will keep their international agreements so long as it is beneficial to them. So in all other countries in the world: an agreement reached by all the nations in the world to do or not to do something is not any kind of security for the world in determining what in fact those countries are going to do if their leaders determine that now is the time to break their commitments and do as they please.

It is for that reason, when we are dealing with so many nations, that I think it becomes incumbent upon people who realistically want to achieve a beneficial result to look to the people who will indeed act as the policemen of the world, and I think those policemen are the governments of both the U.S. and the Soviet Union.

If I could ask Professor Tucker a couple of questions: he suggested that Canadian parliamentarians should speak up—and he gave some illustrations specifically of how they might achieve some satisfactory results, not only here in Canada through our mutual organizations with American parliamentarians, but in speeches in the United States or elsewhere, if they had an opportunity to endeavour to convince our American counterparts of the logic in reducing this arms race.

How do we have an effect upon the other party to this race, which is the Soviet Union? Why would we speak to but one of the two parties? If indeed we can speak to only one of the two parties, is that not in fact foolhardy, having regard to the obvious fact that it is because one is endeavouring to outstrip the other in the production of these weapons?

Professor Tucker: There are problems associated with the sort of thing I was talking about, the problem you speak of: how do we also get the other side to listen, I suppose, to us? There, inevitably, we have very real problems in the nature of the relationship, cultural affinity or the lack thereof, and so on.

[Translation]

M. Reford: Je ne vous conterai pas et évidemment ce qui va se passer dépend de ce que décideront de faire respectivement les États-Unis et l'Union Soviétique. Nous allons consacrer une séance du comité à ce sujet un peu plus tard et à cette occasion vous pourrez entendre des opinions plus autorisées que la mienne. Je le répète, je souhaite que les États-Unis et l'Union Soviétique négocient des accords multiples. Les choses iraient mieux s'ils le faisaient. Mais je ne suis pas tout à fait sûr qu'ils devraient négocier la constitution en quelque sorte d'une puissance mondiale ou d'un consortium de superpuissances.

M. Gamble: Lorsque vous parliez de l'Amérique Latine, vous avez proposé la création ou le maintien dans cette partie du monde d'une zone dénucléarisée. Il me semble qu'en toute partie du monde, les gouvernements sont l'émanation des citoyens et les citoyens tiennent parole, qu'elle soit écrite ou orale, dans la mesure où c'est dans leur intérêt. Si l'on prend le cas de l'Argentine, je ne trouve au demeurant rien à redire contre le gouvernement argentin ni contre les Argentins mais je pense qu'ils respecteront les accords internationaux qu'ils ont signés dans la mesure où ces derniers leurs profitent. Dans tous les autres pays du monde: un accord conclu par tous les pays du monde, de faire ou de ne pas faire quelque chose n'est pas un gage de sécurité si les leaders politiques sont d'avis qu'il est dans leur intérêt de ne pas respecter la parole donnée.

C'est pour cette raison, qu'il incombe aux peuples qui véritablement veulent des résultats positifs de se tourner vers les pays qui, de fait, peuvent assurer l'ordre mondial et je crois que ces pays sont respectivement les États-Unis et l'Union Soviétique.

Permettez-moi de poser au professeur Tucker quelques questions: il préconise que les parlementaires canadiens se fassent entendre, et il nous a donné des exemples précis de la façon dont nous pourrions obtenir des résultats satisfaisants non seulement ici au Canada mais également au sein d'organisations bilatérales avec les parlementaires américains, par des discours aux Nations unies ainsi que dans d'autres tribunes; si nous avions l'occasion d'essayer de convaincre nos homologues américains qu'il est raisonnable de réduire la course aux armements.

Comment pourrions-nous essayer d'influencer l'autre concurrent de cette course, l'Union Soviétique? Pourquoi nous limiterions-nous à essayer de convaincre une seule des parties? Si en fait nous ne pouvons parler qu'à un seul, n'est-ce pas stupide puisqu'à l'évidence les deux puissances s'acharnent à se devancer dans la production de ces armements?

M. Tucker: Il y a des difficultés à surmonter, le problème dont vous venez de parler c'est-à-dire comment essayer de nous faire entendre de l'autre partie? Inévitablement il y a de graves difficultés au niveau des relations, également au niveau des affinités culturelles ou du manque d'affinités etc.

[Texte]

I can only put it to you this way. We are, after all, living next door to one of the two superpowers. I think we share a basic kinship with the citizens of that superpower, in terms of overall values, liberal democratic societies and so on. We speak the same language, and read more or less the same newspapers and magazines.

• 1210

I think there is an opportunity to have some sort of influence. I do not think it is very great. If exercised, it will take a while. Whatever successes one achieves in that sort of thing are not likely to come about tomorrow morning.

It would be a pity if that opportunity, however small, were passed up. I do not think it would lead to instability. I am not suggesting that members of Parliament go south of the border and propagandize the virtues of unilateral American disarmament or anything of that nature, but there are people in the United States both inside and out of government who approach the broad issue of arms limitation very seriously. There is a possibility that these people would like Canadian voices which they could use in support.

I know, for instance—and this was fairly widely reported in the late 1960s—that some of Lester Pearson's speeches south of the border were picked up by attentive Americans, congressmen in particular, and presented in congressional debates in support of a particular argument.

The other instance which comes to my mind gets me a bit away from my point about the role of Parliamentarians and brings me back to the point about Canada's role in Multilateral Arms Limitations conferences.

With regard to the Test Ban Debates in the early 1970s, Canada presented technical papers on seismological detection techniques to the Geneva committee. These were read by a scientist from southern California who had long been involved in seismological detection techniques. He was invited to a Senate Subcommittee on International Affairs and Arms Control, a subcommittee of the U.S. Senate Foreign Affairs Committee. The scientist presented his point of view to that committee based upon the Canadian arguments made to the Geneva committee. The subcommittee endorsed the findings of that scientist.

Mr. Gamble: Just suppose you and I would disagree to unilateral disarmament. What then would be the nature of our message? If it is to disarm if the Russians disarm, surely that is the story the Americans are giving us in any event. What practical message can deliver that they are not already delivering to the Russians?

Professor Tucker: I do not think it is necessarily a question of Canadian spokesmen, of parliamentarians or others having something that vitally new to say to the Americans. I come back to an earlier point I made. There is really sufficient

[Traduction]

C'est ce que je peux dire, et après tout, nous sommes le voisin d'une de ces deux superpuissances. Je crois que nous avons une parenté fondamentale avec cette superpuissance, nous avons les mêmes valeurs, la même société démocratique et libérale etc. En outre, nous parlons la même langue et dans une certaine mesure, nous lisons les mêmes journaux et les mêmes magazines.

Il y a donc possibilité d'influence dans une certaine mesure. Si nous exerçons notre influence elle prendra un certain temps avant de se faire sentir. Quel que soit le succès remporté cela prendra vraisemblablement beaucoup de temps.

Néanmoins, il serait fort dommage de laisser passer cette occasion. Le fait que nous exerçons notre influence ne serait pas un facteur de déstabilisation. Je ne veux pas dire que les députés doivent se rendre aux États-Unis pour aller vanter les mérites du désarmement unilatéral par l'Amérique, ou quelque chose du genre, mais il y a aux États-Unis, tant dans les milieux gouvernementaux qu'ailleurs, des gens pour qui la question du contrôle des armements est très importante. Il est donc possible que ces personnes souhaiteraient pouvoir compter sur l'appui des Canadiens.

Par exemple, je sais, d'ailleurs la presse s'en est largement fait l'écho vers la fin des années 60, que quelques-uns des discours de Lester Pearson aux États-Unis ont retenu l'attention de certains membres du Congrès américain et ont été repris lors de débats au Congrès à titre d'arguments politiques.

L'autre exemple qui me vient à l'esprit m'éloigne un peu du rôle des parlementaires et me ramène au rôle du Canada dans les conférences multilatérales sur le contrôle des armements.

Lors des débats sur l'interdiction des essais nucléaires qui ont eu lieu au début des années 70, le Canada a soumis des études détaillées sur les techniques de détection sismologique à la Commission de Genève. Ces dernières ont été prises en considération par un homme de sciences de Californie du Sud qui a une longue expérience de ces techniques. Ce dernier fut invité à comparaître devant le sous-comité du Sénat pour l'étude des Affaires internationales et du contrôle des armes, un sous-comité du Comité des Affaires étrangères sénatorial des États-Unis. Cet expert a fait part de son point de vue au comité lequel était fondé sur l'étude du gouvernement canadien présentée à la Commission de Genève. Le sous-comité a accepté les conclusions de cet expert.

M. Gamble: Disons que vous et moi ne sommes pas d'accord à propos d'un désarmement unilatéral. Que dirions-nous dans ce cas? Désarmer si les Russes le font, c'est l'argument que nous donnent les Américains. Quel message d'ordre pratique pouvons-nous faire passer aux Russes qu'ils n'aient déjà entendu ailleurs?

M. Tucker: Je ne crois pas que les porte-parole canadiens ou les parlementaires aient quelque chose d'aussi nouveau à dire aux Américains. Je vais en revenir à ce que j'ai dit auparavant. Les États-Unis sont suffisamment bien renseignés sur ces

[Text]

intelligence on these matters available in the United States. I do not think there is much doubt about it. It is a question of trying to influence the direction of American political decision-making, and the extent to which supportive arguments by Canadian and others can be found to be politically useful to like-minded Americans.

It is a good question. I am a bit hesitant to suggest to you what you should say, I am not in the speech-writing business. I would hope that you would not advocate unilateral disarmament.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): He will not.

Professor Tucker: I would hope that at the same time you would not advocate the United States attempt to achieve a war-winning posture over the Soviet Union.

Mr. Gamble: Thank you Professor Tucker.

The Chairman: Thank you all. Just before we adjourn, the notes of Professors Legault and Epstein and the support document of Dr. Epstein's testimony this afternoon was distributed yesterday to your office. So you all have that.

• 1215

Lastly, Mr. Munro has asked me if he could just ask a point of explanation to one of the witnesses. So I kindly ask you to be patient. I can dispose of one member only; I need five to sit.

Mr. Munro, you may ask your point of explanation, if it is brief.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you. Perhaps Mr. Reford would provide us with an elaboration of the notion of a submarine sanctuary, including the notion that through a sanctuary transit is presumably permitted. I am wondering whether he is talking about a sanctuary or a prohibited area. That one really confused me, when he was talking about a sanctuary around the polar cap. But I do not want to keep people late; I would be very happy if that could be elaborated and sent to the Clerk of the Committee for circulation.

Mr. Wenman: I have one more question, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes.

Mr. Wenman: One more I want from Mr. Tucker, too. We are currently practising limited warfare in the world. If a limited war were to develop in Europe, you indicated it would expand to tactical nuclear—

An hon. Member: That is my belief.

Mr. Wenman: —theatre. If so, what are the stabilizing factors to prevent the escalation in a theatre to all-out nuclear? Are there any there, and what are they, and what might they be? You do not have . . .

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): It is 12:15, Bob.

[Translation]

questions. Je ne pense pas que cela fasse de doute. Il s'agit d'essayer d'influencer les responsables politiques américains et de voir quelles raisons en faveur du désarmement données par les Canadiens ou d'autres peuvent être politiquement utiles pour influencer les Américains.

C'est une bonne question. J'hésite à vous conseiller quoi dire, je ne suis pas rédacteur de discours. J'espère que vous ne prêcherez pas le désarmement unilatéral.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Non, il ne le fera pas.

M. Tucker: Je souhaite qu'en même temps vous ne conseilliez pas aux États-Unis d'adopter une attitude triomphaliste par rapport à l'Union Soviétique.

M. Gamble: Merci, professeur Tucker.

Le président: Merci beaucoup. Avant de lever la séance, les documents des professeurs Legault et Epstein ainsi que le document de travail de M. Epstein dont il était question cet après-midi vous ont été remis à votre bureau hier. Donc, vous les avez tous reçus.

Enfin, M. Munro m'a demandé s'il pouvait demander quelques explications à l'un de nos témoins. Je vous demande donc d'être patients. Il y a un seul membre et il en faut cinq pour que nous tenions la séance.

Monsieur Munro, vous pouvez demander vos explications à condition d'être bref.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci. Peut-être M. Reford pourra-t-il nous donner quelques explications sur la notion de sanctuaire sous-marin, notamment sur l'idée que dans ce sanctuaire le trafic serait autorisé. Je me demande s'il parle d'un sanctuaire ou d'une zone interdite. Je ne sais vraiment pas de quoi il s'agit lorsqu'il parle d'un sanctuaire autour de la calotte polaire. Néanmoins, je ne veux pas pour autant retenir trop tard les gens, et je serais très heureux s'il pouvait me fournir cette explication et l'envoyer au greffier du comité qui la ferait circuler ensuite.

M. Wenman: Je voudrais poser une autre question, monsieur le président.

Le président: Oui.

M. Wenman: Une question que je pose également à M. Tucker. A l'heure actuelle, nous assistons à un conflit limité dans le monde. Si un conflit limité devait avoir lieu en Europe, vous avez dit que l'on utiliserait des armes nucléaires tactiques . . .

Une voix: Je le crois.

M. Wenman: . . . des armes nucléaires du théâtre des opérations. Dans ce cas, quels sont les facteurs de stabilisation qui peuvent empêcher l'escalade à l'utilisation de toutes les armes nucléaires de théâtre? Y en a-t-il en Europe, quels sont-ils, et lesquels pourrait-on utiliser? Vous n'avez pas . . .

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Il est 12h15, Bob.

[Texte]

Mr. Wenman: Yes. I asked for other information; if you perhaps could just include that, I would appreciate it.

Mr. Sargeant: Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Sargeant.

Mr. Sargeant: As a point of just administration, I suppose, how were these notes sent out? As of 10 o'clock this morning, I had not received them. I noticed other members here with them. Are they sent by the post office, or by messenger . . . ?

The Chairman: They were delivered by hand last night at 5.30.

Mr. Sargeant: After I had arrived here and I saw other members with them I phoned my office and checked and they had not arrived as yet.

The Chairman: I will certainly check for you.

Mr. Sargeant: I know that Father Ogle had not received his either.

The Chairman: The clerk informs me—and we keep a record of everything, and it was, according to what I have here, distributed by hand, and your name is on that list, on February 3 at 5.30—last night, 17:30. There must be a mistake there, so we will check. I know the Clerk will check right away because he is very, very obedient in that.

Mr. Sargeant: Okay. Thank you.

The Chairman: Thank you. I notice that Mr. Reford came with his wife and sister-in-law; we are pleased to have you with us, welcome.

Thank you. The meeting is adjourned to this afternoon at 3.30.

AFTERNOON SITTING

• 1540

Le président: A l'ordre, mesdames et messieurs! Après MM. Menzies, Tucker et Reford, que nous avons successivement invités à nous parler du point de vue officiel du Canada en matière de désarmement, de la politique que poursuit notre pays sur ce plan, et des politiques de d'autres acteurs internationaux à l'exclusion des superpuissances, nous reprenons nos auditions cet après-midi avec MM. Epstein et Legault.

Ils ont été conviés à compléter notre vision d'ensemble des problèmes qui nous intéressent en remplaçant les questions de sécurité et de désarmement dans le contexte de la rivalité fondamentale qui oppose les États-Unis à l'U.R.S.S., l'OTAN au Pacte de Varsovie, l'Est à l'Ouest.

M. William Epstein apportera à son analyse un point de vue formé au cours d'une longue association à l'ONU. Il occupe à l'heure actuelle un poste de recherche élevé au sein de l'Institut des Nations Unies pour l'instruction et la recherche, mieux connu sous le nom de l'UNITAR. Auparavant et jusqu'en 1973, il était directeur du désarmement au secrétariat de

[Traduction]

M. Wenman: Oui. J'ai demandé d'autres renseignements et si vous pouviez répondre à cette question, je vous en saurais gré.

M. Sargeant: Monsieur le président.

Le président: Monsieur Sargeant.

M. Sargeant: C'est une question administrative, je voudrais savoir comment on a fait parvenir ces renseignements? A 10h00 ce matin, je ne les avais pas reçus. J'ai remarqué par contre que d'autres députés les avaient. Les a-t-on envoyés par la poste ou par messenger . . . ?

Le président: Ils ont été livrés par porteur hier soir à 17h30.

M. Sargeant: Après être arrivé, j'ai remarqué que d'autres membres les avaient, j'ai donc téléphoné à mon bureau pour vérifier et ils n'étaient toujours pas arrivés.

Le président: Je vais vérifier également.

M. Sargeant: Je sais que le père Ogle n'a pas reçu les siens.

Le président: Le greffier me dit, tout est consigné, et selon les renseignements dont je dispose, ces documents ont été remis par porteur et votre nom figure sur la liste du 3 février à 15h30, hier soir, 17h30. Il y a eu erreur quelque part et nous allons vérifier. Le greffier, de toute façon, va vérifier tout de suite parce qu'il est très à cheval sur ces questions.

M. Sargeant: Très bien, merci.

Le président: Merci. Je remarque que M. Reford est accompagné de son épouse et de sa belle-soeur, au nom du comité, nous sommes heureux de leur souhaiter la bienvenue.

Merci. La séance est levée jusqu'à 15h30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

The Chairman: Order, ladies and gentlemen! After hearing Messrs. Mezies, Tucker and Reford, whom we have invited to speak in turn on Canada's official position with respect to disarmament, our country's policy on this plan, and the policies of other international figures with the exception of the superpowers, we will continue this afternoon's hearings with Messrs. Epstein and Legault.

They have been asked to round out our over-all perspective of the problems which concern us by discussing the questions of security and disarmament in the context of the basic rivalry which exists between the United States and the U.S.S.R., NATO and the Warsaw Pact, East and West.

Dr. William Epstein brings with him the expertise he has acquired during his long association with the UN. At the present time he has a senior research position in the United Nations Institute for Training and Research, better known as UNITAR. Up until 1973 he was director of disarmament for the UN Secretariat. He was also a consultant in the prepara-

[Text]

l'ONU. Il a également participé comme consultant à la préparation du Traité de Tlatelolco. Il est aussi l'auteur de nombreux ouvrages et articles et plusieurs d'entre vous le savent et avez même posé des questions à ce sujet, il est le président de ce groupe que nous appelons le Pugwash canadien, qui a tenu des assises je pense, cet été, dans l'Ouest canadien, n'est-ce pas, à Banff. Nous avons aussi, un distingué invité de marque qui nous accompagne cet après-midi dans notre recherche de la vérité de ce que nous pourrions bien écrire comme rapport final, il s'agit de M. Albert Legault, que vous connaissez bien, plusieurs d'entre vous ici au Comité, puisqu'il a déjà été notre témoin et je pense qu'il a été notre témoin dans la question de NORAD, si je ne m'abuse. Sinon..., de toute façon, on le connaît bien! Il abordera lui, la question sous l'angle de l'analyse stratégique qu'il pratique depuis de nombreuses années au sein de diverses institutions d'enseignement supérieur et en ce moment à l'Université Laval. M. Legault est sans conteste l'un des plus éminents analystes québécois et canadiens et a joué un rôle déterminant dans la création du Centre québécois de relations internationales; il est aussi docteur Honoris Causa de l'Université de Paris-Sud..., il y a déjà plusieurs années, maintenant, et ses cheveux gris nous l'attestent. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et articles. Et ce qui nous intéresse évidemment, monsieur Legault, c'est le dernier titre: il est actuellement conseiller spécial auprès du ministère de la Défense nationale.

Et si voulez bien madame Appolloni, madame Jewett, messieurs, nous allons commencer un peu comme ce matin. Nous allons demander d'abord, peut-être par ordre alphabétique pour ne pas manifester de choix particulier, M. Epstein....

... who has been waiting for so many, many years to appear here. Every time I met him at the United Nations he kept asking when he was going to come and tell us what he thought about disarmament. So today is the day and we will start with Mr. Epstein, followed by Albert Legault and then the usual practice this morning. Again, not to hit anybody in particular, I will ask your kind indulgence to keep your questions as brief as possible and please, gentlemen, to keep your answers as brief as possible so that everybody can participate. I will try to adjourn around 5.30 p.m.

I had two points, I think, before we start. Mr. McKinnon, Mr. Bloomfield, and I will now recognize Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. I have just a point I would like to make, and I am certainly not criticizing our clerk, but information that I was supposed to have in my hands at 5.30 last night was delivered to my office after I left for this meeting this morning.

• 1545

The Chairman: I will, of course, look into that. That is the second complaint. I want to attest that as far as the clerk is concerned it is very clear that it has been out of the hands of the clerk since last night. Unfortunately, the delivery has not been as punctual as I would have liked. I checked on the clerk and the clerk checked on the staff, and unfortunately it has to

[Translation]

tion of the Tlatelolco. He is the author of numerous books and articles. As many of you know and have even questioned him on the subject, he is the chairman of the Canadian Pugwash group, which met I believe this summer in the West, in Banff, I think. We also have another distinguished guest who will help us in our search for truth this afternoon and who may influence us in our final report, and that is Dr. Albert Legault, whom many of you on this committee know very well, because he has already been a witness. I believe he was our witness in the NORAD question, unless I am mistaken. If not, in any case he is well known! He will approach the subject from the aspect of strategic analysis which he has been doing for many years in many institutions of higher learning and at the present time at the University of Laval. Dr. Legault is without doubt one of the most well-known Quebec and Canadian analysts and has played a determining role in the establishment of the Quebec Centre for International Relations. He is also a doctor Honoris Causa of l'Université de Paris-Sud... several years ago as his grey hair testifies. He is the author of many books and articles. And of special interest is Dr. Legault's final title: he is currently special defence adviser to the Minister of Defence.

If you wish Mrs. Appolloni, Mrs. Jewett, gentlemen, we will proceed rather like this morning. We will first ask, going by alphabetical order in order not to favour, Mr. Epstein....

qui attendait depuis plusieurs années d'apparaître. Chaque fois que je le voyais aux Nations Unies il me demandait quand il allait venir nous parler au sujet du désarmement. Le temps est venu aujourd'hui et nous allons commencer par M. Epstein, suivi d'Albert Legault, et nous allons procéder comme ce matin. Alors, afin d'ennuyer personne, je vous demande très gentiment de poser des questions aussi courtes que possible et voulez-vous, messieurs, donner des réponses aussi courtes que possible afin que tout le monde puisse participer. J'essaierai de terminer vers 17h30.

Il y a deux points, je pense, avant de commencer. M. McKinnon, M. Bloomfield. C'est à vous monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président. J'ai une remarque à faire et je ne veux pas critiquer notre greffier, mais les renseignements que j'étais censé recevoir hier soir vers 17h30 n'ont été livrés à mon bureau que ce matin après mon départ pour cette réunion.

Le président: Je vais, cela va sans dire, étudier la question. C'est la deuxième réclamation à ce sujet. Je voudrais assurer les députés que le greffier a fait son travail et que dès hier soir il a envoyé les documents. Malheureusement, la livraison en a été faite avec un certain retard que je déplore. J'ai vérifié ce qu'a fait le greffier qui lui-même a vérifié ce qu'a fait son

[Texte]

do with the distribution here. Maybe Mr. Silverman has cut off the staff. I do not know. We will check on that too.

Mr. Bloomfield: Thank you, Marcel.

The Chairman: Thank you, Mr. Bloomfield. But I will make sure that this does not repeat.

Yes, Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Yes, Mr. Chairman. Firstly, does Dr. Epstein have a copy of the remarks he intends to make so that we could peruse while he makes them?

Mr. William Epstein (United Nations Institute for Training and Research): I am speaking just from notes. I have no prepared text but I did arrange with the clerk to circulate four or five papers which were also circulated, I believe, this morning. I hope all of you have a copy of them as I intend to refer to them during the course of my presentation.

Mr. McKinnon: Secondly, Mr. Chairman, I understand the minutes of today's two meetings will be included in one book form when they are printed. I simply express a personal preference for that way and would suggest to you that throughout the course of these hearings on disarmament we should bind them in a book on a daily basis, not on a per-guest or witness basis.

The Chairman: Well, I am glad you have given me that signal because I was of the other impression. I wanted to have a morning session right away and get that as soon as possible, and then the afternoon session and the night session. But the clerk has informed me that this represents some technical difficulty. I was just looking into it with everybody, but it seems now that if you prefer it daily it would be much better because that is the way they prefer to proceed. Is it better?

An hon. Member: Yes.

The Chairman: Okay. So we shall proceed that way.

Mr. Munro, before we start.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): But numbered as forms 2 and 3, or how? With the same number?

The Chairman: No, no. There will be an edition for each day—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Each day.

The Chairman: —but divided inside according to their order of appearance. Okay.

Dr. Epstein, if there is no other. . . .

If I may, I would ask the steering committee to stay for two minutes afterwards for a little problem that arose with one witness. So I would like to submit that to you after the meeting. I do not need a quorum, just to inform the steering committee first.

[Traduction]

personnel et fort malheureusement, il s'agit d'un problème de distribution. Il se peut que M. Silverman ait réduit son personnel, je ne sais pas. Je vais également m'en assurer.

M. Bloomfield: Merci, Marcel.

Le président: Merci, monsieur Bloomfield. Je ferai en sorte que cela ne se répète plus.

Oui, monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président. Premièrement, je voudrais demander si M. Epstein a une copie des remarques qu'il veut faire pour que nous suivions en même temps?

M. William Epstein (Institut de formation et de recherche des Nations Unies): Je vais consulter mes notes. Je n'ai pas de texte rédigé mais j'ai pris des dispositions ce matin pour que l'on fasse circuler quatre ou cinq documents qui, si j'ai bonne mémoire, ont également circulé ce matin. J'espère que tous en avez reçu copie étant donné que j'y ferai allusion maintenant.

M. McKinnon: Deuxièmement, monsieur le président, je crois comprendre que le procès-verbal des deux réunions d'aujourd'hui sera regroupé dans un fascicule lors de l'impression. Je préfère que l'on procède de cette façon et je propose que pendant ces séances consacrées au désarmement nous regroupions en un fascicule les délibérations journalières par journée plutôt que de procéder par témoin individuel.

Le président: Très bien. Je vous remercie de l'avoir signalé parce que je croyais le contraire. Je voulais que l'on imprime les délibérations de la séance de ce matin aussi rapidement que possible et publier ensemble la séance de l'après-midi et la séance de ce soir. Mais le greffier m'a dit que cela entraînerait certaines difficultés techniques. J'étais juste en train de discuter de cela avec les membres du comité mais il me semble que si vous préférez que l'on imprime les délibérations chaque jour, ce serait de loin préférable parce que cette décision remporte l'assentiment du comité. Est-ce mieux de procéder de cette façon?

Une voix: Oui.

Le président: Très bien. Donc, nous procéderons ainsi.

Monsieur Munro, avant de commencer.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais les fascicules seront numérotés 2 et 3, ou, comment fera-t-on? Les fascicules auront le même numéro?

Le président: Non, non. Il y aura un fascicule pour chaque jour. . .

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Pour chaque jour.

Le président: . . . mais ce fascicule sera subdivisé en fonction de l'ordre de comparution. D'accord.

Monsieur Epstein, s'il n'y a pas d'autre. . .

Je voudrais demander au comité directeur de rester à la fin de la séance car il faut discuter d'un petit problème qui se pose pour l'un des témoins. Donc, je vous en parlerai après la séance. Nous n'avons pas besoin du quorum, il s'agit simplement d'en informer le comité directeur.

[Text]

Please, Dr. Epstein.

Mr. Epstein: Thank you, Mr. Chairman. Let me, before I begin, express my great appreciation to you, Mr. Chairman, and to members of the committee for holding these hearings. To my knowledge, and I may be wrong here, never before in history has there been such a detailed, lengthy, probative discussion of the subject of disarmament, and I think that is very, very good. I have been waiting, as the chairman said, about a quarter of a century for this.

The Chairman: It is like me. I have been waiting 18 years to get in the cabinet.

Mr. Epstein: Well, this might help. I hope.

The Chairman: But I know I will get there.

Mr. Epstein: Before we get to disarmament.

Mr. McKinnon: The quality is getting lower every year, I have noticed.

The Chairman: I knew I was inviting trouble in talking. You understand now why I chair. This way I do not talk.

Please.

Mr. Epstein: I would also like to take this opportunity to put on record my thanks to the Government of Canada for their generous financial support for the Pugwash Conference that took place in Banff, Alberta last summer. Not only would I like to thank them for the generous financial support but I cannot resist saying that I would also like to commend them for their good judgment.

I have spent just about all of my adult life in the field of disarmament, in this field. In an official capacity I think I have been involved longer than any person alive. And that is, I suppose, another way of saying I have spent all my adult life as a failure.

The situation today is worse, more dangerous, than at any time in my memory except for the week or two surrounding the Cuban missile crisis, and it keeps getting worse. For a long time I was very depressed because I saw nothing but apathy and complacency. But I detect now a real developing interest in the whole subject because people are beginning to understand that this is a question that affects the survival of the human race.

• 1550

There are all sorts of new groups. The Physicians for Social Responsibility have been getting very much involved in this, not just in the United States and the Soviet Union, but in Canada and in other countries, and they say there is no cure for a nuclear war. There is nothing that could be done that can really save many people. The only thing is prevention. We have to prevent a nuclear war; otherwise nothing can be done.

[Translation]

Je vous en prie, monsieur Epstein.

M. Epstein: Merci, monsieur le président. Permettez-moi avant de commencer de vous exprimer ma gratitude monsieur le président ainsi qu'aux membres du comité pour ces audiences. À mon sens, et il se peut que je sois dans l'erreur, jamais auparavant les questions de désarmement n'ont fait l'objet d'études aussi longues et détaillées et je crois que c'est une très bonne chose. Comme le président l'a dit, cela fait 25 ans que j'attends cette occasion.

Le président: Tout comme moi. Cela fait 18 ans que j'attends un portefeuille.

M. Epstein: Cela aide, du moins je l'espère.

Le président: Mais je sais que je vais y arriver.

M. Epstein: Avant de passer aux questions de désarmement.

M. McKinnon: J'ai remarqué que la qualité diminuait chaque année.

Le président: Je sais que prendre la parole c'est soulever le lièvre. Vous comprenez maintenant pourquoi je préside. Tout simplement parce qu'ainsi je ne parle pas.

S'il vous plaît.

M. Epstein: Je voudrais également profiter de cette occasion pour remercier officiellement le gouvernement du Canada de son aide financière généreuse pour la Conférence de Pugwash qui a eu lieu à Banff en Alberta l'été dernier. En plus de les remercier donc de leur aide financière généreuse, je ne peux résister à l'envie de les féliciter également du bon sens dont ils ont fait montre.

J'ai presque consacré ma vie d'adulte aux questions de désarmement. Je crois qu'en ma qualité de représentant, j'ai étudié ces questions plus que n'importe qui. C'est une autre façon de dire je crois que j'ai presque consacré toute ma vie à un échec.

Aujourd'hui, la situation est plus grave, plus dangereuse qu'elle ne l'a jamais été, exception faite des quelques semaines de la crise des missiles à Cuba, et cette situation ne fait que s'aggraver. Pendant longtemps, j'en ai été déprimé parce que je n'ai constaté qu'apathie et suffisance. Mais à l'heure actuelle, on assiste à un regain réel d'intérêt pour toute cette question car les gens commencent à croire qu'elle touche à la survie de la race humaine.

Dans cet ordre d'idée, beaucoup de nouveaux groupes ont fait leur apparition. Le groupe *Physicians for Social Responsibility* a beaucoup étudié la question, non seulement aux États-Unis et en Union Soviétique mais également au Canada et dans d'autres pays et selon eux, il n'y a pas de solution au conflit nucléaire. Il n'est rien que l'on puisse faire pour sauver de nombreuses vies humaines. Tout ce que l'on peut faire, c'est d'empêcher un conflit nucléaire, nous ne pouvons rien faire d'autre.

[Texte]

The churches are also becoming extremely active in opposing what some of them consider as a mad race to oblivion.

There are lawyers' groups; there is the fact that these hearings are being held; there is the fact that we have had not one but a second Special Session on Disarmament coming up at the United Nations; and because of my great concern about this, I regret and I apologize, and ask for your indulgence. I have circulated four papers to you all because I will not have enough time to say all of the things I want to say, but I will refer to them, and perhaps you might take a look at them on your own time. I hope you do not regard that as too much overkill. I am speaking about papers now, not just nuclear weapons.

We have failed, frankly, in our disarmament efforts. In the last two decades, in the 1960s and 1970s, there have been nine multilateral treaties, and some of them we thought were important, like the partial test ban treaty and the non-proliferation treaty and so forth, and 13 bilateral Soviet-American treaties and agreements.

But military expenditures have gone from about \$100 billion in 1960 to approaching \$600 billion at the present time, which is more than \$60 million for every hour, more than \$1 million for every minute of every day including Sundays and holidays. In 1969, when they started the SALT talks, there were less than 3,000 strategic nuclear weapons in the world. Today there are more than 16,000. In the light of those terrifying facts, it is impossible to say that the arms control or arms limitation efforts have achieved any success whatsoever. They may have stopped a few of the worst things that could have gone wrong, like the anti-ballistic missiles, and so forth, but they have merely deflected the arms race into other, and in some respects, more dangerous ways.

The U.S. today can destroy every major Soviet city by more than 50 times. You cannot destroy a city more than once, but they have enough weapons to do that. The Soviet Union, which is away behind the United States, can destroy every similar American city about 30 times. Together, the two countries can destroy every major city in the world and have enough left to destroy 1,000 more. Enough should be enough! How much is enough?

President Carter, in his State of the Union message in 1979, said that one Poseidon submarine has 16 missiles, each of which has 10 warheads—it is an average because some carry up to 14, some of them have eight—10 warheads of 40 to 50 kilotonnes, around three times the size of the bomb that destroyed Hiroshima. In other words, it has 160 of these deliverable strategic warheads and each one can make a mess out of any city, and this is a tiny fraction—this is one Poseidon

[Traduction]

Les églises s'opposent aussi énergiquement à ce que certaines d'entre elles considèrent une course effrénée à la catastrophe.

Il y a des groupes d'avocats qui s'intéressent aussi à cette question; aussi le fait que l'on tienne ces audiences; les Nations Unies, pour leur part, après avoir consacré une session extraordinaire vont bientôt en consacrer une deuxième à la question du désarmement; et étant donné le vif intérêt que je porte à cette question, je vous demande votre indulgence. Je vous ai fait remettre quatre documents parce que je ne vais pas avoir suffisamment le temps de dire tout ce que j'aurais voulu dire; je vais donc me référer à ces documents que vous consulterez lorsque vous en aurez le loisir. J'espère que cela ne vous écrasera pas. Je parle des documents bien entendu et non des armes nucléaires.

Pour être franc, nous devons reconnaître que nos efforts en matière de désarmement n'ont pas été couronnés de succès. Pendant les deux dernières décennies, dans les années 1960 et 1970, neuf traités multilatéraux ont été signés et certains ont été considérés comme importants, par exemple l'interdiction partielle des essais nucléaires et le traité de non-prolifération des armes nucléaires etc., à ces traités il faut ajouter 13 accords ou traités bilatéraux américano-soviétiques.

Mais les dépenses militaires sont néanmoins passées de 100 milliards de dollars en 1960 à quelques 600 milliards de dollars à l'heure actuelle, ce qui représente plus de 60 millions de dollars pour chaque heure écoulée, plus de 1 milliard de dollars par minute, jour après jour, samedis et jours fériés compris. En 1969, au début des négociations de l'accord SALT, il y avait moins de 3,000 armes nucléaires stratégiques dans le monde. Aujourd'hui, il y en a plus de 16,000. À la lumière de cette réalité terrifiante, il est impossible de dire que les efforts visant à limiter la course aux armements ou le contrôle des armes, aient connu quelque succès. Tout au plus est-on parvenu à mettre un terme à certaines situations qui étaient potentiellement dangereuses comme les missiles antibalistiques etc, mais dans les faits, ces efforts ont tout simplement détourné la course aux armements vers d'autres conflits qui à certains égards sont plus dangereux.

Aujourd'hui les États-Unis peuvent détruire plus de 50 fois les principaux centres urbains soviétiques. Il n'est pas possible de détruire une ville plus d'une fois, néanmoins, ils ont suffisamment d'armes pour le faire. L'Union Soviétique qui est loin derrière les États-Unis, peut détruire plus de 30 fois les principales villes américaines. Ensemble, ces deux pays peuvent détruire les principales villes mondiales et il leur reste suffisamment d'armes pour en détruire 1,000 autres. C'en est assez.

Le président Carter, dans le discours à la nation de 1979, a déclaré qu'un sous-marin Poseidon était doté de 16 missiles chacun, comportant 10 ogives nucléaires, et en moyenne parce que certains missiles peuvent transporter 14 ogives nucléaires, certains d'entre eux 8, donc 10 ogives nucléaires de 40 à 50 kilotonnes, donc des missiles trois fois plus puissants que la bombe qui a anéanti Hiroshima. En d'autres termes, chaque sous-marin possède 160 de ces ogives nucléaires stratégiques et

[Text]

submarine. The United States now has 31 Poseidons, 10 of the older Polaris, and they are now on the road to building 13 to 20 Tridents, which are much more powerful.

The U.S. is building, as I say, Trident submarines three times the size. Mr. McKinnon will remember the days when I was a visiting professor in Victoria and Vancouver, and I was trying to oppose the building of the Trident base at Bangor. Well, I guess it is too late now, but this means that Vancouver and Victoria and all of southwest British Columbia, and maybe southwest Alberta too, is now a nuclear target, because no matter how accurate the missiles are, a few of them go off course; and when it is going up to 6,000 or 8,000 miles, if it goes a short distance off course, it can knock out the Canadian cities too—not just the Trident submarine base.

They are building these Tridents. They are also building the MX mobile missile, the Cruise missiles—air-launched, submarine-launched, surface-launched. They are building the new B-1 bomber. They are building a neutron bomb and they are even building a new binary chemical weapon for nerve gases. The Soviet, you know, always copies the United States, plays catch-up, and eventually it will catch up. It is building SS-16s, 17s, 18s, 19s, 20s, 21s and 22s and it is also building a typhoon sub copying the Trident. It has also said, We will build a neutron bomb and build a cruise missile. In this field, anything one side does can be copied by the other. The Americans are years ahead in technology, in accuracy, in sophistication, in electronics, in computers, but the Soviet Union will catch up. Once you have reached what is known as absolute accuracy, you cannot improve on it and the Soviet Union is moving in that direction.

American Secretary of Defence Weinberger says that the United States wants to regain nuclear superiority. Well, Kissinger, when he was making the SALT agreements with the Soviet Union, was told, Look, you are agreeing to the Soviet Union having more missiles and more submarines than we are, so you are going to give them superiority. And he said, What does superiority mean in the nuclear age, when no matter who starts what, or how much he throws at you, each side can utterly destroy the attacker. That is what is known as mutual assured destruction, and it is the concept of the doctrine behind the idea of deterrence.

But the United States never lost superiority. They are not now strategically inferior to the Soviet Union no matter what you read in the newspapers. One of the papers I have had circulated is *The Defense Monitor* which gives exactly all the

[Translation]

chacune peut détruire n'importe quelle ville et cela représente seulement une part négligeable de l'arsenal nucléaire, et cela pour un sous-marin Poseidon. Les États-Unis ont à l'heure actuelle une flotte de 31 sous-marins de ce type, 10 sous-marins Polaris un peu plus âgés et ils sont en train de construire de 13 à 20 Tridents, lesquels ont une puissance de feu plus importante encore.

Les États-Unis, comme je l'ai dit, sont en train de construire des sous-marins Tridents trois fois plus puissants. M. McKinnon se rappellera que lorsque j'étais professeur invité à Victoria et à Vancouver, je me suis élevé contre la construction d'une base de sous-marins Trident à Bangor. Bien qu'il soit trop tard maintenant, doit-on accepter que Vancouver et Victoria ainsi que tout le sud-est de la Colombie-Britannique et peut-être également le sud-est de la province d'Alberta soient des cibles nucléaires parce que quelle que soit la précision de ces missiles, certains dévient la trajectoire assignée, et lorsque cette déviation a lieu sur 6,000 ou 8,000 milles, il est possible que des villes canadiennes soient rasées, en plus des bases de Tridents.

Ils construisent ces sous-marins. Ils développent également le missile mobile MX, les missiles Cruise lancés à partir de sous-marins, d'avions ou de station terrestre. Ils construisent également un nouveau bombardier le B-1. Ils mettent au point la bombe à neutrons et ils construisent même une nouvelle arme chimique binaire pour les gaz asphyxiants. Comme vous le savez, l'Union soviétique copie toujours les États-Unis, essaye de les rattraper et finalement c'est ce qui va arriver. L'Union soviétique construit des SS-16, 17, 18, 19, 20, 21 et 22 et construit aussi un sous-marin «typhoon» sur le même modèle que le Trident américain. L'Union soviétique a également déclaré qu'elle essayera de mettre au point une bombe à neutrons et de développer un missile du type cruise. Dans ce domaine, quoique fasse l'une des parties, l'autre le fait également. Les Américains devancent de loin l'Union soviétique en moyens technologiques, en précision, en complexité, en électronique, en informatique, mais l'Union soviétique est en train de rattraper son retard. Dès que l'on atteint ce que l'on appelle la précision absolue, il n'est pas possible d'aller plus loin et l'Union soviétique est en train de combler son retard.

• 1555

Le secrétaire américain de la Défense M. Weinberger a déclaré que les États-Unis voulaient regagner leur suprématie nucléaire. Or Kissinger, lorsqu'il négociait l'accord SALT avec l'Union soviétique s'est fait dire: «Vous admettez que l'Union soviétique ait davantage de missiles et de sous-marins que nous donc vous leur accordez la supériorité.» A cela il a répondu: «Que veut dire la suprématie à l'âge nucléaire; peu importe qui déclenche un conflit, chacun peut anéantir l'agresseur. C'est ce que l'on appelait l'anéantissement mutuel assuré qui est l'idée centrale de la doctrine de la dissuasion.

Cependant, les États-Unis n'ont jamais perdu leur suprématie. A l'heure actuelle ils n'ont pas moins d'armes stratégiques que l'Union soviétique quoi que l'on puisse lire dans les journaux. L'un des documents que je vous ai remis «The

[Texte]

weapons that the United States has and those which they are building in this field. Secretary of State Weinberger says that the United States must build up its nuclear arsenals so that it can fight and survive, first a limited nuclear war—which everybody in Europe takes to mean limited to Europe—and second, a protracted nuclear war. I do not know how you have a “protracted” nuclear war or even a “limited” one; and third, an “all out” nuclear war.

This is not “deterrence”. Deterrents is the doctrine of avoiding, preventing, a nuclear war by mutual assured destruction. This is “Strangeloveism” gone mad. This is the idea of fighting and winning a nuclear war, which is a form of modern insanity. It just cannot be done. The doctrine of deterrence is something like the officer said in Vietnam: We have to destroy the world in order to save it. We have to threaten to be able to destroy the world in order to save it. Well, if they keep on this way, they will destroy the world. George Kennan, in one of his recent statements said, it is very weird what is going on. It is a psychological thing. People are preparing to commit suicide because of the fear of death.

That is what we have and, in fact, many of the experts I know in this field think that the people in the military establishment, not just in the United States, because they have a mirror image of each other with the Soviet Union, must have a death wish, because they could have stopped MIRVs—Multiple Independently Targetable Re-entry Vehicles—which means when you have a lot of warheads which are separately targetable on one missile. They could have stopped those at SALT I, but they did not. And more recently Kissinger said, We should have thought this through more thoroughly because, now, this has reduced our security; now, because the Soviet Union is putting MIRVs on its missiles and are improving their accuracy, all of a sudden the United States have become frightened that they can knock out our land-based missiles.

Well, they cannot knock them all out. Nothing is that good. But there is no doubt that perceptions are that these things are becoming vulnerable. In fact, now there is a new phrase in the United States called “the window of vulnerability”. Well, this is on a par with the “bomber gap” they discovered in the early 1950s in the United States, and the “missile gap” which they discovered at the end of the fifties and early sixties, which helped elect President Kennedy—all of which were wrong. They did not exist. And the same is true of the window of vulnerability. There is no way that you can knock out—detect, locate, and destroy—all of the nuclear submarines. They are invulnerable as far ahead as the eye can see. Both sides are doing an awful lot of work on anti-submarine warfare, as you heard this morning, but believe me, as far as the end of this century, and beyond, there is no possibility—and I have spoken to every expert in this field—of anybody being able to achieve a first-strike capability against submarines. You might against land-based missiles; but nothing is that accurate.

[Traduction]

Defence Monitor» donne le détail de toutes les armes dont les États-Unis disposent ainsi que celles en cours de fabrication. Le secrétaire d'État Weinberger prétend que les États-Unis doivent reconstituer leur arsenal nucléaire pour livrer bataille et donc survivre premièrement en cas de conflit nucléaire limité éclatant en Europe et c'est ce dont sont convaincus les Européens... et deuxièmement en cas de conflit nucléaire prolongé. Je ne sais pas ce que l'on entend par conflit nucléaire «prolongé» ni par conflit «limité», ni même par conflit «généralisé».

Il ne s'agit pas de «dissuasion». La dissuasion est une doctrine visant à empêcher le déclenchement d'un conflit nucléaire qui se solderait par l'anéantissement mutuel assuré. Il s'agit d'une application démoniaque des théories du D^r Strangelove. L'idée qu'il faille déclencher un conflit nucléaire pour vaincre est une forme de folie moderne. C'est purement et simplement impossible. La doctrine de dissuasion se rapproche de ce qu'un officier disait au Vietnam, nommément: Il faut détruire le monde pour le sauver. Nous devons menacer d'être capable de détruire le monde afin de pouvoir le sauver. Et bien si les choses en restent là, le monde sera détruit. George Kennan, dans une déclaration récente a dit que ce qui se passait à l'heure actuelle était bizarre. C'est une préparation psychologique. On se prépare au suicide par crainte d'être tué.

Et en fait nombre d'experts que je connais pensent que les responsables militaires non pas seulement aux États-Unis, mais également leurs homologues en Union soviétique, ont une volonté de suicide parce que sinon ils auraient empêché la construction des MIRVs—ogives à têtes multiples et à guidage indépendant—c'est-à-dire qu'il s'agit de missiles à ogives multiples pouvant être lancés séparément à partir d'un seul missile sur différentes cibles. On aurait pu mettre fin aux MIRVs lors de la négociation de l'accord SALT I, mais on ne l'a pas fait. Plus récemment Henri Kissinger a dit qu'il aurait fallu y penser beaucoup plus parce qu'à l'heure actuelle la sécurité est diminuée car l'Union soviétique a doté ses missiles d'ogives multiples et a amélioré leur précision, ce qui n'a pas manqué de causer une certaine angoisse aux États-Unis face à la perspective de voir détruire leurs missiles terrestres.

En fait ce n'est pas possible. Nulle arme n'est aussi efficace que celles-là. Mais il ne fait aucun doute que l'opinion publique américaine est de plus en plus vulnérable. En fait, on parle à l'heure actuelle aux États-Unis du «créneau de vulnérabilité». Il faut rapprocher ce créneau de vulnérabilité du «retard en bombardiers», découvert au début des années 50 aux États-Unis, et du «retard en missiles» dont les Américains se sont rendu compte au début des années 50 et au début des années 60 qui ont permis de faire élire le président Kennedy... tous étant erronés. En réalité ces retards n'existaient pas. La même chose est vraie en ce qui concerne le créneau de vulnérabilité. Il est tout à fait hors de question de pouvoir repérer et décrire l'ensemble des sous-marins nucléaires. A toute fin pratique ils sont invulnérables. Les soviétiques et américains essaient tous deux de trouver l'arme qui viendrait à bout des sous-marins; or d'après les experts, il est hors de question de pouvoir d'ici la fin du siècle trouver l'armée absolue contre les sous-marins. C'est

[Text]

• 1600

Now, as a result of their increase in MIRVs and in accuracy, they are moving towards a first-strike capability, although it will not work. This is a hopeless chimera and a dream.

But will deterrence work? The only reason to have nuclear weapons is so that you do not use them. The original idea of deterrence, the lengthy studies made in the United States in the late 1950s at the time of Eisenhower—they came to the conclusion that 200 missiles, which is enough—or 200 strategic weapons, whether bombers or missiles—which is enough to destroy the Soviet Union as a functioning entity, is enough for deterrence. How many cities do you have to destroy? George Bundy says to destroy one city, New York, Washington, London, Paris, Moscow, Leningrad, is too much; and yet this is the direction they are moving to.

Now the United States has between 10,000 and 12,000 strategic deliverable warheads and the Soviet Union has about 7,250; say 7,500 if you like. You have all of the figures in that *The Defense Monitor* I have circulated to you. Deterrence is no longer a limited deterrent. Now they are going for an open-ended, infinite deterrent; and the only result can be a nuclear catastrophe, because under these conditions deterrence will not work. I repeat: deterrence under these conditions will not work. I am sure neither the Soviet Union nor the United States is crazy enough to start a deliberate nuclear war, first strike or any other kind of a strike, because that is committing suicide. But that does not prevent a nuclear war beginning as a result of accident, miscalculation, human or mechanical breakdown, inadequate or ineffective command control and communications procedures, escalation of a little local war, a conventional war, or, if the nuclear powers keep on with their present policies, it will be some little local nuclear war, because of the proliferation of nuclear weapons, or as a result of sheer madness. Hitler and Idi Amin were not the only crazy people in charge of states. There are others we could think of but had better not.

The Chairman: You will not name them.

Mr. Epstein: That is the first reason: war by accident, miscalculation. The second reason it will not work is that a fear is developing. It is a perception, it is an impossibility—a first strike that will completely knock out one side so that it loses. That is possible when you get two small little new nuclear powers who have a small little stockpile, but not with these tremendous overkill stockpiles the two superpowers have. But the perceptions are there, and the fear is that if you do not use them, you will lose them. So the whole new doctrine is developed of launch on warning. Between November 1979 and June 1980 there were three false nuclear alerts because of mistakes in radars and computers. Well, this is too dangerous. This is really playing nuclear roulette with human survival.

[Translation]

possible en ce qui concerne les missiles basés au sol, mais pas pour les sous-marins.

Ils essaient d'y parvenir de part et d'autre grâce notamment à la multiplication et à la plus grande précision des MIRV. Néanmoins cela restera toujours du domaine du rêve.

La question est de savoir si la dissuasion marchera. On accumule des armes nucléaires dans l'idée de ne pas s'en servir. Du temps d'Eisenhower vers la fin des années 1950, on avait calculé que 200 missiles stratégiques suffiraient pour détruire l'Union soviétique et que dès lors cela suffisait à la dissuasion. Mais combien de missiles faut-il détruire pour atteindre ce but? D'après George Bundy, la dissuasion n'exige pas que l'on détruise des villes comme New-York, Washington, Londres, Paris, Moscou, Leningrad. Or c'est sur cette voie que nous semblons nous acheminer.

Or à l'heure actuelle les États-Unis possèdent de 10 à 12,000 ogives nucléaires tandis que l'Union soviétique en possède 7,250. Vous trouverez d'ailleurs tous ces chiffres dans la revue *The Defense Monitor* que j'ai fait distribuer. Il ne s'agit donc plus nullement d'une dissuasion limitée. On s'oriente actuellement vers une dissuasion illimitée, ce qui va fatalement déboucher sur une catastrophe car dans ces conditions et je tiens à le souligner, la dissuasion ne peut pas marcher. Je suis convaincu que l'Union soviétique pas plus que les États-Unis ne sont assez fous pour se lancer les premiers dans une guerre nucléaire, car ce serait du suicide. Mais une guerre nucléaire pourrait néanmoins être déclenchée par suite d'un accident, d'une erreur de calcul, d'une défaillance humaine et technique, d'une défaillance de commandement ou de communication, de l'escalade d'un conflit localisé, d'une guerre conventionnelle ou encore si les puissances nucléaires s'obstinent à poursuivre la voie qu'ils empruntent actuellement, nous aurons une petite guerre localisée qu'on pourra imputer à la prolifération des armes nucléaires. Peut-être serait-ce simplement dû à la folie des hommes car Hitler et Idi Amin ne sont pas les seuls fous à avoir dirigé des états. Je pourrais en citer d'autres.

Le président: C'est inutile.

M. Epstein: Donc la guerre pourrait être provoquée par un accident ou une erreur de calcul. La dissuasion limitée ne marchera pas non plus parce qu'on commence à craindre que si on n'est pas les premiers à utiliser l'arsenal nucléaire pour détruire l'ennemi on risque d'être battu soi-même. Or cela ne serait possible que si les deux adversaires étaient des puissances nucléaires d'envergure limitée ne possédant qu'un faible arsenal nucléaire, ce qui n'est certainement pas le cas des deux super-puissances. Or malgré tout, certains prétendent que si l'on n'utilise pas ces armes, on sera nécessairement battus. C'est ainsi qu'on est en train d'élaborer la nouvelle doctrine de la guerre sur alerte. Ainsi entre novembre 1979 et juin 1980, trois fausses alertes nucléaires ont eu lieu dû à des erreurs de radar ou d'ordinateur. Ceci revient à jouer la survie de l'humanité à la roulette nucléaire.

[Texte]

The third reason why this deterrence cannot work is the idea of war fighting and winning. They say we must enhance deterrence, and if deterrence fails, we must have in the United States the capabilities to prevail. I am not sure what "prevail" means.

Finally, the fourth reason this is not likely to work forever is that if the nuclear powers continue with their present policies, there is no way you are going to prevent the proliferation of nuclear weapons to smaller powers, and that merely compounds and multiplies the dangers of war by accident.

What, then, must be done, and what can we do? All the parties, including the three nuclear powers who signed Article VI of the Non-Proliferation Treaty, agreed they would pursue negotiations in good faith to achieve a cessation of the nuclear arms race at an early date, as well as measures of nuclear disarmament. In practice it has not worked out that well.

• 1605

There are many good plans. The final document of UNSSOD was a magnificent plan. I, myself, have prepared about a dozen first-class plans. They do not mean anything unless nations are prepared to put them forward and implement them. The strategy of suffocation put forward by Canada at the First Special Session is a first-class plan to freeze the technological arms race. Paul Warnke, the SALT II negotiator under the Carter administration, at both the meeting of the American Association for the Advancement of Science at Toronto a year ago and at Pugwash came out in favour of the strategy of suffocation. The Pugwash Conference itself said it was a good plan. I would like to see it upgraded now as the Pugwash Conference recommended to a total freeze on producing any nuclear weapons or any new deployment, that is, a total freeze by both sides, instead of merely stopping the technological arms race.

But other people have had other ideas. George Kennan Actually, President Carter said it in the first speech he ever made at the United Nations in 1977. He said, Let us reduce our nuclear arsenals by 50 per cent; I am prepared to do that. But every time the United States makes a proposal, the timing is not quite suitable for the Russians, and every time the Russians make a proposal, the timing or the terms of it are not quite suitable to the United States, so it was never followed up.

I have been in this for so long I have seen it all. I assure you neither the strategy of suffocation, nor a new nuclear freeze nor a 50 per cent reduction is possible in the immediate future. Why? Because there is no political will. Then why press for these things? The answer is this: We have to raise the level of world consciousness. We have to keep up the pressure. Otherwise it will never happen.

[Traduction]

La troisième raison pour laquelle la dissuasion ne peut pas marcher dans ces conditions c'est qu'il n'y a pas moyen de gagner une guerre de ce genre. Les partisans de cette politique disent qu'il faut renforcer la dissuasion et si cela ne marche pas, les États-Unis doivent être assez puissants pour éventuellement gagner la guerre. Or je ne sais pas ce que cela signifie dans ce contexte.

La quatrième raison pour laquelle ce système de dissuasion ne peut pas fonctionner indéfiniment c'est que si les puissances nucléaires s'obstinent dans leur politique actuelle, la prolifération des armes nucléaires parmi les petits pays devient inévitable, ce qui ne fait qu'aggraver les risques d'une guerre accidentelle.

Que peut-on faire dans ces conditions? Toutes les parties dont les trois puissances nucléaires ayant signé l'article VI du Traité sur la non-prolifération ont convenu de poursuivre les négociations de bonne foi afin d'arriver le plus rapidement possible à mettre un terme à la course aux armements nucléaires ainsi qu'au désarmement. En pratique, cela n'a pas marché aussi bien.

Plusieurs plans satisfaisants ont été proposés dont le magnifique document définitif de l'UNSSOD. J'en ai moi-même rédigé une demi douzaine, extrêmement bons. Ils ne présenteront aucune utilité tant que les diverses nations ne seront pas prêtes à les proposer et à les faire appliquer. Lors de la première session extraordinaire, le Canada a proposé une stratégie dite de «l'étouffement» tout à fait remarquable visant à arrêter la course aux armements technologiques. Paul Warnke, le négociateur des SALT II pour le gouvernement Carter s'est déclaré en faveur de la stratégie en question lors de la réunion de l'*American Association for the Advancement of Science* à Toronto il y a un an et lors de la conférence de Pugwash au cours de laquelle les membres se sont déclarés satisfaits du plan. Les membres de la conférence ont recommandé le blocage complet de toute production d'armements nucléaires ou de tout nouveau déploiement et pour ma part, je serais d'accord pour que l'on bloque totalement toute production des deux côtés au lieu de simplement mettre un terme à la course aux armements technologiques.

Mais certains ont d'autres idées. George Kennan, par exemple Le président Carter a prononcé un seul discours devant les Nations Unies en 1977 dans lequel il s'est dit disposé à réduire l'arsenal nucléaire de 50 p. 100. Mais chaque fois que les États-Unis font une proposition, le moment est mal choisi pour les Russes et quand ce sont ces derniers qui prennent l'initiative le moment choisi ou les conditions ne satisfont pas les États-Unis, voilà pourquoi on n'y donne jamais suite.

Voilà bien longtemps que je m'occupe de cette question, et j'ai tout vu. Je puis vous assurer que la stratégie de l'étouffement, le gel de toute production d'armements nucléaires ou encore une réduction de 50 p. 100 sont des mesures impossibles à faire appliquer dans l'immédiat. Pourquoi? La volonté manque du côté politique. Pourquoi alors réclamer ce genre d'initiative? Il nous faut susciter une prise de conscience

[Text]

I cannot help but recall Prime Minister Nehru of India who, in 1954, proposed the suspension of all nuclear testing. We do not have that yet, but there is no reason why we should not keep pushing for it. It was the first point in the strategy of suffocation. It was the one question that has been called for in the United Nations. You heard Ambassador Menzies or somebody give the figures yesterday. There have been more resolutions to stop testing than on any other field of disarmament. It still has not been stopped, but that is no reason why we should stop our pressures and our attempts to get it. In fact, I would like to see Canada become a little bit more active in this field.

The three powers, the United States, Soviet Union and United Kingdom, were working towards a comprehensive test ban treaty in Geneva, and they were making a lot of headway. They had it practically agreed, but now it has all been suspended. The non-aligned countries have proposed an immediate resumption of the comprehensive test ban talks, which means essentially halting all the underground ones.

Actually I do not know why the United States does not agree because it could lock in its advantage. The United States has conducted more tests than all other countries in the world put together, including the Soviet Union, France, Britain and China. They could lock in their advantage, but they do not want to; they want to keep on doing it.

I would like to see Canada join the non-aligned in calling for a moratorium. In the past, Canada did call for a moratorium on testing, in Amchitka in the Aleutian Islands.

Another thing they can do, which was recommended by Pugwash and other people, is to dismantle and withdraw all the tactical—that means battlefield—nuclear weapons, and all the theatre nuclear forces from Europe. The real deterrent is the strategic forces, not these. These could merely trigger a war. I have discussed this with every German expert I have ever met. Everybody realizes that if there is ever a nuclear war of any kind in Europe, Germany is utterly destroyed. It is too dangerous to keep these tactical, battlefield and theatre nuclear weapons there. Leave deterrents just to the strategic forces of the two sides.

• 1610

But, as I said, nothing of these ideas is going to happen, because there is not sufficient political will. The trend at the present time is in the opposite direction, to keep on building more and more and more. Then how do we generate the political will? There is only one way. The first Special Session in its final document laid out nine ways of mobilizing public

[Translation]

internationale, maintenir les pressions autrement nous courons à l'échec.

Je ne puis m'empêcher de me souvenir de la proposition faite en 1954 par le premier ministre de l'Inde, M. Nehru à propos de la suspension de tous les essais nucléaires. Cela ne s'est pas encore concrétisé, mais je ne vois pas pourquoi on ne pourrait continuer à réclamer une telle mesure. C'était le premier élément de la stratégie de l'étouffement, la première question dont a été saisie les Nations unies. Vous avez entendu l'ambassadeur Menzies ou quelqu'un d'autre vous citer des chiffres hier. On a présenté plus de résolutions visant à mettre un terme aux essais que dans les autres domaines du désarmement. Nos efforts n'ont pas encore été couronnés de succès mais ce n'est pas une raison pour faire cesser les pressions ou les tentatives visant à y parvenir. D'ailleurs, j'aimerais que le Canada se montre un peu plus actif dans ce domaine.

Les trois grandes puissances, les États-Unis, l'Union soviétique et le Royaume-Uni ont travaillé, à Genève, à l'élaboration d'un traité complet sur l'interdiction des essais et avait effectué beaucoup de progrès. Tout le monde était quasiment d'accord mais aujourd'hui, il a été suspendu. Les pays non-alignés ont proposé une reprise immédiate des négociations sur l'interdiction des essais nucléaires visant essentiellement à mettre un terme à tous les essais souterrains.

Je ne vois pas pourquoi les États-Unis s'y sont opposés puisqu'ils pourraient profiter de leur avantage. En effet, ils ont effectué plus d'essais que tous les autres pays, mis ensemble dont l'Union soviétique, la France, la Grande Bretagne et la Chine. Les Américains pourraient profiter de leur avantage mais ils s'y refusent et veulent poursuivre leurs essais.

J'aimerais que le Canada s'associe aux pays non-alignés pour réclamer un moratoire. C'est ce qu'il avait fait dans le passé pour les essais effectués à Amchitka et dans les Îles Aléoutiennes.

Ils pourraient aussi se conformer à la recommandation faite par Pugwash, entre autre, portant sur le démantèlement et le retrait de toutes les armes tactiques et troupes prêtes à une attaque nucléaire installées en Europe. Ce sont les forces stratégiques qui constituent le véritable appareil de dissuasion et non pas les forces tactiques qui serviraient simplement à déclencher la guerre. J'ai discuté de cette question avec tous les spécialistes allemands que j'ai rencontrés. Tout le monde est d'accord pour dire qu'au cas où éclaterait une guerre nucléaire en Europe, l'Allemagne serait entièrement détruite. Il est beaucoup trop dangereux de maintenir sur le terrain, en Europe, les armes tactiques, nucléaires et autres. Il vaudrait mieux ne laisser aux forces stratégiques des deux camps que l'appareil de dissuasion.

Mais encore une fois, aucune de ces idées ne se concrétisera, faute d'une volonté politique suffisante. La tendance actuelle va dans le sens opposé, puisqu'il s'agit d'aller toujours plus vite dans la course aux armements. Mais comment édifier cette volonté politique? Il n'existe qu'une seule façon. La première session spéciale, dans son dernier document, a énoncé neuf

[Texte]

opinion; the mobilization of public opinion is the only way that you can get the governments to act. If you will take a look at my paper on the decision-making process, where I talk about the role of the public, there are lots of examples where the public has managed to get its ideas through, for example, in the partial test ban treaty, when it was chiefly the mothers of America, spurred on by the scientific evidence about the dangers of radioactive fall-out getting into the food chain. They raised enough hell so that the governments did come together. Khrushchev writes in his memoirs that the mothers of Russia did too—well, they did not do it in quite the same way, they do not go out and have big public demonstrations. If they did it, they did it at home, alone and in bed with their husbands at night, not in big public demonstrations.

Anyhow, I think perhaps the most important outcome of the second Special Session will be a decision, and I hope Canada will support it strongly, to have a world disarmament campaign. There was a group of experts and a study was made on this this past year, to have this world disarmament campaign. They are, hopefully, going to have a pledging conference and I hope that Canada will pledge a substantial sum of money at that voluntary pledging conference.

Another thing that can help generate the political will is that there should be a special study made of security requirements. No country is going to disarm very much so long as it is worried, or perceives threats to its security. There is going to be no far-reaching disarmament without better international security. There is going to be no far-reaching development assistance without far-reaching disarmament. In other words, there is not going to be any new international economic order unless we start taking or saving some of the money of the \$600 billion a year. There is a dynamic triangle of an interrelationship in disarmament, development, and international security.

In one of the papers I have circulated, there is a proposal that there should be a UN special session on international security: we have had several special sessions on development; we have had one and we are going to have a second one on disarmament; there has never been a special session to deal with this problem of how do we assure or improve or strengthen every country's security, international security. Let us apply our minds to that, too, because we are not going to have any breakthrough unless something is done there.

This is a natural for Canada because of our background in peacekeeping, in development assistance, and in disarmament. Canada does have some influence in the world, more than most Canadians think: in Washington, as a result of being a member of NATO and NORAD and a near neighbour; in NATO, where I would hope it would adopt a little bit more the role of the loyal opposition, as sometimes we find France and Germany and the Netherlands and Norway do; in the UN, because we are the seventh economic power in the world, because we have high technology and highly developed industry, and because of our role in peacekeeping and in development.

[Traduction]

moyens de mobiliser l'opinion publique, seule manière de pousser les gouvernements à agir. Si vous examinez mon document sur le processus décisionnel, où je parle du rôle du public, j'indique toutes sortes d'exemples où le public a réussi à faire adopter ses idées, par exemple dans le traité sur l'interdiction partielle des essais d'armes nucléaires, où les réactions émanaient principalement des mères américaines, incitées par les preuves scientifiques des dangers des retombées radioactives sur la chaîne alimentaire. Elles ont fait tant et si bien que les gouvernements ont décidé de collaborer. Dans ces mémoires, Khrushchev rappelle que les mères soviétiques avaient joué le même rôle, pas tout à fait le même cependant, car elles n'ont pas été manifester en public. Elles ont sans doute manifesté leur colère non pas en public, mais chez elle, auprès de leur époux, dans l'intimité de leur chambre à coucher.

Quoi qu'il en soit, je pense que le résultat le plus important de la deuxième Session spéciale sera une décision, que le Canada appuiera énergiquement, je l'espère, de lancer une campagne mondiale de désarmement. Un groupe de spécialistes a effectué une étude à ce sujet l'an dernier. Si tout va bien, on prévoit une conférence pour les annonces de contributions volontaires, et j'espère que le Canada contribuera généreusement à cet effort.

Un autre moyen pour contribuer à édifier cette volonté politique sera de prévoir une étude spéciale sur les critères de sécurité. Aucun pays ne sera disposé à procéder au désarmement tant qu'il aura des craintes, ou percevra des menaces contre sa sécurité. Il n'y aura aucun désarmement général sans une meilleure sécurité internationale. Il n'y aura aucune aide générale au développement sans un désarmement général. En d'autres termes, il n'y aura aucun nouvel ordre économique international tant que nous ne commencerons pas à économiser une certaine partie des 600 milliards de dollars annuels. Il y a donc un triangle de relations dynamiques entre le désarmement, le développement et la sécurité internationale.

Dans un des documents que j'ai fait circuler, une proposition prévoit une Session spéciale des Nations Unies sur la sécurité internationale; nous avons eu plusieurs sessions spéciales sur le développement; nous en avons déjà eu une et il y en aura une seconde consacrée au désarmement; il n'y en a jamais eu qui soit chargée de résoudre ce problème, à savoir comment assurer ou améliorer ou renforcer la sécurité de chaque pays, la sécurité internationale. Il faut nous y atteler aussi, car autrement il n'y aura aucun progrès décisif dans ce domaine.

Cette tendance est naturelle pour le Canada, compte tenu de ses antécédents dans le domaine du maintien de la paix, de l'aide au développement et du désarmement. L'influence de notre pays, dans le monde, est plus grande que ne le pensent la plupart des Canadiens; à Washington, puisqu'il est membre de l'OTAN et de NORAD, et compte tenu des relations de voisinage; à l'OTAN où, à l'instar de la France, de l'Allemagne, des Pays-Bas et de la Norvège, il ne se contentera plus du rôle de l'opposition loyale; aux Nations Unies, car nous constituons la septième puissance économique au monde, car nous possédons des technologies de pointe, des industries très déve-

[Text]

I wrote an article, which I have also circulated—forgive my referring to so many of my own articles, but I have been writing for so long, for so many years—on the international perspectives on initiatives that Canada could take, and why Canada is in the best position of any country in the world to take these initiatives. We should not leave it just to the Soviet Union and the United States, who are almost against any new idea. Nor should we leave it to the smaller, non-aligned countries like Mexico, Yugoslavia or even Sweden. We are a middle power, we have influence in NATO, let us try to do something.

Let me just summarize my proposals. On the substantive side, for the second Special Session on Disarmament, I have five proposals.

First, transform the strategy of suffocation into a call for a nuclear freeze. It is on the right track, even though it is not going to happen tomorrow.

• 1615

Second, push for a comprehensive test ban because this is the spearhead of the development of new weapons, and if you keep on testing there is no way you are going to prevent the proliferation of weapons to other countries. They regard this as a litmus test of the seriousness and of the good faith of the nuclear powers who keep on saying they want to stop the arms race.

Third, move towards real reductions. As I have said, withdraw all tactical and nuclear weapons from Europe, both sides; and the second one is call for an immediate 50 per cent reduction of strategic nuclear weapons. I know many experts who say we can have a 90 per cent reduction and still have more than enough nuclear deterrents.

Fourth, give strong support, moral and political and financial, to the world disarmament campaign. This is the only way we are going to generate the political will to be able to achieve any of these things.

Fifth, propose a special session on international security so that the nations of the world will bring in the best minds, as they did for the special sessions on development and on disarmament. They came out, all of them, with beautiful plans. They have not been implemented, but at least they are showing the right road and what has to be done. Let Canada take the initiative in that because it is a natural for Canada to do.

[Translation]

loppées, et compte tenu de notre rôle dans le maintien de la paix et le développement.

Dans un article que j'ai écrit, et que j'ai aussi fait distribuer—excusez-moi de renvoyer à un si grand nombre de mes articles, mais j'en écris depuis très longtemps—j'ai parlé des perspectives internationales à propos des initiatives que le Canada pourrait prendre, et pourquoi il est mieux placé que n'importe quel autre pays au monde pour prendre ces initiatives. Nous ne devrions pas les laisser au soin de l'Union Soviétique et des États-Unis, qui sont pratiquement contre toute nouvelle idée. Il ne faudrait pas non plus laisser cela aux pays plus petits, non alignés, comme le Mexique, la Yougoslavie, voir la Suède. Nous sommes une puissance moyenne, nous exerçons une influence à l'OTAN, il faut essayer de faire quelque chose.

Permettez-moi de résumer mes recommandations. Sur le plan concret, et pour la deuxième Session spéciale sur le désarmement, j'ai cinq recommandations.

Tout d'abord, il y a lieu de modifier la stratégie d'asphyxie pour envisager un gel des armes nucléaires. Nous sommes déjà sur la bonne voie à ce sujet, encore que la concrétisation effective ne soit pas pour demain.

En second lieu, insister sur l'interdiction complète des essais parce que les essais sont le fer de lance de la mise au point des nouvelles armes et, si les essais peuvent se poursuivre, il est impossible d'empêcher la prolifération des armes dans les autres pays. Ceci est considéré comme l'indication la plus sûre de la bonne foi et de la résolution des puissances nucléaires qui continuent à affirmer leur volonté de mettre fin à la course aux armements.

En troisième lieu, s'engager dans la voie d'une réduction véritable des armements. Comme je l'ai déjà dit, leur retrait mutuel de tous les armements nucléaires et tactiques du théâtre européen; ensuite, exiger une réduction immédiate de 50 p. 100 des armements nucléaires stratégiques. Je connais nombre d'experts qui soutiennent que même une réduction de 90 p. 100 des arsenaux laisserait encore une force de dissuasion nucléaire bien suffisante.

En quatrième lieu, fournir un appui moral, politique et financier sérieux à la campagne mondiale pour le désarmement. Ce n'est que de cette façon que nous pourrions mobiliser suffisamment de volonté politique pour y aboutir.

En cinquième lieu, proposer la tenue d'une session spéciale sur la sécurité internationale afin que les nations du monde y délèguent leurs meilleurs cerveaux, comme elles l'avaient fait à l'occasion des séances spéciales sur le développement et le désarmement. Tous ces experts sont arrivés avec des plans merveilleux. Ces plans n'ont jamais été mis en oeuvre, mais au moins ont-ils montré la voie et mis le doigt sur ce qu'il fallait faire. Que le Canada prenne l'initiative parce que, pour notre pays, c'est la chose naturelle à faire.

[Texte]

Those are the political initiatives for UNSSOD II.

I now would like to give you just a few things for Canada to do within Canada.

First, speed up the withdrawal of the U.S. nuclear weapons from the bases in Canada. The decision was taken in 1976 or 1977 and there was an order to withdraw all of the nuclear weapons from the Voodoo planes, the CF-101s, but we are waiting until they are replaced by others. These are no good anymore, and all they do is make us a nuclear target. They are no-good weapons; get rid of them. Let us speed that up.

Second, establish a list of priorities, both the substantive and the administrative tasks that should be done, both internationally for proposals and nationally.

Third, become more activist in all forums—in the United Nations, in NATO, in the Committee on Disarmament in Geneva. I have given the example in my article on international perspectives of what Howard Green did. The Americans were livid and the Soviets were absolutely astonished when he proposed keeping all nuclear weapons out of outer space. They were very upset, but within 18 months they agreed to do that. Be a little bit more activist. I would like to see them table a draft treaty for the cessation of production of fissionable materials in the Committee on Disarmament. We have an annual resolution calling for the Committee on Disarmament to study it at the appropriate stage: let them table a draft treaty and then you would get concrete discussion.

Call for an expert study on a flight-test ban, which is the second point in the strategy of suffocation. Let us do studies of this. Then support the French proposal—I know we do support it, but we have not come out publicly very strongly on it—for an international satellite monitoring system or monitoring agency. This will give the UN and all of the countries a better crisis management capability and a better ability to verify both the arms race and disarmament agreements.

Then I think Canada should undertake to make and to publish important studies—not just on verification, because Canada is very, very proud of a study it did on verification, but I assure you this is not the most important subject; and while other countries in the world say nice things on the record about this study, they privately make very non-complimentary remarks about it. Because there is no way you can study verification in the abstract: you can only do it with respect to a specific measure of disarmament. In any event, verification, I assure you, has never held up an agreement unless you want it to hold it up. When they wanted to ban—this is written up in my paper too on the role of the public—when they wanted to

[Traduction]

Voilà les initiatives politiques en vue de l'UNSSOD II, la deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement.

J'aimerais maintenant vous donner quelques exemples de ce que le Canada pourrait faire au Canada.

Tout d'abord, accélérer le retrait des armes nucléaires américaines basées au Canada. La décision a été prise en 1976 ou en 1977, et l'ordre avait été donné de retirer tous les armements nucléaires des avions Voodoo, des CF-101, mais nous attendons toujours le remplacement par d'autres. Ces avions ne valent plus rien et servent simplement à faire de nous une cible nucléaire. Ces armes ne valent rien, débarassons-nous en et vite.

En second lieu, établissons une liste de priorités, de missions réelles et de missions administratives à exécuter, tant sur le plan international que sur le plan national.

En troisième lieu, faisons-nous davantage entendre à toutes les tribunes, aux Nations Unies, à l'OTAN ainsi qu'au comité sur le désarmement à Genève. Dans mon article sur les perspectives internationales, je donnais l'exemple de ce qu'allait faire Howard Green. Les Américains n'en crurent pas leurs oreilles et les Soviétiques avaient été complètement abasourdis de l'entendre proposer l'interdiction totale des armes nucléaires dans l'espace. Ils étaient absolument furieux, mais 18 mois plus tard, ils avaient accepté. Devenons-nous un peu plus militants. J'aimerais voir déposer au comité sur le désarmement un projet de traité interdisant la fabrication des matériaux fissiles. Nous avons chaque année une résolution demandant au comité sur le désarmement d'étudier la question au moment opportun: il suffirait de déposer un projet de traité pour que l'exécution s'effectue sur un plan concret.

Demandons à des experts de nous faire une étude sur l'interdiction des essais en vol, ce qui représente le deuxième aspect de la stratégie d'asphyxie. Faisons des études à ce sujet. A ce moment-là, appuyons la proposition française—je sais que nous l'appuyons déjà, mais nous ne sommes pas prononcés publiquement avec beaucoup de détermination—préconisant l'instauration d'un réseau de surveillance ou d'un organisme de surveillance internationale des satellites. Ceci permettrait aux Nations Unies et à tous les pays d'assurer une meilleure gestion en cas de crise en plus de pouvoir mieux vérifier la mise à exécution des accords sur le désarmement et la course aux armements.

Ensuite, le Canada devrait je pense s'engager à réaliser et à publier des études très importantes—et pas seulement au sujet de la vérification, parce que le Canada est extrêmement fier d'une étude qu'il a effectuée sur ce même sujet, mais je puis vous assurer que ce n'est pas là le plus important; et bien que d'autres pays ne tarissent pas en public d'éloges sur cette étude, leurs commentaires en aparté sont beaucoup moins flatteurs. Ceci pour la bonne raison qu'il est impossible d'étudier la vérification dans l'abstrait: on ne peut le faire que par rapport à des niveaux concrets de désarmement. Quoiqu'il en soit, la vérification, je peux vous l'assurer, n'a jamais cimenté un accord à moins de le vouloir expressément. Lorsqu'on avait

[Text]

ban biological weapons, there was no way to verify that. They banned it. They put in a few ideas on how you sort of check on it. When the United States and the Soviet Union wanted to enter into the SALT I agreements or the SALT II agreements, they entered into them relying on what they call national technical means of verification, which, incidentally, are very, very good. We can go into that later if you are interested.

• 1620

However, there are lots of other things. There are, for example, studies on how military expenditures do not create jobs, but as compared with any other form of government expenditure, they lose jobs, relatively speaking. It increases inflation, it leads to greater economic crises, less trade, less civilian research and development. That is one reason why Japan is outpacing all other countries of the west, because they have very, very low R&D and military expenditures. Then we have less capital investment. It means that military expenditures hold back progress in both economic and social fields. I am not saying you have to cut them out entirely, but I say apply correct tests to what is necessary to see whether you cannot reach agreement with the Soviet Union to cut down in a balanced way.

These studies would be much more useful than the theoretical studies.

The fifth point, and here I know I am treading on dangerous ground: I would like to see Canada devote more money to education and research for disarmament and peace. The suggestion came up the other day, and was asked of Ambassador Menzies, that since the Department of National Defence funds five or six centres of expertise on strategic studies, chairs of strategic studies, why should not External Affairs or some other branch of the government fund five or six chairs to carry out studies and research in peace and disarmament? I would like to see that happen. I would like to see a great increase in the output of information. We should publish a lively monthly newsletter which deals with both the arms race and with disarmament. This would be of immense help to the members of Parliament, to the people in university, the academics, to the NGOs, to everybody.

Sixth, I would like to see, with respect to Parliament . . . We have this consultative group on disarmament which meets twice a year, as Ambassador Menzies says, and we go through the motions; we do not do too much consultation, but we do have some discussion, and nothing comes out. I would like to see this consultative group, and you would have to ask for it, make an annual report to the standing committee. Why should they not do that?

[Translation]

voulu interdire—et j'en parle également dans ma communication sur le rôle du public—interdire disais-je, les armes biologiques, aucune vérification n'était possible. Pourtant, elles ont été interdites. Quelques idées avaient bien été évoquées sur les façons possibles d'en vérifier la mise à exécution. Lorsque les États-Unis et l'Union soviétique ont voulu conclure des accords SALT I ou SALT II, ils l'ont fait en partant du principe que ces accords comporteraient des modalités techniques de vérification au niveau national, qui, soit dit en passant, sont excellentes, et nous pourrions y revenir si vous le souhaitez.

Il y a cependant beaucoup d'autres choses que le Canada peut faire. Il y a, par exemple, des études qui indiquent que les dépenses militaires ne créent pas d'emplois, mais plutôt en diminuent le nombre d'emplois en termes relatifs par rapport à toute autre forme de dépenses gouvernementales. Les dépenses militaires créent de l'inflation, entraînent des crises économiques plus graves, une diminution du commerce et de la recherche et du développement civils. Une des raisons pour lesquelles le Japon est au premier rang de tous les autres pays de l'Ouest, c'est parce qu'il dépense très très peu au titre de la recherche et du développement et des dépenses militaires. Si les dépenses militaires sont élevées, il y a moins d'investissement en immobilisation. Les dépenses militaires empêchent donc le progrès non seulement dans le domaine économique mais également dans le domaine social. Je ne propose pas qu'on élimine tout à fait les dépenses militaires, mais plutôt qu'on s'assure de la nécessité des dépenses et qu'on essaie de s'entendre avec l'Union Soviétique pour réduire les dépenses de façon équilibrée.

Des études de ce genre seraient beaucoup plus utiles que des études théoriques.

Cinquièmement, et je sais que je dois avancer avec précaution ici: je voudrais que le Canada affecte davantage d'argent à l'enseignement et à la recherche en matière de désarmement et de paix. Quelqu'un a en effet demandé à l'ambassadeur Menzies l'autre jour, pourquoi le ministère des Affaires extérieures ou un autre organisme gouvernemental ne finance pas cinq ou six projets d'étude et de recherche en matière de paix et de désarmement, puisque le ministère de la Défense nationale finance cinq ou six centres d'études stratégiques. Je voudrais que cela soit fait. Je voudrais que l'on augmente beaucoup la publication de renseignements. Nous devrions publier un bulletin mensuel dynamique qui traiterait également de la course aux armements et du désarmement. Un tel outil serait d'une utilité énorme pour les députés, les universitaires, les ONGs, pour tout le monde.

Sixièmement, pour ce qui est du Parlement, je voudrais . . . Comme l'ambassadeur Menzies l'a dit, il y a un groupe consultatif sur le désarmement qui se réunit deux fois par an pour la forme; il n'y a pas beaucoup de consultation, il y a cependant un peu de discussion, mais il n'y a pas de résultat. Je voudrais que vous recommandiez que ce groupe consultatif fasse un rapport annuel au comité permanent. Pourquoi ne le ferait-il pas?

[Texte]

In the United States they have an advisory council to their arms control and disarmament agency. That advisory council makes its own report directly to the President and the Congress. Why should the consultative group merely talk back and forth to each other and External Affairs, and not reach members of Parliament or the public? If we have anything worth saying, then let it be heard.

I am sorry to have taken so long, but I have waited a long time, Mr. Chairman; some of my further elaborations are in the papers that have been circulated.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Epstein.

Maintenant, monsieur Albert Legault, s'il vous plaît. Et prenez tout le temps nécessaire, ne vous laissez pas influencer par le temps que les autres ont pris avant vous.

M. Albert Legault (conseiller spécial, ministère de la Défense et professeur de sciences politiques, Université Laval): Je vous remercie, monsieur le président.

Je tiens tout d'abord à remercier les membres du Comité qui me font l'honneur et le plaisir d'exposer devant vous les quelques réflexions que j'ai pu écrire sur les questions de la sécurité, du désarmement et de l'armement. Je dois vous avouer que je suis venu ici avec beaucoup de joie; cela ne fait pas 18 ans que j'attendais pour me présenter devant votre Comité, il y a au contraire huit jours que l'on m'a demandé de me présenter devant le Comité. Ce qui fait qu'il y a de très légères erreurs dans le texte qui vous a été soumis; je ne vais pas m'y attarder ici, je les transmettrai au greffier par écrit. Il n'y a qu'une seule correction que j'aimerais faire à la page 29 du texte. En français, on a écrit: «comparaison des taux de croissances»; en fait, il s'agit de la comparaison des écarts des variations ou en anglais, tout simplement, *A comparison of percentage change variations*. Voilà.

Alors, mon exposé se divise en six ou sept parties, un peu mieux cerner la notion de la sécurité nationale, parler des grandes thèses qui sous-tendent le débat de l'armement et du désarmement.

• 1625

Je vais également vous parler des grandes écoles de pensée, en ce qui a trait aux différentes raisons qui sous-tendent la course aux armements. Je vais aussi parler des interprétations de la course aux armements dont mon ami Epstein a parlé tout à l'heure dans son exposé, lorsqu'il disait qu'il semble y avoir une relation entre les questions de croissance économique et la diversion que représentent par conséquent les dépenses militaires par rapport à la croissance économique. Je vais également parler des réflexions militaires mondiales par région et conclure sur de brèves réflexions sur ce que m'inspire ce sujet.

La première des choses que j'aimerais dire en ce qui a trait à la notion de sécurité nationale, c'est qu'il s'agit d'un dilemme que l'histoire n'a jamais résolu depuis que les États sont constitués sous forme d'États. C'est le fameux problème entre la question de la sécurité nationale d'un État et de la sécurité internationale, qu'on pourrait comparer, si vous voulez, pour

[Traduction]

L'agence du contrôle des armes et du désarmement aux États-Unis a un conseil consultatif. Le conseil consultatif fait rapport directement au président et au congrès. Pourquoi le groupe consultatif devrait-il se limiter à des discussions internes ou avec le ministère des Affaires extérieures, plutôt qu'avec les députés ou avec le grand public? Si le groupe a quelque chose de valable à dire, il faut qu'il soit entendu.

Je m'excuse d'avoir pris tant de temps, mais j'ai attendu longtemps, monsieur le président; vous trouverez d'autres réflexions dans les documents qu'on vous a distribués.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Epstein.

I will now call on Mr. Albert Legault, please. Take as long as you like, do not be influenced by the time taken by previous speakers.

Mr. Albert Legault (Special Adviser to the Department of National Defence and Professor of Political Science, Laval University): Thank you very much, Mr. Chairman.

I would like to begin by thanking Committee members for the honour and pleasure of speaking to them on the issues of security, disarmament and armament. I must tell you that I am very pleased to be here. I have not been waiting 18 years to appear before your committee, in fact it was just eight days ago that my presence was requested. As a result, there are a few errors in the document that was distributed to you. I will not take the time to correct them now, I will, however, send the corrections to the clerk in writing. I would just like to make one correction at page 29 of the text. The French reads: "comparaison des taux de croissance", "comparison of rate of growth", whereas the table actually shows "comparaison des écarts des variations" or in English "comparison of percentage change variations."

I have broken down my paper into six or seven parts: a closer look at the concept of national security, a discussion of the major theories underlying the armament and disarmament debate.

I will also be discussing the major schools of thought on the various reasons for the arms race. I will be talking about the interpretations of the arms race, to which my friend Mr. Epstein referred earlier in his presentation, when he said that there seems to be a relationship between economic growth and military expenditures. I will also touch on world trends in military spending by region and conclude with a few brief personal thoughts on the subject.

The first point I would like to make about the concept of national security is that it is a dilemma that history has never resolved since states have existed as states. It is the famous problem between the national security of a state and international security. For those who remember their basic mathematics, this could be compared to the famous diagram by

[Text]

ceux qui se souviennent de leurs mathématiques élémentaires, au fameux diagramme de Venn, lorsque vous avez deux cercles qui intersectent, vous avez une intersection entre les deux, et ce qui appartient entre les deux peut être considéré comme les problèmes de sécurité à l'intérieur d'une alliance et ce qui est à l'extérieur de l'intersection appartient évidemment aux États en propre. Et aussi longtemps que vous n'aurez pas une communauté internationale universelle, il est bien évident que vous aurez des États et que le problème de la sécurité nationale par rapport à la sécurité collective de la communauté internationale ne sera jamais résolu.

Deuxième point, j'attire votre attention sur le petit carré d'Aristote, je m'excuse d'avoir recours au philosophe..., qui se trouve à la page 5 du texte, et qui je pense expose en des termes très clairs la dialectique qui existe entre les quatre termes suivants: la paix et la guerre, l'armement et le désarmement.

Il est bien sûr que la paix implique en principe, si vous regardez dans la colonne de gauche du tableau à la page 5, il est bien sûr, dis-je, que la paix implique le désarmement et que la guerre implique l'armement. Les deux contraires, ça c'est très simple, la paix est l'antinomie de la guerre, le désarmement l'antinomie de l'armement. La dissuasion repose sur une très grande contradiction entre la paix et l'armement, qui reprend si vous voulez le vieux proverbe des anciens: «Celui qui veut la paix doit se préparer à la guerre». Si vous regardez ce petit tableau, les deux postes qui ont été ajoutés, vous avez une proposition neutre qui est la proposition U qui implique qu'il peut y avoir équilibre entre l'armement et le désarmement, et ceci explique au niveau purement logique toute la théorie qui sous-tend les prémices des doctrines de l'*arms control* qui sont défendues aussi bien au Canada qu'au sein des pays de l'OTAN, c'est-à-dire que si l'adversaire s'arme, vous devez vous armer, si l'adversaire désarme, vous devez désarmer; d'où cette notion d'équilibre.

Evidemment les hommes politiques n'ont pas trouvé de termes intermédiaires entre la paix et la guerre sauf celui de détente. Alors le mot détente ne peut pas avoir d'autre signification que celui de dire que pour que la détente existe, il faut que les occasions de coopération soient plus grandes que les occasions de conflit.

Je pense que les membres auront l'occasion de lire le texte alors je ne vais pas en faire la lecture. Je vais passer maintenant aux différentes écoles de pensée qui sous-tendent la course aux armements. Plusieurs auteurs vont vous parler de facteurs exogènes, c'est-à-dire de facteurs externes, d'autres vont vous parler de facteurs internes. Je n'ai pas retenu ces termes, même si implicitement les quatre écoles de pensée qui sont citées dans le texte peuvent être regroupées indifféremment, soit sous les causes externes ou les causes internes.

• 1630

La première école, évidemment, c'est l'école dite réaliste, la théorie des relations internationales, qui remonte à Jean-Jacques Rousseau et au philosophe Hobbes, et qui consiste à dire que les États sont à la recherche de leur supériorité entre eux

[Translation]

Venn, where two circles intersect, the intersecting portions may be seen as the security problem within an alliance, and the rest of the circles as the problems of the states themselves. As long as there is no universal international community, it is quite clear that there will be states, and that the problem of national security as opposed to the collective security of the international community will never be resolved.

I would now like to draw your attention to the diagram of Aristotle's square, and I apologize for using the philosopher's ideas, which can be found on page 5 of the text. I think it shows very clearly the dialectic which exists between the following four terms: peace and war, armament and disarmament.

If you look at the left side of the diagram on page 5, you will find, of course, that peace implies disarmament and that war implies armament. The opposites are very simple, peace is the antinomy of war, disarmament the antinomy of armament. Deterrence is based on a fundamental contradiction between peace and armament, which is summed up in the ancient proverb that "If you want peace, prepare for war". You will see that two positions have been added in the next diagram. There is a neutral proposition U, which implies that there can be a balance between armament and disarmament. This explains in purely logical terms the whole theory underlying the premises of the doctrine of arms control, which is defended both by Canada and by NATO: namely that if the adversary arms, you must arm, if the adversary disarms, you must disarm. Hence the concept of balance.

As we know, politicians found no middle ground between peace and war other than détente. The only meaning that can be given to the word détente, is that in order for it to exist, the opportunities for co-operation must be greater than the opportunities for conflict.

Since committee members will have an opportunity to read the paper, I do not propose to do so now. I will move on to a discussion of the various schools of thought underlying the arms race. A number of authors talk about exogenous factors, or external factors, while others talk about internal factors. I have not used these terms, even though the four schools of thought mentioned in the paper could be classified as either external or internal causes.

The first school, of course, is the so-called realist school, which is the theory of international relations which dates back to Jean-Jacques Rousseau and to the philosopher Hobbes, which holds that states seek superiority and that consequently

[Texte]

et que par conséquent ils sont perpétuellement engagés dans une course aux armements, c'est-à-dire qu'ils recherchent la supériorité stratégique l'un vis-à-vis de l'autre.

Une deuxième école est celle qu'a mentionnée mon ami Epstein tout à l'heure, c'est l'école stimulus-réponse, c'est-à-dire action-réaction: les Américains font cela, les Russes vont faire la même chose; quoique fassent les Américains, les Soviétiques vont rattraper les Américains. C'est une thèse qui reprend un petit peu la première, mais qui est différente dans la mesure où vous mettez plutôt l'accent sur les comportements sociologiques, non pas sur ce qu'ils disent, mais sur ce qu'ils font et par conséquent, dans la mesure où vous faites quelque chose, l'autre vous fera la même chose.

Et une troisième école que j'appellerais l'école des déterminants internes dans la course aux armements. Je crois que vous aurez l'occasion d'entendre des témoins qui en parleront devant vous, c'est de dire que l'économie de guerre dépend en grande partie de la structure économique des états et c'est le terme que le président Eisenhower a souvent utilisé lorsqu'il a parlé du complexe militaire industriel à l'intérieur des démocraties occidentales.

Une autre école consiste à dire qu'il s'agit d'un phénomène bureaucratique, que la répartition des budgets à l'intérieur des différents ministères à l'intérieur d'un gouvernement se battent toujours à peu près pour la même chose et qu'à cause de la lourdeur bureaucratique des processus d'approbation des budgets, celui qui a tant est susceptible d'avoir à peu près la même chose l'année suivante et que par conséquent il est difficile de modifier les budgets militaires.

La dernière école a un déterminant interne qui rejoint un petit peu la thèse du complexe militaire ou industriel est que les états pour survivre économiquement doivent produire. Et c'est ce que j'appellerais la théorie ou l'interprétation économique de la course aux armements et c'est un domaine sur lequel j'aimerais m'arrêter pour vous quelques instants.

Je rejoins ici ce que disait Bill Epstein. Vous regardez le tableau à la page 18 qui a été préparé par un économiste américain, M. Eichner, et qui dégage, si vous voulez, les taux de croissance économique par rapport aux taux de croissance militaire. Evidemment, Bill Epstein a insisté sur le cas japonais: plus la croissance économique est grande, moins les dépenses militaires sont fortes et plus les dépenses militaires sont fortes, qui est le cas de la Grande-Bretagne, moins la croissance économique est importante.

En d'autres termes, il y aurait, selon la théorie classique la possibilité d'une substitution entre le secteur militaire et le secteur économique, tout simplement parce qu'il y a une relation de concurrence entre ce que l'on appelle le «beurre» et les «canons».

Je vais revenir sur cet aspect, à mon sens important, que l'on commence à réaliser de plus en plus dans différentes études. Et je vais y revenir une fois que je vous aurai parlé de l'évolution des dépenses militaires depuis 1960.

[Traduction]

they are perpetually involved in an arms race. In other words, states want strategic superiority over other states.

A second school of thought is the one mentioned by my friend Mr. Epstein a little earlier, and it is the action-reaction school, or stimulus-response: the Americans do one thing, the Russians follow suit; whatever the Americans do, the Soviets will catch up. This theory has some similarities with the realist school, but is different in that it emphasizes sociological behaviour, not what states say, but what they do. Hence, if you do one thing, the other side will do the same thing.

The third school is one which I would call the school of internal determinants in the arms race. I believe you will be hearing from some witnesses on this subject. The theory is that a war economy depends to a large extent on the economic structure of states. This is the term frequently used by President Eisenhower when he talked about the industrial military complex within western democracies.

The other school holds that the arms race is a bureaucratic phenomenon in which the various departments of government are always competing for more or less the same thing in the distribution of budget funds. The bureaucratic complexities of budget approval are such, the theory goes, that departments that get so much one year are likely to get about the same thing the next year, and hence it is difficult to change military budgets.

This school of thought has an internal determinant which is somewhat similar to the theory of the military or industrial complex, namely, that in order to survive in economic terms, states must produce. I would call this the economic interpretation of the arms race, and I would like to focus on this for a few moments.

There are parallels here to the remarks made by Bill Epstein. The table on page 18, which was prepared by an American economist, Mr. Eichner, compares economic growth rates to military growth rates. Bill Epstein of course emphasized the case of Japan where the higher the economic growth, the lower the military spending, and the case of Great Britain, where the higher the military spending, the less the economic growth.

In other words, the conventional theory maintains that substitution is possible between the military and economic sectors, simply because there is the competitive relationship between what we refer to as "butter" and "guns".

I will come back to this aspect which I consider important, and which is being given increasing emphasis in various studies. I will come back to it once I have looked at the trend in military expenditures since 1960.

[Text]

Cela tient sur deux tableaux, c'est-à-dire un tableau et un graphique à la page 23 et à la page 24.

Evidemment, vous regarderez le texte. Il y a plusieurs sources pour établir les dépenses militaires mondiales, c'est-à-dire les dépenses militaires de chacun des pays. J'en ai cité cinq ou six, vous les connaissez probablement aussi bien que moi: les *Annuaires statistiques des Nations Unies*, l'*International Institute for Strategic Studies* de Londres, le SIPRI (Swedish International Peace Research Institute), de Stockholm, les *World Military and Social Expenditures*, publiées par Ruth Leger Sivard, autrefois employé auprès de *Arms Control Disarmament Agency*. Vous avez le rapport annuel de l'*Arms Control Disarmament Agency* et vous avez évidemment d'autres sources comme celle de la Banque mondiale et surtout celle de la Banque pour la reconstruction et le développement économique et j'ai dû choisir parmi toutes ces sources.

• 1635

Vous verrez dans le texte, il y a un bref examen statistique de la valeur relative de chacune de ces sources. Si j'ai pris les données de la *U.S. Arms Control and Disarmament Agency* c'est parce que le nombre de pays couverts dans ces données est de 125. La période couverte s'étend d'autre part sur 20 ans, c'est-à-dire qu'on peut couvrir la période depuis les années 60, et que vous incluez dans ces données une définition large des dépenses militaires puisque cela inclut évidemment les coûts de recherche et de développement ainsi que les autres coûts d'opération et de maintien des Forces Armées.

Alors pour ces 125 pays, ils ont été regroupés sur régions; le graphique à la page 24, à mon sens, est assez éloquent. Je pense que la première constatation qu'il importe de faire est de souligner en volume absolu la part relative des dépenses militaires des États-Unis par rapport aux pays de l'Europe de l'Est, et bien sûr à l'intérieur des pays de l'Europe de l'Est, nous avons non seulement l'U.R.S.S., mais également les autres pays du Pacte de Varsovie.

Vous remarquez que premièrement, cet écart a été renversé d'une façon dramatique à l'avantage des pays de l'Europe de l'Est et, évidemment, si selon la thèse de Alain C. Enthoven qui a écrit un ouvrage remarquable qui s'écrit *How much is enough*, il est évident que pour un budget qui n'est pas un élastique pour un budget fixe et déterminé, vous ne pouvez avoir qu'un certain *output* ou qu'une certaine production en fonction de ce budget; mais même si les dépenses militaires ne constituent pas nécessairement un indicateur qui soit déterminant en ce qui a trait à la course au désarmement, c'est quand même l'un des indicateurs les plus fréquemment utilisé et que mon ami, Epstein, a d'ailleurs cité tout à l'heure lorsqu'il a parlé des coûts de 600 milliards de dollars qui sont consacrés à l'armement par année.

Deuxième constatation: il est évident que l'image alarmiste que présente ce graphique lorsque vous constatez l'écart entre l'Europe de l'Est et les États-Unis, est en partie corrigée lorsque vous incluez avec le budget américain, les pays de l'Europe de l'Ouest, c'est-à-dire les pays membres de l'OTAN. En 1961, si vous jetez un coup d'oeil sur le graphique, à la

[Translation]

This information can be found in a table on page 23 and in a graph on page 24.

You will find in reading the paper that there are a number of sources to be used in establishing world military spending, that is the military spending of each country. I mentioned five or six of them that you probably know as well as I do: The United Nations statistical year books, the *International Institute for Strategic Studies* in London, SIPRI (Swedish International Peace Research Institute in Stockholm), the *World Military and Social Expenditures*, published by Ruth Leger Sivard, who was formerly employed by the *Arms Control Disarmament Agency*. There is also the annual report of the *Arms Control Disarmament Agency* and other sources such as the World Bank, and particularly the International Bank for reconstruction and development. I had to choose among all these sources.

The paper gives a brief statistical study of the relative value of each source. I have used the data of the *U.S. Arms Control and Disarmament Agency* because they cover 125 countries and extend over 20 years, so that we can look at the period since the sixties. The agency also uses a broad definition of military expenditure which includes research and development costs and other costs associated with the operation and maintenance of the armed forces.

The 125 countries are broken down into regions. In my opinion, the graph on page 24 is quite informative. I think the first important point to be made concerns the relative percentage in absolute volume of military expenditure by the United States as compared to the countries of eastern Europe, that is not only the U.S.S.R., but also the other countries of the Warsaw Pact.

You will note that the gap between the two has widened considerably in favour of the eastern European countries. According to Alain C. Enthoven, who has written a remarkable book entitled *How much is Enough*, it is clear that for a non elastic fixed budget, you can only get a certain output, or a certain production using this budget. While military expenditures are not necessarily a determining indicator of disarmament, it is nevertheless one of the most frequently used indicators. In fact my friend Mr. Epstein mentioned it earlier when he spoke of the \$600 billion spent on armaments each year.

The second point about the graph is that the rather alarming discrepancy it shows between eastern Europe and the U.S.A. is partially offset when the budgets of the western European countries are included with the American budget, that gives the figure for the NATO countries. You will find from the graph on page 24 that in 1961, the NATO countries

[Texte]

page 24, les pays de l'OTAN dépensaient environ 55.5 p. 100 du total des dépenses militaires mondiales.

En 1978 ce pourcentage est équivalent à peu près 40 p. 100 tandis que les pays de l'Europe de l'Est dépensent à peu près 38 p. 100 des dépenses militaires mondiales.

Alors il est évident qu'à ce niveau-là, la symétrie que l'on constate dans ce graphique n'est pas aussi dramatique qu'on le pense. On pourrait dire est-ce que les pays de l'Europe de l'Est ou est-ce que l'U.R.S.S. est engagée dans une course effrénée aux armements avec les États-Unis?.. Je pense qu'il serait difficile de répondre oui, à cette question. Ce qui se passe c'est que les États-Unis se sont laissés simplement distancer par l'U.R.S.S., en tous les cas, en termes de dépenses militaires globales, et le graphique l'indique bien.

Ceci est d'autant plus vrai que vous constatez que le graphique, en ce qui a trait aux dépenses des pays de l'Europe de l'Ouest et de l'Europe de l'Est suit à peu près la même courbe de progression, ce qui veut dire que les taux d'accroissement des budgets militaires en Europe de l'Est n'ont guère été supérieurs aux taux d'accroissement des budgets militaires en Europe de l'Ouest. Évidemment notez la part importante qu'occupe maintenant l'Asie dans les dépenses militaires mondiales ainsi que le Moyen-Orient. Il est bien évident que si le *U.S. Arms Control and Disarmament Agency* pouvait publier des chiffres qui soient à jour, 78 sont les chiffres qui ont été publiés dans le rapport de 1981, il faudra attendre 1982 pour avoir 79. Il est bien évident que pour le Moyen-Orient la courbe serait probablement supérieure à 8, 9 ou 10 p. 100.

Sous une forme un peu plus dynamique, vous constatez à la page 25 les taux moyens de croissance des dépenses militaires. Alors vous retrouvez là ce que la plupart des spécialistes ont noté dans les journaux ou ailleurs...

• 1640

C'est que les plus forts taux de croissance militaire ne sont pas parmi les pays industrialisés, mais parmi les régions du monde, comme le Moyen-Orient qui, en huit ans, a un taux d'accroissement de ses dépenses militaires de presque 20 p. 100, suivi de l'Afrique, de l'Amérique latine et des autres pays; l'Asie occupant un pourcentage tout à fait raisonnable, en tout cas, par rapport aux autres régions puisqu'il se situe à 8.6 p. 100; le taux des dépenses américaines, évidemment, étant le plus bas puisque son taux d'accroissement est de 4.2 p. 100.

J'aimerais passer maintenant à la section qui traite, si vous voulez, des écarts de variations ou de la relation entre la croissance économique et la croissance militaire.

Vous me permettrez d'être assez bref ici. Vous me permettez également de ne pas trop m'engager dans des questions méthodologiques ou statistiques. Le P.N.B., en règle générale, est probablement l'un des meilleurs indicateurs de croissance économique. Dans une étude, nous avons mesuré le pouvoir économique mais, non seulement en fonction du P.N.B., mais en fonction également du taux des échanges commerciaux et en fonction du taux de la consommation d'énergie. Ce qui fait

[Traduction]

accounted for approximately 54.5 per cent of total world military expenditure.

In 1978, expenditure by the NATO countries accounted for 40 per cent of the total, while the eastern European countries accounted for approximately 38 per cent of world military spending.

It is therefore clear that the "assymétrie" shown in this graph is not as dramatic as might be thought. We might ask whether the eastern European countries or the U.S.S.R. is engaged in an all-out arms race with the United States. I think it would be difficult to answer this question in the affirmative. What happened is that the United States simply allowed itself to get behind the U.S.S.R., at least in terms of over-all military spending, and the graph shows this clearly.

The graph also shows that spending by western European countries and eastern European countries have similar curves. In other words, the rates of increase of military budgets in eastern Europe were barely higher than the rates of increase of military budgets in western Europe. It will also be noted from the graph that Asia and the Middle East now account for a significant percentage of world military spending. The *U.S. Arms Control and Disarmament Agency* does not have up-to-date figures: The 1981 report gives the figures for 1978. We will have to wait until 1982 to get the figures for 1979. If we had up-to-date figures, there is no doubt that the Middle East would probably account for more than 8, 9 or 10 per cent of world military spending.

The table on page 25 shows in a more direct form the average increase in military spending in percentage terms. You will find here the point made by most specialists in newspapers or elsewhere...

The point is that the greatest military growth is not occurring in the industrialized countries, but rather in regions, such as the Middle East, which has increased its military spending by almost 20 per cent in eight years. It is followed by Africa, Latin America and other countries. Asia, with a percentage increase of 8.6 per cent, has quite a reasonable record, at least as compared to other regions. The United States has the lowest percentage increase at 4.2 per cent.

I would now like to move on to the section on variations or the relationship between economic growth and military growth.

With your permission I will be quite brief. I also do not propose to go into too much detail on methodological or statistical matters. Generally speaking, the GNP is probably one of the best indicators of economic growth. In one study, we measured economic power, but not only in terms of the GNP, but also in terms of trade and the rate of energy consumption. In other words, to measure economic power, we had a variable composed of three indices. We simply added them up, divided

[Text]

que pour mesurer le pouvoir économique, nous avons en quelque sorte une variable composée de trois indices, qui s'est tout simplement additionnée, divisée par trois, et qui nous donne la part relative de chacune des régions dans le pouvoir économique mondial.

Je vous signale que toutes ces régions regroupent le même nombre de pays que pour les données sur les dépenses militaires, c'est-à-dire 125 pays.

Vous remarquerez qu'il y a un déclin important du pouvoir économique américain. De 1961 à 1976, l'Europe de l'Ouest maintient à peu près sa part à l'intérieur du pouvoir économique mondial; l'Europe de l'Est est en léger déclin; l'Asie progresse; évidemment, ce sont les nouveaux pays industrialisés: le Japon, la Corée du Sud, Taiwan, Hong Kong, Singapour et le Moyen-Orient qui progressent en 1976. Si nous avions les chiffres de 1980, ce serait sûrement supérieur à cause des transferts des factures pétrolières; l'Afrique qui progresse, mais très légèrement; l'Amérique latine qui est stagnante; l'Océanie qui est en léger déclin; le Canada qui est également en très léger déclin par rapport à la position qu'il occupait dans le système international en 1961.

Alors, vous avez en quelque sorte des écarts de variations pour le pouvoir économique et, dans la partie droite du tableau, vous avez l'écart militaire, qui est mesuré uniquement en fonction des dépenses militaires que je vais vous citer et les trois constatations que j'aimerais faire sont les suivantes. Pour toutes ces régions, sauf pour une, vous avez une relation de covariation entre la croissance économique et la croissance militaire ou, si vous voulez, entre la décroissance économique et la décroissance militaire.

En d'autres termes, pour les États-Unis, vous avez un écart absolu de variations, une décroissance importante de 5 points, au niveau économique, et vous avez une décroissance de 17 points au niveau militaire.

L'Europe de l'Ouest: les deux relations sont positives; l'Europe de l'Est, l'Asie, le Moyen-Orient; autrement dit, lorsqu'il y a croissance économique, il y a croissance des dépenses militaires.

Pour l'Amérique latine, c'est le seul cas qui ne correspond pas à cette covariation, c'est-à-dire qu'il y a un très léger déclin dans son pouvoir économique au niveau mondial, c'est-à-dire au niveau de la part qu'elle occupe dans le système économique international, alors qu'elle accroît très légèrement ses dépenses militaires. Tandis que pour les autres régions, l'Océanie diminue très légèrement au niveau du pouvoir économique, diminue ses dépenses militaires; la même chose peut être dite du Canada.

D'autres études plus poussées pourront démontrer cela même qu'il y a effectivement, comme nous le disait M. Epstein tout à l'heure, une relation existante qui reste, si vous voulez l'analyser, entre la croissance économique et la croissance militaire. Mais si ceci est vrai, je pense qu'il serait intéressant de savoir ce qui varie le plus. Enfin, est-ce que la croissance militaire est plus importante que l'accroissement économique ou vice versa? Et c'est probablement le rapport qui existe entre

[Translation]

by three and obtained an indication of the relative importance of each region as regards world economic power.

I would like to point out that these regions also represent 125 countries, as was the case in the data on military expenditures.

You will see that there has been a substantial reduction in American economic power. Between 1961 and 1976, Western Europe accounted for more or less the same proportion of world economic power; Eastern Europe fell off slightly; and Asia increased. Here of course we are referring to the new industrialized nations of Japan, South Korea, Taiwan, Hong Kong and Singapore. The Middle East also showed an increase between 1961 and 1976. If we had the figures for 1980, the percentage for the Middle East would definitely be higher because of oil prices. Africa shows a very slight increase; Latin America is stagnant; Oceania fell off slightly; and Canada's position in the international system also slipped slightly between 1961 and 1976.

The left side of the table therefore shows the percentage change in economic power, and the right side shows the percentage change in military spending. I would like to make three points about the table. In all the regions but one, there is a correlation between economic growth and military growth, or, if you will, between economic decline and military decline.

In the case of the United States, for example, there is a significant decline of five points in economic power, and a decline of 17 points for military spending.

In the case of Western Europe, the percentage change in both cases is positive, as it is for Eastern Europe, Asia, and the Middle East. In other words, where there is economic growth there is also increased military spending.

Latin America is the only region which does not show this correlation. Its economic power in the world, that is its proportion of the international economic system, fell off slightly, whereas it increased its military spending very slightly. Both Oceania and Canada fell very slightly in terms of economic power and reduced their military expenditures.

Other more extensive studies could show that a relationship does exist, as Mr. Epstein was saying, if you want to analyse it, between economic growth and military growth. However, if this is true, I think it would be interesting to see which varies the most. Is the growth in military spending greater than economic growth or vice versa? The relationship between these two variables is probably the point that will have to be analysed most carefully in the future.

[Texte]

ces deux variables qu'il faudrait analyser avec plus d'attention à l'avenir.

Je ne veux pas m'attarder là-dessus. Je dirai simplement qu'en regardant ce petit tableau de la page 29, vous pourriez tirer les conclusions suivantes: pour les États-Unis, le Canada et l'Océanie, les trois régions dont le pouvoir militaire décroît, il décroît plus rapidement que le pouvoir économique. Alors, on pourrait dire que ces régions sont en état pratiquement de démilitarisation progressive par rapport au reste du monde.

• 1645

Au contraire pour l'Europe de l'Ouest, l'Europe de l'Est, le Moyen-Orient, le pouvoir militaire croît plus rapidement que le pouvoir économique. Or, ce que l'on pourrait dire, c'est que ces régions, c'est-à-dire les deux Europes et le Moyen-Orient, sont actuellement en croissance militaire, donc en situation de réarmement. Au contraire, pour l'Amérique latine où l'écart militaire est plus important dans la réduction que le décroissement du pouvoir économique, nous pourrions dire tout simplement qu'il s'agit d'une région qui dépense trop par rapport à ses ressources économiques. En d'autres termes, il y aurait là *over commitment* ou, si vous voulez, un taux d'accroissement militaire trop important par rapport aux ressources économiques dont dispose cette région.

Alors je saute aux conclusions, monsieur le président, je ne crois pas avoir été très long . . .

Le président: Non! Cela va aller.

M. Legault: . . . Vingt-quatre minutes, cela va aller? Je saute aux conclusions, je pense qu'il y en a une qui est importante.

La première c'est que, quels que soient les chiffres, qui sont cités sur les dépenses militaires mondiales, elles n'ont absolument aucune signification à moins de les considérer dans le contexte de la croissance économique. Je ne pense pas, personnellement, et je pourrais revenir sur les statistiques, que les États, aujourd'hui, en 1981, dépensent plus, militairement, qu'ils ne dépensaient en 1960 ou en 1950, au moment de la guerre de Corée. Je pense au contraire, qu'ils dépensent moins, parce que les taux de dépenses militaires par rapport au P.N.B., c'est-à-dire au produit national brut, sont inférieurs aujourd'hui à ce qu'ils étaient il y a cinq ans ou à ce qu'ils étaient il y a probablement dix ans ou quinze ans.

Je pourrais probablement démontrer tout cela avec des chiffres à l'appui, mais ce qui m'importe de bien dégager c'est que les dépenses militaires, d'après les années empiriques, semblent beaucoup plus fonction de la croissance économique des États que d'autre chose. Il est évident qu'à ce moment-là si une voiture coûtait \$1,000 il y a 20 ans et qu'elle en coûte \$12,000 aujourd'hui, on peut dire que les voitures coûtent beaucoup plus cher aujourd'hui, mais ceci n'a pas beaucoup de signification à moins que vous replaciez tout cela dans le contexte de la croissance économique, des coûts d'inflation et de la valeur de votre pouvoir d'achat.

[Traduction]

I do not want to dwell on this. I would simply like to say that from the table on page 29, the following conclusions can be drawn: in the case of the United States, Canada and Oceania, the three regions whose military power decreased, this drop in military spending was greater than the drop in their economic power. It could therefore be said that these regions are virtually in a state of progressive demilitarization with respect to the rest of the world.

On the contrary in western Europe, eastern Europe and the Middle East, military power is increasing more rapidly than economic power. So it can be said that these regions, that is both Europes and the Middle East, are currently increasing in military power, and are therefore in a state of rearmament. In contrast, in Latin America where the military decline is greater than economic decline, we can quite simply state that this is a region which is bending too much in terms of its economic resources. In other words, there is an over-commitment or, if you wish, a rate of military increase which is too large for the economic resources of the region.

So I will go to the conclusions, Mr. Chairman, I do not believe I have been too long.

The Chairman: No, that is fine.

Mr. Legault: Will 24 minutes be acceptable? I will go on to the conclusion because I think there is one that is important.

The first is that no matter what figures are given on world military expenditure, they have absolutely no significance unless they are considered in the context of economic growth. I do not personally believe and I can go back to the statistics, that the States today in 1981 spent more in military terms than they spent in 1960 or in 1950 at the time of the Korean War. On the contrary, I think they spend less because the rate of military expenditure in comparison to the GNP, the gross national product, is less today than it was five years ago or than it probably was 10 or 15 years ago.

I could probably demonstrate this with figures to support me, but what is important is to emphasize based on past experience that military expenditure seems to be a function of a country's economic growth more than anything else. It is obvious that if a car cost \$1,000 20 years ago and it costs \$12,000 today, we can say that cars cost a great deal more today, but this does not have much meaning unless you put this all into the context of economic growth, the cost of inflation and the value of your purchasing power.

[Text]

Deuxième conclusion. S'il y a effectivement une relation entre la croissance économique et les dépenses militaires, je pense qu'au sein des pays de l'OTAN ou entre pays alliés, qu'il faudrait être attentifs aux responsabilités du fardeau de la défense, c'est-à-dire qu'on peut sûrement demander davantage à un pays en pleine croissance économique, qu'à un pays en récession ou en période de déclin économique. Je pense que les Américains ont parfaitement compris ce débat en insistant très fortement auprès de la République fédérale d'Allemagne et auprès du Japon pour que ceux-ci accroissent ou bien leurs dépenses militaires ou encore qu'ils observent certaines règles élémentaires en ce qui a trait aux quotas d'exportation de leur technologie.

Troisième remarque, troisième conclusion. Il est, évidemment, difficile de comparer des dépenses militaires brutes en termes absolus comme ceci a été fait, et je pense qu'il est encore plus difficile de cerner le problème de la part que dépense l'URSS par rapport à son produit national brut—lisez le texte, il y a plusieurs citations en ce domaine-là—. Mais la standardisation des comptes publics pour les comptes de dépenses, et je pense que Bill Epstein, va être d'accord cette fois, serait l'une des techniques les plus extraordinaires qui pourrait faciliter une meilleure information au niveau de la communauté internationale sur la part véritable que consacrent les Etats au budget de la défense proprement dit. Et si ceci est vrai, c'est-à-dire que dans la mesure où nous aurons publication des Comptes publics, selon une formule homogène et standardisée, nous pourrions peut-être penser à contrôler un peu mieux la course aux armements.

Quatrième conclusion. Et là, je me distancie un peu de ce qui a été dit auparavant, je ne pense pas que c'est par le truchement de l'opinion publique internationale que nous en arriverons au désarmement. Je pense au contraire que ce sera en grande partie parce que les économies vont s'essouffler et nous sommes en période d'essoufflement économique quels que soient à peu près tous les pays de l'OTAN aujourd'hui.

• 1650

Et je pense que la même chose est vraie au sein des pays de l'URSS, la Pologne à mon sens n'étant qu'un signe avant-coureur de ce qui pourrait se produire sur une plus grande échelle à l'intérieur de l'Empire soviétique. Ceci soulève d'autres problèmes politiques mais je n'entre pas dans ces questions, mais simplement deux choses: nous ne dépensons pas plus que nous ne dépensions autrefois, au contraire je pense qu'on dépense moins, et je pense qu'il faudra mieux contrôler les questions des fonds publics et des taux de croissance si on veut en arriver à des discussions qui soient intéressantes.

Juste un dernier mot sur le Canada. Bill Epstein a dit que le Canada occupait le septième rang mondial, était la septième puissance économique. C'est vrai, cela dépend des critères qu'on occupe ou la façon dont on définit la puissance économique. Simplement pour rappeler une chose, vous voyez que le Canada a décrû très légèrement le niveau de son pouvoir économique, et beaucoup plus au niveau de son pouvoir militaire, ça se reflète si l'on prend les exportations, et c'est un très

[Translation]

Second conclusion. If there is indeed a relationship between economic growth and military expenditure, I think that NATO countries or allied countries must be aware of the responsibilities of the defence burden, that is that we can certainly ask more from a country with a full economic growth than from a country undergoing recession or economic decline. I believe that the Americans understood this point perfectly by strongly insisting that the Federal Republic of Germany and Japan either increase their military expenditure or that they observe certain elementary rules with respect to export quotas for their technology.

Third comment, third conclusion. Clearly it is difficult to compare military expenditure in absolute terms as has been done, and I believe it is even more difficult to grasp the problem of U.S.S.R. expenditure in relation to its gross national product—read the text, there are several quotations in this area—but standardization of public accounts for expenditures, and I think Bill Epstein will be in agreement this time, would be one of the most extraordinary techniques for facilitating better information in the international community and the true portion that countries are allocating to the defence budget proper. And if this is true, that is if we had a publication of public accounts based on a standardized and similar formula, we might be able to better control the arms race.

A fourth conclusion. I disagree somewhat with what has been stated previously, I do not think that it is through international public opinion that we will reach disarmament. On the contrary, I believe that it will in large part be because economies will run out of wind because we are in a period of economic inflation as are almost all NATO countries today.

And I believe that the same thing applies within the U.S.S.R. countries, Poland in my opinion being only a forerunner of what might happen on a larger scale within the Soviet empire. This raises other political problems but I will not go into these issues. Two things: we are not spending more than we spent previously, on the contrary I think we are spending less and I believe that we must have a better idea of public funds and the rate of growth if we wish to have meaningful discussions.

One last word about Canada. Bill Epstein said that Canada was the seventh, the seventh in economic strength. It is true, this depends on the criteria one uses or the way economic strength is defined. But remember one thing, you see that Canada has declined very slightly in terms of economic power, and much more in terms of military power. This is shown in exports, for example, and is a very good indicator because imports and exports can serve as a base since exports alone are

[Texte]

bon indicateur parce que les importations et les exportations peuvent servir de base, parce que les exportations uniquement c'est 25 p. 100 du P.N.B. canadien... Donc, c'est un bon indicateur pour le Canada. On occupait le septième rang en 1961, on est maintenant rendu..., c'est-à-dire en 1970, nous occupions le sixième rang comme puissance commerciale mondiale. En 1978, nous sommes au dixième rang.

Si vous comparez les dépenses militaires, le Canada était le septième plus important pays au niveau des dépenses militaires en 1961. En 1970 nous étions au onzième rang avec 0.90 p. 100 des dépenses militaires mondiales. En 1978, nous sommes au treizième rang, donc nous maintenons à peu près notre situation au niveau économique mais nous diminuons au niveau de la représentation canadienne au sein des dépenses militaires mondiales. Nous sommes devancés par plusieurs pays: R.D.A, c'est-à-dire la République démocratique allemande, l'Italie, la Pologne, le Japon, l'Arabie Saoudite, l'Iran et évidemment les autres grands pays que nous connaissons.

Mesdames et messieurs, je m'excuse, j'ai peut-être l'air un peu trop universitaire, je laisse les choses brillantes à mes collègues des Nations Unies. J'ai quand même essayé d'être clair, de dégager et de cerner le problème de la sécurité et de l'armement, alors je suis évidemment ici pour répondre à vos questions et je vous remercie.

Le président: Alors merci à vous, monsieur Legault.

My list at the moment indicates Mr. McKinnon, followed by Mr. Bloomfield, Miss Jewett, and others who have shown their hands for the next series.

Mr. McKinnon: Thank you.

I must say there is quite a bit of paper to read here, some of it very detailed. I thought Dr. Legault's paper is going to take a great deal of study, and I admire the objective way in which he has presented his case.

I have just an almost trivial question: on page 26, in the table where you show the ratio of U.S. military spending to western European military spending, I take it that each of the figures in the second line is a kind of "oblique-one". Are they? The U.S. spending to western Europe in 1966 was 2.7 to 1. Is that correct?

Mr. Legault: That is correct. I am sorry.

Mr. McKinnon: And 2.2 to 1, and so on?

Mr. Legault: That is correct.

Mr. McKinnon: Thank you very much.

It may appear that I have to wander a bit here this afternoon, because I have been trying to tape notes and operate in that fashion.

Professor Epstein, this morning, just at the close of the session, we were advised that the development of the SS-20 was probably in response to some weapon the United States had developed; I was wondering whether you agree with that statement. If so, what was the weapon?

[Traduction]

25 per cent of the Canadian GNP. Therefore it is a good indicator for Canada. We were seventh in 1961, we are now, that is in 1970 we were sixth world commercial power, in 1978 we were tenth.

If you compare military expenditure, Canada was the seventh highest in terms of military expenditure in 1961. In 1970 we were eleventh with 0.90 per cent of the world military expenditure. In 1978 we were thirteenth, that means we are more or less maintaining our economic level but we are decreasing the Canadian figure in terms of world military expenditure. We are now below other countries; the German Democratic Republic, Italy, Poland, Japan, Saudi Arabia, Iran and obviously the other large countries we know.

Ladies and gentlemen, excuse me, I may seem somewhat academic, and I will leave brilliance for my colleagues in the United Nations. I have attempted to be clear, and to set out the problem of security and armament, but I am obviously here to answer your questions and I thank you.

The Chairman: Thank you also, Mr. Legault.

J'ai sur ma liste M. McKinnon, suivi de M. Bloomfield, M^{lle} Jewett, et d'autres qui ont fait signe.

M. McKinnon: Merci.

Je dois dire qu'il y a beaucoup à lire ici, et certains documents sont même très détaillés. Je pense que le document de M. Legault exige une étude approfondie, et j'admire la façon objective dont il a présenté son exposé.

J'ai une question très banale: sur la page 26, au tableau où vous montrez le rapport entre les dépenses militaires américaines et les dépenses militaires de l'Europe de l'Ouest, je présume que les chiffres à la deuxième ligne sont indirects, n'est-ce pas? La proportion entre les dépenses américaines et les dépenses européennes pour l'année 1966 était de 2.7 pour 1. Est-ce exact?

M. Legault: En effet. Je m'excuse.

M. McKinnon: Et de 2.2 pour 1 et ainsi de suite?

M. Legault: C'est ça.

M. McKinnon: Merci beaucoup.

J'aurai peut-être l'air décousu cet après-midi car j'ai essayé d'enregistrer des notes et de fonctionner de cette façon.

Monsieur Epstein, à la fin de la séance ce matin, on nous a dit que les SS-20 avaient été conçus probablement en réponse à une arme développée par les États-Unis; je me demandais si vous étiez d'accord avec cette déclaration. Si oui, quelle était l'arme?

[Text]

Mr. Epstein: Yes, but this is the only instance of which I know where there was a leap-frogging by the Soviet Union. The weapons the west had were the Pershing 1's and some of the other short-range missiles. They are not tactical battlefield weapons; they go up to 400 miles or so.

Mr. McKinnon: Yes, and did the Russians not have several different marks of their SS weapons capable of 400 miles at that time?

Mr. Epstein: Yes, they had SS-4's and 5's. They could go farther even; they could go farther.

Mr. McKinnon: Yes.

• 1655

Mr. Epstein: But what these SS-20s had is three warheads per missile. They are much more accurate than they were. The Soviet Union says it developed them, not just because of the Pershing—I did not complete my presentation—but for what are known as forward-based systems.

The West has fighter bombers. The West has fighters aboard aircraft carriers. France has got 18 rather longer range—you could call them theatre nuclear forces. Eighteen is not a lot, but France has them. Britain and France: Britain has four Poseidon submarines, or Polaris submarines; France has the equivalent of five, a mixture between Polaris and Poseidon type submarines. The United States has donated four of its Poseidons to NATO. And all of these, while they are strategic weapons, can be used locally as a theatre nuclear weapon.

Mr. McKinnon: At the same time, Russia had strategic weapons too, did they not?

Mr. Epstein: Oh yes, no question about that. I merely mentioned what the Russians say they were doing. You asked what they claim, or what is said to be their response. This is what they claim is their response. I think personally they were stealing the march. They knew that they could not keep up with the . . .

Mr. McKinnon: I think that any fair-minded person would agree.

The second thing is that the SS-20 will have the same qualities that make it such a formidable weapon, and will still make it far superior to the Pershing 2. Is that not so?

Mr. Epstein: I think the Pershing 2 is going to be more accurate, considerably more accurate. In these days accuracy is the name of the game, technological . . .

Mr. McKinnon: You have to be able to reach as far as the target that you want to hit, and the SS-20 has a range of, I believe, virtually 4,500 kilometres and the Pershing 2, 1,800 kilometres.

Mr. Epstein: That is enough, 1,800 kilometres is enough.

Mr. McKinnon: It is enough to go 1,800 kilometres. It is not enough to reach a weapon that is sited 4,500 kilometres away.

[Translation]

M. Epstein: Oui, mais ce fut la seule fois à ma connaissance où l'Union soviétique a enregistré une avance. Les armes de l'Ouest étaient les Pershing 1 et d'autres missiles à courte portée. Ce ne sont pas des armes de combat tactiques; elles ont une portée d'environ 400 milles.

M. McKinnon: Oui, et les Russes n'avaient-ils pas une variété d'armes SS d'une portée de 400 milles à cette époque?

M. Epstein: Ils avaient des SS-4 et des SS-5. Leur portée était même plus grande.

M. McKinnon: Oui.

M. Epstein: Mais ces SS-20 avaient trois ogives nucléaires par missile. Ils sont maintenant beaucoup plus précis qu'auparavant. L'Union soviétique dit qu'elle les a conçus, pas seulement à cause du *Pershing*, je n'ai pas terminé mon exposé, mais à cause des réseaux de défense avancés.

L'Ouest a des chasseurs bombardiers. L'Ouest a des chasseurs à bord des porte-avions. La France a 18 chasseurs d'une portée un peu plus longue, vous pouvez les désigner comme des forces nucléaires de théâtre. Dix-huit, ce n'est pas beaucoup, mais la France les a. Grande-Bretagne et France: la Grande-Bretagne a quatre sous-marins *Poseidon*, ou sous-marins *Polaris*; la France en a cinq, un mélange entre des sous-marins *Polaris* et *Poseidon*. Les États-Unis ont donné quatre de leurs *Poseidon* à l'OTAN. Et toutes ces armes, même si elles sont des armes stratégiques, peuvent être employées comme armes nucléaires de théâtre.

M. McKinnon: L'Union soviétique avait des armes stratégiques en même temps, n'est-ce pas?

M. Epstein: Ah! oui, cela ne fait pas de doute. Je n'ai mentionné que ce que les Russes disent faire. Vous avez demandé ce qu'ils prétendent ou ce qui est censé être leur réponse. C'est cela qu'ils prétendent. Personnellement, je pense qu'ils ont gagné. Ils savaient qu'ils ne pouvaient pas se maintenir à la hauteur de . . .

M. McKinnon: Je pense que n'importe quelle personne impartiale sera d'accord.

Le deuxième facteur, c'est que les SS-20 auront les mêmes qualités qui les rendent si formidables, et elles seront de beaucoup supérieures au *Pershing 2*. Est-ce vrai?

M. Epstein: Je pense que le *Pershing 2* sera plus précis, beaucoup plus précis. Ces jours-ci, c'est la précision qui compte, la précision technologique . . .

M. McKinnon: On doit être en mesure d'atteindre la cible, et les SS-20 ont une portée, si je ne m'abuse, d'environ 4,500 kilomètres et le *Pershing 2*, une portée de 1,800 kilomètres.

M. Epstein: C'est assez, 1,800 kilomètres, c'est assez.

M. McKinnon: C'est assez pour atteindre 1,800 kilomètres. Ce n'est pas assez pour atteindre une arme qui est située à 4,500 kilomètres.

[Texte]

Mr. Epstein: No, that is true. Neither are the SS-20s capable of hitting the Americans. It is a theatre nuclear weapon. It could hit everything up to France, Spain, Britain. The Pershings and the Cruise missiles can hit everything up to, and approaching, the Urals.

Mr. McKinnon: But from behind the Urals, the SS-20 could hit everything west of Europe.

Mr. Epstein: Right.

Mr. McKinnon: You told us never to read any newspapers or believe anything we see in them. I was looking at the *The Defense Monitor* and when you mentioned that the United States had somewhere between 10,000 and maybe 12,000 nuclear weapons today, I notice that it says they have 30,000.

Mr. Epstein: No, I said strategic weapons.

Mr. McKinnon: I see.

Mr. Epstein: Your 30,000 includes tankers.

Mr. McKinnon: I think that they have 12,000 strategic weapons.

Mr. Epstein: Yes.

Mr. McKinnon: What is your source for that, sir?

Mr. Epstein: You will find it here. You will find it in SIPRI. You will find it in the American Defence Department posture statement. No question about that. I do not think that is a challenge.

Mr. McKinnon: I would like to go into your comments about the Trident, particularly considering this morning, when Mr. Tucker said that the SLBMs and the submarines that carried them were, according to his opinion, quite a stabilizing force in the world. I believe you agree with him in this, that they seem to be impervious to any counter weapon at the present time.

Now, we end up with the Trident being a stabilizing force in the world; yet you were bitterly opposed to it, and went so far as to say it was placing in danger large sections of Canada and Alberta, and the State of Washington. This was rather well argued on the opposite side by a prominent professor in Canada who said they could only suggest the Vancouver-Victoria area. That is when you said building the Trident submarine at Bangor placed all those areas in danger.

• 1700

As the Vancouver-Victoria area is the location of the main west coast deep seaport for Canada, it is probably already targeted for a Soviet warhead or two regardless of the existence of the Bangor base. Furthermore, the existence of McChord Air Base, the Bremerton Naval Base and the large Boeing aircraft plant at Seattle no doubt will ensure that the Bangor area is already targeted by the Soviet Union. Irrespec-

[Traduction]

M. Epstein: Non, vous avez raison. Mais les SS-20 ne sont pas capables non plus d'atteindre les Américains. C'est une arme nucléaire de théâtre. Ils peuvent atteindre la France, l'Espagne, la Grande-Bretagne. Les missiles *Pershing* et *Cruise* peuvent atteindre n'importe quel endroit jusqu'à l'Oural.

M. McKinnon: Mais depuis l'Oural, les SS-20 peuvent atteindre n'importe quel endroit à l'ouest de l'Europe.

M. Epstein: C'est exact.

M. McKinnon: Vous avez dit ne pas lire les journaux et ne pas croire ce qu'on y raconte. Je lisais *The Defense Monitor* et quand vous avez dit que les États-Unis ont entre 10,000 et 12,000 armes nucléaires aujourd'hui, je constate que le journal dit qu'ils en ont 30,000.

M. Epstein: Non, j'ai dit armes stratégiques.

M. McKinnon: Ah! bon.

M. Epstein: Le chiffre de 30,000 englobe les avions ravitailleurs.

M. McKinnon: Je pense qu'ils ont 12,000 armes stratégiques.

M. Epstein: Oui.

M. McKinnon: Quelle est votre source, monsieur?

M. Epstein: Vous la trouverez ici. Vous la trouverez dans SIPRI. Vous la trouverez dans la déclaration du ministère de la Défense américaine. Cela ne fait pas de doute. Mais ce n'est pas difficile à trouver.

M. McKinnon: Je veux vous poser des questions sur le *Trident*, et me reporter à ce matin quand M. Tucker a dit que les missiles balistiques lancés par sous-marin et les sous-marins qui en sont équipés, sont selon lui une force de stabilisation dans le monde. Je pense que vous êtes d'accord avec lui, et qu'ils sont invulnérables en ce moment.

Maintenant, nous avons le *Trident* qui est une force de stabilisation dans le monde et vous y étiez totalement opposé, et vous avez même dit qu'il va constituer un danger pour de grandes parties du Canada et l'Alberta et l'État de Washington. Les adversaires du projet avaient, par le truchement d'un éminent professeur canadien, opposé à ce projet un argument très valable, aux termes duquel seule la région de Vancouver-Victoria pouvait être envisagée. C'est alors que vous avez dit que la construction du sous-marin *Trident* à Bangor mettait toutes ces régions en danger.

Mais comme le principal port en eau profonde de la côte Ouest se trouve dans cette région, cette dernière est probablement déjà la cible d'une ou deux ogives nucléaires soviétiques, et ce même si la base de Bangor n'existait pas. Si on ajoute à cela la base aérienne de McChord, la base navale de Bremerton et la grande usine aéronautique de Boeing à Seattle, on peut être assuré que la région de Bangor est d'ores et déjà sur

[Text]

tive of Bangor, the nuclear sword of Damocles already hangs over Canadian heads.

Bear in mind that this part of the world is already—according to this professor—in danger from misdirected weapons because of their own existence, and all these other industrial plants which produce war materials. As well, some authorities now consider the Trident, and other submarines of the same ilk, to be a stabilizing force. I believe your words were that there would be no strike—it is impossible—against these things for the rest of this century.

I would not go that far. My judgment would cut that period by about 50 per cent. Considering these two aspects of it, are you still certain that you were right back in those days?

Mr. Epstein: Yes, 100 per cent, sir. Let me explain why.

I agree with Professor Tucker that submarine-launched ballistic missiles, submarine-based missiles, are by far the most invulnerable and by far the best. My argument against the Trident is not against all submarine-launched missiles. My argument against the Trident is this. As a Canadian, somebody who is resident in Victoria and Vancouver, I would much prefer they put it somewhere else, not in Bangor. It is true they have built the McChord, the Boeing plant. They have other things there, but the Trident base in Bangor is the primary target. It is the most powerful nuclear base in the world.

They could have chosen other places. In fact, the Pacific is the worst place to have it. The main targets are in the western part of the Soviet Union, not in Siberia. The best area for having it would be in the Atlantic, not in the Pacific.

They already have bases in Guam, in the Aleutians. I was just arguing as a Canadian that they are putting Vancouver and Victoria into extra jeopardy, which was not necessary. I would go further, sir. There is—I do not want to say majority opinion—a fairly large body of expert opinion from strategists, not just the arms control community, who say the Tridents are too big, too clumsy.

While submarines, on the whole, are much more invulnerable than anything else, they would have been far better off to have had smaller submarines. It would have been much cheaper. They would not have to go through the narrow Juan de Fuca straits. They would not be nearly as capable of being attacked by attack submarines lying somewhere outside those straits.

In other words, I agree that submarine-launched missiles are by far the best, much better than air-launched or land-based missiles. Having said that, I think the Tridents are not the best of the submarine-launched missiles.

They have retrofitted the Trident missile, which goes much farther than the old Poseidon missile, into the Poseidons. They

[Translation]

la liste des cibles de l'Union soviétique et que, avec ou sans Bangor, l'épée nucléaire de Damoclès est déjà suspendue au-dessus de nos têtes.

L'argument de ce professeur, c'est que cette région du monde est déjà exposée au danger d'armes mal orientées, de même que toutes les autres industries de matériel de guerre. Certaines instances considèrent également que le Trident, et autres sous-marins de la même espèce, constituent une force de stabilisation. Vous aviez dit, je crois, que pour le reste de notre siècle, il n'y aurait pas d'attaque contre ces installations, que c'était une impossibilité.

Je n'irais pas aussi loin, et réduirais cette période de 50 p. 100 environ. Compte tenu des deux aspects de cette question, pensez-vous toujours encore que vous aviez raison, à l'époque?

M. Epstein: Oui, absolument, monsieur. Permettez-moi de vous expliquer pourquoi.

Je pense, comme le professeur Tucker, que les missiles balistiques lancés par sous-marin, ou basés sur un sous-marin, sont de loin les plus invulnérables et les meilleurs. Mon argument contre le Trident ne s'étend pas à tous les missiles lancés par sous-marin, mais porte sur le point suivant. En tant que Canadien, et résident de Victoria et de Vancouver, je préférerais de beaucoup qu'on le base ailleurs, et pas à Bangor. C'est vrai, il y a McChord, et il y a Boeing. Il y en a d'autres encore, mais c'est la base Trident à Bangor qui constitue la cible principale, et qui est la base nucléaire la plus puissante du monde.

On aurait pu la mettre ailleurs. En fait, on ne pouvait plus mal choisir que le Pacifique. Les principales cibles se trouvent dans la partie occidentale de l'Union soviétique, et non en Sibérie, et c'est pourquoi il eut été bien préférable de l'implanter dans l'océan Atlantique, et non dans le Pacifique.

Il existe déjà des bases à Guam, dans les Aléoutiennes. Je parle en Canadien, et soutiens que l'on impose ainsi un péril supplémentaire à Vancouver et à Victoria, sans que cela eut été nécessaire, et j'irais même plus loin, monsieur. Un grand nombre d'experts en stratégie—je n'oserais dire la majorité—et je ne parle pas là de ceux qui considèrent qu'il faut réduire les armements, trouvent que les Tridents sont trop grands, trop encombrants.

Si les sous-marins, dans l'ensemble, sont de beaucoup moins vulnérables que d'autres, il n'en reste pas moins qu'il eut été préférable d'avoir des sous-marins plus petits. Cela aurait coûté beaucoup moins cher. Il n'y aurait pas eu à passer par l'étroit détroit de Juan de Fuca, ils auraient été moins exposés aux attaques de sous-marins à l'affût dans les parages de ces détroits.

Autrement dit, tout en concédant que les missiles lancés par sous-marin sont de loin les meilleurs, et supérieurs de beaucoup à ceux lancés par avion en vol ou basés à terre, je considère que les Tridents ne sont pas les meilleurs missiles lancés par sous-marin.

Le missile Trident, dont la portée est beaucoup plus grande que les anciens Poseidon, a été adapté au Poseidon. Sa portée,

[Texte]

now go 4,500 kilometres instead of the 2,500 the Poseidons did. They will be able to do that, perhaps, with the Trident 2, which will even go further.

Mr. McKinnon: Let us not mix up the missile and the submarine.

Mr. Epstein: All right. I think the Trident—and there are others who agree with me, there are lots of publications on this—is just too big, too clumsy. It is the battleship, if you like, of the submarine fleet. It would have been much better to make smaller, less vulnerable submarines—from the point of view of Canada and, I think, from the point of view of the United States versus the Soviet Union—much better to have based it in the Atlantic rather than in the Pacific.

Mr. McKinnon: But, of course, this argument you are presenting is as if all Tridents will be lined up side by side, and if the situation gets tense we will all try to scramble out into the Pacific. My understanding of Trident submarine deployment procedures is that it will be at sea for months and months and spend very little of its time at Bangor. The threat is not of some Trident submarine sitting in Bangor firing a missile to . . . They will be out in the Pacific—

• 1705

Mr. Epstein: One third would be there.

Mr. McKinnon: —or the Atlantic or anywhere else in the world, because of their long range.

Now, if I could get to my final question, Mr. Chairman, I notice that in one of your papers you have said:

It is worth remembering that all the arms limitation treaties and agreements that have been concluded are essentially American texts. The Soviet Union has in almost all cases initially asked for more far-reaching measures of disarmament, but in the end has accepted the American position with only minor changes in the text.

I wonder if you could relate that statement to their treatment of Mr. Reagan's Zero Option for western Europe.

Mr. Epstein: Well, frankly, in this I am borne out by Chancellor Schmidt, who says these are just opening positions by both; he says both sides are spreading disinformation; all these numbers spread around the world, that is both Western and Eastern propaganda. Neither the *American* nor this morning's *New York Times* carried the story that Brezhnev repeated an old offer of his, which the Americans have already rejected, of a two-thirds reduction, I think, of all theatre nuclear forces by 1990. That is his latest offer. Neither one is going to be accepted.

But essentially what happened to the SALT agreement, the Test Ban Treaty, the Non-proliferation Treaty, the Biological Convention, the Seabed Treaty, the Outer Space Treaty was

[Traduction]

qui était de 2,500 kilomètres pour l'ancien Poseidon, est maintenant de 4,500 kilomètres. La même chose pourra peut-être se faire avec le Trident 2, dont la portée sera encore plus grande.

M. McKinnon: Ne mélangeons pas missile et sous-marin.

M. Epstein: D'accord. Je pense donc que le Trident—et je ne suis pas le seul de mon opinion, de nombreux articles ont été publiés sur ce sujet—est un mastodonte, insuffisamment maniable. C'est, si vous le voulez, le cuirassé de la flotte sous-marine. Il eut été de beaucoup préférable—du point de vue du Canada et, également de celui des États-Unis par rapport à l'Union soviétique—de construire des sous-marins plus petits, moins vulnérables, et de les baser dans l'Atlantique plutôt que dans le Pacifique.

M. McKinnon: Mais bien entendu, vous présentez votre argument comme si tous les Tridents allaient être alignés, et si la situation empire, nous allons tous essayer de nous précipiter vers le Pacifique. D'après ce que je sais sur les manoeuvres de déploiement du sous-marin Trident, celui-ci se trouvera en mer pendant des mois d'affilée, et passera très peu de son temps à Bangor. Il n'y a pas de danger qu'un sous-marin Trident se trouve à Bangor et, de là, lance des missiles . . . Il se trouvera dans les eaux du Pacifique . . .

M. Epstein: Un tiers d'entre eux s'y trouvera.

M. McKinnon: . . . ou de l'Atlantique, ou dans toute autre région du monde, à cause de sa longue portée.

Si vous me permettez d'en venir à ma dernière question, monsieur le président, j'ai remarqué que vous disiez dans l'un de vos documents:

Il convient de se rappeler que tous les traités et accords sur la limitation d'armements qui ont été conclus sont essentiellement des textes américains. Dans presque tous les cas, l'Union soviétique avait, au début, demandé des mesures beaucoup plus vastes de désarmement, mais s'était à la fin ralliée à la position américaine en n'apportant aux textes que des changements de peu d'importance.

Pourriez-vous relier cette affirmation à l'accueil réservé à l'Option Zéro de M. Reagan pour l'Europe occidentale.

M. Epstein: Eh bien, à ceci, c'est le chancelier Schmidt qui apporte de l'eau à mon moulin, en disant qu'il s'agit simplement de positions, de part et d'autre, pour ouvrir le débat; les deux parties répandent dans le monde une information spéculative, destinée à alimenter les propagandes de l'Ouest et de l'Est. Ni le *American* ni le *New York Times* de ce matin n'ont mentionné que Brejnev a de nouveau avancé une ancienne proposition, qui avait été rejetée par les Américains, de réduire d'ici 1990 toutes les forces nucléaires de théâtre de deux tiers, je crois. C'est son offre la plus récente. Aucune ne va être acceptée.

Mais qu'est-il advenu, en réalité, de l'accord SALT, du Traité d'interdiction des armes nucléaires, du Traité de non-prolifération, de la Convention sur les armes biologiques, du

[Text]

that nearly all of these were essentially American texts. You know, the Russians have got an old solid sort of an approach: You ask for everything; you get a good propaganda position by asking for not just a completely demilitarized seabed, but also the ocean; completely demilitarize all of outer space; get rid of not only biological weapons, but biological and chemical ones. But, eventually, after negotiations, they come around and accept the basic American approach for the treaties already entered into.

Mr. McKinnon: This case, then, is a rare exception, in your opinion—the Soviets and Reagan's Zero Option.

Mr. Epstein: No, no, no, this fits in exactly—

Mr. McKinnon: "... In almost all cases initially asked for more far-reaching measures of disarmament": Did they respond to the Zero Option offer by asking for more far-reaching measures of disarmament?

Mr. Epstein: Yes. They said that if he would remove his—

Mr. McKinnon: He offered to remove them all.

Mr. Epstein: No, just what he called the He would stop his building of the Pershings and the Cruise if they went to a Zero Option. They would both have a Zero Option. He said he will give up putting them there if the Russians give up what they have there. The Russians counter that he also has to give up all his forward-base systems and take into account also the French and the British submarines and European-based forces. But they came up with it; they wanted to give them all up; they asked for more. But they knew that was not going to work. I suspect that Mr. Reagan knows his is not going to lead to an agreement. Chancellor Schmidt said as much. He said that they are both putting out information about the other. But each one of them says that the other is away ahead and that it is necessary to catch up.

Well, that is the standard first negotiating approach. That was the case in the SALT agreements and everything else. But eventually, as I say, in all past experience, the Russians have come around to accept essentially the American approach, if not the exact language.

The Chairman: Thank you both.

I hate to ask if Mr. Legault would like to comment on Mr. Epstein's comment. That could be very interesting if we had a debate here. We would listen and see in our judgment where we would like to side. But while I reflect on that and invite Mr. Legault to do so, I will invite the next speaker, Mr. Bloomfield, followed by Miss Jewett, Mr. Wenman, Mr. Sargeant, Mr. Gamble, Mr. Munro.

[Translation]

Traité sur les fonds-marins, du Traité sur l'espace extra-atmosphérique, tous essentiellement des textes américains. Les Russes, eux, ont une méthode de négociation éprouvée et solide: vous demandez tout. Vous adoptez une position qui se prête idéalement à la propagande, en ne demandant pas simplement la démilitarisation des fonds marins, mais celle de l'océan, la démilitarisation totale de tout le cosmos; la suppression non seulement des armes biologiques, mais des armes biologiques et chimiques. Mais finalement, après les négociations, vous vous rangez finalement, pour le fond, à la position américaine pour les traités déjà intervenus.

M. McKinnon: A votre avis, il s'agit donc, dans le cas de l'Option Zéro de Reagan et des Soviétiques, d'une rare exception?

M. Epstein: Mais non, mais non, cela est tout à fait dans la ligne ...

M. McKinnon: « ... dans presque tous les cas, l'Union soviétique avait, au début, demandé, des mesures beaucoup plus vastes de désarmement: Ont-ils répondu à l'offre de l'Option Zéro en demandant des mesures plus vastes de désarmement?

M. Epstein: Oui. Ils ont dit que si le président Reagan enlevait ses ...

M. McKinnon: Il a proposé de tous les enlever.

M. Epstein: Non, seulement ce qu'il appelait les ... S'ils adoptaient l'Option Zéro, il s'engageait à arrêter la construction des *Pershings* et des *Cruise*. Ils auraient tous deux une Option Zéro. Le président Reagan a proposé de renoncer à les installer si les Russes renoncent aux leurs. Et les Russes exigent également de lui qu'il renonce à ses réseaux de défense avancés et qu'il soit également tenu compte des sous-marins français et britanniques, et des forces basées en Europe. Mais ils ont fait une proposition, ils voulaient y renoncer, mais ils en demandaient davantage. Ils savaient cependant qu'ils n'avaient aucune chance de succès. Je crois que M. Reagan savait que sa proposition n'allait pas déboucher sur un accord; c'est ce qu'a dit le chancelier Schmidt. Il a dit que chacun fournit des informations sur l'autre, chacun affirmant que l'autre est en tête du peloton et qu'il faut le rattraper.

C'est là la méthode classique de négociation. Cela l'était dans le cas des accords SALT, et de tous les autres. Et invariablement, comme je l'ai dit, les Russes finissent par accepter les conditions américaines, même s'ils en changent les termes.

Le président: Je vous remercie.

J'hésite à demander à M. Legault de commenter les observations de M. Epstein, mais une discussion pourrait être très intéressante. Nous pourrions écouter les deux sons de cloche, et savoir quel parti nous voulons adopter. Mais après cette invitation à M. Legault, je voudrais proposer à l'intervenant suivant, M. Bloomfield, de prendre la parole, suivi par M^{lle} Jewett, MM. Wenman, Sargeant, Gamble et Munro.

• 1710

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman.

M. Bloomfield: Je vous remercie, monsieur le président.

[Texte]

Mr. Epstein, would you agree that disarmament is only of some value if there is trust or mutual respect between the two sides, or inspection or verification?

Mr. Epstein: I do not think you have to have mutual confidence and mutual respect and complete faith in each other to enter into a disarmament agreement. You have to be satisfied, though, that if there are any violations you will know. That is what you have to be satisfied about. If you had to have complete faith and confidence before you had an agreement, you would not need the agreement. We do not need disarmament agreements within NATO, because there is faith and confidence. You need the agreements when there is no faith and confidence, then you must have adequate and effective verification. You must be satisfied that any violations will be detected.

Mr. Bloomfield: Do you believe the Soviets reduced their military spending during the years of détente?

Mr. Epstein: No, no I do not think so. I do not think anybody has said that they did, not even the Russians. Nobody has said that. On the contrary, they are really trying to catch up. They are unquestionably spending more of the gross national product than they did; the Americans are spending less. But my position is that, despite all that, they are not spending as much as some of the figures say, because they compare some of these figures on the basis of what it would cost for the pay of soldiers in American terms, what it would cost for the hardware in American dollar terms. That is no basis for comparison. As was said here earlier, by Albert and others, the United Nations is trying to establish, and it has worked out, a sort of standardized table of military reporting. Some eight or ten countries, including Canada, have agreed to do it this way; nobody in the Soviet Union has.

Mr. Bloomfield: If we—and I say we, the Western nations—were to launch a world disarmament campaign, would it not be kind of nice to include the Russians in that?

Mr. Epstein: Oh, absolutely. I deal with that in my paper.

Mr. Bloomfield: How are we going to deal with that? Do you think Mr. Brezhnev is going to agree to put that in *Pravda*?

Mr. Epstein: The Soviet Union puts out much more propaganda even now in favour of disarmament than we do.

Mr. Bloomfield: For us.

Mr. Epstein: They say for the world they are ready to disarm too. They put out a lot of propaganda, there is not the slightest doubt about that. I do not want to go through all my papers, it would take too long, but I deal with that question specifically.

Mr. Bloomfield: In a practical way?

[Traduction]

Monsieur Epstein, diriez-vous que le désarmement a une certaine valeur que dans la mesure où il y a confiance ou respect mutuel entre les deux parties, ou inspection ou contrôle?

M. Epstein: Je ne pense pas que la confiance mutuelle, le respect mutuel, une foi absolue en l'autre soient indispensables pour conclure un accord de désarmement. Ce dont il faut s'assurer, toutefois, c'est que s'il y a violation de l'accord, cela se sache. C'est cela l'élément essentiel, car s'il fallait avoir complètement foi et confiance avant de conclure un accord, cet accord serait, par là même, rendu superflu. Nous n'avons pas besoin d'accord de désarmement au sein de l'OTAN, parce que la confiance règne. C'est quand elle fait défaut qu'on a besoin d'accords, c'est alors qu'il faut envisager des modalités efficaces de vérification. Il faut pouvoir s'assurer que toute violation de ces accords soit connue.

M. Bloomfield: Pensez-vous que les Soviétiques ont réduit leurs dépenses militaires pendant la détente?

M. Epstein: Non, je ne le pense pas. Nul ne l'a prétendu, que je sache, pas même les Russes. Tout au contraire, ils essayent vraiment de rattraper leur retard. Il est indéniable qu'ils dépensent, à cet effet, une part beaucoup plus considérable de leur produit national brut qu'auparavant; les Américains, eux, en dépensent moins. Mais je soutiens, néanmoins, qu'ils ne dépensent pas autant que certains chiffres peuvent donner à penser, parce qu'ils comparent certains de ces chiffres en se basant sur ce qu'il en coûterait pour payer des militaires en termes américains, ce que cela coûterait, en dollars américains, pour le matériel. Cela ne constitue pas une base de comparaison. Comme Albert et d'autres l'ont déjà dit, les Nations Unies essaient d'établir une sorte de manière uniformisée pour recenser les forces armées, et ils y sont parvenus. Huit ou dix pays, dont le Canada, ont consenti à adopter cette méthode, mais l'Union soviétique n'en fait pas partie.

M. Bloomfield: Si nous—et par nous, j'entends les nations occidentales—lancions une campagne mondiale de désarmement, est-ce que ce ne serait pas sympathique de faire cela de concert avec l'Union soviétique?

M. Epstein: Oh, absolument. Je traite de cette question dans mon mémoire.

M. Bloomfield: Et comment devons-nous nous y prendre? Pensez-vous que M. Brejnev va consentir à publier cela dans la *Pravda*?

M. Epstein: Même à l'heure actuelle, l'Union soviétique diffuse beaucoup plus de propagande en faveur du désarmement que nous, nous le faisons.

M. Bloomfield: La propagande qui s'adresse à nous.

M. Epstein: Ils affirment, à la face du monde, qu'ils sont disposés à désarmer. Certes, tout cela à grand renfort de propagande, c'est certain. Je ne veux pas vous lire tout ce qui concerne cette question dans mes documents, cela prendrait trop de temps, mais j'en parle longuement.

M. Bloomfield: En termes pratiques?

[Text]

Mr. Epstein: There is not the slightest doubt that, to a much lesser extent than the United States or the Western democracies, they are to some extent sensitive to their public opinion on anything that does not affect what they call their vital security. If their vital security is at stake, nothing else counts, and public opinion does not have much of an impact there. But they do pay attention to what their people are thinking, to the extent that they can. What is even—

Mr. Bloomfield: How are the people going to think, though, if they do not get the proper information? They are living in a little different society than we are.

Mr. Epstein: That is for sure, I agree with you. But the Soviet Union is also a bit sensitive to what the non-aligned countries think, because they are in competition with the United States and China for non-aligned support in the world.

I agree, it is not equal. But do you know something? As I have said before, nearly all the agreements arrived at have been essentially American agreements. The Russians make a better propaganda job of asking for more, but they always compromise on less, which is basically the American position. There is no absolute equality here. But I am saying this, that if we get this campaign going, I assure you some of it will spill over to the Eastern world. I am not alone in believing this.

Mr. Bloomfield: My fear there would be that it could work in the West but not necessarily in the East, and we could end up the worse off—if there is such a word as “worse”.

Mr. Epstein: Mr. Bloomfield, I do not think the United States is going to do much in the way of unilateral disarmament. It is going to be done in a balanced mutual way or not at all. But I think if the United States shows some real push in this direction the Soviet Union will have to come along.

You say, how can we trust them? You do not have to trust them. The means of verification today are really infinitely better than they were 10, 15 years ago. There are the surveillance satellites, which are very, very good; they can see something not only the size of a manhole cover, but they can see something, under good conditions, the size of a cigarette pack, or read a licence plate. That is number one.

• 1715

Number two: There are all sorts of acoustic and other electronic and telecommunications sensors and monitoring. There is kilometric monitoring. The whole field of listening in on each other is developed a lot more than it ever was; we can listen in on their conversations and they can listen in on American conversations.

[Translation]

M. Epstein: L'Union soviétique, c'est certain, est à l'écoute de son opinion publique, dans une certaine mesure, sur toute question qui ne touche pas directement à ce qu'ils considèrent comme leur sécurité vitale, mais ils s'en préoccupent beaucoup moins que les États-Unis ou les démocraties occidentales. Mais si leur sécurité vitale est en jeu, rien ne compte, et le rôle de leur opinion publique est négligeable. Mais dans la mesure où ils le peuvent, ils tiennent compte de l'opinion de leur peuple. Ce qui est même...

M. Bloomfield: Mais comment se forme cette opinion, si les gens ne sont pas correctement informés? La société dans laquelle ils vivent n'est pas tout à fait comme la nôtre.

M. Epstein: Certes, j'en conviens. Mais l'Union soviétique se préoccupe aussi quelque peu de ce que pensent les pays non alignés, car, concurremment avec les États-Unis et la Chine, ils recherchent l'appui de ces pays.

Je sais que là, la situation n'est pas la même. Et pourtant, permettez-moi de souligner, de nouveau, que presque tous les accords conclus ont été essentiellement des accords américains. Les Russes montent une propagande beaucoup plus efficace pour faire connaître leurs revendications, mais ils finissent toujours par accepter un compromis, qui s'aligne, pour l'essentiel, sur la position américaine. On ne peut parler d'égalité absolue dans ce domaine. Je puis vous assurer que si nous parvenons à lancer cette campagne, les pays de l'Est en auront vent, et je ne suis pas le seul à penser ainsi.

M. Bloomfield: Ce que j'appréhende, c'est qu'une telle campagne réussisse fort bien à l'Ouest, sans que l'Est suive pour autant, et que nous nous retrouvions dans de fort mauvais draps.

M. Epstein: Monsieur Bloomfield, je ne pense pas que les États-Unis soient disposés à faire beaucoup en matière de désarmement unilatéral. Cela se fera de part et d'autre, ou cela ne se fera pas du tout. Mais si les États-Unis font preuve d'une véritable volonté dans cette direction, l'Union soviétique ne pourra pas se dérober.

Vous objectez, comment pouvons-nous leur faire confiance? Vous n'avez pas à leur faire confiance. On dispose à l'heure actuelle de moyens de contrôle qui sont infiniment supérieurs à ce qu'ils étaient il y a une dizaine ou une quinzaine d'années. Il y a les satellites de surveillance, dont l'efficacité est remarquable; ils peuvent non seulement discerner un objet de la taille d'un couvercle de bouche d'égout, mais lorsque les conditions sont bonnes, ils distinguent un objet pas plus grand qu'un paquet de cigarettes, et sont capables de lire les plaques d'immatriculation. C'est le premier de nos atouts.

Le deuxième atout, c'est qu'il existe toutes sortes d'engins acoustiques et électroniques capteurs. Les systèmes d'écoute se sont infiniment développés. Nous pouvons nous brancher sur leurs conversations, et eux peuvent se brancher sur les nôtres.

[Texte]

One other thing which is very important: old-fashioned spying and intelligence is still very, very good. You do not talk too much about that, but it is very good; and the flow of defectors, I am happy to say, is nearly all in one direction. We have learned some very important things from them.

Mr. Bloomfield: I presume you would agree that disarmament should include conventional weapons?

Mr. Epstein: Yes, but of first importance are the nuclears, because the nuclears can destroy our world in half an hour; conventionals cannot. In fact, I cannot understand why the Americans are putting so much into their nuclear weapons, which they can never use or it would blow up the world, and not doing more about getting better training for their soldiers and the ordinary conventional stuff. I never have been able to understand that, and I am not alone.

It is because they like the big, fancy—you know, the big stuff. A bigger bang for your buck.

Mr. Bloomfield: Well, I am not sure that is true.

The Chairman: But they will never know if they do not try it.

Mr. Bloomfield: Do you believe the Soviets have the largest conventional military machine in the world today?

Mr. Epstein: Yes, sir.

Mr. Bloomfield: And also that the Soviets used the SALT I agreement to gain conventional military superiority?

Mr. Epstein: Sorry, I did not hear that.

Mr. Bloomfield: Do you believe that the Soviets used the SALT I agreement to gain conventional military superiority?

Mr. Epstein: Conventional—no. They had it before SALT I, after SALT I, before SALT II, and after SALT II. They had conventional superiority in numbers, but that does not mean they have an overall superiority in all conventional fields. American planes are better; American tanks are better; American anti-tank weapons are better; American command control and communications equipment is all better; the AWACS are better; all of those are better.

The Americans are way ahead technologically. One of the reasons the Russians have to go in for such large numbers, both nuclear and conventional, is that is the way they try to compensate for the American technological superiority.

Mr. Bloomfield: I am sure that the free thinking of the free world is the reason why that is true.

[Traduction]

Ce n'est pas tout: ces bons vieux réseaux d'espionnage, et les services de renseignements se portent encore fort bien. Ce n'est pas un sujet dont on aime parler, mais leur efficacité est reconnue; et les transfuges, je suis heureux de le dire, viennent presque tous du même côté. Les renseignements ainsi communiqués ont été très précieux.

M. Bloomfield: Vous conviendrez, j'imagine, que le désarmement devrait également porter sur les armes conventionnelles?

M. Epstein: Oui, mais il devrait quand même porter en premier lieu sur les armes nucléaires, car en une demi-heure, elles peuvent détruire le monde. Ce n'est pas le cas des armes conventionnelles. À vrai dire, je ne comprends pas pourquoi les Américains misent tout sur les armes nucléaires, qu'ils ne pourront jamais utiliser à moins de faire sauter la planète, et ne font pas davantage porter leurs efforts sur les armes conventionnelles, et sur une meilleure formation militaire. C'est une chose que je n'ai jamais comprise, je ne suis pas le seul.

C'est parce qu'ils aiment la quincaillerie de luxe, le clinquant, ce qui parle à l'imagination. Une bombe plus rentable qu'une bombinette.

M. Bloomfield: Je ne suis pas sûr que cela soit vrai.

Le président: Mais ils ne le sauront jamais s'ils n'essaient pas.

M. Bloomfield: Croyez-vous que c'est l'Union soviétique qui dispose à l'heure actuelle du plus grand arsenal militaire conventionnel?

M. Epstein: Oui monsieur.

M. Bloomfield: Pensez-vous aussi que les Soviétiques se sont servis du traité SALT 1 pour parvenir à la supériorité dans les armes conventionnelles?

M. Epstein: Excusez-moi, je n'ai pas saisi votre question.

M. Bloomfield: Est-ce qu'à votre avis les Soviétiques se sont servis du traité SALT 1 pour acquérir la supériorité au plan des armes conventionnelles?

M. Epstein: Conventionnelles... non. Ils l'avaient avant SALT 1, après SALT 1, avant SALT 2, et après SALT 2. Ils avaient la supériorité numérique, sans que cela signifie pour autant qu'ils aient eu la supériorité dans tous les domaines conventionnels. Les Américains ont de meilleurs avions et de meilleurs tanks; leurs armes anti-char sont meilleures; leur matériel de commande, de contrôle et de communications est meilleur; leurs AWACS sont meilleurs. Bref, les Américains les surpassent en tout.

Les Américains l'emportent en technologie. Une des raisons pour lesquelles les Soviétiques veulent produire en si grand nombre, tant dans le nucléaire que dans le conventionnel, c'est que c'est leur façon de compenser la supériorité technologique américaine.

M. Bloomfield: Je suis sûr que s'il en est ainsi, c'est que dans le monde libre, la pensée est libre.

[Text]

Mr. Epstein: I agree with you completely. There is not the slightest question about that.

Mr. Bloomfield: I have no further questions. Thank you, Mr. Chairman. Thank you.

The Chairman: Thank you very much.

Dr. Jewett, followed by Mr. Wenman.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

As you were talking about the criticism of the way in which the U.S. defence spending is handled, there is a very recent book by an American defence expert that is being very widely discussed in the United States; it is not critical particularly of the total spending, but of the nature of the spending. Do you know the book?

Mr. Epstein: Yes, but I cannot remember the title of the book or the author. I read so much in this field, I cannot remember it all.

Miss Jewett: James Fallows.

Mr. Epstein: Yes. There are others; he is not alone.

Miss Jewett: I gather that one was thought to be useful reading on that particular . . .

Mr. Epstein: There is Professor Thuroid, at MIT or Harvard, who has also done a lot of work in this field; a lot of people have.

You will find a tremendous amount of criticism of the waste and the way the Americans structure their spending; I mean, it is enough to make your hair stand on end, what happens to some of their military contracts.

Miss Jewett: I would like to turn for a moment to Professor Legault, and then I should like to question again Bill Epstein.

On the matter of using the GNP as an indicator, in view of the fact that services, rather than production or productive capacity, are becoming an increasingly larger and larger part of the GNP—and even the World Bank, I gather, is beginning to question the use of the GNP as an indicator—is it possible for one to do a study looking at the proportion of a country's productive capacity that is devoted to defence spending?

• 1720

Mr. Legault: Yes, it is, but I think this is more or less what the Americans are doing in evaluating the military expenditures of the Soviet Union. It is on a production basis. The problem is that the difference between the two structures of the economy and the different productivity rate makes it very difficult to have an equivalent. I mean, if you feel that the production of an American tank costs \$10 million, why would you necessarily equate the same price tag on a Soviet tank? And this is where the difficulty lies. As long as there is not more publication, in fact, on what the Soviet Union is doing in terms of research and development, its infrastructure and all its

[Translation]

M. Epstein: Je suis tout à fait d'accord avec vous, cela ne me paraît pas faire l'ombre d'un doute.

M. Bloomfield: Je n'ai plus de questions à poser. Je vous remercie monsieur le président, merci.

Le président: Je vous remercie beaucoup.

M^{lle} Jewett, suivie par M. Wenman.

Mlle Jewett: Je vous remercie, monsieur le président.

Vous parliez des critiques portées contre la façon dont les États-Unis organisent leurs dépenses en armement, et je vous signale qu'un livre vient de paraître, écrit par un expert américain de la défense, dont on parle beaucoup aux États-Unis: ses critiques ne portent pas tant sur l'ensemble des dépenses que sur leur nature. Avez-vous entendu parler de ce livre?

Mr. Epstein: Oui, mais je ne me rappelle ni du titre ni de l'auteur. Je lis tant de choses dans ce domaine que je ne peux me souvenir de tout.

Mlle Jewett: James Fallows.

M. Epstein: Oui. Il n'est d'ailleurs pas le seul, il y en a d'autres.

Mlle Jewett: On m'avait dit que ce livre était particulièrement intéressant sur ce sujet . . .

M. Epstein: On signale également le professeur Thuroid, du *Massachusetts Institute of Technology* ou de Harvard, qui a beaucoup travaillé dans ce domaine, il y en a beaucoup d'autres.

Les critiques sur le gaspillage et la structure des dépenses américaines abondent; on est parfois horrifié de lire ce qui se passe avec certains contrats militaires.

Mlle Jewett: Je voudrais d'abord poser une question au professeur Legault, puis je reviendrai à Bill Epstein.

En ce qui concerne l'utilisation du PNB comme indicateur, et compte tenu du fait qu'une partie de plus en plus grande du PNB est constituée par les services plutôt que par la production ou la capacité de production—même la Banque mondiale, je crois, commence à remettre en question l'utilisation du PNB comme indicateur—est-il possible de faire une enquête pour voir quelle est la proportion de la capacité de production d'un pays qui est consacrée aux dépenses pour la défense?

M. Legault: Oui, c'est possible, mais je crois que c'est plus ou moins ce que font les Américains pour évaluer les dépenses militaires de l'Union soviétique, ils se basent sur la production. Malheureusement, il n'en reste pas moins très difficile d'établir une correspondance, car la différence entre les structures des deux économies et leur taux de productivité complique le problème. Ce que je veux dire, c'est que si vous considérez qu'un tank américain revient à 10 millions de dollars, comment calculer à combien revient un tank soviétique? C'est là que réside la difficulté. Tant que l'on n'en saura pas davantage, en fait, ce que l'Union soviétique consacre à la recherche

[Texte]

military programs, it will be very, very difficult to put a price tag on their production. But this is the only way we have, as of now, and most of the experts will have looked at the problem in the way you are speaking in terms of production. Lee, for example, would tend to indicate a much higher proportion of GNP devoted to defence than would the CIA, for example. The CIA is rather on the conservative side.

Miss Jewett: But for the United States or Canada one could do this?

Mr. Legault: That is correct.

Miss Jewett: Another question on figures that really came up a bit in what Mr. Epstein was saying is sort of a qualitative study of figures, dollar amounts that are going into defence spending. How much do you get for the buck in, say, the Soviet Union as opposed to the United States? And that cannot be, I suppose, really revealed in these gross figures.

Mr. Legault: Well, it is to a certain extent. If you do accept this theory that in fact you can equate production rates on both sides in terms of the total amount of money spent, then you do have some equivalent. It does not tell you necessarily why the structure of the armed forces is structured differently but it does give you an indication, and I think that for the time being it is still one of the best indicators we have to measure power from that point of view, either in conjunction with other factors such as GNP or in conjunction with the trade factor or the overall industrial potential. It can be done but it is not necessarily more meaningful than the single variable.

Miss Jewett: I would have thought it would be better to have had some of those other variables included.

May I ask, on page 25, when you say that the profile would change if the figures for the Western bloc had to include the transfer and sale of arms, first of all, is it possible even to get accurate data on the transfer and sale of arms?

Mr. Legault: The data are quite good for the Western countries. The U.S. Arms Control Disarmament Agency on World Military Expenditures does include the transfer of arms. The net figures are available and I think they are very good. They are less good for the Eastern bloc countries, but the figures are there and it could be computed. As you may well imagine, the growth in terms of arms transfer over the last five years has just been gigantic.

Miss Jewett: Yes, I would like to see that.

Mr. Legault: Well, I assume that anybody who has the annual report on the Arms Control Disarmament Agency on World Military Expenditures could provide the committee with those data.

Miss Jewett: Yes.

Mr. Legault: I think it used to be, for the U.S. only, about \$12 billion in 1979, and I think it has now reached somewhere around \$25 billion or \$30 billion for the last year.

[Traduction]

et au développement, à son infrastructure et à tous ses programmes militaires, il sera très difficile d'évaluer correctement leur production. Mais c'est le seul moyen dont nous disposons, à l'heure actuelle, et la plupart des experts considéreront donc le problème en termes de production, comme vous le disiez. D'après les chiffres que donne Lee, une proportion du PNB beaucoup plus élevée serait consacrée à la défense que d'après ceux de la CIA, dont l'évaluation reste plus modérée.

Mike Jewett: Mais ce système serait applicable dans le cas des États-Unis ou du Canada?

M. Legault: Oui, c'est exact.

Mike Jewett: Mais M. Epstein a également soulevé une autre question relative aux chiffres, une étude plus qualitative des sommes consacrées à la défense. Quelle est la rentabilité des dépenses en Union soviétique, en comparaison avec les États-Unis? Ce ne sont pas les chiffres bruts qui révéleraient cela, j'imagine.

M. Legault: Si, dans une certaine mesure. Si vous prenez pour prémisses que les taux de production se valent de part et d'autre par rapport aux sommes totales dépensées, vous avez une certaine équivalence. Cela ne vous indique pas nécessairement pourquoi la structure des forces armées est différente, mais cela vous en donne une idée. Je pense qu'à l'heure actuelle cela constitue encore l'un des meilleurs indicateurs que nous ayons pour mesurer la puissance à ce point de vue, soit en combinaison avec d'autres facteurs tels que le PNB, soit en combinaison avec le facteur d'échanges commerciaux, ou avec le potentiel industriel global. C'est faisable, sans pour autant en révéler toujours davantage que la simple variable.

Mike Jewett: J'aurais pensé qu'il aurait été préférable d'inclure certaines des autres variables.

A la page 25, vous dites que le profil changerait si les chiffres indiqués pour le bloc occidental devaient inclure le transfert et la vente d'armes. Je voudrais d'abord vous demander s'il est possible d'obtenir des données précises sur le transfert et la vente d'armes?

M. Legault: Ces données sont excellentes pour les pays occidentaux. Le *U.S. Arms Control Disarmament Agency on World Military Expenditures* donne les chiffres pour les transferts d'armes. Les chiffres nets sont disponibles, je pense qu'ils sont très bons. Ils le sont moins pour les pays du bloc de l'Est, mais on les a, et on pourrait vérifier. Comme vous vous en doutez, les transferts d'armes, au cours des cinq dernières années, ont connu un développement extraordinaire.

Mike Jewett: Oui, j'aimerais voir ces chiffres.

M. Legault: Eh bien, toute personne qui dispose du rapport annuel du *Arms Control Disarmament Agency on World Military Expenditures* pourrait fournir ces chiffres au Comité.

Mike Jewett: Merci.

M. Legault: Pour les États-Unis seulement, ces chiffres s'élevaient, si j'ai bonne mémoire, à environ 12 milliards de dollars en 1979, et ils atteignaient l'an dernier entre 25 et 30 milliards de dollars.

[Text]

Miss Jewett: And so, as you say, it is a different problem and would present a different profile if one addressed it or included it.

Mr. Legault: That is correct, and I also think that, if you are talking about arms transfer, those are included, and the military expenditures of the receiving country. In other words, the military growth which you have in the Middle East from 1970 to 1978 is included on the receiving end. I do not think it is in the one who is sending arms.

Miss Jewett: Right.

To Mr. Epstein: The federal government is still, I expect, spending a fair amount on civilian defence—bomb shelter information and so on. Just today I was looking at a bulletin that came out from the Civil Defence Information Centre in Vancouver, which is talking about how you protect yourself against nuclear war, and so on. Do you have any idea of how much is spent on this? I can ask the Department of National Defence but—

• 1725

Mr. Epstein: No. In fact, I am surprised to hear they are spending any on it because I think it is an absolute waste of money.

Miss Jewett: Yes.

Mr. Epstein: Not only I, but I mean every expert in the field, including the Physicians for Social Responsibility, say people will either get crushed in their shelters, or they will get incinerated and cooked, or they will die of suffocation because the nuclear weapon nearly always starts a local fire storm. In fact, the United States—

Miss Jewett: Yes, I was a little surprised myself.

Mr. Epstein:—was going all out for civilian defence. It was one of the first things Kennedy did. And then after the experts went to work on it, they dropped it entirely; they said that it was a waste of money.

Mr. Wenman: I wonder why the Soviets are.

Miss Jewett: Yes, the Soviets still do a lot of it.

Mr. Epstein: Because they have an even slower, more cumbersome, system than we have. They decided this a long, long time ago—

Mr. Wenman: And the French and the British are worse because they doubled theirs last year.

Mr. Epstein: Well, some of this, I think, is probably just giving in, in the worst way, to public feelings. This is probably a little price they feel they must pay for their military programs, because there is not the slightest doubt about it, every expert in the field says civilian defence cannot work, not against nuclear weapons.

Mr. Wenman: Every expert says that?

Mr. Epstein: Every expert I know.

[Translation]

Miss Jewett: Vous dites donc qu'il s'agit d'un autre problème, et que si l'on tenait compte de ces chiffres, on changerait l'image d'ensemble.

M. Legault: C'est exact, et je pense également que, si vous parlez de transfert d'armes, ces chiffres sont inclus, ainsi que les dépenses militaires du pays bénéficiaire. Autrement dit, l'expansion militaire que vous constatez au Moyen-Orient entre 1970 et 1978 figure dans les chiffres concernant le Moyen-Orient, mais pas dans ceux du pays qui livrent des armes.

Miss Jewett: C'est exact.

Je m'adresse maintenant à M. Epstein: le gouvernement fédéral consacre encore, j'imagine, une certaine somme à la défense civile, renseignements sur les abris antiaériens, etc. Aujourd'hui, par hasard, je parcourais un bulletin émanant du *Civil Defence Information Centre* (Centre d'information pour la défense civile) de Vancouver, qui donne des instructions sur la façon de se protéger contre la bombe nucléaire, etc. Savez-vous quelles sont les dépenses consacrées à cela? Je peux le demander au ministère de la Défense nationale, mais...

M. Epstein: Non. A vrai dire, je suis surpris que l'on engage des dépenses à cet effet, car cela me paraît du pur gaspillage.

Miss Jewett: Oui.

M. Epstein: Je ne suis pas le seul à penser ainsi: tous les spécialistes dans ce domaine, les médecins spécialistes de responsabilité sociale, pensent que les gens seront soit écrasés dans leurs abris, soit brûlés et réduits en cendres, soit mourront suffoqués, parce qu'une arme nucléaire déclenche presque toujours des incendies en chaîne. En fait, les États-Unis...

Miss Jewett: Oui, j'en étais moi-même un peu surprise.

M. Epstein: ... étaient acquis à la défense civile. C'était l'une des premières initiatives de Kennedy. Les spécialistes s'y sont mis, et le projet a été entièrement abandonné, étant considéré comme pur gaspillage.

M. Wenman: Et pourquoi les Russes y travaillent-ils?

Miss Jewett: Oui, les Russes s'en occupent encore beaucoup.

M. Epstein: Parce que leur système est encore plus lent et plus rigide que le nôtre, ils ont décidé cela il y a longtemps...

M. Wenman: Les Français et les Britanniques, eux, ont doublé les leurs l'an dernier.

M. Epstein: C'est une simple façon de céder, la pire, à l'opinion publique, un gage à payer, j'imagine, en contrepartie des programmes militaires, car il ne reste pas le moindre doute sur ce point: tous les spécialistes dans ce domaine ont conclu que la défense civile est impuissante contre les armes nucléaires.

M. Wenman: Tous les spécialistes?

M. Epstein: Tous les spécialistes que je connais.

[Texte]

Mr. Wenman: You may be discrediting a lot of them.

Mr. Epstein: I do not know one single expert who says that civilian defence is worth the money you put into it.

Mr. Wenman: Well, you should read—

Miss Jewett: Okay if I have one further question, Bob?

I wonder if you would elaborate a little more on measures that you think might be taken in Canada, in the field of public education, or, indeed, measures which the government itself could encourage. I happen to be interested in the chairs at the universities, and you have reiterated that, but are there other things?

Mr. Epstein: Yes, I am glad you asked that question. This is something I have been very much interested in for years, because when I stopped being a full-time international civil servant and became a part-time one, I became more or less of a full-time professor, and I am amazed, as I mentioned in one of my little papers that have been circulated—or big papers, I am sorry there is so much there—all over in the universities, in the non-governmental organizations, professional societies, I always get two questions asked of me: One, how do we find out about what is going on in the field of the arms race and in disarmament negotiations; and two, what can we do about it? And a third question always asked is: How can we do anything to improve public opinion in the Soviet Union? That is the third question I always get asked, and that is a more difficult one to answer.

I think they should start teaching peace, disarmament, as part of the instructions in the high schools. I think that we should commission the writing of text.

Canada has done a very nice thing. The United Nations' group of experts, of which Inga Thorsson, the Secretary of State in Sweden for disarmament, was chairman, and on which Canada was actively represented, did a study on the interrelationship between disarmament and development. I mentioned that in one of my papers. Canada volunteered to pay to have a writer in Canada produce, in simple language, the essence of this report, and this should be ready very, very soon. I think that is a very fine thing that Canada has done.

I think Canada should be publishing books for high schools. I think it should encourage research in the universities, not just in DND and External Affairs—I would like to see it a little bit more independent. I think they should have these chairs, but perhaps most of all—and I have had many individual members of Parliament ask me how they can keep up with the flow of information and what is going on—I think we should publish a monthly periodical. Make it a lively one, not like some of the less lively things that are produced in government departments, that tells you what is going on both in the field of the arms race, in the negotiations for disarmament and in the field

[Traduction]

M. Wenman: Vous en discréditez peut-être beaucoup.

M. Epstein: Je n'en connais pas un qui prétende que la défense civile vaille qu'on y engage des dépenses.

M. Wenman: Eh bien, vous devriez lire . . .

Mlle Jewett: Est-ce que vous me permettez de poser une autre question, Bob?

Est-ce que vous pourriez parler un peu des mesures qui pourraient être prises au Canada en matière d'éducation du public, ou des mesures que le gouvernement lui-même pourrait encourager. C'est ainsi que je m'intéresse aux chaires d'universités, et vous en avez parlé à plusieurs reprises, mais y a-t-il encore d'autres aspects?

M. Epstein: Oui, je suis content que vous me posiez cette question. C'est une chose à laquelle je me suis beaucoup intéressé pendant des années, car lorsque j'ai renoncé à être fonctionnaire international à plein temps pour ne m'y consacrer qu'à temps partiel, je me suis lancé, plus ou moins à plein temps, dans l'enseignement et je suis surpris, comme je l'ai mentionné dans l'un des documents, petits ou grands, que j'ai diffusés, je m'excuse qu'il y en ait tant, je m'étonne donc que partout dans les universités, dans les organisations nongouvernementales, dans les organisations professionnelles, on me pose toujours deux questions: d'une part, comment nous mettre au courant de ce qui se passe en matière de course aux armements et de négociations sur le désarmement; et d'autre part, que pouvons-nous faire? Il est une troisième question qu'on me pose toujours: que pouvons-nous faire pour améliorer l'opinion publique en Union soviétique? C'est la troisième question que l'on me pose toujours, la plus difficile à répondre.

Je crois qu'il faudrait commencer par mettre aux programmes d'enseignement, dans les écoles secondaires, des sujets comme la paix, le désarmement. Nous devrions entreprendre de faire écrire un texte sur ce sujet.

Le Canada a eu une initiative très heureuse. Le groupe de spécialistes des Nations Unies, que présidait Inga Thorsson, Secrétaire d'État de la Suède pour le désarmement, et auquel le Canada était activement représenté, a entrepris une étude des relations entre le désarmement et le développement. J'ai mentionné cette étude dans l'un de mes documents. Le Canada a proposé de charger un écrivain canadien de rédiger, dans un langage simple, un résumé de ce rapport, et celui-ci devrait être prêt sous peu. Je crois que c'est une très bonne chose que le Canada a faite là.

Le Canada devrait publier des livres à l'intention des écoles secondaires. Il devrait encourager la recherche dans les universités, et pas seulement auprès des ministères de la Défense nationale et des Affaires extérieures, mais j'aimerais voir une recherche un peu plus indépendante. Il faudrait créer ces chaires, et je crois surtout que nous devrions publier une revue mensuelle, car de nombreux députés m'ont demandé comment on pouvait se tenir au courant de ce qui se passe, et de tous les renseignements publiés sur ce sujet. Contrairement à certaines publications gouvernementales, cette revue devrait être intéressante et tenir mieux le lecteur au courant des progrès réalisés

[Text]

of research, so that people could keep up with what is going on. I have an awful time, and I am sure Albert does too, just keeping up with all of the literature in this field. If only somebody would be able to put out nice digests of it, that would be a big, big help. Then the whole other area—I think a real effort must be made to get the monthly newsletter, or whatever you called it was good enough, a real effort must be made to get the media and the press to do something about this, because it is amazing how little you will find it, I am sure, you members of Parliament, in all fields of government.

• 1730

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Do you know how many people from the press are here tonight?

Mr. Epstein: No, I do not.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Not a one.

Mr. Epstein: Well, there you are. I am sorry to hear that.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): One came and one went.

Mr. Epstein: I am sorry to hear that, but you have to have special relations with the press. I know I had to go to tremendous lengths to get—we got CBS and we got Canadian Press and Ontario TV, and some CBC, to cover the Banff conference, but boy, the amount of effort we had to expend to do that—whew!

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Perhaps Cyrus Eaton could come up with some more money.

The Chairman: Thank you.

Mr. Epstein: He is dead, poor chap.

The Chairman: I have five to go on the list. Mr. Wenman, please.

Mr. Epstein: May I just add one word, please?

The Chairman: Of course.

Mr. Epstein: I have not even touched the whole audio-visual field. That is a whole area . . . It is virgin territory almost in this field.

Miss Jewett: A war without winners.

Mr. Epstein: The British BBC occasionally does something pretty good in this respect, but not too often.

Mr. Wenman: Within your package of information and supporting documents you have provided us with one that opens up with:

Preparing for nuclear war: President Reagan's program.

Do you have another one that you could give me that runs parallel? Preparing for nuclear war: Mr. Brezhnev's program. Could you give me a comparable of that as well, or do you feel that that does not exist?

Mr. Epstein: The best source of that is the publication of the Pentagon on Soviet military power, that little booklet of 95

[Translation]

dans le domaine de la course aux armements, du désarmement et de la recherche. J'ai bien du mal à me tenir au courant et je suis certain qu'Albert a le même problème. Une revue mensuelle serait extrêmement utile. Il faudrait également publier un bulletin mensuel à l'intention des médias. Les députés savent sans doute à quel point le public est mal renseigné.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Savez-vous combien de journalistes sont présents ce soir?

M. Epstein: Non.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Pas un seul.

M. Epstein: Voilà. Je suis désolé de l'entendre.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Il y en a un qui est venu, mais il est reparti.

M. Epstein: Je suis désolé de l'entendre, mais il faut établir une liaison avec les médias. Nous avons réussi à convaincre CBS, la Presse canadienne et TV Ontario ainsi que Radio-Canada, à diffuser la conférence de Banff, mais ça a été loin d'être facile.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): On pourrait peut-être convaincre Cyrus Eaton d'augmenter sa contribution.

Le président: Merci.

M. Epstein: Il est mort, le pauvre.

Le président: Il y a encore cinq députés qui veulent poser des questions. Monsieur Wenman, s'il vous plaît.

M. Epstein: Puis-je ajouter quelque chose?

Le président: Je vous en prie.

M. Epstein: Je n'ai pas encore parlé de l'audio-visuel. Pour nous, c'est un territoire inexploré.

Mlle Jewett: Dans cette guerre-là, il n'y a pas de gagnants.

M. Epstein: La BBC fait parfois du bon travail, mais pas très souvent.

M. Wenman: L'un des documents que vous nous avez remis commence par l'en-tête:

Préparation à la guerre nucléaire: programme du président Reagan.

M. Brejnev a-t-il un programme comparable de préparation à la guerre nucléaire? Pourriez-vous m'en parler?

M. Epstein: Pour avoir des renseignements à ce sujet, je vous encourage à consulter un petit livre de 95 pages, publié

[Texte]

pages. They list everything the Soviet Union has, everything. In fact it is—

Mr. Wenman: Fine, I am sure—

Mr. Epstein: —a little bit unbalanced and now the Soviet Union has come out listing everything the United States has. This is more balanced and more—

Mr. Wenman: Perhaps on his recommendation, we should ask our secretary to provide us with that documentation for balance.

I would like to ask you specifically: Can you suggest confidence-building measures that might be initiated by the Soviet Union in order to de-escalate the arms race?

Mr. Epstein: Oh, I can suggest lots, but they are not that easy to achieve.

Mr. Wenman: Would you give me some, please.

Mr. Epstein: Yes. I think, as they having been talking in Madrid, they should have more exchange and more notification of military manoeuvres. But the most important of all, and frankly they do themselves damage by not doing it, is if they would be a little bit more open in their military information because we know everything. Let me quote Schmidt again on Reagan's proposal—and this is a public statement by Schmidt. He says: "You have to throw the respective figures in the waste basket. Each side knows what the other has down to one or two pieces, exactly how many planes and missiles the other has." There is no question about that. The Americans know what the Russians have and the Russians know what the Americans have—that is easier to find out.

Mr. Wenman: If we already know it, how would that be useful information?

Mr. Epstein: Pardon me?

Mr. Wenman: If we already know that information, how would that be—

Mr. Epstein: The public does not know, only a few experts know in the American government, and they do not always put it out accurately.

Mr. Wenman: Could you give me more than one?

Mr. Epstein: Pardon me?

Mr. Wenman: I am looking for specific suggestions for confidence-building measures, that the Soviet Union can do it.

Mr. Epstein: If they would publish their military budget figures; if they would agree to the United Nations standardized reporting form for military expenditures; if they would, as the Americans do, invite people from the other side, that is from the West, to come and look at what they have.

• 1735

For example, there were these stories of the Sverdlovsk incident, where anthrax was supposed to have gotten out; and, for a long time, the press was full of how this was the Russians

[Traduction]

par le Pentagone, qui traite de la puissance militaire des Soviétiques. Dans ce livre, on énumère tout ce que possède l'Union soviétique. Tout y est. En fait, c'est un peu ...

M. Wenman: Très bien. Je suis certain que ...

M. Epstein: ... excessif et l'Union soviétique a depuis publié un document qui énumère tout ce que possèdent les États-Unis. C'est un peu moins excessif et plus ...

M. Wenman: On pourrait peut-être demander au greffier de nous procurer les documents en question.

Existe-t-il des mesures que l'Union soviétique pourrait prendre pour ralentir la course aux armements?

M. Epstein: Il y en a beaucoup, mais elles seraient plutôt difficiles à mettre en pratique.

M. Wenman: Pouvez-vous me donner des exemples?

M. Epstein: Oui. Comme les Soviétiques l'ont dit à Madrid, ils pourraient échanger plusieurs renseignements sur les manoeuvres militaires. Ils auraient certainement avantage à être plus ouverts, parce que, de toute façon, nous savons tout. Permettez-moi de vous rappeler ce que Schmidt a dit à propos de la proposition de Reagan, à savoir: «les données statistiques sont parfaitement inutiles. Chacun sait exactement combien d'avions et de missiles l'autre possède.» Cela ne fait aucun doute. Les Américains savent ce que les Russes possèdent et les Russes savent ce que possèdent les Américains. Évidemment, les Russes peuvent s'informer plus facilement.

M. Wenman: Si l'on sait déjà ce qu'ils ont, pourquoi a-t-on besoin de ces informations?

M. Epstein: Pardon?

M. Wenman: Étant donné que nous avons déjà ces informations, pourquoi ...

M. Epstein: Le public n'est pas au courant. Il n'y a que quelques spécialistes du gouvernement américain qui ont accès à ces informations. Les informations qui sont diffusées ne sont pas toujours exactes.

M. Wenman: Pouvez-vous me donner plus d'un exemple?

M. Epstein: Pardon?

M. Wenman: Quelles autres mesures l'Union soviétique pourrait-elle prendre comme mesures de confiance?

M. Epstein: Les Soviétiques pourraient publier leur budget militaire et se conformer aux normes des Nations Unies qui s'appliquent aux dépenses militaires. Ils pourraient suivre l'exemple des Américains et inviter des représentants des pays occidentaux à étudier leur budget militaire.

Il y a eu, par exemple, l'incident de Sverdlovsk. Des bacilles d'anthrax se seraient répandus et on a beaucoup parlé, dans les journaux, du fait que les Russes faisaient de la recherche

[Text]

carrying on biological warfare research. Many of the people I know just do not believe that. So we in Pugwash, where we have a much freer exchange with their academics and their academicians than the political diplomats do, said: For God's sake, why do you not invite a Western team to go and look at it. Oh, no, no, that is *verboden*.

Mr. Wenman: Other than stabilizing now, could you identify destabilizing choices that the Soviet Union has made that they could perhaps retract and maybe even should retract?

Mr. Epstein: Yes. I think we made a little headway on this. They are going, in such a big way, for civil defence. That scared a lot of people in the West. They made them think: Look, if you are going in for civil defence you must think that you are going to fight a war and you are going to be able to save lives and even save industries. I think that has got through to them. I think they have stopped working on civil defence. The budgetary plans prepared 10 years ago have run out and they are not doing any more. They should announce that they are not going for civil defence. They should announce as Nixon did, although it no longer seems to be applicable, that he was not going for a first-strike capability.

Mr. Wenman: I understand they should because they have already spent \$61 billion; they should have all they need in civil defence, I would think.

Mr. Epstein: Who?

Mr. Wenman: The Soviet Union over the last decade.

Mr. Epstein: I do not know how. I am a little bit bothered about these figures. It depends whose figures you use.

Mr. Wenman: Okay. Well you have given us figures in your bulletin here. I wonder if you would counter with the figures from the other side then.

Mr. Epstein: I cannot. The CIA puts out one set of figures. SIPRI puts out one set of figures. The Arms Control and Disarmament Agency in the United States puts out a set of figures. The International Institute for Strategic Studies puts out a set of figures. Each of them varies somewhat. The one which is the worst, of course, is the CIA because they measure everything that the Soviet Union has in terms of hardware and soldiers' pay in American terms rather than in Soviet terms.

I would prefer you to direct that question to my friend who obviously is a much greater expert in this whole field of civil defence.

Mr. Wenman: Have economic conditions in the Soviet Union, which we understand are negative, given a substantial slowdown to the military spending of the Soviet Union, maybe both?

Mr. Epstein: Not that I can detect. The Soviet Union always puts tops what it calls its national security, no matter if the standard of living of its people has to go down. The thing which is peculiar is that the people there seem to be able to have an unlimited threshold of pain. But I am sure this is one of the reasons for the Solidarity movement in Poland.

[Translation]

portant sur la guerre biologique. A Pugwash, nous avons des échanges beaucoup plus libres avec leurs savants et leurs diplomates. Nous leur avons proposé d'inviter des représentants occidentaux à aller voir sur place. Il n'en était pas question. C'est interdit.

M. Wenman: Y a-t-il des mesures déstabilisatrices que l'Union soviétique a prises, mais qu'elle pourrait ou qu'elle devrait révoquer?

M. Epstein: Oui. Dans ce domaine, nous avons fait un peu de progrès. Les Soviétiques insistent beaucoup sur la défense civile, ce qui a beaucoup inquiété l'Occident. On avait l'impression que les Soviétiques se préparaient pour la guerre et qu'ils voulaient protéger leurs citoyens et leurs industries. Je pense qu'ils ont compris. Ils ont abandonné les programmes de défense civile et ils n'ont pas renouveler le budget. Ils devraient faire une déclaration publique en ce sens. Ils devraient suivre l'exemple de Nixon, même s'il n'est plus tellement pertinent, et déclarer qu'ils ne recherchent pas à obtenir une capacité de première frappe.

M. Wenman: Ils ont déjà consacré 61 millions de dollars à la défense civile. Cela devrait suffire.

M. Epstein: Qui?

M. Wenman: L'Union soviétique, au cours des dix dernières années.

M. Epstein: Je ne sais pas comment. Ces chiffres m'inquiètent. Tout dépend de quels chiffres vous vous servez.

M. Wenman: D'accord. Dans votre bulletin, vous avez cité des chiffres. Pouvez-vous me citer des chiffres soviétiques?

M. Epstein: Non. La CIA publie ces chiffres; la SIPRI publie les siens. Le *Arms Control and Disarmament Agency*, aux États-Unis, publie des chiffres. L'Institut international des études stratégiques publie, lui aussi, des chiffres. Ces chiffres varient selon la source. Les plus trompeurs sont ceux de la CIA, parce qu'on y évalue les armements et le traitement des militaires en termes américains, plutôt qu'en termes soviétiques.

Je préfère que vous adressiez votre question à mon collègue, qui connaît beaucoup mieux que moi le domaine de la défense civile.

M. Wenman: La conjoncture économique en Union soviétique, qui est plutôt mauvaise, a-t-elle amené une réduction des dépenses militaires?

M. Epstein: Pas que je sache. L'Union soviétique accorde toujours la priorité à la sécurité nationale, peu importe le niveau de vie. Ce qui est étrange, c'est que la capacité du peuple soviétique à endurer des souffrances ne semble pas connaître de limites. Je suis convaincu que c'est là un des éléments qui a donné naissance au mouvement Solidarité en Pologne.

[Texte]

Mr. Wenman: One of your main points, Mr. Legault, was that economics was a factor and would be a factor. Your chart shows they did drop slightly recently and you suggested Poland might take them further. How far will economics have to go? Will it have to go as far as Kampuchea before they stop military spending, as far as Somalia, as Ethiopia? Does it really apply when you get right down to it? Is Mr. Epstein not more correct that people's desire for security is almost akin to that of food?

Mr. Legault: It is a difficult question to answer. As Bill has said, I do not think we have detected any real decrease in the Soviet military expenditures over the last two or three years. But this obviously raises a question about economic aid to the Soviet Union or transfer of technology, or transfer, or export. If you look at the figures over the last 10 years the Eastern countries' foreign debt is about \$65 billion. This amounts to almost the total trade or the total exports sent to the Eastern bloc countries since the same date. So we are really not trading. If we are, we are just financing our exportation.

I think this is one of the main points which is dividing the allies today: whether or not we should trade with the Soviet Union. Because obviously, the trade and the financing that you are providing help them to transfer those goods to the consumer sector and to put all the emphasis on the military sector, which is obviously—and which has been, over the last 10 years at least—getting almost what they wanted. Now the real problem is whether you want to stop it or not or whether you want to put the Soviet Union into bankruptcy. And will you bankrupt the West German economy at the same time, or the French economy? Would you be better off? There is no real answer to that. But I think the way things are going, the real crunch is likely to come, even within the Soviet Union, over the next five or seven years. At least they will certainly feel the pressures much more than they do now. That is my interpretation at least of the data.

• 1740

Mr. Wenman: I assume you agree with the statement that some authors are no longer afraid to say what they often secretly thought: that détente never existed. Do you think détente never existed?

Mr. Legault: I think it has existed in the way that I have defined détente, which is that you should have more occasions and opportunities for co-operation than for conflict. And I think during the SALT negotiations, the CSCE Conference, the MBFR negotiations, even though we have not gone very far, at least we have talked. I think some *rapprochement* has been possible between the super powers. Obviously, the great difficulty, as I have said in the text, is that the meaning of détente in the Soviet Union is quite a different conception. It is not status-oriented. It is, on the contrary, that you should use a period of co-operation with the West to further your interests wherever you can. This is what they have done. And of course when these different meanings are translated into realities through such events as Afghanistan and Poland, people then

[Traduction]

M. Wenman: Vous avez insisté, monsieur Legault, sur l'importance des coûts. Vous avez démontré que, dernièrement, les dépenses militaires ont légèrement diminué et vous avez dit que les événements en Pologne pourraient les réduire davantage. Mais à quel point va-t-on décider de limiter les dépenses militaires? Vont-ils se rendre jusqu'au Kampuchea, en Somalie ou en Ethiopie? Y a-t-il vraiment des limites? M. Epstein n'a-t-il pas raison de dire que la sécurité est un besoin élémentaire, un peu comme la nourriture?

M. Legault: Voilà une question difficile. Comme Bill l'a dit, les dépenses militaires des Soviétiques ne semblent pas avoir diminué au cours des deux ou trois dernières années. Cela soulève la question de l'aide économique à l'Union soviétique, des transferts de technologie et des exportations. Au cours des dix dernières années, la dette extérieure des pays de l'Est a atteint 65 milliards de dollars, ce qui correspond à peu près à la valeur globale des produits exportés vers ces pays pendant la même période. On ne peut donc pas parler d'échanges commerciaux. Nous ne faisons que financer nos exportations.

Les pays de l'Occident ne s'entendent pas sur la question de savoir s'il faut avoir des échanges commerciaux avec l'Union soviétique. Comme les produits importés sont acheminés vers les consommateurs, les Soviétiques peuvent insister davantage sur le secteur militaire. C'est d'ailleurs ce qu'ils font depuis dix ans. Il faut décider si l'on veut continuer à exporter ou acculer l'Union soviétique à la faillite. Il y a toujours le danger que l'Allemagne fédérale ou la France fassent faillite, elles aussi. Serait-ce préférable? Personne ne le sait. D'ici cinq ou sept ans, il y aura très probablement une crise, même en Union soviétique. Celle-ci sentira la pression beaucoup plus qu'elle ne le fait actuellement. C'est ainsi que j'interprète la situation.

M. Wenman: Vous êtes sans doute de ceux qui prétendent que certains auteurs ne craignent plus de dire ce qu'ils ont toujours pensé: la détente n'a jamais existé. Croyez-vous que la détente n'a jamais existé?

M. Legault: J'ai dit que la détente est une situation où il y a plus de possibilités de collaboration que de conflit. Dans ce sens-là, la détente a déjà existé. Au cours des négociations sur la limitation des armements stratégiques, à la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, et pendant les négociations MBFR, même si nous n'avons pas fait beaucoup de progrès, nous avons au moins pu nous parler. Il y a eu, je crois, un certain rapprochement entre les grandes puissances. Le problème, comme je l'ai dit dans ma déclaration, c'est que l'Union soviétique a sa propre définition de la détente. Pour elle, ce n'est pas une question de prestige. Les Soviétiques profitent de la détente pour promouvoir leurs propres intérêts. C'est ce qu'ils ont fait jusqu'ici. Évidemment, les événements en Afghanistan et en Pologne font douter de l'existence de la détente.

[Text]

begin to question whether or not détente has any meaning at all.

I think the ball rests on the Soviet Union for that matter, not on the West. As I have said, a political game is not played alone; it is played with at least two actors. And whether you want to disarm or not, if the other one does not want to show any co-operation, there is almost nothing you can do unless you want to surrender.

Mr. Wenman: Do you think civil defence is a waste of money?

Mr. Legault: I, for one, think that civil defence is a matter which is likely to come under public debate more and more in the future, for different reasons. One of them is that some people realize the risk of war is presumably greater today, or will be greater tomorrow than it is today.

Mr. Wenman: That is what Mr. Epstein started with.

Mr. Legault: If it is so, then it would be absurd not to think about civil defence. There are in fact some experts who are pretty heavily committed to civil defence, so you could quote studies on both sides. The problem is if you do think that deterrence could break down, it would be absurd and totally ridiculous not to think about the limitation of damage, and this is obviously one of the instruments through which you could limit damages.

Mr. Wenman: If I am not asking you questions, I want to say that I think your theories are excellent and I do not know how to question them adequately.

Just a quick last one to Mr. Epstein. In discussion of the Trident, we forgot to have the discussion of the larger Soviet Typhoon. Do you want to comment on that?

Mr. Epstein: Yes. I think it is even more stupid than the Trident, because it is not as good; it is just as big. The Soviet submarines are much noisier and, therefore, a little bit more vulnerable than the American. They cannot stay at sea nearly as long as the American. They can keep only 15 per cent of the present submarine missile-firing fleet at sea, whereas the Americans can keep two-thirds of theirs at sea for much longer periods of time.

But this is part of the crazy game of copycat and catch-up. If the Americans go for bigger ones they are going to go for bigger ones; if the Americans go for neutron bombs, they are going to go for neutron bombs. And the neutron bomb is not the most intelligent, the most useful, or the most effective weapon; in fact, it is one of the least efficient, least useful.

Mr. Wenman: If you are going to teach our children something, who is going to be a teacher? Which one of you two?

Mr. Epstein: I think they should have both of us.

Mr. Wenman: Thank you.

The Chairman: I would feel more secure.

Thank you, Mr. Wenman. Mr. Sargeant and Mrs. Appolloni.

[Translation]

C'est à l'Union soviétique de jouer, et non pas à l'Occident. Pour jouer au jeu de la politique, il faut au moins deux participants. Il ne peut pas y avoir de désarmement unilatéral, à moins que l'une des parties ne soit prête à capituler.

M. Wenman: Croyez-vous que la défense civile soit un gaspillage d'argent?

M. Legault: Je crois personnellement qu'on parlera de plus en plus de la défense civile, mais pour d'autres raisons. Entre autres, le public se rend compte que le danger qu'une guerre éclate devient de plus en plus réel.

M. Wenman: C'est justement ce que M. Epstein a dit.

M. Legault: Dans ces circonstances, il serait ridicule de ne pas penser à la défense civile. Certains spécialistes y croient beaucoup et ils ont publié des études. Vous avez donc le pour et le contre. Si vous êtes convaincu que la force de dissuasion ne sera pas efficace, il serait absurde de ne pas envisager des moyens de limiter les dégâts.

M. Wenman: Vos théories sont excellentes. Si je ne vous pose pas de questions, c'est que je ne sais pas comment m'y prendre.

J'ai une dernière question pour M. Epstein. Nous avons parlé du Trident, mais non pas du Typhoon soviétique, qui est beaucoup plus grand. Avez-vous des commentaires à ce sujet?

M. Epstein: Oui. C'est encore plus idiot que le Trident; c'est tout aussi grand, mais moins efficace. Les sous-marins soviétiques font plus de bruit et sont donc un peu plus vulnérables que les sous-marins américains. Les sous-marins soviétiques ne peuvent pas rester en mer aussi longtemps que les sous-marins américains. Seuls 15 p. 100 de la flotte de sous-marins lanceurs d'engins peuvent rester au large, alors que les deux tiers de la flotte américaine peuvent rester en mer pendant des périodes beaucoup plus longues.

Dans ce jeu, chacun imite l'autre. Si les Américains ont de gros sous-marins, il en faut aussi aux Soviétiques. Si les Américains ont la bombe à neutron, les Soviétiques la veulent aussi. Or, en fait, la bombe à neutron n'est ni très utile ni très efficace.

M. Wenman: Vous avez chacun présenté une théorie. Laquelle faut-il enseigner à nos enfants?

M. Epstein: Les deux.

M. Wenman: Merci.

Le président: Je me sentirais plus en sécurité.

Merci, monsieur Wenman. M. Sargeant, suivi de M^{me} Appolloni.

[Texte]

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman. I agree. I think we should have both of them teaching our children. It is a very fascinating afternoon.

I have a couple of very quick questions I hope to Mr. Legault. Just to get back to a comment in your answers to Mr. Wenman, you are talking about the Soviet Union economy and you say, well, over another five to seven years they can sort of keep spending such a high percentage of their GNP on arms. Is that what you are getting at?

Mr. Legault: If they do keep spending such a high percentage on military expenditures and, at the same time, if the trade between the Soviet Union and the West is not being financed by the banks of the West, then they may increasingly feel the pressure of being caught between the military sector and the consuming sector.

• 1745

Mr. Sargeant: I was at a conference in Europe last year for a couple of days and this was discussed a fair bit; the fact that the Soviet Union economy is in very bad shape and that a large part of it is because of this high expenditure on weapons. There was some argument that this might be a good sign and that in a few years they are going to have to realize that they have to cut back on their military expenditures. But another idea that was put forward by one of the speakers at the conference, Sir John Hackett, who wrote this book *The Third World War*, was that the Soviet Union might sort of strike out of weakness rather than out of strength; that as their economy is breaking down they might figure, well, hell, let us go for the break. Will you comment on that—on both sides? It might be good or it might be bad.

Mr. Legault: Well, nobody knows the answer to this particular question. What I would call the maximalists, who feel that they should pressure the United States into bankruptcy, which is one form of looking for strategic superiority, seem to think that in the long run it may work, but then the opposite view of that is that if this is so, what is likely to happen—and some experts, such as Michelle Tatue in Paris, writing for *Le Monde*, think it is likely to happen in the future—is that the army will take over.

Mr. Sargeant: The Soviet army.

Mr. Legault: He seems to feel, himself, that it will not necessarily be a bad thing. In other words, if the Soviet Union is being run by military leaders, will they be more opportunistic or more conservative in their foreign policy? I do not think anybody has the answer on this particular subject. He seems to feel that most of the economic experts believe that the only sector which runs, or which is well run, is the military sector. I was talking to a West German specialist a year ago and he has more or less the same thesis, in the sense that the only way to run the economy would be to bring from Siberia good technocrats who know how to manage huge projects.

I have no answer to that, sir. Obviously, since there is no security, except in having the possibility to face up any challenge, I would say that if the situation was getting worse, it is

[Traduction]

M. Sargeant: Merci, monsieur le président. Je suis d'accord avec vous. Il faut que nos enfants voient les deux côtés de la médaille. C'est une séance très intéressante.

J'ai quelques brèves questions qui s'adressent à M. Legault. En répondant à M. Wenman, vous avez parlé de l'économie de l'Union soviétique. Vous avez dit que, pendant cinq ou sept ans, l'Union soviétique pourrait continuer à consacrer un pourcentage élevé de son produit national brut aux dépenses militaires. Est-ce bien ce que vous avez dit?

M. Legault: Si les Soviétiques continuent à consacrer un pourcentage élevé de leur produit national brut aux dépenses militaires et que les banques occidentales refusent de financer les échanges commerciaux entre l'Occident et l'Union soviétique, celle-ci pourrait être de plus en plus coincée entre le secteur militaire et le secteur de la consommation.

M. Sargeant: L'an dernier, en Europe, j'ai assisté à une conférence où l'on a beaucoup parlé de cette question. En Union soviétique, la mauvaise conjoncture économique est attribuable, en grande partie, au fait que les dépenses militaires sont très élevées. Certains prétendent que c'est bon signe et que, d'ici quelques années, les Soviétiques vont devoir réduire leurs dépenses militaires. Mais l'un des conférenciers, Sir John Hackett, auteur du livre *The Third World War*, a parlé de la possibilité que l'Union soviétique lance une attaque à cause justement de sa faiblesse. Si l'économie ne fonctionnait plus du tout, ils pourraient décider de jouer le tout pour le tout. Je voudrais bien entendre vos commentaires. Cela pourrait être soit positif, soit négatif.

M. Legault: Personne ne saurait répondre à votre question. Ceux qu'on appelle les maximalistes croient qu'il serait avantageux, sur le plan de la stratégie, d'acculer les États-Unis à la faillite. D'autres, y compris Michel Tatue, qui écrit dans *Le Monde*, croit que l'armée prendra le pouvoir.

M. Sargeant: L'armée soviétique.

M. Legault: Il semble croire que ce ne serait pas forcément une mauvaise chose. Autrement dit, si l'Union soviétique était gouvernée par des militaires, la politique étrangère serait-elle plus opportuniste ou plus conservatrice qu'elle ne l'est actuellement? Personne ne le sait. D'après Tatue, la majorité des économistes croient que le secteur militaire est le seul qui fonctionne et qui soit bien administré. Il y a un an, j'ai parlé à un spécialiste de l'Allemagne fédérale qui a émis la même opinion. Il prétendait que, pour bien gérer l'économie, il faudrait amener, de la Sibérie, des technocrates qui savent administrer de grands projets.

Monsieur, je n'ai pas de réponse. Évidemment, la sécurité dépend de la capacité de se défendre. Si la situation devait empirer, ce ne serait pas le moment de baisser la garde. Pour

[Text]

not the time for the west to give up or to *baisser la garde*. We have to keep up with the challenge; we have to maintain our level of military spending. But I would even go further, and I think that many experts would agree with that. There is a backlash, a substantial economic backlash in eastern Europe if the Western economies do in fact suffer or are in a recession period. Many would maintain that even the Soviet economy has been helped and has been able to endure over the last 20 years mainly because the West has been ready to finance long term projects in the U.S.S.R. If this stops or discontinues, they will be even worse, presumably, than what it is in the West, and if there are some merits in the argument that military expenditures are closely linked to economic growth, well, the arms race may not stop by itself but it is likely to be *ralenti* or slowed down substantially, not for political reasons but for economic reasons.

Mr. Sargeant: Thank you. Just for the record, I think you had a slip in your opening comment. You said the maximalists would suggest that we push for the breakdown of the United States economy; I am sure you meant the Soviet Union.

Mr. Legault: I am terribly sorry, sir. It is obviously a slip, yes.

Mr. Sargeant: Yes. One or two questions for Mr. Epstein. You mentioned, in your opening comments, I believe, the French suggestion, among others—I think Canada has indicated some support—for an international satellite monitoring system. What do you think are the possibilities of this ever coming to pass?

Mr. Epstein: I am confident it will happen. It will take some years, and probably the best approach is the one which the French appear to be following, that you have a European consortium, probably with Japan also as a party, perhaps with Canada too as a party, because to put the whole thing under the UN, the United States and the Soviet Union, for obvious reasons, are not in favour of that. They have their own monopoly and they would like to keep it that way. All big powers do not like others to get into their territory, on their turf. They are essentially opposed to it. So let the Europeans, plus Japan, plus Canada—the middle powers, if you want—they want to know what is going on in the world. I think it would be a very good thing if they knew also what was going on and did not have to rely just on the Soviet Union or the United States to come out with what is going on.

• 1750

In addition to that, I think it would be extremely important for UN crisis management. You can always tell who are moving troops. This is what the United States has now done in the Sinai—or did not now but earlier when they said they would monitor troop movements there by their satellites. That was a very useful thing. I think it would be good if the Security Council could do that anywhere in the world. It was the Soviet Union which first announced, although the Americans had the information too—I think it was a phoney, mind you; I think the South Africans fooled them—that they were going to have an underground nuclear test because they were

[Translation]

pouvoir nous défendre, nous devons maintenir nos dépenses militaires à leur niveau actuel. Personnellement, je crois qu'il faut aller encore plus loin, et il y a beaucoup de spécialistes qui en conviendraient. S'il y a une récession en Occident, les pays de l'Est en sentent les répercussions. Certains prétendent que l'économie soviétique a pu tenir au cours des vingt dernières années parce que l'Occident a voulu financer des projets à long terme en Union soviétique. Si les pays occidentaux cessaient de financer ces projets, l'Union soviétique en souffrirait beaucoup plus qu'eux. S'il est vrai que les dépenses militaires sont très étroitement liées à la croissance économique, la course aux armements, si elle ne cesse pas complètement, sera beaucoup ralentie, non pas pour des raisons politiques mais pour des raisons économiques.

M. Sargeant: Merci. Au début de votre intervention, je pense que vous vous êtes trompé. Vous avez dit que les maximalistes voudraient acculer les États-Unis à la faillite. Je suis certain que vous parliez de l'Union soviétique.

M. Legault: Bien sûr. Je m'en excuse.

M. Sargeant: Très bien. J'ai quelques questions pour M. Epstein. Vous avez dit, dans votre déclaration préliminaire, que les Français, et peut-être les Canadiens, ont proposé la création d'un système international de surveillance par satellite. Croyez-vous que cela se réalise?

M. Epstein: J'en suis convaincu, mais cela prendrait des années. Les Français ont proposé que le projet soit confié à un consortium européen, avec la participation du Japon et peut-être du Canada. Si l'on confiait le projet aux Nations Unies, les États-Unis et l'Union soviétique s'y opposeraient, pour des raisons évidentes. Ils ont leur propre monopole qu'ils aimeraient bien conserver. Toutes les grandes puissances n'aiment pas que d'autres piétinent leur territoire ou leurs plates-bandes. Elles y sont fondamentalement opposées. Alors laissez les Européens, le Japon, le Canada... à des puissances moyennes, si vous voulez, elles veulent savoir ce qui se passe dans le monde. Je pense que cela serait une très bonne idée si elles avaient également ce qui se passe sans se fier simplement sur l'Union soviétique ou les États-Unis pour le leur dire.

De plus, je pense que cela serait extrêmement important pour régler la crise de gestion aux Nations Unies. Vous pouvez toujours dire qu'il faut bouger les troupes. C'est ce que les États-Unis ont fait dans le Sinai... pas maintenant mais plus tôt lorsqu'ils ont dit qu'ils surveilleraient les mouvements de troupes par le truchement de leurs satellites. C'était très utile. Je pense que cela serait bien si le Conseil de sécurité pouvait faire cela partout dans le monde. Ce sont les Russes qui ont annoncé les premiers que l'Afrique du Sud allait procéder à des essais nucléaires souterrains parce qu'ils construisaient un énorme derrick, quoique les Américains avaient également

[Texte]

building a great big derrick. I think they built it out of lumber and cardboard. Nevertheless, it was detected by a Soviet satellite, and they immediately alerted the West and they immediately followed up on the thing. I think this was just the South Africans trying to give the impression that they were on the verge.

The other thing is it would be a first-class way of all of the countries being able to monitor disarmament agreements, not just the United States and the Soviet Union. I am very much in favour of this. In fact—forgive my saying so—the French invited me to one of their symposiums on this thing and they called me the grandfather of their idea because I first wrote this thing up together with Ed Chase and Ted Taylor. We published this idea, exactly this idea, of an international satellite monitoring system and suggested that it be done first by a consortium of countries because it is a little awkward to get it since the United States and the Soviet Union are by far the largest contributors to the UN budget. If they do not want to support the thing, we are in bad trouble. So let the consortium do it.

It is not that expensive. A couple of billion dollars sounds like a lot; but it is not, really, if you are going to do something like this. This is, I think, much better than putting the couple of billion dollars into military hardware.

Mr. Sargeant: No question.

The Chairman: *Monsieur Legault, vous voulez répondre à cela?*

Mr. Legault: Just one point on that. I would just mention that the committee which has been set up in Geneva to study this particular problem under the French chairmanship has not gone anywhere.

Mr. Epstein: They just presented a report.

Mr. Legault: Sure, but it is really talking about the technological difficulties, and the political problems have been avoided. I am not sure myself that the French government really still believes in its own idea which it set up a couple of years ago.

I may go as far as to agree with Bill that it would be very nice if everybody could have the information through a consortium; but the complexity of the operation and the cost, to my mind, are unlikely to make it feasible within the next 15 or 20 years, or not before the next 15 or 20 years. If some countries are willing to finance the program, they may do it; but why should they? There is, after all, some flow of information of intelligence between the Western countries, and if you can get the information from somebody else I do not see why you would duplicate the research to do it yourself. You may get more or find out more than what has been revealed, but it would be terribly expensive for this marginal benefit. But this may be a rather machiavellian way to look at the problem.

[Traduction]

leurs renseignements. Je pense que c'était un coup monté, les Sud-Africains les ont joués. Je pense qu'ils l'ont construit en bois et en carton. Néanmoins un satellite soviétique l'a détecté et ils ont immédiatement alerté l'Occident où on a immédiatement donné suite à la chose. Je pense que c'était simplement les Sud-Africains qui essayaient de faire croire qu'ils étaient presque en mesure de le faire.

L'autre chose, je pense que ce serait de toute première classe si tous les pays étaient en mesure de surveiller les ententes de désarmement, non seulement les États-Unis et l'Union soviétique. Je suis tout à fait d'accord avec cette idée. En fait, je m'excuse de le dire, les Français m'ont invité à l'un de leurs symposiums, sur ce sujet et ils ont dit que j'étais le grand-père de leur idée car j'avais d'abord préparé un document sur la question avec la collaboration d'Ed Chase et de Ted Taylor. Nous avons publié exactement cette idée d'un système de surveillance international par satellite en suggérant que cela soit fait par un consortium de pays, car c'est un peu bizarre de l'avoir puisque les États-Unis et l'Union soviétique sont de loin les plus grands contributeurs au budget de l'ONU. S'ils ne sont pas d'accord, alors nous avons des problèmes. Donc qu'on laisse le consortium s'en occuper.

Ce n'est pas si onéreux. Quelques milliards de dollars, cela sonnent beaucoup, mais ce ne l'est pas vraiment pour quelque chose de ce genre. A mon avis, c'est préférable que d'investir quelques milliards de dollars dans du matériel militaire.

M. Sargeant: Pas de doute.

Le président: *Mr Legault, do you want to answer?*

M. Legault: Je tiens juste à dire que le comité créé à Genève pour étudier ce problème en particulier, sous la présidence des Français, n'a jamais abouti.

M. Epstein: Ils ont simplement soumis un rapport.

M. Legault: Bien sûr, mais il n'est fait mention que des difficultés techniques et on a évité les problèmes politiques. Je ne suis pas convaincu que le gouvernement français croit en sa propre idée qu'il a mis de l'avant il y a quelques années.

Je dirais même que je suis d'accord avec Bill et cela serait très bien si tout le monde pouvait avoir accès à ces renseignements par le truchement d'un consortium, mais étant donné les coûts et la complexité de l'opération, je ne pense pas que cela soit possible d'ici les 15 ou 20 ans prochaines années au moins. Si certains pays sont prêts à financer le projet, ils pourraient le faire, mais pourquoi devraient-ils le faire? Après tout, il y a un certain transfert d'information, de renseignements, entre les pays occidentaux et si vous pouvez obtenir ces renseignements d'autres sources, pourquoi faire double emploi et effectuer ces recherches vous-même. Vous pourriez en obtenir plus ou découvrir davantage que ce que l'on vous a révélé, mais ce serait très onéreux pour un avantage aussi modeste. Toutefois, c'est peut-être une façon machiavélique d'aborder le problème.

[Text]

Mr. Epstein: May I add a footnote to that because I am a little bit involved in this whole thing?

At the last session of the General Assembly, the French delegation did not bring out a resolution commending or accepting the report, which is the normal practice. I asked them why. Because, they said, we want to leave that initiative to UNSSOD II: that will give it a little more of a push.

So Albert's information may be better than mine, and difficulties, technological and financial and political, there are. But if there is sufficient political will—and I seem to detect quite a lot of it from many countries, even countries such as India, not just Japan, who want to know. I have a feeling the Chinese, although they will not say so, would want to know too, and they are not in the Western alliance.

• 1755

It is going to take some years, that is for sure. It is not going to happen tomorrow. I am not sure I agree with Albert's figure of 15 or 20, but it is certainly not going to happen in less than a decade.

Mr. Sargeant: Thank you.

The Chairman: A footnote by Mr. Bloomfield, followed by M^{me} Appolloni, Mr. Gamble, Mr. Munro. Mr. Bloomfield.

Mr. Bloomfield: Just one short question. Are you suggesting that these other nations would build a Colorado Springs?

Mr. Epstein: I do not follow you, sir.

Mr. Bloomfield: For detection.

Mr. Wenman: For the monitoring of space.

Mr. Bloomfield: The detection centre is in Colorado Springs. Are you suggesting that these other nations would build something similar to that?

Mr. Epstein: We went through this with a lot of experts and certainly the way you handle the information is as important as the acquisition of the information. They will certainly have to set up some establishment; and the people who studied it in terms of present-day dollars—which will increase, of course—said that you can set up a good system for \$2 billion to \$2.5 billion in a period of ten years.

Mr. Bloomfield: My only comment is, Doctor, the United States suggested to us, their military people, that they did not know whether they could even afford to build it if it had not been built when it was.

Mr. Epstein: They do not like the whole idea.

An hon. Member: Neither do the Russians.

Mr. Wenman: It is just a transfer of technology from the United States to the Soviet Union, is it not?

The Chairman: M^{me} Appolloni.

Mrs. Appolloni: Yes, Mr. Chairman . . .

[Translation]

M. Epstein: Puis-je ajouter un petit commentaire car je suis un peu impliqué dans cette question?

A la dernière session de l'Assemblée générale, la délégation française n'a pas soumis de résolution d'acceptation ou de félicitations concernant le rapport, ce qui est normal. Je leur ai demandé pourquoi. Et on m'a répondu qu'on voulait laisser l'initiative à l'UNSSOD II: que cela lui donnerait un peu plus d'élan.

Donc, les renseignements d'Albert sont peut-être plus complets que les miens et les difficultés technologiques, financières et politiques existent. Mais si la volonté politique de le faire est suffisamment forte, et je crois qu'elle l'est de la part de nombreux pays, même de pays tels que l'Inde, pas seulement le Japon, qui veulent savoir. Je crois que les Chinois, bien qu'ils ne le disent pas, aimeraient le savoir également, et ceux-ci ne font pas partie de l'Alliance atlantique.

Il faudra compter de nombreuses années, c'est sûr. Cela n'arrivera pas du jour au lendemain. Je ne suis pas tout à fait d'accord sur les estimations d'Albert, soit 15 ou 20 ans, mais cela n'arrivera certainement pas dans moins de 10 ans.

M. Sargeant: Merci.

Le président: Monsieur Bloomfield, une brève question, puis M^{me} Appolloni, M. Gamble et M. Munro. Monsieur Bloomfield.

M. Bloomfield: Une question très brève. Êtes-vous en train de dire que ces autres pays devraient construire un nouveau Colorado Springs?

M. Epstein: Je ne vous suis pas, monsieur.

M. Bloomfield: Pour la détection.

M. Wenman: Pour la surveillance de l'espace.

M. Bloomfield: Le centre de détection se trouve à Colorado Springs. Êtes-vous en train de dire que ces autres pays devraient construire des installations semblables?

M. Epstein: Nous en avons parlé avec de nombreux experts; la façon de manier l'information est tout aussi importante que l'acquisition de cette information. Il faudra certainement construire des installations; et ceux qui ont étudié ce projet en dollars actuels, la facture augmentera, évidemment, prétendent que l'on peut construire un bon système avec 2 à 2.5 milliards sur 10 ans.

M. Bloomfield: Tout ce que je voudrais dire, monsieur, c'est que les militaires américains nous ont dit qu'ils ne pourraient peut-être se permettre maintenant de le construire, s'il ne l'avait été à cette époque-là.

M. Epstein: Ils n'aiment pas cette idée.

Une voix: Les Soviétiques non plus.

M. Wenman: Il s'agit simplement d'un transfert de technologie entre les États-Unis et l'Union soviétique, n'est-ce pas?

Le président: Madame Appolloni.

Mme Appolloni: Oui, monsieur le président . . .

[Texte]

The Chairman: Followed by Mr. Gamble, Mr. Munro.

Mrs. Appolloni: I will be very brief. I will just make some points.

The Chairman: No problem.

Mrs. Appolloni: First of all, I may apologize in advance if I am repeating a question asked already by Mr. Wenman. Frankly, I was reading *The Defense Monitor* when he asked his question that I thought had been mine, too. It is about the Trident submarine, which you mentioned, Mr. Epstein. Would you not agree that the U.S.S.R. has a submarine very like the Trident but already at sea and with missiles of much greater range?

Mr. Epstein: The answer to that is yes, at the present time. At SALT I the Americans agreed that the Soviet Union could have 62 submarines to the American 44. They agreed to that. So they have a larger number of missiles; and I come back to say that their missiles are not as good, the submarines are not as good and the Americans knew what they were doing when they agreed to that number. They agreed finally when the SALT I treaties were approved by the Senate that there was substantial equivalence.

Mrs. Appolloni: What would you say, Mr. Epstein, about the heavy ICBMs that the Soviets have? I believe they have something like 200 or 300.

Mr. Epstein: I am glad you asked that question because it is asked by a lot of people. The Americans did a study many years ago. I am not quite sure of the mathematics of it, but I have checked this with all sorts of physicists and mathematicians. Ten 50-kiloton bombs will do a great deal more damage than one megaton bomb, which is twice as powerful as the ten 50-kiloton bombs, which comes to half a megaton. It does much more damage and the Americans deliberately went for the smaller ones—this is correct, I am sure—

Mr. Legault: This is correct.

Mr. Epstein: They went for the smaller ones—

Mr. Legault: —to get the blast effect.

Mr. Epstein: Yes, the blast effect. It has something to do with the cube root of something or other, or the cube. They deliberately went for the small ones. They could have built big ones. But this is the way the Soviet Union tries to compensate for the technological inferiority to the Americans. They go in for larger numbers, larger throw-away. They go in for big stuff, big numbers, but it is not nearly as good, not nearly as good. The Americans could build more than 318 heavy ones any time they wanted to. They found it was a lot better and they stopped unilaterally at 41 submarines and 1,054 land-based missiles. That was a unilateral decision. They could have built 2,000 missiles. That is what the Pentagon originally asked for. They could have built 100 submarines. They could

[Traduction]

Le président: Puis ce sera le tour de M. Gamble et de M. Munro.

Mme Appolloni: Je serai très brève. Je voudrais simplement faire quelques remarques.

Le président: Allez-y.

Mme Appolloni: Tout d'abord, je voudrais m'excuser à l'avance si je répète une question posée antérieurement par M. Wenman. Je lisais *The Defense Monitor* lorsqu'il a posé cette question, qui était également la mienne. C'est au sujet du sous-marin Trident dont vous avez parlé tout à l'heure, monsieur Epstein. Ne pensez-vous pas que l'Union soviétique possède un sous-marin semblable au Trident, mais qui est déjà en mer et qui est doté de missiles d'une plus grande portée?

M. Epstein: A l'heure actuelle, oui. Lors des pourparlers SALT I, les Américains ont convenu que l'Union soviétique pouvait avoir 62 sous-marins, et les États-Unis, 44. Ils l'ont reconnu. Donc, ils possèdent un nombre plus important de missiles; mais je répète que leurs missiles ne sont pas aussi bons, leurs sous-marins ne sont pas aussi bons, et les Américains savaient ce qu'ils faisaient lorsqu'ils ont accepté ce chiffre. Lorsque les traités SALT I ont été approuvés par le Sénat, ils ont finalement convenu que l'équivalence était à peu près réalisée.

Mme Appolloni: Que diriez-vous, monsieur Epstein, des missiles balistiques intercontinentaux que possèdent les Soviétiques? Je crois qu'ils en ont 200 ou 300.

M. Epstein: Je suis content que vous ayez posé cette question, car de nombreuses personnes la posent. Les Américains ont fait une étude à ce sujet, il y a de nombreuses années. Je n'ai pas vérifié les chiffres, mais j'en ai parlé avec toutes sortes de physiciens et de mathématiciens. Dix bombes de 50 kilotonnes feront beaucoup plus de dégâts qu'une bombe d'une mégatonne, qui est deux fois plus puissante que les 10 bombes de 50 kilotonnes, ce qui fait la moitié d'une mégatonne. Les dégâts sont beaucoup plus importants et les Américains ont délibérément choisi de fabriquer les bombes plus petites, je suis sûr que c'est exact...

M. Legault: C'est exact.

M. Epstein: Ils ont choisi de fabriquer des bombes plus petites...

M. Legault: ... pour obtenir l'effet de souffle.

M. Epstein: Oui, l'effet de souffle. Cela a quelque chose à voir avec la racine cubique de quelque chose, ou alors le cube. Les Américains ont délibérément choisi de construire des bombes plus petites. Ils auraient pu en construire de plus grosses. Mais c'est ainsi que l'Union soviétique essaie de compenser son infériorité technologique par rapport aux Américains. Ils en construisent beaucoup plus, ils réalisent de grandes choses en grand nombre, mais tout cela n'est pas aussi efficace. Les Américains pourraient construire plus de 318 gros missiles n'importe quand. Ils ont constaté que c'était beaucoup mieux et ont choisi unilatéralement de n'avoir que 41 sous-marins et 1,054 missiles terrestres. C'était une décision unilatérale. Ils auraient pu construire 2,000 missiles. C'est ce

[Text]

have done that during the sixties, and early seventies. They said, enough. Well, now they have changed their mind. Under the new administration, what was enough before is not enough now.

Mrs. Appolloni: I think you said, Mr. Epstein, that Bangor would become the largest nuclear base in the world. Would you not agree that by far the largest is the Soviet base in the Kola Peninsula?

• 1800

Mr. Epstein: The largest American base in the world?

Mrs. Appolloni: The largest American base. But the Kola Peninsula base would be much, much . . .

Mr. Epstein: Yes, much bigger because the Soviet Union has really only two bases, the Kola Peninsula and Vladivostok. The United States has a lot of bases. They are mentioned here: Pearl Harbor, Groton, Charleston, the Aleutians and Guam. The Americans have lots of bases, but Bangor would be by far the biggest.

Mrs. Appolloni: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, madam. Mr. Gamble, please, followed by Mr. Munro.

Mr. Gamble: Mr. Chairman, I had an opportunity to read with some interest the comments you made in one of the articles, a written copy of which you provided to us, "The Role of the Public in the Decision-making Process". I was particularly interested in the comments made on pages 11 and 12 where you are suggesting a mobilization of public opinion supported with substantial financing. On page 12 you say:

If, indeed, a World Disarmament Campaign is launched and receives sufficient funds, its potential input into the decision-making process can bring about major changes in the entire approach of governments to arms control and disarmament. It can serve to generate the necessary political will to change the direction of the present Administration's policies . . .

Is that a typographical error on that page? It is the second-last paragraph, about midway, page 12. "Administration's policies", with "Administration's" spelled with an apostrophe "s" as opposed to "s" apostrophe, which would refer to both administrations, presumably in the Soviet Union and the United States. Or are you concerned with only changing administration policy in the United States?

Mr. Epstein: You are right, the apostrophe should come after the "s".

Mr. Gamble: Thank you very much.

Mr. Epstein: You are right about that. I am a great believer in mutuality and balance.

[Translation]

qu'avait demandé initialement le Pentagone. Ils auraient pu construire 100 sous-marins. Ils auraient pu le faire au cours des années 60 et au début des années 70. Mais ils ont estimé que cela suffisait. Mais maintenant, ils ont changé d'avis. L'administration actuelle estime que ce qui suffisait auparavant ne suffit plus maintenant.

Mme Appolloni: Je crois que vous avez dit, monsieur Epstein, que Bangor pourrait devenir la base nucléaire la plus importante du monde. Ne pensez-vous pas que la plus importante base du monde est la base soviétique qui se trouve dans la péninsule de Kola?

M. Epstein: La plus grande base américaine du monde?

Mme Appolloni: La plus grande base américaine. Mais celle de la péninsule de Kola serait beaucoup plus . . .

M. Epstein: Oui, beaucoup plus grande, car l'Union soviétique n'en a en fait que deux, celles de Kola et de Vladivostok. Par contre, les États-Unis en ont plusieurs. Elles sont indiquées dans le document: Pearl Harbor, Groton, Charleston, les îles Aléoutiennes et Guam. Les Américains en ont beaucoup, mais celle de Bangor serait de loin la plus importante.

Mme Appolloni: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, madame. Monsieur Gamble, à vous la parole, suivi de M. Munro.

M. Gamble: Monsieur le président, c'est avec un certain intérêt que j'ai lu l'un des articles que vous avez rédigés, celui portant sur le rôle des citoyens au niveau de la prise des décisions, que vous avez fait distribuer. Mon attention a été particulièrement retenue par ce que vous dites aux pages 11 et 12, où vous proposez de mobiliser l'opinion publique, grâce à des fonds considérables. Je vous cite un extrait de la page 12:

Si l'on parvient à lancer une campagne internationale de désarmement et à rassembler suffisamment de fonds, la participation éventuelle des citoyens aux décisions pourrait entraîner des changements majeurs dans toute l'attitude adoptée par les gouvernements à l'égard du contrôle des armements et du désarmement. Elle pourrait faire ressortir la volonté politique nécessaire pour modifier l'orientation des politiques actuelles de l'administration . . .

Y a-t-il une erreur dactylographique à cette page? Il s'agit de l'avant-dernier paragraphe, à peu près au milieu de la page 12. Le texte anglais parle des politiques de l'administration, l'apostrophe précédant le «s», alors que si c'était l'inverse, on parlerait des deux gouvernements, sans doute celui de l'Union soviétique et des États-Unis. Faites-vous simplement allusion aux modifications qu'il faudrait apporter à la politique de l'administration américaine?

M. Epstein: Vous avez raison, l'apostrophe, dans le texte anglais, devrait suivre le «s».

M. Gamble: Merci beaucoup.

M. Epstein: Vous avez bien raison. Je suis un fervent partisan de la réduction mutuelle et équilibrée.

[Texte]

Mr. Gamble: That is what you said.

Mr. Epstein: Thank you for catching that. I will have to correct that.

The Chairman: You can be sure he will catch everything.

Mr. Gamble: At the beginning of the next paragraph you say:

I have lectured and given talks to literally hundreds of university audiences . . .

Were any of those audiences in the U.S.S.R.?

Mr. Epstein: No. I have lectured at a conference in the U.S.S.R. where they had a lot of their academicians, but as a rule the Soviet Union does not invite people from this side to lecture, except a very few specialized scientists.

Mr. Gamble: From whom they might extract some useful information.

Mr. Epstein: Yes. I think they thought they would not learn very much from me.

Mr. Gamble: Obviously, what concerns me about the program, which has considerable merit . . . Dr. Epstein, I hope you will not misunderstand me. I think your motive is good, a motive which, if successful and carried out with that balance of which you spoke, would reduce the threat of nuclear war. However, I am somewhat fearful about the impact of this campaign, funded in the fashion you describe, upon one of the potential combatants in that war, and that is the Soviet Union.

I note that your remarks with respect to the impact on the Soviet public are rather confined to a couple of comments which you make, one on page 13 at the top, which is really a repetition of something that you said at the bottom of page 9, namely that Nikita Khrushchev in his memoirs says that:

... public concern in the Soviet Union was a factor that prodded the Soviet Union to agree to halt tests in the atmosphere.

We are really searching for some kind of evidence of impact on the Soviet government by the Soviet public. I have had judges tell me that in the course of the presentation of trial arguments if you have a weak case you do not improve it by repeating the same argument twice, and I must confess that I am somewhat inclined to that view when I read your remarks with respect to Khrushchev twice as evidence that there is indeed a potential that we could influence Soviet public opinion.

• 1805

My great fear is that the next comment that you make on page 13 is in fact not supportable by the facts as we know them:

The Soviet government does, whenever it feels it can safely do so, pay some heed to the wishes and concerns of its

[Traduction]

M. Gamble: C'est ce que vous nous avez dit.

M. Epstein: Merci d'avoir relevé cette erreur, je devrai la corriger.

Le président: Vous pouvez être sûr qu'il ne va rien laisser passer.

M. Gamble: Au début du paragraphe suivant, vous dites:

J'ai donné des cours et des conférences devant littéralement des centaines d'auditoires universitaires . . .

En avez-vous donné en Union soviétique?

M. Epstein: Non. J'ai donné une conférence en Union soviétique, devant un grand nombre d'universitaires, mais en règle générale, les Soviétiques invitent très peu de gens de l'autre camp, sauf quelques scientifiques et spécialistes.

M. Gamble: De qui ils pourraient tirer des renseignements utiles.

M. Epstein: Oui. Je pense qu'ils savaient ne pas pouvoir apprendre grand-chose de moi.

M. Gamble: Ce qui m'inquiète, de toute évidence, à propos de ce programme très louable . . . Monsieur Epstein, ne vous méprenez pas. Je crois qu'effectivement, les raisons que vous invoquez sont valables et devraient nous permettre de réduire les risques de guerre nucléaire, si tout se faisait en respectant, de part et d'autre, l'équilibre dont vous avez parlé. Toutefois, je crains les répercussions de cette campagne, financée de la manière que vous avez décrite, sur l'un des combattants éventuels, soit l'Union soviétique.

Vous ne dites pas grand-chose des répercussions sur les citoyens soviétiques, sauf en haut de la page 13, où vous répétez en somme ce qui est dit au bas de la page 9, où vous citez un extrait des mémoires de Nikita Khrouchtchev:

... l'inquiétude des citoyens soviétiques a constitué un facteur qui a poussé l'Union soviétique à accepter de mettre un terme aux essais dans l'atmosphère.

Nous tentons de trouver des preuves des conséquences des pressions exercées par les citoyens soviétiques sur leur gouvernement. Des juristes m'ont dit que si une affaire était difficile à défendre devant un tribunal, il ne servait à rien de répéter les mêmes arguments lors de la présentation, et je dois avouer que je suis un peu d'accord là-dessus quand je vois que vous citez deux fois les mémoires de Khrouchtchev pour étayer votre thèse selon laquelle nous pourrions peut-être influencer l'opinion publique soviétique.

Ce que je crains fort, c'est que je constate que ce que vous dites à la page 13 n'est pas justifiable, d'après la réalité, telle que nous la connaissons:

Le gouvernement soviétique tient compte, chaque fois qu'il estime pouvoir le faire en toute sécurité, des désirs et

[Text]

people. It is also very much interested in obtaining the goodwill and support of the countries of the Third World.

And presumably, Third World influences and public opinion will have some effect upon their decision-making process.

I just wonder why, when they were universally condemned at the United Nations and at meetings of the Interparliamentary Union for their invasion of Afghanistan, they have not in fact retreated from that position.

Mr. Epstein: The answers, sir, to both your questions, are simple. First, we do not have the same input there, public opinion, as in the West. Secondly, it has some effect on them, but as Khrushchev once said very plainly—he said, we are not going to sacrifice what we regard as our vital interests just to please the non-aligned countries. Neither will the United States. Nobody will. But I am saying it has some limited influence.

Mr. Gamble: In the course of this campaign to mobilize public opinion, would it be your view, then, that we should always caution those we are trying to mobilize with the following type of comment: We believe we must do everything to reduce the arms race and eliminate the concentration of nuclear weapons so long as both of the superpowers reduce their holdings of these weapons?

Mr. Epstein: Sure.

Mr. Gamble: There should be no unilateral reduction in the possession of nuclear weapons by either one of the parties?

Mr. Epstein: Absolutely, sir. The final document of the first Special Session made it very, very plain. The reductions have to go forward in a balanced fashion so that no side gains any military advantage. It has to be mutual and balanced. Otherwise it is ridiculous. It is worse than ridiculous. It is a form of suicide, maybe.

Mr. Gamble: I entirely agree, and I think that point must be made throughout the campaign.

Mr. Epstein: Of course.

Mr. Gamble: What disturbs me is that among the materials which you provided to this meeting, and for which I thank you, is *The Defense Monitor*—to which reference has already been made and which you described as being more balanced and more accurate than some other publications. I have glanced—mind you, very rapidly—through this entire publication, and you would be amazed, I am sure, at my finding that there is no reference to a single placement of a single Russian atomic weapon or delivery system in the whole publication. I do not know how you can get balance and accuracy on this very essential issue to which you have directed our attention in these questions without having the other side. It would have helped immeasurably if we had that. But my point is—

[Translation]

préoccupations de son peuple. Il tient aussi beaucoup à pouvoir compter sur la bonne volonté et l'appui du Tiers monde.

Le Tiers monde et l'opinion publique devraient donc sans doute avoir une influence sur ses décisions.

Je me demande alors pourquoi, lorsqu'ils ont été universellement condamnés, aux Nations Unies et lors des réunions de l'Union interparlementaire, pour avoir envahi l'Afghanistan, ils n'ont pas battu en retraite.

M. Epstein: Les réponses à vos deux questions, monsieur, sont simples. Tout d'abord, l'opinion publique ne joue pas le même rôle chez eux qu'à l'Ouest. Deuxièmement, elle a une certaine influence sur le gouvernement, mais comme Khroutchev l'a un jour signalé très franchement, ils ne vont pas sacrifier ce qu'ils considèrent comme leurs intérêts vitaux uniquement pour plaire aux pays non alignés. Il en va de même pour les États-Unis et pour tout le monde. D'après moi, l'opinion publique joue un rôle limité.

M. Gamble: Pour en revenir à la campagne de sensibilisation de l'opinion publique, à votre avis, devrions-nous toujours essayer de mobiliser l'opinion en ajoutant la mise en garde suivante: nous croyons devoir faire tout ce qui est possible pour réduire la course aux armements et éliminer la concentration des armes, pour autant que les deux superpuissances fassent un effort de chaque côté?

M. Epstein: Certainement.

M. Gamble: Aucune des deux parties ne devrait réduire, unilatéralement, son arsenal nucléaire?

M. Epstein: Absolument, monsieur. Le document définitif publié à l'issue de la première séance extraordinaire l'a bien précisé. Toute réduction devra être équilibrée, de manière à ce qu'aucun des deux camps n'en retire un quelconque avantage militaire. Il s'agit d'un effort bien équilibré et entrepris de part et d'autre. Autrement, l'entreprise est ridicule; pire encore, c'est une espèce de suicide, peut-être.

M. Gamble: Je suis tout à fait d'accord, et je crois qu'il faut bien insister là-dessus pendant toute la campagne.

M. Epstein: Bien sûr.

M. Gamble: Ce qui me chiffonne un peu, ce sont les documents que vous nous avez amenés pour la réunion, et je vous en remercie d'ailleurs. Vous nous avez apporté *The Defense Monitor*, auquel on a déjà fait allusion, et qui, d'après vous, est plus objectif et plus précis que d'autres publications. J'y ai jeté un coup d'oeil, très rapide, je vous le concède, et vous serez sans doute étonné d'apprendre que je n'y ai pas trouvé la moindre allusion à une seule arme atomique ou système de lancement soviétique. Je ne vois pas comment on peut arriver à faire la part des choses et obtenir des renseignements précis sur cette question essentielle dont vous nous avez saisis, sans avoir des renseignements sur l'autre camp. Cela nous aurait grandement aidés, mais...

[Texte]

Mr. Epstein: If you get the publication of the Pentagon, *Soviet Military Review*, that sets out all the other side has, and this is an attempt to readjust that balance.

Mr. Gamble: Would you be agreeable, in the event we have a public campaign mounted against nuclear arms, if hand in hand with this kind of material we had the other kind showing the Russian placement, the Russian delivery system, and the extent of Russian atomic deliveries?

Mr. Epstein: I could have brought my copy for you. I am sure you can get it from either Ambassador Menzies' office or from DND. These things they have sent around the world. They have sent them to NATO. You can get this; and you must, you should, to be able to compare the two.

Mr. Gamble: My concern is not for me, but rather for the public, who are to be motivated as a consequence of this campaign of which you speak. It would be absolutely essential to show not only the Russian potential for the delivery of death, but also to show that this program of reduction and dismantling should go hand in hand, one nation with the other.

Mr. Epstein: No question about that.

Mr. Gamble: Thank you very much. Those are all the questions I have.

• 1810

The Chairman: I very kindly thank you.

Last, although not least, Mr. Munro. He is the one from Victoria.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): J'espère que M. Legault peut rester avec nous et qu'il ne s'inquiète pas...

Le président: Il est très en danger, lui...

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Je me réfère à la page 22 du texte français que vous venez de mettre dans votre serviette.

M. Legault: *I was not expecting any other questions.*

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Il y a un manque de parallélisme si je peux m'expliquer ainsi dans le deuxième paragraphe-là, qui pourrait peut-être causer un malentendu que vous n'aimeriez certainement pas voir. Par exemple, vous citez les chiffres absolus pour les dépenses militaires américaines tandis que pour les dépenses militaires de l'URSS, vous citez tout simplement l'augmentation. Et je me demande s'il ne serait pas préférable de mettre les chiffres absolus de 35,35 p. 100 à 37,87 p. 100 pour maintenir un parallèle, autrement...

M. Legault: Je pense que vous avez raison, il est sûrement préférable de dire que la part de l'URSS est passée de...

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Exactement. Et nous pouvons corriger le texte dès maintenant pour que...

M. Legault: ... est passée de 35.35 à ...

[Traduction]

M. Epstein: Le Pentagone, dans *Soviet Military Review*, fournit une liste complète des forces de l'autre camp, et il s'agit d'une tentative visant à retrouver un certain équilibre.

M. Gamble: Au cas où une campagne de mobilisation de l'opinion publique contre les armes nucléaires serait lancée, seriez-vous d'accord si, en plus de ce genre de revue, on pouvait obtenir des renseignements sur les installations, le système de lancement et la portée des vecteurs atomiques soviétiques?

M. Epstein: J'aurais pu vous apporter mon exemplaire. Je suis convaincu que vous pourriez en obtenir un auprès du bureau de l'ambassadeur Menzies, ou du ministère de la Défense nationale. On en a envoyé partout dans le monde, à l'OTAN aussi. Vous pouvez vous les procurer et vous devriez absolument comparer les deux documents.

M. Gamble: Je ne m'inquiète pas pour moi, mais plutôt pour le grand public, qui doit être motivé pour cette campagne dont vous nous avez parlé. Il faudrait absolument l'informer sur la force de frappe des Soviétiques, mais aussi lui montrer que le programme de réduction et de démantèlement sera entrepris en collaboration par tous.

M. Epstein: Cela ne fait aucun doute.

M. Gamble: Merci beaucoup. J'en ai terminé avec mes questions.

Le président: Je vous remercie de tout coeur.

Et enfin, M. Munro, qui n'est toutefois pas le dernier sur ma liste. Il est originaire de Victoria.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I hope that Mr. Legault will be able to stay with us and that he is not concerned about...

The Chairman: He is very much in danger...

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I am referring to page 22 of the French text that you just put back in your briefcase.

M. Legault: Je ne m'attendais pas à ce qu'on me pose d'autres questions.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): If I may say so, there is some lack of parallelism in the second paragraph which might cause a misunderstanding that you would certainly not like. For instance you quote absolute figures for American military spending while you simply refer to an increase in Soviet military spending. I wonder if it would not be better to mention that absolute figures of 35.35 per cent have increased to 37.87 per cent to maintain a parallel, otherwise...

Mr. Legault: I think you are right, it is certainly better to say that the Soviet Union has increased its participation from...

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Exactly. And we can correct the text right now, so that...

Mr. Legault: ... 35.35 to ...

[Text]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Exactement!

Mr. Legault: ... 37.87p. 100. Vous avez parfaitement raison c'est une clarification ...

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Ce n'est pas pour critiquer, c'est seulement pour avoir un parallèle et ne pas créer un malentendu. Bon ...

I would like to go on with this question to Mr. Epstein, the one asked by my colleague, Mr. Gamble. He did say that there is available a parallel in *The Defense Monitor*, or in some other place, a document which is more balanced than this because this just gives the U.S.A. situation with all its gruesome details in the middle. I would like to see those gruesome details, just as Mr. Gamble would, as far as the U.S.S.R. is concerned.

Mr. Epstein: There is an equally unbalanced one, or an even more unbalanced one, in this Pentagon publication, "Soviet Military Power", a 95-page illustrated-in-colour booklet that lists everything the Soviet Union has.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I hope that the secretary will be able to obtain a sufficient number of copies for us each to have one.

Mr. Legault: Mr. Chairman, if I may add, I think all members of the committee should be provided with the latest issue of the *Military Balance*, published by the International Institute for Strategic Studies, which gives all the figures on both sides.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Would you say that they are utterly reliable?

Mr. Legault: I think they are highly accurate.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I have relied on them for a long time.

Mr. Legault: Mr. McKinnon has a copy. You may have a difference of a couple of missiles, with intelligence information but, as far as I know, they are pretty highly accurate.

Mr. Epstein: SIPRI also tries to give us both sides.

The Chairman: So you do not think they are laughing at each other when they see how wrong both sides are, when they look at their own figures from the other side?

Mr. Epstein: Well, maybe I do not have to reply to that.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I have two short questions. Mr. Epstein did say that there are two major naval bases in the Soviet Union, and he mentioned Kola and Vladivostok. There are two others, if I am not mistaken.

Mr. Epstein: Not major ones. They can put some in the Crimean. They can get submarines in and out there.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): And Mermansk.

[Translation]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Exactly!

Mr. Legault: ... to 37.87 per cent. You are perfectly right and this is a clarification ...

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I am not criticizing, I just want to reestablish a parallel among the two so as to avoid any misunderstanding. Well ...

J'aimerais enchaîner sur la question posée par mon collègue, M. Gamble, à M. Epstein. Il nous a dit que la revue spécialisée *The Defense Monitor*, ou un autre document, fournissait des renseignements qui pourraient nous servir à tracer un parallèle qui serait plus objectif que celui-ci, qui ne nous donne que des renseignements concernant les États-Unis et comportant toute une série de détails épouvantables. Tout comme M. Gamble, j'aimerais consulter ces renseignements épouvantables à propos de l'Union soviétique.

Mr. Epstein: La publication du Pentagone comporte un document allant encore davantage en sens unique; il s'agit d'une brochure illustrée en couleurs, de 95 pages, donnant la liste de tout l'armement dont disposent les Soviétiques.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): J'espère que le secrétaire pourra obtenir pour chacun de nous un nombre suffisant d'exemplaires.

Mr. Legault: Monsieur le président, permettez-moi d'ajouter que j'estime que tous les membres du Comité devraient recevoir le dernier numéro de *Military Balance*, publié par l'International Institute for Strategic Studies, qui fournit tous les chiffres pour les deux camps.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Sont-ils tout à fait fiables, à votre avis?

Mr. Legault: Je crois qu'ils sont extrêmement précis.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Je m'y suis fié pendant très longtemps.

Mr. Legault: M. McKinnon en a un exemplaire. Vous constaterez peut-être une différence de quelques missiles, à cause des renseignements secrets, mais, à ma connaissance, ils sont extrêmement précis.

Mr. Epstein: Le SIPRI s'efforce aussi de nous donner des renseignements sur les deux camps.

Le président: Vous ne pensez donc pas qu'ils se moquent l'un de l'autre quand ils voient les chiffres dont dispose la partie adverse sur leur propre camp?

Mr. Epstein: Peut-être ne dois-je pas répondre à cette question.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): J'ai deux questions assez brèves. M. Epstein nous a parlé de deux grandes bases navales en Union soviétique, celles de Kola et de Vladivostok. Sauf erreur de ma part, il y en a deux autres.

Mr. Epstein: Elles ne sont pas importantes. On en trouve en Crimée. Les Soviétiques peuvent y faire entrer et sortir des sous-marins.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Et celle de Mermansk.

[Texte]

Mr. Epstein: Mermansk is the Kola Peninsula; that is the Kola Peninsula.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Okay. The other question: You said that you had lectured to U.S.S.R. audiences. Was that at the Institute of U.S. and Canada Relations?

Mr. Epstein: There was one lecture there and I also gave a number of speeches, not lectures, at a big conference they had there in 1975.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): May I ask if members from the embassy were at that particular meeting of the institute?

Mr. Epstein: No, but I was in close touch with Robert Ford throughout my stay there.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): For your presentation you were the only Canadian there?

Mr. Epstein: That is right.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I see. Were they not asked, or did they not know the timing? Or were they not interested?

• 1815

Mr. Epstein: There were only two Canadians present at that conference and it was while I was at that conference that they invited me to come to the Institute of American-Canadian Studies. And they invited me. I do not know whether they invited the other chap at a different time.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): And the other person was?

Mr. Epstein: Alan Newcombe. He is on your list.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): And that was when it was being run by Georgi Arbatov.

Mr. Epstein: By whom?

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Arbatov.

Mr. Epstein: Yes, although he was not present the day I spoke.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you. I think it is getting late and . . .

The Chairman: We will have two short ones, the Honourable Mr. McKinnon and then Mr. Sargeant.

Mr. McKinnon: In reply to why we do not all have the military balance for 1981-82, I have always suspected it was that the committee chairman was too cheap to buy them for us out of his funds.

I was rather sceptical of Mr. Epstein's figures about the 12,000 strategic warheads, and in this reputable journal—and I believe it and SIPRI both as they probably come within a couple of missiles of each other when you compare them—it states:

[Traduction]

M. Epstein: Mermansk se trouve dans la péninsule de Kola.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Très bien. Mon autre question est la suivante: vous nous avez signalé avoir donné des causeries devant un public soviétique. Était-ce à l'Institute of U.S. and Canada Relations?

M. Epstein: Oui, j'y ai donné un cours et j'ai aussi prononcé plusieurs discours lors d'une grande conférence organisée en 1975.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Puis-je vous demander si des représentants de l'ambassade se trouvaient à la réunion de l'institut?

M. Epstein: Non; mais pendant tout mon séjour là-bas, j'ai été en contact étroit avec Robert Ford.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Vous étiez donc le seul Canadien dans la salle, ce jour-là?

M. Epstein: C'est exact.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je vois. Les Canadiens n'avaient-ils pas été invités ou avertis de la date de la conférence, ou encore ne s'y intéressaient-ils pas?

M. Epstein: Il n'y avait que deux Canadiens à cette conférence, et c'est pendant que j'y assistais qu'ils m'ont invité à l'institut. J'ignore s'ils ont invité l'autre personne à un moment différent.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Et qui était l'autre?

M. Epstein: Alan Newcombe. Vous l'avez sur la liste.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): A l'époque, l'institut était dirigé par Georgi Arbatov.

M. Epstein: Par qui?

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Arbatov.

M. Epstein: Oui, encore qu'il n'ait pas assisté à ma conférence.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci. Il se fait tard et . . .

Le président: Encore deux brèves questions. Je cède la parole à MM. McKinnon et Sargeant.

M. McKinnon: Nous n'avons pas tous reçu le document faisant le point sur l'équilibre sur le plan militaire pour 1981-1982, et j'ai toujours pensé que c'était parce que le président du Comité était trop radin pour nous l'acheter de sa poche.

J'ai quelques doutes à propos des chiffres avancés par M. Epstein concernant les 12,000 ogives stratégiques. Je vous cite un extrait de cette fameuse revue—je me fie à ses chiffres, ainsi qu'à ceux de SIPRI, puisqu'il ne doit y avoir qu'une différence de quelques missiles, si on les compare:

[Text]

The total number of United States deliverable strategic warheads is now about 9,000 when ICBM and SLBM warheads and air-delivered weapons are counted. The figure of 7,301 in last year's military balance referred to missile-carried warheads only.

Speaking of the U.S.S.R. it says:

Excluding the 1/MRBM forces, the total number of nuclear delivery vehicles is 2,537 and the number of deliverable warheads has risen in the years from 6,000 to over 7,000, primarily as a result of introducing MIRV launchers to replace single warhead launchers.

So I think it is important that the committee record show what I think we can all agree is a true figure—9,000 to 7,000.

Mr. Epstein: I think we should have this figure which is stated here of up to 12,000. You see, nobody knows the exact numbers which can be delivered by bombers.

Mr. McKinnon: Which figure are you giving out? Well, not the exact number, but surely . . .

Mr. Epstein: Those are strategic weapons.

Mr. Wenman: Within 25 per cent. I thought you said you knew within 2 or 3 per cent.

Mr. Epstein: No, that was what Schmidt said.

Mr. McKinnon: They reckon there are something like 1,700 obviously that are air deliverable and they say bomber force loadings are difficult to establish with precision. That is why they say "about 9,000". But I would not expect there would be an error of over 100 per cent in their calculations.

Mr. Epstein: Not 100 per cent. The error would be between 9,000 and 12,000. The range they have given here is 9,000 to 12,000 or 10,000.

Mr. McKinnon: They said 7,301.

Mr. Epstein: For the Soviet Union.

Mr. McKinnon: No, these are for the United States.

Mr. Epstein: Those are missiles, sir.

Mr. McKinnon: That is right. So when they decided to add in the number carried by air they said it would get up to about 9,000. That is 2,700 more. Now, to bring it up to 12,000 they would have to have 5,700 more, which it seems to me would be in the area of 100 per cent in the ones that are carried by air, and I do not think they are in the habit of making errors of 100 per cent.

Mr. Epstein: That publication which just came out, that is based really on information which is almost a year old. This thing just came out last week and this has better access to American information than even the military balance does.

Mr. McKinnon: I was looking at that thing that just came out last week and it is the one that said 30,000 nuclear

[Translation]

Au total, les États-Unis disposent d'environ 9,000 ogives stratégiques, des ogives ICBM et SLBM, et des bombes larguées par avion. Le document relatif à l'équilibre militaire publié l'année dernière mentionnait un chiffre de 7,301, portant essentiellement sur les ogives montées sur missiles.

A propos de l'URSS, il y est dit:

Si l'on exclut des calculs les 1/MRBM, on compte 2,537 vecteurs nucléaires au total, et le nombre d'ogives est passé de 6,000 à plus de 7,000, ces dernières années, grâce au remplacement des fusées porteuses d'ogives simples par des vecteurs MIRV.

Il est important, à mon avis, que le Comité fasse consigner dans le compte rendu de ses travaux ce que nous estimons tous être un chiffre exact: 9,000, et non pas 7,000.

M. Epstein: Il faudrait consigner le chiffre maximum indiqué ici, qui est de 12,000. Personne ne connaît le nombre exact de bombes pouvant être larguées par bombardier.

M. McKinnon: De quel chiffre s'agit-il? Je ne vous demande pas le chiffre exact, mais assurément . . .

M. Epstein: Il s'agit d'armes stratégiques.

M. Wenman: La marge d'erreur est de 25 p. 100. Je pensais que vous aviez établi une marge d'erreur de 2 ou 3 p. 100.

M. Epstein: Non, pas moi, M. Schmidt.

M. McKinnon: Ils comptent qu'il y en a environ 1,700 qui pourraient être larguées par avion, et le coefficient de charge d'un bombardier est difficile à calculer avec précision. Voilà pourquoi on parle d'environ 9,000. Mais je ne pense pas qu'ils aient commis une erreur de plus de 100 p. 100 dans leurs calculs.

M. Epstein: Non, pas 100 p. 100. L'erreur devrait se situer entre 9,000 et 12,000. Les chiffres cités ici varient entre 9,000, 12,000 ou 10,000.

M. McKinnon: On a avancé le chiffre de 7,301.

M. Epstein: Pour l'Union soviétique.

M. McKinnon: Non, pour les États-Unis.

M. Epstein: Il s'agit de missiles, monsieur.

M. McKinnon: C'est exact. Donc, quand ils ont décidé d'ajouter le nombre de missiles transportés par avion, ils sont arrivés à environ 9,000. Ce qui fait 2,700 de plus. Donc, pour aboutir à 12,000, il en faudrait 5,700 de plus, ce qui nous donne environ 100 p. 100 pour ceux qui sont transportés par avion, et je ne pense pas qu'ils aient l'habitude de commettre des erreurs de 100 p. 100.

M. Epstein: Le document qui vient d'être publié se fonde sur des renseignements datant d'il y a près d'un an. Or, celui-ci a été publié la semaine dernière et il a été élaboré grâce à des renseignements américains beaucoup plus précis que ceux qui ont servi pour le document concernant l'équilibre militaire.

M. McKinnon: J'ai consulté celui qui a été publié la semaine dernière et dans lequel on parle de 30,000 ogives nucléaires. Je

[Texte]

warheads. Looking through this, I have not had time to add them up but it would be very difficult to bring it up to 30,000.

Mr. Epstein: No, 30,000 includes tactical ones, sir.

Mr. McKinnon: Yes, I know. I know.

Mr. Epstein: Not the strategic ones. The figure of 12,000 is the maximum number for strategic ones.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Where are last week's figures from the U.S.S.R.?

Mr. Epstein: I do not have them.

Mr. Wenman: I think we have Dr. Menzies coming. He will bring us up to date on the latest figures anyway.

Mr. Epstein: Tactical are battlefield weapons, strategic are the sort of intercontinental things and the theatre ones are in between.

The Chairman: If you are going to be shot it is quite irrelevant if they are technical or tactical or . . . Mr. Sargeant, please.

Mr. Sargeant: I would just like to ask Mr. Epstein who this Center for Defense Information is that put out *The Defense Monitor*.

Mr. Epstein: They are listed on the last sheet. They are a number of retired admirals, generals, other military people, and it gives all of the board of advisers here. Everybody is behind it and it is a nonprofit organization. They have been in existence for 10 or 15 years or so and they are highly regarded too, very highly regarded.

• 1820

Mr. Sargeant: Thank you.

Mr. Epstein: All three are: the Center for Defense Information, SIPRI and the Institute of Strategic Studies. And there are differences amongst them all.

The Chairman: On behalf of the members who are still with us, thank you very much for your very worthwhile exposé. That will certainly be highly helpful. I saw members taking notes and the drafter taking copious notes.

The next meeting will be, as you know, next Tuesday morning with officials from the Department of External Affairs and from the Department of National Defence. Next Tuesday, 9.30 a.m. 3.30 p.m. and 8.00 p.m.

The meeting is adjourned.

[Traduction]

n'ai pas eu le temps de faire une addition, mais si je me fonde sur ces documents-ci, je crois que j'aurais beaucoup de mal à arriver à 30,000.

M. Epstein: Non, monsieur, les 30,000 comprennent les armes tactiques.

M. McKinnon: Oui, je sais bien.

M. Epstein: Et non pas stratégiques. Les 12,000 correspondent à un maximum pour les armes stratégiques.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Où sont les chiffres de la semaine dernière émanant de l'Union soviétique?

M. Epstein: Je ne les ai pas sous la main.

M. Wenman: Voilà M. Menzies. Il pourra nous faire le point sur les chiffres les plus récents.

M. Epstein: Les armes tactiques sont celles qui sont utilisées sur le terrain; les armes stratégiques concernent les missiles et fusées intercontinentales, et puis, il y a les autres, plus ou moins intermédiaires.

Le président: Si l'on vous tire dessus, qu'elles soient techniques ou tactiques n'a pas tellement d'importance . . . M. Sargeant, à vous la parole.

M. Sargeant: J'aimerais demander à M. Epstein à quoi correspond le Center for Defense Information qui publie *The Defense Monitor*.

M. Epstein: Vous trouverez la composition de ses membres sur le dernier feuillet. Il se compose d'amiraux à la retraite, de généraux, d'autres militaires, et vous y trouverez aussi la liste des conseillers. Il s'agit d'un organisme à but non lucratif rassemblant de nombreux membres. Le centre existe depuis dix ou quinze ans à peu près et jouit d'une excellente réputation.

M. Sargeant: Merci.

M. Epstein: Les trois organismes sont les suivants: le Center for Defense Information, SIPRI et l'Institute of Strategic Studies. Ils ne sont pas pareils.

Le président: Au nom de tous les députés présents, je tiens à vous adresser tous nos remerciements pour votre très intéressant exposé, qui nous sera certainement très utile. J'ai constaté que les députés prenaient des notes, ainsi que le rédacteur, qui ne s'en est pas privé.

La prochaine réunion aura lieu, comme vous le savez, mardi matin; nous rencontrerons alors des représentants du ministère des Affaires extérieures et de la Défense nationale. Donc, à mardi, 9h 30, 15h 30 et 20 heures.

La séance est levée.

APPENDIX "EAND-47"**SECURITY, ARMAMENT AND DISARMAMENT**

Presentation by Professor Albert Legault,

Special Adviser, Department of National Defence

Standing Committee on External Affairs and

National Defence

Ottawa, 4 February 1982

Security, Armament and Disarmament *

The arms race is closely linked to the problems of peace and war, which, from time immemorial, have always been the concern of the observers and great philosophers of history. The aim of this paper is to give the members of the committee a synthesis of the main opposing theories concerning national security, arms control and reduction, and the underlying causes of the arms race. We shall then look at the trends in military spending on a world basis, as well as the close relationship that may exist between military spending and economic growth.

My presentation is divided into seven sections:

- 1) Duality of the concept of security
- 2) Armament or disarmament?
- 3) Four schools of thought about the arms race
- 4) Economic interpretation of the arms race
- 5) World trends in military spending
- 6) World trends in economic power and military spending
- 7) Conclusion

* Much of this work was done as part of a research project for the Department of National Defence. I would therefore like to thank the Department of National Defence for allowing me to share some of the ideas contained in my report with the Committee. The author takes sole responsibility for the ideas expressed in this paper.

1. Duality of the concept of security

The concept of national security has a more limited extension and a wider comprehension than the concept of international security, just as in logic the notion of yellow has a more limited extension and a wider comprehension than the notion of colour. Just as yellow is not made up of the sum of its different shades, international security is not the sum total of the national securities of the units in the international system.

In other words, it is at the level of sovereign states that the disjunction between the different units of the whole is set up, which creates a fundamental difference of kind between the system of internal politics of states and the system of international relations.

All the great political philosophers have pondered on this enduring duality (too much security for one becomes a source of insecurity for another) between the security of the whole and the security of its constituent parts.

In his masterly work Peace and War, Raymond Aron emphatically reminds us that no civilization has ever lastingly solved "the double problem of individual and collective survival." (1) The essence of international relations, he continues, raises "the Machiavellian problem and the Kantian problem: that of legitimate means and that of universal peace." (2)

The so-called realist theory of international relations borrows from Jean-Jacques Rousseau and Hobbes the idea that states are in a game situation in relationship to one another, each acting in its own interest. A natural "state of war" prevails between nations, such that a universal state is impossible, or would be undesirable, and would not even be necessary in a world composed of ideal states, since the necessity of such a "universal state" would disappear the day that nations ceased their struggles based on "self-love".

(1) Raymond Aron, Peace and War, trans Richard Howard and Anette Baker Fox (Garden City, New York. Doubleday & Co, Inc, 1966), p.16.

(2) What Raymond Lévesque expressed admirably well in a song: "When the time comes that men live on love, there will be no more misery; soldiers will be troubadours, but we, we will be dead, my brother!" (translation)

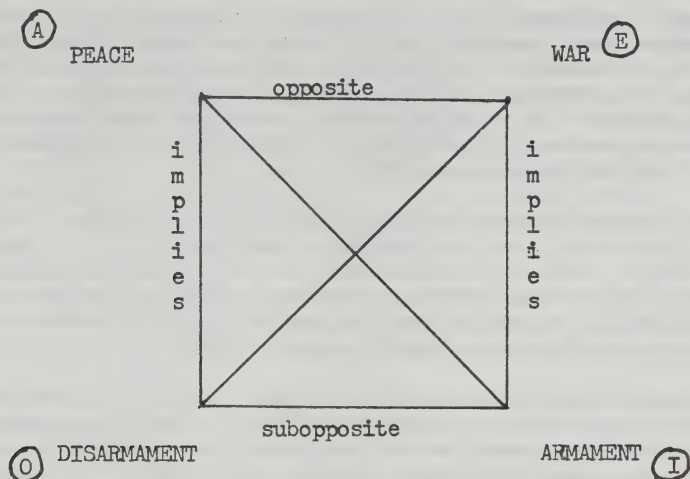
Must one contrast the refreshing pessimism of Rousseau(2) with the unsettling optimism of Kant, who sees in the individual's double constraints of "self-interest" and "moral imperatives" the possibility that the world will evolve towards harmony through greater interdependence? There is no doubt that considerable progress has been made in this direction since 1945, but there is many a slip, twist cup and lip, or between the "is" and the "ought", that is between the reality and practice of international relations, and the achievement of a peaceful world in which peace would gradually become lasting and universal.(3)

2. Armament or disarmament?

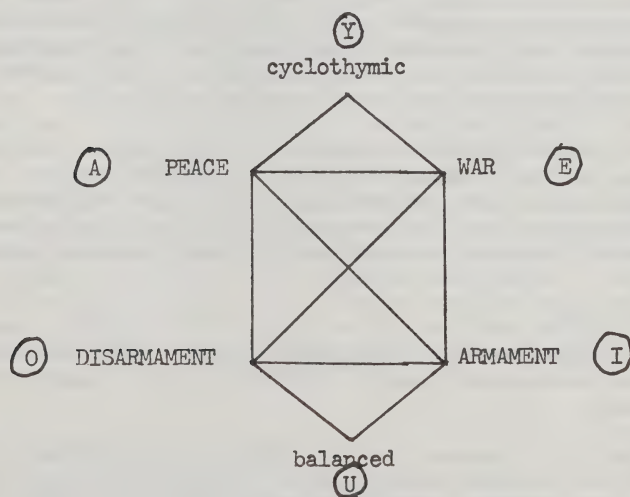
For centuries, humanity has pondered this basic question, without for all that having ever resolved its terms. Si vis pacem, para bellum as the ancients put it. At the UN in the early nineteen sixties, President Kennedy said that humanity must put an end to war before war puts an end to humanity. In fact, armament and disarmament are two terms that are as antinomic as peace and war.

These four terms, in themselves, undoubtedly constitute the "basic structures of signification"(4) within the theory of international relations. Applying Aristotle's square to these four propositions gives the following results:

-
- (3) Although ethics and politics do not often made a good match, the fact remains nonetheless that the repeated appeals of the pacifist movement are so many positive signs that prevent the world and its heads of state from sinking into the deepest cynicism. What these movements too often forget, however, is that politics requires two players and that there is a limit to political reconciliation. In the long term, one group's pacifism, however well articulated in the face of another's consummate cynicism, can only lead to a suicidal policy, disastrous for the interests of the first group.
- (4) L. Hjelmsev and M. Broendal, in pondering on the phenomenon of the "principle of participation" in linguistics, which they place at the prelogic level, arrived at results analogous to those in the work of logician-philosopher R. Blanché. Using the traditional methods of logical propositions, Blanché also came up with the "natural" categories of thought that A.J. Greimas calls "basic structures of signification". Of Oswald Decrot and Tzvetan Todorov, Dictionnaire encyclopedique des sciences du langage (Paris: Seuil, 1972), pp 150ff



In other words, it is contradictory to disarm, if one wants war, to arm oneself, if one wants peace, whereas war by definition implies that one arm oneself, and peace implies that one disarm. By simply adding two extra positions to Aristotle's square, we obtain the following hexagon:



Here we have the previously described complex, with the difference that proposition U contains both propositions O and I, from which comes the notion of balance between the opposites, whereas, in contrast to the complex, proposition Y contains no contradiction: It signifies that the two contradictory terms must apply, without specifying which, whereas the complex units within itself the two opposites.(5)

In other words, it is logically impossible to have peace and war at the same time, or détente and tension at the same time, from which comes the necessity of alternation (cyclothymia). On the other hand, the junction of propositions O and I reintroduce an apparently neutral or balanced concept, which corresponds to the contemporary theories of arms control.

Since the appearance of the arms control theories in the early sixties, Western countries have always endeavoured to put into practice the notion of "balanced reductions" in Europe, which implies that one side must disarm when the other does. In cases of disagreement, however, the inverse also holds, such that if one side rearms, the other must also do the same.

This double constraint, moreover, is seen clearly in the present structures of NATO since two working groups were established: The High Level Group (HLG) accountable to the Nuclear Planning Group (NPG) (6) established at Brussels, and the Special Consultative Group, which sits periodically in Geneva. The former US representative to the Executive Committee of the Nuclear Planning Group has explained that the goal of the two groups is "the development of an integrated theatre nuclear force modernization and arms control approach, with a view to ensuring compatibility between INF modernization and current and future Alliance arms control policies and objectives."

The propositions "military balance" (that is the U proposition of the extension of Aristotle's square that we have just described), but proposition Y is less so, since it was up to the politicians to find a neutral term that corresponds neither to the notion of "peace" as such nor to the concept of "war" as

-
- (5) Lucrot and Tudorov, op cit, p 153. Note also the similarity between Broendal's term 'neutral' and Blanché's concept of balance.
- (6) Stephen R. Hammer, Jr, ANATO's long-range theatre nuclear forces: A modernization in parallel with arms control', Revue de l'OTAN, no 1, February 1980, pp 1-6.

it is commonly understood. This term is "détente", which has probably been the subject of more discourse than any other since its "commercialization" in the sixties. In other words, if neither peace nor war describe the dominant climate of interstate relations, the word détente can take on logical significance only if the instances of co-operation are more numerous than the instances of conflict. One must admit, however, that events since 1979 hardly resemble what happened in the 1970s when observers believed rightly or wrongly in a possible rapprochement between the superpowers.

The Annual Report (RAMSES 1981) of the Institut français des relations internationales (French Institute of International Relations) sums up the Soviet conception of détente very well.

"For Moscow, détente is, at best, a breathing space between two upsurges of Soviet influence and, at worst, a matter of pursuing the same ends using other means, the latter being more often than not the case. Peace is not universal concord or, even less likely, universal harmony (a dangerous and unimaginable utopia in a world that people like to consider divided into two camps), but a state of contained confrontation under the shelter of which the balance of power must continue to change in favour of Socialism. For the USSR, which is still a revolutionary power in this respect, détente is not synonymous with the status quo; on the contrary, it is an opportunity to rapidly expand "anti-imperialist" forces.

In less doctrinaire terms, this attitude represents cautious and opportunistic expansionism. War will be avoided so long as the stakes appear to be too high" (7). (translation)

So long as the political climate was one of co-operation, although nobody was really fooled by the opposite meanings attached to the word "détente" in the East and in the West, the Western world had reason to believe that the opportunities for "rapprochement" would gradually lead to the creation of a climate favourable to a less fragile and more certain peace than that of the Cold War years. Two series of major and virtually simultaneous events sounded the death knell of détente: The indiscriminate growth of Soviet military potential and Moscow's opportunism which at times was regarded as intrusive, to say the least.

(7) RAMSES 1981 (Rapport annuel mondial dans le système économique et les stratégies), Paris; Economica, 1981, p 11.

We will return below to the issue of the growth of Soviet military potential. For the moment let us just mention that the question "Armament or Disarmament?" gives rise to three sets of answers, all equally relevant.

In the first category, the school of thought that advocates realism may be set against the school that advocates not idealism or utopianism but rather a "normative" approach, since many observers think that the climate of international relations could be fundamentally changed by applying new standards of conduct. Here again we find the dichotomy, referred to above, between what "is" and what "should be". If the first are right to adhere to what is, for fear that a sudden change in the system may totally overturn the rules of the game, the second are probably also right to stress what the international system "should be". It is the transition from one state of affairs to another, however, that is difficult to achieve, particularly when the two camps do not share the same conception or definition of the critical stages that must be passed through in the process. Arms control experts provide us with the second set of answers. At this level the debate is equally lively but is tempered by considerations of "statistics", the "balance of power", "essentially equating factors", or the right of each State to ensure its security without detriment to the security of other States. A number of experts thus maintain that the USSR took advantage of the climate generated by detente and by the SALT talks, first to redress the balance of military power, and then to turn it in their favour.(8) In the final analysis, are the Arms Limitation talks not just, as General Gallois claims, a massive deception designed to lull the West into a false sense of security? No matter how many interpretations may be possible in this area, it would be absurd to deny that it is in both sides' interests to negotiate, if only to better define the rules to be observed in their reciprocal restraints(9), when the immense sums of money that the Superpowers devote to arms today probably provide them with no more or less security now than they enjoyed twenty years ago.

(8) The two authors who best represent this view are Colin S. Gray and Robin Ranger.

(9) This objective may in fact spell the ultimate end of the SALT negotiations. In this connection, see J. S. Finan's remarkable paper, "Arms Control and the Central Strategic Balance: Some Technological Issues", International Journal, Vol. XXXVI, no 3, summer 1981, pp 430-460.

The third set of considerations, which hampers the transformation of the "armament/disarmament" ratio, stems essentially from the divergent political appreciation that may be formed of the notion of détente. The issue here is not only one of different perceptions but also--and this is more serious--one of strategy, the common strategy to be adopted to contend with the USSR, that is, the nature, type and extent of the resources required to induce better feelings among the Soviets towards the West. The hardliners, the United States in particular, maintain not only that modernized military forces--fully equipped and increased in size--still constitute the best means of curbing the Soviet Union's unbounded ambitions, but also that sanctions must be taken against them, besides stopping the export of products that incorporate advanced technology. The "doves" stress, on the other hand, that no embargo would actually have any beneficial effect whatsoever on a superpower determined to achieve its objectives, that it is a mistake to suppose that the West will succeed in making the USSR think as they would like them to, and indeed that, at a time when the Soviet Union is experiencing serious internal problems and its economy is tottering, a breakdown in the dialogue and co-operation with the USSR could only lead them to engage in even more dangerous ventures; this would thus make it easier for the Soviets to mobilize Socialist forces against an "external" enemy in order to allay popular discontent at home, the example of Poland being only a portent of the even more serious storms that are likely to break within the Soviet Union. Between these two extremes, there are of course the advocates of a flexible approach who are wary of becoming involved in increased confrontation with the USSR, whether for political or economic reasons or because they felt that, by following the example of America, they would do more harm to themselves and would still not be striking at the heart of Soviet interests.

3. Four schools of thought about the arms race

The prevailing theories on this subject can, generally speaking, be grouped into four different schools of thought. The first is no doubt the classical theory of the "school of realism", in which the quest for influence and superiority, in other words social status, prestige and international pride, drives the States to wage a struggle without mercy. Every study dealing with power and the measurement of power seems to have a place within this school.

The second is articulated upon the henceforth well-known theory of "action-reaction", or on the stimulus-response model, with the behaviour of the first party arousing in the second party behaviour of a more or less identical nature, both parties thus

striving to compete in a process of "reciprocal stimulation"(10). This school of thought may just as easily be looked upon as a sub-category of the first school inasmuch as the "reciprocal stimulation" process is nurtured by the quest for influence and superiority, or, on the contrary, as a separate sociological category since the "behaviorist" school considers the behaviour of one party toward a second party as a determinant factor in the latter's conduct. Thus, we are once more in the presence of our two earlier paradoxes (war and peace; arm-disarm). In fact, there is no contradiction in simultaneously adopting these two different levels of analysis, since they are united by dialectic in a process of perpetual transformation.

The third school is one that I would call the domestic school, the school of internal determinants. It, in turn, can be subdivided into three sub-categories. The first is no doubt the predominant importance attached in certain places to the theory of the "military-industrial" complex. The military elite and the economic elite being in a position of reciprocal complementarity

-
- (10) These theories are essentially derived from the works of Louis Fry Richardson. In this connection, refer to the articles by P. Smoker "The arms race as an open and closed system", Peace Research Society (International) Papers 7, 1967, pp. 41-62; J.V. Gillespie, D.A. Zinnes, G.S. Tahim, F.S. Schrodtt and M. Rubison, "An optional control theory of arms race", American Political Science Review, 71, 1, March 1977, pp. 226-251; P.C. Bush, "Mathematical Models of Arms Race" in B.M. Russett (ed.), What Price Vigilance, New Haven, Ct.; York University Press, 1970, and the synoptic article by W. Ladd Hollist, "An Analysis of Arms Processes in the United States and the Soviet Union", International Studies Quarterly, Vol. 21, No 3, September 1977, pp. 503-529. In an important article by Michael D. Wallace "Accounting for Superpower Arms Spending" published in Pat McGowan and Charles W. Kegley Jr., Threats, Weapons and Foreign Policy, Sage International Yearbook, Vol. 5, 1980, pp. 259-274, the author advances a whole series of reasons why these mathematical theories provide such a poor explanation of the arms race. The essential argument put forward is as follows: Richardson's equations are linear differential equations. For Wallace, however, the arms race is a "multidimensional" phenomenon (hence non-linear), upon which the crises and confrontation are superimposed by way of explanatory factors.

owing to both their social functions (status and prestige) and the objectives they are striving to achieve (the quest for power for the sake of power), they lean on one another in order to fuel a process of all-out rearmament (11). The "bureaucratic" theory (12), on the other hand, would be the second sub-category of the third school. From the preceding sub-category, it draws the notion of "set purpose" or "vested interest" inasmuch as each department in a government carries an undeniable bureaucratic weight. The institutional nature of budget approval as well as routine administrative procedures are such that a peculiar force of inertia is working against any major change, which not only perpetuates the status quo but also tends to consolidate those advantages already acquired. Lastly, a third theory is represented by the "technological school", in which it is resources and technology--the latter being almost impossible to control--that compel States in a climate of insecurity to constantly seek the advantage of strategic superiority (13).

The latter sub-category could just as easily be considered part of the fourth school of thought, one that I would call the "economic interpretation" of the arms race. More and more authors are wondering about the increasingly obvious links that seem to exist between economic growth and increases in military spending. Are States spending proportionately more on weapons today than they used to do? In other words, could the extraordinary increase in military spending not simply be a reflection of the second industrial revolution that the world has been experiencing since 1945, of the increase in gross national products and of international trade and exchanges?

(11) In this connection, refer to the highly representative work of Adam Yarmolinsky, The Military Establishment: its impacts on American Society, New York; Harper and Row, 1971.

(12) Illustrated in the works of A. Wildavsky, H. Rattinger, and C.W. Ostrom.

(13) In this connection, refer to the works of N. Choucri and R.C. North, Nations in Conflict, National Growth and International Violence, San Francisco; W.H. Freeman, 1975.

4. The economic interpretation of the arms race

The association frequently made between development and disarmament is due to the competitive relationship between "butter" and "guns". Armament thus becomes a diversion of resources and of capital that otherwise could be invested either in increasing the production of goods and services in the individual consumption sector, or else in fostering development of countries with low economic growth.

Modern warfare, concludes economist Paul A. Samuelson, "(translation) is waged with the real national revenue... The sinews of war merge with the sinews of peace; the bloc of nations with the highest GNP is the one that will come out on top..."(14). Although written in the 1950s, these lines are nevertheless a reflection of the traditional relationship found in the economies of industrialized countries and in macro-economic conditions of relative equilibrium (almost full employment of resources, foreign relations and political expectations assumed to be constant)(15).

The most eloquent work in support of this theory was done by Bruce M. Russett who, in 1970, concluded that for every dollar invested in defence in the United States, the various sectors of the economy show a failure to gain in the following proportions: 42 cents for consumption, 29 cents for creation of fixed assets, 10 cents for exports, and, finally, 5 cents and 13 cents respectively for central government programs and state government

(14) Paul A. Samuelson, L'Economie, Paris; Armand Colin, Vol. II, 1957, p. 819 and 820.

(15) Cf Charles Wolf, "Les pays nouvellement industrialisés ou les mérites de l'"ancien" ordre économique international", Politique Internationale, No 7, Spring 1980, pp. 227-242. The author maintains in the same article that this situation is seldom encountered in under-developed countries, so that military resources might very well "(translation) complement rather than decrease the resources that contribute to economic development". Emile Benoit had already developed this theory in Defense and Economic Growth in Developing Countries, Lexington Books, 1973.

programs(16). Taking the opposite stand, Frederic L. Pryor in his magnificent study Public Expenditures in Communist and Capitalist Nations(17) finds no valid statistical correlation whatsoever to confirm the theory of "substitution" of goods and services between the military and the economic sectors(18).

These two theories are not in fact as contradictory as they appear. On the one hand, it is obvious that defence spending constitutes an additional form of productivity and manpower to be added to the overall aggregate demand for goods and services within an economy. History provides some examples of an economy apparently gaining from a high level of defence spending(19). On the other hand, it is equally obvious that military spending contributes only indirectly to growth in the consumer sector(20) and to the creation of fixed assets(21).

(16) Cf Bruce M. Russett, What Price Vigilance. New Haven and London; Yale University Press, 1970, p. 141. For a critical analysis of these theories, see Jerry Hollenhorst and Gary Ault, "An alternative answer to: Who pays for Defense", American Political Science Review, September 1971, pp. 760-763.

(17) London; George Allen and Unwin Ltd, 1968.

(18) This holds particularly true for Austria, Denmark, Ireland, the Netherlands and Norway. In other countries where military spending constitutes a sizable percentage of the GNP (USA, USSR and FRG for example), the elasticity of substitution is so poor (calculated as a function of the rate of change in government spending produced by a 1 per cent reduction in military spending) that it is impossible to refer to diversion of resources.

(19) Without mentioning the case of the Second World War, let us recall how the American economy picked up in the early post-Korean war period. Similarly, the high rate of military spending under the Kennedy administration fostered economic growth in the USA. In this connection refer to Alfred E. Eichner, "Arms Budget's Heavy Impact", The New York Times, 15 October 1980, D-2.

(20) If only in terms of the pay earned by service personnel, a large part of which is returned to the consumer sector.

(21) Capital equipment and new plants are seldom the result of new military contracts.

Military spending, even when it is used as an economic tool to foster both the growth and the orientation of industrial and technological development of a country(22), constitutes, in the same manner as any other public expenditure, a source of inflation the significance of which is difficult to distinguish from that of other government programs.

It does indeed appear that there is a close link between military growth and the rate of economic growth. Thus, Pryor, who was unable to find any correlation between the per capita GNP and the volume of military spending(23), nevertheless concludes that the relationship is direct and absolute with respect to the GNP as a whole(24). For his part, Alfred S. Eichner asserts the existence of a strong inverse relationship between that part of the GNP devoted to defence and the long-term economic growth rate. In support of his theory, the author produces the following disturbing comparisons:

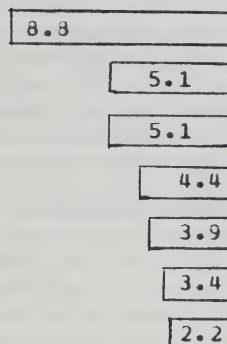
(22) This is generally the case in smaller countries, whose technological dependence is obvious.

(23) Pryor, op. cit., p. 91. A recent study completed by D.A. Grant of ORAE has established a formal link between the per capita GNP and the type of armed forces structure (army, navy, air force).

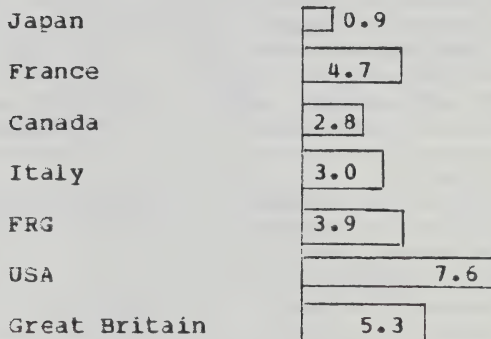
(24) Ibid, p. 98. Other studies confirm this trend. Cf Catherine M. Kelleher, William Domke, and Richard Eichenberg, "Guns and Butter: Patterns in Public Expenditures in the U.S. and Western Europe: 1920-1975" in Edwin H. Fedder, Defense Politics of the Atlantic Alliance, New York; Praeger Special Studies, 19870, and particularly pages 174 et seq. (153-187); and the article by Farid Abolfathi and Tong-Whan Park, "Military Spending in the Third World: The interactions of Domestic and International Forces" in Craig Liske, William Loehr, John McCamant, Comparative Public Policy: Issues, Theories and Methods, New York; John Wiley and Sons (Sage Publications), 1975, p. 122 (109-125). The authors claim that this variable is statistically the most "explanatory" for the rich countries, whereas in Third World countries, military spending can be explained by a series of factors (foreign aid, technology, rivalry, conflicts) (p. 118) each as coherent as the others.

Economic growth and military spending1960 - 1977 (25)Economic growth

%

Military growth

%



As the chart indicates, the U.S.A., the country with the highest increase in its defence budget, is the country with the lowest rate of economic growth of all the countries mentioned. Conversely, Japan shows a rate of growth well beyond that of the other industrialized countries, and is also the country that experienced the lowest rate of increase in military spending among the countries listed. The balance between the rates of economic and of military growth in the FRG should be noted in passing.

In section 6 of this brief, we shall take a comprehensive look at the link that appears to exist between economic growth and military growth. Let us now turn to world trends in military spending during the period 1961-1978.

(25) Economic growth is calculated for the period 1960-1977. The percentages express the annual compound rate of growth of the GNP. Military spending covers the period 1961-1977 and is expressed as a percentage of the GNP. Cf The New York Times, 15 October 1980 (financial section), page D-2. The author used World Bank and U.S. Arms Control Agency reports as his primary sources.

5. World trends in military spending(26)

An explanation of our choice of data is in order at this point.

There are a number of compilations available of the world's military expenditures, most notably those of the IBRD (International Bank for Reconstruction and Development), the United Nations Statistical yearbooks, the U.S. Arms Control and Disarmament Agency, the IISS (International Institute for Strategic Studies), the SIPRI (Swedish International Peace Research Institute) and the WMSE (World Military and Social Expenditures) published by Ruth Leger Sivard, formerly with the American agency ACDA. A recent comparative study of these data carried out by Mark Thee (27) on behalf of the International Peace Research Institute in Oslo demonstrated that among the various compilations the deviations in variances from the average for each country, expressed in relative percentages, vary between 6.66 per cent for the IISS data and +4.36 per cent for the SIPRI data, while they oscillate between 9.87 per cent for the U.N. data and 12.6 per cent for the IISS data if the same deviations are expressed in terms of absolute percentages. Over all, however, deviations in variances from the average in all countries ranges between -4.35 per cent and 2.86 per cent, with the most striking differences occurring between the IISS data and those of the SIPRI (28).

(26) This version draws on previous research carried out by Professor John Sigler of Carleton on the distribution of military power throughout the world; on Project PERC (Politiques exterieures regionales du Canada, or regional foreign policy in Canada), directed by Professor Gerard Hervouet at Laval; and on work done by the author on behalf of the Department of National Defence.

(27) Cf Mark Thee, "The Establishment of an International Disarmament Fund for Development", Bulletin of Peace Proposals, no. 1, 1981, pp 52-100.

(28) Ibid, p 100

These are however minor problems compared to that of estimating with any degree of accuracy the military spending of the Warsaw Pact countries(29). The CIA's revised estimates indicate that the U.S.S.R. devotes from 11 per cent to 13 per cent of its GNP to military spending. The British, on the other hand, estimate this percentage at between 12 per cent and 14 per cent, and specialist W.T. Lee puts it between 14 per cent and 15 per cent(30). A deviation of 4 per cent relative to a sizable GNP obviously results in an appreciable difference in the level of Soviet military spending. The heart of the problem, however, lies in the conversion of roubles into dollars, which distorts the data considerably. An alternative method involves estimating the Soviet effort in terms of equivalent production costs, as the CIA does for the United States; but this method leads to other problems, given the differences that exist between the structures and productivity of the two economies.

Faced with these difficulties, we have decided to rely on the data of the U.S. Arms Control and Disarmament Agency. There are a variety of reasons for this choice. First, this compilation covers not only a large number of countries (125) but also a very long time period. Second, the ACDA's definition of military spending is probably the most all-embracing, since it includes operational and capitalization costs, research and development, military programs connected with atomic energy and space, and statutory costs arising from military pensions. Naturally the progression curve for Soviet military expenditure would have been different if we had used the SIPRI data instead. Keeping this in mind we can now go on to examine the data in the enclosed table and its accompanying graph.

The most revealing data obviously concern the stunning drop in American military spending, from 40 per cent of the world total in 1961(31) to 22.8 per cent in 1978. During the same time period, the Soviet share in the world's total military expenditure

(29) One interesting study in this field indicates that the problem is virtually insoluble. Cf John C. Patterson, "Soviet Defence Expenditures: Conceptual and Methodological Problems", ORAE Research Project Report No. 134, Ottawa, October 1979.

(30) Of The Military Balance 1981-1982, p 15.

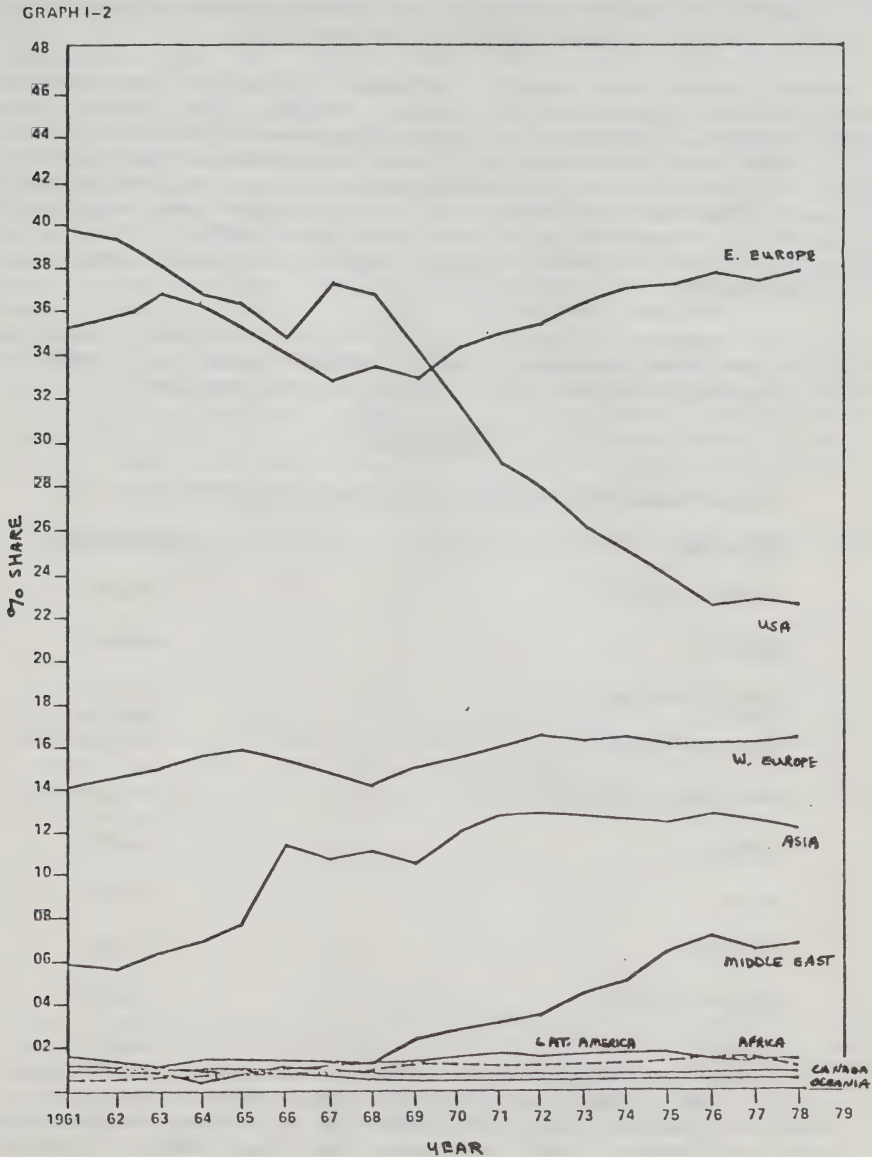
(31) The numbers in the table are given to four significant figures; to find the actual percentage, the decimal must be moved two places to the right.

(SHARE IN TOTAL MILITARY EXPENDITURE*)

	1961	1962	1963	1964	1965	1966	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978
AFRICA																		
	.0033	.0040	.0044	.0062	.0064	.0059	.0063	.0069	.0118	.0112	.0110	.0114	.0116	.0119	.0130	.0150	.0153	.0142
LATIN AMERICA																		
Central	.0010	.0010	.0011	.0012	.0014	.0011	.0010	.0010	.0012	.0012	.0013	.0014	.0014	.0014	.0017	.0016	.0015	.0012
Southern	.0090	.0080	.0079	.0105	.0092	.0085	.0084	.0082	.0095	.0109	.0118	.0114	.0123	.0137	.0145	.0113	.0116	.0119
Caribbean	.0018	.0019	.0018	.0018	.0019	.0010	.0011	.0012	.0010	.0012	.0012	.0011	.0012	.0013	.0013	.0013	.0019	.0024
TOTAL	.0119	.0109	.0106	.0135	.0125	.0106	.0105	.0104	.0117	.0133	.0143	.0139	.0149	.0163	.0176	.0142	.0150	.0155
ASIA																		
Northern	.0421	.0392	.0446	.0469	.0537	.0584	.0935	.0949	.0919	.1039	.1091	.1083	.1094	.1075	.1044	.1088	.1074	.1010
Southern	.0040	.0102	.0127	.0119	.0148	.0091	.0083	.0087	.0077	.0083	.0089	.0095	.0085	.0083	.0097	.0094	.0092	.0098
South-eastern	.0085	.0070	.0077	.0083	.0088	.0065	.0066	.0071	.0076	.0080	.0088	.0097	.0089	.0084	.0095	.0084	.0077	.0080
TOTAL	.0586	.0570	.0650	.0671	.0772	.1150	.1084	.1106	.1070	.1202	.1277	.1275	.1267	.1242	.1236	.1265	.1243	.1208
UNAFTEL STATES	.4010	.3976	.3782	.3673	.3650	.3458	.3696	.3664	.3451	.3148	.2884	.2790	.2609	.2535	.2382	.2223	.2311	.2282
EASTERN EUROPE	.3535	.3570	.3646	.3627	.3504	.3393	.3256	.3341	.3307	.3429	.3519	.3549	.3638	.3674	.3684	.3768	.3750	.3787
WESTERN EUROPE	.1403	.1447	.1485	.1555	.1594	.1542	.1493	.1416	.1512	.1526	.1595	.1628	.1619	.1632	.1605	.1603	.1599	.1616
MIDDLE EAST	.0086	.0080	.0091	.0105	.0115	.0101	.0119	.0129	.0257	.0295	.0309	.0347	.0437	.0496	.0642	.0700	.0640	.0651
OCEANIA	.0086	.0080	.0081	.0052	.0067	.0090	.0084	.0077	.0082	.0075	.0073	.0069	.0061	.0055	.0064	.0065	.0065	.0067
CANADA	.0142	.0127	.0115	.0120	.0108	.0102	.0101	.0093	.0086	.0090	.0090	.0088	.0085	.0084	.0081	.0083	.0089	.0093

* Source: World Military Expenditures, ACDA Annual Report unless otherwise indicated, and CAUCAP. For details, see Annex D.

WORLD MILITARY EXPENDITURES/RELATIVE SHARE OF REGIONS (in %)



increased by approximately 2.5 per cent. Canada's military spending during this period fell by about one-half of one per cent. Canada's defence budget in 1978 represented about 0.9 per cent of the world's total military expenditure.

Other facts are worth noting. Military expenditure in Eastern Europe increased much faster during the 1970s than in Western Europe. The most striking increase is that of the Middle Eastern countries, which in 1978 were responsible for 6.5 per cent of the world's total military expenditure, as opposed to their less than 1 per cent in 1961. (It is probable that their share has increased considerably again since 1978.) In Asia the progression curve was much steeper during the 1960s than it was during the 1970s.

If we attempt to study the 1970s in a slightly more dynamic format, we get the following annual growth rates for the period 1970-1978 and for the various regions of the world:

1970-1978

Average annual increase in military spending (32)

<u>Regions</u>	<u>Percentage</u>
Middle East	19.8%
Africa	11.8%
Latin America	10.6%
Eastern Europe	9.9%
Western Europe	9.3%
Canada	8.9%
Asia	8.6%
Oceania	6.9%
United States	4.2%

(32) All data in this table were calculated on the basis of figures expressed in current American dollars. These figures, which are contained in a 14-page annex, could be made available to the Committee if the members considered this desirable.

Of all the regions considered, it is the United States whose military expenditures increased the least during the period 1970-1978, while the Middle East leads the pack with an increase of 20 per cent. Naturally the profile would change if the figures for the Western Bloc had to include the transfer and sale of arms. That would be a different problem.

The graph obviously presents an alarmist view of the gap between the United States and the U.S.S.R. To obtain a more realistic picture we should look at the combined expenses of the NATO countries beside those of the Warsaw Pact countries. This gives us the following conclusions: while in 1961 the NATO countries were responsible for 55.5 per cent of the world's total military spending(33), by 1978 this share had been reduced to 40 per cent, compared to 38 per cent for Eastern Europe.

These figures clearly reflect the relative decline in American military spending and the increasing amounts paid out by NATO's Western European members. If we take, for example, the ratio of American expenditure to Western European expenditure for a series of four-year periods, we get the following results:

<u>Ratio</u>	<u>US military spending / Western European military spending</u>			
1966	1966	1970	1974	1978
2.7	2.2	2.1	1.5	1.4

In other words, in 1978 the United States' military expenditure was about half what it had been in 1962, compared to expenditure by the countries of Western Europe. Or, to put it another way, the Western Europeans had by 1978 virtually doubled their 1962 contribution.

(33) Some neutral countries such as Switzerland, Austria, Finland and Sweden are included in the designation "Western Europe". The 55.5 per cent represents Western Europe, the United States and Canada. If the contributions of the four above-mentioned neutral countries are subtracted the final result would be reduced by 0.7 per cent.

Depending on one's viewpoint, then, a number of conclusions can be drawn from this analysis. It would undoubtedly be false to claim that the countries of Eastern Europe are engaged in an all-out arms race with the United States. A truer picture would be that the United States has allowed itself to be outdistanced in the race while the European nations have maintained, and even slightly increased, the growth rate of their military expenditures during the 1970s. In addition, the highest growth rates registered between 1970 and 1978 are to be found in the developing nations, with the Middle East, Africa and Latin America occupying the first three places.

Despite all this, it remains true that it is the industrialized countries (NATO and the Warsaw Pact) that are responsible for most of the world's military spending. Of \$475 billion spent in 1978, 40 per cent was spent by the NATO countries and 38 per cent by the Warsaw Pact countries. Thus the two biggest military alliances are responsible for 78 per cent of the world's military expenditures. This proportion hardly altered in 1981.

6. World Trends in Military Spending and International Economic Power

In this section, we make what is admittedly a somewhat unstructured presentation of the results of a preliminary study we have undertaken of the relationship that appears to exist between the growth or decline of economic power, on the one hand, and the growth or decline of military power, on the other. (34) These results are clearly preliminary, and are meant to serve as an indication only.

Two initial comments must be made with regard to the methodology employed. In determining military power, we have made use of a single variable: the respective contribution of each State to world military spending. (35) Economic power is

(34) This is based on work performed by the author for the Department of National Defence.

(35) Since equipment, infrastructures, and military personnel strength are not indefinitely elastic--i.e.: they can only be obtained through the expenditure of fixed, limited resources (military budgets)--military spending gives a fairly rough but still useful indication of the way in which the balance of military power is evolving.

calculated as the sum of three unweighted variables: the contribution of each State to the world GNP, (space indicates omission - Tr), and the contribution of each State to what is commonly called the world trade turnover. These figures are simply added and the sum divided by three to indicate the proportion of world economic power held by each State. (36)

Our second remark relates to the fact that all data, at least those whose values can be converted to dollars (GNP, trade turnover, and overall military spending), were collected in terms of current dollars. The growth rates therefore do not take into account the costs of inflation. Now that the reader has the above considerations in mind, we will present the results of our analysis for the 1961-1976 period.

In the table below, the first and second columns on the left show the percentage of world economic power held by each of the global regions listed in 1961 and 1976. The third column indicates the percentage change in absolute figures for the period between the two years. The right-hand side of the table similarly shows regional percentage contributions to world military spending for the two years, and percentage changes.

Comparison by region of rate of growth in
economic power and military spending for
the 1961-1976 period

Region	Economic Power		Percentage Change (absolute)	Military Spending		Percentage Change (absolute)
	1961 %	1976 %		1961 %	1976 %	
United States	27.39	22.38	-5.01	40.10	22.23	-17.87
Western Europe	29.32	29.78	+0.46	14.03	16.03	+ 2.0
Eastern Europe	18.33	17.75	+ 0.58	35.35	37.68	+ 2.33
Asia	11.09	14.87	+ 3.78	5.86	12.65	+ 6.79
Middle East	1.68	3.52	+ 1.84	0.86	7.0	+ 6.14
Africa	2.63	2.79	+ 0.16	0.33	1.50	+ 1.17
Latin America	4.9	4.45	-0.45	1.19	1.42	+ 0.23
Oceania	1.56	1.4	-0.16	0.86	0.65	- 0.21
Canada	3.12	3.06	-0.06	1.42	0.83	-0.59

(36) We will have the opportunity in a later publication to describe in greater detail the method and concepts on which this analysis is based.

A first point that should probably be brought out here is the fact that there seems to be a correlation between growth in economic power and growth in military spending for all regions except Eastern Europe and Latin America, where military power has increased though slightly in the second case, as the economic power has decreased. This may appear to some to be a truism or a simple tautology, but it is certainly not devoid of interest for a researcher involved in empirical studies.(37)

A simple look at the percentage changes suggests that US military power is decreasing more rapidly than the country's economic power,(38) and the same can be said of Canada and Oceania. In these three regions, the current situation may be one of progressive "demilitarization".(39) In Western Europe, Asia, and the Middle East, military power is growing faster than economic power. In political terms, this means that these regions are in a period of armament or military growth. The situation in Latin America and Eastern Europe shows an example of what could be referred to as a policy of economic acceleration of the arms race, insofar as military power is growing faster than the average rate of the decline in economic power. In the long term, this could lead to a military overcommitment in relation to the region's economic resources.

More generally, it appears that in the absence of war the defence spending curve is a function of the rate of State economic growth (undoubtedly best reflected in the global GNP). While spending has increased in absolute figures, it is probable that in terms of proportions the world is spending less today than it was in the mid nineteen fifties, in the aftermath of the Korean War, or in the sixties, when there was a period of pronounced economic growth.

(37) For example, it must be determined whether a decline in military power at a rate exceeding that of a decline in economic power is more or less significant than an increase in military power at a rate inferior to that of an increase in economic power. Intuitively, it is probably the relationships between these two variables that should be studied in greater detail.

(38) This trend will probably be reversed as a result of American rearmament policy.

(39) We could almost talk of "disarmament" in this context, insofar as military growth is brought to a halt by a declining economy (and this applies to a greater extent in the first case than in the second). Taken to its logical conclusion, this policy would lead to a situation in which butter was chosen almost exclusively over guns.

Since 1976, the growth rates of most countries in the western world have been declining. The cost of petroleum, which in the early nineteen seventies represented one-half per cent of the GNP of major industrial countries, accounted for 3.5 per cent, 4.1 per cent, 4.8 per cent, and 5.2 per cent of the GNPs of the United States, the Federal Republic of Germany, France and Japan.(40) In the last three countries, the cost of petroleum is therefore greater than the amounts spent on armament.

As Royal Bank senior vice-president, Mr. Ed Neufeld, so clearly put it:

The recent 170 per cent increase in energy prices probably caused a real loss of about 5 per cent of OECD GNP in 1980 and 3 per cent in 1981, through transfer to OPEC and through resultant slow growth. This loss is greater than the whole of the defense budget, and makes defence spending much more difficult. Already high inflation rates make it difficult to change to expansionary monetary and fiscal politics--a fundamental dilemma.(41)

This may simply serve to remind us that there are mechanisms for controlling the arms race that are closely linked to the economic growth process. The disclosure of military budgets and the utilization of identical accounting procedures in different countries would undoubtedly be the most appropriate means of creating a climate of trust that could lead to improved control of military spending. Canada has already proposed such measures, but there is no indication at present that countries are willing to make public their military accounts, which are always shrouded in the deepest mystery, especially in economies where planning is centralized.

Military spending makes up an important part of the resources devoted to preserving national security but, in this area, everything is relative. This relativity comes into play both within countries, since industrial growth components vary from country to country, and externally, since, in the final analysis, everything depends on the efforts that the rival or opposition bloc is willing to devote to armament.

(40) Ramses 1981, op cit, p 74.

(41) Report on the 20th Anniversary Conference of the Atlantic Institute, held in Brussels in October 1981, p 4. The Atlantic Council of Canada, November 1981.

7. Conclusions

The dual nature of the concept "security" means that an excess of security for one country becomes a source of insecurity for other countries. This dichotomy is basically a case of the insoluble problem of how to maintain individual security and collective security at the same time. In other words, the problem will continue to exist for as long as the world is made up of sovereign states in which internal order is kept by the police and external order is still maintained by the military.

The terms "armament" and "disarmament" are just as clearly opposed as the words "war" and "peace". Attempts to find a middle ground between armament and disarmament have led to the development of arms control theories. The mixed results of these efforts are to a large extent due to the fact that "détente", the middle ground concept between peace and war, did not produce the expected results either. The meaning of the word "détente" is based on completely different concepts in the East and the West.

This would never have become much of a problem, if these concepts had not eventually emerged from the world of doctrine into the world of reality. The two most important factors that brought down détente were the Soviet Union's indiscriminate arms buildup and its opportunist policy of expansionism. Any possibility of co-operation ceased to exist, and détente gave way to conflict and a situation in which some authors are no longer afraid to say what they often secretly thought: that détente never existed.

In reality, the only alternative to peace is war. The world must therefore make an effort to search for compromise solutions that, by incorporating a gradual approach, will lead to a more co-operative international system. The gulf that separates the "realists" from the "normatives" is not as wide as we tend to believe, since politics is, after all, the great mediator between ethics and social relations. What actually separates these two schools is a disagreement over the means that should be used to transform the present international system.

The merit of the explanations of the arms race put forward by the various schools is only relative, since reality will not stay within the bounds of static concepts. It is true that notions of prestige, influence, and national pride continue to be indications of the progression of states toward greater power. It is also true that "stimulus response" relations make up an integral part of the political perception that states have for other states, and must certainly affect their behaviour to a greater or lesser extent. Finally, it cannot be denied that internal elements

related to the military-industrial complex, the process of bureaucratic inertia, or the quest for advanced technology are also contributing factors that can help to explain the arms race phenomenon.

Of all the theories put forward, however, the economic interpretation of the arms race is still the one that appears empirically to best "fit" reality. The hypothesis that the tempo of the arms race will drop off when the state economies are exhausted should certainly not be discarded. One thing is certain: The disclosure of military budgets and the introduction of a standardized presentation for public defence accounts are steps that would encourage the debate to advance in the proper direction.

Since it is also true that indiscriminate military spending arrests economic growth, it would be most desirable to have authorities give as much consideration to the economic growth factor as to the rate of increased military spending, when responsibility for the defence burden is being allocated. It is probable that the repeated US demands to Japan and the Federal Republic of Germany take into account the observable relationship between a state's capacity for economic growth and its contribution to the joint defence of the interests of the industrialized countries. In the USSR, the validity of this relationship is perhaps being not tested--appropriate figures are not available--but actually experienced. The situation in Poland may well be a precursor of what could happen on a larger scale within the Soviet empire.

APPENDICE «EAND-47»

SÉCURITÉ, ARMEMENTS ET DÉSARMEMENT

Comparution du professeur Albert Legault,
conseiller spécial, ministère de la Défense

Comité parlementaire des affaires extérieures et de
la défense nationale

Ottawa, le 4 février 1982

Sécurité, armements et désarmement *

La course aux armements est intimement liée aux problèmes de la paix et de la guerre qui de tout temps ont toujours préoccupé les observateurs et les grands philosophes de l'histoire. Le but de ce document est de présenter aux membres du comité une vue synthétique des grandes thèses qui s'opposent en matière de sécurité nationale, de limitation et de réduction des armements, et des causes sous-jacentes à la course aux armements. Nous tenterons de voir ensuite l'évolution des dépenses militaires sur une base mondiale, ainsi que les relations étroites qui pourraient exister entre les dépenses militaires et la croissance économique.

Mon exposé sera donc composé de 7 sections:

- 1) Dualité de la notion de sécurité
- 2) Faut-il armer ou désarmer?
- 3) Quatre écoles de pensée en ce qui a trait à la course aux armements
- 4) L'interprétation économique de la course aux armements
- 5) L'évolution mondiale des dépenses militaires
- 6) Evolution mondiale du pouvoir économique et des dépenses militaires
- 7) Conclusions

* Une bonne partie de ce travail a été réalisée dans le cadre d'une recherche exécutée pour le ministère de la Défense. Je tiens donc à remercier ici le ministère de la Défense qui m'autorise à livrer au Comité une partie des réflexions contenues dans mon rapport. Ce texte n'engage que la seule responsabilité de l'auteur.

1. Dualité de la notion de sécurité

Le concept de sécurité nationale a moins d'extension et plus de compréhension que le concept de sécurité internationale, tout comme en logique la notion de jaune a moins d'extension et plus de compréhension que celle de couleur. Pas plus que le jaune n'est cependant constitué par la somme des différentes nuances de cette couleur, la sécurité internationale n'est pas l'addition de la sécurité nationale des différentes unités du système international.

En d'autres termes, c'est au niveau des souverainetés nationales que s'établit la disjonction entre les différentes unités de l'ensemble, ce qui crée une différence de nature fondamentale entre le système de la politique intérieure des Etats, et le système des relations internationales.

Tous les grands philosophes politiques se sont interrogés sur cette dualité (trop de sécurité pour l'un devient une source d'insécurité pour l'autre) permanente entre la sécurité de l'ensemble et la sécurité des sous-ensembles.

Raymond Aron dans son magistral ouvrage Paix-et-guerre-entre les nations rappelle avec vigueur qu'aucune civilisation n'a jamais durablement résolu «le double problème de la survie individuelle et de la survie collective»(1). L'essence des relations internationales, poursuit-il, soulève le «problème machiavélien et le problème kantien: celui des moyens légitimes, celui de la paix universelle»(2).

La théorie dite réaliste des relations internationales emprunte à Jean-Jacques Rousseau et à Hobbes l'idée que les Etats sont en situation de jeu les uns par rapport aux autres, chacun y recherchant son intérêt propre. C'est donc l'«état de guerre» naturel qui prévaut entre Etats, de telle sorte que l'Etat universel est ou bien impossible, ou soit encore indésirable, ni nécessaire même dans un monde composé d'Etats idéaux, puisque la nécessité d'un tel «état universel» disparaîtrait du jour où les Etats cesseraient de poursuivre leurs luttes fondées sur l'«amour-propre».

Faut-il opposer au pessimisme rafraîchissant de Rousseau(2)

(1) Raymond Aron, Paix et guerre. Paris, Calmann-Lévy, 1962, pp. 29 et 565.

(2) Que Raymond Lévesque traduit admirablement bien dans une chanson: «Quand les hommes vivront d'amour, il n'y aura plus de misère; les soldats seront troubadours, mais nous, nous serons morts, mon frère!».

l'optimisme troublant de Kant qui voit dans la double contrainte, chez l'individu, des «intérêts égoïstes» et des «impératifs moraux», la possibilité que le monde évolue vers l'harmonie à travers une interdépendance accrue? En ce domaine, il ne fait aucun doute que des progrès considérables ont été réalisés depuis 1945, mais qu'il y a encore loin de la coupe aux lèvres, ou entre le «is» et le «ought», c'est-à-dire entre la réalité de la pratique des relations internationales, et la réalisation d'un monde pacifique où la paix pourrait, de proche en proche, devenir durable et universelle(3).

2. Faut-il armer ou désarmer?

Voilà des siècles que l'humanité s'interroge sur cette question fondamentale, sans pour autant n'en avoir jamais résolu les termes. «Si vis pacem, para bellum» disaient déjà les Anciens. «Il faut mettre fin à la guerre avant que celle-ci ne mette fin à l'humanité», déclarait le président Kennedy devant l'ONU au début des années 1960. Armer et désarmer, en réalité, sont deux termes aussi antinomiques que paix et guerre.

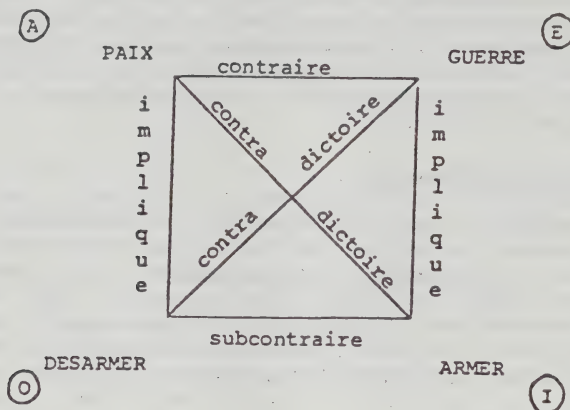
Ces quatre termes à eux seuls, constituent sans doute les «structures élémentaires de la signification»(4) à l'intérieur de la théorie des relations internationales. Ainsi l'application du

(3) Bien que la morale et la politique sont souvent loin de former une «union heureuse», il n'en reste pas moins que les appels répétés des mouvements pour la paix sont autant de signes positifs qui empêchent le monde et les chefs d'Etat de sombrer dans le cynisme le plus parfait. Ce que ces mouvements oublient cependant trop souvent, c'est que la politique se joue à deux et qu'il y a des limites à la conciliation politique. Le pacifisme de l'un, aussi articulé soit-il face au cynisme consommé de l'autre, ne peut mener, à long terme, qu'à une politique suicidaire, désastreuse pour les intérêts du premier.

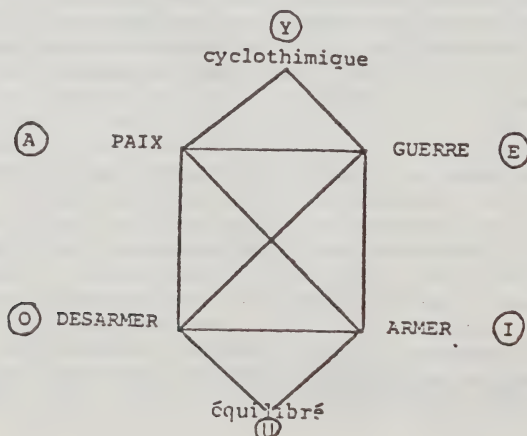
(4) L. Hjelmsev et V. Broendal en s'interrogeant sur le phénomène du «principe de participation» en linguistique, qu'ils situent au niveau de la pré-logique, aboutissent à des résultats analogues aux travaux du philosophe logicien R. Blanché. En utilisant les méthodes de propositions logiques traditionnelles, le carré d'Aristote, Blanché débouche lui aussi sur des catégories de pensée «naturelle» que A.J. Greimas qualifie de «structures élémentaires de signification». Cf. Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage. Paris; Seuil, 1972, pp. 150 et sq.

carre d'Aristote à ces quatre propositions donne les résultats suivants:

5.



En d'autres termes il est contradictoires de désarmer, si l'on veut la guerre, de s'armer, si l'on veut la paix, alors que la guerre, par définition, implique que l'on s'arme, et que la paix implique que l'on désarme. Par simple transformation du carre d'Aristote, qui ne constitue que son extension, on obtient, de par l'adjonction de deux postes supplémentaires, l'hexagone suivant:



Nous retrouvons ici le complexe précédemment décrit, à cette différence que la proposition U contient tout à la fois les propositions 0 et 1, d'où la notion d'équilibre entre les contraires, tandis que la proposition Y ne comporte, contrairement au complexe, aucune contradiction: «il signifie que l'un des deux termes contraires doit s'appliquer, sans préciser lequel, alors que le complexe unit en lui les deux contraires.»(5)

En d'autres termes, on ne peut logiquement avoir en même temps et la paix et la guerre, ou encore en même temps et la détente et la tension, d'où la nécessité de l'alternance (la cyclothimie). En revanche, la jonction des propositions 0 et 1 réintroduisent une notion apparemment neutre ou d'équilibre qui correspond aux théories contemporaines de l'«arms control».

Les pays occidentaux se sont toujours efforcés, depuis l'apparition des théories de l'«arms control» au début des années 60, de mettre en pratique la notion des «réductions équilibrées» en Europe, ce qui implique que l'un doive désarmer lorsque l'autre désarme. En cas de désaccord cependant, la réciproque inverse reste également vraie, de telle sorte que si l'un réarme, l'autre doit également agir de même.

Cette double contrainte se reflète par ailleurs parfaitement bien dans les structures actuelles de l'OTAN, puisque l'on a créé deux groupes de travail: «le groupe de haut niveau (HLG - High Level Group) responsable devant le «Groupe des plans nucléaires» (NPG - Nuclear Planning Group) établi à Bruxelles, et le «groupe consultatif spécial» (Special Consultative Group) qui siège par périodes intermittentes à Genève. L'ancien représentant des E.U. au Comité exécutif du groupe des plans nucléaires(6) précisait ainsi que l'objectif fixé aux deux groupes est «l'élaboration d'une démarche intégrée de modernisation des forces nucléaires de théâtre et de limitation des armements, afin de garantir la comptabilité de la modernisation des TNF et des politiques et

(5) Ducrot et Todorov, op. cit., p. 153. Notons aussi la similarité entre le terme "neutre" de Broendal et la notion d'équilibre de Blanché.

(6) Stephen R. Hanmer, JR., «Les forces nucléaires de théâtre à longue portée de l'OTAN: la modernisation et la limitation des armements en parallèle», Revue de l'OTAN, no 1, février 1980, pp. 1-6.

des objectifs actuels et futurs de l'Alliance dans le domaine de la limitation des armements»(7).

Si les choses sont parfaitement claires en ce qui a trait aux propositions «d'équilibres militaires» (c'est-à-dire la proposition «U» du carré d'Aristote étendu que nous venons de décrire), elles le sont moins en ce qui a trait à la proposition «Y», puisque les hommes politiques se sont chargés de trouver un terme neutre qui ne convienne ni à la motion de «paix» proprement dite, ni, non plus, au concept de «guerre» dans sa connotation communément acceptée. Il s'agit du terme «détente» qui probablement plus qu'aucun autre a fait couler beaucoup d'encre depuis sa «commercialisation» dans les années soixante. Autrement dit, si ce n'est ni la paix ni la guerre qui représente le climat dominant des relations entre Etat, le mot détente ne peut acquérir de signification logique que si les occasions de coopération sont plus nombreuses que les occasions de conflits. Or, il faut bien convenir, en ce domaine, que les événements depuis 1979 ne ressemblent guère à ce qui se passait dans les années 1970 où les observateurs croyaient à tort ou à raison à un rapprochement possible entre les grandes puissances.

Le rapport annuel (RAMSES 1981) de l'Institut français des relations internationales résume par ailleurs fort bien la conception soviétique de la détente.

«Pour Moscou, la détente est au mieux un répit entre deux poussées de l'influence soviétique, au pire et le plus souvent, la poursuite du même combat par d'autres moyens. La paix n'est pas la concorde et encore moins l'harmonie universelle (une utopie inimaginable et dangereuse dans un monde que l'on tient à voir divisé entre deux «camps»), mais un état d'affrontement contenu à l'abri duquel doit se poursuivre le changement du rapport des forces au profit du socialisme. Pour l'URSS, qui reste à cet égard une puissance révolutionnaire, la détente n'est pas synonyme de statu quo; elle doit permettre au contraire l'essor des forces «anti-impérialistes».

En termes moins doctrinaux, cette attitude correspond à un expansionnisme à la fois opportuniste et prudent. La guerre sera évitée aussi longtemps que le coût apparaîtra exorbitant par rapport à l'enjeu»(7).

(7) RAMSES 1981, (Rapport annuel mondial dans le système économique et les stratégies), Paris; Economica, 1981, p. 11.

Tant et aussi longtemps que le climat politique était à la coopération, même si d'aucuns n'étaient véritablement dupes des significatives opposées que recelait le mot «détente» à l'Est comme à l'Ouest, les pays occidentaux pouvaient légitimement croire que les «occasions de rapprochement» finiraient par créer, de proche en proche, un climat favorable à l'établissement d'une paix moins fragile et mieux assurée que celle des années de la guerre froide. Deux séries d'événements majeurs et quasi concomitants sont venus sonner le glas de la détente: l'accroissement inconsideré du potentiel militaire soviétique, et l'opportunisme à l'occasion jugé pour le moins envahissant de Moscou.

Nous reviendrons ci-dessous sur l'accroissement du potentiel militaire soviétique. Qu'il suffise pour l'instant de noter qu'à la question «faut-il armer ou désarmer», trois séries de réponses peuvent être fournies, toutes aussi relatives les unes que les autres.

Dans la première catégorie, l'on peut opposer les tenants de l'«école réaliste» à ceux de l'école non pas «idéaliste» ou «utopienne», mais «normative» puisqu'il se trouve beaucoup d'observateurs pour penser que l'application de normes de conduite nouvelles pourrait modifier fondamentalement le climat des relations internationales. Nous retrouvons ici la dichotomie que nous évoquions ci-dessus entre ce qui «est» et le «devrait». Si les premiers n'ont pas tort de s'accrocher à ce qui est, de crainte qu'une modification subite à l'intérieur du système ne vienne bouleverser de fond en comble les règles du jeu, les seconds n'ont sans doute pas tort, non plus, d'insister sur ce que «devrait être», le système international. C'est le passage d'un état à un autre qui est cependant difficile à réaliser, surtout lorsque les deux camps ne partagent pas la même conception ou la même définition des étapes critiques à franchir pour passer d'un état à un autre. La seconde catégorie de réponses nous est fournie par les spécialistes de l'«arms control». Le débat, à ce niveau, est tout aussi animé, mais en même temps tempéré par des considérations de «chiffres», de «rapports de force», d'«équivalences essentielles», ou du droit de chaque Etat à assurer sa sécurité, sans porter préjudice à celle d'un autre. A l'intérieur de la communauté des spécialistes, plusieurs prétendent ainsi que l'URSS a profité du climat de détente ou du climat des négociations SALT d'abord pour redresser le rapport des forces militaires et ensuite pour le renverser à son avantage(8).

(8) Les deux auteurs les plus représentatifs à cet égard sont Colin S. Gray et Robin Ranger.

Les discussions sur la limitation des armements ne sont-elles, en fin de compte, comme le prétend le général Gallois, qu'une vaste berne destinée à endormir l'occident? Quelle que soit la pluralité des interprétations possibles en ce domaine, il serait cependant absurde de nier que l'un et l'autre ont intérêt à négocier, ne serait-ce que pour mieux définir les règles du jeu à observer dans leur retenue réciproque(9)--, alors que les sommes gigantesques que consacrent aujourd'hui les superpuissances à leurs armements ne leur confèrent probablement aujourd'hui, ni plus ni moins de sécurité qu'elles n'en avaient il y a vingt ans.

La troisième série de considérations sur lesquelles achoppe la transformation du rapport «armer-désarmer» tient essentiellement à l'appréciation politique divergente que l'on peut se faire de la notion de détente. Le débat se situe ici non seulement au niveau des perceptions, mais porte aussi--ce qui est plus grave--sur la stratégie à adopter en commun pour faire face à l'URSS, c'est-à-dire sur la nature, le genre, l'ampleur, et l'étendue des moyens à mettre en oeuvre pour amener l'URSS à de meilleurs sentiments vis-à-vis de l'ouest. Les partisans de la ligne dure--les États-Unis surtout, soutiennent non seulement que des forces militaires modernisées, bien étoffées et accrues constituent encore le meilleur moyen de mettre un frein aux ambitions démesurées de l'URSS, mais aussi que des sanctions doivent être prises à son encontre, outre l'interruption des exportations de produits incorporant des techniques avancées. Les «minimalistes» soulignent au contraire qu'aucune mesure d'embargo ne saurait véritablement avoir quelque effet salutaire que ce soit face à une superpuissance déterminée à réaliser ses objectifs, qu'il est illusoire de penser que les occidentaux arriveront à forcer l'URSS à penser comme ils le souhaiteraient, voire même que la rupture du dialogue et de la coopération avec l'URSS ne pourrait que l'entraîner, alors qu'elle éprouve de sérieuses difficultés à l'intérieur et que son économie est chancelante, à s'engager dans des aventures plus dangereuses encore, facilitant en cela la mobilisation des forces socialistes entre un «ennemi» extérieur dans le but d'apaiser à l'intérieur le mécontentement populaire qui gronde, l'exemple de la Pologne n'étant que le signe précurseur des tempêtes plus graves encore qui risquent d'éclater à l'intérieur de l'empire soviétique. Entre ces deux thèses, il y a évidemment les partisans de la ligne souple qui hésitent à s'engager dans une dynamique de confrontation accrue avec l'URSS, soit pour des raisons politiques, soit pour des raisons

(9) Il se peut en vérité que cet objectif soit l'ultime finalité des négociations SALT. Cf. à ce propos l'étude remarquable de J.S. Finan, «Arms Control and the Central Strategic Balance: Same Technological Issues», International Journal, Vol. XXXVI, no 3, été 1981, pp. 430-460.

économiques, ou soit encore pour qu'ils estiment qu'en suivant l'exemple de l'Amérique ils se porteraient un coup plus dur encore qu'ils ne frapperaient au coeur des intérêts soviétiques.

3. Quatre écoles de pensée en ce qui a trait à la course aux armements

En gros, l'on pourrait sans doute regrouper sous quatre écoles de pensée différentes les thèses qui prévalent en cette matière. La première, c'est sans doute la thèse classique de l'«école réaliste», où la recherche de l'influence et de la supériorité, c'est-à-dire les fonctions de statut social, de prestige et d'orgueil international, pousse les Etats à se livrer une lutte sans merci. Toutes les études qui portent sur le pouvoir et la mesure du pouvoir ont tendance à se situer à l'intérieur de cette école.

La deuxième s'articule sur la théorie désormais bien connue de l'«action-réaction», ou sur le modèle stimulus-réponse, le comportement de l'un entraînant chez l'autre un comportement plus ou moins identique, les deux tendant ainsi à se concurrencer dans un processus de «stimulation réciproque»(10). Cette école de

- (10) Ces théories s'inspirent essentiellement des travaux de Louis Fry Richardson. Cf. en ce domaine les articles de P. Smoker, «The arms race as an open and closed system», Peace Research Society (International) Papers 7, 1967, pp. 41-62; J.V. Gillespie, D.A. Zinnes, G.S. Tanim, P.S. Schrodtt et M. Rubison, «An optional control theory of arms race», American Political Science Review, 71, 1, mars 1977, pp. 226-251; P.C. Eush, «Mathematical Models of Arms Race» dans B.M. Russett (ed.), What Price Vigilance, New Haven Ct.; York University Press, 1970, et l'article de synthèse de W. Ladd Hollist, «An Analysis of Arms Processes in the United States and the Soviet Union», International Studies Quarterly, Vol. 21, no 3, septembre 1977, pp. 503-529. Dans un article important, Michael D. Wallace «Accounting for Superpower Arms Spending» paru dans Pat McGowan et Charles W. Kegley Jr., Threats, Weapons and Foreign Policy, Sage International Yearbook, Vol. 5, 1980, pp. 259-274, l'auteur avance toute une série de raisons à la base du faible degré d'explication que confèrent ces théories mathématiques à la course aux armements. L'argumentation essentielle est la suivante: les équations de Richardson sont des équations différentielles linéaires. Or pour Wallace, la course aux armements est un phénomène «multidimensionnel» (donc non-linéaire) sur lequel viennent se superposer les crises et la confrontation comme facteurs d'explication.

pensée peut tout aussi bien être considérée comme une sous-catégorie de la première dans la mesure où le processus de «stimulation réciproque» est alimenté par la recherche de l'influence et de la supériorité ou, au contraire, comme une catégorie sociologique à part puisque l'école «behavioriste» juge déterminants, dans la conduite de l'un, les comportements que l'autre a à l'égard de celui-ci. Nous retrouverons ainsi nos deux antinomies antérieures (paix et guerre; armes-désarmer). En réalité, il n'y a pas de contradiction à se placer simultanément à ces deux niveaux d'analyse différents, puisque la dialectique les unit en un processus de transformations perpétuelle.

La troisième école est celle que j'appellerais l'école des «déterminants internes» ou en anglais «the domestic school». Celle-ci, à son tour, peut être subdivisée en trois sous-catégories. La première est sans doute l'importance prédominante que l'on attache dans certains milieux à la thèse du complexe «militaro-industriel». Les élites militaires et les élites économiques étant en situation de complémentarité réciproque, tout à la fois de par leurs fonctions sociales (statut et prestige) et de par les objectifs qu'ils poursuivent (la recherche du pouvoir pour le pouvoir), elles s'appuient ainsi l'une sur l'autre pour alimenter un processus de réarmement à outrance(11). La thèse «bureaucratique»(12), d'autre part, formerait la seconde sous-catégorie de cette troisième école. Elle emprunte à la sous-catégorie précédente la notion de «parti-pris» ou d'«intérêt lié» dans la mesure où chaque ministère à l'intérieur d'un gouvernement constitue un poids bureaucratique certain. Le caractère institutionnel de l'approbation des budgets, ainsi que les procédures administratives routinières font qu'une singulière force d'inertie s'exerce à l'encontre de tout changement majeur, ce qui perpétue non seulement le statu quo, mais tend à consolider les avantages déjà acquis. Une troisième thèse, enfin, est représentée par l'«école technologique», où ce sont les ressources et la technologie, cette dernière étant pratiquement impossible à contrôler, qui poussent les Etats dans un climat d'insécurité, à constamment rechercher l'avantage de la supériorité stratégique(13).

(11) Cf. en ce domaine l'ouvrage très représentatif de Adam Yarmolinsky, The Military Establishment: its impacts on American Society, New York; Harper and Row, 1971.

(12) Illustrée par les travaux de A. Wildavsky, de H. Rattinger et de C.W. Ostrom.

(13) Cf. en ce domaine, les travaux de N. Choucri et R.C. North, Nations in Conflict, National Growth and International Violence, San Francisco; W.H. Freeman, 1975.

Cette dernière sous-catégorie pourrait tout aussi bien se classer au sein d'une quatrième école de pensée que j'appellerais l'«interprétation économique» de la course aux armements. De plus en plus d'auteurs s'interrogent en effet sur les liens de plus en plus apparents qui semblent exister entre la croissance économique et la croissance des dépenses militaires. Toutes proportions gardées, les Etats dépensent-ils aujourd'hui pour leurs armements plus qu'ils ne dépensaient autrefois? En d'autres termes, la croissance extraordinaire de dépenses militaires ne serait-elle que le simple reflet de la seconde révolution industrielle que connaît le monde depuis 1945, de la croissance de produits nationaux bruts, ainsi que du commerce et des échanges internationaux?

4. L'interprétation économique de la course aux armements

L'association si souvent faite entre le développement et le désarmement tient au fait qu'il existe une relation de concurrence entre le «beurre» et les «canons». L'armement représente ainsi une diversion de ressources et de capitaux qui pourraient être autrement investis soit pour augmenter la production de biens et de services dans le secteur de la consommation individuelle, ou soit encore pour favoriser le développement des pays à faible croissance économique.

Les guerres modernes, concluait l'économiste Paul A. Samuelson «se livrent avec le revenu national réel... Le nerf de la guerre se confond avec le nerf de la paix, le bloc des nations appelé à triompher étant celui donc le P.N.B. est le plus élevé...»(14). Bien qu'écrite dans les années 50, ces lignes ne traduisent pas moins le rapport traditionnel que l'on retrouve dans les économies des pays industrialisés et dans des conditions macro-économiques d'équilibre relatif (plein-emploi approximatif des ressources, externalités et anticipations politiques supposées constantes) (15).

(14) Paul A. Samuelson, L'Économie, Paris; Armand Colin, Tome II, 1957, p. 819 et 820.

(15) Cf. Charles Wolf, «Les pays nouvellement industrialisés ou les mérites de l'«ancien» ordre économique international», Politique Internationale, no 7, printemps 1980, pp. 227-242. L'auteur soutient dans ce même article que cette situation ne se retrouve pas souvent dans les pays peu développés de telle sorte que les ressources militaires peuvent fort bien «non pas diminuer mais, au contraire, compléter les ressources qui contribuent au développement économique». Emile Benoît avait déjà développé cette thèse dans Defence and Economic Growth in Developing Countries, Lexington Books, 1973.

Les travaux les plus éloquentes à l'appui de cette thèse ont été rédigés par Bruce M. Russett qui concluait, en 1970, que pour chaque dollar investi dans le domaine de la défense aux Etats-Unis, il y avait un manque à gagner dans les différents secteurs de l'économie selon les proportions suivantes: 42 cents pour la consommation, 29 cents pour la formation du capital fixe, 10 cents pour les exportations et, enfin, 5 cents et 13 cents respectivement pour les programmes du gouvernement central et des gouvernements des Etats(16). A l'opposé, Frederic L. Pryor, dans son admirable étude Public Expenditures in Communist and Capitalist Nations(17) ne décelez aucune corrélation statistique valable qui vienne confirmer la thèse de la «substitution» des biens et services entre le secteur militaire et économique(18).

Ces deux thèses ne sont pas aussi contradictoires qu'elles le paraissent en réalité. D'un côté, il est évident que les dépenses dans le domaine de la défense constituent une forme additionnelle de productivité et de main-d'oeuvre qui viennent s'ajouter à la demande agrégée totale des biens et service à l'intérieur d'une économie. Il est d'ailleurs des exemples historiques où il semble que l'économie ait su tirer profit d'un niveau de dépenses

(16) Cf. Bruce M. Russett, What Price Vigilance. New Haven et London; Yale University Press, 1970, p. 141. Pour une critique de ces thèses, voir Jeremy Hollenhorst et Gary Ault, «An alternative Answer to: Who pays for Defense», American Political Science Review, septembre 1971, pp. 760-763.

(17) London; George Allen and Unwin Ltd, 1968.

(18) Ceci est particulièrement vrai pour l'Autriche, le Danemark, l'Irlande, les Pays Bas et la Norvège. Pour d'autres pays où la part des dépenses militaires constitue un pourcentage important du PNB (Etats-Unis, URSS et RFA par exemple), l'élasticité de substitution est si faible (calculée en fonction du taux de changement dans les dépenses gouvernementales que procure une réduction de 1 p. 100 dans les dépenses militaires) qu'on ne peut guère parler de diversion de ressources.

militaires élevées(19). D'un autre côté, il est tout aussi évident que les dépenses militaires ne participent qu'indirectement à la croissance du secteur de la consommation(20) ainsi qu'à la formation du capital fixe(21).

Les dépenses militaires, même utilisées comme instrument économique pour faciliter tout à la fois la croissance et l'orientation du développement industriel et technologique d'un pays(22) constituent, au même titre que les autres dépenses publiques, une source d'inflation dont la magnitude est par ailleurs difficile à distinguer de celle des autres programmes gouvernementaux.

Il semble bien qu'il existe une relation étroite entre la croissance militaire et le taux de croissance de l'économie. Ainsi, Pryor qui ne décelé aucune corrélation entre le PNB per capita et le volume des dépenses militaires(23) conclut toutefois que cette relation est directe et absolue lorsqu'il s'agit du PNB

(19) Pour ne point citer le cas de la seconde guerre mondiale, notons le redressement de l'économie américaine ou lentement de la guerre de Corée. De la même façon, les dépenses militaires élevées notées pour l'administration Kennedy ont favorisé la croissance économique aux Etats-Unis Cf. en ce domaine Alfred E. Eichner, «Arms Budget's Heavy Impact», The New-York Times, 15 octobre 1960, D-2.

(20) Ne serait-ce qu'en vertu de la solde versée aux militaires et dont une grande partie revient au secteur de la consommation.

(21) Les biens d'équipement et les nouvelles usines sont rarement le résultat de nouveaux contrats militaires.

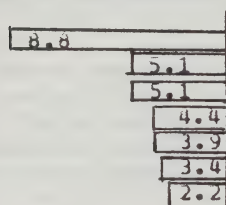
(22) Ce qui est en règle générale le cas des petits pays dont la dépendance technologique est évidente.

(23) Fryor, op. cit., p. 91. Une étude récente réalisée par D.A. Grant de l'ORAE établit par ailleurs un lien formel entre le G.N.P. per capita et le type de structures (armée, aviation et marine) des forces militaires.

pris dans son ensemble(24). Alfred S. Eichner, de son côté, affirme l'existence d'une forte relation inverse entre la part du PNB consacrée à la défense et le taux de croissance de l'économie à long terme. A l'appui de sa thèse, l'auteur livre les troublantes comparaisons suivantes:

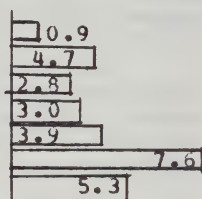
Croissance économique et dépenses militaires
1960 - 1977(25)

Croissance économique
en %



Japon
France
Canada
Italie
R.F.A.
Etats-Unis
Grande-Bretagne

Croissance militaire
en %



(24) Ibid, p. 98. D'autres études viennent confirmer cette tendance. Cf. Catherine M. Kelleher, William Domke, et Richard Eichenberg, «Guns and Butter: Patterns in Public Expenditures in the U.S. and Western Europe: 1920-1975» dans Edwin H. Pedder, Defense Politics of the Atlantic Alliance, New York; Praeger Special Studies, 19870, plus particulièrement les pages 174 et sq. (153-187); et l'article de Farid Abolfathi et Tong-Whan Park, «Military Spending in the Third World: The interactions of Domestic and International Forces» dans Craig Liske, William Loehr, Jonn McCamant, Comparative Public Policy: Issues, Theories and Methods, New York; John Wiley and Sons (Sage Publications), 1975, p., 122 (109-125). Les auteurs insistent sur le fait que cette variable est statistiquement la plus «explicative», pour les pays riches, encore que dans les pays du Tiers Monde, les dépenses militaires puissent être expliquées par un ensemble de facteurs (aide étrangère, technologie, rivalités et conflits) (p. 118) tout aussi cohérents les uns que les autres.

(25) La croissance économique est calculée sur la période 1960-1977. Les pourcentages expriment le taux de croissance annuel composé (annual compound rate of growth) du P.N.B. Les dépenses militaires valent pour la période 1961-1977 et sont exprimées en pourcentage du P.N.B. Cf. The New-York Times, 15 octobre 1980 (section financière, page 0-2). Les sources primaires utilisées par l'auteur sont les rapports de la Banque mondiale et de la U.S. Arms Control Agency.

Comme on peut le voir d'après ce tableau, les Etats-Unis qui ont connu le plus fort taux de croissance de leur budget de la défense est, des pays cités, celui qui a connu le plus faible taux de croissance économique. A l'inverse, le Japon qui dépasse de loin le taux de croissance des autres pays industrialisés est aussi des pays cités celui qui a connu le plus faible taux d'accroissement de ses dépenses militaires. Il faut noter, entre parenthèses, l'équilibre des taux de croissance militaire et économique en R.F.A.

Nous tenterons de voir dans la section 6 de cette présentation sur un plan global la relation qui semble exister entre la croissance économique et la croissance militaire. Tournons-nous désormais vers l'évolution des dépenses militaires mondiales au cours de la période 1961-1978.

5. L'évolution mondiale des dépenses militaires (26)

Quelques précisions s'imposent ici sur le choix des données retenues et leur validité.

Plusieurs répertoires existent en ce qui a trait aux dépenses militaires mondiales, notamment ceux de la IBRD (International Bank for Reconstruction and Development), des Annuaires Statistiques des Nations Unies, de la US Arms Control and Disarmament Agency, de l'IISS (International Institute for Strategic Studies), de SIPRI (Swedish International Peace Research Institute), et les WMSE (World Military and Social Expenditures) publiées par Ruth Leger Sivard, autrefois au service de l'agence américaine ACDA. Une étude comparative récente de ces données réalisées par Mark Thee (27) pour le compte de l'Institut international de recherches sur lapaix, de Oslo, démontre qu'entre ces différentes collections l'écart de variation de la moyenne pour chaque pays, exprimé en pourcentages relatifs varie entre

(26) Cette version emprunte à des recherches antérieures réalisées avec le professeur John Sigler de Carleton sur la répartition du pouvoir militaire mondial, au projet PERC (Politiques extérieures régionales du Canada) sous la direction du professeur Gérard Hervouet à Laval, ainsi qu'aux travaux réalisés par l'auteur pour le compte du ministère de la défense.

(27) Cf. Mark Thee, «The Establishment of an International Disarmament Fund for Development», Bulletin of Peace Proposals, no 1, 1981, pp. 52-100.

-6.66% pour les données de l'IISS et +4.36% pour les données de SIPRI, tandis qu'il oscille entre 9.87% pour les données de l'ONU et 12.62 % pour les données de l'IISS, si ce même écart est exprimé en termes de pourcentages absolus. Dans l'ensemble toutefois, l'écart de variation de la moyenne pour l'ensemble de tous les pays varie entre -4.35% et 2.86%, les différences étant les plus vives entre les données de l'IISS et celles de SIPRI(28).

Il s'agit là cependant de problèmes mineurs comparativement à ceux que pose l'appréciation juste des dépenses militaires des pays du Pacte de Varsovie(29). Les estimations révisées de la CIA font ainsi état d'un pourcentage pouvant varier entre 11 p. 100 et 13 p. 100 du PNB de l'URSS consacré aux dépenses militaires, les Britanniques quant à eux évaluent ce pourcentage entre 12 p. 100 et 14 p. 100, tandis que le spécialiste W.T. Lee le situe aux alentours de 14 p. 100 ou de 15 p. 100(30). Un écart de 4 p. 100 par rapport à un PNB considérable traduit évidemment une différence appréciable du niveau des dépenses militaires soviétiques. Le véritable problème se situe cependant au niveau de la conversion du taux d'échange du rouble en dollar, ce qui fausse considérablement les données. Une méthode alternative consiste à estimer l'effort soviétique en termes des coûts de production équivalents (ce que fait la CIA aux Etats-Unis), mais on se heurte dès lors à d'autres genres de problèmes, étant donné les différences qui existent entre les structures et la productivité de ces deux économies.

Face à ces difficultés, nous avons donc choisi de nous en remettre aux données de la US Arms Control and Disarmament Agency. Et cela, pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'il s'agit pour l'instant d'un répertoire qui regroupe non seulement un très grand nombre de pays (125), mais qui s'étend aussi sur une très longue période. La définition que donne l'ACDA des dépenses militaires est probablement la plus globale puisqu'elle inclut les coûts d'opérations et d'immobilisation, les coûts de la recherche et du développement, les coûts relatifs aux programmes militaires reliés à l'énergie atomique et à l'espace, ainsi que les coûts

(28) Ibid, p. 100.

(29) Une intéressante étude démontre en ce domaine que le problème est quasi-insoluble. Cf. John C. Patterson, «Soviet Defence Expenditures: Conceptual and Methodological Problems», ORAE Research Project Report No 134, Ottawa, octobre 1979.

(30) Cf. The Military Balance 1981-1982, p. 15.

statutaires relatifs aux pensions militaires. Il va de soi que la courbe de progression des dépenses militaires soviétiques aurait été différente si nous nous en étions remis aux données de SIPRI. C'est donc en gardant ces considérations à l'esprit que nous pourrions désormais examiner les données du tableau joint et le graphique qui l'accompagne.

Les données les plus révélatrices concernent évidemment la chute brutale des dépenses militaires américaines lesquelles de 40 p. 100 du total mondial qu'elles étaient en 1961(31) sont tombées à 22.8 p. 100 en 1978. Durant le même laps de temps, la part de l'UKSS a augmenté d'environ 2.5 p. 100 dans le total des dépenses militaires mondiales. Durant la même période, celle du Canada a diminué d'environ un demi p. 100. Au total, le budget de la défense canadienne en 1978 représentait 0.9 p. 100 du total des dépenses militaires mondiales.

D'autres constatations majeures méritent d'être notées. Ainsi, l'accroissement des dépenses militaires des pays d'Europe de l'Est a été plus rapide, durant la décennie 1970, que celui des pays d'Europe de l'Ouest. L'accroissement le plus notable est évidemment celui des pays du Moyen-Orient qui ont dépensé en armements, en 1978, 6.5 p. 100 du total mondial (il est probable que ce pourcentage a depuis augmenté considérablement), alors que la part de ces mêmes pays, en 1961, se situait à moins de 1 p. 100. Notons qu'en ce qui a trait à l'Asie que la courbe de progression a été plus rapide durant les années 60 qu'au cours de la dernière décennie.

Si nous tentons d'examiner la décennie 1970 sous une forme un peu plus dynamique, on obtient pour la période 1970-1978, et pour les diverses régions du monde, les taux moyens de croissance annuelle suivants:

(31) Le tableau est libellé à quatre chiffres significatifs. Il faut donc déplacer le point à deux décimales vers la droite pour obtenir le pourcentage exact.

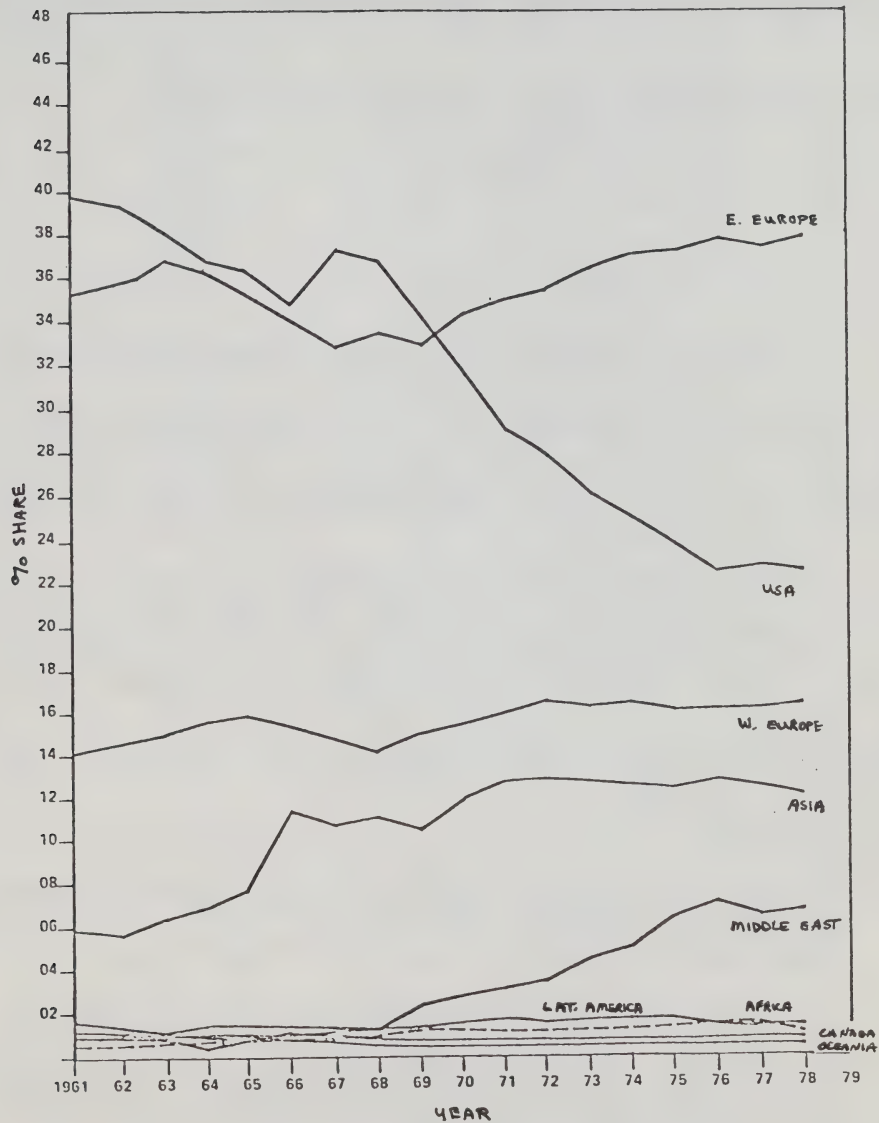
PART DES DÉPENSES MILITAIRES TOTALES*

	1961	1962	1963	1964	1965	1966	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978
AFRIQUE	.0033	.0040	.0044	.0062	.0064	.0059	.0063	.0069	.0118	.0112	.0110	.0114	.0116	.0119	.0130	.0150	.0153	.0142
AMÉRIQUE LATINE																		
centrale	.0010	.0010	.0011	.0012	.0014	.0011	.0010	.0010	.0012	.0012	.0013	.0014	.0014	.0014	.0017	.0016	.0015	.0012
du sud	.0090	.0080	.0079	.0105	.0092	.0085	.0084	.0082	.0095	.0109	.0118	.0114	.0123	.0137	.0145	.0113	.0116	.0119
caribéen	.0018	.0019	.0018	.0018	.0019	.0019	.0011	.0012	.0010	.0012	.0012	.0011	.0012	.0013	.0013	.0013	.0019	.0024
TOTAL	.0119	.0109	.0106	.0135	.0125	.0106	.0105	.0104	.0117	.0133	.0143	.0139	.0149	.0163	.0176	.0142	.0150	.0155
ASIE																		
du nord	.0421	.0392	.0446	.0469	.0537	.0994	.0935	.0949	.0919	.1039	.1091	.1083	.1094	.1075	.1044	.1088	.1074	.1030
du sud	.0080	.0102	.0127	.0119	.0148	.0091	.0083	.0087	.0077	.0083	.0099	.0095	.0085	.0083	.0097	.0094	.0092	.0098
du sud-est	.0085	.0076	.0077	.0083	.0088	.0065	.0066	.0071	.0074	.0080	.0088	.0097	.0089	.0084	.0095	.0084	.0077	.0080
TOTAL	.0586	.0570	.0650	.0671	.0772	.1150	.1084	.1106	.1070	.1202	.1277	.1275	.1267	.1242	.1236	.1265	.1243	.1208
ÉTATS-UNIS	.4010	.3976	.3782	.3673	.3650	.3458	.3696	.3664	.3451	.3148	.2884	.2790	.2609	.2535	.2382	.2223	.2311	.2282
EUROPE DE L'EST	.3535	.3570	.3646	.3627	.3504	.3393	.3256	.3341	.3307	.3429	.3519	.3549	.3638	.3674	.3684	.3768	.3750	.3787
EUROPE DE L'OUEST	.1403	.1447	.1485	.1555	.1594	.1542	.1493	.1416	.1512	.1526	.1595	.1628	.1619	.1632	.1605	.1603	.1599	.1616
MOYEN-ORIENT	.0086	.0080	.0091	.0105	.0115	.0101	.0119	.0129	.0257	.0295	.0309	.0347	.0457	.0496	.0642	.0700	.0640	.0651
Océanie	.0086	.0080	.0081	.0052	.0067	.0090	.0084	.0077	.0082	.0075	.0073	.0069	.0061	.0055	.0064	.0065	.0065	.0067
CANADA	.0142	.0127	.0115	.0120	.0108	.0102	.0101	.0093	.0086	.0090	.0090	.0088	.0085	.0084	.0081	.0083	.0089	.0093

* Source: World Military Expenditures, ACDA Annual Report unless otherwise indicated, and CACAP. For details, see Annex D.

WORLD MILITARY EXPENDITURES/RELATIVE SHARE OF REGIONS (in %)

GRAPH I-2



Periode 1970-1978Taux moyen de croissance annuelle des dépenses militaires (32)

Régions	Pourcentage
Moyen-Orient	19.8%
Afrique	11.8%
Amérique latine	10.6%
Europe de l'est	9.9%
Europe de l'ouest	9.3%
Canada	8.9%
Asie	8.6%
Océanie	6.9%
Etats-Unis	4.2%

De toutes les régions considérées, ce sont les Etats-Unis qui ont enregistré le plus faible taux de croissance de dépenses militaires durant la période 1970-1978, tandis que le Moyen-Orient se situe au pe-remier rang des régions avec un taux de 20 p. 100. Ce profil changerait évidemment s'il fallait inclure dans les dépenses militaires des pays occidentaux les coûts relatifs au transfert ou à la vente des armements. Il s'agit là cependant d'un problème différent.

Le graphique joint présente évidemment une image alarmiste de l'écart qui sépare les E.U. de l'URSS. Un reflet plus fidèle de la réalité consisterait à considérer les dépenses conjointes des pays de l'OTAN par rapport à celles des pays du Pacte de Varsovie. Une telle méthode livrerait les conclusions suivantes: alors qu'en 1981 les pays du pacte de l'OTAN dépensaient 55.5 p. 100 du total des dépenses militaires mondiales(33) ce pourcentage a été réduit en 1978 à 40 p. 100, comparativement à 38 p. 100 pour les pays d'Europe de l'est.

(32) Toutes les données ont été calculées à partir des chiffres exprimés en dollars américains courants. Ceux-ci, qui tiennent en une annexe de 14 pages, pourront être remis à la disposition du comité, si celui-ci le juge à propos.

(33) Certains pays neutres comme la Suisse, l'Autriche, la Finlande, et la Suède sont compris dans la région de l'Europe de l'ouest. Le 55.5 p. 100 représente l'Europe de l'ouest, plus les E.U. et le Canada. Si l'on soustrait de ce total la contribution des 4 pays ci-dessus cités, le résultat final serait diminué de 0.7 p. 100.

Ces chiffres ne font que traduire le déclin militaire relatif des E.U. et la part croissante des dépenses militaires des pays d'Europe de l'ouest au sein de l'OTAN. Si nous considérons par exemple le ratio des dépenses des E.U. par rapport aux pays européens de l'ouest, nous obtenons, par période de quatre ans, les résultats suivants:

<u>Ratio</u>	<u>Dépenses militaires US / Dépenses militaires Europe</u>			
1966	1966	1970	1974	1978
2.7	2.2	2.1	1.5	1.4

Autrement dit, les E.U. en 1978 dépensaient militairement parlant, à peu près la moitié moins qu'il ne le faisaient en 1962, comparativement à l'apport des pays d'Europe de l'ouest. Ou si l'on veut, la mise européenne a quasiment doublé en 1978 par rapport à ce que l'Europe contribuait en 1962.

Selon le point de vue où l'on se place, on peut donc tirer des conclusions multiples de cette analyse. Il serait sans doute faux de prétendre que les pays d'Europe de l'est se sont engagés dans une course aux armements effrénée contre les Etats-Unis. La réalité, en ce domaine, c'est que E.U. se sont laissés distancés dans la course, alors que les pays européens ont maintenu, et légèrement augmenté, durant la décennie 1970, les taux de croissance de leurs dépenses militaires. De plus, les taux de croissance enregistrés les plus élevés durant la période 1970-78 se retrouvent parmi les pays en voie de développement, le Moyen-Orient, l'Afrique et l'Amérique latine occupant les trois premiers rangs.

Il n'en reste pas moins que ce sont les pays industrialisés (l'OTAN et le Pacte de Varsovie) qui dépensent le plus militairement. Des 475 milliards de dollars dépensés en 1978, 40 p. 100 le furent par les pays de l'OTAN, et 38 p. 100 par les pays du Pacte de Varsovie. Les deux plus importantes alliances militaires consommaient donc à elles seules 78 p. 100 du total mondial des dépenses militaires. Cette proportion n'a guère changé en 1981.

6. Évolution mondiale des dépenses militaires et du pouvoir économique international

Nous nous permettons de livrer ici, un peu en vrac, il est vrai, les résultats d'une analyse préliminaire que nous avons faite de la relation qui semble exister entre l'accroissement ou

le déclin du pouvoir économique, d'une part, et l'accroissement ou le déclin de la puissance militaire, de l'autre(34). Il va sans dire qu'il ne s'agit ici que de résultats préliminaires. Ils ne sont donc fournis qu'à titre d'indication.

Deux remarques préliminaires s'imposent quant à la méthodologie utilisée. La seule mesure que nous avons retenue pour définir le pouvoir militaire est la part respective de chaque Etat dans le total des dépenses militaires mondiales(35). En ce qui a trait au pouvoir économique, il s'agit de la part agrégée de trois variables non-pondérées: la part respective de chaque Etat dans le P.N.B. mondial, et la part respective de chaque Etat dans le commerce global (exportations et importations), c'est-à-dire la part de chaque Etat dans ce que l'on désigne communément en anglais par le «world trade-turnover». La simple addition numérique de ces trois indices, divisée par trois, nous fournit ainsi la part qu'occupe chaque Etat dans le pouvoir économique mondial(36).

La deuxième remarque tient au fait que toutes les données, du moins celles qui sont convertibles en dollars (PNB, commerce mondial, et dépenses militaires globales), ont été recueillies en dollars courants. Les pourcentages d'accroissement ne tiennent donc pas compte des coûts de l'inflation. C'est donc avec ces considérations à l'esprit que nous présentons ici les résultats de l'analyse pour la période de 1961-1976.

(34) Nous nous inspirons ici de travaux réalisés par l'auteur pour le compte du ministère de la défense.

(35) Comme l'équipement, l'infrastructure, et les effectifs militaires ne sont pas indéfiniment élastiques, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent être obtenus que dans le cadre de ressources économiques fixes et limitées (les budgets militaires), les dépenses militaires constituent une mesure assez grossière mais néanmoins utile pour cerner l'évolution du rapport des forces militaires.

(36) Nous aurons l'occasion dans une publication ultérieure de fournir davantage de précisions sur la méthode et les concepts qui sous-tendent cette analyse.

Comme le lecteur pourra le constater à la lecture du tableau joint, les première et deuxième colonnes de gauche traduisent la part respective qu'occupait chacune des régions sur l'échiquier international en 1961 et 1976 respectivement, la troisième représentant en chiffres absolus l'écart de variation en pourcentage entre ces deux périodes. De la même façon avons-nous représenté l'évolution entre 1961 et 1976 des dépenses militaires mondiales, la dernière colonne du tableau représentant les variations absolues du pourcentage de chacune des régions l'une par rapport à l'autre.

Comparaison des taux de croissance du pouvoir
économique et des dépenses militaires, par
région, pour la période 1961-1976

Régions	Pouvoir économique		Ecart absolu de variation	Military militaire		Ecart absolu de variation
	1961 %	1976 %		1961 %	1976 %	
Etats-Unis	27.39	22.38	-5.01	40.10	22.23	-17.87
Europe de l'ouest	29.32	29.78	+0.46	14.03	16.03	+ 2.0
Europe de l'est	18.33	17.75	+0.58	35.35	37.68	+ 2.33
Asie	11.09	14.87	+3.78	5.86	12.65	+ 6.79
Moyen-Orient	1.68	3.52	+1.84	0.86	7.0	+ 6.14
Afrique	2.63	2.79	+0.16	0.33	1.50	+ 1.17
Amérique latine	4.9	4.45	-0.45	1.19	1.42	+ 0.23
Océanie	1.56	1.4	-0.16	0.86	0.65	- 0.21
Canada	3.12	3.06	-0.06	1.42	0.83	- 0.59

La première constatation qu'il importe de souligner ici est peut-être de noter la co-variation qui semble exister entre la croissance du pouvoir économique et celle des dépenses militaires, à l'exception de deux régions, l'Europe de l'est et l'Amérique latine dont le pouvoir militaire augmente quoique très légèrement dans le second cas, alors que leur pouvoir économique décroît. Il s'agit sans doute là pour plusieurs d'une vérité de la Palice, ou d'une simple tautologie, mais qui n'est pas d'intérêt pour le chercheur préoccupé par des vérifications empiriques (37).

(37) Par exemple, un pouvoir militaire qui décroît plus rapidement qu'un pouvoir économique est-il plus ou moins significatif qu'un pouvoir militaire qui croît moins vite que le taux de croissance du pouvoir économique? Intuitivement, ce sont probablement les rapports qui existent entre ces deux variables qu'il serait souhaitable d'analyser plus à fond.

Un simple examen des écarts de variation laisse en tout cas supposer qu'en ce qui a trait aux E.U., leur pouvoir militaire décroît plus rapidement que ne décroît leur pouvoir économique(38) et la même chose peut être dite du Canada et de l'Océanie. Pour ces trois régions, nous sommes peut-être en présence d'une situation de «démilitarisation» progressive(39). Pour l'Europe de l'ouest, l'Asie et le Moyen-Orient, c'est le pouvoir militaire qui croît plus rapidement que ne croît le pouvoir économique de ces régions. Traduit en termes politiques, ceci signifie que ces régions sont en période d'armement ou de croissance militaire. L'exemple de l'Amérique latine et de l'Europe de l'est, enfin, traduirait ce que l'on pourrait appeler une politique d'accélération économique de la course aux armements, dans la mesure où le pouvoir militaire croît à un rythme plus rapide que celui de la décroissance économique. Ce phénomène pourrait déboucher à long terme un «surengagement» (overcommitment) militaire par rapport aux ressources économiques dont dispose cette région.

Plus généralement, il semble donc qu'en l'absence de guerre, la courbe de progression des dépenses militaires soit fonction du degré de croissance des économies des Etats, le PNB global étant sans doute la mesure la plus révélatrice à ce propos. Même si les dépenses croissent en volume absolu, il est probable, toutes proportions gardées, que le monde dépense moins aujourd'hui qu'il ne dépensait dans le milieu des années cinquante, au lendemain de la guerre de Corée, ou encore durant la décennie 1960 qui a connu une forte période de croissance économique.

Depuis 1976, les taux de croissance du monde occidental sont pour la plupart des pays en déclin. La facture pétrolière, d'autre part, qui au début des années 1970 pouvait varier entre 1 p. 100 et 2 p. 100 du PNB pour les grands pays industriels, représentait en 1980 environ 3.5 p. 100, 4.1 p. 100, 4.8 p. 100 et 5.2 p. 100 du PNB respectivement pour les Etats-Unis, la RFA, la France et le Japon(40). La facture pétrolière des trois derniers pays, se trouve ainsi à constituer un coût plus élevé que les sommes consacrées à l'armement.

(38) Cette évolution sera peut-être cependant inversée, suite aux politiques de réarmement de l'Amérique.

(39) On pourrait à la limite parler de «désarmement» dans la mesure où la croissance militaire est freinée par une économie en déclin, et dans une proportion plus grande dans le premier cas que dans le second. Poussée jusqu'à son aboutissement ultime, cette politique se traduirait par une situation quasi exclusive du «beurre» aux dépens des canons.

(40) Ramses 1981, op. cit., p. 74.

7. Conclusions

La dualité de la notion de sécurité fait que trop de sécurité pour l'un devient une source d'insécurité pour l'autre. Cette dichotomie tient essentiellement à l'insoluble problème de la sécurité individuelle et de la sécurité collective, ce qui revient à dire qu'il continuera d'en être ainsi aussi longtemps que le système international sera composé d'Etats souverains, où l'ordre interne est légitimé par la fonction de police, et où l'armée reste le garant de l'ordre externe.

Armer ou désarmer sont deux termes aussi antinomiques que paix et guerre. Si les tentatives de trouver un équilibre ou un moyen terme au sein même du rapport «armement-désarmement» ont débouché sur les théories de l'«arms control», avec les résultats mitigés que l'on connaît, c'est en grande partie parce que le moyen terme que l'on avait inventé à mi-chemin entre la paix et la guerre, la détente, n'a pas, non plus, livré les résultats que l'on en escomptait. La signification de la détente à l'est et à l'ouest repose sur des conceptions complètement opposées.

Tout ceci ne ferait guère problème si les concepts doctrinaux n'avaient dû un jour trouver place dans la réalité. Les deux facteurs les plus fondamentaux qui ont porté atteinte à la détente sont l'accroissement inconsideré de l'armement soviétique et son expansionnisme opportuniste. Les occasions de coopération ont dès lors cessé d'exister, la détente a fait place au conflit, et il se trouvera désormais des auteurs pour affirmer tout haut ce qu'ils ont souvent pensé en secret, à savoir que la détente n'a jamais existé.

En réalité, il n'y a pas d'alternative à la paix, sinon que la guerre. Le monde doit donc s'employer à rechercher des solutions de compromis qui, grâce à la philosophie des petits pas, mèneront à un système international plus coopératif. Le fossé qui sépare les «réalistes» des «normatifs» n'est pas aussi profond qu'on a tendance à le croire, car la politique n'est-elle pas la grande médiatrice entre l'éthique et le social? En réalité, ce qui sépare ces deux écoles, ce sont les moyens à mettre en oeuvre pour transformer le système interétatique actuel.

De toutes les écoles qui se veulent des explications de la course aux armements, toutes sont relatives puisque la réalité ne se laisse pas enfermer par des concepts statiques. Il est vrai que les notions de prestige, d'influence, et d'orgueil national continuent de constituer des repères dans le cheminement des Etats vers la recherche d'une plus grande puissance. Il est vrai aussi que les théories «stimulus-réponse» constituent un élément indissociable des perceptions politiques qu'ont les Etats les uns envers les autres, et que ceci n'est pas sans influencer sur leurs

Comme le notait si bien le vice-président senior de la Banque royale, M. Ed Neufeld:

«The recent 170% increase in energy prices probably caused a real loss of about 5% of OECD GNP in 1980 and 3% in 1981, through transfer to OPEC and through resultant slow growth. This loss is greater than the whole of the defence budget, and makes defence spending much more difficult. Already high inflation rates make it difficult to change to expansionary monetary and fiscal politics--a fundamental dilemma»(41).

Tout ceci ne fait peut-être que rappeler qu'il existe des mécanismes de contrôle de la course aux armements qui sont intimement reliés aux processus de la croissance économique. La divulgation des budgets militaires et des processus de comptabilité homogènes d'un pays à un autre constitueraient sans doute les mesures les plus appropriées pour créer un climat de confiance susceptible de mener à un meilleur contrôle des dépenses militaires. Le Canada a déjà proposé des mesures en ce sens, mais rien n'indique pour l'instant que les Etats soient prêts à rendre publics leurs comptes d'armements lesquels sont toujours entourés, surtout dans les économies à planification centralisée, du plus épais mystère.

Somme toute, les dépenses militaires constituent-elles une part importante des ressources consacrées à la sécurité des pays, mais en ce domaine, tout ne peut être que relatif. Cette relativité joue aussi bien à l'intérieur des pays, puisque les composantes de la croissance industrielle sont différentes d'un pays à l'autre, qu'à l'extérieur puisque tout dépend en fin de compte, des efforts que le rival ou le bloc adverse est prêt à consacrer à l'armement.

(41) Report on the 20th Anniversary Conference of the Atlantic Institute held in Brussels in October 1981, p. 4. The Atlantic Council of Canada, November 1981.

comportements. Il est vrai encore que des éléments d'ordre interne reliés au complexe militaro-industriel, aux processus d'inertie bureaucratiques, ou à la recherche d'une technologie de pointe, sont autant de facteurs partiels qui peuvent expliquer le phénomène de la course aux armements.

De toute les écoles proposées cependant, l'interprétation économique de la course aux arguments est encore celle qui empiriquement semble le mieux «coller» à la réalité. La course aux arguments subira-t-elle un déclin dans un «tempo» du jour où s'essouffleront les économies des Etats? L'hypothèse mérite en tout cas d'être retenue. Chose certaine, la divulgation des budgets militaires et la standardisation de la présentation des comptes publics en matière de défense seraient de nature à faire progresser le débat dans la bonne direction.

S'il est vrai aussi que des dépenses militaires inconsidérées freinent la croissance économique, il serait plus que souhaitable que dans la répartition du poids du fardeau de la défense, l'on tienne compte tout autant du facteur de la croissance économique que du taux de croissance des dépenses militaires. Il est probable que les exigences répétées des Etats-Unis à l'endroit du Japon et de la RFA, tient à cette relation observable entre la capacité de croissance économique d'un Etat et sa contribution à la défense en commun des intérêts des pays industrialisés. Cette relation par ailleurs est peut-être en train, non pas d'être vérifiée en URSS puisque les chiffres ne sont pas disponibles en la matière, mais d'être vécue, le cas de la Pologne ne constituant qu'un signe avant-coureur de ce qui pourrait se produire sur une plus grande échelle à l'intérieur de l'empire soviétique.

Et c'est ici où il nous faut boucler la boucle, car le jeu politique ne se joue pas dans l'abstrait, mais à deux, à trois, ou à quatre, où chacun des joueurs ne peut pas ne pas tenir compte de ce que l'autre fait. La conduite politique devient antinomique, précisait Raymond Aron, «si l'histoire est violente, et notre idéal pacifique» (42).

A l'heure même où le fossé s'accroît entre les pays riches et les pays pauvres, que les économies sont en déclin parce qu'elles doivent absorber le double choc pétrolier et celui de la stagflation, et que le vent de la guerre froide souffle à nouveau entre les grandes puissances, les pays occidentaux ne peuvent certes pas se permettre le luxe de baisser pavillon devant l'ennemi, mais ils doivent s'employer d'urgence à tenter de rétablir le dialogue rompu, à la condition, bien sûr, que l'on cesse de l'autre côté, de faire la sourde oreille aux légitimes prétentions de l'occident.

(42) Paix et Guerre, op. cit., p. 566.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacre-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacre-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

At 9:30 a.m.:

Mr. Robert W. Reford, Canadian Study Group on Arms,
Control and Disarmament;

Prof. Michael Tucker, Department of Political Science,
Mount Allison University.

At 3:30 p.m.:

Dr. William Epstein, United Nations Institute for Training
and Research;

Dr. Albert Legault, Professor of Political Science, Univer-
sité Laval.

A 9h 30:

M. Robert W. Reford, Groupe d'étude canadien sur le
contrôle de l'armement et le désarmement;

Prof. Michael Tucker, Département des sciences politiques,
Mount Allison University.

A 15h 30:

Dr William Epstein, Institut de formation et de recherche
des Nations Unies;

Dr Albert Legault, Professeur de sciences politiques, Univer-
sité Laval.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 53

Tuesday, February 9, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 53

Le mardi 9 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Flis
Bloomfield	Gamble
Collette	Gimaïel
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gourd
Crouse	Greenaway
Darling	Harquail
Dionne (<i>Chicoutimi</i>)	Hopkins
Dupras	Hudecki

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Jewett (M ^{le})	Munro (<i>Esquimalt— Saenich</i>)
King	Ogle
MacDonald (M ^{le})	Robinson (<i>Etoibicoke— Lakeshore</i>)
MacKay	Sargeant
MacLaren	Wenman—(30)
Massé	
McKinnon	

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to Standing Order 65(4)(b)

On Monday, February 8, 1982:

Mr. Dionne (*Chicoutimi*) replaced Mr. Irwin;
Mr. Hopkins replaced Mr. Frith;
Mr. Marceau replaced Mr. MacBain;
Mr. MacLaren replaced Mr. Gimaïel.

On Tuesday, February 9, 1982:

Mr. MacKay replaced Mr. Forrestall;
Mr. Gimaïel replaced Mr. Marceau;
Miss MacDonald replaced Mr. MacKay;
Mr. MacKay replaced Mr. Bradley.

Conformément à l'article 65(4)b)

Le lundi 8 février 1982:

M. Dionne (*Chicoutimi*) remplace M. Irwin;
M. Hopkins remplace M. Frith;
M. Marceau remplace M. MacBain;
M. MacLaren remplace M. Gimaïel.

Le mardi 9 février 1982:

M. MacKay remplace M. Forrestall;
M. Gimaïel remplace M. Marceau;
M^{le} MacDonald remplace M. MacKay;
M. MacKay remplace M. Bradley.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 9, 1982

(67)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 9:40 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Bloomfield, Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Crouse, Darling, Flis, Gamble, Gimaiel, Greenaway, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. King, MacKay, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Ogle, Prud'homme, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder and Wenman.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: From the Department of External Affairs: Mr. R.P. Cameron, Assistant Under-Secretary, Bureau of International Security Policy and Arms Control Affairs (DFP). *From the Department of National Defence:* Mr. W.M. Beckett, Director, Arms Control Policy (DACPOL).

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

Mr. Cameron made a statement and with Mr. Beckett answered questions.

At 12:15 o'clock p.m., the Committee adjourned until 3:30 o'clock p.m.

AFTERNOON SITTING

(68)

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 3:35 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Crouse, Flis, Gamble, Greenaway, Miss Jewett, Messrs. King, MacKay, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Sergeant and Wenman.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: From the Department of External Affairs: L.Col. F.R. Cleminson, Arms Control and Disarmament Division (DFD). *From the Department of Energy, Mines and Resources:* Mr. P.W. Basham, Head, Seismicity Hazards and Applications, Earth Physics Branch. *From the Department of National Defence:* Dr. M.C. Hamblin, Director, Defence Science Division, Defence Research Establishment.

The Committee resumed consideration of its Order of reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings, Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 9 FEVRIER 1982

(67)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 9h 40 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: MM. Bloomfield, Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*), Crouse, Darling, Flis, Gimaiel, Gamble, Greenaway, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. King, MacKay, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Ogle, Prud'homme, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Wenman.

Aussi présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: Du ministère des Affaires extérieures: M. R.P. Cameron, sous-secrétaire d'État adjoint, Bureau des politiques de sécurité internationale et du contrôle des armements (DFP). *Du ministère de la Défense nationale:* M. W.M. Beckett, directeur, Politiques du contrôle des armements (DACPOL).

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

M. Cameron fait une déclaration puis, avec M. Beckett, répond aux questions.

A 12h 15, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 15h 30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(68)

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h 35 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Crouse, Flis, Gamble, Greenaway, M^{lle} Jewett, MM. King, MacKay, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Sergeant et Wenman.

Aussi présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: Du ministère des Affaires extérieures: Lt.col. F.R. Cleminson, Direction du contrôle des armements et du désarmement (DFD). *Du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources:* M. P.W. Basham, directeur, Séismicité, périls séismiques et applications, Direction de la physique du globe. *Du ministère de la Défense nationale:* M. M.C. Hamblin, directeur, Division des sciences de la défense, Centre de recherche pour la défense.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 5:55 o'clock p.m., the Committee adjourned to 8:00 o'clock p.m.

EVENING SITTING

(69)

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 8:08 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Flis, Gamble, Hopkins, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. MacKay, MacLaren, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Ogle, Prud'homme, Sargeant, Schroder and Wenman.

Other Member present: Mr. Irwin.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witness: From the United Nations Organization: Mr. Ben Sanders, Chief, Information and Studies Branch, Centre for Disarmament.

The Committee resumed consideration of its Order of reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

Mr. Sanders made a statement and answered questions.

At 9:53 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 17h 55, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 20h 00.

SÉANCE DU SOIR

(69)

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 20h 08 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Flis, Gamble, Hopkins, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. MacKay, MacLaren, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Ogle, Prud'homme, Sargeant, Schroder et Wenman.

Autre député présent: M. Irwin.

Aussi présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoin: De l'Organisation des Nations Unies: M. Ben Sanders, directeur, Service de l'information et des études, Centre du désarmement.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

M. Sanders fait une déclaration et répond aux questions.

A 21h 53, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, February 9, 1982

• 0943

The Chairman: Good morning. We shall resume now our hearings on security and disarmament.

Our session today concerns the dimensions and complexity of the international security and disarmament problem—looking at the facts of the current situation and examining underlying strategic, technological and political considerations.

I believe the speakers may emphasize the East-West balance and ongoing negotiations in such areas as strategic arms, theatre nuclear forces and conventional forces in Europe.

Our witnesses today are from the Department of External Affairs and the Department of National Defence. Together they represent, I know, a wealth of experience and expertise in the fields of security, arms control and disarmament.

The leader of the group is Mr. R.P. Cameron, Assistant Under-Secretary of State for International Security Policy and Arms Control Affairs. I am sure you will be interested to know that until recently Mr. Cameron was Canada's Ambassador to Poland. He has held a range of positions during his career in the foreign service, many of them in the security and arms control field.

With Mr. Cameron this morning is Mr. Hamlin, Director, Arms Control and Disarmament Division. Other witnesses include Mr. T.C. Hammond, Director, Defence Relations Division, Department of External Affairs; Mr. B.J. Cherkasky and Mr. Cleminson, Arms Control and Disarmament Division, Department of External Affairs; and Mr. W.M. Beckett and Captain D.R. Donaldson of the Department of National Defence.

I would now ask Mr. Cameron to lead off. This afternoon, as you know, we will have three witnesses: Lieutenant Colonel Cleminson, Mr. Basham and Mr. Hamblin. So this morning and afternoon—

An hon. Member: How about this evening?

The Chairman: This evening it is Mr. Sanders, Chief of Information and Studies Branch, Centre for Disarmament of the United Nations Organization in New York. That will be today; that will be quite a day, too.

So we are in your hands, Mr. Cameron. Welcome.

• 0945

Mr. R.P. Cameron (Assistant Under-Secretary, Bureau of International Security Policy and Arms Control Affairs, Department of External Affairs): Thank you very much, Mr. Chairman.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 9 février 1982

Le président: Bonjour. Nous reprenons aujourd'hui notre étude sur la sécurité et le désarmement.

Nous essaierons aujourd'hui de comprendre les différentes facettes de la sécurité internationale et du problème du désarmement en examinant la situation actuelle et en tenant compte des questions politiques, techniques et stratégiques sous-jacentes.

Nos témoins pourront discuter de l'équilibre Est-Ouest et des négociations en cours sur les armements stratégiques, les forces nucléaires et les forces conventionnelles dans le théâtre européen.

Nous recevons aujourd'hui des témoins du ministère des Affaires extérieures et du ministère de la Défense nationale. Ces témoins représentent une somme d'expériences et de compétences en matière de sécurité, de contrôle des armements et du désarmement.

M. R.P. Cameron, sous-secrétaire d'État adjoint chargé de la politique de la sécurité internationale et du contrôle des armements dirige la délégation. Jusqu'à tout récemment, M. Cameron était l'ambassadeur du Canada en Pologne. Il a occupé de nombreux postes dans sa carrière diplomatique, dont bon nombre dans le domaine de la sécurité et du contrôle des armements.

Nous recevons également ce matin M. Hamlin, directeur de la Direction du contrôle des armements et du désarmement, M. T.C. Hammond, directeur de la Direction des relations de défense au ministère des Affaires extérieures, M. B.J. Cherkasky et M. Cleminson, de la Direction du contrôle des armements et du désarmement du ministère des Affaires extérieures, et enfin M. W.M. Beckett et le capitaine D.R. Donaldson du ministère de la Défense nationale.

Je demanderai maintenant à M. Cameron de faire sa déclaration liminaire. Cet après-midi, nous recevrons trois témoins: le lieutenant-colonel Cleminson, M. Basham et M. Hamblin. Donc, ce matin et cet après-midi...

Une voix: Qui recevons-nous ce soir?

Le président: Ce soir, nous recevons M. Sanders, directeur général de l'information et des études au Centre du désarmement de l'Organisation des Nations Unies à New York. Voilà pour la journée; elle promet d'être longue.

Nous sommes heureux de vous accueillir, monsieur Cameron, et nous vous écoutons.

M. R.P. Cameron (sous-secrétaire d'État adjoint, Bureau de la politique de la sécurité internationale et du contrôle des armements, ministère des Affaires extérieures): Merci beaucoup, monsieur le président.

[Text]

I am very pleased to speak to your committee this morning, along with my colleagues from External Affairs and National Defence. We hope we will be able to provide you with a general overview of the current East-West situation, the East-West military balance, and I propose to discuss some of the issues which are either under negotiation or impending in the East-West context.

In his presentation on February 3, our Ambassador for Disarmament, Arthur Menzies, set out in sombre, but I think realistic, terms the broad background of developments in the area of international security and disarmament and the role which Canada has played, and continues to play, in these difficult, troubled times. Ambassador Menzies concluded, quite rightly in my view, that while we are not a super power, we have a respected voice in international councils and an important role to play in bringing about successes which we all strive for.

The main purpose of my presentation this morning will be to provide the committee with a somewhat more detailed account of those negotiations and issues which are of special importance, and of interest I think, to Canada.

Before going ahead, however, I would like to touch on two general considerations which must be kept in mind. The first of these, the obvious one, I think, is the general international atmosphere, which clearly can have a very significant effect on the prospects for progress in arms control and disarmament.

At the present time, the atmosphere surrounding East-West relations can only be described, I think, as depressing and a cause for serious concern, in contrast to the climate of confidence that existed at the time of the signature of the Helsinki Final Act in 1975.

There are a number of developments that have contributed to the current strain in East-West relations. As the Secretary of State for External Affairs, Dr. MacGuigan, pointed out at the December meeting of NATO foreign ministers, the East-West situation has been perceived by many as more or less stable over the past decade. We were living in a decade which we described as détente; we seemed to be building bridges with the East; the super powers were talking to each other about limiting strategic arms, and negotiations began on the mutual and balanced reduction of conventional forces in central Europe.

During the same period, however, the Soviet Union was quietly but resolutely building up and modernizing its nuclear and conventional forces. It showed by its invasion and continuing occupation of Afghanistan that it is prepared to resort to military force in pursuit of what it considers to be its national interest.

The occupation of Afghanistan continues against the increasing resistance of the Afghan people and in the face of repeated international demands in the UN, in the non-aligned group, and elsewhere, for Soviet withdrawal.

As you will appreciate, repeated Soviet refusal to respond to these demands represents a serious menace to the stability of

[Translation]

Je suis très heureux d'être ici ce matin avec mes collègues des Affaires extérieures et de la Défense nationale. Nous espérons pouvoir vous donner un aperçu d'ensemble de la situation actuelle entre l'Est et l'Ouest, de l'équilibre militaire entre l'Est et l'Ouest, et j'aimerais étudier certaines des questions qui sont en négociation ou qui devraient faire l'objet de négociations sous peu dans le contexte Est-Ouest.

Dans sa présentation du 3 février, l'ambassadeur pour le désarmement, M. Arthur Menzies, a dressé un tableau sombre mais réaliste de l'évolution des questions de sécurité internationale et du désarmement; il a également fait état du rôle que joue le Canada dans cette question difficile. M. Menzies a conclu, je crois à raison, que bien que le Canada ne soit pas une superpuissance, il est respecté sur la scène internationale et il a de ce fait un rôle important à jouer pour mener à bien toutes ces négociations.

Ce matin, j'essaierai de donner aux membres du Comité un aperçu plus détaillé des négociations et des sujets d'importance et d'intérêt pour le Canada.

Avant de poursuivre, cependant, je voudrais vous rappeler deux considérations. Tout d'abord, la plus évidente, c'est le climat international général qui a bien sûr une incidence marquée sur les possibilités d'avancement des négociations en matière de contrôle des armements et de désarmement.

À l'heure actuelle, on peut qualifier le climat des relations Est-Ouest comme étant déprimant et nous devons nous en préoccuper. Le climat s'est beaucoup détérioré par rapport à la confiance qui existait à la signature de l'Acte final d'Helsinki en 1975.

Un certain nombre d'événements ont contribué à la détérioration des relations Est-Ouest. Comme le secrétaire d'État aux Affaires extérieures, M. MacGuigan, l'a souligné à la séance de décembre des ministres des Affaires extérieures de l'OTAN, de nombreux pays pensent que la situation Est-Ouest est demeurée plus ou moins stable au cours des dix dernières années. Notre décennie peut être appelée décennie de la détente, nous avons pensé créer des liens avec les pays de l'Est, les superpuissances discutaient de la limitation des armements stratégiques et des négociations étaient entamées sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces conventionnelles dans le centre de l'Europe.

Au cours de la même décennie, cependant, l'Union soviétique intensifiait en douce sa force nucléaire et ses forces conventionnelles. En envahissant et en occupant l'Afghanistan, l'URSS a démontré sa volonté de recourir à la force militaire pour le bien de ses prétendus intérêts nationaux.

L'Union soviétique continue d'occuper l'Afghanistan malgré la résistance toujours plus forte du peuple afghan et malgré les demandes répétées sur la scène internationale aux Nations Unies, parmi le groupe des pays non alignés et d'autres pays.

Vous pouvez comprendre que le refus entêté par les Soviétiques de répondre à ces demandes constitue une menace grave à

[Texte]

the region and it seriously prejudices the possibility of any improvement in East-West relations.

Just before Christmas, we witnessed the shock of the sudden imposition of martial law in Poland. In concert with our allies, we condemned the repression in Poland and we called for the lifting of martial law, the freeing of detainees, and the restoration of the dialogue between the government, Solidarity and the church. Clearly, the Soviet Union, along with the Polish military government, must share in the responsibility for this depressing turn of events, and together with our allies, we have been considering measures designed to underline the seriousness with which we view the situation.

• 0950

What is important to note this morning, however, is that the sombre shadow cast over East-West relations by the Polish situation is not likely to disappear in the next few months. As the Secretary of State for External Affairs observed in Los Angeles on January 29, the Polish authorities seem determined to maintain the essentials of the martial law regime. I quote from his speech:

For the present, therefore, we are obliged to treat the situation in Poland as one more likely to deteriorate than to improve. While we should not take the view that there is no hope for a return to a more civilized regime in Poland, I must admit there is little present evidence on which to base such a hope.

The Polish situation has already had an impact on the proposed commencement of talks on intercontinental strategic nuclear weapons. As we have heard on the radio, the continuation of repression in Poland is bound to have a pronounced effect on the continuation of the CSCE conference going on in Madrid.

The second consideration is the overall East-West balance of military power. Changing trends must be taken into account in our approach to arms control and disarmament. Certainly the public perception of these trends has had, and continues to have, an effect on our attitude and the attitude of our major partners, particularly the United States.

It is essential to keep in mind that arms control and disarmament cannot be ends in themselves. Their objective is to enhance security. Moreover, the history and experience of arms control negotiations shows that agreements on the basis of workable formulae are not achievable if one of the partners perceives itself to be at a significant military disadvantage vis-à-vis its adversary.

What is the situation today? Generally speaking, the commonly held view is that approximate parity at the strategic nuclear level exists as between the United States and the USSR, but that the Soviet Union confesses superiority in intermediate range theatre nuclear weapons and conventional land forces.

[Traduction]

la stabilité de ce coin du monde et il hypothèque gravement la possibilité de toute amélioration dans les relations Est-Ouest.

Peu de temps avant Noël, nous avons assisté impuissants à l'imposition de la loi martiale en Pologne. De concert avec nos alliés, nous avons condamné la répression en Pologne et nous avons demandé l'abolition de la loi martiale, la libération des prisonniers et la reprise du dialogue entre le gouvernement, Solidarité et l'Eglise. Il ne fait pas de doute que l'Union soviétique, avec le gouvernement militaire polonais, est responsable de cette déprimante évolution; avec nos alliés, nous avons étudié des mesures visant à mettre en évidence la gravité de la situation.

Il ne faut pas oublier que le voile noir jeté sur les relations Est-Ouest par la situation en Pologne ne se lèvera pas dans les mois prochains. Comme le disait le secrétaire d'État aux Affaires extérieures à Los Angeles le 29 janvier dernier, les autorités polonaises semblent vouloir conserver les caractéristiques essentielles du régime martial. Je cite un extrait du discours de l'honorable MacGuigan:

À l'heure actuelle, nous devons donc penser que la situation en Pologne est plus susceptible de se détériorer que de s'améliorer. Nous ne devons pas affirmer que la situation ne se normalisera jamais, mais il faut cependant reconnaître qu'il y a bien peu d'indices pour alimenter nos espoirs.

La situation polonaise nuit déjà à l'ouverture envisagée des négociations sur les armements nucléaires stratégiques intercontinentaux. Nous avons entendu à la radio que le maintien de la répression en Pologne devrait avoir une incidence grave sur la poursuite des travaux de la conférence de Madrid.

Nous devons également tenir compte de l'équilibre global des puissances militaires entre l'Est et l'Ouest. L'évolution des tendances joue un rôle dans toute cette question du contrôle des armements et du désarmement. Il est bien évident que la perception publique influence notre attitude et celle de nos principaux partenaires, notamment les États-Unis.

Il faut bien comprendre que le désarmement et le contrôle des armements ne constituent pas une fin en soi. On ne cherche, par ces deux sujets, qu'à accroître la sécurité. Par ailleurs, l'histoire et l'expérience se rapportant aux négociations sur le contrôle des armements montrent que les accords reposant sur une formule raisonnable ne sont pas possibles si un des partenaires se voit comme étant inférieur du point de vue militaire à son adversaire.

Comment se présente la situation aujourd'hui? En règle générale, on reconnaît que les États-Unis et l'URSS sont de force plus ou moins égale pour ce qui est des armements stratégiques nucléaires. Cependant, l'Union soviétique reconnaît sa supériorité pour ce qui est des armes nucléaires à portée moyenne et des forces terrestres conventionnelles.

[Text]

Comparisons of the forces of the two sides are exceedingly difficult for a number of reasons, one of which, in the case of strategic forces, is that they are not structured symmetrically. For example, the United States has tended to put far more of its nuclear assets into submarine-based, or submarine-launched, ballistic missiles, whereas the Soviet Union has concentrated on intercontinental land-based missiles. This has given the Soviet Union an advantage in terms of its ability to mark out United States inter-continental ballistic missiles, while the United States has an advantage in the survival of its retaliatory capability in the form of a submarine force.

When President Carter signed the SALT II Agreement, it was judged that the strategic nuclear forces on both sides were roughly equivalent. That situation is considered pertinent today. What is unsettling is the generally destabilizing effect of modernization trends based on latest technological developments.

For example, in the case of the Soviet Union, it is clear they are continuing to deploy multiple independently-targetable re-entry vehicles, or MIRVs as they are fashionably called. They deploy these on their latest intercontinental ballistic missile. This trend is particularly unsettling because of the potential effect on the survival of the U.S. ICBM force located in the United States.

The United States, for its part, has recently announced a strategic modernization program, which you all have read about. This is under discussion in the United States Congress, but I mention the main elements in terms of their effect on strategic forces: First, an improvement in the United States communications and control systems will give better radar and satellite coverage to warn and gauge the size of Soviet missile attacks. Secondly, it proposes to modernize their strategic bomber fleet with some 100 B-1 bombers. Third, the deployment of new submarine-launched ballistic missiles; that is, the development of longer and more accurate Trident II missiles beginning in 1989 for deployment on their new Trident submarines. Fourth, the improvement of the strength, accuracy and survivability of their land-based missiles. This will involve the deployment of some 100 of the new MX missiles to replace their old Titan missiles in silos which will be reconstructed for greater hardness.

• 0955

Similarly, in the NATO European theatre, the Russians have been engaged in a dramatic improvement in their intermediate-range nuclear force, with the introduction to date of more than 280 highly accurate, long-range, triple warhead SS-20 missiles, which present a serious threat to European cities—missiles which the West has nothing to match.

Many of the systems in NATO's nuclear armoury are older than the Soviet systems and will be obsolete sooner. NATO consequently is faced with the problem of modernizing and in

[Translation]

Il est extrêmement difficile de comparer les forces des deux superpuissances pour de nombreuses raisons, notamment, pour ce qui est des forces stratégiques, le fait que ces forces ne sont pas construites de la même façon. Par exemple, aux États-Unis, les armes nucléaires sont surtout des missiles balistiques lancés par sous-marin alors que l'Union soviétique s'est dotée de missiles intercontinentaux basés au sol. L'Union soviétique est donc capable de repérer les missiles balistiques intercontinentaux américains alors que les États-Unis ont un avantage pour ce qui est de la survie de sa force de représailles sous-marine.

Lorsque le président Carter a signé l'accord SALT II, on a jugé que les forces nucléaires stratégiques des deux superpuissances étaient à peu près équivalentes. Cette opinion prévaut encore aujourd'hui. Il faut cependant se préoccuper de l'effet déstabilisateur global de la modernisation reposant sur les découvertes technologiques les plus récentes.

Par exemple, en Union soviétique, il est évident que l'on continue de déployer des ogives à têtes multiples et à guidage indépendant, les MIRV comme on les appelle. Les MIRV sont déployés sur les missiles balistiques intercontinentaux les plus modernes. Cette évolution est particulièrement dérangeante à cause de l'incidence qu'elle pourrait avoir sur la survie des missiles balistiques intercontinentaux américains basés aux États-Unis.

Quant aux États-Unis, on a récemment annoncé un programme de modernisation stratégique dont vous connaissez les grandes lignes. Le Congrès des États-Unis étudie le programme dont voici les principales caractéristiques: tout d'abord, une amélioration des réseaux américains de communication et de contrôle qui permettra d'assurer une meilleure couverture radar et par satellite pour évaluer la dimension des attaques soviétiques par missile. Deuxièmement, le programme prévoit la modernisation de la flotte de bombardiers stratégiques grâce à l'ajout d'une centaine de bombardiers B-1. Troisièmement, le programme prévoit le déploiement de nouveaux missiles balistiques lancés par sous-marin; c'est-à-dire la mise au point de missiles Trident II plus précis et à plus grande portée, à compter de 1989, et qui seront déployés sur les nouveaux sous-marins Trident. Quatrièmement, on veut grâce à ce programme améliorer la force, la précision et la survie des missiles basés au sol. Cet aspect du programme comportera le déploiement d'une centaine de nouveaux missiles MX pour remplacer les anciens missiles Titan dans des silos qui seront reconstruits pour mieux résister aux explosions.

Parallèlement, sur le théâtre européen de l'OTAN, les Soviétiques ont amélioré de façon marquée leur force nucléaire à portée moyenne, grâce à l'introduction de plus de 280 missiles SS-20 à triple cône de charge et à grande portée, missiles qui sont très précis et qui menacent gravement les villes européennes. Le monde occidental n'a rien de ce genre.

Bon nombre des systèmes nucléaires des pays de l'OTAN sont beaucoup plus vieux que les systèmes soviétiques et ils deviendront désuets plus rapidement. Par conséquent, l'OTAN

[Texte]

some cases rationalizing its theatre nuclear force posture. It is to deal with this problem that NATO intends to deploy 572 land-based nuclear missiles commencing at the end of 1983.

Now I would propose to deal with the following main issues, Mr. Chairman, where negotiations are either proceeding or impending. The ones I propose to cover are intercontinental strategic weapons, intermediate-range nuclear weapons, conventional forces in Europe, chemical weapons, and weapons in outer space.

On the strategic arms front, negotiations between the United States and the Soviet Union have been stalled since 1979, as a result of the U.S. failure to ratify the SALT II agreement, and the need for the new Reagan administration to prepare its position for negotiation.

The SALT II agreement, as you will recall, was signed in Vienna in June, 1979, after nearly seven years of negotiation under three presidents. It was intended to replace the now-expired 1972 interim agreement, SALT I. While falling short of the extensive reductions in strategic nuclear weapons earlier sought by the United States, SALT II was a significant contribution to strategic stability and would have been an important step forward in an ongoing process. It had also become the key to a whole range of East-West arms control and disarmament issues. However, SALT II, as you know, was strongly attacked by a large and influential lobby in the United States as being unbalanced in favour of Soviet interests. In other quarters it was criticized for achieving very little in the way of actual arms limitations.

President Carter in effect withdrew the agreement from consideration in the Senate, following the Soviet invasion of Afghanistan. But even then, it was widely believed that it had little chance of receiving the required two-thirds majority for approval of the "advice and consent" regarding ratification by the Senate.

In an important foreign policy speech on November 18, 1981, President Reagan announced the U.S. readiness to open negotiations on strategic arms as soon as possible in 1982. The President renamed the talks "START" in order, I suppose, to distinguish it from the term used by his predecessor and, also, to stress the fact that the United States would pursue the objective of substantial reductions resulting in equal verifiable levels.

The meeting between Secretary Haig and Foreign Minister Gromyko on January 26, which originally had been intended to set the date for the beginning of the talks, was not used for this purpose. It is regrettable that developments in Poland, which have cast their shadow over the spectrum of East-West relations, have affected U.S. willingness to set the date of the beginning of negotiations on strategic arms reductions.

[Traduction]

se doit de moderniser et, dans certains cas, de rationaliser ses forces nucléaires. Dans ce contexte, l'OTAN a l'intention de déployer 572 missiles nucléaires basés au sol à compter de la fin de 1983.

J'aimerais maintenant, monsieur le président, parler des questions suivantes où des négociations sont en cours ou devraient être entamées sous peu. J'ai l'intention de discuter des armes stratégiques intercontinentales, des armes nucléaires à portée moyenne, des forces conventionnelles en Europe, des armes chimiques et des armes dans l'espace extra-atmosphérique.

Pour ce qui est des armes stratégiques, les négociations entre les États-Unis et l'Union soviétique sont au point mort depuis 1979 parce que les États-Unis n'ont pas ratifié l'accord SALT II et parce que la nouvelle administration Reagan doit préparer ses positions.

Comme vous le savez, l'accord SALT II a été signé à Vienne en juin 1979, après près de 7 ans de négociations sous trois présidents différents. Cet accord devait remplacer l'accord provisoire de 1972 sur le SALT I et qui est maintenant échu. Les États-Unis n'ont pas obtenu les réductions globales des armes nucléaires stratégiques, mais l'accord SALT II a quand même contribué de façon importante à la stabilité stratégique et il aurait pu marquer une étape importante dans un processus de négociation. Cet accord est maintenant essentiel à une vaste gamme de discussions Est-Ouest sur le contrôle des armements et sur le désarmement. Cependant, l'accord SALT II a été fortement critiqué par un fort lobby américain qui prétendait que l'accord était trop favorable aux Soviétiques. Sur d'autres scènes, l'accord SALT II a été critiqué et on a dit qu'il ne faisait pas grand-chose pour limiter réellement les armements.

À la suite de l'invasion soviétique en Afghanistan, le président Carter a retiré l'accord du Sénat. Cependant, à l'époque, les observateurs considéraient qu'il était fort peu probable que l'accord reçoive l'assentiment des deux tiers des membres du Sénat.

Dans un discours important sur la politique étrangère des États-Unis, le président Reagan a annoncé le 18 novembre 1981 que les États-Unis sont disposés à ouvrir des négociations au sujet des armements stratégiques dès que possible en 1982. Le président a donné un autre nom aux discussions, les appelant les discussions START, afin je suppose de bien se démarquer de l'expression utilisée par son prédécesseur et aussi, pour bien montrer que les États-Unis veulent en arriver à une réduction marquée des armements et à une vérification de leurs niveaux.

La rencontre entre le secrétaire américain aux Affaires extérieures, M. Haig, et le ministre des Affaires étrangères, M. Gromyko, le 26 janvier dernier, qui devait servir à fixer la date d'ouverture des négociations, n'a pas atteint son but. Il faut déplorer que la situation polonaise, qui a jeté un voile sur les relations Est-Ouest, ait également fait disparaître la

[Text]

While we in Canada appreciate the American desire to underline for Moscow the seriousness with which they view the Soviet role in the imposition of martial law in Poland, we very much hope there is no prolonged delay in setting a date. Unless the Polish situation should continue to deteriorate, we do not consider that it should be the cause for an indefinite postponement of talks on strategic arms.

I will now turn to a brief summary of the situation regarding negotiations on intermediate nuclear arms in Geneva.

As I mentioned, the Soviet Union, in addition to achieving strategic parity with the United States, as was recognized in SALT II, had also been pursuing an accelerated build-up and modernization of its other military forces while paying a degree of lip service to East-West détente.

Since the 1970s, the Soviet Union has been deploying large numbers of new, powerful, highly accurate and sophisticated mobile, intermediate-range nuclear weapons directed against western Europe, particularly, as I mentioned, the SS-20 triple warhead ballistic missile. These deployments have had a greatly destabilizing effect on the European continent, for, in the same period, NATO neither augmented nor modernized its theatre of nuclear forces, all of which were short-ranged and none could reach the Soviet Union. NATO, at present, has nothing comparable to the Soviet SS-20, over 280 of which have now been deployed.

While considering how best to meet this threat by modernizing its own weapons, the alliance has given parallel consideration to the role that arms control might play in achieving an equitable balance of nuclear arms in Europe. This dual approach is consistent with NATO's long established policy of deterrence and détente for seeking security through the maintenance of adequate defence posture while exploring means of peaceful accommodation through arms control.

At a special meeting on December 12, 1979, the NATO foreign ministers or the NATO ministers decided on a dual or two-track approach to the problem. The first track would be a modernization program involving a deployment in Europe, beginning in 1983, of 108 Pershing 2 missiles, replacing the obsolescent Pershing 1 missile station in Germany, and 464 ground-launch Cruise missiles to be located in the United Kingdom, Germany, Belgium, the Netherlands and Italy.

The second track of this two-track offer was an offer of negotiations with the Soviet Union seeking limits on these categories of weapons. After initially refusing to negotiate, and

[Translation]

volonté américaine de fixer la date du début des négociations sur les réductions des armements stratégiques.

• 1000

Même si, au Canada, nous comprenons le désir des Américains de souligner à l'intention de Moscou le sérieux avec lequel ils voient le rôle des Soviétiques dans l'imposition de la loi martiale en Pologne, nous n'en espérons pas moins que la date pourra être fixée sans trop de retard. À moins que la situation ne se détériore encore en Pologne, nous ne voyons pas là un motif suffisant pour retarder indéfiniment les entretiens sur les armes stratégiques.

Je vais maintenant essayer de résumer brièvement la situation touchant les négociations sur les armes nucléaires de portée intermédiaire à Genève.

Comme je l'ai déjà mentionné, l'Union soviétique, en plus d'atteindre la parité stratégique avec les États-Unis, comme il a été reconnu lors de SALT II, en a profité pour accélérer l'accroissement et la modernisation de ses autres forces militaires tout en prêtant très peu d'attention à la notion de détente entre l'Est et l'Ouest.

Depuis les années 70, l'Union soviétique déploie un grand nombre d'armes nucléaires de portée intermédiaire, mobiles, nouvelles, puissantes, très précises et très avancées avec comme cible l'Europe de l'Ouest; plus précisément, elle déploie les missiles balistiques à triple ogive SS-20. Ce déploiement a eu un effet extrêmement déstabilisateur sur le continent européen puisqu'au même moment, l'OTAN n'a ni accru ni modernisé ses propres forces nucléaires tactiques, lesquelles sont toutes de courte portée de toute façon et ne peuvent pas atteindre l'Union soviétique. Pour l'instant, l'OTAN n'a rien de comparable aux SS-20 de l'Union soviétique dont 280 sont déjà déployés.

Tout en étudiant la meilleure façon de contrer cette menace en modernisant son propre armement, l'Alliance ne perd pas de vue le rôle que le contrôle des armements pourrait jouer dans l'établissement d'un équilibre acceptable des forces nucléaires en Europe. Cette double approche reflète bien les politiques de l'OTAN depuis longtemps établies et faisant appel à la dissuasion comme à la détente, la sécurité étant assurée par le maintien d'une position de défense adéquate et la recherche de moyens pacifiques grâce au contrôle des armements.

Lors de leur réunion spéciale du 12 décembre 1979, les ministres des Affaires étrangères ou les ministres de l'OTAN se sont mis d'accord sur une approche double face au problème. La première approche prendrait la forme d'un programme de modernisation impliquant le déploiement en Europe, à compter de 1983, de 108 missiles Pershing 2, remplaçant les missiles Pershing 1 désuets en Allemagne, et de 464 missiles Cruise lancés du sol et situés au Royaume-Uni, en Allemagne, en Belgique, aux Pays-Bas et en Italie.

Le pendant à cette approche double devait être l'offre de négociation avec l'Union soviétique afin de trouver des limites sur ces catégories d'armes. Après avoir d'abord refusé de

[Texte]

confronted with a remarkable degree of Allied firmness, the Soviet Union eventually agreed to preliminary negotiations in late 1980. Actual negotiations between the United States and the Soviet Union began in Geneva at the end of November of 1981.

Canada has been a consistent supporter of the NATO 1979 modernization decision. We have also strongly supported the parallel INF arms control decision seeking limits at the lowest possible level on intermediate-range nuclear weapons. The zero level option, proposed by President Reagan, which constitutes the key element of the U.S. negotiating position in these negotiations, has given the U.S. the initiative over the Soviet Union. This position was arrived at after extensive consultations with NATO allies and has their full support. The gist of the zero level option is that the West would be prepared to cancel its INF modernization plans if the Soviet Union agreed to remove and dismantle its SS-20s, its SS-4s and SS-5s.

We have warmly welcomed President Reagan's proposal for a zero level outcome in the Geneva INF negotiations.

On February 2, the United States delegation in Geneva tabled a draft treaty embodying its proposal for the destruction of the Soviet medium-range missiles capable of reaching western Europe and the cancellation of U.S. deployments. In other words, the treaty which was tabled contained the basic elements of the zero option approach.

• 1005

The Soviet counterproposal in Geneva would appear to be another variant of an old one-sided moratorium proposal which remains unacceptable to NATO countries. It would leave in place most of the Soviet triple warhead SS-20 missiles which now number over 280, while NATO, which will have no comparable missiles deployed until 1983, not only would have to forgo all preparations for deployment but would also have to reduce existing systems.

However, unless the NATO missile program proceeds on schedule, during the course of the negotiations the U.S.S.R. will have little incentive to negotiate meaningful reductions and limitations on its weapons.

The modernization aspect of the NATO two-track decision remains a divisive issue within NATO, as some European members of the alliance are under pressure from movements in their countries not to support the improvement of NATO's INF capabilities through the deployment of Pershing 2 and ground-launched Cruise missiles starting in 1983. There is a strong movement in Europe, as you are aware, which believes that this modernization program should not go ahead. The essence of the NATO double-track decision, the necessity for it and the context in which it was taken, are not sufficiently

[Traduction]

négociier, l'Union soviétique a convenu, face à un degré remarquable de fermeté de la part des alliés, d'entrer dans une phase de négociation préliminaire à la fin de 1980. De fait, les négociations entre les États-Unis et l'Union soviétique ont commencé à Genève vers la fin de novembre 1981.

Le Canada a toujours appuyé les décisions de l'OTAN en 1979 de moderniser son armement. Nous avons également donné notre accord sans équivoque à la décision parallèle de l'OTAN sur le contrôle des armes en vue de limiter le plus possible le niveau des armes nucléaires de portée intermédiaire. L'option proposée par le président Reagan de maintenir le niveau à zéro, laquelle constitue l'élément clé de la position de négociation des États-Unis lors de ces négociations, a donné l'avantage aux États-Unis face à l'Union soviétique. Cette position a été arrêtée après des consultations intenses avec les alliés de l'OTAN qui ont donné leur appui entier. Le maintien du niveau à zéro implique que l'Ouest serait prêt à annuler ses plans de modernisation des forces nucléaires de portée intermédiaire si l'Union soviétique acceptait de retirer et de démonter ses SS-20, ses SS-4 et ses SS-5.

Nous avons reçu avec enthousiasme cette proposition du président Reagan en vue du maintien du niveau à zéro dans le cadre des négociations de Genève sur les forces nucléaires de portée intermédiaire.

Le 2 février, la délégation américaine à Genève a déposé un projet de traité proposant officiellement l'élimination des missiles soviétiques de portée intermédiaire capables d'atteindre l'Europe occidentale et l'annulation du déploiement par les États-Unis. En d'autres termes, le traité proposé contenait les éléments de base de l'approche portant sur le maintien du niveau à zéro.

La contre-proposition soviétique à Genève semble être une variante d'une vieille proposition visant un moratoire unilatéral, laquelle demeure inacceptable pour les pays de l'OTAN. Elle aurait pour effet de laisser en place la plupart des missiles soviétiques à triple ogive SS-20, qui sont actuellement au nombre de 280 au moins, pendant que l'OTAN, qui n'aura pas de missiles comparables en place avant 1983, non seulement devrait mettre fin à ses préparatifs en vue du déploiement mais également aurait à réduire le niveau de son armement existant.

Or, à moins que le programme de missiles de l'OTAN n'avance comme prévu, l'URSS n'a rien qui la pousse à négocier des réductions significatives et des limites à son armement lors de cette ronde.

La partie modernisation de l'approche double de l'OTAN reste un facteur de division dans ses rangs, certains pays européens membres ressentant la pression de mouvements nationaux qui ne veulent pas que leurs gouvernements appuient l'accroissement de la capacité des forces nucléaires de l'OTAN de portée intermédiaire grâce au déploiement, à partir de 1983, des missiles Pershing 2 et Cruise lancés du sol. Comme vous le savez sans doute, il y a un mouvement très senti en Europe qui ne souhaite pas la réalisation d'un tel programme de modernisation. La vraie portée de la décision à

[Text]

understood by the public. We have to close this credibility gap and make every effort to convince the public that this modernization decision, coupled with arms control negotiations, is the only realistic road to peace.

We have been following closely the beginning of the INF negotiations in Geneva in the hope that this forum will achieve some progress in the not too distant future.

I will now turn to the negotiations on mutual balance of armed forces reductions in Geneva. These negotiations between NATO and Warsaw Pact countries are seeking agreed reductions and limitations on the level of forces confronting each other in central Europe. They are in their ninth year, these negotiations, which I think is very direct evidence of the difficulty and the complexity of these kinds of negotiations.

Canada is a direct participant in these negotiations because we have approximately 5,000 troops in the area of negotiable reductions, which comprises the territory of West Germany, Belgium, the Netherlands and Luxembourg on the NATO side, and Poland, East Germany and Czechoslovakia on the Eastern side. These countries, as well as the United States, the United Kingdom and the U.S.S.R., are also direct participants in the negotiations. The central European area covered by the negotiations contains the largest peacetime concentration of opposing military forces in history, over two million soldiers, not to mention other equipment.

The objective of the negotiations is to arrive at verifiable agreements which would reduce and limit the military manpower of both sides while ensuring undiminished security for all participants in the negotiations. This would be done in two phases, to reach a common collective ceiling of 900,000 on both sides.

While these negotiations have produced some measure of agreement on many aspects of an accord, they are still far from reaching their objective because of Eastern reluctance to admit the present level of their military manpower in the area. On the basis of NATO calculations, we maintain that their forces are at least 150,000 greater than they admit, and they are also unwilling to accept provision for verification.

In late 1979 NATO scaled down its negotiating demands for the first of two proposed phased reductions, but this failed to advance the negotiations appreciably. The West said that it would settle for a first-phase agreement involving the withdrawal of 13,000 U.S. troops in return for the withdrawal of 30,000 Soviet soldiers and agreement on data for U.S. and U.S.S.R. manpower. The offer was accompanied by a package of associated measures for building confidence and verification. The Soviets received this offer with little enthusiasm, and countered with an offer of a reduction of 20,000 men on their part, agreement to the Western position on a three-year dura-

[Translation]

deux volets de l'OTAN, sa nécessité, le contexte dans lequel elle doit être interprétée sont mal compris du public. Nous devons remédier à ce manque de crédibilité et faire tout notre possible pour convaincre le public que la décision en vue de moderniser l'armement, alliée aux négociations sur le contrôle des armements, est la seule voie réaliste qui peut mener à la paix.

Nous avons suivi de très près le début des négociations sur les forces nucléaires de portée intermédiaire à Genève dans l'espoir que cette tribune permettra de réaliser des progrès au plus tôt.

Je passe maintenant aux négociations sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces à Genève. Ces négociations entre l'OTAN et les pays du Pacte de Varsovie ont pour but d'aboutir à un accord sur la réduction et la limitation du niveau des forces se faisant face en Europe centrale. Ces négociations se poursuivent depuis maintenant neuf ans, ce qui montre bien le caractère difficile et complexe de la question.

Le Canada est un participant direct à ces négociations puisqu'il a environ 5,000 hommes dans la région pouvant faire l'objet d'une réduction possible, laquelle comprend le territoire de l'Allemagne de l'Ouest, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg, du côté de l'OTAN, et la Pologne, l'Allemagne de l'Est et la Tchécoslovaquie pour l'Est. Ces pays, comme les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'URSS, participent eux aussi directement aux négociations. La région de l'Europe centrale, qui fait l'objet de négociations, recèle la plus forte concentration de l'histoire de forces militaires opposées en temps de paix, soit plus de 2 millions d'hommes, sans compter le matériel.

Le but des négociations est d'en arriver à des ententes vérifiables qui réduisent et limitent le niveau des forces militaires de chaque côté tout en assurant un même niveau de sécurité pour tous les participants. Il y aura deux phases, avec comme but ultime d'en arriver à un plafond collectif de 900,000 hommes des deux côtés.

Même si ces négociations ont permis d'en venir à une entente sur plusieurs éléments de ce qui pourrait constituer un accord final, l'objectif est encore loin d'être atteint à cause de l'hésitation des pays de l'Est à révéler le niveau actuel de leurs forces militaires dans leur région. Nous soutenons quant à nous, à partir des chiffres de l'OTAN, que leurs forces comptent au moins 150,000 hommes de plus qu'ils ne veulent bien l'admettre; ils rejettent également toute notion de vérification.

Vers la fin de 1979, l'OTAN a diminué les chiffres dont elle se servait dans la négociation pour la première étape de la réduction proposée, mais son offre n'a pas fait avancer les travaux de façon appréciable. L'Ouest s'est dit prêt à accepter, lors de la première étape, le retrait de 13,000 soldats américains contre celui de 30,000 soldats soviétiques et à s'entendre sur les chiffres concernant le niveau des forces américaines et soviétiques. Cette offre comportait un certain nombre de propositions destinées à améliorer la confiance et la vérification. Les Soviétiques se sont montrés très enthousiastes et sont revenus à la charge avec l'offre d'une réduction de 20,000

[Texte]

tion of the period between phases, and on the collective rather than national nature of the freeze on force levels to be applied during this period.

• 1010

The East would only agree to a watered-down set of associated measures.

The latest Western move in July 1981, which related to the methods of exploring the data discrepancy, has remained unanswered.

We continue to believe that a reduction in the level of military confrontation in Europe, as originally contemplated in MBFR, would serve to reduce tensions and improve the climate of East-West relations and possibly lead to other desirable arms control and disarmament developments. Indeed, given the delay in resuming the strategic arms talks and the uncertainty about the prospects for a conference on disarmament in Europe flowing from the conference in Madrid, the persistence of MBFR as a continuing point of East-West contact is all the more useful.

I will now turn to a brief summary of the situation on nuclear weapons testing.

The realization of a verifiable multilateral comprehensive test ban treaty to end all nuclear testing in all environments continues to be a fundamental Canadian objective. It is one of the four interrelated nuclear arms control measures of the strategy of suffocation proposed by the Prime Minister at the first Special Session of the United Nations on Disarmament in 1978.

A comprehensive test ban is the goal of the international community but so far the goal, as we know, has not been achieved. However, there are three agreements which have been concluded and which I think I should mention. The first was the partial test ban treaty of 1963 which prohibits any nuclear weapons test or any other nuclear explosion in the atmosphere, outer space and under water, and explosions in other environments if they cause radioactive debris to be present outside the territorial limits of the state under whose jurisdiction or control such explosion is conducted. It did not, however, ban underground tests.

Of the nuclear powers, the U.K., U.S.A. and U.S.S.R. have adhered to the partial test ban treaty and accordingly halted their testing in the atmosphere. France and China have not signed the treaty but France has voluntarily refrained from conducting atmospheric tests since 1974.

All of the nuclear weapon states continue to test underground. Only a comprehensive test ban would halt all testing in all environments for all time.

[Traduction]

hommes pour sa part, l'acceptation de la position de l'Occident relativement à une période de trois ans entre les étapes, et l'acceptation également du caractère collectif plutôt que national du gel sur le niveau des forces devant s'appliquer au cours de cette période.

Les pays de l'Est n'étaient prêts qu'à accepter une série de corollaires plus faibles.

La dernière proposition des pays occidentaux, en juillet 1981, qui avait trait aux méthodes employées pour élucider les différences dans les chiffres, est restée sans réponse.

Nous continuons de croire qu'une réduction du niveau des forces militaires se faisant face en Europe, telle qu'envisagée au départ dans le cas des négociations sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces, contribuerait à apaiser les tensions, à améliorer le climat des relations Est-Ouest et à amener éventuellement d'autres mesures souhaitables de contrôle et de désarmement. De fait, avec le retard qu'on met à reprendre les pourparlers sur les armes stratégiques et le caractère de plus en plus incertain d'une conférence sur le désarmement en Europe découlant de la conférence de Madrid, la poursuite des négociations sur une réduction mutuelle et équilibrée des forces comme prise de contact permanente entre l'Est et l'Ouest ne devient que plus utile.

Je vais maintenant tenter de résumer brièvement la situation des essais d'armes nucléaires.

La conclusion d'un traité sur l'interdiction vérifiable, multilatérale, complète de tous les essais nucléaires dans tous les environnements continue d'être un objectif fondamental du Canada. C'est l'une des quatre mesures interdépendantes de contrôle des armes nucléaires de la stratégie de l'asphyxie proposée par le premier ministre lors de la première session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement en 1978.

L'interdiction totale des essais est l'objectif de la communauté internationale, mais jusqu'à présent, cet objectif n'a pu être atteint. Il y a cependant trois ententes qui ont été conclues à cet égard, et je me dois de les mentionner ici. La première prenait la forme du traité de 1963 sur l'interdiction partielle des essais: les essais d'armes nucléaires ou les autres explosions nucléaires dans l'atmosphère, l'espace extra-atmosphérique et l'eau, ainsi que les explosions dans les autres environnements si elles rejettent des déchets radioactifs en dehors des limites territoriales des états au nom desquels ou sous le contrôle desquels les explosions sont déclenchées. Les essais souterrains ne sont pas prohibés.

Parmi les puissances nucléaires, le Royaume-Uni, les États-Unis et l'URSS ont souscrit au Traité sur l'interdiction partielle des essais et ont ainsi mis fin à leurs essais dans l'atmosphère. La France et la Chine n'ont pas ratifié le Traité, mais la France s'est volontairement abstenue d'effectuer des essais dans l'atmosphère depuis 1974.

Toutes les puissances nucléaires continuent d'effectuer des essais souterrains. Seule une interdiction totale des essais

[Text]

In 1974 there was the threshold test ban treaty which was signed by the United States and the Soviet Union. It established a nuclear threshold by prohibiting tests having yields of more than 150 kilotonnes. As you recall, the yields of the Hiroshima and Nagasaki bombs were about 15 to 20 kilotonnes respectively, so the yield set was about 10 times higher than those weapons.

The threshold test ban treaty concludes a protocol which sets out technical data to be exchanged by the U.S.A. and the U.S.S.R. about their respective testing programs. The treaty also limits testing to specific designated sites.

In 1976 a treaty for peaceful nuclear explosions was signed by the United States and the Soviet Union but it has not yet been ratified. Its protocol deals with technical arrangements for monitoring and exchanging information about peaceful nuclear explosions.

Since 1963, when the partial test ban treaty was signed, the negotiating body in Geneva has annually been requested by the United Nations General Assembly to reach agreement on a comprehensive test ban treaty. The United States, the U.K. and the Soviet Union conducted private negotiations from July, 1977 to November, 1980, when these negotiations were recessed. Canada has called for a resumption of these trilateral negotiations. In addition, an ad hoc working group of seismological experts, including a Canadian expert who has played an active role, has met two or three times a year since 1976 under the auspices of the Committee on Disarmament in Geneva to develop an international data exchange as a multilateral verification provision of an eventual comprehensive test ban treaty.

• 1015

Some countries have called for a moratorium on nuclear testing pending the realization of a comprehensive test ban treaty. Canada has opposed the various proposals for a moratorium, which is considered by us to be a poor substitute for a comprehensive test ban treaty. A moratorium would not place any legal obligations on any party and could be dissolved at will. It could also result in the suspension of serious negotiations for a test ban treaty.

A word about chemical weapons. The problem of arms control and disarmament related to chemical weapons is a long-standing one. World War I taught the world, and Canada in particular, because of the devastating losses and suffering inflicted on Canadian troops at Ypres, about the horrors of chemical warfare. In 1925, the Geneva Protocol, banning the use of chemical warfare in war, was signed. Although this agreement epitomized, and still epitomizes in many countries, a general abhorrence of the use of this indiscriminate type of

[Translation]

pourrait mettre fin à jamais à tous les essais, dans tous les environnements.

En 1974, le Traité sur l'interdiction des essais jusqu'à une certaine limite a été signé par les États-Unis et l'Union soviétique. Il établit un seuil en interdisant les essais nucléaires ayant une force explosive de plus de 150 kilotonnes. Comme vous le savez sans doute, les forces explosives utilisées à Hiroshima et Nagasaki étaient de 15 à 20 kilotonnes environ. La limite établie l'est donc à 10 fois ce qu'elle était dans ces cas.

Le Traité sur l'interdiction des essais jusqu'à une certaine limite établit un protocole rendant possible l'échange de données techniques entre les États-Unis et l'URSS sur leurs programmes d'essais respectifs. Le Traité restreint également les essais à certains endroits précis désignés.

En 1976, un traité sur les explosions nucléaires à des fins pacifiques a été signé par les États-Unis et l'Union soviétique, mais il n'a pas encore été ratifié. Son protocole prévoit des dispositions d'ordre technique en vue de la surveillance et de l'échange d'informations relativement aux explosions nucléaires à des fins pacifiques.

Depuis 1963, soit depuis la signature du Traité sur l'interdiction partielle des essais, l'organisme de négociation à Genève reçoit tous les ans de l'Assemblée générale des Nations Unies une demande en vue de la conclusion d'un traité sur l'interdiction totale des essais. Les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Union soviétique ont négocié privément de juillet 1977 à novembre 1980, époque à laquelle ils ont cessé. Le Canada a demandé la reprise de ces négociations trilatérales. En outre, un comité de travail spécial formé de séismologues, y compris un expert canadien qui a joué un rôle de premier plan, s'est réuni deux ou trois fois par an depuis 1976, sous les auspices du Comité sur le désarmement à Genève, en vue d'organiser un échange international de données comme moyen de vérification multilatérale dans le cadre d'un traité possible sur l'interdiction totale des essais.

Certains pays ont réclamé un moratoire sur les essais nucléaires en attendant la conclusion d'un traité sur l'interdiction totale des essais. Le Canada s'est opposé aux diverses propositions en ce sens, estimant que c'était là un bien piètre substitut pour un traité sur l'interdiction totale des essais. Un moratoire n'imposerait d'obligations juridiques à personne et pourrait être levé n'importe quel moment. Il entraînerait en outre la suspension de négociations sérieuses devant mener à un traité sur l'interdiction des essais.

Quelques mots au sujet des armes chimiques. Le problème des armes chimiques dans le contexte du contrôle des armements et du désarmement existe depuis longtemps. La première guerre mondiale a révélé au monde, et au Canada en particulier, à cause des pertes considérables et des souffrances innombrables infligées aux troupes canadiennes à Ypres, les horreurs de la guerre chimique. En 1925, le protocole de Genève, interdisant l'utilisation des armes chimiques en guerre, a été signé. Même si cette entente a signifié et signifie

[Texte]

weapon, it is not an effective disarmament agreement. Although the predecessors of the Committee on Disarmament in Geneva and the UN General Assembly have worked on this problem of a general prohibition of CW, or chemical warfare, since the late sixties, serious talks began only with the U.S.-Soviet bilateral talks of 1976. They have not been convened since the summer of 1980.

The Committee on Disarmament has recently done good work in defining the specific problem involved. Perhaps more than for any other category of weapons, agreement on the verification measures necessary to assure their non-development, production, and stockpiling, and the destruction of existing stocks, is the stumbling block.

I believe this afternoon, Mr. Chairman, you will be covering the question on verification in more detail. Because of the close relationship between many peaceful chemical agents and chemical weapons, relatively intrusive verification measures are necessary, but the U.S.S.R. has traditionally balked at agreeing to mandatory on-site inspection, something which the West would insist on and agree to for ourselves.

Against the backdrop of multilateral CW negotiations in Geneva have come, since 1976, reports of the alleged use of some sort of chemical or biological weapons in Laos and later in Cambodia and even Afghanistan. In 1979 and in 1981, the Canadian Embassy in Bangkok interviewed refugees from Laos, and many of them gave graphic accounts of painful death from what they called "yellow rain". Canada was therefore active in the UN in 1980, promoting the establishment of an international investigation into these reports, and an extension last autumn of the mandate of the group carrying out the investigation. These reports of chemical weapons or biological weapons or both are striking arguments in favour of adequate verification provisions in any future chemical weapons convention, and the possible strengthening of the verification provisions of the 1972 Convention on Biological Weapons, which prohibits the development, production, and stockpiling of biological weapons and provides for the destruction of existing stocks.

Finally, a brief summary of the situation with outer space; the question of weapons in outer space. You may have read Soviet charges and press speculation that the United States space shuttle will be used to pluck Soviet satellites out of space. Whereas this appears to be a practical impossibility, and in any case it is not what the shuttle was designed for, it does raise the subject of an incipient arms race in space which has great potential for seriously destabilizing the present international system, however unsatisfactory it may be, of mutual deterrence.

[Traduction]

toujours pour bien des pays le dédain qu'ils ont pour ce genre d'armement, elle ne s'est pas révélée efficace. Même si ceux qui ont précédé le Comité sur le désarmement à Genève et l'Assemblée générale de l'ONU se sont attaqués à ce problème de l'interdiction générale des armes chimiques, et ce dès la fin des années 1960, il n'y a rien eu de sérieux avant les entretiens de 1976 entre les États-Unis et l'Union soviétique. Ils sont d'ailleurs en suspens depuis l'été 1980.

Le Comité sur le désarmement a récemment fait de l'excellent travail en tentant de définir le problème. Plus que pour toute autre catégorie d'armes, l'obstacle majeur, c'est une entente sur les mesures de vérification nécessaires en vue d'assurer que prennent fin la mise au point, la production et le stockage des armes chimiques, d'assurer également la destruction des stocks existants.

Sauf erreur, monsieur le président, vous avez l'intention, cet après-midi, de vous attacher davantage à la question de la vérification. Le fait qu'il soit difficile de départager l'utilisation d'agents chimiques à des fins pacifiques et les armes chimiques accroît la nécessité de prévoir des mesures de vérification indiscreète, mais l'URSS s'oppose depuis toujours à des inspections sur place obligatoires, point sur lequel l'Occident insiste et auquel il est prêt à se plier lui-même.

Sur ce fond de négociations multilatérales sur les armes chimiques à Genève sont venus se superposer depuis 1976 des comptes rendus voulant qu'on ait utilisé une forme quelconque d'armes chimiques ou biologiques au Laos et plus tard au Cambodge et en Afghanistan. En 1979 et en 1981, l'ambassade du Canada à Bangkok a interrogé des réfugiés du Laos dont plusieurs ont décrit avec force détails pénibles un phénomène qu'ils ont appelé «les pluies jaunes». Le Canada a donc été l'un de ceux qui ont réclamé aux Nations Unies en 1980 la tenue d'une enquête internationale sur ces comptes rendus et, l'automne dernier, le prolongement du mandat du groupe qui était appelé à mener l'enquête. Ces comptes rendus sur l'utilisation d'armes chimiques ou biologiques ou les deux sont des arguments de première force en faveur de dispositions adéquates de vérification dans le cadre de toute convention future sur les armes chimiques, en faveur également du renforcement des dispositions de vérification dans le cadre de la Convention de 1972 sur les armes biologiques, laquelle interdit la mise au point, la production et le stockage d'armes biologiques et exige la destruction des stocks existants.

Enfin, un bref résumé sur la situation dans l'espace extra-atmosphérique, pour ce qui est des armements. Vous avez dû prendre connaissance des accusations des Soviétiques et des spéculations des journaux voulant que la navette spatiale des États-Unis puisse être utilisée pour neutraliser les satellites soviétiques dans l'espace. Même si la chose semble pour l'instant impossible dans la pratique, la navette n'a pas été construite dans ce but de toute façon, elle pose le problème d'une course possible aux armements dans l'espace, avec tout ce qu'elle peut comporter comme effet déstabilisant pour le système actuel de dissuasion mutuelle sur le plan international, si contestable qu'il puisse être.

[Text]

It should also be said immediately that the Soviet Union has demonstrated by a significant number of tests a serious interest in developing anti-satellite weaponry, whereas the United States has been relatively less active. As you know, both the East and the West—the Soviet Union, the United States and its allies—have come to count increasingly on satellites for intelligence gathering, communications, navigation and so on. Although the notion of spy satellites may be distasteful to some, they are in fact a stabilizing factor, inasmuch as they give each side a degree of confidence that it knows what the other side is doing. An anti-satellite capability, even if it is possessed by both sides, would thus be highly destabilizing, inasmuch as it would have the potential of blinding the other side.

• 1020

The same case can be argued with regard to the threat against other types of satellites. What is important, in our view, is to prevent, if at all possible, a costly, all-out arms race in space, by the negotiation of an effective and verifiable agreement. Not only should the agreement prohibit anti-satellite weapons, it should prevent any type of weapon from being used in space and thus build on the Outer Space Treaty of 1967, which prohibits the stationing in space of nuclear or other weapons of mass destruction.

Canadian spokesmen have drawn attention to this pressing need, and Canada joined others at the last UN General Assembly in requesting the Committee on Disarmament to consider the question of negotiating such an agreement.

I should mention that the United States and the Soviet Union have had, from June, 1978 to June, 1979, several bilateral sessions on an agreement to prohibit anti-satellite weapons. These talks are presently stalled. We hope to be able to use Canadian expertise in some areas of space technology to assist negotiations in the Committee on Disarmament in Geneva if negotiations actually start to make progress.

To sum up then, Mr. Chairman, there is a broad range of important issues where negotiations are either under way or impending. In the two which are under way, Canada is actually participating in one, in the MBFR; in the second one, we are a member of the special consultative group on intermediate range nuclear weapons negotiations, which are currently proceeding in Geneva.

As for the negotiations on intercontinental strategic systems, it is our hope that it may prove possible to commence these discussions before too long.

As Ambassador Menzies pointed out in his statement the other day, because of our geographical situation in NATO, we have a vital interest in the superpower nuclear relationship. We are, therefore, very keenly interested in the possibility of an early commencement of these talks, which originally had been scheduled to begin in March.

[Translation]

Il faut rappeler ici que l'Union soviétique, par une série d'essais importants, a démontré un intérêt manifeste pour la mise au point d'armes anti-satellites alors que les États-Unis se sont montrés jusqu'ici relativement inactifs sous ce rapport. Comme vous le savez, l'Est et l'Ouest, l'Union soviétique, les États-Unis et leurs alliés, utilisent de plus en plus les satellites pour leurs opérations de renseignements, de communication, de navigation, etc. La notion de satellites espions, que certains trouvent répugnante, constitue en réalité un facteur de stabilisation puisque cela permet à chacune des parties d'être convaincues qu'elle sait ce qui se passe dans l'autre camp. Ainsi, un dispositif anti-satellite, même si les deux camps le possédaient, serait hautement déstabilisant puisqu'il aveuglerait la partie adverse.

Le même argument vaut pour les menaces contre d'autres types de satellites. L'important, à notre sens, est d'empêcher dans la mesure du possible une course aux armements effrénée dans l'espace en négociant un accord efficace et vérifiable. Cet accord devrait interdire non seulement les armes anti-satellites mais également les armes utilisées dans l'espace, ce qui reviendrait à construire sur la base du traité de 1967 qui interdit l'installation dans l'espace extra-atmosphérique d'armes nucléaires ou autres de destruction massive.

Les porte-parole canadiens ont attiré l'attention sur l'importance de cette question et le Canada s'est associé à d'autres pays lors de la dernière assemblée générale des Nations Unies pour demander au Comité sur le désarmement d'envisager la possibilité de négocier un tel accord.

Je dois dire que les États-Unis et l'Union soviétique ont discuté lors de plusieurs séances bilatérales de juin 1978 à juin 1979 la possibilité d'un accord d'interdiction des armes anti-satellites. Ces pourparlers sont maintenant dans l'impasse. Nous espérons faciliter les négociations du Comité sur le désarmement à Genève grâce aux connaissances technologiques du Canada dans certains domaines de l'espace, mais il faudrait d'abord que les négociations reprennent.

Monsieur le président, pour résumer, il y a toute une série de domaines importants pour lesquels des négociations sont en cours ou sur le point de commencer. Dans les deux cas où les négociations sont en cours, le Canada joue un rôle actif. Il y a d'une part la réduction mutuelle et équilibrée des forces et d'autre part, le groupe consultatif spécial sur les négociations relatives aux armes nucléaires à portée moyenne qui se déroulent actuellement à Genève.

Quant aux négociations sur les systèmes stratégiques intercontinentaux, nous espérons pouvoir commencer ces discussions dans peu de temps.

Comme l'ambassadeur Menzies vous l'a dit dans sa déclaration l'autre jour, à cause de notre situation géographique au sein de l'OTAN, les relations entre les superpuissances nucléaires nous intéressent au plus haut point. Par conséquent, nous tenons à ce que ces pourparlers commencent le plus

[Texte]

In the other areas—comprehensive test ban, chemical weapons, and outer space—we intend to play an active and, hopefully, a constructive role in the Committee on Disarmament in Geneva and in bilateral and multilateral discussions with members of the Western group.

The likelihood of any early progress in any of these areas is not great, but there is scope for useful preparatory work concerning, for example, the technical aspects of any agreement, especially in respect of means to ensure adequate verification.

Above all, of course, the prospects for progress will be affected by the presence or absence of the required amount of political will, the existence of which will depend to a considerable degree on the prevailing climate of East-West relations. For the moment, the forecast remains unsettled. The chances are that it will remain that way for several months, providing a sombre background to the opening of the second Special Session of the United Nations on Disarmament.

That concludes my remarks, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much for this statement.

I will proceed by asking Mr. Wenman and you to try to limit yourself as much as possible so that we could adjourn around 12.00 or 12.15 p.m., since we are going to come back this afternoon. I would like to give everybody who has asked for the floor this morning a chance to at least put their views on paper. So even though we may not have a full answer, at least you will put your question, to which the answer may come later on.

• 1025

I will start with Mr. Wenman, followed by Mr. Flis—one of the two, if you will allow me to know which one.

Mr. Wenman: One of the difficulties in a committee like this is that we soon start drifting in a sea of words and paper. I am getting that feeling already with the committee, and I think at some point we need to have a set of specific guidelines. For example, I think, number one, we need a determination of the threat in absolute terms. Mr. Epstein provided us with documents indicating the United States' capacity, a document that may or may not be adequate. If it is not adequate, I would hope that we would be presented with something that is more adequate. I also would like the committee to have information about the opposite side, about the *Soviet Military Power*.

I would ask the witness from the Defence department if he is familiar with this book, and if, in fact, this is about the most up-to-date layman's summary of Soviet military power. Would he commend that to the committee as a layman's guide?

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): What is it called?

[Traduction]

rapidement possible; au départ, ils devaient commencer en mars.

Quant aux autres domaines, l'interdiction complète des essais, les armes chimiques, l'espace extra-atmosphérique, nous avons l'intention de jouer un rôle actif et, nous l'espérons, constructif, au sein du Comité sur le désarmement à Genève et au cours des discussions bilatérales et multilatérales avec les membres du groupe de l'Ouest.

Il est peu probable que ces discussions progressent rapidement au début, mais cela ne devrait pas empêcher d'effectuer des travaux préparatoires utiles au sujet, par exemple, des aspects techniques d'un accord possible, surtout dans le domaine de la vérification.

Avant tout, évidemment, les perspectives de progrès seront influencées par la présence ou l'absence de volonté politique, facteur qui régit dans une large mesure le climat des relations Est-Ouest. Pour l'instant, les prévisions restent incertaines. Il est peu probable que cela change d'ici quelques mois, ce qui n'augure pas très bien de l'ouverture de la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement.

Voilà, monsieur le président, j'ai terminé.

Le président: Nous vous remercions beaucoup.

Je vais maintenant donner la parole à M. Wenman en lui demandant d'être aussi bref que possible pour que nous puissions lever la séance vers 12h00 ou 12h15. En effet, nous devons revenir cet après-midi. J'aimerais que tous ceux qui ont demandé la parole puissent intervenir d'ici là. Ainsi, même si la réponse reste incomplète, vous aurez du moins pu poser votre question; la réponse viendra plus tard.

Je donne donc la parole à M. Wenman qui sera suivi de M. Flis, du moins l'un des deux, c'est à vous de choisir.

M. Wenman: Dans un comité comme le nôtre, le danger, c'est que très vite on commence à s'enliser dans une mer de mots et de papiers. J'ai l'impression que nous avons déjà commencé et que nous allons devoir nous imposer à nous-mêmes des limites un peu plus strictes. Par exemple, nous devons avant tout chercher à déterminer la menace en termes absolus. M. Epstein nous a donné une liste des armements dont disposent les États-Unis. Ce n'est peut-être pas suffisant et j'espère qu'on pourra nous donner quelque chose d'un peu plus complet. J'aimerais également que nous recueillions des informations sur l'autre partie, sur la «Puissance militaire soviétique».

Je vais demander à notre témoin du ministère de la Défense nationale s'il connaît ce livre et si c'est vraiment le résumé le plus à jour qui existe de la puissance militaire soviétique, du moins pour quelqu'un qui n'est pas un spécialiste. Est-ce que vous pensez que pour notre Comité, c'est un ouvrage suffisant?

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Comment s'intitule-t-il?

[Text]

Mr. Wenman: It is called *Soviet Military Power*. It is the latest document from the United States Department of Defense. Do you recommend this book as an accurate layman's guide?

The Chairman: Anyone can answer, as long as he gives his name for the record.

Mr. W.M. Beckett (Director, Arms Control Policy, Department of National Defence): Mr. Beckett, Mr. Chairman.

if I can come at the question obliquely, Mr. Wenman, that publication is, of course, an American Defense Department publication on their authority. I am not aware that the Canadian Department of National Defence has any particular view on it one way or the other, any more than on the Soviet one. I am not begging your question; in the sense that it is a unilateral offering, we have no quarrel or no difficulty with it. The usual standard reference work, if I may say so, that we tend to use in public terms is the *IISS Military Balance*, from the International Institute of Strategic Studies, the same way as we use the Stockholm Institute of Peace Research annual yearbook for their discussions of arms control.

Mr. Wenman: Could you provide both of those documents for us, as a reference for the committee?

Mr. Beckett: Indeed, sir.

Mr. Wenman: Mr. Chairman, may I recommend that this be circulated to committee members?

The Chairman: Yes.

Mr. Wenman: Is it true that there is also a parallel one called *The United States' Military Power*?

Mr. Beckett: Yes, indeed there is, sir.

Mr. Wenman: Could we have that as well?

Mr. Beckett: Yes.

Mr. Wenman: Thank you.

Next, Mr. Chairman, I would like to ask specifically for myself, and for others if they are interested, if it would be possible to have a private briefing on security, such as we had during the NORAD time, and also for a current intelligence review, if that is at all possible, in order that those of us who are not aware, at the present time, of the situation might have both the public view and the private view as well, so that we are fully informed about the matter of security? Could you see if that could be arranged, and we could arrange a convenient time outside the committee hearings?

After we have determined in more absolute terms the basic documentation that we, in fact, will use, our premises from which we are going to work, the next thing we need to know is

[Translation]

M. Wenman: Cela s'intitule *Soviet Military Power* (la Puissance militaire soviétique), c'est le dernier document publié par le département de la Défense américaine. Est-ce que vous pouvez nous recommander ce livre?

Le président: N'importe qui parmi vous peut répondre, mais je vous prierais de donner votre nom.

M. W.M. Beckett (directeur de la politique du contrôle des armements, ministère de la Défense nationale): M. Beckett, monsieur le président.

Monsieur Wenman, je vais aborder votre question indirectement; évidemment, c'est le département de la Défense américaine qui a pris la responsabilité de cette publication. Je ne sais pas si, officiellement, le ministère de la Défense nationale canadien a une opinion à ce sujet, pas plus que son homologue soviétique. Je ne cherche pas à éviter votre question et dans la mesure où cet ouvrage représente une position unilatérale, nous n'avons pas de raison de le contester. D'ordinaire, notre ouvrage de référence, celui auquel nous nous référons publiquement, c'est le *Equilibre militaire* publié par l'Institut international des études stratégiques. De la même façon, nous utilisons la publication annuelle de l'Institut de recherche pour la paix de Stockholm au cours des discussions relatives au contrôle des armements.

M. Wenman: Pourriez-vous nous fournir ces deux documents à titre de référence?

M. Beckett: Absolument.

M. Wenman: Monsieur le président, permettez-moi de recommander que ces ouvrages soient distribués aux membres du Comité.

Le président: Oui.

M. Wenman: Est-il exact qu'il existe également un ouvrage équivalent intitulé *The United States Military Power* (La puissance militaire des États-Unis)?

M. Beckett: Absolument, cet ouvrage existe.

M. Wenman: Pourriez-vous nous l'obtenir également?

M. Beckett: Oui.

M. Wenman: Merci.

Maintenant, monsieur le président, pour mon information personnelle et pour celle des autres si cela les intéresse, j'aimerais que nous organisions une séance d'information sur la sécurité, un peu comme nous l'avons fait à l'époque de NORAD; nous pourrions en profiter également pour nous mettre au courant des opérations de renseignements en cours, si toutefois cela est possible, et ainsi, nous pourrions nous faire une idée de la situation telle qu'elle est perçue par le public et également en privé, ce qui nous permettrait de nous faire une idée plus exacte de la question sécurité à l'heure actuelle. Pensez-vous pouvoir organiser ce genre de séance, trouver une date qui arrange tout le monde hors des séances de comité?

Après avoir déterminé en termes un peu plus absolus la documentation de base dont nous aurons besoin, nous devrons chercher à déterminer les motivations de la menace. Autre-

[Texte]

what is the intention of the threat. In other words, I think we need to have an assessment of the protagonists each to the other, what their view is, because there is no sense in talking about the matter of disarmament, which we all desire, if, in fact, neither side of the major protagonists has an intent of working towards it.

Specifically, in *Soviet Military Power*, the Americans' point of view as to how they see the Soviet Union is, in fact, outlined. They say:

... while they believe that nuclear war and its debilitating results must be avoided, they see the development of superior capabilities wedded to a strategy designed to achieve military victory and a dominant postwar position as the only rational approach to nuclear forces.

Do you agree that that is, in fact, the intent of the Soviet Union? Is that how Canada sees the intent of the Soviet Union?

Any of the witnesses may answer; whoever is competent.

• 1030

Mr. Beckett: I am prepared to comment on that question, Mr. Wenman. I think it is entirely natural that the Soviets would view nuclear arms in a sense as an extension of present arms. They exist in this world and, as they exist, they have to be taken into account. The Soviets have long believed that the best way to prevent war is to prepare to fight it. There was a chap in the early 1960s, a Marshal Sokolovsky, who wrote extensively on the subject and in fact was purported to have developed a strategy of war-winning.

Mr. Wenman: Do you disagree with anything in the statement that I have just read? Is that basically accurate? That is what I would like to know. Do you disagree with anything I have read there—would someone pass him a copy of the statement quickly, in case he is not familiar with it; that that is the basic intent of the Soviet Union? Are we in concurrence with the American Department of Defense who makes that statement?

Mr. Beckett: I would not hold that view.

Mr. Wenman: You do not hold that view.

Mr. Beckett: No.

Mr. Wenman: In other words, how is the Canadian government's position different from that position as far as the view of the intent of the Soviet Union is concerned?

Mr. Beckett: I would take the view that the Soviets do not contemplate the use of nuclear force as an irrational instrument of policy and that they hold their nuclear forces in the same way as the United States hold theirs: to deter the use of nuclear force by the other side, not in a conscious way to use—in a military sense.

[Traduction]

ment dit, nous devons avoir une évaluation des protagonistes face à face, parce que je vois mal à quoi il nous servirait de discuter de ce désarmement que nous souhaitons tous, si en réalité les principaux protagonistes n'ont aucune intention d'y parvenir.

Dans cet ouvrage, *Soviet Military Power*, les Américains expliquent comment ils voient l'Union soviétique; je cite:

... d'un côté ils sont convaincus de la nécessité d'éviter la guerre nucléaire et ses effets débilissants, mais en même temps ils allient le développement d'un armement supérieur à une stratégie destinée à assurer la victoire militaire et une position de domination qui suivrait cette victoire; pour eux, c'est la seule démarche rationnelle face à l'armement nucléaire.

Pensez-vous que ce soit vraiment la position de l'Union soviétique? Est-ce ainsi que le Canada comprend la position de l'Union soviétique?

N'importe lequel d'entre vous peut me répondre.

M. Beckett: Monsieur Wenman, je peux vous répondre. Pour les Soviétiques, il est tout à fait naturel de faire de l'armement nucléaire le prolongement naturel des armes actuelles. Ces armes constituent une réalité dans le monde actuel, et dans ce sens, il faut en tenir compte. Depuis très longtemps, les Soviétiques estiment que la meilleure façon de prévenir la guerre, c'est de la préparer. Au début des années 60, un certain maréchal Sokolovsky a écrit de très longs textes sur cette question et l'on prétendait qu'il avait trouvé une stratégie de la victoire.

M. Wenman: Y a-t-il quelque chose que vous contestez dans la déclaration que je viens de lire? Pensez-vous qu'elle soit exacte? Cela m'intéresse. Contestez-vous quelque chose dans ce que je viens de lire... voulez-vous lui en faire passer un exemplaire rapidement, au cas où il ne l'aurait pas à l'esprit. Est-ce que cela est bien conforme aux intentions de l'Union soviétique? Est-ce que nous sommes d'accord avec le département de la Défense américain qui fait cette déclaration?

M. Beckett: Je ne le pense pas.

M. Wenman: Vous n'êtes pas de cet avis.

M. Beckett: Non.

M. Wenman: Dans ce cas, en quoi la position du gouvernement canadien diffère-t-elle de celle qui est exprimée ici quant aux intentions de l'Union soviétique?

M. Beckett: Personnellement, j'estime que les Soviétiques n'envisagent pas d'utiliser les armes nucléaires en tant qu'instruments de politique irrationnelle; à mon sens, ils voient leurs forces nucléaires exactement comme les États-Unis voient les leurs: un moyen de dissuader l'adversaire d'utiliser ses armes nucléaires; je ne parle pas d'utilisation consciente, dans le sens militaire.

[Text]

Mr. Wenman: Specifically, one of our witnesses said:

The two most important factors that brought down détente were the Soviet Union's indiscriminate arms build-up and its opportunistic policy of expansionism. Any possible co-operation ceased to exist and détente gave way to conflict in a situation in which some authors are no longer afraid to say what they often secretly thought, that détente never existed.

Do you believe that a period of détente, if it ever existed, is in fact a historical figment at this moment? Do you believe that the Helsinki Accords, which in fact gave recognition to the Soviet spheres of influence, are now breaking down with the apparent American threat to walk out of Madrid? In other words, are the confidence-building factors collapsing to an extent that the threat—the intent of the threat—might be pointing in other directions at the moment: Poland, Afghanistan?

Mr. Beckett: I defer to my colleague from External Affairs whose business this properly is, but I would suggest that when the Helsinki Accord was reached in 1975, it had, as a military entity, certain military confidence-building measures and it would be, I think, the view of my own department that there is less confidence in the world in the year of our Lord 1982 than there was in the year 1975.

Mr. Wenman: The threat is there; therefore the threat is more intense and increasing at the moment—the threat of conflict.

Mr. Cameron: If I could comment on that question, Mr. Chairman. I think it is important to remember that in using the word "threat" you are really talking about both intention—more intention—and capability. The problem we are facing today, and I tried to bring this out in my presentation, is that you have a situation in which there has been a breakdown in mutual confidence as a result of actions which have been taken, mainly by the Soviet Union: in Afghanistan, the use of force, the build-up of their forces in the last ten years, continuing a very large build-up, plus the situation in Poland where the Soviet Union clearly has used pressure on its ally to impose martial law. The overall effect of these actions has been to make Western countries—the United States, Canada and others—very concerned about the direction in which the Soviet Union is moving.

So in the sense that the international climate has deteriorated, you could argue that the situation is more serious and therefore perhaps the risk of its deteriorating further is greater. But I think you have to be very careful when you are talking about threat, whether it is a threat or not. That would be my opinion. I think the threat really depends on how you analyse the intention of a country, and I do not think anyone, as Mr. Beckett points out, believes the intention of the Soviet Union is to embark on the use of military force or weapons to start a nuclear war. It is clear that this would only result in catastrophe for all.

[Translation]

M. Wenman: Un de nos témoins nous a dit, je cite:

Les deux facteurs les plus importants qui ont assuré la détente ont été l'accumulation désordonnée d'armes par l'Union soviétique et sa politique opportuniste d'expansionnisme. À partir de là, toute possibilité de coopération a cessé d'exister et la détente a débouché sur un conflit dans une situation dont certains auteurs ne craignent plus de dire que personnellement ils n'ont jamais cru à la détente.

Pensez-vous que cette période de détente, si toutefois elle a existé, n'a été qu'une illusion historique? Pensez-vous que les accords d'Helsinki qui pour la première fois ont reconnu les sphères d'influence soviétique risquent de s'effondrer maintenant que les Américains menacent de quitter Madrid? Autrement dit, est-ce que les facteurs positifs de confiance ne risquent pas de s'effondrer et de renverser la menace, de l'orienter dans la direction de la Pologne et de l'Afghanistan?

M. Beckett: Je vais céder la parole à mon collègue des Affaires extérieures qui est plus directement concerné, mais auparavant, je peux vous dire que lorsque les accords d'Helsinki ont été signés en 1975, ils contenaient certaines dispositions propres à assurer la confiance grâce à des moyens militaires et en règle générale, je pense que mon ministère pense qu'il y a moins de confiance dans le monde en l'an de grâce 1982 qu'il n'y en avait en 1975.

M. Wenman: La menace existe; à l'heure actuelle, elle s'intensifie et elle augmente, la menace de conflit.

M. Cameron: Monsieur le président, permettez. Il faut se souvenir que par menace, vous entendez deux choses, d'abord l'intention et ensuite la puissance militaire. Le problème actuel, et c'est ce que j'ai essayé d'expliquer dans mon exposé, c'est que la confiance mutuelle a été entamée par des mesures prises, surtout par l'Union soviétique, le recours à la force en Afghanistan, l'accélération de l'armement depuis 10 ans, armement qui est devenu considérable, sans compter la situation en Pologne où l'Union soviétique a exercé des pressions sur son allié, l'a convaincu d'imposer la loi martiale. Tout cela a provoqué dans les pays de l'Ouest, les États-Unis, le Canada, entre autres, une inquiétude très marquée face à la politique soviétique actuelle.

Ainsi, puisque le climat international s'est détérioré, on pourrait prétendre que la situation est plus grave et que par conséquent le risque de détérioration s'intensifie. Mais je pense que le terme de menace mérite des ménagements, qu'il s'agisse d'une menace ou pas. Personnellement, j'estime que la menace dépend en réalité de la façon dont on analyse les intentions d'un pays et, comme M. Beckett l'a fait remarquer, personne ne pense vraiment que les intentions de l'Union soviétique sont d'utiliser leurs forces militaires et leurs armes pour déclencher une guerre nucléaire. Ce serait une catastrophe générale.

[Texte]

• 1035

[Traduction]

Mr. Wenman: What is its intention?

Mr. Cameron: You might ask this question of Mr. Ford, who will be appearing before you. I think the analysis of the Soviet, shall we say intention, or Soviet policy, would require quite a long discussion. I think the impression you have is that they are very concerned to ensure that their territories in eastern Europe—Poland, East Germany, Czechoslovakia—are not lost from their sphere of influence. They are very concerned that the Polish situation might mean development of the state which would depart from the Warsaw Pact. They cannot afford to let that happen for their own national reasons, but to what their intention is, I would say their intention is to protect their national interests. I do not believe they would . . .

Mr. Wenman: I just wanted it clarified by the witnesses as they come, but I will ask the question again—Dr. Menzies gave it to us previously.

Could someone define theatre nuclear weapon for me, and is the SS-20 a theatre nuclear weapon only?

Mr. Beckett: I wonder if I could just pick up a point from your last question on intentions. Defence, in its very nature, tends to focus more on capability; it is inherent in our mandate, I think. But without going into intentions, which can scarcely be known with absolute certainty, it is perhaps fair to say that the neighbours of the Soviet Union are primarily impressed, not so much with Soviet nuclear power, but with their growing capacity in the conventional field. And perhaps the rest of the world is impressed with the growing capacity of the Soviet Union to project that power abroad. I said capacity, as contrasted with intentions, Mr. Wenman.

To return to your question, the broad expression, theatre nuclear forces or TNF, sometimes earlier known as tactical nuclear forces, generally are those that lie between the battlefield at one end and the strategic intercontinental at the other. They embrace a range of systems. In fact, the term can apply to any theatre in the world, including the Far East, where there are some in Korea, as you perhaps know. But usually the term is synonymous with Europe and, yes, the SS-20 is a TNF. It is a missile with a range of some 5,000 kilometres; therefore, it falls short of the generally recognized intercontinental range, which is 5,500 kilometres—an agreed range, as between the U.S. and the U.S.S.R.

Mr. Wenman: Very specifically, I think we need to know what our Canadian policy is as we prepare for the second United Nations Special Session on Disarmament. Is our policy the policy of suffocation as in 1978? Is this the policy base we are working from? If this is not the statement, what is the current specific statement and how might this policy of suffocation be supplemented in the forthcoming session?

M. Wenman: Quelles sont leurs intentions?

M. Cameron: C'est une question que vous devriez poser à M. Ford qui doit comparaître plus tard. Je pense que l'analyse des intentions, de la politique soviétique mérite une très longue discussion. Vous pensez qu'ils tiennent au plus au point à ce que leurs territoires dans l'Europe de l'Est, la Pologne, l'Allemagne de l'Est, la Tchécoslovaquie, n'échappent pas à leur sphère d'influence. Ils craignent très fort que la situation polonaise ne donne naissance à un État qui se détacherait du Pacte de Varsovie. Pour des raisons nationales qui leur sont propres, ils ne peuvent pas permettre cela, mais quand à leurs intentions générales, on peut dire je pense qu'elles sont de protéger leurs intérêts nationaux. Je ne pense pas qu'ils . . .

M. Wenman: C'est une question que j'ai l'intention de poser à tous nos témoins, je l'ai déjà posée au docteur Menzies, je vais vous la répéter.

L'un d'entre vous peut-il définir pour moi ce qu'est une arme nucléaire de théâtre et, plus spécifiquement, le SS-20 est-il exclusivement une arme nucléaire de théâtre?

M. Beckett: Permettez-moi de revenir sur votre dernière question relative aux intentions. Par sa nature même, la Défense s'intéresse plus à la puissance militaire; cela est inhérent à notre mandat. Mais sans chercher à m'attarder sur les intentions qui sont difficiles à déterminer avec certitude, on peut dire que les voisins de l'Union soviétique sont impressionnés non pas tant par la puissance nucléaire soviétique mais plutôt par son stade de préparation de plus en plus poussé dans le domaine conventionnel. D'un autre côté, le reste du monde se laisse impressionner par l'habileté croissante de l'Union soviétique à projeter cette puissance à l'étranger. Quand j'ai parlé de puissance militaire, c'était par contraste avec les intentions, monsieur Wenman.

J'en arrive maintenant à votre question, les forces nucléaires de théâtre, FNT, que l'on appelait jadis forces nucléaires tactiques qui se situent entre le champ de bataille d'une part et l'intercontinental stratégique d'autre part. Ces armes regroupent toute une série de systèmes et le terme peut s'appliquer à n'importe quel théâtre dans le monde, y compris l'Extrême-Orient; on en retrouve en Corée, comme vous le savez peut-être. Mais d'ordinaire, on associe le terme à l'Europe et effectivement le SS-20 est une FNT. C'est un missile dont la portée est de quelque 5,000 kilomètres et, par conséquent, ce n'est pas suffisant pour en faire une arme intercontinentale dont la portée convenue doit être de 5,500 kilomètres, distance entre les États-Unis et l'URSS.

M. Wenman: Plus précisément, nous devons connaître la politique canadienne puisque nous nous préparons pour la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement. Est-ce que nous sommes toujours en faveur d'une politique de l'asphyxie, comme en 1978? Est-ce sur cette base que nous travaillons? Dans le cas contraire, quelle est la position actuelle et quelle politique sera adoptée pour remplacer la politique de l'asphyxie au cours de la prochaine session?

[Text]

I will leave that one; perhaps my time is up. Would you answer either that one or the following question: Can you give me both destabilizing and stabilizing initiatives, as you see them, and as they relate to current confidence-building measures?

Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Wenman: I think perhaps the suffocation policy should be answered by one— Is the question, what is our specific policy?

The Chairman: Yes.

Mr. Cameron: Mr. Chairman, to answer the question of the hon. member, we have sent to the Secretary General—and I can give it as part of the record—the text of the Canadian reply regarding the UN Special Session on Disarmament. It covers the point that you mention, as well as setting out our views on a number of the questions which will get high priority.

• 1040

The Chairman: Can we get a copy of that?

Mr. Cameron: Yes, I can provide it for you.

Mr. Wenman: It gives a specific written policy. We have a policy statement to start from at the moment.

Mr. Cameron: This is the policy statement basis on which we are proceeding. It is the statement which has been given by the Canadian government to the Secretary General of the United Nations in response to his request for an outline of our position in preparation for the second Special Session.

Mr. Wenman: It is a pretty basic document, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes. We will circulate the document right now.

Mr. Flis:

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Chairman, through you to Mr. Cameron, I was a little shocked when I saw a headline in this weekend's paper headed "Will 'satanic weapon' end world?"—an article by Val Sears. He went on to say:

Pentagon fears Soviets could paralyze North America instantly with gamma rays from exploding Cosmos satellite.

On the day the world ends, a Soviet Cosmos satellite—supposedly on its routine picture-taking mission—is crossing the United States at a height of about 450 kilometres.

Suddenly, over the Great Plains, a few pounds of enriched plutonium in the fake satellite explodes, blanketing the United States and Canada with a shower of gamma rays.

[Translation]

Je vais m'en tenir là, mon temps est peut-être écoulé. Pouvez-vous répondre à cette question ou bien à la suivante: pouvez-vous me donner des exemples d'initiatives qui sont facteurs de déstabilisation et de stabilisation et m'expliquer comment ces initiatives sont liées aux mesures actuelles de renforcement de la confiance?

Merci, monsieur le président.

M. Wenman: Pour répondre à la question relative à la politique de l'asphyxie, je crois... vous m'avez demandé quelle était précisément notre politique?

Le président: Oui.

M. Cameron: Monsieur le président, pour répondre à la question de l'honorable député, nous avons envoyé au secrétaire général le texte d'une réponse canadienne concernant la session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement; et je peux vous en communiquer le texte si vous le souhaitez. Elle couvre la question que vous avez mentionnée, tout en indiquant notre point de vue sur un certain nombre de problèmes qui deviendront très prioritaires.

Le président: Puis-je en avoir un exemplaire?

M. Cameron: Oui, je peux vous en fournir.

M. Wenman: Elle présente en détail la politique adoptée. A présent, nous avons une déclaration de politique qui sert de point de départ à ce que nous faisons.

M. Cameron: En effet, il s'agit de la déclaration que le gouvernement du Canada a présentée au secrétaire général des Nations Unies qui lui avait demandé les grandes lignes de notre position, en préparation pour la seconde session extraordinaire.

M. Wenman: Monsieur le président, il s'agit d'un document de base.

Le président: Oui. Nous allons le faire circuler maintenant.

Monsieur Flis.

M. Flis: Je vous remercie, monsieur le président. Monsieur le président, par votre intermédiaire, je voudrais dire à M. Cameron que j'ai été un peu choqué de voir un article de Val Sears, dans le journal de cette fin de semaine, intitulé «Les armes démoniaques amèneront-elles la fin du monde»? J'en donne un extrait:

Le Pentagone craint que les Soviétiques ne paralysent instantanément l'Amérique du Nord avec des rayons gamma en faisant exploser un satellite cosmique.

Le jour de la fin du monde, un satellite cosmique soviétique, qui est censé s'acquitter de sa mission ordinaire, celle de prendre des photos, traverse les États-Unis à une hauteur d'environ 450 kilomètres.

Tout à coup, au-dessus de Great Plains, quelques livres de plutonium enrichi explosent dans le faux satellite, aspergeant les États-Unis et le Canada de rayons gamma.

[Texte]

In one-billionth of a second all electrical power and transmissions in North America are blanked out.

Cars, trucks and machinery stop. Nuclear power plants go dark. Radio and television stations go off the air. Planes crash. Missile systems fail and, in any case, the president of the United States has no way to communicate with the silo crews and set the missiles off on a retaliatory strike.

This effect is called a Nuclear Electromagnetic Pulse (NEMP) and, even in an age of increasingly horrifying weapons, it is giving the Pentagon and NATO nightmares.

Two German newspapers last month expressed their concern over the effects of NEMP. A recent statement by the chiefs of staff stated:

A C3 (command, control and communications) deficiency today is the widespread loss of connectivity which would be caused by a high-altitude nuclear explosion and its resulting electromagnetic pulse.

Now, this committee has not heard anything about the plutonium weaponry. When we are talking about nuclear weaponry, are we talking about the same thing or is there something else that the Soviets have that this committee is not being told about?

Mr. Cameron: Mr. Chairman, I could not add anything to what I said in my statement, really, that all the Western countries are concerned about the importance of negotiating an agreement relating to the use or deployment of weapons in outer space. I mentioned the importance that is attached to the anti-satellite weapons, the destabilizing effect. I am not in a position to comment on the particular report you mentioned. We can take note of the question and inquire with other members of our departments whether we could provide you with some information for the committee on this point. Unless Mr. Beckett can add anything; I am not in a position to.

Mr. Beckett: Mr. Chairman, that is a question I am sure that, of all the Defence witnesses, Dr. Lindsey, who appears before you Wednesday next, would be the most competent to comment on, and I am sure I will alert him to it. He is out of the country at the moment.

I might add one remark to Mr. Cameron's. You will recall that in his remarks he made reference to the Outer Space Treaty to which the Soviet Union is a signatory and they have agreed not to place in space a nuclear or any other weapon of mass destruction. There is obviously an inconsistency there, but it is one of the sorts of problems that the defence departments of this world are left to worry about. One has a treaty; one has Russian agreement to that treaty. They were a party to it. One is left with the question: Can one take comfort from it or must one be alert to the possibility of its being at some time breached.

[Traduction]

En un milliardième de seconde, tout le courant électrique et toutes les transmissions s'arrêtent en Amérique du Nord.

Les autos, les camions et les machines cessent de fonctionner. Les centrales nucléaires tombent en panne. Les stations de radio et de télévision ne fonctionnent plus. Les avions s'écrasent. Les systèmes de missiles ne répondent plus aux commandes, et le président des États-Unis n'a aucun moyen de communiquer avec les équipes des silos pour déclencher une attaque de rétorsion par missiles.

Il s'agit là de l'effet de l'impulsion électromagnétique, et, même dans une époque où les armements deviennent de plus en plus effrayants, il donne des cauchemars au Pentagone et à l'OTAN.

Le mois dernier, deux journaux allemands ont exprimé leurs préoccupations au sujet des effets de cette impulsion. Les chefs d'état-major ont récemment déclaré ceci:

Actuellement, une panne du C3 (commande, contrôle et communications) correspond à une perte générale de connexion due à une explosion nucléaire en haute altitude, et à son impulsion électromagnétique concomitante.

Le présent Comité n'a rien entendu au sujet des armes à base de plutonium. Lorsque nous parlons d'armements nucléaires, est-ce que nous parlons de la même chose, ou est-ce que les Soviétiques possèdent quelque chose d'autre, dont ce Comité n'a pas été mis au courant?

M. Cameron: Monsieur le président, je ne peux rien ajouter à ce que j'ai déjà dit dans mon exposé, autrement dit que tous les pays de l'Ouest tiennent à négocier un accord concernant l'utilisation ou le déploiement d'armes dans l'espace extra-atmosphérique. J'ai parlé de l'importance qui est attachée aux armes anti-satellites, de l'effet de déstabilisation. Je ne suis pas en mesure de faire des commentaires sur le rapport dont vous avez parlé. Je peux prendre note de la question, et demander à d'autres fonctionnaires de nos ministères s'ils pourraient fournir certains renseignements au Comité à ce stade. M. Beckett pourrait peut-être ajouter autre chose, mais je ne suis pas en mesure de le faire.

M. Beckett: Monsieur le président, je suis sûr que M. Lindsey, témoin de la Défense, qui comparaitra devant vous mercredi prochain, sera le mieux placé pour répondre à cette question, et je vais la lui poser. Il est actuellement à l'étranger.

Je pourrais ajouter une remarque à ce qu'a dit M. Cameron. Vous vous souvenez que dans ses remarques, il a parlé du Traité relatif à l'espace extra-atmosphérique, qu'a signé l'Union soviétique, qui s'est engagée à ne pas installer dans l'espace une arme nucléaire, ou autre, de destruction massive. Il y a évidemment là quelque chose d'illogique, mais c'est l'un des problèmes dont tous les ministères de la Défense de ce monde doivent se préoccuper. Il y a d'une part un traité, et l'engagement des Soviétiques de le respecter, ils y étaient partis. On peut donc se poser cette question, doit-on se sentir rassurés du fait de l'existence de ce traité, ou doit-on toujours craindre la possibilité de sa violation, un jour ou l'autre?

[Text]

Mr. Flis: Is plutonium weaponry something above and beyond—

Mr. Beckett: No.

Mr. Flis: —what we know as the nuclear weaponry that we have today, or is plutonium used in the make-up of nuclear weaponry?

Mr. Cameron: Plutonium is used in the make-up of nuclear weapons.

• 1045

Mr. Flis: I would like to get back to the Polish crisis situation, to which Mr. Cameron made reference at some length. Mr. Cameron, I understand that you are the former Ambassador to Poland. Could you tell us in what year or years that was?

Mr. Cameron: I was there from 1978 until July, 1980.

Mr. Flis: Can you tell us whether in that period of time our Canadian embassy was aware of the problems facing Poland which might have led up to the present martial law?

Mr. Cameron: Mr. Chairman, I could say that we were aware there was trouble brewing. I do not think anyone predicted—and not just the Canadian embassy—I do not think any embassy or any government really predicted the extent to which the trouble that began in the summer of 1980, and the pressure for a free trade union, would expand to the point it did.

There was a lot of dissatisfaction resulting from the efforts of the government to increase the price of basic commodities in order to reduce the enormous subsidy which took up a large part of their budget.

The prices of many of the items they are now raising under martial law, they tried to raise as far back as 1976, and they had trouble. In 1980, they tried to do it again in a somewhat different way, in the summertime when they hoped people would be in a better mood and it would go through more easily, but it turned out there was a very strong reaction from the unions, starting in Lublin, protesting the price increases. You know the story from then on.

But there were certainly signs of difficulty, mainly as a result of the efforts of the government to bring its price structure more in line with what we would regard as a normal pricing system. Under the communist system, as you may know, they did not accept the notion that there was any such thing as inflation. For years the prices of bread, meat and most staple commodities were kept at an artificially low level, to the point that the farmers would feed milk or bread to the pigs, because it was so cheap. The price of all kinds of transport was very low. The government tried to raise these without really providing adequate compensation to people in the form of

[Translation]

M. Flis: Les armes au plutonium sont-elles différentes...

M. Beckett: Non.

M. Flis: ... des armes nucléaires qui existent aujourd'hui, ou est-ce que le plutonium est utilisé dans la composition des armements nucléaires?

M. Cameron: Le plutonium est en effet utilisé dans leur composition.

M. Flis: Je voudrais revenir à la crise en Pologne, dont M. Cameron a parlé assez longuement. Monsieur Cameron, vous étiez ambassadeur dans ce pays, pourriez-vous nous dire en quelle année?

M. Cameron: De 1978 à juillet 1980.

M. Flis: Pouvez-vous nous dire si au cours de cette période, notre ambassade savait que la Pologne était confrontée à des problèmes qui auraient pu conduire à la loi martiale actuelle?

M. Cameron: Monsieur le président, je peux dire que nous savions que des difficultés se préparaient. Je ne pense pas que quiconque aurait pu prévoir—et je ne parle pas seulement de l'ambassade du Canada, mais de n'importe quel ambassade ou gouvernement—aurait pu vraiment prévoir, dis-je, que les difficultés qui ont commencé à l'été de 1980, et les pressions exercées pour obtenir un syndicat libre, se seraient accrues de cette façon.

Les efforts du gouvernement pour augmenter le prix des denrées de base de manière à réduire les bonifications d'intérêt considérables qui entamaient une très grande partie de leur budget, ces efforts, dis-je, créaient énormément d'insatisfaction.

Le gouvernement avait essayé d'augmenter dès 1976 le prix d'un grand nombre d'articles qui deviennent encore plus chers maintenant, sous le régime de la loi martiale, et déjà, il y avait eu des difficultés. Le gouvernement avait essayé à nouveau de hausser les prix en 1980, mais de façon différente, en été, en espérant que l'état d'esprit serait meilleur et que les réactions seraient moins fortes, mais en fait, les syndicats avaient très violemment réagi à la hausse des prix, manifestant déjà à Lublin. Je n'ai pas besoin de vous rappeler la suite des événements.

Mais il y avait de toute évidence des signes de difficulté, surtout parce que le gouvernement essayait de rapprocher sa structure de prix à ce que nous considérerions comme un régime normal. Comme vous le savez bien, dans les régimes communistes, on n'accepte pas la notion d'inflation. Pendant des années, les prix du pain, de la viande et de la plupart des produits de première nécessité étaient maintenus artificiellement à des niveaux très bas, au point que les fermiers alimentaient leurs cochons avec du lait ou du pain, qui étaient très bon marché. Même chose pour tous les transports, dont le prix était très bas. Le gouvernement a essayé de les augmenter,

[Texte]

wage increases. This led to the continuation of strikes across the country.

Mr. Flis: Up until 1980 Poland was a great exporter of meat, canned ham and what have you. How can you explain that in one year it exports food, and immediately the next year there is a shortage of food?

Mr. Cameron: Poland, of course, exported meat as a main source of hard currency income, but there were often shortages of meat in Poland when I was there. They sent their Polish ham to the United States and Canada as a hard currency earner, but there were meat line-ups.

It is the product of their system. In my view, the most inefficient system in the world is the communist system in terms of providing for control and operation of the economy. It is very full of bottlenecks.

Mr. Flis: In retrospect, is there anything that the Western countries could have done to prevent the economic collapse in Poland today, anything that maybe would have prevented the martial takeover?

Mr. Cameron: That is a very difficult question to answer. I think the Western countries did what they could to respond to requests for hard currency loans to enable the Poles to buy the necessary equipment to modernize their industry. I think one of the mistakes that was made, and this has been admitted by the former head man, Gierek, was to try to industrialize too rapidly. They incurred too large a foreign indebtedness for the economy to handle. Things got more and more out of control.

Mr. Flis: Last Friday, the Polish Emergency Committee met with Mr. Przetakiewicz, who is a representative of the Solidarity movement. He had his office in New York, and now he has his office in Canada. His assessment of the situation is that the Polish government will have to involve Solidarity in the formation of a new government. Failing that, the only other alternative he sees is Soviet intervention.

• 1050

Would you agree with his assessment of the present situation?

Mr. Cameron: There was an interesting interview on the CBC last night. I do not know whether you saw it. There was an interview with a military spokesman from the Polish government with Barbara Frumm. During the interview he was asked virtually that question: what would they do with Solidarity? Would Solidarity come back? His answer was very interesting, because he said, as I understood him, that there would be no way the government would try to return to July, 1980; that in effect they would have to acknowledge the existence of a big union in Poland, which he said comprised 8 million people; but what the government would insist on would be that this union, if it were recognized—and it has been recognized by the Supreme Court—should not put itself for-

[Traduction]

sans indemniser les citoyens de façon satisfaisante grâce à des augmentations de salaire, d'où toutes les grèves dans le pays.

M. Flis: Jusqu'en 1980, la Pologne était un grand exportateur de viande, de jambon en boîte et ainsi de suite. Comment pouvez-vous expliquer qu'une année elle exportait des aliments, et l'année suivante elle connaisse des pénuries dans ce domaine?

M. Cameron: Naturellement, la Pologne exportait de la viande, et ces transactions constituaient la principale source de revenu en devises fortes, mais lorsque j'y vivais, il y avait très souvent des pénuries de viande. Le gouvernement exporte le jambon aux États-Unis et au Canada pour gagner des devises alors que les gens faisaient la queue pour acheter de la viande.

Cette situation découle de leur système. Selon moi, le système communiste est le plus inefficace au monde quant au contrôle et au fonctionnement de l'économie. Il présente une accumulation de goulots d'étranglement.

M. Flis: Rétrospectivement, pensez-vous que les pays de l'Ouest auraient pu faire quelque chose pour empêcher l'effondrement économique actuel de la Pologne, quelque chose qui aurait peut-être pu empêcher l'imposition de la loi martiale?

M. Cameron: Il est très difficile de répondre à cette question. Je pense que les pays de l'Ouest ont fait tout ce qu'ils ont pu pour répondre à la demande de prêts de devises fortes pour permettre aux Polonais d'acheter l'équipement nécessaire pour moderniser leur industrie. L'une des erreurs, qu'a reconnue l'ancien chef politique à la tête du pays, M. Gierek, avait été la volonté d'industrialiser trop rapidement. L'économie ne pouvait plus se permettre la dette étrangère qui était beaucoup trop considérable, de sorte que de plus en plus, il était impossible de contrôler les choses.

M. Flis: Vendredi dernier, le Comité d'urgence polonais a rencontré M. Przetakiewicz, qui représente le mouvement Solidarité. Son bureau était à New York, et maintenant il est installé au Canada. Selon lui, le gouvernement polonais devra faire participer Solidarité à la formation d'un nouveau gouvernement. Autrement, la seule autre possibilité selon lui, est l'intervention de l'Union soviétique.

Êtes-vous d'accord avec son évaluation de la situation actuelle?

M. Cameron: Il y a eu une interview intéressante à la société Radio-Canada l'autre soir. Je ne sais pas si vous l'avez vue. Barbara Frumm interviewait un porte-parole militaire du gouvernement polonais. Au cours de l'entretien, elle lui a pratiquement posé cette question: qu'allez-vous faire de Solidarité? Y aura-t-il un retour de ce mouvement? Sa réponse était très intéressante, car il a dit, si j'ai bien compris, qu'en aucune sorte le gouvernement n'essayerait de revenir à la situation de juillet 1980; que la Pologne devait reconnaître l'existence d'un grand syndicat dans le pays, syndicat qui comptait selon lui 8 millions de membres; mais que le gouvernement insisterait pour que ce syndicat, s'il était reconnu, et il l'a été par la Cour suprême, ne se mette pas en avant comme force d'opposition

[Text]

ward as an opposition force to the government. In other words, they seem to be thinking of some kind of a modified Solidarity which would involve a degree of union activity without actually being a political force in the country.

To answer your question, I think they will have to come to something like that, some kind of an accommodation like that, or there will be sufficient opposition in the country to make it impossible for the government to continue. That would be my personal judgment.

Mr. Flis: I understand my time is up now. I will pass.

The Chairman: Thank you.

Yes, Mr. Crouse.

Mr. Crouse: Mr. Chairman, I wonder if Mr. Flis would consider having the staff reprint copies of that article and circulate it to the members. I personally would like to have one, if that is possible.

The Chairman: We will do that right now.

Mr. Crouse: Thank you.

The Chairman: Thank you.

Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you kindly, Mr. Chairman.

Thank you very much for your paper and information. As you said yourself, I find it very depressing—the world situation that leads to the confrontation that is taking place, rightly or wrongly. You did speak, though—and I do not have the exact quote—about Canada being in a good and positive position on the international scene. Am I right? Did I hear you right there?

Mr. Cameron: The point I made was that Canada has a respected voice in international councils on the basis of our participation in these councils in the post-war period.

Mr. Ogle: I would agree that Canada does have a respected voice, not only here but in many other parts of the world. But what do you think about the possibility of Canada having a more powerful voice if it were not attached to one of the opposing forces, NATO? Would it have a stronger voice, in your opinion, or not—as a party that is respected around the world but that in its peace desire decides that it will begin to come off the confrontation?

Mr. Cameron: My own opinion is no. My answer to that is no. I think we are respected because we have put forward our own Canadian point of view, both internationally and within our own Western councils. To the extent that we can influence our partners in the Western councils, I think that is an important contribution we can make, just as we can make a contribution within the international system in the UN, in Geneva or in Madrid or wherever. In a sense the decision was taken in the post-war period to become a member of an alliance. This position has been supported by all governments since then, and there does not appear to be any strong Canadian public opposition to that approach we have taken. It has

[Translation]

au gouvernement. En d'autres termes, ils semblent penser à une sorte de Solidarité modifié, qui bénéficierait d'un certain degré d'activités, sans constituer toutefois une force politique dans le pays.

Pour répondre à votre question, je pense qu'ils devront en arriver à une telle solution, autrement, l'opposition sera telle dans le pays, que le gouvernement ne pourra pas du tout se maintenir. Ce serait là mon jugement personnel.

M. Flis: Mon temps de parole est épuisé maintenant.

Le président: Je vous remercie.

Oui, monsieur Crouse.

M. Crouse: Monsieur le président, je voudrais savoir si M. Flis voudrait bien que l'on fasse imprimer des exemplaires de cet article pour le distribuer aux membres du Comité. Si possible, j'aimerais personnellement en avoir un.

Le président: Ce sera fait tout de suite.

M. Crouse: Merci.

Le président: Je vous remercie.

Monsieur Ogle.

M. Ogle: Je vous remercie, monsieur le président.

Je vous remercie beaucoup pour votre document et pour tous ces renseignements. Comme vous l'avez dit vous-même, la situation mondiale me paraît aussi très déprimante, puisqu'elle mène, à tort ou à raison, à la confrontation actuelle. Vous avez cependant dit, et je ne vous cite pas exactement, que le Canada se trouve en position favorable et positive sur la scène internationale. Est-ce bien ce que vous avez dit?

M. Cameron: J'ai dit que le Canada avait une voix respectée dans les conseils internationaux, compte tenu de notre participation à ces organismes dans la période d'après-guerre.

M. Ogle: Je conviens que la voix du Canada est respectée, pas seulement ici, mais dans bien d'autres parties du monde. Mais pensez-vous qu'il pourrait même avoir une influence encore plus forte s'il n'était pas lié à l'une des forces en opposition, l'OTAN? Sa voix ne serait-elle pas plus forte, selon vous, si, outre sa position de pays respecté dans tous les pays du monde, il décidait de se retirer de la confrontation, et ce, inspiré par son désir de paix?

M. Cameron: Personnellement, je pense que non. Je pense que nous sommes respectés parce que nous avons fait connaître notre propre point de vue, aussi bien sur la scène internationale qu'au sein de nos propres conseils occidentaux. Dans la mesure où nous pouvons influencer nos partenaires dans ces conseils, cela me paraît une contribution importante, et nous pouvons aussi contribuer dans ce sens au sein des organismes internationaux aux Nations Unies, à Genève, à Madrid ou ailleurs. D'une certaine façon, après la guerre, il avait été décidé que le Canada deviendrait membre d'une alliance. Depuis, tous les gouvernements ont appuyé cette position et il ne semble pas que les Canadiens s'opposent véritablement au point de vue

[Texte]

enabled us, I think, to play a role on the international scene and also an important role in relations with the alliance.

• 1055

Mr. Ogle: Thank you. I do feel, though, and I am glad you brought up the point, that there has been a process taking place and that Canada's initial involvement, at a time when things were quite different, has to be looked at in the light of other things that are taking place. I was surprised to hear you speak so negatively about peace groups in Europe and indicate that the position that is now taken by the West is the only realistic role to peace. I think I quote you there. That seems to me to be a terrifically narrow-minded, negative approach when we realize that the peace groups are made up of very intelligent people from all walks and levels of life. Mr. Epstein indicated that there will be no change unless there is popular support of a change. I wonder why you spoke so negatively about what I would consider to be popular support for a change.

Mr. Cameron: It was not my intention to deride the peace groups. I think they are very sincere, very well-motivated by and large, and I think they are really concerned. I think they are concerned about the danger of war in Europe, a lot of them, because after all, in any kind of war, especially a nuclear war, they would be the first victims. I am sorry if I gave the impression that we were suggesting that they were misguided or that they were not to be considered to be people with a genuine point of view. We do respect their point of view, but the point I was trying to make is that the solution to the situation does not lie in a unilateral approach to disarmament; that if you want to achieve any degree of stability, or continuing stability, you have to attempt to do that by a negotiated process, not through a unilateral action.

Now, it is open to the government of the Netherlands, if it wishes, as a result of the political situation in the Netherlands, not to accept the placement of missiles on their territory. That may be as a result of the opposition in that country, I do not know. But I think, to the extent that they do that, the government must be aware that such action by the Government of the Netherlands will make it much more difficult, much more difficult, for the United States to come to any accommodation with the Soviet Union on the question of arms control to cover these weapons which now pose a threat to western Europe. In other words, to the extent there is no support in those countries for the position which has been agreed on earlier, there is no incentive on the part of the Soviet Union to give up its missiles, which it obviously has an advantage in terms of its superiority.

So, I am not suggesting that the peace groups are not respected or not genuine in their beliefs. What I am saying is that I think it is important that, if you want a lasting settlement which would bring a degree of stability, the answer is not just to say, well, we do not like these weapons, we will give

[Traduction]

que nous avons adopté. Il nous permet selon moi de jouer un rôle sur la scène internationale, et un rôle important aussi dans nos relations avec l'alliance.

M. Ogle: Je vous remercie. J'estime cependant, et je suis heureux que vous ayez abordé cette question, qu'il y a eu des progrès, et que la participation initiale du Canada, à une époque où les choses étaient tout à fait différentes, doit être considérée à la lumière des autres éléments qui jouent. J'ai été surpris de vous entendre critiquer si vertement les groupes pacifistes en Europe, et du fait que vous nous ayez dit que la position qu'adopte actuellement l'Ouest soit la seule façon réaliste de travailler pour la paix. Je crois même citer vos propres paroles. C'est être très étroit d'esprit et très négatif, étant donné que les groupes pacifistes comptent des personnes très intelligentes représentant toutes les couches sociales. Selon M. Epstein, il n'y aura aucun changement tant que le changement ne sera pas souhaité par la majorité. J'aimerais savoir pourquoi vous avez parlé de façon si négative de ce que je considère comme étant l'appui populaire en faveur d'un changement.

M. Cameron: Mon intention n'était pas de dénigrer les groupes pacifistes. Je pense qu'ils sont très sincères, très bien motivés dans l'ensemble et que leurs préoccupations sont réelles. Je pense qu'ils se préoccupent des risques de guerre en Europe, beaucoup d'entre eux du moins, car après tout, ils seraient les premières victimes de n'importe quelle sorte de guerre, et en particulier d'une guerre nucléaire. Je suis désolé d'avoir peut-être donné l'impression qu'ils étaient mal avisés, ou qu'il ne fallait pas les considérer comme ayant un point de vue sincère. Nous respectons leur point de vue, mais j'essayais de dire que la solution à cette situation ne réside pas dans un désarmement unilateral; si vous voulez réaliser un certain degré de stabilité, ou maintenir la stabilité, vous devez essayer d'y parvenir au moyen de négociations, et non pas en adoptant des mesures unilatérales.

Maintenant, si le gouvernement des Pays-Bas le souhaite, il peut, compte tenu de la situation antérieure du pays, ne pas accepter que des missiles soient placés sur son territoire. Cela peut découler de l'opposition dans ce pays, je ne sais pas. Mais si ce gouvernement adopte une telle attitude, il doit se rendre compte que les États-Unis auront beaucoup plus de difficultés pour s'entendre avec l'Union soviétique sur la question du contrôle des armements, et en particulier des armements qui posent maintenant un danger pour l'Europe de l'Ouest. En d'autres termes, dans la mesure où l'opinion, dans ces pays, n'appuie pas la position qui a déjà été convenue, l'Union soviétique ne sera pas encouragée à abandonner ses missiles, ce qui lui donnera évidemment un avantage sur le plan de la supériorité.

Je ne dis donc pas que ces groupes pacifistes ne soient pas respectés, ni que leurs convictions ne soient pas sincères. Je dis, et cela me paraît important, que si vous voulez un règlement durable, entraînant un certain degré de stabilité, il ne s'agit simplement pas de dire nous n'aimons pas ces armes, nous n'en

[Text]

them up and forget about it and let the Russians have what they have now. The result would be that there would be no incentive on the Russians to negotiate seriously. Does that answer your question?

Mr. Ogle: Well, certainly I accept your opinion. The pointer that we have been told is that the over-arming already in place, which would destroy everything fifty, sixty, one hundred times over, seems to make their position with some validity. The confrontation seems to be taking place with people who have a very basic interest in continuing it. The military and those in industrial complexes are gaining from it, on both sides. I would suspect the Russian people would be very close to the Dutch people if we could know exactly how they are operating.

I was wondering now what your opinion would be about the rise in tension. Would you say it has been due, in part, to the present Reagan-Haig administration policies in the United States? To my mind, the change has taken place very radically in the last year and it would seem that this confrontational spirit of the Americans is helping it to take place at a more rapid speed. I just would like your opinion on that again, please.

• 1100

Mr. Cameron: In my opinion, the United States is very concerned about the way in which the Soviet Union has continued its build-up, both conventional and nuclear. It is concerned about the Soviet conduct in Afghanistan, its use of military force in Afghanistan. It is concerned about the extent to which, through other countries, they have tended to exert their influence in Latin America.

I think the United States policy and the United States approach on these is understandable, looking at it from their perspective. I do not think you can go from that point to say that the net result has been an increase in tension, or that they are responsible for an increase in tension. I would not accept that conclusion.

I think the current situation, as I tried to point out, is the result of a number of developments which have taken place over the last few years, and which have led to a reduction in mutual confidence. This has produced a situation of considerable concern to all of us.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. Miss Jewett will follow me later.

The Chairman: Thank you. Mr. Crouse, please.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman. This is the year of the Special Session on Disarmament. It opens this spring in New York, does it not?

Mr. Cameron: Yes.

Mr. Crouse: I could not help but think back, when I heard this, to the 1930s. Neutralism in that era was part of the age. At that time, many countries were disillusioned with traditional diplomacy, and they advocated pacifism and idealism and

[Translation]

voulons plus du tout, et que les Soviétiques s'en tiennent à celles qu'ils possèdent déjà. Les Soviétiques ne seraient alors aucunement incités à négocier de façon sérieuse. Est-ce que cela répond à votre question?

M. Ogle: Oui, j'accepte votre opinion. On nous a dit que le surarmement déjà existant, qui détruirait tout, 50, 60 ou 100 fois, semble donner une certaine validité à leur position. La confrontation existe semble-t-il entre des groupes qui ont un très grand intérêt à ce que la situation se maintienne. Des deux côtés, les militaires et les très grands industriels y gagnent. Je pense que nous découvririons que les Soviétiques sont très proches des Hollandais, si seulement nous savions exactement de quelle façon ils opèrent.

La tension augmente; selon vous, est-ce dû en partie aux politiques actuelles de l'administration Reagan-Haig aux États-Unis? Je pense qu'un changement très radical est intervenu au cours de l'année écoulée, et il semblerait que cet esprit de confrontation chez les Américains contribue fortement à accélérer les choses. Pourriez-vous, si il vous plaît, nous dire ce que vous en pensez.

M. Cameron: A mon avis, les États-Unis sont très inquiets de la façon dont l'Union soviétique a continué à accumuler les armes, tant conventionnelles que nucléaires. Ils s'inquiètent de la conduite de l'Union soviétique en Afghanistan, et de l'intervention de ses forces militaires dans ce pays. Ils s'inquiètent du terrain que gagne, par le truchement d'autres pays, l'influence de l'Union soviétique sur l'Amérique latine.

Je crois que vues sous cet angle, la politique et l'optique des États-Unis sur ces questions est compréhensible. Je ne pense pas qu'on puisse en conclure qu'il en est résulté plus de tensions, ce dont les États-Unis seraient responsables. Je ne puis me ranger à cette conclusion.

Je crois que la situation actuelle, comme j'ai essayé de le démontrer, est due à un certain nombre d'événements qui se sont produits au cours des dernières années, qui ont amené une érosion de la confiance mutuelle et ont débouché sur une conjoncture qui nous cause de graves inquiétudes.

M. Ogle: Je vous remercie, monsieur le président. M^{lle} Jewett prendra la parole après moi.

Le président: Je vous remercie, et je donne la parole à M. Crouse.

M. Crouse: Merci, monsieur le président. C'est l'année de la Session spéciale sur le désarmement, qui doit avoir lieu au printemps à New York, n'est-ce pas?

M. Cameron: Oui.

M. Crouse: Je n'ai pu m'empêcher de me remémorer les années 30 lorsque j'ai entendu cela. Le neutralisme, à l'époque, était le mot d'ordre de nombreux pays, déçus par la diplomatie traditionnelle, prônaient le pacifisme et l'idéalisme, «la foi

[Texte]

"a belief in the power of goodwill among nations", I think was the way it was worded, as being the best policy to follow for their protection.

At the Oslo conference in 1936, the main participants were the four Scandinavian and the three Benelux countries and their leaders. At that time they were convinced that they could make up for their lack of international experience and suitable arms by peaceful intentions and by moralizing meditations. Those of us who lived through that period—and there are some right here in this room—are well aware of what happened, and the Second World War was quite a traumatic experience. Some of the countries emerged from it convinced that they could no longer afford the luxury of neutralism, neutrality.

My question to you, sir, is: Do you view the present unilateral disarmament proposals as somewhat of a reversal to the 1936 Oslo dream? If so, what countries are practising or advocating neutralism or neutrality, and how dangerous is that attitude to Western security?

Mr. Cameron: To answer your question, I think you have to acknowledge that there is great concern in the world about the risk of a nuclear war. Indeed, our whole defence policy is based on the concept of deterrence, to deter a war from happening. I mean, we have on each side an enormous amount of nuclear power, the purpose of which is not its use, but to prevent war from occurring.

I think there is, especially in certain areas of Europe, a concern about the way the world is going, and concern that we may have another war. This concern has led to what you were describing as a sort of feeling that well, let us be neutral and we will perhaps unilaterally not get involved, we will somehow escape.

• 1105

I do not think, to my knowledge, that any of the governments on the Western side which are members of the alliance have moved to the point as yet where this feeling is sufficiently strong that they would consider it necessary to depart, as it were, or to remove themselves from the Western defence structure. There are, of course, countries like Sweden, which as you know is neutral. But, if you will look at the Swedish situation, you will observe that the amount of money they spend on defence is a very large proportion, a very high proportion, of their overall budget. I think they recognize that, even though they are neutral, they must have, or try to have, a fairly high degree of defence preparedness in the present world, the uncertainty of the world situation.

I do not know whether I have answered your question, but I would say, in looking at the Western side, the Western grouping of countries, I do not believe there is the strength of opinion that existed in that period, to the point where there would be a government formed which would result in removing a member from the Western defence alliance.

Does that answer your question?

[Traduction]

dans l'action de la bonne volonté entre les nations», si je me souviens bien des termes exacts, et préconisaient une telle politique pour assurer leur protection.

Lors de la conférence d'Oslo de 1936, les principaux participants étaient les quatre pays scandinaves, les trois pays du *Benelux* et leurs dirigeants. Ils étaient convaincus, à l'époque, qu'ils pourraient substituer à leur manque d'expérience internationale et de préparation militaire des intentions pacifiques et des méditations moralisantes. Ceux d'entre nous qui ont vécu cette période—il y en a quelques-uns parmi nous ici—savent ce qui est advenu, et la Seconde Guerre mondiale a été une expérience traumatisante. Certains pays en sont sortis convaincus que le neutralisme et la neutralité étaient pour eux un luxe qu'ils ne pourraient plus se permettre.

Je voudrais vous demander, monsieur, si vous considérez les propositions actuelles de désarmement unilatéral comme une sorte de retour à l'utopie d'Oslo de 1936? S'il en est ainsi, quels sont les pays qui pratiquent ou prônent le neutralisme ou la neutralité, et dans quelle mesure cette attitude constitue-t-elle un danger pour la sécurité de l'Occident?

M. Cameron: Pour répondre à votre question, je dois vous rappeler que le monde est très inquiet face au danger d'une guerre nucléaire. Toute notre politique de défense est axée, en fait, sur la notion de dissuasion. Nous disposons, de part et d'autre, d'une puissance nucléaire redoutable, accumulée non pour être utilisée, mais pour empêcher une guerre d'être déclenchée.

Je crois que certains pays, en particulier dans certaines régions d'Europe, sont alarmés par la situation actuelle, et par la perspective d'une nouvelle guerre. Ces inquiétudes ont créé une sorte de mentalité spéciale, l'espoir que le refuge dans la neutralité permettra peut-être d'éviter d'être pris dans la mêlée.

Mais pour autant que je puisse en juger, je ne pense pas que cette mentalité se soit suffisamment affirmée chez l'un ou l'autre des pays occidentaux membres de l'alliance pour que leur gouvernement juge nécessaire de se séparer, ou de se dissocier de l'alliance occidentale. Il y a, certes, des pays neutres comme la Suède. Et si vous examinez la situation de ce pays, vous constaterez qu'il dépense pour sa défense une très grande proportion de son budget global. Malgré sa neutralité, la Suède reconnaît que, compte tenu de l'incertitude de la situation mondiale, elle doit être prête à se défendre avec efficacité, ou doit s'efforcer de l'être.

Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question, mais un examen de la situation dans les pays occidentaux ne confirme pas, pour moi, l'existence d'une opinion publique aussi forte qu'à cette époque, une opinion capable de mettre en place un gouvernement qui déciderait de se retirer de l'alliance occidentale de défense.

Ai-je répondu à votre question?

[Text]

Mr. Crouse: Yes. It is not an easy question to answer and I guess what I was trying to say is that politics that are based on fiction cannot come face to face with reality and escape unscathed. It is my understanding that, at the end of the Second World War, the Soviets insisted on the division of Germany so that this sector as we know it, the east German sector, would provide the Soviets with a so-called buffer zone between them and the West. Now it would appear as though that buffer zone is not considered adequate by the Soviets, although I agree with the statement made by the other witness that they may not want to conduct an all-out nuclear war, since the Soviets would obviously prefer to have Europe docile and working for them rather than destroyed. Still, this poses the question of where do we take a stand against Soviet aggression or how big must the buffer zone be before they stop encroaching upon other countries and the freedom of those countries?

My last question then, Mr. Chairman, is, what is the current state of the conventional arms balance in Europe between the NATO and the Warsaw Pact countries and is there such a thing as a disarmament goal vis-à-vis known Soviet armaments? How low do we go? How far do we go in this unilateral disarmament before we say, Well, now we have done this. And I come back to my original statement about the Oslo Conference. That simply did not work. That did not deter the Germans at that time. Do you think disarmament and lowering their guard will deter the Soviets?

Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Beckett: I would, Mr. Chairman, if I may, address part of Mr. Crouse's question.

When I remarked on the Soviet nuclear intentions, I was responding to what I took to be a direct question from Mr. Wenman: Was the Soviet Union, in our view, contemplating a nuclear war, intending a nuclear war? And I gave it, as my opinion, that they were not, but I stayed with the question.

I wonder if I could remark on the conventional balance in general terms, which was the burden of your final question.

You recall that when the Soviets, in the early seventies, proposed a conference on security and co-operation in Europe—some would say just to give sanctity to the Yalta divisions of Europe—the alliance proposed, as a counter, a conference on mutual and balanced force reductions, which got under way, in fact, in 1973. What took us there was a perceived imbalance in ground forces as between the West and the Warsaw Pact. A great deal of thought went into what the Western aim should be. It was thought that perhaps the best thing, the most identifiable thing, to get a grip on was the numbers of ground troops. It was considered that 700,000 was a realizable, attainable aim, in that at the time we had 800,000-odd and the Soviets had 900,000-odd, being a differ-

[Translation]

M. Crouse: Oui. Ce n'était pas une question facile, et je m'efforçais de faire comprendre qu'une politique basée sur un mythe ne peut affronter la réalité sans en sortir meurtrie. Je crois comprendre qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Union soviétique a voulu la division de l'Allemagne, afin que la partie que nous connaissons actuellement sous le nom d'Allemagne de l'Est serve aux Soviétiques de zone tampon entre eux et l'Ouest. Et il semblerait à présent que cette zone tampon ne soit pas considérée comme suffisante par les Soviétiques; je suis d'accord avec le témoin qui m'a précédé et pense, comme lui, que selon toute probabilité, l'Union soviétique ne veut pas déclencher une guerre nucléaire, préférant de toute évidence avoir affaire à une Europe docile et travaillant dans son sens plutôt qu'à une Europe en ruine. Ceci ne nous laisse pas moins devant le problème de la limite à fixer aux agressions soviétiques, et de la zone tampon à leur concéder sans qu'ils empiètent sur le territoire et sur la liberté d'autres pays.

Enfin, monsieur le président, je voudrais connaître l'état actuel de l'équilibre en armes conventionnelles en Europe entre les pays de l'OTAN et ceux du Pacte de Varsovie, et savoir si on envisage un désarmement compte tenu des armements soviétiques que l'on connaît? Jusqu'où pouvons-nous aller? Dans quelle mesure pouvons-nous céder du terrain en ce désarmement unilatéral avant de dire: nous avons atteint la limite. J'en reviens à ce que je disais au début sur la conférence d'Oslo: c'était une entreprise irréalisable. Elle n'a pas amadoué les Allemands à l'époque. Pensez-vous qu'en désarmant, et en prêtant le flanc aux Soviétiques, nous les amadouerons?

Je vous remercie, monsieur le président.

M. Beckett: Si vous le permettez, monsieur le président, j'aimerais répondre à une partie de la question de M. Crouse.

En parlant des intentions nucléaires des Soviétiques, je répondais à ce que je prenais pour une question directe de M. Wenman: l'Union soviétique, à notre avis, envisage-t-elle une guerre nucléaire? Et j'ai dit que je ne le pensais pas, mais je m'en suis tenu à la question.

Pourrais-je faire une observation sur l'équilibre des armes conventionnelles, d'une façon générale, sur lequel portait votre dernière question.

Vous vous souvenez que lorsque les Soviétiques, au début des années 70, ont proposé une conférence sur la sécurité et la coopération en Europe pour entériner, diront certains, la division de l'Europe décidée à Yalta, l'alliance a opposé, en contrepartie, une conférence sur les réductions mutuelles et équilibrées d'armements, conférence qui a commencé en fait, en 1973. Ce qui nous y a amené, c'est ce que nous considérons comme un déséquilibre entre les armées de terre de l'Ouest et celles du Pacte de Varsovie. Une longue réflexion sur ce à quoi l'Occident voulait parvenir nous a amenés à considérer que ce qui valait peut-être le mieux, l'objectif le plus concret, le plus tangible était de fixer une limite aux effectifs des troupes terrestres. Le chiffre de 700,000 a été avancé comme étant

[Texte]

ence, in our judgment, of about 150,000 as between the two sides.

• 1110

We also knew they had a great advantage in tanks. Soviet armour was what troubled us then, and we tried to get a grip on that. There were a number of experiences in the Arab-Israeli wars that caused us to try to get some control, some grip, on Soviet armour. That is what we went to Vienna with, to try to strike a balance at 700,000 ground troops and, incidentally, 200,000 airforce; that aim has remained with us largely unchanged to this day, because we have an absolute inability to get agreement on the numbers of forces. This is merely within what is known as the NATO guidelines area, which is to say, on the Western side, Germany and the Benelux and, on the Eastern side, Poland, Czechoslovakia and East Germany. We are talking, in other words, about Soviet troops in the satellite states, not in European or any other part of Russia.

Mr. Crouse: Have you any other comments?

Mr. Cameron: The only thing I would add to what Mr. Beckett said is that this is, I think, a very good example of how difficult it is to reach agreement, when you consider how limited, in a sense, this is—just the negotiation. But it points out the basic gap that exists in terms of their willingness then to come forward with an opportunity to compare the information. The basic information is still not settled as to how many troops they have.

Mr. Crouse: We do not really know what they are doing. Is that what you are telling us—

Mr. Cameron: We are convinced they have 150,000 more than we have, but they are not prepared to acknowledge that. So if your end result is to be 900,00 on both sides, it is pretty hard to come to that result if you do not have a starting point where you agree how many were there.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

Mr. Beckett: Mr. Chairman, could I just add one postscript, if I may? It occurred to me, when I saw Mr. Wenman leafing through that publication, *Soviet Military Power*, that there are, if I could just say this, a vast array of official, semi-official and unofficial publications in this world that purport to describe the military balance or purport to describe the forces of one side only. Mr. Wenman referred to one issued by Secretary Weinberger. I should have observed, and it was remiss of me not to, that NATO is sufficiently concerned about this array, if you will, of unofficial publications, and hitherto we have used the military balance as a general reference work. But NATO—in fact, under the particular urging of Mr. Lamontagne—has undertaken to prepare a study on the NATO-Warsaw Pact force balance. This is looked for this spring—by the spring ministerial, I would hope,

[Traduction]

réalisable, car à l'époque, nous avions environ 800,000 hommes et les Soviétiques en avaient environ 900,000, et nous évaluons la différence entre les deux armées à environ 150,000.

Nous connaissions également leur supériorité en tanks. Les blindés soviétiques nous causaient des inquiétudes à l'époque, et nous voulions fixer des limites à cela. Nous avions été amenés, à la suite de certains événements qui s'étaient produits pendant les conflits israélo-arabes, à essayer d'imposer certaines limites aux blindés soviétiques. C'est pénétrés de cette résolution que nous nous sommes rendus à Vienne, décidés à demander l'équilibre entre les armées de terre, fixées à 700,000, et les forces aériennes, fixées à 200,000; cet objectif est encore actuel à ce jour, car nous n'avons pas pu nous entendre sur les effectifs. Il s'agit là d'un accord dans les pays qui relèvent des directives de l'OTAN, à savoir, du côté occidental, l'Allemagne et les pays du Bénélux et, du côté oriental, la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'Allemagne orientale. Nous parlons donc des troupes soviétiques dans les États satellites, et non en Europe ou dans d'autres parties de l'Union soviétique.

M. Crouse: Avez-vous d'autres observations?

M. Cameron: La seule chose que je voudrais ajouter à ce qu'a dit M. Beckett, c'est que nous nous trouvons devant un excellent exemple de la difficulté de parvenir à un accord, compte tenu des limites que nous nous étions fixées, à savoir une simple négociation. Et cela nous permet de voir combien l'Union soviétique est réticente dans ses informations, car nous ne savons toujours pas au juste de combien de troupes elle dispose.

M. Crouse: Nous ne savons pas vraiment ce que fait l'Union soviétique. Est-ce que vous nous dites...

M. Cameron: Nous sommes certains qu'elle en a 150,000 de plus que nous, mais elle ne veut pas en convenir. Si vous vous fixez donc comme objectif pour vos effectifs le chiffre de 900,000 des deux côtés, comment parvenir à ce résultat si vous ne savez pas à combien s'élèvent les effectifs au début de la négociation?

M. Crouse: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie.

M. Beckett: Monsieur le président, permettez-moi de faire une dernière remarque. En voyant M. Wenman parcourir cette publication, *Soviet Military Power*, je me suis rendu compte qu'il existe un vaste nombre de publications officielles, semi-officielles et officieuses qui visent à décrire des forces militaires des deux pays, ou celles d'un seul des pays. M. Wenman parlait d'une d'entre elles, publiée par le secrétaire Weinberger. J'ai négligé de vous faire remarquer que l'OTAN se préoccupe suffisamment de ces publications officieuses, et jusqu'à présent nous avons pris pour ouvrage général de référence les données sur les deux forces armées. Mais l'OTAN—en fait, à la demande expresse de M. Lamontagne—a entrepris de préparer une étude sur l'équilibre des forces de l'OTAN et du Pacte de Varsovie, ouvrage qui doit paraître au printemps, vraisemblablement un mois trop tard selon l'objectif que nous

[Text]

which is unfortunately a month late for your own purpose. But the omission of such a work is recognized within the NATO alliance, and that reinforces the point that there is nothing in play now that bears any official sanction at all.

The Chairman: Thank you.

Dr. Hudecki, followed by Mr. Gamble, Dr. Jewett.

Mr. Hudecki: My question is a very basic one. For years now we have known that the goal of communism has been one of general expansion, and, although there has been sort of a cleavage between the Chinese concept and the Russian, it has never been clear to me that the expansionist policy of Russia has ever been really altered. It is manifested by the money they are giving to Cuba, the progressive takeover of countries.

• 1115

My question is this: Is there still, in your view, the concept of gradual expansion? On the other hand, when we visit other countries and we can see that there is a sort of communist philosophy or socialistic philosophy that is taking over, we are given to understand that these are individual models; that these models are meeting the needs of the people at the time; that there is a very, very inadequate or very limited linkage with Russia. I think that is important, in order for us to comprehend who we are fighting against and what we are defending.

Mr. Cameron: Mr. Chairman, I think, when talking about communism, you have to take account of the fact that in the international scene there are a number of countries, such as Yugoslavia, which consider themselves to be good communists, and which would take very strong umbrage if you were to suggest to them that they were taking their orders from Moscow.

I served myself in Yugoslavia and I know that one of the worst insults I think you could make to a Yugoslav would be to suggest that his system is one which is run from Moscow. They are very proud of their independence and the kind of communism that they have developed in Yugoslavia. So, in addition to the Chinese approach, the Yugoslav approach, there are many forms of communism.

I think the current situation is one where the Soviet Union is experiencing difficulties with communist parties in many countries, including Italy, where the Italian Communist Party has openly opposed the Soviet position on Poland; they have come very close I think to condemning the Soviet support for the imposition of military law.

To try to answer your question, I would say that what you are witnessing is a situation in areas of the world where the Soviet Union, through the communist system, is endeavouring to expand its area of influence for its own purpose. But I think that it would be misleading to believe the Soviet influence is very strong or existent at all in some countries which are proclaimed communist states.

[Translation]

nous sommes fixés. Mais le fait qu'un tel ouvrage n'ait pas existé est considéré comme une lacune par les alliés de l'OTAN et ceci ne fait que mettre en relief l'absence d'un ouvrage ayant reçu une sanction officielle.

Le président: Je vous remercie.

Je donne la parole à M. Hudecki, suivi de M. Gamble et de M^{le} Jewett.

M. Hudecki: Ma question est d'ordre très général. Voilà des années que nous savons que le communisme vise à l'expansion générale, et bien qu'il y ait eu divergence entre la notion chinoise et la notion russe du communisme, il ne m'est jamais clairement apparu que l'Union soviétique soit revenue sur sa politique expansionniste. Son influence fait tache d'huile sur un certain nombre de pays, et se manifeste également par l'aide financière qu'elle apporte à Cuba.

Je voudrais vous poser la question suivante: l'Union soviétique professe-t-elle encore l'expansionnisme progressif? D'autre part, lorsque nous visitons d'autres pays gagnés par une philosophie communiste ou d'obédience socialiste, on nous dit qu'il s'agit là de modèles individuels, qui répondent aux besoins du peuple en question à cette époque, et que les liens de ce peuple avec la Russie sont très fragmentaires ou très limités. Or, cette question est importante, car nous devons comprendre contre quoi nous luttons, et ce que nous voulons défendre.

M. Cameron: Monsieur le président, lorsqu'on parle du communisme, il faut tenir compte du fait qu'il existe dans le monde un certain nombre de pays, telle la Yougoslavie, qui se considèrent comme de bons communistes, et qui s'indigneraient fort si on les accusait de prendre leurs ordres à Moscou.

J'ai moi-même été en poste en Yougoslavie et je sais qu'on ne peut offenser plus gravement un Yougoslave qu'en lui disant que son régime est à la solde de Moscou. Les Yougoslaves sont très fiers de leur indépendance, et du communisme qui est le leur. Il y a donc le communisme à la chinoise, le communisme à la yougoslave, et encore bien d'autres.

À l'heure actuelle, l'Union soviétique connaît des difficultés avec les partis communistes de nombreux pays, dont l'Italie, et le parti communiste italien a ouvertement marqué sa désapprobation sur la Pologne; il était à deux doigts, je crois, de condamner l'appui donné par l'Union soviétique par l'imposition de la loi martiale.

Pour essayer de répondre à votre question, je dirais que nous assistons à une situation, dans certaines régions, où l'Union soviétique, par le truchement d'un régime communiste, s'efforce d'étendre son influence à des fins qui lui sont propres. Mais il serait erroné de penser que l'influence soviétique est réelle ou puissante dans certains pays que l'on dit être des États communistes.

[Texte]

Mr. Hudecki: But that is the very point: Is Russia prepared, have they changed their policy in such a way as to allow Yugoslavia to carry out their model of communism; and Poland, if it comes to that, theirs; and Cuba, theirs? If that is so, why are they building up such tremendous armaments; what are they leading up to? Is it still within their philosophy to eventually replace these countries and to make the linkage stronger?

Mr. Cameron: I think it is a matter of a realistic approach to the international scene. Undoubtedly, their intention would be to expand their area of influence, take advantage of opportunities such as may arise in Cuba or in Latin America. But I think the Russian leaders are sufficiently realistic to appreciate that the possibilities for expanding by use of naked military force in large areas of the world are very limited; that they have their own problems in their own background. In Poland... they have their own problems in Romania. I think you are getting back here to the question of their long-term aims and intentions, and I think we would probably suggest that you might raise this one with Ambassador Ford, who will be with you in a few days. It is very difficult, I think, to analyse, with any degree of confidence, the long-term Soviet approach to relations with the outside world, with the communist parties in other areas.

• 1120

I would only reiterate though that there are many parts of the world, such as Yugoslavia, where there has been a very strong opposition to Soviet influence, starting with the break that Tito made from the system, and this has remained a very strong and very vibrant element in their whole approach to relations with the outside world.

Mr. Hudecki: I was just wondering whether we have reached the position of check and balances now, both in the economic sense and in the armament sense, that perhaps there will be no further expansion but whether there will be individual, pseudo or communist states arising around the world that will not eventually form one major communist state. I think you have answered the question. Thank you very much.

The Chairman: Thank you. By the way, Ambassador Ford will be with us this week, Thursday afternoon, if you will check on your agenda. This week, Thursday afternoon. So if some of the questions you have in mind would be better put then, it is at your discretion.

Mr. Gamble, followed by Miss Jewett, followed by Mr. Munro, Mr. McKinnon, Mr. Greenaway and Mr. King.

Mr. Gamble: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Beckett referred, in answering some of the earlier questions, to a Marshall—as I recall the name—Sokolovsky. Do I have it correct?

Mr. Beckett: Yes, you do.

The Chairman: The exact pronunciation.

[Traduction]

M. Hudecki: C'était justement là la question cruciale: l'Union soviétique a-t-elle suffisamment changé sa philosophie pour permettre à des pays comme la Yougoslavie et la Pologne, de professer leur propre communisme, et Cuba, le sien? S'il en est ainsi, pourquoi accumuler un pareil arsenal? Quelles sont ses intentions? L'Union soviétique veut-elle toujours encore étendre sa domination sur ces pays, et renforcer le lien qui l'unit à eux?

M. Cameron: Je crois qu'il faut considérer les événements internationaux de façon réaliste. Il ne fait aucun doute que l'intention de l'Union soviétique est d'étendre son terrain d'influence, et de tirer profit quand la situation se présente comme à Cuba ou en Amérique latine. Mais je pense que les dirigeants soviétiques sont suffisamment réalistes pour comprendre que les possibilités d'expansion par le recours à la force militaire sont très limitées dans de vastes régions du monde, que ces pays ont leurs propres problèmes, dans un cadre qui est le leur. En Pologne, en Roumanie, ils doivent résoudre ces problèmes qui sont les leurs. Je crois qu'on en revient ici au problème des intentions et des objectifs à long terme, et je crois que nous vous conseillerons d'aborder ce sujet avec l'ambassadeur Ford, qui sera ici dans quelques jours. Il est particulièrement difficile d'analyser, avec le moindre degré de fiabilité, les intentions à long terme de l'Union soviétique dans ses relations avec le monde extérieur, et avec les partis communistes d'autres régions.

Je veux répéter que dans plusieurs parties du monde, comme la Yougoslavie par exemple, il y a eu une opposition très forte contre l'influence soviétique, en commençant par la rupture qu'a fait Tito avec le système, et cette opposition joue encore un rôle très fort et très dynamique dans les relations de tels pays avec le monde extérieur.

M. Hudecki: Je me demande si on a atteint une position de contrainte mutuelle, tant en termes d'économie que d'armements, ce qui veut peut-être dire qu'il n'y aura plus d'expansion, mais qu'il y aura des États individuels, communistes ou pseudo-communistes, qui vont apparaître partout dans le monde et pour finalement former un important État communiste. Je pense que vous avez répondu à ma question. Merci beaucoup.

Le président: Merci. Je veux dire en passant que l'ambassadeur Ford sera avec nous cette semaine, jeudi après-midi, si vous voulez vérifier votre agenda. Jeudi après-midi de cette semaine. Il vous incombe de décider si certaines questions ne vaudraient pas mieux être posées à ce moment.

M. Gamble, suivi de M^{lle} Jewett, suivie de MM. Munro, McKinnon, Greenaway et King.

M. Gamble: Merci, monsieur le président. En répondant à une question précédente, M. Beckett a fait référence à une personne nommée Marshall Sokolovsky. Est-ce le nom?

M. Beckett: Oui, c'est cela.

Le président: C'est la prononciation exacte.

[Text]

Mr. Gamble: That reference, as I could best interpret it, was with respect to a Russian military person in the 1970s who believed that one could be successful and be a victor in a nuclear war. Is that the understanding . . . ?

Mr. Beckett: That was the thrust of his argument, as I understand it.

Mr. Gamble: I take it that this gentleman who made those remarks is no longer in a position of authority in the Soviet Union, is he?

Mr. Beckett: My understanding is that the Soviets have since been at pains to disavow him.

Mr. Gamble: Is he still part of the Russian military establishment?

Mr. Beckett: That I could not say with confidence.

Mr. Gamble: We have heard recently that there are people in the United States' military who share a somewhat similar view. One can therefore conclude that in terms of military personnel one can find that kind of view expressed on both sides of a potential battleline, and it is not unusual to find, both in the Soviet Union and in the United States, military men who might conclude that they could in fact wage a nuclear war and be successful as to the outcome.

Mr. Beckett: Mr. Gamble, I have heard these assertions as well. I have been unable, though, in my own research, to track them down with confidence and attribute them to particular individuals and I am not sure whether they are based entirely in fact or whether this is just credited to the military mind. And I say that with some feeling, having served in the military for some 35 years. But it is an expression that is used.

I would argue the opposite. I think, as I understand it, and certainly . . . For example, Mr. Nitze, who is the present U.S. Ambassador at the Geneva INF talks—and he is, I think, regarded as being an exponent of the maxim of the school of defence preparedness—I think phrased it something along the following lines: That it is not that we want a successful war-fighting capability—we being the U.S., in his language—but that we must ensure the Soviets never come to the view that they have one. Or, to turn it around, what is important is that in moments of crisis the Soviet general staff will never be in a position to brief the Politbureau with a plausible theory of military victory. In other words, if you will, a negative object, in Clauswitzian terms, rather than a positive object for the use of nuclear force. It is to prevent, not to use.

• 1125

Mr. Gamble: You have referred to the inherently attractive feature of nuclear preparedness as being its massive deterrent to war. I accept that principle. We have escaped international conflict on the massive scales experienced in the first and second world wars because of the absolutely horrendous effect on the world should the ultimate weapons be unleashed.

[Translation]

M. Gamble: Si je comprends bien, vous faites référence à un personnage militaire russe qui pendant les années 70 était d'avis que l'on peut réussir dans une guerre nucléaire. Ai-je bien compris?

M. Beckett: A mon avis, c'était la portée de son argument.

M. Gamble: Je présume que cette personne qui s'est exprimée ainsi n'est plus dans une position d'autorité en Union soviétique.

M. Beckett: Si je comprends bien, les Soviétiques essaient maintenant de le renier.

M. Gamble: Est-il encore membre des instances militaires de l'URSS?

M. Beckett: Je ne saurais l'affirmer.

M. Gamble: On vient d'entendre récemment qu'il y a des militaires américains qui partagent le même point de vue. On peut donc conclure qu'on pourrait éventuellement trouver des militaires partageant ce point de vue sur les deux cotés d'un champ de bataille, et qu'il ne serait pas insolite de trouver des militaires, en Union soviétique comme aux États-Unis, soutenant qu'ils remporteraient la victoire si une guerre nucléaire était déclenchée.

M. Beckett: Monsieur Gamble, moi aussi j'ai entendu des déclarations de ce genre. Cependant, au fil de mes recherches, je n'ai pas réussi à trouver les auteurs de tels propos. Je ne sais pas s'ils sont basés sur des faits ou s'ils sont le fruit d'une opinion attribuée à la mentalité militaire. Et je parle avec quelque chaleur, car il y a environ 35 ans que je suis militaire. Mais on entend ces déclarations.

Personnellement, je soutiendrais le contraire. C'est mon impression et assurément celle . . . par exemple, de M. Nitze, qui est l'ambassadeur des États-Unis aux discussions à Genève sur les forces nucléaires de portée intermédiaire, et on le considère je pense comme le défenseur de la théorie de la préparation à la défense. Il s'est exprimé à peu près en ces termes: ce n'est pas que nous voulions avoir la capacité de gagner la guerre, mais nous devons empêcher les Russes de penser un seul instant qu'ils pourraient remporter la victoire. Autrement dit, ce qui est important, c'est que l'état major russe ne puisse jamais en moment de crise donner à entendre au Politbureau que l'U.R.S.S. pourrait sortir vainqueur d'un conflit militaire. En d'autres termes, si vous voulez, en des termes *Clauswitzian*, un objectif négatif plutôt que positif pour l'emploi des armes nucléaires. L'objectif est de prévenir, non d'utiliser.

M. Gamble: Vous avez parlé de l'aspect positif d'un état de préparation comme force de dissuasion. J'accepte ce principe. Nous n'avons pas été aux prises avec des conflits internationaux d'envergure tels ceux qu'on a connus pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale, en raison de l'effet néfaste qu'aurait l'emploi des armes nucléaires.

[Texte]

However, if the possession of nuclear weapons is a deterrent, is there a similar deterrent in the possession of conventional weapons?

Mr. Beckett: I think there is. One is necessarily giving a subjective judgment. If you recall the days of John Foster Dulles, who said "If I lose a corporal in Berlin, I will come back massively in nuclear terms", this was eventually regarded as an incredible threat. The general view was, given the existence of nuclear weapons, one still required some balance at the conventional level. Otherwise, there might be the possibility of conventional war underneath this nuclear umbrella, or because of the reluctance of the side most hard-pressed to bring their nuclear weapons to bear. There is a general conviction that a balance is not only necessary in the nuclear areas but in the conventional fields too.

I do not know if I have answered your question.

Mr. Gamble: I do not know that you have, Mr. Beckett. I am assuming we have no nuclear weapons on either side and asking you: If the Soviet Union acquired an additional 1,000 tanks, would that deter the Americans from attacking them, and if the Americans developed 10,000 new tanks, would that deter the Russians from attacking them? I think the answer in both cases is no. That was the substance of the question. Could you comment?

Mr. Beckett: Yes. These are difficult questions. The Canadian concern tends toward NATO and the American and Soviet concern tends to be global. It is not confined to the NATO boundaries. Therefore the U.S. and the U.S.S.R. are concerned with the general worldwide balance, and that concern tends to take a conventional form.

I fear your question leads to the next one: Does it matter if one has an additional 1,000 or 1,000 fewer tanks? The general view is that to deter, one wants complete balance among the various components. I do not know if I am coming back to you.

Let me take it another way. If the nuclear side was removed by some, we would have succeeded in making the world safe for conventional war. In today's terms we would not want such a re-run. More importantly, we might even lose.

Mr. Gamble: Which is the very point I am making, Mr. Beckett.

Mr. Beckett: Yes.

Mr. Gamble: Should we be absolutely successful in removing the nuclear threat, are we not thereby increasing the conventional threat experienced during two world wars and which wrought havoc on the world?

Mr. Beckett: Yes.

Mr. Gamble: Therefore, while not possessing the power of overkill and increasing the element of accidental war, is there not some value in the world's defense systems and peace mechanisms having some nuclear weapons?

[Traduction]

Mais si la dotation en armes nucléaires constitue une force de dissuasion, est-ce que la même chose est vraie des armes conventionnelles?

M. Beckett: Je pense que oui. On est contraint de donner un jugement subjectif. Qu'on se rappelle l'époque de John Foster Dulles, qui a dit «Si je perds un caporal à Berlin, je me vengerai avec des armes nucléaires». Cela constituait une menace incroyable. L'opinion générale était que même si l'on avait des armes nucléaires, on avait quand même besoin d'un équilibre en armes conventionnelles, à défaut de quoi une guerre conventionnelle était toujours possible sous cet abri nucléaire, ou à cause de la répugnance, de la part de la partie opprimée, à avoir recours aux armes nucléaires. L'opinion générale veut qu'on ait un équilibre non seulement en armes nucléaires, mais aussi en armes conventionnelles.

J'espère avoir répondu à votre question.

M. Gamble: Je n'en suis pas certain, monsieur Beckett. Supposons qu'aucun côté ne dispose d'armes nucléaires: si les Russes acquièrent 1,000 chars d'assaut, est-ce que ça va dissuader les Américains de les attaquer? Et si les Américains acquièrent 10,000 nouveaux chars d'assaut, est-ce que ça va dissuader les Russes de les attaquer? A mon avis, la réponse dans les deux cas est non. C'était le fond de ma question. Pouvez-vous donner des commentaires?

M. Beckett: Oui. Ce sont là des questions difficiles. Le Canada se préoccupe avant tout de l'OTAN pendant que les États-Unis et l'URSS ont des préoccupations plutôt globales. Le Canada n'est pas restreint aux frontières de l'OTAN, tandis que les Américains et les Russes se préoccupent de l'équilibre mondial, et leurs préoccupations sont plutôt conventionnelles.

Je crains que votre question ne soit suivie d'une autre: importe-t-il qu'une partie ait 1,000 chars d'assaut de plus ou de moins que l'autre? L'opinion générale veut dissuader, on veut avoir un équilibre entre les composantes. Je ne sais pas si je tourne en rond.

Permettez-moi de m'exprimer différemment. Si on enlève le côté nucléaire, on aura réussi à ne laisser planer que la menace d'une guerre conventionnelle. Étant donné la situation actuelle, nous ne voulons pas avoir une telle guerre. Et ce qui est plus important, on pourrait peut-être la perdre.

M. Gamble: C'est ce que je voulais signaler, monsieur Beckett.

M. Beckett: Oui.

M. Gamble: Si l'on réussit à faire disparaître la menace d'un conflit nucléaire, n'ajouterons-nous pas aux risques de guerres conventionnelles comme celles que l'on a connues pendant les deux guerres mondiales?

M. Beckett: Oui.

M. Gamble: Alors, sans posséder le pouvoir de surtuer ou d'augmenter la possibilité d'une guerre accidentelle, les systèmes de défense et les mécanismes de maintien de la paix

[Text]

Mr. Beckett: I would argue, Mr. Gamble, that perhaps most in this world, and I number myself among them, have come to the realization that nuclear weapons make precisely the contribution you describe.

• 1130

Mr. Gamble: And that result surely is to be achieved by all people who genuinely and legitimately want to preserve peace in the world.

Mr. Beckett: It would be my hope.

Mr. Gamble: Yes.

What in your view would be the result in the event that one of the potential combatants, the United States for instance, were universally to scrap every atomic weapon it had and deter itself from the production of any subsequent nuclear weapons and simply rely exclusively upon its conventional weapons, leaving the U.S.S.R. in full possession of its nuclear might?

Mr. Beckett: I would not wish to give a departmental view on that, because I cannot imagine that the department has ever considered such an eventuality. I am prepared to provide a personal response, which would be to return to the scenario you depicted.

Mr. Gamble: I would hazard a guess that an occurrence of that nature would only come about in the event that the leaders of the republic to the south completely took leave of their senses. But it would appear that some people are advocating that very kind of process, and I just wondered what your view of the result would be if that lunacy were in fact to prevail.

Mr. Beckett: I can scarcely improve upon what we have said before. We would not welcome it. We believe a balance must be struck and maintained.

Mr. Gamble: In the interest of peace in the world.

Mr. Beckett: In the interest of peace in the world.

Mr. Gamble: Which surely must be our objective.

Mr. Beckett: That is the *raison d'être* of military force, especially the *raison d'être* of military force of the two superpowers: to prevent wars, not to contemplate the winning of them.

Mr. Gamble: We have had some comments about people who have engaged in peace marches and advocated the non-establishment of nuclear delivery systems in Europe. I can well understand that some of the people involved in that process have their own best interests at heart, because clearly if they locate there a delivery system which can be used against the Soviet bloc, the likelihood of increasing the danger to them has intensified. But I believe there are also others who for reasons other than self-interest promote those movements: for the purpose of assisting the Soviet Union in destabilizing the military balance. There has been some suggestion by one of my colleagues from the NDP that he is confident the people of

[Translation]

assurés à partir d'armes nucléaires ne sont-ils pas jusqu'à un certain point opportuns?

M. Beckett: Je dirais, monsieur Gamble, que la plupart des gens de ce monde, dont moi-même, croient que les armes nucléaires remplissent exactement ce rôle.

M. Gamble: Et sans doute est-ce là l'objectif poursuivi par tous ceux qui veulent vraiment assurer le maintien de la paix.

M. Beckett: J'espère que oui.

M. Gamble: Oui.

Selon vous, qu'advient-il si l'un des combattants éventuels, les États-Unis par exemple, se départit de toutes ses armes nucléaires, qu'il soit résolu à ne pas en produire d'autres et à se fier exclusivement aux armes conventionnelles, laissant à l'URSS son pouvoir nucléaire?

M. Beckett: Je ne veux pas donner d'opinion au nom de mon ministère, car je suis certain que le ministère n'a jamais étudié une telle possibilité. Je peux vous donner une réponse personnelle: il y aurait un retour au scénario que vous avez décrit.

M. Gamble: Je dirais qu'il n'y aurait un tel événement que si les dirigeants de la République des États-Unis perdaient la raison. Mais il semblerait qu'il y a des gens qui sont en faveur d'un tel processus et je me demandais quel en serait le résultat, selon vous.

M. Beckett: Je n'ai pas beaucoup à ajouter à ce que j'ai dit auparavant. Nous ne souhaiterions pas une telle mesure. Nous croyons qu'on doit trouver et maintenir un équilibre.

M. Gamble: Dans l'intérêt de la paix dans le monde.

M. Beckett: Dans l'intérêt de la paix dans le monde.

M. Gamble: Qui doit être sans doute notre objectif.

M. Beckett: C'est la raison d'être de la force militaire, surtout la raison d'être de la force militaire des deux superpuissances: prévenir des guerres, ne pas penser à les gagner.

M. Gamble: Nous avons entendu des commentaires sur des personnes qui militent pour la paix et qui s'opposent à l'établissement de systèmes de livraison d'armes nucléaires en Europe. Il m'est facile de comprendre que des personnes qui sont impliquées dans ce processus s'occupent de leurs propres intérêts, car si elles découvrent l'existence d'un tel système contre le bloc soviétique, il en résulte que leur sécurité est davantage compromise. Mais je pense qu'il y a aussi d'autres gens qui, pour des raisons autres que leur propre intérêt, veulent promouvoir ces mouvements, pour aider l'Union soviétique à déstabiliser l'équilibre militaire. Un de mes collègues du NPD s'est dit persuadé que les gens de l'Union soviétique feraient la

[Texte]

the Soviet Union would similarly respond if they had a chance. It has been my observation that the people of the Soviet Union never have a chance; and one wonders how you could ever determine how their response would be to an effort at universal disarmament and universal peace. Have you ever, in your experience, established any evidence that the Soviet people as a whole want to give vent to their emotions to eliminate the storage of nuclear armament on their territory?

Mr. Beckett: This is more an External matter, but I am prepared to comment on it, Mr. Gamble. None whatever.

Mr. Gamble: If I may just direct one question, or rather a comment, Mr. Cameron, I was delighted, quite frankly, with your response to a question from Dr. Ogle about the cause of the deterioration of détente in the world. He would have liked you to have said that it was because they have a Reagan administration in the United States, and I must say that your response to the effect that the result of the actions of the American administration occurred as a consequence, a direct consequence, of actions taken by the Soviet Union well known to all of us, rather than as a stubborn determination to prepare for the unthinkable war—that was the real answer, and I congratulate you for that.

Thank you very much, Mr. Chairman.

• 1135

The Chairman: Thank you very much, Mr. Gamble.

Miss Jewett, followed by Mr. Munro, the Honourable Mr. McKinnon, Mr. Greenaway and Mr. King. Miss Jewett.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman. First, when Mr. Wenman was asking if there was a counterpart to the U.S. defence publication *Soviet Military Power*, it came to my attention that there is, in fact, a counterpart. It has just been published by the U.S.S.R. defence ministry and is called *Whence the Threat to Peace*. It is available at our embassy in Moscow and, presumably, will be available fairly soon in Ottawa. It is designed in much the same way as the American publication.

There are a few questions I would like to ask this morning, some of which I suppose one might call technical questions. For example, there is a good deal of criticism nowadays that the United States launched the wrong kinds of weapon systems; that it should not be even thinking of MX and neutron bombs and so on. In the *Christian Science Monitor* just yesterday, there was a very long article summarizing all the critiques. What is our position on the strategy that the U.S. has followed as far as the kinds of weapon systems it has been developing and is proposing to develop, particularly the MX?

Mr. Beckett: Miss Jewett, from a defence department point of view, I am not aware that we see it as appropriate to take a position on the U.S. strategic weapons program. The burden of providing the bulk of the nuclear deterrent forces for the alliance and the associated expense falls entirely to the United States. We follow, and I think many of us privately would have some feelings, one way or the other, as to which way we would

[Traduction]

même chose s'ils en avaient l'occasion. D'après ce que je peux voir, les Russes n'ont jamais l'occasion de ce faire, et je me demande comment on pourrait déterminer leur réaction à une tentative de désarmement universel, en vue d'assurer la paix mondiale. D'après votre expérience, n'avez-vous jamais pris connaissance d'indices permettant de croire que les Russes en général aimeraient que soit éliminé le stockage des armes nucléaires sur leur territoire?

M. Beckett: C'est une question qui devrait être adressée au ministère des Affaires extérieures, mais je suis prêt à vous donner un commentaire, monsieur Gamble. Aucun indice.

M. Gamble: Si je peux poser une question, ou plutôt donner un commentaire, monsieur Cameron, j'ai été ravi de la réponse que vous avez donnée à M. Ogle au sujet de la cause de la détérioration de la détente dans le monde. Il aurait aimé vous entendre dire que c'est à cause de l'administration Reagan aux États-Unis, et je dois vous dire que votre affirmation selon laquelle les mesures qu'a prises l'administration américaine sont le résultat direct des mesures adoptées par l'Union soviétique, mesures qui nous sont bien connues, plutôt que le fruit d'une résolution obstinée de s'armer en vue d'une guerre inconcevable. C'était là la vraie réponse et je vous félicite d'avoir su la donner.

Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Gamble.

M^{lle} Jewett, suivie de M. Munro, l'honorable M. McKinnon, M. Greenaway et M. King. Mademoiselle Jewett.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président. Premièrement, quand M. Wenman a demandé s'il y a un équivalent à la publication de la défense américaine, *Soviet Military Power*, je viens d'apprendre qu'il y en a un, en effet, qui vient d'être publié par le ministère de la Défense de l'URSS; la publication s'intitule *Whence the Threat to Peace*. Elle est disponible à notre ambassade à Moscou et elle sera sans doute disponible sous peu ici, à Ottawa. Le concept est à peu près le même que pour la publication américaine.

Il y a quelques questions que je veux poser ce matin, que l'on peut peut-être désigner comme questions théoriques. Par exemple, il y a bon nombre de critiques ces jours-ci selon lesquelles les États-Unis ont mis en place des systèmes d'armes inappropriés, ne doivent pas penser en termes de MX et bombes à neutron et ainsi de suite. Dans le *Christian Science Monitor* d'hier, il y avait un long article résumant toutes les critiques. Quelle est notre position envers la stratégie américaine en ce qui concerne les systèmes d'armes qu'ils ont mis au point et qu'ils sont en train de développer, surtout le MX?

M. Beckett: Mademoiselle Jewett, du point de vue du ministère de la Défense, je ne pense pas que l'on trouve approprié de prendre une position sur le programme américain d'armements stratégiques. Le fardeau financier qu'impose à l'Alliance l'approvisionnement en matériel anti-nucléaire relève entièrement des États-Unis. Nous suivons de près la question et je pense que chacun d'entre nous a une opinion

[Text]

prefer to see both sides go. Many—and I am one—believe that the more of the assets that are at sea, and thus more vulnerable and less likely to be used in any crisis, the safer the world will be.

As for commenting on the precise components of it, and whether the MX should be sited in one way or another, there is a tendency, I think, to leave those decisions to those who feel obliged to take them.

Miss Jewett: I think, Mr. Chairman, the one reason I thought we might have a view on it is because we are part of their nuclear strategy, so to speak, and, indeed, provide elements—small elements—in the weapon systems.

Mr. Beckett: Elements of a protective sort, in the sense that NORAD necessarily plays a role, by its very definition, in the protection of the assets that exist in the continental United States. Our navy participates, as well, in submarine surveillance in both the oceans, but mainly in the Atlantic. I think we would draw back from attempting to pronounce on the MX: that there should be more of them; fewer of them; that the balance is wrong between the land-based, the airborne, and the sea-based forces. I would not think we had any great quarrel with the structure of the U.S. forces. They are quite different from those of the Soviets and their circumstances are different. I think many of us would feel more comfortable if the Soviet force resembled more the American, which is to say, a greater proportion of its assets at sea.

Miss Jewett: A related question. I see that in your memorandum to the Secretary General, you mentioned giving priority to a number of issues, one of which is the conclusion of an agreement on the prohibition of chemical weapons and on their destruction. Today I noticed that on Monday, the U.S. president set the stage for the resumption of manufacturing new chemical weapons after nearly a 13-year halt. He did this in a letter to the Speaker of the House, saying that the production of new lethal nerve gas munitions is essential to the national interest; and there is already a very substantial increase in the defence appropriation for this. What is going to be our position on that?

• 1140

Mr. Beckett: Again, I should think, from a Canadian and a DND point of view, we would take no position. But let me come at it differently.

It is generally held in the alliance that the Soviet chemical warfare capability has increased quite substantially over the past decade. This is our view of the world and this may emerge more cogently in the briefing that Mr. Wenman has sought. I will stay in the public domain. It is a fact that the U.S. has done nothing in the past decade or more. I think the late sixties was the last time they did anything. The dilemma posed for the NATO military side, the NATO military authorities, if I can use that expression, is, how does one counter this, especially if a war comes along? Does one take refuge solely in

[Translation]

précise à ce sujet. Plusieurs personnes, dont moi-même, sont d'avis que plus il y a de biens à la mer, c'est-à-dire dans une situation vulnérable et qui en rend l'utilisation peu propice en temps de crise, plus les perspectives de paix dans le monde seront grandes.

En ce qui concerne les composantes particulières et l'emplacement du MX, il y a tendance je pense à laisser ces décisions à ceux qui doivent les prendre.

Mlle Jewett: Une raison pour laquelle j'ai posé cette question, monsieur le président, c'est que nous sommes partis de leur stratégie nucléaire, pour ainsi dire, et nous fournissons même certains des éléments... des petits éléments... de leurs systèmes d'armes.

M. Beckett: Des éléments protecteurs, en ce sens que NORAD joue nécessairement un rôle, par sa définition même, dans la protection des biens qui existent aux États-Unis. Notre marine participe aussi à la surveillance par sous-marin des deux océans, surtout l'Atlantique. Je pense que nous éviterons de nous prononcer sur le MX: doit-il y en avoir plus ou moins; n'y a-t-il pas un juste équilibre entre les forces déployées sur terre, dans l'air et sur mer? Je ne suis pas d'avis que nous ayons de grandes difficultés avec la structure des forces américaines. Elles sont très différentes des forces soviétiques et les circonstances sont aussi différentes. Je pense que nous nous sentirions plus à l'aise si les forces soviétiques étaient plus semblables aux forces américaines, c'est-à-dire s'il y en avait une plus grande proportion en mer.

Mlle Jewett: Une question connexe. Je vois dans votre note de service au secrétaire général que vous avez suggéré une priorité pour plusieurs questions, dont la conclusion d'un traité sur l'interdiction des armes chimiques et leur destruction. Lundi, le président américain a indiqué la nécessité de recommencer à fabriquer des armes chimiques après une suspension de presque 13 ans. Dans une lettre adressée au président de la Chambre, il affirme que l'intérêt national exige la production d'un nouveau gaz asphyxiant meurtrier et un crédit important a déjà été affecté à la défense à cette fin. Quelle sera notre position là-dessus?

M. Beckett: Je suppose que le Canada et le ministère de la Défense nationale ne prendront pas de position officielle, mais envisageront les choses de la façon suivante.

Les membres de l'Alliance estiment généralement que la capacité de guerre chimique de l'Union soviétique s'est considérablement accrue au cours de la dernière décennie. Telle est notre conviction et on pourra vous présenter des raisons probantes lors de la séance d'information demandée par M. Wenman. Pour l'instant, je vais m'en tenir à des faits non confidentiels. Rien ne s'est fait dans ce domaine aux États-Unis depuis dix ans ou plus. Je crois que les dernières initiatives remontent à la fin des années 60. Les autorités militaires de l'OTAN font face à un dilemme: Comment faire face à

[Texte]

defensive measures? We pursue these in Canada and we have done rather well by them. But one cannot have a situation whereby all you do to your own soldiers is to dress them in the cumbersome kit that defensive CW requires, while you leave the others free to scamper about the countryside. Does one take refuge, as some would have it, in a nuclear response to CW usage? That would not give great comfort in many quarters if that would lower the nuclear threshold.

Or is this another instance whereby a new dimension—to call it conventional warfare—has arisen, and a substantial dimension? What sort of response can be taken? As I understand the U.S. position, they continue to look and work for a comprehensive CW treaty; but in the meantime, there remains a requirement to deter the Soviet Union from any idea that they can use the capability they have. It is an historical fact, as you know quite as well as I, that of the range of weapons available in the last war, the only one not to be used, even when Hitler was in his death throes, was gas; it is for one's personal judgment as to why he did not. Many of us thought that he might; suffice it to say he did not.

Miss Jewett: Yes, it just sort of strikes me as logical that the chances, at the special session, of getting some agreement on the banning of chemical warfare and the further development would be greater if this step were not being taken at this moment.

Mr. Beckett: I have no doubt you are right and the only response one can possibly give is that there is never a good time to take such a step. It is perhaps unfortunate but it is in the run up there too. I know this afternoon our defence scientist, Dr. Hamblin, will be appearing from Suffield. He is our CW verification expert and has participated these past several years in the Geneva sessions and will be able to give you much greater technical detail; but the verification problems which stand in the way are indeed formidable.

Miss Jewett: What is our view on the recently proclaimed doctrine, by a few, of a limited nuclear war, and the possibility of there being such a thing as a limited nuclear war? What is the Canadian view?

Mr. Beckett: The view would be, I think, that no one would advocate such a thing. The question is, if I can rephrase it: If a nuclear war were to begin or nuclear weapons were to be used, could their use remain limited? I think our view is and remains—and this is part of the NATO view—that the object would be to terminate it as quickly as possible with the minimum casualties on both sides.

Miss Jewett: Do you think that is possible?

Mr. Beckett: One hopes one will never be able to prove it or disprove it.

[Traduction]

cette capacité, surtout dans l'éventualité d'une guerre? Doit-on se contenter de mesures purement défensives? C'est l'approche que nous avons suivie au Canada avec de bons résultats. Mais on ne peut pas simplement doter nos soldats du matériel encombrant nécessaire en cas de guerre chimique en laissant le reste de la population comme victime. Doit-on avoir recours à l'arme nucléaire en réponse à une attaque chimique, comme le prétendent certains? Une telle réduction du seuil nucléaire ne serait pas de nature à calmer les appréhensions de certains milieux.

Ou s'agit-il d'un nouvel aspect important de ce qu'on appelle la guerre conventionnelle? Comment doit-on y réagir? D'après mon interprétation de la position américaine, les États-Unis continuent leurs efforts en vue d'obtenir un traité exhaustif relatif à la guerre chimique; mais entre temps, il faut quelque chose qui dissuade l'Union soviétique d'avoir recours à sa capacité. Vous savez bien que de toutes les armes disponibles au cours de la dernière guerre, le gaz était la seule qui n'a pas été utilisée même quand Hitler préparait sa mort; la raison de cela n'est pas claire. Beaucoup d'entre nous avons pensé qu'il allait s'en servir, mais on ne l'a pas fait.

Mlle Jewett: Mais il me semble qu'il serait plus facile d'en arriver à un accord sur l'interdiction de la guerre chimique, et de réaliser des progrès dans ce domaine si les États-Unis ne se préparaient pas à prendre cette mesure.

M. Beckett: Vous avez sûrement raison et tout ce que je peux dire, c'est qu'il n'y a jamais un bon moment pour prendre une telle mesure. C'est sans doute malheureux, mais les choses s'annoncent comme ça. Cet après-midi, notre scientifique spécialisé en questions de défense, le docteur Hamblin, viendra de Suffield. Il est notre expert pour ce qui est du contrôle de la guerre chimique et il participe depuis plusieurs années aux séances de Genève. Il pourra vous donner des détails techniques mais je sais que les difficultés de vérification et de contrôle sont énormes.

Mlle Jewett: Quelle est la position canadienne concernant l'opinion tenue par certains, et publiée récemment, selon laquelle il pourrait y avoir une guerre nucléaire limitée? Quelle est la position canadienne à ce sujet?

M. Beckett: La position serait, je crois, que personne ne serait en faveur d'une telle chose. Vous me permettrez de reformuler votre question: Si une guerre nucléaire commençait ou que des armes nucléaires avaient été utilisées, pourrait-on limiter les dégâts? Nous croyons, et je pense que c'est la position de l'OTAN, que l'objectif serait d'y mettre fin aussi rapidement que possible avec le minimum de perte des deux côtés.

Mlle Jewett: Pensez-vous que cela soit possible?

M. Beckett: J'espère qu'on ne sera jamais en mesure de le prouver ou de le réfuter.

[Text]

• 1145

[Translation]

Miss Jewett: I have just been reading an incredible piece in last week's *New Yorker* magazine on pulling together all the information that is available on the implications of nuclear war.

Mr. Beckett: Yes, rather good.

Miss Jewett: I would be glad to circulate that.

The Chairman: Would you kindly send it to the clerk? We will circulate it; not append it but circulate it.

Miss Jewett: There are two articles and they are very much worth reading.

The Chairman: Send the two, please.

Miss Jewett: May I ask if, given the present trends, it is likely that the United States will have military superiority by the end of the decade? I take it that is what they want because they have expressed the wish for military superiority on a number of occasions in recent months. Do you think they will actually achieve that by the end of the decade?

Mr. Beckett: I could not support the assertion that they have claimed to have sought military superiority.

Miss Jewett: The president made that statement on two occasions. I do not have them with me right now, but he did make the assertion.

Mr. Beckett: I would not deny it, for a moment, Miss Jewett, but I would not think either side is going to attain it in any meaningful way. I could come back and say that during the immediate post-war period, when the U.S. had it, there were many who felt comfortable with that state of affairs and demonstrably did not see any need or see fit to put it to any use even when they had a nuclear monopoly. Whether one would feel as safe had the reverse been true is for history to judge.

Miss Jewett: Mr. Cameron noted in his opening remarks that there is no security if one partner to a confrontation perceives itself to be at a disadvantage.

Mr. Beckett: Absolutely right, which is why I think the United States and the allies generally, and indeed Canada in our modest way, are recognizing the need to refurbish and bolster our forces.

Miss Jewett: Which presumably explains why the Soviet Union enhanced its own when it felt it was at a disadvantage.

Mr. Beckett: Possibly so. I am never sure as to what was in the mind through the 1970s. I am reasonably confident what the state of affairs is, however.

Miss Jewett: I have one final question, on the very rapid arming of Third World nations, and indeed not entirely Third World nations but outside the European, Soviet and Chinese theatres. I am thinking of Chile, Argentina, El Salvador, Saudi Arabia, Israel, South Africa and Nicaragua—I think

Mlle Jewett: Je viens de lire un article incroyable dans le dernier numéro du *New Yorker* qui présente tous les renseignements disponibles sur les implications d'une guerre nucléaire.

M. Beckett: Oui, il était bien fait.

Mlle Jewett: Cela me ferait plaisir de le faire circuler.

Le président: Voulez-vous l'envoyer au greffier? Nous ne le ferons pas joindre en annexe, mais nous le distribuerons aux membres.

Mlle Jewett: Il s'agit de deux articles et ça vaut la peine de les lire.

Le président: Veuillez me les envoyer.

Mlle Jewett: Compte tenu des tendances actuelles, est-il probable que la position militaire des États-Unis soit supérieure d'ici la fin de cette décennie? Je suppose que c'est le but qu'ils poursuivent puisqu'ils ont réitéré l'importance de la supériorité militaire à plusieurs reprises au cours des derniers mois. Pensez-vous qu'ils atteindront cet objectif d'ici la fin de la décennie?

M. Beckett: Je ne conviendrais pas de dire qu'ils ont affirmé rechercher la supériorité militaire.

Mlle Jewett: Le président a fait cette déclaration à deux reprises. Je n'ai pas les détails sous la main mais je sais qu'il a tenu ces propos.

M. Beckett: Loin de moi de le nier, mademoiselle Jewett, mais il me semble peu probable que l'un ou l'autre atteigne une véritable supériorité. Pendant l'immédiat après-guerre, quand les Américains avaient une réelle supériorité, ils n'ont pas essayé d'en tirer partie, même quand ils avaient le monopole nucléaire. Si cela avait été le contraire, je ne sais pas quels auraient été les résultats. C'est à l'histoire d'en juger.

Mlle Jewett: M. Cameron a mentionné dans ses observations préliminaires qu'il n'y a pas de sécurité si l'un des antagonistes considère qu'il est en situation de faiblesse.

M. Beckett: Exactement, ce qui explique pourquoi les États-Unis et leurs alliés, y compris le Canada avec sa contribution modeste, reconnaissent la nécessité de rééquiper et de soutenir nos forces.

Mlle Jewett: Et qui explique sans doute aussi pourquoi l'Union soviétique a renforcé les siennes quand elle s'estimait en position de faiblesse.

M. Beckett: C'est possible. Je ne sais pas à quoi elle pensait pendant les années 70. Mais je crois que la situation actuelle est assez claire.

Mlle Jewett: J'ai une dernière question sur l'armement très rapide des pays du Tiers monde, pas seulement les pays du Tiers monde mais les pays en dehors des théâtres européen, soviétique et chinois. Je pense au Chili, à l'Argentine, au Salvador, à l'Arabie Saoudite, à Israël, à l'Afrique du Sud et

[Texte]

they are probably going to be able to get an airfield. What effect does this have on the balance of world armaments?

Mr. Beckett: I suppose the best way one could respond would be to say an unwelcome effect. I think it is true—what Mr. Menzies recalled, the 100-odd wars, wars by some definition or another, that have occurred in the past 30 years—it increases the likelihood of those. I think the particular object of NATO and the United Nations has been to contain those wars, in the unfortunate event they come to pass, in both senses: that they do not either spread laterally to other nations or that they do not escalate to nuclear weapons within the contestants.

Is it welcome? No. One can only wish that perhaps the same intellectual efforts were given to problems of conventional arms as are given to nuclear, especially by those who have conventional only. It is a paradox, almost a paradox, is it not, that those without nuclear are those who seem to speak more and to devote more of their efforts to that particular domain while they avert their gaze from the conventional arena.

Miss Jewett: Finally, and related to this question, is there anything Canada can do in preparation for UNSSOD II? Can we devote more of our thoughts to this problem? Do we have sufficient analysts in the two departments to do so?

Mr. Beckett: I could not say. I will let Mr. Cameron sweep up on this point, if I may. Defence preoccupations, I think you will understand, tend to fall, and we tend to spend virtually all our very limited resources in this area, towards what I would describe as alliance-related problems, which is to say those security issues that are directly before the alliance. The four main ones are the SALT, INF, MBFR and the Madrid CSCE, which, as you know, is attempting to work toward a conference on disarmament in Europe.

• 1150

Defence is, of course, involved directly on the ground in those areas. Whether we ought to pay more attention to other parts of the world is an entirely fair question. I think it is equally true to say that we do not, perhaps, give it the attention it deserves, or our resources are such that they tend to be absorbed by alliance-related considerations.

We also tend to regard the questions which we address as the more compelling and the more important. It is terribly difficult, and I shy back slightly from attempting to ascribe priorities to any of these sets of questions because they all have their own importance. It seems to me Canada has to direct her resources in this area in some way or another, and we tend to keep within Western society in them.

Mr. Cameron may wish to add to that.

Miss Jewett: I see. Mr. Cameron?

Mr. Cameron: I would add that we would do what we can with such expertise as is available within the departments of government in Canada to contribute, for example, to the

[Traduction]

au Nicaragua, je crois que celui-ci va probablement recevoir un terrain d'aviation. Quel est l'effet de ce phénomène sur l'équilibre des armements à l'échelle mondiale?

M. Beckett: On devrait sans doute qualifier cet effet de néfaste. Comme M. Menzies l'a fait remarquer, il y a eu une centaine de guerres au cours des derniers trente ans, et cela augmente la possibilité de nouvelles guerres. Je crois que l'OTAN et les Nations Unies ont pour objet de contenir ces guerres, si elles devaient malheureusement se produire, pour qu'elles n'englobent pas d'autres nations et qu'elles ne dégénèrent pas en conflits nucléaires.

Ce phénomène est-il rassurant? Non. Il est dommage que l'on ne fasse pas autant d'efforts pour régler le problème des armes conventionnelles que celui des armes nucléaires, surtout dans les pays dotés d'armes conventionnelles seulement. C'est un peu paradoxal que les pays qui n'ont pas d'armes nucléaires semblent s'intéresser particulièrement à la question nucléaire et se désintéresser du problème des armes conventionnelles.

Mlle Jewett: Finalement, y a-t-il quelque chose que le Canada peut faire en préparation de l'UNSSOD II? Pouvons-nous y consacrer davantage de travail? Avons-nous suffisamment d'analystes dans les deux ministères pour ce faire?

M. Beckett: Je ne saurais dire. Je vais demander à M. Cameron de vous répondre. Vous comprendrez que nos ressources limitées sont généralement consacrées à des préoccupations de sécurité qui concernent directement l'Alliance. Il s'agit essentiellement du SALT, INF, MPFR et de la Conférence de Madrid sur la sécurité et le désarmement en Europe.

La Défense travaille évidemment dans ces domaines. On peut légitimement se demander si nous ne devrions pas nous intéresser davantage à d'autres parties du monde. Nous n'accordons sans doute pas à cette question l'attention qu'elle mérite, mais nos ressources limitées sont absorbées par des considérations touchant l'Alliance.

Nous pensons aussi que les questions qui nous occupent sont les plus pressantes et les plus importantes. J'hésite à attribuer une priorité à des questions qui ont toutes leur importance. Il me semble que le Canada doit choisir une orientation dans l'utilisation de ses ressources et généralement, c'est le monde occidental qui nous concerne.

M. Cameron a peut-être quelque chose à ajouter.

Mlle Jewett: Oui.

M. Cameron: Nous faisons tout notre possible, en ayant recours aux spécialistes qui travaillent dans les divers ministères du gouvernement du Canada, afin de contribuer aux études

[Text]

seismological activities studies that are necessary as a part of a submit information on their activities in that field. We will continue to be active in the TNF discussions in Europe. We will continue with our efforts to encourage discussions on the intercontinental strategic level. We will continue in MBFR. It has been nine years of very frustrating and difficult work for the delegation. I think we will continue with what we have been doing, and we would welcome, of course, any proposals or suggestions that would come from this committee. The purpose of these meetings is to provide recommendations or observations to the government in the preparation of its position for New York.

I do not think I can say much more than that. In addition to what Mr. Beckett said, we will go on putting effort where we have been putting effort. We will make the best possible use of such resources as we have.

The Chairman: Thank you both.

As you may have noticed, I do not ask questions because of the multitude of members who want to question. However, our specific order of reference from the House says that we are empowered to examine security and disarmament issues with specific attention to Canada's participation in the second Special Session. Of course, as your chairman, I would appreciate very much if members would remember this order of reference, which asks us to consider what Canada's participation in the second Special Session of the United Nations General Assembly should be.

So I would appreciate it, and it would help all of us in our drafting of the report, if we would ask most of our witnesses if they would have specific recommendations which they may like the House of Commons all-party committee to recommend to the government as its position. I am not directing the committee as to what they should ask, but you will realize that maybe the time has come for me to ask you if you could ask from time to time that kind of specific question. I am prompted to ask this because of the last exchange between our witness and Dr. Jewett.

• 1155

Next on my list is Mr. Munro, followed by Mr. McKinnon, Mr. Gimaiël, Mr. Greenaway, Mr. King. Mr. Munro, please. This is a long session.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you, Mr. Chairman. In order to determine what recommendations this committee might make to government, I think it is very important to understand the underlying intentions which exist. So with

[Translation]

séismologiques, qui sont nécessaires dans le cadre d'une interdiction complète des essais nucléaires. C'est une chose qui se réalisera un jour, nous l'espérons. Nous faisons notre possible pour effectuer des études sur des problèmes concernant la vérification; on vous en parlera davantage cet après-midi. Nous encourageons d'autres pays à participer aux mesures de l'ONU destinées à limiter ou à réduire nos forces conventionnelles, à fournir des renseignements sur ces forces et les budgets militaires, par exemple.

Les pays acceptent difficilement de soumettre des renseignements sur leurs activités dans ce domaine. Nous allons continuer à participer aux discussions sur le TNF en Europe et nous allons encourager les discussions sur la question stratégique intercontinentale. Nous allons poursuivre nos efforts en ce qui concerne la MBFR. La délégation a fait pendant neuf ans un travail très frustrant et difficile. Nous allons continuer dans la voie actuelle et nous recevrons avec plaisir des propositions de votre Comité. L'objet de ces réunions est de préparer des recommandations pour le gouvernement en préparation de sa position à New York.

Je ne peux pas ajouter grand-chose à cela. Nous allons maintenir nos efforts actuels et utiliser aussi bien que possible nos ressources.

Le président: Je vous remercie.

Vous avez sans doute remarqué que je n'ai pas posé de questions moi-même, compte tenu de l'intérêt manifesté par les membres du Comité. Notre ordre de renvoi nous autorise à étudier des questions touchant la sécurité et le désarmement en prévision de la participation canadienne à la deuxième session spéciale. Je vous rappelle donc que nous devons considérer quelle sera la contribution canadienne à la deuxième session spéciale de l'Assemblée générale des Nations Unies.

Il nous serait utile dans la rédaction de notre rapport de savoir si nos témoins ont des recommandations précises à faire au sujet de la position canadienne. Je n'essaie pas d'imposer quoi que ce soit au Comité, mais vous reconnaîtrez que c'est une question qui pourra nous apporter des éclaircissements. Cette réflexion m'est inspirée par le dernier échange entre nos témoins et M^{lle} Jewett.

Voici les noms qui restent sur ma liste: MM. Munro, McKinnon, Gimaiël, Greenaway et King. Monsieur Munro, vous avez la parole. Ce sera une longue séance.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci, monsieur le président. Afin de déterminer quelles recommandations ce Comité pourrait faire au gouvernement, je crois qu'il est essentiel de savoir quels sont les motifs véritables des parties. Compte tenu

[Texte]

that in mind, I have developed a short supplementary question, and I will just leave it at those two questions on which I would like comments.

What I would like to ask Mr. Cameron is whether there is any way of evaluating or measuring the extent, on the one hand, to which the U.S.S.R. is using the whole disarmament and détente exercise as a means of verifying the intelligence it receives from other sources about the quantity and the quality of the armament in the arsenals of, in their terms, the other side. On the other hand, to what extent is the U.S.S.R. concerned about disarmament in its purest form, either as a means of reducing the drain on its national economy, its national budget, or on the real anxiety for peace in the world? As one of the indicators, I cannot help wondering whether the Soviet Union or its allies has, within their various bureaucracies, disarmament units of one kind or another which are concerned, as this committee is concerned, with the problems of disarmament.

Mr. Cameron: On the first point you raise, Mr. Munro, I think it is very evident that the process of discussion, such as the discussions, for example, in the SALT framework, has provided a way for the Soviet Union and for the United States to learn more about each other's capabilities. I think that generally is regarded as a useful by-product, if you like, of these disarmament negotiations. The more each superpower knows about the capabilities of the other, and the more they are aware of the threat posed by the possible use of those forces, the better able they are to determine what elements of those forces should be controlled in the interests of stability.

In other words, it seems to me that both the Russians and the United States, in terms of the process, are developing information from these talks which is exceedingly useful in terms of knowing more about the composition and the deployment of their respective forces. Indeed, it is interesting I think, and it is no secret, that even though the SALT II agreement was not ratified by the United States, many of the provisions of the agreement are being observed by both the United States and the Soviet Union today. So you could argue that the discussions themselves have had the effect of convincing each side that it was in its own national interest to observe certain procedures, certain developments, because they would be mutually beneficial in terms of maintaining a stable balance of forces.

I do not know whether that answers your first part but, on the second part, for those who have made a study of the Soviet approach to arms control, I would say again that this is something I think you might well ask Ambassador Ford. I think it always has been evident that they have approached their arms control and disarmament policy as part of their overall approach to international relations. The political element in their arms control policy has always been very strong; it has always been seen as part of their approach to international relations.

[Traduction]

de cela, je vais m'en tenir à quelques courtes questions supplémentaires.

Je voudrais demander à M. Cameron s'il est possible d'évaluer ou de déterminer jusqu'à quel point l'URSS se sert du prétexte du désarmement et de la détente afin de vérifier les renseignements qu'elle reçoit de diverses sources concernant la quantité et la qualité des armements de ses adversaires. D'autre part, dans quelle mesure l'Union soviétique s'intéresse-t-elle aux désarmements pour réduire la saignée que représente la défense pour son économie nationale ou bien dans l'intérêt de la paix mondiale? Je crois qu'un indicateur intéressant serait l'existence dans la bureaucratie soviétique ou celle de ses alliés d'unités spécialement chargées de la question du désarmement et qui se penchent sur cette question comme ce Comité.

M. Cameron: Pour ce qui est de votre premier point, monsieur Munro, il est évident que les discussions prévues dans le cadre du SALT, par exemple, ont permis à l'Union soviétique et aux États-Unis de se renseigner davantage sur leurs capacités respectives. Je crois que ce résultat est considéré comme un élément accessoire utile de ces négociations sur le désarmement. Plus les superpuissances connaissent les capacités de l'autre, et mieux elles connaissent la menace que représente le recours éventuel à ces forces, mieux elles sont en mesure de déterminer quels éléments de ces forces devraient être contrôlés dans l'intérêt de la stabilité.

Autrement dit, je crois que ce processus donne aux Soviétiques et aux Américains la possibilité d'obtenir des renseignements extrêmement utiles sur la composition et le déploiement de leurs forces respectives. Il est intéressant de constater que même si l'accord SALT II n'a pas été ratifié par les États-Unis, beaucoup de ses dispositions sont observées maintenant par les États-Unis et l'Union soviétique. On peut prétendre que c'est grâce à ces discussions que chaque parti a conclu qu'il y avait de son intérêt national d'observer certaines procédures susceptibles de maintenir un équilibre stable des forces.

Je ne sais pas si cela répond à votre première question, mais pour ce qui est de la deuxième, c'est-à-dire l'approche soviétique au contrôle des armements, je crois que l'ambassadeur Ford aurait des observations intéressantes à faire. Je crois qu'on a toujours remarqué que les Soviétiques envisagent le contrôle des armements et la politique sur le désarmement dans le cadre global de leurs relations internationales. Leur politique de contrôle des armements présente un caractère très politique et l'a toujours présenté, c'est toujours ainsi qu'ils ont envisagé les relations internationales.

[Text]

• 1200

The positions they take on arms control usually are very much a part of their overall approach to relations with the West or with the United States, and I think to that extent the public relations aspect of arms control is exceedingly important in dealing particularly with countries in Europe where you may have a growing concern about nuclear war.

The Soviet position, for example, on many of the resolutions which are put forward in the United Nations, is clearly put forward to have a maximum impact in terms of the effect it will have and the extent to which it will exploit the concern about the possibility of a nuclear catastrophe. So I think it is clear, in my judgment, that the Soviet policy on arms control is very much a part of their overall foreign policy. It is highly political in the broad sense of the term, but that is not to say that they are not influenced by the concern, you know, to avoid a nuclear war. I think it is to say that they are perhaps very conscious of the overall importance of their arms control policy in terms of advancing their own national interests in the world stage and in relations with their main adversary—you know who they regard as their main adversary—the other superpower, the United States.

As for the last part of your question, I am not sure to what extent they . . . I do not think there is any evidence that they encourage internal discussions of arms control. I cannot speak from personal experience in the Soviet Union, but from my experience in Poland, for example, one of the difficulties has always been that the people who are professors at the universities are usually professors who are installed there because of their political views. If they have any position of importance, it is more often the case than not, that they must be people who are willing to support the well known views of the government on many things, which does not exactly stimulate a very open exchange. To my knowledge, I think the same would obtain even more so in the Soviet Union in terms of informed discussions of arms control policy.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you.

The Chairman: Thank you both.

Mr. Gimatel has seen his questions answered so I will go to the Honourable Mr. McKinnon, followed by Mr. Greenaway and Mr. King, or whoever wants to go. Those who have other business to attend to are, of course, excused.

Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank Mr. Cameron for his presentation which I found very interesting.

I have a place in your notes that you passed around, at the bottom of page 7; it says in brackets "inserts", and I trust we will get those inserts some other time.

[Translation]

Leur position en matière de contrôle des armements s'inscrit en général dans le cadre des relations qu'ils entretiennent avec les pays occidentaux ou avec les États-Unis, et je pense que l'aspect relations publiques du contrôle des armements est très important en particulier pour l'Europe qui ne cesse de craindre une guerre nucléaire.

L'attitude adoptée par l'Union soviétique, par exemple, par rapport aux nombreuses résolutions qui sont présentées devant les Nations Unies, sert avant tout à produire un effet maximum et cherche avant tout à exploiter les préoccupations portant sur l'éventualité d'une catastrophe nucléaire. Par conséquent, je pense qu'il est tout à fait clair que la politique soviétique en matière de contrôle des armements est une composante de sa politique étrangère globale. Elle est très politique dans le sens large du terme, mais cela ne veut pas dire que ses dirigeants ne sont pas influencés par ceux qui cherchent à éviter la guerre nucléaire. Je crois qu'ils sont très conscients de l'importante globale que revêt leur politique de contrôle des armements, dans la mesure où elle leur permet peut-être de poursuivre leurs propres intérêts nationaux sur la scène mondiale; elle est également importante dans le cadre des relations qu'ils entretiennent avec leurs principaux adversaires—vous savez quel est le pays qu'ils considèrent leur principal adversaire—l'autre superpuissance, les États-Unis.

Pour ce qui est de la dernière partie de votre question, je ne suis pas sûr dans quelle mesure ils . . . Rien ne permet de penser qu'ils encouragent les discussions internes sur le contrôle des armements. Je ne peux pas dire ce qui se passe en Union soviétique, mais d'après ce que j'ai vu en Pologne, par exemple, ceux qui sont professeurs dans les universités sont en général des professeurs qui y ont été nommés pour leurs opinions politiques, ce qui crée des difficultés. S'ils veulent avoir une position importante, et c'est souvent le cas, ils doivent être disposés à adopter la doctrine du gouvernement, ce qui ne peut guère favoriser un échange très libre. Autant que je sache, je pense que le même commentaire vaut pour l'Union soviétique, et même plus, en ce qui concerne les discussions libres sur la politique de contrôle des armements.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci.

Le président: Je vous remercie tous les deux.

Le témoin a répondu aux questions de M. Gimatel; je vais donc demander à l'honorable monsieur McKinnon de prendre la parole, puis ce sera le tour de M. Greenaway et de M. King ou de toute autre personne désirant poser des questions. Ceux qui ont d'autres choses à faire peuvent bien sûr partir.

Monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président. Je voudrais remercier M. Cameron des observations qu'il a faites en début de séance, observations très intéressantes.

Dans vos notes vous avez omis un passage au bas de la page 7; entre parenthèses, on trouve le terme «rajout» et je suppose que vous nous en parlerez plus tard.

[Texte]

Mr. Cameron: Those are the remarks I made about the SALT process and INF.

Mr. McKinnon: I think that is where you got into the anti-satellite satellites too.

Mr. Cameron: Yes, I touched on outer space.

Mr. McKinnon: I found a couple of interesting things in the discussion this morning as well and a question about Reagan's policies, whether they were helpful or harmful. To my mind, the most destabilizing events of the last few years have been the incursion by Russia into Afghanistan, which really surprised everyone. The way we were going along, not dreaming that this was going to happen, and it happened.

The other thing was a technical thing, and that was during our drifting and dreaming stage in détente, while we were going along arguing about whether we should have a gas turbine or a diesel motor in tanks, the Russians were developing the SS-20. The SS-20 is quite a different kind of weapon than the other weapons deployed in the theatre. It does seem strange to me, the outcry against it. I sympathize and believe in the sincerity of the people demonstrating. They seem to fix on the Pershing 2 and the GLCM as the enemy, somehow or other. When the Pershing 2 was first talked about, and when NATO decided to accept the two weapons, it was pointed out that these weapons in no way compare with the SS-20.

• 1205

We are still far behind. The alarming thing may be that the technology of the SS-20 does not seem to be available to NATO at all. We have no weapon that will compare with it. It is a 4,000-mile weapon with a technology that one more often associates with ICBMs, which are supposed to be the most advanced technology we have. It is MIRVed. Its accuracy is apparently astounding but, most of all, it has a superior range. Here we are, you know, with somewhere around one-fifth or one-sixth of the range and we are stepping up so they are only one-third or two-fifths of the range. Making this step, which still leaves us far behind in theatre weapons, seems to be causing an outcry. The fact that we are unable to come up with a weapon the equivalent of the SS-20, really concerns me.

I do not think there is any question left which you people have not already answered about these questions. If you disagree with what I have just said, I would like you to tell me about it. If not, I will go on to the three or four little technical questions that I have and then we will save a bit of time.

You mentioned, Mr. Cameron, that they were going to move the MX missiles into Titan silos. I wonder if it is absolutely

[Traduction]

M. Cameron: Il porte sur les remarques que j'ai faites à propos des négociations SALT et des forces nucléaires de portée intermédiaire.

M. McKinnon: Je crois que c'est au moment où vous avez parlé des satellites antisatellites.

M. Cameron: Oui, en effet, j'ai parlé un peu de l'espace extraterrestre.

M. McKinnon: Deux ou trois points intéressants sont survenus dans la discussion de ce matin ainsi qu'une question portant sur les politiques de Reagan, à savoir, si elles étaient néfastes ou pas. A mon avis, les événements les plus déstabilisants qui ont eu lieu au cours des dernières années ont été l'invasion de l'Afghanistan par l'Union soviétique, invasion qui a surpris tout le monde. Nous suivions tous le cours des événements, ne songeant même pas que cela pourrait arriver et en fait nous avions tort.

L'autre point était plutôt technique; à l'époque où nous nous laissions porter par la détente, où nous nous demandions si les tanks devraient être dotés de turbines à gaz ou de moteurs diesel, les Soviétiques perfectionnaient leurs SS-20. Le SS-20 est une arme très différente des autres armes déployées dans le cadre des forces de théâtre. Toute cette opposition me semble un peu étrange. Je suis sûr que ceux qui manifestent sont sincères. D'une façon ou d'une autre, ils semblent considérer que l'ennemi est le Pershing 2 et le missile de croisière lancé du sol. Lorsqu'on a parlé pour la première fois du Pershing 2 et lorsque l'OTAN a décidé d'accepter ces deux armes, tout le monde s'accordait à dire que ces armes ne pouvaient être comparées au SS-20.

Nous accusons toujours un retard considérable. Ce qui est effrayant, c'est que les techniques ayant permis de construire le SS-20 ne semblent pas être à la disposition de l'OTAN. Nous n'avons aucune arme que nous puissions comparer à celle-ci. Il s'agit d'une arme d'un rayon de 40,000 milles dont la technique est toujours associée aux missiles balistiques intercontinentaux qui sont sensés être du dernier cri. C'est finalement une ogive à tête multiple et à guidage indépendant. Son exactitude est apparemment phénoménale mais, surtout, sa portée est supérieure. Nos armes ne représentent qu'un cinquième ou qu'un sixième de la portée de celle-ci et nous nous réarmons, si bien qu'ils ne représentent que deux tiers ou deux cinquièmes de cette portée. Or, cela semble déclencher des cris de protestation partout alors que nous accusons toujours un retard en matière d'armes de théâtre. Le fait que nous ne pouvons pas mettre au point une arme semblable au SS-20 me préoccupe réellement.

Je ne crois pas qu'il reste une question à laquelle vous n'avez pas répondu à ce sujet. Si vous n'êtes pas d'accord avec ce que je viens de dire, je voudrais que vous me le laissiez savoir. Dans la négative, je voudrais poser trois ou quatre petites questions, puis je reviendrai au second tour.

Monsieur Cameron, vous avez dit que les États-Unis allaient transporter les missiles MX dans les silos Titan. Je me

[Text]

firm that we are not going to go ahead, or the Americans are not going to go ahead with that kind of race track in Arizona idea which they had for the deployment of the MX. Frankly, I could never understand the benefit of it.

Mr. Cameron: My understanding of it, Mr. McKinnon, is that they are not going to go ahead with that plan, but they are going to study a possible means of deployment. For the moment they are not going ahead with it, but they are going to study other means of deployment. But for the moment, they are planning to install the MX missiles in these silos with hardening of the sites.

I do not know whether you want to add anything to that.

Mr. Beckett: Just two points. My understanding is, Mr. McKinnon, that the precise actual decision has been postponed and there are two parts to it.

First of all, there are only in existence 54 Titan silos, two of which are out of action at the moment, and the U.S. program calls for 100 MXs. So, by definition, one-half of them—even if half go in the Titan silos—must go some other place. But whether even the Titan silos will find favour, I think is still an open question.

Mr. McKinnon: Again, I would like to put it to you that there is really no great advance in technology of the MX over existing weapons. There is some superiority, there is some improvement, but there is no really forward quantum leap, it seems to me. It seems the same with the Pershing 2, which really only has an increased range, a slightly increased range. It is about double over the Pershing 1. That is due to improved fuel, I understand. It still is not MIRVed and it is still a last decade type of weapon. And the GLCM, of course, is the worst example of all, as it is really a steal from the German V-2 of 1944 and 1945.

So, the drift of what I am saying is that we are falling far behind in the technology for this type of weapon. Maybe we are a way ahead in some other type that has not been mentioned, but we are certainly not going very far when we have accepted the Pershing 2 and the GLCM.

One of the witnesses we had the other day said that, as part of the offers and counter-offers that were made, the U.S. offered to withdraw 1,000 warheads from western Europe and the witness said this had been done. Has it been done?

Mr. Beckett: Yes, sir.

Mr. McKinnon: Thank you.

This is something that you seldom hear mentioned by the people who are parading in the streets, worrying about being four-fifths behind or being two-fifths behind in the comparable ranges of the missiles.

[Translation]

demande s'il est absolument certain que les Américains ne vont pas donner suite à cette espèce de piste de course en Arizona qu'ils voulaient consacrer au déploiement du missile MX. En toute franchise, je n'ai jamais pu comprendre l'intérêt qu'il y avait à le faire.

M. Cameron: D'après ce que j'ai compris, monsieur McKinnon, ils ne vont pas donner suite à ce projet, mais ils vont étudier un autre projet de déploiement. Pour le moment, ils veulent installer les missiles MX dans ces silos en renforçant les sites.

Je ne sais pas si vous voulez ajouter quoi que ce soit à cela.

M. Beckett: Deux points simplement. D'après ce que j'ai compris, monsieur McKinnon, la décision a été remise et deux facteurs entrent en jeu.

Premièrement, il n'existe que 54 silos Titan dont deux ne sont pas en service à l'heure actuelle, et les programmes américains prévoient la construction de 100 missiles MX. Donc, par définition, la moitié d'entre eux... même si la moitié sont installés dans les silos Titan... devront être installés ailleurs. Mais la décision n'a toujours pas été prise quant à l'installation de ces missiles dans les silos Titan.

M. McKinnon: Une fois de plus, je voudrais vous dire que le missile MX n'est pas très supérieur aux armes existantes du point de vue technologique. La supériorité est certaine de même que l'amélioration, mais à mon avis, le saut en avant n'est pas très grand. Cela vaut également pour le Pershing 2 dont la portée a été augmentée, mais c'est tout. La portée est à peu près le double de celle qu'elle était pour le Pershing 1. Je crois que c'est dû à l'amélioration du combustible. Ce n'est toujours pas l'ogive à tête multiple et à un système de guidage indépendant et c'est une arme qui date des dix dernières années. Le pire exemple que l'on puisse citer à ce propos est le missile de croisière lancé du sol qui est une pâle copie du V-2 allemand qui date de 1944 et 1945.

Donc, je voudrais vous dire que nous accusons un retard considérable dans ce domaine au point de vue technologique. Nous avons peut-être une avance dans un domaine dont on n'a pas parlé, mais on ne peut pas dire qu'on fasse un bond en avant avec le Pershing 1 et le missile de croisière lancé du sol.

Un des témoins qui a comparu l'autre jour nous a dit que, dans le cadre des offres et des contre-offres proposées, les États-Unis ont offert de supprimer 1,000 têtes nucléaires de l'Europe occidentale et le témoin nous a dit que cela avait été fait. Est-ce exact?

M. Beckett: Oui, monsieur.

M. McKinnon: Merci.

Les gens dans les rues parlent peu, puisqu'ils ne se préoccupent que des missiles dont la portée est inférieure de quatre-cinquièmes ou de deux-cinquièmes.

[Texte]

• 1210

On the anti-satellite satellites, I think Canada should certainly take a strong position opposing this, as it would be very destabilizing. I believe it consists largely of laser technology, although the charged-particle weapons are in there as well. But I do not think it should be lumped in with or coupled with the mass-destruction weapons of which you were speaking, Mr. Cameron, because they are prohibited by a previous treaty.

Mr. Cameron: They are already prohibited under an existing agreement. That is right.

Mr. McKinnon: And my final question: One of the CBMs brought out of Madrid and out of the Helsinki Accord was that we should have observers on both sides at all exercises. How has the performance of Russia compared with the performance of NATO insofar as inviting observers and allowing them to observe things?

Mr. Beckett: Not as good, Mr. McKinnon, as you would suppose. Not as frequent. And those on the ground, not nearly as open.

You have to recall the Helsinki Accords, as they exist, leave the matter in a voluntary state. One of the measures we want to take, if we can come to a conference on security and disarmament in Europe, is to make such measures as are agreed. One is the exchange of observers at exercises—to make it mandatory.

Mr. McKinnon: Just in signing off, I would like to comment on chemical warfare.

I think the reason they were not used in World War II and will not likely be used in World War III is that they are now mass-destruction weapons. The new chemical poisons are so lethal they could wipe out a city just as easily as it could be done with a nuclear weapon. I think that is the reason they did not use them in World War II. And I hope they will not use nuclear weapons in World War III, although I do not believe you can have a limited nuclear war or a full-scale conventional war without running the very serious likelihood it would generate into a nuclear exchange, because I can think of a handful of countries that would not permit themselves to be overrun while they had nuclear weapons in their power. And I think particularly of France.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. McKinnon. Last on my list is Mr. Greenaway. Then we will adjourn until 3.30 p.m.

Mr. Greenaway: Thank you, Mr. Chairman. I just have one brief question to Mr. Cameron.

[Traduction]

En ce qui concerne les satellites anti-satellites, je crois que le Canada devrait s'y opposer fermement en raison de son élément déstabilisateur. Je crois que c'est une technique qui a recours aux lasers, bien qu'il existe des armes à particules chargées également. Mais je ne pense pas qu'il faille les associer aux armes de destruction massive dont vous parliez tout à l'heure, monsieur Cameron, car un traité antérieur en interdit l'usage.

M. Cameron: Un accord en vigueur en interdit déjà l'usage. C'est exact.

M. McKinnon: Voici ma dernière question: parmi les mesures de confiance arrêtées à Madrid et qui découlaient de l'accord d'Helsinki, il était dit que nous devrions avoir des observateurs des deux côtés lors des manœuvres militaires. Par rapport à l'OTAN, l'Union soviétique a-t-elle donné suite à cette demande en invitant les observateurs et en leur permettant d'observer?

M. Beckett: Comme vous pouvez le supposer, monsieur McKinnon, l'Union soviétique ne l'a pas fait aussi souvent que l'OTAN. Et les manœuvres militaires au sol n'ont jamais été aussi libres que celles de l'OTAN.

Vous devez vous rappeler que l'accord d'Helsinki, sous sa forme actuelle, n'impose pas cette mesure. Une des mesures que nous voulons prendre, si une conférence sur la sécurité et le désarmement en Europe est convoquée, est de rendre ces mesures obligatoires. Une de ces mesures obligatoires serait l'échange d'observateurs lors des manœuvres militaires.

M. McKinnon: En conclusion, je voudrais faire une observation sur les armes biologiques.

Je crois que la raison pour laquelle elles n'ont pas été utilisées au cours de la Seconde Guerre mondiale et ne le seront pas au cours de la Troisième Guerre mondiale, c'est qu'elles sont devenues des armes de destruction massive. Les nouveaux poisons chimiques sont tellement mortels qu'ils pourraient supprimer la population d'une ville entière tout comme une arme nucléaire. Je crois que c'est là la raison pour laquelle elles n'ont pas été utilisées durant la Seconde Guerre mondiale. Et j'espère qu'ils n'utiliseront pas d'armes nucléaires au cours de la Troisième Guerre mondiale, bien que je pense qu'il ne peut pas y avoir une guerre nucléaire limitée ou une guerre conventionnelle totale sans penser qu'elle pourrait dégénérer en guerre nucléaire, car je peux penser à une poignée de pays qui ne courraient pas le risque de subir une défaite s'ils avaient des armes nucléaires en leur possession. Et je pense particulièrement à la France.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur McKinnon. Le dernier intervenant est M. Greenaway. Ensuite, nous ajournerons jusqu'à 15h30.

M. Greenaway: Merci, monsieur le président. Je n'ai qu'une brève question à poser à M. Cameron.

[Text]

Sir, would you refer to your opening remarks, particularly page 3, the second sentence of the middle paragraph? There you say:

In concert with our allies, we condemn the repression in Poland.

Just for the record, sir, I wonder if you could give us some examples of what we did in concert with our allies when we were condemning repression in Poland? Maybe I was living in a different country, but it seemed to me we were all over the map and we never really did get our act together.

Mr. Cameron: What I was referring to there is the declaration issued at the NATO ministerial meeting, January 11. Mr. Hammond might have a copy of it here. It set out, I think in pretty forthright terms, the attitude of all the allies with respect to the imposition of martial law in Poland. And as I said, we have been considering with our allies possible measures that will be taken by way of underlining the seriousness with which we view this continued repression in the country.

Dr. MacGuigan, in Madrid—I do not think we have the full statement—made an intervention expressing our strong concern regarding the continued imposition of these repressive measures in Poland and the extent to which the continuation of these measures will seriously undermine the fabric of security and co-operation which has been built up since the Helsinki Agreement in 1975.

Mr. Greenaway: Well, sir, what we did in concert was with our NATO allies; it was not something we did here in Canada on our own.

• 1215

Mr. Cameron: That is right. I have the text of his remarks here if you would like to—

Mr. Greenaway: Mr. MacGuigan's remarks?

Mr. Cameron: Yes.

Mr. Greenaway: Well, that was not done in concert, that was done after the fact, as far as I am concerned.

Mr. Wenman: What, the text of Mr. Trudeau's?

Mr. Cameron: I beg your pardon?

Mr. Wenman: What about the text of Mr. Trudeau's?

Mr. Cameron: The text of the Prime Minister's remarks on Poland are on the record, I think. The important thing is that if the situation of the imposition of martial law continues, all of us, I think, all countries who are concerned about Poland and the conditions of the Polish people, must do all we can to bring about the removal of these repressive measures on the Polish people, bring about a dialogue between the church and Solidarity and the government, and do what we can to reduce the oppression in that country.

Mr. Greenaway: I think I agree with you there, sir, but I think what bothers me, and a lot of other Canadians, is that we did not do these things in concert with anyone. We perhaps

[Translation]

Monsieur, pourriez-vous vous reporter à ce que vous avez dit en début de séance, en particulier à la page 3, deuxième phrase du paragraphe intermédiaire? Vous dites ceci:

En concert avec nos alliés, nous condamnons la répression en Pologne.

Je me demande, monsieur, si vous ne pourriez pas nous donner quelques exemples de ce que nous avons fait en concert avec nos alliés lorsque nous avons condamné la répression en Pologne? Je vivais peut-être dans un autre pays, mais il m'a semblé que nos alliés étaient peut-être un peu partout mais que nous n'avons réellement rien fait ensemble.

M. Cameron: Ce dont je voulais parler dans ce paragraphe, c'est la déclaration publiée après la réunion ministérielle de l'OTAN du 11 janvier. M. Hammond en a peut-être un exemplaire. Elle dictait, je crois, en termes assez directs, l'attitude de tous les alliés envers l'imposition de la loi martiale en Pologne. Et comme je l'ai dit, nous avons étudié, en collaboration avec nos alliés, des mesures qui pourraient être prises dans le but de souligner la gravité de cette répression.

A Madrid, M. MacGuigan—je ne pense pas que nous ayons sa déclaration complète ici—est intervenu en exprimant nos vives préoccupations concernant la poursuite de ces mesures répressives en Pologne qui pourraient gravement saper la sécurité et la coopération forgées depuis la signature de l'accord d'Helsinki en 1975.

M. Greenaway: En fait, monsieur, ce que nous avons fait, nous l'avons fait en concert avec nos alliés de l'OTAN; ce n'est pas quelque chose que nous avons fait ici, au Canada, tout seuls.

M. Cameron: C'est exact. J'ai ici le texte des observations qu'il a faites si vous voulez . . .

M. Greenaway: Les observations faites par M. MacGuigan?

M. Cameron: Oui.

M. Greenaway: Mais cela n'a pas été fait en concert avec nos alliés, cela a été fait après, autant que je sache.

M. Wenman: Quoi, le texte de M. Trudeau?

M. Cameron: Pardon?

M. Wenman: Le texte de M. Trudeau?

M. Cameron: Le texte des remarques faites par le premier ministre sur la Pologne est inscrit au procès-verbal je crois. Ce qui est important, c'est que si la loi martiale continue à être imposée, tous les pays préoccupés par la Pologne et par la situation des Polonais devront faire tout ce qu'ils peuvent pour que ces mesures répressives touchant les Polonais soient supprimées, pour qu'un dialogue s'instaure entre l'Eglise, Solidarité et le gouvernement et pour réduire l'oppression qui sévit dans ce pays.

M. Greenaway: Je suis d'accord avec vous, monsieur, mais ce qui me chagrine, et de nombreux autres Canadiens également, c'est que nous n'avons rien fait de concert avec d'autres

[Texte]

did, a month later, do some things in concert, but initially it appears to me that we did not do things in concert, and I think that probably has been a mistake we will live to regret.

Anyway, I do not want to pursue that any further. I just would like to get that on the record because I feel strongly about it, and I know Mr. Flis feels strongly about it. I do not think that statement in there, as it is . . . If it refers to NATO, I can buy it; if it does not, then I do not.

Mr. Cameron: —refer to the declaration that was made. Not that one, Mr. Chairman, the NATO declaration that was . . . the statement we made yesterday about the—

Mr. Greenaway: Well then, the record will probably show that now because it is not clear in that statement.

Mr. Cameron: We can produce the declaration for you, if you wish.

Mr. Greenaway: No, no. I say that that statement here of yours is not clear. It does not say anything about NATO.

Fine, that is it.

The Chairman: Fine? So, this committee is adjourned until 3:30 p.m.

Thank you, gentlemen, madam; *merci*.

[Traduction]

pays. Nous l'avons peut-être fait un mois plus tard, mais au départ, il me semble que nous ne l'avons pas fait ensemble, et je crois que c'est une erreur que nous regretterons toujours.

De toute façon, je ne veux pas continuer plus longtemps. Je voulais simplement le dire, car cela me tient particulièrement à cœur et je sais que M. Flis est dans le même cas. Je ne crois pas que cette déclaration, telle qu'elle est . . . Si elle porte sur l'OTAN, d'accord, dans le cas contraire, je ne le suis plus.

M. Cameron: . . . porte sur la déclaration qui a été faite. Pas celle-ci, monsieur le président, la déclaration de l'OTAN qui était . . . la déclaration que nous avons faite hier à propos . . .

M. Greenaway: Alors, ce sera maintenant clair dans le procès-verbal, car ce ne l'est pas dans cette déclaration.

M. Cameron: Nous pouvons vous envoyer la déclaration, si vous le désirez.

M. Greenaway: Non, non. Je dis que ce que vous venez de dire n'est pas clair. Rien n'y figure à propos de l'OTAN.

Bien, c'est tout.

Le président: C'est tout? Alors, la séance est levée jusqu'à 15h30.

Merci, messieurs, madame.

AFTERNOON SITTING

• 1543

The Chairman: *Mesdames et messieurs*, first, may I say I am pleased to see that the witness whom we will have with us tonight has already arrived.

He is going to attend the meeting this afternoon; so, ahead of time, I wish a good welcome, a first welcome, to Mr. Sanders, Chief of Information and Studies Branch, Centre for Disarmament, United Nations Organization, New York.

Après une semaine consacrée à mettre en place le cadre et la toile de fond de notre étude, nous nous sommes attachés ce matin à certains détails des négociations et pourparlers en cours à Genève et ailleurs.

• 1545

Cet après-midi, nous essaierons de mieux saisir une dimension de plus en plus cruciale de tout accord en matière de sécurité et de désarmement en traitant des moyens et des difficultés de la vérification, des modalités d'application des traités.

Nous avons pour cela avec nous trois spécialistes, le lieutenant-colonel F.R. Cleminson, en poste au ministère des Affaires extérieures depuis 1979, et ancien du Collège de l'état-major de la Défense à Toronto, ainsi que du Collège de l'OTAN à Rome; M. P.W. Basham, chef de groupe des risques et applications de la sismicité au ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources et expert canadien auprès du Comité sur le désarmement; et finalement, M. M.C. Hamblin, autre expert canadien auprès du Comité sur le désarmement; il est

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

Le président: *Mesdames et messieurs*, je constate avec plaisir que le témoin prévu pour ce soir est déjà parmi nous.

Il va également participer à la réunion de cet après-midi; j'ai donc l'honneur d'accueillir M. Sanders, chef de la direction des renseignements et des études, centre pour le désarmement, Organisation des Nations Unies, New York.

After a week during which we laid the ground work for our inquiry, we moved on this morning to the details of the negotiations now under way in Geneva and elsewhere.

This afternoon, we will try to arrive at a better understanding of one of the crucial aspects of agreements on security and disarmament by examining the means and difficulties involved in verification, as well as the application of treaties.

We have with us to help us three specialists, Lieutenant-Colonel F.R. Cleminson, who has been with the Department of External Affairs since 1979, and who before that, taught at the Defence Staff College in Toronto as well as at the NATO College in Rome; Mr. P.W. Basham, Chief of Risks and Applications of Seismic Studies at the Department of Energy, Mines and Resources and a Canadian expert to the disarmament Committee, and finally, Mr. M.C. Hamblin, a Canadian expert with the disarmament committee and Director of the

[Text]

directeur de la division des Sciences de la défense, à Suffield (Alberta), et dirige à ce titre le programme de défense contre les attaques chimiques.

I have just received copies and I will distribute them because I think, in such a technical matter, they make it easier for members to follow your presentation. I do not know how you want to proceed. Which of you will start? You will start and then we will proceed in our fashion, putting questions to any of the three of you, unless each of you has a statement to make. No? One statement?

Mr. F.R. Cleminson (Arms Control and Disarmament Division, Department of External Affairs): I will go through this if you wish.

The Chairman: Very good, then we will proceed by having questions to any one of the three of you, or to whomever you direct the question.

Alors nous sommes à vous et nous vous écoutons, monsieur Cleminson.

Monsieur Cleminson.

Mr. Cleminson: Thank you, Mr. Chairman. The selection by your committee of verification as a special issue in your hearings on security and disarmament will serve to underscore a problem—a chronic problem—in the arms control process. It is one which is of immediate relevancy and yet one which is often misunderstood by some and conveniently ignored by others. I believe it is safe to say that in the decade of the 1980s no single issue is likely to be of greater significance in the success or failure of international disarmament and arms control negotiations than our ability to come to grips with, understand and solve this problem.

I said the issue was one of immediate relevancy. Let me illustrate the point. In a speech before the Council on Foreign Relations in New York on October 20, 1981, Mr. Eugene Rostow, the Director of the United States Arms Control and Disarmament Agency, put it this way:

Verification has been a more and more troublesome aspect of arms control in recent years, both in the area of nuclear weapons and elsewhere—in the field of chemical and biological weapons for example. We are at, or near the limit of what can be accomplished in this area by national technical means alone.

The following day, before the thirty-sixth session of the United Nations General Assembly, he went on to say that

Given the importance of verification for the viability of arms control across the board, Soviet willingness to consider co-operative measures to improve the verifiability of specific limitations may be the best test of its commitment to serious arms limitation on both a bilateral and a multilateral basis.

[Translation]

Defence Sciences Division at Suffield, Alberta, where he heads the defence program against chemical warfare.

Je vais faire distribuer les textes de vos exposés, ce qui pour un sujet hautement technique facilitera la tâche des membres du Comité. Qui est-ce qui va commencer? Vous allez donc commencer après quoi nous pourrions questionner les trois témoins, à moins que vous ayez chacun une déclaration à faire.

M. F.R. Cleminson (division du contrôle des armements et du désarmement, ministère des Affaires extérieures): C'est moi qui me charge de l'exposé.

Le président: Parfait. Dans ce cas nous pourrions questionner les trois témoins indifféremment.

You can proceed, Mr. Cleminson.

Mr. Cleminson.

M. Cleminson: Merci, monsieur le président. Le fait que le Comité ait décidé de consacrer une séance spéciale au problème de la vérification dans le cadre de vos études sur la sécurité et le désarmement permettra de souligner une des principales difficultés du contrôle des armements. Or ce problème, bien que de la plus haute importance, est souvent mal compris ou bien tout simplement passé sous silence. Je pense pouvoir dire sans risque de me tromper qu'au cours des années 1980, c'est de cette question que dépendra le succès ou l'échec des négociations sur le désarmement international et le contrôle des armements.

Pour souligner l'actualité de ce problème permettez-moi de vous donner un exemple. Au cours d'un discours prononcé à New York le 20 octobre dernier devant le conseil des relations étrangères, M. Eugene Rostow, directeur de l'agence américaine du contrôle des armements et du désarmement a dit ce qui suit:

la vérification constitue depuis quelques années un des aspects les plus épineux du contrôle des armements, tant en ce qui concerne les armes nucléaires que les armes chimiques ou biologiques. Nous sommes en effet arrivés à la limite de ce qui peut être réalisé dans ce domaine grâce aux seules techniques nationales.

Le lendemain, lors de la 36^e session de l'Assemblée générale des Nations Unies, il a dit ce qui suit:

Étant donné l'importance de la vérification pour la réussite du contrôle des armements, il se peut que le seul fait d'envisager la possibilité de mettre en oeuvre des mesures conjointes pour améliorer les techniques de vérification de certaines limitations d'armements de la part des Soviétiques soit la meilleure preuve du sérieux qu'ils apportent à la limitation des armements tant au plan bilatéral que multilatéral.

[Texte]

From the Soviet Union's standpoint, verification is recognized as an essential ingredient in the arms control process as well. For example, in the autumn of 1980, Soviet Foreign Minister Gromyko warned that the arms race was

approaching a point beyond which it may become impossible to curb it effectively by means of agreements based on mutual verification.

Mutual verification in this context presumably referred to what Mr. Rostow, in his New York speech, termed "national technical means".

More recently, on October 20, 1981, Mr. Issraelyan, the Soviet representative in the first committee of the thirty-sixth United Nations General Assembly, partially in reply, I suspect, to Mr. Rostow, outlined the Soviet approach to the problem of verification as being based on the following fundamental principle:

First, there can be no verification without disarmament.

• 1550

Perhaps the reverse would be true as well; no disarmament without verification. At any rate, he went on:

Verification should proceed from a clear-cut agreement on measures on arms limitation and disarmament. Secondly, the scope and form of the verification should be commensurate with the scope and form of the concrete obligations established by the various agreements on arms limitation and disarmament. Thirdly, implementation of verification should in no way infringe the sovereign rights of states or allow interference in their internal affairs. Therefore, international forms of verification are limited. Fourthly, a detailed all-round elaboration of verification provisions is possible only after an agreement has been reached on the scope of the ban.

Thus it is clear that while both superpowers in their bilateral negotiations recognize, in principle, the vital necessity for verification, they differ in their concept of application. Historically, this difference in perception has revolved around the factor of intrusiveness.

From the Canadian standpoint, we can accept the argument put forth very often that specific terms of verification cannot be negotiated before the arms control problem itself is defined. It has been our view, however, that there are similarities in the concept of verification which extend across the spectrum of the arms control problem. Hence we can and should learn from our experience. It is in this spirit that we developed a program to study the problem conceptually, to see what had actually been proposed and tried, with the objective of developing a common perspective and verification typology. There has been a virtual revolution in terms of verification technology. Yet,

[Traduction]

Les Soviétiques admettent que la vérification constitue un facteur essentiel du contrôle des armements. Ainsi à l'automne de 1980, M. Gromyko, le ministre soviétique des Affaires étrangères parlant de la course aux armements a dit ce qui suit:

la course aux armements arrive à un point au-delà duquel il deviendra impossible d'y mettre un terme par le biais d'accords fondés sur une vérification mutuelle.

Par vérification mutuelle, il entendait sans doute la même chose que ce que M. Rostow dans son discours de New York appelait «moyens techniques nationaux».

Plus près de nous le 20 octobre dernier, M. Issraelyan, le représentant soviétique au premier comité de la 36^e session de l'Assemblée générale des Nations Unies, répondant à M. Rostow, précisait que l'approche soviétique en matière de vérification est fondée sur les principes suivants:

Premièrement il ne saurait être question de vérification sans désarmement.

Le contraire est sans doute également vrai, à savoir qu'il n'y aura pas de désarmement sans vérification. Quoi qu'il en soit, il poursuivit en disant ce qui suit:

La vérification devrait se faire sur la base d'un accord explicite quant aux mesures de limitation des armements et du désarmement. Deuxièmement, les modalités de vérification devraient dépendre de l'ampleur et de la forme des obligations concrètes prévues au terme des divers accords de limitation des armements et du désarmement. Troisièmement, la mise en oeuvre de l'inspection ne doit en aucun cas porter atteinte au droit souverain des États ni constituer une ingérence dans leurs affaires intérieures. C'est pourquoi l'inspection internationale doit nécessairement être limitée quant à sa forme. Quatrièmement, les modalités d'inspection ne pourront être mises au point qu'après qu'un accord aura été conclu relativement à l'interdiction et à ses modalités d'application.

Il est donc évident que même si les deux grandes superpuissances sont en principe d'accord, dans le cadre de leurs négociations bilatérales, sur la nécessité vitale d'instaurer des modalités d'inspection, ils divorcent quant à leur mise en oeuvre. Or, cette différence de point de vue découle de ce que l'on entend par intrusion dans ce contexte.

Les Canadiens estiment pour leur part que les modalités précises d'inspection ne peuvent pas faire l'objet de négociation tant que le problème du contrôle des armements n'aura pas été défini. Nous sommes néanmoins d'avis que certains aspects de la vérification peuvent être extrapolés de la question du contrôle des armements. Nous devrions donc tirer la leçon de notre expérience. C'est pourquoi nous avons mis au point un programme pour étudier la question au plan théorique afin de faire le point de ce qui a déjà été proposé ou expérimenté, en vue d'aboutir à une façon commune d'envisager le problème de l'inspection. La technologie de l'inspection a quant à elle subi

[Text]

argumentation has remained largely unchanged. On the one hand, information which might have been kept from hand-held cameras in 1960 is now made available, often by mutual agreement, through national technical means today. On the other hand, while intrusion has indeed changed, in any practical sense argumentation appears here to be rather historical, and updating is needed.

Instead of becoming bound up in the theory and theology, it might serve the purpose of this committee if I were to explain, using a series of viewgraphs, the Canadian approach adopted to study the concept of verification. Our attempt here, based mainly on our experience in the Committee on Disarmament, was to study and attempt to simplify, in a non-polemic and non-partisan manner, the problems inherent in verification. You will readily realize that if bilaterally there can be misunderstandings, then in a multilateral forum such as the Committee on Disarmament with 40 member nations, most of whom of necessity are without the level of technical expertise of the superpowers, the possibilities of misunderstanding are manifold. Our approach as a concerned member of the CD was to attempt to simplify and clarify in our own minds the verification issue and then to make that work available to other member nations.

The program, which was interdepartmental in nature, was developed in three phases. Phase one involved a survey of literature to determine what had been said both in official sources and otherwise. The compendium of arms control verification proposals which resulted contained about 200 separate extracts and was tabled in Geneva in March, 1980. Incidentally, we had recently received an updated version of the compendium from the Operational Research and Analysis Establishment of the Department of National Defence, which now includes 294 abstracts and will be tabled with the CD in due course.

Also, as part of phase one, we quantified the results of the research carried out and submitted the results in a second working paper in July, 1980. By "quantification" we mean simply that we attempted to find the lessons learned from having actually done the work, which was very much a labour over about a five-month period. So the quantification paper then was again an attempt to say to nations, having done this kind of work, here are the results.

• 1555

Phase two was completed during the autumn and winter of 1980-81. The Arms Control and Disarmament Division of External Affairs and the Operational Research and Analysis Establishment of National Defence teamed up to produce a conceptual working paper, copies of which are available to members of the committee who may be interested. The paper itself was submitted to the CD in May of 1981.

I have several examples here on the slides of the sort of simplification and clarification we sought. There is no accepted definition for arms control verification, for example. You can see on this slide a number. The process of verification has been variously defined in sessions of the Committee on Disar-

[Translation]

une véritable révolution, alors qu'au plan de discussion, rien n'a changé. D'une part, des techniques qu'on aurait interdit de photographier en 1960 sont maintenant communiquées, souvent par accord mutuel, par le biais de techniques nationales. D'autre part, alors que l'intrusion a donc évolué dans la pratique, on en parle toujours dans les mêmes termes, et c'est ce qui doit changer.

Plutôt que de vous parler de théorie, c'est sans doute plus utile pour vous que je vous explique l'approche canadienne du problème de la vérification. J'utiliserai pour ce faire une série de diagrammes. Nous nous fondons sur notre expérience recueillie au sein du comité sur le désarmement, et nous nous sommes fixés pour objet d'étudier et de simplifier de façon non partisane tous les aspects inhérents à la vérification. Il est évident que si cette question donne lieu à des malentendus dans un cadre bilatéral, ces malentendus seront fatalement multipliés dans le cadre d'une conférence multilatérale tel que le comité sur le désarmement qui réunit 40 États membres, dont la plupart ne possèdent pas les connaissances techniques des superpuissances. Nous avons donc décidé dans le cadre du comité sur le désarmement de simplifier et d'explicitier la question de la vérification et de communiquer ensuite le résultat de nos travaux aux autres membres du comité.

Ce programme de caractère interministériel est passé par trois étapes: dans la première, nous avons recensé tout ce qui dans la littérature spécialisée a été dit à ce sujet. Nous avons ainsi réuni 200 citations qui ont été déposées à Genève en mars 1980. Je vous signale à ce propos que nous avons reçu tout récemment une version mise à jour de ce compendium de la division de la recherche et des analyses opérationnelles du ministère de la Défense nationale, compendium qui comprend 294 extraits et qui sera éventuellement déposé au comité sur le désarmement.

Toujours au cours de cette première étape, les résultats de ces travaux de recherche ont été quantifiés et le document qui en a résulté a été déposé en juillet 1980. La quantification représente d'ailleurs simplement la conclusion des travaux qui se sont étendus sur une période de 5 mois. Ce document a donc été remis à titre d'information à tous les États membres du comité.

La deuxième étape a été terminée au cours de l'automne et de l'hiver 1980-1981. La Division du contrôle des armements et du désarmement du ministère des Affaires étrangères ainsi que la Division de la recherche et des analyses opérationnelles du ministère de la Défense ont conjointement rédigé un document conceptuel, document qui a été remis aux États membres du comité et déposé au comité de la Défense en mai 1981.

Vous verrez sur les diapositives plusieurs exemples de la simplification que nous avons cherché à obtenir. Aussi il n'existe pas de définition reconnue de la vérification du contrôle des armements. Un chiffre apparaît sur cette diapositive. Lors des séances du comité sur le désarmement ainsi qu'à

[Texte]

mament and in other negotiating forums, usually in terms which apply to a unique set of circumstances, as can be seen in this slide here. Thus while the definition as developed, for example, for SALT II might ease the sensitivities of the two negotiating powers, it might be found neither acceptable nor applicable in the multi-national scenario. To be generally acceptable the definition must be both simple and concise and at the same time nonpartisan in origin. For this purpose we turned to the Sixth Edition of the *Concise Oxford Dictionary*—for any military man the Bible on the English language—and in the *Concise Oxford Dictionary* this is the definition: Verification is the establishment of truth or correctness of, by examination or demonstration.

In addition to simplicity and conciseness, this definition combines two very basic functional concepts in the verification process. The first of these is the challenge aspect of examination, which is to be found in some form in almost every arms control agreement. The second is the voluntary aspect of demonstration, which is perhaps in some respects analogous to the concept of co-operative measures. Demonstration is likely to gain increasing significance in the process of confidence-building as arms control negotiations proceed into the 1980s.

In an attempt to order the mind, we developed a categorization of verification which was meant again to develop a standardized vocabulary. As you can see from this slide, we broke verification into regimes, or in fact levels of verification; methods which might be employed to meet those levels; and finally systems which are a part of each method—the idea here being that the five levels are the levels which have been spoken of most often, and the words which have been used, such as “absolute verification”, “limited verification”, et cetera. The methods are methods which we have taken out of all of the research we have done as the most likely—not all of the methods, but the most likely—breaking them into eight. Then “systems” is an unlimited sort of list. In other words, anything that is used in verification could be called a system, and it would fit into one of these methods, whether it be remote control, or whatever.

The Chairman: What are Ferrets?

Mr. Cleminson: Ferret satellites are ones which monitor other operations. They ferret out signals and that sort of thing. It would be an electronic satellite.

We could return, if you wish, to this slide during the question period.

The last viewgraph illustrates various applications of our research program. Here oftentimes one says once a study is finished, what good is it? Here is the way, although we are studying in the CD, that we can apply it in other ways. As you can see, there are six negotiating and discussion groups of interest to Canada, and four different forums to which we belong. The basic research is applicable across the spectrum, but our initial target continues to be the Committee on Disarmament.

[Traduction]

d'autres tribunes, la notion de vérification a été définie en fonction de circonstances bien précises, comme vous pouvez le constater sur cette diapositive. Donc même si la définition a évolué pour la rendre plus acceptable pour les deux superpuissances dans le cadre des négociations SALT II, elle pourrait ne plus l'être dans un cadre multinational. Pour pouvoir être acceptée de tous, la définition doit être simple, concise et non partisane. Or la Sixième édition du dictionnaire Oxford qui est la bible de tous les militaires de langue anglaise, donne la définition suivante: la vérification est l'établissement de la vérité ou de l'exactitude au moyen d'examen ou de démonstration.

Outre sa simplicité et sa brièveté, cette définition contient deux aspects fondamentaux du processus de vérification. Il s'agit d'une part de la notion d'examen, laquelle figure dans pratiquement tous les accords sur le contrôle des armements. Il y a d'autre part le caractère volontaire de la démonstration que l'on pourrait assimiler en quelque sorte à des mesures de coopération. Or la démonstration deviendra sans doute de plus en plus importante au fur et à mesure que les négociations sur le contrôle des armements avanceront au cours des années 80.

Afin de mettre de l'ordre dans toutes ces idées, nous avons établi une série de catégories de vérification afin d'obtenir un vocabulaire normalisé. Ainsi nous avons scindé nos vérifications en trois catégories; ensuite nous avons défini les méthodes qui conviendraient à chacune de ces catégories et enfin nous avons répertorié les systèmes faisant partie de chaque méthode, les cinq niveaux étant ceux dont il a le plus souvent été question et nous avons retenu le vocabulaire usuel, c'est-à-dire les expressions, «vérification absolue», «vérification limitée», etc. Les méthodes retenues sont celles qui à notre avis sont les plus susceptibles d'être utilisées et nous les avons divisé en huit catégories. Par «système» nous entendons tout ce qui est utilisé pour la vérification, qu'il s'agisse de télécontrôle ou de toute autre méthode.

Le président: Qu'est-ce que c'est que les *Ferrets*?

M. Cleminson: Les satellites *Ferrets* servent à repérer des signaux et des opérations. Ce sont des satellites électroniques.

Je projeterai à nouveau cette diapositive pendant la période des questions.

Ici vous voyez des exemples de diverses applications de notre programme de recherche. De nombreuses études sont mises aux oubliettes aussitôt qu'elles sont terminées. Or nous avons démontré que les nôtres pourraient être appliquées de diverses façons. Le Canada s'intéresse à six groupes de discussion et de négociations et nous faisons partie de quatre organismes différents. Les résultats de nos travaux pourraient servir à tous ces groupes bien qu'ils soient destinés en principe au comité sur le désarmement.

[Text]

• 1600

[Translation]

You see here, and it was mentioned this morning by Mr. Cameron, that we are members of the Conference on Security and Co-operation in Europe, and in that particular conference we are dealing with confidence- building measures on the one hand and on the possibility of a conference on disarmament in Europe on the other hand. Our work will be used, and is being used at the present time, by the people in Madrid as they go through their day-to-day process.

Now to UNGA, of course we are working for UNSSOD II. Here again the sort of work we have been doing on verification will have an applicability there as the meeting goes on in New York in June and July.

Finally, in NATO, and this is one of the things I think Mr. Beckett mentioned this morning, many of our most important disarmament operations, from our standpoint, are going on within the Alliance. Two of these, of course, are MBFR, the Mutual and Balanced Force Reductions talks which have been taking place in Geneva—I am sorry, in Vienna—for nine years. I think in fact we said Geneva this morning as well, but it is in Vienna.

Strangely enough, when one looks across the spectrum of verification problems, whether it be with the CD or with MBFR, or whatever, there are certain principles which stand out. In MBFR, for example, they deal with what are called associated measures, which are very similar to some of the verification measures, or the CBMs which are talked about in other places.

The LRTF, long-range tactical nuclear force, a theatre nuclear force which is now called IRNF, or the intermediate-range nuclear force, are bilateral discussions between the United States and the Soviet Union. Of course, we are very much interested and involved in the outcome because we have our troops in Europe, and we are members of the alliance.

Finally, as I mentioned, our aim in this program has not been on any of those, but has been on the CD and continues to be on the CD, or the Committee on Disarmament. It is the multilateral negotiating body which commenced negotiations in Geneva on February 2 and which will continue until the middle or the end of April. I think the Committee on Disarmament, which is a 40-nation group, does some of the most significant work, from the standpoint of Canada.

As I mentioned, in the CD we have chosen two subjects of primary interest, due in part to the level of expertise available in this country. The first is the search for a comprehensive test ban treaty, part of the strategy of suffocation; the second is the search for a chemical weapons treaty, which is all the more relevant in view of decisions taken by the United States administration yesterday.

The United States has declared that if a comprehensive chemical weapons convention is not forthcoming, then the

Ainsi que M. Cameron l'a fait remarqué ce matin, en notre qualité de membres de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, nous travaillons d'une part sur les mesures de confiance et de l'autre sur l'organisation d'une conférence sur le désarmement en Europe. Or il se fait que nos travaux sont d'ores et déjà utilisés par la Conférence de Madrid.

Nous travaillons maintenant à la préparation d'UNSSOD II. Nos travaux sur la vérification pourront être utilisés lors de la réunion qui aura lieu à New York au cours des mois de juin et de juillet.

Enfin ainsi que M. Beckett l'a signalé ce matin, certains des travaux les plus importants sur le désarmement se déroulent bien entendu au sein de l'OTAN. Il s'agit d'une part des négociations qui se déroulent à Vienne depuis 9 ans sur la réduction mutuelle équilibrée des forces. Je crois d'ailleurs à ce propos qu'on a mentionné Genève ce matin alors qu'il s'agit bien de Vienne.

La vérification, telle qu'elle est évoquée au comité sur le désarmement ou aux négociations sur la réduction mutuelle équilibrée des forces armées, présente certains traits communs. Dans ce dernier cadre, il est question notamment des mesures dites associées, analogues aux mesures de vérification ou aux mesures de confiance dont il est question ailleurs.

La force nucléaire tactique à grande portée, la force nucléaire de théâtre appelée maintenant force nucléaire de portée intermédiaire, font l'objet de discussions bilatérales entre les États-Unis et l'Union soviétique. Nous nous intéressons bien entendu aux résultats de ces négociations en tant que membres de l'Alliance Atlantique ayant des troupes stationnées en Europe.

Enfin ainsi que je l'ai déjà expliqué, ces travaux visent essentiellement le comité sur le désarmement et non pas l'une quelconque de ces autres instances. Les négociations multilatérales ont été entamées à Genève le 2 février et doivent se poursuivre jusqu'à la fin du mois d'avril. Le comité sur le désarmement qui regroupe 40 États membres fera un travail extrêmement important à ce sujet.

Nous avons donc retenu deux sujets qui nous intéressent tout particulièrement, en raison des connaissances que nous possédons dans ce domaine. Il s'agit d'une part d'un traité général sur l'interdiction des explosions nucléaires faisant partie de la stratégie de l'asphyxie; d'autre part on cherche à conclure un traité sur les armes chimiques, question de la plus grande actualité étant donné la décision prise pas plus tard qu'hier par l'administration américaine.

Les États-Unis ont en effet fait savoir que si un accord général sur l'interdiction des armes chimiques n'était pas

[Texte]

United States will institute a program of weapons modernization.

To illustrate the practical applications of our work in verification on these two very important issues, Mr. Peter Basham of Energy, Mines and Resources, is here to discuss his work in the Committee on Disarmament in Geneva as a member of the Seismic Experts Group on the comprehensive test ban. Dr. Merv Hamblin, of the Department of National Defence's Defence Research Establishment at Suffield, is also present to explain his activities as an expert dealing with the chemical weapons problems.

The Chairman: Thank you very much. We will hear Mr. Basham.

Mr. P.W. Basham (Head, Seismicity Hazards and Applications, Earth Physics Branch, Department of Energy, Mines and Resources): Thank you, Mr. Chairman.

• 1605

In the partial test ban treaty of 1963, which prohibited nuclear weapon testing in the atmosphere, outer space and under water, no mechanism was established to check whether parties were complying with the treaty. The nuclear weapon states were satisfied they could detect and identify violations.

The only remaining environment for testing is underground, and one of the reasons a comprehensive test ban is so long in coming is that verification of compliance is more difficult. The principal technical means of monitoring underground explosions in a treaty situation is seismological; that is, using seismograph facilities, whose principal purpose is to study global earthquakes, to detect and identify clandestine underground explosions.

The main problem, of course, is distinguishing an underground explosion from the natural earthquakes that are occurring all the time.

In my presentation today, I would like to summarize two aspects of this subject for you: First, a brief summary of the seismological principles involved in distinguishing between earthquakes and underground explosions. In this discussion, I will use the word "discrimination" between earthquakes and explosions, rather than "verification" because the latter implies some political or diplomatic machinery to treat suspected violations, the form of which would be described in the treaty.

Second, I will review the work of the Committee on Disarmament-sponsored ad hoc group of seismic experts who are studying the methods and technical problems of international seismic data exchange under a comprehensive test ban treaty. This group is studying the type of global system for international exchange of seismic data which would enable any

[Traduction]

conclu très prochainement, les États-Unis lanceraient un programme de modernisation de leurs armements.

Pour vous donner quelques exemples pratiques de nos travaux sur la vérification dans ces deux domaines importants, M. Peter Basham, du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources, vous entretiendra de ses travaux en sa qualité de membre du groupe des experts en sismologie du comité sur le désarmement de Genève, travaux consacrés à l'interdiction des explosions nucléaires. M. Merv Hamblin de la direction de la recherche à Suffield du ministère de la Défense nationale vous entretiendra des questions d'armes chimiques, domaine dans lequel il est expert.

Le président: Merci beaucoup. Vous avez la parole monsieur Basham.

M. P.W. Basham (directeur, Risques et applications de la sismicité, direction de la physique de la terre, ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources): Merci beaucoup, monsieur le président.

Dans le cadre de l'accord de 1963 sur l'interdiction partielle des explosions nucléaires, traité qui interdit l'explosion nucléaire atmosphérique, les explosions spatiales et sous-marines, rien n'avait été prévu pour vérifier si les parties contractantes respectaient les clauses de l'accord. Les puissances nucléaires étaient en effet convaincues qu'elles seraient à même de détecter toute violation aux clauses de l'accord.

Seuls les essais nucléaires souterrains sont actuellement autorisés; or, une interdiction générale des essais est si difficile à réaliser entre autres, en raison de la difficulté de vérification des essais souterrains. En effet, le principal moyen de détection des explosions souterraines se fait par des moyens sismologiques à l'aide notamment de sismographes qui en principe servent à l'étude des tremblements de terre, mais qui en l'occurrence peuvent servir à repérer des explosions souterraines clandestines.

La difficulté c'est bien entendu de faire la distinction entre une explosion souterraine et un tremblement de terre.

Je vais essayer de vous donner un rapide aperçu de deux aspects de ce problème. Je vais tout d'abord vous donner une idée des principes de sismologie qui entrent en jeu pour distinguer un tremblement de terre d'une explosion souterraine. Je préfère utiliser l'expression «distinguer» plutôt que «vérifier», cette dernière s'appliquant plutôt à des dispositions d'ordre politique ou diplomatique prévues pour le cas de violations telles que prévues par les clauses du traité.

Je vous entretiendrai également des travaux du groupe d'experts en sismologie constitué par le comité sur le désarmement, groupe chargé d'étudier les méthodes et les problèmes techniques que poserait l'échange de données sismiques internationales dans le cadre d'un traité général d'interdiction d'essais nucléaires. Ce groupe étudie notamment un système

[Text]

interested country to undertake discrimination studies and draw national conclusions on suspected violations.

Now, I will go to some overheads. This map shows the various nuclear explosion test sites which have been used; it includes the sites of combat nuclear explosions in the Second World War; sites of various peaceful nuclear explosions; and the principal test sites now in use in Nevada, in the United States; in Kazakh and in Novaya Zembya, in the Soviet Union; in Lop Nor in China; and in the French test site in the Pacific.

All of the experience on seismic discrimination to date has been gained from studies of explosions in the principal underground test sites. The experience with underground explosions has been gained against a background of global earthquakes. Do not try to read this in detail.

The Chairman: But you could explain, though, what it means?

Mr. Basham: This shows six years of global earthquakes with magnitudes 4 or greater, with the major earthquake zones coloured in red. A large majority of the total earthquakes occur in these red zones, but low-magnitude earthquakes, at low rates, can occur almost anywhere on the globe.

To put the potential problems of seismic discrimination into context, between 10,000 and 20,000 earthquakes of magnitude 4 or greater occur each year. A magnitude 4 earthquake is approximately the same size, in seismic energy release, as a nuclear explosion of about 3 kilotons detonated in hard rock.

We can use a cross-section of the earth to get a feeling for the seismological situation. A seismic source at some depth in the earth produces both body waves and surface waves. The body waves travel through the body of the earth, the surface waves around the surface, and they are detected at a seismograph station.

The earthquakes occur as a sudden rupture on a fault, and they can occur at depths from near-surface down to about 700 kilometres. Underground explosions are limited to the maximum depth which can be drilled, or a few kilometres. The principal characteristics, then, of earthquakes and underground explosions are that the earthquakes can be shallow or deep; they tend to be a low-frequency source, and I will show you some illustrations of this later; they tend to be long-duration seismic. Explosions are shallow; they tend to be a high frequency source of short duration.

• 1610

So the problems we have in seismic discrimination between these two types of seismic sources is, first, to be able to detect sufficient body and surface waves at a sufficient number of

[Translation]

général d'échange international de données sismiques, données qui permettraient à tout pays d'établir la différence entre ces tremblements de terre et de tirer les conclusions qui s'imposent.

Cette carte montre les différents sites utilisés pour des essais nucléaires, y compris les sites d'explosions nucléaires au cours de la seconde guerre mondiale, différents sites d'explosions nucléaires pacifiques ainsi que les principaux sites de tests du Nevada pour les États-Unis, de Kazakh et de Novaya Zembya pour l'Union Soviétique, de Lop Nor pour la Chine et du Pacifique pour la France.

Toutes les données et distinctions sismiques recueillies à ce jour proviennent d'études des explosions qui ont eu lieu dans les principaux sites d'essais nucléaires souterrains. Ces données ont été comparées à celles des tremblements de terre. Il est inutile d'essayer de lire en détails.

Le président: Pourriez-vous nous expliquer ce que cela veut dire?

M. Basham: Ceci représente six années de tremblements de terre d'une amplitude minimale de 4, les principales zones sismiques figurant dans le rouge. La majeure partie des tremblements de terre arrive justement dans les zones indiquées en rouge, alors que les tremblements de faible amplitude peuvent arriver n'importe où sur la terre.

Pour vous donner une idée du problème, on enregistre à chaque année 10,000 à 20,000 tremblements de terre d'amplitude 4 minimum. Or, un tremblement de terre d'amplitude 4 correspond à l'énergie sismique émise lors d'une explosion nucléaire de 4 kilotonnes dans des roches dures.

Nous pouvons utiliser une coupe de la terre pour nous faire une idée de la situation sismologique. Une source sismique à une certaine profondeur dans la terre produit des ondes souterraines et des ondes de surface. Les ondes souterraines traversent la terre alors que les ondes de surface se déplacent en surface comme leur nom le dit, elles peuvent être détectées à l'aide de sismographe.

Les tremblements de terre sont dus à de brusques ruptures d'une faille et la profondeur varie de 700 kilomètres à la surface terrestre. Les explosions souterraines sont effectuées à une profondeur maximum de quelques kilomètres, étant donné qu'on n'arrive pas à forer plus loin. Les principales caractéristiques des tremblements de terre et des explosions souterraines sont que les tremblements de terre peuvent survenir tout près de la surface ou en profondeur; ils ont tendance à émettre des fréquences basses—je vous montrerai quelques diagrammes un peu plus tard à ce sujet—et leur manifestation sismique a tendance à se prolonger. Les explosions se manifestent, elles, près de la surface; elles ont tendance à émettre des fréquences hautes et à être de courte durée.

Donc, pour faire la différence entre ces deux phénomènes sismiques, il nous faut tout d'abord être en mesure de détecter suffisamment de vagues sismiques captées par un nombre

[Texte]

seismograph stations. Of course we have mixed up with that the problem that small earthquakes start to tend to look like explosions.

This shows some typical seismograph records for an earthquake and an underground explosion, and I want to use it to illustrate some of the techniques of discrimination. Note the difference in time scales for the short-period body waves and the long-period surface waves. The short- and long-period waves are commonly recorded on different types of seismographs.

The principal difference between earthquakes and underground explosions is the dominant frequency range of the seismic energy. It is more like a crunch, if you will, for an earthquake, and a bang for an explosion. The most obvious difference between the two is in the relative amplitudes of the higher-frequency body waves and the low-frequency surface waves. This difference can be used as a simple discriminant by calculating seismic magnitudes from the two types of waves. A much more sophisticated analysis is usually performed, but let me show you the discrimination capacity of the magnitude comparisons.

Here we see some discrimination plots for the simple body- and surface-wave magnitude criteria for earthquakes and explosions in the western United States. Here all we are doing is plotting the body-wave magnitude against the surface-wave magnitude and the seismic events separate into two populations: earthquakes and explosions. In the upper diagram these are the results achieved by one seismograph station in Berkeley, and in the lower diagram we see the capabilities of the Canadian seismograph network to discriminate explosions at the Nevada test site from other earthquakes in the western United States.

We have a similar plot for the Soviet Union. In the upper diagram, we are looking at the capability of one seismograph station in Alaska to discriminate earthquakes and underground explosions in the Soviet Union; in the lower diagram there is one seismograph station in Sweden.

Now in these experimental studies, as well as in an eventual treaty, there will be a threshold below which these types of seismological discriminants will no longer work effectively in distinguishing the two types of seismic sources. The main factors in setting these thresholds will be the numbers and locations of seismograph stations permitted under the treaty, the ambient level of earth noise that will limit the sensitivity of the seismographs, and the techniques of evasion that may be employed under a treaty.

So to summarize where we are at the moment, we can look at this summary of some of the important aspects and its use in a treaty situation. We must realize that all the experience on seismic discrimination has been achieved under conditions

[Traduction]

suffisant de stations équipées de sismographes. Bien entendu, s'ajoute à cela le problème des petits tremblements de terre qui au départ ont tendance à ressembler à des explosions.

Ceci vous montre des sismogrammes typiques pour un tremblement de terre et une explosion souterraine, et je veux m'en servir pour illustrer certaines des techniques permettant de faire la différenciation. Notez la différence entre les mouvements souterrains de courte durée et les ondes de surface de longue durée. Ces ondes de courte et de longue durée sont communément enregistrées sur différents types de sismographes.

La principale différence entre les tremblements de terre et les explosions souterraines est la gamme de fréquences dominantes émises par l'énergie sismique. Pour un tremblement de terre, c'est plutôt, si vous voulez, un craquement, et un bang pour une explosion. Les différences les plus évidentes entre les deux sont les amplitudes relatives des ondes souterraines à fréquences plus hautes et celles des ondes de surface à fréquences plus basses. Cette différence peut être utilisée pour faire la différenciation en calculant les amplitudes sismiques à partir des deux types d'onde. Généralement, on se livre à une analyse beaucoup plus complexe mais laissez-moi vous indiquer les possibilités de différenciation qu'offrent les comparaisons d'amplitudes.

Vous avez ici des graphiques de différenciation au niveau des simples critères d'amplitudes souterraines et de surface pour les tremblements de terre et les explosions dans l'ouest des États-Unis. Nous ne faisons que comparer l'amplitude des ondes souterraines à l'amplitude des ondes de surface et nous nous retrouvons avec deux manifestations sismiques bien distinctes: les tremblements de terre et les explosions. Dans le diagramme du haut vous avez les résultats obtenus par le sismographe de Berkeley, et dans le diagramme du bas vous avez le réseau de sismographes canadiens permettant de faire la différenciation entre les essais d'explosion faits au Nevada et les autres tremblements de terre dans l'ouest des États-Unis.

Nous avons un graphique similaire pour l'Union soviétique. Dans le diagramme du haut, vous avez les résultats de différenciation entre les tremblements de terre et les explosions souterraines en Union soviétique obtenus par le sismographe situé en Alaska; dans le diagramme du bas, vous avez ceux d'un sismographe situé en Suède.

Or, dans ces études expérimentales, tout comme dans l'éventualité d'un traité, il y a un seuil minimum sous lequel il ne sera plus possible de faire la différenciation entre ces deux types de sources sismiques. Les principaux facteurs d'établissement de ces seuils seront déterminés par le nombre et l'emplacement des sismographes autorisés par le traité, le niveau ambiant de bruits terrestres qui limitera la sensibilité des sismographes et les techniques de camouflage qui pourront être employées, s'il y a traité.

Donc, pour résumer la situation actuelle, nous pouvons étudier ce résumé de certains des aspects importants et de son utilisation dans le cas d'un traité. Il faut bien comprendre que toute la somme de connaissances en matière de différenciation

[Text]

of no ban on testing. The explosions have been at known test sites. The test sites generally are not seismically active, which means we do not have very much experience in discriminating earthquakes and explosions which are located very close together, and the data sources are dominantly from the U.S. and the U.S.S.R.

Now if we look at a similar case under CTBT conditions we must realize that explosions will be in unknown locations; that the explosions could very well be in seismically active zones; that evasion techniques might be employed; and, perhaps fundamentally, we have to decide whom we need to monitor. Do we need to monitor the territories of the nuclear powers and, in addition, the near-nuclears? Or do we monitor the whole world?

• 1615

Let me go on now to describe the work of the ad hoc group in Geneva. As most of you know, the Committee on Disarmament and its predecessors, the Conference of the Committee on Disarmament and the Eighteen-Nation Disarmament Committee, have concerned themselves with seismological verification questions for more than 20 years. The first international group of seismological experts met in Geneva in the late 1950s under the ENDC to discuss these matters. This, in fact, produced the first general agreement that seismological monitoring could be used to verify compliance with the ban on underground testing.

Throughout the years, the CCD, in particular, sponsored many informal meetings of experts to assess the status of research on seismic discrimination. In 1969, this led to a Canadian-sponsored resolution in the UN General Assembly, which asked all countries to provide information on the status of their seismograph stations. The material received was analysed by Canada to establish the general capabilities that existed at that time to detect and identify underground nuclear explosions.

The most recent Geneva activity in this field is, of course, the CD-sponsored ad hoc group of seismic experts, and in the next overhead I want to give you just a brief history of the ad hoc group to this point in time.

The CCD, in July of 1976, asked all member states to provide seismological experts to work within the group to consider and report on international co-operative measures to detect and identify seismic events. In addition, countries not members of the CCD, but with extensive seismological experience, were asked to join the work of the group.

So, this led to the CCD-sponsored group of seismic experts and they worked for approximately two years and filed their first report with the CCD in March of 1978. This is Document

[Translation]

séismique a été obtenue alors qu'il n'y avait pas d'interdiction des essais. Les explosions avaient lieu dans des endroits connus. Ces endroits généralement ne sont pas sismiquement actifs, ce qui signifie que nous ne connaissons pas vraiment grand-chose en matière de différenciation entre les tremblements et les explosions survenant pratiquement dans un même périmètre, et nos sources de données sont surtout les États-Unis et l'Union soviétique.

Or, dans l'éventualité d'un traité, il faut bien comprendre que ces explosions se produiraient dans des endroits inconnus; que ces explosions pourraient fort bien avoir lieu dans des zones d'activités sismiques; que des techniques de camouflage pourraient être employées; et, ce qui est peut-être fondamental, il nous faudra décider qui surveiller. Devrons-nous tenir sous surveillance les territoires des puissances nucléaires, et, en plus, les puissances candidates au nucléaire? Ou devons-nous tenir sous surveillance le monde entier?

Permettez-moi maintenant de vous décrire les travaux du groupe spécial de Genève. Comme la majorité d'entre vous le savez, le comité sur le désarmement et ses prédécesseurs, la Conférence du comité sur le désarmement et le comité des dix-huit sur le désarmement, s'intéressent aux questions de contrôle sismique depuis plus de vingt ans. Le premier groupe international de sismologues s'est réuni à Genève à la fin des années 50 dans le cadre du CDND pour discuter de ces questions. Le résultat en a été la première entente générale sur la surveillance sismologique pour contrôler le respect de l'interdiction des essais souterrains.

Au cours des années, la CCD, en particulier, a patronné de nombreuses réunions informelles de spécialistes pour évaluer l'évolution de la recherche en matière de différenciations sismiques. En 1969, cela a abouti à une résolution proposée par le Canada devant l'Assemblée générale des Nations Unies qui demandait à tous les pays de fournir des renseignements sur la capacité de leurs stations sismiques. Les renseignements reçus ont été analysés par le Canada afin de dresser la liste des installations permettant, à l'époque, de détecter et d'identifier les explosions nucléaires souterraines.

Les activités les plus récentes à Genève dans ce domaine sont, bien entendu, les travaux du groupe spécial de sismologues patronnés par le comité sur le désarmement, et je voudrais simplement vous faire un bref rappel historique des travaux de ce groupe spécial jusqu'à aujourd'hui.

En juillet 1976, la Conférence du comité du désarmement a demandé à tous les États membres de fournir les services de sismologues pour travailler au sein du groupe, étudier et signaler les mesures internationales de coopération en matière de détection et d'identification des manifestations sismiques. De plus, on a demandé à des pays non membres de la CCD, mais ayant une longue expérience sismologique, de participer aux travaux du groupe.

C'est donc l'origine du groupe de sismologues patronné par la CCD et après environ deux ans de travaux il a déposé son premier rapport en mars 1978. Il s'agit du document CCD558.

[Texte]

CCD558. In May of that year the CCD provided a new mandate for the continued work of the group. In February of 1979, the new Committee on Disarmament decided to maintain the arrangements that the CCD had made, and in July of 1979 the group submitted its second report to the CD, Document CD43. The CD then provided a third mandate, under which the seismic experts are now working.

It is planned that next month the ad hoc group will provide for the CD an extended progress report that I assume will provide part of the report from the CD to the UN second special session on disarmament. They will continue to work and at the present time it is not really sure at what date the third report of the ad hoc group will be available.

The Chairman: And then the fourth mandate—

Mr. Basham: For the first report of the group, information was requested, again, on the status of seismograph stations around the globe. Studies of various combinations of hypothetical global networks were made to estimate the capabilities of detecting seismic events. It is clear, for example—and you can see it on this overhead—that there are more and better seismograph stations in the northern hemisphere than in the southern hemisphere, and, consequently, the detection threshold will be better in the northern hemisphere.

One of the most important aspects of a global system is a rapid transmission of seismic data from the seismograph stations to international data centres.

The World Meteorological Organization has agreed, in principle, to make excess capacity of its global telecommunication system available for the distribution of seismic data. International data centres would collect seismic data from stations around the globe; analyse the data and redistribute a bulletin of seismic events; that is, without any attempt to assess the nature of the seismic events as earthquakes or underground explosions.

The ad hoc group, in its first report, has suggested that there be international seismic data centres in Washington and Moscow. Sweden has also volunteered to operate such a centre.

The WMO circuits have been shown to be somewhat unreliable in some of the experimental tests that have been done under the guidance of the ad hoc group. This is mainly because of data loss in the more remote corners of the globe. This may be the only communication system available to some of the countries. In more developed parts of the world, for example in North America and Europe, more use would be made of direct computer links for data transfer, either by computer telephone links or satellite links.

• 1620

I can summarize the global system best by showing you another figure out of the first report. Here we have a schematic of how it all works. Seismograph stations around the world

[Traduction]

En mai de cette même année la CCD a renouvelé le mandat du groupe. En février 1979, le nouveau comité sur le désarmement a décidé de perpétuer les ententes conclues par la CCD, et en juillet 1979 le groupe a soumis son deuxième rapport au CD, le document CD43. Le CD a alors renouvelé pour une troisième fois le mandat de ce groupe de sismologues qui continue donc toujours à travailler.

Il est prévu que le mois prochain, ce groupe présente au CD un rapport intérimaire qui, je suppose, constituera une partie du rapport que le CD présentera à la Deuxième session spéciale sur le désarmement des Nations unies. Ce groupe poursuit ses travaux et à l'heure actuelle personne ne sait exactement à quelle date son troisième rapport sera prêt.

Le président: Puis il y aura un quatrième mandat . . .

M. Basham: Pour le premier rapport du groupe, on avait donc demandé des renseignements sur l'ensemble des installations sismographiques. Des études portant sur diverses combinaisons de réseaux terrestres ont été faites pour évaluer les possibilités de détection des manifestations sismiques. Il est clair, par exemple, et vous pouvez le voir sur ce cliché, que les stations sismographiques sont plus nombreuses et mieux équipées dans l'hémisphère nord que dans l'hémisphère sud, et qu'en conséquence, les seuils de détection sont supérieurs dans l'hémisphère nord.

Un des aspects les plus importants d'un système global est une transmission rapide des données sismiques des stations sismographiques aux centres de données internationaux.

L'Organisation météorologique mondiale a donné son accord de principe pour que les canaux inutilisés de son réseau de télécommunication global serve à la transmission des données sismiques. Les centres de données internationaux recueillent les données sismiques des stations du monde entier, analysent ces données et les retransmettent sous la forme d'un bulletin de manifestations sismiques, c'est-à-dire, sans essayer de catégoriser la nature de ces manifestations sismiques en tremblements de terre ou en explosions souterraines.

Le groupe spécial, dans son premier rapport, a suggéré l'installation de centres de données sismiques internationaux à Washington et à Moscou. La Suède s'est également portée volontaire pour rédiger un tel centre.

Les circuits de l'OMM se sont révélés relativement peu fiables lors de certaines des expériences réalisées sous l'égide du groupe spécial. C'est principalement dû aux pertes de données dans les coins les plus reculés du globe. C'est peut-être le seul réseau de communication disponible pour certains de ces pays. Dans les régions plus développées du monde, par exemple en Amérique du Nord et en Europe, on pourrait se servir davantage des lignes directes informatisées pour la transmission des données, soit en passant par les réseaux téléphonique soit par les satellites.

Le mieux pour résumer ce système global est de vous montrer un autre cliché tiré du premier rapport. Il s'agit d'un schéma de fonctionnement. Toutes les stations sismographi-

[Text]

would send derived data into an international communications circuit. If, for example, this is Canada, the red dot in the centre would be Ottawa, our national facility collecting data from those Canadian seismograph stations that are taking part. The data would go into the circuit and one or more international data centres would receive the data from the seismograph stations. They would associate the data with particular seismic events, locate events, assign magnitudes to them, and redistribute a bulletin of seismic events into the telecommunications system. The stations would then receive these bulletins, search them for seismic events of particular interest to them, and then they would have the option of requesting additional data for operating stations for any seismic event that was of particular interest.

In yellow, you will see that we have divided the data into two levels: the level one data is the data initially sent from seismograph stations; level two data is data that any national centre may wish to have, in addition, from other seismograph stations around the globe.

I will not attempt to predict the future for you, but the Committee on Disarmament Ad Hoc Group is attempting to resolve some of the scientific and technical difficulties in seismic data exchange. Hopefully, this will lead to agreed procedures by the time a comprehensive test ban is in force.

I will close my presentation here. I hope I have given you some understanding that you may not have had on the application of seismology to CTB verification. I have tried to avoid too much technical detail, but if you have any questions on the technical or scientific aspects of seismic discrimination, I would be glad to attempt to answer them.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much.

Now, I think, at last we will hear Mr. Hamblin, who is the Director of the Defence Sciences Division, Defence Research Establishment, from Suffield, Alberta. Mr. Hamblin.

Mr. M.C. Hamblin (Director, Defence Sciences Division, Defence Research Establishment, Suffield, Alberta, Department of National Defence): Thank you, Mr. Chairman.

Following the general introduction by Colonel Cleminson and Mr. Basham's description of verification of nuclear events by seismic means, which is a relatively successful verification technique, I will concentrate on the problems of verification for a chemical arms control agreement, since this is an area where verification has proven to be a major stumbling block.

An agreement on chemical warfare already exists. The Geneva Protocol, banning the use of toxic chemicals in war,

[Translation]

ques du monde entrent leurs données dans un circuit de communications internationales. Si, par exemple, ça c'est le Canada, le point rouge au centre correspond à Ottawa, notre centre national où sont recueillies toutes les données en provenance des stations sismographiques canadiennes participantes. Ces données entrent dans le circuit et un ou plusieurs centres de données internationaux reçoivent les données de ces stations sismographiques. Ils associent les données aux manifestations sismiques particulières, ils localisent ces manifestations, leur attribuent des amplitudes puis rédigent un bulletin de manifestations sismiques réinjecté dans le réseau de télécommunications. Les stations reçoivent alors ces bulletins, y recherchent les manifestations sismiques les intéressant particulièrement et ont la possibilité de demander des données supplémentaires sur toute manifestation sismique les intéressant plus particulièrement.

En jaune, vous voyez que nous avons divisé les données en deux catégories: au premier niveau il s'agit des données envoyées par les stations sismographiques; au deuxième niveau il s'agit des données que tout centre national peut souhaiter obtenir, en plus, de tout autre station sismographique du monde.

Je n'essaierai pas de prédire l'avenir pour vous mais le groupe spécial du Comité du désarmement essaie de résoudre certaines des difficultés scientifiques et techniques que pose l'échange de données sismiques. Il est à espérer que cela aboutira à des procédures agréées lorsque l'interdiction globale des essais entrera en vigueur.

Ceci met fin à mon exposé. J'espère vous avoir appris quelque chose sur l'utilisation de la sismologie comme moyen de contrôle en cas d'interdiction globale des essais. J'ai essayé d'éviter au maximum les détails techniques; mais si vous avez des questions portant sur les aspects scientifiques ou techniques de la différenciation sismique, je serai heureux d'essayer d'y répondre.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup.

Je crois que nous allons enfin entendre M. Hamblin, le directeur de la Division des sciences de la défense, du Centre de la recherche de la défense de Suffield, en Alberta. Monsieur Hamblin.

M. M.C. Hamblin (directeur, Division des sciences de la défense, Centre de recherche de la défense, Suffield, Alberta, ministère de la Défense nationale): Merci, monsieur le président.

Suivant l'introduction générale du colonel Cleminson et la description de M. Basham du contrôle des explosions nucléaires par moyens sismiques, techniques de contrôle connaissant un certain succès, je me concentrerai sur les problèmes de contrôle dans l'éventualité d'un accord sur le contrôle des armes chimiques étant donné que c'est un domaine où le contrôle s'est révélé être un obstacle majeur.

Un accord sur la guerre chimique existe déjà. Le protocole de Genève interdisant l'utilisation de produits toxiques en

[Texte]

was signed in 1925. While this agreement seems to carry considerable moral weight, in that no signatory nation has since used chemical warfare, it has no provisions for verification. In addition, it does not prevent the acquisition and maintenance of stockpiles of chemical weapons, and at least three major nations are known to possess them.

Recent attempts to obtain useful evidence to support or disprove allegations of chemical warfare use in southeast Asia demonstrate the difficulties that result when there are no accepted arrangements for verification in place. A United Nations agreement to ban the development, production and stockpiling of biological and toxin weapons, and to arrange for the destruction of existing biological weapons stocks and their means of production, was signed in 1972 and was ratified by sufficient states to enter into force in 1975. At the time, most nations agreed that biological weapons were not very useful and there would be little advantage for any nation to break such a treaty. As a result, it was possible to conclude the treaty without including any verification measures.

• 1625

At the time of entry into force, the Soviet Union declared that it was in compliance with the treaty. However, certain events involving an outbreak of anthrax at Sverdlovsk in 1979, which was followed by the United States through its national technical means, caused the United States to suspect otherwise. Using the only approach available, the United States made a direct nation-to-nation enquiry to the Soviet Union. There was no possibility for further verification of the events, apart from an appeal to the Security Council, and the matter has been dropped, even though the Soviet response that the outbreak was the result of tainted meat was not consistent with the facts of the case.

Now if lack of verification means is not good enough for the ban of an impractical weapons system, then it is surely much more important for chemical weapons, which most states agree are potentially useful on the battlefield. These examples illustrate how dangerously inadequate an agreement without verification really is.

In pursuing a new treaty to ban the development, production, acquisition and stockpiling of chemical weapons, through the Committee on Disarmament in Geneva, most states agree that some means of verifying the various agents or activities to be banned by the treaty will be necessary. This is agreed by the Warsaw Pact nations and most neutral states as well as by Western nations, but here agreement largely ends. It seems that everyone has a different view of what measures are needed, how much intrusion into national territories should be allowed and what international mechanisms should be put in place to co-ordinate the verification measures.

Perhaps the greatest difference exists between the United States and the Soviet Union, the two states that possess most of the existing chemical weapons. In the early 1970s, several

[Traduction]

période de guerre a été ratifié en 1925. Bien que cet accord semble avoir un poids moral considérable, dans la mesure où aucun pays signataire n'a depuis utilisé d'armes chimiques, il ne comporte aucune disposition de contrôle. De plus, il n'empêche ni la constitution ni l'entretien de stocks d'armes chimiques et il est notoire qu'au moins trois grandes puissances en possèdent.

Les récentes tentatives visant à réunir les preuves d'utilisation ou de non-utilisation d'armes chimiques en Asie du sud-est démontrent la difficulté de la tâche lorsqu'il n'y a pas de dispositions de contrôle agréées. Un accord des Nations unies interdisant la mise au point, la fabrication et la constitution de stocks d'armes biologiques et toxiques, et prévoyant la destruction des stocks d'armes biologiques existants ainsi que leurs moyens de production, a été signé en 1972 et a été ratifié par suffisamment d'États pour entrer en vigueur en 1975. À l'époque, la majorité des nations ont convenu que les armes biologiques n'étaient pas très utiles et qu'aucune nation ne trouverait avantage à violer un tel traité. En conséquence, il a été possible de conclure ce traité sans inclure de mesures de contrôle.

Au moment de son entrée en vigueur, l'Union Soviétique a déclaré être en conformité avec le traité. Cependant, certains événements à l'origine de l'épidémie d'anthrax à Sverdlovsk en 1979, événement suivi par les États-Unis grâce à ses moyens techniques nationaux ont conduit ces derniers à penser autrement. Utilisant la seule option disponible, les États-Unis ont posé la question directement de nation à nation à l'Union Soviétique. Aucun contrôle supplémentaire n'a pu être possible, mis à part un appel devant le Conseil de sécurité, et la question a été abandonnée même si la réponse des Soviétiques imputant cette épidémie à de la viande avariée n'était pas corroborée par les faits.

Or, ce manque de moyens de contrôle du respect de l'interdiction d'armes peu pratiques est déjà gênant, cela l'est encore bien plus s'agissant d'armes chimiques dont la majorité des États conviennent qu'elles sont potentiellement utiles sur le champ de batailles. Ces exemples démontrent les graves dangers d'un accord ne comportant pas de disposition de contrôle.

Travaillant à un nouveau traité interdisant la mise au point, la fabrication, l'acquisition et la constitution de stocks d'armes chimiques, par le biais du comité sur le désarmement à Genève, la majorité des États convient que certains moyens de contrôler les divers agents ou activités devant être interdits par le traité seront nécessaires. Les pays du pacte de Varsovie et la majorité des pays neutres et les pays occidentaux sont d'accord, mais l'accord ne va pas plus loin. Il semble que chacun ait une opinion différente des mesures nécessaires, du degré permis d'intrusion dans les territoires nationaux et des mécanismes internationaux devant être mis en place pour coordonner les mesures de contrôle.

C'est peut-être entre les États-Unis et l'Union Soviétique qu'on trouve la divergence la plus importante, entre les deux États qui possèdent la majorité des armes chimiques existan-

[Text]

draft treaties were tabled in the then existing Conference of the Committee on Disarmament, but each time these treaties ultimately floundered on the differences between these two super states. In 1976, the two superpowers began bilateral discussions on chemical weapons, and by 1977, when the last of the draft treaties was rejected, it had become apparent that these two must sort out their differences before an agreement would be possible. Through a prolonged series of meetings a number of questions were settled, but there was little progress on verification, and now the talks have been suspended. There is also nothing in view that they are going to resume these talks at this point.

There are various ways that chemical arms verification might be attempted. Suspicions might, of course, be raised through intelligence sources or hearsay information from travellers, refugees, or propaganda releases. However, these sources prove very little. Technical approaches would include satellite observations, remote air or water sampling, or careful analysis of data from the chemical industry. These are all remote or indirect monitoring methods which form the basis of "national technical means". The Soviet Union claims that such means are sufficient to provide adequate verification for a chemical weapons treaty. For instance, quoting from the last paragraph of CCD538 tabled by the Soviet Union in August 1977:

Thus the sum total of remote and indirect methods of monitoring afford adequate scope for extra territorial monitoring by a national means.

While very sophisticated techniques are available for remote detection, such as spectroscopic observation of key sites from a satellite or the placing of highly sensitive mass spectrometers or other detectors on national borders downwind from likely sites, nonetheless, all scientific analyses to date have indicated that the problems of placement, weather, timing, sensitivity, et cetera, are such that they combine to make the probability of detecting illegal operations very small. Even water analysis of samples taken downstream or offshore is fraught with complex problems and is unlikely to prove anything.

• 1630

Consider also a nation possessing chemical weapons which does not declare all or part of them. How could any technical measures ever detect them in their hidden storage sites?

The United States, supported by most non-Warsaw Pact nations, suggests that such technical means are not sufficient to provide adequate verification of a chemical weapons treaty. They conclude that most banned activities will require some form of on-site inspection to provide clear evidence of compliance. Further, these inspections must be international in scope so that all nations can see the proof.

[Translation]

tes. Au début des années 70, plusieurs projets de traités ont été déposés auprès de la Conférence du comité du désarmement, mais chaque fois ces traités ont fini par s'échouer sur les divergences entre ces deux supergrands. En 1976, ces deux superpuissances ont entrepris des discussions bilatérales sur les armes chimiques, et en 1977, lorsque le dernier des projets de traités a été rejeté, il était devenu apparent que ces deux dernières devaient régler leur divergences avant qu'un accord ne soit possible. Une longue série de réunions a permis de régler un certain nombre de questions, mais les progrès en matière de contrôle étaient minimes et les discussions ont été maintenant suspendues. Rien ne peut faire penser également que ces deux pays vont reprendre bientôt ces discussions.

Diverses solutions peuvent permettre d'exercer ce contrôle sur les armes chimiques. Bien entendu, il y a les services de renseignements, les renseignements de deuxième main des voyageurs, des réfugiés ou la propagande. Cependant, ces sources ne permettent pas de prouver grand-chose. Sur le plan technique, il y a les observations par satellites, l'échantillonnage à distance de l'atmosphère ou de l'eau, l'analyse attentive des données de l'industrie chimique. Ce sont toutes ces méthodes de surveillance indirecte qui forment la base des «moyens techniques nationaux». Selon l'Union Soviétique, ces moyens sont suffisants pour assurer un véritable contrôle dans le cadre d'un traité sur les armes chimiques. Par exemple, l'Union Soviétique dit dans le dernier paragraphe du CCD538 qu'elle a déposé en août 1977:

Ainsi, la somme totale des méthodes indirectes de surveillance permet tout à fait la surveillance extra-territoriale par des moyens nationaux.

Bien que des techniques très perfectionnées de détection à distance soient disponibles, telles que l'observation spectroscopique de sites clés à partir de satellites, ou l'installation de spectromètres de masse ultra-sensibles ou d'autres détecteurs aux frontières nationales dans le bon sens du vent, néanmoins, toutes les analyses scientifiques jusqu'à présent indiquent que les problèmes de placement, de météorologie, de temps, de sensibilité etc. sont tels que combinés ils rendent la probabilité de détection d'opérations illégales très infimes. Même l'analyse d'échantillons d'eau prélevés en aval des rivières ou au large des côtes s'avère d'une complexité incroyable et fort peu susceptible de prouver quoi que ce soit.

Considérez également une nation possédant des armes chimiques qui ne les déclare pas toutes ou une partie d'entre elles. Comment des mesures techniques pourraient jamais les détecter dans leur lieu d'entreposage caché?

Selon les États-Unis, appuyés par la majorité des pays ne faisant pas partie du pacte de Varsovie, de tels moyens techniques ne sont pas suffisants pour aspirer à un véritable respect du Traité sur les armes chimiques. Ils concluent que la majorité des activités interdites nécessiteront une certaine forme d'inspection sur place pour que la preuve de conformité soit clairement établie. De plus, ces inspections doivent être faites

[Texte]

The Soviet Union does not accept inspection except in a very few specific and highly controlled situations, and then without any sampling. It is here that the main differences between the superpowers occur.

Canada, in CD167, a paper which we tabled in Geneva, attempted to analyse logically each activity to be banned under a treaty in order to determine what the minimum level of on-site intrusion might be. We seem to have found an intermediate position, but so far, of the two superpowers only the United States has agreed that this paper might form a basis for further discussion.

Assuming that verification becomes possible by whatever means, the question remains as to who should carry it out. If left to national technical means, only the two superpowers would have the means. There seems to be general agreement that a small international body or secretariat might be set up along with a consultative committee to exchange information or analyse industrial data as well as to organize responses to challenges. The question of financial support for such a group has not been explored, but an international agency is unlikely to ever command its own inspection satellites or even a string of black boxes to monitor borders or key sites.

In CD167, Canada suggested that some international inspections will be necessary to monitor weapons disposals, production plant dismantling, or to investigate allegations of use or clandestine production. It was suggested that each signatory might nominate one or two inspectors and identify suitable laboratories to be called upon by the secretariat when needed.

National verification agencies would also be useful to support international activities. They would monitor industry for nonproduction, provide data for exchange and host international inspections.

A major point of disagreement which has received much attention is whether or not on-site inspection would result in compromise of commercial secrets or national security information. The Soviet Union is adamant that compromise would result; however, the United States does not think so. West Germany points out that their chemical industry has been inspected that way for years. France, a third nation identified as possessing chemical weapons, has declared that it would have no difficulty with on-site inspections.

Committee on Disarmament workshops have inspected chemical plants in Germany, England and Finland without difficulty; and the Pugwash workshops did likewise in Germany, the United States and Sweden. Pugwash also visited the chemical weapons destruction facility located in the U.S. storage area at Tooele army depot in Utah.

[Traduction]

sur une base internationale afin que tous les pays puissent voir cette preuve.

L'Union soviétique refuse les inspections sauf dans des situations très précises, peu nombreuses, hautement contrôlées et sans prélèvement d'échantillons. C'est à ce niveau que les principales divergences entre les superpuissances se situent.

Le Canada, dans le CD167, document que nous avons déposé à Genève, a essayé d'analyser logiquement chaque activité devant être interdite dans le cadre d'un tel traité afin de déterminer le niveau minimum de contrôle sur place. Nous semblons avoir trouvé un terrain intermédiaire, mais jusqu'à présent, des deux superpuissances seuls les États-Unis ont convenu que ce document peut être à la base de discussions supplémentaires.

En supposant que le contrôle devienne possible, quels que soient les moyens utilisés, il reste à déterminer qui devrait s'en charger. Si on en reste au niveau des moyens techniques nationaux, seuls les deux superpuissances auront ces moyens. L'accord semble généralement se faire sur la création d'un petit corps ou secrétariat international complété d'un comité consultatif chargé d'échanger les renseignements ou d'analyser les données industrielles ainsi que d'organiser les réponses aux problèmes posés. La question du financement d'un tel groupe n'a pas été étudiée mais il est fort invraisemblable qu'une agence internationale ait jamais ses propres satellites d'inspection ou même un réseau de boîtes noires pour surveiller les frontières ou les sites clés.

Dans le CD167, selon le Canada, certaines inspections internationales seront nécessaires pour surveiller la destruction des armes, le démantèlement des usines de fabrication ou pour enquêter sur les accusations d'utilisation ou sur la fabrication clandestine. Il a été proposé que chaque signataire nomme un ou deux inspecteurs et indique les laboratoires pouvant être utilisés par le secrétariat en cas de nécessité.

Des agences nationales de contrôle seraient également utiles pour soutenir les activités internationales. Elles veilleraient à ce que l'industrie ne fabrique pas de tels produits, elles assureraient l'échange des données et accueilleraient les inspections internationales.

Un point de désaccord important qui a reçu beaucoup d'attention est de savoir si oui ou non les inspections sur place pourraient mettre en danger des secrets commerciaux ou la sécurité nationale. Pour l'Union soviétique c'est absolument inévitable alors que les États-Unis ne le pensent pas. L'Allemagne de l'Ouest a signalé que son industrie chimique faisait l'objet de telles inspections depuis des années. La France, troisième nation identifiée comme possédant des armes chimiques, a déclaré que les inspections sur place ne lui causeraient pas de difficultés.

Des équipes du Comité du désarmement ont inspecté des usines chimiques en Allemagne, en Angleterre et en Finlande sans difficulté; les équipes Pugwash ont fait la même chose en Allemagne, aux États-Unis et en Suède. Pugwash a également visité l'installation de destruction d'armes chimiques se trou-

[Text]

Now, while actual inspections might be more thorough and involve more sampling and analysis, it has become quite clear that sensitive information is unlikely to be compromised by these events.

Implicit in verification is the role of the United Nations. Verification agencies and consultative committees would report to that organization but a series of challenge procedures, first bilateral and then international, must be evolved. Accepted appeal procedures to the Secretary-General, the Security Council or the General Assembly, would be needed. Ultimately, perhaps, compliance with the treaty may depend on the consequences and the sanctions applied, but such questions are still well beyond the scope of current discussions in Geneva.

• 1635

As I have indicated, questions of verification are still very important for the negotiation of a chemical weapons treaty. We must still decide how much verification is needed; how much intrusion into sovereign territory must be allowed; and what sort of evidence, technical or otherwise, would constitute proof of non-compliance.

These are the subjects of the papers and discussions currently taking place in the Committee on Disarmament, and the solution is becoming very urgent if we are to have a treaty before a new round of chemical weapon production is launched.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, *monsieur* Hamblin.

The first who showed his desire is Mr. Gamble—I was waiting for you; I looked around—followed by Mr. MacKay.

Mr. Gamble: If I might just direct some comments to Mr. Hamblin, who delivered the last paper. It is not too surprising that in an area such as chemical warfare material production, we should find that the Soviet Union is dragging its feet, reluctant to co-operate, despite the fact that nations, since the time of the First World War, have resisted any temptation, even in the dying days of Nazi Germany, to employ these weapons.

Does the reluctance of the Soviet Union to co-operate in such an essential area, where the possibility of use surely must horrify all of mankind, not deliver a general message to all those who are actively engaged in seeking some kind of a disarmament in the world: that they are not genuinely interested in co-operating to reduce the growth of the armament industry of any kind on the globe?

[Translation]

vant dans la zone d'entreposage des États-Unis au dépôt d'armes de Tooele en Utah.

Or, bien que de véritables inspections puissent être plus exhaustives et demandent le prélèvement d'échantillons et des analyses, il est devenu tout à fait clair qu'elles sont peu susceptibles de mettre en danger des renseignements à caractère secret.

Implicite dans ce contrôle est le rôle des Nations Unies. Les agences de contrôle et les comités consultatifs feraient leur rapport à cette organisation mais une série de procédures de contestation, premièrement bilatérale puis internationale, doit être mise sur pied. Des procédures d'appels agréées devant le Secrétaire général, le Conseil de sécurité ou l'Assemblée générale seraient nécessaires. En fin de compte, il est possible que le respect de ce traité dépende des conséquences et des sanctions appliquées mais les discussions actuelles à Genève sont loin d'être arrivées à ces questions.

Comme je l'ai indiqué, les questions de contrôle sont toujours très importantes pour la négociation d'un traité sur les armes chimiques. Nous devons toujours décider quel degré de contrôle est nécessaire; quel degré d'intrusion dans les territoires souverains doit être autorisé; et quelle sorte de preuve, technique ou autre, constituerait une preuve de non-respect.

Ce sont les sujets des documents et des discussions ayant actuellement lieu au sein du comité sur le désarmement, et une solution devient très urgente si nous voulons avoir un traité avant qu'une nouvelle fournée de fabrication d'armes chimiques ne commence.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, M. Hamblin.

Le premier qui s'est manifesté est M. Gamble—et je vous attendais; j'ai regardé autour de moi; vous serez suivi de M. MacKay.

M. Gamble: J'aimerais poser quelques questions à M. Hamblin. Il n'est pas surprenant que dans un domaine tel que la fabrication d'armes chimiques, nous constatons l'inertie de l'Union soviétique, sa mauvaise volonté à coopérer, malgré le fait que les nations, depuis la Première Guerre mondiale, aient résisté à la tentation, même dans les derniers jours de l'Allemagne nazie, à employer ces armes.

Est-ce que la mauvaise volonté de coopération de l'Union soviétique dans un domaine aussi essentiel où la possibilité d'utilisation doit assurément horrifier toute l'humanité, n'est pas un message général transmis à tous ceux qui s'efforcent de parvenir à une sorte de désarmement mondial: que la réduction de la croissance des industries d'armement, quelles qu'elles soient et où qu'elles soient n'intéresse pas véritablement les Soviétiques?

[Texte]

Mr. Hamblin: Well, that is a loaded question. In a way, I suspect you are probably quite right that that is the implication of it.

One of the ways in which one might think of this is what the threat is to a given nation. Take the Soviet Union itself; the Soviet Union is not surrounded by oceans, as we are, it is surrounded by territories which have rather high populations—China, India, the Mid-East, Europe. The basic characteristic of chemical weapons, and perhaps also of biological weapons, is that they are weapons of mass destruction. Now by mass destruction we refer in this case to mass devastation of people; not necessarily material or infrastructure, but people. Certainly, in contemplating a defence of their borders from these populous nations, the thought of being able to use chemical weapons in these contexts may well be highly attractive to the Soviet Union.

So perhaps you can see—now I am speculating here—some of the reluctance which they might express or have in getting rid of some of these weapon systems.

Mr. Gamble: But surely the great effect of that on anyone negotiating as a potential opponent of the Soviet Union would be to be very suspect of their legitimate intentions in connection with the use of these horrible weapons. That must be the result.

Mr. Hamblin: I think that is a fair assumption. I think so.

Mr. Gamble: Although you have described this area as probably the most difficult because of the implications in connection with verification, and I can well understand that, if we could solve this problem it would surely lay the groundwork for some genuine intervention by world bodies and by the two superpowers in bringing about genuine disarmament in the world. If they could solve this problem, which is difficult, but which relates to a substance which surely no sane person would ever want to unleash on mankind, then surely we have come a long way in solving the major problem of disarmament as it applies to nuclear weapons disarmament, as it might apply to conventional weapons. Is this possibility of a genuine, permanent solution completely lost on the Soviet Union?

Mr. Hamblin: I do not think so. In dealing with the Soviet Union, and listening to the things they say in the Committee on Disarmament, I think it is fair to say that the Soviet Union has a sincere desire to achieve disarmament in this way. I am not really sure what makes the Soviet Union tick, but certainly in terms of arms control and in many other ways they are horse traders, if you like, and perhaps some of the most ruthless and best horse traders that exist today. I do not think you are going to see them going out and giving up anything. They are going to trade these things off only in terms of what they can get in exchange for them. I think this is the kind of approach you will find they have been following and will continue to follow.

[Traduction]

M. Hamblin: C'est une question lourde de sens. D'une certaine manière, je suppose que vous avez probablement tout à fait raison.

Une des manières d'y réfléchir est d'imaginer la menace que cela peut représenter pour un pays donné. Prenez l'Union soviétique elle-même; l'Union soviétique n'est pas entourée d'océans, comme nous le sommes, elle est entourée de territoires assez fortement peuplés—la Chine, l'Inde, le Moyen-Orient, l'Europe. La caractéristique essentielle des armes chimiques, et peut-être également des armes biologiques, est qu'il s'agit d'armes de destruction massive. Or, dans ce cas, il s'agit de destruction massive de populations. Pas forcément d'équipements ou d'infrastructures mais de populations. Certainement, en étudiant la défense de leurs frontières contre ces nations peuplées, la pensée de pouvoir utiliser des armes chimiques dans ces contextes, peut fort bien être séduisante pour l'Union soviétique.

On peut donc peut-être comprendre—ce n'est qu'une hypothèse—certaines de ses reticences à se débarrasser de certaines de ces armes.

M. Gamble: Il est inévitable qu'en conséquence tout négociateur avec l'Union soviétique soupçonne très fortement l'authenticité de ses intentions concernant l'utilisation de ces horribles armes. Cela doit être inévitable.

M. Hamblin: C'est une supposition tout à fait juste.

M. Gamble: Bien que vous ayez décrit ce domaine comme étant probablement le plus compliqué à cause des problèmes de contrôle, et je peux très bien le comprendre, si nous pouvions résoudre cette question, cela servirait de base à une véritable intervention de la part des organismes mondiaux et de la part des superpuissances en matière de désarmement mondial. S'ils pouvaient résoudre cette question, qui est difficile, mais qui est associée à des produits qu'aucune personne saine d'esprit voudrait jamais lâcher sur l'humanité, nous approcherions sûrement d'une solution de ce problème majeur de désarmement, qu'il s'agisse d'armes nucléaires ou même d'armes conventionnelles. Est-ce que cette possibilité d'une solution permanente et véritable est complètement bloquée par l'Union soviétique?

M. Hamblin: Je ne le pense pas. Connaissant les Soviétiques et ayant écouté ce qu'ils avaient à dire au comité sur le désarmement, je crois juste de dire qu'ils désirent sincèrement parvenir au désarmement de cette manière. Je ne sais pas exactement ce qui fait réagir les Soviétiques, mais certainement en matière de contrôle des armes et à de nombreux autres égards ce sont des maquignons, si vous voulez, et peut-être les meilleurs et les plus durs en affaires qui existent aujourd'hui. Vous ne les verrez jamais céder quoi que ce soit. Ils n'accepteront qu'à condition d'obtenir quelque chose en échange. C'est la démarche qu'ils ont toujours adoptée et qu'ils continuent d'adopter.

[Text]

• 1640

Mr. Gamble: What they are now getting in return, of course, is the very thing that was announced yesterday in the newspaper; seeing that there is no way they can get a realistic treaty from the U.S.S.R. with respect to these weapons, the Americans are now quite logically beginning to test again and develop again.

Let me ask you: during what period of time were the Americans reputed not to be producing a chemical warfare weaponry?

Mr. Hamblin: The United States has not produced any chemical weapons since 1969.

Mr. Gamble: Since that time, what knowledge do we have about the upgrading of the Soviet stockpile of these materiel?

Mr. Hamblin: We are now dealing with U.S. national tactical means, I suppose you could say. This is intelligence information and so forth, but it is apparent from what we have heard that there has been no slackening in the efforts of the Soviet Union to maintain their arsenals in a modern state of readiness. I doubt if this means they have been increasing the size of their arsenal in any sense, but rather that they have been replacing those weapon systems which have become obsolete or are leaking or whatever.

Mr. Gamble: In the course of this horse trading, therefore, the Soviet Union sees the results of its absolute lack of co-operation in an essential area and is prepared to accept those consequences.

Mr. Hamblin: I assume so.

Mr. Gamble: If I may just deal with the seismological analysis, I concluded from the presentation we heard from Mr. Basham that the existing scientific data which are available are inconclusive in determining whether or not underground atomic sites have been used for the purpose of detonating atomic devices. Would that be the summation of your comments?

Mr. Basham: I would respond to that in two ways. At the moment the seismological global data are not available to everyone rapidly enough for what most people think would be required for a monitoring purpose. In addition, we do have a technological threshold on the size of event that we can now distinguish, which may or may not be acceptable to various powers.

Mr. Gamble: You commented, on page 4 of your notes, that the threshold to which you have now just made reference, if it is sufficiently low, would preclude any differentiation between atomic blasts and normal earthquake activities. I take it that what you are contemplating is an adaptation of that knowledge by nations wishing to breach any kind of an international convention to tone down the nature of their explosions so they could not be detected from natural reactions in the atmosphere.

Mr. Basham: Yes, there is a variety of evasion scenarios that have been contemplated and which could, in a sense, muffle or hide the seismic signals from underground explosions.

[Translation]

M. Gamble: Bien entendu, le résultat c'est exactement ce qui a été annoncé hier dans les journaux: voyant qu'il était impossible de conclure un traité réaliste avec l'Union soviétique concernant ces armes, les Américains, en toute logique, recommencent à faire des essais et à s'équiper de nouveau.

Quand a-t-on pu dire que les Américains ne fabriquaient pas d'armes chimiques?

M. Hamblin: Les États-Unis n'ont pas fabriqué d'armes chimiques depuis 1969.

M. Gamble: Depuis cette date, savons-nous si les Soviétiques ont amélioré leur réserve de produits de ce type?

M. Hamblin: Ma réponse repose sur les moyens techniques nationaux américains. Il s'agit de renseignements de services secrets, etc., mais d'après ce que nous avons entendu dire, il est apparent que l'Union soviétique a poursuivi ses efforts pour que ses arsenaux demeurent modernes et opérationnels. Je ne pense pas que cela signifie qu'ils aient augmenté en quoi que ce soit le volume de leur arsenal, mais plutôt qu'ils ont remplacé les armes désuètes ou défectueuses.

M. Gamble: Donc, dans le cadre de ce marchandage, l'Union soviétique constate les résultats de son manque absolu de coopération dans un domaine essentiel et est prête à accepter les conséquences.

M. Hamblin: Je le suppose.

M. Gamble: J'aimerais passer à l'analyse sismique. J'ai conclu de l'exposé de M. Basham que les données scientifiques actuelles ne permettent pas de déterminer si oui ou non des essais atomiques ont été faits dans des installations souterraines. Est-ce que je résume bien ce que vous avez dit?

M. Basham: Je vous répondrai de deux manières. À l'heure actuelle, selon les spécialistes, l'accès aux données globales sismologiques n'est pas suffisamment rapide pour assurer la surveillance. De plus, l'ampleur des manifestations que nous pouvons actuellement distinguer est limité par un seuil technologique que les diverses puissances acceptent ou n'acceptent pas.

M. Gamble: A la page 4 de vos remarques, vous dites que ce seuil dont vous venez juste de parler, s'il est suffisamment bas, empêcherait toute différenciation entre des explosions atomiques et des phénomènes sismiques naturels. Je suppose que vous craignez que les nations souhaitant violer une convention internationale atténuent la force de leurs explosions afin qu'elles ne puissent être différenciées des réactions naturelles dans l'atmosphère.

M. Basham: Oui, toute une série de camouflages différents a été étudiée, camouflages qui d'une certaine manière assourdi-

[Texte]

Mr. Gamble: We have just had a presentation made to us by Mr. Hamblin indicating that the difficulty with respect to chemical warfare is the lack of an opportunity for inspection or verification, as you say. We have now heard from you that even with respect to underground testing of atomic weaponry the national surveillance methods now available are inadequate. We may therefore summarize that with respect to both of these areas, atomic weaponry and chemical warfare preparation, it is absolutely essential that we have an on-site inspection system established for verification. In our deliberations with respect to disarmament, might we then conclude that your conclusions are that without a more perfect system of verification there can be no genuine disarmament in these two areas?

• 1645

Mr. Basham: Speaking for the seismological verification question, I think the question of adequacy and verification might differ among various states. As to, in particular, the military significance of low-level testing, there is that technological threshold below which a global system will not adequately verify.

Mr. Gamble: So, assuming that we are all genuinely interested in pursuing disarmament, is it not, therefore, your conclusion that we have to have some opportunity to perfect that system, with a verification outside the national verification systems which are now in place? This simply means using technical machinery and scientific devices on the site of some other country, to monitor what is going on in a foreign jurisdiction. Is that absolutely essential in your view?

Mr. Basham: My understanding is, and perhaps Colonel Cleminson can add more to this than I can, that in the tri-lateral negotiations, parts of the agreement that had been reached did include some kind of on-site inspection for exactly this purpose.

Mr. Gamble: But are they essential? That is my point.

Mr. Basham: Again, it depends on your view of adequate verification.

Mr. Gamble: I am asking for your view. Do we now have sufficient technical knowledge to say that we do not need some opportunity for on-site inspection with respect to underground detonations of atomic material?

Mr. Basham: I must refer that question to my colleague from External Affairs.

Mr. Cleminson: I think that is what Mr. Rostow is saying in his statements, and I think you will probably run into various people who will say this: that we are able to do this by national, technical means and that technical means are available and are sufficient.

We have been saying for some time, as Canada has been looking at the verification problem, that what is needed is what

[Traduction]

raient ou modifieraient les ondes sismiques provoquées par des explosions souterraines.

M. Gamble: Monsieur Hamblin vient juste de nous dire que le problème en matière de guerre chimique est le manque de possibilités d'inspection ou de contrôle, comme vous dites. Vous nous dites également qu'en ce qui concerne les essais souterrains d'armes atomiques, les méthodes de surveillance nationales disponibles actuellement sont insuffisantes. Nous pouvons donc conclure que dans ces deux domaines, dans celui de la fabrication des armes atomiques et dans celui de la fabrication des armes chimiques, il est absolument essentiel d'établir un système d'inspection sur place pour le contrôle. Dans nos délibérations relatives au désarmement, pourrions-nous alors conclure que selon vous, sans un système plus perfectionné de contrôle, il ne peut y avoir de véritable désarmement dans ces deux domaines?

M. Basham: Pour ce qui est de la question du contrôle sismologique, je crois que la capacité et le contrôle diffèrent selon les États. Pour ce qui est, en particulier, de l'importance militaire des essais à faible niveau, il y a ce seuil technologique sous lequel un système global ne permettra pas de contrôle suffisant.

M. Gamble: Donc, en supposant que nous souhaitions tous véritablement le désarmement, votre conclusion n'est-elle pas, par conséquent, qu'il nous faut pouvoir perfectionner ce système, avec un système de contrôle extérieur aux systèmes de contrôle nationaux déjà en place? Cela veut dire l'utilisation de moyens techniques et d'appareils scientifiques sur place dans un autre pays, pour surveiller ce qui se passe dans une juridiction étrangère. Est-ce absolument essentiel à votre avis?

M. Basham: Si je ne m'abuse, et le colonel Cleminson en sait peut-être plus que moi à ce sujet, dans les négociations trilatérales certaines parties de l'accord réalisées comprenaient une sorte d'inspection sur place exactement dans ce but.

M. Gamble: Mais est-ce essentiel? C'est cela que je veux savoir.

M. Basham: Une fois de plus, cela dépend de ce que vous entendez par contrôle suffisant.

M. Gamble: Je vous demande votre avis. Nos connaissances techniques sont-elles actuellement suffisantes pour dire que nous n'avons pas besoin d'inspection sur place pour les explosions souterraines d'armes atomiques?

M. Basham: Je demanderai à mon collègue des Affaires extérieures de vous répondre.

M. Cleminson: Je crois que c'est ce que M. Rostow a dit dans ses déclarations, et je crois que vous rencontrerez probablement plusieurs personnes qui vous diront ceci: Nous pouvons le faire avec nos moyens techniques nationaux et ces moyens techniques sont disponibles et suffisants.

Depuis quelque temps, depuis que le Canada s'intéresse à ce problème de contrôle, nous disons qu'il est également néces-

[Text]

We have been calling the human verification activity, as well. That is necessary and that was not a particularly popular view, say, two years ago. But I think now this is exactly what Mr. Rostow is saying. We have come to the place where national, technical means are not sufficient and he is looking at a number of things.

For example, weapon systems which are now coming or will come onstream shortly, which can be hidden, just straight hidden: national, technical means just cannot show them up. Up until now, aircraft, bombers and missile sites, all of these weapon systems, left a fingerprint, so to speak, and the satellite picked that up.

But I think you are quite right. The human activity is going to be essential, and in terms of chemical weapons, and nuclear weapon testing as well, there will have to be some sort of on-site inspection.

Mr. Gamble: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Sargeant, followed by Mr. MacKay.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman.

Just one or two questions, I think. How important to the whole disarmament issue is the finding of good verification means? What is the first step? Is it the political will to disarm or is it the finding of adequate means of verification?

Mr. Cleminson: I suppose it is always the political will in ultimate terms. But, certainly the development of verification techniques is expensive and sometimes people are not willing to recognize that point.

For example, there is a proposal at the present time for an international satellite monitoring agency. It is popular to suggest that this should be developed, but it is not that popular to recognize how much it would cost. I think Mr. Epstein mentioned the other day that a couple of billion was the way he would put it. Even the latest study from the United Nations says \$6 billion. We have asked some of our people what you would require, and they say more than that. It is difficult to say. We are attempting to price a reasonable system now, but I think the bottom line is that you do not get this sort of thing without a considerable cost.

• 1650

Mr. Sargeant: Can we have disarmament in place without a fully adequate or satisfactory verification system in place?

Mr. Cleminson: I would not say so. Look at the agreements which have come to fruition to this time—for example, the biological treaty. We have said in our study that the verification procedure was inadequate from the start, but because there was a desire on the part of both the Soviet Union and the United States to have this treaty, for whatever reason, they had it. I think they agreed to the treaty without adequate verification because they felt that biological weapons were not

[Translation]

saire d'introduire ce que nous appelons un élément humain de contrôle. C'est nécessaire et ce n'était pas un point de vue particulièrement populaire, disons, il y a deux ans. Mais je crois que c'est exactement ce que dit M. Rostow maintenant. Nous sommes arrivés à un point où les moyens techniques nationaux ne sont pas suffisants et il étudie un certain nombre de choses.

Par exemple, vous avez les nouvelles armes qui seront bientôt prêtes, qui peuvent être cachées, purement et simplement cachées: les moyens techniques nationaux ne peuvent simplement pas les détecter. Jusqu'à maintenant, les avions, les bombardiers et les silos à missiles, toutes ces armes, laissaient une trace, pour ainsi dire, et les satellites les détectaient.

Je crois que vous avez raison. L'élément humain sera essentiel, et pour ce qui est des armes chimiques, et aussi pour l'essai des armes nucléaires, il faudra qu'il y ait une forme d'inspection sur place.

Mr. Gamble: Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup. M. Sargeant, suivi de M. MacKay.

M. Sargeant: Merci, monsieur le président.

Simplement une ou deux questions, je crois. Quelle est l'importance de trouver de bons moyens de contrôle pour l'ensemble de la question du désarmement? Quelle est la première étape? Est-ce la volonté politique de désarmer ou est-ce de trouver des moyens suffisants de contrôle?

M. Cleminson: Je suppose qu'en dernière analyse c'est toujours la volonté politique. Cependant, il est certain que la mise au point de techniques de contrôle est onéreuse et parfois certains ne sont pas disposés à le reconnaître.

Par exemple, il existe à l'heure actuelle une proposition d'agence internationale de surveillance par satellites. Il est populaire d'en proposer la création, mais il n'est pas aussi populaire de reconnaître combien cela coûterait. Je crois que M. Epstein a dit l'autre jour que cela coûterait un ou deux milliards de dollars. Selon la dernière étude des Nations unies cela coûterait même 6 milliards de dollars. Nous avons demandé à certains de nos gens ce que cela coûterait, et ils ont répondu plus que cela. C'est difficile à dire. Nous essayons de trouver un système à un prix raisonnable mais je pense qu'en fin de compte on ne peut avoir ce genre de chose sans payer un prix considérable.

M. Sargeant: Peut-il y avoir désarmement sans un système de contrôle satisfaisant ou totalement suffisant en place?

M. Cleminson: Non. Regardez les accords existants, par exemple, le traité sur les armes biologiques. Nous avons dit dans notre étude que la procédure de contrôle était insuffisante dès le départ mais parce que l'Union Soviétique et les États-Unis désiraient ce traité, quelles que soient leurs raisons, ils l'ont eu. Je crois qu'ils ont accepté ce traité sans mesures de contrôle suffisantes car ils ont pensé que les armes biologiques n'étaient pas des armes efficaces, uniquement pour cela. Mais

[Texte]

effective weapon systems—that was the bottom line. But when you come to chemical weapons, and chemicals are a very effective system, and when you come to nuclear weapons, these are ones where you must be able to verify that the other side is complying.

I think the bottom line, as far as the Canadian position is concerned, is that in any arms control agreement there are only the two principal things: one, reciprocity—it must work equally for both sides; and the other is verifiability.

We therefore find it difficult to understand why other nations would be unwilling to accept verification procedures which are equally applicable to themselves and to the other party. I think this is the bottom line as far as we are concerned. It is difficult to understand why that would be.

Mr. Sargeant: Maybe this is a little simplistic, but I would assume that if we do come up with some kind of an arms control or disarmament program, it is going to mean less spending on arms. Perhaps the savings we get from the less spending on arms could pay for this verification system. After all, \$6 billion is only about three days' worth of the world's spending on arms. Indeed, I do not think my friend, Mr. Apolloni, will like this idea, but it just occurred to me that maybe Canada could contribute more to world peace by spending our \$5 billion on a verification system instead of on F-18s.

Mrs. Apolloni: Oh, my gosh!

Mr. Cleminson: But of course you would have to know first, and this is where the Soviets have a point, what it is you want to verify. One of the problems, I think, with the ISMA suggestion is that they are only talking about building a system; they do not say specifically what it is you are going to verify and under what authority you are going to do it. These sorts of things are the things that have to be determined first.

Mr. Sargeant: Thank you.

The Chairman: Thank you very much. Welcome to Mr. MacKay on the committee, and he has the floor, followed by Mr. Bloomfield. Mr. Elmer MacKay.

Mr. MacKay: Thank you, Mr. Chairman.

I just wanted to ask one of our distinguished witnesses whether or not they think it is possible that the U.S. or the U.S.S.R. in the near future would ever consent to have anyone other than their own representatives do their own verifications; or, even if that situation should continue, what progress, if any, is being made on some sort of an independent agency made up of individuals from other spheres of influence to either supplement what they will be doing, or to verify it.

Mr. Cleminson: Well, I think that is the bottom line, actually. Only, I suppose, the United States and the Soviet Union can say whether or not they are agreeable. I think they would feel much more comfortable in their bilateral agreements monitoring themselves, but there certainly have been suggestions, and we have written a few papers, on the possibili-

[Traduction]

lorsqu'il s'agit des armes chimiques, et les produits chimiques sont des armes très efficaces, et lorsqu'il s'agit d'armes nucléaires, il faut pouvoir vérifier si l'autre côté respecte le traité.

Je crois qu'en fin de compte, en ce qui concerne la position du Canada, dans tout accord de contrôle des armes, il y a deux choses principales: premièrement, la réciprocité, cela doit s'appliquer également aux deux côtés, et deuxièmement, le contrôle.

Par conséquent, nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi d'autres pays accepteraient difficilement des mesures de contrôle qui s'appliqueraient également à eux-mêmes et à l'autre partie. C'est là que se situe le problème et nous ne comprenons pas pourquoi.

M. Sargeant: C'est peut-être un peu simpliste, mais je suppose que si nous nous mettons d'accord sur un contrôle ou sur un programme de désarmement, cela signifiera une réduction des dépenses dans ce domaine. Les économies que nous réaliserons ainsi pourraient peut-être servir à financer ce système de contrôle. Après tout, 6 milliards de dollars, cela ne représente qu'environ trois jours des dépenses mondiales en armement. Je ne pense pas que mon amie, M^{me} Apolloni, aimera cette idée, mais le Canada pourrait peut-être apporter une plus grande contribution à la paix mondiale en consacrant les 5 milliards de dollars destinés au F-18 à un système de contrôle.

Mme Apolloni: Quoi!

M. Cleminson: Bien entendu, il faudrait d'abord savoir, et c'est là que les Soviétiques marquent un point, ce qu'on veut contrôler. Un des problèmes de la proposition ISMA, à mon avis, c'est qu'ils ne parlent que de la construction d'un système; ils ne disent pas exactement ce qu'ils vont contrôler et sous l'autorité de qui. Ce sont ces sortes de choses qu'il faut d'abord déterminer.

M. Sargeant: Merci.

Le président: Merci beaucoup. Bienvenue à notre Comité, monsieur MacKay. Vous avez la parole, suivi de M. Bloomfield. Monsieur Elmer MacKay.

M. MacKay: Merci, monsieur le président.

Je voulais simplement demander à un de nos éminents témoins si oui ou non ils pensent possible que les États-Unis ou l'Union Soviétique dans un avenir rapproché consente jamais à ce que quelqu'un d'autre qu'un de leurs représentants exerce leur propre contrôle; ou, même si cette situation devait se poursuivre, où en est l'idée d'une sorte d'agence indépendante constituée de personnalités venues d'autres sphères d'influence pour soit compléter ce qu'ils feront, soit le contrôler.

M. Cleminson: Je crois qu'en réalité c'est le point d'achoppement. Seulement, je suppose, que les États-Unis et l'Union Soviétique peuvent dire si oui ou non ils sont d'accord. Je crois qu'ils se sentiraient beaucoup plus à l'aise dans des accords bilatéraux de surveillance mutuelle, mais d'autres méthodes, et nous avons rédigé un certain nombre de documents là-dessus,

[Text]

ty of some other method. If the multilateral agreements are of any great significance, probably other nations will insist on some sort of ability to take part in the verification procedure, and certainly this is one of the things that the theoreticians can talk about.

Mr. MacKay: Well, are we, as a nation, in any sort of pivotal or useful role in trying to contribute to some sort of independent agency, not necessarily the satellite monitoring one, but some pragmatic way that we can help verify the claims that either one or the other of the superpowers may make?

• 1655

Mr. Cleminson: Yes, I think in the work which both Dr. Hamblin and Mr. Basham are doing, these are multilateral systems. For example, the one that Peter speaks of is one in which there would be a global network of seismic stations in which Canada would contribute and Canada has stated to the United Nations they are prepared to contribute at any time it can be set up.

On the chemicals side, it would be a bit different because, for one thing, the question comes, as with nuclear, whom do you monitor? Presumably those nations which have chemicals. And there is a whole thing about just how you get nations to even declare they have them. But in a situation such as chemical verification, perhaps the superpowers would in that case like to see multilateral verification.

Mr. MacKay: But, sir, through you, Mr. Chairman, you are telling us in fact Canada is making a useful contribution and real progress is being made.

Mr. Cleminson: I am saying Canada is making a useful contribution to the process. I am not saying that real progress is being made.

Mr. MacKay: What about the national technical means, which has been mentioned? Is this state of the art improving? For example, there was a lot of speculation not too many years ago about a suspicious-looking detonation in which South Africa was felt to have a part in exploding a nuclear device; some talk about Israel having a part of the technology. But as far as I know, there was never any verification one way or the other. Have there been more data come forward on that?

Mr. Cleminson: I am not technically competent to speak to that. Quite obviously the national technical means are improving all the time, but I think, again, the bottom line as far as Mr. Rostow is concerned, for example, is that they are not sufficient for the next round of agreements; and this is where he is saying, for example, the Soviet Union, by indicating whether or not they will adopt co-operative measures, may indicate whether or not they are sincere in pursuing significant disarmament measures.

[Translation]

ont été proposées. Si les accords multilatéraux doivent avoir une certaine importance, il est probable que les autres pays insisteront pour participer aux procédures de contrôle, et c'est certainement une des choses dont les théoriciens peuvent parler.

M. MacKay: En tant que nation, pouvons-nous jouer un rôle central ou utile dans l'élaboration éventuelle d'une sorte d'agence indépendante, pas forcément celle de surveillance par satellites, mais pouvons-nous d'une manière pragmatique aider à la vérification de plaintes déposées par l'une ou l'autre des superpuissances?

M. Cleminson: Oui, je pense que et M. Hamblin et M. Basham travaillent dans le contexte de systèmes multilatéraux. Par exemple, Peter vous a parlé d'un système dans le cadre duquel le réseau mondial de centres sismiques serait mis sur pied et le Canada serait tout disposé à participer à ce programme. En effet, le Canada a fait savoir aux Nations unies qu'il était disposé à participer à ce programme dès qu'il serait mis sur pied.

La situation est un peu différente en ce qui concerne les produits chimiques car il y a un autre aspect dont il faut tenir compte, c'est également le cas du nucléaire, à savoir, quels sont les pays qu'il faut contrôler? Je suppose qu'un contrôle est nécessaire dans le cas de pays qui ont ces produits chimiques. Et comment faire en sorte que les pays qui ont des produits chimiques le déclarent? Mais il se peut que les superpuissances soient en faveur d'un programme de vérification multilatérale en ce qui concerne le contrôle des produits chimiques.

M. MacKay: Cela revient donc à dire que la contribution du Canada est très utile et que de véritables progrès sont réalisés.

M. Cleminson: Je dit que la contribution du Canada au processus est fort valable. Mais je n'ai pas dit qu'on avait réalisé de véritables progrès.

M. MacKay: Et qu'en est-il des ressources techniques du pays auxquelles vous avez fait allusion? L'état actuel des connaissances en ce domaine s'améliore-t-il? On s'est posé beaucoup de questions il y a à peine quelques années au sujet d'une explosion assez étrange. On avait en effet pensé que l'Afrique du Sud avait participé à l'explosion d'un engin nucléaire. Certains disaient que l'État d'Israël avait fourni une partie des connaissances technologiques nécessaires. Mais en autant que je sache, aucun contrôle n'a été effectué. A-t-on obtenu plus de renseignements depuis?

M. Cleminson: Je ne suis pas compétent pour répondre à cette question. Il ne fait aucun doute que les ressources techniques nationales continuent de s'améliorer, mais il n'en demeure pas moins que je partage l'avis de M. Rostow en ceci qu'elles ne sont pas suffisantes pour la prochaine série d'ententes. Je suis d'accord avec lui lorsqu'il dit, par exemple, que nous saurons si l'Union Soviétique est vraiment sincère pour ce qui est du désarmement lorsque nous saurons si elle a décidé de collaborer.

[Texte]

Mr. MacKay: So, in effect, the national technical means are not necessarily improving relative to the sophistication of the weapons they are supposed to be able to detect?

Mr. Cleminson: Relative to the ability to hide weapons, I suppose, you could say very simply.

Mr. MacKay: Yes.

Mr. Cleminson: National technical means on something such as B-52s, backfires, or missile silos and that sort of thing are adequate; but if you, for example, wanted to use national technical means to detect the Cruise missile, that would be much more difficult.

Mr. MacKay: Lastly, if I may, Mr. Chairman, may I just inquire whether nations such as France, which fairly early on in the game had its own independent strike force and presumably has its own independent bacteriological capacity—are there any nations such as France, or let us say France; do they have a useful or unique perspective on any of these problems, or are they just more or less in the same category as the superpowers?

Mr. Cleminson: I think the French have certainly indicated since 1978, since the first UNSSOD, that they are more interested in disarmament. Prior to that, for some period of years, they were not.

They have a very strong technical base. They are producing their own remote sensing system, the Spot System, which is to go onstream, I think, in 1984. They are one of the major partners in the European space agency. So that from the launching standpoint, they are coming up with a capability in which they are a partner. So certainly the European countries have this technical background to contribute, but whether or not you would compare France to the superpowers, I . . .

Mr. MacKay: No, I did not mean that, with your leave, Mr. Chairman. I just meant were there any initiatives taken by other countries such as France, which are not, obviously, the U.S.S.R. or the U.S.A., but which have certain capacities of their own. Are they showing any useful initiatives which show promises of breaking this impasse on verification or any of the other problems which seem to be so insoluble at the present time?

• 1700

Mr. Cleminson: I think France and the other countries, the Federal Republic, the United Kingdom, certainly within the CD, are all doing this within, really, a Western group.

Mr. MacKay: And China or India—any move there?

Mr. Hamblin: China is a very interesting nation. It sits next to Canada in the Committee on Disarmament, and you get to

[Traduction]

M. MacKay: Donc, en définitive, les ressources techniques nationales ne s'améliorent pas nécessairement en fonction de la complexité des armes qu'elles sont supposées être capables de détecter?

M. Cleminson: Je suppose que l'on pourrait parler tout simplement de la capacité de cacher des armes.

M. MacKay: C'est cela.

M. Cleminson: Les ressources techniques nationales en ce qui concerne les B-52, les rampes de lancement de missiles et ce genre d'armes sont très suffisantes; mais il serait beaucoup plus difficile avec l'état actuel des connaissances, de détecter des missiles Cruise.

M. MacKay: J'aimerais poser une dernière question, si vous me le permettez, monsieur le président. J'aimerais savoir si des pays comme la France, qui jouit depuis assez longtemps déjà de sa propre force de frappe autonome et qui a sa propre capacité de guerre bactériologique autonome, on le suppose, j'aimerais donc savoir si la France, mettons, a un point de vue utile ou peut-être unique sur ce genre de problème ou si elle se trouve dans la même catégorie que les superpuissances?

M. Cleminson: Les Français se montrent, du moins depuis 1978, année de la première conférence des Nations unies sur le désarmement, très intéressés à la question du désarmement. C'est une question qui ne les intéressait pas beaucoup avant ce moment.

La France jouit d'une base technique très solide. Elle est en train de mettre les dernières touches à son propre système de télédétection, le système Spot, qu'elle produira, je pense, en 1984. La France est l'un des grands partenaires de l'organisation spatiale de l'Europe. Donc, du point de vue du lancement, elle a mis sur pied un programme auquel elle participe. Donc il ne fait aucun doute que les pays de l'Europe peuvent fournir une contribution technique, mais pour ce qui est de savoir si l'on devrait comparer la France aux superpuissances, je . . .

M. MacKay: Non, avec votre permission, monsieur le président, j'aimerais dire que ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Je voulais simplement savoir si des initiatives avaient été prises par d'autres pays comme la France qui ont des connaissances spécialisées dans certains domaines, d'autres pays moins importants que l'Union Soviétique ou les États-Unis d'Amérique, comme la France, par exemple, des pays qui auraient tout de même certaines connaissances spécialisées. D'autres pays ont-ils pris des initiatives utiles susceptibles de régler le problème du contrôle ou d'autres problèmes qui nous semblent insolubles à l'heure actuelle?

M. Cleminson: Je pense que la France et les autres pays, comme la République fédérale et le Royaume-Uni fonctionnent en tant que groupes de l'ouest, du moins en ce qui concerne le comité sur le désarmement.

M. MacKay: Et la Chine ou l'Inde, qu'y a-t-il de nouveau à leur égard?

M. Hamblin: La Chine est un pays fort intéressant. Ses représentants sont les voisins des représentants canadiens au

[Text]

talk to them quite a lot—once you are introduced, of course. They have a very logical and a very straightforward approach to these things. It is not at all like the other communist countries. They tend to have developed almost a Western-sounding approach to disarmament. It is a very interesting nation.

I think you will find a lot of nations, the Netherlands, for instance, and Germany, and even Egypt and countries like this, have been quite active in providing papers. Strange countries like Mexico, Argentina, in the chemical area, at least, have been contributing quite a lot.

Mr. MacKay: Thank you, sir.

The Chairman: Thank you very much, Mr. MacKay.

Next is Mr. Bloomfield, followed by Mr. Wenman, the Honourable Mr. McKinnon, and others.

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman.

To any of our learned guests, how do we confirm that the Soviets have these toxins or chemicals? How would you go about getting them to admit it—or any country, as a matter of fact?

Mr. Hamblin: The U.S.S.R has never publicly admitted in any international forum that they have chemical weapons. They also have never admitted that they have biological weapons. How you get them to admit it, I do not know, except that in the signing of this treaty it is intended that all nations will make declarations of their stocks of chemical materials. There is always a possibility that they will not do so; that they will hide some.

Mr. Bloomfield: Is that not a problem—to ask them to give up something they have never admitted having?

Mr. Hamblin: That is a problem, yes.

Mr. Bloomfield: About the settling of this, unless they first of all admitted it and then secondly, if the only way they would give it up would be if they felt threatened, which would involve the United States developing an equal force—as in good union negotiations, you must have something on the table before you can take it off.

Mr. Hamblin: The United States' national technical means have certainly, I think, indicated that while the Soviet Union has not admitted these things, they certainly have these weapon systems, and I believe they have some fairly good information on how much and what types and things like that. So I think you will find that between the two superpowers there is no question about whether or not they know what the other one has. The question then is a matter of verification. I believe this is why the United States is so insistent upon adequate means of verification, including on-site inspection. They feel that without this it gives the other side an out. You cannot force them to admit they have them and hence destroy

[Translation]

comité sur le désarmement et la communication est assez facile, une fois les présentations faites, bien entendu. Ils ont une approche très logique et très directe à ce genre de questions. Ce n'est pas du tout comme les autres pays communistes. La Chine semble avoir développé une approche presque occidentale au désarmement. C'est un pays très intéressant.

Un bon nombre de pays, je pense en particulier aux Pays-Bas, à l'Allemagne, et même à l'Égypte, ont contribué beaucoup de documents. Des pays comme le Mexique et l'Argentine ont également beaucoup contribué dans le domaine des produits chimiques.

Mr. MacKay: Merci, monsieur.

Le président: Merci beaucoup, monsieur MacKay.

Le prochain intervenant est M. Bloomfield, suivi de M. Wenman, de l'honorable McKinnon et d'autres.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président.

Ma question s'adresse à celui de nos témoins qui saura y répondre. Comment pouvons-nous savoir si les Soviétiques ont ces toxines ou produits chimiques? Comment peut-on s'y prendre pour qu'ils l'avouent eux et d'autres pays?

M. Hamblin: L'Union Soviétique n'a jamais avoué publiquement, dans aucun contexte international, qu'elle avait des armes chimiques. Elle n'a également jamais non plus avoué avoir des armes biologiques. Je ne sais pas comment on peut obtenir un aveu de ces pays, sauf que, en signant ce traité, tous les pays signataires devront fournir une liste de leurs stocks de produits chimiques. Il existe bien entendu toujours la possibilité que certains ne le feront pas, que des pays préféreront cacher une part de leurs stocks.

M. Bloomfield: Mais ne serait-ce pas un problème que de leur demander de se défaire de quelque chose qu'ils n'ont jamais avoué posséder?

M. Hamblin: C'est un problème, en effet.

M. Bloomfield: Il me semble que, pour régler le problème, les Russes devraient commencer par avouer qu'ils ont ce genre de produits et deuxièmement, que la seule façon d'obtenir qu'ils s'en débarrassent serait qu'ils se sentent menacés, et cela exigerait des États-Unis qu'ils développent une force égale, comme dans toute bonne négociation syndicale où l'on doit mettre quelque chose sur la table avant de le retirer.

M. Hamblin: Les États-Unis, avec les moyens techniques dont ce pays dispose, ont indiqué que même si l'Union Soviétique n'avait pas avoué posséder ce genre de produits, il ne faisait aucun doute qu'elle avait des systèmes d'armement de ce genre et je pense qu'ils ont une assez bonne idée de la quantité et du genre d'armements dont l'Union Soviétique dispose. Je pense que les deux superpuissances sont parfaitement au courant des capacités l'une de l'autre. Il reste donc la question du contrôle. Je pense que c'est pour cela que les États-Unis insistent tellement sur un système de contrôle approprié qui comprendrait un élément d'inspection sur les lieux. Ils sont en effet d'avis que sans cet élément de contrôle,

[Texte]

them. You have to be able to verify these at the time of signing the treaty.

Mr. Bloomfield: As you were saying, the Chinese have a very simplistic—it would seem very simplistic to me that if it is an accepted fact that the Soviets have these, it would justify the United States in being the counterbalance, then, in developing those same weapons to protect itself.

Mr. Hamblin: Of course the United States already has those same weapons, and admits to it and tells us all—they publish precisely how much they have. At the present time their problem is that they are in the process of deciding whether or not they are going to renew these weapons systems by replacing them.

Mr. Bloomfield: My understanding was that they had not proceeded with development since 1969.

Mr. Hamblin: They have not proceeded with production since 1969.

Mr. Bloomfield: Okay. How would you confirm, unless you had the opportunity to visit every university within the Soviet Union, whether in fact they were developing them or not?

Mr. Hamblin: This is where the question of challenge procedures comes in, and also national technical means, in that through these mechanisms one would undoubtedly gain an awful lot of information, which would lead you to determine which were the most logical sites to inspect. The mechanisms which are contemplated under these verification measures would not be a case of going in and inspecting everything, because of course if you were going to inspect every industrial site or every university or every research establishment, this would be an impossible task. In the process of challenge you would have to set out that you will come in and inspect certain sites. These sites would be identified when you arrive, the idea being that that nation would not have the time or the wherewithal to hide things.

• 1705

You may come in and say you are going to inspect three sites out of several hundred, but you pick them when you arrive. This way, they cannot show you some sites and not others.

Mr. Bloomfield: But how would you avoid hidden development in an underground place where one could designate half a dozen of the best scientists? How would you know they even existed?

Mr. Hamblin: That is part of the problem precisely. There are various ways of finding this out. Within an open country like the United States, where there are a lot of people moving around, news people and so on, there is incidental information usually resulting in knowledge of construction sites.

[Traduction]

l'autre pays aura une échappatoire. L'on ne peut pas obliger l'autre à avouer qu'il a ce genre d'armes à sa disposition et en exiger la destruction. Il faut pouvoir commencer par contrôler leur existence au moment de la signature du traité.

M. Bloomfield: Les Chinois ont en effet une attitude très simpliste à cet égard en ce sens que si l'on accepte que les Russes ont effectivement ce genre d'armes à leur disposition, cela justifierait le développement du même genre d'armes par les États-Unis pour se protéger. Cela devient alors une simple question d'équilibre des pouvoirs.

M. Hamblin: Il ne fait aucun doute que les États-Unis ont déjà le même genre d'armes. Ils l'avouent et ils nous le disent. Ils ne cachent même pas les quantités. A l'heure actuelle, ils se demandent si oui ou non ils doivent renouveler ces systèmes d'armes en les remplaçant.

M. Bloomfield: Je pensais qu'ils n'avaient rien développé de nouveau en ce sens depuis 1969.

M. Hamblin: Ils n'ont rien produit de nouveau depuis 1969.

M. Bloomfield: Très bien. Mais comment pouvez-vous savoir, à moins de pouvoir visiter chaque université de l'Union Soviétique s'ils développent ce genre d'armes ou non?

M. Hamblin: C'est là où la question des procédures de remise en question entre en jeu ainsi que l'aspect, bien entendu, des ressources techniques nationales, en ce sens que ces mécanismes permettent d'obtenir beaucoup de renseignements fort utiles lorsqu'il s'agit de déterminer les endroits logiques à visiter. Les mécanismes qu'il est envisagé de mettre en place suite à l'adoption de ces mesures de contrôle seraient très précis. Il ne s'agirait pas en effet d'aller tout voir car il est bien entendu impossible de visiter tous les centres industriels, toutes les universités et tous les établissements de recherche. Dans le cadre de ce processus, il faudra établir les modalités d'inspection de certains endroits. Ces endroits auraient déjà été déterminés, prenant pour acquis que le pays visité n'aurait ni le temps ni la possibilité de cacher quoi que ce soit.

Les responsables de ces inspections pourraient choisir de vérifier trois endroits sur plusieurs centaines, mais c'est eux qui décideraient lesquels visiter. Ainsi, le pays faisant l'objet de ce contrôle ne pourrait pas montrer certains centres et en cacher d'autres.

M. Bloomfield: Mais comment empêcher la production dans des centres souterrains où pourraient être affectés une demi-douzaine de plus grands experts? Comment sauriez-vous même que ces centres existent?

M. Hamblin: Cela fait justement partie du problème. Il y a diverses façons de découvrir ce genre de centres. Dans un pays ouvert comme les États-Unis où la population est très mobile, où les reporters se déplacent sans contrainte, on finit toujours par être au courant des travaux de construction effectués.

[Text]

In the Soviet Union it is much more difficult. Usually it is the analysis of satellite information which indicates construction activity; and if they are constructing a hidden site, it becomes suspect. The United States has a lot of these marked on the map of the Soviet Union, suspicious things without a positive explanation. They would love to go in and see, I am sure.

Mr. Bloomfield: I am sure construction sites on your building permit could be for reasons other than scientific research.

Mr. Hamblin: That is the whole idea behind a challenge and an on-site inspection. It is the only way to find out what is definitely going on at a specific site.

Mr. Bloomfield: Yes.

Thank you very much, Mr. Chairman. Thank you, Mr. Hamblin.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Bloomfield.

Mr. Wenman followed by the Honourable Mr. McKinnon.

Mr. Wenman: In your reference to the refugees, is it possible or even thinkable—we talk about the thinkable and the unthinkable—that the Soviet Union may be using Kampucheans and Afghans for field tests for chemical warfare?

Mr. Hamblin: It is thinkable.

Mr. Wenman: Canada was one of the nations to interview the refugees and gain the first eye-witness accounts. Did Canada send in verification teams to refugee camps, let alone internally to Afghanistan where rebels are in control, to verify one way or the other?

Mr. Cleminson: No, we did not. We are one of two nations—the United States being the other—to submit to the Secretary General of the United Nations reports on possible chemical or biological weapons use. But our evidence was gathered through the routine operation of immigration officers because we are an importer of Asian refugees and our embassy in Bangkok has been reinforced to do that. The immigration officers, as they were working out family histories, ran across a pattern of similar events. If they asked someone, "What family do you have?" and he said: "I have four children, but two are dead" obviously the immigration officer wanted to know what happened. In each case they would say: "An aircraft came out of the sky, or whatever, and two children died as a result."

Individual officers noted these similarities on their own, put them together and sent them on. This happened, I believe, a couple of times. It came to Ottawa before the department looked a little further into it, pulled the evidence together and to the best of their knowledge determined there was reason to suspect something was being done to these people. I think the way we put it is that we are fairly confident somebody is

[Translation]

Le problème est un peu plus complexe en Union soviétique. Dans ce cas-là, il faut se fier à l'analyse des données obtenues par satellites. C'est la seule façon de savoir si on construit des centres cachés qui deviennent alors suspects. Les États-Unis ont relevé plusieurs centres suspects en Union soviétique dont ils ne peuvent expliquer les activités. Je suis certain qu'ils aimeraient bien aller voir ce qu'on y fabrique.

M. Bloomfield: Je suis certain que le permis de construction pourrait donner des raisons autres que la recherche scientifique.

M. Hamblin: C'est là toute l'idée du processus de remise en question et du contrôle sur les lieux. C'est la seule façon de découvrir vraiment ce qui se passe dans un centre donné.

M. Bloomfield: Merci, je comprends.

Merci beaucoup, monsieur le président et merci, monsieur Hamblin.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Bloomfield.

M. Wenman suivi de l'honorable M. McKinnon.

M. Wenman: Lorsque vous avez parlé de réfugiés, est-il possible et même pensable, et nous parlons de ce qui est pensable et de ce qui est impensable, que l'Union soviétique se serve de Kampuchéens et d'Afghans pour ces tests d'armes chimiques?

M. Hamblin: C'est tout à fait de l'ordre du pensable.

M. Wenman: Le Canada a été l'un des pays à interviewer les réfugiés et à recevoir des rapports de témoins oculaires. Le Canada a-t-il envoyé des équipes de contrôle dans les camps de réfugiés, sans parler de l'Afghanistan là où les rebelles sont toujours au pouvoir, pour vérifier ces rapports?

M. Cleminson: Non, nous ne l'avons pas fait. Nous sommes l'un des deux pays, les États-Unis sont l'autre pays, à avoir soumis au secrétaire général des Nations unies des rapports sur l'usage possible d'armes chimiques ou biologiques. Mais les témoignages ont été recueillis par des agents d'Immigration dans le cadre de leurs activités normales car nous accueillons des réfugiés asiatiques et notre ambassade à Bangkok a été renforcée pour ce faire. Les agents d'Immigration se sont rendu compte, en obtenant les données nécessaires sur la famille des immigrants éventuels, de l'existence d'un profil semblable d'événements. En effet, lorsqu'ils demandaient aux réfugiés éventuels des questions sur leur famille, on leur répondait en ce sens: «J'ai quatre enfants, mais deux sont morts» bien entendu, l'agent d'immigration voulait alors savoir ce qui s'était passé. Dans chaque cas, on leur répondait: «Un avion est apparu dans le ciel et deux de nos enfants en sont morts».

Les agents d'immigration ont relevé individuellement ces similitudes, ont compilé ces rapports et les ont transmis. Cela s'est produit je pense à quelques reprises. Ces rapports ont été envoyés à Ottawa et le ministère s'est penché un peu plus à fond sur la question. On a alors compilé les témoignages et on est arrivé à la conclusion qu'il y avait tout raison de croire que quelque chose de très suspect avait été fait à ces gens. Nous

[Texte]

dropping something on someone and people are dying as a result.

The interest of the Canadian government is not to put the blame on anyone in particular. The objective of the Canadian government is to have it stopped.

• 1710

Mr. Wenman: Well, we talk about methods of verification, the difficulties that you have, the access that you have. Here is an instance where we are spending millions on verification through the processes that you described. Here you in fact have human beings who are witnesses or by-products—claim to be by-products of it—and are available for testing. You have relative access territorially to potentially exposed or damaged areas, through a variety of methods. I do not understand that if this is happening, and if verification is so scientific and so correct, why it is not followed up more intensively, or why you cannot come out with a clear statement at this point. What more could you ask for than to have an eye witness and victims?

Mr. Cleminson: As I say, we have made our reports; we co-sponsored the resolution in the United Nations a year ago which established an experts' commission to carry out an inspection on these charges. We then co-sponsored the resolution this year to extend the mandate of that experts' group, and we are very interested in and support fully their activities. And where we as a nation can do something to help, we will. But if you recognize, of course, that it is within the United Nations purview and that since the United Nations has passed a resolution, has established this scheme . . . Nations should certainly co-operate with that group, but it is that group which is the one which has the mandate to inspect—

Mr. Wenman: But we are talking about scientifically. It would seem to me if someone is exposed chemically and biologically to this material it should be easily verifiable if in fact you had the subjects to test or to measure. Is it just that you cannot gain access to them, or you cannot follow that through?

Mr. Cleminson: Well, there are two things: One, the territory of Kampuchea and Laos is not open to us; it is a closed area.

Mr. Wenman: Just a minute now. Kampuchea: You have the Vietnamese and the Kampuchean government, and you have the Pol Pot forces, and so forth; you have the victims and the perpetrators there. We have very direct access and communication through the refugee camps on the borders there.

Mr. Cleminson: In Thailand.

Mr. Wenman: Well, in Thailand, and into Kampuchea.

[Traduction]

pensons en effet qu'il est fort possible que quelqu'un déverse quelque chose sur ces gens qui en meurent.

Il n'est pas dans l'intérêt du gouvernement canadien de blâmer qui que ce soit en particulier. L'objectif du gouvernement canadien est de faire en sorte que cela cesse.

M. Wenman: Eh bien, nous parlons de méthodes de contrôle, des difficultés que vous éprouvez et de vos possibilités d'accès. Nous consacrons des millions de dollars en processus de vérification que vous avez décrits. Vous avez accès à des êtres humains qui ont été les témoins ou les victimes de ce genre d'activités. Vous pouvez les examiner. Vous avez des possibilités d'accès, par divers moyens, à des régions qui ont été touchées par ce genre de problème et ont même été endommagées. Je ne comprends donc pas pourquoi, si c'est le cas, et si le contrôle se fait de manière aussi scientifique et si exact, l'on ne poursuit pas l'affaire de plus près et pourquoi vous ne pouvez pas nous donner de déclaration claire et précise à ce moment. Que pouvez-vous vouloir de plus lorsque vous avez déjà des témoins oculaires et des victimes?

M. Cleminson: Comme je l'ai déjà dit, nous avons fait nos rapports. Nous avons coparrainé la résolution soumise aux Nations unies il y a un an portant création d'une commission d'experts responsables de vérifier ces accusations. Nous avons également coparrainé une résolution cette année portant prolongation du mandat de cette commission d'experts, nous nous intéressons étroitement à ces activités et les appuyons pleinement. Et dans la mesure où nous, en tant que pays, pouvons avoir un apport de quelque utilité, nous faisons tout ce que nous pouvons. Mais l'on doit reconnaître que ces questions relèvent des Nations unies et que comme les Nations unies ont adopté une résolution portant création de ce programme . . . Il me semble que les pays doivent collaborer avec cette commission, mais il ne faut pas oublier que c'est la commission qui a reçu le mandat de contrôler . . .

M. Wenman: Mais nous parlons de l'aspect scientifique. Il me semble que si quelqu'un est exposé à des produits chimiques ou bactériologiques, il me semble que c'est quelque chose assez facile à déterminer, surtout si l'on a accès aux victimes de ce genre d'activités. Est-ce que vous n'avez pas accès à ces personnes ou êtes-vous incapable d'effectuer ce genre de contrôle?

M. Cleminson: Eh bien, il y a deux facteurs: le premier, c'est que le territoire du Kampuchea et du Laos nous est fermé. C'est une région fermée.

M. Wenman: Un instant. Prenons le cas du Kampuchea. Il y a le gouvernement vietnamien et le gouvernement kampuchéen. Il y a les forces de Pol Pot et ainsi de suite. Il y a les victimes et les coupables. Mais nous avons accès directement aux camps de réfugiés situés sur les frontières de ces pays. Nous pouvons communiquer avec les réfugiés.

M. Cleminson: En Thaïlande.

M. Wenman: Oui, en Thaïlande et au Kampuchea.

[Text]

Mr. Cleminson: We as Canadians do not.

Mr. Wenman: No, but we have access through allies. I will drop the subject, but I cannot understand why we have not followed that up a little bit further if, in fact, we want to verify a field testing on the chemical. This would be a very traumatic and dramatic way of bringing pressure.

So my next question is: This is one way of bringing pressure on the Soviet Union, but what leverage does Canada have; what leverage does the United States have; what leverage does the Western world have on the Soviet Union, on a country with a closed society like that? What leverage do we have to open it up to in fact gain verification? What opportunity is there? What is the leverage?

Mr. Hamblin: The main leverage, of course, is world opinion, rather than Soviet national opinion. And I think you will find that in some ways the Soviet Union is responsive to world opinion. And if the United States were to obtain information supported by other countries which clearly demonstrated that the Soviet Union was implicated in southeast Asia, and the United States has suggested very strongly that they do have this information, then this would be quite potentially embarrassing on the world scene to the Soviet Union.

Mr. Wenman: You mean it is only a matter of time until they release it?

Mr. Hamblin: I do not know. They claim that they have it.

Mr. Wenman: We are going to be having private discussions and briefings. Perhaps we can ask that question there.

You said that you hoped from the verification side you would be ready by the time a comprehensive treaty ban is drawn and ratified. Just from all of the years that you have spent, what would be your most optimistic timeframe when that might occur?

Mr. Hamblin: Which agreement are you talking about?

Mr. Wenman: You said that you would be ready by the time there was a comprehensive ban treaty.

Mr. Hamblin: Is this the nuclear area or the chemical area?

Mr. Wenman: In all areas. Scientifically and technologically, you said that you would be ready with the verification procedures by the time a comprehensive treaty was signed. No, I did not get that from...? Did I misread someone's paper, mishear someone?

Mr. Basham: I made a statement similar to that.

• 1715

Mr. Wenman: Well then, just answer this question: What is your most optimistic timeframe to get such a treaty? Are you

[Translation]

M. Cleminson: Non, pas en tant que Canadiens.

M. Wenman: Non, mais nous y avons accès par l'intermédiaire de nos alliés. Mais je vais laisser tomber la question. Je ne comprends cependant pas pourquoi vous n'avez pas suivi cette affaire de plus près si vous voulez vraiment contrôler l'effet de la guerre chimique. Il me semble que ce serait là un moyen très draconien d'exercer les pressions là où il le faut.

Ma question suivante est ceci: cela est une façon d'exercer des pressions auprès de l'Union soviétique, mais j'aimerais connaître le degré d'influence du Canada, des États-Unis et du monde occidental en général sur l'Union soviétique, un pays dont la société est aussi fermée. Quel genre d'influence avons-nous pour faire en sorte qu'on nous ouvre la porte, qu'on nous laisse effectuer ce genre de contrôle? Quelle chance avons-nous que cela se fasse?

M. Hamblin: Le principal moyen d'influence est, bien entendu, l'opinion mondiale par opposition à l'opinion de l'Union soviétique. Et je pense que vous constaterez que, dans une certaine mesure, l'Union soviétique réagit à l'opinion mondiale. Et si les États-Unis obtenaient des renseignements, appuyés par d'autres pays, qui montrent clairement que l'Union soviétique était impliquée en Asie du Sud-Est, et si les États-Unis laissaient savoir qu'ils ont ces données à leur disposition, cela pourrait être très gênant pour l'Union soviétique sur la scène mondiale.

M. Wenman: Vous voulez dire que ce n'est qu'une question de temps?

M. Hamblin: Je ne sais pas. Mais ils prétendent avoir ces données à leur disposition.

M. Wenman: Nous allons avoir des discussions privées et des séances d'information. Nous pourrions peut-être soulever cette question-là à ce moment.

Vous avez dit que vous espériez, en ce qui concerne l'aspect contrôle, être prêt au moment où un traité d'interdiction sera élaboré et ratifié. D'après l'expérience que vous avez acquise au cours des ans, quand cela est-il susceptible, selon vous, de se produire?

M. Hamblin: De quelle entente voulez-vous parler?

M. Wenman: Vous avez dit que vous serez prêt dès qu'un traité d'interdiction exhaustif sera établi.

M. Hamblin: Voulez-vous parler de la question du nucléaire ou de la guerre chimique?

M. Wenman: De toutes ces questions. Vous avez dit que, sur les plans scientifique et technologique, vous auriez mis au point la procédure de contrôle au moment où un traité exhaustif sera signé. Me suis-je trompé, ai-je mal interprété un document quelconque ou les propos de quelqu'un?

M. Basham: J'ai dit quelque chose en ce sens.

M. Wenman: Eh bien alors, pouvez-vous répondre à cette question: quel est selon vous, l'estimé le plus optimiste quant à

[Texte]

looking at the most optimistic as being 2 years, 10 years, 20 years, never?

Mr. Cleminson: On a comprehensive test ban?

Mr. Wenman: Yes.

Mr. Cleminson: I do not think it is possible to put it in a timeframe. It is an ultimate objective of the Canadian government to press for a comprehensive test ban but we, ourselves, have very little to do with it, except to support such measures as Mr. Basham is tied into, and to press the parties who do the testing, and that is five nations.

As long as the three nations—the United States, the United Kingdom and the Soviet Union—have been in the trilateral negotiations, the French have agreed in certain respects and the Chinese have chosen not to up to this time, but it would be very difficult to say how Canada could influence those countries in ways other than I have suggested.

Mr. Wenman: As was indicated by, Mr. Sargeant,

Political will must precede verification and a comprehensive treaty of any kind. In order to build political will, we need confidence-building measures.

What specific confidence-building measures could the Soviet Union demonstrate at this time? What specific confidence-building measures could the United States demonstrate at this time? In other words, in the give and take of things, what moves could be made which would be confidence-building and stabilizing?

Mr. Cleminson: Well, what can one say when there are so many and so few! The one which came out of the Helsinki Accord, of course, in 1975, was to report military manoeuvres of over 25,000 troops. By and large, that has been done. But there were other confidence-building measures within that treaty as well, one being the suggestion to send, to invite, observers. A second measure was to give more details; a third was to report smaller manoeuvres down to 10,000. Now those have not been carried out as the first has been.

For example, the Soviet Union has announced several manoeuvres in which they have just announced that the manoeuvre has occurred, I think with the last one on the Polish borders there was some question, and in fact the doubt was brought up in the CSCE by Canada and other western nations that they had to some degree contravened the Helsinki agreement in that they had not given numbers initially. The Soviet Union countered that, in fact, it had been a series of exercises and such, and they had not contravened the agreement.

But the confidence-building process is a building process. If the Soviet Union or the United States said, Here is an exercise of more than 25,000; here is how long they are going to be out of garrison; here are the unit numbers; here is the way they are

[Traduction]

la date à laquelle nous pourrions arriver à ce genre de traité? Quel est votre estimé le plus optimiste, s'agit-il de 2 ans, de 10 ans, de 20 ans, jamais?

M. Cleminson: Sur la question d'un traité général d'interdiction des essais?

M. Wenman: Oui.

M. Cleminson: Je ne pense pas qu'il soit possible de donner une date. Le but premier du gouvernement canadien est d'essayer d'obtenir ce genre de traité, mais nous avons très peu à voir avec cela sauf pour ce qui est d'appuyer des mesures comme celles à laquelle travaille M. Basham et d'exercer des pressions auprès des 5 pays qui s'adonnent à ce genre d'activité.

Tant et aussi longtemps que les 3 pays—les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Union soviétique négocient sur une base trilatérale... Les Français ont donné leur accord à certains égards, mais les Chinois ont décidé de réserver leur décision. Mais il serait très difficile de dire comment le Canada pourrait influencer ces pays de d'autres façons à part celles que j'ai mentionnées.

M. Wenman: Comme l'a dit M. Sargeant:

La volonté politique doit précéder toute vérification et tout traité exhaustif, quelle qu'en soit la nature. Et pour arriver à cette volonté politique, nous avons besoin de mesures pour rétablir la confiance.

Et pouvez-vous me dire quelles sont les mesures en ce sens adoptées par l'Union soviétique? Quelles sont celles qui ont été adoptées par les États-Unis? En d'autres termes, dans ce contexte de donnant-donnant, quelles sont les mesures qui pourraient être prises qui contribueraient à l'établissement de la confiance et à la stabilisation?

M. Cleminson: Eh bien, que peut-on dire quand il y en a autant et si peu! Il y a l'accord d'Helsinki de 1975 qui exige communication de toutes manoeuvres militaires impliquant plus de 25,000 soldats. Et cet accord a été respecté en général. Cet accord comprenait une autre mesure visant à établir la confiance qui était l'envoi, l'invitation d'observateurs. Une deuxième mesure était de fournir plus de détails; une troisième, de signaler toute manoeuvre comprenant 10,000 soldats. Et l'on n'a pas donné suite à ces mesures comme à la première.

Par exemple, l'Union soviétique a divulgué plusieurs manoeuvres, mais une fois accomplies. Il me semble que des questions ont été soulevées quant aux dernières manoeuvres sur les frontières polonaises. En effet, le Canada et d'autres pays occidentaux ont prétendu que l'Union soviétique avait, dans une certaine mesure, violé l'accord d'Helsinki en ne fournissant pas de données précises sur l'ampleur des troupes déployées. L'Union soviétique a répondu qu'en fait, il ne s'était agi que d'une série d'exercices et que par conséquent, elle n'était pas en violation de l'entente.

Mais le processus d'établissement de la confiance est justement ceci, un processus d'établissement. Si l'Union soviétique ou les États-Unis avaient dit: «Nous effectuons des exercices avec plus de 25,000 hommes; les troupes seront éloignées de

[Text]

going to operate; here are the plans Day One; we would like you to come in and take a look at this; we have set up points that you can observe; we are prepared to give you the plans—all of those would be confidence-building measures built on the first one. So the concept of the initial confidence-building measure was one that was voluntary. Each country was going to sort of outdo the other. If we invited them to something, then they would invite us to something and do something more; and then, having seen that, that country would then turn to the other and say, Well, please come in and see what we are doing.

If they were doing something about which they all of a sudden thought, My God, the other side must wonder why we are doing that, they would then turn around and say, Incidentally, we were doing such and such a thing, but we were doing it for this reason. I mean, it was that sort of thinking.

Mr. Wenman: The opposite trend is happening right now.

Mr. Cleminson: The opposite trend is happening now, yes.

Mr. Wenman: It seems that the various east and west sides define things so differently, that we have a constant problem in communication. You were very careful to give your definition of verification from *Webster's Dictionary*.

Mr. Cleminson: *Oxford*.

Mr. Wenman: From the *Oxford*? Oh! Well, does the American definition vary from your definition? Does the American Union definition vary from your definition and, if so, how?

Mr. Cleminson: Yes. Well I had a slide with the various definitions. I had chosen only six, which have come out of various documents. But the problem is that, in each agreement, there is a different definition. We are attempting to be very simplistic.

Mr. Wenman: Valuewise.

Mr. Cleminson: Well, they all come down to the same thing, that you want to know what the other person is doing. But what we were looking at was this. Because nations develop these, we were trying to find one which had no political background, which was non-polemic, but which said what it was in very general terms. This is why I personally think that definition is excellent, because . . .

• 1720

Mr. Wenman: Does anybody else accept it besides Canada?

Mr. Cleminson: Of course, the *Oxford* is a British dictionary; perhaps they do. It depends if you are generally looking at verification as we have been, conceptually, as against two nations engaged in a particular dialogue. The Soviets would look at verification . . . I have said several times that on-site verification is an expression.

[Translation]

leur base pendant X temps, voici le nombre d'unités impliquées; voici leurs activités; voici les plans pour le premier jour; nous vous invitons à venir jeter un coup d'oeil; nous avons prévu des centres d'observations; nous sommes disposés à vous donner tous les plans—eh bien, ces mesures contribueraient à établir la confiance. Donc, le principe qui sous-tend ce genre de mesure est l'aspect volontaire. Chaque pays allait aller plus loin que l'autre. Si nous les invitons à faire quelque chose, ils réciproqueraient et en feraient plus; et ainsi de suite et ainsi de suite.

Ainsi, dès qu'un pays s'adonnerait à des activités, il penserait immédiatement que l'autre pays doit se demander ce qu'il fait et pourquoi et penserait qu'il doit l'en informer. Je veux dire que c'était là le raisonnement.

M. Wenman: Mais c'est le contraire qui se produit à l'heure actuelle.

M. Cleminson: C'est en effet le contraire qui se produit.

M. Wenman: Il semble que les deux côtés, l'est et l'ouest, ont une vue tellement différente des choses qu'il y a un problème continu de communication. Vous avez fait bien attention de nous donner la définition du terme «vérification» du dictionnaire *Webster*.

M. Cleminson: Il s'agissait du dictionnaire *Oxford*.

M. Wenman: De l'*Oxford*? Est-ce que la définition américaine diffère de la vôtre? Est-ce que la définition de l'Union soviétique diffère de la vôtre et, dans l'affirmative, comment?

M. Cleminson: Oui. J'avais une diapositive qui donnait les diverses définitions. Je n'en ai choisi que six qui proviennent de divers documents. Mais le problème est que chaque entente donne une définition différente. Nous essayons de simplifier cela.

M. Wenman: C'est fort valable.

M. Cleminson: Mais elles reviennent toutes au même: il s'agit de savoir ce que l'autre fait. Mais voici ce que nous devons considérer. Comme ce sont les pays qui élaborent ces traités, nous avons essayé de trouver un traité qui comporte une définition de ce terme qui n'avait aucun caractère politique, qui ne comprenait aucune controverse et qui n'utilisait que des termes très généraux. C'est pourquoi je trouve cette définition excellente, parce que . . .

M. Wenman: Quelqu'un d'autre l'a-t-il acceptée mis à part le Canada?

M. Cleminson: Bien entendu. Le dictionnaire *Oxford* est un dictionnaire britannique. Les Anglais doivent donc accepter cette définition. Tout dépend de l'approche au terme vérification. Nous avons abordé ce terme comme étant un concept dans le contexte de deux pays engagés dans un dialogue particulier. Les Soviétiques considéraient probablement la vérification . . . J'ai dit plusieurs fois que l'expression vérification ou contrôle sur les lieux n'était qu'une expression.

[Texte]

Mr. Wenman: It is just that the Soviet Union seems to take so often When they do not want to do something, they start the semantic game. Is that in fact the condition here?

Mr. Cleminson: Both sides have the semantic game. But I think we look at things differently. When we talk of on-site verification, we in the west think of an international team, or an adversary team, going in and checking on the other side. My understanding is that when the Soviets talk about on-site inspection, they talk about their team doing the inspection. The Soviet Union would say it is an on-site inspection if you made a claim that something was going on, they inspected it on their soil, and came back and told you that nothing was wrong. We would not.

Mr. Wenman: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Wenman.

The Honourable Mr. McKinnon, do you have a supplementary or . . .

Mr. King: It depends how long you are going to go.

The Chairman: So far we have tried to accommodate everybody. Will you put your name down? Okay.

The Honourable Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Thank you. Mr. Cleminson, I notice that quite a bit of your presentation is out of a conceptual working paper on arms control verification. My first question is a question of semantics. It is difficult. I notice how often it has been brought up in your presentation. I noticed a slide you prepared to show what you had in mind for verification. It seemed to point up the differences in semantics. Frankly, I felt as if I had finally discovered Laputa-land. Does this go on in your directorate all the time, this difficulty over the meaning of words?

Mr. Cleminson: Well, it does, from the standpoint that intrusion, intrusiveness, is probably at the centre of the problem of verification. We have tried to understand what other people who are sensitive to intrusiveness mean, and what the problem is. So from that standpoint you sometimes try to put yourself in their position, and wonder why would you not want to verify such and such a measure, or what it is that you would not want to have seen.

We had gone back 20 years in CD documentation to look at One item I can remember coming up was a letter between Mr. Khrushchev and President Kennedy. At that time, Mr. Khrushchev placed as a condition for teams entering the Soviet Union that the windows of the aircraft be covered. I presume it was so that you could not take photographs.

[Traduction]

M. Wenman: C'est simplement que les Soviétiques semblent prendre tellement souvent En fait, quand ils n'ont pas envie de faire quelque chose, ils se lancent dans le jeu de la sémantique. Est-ce le cas ici?

M. Cleminson: Les deux côtés jouent le jeu de la sémantique. Mais je pense que nous considérons la question différemment. Lorsque nous parlons de vérification sur les lieux, nous les Occidentaux pensons à une équipe internationale ou à une équipe adverse effectuant des vérifications de l'autre côté. Mais autant que je sache, lorsque les Soviétiques parlent de vérification sur les lieux, ils parlent d'une équipe soviétique effectuant cette vérification. L'Union soviétique prétendrait alors que la vérification a été faite dans un cas où un pays de l'ouest prétendrait que quelque chose se passe; ils enverraient alors une équipe vérifier ce qui se passe sur leur propre territoire qui pourrait alors revenir dire qu'il n'y a aucun problème. Ce n'est pas la façon dont nous envisageons les choses.

M. Wenman: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Wenman.

J'aimerais maintenant demander à l'honorable M. McKinnon s'il a une question supplémentaire à poser ou . . .

M. King: Tout dépend du temps qui reste.

Le président: Nous avons essayé jusqu'à maintenant de donner l'occasion à tout le monde de dire ce qu'il avait à dire. Voulez-vous mettre votre nom sur la liste? Très bien.

L'honorable McKinnon.

M. McKinnon: Merci. Monsieur Cleminson, j'ai constaté qu'une grande partie de votre mémoire est tirée d'un document de travail théorique sur la vérification du contrôle des armes. Ma première question est une question de sémantique. Elle est assez complexe. J'ai remarqué combien de fois on l'avait soulevée dans votre mémoire. J'ai même relevé la diapositive que vous avez préparée pour donner votre idée de la vérification. Elle semble souligner les différences sur le plan sémantique. Bien franchement, j'ai eu l'impression d'avoir finalement découvert Laputa. Avez-vous souvent ce genre de problème de terminologie?

M. Cleminson: Oui, du fait que l'ingérence ou l'intrusion est vraiment le coeur du problème de la vérification. Nous avons essayé de comprendre ce que voulaient dire les pays sensibles au problème de l'ingérence et nous avons voulu comprendre le problème. C'est donc pourquoi nous avons essayé de nous mettre à leur place et nous nous sommes demandés pourquoi ils nous refuseraient la vérification d'une telle ou telle mesure.

Nous avons revu 20 années de documentation du comité . . . L'une des choses dont je me rappelle est une lettre envoyée par M. Khrushchev au président Kennedy. À ce moment-là, M. Khrushchev avait imposé une condition aux équipes se rendant en Union soviétique. Cette condition était que les hublots de l'avion devaient être bouchés. Je suppose que c'était pour empêcher les photos.

[Text]

All right, in the 6 million square miles of the Soviet Union, what would be the significant secret that you would not want taken by a handheld camera? Whatever that thing was in 1960 is displayed for all the world in 1980 through satellites, and through the agreement of the Soviet Union to use satellites.

So what we have come to think is that those things which were secret in the 1960s surely must not be secret in the 1980s. In the 1960s they did not want them photographed; in the 1980s they are available through national, technical means, and through agreement. So what we are suggesting is that the rhetoric has not changed from the 1960s, but the means of verification have. Therefore, we are hoping that by developing a book such as that through our studies, perhaps other countries will come to look at this and say: Well, perhaps we should move forward and perhaps we can accept things that we could not before. Then it will lead from that to, perhaps: Yes, we can accept on-site inspections, because that material also is now not as sensitive as it once was.

• 1725

Mr. McKinnon: I worry that you people are getting into a jargon that is understandable only to yourselves. Maybe it meets a need between yourselves and people in other countries who indulge in the same practices. I note on page 4 of your notes this sentence:

It is in this spirit that we developed a programme to study the problem conceptually to see what had actually been proposed and why, with the objective of developing a common perspective and verification typology.

That paragraph closes with:

On the other hand, while intrusion has indeed changed, in any practical sense argumentation appears here to be rather historical, and updating is needed.

I do not know, Sapphire would probably enjoy reading this, but I am totally lost by what you mean by:

in any practical sense argumentation appears here to be rather historical

Mr. Clemenison: What I have said just now, that the argumentation that goes on in the CD is the same argumentation that went on 20 years ago, so that the argumentation is historical in its content; the actual technical means, the verification means, have progressed, but the argumentation has not kept pace with it. What we are suggesting is that, as to this intense sensitivity that the Soviet Union has to intrusiveness, in 1960 there may have been a basis for it, but in 1980 we do not see the basis for it, because one of the most intrusive systems is, in fact, satellite photography. There you are. A satellite goes over the top and it takes a photograph whether you want it to or you do not, and everything that is visible at that time is available to everyone.

[Translation]

Eh bien, compte tenu du fait que l'Union soviétique couvre 6 millions de milles carrés, nous avons essayé de découvrir ce qu'on voulait à tout prix empêcher d'être photographié au moyen d'un petit appareil photo ordinaire. Quelle qu'ait été cette chose en 1960, le monde est maintenant au courant, en 1980, grâce aux satellites et grâce à l'accord de l'Union soviétique pour ce qui est de l'utilisation des satellites.

Nous en avons donc déduit que ce qui était secret en 1960 ne l'est plus en 1980. Au cours des années 1960, les Soviétiques voulaient interdire la photo. Ces secrets sont maintenant disponibles dans les années 1980 grâce à des ressources nationales et techniques et grâce à des accords. Nous prétendons donc que la «rhétorique» n'a pas changé depuis les années 1960 mais que les moyens de vérification ont, eux, évolué. Par conséquent, nous essayons d'écrire un livre en ce sens en nous fondant sur nos études, un livre que d'autres pays pourraient consulter et dire: peut-être que nous pouvons faire un pas en avant et accepter maintenant des choses que nous ne pouvions pas accepter avant et peut-être que cela les amènera à accepter des vérifications sur les lieux d'équipements qui ne sont plus aussi secrets qu'avant.

M. McKinnon: Je m'inquiète de ce que vous vous lanciez dans une terminologie que vous soyez les seuls à comprendre. Cela satisfait peut-être un besoin que vous et d'autres dans d'autres pays qui s'adonnent aux mêmes activités éprouvent. J'ai relevé la phrase suivante à la page 4 de vos notes:

C'est dans cet esprit que nous avons élaboré un programme pour étudier le principe qui est à la base de ce problème de manière à comprendre ce qui avait été proposé et pourquoi, dans le but d'arriver à une perspective commune et une typologie de vérification.

Et ce paragraphe se termine ainsi:

Par ailleurs, même si la nature des ingérences a changé, l'argumentation semble, à toutes fins pratiques, plutôt historique et une mise à jour s'impose.

Peut-être que Sapphire aimerait lire cela, mais je suis complètement dans l'ombre quant à ce que vous voulez dire par ceci:

l'argumentation semble, à toutes fins pratiques, plutôt historique.

M. Clemenison: C'est ce que je viens de dire, que l'on dit maintenant au comité sur le désarmement ce que l'on disait il y a 20 ans et que par conséquent, l'argumentation doit être considérée comme historique; les moyens techniques, les moyens de vérification ont évolué, mais l'argumentation n'a pas évolué au même rythme. Nous disons donc, quant à cette grande susceptibilité de l'Union soviétique face à l'ingérence, qu'elle avait peut-être raison en 1960 mais que, en 1980, la situation n'est plus la même vu la photographie par satellite. Voilà. L'on ne peut empêcher un satellite de prendre des photos, que l'on le veuille ou non et tout ce qui est repéré par satellite est à la disposition de tous.

[Texte]

Mr. McKinnon: Thank you. I would like to stop there. I do not want to go on with this for fear I will be accused of doing what I am criticizing in the paper. I would like to turn to Mr. Basham, if I could.

We have the comprehensive test ban treaty. Could you tell me who all have signed it?

Mr. Basham: There is no comprehensive test ban treaty at the moment.

Mr. McKinnon: I thought you were speaking of having a comprehensive test ban treaty. There is one yet to come, is that what you mean?

Mr. Basham: That is correct.

Mr. McKinnon: You showed on slide 1 where tests had taken place in the world, and I thought I saw a small dot that looked as though it were in our own northland. Is that right?

Mr. Basham: No, there are no dots in our northland on that map.

Mr. McKinnon: It looked to me as though it were northwest of the Great Lakes, I would guess near the top of Manitoba.

Mr. Basham: I could show it to you again, if you wish.

Mr. Wenman: It looks like a dot from here, but it is not, I guess.

Mr. Basham: Are you referring to this star?

Mr. McKinnon: North of there, just straight north—there, that is it.

Mr. Basham: It is a lake, I think.

Mr. Wenman: That is in your constituency, is it not? You did not know they were watching.

Mr. McKinnon: You also mentioned at that time that the data are dominantly from the United States and the U.S.S.R. By that, I presume you mean that is where the tests are taking place, not that is from where you are getting the information.

Mr. Basham: That is correct.

Mr. McKinnon: Which is correct?

Mr. Basham: Most of the tests over the last two decades have been here, here, and here. The seismological data from stations around the globe are for those tests at those sites.

Mr. McKinnon: Are any of the seismological stations from which you hear located in Russia?

Mr. Basham: Yes, but they do not report data on their own underground explosions.

Mr. McKinnon: Thank you.

Mr. Sargeant: Could I ask a question on that? What is the PNE?

[Traduction]

M. McKinnon: Merci. J'aimerais arrêter ici. Je ne voudrais pas que l'on m'accuse de faire exactement ce que je prétends que ce document fait. J'aimerais maintenant m'adresser à M. Basham, si vous me le permettez.

Nous avons donc un traité d'interdiction globale sur les tests. Pouvez-vous me dire qui l'a signé.

M. Basham: Nous n'avons pas encore ce traité.

M. McKinnon: Je pensais que vous aviez dit que nous en avions un. Il y en aura un, c'est ce que vous avez dit?

M. Basham: C'est exact.

M. McKinnon: Vous avez montré sur votre diapositive numéro 1 les endroits où des tests avaient été effectués dans le monde et j'ai cru remarquer un petit point qui semblait bien être situé dans le Nord de notre pays. Est-ce exact?

M. Basham: Non, il n'y a pas de point dans le Nord du Canada sur cette carte.

M. McKinnon: J'ai cru le voir au nord-ouest des Grands Lacs, vers le nord du Manitoba.

M. Basham: Je pourrais vous remonter cette diapositive, si vous le voulez.

M. Wenman: Mais on dirait bien qu'il y a un point. Mais je suppose qu'il n'y en a pas.

M. Basham: Voulez-vous parler de cette étoile?

M. McKinnon: Juste au nord de cela, directement au nord—voilà cela y est.

M. Basham: C'est un lac, je pense.

M. Wenman: N'est-ce pas votre circonscription? Vous ne saviez pas qu'il regardait.

M. McKinnon: Vous avez également mentionné à ce moment-là que les données proviennent surtout des États-Unis et de l'Union soviétique. Je suppose que vous entendez par là que c'est là où les tests sont effectués et non pas vos sources d'information.

M. Basham: C'est exact.

M. McKinnon: Qu'est-ce qui est exact?

M. Basham: La plupart des tests effectués au cours des deux dernières années ont été effectués ici, ici et ici. Les données sismologiques recueillies à divers centres dans le monde concernent les tests effectués à ces endroits.

M. McKinnon: Obtenez-vous des données de centres sismologiques situés en Russie?

M. Basham: Oui, mais ils ne fournissent aucune donnée sur leurs explosions souterraines.

M. McKinnon: Merci.

M. Sargeant: Pourrais-je poser une question là-dessus? Que veut dire ENP?

[Text]

• 1730

Mr. Basham: A peaceful nuclear explosion.

Mr. McKinnon: I had some curiosity, along with Mr. MacKay, about the explosion or non-explosion in South Africa which was sometimes thought by some people to be a put-on job to deceive people. Now, I understand your organization has no capability for observing above-ground tests or for finding out about them.

Mr. Basham: That is correct. The seismological methods simply do not work because not enough energy goes into the ground.

Mr. McKinnon: Fine, thank you. Now, Mr. Hamblin, you worry about the verification for the chemical warfare agents and I notice—if I might go back to this other one for a minute—in this paper, in this book, it says:

To verify this undertaking, the Armaments Control Agency established by the revised Brussels Treaty has been monitoring the non-production of chemical weapons in Germany since 1957.

Have they ever produced a chemical weapon in Germany in that 25 years?

Mr. Hamblin: They certainly have not found any and, to our knowledge, Germany has never produced such a weapon.

Mr. McKinnon: Do you think the people who are volunteering for this are the people who have no intention of producing them, who are volunteering to have their land monitored?

Mr. Hamblin: The monitoring in Germany was not voluntary. This was something which was the result of the agreement signed after the Second World War. It was imposed upon Germany by the Allies.

Mr. Cleminson: That is done by the Western European Union.

Mr. McKinnon: Yes, I know. It would be laudable. But you do need equipment in place and you need people to examine it, I suppose, to determine... I saw, in a slide you put on the board illustrating your organization, you ended up in column 3 with "et cetera, et cetera". I wondered if, somewhere in there, you had an idea of the usefulness of people to report or for on-site monitoring. Under the systems, the bottom system you list is international information exchange and then you say "et cetera, et cetera". Do you have much in the way of "et cetera, et cetera"?

Mr. Cleminson: That is only meant to show that there are hundreds of systems and they would come under any one of those eight methods. If you established a group of people, yes, that could be a system.

I think the point you are getting at—and I think it is one we tried to bring out in that booklet—is that there are organizations operating now—and you mentioned one of them—the Arms Control Agency which, in fact, carry out the sort of

[Translation]

Mr. Basham: Une explosion nucléaire pacifique.

Mr. McKinnon: J'étais également assez curieux, comme M. MacKay, quant à l'explosion ou la non-explosion en Afrique du Sud que certains ont prétendu être une duperie. Si je comprends bien, votre organisation ne dispose pas d'installations nécessaires pour effectuer des observations sur les tests faits sur terre ou pour découvrir des renseignements à leur égard.

Mr. Basham: C'est exact. Les systèmes sismologiques ne peuvent pas repérer ce genre de test car il n'y a pas suffisamment d'énergie déployée sous terre.

Mr. McKinnon: Très bien, merci. Vous semblez vous inquiéter, monsieur Hamblin, de la vérification des agents de guerre chimique et j'ai remarqué, si je peux y revenir un instant, dans ce document, dans ce livre, la déclaration suivante:

Afin de contrôler cette initiative, l'agence de contrôle des armements établie aux termes du Traité révisé de Bruxelles contrôle la non-production d'armes chimiques en Allemagne depuis 1957.

A-t-on produit des armes chimiques en Allemagne depuis 25 ans?

Mr. Hamblin: On n'en n'a pas découvert et en autant que je sache, l'Allemagne n'a jamais produit ce genre d'armes.

Mr. McKinnon: Croyez-vous que les personnes qui se portent volontaires pour appliquer ce genre de mesures sont les mêmes qui n'ont pas l'intention de produire ce genre d'armes, je veux parler des personnes qui sont disposées à permettre le contrôle de leur territoire?

Mr. Hamblin: Le contrôle en Allemagne n'était pas volontaire. C'est le résultat de l'entente conclue après la Deuxième Guerre mondiale. Ce contrôle a été imposé à l'Allemagne par les alliés.

Mr. Cleminson: Cela a été fait par l'Union de l'Europe de l'Ouest.

Mr. McKinnon: Oui, je le sais. C'est tout à fait louable. Mais il vous faut de l'équipement, il vous faut des effectifs pour l'examiner, je suppose, pour déterminer... J'ai vu, dans une diapositive que vous avez projetée pour expliquer votre organisation, que vous terminez à la colonne 3 par «et cetera, et cetera». Je me demande si dans cette colonne vous avez une idée de l'utilité de ces rapports, du contrôle effectué sur les lieux. Dans le cadre de ces systèmes, vous donnez une liste des échanges d'information internationaux et vous ajoutez «et cetera, et cetera». Cet «et cetera, et cetera» est-il considérable?

Mr. Cleminson: C'est la seule façon de montrer qu'il y a des centaines de systèmes qui pourraient relever de l'une de ces huit méthodes. La création d'un groupe de personnes pourrait en effet constituer un système.

Je pense que ce à quoi vous voulez en venir, c'est ce que nous avons essayé d'expliquer dans ce livret, c'est qu'il existe des organisations qui fonctionnent, et vous en avez mentionné une, l'agence de contrôle des armements qui, en fait, effectue

[Texte]

inspection that would be required for a chemical weapons treaty. It carries it out under a friendly mandate; in other words, it is carried out within the Western European Union. But it does, as you rightly suggest, have the people and the organization. All that would be required would be to change the terms of reference of such an organization and it would, in fact, be an organization which could do this on another basis.

Mr. McKinnon: Mr. Cleminson, you turned me back to this one and I would like to point out that your little book does not exactly confirm what you said a few minutes ago about why Germany is permitting this. The example it gives here is:

The Brussels Treaty, revised 23 October 1954. In 1954, the Federal Republic of Germany undertook, within the aegis of the Western European Union, not to manufacture nuclear, biological and chemical weapons.

Now, did this replace the peace treaty?

Mr. Cleminson: Yes, it was, I believe, a transformation in the creation of the Western European Union.

Mr. McKinnon: How many countries have we in the world which are undergoing the same kind of monitoring that ACA is doing in Germany?

Mr. Cleminson: I believe the other members of the Western European Union now submit to that same sort of verification because the Western European Union, the Arms Control Agency, does not only chemical weapons but it does all weapons with the exception of nuclear for the Western European Union countries. It co-operates with NATO in that regard. They often do inspections together with NATO inspectors.

• 1735

Mr. McKinnon: I see.

I have a couple of rather scattered questions. Of the 40 nations that form the Committee on Disarmament, could you tell me how many are in the Warsaw Pact, how many are in NATO and how many are in the Third World?

Mr. Hamblin: I think there are 21.

Mr. Cleminson: All Warsaw Pact countries. An equal number of western countries, 21 neutral countries. That makes 40.

Mr. McKinnon: I see; thank you.

The Chairman: It would be 19, so 19 for an equal number would be how many?

Mr. Cleminson: Twenty-one.

Mr. Bloomfield: Mr. McKinnon, you never found out how many were Third World countries in that answer.

The Chairman: Well, we could get that, I am sure. Will you provide the list; that would be much easier.

[Traduction]

le genre de contrôle qu'il serait nécessaire d'appliquer dans le cadre d'un traité sur les armes chimiques. Ce contrôle s'effectue dans un contexte amical. En d'autres termes, il s'effectue au sein de l'Union de l'Europe de l'Ouest. Mais comme vous l'avez dit, cette organisation dispose de personnel et d'une structure. Tout ce qu'il faudrait faire serait de changer le mandat de cette organisation et elle pourrait faire le même genre de travail mais sur une autre base.

M. McKinnon: Monsieur Cleminson, vous m'avez ramené à cette question et j'aimerais dire que votre petit livre ne confirme pas exactement ce que vous avez dit il y a quelques minutes quant à la raison pour laquelle l'Allemagne permet ce genre d'activités. Voici l'exemple qu'on y donne:

Le Traité de Bruxelles a été révisé le 23 octobre 1954. En 1954, la République fédérale de l'Allemagne s'est engagée, dans le cadre de l'Union de l'Europe de l'Ouest, à ne pas fabriquer d'armes nucléaires, biologiques et chimiques.

Cela a-t-il remplacé le Traité de paix?

M. Cleminson: Oui, je pense qu'il s'agissait d'un changement sur le plan de la création de l'Union de l'Europe de l'Ouest.

M. McKinnon: Combien y a-t-il de pays à l'heure actuelle dans le monde qui subissent le même genre de contrôle qu'effectue l'ACA en Allemagne?

M. Cleminson: Je pense que les autres membres de l'Union de l'Europe de l'Ouest subissent maintenant le même genre de contrôle parce que l'ACA ne se limite pas aux armes chimiques mais s'intéresse à toutes les armes à l'exception des armes nucléaires pour ces pays membres. Cette organisation collabore avec l'OTAN. Elle effectue souvent des contrôles de concert avec des inspecteurs de l'OTAN.

M. McKinnon: Je vois.

J'ai une ou deux questions assez disparates à poser. Des 40 pays qui forment le Comité sur le désarmement, pouvez-vous me dire combien font partie du Pacte de Varsovie, combien font partie de l'OTAN et combien du Tiers monde?

M. Hamblin: Je pense qu'il y en a 21.

M. Cleminson: Les pays du Pacte de Varsovie. Il y a un nombre égal de pays occidentaux, 21 pays neutres. Cela donne 40.

M. McKinnon: Je vois, merci.

Le président: Il y en aurait donc 19, donc 19 pour un nombre égal, cela donne combien?

M. Cleminson: Vingt-et-un.

M. Bloomfield: Monsieur McKinnon, cette réponse ne mentionne pas le nombre de pays du Tiers monde.

Le président: Je suis certain que nous pourrions obtenir cela. Pouvez-vous nous fournir une liste, cela serait beaucoup plus facile.

[Text]

Mr. Cleminson: Oh, sure, yes, thank you.

Mr. McKinnon: My final question: I said this morning that I thought that a chemical warfare attack could wipe out a city. I wonder if you agree with me or not.

Mr. Hamblin: If you are talking in terms of a fairly massive attack on a city area and the populace of that city is unprotected, in other words they have no gas masks, no way of hiding, and so on, the devastation would be very, very high. Now, I would not say that everyone would die, because some people would be in locations where the gaseous material would not quite get to and might survive; but there would be an awful lot of the population that would be wiped out.

Mr. McKinnon: Fine. I will not have to ask for an amendment to this morning's minutes then, Mr. Chairman.

Thank you, that is all I have.

The Chairman: Next on my list—an additional member came in so I have to change the order. Mr. King and Mr. Munro. I have given more time before because I thought that Mr. King was the last. But now you are jeopardizing our agenda, but we will recognize both of you. Mr. King, please.

Mr. King: Is verification a game really played solely by the two superpowers?

Mr. Cleminson: I am sorry?

Mr. King: Is verification a game played solely by the two superpowers?

Mr. Cleminson: Well, I am not sure how to answer that, actually. I am not sure whether one would classify it as a game. It is certainly played by the two superpowers in terms of their SALT agreements.

Mr. King: But we engage in some acts of verification seismologically, I guess; we are actors in that as well?

Mr. Cleminson: We are members of the experts group in the Committee on Disarmament and of course Dr. Hamblin is a member of the experts group for Chemical Weapons which handles verification as well, yes.

Mr. King: In the absence of on-site inspections we rely on technical means of verification; is the art so perfected and recognized internationally that it thus has sufficient credibility to remove disputes from conclusions reached?

Mr. Hamblin: Are you referring now to chemical?

Mr. King: Or any conclusion that is reached if there has been an underground test explosion somewhere.

Mr. Cleminson: We do not have a system that tests that; we have only the group and the possibility of creating such a system. And if such a system were created, Canada is willing to co-operate in it. But there is not a group that does that at that time, although there are the stations which report. But

[Translation]

M. Cleminson: Oui, bien sûr, merci.

M. McKinnon: Ma dernière question: J'ai dit ce matin que je pensais qu'une guerre chimique pourrait détruire une ville. Je me demande si vous êtes d'accord avec moi ou non.

M. Hamblin: Si vous voulez parler en termes d'une attaque assez massive sur une région urbaine et si la population de la ville n'est pas protégée. En d'autres termes, s'il n'y a pas de masques à gaz, pas de moyens de se cacher et ainsi de suite, je crois que la dévastation serait très très intense. Mais je ne crois pas que tout le monde mourrait, car certains se trouveraient peut-être à des endroits où les gaz les rejoindraient moins facilement et ils pourraient survivre; mais une grande partie de la population disparaîtrait.

M. McKinnon: Très bien. Je n'aurai pas alors à demander qu'on modifie le compte rendu de ce matin, monsieur le président.

Merci, c'est tout ce que j'avais à dire.

Le président: Le suivant... un autre membre du comité vient de s'ajouter à la liste et il me faut donc changer l'ordre. M. King et M. Munro. J'ai accordé plus de temps parce que je pensais que M. King était le dernier intervenant. Nous risquons de chambarder le programme, mais je vous reconnaitrai tous les deux. Monsieur King, s'il vous plaît.

M. King: La vérification est-elle un jeu auquel s'adonnent seulement les deux superpuissances?

M. Cleminson: Pardon?

M. King: La vérification est-elle un jeu auquel s'adonnent seulement les deux superpuissances?

M. Cleminson: Je ne sais trop comment répondre à cette question. Je ne sais pas si on devrait vraiment parler de jeu. Mais si l'on conserve ce terme, je pense que l'on pourrait dire que c'est un jeu auquel s'adonnent les deux superpuissances aux termes de leurs accords SALT.

M. King: Mais nous procédons à une Vérification séismologique. Nous avons donc un rôle à jouer?

M. Cleminson: Nous sommes membres d'un groupe d'experts du Comité sur le désarmement et bien entendu, M. Hamblin est membre du groupe d'experts sur les armes chimiques et s'occupe également de l'aspect vérification.

M. King: En l'absence d'inspection sur les lieux, nous nous fions aux moyens techniques de Vérification; la science est-elle si avancée et assez reconnue à l'échelle internationale que les conclusions ne prêtent jamais à controverse?

M. Hamblin: Voulez-vous parler des armes chimiques?

M. King: Ou de toute conclusion à laquelle on arrive quant à une explosion souterraine quelque part dans le monde.

M. Cleminson: Nous n'avons qu'un système pour vérifier cela. Nous n'avons qu'un groupe et la possibilité de mettre sur pied ce genre de système. Mais si un tel système était créé, le Canada serait disposé à collaborer. Mais il n'y a aucun groupe qui s'occupe de cela à l'heure actuelle, bien qu'il y ait des

[Texte]

Dr. Basham would know better than I where they are and what their activity is.

Mr. King: Maybe I am pursuing something that I do not really understand and therefore maybe I would be wise to leave that area.

What I wondered was, who uses the information that is developed by technical means? It is not made public? Or is it for the benefit of the nation that collects the information?

• 1740

Mr. Cleminson: As far as the national technical means are concerned, there are two nations which have the preponderance of NTMs, and that is the Soviet Union and the United States. They monitor, using their own systems and they report to themselves, and the odd time something turns up in the newspaper about something which one side or the other wants to say. But it does not mean that there are not other countries that have national technical means, but they are not satellite; they are not up in space. But there are other types of national technical means.

Mr. Basham: If I could just add for the seismological case, as Mr. Cleminson has said, the system itself is not in place. We are just at the moment talking about technical details of such a system. When it is in place, all participants in that system would gain access to all of the data from which to draw their own conclusions. It is my understanding, from some of the negotiations that have gone on, that the participants in the international seismic data exchange system would be parties to the treaty.

Mr. King: I will not pursue that further.

Mr. Hamblin: I think you have to recognize that national technical means are a nation's own information. To some extent this includes intelligence information, and when a nation collects that information they have a great deal of difficulty convincing other nations that their information is real or hard, as they sometimes call it.

You see this in southeast Asia where the United States has collected quite a lot of information on what is going on there. They attempt to put this into the open forum and there is a certain amount of intelligence-side information which comes out and which they cannot release because it affects intelligence sources and things like that. Basically, when they put out on the table as much information as they can, nobody seems to believe them. This is one of the problems of national technical means: it is not information which is collected by and on behalf of a large number of nations which then all have a piece of that action, if you like. This is why we say that verification must be international and that it must be done in such a fashion that all nations then get to see the proof that results from it.

Mr. Wenman: Do we believe in it?

Mr. Hamblin: Do we believe the United States on that one?

[Traduction]

centres qui fassent des rapports. Mais M. Basham est plus au courant que moi de leur situation et de leur activité.

M. King: Peut-être que je me lance dans un domaine qui ne m'est pas tellement familier et qu'il serait préférable que je laisse tomber cette question.

Ce que je me demande, c'est qui utilise l'information qui découle de l'utilisation de ces ressources techniques? Cette information est-elle divulguée au public? Son utilisation est-elle limitée aux pays qui la recueillent?

M. Cleminson: L'Union soviétique et les États-Unis ont une nette prépondérance en ce qui concerne les moyens techniques nationaux. Grâce à ce système, ils procèdent à des opérations d'inspection et de temps à autre on trouve un entrefilet à ce sujet dans la presse. Cela ne signifie pas pour autant que d'autres pays ne possèdent pas de moyens techniques nationaux, même s'il ne s'agit pas de satellite.

M. Basham: Je tiens à préciser qu'en ce qui concerne le système sismologique, n'est pas encore au point. Nous sommes en train d'en étudier les détails techniques. Mais lorsqu'il sera opérationnel, tous les participants pourront en recueillir les données dont ils n'auront qu'à tirer leurs propres conclusions. Je pense que les participants au système international d'échanges de données sismiques seront constitués par les parties contractantes au traité.

M. King: C'est tout ce que j'avais à dire.

M. Hamblin: Les moyens techniques nationaux constituent les renseignements du pays auquel ils appartiennent. Ils comprennent notamment les renseignements dans le sens général du terme; or, il arrive bien souvent qu'un pays a beaucoup de mal à convaincre un autre du bien-fondé des renseignements recueillis.

C'est ce qui est arrivé notamment lorsque les États-Unis ont essayé de faire valoir les renseignements qu'ils avaient recueillis au sujet du Sud-Est asiatique. Pour ce qui est des renseignements d'ordre politique, ceux-ci ne peuvent pas être divulgués afin de ne pas compromettre les sources. Il arrive donc trop souvent que personne n'ajoute foi à ces renseignements. C'est là le point faible des moyens techniques nationaux en ce sens que les renseignements recueillis le sont purement à titre national et non pas international. C'est pourquoi la vérification doit se faire au plan international de façon à ce que tous les États intéressés puissent être assurés de leur bien-fondé.

M. Wenman: Est-ce que nous y croyons?

M. Hamblin: Vous voulez dire est-ce que nous croyons les États-Unis?

[Text]

Mr. Wenman: You say that nobody seems to believe them. Do we?

Mr. Hamblin: Officially I do not believe we have stated one way or another.

Mr. Wenman: Do you believe it?

Mr. Hamblin: I am a scientist and I have access to intelligence information so I know what I believe. I think Mr. Cleminson said it very well when he stated that we know there is something going on; somebody is dumping something on somebody and they are getting hurt. I do not believe we have the last word on what it is that is being dumped or who is ultimately responsible. The United States seems more certain.

Mr. Cleminson: I think the answer to whether we believe it or not is that we would like to see the evidence. If we see the evidence we can then draw our own conclusions.

Mr. King: I think that answers that question. In slide 7, Mr. Cleminson, you invited the committee to return to that presentation. I was just going to ask a question. There are several definitions or stages of verification, absolute, adequate, limited and token. Where do we stand at the present? Where do the super powers stand at the present in that scale?

Mr. Cleminson: Let me explain how we came to this scale. Absolute verification, we said when we started, was with no uncertainty, and of course that is most likely unattainable. Adequate verification is something which every nation talks about. If you read all of the United Nations documents, the words are always "adequate verification". I think it was coined by the Americans, and it meant that it was adequate for political reasons. The verification might not be very good, but if they actually wanted to have a treaty they could have a treaty as we have several treaties, with no verification provisions. That would be adequate if in fact you wanted that treaty badly enough.

"Limited" we said would be a situation in which you just could not technically go beyond what you had. Seismic would be a good example. If in fact you wanted a comprehensive test-ban treaty and the seismic people said, all right, we are able to provide you with this but we are not going to be able to detect below 3 kt, but you felt, really, it was most useful to have a comprehensive test ban even if we could not do that, then that would be limited verification, but limited only by the technical side. Then "token"—somebody said there has to be a verification provision so we will put it in and then none. As I say, there are some with none.

• 1745

The United States and the Soviet Union have been happy with adequate verification up to now. But Mr. Rostow made a speech and I think it was in early September—I think it was in Brussels—in which he said at the end of it—and some of us are still wondering. He said, we are not now talking about adequate verification. We are talking about verification. Well, we all got that message and we have been wondering. We have been assuming that what he meant was adequate, in terms of the political element, was now not going to be sufficient; that

[Translation]

M. Wenman: Vous avez dit que personne ne les croyait. Est-ce que nous les croyons au moins?

M. Hamblin: Nous ne nous sommes prononcés officiellement ni dans un sens ni dans l'autre.

M. Wenman: Et vous y croyez-vous?

M. Hamblin: En tant que scientifique ayant accès à des renseignements secrets, je sais ce qu'il faut croire et ce qu'il faut ne pas croire. M. Cleminson a très bien expliqué les choses lorsqu'il a dit que nous savons pertinemment qu'on est en train de déverser certains produits et qu'il y a des victimes. Mais nous ne savons pas encore au juste quel produit est utilisé et par qui. Les États-Unis semblent plus sûrs de leur fait.

M. Cleminson: Lorsque nous aurons vu les preuves matérielles, nous pourrions en tirer nos propres conclusions.

M. King: Voilà qui répond à ma question. J'allais vous poser une autre question. On a parlé de vérification absolue, adéquate, limitée et symbolique. Qu'est-ce que les deux super-grands pensent de cette échelle?

M. Cleminson: Je vais essayer de vous expliquer comment cette échelle a été établie. La vérification absolue ne peut donner lieu à aucune incertitude, ce qui dans la pratique est irréalisable. La notion de vérification adéquate revient dans tous les discours. Ainsi, les documents des Nations unies font toujours état de vérification adéquate. C'est les Américains qui ont inventé l'expression voulant dire par là que la vérification serait adéquate à des fins politiques. Même si la vérification est loin d'être parfaite, elle peut être considérée comme adéquate si l'essentiel c'est de conclure un traité, lequel pourrait même, ainsi que c'est déjà arrivé, ne prévoir aucune modalité de vérification.

Par vérification limitée on entend certaines limites techniques. Les vérifications sismiques en fournissent un bon exemple. Ainsi même si les spécialistes de la sismologie ne peuvent pas détecter d'explosion de plus de 3 kt, on peut néanmoins décider de conclure un accord sur l'interdiction générale des essais, comportant des clauses de vérification qui seraient limitées au plan technique uniquement. Enfin il y a la vérification symbolique. Il y a également des critiques qui ne comportent aucune vérification.

Jusqu'à présent les États-Unis et l'Union Soviétique se sont contentés de vérification adéquate. Or dans un discours prononcé à Bruxelles au début du mois de septembre, M. Rostow faisait état non pas de vérification adéquate mais de vérification tout court. Depuis lors on est en droit de se poser certaines questions. Il semblerait qu'il voulait dire par là que ce qui jusqu'à présent aurait pu passer pour des vérifications adéquates au plan politique ne le serait plus désormais. Cette interprétation a été renforcée lorsqu'il a ajouté qu'il faut prévoir

[Texte]

they want verification that in fact your system said: this is the way it is. And we have had that reinforced because he has said that we must have co-operative measures and collateral constraints and that the Soviet Union must agree to these as would the United States, of course. Co-operative measures being something, for example, in the MX when they were going to lay out the racetrack system. They talked in terms of the protective shelters, the tops could all come up together. And I think the idea was that you would have all of those sitting there and to show the Soviets that there was not a missile in every shelter at a certain time you could open the tops on a certain complex of MX missiles and they could over and photograph that and say: okay, the whole thing is open and there two missiles there and 200 shelters or whatever it would be. That would be a co-operative measure.

There is also the sort of thing where they will put something additional on an airplane to show a tanker aircraft from a bomber aircraft. Say if aircraft have the same configuration but do different jobs. And then the collateral constraints would be to physically set a system to do such-and-such a thing but no more, for example, to limit the range or to ensure that it could not, say, for example, carry a nuclear warhead, or that one that could carry a nuclear warhead could not carry a conventional one. It is all those things which are going to be brought into play now. So that, I guess in answer to your question, the superpowers were adequate. I gather now, at least from the United States standpoint, they want verification.

Mr. King: But adequate is just a political judgment.

Mr. Cleminson: Yes, I think that would be a good way to put it.

The Chairman: Thank you. Mr. Munro, last. Then we will adjourn to 8 p.m. tonight. I hope you all remember we sit tonight.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I will be short, I promise you. I do not know if anyone has asked to have these slides reproduced as additions. I am inclined to agree with Mr. McKinnon that there is an awful lot of jargon here that is going to take a great deal of digesting for those of us who do not use it and are not accustomed to it. They might be helpful if they could be reproduced. Were there six, seven, or so?

Mr. Cleminson: Yes, there would be no problem there. And our attempt has been—and I am sorry that Mr. McKinnon said otherwise—our attempt has been to get out of jargon. If there appears to be a lot of jargon there we have gotten out—I think our friend in the back will testify that there is an awful lot of jargon that we have left out of these as well.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): You cannot help the jargon. It is part of the trade I am afraid.

The Chairman: For members I would like to avoid as much as—you know experts talking to each other they know what they are talking about for years.

[Traduction]

des mesures de coopération et des contraintes collatérales, lesquelles seraient acceptées aussi bien par l'Union Soviétique que par les États-Unis. Il était question notamment de mesures coopératives en ce qui concerne les missiles MX. Il était à ce propos question de silos de protection dont les couvercles seraient soulevés en même temps. Cela permettrait aux Soviétiques de procéder à une inspection aérienne et de photographier des silos pour déterminer leur nombre ainsi que le nombre de missiles. C'est ce qu'on entend par mesures coopératives.

Cela comprendrait également les moyens susceptibles de distinguer entre un avion-citerne et un bombardier, lorsque leur aspect extérieur est identique bien que leurs fonctions soient différentes. Leurs contraintes collatérales on entend certaines limites physiques comme par exemple le rayon d'action ou l'interdiction de transporter une ogive nucléaire ou au contraire une arme conventionnelle. Voilà les différents facteurs qui entreraient en jeu. Voilà donc ce que les deux super-grands entendent par vérifications adéquates. Il semblerait que les États-Unis exigent maintenant une véritable vérification.

M. King: Donc la notion d'adéquate est une notion purement politique.

M. Cleminson: C'est exact.

Le président: Merci. M. Munro sera le dernier à prendre la parole après quoi on lèvera la séance jusqu'à 20 heures ce soir.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je vous promets d'être bref. Je ne sais pas si quelqu'un a déjà demandé à ce que des copies des diapositives soient annexées au compte rendu. Je suis d'accord avec M. McKinnon pour dire qu'il nous faudra pas mal de temps et d'efforts pour comprendre tout ce jargon technique. C'est pourquoi je pense que ces diapositives pourraient nous être fort utiles. Il y en avait une demi-douzaine environ, je crois.

M. Cleminson: Cela ne pose pas de problème. Nous avons d'ailleurs essayé dans toute la mesure du possible de ne pas utiliser de jargon technique. Même s'il vous semble qu'il en reste encore beaucoup, je puis vous assurer qu'on en a laissé tomber tout autant.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je suppose que c'est inévitable.

Le président: C'est tout à fait normal pour des experts qui connaissent leur sujet et en parlent depuis des années.

[Text]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is right.

The Chairman: But if we want to have any education also we had better know what they are talking about. That is why I like to use not too much of these ID's and MX's.

Mr. Cleminson: That is a fault we all run into.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): My question really stems from page 2 of the first text that we read. Mr. Cleminson, where he was talking about Mr. Issraelyan's comment before the First Committee of the 36th General Assembly. And there was some suggestion in what he said, that when Mr. Issraelyan said there can be no verification without disarmament, he went on and extrapolated and said that, I guess that means that there can be no disarmament without verification. It sounds like a truism and from what I heard just as I came back that verification is so 100 per cent sure these days, why is there not some disarmament then? It destroys that particular line of reasoning.

• 1750

Mr. Cleminson: Yes. No, I do not think that verification is 100 per cent sure at this time. This is the problem. I think probably Dr. Hamblin and Mr. Basham would agree that anything is verifiable, technically verifiable. It might take a lot of money, but I think any agreement can be verified. The problem is to get nations to agree to it.

Now, as I mentioned, the Soviet Union have apparently a penchant about intrusiveness. It is difficult for us to understand, and I do not know, myself whether it is something in their psyche or a tactical move on their part or what. But having looked at it, my feeling is that intrusiveness should be looked at again; that what was intrusive 20 or 30 years ago is not intrusive today.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): You mean on-site inspection—

Mr. Cleminson: That is right.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): —as distinct from satellite inspection.

Mr. Cleminson: That is right, and I think this is what Mr. Rostow is saying in each of his speeches. I would guesstimate that in about a dozen speeches he has made around the United States this seems to come back crystal clear: that, as he has said, he is going to accept the Soviet Union's agreement to co-operative measures as an indication of whether they are sincere about disarmament. So I think in the minds of the United States, there must be co-operative measures and there must be on-site inspection of some description.

As Dr. Hamblin said, they have been trying to determine what is the least intrusive type of verification that can be done and still achieve the verification level you require.

[Translation]

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est exact.

Le président: Mais si nous voulons comprendre de quoi il retourne, il vaut mieux se servir d'un minimum de termes techniques comme ID et MX.

M. Cleminson: Nous avons malheureusement tous tendance à nous en servir.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Ma question concerne la page 2 du premier exposé. M. Cleminson faisait notamment état d'une déclaration de M. Issraelyan devant la 36ième session de l'assemblée générale. M. Issraelyan aurait dit que la vérification étant impossible en absence d'un désarmement, le désarmement étant possible sans vérification. Cela me semble aller de soi; s'il est vrai qu'on peut se fier totalement à la vérification actuellement, comment se fait-il qu'un accord de désarmement n'ait pas encore été conclu, ce qui rendrait ce genre d'argument caduque.

M. Cleminson: On ne peut pas dire que la vérification soit fiable à 100 p. 100. Messieurs Hamblin et Basham vous diront sans doute qu'en principe n'importe quoi peut-être vérifié au plan technique. Ce serait sans doute fort coûteux mais en principe tout accord peut-être vérifié. La difficulté consistait justement à obtenir un accord.

J'ai déjà dit que l'Union soviétique semble obsédée par l'ingérence. C'est d'ailleurs difficile à comprendre pour nous; je ne sais pas si cela relève de leur état d'esprit ou si c'est une manœuvre tactique. Quoiqu'il en soit, j'estime que cette question sur l'ingérence devrait être reprise car ce qui pouvait constituer une ingérence il y a 20 ou 30 ans ne l'est plus actuellement.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Vous parlez de l'inspection sur place.

M. Cleminson: C'est exact.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Par opposition à l'inspection par satellite.

M. Cleminson: Oui et M. Rostow a d'ailleurs insisté sur cet aspect de la question dans tous ses discours. Cela ressort en effet d'une douzaine de discours qu'il a prononcés un peu partout aux États-Unis, à savoir que l'acceptation par l'Union soviétique de mesures de coopération seront la preuve de leur sincérité en matière de désarmement. Les États-Unis estiment en effet que des mesures de coopération ainsi que des inspections sur place sont toutes deux indispensables.

Ainsi que M. Hamblin vous l'a expliqué, on essaye de mettre au point des modalités de vérification aussi peu gênantes que possible mais qui respecteraient néanmoins certaines normes d'inspection.

[Texte]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Did I miss something while I was out? Are there co-operative measures in practice or just in view or on paper as promises into the future.

Mr. Cleminson: In the SALT agreements, for example, there are co-operative measures. For example, they agree not to hide silos. Both sides have agreed not to, and I gather that in their consultative group, on occasion . . . I think one time in the United States, if I am not mistaken, they erected some sort of a cover over a silo because of the winter conditions and the Soviets said to the United States that it was not according to the treaty and the United States took it down. I gather that the same thing has happened on the United States side vis-à-vis the Soviet Union. So there are co-operative measures in the SALT-I and particularly in the SALT-II agreements. These are the things which are agreed to, I think, which take a great deal of time to come to an agreement on; as I think Mr. Beckett said this morning, it took seven years to produce SALT-II.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Well, Mr. Issraelyan might have said more correctly, perhaps, that there are going to be no full verifications without some disarmament, or . . .

Mr. Hamblin: I do not think you should misunderstand what Mr. Issraelyan said. He was being very positive in this respect. Any discussion or any attempts at verification without an agreement to start with is purely theoretical. You know, if you have an agreement, then you have something to verify and without that there is nothing to verify.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Well, there is. The state of the art to begin—how much is there to start from?

Mr. Hamblin: I think between the two of us, the situation is this: We do not disagree with what the Soviets say, and I do not think they would basically disagree with what we say, if they would listen to it and think it out.

However, what we are saying is that you can look at verification as a function, as a process in itself and it should be done so because, just as Dr. Hamblin and Mr. Basham see similarities, although they are dealing with completely different systems, so everybody across the broad spectrum sees similarities in verification no matter what you are trying to verify. The Soviets are saying in the final analysis, you must know the details of your agreement before you can set up a verification system, and we would agree with that: that in the final analysis you would have to. So I personally do not see a disagreement. We agree with what they are saying, but we carry it further and I think if they took a long, hard look at it, they would agree with us.

The Chairman: Madam, gentlemen, tonight at 8.00 p.m.

Thank you very much, gentlemen. *Merci*.

[Traduction]

M. Munro (Esquimalt—Saanich): J'ai peut-être raté quelque chose pendant mon absence. Existe-t-il déjà des mesures de coopération ou sont-elles encore à l'état de projet?

M. Cleminson: Les accords SALT prévoient des mesures de coopération. Ainsi il est convenu de ne pas cacher les silos. Or il est arrivé aux États-Unis que des silos avaient été munis d'une espèce de couvercle pour les protéger contre les rigueurs de l'hiver; et les Soviétiques avaient fait remarquer aux Américains que c'était contraire aux dispositions du traité et les Américains ont obtempéré. Les États-Unis ont également obtenu gain de cause en Union soviétique. Les accords SALT I et SALT II en particulier comportent donc des mesures de coopération. Il faut énormément d'ailleurs de temps pour se mettre d'accord sur ces mesures. M. Beckett avait rappelé ce matin qu'il a fallu 7 ans pour conclure les accords SALT II.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): M. Issraelyan aurait donc dû dire qu'une vérification complète est impensable sans un désarmement partiel.

M. Hamblin: Il ne faudrait pas que les déclarations de M. Issraelyan donnent lieu à malentendu car ce qu'il avait à dire était très positif. En effet toute discussion ou essai de vérification qui ne serait pas fondé sur un accord, ne serait que théorique. En effet, en l'absence d'un accord, il n'y a rien à vérifier.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Il s'agit d'abord de savoir quelles sont les possibilités techniques.

M. Hamblin: Soit dit entre nous, nous sommes plus ou moins d'accord avec les Soviétiques à ce sujet et je pense qu'ils pourraient être d'accord avec nous s'ils se donnaient la peine de réfléchir.

A notre avis, la vérification doit être envisagée en tant que système, car même si les systèmes diffèrent du tout au tout, il existe néanmoins des analogies. D'après les Soviétiques, les détails d'un accord doivent être connus avant qu'on puisse arrêter un système de vérification, ce en quoi je suis tout à fait d'accord avec eux. Nous sommes donc en principe d'accord, à ce qu'ils disent, mais nous ne nous en tenons pas là; or je pense que s'ils se donnaient la peine d'étudier la question de plus près, ils pourraient être d'accord eux aussi.

Le président: La réunion est levée jusqu'à ce soir 20h00.

Merci beaucoup.

EVENING SITTING

• 2012

The Chairman: Good evening, ladies and gentlemen. Our interest in this session is in the dimensions and complexity of

SÉANCE DU SOIR

Le président: Bonsoir, mesdames et messieurs. Par cette séance, nous voulons nous attacher plus particulièrement à

[Text]

the disarmament situation. Once again we want to look at the facts of the situation and the various aspects of the disarmament field. We will give special attention to the work of the United Nations as it proceeds in its endeavours leading towards the United Nations Special Session on Disarmament, number II.

We are delighted to have with us tonight Mr. Ben Sanders, from the United Nations organization. He has had long experience in the disarmament field and is now Chief of the Information and Studies Branch, Centre for Disarmament, New York. Mr. Sanders is a citizen of the Netherlands and has had a distinguished career with his country's foreign ministry. I am sure it will be invaluable to our committee to hear views on the current situation of security and disarmament from the perspective of the world body in New York.

As they say in Dutch, *Dank U*. Am I right? Mr. Sanders, we are waiting to listen to you.

Mr. Ben Sanders (Chief, Information and Studies Branch, Centre for Disarmament, United Nations Organization): Thank you, Mr. Chairman.

Perhaps I could open by saying a few words about the work in which I personally am engaged, because it might be interesting for those around the table, Mr. Chairman, to get a slight impression of how at least that part of the regular contribution of Canada to the budget of the United Nations is spent.

We in the Centre for Disarmament are a very small group of 25 professionals and about a dozen general service staff whose tasks consist of servicing the various deliberative and negotiating bodies, including, for instance, the Committee on Disarmament, about which you heard so much in the session this afternoon; carrying out studies which the General Assembly of the United Nations asks us to make; and preparing publications on various aspects, both of armaments or, as we call it rather luridly, the arms race, and the possibilities of disarmament.

I have been asked to make some comments on the disarmament scene as seen from the United Nations. It is difficult to talk about a UN point of view because the organization consists of over 150 sovereign nations, many of whom may share views in groups, but it is difficult to distil a single view from all the different utterances we hear. There are, of course, groups and alliances who tend to vote along the same lines, but even their voting patterns are not always the same.

There are, generally, distinguishable groups: the eastern European socialist states, with some others; the non-aligned states, sometimes also identified as the Group of 77; and the western states and others. And there are some that have a distinct course; for instance, China and sometimes Romania. The non-aligned do not always have a consistent voting pat-

[Translation]

saisir l'ampleur et la complexité des questions soulevées par le désarmement. Nous voulons, une fois de plus, examiner les faits et comprendre les différentes facettes que comporte le désarmement. Nous nous intéresserons plus particulièrement aux tentatives des Nations Unies de faire aboutir la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement.

Nous sommes heureux d'accueillir parmi nous, ce soir, M. Ben Sanders, de l'Organisation des Nations Unies. M. Sanders a une longue expérience dans le domaine du désarmement, et il est actuellement à la tête de la Direction des études et de l'information au Centre pour le désarmement, à New York. M. Sanders est citoyen des Pays-Bas et a fait une carrière brillante au ministère des Affaires étrangères de son pays. Notre Comité, j'en suis sûr, écoutera avec le plus vif intérêt ce que M. Sanders peut lui exposer sur la situation actuelle en matière de sécurité et de désarmement, telle qu'elle apparaît à cet organisme mondial établi à New York.

Comme on dit en hollandais, *Dank U*. Est-ce bien cela? Monsieur Sanders, nous vous donnons la parole.

M. Ben Sanders (directeur, Direction des études et de l'information, Centre pour le désarmement, Organisation des Nations Unies): Je vous remercie, monsieur le président.

Je pourrais peut-être, en préambule, vous parler brièvement de mon travail, car les membres de votre Comité, monsieur le président, aimeraient peut-être connaître l'usage qui est fait de la contribution régulière du Canada au budget des Nations Unies.

Au Centre pour le désarmement, nous formons un petit groupe de 25 spécialistes et d'une douzaine environ d'employés de soutien, et avons pour mission de desservir les différents organes de négociation et de délibération, y compris, entre autres, le Comité sur le désarmement, dont vous avez tant entendu parler au cours de la séance de cet après-midi; nous effectuons également les recherches dont l'Assemblée générale des Nations Unies nous charge, nous préparons des publications sur différents aspects tant des armements ou, pour employer l'image bien évocatrice, de la course aux armements que sur les possibilités de désarmement.

Vous m'avez demandé de présenter mes observations sur le désarmement tel qu'on le voit aux Nations Unies. Or, il n'est guère facile de présenter le point de vue des Nations Unies, car cette organisation réunit plus de 150 nations souveraines, dont beaucoup se regroupent selon leurs opinions, et il est difficile de discerner une unanimité d'opinions dans ce grand nombre de voix qui se font entendre. Il existe, certes, des groupes et des alliances qui tendent à voter dans le même sens, mais même les tendances en matière de vote ne sont pas immuables.

Certains groupes se détachent cependant, d'une façon générale: celui des États socialistes de l'Europe de l'Est, avec certains autres; les États non alignés, que l'on nomme parfois le Groupe des 77; et enfin, les États occidentaux et les autres. Il en est d'autres qui agissent en francs tireurs: la Chine, et parfois la Roumanie. Les États non alignés n'adoptent pas

[Texte]

tern. Sometimes they vote with the eastern Europeans, sometimes they tend to vote with the westerners.

[Traduction]

toujours la même position en matière de vote: parfois ils se rallient à l'Europe de l'Est, parfois aux Occidentaux.

• 2015

Against this background, I think it is good to stress that the most important consensus that has emerged on questions of disarmament is the final document of the tenth special session of the General Assembly, which was the first special session exclusively devoted to disarmament. This document reflects what the total membership was able to agree on in what should happen with disarmament. I do not want to go into the decision-making process that laid the basis of this conclusion or the nature of the consensus that occurred there, which, of course, is not necessarily full agreement, because much of the text of this document, which I have here, is compromise. In other words, it is necessarily a low denominator of common views. If the document had been voted on paragraph by paragraph, there would have been many abstentions and "no" votes, no doubt.

Nevertheless, it is an extremely important document, because it covers all disarmament issues. Whereas the charter of the UN gives a general mandate, this is a more specific plan. Many of the issues have been under discussion for a long time. About half relate to nuclear disarmament, and in the program of action, which is the third part of the document, the first priority which is identified is nuclear disarmament.

Because the Canadian policy has always stressed several elements of nuclear disarmament, it might be useful to quote the final document where it bears particularly on nuclear disarmament. This says:

The achievement of nuclear disarmament will require urgent negotiation of agreements at appropriate stages and with adequate measures of verification satisfactory to the states concerned for:

- (a) Cessation of the qualitative improvement and development of nuclear-weapon systems;
- (b) Cessation of the production of all types of nuclear weapons and their means of delivery, and of the production of fissionable material for weapons purposes . . .

—it may be possible to read some Canadian opinions into that particular phrase—

- (c) A comprehensive, phased programme with agreed time-frames, whenever feasible, for progressive and balanced reduction of stockpiles of nuclear weapons and their means of delivery, leading to their ultimate and complete elimination at the earliest possible time.

Since the 1978 special session on disarmament, the General Assembly has discussed single items out of this program and has adopted approximately 40 resolutions on various aspects;

Cela dit, il me paraît utile de souligner que le document final de la dixième session extraordinaire de l'Assemblée générale, qui était la première session extraordinaire exclusivement consacrée au désarmement, présente le consensus le plus complet qui se soit dégagé jusqu'ici sur ce sujet. Ce document présente les points sur lesquels les membres se sont entendus en matière de désarmement. Je ne veux pas m'étendre sur le processus décisionnel, qui a permis d'en arriver à cette conclusion, ou sur la nature de ce consensus, qui, bien entendu, ne constitue pas pour autant une unanimité d'opinions car ce document représente, pour la plus grande partie, le fruit de compromis. Autrement dit, on a dû extraire des différents points de vue, le dénominateur commun. S'il avait fallu voter sur le document paragraphe par paragraphe, il y aurait eu beaucoup d'abstentions, et beaucoup de voix contre, sans aucun doute.

Cela n'enlève rien de son importance à ce document, car il traite de tous les problèmes du désarmement. Tandis que la Charte des Nations Unies trace un mandat général, il s'agit ici d'un plan beaucoup plus spécifique. Nombre de ces questions font l'objet de discussions depuis longtemps. La moitié environ d'entre elles portent sur le désarmement nucléaire, et dans le programme d'action, qui constitue la troisième partie du document, c'est le désarmement nucléaire auquel est assignée la priorité absolue.

Puisque la politique canadienne a toujours mis l'accent sur plusieurs éléments du désarmement nucléaire, il serait peut-être utile de citer certains passages de ce document qui portent particulièrement sur cette question. Il y est dit:

La réalisation du désarmement nucléaire exige la négociation urgente d'accords à différents niveaux, assortis de mesures de vérification acceptables pour les États concernés afin d'assurer:

- (a) la cessation des améliorations qualitatives et du développement de systèmes d'armes nucléaires;
- (b) L'arrêt de la production de toutes les catégories d'armes nucléaires et de leurs modes de lancement, ainsi que l'arrêt de la production de matériaux fissibles pouvant servir à fabriquer des armes . . .

—ce paragraphe reflète plus particulièrement certaines préoccupations canadiennes—

- (c) un programme complet, étalé suivant un calendrier établi d'avance, dans la mesure du possible, afin de diminuer progressivement et de façon équilibrée les stocks d'armes nucléaires et leurs modes de lancement, pour parvenir à leur élimination complète et définitive dans les plus brefs délais.

Depuis la session extraordinaire de 1978 sur le désarmement, l'Assemblée générale a discuté de différents aspects de ce programme et a adopté une quarantaine de résolutions sur

[Text]

sometimes competing resolutions. As an example, in 1981 the assembly adopted 19 resolutions on nuclear matters, including, for instance, one submitted by Canada that was a resolution calling for the prohibition of the production of fissionable materials for weapons purposes—and 30 on other subjects of disarmament, including several procedural matters. It is striking, usually, that the procedural resolutions obtain a much greater degree of consensus than the substantive ones.

Of course, many aspects of disarmament are covered by these resolutions: the security of nuclear weapon states, for instance security guarantees for nuclear weapon states; the question of non-stationing of nuclear weapons on the territory of states where such weapons do not exist. A resolution on SALT and the de-nuclearization of particular parts of the world and the non-nuclear ones bears on such matters as the UN Fellowship Programme and disarmament, the bare question of a program of research and studies in disarmament, various specific studies. But as I said, the various initiatives taken at each General Assembly tend very much to be a continuation of previous moves and to reflect the established position of individual states.

• 2020

There has been some development which has become obvious since the First Session, not so much in concrete measures as in attitudes. Taking the positions that were held at the first special session in 1978, the non-aligned nations stressed the need for nuclear disarmament and emphasized the responsibility of the nuclear powers and the major alliances to achieve meaningful progress in nuclear disarmament. The non-aligned nations sought a stronger voice and greater influence in the field of disarmament.

I will return to that point.

The eastern and western states expressed the wish to achieve strategic arms limitation, the CTB on nuclear testing, a comprehensive ban. And at that time in 1978 they avoided strong confrontation on most matters. Of course there was an awareness that the first special session only charted a consensus towards future disarmament policies. It never pretended to be organized to reach concrete agreement.

At present, a few months before the second special session, the non-aligned nations are stronger than ever before in their call for nuclear disarmament and about the lack of progress in that area. We have already had a manifestation of their impatience with that lack of progress during the 1980 conference to review the non-proliferation treaty, which was held in Geneva. In the non-proliferation treaty there is an article that says, in a way, in return for you non-nuclear weapon states accepting the obligation not to manufacture nuclear weapons, we nuclear-weapon states, who already have these nuclear

[Translation]

un certain nombre d'entre eux; certaines de ces résolutions étaient contradictoires. Ainsi, en 1981, l'Assemblée a adopté 19 résolutions sur les questions nucléaires y compris, par exemple, une résolution présentée par le Canada réclamant l'interdiction de la production de matériaux fissibles destinés aux armements, et 30 résolutions sur d'autres problèmes de désarmement, dont plusieurs portant sur la procédure. Il est frappant de constater que d'une façon générale, il est plus facile de parvenir à un consensus sur les résolutions de procédure que sur les résolutions de fond.

Ces résolutions, bien entendu, portent sur de nombreux aspects du désarmement: la sécurité des États disposant d'armes nucléaires, par exemple des garanties pour les États disposant de ces armes; les questions portant sur l'interdiction d'installer des armes nucléaires sur le territoire d'États qui n'en disposent pas eux-mêmes. Une résolution sur le traité SALT et la dénucléarisation de certaines parties du monde et des régions sans armes nucléaires, porte sur des questions comme le Programme de bourses des Nations Unies et sur le désarmement, sur un programme de recherche et d'étude sur le désarmement ainsi que sur différentes autres études. Et comme je l'ai dit, les décisions prises lors de chaque Assemblée générale sont souvent le prolongement de décisions antérieures et traduisent les positions respectives des États.

On assiste, depuis la première session, à une certaine évolution, qui se reflète moins dans des mesures tangibles que dans les attitudes. Pour en revenir aux positions adoptées lors de la première session extraordinaire de 1978, les nations non alignées ont insisté sur la nécessité du désarmement nucléaire et ont réitéré aux puissances nucléaires et aux principales alliances leur responsabilité de faire avancer la cause du désarmement nucléaire. Les nations non alignées se sont efforcées de mieux faire entendre leur voix et d'étendre leur influence en matière de désarmement.

Je reviendrai là-dessus par la suite.

Les États occidentaux et orientaux ont exprimé le désir de parvenir à une limitation des armes stratégiques, de mettre en oeuvre le traité d'interdiction des essais nucléaires, qui constitue une interdiction de tous les essais. A l'époque, en 1978, ils ont évité des vifs affrontements sur la plupart des sujets. Bien entendu, ils étaient conscients du fait que la première session extraordinaire ne faisait qu'ébaucher une entente et constituait une première étape vers une politique ultérieure de désarmement. Ils n'imaginaient pas parvenir d'emblée à ce résultat.

A l'heure actuelle, à quelques mois de la deuxième session extraordinaire, les nations non alignées réclament, avec une vigueur sans précédent, le désarmement nucléaire et s'élèvent contre le manque de progrès réalisés à ce jour. Leur impatience s'est déjà manifestée lors de la conférence de révision du Traité de non-prolifération, qui s'est tenue à Genève, en 1980. Ce Traité contient un article aux termes duquel les États dotés d'armes nucléaires consentent, en échange de l'engagement des États non dotés d'armes nucléaires de ne pas en fabriquer, à négocier de bonne foi des accords visant à se débarrasser de

[Texte]

weapons, will in good faith negotiate on agreements to divest ourselves of those weapons. The non-aligned, at that review conference, said, generally, that this obligation of the nuclear-weapons states had not been lived up to.

But the approaches of the western and eastern states before this present conference seemed to diverge more than they did in 1978. The socialist states underline their willingness to enter into various disarmament measures, stressing that the basic requirement is political will. The west does not approach each individual proposal for disarmament measures as a separate issue, but tends much more to see them as part of a package, because each possible disarmament measure is connected with one's entire overall security situation, and taking a measure in one field may have an impact on other aspects of that security situation. Also, the west emphasizes the requirement for verification, and at present there is also a tendency to link disarmament measures with the political behaviour of the negotiating parties. There is a tendency, which may be temporary, to ascribe at least some of the lack of progress in disarmament to the impropriety of that behaviour.

• 2025

As I said, the east tends to blame the west—this is, of course, a great oversimplification—but the east tends to blame the west for the impasse because it does not accede to sweeping proposals in disarmament based on the political will, but rather demands verification.

I think one could sum this up by saying the positions that did exist in principle in 1978 now seem to have hardened much more. As a result we hardly feel it is likely that, any more than previously, this session will result in concrete measures of disarmament or arms limitation. What we do hope, and what may be the best one can expect, is that it may provide a renewed impetus for progress in serious negotiations.

One major task of the conference will be to examine the results of the decisions taken at the First Session, and to determine ways and means by which the process that started in 1978 may be accelerated. The assessment will include a review of the status of negotiations on disarmament, as the kind of negotiations that were listed in the final document of the First Special Session. It will consider in particular the report of the Committee on Disarmament of Geneva, the negotiating body, on that matter, including any draft instruments on specific aspects of disarmament which the committee may be able to transmit to the Second Special Session. There is little prospect for much of this kind.

The Disarmament Commission, which is a deliberative, not a negotiating body, will also report on its progress, and the General Assembly will assess the implementation of specific resolutions adopted in the meantime, particularly on studies

[Traduction]

ces armes. Lors de cette conférence de révision, les États non alignés ont affirmé que les États dotés d'armes nucléaires n'avaient pas respecté leurs engagements.

Mais les positions prises par les États de l'Est et de l'Ouest avant cette conférence semblaient diverger beaucoup plus qu'en 1978. Les États socialistes affirment être disposés à prendre différentes mesures de désarmement, et soulignent qu'il suffit, à cet effet, d'en avoir la volonté politique. L'Ouest ne considère pas chaque proposition individuelle de désarmement à part, mais a tendance à les prendre en bloc, car chacune d'entre elles est liée à tout le problème de la sécurité des nations, et une mesure ponctuelle peut avoir une incidence sur d'autres aspects de la sécurité. L'Ouest insiste également sur la nécessité d'imposer des mesures de vérification, et tend également, à l'heure actuelle, à établir un lien entre mesures de désarmement et comportement politique des parties en présence. Si les progrès enregistrés sont si minces, c'est, dans la pensée des Occidentaux—il s'agit peut-être ici d'une position qui n'est que provisoire—parce que le comportement politique n'est pas de nature à encourager le progrès en ce domaine.

Comme je l'ai dit, l'Est a tendance à blâmer l'Ouest—ce qui est, bien entendu, une vue simpliste des choses—mais l'Est tend à blâmer l'Ouest pour l'impasse où se trouvent les négociations, parce que l'Ouest n'accepte pas les propositions générales de désarmement basées sur la volonté politique, mais exige plutôt des mesures de vérification.

On pourrait peut-être résumer la situation en disant que les positions que l'on entrevoyait en 1978 semblent s'être durcies. Aussi nous semble-t-il peu probable que cette session débouche sur des mesures concrètes de désarmement ou de limitation des armes, pas plus que la précédente. Ce que nous espérons, toutefois, ce qui nous paraît le plus réaliste d'espérer, c'est qu'elle ouvrira la voie à une nouvelle série de négociations sérieuses.

Une des missions principales de la conférence consistera à examiner les résultats des décisions prises lors de la première session, et de déterminer les voies et moyens par lesquels on pourrait accélérer le processus entamé en 1978. Cette évaluation fera, entre autres, le point sur la situation des négociations sur le désarmement, négociations qui avaient été énumérées dans le document final de la première session extraordinaire. La conférence étudiera, en particulier, le rapport du Comité sur le désarmement de Genève, l'organe de négociation sur cette question, y compris tous les projets d'instruments établis sur des aspects précis du désarmement que le comité pourra transmettre à la seconde session extraordinaire. On ne s'attend pas cependant à ce qu'il y en ait beaucoup.

La Commission de désarmement, qui est un organisme de délibération et non de négociation, fera également rapport sur l'état d'avancement de ses travaux, et l'Assemblée générale évaluera la mise en oeuvre de résolutions spécifiques adoptées

[Text]

which the UN was asked to carry out on specific aspects of disarmament.

The provisional agenda for the session, which has been proposed by a preparatory committee, provides for a general debate that will include a review—an appraisal—of the present international situation in the light of the pressing need for generally agreed measures to eliminate the danger of war, particularly nuclear war. It may be worthwhile mentioning that a rather high representation is expected, particularly in the beginning of the session, and there may be a number of important policy statements from heads of government or other high officials.

One item that will certainly be of importance in the discussions and will especially be raised by developing nations is the relationship between disarmament and international peace and security, and the link between disarmament and economic and social development. The Secretary-General with the help of highly qualified experts has just completed a study on this subject which is expected to be of quite considerable impact. I should perhaps say that a popularized book version of that study is under preparation here in Canada.

Further studies have been made on specific aspects of disarmament which are also available to the General Assembly. The subjects include several that were discussed this afternoon. The questions of confidence-building measures are more generalized than they were discussed this afternoon. A proposal also mentioned an International Satellite Monitoring Agency which could help the international community in verifying compliance with disarmament measures.

• 2030

The possibility of reducing military budgets is a most extraordinarily difficult subject, because if you had any measure to reduce military budgets, presumably countries who claim they have reduced their budgets would have to report this to the UN or to another central body, which would then have to have the means of comparing these reductions; of seeing what their actual impact could be. In comparing them with each other, that body would have to have a means of measuring these budgets quite apart from the nominal value of whatever currency is used.

One will have to see what is meant by a military budget. What does a military budget include? Does it include the tanks and the airplanes, or does it also include the fuel on which these things run? Does it include the wages of the soldiers, or also their pensions? These are very relevant points, for instance, when you realize that in the Soviet Union everybody automatically has a pension, and therefore there are no special pensions for soldiers, whereas in the United States you have special pensions for veterans. In other words, in that respect having a soldier is cheaper in the Soviet Union than in the United States, so you can not compare the budgets on that point. Just a small and seemingly trivial example.

[Translation]

entre temps, en particulier sur les études que les Nations Unies ont entreprises, sur demande, sur certains aspects précis du désarmement.

L'ordre du jour provisoire de la session, qui a été proposé par un comité préparatoire, prévoit une discussion générale qui comprendra une révision—une évaluation—de la situation internationale actuelle à la lumière de l'urgence de mesures jugées souhaitables par tous, en vue de parer au danger d'une guerre, en particulier d'une guerre nucléaire. Mentionnons, à toutes fins utiles, que de nombreux pays participeront, en particulier au début de la session, et qu'on entendra un certain nombre de déclarations importantes émanant de chefs de gouvernement et d'autres personnalités haut placées.

Une grande place sera réservée, dans les discussions, au rapport entre le désarmement et la paix et la sécurité internationales, et au lien entre le désarmement et le développement socio-économique; les nations en développement feront particulièrement entendre leur voix sur ce sujet. Le secrétaire général, avec l'aide de spécialistes hautement qualifiés, vient de compléter une étude sur ce sujet, dont le retentissement sera sans doute considérable. J'ajoute que cette étude paraîtra sous peu au Canada sous forme de livre et qu'elle aura été remaniée à l'intention du grand public.

Il existe d'autres études sur des aspects spécifiques du désarmement qui ont également été mis à la disposition de l'Assemblée générale et qui portent sur différents sujets abordés cet après-midi; en particulier, les mesures visant à renforcer la confiance sont plus généralisées qu'elles ne l'étaient dans la discussion de cet après-midi. Une proposition mentionnait également la création d'une Agence internationale de contrôle par satellite qui pourrait aider la communauté internationale à veiller à ce que soient respectées les mesures de désarmement.

La question de la réduction des budgets militaires est hérissée de problèmes, car si on entreprenait de réduire ces budgets, il faudrait également prévoir un mécanisme pour que les pays participants puissent rendre compte aux Nations Unies ou à tout autre organisme central, qui serait alors en mesure de vérifier l'existence de ces réductions et de voir quelle est leur portée réelle. Mais pour comparer ces budgets, cet organisme devrait disposer de moyens de comparaison distincts et indépendants de la valeur nominale de la monnaie du pays en question.

Il faudra également s'entendre sur ce qu'on entend par un budget militaire. Que comporte un tel budget? Les tanks et les avions, ou également le carburant qui leur permet de fonctionner? Comprend-il les soldes des militaires, ou également la pension? Ce sont là des questions très importantes, quand vous vous rendez compte qu'en Union soviétique chacun a une pension, et c'est la raison pour laquelle il n'y a pas de pension spéciale pour les militaires, alors qu'aux États-Unis il existe des pensions spéciales pour les anciens combattants. Autrement dit, il revient moins cher, à ce point de vue, d'avoir un soldat pour l'Union soviétique que pour les États-Unis, et les

[Texte]

An important report that has been prepared, a study that has been prepared by the UN, deals with the use and impact of nuclear weapons. This perhaps illustrates one function of studies. These studies that the UN Secretariat prepares are, of course, in the first place meant to facilitate ongoing negotiations, or possibly to identify subjects for new negotiations. But one very important aspect of these studies is also to help opinion-formers—those who shape opinion in the various countries where public opinion matters—have the material they need to enlighten their audiences. This function is particularly fulfilled by that particular study, which has been extremely well received by non-governmental organizations.

It is hoped, and this is an important point for the Second Special Session, that there will be a draft plan for a comprehensive program of disarmament that could be carried out in stages over a period of years. A working group of the Committee on Disarmament in Geneva has been working on such a program, but so far with little success in the last two years. It is still engaged in its deliberations; it seems to be getting somewhere at the moment, and there is, therefore, a possibility that a comprehensive program of disarmament can be submitted to the Second Special Session. That would give a great deal of impetus to the meeting.

The session will also consider how the UN could best play a facilitating role in the implementation of arms limitation and disarmament arrangements by, for instance, carrying out verification activities or judging the results of verification. The Second Special Session will also consider means of enhancing the machinery in the field of disarmament and strengthening the role of the UN Secretariat, which matter has also been under study for quite a while.

An important element in the work of the Second Special Session is considering a proposal for a world disarmament campaign. The First Special Session of the General Assembly asked the Secretary-General to study the organization on financing the world disarmament campaign, as it was so beautifully phrased, to mobilize world public opinion in favour of disarmament. That study was completed last year and it emphasizes the importance of this activity in support of disarmament so that a better informed public may exert a positive influence toward the achievement of meaningful and effective disarmament measures.

• 2035

The report stresses how the United Nations could be a sort of catalyst in a balanced, factual, and objective campaign to give effect to the purpose. The report foresees several ways in which particular factual information could be disseminated which would enable or assist public opinion-shapers, and at the last General Assembly states were asked to submit suggestions to the Secretary General on how to do this.

[Traduction]

budgets ne se prêtent pas à la comparaison sur ce point. Cela n'est qu'un petit exemple, apparemment de peu d'importance.

Un rapport important, préparé par les Nations Unies, traite de l'utilisation et de l'incidence des armes nucléaires. Cela peut servir à illustrer une des fonctions des études: celles que prépare le Secrétariat des Nations Unies visent, en premier lieu, à faciliter les négociations en cours, et à définir, le cas échéant, les sujets de nouvelles négociations. Mais ces études ont également pour fonction très importante d'aider les façon-neurs d'opinion—ceux qui, dans les différents pays où l'opinion publique compte, ont pour fonction d'infléchir celle-ci—en mettant à leur disposition le matériel dont ils ont besoin pour informer leur public. L'étude en question remplit particulièrement bien ce rôle et a été très bien accueillie par les organisations non gouvernementales.

On espère, et c'est une question importante pour la deuxième session extraordinaire, pouvoir rédiger un projet de programme complet de désarmement qui pourrait être réalisé par étapes sur un certain nombre d'années. Un groupe de travail du Comité sur le désarmement de Genève travaille depuis deux ans à l'élaboration d'un tel programme, sans avoir eu jusqu'à présent grand succès. Le groupe en est encore au stade des délibérations et celles-ci commencent à prendre forme. On espère qu'un programme global de désarmement pourra être présenté à la deuxième session extraordinaire, ce qui ouvrirait à cette réunion de nouvelles perspectives.

La session étudiera également comment les Nations Unies pourraient trouver le meilleur moyen de faciliter la mise en oeuvre de la limitation des armements et du désarmement en assumant, par exemple, des activités de vérification ou en jugeant la validité des activités. La deuxième session extraordinaire envisagera également les différents moyens de renforcer les mécanismes de désarmement et d'étoffer le rôle du secrétariat des Nations Unies, autre projet qui est en chantier depuis un bon moment.

Autre chapitre important des activités envisagées pour la deuxième session extraordinaire, une proposition en vue d'une campagne mondiale pour le désarmement. La première session extraordinaire de l'Assemblée générale a demandé au secrétaire général d'étudier le financement possible d'une campagne mondiale pour le désarmement, afin, comme on l'a si bien dit, de mobiliser l'opinion publique mondiale en faveur du désarmement. Cette étude a été terminée l'année dernière et elle souligne l'importance de cette activité à l'appui du désarmement de façon à ce qu'un public mieux informé puisse exercer une influence positive en vue de mesures de désarmement significatives et efficaces.

Le rapport indique comment les Nations Unies peuvent devenir, dans ce contexte, une sorte de catalyseur en vue d'une campagne équilibrée, objective et factuelle. Le rapport donne plusieurs façons de diffuser une information factuelle en vue de venir en aide aux façon-neurs de l'opinion publique. Lors de la dernière Assemblée générale, les États ont été invités à faire

[Text]

It is therefore—and I would like to stress that—entirely in the hands of the General Assembly whether and how such a world disarmament campaign should be carried out. I think there is definitely a task for the UN in this field. We are indeed engaged, and should be more strongly engaged, I think, in imparting awareness of what is happening in the UN to lawmakers, government officials, and other authorities, professional organizations, other non-governmental groups, the press, the academic community, and the schools. I think we should do that much better than has been done hitherto. We should, I think, have submissions that are directed to these groups. So far the UN has done this by way of propaganda for disarmament in general and in rather vague terms: disarmament is a good thing; disarmament will make you safer. But why and how?

We believe we should be more specific and address ourselves more specifically to segments of the audience, to the interests of specific groups. But I think even at our most active we can only assist. The implementation must come from governments, from local authorities, from the educational institutions we are talking to, from the various interest groups we might be addressing, professional associations, religious groups, and the public at large.

This world disarmament campaign has to be implemented in such a way that it does not become a political instrument for one side or the other; and that is a problem. There is definitely some apprehension in some western states, which are wide open to propaganda of all kinds, that the campaign could be so manipulated as to influence public opinion. States on the other side of the fence, not to say the Iron Curtain, would not countenance UN initiatives that involve direct approach to the populations, and this of course sets a natural limitation on our role. We can encourage consideration of issues by the public and distribute information, but only if national and local authorities and interested groups ask us to do so.

Maybe I could mention in this context the fact that there has been a request for a pledging conference through which interested governments would give the UN money for this world disarmament centre. I think in the approach I outlined the contributions could be limited, could remain rather limited, because the main outlays would come in the countries themselves. If the countries are interested in receiving material from us, they can request it and distribute it in their own way, probably duplicate it, and also pay for various information activities.

• 2040

Mr. Chairman, I think rather than going into further detail—this is really rather turgid stuff—may I suggest that I should perhaps answer questions?

The Chairman: Of course; the interchange will be lively.

[Translation]

part de leurs suggestions au secrétaire général en vue d'atteindre cet objectif.

J'insiste sur le fait qu'il appartient entièrement à l'Assemblée générale de décider de l'opportunité d'une telle campagne mondiale sur le désarmement et de la forme qu'elle pourrait prendre. Je pense que les Nations Unies ont définitivement un rôle à jouer à ce niveau. Nous tentons, et devrions faire encore plus d'efforts en ce sens, selon moi, d'informer les législateurs, les fonctionnaires gouvernementaux et les autres autorités, les organismes professionnels, les organismes non gouvernementaux, la presse, les universités et les écoles sur ce qui se passe aux Nations Unies. Nous devrions être plus efficaces sous ce rapport. Nous devrions avoir de la documentation qui s'adresse à ces groupes. Jusqu'à présent, les Nations Unies ont fait une propagande plutôt générale et vague pour le désarmement: le désarmement est souhaitable, il renforce la sécurité de chacun. Nous devrions dire pourquoi et comment.

Nous devrions être plus précis dans notre approche, nous devrions nous adresser à des secteurs particuliers du public, à des groupes particuliers. Il n'en demeure pas moins que nous ne pouvons qu'apporter une aide. L'application de mesures précises doit être faite par les gouvernements, les autorités locales, les maisons d'éducation auxquelles nous nous adressons, les divers groupes particuliers, les associations professionnelles, les groupes religieux et le grand public.

Cette campagne mondiale pour le désarmement doit être menée de façon à ne pas devenir un instrument politique pour l'un ou l'autre des protagonistes. Le problème est là. Les États occidentaux, qui sont plus exposés à la propagande sous toutes ses formes, craignent qu'une telle campagne puisse être manipulée en vue d'influencer l'opinion publique dans un certain sens. Les États qui sont de l'autre côté de la barrière, pour ne pas dire le Rideau de fer, n'accepteraient pas de mesures des Nations Unies qui supposeraient un contact direct avec leurs populations, ce qui évidemment limite le rôle que nous pourrions jouer. Nous pouvons inciter le public à se pencher sur ces questions et distribuer de la documentation, mais seulement à la demande des autorités nationales et locales et des groupes intéressés.

Je voudrais mentionner à ce sujet que quelqu'un a réclamé la tenue d'une conférence qui permettrait aux gouvernements intéressés de s'engager à donner des sommes d'argent à l'ONU en vue d'un centre sur le désarmement mondial. Dans le cadre que j'ai exposé, les contributions seraient évidemment limitées puisque les dépenses les plus importantes incomberaient aux pays eux-mêmes. Si les pays étaient intéressés à recevoir notre documentation, ils pourraient la demander et la diffuser par leurs propres moyens; ils paieraient probablement pour la réédition et les autres activités connexes.

Monsieur le président, plutôt que de continuer à vous donner tous ces détails, tout ceci est assez ennuyeux, je pourrais peut-être répondre aux questions s'il y en a.

Le président: Les échanges seront sûrement intéressants.

[Texte]

Thank you very much, and thank you also for providing the text of your remarks early enough.

On my list, at the moment, I recognize Mr. Wenman, Dr. Jewett, Mr. Irwin, Mr. Bloomfield, Mr. Gamble, Father Ogle. If you could so signify now if you intend to question, I might not be in the embarrassing situation I was in this afternoon, where I had to cut off the last one because I did not know the number of people. I try at the beginning, as you know, to divide our time equally among those who signify that they might like to question. If someone adds his name at the end, it jeopardizes his chance to have a longer time. I will have enough time tonight. I will start with Mr. Wenman, and I would like others to signify it if they intend to question.

Mr. Wenman: You mentioned, as have several other witnesses, the words "political will". You mentioned political will as being extremely important as a priority to move toward disarmament. All the witnesses so far have indicated that political will seems to be being demonstrated to be moving in the opposite direction at the moment in too many different parts of the world. So I would like to talk a little about confidence-building measures, which might be necessary to build political will right now on both sides. I would hope that you might address yourself to some specific confidence-building measures in the field of disarmament—maybe two for each of the major confronting super-powers—which they might do that would, in fact, be a demonstration of political will to move toward disarmament, particularly on the eve of this particular conference.

One of the witnesses who appeared before us said that as politicians, we have two types of choices we can make: we can choose to innovate stabilization programs or destabilization programs. He had some interesting theories, as he issued what he saw as destabilizing and stabilizing things. He said, for example, that unilateral disarmament would be a destabilizing decision. Do you agree with that?

Mr. Sanders: Shall I take the questions one by one, Mr. Chairman?

Mr. Wenman: We are going to have lots of time for a couple of rounds.

The Chairman: You can either exchange now or you can pose your questions together, as you like.

Mr. Wenman: Maybe I will give you each one of them in this particular section.

He said that unilateral disarmament would be a destabilization decision; that the capacity for effective second strike would be a stabilizing factor for mutual deterrence. You might add to that that a nuclear capacity, a theatre nuclear capacity, to take that away would, in fact, be destabilizing on the same basis, in that one side then would have superiority with conventional forces. I think Mr. Gamble made that point very effectively earlier today.

[Traduction]

Merci pour ces observations préliminaires, et merci de nous en avoir fourni le texte à l'avance.

Ma liste d'orateurs comporte les noms de M. Wenman, de M^{lle} Jewett, de M. Irwin, de M. Bloomfield, de M. Gamble et de M. Ogle. Si quelqu'un d'autre a l'intention de poser des questions, je lui demanderais de le faire savoir maintenant. Je pourrais ainsi éviter ce qui s'est passé cet après-midi lorsque j'ai dû interrompre le dernier orateur. J'essaie dès le départ de diviser le temps du Comité également entre tous ceux qui ont fait part de leur intention de poser des questions. Si quelqu'un s'ajoute à la liste à la fin, il risque de manquer de temps. De toute façon, je pense que nous aurons suffisamment de temps ce soir. Je vais y aller tout de suite avec M. Wenman. Je demanderais aux autres membres du Comité qui veulent poser des questions de l'indiquer maintenant.

M. Wenman: Comme beaucoup d'autres témoins, vous avez utilisé l'expression «volonté politique». Vous avez dit que la volonté politique était un préalable au désarmement. Les autres témoins par ailleurs ont été d'avis que la volonté politique semblait aller dans l'autre sens actuellement dans les différentes régions du monde. Dans ce contexte, il conviendrait peut-être de parler des mesures destinées à accroître la confiance comme moyen d'amener cette volonté politique tant souhaitée des deux côtés. J'aimerais que vous nous indiquiez des mesures précises en vue d'accroître la confiance dans le contexte du désarmement, peut-être deux pour chacune des superpuissances, lesquelles pourraient démontrer la volonté politique de s'engager dans la voie du désarmement, surtout la veille de cette conférence que vous avez mentionnée.

Un des témoins que nous avons entendus nous a dit qu'en tant que politiciens nous avions deux choix possibles: nous pouvions lancer des programmes de stabilisation ou de déstabilisation. Il avait d'ailleurs des théories intéressantes sur ce qui pouvait être stabilisant et déstabilisant. Selon lui, par exemple, le désarmement unilatéral pouvait se révéler un facteur de déstabilisation. Vous êtes d'accord avec ce point de vue?

M. Sanders: Je puis répondre aux questions une par une, monsieur le président?

M. Wenman: Nous aurons tout le temps qu'il faut pour de prochaines rondes.

Le président: Vous pouvez entendre les réponses maintenant ou poser toutes vos questions à la fois.

M. Wenman: Je devrais peut-être vous poser toutes celles qui se rattachent à ce sujet.

Toujours selon ce témoin, le désarmement unilatéral pouvait se révéler une décision déstabilisante; la possibilité d'une contre-attaque efficace était un facteur de stabilisation dans le contexte de la dissuasion mutuelle. De la même façon, l'élimination d'une capacité nucléaire tactique serait, je suppose, déstabilisante, en ce sens qu'un des deux protagonistes aurait l'avantage au niveau des forces classiques. Je pense que c'est M. Gamble qui a fait très clairement ressortir ce point plus tôt aujourd'hui.

[Text]

Do you see these choices in the same way, as destabilizing or stabilizing? And would you handle each one of those three just very, very briefly? Unilateral disarmament—do you see that as destabilizing in the current situation?

Mr. Sanders: I would think, really, in all three cases the answer has to be qualified. I think either can be stabilizing or destabilizing, depending on the situation.

Mr. Wenman: Do you support unilateral disarmament in any way?

Mr. Sanders: As a thing in itself, I think it is too general a question, sir.

Mr. Sanders: Okay. For instance, Costa Rica got rid of all of its military forces, unilaterally. That has not destabilized anything. I could imagine that a small country in western Europe could do so without destabilizing the situation. But that in itself is not something that one can answer without qualifications. Would that mean you would not tolerate your friends on your territory? That is extraordinary destabilizing.

• 2045

So I cannot give an unqualified answer to that one, nor to the other two. I confess that I am extraordinarily ignorant of the various doctrines of deterrence, but I could well imagine that a capacity for an effective second strike would in a way be a second level of deterrence, and thereby—

Mr. Wenman: Stabilizing.

Mr. Sanders: —have a stabilizing effect.

As to theatre nuclear capacity, I would think again that it depends on the situation whether that would be a stabilizing or a destabilizing factor, and also on what other weapons are available—long-range weapons, nuclear weapons, conventional weapons, and so on. I do not see it in isolation.

Mr. Wenman: Do you see START as the major stabilization proposal at the present time?

Mr. Sanders: At the present time.

Mr. Wenman: You are strongly supportive of it?

Mr. Sanders: Personally. I must again underline that I do not speak for the UN Secretariat, which cannot entertain any—

Mr. Wenman: Would it be appropriate for the Canadian government to support START strongly in our proposals at the disarmament conference? Would that be a positive step to include in the recommendations from this committee?

Mr. Sanders: I think in general the support of Canada for any positive disarmament initiatives would be a positive thing. I must again stress that as an international civil servant I am

[Translation]

Vous voyez les choix possibles de la même façon, comme pouvant être stabilisants ou déstabilisants? Vous pouvez nous dire ce que vous pensez de ces trois choix très brièvement? Le désarmement unilatéral, selon vous, peut être déstabilisant dans la situation actuelle?

Mr. Sanders: Je pense qu'il faut apporter des réserves dans les trois cas. C'est peut-être un facteur de stabilisation ou de déstabilisation selon le cas.

Mr. Wenman: Vous êtes d'accord avec le désarmement unilatéral de façon générale?

Mr. Sanders: Je pense que, posée de cette façon, la question est trop générale.

Mr. Wenman: Très bien. Par exemple, le Costa Rica s'est débarrassé unilatéralement de ses troupes militaires. Et cela n'a rien déstabilisé. J'imagine qu'un petit pays de l'Europe de l'Ouest pourrait faire de même sans que cela déstabilise la situation. Mais c'est quelque chose à laquelle on peut difficilement répondre si l'on n'a pas les connaissances voulues. Cela veut-il dire que vous ne toléreriez pas vos amis sur votre territoire? Cela est vraiment déstabilisant.

Donc, je ne peux pas donner de réponse de profane à cette question pas plus qu'aux deux autres. J'avoue être extrêmement ignorant pour ce qui est des différentes doctrines de dissuasion. Mais je conçois que la possibilité d'une capacité de deuxième frappe efficace puisse d'une certaine manière constituer un deuxième niveau de dissuasion, et de là . . .

Mr. Wenman: Avoir un effet stabilisateur.

Mr. Sanders: En effet.

Pour ce qui est de la capacité nucléaire de théâtre, je dirais une fois de plus que cela dépend de la situation, à savoir si c'est un facteur stabilisant ou déstabilisant, et également des autres armes disponibles—des armes à longue portée, des armes nucléaires, des armes classiques, etc. Je ne vois pas la chose de manière isolée.

Mr. Wenman: Considérez-vous les START comme étant la proposition majeure en matière de stabilisation à l'heure actuelle?

Mr. Sanders: Oui.

Mr. Wenman: Vous l'appuyez fortement?

Mr. Sanders: Oui, personnellement. Je répète que je ne parle pas au nom du secrétariat des Nations Unies qui ne peut . . .

Mr. Wenman: Convendrait-il que le gouvernement canadien appuie vivement les START dans les propositions qu'ils formuleront à la conférence sur le désarmement? Cela constituerait-il une étape positive d'inclure cet appui dans les recommandations du Comité?

Mr. Sanders: Oui. Je dois une fois de plus insister sur le fait qu'en tant que fonctionnaire international, je ne peux isoler une mesure en particulier que je recommanderais au Canada d'adopter ou de parrainer.

[Texte]

sorry I cannot isolate any particular measures which I would recommend Canada ought to take or sponsor.

Mr. Wenman: I just asked you if you thought that would be well received by the disarmament community in the United States.

Mr. Sanders: I believe it would be well received, yes, factually.

Mr. Wenman: If you were a politician instead of a bureaucrat—and again a nip question is a hard question to answer, but we are talking about political will now. Can you give me a major confidence-building measure that the Soviet Union might do, and a major confidence-building measure that the United States might do, to build towards political will for disarmament?

Mr. Sanders: There was some talk about jargon and definitions earlier today. In general, in this sort of environment confidence-building measures are taken to be the kind of measures that can establish confidence by a continuation of action. In other words, a confidence-building measure, for instance, is the imposition of a deployment of some kind of verification system which is in continuous use. It is rarely used for a particular measure or initiative.

I feel that we are referring to different concepts when we talk about confidence-building measures in this case. If your intention is to ask what the Soviet Union or the United States could do—

Mr. Wenman: Okay, let us leave it at that. Just one from each, specifically.

Mr. Sanders: Right. Then I believe perhaps a resumption of the strategic limitation talks, whatever they are called, SALT or START, on the part of the United States would be a step forward. That acceptance, perhaps an initiative in the chemical weapons field on the part of the Soviets, might be extraordinarily useful.

• 2050

Mr. Wenman: I appreciate those two thoughts. I am interested, having asked that question before, that no one has suggested that the Soviet Union might reduce its aggressive expansionism—that it might pull troops out of Afghanistan—its aggressiveness in Poland, Vietnam, Kampuchea, Ethiopia; throughout the world. You do not suggest things like that.

Mr. Sanders: I personally cannot afford to. It is not a field on which I can express an opinion.

Mr. Wenman: If we are going to develop a political will for disarmament, then we have to establish what in fact is the intent of the two major protagonists. In one definition, the definition by the Secretary of Defense in the United States, of the intent of the Soviet Union, it is as follows. Speaking of the Soviet Union, he says:

While they believe that nuclear war and its debilitating results must be avoided, they see the development of supe-

[Traduction]

M. Wenman: Je voulais tout simplement savoir si cela serait bien accueilli par les milieux du désarmement aux États-Unis.

M. Sanders: Je crois que oui.

M. Wenman: Si vous étiez un homme politique au lieu d'un bureaucrate—pourriez-vous me citer une importante mesure de confiance que pourrait employer l'Union soviétique, et une mesure du même genre à laquelle pourraient recourir les États-Unis, en vue d'instaurer une volonté politique de désarmement?

M. Sanders: Un peu plus tôt aujourd'hui, nous avons parlé de jargon et de définitions. En général, dans ce contexte, les mesures de confiance sont considérées comme celles susceptibles d'instaurer la confiance par une action continue. Autrement dit, on entend par mesure de confiance l'imposition de la mise sur pied d'un certain système de vérification permanente par exemple. On l'emploie rarement pour désigner une initiative ou une mesure particulière.

Je pense que nous évoquons différents concepts lorsque nous parlons de mesures de renforcement de la confiance dans ce cas-ci. Si vous voulez savoir ce qu'entendent faire l'Union soviétique ou les États-Unis...

M. Wenman: D'accord restons-en là. Ne me donnez qu'un exemple pour chacun.

M. Sanders: Dans ce cas, je crois que la reprise des négociations sur la limitation des armes stratégiques, quel que soit leur nom, SALT ou START, de la part des États-Unis, constituerait un pas en avant. Une initiative dans le domaine des armes chimiques de la part des Soviétiques pourrait s'avérer extrêmement utile.

M. Wenman: Je vois. Ayant déjà posé cette question auparavant, je m'étonne que personne n'ait suggéré que l'Union soviétique pourrait réduire son expansionnisme agressif—c'est-à-dire retirer ses troupes d'Afghanistan—son agressivité à l'égard de la Pologne, du Viêt-Nam du Kampuchea, de l'Éthiopie, du monde entier. Vous ne suggérez pas de choses comme cela.

M. Sanders: Personnellement, je ne peux pas me le permettre. Ce n'est pas un domaine au sujet duquel je peux exprimer une opinion.

M. Wenman: Si nous voulons développer une volonté politique de désarmement, nous devons établir les objectifs des deux principaux protagonistes. Voici la définition qu'a donnée le secrétaire de la Défense américain des objectifs de l'Union soviétique:

Bien que l'Union soviétique estime que la guerre nucléaire et ses résultats débilissants doivent être évités, elle considère le

[Text]

rior capabilities wedded a strategy designed to achieve military victory and a dominant post-war position as the only rational approach to nuclear forces.

Do you agree with that assessment of intent?

Mr. Sanders: Of the intent of the Soviet Union? I cannot comment on that; sorry.

But may I add to that, that to my mind political will is a relevant consideration in the security context. I mean the political will to achieve a disarmament measure exists when that disarmament or arms limitation measure increases one's security; but only then.

Mr. Wenman: Do you think that definition might apply to the Soviet point of view of what the American intent is? Or you will not comment on intent, is what you are saying.

Mr. Sanders: I am afraid I cannot.

Mr. Wenman: We have had different definitions of security. How do you define security? What are you talking about? In this committee we are talking about security and disarmament. How do you define security?

Miss Jewett: In three words.

Mr. Sanders: I think it is—and please, this is improvisation—it is a situation where one's national integrity is adequately maintained—"adequately" meaning to one's own satisfaction—and where a serious threat can be coped with at acceptable cost.

Mr. Wenman: Final question: in this time of what appears to be escalation of intent or activity by the various powers in the world, the failure of Madrid, the reality of détente, is détente a bit of a myth? It seems to be a piece of history now. Do you see a possibility of a limited nuclear war in this decade? Is that the kind of thing we are building towards? Do you have a feeling for that? You have been sitting through this for many years: disarmament, disarmament. You keep working for it, and as you try to reach for the goal it seems to become more and more elusive, I would think. As it becomes more and more elusive, the demand for both security and disarmament becomes more intense. That intensity could lead to conflict. Do you see us moving in that direction? Is it possible that we could have—

Mr. Sanders: I definitely think there is a possibility that there would be a nuclear conflict. I am not too sure it would be limited.

Mr. Wenman: What suggestions would you have to establish another level? We have the reality of conventional, we have the reality of theatre nuclear weapons and the convention of the larger weapons of mass destruction. Do you see it as significant that there should be some breaking mechanism or

[Translation]

développement de capacités supérieures de défense et d'une stratégie destinée à aboutir à la victoire militaire et à une position dominante après la guerre, comme étant la seule approche rationnelle aux forces nucléaires.

Êtes-vous d'accord avec l'évaluation des objectifs de l'Union soviétique?

M. Sanders: De l'Union soviétique? Je suis désolé, je ne peux pas faire de commentaires là-dessus.

Mais puis-je me permettre d'ajouter que d'après moi, la volonté politique est une considération pertinente dans le contexte de la sécurité. Je veux dire que la volonté politique d'en arriver au désarmement existe quand le désarmement ou la limitation des armements augmente la sécurité d'un pays, mais uniquement dans ce cas.

M. Wenman: Pensez-vous que l'on puisse appliquer cette définition à ce que pensent les Soviétiques des objectifs américains? Vous ne voulez pas faire de commentaires sur les objectifs, je crois.

M. Sanders: Je ne peux pas en faire.

M. Wenman: On nous a soumis différentes définitions de la sécurité. Comment la définissez-vous? De quoi parlez-vous exactement? Dans ce Comité, nous parlons de sécurité et de désarmement.

Mlle Jewett: En trois mots.

M. Sanders: Je pense qu'il s'agit d'une situation où l'intégrité nationale est adéquatement sauvegardée—«adéquatement» voulant dire à la satisfaction du pays en cause—et lorsqu'une importante menace peut être palliée moyennant un prix acceptable.

M. Wenman: J'ai une dernière question: à une époque où il semble y avoir une escalade dans les intentions ou les activités de différentes puissances du monde, l'échec de Madrid, la réalité de la détente, ne pensez-vous pas que la détente est devenue un peu un mythe? Ne fait-elle pas partie maintenant des antiquités? Envisagez-vous la possibilité d'une guerre nucléaire restreinte au cours de cette décennie? Est-ce ce vers quoi nous tendons? Pouvez-vous nous donner votre opinion là-dessus? Vous vous occupez de cette question depuis des années; désarmement, désarmement. Vous continuez à lutter pour cette cause, et au fur et à mesure que vous essayez d'atteindre l'objectif, il semble de plus en plus vous échapper. Cela étant, la quête tant pour la sécurité que pour le désarmement devient plus intense, d'une intensité qui pourrait mener à un conflit. Pensez-vous que nous nous dirigeons vers cette direction? Se pourrait-il que nous ayons...

M. Sanders: Il est en effet possible qu'il y ait un conflit nucléaire. Et je ne suis pas sûr qu'il soit restreint.

M. Wenman: Que suggèreriez-vous pour créer un autre niveau de dissuasion? Nous avons déjà des armes conventionnelles, des armes nucléaires et des armes plus importantes de destruction massive. Considérez-vous important qu'il existe un mécanisme de délimitation entre les deux, ou serait-il en fait

[Texte]

some delineation between the two, or would it be more dangerous in fact to delineate between the two? Do you see that as stabilizing or destabilizing?

Mr. Sanders: I think the fact that the threshold is becoming vaguer and vaguer is very destabilizing.

• 2055

Mr. Wenman: So that limitation should be strengthened; that definition should be strengthened, and that would be stabilizing. A methodology of breaking at that midpoint between limited nuclear war and all-out nuclear war—that threshold needs to be found and defined.

Mr. Sanders: Yes, that is right.

Mr. Wenman: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Wenman.

Miss Jewett, followed by Mr. Irwin, followed by Mr. Gamble.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I will call Mr. Flis, Mr. Irwin. Sorry.

Miss Jewett: We are very grateful that Mr. Sanders could be with us this evening. I am glad to see some of the moderately optimistic notes in the paper he has presented to us, because even if one says only that the Second Special Session may, as you say on page 4, provide renewed impetus for progress in such negotiations, it seems to me that is something positive and we do not have to be entirely gloomy about the prospects of making progress somewhere down the line.

I want to ask a couple of questions on this question of mobilizing opinion, because some of us feel very strongly that it is true that by mobilizing opinion in favour of disarmament we will prevent the holocaust that would devastate us all as individuals, with all ecosystems in the world. First, how do you feel you can do it without having the world disarmament conference that is being proposed and discussed also include the question of international security? In other words, can we move from this national state security conflict that is just pervading the world into more discussion and thought about international security and help to mobilize world opinion toward that?

Secondly, how do you mobilize public opinion in favour of disarmament when—we just heard the other day, as I am sure you have heard countless times—one of the worries right now is that public opinion in some countries in western Europe, which is rather hostile to the development of new theatre nuclear weapons there because they see themselves being devastated by them—when people are saying that they have to mobilize opinion in favour of the escalation of the nuclear arms race? How can the UN in its efforts to bring about a world disarmament conference and mobilize world opinion in its favour counteract so many people wanting to mobilize public opinion in favour of the heightening of the nuclear arms

[Traduction]

plus dangereux de délimiter les deux? Considérez-vous cela comme stabilisant ou déstabilisant?

M. Sanders: Je pense que le fait que le seuil devienne de plus en plus vague est très déstabilisant.

M. Wenman: Il faudrait donc renforcer la limitation des armes et renforcer la définition, ce qui aurait un effet stabilisateur. En outre, il faudrait trouver une méthode permettant de délimiter la guerre nucléaire restreinte et la guerre nucléaire totale.

M. Sanders: En effet.

M. Wenman: Merci.

Le président: Merci, monsieur Wenman.

C'est au tour de M^{lle} Jewett, qui sera suivie de M. Irwin, lui-même suivi de M. Gamble.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président.

Le président: Désolé, je demanderais à M. Flis de prendre la parole, monsieur Irwin.

Mlle Jewett: Nous sommes très heureux que M. Sanders ait pu être parmi nous ce soir. Je suis également heureuse de trouver dans son mémoire quelques notes modérément optimistes, car, même si l'on nous dit que la seconde session extraordinaire pourrait n'avoir pour résultat que d'imprimer un nouvel élan aux progrès dans ce genre de négociations, il me semble que c'est quelque chose de positif et que nous ne devons pas être entièrement pessimistes en la matière.

J'ai deux ou trois questions à poser concernant la mobilisation de l'opinion publique. En effet, certains d'entre nous sont vivement d'avis qu'il est vrai qu'en mobilisant l'opinion publique en faveur du désarmement, nous empêcherons la catastrophe qui nous anéantirait ainsi que notre environnement naturel. Tout d'abord, comment concevez-vous pouvoir le faire, sans que la conférence mondiale sur le désarmement que l'on propose, inclue également la question de la sécurité internationale? Autrement dit, pouvons-nous passer de ce conflit de sécurité entre les différentes nations à une étape de discussion plus profonde, penser à la sécurité internationale et aider à sensibiliser l'opinion publique vers ce but?

Deuxièmement, comment pouvez-vous mobiliser l'opinion publique en faveur du désarmement lorsque—et l'une des inquiétudes à l'heure actuelle, c'est que l'opinion publique dans certains pays occidentaux, qui est plutôt hostile au développement de nouvelles armes nucléaires de théâtre parce qu'elle en a peur—lorsque les gens disent qu'ils doivent mobiliser l'opinion publique en faveur de la poursuite de la course aux armes nucléaires? Comment les Nations Unies peuvent-elles dans les efforts qu'elles déploient pour mettre sur pied la conférence sur le désarmement et mobiliser l'opinion publique en sa faveur, aller à l'encontre de l'opinion de tant de personnes qui veulent mobiliser l'opinion publique dans la direction inverse?

[Text]

race and wanting our publics, the Canadian public and other publics, to support the build-up in nuclear arms?

Thirdly, Mr. Sanders may know that in Ottawa a group is operating called Operation Dismantle, who are very anxious to have a global referendum on disarmament, and they have been urging the Government of Canada to take some initiative on this at the United Nations. It would be an advisory referendum on disarmament held in every country of the world and they even have hopes—in fact they have some commitment from eastern bloc countries that they would be held there as well. People laugh, but I understand they feel it is a possibility that referenda could be held on disarmament. If it could be held broadly, in a great variety of countries, do you feel this would facilitate the education of publics?

• 2100

Finally, I would also like—perhaps second from penultimate question—your view on there being, and the possibility of there being, a disarmament conference in Europe, although that may well be side-tracked if the Madrid meetings are adjourned; the value you would see in such a conference. And finally, from your United Nations' perspective, of course, would there be value in there being a stronger alliance of the non-nuclear weapon states which would cut across existing blocs? Obviously it would not include all of the Group of 77, and obviously it might include perhaps even a Canada.

The Chairman: Thank you.

Mr. McKinnon: I wonder, on a point of order, Mr. Chairman, if you could repeat the question before you give the answer. I notice you were taking notes, and there are five or six questions in there. I might get confused otherwise.

Mr. Sanders: Mr. Chairman, I think the first question mentioned the world disarmament conference and the role of that—

Miss Jewett: And relating to international security.

Mr. Sanders: Yes, I understood that the question implied that security might be considered, or should be considered, as a concept that goes beyond sovereign nations and would really be based on some kind of non-nation international system. I should perhaps underline that the world disarmament conference about which the Final Document and a number of United Nations' resolutions speak is a Soviet, or at least an eastern European, initiative, which is very far from aiming at this kind of concept. It is an idea to call together nations to discuss, particularly, the kind of initiatives the Soviet Union and its partners have recently been making in the last five years or so in the UN, and which cover a number of very sweeping measures such as non-use of nuclear weapons; that is, non-first-use.

I do not believe the time has come, personally, to consider, in whatever form, the possibility of the establishment of an international security system which goes beyond national sovereignty. I know that is a concept that has been discussed

[Translation]

Troisièmement, M. Sanders sait peut-être qu'il y a à Ottawa un groupe appelé «Operation Dismantle» lequel a hâte de tenir un référendum global sur le désarmement et a incité le gouvernement fédéral à prendre des initiatives à ce sujet aux Nations Unies. Il s'agirait d'un référendum tenu dans tous les pays du monde et ce groupe espère même que les pays de l'Est y participeraient—il a même reçu de certains pays de l'Est l'assurance que ceux-ci en tiendraient également. Les gens rigolent, mais ce groupe y croit fermement. Si ces référendums pouvaient avoir lieu partout, dans un grand nombre de pays, pensez-vous que cela permettrait de sensibiliser le public?

Enfin, j'aimerais également avoir votre opinion sur la possibilité d'organiser une conférence sur le désarmement en Europe, bien qu'il faille sans doute mettre cela de côté si les rencontres de Madrid sont suspendues. J'aimerais également savoir la valeur que vous donneriez à ce genre de conférence. Et enfin, du point de vue des Nations Unies, serait-il utile d'avoir une alliance plus forte des États non nucléarisés, qui scinderait les blocs existants? De toute évidence, une telle alliance n'inclurait pas la totalité du Groupe des 77 et pourrait fort bien englober le Canada.

Le président: Merci.

M. McKinnon: J'invoque le Règlement, monsieur le président, et demande si vous pourriez répéter la question avant de donner la réponse. J'ai remarqué que vous preniez des notes, et il y a au moins cinq ou six questions. Sinon, les choses pourraient devenir embrouillées.

M. Sanders: Monsieur le président, la première question avait trait à la conférence sur le désarmement mondial et au rôle...

Mlle Jewett: Et concernait également la sécurité internationale.

M. Sanders: Oui, la question touchait également à la sécurité en tant que concept qui ne se limite pas aux pays souverains et qui serait fondé sur un système international. Je devrais peut-être mentionner que la conférence sur le désarmement mondial dont il est fait mention dans le document final ainsi que dans un certain nombre de résolutions des Nations Unies est une initiative de l'Europe de l'Est, si ce n'est de l'URSS, et qui ne tend pas du tout vers un tel concept. Il s'agit de convoquer les différents pays pour discuter notamment du genre d'initiatives que l'Union soviétique et ses partenaires ont prises ces cinq dernières années aux Nations Unies, dont un certain nombre de mesures fondamentales comme la non-utilisation d'armes nucléaires, du moins pas pour agresser.

Personnellement, je crois qu'il n'est pas encore temps d'envisager la création d'un système international de sécurité qui déborderait le concept de la souveraineté nationale. Je sais que c'est un concept qui a été débattu récemment parmi un groupe

[Texte]

recently in an expert group which the United Nations got together on an initiative by Cyprus. It was chaired, incidentally, by the Foreign Minister of the Philippines, a very old gentleman by the name of General Carlos Romulo; he is almost 90.

In that working group, I think we saw the difficulties that such a discussion would raise. There was a representative of the United States, there was a Soviet expert, there was a Cypriot, there was a Filipino, and there were one or two others, and the concepts of security and of what would constitute international security were all different. It was actually horrible to see, indeed, because you realize how difficult it is to get a single opinion about this.

For the Cypriot, for instance, international security was peacekeeping, what the UN is doing to keep the Greeks out of the hair of the Turks and the Turks out of the hair of Greeks in Cyprus. The Soviet expert, in the usual way, said that international security will come once you disarm. That was not at all the view of the United States expert.

So you had nothing but quarrels. So I do not believe there is any chance to discuss this aspect of security, at least in the near future.

• 2105

The second question was about the mobilization of public opinion in east and west and the difficulty that while we are asked to help mobilize public opinion in favour of disarmament, at the same time there are strong currents to mobilize public opinion in favour of rearmament, or stronger armament. Well, that is the kind of clash that occurs within any country. It is a matter of the public fighting that out with its government. In some countries, I fear, the public cannot fight it out with its government. The government will tell the public what to believe and what kind of spontaneous demonstrations to hold and so on. That indeed points in the direction of, or it points to, the possible risk that a world disarmament campaign, as I mentioned before, might have a tendency to be more advantageous for one side than for the other.

As for Operation Dismantle and the possibility of facilitating education in this field through the kind of referendum that apparently has been suggested, I am speaking from great ignorance because I only heard about this exercise at lunch today. I have not read anything about it. But it seems to me that you start already—if you have an international exercise of this kind, you start from the different premises that you find in different states, the different definitions of security everyone holds and of where the real threat lies. I believe you would probably get a very general answer of yes, I want disarmament. But on the second level of information you then probably would get an answer like yes, but we cannot do this, because of the monstrous American capitalist expansionism which threatens our national existence from day to day, or something to that effect, all over the world, of one kind or another.

[Traduction]

d'experts que les Nations Unies ont rassemblés sous l'initiative de Chypre. Ce groupe était présidé par le ministre des Affaires extérieures des Philippines, un vieil homme du nom de Carlos Romulo, général qui avait près de 90 ans.

Leur expérience nous a permis de constater les difficultés que soulève ce genre de discussion. Il y avait un représentant des États-Unis, de l'Union soviétique, de Chypre, des Philippines et de trois autres pays. Le concept de la sécurité et ce de ce que constituerait la sécurité internationale, sont très différents. Vous vous imaginez la difficulté d'obtenir une seule opinion sur cette question.

Par exemple, pour le représentant de Chypre, la sécurité internationale veut dire maintien de la paix, ce que font les Nations Unies pour empêcher Grecs et Turcs de s'entretenir dans ce pays. Pour l'expert soviétique, la sécurité internationale ne sera assurée qu'après le désarmement général. Ce qui n'était pas du tout l'avis du représentant des États-Unis.

Vous n'avez donc fait que vous disputé. Je ne pense pas qu'on puisse aborder cet aspect de la sécurité dans un avenir rapproché.

La deuxième question concernait la mobilisation de l'opinion publique en Est et en Ouest, et le fait qu'au moment même où on nous demande de mousser l'idée du désarmement, il y a de forts courants inverses. C'est le genre d'affrontement auquel doit faire face n'importe quel pays. Je crains malheureusement qu'il n'existe des pays où cela ne puisse se faire, car le gouvernement dira à la population que croire et quelles manifestations organiser, etc. Par conséquent, une campagne mondiale de désarmement pourrait être plus avantageuse pour un côté que pour l'autre.

Quant à l'opération «Désarmement» et à la possibilité de sensibiliser le public dans ce domaine au moyen du type de référendum qui a été proposé, je dois dire que je suis tout à fait ignorant, étant donné que j'ai appris aujourd'hui seulement, en déjeunant, qu'un tel projet avait été lancé. Je n'ai rien lu à ce sujet. Mais il me semble que le mouvement est déjà amorcé: s'il y a une mesure internationale de ce genre, on part des différentes hypothèses émises par différents États, des différentes définitions que chacun donne de la sécurité et des pays sur lesquels plane la menace. Tous les intéressés en viendront probablement alors à souhaiter le désarmement. Mais au second palier, vous obtiendrez peut-être une réponse affirmative mitigée, les intéressés prétextant alors ne pouvoir opter pour le désarmement à cause du monstrueux expansionnisme capitaliste américain qui menace leur souveraineté nationale de jour en jour ou quelque chose de ce genre. Et cet argument est invoqué dans le monde entier.

[Text]

I cannot imagine, at least from the point of view of the United Nations, how you could make it possible to get a meaningful answer. But it is because it is so new and I have not thought about it yet. This is my personal and immediate reaction to this question.

As for disarmament conferences in Europe, there are fairly many initiatives of this kind in the air. I would not be surprised if the Palme Commission, which will soon come down with its report, will suggest such a thing. Certainly there has been a French proposal for this. There is quite a possibility that something will come of it. The question is the relationship with the other ongoing exercises: the Vienna talks, the Madrid, the Helsinki follow-up. I find it very difficult to judge the usefulness, or the opposite, of such activities at this stage; at the present stage. The difficulty always is that on the one hand we have a tendency to say—we use both arguments—this is a very bad time for any initiatives, because the atmosphere is so awful. On the other hand you hear the argument—and it was used by the previous Secretary-General quite often—this is such a bad time that we must have a useful initiative because otherwise things are too risky. Both are probably true.

• 2110

About a stronger role of the non-nuclear weapon states in disarmament matters, that is a tendency that is going on. I have heard it expressed as, disarmament is too important to be left to superpowers. On the one hand the superpowers are the ones who have the knowledge and the weapons and have a tendency to say this matter regards us only because, really, we are the only ones to judge. And once our security is safe, really, the security of the smaller countries has a stronger guarantee.

It is really, one feels to a very strong extent, the recent initiatives of non-nuclear weapon states in the UN and in other fora which have at least started or helped the dialogue to get off the ground. And I do not mean only the Group of 77. I also think countries like Canada, the Netherlands, Denmark, and Romania, all members of their respective nuclear alliances, have been able to forward the business quite considerably.

I hope this deals with the five points.

The Chairman: Thank you both. You may come back at the end if you wish.

Next on my list is Mr. Bloomfield, followed by Messrs. Gamble and Ogle, for the time being. This will probably be the last tonight. If there is time left I would like to ask two questions.

Mr. Bloomfield.

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Sanders, I appreciate the opportunity to discuss disarmament with you this evening. I think you made a statement that the UN is strong as never before in its call for disarmament. Who is calling for disarmament? The major nations are

[Translation]

Je n'arrive pas à imaginer, du moins du point de vue des Nations Unies, comment vous pourriez vous arranger pour avoir une réponse valable. C'est probablement parce que c'est un élément tellement nouveau et que je n'y ai pas encore songé. Telle est ma réaction immédiate et personnelle.

Quant aux conférences sur le désarmement en Europe, il y a déjà pas mal d'initiatives de ce genre dans l'air. Je ne serais pas surpris si la Commission Palme, qui présentera bientôt son rapport, suggérerait quelque chose en ce sens. Les Français l'ont déjà fait. Il est tout à fait possible que cela prenne souche. Reste à savoir quel rapport une telle mesure aurait avec les démarches actuelles: les négociations de Vienne, la Conférence de Madrid et les accords d'Helsinki. Je trouve très difficile de juger de l'utilité ou de l'inopportunité de ces activités à l'heure actuelle. La difficulté vient du fait que d'une part, nous avons tendance à dire que c'est une très mauvaise période pour prendre des initiatives, car l'atmosphère ne s'y prête pas et que, d'autre part, argument d'ailleurs invoqué à maintes reprises par l'ex-secrétaire général, vous entendez dire que cette période est tellement mauvaise que nous devons prendre une initiative utile, à défaut de quoi la situation sera trop risquée. Ces deux arguments sont probablement tous les deux fondés.

Quant à un rôle plus important que pourraient jouer, en matière de désarmement, les États ne disposent pas d'armes nucléaires, la tendance est déjà là. D'aucuns allèguent en effet que la question du désarmement est trop importante pour qu'on laisse aux superpuissances le soin d'y donner suite. Par contre, les superpuissances disposent des connaissances et des armes et ont tendance à dire que cela ne regarde qu'elles car elles sont les seules à pouvoir prendre des décisions. Elles disent qu'à partir du moment où leur sécurité est assurée, celle des petits pays l'est également.

Ce sont en fait les récentes initiatives des États non dotés d'armes nucléaires, membres des Nations Unies et d'autres tribunes, qui ont amorcé le dialogue ou y ont contribué. Et je ne parle pas seulement du Groupe des 77 mais de pays comme le Canada, la Hollande, le Danemark et la Roumanie, tous membres de leurs alliances nucléaires respectives.

J'espère que cela répond aux cinq points.

Le président: Merci à tous les deux. Vous pourrez à nouveau prendre la parole à la fin, si vous le désirez.

Vient ensuite sur ma liste M. Bloomfield, suivi de MM. Gamble et Ogle. Ce seront probablement les derniers ce soir. S'il reste du temps, j'aimerais poser deux questions.

Monsieur Bloomfield.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président.

Monsieur Sanders, je suis heureux de pouvoir discuter du désarmement avec vous ce soir. Je vois que les Nations Unies se sentent plus fortes que jamais dans leur appel au désarmement. Qui demande le désarmement? Les grandes puissances

[Texte]

arming. The Third World countries are arming at an unprecedented rate. And you say the UN is calling for disarmament. What countries are calling for disarmament when they are all arming?

The second point: how do you feel you can dissociate military behaviour from disarmament, as we have seen in Afghanistan and Poland in the up-to-date—there are other instances, but they are the ones that we are talking about today. World War II started with one side almost completely disarmed. How would you fit that in with being secure? If there is any security in disarmament, why was it not prior to World War II?

We talk about a campaign on disarmament. Why would that be relevant if you are only talking to one side? If you are going to mobilize world opinion, that is fine as long as it does not weaken our will. I am not one of those that would rather be red than dead. I would rather be dead than red.

The Chairman: Wow!

Mr. Bloomfield: If you thought the Soviets are anxious to beat their swords into ploughshares, I would like to be able to buy some of those ploughshares before I melt all my guns down.

The final question: do you feel your position is any comparison to your job of shovelling fog or battling feathers?

Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Bloomfield.

Mr. Gamble seems shocked.

• 2115

Miss Jewett: He took away all Mr. Gamble's questions.

Mr. Gamble: I must back up.

The Chairman: You understand, having sat all day, that it is the best way to have that kind of exchange, so we can better listen to you now.

Mr. Sanders.

Mr. Sanders: Yes, Mr. Chairman. The question on what countries are calling for disarmament in the United Nations has been extremely well put at the special session devoted to disarmament by the representative of Singapore, who said:

I am No. 97 to speak; 96 people before me have called for disarmament and have all made the statement that they do not threaten world peace, so I can only conclude that I am the one who threatens world peace, because I have not yet called for disarmament.

The point is that, of course, in the first place everyone pays lip service to it. In the second place, people do divorce their behaviour from the question of disarmament, because one blames the other guy for one's own behaviour. There is a modicum of truth in it, and that is why I personally do not believe in unilateral disarmament. But if you could somehow

[Traduction]

s'arment de même que les pays du Tiers monde, et ce à un rythme sans précédent. Et vous dites que les Nations Unies demandent le désarmement. Quels pays demandent le désarmement alors qu'ils s'arment tous jusqu'aux dents?

Deuxième point: Comment pouvez-vous dissocier le comportement militaire du désarmement, comme nous l'avons vu, entre autres, en Afghanistan et en Pologne récemment. La Seconde Guerre mondiale a commencé alors qu'un côté était pratiquement complètement désarmé. Comment pouvez-vous allier le désarmement et la sécurité? Si le désarmement offre de la sécurité, pourquoi n'en était-il pas ainsi avant la Seconde Guerre mondiale?

Nous parlons d'une campagne sur le désarmement. Quelle est sa pertinence si vous ne parlez qu'à un côté? Si vous voulez mobiliser l'opinion publique mondiale, c'est parfait dans la mesure où cela n'affaiblit pas notre désir. Je ne fais pas partie de ceux qui préféreraient être rouges plutôt que morts.

Le président: Ca alors!

M. Bloomfield: Si vous pensez que les Soviétiques ont hâte de faire fondre leurs épées pour en faire des socs de charrue, j'aimerais pouvoir acheter certains de ces socs avant de faire fondre mes fusils.

Ma dernière question: Votre position se compare-t-elle à votre emploi illusoire?

Merci.

Le président: Merci, monsieur Bloomfield.

Mr. Gamble semble choqué.

Mlle Jewett: Il a posé toutes les questions de M. Gamble.

M. Gamble: Il faut que je fasse marche arrière.

Le président: Vous comprendrez qu'après avoir siégé toute la journée, c'est le meilleur moyen d'avoir ce genre d'échange, ce qui nous permet maintenant de mieux vous écouter.

Monsieur Sanders?

M. Sanders: Oui, monsieur le président. La question de savoir quels pays demandent aux Nations Unies de prôner le désarmement a été extrêmement bien posée, lors de la session spéciale consacrée au désarmement, par le représentant de Singapour, qui a dit notamment:

Je suis la 97^e personne à parler; 96 intervenants avant moi ont demandé le désarmement et ont tous déclaré ne pas menacer la paix mondiale. J'en conclus que je suis la seule personne à menacer la paix mondiale, étant donné que je n'ai pas encore demandé le désarmement.

Bien entendu, en premier lieu, tout le monde souscrit au principe. En deuxième lieu, les gens commencent à se dissocier de la question du désarmement, car l'un blâme l'autre pour son propre comportement. Il y a un minimum de vérité là-dedans, et c'est la raison pour laquelle je ne crois pas au désarmement unilatéral. Mais si l'on arrive à décider que si vous abandonnez

[Text]

say that if you now give up this, then I will give up that, but let us do it at the same time, then you probably would achieve something and modify your behaviour.

Also—and this is a very easy way of doing things—we are all looking at the weapons of mass destruction, really; in the first place nuclear and in the second place chemical weapons, and so on.

It was quite rightly stated that some countries of the Third World are arming relatively faster than some of the biggest powers. Of course, there is still a lot of room for them to arm.

Mr. Bloomfield: But in comparison?

Mr. Sanders: In comparison, it is absolutely terrible. They are among those particularly who disassociate their actions from the call for disarmament, because they say, we need the conventional arms to maintain our security vis-à-vis our aggressive neighbours, but we would like the world as a whole to be safer by not having to fear a nuclear eruption, because that would kill us or harm us with fallout, or change our climate, or what have you, through no fault of our own.

Mr. Bloomfield: Besides, we cannot afford to build or buy a nuclear device.

Mr. Sanders: Well, I think that is true of many countries, and I have noticed that particularly in helping to administer the nonproliferation treaty. Many countries have come to the conclusion that not having nuclear devices is an asset; it makes you safer. I do believe, however, that there is a strong argument that a number of smaller countries use when they say that it is one thing to need weapons for one's own limited ambitions, or for one's own security needs—everybody's security needs, of course, are defensive, at least in presentation—

Mr. Bloomfield: Even with a conquest.

Mr. Sanders: —but do not threaten my existence also by hanging over my head these things over which I have no control whatsoever. That is the big thing.

I think the third question regarded the attitude of the Secretariat of the United Nations towards disarmament. We are the instrument of the international community, and to some extent passive in carrying out resolutions, decisions, of the General Assembly. We owe a loyalty to the General Assembly, but our individual views are of course relevant in that they determine the point of view that is brought forward in the discussions within the Secretariat and therefore lead to at least an objectivated or compromise approach to the manner in which these various decisions are carried out.

• 2120

The world disarmament campaign, as I think I stated, will have to be carried out in a manner that avoids that it becomes a danger for one side and a boon to the other; therefore rather again as an assistance to states who want that assistance than as an active thing where the UN goes out and says, oh, good,

[Translation]

ça, je l'abandonnerai aussi, qu'on le fasse en même temps: dans ce cas, on pourra probablement atteindre des résultats et modifier notre comportement.

Par ailleurs, et c'est une solution extrêmement facile, nous nous tournons tous vers les armes à destruction massive. D'abord les armes nucléaires, puis les armes chimiques, etc.

Il a été mentionné, à raison, que certains pays du Tiers monde accumulent des armes plus rapidement que certaines grandes puissances. Bien entendu, ils ont encore du chemin à faire.

M. Bloomfield: Mais toutes proportions gardées?

M. Sanders: Ces pays font partie de ceux qui dissocient leurs actes de l'appel au désarmement en disant: «Nous avons besoin des armes classiques pour assurer notre sécurité face à nos voisins agressifs. Toutefois, nous aimerions que le monde dans son ensemble soit plus «sécuritaire» et ne pas avoir à craindre de guerre nucléaire, car cela nous tuerait ou nous nuirait, changerait notre climat, etc., sans que nous y soyons pour quelque chose.»

M. Bloomfield: En outre, nous ne pouvons pas nous permettre de construire ou d'acheter du matériel nucléaire.

M. Sanders: Je pense que cela est vrai pour nombre de pays, et je l'ai notamment remarqué lorsque j'ai participé à l'application du traité de non-prolifération. Divers pays en sont venus à la conclusion que ne pas posséder d'armes nucléaires est un atout, puisque cela assure une certaine sécurité. Toutefois, il y a un autre argument qu'utilisent un certain nombre de petits pays lorsqu'ils disent que c'est une chose d'avoir besoin d'armes pour répondre à ses propres ambitions ou à ses propres besoins en sécurité... besoins qui sont bien entendu défensifs, tout au moins en principe...

M. Bloomfield: Même lorsqu'il s'agit de conquête.

M. Sanders: ... dans la mesure où ils ne menacent pas également mon existence en faisant planer au-dessus de ma tête des choses sur lesquelles je n'ai aucun contrôle.

Je crois que la troisième question concernait l'attitude du secrétaire des Nations Unies face au désarmement. Nous sommes l'instrument de la collectivité internationale, et dans une certaine mesure, nous jouons un rôle passif dans l'exécution des résolutions et des décisions de l'assemblée générale. Nous nous devons d'être loyaux envers elle, mais nos opinions personnelles sont utiles étant donné que c'est nous qui transmettons l'avis des Nations Unies dans les discussions qui ont lieu au sein du secrétariat, et elles permettent de mener au moins à une approche de compromis quant à la manière dont les différentes décisions seront appliquées.

Comme je l'ai mentionné, la campagne du désarmement mondial devrait être menée de manière à éviter de constituer un danger pour un côté et un avantage pour l'autre et prendre plutôt la forme d'une aide aux pays qui demandent à en bénéficier que comme une approche active où les Nations

[Texte]

in this world there is a hole and therefore we can put our propaganda material through it; and this is a solid block, we cannot get in there, so we will leave it alone.

Mr. Bloomfield: That is what I am talking about.

Mr. Sanders: That we have to avoid. But of course it is entirely up to the General Assembly—and that includes those states that are worried about a not-impartial approach—to tell us how to carry this out.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Gamble.

Mr. Gamble: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Sanders, I am delighted to hear your comments on Operation Dismantle and a world-wide referendum on disarmament. It strikes me, despite the fact you just heard about it today, that assuming such a referendum could be carried on in the eastern bloc countries, and presumably in Poland it would be done under the auspices of Solidarity, we might have a result—supposing that the Russian government approved of the program—of having a 98 or 99 per cent favourable vote in the Soviet Union and a 90 per cent vote in the United States and then we would conclude—what a great surprise!—that the people of the world do not want to be blown into oblivion. Then the nations would sit down and they would begin to work out the mechanics, and the mechanics would involve some kind of a verification system, which would mean that we would be right back where we are now, having spent heaven knows how much money. While we are accustomed to wasting money here, I just wonder whether the United Nations would be interested in wasting millions of dollars on a campaign to prove something that everybody already knows: that nobody wants to have a nuclear war. But that does not answer the question. The question is most assuredly, except for maniacs, how do we bring about the needed verification system which was referred to in the very first Final Document of the Tenth Special Session of the General Assembly, which made reference to the adequate measures of verification? I submit to you, and you can correct me if I am wrong, that that would be the very issue then to be decided by the negotiators for the major powers, would it not?

Mr. Sanders: Yes, I would think so.

Mr. Gamble: Might I just then comment on this political will concept, which seems to be akin to the French *élan* which was supposed to inspire the troops of the French army during World War I as they were sent against German machine guns; the concept being that if you have the political will to disarm, then you will disarm. But surely this political will concept can be equally applied to reasonable verification systems. Is it not possible then to argue that if you have the political will to instil and implant a form of adequate verification, we will have exactly what the world population generally wants: disarmament with proof of disarmament?

Mr. Sanders: The direct answer to your question is yes. The way in which the concept, political will, is used, by those who

[Traduction]

Unies prendraient les devants pour en faire la propagande. Là où elles pourraient percer. En laissant de côté les pays inaccessibles.

M. Bloomfield: C'est exactement ce dont je parle.

M. Sanders: C'est ce que nous devons éviter. Mais bien entendu, il revient entièrement à l'assemblée générale, et cela inclut les pays qui s'inquiètent d'une approche partielle, de nous dire comment mener cette campagne.

Le président: Merci beaucoup.

Monsieur Gamble.

M. Gamble: Merci, monsieur le président.

Monsieur Sanders, j'ai été très heureux d'entendre vos commentaires sur l'opération «Désarmement» et sur la tenue d'un référendum mondial sur la question. Malgré le fait que vous n'en ayez entendu parler qu'aujourd'hui, il me semble qu'à présumer que ce référendum puisse avoir lieu en Europe de l'Est, et en Pologne ce sera probablement sous les auspices de Solidarité, nous pourrions avoir comme résultat un vote à 98 ou 99 p. 100 favorable en Union soviétique, en supposant qu'elle accepte d'y procéder, et à 90 p. 100 favorable aux États-Unis, et en conclure que la population mondiale ne tient pas à disparaître. Ensuite, les divers pays commenceraient à étudier les rouages à instituer, lesquels incluraient un système de vérification, ce qui veut dire que nous en reviendrions au point de départ après avoir dépensé des sommes considérables. Bien qu'ici, nous soyons habitués de gaspiller notre argent, je me demande si les Nations Unies seraient prêtes à gaspiller des millions de dollars pour une campagne en vue de prouver quelque chose que tout le monde connaît déjà, soit que personne ne veut de guerre nucléaire. Mais cela ne répond pas à la question de savoir comment mettre au point le système de vérification nécessaire dont il est question dans le tout premier document final de la dixième session spéciale de l'assemblée générale. Je suis sûr que cela constituera la question même à trancher par les négociateurs agissant pour les grandes puissances, n'est-ce pas?

M. Sanders: Oui, je le penserais.

M. Gamble: Dans ce cas, puis-je apporter des commentaires sur le concept du désir politique, qui semble ressembler à l'élan qui aurait inspiré les troupes françaises pendant la Première Guerre mondiale, lorsqu'elles ont été envoyées contre les mitraillettes allemandes, ce concept étant que si vous avez la volonté politique de désarmer, vous désarmerez. Ce concept peut certainement être appliqué à un système raisonnable de vérification. Ne peut-on pas faire valoir dans ce cas que si vous avez la volonté politique d'instaurer un système de vérification adéquat, nous arriverons exactement à ce que la population mondiale recherche: désarmement avec preuve de désarmement?

M. Sanders: La réponse est oui. Quant au concept de volonté politique, il signifie que si on veut être partie-prenante

[Text]

use it, is that if you wish to go into an agreement—and that assumes you wish to go; that is, the political will—then you will do so whether you have verification or not, because the importance of the agreement is that you conclude it. You would not wish to break it once you conclude it. You enter into such an obligation because you have the political will to maintain that obligation; that is the reasoning. Therefore what is basic is that will to conclude an agreement, and the verification is secondary.

In a way the west is much more suspicious in that respect, although there are many people who say breaking an international agreement is so extraordinarily serious that one is kept from doing so by simply being a party, not so much by being found to have broken it. The problem is that in the west we are so suspicious as to say, yes, but how do we know that you are not breaking it unless we have a verification system?

• 2125

Mr. Wenman: Like the Helsinki Accords.

Mr. Sanders: You see, we really diverge. I have it from very many contacts with my eastern European colleagues that they really do not fully understand our approach, the western approach. I myself have been involved in verification matters for about 15 years, in non-proliferation treaty questions, and I am steeped in it and feel this is an absolutely essential thing. I remember when we were briefing a group of politicians from various countries on the need to have verification under the non-proliferation treaty, we had this argument and they said, in the last instance, but then you do not trust us. To the horror of everybody, my chief in the International Atomic Energy Agency said, no, of course we do not, otherwise we would not need verification. That just about stunned everybody to such an extent that—this man was a technician and the rest were diplomats, and the diplomats just would not hear of it. You cannot say this. It was a disaster. But of course, if you have the political will to enter into an agreement, so much so that you are willing to make certain concessions, then you do accept—

Mr. Gamble: But if all that is needed is trust, then you can trust me not to use an atomic weapon against you and I can trust you not to use one against me, and there is no reason to disarm. Why need we go into this issue at all? My simple point is that if it is political will as a term of art that is used, that term of art may be equally applied to the political will necessary to have a verification system in place. But I thank you for your answer.

On page 5 of your prepared notes you mention that:

[Translation]

à une entente, si l'on veut vraiment y participer, alors on le fera, qu'il y ait vérification ou non puisqu'on estime qu'il est important de la conclure. De plus, on ne souhaite pas la résilier une fois qu'elle est signée. On choisit donc de se conformer à une telle obligation parce qu'on a la volonté politique de la respecter; enfin c'est le raisonnement qui sous-tend cette attitude. Par conséquent, c'est cette volonté d'arriver à un règlement qui est fondamentale alors que la vérification est un aspect secondaire.

Dans un sens, l'Occident est beaucoup plus soupçonneux à cet égard, même si bon nombre de gens disent que le non-respect d'une entente internationale est tellement grave que le simple fait d'en être signataire empêche une partie d'oser la violer. Le problème tient au fait qu'en Occident, nous sommes tellement soupçonneux que nous nous demandons comment savoir si l'autre partie ne viole pas vraiment le traité sans disposer d'un système de vérification.

M. Wenman: Comme les accords d'Helsinki.

M. Sanders: Vous voyez, nous sommes vraiment d'avis opposés. Fort de mes nombreux contacts avec mes collègues d'Europe de l'Est, je me suis rendu compte que ces derniers ne comprennent pas vraiment notre attitude, c'est-à-dire celle de l'Occident. J'ai moi-même participé à des activités de vérification pendant à peu près 15 ans, à des questions relatives au traité de non-prolifération, je suis donc assez imprégné par cette question, et j'estime qu'il s'agit-là de quelque chose d'essentiel. Ainsi, je me souviens d'une occasion où nous avions des hommes politiques de divers pays de la nécessité de disposer d'un système de vérification dans le cadre du traité de non-prolifération; il y a alors eu une discussion et ces derniers ont fini par nous dire que nous ne leur faisons pas confiance. Alors, à la grande horreur de tout le monde, non supérieur à la Commission internationale de l'énergie atomique affirma que bien entendu, nous ne leur faisons pas confiance, autrement, il ne serait pas nécessaire de recourir à la vérification. Cet homme était un technicien alors que les autres étaient tous des diplomates, et ils ont tous été sidérés, ils ne voulaient tout simplement pas entendre parler ce genre les langage, cela ne se fait pas. Son intervention fut donc désastreuse. Cependant, bien entendu, si on a la volonté politique de signer une entente, à tel point qu'on est disposé à faire certaines concessions, alors on accepte—

M. Gamble: Oui mais si la seule chose dont on ait besoin est la confiance, alors vous pouvez avoir confiance et je ne me servirai pas d'une arme atomique contre vous et pour ma part, je puis vous rendre la pareille et nous n'avons alors aucune raison de désarmer. D'ailleurs, pourquoi aborder cette question de toute façon? Je voulais simplement faire valoir que si c'est la volonté politique qu'on utilise comme expression dans ce domaine, on peut également l'appliquer à la nécessité de disposer d'un système de vérification. De toute façon, je vous remercie d'avoir répondu.

A la page 5 de vos notes, vous mentionnez la chose suivante, et je cite:

[Texte]

One may expect considerable discussion on the relationship between disarmament and international peace and security and on the link between disarmament and economic and social development,

Then you go on to say:

... particularly of the developing countries.

Is there indeed a link between armament and social development, and the lack of social development?

Mr. Sanders: Yes, there is, but particularly there is a link between disarmament and social and economic development. One of the reasons why developing countries are so extraordinarily eager to have the industrial nations do something about their own disarmament is they hope that at least some of the proceeds will go to them.

Mr. Gamble: Yes, I understand that, but you said "particularly". It occurs to me that the western nations, and we see some recent illustration of Canada, in fact, engaging in this practice, are propping up through the provision of financial assistance, directly or indirectly, to the Soviet Union. In this case I am referring to the \$750 million potential contract by Canadian builders of a gas pipeline in the U.S.S.R., to be funded and insured to the extent of 75 per cent thereof by the Export Development Corporation in Canada.

• 2130

It occurs to me that it might be appropriate, if you are interested in fact in bringing about disarmament, and because there is a connection, as you have indicated, between disarmament and economic development, that there may be a link between armament and the lack of economic development. If we were in fact to restrain ourselves from assisting the Soviet Union with consumer goods or capital assets that are not directly related to armaments, the Soviet Union might find it necessary, because of financial commitments elsewhere, to reduce its armament manufacture. Have you any comments on that?

Mr. Sanders: It is very difficult for me to comment on this particular case. But the point is very interesting that if you refrain from assisting a country you might, if I understood right, do something in the direction of preventing that country from adding to its armaments.

Mr. Gamble: That was my point.

Mr. Sanders: That is quite a possibility. But it would seem to me that the assistance which, if ever there is any meaningful disarmament that would be possible—the funds, the resources, which would be liberated to be used for development assistance in developing areas would certainly be granted under a proviso that they could not be used for military purposes.

But the question is always the same. We had the question in the establishment of the International Atomic Energy Agency, I remember, which was exclusively for peaceful purposes, and where we said a nuclear reactor should never be given for

[Traduction]

On peut prévoir des discussions très poussées sur le rapport entre le désarmement et la paix et la sécurité internationales et également entre le désarmement et le développement économique et social,

Puis vous poursuivez de la façon suivante:

... particulière dans les pays en voie de développement.

Or, existe-t-il vraiment un lien entre l'armement et le développement social et aussi l'absence de ce développement?

M. Sanders: Oui, il y en a un, mais il existe surtout un rapport entre le désarmement et le développement économique et social. D'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles les pays en voie de développement souhaitent si ardemment que les nations industrialisées donnent suite à leur projet de désarmement, c'est qu'ils espèrent pouvoir bénéficier des retombées de ces mesures.

M. Gamble: Oui, je comprends cela mais vous avez utilisé le terme «particulièrement». Or, il me vient à l'esprit que les nations occidentales qui font cela, et notamment le Canada récemment, grâce à l'aide financière qu'ils accordent soit de façon indirecte ou directe, aident vraiment l'Union soviétique. Je songe ici au contrat de 750 millions de dollars que des entrepreneurs canadiens signeront peut-être avec l'URSS et qui a trait à la construction d'un gazoduc, travaux qui pourraient être financés et assurés jusqu'à 75 p. 100 par la société pour l'expansion des exportations.

Par conséquent, si vous voulez vraiment l'avènement du désarmement et puisqu'il y a un lien comme vous l'avez indiqué, entre ce désarmement et le développement économique, il sera peut-être approprié de songer qu'il y a peut-être un lien entre l'armement et l'absence de développement économique. Ainsi, si nous n'aidions pas l'Union Soviétique en lui vendant des biens de consommation ou en lui prêtant des capitaux ne servant pas directement à des fins militaires, il se pourrait que ce pays soit obligé de réduire sa fabrication d'armes en raison de ses obligations financières à d'autres titres. Avez-vous quelque chose à dire là-dessus?

M. Sanders: Il m'est très difficile de m'exprimer là-dessus. Toutefois, votre remarque, si je l'ai bien comprise, à savoir que si l'on s'abstient de venir en aide à un pays, on l'empêche peut-être d'accumuler d'autres armes, est très intéressante.

M. Gamble: C'était justement cela.

M. Sanders: C'est fort possible, mais il me semble que l'aide qui pourrait être libérée et accordée à des fins de développement, si un véritable désarmement était possible, ne le serait qu'à condition qu'elle ne serve pas à des fins militaires.

On en revient toujours à la même question. Elle s'est déjà présentée lors de l'établissement de l'agence internationale de l'énergie atomique, lors de la fondation de laquelle, je m'en souviens, on parlait d'une utilisation exclusivement pacifique

[Text]

military purposes. But of course if by building a nuclear reactor in a country you enable a non-nuclear installation to be used for military purposes, you have in effect done the same thing. This is an insoluble problem. You are thereby liberating resources for military purposes.

Mr. Gamble: Yes. My point was that funds are being employed for the purpose of constructing war *matériel* which might otherwise be obliged by the Government of the Soviet Union to be used for consumer goods and for capital expenditures for the benefit of the nation generally having nothing to do with the supply of war *matériel*. The west, despite all its clamouring against Soviet armaments, is in fact aiding and abetting in that process by continuing to finance other projects where Soviet funds themselves should be employed.

I have noted with considerable interest your comments upon the subject matter of the mobilization of world opinion. You have very cautiously indicated that we must be very careful to have a balanced approach to this campaign. You have dealt with this issue on pages 6 and 7. But unfortunately I am left with the very clear impression that having cautioned us, you have then gone on to suggest how that campaign should be undertaken. You refer on page 7 to the issue in the following fashion:

It would seem to me it would be of the greatest importance that our efforts should extend naturally in the first place to law makers and government officials and other well informed authorities, to professional organizations and other non-government groups, press media, the academic community, and schools.

Once again, in the interest of balance, would it be your intention that this campaign affect the schools in the Soviet Union?

Mr. Sanders: If it could be done, yes. That was, incidentally, a point which I did not clearly address in connection with the previous questioner. The intention of course is that it should be done even-handedly on all sides. You must realize that the initiative for this campaign came from some non-aligned countries and was avidly picked up by some of the socialist countries. The west is not enthusiastic.

• 2135

Mr. Gamble: I will ask you in a moment who those non-aligned countries are, but you go on to say:

To a much greater extent than hitherto use could be made of the printed word, addressed to various levels of awareness, audio-visual means . . .

I ask you once again, in the Soviet Union?

. . . direct lectures . . .

[Translation]

d'une centrale nucléaire qui ne devait jamais être utilisée à des fins militaires. Bien entendu cependant, si l'on construit une centrale nucléaire dans un pays donné, tout en permettant l'utilisation d'installations non nucléaires à des fins militaires, cela revient au même. Il s'agit donc d'un problème insoluble, on libère des énergies pouvant servir à des fins nucléaires.

M. Gamble: Oui. Là où je voulais en venir cependant, c'est que l'on utilise à des fins militaires des fonds qui autrement, pourraient être affectés par le gouvernement de l'Union Soviétique à des fins de consommation et d'immobilisations, c'est-à-dire que ce pays serait obligé de s'en servir uniquement au bénéfice de ses citoyens, sans aucun rapport avec l'achat de matériel militaire. Or, malgré tous les hauts cris poussés par l'Occident au sujet des armes soviétiques, nous nous trouvons effectivement à venir en aide à l'Union Soviétique en continuant à financer d'autres projets dont la responsabilité normalement devrait revenir aux Soviétiques mêmes.

J'ai noté avec beaucoup d'intérêt vos observations au sujet de la mobilisation de l'opinion mondiale. Avec grande prudence, vous laissez entendre qu'il faut prendre grand soin d'aborder cette campagne de façon équilibrée. Vous mentionnez cela aux pages 6 et 7. Malheureusement toutefois, j'ai la très nette impression qu'après nous avoir mis en garde, vous prenez la peine de nous dire comment il faut effectivement entreprendre la campagne. En effet, à la page 7, vous abordez la question de la façon suivante, et je cite:

Il me semble d'une très grande importance que nos efforts cherchent avant tout à atteindre les législateurs et les membres du gouvernement ainsi que d'autres autorités bien informées, les organisations professionnelles et autres groupes non gouvernementaux, la presse, les universitaires et les écoles.

Encore une fois, par souci d'équilibre, voulez-vous que cette campagne touche aussi les écoles de l'Union Soviétique?

M. Sanders: Si c'est possible, oui. Entre parenthèses, je n'ai pas clairement précisé cela lorsque j'ai été interrogé par celui qui vous a précédé. Bien entendu, l'objectif visé est que les choses se déroulent également des deux côtés. Il faut cependant se rappeler que l'initiative de la campagne a d'abord été prise par certains pays non alignés après qu'il certains des pays socialistes ont emboîté le pas avec enthousiasme. L'Occident, quant à lui est peu enchanté par ces perspectives.

M. Gamble: Je vous demanderai d'ailleurs quels sont ces pays non alignés dans quelques instants mais pour le moment, vous poursuivez en affirmant, et je cite:

On pourrait recourir beaucoup plus qu'auparavant à l'imprimé ainsi qu'à des moyens audio-visuels, à l'intention de divers groupes plus ou moins sensibilisés . . .

Encore une fois, j'aimerais savoir si cela vise l'Union soviétique.

. . . on pourrait également se servir de conférences . . .

[Texte]

I ask you once again, in the Soviet Union?

... seminars ...

In Russia?

... and similar gatherings.

In Russia?

Surely you must come to an ultimate conclusion about this advocated program, and that is, should it be undertaken at all if it cannot be undertaken in the Soviet Union as well as in the west?

Mr. Sanders: It would, of course, be best if it could be done. Whether it will or not depends on the General Assembly; and I think the General Assembly will vote in favour of it—

Mr. Gamble: I can well imagine it will.

Mr. Sanders: —that there will be a majority.

Mr. Gamble: The non-aligned nation that brought it up was what country?

Mr. Sanders: Mexico.

Mr. Gamble: Mexico. It is interesting to note who belongs to the non-aligned countries. Cuba, as I understand it, is one of them. Non-aligned nations; Libya is one of them. I suppose that if the United States wished to make application it could be one of them too. Is that possible?

Mr. Sanders: I am afraid not.

Mr. Gamble: How do you become a member of the non-aligned group of nations, which habitually supports the Soviet Union and their satellite nations?

Mr. Sanders: By not being a member of a defence group.

Mr. Gamble: Alliance.

Mr. Sanders: Alliance, yes.

Mr. Gamble: And of course the fact that you happen to get all of your weapons from the Soviet Union and act as a surrogate to invade foreign countries, as Cuba does, still qualifies you for membership in that non-aligned group of nations.

Mr. Sanders: Pakistan and Saudi Arabia are also non-aligned. Pakistan has just recently joined.

Mr. Gamble: I am not suggesting they all lean one way, but certainly the majority of them do.

Mr. Sanders: Egypt is also non-aligned.

Mr. Gamble: Thank you very much, Mr. Sanders.

Mr. Sanders: May I add—

The Chairman: Of course you could.

Mr. Sanders: —that we are getting somewhere: we think, for instance, that we are going to have a seminar not in the Soviet Union itself, but in one of its friends, in one of the

[Traduction]

Encore une fois, est-ce en Union soviétique?

... de séminaires ...

En URSS?

... et de rencontres semblables.

En URSS?

Vous avez dû certainement conclure au sujet de ce programme, qu'il ne vaut peut-être pas la peine d'être entrepris s'il n'aura pas lieu aussi bien en Union soviétique qu'en Occident.

M. Sanders: Bien entendu, il serait préférable de le mettre en oeuvre. Quant à savoir si cela se fera, cela dépend de l'Assemblée générale. Pour ma part, je crois qu'elle y sera favorable ...

M. Gamble: Je n'en doute pas.

M. Sanders: ... que la plupart des pays lui donneront leur appui.

M. Gamble: Quel est ce pays non-aligné qui a mis la question sur le tapis?

M. Sanders: Le Mexique.

M. Gamble: Le Mexique. Il est intéressant de noter qu'il fait partie de ces pays non alignés. Je crois savoir que Cuba et la Libye en sont membres. Je suppose par ailleurs que si les États-Unis souhaitent y adhérer, ils le pourraient, est-ce exact?

M. Sanders: Non, ça ne l'est pas.

M. Gamble: Dans ce cas, comment peut-on devenir membre des pays non-alignés, qui d'habitude accordent leur appui à l'Union soviétique et à ses satellites?

M. Sanders: En ne faisant pas partie d'une alliance de défense militaire.

M. Gamble: Une alliance.

M. Sanders: Une alliance, oui.

M. Gamble: Et bien entendu, le fait qu'on reçoive toutes ces armes de l'Union soviétique et qu'on agisse en son nom pour envahir des pays étrangers, comme le fait Cuba vous permet quand même d'adhérer à ce groupe de nations.

M. Sanders: Le Pakistan et l'Arabie saoudite en font également partie. Le Pakistan vient de se joindre.

M. Gamble: Je n'essaie pas d'affirmer qu'ils ont tous la même orientation mais certainement la plupart d'entre eux.

M. Sanders: L'Égypte fait partie des pays non-alignés.

M. Gamble: Merci beaucoup monsieur Sanders.

M. Sanders: Me permettez-vous d'ajouter—

Le président: Bien entendu, allez-y.

M. Sanders: ... que nous nous en allons quelque part. Ainsi, nous croyons qu'un séminaire se tiendra non en Union soviétique mais dans un de ses pays alliés, dans un des petits

[Text]

smaller member states of the Warsaw Pact. And these are little steps that may be of some significance.

An hon. Member: Would that be in Romania?

Mr. Sanders: Possibly, yes.

Mr. Bloomfield: Solidarity co-hosted?

Miss Jewett: I tell you this committee is degenerating.

The Chairman: It is my job and task to see that it does not; but this is the freedom, you could imagine, of the views. I would hate to think that because someone does not share someone else's view the views are no good.

I will go to Mr. McKinnon, followed by Mr. MacKay. Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. I would like to talk about the stabilization and destabilization.

There was, a few years ago, an anti-ballistic missile system proposed for the two protagonists, and it would have had the role, I suppose, of defending certain areas of the two countries against missiles from the enemy. This was cancelled. I wonder if you could tell us how that cancellation came about, particularly when it left the one in the United States heartland, in South Dakota or somewhere around there, half built. What triggered the stop?

Mr. Sanders: Mr. Chairman, I think the primary consideration—but again, I am very far from being expert in this context—was that an ABM system is extraordinarily destabilizing and it would be well to deter it. I also understand that it did not work, that there are many people who thought it would never work properly.

• 2140

Mr. McKinnon: That is exactly the opinion I have. One of our witnesses said it was because of the public outcry in the United States against it. I thought myself that the general public in the United States was rather surprised at the cancellation, but I quite agree it would be destabilizing.

In the same area of destabilization, I have heard it said that it would be considered destabilizing if any country was ever to get enough civil defence to have a shelter for almost all their people. Do you agree with that?

Mr. Sanders: It might enable that country to go into a strike with greater confidence, to take the risk of a nuclear exchange knowing one would have so many survivors that the costs would be lower—if you like survivors in a polluted environment.

Mr. McKinnon: Just before I leave the history of the ABMs, I understood that Washington was going to be defended, and Moscow. Also they were planning to build an ABM system to protect their silos or their underground silos for the attack

[Translation]

pays membres du Pacte de Varsovie. Or il s'agit là de petits pas qui seront peut-être significatifs.

Une voix: Est-ce que ce sera en Roumanie?

M. Sanders: Peut-être, oui.

M. Bloomfield: Est-ce que Solidarité en sera aussi l'hôte?

Mlle Jewett: Je vous assure que ce comité est en train de dégénérer.

Le président: C'est moi qui ai le mandat de veiller à ce que cela ne se produise pas; mais c'est ce qui arrive lorsqu'on exprime librement son opinion. Je ne tiens certainement pas à ce qu'on croie que le point de vue d'un autre n'est pas défendable parce qu'il est différent du sien.

Je vais maintenant donner la parole à M. McKinnon puis ce sera au tour de M. McKay. Monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Merci monsieur le président. J'aimerais parler de stabilisation et de déstabilisation.

Il y a quelques années, un système de missiles antibalistiques a été proposé pour les deux superpuissances, et je crois qu'il aurait eu la fonction de défendre certaines régions de ces deux pays contre les missiles de l'autre. Or, ce projet a été annulé. Pouvez-vous nous dire comment cela s'est produit, surtout compte tenu du fait que les installations se trouvant au coeur des États-Unis, au Dakota du sud, je crois ou tout près, ont été abandonnées à moitié terminées. Quelle en est la cause?

M. Sanders: Monsieur le président, je crois que la principale considération qui est entrée en jeu, enfin à mon avis, bien que je ne sois certainement pas expert en la matière, a été le fait qu'un système de missiles antibalistiques est extrêmement déstabilisant et qu'il serait bon de le geler. Je crois aussi savoir que cela n'a pas marché, que beaucoup de gens pensaient que ça ne fonctionnerait jamais convenablement.

M. McKinnon: C'est précisément mon avis. L'un de nos témoins nous a dit cependant que cela a été à cause des protestations très vives de la population américaine. Pour ma part, j'ai trouvé que cette population était plutôt surprise par cet abandon mais je suis tout à fait d'accord pour affirmer que ce serait déstabilisant.

Sur ce même sujet, j'ai entendu dire que si un pays quelconque établit un système de défense civile assez poussé pour que quasiment chaque citoyen dispose d'un abri, cela sera considéré comme déstabilisant. Êtes-vous d'accord?

M. Sanders: Il se peut que cela permette au pays d'effectuer une agression avec plus de confiance, de prendre le risque d'un combat nucléaire en sachant qu'il aurait beaucoup de survivants et que donc, les coûts seraient inférieurs, toutefois, si on aime l'idée de survivants aux prises avec un milieu pollué.

M. McKinnon: Avant d'en terminer avec la question des missiles antibalistiques, je crois savoir que Washington et Moscou allaient être défendus. En outre, on prévoyait la construction d'un système de missiles antibalistiques destiné à

[Texte]

weapons. To your knowledge, did the Russians go ahead with one of their ABM fields?

Mr. Sanders: I do not know. I do not believe so.

Mr. McKinnon: I had heard that Moscow did have one, but they are now beginning to wonder about the wisdom of it.

Mr. Sanders: I thought one field was permitted on each side.

Mr. McKinnon: The Americans had none; and you do not know about . . .

Mr. Sanders: I do not know about the Russians.

Mr. McKinnon: Finally, I took careful note of your idea that you could not have a limited nuclear war. I agree with the rapidity with which the escalation would move at a time like that. It might well make it next to impossible to have a limited nuclear war. I was wondering—seeing you do have an opinion on that—if you have an opinion on whether it would be possible for a conventional war to break out, given the present levels of armament, in the western European theatre and remain as a conventional war for any length of time without turning nuclear.

Mr. Sanders: Mr. Chairman, I find it very difficult to contemplate, to limit this kind of war.

Mr. McKinnon: The question is, could we have a conventional war without it turning nuclear?

Mr. Sanders: Right. I can hardly imagine that—

Mr. McKinnon: I cannot, either.

Mr. Sanders: —because one side seems to be very superior to the other, and the side that is apparently less strong does have a number of rather sophisticated battlefield nuclear devices which it might be extremely tempting to use if there were a strong superiority on the other side.

I am convinced, personally—again this is certainly not a UN view—that once you start using tactical nuclear devices, the threshold between them and longer-range missiles is hardly a qualitative step to cross.

Mr. McKinnon: Could they finally say that it may be the nuclear weapons sitting poised there that have prevented a conventional war, and that under the present circumstances of stand-off, they are themselves stabilizing?

Mr. Sanders: Yes, that might be a conclusion from the remark.

I am afraid I have to leave that question unanswered. I have not looked into it.

[Traduction]

protéger les silos ou les silos souterrains d'attaque. A votre connaissance, les Soviétiques ont-ils poussé la construction d'un de leurs pas de tir devant servir aux missiles antibalistiques?

Mr. Sanders: Je l'ignore, mais je ne le crois pas.

Mr. McKinnon: J'ai entendu dire que Moscou dispose effectivement d'une telle installation mais qu'elle s'interroge maintenant sur la sagesse de cette entreprise.

Mr. Sanders: Je croyais qu'on permettait que chaque côté dispose d'un de ces pas.

Mr. McKinnon: Les Américains n'en n'avaient aucun; quant à vous, vous ignorez si . . .

Mr. Sanders: Je ne sais pas quelle est la situation des Soviétiques.

Mr. McKinnon: En dernier lieu, j'ai pris bonne note de votre idée d'après laquelle une guerre nucléaire limitée est impossible. D'ailleurs, je suis d'accord étant donné la rapidité avec laquelle l'escalade aurait lieu dans des circonstances pareilles. Il serait donc probablement impossible de s'engager dans un conflit nucléaire circonscrit. Comme vous avez des idées là-dessus, je me demande si vous croyez aussi qu'étant donné l'accumulation actuelle d'armes, une guerre conventionnelle puisse être déclenchée en Europe et se poursuivre sans dégénérer en conflit nucléaire.

Mr. Sanders: Monsieur le président, il me semble très difficile d'envisager qu'on puisse limiter ce genre d'affrontement.

Mr. McKinnon: La question est bien de savoir s'il est possible de déclencher une guerre conventionnelle sans qu'elle devienne nucléaire?

Mr. Sanders: C'est exact. Cela me paraît presque impossible à imaginer . . .

Mr. McKinnon: A moi aussi.

Mr. Sanders: . . . car l'un des côtés semble avoir une nette supériorité sur l'autre; or celui qui est en position d'infériorité dispose d'un certain nombre d'armes nucléaires assez complexes pour l'utilisation sur le champ de bataille et il serait peut-être très tentant de s'en servir si la supériorité de l'adversaire était considérable.

Personnellement, et je n'engage ici que moi, non les Nations unies, je suis convaincu qu'une fois qu'on commence à utiliser les armes nucléaires tactiques, le seuil entre ces dernières et les missiles à long rayon d'action est à peine sensible.

Mr. McKinnon: Sera-t-il possible de dire qu'il se peut que ce soit les armes nucléaires installées et braquées vers l'ennemi qui ont empêché une guerre conventionnelle et que dans les circonstances actuelles de préparation de part et d'autres, ces armes ont un effet stabilisateur?

Mr. Sanders: Oui, on peut conclure en ce sens.

Je dois malheureusement m'abstenir de répondre à cette question car je ne l'ai pas étudiée.

[Text]

• 2145

[Translation]

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. McKinnon.

Mr. MacKay:

Mr. MacKay: Mr. Chairman, just continuing with my colleague's thoughts here for a moment, I remember reading, I think it was in 1955, a great speech Winston Churchill made to the British House of Commons, wherein he announced that Britain now had the hydrogen bomb capacity. You are probably familiar with that speech because he made a very famous statement, that survival had now become the sturdy child of terror, and he went on to list the other paradoxes for this balance of stability.

Is there any reason to suggest that this equation of the late prime minister is not equally valid today?

Mr. Sanders: Yes, it is valid, but I believe the risk of accident has grown.

Mr. MacKay: Because of the proliferation.

Mr. Sanders: Yes. We have seen the number of false alarms, for instance, that have occurred in the fairly recent past in the United States and that have been published, of which a fairly high percentage were taken very seriously and have led to high stages of alert. It is that sort of thing that scares one.

Mr. MacKay: The chicken games that are being played up in the Arctic every day.

Sir, what about the economic capacity ultimately to maintain these very expensive weapons systems? If this continues, will not the preponderance of military strength be settled one way or the other by the sheer economic resources of one side or the other, much the way one large corporation will ultimately absorb another? Could that not settle the issue ultimately?

Mr. Sanders: Excuse me, sir, do you mean that one side would have to pack it up because it could not afford it any more?

Mr. MacKay: Yes.

Mr. Sanders: That may be one possibility. I can see that neither side can really afford it in the long run, but one wonders who gives up first. But in that case, is not the possibility just as great that that side, before giving it up, because it means surrender, would rather shoot them off?

Mr. MacKay: That is a factor.

Mr. Wenman: Somalia and Ethiopia both buy arms, and they are starving to death.

Mr. MacKay: Let me ask you this, through you, Mr. Chairman. I hate to be a cynic, but there seems no lack of evidence that some of the greatest cynics in history have been

M. McKinnon: Merci monsieur le président.

Le président: Merci monsieur McKinnon.

Monsieur MacKay.

M. MacKay: Monsieur le président, pour poursuivre sur la lancée de mon collègue quelques instants, je me rappelle avoir lu, en 1955 je crois, un grand discours prononcé par Winston Churchill devant la Chambre des communes britannique; il y annonçait que la Grande-Bretagne avait maintenant la capacité de construire la bombe à hydrogène. Vous avez dû en entendre parler car c'est à cette occasion qu'il a prononcé les paroles devenues célèbres, à savoir que la survie était devenue l'enfant vigoureux de la terreur, après quoi il dressa une liste des autres paradoxes liés à ce genre d'équilibre.

Y a-t-il des raisons pour qu'aujourd'hui, cette équation établie par ce premier ministre décédé ne soit plus valide?

M. Sanders: Oui, elle est toujours valide mais je crois que les risques d'accidents se sont accrus.

M. MacKay: A cause de la prolifération.

M. Sanders: Oui. Ainsi par exemple, nous avons constaté un certain nombre de fausses alertes aux États-Unis assez récemment, faits qui ont été publiés. Or, ce pourcentage très élevé de ces événements a été pris tout à fait au sérieux et a entraîné des mesures d'alerte très poussées. C'est justement ce genre de chose qui m'effraie.

M. MacKay: Il y a aussi le genre de jeu dangereux qu'on joue tous les jours dans l'Arctique.

Monsieur Sanders, qu'en est-il maintenant de nos capacités économiques pour ce qui est de l'entretien de ces systèmes d'armes très coûteux? Si les choses continuent ainsi, la supériorité militaire ne sera-t-elle pas décidée d'une façon ou d'une autre par la puissance économique d'un côté ou de l'autre, sensiblement de la même façon qu'une grande entreprise qui finit par en absorber une autre? N'est-ce pas ainsi que la question finira peut-être par être résolue?

M. Sanders: Excusez-moi, monsieur MacKay, entendez-vous par là qu'un des côtés devra peut-être abandonner la partie parce qu'il n'aura plus les moyens d'y participer?

M. MacKay: Oui.

M. Sanders: C'est une possibilité. A la longue toutefois, je crois qu'aucun des deux côtés ne pourra vraiment se permettre le genre de dépenses nécessaires mais on se demande lequel abandonnera le premier. Dans ce cas cependant, n'est-il pas possible que celui qui abandonne faute de moyens décide auparavant d'utiliser les armes dont il dispose?

M. MacKay: C'est un facteur, j'en conviens.

M. Wenman: La Somalie et l'Éthiopie achètent toutes les deux des armes même si on meurt de faim dans ces pays.

M. MacKay: Permettez-moi de vous poser la question suivante, monsieur le président. Je répugne au cynisme mais il me semble qu'il y a abondance de preuves dans l'histoire que

[Texte]

even diplomats. I think it was the great Baron von Bismarck who said he was never so sure of the truth of anything until it was officially denied; and the Chairman of the Soviet Union, the late Premier Stalin, was not noted for his sincerity. So would it not be fair to suggest that sometimes one might have the unworthy thought that a region or a country that was not too interested in anything but rearmament would be very enthusiastic in promoting the ethic of disarmament for everyone else, noting that some of them might be naive enough to go ahead with it? For example, as someone said the other day, the Russians were not nearly as enthusiastic—or to put it another way, were much more enthusiastic—about the arms race when they were the only ones that were in it, and now that it appears there is an interest in the United States rearming to a certain point to meet some of the technological challenges that now confront them, the Russians are becoming much more interested in the disarmament talks. How do you, as professional people, assess the relative sincerities of the superpowers in positions like this?

Mr. Sanders: Officially, we do not.

Mr. MacKay: That is what I thought.

Mr. Sanders: We just take everything at face value. But the argument you use is, I think, an excellent argument against unilateral disarmament.

Mr. MacKay: Yes.

Mr. Sanders: The intent behind an initiative towards disarmament is really not all that important, is it, as long as you have your verified and agreed and balanced arrangements.

• 2150

Mr. MacKay: An old Chinese philosopher— was it Lao-tzu who said he who wants peace must prepare for war? And someone else once said, in a more modern context, if you want peace, you have to fight for it. It is quite a conundrum, is it not?

That is all. Thank you very much, sir.

The Chairman: With this exchange between the Honourable Mr. MacKay and you, that marks the end of the first round.

Mr. Sargeant: A quick question.

The Chairman: No problem.

Mr. Sargeant: I am just wondering, considering the size of the stockpiles both sides have, would world security be thrown out of whack if one side increased to a great extent and the other side did not, given the fact that both sides possess enough to destroy each other a number of times over? For instance, if the Americans were to stay at having enough to destroy the world 15 times and the Russians were to go up to 30 times, or vice versa, would that really throw the stability that much out of whack?

[Traduction]

certain des plus grands cyniques ont été des diplomates. Je crois que c'était le grand Baron von Bismarck qui affirmait qu'il n'était jamais aussi certain qu'une chose était vraie que lorsqu'elle était officiellement niée. L'ancien président de l'Union soviétique, le premier ministre Stalin n'était pas non plus connu pour sa sincérité. Étant donné cela, n'est-on pas porté à penser qu'une région ou un pays intéressé uniquement par le réarmement manifesterait beaucoup d'enthousiasme face à la morale du désarmement pour tous les autres en pensant que certains d'entre eux seraient peut-être assez naïfs pour l'adopter? Ainsi par exemple, comme quelqu'un l'a déjà dit l'autre jour, les Soviétiques étaient beaucoup plus enthousiasmés par la course aux armements lorsqu'ils étaient les seuls à y participer. Or, maintenant que États-Unis semblent s'intéresser de nouveau à leurs armements afin de pouvoir relever certains défis technologiques auxquels ils sont confrontés, les Soviétiques s'intéressent beaucoup plus aux pourparlers sur le désarmement. En tant que professionnels, comment pouvez-vous évaluer la sincérité des superpuissances dans de telles circonstances?

Mr. Sanders: Officiellement, nous ne le faisons pas.

Mr. MacKay: C'est bien ce que je pensais.

Mr. Sanders: Nous acceptons tout ce qui nous est dit comme argent comptant. Toutefois, l'argument que vous soulevez plaide éloquentement contre tous les armements unilatéraux.

Mr. MacKay: Oui.

Mr. Sanders: L'intention qui sous-tend une initiative de désarmement n'est pas si importante que cela, n'est-ce pas, dès lors qu'il y a une entente et qu'elle est équilibrée et qu'elle donne lieu à une vérification.

Mr. MacKay: Il y a bien longtemps, un philosophe chinois, je crois que c'était Lao-tzu, disait que celui qui veut la paix doit se préparer à la guerre. Dans un contexte plus moderne, quelqu'un a dit que celui qui veut la paix doit se battre pour l'avoir. C'est plutôt paradoxal, n'est-ce pas?

C'est tout ce que j'avais à dire. Merci beaucoup.

Le président: Nous en avons maintenant terminé avec le premier tour.

Mr. Sargeant: J'aimerais poser une brève question.

Le président: Pas de problème.

Mr. Sargeant: Étant donné l'importance des réserves accumulées de chaque côté, je me demande si la sécurité mondiale s'en trouverait grandement compromise si l'une des deux parties augmentait considérablement ses réserves et que l'autre ne le faisait pas, si l'on songe que les deux possèdent suffisamment de munitions pour se détruire mutuellement plusieurs fois? Par exemple, si les Américains se contentaient d'avoir suffisamment de munitions pour détruire le monde 15 fois et que les Russes décidaient d'en accumuler pour pouvoir détruire le monde 30 fois, la stabilité internationale s'en trouverait-elle grandement compromise?

[Text]

Mr. Sanders: Mr. Chairman, I do not believe so, but in itself the number of warheads is not the only consideration. It is the throw weight. It is the delivery systems. It is the capacity to reach a target. It is the communication systems. In itself the answer is a greater throw weight to a greater number need not change a balance. It depends entirely on the other arguments.

There was a very interesting report of the Carnegie Foundation the other day which talked about—it was about conventional weapons and the balance of weapons. It said what you are looking at, what you should be looking at, is not a comparison of ship for ship and airplane for airplane but what are the missions of the various sides. What do they have to achieve to retain their security and to deter the other side from attacking? That is what you have to consider. So that you have to consider first, and then you have to see what the weapons targeted at the other side are meant to achieve; and can they achieve it? And if they can achieve it, if x number can achieve it, how many more does that side wish to have in reserve in case of a first strike by the other side? And only then can you start making a calculation on numerical comparisons.

Mr. Sargeant: You made a comment earlier, I think in reply to Mr. McKinnon, that in a conventional war one side is considerably stronger than the other. Can you say, for the record, which side is stronger, and how much stronger?

Mr. Sanders: I am afraid I do not have that information.

Mr. Sargeant: Okay, thank you.

The Chairman: Any other supplementaries?

May I say it has been a long day but a very fruitful day, and it does terminate, sir, on a good note. But I want you to have the assurance from the members of the committee that you have not come from New York in vain. Your views expressed tonight for the members who are going to read now, quietly, the exchange that took place tonight and for those who are going to reflect on it so that we can write a report—a lot of what took place tonight will be found, I would think, without prejudging the final conclusion—certainly some of the views expressed tonight in the exchange will be found in the final report. Accordingly, I want to say on behalf of all of the members here that we do appreciate that you accepted on very short notice to come from New York and prepare yourself, and you accepted the good spirit of the members of this committee, who like vigorous exchanges among themselves—but that has nothing to do with the quality of our guest tonight. So thank you very much.

Gentlemen, tomorrow at 3.30 p.m. we will have Dr. Middlemiss, Associate Professor of Political Science, and Dr. Harriet Critchley, Associate Professor of Political Science. One is from

[Translation]

M. Sanders: Monsieur le président, je ne le crois pas, car le nombre d'ogives nucléaires n'est pas le seul facteur à prendre en considération. En effet, il faut également tenir compte des vecteurs, de la capacité d'export, du degré de précision et des systèmes de communication. En réponse à votre question, je peux vous dire qu'une augmentation du nombre d'appareils par rapport à une augmentation de la capacité d'export ne modifie pas nécessairement l'équilibre. Tout dépend des autres facteurs.

La Fondation Carnegie a publié un rapport très intéressant où il est question des armes conventionnelles et de l'équilibre des armements. Selon ce rapport, il ne faut pas se contenter de comparer un vaisseau à un autre ou un avion à un autre, mais plutôt examiner précisément les missions que se donnent les différentes parties. Que doivent-elles faire pour préserver leur sécurité et pour dissuader l'autre partie de l'attaquer? C'est cela qu'il faut étudier. Ensuite, on peut essayer de déterminer le rôle et les objectifs des armes destinées à attaquer l'autre partie. Comment ces armes vont-elles y parvenir? De plus, si on peut atteindre l'objectif fixé avec un certain nombre d'armes de ce genre, combien veut-on en avoir en supplément au cas où l'autre partie prendrait l'initiative de l'offensive? Ce n'est qu'à partir de là que vous pouvez commencer à faire des comparaisons numériques.

M. Sargeant: En réponse à M. McKinnon, vous avez dit tout à l'heure que, dans une guerre conventionnelle, une partie est considérablement plus puissante que l'autre. Pourriez-vous nous dire précisément quelle partie est la plus puissante et de combien?

M. Sanders: Je n'ai malheureusement pas ces renseignements.

M. Sargeant: Merci.

Le président: Quelqu'un a-t-il des questions supplémentaires?

Je pense que nous avons eu une journée très longue mais très fructueuse, qui se termine d'ailleurs, monsieur, sur une note positive. Toutefois, au nom des membres du Comité, j'aimerais vous assurer que vous n'êtes certainement pas venu de New York pour rien. En effet, les opinions que vous avez exprimées au cours de la discussion de ce soir vont être lues, à tête reposée, par les membres de ce Comité et, sans vouloir anticiper sur les conclusions que nous en tirerons, je suis convaincu qu'un certain nombre d'entre elles se retrouveront dans le rapport final. En conséquence, j'aimerais, au nom de tous les membres du Comité, vous remercier d'avoir accepté notre invitation, malgré un préavis aussi bref; nous vous remercions également de vous être prêté à une discussion très animée; cela arrive souvent avec certains de nos membres et la qualité de votre témoignage n'en était certainement pas la cause. Merci beaucoup.

Messieurs, nous nous retrouverons demain à 15h30, avec M. Middlemiss, professeur associé de sciences politiques, et avec M^{me} Harriet Critchley, professeur associé de sciences politi-

[*Texte*]

Dalhousie University, the other one from the University of Calgary.

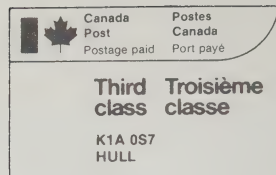
[*Traduction*]

ques. L'un vient de l'université Dalhousie, l'autre de l'université de Calgary.

• 2155

We meet at 3.30 tomorrow afternoon. Thank you very much. Good night.

Nous nous retrouverons donc demain après-midi à 15h 30. Merci beaucoup. Bonsoir.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

At 9:30 a.m.:

From the Department of External Affairs:

Mr. R.P. Cameron, Assistant Under-Secretary, Bureau of International Security Policy and Arms Control Affairs (DFP).

From the Department of National Defence:

Mr. W.M. Beckett, Director, Arms Control Policy (DACPOL).

At 3:30 p.m.:

From the Department of External Affairs:

LCol. F.R. Cleminson, Arms Control and Disarmament Division (DFD).

From the Department of Energy, Mines and Resources:

Mr. P.W. Basham, Head, Seismicity Hazards and Applications, Earth Physics Branch.

From the Department of National Defence:

Dr. M.C. Hamblin, Director, Defence Science Division, Defence Research Establishment.

From the United Nations Organization:

Mr. Ben Sanders, Chief, Information and Studies Branch, Centre for Disarmament.

A 9h 30:

Du ministère des Affaires extérieures:

M. R.P. Cameron, sous-secrétaire d'État adjoint, Bureau des politiques de sécurité internationale et du contrôle des armements.

Du ministère de la Défense nationale:

M. W.M. Beckett, Directeur, Politiques du contrôle des armements.

A 15h 30:

Du ministère des Affaires extérieures:

Lt-Col. F.R. Cleminson, Direction du contrôle des armements et du désarmement.

Du ministère de l'Énergie, des mines et des ressources:

M. P.W. Basham, directeur, Séismicité, périls séismiques et applications, Direction de la physique du globe.

Du ministère de la Défense nationale:

Dr M.C. Hamblin, directeur, Centre de recherche pour la défense.

De l'Organisation des Nations Unies:

M. Ben Sanders, directeur, Service de l'information et des études, Centre du désarmement.

CANADA. PARLIAMENT
1 2HOUSE OF COMMONS
3

Issue No. 54

Wednesday, February 10, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 54

Le mercredi 10 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*
4*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Flis
Bloomfield	Gamble
Collenette	Gimaiel
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gourd
Crouse	Greenaway
Darling	Harquail
Dionne (<i>Chicoutimi</i>)	Hopkins
Dupras	Hudecki

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Jewett (M ^{lle})	Munro (<i>Esquimalt—</i> <i>Saanich</i>)
King	Ogle
MacDonald (M ^{lle})	Robinson (<i>Etobicoke—</i> <i>Lakeshore</i>)
MacKay	Sargeant
MacLaren	Wenman—(30)
Massé	
McKinnon	

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 10 FÉVRIER 1982

(71)

[*Texte*]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h 43 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: MM. Bloomfield, Crouse, Darling, Flis, Gamble Gimaïel, M^{le} Jewett, MM. McKinnon, Prud'homme, Sargeant et Wenman.

Autre député présent: M. Friesen

Également présent: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: M. Daniel Bon, conseiller.

Témoins: Dr. D. Middlemiss, professeur agrégé des sciences politiques, *Dalhousie University*. Dr. W. Harriet Critchley, professeur agrégé de sciences politiques, *University of Calgary*.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 concernant les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font une déclaration et répondent aux questions.

A 17h 50, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 10, 1982

(71)

[*Translation*]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 3:43 o'clock p.m., the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme presiding.

Members of the committee present: Messrs. Bloomfield, Crouse, Darling, Flis, Gamble, Gimaïel, Miss Jewett, Messrs. McKinnon, Prud'homme, Sargeant and Wenman.

Other member present: Mr. Friesen.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Mr. Daniel Bon, advisor.

Witnesses: Dr. D. Middlemiss, Associate Professor of Political Science, *Dalhousie University*; Dr. W. Harriet Critchley, Associate Professor of Political Science, *University of Calgary*.

The committee resumed consideration of its order of reference, dated Friday, December 18, 1981, relating to the security and disarmament issues. (*See Minutes of Proceedings, Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made a statement and answered questions.

At 5.50 o'clock p.m. the committee adjourned to the call of the chair.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Text]

Wednesday, February 10, 1982

• 1544

Le président: Madame et messieurs.

Mr. McKinnon: I wonder if I could start off with a point of order?

The Chairman: Yes, certainly, Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: I would just like to have it noted that this is an anniversary day for the chairman of this committee. Some 18 years ago the electors in his constituency were faced with a by-election. It being the dead of winter they decided that they would appoint our chairman to the coronation which has been held on a fairly regular basis in his constituency over the succeeding 18 years. I have worked with Mr. Prud'homme in this committee for six or seven years, and after the next election, of course he will be a member of the committee and somebody else will be chairman, I expect. I hate to think that I would be here and have to break in another chairman. But it has been a pleasure over the years, and I am sure that all the members who have attended this committee regularly over the years would join with me in wishing Marcel the very best of luck. We hope that we will enjoy his company and his chairmanship right up to the next election.

Some hon. Members: Hear, hear!

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Flis: On the same point of order, Mr. Chairman. On behalf of this side, I just must say that I do not share the hon. member's views as far as what is going to happen past the election. I think our chairman will continue to chair; and, on behalf of the members on this side, I just wish him another 18 years of success in Parliament here so that he can retire with a full pension.

• 1545

The Chairman: No more comments? I am looking for friendly comments.

M. Gimaïel: Monsieur le président, sur le même rappel au Règlement, j'aimerais lancer le même mot, si vous voulez, mais en français, afin que vos compatriotes de votre comté, qui vous élisent aussi régulièrement depuis 18 ans sachent jusqu'à quel point on apprécie le travail que vous faites. Et si vous êtes président du Comité permanent des Affaires extérieures, c'est parce que la plus grande caractéristique de votre personnalité est votre très grande diplomatie. J'espère que notre pays continuera à profiter de cette diplomatie, que ce soit comme président de ce Comité ou à d'autres postes qui pourront servir notre État d'une très belle façon, comme vous le faites depuis tant d'années.

Le président: Merci, merci. Avant d'être enseveli sous les compliments que j'apprécie beaucoup, ...

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Translation]

Le mercredi 10 février 1982

The Chairman: Lady and gentlemen.

M. McKinnon: Puis-je commencer par un rappel au Règlement?

Le président: Oui, certainement, monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Je voudrais simplement rappeler qu'aujourd'hui représente un anniversaire pour le président de ce Comité. Il y a 18 ans, les électeurs de sa circonscription se sont prononcés lors d'une élection partielle. Elle s'est déroulée au cœur de l'hiver, et ils ont donc décidé d'élire celui qui est notre président et l'ont réélu régulièrement depuis 18 ans. Il y a six ou sept ans que je travaille avec M. Prud'homme, et, naturellement, après la prochaine élection, il sera membre du Comité, je pense que quelqu'un d'autre en sera le président. Il m'est très difficile de penser que je serai ici et qu'il me faudra «roder» un autre président. Mais je fus très heureux de m'habituer à celui-ci, et je suis sûr que tous les députés qui siègent régulièrement à ce Comité depuis des années se joindront à moi pour souhaiter beaucoup de chance à Marcel. Nous espérons que nous continuerons à apprécier sa compagnie et sa présence à la présidence de ce Comité jusqu'aux prochaines élections.

Des voix: Bravo.

Le président: Je vous remercie beaucoup.

M. Flis: A propos du même rappel au Règlement, monsieur le président. Au nombre des membres de ce côté de la salle, je dois dire que je ne partage pas le point de vue du député à propos de ce qui va se passer après les élections. Je pense que les fonctions de notre président seront maintenues, et au nom des députés de ce côté, je voudrais lui souhaiter 18 autres années de succès au Parlement afin qu'il puisse prendre sa retraite en touchant une pension complète.

Le président: Il n'y a plus de commentaire? Je veux parler de commentaires amicaux.

Mr. Gimaïel: Mr. Chairman, on the same point of order, I would like to say the same thing, but in French, so that the people of your riding, who have been electing you so regularly for 18 years, know how much we appreciate the work you are doing. Besides, if you are president of the Standing Committee on External Affairs, it is because your great sense of diplomacy is the most striking aspect of your personality. I hope our country will continue to take advantage of this asset, either from you as president of this committee, or in other positions in which you could still admirably serve our nation, as you have been doing for so many years.

The Chairman: Thank you very much. Before being overwhelmed by compliments which I appreciate very much, ...

[Texte]

I am, of course, very happy to be here and I cannot think of a better way to celebrate these 18 years than to work at the things that I like best, more particularly, to be on the Standing Committee on External Affairs and National Defence either as chairman or just as a member. Thank you to Mr. McKinnon, Miss Jewett and Mr. Flis and my friend and colleague also, Mr. Gimaïel.

This afternoon's session will provide members with another opportunity to examine general security and disarmament issues, but with a particularly Canadian focus. Our first witness—and I am very privileged, it is the first lady witness on this great day of mine—I am very pleased that the first witness today is a lady, Dr. Harriet Critchley, Associate Professor of Political Science at the University of Calgary and Program Director of the university's Strategic Studies Program. Her research has been directed towards strategic studies and northern politics. She has been a strategic studies consultant to, and member of, the Canadian delegation to the United Nations Special Session on Disarmament. She also served as a member of the Task Force Review of Unification of the Armed Forces and, in that capacity, appeared before this committee in December 1980. Dr. Critchley is a recipient of a NATO Advanced Research Fellowship for research in Arctic matters and is currently completing a book on the Arctic and Canadian security policy. She is a member of the International Institute of Strategic Studies and the Canadian Group of Strategic Studies.

Our second witness is Dr. Dan Middlemiss, Associate Professor of Political Science at Dalhousie University, where he holds the Department of National Defence chair on military and strategic studies. His doctoral thesis was on Canadian and American defence production sharing. As a post-doctoral fellow at the University of British Columbia Centre of International Studies, his research focused on the law of the sea and Canadian maritime enforcement policy. As Research Director of the Centre for Strategic Studies at the University of Alberta, his principal research efforts were related to Canadian defence policy. Members will remember that Dr. Middlemiss appeared before this committee during the 1980 hearings on NORAD, when most of you were members.

I would like to say at this time, before I proceed in asking you to make your comments, how much we appreciate the appearance . . . I do not like the word witness, because these people are not witnesses; they are our guests, really. They come here because we have a study to make. We ask many Canadians, representing different points of view, to come, and, if they do accept, we appreciate tremendously their appearance here at this committee so that we can have a better understanding of our responsibility; that is, to produce a report. At times we also invite people who are non-Canadian, or institutions or groups of foreign governments, to present their views. But it is not done in the sense that it may be done in other countries. No one is here under subpoena; people are here because we are asking them to render us the service of

[Traduction]

Naturellement, je suis très heureux d'être ici et je ne vois pas de meilleure façon de célébrer ces 18 ans que de me consacrer aux choses que je préfère entre toutes, et plus particulièrement siéger au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale, comme président ou comme simple membre. Je vous remercie, monsieur McKinnon, madame Jewett et monsieur Flis ainsi que mon ami et collègue monsieur Gimaïel.

La réunion de cet après-midi offrira aux membres du comité une autre possibilité d'examiner des questions générales portant sur la sécurité et le désarmement, mais en insistant particulièrement sur une perspective canadienne. Notre premier témoin, et je suis très heureux qu'en ce jour anniversaire notre premier témoin soit une dame, notre premier témoin, dis-je, est madame Harriet Critchley, professeur associé de sciences politiques à l'université de Calgary et directeur des Programmes d'études stratégiques de cet établissement. Ses recherches portent sur les études stratégiques et la politique concernant les régions du Nord. Elle a aussi été conseiller sur les questions stratégiques et membre de la délégation canadienne à la Session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement. Elle a aussi participé au groupe de travail sur l'unification des forces armées, et à ce titre, elle a comparu devant ce comité en décembre 1980. M^{me} Critchley est bénéficiaire d'une bourse de recherche spécialisée de l'OTAN, pour étudier des questions concernant l'Arctique et actuellement elle termine un livre sur l'Arctique canadien en matière de sécurité. Elle est membre de l'Institut international d'études stratégiques et du Groupe canadien d'études stratégiques.

Notre second témoin est M. Dan Middlemiss, professeur associé de science politique à l'université Dalhousie, où il occupe la chaire du ministère de la Défense nationale sur les études militaires et stratégiques. Sa thèse de doctorat portait sur la répartition des coûts de la défense entre le Canada et les États-Unis. Par la suite, il a été chargé de recherche supérieure au Centre d'études internationales de l'université de la Colombie-Britannique, ses travaux portant principalement sur le droit de la mer et la politique de mise en oeuvre de la législation maritime par le Canada. Au Centre d'études stratégiques de l'université de l'Alberta, dont il était directeur, ses principaux travaux de recherche concernaient la politique de Défense du Canada. Les membres du comité se souviendront que M. Middlemiss a comparu devant nous lors des audiences de 1980 sur NORAD, la plupart d'entre vous étaient d'ailleurs déjà membres de ce comité.

Avant de poursuivre, et de vous demander de faire vos remarques, je voudrais dire combien nous sommes heureux de la présence, non pas de nos témoins, mais plutôt de nos invités. Ils viennent ici parce que nous avons une étude à entreprendre. Nous avons demandé à de nombreux Canadiens, représentant différents points de vue, de venir ici, et s'ils acceptent notre invitation, nous sommes très heureux qu'ils viennent parmi nous, ce qui nous permet d'être mieux préparés à remplir notre responsabilité, je veux parler de l'élaboration de notre rapport. Parfois, nous demandons aussi à des non-Canadiens ou à des institutions ou groupes de gouvernements étrangers de bien vouloir venir nous présenter leur point de vue. Mais, à cet égard, nous ne procédons pas comme d'autres pays. Personne ici n'a reçu de citation à comparaître, nos témoins viennent ici

[Text]

sharing their views with us so that we will be better enlightened to conclude our deliberations and to produce a report. It is in this sense that this committee is functioning, so that anybody else whom we may invite may feel very free and will be treated not as a witness under subpoena, but as a guest of this committee so that they may give us the benefit of their views, and exchange views with the members of this committee.

• 1550

So, Dr. Critchley, we will listen to you.

Dr. W. Harriet Critchley (Associate Professor of Political Science, University of Calgary): Thank you very much, Mr. Chairman.

Ladies and gentlemen, I am honoured to be invited here today and to have this opportunity to express my views on Canada's policy and political role in the forthcoming UNSSOD II and on Canada's disarmament or arms control efforts in general with special reference to the potential for future progress.

There are three aspects of disarmament or arms control efforts which seem to receive very little—certainly insufficient, in my opinion—attention in much of the discussion about disarmament, the UN Special Session, et cetera, by the public at large, and there is a fairly good reflection of this in the media coverage on these issues. With your permission, Mr. Chairman, I ask the committee's indulgence while I address my preliminary remarks to these three aspects, as they are of considerable concern to me.

First, to my mind the most important feature of disarmament and arms control policy, negotiations and efforts is that they should not be, nor indeed can they be, in my opinion, isolated from other events and processes in international affairs. For example, in doing the negotiations for the first Special Session in 1978—which was, as you probably know, the first world conference on disarmament since 1932—the war in Zaïre and animosities in the Middle East and in Cyprus intruded directly on disarmament deliberations. The preparations and negotiations for UNSSOD II this coming June and July are taking place in an international context which is composed of such elements as, just to name a few, the events in Poland, in the Middle East, in Central America; the current U.S. administration's perception of that international situation and their view of the place of arms control and disarmament in that situation; the domestic economic problems being experienced by many advanced industrialized states, not to mention the Third World; and the continuing military build-up by the Soviet Union. As I say, I am just mentioning a few.

[Translation]

parce que nous leur demandons de nous rendre le service de partager leurs opinions avec nous, afin que nous soyons mieux en mesure de conclure nos délibérations et de produire un rapport. C'est ainsi que fonctionne ce comité, et toutes les autres personnes que nous pourrions inviter devront aussi se sentir très libres, car nous ne les traiterons pas comme des témoins cités à comparaître, mais comme des invités qui nous accordent le privilège de profiter de leur point de vue, et qui sont disposés à échanger des idées avec les membres de ce comité.

Maintenant, madame Critchley, nous vous écoutons.

Mme W. Harriet Critchley (professeur associé de sciences politiques, Université de Calgary): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président.

Mesdames et messieurs, je suis très honorée d'avoir été invitée ici aujourd'hui, et d'avoir la possibilité d'exprimer mon point de vue sur l'orientation du Canada et sur son rôle politique dans la prochaine UNSSOD II, et sur les efforts du Canada en matière de désarmement ou de contrôle des armes, et ce de façon générale; j'indiquerai aussi les possibilités de progrès pour l'avenir.

Il existe trois aspects du désarmement ou des efforts quant au contrôle des armes, qui semblent recevoir une attention très insuffisante selon moi, dans les discussions portant sur le désarmement, à la Session extraordinaire des Nations Unies et ainsi de suite, et auprès du public en général, ce qui est assez manifeste dans la façon dont les média traitent ces questions. Avec votre permission, monsieur le président, je demanderai au Comité de m'accorder quelques instants pour qu'en guise d'introduction, je présente ces trois aspects, qui me paraissent en effet revêtir une importance considérable.

Tout d'abord, selon moi, la caractéristique la plus importante du désarmement et de la politique en matière de contrôle des armes, des négociations et de tous les efforts à déployer dans ce sens, c'est qu'il ne faut pas les isoler d'autres événements se déroulant sur la scène internationale. Par exemple, les négociations de la première session extraordinaire de 1978—qui était, comme vous le savez probablement, la première conférence mondiale sur le désarmement depuis 1932—les négociations, dis-je, se déroulaient dans le contexte de la guerre au Zaïre et des animosités au Moyen-Orient et à Chypre, qui ont directement gêné les délibérations sur le désarmement. Les préparatifs et les négociations pour l'UNSSOD II, qui aura lieu en juin et juillet prochains, se déroulent dans un contexte international marqué entre autres, par les événements en Pologne, au Moyen-Orient, en Amérique centrale, par la façon dont l'administration américaine actuelle perçoit cette situation internationale, et son point de vue sur le rôle du contrôle des armes et sur le désarmement dans cette situation; les problèmes économiques que connaissent un grand nombre de pays industrialisés, sans parler du Tiers-Monde, et la poursuite de la course aux armements militaires par l'Union Soviétique. Je ne fais que mentionner quelques exemples.

[Texte]

Even in Canada, I would guess that the average Canadian after giving the nod to the desirability of disarmament would turn to the far more "important" concerns of getting or holding a job, making the next mortgage payment, et cetera, and that individual would expect the government to do the same.

Given such an international and national context, some analysts think this is an inauspicious time for the world's nations to come together for the purpose of concentrating on disarmament or arms control for a few weeks or even for the purpose of focusing some added international attention to that subject. To the contrary, in my opinion, this is precisely the time to pull back slightly from our daily level of preoccupation with national and international events, take stock of the arms control efforts over the past few years and try to find areas for further progress within the context of the reality of the current international situation. I think to do less—that is, to discuss disarmament and arms control in isolation from the current international situation—will assure futility to our efforts.

This leads me to what is, in my opinion, the second most important feature of disarmament and arms control policies, negotiations and efforts; and this is what I think of as the necessary complementarity of peace and security. Allow me to elaborate.

The fundamental assumption underlining disarmament and arms control efforts is that weapons, especially large numbers of them, cause war, or at least their existence allows war to occur more easily. The logic chain then produces the conclusion that if we reduce or preferentially abolish our weapons we will have peace, or at least less war. While the validity of this assumption can be questioned, I respectfully submit that this hearing is probably neither the time nor the place to do that. But if we understand that assumption, and then realize that in the international system of sovereign independent states to date the only satisfactory method that individual states have found to assure their security, and at times their peace, is to have organized armed forces, efforts to abolish or reduce weapons, however desirable, necessarily raise anxieties about maintaining security, while efforts to maintain or improve security necessarily, in my estimation, raise fears about progress in disarmament and arms control. And for those who consider the assumption that I just mentioned valid, by extension, it also raises fears about promoting world peace.

• 1555

Fifteen centuries ago, St. Augustine eloquently posed this dilemma that arises from what I have called the necessary complementarity of peace and security, when he said, and this is a rough translation:

[Traduction]

Même au Canada, j'imagine qu'après avoir convenu un instant du bien-fondé du désarmement, le citoyen moyen se préoccuperait davantage des questions beaucoup plus importantes, garder son emploi, verser l'hypothèque du mois prochain et ainsi de suite, et de plus, ce citoyen s'attend que le gouvernement adopte le même point de vue que lui.

Dans ce contexte national et international, certains analystes pensent que le moment est mal venu pour les nations du monde de se réunir pour examiner le désarmement ou le contrôle des armes pendant quelques semaines, ou pour ajouter une certaine perspective internationale à cette question. Je pense au contraire que c'est justement maintenant qu'il faut se désintéresser légèrement de nos préoccupations quotidiennes par rapport aux événements nationaux et internationaux, pour examiner les efforts qui ont été déployés depuis quelques années quant au contrôle des armements, pour essayer de trouver d'autres possibilités de progrès compte tenu de la situation internationale actuelle. Faire moins, c'est-à-dire discuter du désarmement et du contrôle des armes sans tenir compte de la situation internationale actuelle, rendrait vains nos efforts.

Cela me mène à ce qui constitue, selon moi, la deuxième caractéristique la plus importante du désarmement et des politiques de contrôle des armes, des négociations et des efforts, et il s'agit de la complémentarité nécessaire entre la paix et la sécurité. Permettez-moi de développer cet argument.

L'hypothèse fondamentale sous-jacente au désarmement et aux efforts de contrôle des armes est que les armements, et en particulier un grand nombre d'entre eux, entraînent la guerre, ou du moins que leur existence permet à la guerre de se produire plus facilement. La chaîne logique permet de conclure donc que si nous réduisons, ou de préférence si nous supprimons nos armes, nous aurons la paix, ou en tout cas, moins de guerres. Bien que l'on puisse mettre en doute la validité de cette hypothèse, j'estime respectueusement que c'est là ni le moment, ni le lieu pour le faire. Mais si nous comprenons cette hypothèse, et que nous comprenions que jusqu'à présent, dans le système international d'États indépendants souverains, la seule méthode satisfaisante que chacun des États ait trouvée pour assurer sa sécurité, et parfois sa paix, consiste à disposer de forces armées organisées, tout effort visant à supprimer ou à réduire le nombre d'armements, bien qu'ils soient souhaitables, entraîne nécessairement des anxiétés au sujet du maintien de la sécurité, tandis que tout effort pour maintenir ou améliorer la sécurité entraîne, selon moi, des craintes quant au progrès dans le désarmement et le contrôle des armes. Ceux qui estiment valide l'hypothèse que je viens de présenter comprendront donc qu'elle suscite des craintes au sujet de la promotion de la paix dans le monde.

Il y a quinze siècles, Saint Augustin a éloquentement posé le dilemme découlant de ce que j'ai qualifié de complémentarité nécessaire entre la paix et la sécurité lorsqu'il disait ceci, et j'en donne une traduction approximative:

[Text]

When men resort to arms, it is not that they love peace the less, but that they love their kind of peace the more.

The importance of the vital link between peace and security is underscored if we survey the post World War II arms control efforts that have been successful—successful in the sense of achieving an agreement and making the agreement stick, so far.

From 1946 to the present, there have been some 10 of such agreements, and with one or possibly two exceptions, I would put it to you that these agreements have allowed the superpowers to avoid expenditures on weapons systems or locating weapons systems in new areas that they felt were not important for their security, but which without agreement they might well feel compelled to make or to develop or to locate. I would argue that this is true for the treaty on Antarctica, the outer space treaty, the one on Latin America, the sea bed, SALT I, the ABM agreement, the biological weapons agreement and the conventional weapons, that very recent agreement.

With this relatively modest track record, considering, for example, the list of other future disarmament and arms control efforts that are in the final document that arose out of the first Special Session on Disarmament, I think we have to redouble our efforts to find imaginative, creative ways of approaching arms control, which take into account this necessary complementarity of peace and security, and take it into account as the centre-piece for further deliberations.

The third aspect of disarmament and arms control efforts that I would like to mention concerns the role of the UN and, more specifically, the UN Special Session on Disarmament and the kind of role that Special Session can play in disarmament and arms control efforts. To be brief, as you know, the UN is the forum where representatives of the world's states can discuss issues of world significance, can give their views on these issues, and can see if they can reach some agreement by consensus on the fact, in the first place, that they are world issues, and perhaps even an agreement on some partial resolution of some of these issues.

In an international system of independent sovereign states, the UN does not, indeed cannot, rule these states, nor can a majority vote rule the minority. Rather, the UN provides locales for representatives of the states to meet, services to facilitate their discussions, and services to facilitate their occasional consensual action.

Since the inception of the UN, successive governments of Canada have seen an important world value in this process and have supported it in a variety of ways. In fact, Canada was

[Translation]

Lorsque les hommes ont recours aux armes, ce n'est pas qu'ils aiment moins la paix, mais qu'ils préfèrent leur propre type de paix.

L'importance du lien vital entre la paix et la sécurité est évidente si nous examinons les efforts qui ont été déployés après la Seconde Guerre mondiale pour contrôler les armements, et qui ont été couronnés de succès—en ce sens qu'il a été possible de conclure un accord et de le faire respecter, jusqu'à présent.

De 1946 à nos jours, il y a eu environ dix accords semblables, et à une ou peut-être deux exceptions près, je pense que ces accords ont permis aux superpuissances d'éviter de consacrer des budgets à des systèmes d'armements, ou d'implanter des armements dans de nouvelles régions qu'ils n'estimaient pas importantes pour leur sécurité, ce qui n'aurait pas été le cas en l'absence d'un accord. La chose est vraie du traité sur l'Antarctique, le traité sur l'espace extra-atmosphérique, sur l'Amérique latine, le fond marin, SALT I, l'accord sur les missiles anti-balistiques, sur les armes chimiques, et l'accord très récent sur les armes classiques.

Compte tenu de ces résultats relativement modestes, et si l'on examine la liste des autres futurs efforts de désarmement et de contrôle des armes qui se trouve dans le document final découlant de la première Session extraordinaire sur le désarmement, je pense qu'il nous faut redoubler d'efforts pour trouver des moyens imaginatifs et créateurs d'aborder la question du contrôle des armements, qui tiennent compte justement de cette complémentarité nécessaire entre la paix et la sécurité, afin que ce principe soit au centre même des délibérations à venir.

J'aimerais maintenant mentionner le troisième aspect du désarmement et des efforts de contrôle des armes; il s'agit du rôle des Nations Unies, et plus particulièrement de la Session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement, et le rôle que cette session peut jouer dans le désarmement et les efforts du contrôle des armes. Sans développer la question, vous savez sans doute que les Nations Unies constituent la tribune où les représentants des États du monde peuvent discuter de questions d'importance mondiale, présenter leur point de vue à ce sujet, et voir s'ils peuvent en arriver à un accord par consensus sur le fait justement, que ce sont là des questions de portée mondiale, et en arriver, peut-être même à un accord sur une solution, ne serait-ce que partielle à apporter à ces questions.

Dans un système international d'États souverains indépendants, les Nations Unies ne peuvent pas exercer d'autorité sur ces pays, pas plus qu'un vote de la majorité ne peut dominer la minorité. Mais les Nations Unies offrent une tribune où les représentants des États peuvent se réunir, elles leur assurent des services qui facilitent leurs discussions, et la prise de décisions parfois par consensus.

Depuis la création des Nations Unies, les gouvernements qui se sont succédés au Canada ont accordé une importante valeur mondiale à ce processus, qu'ils ont appuyé d'une grande

[Texte]

involved in the first UN-sponsored multilateral negotiating body, the Atomic Energy Commission and, beginning in 1946, we have been very active in UN peacekeeping operations.

These remarks about the UN in general also apply, in my opinion, to the UN Special Session on Disarmament. In fact, UNSSOD I is the most recent example of how the world of independent and sovereign states deals with disarmament and arms control, and what they think about these matters. What concerns me is that apparently much of the Canadian public at large seems to expect a definitive resolution of "the disarmament issue" at the first Special Session and now at the second Special Session because of our continued active involvement in United Nations matters and the priority that is attached in Canada to that involvement. Consequently, this public at large becomes disappointed with the Special Session results. They become disappointed with the UN as an effective international organization and, indeed, they can become disappointed with the governments, including our own, which participate in this process.

• 1600

I think that every effort should be made to educate the public on, first of all, the complexities associated with all of the current arms control and disarmament efforts and, secondly, to clarify the very important, albeit modest, goals of the second Special Session.

As I understand those goals, they are to review how far the program of action of UNSSOD I has been implemented, to review how the Committee on Disarmament is working, to entertain new initiatives and proposals, and to reaffirm a commitment to the UNSSOD I final document.

This clarification is important. For example, from some of the media accounts and personal reactions that I have heard, the goals of this first Special Session were misunderstood by many people in Canada.

The purpose of that first Special Session was not to negotiate a specific arms control agreement, nor was it to disarm in any way. I am not even sure that talking about disarmament and arms control for several weeks served to reduce tensions in the world, as witnessed by what I said earlier about the war in Zaire at the time, and the Cyprus problem, for example. The purpose of that first Special Session was to obtain agreement on a list of long-term objectives. The declaration: agreement on a short-range, realistic agenda, if you will, of topics for multilateral arms control negotiations. That was the program of action.

We also wanted to provide an improved organizational arrangement for the conduct of those multilateral negotiations. That is the Committee on Disarmament. And with a great deal

[Traduction]

diversité de façons. En fait, le Canada a participé aux premiers organismes multilatéraux de négociation créés sous l'égide des Nations Unies, la Commission de l'énergie atomique, et dès 1946, nous avons joué un rôle très actif dans les opérations de maintien de la paix des Nations Unies.

Ces remarques au sujet des Nations Unies s'appliquent aussi de façon générale, selon moi, à la Session extraordinaire sur le désarmement. En fait, l'UNSSOD I constitue l'exemple le plus récent de la façon dont le monde d'États indépendants et souverains traite du désarmement et du contrôle des armes, et il indique ce qu'ils en pensent de ces questions. Ce qui me préoccupe, c'est qu'apparemment, le grand public canadien semble s'attendre à une solution définitive du problème du désarmement, ce qui était déjà vrai pour la première session extraordinaire, et qui l'est encore à la seconde, car nous continuons à participer activement aux questions relevant des Nations Unies, et que le Canada accorde une priorité à cette participation. Par conséquent ce public est déçu des résultats de la session extraordinaire. Il ne croit plus que les Nations unies constituent un organisme international efficace, et en fait, leur déception peut s'étendre aux gouvernements, y compris au nôtre, qui participe à ce processus.

Je pense qu'il faut faire tout notre possible pour éduquer le public, tout d'abord sur les complexités liées à tous les efforts actuels sur le contrôle des armes et sur le désarmement, et en second lieu pour préciser la question très importante quoique modeste, des objectifs de la deuxième session extraordinaire.

Ces objectifs consistent à examiner dans quelle mesure les recommandations d'UNSSOD I ont été mises en oeuvre, à vérifier le fonctionnement du comité sur le désarmement, à envisager de nouvelles initiatives et de nouvelles propositions, ainsi qu'à réaffirmer la volonté de faire appliquer le document final d'UNSSOD I.

Cette précision est importante. Par exemple, d'après ce qu'indiquent les médias, et d'après des réactions personnelles que j'ai entendues, un grand nombre de Canadiens n'ont pas bien compris les objectifs de la première session extraordinaire.

L'objectif de cette première session était non pas de négocier un accord précis de contrôle des armes, ni d'envisager un désarmement. Je ne suis même pas convaincue que le fait de parler du désarmement et du contrôle des armes pendant plusieurs semaines ait servi à réduire la tension dans le monde, et je citerai à cet égard ce que j'ai déjà dit au sujet de la guerre au Zaire à cette époque, le problème de Chypre, par exemple. L'objectif de cette première session extraordinaire était d'obtenir un accord sur une liste d'objectifs à long terme. La déclaration concernait un accord sur un ordre du jour réaliste et à court terme sur des questions concernant des négociations multilatérales en matière de contrôle des armes. Tel était le programme d'action.

Nous voulions aussi prévoir un meilleur système organisationnel pour la conduite de ces négociations multilatérales. Il s'agit du Comité sur le désarmement. Au cours des six semaines

[Text]

of effort, over the six week period, those goals were achieved. But that was all that was meant to be achieved.

In summary then, I think that a clear understanding of the impact of the international situation on arms control efforts, of the necessary complementarity of peace and security and of the role of the UN and the actual purpose of the Special Session process, if you will, are prerequisites for any productive debate on Canada's policies and efforts on disarmament and arms control issues.

Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much, Professor Critchley.

If you do not mind, while we listen to Dr. Middlemiss, I will have your speech copied and distributed.

Professor Critchley: Fine.

The Chairman: It is easier for members to question.

Dr. Middlemiss, we are listening to you.

Professor D. Middlemiss (Associate Professor of Political Science, Dalhousie University): Thank you very much.

I find, as I sit here, that I have been partly pre-empted again, but perhaps I have some differences and shadings and emphasis.

One of the salutary effects of hearings such as this is that, whatever else they may accomplish for you, they at least force the so-called experts to re-examine the bases of their own expertise on the subject in question. Having done so myself, I find that I have no special expertise on this topic whatsoever, nor do I have any miracle solutions to the problems and dangers posed by the types and levels of armaments existing throughout the world today.

Thus, I would like to make it clear from the outset that I am appearing before you today not as an expert on the subject of arms control and disarmament, but rather as someone with a longstanding interest in matters pertaining to Canadian defence and security policies in a more general sense. As such, I do not intend to offer a comprehensive analysis of arms control or to provide a detailed program of action for Canada. Instead, I plan to make a series of admittedly random observations on some of the factors which I believe have an important bearing on the relationship between arms control and security from a Canadian perspective. I have done this with a view to identifying certain factors which may either constrain or facilitate Canada's role in arms control in the near future and which may indicate some guidelines for our policymakers.

[Translation]

nes, ces objectifs ont été atteints avec beaucoup d'efforts, bien sûr. C'est tout ce qu'il y avait à réaliser.

En résumé, donc, je pense qu'une compréhension claire de la répercussion de la situation internationale sur les efforts de contrôle des armes, de la complémentarité nécessaire entre la paix et la sécurité, et du rôle des Nations unies ainsi que du but réel des activités de la session extraordinaire sont des prérequis à tout débat productif sur les politiques et les efforts du Canada à propos des question de désarmement et de contrôle des armes.

Je vous remercie beaucoup.

Le président: Je vous remercie beaucoup, madame Critchley.

Si vous le voulez bien, pendant que nous écoutons M. Middlemiss, nous ferons des copies de votre discours, et nous le distribuerons.

Le professeur Critchley: Très bien.

Le président: Cela facilitera la tâche des membres du comité qui voudront vous poser des questions.

Monsieur Middlemiss, nous vous écoutons.

M. D. Middlemiss (professeur associé de sciences politiques, université Dalhousie): Je vous remercie beaucoup.

En écoutant, je me suis aperçu que certains des points que je voulais présenter l'ont déjà été, mais j'aurais peut-être certaines divergences de point de vue et j'insisterai plus ou moins sur certains éléments.

L'un des aspects bénéfiques d'audience comme celle-ci, c'est qu'à part le profit que vous pourriez en tirer vous-même, elles forceront en tous les cas, les soi-disant experts à réexaminer les prémisses de leur savoir sur le sujet en question. C'est justement ce que j'ai fait moi-même, et j'ai découvert que je n'ai pas de connaissances extraordinaires sur cette question, pas plus que je n'ai de solutions miracles quant aux problèmes et aux dangers que posent les types et les niveaux d'armements existant aujourd'hui à travers le monde.

Par conséquent, je voudrais dire tout de suite que je comparais ici parmi vous aujourd'hui non pas comme expert sur la question du contrôle des armes et du désarmement, mais plutôt comme quelqu'un qui s'intéresse depuis longtemps aux questions concernant les politiques canadiennes de défense et de sécurité, dans un sens plus général. Par conséquent, je n'ai pas l'intention de vous présenter une analyse exhaustive du contrôle des armes, ni de vous offrir un programme d'action détaillé pour le Canada. J'envisage plutôt de faire une série d'observations pas nécessairement liées entre elles, sur certains des facteurs qui, selon moi, interviennent de façon importante dans le rapport entre le contrôle des armes et la sécurité, dans une perspective canadienne. J'ai voulu, dans cet optique, déterminer certains facteurs qui peuvent réduire ou faciliter le rôle du Canada dans le contrôle des armes, dans le proche avenir, et qui pourraient offrir certaines directives à ceux qui élaborent nos politiques.

[Texte]

To do so, I have organized my presentation under three main headings: first, the goals and premises of arms control; second, the prospects for arms control; and, thirdly, Canada's role and policies.

Let me now discuss each of these briefly in turn.

• 1605

First, the goals and premises of arms control: In contemplating what I might say today, I was struck by the fact that while there is a vast and expanding literature available on arms control and disarmament, there is surprising little new that has been said on the subject over the past 30 to 40 years. Indeed, when one examines the many ingenious ideas, schemes and proposals advanced on the subject of arms control in both academic and/or polemical treatises, one discovers, after awhile, that most really amount to new ways of dealing with old problems. Thus, whatever the merits of these proposals, I believe we should not neglect, as we often do, some of the enduring truths, if I may call them that, concerning the incentives, goals and assumptions regarding arms control, since these should guide our understanding of the nature of the problems of arms control today and the prospects for overcoming them in the future.

To begin, it is important to understand that states seek arms control for a number of reasons, not all of which are complementary or even compatible. These motives may be characterized as peacemaking, strategic, economic, humanitarian and moral in nature. The point here is that the choice of which of these motives one ascribes to states powerfully shapes one's expectations and assessments of the behaviour of states, either individually or collectively, with respect to arms control. Moreover, it strongly influences the types of assumptions that are made about arms control. For example—and this is a reference to Harriet's point—a widespread, long-standing and fundamental assumption held by those espousing arms control and disarmament is that, given the vast numbers, types and enormous destructive power of modern weapons, war is made both a more likely and a more terrifying threat to the very survival of humankind. Thus, the proponents of arms control believe that by removing the technological means of waging war one thereby eliminates a chief cause of war and thereby advances the end of peace. Moreover, given the catastrophic consequences of nuclear war, many arms control advocates contend that there is really no realistic alternative to arms control and disarmament today.

Unfortunately, what many of these advocates overlook is that arms control is, at bottom, a fundamentally political activity; that is, arms control, broadly defined as the attempt to exercise restraint over any aspect of armament policy, seeks, above all, political control of international conflict. To contend or expect otherwise is utter nonsense and can be counterproductive when it leads to unrealistic expectations and then

[Traduction]

J'ai donc divisé mon exposé en trois grandes parties; tout d'abord les objectifs et les prémisses du contrôle des armes; deuxièmement les perspectives à cet égard; et troisièmement, le rôle et les politiques du Canada.

Permettez-moi donc maintenant de présenter brièvement chacun de ces points.

Premièrement, les objectifs et prémisses concernant le contrôle des armes: en songeant à ce que j'allais vous dire aujourd'hui, j'ai été frappé de voir à quel point la littérature disponible était vaste et complète sur le contrôle des armes et le désarmement, il est donc étonnant de voir combien peu de nouvelles choses sur le sujet ont été dites depuis 30 à 40 ans. En réalité, lorsqu'on étudie le grand nombre d'idées ingénieuses, de projets et de propositions proposés pour le contrôle des armes dans les traités théorique et polémiques, on découvre à un certain moment qu'il s'agit en réalité de traiter de nouvelles façons d'anciens problèmes. Quels que soient donc les mérites de ces propositions, nous ne devons pas négliger, comme nous le faisons souvent, certaines vérités durables, si je peux les appeler ainsi, concernant les encouragements, les objectifs et les hypothèses relatifs au contrôle des armes, puisqu'ils peuvent nous aider à mieux comprendre la nature des problèmes que pose le contrôle des armes aujourd'hui et la possibilité de les régler à l'avenir.

Je dirais pour commencer qu'il est important de comprendre que les pays cherchent à contrôler les armes pour un certain nombre de raisons, qui ne sont pas toutes complémentaires ou même compatibles. On peut dire qu'il s'agit du maintien de la paix, de motifs stratégiques, économiques, humanitaires et moraux de par leur nature. Le fait est que le choix des motifs que l'on attribue aux États traduit vraiment nos espoirs et notre évaluation du comportement de ces pays, soit individuellement ou collectivement, pour ce qui est du contrôle des armes. Il se trouve par ailleurs que cela influence fortement le genre d'hypothèses que nous faisons au sujet du contrôle des armes. Par exemple, ainsi que l'a dit Harriet, ceux qui préconisent le contrôle des armes et le désarmement supposent en général, et depuis fort longtemps, qu'à cause du grand nombre d'armes modernes puissantes et très destructives, la guerre est à la fois une menace plus probable et plus terrifiante à la survie même de l'humanité. Par conséquent, les défenseurs du contrôle des armes croient qu'en supprimant les moyens technologiques de faire la guerre, on supprime de cette façon la cause principale de la guerre et on favorise la paix. De plus, étant donné les conséquences catastrophiques d'une guerre nucléaire, beaucoup de défenseurs du contrôle des armes prétendent qu'il n'y a pas vraiment de solution de rechange réaliste au contrôle des armes ni au désarmement de nos jours.

Malheureusement, ce que ces défenseurs oublient, c'est que le contrôle des armes est au départ une activité fondamentalement politique, c'est-à-dire que le contrôle des armes, défini d'une façon générale comme une tentative de restreindre toute politique d'armements cherche avant tout le contrôle politique des conflits internationaux. Le fait de s'attendre à autre chose est tout à fait ridicule et peut être néfaste puisqu'il peut porter

[Text]

cynicism about what can be achieved through arms control. Furthermore, it is far from self-evident that arms control is the correct, or the only, solution to the problem of controlling international conflict. Let me explain why briefly.

In the first place, whether or not one believes arms control is the correct solution depends to a large extent on how one views the problem; that is, do men fight because they have weapons or do men have weapons because they fight? I tend to lean towards the latter more pessimistic and Hobbesian conception of mankind, one which does not give high marks to humans on any scale of moral perfection or, indeed, perfectability. In short, I believe many arms control measures fail simply because states continue to regard weapons and armed forces as useful and often necessary instruments of national policy. One may deplore this situation, but one cannot deny it or wish it away.

In the second place, arms control should not be viewed as an end in itself. Many of its advocates tend to regard any arms control as a good thing in and of itself. However, to subscribe to such a view is to divorce arms control from its essential political context and purpose. More astute arms control proponents usually admit that there can be good and bad arms control measures, depending on the circumstances, and that the former are to be preferred over the latter. Thus, we must always remember that arms control is only a means to various ends, and that agreements must be judged according to how well they achieve these ends.

• 1610

This leads me to my third point. One of the ends that states traditionally have sought to achieve via arms control is that of national security, yet the pursuit of this sacrosanct goal often constitutes one of the most insurmountable obstacles to successful arms control. This is so because the concept of security involves an inherent paradox. That is, absolute security for one state means absolute insecurity for all other states. As such, absolute security for all states via arms control or any other approach is an unattainable goal, yet many states make national security the *sine qua non* of arms control and disregard the concept's essential psychological and relational qualities.

In some states, the quest for the Holy Grail of national security has now taken on the characteristics of an almost religious obsession and is focused on costly efforts to eradicate any hint of military and political weaknesses vis-à-vis major adversaries. Such attempts to achieve the unachievable not only preclude the possibility of effective arms control, but also undermine the already shaky foundations to peace, stability, and order in the international system. Thus, before any serious arms control can occur, a dramatic alteration in our perception

[Translation]

les gens à s'attendre à des choses qui ne sont pas réalistes ou à être cyniques sur le résultat obtenu par le contrôle des armes. De plus, il est loin d'être évident que le contrôle des armes soit la solution convenable, ou la seule solution, au problème du contrôle de conflits internationaux. Je m'explique brièvement.

En premier lieu, qu'on croit ou non que le contrôle des armes soit la solution convenable dépend en grande partie de la façon dont on voit le problème; autrement dit est-ce que les hommes se battent parce qu'ils ont des armes ou est-ce que les hommes ont des armes parce qu'ils se battent? Je serais plutôt porté à croire que c'est cette dernière conception plus pessimiste et hobbesienne de l'humanité, ce qui ne donne pas aux humains beaucoup de points à l'échelle de la perfection morale ou même de la perfection. Pour résumer, je crois que beaucoup de mesures concernant le contrôle des armes échouent simplement du fait que les pays persistent à voir les armes et les forces armées comme des instruments utiles et très souvent nécessaires à la politique nationale. On peut déplorer cette situation, mais on ne peut la nier ni l'écarter.

En deuxième lieu, le contrôle des armes ne doit pas être vu comme étant une fin en lui-même. Beaucoup de ses défenseurs le voient comme étant une bonne chose en soi. Cependant, si on adopte cette opinion on dissocie le contrôle des armes de son contexte et de son objectif essentiellement politiques. De plus nombreux défenseurs avisés du contrôle des armes acceptent généralement qu'il peut y avoir de bonnes et de mauvaises mesures de contrôle des armes, selon les circonstances, et qu'il faut préférer les premières aux dernières. Il faut donc toujours nous souvenir que le contrôle des armes n'est qu'un moyen pour parvenir à diverses fins, et que les accords doivent être évalués sur leurs chances de succès de réaliser ces objectifs.

Ceci m'amène à vous parler de la troisième question que je voulais soulever. Un des buts que les pays ont toujours cherché à atteindre par le contrôle des armes, c'est d'assurer leur sécurité nationale, pourtant la poursuite de cet objectif sacrosaint constitue souvent un des obstacles les plus insurmontables à un contrôle des armes efficace. La raison en est que la notion de sécurité comporte un paradoxe. Autrement dit, une sécurité absolue pour un pays veut dire une insécurité absolue pour tous les autres pays. Par conséquent la sécurité absolue pour tous les États par l'intermédiaire du contrôle des armes ou par tout autre moyen constitue un objectif inaccessible, et pourtant beaucoup de pays font de la sécurité nationale la condition *sine qua non* du contrôle des armes et ne tiennent aucunement compte des qualités essentiellement psychologiques et relatives de cette notion.

Dans certains pays, la recherche du saint Graal pour la sécurité nationale a pris les formes d'une obsession presque religieuse et on fait des efforts coûteux pour éliminer toute trace de faiblesse militaire et politique vis-à-vis ses plus forts adversaires. En cherchant à atteindre ce qu'il est impossible d'atteindre, non seulement on empêche un contrôle des armes efficaces, mais on sape les fondations déjà ébranlées de la paix, de la stabilité et de l'ordre dans le système international. Par conséquent, avant qu'un contrôle sérieux des armes puisse se

[Texte]

of what constitutes acceptable security in the nuclear age is required.

My final point in this section concerns the assumption that arms control is the only appropriate way to deal with the related problems of international conflict and war. I would like to challenge here the simplistic either/or distinction often drawn by the more ardent and vocal devotees of arms control. I must admit that I recognize that most arms control practitioners do not hold such a naive view. That is, either we have serious arms control, or we will inevitably have catastrophic war. Surely, the post World War II history of East-West relations, stressful as it has been, belies such a naive assumption. What, then, has prevented such a disaster from occurring? This despite the fact that we are all now living under the nuclear sword of Damocles.

The answer is, I think, obvious. War has been prevented by the existence of a relatively stable balance of power that is maintained through a system of alliances between the Eastern and Western blocs. Like arms control, alliances seek to prevent the outbreak of war and to limit its destructiveness should it occur. Like arms control, collective defence alliances are political instruments of statecraft.

Where the two approaches differ more sharply, however, is in their relationships to their political environments. Whereas arms control depends heavily upon a favourable international political climate for its success, alliances do not. Indeed, in general terms, alliances derive their essential *raison d'être* from an unfavourable international political climate. Moreover, alliances serve to deter war, via collective military strength, under precisely those conditions of deteriorated East-West political relations that make the prospects for successful arms control increasingly remote. The situation between the U.S.A. and the U.S.S.R. today is a case in point. Furthermore, alliances and adequate national defences offer better chances of survival should deterrents fail, for whatever reasons.

Finally, alliances, through their consultative mechanisms, offer smaller members such as Canada an opportunity to influence their larger partners in favourable directions. In addition, alliances provide access for countries like Canada to information concerning important Soviet-American arms control discussions, and to certain arms control negotiations directly. Examples are the mutual and balanced force reductions and the conference on security and co-operation in Europe.

The key point here is not whether arms control or collective defence is the better avenue to peace, stability, and security, but rather that arms control is not a mutually exclusive

[Traduction]

faire, il faut modifier sérieusement notre conception d'une sécurité acceptable dans l'ère nucléaire.

Comme dernière remarque dans ce domaine, je parlerai de l'hypothèse que le contrôle des armes est la seule façon convenable de résoudre les problèmes connexes de conflits et de guerres à l'échelle internationale. Je voudrais remettre en question la distinction simpliste que préconisent souvent les défenseurs les plus acharnés et bruyants du contrôle des armes. Je dois admettre que la plupart cependant ne partagent pas cette opinion naïve; c'est-à-dire soit que nous ayons un contrôle des armes sérieux ou inévitablement nous faisons face à une guerre catastrophique. Il est évident que la période qui a suivi la seconde guerre mondiale pour les relations est-ouest, même si elles ont été tendues, contredit cette hypothèse naïve. Qu'est qui a empêché qu'un tel désastre se produise? Et cela en dépit du fait que nous vivions tout en ayant un épée de Damoclès suspendu sur nos têtes.

Il me semble que la réponse est évidente. La guerre n'a pas eu lieu à cause de l'existence d'un équilibre de puissance relativement stable qui a été maintenu grâce à des alliances conclues entre les blocs de l'est et de l'ouest. Comme pour le contrôle des armes, les alliances cherchent à prévenir la déclaration de guerre et à limiter la destruction si elle se produisait. Comme pour le contrôle des armes encore, les alliances de défense collective sont des instruments politiques de la diplomatie.

Là où ces deux approches diffèrent sérieusement, c'est dans le rapport avec leur environnement politique. Alors que le contrôle des armes dépend énormément d'un climat politique international favorable pour son succès, ce n'est pas le cas pour les alliances. De façon générale, les alliances prouvent leur raison d'être essentielles dans un climat politique international non favorable. De plus, les alliances découragent la guerre, grâce à une force militaire collective, précisément dans ces conditions de relations politiques détériorées entre l'est et l'ouest qui rendent les perspectives d'un contrôle d'armes réussi de moins en moins réalisable. Je vous donne comme exemple la situation qui existe présentement entre les États-Unis et l'URSS. De plus, les alliances et les défenses nationales adéquates offrent de meilleures chances de survie s'il y avait échec des moyens de dissuasion pour quelque raison que ce soit.

Pour terminer, je dirai que les alliances, à cause de leur mécanisme de consultation, offrent aux membres moins importants, comme le Canada, l'occasion d'influencer leurs partenaires plus importants pour qu'ils empruntent des avenues favorables. De plus, les alliances permettent à des pays comme le Canada d'avoir accès à l'information concernant des discussions importantes soviéto-américaines sur le contrôle des armes, et de participer directement à certaines négociations de contrôle d'armes. Je vous cite un exemple: les réductions mutuelles équilibrées des forces armées et la conférence sur la sécurité et la coopération en Europe.

L'élément essentiel ici n'est pas de savoir si le contrôle des armes ou la défense collective est la meilleure avenue pour avoir la paix, la stabilité et la sécurité, mais plutôt il faut

[Text]

alternative to alliances. Indeed, I believe arms control can be an important supplement to, and a valuable by-product of, collective defence arrangements such as NATO.

Given these considerations, what are the prospects for arms control in the immediate future? I think the simple answer is, not very good. The basic reason for my pessimism on this point is that I believe arms control will continue to run up against many of the same problems that have proved its undoing in the past.

• 1615

I have already mentioned some of these, but let me simply list these problems without much elaboration: first, the continued utility and hence attraction of uncontrolled arms to many states; second, the fundamental irreconcilability of an expanding concept of national security with the restrictive goals of arms control; third, the political intractability among the main targets of arms control, the U.S. and the U.S.S.R., caused by a deteriorating east-west relationship; fourth, the absence of an effective international enforcement system to impose sanctions on those states which do not comply with arms-control measures; fifth, arms control is the wrong solution since it attacks the symptoms rather than the causes of international conflict; six, even without immediate political obstacles, such as mistrust and fear, arms control still faces technical problems such as accurate data on weapons numbers, characteristics and deployments and military expenditures, definitional problems, difficulties of predicting and controlling the process of innovation at root—we cannot effectively control human ingenuity—and of devising foolproof and reliable monitoring and verification systems.

My pessimism appears justified, given the meager results in arms control achieved since UNSSOD I. Global military spending has continued its rapid upward spiral. East-west nuclear and conventional arsenals and arms transfers to the world's regional trouble spots continue to grow unabated and, most significantly, Soviet-American relations have steadily worsened, thus effectively halting the momentum of the more promising arms-control negotiations of the early 1970s.

Canadian arms-control officials have admitted that the hopes of UNSSOD I have remained "largely unfulfilled" while other analysts have called the implementation of the final document of UNSSOD I "an almost unmitigated failure" from the standpoint of the long-run goals of UNSSOD I. Nearly every commentator cites the much-worsened international political climate as the primary cause of this failure.

[Translation]

réaliser que le contrôle des armes n'est pas une solution qui exclut les alliances. Je crois vraiment que le contrôle des armes est un complément important, un sous-produit valable, des dispositions de défense collective dans le cadre de l'OTAN par exemple.

En tenant compte de ces considérations, quelles sont les perspectives de contrôle d'armes dans l'avenir immédiat? Une réponse simple ne serait pas la bonne. Je suis pessimiste surtout parce que je crois que le contrôle des armes fera toujours face aux mêmes problèmes qui ont causé sa perte par le passé.

J'en ai mentionné quelques-uns, permettez-moi de les énumérer sans donner plus de détail: premièrement, le fait qu'il soit toujours utile et par conséquent valable que les armes ne soient pas contrôlées pour beaucoup de pays, deuxièmement, le fait que ce soit irréconciliable fondamentalement d'avoir une plus grande sécurité nationale tout en ayant des objectifs limités pour le contrôle des armes, troisièmement l'opiniâtreté politique chez les grands pays cibles, les États-Unis et l'URSS; elle résulte d'une détérioration des rapports est-ouest. Quatrièmement, l'absence d'un système d'application internationale efficace qui impose des sanctions aux États qui font fi des mesures du contrôle des armes. Cinquièmement le contrôle des armes n'est pas la bonne solution puisque qu'il s'attaque aux symptômes plutôt qu'aux causes du conflit international. Sixièmement, même s'il n'y a pas d'obstacles politiques immédiats, comme par exemple la méfiance et la crainte, le contrôle des armes fait quand même toujours face à des problèmes techniques, par exemple des données exactes concernant le nombre d'armes, leurs caractéristiques et leur déploiement, les dépenses militaires, les problèmes de définition, les difficultés de prédire et de contrôler nos processus de changement à la source—on ne peut contrôler effectivement l'ingéniosité de l'homme—et de trouver des systèmes de contrôle et de vérification fiables et à tout épreuve.

Je crois que mon pessimisme est justifié par les piètres résultats obtenus dans le contrôle des armes depuis la première session ordinaire de l'assemblée générale consacrée aux désarmements. L'ensemble des dépenses militaires a continué son ascension rapide. Les arsenaux est-ouest d'armes nucléaires conventionnelles existent toujours de même que les transferts d'armes aux points chauds du globe et ce qui est très significatif, les relations soviéto-américaines s'aggravent constamment, ce qui freine vraiment les progrès des négociations de contrôle d'armes promises au début des années 70.

Les représentants canadiens pour le contrôle des armes ont admis que les espoirs de la session extraordinaire de l'Assemblée générale consacrée au désarmement sont en grande partie demeurés sans lendemain alors que d'autres analystes prétendent que la mise en vigueur du document final de cette assemblée est «un échec presque absolu» du point de vue de la première session extraordinaire de l'Assemblée générale consacrée au désarmement. Presque tous les commentateurs disent

[Texte]

What are the implications of this pessimistic forecast for Canada's arms control and security roles and policies? Given what I consider to be some inherent problems with arms control, even at the best of times, coupled with the undeniable fact that these days can scarcely qualify as the best of times, I believe the operative principles for Canadian policy should be twofold: prudence and pragmatism.

By prudence I mean that in present circumstances Canada cannot afford to abandon NATO and NORAD in the misguided hope that Canadian security can be achieved solely or even mainly through arms control. For the foreseeable future, at any rate, these bilateral and collective defence arrangements, imperfect though they are, will continue to be the primary and best guarantees of achieving Canada's objectives of international peace and stability combined with adequate levels of security.

By pragmatism I mean that Canada's arms-control policy should be guided by three realities: first, the state of global political relationships; second, the state of Canada-U.S. relations; third, the limits of Canadian influence, given the above two factors. More specifically, with the United States and the Soviet Union scarcely on speaking terms, the time is not right for grandiose, spectacular Canadian arms-control initiatives. The two superpowers will dictate, whether we like it or not, the pace of arms control, and for the moment that pace is indeed a very slow one.

Moreover, whatever we think of the United States' current hard-line stance vis-à-vis the U.S.S.R., we must recognize that the U.S. will not look kindly on a Canada that is ostentatiously out of step with the alliance as a whole and that in times of increased international tension, such as the present, Canadian security is inextricably linked to a display of at least a semblance of allied unity and cohesion. Furthermore, Canada must ask itself: Who exactly is it trying to influence by its arms control efforts? Is it the U.S.S.R., the United States, both of these, or other countries? And how can it best achieve this influence? Should we undertake loud versus quiet diplomacy inside or outside the alliance framework? These types of questions should be examined.

• 1620

Canada's objective should not be one of making us feel morally pure and superior; rather it should be aimed at specific concrete and effective results.

In this respect I am encouraged by the government's emphasis on realism with respect to its acknowledgement of the inseparability of arms limitation and security; its contention that arms limitations cannot be divorced from the wider

[Traduction]

que le climat politique international s'est sérieusement détérioré et en voilà la cause principale de l'échec.

Quelles sont les répercussions de ces prévisions pessimistes pour le contrôle des armes au Canada et les rôles et les politiques sur le plan sécurité? A cause des problèmes inhérents au contrôle des armes, même dans une situation idéale, et du fait indéniable que ces jours-ci on ne peut pas plus dire que c'est le moment idéal, je crois que les principes opérants d'une politique canadienne doivent être doubles: prudence et pragmatisme.

J'entends par prudence que dans les circonstances actuelles le Canada ne peut se permettre d'abandonner l'OTAN et NORAD en espérant faussement que la sécurité du Canada puisse être obtenue uniquement et même principalement par le contrôle des armes. Dans l'avenir prévisible de toute façon, ces dispositions de défense bilatérale et collective, même si elles sont imparfaites, continuent d'être les meilleures garanties pour que le Canada puisse réaliser ses objectifs de paix et de stabilité internationale et atteindre un niveau de sécurité convenable.

J'entends par pragmatisme que la politique de contrôle des armes du Canada doit se conformer à trois réalités: la première, l'état des rapports politiques dans le monde, deuxièmement, l'état des rapports canado-américains, troisièmement, les limites de l'influence canadienne, à cause des deux facteurs précédents. Je dirais même qu'à cause des États-Unis et de l'Union soviétique qui se parlent à peine, le temps n'est pas venu pour le Canada de prendre des initiatives grandioses et spectaculaires en matière de contrôle des armes. Les deux superpuissances continuent de dicter, que nous aimions cela ou non, le rythme du contrôle des armes, et pour le moment ce rythme est très lent.

Par ailleurs, quelle que soit notre opinion sur la ligne dure qu'ont adoptée les États-Unis vis-à-vis l'URSS, nous devons nous rendre compte que les États-Unis ne vont pas voir d'un bon oeil que le Canada marche de toute évidence à contre-pas dans l'alliance. Dans des moments de tensions internationales accrues comme ceux que nous connaissons présentement, la sécurité du Canada est inextricablement liée, et doit montrer au moins semblant d'unité et de cohésion, avec les forces alliées. Le Canada doit également se demander qui il cherche vraiment à influencer par ses efforts de contrôle d'armes. Est-ce l'U.R.S.S., les États-Unis, les deux ou d'autres pays? De quelle façon pourrait-il le mieux les influencer? Devrions-nous épouser une diplomatie bruyante plutôt qu'efface à l'intérieur ou à l'extérieur de l'alliance? Voilà les questions qu'il faut étudier.

L'objectif du Canada n'est pas que nous devrions nous sentir moralement purs et supérieurs, mais plutôt d'atteindre les objectifs précis et d'obtenir des résultats efficaces.

Je suis encouragé dans ce sens par l'accent que le gouvernement a mis sur le réalisme puisqu'il reconnaît que les limitations d'armes et la sécurité sont indissociables, qu'il prétend que la limitation des armements ne peut être dissociée du

[Text]

international political context; its adoption of NATO's dual-track approach and Ottawa's overall strategy of suffocation.

However, pragmatism and realism should not lead to total paralysis or abstention in arms-control efforts. In this respect, I believe Canada should not be overawed by the requirements of alliance solidarity or by the excessively paranoid security demands of the United States.

I question Ottawa's support for U.S. linkage strategy; that is, postponing the strategic-arms reduction talks until the situation improves in Poland. These arms-control talks are too important to await very selectively applied U.S. standards of good behaviour on the Soviets. This is merely an excuse to delay already-scheduled negotiations indefinitely and these are hard enough to begin at the best of times.

Furthermore, Ottawa should be wary of buying the U.S. line that the West will only negotiate arms control from a position of strength, if strength is taken to mean superiority. History has shown that the Soviets are little disposed to negotiate anything from a position of weakness and military inferiority.

In these respects, Canada, by virtue of its NATO membership, can perhaps try to moderate the worst excesses of the U.S. in security matters, and to actively encourage proposals which show signs, however faint, of acceptance by both sides.

Finally, if Canada is genuinely interested in arms-control leadership by example outside NATO, especially with respect to the reduction of conventional armaments and the control of the spread of nuclear weapons, it would do well to consider just what sort of example it is setting by, first, trying to convince its NATO partners that it is not only meeting but exceeding its commitment to increase real defence expenditures by at least 3 per cent per year and, second, by attempting to give away CANDU nuclear reactors around the world to salvage a faltering domestic nuclear industry.

And on that note, Mr. Chairman, I think I will end my comments.

The Chairman: Thank you very much, Dr. Middlemiss. I can detect, looking around, listening and reading your text attentively, that some of your views will find their way into our final report. I am almost assured of that just by what both of you have been saying.

We will proceed in the usual friendly way for which this committee is reputed, and that is, the exchange of views between members and yourselves. They may direct their questions to either of you. Or both of you may like to answer. Do not wait for me to indicate; if you feel you want to add to something that your colleague has said, please do not hesitate.

[Translation]

contexte plus large que la politique internationale, qu'il a adopté l'approche double de l'OTAN et la stratégie d'asphyxie d'Ottawa.

Cependant, le pragmatisme et le réalisme ne doivent pas conduire à une paralysie totale ou à l'absence de tout effort sur le plan de contrôle des armes. À ce chapitre, je crois que le Canada ne doit pas s'en laisser imposer par les exigences de la solidarité au sein de l'alliance ou par les demandes de sécurité excessivement paranoïaques des États-Unis.

Je remets en question l'appui qu'Ottawa donne à la stratégie américaine, c'est-à-dire retarder les discussions sur la réduction des armes stratégiques jusqu'à ce que la situation s'améliore en Pologne. Ces discussions sur le contrôle des armes sont trop importantes pour attendre que les Soviétiques se conforment à des normes sélectives édictées par les Américains. Il ne s'agit là que d'une excuse pour retarder indéfiniment les négociations déjà prévues, discussions qu'il est toujours difficile de débiter même dans les meilleurs moments.

De plus, Ottawa doit faire preuve de prudence devant la prétention américaine que l'Ouest ne peut négocier le contrôle des armes qu'en position de force, si cette force signifie supériorité. L'histoire prouve que les Soviétiques sont peu disposés à négocier quoi que ce soit en position de faiblesse et d'infériorité militaires.

À ce chapitre, le Canada qui est membre de l'OTAN peut peut-être empêcher que les États-Unis ne soient excessifs dans les questions de sécurité, et encourager activement les propositions qui révéleraient des signes même très légers d'acceptation de la part des deux parties.

En dernier lieu, si le Canada est vraiment intéressé à être le chef de file pour le contrôle des armes, à l'extérieur de l'OTAN par exemple, et surtout en matière de réduction des armements conventionnels et de contrôle de la prolifération des armes nucléaires, il faudrait d'abord qu'il donne l'exemple en convainquant ses partenaires de l'OTAN que non seulement il respecte mais dépasse son engagement d'augmenter ses dépenses réelles de la défense d'au moins 3 p. 100 par année et, deuxièmement, en donnant des réacteurs nucléaires CANDU un peu partout dans le monde pour sauver une industrie nucléaire nationale en péril.

Je termine sur cette note, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Middlemiss. Pendant qu'on écoutait et lisait votre texte attentivement, j'ai cru déceler autour de la table que certaines de vos opinions vont traverser leur chemin dans notre rapport final. J'en suis presque sûr après ce que vous nous avez dit tous les deux.

Nous allons commencer de la façon habituelle et amicale qui a fait la réputation de ce comité, c'est-à-dire que nous allons échanger nos vues avec vous. Les membres du comité peuvent s'adresser à l'un ou l'autre des témoins; ou même aux deux s'ils le désirent. N'attendez pas que je vous fasse signe pour répondre, si vous pensez pouvoir ajouter quelque chose à ce qu'a dit votre collègue, n'hésitez pas à le faire.

[*Texte*]

I think Mr. McKinnon has a point.

Mr. McKinnon: My first point would be a point of order. I wonder if we could get copies of—

The Chairman: Yes, we have sent for them. It could be difficult—

Mr. McKinnon: Nothing is too difficult . . .

The Chairman: Unfortunately, Dr. Critchley's handwritten notes were not caught by the photostat copy. So we will try. We will see how it comes out in a minute. It depends on the machine.

First, Mr. Wenman and Mr. Flis; and then we will see.

Mr. Wenman: President Reagan has asked Congress for \$260 billion to speed up American's nuclear conventional arsenal at the same time Moscow's military strategists are racing ahead with one of the most ambitious and threatening weapons build-ups ever undertaken. Neither superpower tries to hide its intentions. We understand that NATO has decisively lost its military superiority over the Soviet Union. We had talked through détente while the Soviet Union built their military might conventionally, and in a nuclear capacity as well. We have talked about Helsinki accords, while the Soviets have moved into Afghanistan. There is the action in Poland.

• 1625

A few years ago when you were here, we talked about the window of opportunity now approaching, and we find the Soviet Union apparently intent on an aggressive and expansionary policy. We are discussing the unspeakable, broadly, whether it is in our media, or in books being written about the third world war; magazines are talking about it. We are contemplating the unthinkable about a nuclear war. These escalatory factors are building and building and building in a rather frightening way. Is nuclear war possible? Is it likely, if current trends cannot be reversed? What is your opinion on that? Are we headed that way? Is it possible? Is it probable? I know that is impossible to answer.

Professor Critchley: Yes, you are right.

Mr. Wenman: I just want an opinion.

Professor Critchley: Thank you for answering the question.

Mr. Wenman: I just want an opinion, though. Is this what you see? Is this where we go?

The Chairman: If you have more questions of this kind, I think we will be able to ask a lot of questions.

[*Traduction*]

Je crois que M. McKinnon veut dire quelque chose.

M. McKinnon: Ma première question est un rappel au Règlement, je me demande si nous ne pourrions pas obtenir des exemplaires . . .

Le président: Oui, nous les avons demandés. Ce pourrait être difficile . . .

M. McKinnon: Rien n'est trop difficile . . .

Le président: Malheureusement, les notes écrites de M^{me} Critchley ne sont pas très lisibles sur la photocopie. Nous allons essayer, nous verrons dans un instant ce qui nous arrivera, cela dépend de la machine.

Je donne d'abord la parole à M. Wenman et ensuite à M. Flis, nous verrons ensuite pour les autres.

M. Wenman: Le président Reagan a demandé au Congrès une somme de 260 milliards de dollars pour augmenter l'arsenal d'armes nucléaires conventionnelles américaines en même temps que les stratèges militaires de Moscou font la course pour obtenir les premiers un stockage d'armes ambitieuses et menaçantes comme nous n'en avons jamais encore vu. Ni l'une ni l'autre des superpuissances n'essaie de cacher ses intentions. Nous croyons comprendre que l'OTAN a vraiment perdu sa supériorité militaire au profit de l'Union soviétique, en parlant de détente pendant que l'Union Soviétique augmentait sa puissance militaire d'armes conventionnelles, et d'armes nucléaires également. Nous parlions des accords d'Helsinki, pendant que les Soviétiques envahissaient l'Afghanistan. Et maintenant c'est la Pologne.

Lorsque vous êtes venu ici il y a quelques années, nous avions dit que la fenêtre s'ouvrait sur de nouvelles possibilités, et nous voyons maintenant que l'Union Soviétique a adopté apparemment une politique agressive et expansionniste. Nous discutons en gros de l'inconcevable que ce soit dans les média d'information, dans les livres écrits sur la guerre du Tiers-Monde, dans les revues. Nous prévoyons une inconcevable guerre nucléaire. Ces facteurs d'escalade s'ajoutent les uns aux autres, sans arrêt, et font peur. La guerre nucléaire est-elle possible? Est-elle probable si les tendances actuelles ne peuvent être renversées? Quelle est votre opinion à ce sujet? Est-ce que l'on s'achemine vers une guerre? Est-ce possible, est-ce probable? Je sais qu'il est impossible de répondre à cette question.

Le professeur Critchley: Oui, vous avez raison.

M. Wenman: Je voulais simplement une opinion.

Le professeur Critchley: Je vous remercie d'avoir répondu à la question.

M. Wenman: Je voulais une opinion cependant, est-ce comme cela que vous voyez les choses, est-ce vers cela que nous nous acheminons?

Le président: Si vous avez davantage de questions de ce genre, je pense que nous allons pouvoir poser beaucoup de questions.

[Text]

Mr. Wenman: Where are we going? Where are we headed?

Professor Critchley: Although I would not necessarily agree with some of the elements of your question, I would agree to the extent that I think the world certainly seems to be a much more dangerous place now than it was three years ago when we had the first Special Session on Disarmament.

I think in the face of that we should make every effort to decrease the danger. Part of the effort of decreasing the danger is to show our resolve to do so; our unity, where we think it is appropriate and to the degree that we think it is appropriate; our unity with our allies, particularly with regard to some of the issues that you mention. But I also think at the same time, it is to explore all possible avenues to decrease the danger, whatever those avenues may be and there are a wide variety of them.

I guess, technically speaking, since the Soviet Union acquired a nuclear capability, a nuclear war has been possible. What impresses me is the 37 years that we have had nuclear weapons and we have not used them—the nuclear-weapon states have not used them—even when, on occasion, one or more of those states has been under tremendous pressure to consider that possibility. I am thinking of certain periods during the war in Viet Nam with respect to one or other of the American administrations; things like that.

So to try to answer the second cosmic question as to whether it is more likely, my own personal opinion is, no, based on what we have seen over the past 37 years. I think that heads of state and leaders of government of nuclear powers are extremely hesitant to consider this possibility. We cannot control the effects of these weapons and we know it. And on that very fundamental point, no matter what you build on top of it, I think that is how you answer questions of likelihood.

Mr. Wenman: Dr. Middlemiss, you said that the reason war was averted was because in the past 37 years, or however long, we have had balance through alliance and so forth. Are we now out of balance? If so, and if you have to weigh the scales of a balance, how are we out of balance? Who has moved ahead? If we are talking about disarmament, who has the weight here? Surely it is the weight which has to pull back, not the weak. So where is the weight on the scale on the balance?

Professor Middlemiss: Well I, too, have some difficulty with your preamble to your question, and I will return to that as well about possibilities and likelihood of war. I do not think, in fact, that we are badly out of balance at all. There are certain asymmetries between the two sides, but I think that, over all, and certainly with respect to nuclear arsenals, for all intents and purposes there is a reasonable balance of capabilities.

[Translation]

M. Wenman: Où allons-nous? Vers quoi?

Le professeur Critchley: Bien que je ne sois pas nécessairement d'accord avec certains éléments de votre question, je conviens certainement que nous vivons dans un monde plus dangereux maintenant qu'il y a trois ans lors de la première session spéciale sur le désarmement.

A cause de cela, nous devrions nous efforcer de diminuer le danger. Il faudrait en partie prouver que nous sommes résolus à le faire, montrer que nous sommes unis, lorsqu'il convient de l'être et dans la mesure où il faut l'être, montrer que nous sommes unis avec nos alliés surtout en ce qui a trait aux questions que vous avez soulevées. Il faut en même temps, je crois, instaurer toutes les avenues possibles pour diminuer le danger, quelles que soient ces avenues et elles sont très variées.

Sur le plan technique, étant donné que l'Union Soviétique est maintenant une puissance nucléaire, une guerre nucléaire est possible. Ce qui me frappe, c'est que nous avons des armes nucléaires depuis 37 ans et que nous ne nous en sommes pas servi—les pays qui ont des armes nucléaires ne les ont pas utilisées—même lorsque, à une occasion, un pays ou plusieurs faisaient face à des pressions énormes pour en envisager la possibilité. Je pense à certaines périodes au cours de la guerre du Vietnam sous une administration américaine ou l'autre, des choses de ce genre.

Pour tenter de répondre à votre deuxième question cosmique à savoir si une guerre est plus probable, personnellement je répondrai non, en me fondant sur ce qui s'est passé depuis 37 ans. Je crois que les chefs d'État et les leaders des gouvernements des puissances nucléaires hésitent beaucoup à songer à cette possibilité. Nous ne pouvons contrôler les effets de ces armes et nous le savons. C'est grâce à ce point fondamental, peu importe ce que vous ajoutiez à cela, c'est de cette façon, je crois, que l'on peut répondre à la question de probabilité.

M. Wenman: Monsieur Middlemiss, vous avez déclaré que la raison pour laquelle la guerre a été évitée c'est que depuis 37 ans environ nous avons atteint un équilibre par le biais des alliances par exemple. Y a-t-il maintenant déséquilibre? Dans l'affirmative, et si nous devons évaluer les plateaux de la balance, à quel point sommes-nous déséquilibrés? Qui a pris de l'avant? Si nous parlons de désarmement, qui est en position de force? C'est sûrement le plus pesant qui doit prendre du recul et non pas le plus faible. Où se trouve le poids dans les plateaux de la balance?

Le professeur Middlemiss: J'ai également de la difficulté à répondre au préambule de votre question, mais je vais revenir aux possibilités et à la probabilité d'une guerre. Je ne crois pas en réalité qu'il y ait un tel déséquilibre si prononcé. Il existe certaines dissemblances entre les deux blocs, mais je dirais que dans l'ensemble, et surtout pour ce qui est des arsenaux nucléaires, il existe à toutes fins utiles un équilibre raisonnable entre le potentiel des deux camps.

[Texte]

[Traduction]

• 1630

This brings me to the question you asked Dr. Critchley: Is nuclear war more possible? I think that, as she said, once you have weapons of any sort, including nuclear weapons, war is always a possibility. Is it more likely? Well, I would go at that one by saying that, yes, perhaps the world is a more dangerous place, but this increased danger does not derive from capabilities, but rather from our own perceptions—and this is the Soviets' as well—of the other side's intentions and, more importantly today, of our own vulnerabilities in light of these perceptions.

So I think it is largely a perceptual matter, and what concerns me today is the escalating rhetoric, rather than the capabilities, going on in the United States and elsewhere—the selling of the threat. I think we should not be sanguine about the nature of the threat, but I think we should not go out of our way to try to make it seem more dangerous than it actually is.

Mr. Wenman: Before you get too far away from what you have just said, when you said it has something to do with what the perception of intent is, what is your perception, as an expert, of the intent of the Soviet Union, from the outward signs that you see, and what in fact is your assessment of the intent of the United States? What is the intent?

Professor Middlemiss: Well, I do not believe that the Soviets are necessarily an aggressive expansionist power, as you put it earlier in your comments. I believe that the Soviet Union is a state like other states and that, when power vacuums are created, they create certain attraction for any state to move into these vacuums.

I do not think the United States is an expansionist imperialist nation in that sense either. Is that sufficient?

Mr. Wenman: In other words, the Soviet Union in Afghanistan, Ethiopia, Viet Nam, throughout Africa, you do not see that as expansionism?

Professor Middlemiss: Not necessarily. I think what has been done in the United States . . . There is a case of selective indignation here. We tend to forget too much what the United States has done in the past and ignore other trouble spots going on. I do not see the Soviet Union trying to expand that dramatically outside the scope. They have interests abroad, yes, and they will try to advance and promote those interests, but I do not think we do anything different from that. I do not think that necessarily makes you an imperialist state, in the traditional sense of the word.

Ceci me ramène à la question que vous avez posée au docteur Critchley: la guerre nucléaire est-elle davantage du domaine des possibilités? A mon sens, comme elle l'a d'ailleurs dit, dès lors qu'il existe des armes, et les armes nucléaires ne font pas exception, la guerre est toujours du domaine du possible. L'est-elle davantage? Disons que oui, peut-être le monde est-il plus dangereux, mais ce danger supplémentaire ne découle pas d'un accroissement du potentiel, mais plutôt de la façon dont les Soviétiques perçoivent les intentions de l'autre camp et, plus important encore, de la façon dont nous percevons en conséquence nos propres points faibles.

Je dirais dès lors qu'il s'agit en grande partie d'une question de perception, et ce qui m'inquiète pour l'instant, ce n'est pas tellement la question du potentiel nucléaire que cette rhétorique de l'escalade à laquelle on assiste notamment aux États-Unis et qui consiste à faire de la menace adverse un argument de vente. Pour moi, nous ne devrions pas faire preuve de trop d'optimisme en ce qui concerne la nature de la menace elle-même, sans pour autant pécher par excès contraire et essayer de la faire percevoir comme plus dangereuse qu'elle n'est en réalité.

M. Wenman: Avant que vous ne vous écartiez trop de ce que vous venez de dire en parlant de la perception des intentions, pourrais-je vous demander, vous qui êtes experts, comment vous percevez vous-mêmes les intentions de l'Union soviétique d'après tous les signes extérieurs que vous pouvez relever, et comment qualifieriez-vous les intentions des États-Unis? Quelles sont ces intentions?

Le professeur Middlemiss: Je ne pense pas vraiment que les Soviétiques soient une puissance expansionniste de type agressif comme vous l'avez dit vous-même il y a quelques instants. A mon sens, l'Union soviétique est un État comme les autres et, lorsque certains vides apparaissent dans la grille des puissances, les États quels qu'ils soient ont toujours une certaine tendance à se laisser attirer par ces vides.

Je ne pense pas non plus que les États-Unis soient une nation expansionniste de type impérialiste. Cette réponse vous suffit-elle?

M. Wenman: En d'autres termes, le fait que l'Union soviétique soit en Afghanistan, en Ethiopie, au Viet-Nam et dans tout le continent africain ne vous semble pas une marque d'expansionnisme?

Le professeur Middlemiss: Pas nécessairement, non. Je pense que ce qui s'est produit aux États-Unis . . . En fait, il s'agit ici d'un cas d'indignation sélective. Nous avons par trop tendance à oublier facilement les actions passées des États-Unis et à ignorer les autres régions à problèmes qui existent actuellement. Pour moi, l'Union soviétique n'essaie pas vraiment d'exagérer en ce sens. Bien sûr, elle a des intérêts à l'étranger, c'est certain, et elle va toujours essayer de promouvoir et de faire progresser ses intérêts; toutefois, je ne pense pas que nous-mêmes agissions très différemment. Je ne pense pas qu'une telle attitude fasse nécessairement d'un pays une puissance impérialiste, du moins au sens classique du terme.

[Text]

Mr. Wenman: What do you think is the intent of the Soviet Union in the intent . . . ? Their stated intent in other words, is not their intent.

Professor Critchley: Yes.

Mr. Wenman: In the book that we have had passed out here, the Secretary of State and Department of Defense in the United States suggest that the Soviet military power . . . You know the conclusions, I am sure; you are so familiar with it that I do not have to quote it to you. In other words, what they state is their intent, or what they think is the intent of the Soviet Union, is not their intent. They are wrong, are they?

Professor Critchley: I am sorry I cannot give you a simple answer on this. My mind, quite frankly, is not made up. The evidence is very powerful and very contradictory as to what the intent of the Soviet Union is. I think there is no question of their build-up. You can make a very strong argument that it is for expansionist intent; you can also make a very strong argument that it is for defence, with understanding the Soviet paranoia about defence. I think the evidence, to me, does not answer persuasively one way or the other.

Mr. Wenman: If the determination of intent is so important and you, as experts, cannot tell us even what you think the intent might be—

Professor Critchley: This is why most strategic calculation, whether it is done by civilians, or military, or anybody, is not done on intent but on capabilities. You cannot get a firm conception of intent.

Mr. Wenman: Speaking of capabilities more technically—

Professor Middlemiss: Could I just add something to this?

The Chairman: Yes, you may.

Professor Middlemiss: About this discussion of the Soviet military build-up, I agree that the Soviets have a large and powerful military machine. This was not brought about by any particular accelerated program on their part. Indeed, my historian friends like to point out the fact that, if indeed the Soviets are spending between 13 or 20 per cent of the gross national product on defence, this is fairly small potatoes, by historical standards, in the Soviet Union; traditionally, they have spent anywhere from 20 to 40 per cent of their federal budget on defence—plus the fact that this so-called “great expansionism” of the Soviet Union was detected miraculously in the mid-1970s by what many people call an accountant’s sleight-of-hand, when, by new accounting measures, the Soviet Union was seen then to have doubled—overnight, I might

[Translation]

M. Wenman: Quelles sont à votre avis les intentions cachées des Soviétiques? En d’autres termes, leurs intentions avouées ne sont pas véritablement leurs intentions.

Le professeur Critchley: En effet.

M. Wenman: Dans l’ouvrage que nous avons fait distribuer, le Secrétaire d’État et le Département américains de la Défense laissent entendre que la puissance militaire des Soviétiques . . . Vous connaissez les conclusions, je n’en doute pas, vous connaissez fort bien le sujet et je n’ai pas à vous fournir de citations. En d’autres termes, ils disent que les intentions des Soviétiques, ou ce qu’ils pensent être les intentions des Soviétiques, ne sont pas leurs véritables intentions. Ont-ils tort ou raison?

Le professeur Critchley: Excusez-moi, mais je ne saurais vous fournir une réponse simple. En toute honnêteté, je ne me suis pas encore fait une idée à ce sujet. Pour ce qui est des intentions des Soviétiques, les preuves sont très flagrantes et très contradictoires à la fois. J’imagine que l’effolement de leur puissance militaire ne fait aucun doute. Bien sûr, on peut soutenir que cette effolement répond à des visées expansionnistes; on peut également soutenir, tout aussi valablement, qu’il a pour but d’assurer leur défense, surtout si on sait à quel point les Soviétiques sont paranoïaques pour tout ce qui touche à leur défense. En ce qui me concerne, tous ces éléments ne permettent pas vraiment de conclure de façon catégorique dans un sens ou dans l’autre.

M. Wenman: S’il est tellement important de pouvoir déterminer leurs intentions et si vous autres les experts ne pouvez pas nous dire ne serait-ce que ce que vous en pensez . . .

Le professeur Critchley: C’est justement la raison pour laquelle la plupart des calculs stratégiques, qu’ils soient l’oeuvre de civils ou de militaires, se basent non pas sur des intentions mais sur des potentiels. Il est impossible de concevoir de façon catégorique ce qu’est une intention.

M. Wenman: Si nous parlons donc davantage de potentiels que d’aspects techniques . . .

Le professeur Middlemiss: Pourrais-je ajouter quelques mots?

Le président: Certainement.

Le professeur Middlemiss: Pour ce qui est encore une fois de l’effolement de la puissance militaire soviétique, je suis d’accord pour dire que les Soviétiques disposent d’un appareil militaire extrêmement vaste et extrêmement puissant. Toutefois, cet appareil n’est pas le produit de l’un ou l’autre programme accéléré de leur part. De fait, mes amis historiens aiment à souligner le fait que si les Soviétiques dépensent effectivement de 13 à 20 p. 100 de leur produit national brut au chapitre de la Défense, cela représente dans une perspective historique une dépense assez minime pour l’Union soviétique qui a toujours consacré à la défense de 20 à 40 p. 100 de son budget fédéral, ceci bien sûr en plus du fait que cette «grande politique d’expansionnisme» de l’Union soviétique, comme on l’appelle, fut détectée de façon miraculeuse vers le milieu des

[Texte]

add—its defence expenditures. So I think you have to be rather cautious about attributing things on a short-term basis.

• 1635

However, I do admit that they have a large and powerful military machine and, given the opportunity, would perhaps use it to further their interests.

The Chairman: I think Mr. Crouse has a few short supplementaries on that point.

Mr. Crouse: Yes, I have just a short supplementary at that point, Mr. Chairman, to Dr. Middlemiss. You do not seem to be concerned, Dr. Middlemiss, about the expansion of the Soviet forces. You say that they may, if I quote you correctly, have had interests in other countries, and therefore they had expanded to protect those interests. But would you like to tell this committee, therefore, how many countries have been subjugated by the Soviet Union, and peoples' freedoms lost, as we understand freedoms—namely, the democratic right to vote—since the end of the World War II by this expansionist attitude that the Soviets have shown?

Professor Middlemiss: I do not know the exact numbers. I know what you are driving at, and of course many people in the United States, for instance, say that one square foot of the Soviet Union is much too much and, therefore, is expansionist. However, again, my historian friends point out the fact that if you look back many years ago the Soviet Union had a very similar dominion to what it has now. So, from its point of view, it is not expansionist. I grant you that it is regrettable that these countries, since World War II, have fallen under the Soviet system; I would not care to live under it myself, but I think you have to put this in its proper historical perspective.

Mr. Crouse: Just an approximate list, could you give us just an approximate list of how many countries have been actually raped and pillaged and taken over since the end of World War II? Is this not true of Latvia, Estonia, Lithuania, Poland, Hungary, Czechoslovakia? About two-thirds of the African continent has been subjugated to the Soviets, and this does not seem to concern you. You are trying to tell this committee that this is just an expansion by the Soviets to take care of their own interests. Where would you suggest that we say, as a western democracy, enough is enough?

Professor Middlemiss: We have already said that. The present boundaries are largely what we have said are the limits of expansionism. I take your point, and I will concede part of it. What I see as dangerous is that you are arbitrarily going to

[Traduction]

années 70 grâce à ce que de nombreuses personnes appellent un jeu d'écriture, par une nouvelle méthode de calcul selon laquelle du jour au lendemain pourrait-on dire l'Union soviétique avait réussi à doubler son budget de défense. Il faut donc vous dirais-je être assez prudent lorsqu'on détermine des effets de ce genre selon une optique à court terme.

Toutefois, j'admets que l'appareil militaire soviétique est très vaste et très puissant et que, s'ils en avaient la possibilité, ils n'hésiteraient peut-être pas à l'utiliser pour consolider leurs intérêts.

Le président: Je crois que M. Crouse aurait quelques brèves questions supplémentaires à poser à ce sujet.

M. Crouse: Oui, j'aurais une petite question supplémentaire à poser au Dr. Middlemiss à ce sujet. Vous ne semblez pas autrement préoccupé, docteur Middlemiss, par l'étoffement des forces soviétiques. Vous dites, si je me souviens bien, que l'Union soviétique avait peut-être eu des intérêts dans d'autres pays, en conséquence: ils s'étaient déployés afin de les protéger. Pourriez-vous donc nous préciser le nombre de pays qui ont été ainsi véritablement subjugués par l'Union soviétique, le nombre de pays dont les habitants ont perdu leur liberté, selon l'acception que nous donnons à ce terme, c'est-à-dire le droit de vote, depuis la fin de la Deuxième guerre mondiale en raison de cette attitude expansionniste affichée par les Soviétiques?

Le professeur Middlemiss: Je ne pourrais vous citer de chiffres exacts. Je sais où vous voulez en venir et, bien entendu, nombreux sont par exemple les Américains qui prétendent que même un mètre carré de territoire soviétique est de trop et que dès lors ce pays est expansionniste. Toutefois, ici aussi, mes amis historiens relèvent que, il y a bien des années déjà, l'Union soviétique présentait déjà un empire semblable. De ce point de vue donc, ce n'est pas une nation expansionniste. Il est regrettable, je vous le concède, que tous les pays auxquels vous pensez soient tombés depuis la Deuxième guerre mondiale sous l'emprise du système soviétique; moi-même, je préférerais ne pas avoir à y vivre, mais il m'empêche que toute cette question doit être remise dans le contexte historique qui s'impose.

M. Crouse: Mais pourriez-vous nous donner ne serait-ce qu'une liste approximative de tous les pays qui ont été envahis, pillés et foulés au pied depuis la fin de la Deuxième guerre mondiale? Ne pourrait-on citer la Lettonie, l'Estonie, la Lituanie, la Pologne, la Hongrie et la Tchécoslovaquie? Les deux tiers environ du continent africain sont tombés sous l'emprise des Soviétiques, pourtant cela ne semble pas vous préoccuper outre mesure. Vous venez nous dire que cette expansion de la part des Soviétiques ne fait que répondre à une juste défense de leurs intérêts. A quel point donc pourrions-nous dire, selon vous, nous qui sommes une démocratie occidentale, trop c'est trop?

Le professeur Middlemiss: Nous l'avons déjà dit. Les frontières actuelles sont en grande partie celles que nous avions convenu comme étant les limites de l'expansionnisme. Votre argument est valable, et je vous le concède plus ou moins. Ce

[Text]

go somewhere around the world, draw a line, and say: Stop over this, and that is it! We will all go up in smoke. I think this is a dangerous type of perspective to take, particularly when you get a very warlike—if I can put it that way, unfairly perhaps—attitude developing in the U.S. administration today.

Mr. Wenman: Because, I think—

The Chairman: Back to . . . Oh, you have a supplementary, too? They have, really, to be supplementaries, otherwise I will put your name down. I will make an exception.

Mr. Wenman: We have such very competent witnesses that I—

The Chairman: I know. I will call on Mr. Bloomfield, just to be fair, but I come back to you for one question only.

Mr. Wenman: Certainly. Okay, Mr. Bloomfield, I have one more question only—

The Chairman: If they are supplementary; otherwise, I will put your name down as a questioner.

Mr. Bloomfield: If you do not draw that line somewhere, would you give up the whole world?

Professor Middlemiss: I am not convinced that they want the whole world.

Mr. Bloomfield: You are different from me.

The Chairman: Okay, I will have to proceed. Mr. Wenman, for a question, please.

Mr. Wenman: We have such competent witnesses this time and I know of their credibility. There are so many things we want to ask and I certainly will want a second or even a third round, or as long as the time lasts. But, specifically, I know that Dr. Critchley was at the United Nations when the suffocation-policy speech was given. I was there with her. She had some input at that time and I was very much aware of it. Are you also aware of Canada's latest note to the Secretary General of the United Nations regarding our early position?

• 1640

Professor Critchley: Yes. Unfortunately, I did not bring it with me so I do not have the details in my mind.

Mr. Wenman: I do not need you to have the details. What I want to say is that those two papers must form the position of where we are now in Canada. Hopefully, our report will supplement those positions. If you could take the basic suffocation speech and the note to the Secretary General for Canada and supplement it, what should we be adding to that?

Professor Critchley: Good heavens!

[Translation]

qui est dangereux à mes yeux, c'est que vous êtes prêt à faire le tour du monde, à tracer une ligne arbitraire et à dire: un pas de plus et nous intervenons. Et nous partirions tous en fumée. Voilà dirais-je une perspective dangereuse, surtout lorsqu'on se rend compte à quel point, et j'utilise peut-être ici une expression qui n'est pas très gentille—l'administration américaine actuelle a adopté là une attitude très belliqueuse.

M. Wenman: Parce qu'à mon avis . . .

Le président: Pour en revenir . . . Avez-vous également une question supplémentaire? J'espère que votre question est bien une question supplémentaire, sinon je devrai inscrire votre nom pour le deuxième tour. Mais je vais faire une exception.

M. Wenman: Nos témoins sont tellement compétents que . . .

Le président: Je sais. En toute justice, je vais céder la parole à M. Bloomfield, mais pour une seule question.

M. Wenman: D'accord. Monsieur Bloomfield, il me reste une seule question . . .

Le président: Une question supplémentaire, sinon j'inscrirai votre nom sur ma liste.

M. Bloomfield: Si on ne tire pas cette ligne de démarcation à un moment donné, ne va-t-on pas abandonner le monde entier?

Le professeur Middlemiss: Je ne suis pas vraiment persuadé que l'Union soviétique tienne à une hégémonie mondiale.

M. Bloomfield: Ce en quoi je ne suis pas d'accord avec vous.

Le président: D'accord, nous nous en tiendrons là. Monsieur Wenman, une question.

M. Wenman: Nos témoins sont vraiment très compétents et leur crédibilité ne fait aucun doute à mes yeux. Il y a tellement de questions à leur poser que j'aimerais intervenir au deuxième tour, voire au troisième, aussi longtemps que nous en aurons le temps. Mais, pour être précis, je sais que le Dr Critchley était aux Nations-Unies au moment où le discours sur la politique d'asphyxie avait été prononcé. Je l'y accompagnais d'ailleurs. Elle était intervenue à l'époque et j'en étais parfaitement conscient. Êtes-vous également au fait de la dernière note envoyée par le Canada au secrétaire général des Nations-Unis à propos de notre position antérieure?

Le professeur Critchley: Oui. Malheureusement, je ne l'ai pas sous la main et je ne me souviens pas des détails.

M. Wenman: Vous n'avez pas besoin de détails. Je tiens simplement à dire que ces deux documents doivent représenter la position actuelle du Canada. Il est à espérer que notre rapport viendra compléter ces prises de position. S'il fallait partir du discours sur la politique d'asphyxie et de la note adressée au secrétaire général et compléter ces deux documents, que faudrait-il y ajouter?

Le professeur Critchley: Mon Dieu!

[Texte]

Mr. Wenman: Where is it inadequate? What should this committee be recommending? That is what we are asked to do.

Professor Critchley: I would have to go back and look at the details on the April letter before I could even begin to answer a question like that, Mr. Wenman.

Mr. Wenman: Since I cannot have an answer to that one, perhaps you could write the answer to us or to me because somewhere along the line I would like that question answered by someone like yourself, as guidance, and hopefully before we have to report.

Now a specific question which you can answer, I am sure. In the theatre-nuclear weapons we now have two categories, conventional and nuclear, and we have a sort of stopping line at conventional in all cases where a limited war is practised throughout the world. In case of escalation through to theatre nuclear, do we need to redefine, clarify and set a new nuclear threshold between theatre-nuclear and the larger weapons, strategic, and is it possible that if there were a limited war we could establish guidelines that might in fact put the brakes on at that point, or at least there would be some mechanisms to stop somewhere along the line?

Professor Critchley: In NATO we already recognize a distinction between tactical nuclear weapons and strategic nuclear weapons. The U.S.S.R. apparently does not, so I would think that our setting any guidelines would be perhaps a rather futile exercise because we have no assurance that if we were to start using little nuclear weapons, like quarter-kilotonne-yield or something, the Soviet Union would respond in kind and not respond with a weapon that had a 1-megatonne yield. We have no assurance from Soviet policy, behaviour or training or anything of the kind. So I think our working further on guidelines for limiting war at the tactical nuclear level would be rather beside the point.

I think if we are going to limit war, we limit it at the conventional nuclear break. If we are going to try to limit war, we have to continue. It is the same situation that we have had before. In other words, and maybe this is what you are referring to, I do not think that tactical nuclear weapons blur the distinction between strategic nuclear and conventional. It may for some analysts, but I do not think it does in reality.

The Chairman: Thank you. Mr. Flis, followed by Dr. Jewett and then Mr. McKinnon.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman. Dr. Critchley, in your opening remarks you mentioned something about the study of disarmament and security should not be isolated from other

[Traduction]

M. Wenman: Quelles sont les carences? Que devrions-nous recommander en tant que comité? C'est cela qu'on nous demande de faire.

Le professeur Critchley: Il faudrait que je relise les détails de la lettre du mois d'avril avant de pouvoir ne serait-ce qu'envisager de répondre à une question comme celle-là, monsieur Wenman.

M. Wenman: Puisque je ne puis obtenir de réponse ici, peut-être pourriez-vous nous répondre par écrit étant donné qu'à un moment ou à un autre j'aimerais que quelqu'un comme vous me fournisse la réponse pour me guider dans ma démarche, et j'espère en tous cas pouvoir l'obtenir avant que nous rédigeons notre rapport.

Je vous poserai maintenant une question à laquelle vous pourriez répondre, je n'en doute pas. Dans le domaine des armes nucléaires tactiques, nous avons pour l'instant deux catégories, les armements classiques et les armements nucléaires, et une sorte de ligne de démarcation à la fin du secteur classique dans tous les cas où une guerre limitée se produit dans quelques régions du monde que ce soit. En cas d'escalade, au cas où les belligérants utiliseraient un armement nucléaire tactique, devrions-nous redéfinir, préciser et établir un nouveau seuil nucléaire entre les armes nucléaires tactiques et les engins plus puissants, du type stratégique, et est-il possible qu'en cas de guerre limitée nous puissions établir des directives susceptibles en réalité de constituer un mécanisme d'arrêt, un mécanisme qui permettrait de freiner l'escalade?

Le professeur Critchley: A l'OTAN, nous faisons déjà la distinction entre les armements nucléaires tactiques et les armements nucléaires stratégiques. Apparemment, l'URSS ne le fait pas et je dirais qu'il serait peut-être inutile pour nous d'établir des directives car rien ne peut nous garantir que, si nous commençons à utiliser de petites armes nucléaires tactiques, par exemple de l'ordre du quart de kilotonne, l'Union Soviétique répondrait de la même façon et n'utiliserait pas une ogive d'une puissance de une mégatonne. Rien dans la politique, le comportement ou la formation des soviétiques ne peut nous donner cette garantie. Je pense donc que tout effort de notre part pour établir un genre de ligne directrice en vue de la limitation d'un conflit au niveau nucléaire tactique serait un peu consenti en pure perte.

Si nous voulons limiter un conflit, limitons-le au seuil entre les armements classiques et les armements nucléaires. Si nous voulons tenter de limiter une guerre, nous devons continuer dans ce sens. La situation n'a pas changé. En d'autres termes, et peut-être est-ce de cela que vous voulez parler, je ne pense pas que les armes nucléaires tactiques remettent en cause la distinction entre le théâtre nucléaire stratégique et le théâtre des armes classiques. C'est peut-être vrai pour certains analystes, mais dans la réalité je ne le pense pas.

Le président: Merci. M. Flis, puis le Dr Jewett et ensuite M. McKinnon.

M. Flis: Merci, monsieur le président. Docteur Critchley, vous avez mentionné dans votre exposé le fait que l'étude du désarmement de la sécurité ne devrait pas être désolidarisée

[Text]

events in international affairs. Dr. Middlemiss, you questioned the U.S. policy of not entering East-West talks on disarmament because of the martial law in Poland. I would like clarification. Are you both saying the same thing?

In retrospect, what do you feel should have maybe been done when the Soviet Union marched into Afghanistan and now that the Soviet Union has helped a martial takeover in Poland? I am tying this in with the talks in Madrid at the present, where one view is that we should not continue with the talks but the other is that we should continue with the talks. Could we have sort of a retrospect from Afghanistan days right to the present, and for the talks in the Madrid that are going on?

• 1645

Professor Critchley: Well, I think we should continue with the talks, but in the realization that what the Soviet Union did in Afghanistan, in particular, is a very serious matter, and that we cannot stop international discourse because we disagree with one action of a superpower.

So on that basic principle, I would say we have to continue talking and making some attempts. I do not think it is useful to say that we disagree entirely with what you did there, and we disagree with the role you are taking in Poland, and therefore we do not want to talk about anything else. We not only want to establish certain embargos, but we do not want to talk about anything else that is going on in the world today.

The superpowers are too important for that.

Mr. Flis: The CSCE present force reconvened in Madrid just after the Afghanistan incident, and all western countries hammered the Soviets over the head—the U.S., and Canada—for marching into Afghanistan. What did it accomplish?

Professor Critchley: It let the Soviet Union know how very seriously the western world regarded that particular action. By the same token, it may have had—and this is completely hypothetical—but it may have had some affect on Soviet activity concerning Poland. Maybe that is why they did not march in.

A lot of people, who are serious analysts, cannot understand, with the fundamental threat to any communist system and to Marxist-Leninism that Solidarity poses, why the Soviet Union has not moved, and I mean physically, to stop this. Perhaps it is the reaction to Afghanistan. But that is hypothetical. I would not place my money on it, or at least all my money on it.

[Translation]

des autres phénomènes qui caractérisent les affaires internationales. Docteur Middlemiss, vous avez critiqué la politique adoptée par les américains de ne pas engager les négociations est-ouest sur le désarmement en raison de l'imposition de la Loi martiale en Pologne. J'aimerais obtenir quelques précisions à ce sujet. Cela signifie-t-il que vous dites tous deux la même chose?

Rétrospectivement parlant, qu'aurait-il fallu faire à votre avis au moment de l'invasion soviétique en Afghanistan, et plus récemment encore au moment où l'Union soviétique contribuait à l'imposition de la Loi martiale en Pologne? Je pose cette question dans le contexte des entretiens actuels de Madrid, en ce sens que d'aucuns soutiennent qu'il ne faut pas poursuivre les entretiens et d'autres que nous devrions au contraire les poursuivre. Pourriez-vous nous donner une rétrospective depuis l'époque de l'invasion de l'Afghanistan dans la perspective des entretiens de Madrid qui se poursuivent actuellement?

Le professeur Critchley: Je dirais que nous devrions poursuivre les entretiens sans oublier ce que l'Union soviétique a fait, notamment en Afghanistan, parce que c'est une question très grave, et que nous ne devrions pas interrompre les échanges internationaux pour la seule raison que nous ne sommes pas d'accord avec les agissements de l'une des superpuissances.

A partir donc de ce principe fondamental, je dirais que nous devons continuer les entretiens et poursuivre nos tentatives. Je ne pense pas qu'il soit très utile de dire aux Soviétiques que nous ne sommes pas du tout d'accord avec ce qu'ils ont fait, que nous ne sommes pas du tout d'accord avec le rôle qu'ils ont assumé en Pologne, et que par conséquent nous ne voulons parler de rien d'autre. Non seulement voulons-nous instituer certains embargos, mais encore nous ne voulons aborder aucun autre sujet de l'actualité mondiale.

Les superpuissances sont beaucoup trop importantes.

M. Flis: Les participants actuels à la Conférence de Madrid s'étaient réunis à Madrid immédiatement après les incidents en Afghanistan, et tous les pays occidentaux s'étaient empressés de fonder sur les Soviétiques—les États-Unis et le Canada notamment—en décriant leur intervention en Afghanistan. Avec quel résultat, je vous le demande?

Le professeur Critchley: Le résultat a été de faire savoir à l'Union soviétique que le monde occidental considérait comme très grave cette intervention. D'un même tenant, et là je me hasarde en conjectures, cette prise de position a peut-être eu une incidence sur le degré d'intervention soviétique en Pologne. Peut-être est-ce pour cette raison que les Soviétiques n'ont pas envahi la Pologne?

Énormément de gens, des analystes de renom, ne parviennent pas à comprendre pourquoi l'Union soviétique a bougé, matériellement j'entends, pour arrêter ce mouvement alors que le syndicat Solidarité représentait une menace incontestable pour le système communiste et pour le marxisme-léninisme en général. Peut-être la réaction occidentale à l'intervention en

[Texte]

Mr. Flis: Dr. Middlemiss, would you agree with that?

Professor Middlemiss: I think I would tend to agree with that last assessment. Certainly what Dr. Critchley said was just about what I said, with respect to your first question about the desirability of continuing talks, and recognizing of course that they are difficult to continue under those circumstances.

So, I do not think you can simply put your head in the sand and say these are not going to be difficult talks. Those are the really key talks. To use excuses, such as the Polish situation, I think, undermines the whole process of arms control in the long run.

So the extent that you believe in arms control, I think you have got to go ahead with talks such as those. Otherwise you have got an infinite number of excuses. You can always find somebody blaming the Soviet Union for being behind something. It may be true and it may not, but again, I think I agree with Dr. Critchley.

Mr. Flis: If you have two countries such as the Soviet Union and Poland, who have signed the Helsinki Accords and who have broken almost every principle in the Accords that they signed; do you still sit at the table with them, pat them on the back, and say you are doing a great job, let us talk?

Professor Critchley: No, and we are not patting them on the back and saying they are doing a great job. We are sitting around the table and asking what is it that you are doing in Afghanistan, and what is it that you are doing here and there, and making them aware of our concern and our interpretation of their actions. That may be one of the best ways of letting them know how we interpret these things. Maybe we are not going along with whatever their interpretation is, and, in fact, we have a diametrically opposed interpretation, and it is affecting our behaviour towards them in many other ways.

Professor Middlemiss: I think, too, we must remember that arms control is a political process. To assume that nations necessarily engage in arms-control negotiations in good faith is, I think, a very naive one. Often they have to because they have got nothing better to do, and they are locked into the process. This may give us some points against them, but it is not necessarily the process of real arms control or helping that process.

Mr. Flis: We did receive testimony—whether it was in this committee or another one—that the Canadian position in Madrid will be to present our case, but then recommend that the talks be suspended probably until the fall. Now you seem to be disagreeing with that approach. You feel they should not be suspended.

[Traduction]

Afghanistan peut-elle l'expliquer. Toutefois, ce ne sont que des conjectures et je n'en mettrais pas ma main au feu, du moins pas ma main droite.

M. Flis: Docteur Middlemiss, qu'en pensez-vous?

Le professeur Middlemiss: Je pense que je suis un peu d'accord avec mon collègue. Il est certain que le docteur Critchley a à peu près répété ce que j'avais dit en réponse à votre première question, à savoir est-il souhaitable de poursuivre les entretiens compte tenu du fait qu'il est évidemment difficile de les poursuivre dans des circonstances de ce genre.

Je ne pense donc pas qu'il suffise de faire l'autruche et de prétendre que ces entretiens ne seront pas difficiles. Ces entretiens sont fondamentaux. Utiliser des excuses comme par exemple la crise polonaise revient dirais-je à saper à long terme tout le processus de la limitation des armements.

Dès lors, dans la mesure où vous croyez à la limitation des armements, il n'est guère d'autre choix que de poursuivre les entretiens. Dans le cas contraire, les excuses sont innombrables. Il se trouvera toujours quelqu'un pour blâmer à tort ou à raison l'Union soviétique pour avoir fait telle ou telle chose. Je dirais donc que j'abonde dans le sens du docteur Critchley.

M. Flis: Dans le cas de deux pays comme l'Union soviétique et la Pologne, tous deux signataires des accords d'Helsinki et qui ont foulé au pied pratiquement tous les principes contenus dans ces accords, que faut-il faire, continuer à siéger à la même table, à les flatter dans le sens du poil et à leur dire, c'est très bien ce que vous avez fait, maintenant négociations?

Le professeur Critchley: Mais non, nous ne les flattons pas dans le sens du poil et nous ne leur disons certainement pas qu'ils ont bien fait. Nous siégeons à la même table et nous leur demandons ce qu'ils font en Afghanistan, nous leur demandons ce qu'ils font ici et ailleurs, et nous leur faisons bien comprendre que leurs agissements nous inquiètent et que nous les interprétons d'une certaine façon. C'est peut-être l'une des meilleures façons pour nous de leur faire savoir comment nous interprétons leurs agissements. Peut-être ne sommes-nous pas d'accord avec leur propre interprétation des faits, peut-être avons-nous même une interprétation diamétralement opposée à la leur, interprétation qui a une incidence sur notre attitude à leur égard dans bien d'autres secteurs.

Le professeur Middlemiss: Il faut aussi se rappeler que la limitation des armements est un processus politique. Il serait tout à fait naïf, je crois, de partir du principe que les pays négocient la limitation des armements en toute bonne foi. Ils sont parfois obligés de le faire faute de mieux, ils sont parfois aussi pris au piège du processus. Ceci peut nous donner certains atouts, mais cela ne nous aide pas nécessairement à faire avancer les négociations en vue d'un véritable désarmement.

M. Flis: Nous avons entendu, je ne sais pas si c'est à ce comité-ci, un témoignage selon lequel le Canada adoptera pour position à Madrid de présenter notre opinion tout en recommandant ensuite un ajournement des travaux vraisemblablement jusqu'à l'automne. Vous semblez ne pas être d'accord

[Text]

Professor Middlemiss: I agree. They should not be suspended, and I think I said that very clearly.

Mr. Flis: Okay. I think, Dr. Middlemiss, you mentioned that alliances, through consultative measures, provide smaller countries, like Canada, a voice in influencing the superpowers.

• 1650

Can you give us an example of where Canada has actually been successful in influencing the two major superpowers in disarmament and security?

Professor Middlemiss: I did not say it gave us influence against both superpowers; I said it gave us influence against one which is the one that we deal with most directly on a day-to-day basis which is the United States.

I think there is a number of examples of that. If you are looking in the arms control field, and I am on more shaky ground here, but I think with the Seabed Treaty of 1971, Canada went ahead with its own conception of what should be accomplished there, got a lot of flak from the United States but, in the end, persevered and succeeded with that approach. We may not be doing it any more because of that, but I think there are opportunities to go our own way and, indeed, to try to influence the United States through our alliances. We get a seat at the table and you cannot play the game unless you are at the table, I think.

Mr. Flis: But in our being aligned so closely with our neighbour to the south and being a member of NORAD and NATO, does this not sort of hamper our effectiveness in putting forth proposals for disarmament?

Professor Critchley: I would argue the opposite, with respect. Canada is a relatively small state on the world scene and I believe we have much more influence. We gain a more serious hearing from some of the more powerful states by virtue of being a member of those alliances. If we were a neutral state, I think the extent to which other states would listen to us would decline significantly.

Professor Middlemiss: If I can just add something to that, I think we must ask ourselves what we are trying to accomplish again in these arms control initiatives, if you will. What sort of demonstration effect is there if Canada gets out of the nuclear business altogether, and that includes uranium mining and the whole shebang? I think we have historical examples here to show that we cannot expect the world to line up behind us and follow us, just because we are doing a morally correct thing. Canada was the first state which had the capability to produce

[Translation]

avec cette position. Selon vous, les travaux ne devraient être ajournés.

Le professeur Middlemiss: En effet. La conférence ne devrait pas être ajournée et je pense l'avoir précisé sans ambiguïté.

M. Flis: D'accord. Vous avez je crois, docteur Middlemiss, mentionné le fait que les alliances donnent aux petits pays comme le Canada, par le jeu des mécanismes consultatifs, une voix au chapitre qui leur permet d'influencer les grandes puissances.

Pouvez-vous nous donner un exemple de ce que le Canada aurait véritablement réussi à faire pour influencer les deux plus grandes puissances en matière de désarmement et de sécurité?

Le professeur Middlemiss: Je n'ai pas dit que nous pouvions influencer les deux superpuissances, mais bien l'une des deux superpuissance, en l'occurrence celle que nous côtoyons quotidiennement ou presque, c'est-à-dire les États-Unis.

Il y a dirai-je de nombreux exemples. Dans le domaine de la limitation des armements, et je ne suis pas tout à fait sûr de ce que j'avance, à l'époque du traité de 1971 sur les fonds marins, le Canada avait avancé sa propre conception de ce que devait être ce traité et il avait à cette occasion subi de la part des États-Unis un véritable tir de barrage mais, en dernier ressort, nous avions persévéré et fini par obtenir des résultats. Cette réussite va peut-être nous empêcher de réitérer l'expérience, mais je pense néanmoins que nous avons parfois l'occasion de faire cavalier seul et d'essayer d'influencer les États-Unis par le jeu de nos alliances. Quoiqu'il en soit, nous siégeons à la table de négociations, et il est impossible de jouer le jeu à moins d'être au nombre des joueurs.

M. Flis: Mais le fait que nous soyons si étroitement alignés sur la position de notre voisin du Sud et que nous soyons membres du NORAD et de l'OTAN n'entrave-t-il pas d'une certaine manière notre efficacité lorsqu'il s'agit d'avancer des propositions en vue du désarmement?

Le professeur Critchley: Avec tout le respect que je vous dois, je soutiendrais plutôt le contraire. Sur la scène mondiale, le Canada compte parmi les petites nations, toute proportion gardée, et je dirais que nous exerçons une certaine influence. Quelques-uns parmi les États les plus puissants nous prêtent une oreille attentive en raison justement du fait que nous sommes membres de ces alliances. Si nous étions neutres, je pense que nous serions beaucoup moins écoutés.

Le professeur Middlemiss: Si vous me permettez d'ajouter quelques mots, je dirais que nous devons nous demander une fois encore ce que nous tentons véritablement d'accomplir dans le cadre de ces initiatives sur la limitation des armements. Par exemple, quelle incidence aurait le fait pour le Canada d'abandonner complètement le secteur nucléaire, c'est-à-dire notamment l'exploitation et les ventes d'uranium et tout ce fourbi? L'histoire nous montre je crois que nous ne pouvons espérer voir les autres pays du monde s'empresser de nous suivre pour

[Texte]

nuclear weapons that deliberately renounced the production of those weapons. This did not stop some of our other important allies from going ahead; nor do I think, if we gave up our production of uranium and such, would we have much influence on those states which want to acquire uranium for whatever purposes, be it production of weapons or commercial reactors, if they see that in their fundamental national interests.

Mr. Flis: This morning I appeared before the Select Committee of the Ontario Legislature on the Ombudsman. It is a committee which was struck to monitor human rights, and they are very concerned about the tortures and killings which are going on around the world. But they expressed a sense of frustration with the United Nations. Here is a world body and, yet, it is very ineffective, and getting weaker. Yesterday at the Canada-U.S. Parliamentary Association, someone asked the question of Ambassador Rogers: "Will the U.S. withdraw some of its funding?" His answer was: "I sure hope so."

It seems that the U.N. is getting weaker and weaker in its influence. Here we are preparing for UNSOD II. What do you feel should be Canada's focus as wanting to accomplish at this UNSOD II? Where should be our priority? Is it free zones? Is it control of nuclear arms? So there are two questions really: Do you feel the U.N. is losing its grip? Is it in a weaker position now and growing weaker? And what should be our focus at the upcoming conference?

Professor Critchley: It is possible the U.N. is being perceived as growing weaker. I do not think it is in actuality. I think the perception arises out of what I mentioned in my remarks. People are forgetting that this is a world of independent sovereign states, and there is a limit to what any effective international organization can say to those states or make them do, which they do not agree to do in advance. So that is that part of the question.

One of the things I would like to see more emphasis on in the forthcoming special session on disarmament has to do with the control of conventional weapons. At the first Special Session, the neutral and non-aligned states contended that nuclear weapons were the greatest danger to world peace and, therefore, we had to have disarmament or arms control of nuclear weapons first, before we discussed conventional weapons.

[Traduction]

la seule raison que nous aurions pris une décision conforme à la morale. N'oublions pas que le Canada fût le premier pays ayant la possibilité de fabriquer des armes nucléaires qui y ait renoncé de propos délibéré. Cette décision de notre part n'a pourtant pas empêché certains de nos puissants alliés de poursuivre dans cette voie; je ne pense pas non plus que si nous cessions de produire de l'uranium cette décision ait beaucoup d'influence au niveau des États qui veulent en acheter pour quelque raison que ce soit, pour fabriquer des armes ou pour exploiter des réacteurs nucléaires, pour autant que ces achats correspondent à leurs intérêts nationaux fondamentaux.

M. Flis: J'ai comparu ce matin devant le comité spécial du Parlement ontarien chargé des questions relatives à l'ombudsman. Ce comité a été constitué pour surveiller le respect des dispositions sur les droits de la personne, et il se préoccupe énormément des cas de torture et d'assassinats signalés un peu partout dans le monde. Ce comité a également exprimé sa déception à l'endroit des Nations-Unies. Les Nations-Unies sont en effet une organisation constituée à l'échelon mondial qui, pourtant, manquent de façon flagrante d'efficacité et voit sa position s'affaiblir de jour en jour. Hier, au cours d'une réunion de l'Association des parlementaires canado-américains, quelqu'un a demandé à son excellence l'ambassadeur Rogers si les États-Unis allaient réduire leur participation financière aux Nations-Unies, à quoi l'ambassadeur a répondu qu'il l'espérait bien.

Il me semble que l'influence des Nations-Unies s'affaiblit de plus en plus. Et voilà que nous nous préparons à la deuxième session spéciale des Nations-Unies sur le désarmement. À votre avis, quel devrait être le centre des préoccupations du Canada à l'UNSSOU II? Quelles devraient être nos priorités? Les zones dénucléarisées? La limitation des armements nucléaires? De fait, il s'agit de deux questions distinctes: Pensez-vous que les Nations-Unies perdent leur influence? La position de cette organisation est-elle faible aujourd'hui et continue-t-elle à s'affaiblir? Et sur quel sujet devrions-nous insister lors de la prochaine conférence?

Le professeur Critchley: Il se peut que les Nations-Unies soient perçues comme perdant de plus en plus leur influence. Toutefois, je ne pense pas que ce soit le cas. À mon sens, cette perception découle des éléments dont je viens de vous parler. Les gens ont tendance à oublier que notre monde est composé d'États souverains indépendants et que toute organisation internationale qui se veut efficace est forcément limitée dans ce qu'elle peut dire à ces États et dans ce qu'elle peut leur imposer qu'ils n'auraient pas accepté au préalable. Voilà donc pour cette partie de la question.

L'un des éléments sur lesquels j'aimerais que la nouvelle session spéciale sur le désarmement insiste davantage est la limitation des armements classiques. Lors de la première session spéciale, les pays neutres et les pays non alignés avaient soutenu que les armements nucléaires représentaient la menace la plus grave pour la paix mondiale et qu'en conséquence il fallait commencer par limiter ces armements nucléaires ou arriver à un désarmement nucléaire complet, avant d'aborder la question des armements classiques.

[Text]

• 1655

Yet, as I mentioned a little bit earlier, in the 37 years we have had nuclear weapons, we have not used them. In that same 37 years, according to the IISS, we have had about 133 wars and killed 25 million people. The wars involved 80 different countries, at one time or another, and they were all conventional weapons wars. The neutral and non-aligned do not want to discuss conventional weapons arms control, not to mention disarmament. What also bothers me in that regard is that they have a marked reluctance to sign the nuclear Non-Proliferation Treaty.

It seems to me that what I would like to see Canada do, and I think we might be in a position where we could get away with this, is to point out these matters to the other states and say: If we are so concerned about arms control, whether it is arms control per se or arms control leading to disarmament, we should not be trying to pin it on the five nuclear powers to do something, but should rather look to the whole world to do something, especially with regard to conventional weapons. It is conventional weapons that are being used in war now and are killing people now and we have to discuss arms control of conventional weapons. In fact, we should attach a priority to them.

Professor Middlemiss: I think I would like to register just briefly; I will not go into this too much, but I think that would be my view as well: that Canada, if it is looking for some influence or if it has its own interests in mind, should perhaps put a little more emphasis on the conventional side and certainly urge the super powers to continue the SALT process. I think that is very important. There is not much we can do directly, but perhaps we can do something more in the conventional field.

I agree with Dr. Critchley wholeheartedly that we tend to look at the past good record of our experience with nuclear weapons and deduce from that a very disastrous future. I do not quite see that that follows. I would like to just cite—I read it on the airplane coming down here—an Adelphi Paper by Kenneth Waltz *The Spread of Nuclear Weapons: More may be better*. There is a very interesting thesis put forward there that perhaps we would all be better off if the smaller nations would get rid of more of their conventional weapons, which lead to the types of wars that Dr. Critchley mentioned, and go into the nuclear business. I remain agnostic about this thing, but it is a provocative thesis and I encourage you all to take a look at it.

The Chairman: Thank you. Maybe you would give us the exact name and we will circulate it. We will not append, but we will circulate. Dr. Jewett, followed by Mr. McKinnon.

[Translation]

Pourtant, comme je l'ai dit plus tôt, depuis 37 ans que nous avons des armes nucléaires, nous ne les avons jamais utilisées. Pendant ces 37 ans, d'après l'Institut international pour les études stratégiques, il y a eu environ 133 guerres qui ont tué 25 millions de personnes. Ces guerres ont mis en cause 80 pays différents à un moment ou à un autre et les armes ont toujours été des armes conventionnelles. Les pays neutres et les pays non alignés refusent de discuter du contrôle des armes conventionnelles, pour ne pas parler du désarmement. Ce qui m'inquiète aussi passablement, c'est qu'en même temps ils se font tirer l'oreille pour signer le traité de non-prolifération des armes nucléaires.

Ce que le Canada pourrait peut-être faire—et cela aurait même des chances de réussir—c'est d'avancer ses arguments devant les autres États et de leur dire: si le contrôle des armements nous inquiète véritablement, qu'il s'agisse d'un contrôle en tant que tel ou d'un contrôle conduisant à un désarmement, au lieu d'essayer de convaincre les cinq puissances nucléaires de faire quelque chose, nous ferions mieux de nous adresser au monde entier, d'obtenir que quelque chose soit fait à cette échelle, surtout en ce qui a trait aux armes conventionnelles. En effet, à l'heure actuelle ce sont les armes conventionnelles qui sont utilisées, ce sont ces armes-là qui tuent des gens et nous devons discuter d'un contrôle des armes conventionnelles. C'est un sujet qui mérite d'ailleurs qu'on lui donne la priorité.

Le professeur Middlemiss: Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails, mais je vais tout de même essayer de vous exposer mon point de vue: si le Canada veut exercer une certaine influence, si en même temps il cherche à préserver son propre intérêt, il faudrait peut-être insister un peu plus sur l'aspect conventionnel et certainement convaincre les superpuissances de poursuivre les discussions du SALT. À mon sens, c'est particulièrement important. Nous ne pouvons pas faire grand chose directement, mais peut-être pouvons-nous insister un peu plus sur l'aspect conventionnel.

Je suis tout à fait d'accord avec le Dr Critchley quand il dit que nous nous fondons sur un passé relativement satisfaisant en ce qui a trait aux armes nucléaires pour envisager un avenir parfaitement désastreux. Je ne vois pas la logique de notre raisonnement. À ce sujet, je voudrais vous citer un article que j'ai lu dans l'avion en venant ici; il a été écrit par Kenneth Waltz et a paru dans Adelphi, il est intitulé *«The Spread of Nuclear Weapons: More may be better»* (La prolifération des armes nucléaires: plus il y en aura, mieux cela vaudra). C'est fondé sur une théorie très intéressante selon laquelle il vaudrait peut-être mieux que les petites nations remplacent leurs armes conventionnelles, celles qui sont actuellement utilisées, comme le Dr Critchley l'a mentionné, par un armement nucléaire. Personnellement, je reste sceptique, mais c'est tout de même une théorie qui mérite votre attention.

Le président: Merci. Si vous nous redonnez le titre exact, nous essaierons de faire distribuer l'article. Nous ne l'annexerons pas, nous le distribuerons. Dr Jewett, suivie de M. McKinnon.

[Texte]

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

This latter point is one that I was going to raise, so perhaps I will begin with it. The emphasis that we should place on trying to get greater arms control in the conventional arms field I think is an excellent idea, and perhaps something we should look at more seriously as a contribution we might make. It raises questions about whether we, ourselves, should address the degree to which we are engaged in conventional arms trade with various other countries in the world. I would like to have comments from both of you on whether you think that Canada can make as useful a contribution as she might if she were herself engaged, to some rather large extent, in the arms trade.

I would like also, in relation to this question about conventional versus nuclear arms, to ask you if you do not think—you see I get the feeling that you almost think, because we have not had a nuclear war and because we are maybe roughly in balance, that we are therefore not going to have one. I honestly do not believe that is the feeling of a lot of people nowadays. They think there has been a qualitative change, and I doubt very much if you would have as strong a peace movement as you have in Europe now if there had not been a genuine concern that the nuclear holocaust could come. And I would therefore like you to comment on whether you do not feel that this is the case. The enormous expenditures that are going to take place over the next few years, in both superpowers and many other powers as well, on nuclear arms, and the kinds of nuclear weapon systems that are being developed, and the possibility of the neutron bomb and so on, have certainly begun to make people in western Europe more fearful of nuclear war than I recall at any time since the Second World War.

• 1700

There were a lot of peace protests during Vietnam, but I am talking about the sheer fear of the devastation of this whole planet.

I have another couple of questions I would like to ask, more specifically on the disarmament session, but before I come to those perhaps either or both of you would comment on . . .

Professor Middlemiss: If I could just make a preliminary statement. I think you can cite examples of this beyond the Vietnam war experience. I think the late 1950s and early 1960s were a classic case of a very similar type of concern being voiced in the original peace movements. We tend to forget where these came from. The great Strontium 90 scares and things like this.

So, if you are saying, are more people concerned, I would say of course. I think there is great concern about nuclear war. That does not mean that nuclear war is in fact going to happen and I am rather reassured by the record. It is a possibility, and I think we should try to eliminate root causes of war, rather than worry so much about the weapons. Very few of these weapons attack each other without somebody pushing the button, and you have to get some control on the leaders of

[Traduction]

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président.

J'avais justement l'intention de soulever ces derniers points dont vous avez discuté. Je vais donc commencer par là. L'idée d'insister beaucoup plus sur le contrôle des armements conventionnels me semble excellente; je pense que c'est un domaine où nous pourrions exercer notre influence. Cela pose la question du commerce des armes conventionnelles que nous faisons avec divers pays du monde. Pensez-vous que le Canada puisse jouer un rôle aussi utile que s'il participait activement au commerce des armes.

Quant à cette comparaison entre les armes conventionnelles et les armes nucléaires, ne pensez-vous pas . . . Vous comprenez, j'ai presque l'impression que vous vous fondez sur le fait qu'il n'y a pas eu de guerre nucléaire et qu'il existe un certain équilibre pour conclure qu'il n'y en aura pas. Honnêtement, il y a beaucoup de gens qui ne sont pas de cet avis. Ils estiment qu'il y a eu dans la situation un changement d'ordre qualitatif, et je doute fort que le mouvement pacifiste en Europe qui est particulièrement dynamique à l'heure actuelle ait pu exister sans une peur véritable de l'holocauste nucléaire. J'aimerais savoir si vous êtes de cet avis. Les sommes énormes qui vont être dépensées d'ici quelques années par les deux superpuissances, entre autres, pour l'armement nucléaire et pour les nouveaux systèmes d'armements nucléaires qui seront bientôt produits, l'existence de la bombe au neutron, et cetera, tout cela fait craindre une guerre nucléaire à la population de l'Europe de l'Ouest plus qu'à aucun autre moment depuis la Deuxième guerre mondiale.

Pendant la guerre du Vietnam, les manifestations pacifistes ont été nombreuses, mais il s'agit aujourd'hui de la peur pure et simple de voir toute la planète dévastée.

J'ai encore deux questions à poser sur la session du désarmement, mais auparavant peut-être que l'un d'entre vous, ou même les deux pourraient . . .

Le professeur Middlemiss: Je vais commencer par quelques observations. Vous auriez pu citer un autre exemple que celui de la guerre du Vietnam. À la fin des années 50 et au début des années 60, on retrouvait le même genre d'inquiétude classique au sein des mouvements pacifistes. On a tendance à oublier l'origine de ces réactions, comme la panique du *Strontium 90*.

Vous dites que l'inquiétude touche un plus grand nombre de personnes, mais cela me semble naturel. Effectivement, la guerre nucléaire constitue une grande préoccupation, mais cela ne signifie pas qu'elle se produira et à mon sens, si l'on retourne dans le passé, on y trouve des raisons de se rassurer. C'est tout de même une possibilité et nous devons essayer d'éliminer les causes qui sont à la racine des guerres, cela vaudrait mieux que de continuer à s'inquiéter de la proliféra-

[Text]

these nations and the people under them, to prevent that and remove the causes of tension between them.

Now, I do see a cause for concern in the so-called war fighting doctrines that seem possibly to be emerging in the United States; and this seems to be a one-sided U.S. type of activity. This lineage goes back to 1962 with the counterforce doctrines of Robert McNamara and had its perhaps largest incarnation in 1974 with the Schlesinger doctrine of flexible nuclear options, and then we have recently its direct descendant in Presidential Directive 59, signed by President Carter in mid-1980.

What these seem to be indicating, is that the United States is now actively and comprehensively planning to confront the fundamental question, what happens if deterrence fails? What should we do then, surrender? And it is presenting a number of plans for the use of nuclear weapons, both tactical and strategic, in those contingencies, designed to end war, I might add.

I think this is damaging insofar as it does lead to a first strike type of thinking on the parts of perhaps both superpowers; and perhaps more directly, as it leads to the acquisitions of types of weapons systems that make a first strike type of option or consideration more tempting to either side in a pre-emptive sense. So, I think there is some reason for concern there. I applaud the thinking and the planning on this basis. Otherwise, we should not just throw up our hands and say what if, so to speak. But I would like to point out that planning for something is not a decision to do it, and I think it is important to have these types of considerations and options in advance of any sort of international crisis. That would be my comment on that.

Professor Critchley: My comment is slightly different. We do not always agree on everything. I would like to comment on what I regard as three parts of your question, with respect to the arms trade. Canada's participation in the arms trade depends entirely on how you define this, and if you include trucks, yes, we do a lot more perhaps than we might otherwise. But I am not sure. Regardless of what definition one gives to the arms trade, given Canada's participation in it, in comparison to the United States, the Soviet Union, France, Czechoslovakia, it is quite minor. I think any unilateral cutback on the part of Canada would probably go unnoticed, even if we told them, I mean in terms of its influence.

• 1705

As to qualitative changes in nuclear weapons making the likelihood of war greater, am I correct in your interpretation there?

Miss Jewett: Yes, and also creating the—

[Translation]

tion des armes. Ces armes, d'ailleurs, ne se lancent pas d'elles-mêmes les unes contre les autres, quelqu'un pousse un bouton, c'est la raison pour laquelle il faut trouver le moyen de contrôler, dans une certaine mesure, les dirigeants de ces nations et les gens qu'ils dirigent pour empêcher cette possibilité et supprimer les causes de tension.

Maintenant, je vois une autre cause d'inquiétude, il s'agit de ce qu'on appelle les doctrines de la guerre qui, à l'heure actuelle, semblent être l'apanage des États-Unis. Cela remonte à 1962 et aux doctrines de la contre-attaque prônées par Robert McNamara; elles se sont surtout matérialisées en 1974 avec la doctrine Schlesinger des options nucléaires souples et on en retrouve de nos jours un descendant direct dans la Directive présidentielle 59, signée par le président Carter au milieu de 1980.

Apparemment, les États-Unis en sont venus à s'attaquer systématiquement à cette question fondamentale de savoir quoi faire en cas d'échec de la dissuasion. Que faire alors: se rendre? Ils étudient un certain nombre de plans d'utilisation des armes nucléaires, tactiques et stratégiques en se fondant sur un certain nombre d'hypothèses toutes destinées à mettre fin à la guerre.

A mon sens, c'est une démarche très nuisible en ce sens que les deux superpuissances finissent par conclure qu'elles doivent être la première à frapper. Et, conséquence encore plus directe, elles se trouvent amenées à acquérir des systèmes d'armement dont les caractéristiques leur font penser qu'elles ont tout intérêt à frapper les premières. C'est donc une chose dont nous avons lieu de nous inquiéter. Je suis tout à fait d'accord pour qu'on réfléchisse et qu'on planifie, mais, passé ce stade, il ne faut pas en profiter pour renoncer à régler le problème d'une autre façon. En tout cas, j'insiste, le fait de planifier ne signifie pas qu'une décision a été prise et il reste important d'aligner les options possibles en cas de crise internationale, quelle qu'elle soit. Voilà ce que j'en pense.

Le professeur Critchley: Mes observations seront quelque peu différentes. Nous ne sommes pas toujours d'accord sur tout. Pour moi, la question que vous avez posée comporte trois parties; commençons par le commerce des armes. La participation canadienne dans ce domaine dépend de la définition que vous choisissez. Si vous estimez qu'un camion est une arme, effectivement, notre participation prend tout de suite une certaine importance. Mais je ne suis pas sûr. Quelle que soit la définition que l'on donne du commerce des armes, comparé aux États-Unis, à l'Union soviétique, à la France, à la Tchécoslovaquie, notre rôle est forcément très mineur. Toute réduction unilatérale de la production par le Canada passerait probablement inaperçue, même si nous la faisions remarquer, je parle en termes d'influence.

Quant à l'évolution qualitative des armes nucléaires, qui augmente le risque de guerre, est-ce que j'ai bien interprété ce que vous avez dit?

Miss Jewett: Et également l'existence . . .

[Texte]

Professor Critchley: The peace movement.**Miss Jewett:** —enormous concern that we see in western Europe today.**Professor Critchley:** We are talking simultaneously about two different things with respect to doctrine. With respect to the peace movement, I think that part of the reason behind the peace movement, and only part, was domestic politics. There are other sources of it as well.

And part of it is because of the development of smaller weapons that now create the possibility that if there were to be a nuclear war between the NATO and Warsaw Treaty organizations, it would not involve devastation of the United States and the Soviet Union. It could now involve the devastation of European nations, which had not been the case before, though the idea was that if the war escalated to a nuclear level, it would go to a strategic nuclear level and the two homelands. Of course, there is fallout, et cetera, et cetera, but I think the Europeans are realizing that if they go for this option of having tactical nuclear weapons as a counter to the massive Soviet build-ups, rather than having conventional forces, their homelands are targets for nuclear weapons, and this is rather disturbing.

The alternative is to go for a very expensive option of increasing their conventional capabilities. This is a domestic political problem.

Professor Middlemiss: Yes.**Professor Critchley:** However, with regard to the likelihood of war and the concerns about war-fighting strategies, I think we should recall that the Soviet Union's doctrine, to the extent that we can be sure in our analysis, has always been a war-fighting doctrine, not deterrence in the sense that we in the West understand it, and NATO.

When we talk about first-strike possibilities, it is always off sometime in the future, which is never really defined. I think the likelihood of either the Soviet Union or the United States achieving sufficient capabilities to even consider the first strike as possible is very remote. The reason why I think this has to do with the fact that at least part of their strategic nuclear arsenals are sea-borne by submarines and the possibilities for the advance in antisubmarine warfare techniques to the extent where you can place each of those submarines in a particular location in real time is just not foreseeable with the technology that we have and the trends that we are going on.

So, if you have a relatively significant portion of the strategic nuclear arsenal of each superpower and you do not know where it is, for sure, all of it, then you really cannot engage in a first strike because they have a credible second-strike capability.

Professor Middlemiss: If I can just qualify my statement. I did not mean to disagree with you, Harriet, really.

I think what I was saying is that I do not believe either that a credible first-strike posture is being developed or even contemplated by either side. I think the problem here, and this

[Traduction]

Le professeur Critchley: Le mouvement pacifiste.**Mlle Jewett:** ... de cette peur énorme qui apparaît en Europe de l'Ouest à l'heure actuelle.**Le professeur Critchley:** Je pense que nous mélangeons deux choses différentes sous la même étiquette doctrinaire. Pour ce qui est du mouvement pacifiste, les politiques intérieures n'en sont qu'un élément, mais on lui trouve également d'autres sources.

Le mouvement est né en partie à cause de la mise au point d'armes plus petites qui, en cas de conflit nucléaire entre l'OTAN et les pays du Pacte de Varsovie, risqueraient de situer le conflit non plus en Union soviétique ou aux États-Unis, mais bien en Europe, contrairement à ce qu'on a pensé pendant plusieurs années. En effet, on estimait jadis qu'un conflit dégénérant en guerre nucléaire se jouerait au niveau stratégique, c'est-à-dire sur le territoire des deux principaux intéressés. Evidemment, il faut penser aux retombées, etc., mais aujourd'hui les Européens se rendent compte qu'avec les armes nucléaires tactiques qui sont opposées aujourd'hui à l'énorme arsenal soviétique, et ont remplacé les forces conventionnelles, leurs territoires sont devenus des cibles pour les armes nucléaires, ce qui ne laisse pas de les inquiéter.

L'alternative est extrêmement coûteuse, elle consiste pour ces pays d'Europe à augmenter leurs arsenaux conventionnels, et c'est un problème de politique intérieure.

Le professeur Middlemiss: Oui.**Le professeur Critchley:** Néanmoins, quand nous réfléchissons à la menace de guerre et aux stratégies prévues, il faut nous souvenir que la doctrine soviétique—dans la mesure où nous pouvons être certains de notre analyse—a toujours théoriquement penché vers la guerre de préférence à la dissuasion dans le sens où l'Ouest, l'OTAN, comprend ce terme.

Quand nous parlons de la possibilité de frapper les premiers, il s'agit toujours d'une hypothèse pour un avenir qui n'est jamais défini. En réalité, il est peu probable que l'Union soviétique ou les États-Unis s'arment suffisamment pour envisager de frapper les premiers. Si je dis cela, c'est qu'une partie au moins de leurs arsenaux nucléaires stratégiques se trouve à bord de sous-marins; or, les techniques de lutte anti-sous-marine ne permettent pas de penser que l'on pourra dans un avenir propre localiser des sous-marins nucléaires au moment de l'attaque.

Par conséquent, si une superpuissance ne peut pas savoir avec certitude où se trouve la totalité de l'arsenal nucléaire stratégique de son adversaire, elle ne peut pas se permettre de frapper la première puisque les possibilités de contre-attaque de l'autre existent toujours.

Le professeur Middlemiss: Permettez-moi de revenir sur ce que j'ai dit tout à l'heure; je vous assure, Harriet, que je ne voulais pas contester ce que vous disiez.

Ce que j'ai voulu dire, c'est qu'à mon avis ni l'une ni l'autre des parties n'essaye de se préparer à frapper la première. Le problème—et cela nous ramène au mouvement pacifiste—c'est

[Text]

gets back to your question of the peace movement, is that this is basically the way it is sold to our publics, and I think this is a very great pressure on a political leader. He is caught, hoisted on his own petard. He is trying to get some weapons, perhaps for a great number of other reasons, and he is now stuck with his original rationale that you are going through with these things, and this leads to some unfortunate circumstances.

Another point I might make is that it is ironic that the United States is now the target of these peace movements in Europe, when it was, in 1977, the West German government that requested the long range theatre nuclear force modernization in the first place.

Miss Jewett: Well, of course the West German government is not entirely happy with the peace movement that is going on in that country for that very reason. Without getting into the potential first-strike strategies, other military people and others that I have read, would not agree with you about the impossibility of first strike taking place.

• 1710

Without getting in to all that I would like to move more explicitly into proposals for the disarmament session that Canada might make and to ask, first of all Professor Critchley, whether or not there is anything out there at all comparable to the 10 agreements made in the past many years?

Professor Critchley: I wonder if one thing that there is out there might be possible, because it falls into the same general category I mentioned—both superpowers want to avoid doing it and agree to avoid doing it, but if they cannot agree, then they will have to do it. This has to do with the control of radiological weapons, because we do not have them yet. So the chances of reaching some kind of an arms control agreement for that category of weapons might be rather good. I have not been following the negotiations in the working group on that in any detail.

Miss Jewett: I was just wondering if there was any significance particularly in Canada's taking an initiative in that particular field?

Professor Critchley: I would not know.

Miss Jewett: Finally, in preparation, what are your feelings now about the possibility of a nuclear-free zone in the Arctic?

Professor Critchley: I am never quite sure what people mean when they say "nuclear-free zone in the Arctic." Are we talking about nuclear weapons transiting either on the surface or under the sea in the Arctic, or are we including space above the Arctic? If we are including space, that includes ICBMs, and I think they are *ipso facto* impossible then. If we confine the discussion to surface and sub-surface, to my knowledge the only presence of nuclear weapons in the Arctic area is by submarine transits of SSBNs, potentially, unless you include the Arctic littoral, in which case you may have a SAC base in Alaska and some bases in the Soviet Union included, which

[Translation]

la façon dont le public est informé, et les pressions que les chefs politiques subissent par contre-coup. Ils sont pris au piège, au piège de leurs propres arguments. Ils essayent d'acquiescer certaines armes, souvent pour des raisons tout à fait différentes, mais ils sont empêtrés dans les raisons qu'ils ont données au départ, et cela conduit à des situations regrettables.

D'autre part, il est ironique de constater que les États-Unis sont aujourd'hui la cible de ces mouvements pacifistes en Europe, si l'on pense que c'est le gouvernement de l'Allemagne de l'Ouest qui, en 1977, a le premier demandé la modernisation des forces nucléaires de théâtre de longue portée.

Mlle Jewett: Évidemment, le gouvernement de l'Allemagne de l'Ouest, justement pour cette raison-là, ne voit pas les mouvements pacifistes d'un très bon oeil. Je ne veux pas m'attarder aux stratégies d'attaque préventive, mais j'ai parlé à des spécialistes militaires et j'ai lu des auteurs qui, contrairement à vous, n'estiment pas impossible que l'une ou l'autre partie attaque la première.

Je ne veux pas entrer dans tous ces détails, je préfère en venir aux propositions que le Canada a l'intention de faire à la session sur le désarmement. Je m'adresse pour commencer au professeur Critchley et je lui demande s'il y a quelque chose en préparation qui soit comparable aux dix accords signés depuis ces dernières et nombreuses années?

Le professeur Critchley: Il y a une chose dont je me demande si elle est possible, car elle appartient à la même catégorie que j'ai mentionnée: les deux superpuissances veulent l'éviter et voudraient se mettre d'accord pour l'éviter, mais si elles n'y réussissent pas, elles seront forcées de passer à l'action. Il s'agit du contrôle des armes radiologiques, puisque celles-ci n'existent pas encore. Pour ce type d'armement, les chances de parvenir à un contrôle sont peut-être encore assez bonnes. Je n'ai pas suivi de près les négociations du groupe de travail.

Mlle Jewett: Le fait que le Canada prenne l'initiative dans ce domaine a-t-il une signification particulière?

Le professeur Critchley: Je n'en sais rien.

Mlle Jewett: Enfin, que pensez-vous de la possibilité d'une zone libre de toute installation nucléaire dans l'Arctique?

Le professeur Critchley: Je ne suis jamais tout à fait certain de comprendre ce que les gens veulent dire quand ils parlent de «zone libre de toute installation nucléaire dans l'Arctique». Parlez-vous d'armes nucléaires en transit, soit en surface, soit dans l'Océan Arctique, ou bien est-ce que vous pensez à l'espace au-dessus de l'Arctique? Si vous parlez également de l'espace, les missiles balistiques intercontinentaux sont en cause, et, partant de là, cela devient impossible. Si nous nous en tenons par contre à la surface et à la zone sous-marine, que je sache, les seules armes nucléaires dans l'Arctique sont en transit à bord de sous-marins, à moins que vous n'ajoutiez à

[Texte]

would have nuclear weapons either for bombers or ICBMs. But if we confine ourselves to the Arctic Ocean area, we are really talking about submarines that carry nuclear missiles.

I cannot see how we can get an agreement on that, because we are really discussing the Soviet Union, the United States, possibly the United Kingdom, and France, with their nuclear submarines. There is virtually no way, even if one got agreement for verifying that those submarines are not in that area. It is extraordinarily difficult to track submarines in the Arctic area. The ice is extremely noisy; so it would mean using microphones and pulling the engine noises to get the signatures so that you can tell whether it is an SSBM or not and, if so, whose it is, from all that background noise of the ice continually crashing together. We tend to think of the Arctic as being covered by one nice solid sheet; it is not. So we have that problem for one technique of antisubmarine warfare.

The temperature gradients between various layers of water in the Arctic Ocean are really quite extreme, and sonar does bounce off these temperature gradients. So you have a cold-water layer, then a warm-water layer, then another cold-water layer; you can be using active sonar to look for submarines—say some kind of an international grid to enforce a nuclear-free zone—and it can bounce off the layer. The submarines can be immediately below it and not be picked up by the sonar.

The undersea contour of the ice is extremely uneven. As you know, there are pressure ridges. We see pictures of them when we see pictures of the Arctic; the ice has been forced together and you get a pressure ridge 40 to 60 feet high. Well, there is a commensurate keel beneath it, so that, in the ice-infested sections of the undersea contour of the Arctic Ocean, a submarine can hide very easily, behind a keel, up in one area, down in another. So even if you were to send another submarine, an attack submarine, in to try to find these, the area we are talking about is extraordinarily large, and it would be an extremely difficult task. Infra-red satellite surveillance to pick these submarines up when they surface is extremely difficult, because there are so many leads and polynias in the Arctic polar cap, as it is called, that photo-analysis with continuing surveillance would be difficult.

• 1715

You might know that two weeks ago there was something which gave off a hot-spot at one point in the Arctic, but you would never know in time to be able to try to charge a state with violation. So I mean there are extraordinary technical

[Traduction]

cela le littoral arctique et dans ce cas, il y a peut-être une base SAC en Alaska et quelques-unes en Union-Soviétique qui possèdent des armes nucléaires, armes aéroportées ou missiles balistiques intercontinentaux. Mais si nous nous en tenons à l'Océan Arctique, il s'agit exclusivement de sous-marins qui transportent des missiles nucléaires.

Dans ce cas, je vois mal comment il serait possible de se mettre d'accord, puisque cela met en cause l'Union Soviétique, les États-Unis, et peut-être même le Royaume-Uni et la France, qui tous ont des sous-marins nucléaires. Cela est virtuellement impossible, même si l'on réussissait à se mettre d'accord pour vérifier que les sous-marins ne circulent pas dans cette région. Il est pratiquement impossible de détecter des sous-marins qui se trouvent dans la région de l'Arctique. La glace est extrêmement bruyante. Il faudrait utiliser des microphones et effacer les bruits de moteurs pour obtenir des signaux identifiables et déterminer s'il s'agit d'un sous-marin porteur de missiles balistiques, et, le cas échéant, à qui il appartient. Tout cela, sur le bruit de fond de la glace qui ne cesse de se heurter. Quand nous pensons à l'Arctique, nous pensons le plus souvent à une couche de glace solide et homogène, ce n'est pas du tout cela. Nous sommes donc loin d'avoir résolu tous les problèmes de la guerre anti-sous-marine.

D'un autre côté, les couches d'eau dans l'Océan Arctique varient énormément de température. Les radars se répercutent contre ces couches d'eau à des températures diverses. Vous avez une couche d'eau froide, suivie d'une couche d'eau tiède, puis une autre couche d'eau froide. Quand vous cherchez les sous-marins avec un sonar, par exemple si vous essayez d'établir une carte internationale pour faire respecter une zone libre de toute installation nucléaire, le sonar se répercute sur ces couches d'eau. Le sous-marin peut se trouver immédiatement en-dessous, et échapper au sonar.

Les contours sous-marins de la glace sont très déchiquetés. Comme vous le savez, il y a des zones de pression. Nous avons parfois l'occasion d'en voir des images. La glace s'écrase et forme une zone de pression de 40 ou 60 pieds de haut. Mais en-dessous de la surface, il y a un bloc de glace qui est proportionnel à ce qui dépasse, et dans les zones infestées de glace du contour sous-marin de l'Océan Arctique, il est très facile de cacher un sous-marin sous la quille d'une zone de pression, au-dessus dans une autre zone, un peu plus bas ailleurs. Par conséquent, si vous envoyez un autre sous-marin, un sous-marin d'attaque, pour essayer de trouver ceux qui se cachent, la région en cause est énorme et la tâche presque impossible. Il est également très difficile de surveiller par satellite, grâce aux infrarouges, à cause de la multiplicité des polynies (voies navigables le long de la banquise) dans la calotte polaire arctique, comme on l'appelle, et il serait extrêmement difficile d'exercer une surveillance permanente par photo analyse.

Vous savez peut-être qu'il y a deux semaines on a relevé un point chaud quelque part dans l'Arctique, mais il serait tout à fait impossible de le savoir à temps pour accuser un État de

[Text]

problems of verification, and for that reason I would be very hesitant to push that.

Miss Jewett: But you suggest then that there should be some other place where we should be looking for a nuclear-free zone?

Professor Critchley: I think any other place! And the chances might be a little bit higher. But if you are thinking of the Indian Ocean, there is now a problem there, so I am not very optimistic about that possibility either.

The Chairman: Thank you, Miss Jewett, Dr. Critchley.

Now we will have Mr. McKinnon, followed by Mr. Gimaïel, followed by Mr. Gamble.

Mr. McKinnon: I have some questions arising out of the answers to the questions that were asked. I would like to say that there is so much in this that we could go on for a very long time, if time were available, which it is not.

Firstly, Dr. Critchley, in your role as a recognized expert on the Arctic, I read in an article yesterday, I believe, that the largest Russian grouping of nuclear weapons is in their Arctic court. Is that so, as far as you know?

Professor Critchley: Certainly the largest grouping of sea-borne weapons is in the northern fleet, yes. Two-thirds of their SSBNs are attached to their northern fleet which is based, has home ports, in the Kola Peninsula, Murmansk, et cetera.

Mr. McKinnon: I would think this would be something doomed to failure from the start, to talk about having a nuclear-free zone there. It is rather like trying to have a nuclear-free zone excluding whatever the American's chief naval base is; San Diego or something like that.

Professor Critchley: Norfolk.

Mr. McKinnon: Norfolk, yes.

You mention that you thought the mass demonstrations in western Europe were caused by a realization they were going to be mortally involved if a nuclear war broke out. For the first time they realize they can be hit by the nuclear weapons that would be in any likely battlefield to come up there. Surely this has always been the case or it has been the case . . . You know, 20 years ago Canadian troops were armed with tactical nuclear weapons in western Europe, and several other nations were armed as early and continue to have them. What brought it about, that suddenly this year it dawned on them they would be in the fire if there was a nuclear exchange?

Professor Critchley: I think you are quite right to point out that this has been the case for a long time, and in the first instance and in the second instance it has dawned on them relatively recently. It is a curious contradiction here. I think it

[Translation]

violation. La vérification pose donc des problèmes techniques énormes, c'est pourquoi j'hésiterais à trop insister dans ce sens.

Ms. Jewett: Dans ce cas, pensez-vous qu'il faudrait chercher à établir ailleurs une zone libre d'installations nucléaires?

Le professeur Critchley: N'importe où ailleurs!! Les chances de réussir seraient peut-être un peu meilleures. Mais si vous pensez à l'Océan Indien, cela pose un autre problème et je ne suis pas très optimiste dans ce cas-là non plus.

Le président: Merci, mademoiselle Jewett, Monsieur Critchley.

Je donne maintenant la parole à M. McKinnon, qui sera suivi de MM. Gimaïel et Gamble.

M. McKinnon: Je reviens aux questions de tout à l'heure. C'est un sujet qui mériterait que nous nous y attardions, malheureusement, nous n'en avons pas le temps.

Pour commencer, Madame Critchley, vous êtes un expert pour tout ce qui a trait à l'Arctique, et j'ai lu hier dans un article que le plus gros regroupement d'armements nucléaires russe était situé dans l'Arctique. Pensez-vous que ce soit exact?

Le professeur Critchley: Certainement, leur plus grosse force d'armements maritimes, c'est leur flotte septentrionale, effectivement. Les deux-tiers de leurs sous-marins porteurs de missiles balistiques se trouvent dans la flotte nordique stationnée sur la péninsule de Kola, à Mourmansk, etc.

M. McKinnon: J'imagine que cette idée d'une zone libre d'installations nucléaires dans cette région serait condamnée à l'échec dès le départ. Est-ce que ce n'est pas un peu comme si on essayait d'imposer une zone libre d'installations nucléaires excluant la principale base navale américaine, quelle qu'elle soit, San Diego, par exemple?

Le professeur Critchley: Norfolk.

M. McKinnon: Norfolk, oui.

Vous avez dit que les manifestations de masse auxquelles on a assisté en Europe de l'Ouest viennent de ce que les gens se sont rendu compte du danger mortel qu'ils couraient en cas de guerre nucléaire. Pour la première fois, ils se rendent compte qu'ils pourraient servir de cible aux armes nucléaires et que leur région pourrait servir de champ de bataille, aussi bien que n'importe quelle autre. Mais cela n'est pas nouveau . . . Vous savez, il y a 20 ans les troupes canadiennes étaient armées d'armes nucléaires tactiques en Europe de l'Ouest et plusieurs autres pays qui possédaient déjà ces armes à l'époque les possèdent toujours. A votre avis, qu'est-ce qui a forcé cette prise de conscience soudaine, pourquoi les gens se sont-ils mis à penser qu'ils risquaient d'être pris entre deux feux nucléaires?

Madame Critchley: Vous avez tout à fait raison quand vous dites que ce n'est pas nouveau, mais la prise de conscience est relativement récente. On assiste d'ailleurs à une contradiction assez bizarre. Je pense que ce sont les SS-20 qui sont à

[Texte]

dawned on them because of the SS-20 deployment and yet the peace movement with few exceptions in Europe mentions the SS-20s, of course. They mention the American plans, or the NATO plans, for potential deployment if arms control—with regard to theatre nuclear weapons—is not successful, and the whole NATO 1979 decision. They rarely mention the SS-20s, and those are already deployed, with more coming out every month, and approximately two-thirds of those that are produced are in European Russia pointed at western Europe. The other third is on the Sino-Soviet border or near it.

Mr. McKinnon: Thank you.

Professor Middlemiss, you mentioned a series of positions, or postures, I believe, as the Americans would call them: the McNamara posture; the Schlesinger scheme; PD59 I think it is; flexible response; counterforce; and so on, and you seemed to think that this was building disaster or something. Is it not true that they have been thrashing around trying to find something that is less dangerous than the trip-wire theory which they started with, where any incursion by even a relatively small force of Russians into the NATO occupied area was going to be the start of the big war?

• 1720

Surely, unhappy as we all are with any kind of these possibilities, the tripwire was the most dangerous one, subject to the least time for negotiating and things like that.

Professor Middlemiss: I agree. I applaud the fact that somebody is finally getting around to asking what happens if deterrence fails. It is better to have plans, as I said, in advance.

What I think is somewhat dangerous is that these plans, if they are adopted as a decision at some point in time—I think it is better to have some options rather than none—are postulated on the idea that you can somehow control a nuclear war. The idea is then, that nuclear war is perhaps made more likely. I think, and I agree with Dr. Critchley here, that the Soviets will go nuclear early and they will go massively. There is nothing in their doctrine that I have read—there may be in practice—that suggests that they would like to trade Washington for Minsk, for instance, in some sort of demonstration of reciprocal resolve that we are serious, but we are going to stop and think twice.

So, I think the idea of trying to control a nuclear war is a very dangerous one, if that is the way these flexible options doctrines are sold to the public. I do not think the military are necessarily thinking on those lines.

Mr. McKinnon: Those people who think about these things—incidentally it was Birmingham for Minsk in *The Third World War* by that British General—

Professor Middlemiss: Right.

[Traduction]

l'origine de cette prise de conscience, et pourtant, à quelques exceptions près, les mouvements pacifistes européens n'en parlent jamais. Ils parlent des plans américains, des plans de l'OTAN, des plans de déploiement en cas d'échec du contrôle des armements, en particulier des armes nucléaires de théâtre; ils parlent également de toute la série de décisions prises en 1979 par l'OTAN. Ils parlent rarement des SS-20, ni de ceux qui sont déjà en place, ni de ceux qu'on installe chaque mois et dont les deux-tiers environ se trouvent sur le territoire européen de la Russie et sont orientés vers l'Europe occidentale. L'autre tiers se trouve sur la frontière sino-soviétique ou à proximité.

M. McKinnon: Merci.

M. Middlemiss, vous avez parlé d'une série de positions, de «postures», comme les Américains l'appellent: la position McNamara, le système Schlesinger, le système PD59, je crois que c'est cela, la riposte souple, la contre-frappe, etc. et vous semblez penser que tout cela nous conduit au désastre. N'est-il pas exact que les Américains tournent en rond en essayant de trouver quelque chose d'un peu moins dangereux que la théorie du bouton rouge dont on est parti et aux termes de laquelle n'importe quelle incursion, même par un détachement soviétique relativement petit, sur le territoire occupé par l'OTAN, déclencherait automatiquement la grande guerre?

Aussi insatisfaisante que soit l'une ou l'autre de ces possibilités, celle du déclenchement automatique était la plus dangereuse, puisqu'elle ne laissait pratiquement pas de temps pour la négociation.

Le professeur Middlemiss: Je suis d'accord. Je me réjouis que quelqu'un se décide finalement à demander ce qui se passe en cas d'échec de la dissuasion. Il est préférable d'avoir, comme je l'ai dit, des plans tout préparés.

Ce qui est d'après moi assez dangereux avec ces plans, c'est que, s'ils sont éventuellement adoptés, je crois préférable d'avoir plusieurs options plutôt qu'aucune, ils reposent sur l'idée qu'il est en quelque sorte possible de contrôler une guerre nucléaire. Cette idée rend la guerre nucléaire plus vraisemblable. Je crois, et à cet égard je suis d'accord avec M^{me} Critchley, que les Soviétiques recourront plutôt au nucléaire et massivement. Je n'ai rien lu dans leurs doctrines—il y a peut-être quelque chose dans la pratique—qui suggère qu'ils aimeraient échanger Washington pour Minsk, par exemple, dans le cadre d'une espèce de démonstration de résolution réciproque indiquant que nous sommes sérieux, mais que nous voulons réfléchir à deux fois.

Je pense donc que l'idée d'essayer de contrôler une guerre nucléaire est dangereuse si c'est la manière de vendre au public ces idées d'options souples. Je ne pense pas que cela soit nécessairement la manière de penser des militaires.

M. McKinnon: Ceux qui pensent à ces choses... au passage, c'était Birmingham pour Minsk dans «La troisième guerre mondiale» par ce général britannique...

Le professeur Middlemiss: Exact.

[Text]

Mr. McKinnon: But I think that everybody has a different scenario in their heads about how this might come about. And I know that you said the Russians would go nuclear and go early. I had always thought that the side being driven backwards would be the one which would go nuclear.

To my mind, the scenario is that the Russians think that the allies, or the western European nations or the Americans will not go nuclear. So they will do a conventional attack and find out that they forgot that France has their own force and nuclear war starts. Many of those nations would not accept occupation, the way that they have in wars gone past, not while they hold the capability in their hands to destroy Moscow.

When you say that Russia would go nuclear, and go nuclear early, what kind of a scenario do you have in mind?

Professor Middlemiss: Well, I think the point I would like to make in respect to that is that their doctrine says specifically that they are the ones being attacked, not the other way around. So, again, it gets back to that earlier question of who is the aggressor. Of course, it is very convenient for both sides to suggest that it is the other side that would be the aggressor.

So, I think the name of the game has to be deterrence and you do not get into this sort of thing. The Soviets, as Harold Brown of the United States admits, feel that the most dangerous scenario that they can imagine—the most catastrophic one—is the prospect of a rapidly escalating crisis between the two superpowers and something happening, almost through inertia, out of that. So, I do not have any scenario.

Mr. McKinnon: I notice in your remarks somewhere you said that, in the likelihood of war, that we are perhaps in a more dangerous time now than we have been. One could infer that you consider we are getting into a more dangerous time, all the time.

We have been through some very tricky times. I think the Cuban crisis was probably the most difficult one to get through. The Afghanistan one is the one that bothers me, particularly with some of the remarks you have made about Russia not being an aggressive nation. Unless they had aggressive intentions in that part of the world, that are purely aggressive and not commercial interest and just wanting to see one side win over another, I cannot understand the reason that they invaded Afghanistan. They would have to be incredibly badly informed about the feelings of human beings in other countries.

Some of these things I can understand. They feel insecure against Germany, for instance. But why should they feel insecure against Afghanistan? I just cannot accept that aggression into Afghanistan, with any rational reason, unless they are of a very aggressive nature. I think that Mr. Crouse made that argument pretty well.

[Translation]

M. McKinnon: Je pense cependant que chacun a son propre scénario. Vous avez dit que les Russes recourraient les premiers au nucléaire et très tôt. J'avais toujours cru que le côté qui y perdrait le plus serait celui recourant au nucléaire.

Selon mon scénario, les Russes pensent que les alliés, ou que les nations de l'Europe de l'Ouest ou les Américains, ne recourront pas au nucléaire. Ils mèneront donc une attaque conventionnelle et découvriront qu'ils ont oublié que la France a sa propre force de frappe et c'est le déclenchement de la guerre nucléaire. Nombre de ces nations n'accepteraient pas l'occupation comme elle l'ont acceptée au cours des dernières guerres tant qu'elles détiennent la possibilité de détruire Moscou.

Lorsque vous dites que la Russie recourra au nucléaire, et très tôt, à quel scénario pensez-vous?

Le professeur Middlemiss: Il ne faut pas oublier que selon leur doctrine ce sont eux qui sont attaqués et non le contraire. Donc, une fois de plus, nous revenons à la question précédente, à celle de l'agresseur. Bien entendu, il est très pratique, des deux côtés, de dire que c'est l'autre qui est l'agresseur.

Pour éviter cette éventualité, la dissuasion est donc essentielle. Les Soviétiques, comme Harold Brown des États-Unis le reconnaît, estiment que le scénario le plus dangereux qu'ils peuvent imaginer, le plus catastrophique, est la perspective d'une escalade rapide de la crise entre les deux superpuissances et que quelque chose arrive presque par inertie. Je n'ai donc pas de scénario.

M. McKinnon: Vous avez dit quelque part dans vos remarques qu'en cas de guerre, nous nous retrouverions peut-être dans une situation plus dangereuse que jamais auparavant. On pourrait en déduire que selon vous la situation devient de plus en plus dangereuse jour après jour.

J'ai traversé des périodes assez compliquées. Je crois que la crise cubaine a été l'une des plus difficiles à surmonter. Ce qui se passe en Afghanistan m'inquiète, surtout lorsque vous dites que la Russie n'est pas une nation agressive. S'ils n'ont pas d'intentions agressives dans cette région du monde, des intentions purement agressives et non commerciales, s'ils ne veulent pas simplement voir un côté l'emporter sur l'autre, alors je ne peux comprendre pourquoi ils ont envahi l'Afghanistan. Il faudrait qu'ils soient incroyablement mal informés sur les sentiments des habitants des autres pays.

Je peux comprendre certaines de ces choses. Par exemple, ils se méfient de l'Allemagne. Mais pourquoi se méfier de l'Afghanistan? Je ne peux comprendre cette agression en Afghanistan, si ce n'est qu'ils sont de nature très agressifs. Je crois que M. Crouse a été éloquent à ce sujet.

[Texte]

Let me say that I consider that aggression took place in Afghanistan. We were talking about the broader, longer-range aggressive intentions of the Soviet Union and I did state that, confronted with a vacuum, the Soviets would exploit it. This is true of Europe; this is true of the periphery, the flanks, so called. I think Afghanistan is a case there. I think one reason I find compelling that the Soviets invaded Afghanistan is that they thought they could prop up a communist puppet regime there, and it is part of their doctrine to support so-called progressive forces around the world.

Mr. McKinnon: You do not think they have an overriding grand scheme to try and get a warm-water port? The next country to Afghanistan, Iran, might be a target. That was what they looked upon as the vacuum and they anticipated they would move in without any real trouble. They made a mistake, but they must have had something else in mind because Afghanistan is simply not worth risking very much on in itself.

Professor Critchley: May I?

Mr. McKinnon: Please.

Professor Middlemiss: It appears they did not risk very much though.

Mr. McKinnon: Excuse me. I have to answer that chance remark. They risked a helluva lot. They risked turning the civilized world against them without a shred of an excuse for what they did, except an aggressive bent in their minds. And that is quite a bit in world affairs, I submit to you. Certainly it has made my argument against Russia awfully easy, not that they had that in mind when they did it.

Professor Critchley: Mr. McKinnon, one of the other rationales for the Soviet invasion of Afghanistan—and I agree it is an invasion, and by giving this rationale I do not mean to say that it is excusable—we tend to forget the very large Moslem population in the southern union republics of the Soviet Union. And at the time leading up to the invasion of Afghanistan there was—and had been for a while—a wave of Moslem fundamentalism sweeping the Moslem countries. The Afghans are Moslems. And there is the possibility among the Moslems in the Soviet Union of having another organization for communication and co-ordinated action other than the Communist Party and that is the Moslem church and the mullahs. Now, if the mullahs became more conservative and more theocratic—as was happening in Iran and other Middle Eastern states—this would cause a real problem in the Soviet Union. So it is possible to say that this was, if you will, a pre-emptive strike for religious reasons to protect their control over their Moslem subjects in the Soviet Union and insulate them from this.

I am not saying that is the explanation, but I think serious analysts do take cognizance of that possibility.

Mr. McKinnon: Thank you.

Professor Middlemiss: If I could just make one small comment on the risk factor again. I was talking about the fact

[Traduction]

Je considère qu'il y a eu agression en Afghanistan. Nous parlions des intentions agressives plus générales et à plus long terme de l'Union soviétique et j'ai dit que, confrontés à un vide, les Soviétiques l'exploiteraient. C'est le cas de l'Europe, c'est le cas de la périphérie, du glacis comme on l'appelle. L'Afghanistan est un cas typique. Une des raisons de l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques est qu'ils ont pensé pouvoir consolider un régime communiste fantoche et leur doctrine appelle le soutien des forces soi-disant progressives dans le monde.

M. McKinnon: Vous ne pensez pas qu'ils ont un projet plus général d'installation d'un port dans les eaux chaudes? Le pays voisin de l'Afghanistan, l'Iran, pourrait être la prochaine cible. C'est ce qu'ils considéraient comme un vide et ils ont pensé qu'ils pourraient s'installer sans problème. Ils ont fait une erreur, mais ils devaient avoir un autre objectif, car l'Afghanistan ne vaut pas le risque qu'ils ont pris.

Le professeur Critchley: Pourrais-je intervenir?

M. McKinnon: Je vous en prie.

Le professeur Middlemiss: Il semble pourtant qu'ils n'ont pas risqué grand chose.

M. McKinnon: Je m'excuse. Il me faut répondre à cette remarque. Ils ont pris des risques énormes. Ils ont pris le risque de se mettre à dos tout le monde civilisé sans l'ombre d'une excuse pour ce qu'ils avaient fait, si ce n'est qu'ils sont agressifs par nature. Vous me permettez de dire que c'est beaucoup sur le plan international. Cela m'a certainement simplifié la tâche dans mes arguments contre la Russie, bien que je ne sois pas sûr qu'ils y aient pensé.

Le professeur Critchley: Monsieur McKinnon, une des autres raisons de l'invasion soviétique de l'Afghanistan—je conviens qu'il s'agit d'une invasion, et en donnant cette raison, je n'entends pas l'excuser—nous avons tendance à oublier l'importante population musulmane dans les républiques du Sud de l'Union soviétique. Juste avant l'invasion de l'Afghanistan, il y avait—et depuis un certain temps—une vague de fondamentalisme déferlant sur tous les pays musulmans. Les Afghans sont musulmans. Les musulmans d'Union soviétique ont, pour communiquer et agir ensemble, la possibilité d'avoir une autre organisation que le parti communiste, c'est l'église musulmane et les mullah. Or, si les mullah devenaient plus conservateurs et plus théocratiques—comme cela s'est passé en Iran et dans d'autres États du Moyen-Orient—cela créerait un véritable problème en Union soviétique. Il est donc possible de dire qu'il s'agissait, si vous voulez, d'une action préventive pour des raisons religieuses afin de maintenir leur contrôle sur leurs propres sujets musulmans en Union soviétique et de les isoler.

Je ne dis pas que c'est l'explication, mais des analystes sérieux reconnaissent cette possibilité.

M. McKinnon: Merci.

Le professeur Middlemiss: J'aimerais simplement encore faire un petit commentaire au sujet des risques courus. Je

[Text]

that they probably calculate a number of these things. I think they went wrong, and it is a bit of a foreign policy disaster to them in a public relations sense, and perhaps even politically as far as the Third World and Moslem nations are concerned. However, I do not think they thought they were risking very much in a military sense, and in that respect they were right.

Mr. McKinnon: Dr. Critchley, you mentioned the difficulty of differentiating between tactical and strategic weapons and nuclear weapons and conventional. You thought the split should be between conventional weapons and nuclear weapons.

Professor Critchley: Yes.

Mr. McKinnon: Where do you place the neutron bomb?

Professor Critchley: It is a nuclear weapon. It is an enhanced radiation warhead that is placed either in an artillery shell or a missile.

Mr. McKinnon: I know it is, but it does not go off with a great blast. This is a difficult situation because the Americans do not consider it a nuclear weapon and the Russians do.

Professor Critchley: Exactly.

Mr. McKinnon: And it is all very well—I would hold this against the Americans—it is all very well for them to say it is not a nuclear weapon, but nobody has told the Russians that in a convincing manner when they have not got them.

Professor Critchley: I think the Americans recognize that it is a nuclear weapon but they regard it as a small-scale technical weapon to be used against a mass armoured assault, which is a conventional weapon assault. There would be a nuclear response on a very low level. I agree with you and I do not think the Soviet Union would regard this as being limiting in any way, shape or form. They would respond however they chose, whether it was nuclear or conventional, and we have no way of predicting or setting guidelines for that.

• 1730

Mr. McKinnon: I am out of time, but perhaps, Professor Middlemiss, you and I could discuss your last paragraph in your presentation some other time.

Professor Middlemiss: Okay.

Mr. Crouse: Could I ask just one?

The Chairman: Yes.

Mr. Crouse: I listened to Professor Middlemiss when he responded to the question that was placed by my colleague and, if I paraphrase you correctly, Professor, you said that you believe if there was a vacuum created, as a result of that vacuum the Soviets may well move in. If that is your belief, then is not disarmament bound to create that very type of vacuum? And once that vacuum is created and our guard is

[Translation]

disais qu'ils évaluent probablement un certain nombre de ces choses. Je crois qu'ils se sont trompés, et c'est une sorte de catastrophe de politique étrangère pour eux sur le plan des relations publiques, et peut-être même sur le plan politique en ce qui concerne le Tiers-monde et les nations musulmanes. Cependant, je ne pense pas qu'ils aient pensé risquer beaucoup sur le plan militaire, et à cet égard ils avaient raison.

Mr. McKinnon: Monsieur Critchley, vous avez mentionné la difficulté de différenciation entre les armes tactiques et stratégiques, nucléaires et conventionnelles. Selon vous on devrait faire la distinction entre armes conventionnelles et armes nucléaires.

Le professeur Critchley: Oui.

Mr. McKinnon: Dans quelle catégorie placez-vous la bombe à neutrons?

Le professeur Critchley: C'est une arme nucléaire. C'est une ogive de libération de radiations placée soit dans un obus soit dans un missile.

Mr. McKinnon: Je sais, mais cela ne provoque pas une forte explosion. Cela pose un problème, car les Américains ne considèrent pas que c'est une arme nucléaire, alors que les Russes la considèrent comme telle.

Le professeur Critchley: Exactement.

Mr. McKinnon: Il est très facile aux Américains de dire qu'il ne s'agit pas d'une arme nucléaire, personne n'a réussi à convaincre les Russes, alors qu'ils n'en n'ont pas.

Le professeur Critchley: A mon avis, les Américains reconnaissent qu'il s'agit d'une arme nucléaire, mais ils la considèrent comme une arme technique à petite échelle à utiliser pour repousser une attaque blindée massive, c'est-à-dire une attaque menée à l'aide d'armes conventionnelles. Ce serait une riposte nucléaire très limitée. Je suis d'accord avec vous et je ne pense pas que l'Union soviétique la considérerait comme telle. Ils riposteraient comme bon leur semble, avec des armes nucléaires ou des armes conventionnelles, et personne ne peut prévoir ce qui se passerait.

Mr. McKinnon: Mon temps de parole est terminé, mais, M. Middlemiss, nous pourrions peut-être discuter tous les deux du dernier paragraphe de votre exposé une autre fois.

Le professeur Middlemiss: D'accord.

M. Crouse: Pourrais-je poser une question?

Le président: Oui.

M. Crouse: J'ai écouté le professeur Middlemiss quand il a répondu à la question posée par mon collègue et, si je vous paraphrase correctement, vous avez dit que, selon vous, si un vide est créé, il est fort possible que les Soviétiques l'occupent. Si c'est ce que vous croyez, le désarmement n'est-il pas susceptible de justement de créer ce genre de vide? Et une fois ce vide créé et notre défense relâchée, de toute évidence, vous croyez que les Soviétiques occuperont ce vide.

[Texte]

down, then you obviously believe the Soviets would move in and take over.

In other words, if we want continued peace, we should—if I understood you correctly—make every effort to keep up our defence as much as we possibly can. Is this your fundamental belief?

Professor Middlemiss: It is. It is precisely the point I was trying to make. I was very sceptical of arms control. I do not believe in unilateral disarmament, particularly with respect to Europe.

The Chairman: Mr. Gimaiël, followed by Mr. Gamble.

M. Gimaiël: Merci, monsieur le président.

J'ai trouvé, madame Critchley et monsieur Middlemiss, vos exposés extrêmement intéressants. D'autant plus, je pense, que vous nous apportez une nouvelle façon d'aborder le problème en tenant particulièrement compte de l'élément humain. En ce sens que si on a des pays qui s'opposent c'est parce qu'ils sont gouvernés par des hommes et que l'homme est un être suspicieux de naissance et qu'il ne se fie pas à son voisin. Et je pense que l'une des vérités profondes que vous soulevez c'est que finalement la volonté politique y est pour beaucoup dans toute cette chose-là et qu'il ne faudrait pas croire non plus à un désarmement total en toute facilité.

Vous m'avez donné l'idée, et je pense que c'est le professeur Middlemiss qui a abordé cet élément-là à un moment donné, une idée qui touche les pays du Tiers monde, ou si vous voulez, le paquet de pays où on se tire dessus présentement avec des armes soit américaines, soit russes, parce que tout en parlant d'une troisième guerre mondiale qui ferait des millions de morts, il y a des milliers de personnes qui meurent tous les jours sans que l'on utilise des armes nucléaires.

Je suis de votre avis au sujet des armes nucléaires, monsieur Middlemiss. Je pense que les deux super-puissances sont armées pour le demeurer et que c'est leur seule façon de s'opposer l'une à l'autre. Tant que l'égalité sera maintenue, je pense que les espoirs de paix sont très grands, ce ne sont tout de même pas des gens suicidaires.

Mais en ce qui regarde le reste, si on pouvait faire naître une volonté politique menant à une espèce de désarmement ou rendant plus difficile la possibilité pour les pays, tels les États-Unis ou la Russie, la vente d'armes ou la fourniture d'armes à des tiers pays, je pense qu'on pourrait à ce moment-là s'imaginer être sur la bonne voie d'une certaine pacification ou du moins éviter les milliers de morts que l'on connaît aujourd'hui.

Et l'idée qui me passait par la tête je vous la soumets parce que je voudrais avoir votre avis. Vous avez une conception très politique du problème que vous êtes venu traiter devant nous. Je me disais que présentement un pays comme les États-Unis, ou même le Canada, ou la Russie a tous les avantages du monde à vendre des armes à des tiers pays. Cela fait rouler l'économie, cela peut leur aider dans leur hégémonie sur d'autres pays.

[Traduction]

En d'autres termes, si nous voulons la paix, nous devrions—si je vous ai bien compris—faire tous les efforts possibles pour nous tenir au maximum sur nos gardes. Est-ce bien ce que vous croyez?

Le professeur Middlemiss: Oui. C'est exactement ce que je voulais vous dire. Je ne crois pas beaucoup au contrôle des armes. Je ne crois pas au désarmement unilatéral, surtout pour l'Europe.

Le président: M. Gimaiël suivi de M. Gamble.

Mr. Gimaiël: Thank you, Mr. Chairman.

Mrs. Critchley and Mr. Middlemiss, I was very interested in your presentations. The more so, I think, because you offered us a new approach to the problem taking into particular account the human element. If we have countries set against one another it is because they are governed by men and that man is suspicious by nature and does not trust his neighbour. I think that one of the basic truths that you raise is that in the end, the political will plays an important role in that whole field and that we should not believe that a total disarmament will be an easy thing.

You gave me an idea, and I think that it is Professor Middlemiss who commented on it, an idea relating to the third world countries, or, if you will, the series of countries where they are shooting at one another with weapons either American or Russian because while we are speculating on a Third World War that would bring about the death of millions of people, there are thousands of people who die every day without the use of nuclear weapons.

I do agree with you about nuclear weapons, Mr. Middlemiss. I think that the two superpowers are armed and will stay armed and as it is the only way for them to confront one another. As long as a balance will be maintained, I think that peace hopes are very bleak, they are not suicidal.

But as far as the rest is concerned, if we could bring about a political will leading to a kind of disarmament or making it more difficult for countries such as the United States or Russia to sell weapons or to supply weapons to other countries, I think, at that time, that we might be on the right path towards pacification or at least we would not have the thousands of dead people that we have today.

I would like to submit to you the idea that came to my mind. You have a very political notion of the problem that you dealt with before us. I was thinking that presently, for a country such as the United States, or even Canada, or Russia, it is of benefit to sell weapons to other countries. It helps the economy, it might help them to dominate other countries.

[Text]

Par contre, en contrepartie, nous sommes à discuter présentement des relations Nord-Sud à travers le monde, c'est-à-dire que ce qui est le plus étrange c'est que les pays du Nord qui ont les ressources sont aussi ceux qui ont les armes. Présentement, dans les pays du Sud on crève de faim et on fournit le sang; et dans le Nord nous avons l'énergie et nous fournissons les armes.

Ma question est la suivante: est-ce que vous pensez qu'il serait logique et possible, je parle dans le contexte d'une proposition qui pourrait être faite lors des négociations, que les pays qui sont acheteurs d'armes

• 1735

Ma question est la suivante: Est-ce que vous pensez qu'il serait logique et possible, je parle dans le contexte d'une proposition qui pourrait être présentée lors des négociations, que les pays, qui sont acheteurs d'armes ou qui reçoivent de l'aide militaire, soient d'accord avec l'idée que tout pays qui leur fournit de l'aide militaire ou leur vend des armes ait l'obligation d'apporter une aide autre que de l'armement, que ce soit humanitaire, ou de santé, ou tout autre, équivalente au montant de l'aide militaire fournie ou vendue? Et cela, dans le contexte de rendre plus difficile la vente d'armes, premièrement... Deuxièmement, de rendre plus difficile l'intervention armée en pays étranger. Troisièmement, dans le contexte surtout de placer les deux grandes puissances dans une très mauvaise position..., pour dire «non» aux pays qu'ils aident militairement si ceux-ci sont prêts à accepter un marché comme celui-là, et par surcroît, si ces pays-là qui ont des besoins financiers très grands et qui présentent souvent ceux qui, à l'ONU et dans les discussions Nord-Sud, réclament de l'aide et réclament des richesses... Je pense qu'il serait peut-être difficile pour les pays receveurs d'armes de refuser une offre comme celle-là. Et ce faisant, il serait peut-être très difficile pour les pays fournisseurs d'armes, que ce soit la France, le Canada, les États-Unis ou la Russie, de dire non. Pour ce qui est du mécanisme, on pourrait y voir à ce moment-là. Mais est-ce que l'approche pourrait être concevable d'après vous?

Le président: Lequel veut se risquer?

Which one of the two of you will answer?

Professor Middlemiss: If I could just try to come to grips with a very interesting proposal. I must admit, as I said, we learn something every day or hear something new. The point that I would make is one that I made earlier, I think, and is the problem that I see in your proposal—namely, the Third World wants arms; they are not forced on them. There are a number of reasons for this, but basically it comes back to my point that armed forces are very useful to a number of states, and this is particularly true, apparently, of the Third World countries, who spend far more than we do, as a percentage of their gross national products, almost to the point of debilitation in an economic sense, on arms. These reasons include national prestige, internal security—various other reasons, like ceremonial purposes, even. So I think this is one of the fundamental problems.

[Translation]

On the other hand, there are talks on North-South Relations all around the world, I mean that what is even strange is that the countries of the North which have the resources are also the ones who have the weapons. Presently, in the countries of the South people are starving and supplying their blood; and in the North we have the energy and we supply the weapons.

My question is as follows: Do you think that it would be logical and possible, I am thinking of a proposal that could be put on the negotiating table, that the countries which buy the weapons

My question is the following: Do you think it would be logical and feasible in the context of a proposal that could be made during negotiations, that countries which buy arms or get military aid agree that any country providing them with military aid or selling them arms be obliged to give aid other than for weapons, be it on the humanitarian or health side, equivalent to the amount of military aid that has been provided or sold? By doing this, we would make more difficult first the sale of arms and secondly, an armed intervention in a foreign country, and thirdly the two super powers would be placed in a very bad position to say no to countries they supply with arms if these are ready to accept such a deal. Besides, those are the countries with considerable financial needs which presently ask for help and funds at the U.N. and in the north-south discussions. I think it might be difficult for countries supplied with arms to refuse such an offer. On the other hand, it might be very difficult for arms supplier countries, such as France, Canada, United States or Russia to say no. Now, as regards the mechanism to be used, we could think about it at that point. In your opinion, would this approach be conceivable?

The Chairman: Who wants to take the risk to answer?

Lequel d'entre vous va répondre?

Le professeur Middlemiss: J'aimerais essayer de répondre à cette proposition extrêmement intéressante. Force m'est d'admettre, comme je l'ai dit, que nous apprenons ou entendons du nouveau tous les jours. Le seul inconvénient de votre proposition, et je l'ai déjà signalé, je crois, c'est que le Tiers monde réclame des armes, on ne l'oblige pas à en acheter. Cela peut s'expliquer par diverses raisons, mais à mon avis les forces armées sont très utiles pour un certain nombre d'États et, apparemment, cela s'applique particulièrement aux pays du Tiers monde, qui consacrent un plus gros pourcentage de leur produit national brut que nous à l'achat d'armes, à tel point qu'ils en viennent à épuiser leurs réserves. On peut l'expliquer par des raisons de prestige national, de sécurité intérieure ou à des fins d'apparat. Voilà pourquoi cela constitue un problème fondamental, à mon avis.

[Texte]

Now, to your specific proposal: I see a problem of enforcing this type of thing. I see another problem: What are weapons in this case? We have not yet arrived at a clear-cut definition of various types of weapons, particularly as they pertain to arms transfers. We have seen difficulties—I think Canada is one of those countries that has tried to move in this regard at UNSSOD I and II—of trying to get a common reporting system for military budgets, even between the so-called sophisticated East and West nations.

So I think there are a number of practical problems behind your proposal. I do not know if that . . .

Mr. McKinnon: I do not think anybody will want to get as sophisticated as Canada—

The Chairman: Mr. Gamble.

Mr. Gimaïel: Juste une petite question supplémentaire, monsieur le président.

The Chairman: Yes, certainly.

Mr. Gimaïel: Quand vous dites que les pays sous-développés veulent des armes, je le sais . . . Mais, l'argument politique que je voulais développer c'est que ces mêmes pays qui veulent des armes sont ceux qui viennent nous demander de l'argent pendant les discussions Nord-Sud. Comment pourraient-ils se justifier de dire: « Non, nous voulons les armes, mais sans argent »? On leur offrirait ceci: chaque fois que vous recevrez une arme quelle qu'elle soit, le pays qui vous la donnera ou vous la vendra sera obligé de vous donner l'équivalent en argent.

J'essaie de trouver une solution tout comme vous probablement.

Professor Critchley: I do not think that would work at all unless the countries involved agreed in advance. Who are we to tell them how to spend their money? Who are we to tell them what their priorities should be? And that would be precisely their reaction. As a matter of fact, it is their reaction—not all of the Third World, but a significant proportion of it—with respect to the non-proliferation treaty. Who are we to tell them that we can have—not we, Canada, but the nuclear states—nuclear weapons, and everybody else has to sign a pledge that they will not? It is discriminatory, in other words. The Third World, I think, is particularly sensitive, if you can make distinctions in sensitivity, about the First or Second World telling them what they are going to do with their own national resources and their own national priorities. So I do not think we could make it work.

• 1740

Another point is that if, by chance, we could get an agreement among the major arms suppliers to try something like this, I think, then, the Third World would simply turn to someone else to get their arms. They might even form new consortia—

[Traduction]

Pour en revenir à votre proposition, je crois qu'on aurait du mal à l'appliquer. Autre problème, qu'entend-on par armes? Nous ne sommes pas encore parvenus à établir une définition précise des différents types d'armes, surtout pour ce qui a trait aux transferts. Nous avons déjà eu bien du mal—je crois que le Canada est d'ailleurs l'un des pays qui se sont efforcés de s'engager dans cette voie lors de l'UNSSOD I et II—à essayer de mettre sur pied un système commun de rapport sur les budgets militaires qui soit applicable aux blocs de l'Est et de l'Ouest.

Donc, il me semble que votre proposition soulève un certain nombre de problèmes pratiques. Je ne sais pas si cela . . .

M. McKinnon: Je ne pense pas que certains pays veuillent établir un système aussi complexe que le Canada . . .

Le président: Monsieur Gamble.

Mr. Gimaïel: Just a small supplementary question, Mr. Chairman.

Le président: Oui, certainement.

Mr. Gimaïel: I know that underdeveloped countries are asking for arms. But the political argument I wanted to develop is that these same countries which are asking for arms are those which ask for funds in north-south discussions. How could they claim that they want arms but without money? The deal would be the following: Every time they get any weapons, the country that would supply or sell it would be forced to provide them with the equivalent in money.

Just like you, I am trying probably to find a solution.

Le professeur Critchley: Je ne pense pas qu'une telle formule soit valable, à moins que tous les pays intéressés se mettent d'avance d'accord. De quel droit leur dirions-nous comment ils doivent dépenser leur argent et fixer leur priorité? Ce serait précisément leur réaction. En fait c'est ainsi qu'ils réagissent—non pas l'ensemble du Tiers monde, mais une grande partie—à l'égard du traité sur la non-prolifération. Pourquoi les États disposant de la puissance nucléaire—pas le Canada—s'arrogeraient-ils le droit d'avoir ce type d'armements et d'obliger tous les autres à s'engager à y renoncer? Nous établissons une discrimination. A mon avis, le Tiers-monde accepte assez mal—je ne sais pas si l'on peut ici établir des nuances—que le premier ou le deuxième monde lui dise comment il doit employer ses propres ressources nationales et établir ses priorités. Je ne pense donc pas que l'on puisse adopter cette démarche.

Par ailleurs, si par hasard nous parvenions à ce que les principaux fournisseurs d'armes s'entendent sur une formule de ce genre, je crois que les pays du Tiers-monde s'adresseraient tout simplement ailleurs. Ils pourraient même former de nouveaux consortiums . . .

[Text]

Professor Middlemiss: Or develop them themselves.

[Translation]

Le professeur Middlemiss: Ou décider de fabriquer les armes eux-mêmes.

Professor Critchley: —yes, new consortia and start making them themselves. After all, they are not after tremendously sophisticated weapons. The air force of some nations is *Twin Otters*. So I think trying to limit them by limiting their major sources of supply probably would not work, unless, as I said at the beginning, we have their advance agreement that this is desirable.

Mr. Gimaïel: Okay, *merci*.

Mr. Bloomfield: I have one amendment to that.

The Chairman: Thank you, Mr. Gimaïel. Mr. Bloomfield.

Mr. Bloomfield: Thank you very much. As as a nation supplying some of those other nations with food supplies in aid, I think we should look very closely at the ones that are taking that food supply and buying arms.

Professor Critchley: Again, when we even start to do that, or make public statements that this is what we are going to do, again we are subject to charges of discriminatory treatment.

Mr. Bloomfield: Not really, because what we are really doing is perpetuating the arms race by supplying them with food so that they, in turn, can buy arms.

Professor Critchley: Yes. I quite agree with you. This is some of the difficulty I have with the disarmament-development connection, because what the Third World wants is not their disarmament so that they can have money for development. They want us to disarm so that they can use the money we supposedly would save to help in their development.

Mr. Bloomfield: I agree with that.

The Chairman: Mr. Gamble.

Mr. Gamble: Thank you very much, Mr. Chairman.

Just to continue on with that comment. That does not only apply to the Third World. We are now sustaining the Soviet Union in the same general fashion, with Canada and the United States pumping money in as a consequence of permitting them to engage in, for instance, that gas pipeline, where Canadian companies are bidding on a \$750 million contract. The Export Development Corporation is going to guarantee 75 per cent of it and borrow money at 16 per cent and lend it to the builders of that project at 10 per cent. The Canadian taxpayers will invest almost \$200 million in lost interest, and potentially, \$560 million, being the guarantee in the event that the Russians do not pay.

But dealing with that aspect of it, and relating it to your comments that arms control should not be isolated from other events and processes in international affairs. We heard earlier, from evidence presented to this committee, that the Eastern Bloc nations are indebted to the West, the Western bankers, to the extent of about \$65 billion. That happens to be the amount

Le professeur Critchley: ...oui, ils pourraient créer de nouveaux consortiums et devenir des fabricants. Car après tout, ils ne cherchent pas à acheter des armes très sophistiquées. Certains pays utilisent les avions *Twin Otters*. Je crois donc qu'il serait inutile de restreindre leurs principales sources d'approvisionnement, à moins, comme je l'ai signalé au début, qu'ils reconnaissent d'avance que cela vaut la peine.

M. Gimaïel: Merci.

M. Bloomfield: J'ai une rectification à apporter.

Le président: Merci, monsieur Gimaïel. Monsieur Bloomfield.

M. Bloomfield: Le Canada fournit une aide alimentaire à certains autres pays; à mon sens, il faudrait surveiller de très près ceux qui acceptent l'aide alimentaire et achètent des armes.

Le professeur Critchley: Là encore si nous avons la moindre velléité dans ce domaine ou si nous déclarons que c'est ce que nous entendons faire, on nous accuse d'établir une discrimination.

M. Bloomfield: Pas vraiment, car en fait, nous maintenons la course aux armements en leur fournissant une aide alimentaire qui leur permet de se procurer des armes.

Le professeur Critchley: Oui, je suis bien d'accord avec vous. Voilà qui reflète bien le problème existant, selon moi, dans le rapport entre désarmement et développement. En effet, les pays du Tiers-monde ne veulent pas procéder chez eux au désarmement de manière à pouvoir libérer des fonds destinés au développement, mais ils préféreraient que le désarmement s'effectue chez nous pour que nous puissions investir, grâce aux économies réalisées, dans leur propre développement.

M. Bloomfield: Je suis bien d'accord.

Le président: Monsieur Gamble.

M. Gamble: Merci beaucoup, monsieur le président.

J'aimerais poursuivre là-dessus, ce problème ne s'applique pas seulement au Tiers-monde. Actuellement nous aidons l'Union soviétique; le Canada et les États-Unis lui consentent d'énormes sommes pour lui permettre de construire un gazoduc et les compagnies canadiennes ont présenté des soumissions pour un contrat de 750 millions de dollars. La société d'expansion des exportations va en garantir 75 p. 100 et emprunter à 16 p. 100 des sommes qu'elle prêterait ensuite à 10 p. 100 aux constructeurs du projet. Le contribuable canadien va investir quasiment à fonds perdu 200 millions de dollars, peut-être même 560 millions, équivalant à la garantie au cas où les Russes se déclareraient insolvables.

Maintenant, j'aimerais en revenir à ce que vous avez dit à propos du contrôle de l'armement qu'il ne faudrait pas isoler de la situation internationale. Nous avons appris, grâce aux témoignages présentés au Comité, que le bloc de l'Est s'était endetté auprès des banquiers occidentaux d'environ 65 milliards de dollars. Voilà une somme qui, si on la leur réclamait,

[Texte]

of funds that, if extracted from them, would preclude them from obviously expending vast amounts of money on armaments.

In our pursuit of disarmament, might we not use the economic levers we have, cutting off financial assistance to the Soviet Union so that they will be obliged, in the event that they want these commercial ventures, to place their own money that otherwise might be spent on armaments in those ventures and, in the event that they do not, let them risk the political havoc at home and the unhappiness of their population? Is that not a way in which we could deal with the matters with which we are concerned?

Did you want to answer that question? That is all right—I have some for you, too, but go ahead.

Professor Critchley: No, I have a couple of points—about four points on this.

Professor Middlemiss: I would like to make a comment, anyway, because I think this underlies a lot of the thinking in the United States right now. If we do not succeed with arms control, the West can somehow beat the East in an economic arms race through building up arms and thereby drawing down the Soviet economy directly, including such measures as you have proposed as well.

I was, just by accident, discussing this very point with a colleague of mine at Dalhousie, David Jones, last night. Again, one must be leery, I think, of the type of assumption that underlies this particular reasoning that we can "out arms race" the Soviet Union, so we do not really have to be serious about arms control or our security measures.

• 1745

I would at least venture—and this is again an opinion shared by this David Jones—that perhaps the Soviet Union, by the very nature of its society, can sustain this sort of economic deprivation. After all, historically they have been used to less than we are. There is not the great opportunity, I think, for direct interest group pressure that we would get in the west. And historically as well they have put up with a lot more deprivation in this regard through military opportunity costs than the West has. So I have just raised that as a . . .

Mr. Gamble: Dr. Middlemiss, you missed my point. I quite frankly agree that if the Russians have to take 40 per cent, 60 per cent, 90 per cent, 110 per cent of their GNP for armaments, they will do it. But my point is, let us make it as miserable for them as we can in extracting that GNP from their nationals. Why should we be making it easy for them at home by supplying the funds that they might otherwise use for commercial ventures? Accordingly, I am not suggesting to you for a moment that it will have the immediate effect of permitting us to get a jump on them. What I am saying is that if we recognize them as being an opponent, we ought not to assist our opponents in arming themselves, because the dollar knows no historical track. It will be used for whatever purpose it may

[Traduction]

les empêcherait de toute évidence de consacrer beaucoup d'argent à l'armement.

Pour arriver au désarmement, ne pourrions-nous pas recourir à certaines pressions économiques en privant l'Union soviétique de notre aide financière? Au cas où ils voudraient poursuivre leurs projets commerciaux, les Soviétiques seraient obligés d'investir dans ce secteur plutôt que dans l'achat d'armes et, s'ils s'y refusent, ils devraient risquer de faire face au désordre politique et au mécontentement de leur population? Ne serait-ce pas la solution à ces problèmes?

Voulez-vous répondre à ma question? Très bien, j'en ai encore quelques-unes, mais allez-y.

Le professeur Critchley: Non, je voudrais faire quatre remarques.

Le professeur Middlemiss: J'ai une observation à présenter qui vous expliquera bien les théories dont s'inspirent aujourd'hui les États-Unis. Si nous ne parvenons pas au contrôle de l'armement, l'Occident pourra toutefois vaincre son adversaire dans la course aux armements en en fabriquant, en épuisant ainsi directement l'économie soviétique ou en recourant aux mesures que vous avez décrites.

D'ailleurs, hier, tout à fait par hasard j'ai discuté de ce problème avec un de mes collègues de Dalhousie, David Jones. À mon avis, il faut se méfier de ce genre de raisonnement selon lequel nous pouvons vaincre l'Union soviétique, dans la course aux armements, en l'épuisant; cela nous amènerait à ne pas prendre au sérieux le contrôle de l'armement ou les mesures de sécurité.

J'irai même plus loin—c'est d'ailleurs un avis que partage mon collègue David Jones—l'Union soviétique, étant donnée la nature même de sa société, peut résister à ce genre de privation sur le plan économique. Car après tout, pendant toute leur histoire, les Soviétiques se sont accommodés de moins que nous. Les différents groupes d'intérêt ont moins de chance d'exercer directement des pressions qu'en Occident. D'ailleurs, bien plus que l'Occident, ils ont toujours accepté de se priver pour des raisons militaires. J'ai soulevé cette objection simplement pour . . .

M. Gamble: Monsieur Middlemiss, vous m'avez mal compris. Je suis tout prêt, franchement, à admettre que si les Russes doivent consacrer 40, 60, 90 ou 110 p. 100 de leur PNB à l'achat d'armes, ils le feront. Il me semble qu'il conviendrait de leur rendre la tâche la plus difficile possible en les obligeant à puiser ces fonds auprès de leur population. Pourquoi leur faciliter la tâche en leur fournissant des sommes qu'ils pourraient par ailleurs investir à des fins commerciales? Je suis bien loin de m'imaginer que nous pourrions les rattraper immédiatement. Mais si vraiment nous les considérons comme des adversaires, nous ne devrions pas les aider à s'armer, car ils ne tiennent pas compte des raisons historiques ou autres pour lesquelles nous leur avons prêté des dollars. Ils s'en serviront

[Text]

be used for, and other funds that might otherwise have been required for a commercial project will be placed into armament.

The purpose of my question is simply to ask, does it not make good economic sense to oblige the Russians to extract from their own sources the funds they are now putting into armaments?

Professor Critchley: May I disagree? For different reasons. That is, if we fail to assist the bloc. I presume here you are talking about the Polish and Rumanian debts. We have no—

Mr. Gamble: I was talking about the pipeline just a moment ago and I would like you to direct your comments to that.

Professor Critchley: Well, I will address that secondly. Yes, okay. But you also talked about the debts, the Eastern bloc debts. If we fail to reschedule that in some way or another, the havoc that will be wreaked is in the Western economic and, particularly, banking system—not in the East. So we do have some interest.

With regard to the pipeline, we come, in my estimation, to the point where we have some exceedingly difficult saw-offs, and this happens. This is why we give them food aid and why we deplore their military spending. The saw-off on their arms buildup versus any Canadian economic benefits for the Canadian economy that may come out of helping with the pipeline, versus food aid for humanitarian reasons; because of poor harvests people would be starving. And they are three different things but they are connected in this case because it is the same country, the Soviet Union. I just do not see that there is a simple answer to that unless we want to make the decision that the Canadian economic benefits and the humanitarian food aid are not as important as stopping the buildup. And then we lay ourselves open to the charge that we are directly involved in the decision that causes other people in the world to starve when we could have helped them.

Mr. Gamble: I recall the great clamouring in the United States immediately after Pearl Harbour when the lament was that the Americans were supplying the Japanese with the steel that they then used to build their ships and prepare their planes and drop their bombs. I am amazed today that the West is propping up a system which is defective and inefficient and incompetent to produce the needs of the people in eastern Europe. And we persist in assisting them in diverting funds to armaments to destroy ourselves. Quite frankly, that kind of an approach smacks of complete lunacy to me and I do not understand it.

All of the hue and cry about other people who are suffering. People who are suffering are suffering in large measure because of the kind of government under which they suffer. That government does not permit them to carry on in the fashion that we do. The systems are diametrically opposed one to the other, and if we are really genuinely interested in disarmament then I should think we should bend every effort,

[Translation]

pour n'importe quoi, et l'argent dont ils auraient eu besoin pour un projet à caractère commercial, ils l'investiront dans l'acquisition d'armements.

Ma question est donc bien simple, n'est-il pas raisonnable, sur le plan économique, d'obliger les Russes de trouver chez eux les fonds qu'ils consacrent actuellement à l'armement?

Le professeur Critchley: Permettez-moi de ne pas être d'accord avec vous, pour diverses raisons. Si nous n'aïdons pas le bloc soviétique, je suppose que vous songez aux dettes de la Pologne et de la Roumanie, nous n'avons pas...

M. Gamble: J'ai parlé du gazoduc il y a un instant et j'aimerais que vous répondiez à ma question.

Le professeur Critchley: J'y répondrai en second lieu. Bon, très bien, mais vous avez aussi évoqué la question des dettes du bloc de l'Est. Si nous ne parvenons pas à nous faire rembourser, d'une façon ou d'une autre, c'est l'économie occidentale et surtout les banques qui vont s'en ressentir, pas les pays de l'Est. Nous sommes donc concernés.

Quant au pipeline, on en est arrivé au point où il faut effectuer, à mon avis, des concessions extrêmement difficiles. Voilà pourquoi nous les aidons du côté alimentaire et nous déplorons leurs dépenses militaires. Il s'agit de leur accorder des concessions pour ce qui a trait à leurs achats d'armes en échange des avantages, pour l'économie canadienne, de la participation de notre pays à la construction du gazoduc et à l'octroi d'une aide alimentaire pour des raisons humanitaires. En effet, sans notre aide, la population d'Union soviétique serait affamée à cause des mauvaises récoltes. Il s'agit de trois choses différentes mais liées, puisqu'il s'agit du même pays, l'Union soviétique. Il n'existe pas de solution simple à cette question, à moins que nous décidions que les avantages sur le plan économique pour le Canada et l'aide pour des raisons humanitaires, ont moins d'importance que l'arrêt de la course aux armements. Mais alors, nous risquons qu'on nous accuse d'être directement impliqués dans la décision qui consiste à affamer le restant du monde, alors qu'on aurait pu l'aider.

M. Gamble: Je me souviens que les Américains, immédiatement après Pearl Harbour avaient poussé les hauts cris et regretté amèrement d'avoir vendu aux Japonais l'acier que ceux-ci avaient utilisé pour construire leurs navires et préparer leurs avions à larguer leurs bombes. Je suis étonné qu'aujourd'hui l'Ouest appuie un système inefficace et vain pour satisfaire les besoins des gens de l'Est. Nous persistons à les aider à détourner des fonds qu'ils consacrent aux armements et ce, pour nous détruire. Franchement, voilà une démarche complètement stupide que je ne comprends pas.

On ne cesse de clamer, à cor et à cri, qu'il y a des peuples qui souffrent. S'ils souffrent, c'est en grande partie à cause du type de gouvernement dont ils se sont dotés et qui les empêche de vivre comme nous le faisons. Nos deux régimes sont diamétralement opposés et si nous voulons vraiment arriver au désarmement il nous faut, à mon avis, recourir à tous les moyens en notre pouvoir—y compris aux mesures économi-

[Texte]

including economic measures, to prevent them from diverting funds to armament. There is no logical reason why we would not pursue that goal in the event that we were legitimately concerned with it. However, I think you have expressed your views on that issue. I have a multitude of other questions, and the chairman has expressed a desire to leave without too much delay, and I would just as soon pass on to something else.

• 1750

I think Dr. Middlemiss indicated that he was not advocating unilateral disarmament and I might just ask Dr. Critchley whether she shares that view, or whether she has a different view.

Professor Critchley: I do not think there is anything to be gained from unilateral disarmament.

Mr. Gamble: You have expressed a view which has been universally expressed by every witness that has appeared before us and I am grateful for that comment.

The Chairman: Thank you.

Mr. Gamble: We have heard from some of our witnesses recently with respect to the obligatory connection between disarmament and the verification of disarmament. I would like to ask Dr. Critchley whether she shares the concern of others who have appeared before us, linking a disarmament agreement with the necessary verification systems which extend beyond the national technical exterior supervision brought about now by technological advancements, which permit us to survey activities, the location of—

Professor Critchley: Going beyond that? You mean—

Mr. Gamble: Yes, I am talking about on-site verification systems.

Professor Critchley: Yes. I think it has been our experience, and I do not see why it should be any different in the future, that any agreement that works in arms control, not to mention disarmament, does have to allow the parties to the agreement to verify that the other parties are living up to it. Otherwise we will not have an agreement. I do not think we will have an agreement that has as part and parcel of it on-site inspection for the Second World.

Mr. Gamble: For the Second World? Are you talking about the eastern bloc nations?

Professor Critchley: Yes.

Mr. Gamble: Oh, they are the second. I I have never quite been able to identify first or second. Now you have made that—

Professor Critchley: Well it is not commonly used in the literature, but since the Third World is the Third World, who is the First and the Second?

Mr. Gamble: They are the second. So you think—

[Traduction]

ques—pour les empêcher d'investir dans l'achat d'armes. Je ne vois aucune raison logique qui nous en empêcherait si vraiment nous voulons le désarmement. Toutefois, je crois que vous avez exprimé votre opinion sur la question. J'en aurais encore toute une série à vous poser, mais le président nous a fait part de son désir de quitter la séance sans trop tarder, aussi vais-je passer à un autre sujet.

M. Middlemiss nous a signalé qu'il n'était pas partisant du désarmement unilatéral et j'aimerais simplement demander à M^{me} Critchley si elle est ou non du même avis.

Le professeur Critchley: Je pense qu'il n'y a rien à gagner à un désarmement unilatéral.

Mr. Gamble: Tous les témoins qui sont venus assister à nos audiences sont du même avis et je vous en remercie.

Le président: Merci.

Mr. Gamble: Certains témoins nous ont dernièrement parlé du rapport obligatoire existant entre le désarmement et l'inspection. J'aimerais demander à M^{me} Critchley si elle partage l'inquiétude des autres témoins que nous avons entendus et qui nous ont parlé d'une entente sur le désarmement, assortie de systèmes de vérification nécessaire qui dépassent la surveillance technique exercée à l'extérieur par les nations grâce au progrès technologique actuel et qui nous permettent de surveiller les activités, l'emplacement de . . .

Le professeur Critchley: Qui dépassent quoi? Que voulez-vous dire . . .

Mr. Gamble: Je songe aux systèmes d'inspection sur place.

Le professeur Critchley: Oui. Nous avons constaté—et je ne vois pas que la situation devrait changer à l'avenir—que toute entente valable sur le contrôle de l'armement, sans parler du désarmement, doit permettre aux intéressés de vérifier si les autres signataires de l'entente s'y conforment. Autrement, aucun accord n'est possible. Je ne pense pas qu'il soit possible d'en arriver à un accord prévoyant essentiellement l'inspection sur place, dans le deuxième monde.

Mr. Gamble: Le deuxième monde? Parlez-vous des pays du bloc de l'Est?

Le professeur Critchley: Oui.

Mr. Gamble: Oh, c'est eux qu'on place dans cette catégorie. Je n'ai jamais pu faire la distinction entre le premier monde et le deuxième. Enfin, maintenant que vous l'avez faite . . .

Le professeur Critchley: C'est une expression qui n'est pas beaucoup utilisée dans les textes, mais puisque le Tiers monde est ce qu'il est, quels pays range-t-on dans le premier et le deuxième?

Mr. Gamble: On les classe dans le deuxième monde. Donc, vous pensez . . .

[Text]

Professor Critchley: Well we are going to be first, are we not?

Mr. Gamble: You think there will be no arrangement that can be worked out that will permit that kind of on-site inspection?

Professor Critchley: Not with the attitudes in the Eastern bloc towards their security. We think we overclassify and we are too security conscious; they are much more so. I mean, it is difficult to even get a road map. So they would be convinced that any on-site inspection under the aegis of any body—

Mr. Gamble: Outside agency.

Professor Critchley:—would be the subject of espionnage.

Mr. Gamble: Do you then believe that would be the death-knell to any realistic activities with respect to disarmament?

Professor Critchley: I do, and this concerns me about the Reagan administration's attitude very much.

Mr. Gamble: Well how about your attitude? Do you think it is appropriate to negotiate a disarmament agreement that does not provide for outside agency on-site inspections?

Professor Critchley: This is one of the difficulties we are having, say, for example, in the SALT process, with respect to expanding it to other types of weapons; so far, those agreements have been couched in terms of the kinds of weapon systems and the kinds of limitations that can be verified by national technical means. This is, for example, one of the difficulties we are facing with the whole question about arms control of Cruise missiles, because they are so small and they are easy to hide. How are you going to be sure from a satellite that the garage has a car in it and not a bunch of Cruise missiles? This is why we may not be able to reach arms control agreements on some categories of weapons and in some ways.

The Chairman: Thank you, *monsieur Gamble*.

Mr. Wenman: I will make my question a point of order.

The Chairman: *Monsieur . . .*

Mr. Gamble: I had just begun to question—

An hon. Member: Wenman.

The Chairman: I am sorry. Mr. Wenman would like to have a question.

Mr. Wenman: Just a point of order.

The Chairman: Yes.

Mr. Wenman: It might help John as well.

The Chairman: Please.

Mr. Wenman: Is it possible for us to receive supplementary information from witnesses, the morning after.

[Translation]

Le professeur Critchley: Nous allons donc être placés dans la première catégorie, n'est-ce pas?

M. Gamble: D'après vous, il est impossible d'arriver à un accord permettant ce genre d'inspection sur place?

Le professeur Critchley: Impossible d'y arriver étant donné l'attitude des pays de l'Est à l'égard de leur propre sécurité. Nous estimons que nous gardons beaucoup trop de choses secrètes, que nous sommes trop portés sur la sécurité, ils le sont beaucoup plus. Il est même difficile de se procurer chez eux une carte routière. Le bloc de l'Est serait donc convaincu que toute inspection entreprise sur place sous l'égide d'un organisme, quel qu'il soit, . . .

M. Gamble: Une agence extérieure.

Le professeur Critchley: . . . serait l'occasion d'espionnage.

M. Gamble: Pensez-vous que cela réduirait à néant toute mesure réaliste prise en matière de désarmement?

Le professeur Critchley: Oui, et cela m'inquiète aussi pour l'attitude adoptée par le gouvernement Reagan.

M. Gamble: Et votre attitude? Pensez-vous qu'il soit judicieux de négocier une entente sur le désarmement sans prévoir d'inspection, sur place, par des organismes extérieurs au pays?

Le professeur Critchley: C'est l'un des problèmes que nous rencontrons, par exemple, avec les négociations SALT, lorsque nous voulons les appliquer à d'autres types d'armements. Jusqu'à présent, les ententes ne portent que sur le type d'armements et de limitations vérifiables par des moyens techniques des États. Le même problème se pose pour le contrôle des missiles Cruise, très petits et faciles à dissimuler. Comment s'assurer, par satellite, qu'un garage abrite bien une voiture et non une série de missiles Cruise? Voilà pourquoi il est fort possible que nous n'arrivions pas à conclure une entente sur le contrôle de l'armement pour certaines catégories d'armes et selon certaines méthodes.

Le président: Merci, monsieur Gamble.

M. Wenman: Ma question concerne un rappel au Règlement.

Le président: Monsieur . . .

M. Gamble: Je viens de demander . . .

Une voix: Wenman.

Le président: Désolé, M. Wenman voudrait poser une question.

M. Wenman: Simplement un rappel au Règlement.

Le président: Oui.

M. Wenman: Cela pourrait aider John aussi.

Le président: Allez-y.

M. Wenman: Je me demande s'il nous serait possible d'obtenir des témoignages des renseignements supplémentaires le lendemain matin.

[Texte]

The Chairman: Earlier on tonight, someone asked Dr. Critchley if she would be kind enough to do something; so I said, well, they are under no obligation, of course. They are not like departmental people. At the beginning I said that I thank them because they are here as guests who have accepted an invitation to appear to exchange, but I would not like to add to the burden of their task because they are here as unpaid witnesses. So, sometimes by agreement, they may say, yes, I would be delighted to pursue with you certain correspondence, but I would not like them to be under that obligation.

• 1755

Mr. Wenman: The point is, you see, in our questioning we are only coming back now to the question of what we have to do, what we have to accomplish. They have talked about being pragmatic and they have talked about specific concrete results, and so forth. We are seeking direction for that report we have to make in another month directed toward the United Nations' hearings, and we are really only getting around to asking for or receiving that kind of concrete information. What I am saying is that if they have supplemental information, is there some way it can be relayed to us, as it does relate to these specific concrete ideas we might put in our report that relate to the meeting?

The Chairman: I have one other suggestion I would like to make. You being from the academic world that appears here from time to time, would probably be happy to pursue some discussion. This is a suggestion, but if some members would like to communicate with the research staff and the Clerk and the Chair, we could try to see how they could answer your questions. If it is a document that you are looking for, if it is an orientation you are looking for, they would probably be happy and delighted to do that. But to ask them for more, it is adding to their burden, and I would hesitate to put them on that hot spot tonight by asking them because it is 6 p.m. Let us say that we will try to see how best we can manage to positivize—do you say that?—your request.

Mr. Wenman: I would just like to say that if there is any time that they could be fit in, I would like to have these two witnesses back to finish the questions.

The Chairman: That is what I thought you had in mind.

Mr. Wenman: If that is at all possible, fit them in anywhere in the schedule.

The Chairman: We will see to it at the steering committee.

Dr. Critchley and Dr. Middlemiss, thank you very much. The fact that some are left at this hour on Wednesday night shows their interest, and they would like to pursue questioning. Mr. Wenman is one of those who have expressed that wish. We will see how we can manage, but in the meantime I would like to thank you very, very much.

The meeting is adjourned until tomorrow morning at 9.30 when our witness will be Dr. Lévesque from UQAM.

[Traduction]

Le président: En début de soirée, quelqu'un a demandé à M^{me} Critchley si elle accepterait de faire quelque chose pour nous. J'ai bien signalé qu'ils n'y étaient pas obligés, bien sûr. Ce ne sont pas des représentants de ministères. J'ai dit au début que je les remerciais d'avoir accepté notre invitation au dialogue, mais je ne veux pas leur en demander trop, puisqu'ils témoignent ici gratuitement. Ils pourraient donc dire, de temps à autre qu'ils se feraient un plaisir de rester en contact avec vous par courrier, mais je ne tiens pas à ce qu'ils y sentent obligés.

M. Wenman: Nous en revenons à la question de savoir ce qu'il nous faut accomplir. Les témoins nous ont parlé de pragmatisme, de résultats concrets et précis etc. Nous nous efforçons d'obtenir des orientations en vue de la rédaction du rapport qu'il nous faudra rédiger dans un mois pour les audiences des Nations unies, or nous avons seulement commencé à nous renseigner et à obtenir des solutions concrètes. S'ils disposent de renseignements supplémentaires communicables et portant sur les solutions concrètes que nous devons intégrer à notre rapport, pourraient-ils nous les faire parvenir?

Le président: J'ai une suggestion. Vous venez d'un milieu universitaire dont les représentants viennent témoigner à nos audiences de temps à autre, aussi seriez-vous sans doute prêt à poursuivre les discussions. C'est une proposition, mais si certains députés désirent se mettre en rapport avec les chercheurs, le greffier et le président, nous pourrions essayer de voir comment ils pourraient répondre à vos questions. Si vous recherchez un document ou certaines orientations, nos témoins seraient sans doute tout à fait disposés à accéder à vos désirs. Mais il ne faut pas trop leur en demander et j'hésite à les mettre sur la selette ce soir, il est déjà 18h00. Disons que nous allons nous efforcer de voir comment accéder, de manière positive, à votre requête.

M. Wenman: Si on peut trouver une date convenable, j'aimerais qu'on les réinvite pour en finir avec mes questions.

Le président: C'est bien ce que je pensais que vous alliez nous proposer.

M. Wenman: Si c'est possible, faites les entrer dans notre calendrier de comparutions.

Le président: Nous réglerons cette question en comité directeur.

M^{me} Critchley, M. Middlemiss, merci beaucoup. Nous sommes mercredi soir, il est tard et il reste encore des députés, ce qui vous prouve qu'ils s'intéressent au problème et tiennent à poursuivre leurs questions. M. Wenman en a manifesté le désir. Nous allons voir comment nous allons pouvoir nous arranger, mais pour l'instant je me contenterai de vous adresser mes remerciements les plus chaleureux.

La séance est ajournée jusqu'à demain matin, 09h 30 où nous entendrons M. Lévesque de l'UQAM.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

Dr. D. Middlemiss, Associate Professor of Political Science,
Dalhousie University;

Dr. W. Harriet Critchley, Associate Professor of Political
Science, University of Calgary.

Dr. D. Middlemiss, professeur agrégé de sciences politiques,
Dalhousie University;

Dr. W. Harriet Critchley, professeur agrégé de sciences
politiques, *University of Calgary*.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 55

Thursday, February 11, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 55

Le jeudi 11 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on**Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

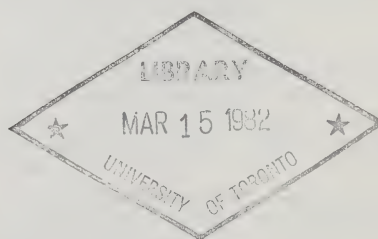
Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Flis
Bloomfield	Gamble
Collenette	Gimaïel
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gourd
Crouse	Greenaway
Darling	Harquail
Dionne (<i>Chicoutimi</i>)	Hopkins
Dupras	Hudecki

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Jewett (M ^{lle})	Munro (<i>Esquimalt— Saanich</i>)
King	Ogle
MacDonald (M ^{lle})	Robinson (<i>Etobicoke— Lakeshore</i>)
MacKay	Sargeant
MacLaren	Wenman—(30)
Massé	
McKinnon	

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 11, 1982

(71)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 9:42 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Crouse, Flis, Gamble, Hudecki, King, McKinnon, Munro (*Esquimalt-Saanich*), Ogle, Prud'homme, Sargeant, Schroder and Wenman.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Mr. Daniel Bon, Adviser.

Witnesses: Dr. Jacques Lévesque, Professor of Political Science, University of Québec in Montréal. Dr. Adam Bromke, Professor of Political Science, McMaster University.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made a statement and answered questions.

At 11:51 a.m., the Committee adjourned to 3:30 o'clock p.m.

AFTERNOON SITTING

(72)

The Standing Committee on External and National Defence met at 3:47 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Flis, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. Massé, McKinnon, Prud'homme, Sargeant and Wenman.

Other member present: Mr. Demers.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Mr. Daniel Bon, Adviser.

Witness: From the Department of External Affairs: Amb. Robert A.D. Ford, Special Adviser on East-West Relations.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

Mr. Ford made a statement and answered questions.

At 5:55 o'clock p.m., the Committee adjourned to 8:00 o'clock p.m.

EVENING SITTING

(73)

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 8:12 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 11 FÉVRIER 1982

(71)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 9h 42 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Crouse, Flis, Gamble, Hudecki, King, McKinnon, Munro (*Esquimalt-Saanich*), Ogle, Prud'homme, Sargeant, Schroder et Wenman.

Aussi présent: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: M. Daniel Bon, conseiller.

Témoins: M. Jacques Lévesque, professeur de sciences politiques, Université du Québec à Montréal. M. Adam Bromke, professeur de sciences politiques, Université McMaster.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981, portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 11h 51, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 15h 30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(72)

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h 47, sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Flis, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. Massé, McKinnon, Prud'homme, Sargeant et Wenman.

Autre député présent: M. Demers.

Aussi présent: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: M. Daniel Bon, conseiller.

Témoin: Du ministère des Affaires extérieures: Amb. Robert A.D. Ford, conseiller spécial sur les relations Est-Ouest.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981, portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

M. Ford fait une déclaration et répond aux questions.

A 17h 55, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 20 heures.

SÉANCE DU SOIR

(73)

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 20h 12, sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Crouse, Flis, Gamble, Hopkins, Hudecki, MacKay, McKinnon, Ogle, Prud'homme, Sargeant, Schroder and Wenman.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Mr. Daniel Bon, Adviser.

Witnesses: From Atomic Energy of Canada Limited: Dr. P.R. Cote, Vice President, Public and Governmental Affairs; Mr. H.A. Rose, Director, International Relations; and Mr. Gene Critoph, Vice President and General Manager, Chalk River Nuclear Laboratory. *From the Department of External Affairs:* Mr. J.R. Groves, Director of International Energy Policy Division. *From Air Industries Association of Canada:* Mr. J.M. DesRoches, President and Executive Director.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

Messrs. Cote and DesRoches made a statement and, with other witnesses, answered the questions.

At 10:51 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Crouse, Flis, Gamble, Hopkins, Hudecki, MacKay, McKinnon, Ogle, Prud'homme, Sargeant, Schroder et Wenman.

Aussi présent: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: M. Daniel Bon, conseiller.

Témoins: De l'Énergie atomique du Canada Limitée: M. P.R. Cote, vice-président, Affaires publiques et gouvernementales; M. H.A. Rose, directeur, Affaires internationales; et M. Gene Critoph, vice-président et directeur général des laboratoires nucléaires de Chalk River. *Du ministère des Affaires extérieures:* M. J.R. Groves, directeur de la Direction de la politique internationale de l'énergie. *De l'Association des industries aérospatiales du Canada:* M. J.M. DesRoches, président-directeur général.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981, portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

MM. Cote et DesRoches font des déclarations, puis, avec les autres témoins, répondent aux questions.

A 22h 51, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, February 11, 1982

• 0944

The Chairman: We have a heavy, but very interesting morning.

Nous passons, ce matin, à une nouvelle phase de notre étude qui nous amènera plus précisément... I know Mr. Gamble will be interested in that... à replacer les problèmes de sécurité et de désarmement dans le contexte des relations Est-Ouest. Comme nous comprenons, en général, mieux les positions occidentales que les points de vue soviétiques, nous chercherons d'abord à nous faire expliquer ces derniers.

Nous avons parmi nous ce matin deux universitaires et soviétologues de renom, M. Jacques Lévesque, professeur à l'Université du Québec à Montréal et directeur de la revue *Etudes internationales*, et M. Adam Bromke, professeur à l'Université McMaster, auteur de nombreux ouvrages et analyste bien connu des téléspectateurs. It is interesting to know that Mr. Bromke is of Polish origin and participated in the Warsaw combat in 1944.

• 0945

Le professeur Lévesque écrivait récemment un livre, *L'URSS et sa politique de 1917 à nos jours*, which follows three others in which he dealt with the relationship between the U.S.S.R. and Cuba, the Sino-Soviet split and the repercussions of that split in eastern Europe. Il a voyagé intensément dans tous ces pays et actuellement, son intérêt professionnel principal, il me corrigera si je me trompe...

I wish I could repeat that for my colleague, Mr. Flis, because we all know Mr. Flis' great interest in the situation in Poland; ours, too, but especially his. But this morning we have two people who can tell us much about the situation and the relationship with Poland and our work here.

Je demanderais d'abord au professeur Lévesque de bien vouloir faire son exposé. Le professeur Lévesque sera suivi du professeur Bromke qui a un texte que nous sommes en train de faire imprimer en plusieurs copies. Ensuite, nous passerons à la période des questions.

Monsieur le professeur Jacques Lévesque, nous vous écoutons.

M. Jacques Lévesque (professeur de sciences politiques, Université du Québec à Montréal): Merci. Je voudrais d'abord commencer par établir les limites de ma compétence pour que vous n'attendiez pas de moi ce que je ne peux pas vous donner.

Je ne suis en aucune manière un spécialiste des questions d'armement comme telles qui impliquent toute une série de problèmes techniques en ce qui concerne la quincaillerie des armements. Je ne suis pas non plus un spécialiste du désarmement, mais davantage de la politique internationale de l'URSS

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 11 février 1982

Le président: Nous avons une matinée très chargée, mais également très intéressante devant nous.

We step into a new phase of our study this morning which will lead us precisely... Je sais que cela intéressera beaucoup M. Gamble... to review problems of security and disarmament within the context of east-west relations. As a general rule we understand the western position better than the Soviet one, so we will have the latter be explained to us.

We have among us this morning two well known university professors, experts for Sovietology, Mr. Jacques Lévesque, Professor at the University of Quebec in Montreal and Director of the magazine *Etudes internationales*, as well as Mr. Adam Bromke, Professor at the McMaster University, and responsible for the publication of different analyses which are well known among TV audiences. Il est intéressant de savoir que M. Bromke est d'origine polonaise et qu'il a pris part au combat de Varsovie en 1944.

Professor Lévesque recently wrote a book called *L'URSS et sa politique de 1917 à nos jours*, qui fait suite à trois autres livres sur les relations entre l'URSS et Cuba, la rupture entre l'URSS et la Chine et ses répercussions en Europe de l'Est. He has travelled extensively in all of these countries and at the present time his main academic interest, correct me if I am wrong...

Je voudrais pouvoir répéter cela pour mon collègue, M. Flis, car nous connaissons tous l'intérêt énorme que porte M. Flis à la situation en Pologne, ce qui ne veut pas dire que nous ne nous y intéressons pas. Ce matin nous avons deux témoins qui vont nous dire beaucoup sur la situation polonaise et sur le lieu entre ce pays et notre travail.

I will first ask Professor Lévesque to be kind enough to give his talk. Professor Lévesque will be followed by Professor Bromke who has a text which we are having copied. Then we will go on to the question period.

Professor Jacques Lévesque, we are all ears.

Dr. Jacques Lévesque (Professor of Political Science, University of Quebec in Montreal): Thank you. I would like to begin by defining the limits of my expertise so that you will not have expectations which I cannot fulfill.

I am not in any way a specialist on questions of armament per se as this implies a whole series of technical questions with respect to armament hardware. I am not a specialist in disarmament either, but rather an expert on Russian foreign policy in general and more specifically, within Soviet foreign policy,

[Text]

en général et, plus spécialement à l'intérieur de la politique internationale soviétique, des rapports entre l'URSS et les autres États communistes, Europe de l'Est, Cuba, Chine, etc.

Ce que je voudrais faire rapidement pendant ce court exposé, ce serait donner un peu les raisons actuelles qui peuvent intéresser l'Union soviétique aux négociations, non pas sur le désarmement puisqu'il n'est pas vraiment question de cela, mais simplement sur la limitation des armements stratégiques.

Je voudrais d'abord dire quelques mots du coût énorme que représentent les dépenses militaires pour un pays comme l'Union soviétique. Vous savez, tout le monde dit que le coût proportionnel des dépenses militaires pour l'Union soviétique est nettement plus élevé que ce n'est le cas pour un pays comme les États-Unis. Là-dessus, il faut cependant être très prudent à l'égard des chiffres qu'on vous donne; les statistiques faites par l'Alliance atlantique, par le Pentagone, à mon avis, sont toujours à prendre avec un grain de sel, d'une part parce que pour justifier leurs propres dépenses aux États-Unis, on a tendance à gonfler les dépenses soviétiques, et d'autre part parce qu'il y a une impossibilité de calcul. Comment calcule-t-on les dépenses soviétiques? D'une part on ne se fie pas aux chiffres officiels publiés par les Soviétiques, et avec raison, parce que ces chiffres sont loin de donner toute la réalité, et d'autre part lorsqu'on établit des calculs, on essaie de compter, par exemple, ce que coûterait aux États-Unis l'entretien d'une armée comme l'Armée soviétique, ce que coûterait la production d'armements comme ceux que les Soviétiques produisent. Or, les coûts ne sont pas comparables. Maintenir un soldat sous les drapeaux aux États-Unis coûte infiniment plus cher que maintenir un soldat sous les drapeaux en Union soviétique. Donc, les chiffres qu'on donne sont toujours sujets à caution.

Cependant, malgré toute la caution qu'on doit accorder aux chiffres, je pense qu'il est hors de doute que les Soviétiques, proportionnellement, dépensent beaucoup plus que les États-Unis sur la simple base du fait suivant: avec un produit national très inférieur à celui des États-Unis, ils ont réussi à atteindre dans le domaine militaire une parité relative avec les États-Unis. Cela grève donc nécessairement une partie beaucoup plus importante de leurs ressources, sans qu'il soit nécessairement possible d'avoir les chiffres précis là-dessus.

• 0950

Il y a cependant un double coût pour l'Union soviétique en matière d'armement, non seulement ce coût proportionnel direct qui est plus élevé, mais aussi on peut considérer qu'il y a un coût structurel. Voici ce que je veux dire là-dessus. Dans un système économique comme celui des États-Unis, les investissements militaires produisent des innovations technologiques qui sont facilement reconverties et qui bénéficient à l'ensemble de l'économie. Ceci est très différent dans le système soviétique à cause des structures et des règles qui gouvernent le fonctionnement de l'économie. Je donnerai un exemple assez simple pour me faire comprendre: aux États-Unis, ce sont des entreprises privées qui, souvent, reçoivent des commandes militaires du Pentagone; avec les subventions qui accompagnent ces commandes militaires, ces entreprises font faire les recherches technologiques pour la production militaire. Mais une fois que

[Translation]

on the relationships between the USSR and other communist states such as Eastern Europe, Cuba and China.

During this short expose I would like to quickly give the reasons that might interest the Soviet Union at the present time in negotiations, not really on disarmament since it is not really a question of this, but just on strategic arms limitations.

First of all I would like to say a few words about the enormous cost of military expenses in a country like the Soviet Union. As you know, everyone says that the proportional cost of military expenses in the Soviet Union is much higher than in a country such as the United States. However, one must be very cautious with respect to figures that are given. In my opinion statistics which are given by the Atlantic alliance or the Pentagon should always be taken with a grain of salt, on the one hand because the Americans have a tendency to inflate Soviet expenses to justify their own expenses, and on the other hand because it is impossible to calculate. How can we calculate Soviet expenditure? We cannot rely on the official figures published by the Soviets, and with reason, since these figures are far from giving the whole reality, and also when making a calculation there is an attempt to include, for example, what it would cost the United States to maintain an army such as the Soviet army, and what it would cost to produce arms such as the Soviets produce. So these costs are not comparable. The cost to maintain a soldier in the American army is far greater than keeping a soldier in the Soviet army. Therefore, these figures should always be approached cautiously.

However, in spite of the caution necessary, I do not think there is any doubt that proportionally speaking the Soviet Union spends much more than the United States based on the simple reason that they have a much lower GNP than the United States and yet they have managed to achieve relative parity with the United States in the military arena. This posits a much larger proportion of their resources even if it is not necessarily possible to have specific figures.

However, there is a double cost to the Soviet Union for arms, not only a higher direct proportional cost, but also what might be termed a structural cost. This is what I mean by a structural cost. In an economic system such as the American one, military investments produce technological innovations which are easily adaptable and benefit the whole of the economy. This is very different in the Soviet system because of the structures of the regulations which govern the economy's operation. I will give a fairly easy example. In the United States, it is often private enterprise that receives orders for military supplies from the Pentagon. Because of the grants which accompany these military orders, the companies carry out the technological research for military production. Once this is done, they have an immediate interest in adapting this technology to other products for the market.

[Texte]

celle-ci est faite, elles ont un intérêt immédiat à reconvertir cette technologie pour d'autres produits destinés au marché.

Dans une économie comme l'économie soviétique, où les entreprises ne sont pas gouvernées par la loi du profit, mais par la loi du plan, il en va tout autrement, à savoir que les entreprises qui produisent pour le secteur militaire drainent le meilleur des ressources soviétiques, le meilleur des ressources économiques, les meilleurs cerveaux, les meilleurs techniciens pour la production de type militaire. Et ces entreprises, dont la fonction dans le système n'est que de faire de la production militaire, n'ont aucun intérêt de profit, si vous voulez, à reconvertir cette technologie et à la transférer au reste de l'économie. A cause du système compartimentalisé et bureaucratisé de l'économie soviétique, les reconversions technologiques se font beaucoup plus difficilement. Les secteurs civils n'ont pas le réseau de relations suffisantes pour obtenir la technologie qui est mise au point à des fins militaires. De telle sorte qu'il y a donc un double coût, pour l'Union soviétique, des dépenses militaires: un coût matériel brut qui est celui que j'évoquais tout à l'heure; et ensuite, un coût structurel du fait qu'effectivement l'Union soviétique est très avancée sur le plan militaire. En matières technologiques, il y a même des secteurs où ils sont un peu en avant des États-Unis. Mais, le reste de l'économie ne suit pas, comme on sait, le reste de l'économie ne bénéficie pas en fait ou beaucoup moins qu'aux États-Unis des retombées de la technologie qui est mise au point pour des questions militaires.

Tout ceci, je pense, crée actuellement une conjoncture qui pourrait, non pas de façon absolue, mais qui pourrait être favorable pour amener les Soviétiques à négocier sur la limitation des armements stratégiques. En fait, lorsqu'ils ont été amenés à le faire, c'était en période de réorientation économique. En 1971, il y a eu un tournant majeur qui a favorisé l'achèvement des accords SALT sur la limitation des armements stratégiques. C'est au moment où Brejnev avait décidé de réorienter un peu l'économie soviétique vers la production d'une plus grande quantité de biens de consommation. Ce qui forçait, si vous voulez, une certaine limitation, non pas limitation des dépenses, mais limitation dans la croissance seulement des dépenses militaires.

Je pense qu'actuellement avec la crise qui vient de se dérouler en Pologne, les Soviétiques sont très inquiets de leur propre situation économique, et avec raison. Un récent discours de Brejnev parlait de pénurie extrêmement sérieuse dans le domaine des biens de consommation en Union soviétique. Et il y a divers signes dans la presse soviétique qui laissent entendre que les dirigeants sont très inquiets, peut-être pas à court terme mais à moyenne échéance, d'une évolution économique dramatique en Union soviétique qui pourrait générer des événements comme ceux de la Pologne.

Or, je pense que tout cela crée une conjoncture qui pourrait, je dis bien, qui ne l'est pas nécessairement, mais qui pourrait être favorable aux négociations sur la limitation des armements stratégiques. Du côté américain, il y a la pression du mouvement pacifiste en Europe qui presse, si vous voulez, les Américains de négocier. Il est évidemment regrettable que ce

[Traduction]

In an economy such as the Soviet one, where companies are not governed by the law of profit, but by the law of plan, it is a different case. Companies which produce for the military sector skim off the best of the Soviet resources, the best of the economic resources, the best brains, and the best technicians for military-type production. And these companies, whose only function in the system is for military production, have no interest in profit, if you wish, in adapting this technology and in transferring it to the rest of the economy. Because of the compartmentalized and bureaucratic system in the Soviet economy, technological conversions are much more difficult to achieve. The civilian sectors do not have an adequate network of relations to obtain the technology which is perfected for military purposes. This means that there is a double cost for military expenditure in the Soviet Union: the gross material cost which I mentioned a moment ago and then the structural cost based on the fact that the Soviet Union is very advanced in military terms. In technological matters, there are even sectors that are a little ahead of the United States. However, as we know, the rest of the economy does not follow, the rest of the economy does not benefit or at least much less than the American economy from the technological development in the military arena.

I feel that all this is presently creating an economic situation which might, not definitely, but might be favourable in encouraging the Soviet Union to negotiate on strategic arms limitations. In fact when they did so in the past, it was during a period of economic reorientation. In 1971 there was a major turning point which favoured the conclusion of the SALT agreement on strategic arms limitation. This was the point when Brezhnev decided to reorient the Soviet economy somewhat towards producing a larger quantity of consumer goods. This brought about, if you will, a certain limitation, not limitation of expenditure, but limitation in the increase of military expenditure alone.

I think that at the present time with the crisis which has just occurred in Poland, the Soviets are very concerned about their own economic situation, and with reason. One of Brezhnev's recent speeches spoke about the extremely serious lack of consumer goods in the Soviet Union. There are various signs in the Soviet press which lead us to believe that the rulers are very concerned, perhaps not over the short-term but medium-term, about a dramatic economic evolution in the Soviet Union which might bring about events such as those in Poland.

I think that all this creates an economic situation which might, and I am not saying definitely, but might be favourable for negotiations on strategic arms limitation. On the American side, there is pressure from the peace movement in Europe which is, if you like, pressuring the Americans to negotiate. It is obviously regrettable that this peace movement cannot exist

[Text]

mouvement pacifiste ne puisse pas exister et connaître la même ampleur du côté soviétique. Mais, je dirais qu'il y a quand même un certain succédané du côté soviétique, c'est la pression des besoins économiques qui peut jouer un rôle positif pour amener les Soviétiques à négocier.

Vous trouvez que ce n'est pas comparable comme poids, cela dépend. Je crois que cela est discutable. Ceci dit, je pense qu'il ne faut pas se faire d'illusions non plus, à savoir si les Soviétiques peuvent être intéressés à discuter sur la limitation des armements stratégiques.

• 0955

Quelles que soient les pressions économiques qui s'exercent sur eux dans leur système, ils n'accepteront jamais des accords qui pourraient consacrer, dans une région du monde ou dans une autre, une infériorité stratégique de leur part. Ils ont montré, au cours des dernières années, qu'ils étaient prêts à serrer énormément la ceinture de leur population pour rattraper le retard perdu. Aussi, ils ne seraient pas disposés à accepter une infériorité stratégique. Cependant, la conjoncture est peut-être bonne pour des négociations; malgré tout, les Soviétiques sont intéressés à négocier. Pourquoi? Il semble bien qu'ils sont les demandeurs dans les négociations sur la limitation des armements stratégiques, à cause de ces problèmes économiques.

Un des éléments qui tend à indiquer que ce sont eux les demandeurs, c'est tout simplement qu'après l'intervention en Afghanistan, ce sont les Américains qui ont décidé d'interrompre la ratification des accords sur la limitation des armements stratégiques, dans l'idée que cela faisait mal davantage à l'Union soviétique qu'aux États-Unis. C'est là un élément qui montre que les Soviétiques sont demandeurs en matière de négociations sur les armements stratégiques. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle l'administration Reagan est actuellement si réticente à s'engager dans la négociation.

Je m'arrête ici là-dessus et on reviendra bien sûr, au cours de la discussion sur un point ou sur un autre.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Lévesque. Monsieur Bromke.

Mr. Adam Bromke (Professor of Political Science, McMaster University): Thank you, Mr. Chairman.

I am not going to give you a very optimistic view of East-West relations because I am afraid we are entering into a very difficult and indeed a very dangerous period in East-West relations. I think it is dangerous in three different ways.

First of all, I think that we are faced with a situation in American-Soviet relations which is the worst since the early 1960s or early 1950s. Indeed, I think that we are now in a situation which resembles that of the cold war of the Khrushchevian period. Afghanistan pushed back American-Soviet relations to the situation which existed after the invasion of Czechoslovakia in the late 1960s, and I think Poland pushed back East-West relations to the situation which existed in the early 1960s or the late 1950s.

[Translation]

and cannot have the same scope on the Soviet side. And I would say that there is a certain parallel on the Soviet side, namely the pressure of economic necessity which may play a positive role in bringing the Soviets to the bargaining table.

You may find that they are not of comparable weight, but that depends. I believe this is debatable. Having said this, I also believe that we should not deceive ourselves either with respect to whether the Soviets might be interested in discussing strategic arms limitation.

Whatever economic pressure they have to face within their system, they will never accept agreements which would mean for them some strategic inferiority in whatever region of the world. They have shown, within the last years, that they were ready to impose enormous sacrifices on the population in order to catch up. So they would not accept any strategic inferiority. Though, the situation might be good for negotiations; in spite of all, the Soviets are interested in negotiating. Why? As far as negotiations on limitations of strategic armaments, it seems that the Soviets are asking for it, because of economic problems.

After the intervention in Afghanistan, the Americans took upon themselves to interrupt the process of ratification of the agreements on limitations of strategic armaments, because they thought it would hurt the Soviet Union more than the U.S., and that shows that the Soviets are the ones really pushing for it. So they are the ones who expect more of it. That also explains why the Reagan administration is so reticent about entering those negotiations right now.

I will stop here, and we will go back to it later on in the course of the discussion.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Lévesque. Mr. Bromke.

M. Adam Bromke (professeur de sciences politiques, Université McMaster): Merci, monsieur le président.

Je ne vais pas vous brosser un tableau très optimiste des rapports Est-Ouest, car, à mon avis, nous entrons dans une phase très difficile et même très dangereuse de ces relations. Il y a un triple danger.

Tout d'abord, les relations soviéto-américaines ont atteint leur point le plus sombre depuis le début des années 60 ou 50. Je dirai même que la situation actuelle ressemble beaucoup à celle de la guerre froide de l'ère khrouchtchevienne. L'affaire afghane a ramené ces relations soviéto-américaines au point où elles en étaient avant l'invasion de la Tchécoslovaquie à la fin des années 60, et l'affaire polonaise les a fait régresser au point où elles en étaient au début des années 60 ou à la fin des années 50.

[Texte]

We are not back yet to the coldest days of the cold war, the Stalin period, but we are certainly back to the period of erratic and unstable East-West relations resembling the period of Khrushchev. In fact, the American-Soviet relations are complicated by two additional factors: one is that there is a change in the Soviet leadership approaching. Kosygin is already dead; Suslov is already dead; sooner or later Brezhnev will go, and I would expect sooner, rather than later. That is going to make a major difference in the Soviet leadership, not only in terms of the centre-piece of the Soviet Politburo, but also the change of several personalities there, the change of the generations.

In short, we are entering into a period where Soviet domestic policy will also be characterized by instability. The succession problem in the Soviet Union may be much more difficult than it was in the transition from Khrushchev to Brezhnev and indeed, perhaps even from Stalin to Khrushchev.

Furthermore, I think there is another element which complicates American-Soviet relations. There is a negative spill-over of the tragic situation that exists in Poland. Incidentally, I do not expect early improvement of the Polish situation; I will be very happy to present my views on that later on.

I think the situation in Poland has far-reaching repercussions throughout the Soviet bloc. It plays into the hands of the hard-line ideologists, into the hands of the police, into the hands of the military, and I think it is going to strengthen negative tendencies in Soviet domestic and foreign policy. In short, the American-Soviet relations are worse than they have been in the last 20 years. That is the first bleak aspect of the international situation.

• 1000

The second aspect, which inspires me to this pessimistic vision of East-West relations, is the fact that the arms control negotiations between the two superpowers are making no progress. For all practical intents and purposes, they are stalled. The negotiations over the deployment of medium-range rockets in Europe are still going ahead but it is very doubtful that those negotiations can produce any meaningful effects unless and until they are linked to the negotiations over strategic nuclear weapons.

We know that the SALT II treaty is dead and the new negotiations over deployment of strategic nuclear weapons, described now by President Reagan as START, did not make any start. In fact, at the meeting of Secretary Haig and Foreign Minister Gromyko in Geneva recently, those negotiations were indefinitely postponed. Without them I do not believe that there will be any meaningful progress in the negotiations over the reduction of medium-range rockets in Europe.

In short, the centre-piece of East-West détente, which SALT I and SALT II were, is no longer there. We also have to take into account in this respect, if my analogy is correct, that we are now back to the period of the late 1950s and early 1960s. I think, in terms of the arms race, the situation is much

[Traduction]

Sans dire que la situation est aussi gelée qu'aux jours les plus froids de cette guerre froide, c'est-à-dire sous Staline, les relations Est-Ouest traversent une période d'instabilité rappelant l'ère khrouchtchevienne. Deux facteurs supplémentaires compliquent l'état de ces relations: tout d'abord la relève des responsables soviétiques. Kossyguine est mort; Suslov est mort; tôt ou tard Brejnev nous quittera lui aussi, et je pense que ce sera plus tôt que tard. Cela modifiera radicalement la direction des affaires soviétiques, il ne s'agit pas seulement de la pièce centrale qu'est le *Politburo*, mais également de nombreuses personnalités, d'une autre génération d'hommes qui va accéder au pouvoir.

Bref, nous abordons une période de l'histoire intérieure soviétique caractérisée par l'instabilité. La transition risque d'être plus difficile qu'entre Khrouchtchev et Brejnev, et peut-être même qu'entre Staline et Khrouchtchev.

Il y a aussi un second élément qui complique l'état des relations américano-soviétiques. Je veux parler des retombées négatives de la tragédie polonaise. J'ajouterai tout de suite que je n'en attends pas une amélioration rapide; je serai heureux de vous présenter mes vues sur la question un peu plus tard.

Je pense que la situation polonaise a des répercussions profondes dans tout le bloc soviétique. Elle fait le jeu du camp des idéologues durs, de la police, des militaires, et je pense qu'elle va accentuer les tendances les plus mauvaises de la politique soviétique intérieure et extérieure. Bref, les relations américano-soviétiques en sont à leur point le plus bas depuis 20 ans. Voilà donc le premier constat pessimiste en matière de situation internationale.

Le deuxième aspect de la situation, qui me renforce dans mon pessimisme, c'est que les négociations entre les deux super-puissances, en matière de contrôle des armements, piétinent. On peut même dire qu'elles sont arrêtées. Les négociations concernant le déploiement de missiles à moyenne portée en Europe continuent, mais il est peu probable qu'elles arrivent à des résultats valables à moins d'être liées aux négociations sur les armes nucléaires stratégiques.

Nous savons que SALT II est enterré; quant aux nouvelles négociations sur le déploiement des armes nucléaires stratégiques que le président Reagan a appelé START, elles n'ont en fait toujours pas débuté. Rappelons même que lors de la récente réunion du secrétaire Haig et du ministre des Affaires étrangères de l'URSS, M. Gromyko, à Genève, ces négociations ont été repoussées sine die. Or, à mon sens, sans elles aucun progrès important dans les négociations sur la réduction des missiles à portée moyenne en Europe n'est possible.

Bref, la pièce maîtresse de la détente Est-Ouest, que représentaient SALT I et SALT II, fait maintenant défaut. Il faut donc, si mon analogie est correcte, comprendre que nous en sommes revenus à la situation de la fin des années 50 et du début des années 60. De plus, en ce qui concerne la course aux

[Text]

more complex and much more dangerous than it was in the late 1950s and the early 1960s—for two reasons. First of all, in the late 1950s, the early 1960s and during the Khrushchevian period, the United States still had a definite superiority over the Soviet Union in terms of nuclear weapons. That situation is no longer there. There exists a rough parity. Any instability in this parity may have far more dangerous repercussions than in the 1950s. At that time we still had the scope for manoeuvre—a safety margin.

Secondly, I think the modern technology of the arms race is such that with the introduction of new weapons, with the advancement of technology, any progress in arms control would be far more complicated in the 1980s in comparison to that of the 1950s, the 1960s or even the 1970s. I think we are making tremendous progress in terms of technology which will make any meaningful progress in arms control much harder in the 1980s. And in this respect, even if there had been good will on both sides to go ahead with the negotiations, I think it will be very difficult to achieve meaningful accords.

The third element which worries me about the present international situation is that we are faced with a major disarray in the ranks of the Western Alliance. This kind of disarray probably has not been in existence during the entire lifetime of NATO. I think that our inability, as a Western Alliance, to act together after what happened in Poland is the best indication of it. Edward Heath, very rightly, observed that the Western Alliance was preparing for such an eventuality for over a year. But when it happened somehow we could not act in unison.

It is a novel situation in the Western Alliance. If I could use a parallel, we are faced with a situation in the Western Alliance somewhat resembling that which we are faced with in the field of economics. We are puzzled by this economic situation because we used to believe, in accordance with the Keynesian model, that we either have inflation or we have unemployment. Now we have stagflation—we have both unemployment and inflation.

In the Western Alliance we used to believe that at a moment of crisis the Western Alliance allies closed their ranks and in times when there is progress of détente or relaxation in the international sphere the individual national interests come into the fore.

We are faced now with a sort of a stagflation in the Western Alliance—we have both a major crisis on our hands and an inability to act together. And that, I think, is an unprecedented situation in the Western Alliance. It is a very serious situation—one which has not existed since the establishment of NATO in 1949.

In short, I cannot offer you much comfort. I see the 1980s as an extremely dangerous period in East-West relations, an extremely dangerous period in international politics and a period which is very demanding for our foreign policy as well.

[Translation]

armements, la situation est beaucoup plus complexe et beaucoup plus dangereuse qu'alors, et cela pour deux raisons. Tout d'abord, les États-Unis avaient à cette époque et tout au long de l'ère Khrushchevienne, une nette supériorité en matière d'armement nucléaire. Ce n'est plus le cas. Disons en gros qu'il y a parité. Toute rupture de cet équilibre aurait des répercussions beaucoup plus dangereuses qu'à la fin des années 50. Nous avions à l'époque une marge de manoeuvre, une marge de sécurité.

Deuxièmement, les progrès de la technologie moderne rendent, dans cette course aux armements, tout contrôle beaucoup plus difficile qu'à la fin des années 50, au début des années 60, ou même des années 70. Ce sera, pour la même raison, même encore plus difficile durant les années 80. À ce sujet, et même si les deux partis manifestaient de la bonne volonté pour faire progresser les négociations, il serait très difficile d'en arriver à des accords vraiment valables.

Le troisième élément qui fait problème, c'est l'état de discord qui règne au sein de l'Alliance Atlantique. Ces désaccords sont sans précédent dans l'histoire de l'OTAN. Je n'en ai pour preuve que notre inaptitude à réagir en bloc à l'affaire polonaise. Edward Heath, de façon très exacte, a remarqué que l'Alliance Atlantique, qui s'était préparée à affronter ce genre d'événement depuis plus d'une année, mise au pied du mur, n'a pas été capable d'agir de façon concertée.

C'est une situation sans précédent. Je pourrais peut-être la comparer avec ce qui se passe dans le domaine économique, où là aussi nous sommes incapables de maîtriser la situation parce que nous n'avons plus, selon le modèle Keynésien l'inflation ou le chômage, mais les deux, c'est-à-dire la stagflation.

Ainsi nous avions l'habitude de croire que l'Alliance serrait les rangs en période de crise, même si les intérêts nationaux particuliers reprenaient le dessus en période de détente et d'assouplissement de la conjoncture internationale.

Or, nous nous trouvons en ce qui concerne l'Alliance aux prises avec une situation que je compare à la stagflation... En période de crise grave, nous sommes incapables de présenter un front uni. Je le répète, c'est une situation très grave qui me semble sans précédent depuis la constitution de l'OTAN en 1949.

Bref, mes propos ne sont pas très encourageants. La décennie 80 me semble être une passe très dangereuse pour les relations Est-Ouest, et de façon plus générale pour la politique internationale; notre propre politique extérieure sera pendant cette même période, elle aussi, soumise à rude épreuve.

[Texte]

• 1005

I shall not address myself at great length to what this means for Canada, for what it means for our foreign policy. I have written recently an article in the *Toronto Star* on this subject, and a copy of it is being circulated among you. However, let me offer some opening statement for our discussion.

I have no doubt that the present international situation is highly detrimental to Canada. Constant in our foreign policy in the post-war period, to protect our national security and to uphold our democratic ideals, was our participation in the Western Alliance—in the alliance lead by our southern neighbour, the United States, and including the countries with which we have been traditionally closely linked in western Europe. We viewed NATO, however, not only as a deterrent against possible attack from the Soviet Union, but also as an instrument of collective diplomacy to reduce East-West tensions. We were always interested in achieving a genuine—and I stress genuine—East-West détente, and our participation in NATO was one of the instruments for our diplomacy to accomplish that objective.

That particular objective has been emphasized in the post-war years, at times more, at times less; but it has been a constant. All the governments, Liberal and Conservative, headed by different leaders, subscribed to this principle. In short, we were interested in reducing the Cold War and improving East-West relations.

In recent years, I think East-West relations have not been given a great deal of emphasis by our government; and I must say I regret it, because I think we are now in a period in East-West relations where we should pay a great deal of attention to them. We have paid occasionally more attention to the issues, which are very important, but nevertheless not as important as East-West relations where we stand in the very centre.

We have been giving recently a good deal of attention to the problems of the Third World; to the problems of trade; to the problems of the law of the sea; to the problems of Latin America. And they are all important. But I would submit to you that they are secondary to what is our main concern, what is the centre-piece of Canadian foreign policy, namely our participation in East-West relations.

I think perhaps to start with in our foreign policy, we should be giving more attention to what is the centre-piece in our policy. At the same time, of course, we should do whatever little we can to contribute to the prevention of those negative trends in East-West relations and contribute to the gradual improvement in the 1980s, because I think the situation is extremely dangerous. In the end, it may lead to a tragedy.

We should not exaggerate our possibilities. We are not a superpower; we are not even a great power. But at the same time, we should also not underestimate our possibilities. We

[Traduction]

Je ne m'attarderai pas trop sur ce que cela signifie pour le Canada, et notamment en ce qui concerne sa politique extérieure. J'ai fait paraître récemment dans le *Toronto Star* un article sur cette question, dont un exemplaire circule parmi vous. Tout de même, et pour les besoins de notre discussion, je vais faire quelques remarques préliminaires.

Sans aucun doute, la situation internationale actuelle est extrêmement désavantageuse pour le Canada. Ayant fait preuve de constance en politique étrangère pendant l'après-guerre, désireux de protéger notre sécurité nationale et de défendre nos idées démocratiques, nous n'avons pas manqué à nos devoirs de participation au sein de l'Alliance atlantique... une alliance dirigée par nos voisins du sud, les États-Unis, à laquelle sont associés les pays de l'Europe de l'Ouest, avec lesquels nous entretenons traditionnellement des relations étroites. Pour nous l'OTAN n'était pas seulement une arme de dissuasion contre toute attaque possible en provenance de l'Union Soviétique, mais aussi un instrument de diplomatie collective, destiné à réduire les tensions Est-Ouest. Nous avons toujours été intéressés par une détente véritable—j'insiste sur ce terme—entre l'Est et l'Ouest, et c'est dans cette optique, entre autres, que nous comprenions notre participation au sein de l'OTAN.

Cet objectif de détente a été plus ou moins prioritaire pendant l'après-guerre, mais il présentait une préoccupation constante. Tous les gouvernements, libéraux ou conservateurs, quels qu'en soient les chefs, ont souscrit à ce principe. Bref, nous voulions mettre un terme à la guerre froide et améliorer les relations Est-Ouest.

J'ai l'impression que cette question des relations est-ouest n'a pas beaucoup retenu l'attention des derniers gouvernements; je dois dire que je le regrette, d'autant que la situation actuelle l'aurait exigé. Il a pu même arriver que nous accordions une priorité à certaines questions, sans doute très importantes, mais pourtant secondaires par rapport à ce domaine des relations Est-Ouest qui nous préoccupe en ce moment.

C'est ainsi que nous nous sommes beaucoup intéressés au Tiers-Monde, au commerce, aux droits de la mer, à l'Amérique latine, domaines certainement tous très importants. Je me permets cependant d'affirmer qu'ils sont secondaires par rapport à cette pièce centrale de la politique étrangère canadienne, à savoir notre place au sein du dialogue Est-Ouest.

Notre politique étrangère devrait accorder plus d'importance à cette pièce maîtresse de notre politique générale. En même temps, bien sûr, nous devrions faire tout notre possible pour contribuer à prévenir l'apparition de ces tendances négatives et viser à une amélioration graduelle pendant les années 1980, car la situation est très grave et pourrait fort bien mener à la catastrophe.

N'exagérons pas nos possibilités. Nous ne sommes pas une superpuissance, nous ne sommes même pas une grande puissance. Mais en même temps, ne sous-estimons pas nos forces.

[Text]

are crucial to NATO. We occupy a piece of real estate which is absolutely essential to the Atlantic alliance; and therefore we do have, on the council of the alliance, an important say. And we should say the right thing. We should advance our national interests within that framework and through that framework in East-West relations.

What should we do? I think we should do three things, and they are exactly in the reverse order to what I presented to you as the issues in East-West relations.

First of all, of course, it is in our interest to try to maintain the unity of the Western Alliance, and I think we should play an important role in the intra-alliance diplomacy. If the present trend of a growing rift between western Europe and the United States continues, if, on the one hand, the trend for greater independence of western Europe from the United States continues, and on the other hand nascent isolationist trends in the United States continue, we might find ourselves in a position we should try to avoid at all costs; namely alone in the fortress America with the United States. And that would not be a very good position for Canada.

• 1010

In other words, the first objective is to preserve at all costs the unity of the Western Alliance. The second objective of our diplomacy should be to promote, within the limits of our possibilities, the arms control measures. We have no direct interest in negotiations of the deployment of medium-rated weapons in Europe. I say no direct interest.

However, as a member of NATO and with our forces stationed in Europe we, of course, have indirect, vital interest in those negotiations. And moreover, since they are linked to the deployment of strategic nuclear weapons, we are, of course, also interested in it.

We do have direct interest in the progress of negotiations over arms control of strategic nuclear weapons. In fact, we are the only country in NATO other than the United States which is directly interested in it, because those weapons are aimed against us. We do not participate in those negotiations. Those negotiations take place between the two superpowers, but that does not mean we can delegate the authority in handling those issues by the United States. It does not detract in any way from our vital interest in the progress of those negotiations.

What we should do is encourage the two superpowers to continue with those negotiations, we should consult with Washington closely on their progress, and we should also monitor them on the Soviet side. SALT II, unfortunately, is dead, but START is in our interests and it should start as soon as possible; and we should encourage the Americans to go ahead with it.

Finally, we should use our bilateral diplomacy in East-West relations to advance our objectives. We should do that, of course, in close consultations with our Western allies but, at the same time, we do have possibilities of advancing certain goals in the bilateral contact with the East on our own. We

[Translation]

Nous sommes d'une importance cruciale pour l'OTAN, nous occupons une situation géographique essentielle au sein de l'Alliance atlantique, et notre parole y a son poids. D'où l'importance des propos que nous y tenons. Il importe donc que nous défendions nos intérêts nationaux dans l'alliance, et, par elle, dans les relations Est-Ouest.

Alors, que faire? Je pense que nous devrions poursuivre trois objectifs, qui reprennent très exactement l'ordre inverse des questions concernant les relations Est-Ouest telles que je vous les ai présentées.

Tout d'abord, bien entendu, il y va de notre intérêt de maintenir l'unité de l'Alliance, d'où le rôle important que nous pouvons jouer dans les relations diplomatiques intérieures. En effet, si le fossé continue à se creuser entre l'Europe de l'Ouest et les États-Unis, si l'Europe de l'Ouest continue à s'éloigner des États-Unis, si la tendance à l'isolationnisme s'accroît aux États-Unis, nous risquons de nous retrouver dans une position à éviter à tout prix, c'est-à-dire d'être seuls avec les États-Unis dans le bastion américain. Ce ne serait pas une bonne position du tout pour le Canada.

En d'autres termes, le premier objectif est de préserver l'unité de l'Alliance. Le deuxième est, pour notre diplomatie, de promouvoir dans la mesure du possible des mesures de contrôle des armements. Certes, nous n'avons aucun intérêt direct à ces négociations sur le déploiement des missiles à moyenne portée en Europe. Je dis bien aucun intérêt direct.

Cependant, comme membre de l'OTAN et étant donné que nous avons des forces stationnées en Europe, nous avons des intérêts indirects vitaux en jeu. De plus, comme cela met également en cause le déploiement des armes nucléaires stratégiques, cela nous concerne.

Or, nous avons intérêt à ce que ces négociations sur le contrôle des armements nucléaires stratégiques aboutissent. En fait, à part les États-Unis, nous sommes les seuls au sein de l'OTAN qui y soient intéressés au premier chef, puisque ces armes sont dirigées contre nous. Même si nous ne participons pas à ces négociations entre les superpuissances, cela ne signifie pas que nous pouvons déléguer nos pouvoirs aux États-Unis qui décideraient à notre place. Nous avons un intérêt vital absolu à ce que ces négociations progressent.

Nous devrions en fait encourager les deux superpuissances à les poursuivre, nous devrions avoir des consultations étroites avec Washington à ce sujet, et également en contrôler le progrès du côté soviétique. SALT II, malheureusement, est enterré, mais START, qui devrait débiter aussi rapidement que possible, nous concerne; nous devrions donc encourager les Américains à ne pas traîner.

Enfin, nous devrions utiliser nos initiatives diplomatiques bilatérales pour faire progresser notre cause au sein du dialogue Est-Ouest. Tout cela, bien sûr, après consultation étroite avec nos alliés occidentaux, mais, en même temps, en usant de nos possibilités de contacts bilatéraux avec les pays de l'Est.

[Texte]

cannot adopt a policy of an honest broker in East- West relations because it would be dishonest. We are not an honest broker, we are not a non-aligned country. We are an aligned country. We are a member of the Atlantic Alliance and, indeed, the stronger the Western Alliance, the stronger our position vis-a-vis the East. But at the same time, we do have a somewhat unique position in the Western Alliance. We are not a European country and we are also not a superpower. In short, there are some issues we can present in an objective and detached view, a uniquely Canadian view which should be taken into account by our allies and also in East-West relations.

I think to accomplish those goals, first of all, we should have an ongoing evaluation of the international situation.

I am not quite certain whether we should not really undertake a major re-evaluation of our foreign policy goals. We had one in 1969. By now the situation has changed dramatically in the world, and I think it would be perhaps timely to look at our position in the world, at the changes in the world and the changes which will be taking place in the 1980s, and draw some general principals from it.

In any case, I think at this critical juncture in East-West relations it is important we give it a good deal of thought; and I would like to congratulate the members of this committee for addressing themselves to this terribly important issue. It is perhaps the most important issue for all Canadians at this time. Thank you.

The Chairman: Thank you, Doctor.

Nous allons maintenant commencer la période des questions.

Mr. Wenman : . . . I have all the names on the list. If I may, because we have an 11.30 a.m. hearing, I will try to give equal time to everybody, but subject to returning for a second round. I prefer to mention that at this time.

Mr. Wenman: I would be pleased to have you interrupt me at ten minutes.

You seem to have indicated there seems to be a greater threat or chance of war in the decade of the 1980s than at any time since the Second World War. You are saying that, are you?

• 1015

Mr. Bromke: Well, I certainly hope that we will manage to arrest those things, but things are pointing in this direction, yes.

Mr. Wenman: You would agree that threat . . . It is very important, as the first witness said, it is difficult to weigh the numbers. We have been playing that game here, trying to weigh the numbers, and it is impossible and very difficult to be exact. But since we cannot do that, we do know there is a

[Traduction]

Nous ne pouvons, en la matière, adopter l'attitude d'un honnête courtier, ce serait malhonnête. Nous ne sommes pas un honnête courtier, nous ne sommes pas un pays non aligné, mais un pays aligné. Nous sommes membres de l'Alliance, et de fait, plus forte elle sera, plus solide sera notre position face à l'Est. Mais en même temps, notre position au sein de cette Alliance est unique. Nous ne sommes pas un pays européen, mais nous ne sommes pas une superpuissance. En bref, il existe un certain nombre de questions qui peuvent être présentées de façon objective et détachée, à la manière canadienne qui est unique et qui peut s'imposer auprès de nos alliés et dans les rapports Est-Ouest.

Pour réaliser ces objectifs nous devrions tout d'abord procéder à une évaluation continue de la scène internationale.

Je me demande même si nous ne devrions pas entreprendre de reconsidérer profondément nos principaux objectifs en matière de politique extérieure. Ce type de révision a eu lieu en 1969. Toutefois, la situation mondiale a radicalement évolué depuis, et il serait sans doute temps de réévaluer notre position dans le monde, en fonction de cette évolution et notamment de l'évolution à venir de la décennie 80, afin d'en tirer un certain nombre de principes généraux.

En tout état de cause, et étant donné la situation critique des relations Est-Ouest, il est important d'y accorder toute notre attention; j'en profiterai donc pour féliciter les membres du Comité de se pencher sur une question aussi fondamentale, peut-être même la plus importante de toutes les questions dont les Canadiens sont à l'heure actuelle saisis. Merci.

Le président: Merci, monsieur.

We will start with the question period.

Monsieur Wenman, J'ai tous les noms sur ma liste. Étant donné que nous nous arrêterons à 11h30, je chercherai à accorder le même temps de parole à tout le monde, quitte à faire ensuite un deuxième tour de questions. Je préfère le dire tout de suite.

M. Wenman: J'aimerais, si vous le voulez bien, ne parler que dix minutes.

Vous semblez vouloir dire que les années 80 portent en elles, plus que toute autre période de l'époque de la guerre froide, des possibilités de guerre. C'est bien ce que vous dites?

M. Bromke: Eh bien, j'espère que l'on pourra arrêter cela, mais il y a certainement des indices en ce sens, oui.

M. Wenman: Vous convenez que cette menace . . . Il est très difficile, comme l'a dit le premier témoin, il est très difficile de comparer les chiffres. On a essayé de le faire ici, de comparer les chiffres, il est pratiquement impossible d'être exact. Nous ne pouvons pas le faire, mais nous savons quand même que

[Text]

tremendous capacity on either side. Therefore, intent has to relate to that capacity very strongly.

In the last three years we have had witnesses, on one subject or another, before this committee, including Dr. Lindsey, a Canadian expert, who when asked what is the intent of the Soviet Union said, "world domination".

We have had the United States Defense give their opinion, and in their opinion the Soviet Union's intent is that while they believe nuclear war and its debilitating results must be avoided, they see it as the development of superior capabilities wedded to a strategic design to achieve military victory and a dominant post-war position as the only rational approach to nuclear forces.

You are the experts on intent, because you know these countries. What do you see is the intent of the Soviet Union in 1981 or 1982?

Le président: Monsieur Lévesque.

M. Lévesque: Evidemment, comme je ne suis jamais présent lors des réunions du Politburo du Parti communiste de l'Union soviétique, c'est très difficile de savoir de façon précise quels sont les objectifs.

Vous avez donné des citations à savoir que les Soviétiques veulent la domination mondiale. Je pense que s'ils pouvaient l'avoir sans trop de difficultés, effectivement, ils la prendraient. Tout dépend, des difficultés et de la possibilité pour eux de l'avoir ou non. On dramatise continuellement la politique extérieure soviétique, mais il faut étudier l'histoire de leur politique extérieure.

Je pense que dans une situation de parité relative comme celle que nous avons actuellement sur le plan militaire, du moins à court terme, il n'y a pas encore de danger très grand. Regardons un peu l'histoire de l'Union soviétique. Depuis le début du régime soviétique, les Soviétiques ont agressé, si on peut dire, leurs voisins; ils sont sortis, militairement, de leurs frontières pour agresser d'autres États, dans quelle situation? Pour la première fois, c'était en 1940 contre la Finlande, un tout petit État. Lors de la Deuxième Guerre mondiale, ils ont fait tous les compromis avec Hitler pour éviter la guerre avec l'Allemagne et ils l'ont eue parce qu'ils ont été attaqués par l'Allemagne. Après la Deuxième Guerre mondiale, les cas d'agression militaire soviétique à l'extérieur de leur frontière ont été la Hongrie en 1956, la Tchécoslovaquie en 1968 et l'Afghanistan en 1979.

Qu'est-ce qu'on peut tirer comme leçon de cette expérience historique? Il y en a qui disent, cyniquement: l'Union soviétique est-elle plus dangereuse pour ses alliés que pour ses ennemis? C'est une blague en fait. Mais, ce qu'on peut retenir, c'est que l'Union soviétique n'attaque directement que dans un rapport de force de dix contre un, c'est-à-dire qu'elle ne prend jamais de risques à moins d'être dans une situation de supériorité, non seulement de supériorité marginale, mais de supériorité totale.

[Translation]

chaque côté possède une capacité énorme. Alors il faut toujours garder cela à l'esprit et en tenir compte.

Au cours des trois dernières années, nous avons entendu au Comité des témoins, des experts dans un domaine ou un autre, dont M. Lindsey, un expert canadien, parler de «domination mondiale» lorsque nous les interrogeons sur l'intention de l'Union soviétique.

Des représentants du ministère de la défense des E.U. nous ont que, même si les Soviétiques veulent éviter la guerre nucléaire et ses effets dévastateurs, ils voient dans l'acquisition de forces nucléaires une possibilité de développer des capacités supérieures et un moyen d'obtenir une victoire militaire et une position dominante dans le monde d'après-guerre.

Vous êtes les experts en ce qui concerne leurs intentions, car vous connaissez ces pays. A votre avis, quelle est l'intention de l'Union soviétique en 1981 ou 1982?

The Chairman: Mr. Levesque.

Mr. Levesque: Obviously, as I never attend the meetings of the Communist Politburo in the Soviet Union, it is very difficult for me to know exactly what their objectives are.

You have given quotations to the effect that the Soviets want world domination. I think that if they were able to take it without too much difficulty they would do so. Everything hangs on the difficulties and the possibility of achieving it or not. Soviet foreign policy is constantly dramatized. But we must study the history of their foreign policy.

I believe that in a situation of relative parity such as the one we have at the present moment in military terms, at least over the short term, there is not a very grave danger. Let us look a little at the history of the Soviet Union. Since the beginning of the Soviet regime, the Soviets have aggressed against their neighbours, if we may term it thus, they have crossed their borders with military forces to aggress against other countries, under what circumstances? The first time, it was in 1940 against Finland, a very small country. During World War II they tried all sorts of compromises with Hitler to avoid war with Germany and they finally had war when they were attacked by Germany. After World War II cases of Soviet military aggression outside their borders were in Hungary in 1956, Czechoslovakia in 1968 and Afghanistan in 1979.

What conclusions can we draw from this history lesson? Some people say cynically that the Soviet Union is more dangerous for its allies than for its enemies. Of course this is a joke. But what we can remember is that the Soviet Union only attacks directly when there is a proportion of 10 against 1, that is it never takes risks unless it is in a position of superiority, not only marginal superiority but total superiority.

[Texte]

Donc, je ne pense pas qu'actuellement, avec le rapport de force militaire qui existe, il y ait de danger pour une agression soviétique généralisée ou d'une agression soviétique sur un point qui pourrait déclencher une guerre mondiale.

Evidemment, il y a des actions militaires possibles dans les zones grises, dans le Tiers monde, où les pays ne font pas partie du système de l'Alliance occidentale. Et en fait, non seulement la tradition soviétique mais même la tradition tsariste, soit les Soviétiques et leurs prédécesseurs, les Tsars, ont toujours avancé dans des situations de vide politique en profitant des points faibles de leurs adversaires. Mais, ils n'ont jamais, en fait, attaqué de front. Cela n'a jamais été des aventuriers comme Napoléon a pu l'être dans l'histoire ou comme Hitler a pu l'être dans l'histoire. Ce sont des gens extrêmement prudents. S'ils construisent un rapport de forces sur le plan militaire, à mon avis, c'est davantage pour avoir une situation de manœuvre politique, diplomatique que pour se lancer dans une action militaire directe.

• 1020

Donc, effectivement, ils utiliseront leur puissance militaire à des fins politiques, diplomatiques et même militaires dans des zones limitées. Mais ils ne sont pas prêts à déclencher, dans une occasion prévisible, une guerre qui amènerait leur domination sur le monde.

Mr. Wenman: Mr. Bromke, you painted a slightly different scenario. It seemed to me to indicate that the West is in a very poor position; that NATO is in crisis, our alliances are in crisis. We cannot even react to the Polish crisis, let alone a major threat, with any form of unity. We are approaching what we call "the window of opportunity" in the middle of this decade. Do you see the Soviets in a more aggressive stance as they see these signs of weakness? Are you suggesting that it would be very dangerous for the United States in fact not only to disarm but to reduce their emphasis on armaments? Do you agree that President Reagan is correct in his defence initiatives?

Mr. Bromke: Basically I agree with Professor Lévesque. Obviously the Soviet Union would like to become No. 1, to borrow the American expression. They are No. 2 now, but they would like to become No. 1. I think it is natural for any country in the world to tend to become No. 1.

Also, I think their ideology, of course, is pushing them in that direction, and there are internal trends in the Soviet Union that may produce the hardening of their ideologies.

Mr. Wenman: Are they No. 1 now?

Mr. Bromke: No. They are No. 2. They are certainly No. 2; there is no question about it. But they would like to become No. 1. Any superpower, I think—in the way the Americans also insist on being—would like to be regarded as No. 1.

That does not mean the Soviet Union is actually preparing to start a World War III—adding that from what we know of

[Traduction]

Therefore, I do not think that at the present time with the existing proportions in terms of military capability, that there is a danger of generalized Soviet aggression or Soviet aggression at a point which might bring about a world war.

Obviously, military action is possible in grey areas, in the Third World, or in countries which are not part of the western alliance. And in fact, it is not only Soviet tradition but also Czarist tradition, namely the Soviets and their predecessors the Czars, to advance in situations of political vacuum by taking advantage of their adversaries' weak spots. But they have never attacked from in front. They have never been adventurers like Napoleon or like Hitler. These people are exceedingly cautious. When they build up military forces, I believe they are mainly trying to widen their political field, much more than preparing for some direct military action.

Therefore, they will in fact use their military power to political ends, for diplomatic reasons and even military ones in limited instances. They are not about to press the button, to prepare for a war which would ensure their domination over the world.

M. Wenman: Monsieur Bromke, le scénario que vous nous avez décrit est quelque peu différent. Il me semble que l'Ouest se trouve dans une situation peu enviable, que l'OTAN traverse une crise, que nos alliances sont en difficulté. Même face à la crise polonaise, nous sommes impuissants, pour ne pas parler d'une menace majeure, nous ne réussissons pas à faire front. Au milieu de cette décennie, nous savons déjà qu'il y aura une faille dans notre armure. Pensez-vous que les Soviétiques cherchent à profiter de ces signes de faiblesse? Ne craignez-vous pas qu'il soit très dangereux pour les Américains non seulement de désarmer, mais également de ralentir leur armement? Croyez-vous que les initiatives prises par le président Reagan dans le domaine de la défense soient justifiées?

M. Bromke: Je suis d'accord avec le professeur Lévesque. De toute évidence, les Soviétiques aimeraient bien être le numéro 1, pour emprunter l'expression américaine. Pour l'instant, ils sont numéro le 2, mais ils aimeraient devenir le numéro 1. C'est normal pour un pays, quel qu'il soit, d'essayer de prendre la tête.

Leur idéologie également les pousse dans cette direction et il y a actuellement des courants en Union soviétique qui risquent de durcir ces idéologies.

M. Wenman: Sont-ils le numéro 1 à l'heure actuelle?

M. Bromke: Non, ils sont le numéro 2. Cela ne fait pas de doute, ils sont le numéro 2. Mais ils aimeraient devenir le numéro 1. N'importe quelle super-puissance aimerait qu'on lui reconnaisse le premier rang; c'est très important également pour les Américains.

Cela ne signifie pas que l'Union soviétique se prépare à déclencher la troisième guerre mondiale et, en dépit de leur

[Text]

Soviet foreign policy in the entire post-war period, it has been quite realistic, their ideology notwithstanding. If they are faced with a superior power, if they are faced with an effective deterrent—and we have it within our power to produce such a deterrent—I do not think they are going to start a war.

If I referred to the danger of war—and I think you rightly referred to my remarks, that I considered the 1980s a very dangerous period, with greatly enhanced risks—I think the war will happen because of a comedy of errors: the escalation, the mutual recriminations, the involvement in some sort of crisis which may get out of hand. I must say I do not believe there is a blueprint in the Kremlin which would anticipate in a year or two or five years a major attack against the West. They certainly take into account what we are doing, and as long as we remain strong and united, we have it within our power to deter them from any adventurous policy, even if they were willing to undertake such risks.

Mr. Wenman: You said that Canada has a unique position; that we could pursue unique issues that are Canada's. As we approach the disarmament talks at the United Nations this spring, what are those specific, unique positions and what should Canada's specific attitude on them be? What initiatives should we be taking?

Mr. Bromke: To give you one specific example, I would be much impressed by our diplomacy at the Conference on Security and Cooperation in Europe. I think Canadians made the major contribution to the negotiations of the Helsinki Agreement in 1975, and we now can see how important it is in the present international situation. I think our ambassador there played a very important role, and I have heard it not only from Canadians but from some other people. We have come out with many initiatives. One of the initiatives was the idea of follow-up meetings. The meeting in Madrid that is now taking place has been one of our initiatives. We explored the position which I described precisely as being a non-European country and therefore looking at European issues from a detached point of view, and also as not being a superpower like the United States, which gave us a sort of unique diplomatic advantage.

• 1025

In terms of the arms control measures, I must say that I was very disappointed by our governments; and I am referring to the governments, and not the government, because I think both the Liberals and the Conservatives were guilty of that. I do not think we paid enough attention to SALT II. During the negotiations between the Americans and the Russians, when the SALT I agreement was signed in 1979, there was very little interest in this country given to that issue. Our political leaders did not address themselves directly to this issue, an issue in which we are so much involved.

It was strange, because when the SALT I negotiations were taking place in their final phase, when the treaty was submitted for ratification by the American Senate, Chancellor

[Translation]

idéologie, cela semble certain si l'on considère la politique étrangère soviétique pendant toute la période qui a suivi la guerre: elle a été tout à fait réaliste. Face à une puissance supérieure, face à un facteur de dissuasion suffisant—et c'est quelque chose qui est tout à fait en notre pouvoir—je les vois mal commencer une guerre.

Effectivement, j'ai parlé des risques de guerre, et vous m'avez parfaitement compris quand j'ai dit que les années 80 étaient à mon sens une période très dangereuse, une période de risque élevé, mais à mon sens, la guerre sera le résultat d'une comédie des erreurs: escalade, récriminations mutuelles, ingérence dans une crise quelconque qui dégénère. Je ne crois pas un instant qu'il y ait au Kremlin le plan d'une attaque majeure contre l'Ouest prévue pour dans un an, deux ans ou cinq ans. Evidemment, ils tiennent compte de ce que nous faisons, et tant que nous resterons forts et unis, nous serons en mesure de les dissuader de s'engager dans une politique aventureuse, même s'ils acceptaient de prendre de tels risques.

M. Wenman: Vous avez dit que la situation du Canada était unique et que, face à certains problèmes, cela nous plaçait dans une position privilégiée. Puisque nous allons discuter du désarmement ce printemps aux Nations unies, quels sont les secteurs dans lesquels cette position nous permettra d'agir, et quelle attitude le Canada doit-il adopter? Autrement dit, quelles initiatives devons-nous prendre?

M. Bromke: Je vais vous donner un exemple précis; notre action diplomatique à la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe m'a beaucoup impressionné. Les Canadiens ont également fait une contribution importante aux négociations qui ont conduit à l'accord d'Helsinki en 1975 et aujourd'hui, nous nous rendons compte de l'importance de tout cela pour la situation internationale. A l'époque, notre ambassadeur a joué un rôle très important, ce qui m'a été confirmé non seulement par des Canadiens, mais également par d'autres personnes. Nous avons pris un grand nombre d'initiatives; l'une d'entre elles fut l'idée des réunions de contrôle. La réunion de Madrid qui est en cours est venue d'une de nos initiatives. Nous avons cet avantage de ne pas être un pays européen, ce qui nous donne un certain recul; d'autre part, n'étant pas une super-puissance comme les États-Unis, nous avons un avantage diplomatique tout à fait particulier.

Je dois dire que j'ai été très déçu par nos gouvernements pour ce qui est des mesures de contrôle des armes; et je fais allusion ici aux deux gouvernements, celui des libéraux et celui des conservateurs. Je ne pense pas qu'on ait accordé suffisamment d'attention à SALT II. Lors des négociations entre les Américains et les Russes au moment où l'accord SALT I a été signé en 1979, notre pays n'a pas montré beaucoup d'intérêt pour cette question. Nos dirigeants politiques ne l'ont pas abordé directement, alors qu'il s'agit d'une question qui nous touche tellement.

Lors de la dernière étape des négociations SALT I, quand le traité a été soumis au Sénat américain pour ratification, le chancelier Schmidt, le président Giscard d'Estaing, M^{me} That-

[Texte]

Schmidt, President Giscard d'Estaing, Mrs. Thatcher, everybody spoke publicly in favour of ratification. In other words, they were using whatever little influence they had to influence the American Senate to go ahead with the ratification, pushing the Americans and the Russians to go ahead with this; and I personally believe it was a good agreement.

True, our prime minister, who was Mr. Clark at that time, did send a letter to Chairman Brezhnev and President Carter congratulating them on the signing of the agreement. But that letter was never made public. Mr. Clark did not address himself, nor did Miss MacDonald address herself, to that issue, neither did, for that matter, the Liberal leader, and that is an issue that is terribly important.

I remember a discussion with one of the Canadian political figures, a very important one, and I raised that issue with him. He said: Look, you academics are interested in esoteric issues; SALT II is an issue over which we have no control, the Americans are handling it. True, the Americans were handling it; of course, they would not admit us to the negotiating table, because those are the things that are being negotiated by the superpowers. Nevertheless, they are being negotiated on our behalf, and they affect our vital interests, and we should be aware of them. We should be putting pressure, across the border, on the Americans to ratify that agreement. That is, of course, by now water under the bridge. But I think we should be using our influence to impose on Moscow and on Washington, to make sure, whatever it means, together with some other countries, that if you sit around a table you negotiate those issues seriously. And we should also have expertise in this country.

Mr. Wenman: Are you suggesting that START is the one we should be encouraging now?

Mr. Bromke: Exactly, very much so. And we should also have an expertise in this country so that we would be ready to discuss it. We should make the Canadian public aware of that issue because it is more important than any other issue for us. It affects us, our future. It is a question to fear not.

Le président: M. Flis, Révérend Ogle, l'honorable M. McKinnon, M. Bloomfield, M. Gamble, M. Hudecki... Monsieur Flis.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman.

My first question is to Professor Lévesque. You explained how difficult it is to calculate who is spending more on military buildup. When we hear from the Soviets, they say that the Americans are spending more, and when we hear from the Americans, they say that the Soviets are spending more. We have had witnesses before us who explained how difficult it is, because the Americans calculate their pensions into the arms costs and the Soviets do not. You mentioned about private contracts doing a lot of the work, et cetera.

Can you give us a comparison, sort of tank by tank, nuclear warheads by nuclear warheads, infantry to infantry, delivery system to delivery system? Surely to goodness we can make

[Traduction]

cher, tout le monde s'est prononcé publiquement en faveur de la ratification. Autrement dit, ils ont utilisé leur influence, si minime soit-elle, pour encourager le Sénat américain à ratifier le traité pour que les Américains et les Russes puissent mettre en oeuvre le traité. Personnellement, j'estime que c'était un bon accord.

Il est vrai que le premier ministre de l'époque, M. Clark, a envoyé une lettre au président Brezhnev et au président Carter, les félicitant de la signature de l'entente. Cependant, on n'a jamais rendu publique la lettre. Ni M. Clark, ni M^{lle} MacDonald, ni le chef libéral ne se sont prononcés sur cette question d'importance capitale.

Je me souviens d'avoir soulevé la question avec un homme politique canadien. Il m'a dit que nous, les universitaires, nous intéressons aux questions ésotériques, que ce sont les Américains qui s'occupent de SALT II, que nous n'y pouvons rien. Bien sûr, ce sont les Américains qui s'en occupaient; ils ne nous permettraient pas de participer aux négociations, parce que cela est du ressort des superpuissances. Néanmoins, nous devrions être conscients des négociations parce qu'elles sont faites en notre nom, qu'elles ont une influence sur nos intérêts fondamentaux. Nous devrions faire des pressions sur les Américains pour qu'ils ratifient l'entente. Mais tout cela, c'est déjà de l'histoire ancienne. Je crois néanmoins que nous devrions exercer des pressions sur Moscou et Washington pour nous assurer, de concert avec certains autres pays, que les négociations sont sérieuses. Nous devrions également être compétents dans ce domaine, ici au Canada.

M. Wenman: Estimez-vous que nous devrions encourager les négociations START maintenant?

M. Bromke: Oui, tout à fait. Nous devrions également disposer d'experts dans ce domaine au Canada afin de pouvoir en parler. Nous devrions sensibiliser la population canadienne, car il s'agit de la question la plus importante pour nous. Elle touche notre avenir. Il ne faut pas en avoir peur.

The Chairman: Mr. Flis, Father Ogle, the Honourable Mr. McKinnon, Mr. Bloomfield, Mr. Gamble, Mr. Hudecki, Mr. Flis.

M. Flis: Merci, monsieur le président.

Ma première question s'adresse au professeur Lévesque. Vous avez expliqué combien il est difficile de calculer qui dépense plus dans la course aux armements. Les Soviétiques prétendent que les Américains dépensent davantage, et les Américains que ce sont les Soviétiques. Certains témoins nous ont expliqué qu'il est difficile de faire des comparaisons parce que les Américains tiennent compte des pensions dans leur calcul des coûts d'armes, tandis que les Soviétiques ne le font pas. Vous avez mentionné que beaucoup du travail se fait par l'entremise de contrats privés, etc.

Pourriez-vous faire une comparaison entre les nombres de chars d'assaut, d'ogives, de régiments d'infanterie, de systèmes de lancement dans les deux pays? Il doit certainement être

[Text]

that kind of comparison, which would be meaningful, to show this committee exactly which superpower is ahead or behind, and by how much.

M. Lévesque: Ce que je voulais dire, c'est que quelle que soit la difficulté d'établir des coûts précis, les Soviétiques dépendent néanmoins bien davantage, je pense, pour leur équipement militaire et leurs forces militaires. Je pense qu'ils dépendent davantage que les États-Unis, en termes proportionnels tout au moins. Même s'il est difficile d'avoir des chiffres précis là-dessus, en termes d'argent, je pense que c'est une conclusion qui s'impose sur la simple constatation du fait qu'avec un produit national très inférieur à celui des États-Unis, ils arrivent à avoir une parité relative.

• 1030

Donc, je pense que cela suffit pour nous convaincre qu'ils dépendent davantage, même si on ne sait pas si c'est arbitraire de dire que c'est 13, 14, ou 15 p. 100 de leur PNB, il est impossible, d'avoir des chiffres précis à ce sujet. Pour ce qui est, non pas des coûts financiers, mais simplement du *hardware*, comme vous souhaitiez une réponse sur l'équilibre réel des forces, c'est extrêmement difficile de donner une réponse en quelques minutes. Grosso modo, je voudrais dire, et je pense que je l'ai signalé tout à l'heure, que je suis d'accord avec le professeur Bromke pour dire qu'ils ne sont pas le numéro un actuellement, et cela, non seulement sur le plan global mais même sur le plan militaire. On exagère fortement en disant que les Soviétiques ont acquis une supériorité générale en termes militaires. Je pense que c'est une exagération. Il y a une supériorité soviétique en Europe. Je pense que si on considère le théâtre européen, là, c'est clair. Il n'y a pas de doute, à mon avis, même s'il y a des méthodes de calcul différentes pour aligner les différents types d'armements, il y a une supériorité militaire soviétique. Sauf que ce n'est pas un fait nouveau, c'est un fait qui a existé depuis la Deuxième Guerre mondiale. L'élément nouveau, cependant est que jusqu'à récemment la supériorité était dans le domaine des armes classiques. Maintenant, elle est aussi dans le domaine des armes nucléaires, si on isole le théâtre européen.

Cependant, si on prend les choses au niveau global, il y a même encore une marge de supériorité américaine, une marge qui n'a pas cessé de se rétrécir au cours des années, mais il y a encore une certaine marge. Par exemple, en termes de missiles intercontinentaux, pas tellement sur le nombre des missiles, mais en termes de têtes nucléaires qu'il y a sur le nombre des missiles, tout le monde s'entend dans le décompte pour dire qu'il y a une marge de supériorité américaine.

On peut s'interroger comme cela sur différents tableaux. Sur le plan de la marine de guerre, par exemple, la supériorité américaine est nette, bien que les Soviétiques aient là aussi fait de grands efforts et aient réussi à réduire considérablement l'écart. Ce qui manque aux Soviétiques, ce sont des bases militaires navales à l'étranger pour avoir la souplesse logistique suffisante pour développer davantage leur marine de guerre. Ils ont des installations militaires, entendons-nous. En Angola, au Vietnam, ils ont des installations portuaires, c'est-à-dire

[Translation]

possible de faire des comparaisons de ce genre pour montrer au Comité quelle superpuissance a l'avantage et quelle est l'importance de cet avantage.

Mr. Lévesque: The point I was making, is that regardless how difficult it is to establish specific costs, the Soviets spend far more on their military equipment and forces. I think they spend more than the United States, at least proportionally. While it is difficult to obtain accurate figures on this, I think we must come to this conclusion, because even though the gross national product of the USSR is much lower than that of the United States, the Soviets nevertheless manage to achieve relative parity.

I think this fact alone is enough to convince us that they are spending more, even though we do not know whether it is arbitrary to set the figures at 13, 14 or 15 per cent of their GNP. It is impossible to get accurate figures. You requested a comparison of the hardware, of the actual balance that exists between the forces, but it is extremely difficult to provide an answer in a few minutes. Generally speaking, and I believe I mentioned this earlier, I agree with Professor Bromke that they are not number one at the present time, not only in global terms, but also in military terms. It is a great exaggeration to say that the Soviets have acquired general military superiority. I think that is an exaggeration. Soviet superiority does exist in Europe. I think there is no doubt about this as far as the European theatre is concerned. Even if there are different ways of calculating this to align the various types of weapons, in my opinion there is no doubt that the Soviets enjoy military superiority. However, this is nothing new, it has been the case since the second world war. What is new is that until recently their superiority was of conventional weapons. Now the U.S.S.R. has superiority also in nuclear weapons, if we are thinking of the European theatre alone.

However, in global terms, the United States still enjoys a margin of superiority, even though it has been shrinking constantly over the years, it still exists. For example, in the case of intercontinental ballistic missiles it is not so much the number of missiles, but the number of nuclear warheads on the missiles that matters, and everyone agrees that the Americans are ahead.

Comparisons of this sort can be made in a number of areas. For example, the Americans are clearly ahead as far as their Navy is concerned, although the Soviets have made considerable effort in this regard as well and have managed to close the gap considerably. The Soviets do not have naval military bases abroad to give them the logistical flexibility they need to develop their navy further. Do not misunderstand me, they do have military facilities. They have port facilities in Angola and Viet Nam where they can dock and refuel. However, they are

[Texte]

qu'on leur permet d'accoster, on leur permet de refaire le plein à leurs navires. Mais, ce ne sont pas des bases véritables au sens où il peut y avoir du stockage d'armements, où il peut y avoir un pont aérien qui amènerait des armements pour rééquiper la marine soviétique. Ce qui réduit la souplesse de leur capacité de manoeuvre sur le plan naval.

Il pourrait y avoir des percées spectaculaires, effectivement, s'ils obtenaient des bases en Méditerranée, ce qu'ils n'ont jamais réussi à obtenir. Ils ont eu pendant une certaine période à Alexandrie, en Egypte, des bases qu'ils ont perdues. Ils ont eu en Somalie une base importante à Berbera au sens strict du terme d'une base, c'est-à-dire, non seulement une installation, mais la possibilité d'avoir sur place un soutien logistique constant. Ils ont perdu cela.

Je pense que c'est élément de preuve qui permet de dédramatiser relativement la situation, puisqu'on dit toujours qu'ils avancent de façon continue sans jamais connaître de recul. Voilà deux reculs importants: les bases qu'ils avaient en Méditerranée, en Egypte, ils les ont perdues; celles qu'ils avaient en Somalie, ils les ont perdues. Ils essaient de les reconquérir actuellement en Ethiopie, en Erythrée, et la côte éthiopienne, c'est l'Erythrée et c'est une région non pacifiée et qui est difficile pour eux en ce moment. On pourrait continuer comme cela assez longtemps, mais pour me résumer, je pense que c'est ce qui inquiète les Américains, effectivement. Les Américains ont toujours été habitués à avoir une supériorité considérable et totale sur l'URSS. Maintenant, cette supériorité s'est rétrécie. On peut parler de parité relative, et les Américains ne sont pas habitués à cette situation, c'est pour cela que cela les inquiète. Mais, je ne pense pas qu'il faille pour autant parler de supériorité générale. Le seul théâtre sur lequel on peut parler vraiment de supériorité est celui de l'Europe, je pense.

Mr. Flis: Thank you. I would like to direct my next question to Professor Bromke.

Professor Bromke, you congratulated the committee for delving into this topic in such depth. I think we owe our congratulations to you for the many articles you have written lately in the local and international media; controversial, I might say, the books you have written. I want to assure you that your expertise is invaluable to politicians such as myself and to many of our colleagues.

• 1035

I was pleased the way you identified three objectives Canada should follow; if I heard them correctly, they were to maintain unity of Western Alliance, to promote the arms control measures, and that we should use our bilateral contacts with the East, giving a more Canadian viewpoint.

Is it not rather difficult to meet objective (1), to maintain the unity in the Western Alliance, and objective (3), where we should be using our bilateral influence? There are things like the pipeline in the Soviet Union, where Canada and France are adding their technology and their credits, that connect with the other objectives of supporting NATO and supporting the

[Traduction]

not real bases where they can store weapons, or set up an air bridge to bring in weapons to re-arm the Soviet Navy. This situation reduces the flexibility of their naval operations.

It is true that there could be some spectacular breakthroughs, if they were to obtain bases in the Mediterranean, which they have never managed to do. They had some bases in Alexandria, Egypt, for a while but they lost them. They also had a large base in Berbera, Somalia, which was a real base, not just a facility, but a place from which constant logistical support could be provided. They lost this as well.

I think this is an important point which could be made to those who say that the Soviets are constantly advancing and never suffering any setbacks. I have just mentioned two major setbacks. They lost both the bases they had in the Mediterranean, in Egypt, and those they had in Somalia. They are currently trying to win them back in Ethiopia, Eritrea and the Ethiopian coast. Eritrea is an unpacified region and is causing them some problems at the present time. I could go on like this for quite a while, but to sum up, I think that this is what is worrying the Americans. The Americans have always been accustomed to having considerable, complete superiority over the U.S.S.R. Their superiority has now diminished. We can talk about relative parity, and the Americans are not used to that. However, I do not think that there are grounds for talking about general superiority. In my opinion, Europe is the only theatre where the U.S.S.R. really has superiority.

M. Flis: Merci. Ma prochaine question s'adresse à M. Bromke.

Vous avez félicité le Comité d'examiner la question si en détail. Je crois que c'est plutôt nous qui devrions vous féliciter de vos livres et des articles que vous avez écrits dernièrement dans la presse locale et internationale. Ils ont provoqué beaucoup de discussions. Je veux vous assurer que votre compétence est inestimable pour des politiciens comme moi-même et nos collègues.

J'ai apprécié que vous indiquiez les trois objectifs que devrait, à votre avis, poursuivre le Canada. Si je ne m'abuse, vous avez parlé de maintenir l'unité de l'Alliance occidentale, de promouvoir les mesures de contrôle des armements et d'user de nos contacts bilatéraux avec l'Est en insistant sur le point de vue canadien.

N'est-il pas plutôt difficile d'atteindre le premier objectif, celui qui touche le maintien de l'unité de l'Alliance occidentale, et le troisième, qui est d'user de l'influence que nous donnons nos contacts bilatéraux? On pense par exemple au pipe-line de l'Union soviétique où le Canada et la France conjuguent leurs technologies et leurs crédits, alors que d'un

[Text]

U.S. in its stand against Poland, et cetera. Can you help Canada and this committee? How can we meet the first objective and the third objective? It is not easy, I think you will agree.

Mr. Bromke: Well, my general answer to this would be that in the foreign policy of any country, you have to select certain objectives, and certain objectives are incompatible, by definition. If you advance your cultural values, this may be detrimental to your trading interests. Your trading interests may be detrimental to your national defence interests. You may spend more on armaments, or you may focus greater attention on promoting your economic relations or your ideological values overseas. You constantly make choices, and the art of good diplomacy is to make the right choices at the right time, to have a sort of cocktail, a mix of proper objectives.

I have therefore defined those three objectives in that order. I think that clearly the unity of the Western Alliance takes precedence over our bilateral contact with the East, and arms control takes precedence over that as well.

At the same time, I do not think we should abdicate a role in East-West relations, that we should sit back and let the Americans handle it for us. I do not think our alliance is set up for an alternative of that nature. Our alliance does provide for a respect of national interests of the different members of the alliance, and we have interests which are in many respects overlapping with the other members of the alliance and in some respects are not. I think we should use whatever instruments we have to advance what we believe are the best objectives of our country and also what we believe are the objectives of the W&S as a whole and the best objectives to improve the climate in the world at large.

Mr. Flis: Let us suppose the United States is imposing food sanctions on the Soviet Union and Poland because of the military takeover, and Canada does not believe in imposing food sanctions. Here two roles are diametrically opposed. Are you suggesting that even though we do not believe in using food as sanctions, we should still go along with the United States?

Mr. Bromke: That is a very difficult question. I thought that the question of sanctions might come up in this committee. It is something which is, of course, now very much on the international agenda. I think we first of all have to define very clearly—as the West, not only as Canada—the objective of the sanctions. What is it we want to accomplish? Do we just want to punish the Soviet Union and the military regime in Poland, or do we want to improve this tragic situation in Poland? Clearly, it is the second objective.

Frankly, as a person of Polish background, I resent the tragedy of Poland becoming a political football in any country, and particularly now in the United States. We should remember that Mr. Kissinger, who took Secretary Haig to task recently in *The New York Times*, was the same person who, in

[Translation]

autre côté, nous appuyons l'OTAN et les États-Unis dans leur position contre la Pologne, et caetera. Auriez-vous des suggestions à faire au Canada et à notre Comité? Comment peut-on à la fois poursuivre le premier et le troisième objectifs? Vous conviendrez certainement que ce n'est pas facile.

M. Bromke: Je vous répondrai tout d'abord qu'en matière de politique étrangère, les pays doivent toujours sélectionner certains objectifs qui sont parfois et par définition incompatibles. Si vous cherchez à promouvoir vos valeurs culturelles, vous allez peut-être à l'encontre de vos intérêts commerciaux. Ces derniers d'autre part peuvent être contraires à vos intérêts touchant la Défense nationale. Vous pouvez choisir de dépenser plus sur les armements ou davantage à la promotion de vos relations économiques ou de vos idéologies à l'étranger. Il vous faut constamment faire des choix et l'art de la diplomatie est justement de faire les choix opportuns au moment opportun, de concocter un cocktail d'objectifs.

C'est pourquoi j'ai indiqué ces trois objectifs dans cet ordre. Je crois qu'il est évident que l'unité de l'Alliance occidentale doit passer avant nos contacts bilatéraux avec l'Est et que le contrôle des armes doit également passer avant.

D'un autre côté, je ne pense pas qu'il nous faille abdiquer notre rôle dans les relations Est-Ouest, que nous puissions nous reposer en attendant que les Américains fassent le travail pour nous. Notre alliance ne permet pas ce genre de solution. Elle exige que l'on respecte les intérêts nationaux de ses membres et nous avons des intérêts qui, à bien des égards, sont les mêmes que ceux des autres membres de l'Alliance, alors qu'à d'autres égards, ils ne se recoupent pas. Je crois qu'il nous faut user de tous les instruments à notre disposition pour promouvoir les objectifs de notre pays, et ce que nous croyons être les objectifs de l'Occident dans son ensemble tout en améliorant le climat international.

M. Flis: Supposons que les États-Unis imposent des sanctions alimentaires sur l'Union soviétique et la Pologne, du fait de la prise de pouvoir par les militaires, et que le Canada ne croie pas à l'imposition de sanctions alimentaires. Il y a donc là deux rôles diamétralement opposés. Voulez-vous dire que même si nous ne croyons pas à l'utilisation de telles sanctions, il nous faut suivre la ligne des États-Unis?

M. Bromke: C'est une question très complexe. Je pensais en effet que les sanctions risquaient d'entrer dans notre discussion ce matin. C'est évidemment quelque chose de très actuel. Il nous faut, à mon avis, tout d'abord définir très clairement, pour l'Occident et non pas seulement pour le Canada, quel objectif on poursuit par ces sanctions. Que veut-on accomplir? Est-ce qu'on veut simplement punir l'Union soviétique et le régime militaire en Pologne ou est-ce que l'on veut améliorer la situation tragique de la Pologne? Il est évident que c'est le deuxième objectif.

Très franchement, étant d'origine polonaise, je déplore beaucoup que la Pologne devienne dans certains pays l'enjeu d'une partie de football politique, et, surtout aujourd'hui, aux États-Unis. N'oublions pas que M. Kissinger, qui a interpellé M. Haig récemment dans le *New York Times*, avait en mars

[Texte]

March, 1969—less than half a year after the Soviet invasion of Czechoslovakia—started the negotiations over strategic arms limitations. In other words, at that time Mr. Kissinger followed a very different line than at present when he took Secretary Haig to task and advocated a unilateral abrogation of all high level contacts with the Soviet Union.

I think sanctions are very difficult and should be used in a judicious fashion. First of all, we have to consider how effective they are. I do not think that they are very effective in the present form, especially when there is disagreement over these functions in the Western Alliance. Secondly, and I think above all, we should view very clearly what we are trying to accomplish. We want to help the Polish people to expand their freedom as much as possible. I am not very optimistic that there is much room to manoeuvre, but at least we want to mitigate some of the repressive measures in Poland and I think that is within our power, if we would use the sanctions in a judicious fashion.

• 1040

I do not believe that cutting off food to Poland by any country is the right policy. In a way we are punishing the Polish people and not the Polish military government. There will be enough bread for the Polish soldiers and the Polish police. There may not be enough bread for the children and old people. I do not believe that food is the right type of sanction. I particularly do not believe that type of sanction would be appropriate on the part of Canada, because our trade with Poland consists mostly of grain. In fact it is virtually all grain.

If we resort to those sanctions, if we give in to the American pressure for the sake of political demonstration, I think that we are not going help the Poles. But we are going to punish the Poles for already having been punished by their geographical position by the Soviet Union, which clearly—and we recognize that, and we say that openly—clearly instigated what happened in Poland.

Mr. Flis: What is the perception out there now? Is the perception that the U.S. favours food sanctions now, or not?

Mr. Bromke: The U.S. has already used food sanctions. The United States cut off the products which are used for feeding chickens in Poland. It is already anticipated that in two or three months there will be a shortage of poultry in Poland. That is about the only meat they have had recently.

Mr. Flis: Yet Ambassador Robinson, the U.S. Ambassador to Canada, appeared before the Canada-U.S. Parliamentary Association just two days ago and categorically stated that President Reagan is against any food sanctions. Some of you were there. He made that very clear. He mentioned that Carter was the one who imposed food sanctions on the Soviet Union because of Afghanistan, and, when Reagan came in, he

[Traduction]

1969, moins de six mois après l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie, entamé les négociations sur la limitation des armes stratégiques. Autrement dit, M. Kissinger avait alors suivi une ligne tout à fait différente de celle qu'il suggère au Secrétaire d'État lorsqu'il lui reproche de ne pas abroger unilatéralement tous les contacts importants qu'il peut avoir avec l'Union soviétique.

Les sanctions sont d'un maniement extrêmement difficile, il ne faut en user que judicieusement, et tout d'abord envisager leur efficacité. Je ne crois pas qu'elles soient dans leur forme actuelle très efficaces, surtout lorsque l'Alliance occidentale ne réussit pas à se mettre d'accord à leur sujet. Deuxièmement, et c'est à mon sens le plus important, il nous faut savoir très précisément ce que nous cherchons. Nous voulons aider la population polonaise à être le plus libre que possible. Je ne crois malheureusement pas qu'il y ait tellement de marge de manoeuvre, mais nous voulons au moins adoucir certaines mesures répressives qui la touchent et je crois que nous le pouvons si nous usons des sanctions judicieuses.

Je ne pense pas que supprimer l'aide alimentaire à la Pologne soit une solution. En un sens, nous punissons la population polonaise et non le gouvernement militaire. Il y aura toujours assez de pain pour les soldats polonais et la police polonaise. Il n'y en aura peut-être pas assez pour les enfants et les personnes âgées. Je ne crois donc pas que les sanctions alimentaires soient bienvenues. Surtout, je ne pense pas que ce type de sanction soit approprié venant du Canada étant donné que notre commerce avec la Pologne touche essentiellement, et presque uniquement, les céréales.

Si nous avons recours à ces sanctions, si nous cédon's aux pressions américaines pour faire un geste politique, nous n'aiderons pas les Polonais. Mais nous les punirons d'avoir déjà été punis du fait de leur situation géographique par l'Union soviétique, qui, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, est vraiment à l'origine de ce qui s'est passé en Pologne.

M. Flis: Comment perçoit-on les choses là-bas à l'heure actuelle? A-t-on l'impression que les États-Unis favorisent ou non les sanctions alimentaires?

M. Bromke: Les États-Unis ont déjà usé de sanctions alimentaires. Ils ont arrêté l'exportation des produits que l'on utilise en Pologne pour engraisser les poulets. On prévoit déjà que d'ici deux ou trois mois il y aura pénurie de volailles en Pologne. C'est à peu près la seule viande qu'il y ait là-bas depuis quelque temps.

M. Flis: Toutefois, M. Robinson, ambassadeur américain au Canada, a comparu devant l'Association parlementaire Canada/États-Unis il y a à peine deux jours et a déclaré catégoriquement que le président Reagan s'opposait à toute sanction alimentaire. Certains d'entre vous étaient présents. Il a été très clair. Il a indiqué que c'est Carter qui avait imposé des sanctions alimentaires à l'Union soviétique à cause de

[Text]

lifted those sanctions. Again there seems to be two perceptions of what is the U.S. policy.

Mr. Lévesque: There was none against the U.S.S.R. but there was for Poland.

Mr. Bromke: Yes. They cut down the import- exports credits for import food, and Reagan excluded the food assistance to Poland by the charitable organizations. That was excluded; and the American government is not coming out against this. But there has been already a cutdown of government credits which have been used to buy food in the United States.

Mr. Flis: I would come the second time around if I can with one more question. We have had two pieces of advice as far as the CSCE talks. One was that the talks should continue at all costs. The other advice was that Canada and the Western countries should make their dissatisfaction known at the talks because of the martial law in Poland. Then the talks should probably be disbanded until the fall—not disbanded but postponed, take a break and reconvene in the fall. What advice would you give the CSCE diplomats?

Mr. Bromke: It is a combination of different factors which we have to take into account. We have to take into account the impact of the Madrid Conference on East-West Relations. Particularly we have to take into account the present conference as a possible forum to put pressure on the Soviet Union and the Polish military government to mitigate the situation in Poland.

We also have to take into account the intra-allied aspect of this. If this would mean a major break or a major crisis in relations between the United States and western Europe, obviously we should strive to mitigate that. I think the compromise that has been accomplished is a fair compromise. I think the position of Germany and France, on one hand, to continue with the conference . . . The position of the United States was to suspend it. I think that the present compromise, to go on with the conference but to use it as a forum for criticizing the Soviet Union and the Polish military government, is a correct one.

But, you know, it may change, depending on those two factors. I think we have to keep them in mind.

Mr. Flis: You do not think the Soviets and Poland and the East bloc countries will pull out if we continue handling the Soviets and the Poles . . .

Mr. Bromke: It is possible. I do not think that they would like to do it, but I would not exclude such a possibility.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Ogle.

Mr. Ogle: Thank you Mr. Chairman, and welcome guests. I would like to ask Professor Bromke first if it is possible to go

[Translation]

l'Afghanistan et que lorsque Reagan est arrivé, il les a supprimées. Tout le monde ne semble pas percevoir la politique américaine de la même façon.

M. Lévesque: Il n'y en a jamais eu contre l'URSS, mais il y en a eu contre la Pologne.

M. Bromke: En effet. Ils ont supprimé les crédits import-export pour les produits alimentaires importés et Reagan a interdit l'aide alimentaire à la Pologne envoyée par les organismes bénévoles. Cela a été supprimé et le gouvernement américain ne s'y oppose pas. Les crédits gouvernementaux utilisés pour acheter des aliments aux États-Unis ont déjà été diminués.

M. Flis: J'aimerais poser encore une question. Nous avons reçu deux conseils touchant les pourparlers sur la sécurité et la coopération en Europe. On nous a dit d'une part qu'il fallait poursuivre à tout prix ces pourparlers, d'autre part que le Canada et les pays occidentaux devraient à cette occasion manifester leur insatisfaction à propos de la loi martiale en Pologne, et ensuite que les pourparlers devraient probablement être interrompus jusqu'à l'automne—pas réellement interrompus mais ajournés—qu'on les ajourne jusqu'à l'automne. Quel conseil donneriez-vous aux diplomates de la conférence sur la sécurité et la coopération en Europe.

M. Bromke: Il faut tenir compte d'un ensemble de facteurs distincts. D'une part de l'incidence de la conférence de Madrid sur les relations Est-Ouest. Il faut en particulier songer que la conférence actuelle peut être l'occasion d'exercer certaines pressions sur l'Union soviétique et le gouvernement militaire polonais afin d'adoucir la situation en Pologne.

Il faut également tenir compte de l'aspect de la chose du point de vue interne de l'alliance. Si cela devait signifier une rupture importante ou une grande crise dans les relations entre les États-Unis et l'Europe occidentale, il est évident qu'il nous faudrait essayer de l'éviter. Je crois qu'on est parvenu à un bon compromis. L'Allemagne et la France, d'un côté, veulent poursuivre la conférence . . . Les États-Unis voulaient la suspendre. Le compromis actuel qui est de poursuivre la conférence, mais d'en profiter pour critiquer l'Union soviétique et le gouvernement militaire polonais me semble bon.

Vous savez toutefois que cela peut changer et qu'il nous faut garder ces deux facteurs à l'esprit.

M. Flis: Vous ne pensez pas que les Soviétiques et la Pologne, ainsi que les pays du bloc de l'est, vont se retirer si nous continuons à traiter les Soviétiques et les Polonais . . .

M. Bromke: C'est possible. Je ne pense pas que cela leur sourirait beaucoup, mais je ne puis exclure totalement une telle possibilité.

M. Flis: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Ogle.

M. Ogle: Merci, monsieur le président et bienvenue à nos invités. Je voudrais tout d'abord demander à M. Bromke s'il

[Texte]

back a little bit in history—like to September or October or November—in Poland and I know... I believe you know exactly what was happening there, and you have the sense of being from there, could you see other possibilities, different from what actually happened there? Taking into consideration the fact that Poland was broke, that their energy supplies were controlled from outside, eastern side, I think, did you personally believe there would be a new kind of democratic revolution or something?

• 1045

I am asking seriously if there were other possibilities that you, as a person coming from there, could have seen as actually taking place.

Mr. Bromke: Well, if I may make one proviso at the beginning. Let us face the fact, I left Poland almost 40 years ago, and if I claim any expertise on the Polish situation, it is clearly as a Canadian looking at it from outside. I have been in this country for well over 30 years and I consider myself more a student of Polish politics, not just of personal Polish background, even though, obviously, I am proud to be of Polish background. At the same time, I think it undoubtedly adds an emotional dimension to my way of thinking of it.

However, I am trying to think about the Polish situation as a detached and objective person, as a political scientist, and not in an emotional fashion, if only because I believe that to be the most helpful way to Poland as well.

In other words, I must say that I was very pessimistic. In the last half-year, I anticipated, in various statements that I made, that this was going to end in a tragedy. The thing developed its own momentum, and there was hardly anything that anybody could do to stop it.

On the one hand, it was sort of a Greek tragedy, where everybody plays his own role, knowing very well that in the end, it is going to end in a disaster. Yet, no actor has the courage to stand in the middle of the play and suggest that this nonsense be stopped and a happy ending be had.

On the other hand, of course, the mistakes of the communist government were absolutely monumental. I mean, if one would look for a classical way of how to mishandle the situation, the Gierek supporters did it. They alienated the society so much that there was a backlash and the Polish society just could not take it any more.

But then, let us face the facts, let us be honest about it; the thing acquired its own momentum. In the Solidarity ranks, the radicals were gaining the upper hand, and were pushing quite hard. The limits of Poland's geo-political position is such that change is possible; change has taken place in Poland on various occasions in the past. In 1956, in 1970, and initially in 1980, I was hoping that what would happen in Poland would be a repetition of this quiet revolution, this expansion of existing freedom, and consolidation of the new freedoms. But of course I never had any illusion that Poland would be, at this stage—and I am not saying that this is not the aspiration of the Poles, and I am not saying that this is an illegitimate aspiration—of

[Traduction]

est possible de remonter un peu dans l'histoire, jusqu'en septembre, octobre ou novembre, en Pologne. Je pense que vous savez exactement ce qui se passait là-bas et, comme vous êtes tout de même originaire de ce pays, envisagiez-vous d'autres possibilités, les choses auraient-elles pu se passer différemment? Sachant que la Pologne faisait faillite, que ses réserves énergétiques étaient contrôlées par l'extérieur, à l'Est, pensiez-vous personnellement que l'on pouvait attendre un nouveau genre de révolution démocratique par exemple?

Je vous demande donc si, venant de là-bas, vous pensiez que les choses pouvaient se passer différemment?

M. Bromke: Je voudrais tout d'abord vous préciser que j'ai quitté la Pologne il y a presque 40 ans et que, si je puis me considérer comme un expert des affaires de Pologne, c'est bien à titre de Canadien qui regarde les choses de l'extérieur. Il y a plus de 30 ans que je suis au Canada et je me considère plus comme un étudiant de la politique polonaise que comme un expert à titre de Polonais, même si je suis, bien sûr, fier de mon origine. Il est évident que cela ajoute néanmoins une dimension sentimentale à ma réflexion.

Toutefois, j'essaie de réfléchir à la situation polonaise de façon objective et détachée, comme un spécialiste de sciences politiques et non pas de façon sentimentale, car je crois que c'est la meilleure façon également d'aider la Pologne.

Autrement dit, je dois dire que j'étais très pessimiste. J'ai déclaré à plusieurs reprises dans les six derniers mois que cela allait se terminer par une tragédie. Le rythme s'est accéléré et on ne pouvait pratiquement rien faire pour arrêter les choses.

D'un côté, c'était un peu comme un tragédie grecque, chacun jouait son rôle, sachant très bien que cela allait se terminer de façon désastreuse. Personne toutefois n'a eu le courage de s'arrêter et de proposer que l'on arrête cette absurdité pour que les choses se terminent bien.

D'un autre côté, bien sûr, les erreurs du gouvernement communiste étaient absolument monumentales. S'ils ont cherché le pire moyen de faire face à la situation, les supporters de Gierek l'ont trouvé. Ils se sont tellement mis la société à dos qu'ils ont provoqué une réaction, car la population ne pouvait plus les supporter.

Mais soyons honnêtes, la situation s'est précipitée d'elle-même. Dans les rangs de Solidarité, les radicaux gagnaient du terrain et poussaient très fort. Les limites de la position géo-politique polonaise sont telles que l'on peut envisager une certaine évolution, évolution qu'a connue la Pologne à diverses reprises dans le passé. En 1956, en 1970 et au début, en 1980, j'espérais que l'on verrait en Pologne une répétition de cette révolution tranquille, de cet élargissement des libertés et du raffermissement de telles libertés. Mais je n'ai évidemment jamais eu l'illusion que la Pologne—et je ne dis pas que ce n'est pas l'aspiration des Polonais, ni que ce ne soit pas une inspiration tout à fait légitime—serait libre et indépendante,

[Text]

course, I would like to see Poland free and independent. I think those aspirations, on the part of the Polish people, are quite legitimate and we must support them, but at the same time, there are limits imposed by Poland's geo-political position. To accomplish a Finlandization of Poland, at present, in other words to have a government that would be non-communist, and which would respect the Soviet's interest in the area, but at the same time follow an independent line of foreign policy too, unfortunately, is not feasible at this stage.

In the last half-year, since the summer, I saw the situation getting out of hand and I was quite certain that it was going to end in disaster, as it did.

Now, what could we have done about it? Over a year ago, in December 1980, I was asked by a quarterly journal published in Washington, to write an article on foreign policy. It is well known that they ask you to put forward recommendations. It was embarrassing for me because they rephrased my recommendations. They said that those were the recommendations to the American government and I phoned them back and said I could not make recommendations to the American government. I am a Canadian; I can make recommendations to the West. So they changed that. But my recommendation was that we should have used our economic assistance to Poland as leverage, and we do have leverage there, and that we should also have started negotiations with the Russians. We should have told them that this situation was getting out of hand; that neither they nor we wanted it to explode; that we had vested interests in it, because we have, and at that time we had \$25 billion or \$24 billion; that we were willing to contribute even more; and that we ought to try to defuse that situation.

• 1050

In fact, such ideas were present in Washington. I attended a meeting last summer—this is no longer a secret, because it was subsequently presented in one of the articles in the *Washington Post*—the American government was actually considering a massive economic assistance to Poland. It was described as the "little Marshall aid". As you know, Poland did not receive the Marshall aid; it was ordered not to accept the Marshall aid by the Soviet Union. The idea was that the Americans would come up with something like \$10 billion, and it was actually considered at a very high level of the American government. In August of last year I participated in a conference with experts from all over the world who were brought in, and we discussed that very issue. The objective was to bail out Poland and, at the same time, to stop this process at a certain level which would have been acceptable to everybody. It ran into problems; it ran into problems, first of all, because there was a change of administration in Washington. Secondly, because the Reagan administration came out with very strong anti-Communist rhetoric in the early stages of its being in existence. At that time, coming out with a massive assistance to Poland, would have been very difficult. Finally, of course the Reagan administration also cut back the budget, and at that time, asking the Congress for \$10 billion would have been incompat-

[Translation]

même si je le souhaite. Je crois que ces aspirations sont tout à fait légitimes pour les Polonais et il nous faut les appuyer, mais la situation géo-politique de la Pologne impose tout de même certaines limites. Finlandiser la Pologne à l'heure actuelle, autrement dit, envisager qu'il y ait un gouvernement non communiste qui respecterait les intérêts soviétiques dans la région tout en suivant une ligne indépendante de politique étrangère, n'est malheureusement pas possible pour le moment.

Dans les six derniers mois, depuis l'été, je voyais que la situation devenait incontrôlable et j'étais tout à fait certain que cela allait se terminer par un désastre, comme on l'a vu.

Qu'aurait-on pu faire à ce sujet? Il y a plus d'un an, en décembre 1980, un journal trimestriel publié à Washington m'a demandé un article de politique étrangère. Il est bien connu que c'était pour proposer des recommandations. J'étais quelque peu gêné, car ils ont reformulé mes recommandations. Ils ont dit que c'était des recommandations que je faisais au gouvernement américain et je les ai rappelés pour dire que je ne pouvais personnellement faire de recommandations au gouvernement américain. Je suis Canadien; je peux faire des recommandations à l'Occident, mais c'est tout. Ils ont donc modifié la présentation, mais je recommandais que nous utilisions notre assistance économique à la Pologne comme moyen d'action, car cela en est certainement un, et que nous entamions également des négociations avec les Russes. Nous aurions dû leur dire que cette situation se détériorait, que ni les uns ni les autres ne voulaient qu'elle explose et que nous avions des intérêts directs qui représentent et qui représentaient à l'époque 25 ou 24 milliards de dollars, que nous étions disposés à apporter même davantage et qu'il fallait essayer de reprendre le contrôle de la situation.

Ces idées n'étaient d'ailleurs pas étrangères à Washington. J'ai assisté l'été dernier à une réunion ce n'est plus un secret parce que c'est ensuite sorti dans un article du *Washington Post*—à cette époque le gouvernement américain envisageait d'apporter une assistance économique massive à la Pologne. On parlait du «petit plan Marshall». Comme vous le savez, la Pologne n'a pas bénéficié du plan Marshall; l'Union soviétique lui avait ordonné de ne pas accepter d'aide. L'idée était que les Américains offriraient quelque 10 milliards de dollars, cela a vraiment été envisagé aux échelons supérieurs du gouvernement américain. En août dernier, j'ai participé à un colloque avec des experts du monde entier venus discuter de cette question. L'objectif était de renflouer la Pologne tout en arrêtant le processus à un niveau qui aurait été acceptable pour tous. On a rencontré des problèmes, tout d'abord parce que le gouvernement a changé à Washington, deuxièmement, parce que le gouvernement Reagan est arrivé avec des théories anti-communistes très fermes à ses débuts. Il aurait donc été très difficile à l'époque de proposer une assistance massive à la Pologne. Enfin, le gouvernement Reagan a comprimé le budget; demander 10 milliards de dollars au Congrès aurait été incompatible avec les mesures budgétaires. Néanmoins, cela a été sérieusement envisagé aux échelons supérieurs du

[Texte]

ible, nevertheless this was seriously considered at a high level of the American government. The idea was to present this proposal to President Reagan during the visit of Lech Walesa, the leader of Solidarity, in Washington, who was supposed to be there in October. Due to the tensions in Poland, Walesa did not make it, and that approach was never made. The whole scheme, anyway, collapsed.

It would be very difficult to salvage it now. Of course we cannot offer a massive assistance to the regime which is so repressive in Poland right now, but it is important to remember that Mr. Haig, at the meeting in Madrid the other day, emphasized that, should the situation in Poland be mitigated, the United States would consider effective economic assistance. Frankly, I think it is much more important for us to use the carrot than to use the stick. I think our sanctions would be totally ineffective; they would not change the situation; they might at best mitigate some repressive aspects of it. But the carrot, the possibility of bailing Poland out of its economic predicament, is something the West could use and, I think, at an appropriate moment, should use.

Mr. Ogle: Thank you. Could you tell us how you reacted to the Prime Minister's first reaction—going back on what you have said, and with the building up of both sides into the Greek tragedy—that what did happen was better than a civil war.

Mr. Bromke: I am not a politician and I have nothing to lose but my reputation; consequently I can tell you frankly what I think about it. I think the Prime Minister was right, but the Prime Minister should not have said it, because he is a prime minister and not a political scientist. Frankly, I am saying it publicly in this committee because you want to have my frank opinion, but I am also rather careful in saying it in public because I know it is an immensely painful and emotional issue at present, especially with the Polish Canadians, but I think also a good many Canadians feel about it in the same way. It is a real tragedy of the people who are striving to accomplish what we take for granted, which we cherish, namely, freedom and independence. Of course our sympathies must be on their side. My impression was that Mr. Trudeau did not have to say it. He mused unnecessarily over that issue. He could have perhaps thought of it, but saying it, for a Canadian prime minister at that time was, I think, inappropriate. That would be my criticism of the Prime Minister, not of the substance of his statement.

Mr. Ogle: Thank you.

I would like to ask—

The Chairman: Just a moment. I think Professor Lévesque would like to comment on that.

Mr. Ogle: I am sorry.

The Chairman: No. If you prefer—

Mr. Lévesque: Je suis un peu d'accord avec le professeur Bromke. J'ajouterais simplement ceci: évidemment, lorsque le premier ministre Trudeau dit que le coup d'état militaire de Jaruzelski, c'est préférable à une intervention soviétique, tout

[Traduction]

gouvernement américain. L'idée était de présenter cette proposition au président Reagan au cours de la visite du chef de Solidarité, Lech Walesa, qui devait venir à Washington en octobre. Étant donné les tensions en Pologne, Walesa n'a pas pu venir et la proposition n'a jamais été faite. En tout cas, tout le plan s'est écroulé.

Il serait très difficile maintenant de le reprendre. Il est évident que nous ne pouvons offrir une assistance massive à un régime aussi répressif en Pologne, mais il faut se souvenir que M. Haig, à la Conférence de Madrid l'autre jour, a bien dit que si la situation en Pologne devait s'adoucir, les États-Unis envisageraient d'apporter une assistance économique réelle. Je crois franchement qu'il est beaucoup plus important pour nous d'utiliser de la carotte que du bâton. Je crois que nos sanctions seraient absolument inefficaces; elles ne changeraient pas la situation; elles en adouciraient au mieux certains aspects répressifs. Mais la carotte, la possibilité de renflouer la Pologne est quelque chose que pourrait utiliser l'Occident, le moment voulu.

M. Ogle: Merci. Pourriez-vous nous dire ce que vous avez pensé de la première réaction du premier ministre, après ce que vous avez dit et sachant que tout laissait prévoir une tragédie grecque? Lorsque le premier ministre a dit que ce qui s'était produit était préférable à une guerre civile.

M. Bromke: Je ne fais pas de politique et je n'ai rien à perdre, si ce n'est ma réputation; je puis donc très franchement vous dire ce que j'en pense. Le premier ministre avait raison, mais il n'aurait pas dû le dire, car il est premier ministre et pas professeur de sciences politiques. Très franchement, je puis le dire publiquement devant votre Comité, parce que vous voulez mon avis, mais je suis également prudent dans mes déclarations publiques car je sais que c'est une question extrêmement pénible à l'heure actuelle, surtout pour les Canadiens-Polonais et les nombreux Canadiens qui partagent leurs sentiments. C'est une véritable tragédie pour cette population qui cherche à obtenir ce que nous tenons pour acquis, ce que nous chérissons, à savoir la liberté et l'indépendance. Il est évident que nos sympathies doivent aller à la population. J'ai donc l'impression qu'il n'était pas nécessaire que M. Trudeau dise son sentiment profond à ce sujet. Qu'il le pense, très bien, mais qu'il le dise, à titre de premier ministre canadien à l'époque, m'a semblé déplacé. Je ne critique donc pas du tout le fond de sa déclaration.

M. Ogle: Merci.

J'aimerais demander...

Le président: Un instant. Je crois que M. Lévesque voudrait également dire quelques mots à ce sujet.

M. Ogle: Excusez-moi.

Le président: Non. Si vous préférez...

Mr. Levesque: I am somewhat in agreement with Professor Bromke. I would simply add that when Prime Minister Trudeau stated that the military coup by Jaruzelski was better than the Soviet intervention, everyone can agree. Was it

[Text]

le monde peut être d'accord là-dessus. Cependant, était-il nécessaire d'ajouter qu'en conséquence de cela, on ne pouvait pas condamner le coup d'état militaire? Je pense que cette deuxième partie de sa déclaration était pour le moins inappropriée.

• 1055

Deuxièmement, M. Trudeau a même récidivé par la suite, lors d'une autre émission télévisée où il a dit que le coup d'état de Jaruzelski était dû au fait que Solidarité avait exagéré dans ses demandes, était allé beaucoup trop loin dans ses demandes. Était-ce à lui de faire la part des responsabilités dans le désastre polonais? Était-ce surtout le moment de blâmer le syndicat polonais à l'heure où la répression s'abattait sur lui? Qui à ce moment-là avait le plus besoin d'encouragement, le syndicat Solidarité ou le gouvernement Jaruzelski? Je pense que le dernier en recevait suffisamment de la part de l'URSS.

Effectivement, entre nous, on peut dire que les responsabilités sont partagées et que, compte tenu des limites qui pèsent sur le système polonais, les demandes de Solidarité allaient possiblement trop loin. Mais au moment où la répression s'abat sur le syndicat, le moment est fort mal choisi, je pense, pour lui attribuer la principale part du blâme.

Je pense donc que la position de M. Trudeau est tout à fait inadéquate. Qui plus est, qu'est-ce qui se passe quelques jours plus tard? Le ministère des Affaires extérieures annonce que si les Alliés prennent des sanctions contre la Pologne, eh bien, le Canada fera la même chose. Alors, qu'est-ce que c'est finalement, la politique du Canada à l'égard de la crise polonaise? Est-ce qu'il y a eu une politique, sinon de passer de l'originalité «provocatrice» au suivisme le plus inarticulé quelques heures après? Je pense que ce n'est pas très reluisant comme position.

The Chairman: Mr. Ogle, I will count on you and the others—

Mr. Ogle: I have two little questions.

The Chairman: Oh yes, oh yes, but we have a mandate from the House, and I see more and more, with the interest that some of our guests provoke by their comments, that we are escaping a little bit. We have a very limited time to come back to the House of Commons with a report on disarmament and, especially, what Canada's position should be at the preparatory conference in April for the main conference. That is basically our mandate so that we could have something very productive in our report.

I did not want to interrupt while the leader of one political party was being put on trial, if I may say that, because I would have looked biased, but now that that exchange is over, I would appreciate it if members would really try to get from our future witnesses the kinds of suggestions they would like Canada to offer at the preparatory conference as to what the Canadian position should be. I am counting on you very much that you will ask questions, subject to coming back later on this morning, of that type so that we will have something to produce.

[Translation]

necessary to add that he could therefore not condemn the military coup? I think this second part of his statement was at least inappropriate.

Second, Mr. Trudeau during another televised interview stated that the coup by Jaruzelski was a consequence of Solidarity having gone much too far in its demands. Should he really have decided whom to blame in the Polish tragedy? Should he have blamed the Polish union at the very time it was crushed? Who needed encouragement most, Solidarity or the Jaruzelski government? I think the latter was getting enough support from the USSR.

Sure we can say that the responsibilities must be shared in view of the limits that the Polish system must carry and in view of the fact that Solidarity's demands might have gone too far. But it is very bad timing to put the blame on the unions at the very moment when repressive measures are being taken against it.

I therefore think that Mr. Trudeau's position was quite inadequate. Moreover, what happens a few days later? The Department of External Affairs declares that should the Allies take sanctions against Poland, Canada would do accordingly. So what is really Canada's policy in dealing with the Polish crisis? Do we have a policy or do we just go from provocative statements to completely inarticulate measures to follow other countries? I do not think that we can be very proud of this position.

Le président: Monsieur Ogle, je compte sur vous et sur les autres...

M. Ogle: Il me reste deux petites questions.

Le président: Oui, certainement, mais nous avons reçu un mandat de la Chambre et j'ai l'impression que de plus en plus, étant donné l'intérêt que suscitent les commentaires de certains de nos invités, nous nous égarons un peu. Nous avons très peu de temps avant de présenter à la Chambre des communes notre rapport sur le désarmement et sur la position que devrait prendre le Canada lors de la Conférence préparatoire d'avril. C'est essentiellement le mandat qui nous a été confié et il nous faut nous y tenir si nous voulons présenter un rapport valable.

Je n'ai pas voulu interrompre pendant que l'on faisait le procès d'un chef de parti politique, si je puis m'exprimer ainsi, car on m'aurait accusé de partisanerie, mais maintenant que l'échange est terminé, je serais reconnaissant aux députés d'essayer d'obtenir à l'avenir de nos témoins le genre de suggestions qu'ils voudraient que le Canada offre à la Conférence préparatoire. Je compte donc beaucoup sur vous pour poser des questions de ce genre pour que nous puissions mettre quelque chose dans notre rapport.

[Texte]

Mr. Ogle: Mr. Chairman I accept your comments in the sense that they are given. I do really feel, though, that Canada's position on Poland has really increased the tension of East-West, or decreased it—whatever. I think it is a valid question to see what Canada is doing because our witnesses are speaking of East-West tension.

I would like to ask my final question. With the introduction of the Reagan-Haig team, and one of our speakers did mention that they came on strongly anti-Soviet in the beginning, would you make a few comments about how that situation has increased the tension, or decreased it, or whatever you feel it has done?

The Chairman: May I ask you to answer briefly because I have a long list of members who would like to question.

Mr. Bromke: It would be very difficult to formulate in a short fashion.

The Chairman: I know.

Mr. Bromke: I think that in dealing with the Soviet Union, one has to be a specialist, and one has to be decisive, but one does not need to be provocative and impolite, especially when you do not mean to follow this with some stern measures. I think the Reagan administration made a mistake by starting in this fashion.

• 1100

Also, I already mentioned that in my personal opinion abandoning SALT II was another mistake. The postponement of the negotiations of START now is again another step in the same direction. Mind you, the crisis in the Western Alliance, to a very large extent, is of our own making. It is the inability of the United States to come out with coherent and decisive policy, and since the days of Kissinger, since the days of Watergate, through the Carter administration and at present we see constant zigzagging in the United States, taking tough positions which later on are changed and abandoned for more moderate positions, and vice-versa.

I think the key to the problems in the Western Alliance is to a very large extent the fact that the Europeans have lost confidence in the American leadership. I think that is something which we should communicate to Washington quite bluntly because we are concerned about it. We do need consistent and moderate policies on the part of Washington.

M. Lévesque: J'aimerais compléter ma réponse, monsieur le président.

Le président: Oui, brièvement.

M. Lévesque: Ce qui me gêne un peu dans la politique de l'administration Reagan, ce n'est pas sa phraséologie musclée. Si cette phraséologie musclée peut inquiéter les Soviétiques et les faire hésiter devant des situations, comme la situation polonaise, c'est très bien. Ce qui me gêne, cependant, ce sont les actions concrètes. Par exemple, je trouve infiniment regrettable que les États-Unis aient abandonné les accords SALT.

[Traduction]

M. Ogle: Monsieur le président, j'accepte vos observations dans l'esprit dans lequel vous les avez faites. J'estime néanmoins que la position du Canada à propos de la Pologne a vraiment accru la tension Est-Ouest ou l'a en tout cas influencée. Je crois qu'il est en effet intéressant d'étudier ce que fait le Canada, car nos témoins parlent bien de la tension Est-Ouest.

J'aimerais poser une dernière question. Avec l'arrivée de l'équipe Reagan-Haig, et un de nos invités a signalé qu'ils étaient arrivés avec une position anti-soviétique très ferme, les tensions se sont-elles accrues ou ont-elles diminué à votre avis?

Le président: Puis-je vous demander de répondre brièvement car j'ai une longue liste de députés qui voudraient également vous interroger.

M. Bromke: Il me sera très difficile de répondre en quelques mots.

Le président: Je sais bien.

M. Bromke: Je crois que dans les rapports avec l'Union soviétique, il faut être spécialiste et très décidé mais pas nécessairement provocant et impoli, surtout lorsque l'on n'a pas l'intention d'accompagner ces propos de mesures sévères. Je crois que le gouvernement Reagan a fait une erreur en démarant ainsi.

D'autre part, j'ai déjà dit qu'à mon avis, l'abandon du deuxième traité sur la limitation des armements stratégiques était une erreur. Repousser maintenant les négociations START n'est pas mieux. Il faut en effet bien comprendre que la crise de l'alliance occidentale est dans une large mesure notre responsabilité. C'est parce que les États-Unis ne parviennent pas à arrêter une politique cohérente et décisive et parce que depuis l'époque Kissinger et l'époque du Watergate, en passant par le régime Carter et le régime actuel, les États-Unis zigzaguent sans arrêt, adoptent des positions fermes qu'ils modifient ou abandonnent ultérieurement et vice versa.

Je vois que la clé des problèmes de l'alliance atlantique est dans une large mesure le fait que les Européens ont perdu confiance dans le leadership américain. C'est quelque chose qu'il nous faut dire très clairement à Washington car c'est inquiétant. Washington doit avoir des politiques cohérentes et modérées.

Mr. Lévesque: I would like to add a few words, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes, briefly.

Mr. Lévesque: What bothers me a little in the Reagan administration policy is not its staff statements. If such statements may worry the Soviets and have them hesitate in situations like the Polish one, very well. What, however, bothers me is the concrete action. For instance, I find very regrettable that the United States abandoned SALT. After years of negotiations, the United States have shelved these

[Text]

Après des années de négociations, malheureusement, les États-Unis l'ont mis de côté et l'administration Reagan semble être extrêmement réticente à présenter d'autres propositions. Dans ce sens-là, s'il y a une recommandation que je pourrais faire au Canada, ce serait d'insister fortement auprès des États-Unis pour que des propositions de limitation des armements stratégiques soient mises de l'avant. C'est crucial pour l'intérêt de l'humanité tout entière.

The Chairman: Thank you.

Mr. Ogle: Thank you, too.

The Chairman: *Merci.* The hon. Mr. McKinnon, followed by Dr. Hudecki, followed by Mr. Gamble.

Mr. McKinnon: I would like to start right off where we have just finished. You were talking about the Reagan-Haig team and said they put the SALT agreement aside.

Mr. Lévesque: No, it was done before, after the invasion of Afghanistan.

Mr. McKinnon: Then why did you say it was the Reagan-Haig team that did it?

Mr. Lévesque: It was definitely put aside by the Reagan administration. Carter had put it aside, saying that ratification would come at a better time, but it was not definitely put aside by the Carter administration. In the aftermath of Afghanistan, it was postponed for ratification and definitely set aside by the Reagan administration. I think it is quite clear. Moreover, the Reagan administration did not want to negotiate at all. Reagan said, during his electoral campaign, that he wanted to regain superiority before negotiating to be in a better position to negotiate. They have changed their minds now, fortunately, but they still have that kind of approach because it is obvious from all signs that they are extremely reluctant to start these negotiations, the START negotiations.

He made this proposal of START for the simple reason that there are pacifist and neutralist trends in Europe; otherwise, this proposal would not have been made. So I think—

Mr. McKinnon: Please. There is a limit to what we put up with in the way of rhetoric in this committee.

Mr. Lévesque: Yes.

Mr. McKinnon: I would like to point out that a year before Reagan became the President—

Mr. Lévesque: Yes.

Mr. McKinnon: —SALT was stone-cold dead.

Mr. Lévesque: No.

Mr. McKinnon: About a week after the Russians went into Afghanistan, it became impossible even to visualize getting SALT II through the U.S. Senate, and that is what happened to SALT II.

Mr. Lévesque: No, I am sorry, sir, but I disagree with you.

[Translation]

talks and the Reagan administration seems very reluctant to advance new proposals. In this sense, if I could make one recommendation for Canada, it would be to press upon the United States the need for proposals on the limitation of strategic arms. It is crucial to mankind as a whole.

Le président: *Merci.*

M. Ogle: *Merci aussi.*

Le président: *Thank you.* M. McKinnon, suivi de M. Hudecki, puis de M. Gamble.

M. McKinnon: Je commencerais où nous venons de terminer. On parlait de l'équipe Reagan-Haig et vous disiez qu'elle avait abandonné l'accord SALT.

M. Lévesque: Non, cela date d'avant, après l'invasion de l'Afghanistan.

M. McKinnon: Alors pourquoi avez-vous déclaré que c'est l'équipe Reagan-Haig qui en est responsable?

M. Lévesque: Le gouvernement Reagan a certainement abandonné l'accord. Carter l'avait mis de côté, déclarant que la ratification viendrait ultérieurement mais n'avait jamais dit qu'il voulait définitivement l'abandonner. Après l'Afghanistan, la ratification en avait été repoussée mais le gouvernement Reagan a définitivement abandonné l'accord. Je crois que c'est évident. De plus, le gouvernement Reagan ne voulait absolument pas négocier. Reagan a déclaré pendant sa campagne électorale qu'il voulait regagner la supériorité américaine avant de reprendre les négociations. Le gouvernement a maintenant heureusement changé d'avis mais cela reste la ligne de pensée, car tout porte à croire qu'il est extrêmement réticent devant la reprise de ces négociations START.

La proposition START a été faite pour la simple raison qu'il y a en Europe des tendances pacifistes et neutralistes; autrement, la proposition n'aurait jamais été faite. Je pense donc...

M. McKinnon: S'il vous plaît. Il y a des limites au genre de rhétorique que peut accepter notre Comité.

M. Lévesque: Bien.

M. McKinnon: Je voudrais vous rappeler qu'un an avant l'arrivée à la présidence de M. Reagan...

M. Lévesque: En effet.

M. McKinnon: SALT n'existait plus.

M. Lévesque: Si.

M. McKinnon: Environ une semaine après l'entrée des Russes en Afghanistan, il est devenu impossible d'imaginer que l'accord SALT II serait adopté par le Sénat américain et c'est ainsi qu'il a disparu.

M. Lévesque: Non, je suis désolé, monsieur, mais je ne suis pas d'accord avec vous.

[Texte]

Mr. McKinnon: Well, I disagree with you as well, sir. I particularly disagree with some of the remarks you made about the fact that they did not continue negotiating and that the Canadian government of the day should have sat at a table, you said, and negotiated the SALT agreement. What was happening at that time was that it had been signed by President Carter. Canadians were fully in support of it; the Carter administration was fully in support of it and almost half of the Senate were in support of it. When I visited Washington and talked to what you would call a very highly placed political figure in Washington, the position at that time when they were asked how it was going and how we could help was that they were three senators short; they hoped to have them on their side by mid-January.

• 1105

Now, you would have to be pretty naive not to understand how the American Senate works when the administration is trying to get senators onside. They had a very good chance of doing so, and the answer I got was no: They thanked me very much for Mr. Clark's letter; they said it had been of great help to them; that they did have a problem; that they were short about three to be sure of getting it through; and that the day got those three they would move. Unfortunately, the Russians moved into Afghanistan then and that was it—and to pin it onto Mr. Reagan and Mr. Haig is not quite up to what you should be producing.

Mr. Bromke: It is true that there were different stages. In the fall of 1980 the administration felt that they had it wrapped and they were planning to do it, to introduce it into the Senate, and there was every indication that the Senate would have ratified that. You are right—

Mr. McKinnon: In 1980?

Mr. Bromke: In the fall of 1980 after very extensive hearings of the Foreign Relations Committee of the American Senate. You are right: the invasion of Afghanistan was the turning point. By that I mean—

Mr. McKinnon: No, I—

Mr. Bromke: Just a moment; can I finish?

Mr. McKinnon: Certainly.

Mr. Bromke: The administration shelved the treaty. But the Carter administration had every intention to revive it after winning the elections coming back into power in 1981. It was the change of the American administration which led to the ultimate abandoning of the SALT-II treaty. So had the Carter administration won, whether they would have succeeded in pushing it through the American Senate, that is a different matter; but there was every intention on the part of the Carter administration to revive it. It was just shelved and not abandoned. It only became abandoned after the Reagan administration took over.

Mr. McKinnon: Surely the simple answer to that is that they abandoned it in 1979 when Russia invaded Afghanistan.

[Traduction]

Mr. McKinnon: Moi non plus, je ne suis pas d'accord avec vous. Particulièrement sur ce que vous dites sur l'arrêt des négociations et sur le fait que le gouvernement canadien de l'époque aurait dû négocier l'accord SALT. Le fait est qu'il avait été signé par le président Carter. Les Canadiens y étaient tout à fait favorables; le gouvernement Carter y était également tout à fait favorable et presque la moitié du Sénat l'y était aussi. Lors de mon passage à Washington, j'ai eu un entretien avec une personnalité très haut placée, et à l'offre d'aide que j'ai faite, on a répondu qu'il manquait trois sénateurs et qu'on espérait les rallier d'ici la mi-janvier.

Il faut être assez naïf pour ne pas comprendre comment fonctionne le Sénat américain lorsque l'administration essaie de rallier des sénateurs. Elle avait une bonne occasion de le faire, et on a répondu par la négative: on m'a remercié de la lettre de M. Clark en me disant qu'elle avait été fort utile, qu'un problème se posait, qu'il manquait trois voix pour être certain de faire accepter la motion, et que celle-ci serait déposée le jour où on se serait assuré de ces trois voix. Malheureusement, les Russes ont envahi l'Afghanistan, ce qui a mis fin à nos espoirs, et il n'est pas tout à fait juste de l'imputer à M. Reagan et à M. Haig.

Mr. Bromke: Il y a eu plusieurs étapes, c'est certain. À l'automne de 1980, l'administration pensait que l'affaire était dans le sac et se proposait de présenter la motion au Sénat qui selon toute vraisemblance à l'époque, l'aurait ratifiée. Vous avez raison...

Mr. McKinnon: En 1980?

Mr. Bromke: À l'automne de 1980, après de nombreuses audiences devant la Commission des relations étrangères du Sénat américain. Vous avez raison: l'invasion de l'Afghanistan a marqué un tournant. J'entends par là que...

Mr. McKinnon: Non, je...

Mr. Bromke: Un instant; permettez-moi de finir.

Mr. McKinnon: Certainement.

Mr. Bromke: L'administration a mis en suspens la question du traité. Le gouvernement Carter avait l'intention ferme de la reprendre s'il gagnait les élections et revenait au pouvoir en 1981. C'est le changement de gouvernement qui a entraîné l'abandon du traité SALT-II. Si l'administration Carter était revenue au pouvoir, il n'est pas certain qu'elle aurait réussi à faire éterniser le Traité par le Sénat américain, et c'est là un autre problème, car elle avait certainement l'intention d'essayer. C'était, pour elle, partie remise, et le projet n'a été abandonné qu'après l'accession au pouvoir de M. Reagan.

Mr. McKinnon: La réponse à cela, c'est tout simplement que les Américains l'ont abandonné en 1979, lorsque l'Union soviétique a envahi l'Afghanistan.

[Text]

Mr. Bromke: They shelved that; they did not abandon it.

Mr. McKinnon: Well, they gave up hope of passing it until after the election when they might have some hope of getting some more favourable senators in. That is a normal thing.

You might also recall well that the Clark administration went out before the Carter administration did. So to try to say it was for lack of some wonderful gift that you thought the Canadian government of that day should have had of forcing something through the U.S. Senate...

I would like to go on to some other matters here.

Mr. Lévesque was talking about the budget in the USSR being much larger than in the U.S. is a popular concept of the present day, but that they are using some different kind of financial formulas to determine how much the budget is, and I am in full agreement with that, that as much as can be determined of the budget in the USSR is considerably larger as a percentage of the GNP of the USSR than the United States' is, and it is not by some magical auditing symbolism that the Americans are able to produce a picture that is untrue in that regard.

I would also like to comment a bit on the comments that were made by Dr. Bromke. He seemed somewhat critical that the Polish question has strengthened the negative aspects of Russia's position and that there is a great disarray in NATO over it. I agree with him entirely there: The Polish situation has been a devastating blow to the unity of NATO, it seems to me.

After the Afghanistan problem, followed by the difficulties in the Middle East, you may recall that a few months after the Afghanistan problem the NATO ministers met and on being questioned in the House our minister said that they had met and had come up with a procedure they would use if there was any further incursion into another country. Then along came Poland and the system that they had devised did not work at all, it would seem; and I am in agreement that it has. It is easy for me to score political points about the system that they dreamed up not working, but trying to come up with an alternative presents a lot of difficulties. You said we should use our economic leverage, Dr. Bromke. When you said "ours" I believe you were referring more to the United States but Canada should be included. Canadians are loathe to cut off wheat to Poland because it is the Polish people who eventually eat the wheat and we have nothing against the Polish people. Generally speaking, we like them very much, but what could we do?

• 1110

Is the only alternative, which I gathered from your remarks, Dr. Bromke, that we give them a great deal of financial support to enable them to buy imported foodstuffs until they get their own production rearranged? And in view of the billions of dollars of credit the West has already extended to

[Translation]

M. Bromke: Ils ont mis l'affaire en suspens, ils n'y ont pas renoncé.

M. McKinnon: L'administration Carter avait décidé de faire entériner ce traité après les élections, alors qu'elle aurait peut-être nommé des sénateurs favorables à ce traité, ce qui est bien naturel.

Vous vous rappellerez peut-être également que le gouvernement Clark a quitté le pouvoir avant le gouvernement Carter. Aussi, affirmer que ce qui a fait défaut au gouvernement canadien de l'époque, c'était un pouvoir quasi magique d'exercer une pression sur le Sénat des États-Unis...

Je voudrais passer à d'autres questions.

M. Lévesque signalait que le budget de l'Union soviétique dépassait de beaucoup celui des États-Unis, ce qui est une notation actuellement très répandue, mais qu'on utilisait des formules financières différentes pour calculer à combien se monte le budget, et je suis pleinement d'accord sur ce point; il est vraisemblable que le budget de l'Union soviétique représente un pourcentage beaucoup plus élevé du PNB de l'Union soviétique que ce n'est le cas pour les États-Unis, et ce serait par un quelconque tour de passe-passe de comptabilité que les Américains défendent ainsi la réalité.

Je voudrais aussi ajouter quelques observations aux remarques faites par M. Bromke. Il a critiqué le fait que l'affaire de la Pologne avait encore renforcé l'Union soviétique dans sa position négative et avait jeté le désarroi dans les rangs des pays membres de l'OTAN. Je suis d'accord avec lui sur ce point: la situation en Pologne a gravement ébranlé l'unité de l'OTAN, à mon avis.

Il y a eu l'affaire de l'Afghanistan, suivie des troubles au Moyen-Orient, et vous vous rappelez sans doute que quelques mois après l'invasion de l'Afghanistan, les ministres de l'OTAN se sont réunis et que notre ministre, interrogé au Parlement, a répondu qu'ils s'étaient réunis pour mettre au point la procédure à suivre au cas où une incursion serait faite dans un autre pays. Survenant alors le problème de la Pologne, et le système ainsi mis au point ne fonctionnait pas du tout, semblerait-il. Or, d'après moi, il a fonctionné. Il est trop facile de décrier un système qui n'a pas fonctionné et de marquer des points de la sorte, mais il est autrement difficile de trouver une solution de rechange acceptable. Vous dites, monsieur Bromke, que nous devrions user de notre influence économique. Lorsque vous dites «nôtres», vous faites allusion davantage aux États-Unis, mais le Canada devrait être inclus. Les Canadiens répugnent à interdire les envois de blé en Pologne, car finalement, ce sont les Polonais qui éventuellement mangeront ce blé et nous n'avons rien contre les Polonais. En général, nous les aimons bien, mais que pouvons-nous faire?

Si je vous ai bien compris, monsieur Bromke, la seule solution serait de les aider financièrement pour leur permettre d'acheter des denrées alimentaires jusqu'à ce que leur production soit de nouveau adéquate? Comme l'Ouest accorde des milliards de dollars de crédit à la Pologne depuis dix ans, je ne

[Texte]

Poland over the last ten years, I really do not know what you recommend we do. I am puzzled as to where we should go in Poland and I hate to be critical.

The Chairman: Here is a warm exchange—not a hot exchange, but feel free. It is a very friendly gathering. You are guests here so if either of you has comments, just consult each other.

Mr. Bromke: You remember I compared the development in Poland to a Greek tragedy.

Mr. McKinnon: Could I interrupt for the last time? Maybe it will bring us a lighter note. Melina Mercouri had an answer to the Greek tragedy, as you may recall, in *Never on Sunday*. She used to tell Greek tragedies to the school children but she never let the final act go to fulfilment, and then they all went to the beach and had a picnic. She is now in the government there and maybe that is typical of Greece. Sorry to interrupt again.

Mr. Bromke: I was hoping the Greek tragedy I saw unfolding would be somehow interrupted and, indeed, I had hopes that intervention by the West, Trudeau's economic measures which are well-considered by the United States, would actually provide this interruption of the Greek tragedy. Unfortunately, it was played to its logical conclusion.

I am worried because we are now caught up in a Greek tragedy, act two, and there is very little we can do. We have to express in no uncertain terms our moral outrage about what is happening in Poland. This is part of the human rights declaration of the United Nations. This is a part of the Helsinki efforts and is very much what we believe in. Incidentally, it is interesting to see this moral outrage is almost universal in the West. It is not just the right or the left. Solidarity appeals to the workers in the West and also to the conservatives, for perhaps different reasons. It is the question of independence or the egalitarian aspects of their problem, but there is a moral outrage we have to articulate.

At the same time we should ask ourselves what it is we want to accomplish. Is it simply that we want to express our moral outrage? That is fine, we have to do it. But I think our objectives should be to try to help the Polish people. We should use the diplomatic and economic leverage, knowing very well it is restricted. It is within our power at least to mitigate the situation. We will not change the situation in eastern Europe. Unfortunately, we cannot remove the Soviet influence from eastern Europe for the time being. We cannot bring about Finlandization of Poland. Certain attempts on our part would threaten risking a third world war, which we do not want and I do not think the Polish people would want. They would be the first ones affected by this.

Do we want to bring back the Cold War over Poland? Let us face the fact that this is not going to serve our interests or, in the end, the Polish interests. We had leverage in Poland and

[Traduction]

vois pas vraiment ce que vous nous recommandez de faire. Je suis perplexe quant à l'aide que nous pouvons donner à la Pologne, et je n'aime pas critiquer.

Le président: Voilà un échange animé, mais sentez-vous libre de poursuivre. Il s'agit d'une réunion amicale, vous êtes les invités, par conséquent, si l'un de vous a des remarques à faire, vous n'avez qu'à vous consulter.

M. Bromke: Vous vous souviendrez que j'ai comparé les événements survenus en Pologne à une tragédie grecque.

M. McKinnon: Puis-je vous interrompre une dernière fois? Le ton sera peut-être un peu plus léger. Méliana Mercouri avait trouvé une réponse dans le film *Jamais le dimanche*, si vous vous souvenez bien, au sujet de la tragédie grecque. Elle avait l'habitude de raconter des tragédies grecques aux enfants d'école, tout en laissant le dernier acte inachevé, et tous se rendaient à la plage pique-niquer. Elle fait maintenant partie du gouvernement de ce pays, c'est peut-être une situation typique de la Grèce. Je m'excuse de vous avoir interrompu de nouveau.

M. Bromke: J'espérais que la tragédie grecque que je voyais se dérouler serait interrompue en quelque sorte, et que l'intervention de l'Ouest, les mesures économiques de M. Trudeau qui sont bien vues des États-Unis, viendraient justement interrompre la tragédie grecque. Malheureusement, elle a été jouée jusqu'à sa fin logique.

Je le regrette, mais nous sommes maintenant au beau milieu d'une tragédie grecque, au deuxième acte, sans pouvoir y faire grand chose. Nous pouvons exprimer en des termes sans équivoque notre outrage moral au sujet de ce qui se passe en Pologne. Cela fait partie de la déclaration des droits de la personne des Nations Unies. Cela fait partie également des efforts d'Helsinki et nous y croyons fermement. Incidemment, fait intéressant à noter, cet outrage moral se manifeste presque partout dans les pays de l'Ouest, et non simplement dans les pays de droite ou de gauche. Solidarité plaît aux travailleurs de l'Ouest et également aux conservateurs, mais peut-être pour des raisons différentes. Il s'agit peut-être de l'aspect d'indépendance ou égalitaire du problème, mais l'outrage moral existe et nous devons en parler.

Nous devons en même temps nous demander ce que nous voulons faire. Sommes-nous prêts simplement à exprimer notre outrage moral? C'est bien, nous devons le faire. Mais à mon avis, nous devons également chercher à aider le peuple polonais. Nous devons nous servir de notre influence diplomatique et économique, tout en connaissant les limites. Nous pouvons cependant alléger la situation, sans toutefois pouvoir changer ce qui se passe en Europe de l'Est. Pour l'instant, nous ne pouvons malheureusement pas faire disparaître l'influence qu'a l'URSS en Europe de l'Est. Nous ne pouvons «finlandiser» la Pologne. Si on essayait de le faire, il y aurait risque d'une troisième guerre mondiale, nous ne le voulons pas et les Polonais non plus. Ils en seraient les premières victimes.

Voulons-nous que la guerre froide revienne en Pologne? Il faut faire face au fait, cela ne peut servir nos intérêts ni, ultimement, ceux de la Pologne. Nous pouvons exercer notre

[Text]

in eastern Europe during the period of détente. We had some leverage during the time of the negotiation of the Helsinki Agreement. We do have some leverage because of the follow-up meeting in Madrid.

• 1115

If we would push back the situation in Poland in order to punish the Polish military government for what they did, and the Russians for their support of the military government, if we are going to carry the punishment to the logical conclusion, we would also punish the Polish people, because we will deprive them of any contacts with the West. We will push them into the loving arms of the Soviet Union. We will make them all economically more dependent on the Soviet Union. In short, we would be punishing the Poles for having been already punished by the Soviet Union and the military regime. It is a very difficult situation and you know I have no ready-made answers. But I think I would make one general recommendation: I think we should use whatever measures we have, in a very judicious fashion, because we have to consider... We have to address ourselves, in applying specific measures: What do we want to accomplish? It is not just the moral outrage. It is not just pushing it back to Cold War. We really want to bring about gradual change in central eastern Europe in the direction of bringing those regimes more in line with the wishes of the people; providing for gradual change there; eroding the rigid nature of those systems in such a fashion that it would not explode every so often, as in Hungary, or in Czechoslovakia, or in Poland, into a revolutionary situation which is the spill over into East-West relations. In other words, I think the lesson of Poland is that we should address ourselves to the whole question of central eastern Europe. We cannot remove the Soviet influence there, and I do not think that we should try to threaten, in any way, what are the legitimate Soviet security interests there. At the same time, through gradual measures, we have to press for the expansion of freedom, and for a greater scope of flexibility in those countries.

The Chairman: Thank you. No more questions. Dr. Hudecki, please, followed by Mr. Gamble.

Mr. Hudecki: I firstly want to welcome my colleague from McMaster University, Dr. Bromke. We are delighted to have you to help us with our deliberations here, and I would like to congratulate you, too, on your last book, *Poland: The Last Ten Years*, which is highly recommended as a resource book.

An hon. Member: I have a copy here, if some members want to consult it.

Mr. Hudecki: I have just two questions. One of them is—and my conscience bothers me—that, going back historically to Yalta, the western allies did make a commitment, through

[Translation]

influence en Pologne et en Europe de l'Est pendant la période de détente. C'était le cas également pendant les négociations de l'accord d'Helsinki. Nous avons encore une certaine influence à cause du suivi donné à la réunion de Madrid.

Si nous tentons d'effectuer un revirement de la situation en Pologne afin de punir le gouvernement militaire polonais de ce qu'il a fait, et les Russes d'avoir donné leur appui à ce gouvernement militaire, si nous poussons cette punition à sa conclusion logique, nous allons également punir le peuple polonais puisque nous allons le priver de tout contact avec l'Ouest. Nous le pousserons dans les bras fraternels de l'Union soviétique. Nous pousserons tous les Polonais à dépendre encore plus sur le plan économique de l'Union soviétique. Bref, ce serait punir les Polonais de ne pas avoir déjà été suffisamment punis par l'Union soviétique et le régime militaire. La situation est extrêmement pénible et je n'ai aucune solution toute faite. Toutefois, j'aimerais formuler une recommandation générale: je crois que nous devons appliquer les mesures à notre disposition de façon très judicieuse, car il nous faut songer à... En appliquant des mesures précises, il faut se poser la question suivante: que voulons-nous réaliser? Il ne s'agit pas uniquement, il n'y a pas seulement l'aspect monstrueux. Il ne s'agit pas simplement de revenir à la guerre froide. Nous voulons vraiment favoriser des changements graduels dans les pays centraux de l'Europe de l'Est afin que les régimes de ces pays se conforment plus étroitement aux désirs des citoyens; favoriser un changement graduel; miner la nature rigide de ces systèmes de telle sorte qu'on n'y soit pas témoin à tout bout de champ d'explosions, comme en Hongrie, ou en Tchécoslovaquie ou en Pologne, entraînant une situation de révolution qui déteigne sur les relations Est-Ouest. En d'autres termes, je crois que la leçon à tirer de la Pologne, c'est qu'il faut remettre en question tout le Centre-Est de l'Europe. Nous ne pouvons y abolir l'influence soviétique, et je ne crois pas que nous devons tenter de menacer, de quelque façon que ce soit, les intérêts légitimes des Soviétiques en matière de sécurité dans cette région. Par contre, par des mesures graduelles, il nous faut exercer des pressions en faveur d'un élargissement de la liberté et d'une souplesse de plus grande envergure dans ces pays.

Le président: Merci. Aucune autre question? Monsieur Hudecki, s'il vous plaît, suivi de M. Gamble.

M. Hudecki: Tout d'abord, je tiens à souhaiter la bienvenue à mon collègue de l'Université McMaster, M. Bromke. Nous sommes enchantés de l'aide que vous nous apportez au cours de nos délibérations ici, et je tiens également à vous féliciter à l'occasion de la parution de votre dernier livre, *«Poland: The Last Ten Years»* très recommandé comme oeuvre de recherche.

Une voix: J'en ai ici un exemplaire; si certains veulent le consulter.

M. Hudecki: Je n'ai que deux questions. D'abord—et ma conscience m'inquiète—si l'on se reporte dans l'histoire à Yalta, les alliés occidentaux s'étaient engagés, par Churchill et

[Texte]

Churchill and Roosevelt, that there would be, in Poland, some years after peace had been declared, an opportunity for the Poles to hold a free election. We, in the western allies, have never followed up on that and have never made it an issue despite the fact that Poland itself, being within the sphere and being put into the sphere of Russia, did not have the opportunity to do it. Can you visualize, or are there any particular mechanisms still available at international levels in which this question may at least be brought to the surface and could play a role in the ultimate outcome of Poland at the present time? I am going to direct this question to Dr. Bromke.

Mr. Bromke: Unfortunately, looking at it from the realistic point of view, I do not believe it would be possible to hold free elections in Poland. I would like to congratulate you on the right interpretation of the Yalta agreement, incidentally, which is quite often misinterpreted. The Yalta agreement really, in some respects, corresponded to the objectives of Solidarity, of having free and unfettered elections and having a government which would be friendly to the Soviet Union, but nevertheless, independent. That was the specific provision of the Yalta agreement, which later on was violated by the Soviet government and the Polish government because there have never been free elections in Poland in the post-war period. Unfortunately, Poland is not Finland, and Poland is located on a strategic border of the Soviet Union and, unlike Finland which is located somewhat in the periphery, Poland also has had a communist government for over 30 years by now. To abandon the communist government and to accept this by the Soviet Union would have been clearly an encouragement for the other eastern European countries to follow in the footsteps of Poland. Whether we like it or not, and I am sure we do not, this is one of the most unpleasant realities of international politics because at present, when all sorts of countries in the world—countries which fully deserve their independence, but of course have not had such a long and proud tradition as Poland with its 1,000 years of history—are getting independence, it is a tragedy that those ancient nations of eastern Europe are denied that right. But the fact is that the Soviet Union would not for the time being permit this to happen. Consequently, we have to press for as much change as possible without undermining the structure within which this whole system operates.

• 1120

I believe that it is possible, for instance, for a greater representation of the Polish people in the parliament. In fact, such proposals were discussed prior to the military takeover, that there would be greater representation of people in parliament, more non-Communist deputies, freer debate in the parliament, a real criticism, that the various interests of the society would be articulated without undermining what is called the leading political role of the Communist Party.

Indeed, about two years ago some leading Polish intellectuals came out with precisely such a proposal. They suggested a reform of the electoral system, an expansion, a provision for greater democracy, even though for all those external reasons

[Traduction]

Roosevelt, à donner aux Polonais d'accasion, après quelques années de paix, de tenir une élection libre. Nous, les alliés occidentaux, n'avons jamais donné suite à cette promesse bien que la Pologne, étant placée dans la sphère de la Russie, n'ait pas eu cette possibilité. Pouvez-vous concevoir ou existe-t-il des mécanismes particuliers toujours à notre disposition pour au moins ramener cette question à la surface sur le plan international, ce qui nous permettrait de jouer un rôle dans le sort final de la Pologne à l'heure actuelle? Je pose cette question à M. Bromke.

M. Bromke: Malheureusement, si l'on regarde les choses d'une façon réaliste, je ne crois pas qu'il soit possible de tenir des élections libres en Pologne. Je tiens à vous féliciter de la bonne interprétation que vous faites de l'entente de Yalta très souvent mal interprétée, soit dit en passant. L'entente de Yalta en réalité, à certains égards, correspond aux objectifs de Solidarité, voulant qu'il y ait des élections libres et sans entrave et que soit institué un gouvernement amical à l'égard de l'Union soviétique, mais néanmoins autonome. C'était là la disposition précise de l'entente de Yalta, plus tard violée par le gouvernement soviétique et le gouvernement polonais puisqu'il n'y a jamais eu d'élection libre en Pologne dans l'après-guerre. Malheureusement, la Pologne n'est pas la Finlande et la Pologne se trouve occuper un point stratégique de la frontière avec l'Union soviétique, contrairement à la Finlande qui se trouve plutôt en périphérie et en outre, depuis plus de 30 ans maintenant, il y a un gouvernement communiste en Pologne. Si l'Union soviétique avait accepté d'abandonner le gouvernement communiste, cela aurait clairement encouragé les autres pays de l'Europe de l'Est à suivre l'exemple de la Pologne. C'est malheureux, mais que nous soyons d'accord ou non, il faut reconnaître que c'est là une des réalités les plus tristes de la politique internationale: à l'heure où des pays de tous genres accèdent à l'indépendance, des pays qui le méritent, bien entendu, mais qui n'ont pas la fière tradition de la Pologne, dont l'histoire remonte à 1,000 ans, il est tragique que les anciennes nations de l'Europe de l'Est se voient refuser ce droit. Pour le moment, l'Union soviétique ne le tolérerait pas. Par conséquent, il faut insister pour que l'on change la situation autant que possible, sans pour autant miner la structure de l'ensemble du système.

Par exemple, il est possible, à mon avis, d'obtenir une meilleure représentation du peuple polonais au Parlement. En fait, on avait discuté de propositions de ce genre avant la prise de pouvoir par les militaires; on voulait une plus grande représentation du peuple au Parlement, un plus grand nombre de députés non communistes, une discussion plus libre au Parlement, une critique véritable, de sorte que les divers intérêts de la société puissent être exposés sans que ne soit mis en danger le rôle politique important du parti communiste.

Or, il y a deux ans environ, certains intellectuels polonais en vue ont justement fait cette proposition. Ils recommandaient une réforme du système électoral, une expansion, des mesures qui assureraient une plus grande démocratie, bien que pour

[Text]

they could not have, as yet, a complete democracy. So there was room for changes.

I mentioned in my remarks that I was quite optimistic after the initial change in 1980, after the establishment of Solidarity. I was hoping that what would happen in Poland would be the expansion of those freedoms which the Poles managed to win in 1956 and in 1970. They were real freedoms, the de-collectivization of agriculture, the very strong position of the Church, the relative freedom of intellectuals, freedom to travel to the West, and the Poles have been fairly free in travelling to the West. We have had quite a few individual visitors to this country. I was hoping that those freedoms would be consolidated and in fact expanded in 1980, but unfortunately the whole situation acquired its own dynamics. When the Poles were pressing for... Let us face the facts, when the radical elements in Solidarity were pressing for restoration of democracy, for the removal of the Communist Party from power, then I knew that this was going to end in the drama as it did.

Mr. Hudecki: The last question, bringing it to the current situation and looking at it from the point of view of the people in Poland. At the moment there appears to be low productivity as far as manufacturing is concerned, as far as agriculture is concerned, the country is going into greater debt, and a scenario that can develop is probably a collapse of the military government. If that does occur, what then? I would think that the two alternatives are that there will be either an invasion of Poland by Russia, or possibly Russia may invite Solidarity to sort of take over the government. They represent 10 million people, whereas the others represent 2 million people. Would you like to comment on that? That is my last question, Mr. Chairman.

Mr. Bromke: Unfortunately, I exclude the second scenario. I wish it could be true, but unfortunately it is not feasible. Also, if the military regime is going to collapse—and I have told this to the Poles on many occasions when I visited Poland and when I speak on the radio to Poland, and I speak fairly frequently to Poland—I have no doubt that the Soviet Union is not going to let the Communist government in Poland collapse. They will intervene, regardless of the international consequences.

Going back to the comment about a statement by our Prime Minister—and I mentioned that I agree with the substance of it—I did not feel it was a particularly timely statement, but in this respect, Mr. Trudeau is right. I think we have greater possibility of putting pressure on the military regime and there is greater scope for internal dialogue as long as Poland is ruled by even the Polish military regime rather than the Russian government, Russian generals. In this respect I think it is still a practical scenario.

Mr. Hudecki: Thank you very much.

The Chairman: Dr. Bromke, thank you. Mr. Gamble, followed by Mr. Bloomfield; if not, by Mr. Munro. Mr. Gamble.

[Translation]

toutes ces raisons secondaires, ils ne pouvaient pas espérer atteindre dans l'immédiat à une démocratie complète. On pouvait donc espérer une amélioration de la situation.

Dans ma déclaration, j'ai dit que les premiers changements survenus en 1980, après l'établissement de Solidarité, me laissaient très optimiste. J'espérais que la Pologne verrait une expansion des libertés que les Polonais avaient réussi à obtenir en 1956 et en 1970. Il s'agissait de véritables libertés, la privatisation de l'agriculture, la très grande force de l'Eglise, la liberté relative des intellectuels, la liberté de se déplacer dans le monde occidental; les Polonais ont été libres de se rendre dans les pays occidentaux. Notre pays a eu l'occasion d'accueillir un assez grand nombre de visiteurs. J'espérais que ces libertés seraient reconnues et élargies en 1980, mais, malheureusement, la situation a connu un autre déroulement. Lorsque les Polonais, ou plus particulièrement les esprits radicaux de Solidarité faisaient des réclamations pour restaurer la démocratie, écarter le parti communiste du pouvoir, je savais que la situation connaîtrait ce triste dénouement.

M. Hudecki: Une dernière question sur la situation actuelle en Pologne et sur les Polonais eux-mêmes. A l'heure actuelle, les secteurs manufacturiers et agricoles semblent enregistrer une faible productivité; la dette du pays se creuse, ce qui pourrait provoquer une chute du gouvernement militaire. Qu'arrivera-t-il, le cas échéant? Il existe deux possibilités à mon avis: une invasion de la Pologne par la Russie ou une invitation lancée par la Russie à Solidarité de gouverner le pays. Solidarité représente dix millions de Polonais par rapport aux autres qui n'en représentent que deux millions de Polonais. Qu'en pensez-vous? C'est ma dernière question, monsieur le président.

M. Bromke: Malheureusement, je ne crois pas à la deuxième possibilité. Je le voudrais bien, mais malheureusement, c'est impossible. D'autre part, j'ai visité la Pologne à plusieurs reprises et je me suis adressé aux Polonais assez souvent à la radio en leur disant que j'étais convaincu que l'Union soviétique ne permettrait pas au gouvernement communiste polonais de tomber. L'Union soviétique interviendra, quelles qu'en soient les conséquences sur le plan international.

J'aimerais parler de nouveau de la déclaration de notre premier ministre: j'ai dit que j'étais d'accord avec le principe et même si, à mon avis, M. Trudeau n'a pas très bien choisi le moment de faire sa déclaration, il a raison. Nous avons de meilleures possibilités d'exercer des pressions sur le régime militaire et de permettre un plus grand échange interne si la Pologne est sous la férule d'un régime polonais, même militaire, plutôt que d'être gouvernée par des généraux russes. Je crois que cette situation nous donne encore un peu de latitude.

M. Hudecki: Merci beaucoup.

Le président: Monsieur Bromke, merci. M. Gamble d'abord, M. Bloomfield ensuite; sinon M. Munro. Monsieur Gamble.

[Texte]

Mr. Gamble: Thank you, Mr. Chairman. Dr. Lévesque, you made a statement which I may have misunderstood. I interpreted one of your comments to mean that Russia was further ahead of the United States in military technology.

• 1125

Mr. Lévesque: Not in general, of course. The United States is far more advanced in general. But in certain specific areas it seems there is Soviet military technology. I am not a specialist of this, but there is not an overall Soviet superiority. Quite to the contrary. In terms of technology, the Americans are still overall superior, but in certain specific fields it seems that they do have some margin of superiority which is not determined. I am not a specialist of this, but that is what I have heard from specialists in the field.

Mr. Gamble: But on an overall military analysis, you would say that the United States, I take it, is further ahead of the Soviet Union with respect to military technology?

Mr. Lévesque: Yes.

Mr. Gamble: Which would account for your statement to the effect that you place the Soviet Union in the second position in terms of overall military strength.

Mr. Lévesque: That is right.

Mr. Gamble: You have indicated, however, that Russia will never sign an agreement in which they are in an inferior position. Are we therefore to conclude, having regard to the statements which you have just made, that unless we let the Soviet Union gain a position of military superiority, they will never sign an agreement, recognizing that they are not in that position now?

M. Lévesque: Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. On peut mieux comprendre la situation par une analogie historique. Ce qui a rendu possibles les accords SALT I, c'est que dans le domaine des missiles intercontinentaux, une parité relative avait déjà été atteinte. C'est cela qui a permis finalement un accord. Jusque-là, comment se passaient en fait les négociations sur les armements stratégiques? Les Américains proposaient aux Soviétiques: gelons les armements stratégiques à leur niveau actuel. Cela aurait consacré indéfiniment la marge de supériorité américaine et les Soviétiques refusaient. Inversement, qu'est-ce que les Soviétiques proposaient? Ils disaient aux Américains: réduisez vos armements jusqu'à un niveau où on atteigne la parité. Évidemment, pour de bonnes raisons, les Américains refusaient, puisque c'était un cadeau à faire gratuitement aux Soviétiques. Ils se seraient départis de leur supériorité sans que les Soviétiques fassent de concessions en échange.

La seule chose qui a permis aux accords SALT I de se réaliser, c'est qu'on est arrivé à une relative parité. Les accords SALT, en fait, qu'est-ce qu'ils ont fait? Ils ont mis un plafond plus élevé que ce qui avait été atteint par chacune des deux parties, et il était entendu qu'on se rencontrerait à ce plafond.

[Traduction]

M. Gamble: Merci, monsieur le président. Monsieur Lévesque, vous avez fait une déclaration que je n'ai peut-être pas bien comprise. Je croyais que vous aviez dit que la Russie était supérieure aux États-Unis dans le domaine de la technologie militaire.

M. Lévesque: Pas en général, bien entendu. Les États-Unis sont beaucoup plus avancés en général. Cependant, dans certains domaines précis, les Soviétiques semblent avoir une technologie militaire. Je ne suis pas expert dans ce domaine, mais il n'existe pas de supériorité soviétique globale. Au contraire. Sur le plan de la technologie, les États-Unis sont supérieurs dans l'ensemble, mais dans certains domaines précis, l'URSS a, semble-t-il, une marge de supériorité non déterminée. Je ne suis pas expert dans ce domaine, mais c'est ce que j'entends dire de la part de ceux qui s'y connaissent.

M. Gamble: Mais vous estimez que du point de vue militaire en général, les États-Unis sont supérieurs à l'Union soviétique pour ce qui est de la technologie militaire?

M. Lévesque: Oui.

M. Gamble: Cela explique donc votre déclaration, selon laquelle vous estimez que l'Union soviétique se place au deuxième rang sur le plan de la force militaire globale.

M. Lévesque: C'est exact.

M. Gamble: Vous avez cependant dit que la Russie ne signerait jamais d'accord que la placerait dans une position d'infériorité. À la lumière de ce que vous venez de dire, doit-on conclure qu'à moins que nous ne permettions à l'Union soviétique d'acquiescer une position de supériorité militaire, elle ne signera jamais un accord puisqu'elle ne se trouve pas dans cette position à l'heure actuelle?

Mr. Lévesque: No, that is not what I meant. It is easier to understand the situation if we think of an historical analogy. What made the SALT I agreement possible was the fact that relative parity had already been achieved in intercontinental missiles. That is what finally made the agreement possible. How has strategic arms talks progressed before that? The Americans would suggest to the Soviets that there be a freeze of strategic weapons at their present levels. That would have enshrined American superiority indefinitely, and the Soviets refused. Now, what did the Soviets suggest? They said to the Americans: Cut back on your arms until we reach parity. Obviously, the Americans, with good reasons, refused. That would have been a complete gift to the Soviets. They would have lost their superiority without the Soviets making any concessions.

The only thing that made the SALT I agreement possible was the fact that relative parity was achieved. What did the SALT agreement do in fact? It set a ceiling higher than that attained by either one of the two parties, and it was agreed that they would meet at this ceiling.

[Text]

Donc, ce que je veux dire, c'est que les Soviétiques n'accepteront jamais de négocier un accord qui les maintiendrait dans une situation d'infériorité. Ceci, l'histoire l'a prouvé.

Cependant, l'histoire a aussi prouvé qu'il y a possibilité, même si c'est extrêmement difficile, d'en arriver à des accords sur des plafonds communs qui maintiennent la parité. Ceci est évidemment difficile, parce que les arsenaux ne sont pas exactement comparables. Il y a toute une série de problèmes qui compliquent les négociations. Mais je pense, j'ose croire que les négociations sur la limitation des armements stratégiques seront possibles. En fait, c'est le seul espoir pour nous tous que ce soit possible. Je pense qu'il faut épuiser tous les moyens d'essayer de parvenir à un accord équitable.

Mr. Gamble: Dr. Lévesque, the reason I am asking these questions is that we have a specific mandate and I would like to direct my questions to eliciting answers which would assist us in our deliberations, and it makes it extremely difficult to determine what our thrust should be when we have had comments of the kind that we have just had that appear to be on the surface contradictory. I still do not know whether we have solved the problem as to whether or not we should be recommending that in order to negotiate a contract of disarmament, an agreement of disarmament with the Soviet Union, we should either let them, in absolute terms, have military superiority, or whether we should convince them that they may have that superiority when they do not. But in any event that would appear to be something that you think is of some significance.

You have indicated to us that—

• 1130

Mr. Lévesque: I think we should never leave them in a situation of superiority.

An hon. Member: That is when you take advantage of them.

Mr. Gamble: That was my next point. You said that in the event the U.S.S.R. believed they could achieve world domination—and you said “without difficulty”—they undoubtedly would do it. It therefore strikes me that we have to make it appear to be difficult for them to achieve that goal. And that difficulty must clearly lie in preserving a substantive military retaliatory power which would deter them from pursuing that goal. Would that be your conclusion?

Mr. Lévesque: Certainly.

Mr. Gamble: And that military retaliatory power would be in the form of nuclear weaponry in the hands of the United States.

Mr. Lévesque: Not necessarily. We can think of a general balance including all sorts of weapons and different countries.

Mr. Gamble: But would those weapons include nuclear weapons in the hands of the Americans?

Mr. Lévesque: Yes.

[Translation]

So what I mean is that the Soviets would never agree to negotiate an agreement which would keep them in a position of inferiority. History has proven this.

However, history has also proven that it is possible, even though it is extremely difficult, to reach an agreement on common ceilings which maintain parity. This is obviously very difficult, because the arsenals of the two countries are not exactly comparable. There is a whole range of problems which complicate the negotiations. But I think, I trust that strategic arms limitation talks will be possible. In fact, it is the only hope for all of us that they are possible. I think we have to explore every possibility for trying to reach a fair agreement.

M. Gamble: Si je vous pose ces questions, monsieur Lévesque, c'est parce que nous avons un mandat précis, et je voudrais essayer de trouver des réponses qui nous aideront dans notre travail. Notre tâche devient très difficile quand nous entendons des observations du genre que vous venez de faire qui semblent à première vue être contradictoires. Je ne sais toujours pas si nous avons résolu le problème à savoir si nous devrions recommander qu'afin de négocier un accord de désarmement avec l'Union soviétique, nous devrions lui permettre d'avoir une supériorité militaire absolue, ou plutôt tenter de convaincre les Russes qu'ils ont peut-être la supériorité lorsque ce n'est pas le cas. Quoi qu'il en soit, il semble que vous attachiez une certaine importance à cette question.

Vous nous avez dit que . . .

M. Lévesque: Nous ne devrions jamais concéder à l'URSS une supériorité quelconque.

Une voix: C'est à ce moment-là qu'elle profite de la situation.

M. Gamble: Voilà qui m'amène à mon point suivant. Vous avez dit que si l'URSS croyait pouvoir être en mesure de dominer le monde «sans difficulté» elle le ferait sans doute. Il me semble donc que nous devons lui rendre le plus difficile possible l'atteinte de cet objectif. Pour cela, nous devons maintenir un potentiel important de représailles militaires. C'est bien votre avis aussi?

M. Lévesque: Certainement.

M. Gamble: Ce potentiel de représailles militaires doit prendre la forme d'un armement nucléaire aux mains des États-Unis.

M. Lévesque: Pas nécessairement. N'est pas exclu un équilibre général qui signifierait un armement diversifié aux mains d'un certain nombre de pays.

M. Gamble: Cet armement diversifié inclurait quand même un armement nucléaire aux mains des Américains?

M. Lévesque: Oui.

[Texte]

Mr. Gamble: Therefore your conclusion would be that, if we are to avoid the temptation offered Russia to achieve world domination, disarmament must involve the retention of nuclear weapons in the hands of the Americans.

Mr. Lévesque: For the time being what I can say is that, hopefully, if I want to be overly optimistic, I would of course be in favour of disarmament. But I think for the time being disarmament is not on the agenda. The only thing we can hope for is a limitation. It is not para-limitation and not yet disarmament. If we can achieve that, it will already be a point of departure. Then we could maybe talk about disarmament. But for the time being it is not realistic to think that there is a way of achieving it. We can only focus our hope on a limitation. This would already be a great achievement.

Mr. Gamble: The limitation to which you refer might involve the destruction or demolition of nuclear facilities, warlike nuclear facilities currently in existence in both countries. Is that what you have in mind?

Mr. Lévesque: No, this would mean disarmament. I think it is too hopeful to believe that this is feasible in the foreseeable future. All that we can hope for is simply a limitation of what already exists. I think a second phase of destruction is out of sight for the time being. Hopefully it could come.

Mr. Gamble: You may have provided the answer—not that the committee is prepared to take it automatically—to the problem that confronts us, which is a disarmament problem. You said that this is not feasible. When the Soviet Union is under the administration of Snow White and the seven dwarfs, then there is a possibility that we may in fact have some possibility for hope. But as long as it is ruled by the Kremlin's present group of administrators, that task is beyond hope and expectation in any part of the world.

Mr. Lévesque: For the foreseeable future, I am afraid. As I said before, limitation would already be a great achievement toward peace.

Mr. Wenman: Then this committee should not recommend disarmament.

Mr. Lévesque: Oh yes, if you can propose something realistic, great! I do not feel that I have any perspective for realistic proposals in that sense. But if something can be done, that is great.

Mr. Bromke: To be precise, SALT II did provide for partial disarmament. It did provide for the reduction of the Soviet arsenal by about 200 nuclear weapons, in the long run. In two or three years the Soviets were supposed to withdraw some of the long-range strategic rockets and reduce it by—I think the figure was about 200. In other words, Salt II was going somewhat beyond arms control in the direction of disarmament. And it was expected that SALT III was actually to address itself to the question of reduction of armaments, and not just limiting the actual arms race. So far it has been the limitation of the arms race. But there is a very important element in it: the momentum of those negotiations. Let us face the fact that there is a psychological factor there. The more progress there is in arms-control measures, the more it spills

[Traduction]

M. Gamble: Vous êtes donc d'avis que si nous voulons empêcher les Russes de songer à la domination mondiale, nous devons prévoir une forme de désarmement qui fasse une place à l'armement nucléaire américain.

M. Lévesque: Tout ce que je puis dire, c'est que je suis en faveur du désarmement dans une perspective optimiste. Pour l'instant, cependant, il n'en est pas question. Au mieux, nous pouvons nous attendre à une limitation des armements. Si nous pouvons y arriver, ce sera quand même un point de départ. À partir de là, nous pourrions parler de désarmement. Dans le contexte actuel, il n'est pas réaliste d'y songer. Nous pouvons limiter les armements. Ce serait déjà un grand pas vers l'avant.

M. Gamble: La limitation des armements dont vous parlez impliquerait la destruction ou le démantèlement d'installations nucléaires, tactiques, dans les deux pays. C'est bien cela?

M. Lévesque: Non, ce serait le désarmement. Je ne crois que ce dernier objectif soit réalisable dans un avenir prévisible. Nous ne pouvons qu'espérer la limitation de l'armement existant. Une deuxième phase de destruction des armements est hors de question à ce moment-ci. Un jour, peut-être.

M. Gamble: Vous avez peut-être fourni la réponse, je ne sais pas si le comité est prêt à l'accepter d'emblée, pour le problème qui nous occupe, celui du désarmement. Vous avez dit qu'il était impensable. Lorsque l'Union soviétique sera dirigée par Blanche Neige et les sept nains, il faudra voir. Aussi longtemps que le Kremlin aura à sa tête des dirigeants comme ceux que nous connaissons, nous ne pourrions y penser, où que nous soyons dans le monde.

M. Lévesque: Je crains que ce ne soit vrai pour l'avenir prévisible. Comme je l'ai dit, la limitation des armements serait déjà un grand pas vers l'avant.

M. Wenman: Le présent comité ne devrait donc pas recommander le désarmement.

M. Lévesque: Certainement, s'il a une solution réaliste à proposer. Je n'en ai pas quant à moi. Cependant, si quelque chose peut être fait en ce sens, bravo!

M. Bromke: Il convient de préciser que le SALT II prévoyait un désarmement partiel. Il envisage à long terme la réduction de 200 armes nucléaires environ de l'arsenal soviétique. En deux ou trois ans, les Soviétiques étaient censés retirer du service quelque 200 missiles stratégiques de longue portée. Je pense que c'était 200. En d'autres termes, le SALT II allait plus loin que le contrôle des armements, allait dans le sens du désarmement. C'est d'ailleurs ce à quoi on s'attendait du SALT III, qu'il s'oriente vers la réduction des armements, non pas seulement vers la limitation de la course actuelle aux armements. En effet, on ne s'est attaché jusqu'ici qu'à la limitation de la course aux armements. Évidemment, il faut tenir compte du momentum des négociations. L'aspect psychologique est important. Plus les mesures de contrôle des arme-

[Text]

over into greater trust between the two sides. The more trust there is, the easier it is to go on with arms-control measures. Unfortunately, we are at present caught up in exactly the opposite situation. There is a lessening of trust—the arms-limitations measures are more difficult and with the delay in the arms-control measures we have even have more distrust. This is the reason I have described the arms-control measures as the centrepiece of East-West relations—the centrepiece of East-West détente—which unfortunately is no longer with us.

• 1135

The Chairman: Mr. Gamble, followed by Mr. Munro this time.

Mr. Gamble: I had a comment with respect to Dr. Bromke's reference to the "shelving" of the SALT talks by President Carter. He referred to that term three times. It was my recollection—correct me if I am wrong—that what the former President of the United States did was withdraw the SALT treaty from the Senate. That is what is referred to by "shelving".

Mr. Bromke: But he made it quite clear—

Mr. Gamble: Just to be absolutely sure, that treaty was withdrawn by President Carter from the Senate for its approval. It was finished as far as the Senate was concerned.

Mr. Bromke: No. It certainly was not. That was not the intention of the Carter administration. The Carter administration made it quite clear—

Mr. Gamble: Dr. Bromke, could I just have a simple answer to this question? Could the United States Senate have approved the SALT agreement, the SALT treaty, after President Carter withdrew it from consideration by the Senate?

Mr. Bromke: President Carter had every intention of re-introducing that treaty for the consideration of the Senate.

Mr. Gamble: Would you answer that question?

Mr. Bromke: I am answering the question. I am answering the question very directly.

Mr. Gamble: Would the Senate have approved the SALT II treaty?

The Chairman: Just a minute please.

Miss Jewett: On a point of order, I think that the questioner should allow Dr. Bromke to answer.

The Chairman: Yes, I have noticed that Mr. Gamble is not the exception to that. Another member has a tendency to rush over—without naming who or without looking anywhere. I think we should allow our distinguished guest to finish if possible. But I sometimes think the heat may generate what we are really looking for. I am in the ambiguous situation of having to—

[Translation]

ments permettent d'accomplir des progrès, plus cela entraîne de confiance entre les deux côtés. Plus il y a de confiance, plus il est facile de donner suite à ces mesures. Malheureusement, à l'heure actuelle, nous nous trouvons dans une situation tout à fait opposée. La confiance s'affaiblit, les mesures de limitation des armements sont plus difficiles à obtenir et parce qu'on retarde leur adoption, la méfiance s'accroît encore davantage. C'est pour cette raison que j'ai parlé des mesures de contrôle des armements comme du rouge central dans les relations Est-Ouest et dans la détente, cette dernière n'existant malheureusement plus.

Le président: M. Gamble, suivi de M. Munro.

M. Gamble: J'aimerais revenir aux propos de M. Bromke, d'après lesquels le président Carter aurait remis sur les tablettes les discussions relatives aux accords SALT. Il a mentionné cela à trois reprises. Or, corrigez-moi si je fais erreur, mais je crois me rappeler que l'ancien président des États-Unis a retiré le traité SALT du Sénat où il avait été envoyé pour ratification. C'est bien ce qu'on entendait par «remiser».

M. Bromke: Mais il a bien précisé...

M. Gamble: Nous nous comprenons bien: le traité a été retiré du Sénat par le Président Carter. Et c'était définitif.

M. Bromke: Non. Cela n'est certainement pas le cas. L'administration Carter n'avait pas l'intention de faire cela. Elle a clairement précisé...

M. Gamble: Monsieur Bromke, pouvez-vous me donner une réponse très simple à la question suivante? Le Sénat des États-Unis pouvait-il approuver le traité SALT après que le président Carter l'eut retiré et eut mis fin à son examen par cette institution?

M. Bromke: Le président Carter avait fermement l'intention de soumettre à nouveau le traité à l'examen du Sénat.

M. Gamble: Pouvez-vous répondre à ma question?

M. Bromke: C'est ce que je fais, j'y ai répondu de façon très directe.

M. Gamble: Le Sénat aurait-il approuvé le traité SALT II?

Le président: Un moment s'il vous plaît.

Mlle Jewett: J'invoque le règlement. Je crois que l'intervenant devrait permettre à M. Bromke de répondre.

Le président: Oui, j'ai d'ailleurs remarqué que M. Gamble n'est pas le seul à faire exception à la règle. Sans vouloir donner de nom ni montrer qui que ce soit du doigt, quelqu'un d'autre a également tendance à trop se presser. Or, je crois que nous devons permettre à notre distingué invité de terminer si c'est possible. J'ai cependant l'impression que c'est la chaleur de nos arguments qui nous emporte et nous fait chercher. Je suis dans la situation délicate de devoir...

[Texte]

Miss Jewett: We are looking for light.

The Chairman: That is right. It is an ambiguous situation—sometimes when you push an invited guest he may give you a little bit more than he wants to at first. I would judge at that time, but I thank you for reminding me.

Mr. Bromke: Mr. Chairman, may I answer this? I think that there is a dispute here over fact and not over interpretation. The fact is that the Carter administration temporarily withdrew SALT II from consideration by the Senate but had every intention to re-introduce it at some suitable later date for its reconsideration. And the date in fact was after the elections of 1980 which, of course, the Carter administration hoped would prolong its mandate. Had the Democrats won the election in the United States, I think that at some time early in 1981 the SALT II treaty would have been re-introduced for consideration by the American Senate.

Mr. Gamble: Do you think that you might answer my question now that you have explained it in that fashion?

Dr. Bromke: Yes.

Mr. Gamble: My question was very simple.

After President Carter withdrew the SALT II treaty from the U.S. Senate for its consideration, could the United States Senate have approved SALT II?

Mr. Bromke: Obviously not.

Mr. Gamble: Thank you very much Dr. Those are all my questions.

The Chairman: Mr. Munro.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci bien.

Professeur Lévesque, si je vous ai bien compris, vous parliez dans votre exposé d'une supériorité absolue de l'URSS en Europe.

Mr. Lévesque: Supériorité générale.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): D'une supériorité générale de l'URSS et d'une supériorité générale des Américains globalement. Lors des exposés antérieurs, on a parlé des éléments d'instabilité et de stabilité. Pour avoir un équilibre, il faut une stabilité, et les éléments déstabilisants pourraient créer des éléments d'incertitude, peut-être de danger.

• 1140

Il y a un point de danger si l'instabilité est trop forte. Je me demande si cette supériorité qu'ont maintenant les Américains, globalement, pourrait créer une instabilité dangereuse si nous arrivons, ces jours-ci, au stade où cette instabilité pourrait provoquer une guerre mondiale.

Mr. Lévesque: Je pense que votre question est peut-être un peu théorique. Mais j'aimerais voir une situation concrète. Effectivement, on peut dire que le maintien de l'équilibre suppose une certaine stabilité et que la déstabilisation dans un endroit stratégique peut amener un danger de guerre. C'est

[Traduction]

Mlle Jewett: Nous cherchons la lumière.

Le président: C'est exact. Je me trouve dans une situation ambiguë car parfois, lorsqu'on pousse un témoin, il nous révèle peut-être davantage de choses qu'il ne le souhaitait au début. Il faudra que je juge si tel est le cas lorsque cela se produira; quoi qu'il en soit, je vous remercie de l'avoir rappelé au règlement.

M. Bromke: Monsieur le président, me permettez-vous de répondre? Je crois qu'il y a désaccord ici sur les faits, non sur leur interprétation. En effet, l'administration Carter a effectivement retiré le traité SALT II du Sénat où il avait été soumis pour examen mais de façon temporaire, car on avait fermement l'intention de le présenter à nouveau ultérieurement pour un nouvel examen. Or, la date prévue était postérieure aux élections de 1980, après laquelle, bien entendu, l'administration Carter espérait encore être au pouvoir. Si les Démocrates l'avaient emporté aux élections américaines, je crois qu'au début de 1981, le traité SALT II aurait été soumis à nouveau à l'étude du Sénat américain.

M. Gamble: Croyez-vous pouvoir répondre à ma question maintenant que vous avez expliqué les faits?

M. Bromke: Oui.

M. Gamble: Ma question était très simple.

Une fois que le président Carter avait retiré le traité SALT II du Sénat américain, où il devait être étudié, ce même Sénat pouvait-il approuver le traité SALT II?

M. Bromke: Non, cela ne fait pas de doute.

M. Gamble: Merci beaucoup, monsieur Bromke, c'est tout ce que j'avais à demander.

Le président: Monsieur Munro.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you very much.

Professor Levesque, if I understood you well, in the course of your presentation you mentioned an absolute superiority on the part of the USSR in Europe.

Mr. Levesque: A general superiority.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): A general superiority on the part of the USSR and a worldwide general superiority on the part of the Americans. In previous presentations, elements of instability and stability were mentioned. Now, to have a certain balance, stability is needed, and these stabilizing elements could create uncertainty, and danger.

There is a critical point if that instability is too great. I am wondering if this global superiority that the Americans now have could create a dangerous instability to the extent that it could lead to a world war.

Mr. Lévesque: That is somewhat a hypothetical question. But I would like to see a real situation. In fact, we can say that to maintain the equilibrium requires a certain stability and that destabilization in a strategic point could mean a danger of war. The hypothesis is right, but in effect, sir, we will have to

[Text]

théoriquement correct, mais il faudrait voir concrètement d'où vient la déstabilisation, quelle est l'importance des intérêts qui sont en jeu en rapport avec cette situation concrète, afin de faire une évaluation précise. En d'autres termes, théoriquement, je suis d'accord avec vous. Mais c'est trop facile d'être théoriquement d'accord, il faudrait avoir un exemple concret.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais les autres témoins ont indiqué qu'une autre supériorité pourrait créer une instabilité qui produirait par la suite un danger de guerre.

M. Lévesque: Non, je ne crois pas parce qu'on a toujours la supériorité américaine. Elle est historique depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, depuis que les États-Unis ont été les premiers à accéder à l'arme nucléaire. Il y a toujours eu une très grande supériorité américaine jusqu'à ces dernières années lorsque cette supériorité s'est réduite. Cela n'a pas été nécessairement un facteur d'instabilité. On s'approche tranquillement de la parité. Si nous arrivions dans une phase de supériorité soviétique, là, cela changerait du point de vue américain les perspectives, c'est-à-dire que cela développerait une très grande insécurité du côté des États-Unis et du monde occidental. En effet, cela pourrait être dangereux. Mais je ne crois pas qu'une supériorité puisse en soi et automatiquement être une cause d'instabilité.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Dans ce cas, êtes-vous de l'opinion que la supériorité russe en Europe et la supériorité américaine, dans le sens global, pourraient produire un équilibre stable, dans les deux sens?

M. Lévesque: Peut-être, mais il faudrait convaincre les Européens de ceci. Les Européens sont très inquiets et c'est très normal. Ils ont tendance à voir d'abord la situation en Europe, en se disant que si un conflit arrive, il se peut que, pour sauver les États-Unis du désastre nucléaire, ce soit l'équilibre européen qui l'emporte. Alors, dans ce sens-là, ils ont raison d'être concernés et inquiets par un déséquilibre en Europe qui irait en croissant. Même si on pouvait dire qu'au niveau global, il y a une certaine compensation, cela pourrait satisfaire les États-Unis; mais je pense que cela ne satisfera pas les Européens.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais vous n'êtes pas de l'opinion que les Américains doivent réduire leur supériorité?

M. Lévesque: Ils doivent négocier en visant peut-être une certaine parité, ce qui serait le seul objectif acceptable pour les Soviétiques. Mais je crois qu'en aucun cas ils devraient unilatéralement réduire leur supériorité. Ce serait d'ailleurs très irréaliste de demander qu'ils fassent cela. Ils ne le feront jamais.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais d'indiquer, au début des négociations, qu'il y a une possibilité de réduction avec une compensation de l'autre côté, par exemple?

M. Lévesque: Éventuellement.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Éventuellement! Et les Russes ne l'accepteraient pas?

[Translation]

see where the destabilization comes from, what the importance of the interests at stake is as they pertain to this real situation, so as to make an exact evaluation. In other words, I agree with you in principle. But that is too easy, we need a concrete example.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): But other witnesses have indicated that another superiority could lead to an instability that would result in a danger of war.

Mr. Lévesque: No, I do not believe so because we still have the American superiority. It has historically been so since World War II, since the United States first developed a nuclear weapon. Up until recently, there always was a great American superiority. It has not necessarily been a factor of instability. We are slowly approaching parity. If the Soviets were to become superior, that would change the perspective from the American point of view, meaning that it would generate much insecurity for the United States and the Western world. In fact, that could be dangerous. But I do not think that superiority as such can automatically be a cause of instability.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): In that case do you think that the Russian superiority in Europe and the American superiority in the global sense, could lead to a stable equilibrium, both ways?

Mr. Lévesque: Maybe, but we would have to convince the Europeans of this. They are quite concerned and it is quite normal. They tend to see the European situation first, thinking that if there was a conflict, the European equilibrium might be sacrificed in order to save the United States from a nuclear destruction. So in their perspective, they have legitimate reasons to be concerned by an increasing imbalance that would occur in Europe. Even if we could say that globally there would be some compensation. That could satisfy the United States, but I do not think it would satisfy the Europeans.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): But do you not think the Americans should reduce their superiority?

Mr. Lévesque: They must negotiate, aiming maybe at a certain parity which would be the only acceptable goal for the Soviets. But no matter what, I do not think they should unilaterally reduce their superiority. It would be quite unrealistic to ask them to do so. They would never do it.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): But it could be mentioned, at the outset of the negotiations, that there is a possibility of a reduction with compensation for the other side, for example.

Mr. Lévesque: Possibly.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Possibly, and the Russians would reject it?

[Texte]

M. Lévesque: Je ne sais pas. Il faudrait examiner cette hypothèse, mais ce qui est important est de le faire savoir, comme M. Kissinger l'a fait. Cela a été une des choses qui a favorisé la conclusion des accords SALT.

• 1145

Kissinger avait accepté l'idée d'une parité stratégique générale. Et c'est cela qui rendait possible un plafond, un niveau de parité. Par la suite, les États-Unis ont commencé à revenir sur cette idée, parce qu'ils ne sont pas habitués à vivre en situation de parité. Et c'était la proposition de Reagan, pendant la campagne électorale, qu'il faut revenir à une supériorité générale. Je pense que cela, effectivement, rendrait extrêmement difficile toute négociation. Mais, je pense que l'administration Reagan a néanmoins compris que ce n'était pas praticable comme politique. Et on a été amené, maintenant, à faire de nouvelles propositions pour ce qui est des *START*.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais, pour juger une parité, il y a tellement d'éléments qui entrent en ligne de compte...

M. Lévesque: C'est cela.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): ...et il est difficile d'évaluer les différents styles de guerre.

M. Lévesque: C'est extrêmement difficile: et là-dessus, je le disais moi-même, je ne suis pas du tout spécialiste, il faut connaître les virtualités de chaque type d'armements.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est cela.

M. Lévesque: Il faut peser leur valeur respective. C'est extrêmement complexe et c'est très difficile d'arriver à quelque chose d'objectif et d'acceptable de part et d'autre. Mais, je pense que cela peut se faire malgré toutes les difficultés.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Diriez-vous que c'est un problème majeur, dans les négociations, d'évaluer et de faire accepter les évaluations par les deux côtés?

M. Lévesque: Certainement. C'est certainement un des problèmes majeurs; et l'autre problème majeur, c'est que les armes ne sont pas toujours comparables.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est cela.

M. Lévesque: Si chacun avait les mêmes types d'armements, s'il y avait une symétrie dans les armements, à ce moment-là, on connaîtrait leur valeur respective. Mais, comment comparer la performance et les virtualités de chacun des types d'armements, je pense que c'est une des difficultés majeures des négociations sur les armements stratégiques.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci.

Mr. Bromke: May I offer a comment here?

The Chairman: Yes.

Mr. Bromke: I think it was a very interesting question, and I am sure that the committee at one time or another will be faced with this linkage between the balance of power in Europe and the balance of power in terms of overall strategic nuclear armaments.

[Traduction]

Mr. Lévesque: I do not know. We have to study this suggestion, but what is important is to make it known, as Mr. Kissinger did. It is one of these things that brought about the conclusion of the SALT agreements.

Kissinger had accepted the idea of a general strategic parity. And that made it possible to set a ceiling, a level of parity. Afterwards, the United States had second thoughts about it, because they are not used to living in a situation of parity. That was Reagan's proposal during the electoral campaign, to come back to a general superiority. I think it would make any negotiation extremely difficult of course. But, I think that the Reagan administration has nevertheless understood that you could not implement such a policy. And now they have come to the point where they are ready to submit new proposals concerning the *START*.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): But so many components have to be taken into consideration to define "parity".

Mr. Levesque: That is true.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): ... and it is difficult to evaluate the different styles of war.

Mr. Levesque: It is extremely difficult and as I said myself, I am not a specialist in these matters, you have to know the characteristics of each type of arms.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is true.

Mr. Levesque: You have to consider their respective values. It is extremely complex and difficult to arrive, on one part and the other, at something which is impartial and acceptable. But, I think it is possible in spite of all the difficulties.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Would you say that the major problem in these negotiations is to evaluate and have those evaluations accepted by both parties?

Mr. Levesque: Certainly. It is certainly one of the major problems and the other major problem is that arms are not always comparable.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is it.

Mr. Levesque: If everyone had the same type of arms, if they were symmetrical, then we would know their respective values. But how can you compare the performance and characteristics of each type of arms, I think it is one of the major difficulties with the negotiations on the strategic arms.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you.

M. Bromke: Puis-je faire un commentaire?

Le président: Oui.

M. Bromke: A mon avis, c'est une question très intéressante et je suis sûr qu'à un moment donné, le Comité aura à débattre cette question du lien entre l'équilibre des forces en Europe et l'équilibre des forces en termes de l'armement stratégique nucléaire globale.

[Text]

In fact, the present situation in the arms control and in fact the present situation within the alliance, the dispute over the deployment of medium-range weapons, stand at the very centre of the nuclear debate now because we must remember that the SS-20, the new weapons that the Russians deployed in eastern Europe, the 250 new modern rockets, are actually not entirely new. I mean, they are new rockets, much more modernized, much more powerful and much more accurate; but they in fact have replaced the less effective rockets which were there before. In other words, the Soviet argument is, and I think that to some extent it is convincing, that they are not doing anything new—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is right.

Mr. Bromke:—that we have accepted those rockets before, and now we object to them. Now, the American argument is equally convincing. The Americans say that, yes, they did accept those rockets before, but that this was at a time when they had an overall nuclear superiority; that now they have accepted parity with the Soviets in the overall balance, and therefore the modernization of those weapons in Europe introduces a new element which threatens the American position in Europe, and they have to counterbalance it.

This is the crux of the problem, and this is precisely the reason why I do not believe that the negotiations over the deployment of medium-range rockets can proceed without also looking at the overall nuclear balance; and, therefore, START or SALT II negotiations are necessary in order to make progress even in these European nations.

However, there is another very complex issue here, the question of the inter-alliance diplomacy. The western Europeans are by no means enthusiastic about those rockets, and there is a very strong public opinion pressure not to deploy. The western European governments, responding to this pressure, clearly would like to have the conclusion of those negotiations in such a way that it would not be necessary to introduce the Pershing 2 and the Cruise missiles into western Europe. In other words, this is becoming a very serious dispute within the Western Alliance.

Now, I would like to bring to your attention—to the attention of you, and the attention of also the committee—a very interesting comment on that issue which was made by Professor Michael Howard, a leading British defence specialist from Oxford.

• 1150

Michael Howard said there is no sense in pushing those rockets down the throat of the Europeans if they do not want them, there is an alternative way of providing for balance by adding to the overall American nuclear arsenal in such a fashion that, for instance, the submarine launchers would be used, which would provide for counterbalance to the SS-20 in Europe, but at the same time would not provoke an intra-alliance dispute.

[Translation]

En fait, la situation actuelle en matière de contrôle des armements et au sein de l'alliance, le litige concernant le déploiement des armes à rayon d'action moyen est au cœur même du débat nucléaire, car nous devons nous souvenir que les SS-20, les nouvelles armes déployées par les Russes en Europe de l'Est, ces 250 nouvelles fusées modernes, ne sont pas entièrement nouvelles. Je veux dire qu'il s'agit de nouvelles fusées, plus perfectionnées, plus puissantes et plus précises; mais elles ont en fait remplacé les fusées moins efficaces qui étaient là auparavant. Autrement dit, l'argument des Soviétiques, et qui est assez convaincant dans une certaine mesure, c'est qu'ils ne font rien de nouveau...

M. Munro (Esquimalt—Saanich): En effet.

M. Bromke: ...auparavant, nous acceptions ces fusées et que maintenant, nous nous y opposons. Mais l'argument des États-Unis est tout aussi convaincant. Les Américains disent, oui, ils ont accepté ces fusées auparavant, mais à un moment où ils disposaient d'une supériorité nucléaire globale; maintenant, ils ont accepté la parité avec les Soviétiques pour ce qui est de l'équilibre global; donc, la modernisation de ces armes en Europe introduit un nouvel élément qui menace la position américaine en Europe, élément auquel les Américains doivent faire contrepoids.

C'est là le noeud du problème et c'est précisément la raison pour laquelle je ne crois pas que les négociations sur le déploiement des fusées à rayon d'action moyen peuvent aller de l'avant sans que ne soit étudiée la question de l'équilibre nucléaire global; donc les négociations START ou SALT-II sont nécessaires afin qu'on puisse aller de l'avant dans ce dossier, même pour ce qui est des nations européennes.

Toutefois, il y a une autre question très complexe, c'est celle des relations diplomatiques entre pays membres de l'alliance. Les Européens de l'Ouest sont loin d'être enthousiasmés par ces fusées et il y a une très forte opinion publique contre leur déploiement. En effet les gouvernements de l'Europe de l'Ouest voudraient clairement que ces négociations se concluent de telle façon que l'introduction des missiles Pershing 2 et Cruise en Europe de l'Ouest ne soit pas nécessaire. Autrement dit, la question entraîne de graves conflits à l'intérieur de l'Alliance occidentale.

Maintenant, j'aimerais attirer votre attention ainsi que celle du Comité sur un très intéressant commentaire fait par le professeur Michael Howard, d'Oxford, un spécialiste britannique renommé en matière de défense.

Selon Michael Howard, il est tout à fait illogique d'imposer ces fusées aux Européens contre leur gré. Il y a une autre façon d'en arriver à un équilibre en augmentant l'arsenal nucléaire américain, notamment grâce à des sous-marins lance-fusées, lesquels contrebalanceraient les SS-20 en Europe, mais sans toutefois provoquer de conflit au sein de l'alliance.

[Texte]

I am submitting this for your consideration as Professor Michael Howard put it. In other words, it was the question of cost analysis, of how far you are willing to press the western allies to do that. If there should be a strong resentment on the part of the western European governments to the point it would increase the disarray in the Western Alliance, then perhaps it would be advisable to look for some alternative ways of preserving balance by adding to some other components of the western nuclear arsenal.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): With all due respect, I think considering submarines as a theatre nuclear weapon is a little difficult to understand. The only way I can conceive of them is that the rocket launcher would set off a bunch of bows and arrows so it would be a help in the theatre. But I do not see the Poseidon or any of the other, or the Trident, for example, as a theatre nuclear weapon, with all due respect.

Mr. Bromke: I am not entirely convinced by this argument either, sir. But I simply wanted to point out this stands at the centre of the debate now, and that there are various reasonable arguments advanced by various aspects.

If you develop some weapons which could reach the Soviet European territory—and they say submarine launchers can quite easily do that—then there is an alternative without deployment of the medium-range rockets in western Europe. But I agree with you it would be preferable if the western European governments would accept it. But if they cannot accept it, then I think we have to have some other alternatives as to what would be done.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you.

The Chairman: Thank you.

If you love this planet, you had better stay. We have a film from the National Film Board, only 26 minutes, following my thanking the two distinguished guests.

This afternoon at 5 o'clock, as you know, I have given permission to the subcommittee to sit a little while to see if we could manage two committees at the same time. So the Subcommittee on Latin America is also sitting at the moment.

Dr. Lévesque is a guest appearing at 5 o'clock talking about Soviet Cuba. So I know perhaps one or two of you may be interested in attending that. But do not forget that this afternoon Ambassador Ford is here. It should be a highly interesting afternoon. He has been ambassador to the Soviet Union for Canada, and I think he was 25 years in the Soviet Union. I stand to be corrected. But it will be highly important you attend this meeting.

At this time I would thank Dr. Bromke very warmly. *Monsieur Lévesque, merci, infiniment.*

In three minutes, no more, we will start with a film.

Thank you. *Merci.*

[Traduction]

Je vous soumets cette proposition de Michael Howard. Autrement dit, il s'agit de procéder à une analyse de coûts jusqu'à quel point êtes-vous prêts à insister auprès des alliés occidentaux pour qu'ils la mettent en pratique? Si le ressentiment de la part des pays d'Europe de l'Ouest était tel qu'il accroîtrait le désarroi au sein de l'alliance occidentale, alors il serait peut-être sage d'étudier d'autres possibilités de préserver cet équilibre en ajoutant d'autres éléments à l'arsenal nucléaire occidental.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je vous dirais respectueusement qu'il est un peu difficile d'imaginer l'utilisation de sous-marins comme arme nucléaire de théâtre. Tout ce que je puis imaginer, c'est que ces lance-fusées envoient un tas d'arcs et de flèches pour que ce soit utile sur le champ de bataille. Mais je ne vois pas le Poseidon ou tout autre type de sous-marins, ou le Trident, par exemple, utilisé comme arme nucléaire de théâtre.

M. Bromke: Je ne suis pas entièrement convaincu de l'argument moi non plus. Toutefois, je tenais seulement à souligner que cette question est maintenant au cœur du débat et que divers arguments raisonnables sont avancés sur différents aspects.

Si on veut développer des armes pouvant atteindre le territoire européen-soviétique... et ils prétendent que les lance-missiles sous-marins peuvent facilement le faire... il y a donc une solution de rechange au déploiement de fusées à rayon d'action moyen en Europe occidentale. Toutefois, je conviens avec vous qu'il serait préférable que les gouvernements de l'Europe occidentale acceptent de le faire, à défaut de quoi nous devons avoir d'autres possibilités à envisager.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci.

Le président: Merci.

Si vous aimez cette planète, vous faites mieux de rester. Nous présenterons un film de 26 minutes seulement de l'Office national du film, dès que j'aurai remercié nos deux distingués invités.

Comme vous le savez, à 17 heures cet après-midi j'ai autorisé le sous-comité à siéger un peu afin de voir si nous pouvions diriger deux comités simultanément. Donc, le sous-comité sur l'Amérique latine siège présentement.

M. Lévesque y est invité à 17 heures pour parler du Cuba soviétique. J'en connais au moins un ou deux parmi vous qui aimeraient peut-être assister à cette séance. Toutefois, n'oubliez pas que cet après-midi, l'ambassadeur Ford sera des nôtres. Cela devrait être un après-midi des plus intéressants. Il a été ambassadeur du Canada en Union soviétique, où il a passé 25 ans je pense. Reprenez-moi si je me trompe. Il est fort important que vous soyez là.

Je voudrais donc remercier M. Bromke très chaleureusement. *Mr. Lévesque, thank you very much.*

Le film sera présenté dans trois minutes au plus.

Merci. *Thank you.*

[Text]

[Translation]

AFTERNOON SITTING

• 1549

Le président: Messieurs, nous poursuivons cet après-midi l'examen entamé ce matin avec MM. Lévesque et Bromke. Un seul témoin devant nous cette fois: l'ambassadeur Ford qui a couronné 40 années au service de notre diplomatie par une mission de 16 ans, de 1964 à 1980, à Moscou. Il avait d'ailleurs déjà été en poste en 1946 et 1947 et de 1951 à 1954.

L'ambassadeur Ford, qui est l'un des plus éminents soviétologues occidentaux, vient partager avec nous sa connaissance de la société soviétique et de la politique internationale de ses dirigeants.

• 1550

Son profond intérêt pour l'histoire de la Russie et de l'URSS, sa connaissance intime des dossiers diplomatico-stratégiques et l'expérience personnelle qu'il a de la sensibilité soviétique lui permettent d'intégrer à ses analyses une approximation réaliste de la façon de voir des dirigeants du Kremlin. C'est ce qui vaut à ses interprétations l'audience qu'on lui connaît.

Your Excellency, we are at your disposal and our friendly fashion is to let you take the time you need and then ask members to exchange views with you, in a different way than if it was for the estimates. You are here not as a witness but as a guest of this committee and we are very thankful that you accepted our invitation on a short notice to share with us your views on the very delicate situation.

But also I would appreciate in the exchange, as I call again on members, that the closer we get to the finalization of our month of action in February I would appreciate very much if members would try to draw from our invited guests, the kind of proposals they would like to see parliamentarians consider before drafting, writing, accepting and reporting their order of reference to the House of Commons that has to be in that preparation and the preparation of the Canadian position at the preparatory conference for the UNSSOD II that will be held in April and then the full conference in June.

So we would appreciate, even though there was no question to that effect, any views that you have as to what Canada could best do in the actual circumstances.

So Ambassador Ford, we are completely listening.

Mr. McKinnon: I wonder if I could get a question in.

The Chairman: Yes, Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. I will only be a moment. I just wish to, on behalf of our party, apologize to His Excellency that we were unable to get here on time. We generally can, but quite infrequently now there are moments in

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

The Chairman: Gentlemen, this afternoon, we will be resuming the study initiated this morning with MMrs. Levesque and Bromke. However, this time we only have one witness: Ambassador Ford who has crowned his 40 years of service within our diplomacy by a 16-year mission in Moscow, from 1964 to 1980. He had previously been there in 1946, 1947 and from 1951 to 1954.

Ambassador Ford, who is one of the most prominent Western Sovietologists who comes to share with us his knowledge of the Soviet society and of the international policy of its leaders.

His deep interest in Russian history and the USSR, his intimate knowledge of the strategic and diplomatic files, and his personal experience of the Soviet sensibility allow him to integrate to his analysis a realistic approximation of the Kremlin leaders' way of saying things. That is why his interpretations are so widely received.

Votre Excellence, nous sommes à votre disposition et notre coutume amicale est de vous accorder le temps nécessaire avant de demander aux membres d'avoir avec vous un échange d'opinions sur un ton différent que ce ne serait le cas si nous étudions des prévisions budgétaires. Vous n'êtes pas là à titre de témoin, mais d'invité de ce comité, et nous vous savons grés d'avoir accepté l'invitation que nous vous avons lancée à court préavis de venir partager avec nous vos opinions sur cette situation très délicate.

Toutefois, je fais de nouveau appel aux membres, pour qu'au cours de cet échange, car nous approchons de plus en plus de notre délai, soit la fin de février, on tente d'obtenir de nos invités le type de propositions qu'ils aimeraient soumettre aux parlementaires, avant que ne soit rédigé, approuvé et présenté à la Chambre des communes le mandat qui sera confié en vue de la préparation de la position canadienne lors de la conférence préparatoire à l'UNSSOD II qui aura lieu en avril et ensuite pour la conférence plénière de juin.

Donc nous apprécierions, même si nous ne l'avons pas précisé, toutes opinions que vous auriez sur les meilleures mesures que le Canada pourrait adopter dans les circonstances.

Ambassadeur Ford, nous vous écoutons.

Mr. McKinnon: Pourrais-je poser une question?

Le président: Oui, monsieur McKinnon.

Mr. McKinnon: Merci, monsieur le président. Je serai bref. Au nom de notre parti, je tiens simplement à m'excuser auprès de Son Excellence de notre retard. Généralement ce n'est pas le cas, mais il arrive qu'il y ait des moments à la Chambre des

[Texte]

the House of Commons when we just cannot leave and one of those moments we have just had.

The Chairman: Thank you. I have already, in general terms, informed Ambassador Ford of the situation in the House. I know in a few moments other members will join. Ambassador.

His Excellency Robert A.D. Ford (Special Adviser on East-West Relations, Department of External Affairs): Mr. Chairman and gentlemen, thank you very much for the invitation to appear here today. I will make a brief statement first but I should like to state that in addition to my official activities as special adviser on East-West relations I am also a member of the Independent Commission on Disarmament and Security Issues chaired by Olaf Palme of Sweden. If any of you are interested afterwards I could make a few remarks on what this commission is doing and, as the chairman suggested, the prospects for the second general assembly on disarmament of the United Nations.

I have been asked to speak specifically on the subject of Soviet perspectives on armament and disarmament. The Soviet Union is probably unique among the major powers in having a coherent and integrated strategic military and political doctrine in which disarmament plays a role. In the West, unfortunately, we tend to think of disarmament all too often as an end in itself which can be pursued without much attention being paid to security considerations, the general political context, or indeed the policies of the other side.

It is salutary to remember that the post-war arms race began when the U.S.S.R. ignored American and allied overtures in the immediate post-war period. While the Western allies disarmed at a vertiginous rate, the Soviet Union not only maintained its army at approximately the same level as during the war, but stationed a large number of its forces in Poland and East Germany and only withdrew reluctantly from Hungary, Romania and Bulgaria after it believed local communists were able to ensure total control of those countries.

Since then the U.S.S.R. has been able, partly through adroit propaganda, partly through its sympathizers in the West, to portray the United States as a warmonger and itself as the only big power in favour of disarmament, including programs for comprehensive and complete disarmament. You will find, at almost every United Nations General Assembly, some wide-ranging Soviet proposal on disarmament, one which never had the faintest chance of being accepted, but which has some cosmetic appeal to the Third World, at least, and was useful in the general propaganda offensive of the U.S.S.R.

[Traduction]

communes où on ne peut tout simplement pas s'absenter, et c'est ce qui vient de se produire.

Le président: Merci. J'ai déjà informé l'ambassadeur de la situation en Chambre en termes généraux. Je sais que d'autres membres arriveront dans quelques instants. Monsieur l'ambassadeur.

Son Excellence Robert A.D. Ford (conseiller spécial sur les relations Est-Ouest, ministère des Affaires extérieures): Monsieur le président et messieurs, je vous remercie de m'avoir invité à comparaître ici aujourd'hui. Je ferai d'abord une courte déclaration, mais je voudrais d'abord préciser qu'en plus de mes fonctions officielles de conseiller spécial sur les relations Est-Ouest, je fais aussi partie de la Commission indépendante sur les questions de désarmement et de sécurité, présidée par Olaf Palme, de Suède. Au cas où cela intéresserait certains d'entre vous, je pourrais faire plus tard quelques commentaires sur les activités de cette commission et, comme l'a suggéré le président, sur les perspectives d'une deuxième assemblée générale des Nations Unies sur le désarmement.

On m'a demandé d'aborder particulièrement la question de la perspective soviétique sur l'armement et le désarmement. L'Union soviétique est probablement la seule parmi les grandes puissances à avoir une stratégie militaire et une doctrine politique cohérentes et intégrées où le désarmement joue un rôle. Malheureusement, dans l'Ouest nous avons trop souvent tendance à concevoir le désarmement comme une fin en soi, sans vraiment tenir compte des considérations sécuritaires, du contexte politique général ou des politiques de la partie adverse.

Il est bon de se rappeler que la course aux armements d'après-guerre a commencé lorsque l'URSS n'a pas tenu compte des initiatives des Américains et des alliés dans la période immédiate de l'après-guerre. Alors que les alliés occidentaux se désarmaient à un rythme vertigineux, l'Union soviétique non seulement maintenait son armée approximativement au même niveau que pendant la guerre, mais stationnait un grand nombre de ses troupes en Pologne et en Allemagne de l'Est, et ne se retira qu'à contre-cœur de la Hongrie, de la Roumanie et de la Bulgarie, une fois seulement qu'elle eut acquis la conviction que les communistes locaux pourraient assurer un contrôle total de ces pays.

Depuis lors, en partie par le truchement d'une propagande habile, et en partie par le truchement de sympathisants dans l'Ouest, l'URSS a réussi à décrire les États-Unis comme des assoiffés de guerre et à se décrire comme la seule grande puissance en faveur du désarmement, ce qui comprenait des programmes de désarmement global et complet. Vous remarquerez qu'à presque toutes les assemblées générales des Nations Unies, les Soviétiques présentent des propositions générales sur le désarmement, qui n'ont pas la moindre chance d'être acceptées, mais qui ont un attrait superficiel pour le Tiers-monde, du moins, et qui ont été très utiles à l'U.R.S.S. comme outil de propagande générale.

[Text]

• 1555

This approach has always been seen by those who know the Soviets as totally cynical. It is perfectly obvious that the U.S.S.R. relies on military force to maintain its hold on eastern Europe and, increasingly, to ensure the hold of the party over the Soviet people. It is inconceivable that the Soviets would give up East Germany, for example, which is the key to their control of eastern Europe. It is equally inconceivable that this could be maintained without a large army *sur place*.²⁷ This is a solid fact which advocates of conventional disarmament in Europe often tend to forget.

There are, in addition, a good many legitimate reasons why the U.S.S.R. could never disarm, the more obvious being the perceived threat from China and the fluid situation in the countries along its southern border.

In addition to its more sweeping disarmament proposals, the U.S.S.R. has been able, very cleverly, to utilize the weaknesses in the democratic system by exploiting often genuine uneasiness in the West about nuclear weapons, as witness the peace movements in western Europe. The uneasiness and apprehension seems always to be turned against the West, however, and very seldom does the U.S.S.R. suffer from these campaigns. The aims of the Soviets are clearly political: to weaken the West, to turn ally against ally, and, particularly in Europe, to spark demands for the withdrawal of U.S., not Soviet, nuclear weapons from Europe.

I need hardly point out that during all these years the U.S.S.R. has been rapidly and relentlessly increasing every branch of its conventional forces and creating a truly formidable nuclear force, which is at least the equal of, but more likely superior to, the U.S. forces.

Nevertheless, while we must adopt a sceptical and searching attitude to the U.S.S.R. on the subject of disarmament, there are some reasons why the Soviets are not totally disinterested in practical, if limited, disarmament measures.

The first reason is the economic difficulties that the U.S.S.R. faces at the present time. I will not go into them in detail at this juncture, but suffice it to say that the economy is in a hard bind. The standard of living, already very low, is visibly stagnating; productivity is poor; the pool of manpower is drying up; and above all, the agricultural sector is unable to feed the nation properly. Added to this are the economic problems of Poland, the prospect of an economic crisis in Romania, and the continuing drain on Soviet resources, particularly foreign currency, of supporting Cuba, Vietnam, Ethiopia, South Yemen and, to a lesser extent, Afghanistan.

In the circumstances, the prospect of having to increase the defence burden, already taking a disproportionately high percentage of the total budget, cannot be attractive. The Soviets seem prepared to try to match the increase in the U.S. military budget, but they are alarmed because of the strain this will

[Translation]

Pour ceux qui connaissent les Soviétiques, cette démarche a toujours été perçue comme tout à fait cynique. Il est fort évident que l'U.R.S.S. compte sur sa force militaire pour maintenir son emprise sur l'Europe de l'Est et de plus en plus pour assurer l'emprise du parti sur le peuple soviétique. Par exemple, il est inconcevable que les Soviétiques abandonnent l'Allemagne de l'Est qui est la clé de leur contrôle sur l'Europe de l'Est. Il est également inconcevable qu'elle puisse maintenir son contrôle sans maintenir sur place une importante armée. C'est là un fait bien réel qu'oublient trop souvent ceux qui préconisent le désarmement conventionnel en Europe.

De plus, il y a de nombreuses raisons légitimes pour lesquelles l'U.R.S.S. ne pourrait jamais se désarmer, la plus évidente étant la menace perçue de la part de la Chine et la situation instable des pays le long de sa frontière sud.

En plus de ces propositions à l'emporte-pièce sur le désarmement, l'U.R.S.S. a pu très adroitement utiliser les faiblesses du système démocratique en exploitant souvent le malaise réel de l'Occident au sujet des armes nucléaires, comme en témoignent les mouvements pour la paix en Europe occidentale. Le malaise et l'appréhension semblent toujours se retourner contre l'Occident; toutefois, il est très rare que l'U.R.S.S. souffre de telles campagnes. Les buts des Soviétiques sont nettement politiques: affaiblir l'Occident, semer la discorde entre les alliés et, surtout en Europe, susciter les demandes pour le retrait des armes nucléaires américaines, non soviétiques, de l'Europe.

Je n'ai pas insisté sur le fait que pendant toutes ces années, l'U.R.S.S. a rapidement et sans cesse augmenté ses forces conventionnelles et créé une force nucléaire vraiment formidable au moins égale, mais probablement supérieure à celle des États-Unis.

Toutefois, quoique nous devons adopter une attitude sceptique et inquisitrice face à l'U.R.S.S. sur la question du désarmement, il y a des raisons pour lesquelles les Soviétiques ne sont pas tout à fait désintéressés face aux mesures de désarmement pratiques, si elles sont restreintes.

La première de ces raisons vient des problèmes économiques que connaît présentement l'U.R.S.S. Je n'entre pas dans les détails de cette conjoncture, mais qu'il suffise de dire que l'économie du pays est précaire. Le niveau de vie, déjà très bas, stagne visiblement, la productivité est faible, les ressources en main-d'œuvre s'épuisent, et surtout, le secteur agricole est incapable de nourrir convenablement le pays. S'ajoutent à cela les problèmes économiques de la Pologne, la perspective d'une crise économique en Roumanie et l'épuisement continu des ressources soviétiques, particulièrement en devises étrangères, afin d'aider Cuba, le Vietnam, l'Éthiopie, le Yémen du Sud et, dans une moindre mesure, l'Afghanistan.

Dans ces circonstances, la perspective d'avoir à accroître le fardeau de la défense, lequel prend déjà un pourcentage exagéré du budget total, ne peut être intéressante. Les Soviétiques semblent préparés à augmenter leur budget militaire dans la même mesure que les Américains, mais ils sont inquiets de la

[Texte]

provoke in the Soviet economy, and because they are fully aware that the Americans have, and are likely to hold, the lead in technological innovation. The arms race is costly for the Soviets, not only in terms of money, resources and military manpower, but in scientific research.

Economics, therefore, provide a good reason for the Soviets to try to seek a slowdown in the armament contest. The other good reason is that they are genuinely worried that the Americans, given their present mood of determination to close the nuclear gap, can, and will, produce a very formidable military machine. They are, for example, seriously worried by the technical excellence of the Pershing 2 and Cruise missiles.

Hence, I am sure that the Soviets are prepared to negotiate seriously on intermediate-range missiles—sometimes called TNF—at Geneva, and to recommence the negotiations on strategic nuclear forces, SALT II or START. It should be noted, however, that the Geneva talks could have begun two and a half years ago if the Soviets had been prepared to do so. They have only agreed to begin negotiations after it became apparent to them that the new American administration was determined to build up its forces without an agreement.

As for disarmament and the Third World, it is, of course, well known that the Soviet Union is the major supplier of arms, together with the United States, to developing countries. Indeed, Soviet aid to the Third World consists almost exclusively of arms, and ideology. Economic aid goes only to countries where the Soviets believe they detect an economic advantage for themselves.

• 1600

It might be useful to say something at this point about the purpose to which the Soviets intend to put their massive military power. There are four main reasons. First, they do feel insecure; they do perceive of themselves as living in a kind of encircled fortress. Second, they decided right after World War II that, cost what it might, they would catch up with, and if possible surpass, the United States in military strength. Third, they built a naval force that they considered consonant with their prestige as a superpower and that helps them to project the presence and influence of the Soviet Union to every corner of the globe. Finally, their military power represents a formidable back-up to their political aims, and one of which all the countries within reach of this power are acutely aware.

The Soviet threat consists, in short, of its undoubted ability to destroy the West if it so wanted. Since this would also mean its own destruction, it is not likely to happen, but the possibility exists. Circumstances could certainly arise under which both sides would stumble into conflict, but the real threat lies in the political power the Soviet military strength represents, one they are not shy about using.

[Traduction]

pression que cela provoquera sur leur économie et de la supériorité que conserveront vraisemblablement les Américains dans le domaine des innovations technologiques. La course aux armements coûte très cher aux Soviétiques, non seulement en termes d'argent, de ressources et de main-d'œuvre militaire, mais aussi en termes de recherche scientifique.

L'économie fournit donc aux Russes de bonnes raisons d'essayer d'obtenir un ralentissement de la course aux armements. L'autre raison, c'est qu'ils craignent à juste titre que les Américains, étant donné leur détermination de combler l'écart nucléaire, peuvent produire et produireont une machine de guerre formidable. Par exemple, ils sont gravement inquiets de l'excellence technique des missiles *Pershing 2* et *Cruise*.

Je suis donc convaincu que les Soviétiques sont prêts à négocier sérieusement sur les missiles à portée intermédiaire, appelés quelquefois TNF, à Genève, et à reprendre les négociations SALT II ou START sur les forces nucléaires stratégiques. Toutefois, il faut noter que les pourparlers de Genève auraient pu commencer il y a deux ans et demi si les Soviétiques avaient alors été prêts à le faire. Ils ont accepté d'engager les négociations après qu'il leur fut devenu évident que la nouvelle administration américaine était déterminée à rebâtir ses forces sans qu'une entente ait été conclue.

En ce qui concerne le désarmement et le Tiers-monde, il est évidemment admis que les Soviétiques sont, avec les États-Unis, les principaux fournisseurs d'armes aux pays en voie de développement. En fait, l'aide soviétique au Tiers Monde est faite presque exclusivement d'armes et d'idéologies. L'Union soviétique n'apporte son aide économique qu'aux pays qui pourraient lui rapporter des dividendes économiques.

Il faudrait peut-être dire quelque chose à propos de la formidable puissance militaire de l'Union soviétique et de la raison de celle-ci. Quatre facteurs expliquent ce phénomène. Premièrement, l'Union soviétique se sent menacée, elle se sent prisonnière et en quelque sorte encerclée. Deuxièmement, elle a décidé juste après la Seconde Guerre mondiale que, quels que soient les coûts, elle rattraperait les États-Unis et si possible les dépasserait en matière de puissance militaire. Troisièmement, elle s'est dotée d'une force navale qui est, selon elle, le reflet de son prestige en tant que superpuissance et qui aide les Soviétiques à projeter la présence et l'influence de leur pays dans chaque coin du globe. Enfin, la puissance militaire constitue lui permet d'appuyer ses objectifs d'ordre politique, ce dont sont conscients tous les pays qui sont à sa portée.

En résumé, la menace que constitue l'Union soviétique provient du fait incontesté qu'elle peut détruire le monde occidental si elle le voulait. Étant donné que la destruction du monde occidental passerait obligatoirement par sa propre destruction, cela ne risque pas d'arriver, mais la possibilité existe. Dans certaines circonstances, les deux superpuissances pourraient être entraînées dans un conflit, mais c'est le pouvoir politique que représente la puissance militaire soviétique qui constitue la vraie menace, menace que les Soviétiques brandissent sans vergogne.

[Text]

I do not believe the Soviets have a long-term foreign policy goal. They are ready and able to exploit opportunities for expansion when these present themselves and provided they do not carry the risk of direct confrontation with the United States. This is a pragmatic and realistic program and has little to do with ideology.

I am, as you know, a member of the Independent Commission on Disarmament and Security Issues, headed by Olaf Palme. I have, therefore, been involved in a form of disarmament discussions almost continuously since I left my last post in the diplomatic service, as ambassador to the Soviet Union, about a year and half ago. I hope that our commission, which includes some distinguished persons such as Cyrus Vance of the United States; David Owen of the U.K.; Sonny Ramphal, the Commonwealth Secretary-General; Salim Salim of Tanzania; General Obasanjo, the former President of Nigeria; and representatives of the U.S.S.R. and Poland, can reach agreement on a report which may be helpful. But there is very little I have seen in this period, concerning the Soviet attitude to disarmament, that would persuade me to change my views.

Having said this, however, I wish to state my firm conviction that there are ways and means of controlling what can become a dangerous situation in East-West relations, namely by seeking out those areas that could be of mutual benefit to both sides and trying to find ways of agreement. It would be easier if the Soviets were prepared to accept some responsibility for the present state of affairs, particularly their own arms build-up, the production and deployment of the SS-20 missile, and the invasion of Afghanistan; but we have to deal with the real world, which means the Soviets as they are, not as we might like them to be.

Thank you Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Ambassador Ford.

I have four people who have asked to question so far. I start just slightly differently today: Mr. Bloomfield, Mr. Wenman, Dr. Jewett. Mr. Bloomfield.

I do it this way because I know Mr. Ford is a prominent member of the London area.

Mr. Bloomfield: Thank you very much, Mr. Chairman.

I certainly welcome Ambassador Ford today. He comes from my world, or I come from his world, I guess; maybe he has a year or two on me. But his father before him was a very distinguished person in the community, being editor of our local newspaper, which is the *London Free Press*, and he raised a very distinguished son. Ambassador Ford comes to us with a long and very distinguished career.

Ambassador Ford, I would like to start with very broad questioning: How do you see the East-West situation today? Where do we go from here?

[Translation]

Je ne crois pas que les Soviétiques aient un objectif à long terme en matière de politique étrangère. Ils sont prêts à exploiter toute possibilité d'extension lorsque celle-ci se présente et peuvent le faire, mais à condition que leur projet n'entraîne pas de confrontation directe avec les États-Unis. Ce programme est tout à fait pragmatique et réaliste et n'a rien à voir ou presque avec l'idéologie.

Comme vous le savez, j'ai fait partie de la Commission indépendante sur le désarmement et les questions de sécurité, présidée par Olaf Palme. Par conséquent, j'ai participé à de nombreuses discussions sur le désarmement, presque sans arrêt d'ailleurs depuis que j'ai quitté le service diplomatique en tant qu'ambassadeur en Union soviétique, il y a environ un an et demi. J'espère que notre commission, qui comprend des personnalités aussi distinguées que Cyrus Vance des États-Unis, David Owen du Royaume-Uni, Sonny Ramphal, secrétaire général du Commonwealth, Salim Salim de Tanzanie, le général Obasanjo, ancien président du Nigéria et des représentants de l'Union soviétique et de la Pologne, réussira à rédiger un rapport qui pourra être utile. Mais, en ce qui concerne l'attitude des Soviétiques envers le désarmement, je ne vois pas ce qui pourrait me faire changer d'attitude.

Ceci dit, cependant, je voudrais vous dire que je suis persuadé qu'il existe des moyens permettant de maîtriser une situation qui pourrait devenir dangereuse entre l'Est et l'Ouest, en étudiant les domaines qui pourraient avantager les deux camps et en essayant de se mettre d'accord. Cette tâche serait facilitée si les Soviétiques étaient disposés à accepter une partie de la responsabilité de l'état actuel du monde, en particulier leur propre course aux armements, la production et le déploiement du missile SS-20 et l'invasion de l'Afghanistan; mais nous ne devons pas nous faire d'illusions et ne devons prendre les Soviétiques que tels qu'ils sont, et non pas tels qu'on voudrait qu'ils soient.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Ford.

Jusqu'à présent, quatre personnes ont demandé la parole. Je vais procéder de manière différente aujourd'hui: M. Bloomfield, M. Wenman, M^{me} Jewett. Monsieur Bloomfield.

Je procède de cette façon car je sais que L'ambassadeur Ford est originaire de la région de London.

M. Bloomfield: Merci beaucoup, monsieur le président.

C'est avec plaisir que nous accueillons aujourd'hui L'ambassadeur Ford. Il vient de mon pays ou plutôt je viens de son pays; il est peut-être plus âgé que moi d'un an ou deux. Mais son père était une personnalité très distinguée dans notre collectivité, puisqu'il était le rédacteur en chef de notre journal local intitulé le «*London Free Press*» et a élevé un fils très distingué. L'ambassadeur Ford a derrière lui une carrière longue et bien remplie.

Monsieur Ford, je voudrais commencer par vous poser une question assez vaste: à votre avis, quelle est la situation entre l'Est et l'Ouest aujourd'hui? Où allons-nous?

[Texte]

Ambassador Ford: Well, thank you for those very kind remarks, Mr. Bloomfield. I can assure you that I still have great affection for our common town.

• 1605

I think we are moving into a very, very difficult situation in East-West relations. There have been previous occasions, such as the Berlin crisis and the Cuban crisis, in which direct confrontation seemed possible. I do not see it in those terms at the present time. What worries me is a concatenation of circumstances which is quite unique in post-war history.

First, you have an American administration which is determined to build up its military strength and to bridge the military gap with the Soviet Union, and to assert itself very strongly in the world scene.

On the Soviet side you have a number of developments which are quite disturbing. The first is the economic situation. The Soviet economy is in real difficulty. Until about five years ago the Soviet government managed to keep the population reasonably satisfied by an increase in the standard of living, which was not very big, but enough that people who had no standard of comparison with the outside world—their only standard of comparison being what it was like five, ten, twenty years before—could see that things were getting somewhat better. But in the last five years it has begun to stagnate, and it is getting worse. In addition, the major problems in the economy, such as the question of productivity, the question of efficiency, distribution, even the production of their natural resources, of which they have enormous quantities, are running into very great difficulty.

Then you have at the same time the serious problem of agriculture, which I do not think they are ever going to be able to solve. They like to blame it on the weather, but we have the same climate in western Canada, although they perhaps have more recurrent periods of bad weather or drought than we do. But still, the system does not permit them to roll with the punches and to correct situations caused by bad weather. It simply is inefficient and it simply is not working.

Then on top of that you have the situation in Poland which illustrates, as dramatically as we could possibly want, the failures of the communist economic and social system. In addition to the setback that this is causing for the morale of the Soviets and the ideological problems it has created for their prestige, the economic problems of Poland are, and are going to continue to be for a very long time, an enormous additional drain on the Soviet economy.

There is every indication that Romania is moving into an economic crisis as well. The rest of the Soviet bloc, with the exception of Hungary, is also in very great difficulties.

That is the first factor. The second factor is that we are likely to see in the next two or three years modification in the

[Traduction]

L'ambassadeur Ford: Avant tout, permettez-moi de vous remercier pour ces quelques remarques très gentilles, monsieur Bloomfield. Je puis vous assurer que j'ai toujours beaucoup d'affection pour notre ville commune.

Je crains que les relations Est-Ouest ne fassent qu'empirer. A d'autre reprises, et je pense à la crise de Berlin et à celle de Cuba, la confrontation directe avait déjà semblé possible. Je ne pense pas que les mêmes termes se posent aujourd'hui. Ce qui me préoccupe, c'est cet enchaînement de circonstances qui est tout à fait unique dans l'histoire de l'après-guerre.

Premièrement, le gouvernement américain est résolu à se doter de nouveau d'une puissance militaire sans égale et à combler l'écart qui existe avec l'Union soviétique et à s'imposer sur la scène internationale.

Du côté soviétique, un certain nombre d'événements sont assez troublants. Parlons tout d'abord de la situation économique. L'économie soviétique traverse une période de grosses difficultés. Il y a environ cinq ans, le gouvernement soviétique avait réussi à satisfaire tant mieux que mal ses habitants en augmentant le niveau de vie, qui n'était pas très élevé, mais suffisamment pour que ceux qui ne pouvaient absolument pas comparer leur situation à celle qui existait dans le monde occidental—la seule comparaison qu'ils pouvaient établir, c'était la situation d'il y a cinq, dix ou vingt ans—pouvaient constater que leur vie était meilleure. Mais le niveau de vie a commencé à stagner au cours des cinq dernières années et ne fait qu'empirer. En outre, l'Union soviétique souffre de graves problèmes économiques, telle que la question de la productivité, de la rentabilité, de la distribution et même de la production de ses ressources naturelles, dont elle ne manque pas.

Ensuite se pose le problème très grave de l'agriculture que les Soviétiques ne pourront jamais, à mon avis, résoudre. Ils préfèrent accuser les conditions météorologiques, mais nous avons le même climat dans l'Ouest du Canada, bien que cette région traverse plus fréquemment peut-être des périodes de mauvais temps ou de sécheresse. Mais même le système ne leur permet pas de s'imposer et de redresser des situations imputables aux mauvaises conditions météorologiques. C'est tout simplement inefficace et inutile.

Il faut ajouter à tous ces problèmes la situation en Pologne qui reflète, de la façon la plus spectaculaire possible, l'échec du système économique et social communiste. Ce problème a eu non seulement pour conséquence de faire baisser le moral des Soviétiques et de créer des problèmes idéologiques pour leur prestige, mais il faut dire que les problèmes économiques dont souffre la Pologne sapent l'économie soviétique de façon spectaculaire et continueront de le faire pendant longtemps.

Tout permet de penser que la Roumanie s'installe dans la crise économique également. Le reste de l'empire soviétique, à l'exception de la Hongrie, éprouve également de nombreuses difficultés.

Voilà pour le premier facteur. Deuxièmement, il y aura probablement au cours des deux ou trois prochaines années, un

[Text]

Soviet leadership. For the last 10 years that I was in Moscow I kept persuading journalists and my colleagues to stop speculating about the imminent collapse or retirement of Brezhnev. He has enormous staying power, but it is obvious that it cannot last very much longer. I think the death of Suslov dealt a very serious blow in terms of morale, if nothing else, in political support to Brezhnev. Anyway, the average age is 75 and it seems very unlikely that this could go on very much longer.

So the second factor will be that soon enough we will get a new leadership, a new leadership which will be less tried and about which we will not know very much; one which is likely to come from the same political background as the present leadership, but which, faced with the problems of controlling the economy and of controlling eastern Europe, faced with the Americans—and, I hope, NATO as a whole—who are determined not to give, they will have an awful lot of very serious problems. and very serious decisions to take.

• 1610

The risk, of course, is that faced with these internal problems and faced with a Western attitude of firmness, they may attempt to divert attention from their own internal problems—of which there will be plenty, and ideological and political ones as well as economic ones—to riding the undoubted patriotic forces in the country to resist what they will portray as Western, and particularly American, imperialist aggression. Now I think we can handle the problem with careful diplomacy, but you have the additional problem of course of the economic depression, or recession, particularly in western Europe, which is already causing considerable problems in the way relations with the Soviet Union can and should be handled.

So I regret to say that I foresee three or four years of very considerable tension and difficulty in East-West relations, Mr. Bloomfield. I talked a little bit too much on that question.

Mr. Bloomfield: Two more questions I would like to ask. How do you think a campaign by the UN on disarmament should be . . . Would you agree that should be a project; and if you do, how should it be handled?

Ambassador Ford: A campaign of the United Nations?

Mr. Bloomfield: For disarmament.

Ambassador Ford: Well, it has to be a campaign of the governments of the United Nations. It is extremely difficult, obviously, to get everyone agreed on that even in the . . . To get a consensus on issues is very, very hard indeed.

I would like to believe that it would be possible to get agreement on some of the major issues, particularly the comprehensive test ban and ABM chemical warfare, the Non-Proliferation Treaty, non-use of nuclear weapons by nuclear states against non-nuclear states, and issues of this sort. But I think the main purpose of the next session of the Special Session on Disarmament will likely be to try to rally world

[Translation]

changement de dirigeants en Union soviétique. Au cours des dix dernières années durant lesquelles j'étais à Moscou, j'ai essayé de persuader les journalistes et mes collègues de cesser de prévoir la chute ou la retraite éminente de Brezhnev. Son pouvoir est énorme, mais il est évident que cela ne pourra durer encore longtemps. Je crois que le décès de Suslov ébranlé sérieusement le soutien politique de Brezhnev. De toute façon, l'âge moyen est de 75 ans et je ne pense pas que cela pourra continuer encore longtemps.

Donc, nous allons assister tôt ou tard à un changement de dirigeants qui auront moins d'expérience et qui nous seront pratiquement inconnus; ces dirigeants proviendront probablement des mêmes cercles politiques que les dirigeants actuels, mais éprouveront de très nombreux problèmes graves et auront d'importantes décisions à prendre puisqu'ils devront faire face à leurs problèmes économiques, au contrôle de l'Europe de l'Est, aux Américains et, j'espère, à l'OTAN, qui sont tous déterminés à ne pas se laisser marcher sur les pieds.

Il y a un risque cependant: puisqu'ils seront confrontés à ces problèmes internes et à une attitude ferme de la part du monde occidental, ils essaieront peut-être de détourner l'attention de leurs propres problèmes internes—et ils seront nombreux, d'ordre idéologique, politique et économique—en poussant les forces patriotiques loyales du pays à lutter contre ce qu'ils décriront comme une agression impérialiste occidentale, et en particulier américaine. Mais je pense que nous pouvons résoudre ce problème en exerçant une influence diplomatique feutrée, bien que se pose, en particulier en Europe de l'Ouest, le problème de la récession économique qui influe déjà sur la façon dont les relations avec l'Union soviétique devront être menées.

Donc, je regrette de devoir dire que nous assisterons à des tensions et à des conflits considérables entre l'Est et l'Ouest pendant trois ou quatre ans, monsieur Bloomfield. Je crois que j'ai trop parlé à ce sujet.

M. Bloomfield: Je voudrais vous poser deux autres questions. A votre avis, comment une campagne menée par les Nations Unies pour le désarmement pourrait-elle . . . Pensez-vous que ce devrait être un de ces projets? Dans l'affirmative, comment devra-t-on s'y prendre?

L'ambassadeur Ford: Une campagne des Nations Unies?

M. Bloomfield: Pour le désarmement.

L'ambassadeur Ford: Bien, il faut que cette campagne soit menée par les gouvernements des Nations Unies. Il est évidemment très difficile d'obtenir un consensus à ce sujet.

Je préférerais croire qu'il serait possible de conclure un accord à propos des principales questions, en particulier l'interdiction générale des essais nucléaires et des guerres biologiques, le Traité de non-prolifération, la non-utilisation d'armes nucléaires par des États nucléarisés contre d'autres qui ne le sont pas et ainsi de suite. Mais je crois que la prochaine session spéciale sur le désarmement aura pour principal objet d'es-

[Texte]

opinion in favour of the powers which are concerned with trying to do something specifically and directly about disarmament.

When it comes down to brass tacks, the best approach I think is the one that is being taken; that is, to start in a pragmatic way with the talks in Geneva and then to go on to SALT or START. I would hope that some progress could be made in the MBFR talks.

Mr. Bloomfield: My final question then: What should Canada report to the United Nations on disarmament?

Ambassador Ford: What should Canada report to them?

Mr. Bloomfield: From this committee.

Ambassador Ford: I cannot really answer that question because I am a little outside, I am not a direct member of the government or of the civil service any longer, and there are a lot of people who are working on it right now. One of the issues the foreign policy advisers' group, of which I am a member, discussed last week was precisely that: the strategy that Canada could take on the issue of disarmament at this Special Session. This is important. I am sure Canada will not ignore it at all; on the contrary, we will probably play quite a leading role, I would hope. But the position is still being worked out, and I really do not know what it is going to be in the end.

Mr. Bloomfield: Would you have some personal views you would like to give us?

Ambassador Ford: I think I have given them.

Mr. Bloomfield: Okay. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Bloomfield. Mr. Wenman, followed by Dr. Pauline Jewett.

Mr. Wenman: Thank you very much. I would like to compliment you on your brief to us. I do not know if I am happy to receive it because, perhaps, it reinforces my views too much, and they probably do not need that.

• 1615

My specific questions: You have talked about the economic difficulties as a major problem for East-West relations. Do you see that, as these problems materialize and gain momentum, an even more aggressive external form of aggression, in some capacity, might be seen by the Soviet Union as a sort of rallying point, or stabilizing point, for their own population? Do you see that they, in fact, might develop more aggressively because of that?

Ambassador Ford: Yes, that is what I was driving at, to a certain extent. There are two aspects to it. One is that, unfortunately, the Soviet Union is a very flawed superpower, flawed in the sense that it is unbalanced. An enormous percentage of the weight that it carries as a superpower is the military. It is the only thing that really works properly there. As the economy continues to experience very serious difficul-

[Traduction]

sayer de rallier l'opinion mondiale dans le camp des pays qui cherchent réellement et directement à résoudre le problème du désarmement.

Pour être plus pragmatique, je crois que la meilleure façon de procéder est celle qui a été adoptée: il faut commencer de façon très pragmatique avec les discussions de Genève puis passer aux pourparlers SALT ou START. J'espère que des progrès seront réalisés dans le domaine des discussions sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces.

M. Bloomfield: Voici ma dernière question: Que devra dire le Canada lors de cette session spéciale des Nations Unies sur le désarmement?

L'ambassadeur Ford: Que devra dire le Canada?

M. Bloomfield: Que devra dire ce Comité?

L'ambassadeur Ford: Je ne peux pas vraiment répondre à cette question car je ne fais pas partie du gouvernement ni de la fonction publique, et je crois que de nombreuses personnes y travaillent maintenant. Une des questions dont a discuté le groupe de conseillers en politique étrangère dont je suis membre la semaine dernière portait sur la stratégie que devra adopter le Canada en matière de désarmement lors de cette session spéciale. C'est important. Je suis sûr que le Canada ne l'ignorera pas; au contraire, nous allons probablement jouer un rôle prépondérant, du moins je l'espère. Mais nous sommes toujours en train de définir notre position et je ne sais vraiment pas ce qu'elle sera.

M. Bloomfield: Avez-vous quelques observations personnelles dont vous voudriez discuter?

L'ambassadeur Ford: Je crois l'avoir fait.

M. Bloomfield: Bien. Merci.

Le président: Merci, monsieur Bloomfield. M. Wenman, puis M^{me} Pauline Jewett.

M. Wenman: Merci beaucoup. Je voudrais vous féliciter de votre mémoire. Je ne sais pas si je suis content de l'avoir reçu car cela renforce un peu trop mon point de vue et je n'en avais pas vraiment besoin.

J'aurais des questions bien précises; vous avez dit que les difficultés économiques représentaient un problème majeur pour les relations Est-Ouest. Avec la matérialisation de ces problèmes, et le fait qu'ils deviendront de plus en plus graves, pensez-vous que l'Union soviétique décidera d'envisager une forme d'agression plus poussée, à l'extérieur, en vue de rallier ou de stabiliser sa propre population? Encore une fois, ces problèmes l'inciteraient-elle à se montrer plus agressive?

L'ambassadeur Ford: Oui, c'est à cela que je voulais en venir, dans une certaine mesure. Il y a là deux aspects. Le premier est que, malheureusement, l'Union soviétique constitue une superpuissance très imparfaite, compte tenu de son déséquilibre. Une énorme proportion de son poids comme superpuissance tient à l'aspect militaire. C'est la seule chose qui fonctionne vraiment bien dans ce pays. Comme l'économie

[Text]

ties, and perhaps as its attraction diminishes for other countries, particularly in the Third World, there will be a tendency under any circumstances to rely a bit more on the only card they have to play in which they are equal with United States, and that is the military power. I do not think they are going to use it in a military sense, but it is there, it is enormous, and the temptation to use it to back up political aims is very great. That is the first aspect of it.

The second, as you hinted at, is the tendency, or the temptation, to try to divert attention from the economic problems to the alleged Western threat in order to rally patriotic feeling. The Russians are very patriotic and it is very easy for a communist government, with all the propaganda machine at its disposal, to stimulate and to rally patriotic feeling.

I remember that at the time of the invasion of Czechoslovakia the first reaction of the average Russian, who had only his own government's information to depend on, was a patriotic one: These Czechs are proving ungrateful for all we did for them; we liberated them in the war, and so on, and look at what they have done, and now we have to go in and rescue them from their own difficulties. It was a curiously Russian patriotic reaction that came up—that was the first reaction. Maybe they began having second thoughts, a lot of them, but that was the first reaction and it should not be ignored, this enormous patriotic feeling.

It is very often ignored by Westerners. Not so very long ago someone—I will not say who mentioned this to me—said: "I cannot understand how Dobrynin, the Soviet ambassador in Washington, can be there for 20 years and not be completely demoralized and want to defect." I told him that he totally underestimated the real patriotic feeling in an awful lot of Russians, in addition to his being a convinced communist. I remember at one point, quite a few years ago, a young member of my embassy had been there for about a year and really hated the place and hated everything about it. Something happened, I do not remember what, exactly, but it was an absolute shock to him. He came to me and said: "My God, they love their lousy country." But, at any rate, it is a factor that is very important.

Mr. Wenman: Would you say that the window of vulnerability that is referred to in the middle of 1985 is, in fact, coming even sooner, or more critically sooner, because of all these factors and because of the Reagan—

Ambassador Ford: What is a window of vulnerability?

Mr. Wenman: A window of vulnerability is when the Soviet technology peaks and the Americans are in a rebuilding stage.

Ambassador Ford: I think the dangerous period is going to be in the next three or four years—three or four years, because

[Translation]

continue à traverser des difficultés très graves et que l'attraction qu'elle exerce dans d'autres pays, surtout dans ceux du Tiers monde, commence à diminuer, en toutes circonstances, elle aura tendance à compter un peu plus sur la seule carte qu'elle puisse jouer d'égal à égal avec les États-Unis, je veux parler de la carte militaire. Je ne pense pas que l'Union soviétique décide de l'utiliser au sens militaire propre, mais ce pouvoir existe, il est considérable, et la tentation de l'utiliser pour appuyer des objectifs politiques est très forte. C'est donc l'un des premiers aspects.

Le second, dont vous avez parlé, est la tendance, voire la tentation de détourner l'attention des problèmes économiques au profit de la prétendue menace que représente le bloc de l'Ouest, pour rallier les sentiments patriotiques. Les Russes sont très patriotiques, et il est très facile à un gouvernement communiste, qui dispose de très grands mécanismes de propagande, de stimuler et de rallier les sentiments patriotiques.

Je me souviens qu'à l'époque de l'invasion de la Tchécoslovaquie, la première réaction du Soviétique moyen, qui n'en était informé que par l'intermédiaire de son propre gouvernement, sa première réaction, dis-je, était patriotique; ces Tchèques ne sont pas reconnaissants pour tout ce que nous avons fait pour eux; nous les avons libérés pendant la guerre, et ainsi de suite, et voyez ce qu'ils ont fait, et maintenant, nous devons aller les sortir de leurs difficultés. C'était une réaction patriotique curieusement russe, et c'était la première réaction. Beau-coup d'entre eux avaient peut-être commencé à y repenser, mais c'était là la première réaction, et il ne faut pas méconnaître cet immense sentiment patriotique.

C'est justement ce que font très souvent les Occidentaux. Il n'y a pas très longtemps, quelqu'un que je ne mentionnerai pas m'a dit ceci: «Je ne comprends pas comment Dobrynin, ambassadeur soviétique à Washington, peut vivre ici pendant 20 ans sans être complètement démoralisé et vouloir passer à l'Ouest.» Je lui ai dit qu'il sous-estimait complètement les sentiments patriotiques très sincères d'un très grand nombre de Russes et qu'en plus, c'était un communiste convaincu. Je me souviens qu'il y a quelques années, un jeune membre de mon ambassade, qui y travaillait depuis environ un an, haïssait le pays et tous ses aspects. Quelque chose s'est ensuite passé, je ne sais pas quoi exactement, mais il a eu une révélation qui l'a absolument bouleversé. Il est venu me dire ceci: «Mon Dieu, ils aiment leur horrible pays.» Mais quelle que soit la façon dont on voit les choses, ce facteur revêt une très grande importance.

M. Wenman: Pensez-vous que la vulnérabilité que l'on entrevoit pour le milieu des années 1985 apparaisse encore plus tôt, et de façon très grave, en raison de tous ces facteurs, et parce que l'administration Reagan...

L'ambassadeur Ford: De quelle vulnérabilité voulez-vous parler?

M. Wenman: De celle qui se manifestera lorsque la technologie soviétique sera à son point culminant, alors que les Américains en seront à l'étape de la reconstruction.

L'ambassadeur Ford: La période dangereuse se situe selon moi au cours des trois ou quatre prochaines années, car quels

[Texte]

no matter how much money the Americans spend on rearmament, it really is not going to make any difference for about three or four years. It will be about three or four years before it can be really deployed and utilized, so you have three or four years in which, if there is a window of vulnerability, it will continue to exist, and you have these other factors which will make for a very fluid and difficult situation.

• 1620

After 1985, you are quite right, the situation theoretically should be better—better, I am not sure, because in one peculiar kind of way the peace of Europe and the peace of the world has depended on the nuclear balance and on an acceptance, more or less, of the dividing line between East and West; and if you get a very, very fluid situation in eastern Europe, and if you get problems in western Europe as well, the whole of the European situation would tend to become much more unstable.

Mr. Wenman: You indicated to us that the death of the Soviet head ideologue, Suslov, would make a difference, but you did not speculate on what that difference would be. Do you expect that that difference would be an increase or decrease in the hard line of the Soviet Union? Are there any signs emerging yet of what that means in terms of ideology?

Ambassador Ford: I did not discuss it, really, at all. I said that Suslov, who was very, very close to Brezhnev and the king-maker in many ways, the key man in the dethronement of Khrushchev in October 1964, the man Brezhnev respected intellectually because of his expertise on ideology, a man who was, at 79, the leading figure of the party to all intents and purposes, died. Looking at the funeral, for example, on television and recalling from my own experience the close association of those two, I simply draw the conclusion that it is highly likely that the death of Suslov must have been a considerable personal loss to Brezhnev and a political loss and one which would perhaps remind him of his own mortality. That is the first point I wanted to make.

The second is I do not think, from the point of view of the political structure of the Politburo of the Soviet party, the death of Suslov will make that much difference, because they are all going to go, I think, fairly soon. The problem that worries me is not the interim succession if Brezhnev either had to retire because of ill health or died—presumably there would be interim succession which would carry on very much the present policies of Brezhnev—it would be the next succession, the one of the younger men finally coming up who are curiously out of touch, I think, with the Western world. Most of them have not travelled or they have travelled only in eastern Europe. They are certainly far more educated than the present leadership, there is no doubt about that—often rather sophisticated, relatively speaking, but they are very, very hard-nosed. They are ideologically very, very tough, and they will feel unsure of themselves.

[Traduction]

que soient tous les budgets que les Américains consacrent au réarmement, ils n'entraîneront pas de différence réelle avant trois ou quatre ans. Il faudra compter de trois à quatre ans pour que ces troupes puissent être effectivement déployées et utilisées, de sorte que tout point vulnérable, si nous en avons un, continuera de le rester pendant trois ou quatre ans, et compte tenu de tous les autres facteurs, la situation continuera de rester très mouvante et critique.

Après 1985, effectivement, la situation devrait s'améliorer, encore que je n'en sois pas si sûr: en effet, la paix en Europe et la paix mondiale a dépendu, d'une certaine façon, de l'équilibre nucléaire et de la reconnaissance plus ou moins tolérée de la ligne de démarcation entre l'Est et l'Ouest. Mais si l'Europe de l'Est se trouve dans une situation très instable et que des difficultés surgissent également en Europe de l'Ouest, c'est toute l'Europe qui sera menacée par des aléas de toutes sortes.

M. Wenman: D'après vous, la mort de M. Suslov, le principal idéologue soviétique, changera la situation, mais vous ne nous avez pas dit dans quel sens. Aura-t-elle pour effet de durcir les positions de l'Union soviétique, ou de les lénifier? Voyez-vous des signes avant-coureurs d'un changement au plan idéologique?

L'ambassadeur Ford: A vrai dire, je n'en ai pas du tout discuté. Je disais que Suslov, qui était très étroitement associé à Brejnev et qui était l'éminence grise à bien des titres, lui qui a agencé la chute de Khrouchtchev en octobre 1964, l'homme dont Brejnev respectait l'intelligence et la connaissance approfondie de l'idéologie, et qui, à l'âge de 79 ans, était la figure de proue du parti, cet homme a disparu. Le fait de voir, à la télévision, les obsèques qui lui ont été faites a évoqué, par mes souvenirs personnels, la collaboration étroite qui liait ces deux personnes, j'en ai conclu que selon toute vraisemblance, la mort de Suslov avait porté un coup dur à Brejnev sur le plan personnel en même temps qu'un coup politique, et avait dû le faire prendre conscience de sa propre fin. C'était là ma première observation.

La seconde, c'est que je ne pense pas que la mort de Suslov entraînera beaucoup de changements à la structure politique du Politburo car je crois que, de toute façon, ce n'est qu'une question de temps et que tous vont disparaître très bientôt. Ce qui me préoccupe, ce n'est pas tant la succession intérimaire de Brejnev si la santé de ce dernier devait l'obliger à prendre sa retraite, ou s'il mourait... il y aurait vraisemblablement une succession intérimaire qui continuerait sur la lancée de la politique actuelle de Brejnev... ce qui me préoccupe, c'est quelle serait alors la succession, avec l'arrivée d'une jeune génération qui émergerait enfin, et qui est restée singulièrement à l'écart du monde occidental. La plupart d'entre eux n'ont pas voyagé à l'étranger, ou n'ont voyagé qu'en Europe de l'Est. La plupart d'entre eux ont reçu une éducation bien supérieure à celle de la génération actuelle des chefs, c'est certain... une éducation souvent assez raffinée, relativement, mais ils sont très butés, très dogmatiques, et ils ne se sentiront pas sûrs d'eux.

[Text]

Their main aim, the main aim of the whole party, is to maintain power. They feel a curious insecurity. They are always trying to find ways to justify the power that they control and to establish their legitimacy, and I think the new leadership will feel even more insecure than the present one. That will be one of the problems, I think.

Mr. Wenman: A last general question, then. In the event of the fall of Brezhnev and the power vacuum that may occur, do you see that power vacuum then taken over by the military? Chernenko seems to be mentioned a lot: How do you see his relationship to all of this? What projections do you have along that line? What does it mean to the stability and continuity of Soviet leadership, Soviet intentions, military...? What does that mean? If that vacuum is there, who is most likely to step in and what will that mean to us? The military, particularly—

• 1625

Ambassador Ford: There will not be a vacuum. There will be people there, but they will be people with a somewhat different outlook on the Western world. The military... I do not think so. The military are very carefully controlled in the U.S.S.R. Two members of the Politburo are high-ranking members of the military staff, but they are primarily civilians and politicians. There is no record in the U.S.S.R. of the military acting on its own, even in the way Jaruzelski has done in Poland, and certainly not in any other accepted way that we can think of in the experience of other countries.

The political control of the army is very, very tight and very secure. At least it seems to be. The senior military people are very, very spoiled; they live extremely well; they have enormous privileges, are highly respected, and their position in society is very high. They have no particular reason to quarrel with the present regime or the present set-up. They get almost everything they want out of it including the importance of the industrial military complex, which is closely tied with the military in uniform. So I do not think it is very likely that the military will play an important role in that sense.

Now they could play a role within the party if there is jockeying for power. I do not use the word "struggle" for power, because I do not think there will be. But there will certainly be jockeying for power and there might be a temptation for one member or another to get the support of the military, but support in a political sense rather than in the military.

Mr. Wenman: Thank you for your direct answers. I appreciate them.

The Chairman: Thank you, Mr. Wenman. Dr. Jewett, followed by Mr. Flis, the Honourable Mr. McKinnon, Dr. Hudecki, Mr. Munro, and M^{me} Lapointe.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman, and welcome to Ambassador Ford. We are very glad indeed that he could be here.

[Translation]

Leur principal objectif, et celui de tout le parti, est de se maintenir au pouvoir. Fait étrange, ils se sentent menacés et essaient constamment de justifier le pouvoir qu'ils exercent et d'asseoir leur légitimité, et les nouveaux dirigeants se sentiront encore plus en danger que les chefs actuels. Ce sera là un des problèmes, à mon avis.

M. Wenman: Une dernière question d'ordre général. Si Brejnev disparaît et qu'il ne soit pas remplacé sur-le-champ, pensez-vous que l'armée puisse prendre le pouvoir? On parle beaucoup de Chernenko: quelle est sa place dans tout ceci? Quels scénarios envisagez-vous? Quelles incidences est-ce que cela aurait sur la stabilité et la continuité de la direction des États soviétiques, des intentions soviétiques, de l'armée...? Quelle signification y voyez-vous? En temps de vacance, qui est-ce qui serait susceptible d'intervenir, et quelles en seraient les répercussions pour nous? Au plan militaire, en particulier...

L'ambassadeur Ford: Il n'y aura pas de vacuum. Il y aura des gens là, mais leur perspective sur le monde occidental sera quelque peu différente. Quant à une prise de pouvoir par les militaires... Jene penserais pas. C'est un milieu qui est très bien contrôlé en U.R.S.S. Deux des membres du Politburo sont des officiers de niveau supérieur de la force militaire, mais ils sont avant tout citoyens et politiciens. Il n'y a pas eu d'incident en U.R.S.S. où l'appareil militaire aurait agi de son propre chef, même pas de la façon dont Jaruzelski a agi en Pologne, et certainement pas de manière que nous pourrions juger acceptable dans l'expérience d'autres pays.

Le contrôle politique de l'armée est très très serré et sûr. Du moins il semble l'être. Les officiers supérieurs de l'armée sont très très choyés; ils vivent extrêmement bien; ils jouissent d'énormément de privilèges, ils sont très respectés, et leur rang social est très élevé. Ils n'ont aucune raison particulière de s'en prendre au régime ou à l'organisation actuel. Ils en tirent presque tout ce qu'ils pourraient souhaiter, y compris l'importance du complexe militaire industriel qui est étroitement lié au militaire en uniforme. Alors, je ne crois pas qu'il soit très probable que l'armée joue un rôle important à cet égard.

Mais l'armée pourrait jouer un rôle à l'intérieur du parti s'il y avait des manœuvres en vue d'obtenir le pouvoir. Je n'utilise pas le mot «lutte» pour le pouvoir, parce que je ne pense pas qu'il y en aura. Il y aura certainement des manœuvres et l'un ou l'autre des membres pourrait être tenté d'obtenir l'appui de l'armée, mais simplement un appui politique et non militaire.

M. Wenman: Merci pour vos réponses directes. Je les apprécie.

Le président: Merci, monsieur Wenman. M^{lle} Jewett, suivie de M. Flis, l'honorable M. McKinnon, M. Hudecki, M. Munro et M^{me} Lapointe.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président, et bienvenue à M. l'ambassadeur Ford. Nous sommes très heureux que vous soyez ici.

[Texte]

I would like to pursue a few questions of the Soviet Union's relations with the non-aligned and with the Third World countries generally, and then pursue some questions relating to China. Although this may not seem to be directly within our term of reference, I think it is important for us to take advantage of the ambassador's long period in the Soviet Union and perhaps help us to learn more about these relationships, about which I do not think we do know a great deal.

For example, at the time of the invasion of Afghanistan, at the January vote in the United Nations requesting the removal of all foreign troops from Afghanistan, I think I am right in remembering that 104 nations supported that resolution. This, of course, included a great many Third World nations and many non-aligned nations which certainly indicated, I would have thought, some very strong distaste about the invasion by the Soviet Union; the fact that the Soviet Union switched sides when it moved to Ethiopia's side; the fact of the Vietnamese invasion of Cambodia. Have these events caused any changes? I should say: What kinds of changes have these events caused in the attitudes to the Soviet Union of the non-aligned nations, generally speaking?

Ambassador Ford: Oh, I think there has been a very big evolution. When most of the countries of the non-aligned world became independent, I think the almost automatic reaction of most of them was to try to distance themselves from the former imperialist power, and to look towards the Soviet Union for some kind of moral, ideological or political support. But if one studies it closely, one sees a gradual disillusionment on the part of a great number of the Third World. Even countries which are still officially more or less sympathetic to the Soviet Union, like Guinea and Malay, have become quite disillusioned with what they can get from the Soviet Union and what the Soviet Union really has to offer them in political, as well as economic, terms. And it is obvious, from studying the record of the Soviet Union and the other communist bloc countries on the question of aid to the Third World, that they have given very little; that they have given it on a highly selective basis to countries which they consider sympathetic to the Soviet Union, or whom they thought they could influence that way.

• 1630

There is one factor which you could see in Moscow. There was a great number of African ambassadors there, and for the last few years, I was dean of the diplomatic corps and had a lot to do with them. They were all anti-Russian deep down. They were prepared to get what they could out of the Russians. They were quite cynical, I think, in their approach, and they recognized that the Russians basically were rather racist. Now one of the things which was puzzling to me was the casual and offhand way in which the Soviets treated the Africans particularly. They seemed to have no sense of psychology about them whatsoever. They made not the slightest effort to make their lives a little happier or easier in an atmosphere and climate which was alien to them. So they very often came to me as

[Traduction]

J'aimerais poursuivre avec quelques questions sur les relations de l'Union Soviétique avec les pays non alliés et les pays du Tiers-monde en général, et passer par la suite à quelques questions sur la Chine. Même si cela semble ne pas se rapporter directement à notre mandat, je pense qu'il est important pour nous de tirer avantage de la longue expérience de l'ambassadeur en Union Soviétique et peut-être d'en apprendre davantage sur ses relations au sujet desquelles nos connaissances sont assez limitées, je pense.

Par exemple, au moment de l'invasion de l'Afghanistan, je pense qu'au vote qui a été tenu en janvier aux Nations unies, 104 pays se sont prononcés en faveur de la résolution demandant le retrait de toutes les troupes étrangères de l'Afghanistan. Parmi ces pays, il y avait évidemment un grand nombre de pays du Tiers-monde et de pays non alignés qui j'ose croire ont dû certainement être très bouleversés quand l'Union Soviétique est entrée en Afghanistan, quand l'Union Soviétique s'est rangée du côté de l'Éthiopie, quand les Vietnamiens ont envahi le Cambodge. Ces événements ont-ils entraîné des changements? Je devrais plutôt demander: Quels genres de changements se sont produits en général sur le plan des attitudes des pays non alignés vis-à-vis de l'Union Soviétique par suite de ces événements?

L'ambassadeur Ford: Oh!, je pense qu'il y a eu une très grande évolution. Quand la plupart des pays non alignés ont obtenu leur indépendance, je pense qu'ils étaient portés presque automatiquement à prendre leurs distances par rapport à l'ancienne puissance impérialiste et à se tourner vers l'Union Soviétique pour un genre d'appui moral, idéologique ou politique. Mais si on étudie attentivement la situation, on constate qu'un grand nombre des pays du Tiers-monde a perdu graduellement leurs illusions. Même des pays qui sont encore officiellement plus ou moins sympathiques à l'Union Soviétique, comme la Guinée et la Malaisie, ont perdu beaucoup de leurs illusions sur ce qu'ils peuvent obtenir de l'Union Soviétique et sur ce que celle-ci peut vraiment leur offrir en termes politique et économique. Et il est évident que lorsque l'on regarde l'aide que l'Union soviétique et les autres pays du bloc communiste ont accordé aux pays du Tiers Monde, on constate qu'ils ont donné très peu; que leur aide était donnée sur une base très sélective aux pays qu'ils considéraient sympathiques à l'Union soviétique ou qu'il serait possible d'influencer en ce sens.

Il y a une chose qui pourrait se produire à Moscou. Il y a un grand nombre d'ambassadeurs africains dans la capitale soviétique et, dans les dernières années, j'étais doyen du corps diplomatique et j'ai eu beaucoup à faire avec eux. Ils étaient tous foncièrement anti-russes. Ils étaient prêts à obtenir ce qu'ils pouvaient des Russes. Ils étaient assez cyniques, je pense, dans leur approche, et ils reconnaissaient que les Russes étaient essentiellement plutôt racistes. Maintenant, l'une des choses qui m'étonnait, c'était la manière désinvolte des Soviétiques à l'égard des Africains en particulier. Ils ne semblaient posséder aucun sens de psychologie des Africains. Ils ne faisaient aucun effort pour rendre leur vie un peu plus heureuse ou facile dans un milieu et un climat qui leur étaient étrangers.

[Text]

dean and as a Canadian, I hope and think, to complain and ask for my opinion of what they could do, and why were the Russians doing certain things, and so on. But those were on a personal basis.

In a general way, I suppose Afghanistan was the breakthrough in the sense that an awful lot of non-aligned countries which, I think, would never have stood up and been counted in an anti-Soviet resolution, found it necessary and desirable to do so. And the amazing thing to me is that the strength of the support for that resolution continues; it has eroded a little bit, but it is still quite strong. There were very, very few of the genuine non-aligned who did not feel very strongly about the Soviet intervention in Afghanistan. I think they would feel much less strongly about Poland. That is understandable; they do not understand the situation really; they do not feel any particular sympathy for the Poles as such. But the Afghans were Moslems, they were of a different colour from the Russians, and that was something which really came home to them very vividly, I think.

Miss Jewett: It would be interesting to see if this has any effect on the non-aligned at the UN special session. It has obviously had some effect on their relationships at the UN itself.

Ambassador Ford: Yes. I think, on that score, they are also becoming much more sophisticated than they were ten years ago, or even four years ago. They can see through, much more easily now, Soviet and other resolutions which are obviously cynical and have a straight propaganda value. And I have been pleased by the way in which Africans, particularly, have developed in their approach to these questions. It is much more balanced than in the past.

Miss Jewett: Do we have any accurate figures on what proportion of the GNP the Soviet Union puts into aid abroad?

Ambassador Ford: It is almost impossible to calculate because of the artificial rate of the rouble, and the impossibility of getting really accurate figures of Soviet expenses. But we can make an estimate of what they have given, and it is really very, very small.

Of course, a great deal of what they do give to the countries which they consider politically sympathetic is in the form of materials or armaments or trucks or things—actual goods. They never give cash. One of the serious problems for the Russians at the present time is the heavy drain of Vietnam on their resources. A fair amount of that, of course, is in Soviet-produced goods, but some of it has to be in foreign currency, as is their support of Cuba; some of it has to be in foreign currency. This is becoming a very serious problem for them, I think.

Miss Jewett: In the case of Cuba, do you know what proportion of the aid and assistance is economic? My understanding is that it was quite substantial in that case.

[Translation]

Alors les Africains sont venus très souvent à moi en tant que doyen et aussi en tant que Canadien j'ose espérer, pour se plaindre et pour me demander mon avis sur ce qu'ils pourraient faire, et pour tenter de comprendre pourquoi les Russes agissaient de telle ou telle façon, et ainsi de suite. Mais ces rencontres se faisaient à titre personnel.

De façon générale, je suppose que l'invasion de l'Afghanistan a été un point tournant en ce sens qu'un très grand nombre de pays non alignés qui je pense ne se seraient jamais prononcés en faveur d'une résolution anti-soviétique ont trouvé qu'il était nécessaire et souhaitable d'appuyer une telle résolution. Ce qui est surprenant, à mon avis, c'est la persistance de ce fort appui qui s'est érodé un peu, mais qui est encore assez ferme. Il y avait très, très peu de véritables pays non alignés qui n'étaient pas vraiment en désaccord avec l'intervention soviétique en Afghanistan. Je pense que leur réaction serait bien moins forte au sujet de la Pologne. C'est compréhensible; ils ne comprennent pas vraiment la situation; ils n'ont pas vraiment de sympathie particulière pour les Polonais comme tels. Mais les Afghans sont des musulmans, ils sont de couleur différente des Russes, et c'est quelque chose qui les a vraiment frappé, je crois.

Mlle Jewett: Il serait intéressant de savoir si cela aura une incidence sur les pays non alignés à la réunion spéciale des Nations Unies. Il y a évidemment eu un certain effet au niveau de leurs rapports au sein de l'ONU.

L'ambassadeur Ford: Oui. Je pense qu'à cet égard, ils sont aussi beaucoup plus perspicaces qu'ils ne l'étaient il y a 10 ans, même quatre ans passés. Ils peuvent discerner beaucoup plus facilement maintenant les résolutions soviétiques et autres à caractère manifestement cynique et directement propagandiste. Et je suis heureux de la façon dont les Africains en particulier, ont changé d'attitude à l'égard de ces questions. Il y a un meilleur équilibre que par le passé.

Mlle Jewett: Existe-t-il des données exactes sur la proportion du PNB de l'Union soviétique qui va à l'aide à l'étranger?

L'ambassadeur Ford: C'est presque impossible à calculer en raison du taux artificiel du rouble, et de l'impossibilité d'obtenir des chiffres vraiment exacts concernant les dépenses soviétiques. Mais nous pouvons faire une estimation de ce qu'ils ont donné, et c'est vraiment très, très peu.

Evidemment, une bonne part de ce qu'ils donnent aux pays qu'ils considèrent politiquement sympathiques à leur cause consiste en équipements ou en armements ou en camions ou en biens réels. Ils ne donnent jamais d'argent. L'un des graves problèmes des Russes à l'heure actuelle est l'énorme épuisement de leurs ressources pour le Viet-Nam. Une bonne part de l'aide soviétique vient évidemment sous forme de produits fabriqués en Union soviétique, mais une part de cette aide, comme dans le cas de Cuba, doit venir sous forme de devises étrangères. Cela devient un très grave problème pour les Russes, je pense.

Mlle Jewett: Dans le cas de Cuba, savez-vous quelle proportion de l'aide et de l'assistance est économique? J'ai l'impression qu'elle est assez substantielle.

[Texte]

• 1635

Ambassador Ford: I could not tell you the proportion, but it amounts to at least the equivalent of \$3 million a day. Vietnam is probably at least double that.

Miss Jewett: Your earlier point about the continuing drain on the economy—indeed, all the economies in the world; it would be interesting to get into a discussion of the prospects for economic growth anywhere, I suppose—is relevant here.

Ambassador Ford: One of the things we are discussing, and that we are concentrating on in the Palme commission is going to be that of armament and development.

Miss Jewett: Yes. I am very glad to hear that, because it would seem to me that the arms trade on both sides, American and Soviet, will perhaps, by sheer economic necessity, have to be, to some extent, reduced.

Ambassador Ford: We are going to concentrate on three aspects: the effect of the arms race on the Soviet Union's economy, on that of the United States, and then on that of the developing countries. In each case, it is clear that the arms budget, and the increasing arms budget, does have a deleterious effect on the economy as a whole.

Miss Jewett: The independent commission . . . when does it hope to report?

Ambassador Ford: We hope to have the report ready on the eve of, or perhaps two weeks before the United Nations Special Session on Disarmament takes place. It does not look as though we will get the book ready yet. It is going to be published by Pan Books, incidentally. But if it is not ready, what we will do is, it will be issued in offprint and copies given to the Secretary-General and to all governments and various interested bodies, and then the book will probably come out in the fall—something like that.

Miss Jewett: Going now, if I may for just a moment, to Sino-Soviet rivalry: I suppose if there were ever a nation that "lost" China it was not the United States, it was the Soviet Union. I wonder if, because of the fact that China is taking, at least rhetorically, a greater interest in the Third World, at the United Nations and elsewhere, than it ever has before—I do not think it is putting much money into it, but it is talking about it—if you think it likely that China will try to increase her influence, and indeed economically can she, in the next few years in the Third World, and what result that will have on already existing tensions there when the East-West conflict is projected into places like Central America.

Ambassador Ford: I think China always has been extremely active in the Third World, even when it had no resources and very little political clout behind it, and very often the aid to the Third World, even, say, 15 years ago, was directed against the Soviet Union.

[Traduction]

L'ambassadeur Ford: Je ne pourrais pas vous dire la proportion qui existe, mais cela s'élève au moins à l'équivalent de 3 millions de dollars par jour. L'aide au Viêt-Nam est probablement au moins le double de cela.

Mlle Jewett: Vous avez parlé plus tôt de la saignée continue de l'économie—en fait, sur toutes les économies du monde; il serait intéressant d'amorcer une discussion sur les perspectives de croissance économique n'importe où au monde, ce pourrait être pertinent ici.

L'ambassadeur Ford: L'une des choses dont nous discutons et sur lesquelles nous concentrons dans les travaux de la commission Palme, c'est la question de l'armement et du développement.

Mlle Jewett: Oui. Je suis très heureuse d'entendre cela, parce qu'il me semble que le commerce des armes tant du côté des Américains que des Soviétiques, à cause des impératifs économiques seuls devrait peut-être être réduit dans une certaine mesure.

L'ambassadeur Ford: Nous allons concentrer sur 3 aspects: l'incidence de la course aux armements sur l'économie de l'Union soviétique, sur celle des États-Unis, et sur celle des pays en développement. Dans chaque cas, il est clair que le budget consacré à l'armement, et l'augmentation de ce budget ont un effet néfaste sur l'économie en général.

Mlle Jewett: Quant la commission indépendante entend-elle présenter son rapport?

L'ambassadeur Ford: Nous espérons que notre rapport sera prêt la veille ou peut-être deux semaines avant la réunion spéciale des Nations unies sur le désarmement. Il ne semblerait pas que le livre soit prêt. Il va être publié par *Pan Books*, soit dit en passant. Mais il n'est pas encore prêt, ce que nous allons faire, c'est que nous le ferons imprimer et nous en distribuerons des exemplaires au secrétaire général et à tous les gouvernements et divers organismes intéressés, et le livre sera probablement publié au cours de l'automne.

Mlle Jewett: Parlons maintenant, si vous me le permettez, du conflit Sino-Soviétique. Si on peut parler d'un pays qui a «perdu» la Chine, ce n'est pas les États-Unis, mais bien l'Union soviétique. Étant donné que la Chine, du moins sur le plan rhétorique, s'intéresse comme elle ne l'a jamais fait au Tiers monde, soit aux Nations unies et ailleurs, même si je ne pense pas qu'elle y met beaucoup d'argent, du moins elle en parle; je me demande si vous pensez qu'il est probable que la Chine va essayer d'accroître son influence au cours des prochaines années sur les Tiers monde, et elle peut le faire sur le plan économique, et quelles incidences auront ses efforts sur les tensions déjà existantes lorsque le conflit est-ouest se transporterait dans des endroits comme l'Amérique centrale.

L'ambassadeur Ford: Je pense que la Chine a toujours été extrêmement active dans le Tiers monde, même lorsqu'elle n'avait aucune ressource et très peu de poigne politique, et très souvent, il y a même 15 ans, l'aide qu'elle accordait au Tiers monde était dirigée contre l'Union soviétique.

[Text]

Miss Jewett: I am sorry, I missed that.

Ambassador Ford: It was directed against the Soviet Union. It was an attempt to establish a position in certain non-aligned countries and to draw them into the Chinese orbit. I remember, for example, the Congo Republic had become too friendly with China and the Chinese were giving quite a bit of aid, at considerable sacrifice, to the Congo. As a result, the Congolese were in great difficulties with the Russians, and of course they made the horrible mistake of sending their president first to Peking and then to Moscow—that sort of thing.

I think this will continue. The Chinese have a much greater inside track with the non-aligned world than the Russians do. I was, for my sins, Ambassador to the Sudan at one time when I was Ambassador to Cairo. The Chinese had a small mission there and they did not spend much money. We did not recognize China at that time, so I could not go and see for myself, but I gathered this from a lot of other people. The Russians had an enormous mission, but every Sudanese said that the Chinese were infinitely more effective with the Sudanese than the Russians were. They seemed instinctively to know how to deal with the Sudanese, and I presume other African and Middle East peoples. The Russians instinctively seemed to flout the sensibilities of the same people.

Miss Jewett: Do you have any feeling for where China might look for friends? I get the feeling when I talk to the Chinese that they feel incredibly encircled, but then when you talk to the Soviets they feel incredibly encircled. Do you have any thought about where the Chinese might look for friends to whom they might give greater assistance?

• 1640

Ambassador Ford: In the Third World?

Miss Jewett: Yes.

Ambassador Ford: They have always been very interested in Africa. This has been the area in which they have made a particular effort. You know the history of Robert Mugabe, and the fact that he was in great difficulties with the Russians because he accepted support from the Chinese. In fact, he did not establish diplomatic relations with the U.S.S.R. for almost nine months after the independence of Zimbabwe, in spite of prodding by the Russians, simply because he was angry at the fact that they had refused to give him aid because the Chinese were giving him a good deal of aid.

Africa, I would think, to start with; they would like to go into southeast Asia, but there is such a tremendous amount of suspicion of the Chinese, not because of their communism, necessarily, just because they are Chinese. In countries like Malaysia and Indonesia—they still have not re-established diplomatic relations with Indonesia, as you know; they do not have relations with the Philippines—those are the obvious areas in which they should have an advantage over the Russians, but they have not been able to make very much progress there.

[Translation]

Mlle Jewett: Excusez-moi, je n'ai pas bien saisi.

L'ambassadeur Ford: L'aide était dirigée contre l'Union soviétique. La Chine tentait de s'établir dans certains pays non alignés pour les attirer dans son orbite. Je me souviens, par exemple, que la République du Congo s'était trop liée d'amitié avec la Chine et que la Chine donnait beaucoup d'aide au Congo et ce, non sans grands sacrifices. En conséquence, les Congolais ont éprouvé de grandes difficultés avec les Russes surtout lorsqu'ils ont fait la grave erreur d'envoyer leur président à Pékin d'abord puis à Moscou, et ainsi de suite.

Je pense que cela va continuer. La Chine a beaucoup plus la sympathie pour les pays non alignés que pour les Russes. J'ai été ambassadeur au Soudan alors que j'étais en poste au Caire. La Chine avait une petite mission là-bas et elle ne dépensait pas beaucoup d'argent. Nous ne reconnaissons pas la Chine à ce moment-là, alors je n'ai pas pu aller constater par moi-même, mais c'est ce que j'ai appris de beaucoup de personnes. Les Russes avaient une mission énorme, mais tous les habitants du Soudan disaient que les Chinois étaient beaucoup plus efficaces avec eux que les Russes. Les Chinois semblaient savoir instinctivement comment traiter avec eux, comme je suppose avec les autres peuples africains et du Moyen-Orient. Les Russes semblaient instinctivement les mépriser.

Mlle Jewett: Où pensez-vous que la Chine peut chercher à se faire des amis? J'ai l'impression quand je parle aux Chinois qu'ils se sentent incroyablement entourés, mais quand vous parlez aux Soviétiques, ils ont le même sentiment. Où pensez-vous que les Chinois peuvent chercher à se faire des alliés ou à diriger plus d'aide?

L'ambassadeur Ford: Dans le Tiers-Monde.

Mlle Jewett: Oui.

L'ambassadeur Ford: La Chine s'est toujours beaucoup intéressée à l'Afrique. C'est dans cette région qu'elle a fait des efforts particuliers. Vous connaissez l'histoire de Robert Mugabe qui a éprouvé d'énormes difficultés avec les Russes parce qu'il avait accepté l'aide de la Chine. En fait, il n'a pas établi de relations diplomatiques avec l'URSS pendant près de neuf mois après l'indépendance du Zimbabwe, et ce malgré les avances faites par les Russes, simplement parce qu'il était mécontent du fait que les Russes avaient refusé de l'aider alors que les Chinois leur donnaient beaucoup d'aide.

Je dirais à l'Afrique pour commencer; la Chine aimerait se rendre dans le sud-est asiatique, mais on est énormément méfiant à l'égard des Chinois, non pas nécessairement à cause de leur communisme, mais simplement parce qu'ils sont Chinois, dans des pays comme la Malaisie et l'Indonésie—et vous savez que les relations diplomatiques n'ont pas été rétablies avec l'Indonésie et que la Chine n'a toujours pas de relations diplomatiques avec les Philippines—ce sont des régions où la Chine a évidemment un avantage sur les Russes, mais elle n'a pas réussi à faire beaucoup de progrès à ce niveau.

[Texte]

If I were running the Chinese show I would make an extra-great effort to try to re-establish interrelations with India, but they do not seem to be able to do it.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Dr. Jewett, thank you. I just—

Miss Jewett: Oh, I beg your pardon, Mr. Chairman, but I was asking about the Soviet Union; if I just may ask one more question? That was whether any of the east European countries, and I am thinking particularly of the German Democratic Republic, have quickened their aid and assistance to Third World countries and with what effect?

Ambassador Ford: The GDR has been particularly active and it is much more effective, in many ways, than are the Russians themselves, because their manufactured goods are of higher quality than the Russian. The Russians very often use the East Germans instead of themselves in certain areas to extend the influence of the bloc as a whole.

The Czechs are probably the second most active, but they have concentrated very much on the arms deal. They are very active in selling arms to developing countries. But, curiously enough, it is the East Germans who are probably the most active and most effective.

Miss Jewett: And they have developed good relationships with many Third World countries, you were saying?

Ambassador Ford: Yes.

The Chairman: Thank you, Dr. Jewett. I will now go to Mr. McKinnon, followed by Dr. Hudecki—followed by you Mr. Munro, and Mrs. Appoloni.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Did you forget yourself?

The Chairman: A long time ago, Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Thank you. Dr. Ford, you started off in your remarks by saying, shortly after you started, and I quote:

You will find at almost every UNGA some wide-ranging Soviet proposal on disarmament which never had the faintest chance of being accepted but which had some cosmetic appeal to the Third World at least, and was useful in the general propaganda offensive of the USSR.

We were informed by an earlier witness that all of the peace treaties that have been signed, and I think he enumerated 10 of them, were initiatives of the United States, and he, somehow or other, made this appear as a criticism of the United States, that they were getting their own way with peace offensives. I wonder if you could comment on that—seeing that you made these remarks.

Ambassador Ford: That the United States was getting its way?

Mr. McKinnon: Yes, that SALT I was first thought up by the United States and—I could look them up in the minutes, but quite a number of them . . .

[Traduction]

Si je dirigeais la destinée de la Chine, je m'efforcerais au plus haut point à tenter de rétablir les relations avec l'Inde, mais cela semble impossible.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, mademoiselle Jewett. Je . . .

Mlle Jewett: Oh, excusez-moi, monsieur le président, me permettez-vous une autre question au sujet de l'Union Soviétique? Je me demande si des pays de l'Europe de l'est, et je pense en particulier à la République démocratique d'Allemagne, ont accru leur aide aux pays du Tiers-Monde, et avec quels résultats?

L'ambassadeur Ford: La République démocratique d'Allemagne a été particulièrement active et, de bien des façons, beaucoup plus efficace que les Russes, parce que ses biens manufacturés sont de meilleure qualité que ceux des Russes. Les Russes se servent très souvent des Allemands de l'Est pour étendre l'influence du bloc de l'Est dans certaines régions.

La Tchécoslovaquie est probablement le deuxième pays le plus actif, mais ses efforts sont concentrés énormément sur le commerce des armes. La Tchécoslovaquie vend beaucoup d'armes aux pays en développement mais, aussi curieux que cela puisse paraître, c'est l'Allemagne de l'est qui est probablement la plus active et la plus efficace.

Mlle Jewett: Et vous avez dit qu'elle avait établi de bons rapports avec de nombreux pays du Tiers-Monde?

L'ambassadeur Ford: Oui.

Le président: Merci, mademoiselle Jewett. Je vais maintenant céder la parole à M. McKinnon, puis à M. Hudecki—suivi de vous, monsieur Munro, et madame Appoloni.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Est-ce que vous vous êtes oublié?

Le président: Il y a bien longtemps. Monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Merci. Monsieur Ford, vous avez déclaré dans vos premières remarques et je cite:

Vous verrez, à presque toutes les assemblées générales des Nations-Unies, que les Soviétiques font une proposition générale sur le désarmement qui n'a aucune chance d'être acceptée, mais qui a un certain attrait pour le Tiers-Monde du moins, et qui sert à l'offensive propagandiste générale de l'URSS.

Nous avons appris par la voix d'un autre témoin que tous les traités de paix qui ont été signés, et je pense qu'il en a énuméré dix, étaient d'initiative américaine, et d'une certaine façon, cela semblait être une critique à l'égard des États-Unis, parce qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent dans les offensives pour la paix. J'aimerais vos commentaires là-dessus—étant donné les observations que vous avez faites.

L'ambassadeur Ford: Sur le fait que les États-Unis font ce qu'ils veulent?

M. McKinnon: Oui, que les réunions du SALT I étaient une initiative des États-Unis et —je pourrais consulter le procès-verbal, mais il y en avait un assez grand nombre . . .

[Text]

Ambassador Ford: The SALT, of course, and TNF agreements are outside the framework of the United Nations. You are perfectly right that both those initiatives came from the West, and from the United States primarily. But I do not think the United States is being quite as effective in the General Assembly itself. It is a different kind of forum for disarmament. There is an enormous amount of hyperbole, and I am probably going to get a great deal of it in June. Nearly everyone realizes that the Assembly, which has to act on consensus, is not very likely to come up with any very practical proposals. But the Russians, knowing that, have been in the past rather skilful about making speeches and making proposals that would appeal in a vague way to the non-aligned world, which definitely has a very great desire, I think, to see the big powers cut down their arms spending, although they do not seem to be prepared themselves to disarm. That is what I really was thinking of.

• 1645

Mr. McKinnon: Thank you. I would like to move on to another area. You may recall your remarks about the peace movements in western Europe. *Maclean's*, which I received yesterday, was talking about that and said, under the heading, "The suspect politics of pacifism":

Although the majority of the protesters have no connection with Europe's many pro-Communist movements, the close links between the antinuclear groups and the World Peace Council—which is a Soviet front—plus the exclusion of the U.S.S.R. as a target of the anti-missile fury, have weakened their impact. The European Nuclear Disarmament (END) movement specifically leaves the Soviet Union out of its campaign by advocating a nuclear-free zone "from Poland to Portugal". When a Russian submarine carrying nuclear-tipped torpedoes rammed Sweden, there was no outcry from the peace marchers, and a planned protest in Stockholm rallied only a puny 400.

And Dr. Luns is quoted; at the end of his remarks, he said:

Meanwhile members of the peace movements in Norway, Denmark and Sweden are strongly suspected of receiving Soviet financial support.

You said:

the USSR has been able very cleverly to utilize the weaknesses in the democratic system by exploiting often genuine uneasiness in the West about nuclear weapons, as witness the peace movements in Western Europe.

Would you go so far as to agree with the *Maclean's* article?

Ambassador Ford: Is that Peter Newman?

[Translation]

L'ambassadeur Ford: Les accords du SALT I, évidemment, et ceux du TNF n'ont rien à voir avec les Nations-Unies. Vous avez entièrement raison quand vous dites que ces initiatives sont venues de l'Ouest, et des États-Unis principalement. Mais je ne pense pas que les États-Unis sont aussi efficaces à l'Assemblée générale comme telle. C'est une différente tribune pour le désarmement. Il y a énormément d'exagération, et je vais probablement en voir beaucoup en juin. Presque tout le monde se rend compte que l'assemblée, qui doit agir par consensus, ne va tout probablement pas arriver avec des propositions très pratiques. Mais, sachant cela, les Russes ont été par le passé assez habiles pour faire des discours et des propositions attrayantes pour les pays non alignés qui aimeraient définitivement, je pense, que les grandes puissances réduisent leurs dépenses pour les armements, même s'ils ne sont pas prêts eux-mêmes à procéder au désarmement. C'est vraiment à cela que je pensais.

M. McKinnon: Merci. J'aimerais passer à une autre question. Vous vous souviendrez sans doute de vos remarques au sujet des mouvements pour la paix en Europe de l'Ouest. Dans un article du *Maclean's* que j'ai reçu aujourd'hui, on parle de cette question sous le titre «*The suspect politics of pacifism*» (Les politiques suspectes du pacifisme), on y dit:

Bien que la majorité des protestataires n'ont pas de lien avec les nombreux mouvements pro-communistes d'Europe, leur action a perdu de son impact en raison des liens étroits qui existent entre les groupes anti-nucléaires et le Conseil pour la paix mondiale... qui est un front soviétique... sans parler du fait que l'URSS n'est jamais visée par les manifestations contre les missiles. Le mouvement pour le désarmement nucléaire en Europe fait exprès pour ne pas parler de l'Union soviétique dans sa campagne en préconisant une zone dénucléarisée entre la Pologne et le Portugal. Quant un sous-marin russe transportant des torpilles nucléaires a échoué en Suède, les manifestants n'ont pas décrié cette situation, et une manifestation organisée à Stockholm n'a réuni que 400 personnes.

Et le docteur Luns dit à la fin de ses remarques:

On soupçonne fortement les membres des mouvements pacifistes en Norvège, au Danemark et en Suède de recevoir de l'aide financière des Soviétiques.

Vous avez dit:

L'Union soviétique a réussi très astucieusement à utiliser les faiblesses du système démocratique pour exploiter souvent de véritables malaises dans l'Ouest au sujet des armes nucléaires, comme en témoignent les mouvements pour la paix en Europe occidentale.

Iriez-vous jusqu'à être d'accord avec cet article du *Maclean's*?

L'ambassadeur Ford: Est-ce que c'est Peter Newman?

[Texte]

Mr. McKinnon: It is hard to follow, it is in a box here. Peter Newman had an editorial, but I do not think he took the responsibility for this full article.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): He is quoting Luns, though, is he not?

Mr. McKinnon: No, not the first one, the final quote was Dr. Luns.

Ambassador Ford: I would not like to say that all those movements are Soviet-sponsored—

Mr. McKinnon: Yes, it is Peter Newman.

Ambassador Ford: —they obviously are not. I think there is a genuine feeling of unease and apprehension in many circles. Certainly I would not like to denigrate the aims of the leaders of many of these things. Some of them are: for example, there was a big demonstration in Paris last November when I was there, which we know was organized by the Communist Party and there was a good deal of Soviet money behind it. We know that the Danish government has expelled a member of the Soviet embassy staff in Copenhagen because he was found passing money to the peace movement and to other anti-nuclear groups.

The thing is that it plays directly into the hands of the Russians and the Russians do not really have to be out there sparking it and guiding it in any way or other. In many ways they simply have to sit back and watch what is developing, except in the question of the anti-neutron bomb campaign, which was certainly sponsored and developed by the Russians, I think.

Mr. McKinnon: The third point I would like to bring up is something I have had difficulty with before, particularly at the NATO Staff College in Rome, about this idea that the Russians would wish to back off from the arms race because of economics, because it is such an economic burden to them. When you look at the way in the past decade their expenditures as a percentage of the GNP have grown, it seems to me they have been able to grow dramatically compared with the Western nations. They seem to be having the most awful time increasing their budget by 3 per cent in real terms, and several of them are failing. Sometimes I hear these statements such as you have made, that the arms race is costly for the Soviets, but who is going to go to wall on this? NATO seems to me to be in disarray over the problem of re-equipping their forces and increasing their expenditures on armaments.

[Traduction]

M. McKinnon: C'est difficile à dire, c'est dans un encadré. Peter Newman a signé un éditorial, mais je ne pense pas qu'il revendique tout l'article.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais il cite Luns, n'est-ce pas?

M. McKinnon: Non, pas la première citation, la dernière était du docteur Luns.

L'ambassadeur Ford: Je n'irais pas jusqu'à dire que tous ces mouvements sont parrainés par les Soviétiques . . .

M. McKinnon: Oui, c'est Peter Newman.

L'ambassadeur Ford: . . . parce qu'ils ne le sont évidemment pas. Je pense qu'il y a un véritable sentiment de malaise et d'appréhension dans bien des milieux. Je ne voudrais certainement pas dénigrer les objectifs des dirigeants de bon nombre de ces manifestations. Certaines d'entre elles le sont: par exemple, il y a eu la grande manifestation à Paris, en novembre dernier, lorsque j'y étais, et nous savons pertinemment qu'elle a été organisée par le parti communiste et qu'il y a eu beaucoup de financement soviétique. Nous savons que le gouvernement danois a expulsé un membre de l'ambassade soviétique à Copenhague parce qu'il a été pris à passer de l'argent à des mouvements pour la paix ou d'autres groupes anti-nucléaires.

Le fait est que cela fait l'affaire des Russes qui ne sont pas obligés d'être là sur les lieux pour tout diriger et organiser. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est simplement de s'asseoir et de regarder ce qui se passe, sauf dans le cas de la campagne contre la bombe à neutrons qui a certainement été parrainée et organisée par les Russes, je pense.

M. McKinnon: La troisième question que j'aimerais soulever m'a déjà donné du fil à retordre, particulièrement au collège de l'OTAN à Rome, c'est l'idée que les Russes souhaiteraient se retirer de la course aux armements pour des raisons économiques, parce que cela constitue un fardeau économique pour eux. Quand vous regardez la façon dont leurs dépenses ont augmenté au cours de la dernière décennie par rapport à leur PNB, il me semble qu'ils ont réussi à croître considérablement par rapport aux pays occidentaux. Ils semblent avoir énormément de difficultés à augmenter leur budget de 3 p.100 en termes réels, et plusieurs d'entre eux n'y parviennent pas. Parfois, j'entends dire, comme vous l'avez rappelé, que la course aux armements coûte chère aux Soviétiques, mais qui va s'en désespérer? Selon moi, l'OTAN semble ne plus très bien savoir comment rééquiper ses forces et augmenter ses dépenses d'armement.

• 1650

Ambassador Ford: I do not think there is any doubt that the Russians, for the last two decades, have been spending a much higher percentage of their GNP on armaments than the West has. It has been difficult for them, but this was a first priority and the system permits them to go ahead with it without any opposition whatsoever from any sector.

L'ambassadeur Ford: Il est indéniable que depuis deux décennies, les Soviétiques ont consacré une plus grande proportion de leur PNB aux armements que l'Ouest. Cela ne s'est pas fait sans difficulté, mais c'était une première priorité, et leur système leur permet de l'adopter, sans qu'aucun secteur ne manifeste d'opposition.

[Text]

The problem is now that they are moving into a new phase of the arms race at a moment when their economy is stagnating and is in considerable difficulties. They see what has happened in Poland, and they are certainly worried that this could—I do not think it would happen, but they are worried that it might happen in the Soviet Union. Above all, I think it is their fear of the fact that the next stage of the arms race is likely to be won on the basis of high technology. The Soviet system is such that a very much higher percentage of the scientists and the brains would have to go into the arms industry, the research and development, a much higher percentage than in the United States, and this at a moment when they would like, if they possibly could, to try to improve the standard of living a little bit for political and other reasons, and to correct the economic deficiencies. They can do it; they can continue to maintain—they have said they would, and I am sure if they were pushed to the wall they would do it. They are probably going to have to meet the Americans gun for gun, but it will cost them proportionately a great deal more than it will cost the United States.

The United States seems prepared—I do not know whether it is able, but it seems prepared—to try to increase the quality and the size of its armed forces without really affecting the civilian economy. The Soviet Union could not do that.

Mr. McKinnon: I see on page 5 of the notes that you have here, or just after that, that you came on to another subject—the technical excellence of the American equipment. You said that the Russians are, for example:

... seriously worried by the technical excellence of the Pershing 2 and Cruise missiles.

They came out with SS-20 some four years ago, and I think about two and a half years ago started deploying it and now have some 250 of them. The Pershing 2 was planned as a result of that, and yet, to my mind at least, has nothing like the technical excellence of the SS-20. I would like to point out, sir, that the Pershing 2 has less than half the range of the SS-20. It has a single warhead, its guidance systems may or may not be as capable as the SS-20, but for a mobile missile, which the SS-20 is and the Pershing is, to have the MIRV capability that the SS-20 does, it seems to me that they do not have to worry a great deal in their weaponry about mechanical excellence. The Pershing has really no new technology; I understand that the increased range of the Pershing 2 will be largely because of improved fuel. The Cruise missiles, as I said the other day, are really... if it were not that they probably are going to have a terrain matching guidance system in the Cruise missile, it would have very little over the German V-1, which came out in 1944.

I am puzzled as to why the Russians, if they are indeed worried by the technical excellence of the Pershing 2 and Cruise missiles, when they are able to produce something that I feel quite confident the Americans wish they had, the SS-20.... Could you maybe explain?

[Translation]

Le problème actuel, c'est qu'ils en sont à une nouvelle phase de la course aux armements alors que leur économie stagne et qu'ils traversent des difficultés considérables. Ils voient ce qui s'est passé en Pologne, et ils craignent certainement que la même chose puisse se produire en Union soviétique—mais je ne pense pas que cela soit possible. Par-dessus tout, ils craignent que la prochaine étape de la course aux armements soit vraisemblablement gagnée dans le domaine de la technologie de pointe. Le système soviétique est tel qu'un très grand nombre—beaucoup plus grand qu'aux États-Unis—de chercheurs et de savants devront se consacrer à l'industrie des armements, à la recherche et au développement, à un moment où, s'ils le pouvaient, ils préféreraient essayer d'améliorer un peu le niveau de vie, pour des raisons politiques et autres, et redresser les failles de l'économie. Mais ils peuvent continuer sur cette lancée, ils ont dit qu'ils le feraient, et ce serait certainement le cas si on les y acculait. Ils vont probablement faire autant que les Américains dans le domaine des armes, mais il leur en coûtera beaucoup plus.

Les États-Unis semblent disposés—je ne sais pas s'ils vont y réussir, mais ils y semblent disposés—à tenter d'accroître la qualité et l'ampleur de leurs forces armées, sans véritablement affecter l'économie civile. L'Union soviétique ne pourrait y parvenir.

M. McKinnon: A la page 5 de vos notes, ou un peu plus loin, je vois que vous traitez d'une autre question, l'excellence technique de l'équipement américain. Par exemple, vous dites que les Soviétiques sont:

... sérieusement préoccupés par l'excellence des Pershing 2 et des missiles de croisière sur le plan technique.

Ils ont fabriqué des SS-20 il y a quatre ans environ, et il y a deux ans et demi ils ont commencé à les déployer, et maintenant ils en ont environ 250. C'est à la suite de cela que les États-Unis fabriquaient les Pershing 2, alors que selon moi il est loin d'avoir l'excellence technique des SS-20. Monsieur, je voudrais rappeler que leur portée est plus que deux fois celle des Pershing 2. Ces derniers présentent une seule ogive, et leurs systèmes de guidage peuvent être aussi bons que ceux des SS-20, mais avec un missile mobile—les SS-20 et les Pershing sont de tels missiles—qui possède la capacité d'une ogive à tête multiple et à guidage indépendant des SS-20, je pense qu'ils n'ont pas à se préoccuper de l'excellence de leurs armements sur le plan mécanique. Le Pershing ne possède pas vraiment de nouvelles technologies; sa portée serait accrue semble-t-il surtout grâce à une amélioration du combustible. Comme je l'ai déjà dit l'autre jour, les missiles de croisière sont véritablement... En l'absence du système de guidage par rapport au terrain dont on va semble-t-il les doter, ils ne seraient pas très supérieurs aux V-1 qui remontent à 1944.

Je me demande pourquoi les Soviétiques s'inquiètent de l'excellence technique des Pershing 2 et des missiles de croisière alors qu'ils peuvent produire des SS-20, que les Américains voudraient certainement posséder selon moi. Pourriez-vous nous expliquer cela?

[Texte]

Ambassador Ford: They are two different, totally different weapons. Certainly the SS-20 is a very dangerous and very capable missile and its advantage is that it is mobile, it has a long range, it is fairly accurate and it can be used to threaten China as well as western Europe. So, for the Russians it is absolutely a perfect weapon.

• 1655

Perhaps I did not phrase it very well. As I understand it, what the Russians are worried about with the Pershing is its accuracy, apparently, and secondly the warning time, which is very, very short. They think this would be destabilizing for that reason. Secondly, with the Cruise missile, I think the essential thing is the terrain guidance equipment in it. Without that, I agree with you, it would not be . . . This is the key thing in the Cruise and the Russians do not have it.

One of the reasons why they are worried about it is because of the lack of verification. Whatever stability, whatever balance there is between the two superpowers is based, to a certain extent, on the ability to verify what the other side has, and they are afraid that with the introduction of very, very many Cruise missiles this capability will disappear. I did not want to imply that I did not think the SS-20 was a formidable weapon. It certainly is. But I think they are worried about the effort they would have to put into the next stage of weapons, which will have to be highly developed technically.

Mr. McKinnon: I appreciate your answers. Certainly you have a great knowledge of these matters.

I do not even know whether it is a question or not, but my final intervention is related to where you say:

Soviet aid to the Third World consists almost exclusively of arms, and ideology.

I am surprised that you would class ideology as aid at all, although I do not think it is much more destructive than some of our aid is to some countries.

Ambassador Ford: I was being slightly sarcastic. But for a long time about all they did export to a great number of underdeveloped countries was arms at very cheap rates, and of course they attempted to export their ideology as well, but with decreasing effect.

Mr. McKinnon: I might recommend to the committee, Mr. Chairman, that on page 42 of *The Economist* for December, 1981, they point out the Soviet exports to and import from their friends and how exceedingly little it is in the way of manufactured goods. A couple of figures, I suppose could be included:

. . . the 24 OECD countries, managed \$26.7 billion, to almost 100 countries.

[Traduction]

L'ambassadeur Ford: Ce sont deux armes totalement différentes. Le SS-20 est un missile très dangereux et très efficace, son avantage étant qu'il est mobile et qu'il a une longue portée, de plus, il est très précis, et on peut l'utiliser pour menacer la Chine aussi bien que l'Europe. Donc, du point de vue des Soviétiques, c'est une arme absolument parfaite.

Je ne me suis peut-être pas très bien exprimé. Selon mon interprétation, les Soviétiques s'inquiètent de la précision du *Pershing*, et aussi des délais d'alerte, qui sont très très brefs. Ils estiment qu'il serait déstabilisant pour cette raison. En second lieu, avec les missiles de croisière, la chose essentielle est justement qu'il soient dotés d'équipement de guidage qui tient compte du terrain. Sans cet équipement, je suis d'accord avec vous, il ne serait pas . . . C'est l'élément essentiel des missiles de croisière, et les Soviétiques n'en possèdent pas.

L'une des raisons pour lesquelles ils s'en préoccupent est le manque de vérification. La stabilité, l'équilibre entre les deux superpuissances est fondé dans une certaine mesure, sur la capacité de vérifier ce que possède l'autre côté, et ils craignent qu'avec l'introduction d'un très grand nombre de missiles de croisière, cette capacité disparaîtra. Je n'ai pas voulu dire par là que je ne pense pas que le SS-20 soit une arme formidable. Il l'est certainement. Mais je pense qu'ils se préoccupent de l'effort qu'ils devront déployer lors de la prochaine étape, puisque leurs armements devront être extrêmement développés sur le plan technique.

Mr. McKinnon: Je vous remercie de vos réponses. Je dois dire que vous avez une très grande connaissance de ces questions.

Je ne sais même pas s'il s'agit ou non d'une question, mais ma dernière intervention se rapporte à ce que vous nous avez dit:

L'aide soviétique au Tiers monde comprend presque exclusivement des armements et des aspects idéologiques.

Je m'étonne que vous mettiez l'idéologie au rang de l'aide, encore que je ne pense pas qu'elle soit beaucoup plus destructive qu'une certaine partie de l'aide que nous accordons à certains pays.

L'ambassadeur Ford: J'étais légèrement sarcastique. Mais depuis longtemps, ils n'exportent vers un grand nombre de pays sous-développés que des armes à prix très modiques, et naturellement, ils ont aussi essayé d'exporter leur idéologie, mais avec un effet décroissant.

Mr. McKinnon: Monsieur le président, je voudrais souligner au comité qu'à la page 42 de l'*Economist* de décembre 1981, on indique que les exportations soviétiques à destination des pays avec lesquels ils entretiennent des relations amicales, et leurs importations en provenance de ces pays comptent très peu de produits manufacturés. On pourrait, je crois, citer quelques chiffres à cet égard:

. . . les 24 pays de l'OCDE ont réussi à verser 26.7 milliards de dollars à près de 100 pays.

[Text]

And as to the communist countries, Russia and its allies, they:

... gave aid totalling \$1.8 billion to a handful of developing countries.

Imports are much of the same thing. The Third World oil importers apparently managed to sell:

... \$152 billion of exports to the OECD countries in 1980, but only \$15 billion to Comecon.

It is not only what you put into those countries, if they are really going to be able to move forward they have to be able to sell to them as well.

Thank you very much for your very competent presentation.

The Chairman: Thank you, Mr. McKinnon.

First, I apologize. I had Mr. Flis on my list and following Ambassador Ford I recognized the Honourable Mr. McKinnon. I shall repair that at a future hearing.

Second, I was going to ask Dr. Hudecki, but he has agreed to give way to Mr. Munro, who has to leave early as he has much farther to go than do we in central Canada. So, in order that you can catch your plane, would you kindly question now? And may I ask Mr. McKinnon to provide us with the article? We will have it reproduced right now, so that we can have it distributed. Thank you. Mr. Munro.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you, Mr. Chairman, and thank you, Mr. Hudecki, for your kindness.

What I propose to do, first of all, is to express my regrets that I did not hear the presentation. I hope I am not covering ground that was covered before I came.

The Chairman: I will tell you.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I am sure that Mr. Ford will, too.

This morning we heard a great deal about sanctions, and whether sanctions would help or hinder the solution of matters, heighten unduly the already tense situation. These are sanctions in connection, of course, with Afghanistan and Poland, and I am thinking in terms of the friendship protocol signed in 1971 between Canada and the U.S.S.R. I am wondering whether that has had any very serious impact on relations between our two countries and whether its enunciation or repudiation at this time, as a form of sanction, would have any effect one way or the other.

• 1700

If you will permit me, Mr. Ford, I propose to ask three questions and hope to hear the answers, but if I cannot, I would like at least to have them on the record.

[Translation]

Et à propos des pays communistes, de l'Union soviétique et de ses alliés:

... Ils ont accordé une aide totale de 1.8 milliards de dollars à une poignée de pays en développement.

Le tableau est pratiquement le même pour les importations. Les importateurs de pétrole du Tiers monde ont apparemment réussi à vendre:

... cent cinquante-deux milliards de dollars d'exportations aux pays de l'OCDE en 1980, mais seulement 15 milliards de dollars au Comecon.

Il ne s'agit pas seulement de donner une aide à ces pays; pour qu'ils puissent vraiment progresser, ils doivent pouvoir vendre aussi.

Je vous remercie beaucoup pour votre excellent exposé.

Le président: Je vous remercie, monsieur McKinnon.

Tout d'abord, je voudrais m'excuser. J'avais M. Flis sur ma liste et j'ai donné la parole à l'honorable M. McKinnon après l'exposé de l'ambassadeur Ford. Je corrigerai cette erreur lors d'une prochaine séance.

En second lieu, j'allais passer la parole à M. Hudecki, mais il a convenu de la céder à M. Munro, qui doit partir assez tôt, car il doit se rendre au centre du Canada. Voudriez-vous donc poser votre question maintenant, afin de pouvoir prendre votre avion? Puis-je aussi demander à M. McKinnon de nous donner un exemplaire de l'article en question? Nous le ferons reproduire tout de suite, afin de le faire distribuer. Je vous remercie. Monsieur Munro.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je vous remercie, monsieur le président, et monsieur Hudecki, pour votre amabilité.

Tout d'abord, j'aimerais dire combien je regrette de ne pas avoir entendu cet exposé. J'espère ne pas traiter de questions qui ont déjà été débattues avant mon arrivée.

Le président: Je vous le dirai.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je suis sûr que L'ambassadeur Ford n'hésitera pas non plus à le faire.

Ce matin, nous avons beaucoup entendu parler des sanctions, à savoir si elles contribueraient à résoudre toutes ces difficultés, ou si elles aggraveraient indûment une situation déjà tendue. Il s'agit bien entendu de sanctions relativement à l'Afghanistan et à la Pologne. Je pense au protocole d'amitié signé en 1971 entre le Canada et l'URSS, et je me demande si ce protocole a eu une incidence importante sur les relations entre nos deux pays. Je me demande si le fait d'affirmer ou de répudier le protocole, en guise de sanctions, aurait un effet quelconque.

Avec votre permission, monsieur Ford, j'ai l'intention de poser trois questions. J'espère pouvoir avoir des réponses, sinon, je voudrais au moins les consigner au procès verbal.

[Texte]

My second question relates to one of the witnesses who is due to come to speak to us. This is Mr. G. Arbatov, who I believe was the director or chairman or president—or whatever he was—of the institute of U.S. and Canada in Moscow, or the Moscow institute, as part of the Academy of Sciences. I think it is the same man; he is the Director of the Institute for Arms Control. Does that mean that the institute has ceased to exist, or has it been taken over by another person and he has just moved into another notch in the hierarchy? It would be interesting to know how long he has been in this arms control. I notice that it is not the director of disarmament but of arms control. I do not know whether there is such a thing as a director of disarmament in the Soviet Union. It would be interesting to know about that.

The Chairman: Could I kindly make a correction? It is a mistake, I think, in the organization. I distributed Mr. Arbatov's name with the title that you are quoting him as having, the second one, on arms control. That was at the request of one member of the steering committee, who informed us of that title. But after having checked, totally, with the authorities of the Soviet embassy, that is not his title. His title is the first one that you mentioned. I would not like you to be led into a wrong impression.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Then that is the answer to my second question, perhaps. But it would be interesting to have some comment on Mr. Arbatov's—

The Chairman: Yes.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich):—capacity to contribute to the discussions we have here before us on disarmament and security.

My third question relates to the Soviet Union's relations with Poland. Inevitably Poland comes up in our discussions, even if we are talking about disarmament; it is practically unavoidable. The credibility of the Soviet Union in this context, I think, has to be... one has to come to some conclusions about the credibility of the Soviet Union because of its activities in Poland. I know that Mr. Ford is an historian; he has, I am sure, a deeper knowledge of the history of the Soviet Union than most people around this table. I have had the occasion within the last month or so to be reading Robert Massey's history of Peter the Great, and I have come to conclude that there are some interesting parallels between the periods in which that part of Europe was growing in the early eighteenth century and today. I am wondering whether Mr. Ford would be able to comment on the relationship between the Soviet views of Poland today and the Soviet view of Poland in the early eighteenth century. I think it follows right through until... we have always heard about the partition of Poland. Poor Poland has been partitioned ever since I can remember hearing the word "Poland", and I do not think Poland is an integral whole, in terms of the Polish people, even today. Certainly following the war portions went off to the Soviet Union.

[Traduction]

Ma deuxième question a trait à un des témoins qui est censé comparaître devant nous. Il s'agit de M. G. Arbatov, qui fut, je crois, directeur ou président de l'Institut des États-Unis et du Canada à Moscou, ou de l'Institut de Moscou au sein de l'Académie des sciences. Je crois que c'est la même personne qui est directeur de l'Institut pour le contrôle des armes. Est-ce que cela veut dire que l'Institut n'existe plus, ou qu'il a un nouveau chef, et que M. Arbatov a simplement assumé un nouveau poste? Il serait intéressant de savoir depuis combien de temps il s'occupe du contrôle des armes. J'ai remarqué qu'il est non pas directeur du désarmement mais plutôt du contrôle des armes. Je ne sais pas s'il existe en Union soviétique un directeur du désarmement. Il serait intéressant d'avoir des renseignements à ce sujet.

Le président: Permettez-moi de faire une rectification, s'il vous plaît. Il s'agit d'une erreur dans le titre de l'organisation, je crois. Je vous ai annoncé la comparution de M. Arbatov avec le deuxième titre que vous avez mentionné, celui portant sur le contrôle des armes. C'est un des membres du Comité directeur qui nous a informé de ce titre. Nous avons constaté après une vérification exhaustive auprès des autorités de l'ambassade soviétique que ce n'est pas son titre. Son titre est celui que vous avez mentionné en premier. Je ne voudrais pas que vous soyez induit en erreur.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Cela répond peut-être à ma deuxième question. Il serait néanmoins intéressant d'avoir des commentaires sur la capacité de M. Arbatov...

Le président: Oui.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): De contribuer à nos discussions sur le désarmement et la sécurité.

Ma troisième question concernant les relations de l'Union soviétique avec la Pologne. Même si nous parlons du désarmement, il est presque inévitable que la question de Pologne intervienne. A mon avis il faut qu'on tire certaines conclusions concernant la crédibilité de l'Union soviétique suite à ses activités en Pologne. Je sais que L'ambassadeur Ford est historien, je suis certain qu'il a connaissance plus profonde de l'histoire de l'Union soviétique que la plupart des personnes autour de la table. Je lis depuis un mois environ l'histoire de Pierre le Grand écrite par Robert Massey. Je suis arrivé à la conclusion qu'il existe certains parallèles intéressants entre la situation dans cette région de l'Europe au début du XVIII^e siècle et la situation actuelle. Je me demande si L'ambassadeur Ford serait en mesure de faire des commentaires sur le rapport entre l'opinion des Soviétiques à l'égard de la Pologne aujourd'hui et leurs opinions à l'égard de la Pologne au début du XVIII^e siècle. Nous avons toujours entendu parler de la partition de la Pologne. Depuis que j'entends le mot «Pologne», la pauvre a toujours été scindée. Pour ce qui est de la population polonaise, je ne crois pas que la Pologne soit unie même aujourd'hui. Il est certainement vrai qu'après la guerre certaines parties du pays furent données à l'Union soviétique.

[Text]

My fourth question, if I may—it may be irrelevant. I thought I had heard Mr. Ford say that he is on the advisory committee in the Department of External Affairs on disarmament? Or was that the advisory committee?

• 1705

Ambassador Ford: The special adviser on East-West relations, but I am a member of the independent commission on disarmament and security issues.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is the international one?

Ambassador Ford: Yes.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Yes, so that my question perhaps then is irrelevant. It is irrelevant, I will not even raise it. I did glance through and I saw this independent commission. I will withdraw that fourth question.

Sanctions are dropped off on Poland then?

The Chairman: Yes, for what His Excellency Ambassador Ford may not say to us now at this time in detail about Mr. Arbatov, I am sure Ambassador Ford would be happy to have a longer conversation after the meeting, if you follow me. And since you have to leave, we will let you know what was said.

Ambassador Ford: Well, it is nice to see you again, Don. You have tossed four difficult questions at me; let us say, three if you eliminate Arbatov. But I should mention that Arbatov is the Soviet representative on the independent commission on disarmament and security issues. I do not know whether or not he is coming to meet you, but I think one of the reasons, if he does not come, may well be that the Palme commission is meeting outside New York on February 18.

The Chairman: That is the day we have asked him to come.

Ambassador Ford: May I start with the historical question? You are quite right; when you start studying the history of Russia, one is always astounded by the parallels and similarities with many of the present-day activities of the Russians. There is a great deal of Russianism in Soviet communism, and one of the things that I think you are going to see happen—it has happened already—is an increase in the influence of the great Russian nationalism in Soviet affairs.

There is not an important member of the Politburo who is not a Russian right now and it is almost impossible, I think, for someone who is not a Russian to occupy a really senior position in the Soviet hierarchy now. So, in addition to the other factors I mentioned earlier about the new generation, you are likely to have the great Russian patriotic factor very much throughout.

You mention Peter the Great. I do not know whether Massey goes into this, I have forgotten, but we are always astounded at, or, rather, not astounded, but an awful lot of

[Translation]

Ma quatrième question est peut-être hors de propos. Ai-je bien compris que L'ambassadeur Ford a dit qu'il fait partie du Comité consultatif sur le désarmement au ministère des Affaires extérieures? Ou s'agit-il plutôt du Comité consultatif?

L'ambassadeur Ford: Je suis conseiller spécial en matière de relations Est-Ouest, mais je suis membre de la Commission indépendante du désarmement et de la sécurité.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): S'agit-il de la Commission internationale?

L'ambassadeur Ford: Oui.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Oui, dans ce cas ma question ne vous concerne peut-être pas. Je ne la poserai pas. J'ai vu la mention de cette commission indépendante quelque part. Je vais retirer ma quatrième question.

Est-ce qu'on va donc imposer des sanctions à la Pologne?

Le président: Oui, concernant tout ce que son excellence l'ambassadeur Ford ne voudra pas nous exposer en détail concernant M. Arbatov, je suis sûr qu'il l'inclura dans une longue conversation que nous aurons après la réunion, si vous me suivez. Et puisque vous devez partir, je vous mettrai au courant de ce qu'il aura dit.

L'ambassadeur Ford: C'est un plaisir de vous revoir, Don. Vous m'avez posé quatre questions difficiles, disons trois si vous retirez celle concernant Arbatov. Je pourrais peut-être mentionner que Arbatov est le représentant soviétique à la Commission indépendante du désarmement et de la sécurité. Je ne sais pas s'il acceptera de vous rencontrer mais, s'il ne vient pas, la raison en est peut-être la réunion de la Commission Palme qui doit se tenir en banlieue de New York le 18 février.

Le président: C'est le jour où nous lui avons demandé de venir.

L'ambassadeur Ford: Pourrais-je commencer avec la question historique? Vous avez tout à fait raison, si l'on s'intéresse à l'histoire de la Russie, on est toujours surpris par les parallèles et les similitudes qui existent avec un grand nombre des activités contemporaines des Soviétiques. Le russianisme est très présent dans le communisme soviétique et l'une des choses qui va certainement se produire—et cela a déjà commencé—est une recrudescence grand nationalisme russe dans les affaires soviétiques.

Il n'y a pas un seul membre important du Politburo qui ne soit pas Russe et il est pratiquement impossible à quelqu'un qui ne l'est pas de parvenir à un poste véritablement élevé dans la hiérarchie soviétique d'aujourd'hui. Donc, outre les autres facteurs que j'ai mentionnés précédemment concernant la nouvelle génération, le facteur du grand patriotisme russe sera certainement omniprésent.

Vous avez mentionné Pierre le Grand. Je ne sais pas si Massey en parle, j'ai oublié, mais une chose qui nous surprend toujours, ou plutôt qui nous rend perplexe, est de savoir

[Texte]

people are bewildered as to why the Russians seem to need such an enormous standing army which seems to go well beyond their defensive needs. Well, at the time of Elizabeth and Catherine, in Europe as a whole it was considered that what was required in proportion to the population to provide security for a state was something like one man out of ten able-bodied men. In the Russia of Catherine the proportion was one in six, and that is simply an indication of their preoccupation with security, and having super security continues. The trouble is that they aim at total security and, of course, total security can only be at the expense of other states.

Soviet views on Poland today, and in the past: I think they have accepted that Poland be an independent country. There is no sign that they would want to try to reincorporate Poland into the Soviet Union as such. It would be an extremely difficult thing to do. The Poles are so difficult that they have not attempted to—

The Chairman: We have two on the committee, but they are not the most difficult ones.

Ambassador Ford: Difficult in the best sense.

So the Russians have not intervened in Poland directly as yet, whereas they had no hesitation in doing it in Hungary and Czechoslovakia. They would really be cutting off more than they could chew if they tried to do something of that sort.

• 1710

But that does not mean that Poland for them is not absolutely essential from their security point of view, not only because they have the enormous 70 divisions in East Germany which are the key to their control of Eastern Europe—and Poland is the line of communication with that—but they could not contemplate, in my opinion, Poland slipping out of the orbit of the Warsaw Pact, or ideologically out of the communist camp. So in that sense, they still have a view on Poland that does not differ too much from that of Elizabeth and the first partition.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is called the Warsaw Pact, is it not?

Ambassador Ford: Yes.

That is two points; now protocol and consultation and sanctions. Poland and Afghanistan, in my opinion, are quite different questions. In a curious way, the Soviet military takeover of Afghanistan was a much more serious affair because, for the very first time, the Russians incorporated a country outside of their then existing sphere of influence and did it by massive military intervention; and then *post facto*, Brezhnev tried to justify it on the basis of the Brezhnev Doctrine. Going on even further than the original Brezhnev Doctrine by an exegesis which included the right of the Soviet Union to intervene in neighbouring countries in defence of its own security was to me a very, very dangerous doctrine, and the whole action was one which had very, very serious implica-

[Traduction]

pourquoi les Russes veulent toujours disposer d'une armée permanente aussi énorme dont la taille semble dépasser largement leurs besoins défensifs. Cela est dû au fait que, à l'époque d'Elizabeth et de Catherine, on considérait en Europe qu'il fallait un soldat pour dix hommes valides pour assurer la sécurité en Europe. Dans la Russie de Catherine, la proportion était de un à six et cela témoigne simplement de la volonté d'assurer la sécurité de l'empire et cette tendance se perpétue encore de nos jours. Le problème est que l'Union soviétique recherche la sécurité totale et que celle-ci ne peut être atteinte qu'aux dépens d'autres États.

Les vues soviétiques sur la Pologne aujourd'hui et par le passé: Je pense que la Russie a accepté aujourd'hui que la Pologne soit un pays indépendant. Rien n'indique qu'elle souhaite réincorporer la Pologne au sein de l'Union soviétique. De toute façon, ce serait extrêmement difficile à réaliser, les Polonais se montrent tellement difficiles que l'on n'a pas essayé de...

Le président: Nous en avons deux au Comité mais ce ne sont pas les plus difficiles.

L'ambassadeur Ford: J'entends difficile dans le meilleur sens du terme.

Ainsi donc, les Russes ne sont pas encore intervenus directement en Pologne alors qu'ils n'ont pas hésité à le faire en Hongrie et en Tchécoslovaquie. S'ils essayaient de le faire, le morceau serait lourd à digérer.

Mais cela ne signifie pas que la Pologne ne revêt pas une importance absolument essentielle sur le plan de la sécurité, non seulement du fait de la présence énorme de 70 divisions en Allemagne de l'Est qui constituent la clé du contrôle de toute l'Europe orientale... et la Pologne se trouve en plein milieu de cette ligne de communication... mais parce que l'Union soviétique ne pourrait pas admettre, à mon avis, que la Pologne échappe à l'orbite du Pacte de Varsovie ou à l'idéologie du camp communiste. Dans cette mesure donc, les vues soviétiques d'aujourd'hui ne diffèrent pas tellement de celles d'Elizabeth à l'époque de la première séparation.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est ce que l'on appelle le Pacte de Varsovie, n'est-ce pas?

L'ambassadeur Ford: Oui.

Voilà pour les deux premières questions; passons maintenant au protocole, à la consultation et aux sanctions. La Pologne et l'Afghanistan, à mon sens, sont deux problèmes tout à fait différents. Assez curieusement, l'invasion militaire soviétique en Afghanistan constitue une affaire beaucoup plus grave car, pour la première fois, les Russes ont englobé dans leur zone d'influence un pays qui n'en faisait pas partie et ce au moyen d'une intervention militaire massive. Par la suite, Brejnev, ipso facto, a essayé de le justifier sur la base de la doctrine Brejnev. D'aller encore plus loin que la doctrine Brejnev d'origine, par une exegèse qui affirmait le droit de l'Union soviétique d'intervenir dans les pays voisins à l'appui de sa propre sécurité, constitue pour moi quelque chose de très dangereux et toute

[Text]

tions for East-West relations. Therefore, I think we were perfectly justified in sanctions for what they did in Afghanistan.

Poland is a rather different question, and sanctions, I think, have to be handled with very great care. We should have, I think, three aims in mind when we think of sanctions. One is the Polish people themselves, whether it is good or bad for them; second, the question of can we, by the use of sanctions, dissuade the Soviet Union from actually intervening more actively than they have already in Poland, because they obviously have; third, the effect on our own economies; and fourth, the effect on the alliance.

So, if you try to put those four factors together, it is very, very difficult to come up with one answer to it. I think you have an original idea about our protocol on consultations. I had not thought of that, and thank you for mentioning it. I am going to go back and take a look at it again. It has not been utilized for some time, and neither has the American protocol on relations . . . what is it called?—Matters of controlling relations between the two countries, or something of that sort. It has hardly been used either. I would not want to go beyond the Americans on something of that sort, but if the situation developed in a way in which it is necessary to take political action, it is an idea. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Munro.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: At this time, Dr. Hudecki and Mr. Flis, and, of course, M^{me} Appolloni.

Mr. Hudecki: Mr. Ambassador, I just want to say that the Polish people are very nice people.

An hon. Member: Hear, hear!

The Chairman: You had better repeat that.

Mr. Hudecki: I just wanted to say that the Polish people are not difficult, they are very nice people. They may be strong-willed and—

Ambassador Ford: You do not think they are difficult?

Mr. Hudecki: —determined and not easily dissuaded, but they are fine people.

The basic tenet of Soviet communism is expansion, and I am just wondering whether that sort of philosophy has been changed. I am not encouraged by the fact that money is sent to Cuba and then from Cuba some is passed on to Grenada and some to Ethiopia. We are led to believe that there are pockets of communism arising in different parts of the world and each has its own model and its own future. And yet, it seems to me that behind it all there is the spectre of the tenet of expansionism. Would you make some comments on that and sort of assure us one way or the other?

[Translation]

cette politique entraînait des conséquences très graves pour les relations est-ouest. Par conséquent, je pense que nous avions toute justification pour imposer des sanctions à l'égard de l'Afghanistan.

La Pologne constitue une question très différente et il convenait d'agir très prudemment en matière de sanction. A mon avis, il faut parler de sanction en termes de trois objectifs. Le premier sont les Polonais eux-mêmes, c'est-à-dire qu'il faut savoir ce qui est bon ou mauvais pour eux; ensuite la question est de savoir si l'on peut, par le biais de sanctions, dissuader l'Union soviétique d'intervenir en Pologne de façon encore plus active qu'elle ne le fait déjà; troisièmement, quel sera l'effet sur nos économies propres et, enfin, quel en est l'effet sur l'alliance.

Si vous essayez donc de rassembler ces quatre facteurs, il devient extrêmement difficile de trouver une bonne solution. Je trouve votre idée sur le protocole de consultation très originale. Je n'y avait pas pensé et vous remercie de l'avoir mentionnée, je vais y réfléchir. Cela fait quelque temps que l'on n'a pas utilisé ce procédé, ni le protocole américain sur les relations . . . comment cela s'appelle-t-il déjà? . . . Questions relatives au contrôle entre les deux pays, ou quelque chose de ce genre. On ne l'a pratiquement jamais appliqué. Je ne voudrais pas aller plus loin que les États-Unis mais si l'évolution de la situation devait nécessiter une action politique, ce serait une bonne idée. Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie, monsieur Munro.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je donne la parole à M. Hudecki, qui sera suivi de M. Flis et, bien sûr, de M^{me} Appolloni.

M. Hudecki: Monsieur l'ambassadeur, je tiens seulement à dire que les Polonais sont des gens extraordinaires.

Une voix: Bravo!

Le président: Je crois que vous devriez le répéter.

M. Hudecki: Je veux simplement dire que les Polonais ne sont pas des gens difficiles, ils sont très gentils. Ils sont peut-être têtus et . . .

L'ambassadeur Ford: Vous ne pensez pas qu'ils sont difficiles?

M. Hudecki: . . . et déterminés et se laissent difficilement dissuadés mais ce sont des gens très agréables.

L'un des fondements du communisme soviétique est l'expansionnisme et je me demande s'il y a du nouveau à cet égard. Je ne suis pas encouragé de voir l'aide apportée à Cuba et qui, de là, est distribuée à Grenade et en partie à l'Éthiopie. On veut nous faire croire que des poches communistes surgissent dans différentes régions du monde et que chacune suit son propre modèle et possède son propre avenir. Pourtant, derrière tout cela, je vois s'agiter le spectre de l'expansionnisme soviétique. Pourriez-vous nous en parler et nous donner une assurance dans un sens ou dans l'autre?

[Texte]

• 1715

Ambassador Ford: All right. I think there are two aspects to this. One is ideological and the other is pragmatic. Now, there is a real ideological element in this because the doctrine of so-called peaceful existence actually includes in it—and this was ignored very much, by the Americans particularly, during the period of détente, from 1972 to 1975 let us say—the obligation on the part of the Soviet Union to support “national liberation” movements, which meant, in effect, a general loose term which could be used to mean actual guerrilla fighting against established government, or support for a country which decided to change alliances, like Ethiopia. It was a very loose and very convenient term.

Now, while they are highly pragmatic in their approach, there is a certain amount of ideology which is essential to the maintenance of the party in power. In foreign affairs, this means it is very difficult to accept the status quo. They have a phrase for describing relations with the Western world, and that is “the correlation of forces”. They cannot accept the situation in which things remain stable, they have to believe, or give the impression, that things are going in their favour and gradually developing to the advantage of the Soviet Union. The only way in which, ideologically, they can really apply this is in support for national liberation movements, which also serves practical reasons as well.

So, you have the ideology. Then, I think, they very carefully examine every case as it comes forward, and if it is an area in which they think they can win—where they can turn a country around and make it either communist or sympathetic—without provoking a direct confrontation with the United States, they are going to move in if they can do it militarily and politically. And that is what happened in Angola, Mozambique, Ethiopia, South Yemen and, I think in some ways, Afghanistan. They thought they could do it with impunity. They were surprised and alarmed by the extent of the Western reaction to their intervention in Afghanistan because they assumed that this was not an area of vital security interest to the United States.

In a sense you are right that there will always be a certain amount of expansionism, but I think it will be selective and very carefully controlled. The Caribbean is an area in which they are going to move with very great care, I think. Certainly they have left it largely up to the Cubans to be on the front line on this so they cannot be accused directly of confrontation with the United States.

Mr. Hudecki: On another subject, we are constantly hearing about added armaments in different countries; new weapons are coming out and an assessment and an accounting is then made. What happens to all the other armaments and weapons that have become obsolete but are still very potent and a very important part of an arsenal of a country? We are always hearing about so many new SS-20s, so many new Pershings, and so on, what about the older and more obsolete? Is there any record of their being dismantled and stored away? We do

[Traduction]

L'ambassadeur Ford: Bien. Je pense qu'il y a là deux aspects à considérer. L'un est idéologique, et l'autre pragmatique. Il y a un facteur idéologique réel dans tout cela car la doctrine de la soi-disant existence pacifique comporte, et cela a été largement ignoré, et particulièrement par les Américains, durant la période de la détente, de 1972 à 1975, l'obligation de la part de l'Union soviétique d'appuyer les mouvements de «libération nationale». Ce terme très vague peut recouvrir une guerre de guérilla véritable contre un gouvernement établi ou bien simplement l'aide apportée à un pays qui décide de changer d'alliance comme l'Éthiopie. C'est un terme très vague et très commode.

En dépit de l'attitude généralement très pragmatique des Soviétiques, il ne faut pas négliger l'élément idéologique qui est essentiel au maintien au pouvoir du parti. Sur le plan de la politique étrangère, cela signifie qu'il est très difficile d'accepter le statu quo. Les Soviétiques ont une formule qui décrit les relations avec le monde occidental et qui est celle de la «corrélation des forces». Ils ne peuvent accepter une situation où tout reste stable, ils doivent pouvoir croire, ou donner l'impression, que les choses changent en leur faveur et évoluent progressivement à l'avantage de l'Union soviétique. La seule possibilité, sur le plan idéologique, de concrétiser cela est d'appuyer les mouvements de libération nationale, ce qui apportait également des avantages pratiques.

Voilà donc pour l'aspect idéologique. Ensuite, l'Union soviétique examine très soigneusement chaque cas lorsqu'il se présente et s'il s'agit d'un pays où elle pense pouvoir gagner, c'est-à-dire le convertir et en faire un satellite ou un sympathisant, sans provoquer de confrontation directe avec les États-Unis, elle va foncer si c'est possible militairement et politiquement. C'est ce qui s'est passé en Angola, au Mozambique, en Éthiopie, au Yémen du sud et, d'une certaine façon, en Afghanistan. Elle pensait pouvoir le faire impunément et a été surprise et alarmée par la vivacité de la réaction occidentale à son intervention en Afghanistan car elle jugeait que ce n'était pas une zone qui présentait un intérêt vital pour la sécurité des États-Unis.

Vous avez raison, en un sens, lorsque vous dites que l'expansionnisme est une doctrine permanente, mais je pense qu'elle s'exercera de façon sélective et soigneusement contrôlée. La mer des Caraïbes est une région où l'Union Soviétique avancera très prudemment. Elle s'en remet largement aux Cubains afin que l'on ne puisse l'accuser directement de rechercher la confrontation avec les États-Unis.

M. Hudecki: Pour aborder un autre sujet, on nous parle sans cesse du renforcement de l'armement de différents pays; de nouvelles armes sont mises au point donnant lieu à des évaluations nouvelles du rapport de force. Qu'advient-il des armements qui sont devenus désuets mais qui restent néanmoins très efficaces et constituent un élément important de l'arsenal d'un pays? On nous parle toujours de tant de nouveaux SS-20, de tant de nouvelles fusées Pershings etc, mais qu'en est-il des armes anciennes, moins avancées? Que deviennent-elles? On

[Text]

not hear that. Is that added to the total aggregate of weapons that each country is accumulating?

Ambassador Ford: You are talking about the U.S.S.R. and—

Mr. Hudecki: The U.S.S.R. and the United States; those that are producing these armaments.

Ambassador Ford: Well, what did we do with the fighter planes, for example?

Mr. Hudecki: I am thinking more of the weapons.

Ambassador Ford: Yes. Well, this is one of the problems right now in trying to calculate the nuclear balance in Europe.

• 1720

Certainly the Americans have removed quite a number of the original nuclear weapons that they had in Europe, including artillery, because they were simply obsolete. Presumably the Russians have done the same. But there are some weapons that are still there. I have forgotten what they are called now, but they are going to be replaced by the SS-4 and the SS-5.

It is one of the problems in trying to calculate the nuclear balance: to know how many are still there and how many are still useful as a weapon.

Mr. Hudecki: Are they being considered? Is there any mechanism whereby we could tell whether they have actually been dismantled?

Ambassador Ford: That I could not tell you. I am not an expert on that, I am afraid.

Mr. Hudecki: My last question, and it has to do again with Poland. My feeling is that gradually the nation as a whole is going to work less and less and be less and less productive. This may lead to a breakdown, or a complete collapse, of the military junta that is present there at this time; that will develop to a very critical point, and either Russia will have to invade the country or that government will have to be replaced. As far as that scenario goes, how would you look at it?

Ambassador Ford: Well, I think you are absolutely right. I can see no real solution to the economic problems of Poland. I think they are likely to get worse rather than better. And I think the Polish situation is going to be a kind of an open wound for the Soviet Union and maybe for East-West relations for a very long time to come.

It seems to me there are three things that Jaruzelski would have to do to satisfy the Russians. One is to get the economy moving again so that the Russians will not have to spend that much money; second, to make his military force acceptable and viable politically; and third, to restore a Communist Party which is reliable ideologically and loyal to Moscow, and also acceptable, obviously not to the bulk of the Russian people, but at least a little more acceptable than the previous Communist Party in Poland was.

[Translation]

ne nous en parle pas. Est-ce qu'elles s'ajoutent à l'arsenal total que chaque pays accumule.

L'ambassadeur Ford: Voulez-vous parler de l'Union soviétique et...

M. Hudecki: De l'Union soviétique et des États-Unis, c'est-à-dire ceux qui produisent ces armements.

L'ambassadeur Ford: Vous voulez donc savoir ce que nous faisons des avions de combat, par exemple?

M. Hudecki: Je pense plutôt aux fusées.

L'ambassadeur Ford: Oui. C'est effectivement ce qui rend difficile à l'heure actuelle, le calcul de l'équilibre nucléaire en Europe.

Les Américains ont certainement retiré une partie du matériel nucléaire—dont l'artillerie—installé en Europe car il était tout simplement dépassé. Les Russes ont probablement fait pareil. Il en reste toutefois encore. J'ai oublié de quelle catégorie il s'agit mais ce matériel va être remplacé par les SS-4 et les SS-5.

L'un des problèmes causés par le calcul de l'équilibre nucléaire est qu'il est difficile de savoir combien il en reste encore qui peuvent être utilisés comme armements.

M. Hudecki: Étudie-t-on cette question en particulier actuellement? Quel mécanisme nous permettrait de déterminer si cet armement a vraiment été démantelé?

L'ambassadeur Ford: Je crains bien de ne pas pouvoir vous répondre, n'étant pas un expert en la matière.

M. Hudecki: Ma dernière question concerne encore une fois la Pologne. J'ai bien l'impression que la population va travailler de moins en moins et devenir de moins en moins productive. Cela pourrait entraîner une rupture dans les rangs de la junte militaire actuellement au pouvoir, sinon son effondrement complet. La situation pourrait devenir critique, les Russes envahiraient le pays où le gouvernement devrait être remplacé. Quelles sont les perspectives d'avenir, selon vous?

L'ambassadeur Ford: Je crois que vous avez tout à fait raison et je n'entrevois aucune solution réelle aux difficultés économiques dont souffre la Pologne, et elles vont, à mon avis, s'aggraver. D'après moi, la crise polonaise va constituer une espèce de plaie ouverte pour l'Union soviétique et peut-être pour les rapports entre l'Est et l'Ouest pendant très longtemps.

A mon avis, Jaruzelski devrait déployer des efforts dans trois domaines pour satisfaire les Russes. Tout d'abord, relancer l'économie de manière à ce qu'ils n'aient plus à dépenser autant, deuxièmement faire accepter l'appareil militaire dont ils disposent et le rendre viable, sur le plan politique et troisièmement, redorer le blason au Parti communiste, en faire un parti fidèle à Moscou, auquel on puisse se fier pour ce qui a trait à l'orientation idéologique, qui devienne acceptable, évidemment pas aux yeux de l'ensemble du peuple russe mais au moins un peu plus que le précédent parti communiste polonais.

[Texte]

Now those are three factors, each one of which is going to be pretty difficult to accomplish. So I agree with you that we are likely to have another crisis one of these days, just when nobody knows. But, in fact, I am not confident at all that the crisis is over in Poland.

Mr. Hudecki: My feeling is that the people of the nation as a whole are going to work for the collapse of the current government.

Ambassador Ford: You think so?

Mr. Hudecki: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Hudecki. Next, I recognize Mr. Flis, followed by Mrs. Appolloni, Parliamentary Secretary to the Minister of National Defence, and Mr. Sargeant.

Mr. Flis: I will be very brief, Mr. Chairman, because my questions were already asked by Mr. McKinnon and Mr. Munro.

Mr. Chairman, there are two very important weapons that this committee is not pursuing with our witnesses. I think one of those weapons is the weapon of hunger, or the withholding of food, and the second weapon is the weapon that Mr. Munro mentioned, the weapon of sanctions.

When the Soviets marched into Afghanistan, the Western countries did not take up arms against the Soviet Union. The first counter-weapon that we dared to use—and I emphasize dared—was sanctions. When martial law came into Poland, the first weapon that NATO countries dared to use was sanctions. They did not talk about arms, they talked about sanctions.

I feel they are two very strong weapons that we should probably pursue. The hunger one I would like to raise with Ambassador Ford since he has been in the Soviet Union.

It has come to my attention, and, I think, to the attention of many Canadians, that during 1933 an estimated 7 million to 8 million Ukrainians were allowed to starve. If Senator Yuzyk was in front of this committee he would put the figure closer to 10 million. I am wondering if, in your stay in the Soviet Union, you heard anything about the Ukrainian holocaust of 1933 and whether the Soviets were intending to use the same weapon in Poland: withholding food, telling the Polish people that if they want Solidarity, then starve.

• 1725

Ambassador Ford: First, there is no doubt that Stalin decimated the Ukrainian people, the Kulaks particularly, the peasantry, in the period of 1933 to 1937, or thereabouts—1931 to 1937. You can still see the effects in the Ukraine. The people look depressed. The countryside is still producing wheat, but it will be a very, very long time, I think, before the Ukraine recovers totally from the effects of the thirties, plus the fact that it took the brunt of the war and the destruction by the Germans. The cities of Russia which suffered most were

[Traduction]

Voilà trois objectifs qu'il va être assez difficile de réaliser. Je conviens donc avec vous qu'il est probable qu'une nouvelle crise se déclenche un de ces jours, mais Dieu sait quand. D'ailleurs, je ne suis pas sûr du tout que la crise polonaise soit terminée.

M. Hudecki: J'ai l'impression que le peuple tout entier va oeuvrer au renversement du gouvernement actuel.

L'ambassadeur Ford: Vous croyez?

M. Hudecki: Merci.

Le président: Merci, monsieur Hudecki. À présent, je cède la parole à M. Flis qui sera suivi par M^{me} Appolloni, secrétaire parlementaire auprès du ministre de la Défense nationale et à M. Sargeant.

M. Flis: Monsieur le président, je serais très bref car MM. McKinnon et Munro ont déjà posé au témoins les questions que je voulais lui soumettre.

Monsieur le président, les membres de notre comité n'ont pas mentionné à l'intention des témoins, deux armes très importantes. La première, c'est celle de la faim ou du retrait de l'approvisionnement en aliments, la deuxième celle des sanctions mentionnées par M. Munro.

Quand les Soviétiques ont envahi l'Afghanistan, les pays de l'Ouest n'ont pas pris les armes contre eux. La première contre-attaque à laquelle nous ayons osé recourir—et j'insiste sur le terme osé—a été celle des sanctions. Quand la loi martiale a été déclarée en Pologne, la première menace qu'aient osé brandir les pays membres de l'OTAN a été celle des sanctions. L'OTAN n'a pas évoqué la possibilité de recourir aux armes et s'est contenté de parler de sanctions.

À mon avis, il existe deux armes très persuasives que nous devrions utiliser. J'aimerais évoquer celle que représente la faim puisque M. l'ambassadeur Ford a vécu en Union soviétique.

J'ai appris, comme d'ailleurs bon nombre de Canadiens qu'en 1933 de sept à huit millions d'Ukrainiens étaient quasiment morts de faim. Si le sénateur Yuzyk était parmi nous il nous dirait qu'il y en eut près de 10 millions. J'aimerais savoir si, lors de votre séjour en Union soviétique vous avez entendu parler de l'holocauste de 1933 en Ukraine et si les Soviétiques ont l'intention d'utiliser la même tactique en Pologne qui consisterait à affamer les Polonais au cas où ils refuseraient de céder sur la question de Solidarité.

L'ambassadeur Ford: Il ne fait aucun doute que Staline a décimé les Ukrainiens, surtout les Koulaks et les paysans de 1931 environ à 1937. D'ailleurs, les répercussions de cette initiative s'en font encore ressentir en Ukraine aujourd'hui, la population est déprimée, les campagnes produisent encore du blé mais il faudra encore bien longtemps, à mon avis avant que l'Ukraine se remette entièrement de ce qui s'est passé dans les années 30 d'autant plus que c'est la République qui a le plus souffert de la guerre et de l'invasion des troupes allemandes

[Text]

Odessa, Sebastopol, Kharkov, Kiev—the major Ukrainian cities.

I wonder if they would do that now deliberately. They are obviously, I think, worried about the effect on eastern Europe of what they do in Poland, the effect on East-West relations and on world opinion. If they used food as a weapon, it would be primarily because they did not have any to send them, I think, and they are in a very, very difficult situation.

I saw today that in one month alone, in the month of January, they unloaded 50 tons of gold which they need to pay for the food that they are importing, as compared to 260 million tons in the whole of 1980-81. At the moment they seem to be doing a little bit. They cannot do very much because they are, in a sense, in such a desperate state themselves from the point of view of food.

I think they could very well use oil and gas and various other things that the Poles are dependent on in their economy to bring them into line, but they are in line right now. But if something along the line of developments which I discussed with your colleague happened, then they might be prepared to use other weapons against the Poles.

Mr. Flis: The other part of your statement given to us is your part about the Soviets being alarmed at the disproportionately high percentage of their budget going towards arms build-up, and so on. If that is their concern, then is not our strongest weapon to impose technological sanctions and cut off trade with the Soviet Union, which would prevent them from having this technology and having the resources to build up their military might? Would that not force them to disarm, or at least hold the arms race?

Ambassador Ford: I am not so sure because they have lots of very, very able people—scientists and researchers. The problem is that the proportion of them compared to, say, the United States, is much, much lower. You may recall that Zhukov asked Eisenhower at the end of the war: How many recruits out of, say, a batch of 25 can you put in immediately, or within a few months' training, to run a tank?, and Eisenhower said: 20 out of 25. Zhukov looked absolutely appalled and said: In our case, it would be one.

This is still the case. They are not a particularly technically minded people, although they have a number of very able people, starting with Sakharov. A very disproportionately large number of them work in the arms industry. Sakharov did, as you know; his whole career was within the Ministry of Defence. They have the brains, but it is going to cost them a

[Translation]

qui l'ont détruite. Les villes de Russie les plus touchées furent précisément les grandes villes ukrainiennes, Odessa, Sebastopol, et Kiev.

Maintenant, j'ignore si l'Union soviétique recourerait délibérément aujourd'hui à une telle manœuvre en Pologne. De toute évidence, ils s'inquiètent, je crois, des répercussions, sur l'Est de l'Europe, les rapports Est-Ouest et l'opinion mondiale à l'égard des mesures prises en Pologne. S'ils suspendaient l'approvisionnement en denrées alimentaires, ce serait surtout, selon moi, parce qu'ils ne peuvent faire autrement, la situation étant extrêmement difficile chez eux.

J'ai appris aujourd'hui que rien que pour le mois de janvier, les Soviétiques avaient liquidé 50 tonnes d'or pour payer les denrées alimentaires importées alors qu'ils en avaient utilisé 260 millions de tonnes pour toute l'année 1980-1981. Pour l'instant, ils ne font pas grand-chose pour aider les Polonais, car ils se trouvent eux-mêmes dans une situation désastreuse, pour ce qui a trait à l'approvisionnement en denrées alimentaires.

Pour ramener les Polonais à l'ordre, mais la situation est tranquille, pour l'instant, les Soviétiques pourraient très bien couper leurs livraisons de pétrole, gaz ou autres à la Pologne qui en dépend. Toutefois, si la situation dégénérerait de la manière que nous avons évoquée, avec votre collègue, alors ils pourraient peut-être exercer d'autres moyens de pression sur les Polonais.

M. Flis: Vous nous avez dit que les Soviétiques commençaient à s'alarmer de la part extrêmement élevée et hors de toute proportion du budget qu'ils consacrent à l'acquisition d'armements, etc. Si c'est vraiment le cas alors le moyen de pression idéal pour nous ne serait-il pas d'imposer à l'Union soviétique des sanctions technologiques et de rompre nos échanges commerciaux, ce qui les empêcherait d'acquiescer ces techniques et ressources grâce auxquelles ils renforcent leur appareil militaire? Ne seraient-ils pas ainsi forcés de passer au désarmement ou du moins de ralentir la course aux armements?

L'ambassadeur Ford: Je n'en suis pas sûr car ils peuvent compter sur un grand nombre d'hommes de science et de chercheurs extrêmement compétents. Le problème, c'est que par rapport aux États-Unis, leur nombre est proportionnellement bien inférieur. Vous vous souviendrez peut-être de la question posée à la fin de la guerre par Zhukov à Eisenhower. Il lui avait demandé quelle était la proportion de soldats américains, sur un lot de 25 qui auraient pu conduire un tank immédiatement, ou après quelques mois de formation. Eisenhower lui avait répondu que 20 sur 25 en auraient été capables. Zhukov lui avait répondu, complètement abasourdi que les Russes n'en auraient eu qu'un seul.

C'est encore le cas aujourd'hui. Dans l'ensemble, ils ne sont pas particulièrement forts en technique bien qu'à commencer par Sakharov, ils puissent compter sur un grand nombre de gens compétents. Un nombre extrêmement important d'entre eux travaillent dans le secteur de l'armement. Comme Sakharov d'ailleurs dont toute la carrière s'est déroulée au ministère

[Texte]

great deal more to build these technically advanced weapons and they could have a short-cut by getting some of our technology.

• 1730

But I do not think our technology would make that much difference in the arms field. It makes a difference in the civilian field. For example, these pipelines and truck factories, celanese factories, and various other things that we built for them—not Canada but Western countries: cutting off technology is, I think, the area in which we could make them hurt.

Mr. Flis: Speaking of pipelines, a week ago or so there was a headline in a Toronto newspaper about the government giving extended credit through our Export Development Corporation to help the Soviets build a pipeline to western Europe. I think France, Canada and a few other countries are involved in this. In a way, we are assisting them to build this pipeline through long-term credit and through a company like Lavalin, which is a private company, not a government company. From what you have observed and what you know, do you feel that is the kind of thing we should boycott?

Ambassador Ford: I do not think that is a proper question to ask me, if you do not mind. I would prefer not to comment on that.

Mr. Flis: Helping the Soviets build that pipeline, because now we are talking about what this committee is all about: What should be Canada's position here? What should we be presenting at the UN? Should business go on as usual? Are these the kinds of things we should be looking at? I think from other witnesses I have drawn that food sanctions are not the thing to be used. But is this a weapon in our hands that we should be using—not a weapon but a strategy?

The Chairman: I am sure you understand that Ambassador Ford is sitting on a very international organization. I am sure he does not need me to answer for him, but I think he would prefer—

Ambassador Ford: I will answer you privately.

Mr. Flis: Mr. Chairman, this raises a point of order. Should these meetings be held in camera?

The Chairman: You raise a very good point of order that the Chair was considering earlier on this morning. We will have a discussion at the end of this week. It was my intention to recapitulate what we have accomplished during the last two weeks and decide where we are going to go for the next two weeks. I have already received some requests for in camera meetings. However, I will submit that to your steering committee.

[Traduction]

de la Défense. Ils sont intelligents, mais ces armes techniques supérieures vont leur coûter très cher alors qu'ils pourraient profiter de notre technologie.

Je ne crois pas cependant que notre technologie fasse un bien grosse différence dans le domaine des armes, ce qui n'est pas le cas pour le domaine civil. Je pense par exemple aux usines de pipe-line et de camions, de celanese, et de divers autres produits, que nous avons construites pour eux—pas nécessairement le Canada mais les pays de l'Ouest. Si nous cessons notre apport technologique, ils en souffriront certainement.

M. Flis: Parlant du pipe-line, il y avait dans un journal de Toronto, il y a une semaine environ, un grand titre au sujet du gouvernement qui augmente son crédit par le biais de la Société pour l'expansion des exportations afin d'aider les Soviétiques à construire un pipe-line pour l'Europe de l'Ouest. La France, le Canada et quelques autres pays, je crois, y participent. D'une certaine façon, nous les aidons à construire ces pipe-lines par le crédit à long terme accordé et par l'intermédiaire d'une société comme Lavalin, qui est une société privée, et non pas une société gouvernementale. D'après ce que vous avez pu observer et d'après ce que vous savez, croyez-vous que ce soit le genre de chose que nous devrions boycotter?

L'ambassadeur Ford: Je ne crois pas que ce soit une bonne question à me poser et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préfère ne pas y répondre.

M. Flis: Puisque nous aidons les Soviétiques à construire ce pipe-line, et que nous nous demandons maintenant pourquoi ce comité a été créé: quelle devrait être la position du Canada à ce sujet? Que devrions-nous proposer aux Nations Unies? Devrions-nous continuer ce que nous faisons présentement sur le plan commercial? Devrions-nous examiner ce genre de chose? D'après ce que les autres témoins nous ont dit, j'en conclus que les sanctions de type alimentaire ne devraient pas être adoptées. N'est-ce pas là une arme que nous pourrions utiliser—non pas une arme mais une stratégie?

Le président: Vous savez que M. l'ambassadeur Ford siège dans une organisation internationale. Je n'ai pas à répondre pour lui, je suis certain, mais je crois qu'il préférerait...

L'ambassadeur Ford: Je vous répondrai en privé.

M. Flis: Monsieur le président, cette réponse soulève un rappel au Règlement. Ne croyez-vous pas que ces réunions devraient être tenues à huis clos?

Le président: C'est une très bonne question, la présidente l'a justement étudiée plus tôt ce matin. Nous allons en reparler à la fin de la semaine. J'avais l'intention de récapituler ce que nous avons fait depuis deux semaines et de décider ensuite pour les deux semaines à venir. On m'a déjà demandé de siéger à huis clos. Cependant, je dois présenter cette demande au comité directeur.

[Text]

Mr. Flis: I would suggest that with high calibre witnesses such as we have before us today, it would probably be more profitable to have in camera meetings.

I want to thank the ambassador for appearing before this committee.

Ambassador Ford: Could I just say that I did express my philosophy in general of how we should approach sanctions, of trying to reconcile those four different aims. This would apply to technology as well, a very careful calculation on each item as to whom it damages most if it is withheld.

The Chairman: Thank you. Mrs. Appolloni is next, followed by the official defence critic of the New Democratic Party, Mr. Sargeant. Mrs. Appolloni.

Mrs. Appolloni: Mr. Ambassador, the thought that runs through my mind more and more as these meetings progress is that I am not sure that, with all the goodwill in the world, we Canadians and North Americans are really in a position to figure out objectively what security really means. By being objective I mean being fair, most particularly to both sides.

Now, when it comes to the disarmament debate, I think there is a common measure that we can use. For armaments or disarmaments, we can count how many nuclear bombs, we can count all sorts of weapons, and there is a possibility of qualifying and quantifying.

However, when it comes to the degree of security, which I think most of us will agree is necessary, I find it very difficult, in my North American mind, to figure out what is enough security from the point of view of the Soviets. I have an idea, because I am of this hemisphere, what would be perhaps enough security for the Americans. I am talking about the two big powers.

• 1735

Allowing for the very great differences, cultural differences and whatnot, that history will play in the connotations of security, and even geography to a certain extent—when you are isolated by two oceans, that perhaps might give you a certain degree of security—but allowing even for history, and allowing even for the fact that—I think it was Caesar who said that a nation which forgets its history is doomed to repeat its mistakes. Even allowing for that, it alarms me, particularly when you say that the coming generation of Soviet leaders—not the interim, the ones who will follow this, but the ones after that, who presumably will be on a more permanent basis—that they are, in your words, curiously out of touch with the present-day world; more educated, much less travelled, but—and you did mention this—more insecure.

[Translation]

M. Flis: A cause des témoins de très haut calibre que nous avons aujourd'hui par exemple, ce serait certainement plus profitable de tenir une réunion à huis clos.

Je désire aussi remercier M. l'ambassadeur qui a bien voulu comparaître devant le Comité.

L'ambassadeur Ford: Permettez-moi de souligner que je vous ai fait connaître ma théorie en général sur la façon dont nous devrions aborder les sanctions, et pour tenter de réconcilier ces quatre objectifs différents. Ceci s'applique également à la technologie, il faut examiner de très près chaque question pour savoir qui en subira les plus graves conséquences si les sanctions étaient maintenues.

Le président: Merci. M^{me} Appolloni doit prendre la parole maintenant, elle sera suivie du critique officiel pour les questions de défense du Nouveau parti démocratique, M. Sargeant. Madame Appolloni.

Mme Appolloni: Monsieur l'ambassadeur, ce qui me trotte de plus en plus dans l'idée pendant ces réunions c'est que je ne suis pas sûre, même avec toute la bonne volonté du monde, que nous Canadiens et Nord-américains soyons vraiment en mesure de résoudre objectivement ce que signifie vraiment la sécurité. Lorsque je parle des objectifs, je veux dire être juste, surtout pour les deux côtés.

Pour ce qui est maintenant de la discussion sur le désarmement, nous pouvons nous servir d'une commune mesure je crois. Pour ce qui est de l'armement et du désarmement, nous pouvons calculer le nombre de bombes nucléaires et le nombre d'armes conventionnels dont nous disposons, et il serait ainsi possible d'obtenir une réponse sur le plan qualité et quantité.

Cependant, lorsqu'il s'agit de sécurité, nous sommes tous d'accord pour dire qu'elle est nécessaire, mais il est très difficile à mon avis, dans l'esprit nord-américain, de comprendre ce que représente suffisamment de sécurité du point de vue des Soviétiques. Parce que je vis dans cet hémisphère, j'ai une idée de ce que pourrait être par exemple une sécurité suffisante pour les Américains. Je songe aux deux grandes puissances.

Il faut tenir compte des très grandes différences culturelles et autres qui existent, du fait également que l'histoire jouera un rôle pour ce qui est de la signification de la sécurité, et même de la géographie jusqu'à un certain point, car le fait d'être isolé par deux océans peut peut-être vous donner un degré de sécurité, mais même en tenant compte de l'histoire, et du fait que, je crois que c'est César qui a dit qu'une nation qui oublie son histoire ne fera que répéter ses erreurs. Même en tenant compte de tout cela, ce qui m'inquiète surtout lorsque vous parlez de la prochaine génération des leaders soviétiques, non pas ceux qui viendront provisoirement, mais ceux qui les suivront et qui seront là probablement de façon plus permanente, ils sont, pour employer vos propres mots, curieusement coupés du monde actuel. Ils sont mieux éduqués, ils ont beaucoup moins voyagé, mais, et vous l'avez mentionné, beaucoup plus inquiets.

[Texte]

This is why I am asking you most particularly, with your North American mentality but also your tremendous knowledge of the Soviet people, which has been denied to us, if you can explain how much security in the Soviet mind would be, quote, necessary, and why, for instance, the coming generation of Soviet leaders, who you say are more educated than the present ones—but I think you also insinuated that they were more dogmatic in their ideological approach to life. They for instance have not witnessed, as the present generation has, the Germans invading their homeland, for instance; or maybe some of them have, but not to the same extent as the present generation. They certainly have not seen the Poles invade their fatherland. They have not seen the Afghanistans invade their—and so on and so on.

So what is security in the minds of the Russians as opposed to, say, the North Americans?

Ambassador Ford: When I was talking about them being insecure, I meant insecure domestically. All of them, even the present generation, who were there for 16 or 17 years or more, feel insecure, simply because they are in some ways impostors. The whole system unravelled as Marx intended it to develop, and it really turned into the seizure of power by a privileged group of people who were determined to hold on to their privileged position of power and of privileges and of advantages over the bulk of the country. So they always have to try to justify this, what one well-known French writer called *Le pouvoir confisqué*.

So a new group of leaders, without the prestige of the older men who are there now, without the background they have stretching back to the revolution, and with the much greater internal problems which are going to face them in the next decade—greater than those of their predecessors—they are going to feel insecure themselves, at least at the beginning, until somebody comes to the top, another Krushchev or Breshnev, and manages to establish a dominant position.

I was thinking of insecurity in that sense, to a certain extent. But they would feel insecure also because of the situation on the world scene, which is likely to continue to be rather confrontational, I think.

Now, you talk about Canada and security. You are quite right. If you examine all the countries in the world, Canada is probably at the end of the spectrum as far as security is concerned. We are the only country in the world, I would think, which really does not need to worry about its security, except in the general sense of a world war. There is no other country in the world which has exactly the same privileged position as Canada. So in a way we really have no right to be telling other countries what they require in the way of security, and to disarm or not to disarm. We can speak from a moral position, but we have no real political or geo-political justification for doing it.

[Traduction]

C'est surtout pourquoi je vous ai posé la question, à cause de notre mentalité nord-américaine mais également en raison de votre énorme connaissance du peuple soviétique, ce qui nous manque, si vous pouvez nous expliquer à quel point la sécurité est nécessaire pour les Soviétiques et pourquoi, par exemple, la génération des leaders soviétiques à venir, que vous dites plus éduqués que les leaders actuels, sont également avez-vous insinué peu dogmatiques dans leur approche idéologique de la vie. Ils n'ont pas été témoins, comme la génération présente, de l'invasion de leur pays par les Allemands, peut-être certains l'ont-ils été, mais pas autant que la génération précédente. Ils n'ont certainement pas vu les Polonais envahir leur patrie. Ils n'ont pas vu les Afghanistans envahir leur pays non plus, et je pourrais continuer ainsi.

Qu'est-ce que c'est que la sécurité dans l'esprit d'un Russe par opposition aux Nord-américains?

L'ambassadeur Ford: Lorsque j'ai dit qu'ils étaient inquiets, je voulais dire inquiets chez eux. Ils se sentent tous inquiets, même la génération actuelle, ceux qui y sont depuis 16, 17 ans ou davantage, simplement parce qu'ils sont en quelque sorte des imposteurs. L'ensemble du système fonctionne comme Marx l'avait prévu, et le pouvoir a vraiment été saisi par un groupe privilégié de personnes qui étaient déterminés à conserver cette position privilégiée, qui leur donne des avantages sur l'ensemble du pays. Il leur faut donc toujours tenter de le justifier, ce qu'un écrivain français très connu a appelé «le pouvoir confisqué».

Par conséquent, un nouveau groupe de leaders, qui n'a pas le prestige des vieux leaders actuels, qui n'ont pas ces antécédents qui remontent à la révolution, mais qui feront face à des problèmes internes beaucoup plus graves au cours de la prochaine décennie, plus graves que ceux expérimentés par leurs prédécesseurs, se sentiront donc anxieux et inquiets, du moins au départ, jusqu'à ce que quelqu'un arrive au sommet, un autre Krushchev ou Breshnev, et occupe une position dominante.

Dans une certaine mesure, lorsque je parlais d'insécurité c'était dans ce sens. Ils se sentiront inquiets également à cause de la situation sur la scène mondiale, qui continuera probablement d'être une situation de confrontation.

Par ailleurs, vous parlez du Canada et de la sécurité. Vous avez tout à fait raison. Si nous étudions tous les pays dans le monde, le Canada est probablement tout à la fin du spectre pour ce qui est de la sécurité. Nous sommes le seul pays au monde, à mon avis, qui n'ait pas vraiment à se soucier de sa sécurité, sauf s'il y avait une guerre mondiale. Il n'y a pas d'autre pays au monde qui occupe exactement cette situation privilégiée dont jouit le Canada. Dans un sens, nous n'avons vraiment pas le droit de dire aux autres pays ce qu'il leur faut en matière de sécurité ou s'ils devraient procéder à un désarmement ou non. Nous pouvons parler sur le plan moral, mais nous ne pouvons pas nous justifier sur le plan politique ou géo-politique.

[Text]

• 1740

As far as the Russians are concerned, as I think I mentioned earlier, one of the problems is their absolute preoccupation, obsession, with security. And it is partly explicable: the number of times they have been invaded in the past and almost beaten, and sometimes beaten; and above all, at the present time, China. You have to go a city like Khabarovsk, which is a city of 500,000 people on the Amur River 20 kilometres from the Chinese border, at the end of a 5,000-mile railroad from Moscow, pretty much in the bush. You go out there and it is quite obvious that they are very nervous about the Chinese. There are almost a billion of them. I do not think the Russians are afraid of them militarily right now, but they are afraid of them in the future, projecting developments into the future, particularly if China becomes associated with Japan and the United States, gets their capital and their technical know-how. They have great respect for the Chinese as individuals. For example, a curious thing, but they follow very closely what goes on in Hong Kong and Taiwan, I think primarily because they want to see what the Chinese can do when they get technology, capital, and organization. Then they project that forward onto a scale of one billion instead of one million, and they draw the right conclusions, I think.

I think they are insecure about their southern border. All of Soviet central Asia is Moslem and Asiatic, and across the border is Afghanistan and Iran, and they have been constantly worried over the centuries about the fluid and unstable situation in those countries spilling over into the area they control.

Don Munro mentioned history. Well, one simply has to go back to the history of Afghanistan. There were three Afghan wars that the British fought to prevent Afghanistan from falling into the sphere of influence of the Russians, and finally they got it, a long time later.

They are also obsessed with this idea of encirclement, which seems perfectly idiotic: when you look at a country twice as big as Canada, how can you possibly encircle a country like that. But they believe this. I remember in January of 1980, just after the Afghan invasion, I went to see the deputy foreign minister to make a strong protest, and he got quite hysterical, saying that we did not understand, that encirclement is now becoming a fact, that the Americans and the Chinese were moving into Afghanistan and closing the circle around the Soviet Union. They repeat this to themselves long enough and they end up believing it.

Mrs. Appolloni: On page 7 of your very excellent brief you are talking about the Soviet long-term foreign policy, and you speak of expansion, and you say their policy is "a pragmatic and a realistic program and has little to do with ideology". So assuming they keep, somehow or other, Afghanistan, would that be enough, or are they going to go to Pakistan and all the other neighbouring— In other words, how much do you think

[Translation]

J'ai parlé des Russes un peu plus tôt, je crois: ils sont très préoccupés, obsédés, par l'idée de sécurité. D'une certaine manière, on peut le comprendre: songeons au nombre de fois que leur pays a été envahi dans le passé; au nombre de fois qu'il a failli être vaincu, et aux fois où il l'a effectivement été; et, surtout, à la menace que la Chine constitue pour les Russes à l'heure actuelle. Si vous vous rendez à Khabarovsk, par exemple, une ville de 500,000 habitants sur l'Amur, à 20 kilomètres de la frontière chinoise, au bout d'une ligne ferroviaire qui se trouve à 500 milles de Moscou, vous vous trouvez plus ou moins dans la brousse. A cet endroit, de toute évidence, on craint les Chinois. Ils sont près d'un milliard. Pour le moment, je ne crois pas que les Russes craignent les Chinois sur le plan militaire mais les Chinois de l'avenir leur font peur; leurs projets et leur association possibles avec le Japon et les États-Unis leur permettraient d'avoir accès à leurs finances et leurs technologies. Les Russes ont un très grand respect des Chinois en tant qu'individus. Fait assez curieux, ils suivent de très près ce qui se passe à Hong Kong et à Taiwan. On s'intéresse surtout à voir ce que peuvent faire les Chinois lorsqu'on leur donne la technologie, le capital et l'organisation. Puis, les Russes font des projections en tenant compte de la population d'un milliard au lieu d'un million pour tirer les bonnes conclusions, à mon avis.

Les Russes ne sont pas très rassurés quant à leurs frontières du Sud. Toute l'Asie centrale soviétique est musulmane et, outre-frontière, se trouvent l'Afghanistan et l'Iran qui, au cours des siècles, ont constamment suscité l'inquiétude, à savoir si leur situation instable et indécise ne se répercuterait pas dans la région qu'ils contrôlent.

Don Munro a parlé d'histoire. Eh bien, on a qu'à se reporter à l'histoire de l'Afghanistan. Les Britanniques ont livré trois guerres pour empêcher l'Afghanistan de tomber sous l'influence des Russes; au bout du compte, les Russes ont mis la main sur l'Afghanistan, longtemps après ces guerres.

Ils sont également obsédés par l'idée d'être encerclés, ce qui semble tout à fait idiot: comment serait-il possible d'encercler un pays deux fois plus grand que le Canada. Mais, ils croient que c'est possible. Au mois de janvier 1980, peu de temps après l'invasion de l'Afghanistan, je me suis rendu chez le sous-ministre des Affaires étrangères pour lui adresser de violentes protestations; il est devenu assez hystérique, prétendant que nous n'y comprenions rien, que l'encercllement se faisait, que les Américains et les Chinois se trouvaient en Afghanistan pour compléter le cercle tracé autour de l'Union soviétique. Ils expriment si souvent cette crainte qu'ils finissent par y croire.

Mme Appolloni: A la page 7 de votre excellent mémoire, vous parlez de la politique étrangère à long terme de l'Union soviétique, d'expansion, et vous dites qu'il s'agit «d'un programme réaliste et pragmatique qui n'est pas beaucoup influencé par l'idéologie.» Par conséquent, si les Russes restent en Afghanistan, vont-ils en tenir à cela ou chercheront-ils à envahir le Pakistan et tous les autres... Autrement dit, s'ils

[Texte]

will they think is enough, if they are in good faith in discussing disarmament at all?

Ambassador Ford: The primary reason they would not go any further is they do not want to risk a military confrontation with the United States. It is sad to think they only agreed to come to the conference table in Geneva on TNF when the Americans made it perfectly clear that they were going to go ahead with their rearmament and deploy the Pershing missile if they did not.

• 1745

As I say, I think they made a miscalculation, to a certain extent, about Afghanistan. They figured it was not of vital security interest to the United States and they could go in there without any complication in their relations. They seriously misjudged the reaction not only of the United States but of the rest of the world. But they went in there primarily for Afghan reasons, because they could not abandon a government which they had set up there and because, having destroyed the basis of Afghan society by getting rid of the king and then Mohammad Daoud's democratic republic, if they withdrew, what would happen after would be chaos or a Khomeni-type regime, and they felt they could not afford to have that kind of security situation on their southern frontier.

I do not think they had any intention of going on into Pakistan. Maybe they would like to if the opportunity presents itself at some time, but the opportunity has not presented itself. I do not think the invasion of Afghanistan was the first step in a calculated move towards the gulf. There are some people who made a calculation that they used the Cubans to establish a pro-Soviet regime in Angola, then Mozambique, then Ethiopia, then South Yemen, and then Afghanistan. I do not think it really worked out that way at all. I think these were targets of opportunity which they skilfully moved in on.

Mr. Wenman: Is Thailand next in that situation?

Ambassador Ford: I do not know how close Thailand is to becoming a target of opportunity for them.

Mr. Wenman: And the Vietnamese situation?

Ambassador Ford: I would doubt it. I think the Vietnamese are so preoccupied with Cambodia and Laos that that is a long way off. Cambodia and Laos were together within Indochina, the old Cochinchina, the old Indochina of the French Empire, which had a certain historical coherence. Thailand is outside of that. But who knows where the next target of opportunity might come?

Mrs. Appolloni: Just one short question.

The Chairman: Yes, madam. You have been very patient to wait.

Mrs. Appolloni: Mr. Ambassador, just for the purpose of making our report, which we hope will be constructive, what in

[Traduction]

veulent discuter de désarmement en toute bonne foi, jusqu'où faudra-t-il aller?

L'ambassadeur Ford: Une des principales raisons pour lesquelles ils ne veulent pas s'aventurer ailleurs est qu'ils ne veulent pas risquer une confrontation militaire avec les États-Unis. Malheureusement, ils ont consenti à se rendre à la table de négociations à Genève pour discuter des forces nucléaires de théâtre parce que les Américains avaient déclaré, dans des termes on ne peut plus clairs, qu'ils procéderaient à leur programme de réarmement et au déploiement du missile *Pershing*, s'ils ne s'y rendaient pas.

Comme je l'ai dit, je pense que les Russes se sont trompés dans une certaine mesure au sujet de l'Afghanistan. Ils croyaient que ce pays n'intéressait pas particulièrement la sécurité des États-Unis et qu'ils pouvaient l'envahir sans trop nuire à leurs relations. Ils ont gravement sous-estimé la réaction, non seulement aux États-Unis, mais dans le reste du monde. Ils ont agi principalement pour des considérations afghanes, estimant qu'ils ne pouvaient pas abandonner un gouvernement qu'ils avaient établi; ils avaient détruit le fondement de la société afghane en se débarrassant du roi puis de la République démocratique de Mohammad Daoud; ils craignaient qu'en se retirant, un régime comme celui de Khomeiny serait mis en place. Du point de vue de leur sécurité, ils ne pouvaient accepter une telle situation sur leur frontière sud.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais voulu s'en prendre au Pakistan. Ils le feraient peut-être si l'occasion se présentait un jour, mais cette occasion ne s'est pas encore présentée. Je ne crois pas non plus que l'invasion de l'Afghanistan ait été la première étape d'une marche calculée vers le golfe. Certains prétendent qu'ils se sont servis délibérément des Cubains pour installer des régimes pro-soviétiques en Angola, au Mozambique, en Ethiopie, au Sud-Yemen et en Afghanistan. Je ne souscris pas à cette théorie quant à moi. Je pense simplement qu'ils ont profité des situations qui se sont présentées.

M. Wenman: C'est la Thaïlande qui viendra ensuite?

L'ambassadeur Ford: Je ne sais pas à quel point la situation en Thaïlande risque de devenir une occasion pour les Russes.

M. Wenman: Qu'en est-il du Vietnam?

L'ambassadeur Ford: J'en doute. Les Vietnamiens ont tant à faire avec le Cambodge et le Laos que ce n'est pas pour demain. Le Cambodge et le Laos faisaient tous les deux parties de l'Indochine, l'ancienne Cochinchine, sous domination française; l'enchaînement historique est le même. C'est différent pour la Thaïlande. Qui sait, cependant, où l'occasion se présentera la prochaine fois?

Mme Appolloni: Encore une brève question, si vous me le permettez.

Le président: Certainement. Vous avez vous-même attendu patiemment votre tour.

Mme Appolloni: Monsieur l'ambassadeur, pour fins de notre rapport, que nous voulons constructif, que devrions-nous pro-

[Text]

your opinion would be the best way to offer both superpowers sufficient security to be able to continue a proper program of disarmament? How can you reconcile their seemingly irreconcilable needs for security?

Ambassador Ford: If I could answer that question I would probably be President of the United States or something. I do not think there is any real answer to it. To start with, the problem, as I said earlier, is that the Russians want total security; and this is not attainable. It really is not attainable.

I would hope that neither side would try to attain real military superiority over the other. It cannot be done. It just provokes a continuing arms race. If both sides can agree that they have reached military parity—and even this is very difficult to agree on. As you know, there are two different calculations of what represents military parity in Europe. The Russians insist it is not true that they have nuclear superiority. They admit they have conventional superiority, but even in that area they contest it, and in fact to a certain extent they are true since the developments in Poland.

Now, the Polish army could not really seriously be counted as an effective unit of a joint Warsaw Pact army, because the Polish Army is involved primarily in keeping down the Polish people. I do not know how effective or reliable the Hungarian army and the Romanian army would be, as well. So the Russians have a point, in a way, in saying you cannot count every single soldier there and balance it off against an equivalent number of Western soldiers. So it is very hard even to reach agreement on parity, to start with, but I would think the first prerequisite is to try to reassure both sides of their intentions.

• 1750

So there is a political will there that has to come, and it came, I think, and we were close to something new, in 1972 with the American rapprochement, with the United States; but then it all unravelled, it all came apart. We would have to get back to some kind of political will so each side could be reassured of the other's intentions. And the other step is not to seek military superiority. I think this is absolutely essential. These are the absolutely first essential steps towards this goal that you mentioned.

Mrs. Appolloni: Thank you.

The Chairman: Mr. Sargeant.

Mr. Sargeant: Thank you very much, Mr. Chairman. I will be very brief. I do not want to open up any new lines here, because of the lateness of the hour, and the two areas I was concerned with actually I got replies to in answers to questions by Mr. Flis and Mrs. Appolloni.

I just have one or two very brief questions about Afghanistan. One of them was on one of your last comments. You said

[Translation]

poser, selon vous, comme la meilleure façon de permettre aux deux superpuissances d'assurer suffisamment leur sécurité pour leur permettre de continuer dans la voie d'un vrai désarmement? Comment pouvons-nous concilier leurs besoins en matière de sécurité, alors qu'ils semblent à première vue irréconciliables?

L'ambassadeur Ford: Si je pouvais répondre à cette question, je serais probablement Président des États-Unis ou quelque chose du genre. Je ne crois pas qu'il y ait de réponse à cette question. Le problème d'abord est dû au fait que les Russes veulent une sécurité totale. C'est impossible à réaliser.

Je souhaiterais qu'aucune des deux superpuissances n'essaie d'avoir la supériorité militaire sur l'autre. C'est un but réalisable. Cela ne fait qu'entretenir la course aux armements. Il faudrait que les deux pays acceptent qu'ils ont atteint la parité militaire, et il est bien difficile pour eux de s'entendre là-dessus. Comme vous le savez, il y a deux notions sur ce que représente la parité militaire en Europe. Les Russes n'acceptent pas la notion selon laquelle ils y ont une supériorité nucléaire. Ils veulent bien admettre qu'ils y ont une supériorité sur le plan de l'armement classique, mais même là, ils apportent des réserves; ces réserves, dans une certaine mesure, sont justifiées depuis les événements de Pologne.

L'armée polonaise ne peut pas sérieusement être considérée comme pouvant fonctionner efficacement à l'intérieur du Pacte de Varsovie, du fait qu'elle est occupée actuellement à réprimer sa propre population. Je ne sais pas à quel point les armées hongroises et roumaines peuvent être efficaces. Les Russes ont donc raison de dire qu'il ne faut pas compter chaque soldat du Pacte de Varsovie comme on le fait pour les forces des pays occidentaux. L'entente sur ce qui représente la parité est donc très difficile. Je suppose que la première chose à faire est d'essayer de rassurer les deux pays quant à leurs intentions respectives.

Il y a donc la volonté politique nécessaire pour en arriver là. C'est venu très proche de se réaliser en 1972 avec le rapprochement par rapport aux États-Unis. Le tout s'est gâché par la suite. Il faudrait de nouveau avoir cette volonté politique qui rassure les deux protagonistes sur les intentions de l'autre. La solution n'est pas la recherche de la supériorité militaire. C'est un point dont il faut absolument se rappeler. Ces mesures préliminaires sont absolument essentielles en vue de la réalisation de l'objectif que vous avez mentionné.

Mme Appolloni: Merci.

Le président: Monsieur Sargeant.

M. Sargeant: Merci beaucoup, monsieur le président. Je serai bref. A cause l'heure tardive, je ne veux pas ouvrir de nouveaux débats. Pour ce qui est des deux domaines qui m'intéressaient plus particulièrement, j'ai déjà reçu des réponses à la suite des échanges de M. Flis et de Mme Appolloni avec le témoin.

J'ai simplement une ou deux très brèves questions au sujet de l'Afghanistan. Une a trait aux dernières observations. Vous

[Texte]

that in, was it January of 1980, when you went over to talk to some Soviet officials, they mentioned something about the U.S. and China coming into Afghanistan. Were the U.S. and China going into Afghanistan at that time, or before the Russian invasion?

Ambassador Ford: No, certainly not.

Mr. Sargeant: You said somewhat earlier that Afghanistan was outside their sphere of influence and that it was the first time in years, or the first time ever, that they had really gone—

Ambassador Ford: Outside their bloc, their area of control.

Mr. Sargeant: Okay. I am under the understanding that it has actually been in the Soviet sphere of influence since about 1949. Is that correct?

Ambassador Ford: Yes, so is Finland, to a large extent.

The absurdity of what they did in Afghanistan was that there was a regime which was acceptable to the Afghans and which ran the country as well as you can run Afghanistan, and it was neutral but very, very careful never to do anything which really irritated or went against the wishes of Moscow; and it did serve the purposes of the Russians perfectly well. So did the democratic republic of Mohammad Daoud. What I think was their great mistake was from 1945 on they have been inviting thousands and thousands of Afghan students to Russia and indoctrinating them. And they went back. And whether or not the Communist Party of Afghanistan was actually inspired by the Russians to take power we do not know, but there is good reason to think it was probably prompted by Moscow to do that.

These Moscow-trained young men really took over, but they were totally out of touch with the bulk of the population of Afghanistan. They could not run the country; they simply cannot. There is a great gap there between the few, mostly Moscow-educated, Afghan officials, and the great bulk of the tribal organizations, which are really outside that whole organization and do not know what they are talking about.

But I still say that Afghanistan was an independent country outside the Soviet bloc. It was not communist and it was a respected member of the international community. It was, I think, going beyond every rule of international conduct to have first imposed a communist regime on Afghanistan and then to have sent in 85,000 men to prevent this regime from collapsing.

Mr. Sargeant: Any idea why they did it?

Ambassador Ford: Yes. Because it was on the verge of collapsing, and they could not admit that a communist regime could be destroyed by a public uprising without the Soviets supporting it. There was a lot of evidence, for example, that the Cubans were very worried that if the Russians let the communist regime in Afghanistan go down the drain, the

[Traduction]

avez dit qu'en janvier 1980, si j'ai bien compris, lorsque vous avez eu l'occasion de vous entretenir avec certains dirigeants Soviétiques, ils vous ont parlé d'une intervention américaine et chinoise en Afghanistan. Les Américains ou les Chinois étaient-ils en Afghanistan à ce moment-là, avant l'invasion par les Russes?

L'ambassadeur Ford: Certainement pas.

M. Sargeant: Vous avez mentionné le fait plutôt que l'Afghanistan était en dehors de leur sphère d'influence et que c'était la première fois depuis des années qu'ils allaient...

L'ambassadeur Ford: En dehors de leur bloc, en dehors des secteurs qu'ils contrôlent.

M. Sargeant: J'avais l'impression que c'était un pays qui se trouvait dans la sphère soviétique ou sous l'influence soviétique depuis 1949. Ce n'est pas exact?

L'ambassadeur Ford: Il en va de même pour la Finlande, dans une large mesure.

Le plus absurde dans cette situation est que les Russes pouvaient compter en Afghanistan sur un régime parfaitement acceptable pour la population afghane, un régime tout à fait neutre, qui faisait très attention de ne rien faire qui puisse irriter Moscou ou d'aller contre ses désirs. Les Russes avaient tout ce qu'ils pouvaient demander. C'était la même chose pour la République démocratique de Mohammad Daoud. Leur erreur a été d'inviter à partir de 1945 des milliers et des milliers d'étudiants Afghans et de les endoctriner. Ces étudiants sont retournés dans leur pays. Il reste à déterminer si le parti communiste afghan a été poussé par les Russes à prendre le pouvoir, mais tout laisse croire qu'il l'a été.

Ces jeunes gens formés à Moscou ont pris le pouvoir, mais ils étaient totalement éloignés de la masse de la population afghane. Il leur était absolument impossible de diriger le pays dans ces conditions. Il y a un très grand écart entre les quelques dirigeants afghans formés à Moscou pour la plupart et le gros de la population qui a une forme de gouvernement tribale. On ne peut pas se comprendre de part et d'autre.

Je continue à dire cependant que l'Afghanistan était un pays indépendant en dehors du bloc soviétique. Il n'était pas communiste et avait le respect de la communauté internationale. C'était contraire à toutes les règles d'éthique internationale d'abord d'imposer un régime communiste à l'Afghanistan, ensuite d'envoyer 85,000 hommes pour empêcher la chute de ce régime.

M. Sargeant: Vous savez pourquoi les Russes l'ont fait?

L'ambassadeur Ford: Oui. Parce que le régime était sur le point de s'écrouler. Les Russes ne pouvaient pas accepter sans donner leur appui qu'un régime communiste tombe à la suite d'une révolte populaire. Il semble que les Cubains, par exemple, aient craint beaucoup que les Russes laissent tomber le régime communiste en Afghanistan; la mesure chez-eux

[Text]

effect in Cuba would be appalling: the Cubans could not really count on Soviet help in a crunch, and so on.

• 1755

Second was the security factor in it, which I explained earlier.

Mr. Sargeant: Thank you very much.

I would like to carry on, Mr. Chairman—the witness is very fascinating—but I will leave it at that. Thank you.

The Chairman: The Chair is learning a lot today. Something I have learned from you is that this kind of exchange should be taking place more often at this committee of prominent members, and especially with people of your quality, who can come out after a long distinguished career and let us know and inform members. I think this is something we should look into: how to profit from the great knowledge of these high civil servants, who have devoted all their lives to the service of Canada, and internationally. There must be a way for us to profit from that, to understand the situation in the world better.

Ambassador Ford, *mesdames et messieurs*, I would like to thank you on behalf of everybody. It has been an excellent afternoon for us as members of the External Affairs committee. I must say, it is the first time that I see members applauding at this committee.

Thank you very much. We are adjourned until tonight at 8.00 o'clock.

EVENING SITTING

• 2013

The Chairman: Madam and gentlemen, first I will use my privilege as your chairman to welcome students from Carleton University School of Journalism. These young people are gradually learning about our deliberations and are spreading the good news around that we are working very hard all day. They are joining us tonight. I see Janice Diduk, Hélène Landry, Al Farrell, Debbie Upton and Michael Galway. Welcome.

Nous examinons ce soir un sujet de préoccupation quelque peu différent de ceux dont nous avons traité jusqu'ici. Nous avons demandé à deux représentants des milieux industriels de venir nous dire comment la politique et les décisions gouvernementales en matière de sécurité et de désarmement influent sur l'emploi, les investissements et l'économie en général.

You will remember that these were added after your steering committee submitted your report. There were some additional suggestions made by various members, like the Council of Churches and the conference of the bishops... of the other faith. And at the suggestion of Mr. Wenman, we added the gentlemen who are with us tonight.

[Translation]

auraient eu un effet dévastateur. Les Cubains en auraient déduit que les Soviétiques n'étaient pas prêts à les aider dans les moments difficiles.

Il y avait ensuite le facteur de sécurité dont j'ai parlé plus tôt.

M. Sargeant: Merci beaucoup.

J'aimerais continuer, monsieur le président—le témoin est absolument passionnant—mais je m'arrêterai là. Merci.

Le président: Nous apprenons des tas de choses aujourd'hui. Je m'aperçois surtout que ce genre d'échange devrait avoir lieu plus souvent entre les honorables membres du Comité et des témoins de votre qualité, pouvant justifier d'une formation aussi distinguée dont ils peuvent nous faire profiter. Il serait bon de ne pas perdre de vue qu'il y a là un moyen de faire profiter les hauts fonctionnaires qui ont consacré leur vie au service du Canada et à certaines causes mondiales, de tout un savoir précieux. Tout cela pour mieux comprendre la situation mondiale.

Son Excellence l'ambassadeur Ford, *mesdames et messieurs*, je vous remercie. Voilà qui a été un après-midi extrêmement intéressant pour les membres du Comité des affaires extérieures. Je remarque même que c'est la première fois que je vois des membres applaudir à la fin d'un comité.

Merci beaucoup, nous ajournons jusqu'à ce soir à 20h00.

SÉANCE DU SOIR

Le président: Madame et messieurs, tout d'abord, j'aimerais ma prévaloir de mes privilèges de président pour souhaiter la bienvenue aux étudiants de l'école de journalisme de l'Université Carleton. Ces jeunes étudiants par étape nos délibérations et répandent partout la bonne nouvelle que nous travaillons très fort toute la journée. Ils sont ici ce soir. Je vois Janice Diduk, Hélène Landry, Al Farrell, Debbie Upton et Michael Galway. Bienvenus.

This evening, we are considering a topic somewhat different from those we have examined until now. We asked two spokesmen for the industrial sector to come and comment on how governmental policy and decisions in the area of security and disarmament influence jobs, investments and the economy generally.

Vous vous rappellerez que le nom de ces témoins s'est rajouté après la présentation du rapport du comité directeur. Divers membres du comité avaient fait des propositions supplémentaires, par exemple le Conseil des églises et la Conférence des évêques... de l'autre croyance. A la suggestion de M. Wenman, nous avons ajouté comme témoins les messieurs qui sont ici ce soir.

[Texte]

Il s'agit de M. Cote, vice-président d'Énergie atomique du Canada Ltée, et de M. DesRoches, président de l'Association des industries aéronautiques du Canada.

A la demande de l'Énergie atomique du Canada Ltée, nous recevons aussi un représentant du ministère des Affaires extérieures qui est, on le conçoit, mieux habilité à expliquer la politique canadienne en matière d'exportation de technologie nucléaire.

• 2015

J'inviterai mes collègues, à ce moment-là, plus tard, à poser leurs questions qui comportent une dimension nettement politique à M. Groves. *Mr. Groves, signified by two members who know* plutôt qu'à M. Cote.

L'Association des industries aéronautiques du Canada représente...

...117 members, who employ 47,000 people in the fabrication of planes, satellite pieces, motors and many other multiple components. Their total sales last year were \$2.8 billion, 85 per cent of it for exportation.

Tonight, Mr. Cote is accompanied by Mr. H.A. Rose, Director of International Relations for AECL, and Mr. Gene Critoph, Vice-President and Director General of the Chalk River Nuclear Laboratory.

Mr. Cote will start by presenting a short statement and later on I will have Mr. DesRoches. We have agreed that he would be kind enough to wait and be the second witness. But we will see how we manage. We may ask them back-to-back if they so agree. If not, we will go with one and around 9 o'clock—I repeat, around 9 o'clock—we will ask Mr. DesRoches to make a statement. No later than that, I would hope.

Mr. Cote.

Mr. P.R. Cote (Vice-President, Public and Governmental Affairs, Atomic Energy of Canada Limited): Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Chairman and hon. members, I would like to thank the committee for the opportunity to discuss with you this evening the question of global disarmament in the context of possible effects this might have on the continued wellbeing of the Canadian nuclear industry.

By way of background, it may be of interest to the committee to note that Canada's CANDU nuclear power system started to develop in the closing years of the last world war. From these basic researches there sprung a fundamental understanding of nuclear physics. The Government of Canada at that time made the decision to utilize this knowledge exclusively in pursuit of peaceful nuclear power and associated medical, agricultural and industrial uses. To carry this out, Atomic Energy of Canada Ltd. was formed in 1952 to promote these objectives for the benefit of Canada and for mankind.

[Traduction]

We therefore welcome Mr. Côté, Vice-President of Atomic Energy of Canada Limited, and Mr. DesRoches, Chairman of the Air Industries Association.

At the request of Atomic Energy of Canada Limited, we also have a representative from the Department of External Affairs who is of course better able to explain Canadian policy on the export of nuclear technology.

I would therefore invite my colleagues later on to ask their questions with a clear political dimension to Mr. Groves, *M. Groves, nommé par deux députés qui sont au courant* rather than to Mr. Côté.

The Air Industries Association of Canada represents—

...117 membres dont les 47,000 employés travaillent à la fabrication d'avions, de pièces de satellites, de moteurs et de nombreuses autres composantes. L'an dernier, leurs ventes s'élevaient à 2.8 milliards de dollars, dont 85 p. 100 étaient destinés à l'exportation.

Ce soir, M. Cote est accompagné de M. H.A. Rose, directeur des affaires internationales et de M. Gene Critoph, vice-président et directeur général des laboratoires nucléaires de Chalk River.

M. Cote commencera par une brève déclaration et nous entendrons plus tard M. DesRoches. Nous avons convenu de lui demander de passer en deuxième lieu. Toutefois, nous verrons comment nous allons nous organiser. Nous pourrions leur demander de faire leur présentation l'un après l'autre, s'ils sont d'accord. Sinon, nous entendrons le premier et ensuite vers 21h00, je le répète, vers 21h00, nous demanderons à M. DesRoches de faire sa déclaration. Pas plus tard, je l'espère.

Monsieur Cote.

M. P.R. Cote (vice-président, affaires publiques et gouvernementales, Énergie Atomique du Canada, Limitée): Merci, monsieur le président.

Monsieur le président, honorables membres. Je désire remercier le comité pour la possibilité qui m'est donnée de m'entretenir avec vous ce soir sur la question du désarmement global et des effets possibles que cette éventualité pourrait avoir sur la situation de l'industrie nucléaire canadienne.

Il serait bon de rappeler au Comité que le développement de la filière nucléaire CANDU du Canada a commencé durant les dernières années de la deuxième guerre mondiale. Les recherches fondamentales effectuées alors ont permis d'avoir une bonne connaissance de la physique nucléaire. Le gouvernement du Canada a décidé d'utiliser ces connaissances uniquement à des fins pacifiques, à savoir l'énergie nucléaire et ses applications médicales, agricoles et industrielles. L'Énergie Atomique du Canada, Limitée a été constituée en société en février 1952 dans le but de promouvoir cet objectif dans l'intérêt du Canada et de l'humanité.

[Text]

Mr. Chairman, at this point I must emphasize that AECL is a Crown corporation and as such does not have within its mandate a policy-making or policy-formulating role in respect of Canada's non-proliferation requirements. While it does advise the government from time to time on the implications of policy approaches, the company itself is an instrument of government policy and as such performs its commercial, and research and development functions within policy frameworks established by its shareholder, the Government of Canada.

Turning now to the matter of international nuclear trade, although CANDU is a uniquely Canadian technological achievement in the field of nuclear power generation, there are a number of other nuclear supply nations with programs similar to ours. All of these alternative suppliers adhere to peaceful-use policies similar to those of Canada.

To ensure to the fullest extent possible that international nuclear trade flows only for peaceful purposes, a treaty for the non-proliferation of nuclear weapons, known as the NPT, was established in 1970. Since it came into force, no member country has violated its stipulations and no member country has withdrawn its membership.

The philosophy underlying the NPT coincides directly with the current Canadian policy; that is to say, promulgation of the benefits of the peaceful use of atomic energy for the betterment of all mankind, coupled with firm controls to discourage misuse. Control is based first upon an international political commitment through the NPT, and second, on the verification of that commitment through physical inspection by the International Atomic Energy Agency, an agency of the United Nations. This combination of political commitment coupled with active safeguards creates the international environment within which public acceptance of nuclear trade is based. Thus, from a very fundamental point of view, appropriate safeguards remain an absolute prerequisite to the sharing of the benefits arising from the peaceful application of the atom.

• 2020

I believe, Mr. Chairman, it is generally accepted that an essential component of global political stability is access, by all countries of the world, to an adequate supply of energy. In the nuclear field, this concept is clearly recognized in Articles III and IV of the NPT, which call for appropriate safeguards applied to non-weapon states in return for the fullest possible access to peaceful-use technology. In conformity with the treaty, Canadian policy is based on the principle of balancing access to peaceful nuclear benefits with a binding commitment to non-proliferation objectives. Hence, nuclear trade is, in itself, an instrument by which the regime of non-proliferation commitments can be expanded.

[Translation]

Je dois souligner à ce point, monsieur le président, que l'EACL en tant que corporation de la Couronne n'a aucun rôle dans la formulation des politiques relatives aux exigences canadiennes en matière de non-prolifération, ce n'est pas son mandat. Bien que l'EACL avise de temps à autre le gouvernement sur les implications des objectifs politiques, la corporation elle-même n'est qu'un instrument de la politique gouvernementale. C'est pourquoi l'EACL assume ses fonctions scientifiques, technologiques et commerciales dans le cadre de la politique établie par son actionnaire: le gouvernement du Canada.

En ce qui concerne la question du commerce nucléaire international, il est à noter que, bien que la filière CANDU soit unique en son genre, d'autres nations sont en mesure de fournir des programmes nucléaires semblables au nôtre. Ces pays fournisseurs ont une politique nucléaire pacifique semblable à celle du Canada.

Pour assurer, dans toute la mesure du possible, que le commerce nucléaire international répond à des fins pacifiques, un Traité de non-prolifération des armes nucléaires a été conclu en 1970. Depuis sa mise en vigueur aucun pays signataire n'a violé ses dispositions et aucun pays membre n'a démissionné.

Les principes sous-tendant le Traité de non-prolifération coïncident parfaitement avec la politique canadienne actuelle, à savoir: promouvoir les avantages de l'utilisation pacifique de l'énergie atomique pour améliorer les conditions de vie de l'humanité tout en imposant de sévères contrôles pour décourager son utilisation à des fins mauvaises. Le contrôle est fondé premièrement sur l'engagement politique international pris dans le Traité de non-prolifération et deuxièmement sur la vérification de cet engagement au moyen d'inspections faites par l'Agence internationale de l'énergie atomique, organisme des Nations Unies. Cette combinaison d'un engagement politique et de garanties actives rend possible l'acceptation par le public du commerce nucléaire. C'est ainsi que, fondamentalement, les garanties nucléaires constituent la condition préalable requise pour le partage des avantages découlant de l'utilisation pacifique de l'atome.

Je crois qu'il est généralement admis que l'un des composants essentiels de la stabilité politique globale est l'accès à un approvisionnement énergétique adéquat et économique pour tous les pays du monde. Dans le domaine nucléaire, ce concept est clairement reconnu dans les Articles III et IV du Traité de non-prolifération qui prévoient que des garanties appropriées s'appliqueront aux pays n'ayant pas d'armes atomiques pour qu'ils accèdent dans toute la mesure du possible à la technologie nucléaire pour fins pacifiques. Conformément au Traité de non-prolifération, la politique canadienne est fondée sur le principe voulant que l'on compense l'accès aux avantages nucléaires pacifiques par un engagement formel à des objectifs de non-prolifération. Par conséquent, le commerce nucléaire est lui-même un instrument par lequel le régime des engagements de non-prolifération peut être développé.

[Texte]

It is my understanding, Mr. Chairman, that one of the issues the committee may wish AECL to comment upon this evening is the degree to which safeguards may impinge upon the marketability of CANDU in export markets. I have already commented upon the inherent importance of safeguards from a public acceptability point of view in respect of nuclear trade.

In any area of international trade, certain guidelines exist, more or less flexible, which all trading countries adhere to. When individual countries are at variance with the norms—for example, erecting trade barriers or dumping goods on the market—then advantage or disadvantage results, depending on which side of the equation one is on. Nuclear trade is no different.

To the extent that there is variance among suppliers as to non-proliferation requirements, whether the difference is large or small, those seeking more assurances will be at some disadvantage with respect to those seeking less. It is our observation that there is no fundamental dichotomy between the need for safeguards and the need for nuclear trade. They are mutually supporting concepts. Without nuclear trade, there is no need for an international accord on safeguards; without safeguards, confidence that nuclear trade will not be misused would be eroded.

However, it would be in the interests of nuclear trade to evolve a uniform and universally accepted safeguards' regime so as to neutralize safeguards as an element of competition among supplier nations. In this context, AECL wholeheartedly supports the efforts of the Canadian government, and the Department of External Affairs in particular, to work towards the standardization of internationally accepted safeguards requirements.

Mr. Chairman, the foregoing comments are particularly germane at this point in time. The long-term viability of the Canadian nuclear industry is under pressure due principally to a slowdown in domestic orders for nuclear power plants. In the absence of offsetting export orders in the near term, major redundancy will occur throughout the industry. There is justifiable concern that the CANDU option itself could atrophy to the point where its considerable benefits as a significant contributor to Canada's energy mix in the 1990s may not, in fact, be available. Compounding this problem is the fact that virtually all the world's nuclear suppliers find themselves in somewhat the same situation, hence competition in the international reactor market is very fierce. Every possible advantage in respect of terms and conditions of trade is being sought.

Despite this challenging environment in offshore markets, the CANDU system itself offers inherent advantages to potential clients. Not the least of these are: reliability; safety; availability, which is second to none in the world; ease of technological transfer; and the ability to use indigenous urani-

[Traduction]

Je crois comprendre que l'une des questions pour lesquelles le Comité aimerait avoir les commentaires de l'EAEC est la mesure dans laquelle les garanties peuvent restreindre la vente des réacteurs CANDU sur les marchés étrangers. J'ai déjà mentionné l'importance des garanties pour l'acceptation publique du commerce nucléaire.

Dans tous les domaines du commerce international, il existe certaines directives plus ou moins flexibles auxquelles adhèrent tous les pays participants. Lorsque des pays ne respectent pas ces normes, par exemple en érigeant des barrières tarifaires ou en faisant du dumping, il en résulte des avantages ou des inconvénients selon le côté où on se trouve. Le commerce nucléaire obéit aux mêmes règles.

Dans la mesure où il y a une différence entre les fournisseurs à l'égard des exigences en matière de non-prolifération, que cette différence soit grande ou petite, ceux qui cherchent plus d'assurance seront quelque peu désavantagés par rapport à ceux qui en cherchent moins. Nous avons remarqué qu'il n'existe pas de dichotomie entre le besoin des garanties et le besoin du commerce nucléaire. Ce sont des concepts indissociables. Sans commerce nucléaire il n'y aurait pas besoin d'une entente internationale sur les garanties. Sans garanties, la confiance que la technologie nucléaire ne sera pas employée à de mauvaises fins serait rongée.

Cependant, ce serait dans l'intérêt du commerce nucléaire de mettre au point un régime de garanties uniforme et universellement accepté afin que les garanties ne soient pas un élément de concurrence entre les pays fournisseurs. Dans ce contexte, l'EAEC soutient sans réserve les efforts du gouvernement canadien et en particulier ceux du ministère des Affaires extérieures pour que l'on standardise les besoins universels en matière de garanties.

Monsieur le président, les commentaires précédents conviennent particulièrement pour la période actuelle. La viabilité à long terme de l'industrie nucléaire canadienne est menacée, principalement à cause du ralentissement, au cours des récentes années, des commandes de centrales nucléaires passées par les commissions électriques canadiennes. En l'absence de commandes compensatrices en provenance de l'étranger à court terme, le chômage va régner en maître dans l'ensemble de l'industrie nucléaire. On craint à juste titre que l'option des réacteurs CANDU s'atrophie au point où sa contribution majeure aux besoins énergétiques du Canada dans les années 1990 ne soit pas possible. Ce problème est aggravé par le fait que pratiquement tous les fournisseurs nucléaires du monde se trouvent dans une situation très semblable et c'est pourquoi la concurrence pour les ventes de réacteurs sur les marchés d'exportation est acharnée. On cherche actuellement à tirer parti de tous les avantages possibles en matière de modalités commerciales.

Malgré cette situation difficile sur les marchés étrangers, la filière CANDU elle-même offre des avantages particuliers pour la clientèle potentielle. Voici les principaux: fiabilité, sûreté, disponibilité (sans égale au monde), facilité des transferts technologiques et possibilité d'utiliser de l'uranium natu-

[Text]

um resources directly as fuel. These are important advantages in today's context and hence give rise to very real and exciting export opportunities for Canada in the area of high technology goods and services. The most notable immediate-term prospects include Mexico and additional units in Korea. As in most mega-dollar projects, success will likely breed success and I am confident that the future viability of CANDU will be sustained and enhanced.

• 2025

In the context of the foregoing, I would like now to return to the question of disarmament. It is worthy of note that none of the nuclear explosive devices possessed or tested to date has been derived from nuclear power generating sources. In fact, a large part of the world's nuclear arsenal pre-dates nuclear electricity generation.

While safeguards have been developed to prevent diversion of material from the civilian nuclear industry to military use, this route to nuclear weapons is neither economically attractive or cost effective. Hence, a direct linkage between nuclear power generation and weapons production does not in fact historically exist. Indeed, the route to an indigenous nuclear weapons capability exists in many countries irrespective of the civilian nuclear fuel cycle.

Provided that disarmament initiatives are not based on a policy of denial of the peaceful benefits of the atom, they will, I feel, be welcomed by all countries and certainly by the civilian nuclear industry, in Canada and throughout the world, as contributing to greater public acceptance of nuclear power trade and its principal goal of worldwide energy self-sufficiency.

Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Cote.

I think my colleagues may prefer to hear, even though they are not the same group, as we have done for certain academics and others We will hear both, and then members can choose to whom they want to direct their questions. So at this time

Ce serait plus honnête et mieux équilibré si je demandais à M. DesRoches, une figure bien connue à Ottawa, le président de l'Association des industries aéronautiques du Canada, de faire son exposé.

M. J.M. DesRoches (président, Association des industries aéronautiques du Canada): Merci, monsieur le président.

Mr. Chairman, hon. members, I will just speak from notes. I had very short notice, as you know. I have copies of these notes, but they are notes. They are just points that I would like to cover in my discussion.

In the short time that—

[Translation]

rel local comme combustible. Ce sont des avantages importants dans le contexte actuel et, par conséquent, ils donnent au Canada des possibilités réelles et intéressantes d'exportation de biens et services de haute technologie. Les ouvertures les plus notables dans l'immédiat comprennent le Mexique et des unités additionnelles en Corée. Comme dans la plupart des projets d'exportation évalués en mégadollars, tout succès entraînera probablement d'autres succès et je suis persuadé que la viabilité future de la filière CANDU sera soutenue et augmentée.

J'aimerais maintenant revenir à la question du désarmement. Il est à noter qu'aucune arme nucléaire explosive en stock ou mise à l'essai jusqu'à présent n'a découlé d'une centrale nucléaire. En fait, une grande partie de l'arsenal nucléaire mondial a précédé la production de l'électricité d'origine nucléaire.

Bien que des garanties aient été développées pour empêcher le détournement de matières provenant de l'industrie nucléaire civile pour des fins militaires, cette façon d'obtenir des armes serait beaucoup trop coûteuse. Par conséquent, il n'existe pas de lien direct entre la production électronucléaire et la fabrication des armes. De fait, l'accès de nombreux pays aux armes nucléaires n'est pas le cycle civil de combustible nucléaire.

A condition que les initiatives du désarmement ne soient pas basées sur une politique de dénégation des avantages pacifiques de l'atome, elles seront à mon avis chaleureusement accueillies par tous les pays et certainement par l'industrie nucléaire civile comme contribution à une plus grande acceptation publique du commerce électronucléaire et de son objectif de suffisance énergétique mondiale.

Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Côté.

Je crois que mes collègues préféreront peut-être entendre, même s'il ne s'agit pas du même groupe, comme nous l'avions fait dans le cas de certains professeurs et d'autres . . . Nous allons entendre les deux témoins et ensuite, les membres du Comité pourront choisir à qui ils désirent poser leurs questions. Donc maintenant . . .

It might be more honest and better balanced if I asked Mr. DesRoches, a well-known figure in Ottawa, the Chairman of the Air Industries Association of Canada to make his presentation.

Mr. J.M. DesRoches (Chairman, Air Industries Association of Canada): Thank you, Mr. Chairman.

Monsieur le président, honorables députés, je vais parler à partir de mes notes. Comme vous le savez, je n'ai pas eu grand temps pour me préparer. J'ai des copies de ces notes, mais il ne s'agit que de notes. Il s'agit en fait des points que je veux aborder dans mon exposé.

Dans le peu de temps que . . .

[Texte]

Le Président: Monsieur DesRoches, c'est comme vous voulez. L'une ou l'autre des langues officielles.

M. DesRoches: C'est en anglais.

Le président: Pas de problème!

Mr. DesRoches: In the short time available, of course, I cannot say that I have put myself in a good philosophical fix, or established a philosophical fix as to what disarmament means. Quite obviously, it has a different meaning at the superpower level than it has at the Canadian level, and certainly between nuclear and conventional arms; and again, a distinction between defensive and offensive material. So there is a gradation of meaning to disarmament, and I am not sure what is the philosophical base that we are seeking here in this committee.

In any event, I will try to put it in a context that I know of, that is, the aerospace industry in Canada: The minimum acceptable level of a defence requirement for national and international obligations in Canada.

It seems to me, Mr. Chairman, just as a personal observation in this generality that I am talking about, that we should not try to outpace international agreements; that disarmament is a matter of international agreements rather than a race between countries, one trying to do less or more than the other, and hopefully, Canada should not try to do less than other countries simply as an act of do-gooder. I think we have to live by the norm of the time and we merely harm ourselves by trying to be purer than our neighbours. This is purely as a general observation, because I think the reality of the world situation, and this is the context I am going to deal with, is that much of modern technology is developed through defence equipment. I think it has always been thus, that the arts of war eventually lead to the arts of peace; and I think as long as the world situation is of this nature, we have to live within that context.

• 2030

Now, getting down to something a bit more concrete, I would like to talk very briefly about the aerospace industry in Canada. It is a highly specialized industry, one that is specialized in a wide range of products, from total aeroplanes, engines, wings, navigation instruments, hydraulic systems, space systems; and of course, everybody is familiar with the Canada Arm which was featured very recently. It is one of the many products of our industry. It is an industry that depends a great deal on world trade. Last year, 85 to 88 per cent of the production of the industry was directed to export markets.

The industry has gone through a very major transformation over the last 10 to 20 years. It used to be an industry that was there to support military equipment, and primarily there to support and to assemble military equipment for our Canadian forces and for some export business. However, through a

[Traduction]

The Chairman: Mr. DesRoches, as you wish. In one or the other official language.

Mr. DesRoches: It is in English.

The Chairman: No problem.

M. DesRoches: Dans le peu de temps à ma disposition, je ne saurais prétendre que je suis intellectuellement au point ou que j'ai réussi à définir ce que signifie théoriquement le désarmement. Très évidemment, pour les superpuissances, le sens de ce terme est différent de ce qu'il est pour le Canada, et il est certainement différent selon qu'on considère les armes nucléaires et les armes traditionnelles, selon qu'il s'agit d'armes défensives et d'armes offensives. Il y a donc des degrés dans le désarmement et je ne suis pas sûr de ce que l'on entend ici au comité par ce terme.

Quoiqu'il en soit, je vais tenter de m'en tenir à un contexte que je connais, celui de l'industrie aérospatiale au Canada: le niveau minimum acceptable qui nous permette de remplir nos obligations de défense sur le plan national et international.

Il me semble, monsieur le président—et c'est une remarque personnelle dans le contexte général de notre étude—que nous ne devons pas tenter d'aller plus vite que les ententes internationales, que le désarmement est une question d'entente internationale plutôt qu'une course entre pays, l'un tentant de faire moins ou plus que l'autre, et il est à espérer que le Canada n'essayera pas de faire moins que les autres pays simplement pour avoir l'air d'une bonne âme. Je crois que nous devons tenter de vivre selon les normes du temps; à essayer d'être plus catholiques que le Pape, nous nous faisons tout simplement tort. Je fais cette remarque simplement à titre général, car j'estime qu'actuellement dans le monde—et c'est dans ce contexte que j'aborde la question—une grande partie de la technologie moderne est mise au point par les usines d'armement. Je crois que l'art de la guerre a toujours fini par mener à l'art de la paix; et aussi longtemps que la situation mondiale sera ainsi, nous devons vivre en tenant compte de cela.

Pour passer maintenant à quelque chose de plus concret, j'aimerais aborder brièvement la question de l'industrie aérospatiale du Canada. Il s'agit d'une industrie hautement spécialisée, et qui fabrique une vaste gamme de produits, depuis des aéronefs entiers jusqu'à des éléments comme les moteurs, les ailes, les instruments de navigation, les systèmes hydrauliques et les systèmes spatiaux. Bien entendu, tout le monde a entendu parler du bras spatial fabriqué par le Canada et dont il a été question très récemment. Il s'agit d'un des nombreux produits de cette industrie. Par ailleurs, cette dernière dépend pour une large part du commerce international. En effet, l'année passée, entre 85 et 88 p. 100 de sa production ont été exportés.

L'industrie a subi une transformation considérable au cours des 10 ou 20 dernières années. Auparavant, elle existait pour l'armée, principalement pour monter les appareils destinés aux forces canadiennes et à quelques clients sur les marchés d'exportation. Cependant, pour des raisons de spécialisation, à

[Text]

process of specialization, we have reached a situation where only 19 per cent of sales in the industry are now defence oriented and this may be compared to a proportion of 66 per cent in 1963.

Nevertheless, to individual companies and in terms of opportunity for technology development, defence work remains quite significant. I might point out as well, Mr. Chairman, that the industry's growth and potential have been phenomenal over the last five years and I think we have to keep this in mind when we think of the economic impact.

The growth in terms of sales in real terms was 98 per cent; that is almost double from 1976 to 1981, or a 15 per cent compounded rate. During that same period, employment grew by 70 per cent, from 27,000 to 47,000; and the difference between the growth and sales or production growth and employment, we firmly believe is due to gains in productivity.

All this growth, production and productivity come in large part from a very large investment in research and development, in capital investment and training human resources. In the 10-year period, 1972 to 1981, the industry invested \$1.8 billion, of which the government contributed about \$500 million mainly through the defence industry productivity program.

I am trying to point out that the industry has had a large growth and has gone into a very specialized trend, and it is very much oriented towards exports and creating jobs, and so on.

As I mentioned earlier, getting down to defence production preparedness and continental defence, 19 per cent of production is defence oriented, or about \$600 million in 1981. A significant proportion of this number is for the support of Canadian military equipment; that is, the repair and overhaul of aircraft engines, avionics and so on.

The amount of defence exports per se was \$312 million in 1981 and that would represent about 16 per cent of our exports or 11 per cent of our total sales. About half of this amount of \$312 million is part of our involvement in mutual defence production and development with the U.S. through the defence production sharing arrangement and the defence development sharing arrangement.

Out of this a rather small proportion has been of a developmental nature, but that small amount has been significant in terms of product development and the creation of transfers of technology over the years. And DIPP, as I mentioned earlier, the defence industry productivity program, has been the government investment which has helped to produce not only defence products but such well-known products as our commuter airplanes, the PT-6, PT-7 engines, navigation equipment, engine castings and wings.

[Translation]

l'heure actuelle, seulement 19 p. 100 des ventes de cette industrie sont destinés à la défense, alors qu'en 1963, cette proportion était de 66 p. 100.

Néanmoins, les produits nécessaires à la défense demeurent très importants pour les entreprises à cause de leurs grandes possibilités sur le plan du développement et de la technologie. Par ailleurs, monsieur le président, je préciserai aussi que la croissance de l'industrie a été vraiment phénoménale au cours des cinq dernières années, ce dont il faut tenir compte, à mon avis, lorsque nous songeons aux répercussions économiques.

De 1976 à 1981, l'augmentation des ventes réelles a été de 98 p. 100; c'est presque le double ou un taux composé de 15 p. 100. Au cours de la même période, l'emploi a progressé de 70 p. 100 et les effectifs sont passés de 27,000 à 47,000. Par ailleurs, l'écart entre la croissance et les ventes ou entre la croissance de la production et l'emploi—nous en sommes fermement convaincus—tient aux hausses de la productivité.

Toute cette croissance, cette production et cette productivité sont dans une très grande mesure dûs aux investissements effectués en recherche et en développement, ainsi que ceux réalisés en capitaux et en formation des effectifs. Au cours de la décennie de 1972 à 1981, l'industrie a investi 1.8 milliard de dollars, dont 500 millions de dollars sont provenus du gouvernement au titre du programme de productivité de l'industrie de la défense.

Je veux souligner que l'industrie a connu une croissance très importante et qu'elle s'est beaucoup spécialisée; en outre, elle est largement orientée en fonction des exportations et de la création d'emplois, etc.

Comme je l'ai dit plus tôt, au sujet de la préparation à la production de défense et de la défense continentale, 19 p. 100 de notre production sont orientés en ce sens, ce qui correspond à environ 600 milliards de dollars en 1981. Une fraction importante de cette somme est consacrée au matériel militaire canadien; j'entends par là qu'elle sert à la réparation et à la mise au point des moteurs d'appareil, à l'avionique, etc.

Quant aux exportations effectuées au titre de la défense en tant que telle, elles se sont chiffrées à 312 millions de dollars en 1981, ce qui correspond à environ 16 p. 100 de nos exportations, soit 11 p. 100 de nos ventes totales. Environ la moitié de cette somme de 312 millions de dollars représente notre participation à la production et au développement de la défense mutuelle, entreprise dont nous faisons conjointement partie avec les États-Unis, grâce à l'entente relative au partage de la production et du développement de la défense.

Une portion relativement faible de ce montant a été affectée au développement, mais les résultats ont été importants à la fois par le nombre des produits et par les transferts de technologie. De plus, par le programme de productivité de l'industrie de la défense, que j'ai déjà mentionné, le gouvernement a aidé à produire non seulement du matériel de défense mais aussi des produits connus comme les appareils de navette, les moteurs PT-6 et PT-7, du matériel de navigation, des pièces de fonte pour moteur et des ailes.

[Texte]

• 2035

All of these products represent, in their own category, 60 per cent to 70 per cent of world markets. So, I think it is important to relate defence work and defence technology to what has been achieved over the years. There has been substantial growth over the years based on this development, and we are in danger of losing it, because when we consider the vast amount of R&D investment through defence in other countries, I think we run a great risk of being left behind in these various areas of technology even where we have been very successful over the years.

Just as an example, in the United States the amount of research and development, test and evaluation—they call this RDTE—amounted in 1980, I believe, to \$20 billion as a function within the U.S. defence establishment. And of that, about nine billion U.S. dollars were awarded in contracts to industry in 1980-81. Of this amount, \$1.3 billion was for aircraft development; \$1.9 billion for electronics and communications; and over and above this, NASA invested \$4.3 billion in space research and development. So there is a very massive investment that we have to try to—not match—but at least to compete with in world markets.

U.S. aerospace sales, as an example, were \$53.3 billion in 1980, and of this, \$19.5 billion were for U.S. defence and \$2.3 billion for defence export. So, the sums are very, very large, and that is the kind of market we have to work in.

I understand, for example, that France still has about 15 per cent of its total exports for defence, and this would run it anywhere between \$6 to \$8 billion a year. And I think one could go on to other countries such as the United Kingdom, and even Sweden and Switzerland, and find that defence exports are a major source of development in the countries that are involved. While there may not be under free trade any form of subsidy—technically there is no form of subsidy—the advantages of defence R&D and defence export are so large that Canada tends to be at a great disadvantage.

Getting down to the question of impact, I suppose at the total industry level, full disarmament, if that is even a remote possibility, would mean 19 per cent of our sales and, presumably, 19 per cent of our jobs, or 7,100 jobs, plus the indirect jobs, which are certainly twice that number in more than 5,000 establishments that supply our industry.

But I think the true consequence of eroding our defence base further would be a tragic weakening of our defence preparedness, and I think it would impact directly on our ability to

[Traduction]

Tous ces produits représentent, chacun dans sa propre catégorie, entre 60 et 70 p. 100 du marché mondial. J'estime donc important d'établir un lien entre d'un côté le travail effectué au titre de la défense et la technologie de la défense et, de l'autre, les réalisations observées au cours des années. En effet, nous avons assisté à une croissance importante grâce à cette évolution et nous sommes en danger de la perdre, car lorsque nous voyons les investissements considérables consacrés par la défense à la recherche et au développement dans d'autres pays, nous risquons de traîner de l'arrière dans les divers domaines de technologie, dans ceux-là même où nous avons obtenu de très grands succès antérieurement.

A titre d'exemple, le programme américain affecté à la recherche et au développement, aux tests et à l'évaluation, le RDTE en 1980 disposait, je crois, de 20 milliards de dollars au sein des services de défense des États-Unis. De cette somme, environ 9 milliards (en dollars américains) ont été accordés sous forme de contrats à l'industrie, en 1980-81. De ce même montant 1.3 milliard a été affecté à la fabrication des aéronaves et 1.9 milliard à l'électronique et aux communications. À part cela, la NASA a consacré 4.3 milliards à la recherche et au développement aérospaciaux. Par conséquent, il s'agit d'investissements massifs que nous ne devons peut-être pas évaluer, mais concurrencer pour que notre position sur les marchés internationaux soit bonne.

Encore au chapitre des exemples, les ventes réalisées dans le domaine aérospatial ont atteint 53.3 milliards en 1980, dont 19.5 milliards ont été affectés à la défense des États-Unis et 2.3 milliards à l'exportation de la défense. Il s'agit donc de sommes extrêmement considérables, et c'est dans ce marché que nous devons travailler.

Par ailleurs, la France consacre encore 15 p. 100 de ses exportations totales à la défense, ce qui correspond à une somme s'établissant entre 6 et 8 milliards de dollars par année. Je crois qu'on pourrait aussi évoquer d'autres pays comme le Royaume-Uni, et même la Suède et la Suisse, pour découvrir que leurs exportations au titre de la défense constituent pour eux une source très importante de retombées économiques. Bien qu'en régime de libre échange, on n'accorde aucune forme de subvention—du moins techniquement—les avantages que procurent la recherche et le développement en matière de défense et l'exportation de la défense sont tellement importants que le Canada a tendance à se trouver grandement désavantagé.

Pour ce qui est maintenant de la question des répercussions sur l'industrie globale d'un désarmement total—si tant est que ce soit possible—cela nous coûterait 19 p. 100 de nos ventes et, probablement, 19 p. 100 de nos emplois, soit 7,100, sans compter les emplois indirects, certainement deux fois plus nombreux, qui sont répartis dans plus de 5,000 entreprises qui approvisionnent notre industrie.

Je crois cependant que la véritable conséquence d'une plus grande diminution de notre défense sera l'affaiblissement tragique de notre préparation à la défense: j'estime que cela

[Text]

produce and to remain competitive in a technological sense. The real impact would be in terms of technological consequences, and I believe the results would be very serious and disastrous if we were to proceed unilaterally without international agreement or just as a matter of unilateral action, to further water down our very meagre defence establishment.

I think the demise of the Arrow points up what happens. We lose jobs; we lose a base of technology; we lose brains. And then we are completely out of the picture even for major equipment that our armed forces need. This has occurred in Canada, not just for aerospace, but as well for munitions and for advance-ship design. And to try to get back into these fields is almost impossible.

I know for a fact, and from some experience, that DND has been struggling to meet its international commitments. I am sure this committee has heard statistics on where we stand relative to other countries in terms of percentage of GNP or other figures regarding defence. And although there has been progress in equipping the military, there is just not enough money to meet basic needs, and little funds for development.

• 2040

I think the basic equipment we need—most of the major equipment we need—we do not make in Canada, and we let other people reap the benefits, both short-term and long-term, of product development and industrial development in general. We try to rely on offsets, which are a poor substitute for our own R&D and our own long-term benefit in industry and trade. And while I would not want to preach greater defence expenditures, I feel that Canada has responsibilities and, therefore, must look after itself in terms of research and development and in terms of development of product and keeping up with technology. The offset mechanism should work as a compensatory mechanism whereby when we buy equipment abroad we should get equivalent development opportunities in Canada, but so far it has not worked on that basis. So as a result we are losing out in R&D and we are losing out on potential and letting other people reap the benefits.

Mr. Chairman, I believe that other countries fully exploit defence opportunities while remaining committed to peace and even disarmament, and I think Canada should do the same.

The Chairman: Thank you, Mr. DesRoches.

[Translation]

aurait aussi des répercussions directes sur notre possibilité de produire et de demeurer concurrentiels sur le plan technologique. En effet, les résultats à cet égard seraient très graves et désastreux si nous agissions de façon unilatérale, pour diminuer encore davantage notre très faible puissance de défense.

Je crois que l'abandon de l'appareil Arrow donne une bonne idée de ce qui se passe alors. Nous perdons les emplois, les fondements d'une technologie et les cerveaux. Ensuite, nous sommes complètement en dehors du coup, même lorsqu'il s'agit de matériel très important dont nos forces armées ont besoin. C'est ce qui s'est produit au Canada, non seulement dans le domaine aérospatial, mais également dans celui des munitions et de la conception de navires. Or, il est presque impossible d'effectuer à nouveau une percée dans ce domaine.

Je n'ignore toutefois pas que le ministère de la Défense nationale s'est efforcé de respecter ses engagements internationaux. Je suis d'ailleurs certain que le Comité a pu voir des statistiques sur notre participation par rapport à celles d'autres pays, en pourcentage du PNB, ou qu'il a vu d'autres données sur la défense. Cependant, bien que l'on constate des progrès en matière d'achat de matériel militaire, nous n'avons tout simplement pas assez d'argent pour répondre à des besoins fondamentaux et ne disposons que de très peu de fonds affectés au développement.

Je crois que le matériel de base dont nous avons besoin n'est pas fabriqué au Canada; nous laissons donc d'autres bénéficier des retombées économiques découlant de l'élaboration des produits et du développement industriel en général, à la fois à court terme et à long terme. Nous essayons de compter sur des mesures compensatoires, mais il s'agit là de faibles substituts à nos propres efforts de recherche et de développement et à nos propres bénéfices à long terme pour l'industrie et le commerce. Par conséquent, même si je ne veux pas prêcher pour que nous dépensions davantage au chapitre de la défense, j'estime que le Canada a des responsabilités et qu'il doit donc compter sur lui-même pour ce qui est de la recherche et du développement et aussi pour ce qui est de la conception de produits et de l'avancement de sa technologie de sorte à ne pas tirer de l'arrière. Le mécanisme compensatoire ne devrait servir qu'à cela, c'est-à-dire que lorsque nous achetons du matériel à l'étranger, nous devrions faire en sorte qu'il y ait une quantité équivalente de possibilités de développement au Canada. Jusqu'à maintenant, ce n'est pas ainsi que les choses ont fonctionné. Nous perdons donc sur le plan de la recherche et du développement, nous laissons s'effriter notre potentiel et laissons donc encaisser tous les bénéfices découlant de ce genre d'entreprise.

Monsieur le président, je suis d'avis que d'autres pays continuent à se considérer comme des défenseurs de la paix et du désarmement même s'ils exploitent au maximum leurs possibilités de défense, et je crois que le Canada devrait faire de même.

Le président: Merci, monsieur DesRoches.

[Texte]

As I said earlier, we will proceed in our usual fashion, which is different from what some of you may be accustomed to when we are studying the estimates. You are here as guests and I would like to thank you right away for accepting our invitation. Members will question you, either question both of you or will put a question, and whoever feels he is the one to answer the question will do so, and we will go from party to party or according to the wish of the members, whoever raises their hands first.

So I will recognize at this time the Honourable Mr. McKinnon, followed by Mr. Flis and Mr. Sargeant and others who will so indicate.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. As you mentioned, the two organizations represented here tonight are not exactly the same, and excuse me if I jump from one to the other.

I come from an area in Canada that is pretty much opposed to CANDU reactors, or any other kind of nuclear reactors, and I lead a kind of ambivalent life: part of the time I am in British Columbia where they have stopped mining or prospecting for uranium for a seven-year ban, I believe, and the rest of the week I am in Ontario where some 27 per cent of Ontario Hydro's electricity is generated by nuclear reactors. I do not quite know how to approach it at times when I have political discussions because certainly a majority of people in British Columbia think that uranium mining is hazardous and they want no part of it. Yet the safeguards that you have on the CANDU reactors in Ontario seem to be working. I do not know of any fatalities that have happened in all the years they have been operating.

I wonder if you could convince me, in the time available to you, that they are indeed safe, that Three Mile Island was not nearly a terrible disaster, and that the CANDU reactor is not only safe but also produces electricity at less than the going rates for fossil fuel-fired generators, which have the disadvantage of causing acid rain.

Mr. Cote: Mr. Chairman, in terms of the safety of CANDU, it is like any other high-technology piece of equipment. There is of course no absolute guarantee on safety. Since CANDU stations have been operating, we have had no major mishaps with them and there have been no fatalities associated with their operation.

In terms of the Three Mile Island incident, I really do not like to compare and say that our system is safer than theirs. Basically, there are very different technologies involved and it is safe to say that the type of incident that occurred at Three Mile Island, because of the design of the pressure water

[Traduction]

Comme je l'ai dit plus tôt, nous allons suivre la procédure habituelle, laquelle est différente de celle que connaissent certains d'entre vous qui ont assisté aux séances du Comité des prévisions budgétaires. Vous êtes ici en tant qu'invités, je vais donc commencer par vous remercier d'avoir accepté notre invitation. Les membres du Comité vont vous interroger, soit les deux à la fois, soit à tour de rôle, et quiconque estimera être en mesure de répondre à la question pourra le faire. Nous allons alterner d'un parti à l'autre ou suivre le désir exprimé par les membres, selon le premier qui lève sa main.

Je vais donc accorder la parole à l'honorable M. McKinnon, qui sera ensuite suivi par M. Flis et M. Sargeant puis par d'autres, au fur et à mesure qu'ils le demanderont.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président. Comme vous l'avez mentionné, les deux organisations représentées ici ce soir ne sont pas tout à fait semblables; excusez-moi donc si je passe de l'une à l'autre.

Je viens d'une région du Canada où l'on s'oppose assez vigoureusement aux réacteurs CANDU, ou à toute autre forme de réacteurs nucléaires, et je vis donc dans une espèce d'ambivalence car je passe une partie de mon temps en Colombie-Britannique où l'on a cessé de faire l'exploitation minière de l'uranium et même de faire de la prospection pour en trouver et ce pour une période de 7 ans, je crois, et le reste de la semaine, je suis en Ontario, où environ 27 p. 100 de l'énergie électrique produite par cette province vient de centrales nucléaires. Je ne sais donc pas tout à fait comment aborder la question lorsque j'en discute car il est certain que la majorité des habitants de la Colombie-Britannique estime que l'exploitation des mines d'uranium est dangereuse, ils n'en veulent donc pas du tout. Cela dit, les garanties de sécurité que vous imposez aux réacteurs CANDU situés en Ontario semblent fonctionner. A ma connaissance, en effet, il n'y a eu aucun décès lié au fonctionnement de ces centrales depuis leur mise en service.

Je me demande donc, compte tenu du temps que vous avez à votre disposition, si vous pouvez me convaincre que ces garanties sont sûres, que l'incident de Three Mile Island n'a pas frisé une catastrophe terrible et que non seulement le réacteur CANDU est sûr, mais qu'il produit aussi de l'électricité à un coût de revient inférieur à celui des centrales fonctionnant aux combustibles fossiles, ces dernières causant d'ailleurs des pluies acides.

M. Cote: Monsieur le président, pour ce qui est de la sécurité du CANDU, elle est comme celle de tout autre pièce de technologie très évoluée. Bien entendu, il n'existe aucune garantie de sécurité absolue. Toutefois, depuis que les centrales nucléaires CANDU fonctionnent, nous n'avons connu aucun incident grave et aucun décès n'a été lié à leur fonctionnement.

Pour ce qui est maintenant de l'incident de Three Mile Island, je n'aime pas faire des comparaisons ni dire que notre système est plus sûr que celui des Américains. Cela s'explique par le fait que les technologies en cause sont très différentes de part et d'autre; à cause de cela, il est assez certain que le genre

[Text]

reactor, could not and would not occur in a CANDU reactor. That is a question of basic differences in design. I think the safety record in CANDU is absolutely flawless. It is flawless to the present time. There is nothing that gives us any concern that in fact this safety record will not continue forever into the future.

• 2045

Turning to the question of economic benefits, I have some figures here I would like to share with you. In terms of Ontario, which is the only province in Canada now to have a nuclear program operating, although there are nuclear programs under construction in New Brunswick and in Quebec, currently the nuclear power accounts for about 33 to 35 per cent of the electricity generation in Ontario. I have some figures here that compare the cost of nuclear electricity with that of Ontario Hydro's coal-fired plants. I must stress that these are not our figures; they are Ontario Hydro's figures. They are the figures of the operator itself.

In making comparisons between their Lambton and other coal-fired plants this year, their nuclear plants, Pickering A and the Bruce units, on the average, have turned out to be 10 mills per kilowatt hour cheaper than their fossil fuel-fired plants. In percentage terms, this is 40 per cent cheaper in operating terms than their alternative sources. In 1981, just last year, the savings alone in terms of imported coal in Pickering A and Bruce A was \$710 million, the savings to the utility and hence to the consumers of Ontario. In the year 1990, when Pickering A and B and Bruce A and B stations and the first two Darlington stations, which are under construction and will be completed by 1990, the absolute cost savings in today's dollars, not escalated dollars, will be \$1.6 billion in that one year alone.

Over the lifetime of the Pickering A and B stations—and Ontario Hydro assigns a 30-year lifetime to the station for accounting purposes; they are considering extending this to 40 years now on the performance of the stations to date—on a 30-year lifetime basis, the savings from those two stations alone will be \$21 billion in today's dollars. Over the lifetime of the plants operating by 1990, and those are the Pickering, Bruce and Darlington units I mentioned previously, the savings over imported coal would be \$48 billion in today's dollars.

[Translation]

d'accident qui s'est produit à Three Mile Island, en raison de la conception du réacteur fonctionnant au moyen d'eau sous pression, ne peut se produire et ne se produira effectivement pas dans nos réacteurs CANDU. Il s'agit d'une question de conception différente. Par ailleurs, les antécédents du CANDU en matière de sécurité sont absolument irréprochables, sans tache jusqu'à maintenant. Il n'y a donc rien qui nous laisse croire que les choses pourraient être autrement à l'avenir.

Pour ce qui est maintenant des bénéfices liés à cette question, j'ai quelques chiffres ici que j'aimerais vous communiquer. En Ontario, seule province actuellement dotée d'un programme nucléaire, même si par ailleurs des projets de construction de centrales sont en cours au Nouveau-Brunswick et au Québec, à l'heure actuelle, l'énergie nucléaire correspond à entre 33 et 35 p. 100 de la production d'électricité. J'ai des données ici qui comparent les coûts liés à l'électricité produite par des centrales nucléaires à ceux de l'énergie produite par des centrales d'Hydro-Ontario fonctionnant au charbon. Je précise qu'il ne s'agit pas de nos chiffres à nous, mais bien de ceux d'Hydro-Ontario, donc de ceux du service public engagé dans ces activités.

Lorsque Hydro-Ontario a établi des comparaisons entre les coûts liés au fonctionnement des centrales fonctionnant au charbon, comme celle de Lambton et d'autres, à ceux découlant de l'utilisation des centrales nucléaires, comme celles de Pickering A et de Bruce, en moyenne, on s'est rendu compte que ces dernières coûtaient 10 millions de dollars par kilowatt-heure de moins que les centrales fonctionnant aux combustibles fossiles. En pourcentage, cela représente des économies de 40 p. 100 par rapport aux autres centrales fonctionnant au moyen de combustibles fossiles. En 1981, l'année passée, les économies réalisées par les centrales de Pickering A et Bruce en termes d'équivalent charbon importé, ont été de 710 millions de dollars, économies qui se sont répercutées au niveau des consommateurs de l'Ontario. En 1990, lorsque les centrales Pickering A et B et Bruce A et B ainsi que les deux premières fonctionnant à Darlington, lesquelles sont en construction et seront terminées d'ici 1990, les économies qu'on pourra réaliser en dollars actuels seront de 1.6 milliard de dollars, et ce pour cette seule année.

Par ailleurs, Hydro-Ontario établit que la durée de fonctionnement des centrales est de 30 ans pour des fins de comptabilité; il prévoit étendre cette vie jusqu'à 40 ans en se basant sur le rendement fourni par les centrales jusqu'à maintenant. Par conséquent, pendant la durée de fonctionnement des stations A et B de Pickering, les économies réalisées totaliseront \$21 milliards en dollars actuels. Pendant la durée de fonctionnement des centrales qui seront construites d'ici 1990, et tenant compte de celles qui fonctionnent déjà à Pickering, à Bruce et à Darlington, les économies en charbon importé atteindront \$48 milliards en dollars actuels.

Mr. McKinnon: Could I ask a question?

Mr. Cote: Yes, sir.

M. McKinnon: Puis-je poser une question?

M. Cote: Oui, allez-y monsieur McKinnon.

[Texte]

Mr. McKinnon: If you were close to the source of supply of coal, if they built coal-fired plants on big coal deposits the way they can in British Columbia, would there be an equivalent saving? I am speaking of the net saving, coal compared to what you pay for uranium, I take it, as well.

Mr. Cote: In answer to that question, the studies we have done to date in conjunction with Alberta indicate that coal-fired plants, in situ coal-fired plants, are marginally cheaper than nuclear plants. Hence, if you had that capability, as they do in western Canada, you would not opt for the nuclear option on an economic basis in today's terms.

Mr. McKinnon: That takes into consideration the cost of transporting your electricity.

Mr. Cote: Yes, that is correct.

• 2050

Mr. McKinnon: From a remote area.

Mr. Cote: Yes. If I may, Mr. Chairman, just pick up on your last point, which I believe, sir, was an environmentally related point: Ontario Hydro has calculated that the reduction caused by nuclear plants over burning coal in their plants is a reduction effluent of a quarter of a million tons of sulphur a year, and over the life of these plants—any one plant—it is 7.5 million tons of sulphur that you do not send into the atmosphere. I suggest those are very, very meaningful figures from an environmental point of view.

Mr. McKinnon: I would like to move towards the end of your presentation, if I might, to a remark that rather amazed me, when you said:

It is worthy of note that none of the nuclear explosive devices possessed or tested to date has been derived from nuclear power generating sources.

That certainly runs counter to the conception I had of the Indian explosive device. I thought they bought a CANDU from Canada and by using the by-products of it, I suppose, turning uranium into plutonium, they were able to explode a nuclear device some 10 or 12 or 13 years ago. Is that not so?

Mr. Cote: Not so. The plutonium derived for the Indian explosion was derived from a research reactor, a CIRUS research reactor. It was not a power reactor and it was never intended to be a power reactor. The reactor itself was supplied from Canada. Fuel was supplied from Canada and the United States. Heavy water was supplied from the United States, and there is really quite a shared responsibility in that unfortunate incident. But in fact it is factual to say that this was not derived from a civilian power program.

[Traduction]

Mr. McKinnon: Si l'on construisait une installation tout près d'une source de houille, si l'on construisait par exemple des centrales fonctionnant au charbon sur des endroits où l'on trouve beaucoup de ce minéral, comme ce serait possible en Colombie-Britannique, y aurait-il le même genre d'économies? Je songe ici aux économies nettes, aux prix comparés de la houille et de l'uranium.

Mr. Cote: Pour répondre à cette question, les études que nous avons effectuées jusqu'à maintenant en collaboration avec l'Alberta, indiquent que les centrales fonctionnant au charbon situées tout près de sources de charbon coûtent légèrement moins cher à faire fonctionner que les centrales nucléaires. Par conséquent, si les conditions nécessaires existaient pour qu'on adopte cette solution, comme tel est le cas dans l'Ouest canadien, on ne choisirait pas la solution nucléaire en se fondant sur des justifications économiques, compte tenu des données actuelles.

Mr. McKinnon: Cela tient compte des coûts d'acheminement de l'électricité.

Mr. Cote: Oui, c'est exact.

Mr. McKinnon: D'un secteur éloigné.

Mr. Cote: Oui. Monsieur le président, permettez-moi de revenir sur votre dernière observation; vous pensiez, je crois, à l'environnement: Hydro-Ontario a calculé qu'en remplaçant le charbon par l'énergie nucléaire pour la production d'électricité, on réduisait les émanations de soufre dans l'atmosphère d'un quart de million de tonnes par année, ce qui, pour la durée totale de ces usines—de n'importe laquelle de ces usines—représente 7.5 millions de tonnes de soufre. Permettez-moi de vous faire observer que du point de vue de l'environnement, ce sont des chiffres excessivement significatifs.

Mr. McKinnon: Je passe maintenant à la fin de votre exposé; vous avez dit quelque chose qui m'a passablement étonné, je cite:

Il est à noter qu'aucune arme nucléaire explosive en stock ou mise à l'essai jusqu'à présent n'a découlé d'une centrale nucléaire.

Ce n'est pas du tout l'idée que je me faisais de la bombe indienne, au contraire. Je croyais qu'après avoir acheté un CANDU au Canada, ils s'en étaient servis pour transformer de l'uranium en plutonium, ce qui leur avait permis de faire exploser une bombe nucléaire, il y a 10, 12 ou 13 ans. Est-ce que cela n'est pas le cas?

Mr. Cote: Non. Le plutonium qui a servi à l'explosion indienne venait d'un réacteur de recherche, un réacteur de recherche CIRUS. Ce réacteur-là n'avait jamais été destiné à produire de l'électricité. Le réacteur proprement dit venait du Canada. Le carburant, du Canada et des États-Unis. L'eau lourde venait des États-Unis et l'on peut dire que la responsabilité de ce malheureux incident était tout à fait partagée. Quoi qu'il en soit, il ne s'agissait absolument pas d'un programme de production d'électricité destiné à des fins civiles.

[Text]

Mr. McKinnon: Why did you give them the research when it had that capability? Did they particularly ask for it, or did you particularly want to sell it to them? Frankly, I must tell you, sir, I think this is kind of splitting hairs to word it the way you have here. I would have been more impressed with your presentation if that sentence were not in it.

Mr. Cote: I think, Mr. Chairman, if I may, it is an important distinction to make here that in terms of disarmament, which is the topic of the committee, a clear distinction has to be made between the record of the civilian nuclear power program and the military program, and I think the point is worth stressing and making that no one has used a civilian nuclear power facility to build a weapon. Now there are very good reasons for that and principally they are, first, that it is not economic to do that and secondly—and I will defer, if you wish, to experts in the field—it is a very, very awkward way of separating plutonium, and a very dangerous and very tricky technology involved in doing it from a power station.

So I would think, Mr. Chairman, that this distinction is well worth making because I think people fear that somehow the export of power programs contributes to proliferation, and of course it does not.

Mr. McKinnon: Have you sold any other of the research reactors to any other countries?

Mr. Cote: I do not believe we have, Mr. Chairman. I do not think we have, no.

Mr. McKinnon: Thank you.

In another area, talking about safeguards, you mentioned:

When individual countries are at variance with these norms, such as erecting trade barriers or dumping goods on the market, then advantage or disadvantage results depending on which side one is on. Nuclear trade is no different.

You go on to imply that somehow or other we would stop them from using a CANDU reactor if our inspection showed that they were doing anything with them, including these trade things, that they should not be. Now how much uranium is usually supplied to go with the nuclear reactor? I am wondering, can we cut them off once they have the reactor there and they are using unenriched uranium? If we were to refuse to give them any more uranium, are there other sources, or how much of a stock on hand do they have?

Mr. Cote: The advantage of the CANDU system, of course, is that it does not use enriched uranium. So you do not need the reprocessing facilities to carry on with your nuclear power program.

[Translation]

M. McKinnon: Pourquoi leur avez-vous donné ce réacteur de recherche si cette possibilité existait? Est-ce qu'ils vous l'ont demandé spécifiquement ou bien est-ce que vous avez cherché à le leur vendre? Franchement, je dois avouer qu'à mon avis vous coupez les cheveux en quatre en faisant ce genre de distinction. J'aurais beaucoup mieux aimé votre exposé sans cette phrase-là.

M. Cote: Monsieur le président, permettez-moi d'insister; en termes de désarmement, et c'est le sujet qui vous occupe, la distinction est extrêmement importante entre un programme de production nucléaire d'électricité à des fins civiles et un programme militaire. A mon sens, il est très important de souligner que jusqu'à présent, personne ne s'est servi d'installations nucléaires de production d'électricité à des fins civiles pour construire une arme. Si personne ne l'a fait, c'est pour de très bonnes raisons dont la première est que ce n'est pas rentable et la seconde—les experts en la matière vous l'expliqueront mieux que moi—que c'est un moyen particulièrement compliqué de parvenir au plutonium, et non seulement compliqué technologiquement parlant, mais également très dangereux.

Par conséquent, monsieur le président, c'est une distinction qui mérite d'être faite parce que les gens craignent souvent que les programmes d'exportation de centrales de production d'électricité ne contribuent à la prolifération, ce qui n'est bien sûr pas le cas.

M. McKinnon: Avez-vous vendu d'autres réacteurs de recherche à d'autres pays?

M. Cote: Non, monsieur le président, je ne crois pas que nous l'ayons fait, non.

M. McKinnon: Merci.

Dans un autre domaine, à propos des garanties, vous avez dit:

Lorsque des pays ne respectent pas ces normes, par exemple en érigeant des barrières tarifaires ou en faisant du dumping, il en résulte des avantages ou des inconvénients selon le côté où l'on se trouve. Le commerce nucléaire obéit aux mêmes règles.

Vous semblez sous-entendre ensuite que si au cours d'une inspection, nous découvriions des infractions commerciales ou autres activités répréhensibles, nous les empêcherions d'utiliser leur réacteur CANDU. Maintenant, combien d'uranium livrez-vous d'ordinaire avec un réacteur nucléaire? Supposons qu'ils aient un réacteur et qu'ils se servent d'uranium non enrichi: est-ce que nous pouvons couper les approvisionnements? Si nous refusions de leur livrer de l'uranium, y a-t-il d'autres sources, quelle quantité ont-ils en stock?

M. Cote: L'avantage du système CANDU, c'est évidemment qu'il n'utilise pas d'uranium enrichi. Par conséquent, vous n'avez pas besoin des installations de transformation pour produire de l'électricité par des moyens nucléaires.

[Texte]

• 2055

If in fact one detected that a civilian diversion was taking place, of course it would be possible, if the uranium was supplied from Canada, to cut it off. However, I could not guarantee that other suppliers would not supply it. It would depend on how others saw it. I would assume, though, that the international community would certainly close ranks, as it did in the case of India when that detection was made, and severely retard the activities of that particular country. That has really been the experience in India and elsewhere.

Mr. McKinnon: Thank you.

I would like to turn now to the air industry, if I might. You say:

DIPP has been the government investment which has helped produce products such as STOL, PT6-PT7 which represent 60-70% of world markets.

I do not quite follow you, "60 or 70 per cent of world markets". The world markets for STOL aircraft? Do we have that much of the world market for it, 60 to 70 per cent of world markets?

Mr. DesRoches: Mr. Chairman, I was referring, I guess, in these notes to some of the products. That is certainly the case in navigation instruments and in castings and in engines that we have, like the PT6 and the PT7 in their class for general aviation. Helicopter, in their class, would represent 60 to 70 per cent of the world markets, as specialized products. I am not suggesting that we have 60 to 70 per cent of the commuter market.

Mr. McKinnon: I feel there is a certain amount of ambivalence in your presentation when a little while later you say:

When one considers the vast amount of R&D investment through defence in other countries, we run a great risk of being left behind even in those areas of technology where we have so successfully specialized.

Now, on the one hand we are doing quite well and the other hand we are not doing so well, it seems.

Mr. DesRoches: Mr. Chairman, it depends on the company and it depends on the product, I think, and it depends on the technology. I think even in those areas that are purely civilian you cannot keep up with light materials, for example, or aerodynamics, without getting involved on the edge of technology, and that edge of technology is in defence. So even if you are successful today after building up a very successful product, the fact is that if you do not work at the edge of that technology, you will be out of the running in five to ten years from now, technologically.

[Traduction]

En fait, si nous nous apercevions d'une diversion à des fins non civiles, et si nous étions toujours les fournisseurs d'uranium, effectivement, nous pourrions cesser les livraisons. Mais cela étant dit, nous ne pourrions pas empêcher les autres fournisseurs de continuer. Cela dépendrait de la position qu'ils adopteraient. A priori, j'imagine que la communauté internationale ferait cause commune, comme d'ailleurs cela a été le cas au moment de l'incident indien quand on s'en est aperçu; cela a beaucoup ralenti les activités de ce pays-là. Voilà ce qui s'est produit dans le cas de l'Inde et ailleurs.

M. McKinnon: Merci.

Je passe maintenant à l'industrie aéronautique. Vous dites:

Grâce au programme DIPP, le gouvernement a fait des investissements qui ont encouragé la production d'appareils de type ADAC, PT6-PT7 qui représentent de 60 à 70 p. 100 des marchés mondiaux.

Je ne vous suis pas tout à fait; «60 à 70 p. 100 des marchés mondiaux». Vous parlez des marchés mondiaux pour les appareils ADAC? Est-ce que nous occupons une telle place sur le marché mondial, de 60 à 70 p. 100 du marché mondial?

M. DesRoches: Monsieur le président, je pensais à certains produits particuliers. C'est certainement le cas pour les instruments de navigation, et les pièces et également pour les moteurs des appareils que nous produisons, comme les PT6 et les PT7 dans leur catégorie pour l'aviation générale. Dans leur catégorie, les hélicoptères représentent de 60 à 70 p. 100 des marchés mondiaux en tant que spécialisation. Je ne prétends pas que nous occupons de 60 à 70 p. 100 du marché du transport des passagers.

M. McKinnon: Je décèle une note de réserve dans votre exposé quand vous dites, un peu plus tard:

Si l'on tient compte de l'importance considérable des investissements dans la recherche et le développement de la défense dans d'autres pays, nous risquons fort de prendre du retard dans les secteurs de la technologie dans lesquels nous nous spécialisons jusqu'à présent.

Autrement dit, d'une certaine façon, nous nous débrouillons très bien mais d'un autre côté, les choses ne vont pas si bien que ça.

M. DesRoches: Monsieur le président, cela dépend de la compagnie, cela dépend du produit, cela dépend également, je crois, de la technologie. Même dans les secteurs exclusivement civils, il est impossible de suivre le rythme, je pense aux matériaux légers, à l'aérodynamique, sans toucher à la pointe de la technologie, et cette pointe de la technologie, c'est la défense. Autrement dit, même si vous avez mis au point un produit qui connaît un très grand succès, le fait est que si vous ne suivez pas la pointe de cette technologie, vous serez éliminés de la course dans cinq ans ou dans dix ans... je parle du point de vue technologique.

[Text]

Mr. McKinnon: I have somewhat the same concerns that you do, but I do not see an easy cure for them.

When you mention at the bottom of page 3:

We try to rely on offsets which are a poor substitute for our own R&D and our own longterm benefit in industry and trade.

With all of Defence's orders, if we tried to do our own R&D and our own pre-production, there is simply no way that we could do it for every defence item that is needed.

Mr. DesRoches: Admittedly, but you could do it for some. The fact is that we do it for almost none at the moment. There are only a few products which we have developed in Canada in the last 10 years, I guess, of a defence nature. We certainly have not developed any airplanes, any helicopters; we have not developed . . . I guess the only product I can think of is the CRV-7 in Bristol. I cannot think of any other product we have developed for our own Department of National Defence. Vehicles are the same way. The vehicles that we buy, the ships . . . Even today we are struggling to get the frigate off the ground, and I am sure that a lot of the frigate design is going to come from foreign sources, whether or not you like it.

There are very few areas . . . I am not suggesting we can do all of our products, but we are not doing any at the moment. So when you buy major equipment, the situation is that we rely on offsets, but offsets are dollar for dollar. They are not technology. The technology content of offsets has been very, very low. You get dollar for dollar, but you do not really get the same effect as if you were developing a system in Canada, any system.

• 2100

If you are developing a system you get the R&D, you get the development, you get the whole thing, all the stages. If you buy something from abroad you cannot get into development because the development is finished. So it is not because of ill will on the part of anybody, it is just that . . . Let us take the F-18 or the CP-140. By the time you get on these systems, the development work has been done.

Mr. McKinnon: How much do you think McDonnell Douglas and the U.S. government have spent on the F-18? And they are still pre-production, but up to date.

Mr. DesRoches: Well, they are spending billions of dollars. Still on the F-18, I have figures, I think they are still spending at the rate of \$300 million per year. So they are very large amounts.

[Translation]

M. McKinnon: Je partage un peu cette préoccupation, mais je ne vois pas de remède facile.

En bas de la page 3, vous dites:

Nous essayons de remplacer la recherche et le développement et des avantages industriels et commerciaux à long terme qui nous seraient propres en négociant l'acquisition de technologie étrangère.

Étant donné l'importance de la production de la Défense, il serait absolument impossible de faire nous-mêmes toute la recherche et tout le développement nécessaires.

M. DesRoches: Je le reconnais, mais au moins, on pourrait le faire dans certains cas. Le fait est que pour l'instant, nous ne faisons pratiquement rien. Depuis dix ans, nous n'avons développé que quelques rares produits destinés à la défense. En tout cas, nous n'avons pas développé d'avions, d'hélicoptères, nous n'avons pas développé . . . en fait, le seul exemple auquel je puisse penser, c'est le CRV-7 à Bristol. Je ne vois aucune autre production destinée au ministère de la Défense nationale que nous ayons développée nous-mêmes. Pour les véhicules, c'est la même chose. Les véhicules que nous achetons, les navires . . . Encore aujourd'hui, nous faisons des pieds et des mains pour obtenir une frégate et, que cela vous plaise ou pas, je suis absolument certain que les plans de la frégate finiront par venir de l'étranger.

Il y a quelques domaines, mais il sont rares. Je ne prétends pas que nous pourrions concevoir toute notre production, mais pour l'instant, nous ne faisons rien. Autrement dit, lorsque nous faisons une acquisition majeure, nous nous contentons de négocier des avantages commerciaux, mais ce sont des avantages qui sont calculés en dollars et non pas en technologie. Jusqu'à présent, le contenu technologique des avantages commerciaux est excessivement faible. Effectivement, cela constitue un certain avantage financier, mais c'est loin de valoir un système qui serait développé au Canada, n'importe quel système.

Quand vous développez un système, vous faites la recherche et le développement, vous commencez par le développement, vous passez par tous les stades successivement. Au contraire, quand vous achetez à l'étranger, vous ne pouvez pas participer au développement parce que ce stade-là est déjà terminé. Il ne s'agit donc pas de mauvaise volonté de la part de quiconque, c'est comme ça que les choses se passent. Prenez l'exemple du F-18 ou du CP-140; quand vous commencez à vous intéresser à ces systèmes, les travaux de développement sont déjà terminés.

M. McKinnon: A votre avis, combien McDonnell Douglas et le gouvernement américain ont-ils dépensé d'argent pour produire le F-18? Et ils en sont toujours au stade de la pré-production, mais jusqu'à présent, combien ont-ils dépensé?

M. DesRoches: Des milliards de dollars, évidemment, et d'après les chiffres que je possède, pour le F-18 seulement, ils continuent à dépenser \$300 millions par année. Il s'agit donc de sommes considérables.

[Texte]

Mr. McKinnon: I think they spill more than that on that project, \$300 million. I would not be surprised if they are not into double digits and billions.

Mr. DesRoches: I agree, but I think we should find some way, somehow, because we have agreements with the U.S., of getting involved in these measures. I had some figures . . . Even the Orion, which is the P3C, U.S. defence is still spending at the rate of about \$30 million a year. On the F-18 in 1980, \$310 million; in 1981, \$174 million. They are still spending a lot in missile development money. So there is a lot of development money, and I just compare this to the very small development money we have in National Defence or the small development money we have in DIPP. When you look at those two, then it is pretty hard to keep up with an industry that has produced . . . I tried to project the results first and then look back and say, what caused them? And what caused them was the build-up of some technology. What I am saying now is that if we do not have access to that, we are just going to lose that five or ten years from now.

Mr. McKinnon: We did have a time when we were trying to follow the system that you would appreciate and we developed the Bobcat, we developed the hydrofoil—

Mr. DesRoches: And the Arrow.

Mr. McKinnon: —fifty million dollars, and then we found out we were too small a nation to need it and were unable to sell it. And then the prize of all, the Arrow. I agree with everything. We lost jobs and a base of technology and brains, and we were out of the picture for major equipment. The Arrow was running at something like fifteen times the market price of aircraft, had we gone ahead with it on our own when it was cancelled. I understand that we were able to buy Sabre jets at about a million dollars each and the Arrow was coming in at \$15 million each.

Mr. DesRoches: I cannot answer all these questions, Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: These are problems; maybe we could agree with our allies that we would develop another Bobcat or something, but I think we would end up with a lot of money gone and no product if we went on the way we were going a couple of decades ago with things like the Bobcat and the hydrofoil and the Arrow.

Mr. DesRoches: Well, Mr. Chairman, I think there are decisions that you can reach. I am not saying I can solve the Bobcat and the hydrofoil. I know these have existed. But you must have some staying power or some ability to invest for the future, and I do not think we have had that in the past. We have tried a number of things and we have let them go. I am not going to go into nuclear plants. Obviously, we had enough

[Traduction]

Mr. McKinnon: A mon avis, ça dépasse \$300 millions. Je ne serais pas étonné que cela atteigne des milliards.

Mr. DesRoches: Je suis d'accord, mais puisque de toute façon nous signons des accords avec les États-Unis, nous devrions trouver le moyen de participer pendant ces différentes étapes. J'ai ici des chiffres . . . Même pour l'Orion, c'est-à-dire le P-3C, le Département de la défense américaine dépense quelque chose comme \$30 millions par année. Pour le F-18 en 1980, \$310 millions; en 1981, \$174 millions. Sans compter tout l'argent dépensé pour le développement de missiles. Il y a donc énormément d'argent consacré au développement et je ne peux m'empêcher de comparer à cela les sommes relativement faibles que nous consacrons au développement destiné à la Défense nationale. Quand vous faites la comparaison, vous savez, c'est très difficile de maintenir le rythme d'une industrie qui a produit . . . J'ai essayé de faire des projections et puis ensuite, de retourner en arrière et de m'interroger sur les causes de cette situation. Les causes, on les trouve dans l'accumulation de technologie dans certains secteurs. Ce que je veux dire, c'est que nous risquons fort de perdre l'avantage acquis d'ici cinq ou dix ans.

Mr. McKinnon: Il fut un temps où nous essayions de suivre un système qui avait des perspectives d'avenir; à l'époque, nous avons développé le Bobcat, nous avons développé l'hydroglisseur . . .

Mr. DesRoches: Et l'Arrow.

Mr. McKinnon: . . . \$50 millions, pour nous apercevoir ensuite que nous étions un pays trop petit pour en avoir besoin et qu'il nous serait impossible de le vendre. Et puis, il y a eu aussi l'Arrow, la plus grande réussite. Je suis d'accord avec tout ce que vous avez dit. Nous avons perdu des emplois et une partie de notre base technologique, nous avons perdu des cerveaux et nous avons cessé d'être un producteur de gros équipement. L'Arrow était quelque chose comme quinze fois le prix normal d'un appareil sur le marché, si nous avions continué tout seuls au moment où il a été abandonné. Je crois que par la suite nous avons acheté des appareils de type Sabre pour environ \$1 million pièce quand l'Arrow devait être produit pour \$15 millions.

Mr. DesRoches: Monsieur McKinnon, je ne peux pas répondre à toutes ces questions.

Mr. McKinnon: Ce sont des problèmes. Nous pourrions peut-être nous entendre avec nos alliés pour développer un autre Bobcat, ou quelque chose d'autre, mais nous risquons de gaspiller beaucoup d'argent pour ne rien produire du tout si nous refaisons les expériences d'il y a 20 ans, celles du Bobcat et de l'hydroglisseur et de l'Arrow.

Mr. DesRoches: Monsieur le président, vous pouvez tout de même prendre certaines décisions. Je ne prétends pas que vous puissiez effacer les expériences du Bobcat et de l'hydroglisseur. Je sais que cela a existé. Mais vous devez tout de même avoir un certain pouvoir de persuasion, la possibilité d'investir pour l'avenir et à mon sens, c'est une possibilité qui n'existait pas jadis. Nous avons fait un certain nombre d'essais et nous les

[Text]

staying power there to get something that became unique. But when you do not have staying power you cannot develop, and I think the Japanese or other countries And you can apply this to the Swiss, for example. How come we are buying a Swiss vehicle for our Canadian defence? Obviously the Swiss are not a big country and they are not big on defence, but they have had enough staying power and enough investment to develop a Mowag vehicle which is selling around the world. Now, again I am not preaching that, but I am saying there are ways, there are solutions to this problem.

Mr. McKinnon: I understand that when they do make contracts for the offsets, some of them are on a system that they will ask Canada to develop, the way they did with the Canada Arm. They did not spell it out and send out the blueprints and say, make this and if you need help, call us back and we will tell you what to do. That is the kind of thing I think we should be doing. I believe some of the F-18 and the electronic and radar is Canadian developed. I am not sure. But I think we would have a great deal of difficulty in trying to

Incidentally, I understand that in the Department of National Defence, 7 per cent of most of their contracts are R&D, which is better than in most other departments.

• 2105

Mr. McKinnon: Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. McKinnon.

Next, Mr. Flis, followed by Father Ogle, Mr. Bloomfield and M^{me} Appolloni.

Mr. Flis: I am starting my questioning at Mr. Cote. Mr. Cote, I wonder if you could list for the committee all suppliers who are supplying for peaceful purposes only. Could you list the countries who are the suppliers?

Mr. Cote: Yes. The principal suppliers of nuclear power plants now are Germany, France, the United States and Sweden.

Mr. Flis: Of all these countries, which country would you say has the safest reactor?

Mr. Cote: The reactors exported by the countries that I have mentioned are essentially the PWR type of reactor pioneered by Westinghouse, and they are the light water reactor systems. So there is sort of a universal similarity, if you like, between all other world suppliers and ourselves who supply heavy water reactors, the CANDU, and that is unique. It is my personal belief that the CANDU system has inherent safety characteristics that in fact the other reactors do not have, but I really cannot defend that. That is just a feeling. I think the record to date though does in fact support that contention.

Mr. Flis: So the Canadian product is as safe as or safer than any other country's that you know?

Mr. Cote: Very definitely, yes.

[Translation]

avons abandonnés. Je ne parlerai pas des centrales nucléaires; de toute évidence, dans ce domaine-là, nous avons réalisé quelque chose qui est devenu unique. Mais sans ce dynamisme, vous ne pouvez pas concevoir et nous ferions bien de suivre l'exemple des Japonais et d'autres pays, des Suisses par exemple: comment se fait-il que notre ministère de la Défense achète un véhicule suisse? La Suisse n'est pas un grand pays, la défense n'est pas son point fort, mais pourtant elle a suffisamment de dynamisme, suffisamment d'investissements pour concevoir un véhicule particulier qui est vendu dans le monde entier. Je le répète, je ne vous propose pas une panacée, mais il y a tout de même des solutions à ce problème.

M. McKinnon: Je crois qu'au moment de négocier les avantages commerciaux, ils ont l'intention de demander au Canada d'effectuer certains travaux de développement, comme dans le cas du bras articulé. Ils ne nous auront pas envoyé des plans avec des instructions précises: faites telle chose et si vous avez des problèmes, appelez-nous, nous vous dirons ce qu'il faut faire. A mon sens, c'est comme cela qu'il faut procéder. Certains équipements du F-18, des systèmes électroniques et de radar ont été développés par le Canada. Je ne suis pas certain. En tout cas, nous aurions beaucoup de mal à . . .

Soit dit en passant, je crois que 7% des contrats du ministère de la Défense nationale sont consacrés à la recherche et au développement, c'est bien mieux que dans la plupart des autres ministères.

M. McKinnon: Merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur McKinnon.

M. Flis, suivi du Père Ogle, de M. Bloomfield et de M^{me} Appolloni.

M. Flis: Je vais commencer par M. Cote. Monsieur Cote, pourriez-vous nous donner la liste de tous les fournisseurs dont la production est exclusivement pacifique. Quels sont les pays fournisseurs?

M. Cote: Oui. Les principaux pays fournisseurs de centrales nucléaires sont actuellement l'Allemagne, la France, les États-Unis et la Suède.

M. Flis: A votre avis, quel est celui qui fabrique le réacteur le plus sécuritaire?

M. Cote: Les réacteurs exportés par les pays que je viens de citer utilisent tous l'eau sous pression, un réacteur utilisant de l'eau légère mis au point par Westinghouse. Autrement dit, tous les autres ont un modèle plus ou moins universel et nous occupons une position unique avec notre CANDU qui utilise de l'eau lourde. Je suis personnellement convaincu que le système CANDU a des caractéristiques de sécurité que les autres réacteurs n'ont pas, j'aurais du mal à le prouver. C'est une impression que j'ai. Jusqu'à présent, les faits m'ont confirmé dans cette impression.

M. Flis: Autrement dit, l'appareil canadien est aussi sûr sinon plus sûr que n'importe quel autre?

M. Cote: Absolument, sans aucun doute.

[Texte]

Mr. Flis: So if we do not sell to the country who wants to buy one, the other countries definitely will?

Mr. Cote: Oh, absolutely, yes.

Mr. Flis: Why are we losing so many contracts? I understand that we sold one reactor to Argentina. When they wanted to buy a second one, they had to go to West Germany rather than buy the second one from Canada. Do you know the Argentina experience?

Mr. Cote: It is the old chestnut. The reactor sale in Argentina is a slight departure from what I said previously, in the sense that the Germans offered a heavy water reactor to Argentina in competition with our heavy water reactor. It was a prototype station, although the Germans had built a similar one for the Argentinians on a smaller scale previous to that. I believe—I am not trying to be evasive—that there are many, many factors which affect the ultimate choice that a country makes. It is my feeling that had there been a government-to-government agreement in place, and had that been possible to negotiate at the time the Argentinians made their choice, I believe they would have chosen Canada.

Now, they gave a number of reasons for not choosing Canada as their supplier, and I believe some of them are valid. They claimed that they wanted to diversify supply, although that is rather strange in that they went back to the first supplier. They were critical of our performance, construction performance, on the Embalse reactor, and the number of times that we were forced to renegotiate that contract in terms of escalation in Argentina, and undoubtedly these were irritants to them. There is no question about it.

So there were probably a number of factors involved, and I think a principal one was the fact that they would not accept the Government of Canada's safeguard policy at that time, and therefore the trade could not take place with them.

Mr. Flis: Is Canada's safeguard policy much more stringent than the other countries, or is it all the same?

• 2110

Mr. Cote: I think I will just comment very briefly on that and then defer to Mr. Groves.

I do not think there are material differences between our safeguards policy and others. It depends a lot on how they are perceived. It depends a lot on the perception of the recipient country to what extent a safeguards policy impinges, for example, on their sovereignty.

Our recent record in Mexico—for example, we have been very successful in our safeguards negotiations there on the part of External Affairs—and other countries of the world, leads me to conclude that there is not an insurmountable difference in fact affecting our trade at the present moment.

John, perhaps you would like to comment further on that.

[Traduction]

M. Flis: Par conséquent, si nous refusons de vendre à un pays qui souhaite acheter, un des autres pays vendra?

M. Cote: Oh, absolument.

M. Flis: Alors pourquoi perdons-nous tant de contrats? Il me semble que nous avons vendu un réacteur à l'Argentine. Ils en voulaient un second mais ils ont dû l'acheter à l'Allemagne de l'Ouest et non pas au Canada. Savez-vous ce qui s'est passé en Argentine?

M. Cote: C'est la même vieille histoire. En fait, cette vente d'un réacteur à l'Argentine s'écarte quelque peu de la situation que j'ai décrite jusqu'à présent; en effet, les Allemands ont offert à l'Argentine un réacteur à l'eau lourde qui concurrence notre propre réacteur à l'eau lourde. Il s'agissait d'une centrale prototype bien que les Allemands aient déjà construit pour les Argentins un plus petit modèle du même système. Je ne voudrais pas éviter de répondre à votre question, mais il y a d'innombrables facteurs qui motivent le choix d'un pays. J'ai l'impression qu'il faut partir d'un accord de gouvernement à gouvernement et s'il avait été possible de négocier un tel accord au moment où les Argentins ont fait leur choix, je suis convaincu qu'ils auraient choisi le Canada.

Evidemment, ils ont cité un certain nombre de raisons pour ne pas avoir choisi le Canada; certaines d'entre elles sont peut-être même vraies. Ils ont prétendu vouloir diversifier leurs approvisionnements, mais évidemment, c'est assez bizarre, puisqu'ils sont retournés chez leur premier fournisseur. Ils n'étaient pas satisfaits des travaux de construction que nous avions effectués pour le réacteur Imbalsa, et ils n'étaient pas contents parce que nous avons été forcés de renégocier plusieurs fois le contrat à cause de l'inflation en Argentine; il est évident que cela les a irrités.

Il y avait donc plusieurs facteurs dont un, non négligeable, la politique de garanties que le gouvernement du Canada voulait leur imposer et qu'ils n'acceptaient pas; la transaction n'était donc pas possible.

M. Flis: La politique des garanties canadienne est-elle beaucoup plus sévère que celle des autres pays ou bien est-elle équivalente?

M. Cote: Une observation très rapidement, puis je céderai la parole à M. Groves.

Je ne vois pas de différences matérielles entre les garanties que nous imposons et celles des autres pays. Cela dépend beaucoup de la façon dont on les interprète. Cela dépend beaucoup de l'état d'esprit du pays récipiendaire, de la mesure où, pour eux, c'est une ingérence dans leur souveraineté.

Le succès des négociations relatives aux garanties menées par les Affaires extérieures, tout récemment au Mexique et également dans d'autres pays du monde, me porte à croire que les différences ne sont pas insurmontables et qu'à l'heure actuelle, cela n'affecte pas nos opérations commerciales de façon notable.

John, allez-vous ajouter quelque chose?

[Text]

Le président: Si vous voulez bien vous identifier d'abord, s'il vous plaît.

Mr. John Groves (Director, International Energy Policy Division, Department of External Affairs): I am John Groves of the Department of External Affairs.

Mr. Chairman, it is very difficult to compare the safeguard standards or non-proliferation requirements that various countries impose. We think of ourselves as among the more stringent of the supplying countries in applying those conditions, and I think it is true that there are variants in detail. Each country has little wrinkles that other countries do not have. The sticking point with Argentina was, and is, our requirement for adherence to the non-proliferation treaty and the acceptance of full scope; that is, safeguards as defined in the treaty and applied by the International Atomic Energy Agency—the application of those to the entire civilian nuclear program of the partner country in question.

The government decided in 1976 to make that an additional condition of supply, whether it is reactors, uranium or whatever, in dealing with other countries, and Argentina was simply not willing to accept that condition. From a non-proliferation point of view that was the essential difficulty and it remains the difficulty.

Mr. Flis: Can you tell me how many reactors Spain needs right now and is willing to purchase in the next 10 years?

Mr. Cote: I am not in a position to answer that question. I do not think they have seriously approached us for a reactor system. I really do not know what their requirements are.

Mr. Flis: How about Taiwan? Has Taiwan approached Canada for reactors?

Mr. Cote: The interest in Taiwan remains reasonably high. Certainly, I believe the Americans and the French have an inside track on the future of that program.

I wonder if I could correct a point I made in answer to Mr. McKinnon's question. I was stumbling over it because I knew I had forgotten a country. We did in fact export a research reactor to Taiwan, so that in fact we have done two.

Mr. McKinnon: An American barrier or an NPT one?

Mr. Cote: The difficulty there is that you have to be a member of the United Nations and be recognized by the United Nations to be a member of the NPT, and this sort of gets back to one of our root problems in Taiwan. Their reactor and all of their facilities of course are under international safeguards, IAEA safeguards, but I believe it is correct to say, John, that they are not a member of the NPT because they are not a member of the United Nations. Is that correct?

Mr. Groves: There is that problem of Taiwan versus mainland China, but I think the key point here is that de facto, up until now, the IAEA has continued to apply safeguards to

[Translation]

The Chairman: Would you identify yourself please.

M. John Groves (directeur, Direction de la politique internationale de l'énergie, ministère des Affaires extérieures): Je suis John Groves du ministère des Affaires extérieures.

Monsieur le président, il est très difficile de comparer les garanties ou normes de non-prolifération imposées par les différents pays. Nous pensons être un des pays fournisseurs qui appliquent ces conditions le plus sévèrement et il est exact, d'autre part, que les détails varient. Chaque pays insiste sur des petits détails qui lui sont propres. La pierre d'achoppement avec l'Argentine—et c'est toujours le problème—c'est que nous exigeons que nos clients adhèrent au Traité de non-prolifération et qu'ils acceptent des conditions qui portent sur toute la gamme nucléaire; je m'explique: il s'agit de garanties définies dans le traité appliqué par l'Agence internationale de l'énergie atomique à l'ensemble du programme nucléaire à des fins civiles du pays acquéreur.

En 1976, le gouvernement a décidé d'ajouter une condition relative à l'approvisionnement, qu'il s'agisse de réacteurs, d'uranium, etc., et l'Argentine a tout simplement refusé cette condition. Du point de vue de la non-prolifération, c'était une difficulté insurmontable; cela l'est toujours.

M. Flis: Pouvez-vous me dire de combien de réacteurs l'Espagne a besoin à l'heure actuelle; combien elle a l'intention d'en acquérir d'ici 10 ans?

M. Cote: Je ne sais pas. Je ne crois pas qu'ils aient fait des démarches sérieuses en vue d'acquiescer un de nos réacteurs. Je ne sais pas vraiment de quoi ils ont besoin.

M. Flis: Et Taiwan? Est-ce que Taiwan a fait des démarches auprès du Canada?

M. Cote: Taiwan est passablement intéressé. En tout cas, je crois que les Américains et les Français ont une mesure d'avance et sont bien placés pour ce programme.

J'aimerais revenir sur quelque chose que j'ai dit à M. McKinnon tout à l'heure. Si j'ai hésité, c'est que j'avais l'impression d'avoir oublié un pays. Nous avons effectivement vendu un réacteur de recherche à Taiwan, ce qui en fait deux.

M. McKinnon: Avec les garanties américaines ou celles du Traité de non-prolifération?

M. Cote: Le problème, c'est que pour adhérer au Traité de non-prolifération, il faut être membre à part entière des Nations Unies et c'est justement la racine du problème que nous avons à Taiwan. Leur réacteur et toutes leurs installations sont évidemment assujettis aux garanties internationales, les garanties de l'Agence internationale de l'énergie atomique, mais je crois, n'est-ce pas John, que Taiwan n'a pas adhéré au Traité de non-prolifération parce que ce n'est pas un pays membre des Nations Unies. C'est bien cela?

M. Groves: C'est le problème de Taiwan et de la Chine du continent, mais l'important, dans cette situation, c'est que jusqu'à présent l'Agence internationale de l'énergie atomique a

[Texte]

nuclear facilities in Taiwan. Taiwan is not now a member of the IAEA, although the People's Republic of China has not taken up the seat that became available several years ago when Taiwan was in effect expelled from the agency, but safeguards continue to be applied de facto by the agency in Taiwan.

• 2115

Mr. Flis: You mentioned the other suppliers, Germany, France, U.S., Sweden and so on. Do they operate under a Crown corporation the way we do?

Mr. Côté: No. It is not a similar model, although there is no question that in the French model, the Government of France plays a very, very significant role and provides a lot of support to that marketing initiative. It would be somewhat the same as in the case of Canada but not quite.

Of course in the case of Germany, the private sector KVV is a major supplier. In the United States, Westinghouse and General Electric are the private sector companies.

Mr. Flis: What I am leading up to is the fact that we sell through a Crown corporation. Does that increase our chances of sales or does it hamper our chances of sales?

Mr. Côté: I think there are two sides to the coin. I think laterally, and certainly it has been our experience over the last few years, the support we have garnered from the government—our shareholder, the Government of Canada—has been absolutely outstanding in every respect, and I am talking here in terms of political support. Most of these arrangements are really consummated on a government-to-government basis, whether or not it is a Crown corporation involved on one end or a private sector company.

The sums of money involved and the magnitude of the projects ultimately find their focus in government-to-government arrangements. The support we have had from the government, both active personal support by cabinet and colleagues, and very active support in providing the monetary assistance that we have needed to carry on the program, has just been absolutely outstanding.

So to that extent I think we have gained an advantage, in a sense, by being an agent of the government.

As for freedom of trade, there would be no particular advantage to being a private sector company at the present time. A private sector company would still have to comply, and I am not saying this in a derogatory sense; I am just saying that it would not be neutralized. It would have to apply the conditions of trade, in other words, the safeguards policy that the government had, because the exportation of the technology and the goods and services is subject to import-export restrictions. So even if it was in the private sector, it would still have that application to make.

[Traduction]

tout de même appliqué ses garanties aux installations nucléaires de Taiwan. Bien que la République populaire de Chine n'ait jamais occupé le siège qui a été mis à sa disposition il y a plusieurs années, à l'époque où Taiwan a été expulsé de l'Agence, Taiwan n'est pas actuellement membre de l'Agence internationale de l'énergie atomique, mais celle-ci applique tout de même ses garanties à Taiwan.

M. Flis: Vous avez parlé de d'autres fournisseurs, notamment l'Allemagne, la France, les États-Unis, la Suède. Fonctionnent-ils sous le couvert d'une société de la Couronne comme nous le faisons?

M. Côté: Non. Ils ne fonctionnent pas de la même façon, même si pour le modèle français, il n'y a pas de doute que le gouvernement de la France joue un rôle très très important et qu'il aide beaucoup cette initiative de commercialisation. Ce serait un peu comme le Canada, mais pas tout à fait.

Dans le cas de l'Allemagne évidemment, le secteur privé KVV représente un fournisseur important. Aux États-Unis, les deux sociétés du secteur privé sont *Westinghouse* et *General Electric*.

M. Flis: Voici ce à quoi je veux en venir; le fait que nous vendons par le biais d'une société de la Couronne augmente-t-il nos chances de ventes ou le contraire?

M. Côté: Il faut voir les deux côtés de la médaille. Sur le plan latéral, et c'est certainement l'expérience que nous avons connue depuis quelques années, nous avons obtenu du gouvernement—notre actionnaire, le gouvernement du Canada—une aide absolument extraordinaire sur tous les plans. Je songe ici à l'appui politique. La plupart de ces arrangements sont pris sur une base de gouvernement à gouvernement, qu'il s'agisse ou non d'une société de la Couronne d'une part, ou d'une société du secteur privé.

Les sommes d'argent en cause et l'importance des projets se retrouvent finalement dans les arrangements conclus de gouvernement à gouvernement. L'appui que nous avons eu du gouvernement, à la fois un appui personnel actif de la part du Cabinet et des collègues, et un appui très actif sous forme d'aide financière dont nous avons besoin pour mener à bien le programme, a été tout à fait extraordinaire.

Dans cette mesure, puisque nous étions l'agent du gouvernement, nous avons certainement été avantagés.

Pour ce qui est de la liberté du commerce, ce ne serait pas vraiment avantageux d'être une société du secteur privé présentement. Une société du secteur privé aurait toujours à se conformer, je ne dis pas cela de façon désobligeante, je prétends simplement qu'elle ne serait pas neutralisée. Il lui faudrait appliquer les conditions commerciales, autrement dit, la politique de garanties prévue par le gouvernement, car l'exportation des technologies, et des biens et services, doit être soumise aux restrictions imposées à l'import-export. Par conséquent, même si c'était une société du secteur privé, il lui faudrait quand même tenir compte de cela.

[Text]

Mr. Flis: I am just wondering whether this committee should recommend at the UN that all nuclear transactions should be government to government, or anything like this. Do you have any direction for the committee in that line?

Mr. Côté: As I said, in the ultimate analysis—and John, perhaps you would want to comment on this too—I think they are. I think in the ultimate analysis the client, if you like, which is maybe a utility—in the case of Mexico it is CFE, and so on—is under the direction and very firm control of their governments, so in essence it is a government-to-government agreement in most cases.

Mr. Flis: Thank you. I know my time is running out, but I would like to ask Mr. DesRoches a question or two, since the aerospace industry was kind enough to invite me to their convention in Quebec City. They gave their projections for the next 5 to 10 years, and I think they are to be commended on how far they plan ahead.

We have heard, Mr. DesRoches, definitions of disarmament and security from academics, from External Affairs diplomats. I would be interested in your definition of security. You gave us a definition: the meaning of disarmament. Could you give us a definition of security from your perspective?

Mr. DesRoches: I have not thought too much about this, but do you mean security from a national point of view?

• 2120

Mr. Flis: Yes.

Mr. DesRoches: It seems to me that a country like Canada cannot do this on its own anymore. First of all, it has a role. It needs armed forces to support the civil government, and whether that is ever needed or needed frequently, it has to exist. Therefore, you need a minimum requirement of defence establishment in a country, regardless of the country.

In addition to that, quite obviously Canada has commitments because it is on the flank or in between the two countries that are most likely to be opposed, ideologically and otherwise. Therefore, I think we have commitments of an international nature which we have to abide with, and that is why we are part of the alliance or NORAD, and so on.

My comment there was to say that the minimum requirement in Canada has to be defined in terms of the support of the national government for the international agreements. Having defined that, then you have to have a minimum defence establishment, it seems to me, below which you cannot go, and that implies, in this day and age, technological equipment or goods which are very sophisticated.

This is where the question arises: Where do you get the sophisticated equipment made and what kind of economic development do you get out of it. To me, that is a question that has to be answered. Do you get it from somebody else or do

[Translation]

M. Flis: Je me demande si le Comité devra recommander aux Nations Unies que toute transaction nucléaire se fasse d'un gouvernement à un autre gouvernement, ou quelque chose du genre. Avez-vous des conseils à nous donner dans ce sens?

M. Cote: Je le répète, en dernière analyse—John, vous voudrez peut-être ajouter quelque chose à ce sujet—c'est ce qui se fait, je crois. Ultimement, le client si vous voulez, qui peut être un service d'utilité publique, dans le cas du Mexique il s'agit de la CFE, par exemple, tombe sous le contrôle très ferme et sous la direction de son gouvernement; par conséquent, c'est dans la plupart des cas un accord d'un gouvernement à un autre.

M. Flis: Merci. Je sais que mon temps est presque écoulé, mais je voudrais poser une question ou deux à M. DesRoches, puisque l'industrie aérospatiale a eu la gentillesse de m'inviter à la convention qu'elle a tenue à Québec. Elle y a fait des projections pour les 5 à 10 prochaines années, et il faut l'en féliciter pour ses prévisions futures.

Les diplomates des Affaires extérieures, les universitaires, nous ont donné, monsieur DesRoches, des définitions concernant le désarmement et la sécurité. J'aimerais bien savoir quelle est votre définition de la sécurité. Vous nous avez donné une définition: celle du désarmement. Pouvez-vous nous donner la définition de la sécurité selon votre point de vue?

M. DesRoches: Je n'y ai pas beaucoup songé, voulez-vous dire la sécurité du point de vue national?

M. Flis: Oui.

M. DesRoches: J'ai l'impression qu'un pays comme le Canada ne peut plus s'en charger seul. Premièrement, il a un rôle à jouer. Il a besoin des forces armées pour appuyer le gouvernement civil, et quant à savoir si ces forces sont nécessaires ou si elles servent fréquemment, elles doivent exister. Par conséquent, il faut un minimum de défense dans un pays, quel qu'il soit.

De plus, il est évident que le Canada a pris des engagements, car il est adjacent ou du moins pris entre les deux pays qui sont vraisemblablement les plus susceptibles d'être en conflit, sur le plan idéologique et autrement. Je crois donc que nous avons pris des engagements de nature internationale que nous devons respecter, et c'est pourquoi nous faisons partie de l'alliance ou de NORAD notamment.

Je voudrais souligner à ce sujet que l'exigence minimale pour le Canada doit se définir comme l'appui du gouvernement national aux accords internationaux. Cela dit, il faut donc un minimum de structure de défense, à mon avis, en deçà duquel on ne peut aller, ce qui suppose à notre époque un équipement ou des biens technologiques très raffinés.

La question se pose: où obtient-on cet équipement sophistiqué et quel genre de développement économique en résulte? C'est une question à mon avis à laquelle il faut répondre. Doit-on l'obtenir de quelqu'un d'autre, l'obtient-on en grande

[Texte]

you get the most of it for your own benefit? Other countries play it in reverse. I am not going to name countries, but there are countries who do a business in defence as a basis of building their own defence needs. I do not think we are in that category at all, although I think we have to meet that basic requirement.

It seems to me, over and above this, we should not try to outrun international agreements. So then it is a matter of international agreements.

Mr. Flis: Exactly what do you mean by that, Mr. DesRoches—that we should not outrun . . . ?

Mr. DesRoches: I mean that I think we cannot just sit in our corner and say that we shall dismantle all our defence needs just to be good people, because there are minimum norms that we have to meet. Now it seems to me that the only way you can negotiate a good position is by international agreements. If you cannot reach international agreements, I think you would be very unwise to say, we shall have no ships, no planes, no troops. That is what I mean. If you cannot reach international agreements, then you have to make your own independent decision.

The Chairman: I have other questioners.

Mr. Flis: You might put me down for round two, Mr. Chairman, so that the others may have an opportunity to ask questions.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Flis. Maybe, in the meantime, they may be asked by others and you will not have to go on the second round.

Father Ogle, followed by Mrs. Appolloni, Mr. Gamble, Dr. Hudecki and Mr. Crouse.

Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you very much, Mr. Chairman. I also want to thank our guests for coming with their information tonight.

I would like to follow up on a theme that Mr. McKinnon began, and that is the question of how people are looking at the industry—the mood of the people.

The whole atomic thing, as we are all aware, is in our own age. It is a new thing. I think, if I can remember well, that it started off with a great hope that it would be kind of a world solution to all the problems. I do not feel that in people nowadays. I come from Saskatchewan where it is an issue. There is just no question about it. We have had some symbolic acts: Uranium City was closed down. That really kind of hits sort of in a symbolic way at the heart of a question almost. At the same time, although Mr. Cote indicated that nuclear power plants cannot produce weaponry . . . Am I right in saying that? No?

Mr. Cote: No, not quite.

[Traduction]

partie pour soi-même? D'autres pays font l'inverse. Je ne vais pas les nommer, mais certains qui font des affaires dans le domaine de la défense s'en servent comme d'une base pour construire leurs propres besoins de défense. Je ne crois pas que nous appartenions à cette catégorie, même s'il nous faut respecter cette exigence fondamentale.

En plus de cela, je crois que nous ne devrions pas essayer d'aller au-delà dans nos accords internationaux. On en revient donc à cette question d'accords internationaux.

M. Flis: Que voulez-vous dire par cela exactement, monsieur DesRoches, ne pas aller au-delà . . . ?

M. DesRoches: Je veux dire par là qu'il ne faut pas simplement s'asseoir dans son petit coin et déclarer qu'il nous faut démanteler toute notre défense simplement pour être de bonnes gens, car il y a des normes minimales qu'il faut satisfaire. Je suis d'avis que la seule façon que nous pouvons négocier pour être en bonne position, c'est par le biais des accords internationaux. Si on ne peut conclure des accords internationaux, il serait très peu sage de dire: nous n'aurons pas de bateaux, pas d'avions, pas de troupes. Voilà ce que je veux dire. Si on ne peut conclure d'accords internationaux, il faut à ce moment-là prendre sa propre décision de façon indépendante.

Le président: J'ai encore d'autres noms sur ma liste.

M. Flis: Vous pouvez inscrire mon nom pour le deuxième tour, monsieur le président, pour que les autres aient l'occasion de poser des questions.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Flis. Peut-être que vos questions seront posées par d'autres et que vous n'aurez pas à les soulever au second tour.

C'est au Père Ogle à prendre la parole; il sera suivi de M^{me} Appolloni et de MM. Gamble, Hudecki et Crouse.

Père Ogle.

M. Ogle: Merci beaucoup, monsieur le président. Je voulais également remercier nos témoins d'être venus nous présenter cette information ce soir.

Je reprends le thème de M. McKinnon, comment les gens voient l'industrie, quel est le climat dans la population.

Nous savons tous évidemment que nous sommes à l'âge atomique. C'est une chose nouvelle. Si je me souviens bien, c'était au tout départ un grand espoir, la possibilité de résoudre tous les problèmes à l'échelle mondiale. Je ne pense pas que les gens y croient encore aujourd'hui. Je viens de la Saskatchewan, et on en discute beaucoup. Il n'y a pas de doute à ce sujet. Les gestes symboliques ont été posés: Uranium City a été fermé. Ce geste symbolique touche vraiment au cœur de la question. En même temps, même si M. Cote a souligné que les centrales nucléaires ne peuvent produire d'armes . . . C'est bien cela? Non?

M. Cote: Pas tout à fait.

[Text]

Mr. Ogle: Up until now, there has been no instance rather I should say.

Mr. Cote: That is correct.

Mr. Ogle: There has been no instance of a weapon being produced from that source.

Mr. Cote: That is correct, yes.

A great number of people feel, I think, that it could be. Even in your own testimony tonight, I could feel kind of a negative mood that it is an industry that is dragging. Am I right in what I have heard? That it is something that is just not working very well as an industry?

• 2125

Mr. Cote: No, I think it is working exceptionally well as an industry. I think what we are experiencing now is a slowdown of growth in energy demand due to the global economic environment. I do not profess to be an economist qualified in that area, but there certainly has been an economic slowdown and it has been worldwide. The projections of electricity demand, and indeed demand for other forms of energy, were very high as little as five or six years ago, and simply have not come to pass.

I think conservation itself has played a significant role. I think people have learned to do with less—and less waste. The costs of energy have gone up and they have been one effective way of making people conserve; I think that has had a marked impact on demand.

I think we find ourselves now and over the next few years in sort of a hiatus, if you like, sort of a worldwide hiatus of overcapacity perhaps. This goes into other energy sectors; it is not only the case in nuclear by any means. I think in this sort of hiatus, or interregnum if you like, there is a requirement, not only in Canada but throughout the world, to sustain jobs and to sustain the technology. That is where the very severe competition is coming from now, from all quarters, to get these orders on the export market.

So I do not think it is in the doldrums for any reason of public acceptability; I do not think it is in any sort of doldrums in terms of endemic technical problems; certainly not. I think it is just this general economic slowdown worldwide that we are in fact witnessing.

Mr. Ogle: Do you feel that the anti-nuclear movements that, I think, are gathering speed around the world, are very closely associated with general peace movements? To my mind, if the thing is going well it should really be going well now. I appreciate the economic reasons that you mentioned, but there is such a need for power in so many places that, if it would seem to be the right answer, you would think it would really be going well. I appreciate the fact you talk about doldrums and economics and so on, but are the anti-nuclear movements—you cannot give me a clear yes or no on it—having an effect on world sensitivity to the whole question?

[Translation]

M. Ogle: Jusqu'à maintenant, nous n'avons pas encore eu d'exemple.

M. Cote: C'est exact.

M. Ogle: Il n'y a pas d'exemple d'armes fabriquées de cette source.

M. Cote: C'est exact, oui.

Bien des gens croient que ça pourrait se produire. Même dans votre témoignage ce soir, je sens quelque chose de négatif portant que l'industrie vivote. Ai-je bien entendu? L'industrie ne se porte pas très bien, n'est-ce pas?

M. Cote: En tant qu'industrie, c'est quelque chose qui va exceptionnellement bien. Nous avons actuellement un ralentissement de la demande d'énergie à cause de la conjoncture mondiale. Je ne suis pas spécialisé dans ce domaine, mais je sais qu'il y a un ralentissement et que ce ralentissement est à l'échelle mondiale. Les projections de la demande d'électricité comme de la demande d'autres formes d'énergie, d'ailleurs, ont été établies à un niveau très élevé il y a cinq ou six ans. Elles n'ont tout simplement pas été atteintes.

La conservation a joué un rôle important. Les gens se sont habitués à moins gaspiller. En outre, les coûts de l'énergie ont augmenté et ont contribué grandement à réduire la demande.

Nous nous retrouvons actuellement et pour les quelques années qui viennent à l'intérieur d'une sorte de hiatus, avec un surplus de capacité à l'échelle mondiale. Les autres secteurs énergétiques s'en ressentent; il n'y a pas que l'industrie nucléaire. Au cours de cette période de flottement, il faut, non pas seulement au Canada mais partout dans le monde, maintenir les emplois et les moyens techniques. La concurrence, face au marché d'exportation, est donc très serrée, et elle vient de partout.

Si l'industrie, donc, connaît une période de ralentissement ce n'est pas parce que le produit est mal accepté du public. Ce n'est certainement pas à cause de problèmes techniques. Il y a un ralentissement de l'économie sur le plan mondial.

M. Ogle: Selon vous, le mouvement anti-nucléaire, qui a tout l'air de prendre de l'ampleur dans le monde, est-il lié étroitement aux mouvements pacifiques? Il me semble que l'industrie, si elle doit connaître le succès, devrait le connaître maintenant. Je suis au courant de la situation économique, mais la demande d'énergie vient de partout; si c'était la solution, l'industrie devrait très bien se tirer d'affaire. Vous parlez de ralentissement de l'industrie de l'énergie et de l'économie de façon générale, mais le mouvement antinucléaire, vous ne pouvez peut-être pas me répondre par un oui ou par un non, rend-il la question encore plus délicate un peu partout dans le monde?

[Texte]

Mr. Cote: I think I am straying from my area of competence here, but in a sense I view the anti-nuclear movement as sort of two camps in a sense: one is very much in the disarmament camp and I think that is what we are witnessing in Europe really: a ban the bomb and disarmament movement. I think to a large extent that phenomenon you are seeing in the world, and particularly in Europe at the present time, is not related per se—and this is a point that I tried to make earlier, but I guess I did not make it very well—to the nuclear power generating program, although in fact in certain countries of Europe moratoriums have been placed on the programs of various countries, and I accept that.

Mr. Ogle: Yes, governments rise and fall almost on it.

Mr. Cote: That is correct. Yes, that is correct.

The industry is not in the doldrums though. For example, France has a very, very ambitious domestic nuclear power program going. They are building station after station—very, very large nuclear stations. They clearly recognize the need economically to get off imported oil and get onto their own system. In fact, this is one of the very great strengths that the French pose to us as a competitor: this very, very strong domestic base they are working from.

• 2130

In terms of the anti-nuclear movement—if one wants to use those words—in Canada, I would like to say that I think it has been a very responsible movement; in other words, we have not faced the anarchy and civil disobedience in Canada that other countries, unfortunately, have witnessed. So I say that that lobby is very responsible and honestly committed to what it believes.

I do not think it has had—and I am not saying this in a derogatory sense against that lobby—any material impact on the nuclear program in Canada. The fact is that Ontario has a major nuclear program going, and continuing, with very, very little public opposition to that. I would say the same was certainly true in Quebec and New Brunswick.

In other areas of Canada there is no need to face the nuclear question—if, in fact, there is a nuclear question—because other and alternative energy sources exist, and that is one of the blessings of course that this country has. We are very, very fortunate in Canada to have hydro-electric power available in certain regions, fossil-fuel capabilities in other regions of the country, and this diversity has simply meant that the nuclear option itself is not diversified across the country, and it is more for economic reasons, I would suggest, than for social pressure reasons.

Mr. Ogle: Thank you very much. I will pass because the time is going.

The Chairman: Thank you very much. A short supplementary by Mr. McKinnon, followed by M^{me} Apolloni.

Mr. McKinnon: Yes. My colleague, Elmer MacKay, and I were wondering about the problem that you do have with

[Traduction]

M. Cote: Je m'éloigne peut-être de mon champ de compétence, mais je pense que le mouvement antinucléaire est divisé en deux clans: il y en a un qui est définitivement le clan du désarmement, c'est celui dont nous sommes témoins en Europe; il est contre la bombe. Ce mouvement, qui se manifeste dans le monde, et en particulier en Europe, n'est pas tellement lié, et c'est le point que j'ai mentionné plus tôt, je n'ai peut-être pas insisté suffisamment, au mouvement qui s'intéresse au programme de production d'énergie nucléaire, même si certains pays européens ont imposé des moratoires sur leurs programmes.

M. Ogle: Il y a des gouvernements qui sont élus et défaits à cause de cette question.

M. Cote: J'en conviens.

Ce qui ne veut pas dire que l'industrie piétine. En France, par exemple, il y a un programme de production d'énergie nucléaire très ambitieux en cours. On n'arrête pas d'y construire de très grandes centrales nucléaires. On voit l'importance du point de vue économique de s'éloigner le plus possible de la dépendance du pétrole importé et d'avoir son propre programme. C'est l'avantage considérable qu'ont les Français sur nous en tant que concurrents: ils ont une industrie nationale très forte qu'ils continuent de développer.

Pour ce qui est du mouvement antinucléaire, si je peux l'appeler ainsi, au Canada, je pense qu'il s'est montré très responsable. Nous n'avons pas eu à faire face au Canada à l'anarchie et à la désobéissance civile que nous avons malheureusement vues dans d'autres pays. Ce lobby se montre très responsable et très honnête face à la question.

Je ne pense pas, je ne le dis pas pour le minimiser, qu'il ait eu une très grande influence sur le programme nucléaire au Canada. De fait, l'Ontario a un programme nucléaire important; il continue de l'appliquer avec très peu d'opposition de la part du public. La même chose est certainement vraie au Québec et au Nouveau-Brunswick.

Dans les autres régions du Canada, la question nucléaire ne se pose pas, en supposant qu'elle se pose ailleurs; il y a dans ces régions d'autres sources d'énergie; c'est un des avantages de notre pays. Nous avons le bonheur de pouvoir compter, selon les régions au Canada, sur l'énergie hydro-électrique, sur les combustibles fossiles, etc.; cette diversité fait que l'option nucléaire n'est pas vue partout de la même façon. Je pense que c'est surtout pour des raisons d'ordre économique plutôt que social.

M. Ogle: Merci beaucoup. Je vais m'arrêter là puisque le temps s'écoule rapidement.

Le président: Merci. Une brève question supplémentaire de M. McKinnon, puis ce sera au tour de M^{me} Apolloni.

M. McKinnon: Mon collègue, Elmer MacKay, et moi-même nous interrogeons au sujet du problème de votre image au

[Text]

image in the country, and if you have made any, or are likely to make any, breakthrough on the disposal of nuclear waste.

Mr. Cote: Yes, we have quite an extensive program under way now on nuclear waste. The principle that Canada has opted for is to develop underground disposal of nuclear waste, and we are well advanced in those research activities. It is my belief that, within the next few years, we will absolutely be able to demonstrate to the satisfaction of the public—because that is what we have to do—that in fact nuclear waste can be disposed of safely in these repositories.

So, I feel confident that our nuclear problem issue is very well in hand. It remains a concern amongst people, of course. As I say, we are very much aware of that and have a very comprehensive program under way to address that particular issue.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mrs. Appolloni, the Parliamentary Secretary to the Minister of National Defence, followed by Mr. Gamble.

Mrs. Appolloni: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to make some general comments first, if I may, and then some specific questions.

First of all, it is interesting, Dr. Cote, that you mentioned that in Ontario there seems to be less concern about nuclear energy. I would thoroughly agree with you because we have been the main beneficiaries from it; we have had cheaper hydro for many years without, perhaps, even knowing the source of our hydro. Maybe there is something in that, but I will not elaborate.

If I may say something very, very sincerely, it is that, even though I have been a resident of Ontario and I am, therefore, less concerned perhaps than people in other parts of Canada about nuclear energy, what really was to me the most instructive and educational briefing of all was my visit to Chalk River. If I sound like I am giving a commercial, believe you me, I am not getting a commission from anybody for it. It was a very fascinating experience and I hope that all my colleagues, and as many members of the public as possible, would do it, because it is very illuminating when you think of the many, many beneficial uses of nuclear energy, particularly in the medical field, in research and what not. So I have finished my commercial, for which I do not get anything—

• 2135

The Chairman: You may; you may get some benefit.

Mrs. Appolloni: Dr. Cote, perhaps it is unfair to direct my questions to you, but they are following on some of your comments.

My colleague here, Father Ogle, said you were sounding negative. I would perhaps be less kind and say that you sound almost defensive, and I am not being rude about it. I think the

[Translation]

pays. Nous nous demandions si vous aviez fait des progrès ou étiez sur le point de faire des progrès au niveau de l'entreposage des déchets nucléaires.

M. Cote: Nous avons un programme très important en ce qui concerne les déchets nucléaires. Le Canada a opté pour l'entreposage souterrain des déchets nucléaires. Nous sommes très avancés dans nos recherches à cet égard. Je pense que d'ici quelques années, nous serons définitivement en mesure de démontrer à la satisfaction du public, c'est notre but, que les déchets nucléaires peuvent être entreposés de façon sécuritaire dans de tels cimetières.

J'ai confiance que notre problème nucléaire à cet égard est en bonne voie de solution. La population évidemment continue de s'en préoccuper. Nous en sommes bien conscients et nous avons un programme complet en vue d'améliorer la situation.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président.

Le président: M^{me} Appolloni, secrétaire parlementaire du ministre de la Défense nationale, suivie de M. Gamble.

Mme Appolloni: Merci, monsieur le président.

Si vous le permettez, je voudrais faire quelques observations d'ordre général avant d'y aller avec mes questions.

Il est intéressant de noter que selon vous, monsieur Côté, il semble y avoir moins de préoccupations concernant l'énergie nucléaire en Ontario. Je suis d'accord avec vous sur ce point, parce que nous en avons été les principaux bénéficiaires. Nous avons bénéficié d'un approvisionnement en énergie à bon marché pendant des années sans trop nous préoccuper de sa provenance. C'est peut-être une raison. De toute façon, je ne vais pas m'attarder là-dessus.

Par ailleurs, je voudrais signaler que même si je suis résidente de l'Ontario et à ce titre suis censée être moins préoccupée par la question nucléaire que les autres citoyens du Canada, la séance d'information la plus instructive et la plus utile à laquelle il m'a été donné de participer à ce niveau a été ma visite à Chalk River. Si je semble livrer un message commercial ici, je vous ferai remarquer que je ne touche aucune commission de qui que ce soit. J'ai tout simplement trouvé l'expérience fascinante, j'espère que tous mes collègues, le plus de gens possible, auront cette occasion. C'est d'autant plus incroyable lorsqu'on songe à tous les usages bénéfiques possibles de l'énergie nucléaire, en particulier dans le domaine de la santé, de la recherche. J'ai terminé mon message commercial, pour lequel je ne touche rien...

Le président: Qui sait.

Mme Appolloni: Je ne sais pas si mes questions s'adressent bien à vous, monsieur Côté, mais elles découlent de certaines choses que vous avez dites.

Mon collègue, M. Ogle, a prétendu que vous sembleriez négatif. J'irais plus loin. Je pense que vous êtes presque sur la défensive. Il faut poser la question franchement. Elle a trait à

[Texte]

question has to be fairly faced; that it is the public perception—and I am the first to say that it could be erroneous—that in the export of nuclear energy, particularly with the CANDU, Canada is almost immoral in exporting its reactors—almost immoral. Sometimes we are accused of being downright immoral, the implication being that exporting CANDU reactors is tantamount to giving a gun to a bright three-year-old, knowing damned well that he knows how to put the bullets into it if he wants to.

I think this perception was increased very much by the unfortunate incident with India. Then there seemed to be a lull for a little while, but the perception was increased by the episode at the Iraqi nuclear plant. Why did the Israelis feel they had to bomb it despite the fact that there were inspectors from the International Atomic Energy Agency on site? Despite that.

My first question really should be: Is Canada a member of that agency? If not, who are the members of that agency? Why did the Israelis feel they had to bomb it? I am sorry, I do not have enough time, or I could continue for ages. In Toronto, where I come from, there is a decided unease, particularly among the Jewish community, about Canada's overtures towards Kuwait—

The Chairman: Hear, hear!

Mrs. Appolloni: —and I am talking about extremely intelligent people, many of whom I know personally, who are frankly uneasy because we even have mentioned the possibility of selling a CANDU reactor to Kuwait. Now, I am not talking about people who will panic easily, or even for purely ideological reasons; I am talking about people whom I respect as being quite rational. They have this fear; there must be some kind of justification for it, and if so, I think it is our duty as parliamentarians to get them proper answers. Now I, as a layman, am not competent to give those answers.

Are you intimating, Mr. Chairman, that I am embarrassing him by asking these questions? That I should ask the Department of External Affairs?

I do not care whom I ask as long as I get the answers. The least we can do for our own people is either to assure them and tell them why—for instance, Doctor, you said that it was your feeling that the CANDU reactor was safer than all the others but you were not quite sure why. Why is it safer than any others? We have already established that it is not, unfortunately, because of government policy, for which I cannot take credit; so there must be a reason why it is safer and not just because we are being rather chauvinistic, in the real sense of the word, not in the sexist sense, in that we think ours is the best.

Our people already know very well that we have economic benefits from the sale of the CANDU. They know that. I think most of them realize that our technological field will obviously expand as a result of our experience in any nuclear form. I

[Traduction]

la perception du public, je suis d'ailleurs la première à dire qu'elle pourrait être fausse, voulant que l'exportation de l'énergie nucléaire, en particulier par l'intermédiaire de CANDU, est presque immorale, que le Canada est presque immoral d'exporter ces réacteurs. Nous sommes parfois ainsi accusés, ou sort l'argument voulant qu'exporter des réacteurs CANDU revient à donner un fusil à un enfant de trois ans, qu'il faut s'attendre qu'il trouve le moyen de le charger s'il le désire vraiment.

Cette perception a été confirmée par le malheureux incident avec l'Inde. Elle s'est atténuée par la suite, pour reprendre de plus belle avec l'épisode de la centrale nucléaire en Irak. Pourquoi les Israéliens ont-ils jugé nécessaire de la bombarder malgré le fait qu'il s'y trouvait des inspecteurs de l'Agence internationale de l'énergie atomique?

D'abord, je voudrais savoir si le Canada est membre de cette Agence. Sinon, je voudrais savoir quels sont les membres de cette Agence. Je voudrais savoir pourquoi les Israéliens ont jugé bon de bombarder la centrale. Je m'excuse, je pourrais en dire long à ce chapitre. A Toronto, d'où je viens, il y a indéniablement un malaise, en particulier au sein de la communauté juive, au sujet des offres que fait le Canada au Koweït...

Le président: Bravo!

Mme Appolloni: ... et je parle de gens très intelligents, j'en connais un grand nombre parmi eux; ils sont tout à coup très inquiets parce que le Canada a évoqué la possibilité de vendre un réacteur CANDU au Koweït. Je répète que je ne parle pas de gens qui s'en font avec rien, ou pour des raisons d'ordre purement idéologique. Je parle de gens rationnels. Ils éprouvent tous cette crainte. Il doit y avoir une raison. S'il y a une raison, il est de notre devoir en tant que parlementaires de faire la lumière sur cette question. Je ne suis pas spécialiste, je ne peux pas répondre moi-même à toutes ces questions.

Voulez-vous dire, monsieur le président, que j'embarrasse le témoin en lui posant toutes ces questions? Que je devrais m'en tenir aux questions qui relèvent du ministère des Affaires extérieures?

Peu m'importe le témoin pourvu que j'obtienne les réponses que je veux. Le moins que je puisse demander, au nom des citoyens que je représente, c'est pourquoi, par exemple, vous dites que le réacteur CANDU est plus sécuritaire que tous les autres sans pouvoir donner de raisons précises pour cette affirmation. Pourquoi est-il plus sécuritaire que tous les autres? Nous avons déjà vu que ce n'est pas le cas, malheureusement, à cause d'une politique du gouvernement dont je ne suis pas responsable. Il doit bien y avoir une raison pour laquelle ce réacteur est plus sécuritaire. Mais ce ne doit pas être seulement le fait qu'il soit canadien qui le rende meilleur.

Nous savons que la vente de réacteurs CANDU rapporte des avantages économiques. Nous savons que notre technologie va prendre de l'ampleur au fur et à mesure que s'accroîtra notre expérience dans le domaine nucléaire, quelle qu'en soit la

[Text]

think they understand all that, but behind that is this fear that: my God, we are giving the gun to a three-year-old.

I am not sure who would like to answer.

The Chairman: May I say that I was not trying at all to intimidate the witness. I was just trying to communicate—

Mrs. Appolloni: No, I thought I had already done that.

The Chairman: —the views that you know very well, how much I despise that raid by the State of Israel on the Iraq establishment. I am sorry if you opened the door for me to make my views again known in public.

• 2140

I am sorry. Mr. Cote, please.

Mr. Cote: I will attempt to answer a few of them and I will pass on one or two.

In terms of your question of whether Canada is a member of the IAEA, which is the United Nations inspection regime, we are.

Mrs. Appolloni: We are?

Mr. Cote: Yes. We have been since its inception.

Mrs. Appolloni: Who is our representative, or who are our representatives? Do you know their names?

Mr. Cote: Personally? I do not. John, do you?

The Chairman: Mr. Groves, sir.

Mr. Groves: Yes, I do know. The current permanent representative at the agency in Vienna is Mr. M.D.Copithorne.

Mrs. Appolloni: Thank you.

Mr. Groves: He is also, by the way, our ambassador to Austria. The agency's headquarters are located in Vienna, so traditionally our ambassador in Vienna has also served in the position as permanent representative to the agency.

Mrs. Appolloni: Thank you. Continue, sir.

Mr. Cote: In terms of reactor safety, I did not mean to sound defensive; I am sorry if I did. I believe that our reactor systems are inherently safer than the other ones because they are a simpler design. Basically, they are a more natural design than is the light-water reactor. We use natural uranium, for example. We have a simple once-through fuel system. We use a very effective moderator—heavy water. So there are intrinsic technical strengths to our system which I believe and am convinced about which contribute to the safety of the reactor itself. Certainly, the record does prove that. There is no question about it.

In terms of some of the political questions, I must defer to Mr. Groves. I have no idea why the Israelis bombed the reactor. I have not been privy to their plans and I really do not know why they did that. Perhaps, Mr. Groves, you could pick up more on the detail of this.

[Translation]

forme. Tout le monde le comprend, mais il y a cette crainte. On se demande si on ne donne pas un fusil à un enfant de trois ans.

Je ne sais pas si vous voulez répondre à cette question.

Le président: Je n'essayais pas d'intimider le témoin. Je tentais simplement . . .

Mme Appolloni: Je m'en suis chargée.

Le président: . . . d'émettre l'opinion que vous connaissez et dire à quel point je déplore moi-même ce raid de l'État d'Israël sur une installation irakienne. Vous m'avez donné l'occasion de faire connaître une fois de plus mes vues au public sur ce sujet.

Je suis désolé. Monsieur Cote, vous avez la parole.

M. Cote: Je vais essayer de répondre à un certain nombre de questions et laisserai les autres.

Vous m'avez demandé si le Canada était membre de l'AIEA, soit le système d'inspection des Nations Unies, et la réponse est affirmative.

Mme Appolloni: Ah bon?

M. Cote: Oui, depuis le début.

Mme Appolloni: Qui sont nos représentants au sein de cette Agence? Connaissiez-vous leurs noms?

M. Cote: Personnellement? Non. John, vous les connaissez?

Le président: Monsieur Groves, vous avez la parole.

M. Groves: Oui, notre représentant permanent auprès de cette Agence, à Vienne, est actuellement M. Maurice Cowperthorn.

Mme Appolloni: Merci.

M. Groves: A ce propos, M. Cowperthorn est également l'ambassadeur du Canada en Autriche. L'Agence a son siège à Vienne et, en conséquence, notre ambassadeur dans ce pays joue également le rôle de représentant permanent du Canada auprès de cette Agence.

Mme Appolloni: Merci. Vous pouvez continuer.

M. Cote: En ce qui concerne la sécurité du réacteur, je ne voulais pas me montrer agressif. Je suis convaincu que nos réacteurs sont fondamentalement plus sécuritaires que les autres car leur conception est plus simple. En effet, leur conception est plus naturelle que celle d'un réacteur à eau légère. Ainsi, nous utilisons de l'uranium naturel, par exemple. Nous avons un cycle à «passe» unique. Nous utilisons un modérateur très efficace à eau lourde. Notre système est donc doté d'atouts techniques qui lui sont propres et qui, j'en suis convaincu, contribuent à le rendre très sécuritaire. En tout cas, l'expérience est là pour le prouver. Cela est indéniable.

En ce qui concerne maintenant les questions politiques, je préférerais les laisser à M. Groves. En effet, je ne sais absolument pas pourquoi les Israéliens ont bombardé le réacteur. Je n'ai pas été mis dans le secret de leurs plans et je ne comprends

[Texte]

But, prior to AECL being able to initiate nuclear trade or even serious discussions of nuclear trade with any country, there is an assessment process conducted by the government and its various departments. The key elements of that assessment are things like the credit worthiness of the country because, obviously, generally there is financing involved; the ability of the country to absorb the technology which, in other words, relates to your question of giving a loaded gun to somebody and saying: Well now, tinker away with it and see what happens. And the third element, the one I think you are addressing, is a political assessment of whether or not, both in a regional sense and in a global sense, we should conduct nuclear trade with that particular country.

All these elements are drawn together into a submission in which the decision is made by the government as to whether trade will or will not proceed.

Now, I would like Mr. Groves to give a little more detail on that procedure and then, perhaps, to answer some of your questions in terms of advisability in trade.

Mr. Groves: There were several questions which I will try to deal with in the order in which they were raised.

Dr. Cote commented on the question of safety of reactor systems per se. If we are talking, however, about the danger of nuclear weapons proliferation, I do not think it is possible to say that one system is more, as they say, "proliferation sensitive" than another. It is true that there has been a strain in public opinion to the effect that CANDU reactors are somehow more dangerous in that sense than other systems. I do not believe it and would suggest that at least some of that perception is fed by the commercial competition.

• 2145

As far as the Israeli raid on the atomic reactor is concerned, we thought it was an extremely unfortunate event, to put it very mildly. That poses a real problem in the sense that Israel is not a party to the non-proliferation treaty and Iraq is. The IAEA inspectors reported that they had detected no diversion of material at the Iraqi reactor for weapons purposes. I, too, would not presume to be able to analyse or identify Israel's objectives. I suppose it comes down to a question of their perception of their own security. They were looking towards the future and thinking about Iraq's long-term intentions. They had certain perceptions of those intentions and acted on them in a way that we thought was unjustified and, as I have said, very unfortunate, to put it mildly.

As far as the Middle East is concerned, I think it is worth bearing in mind just what has been done, just what was said, and was signed, for example, in Cairo recently. Over the last couple of weeks there has been a great amount of fuss made in

[Traduction]

vraiment pas pourquoi ils ont fait cela. M. Groves pourrait peut-être vous donner plus de détails à ce sujet.

Toutefois, avant que l'AECL ne puisse vendre des réacteurs nucléaires ni même entamer de sérieuses discussions préliminaires avec un pays, le gouvernement et ses différents ministères procèdent à une évaluation approfondie d'une telle éventualité. Ils examinent, entre autres, la solvabilité du pays en question car, évidemment, la vente d'un réacteur nucléaire implique des modalités de financement; ils étudient également la capacité du pays de s'adapter à cette nouvelle technologie puisque, comme vous l'avez dit, il ne s'agit pas de donner un fusil chargé à quelqu'un et de lui proposer de l'essayer pour voir ce qui va se passer. En troisième lieu, on procède à une évaluation politique afin de déterminer si, au niveau régional comme au niveau global, il est souhaitable que nous vendions un réacteur nucléaire à ce pays.

Ce n'est qu'après toutes ces évaluations que le gouvernement décide de vendre un réacteur nucléaire au pays en question.

Je vais maintenant demander à M. Groves de vous donner plus de détails sur les procédures suivies et ensuite, éventuellement, de répondre à certaines de vos questions relatives aux garanties.

M. Groves: Vous avez posé plusieurs questions et je vais essayer d'y répondre par ordre chronologique.

M. Cote a répondu à votre question concernant le degré de sécurité des réacteurs en soi. Cependant, si l'on parle du danger que représente la prolifération des armes nucléaires, je ne pense pas qu'il soit possible de dire qu'un système est plus susceptible d'être disséminé qu'un autre. Je reconnais par ailleurs que l'opinion publique a été alertée par le fait que les réacteurs CANDU étaient, dans ce sens, plus dangereux que les autres systèmes. Je n'en crois rien et je suppose que ce genre de rumeur est alimenté par certains de nos concurrents.

En ce qui concerne le raid israélien sur le réacteur atomique, nous estimons qu'il s'agissait là d'un événement tout à fait regrettable, c'est le moins que l'on puisse dire. Le problème vient du fait qu'Israël n'a pas signé le Traité de non-prolifération alors que l'Irak l'a fait. Les inspecteurs de l'AIEA ont signalé qu'ils n'avaient repéré aucun cas de mauvaise utilisation du matériel, sur les lieux du réacteur irakien, pour la fabrication éventuelle d'armes nucléaires. Je ne prétends pas non plus pouvoir analyser ou déterminer les objectifs d'Israël. Je suppose que cela nous ramène à la question de l'idée que se fait ce pays de sa propre sécurité. Israël voulait sans doute contrecarrer certaines intentions à long terme de l'Irak. Ayant eu connaissance de ces intentions, il a agi d'une façon que nous qualifions d'injustifiée et de fort regrettable, c'est le moins que l'on puisse dire.

En ce qui concerne le Moyen-Orient, je crois qu'il est bon de rappeler le contrat qui a été signé au Caire récemment. Depuis quelques semaines, la presse en fait tout un plat, mais c'est beaucoup plus pour répandre des nouvelles à sensation que

[Text]

the media, being more on what was considered to be newsworthy or sensational than on actual fact. Mr. Lalonde, the Minister of Energy, Mines and Resources, was in the Middle East recently, including Cairo. In Cairo he signed a joint statement on behalf of Dr. MacGuigan with the Egyptian foreign minister to the effect that Canada and Egypt would explore the possibilities for nuclear co-operation.

Then, as you may have seen, there was a relatively factual, but very short, piece in *The Globe and Mail* this morning as a result of that joint statement between Mr. Lalonde and the Egyptian minister. We have had a team in Cairo this week negotiating a nuclear co-operation agreement which reflects Canada's non-proliferation policy and will allow nuclear co-operation to proceed.

It is important, I think, to bear in mind that none of this was in any sense a commercial deal of any kind. Nobody has sold a reactor to Egypt or, indeed, to any other country in the Middle East. I defer to Dr. Cote, but I think he would agree that the commercial prospects, if they are there, are very long term in nature.

Perhaps I should say a little about the way in which we go about nuclear co-operation. The first step is a purely internal evaluation, if it is proposed that we should enter into co-operation with a particular country, and we go at it on a county-by-county basis. If, for example, there appear to be commercial prospects, then we do an evaluation of a number of factors, political, economic, technological; we look at the credit worthiness of the country in question because, after all, we are looking at vast amounts of money, and often to be repaid over a long period of time; and we look of course at that country's non-proliferation credentials.

We arrive at some kind of judgment about whether we, as a government, wish to do business with that other country. If we do decide that we want to do business with them, then we attempt to negotiate a bilateral agreement, and those agreements embody the various elements of our non-proliferation policy. We insist, for example, on either adherence to the NPT or some equivalent commitment to non-proliferation, and as a result of that, of course, full-scope safeguards.

• 2150

There are a number of other features that we incorporate into those agreements, such as an assurance, for example, that Canadian-origin equipment or material will be used only for peaceful, non-explosive purposes; that they will be covered by IAEA safeguards; that Canada will have a prior consent right over a number of things including reprocessing, retransfers to a third country and high enrichments; also that we cover, among other things, physical protection of the material involved.

So that is the kind of thing we incorporate into our bilateral agreements. We do not enter into co-operative or commercial

[Translation]

pour relater des faits réels. M. Lalonde, le ministre de l'Énergie, des Mines et des Ressources, s'est récemment rendu au Moyen-Orient, y compris au Caire. Dans cette ville, il a signé une déclaration conjointe, au nom de M. MacGuigan, avec le ministre égyptien des Affaires étrangères, déclaration indiquant que le Canada et l'Égypte examineraient les possibilités de collaboration nucléaire.

Par là suite, et vous l'avez sans doute lu, un bref communiqué, relativement exact, a été publié dans le *Globe and Mail* ce matin. Ce communiqué indiquait qu'une équipe canadienne se trouvait cette semaine au Caire pour négocier un accord de collaboration nucléaire tenant compte de la politique canadienne de non-prolifération.

Or, il ne faut pas oublier qu'il ne s'agissait absolument pas d'une transaction commerciale. Personne n'a vendu de réacteur à l'Égypte ni à un autre pays du Moyen-Orient. M. Cote serait sans doute d'accord avec moi pour dire que les perspectives commerciales d'une telle déclaration sont, sinon inexistantes, du moins très lointaines.

J'aimerais dire quelques mots sur ce que signifie, pour nous, la collaboration nucléaire. La première étape consiste en une évaluation purement interne, une fois que la décision de collaborer avec un pays en particulier a été prise, et cette décision est prise en tenant compte de chaque pays individuellement. S'il semble par exemple y avoir des perspectives commerciales, nous faisons alors une évaluation d'un certain nombre de facteurs, y compris des facteurs politiques, économiques et technologiques. Nous tenons compte de la solvabilité du pays en question car, après tout, il s'agit de sommes énormes qui doivent souvent être remboursées à longue échéance. Bien sûr, nous tenons compte également de l'attitude du pays en question vis-à-vis de la non-prolifération.

Ce n'est qu'après tout cela que nous pouvons déterminer si, en tant que gouvernement, nous désirons vendre un réacteur nucléaire au pays en question. Si c'est oui, nous essayons alors de négocier une entente bilatérale, entente qui comporte généralement les différents éléments de notre politique de non-prolifération. Nous insistons, par exemple, sur l'adhésion du pays aux politiques de non-prolifération et, en conséquence, nous exigeons des garanties totales.

Nous incorporons également dans ce genre d'entente l'assurance, par exemple, que l'équipement ou le matériel d'origine canadienne ne sera utilisé qu'à des fins pacifiques et qu'il ne sera pas non plus utilisé pour des essais atomiques. Nous exigeons également les garanties de l'AIEA. Nous demandons également que le Canada ait son mot à dire en ce qui concerne un certain nombre de choses, notamment le retraitement, les transferts à un pays tiers, les techniques d'enrichissement plus poussées, etc. Nous précisons également, entre autres, les conditions de protection physique du matériel en question.

Voilà le genre de choses que nous incluons dans nos ententes bilatérales. Nous refusons de signer des ententes de collabora-

[Texte]

arrangements with any country which is not prepared to make those commitments and to meet those requirements.

Perhaps just a word or two on Egypt, with which just today we initialled an agreement. It will be signed later on if both governments approve it. We have been rather impressed by the general commitment to peace in the Middle East which Egypt has demonstrated, we think, over the past several years, under both the previous president and under its present president. Egypt is a country of considerable stability. Whatever else may occur in the region, it is a country which has demonstrated a commitment to peace. Egypt has signed and ratified the NPT and, therefore, from a general point of view, there is no particular obstacle to nuclear co-operation.

Specifically, the Egyptian government has been willing to meet our concerns, if you like, our conditions for nuclear co-operation, and that is embodied in the agreement that was reached ad referendum early today. But I think again we should bear in mind that any commercial prospects are not immediate; they are considerably down the road. Dr. Côté might wish to comment on that point. It is really more in his bailiwick than in mine.

Mr. Côté: Yes, Egypt is embarked on a nuclear power generating program for very obvious reasons. That does represent to them the most attractive source of energy in the long term. Essentially, and very shortly, they will choose France as the first major supplier of two units. I believe they are 1,300 megawatt units, so they are sizeable power stations. I think over their future, like many other countries, they will not want to be tied to one supplier, and they will not want to be necessarily tied to one system.

I feel that somewhere in the future our prospects for a sale in Egypt are certainly there and they are very real. They have given us every indication of their general interest in CANDU technology, heavy water technology. So I agree with John Groves that perhaps the first sale, if one in fact does take place, will be some time down the road.

The Chairman: Thank you, M^{me} Appoloni. Next on my list is Mr. Gamble, followed by Dr. Hudecki, Mr. Crouse, Mr. Bloomfield, Mr. Wenman. Mr. Gamble, please.

Mr. Gamble: Mr. Chairman, thank you very much. I wonder if I might pass in favour of my colleague, Mr. Crouse, who has been here longer than I have. However, I would like to ask a few questions if you will put me on the list in his position.

The Chairman: Of course. Mr. Crouse, please. Mr. Crouse, followed by Dr. Hudecki. Mr. Crouse.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman, and I thank my colleague for allowing me some time to ask just a few questions.

Dr. Côté, it is my understanding that large-scale imports of sophisticated equipment and Western technology has been a permanent feature of Soviet expansion for half a century.

[Traduction]

tion ou d'échanges commerciaux avec les pays qui ne sont pas prêts à prendre ces engagements et à les respecter.

Permettez-moi maintenant de vous dire quelques mots sur l'Égypte avec laquelle nous avons entamé aujourd'hui les négociations visant à une entente. Cette entente sera signée plus tard si les deux gouvernements l'approuvent. L'engagement qu'a manifesté l'Égypte à l'égard de la paix au Moyen-Orient nous a favorablement impressionnés car cet engagement remonte à plusieurs années et a été respecté par l'ancien président et le président actuel. L'Égypte est un pays extrêmement stable. Quoi qu'il arrive dans l'ensemble de la région, l'Égypte a toujours su défendre sa volonté de maintenir la paix. L'Égypte a signé et ratifié le Traité de non-prolifération et, par conséquent, sur un plan général, il n'y a aucun obstacle à la collaboration nucléaire entre nos deux pays.

En particulier, le gouvernement égyptien a accepté les conditions que nous imposons, en quelque sorte, à la collaboration nucléaire, et ces conditions font partie de l'entente qui a été négociée au début de la journée. Je crois bon de rappeler toutefois que les perspectives commerciales de cette entente sont encore lointaines. M. Cote vous en dira peut-être quelques mots, car c'est plus de son domaine que du mien.

M. Cote: L'Égypte s'est embarquée dans un programme de production d'énergie nucléaire pour des raisons évidentes. En effet, c'est pour elle la source d'énergie la plus intéressante à long terme. En quelques mots, l'Égypte va choisir la France comme fournisseur principal des deux unités. Je pense qu'il s'agit d'unités de 1,300 mégawatts, ce qui correspond donc à des centrales assez importantes. Comme beaucoup d'autres pays, l'Égypte ne tient pas à dépendre, à l'avenir, d'un seul fournisseur et, par là même, d'un seul système.

J'estime donc que nous avons des chances, un jour ou l'autre, de vendre un réacteur à l'Égypte. Les représentants de ce pays se sont dits intéressés par la technologie du CANDU et la technologie de l'eau lourde. Je reconnais donc avec John Groves que, s'il y a une vente, elle n'est pas encore pour maintenant.

Le président: Merci, madame Appoloni. J'ai sur ma liste les noms de MM. Gamble, Hudecki, Crouse, Bloomfield et Wenman. Monsieur Gamble, vous avez la parole.

M. Gamble: Monsieur le président, merci beaucoup. J'aimerais donner ma place à mon collègue, M. Crouse, qui est ici depuis plus longtemps. Toutefois, j'ai moi aussi des questions à poser et j'aimerais donc que vous mettiez mon nom à la place du sien.

Le président: Bien sûr. Monsieur Crouse, vous avez la parole. Vous serez suivi de M. Hudecki.

M. Crouse: Merci, monsieur le président. Je remercie mon collègue de me donner sa place. Je n'ai que quelques questions à poser.

M. Cote, j'ai entendu dire que, depuis une cinquantaine d'années, les Soviétiques procèdent à des importations massives d'équipements perfectionnés et de technologie occidentale.

[Text]

Stalin consolidated the policy of purchases and loans from the West, and his purchases of Western equipment as a percentage of total Soviet imports rose from something like 13 per cent in 1925 to 40 per cent around 1930, and to over 50 per cent during the immediate post-war years. I believe it stands at something like 48 per cent at the present time.

• 2155

So my question to you, sir, is, how vast is the transfer of Western technology to the U.S.S.R? Have Western suppliers been allowed to establish themselves on Soviet territory during the past half century? If not, do you believe they will be permitted to do so over the coming decade, so that we may have some on-site inspection of the technology we export to that area? We could then determine if our exports are used for aggressive or peaceful purposes.

Mr. Cote: It is my belief that the Soviets now have a completely indigenous capability, both militarily and in their civilian power program. I guess that certainly found its roots in Western technology. I think it has departed from that technology to give them a system which is probably unique to the Soviet Union. I do not believe, personally, that there is any opportunity, and I would be dumbfounded if there was, for any Western nation to sell nuclear power equipment into the Soviet Union. I just do not see it in the cards. The Soviet Union is a member of the NPT, you know.

Mr. Crouse: So you are saying that we do not supply any technology; that there is no technology supplied to the U.S.S.R., for example, by the Federal Republic of Germany, or Japan, or France, or the United States, or Canada; that they totally generate their technology and the requirement to fuel their atomic weaponry from within their own resources? Is this what you are telling us?

Mr. Cote: I believe that to be true. But, Mr. Groves, you may have some further insights on that.

Mr. Groves: I am not aware of any significant exports of technology in the nuclear area from Western countries to the Soviet Union. They have developed a completely autonomous capability.

Mr. Cote: I just do not believe there is any requirement for them to pursue the import of technology. I believe they have it all, and have had it for quite a number of years, both on the military and the civilian sides.

Mr. Crouse: What type of technology are we selling to the Soviets?

Mr. Cote: In the nuclear area? None.

Mr. Crouse: None whatsoever?

Mr. Cote: No.

Mr. Crouse: In any other field?

Mr. Cote: Oh, I do not know.

[Translation]

Staline a consolidé la politique d'achats et de prêts de l'Ouest, et le pourcentage de ces achats d'équipement de l'Ouest comparé aux importations soviétiques globales est passé de quelque 13 p. 100 en 1925 à 40 p. 100 vers 1930 pour finalement dépasser les 50 p. 100 au cours des années d'après-guerre. Ce pourcentage est de quelque 48 p. 100 à l'heure actuelle, je crois.

J'aimerais donc vous demander, monsieur, l'envergure du transfert de technologies de l'Ouest à l'Union soviétique? A-t-on permis aux fournisseurs occidentaux de s'établir en territoire soviétique au cours des 50 dernières années? Sinon, croyez-vous qu'on leur permettra de le faire au cours de la décennie à venir de façon à nous permettre d'inspecter sur place la technologie que nous exportons dans cette région? Nous pourrions ensuite voir si nos exportations servent à des fins agressives ou pacifiques.

M. Cote: Je crois que les Soviétiques possèdent actuellement leur propre capacité et sur le plan militaire et dans le cadre de leur programme énergétique civil. Je suppose que cette capacité a ses racines dans la technologie occidentale. Toutefois, ils se sont éloignés, je crois, de cette technologie, ce qui leur donne un système qui leur est probablement unique. Je ne crois pas, personnellement, qu'il y ait la moindre possibilité, et je serais absolument étonné du contraire, qu'une nation occidentale vende de l'équipement nucléaire à l'Union soviétique. Je ne crois vraiment pas que ce soit possible. L'Union soviétique est parite au TNP, vous savez.

M. Crouse: Donc, vous dites que nous ne fournissons aucune technologie; que l'URSS ne reçoit aucune technologie par exemple de la République fédérale d'Allemagne, du Japon, de la France, des États-Unis ou du Canada; que les Soviétiques génèrent complètement leur technologie et le besoin d'alimenter leur arsenal atomique à partir de leurs propres ressources? Est-ce ce que vous nous dites?

M. Cote: Je crois que c'est le cas. Néanmoins, M. Groves aurait peut-être quelque chose à ajouter.

M. Groves: A ma connaissance, les pays occidentaux n'exportent de façon importante aucune technologie nucléaire vers l'Union Soviétique. Cette dernière a mis au point une capacité complètement autonome.

M. Cote: Je ne crois pas qu'il soit nécessaire aux Soviétiques de chercher à importer de la technologie. Je crois qu'ils ont tout ce qui leur faut et ce depuis nombre d'années, et sur le plan militaire et sur le plan civil.

M. Crouse: Quel genre de technologie vendons-nous aux Soviétiques?

M. Cote: Dans le domaine nucléaire? Aucune.

M. Crouse: Aucune, quelle qu'elle soit?

M. Cote: Non.

M. Crouse: Dans d'autres domaines?

M. Cote: Je n'en sais rien.

[Texte]

Mr. Crouse: That is out of your realm?

Mr. Cote: Yes.

Mr. Groves: In other fields? Yes, I am afraid I am just not competent to comment on that subject.

Mr. Crouse: So what you are telling us then is that the International Atomic Energy Agency in Vienna is actually helping to control all nuclear exports. Is that correct?

Mr. H.A. Rose (Director, International Relations, Atomic Energy of Canada Limited): I will say a few words to that, if you like.

The U.S.S.R. under the NPT is a nuclear-weapons state. They had nuclear weapons, along with France and the U.S., when the NPT came into being. There was no provision in the original NPT to safeguard the territories of the nuclear-weapons states; in other words, to inspect in them. The Eastern bloc, however, are all NPT signatories as well, and they are under inspection from Vienna—the IAEA inspection. The U.S., the U.K. and France have allowed certain IAEA inspection of their civilian programs. The U.S.S.R. so far has not.

Mr. Groves, I think that is accurate.

Mr. Crouse: In light of that response, Mr. Chairman, should we continue to seek overseas markets for our nuclear technology and our nuclear fuel? What are the current restrictions against that type of export, and what would be the impact of tightening them?

• 2200

Mr. Cote: Mr. Chairman, you are talking about global nuclear trade. It is my belief that of course we should pursue the export of nuclear technology for peaceful purposes. I think to deny countries which need this source of power would be a very retrogressive step. It is a very punitive step which I do not think is at all necessary provided that the proper safeguards are applied to these nuclear exports. Certainly the Canadian policy, as it exists at the present time, provides ample protection in this regard.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Crouse. My good friend Dr. Hudecki is next. You will understand why I say he is my good friend when I explain that he is my personal physician.

Mr. Hudecki: You are not that good an advertisement, though.

The Chairman: Well, I can stay here longer days as you can see, thanks to you, Dr. Hudecki.

Mr. Hudecki: I think there is a feeling of insecurity among the general public in dealing with any radioactivity. And every so often, from a public relations point of view I think we are

[Traduction]

M. Crouse: Cela n'est pas de votre domaine?

M. Cote: En effet.

M. Groves: Dans d'autres domaines? Eh bien, je crois ne pas posséder la compétence voulue pour vous répondre.

M. Crouse: Vous nous dites donc que l'Agence internationale de l'énergie atomique à Vienne aide vraiment à contrôler toutes les exportations nucléaires. Est-ce exact?

M. H.A. Rose (directeur, Relations internationales, Énergie atomique du Canada Limitée): Je peux dire quelques mots à ce sujet, si vous le désirez.

L'URSS aux termes du TNP est un État doté d'armements nucléaires. Ce pays possédait déjà des armes nucléaires tout comme la France et les États-Unis lors de l'entrée en vigueur du TNP. Le TNP original ne contenait aucune disposition visant la sauvegarde des territoires des États dotés d'armements nucléaires; en d'autres termes, vous ne pouviez faire des inspections. Les pays du bloc de l'Est cependant sont tous signataires du TNP et sont assujettis à des inspections de Vienne... des inspections de l'AIEA. Les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France ont autorisé certaines inspections de leur programme civil par l'AIEA. Jusqu'à présent, l'URSS ne l'a pas fait.

Monsieur Groves, je crois que c'est exact.

M. Crouse: Compte tenu de cette réponse, monsieur le président, devrions-nous continuer à chercher des marchés étrangers pour notre technologie nucléaire et notre combustible nucléaire? Quelles sont les restrictions actuelles qui frappent ce genre d'exportations et qu'arriverait-il si on les rendait plus sévères?

M. Cote: Monsieur le président, voulez-vous parler du commerce nucléaire global? J'estime que manifestement nous devons continuer à exporter la technologie nucléaire à des fins pacifiques. Je crois que d'en refuser l'accès aux pays qui ont besoin de cette source d'énergie constituerait un pas en arrière. C'est une mesure très punitive tout à fait inutile, à mon avis, à condition que les exportations nucléaires soient assorties de bonnes garanties. Il est certain que la politique canadienne, telle que rédigée actuellement, offre toute la protection voulue à cet égard.

M. Crouse: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Crouse. Mon bon ami le docteur Hudecki est le suivant. Vous comprendrez que je l'appelle mon bon ami lorsque je vous expliquerai qu'il est mon médecin personnel.

M. Hudecki: Vous n'êtes pas vraiment une bonne publicité.

Le président: Pourtant, c'est grâce à vous que je peux rester ici de longues journées. Docteur Hudecki.

M. Hudecki: Je crois qu'il existe un sentiment d'insécurité parmi le grand public lorsqu'il est question de radioactivité. De temps à autre, en ce qui concerne les relations publiques, je

[Text]

deficient in keeping the public informed. For example, currently there is information about leaks occurring in a reactor in Toronto. Now, what does that mean in terms of an individual? Unfortunately, facts as to the safeguards that are in place, the extra shields that are in place, are not brought out, and the public has been left with the impression that there is radioactivity permeating the air, against which there is no protection. The public is so frightened of radioactivity that they will come in to me and ask for treatment of a fracture and will insist on having no x-rays taken. This is the status we have reached in our thinking and the reaction to radioactivity.

I would think that if there were a very quick report, or one made as quickly as possible, really to clarify what is meant by a "leak", perhaps that would alleviate some of the problems.

The other thing refers to where there is actual contamination. We talk about decontamination and, really, if there is a bona fide leak of radioactive material, there is no real decontamination except by the process of diffusion. So I think again that is a real worry to people.

I will put all these questions at once since my time is short, and you can answer perhaps in as short order as you can.

The third question is that it is known that research reactors can produce weapons, and I wonder just how relatively small in size need a reactor be to do it. My impression is that the one we have at McMaster University could produce a nuclear weapon; that one does not need a major civilian type of reactor to do it.

I have only one question for Mr. DesRoches now, and that is that outside of Canadarm you know, most of the products that come out of aerospace are so sophisticated and exotic, very few of us know what they are. We must use our imagination a great deal. I think it would help people in the political field to have a little better insight into what is being done. Unfortunately, outside of Canadarm, there is not any one product that comes out that we could talk about and promote; it is always some part of another vehicle or weapon.

Those are the questions on which I would like short comments.

Le président: M. Côté et M. DesRoches.

Monsieur Côté.

Mr. Côté: I would certainly agree with you, sir, that radiation, radioactivity, levels of radioactivity and levels of radiation, are not at all well understood publicly and I guess we share responsibility for that. We have made attempts over the years to make this information more available. I suggest that perhaps we have not been tremendously successful at doing this. Certainly we are aware of that particular problem. It is an insidious issue, and can be very, very frightening. I think we have a duty, which certainly we recognize as a company, to better inform the public on this particular issue.

[Translation]

crois que nous négligeons de tenir le public informé. Par exemple, on entend actuellement parler de fuites dans un réacteur à Toronto. Or qu'est-ce que cela signifie pour l'individu? Malheureusement, il n'est pas question des mesures de sécurité en place, des écrans supplémentaires en place, et le public reste avec l'impression que des éléments radioactifs s'évaporent dans l'air, sans qu'il soit possible de s'en protéger. Le public craint tellement la radioactivité, que des gens viennent me voir pour me demander de soigner une fracture tout en insistant sur le fait qu'ils ne veulent pas de rayons X. Voilà où nous en sommes dans notre façon de penser et dans notre réaction à la radioactivité.

Je pense que si l'on publiait très rapidement un rapport ou si on en préparait un le plus tôt possible, pour préciser ce que signifie une «fuite», on pourrait peut-être atténuer certains de ces problèmes.

Il y a également l'aspect de ce qui constitue vraiment la contamination. Nous parlons de décontamination, alors qu'en réalité, s'il y a une fuite réelle de matériel radioactif, il n'y a aucune vraie décontamination, sauf par diffusion. Cela aussi, je crois, inquiète vraiment les gens.

Je vais poser toutes mes questions en même temps, puisque j'ai peu de temps, et vous pourrez peut-être répondre le plus rapidement possible.

Troisièmement, on sait qu'à partir de réacteurs de recherche, on peut produire des armes, et je me demande si avec un petit réacteur, on pourrait le faire. J'ai l'impression que celui que nous avons à l'Université McMaster pourrait produire une arme nucléaire; qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un gros réacteur à usage civil.

J'ai maintenant une question à l'intention de M. DesRoches, puisque outre le bras articulé, la grande part de la production aérospatiale est si sophistiquée et exotique, que très peu d'entre nous savent de quoi il s'agit. Nous devons avoir recours à notre imagination. Je crois que ce serait utile pour les politiciens d'avoir une meilleure compréhension de ce qui se fait. Malheureusement, outre le bras articulé, aucun autre produit n'est fabriqué dont nous puissions parler et promouvoir la vente; il s'agit toujours d'une pièce d'un autre véhicule ou d'une autre arme.

Voilà les questions au sujet desquelles j'aimerais de brèves réponses.

The Chairman: Mr. Côté and Mr. DesRoches.

Mr. Côté.

M. Côté: Je conviens, très certainement, monsieur, que la radiation, la radioactivité, les niveaux de radioactivité, de radiation ne sont pas du tout bien compris par le public et je crois que nous en sommes en partie responsables. Par le passé, nous avons tenté de fournir plus de renseignements à ce sujet. Nous n'avons peut-être pas eu un succès énorme. Il n'en reste pas moins que nous sommes très conscients de ce problème. Il s'agit d'une question insidieuse qui peut être très très inquiétante. La société reconnaît qu'il m'incombe de mieux renseigner le public sur cette question.

[Texte]

• 2205

In terms of the incident at the Bruce reactor, the situation is fairly clear that a leak has occurred in the calandria—a very small one—and the reactor has been run down. They are attempting now to find out exactly where this particular leak is. It is within the containment area, and there is just absolutely no way there could, or ever would, be a release into the atmosphere. Now that was reported in the newspapers, so I am a little bit concerned about your comment that there is great concern, publicly over it; that there is radioactivity leaking out. I do not know what the source of that would be. Within the next 48 hours or so, they will have an absolute fix on this particular problem.

In terms of reactors and research reactors' capability and size to produce a nuclear weapon, I wonder if I could defer to Mr. Gene Critoph, an eminent scientist and general manager of our Chalk River nuclear laboratories, to perhaps respond to your question on that point.

Mr. Gene Critoph (Vice-President and General Manager, Chalk River Nuclear Laboratory, Atomic Energy of Canada Limited): Thank you. First of all, I would like to thank you for the kind words you said about Chalk River. I had to get that in before attempting to answer.

Mrs. Appolloni: You are welcome.

Mr. Critoph: I might just say that the CIRUS reactor in India that was mentioned is, in fact, almost a direct copy of the NRX reactor at Chalk River. The size of that reactor is 30 megawatts thermal. Now if you compare that with, say, Pickering, each unit at Pickering has about 1,500 megawatts thermal. So there is a great difference in heat generation.

The research reactor, NRX, I would say—and you know you can shade these things—is about the minimum size that anyone could use to produce weapons, more than one weapon, with any frequency. It would take a few years to produce enough plutonium in an NRX-type reactor to produce a weapon.

Now, with respect to the McMaster reactor, I do not believe it would be a serious threat. No one would use that type of reactor, at that power, to produce weapons.

The Chairman: Thank you very much.

I will recognize briefly the Honourable Mr. McKinnon for a short supplementary before Mrs. Appolloni. I think it would be fair. She has asked for a short supplementary before Mr. Gamble.

Mrs. Appolloni: Thank you.

An hon. Member: I will just stay and wait for a chance.

The Chairman: Well, so far it is proceeding very well. We have not let down anybody.

[Traduction]

Quant à l'incident du réacteur Bruce, on semble avoir conclu à une fuite très minime dans les cuves et le réacteur a été arrêté. On tente à l'heure actuelle de trouver l'endroit exact de la fuite. Elle se trouve à l'intérieur de l'aire de confinement et il est absolument impossible que des matières radioactives puissent s'échapper dans l'atmosphère. Voilà ce qui a été dit dans les journaux; vous avez dit que la fuite a soulevé beaucoup d'inquiétudes, que l'on craint une fuite de matière radioactive, ce qui m'inquiète un peu à mon tour. Je ne sais pas qui serait responsable de cette rumeur. D'ici deux jours environ, on aura cerné le problème.

Pour ce qui est des réacteurs, de leur capacité et de la taille qu'il faut pour produire une arme nucléaire, j'aimerais demander à M. Gene Critoph, un grand scientifique et le directeur général de nos laboratoires à Chalk River, de répondre à votre question.

M. Gene Critoph (vice-président, directeur général, Laboratoire nucléaire de Chalk River, Énergie atomique du Canada limitée): Merci. Je tiens tout d'abord à vous remercier de vos bons mots au sujet de Chalk River. Je tiens à le faire avant d'essayer de répondre à votre question.

Mme Appolloni: Je vous en prie.

M. Critoph: Je vous signale que le réacteur Cyrus en Inde dont on a parlé, est en réalité une copie assez fidèle du réacteur NRX de Chalk River. Il s'agit d'un réacteur de 30 mégawatts thermiques. A Pickering, chaque unité est d'environ 1,500 mégawatts thermiques. Il produit donc beaucoup plus de chaleur.

Vous savez, il est possible de faire des distinctions: je dirais que le réacteur de recherche, le NRX, possède la puissance minimale requise pour permettre à quelqu'un de fabriquer des armes, plus d'une, assez rapidement. Il faudrait compter quelques années avant de produire suffisamment de plutonium grâce à un réacteur du genre du NRX pour fabriquer une arme.

Quant au réacteur de McMaster, je ne crois pas qu'il pourrait constituer une menace sérieuse. Personne n'utiliserait ce genre de réacteur, avec la puissance qu'on lui connaît, pour produire des armes.

Le président: Merci beaucoup.

Je laisse la parole à l'honorable M. McKinnon qui pourra poser une question supplémentaire très brève avant de laisser la parole à M^{me} Appolloni. C'est juste, à mon avis. Elle m'a demandé une brève question supplémentaire avant que je laisse la parole à M. Gamble.

Mme Appolloni: Merci.

Une voix: Je vais patienter et tenter ma chance.

Le président: Eh bien, jusqu'à présent, la réunion se déroule assez bien. Personne n'a été déçu.

[Text]

Mrs. Appolloni: I have waited for two supplementaries today. It will be a short one, Mr. Chairman.

The Chairman: I am not sure about the answer.

Mrs. Appolloni: In my questioning to the witnesses, because they are experts I was very much hoping they would take the opportunity to help dispel some of the fears of the public and help to correct what could be erroneous public perception of sales abroad.

The Chairman: Some public.

Mrs. Appolloni: I particularly made reference to Kuwait, hoping for some facts. Instead, both witnesses gave me quite lengthy answers but not on Kuwait; they were on Egypt. So I wonder why they spoke of Egypt when I was talking about Kuwait. Maybe they did not understand.

The Chairman: I am sure you meant to say "concern"; you said "the perception".

Mrs. Appolloni: I was speaking about public concern of all sales of nuclear reactors—

The Chairman: Some public concern.

Mrs. Appolloni: —and in particular the Jewish community in Toronto.

The Chairman: Ah, that is what I wanted.

• 2210

Mrs. Appolloni: I was speaking about public concern about all sales of nuclear reactors, and that the Jewish community in Toronto was particularly alarmed about the reports they have heard of possible sales of the CANDU to Kuwait. Instead, much to my surprise, both witnesses referred to Egypt. I had not mentioned Egypt.

The Chairman: Probably External Affairs.

Mr. Cote: I think so.

The Chairman: *Merci beaucoup.*

Mrs. Appolloni: I only meant to clear the record, not to confuse it.

Mr. Gamble: They have been watching Question Period, watching the examples.

The Chairman: Mr. Groves.

Mr. Groves: Mr. Chairman, I think the Middle East was referred to in general terms. Perhaps I was guilty, if so, I apologize for it. I may have had Egypt on the brain today simply because this morning we concluded an agreement with them, and that was why I talked about Egypt.

Another reason, I think, is that we simply do not know where the Kuwait program is going to go, or indeed whether there is going to be one. My understanding is that Kuwait is thinking of using nuclear power for things like desalination, which might appear to have some logic. On the other hand, Kuwait has immense reserves of oil, and I think they are

[Translation]

Mme Appolloni: J'ai attendu pour qu'on me permette deux supplémentaires, aujourd'hui. Celle-ci sera courte, monsieur le président.

Le président: Quant à la réponse, je ne sais pas.

Mme Appolloni: En adressant des questions aux témoins qui sont des spécialistes, j'espérais qu'ils profiteraient de l'occasion pour faire disparaître certaines des craintes du public et pour corriger ce qui peut être une perception faussée de la part du public des ventes effectuées à l'étranger.

Le président: Des craintes d'un certain public.

Mme Appolloni: J'ai parlé en particulier du Koweït et j'espérais obtenir des renseignements. Or, les deux témoins m'ont donné des réponses assez longues, mais qui ne portaient pas sur le Koweït; leurs renseignements portaient sur l'Égypte. Je me demande pourquoi on a parlé de l'Égypte puisque je parlais du Koweït. Ils n'ont peut-être pas compris.

Le président: Vous vouliez sans doute parler de l'inquiétude; vous avez dit «perception».

Mme Appolloni: Je parlais de tout l'intérêt suscité chez le public par toutes les ventes de réacteurs nucléaires...

Le président: D'une certaine inquiétude du public.

Mme Appolloni: ... et, en particulier, la communauté juive de Toronto.

Le président: Ah! Voilà où je voulais en venir.

Mme Appolloni: Je parlais de l'inquiétude du public face à toutes les ventes de réacteurs nucléaires et du fait que la communauté juive de Toronto était particulièrement préoccupée par certaines déclarations où il est question de ventes éventuelles du CANDU au Koweït. Or, à ma surprise, les deux témoins ont parlé de l'Égypte. Je n'avais pas parlé de l'Égypte.

Le président: Ceux des Affaires extérieures, probablement.

Mr. Cote: Je crois, oui.

Le président: *Thank you.*

Mme Appolloni: Je voulais tout simplement mettre les choses au clair, non pas les brouiller.

Mr. Gamble: Ils ont vu la période de questions, ce qui nous donne un bon exemple.

Le président: Monsieur Groves.

Mr. Groves: Monsieur le président, je crois qu'on a parlé du Moyen-Orient en termes généraux. Je suis peut-être coupable, veuillez m'en excuser. L'Égypte me venait probablement à l'esprit aujourd'hui car ce matin, nous avons conclu un accord avec ce pays.

Par ailleurs, nous ne savons tout simplement pas ce qui adviendra du programme du Koweït, ni même s'il y en aura un. Si je comprends bien, le Koweït songe à utiliser la puissance nucléaire pour des projets de dessalement, ce qui n'est pas dépourvu de logique. Par contre, le Koweït possède des réserves pétrolières fabuleuses, et ses citoyens sont à débattre

[Texte]

simply wrestling internally with the problem of whether they want to have a nuclear program at all. So at this stage it seems a little premature, and I am certainly not qualified or capable to comment on what program Kuwait might have, particularly as they have not themselves decided whether they are even going to have a program of nuclear development.

The Chairman: When you talked about the leasing you opened up something that I cannot resist so I will have an exception; I am sure my colleagues will agree I can have an exception, a supplementary question.

I am sure, and my friend from External Affairs will say this, because a country has a particular amount of oil, maybe limited in some cases, but if they decide that in their own development they want to keep the oil inside, keep it for future days when they will not have any richness left, it would be highly arrogant for us to decide how they should develop their future.

That was an argument that was used in Iraq, and with which I completely disagreed. Who are we or who is any state, Israel included, to say to someone, you have oil there, you finish that first and then you do something else later.

Would you comment, or just say I am on the right track. I need some support somewhere.

Mr. Groves: You are welcome to my support in that issue. I think you are perfectly right. I think it is certainly not up to us to try to determine or prejudge what another country's energy program might be. That is an internal decision, and in the case of Kuwait they are just now coming to grips with it. If and when they decide that they want to have a nuclear program, we will look at the possibilities when they arise.

The Chairman: Thank you, sir.

Now Mr. Gamble, followed by a very faithful member of this committee, Mr. Bloomfield, and an equally faithful member, Mr. Wenman.

It might be shorter towards the end, fortunately. Mr. Gamble.

Mr. Gamble: Dr. Cote, I have had an opportunity to visit a waste disposal plan that Atomic Energy of Canada had developed, and they had some mock-ups which I found quite interesting. The pursuit of peaceful storage of atomic wastes in those facilities, when developed, convince at least me that we may have moved in the right direction in terms of disposing of that material.

Let me now ask you a question related to the issue before this committee, which is disarmament. Assuming that the aspirations of the world were to be realized, and a program of dismantling of atomic weaponry had begun, where would this material be stored safely?

Mr. Cote: The material from the dismantling of the weapons?

Mr. Gamble: That is right.

[Traduction]

de la question, à savoir s'ils veulent un programme nucléaire, un point c'est tout. Donc, il est un peu trop tôt pour en parler; je ne suis certainement pas en mesure de faire un commentaire sur le genre de programme en vigueur au Koweït, d'autant plus que ce pays n'a pas encore décidé s'il arrêterait un programme de développement nucléaire.

Le président: Lorsque vous avez parlé de location, vous avez soulevé une question à laquelle je ne peux pas résister; mes collègues, j'en suis sûr, me permettront de faire une exception et de poser une question supplémentaire.

Mon collègue des Affaires extérieures sera d'accord avec moi: si un pays possède une certaine quantité de pétrole, quelle qu'elle soit, et s'il décide de conserver ce pétrole pour son propre usage, pour le futur lorsqu'il ne lui restera pas beaucoup de richesses, nous ferions preuve de beaucoup d'arrogance si nous tentions de décider comment ce pays devrait assurer son avenir.

Cet argument a été utilisé dans le cas de l'Irak et à ce moment-là, je n'étais pas du tout d'accord. Qui peut se permettre, quel pays peut se permettre, de dire à un pays qu'il doit d'abord consommer son pétrole pour ensuite passer à quelque chose d'autre? Même Israël ne peut pas le faire.

Voulez-vous faire une observation ou vous contenter de me dire si je suis dans la bonne voie. Je dois me chercher un appui quelque part.

M. Groves: Je suis d'accord avec vous pour cela. Vous avez tout à fait raison, à mon avis. Ce n'est certainement pas à nous d'essayer de fixer le programme énergétique d'un autre pays ou de l'évaluer a priori. Il s'agit d'une décision interne et le Koweït vient tout juste de s'attaquer à ce problème. S'il décide d'avoir un programme nucléaire, nous étudierons les possibilités à mesure qu'il en sera question.

Le président: Merci, monsieur.

Je cède la parole à M. Gamble, suivi d'un membre très fidèle du Comité, M. Bloomfield, et d'un autre membre du Comité tout aussi fidèle, M. Wenman.

Peut-être que ça ira plus vite vers la fin, espérons-le. Monsieur Gamble.

M. Gamble: Monsieur Côté, j'ai eu l'occasion de prendre connaissance d'un programme d'élimination des déchets que l'Energie atomique du Canada avait mis au point et des essais qui étaient très intéressants, à mon avis. La recherche des procédures de stockage des déchets atomiques dans ce genre d'installations m'a convaincu que nous nous dirigeons dans la bonne direction concernant l'élimination de ces produits.

Permettez-moi de vous poser une question sur un sujet que nous étudions, le désarmement. À supposer que les aspirations mondiales étaient satisfaites et que l'on aurait commencé un programme de démantèlement des arsenaux atomiques, où pourrait-on entreposer ce matériel de façon sécuritaire?

M. Cote: Le matériel qui proviendrait des armes désaffectées?

M. Gamble: Oui.

[Text]

Mr. Cote: Would you like to take a shot at that question?

• 2215

Mr. Critoph: Of course, this would be fissile material and there are already fairly large quantities of fissile material in storage in the States for other reasons. It would be stored, presumably, in central locations that were well guarded. It is not the same as waste. It would be useful material which they would want to use in reactors for power production, so it would be a question of storage before use.

Mr. Gamble: I appreciate there is a difference between atomic waste and the material you have described as being, "vissar"?

Mr. Critoph: Fissile. Fissionable.

Mr. Gamble: Fissionable material. Is this material in that state dangerous?

Mr. Critoph: It would be dangerous if handled improperly, but of course the storage of fissionable material is a well-known procedure, the procedures are well known, and facilities are developed for storage of that type of material.

Mr. Gamble: Would it be as complicated as the process developed by Atomic Energy of Canada for the storage of waste materials?

Mr. Critoph: No, it would be quite different because it would not be long-term disposal in terms of tens or hundreds or thousands of years; it would be storage until you used it for whatever reason.

Mr. Gamble: What could you use it for?

Mr. Critoph: You would use it in power reactors or research reactors.

Mr. Gamble: On the basis of the known quantity of this kind of material that exists in the world today—France, Germany, the U.S.S.R. and the United States—how many years' supply of this fissionable material for peaceful uses would we have?

Mr. Critoph: That has been fairly well documented. In the ground, as distinct from already mined, there are known resources of the order of 5 million tons, which is enough to fuel the nuclear programs until beyond the year 2000, with the present methods of using that fuel.

Mr. Gamble: How much that has been extracted from the ground is now in fissionable form and would not have to be mined?

Mr. Critoph: I do not know what the stockpile is for the military. There is a fair stockpile of partially enriched material for civilian use. For example, at Chalk River we buy highly enriched uranium, about 100 kilograms a year, for use in our research reactors. There are some stockpiles but they would be small relative to the amount in the military stockpiles, in the weapons and so on.

[Translation]

M. Cote: Voulez-vous tenter de répondre à cette question?

M. Critoph: Bien entendu, il s'agirait du matériel fissible et on en trouve déjà d'assez grandes quantités stockées aux États-Unis pour d'autres raisons. Ce matériel serait probablement stocké dans des endroits accessibles qui seraient bien gardés. Il ne s'agirait pas de déchets, mais de matériel utile qu'on pourrait vouloir utiliser dans les réacteurs pour produire de l'énergie; il faudrait donc songer à l'entreposage avant l'utilisation.

M. Gamble: Je sais qu'il existe une différence entre les déchets atomiques et le matériel que vous avez appelé, comment encore?

M. Critoph: Fissible. Susceptible de donner lieu à la fission.

M. Gamble: Du matériel fissible. Ce matériel est-il dangereux?

M. Critoph: Il pourrait l'être s'il n'était pas traité comme il le faut, mais les procédures pour l'entreposage de matériel fissible sont bien connues et les installations bien conçues.

M. Gamble: Ce processus serait-il aussi compliqué que celui mis au point par l'Energie atomique du Canada Limitée pour le stockage des déchets?

M. Critoph: Non, il serait très différent car il ne s'agirait pas d'un stockage à long terme, ou pendant des décennies, des siècles ou des millénaires; il s'agirait d'un entreposage temporaire jusqu'à ce qu'on décide d'utiliser le matériel pour quelque raison que ce soit.

M. Gamble: A quoi pourrait-il servir?

M. Critoph: Il serait utilisé pour les réacteurs ou les réacteurs de recherche.

M. Gamble: D'après les quantités de ce genre de matériel que l'on retrouve actuellement au monde, en France, en Allemagne, en URSS et aux États-Unis, nous avons des stocks de ce matériel fissible devant servir à des fins pacifiques pour combien d'années, à votre avis?

M. Critoph: Les stocks sont assez bien connus. Dans le sol par opposition au matériel déjà exploité, on sait qu'il existe des réserves de l'ordre de 5 millions de tonnes, ce qui suffirait pour alimenter des programmes nucléaires bien au-delà de l'an 2,000, d'après les méthodes actuelles.

M. Gamble: Quel volume de cette matière déjà extraite du sol se trouve déjà sous forme fissible de sorte qu'elle n'aurait pas à être exploitée?

M. Critoph: Je ne sais pas combien d'armes les militaires ont amassées. On a constitué des stocks passablement considérables de matériel partiellement enrichi pour usage civil. Par exemple, à Chalk River, nous achetons environ 100 kilogrammes d'uranium très enrichi par année pour nos réacteurs de recherche. Il existe certaines réserves, mais elles seraient minimes comparativement aux réserves d'armes accumulées par les militaires.

[Texte]

Mr. Gamble: But it is only with respect to the military stockpiles that I am directing my questions.

Mr. Critoph: There would be a significant addition to the fuel for producing power. I do not know exactly what the figure would be. It would not be many years' supply.

Mr. Gamble: Has anyone done any studies in terms of quantity, how much is available in fissionable form, in military stockpiles today?

Mr. Critoph: Yes. I am sure the Americans have done it; they have told me. But in general, the amount of material in their military stockpiles is classified information so I do not know the amounts. But I do know from their telling me that they themselves have studied how much use it would be in the power programs.

Mr. Gamble: In any event, since some of this material is classified in terms of quantity it would be impossible to do a projection as to how many years' supply of fissionable material was available for peaceful uses.

Mr. Critoph: The amount that has been separated would be small, relative to the amount that is yet to be mined.

Mr. Gamble: Let me, Dr. Cote, turn to some of the comments you have made in the written submission, of which I have a copy. I might say that I was somewhat intrigued by some of those comments having regard to my former service on the Public Accounts committee of the House.

You have indicated on page 3:

In conformity with the treaty, Canadian policy is based upon the principle of balancing access to peaceful nuclear benefits with a binding commitment to non-proliferation objectives.

It would have been better, I think, had you said that the execution of that non-proliferation treaty arrangement was a condition precedent to the supply. It is not a matter of balancing so much as it is of creating a condition precedent to the actual supply of the CANDU reactor to only those countries which were prepared to execute this agreement. Is that not the case?

• 2220

Mr. Cote: The point there was that it is part of Canadian policy to make the technology associated with peaceful purposes available. There is no denial principle in the Canadian policy, and that technology is available to any country which, under the assessment criteria, is judged to be a suitable nuclear partner. Part of that, of course, is the willingness to commit to Canada's non-proliferation requirements.

Mr. Gamble: Then you said:

[Traduction]

M. Gamble: Mais ma question ne porte que sur les réserves militaires.

M. Critoph: On augmenterait sensiblement le combustible pour la capacité de production. Je ne sais pas exactement quels seraient les chiffres. Il ne s'agirait pas d'un approvisionnement de plusieurs années.

M. Gamble: Quelqu'un a-t-il fait des études quantitatives sur les réserves militaires et sur le volume sous forme fissible?

M. Critoph: Oui. Je suis convaincu que les Américains l'ont fait; ils me l'ont dit. Mais de façon générale, le volume de leurs réserves militaires est considéré comme confidentiel; par conséquent, je n'ai pas de chiffres. Mais ils m'ont dit qu'ils ont fait des études sur son utilité dans le cadre de programmes d'énergie nucléaire.

M. Gamble: De toute façon, puisqu'il est impossible de connaître le volume de ce matériel, il serait impossible de faire des projections pour savoir pendant combien d'années on aurait des provisions de matériel fissible pour des usages pacifiques.

M. Critoph: Le volume qui a été mis de côté ne serait pas très grand, comparativement à celui qu'il faut encore extraire.

M. Gamble: Monsieur Côté, permettez-moi de passer aux commentaires que vous avez faits dans votre mémoire dont j'ai un exemplaire. Je vous signale que j'ai été quelque peu intrigué par certains des commentaires qui portaient sur le travail que j'ai fait lorsque j'étais membre du Comité des comptes publics de la Chambre.

Je cite un extrait de la page 3:

Conformément au Traité de non-prolifération, la politique canadienne est fondée sur le principe voulant que l'on compense l'accès aux avantages nucléaires pacifiques par un engagement formel à des objectifs de non-prolifération.

A mon avis, il aurait mieux valu dire que l'exécution de ce traité de non-prolifération précède l'acquisition. Il ne s'agit pas d'équilibrer mais plutôt de créer une condition préalable à la fourniture d'un réacteur CANDU aux seuls qui étaient disposés à respecter cet accord. N'est-ce pas?

M. Cote: Il s'agissait de la politique canadienne qui cherche à mettre la technologie à la disposition des pays qui l'utiliseront à des fins pacifiques. La politique canadienne ne prévoit pas des cas de refus; cette technologie est à la disposition de tout pays qui répond à des critères et est considéré comme un partenaire nucléaire convenable. Bien entendu, un de ces critères exige une participation aux objectifs canadiens de non prolifération.

M. Gamble: Je cite de nouveau:

[Text]

Hence, nuclear trade is itself an instrument by which the regime of non-proliferation commitments can be expanded.

That has not been too successful, having regard to the fact that other nations are in a position to supply similar nuclear reactors to willing purchasers.

Mr. Cote: Yes, but their requirements are non-proliferation requirements too. I was not speaking specifically of Canada here. I think that as the world moves towards—and I have no question that it will—incremental requirements for nuclear power, the recognition will be there, that this transfer—and I am not talking about Canada; I am talking about the nations in the world that are in a position to transfer the technology—will require safeguards.

Mr. Gamble: Well, let me just deal specifically with Argentina, since it was raised. We were told that one of the reasons we did not obtain the contract for the installation of that CANDU reactor recently in Argentina—1979, as I recall, the contract was signed—was because of our insistence on the execution of a non-proliferation agreement. I understand that Argentina is not a party to that agreement and has not in fact bound itself not to use these facilities for the production of nuclear weapons.

Mr. Cote: That is correct.

Mr. Gamble: Of course, Germany supplied the nuclear reactor.

Mr. Cote: Under safeguards. Totally under safeguards.

Mr. Gamble: Yes, but first of all, they did not sign the non-proliferation agreement which we insisted upon, and the safeguards are different because we have—and it has been just skimmed over very lightly—what is referred to as a full-scope safeguard which, in terms of our installation, requires that our inspectors may indeed have access to all nuclear facilities in the country in which the CANDU is installed, including those installed under the aegis of other governments, namely the German installation which was already there. Is that not the case?

Mr. Cote: That is correct.

Mr. Gamble: You know, Dr. Cote, were it not for the fact that you are a quasi public servant, I think you might have been a little less kind to the government when you made the comments you did at the top of page 4. I will not read it, you are already familiar with it.

It is my view that Canada has imposed full-scope safeguards which other nations do not, that other nuclear powers will in fact supply nuclear reactors to willing purchasers, and we have lost those sales in accordance with and adherence to a policy which is not acceptable to other nuclear-producing nations. As a result of that, we have lost the sales; your company has lost the sales. Were you a representative of private industry coming here, I think you would have some rather scathing comments for the Government of Canada. Now that is not only the Government of Canada today, it is the Government of Canada

[Translation]

Par conséquent, le commerce nucléaire est lui-même un instrument par lequel le régime des engagements de non-prolifération peut être développé.

Cette politique n'a pas connu beaucoup de succès puisque d'autres pays sont en mesure de fournir des réacteurs nucléaires semblables à qui le veut.

M. Cote: Oui, mais ces pays imposent également des ententes de non-prolifération. Je ne parlais pas particulièrement du Canada. Inévitablement, à mesure que les exigences d'une puissance nucléaire augmentent, on augmentera les garanties; il ne s'agit pas uniquement du Canada mais des pays qui peuvent opérer des transferts de technologie.

M. Gamble: Eh bien, je vais parler de l'Argentine puisqu'il en a été question. Je crois que le contrat a été signé en 1979 avec l'Argentine; toutefois une des raisons pour lesquelles le Canada n'a pas obtenu le contrat d'installation du réacteur CANDU était justement le fait qu'il exigeait que l'Argentine signe un accord de non-prolifération. Si je comprends bien, l'Argentine n'a pas signé et ne s'est pas engagée à ne pas utiliser ses installations pour la production d'armes nucléaires.

M. Cote: C'est exact.

M. Gamble: Bien entendu, l'Allemagne a fourni le réacteur nucléaire.

M. Cote: Contre certaines garanties.

M. Gamble: Oui. Mais on n'a pas signé l'entente de non-prolifération sur lequel le Canada avait insisté et les garanties ne sont pas les mêmes que les nôtres; les nôtres couvrent toute la gamme des opérations; nous faisons l'installation, nous exigeons que nos inspecteurs aient accès à toutes les installations nucléaires dans le pays qui reçoit le CANDU, y compris les installations faites sous l'égide d'autres gouvernements, et particulièrement l'installation allemande déjà sur place. N'est-ce pas?

M. Cote: C'est exact.

M. Gamble: Monsieur Cote, vous savez, si vous n'étiez pas en quelque sorte un fonctionnaire, vous auriez pu être beaucoup moins gentil à l'endroit du gouvernement dans vos commentaires au haut de la page 4. Je ne lirai pas le texte car vous le connaissez déjà.

À mon avis, le Canada a imposé des garanties sur toute la gamme des opérations, ce que les autres pays n'ont pas fait; d'autres puissances nucléaires fourniront les réacteurs aux acheteurs éventuels et nous avons perdu des ventes en raison d'une politique que les autres pays intéressés dans le domaine nucléaire ne trouvent pas acceptable. Par conséquent, nous n'avons pas conclu de vente. Votre société n'a pas vendu de réacteur. Si vous étiez un représentant de l'industrie privée, je crois que vous auriez des critiques virulentes à adresser au gouvernement du Canada. Il ne s'agit pas seulement du gou-

[Texte]

that preceded the Government of Canada today, and the government that preceded that government.

Mr. Cote: If I may respond to that, I have tried to make the point repeatedly this evening, that I firmly believe that safeguards provide the public confidence which allows for nuclear trade to take place. I am not in a position to judge, personally, the level at which the Canadian public, for example, will accept or reject nuclear trade. That is a political judgment and I simply cannot make it. It is a very difficult judgment, even for those who are forced to make such a judgment, because in fact at the time there appear to be commercial penalties to be paid.

• 2225

I guess on the other side of the coin the question to ask is if in fact Canada decided to relax—and I do not like these words particularly—its safeguards requirement, there would be a point reached, I am convinced, in the Canadian public acceptability to nuclear trade. And it has been questioned here tonight, that there is a general unease even now in that particular area, which is unfortunate. I would suggest that any material watering-down of our safeguards requirement might have the very effect we do not want, and that is in fact to have the Canadian public say, no, it is no longer acceptable to export this technology because there is now no assurance that in fact there is enough surveillance in place to ensure that digression will not take place.

Mr. Gamble, it is a very, very complicated question and I think there is a very fine balance there which I am really not in a position to judge.

Returning to my other point, in Argentina I do not think safeguards were the totally decisive factor. It is my opinion that they were certainly a very large element in that decision.

The Chairman: Thank you, Mr. Gamble. Mr. Bloomfield and then Mr. Wenman. I realize Mr. Wenman will realize that we were very kind in holding the fort for him, so he will be in debt to us whenever we need a quorum. He had better stay because the Liberals have now provided . . .

Mr. Wenman: I have stayed for the quorum every night since we last divided, and every day.

The Chairman: The Liberals are now providing the quorum so you could ask your question last.

Mr. Wenman: I have stayed for them every time.

The Chairman: I have called people in. But you know you can have use of the Chair any time you want.

I see some of our invited guests tonight—I said they are not witnesses but guests. One has indicated he would like to leave, but I will listen to Mr. Bloomfield and maybe give permission. If there are no questions to Mr. DesRoches, I would like to know now.

[Traduction]

vernement actuel du Canada, il s'agit également de celui qui l'a précédé et du gouvernement qui a précédé celui-là.

M. Cote: Si vous me permettez de répondre, j'ai tenté de le faire comprendre à plusieurs reprises ce soir: je crois fermement que les garanties assurent un climat de confiance chez les citoyens, lequel climat favorise le commerce dans le domaine nucléaire. Je ne suis pas à même de juger dans quelle mesure les citoyens canadiens vont accepter ou rejeter le commerce nucléaire. Vous me demandez un jugement politique et je ne puis vous répondre. D'ailleurs, même pour ceux qui sont obligés de se prononcer, c'est difficile car cela s'accompagne en fait de pénalités sur le plan commercial.

Je suppose qu'il faut se demander par ailleurs si en fait le Canada décidait d'assouplir, et je n'aime pas particulièrement l'expression, ses exigences en matière de garanties, si l'opinion publique en arriverait, et j'en suis convaincu à voir d'un mauvais oeil les échanges en matière nucléaire. On s'est même demandé ce soir en comité, s'il n'existait pas déjà un certain malaise généralisé dans ce domaine, ce qui est regrettable. A mon avis, si l'on relâche les exigences en matière de sécurité, on peut s'attendre à avoir l'effet inverse de celui recherché, c'est-à-dire que les citoyens canadiens pourraient se refuser à exporter ce genre de technique car rien ne garantit que l'inspection est suffisante pour éviter toute transgression.

Monsieur Gamble, vous avez posé une question extrêmement complexe impliquant un équilibre extrêmement nuancé sur lequel je ne suis pas en mesure de me prononcer.

J'en reviens à l'Argentine où je crois, les mesures de garantie n'ont pas constitué l'élément décisif. Toutefois, elles ont assurément joué un rôle important dans la décision qui a été prise.

Le président: Merci, monsieur Gamble. La parole est à M. Bloomfield qui sera suivi par M. Wenman. J'espère que M. Wenman se rendra bien compte que nous lui avons fait une faveur en lui gardant sa place, aussi devra-t-il nous donner un coup de main si nous avons besoin du quorum. Il ferait mieux de rester parmi nous car les libéraux sont en nombre suffisant pour assurer le . . .

M. Wenman: Je suis resté pour veiller à ce qu'il y ait le quorum tous les soirs depuis le dernier vote et tous les jours.

Le président: Les libéraux sont en nombre suffisant pour assurer le quorum, aussi pourriez-vous poser votre question en dernier lieu.

M. Wenman: Je suis resté pour eux à chaque fois.

Le président: J'ai appelé du renfort mais vous savez que vous pouvez recourir au président quand vous le désirez.

J'aperçois certains de nos invités de ce soir . . . car il ne s'agit pas de témoins mais bien d'invités. L'un d'entre eux nous a signalé qu'il voudrait quitter la séance mais je vais d'abord prêter l'oreille à M. Bloomfield et ensuite, peut-être lui accor-

[Text]

No questions to Mr. DesRoches? Then those who are with Mr. DesRoches could be excused. Let us proceed now, but please be nice, it is 10.25. It is very late. The students from the Carleton School of Journalism will be extremely tired if we keep them all here. Mr. Bloomfield.

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman. I know these young people have never been up this late before.

To go back to Mr. McKinnon's question on cost, let us take it a step further. How does the cost of production compare with James Bay, for instance, and coal-fired, or to CANDU?

Mr. Cote: I am sorry, sir, I do not have the figures with me tonight.

Mr. Bloomfield: Or Brinco in Labrador.

Mr. Cote: If a nuclear power station today commenced construction in the Province of Quebec, it would be marginally less attractive from a cost per mill per megawatt hour than certainly James Bay would be. If the two of them had been commenced at the same time, I suspect that nuclear would hold a definite edge.

Mr. Bloomfield: In the long term? The rivers never stop running.

Mr. Cote: This brings us to an interesting point because both hydro-electric power and nuclear power have the same characteristics in that the large investment is the upfront investment in capital cost. The cost of fueling nuclear power plants is just a pittance of the cost, and once they are built, the cost of fueling is very small. That is in fact why both hydro-electric power and nuclear power are relatively inflation proof once they are installed. This is why the economics of them, of course, become progressively more attractive over time.

• 2230

Mr. Bloomfield: I was interested in your answer with regard to disposal. Is it not a fact that we are in search of proper storage but in fact we do not have any practical disposal other than in temporary pools and containers at this point?

Mr. Cote: Certainly the question of storage of spent fuel is adequately handled by the current system.

Mr. Bloomfield: Temporarily.

Mr. Cote: Well, for some time to come. Because the public wants a permanent solution, if you like—and I think in fact there is some unease that the spent fuel, safe and all as it is, is on the surface, visible and there—I do not foresee any technological problems whatsoever in disposing of this fuel underground. I do not think there are any technical impediments to that whatsoever. The program we are now undertaking is aimed at convincing the public that in fact that is true. To do

[Translation]

der la permission. J'aimerais que vous me disiez dès à présent si vous avez des questions à adresser à M. DesRoches.

Pas de questions à M. DesRoches? Alors, ceux qui l'accompagnent peuvent s'abstenir. Poursuivons, à présent, mais ne nous attardons pas, s'il vous plaît car il est déjà 22h25 et il se fait tard. Les étudiants de la faculté de journalisme de Carleton seront extrêmement fatigués si nous les gardons tous ici. Monsieur Bloomfield.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président. Je sais que tous ces jeunes gens ne sont jamais restés debout aussi tard.

J'aimerais en revenir à la question de M. McKinnon concernant le coût et l'approfondir. Pourriez-vous nous fournir des chiffres comparatifs concernant le coût de production de la centrale de la Baie-James, les centrales au charbon ou le réacteur CANDU?

M. Cote: Désolé, monsieur, je n'ai pas les chiffres à ma disposition ce soir.

M. Bloomfield: Ou la centrale de Brinco au Labrador.

M. Cote: Si l'on entamait la construction d'une centrale nucléaire au Québec aujourd'hui, elle serait certainement un peu moins rentable que celle de la Baie-James, pour ce qui est du coût par centrale et par mégawatt-heure. Si toutes les deux avaient été lancées en même temps, je suppose que la centrale nucléaire serait certainement plus intéressante.

M. Bloomfield: A long terme? Les rivières ne se tarissent jamais.

M. Cote: C'est un argument intéressant car l'énergie hydro-électrique et nucléaire ont les mêmes caractéristiques puisqu'elles exigent un investissement de capital considérable au départ. Le coût du combustible alimentant les usines nucléaires ne représente qu'une partie infime et il est très peu élevé une fois la centrale construite. Voilà pourquoi le coût des centrales hydro-électriques et nucléaires augmente relativement peu à cause de l'inflation, après leur installation et ce qui explique aussi pourquoi leur exploitation devient de plus en plus intéressante, avec le temps.

M. Bloomfield: Ce que vous m'avez dit de l'élimination des déchets m'a intéressé. Nous cherchons à mettre sur pied une méthode appropriée de stockage. Mais n'est-il pas vrai que mis à part des bassins et des cuves, on n'a rien trouvé d'autre, provisoirement?

M. Cote: Le système actuel suffit à résoudre la question du stockage du combustible.

M. Bloomfield: C'est provisoire.

M. Cote: Cela fera encore pendant un certain temps. L'opinion publique réclame une solution à caractère permanent, on s'inquiète du fait que le combustible, même s'il est entreposé dans des conditions très sûres, est laissé en surface et est visible, je ne prévois aucun problème technique pour son entreposage souterrain. Rien ne nous empêche de le faire, à mon avis. D'ailleurs, le programme que nous avons entamé vise à convaincre les citoyens du bien-fondé de cette méthode. Il

[Texte]

that, you have to conduct endless tests and investigations and get down to probability levels that are just mind-boggling, and in due course perhaps Gene might wish to comment on that. There is almost an absolute lower limit beyond probability, which we are working towards now, that anything in fact would happen.

Mr. Bloomfield: Is it not the fear that it is such long distance before it breaks down. They talk about thousands of years before that becomes neutral. Is that not part of the problem there?

Mr. Cote: I do not believe it is, but Gene, please, you are the technical expert on this.

Mr. Critoph: May I just say, with respect to the first part of your question, that if we had a repository now available deep down in rock, we would not in fact put power reactive fuel in it because the decision has not yet been made as to what will be done with that power reactive fuel. It is very valuable fuel and it is useful as an energy resource. The reason for wanting to prove out the final disposal is that if in fact we do want to make the decision to dispose of the fuel we can do it, but we would not be prepared for a number of years, I would think, to make that decision.

The other use for the repository would be for the storage of waste, as distinct from fuel. That is, if the fuel were reprocessed and the valuable part taken out, the waste would be put in the repository. But again, we will not have any of that waste, no matter what we do, for quite a number of years, 10 or 20 years at the earliest. I just wanted to make that one point.

Mr. Bloomfield: My understanding is that you are hesitant to put it in the ground because who knows where an earthquake would open up. These remote possibilities are there, and to put it into the ground, who says it is not going to leach into our water system. I know some of the arguments.

Mr. Critoph: Right. Those are the questions that are being answered by the R&D. It still does not alter the fact that if we had the repository now, in terms of fuel we would not put the waste fuel in it. We would still store it the way it is being stored until a decision is made to dispose of that fuel.

Mr. Bloomfield: Basically, I am not anti-nuclear as such but I do think we should be developing our natural resources where we can.

Further on the nuclear, do we actually make a profit on the sale, taking into consideration the terms such as low-interest rates, or do those sales cost Canada money?

Mr. Cote: I would like to respond to that question.

• 2235

In terms of our current projects under way, AECL is projecting a profitability, with the exception of Argentina

[Traduction]

faut donc entreprendre d'interminables tests et enquêtes et effectuer des calculs de probabilité extrêmement compliqués et d'ailleurs Gene pourrait peut-être vous en parler. Il existe presque un seuil absolu au-delà duquel les probabilités sont quasiment nulles et que nous essayons d'atteindre actuellement.

M. Bloomfield: Le problème, précisément, c'est que les déchets ne perdent de leur radioactivité qu'avant bien longtemps. On dit même qu'il faudra plusieurs milliers d'années avant qu'ils ne deviennent neutres. N'est-ce pas là un des aspects du problème?

M. Cote: Je ne pense pas mais Gene, s'il vous plaît, répondez à la question car vous êtes notre spécialiste pour les questions techniques.

M. Critoph: Pour ce qui a trait à la première partie de votre question, si nous disposions d'un endroit où entreposer le combustible assez profondément dans la roche, nous ne l'utiliserions pas car on n'a toujours pas décidé ce qu'il faut faire du combustible. Il est extrêmement précieux et utile en tant que source d'énergie. Nous voulons tester entièrement le système d'entreposage définitif mais nous ne sommes pas prêts à prendre ce genre de décision avant quelques années.

Ce même endroit pourrait être utilisé pour le stockage des déchets, et non pas du combustible. Le combustible serait retraité, on en extrairait les éléments encore utiles et les déchets seraient placés en entreposage souterrain. Mais là encore, c'est dans dix ou vingt ans que nous aurons ce genre de déchets, quelle que soit l'utilisation qui soit faite. Je tenais à faire cette observation.

M. Bloomfield: Je pensais que vous hésitiez à opter pour l'entreposage souterrain à cause des tremblements de terre imprévisibles. Car la possibilité existe, même si elle est très mince et l'entreposage souterrain pourrait donner lieu à des écoulements dans le système aquatique. Je connais certains des arguments qui ont été évoqués.

M. Critoph: Très bien. Voilà le genre de problèmes que l'on s'attache à régler grâce à la recherche et au développement. Cela ne change rien au fait que même si nous disposions aujourd'hui d'un endroit où entreposer les déchets de combustible, nous préfererions tout de même nous en tenir à la méthode actuelle jusqu'à ce qu'une décision ait été prise.

M. Bloomfield: Je ne suis pas adversaire du nucléaire en tant que tel mais j'estime qu'il faudrait exploiter nos ressources naturelles là où c'est possible.

Réalisons-nous, actuellement, un profit sur nos ventes dans le domaine nucléaire, si l'on tient compte des taux d'intérêt assez faibles ou le Canada est-il déficitaire, dans ce domaine?

M. Cote: Je tiens à répondre à cette question.

Pour ce qui est des projets en cours, l'AECL prévoit une certaine marge de rentabilité, sauf pour celui de l'Argentine

[Text]

where, as you recall, we had made provision for that loss five years ago in our accounts when we recognized—

Mr. Bloomfield: I am talking about sales today. I know Argentina's position.

Mr. Cote: The sales today will be profitable, and certainly that is our projection in terms of the AECL participation. One fact which I do not think is well understood is that AECL itself is really a relatively minor player in the export market. What I mean is that of the actual content of value for an export order AECL's share of that content, including heavy water, traditionally works out to be about 20 per cent, with the industry picking up 80 per cent of the sale.

For example, take the case of Romania, and here I can give you some figures because I think they are fairly well known. Over the life of the contract, in terms of AECL's contract for goods and services, including licensing it is in the order of \$130 million, whereas Canadian manufacturers' participation in that will be about \$453 million. So really the large profit centre, if you like, still resides in the industrial sector, in the private sector, as one would expect. We do not have manufacturing facilities, and what we are selling are engineering man-hours and technical expertise. So there is not a large profit component inherently in any part of AECL's activities in these areas.

Mr. Bloomfield: I know my question is a difficult one to answer, but I am asking this: Because of the interest involved and the actual dollars, does it cost the Canadian taxpayer money for that sale?

Mr. Cote: No, it does not. As a matter of fact, a number of people, and not of AECL, have run impact studies on the impact of exports, and perhaps I can just give you some idea of the scope of that analysis. In the case of Mexico, for example, should we be successful in that venture—and that is a very large sale—in terms of employment that would generate 35,000 jobs directly and 100,000 person-years over the life of the contract. So there are fairly major employment impacts. Once again, the share, if you like, of that activity is about 20 per cent AECL, 80 per cent industry.

The Canadian content of that sale—and I think this is the really significant point—is 80 per cent. It is virtually all of Canadian origin. The economic multiplier effect—and this has been done by our policy department, Energy, Mines and Resources, and some private consultants to make sure the figures are reasonably consistent—is about 2.16, which is a fairly significant economic multiplier.

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Cote: If I may make only one more point, I do not want to raise a *bête noire* here, but I think there has been some concern on the point of concessional financing.

Mr. Bloomfield: That is why I am trying to get it on the . . .

Mr. Cote: Yes, the support required by the federal government to match the competition. Certainly concessional financing, not only in nuclear reactors but in other sort of big-ticket

[Translation]

où, vous vous en souviendrez, nous avions escompté des pertes il y a cinq ans quand . . .

M. Bloomfield: Je parle des ventes actuelles. Je sais ce qu'il en est pour l'Argentine.

M. Cote: Les ventes effectuées aujourd'hui seront rentables, et c'est assurément ce que nous avons prévu pour ce qui est de la participation de l'AECL. Je pense qu'on ne se rend pas bien compte que la compagnie n'occupe pas une place très importante sur le marché des exportations. Sa part dans une commande d'exportation—y compris pour l'eau lourde—ne représente généralement que 20 p. 100 du contrat, les 80 p. 100 restant allant à l'industrie.

Prenons l'exemple de la Roumanie et ici je puis vous fournir des chiffres qui sont assez bien connus. L'AECL a conclu avec ce pays un contrat de prestations de biens et services qui, avec le permis, représente environ 130 millions de dollars alors que la participation des fabricants canadiens s'élèvera à 453 millions de dollars. On peut donc dire que c'est le secteur privé de l'industrie, si l'on veut, qui touche la plus grosse part des bénéfices, comme on peut s'y attendre. Nous n'avons pas d'usines de fabrication et nous nous contentons de vendre les services d'ingénierie comptés en hommes-heures et les connaissances techniques. L'AECL ne retire donc pas de gros profits de ces activités dans les domaines en question.

M. Bloomfield: Je sais qu'il va vous être difficile de répondre à ma question mais j'aimerais savoir si le contribuable canadien doit déboursier de l'argent, pour cette vente, étant donné les taux d'intérêt et la faiblesse de notre dollar?

M. Cote: Non. En fait plusieurs spécialistes n'appartenant pas à notre société ont effectué des analyses sur les incidences des exportations et je pourrais vous donner une idée de ce qu'elles représentent. Si nous parvenons à remporter le contrat très important avec le Mexique, il nous rapporterait, pendant toute sa durée, 35,000 emplois directs et représenterait 100,000 années-personnes. Les répercussions sur la création d'emplois sont donc assez importantes. Mais encore une fois la part de l'AECL s'établit à 20 p. 100 et à 80 p. 100 pour l'industrie.

Quant au contenu canadien représenté par le contrat—et à mon avis c'est un point très important—it est de 80 p. 100. Quasiment tout provient du Canada. Les services du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources et certains consultants privés ont calculé que le coefficient de multiplication, pour l'économie, serait de 2.16 p. 100, ce qui est assez élevé.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président.

M. Cote: J'aimerais encore faire une remarque, non pas pour insister sur un point désagréable mais je crois qu'on s'est inquiété du problème des conditions du financement.

M. Bloomfield: Voilà pourquoi j'essaye de . . .

M. Cote: Oui, il s'agit de l'appui que le gouvernement fédéral devra accorder pour faire face à la concurrence. Partout dans le monde, on a tendance à opter pour ce genre de

[Texte]

items, is the pattern that has been established in the world. I guess the choice is that you either play or you do not. That is the first decision. All the analyses that have been done—and none of this has been done by AECL so we do not claim that this is an incestuous set of figures—indicate that the benefits arising from the subsidy on concessional financing are absolutely positive and that in fact the government gets all its money back, and certainly the Canadian economy gets all its money back. One would intuitively think the Canadian economy as a total would get that money back into it, but the quite interesting thing is that the actual dollars spent by the government in support actually flow back to the government; they recoup them and more, of course, through such vehicles as taxation and so on. So it is all a very positive net benefit undertaking.

• 2240

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman. Thank you, Mr. Cote.

The Chairman: Thank you very much. It is 10.40 and I have one more member, Mr. Wenman. You pass, you say?

Mr. Wenman: I will not be any longer than the last speaker.

The Chairman: Oh, I heard that you were going to pass. Very good.

Mr. Wenman: To start out, I should like to say that the purpose of this particular committee is to prepare policy recommendations prior to the United Nations Special Session on Disarmament. That is the purpose; and I would like to think you would see it as an opportunity for you to put your case forward and have your case carried forward to the United Nations.

The biggest stumbling blocks that you have that are holding Canadian industry back in this case are the failure of the Canadian government to adequately support research and development regarding the permanent disposal of nuclear waste—I said “to adequately support”—and the failure of the government to establish a consensus on safeguards on proliferation internationally. Now we are particularly—

Mr. Bloomfield: (*Inaudible—Editor's note*).

Mr. Wenman: But I am saying that our government should show leadership. This is the point that I want to make tonight.

Now, in 1978 I asked for and expected something on proliferation in the speech that the Prime Minister gave to the first conference on disarmament. I was there; I asked that it be put in; and I was disappointed when it was not. It was fine that the Prime Minister came out with the suffocation innovation; that was good: his instruction to the Soviet Union and to the United States on what they might do. But the disappointing thing was that we did not go one step further and, as major suppliers of raw materials and technology, as one of the parts of the equation that in fact enlarged the nuclear club, thereby

[Traduction]

méthode de financement, pas seulement pour les contrats portant sur les réacteurs nucléaires mais pour tous les autres très importants. Il s'agit de savoir si l'on va y participer ou pas et c'est la première décision à prendre. Toutes les analyses effectuées—l'AECL n'en a fait aucune, ce qui garantit notre objectivité—tendent à prouver que l'octroi de subventions prévues dans le cadre de cette méthode de subventions rapporte des avantages et qu'en fait le gouvernement rentre entièrement dans ses frais et que cela ne coûte rien à l'économie canadienne. On pourrait penser, de prime abord, que c'est l'ensemble de l'économie canadienne qui récupérerait ces fonds mais il est intéressant de constater que c'est le gouvernement qui se voit remboursé de la subvention qu'il avait accordée et même dédommagé en plus grâce à la fiscalité, etc. Toute l'opération rapporte donc un bénéfice net.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président. Merci, monsieur Côté.

Le président: Merci beaucoup. Il est 22h40 et il me reste encore un député sur ma liste, M. Wenman. Vous passez votre tour, dites-vous?

M. Wenman: Je ne serai pas plus long que le dernier intervenant.

Le président: Oh! Je pensais que vous passiez votre tour. Très bien.

M. Wenman: J'aimerais dire pour commencer que notre Comité a pour objectif d'élaborer des recommandations politiques en vue de la session extraordinaire des Nations unies consacrée au désarmement. J'imagine que pour vous, voilà l'occasion de présenter votre problème et d'en saisir les Nations unies.

L'industrie canadienne fait face à une série d'obstacles. En effet, le gouvernement canadien n'est pas parvenu à financer suffisamment, et j'insiste sur l'adverbe, la recherche et le développement axés sur l'élimination à caractère permanent des déchets nucléaires et à dégager un accord sur les garanties en matière de prolifération au niveau international. Nous sommes particulièrement...

M. Bloomfield: (*Inaudible—Note du rédacteur principal*)

M. Wenman: Notre gouvernement devrait prendre l'initiative et c'est là-dessus que je voudrais insister ce soir.

En 1978, j'ai demandé que le premier ministre consacre quelques mots au chapitre de la prolifération dans le discours qu'il a prononcé à la première conférence sur le désarmement. J'y ai assisté, j'avais demandé qu'il mentionne cette question et j'ai été déçu de constater qu'il ne l'avait pas fait. J'ai été satisfait de l'entendre parler d'un sujet nouveau, de la stratégie de l'étouffement et des mesures qui pourraient être prises par l'Union Soviétique et les États-Unis. J'ai par contre été déçu de constater que nous n'étions pas allés plus loin. En effet, nous sommes un important fournisseur de matières premières

[Text]

carrying some responsibility, tackle the problem of proliferation and international waste disposal and so forth.

I think this time it is important that the Canadian government take some initiatives where we in fact have some say. We are players here. We cannot do too much between the Soviet Union and the United States on suffocation, but we can be lead players in international research and development on permanent waste disposal. We can be major players on the issue of international proliferation through strengthening of safeguards. I know that we have shown leadership by having strong safeguards. I applaud Canada for that. I am disappointed at our lack of success in using international forums like disarmament, the one that has passed and the one that is coming, to in fact help you people out of your dilemma by working more towards those solutions.

The whole world has not put an emphasis on permanent disposal. We are doing some of the foremost research. That research should be promoted bilaterally in every possible forum. I hope Canada will not try to duck this issue.

You might be a little defensive when I finish; you are very aggressive in your defence always. In fact, you are so aggressive in your defence that I get concerned when I see what strikes me as evasive half-truths. Now, I see the evasive half-truths when you bring something before this committee where you make statements like:

... a treaty for the non-proliferation of nuclear weapons known as NPT was established in 1970. Since it came into force, no member country has violated its stipulations ...

Like, everything is all right.

It is worthy of note that none of the nuclear explosive devices possessed or tested to date has been derived from nuclear power generating stations.

Both true, but it denies the fact that of course no non-proliferation countries have done so, but India did not sign. And, surely, India did not get their technology from a power generating source, but they got it from Canadian technology at least in part. So I do not think we can try to hide that. It is kind of missed out of the brief; I think it should be tackled head on.

• 2245

You are aggressive salesmen and you should be aggressive salesmen. As aggressive salesmen, though, should you not be selling in the countries that have signed the NPT, or are willing to do so, and, beyond that, limiting that as your

[Translation]

et de technique, l'un des éléments de l'équation que forment les pays appartenant au groupe doté de la puissance nucléaire auxquels il incombe de régler le problème de la prolifération et de l'élimination, à l'échelle internationale, des déchets nucléaires.

Je crois qu'il est important, cette fois-ci, que le gouvernement canadien prenne l'initiative dans les domaines où nous avons voix au chapitre. Car nous avons un rôle à jouer. Nous ne pouvons pas beaucoup intervenir entre l'Union Soviétique et les États-Unis et éviter l'étranglement mais, par contre, nous pouvons jouer un grand rôle dans le domaine de la recherche et du développement international afin d'arriver à l'élimination permanente des déchets. Il en va de même au chapitre de la prolifération internationale pour ce qui a trait au renforcement des mesures de garanties. Je sais que nous avons fait preuve d'initiative en en réclamant de solides et j'en félicite le Canada. Je suis déçu, par contre, du fait que nous n'avons pas su tirer parti de conférences internationales consacrées au désarmement, comme celle qui a eu lieu et celle qui est prévue, pour vous aider à résoudre le dilemme auquel vous êtes confrontés et arriver à une solution.

On n'a pas mis suffisamment l'accent, à travers le monde, sur l'élimination permanente des déchets. Nous sommes pourtant à la pointe de certaines recherches entreprises dans le domaine. Il faudrait utiliser toutes les tribunes possibles pour promouvoir ce genre de recherche bilatérale et j'espère que le Canada n'essaiera pas d'éluder cette question.

Vous serez peut-être un peu sur la défensive quand j'en aurai terminé et j'ai d'ailleurs constaté que vous vous montriez toujours très agressif pour défendre votre cause. A tel point que je suis frappé quelques fois du caractère évasif de vos affirmations ou des demi-vérités que vous avancez. Je vous en cite un exemple:

... un traité visant la non-prolifération des armements nucléaires a été conclu en 1970. Depuis son entrée en vigueur, aucun pays membre n'a enfreint ses règlements ...

D'après vous, tout va très bien.

Il convient de signaler qu'aucun des appareils permettant une explosion nucléaire possédée ou testé jusqu'à présent n'a été dérivé de centrales nucléaires.

Les deux affirmations sont exactes mais ne tiennent pas compte du fait que, bien sûr, aucun pays partisan de la non-prolifération ne l'a fait mais que l'Inde n'est pas signataire du traité. Par ailleurs, il ne fait pas de doute que l'Inde n'a pas obtenu sa technologie à cet égard d'une centrale d'énergie mais bien, en partie du moins, de la technologie canadienne. Je ne crois donc pas que nous puissions cacher cela. Or, en quelque sorte, le sujet est escamoté dans le mémoire alors qu'il faudrait le confronter directement.

Vous êtes des vendeurs dynamiques et vous devriez l'être mais ne devriez-vous pas vendre seulement aux pays signataires du traité de non-prolifération, êtes-vous disposés à le faire et, par conséquent, à limiter votre marché? Vous faites ces

[Texte]

market? You make those initial inquiries; otherwise, you are wasting your time and your money if you in fact hold to that agreement.

Then again, as we all know, the NPT is only one criterion and only one level of safeguard which is probably inadequate in itself, which is why we have the—

The Chairman: Would you let—

Mr. Wenman: No, I want to finish my questions; then I will let them answer.

The Chairman: If you do not mind, I can take a lot, but if I think a witness would like to answer specifically now one question, I think you should allow it. I always recognize you first; it is not my fault if tonight I had to change the agenda. I think these witnesses should have a stab at answering at least some of your questions—

Mr. Wenman: I will—

The Chairman: —because if you put 13 minutes of questions I do not know what will happen.

Mr. Wenman: I am going to put one question.

The Chairman: You are in danger. If I do not find a quorum, it is your baby; it is not my problem.

Mr. Wenman: I am going to put one question only, then, and ask for one answer.

The Chairman: Good, that is all right. You know I am always willing to listen, but—

Mr. Wenman: Mr. Chairman, I was speaking in the House of Commons tonight.

The Chairman: —in an orderly fashion.

Mr. Wenman: That is the only reason I was not here at the beginning.

The Chairman: I know but, here, if—

Mr. Wenman: It is because—

The Chairman: I am sorry about that. I did mention that; but you know I take good attendance and I know what time everybody arrives, what time everybody leaves. So if you decide to go in the House, do not mention it; it is your privilege. I am accommodating, but I want you to get some answers, because if members leave you will not get any answers, and that will be sad.

Mr. Wenman: I would like one question answered.

The Chairman: Please.

Mr. Wenman: Would the members of this delegation not agree that it would be in your interests if in our report we encouraged the Government of Canada to tackle the problems of waste disposal and proliferation head-on and to try to gain some headway in international consensus—at least on prolifer-

[Traduction]

enquêtes préliminaires, autrement vous perdez votre temps et votre argent si vous-mêmes vous croyez en ce traité.

Puis comme nous le savons tous, le traité de non-prolifération n'est qu'une norme à laquelle se reporter et qu'un rempart de sécurité, en soi, il est probablement insuffisant, et c'est probablement la raison pour laquelle nous avons le...

Le président: Auriez-vous l'obligeance de laisser...

M. Wenman: Non, j'aimerais en terminer avec mes questions, après quoi je laisserai le témoin répondre.

Le président: Permettez, mais je crois que si un témoin veut répondre à une question précise dès maintenant, je crois que vous devriez lui permettre de le faire. Je vous accorde toujours la parole en premier; ce n'est pas de ma faute si ce soir j'ai dû modifier l'ordre du jour. Je crois donc que le témoin devrait pouvoir répondre à au moins quelques-unes de vos questions...

M. Wenman: Je vais...

Le président: Car si vous consacrez 13 minutes à vos questions, je ne sais pas ce qui va se passer.

M. Wenman: Je vais poser une question.

Le président: Vous êtes en danger, s'il n'y a pas de quorum, ce sera votre responsabilité et non la mienne.

M. Wenman: Je vais poser une question seulement puis écouter une réponse.

Le président: C'est bien ainsi. Vous savez que je suis toujours disposé à écouter mais...

M. Wenman: Monsieur le président, j'ai pris la parole à la Chambre des communes ce soir.

Le président: ...j'aime bien que les choses se passent de façon ordonnée.

M. Wenman: C'est la seule raison pour laquelle je n'étais pas ici dès le début de la séance.

Le président: Je le sais bien mais si...

M. Wenman: C'est parce que...

Le président: J'en suis désolé. J'ai mentionné cela mais vous n'ignorez pas que je tiens bonne note de l'assiduité des membres et que je sais à quelle heure tout le monde arrive et à quelle heure les gens s'en vont. Si donc vous décidez d'intervenir à la Chambre, ne le mentionnez pas, car c'est votre privilège. Je suis souple mais je veux aussi que vous puissiez obtenir des questions car si les autres s'en vont, vous n'en n'obtiendrez pas, et ce sera dommage.

M. Wenman: J'aimerais qu'on réponde à une question.

Le président: Allez-y.

M. Wenman: Les membres de la délégation ne conviennent-ils pas que ce serait dans votre intérêt que nous indiquions dans notre rapport que nous encourageons le gouvernement du Canada à faire face directement aux problèmes que constitue l'entreposage des déchets et la prolifération et qu'il

[Text]

ation, which seems to have failed or have lost emphasis since the London suppliers group and so forth, the energy crisis and this kind of thing, because then you could come back and give the public the kind of assurance that we need to allow your industry to go ahead? That is my question.

Mr. Cote: On the waste disposal side, I would like to clarify a comment you made, sir, that the Government of Canada—and, in fact, previous Governments of Canada—have never been deficient in any way whatsoever in providing the total amount of research and development dollars that we have sought as a corporation to tackle the waste management problem and the waste management issue.

Mr. Wenman: Economically or politically? Politically or economically?

Mr. Cote: We have been funded to the level that our technology allows us to proceed.

In terms of an international consensus on waste disposal, there is, in fact, almost continuous dialogue between all the nuclear countries in the world on the issue of waste disposal. Our technology is exchanged with those countries freely, and there is certainly no question of its being perceived as an issue that all nuclear exporting countries have to address.

I do not know what you mean precisely by consensus on waste management. Certainly, there is consensus that the issue has to be addressed, and addressed to the satisfaction of the public. In terms of international consensus on safeguards, of course, our colleagues in External Affairs have this goal in mind. It is not at all an easy task because commercialism does creep into the game, as one would expect. I think it is an extremely difficult area to work in; but I think, by and large, there has been significant progress made to date.

• 2250

The reason I say that is that there has latterly been demonstrable proof that potential client countries in which we want to export the CANDU system have in fact, through discussion, accepted our requirements.

Mr. Wenman: You did not answer the question. Do you think this should be included in our report, and would it be good if we tried to strengthen international consensus, particularly as it relates to proliferation, at the disarmament conference? Is this an area we should tackle head on and that we should be a leading proponent of?

[Translation]

s'efforce de favoriser certains progrès en matière de consensus international sur ces questions. Je crois que ce serait important de le faire tout au moins pour ce qui est de la prolifération car les efforts actuels semblent avoir échoué ou tout au moins perdu de leur vigueur depuis la création du groupe de Londres etc. la crise de l'énergie et ce genre de choses. Vous pourriez en effet revenir devant le public et le rassurer comme nous avons besoin que vous le fassiez pour permettre à votre industrie d'aller de l'avant. Voilà pour ma question.

Mr. Cote: Pour ce qui est de l'entreposage des déchets, j'aimerais éclaircir certains de vos propos, monsieur Wenman, d'après lesquels le gouvernement du Canada et, de fait les gouvernements canadiens antérieurs, n'ont jamais manqué de fournir l'aide totale nécessaire à la recherche et au développement, c'est-à-dire les fonds que nous avons demandés en tant qu'entreprise pour pouvoir nous attaquer à ce problème de la gestion des déchets.

Mr. Wenman: Vous voulez dire sur le plan économique ou politique?

Mr. Cote: Nous avons reçu assez de crédits pour que notre technologie nous permette d'aller de l'avant.

Maintenant, pour ce qui est d'échanges internationaux au sujet de l'entreposage des déchets, ils existent de façon continue entre tous les pays du monde dotés d'un système nucléaire. Nous partageons notre technologie librement avec ces pays, il ne fait certainement pas de doute que tous les pays vendeurs de centrales nucléaires estiment qu'il faut s'occuper de cette question.

Je ne sais pas ce que vous entendez précisément par un consensus sur la gestion des déchets. Il est certain toutefois que tous conviennent qu'il faut s'attaquer au problème de façon à le résoudre à la satisfaction du public. Par ailleurs, bien entendu ce sont nos collègues du ministère des Affaires extérieures qui poursuivent l'objectif d'en arriver à une entente internationale en matière de garanties. Ce n'est pas une tâche facile, loin de là, car les impératifs commerciaux s'insinuent dans la question, comme on peut s'y attendre. C'est donc un domaine d'intervention extrêmement difficile mais je crois que grosso modo, des progrès significatifs ont été accomplis jusqu'à maintenant.

Je le dis parce que nous avons eu la preuve récemment que nos clients possibles, les pays où nous voulons exporter des réacteurs CANDU, ont, après des discussions, accepté nos conditions.

Mr. Wenman: Vous n'avez pas répondu à la question. Vous croyez que nous devrions inclure cela dans notre rapport? Serait-il bon que nous essayions de raffermir le consensus international, surtout en ce qui a trait à la prolifération, lors de la conférence sur le désarmement? Est-ce une question que nous devrions attaquer de front et dont nous devrions nous faire les principaux porte-parole?

[Texte]

Mr. Cote: I personally would agree with that. I defer to the Department of External Affairs to answer that policy question.

Mr. Wenman: It would help your industry if we were to do that?

Mr. Cote: Yes, it would, in the sense, as I pointed out, that I think any measure that builds public confidence that nuclear exports will not be used for military purposes is very much to our benefit.

Mr. Wenman: I would be interested to hear sometime if you have any specific suggestions that we might make regarding new initiatives in such a statement. We came up with suffocation last time. This time what could we come up with to develop consensus? What sort of meeting, what sort of conference, what could be proposed?

Mr. Groves: Mr. Chairman—

The Chairman: Mr. Groves.

Mr. Groves: Mr. Chairman, the short answer to the question is, of course, yes. The nuclear suppliers group, the London group, represented the highest degree of international consensus among nuclear suppliers that has yet been achieved, and it was a very significant accomplishment in that sense.

An hon. Member: We need another one.

Mr. Groves: We would dearly love to have further successes in that line. I think it is worth bearing in mind—and I do not want to be a pessimist—that the London group took three years to achieve the degree of consensus that was reached in 1977. We would have liked to go further. We tried to get other countries to go further, but we were unsuccessful. There were more than 15 countries involved, and it is simply not easy to reach the degree of agreement that we would have liked, or to establish the standards that we would like to see.

Right at the moment, the time may not be right for further movement in that direction. I wish it were. We continue to carry out consultations with other suppliers, both bilaterally and in various international organizations.

Dr. Cote, in his remarks earlier this evening, commented on the very competitive market situation that exists now, and I would suggest that that is a factor impeding further international agreement. Various supplier countries are, of course, going to be looking out for their own commercial interests, naturally; and if they perceive any movement in non-proliferation to be detrimental to those interests then they are not going to go along with it.

Mr. Wenman: It is worth trying, is it not?

The Chairman: Thank you very much—

Mr. Groves: Yes, of course it is worth trying; we are trying.

The Chairman: I think Dr. Bloomfield wants to make the thanks for me tonight. Send me a note for that. You want to do the thanking.

I want to say, now that we terminate the longest day in our session so far, that we are very pleased that you were kind

[Traduction]

M. Cote: Personnellement je serais d'accord, mais je dois m'en remettre au ministère des Affaires extérieures puisque la question est d'ordre politique.

M. Wenman: Votre industrie en tirerait des avantages?

M. Cote: En ce sens, comme je l'ai dit, que n'importe quelle mesure qui rassure le public sur le fait que nos exportations nucléaires ne seront pas utilisées à des fins militaires est vraiment dans notre intérêt.

M. Wenman: Je suis curieux de savoir si vous avez des suggestions précises quant aux nouvelles mesures que nous pourrions recommander à cet égard. La dernière fois, cela a été la suffocation. Comment pouvons-nous aider à amener un consensus? Quelle doit être la forme proposée, une réunion, une conférence?

M. Groves: Monsieur le président . . .

Le président: Monsieur Groves.

M. Groves: Monsieur le président, brièvement, la réponse est oui. Le groupe des fournisseurs nucléaires, le groupe de Londres, représentait le plus haut niveau de consensus international jamais atteint dans ce milieu. En soi, c'était un exploit.

Une voix: Il en faudrait un autre.

M. Groves: Nous voudrions continuer dans cette voie. Il faut dire, je ne veux pas être pessimiste, que le groupe de Londres a mis trois ans à atteindre le consensus de 1977. Nous aurions voulu aller plus loin. Nous avons essayé d'inciter d'autres pays à le faire, mais sans succès. Il y avait plus de 15 pays représentés. Il n'était pas facile d'en venir à l'entente ou d'établir les normes que nous aurions souhaitées.

La situation actuelle ne se prête pas à de nouveaux progrès en ce sens. J'aimerais bien que ce soit le cas. Nous continuons de consulter les autres fournisseurs, tant sur le plan bilatéral que par l'intermédiaire des divers organismes internationaux.

Monsieur Côté, plus tôt ce soir, a parlé du marché extrêmement concurrentiel qui existe actuellement. C'est un des facteurs qui empêchent une entente internationale. Les divers pays fournisseurs cherchent à protéger leurs propres intérêts commerciaux. C'est naturel. S'ils jugent que tout mouvement vers la non prolifération peut nuire à ces intérêts, ils ne sont pas prêts à s'engager.

M. Wenman: Il faut quand même essayer, n'est-ce pas?

Le président: Merci beaucoup.

M. Groves: Evidemment, il faut essayer.

Le président: Je pense que M. Bloomfield veut faire les remerciements pour moi ce soir. Il n'aura qu'à m'envoyer sa note.

Au terme de notre plus longue journée jusqu'à présent, je voudrais vous dire à quel point nous vous sommes reconnais-

[Text]

enough to stay so late—so late, I repeat. It is a good example, also, for these young people of the school of journalism at Carleton to see how hard-working their members of Parliament can be. I wish them good luck.

Thanks very much to you and to all the people who came with you, to Mr. Rose and the Department of External Affairs, Mr. Groves and the two other gentlemen, Mr. Critoph and Mr. de Beaudaire.

Thank you very much.

Monday night, at your request—you decided to sit; I will sit—Monday night at 8 o'clock. But that does not mean, for the students, that we do not do anything else. It has been eight hours of testimony today; but, you know, we have other business to attend to.

Thank you.

Mr. Bloomfield: I just want to make a special note tonight that this is one of the latest nights, I think, Marcel.

The Chairman: Yes? Well, I have seen worse in my life.

Thank you. The meeting is adjourned.

[Translation]

sants d'avoir accepté de rester si tard. Il est bon que les étudiants de l'école de journalisme de Carleton voient à quel point les députés travaillent fort. J'en profiter pour leur souhaiter bonne chance.

Merci à vous tous qui êtes venus, à M. Rose du ministère des Affaires extérieures, M. Groves et les autres, M. Critoph et de Beaudaire.

Encore une fois, merci beaucoup.

A votre demande, le comité siège lundi soir à 20h. Je signale à l'intention des étudiants qui se trouvent ici que nous avons quand même d'autres tâches. Nous avons siégé pendant huit heures aujourd'hui, mais nous avons d'autres tâches qui nous attendent.

Merci.

M. Bloomfield: Je tiens à dire que c'est l'une des occasions où nous avons siégé le plus tard.

Le président: J'ai vu pire.

Merci. La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7
En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

At 9:30:

Dr. Jacques Lévesque, Professor of Political Science, University of Québec in Montréal (UQAM);

Dr. Adam Bromke, Professor of Political Science, McMaster University.

At 3:30:

From the Department of External Affairs:

Amb. Robert A.D. Ford, Special Adviser on East-West Relations.

At 8:00:

From Atomic Energy of Canada Limited:

Dr. P.R. Cote, Vice President, Public and Governmental Affairs;

Mr. H.A. Rose, Director, International Relations;

Mr. Gene Critoph, Vice President and General Manager, Chalk River Nuclear Laboratory.

From the Department of External Affairs:

Mr. J.R. Groves, Director, International Energy Policy Division.

From Air Industries Association of Canada:

Mr. J.M. DesRoches, President and Executive Director.

A 9h 30:

D^r Jacques Lévesque, professeur de sciences politiques, Université du Québec à Montréal (UQAM);

D^r Adam Bromke, professeur de sciences politiques, McMaster University.

A 15h 30:

Du ministère des Affaires extérieures:

Amb. Robert A.D. Ford, conseiller spécial sur les relations Est-Ouest.

A 20h 00:

De l'Énergie atomique du Canada Limitée:

D^r P.R. Cote, vice-président, Affaires publiques et gouvernementales;

M. H.A. Rose, directeur, Affaires internationales;

M. Gene Critoph, vice-président et directeur général des Laboratoires nucléaires de Chalk River.

Du ministère des Affaires extérieures:

M. J.R. Groves, directeur, Direction de la politique internationale de l'énergie.

De l'Association des industries aérospatiales du Canada:

M. J.M. DesRoches, président et directeur exécutif.

HOUSE OF COMMONS
3

Issue No. 56

Monday, February 15, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 56

Le lundi 15 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*
4*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des***External Affairs
and
National Defence****Affaires extérieures
et de la
Défense nationale**

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

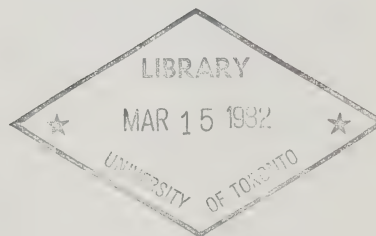
Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Flis
Bloomfield	Forrestall
Collenette	Gamble
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gimaïel
Crouse	Gourd
Darling	Harquail
Dionne (<i>Chicoutimi</i>)	Hopkins
Dupras	Hudecki

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Jewett (M ^{lle})	Murta
MacDonald (M ^{lle})	Ogle
MacKay	Robinson (<i>Etobicoke— Lakeshore</i>)
MacLarent	Sargeant
Massé	Wenman—(30)
McKinnon	
Munro (<i>Esquimalt— Saanich</i>)	

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Monday, February 15, 1982:

Mr. Murta replaced Mr. Greenaway;
Mr. Forrestall replaced Mr. King.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le lundi 15 février 1982:

M. Murta remplace M. Greenaway;
M. Forrestall remplace M. King.

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 15 FÉVRIER 1982

(74)

[Texte]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 20h 13, sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: MM. Bloomfield, Crouse, Darling, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. MacKay, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme et Sargeant.

Autre député présent: M. McRae.

Également présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoin: Dr J. Polanyi, Université de Toronto.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 concernant les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

A 22h 20, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, FEBRUARY 15, 1982

(74)

[Translation]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 8:13 o'clock p.m., the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Bloomfield, Crouse, Darling, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. MacKay, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme and Sargeant.

Other Member present: Mr. McRae.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witness: Dr. J. Polanyi, University of Toronto.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to the Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings, Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witness made a statement and answered questions.

At 10:20 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Text]

Monday, February 15, 1982

• 2015

The Chairman: Good evening, ladies and gentlemen. Our witness today is Dr. John Polanyi who will deal with such questions as the arms race in space and the stability of the deterrents. I believe he will consider such points as a possible international satellite monitoring agency and the effects of deploying new weapons based on new technologies such as lasers, for example. Dr. Polanyi is Professor of Chemistry at the University of Toronto. This year he is also a visiting professor at the California Institute of Technology.

Dr. Polanyi has been involved in discussion and analysis of arms control and disarmament matters for a number of years. In the 1960s, he was involved in work on the control of anti-ballistic missiles, known as ABMs, in the Pugwash movement, and elsewhere. In 1968, he helped to arrange an important conference in Toronto under the heading "The Dangers of Nuclear War". This led to the publication of a book by the same title, and also provided some of the ideas which were included in Canada's "Strategy of Suffocation" which was outlined by Prime Minister Trudeau at the first United Nations special session on disarmament; UNSSOD I.

Dr. Polanyi will make a presentation, and for your information, doctor, we will proceed by an exchange of views. You are here not as a witness but as a guest of this committee, and we thank you ahead of time for showing up on short notice. I see the Order of Canada also, and should have mentioned that Dr. Polanyi is a Member of the Order of Canada, a great distinction from which all members of Parliament are deprived from qualifying, as you know. There would be too many applicants, I am sure.

We are listening and, later on, we will exchange views with you. The exchange here is at times vigorous, doctor.

The Chairman: Yes? Mr. Munro?

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): On a point of order, I would like to ask the usual Monday question about the proceedings for the rest of this week.

The Chairman: As you know, we sit tomorrow morning at 9.30 until 12 noon or 12.30 a.m. This week is a very interesting week for people who want to offer views on disarmament. I would call it mainly a disarmament week. We have the churches tomorrow afternoon, the catholic bishops, and the Council of Churches. We have, tomorrow night, Operation Dismantle, and Professor Regier. Tomorrow we have Dr. Sommers, and Madam Gertler from the Voice of Women, and Mr. Fawcett. Mr. Carr will not be coming.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Translation]

Le lundi 15 février 1982

Le président: Bonsoir mesdames et messieurs. Notre témoin d'aujourd'hui est M. John Polanyi qui traitera de la course aux armements dans l'espace et de la stabilité des moyens de dissuasion. Il traitera aussi de la possibilité d'un organisme international de contrôle par satellite et des effets du déploiement de nouveaux armements conçus à partir de nouvelles technologies, comme les lasers par exemple. M. Polanyi est professeur de chimie à l'Université de Toronto. Cette année, il est aussi professeur invité au *California Institute of Technology*.

M. Polanyi participe depuis plusieurs années à des discussions et à des analyses portant sur le contrôle des armes et le désarmement. Dans les années 1960, il a participé à des travaux sur le contrôle des missiles antibalistiques, dans le mouvement Pugwash, et dans d'autres groupes. En 1978, il a contribué à organiser une importante conférence tenue à Toronto, intitulée «Les dangers de la guerre nucléaire». Par la suite, il a publié un livre portant ce même titre, et il a aussi présenté certaines des idées faisant partie de la «stratégie de l'asphyxie» du Canada, définie par le Premier ministre Trudeau lors de la première session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement, UNSSOD I.

M. Polanyi fera un exposé, et je vous signale, monsieur, que nous aurons ensuite un échange de points de vue. Vous n'êtes pas ici comme témoin, mais comme invité de ce Comité, et nous vous remercions d'avance d'être parmi nous après un aussi bref préavis. J'aurais dû ajouter que M. Polanyi est membre de l'Ordre du Canada, grande distinction à laquelle les députés ne peuvent pas aspirer. Il y aurait sans doute beaucoup trop de candidats.

Nous vous écoutons donc, et par la suite nous vous poserons des questions, et les échanges de points de vue peuvent être parfois assez percutants.

Le président: Oui? Monsieur Munro?

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Un rappel au Règlement; je voudrais poser la question habituelle du lundi au sujet des activités du reste de la semaine.

Le président: Comme vous le savez, nous siégeons demain matin à 09h30 jusqu'à 12h00 ou 12h30. Cette semaine est très intéressante pour ceux qui veulent présenter leur point de vue sur le désarmement. Je la qualifierais presque de semaine du désarmement. Demain après-midi, nous aurons les églises, les évêques catholiques et le Conseil des églises. Demain soir, nous aurons *Operation Dismantle* et le professeur Regier. Demain, nous avons M. Sommers et Mme Gertler de la Voix des femmes et ni M. Fawcett, ni M. Carr ne seront parmi nous.

[Texte]

Wednesday, we have the Department of External Affairs and the Department of National Defence, Mr. Lindsey, and others.

Thursday, we have Professor Bell and Professor Ranger at night. In the afternoon, Dr. Alcock and Dr. Newcombe. I might as well say to you right now that if, by 3 o'clock tomorrow afternoon, I have not received any answer from Dr. Arbatov, then I will be of the opinion that he will not be coming, and he will be replaced from a series of people we have as standby in case of need. So that will be the program of activities on Thursday morning.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That explains my regular Monday question. Thank you.

The Chairman: Please. Are there others at this time? No? Then we will start.

• 2020

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Then Thursday morning is in doubt?

The Chairman: In great doubt. I do not want to confirm anything but I made a phone call this afternoon about which I will inform you after the meeting. I like to keep you informed as always but that does not necessarily need to be done at this time. If you do not mind, Dr. Polanyi, please proceed.

Dr. J. Polanyi (Professor, Department of Chemistry, University of Toronto): I do thank you very much for this opportunity, Mr. Chairman, to be your guest as you put it, and I very much hope that you will ask questions as forcefully as you wish.

I am particularly honoured to be here because, unlike the previous witnesses, I really am a bona fide amateur in this field, although my professional life is doing research in science and teaching at the University of Toronto when I am not escaping to California, as you heard. So I am here as a member of the general public which for years has been concerned about the direction in which we, along with the rest of the world, are drifting. I think we are in a terribly dangerous period, the most dangerous we have ever faced in this country and in this civilization. I come to you, as you heard from your chairman, with a small repair kit of technological fixes. But I am aware that our future depends more fundamentally on our ability to change our patterns of thought a fraction as rapidly as we have seen our technology alter—due, incidentally, to the activities of people like myself.

I believe that we need arms control. I think that is something for which one would get ready assent. We need arms control, not because a modest slowing of the arms race is going to alter the fact that, in minutes, we can lay waste to the northern hemisphere. By “we” I mean mankind. We need arms control rather to convince ourselves and the world that it lies within our power to stop short of the holocaust, to show in fact that we control arms and not they us.

[Traduction]

Mercredi, nous aurons le ministère des Affaires extérieures et celui de la Défense nationale, avec M. Lindsey et d'autres témoins.

Jeudi soir, nous aurons le professeur Bell et le professeur Ranger. Dans l'après-midi, MM. Alcock et Newcombe. Je pourrais dès à présent vous dire que si demain après-midi à 15h00 je n'ai pas reçu de réponse de M. Arbatov, j'en conclurai qu'il ne viendra pas, et nous le remplacerons par un groupe de personnes que nous avons laissées en attente, au cas où nous aurions besoin de remplacer des absents. Voilà donc le programme d'activités du jeudi matin.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Voilà qui répond à ma question habituelle du lundi. Je vous remercie.

Le président: Je vous en prie. Y en a-t-il d'autres? Non? Très bien, nous allons commencer.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Rien n'est donc sûr pour la séance du jeudi matin?

Le président: En effet, je ne veux rien confirmer, mais j'ai téléphoné cet après-midi et je vous communiquerai la teneur de mon entretien après notre réunion. Comme toujours, je tiens à vous tenir au courant de ce qui se passe, mais il n'est pas nécessaire de le faire tout de suite. S'il vous plaît, monsieur Polanyi, veuillez commencer.

M. John Polanyi (professeur, Département de chimie, Université de Toronto): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président, de me donner la possibilité d'être votre invité, comme vous l'avez dit, et j'espère que vous me poserez des questions avec toute la vigueur que vous souhaitez.

Je suis particulièrement honoré d'être ici, parce que contrairement aux autres témoins, je suis en fait un amateur sérieux dans ce domaine, bien que ma vie professionnelle soit consacrée à la recherche scientifique et à l'enseignement à l'Université de Toronto, lorsque je ne m'évade pas en Californie, comme on vous l'a dit. Je suis donc ici comme membre du grand public qui, depuis des années, se préoccupe de la voie dans laquelle nous nous orientons avec le reste du monde. Nous nous trouvons dans une période terriblement dangereuse, la plus dangereuse que nous ayons jamais connue dans ce pays et dans cette civilisation. Comme vous l'a dit votre président, je viens à vous avec quelques modestes solutions technologiques. Mais je sais que notre avenir dépend plus fondamentalement de notre capacité à modifier nos habitudes de pensée pour qu'elles emboîtent le pas à l'évolution de notre technologie, processus possible, soit dit en passant, grâce à mes activités et à celles de mes confrères.

Je pense que nous avons besoin d'un contrôle des armements. Tout le monde serait prêt à en convenir. Il s'impose en effet, non pas parce qu'un ralentissement modeste de la course aux armements modifiera le fait qu'en quelques minutes, nous pouvons dévaster tout l'hémisphère nord. En disant «nous», j'entends l'humanité. Le contrôle des armements s'impose plutôt pour nous convaincre et pour convaincre le monde qu'il est en notre pouvoir de ne pas aller jusqu'à l'holocauste, et de montrer qu'en fait, c'est nous qui contrôlons les armes et non l'inverse.

[Text]

The arms to which I am referring, these devastating arms, are those of the super-powers, and last week, even in California, I heard of the results of a Senate committee which said that our arms in Canada are in bad repair. So, do we, in Canada, have a task to perform in the realm of arms control? Well, I believe we do. It is not just the super-powers' survival that is at stake at the present time and in the coming decades. In view of where we live, it is our survival too.

Moreover, something interesting is happening in the world, and I refer now, really, to recent weeks and months. The world is in the process of changing in such a way as to increase the role that secondary powers such as Canada are destined to play. The political and the strategic dominance of the super powers is weakening. It is weakening in Poland. It is weakening, as we read a day or two ago, in Romania. It is weakening, particularly and strikingly, in western Europe where, for decades the nations of western Europe believed that the best hope for peace for them lay in the power and the authority of the United States. Well, that is changing. It is weakening, we read yesterday, even in eastern Germany. There, I do not know but it was 1,000 to 2,000 people who participated in disarmament demonstrations yesterday in East Germany. And East Germany, I think, is the most slavish follower of the Soviet line, and yet this popular feeling has manifested itself.

I think it is a revolutionary change which is occurring, and I say "revolutionary" thinking in part of the slogan which dominated the American revolution in 1776, which needs to be rephrased in order to cover all these events to which I was alluding. You may have heard it rephrased as being "no incineration without representation". The slogan is as appropriate here in Canada as it is felt to be and, indeed I believe is, in Europe.

• 2025

Well, I would like to use my time with you today to discuss whatever you wish, but in this prepared or partially-prepared statement, I would like to focus on some topics that the chairman announced and which have to do with the burgeoning arms race in space. Central among those topics, as I am going to present it and in my mind, too, is a specific proposal for something called "an international satellite monitoring agency". It is called ISMA to people who have run into it. It will be the subject of debate for sure at the United Nations special session on disarmament in June 1982: UNSSOD II. This international satellite monitoring agency is intended to exploit space for peace, and to do it in a fashion which takes cognizance of the increasing determination of the secondary powers to participate in controlling their destiny—the sort of event I was referring to a moment ago.

If you wish and if time allows, we could go on to discuss the possibility of controlling a threatening and I suppose, coming, arms race in space. It is slightly different, but it is an allied topic. And this arms race in space, which is just now at the

[Translation]

Les armes dont je parle, ces armes dévastatrices sont celles des superpuissances, et la semaine dernière, même en Californie, j'ai entendu les conclusions d'un comité sénatorial selon lesquelles les armes du Canada sont en mauvais état. Avons-nous donc un rôle à jouer dans le domaine du contrôle des armements? Je pense que oui. Ce n'est pas seulement la survie des superpuissances qui est en jeu à l'heure actuelle et dans les décennies à venir. Compte tenu de notre situation géographique, notre propre survie est aussi en jeu.

En outre, il se passe quelque chose d'intéressant dans le monde, et je parle en fait des semaines et des mois qui viennent de s'écouler. Le monde est en train d'évoluer de façon à accroître le rôle que des puissances secondaires, comme le Canada, sont destinées à jouer. La domination politique et stratégique des superpuissances est affaiblie. Elle s'affaiblit en Pologne. Elle s'affaiblit, comme nous l'avons lu il y a un ou deux jours, en Roumanie. Elle s'affaiblit, et particulièrement et de façon frappante en Europe de l'Ouest où pendant des décennies les nations pensaient que le plus grand espoir de la paix résidait pour eux dans la puissance et l'autorité des États-Unis. Cela change. Cet affaiblissement, comme nous l'avons lu hier, se manifeste même en Allemagne de l'Est. Dans ce pays, 1,000 ou 2,000 personnes, je ne sais pas exactement, participaient hier à des manifestations pour le désarmement. L'Allemagne de l'Est est le satellite le plus fidèle de l'Union soviétique et pourtant ce sentiment populaire s'est manifesté.

C'est là, me semble-t-il, un changement révolutionnaire, et je dis «révolutionnaire» en pensant au slogan qui a dominé la révolution américaine en 1776, et qu'il faut présenter autrement pour couvrir tous les événements dont j'ai parlé. D'autres ont parlé de «pas d'incinération sans représentation». Ce slogan convient aussi bien au Canada qu'à l'Europe.

C'est à vous de choisir les questions dont nous discuterons. Toutefois, dans mon exposé, je parlerai essentiellement de la course aux armements dans l'espace, question qui a été évoquée par le président du Comité. Je voudrais notamment proposer la création d'une agence internationale de contrôle par satellite. Il en sera certainement question au cours de la session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement ou UNSSOD II qui doit se dérouler en juin 1982. Cette agence internationale de surveillance par satellite a pour but d'exploiter l'espace à des fins pacifiques, compte tenu de la volonté de plus en plus affirmée des puissances moyennes de mieux maîtriser leur propre avenir.

S'il me reste suffisamment de temps, nous pourrions également parler des modalités de contrôle de la course aux armements dans l'espace qui nous menace également. C'est un sujet quelque peu différent bien que connexe et qui fera certaine-

[Texte]

take-off point, surely will receive much attention at UNSSOD II this summer. It is now widely recognized among people who pay attention to these topics that the most hopeful time to halt the arms race is when and where it is at the point of taking off, and that really is how I understood the prime minister's speech on the subject of the strategy of suffocation. The arms race in space is at the point of take-off; now is the time to act. We do not have long.

Well, that is the program from my remarks, and the arms race in space in its broadest context I will leave to you to raise, should you wish to do so. All I am going to say now, in the remainder of my prepared remarks, has to do with this proposal for an international satellite monitoring agency, ISMA, because I really believe that to be something which should be discussed and heard about in this country.

What is it? It is an international monitor of military activities using internationally-operated eyes in the sky. What is its history? Well, the history goes back a long way to the 1950s when it became recognized that something was happening which is still happening today, and which is that when we are ignorant of what our potential opponent is up to, we assume the worst. Ignorance fosters exaggerated suspicions. So, it was President Eisenhower in 1955 who proposed an "open skies" regime in which planes would be allowed to over-fly nations and reassure the nationals who owned the planes that worse things were not going on than they imagined. This was rejected promptly by the U.S.S.R., and perhaps it would have been rejected by the U.S.A. also, because it was regarded as legitimized spying.

Then something important changed in the world. It was one of the beneficial outcroppings of technology. In 1957, two years after the proposal was made by Eisenhower and was dropped, that is the "open skies" proposal, in 1957 Sputnik was launched by the Soviet Union. It circled the earth and nobody complained that it was violating their national prerogatives. Since that date, the importance of viewing the earth from space has been underlined by the fact that there have been hundreds of military surveillance satellites launched. That does not mean there are hundreds still there, but there were hundreds launched. So we have grown accustomed to not only being naked to hydrogen bomb-tipped missiles but, also, being naked to inspection.

• 2030

This freedom to inspect at large was institutionalized in the 1972 anti-ballistic missile treaty and, also, in an allied agreement, the 1972 interim agreement on strategic arms. You will find that those agreements, if you look at them, specify that it is perfectly acceptable to super powers that the opposing party use national technical means, which is a euphemism for satellites, to inspect; moreover, they bound themselves not to interfere with those satellites; further, they bound themselves not to conceal military activities which fell under these agreements from the satellites. Those were remarkable agreements, and they still stand.

[Traduction]

ment l'objet de pas mal d'attention lors de l'UNSSOD II l'été prochain. Or, d'après tous les spécialistes, une course aux armements doit être étouffée dans l'oeuf; c'est ainsi d'ailleurs que j'ai compris la stratégie de l'asphyxie évoquée par le premier ministre. La course aux armements dans l'espace étant sur le point de démarrer, c'est maintenant qu'il faut agir.

Si vous le voulez, nous pourrions donc aborder la question de la course aux armements dans l'espace sur tous ses aspects. Je vais consacrer le reste de mon temps à cette agence internationale de contrôle par satellite, agence qui mériterait qu'on en parle plus au pays.

Il s'agirait donc d'instituer une surveillance internationale des activités militaires effectuées par le biais de satellites internationaux. Leur histoire remonte aux années 50 lorsque l'on s'est rendu compte qu'en l'absence de données précises sur les activités adversaires potentielles, on suppose toujours le pire. L'ignorance encourage toutes sortes de soupçons exagérés. C'est pourquoi le président Eisenhower a proposé en 1955 un régime des cieux ouverts aux termes duquel les avions seraient autorisés à survoler des pays étrangers pour rassurer les ressortissants des différents pays que la réalité n'était pas aussi noire qu'ils le pensaient. Cette proposition a aussitôt été rejetée par l'Union soviétique pour qui cela représentait de l'espionnage légalisé. Il n'est d'ailleurs pas certain que les États-Unis l'auraient accepté.

Mais une retombée positive de la technologie a par la suite changé le cours des choses. En 1957, deux ans après l'abandon de la proposition d'Eisenhower, l'Union soviétique lançait son premier spoutnik. Bien que le spoutnik ait fait le tour de la terre, personne ne l'a accusé de porter atteinte à la souveraineté nationale. Des centaines de satellites ont donc été mis sur orbite, mais cela ne signifie pas qu'ils se trouvent encore tous dans l'espace à l'heure actuelle. Nous nous sommes donc faits à l'idée que nous faisons l'objet de surveillance spatiale tout comme nous pourrions devenir la cible d'ogives nucléaires.

Cette liberté d'inspection spatiale fut institutionnalisée en 1972 par le Traité sur les missiles anti-balistiques ainsi que par un accord connexe, l'accord provisoire de 1972 sur les armes stratégiques. Ces accords stipulent que les deux superpuissances sont d'accord pour que la partie adverse fasse appel à tous ses moyens techniques nationaux, ce qui est un euphémisme pour satellites, pour procéder à des opérations d'inspection; les superpuissances se sont en outre engagées à ne pas empêcher le survol des satellites ni à empêcher ceux-ci de photographier des activités militaires prises aux termes de ces accords. Ce sont là des accords tout à fait remarquables qui sont toujours en vigueur.

[Text]

Then where does my discussion really begin? It begins with the observation that military surveillance since that date has been a super power monopoly. Will this hold in future? Should it hold in future? Well, at the last UNSSOD which was in May 1978, the then president of France, Giscard d'Estaing, suggested this notion of an international, military-type, if you like, surveillance facility, the ISMA. And Canada was one of the 42 countries which co-sponsored the resolution that this was worth looking into and that a committee of experts should study it. That was four years ago, or very nearly. That motion, by the way, was passed 113 votes to nought with 13 abstentions. That is worth noting because obviously there was overwhelming support for the idea.

The committee of governmental experts met, started their real business in 1979, I think—yes—and they finished in August 1981. In fact, their report was handed to the Secretary General of the UN on August 6, 1981, six months ago. There were 13 of these governmental experts. They came from France, Sweden, Italy, Austria, and so on; Romania, which I mentioned earlier because of its enthusiasm for arms control measures which more than matches that of the Soviet Union; Tunisia; countries like Upper Volta which might surprise you but which, indeed, have space programs and is part of the picture that I want to present to you; India, which has a space program; Argentina, Indonesia, Egypt, Colombia—but not, I regret to say, Canada. What I have been rattling off is a list of the nationalities of the 13 governmental experts who participated in the study which I have here and which came out six months ago. The report they presented is a thorough-going document. I mean, obviously it raises many many questions, but it is a very impressive document of 80 or 90 pages.

The thing that I would like to say now is simply to give you an idea of what it is that is hoped for from such an international satellite monitoring agency; a very little bit, because I do not want to bore you to death, about the technical requirements to make this possible; a very brief statement about the cost which I think is where I should stop.

Well, what about the purpose? The purpose of course is political, and it comes under two headings: one is verification of arms control agreements; the other is reassurance in times of crises. What sort of agreements? Let us start with what sort of agreements, and if, again, I rattle off a list, I would ask that you note that these agreements are not just agreements involving the two super powers; they involve other nations. So it is rather understandable that other nations might want to be involved in reassuring themselves that those agreements are being kept.

• 2035

Some of the agreements exist and some do not. But the agreements would be a nuclear weapons free zone; there is such a zone and it exists in South America. It covers the whole of South America, as far as I understand. No prior notification of major military manoeuvres; there exists an agreement of that type. A ban on further nuclear weapons production; there does not exist an agreement of that type. A ban on further

[Translation]

Tout cela pour dire que, depuis cette date, les superpuissances détiennent un monopole de fait de la surveillance militaire. Ce monopole va-t-il et doit-il être maintenu à l'avenir? En 1978, lors de la dernière conférence de l'UNSSOD, M. Giscard d'Estaing, à l'époque président de la France, avait proposé la création d'une instance de surveillance militaire internationale, l'ISMA. Le Canada fut un des 42 pays à se prononcer en faveur de la résolution et de la constitution d'un comité d'experts chargé de l'étudier. Cela remonte à près de quatre ans. La motion avait été adoptée par 113 voix à 0 et 13 abstentions, ce qui montre qu'elle était appuyée par une énorme majorité.

Le comité d'experts gouvernementaux a commencé ses travaux en 1979 pour les terminer en août 1981. Leur rapport fut remis au secrétaire général de l'ONU le 6 août 1981, c'est-à-dire il y a six mois. Les experts gouvernementaux étaient au nombre de 13, et représentaient notamment la France, la Suède, l'Italie, l'Autriche, la Roumanie, aussi enthousiaste que l'Union soviétique en matière de contrôle des armements, la Tunisie, la Haute-Volta qui possède son propre programme spatial, tout comme l'Inde, l'Argentine, l'Indonésie, l'Égypte, la Colombie alors que, à mon vif regret, le Canada quant à lui n'a pas de programme spatial. Je vous ai donc donné la liste des nationalités de 13 experts gouvernementaux ayant participé à la rédaction du rapport rendu public il y a six mois. Il s'agit d'un gros document de 80 pages environ qui examine la question à fond tout en laissant bien entendu de nombreuses questions sans réponse.

Je peux vous parler très brièvement de ce que l'on espère réaliser grâce à la création de cette agence internationale de surveillance par satellite. Je ne vais pas vous ennuyer avec trop de détails techniques; je me bornerai plutôt à vous parler des coûts.

L'objectif est bien entendu d'ordre politique; il s'agirait d'une part de vérifier les accords sur le contrôle des armements et d'autre part, d'offrir une nouvelle assurance en période de crise. De quels accords s'agit-il au juste? Je vous ferai remarquer tout d'abord que ces accords ne s'appliquent pas exclusivement aux deux superpuissances, ce qui est normal car d'autres pays tiennent évidemment à s'assurer que les accords sont respectés.

Certains de ces accords ont déjà été mis en vigueur et d'autres non. Il y a en particulier l'accord sur une zone dénucléarisée qui s'étend notamment sur l'ensemble de l'Amérique du Sud. Il existe également un accord sur la notification préalable de manoeuvres militaires de grande envergure. Un accord sur l'interdiction de produire de nouvelles armes nucléaires n'existe pas encore. Il existe par contre une interdiction

[Texte]

nuclear weapons testing; there exists only a partial ban. But what I am trying to point out is that this could be monitored, not with great difficulty, from a satellite and that, of course, it refers to more than the super powers. Increasing number of nations may be wanting to test. A ban on tests of missiles, meaning firing of missiles. A ban on the deployment of missiles, meaning sticking them in their places on earth. A ban on exercises with chemical weapons. That is enough to show the types of agreement which might be monitored by this international agency.

What about crises? This is more difficult to monitor, but at the moment I am just telling you what, rather than how. Crises could be pent-up tension between India and Pakistan which might erupt into war between Iran and Iraq, and which has erupted into war between Israel and Syria, and so on. What is it that one would want to check? If, as happened between Egypt and Israel on a famous occasion when Mr. Pearson and General Burns figured, if the two nations are interested in such a civilized option as not fighting a war, then they are interested in disengagement; they are interested in being forewarned should the location of troops or artillery or aircraft or tanks or other armoured vehicles alter. And that, a satellite can tell them. If such activities can contribute to peace and, of course, that means that the failure to carry out such activities can contribute to the likelihood of war, then it is not clear why this should be a monopoly of the super powers.

One other political comment, because I know that your Standing Committee on External Affairs and National Defence is more aware than I am of the policy directions of the present government. There is a strong interest, of course, in North—South problems while this is, as I have described it, an East—West sort of thing. It has to do with trying to lessen the danger of an East—West disastrous conflict.

When I talk to people in the south about such a conflict, they reproach me with being obsessed with nuclear war between the rich powers. They can understand the objections since I am one of that party, but it is not really one of their prime interests. I think they overlook the remarkably obvious fact that, if they are poor now, in the aftermath of a nuclear war they would be an awful lot poorer.

That is not the only comment I wanted to make. The other comment is one that I touched on when I mentioned Upper Volta being a member of this committee of experts. The fact is that the south has shown a keen interest in exploiting space. I could explain why but, anyway, they have—not for military purposes, for civil purposes, just as Canada has. They are busy organizing themselves and informing themselves. The satellites, which would belong to the international space monitoring agency for the most part would move on the north-south axis, because then the earth turns underneath and presents itself to the satellite. The satellite keeps on going one way; the globe turns underneath; the globe is inspected. Well, that means that the satellite spends half its time over the southern nations and, during that part of its time, it would be well advised to use its capabilities and to communicate with ground stations there; in fact it could perform a service for those nations which they

[Traduction]

tion partielle sur des nouveaux essais nucléaires. Tout cela pourrait être surveillé assez facilement à partir d'un satellite, ce qui bien entendu, intéresse les pays autres que les deux supergrands. En effet, un nombre croissant de pays pense à effectuer des essais nucléaires. On pourrait donc envisager d'interdire le lancement de missiles, et leur déploiement, c'est-à-dire leur stockage dans des silos. On pourrait également interdire des manœuvres à l'aide d'armes chimiques. Ces différents types d'accords pourraient éventuellement être contrôlés par cette agence internationale.

Qu'arrive-t-il en cas de crises? Il pourrait surgir notamment une crise due à une montée des tensions entre l'Inde et le Pakistan, à la guerre entre l'Iran et l'Irak, entre Israël et la Syrie, etc. Qu'est-ce qu'on chercherait à vérifier en pareils cas? M. Pearson et le général Burns avaient ainsi proposé en ce qui concerne l'Égypte et l'Israël que ces deux pays, si tant est qu'ils tiennent effectivement à ne pas faire la guerre, pourraient tenir à être prévenus à l'avance de tout déplacement inusité de troupes d'artillerie, d'avions et de blindés, inspection qui pourrait se faire notamment par satellite. Dès lors, une inspection de ce genre par satellite étant susceptible de renforcer la paix, leur utilisation ne devrait pas constituer le monopole des deux superpuissances.

Les membres du Comité des affaires extérieures et de la défense nationale connaissent mieux que moi bien entendu les grandes orientations de l'actuel gouvernement qui s'intéresse notamment aux problèmes Nord-Sud et au désamorçage d'un éventuel conflit Est-Ouest.

Lorsque j'évoque un éventuel conflit nucléaire dans l'hémisphère sud, les gens me reprochent d'être obsédé par la guerre nucléaire entre les pays nantis. Donc comprenant mes inquiétudes, ce n'est pas cette question qui les intéresse au premier chef. Ils semblent ne pas se rendre compte que si une guerre nucléaire devait éclater, ils seraient encore bien plus pauvres après qu'ils ne le sont maintenant.

Je vous ai dit tantôt que la Haute-Volta fait partie de ce comité d'experts. Les pays de l'hémisphère sud s'intéressent en effet vivement à l'exploitation de l'espace, et ce à des fins pacifiques et non pas militaires, à l'instar du Canada. Ils sont en train de recueillir un tas de renseignements à ce sujet et de s'organiser. Or, les satellites qui appartiendraient à cette agence internationale se déplaceraient sur un axe nord-sud de façon à pouvoir observer la terre dans les meilleures conditions possibles. Pendant que les satellites survolent les pays de l'hémisphère sud, ce qui représente la moitié de leur temps de vol, ils pourraient se mettre en communication avec les stations terrestres de ces pays, service que ceux-ci apprécieraient sans aucun doute. Cela permettrait de faire accepter cette initiative Est-Ouest par les Nations Unies, dominée par les relations Nord-Sud.

[Text]

would welcome. That, I think, is going to help with the acceptance of what essentially is an East—West type of initiative in a body, the United Nations, which is essentially a North—South-dominated body.

• 2040

Now I turn to something where I am more at home, the technical matters. You must shudder to hear me say that because I could now spend a lot of time telling you what I know which, actually in terms of what there is to be known, is very little. But I know a bit about the technicalities of this proposal. There are many people in Canada who know far more and who, in fact, are genuine experts in this field. I am neither a genuine expert, nor even a sham expert. I am just an interested party.

I have read this document and, of course, had heard discussions about this proposal before the document appeared. In fact I had communicated with the Canadian government on this topic before that. So I have some idea of what is proposed. It looks like this. There would be three phases or stages to the establishing of this international satellite monitoring agency. The three phases would cover a decade in total. The first phase would involve, really, training personnel. A couple of years would be involved and I think about 250 people. The cost would be spread over, the consortium of course, the group of nations, and would be a total of \$30 million per annum. That is for Phase I.

Phase II: We now suppose that what is called the Image Processing and Interpretation Centre—these 250 skilled people—are now established, and know what they are doing. The second stage is that they do it; they now receive data, and they receive it not just at this processing centre, but they receive it at a global network of 10 ground stations. That is how you see through eyes in the sky; the satellites transmit the picture to you by microwave, by radio, and you interpret it on the ground, using a computer and using skilled people. So there would be 10 in Phase II which would cover, let us say, the next three years, so we are now up to the five-year mark. In the second stage, there would be established a global network of ground stations and, of course, a global network of ground stations exists right now. There are ground stations in many countries, even though the space age is young. The thing is, however, that this would be a global network of ground stations which would be under the control of the international satellite monitoring agency, and organized for its purposes.

The cost at this point gets a little complicated because, first, there is the construction cost which is \$80 million, spread over the consortium and spread over the three years that I just mentioned, and there is \$20 million per annum operating.

Now, the third and final stage is the most expensive, and then I will total up the cost for you. We have a cadre, as one sometimes hears it called, of trained people which is Phase I. We have a network of ground stations which is Phase II. What we lack is a sufficient number of, or indeed at this point any, satellites to do the observing. You might ask what are the people in Phase II going to receive? They are going to receive

[Translation]

Passons maintenant à l'aspect technique de la question que je connais mieux. N'ayez aucune crainte, mes connaissances dans ce domaine sont très limitées si l'on tient compte de tout ce qu'il y a à savoir à ce sujet. J'y connais néanmoins quelque chose même si nous avons au Canada de vrais experts dans ce domaine. Or je suis tout simplement un profane qui s'intéresse à la question.

J'ai bien entendu lu ce document et je suis au courant des discussions qui se sont déroulées avant sa publication. J'ai d'ailleurs été en contact avec le gouvernement à ce sujet et je sais donc grosso modo de quoi il s'agit. La mise sur pied de cette agence internationale de surveillance par satellite passerait par trois étapes et s'étendrait sur dix ans. La première étape serait consacrée à la formation du personnel. On prévoit deux ans pour la formation de 250 spécialistes. Les coûts pris en charge par un groupe de pays s'élèveraient à 30 millions par an pour cette première étape.

Au cours de la phase 2, le Centre de traitement et d'interprétation des images serait créé et les 250 spécialistes en question y travailleraient. Au cours de la deuxième étape donc, les spécialistes de ce centre recueilleraient les données non seulement dans le centre lui-même, mais également dans un réseau de dix stations terrestres réparties sur l'ensemble du globe. Les satellites transmettent des images par micro-onde à des spécialistes qui sont chargés de les interpréter à l'aide d'ordinateurs. L'étape 2 durerait encore trois ans, ce qui nous amène à cinq ans. Au cours de cette deuxième étape, des stations terrestres faisant d'un réseau auraient été réparties sur la totalité du globe en plus des stations qui existent déjà un peu partout dans le monde, même si nous n'en sommes qu'au début de l'âge spatial. Mais ce nouveau réseau de stations terrestres dépendrait de l'agence internationale de contrôle par satellite pour lesquelles elles travailleraient.

Le coût reviendrait à 80 millions de dollars répartis sur trois ans mais pris en charge par l'ensemble des pays; en outre, les frais d'exploitation s'élèveraient à 20 millions par an.

La troisième et dernière étape est la plus coûteuse. L'étape 1, le cadre, est consacrée à la formation du personnel. L'étape 2, à la création d'un réseau de stations terrestres. Mais on n'a toujours pas de satellites d'observation. Que font les spécialistes recrutés au cours de l'étape 2 dans ce cas? Ils captent les signaux transmis par les satellites nationaux, tout comme le

[Texte]

signals from various national satellites, just as Canada now receives signals from U.S. national satellites, but they will also receive them from European space agency satellites and from the French SPOT satellite.

But now, on to Stage III. What do you need in order to do the job which I described a moment ago—very fine arms control agreements, and the tougher thing of damping down tension and tension spots?

Well, according to the UN committee's report, which is a reasonable thing which I can say in the light of discussions I had heard before they met and reported, they say you would need three surveillance satellites and one "close look" satellite. That is where the technicalities come in.

• 2045

What are these things? Surveillance satellites see the ground from, let us say, 100 miles up with low resolution; that means they can see something which is about two-thirds of the way from me to that table over there. They have a three to five metre resolution. That is called moderate resolution. That is enough to tell if manoeuvres are taking place, troops are being shifted, or tanks are being shifted. There would be three satellites involved in that. I am not going to go through all the details of the costing.

There would be one satellite in addition, which is involved in "close look". "Close look" sounds quite formidable, but it does not mean that the satellite goes in "for a" close look; it means that it has a camera with a huge lens on it, and it can see objects of about a half metre to one metre in size—which means you know, a child to an adult, that sort of thing—from 100 miles up. If this interests you I would suggest that you get hold of a picture taken by the Apollo spacecraft. It was 80 miles above the moon's surface with a lonely astronaut in it with a camera, and he photographed down to see the lunar module. What you see in that picture from 80 miles up—and he did not have the real close look camera at all—but what you see is the moon's surface with its familiar pockmarks and, in the middle, is a little lunar module; and if you get a good quality picture, nearby are the tiny experiments that the astronauts set up. Then winding its way around are the tracks of the lunar rover which, I suppose, are tracks a foot wide. When you see that you suddenly believe, as I somehow could not quite believe when I saw it on television, that they were actually there.

Well, what is the cost of Phase III? The cost for this, being the second five years of the 10-year period we are into now, is somewhere in the range of \$2 to \$3 billion. That is for everything I have described, including replacements for these satellites. They have to be replaced every couple of years. What does that work out to? If you divide it, and there are I do not know quite how many ways to divide it but I divided it 8 or 10 ways, the total of all this and, then, divided by another factor of 10 because of the 10 years covered, and I came out

[Traduction]

Canada capte actuellement des signaux émis par des satellites américains, européens ou français.

Que faudra-t-il donc voir au cours de la troisième étape pour assurer le contrôle des armements et désamorcer les tensions et les crises?

D'après le rapport du comité de l'ONU, l'agence aurait besoin de trois satellites de surveillance et d'un satellite à grand pouvoir de séparation. C'est là que les questions techniques interviennent.

De quoi s'agit-il exactement? Ces satellites de surveillance peuvent observer ce qui se passe au sol, à une altitude de 100 milles, avec un pouvoir de séparation très fort, c'est-à-dire que l'on peut distinguer deux points qui sont éloignés l'un de l'autre d'environ une distance équivalant à deux tiers de ce qui me sépare de cette table là-bas. Leur pouvoir de séparation est de trois à cinq mètres, ce qui correspond à une moyenne, et est suffisant pour distinguer des manoeuvres qui auraient lieu, des mouvements de troupes ou de colonnes blindées. Il y aurait donc trois satellites qui en seraient chargés. Je laisserai de côté les détails financiers.

Il y aurait en plus un satellite chargé de la surveillance de près. «Surveillance de près» a une petite connotation étrange, cela ne signifie toutefois pas que le satellite approche, cela veut dire simplement que le dispositif de lentilles est très puissant, et que l'on peut photographier des objets de 50 centimètres à un mètre de dimension... c'est-à-dire de la taille d'un enfant à celle d'un adulte, cela à une altitude de 100 milles. Si cela vous intéresse, je vous suggérerais de vous procurer une photographie prise du vaisseau spatial Apollo. A une distance de la lune de 80 milles, avec un astronaute à bord, celui-ci a pu photographier le module lunaire. C'est donc ce que vous pourrez constater sur cette photographie prise à 80 milles d'altitude alors que la caméra en question ne disposait même pas des téléobjectifs les plus puissants—vous distinguez la surface de la lune avec ses cratères que vous connaissez bien, et au milieu un petit module lunaire; vous pouvez voir les traces des petites expériences faites par les astronautes, et les traces du véhicule lunaire, c'est-à-dire des traces d'à peu près un pied de largeur. Cela ne laisse aucun doute, doute que je pouvais par exemple avoir lorsque je les ai vus à la télévision, sur le fait de leur alunissage.

A combien revient donc cette troisième phase? On se trouve à ce moment-là à la deuxième moitié de cette période de 10 ans que nous avons entamée, et cela représenterait alors deux à trois milliards de dollars. C'est-à-dire tout ce dont j'ai parlé, y compris le remplacement des satellites en question. Il faut les changer tous les deux ans. A quoi aboutit-on? Si vous faites la division, il y a plusieurs façons de la faire—par huit ou par 10—le total de tout cela divisé par 10 ensuite, correspondant aux 10 années couvertes, on en arrive à une dépense moyenne,

[Text]

with an average expenditure over the decade for one participant—Canada, I hope—of around about \$40 million. Canada actually spends at the moment well over \$100 million on space activities per year. Forty million dollars is less than 1 per cent of our 1980-81 defence budget which was \$6 billion. So the answer is that this is terribly expensive but it amounts to less than 1 per cent of our defence budget.

I recognize, and I will try to close, Mr. Chairman—

The Chairman: No problem, sir.

Professor Polanyi:—I recognize that in the course of your deliberations, you will have about 100 people who will come to see you, all of whom will suggest their 1 per cent cut in the defence budget. So I set out to ask, as I came to this meeting, why do I think that this 1 per cent of our defence budget would be well spent? And I do think so very deeply. I wrote down three things: it is timely; it is imaginative; and, in a somewhat jocular mood but not totally, I wrote that it is inevitable.

Why is it timely? I have said that, in a way, it is because we are at the brink of a new loop in the arms race, and there is a chance still that only now, and I think not even 18 months hence or two years hence, there is a chance to exploit space for the peaceful purposes in an international fashion. So to speak, we could thus stake a claim for that usage of what is the last common, the last open, area that we human beings have. In doing so, one would underline the 1967 outer space treaty, but that is a technical point.

• 2050

Let me go on to explain why I think it is imaginative; I cannot explain, I can just tell you that it seems to me in my discussions—and I have tried this out, of course, in talks that I give to occasional groups—that this is something that can capture the public imagination. The public has a genuine interest in this last frontier and the public badly needs to be convinced that the nuclear anarchy, which really is the present situation, the arms race continuing without control, the nuclear anarchy is perceived by Canada to be a topic for more than rhetoric.

Finally, I said it is inevitable, I really meant that it is the direction of the future. The technology is going that way. Nations will be able to observe from space independently in a few years' time and do some of the things that I have just described. The question is, will they do them on behalf of peace; will they do them in a co-operative fashion; will they do them in such a way that we perceive space as being a realm for peaceful exploitation? Let us see that they do.

I see what I have in front of me about the direction of the future is a little more subtle and has to do with the fact that the non-nuclear powers have tolerated the underlying assumptions of the non-proliferation treaty. I have heard, as you have,

[Translation]

pour toute la décennie, de 40 millions de dollars environ pour un pays comme le Canada. Or le Canada dépense en ce moment bien plus de 100 millions de dollars par ans pour la recherche spatiale, et ces 40 millions de dollars représenteraient moins de 1 p. 100 de notre budget de défense pour 1980-1981 qui était de 6 milliards de dollars. Un p. 100 de notre budget de défense n'est donc pas aussi terrible que cela le semblerait.

Je sais, et je vais essayer de terminer, monsieur le président . . .

Le président: Je vous en prie.

Le professeur Polanyi: Je sais que tout au long de vos délibérations vous aurez des tas de gens qui viendront vous proposer une réduction du budget de défense, correspondant précisément à ce 1 p. 100. Je vous ai donc expliqué pourquoi, à mon avis, ce pourcentage de notre budget de défense est précisément bien employé de cette façon. J'ai conclu en disant: C'est un projet qui vient à temps, qui fait preuve d'imagination, et en ajoutant avec un certain sens de l'ironie j'ai dit qu'il était absolument inévitable.

Pourquoi cette proposition vient-elle à temps? J'ai déjà expliqué d'une certaine manière, que nous nous trouvions à la veille d'amorcer une nouvelle spirale dans la course aux armements, or nous avons cette chance que nous n'aurons plus dans 18 mois ni dans deux ans, de mettre à profit l'espace à des fins de paix internationale. Nous pourrions pour ainsi dire réclamer donc l'utilisation à cet effet de ce dernier domaine ouvert et dont les humains disposent encore en commun. Cela irait d'ailleurs dans le sens du Traité de 1967 sur l'utilisation pacifique de l'espace, mais c'est un détail technique.

Je vais maintenant expliquer en quoi cela fait preuve d'imagination; sans l'expliquer complètement, je vais vous dire ce que j'en pense . . . Je l'ai déjà fait bien sûr lors de causeries auxquelles j'ai participé, c'est-à-dire qu'il s'agit ici de quelque chose qui peut captiver l'imagination du public. Le public s'intéresse vraiment à cette dernière frontière, et il a en même temps grandement besoin d'être convaincu que cette anarchie nucléaire actuelle, cette course aux armements effrénée, ne représente pas pour le Canada uniquement un sujet de conversation.

J'ai dit enfin que c'était une décision inévitable, et j'ai voulu dire qu'il s'agissait véritablement d'un projet d'avenir. C'est dans ce sens que la technologie nous entraîne. N'importe quel pays pourra dans quelques années se livrer à des opérations d'observation à partir de l'espace, et faire ce que je viens de décrire. Toute la question est de savoir si cela se fera au nom de la paix; d'une façon coopérative; et de façon telle que nous percevions cet espace comme l'objet possible d'une exploitation pacifique. Essayons donc d'y contribuer.

En ce qui concerne cette direction dans laquelle l'avenir nous entraîne, je vois que c'est un sujet un peu plus subtil et où l'on doit tenir compte du fait que les puissances privées de l'arme atomique ont accepté les hypothèses sous-jacentes au

[Texte]

lots of discussions of that treaty. The non-nuclear powers have only just tolerated it, because the underlying assumption seems to many of them to be that, although it is acceptable for certain nations that currently have nuclear weapons to continue to possess them, it would be dangerous, very dangerous, for others to do so. What I wanted to say is, I do not think they will accept a parallel argument in relation to satellite surveillance. The argument is that, though satellite surveillance is very valuable for the super powers—I began by telling you about the 100 launchings—it is not valuable if others do it.

I think I should throw the matter open to the forum, Mr. Chairman. I am sorry, I have really gone beyond my time.

The Chairman: Do not be sorry. I think you saw us all very attentive to what you were saying.

The first on my list is Mr. Munro.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you. Thank you, Dr. Polanyi.

Before starting my questions, I would just like to ask you if you could possibly give us the names of the 13 abstainers in that resolution of UNSOD I, I think it was?

Professor Polanyi: I am afraid I could not give you the names of the 13. I could give you the names of three.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Perhaps they could be provided to us in the course of time.

Professor Polanyi: Oh, yes, certainly. If I may give you the two that seem to me to be very noteworthy, and disturbing, they were the United States and the U.S.S.R. Cuba happens to be the third that I remember.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): They are significant, as you say. This does not preclude their co-operation with any TSMA that might develop from that beginning—I am not saying that that was the beginning, this matter was a study towards that—but it does not bode too well for their co-operation.

In our discussions which you may have followed—I am not sure that you would perhaps get the printed proceedings in time to follow them all—we have had some interesting discussions and statements about stabilizing and destabilizing elements in the present day arms situation, there being the situation on the ground in Europe, there being also the global situation with respect to the balance or the imbalance in intercontinental missiles. Now you are suggesting that there is possibly a third, because I do not, and I am sure that you do not either, intend that interballistic missiles, some of which may enter outer space in the course of their trip—I am not sure whether they do or not—we are not talking about that sort of instrument, we are talking about a visual monitoring system.

[Traduction]

Traité de non-prolifération. Nous avons tous entendu des tas de débats autour de ce traité. Les puissances non nucléaires ont simplement toléré ce principe de base à partir duquel il est permis que certains pays disposant déjà de l'arme nucléaire ne s'en défasse pas, alors qu'il serait dangereux, très dangereux, que d'autres pays accèdent à ce genre de puissance. Je voudrais dire ceci: je ne pense pas que ces mêmes pays acceptent une argumentation semblable en matière de satellite de surveillance. Selon cet argument, les satellites seraient extrêmement utiles aux supers-puissances—je vous ai dit qu'il y en a eu une centaine de mis sur orbite—alors que les autres pays ne peuvent rien en faire.

Je suis prêt à passer aux questions, monsieur le président. Je remarque que j'ai déjà dépassé la limite de temps qui m'avait été fixée.

Le président: Je vous en prie. Je pense que vous avez pu remarquer à quel point nous avons été attentifs.

Le premier sur ma liste est M. Munro.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci monsieur Polanyi.

Avant de commencer à poser mes questions, je vous demanderai de nous dire quels pays se sont abstenus de voter cette résolution de la première session extraordinaire des Nations Unies.

Le professeur Polanyi: Je ne pense pas pouvoir vous en donner la liste. Je peux vous en citer trois.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Peut-être que la liste entière pourra nous être communiquée plus tard.

Le professeur Polanyi: Certainement. Laissez-moi tout de même vous citer les deux pays les plus importants, et dont l'abstention est également la plus gênante, il s'agit des États-Unis et de l'URSS. Il se trouve que Cuba est le troisième pays dont je me souviens.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Comme vous le dites, ce sont deux abstentions qui ne passent pas inaperçues. Cela ne permet pas de préjuger leur coopération éventuelle à une agence du type ISMA, que l'on créerait—je ne veux pas dire que cette étude en constitue un embryon—mais ce n'est certainement pas de très bon augure.

Dans le courant de nos discussions, dont vous avez peut-être eu à temps les procès-verbaux pour en prendre connaissance, il y a eu des remarques très intéressantes sur les notions de stabilisation et d'éléments déstabilisateurs par rapport à la situation des arsenaux actuels; c'est-à-dire la situation sur le terrain en Europe, mais également la situation globale en ce qui concerne l'équilibre des missiles intercontinentaux. Et maintenant, vous nous dites qu'il y a un troisième élément qui viendra éventuellement s'ajouter aux deux premiers, étant donné que je ne pense pas, ni vous-même je le suppose, que ces missiles interballistiques, dont certains pourraient dévier de leur course vers l'espace extra-atmosphérique, je ne suis pas certain que ce soit le cas, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit mais de ce système de contrôle visuel.

[Text]

• 2055

But you were also talking about the existence of an arms race in space, that we are on the threshold of that. I wonder if you have any evidence of that, aside from the fact that there is a Canadarm up there—I am sure you are not suggesting that they are exporting the rough hawk violence into space by having Canadarm go up there, and that there is more violence in space that you have perceived than that. What evidence do you have that there is, literally, a race building up in space that would add that third dimension, beyond the terrestrial, the global, in western Europe—the global and now spatial?

Professor Polanyi: May I reply?

The Chairman: Always.

Professor Polanyi: Thank you.

It seemed to me that there were two questions there; if I could comment on the first, which was an implied question, which was this worrisome element that two of the abstainers in regard to this study included the super powers. I think that is something that is an obstacle that will have to be surmounted. My feeling is that one should not let oneself be deterred by that. It is clear that the super powers, having enjoyed a monopoly of this type of inspection, feel that they have done it well and that other people could only complicate the situation. On the other hand, the United States has been very generous with furnishing, for a modest fee, information from its space satellites, LANDSAT-1, LANDSAT-2. There is a third one coming, which is approaching the type of resolution that is needed for this sort of work, LANDSAT-D, it is called. I might also mention that at the last special session on disarmament, then Vice-President Mondale gave a speech in which he said that the United States would consider supplying information from its eyes in the sky to pairs of countries that might ask for it, and so on. In fact, I think they are doing so now in the Sinai.

So, all I am saying is, do not let us despair of changing their minds on this. I think if I am right, which I may not be, in saying that this is a sound proposal, that it is the direction of the future, that it is something that the non-super powers will want to do, the United States and the Soviet Union will have to learn to live with it and will find themselves deciding to make friends with it, rather than to make enemies of it.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): If I may just carry on in that aspect of it for a second, you have indicated that there is evidence of a readiness on the part of one of the super powers to do something in the way of sharing its hearing, but there is not evidence that I can see of the readiness of the other super power to match that openness.

Professor Polanyi: Yes, I would quite agree. The other super power, the Soviet Union, has a tradition of secrecy, which goes very deep. Incidentally, it is the converse of that that makes me hopeful of the United States, coming around; they have a tradition of openness, which goes very deep. On the other hand—I seem to be adept at saying hopeful things in desperate situations—but the Soviet Union has co-operated more than your remarks would indicate. The French govern-

[Translation]

Vous avez fait allusion à la possibilité d'une course aux armements dans l'espace, et du fait que nous serions à la veille de la voir se développer. Avez-vous des preuves là-dessus, à part le fait que le bras articulé est sur orbite... je suis certain que vous ne voulez pas nous dire ici qu'il y a là une aggravation de la violence potentielle dans l'espace. Mais quelle preuve avez-vous d'une escalade dans la course aux armements dans l'espace, dont il faudrait tenir compte comme troisième élément, après la situation à terre, la situation globale en Europe de l'Ouest... et maintenant on aurait cet élément spatial.

Le professeur Polanyi: Puis-je répondre?

Le président: Vous avez la parole.

Le professeur Polanyi: Merci.

J'ai l'impression que deux questions sont réunies en une; la première, implicite, concerne cet élément inquiétant des abstentions des superpuissances à propos de l'étude. Voilà un obstacle qu'il faudra pouvoir franchir, et l'on ne devrait pas se laisser décourager. Il est clair que les superpuissances, qui ont joui d'un véritable monopole en matière de surveillance, ont le sentiment d'avoir fait du bon travail et craignent que la situation ne se complique si d'autres pays s'en mêlent. D'autre part, les États-Unis ont pu généreusement fournir à bon compte des renseignements obtenus par satellite, qu'il s'agisse de LANDSAT-1 ou de LANDSAT-2; il y en aura un troisième qui disposera de téléobjectifs suffisants pour ce type d'observation, ce sera LANDSAT-D. J'ai fait remarquer qu'à la dernière session extraordinaire sur le désarmement, le vice-président de l'époque, M. Mondale, a fait une déclaration où il était question que les États-Unis envisagent de fournir des renseignements obtenus par leurs satellites à des pays qui en feraient la demande. En fait, je crois que cela va être le cas précisément à propos du Sinai.

Je ne désespère donc pas du tout de les voir changer d'attitude. Je pense donc avoir raison, je puis aussi me tromper, en disant qu'il s'agit là d'une proposition réaliste, qui représente l'avenir, que les pays qui ne sont pas des superpuissances envisageront, et un projet avec lequel les États-Unis et l'Union soviétique devront apprendre à vivre sur un pied amical plutôt que d'y être hostile.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Si je puis vous emboîter le pas pour une seconde, je rappellerai que vous avez indiqué qu'une des superpuissances était prête à partager ses renseignements obtenus dans l'espace, alors que rien n'indique qu'elle soit suivie par l'autre superpuissance.

Le professeur Polanyi: C'est vrai. L'autre superpuissance, l'Union soviétique, a une tradition de secret qui va très loin. C'est également pour les États-Unis l'inverse de cette attitude qui me fait espérer qu'ils se rallieront à ce type de projet; en raison de leur tradition d'ouverture et de franchise. D'autre part, il semble que je sois l'avocat de l'espoir dans les situations désespérées... l'Union soviétique a collaboré plus que vous ne semblez l'indiquer. Le gouvernement français, à l'époque du

[Texte]

ment, starting with General de Gaulle, wanted to break, particularly, the U.S. hegemony, and has co-operated with the Soviet Union in space activity and is preparing to send two French astronauts up in a Soviet launch. The Soviet Union had a six-man satellite, and so on, and they released those pictures. They trail, always, behind very far in doing such things; they are a very closed society, I quite agree. Their co-operation, though, as far as I can see, would not be vital to this project that I was describing.

• 2100

I am sorry if I have gone too far into one point. The other point you raised was, what evidence is there of the arms race in space? There are two elements to that arms race. The evidence is really statements on the part of U.S. legislators that more needs to be done in these two areas, one area is antisatellite weapons, which would try to cancel out what now exists. Satellites exist, they are performing a function, of which I have given you a less than full picture. Now, of course, as military thinking normally goes, the question is, can one cancel that out? There is evidence of some tests made by the Soviet Union of antisatellite weapons. These are actually antisatellite satellites that approach another satellite. They would only be useful, at the present time, against very low-flying satellites. They do not threaten—that is why I said we have a year or two—the high-flying satellites, which are terribly important in many ways.

The United States has a proposal, which it has detailed, for sending rockets from a fighter plane, sending those out into space. They would home in on a satellite and just really interpose into its path an object about the size of that tea tray—or whatever that is. The satellite on impinging upon that would destroy itself, because it is moving at a higher speed. The point is that these weapons exist, at an advanced state of design, but in neither cases have they been fully tested, and so long as they have not been fully tested we have time, because no weapon that has not been tested under the conditions that it is going to be used in is going to figure in the strategic equation. Nobody is going to bet their life on something they have not tested.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): You say they are in an advanced state of design. Have you some evidence of this?

Professor Polanyi: Yes. One gets this from a whole range of journals—U.S. aviation journals, and so on. The evidence consists of statements, really, from the military and military advisers in the United States. As you hinted a moment ago, the Soviet Union does not provide such evidence. The evidence consists in the fact of saying, (a)—always—the Soviet Union is doing something on these lines, so that is how one learns about the knowledge of the Soviet Union's activities and, (b), we should be doing something, preferably something better. So, those statements have been made and one can even find out how much money is being currently appropriated for those activities.

[Traduction]

général De Gaulle, voulait rompre, notamment avec l'hégémonie américaine, et a coopéré avec l'Union soviétique dans la recherche spatiale et se prépare à mettre sur orbite, dans une capsule soviétique, deux astronautes français. L'Union soviétique qui disposait d'un satellite avec six hommes à bord, etc., a fait paraître ces images. Ils sont toujours très en retard pour ce genre de chose, je suis d'accord pour dire qu'il s'agit d'une société très fermée. Leur coopération toutefois, dans la mesure où je puis porter un jugement, ne serait pas vitale au type de projet dont j'ai parlé.

Excusez-moi si je suis allé trop loin là-dessus. Votre autre question concernait la preuve de la course aux armements dans l'espace. Il y a deux éléments à considérer. Les preuves sont d'abord des déclarations de législateurs américains sur la nécessité d'en faire plus dans deux domaines, dont l'un est l'armement antisatellite, lequel remettrait en cause ce qui existe à l'heure actuelle. Les satellites existent, ils remplissent un rôle, dont je vous ai donné une description pour le moins incomplète. Maintenant, il est certain que les militaires se posent la question de savoir comment on peut modifier cela. On a la preuve que des expériences ont été faites en Union soviétique sur des armes antisatellites. Il s'agit en fait de satellites antisatellites, qui procèdent par télescope. Cela n'est possible pour le moment que dans le cas de satellites sur orbite basse. Il n'y a aucune menace—voilà pourquoi j'ai parlé d'une année ou deux de répit—pour les satellites sur orbite haute, qui sont précisément très importants.

Les États-Unis ont mis à l'étude un projet de lancement de fusées dans l'espace, à partir d'un chasseur. Il s'agirait de quelque chose de la taille de cette soucoupe, qui viendrait se placer sur l'orbite du satellite, qui serait détruit par collision étant donné sa vitesse supérieure. Le système, à un état très avancé de conception déjà, n'a fait l'objet d'aucune expérimentation; voilà qui nous donne donc un certain temps. Les armes qui n'ont pas été complètement testées, dans les conditions de leur utilisation, ne figurent pas dans le tableau des armes stratégiques. Personne ne va engager son existence sur un système qui n'a pas été pleinement éprouvé.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Vous dites qu'on en est à un état déjà avancé de conception. En avez-vous la preuve?

Le professeur Polanyi: Oui. On en trouve le témoignage dans des tas de parutions—les journaux de l'aviation américaine, etcetera. Ce sont des articles, des déclarations de militaires et de conseillers militaires américains. L'Union soviétique, comme vous le disiez déjà, ne fournit pas ce genre de preuve. La seule preuve, c'est que l'on dit a) l'Union soviétique est en train de faire quelque chose b) nous devrions en faire autant, et si possible mieux. Voilà comment on a des renseignements sur les activités de l'Union soviétique. Voilà ce qu'on entend dire, et ensuite on arrive à savoir les sommes qui ont été affectées.

[Text]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): But it is, we should be doing something better, not necessarily are we not doing something better.

I would like to get in on the second round, if possible. Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Sargeant, followed by Mr. Bloomfield.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Polanyi, one or two questions right off the bat, just to clear up one or two misunderstandings I have. These three countries that you mentioned in answer to Mr. Munro, the United States, the Soviet Union and Cuba, they are what? They are three of thirteen countries that have agreed to study this thing? Or—

Professor Polanyi: Excuse me, no, quite the contrary. At the time that Canada co-sponsored a resolution saying that this year-end study should be made—this study here—there was an overwhelming vote in favour of having the study made. Thirteen nations abstained in that vote and I named three of those thirteen.

Mr. Sargeant: Okay, thank you. First of all, what are the chances, in your opinion, of this ISMA's coming to pass within the next decade or so? And given that the Soviet Union and the United States do not seem too keen on it right now, what are the chances of this thing's being set up completely independently by other NATO and Warsaw Pact countries, perhaps, or even by Third World or Middle Eastern countries, or the UN itself?

• 2105

Professor Polanyi: On your first question, the chances of this coming to pass: if nations such as Canada, and Canada I think has been hesitant about this proposal—I put forward the fact, because it is a fact, that Canada co-sponsored the resolution for a study; it may not be by pure chance that Canada did not actually contribute a governmental expert to the study; it is just a hint of hesitation in Canada. Certainly there is no evidence of enthusiasm and activity yet here in relation to this. But if Canada were to put its weight behind this, and we are a wealthy nation, we are involved in space technology in quite a big way, we have had a long tradition for peacekeeping ever since the inception of UN peacekeeping, then that would definitely improve the chances of this coming to pass.

Supposing that Canada continued to hang back, perhaps because it felt that it was not worth defending the United States in this matter, I do not know, would it still come to pass? If—and I think I am now moving to your second question—the U.S. continued to be opposed and the U.S.S.R. continued to be opposed, would it still come to pass? And, we may as well add, if Canada continued to be somewhat neglectful of this subject? I think it would still come to pass, because there is enough wealth and technology in France, which is very interested in getting into this, which already has launched its own satellites and in 1984 will launch a satellite with just about

[Translation]

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais ce qu'on dit, c'est que nous devrions faire mieux, pas nécessairement que nous sommes en train de faire mieux.

J'aimerais être inscrit au deuxième tour, si possible. Merci beaucoup.

Le président: Merci beaucoup. M. Sargeant, puis M. Bloomfield.

M. Sargeant: Merci monsieur le président. Je vais d'abord directement poser deux questions à M. Polanyi pour clarifier quelques points. Ces trois pays que vous avez cités en réponse à M. Munro, les États-Unis, l'Union soviétique et Cuba, que sont-ils exactement? Trois des 13 pays qui se sont entendus pour qu'une étude soit faite? Ou...

Le professeur Polanyi: Je vous prie de m'excuser, c'est exactement le contraire. À l'époque, le Canada avait coparrainé une résolution demandant que cette étude de fin d'année soit faite—cette étude ici—et il y a eu un vote massif en faveur de la résolution. Treize nations se sont abstenues, et j'en ai nommé trois.

M. Sargeant: Merci. Tout d'abord, quelle chance a cette ISMA dont vous parliez, d'exister avant la fin de la prochaine décennie? Et, à supposer que l'Union soviétique et les États-Unis ne soient pas très chauds pour le moment, quelle chance y a-t-il à ce que de façon indépendante d'autres pays de l'OTAN et du Pacte de Varsovie peut-être, ou même des pays du tiers monde ou du Moyen-Orient, ou encore l'ONU elle-même, mettent ce projet en oeuvre?

Le professeur Polanyi: Je réponds d'abord à votre première question sur les chances de voir naître un jour cette agence: cela dépend de pays comme le Canada. Toutefois, le Canada a beaucoup hésité, je le dis, parce que le Canada en fait a coparrainé la résolution commandant l'étude; ce n'est sans doute pas un pur hasard si le Canada n'a pas envoyé un expert pour participer à l'étude; voilà qui indique cette hésitation dont je parlais. Il est certain qu'on a fait preuve ici d'aucun enthousiasme à ce sujet. Mais si le Canada appuyait pleinement ce projet, et n'oublions pas que nous sommes une nation riche très impliquée dans la technologie spatiale, et nous avons par ailleurs une tradition en matière de politique de maintien de la paix depuis les initiatives de l'ONU dans ce sens, alors je dis que cette agence aurait de très grandes chances de voir le jour.

Mais supposons que le Canada continue à traîner, peut-être parce qu'il aurait le sentiment que ce n'est pas la peine de défendre les États-Unis dans cette affaire, par exemple, est-ce que le projet aboutirait? Si—et j'en arrive maintenant à votre deuxième question—les États-Unis et l'URSS continuaient à s'opposer au projet, verrait-il le jour? Si le Canada s'en désintéressait? Je pense que oui, étant donné que la France qui est assez riche et assez avancée du point de vue technologique, est très intéressée par ce projet, la France qui, par ailleurs, a déjà lancé son propre satellite et en mettra un autre en 1984 sur orbite doté du matériel de surveillance dont je parlais; il

[Texte]

the area surveillance capability I was talking about, the SPOT satellite. But not just France, there is the European Space Agency, which really is a powerful agglomerate in this, actively collaborating, and intelligently so, in space activities. There is Japan, which plans to launch its own satellite soon—and Japan is a technologically very capable country. There is India, which already has launched its own satellite.

So, my answer would be that I feel that there is a tremendous lot of interest in space activities. There is also an interest in nations' having their hands on the helm, and so I think it will still come to pass, but how soon I am not sure.

Mr. Sargeant: Thank you. I find it just a fascinating idea and I think it could probably introduce a very new, and quite interesting, approach to arms control. Could you explain to us, perhaps in a little more detail, if this is set up, particularly by independent countries without the United States and the Soviet Union being part of it, what kind of role that is going to play in international arms control?

Professor Polanyi: I am trying to picture the situation you envisage, because my own feeling is that it would not go far down the road to realisation before, in fact, the U.S., and later the U.S.S.R., saw it as being in its own interest to talk to it. It could have a role, first of all, in existing arms control agreements if the UN, which, as I remarked platitudinously, is a south-dominated body, decided that it wanted to introduce that element into existing arms control agreements, I would think it could debate that question. At the moment they do not make provisions for inspection by an ISMA, as it is called, an international satellite monitoring agency; they could do so, it is not a very big change. There is actually one arms control agreement now that does make provision for an international monitoring agency, and that is this de-nuclearization agreement in South America, the Treaty of Tlatelolco. That treaty, to the extent that anybody wants to abrogate it, and that could come, depends on an international inspection agency designed for that treaty. If the ISMA were to offer its services to that South American organization, whose precise name I cannot resurrect, I would think they would be happily accepted. It would be a very valuable service.

• 2110

But let us look a little more into the future. Let us be daring. There are proposals for disengagement in Europe; there is one for a nuclear-free zone, which is being espoused by Dr. Owen, the shadow foreign minister of the new SPD party. Let us be even more daring: There is a 20-year old proposal for de-nuclearization of a few countries in Europe called the Rapacki plan, which, if I were to dare to predict, is likely to rise from the ashes, because once again, by some curious chance, the circumstances are favourable to it.

If any of these new initiatives occurred, in the first place they would have to be negotiated, and there is no reason why they should not make recourse to an ISMA. There is every reason politically why they should. Why should they be so

[Traduction]

s'agit du satellite SPOT. Mais il n'y a pas que la France, il y a l'Agence spatiale européenne, qui est assez puissante et collabore de façon active et de façon très intelligente dans le domaine de l'espace. Il y a aussi le Japon qui prévoit un satellite très bientôt, et qui se trouve être un pays de technologie très avancée. Il y a enfin l'Inde, qui a également déjà son propre satellite sur orbite.

J'ai donc au total le sentiment qu'il y a beaucoup de pays intéressés par la recherche spatiale, et des pays qui désirent décider de leur avenir, et je pense effectivement que ce projet aboutira. Quand, je n'en sais rien.

M. Sargeant: Merci. Je trouve l'idée passionnante, et je pense qu'elle marquerait le début d'une toute nouvelle approche en matière de contrôle des armements. Pourriez-vous nous donner quelques détails supplémentaires sur le fonctionnement et le rôle de cette agence en matière de contrôle international des armements, si des pays indépendants la parraineraient, sans les États-Unis ni l'Union soviétique?

Le professeur Polanyi: J'essaie de visualiser ce genre de situation, et à mon avis, il ne faudra pas attendre longtemps avant que les États-Unis et ensuite l'Union soviétique s'aperçoivent qu'il y va de leur propre intérêt d'y participer. Cette agence pourrait jouer un rôle déjà dans le cadre des accords existants sur le contrôle des armements, au cas où l'ONU, dont je disais de façon assez banale d'ailleurs que c'est une organisation dominée par le Sud, décidait d'en faire usage. Cette question pourrait y être débattue. Pour le moment, l'ONU ne prend aucune disposition prévoyant que des inspections soient organisées sous le contrôle d'une agence internationale de surveillance par satellite; on pourrait y penser, cela ne serait pas très difficile. Il y a en ce moment un accord sur le contrôle des armements qui prévoit une agence internationale de contrôle, il s'agit de l'accord de non-prolifération nucléaire d'Amérique du Sud, le traité de Tlatelolco. La survie de ce traité, dans la mesure où quelqu'un pourrait vouloir l'annuler, ce qui pourrait se faire, dépend d'une agence internationale d'inspection conçue à cet effet. Je suppose que cette organisation sud-américaine, dont j'ai oublié le nom exact, serait très heureuse de recourir aux services de l'ISMA. Ce serait des services extrêmement précieux.

Tournons-nous un peu plus vers l'avenir. Faisons preuve d'audace. Il y a des propositions de dégagement en Europe; il y en a aussi en faveur d'une zone dénucléarisée, c'est celle du docteur Owen, le ministre fantôme des Affaires extérieures du nouveau parti SPD. Osons aller encore plus loin: il y a une proposition vieille de 20 ans sur la dénucléarisation de certains pays d'Europe qui s'appelle plan Rapacki, lequel, si je puis m'avancer, a de grandes chances de renaître de ses cendres dans la conjoncture actuelle.

Toutes ces propositions devraient d'abord évidemment être négociées, et rien ne dit qu'elles ne fassent pas une place à l'ISMA. Tout au contraire, du point de vue politique, le justifierait. Pourquoi en effet ces pays voudraient-ils n'être inspectés que par les États-Unis et l'Union soviétique?

[Text]

determined to be inspected only by the U.S.S.R. and the U.S.A.?

Secondly, some of the countries involved in those arms control agreements are going to be members of ISMA; naturally, they would turn to ISMA to police those agreements.

I have only touched on the surface, but I think the possibilities for a useful ISMA exist even in the most gloomy prognostication that you are trying out.

Mr. Sargeant: I certainly hope that some of your optimism about some of these developments in Europe does come to pass.

I would like to switch to a couple of questions on the space race, or the arms race in space. In your answer to Mr. Munro, you suggested that right now, when they are just at the start of the technology, just at the start of perhaps getting into this race, is the time for something, the time to stop it. How? From negotiations? Do you see an arms race in space starting right now? If so, how can we stop it?

Professor Polanyi: On the first point, why was I stressing so much that one should intervene when the arms race is just at the point of take-off, what I had in mind was that our successes in the past have been—and I am thinking particularly of the ABM treaty. I heard some of the early discussions there and there was incredulity on the part of some of the Soviet people who were being approached on this: here was a defensive weapon; how could you ban it?—and so on. Defences have historically been okay. They came around to the view that it would just be one more expensive, dangerous, unpredictable branch of the arms race and, in fact, there was agreement, which has held fast for this long period, to stop the ABM.

But, had the ABM been in place, I do not believe for a minute there would have been agreement to dismantle a system that was fully in place. Actually, it is interesting, it was slightly in place at the time of that agreement and, because the agreement existed, people lost interest in it. They actually did not even go to the limit of emplacement of ABMs that the treaty would have allowed.

So, in the case of the space race, if one were now to attempt to negotiate—and, yes, I did mean negotiate, so this is a question of Canada's trying to force the hands of the powers who are going to be involved in that race—if one were now to try to negotiate, let us say, an agreement to forgo antisatellite weapons, tough, I corresponded with the Minister of External Affairs about this a year and a half ago and, in his reply, he said it would be a nice thing but the inspection problem is really impossibly difficult.

I disagree. In his letter to me he said that they could go on developing the antisatellite devices on the ground and, to a limited extent, testing them on the ground. What he said was right, but that does not mean the inspection problem is impos-

[Translation]

Deuxièmement, certains des pays concernés par ces accords de contrôle des armements seront membres de l'ISMA.

Je n'ai fait qu'effleurer le sujet, mais je pense qu'il y a là des possibilités justifiant que l'on réclame ce genre d'agence, même dans les conditions les plus défavorables comme vous avez pu les esquisser.

M. Sargeant: J'espère certainement que votre optimisme concernant ces perspectives en Europe sera confirmé par les faits.

J'aimerais ensuite poser quelques questions sur cette course aux armements dans l'espace. Dans votre réponse à M. Munro, vous avez dit que l'on se trouve en ce moment au début du développement de ces techniques, peut-être même jusqu'à la veille du départ de cette course, c'est-à-dire au moment où on pourrait encore tout arrêter. Par quels moyens? Par des négociations? Est-ce que vous voyez une course aux armements dans l'espace à la veille d'être amorcée? Dans ce cas, comment pouvons-nous l'empêcher?

Le professeur Polanyi: La raison pour laquelle j'insistais sur la possibilité d'intervenir juste avant que la course aux armements démarre, c'est que je pensais à nos succès passés, et tout particulièrement au Traité sur les missiles antibalistiques CABM. Je me souviens de certaines discussions qui ont eu lieu à l'époque, et de l'incrédulité de certains Soviétiques, qui mettaient en doute l'opportunité de se priver d'armes défensives. Les armes défensives traditionnellement n'ont rien de dangereux. Finalement, on en est arrivé à penser que ce serait encore un pas supplémentaire, dangereux, coûteux, dans cette course aux armements, et la décision, qui tient toujours, a été prise de ne pas s'engager dans ce programme ABM.

Mais si les ABM avaient été en place, je ne pense pas un seul instant qu'on aurait pu s'entendre pour les démonter. En fait, et c'est un détail intéressant, on avait commencé à les mettre en place au moment où l'accord a été signé, et dès la signature, personne ne s'y est plus intéressé. On n'a même pas utilisé les emplacements qui auraient été permis conformément au traité.

Dans le cas qui nous intéresse ici, on pourrait essayer d'entamer des négociations, je dis bien des négociations, ce qui implique que le Canada devrait essayer de faire pression sur les puissances qui participeront à cette course; on pourrait donc mettre sur pied un accord interdisant les armes antisatellites, bien que d'après une lettre de réponse de notre ministre des Affaires extérieures d'il y a un an et demi, il semble bien que le problème d'inspection ferait véritablement problème.

Là, je suis en désaccord avec lui. Dans sa lettre, il explique qu'on pourrait mettre au point des systèmes antisatellites au sol, et de façon assez limitée, les tester au sol. Là-dessus je suis d'accord, mais cela ne signifie pas que l'inspection soulève des

[Texte]

ibly difficult. In fact, it is easy, because until the antisatellite weapon, as I mentioned before—and I could say the same thing about antiballistic missile weapons on platforms in space—has been tested in the environment in which it is going to be used, nobody is going to trust them with what, of course, is a matter of life and death for 50 million or 100 million people.

• 2115

So, the fact that somebody is fiddling in a laboratory with this device does not mean that it is an element in the strategic equation. But there is pressure now, as I said to Mr. Munro, and I think I was correct in saying it, for additional funding in order to allow tests of the U.S. antisatellite device. Once that has been tested, then it is very hard to turn the clock back.

Mr. Sargeant: One final question, sir.

About two or three weeks ago there was an article in *The Sunday Star* written by Val Sears, which was subsequently passed around to the members of this committee, about some kind of space weapon that would beam gamma rays, I think it was, all over the place and shut down electricity and all kinds of things. With the electricity shut down, the United States obviously could not launch their missiles, could not even communicate. Is this a realistic thing, or was this something out of an Isaac Azimov story?

Professor Polanyi: This was based on some articles that appeared in a magazine called *Science*. It is an electro-magnetic pulse that would undoubtedly be produced if a hydrogen bomb were exploded at high altitude. This can, I am told, produce surges of electricity, in much the way a dynamo works. A wire passes through an electro-magnetic field and electricity passes along that wire. If, in that wire, there is a transistor, the transistor misbehaves, and of course there are transistors in every wire that leads to some sort of weapons system. So, though I have not seen this debated in detail, it is not silly to suggest that a nuclear explosion would produce technical chaos in its wake and, in fact, that was hinted at in arms control discussions a decade or more ago where people were making calculations—we live in a rather lunatic world where a great deal is based on calculations for which the parameters are not available—people were making calculations about the possibility of a successful first strike, which would involve many missiles converging on a missile silo. Somebody pointed out that, yes, but there could be fratricide, in the sense that these missiles would render each other inoperative or unpredictable. That is part of the same electro-magnetic pulse business. So, I do not think Mr. Sears' article was Isaac Azimov, no.

Mr. Sargeant: Thank you.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Bloomfield, followed by the honourable Mr. McKinnon.

[Traduction]

difficultés insolubles. Au contraire, le problème ne pose pas de difficulté. D'ici à ce que les armes antisatellites, comme je l'ai mentionné, je pourrais dire la même chose au sujet des armes antimissiles balistiques à bord des plates-formes dans l'espace, aient été mises à l'essai dans le milieu où elles doivent être utilisées, personne ne serait prêt à prendre le risque de mettre en péril de 50 à 100 millions de personnes.

Le fait qu'il y ait des personnes qui expérimentent avec ces dispositifs en laboratoire ne signifie pas qu'ils sont nécessairement un élément de l'équation stratégique. Il n'en demeure pas moins, comme je l'ai fait remarquer, à juste titre, je crois, à M. Munro, qu'il y a actuellement une demande de fonds supplémentaires pour permettre l'essai du dispositif antisatellite américain. Une fois qu'il aura été mis à l'essai, il sera très difficile de revenir en arrière.

M. Sargeant: Une dernière question, si vous le permettez.

Il y a 2 ou 3 semaines environ, un article du *Sunday Star* sous la signature de Val Sears circulait parmi les membres du Comité. Il y était question d'une sorte d'arme spatiale qui produisait des rayons gamma, si je me souviens bien, et qui pourrait grâce à son faisceau neutraliser les installations électriques, etc. Sans électricité, les États-Unis ne pourraient évidemment lancer leurs missiles, ne pourraient même pas maintenir leurs communications. S'agit-il d'une perspective réaliste ou est-ce quelque chose tiré des livres d'Isaac Azimov?

Le professeur Polanyi: C'était fondé sur un certain nombre d'articles parus dans un magazine appelé «*Science*». Il s'agit d'une impulsion électro-magnétique produite à partir de la détonation d'une bombe à hydrogène à haute altitude. D'après ce que j'ai lu, une telle détonation pourrait produire des courants d'électricité un peu comme une dynamo le fait. Un fil traverse un champ électro-magnétique et l'électricité est transportée par ce fil. Si, le long de ce fil, il y a un transistor, et que celui-ci est rendu défectueux, évidemment il y a des transistors le long de tous les fils qui mènent au système d'armements quel qu'il soit. Je n'ai pas eu connaissance que cette théorie ait été débattue en profondeur, mais il n'est pas impensable qu'une explosion nucléaire produise des difficultés d'ordre technique de toutes sortes. Il en a d'ailleurs été question lors des discussions sur le contrôle des armements il y a plus de 10 ans. Les gens établissaient des hypothèses—nous vivons dans un monde assez lunatique où bien des théories partent d'hypothèses pour lesquelles il n'existe pas de paramètres—les gens établissaient des hypothèses, donc, au sujet de la possibilité d'une attaque initiale réussie qui implique l'envoi de plusieurs missiles sur les silos. Quelqu'un d'ailleurs avait émis l'hypothèse qu'il puisse y avoir une sorte de fratricide, c'est-à-dire que les missiles se neutralisent les uns les autres. Cela rejoint cette question des impulsions électro-magnétiques. Je ne pense donc pas que l'article de M. Sears ait été inspiré des livres d'Isaac Azimov.

M. Sargeant: Merci.

Le président: Merci beaucoup. M. Bloomfield, suivi de l'honorable McKinnon.

[Text]

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman. Dr. Polanyi, I would like to ask you a question or two.

At UNSSOD II, should Canada press for new controls on new weapons that are especially destabilizing? Could you identify which weapons? And how might such controls affect the stability of the deterrents?

Professor Polanyi: That is a very big question for me, sir. I am not, I think, up to it. I focused on a selection of new weapons that I think could be destabilizing and, as your question implies, the panorama of possibilities is very much wider. I think any weapon that could do one of two things is destabilizing: any weapon that leads a super power to think it can successfully carry out a first strike and disarm its opponent is destabilizing; any weapon that leads a super power to think it can fight a war and continue diplomacy by other means, in Clausewitz' famous dictum, by using intercontinental ballistic missiles; anything, therefore, that tempts nations to fight wars as we human beings have fought wars throughout many centuries, but to fight them now with hydrogen bombs, anything of that sort is destabilizing.

• 2120

My hope is that we will keep in mind the goal of trying to have only weapons that are very secure, that can be fired—I mean we in the world—without haste, weapons that are not on a hair-trigger and weapons that are not more numerous than sanity would dictate on the grounds that they should supply a deterrent. That should be our objective. I would hope that through that progression we might move to a situation where the weapons become more symbolic than actual, like the gold in Fort Knox.

Just to pinpoint the whole thing a little more in narrower reality, I wanted to direct the committee's attention to new weapons that are about to be deployed in outer space. I wanted to do that because I think—I know that—we need successes in this field of arms control and our best chance of achieving successes, I think, is by attempting to head off new directions of the arms race. That, in fact, is how I understand this notion of suffocating—suffocating the growth in new kinds of weapons. That is where I think we should start. I think UNSSOD II will give us an opportunity to discuss the arms race in space, to point out the folly of going ahead with antisatellite weapons and with antiballistic missile weapons that are located in space. I think, further, that would form part of a package, which I have tried to hint at in my remarks; namely, that if Canada were, at least to some extent, to espouse this idea of exploiting space in a novel fashion for peacekeeping, it would make sense for Canada also to be seen as attempting to interpose itself in the way of dangerous and foolish new developments in space.

I would also add that Canada, to its credit, was one of the prime movers behind the arms control agreement that does

[Translation]

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président. Je voudrais vous poser quelques questions, monsieur Polanyi.

Lors de la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement, le Canada devrait-il insister sur la nécessité de nouveaux contrôles sur les nouvelles armes qui peuvent avoir un effet particulièrement déstabilisant? Pouvez-vous identifier ces armes? De quelle façon ce contrôle pourrait-il toucher la stabilité des moyens de dissuasion?

Le professeur Polanyi: Vous me posez là une question très complexe. Je ne sais pas si je peux y répondre. J'ai indiqué une série de nouvelles armes qui, selon moi, pouvaient avoir un effet déstabilisant. Comme votre question l'indique, les possibilités sont beaucoup plus nombreuses. Peut être déstabilisante n'importe quelle arme qui a l'un ou l'autre des effets suivants: n'importe quelle arme qui puisse amener une superpuissance à penser qu'elle peut réussir une attaque initiale et désarmer son ennemi; également, n'importe quelle arme qui puisse amener une superpuissance à penser qu'elle peut mener une guerre tout en continuant son effort diplomatique sur d'autres plans. Selon la phrase de Clausewitz, l'usage de missiles balistiques intercontinentaux, tout ce qui peut amener les nations à faire des guerres comme il y en a toujours eues, mais maintenant avec des bombes à hydrogène, tout cela est déstabilisant.

J'espère quant à moi que nous aurons toujours pour objectif de nous munir seulement d'armes très sécuritaires, qui peuvent être utilisées, lorsque je dis nous, je veux dire nous du genre humain, sans hâte, des armes autres que des armes à détente ultra sensibles, des armes en nombres sensés, non pas seulement accumulées sous le prétexte qu'elles doivent servir à la dissuasion. Ce devrait être notre objectif. En cours de route, j'espérerais que nous en venions à faire en sorte que ces armes soient plus symboliques que réels, un peu comme l'or de Fort Knox.

Pour bien situer la discussion dans la réalité, j'attire l'attention du Comité sur les nouvelles armes qui sont sur le point d'être déployées dans l'espace. Je le fais parce que je pense que si nous devons avoir du succès dans le contrôle des armements, notre meilleure chance est de stopper les nouvelles orientations de la course aux armements. C'est la façon dont je comprends la stratégie de l'asphyxie, il s'agit d'asphyxier le développement de nouveaux types d'armements. C'est à ce niveau que nous devrions commencer. La deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement nous donnera l'occasion de discuter de la course aux armements dans l'espace, de souligner le caractère inconscient du développement d'armes antisatellites et antimissiles balistiques dans l'espace. Ce serait le lien logique dont j'ai essayé de parler plus tôt. Si le Canada dans une certaine mesure acceptait l'idée de l'usage de l'espace d'une façon nouvelle, à des fins de maintien de la paix, il serait logique pour lui également de donner l'impression qu'il s'oppose aux nouveaux développements dangereux ou inconscients dans l'espace.

Il faut dire à la décharge du Canada qu'il a été parmi ceux qui ont amené l'entente sur le contrôle des armements qui

[Texte]

govern behaviour in space. It is an agreement from 1967. It is called the Outer Space Treaty and it is limited in what it achieves. It prevents those who subscribe to it—and most nations do, including the super powers—from putting any weapons that involve nuclear warheads in space. It also contains some phrases that I think we should pay attention to, because I think we could exploit them, they are good phrases. They are phrases that say—maybe I could find the phrase and read it to you. It is in the preamble, I guess—anyway, somewhere in the 1967 Outer Space Treaty to which we really did contribute, we in Canada. It says:

It is in the common interest of all mankind to use space for peaceful purposes.

That could be written on our banner.

Mr. McKinnon: May I ask what the number of that treaty is?

Professor Polanyi: The number of . . . ?

Mr. McKinnon: The number of the treaty; they are numbered—five and seven were quite important to Canada.

Professor Polanyi: I am afraid I do not know the answer to that. I just know it as the 1967 Outer Space Treaty.

Mr. Bloomfield: Secondly, should Canada be pushing for other controls on new weapons in other negotiating forums? For example, should Canada be pushing for new controls on strategic weapons in the course of bilateral discussions with the United States? Should Canada be pushing for new controls on theatre nuclear weapons during consultations in NATO? What measures should Canada be pushing for in the Committee on Disarmament in Geneva?

• 2125

Professor Polanyi: Maybe I could just pick up again one element in what you ask, sir, and that is a slightly hopeful one in the particular context of my remarks. On the antisatellite question there were secret talks, bilateral talks, between the United States and the U.S.S.R. and they were adjourned in 1979. Recently, at the thirty-fourth session of the United Nations, a discussion on this topic of trying to head off new and threatening developments in the arms race in space was opened up again and was sent to the Committee on Disarmament in Geneva. So, this relates to your question, we now do have an arena in which we could comment on that particular thing. In the past, that debate was sort of hidden from our view. Now, thanks perhaps to the First Special Session on Disarmament, the discussion is occurring in an arena where we have some say.

Your question was much wider than that. It had to do with theatre nuclear weapons in Europe; it had to do with new strategic weapons. The new strategic weapons which are the dangerous ones, are those which have an accuracy which is unwarranted except because that accuracy is probably present in the opponents' weapons.

[Traduction]

s'étend à l'espace. Cette entente date de 1967. Il s'agit du Traité sur l'espace extra-atmosphérique. Il est assez limité. Il empêche les signataires, et la plupart des nations en sont, y compris les superpuissances, d'installer dans l'espace des armes quelles qu'elles soient dotées d'ogives nucléaires. Il contient également certaines déclarations auxquelles nous devrions prêter attention. Nous devrions nous en servir. Je puis essayer de trouver un exemple. Je pense que c'est dans le préambule. Nous du Canada avons contribué à la préparation de ce traité de 1967 sur l'espace extra-atmosphérique. Je cite un extrait:

Il est dans l'intérêt de toute l'humanité d'utiliser l'espace à des fins pacifiques.

Nous pourrions en faire notre thème principal.

M. McKinnon: Puis-je savoir quel numéro porte ce traité?

Le professeur Polanyi: Le numéro?

M. McKinnon: Les traités sont numérotés. Le cinquième et le septième avaient une importance particulière pour le Canada.

Le professeur Polanyi: Je crains de ne pas l'avoir. Je sais seulement qu'il s'agit du Traité de 1967 sur l'espace extra-atmosphérique.

M. Bloomfield: Le Canada devrait-il réclamer d'autres contrôles, dans d'autres cadres de négociation, sur les nouvelles armes? Par exemple, le Canada devrait-il réclamer de nouveaux contrôles sur les armes stratégiques dans le cadre des entretiens bilatéraux avec les États-Unis? Le Canada devrait-il demander de nouveaux contrôles sur les armes nucléaires tactiques dans le cadre des consultations entre pays de l'OTAN? Quelles mesures le Canada devrait-il mettre de l'avant au Comité de Genève sur le désarmement?

Le professeur Polanyi: Je puis essayer de reprendre un point que vous avez mentionné et qui nous donne quelque espoir. Au sujet des dispositifs antisatellites, il y a eu des entretiens bilatéraux secrets entre les États-Unis et l'URSS; ils ont été suspendus en 1979. Récemment lors de la 34^{ième} session des Nations Unies, la discussion s'est engagée sur les moyens à prendre pour stopper les développements inquiétants de la course aux armements dans l'espace. La question a été renvoyée au Comité de Genève sur le désarmement. En réponse à votre question, nous avons donc une tribune qui nous permet de faire connaître nos vues sur cette question. Dans le passé, la discussion se déroulait en secret. Grâce à la première session spéciale sur le désarmement, nous avons l'occasion de nous exprimer.

Votre question allait plus loin, j'en suis conscient. Elle avait trait aux armes nucléaires tactiques en Europe, aux nouvelles armes stratégiques. Les nouvelles armes stratégiques qui sont les plus dangereuses sont celles qui ont un degré de précision injustifiée, sauf si c'est pour atteindre le même degré que l'adversaire.

[Text]

There is a myth, I think, that the United States should attempt to match every weapons development in the U.S.S.R. It should not do so, in my view, any more than it should try to match every ambition that the U.S.S.R. has.

The reason that the United States obtained nuclear weapons in the first place was in order to, as I understand it, deter the U.S.S.R. from any nuclear adventures. It was not in order that the United States might embark on nuclear adventures.

It may be thought that the U.S.S.R. would be, under some conditions, willing to make a first strike against the United States. For this reason it is vital that the United States can offer a punishment, and it can, because it has weapons in many places: under the sea, in aircraft, et cetera, et cetera, and of course in silos on the land.

But there is nothing in that argument that says that the United States must have the ability to launch a first nuclear strike, and when the discussion comes to missiles such as MX—you asked about new strategic weapons, and MX is, as far as I know, the newest strategic weapon in the U.S. arsenal—the question is, what is it good for? It is a very precise weapon. Why is that useful? Because, the story goes, a precise weapon can be used to take out the opponents' missiles.

But I come back to my question. If the United States has these weapons as a deterrent and not in order to fight nuclear wars with them—and I believe that when it is thinking straight it has precisely that posture—why does it need to attack enemy silos? Let us suppose that the U.S.S.R. were to launch a first strike. In order to counter that the last thing the United States is likely to do is to take its very accurate missiles and aim them at empty silos. So, the impression that these weapons give is that both sides wish to have the option of initiating such a war and trying to settle their differences by duelling with intercontinental ballistic missiles.

I will stop there because I feel I am going on too long.

Mr. Bloomfield: Just one final question. Do you suppose it is possible that those protests in East Germany, knowing that it is the purest of the pure, could have been staged by the communists to further their involvement in the protests in Europe?

• 2130

Professor Polanyi: Well, I am flattered sir that you ask me such a subtle question. My own attitude to such things is that for the most part things are what they seem to be, and I think that those people—I think it was in a church group—were doing something they believed in. And the Russians are neither so much in control nor so ingenious as your question might imply.

Mr. Bloomfield: Thank you Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Bloomfield.

[Translation]

Il y a un mythe qui veut que les États-Unis soient forcés de répondre armes pour armes à l'URSS. Je ne pense pas qu'ils devraient aller jusque là, de même qu'ils ne devraient pas essayer de répondre à toutes les ambitions de l'URSS.

La raison pour laquelle les États-Unis se sont lancés dans le développement des armes nucléaires était, si je comprends bien, qu'ils voulaient dissuader l'URSS de mener quelque attaque nucléaire que ce soit, il ne s'agissait pas pour les États-Unis de provoquer des attaques nucléaires.

Il se peut cependant que l'URSS, dans certaines conditions, soit prête à attaquer la première les États-Unis. C'est pourquoi les États-Unis doivent pouvoir répliquer, et ils le peuvent, et ils ont les dispositifs nécessaires en place, sous la mer, dans les airs, sur la terre ferme et dans des silos et ailleurs.

Il est impossible d'invoquer cet argument, cependant, pour permettre aux États-Unis de se doter de la capacité de lancer une attaque nucléaire initiale. Lorsque les discussions portent sur des missiles comme le MX, vous avez parlé de nouvelles armes stratégiques, les MX sont de nouvelles armes stratégiques, que je sache, ce sont les plus modernes dans l'arsenal américain, on peut se demander à quoi ils peuvent bien servir. C'est une arme très précise. On prétend qu'une arme très précise peut être utilisée pour neutraliser les missiles de l'adversaire.

Je reviens à ma question. Si les États-Unis se sont dotés de ces armes pour dissuader l'adversaire et non pas pour mener des attaques nucléaires et je pense que c'est leur intention lorsqu'ils réussissent à y voir clair dans leurs politiques, pourquoi désirent-ils attaquer les silos ennemis? Supposons que l'URSS lance l'attaque initiale. La dernière contre-attaque possible pour les États-Unis est de viser les silos vides avec ces missiles très précis. On a l'impression que ces armes permettent aux deux protagonistes de se réserver l'option d'amorcer la guerre et de régler leurs différends à coup de missiles balistiques intercontinentaux.

Je vais m'arrêter là. Je m'aperçois que je prends beaucoup de temps.

M. Bloomfield: Une dernière question. Croyez-vous que les manifestations qui se produisent en Allemagne de l'Est, elle qui est sans reproches, aient pu être organisées par les communistes pour favoriser les manifestations ailleurs en Europe?

Le professeur Polanyi: Je suis flatté que vous me posiez une question aussi subtile. Je pars toujours du principe que les choses sont telles qu'elles apparaissent. Je pense que ces gens, qui appartiennent à un groupe religieux, si je comprends bien, agissaient selon leur croyance. Je ne crois pas que les Russes soient aussi fûtés ou aussi puissants que vous semblez le croire.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Bloomfield.

[Texte]

Now, Mr. McKinnon followed by Dr. Hudecki.

Mr. McKinnon: I am a little baffled here. Did the previous questioner not say East Germany? And did not the witness say that this was a church movement? I had thought the protest movements in Europe were not located in East Germany at all, but in West Germany, Holland, Belgium and places like that. And they were not parts of church movements. Maybe you could take questions from me as to the origin of the peace movements in Holland, Belgium and West Germany. Perhaps you could tell me whether you think they were part of some church movement.

Professor Polanyi: I think there is some misunderstanding. I do not know too much about the news story about East Germany, because I have been travelling and if one is away from *The Globe and Mail* . . .

Mr. McKinnon: But you just suggested they were part of a church movement.

Professor Polanyi: Yes, that is about the extent of my knowledge. But I understand in the last day it was reported that a group of between 1,000 to 2,000 persons in some sort of church setting—I think it was a church organized meeting—called for disarmament in the Soviet bloc. And that was a significant event since, of course, the atmosphere is stifling in East Germany.

Mr. Bloomfield: Well, Dr. Polanyi referred to that in his preamble. That is where my question came from in the first place.

Miss Jewett: It was in Dresden, I believe.

Professor Polanyi: Yes, it was in Dresden.

On the other question of who were the hundreds of thousands of people in the countries that you mentioned in the West who have been walking in the streets, again, I have no vestige of expert opinion. But, I think what has happened is that there has been a loss of faith of the leadership of the United States and that is not entirely to be blamed on the current U.S. administration. It was something that one would have expected in the course of historic development would occur, since it was an amazing thing that for such a long time so many people were willing to see their fate—their possibility for instant incineration, being decided so far away from their own lands. I think they have suddenly realized what they were doing and want to aim for some new formula.

Mr. McKinnon: You mention that they would need some ten ground stations. The Canada Centre for Remote Sensing said that Canada required three just for its own territory. How did you arrive at that solution, that number, considering the reporting of satellites and sovereignty by the Government of Canada?

Professor Polanyi: Well sir, I wish I could claim to have done the calculation. I was just quoting from the report which is now . . .

The Chairman: Some of it has been reproduced.

[Traduction]

C'est à M. McKinnon, suivi de M. Hudecki.

M. McKinnon: Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Celui qui m'a précédé n'a-t-il pas parlé de l'Allemagne de l'Est? J'ai cru comprendre que le témoin répondait qu'il s'agissait d'un groupe religieux. Je pensais que le mouvement de protestation en Europe ne s'était pas manifesté en Allemagne de l'Est mais en Allemagne de l'Ouest, en Hollande, en Belgique et dans d'autres pays semblables. En outre, il ne s'agissait pas de groupes religieux. Justement, vous pourriez peut-être me dire quelle est l'origine des mouvements pacifistes en Hollande, en Belgique et en Allemagne de l'Ouest. Vous pourriez m'indiquer s'ils s'insèrent à l'intérieur d'un mouvement religieux quelconque.

Le professeur Polanyi: Je crois qu'il y a malentendu. Je ne suis pas tellement au courant de ce qui s'est passé en Allemagne de l'Est; j'ai voyagé ces derniers temps; lorsque je suis trop longtemps sans lire le *Globe and Mail* . . .

M. McKinnon: Vous venez de dire que ces manifestations étaient inspirées par un mouvement religieux.

Le professeur Polanyi: C'est tout ce que j'en sais. Je pense qu'on vient de signaler qu'un groupe de 1,000 à 2,000 personnes appartenant à un groupe religieux quelconque ou lors d'une réunion organisée par une église a réclamé le désarmement de l'intérieur du bloc soviétique. C'est très significatif lorsqu'on songe que l'atmosphère est étouffante en Allemagne de l'Est.

M. Bloomfield: M. Polanyi en a parlé dans son introduction. C'est la raison pour laquelle je lui ai posé la question.

Mlle Jewett: C'était à Dresden, si je comprends bien.

Le professeur Polanyi: En effet.

Pour ce qui est des centaines de milliers de personnes qui ont manifesté dans les pays occidentaux auxquels vous avez fait allusion, je ne puis vous donner d'opinion très éclairée. Je pense simplement que les gens commencent à perdre confiance dans le leadership des États-Unis, ce qui n'est évidemment pas entièrement la faute du gouvernement actuel. C'est quelque chose à laquelle nous devons nous attendre en cours de route. De fait, il est surprenant de voir combien de gens pendant si longtemps ont pu être prêts à accepter que leur sort, la possibilité qu'ils soient incinérés instantanément, soit décidé dans un pays si éloigné d'eux. Ils se sont soudainement aperçus de ce qui se passait et réclament une nouvelle formule.

M. McKinnon: Vous avez parlé de la nécessité d'avoir dix stations terrestres. Le Centre canadien de télé-détection estime que le Canada a besoin de trois seulement pour ce qui est de son propre territoire. Comment en êtes-vous arrivé à ce chiffre pour le signalement des satellites et le maintien de la souveraineté au Canada?

Le professeur Polanyi: J'aimerais pouvoir dire que j'ai fait des calculs. Il se trouve que je citais simplement un rapport qui . . .

Le président: Il a été photocopié en partie.

[Text]

Professor Polanyi: Has it? And with all my exclamation marks.

The Chairman: Oh, I should have asked. I am sorry.

Professor Polanyi: No, no, it is quite all right.

• 2135

I think that 10 is a reasonable number in view of the fact that one has to consider the altitude that the satellite is supposed to be at and how long it will spend within range of any point that you will make on some part of the globe. It may be that 10 are too few, but 10 is the number that the group of 13 experts came up with.

I have talked to the French space experts and I was certainly impressed—maybe it is easy to impress me since I am not very well informed on space matters—by the level of research that they had done. I cannot justify that number of 10 in any detail.

Mr. McKinnon: You mention that there is a myth that the United States should try to match the U.S.S.R. on nuclear weaponry, and you implied that this is why the United States were going ahead with their development and had from the start. But there was a period of about five years when the United States, who originally developed their nuclear weaponry to defeat Japan in World War II, had nothing to do with the U.S.S.R. at all. And I am a bit curious as to how you managed to shift gears between what happened in 1945 and what happened in about 1950. You implied that their study and development phase of nuclear weaponry had to do with trying to match the U.S.S.R. Surely, they had a five-year lead and the U.S.S.R. caught up to them, and now they are trying to keep even. That is a leading question but I would like your opinion on it.

Professor Polanyi: You are entirely right: Of course, one could not explain any of the events in that period that you are describing in the terms that I used.

Mr. McKinnon: Well, you did use them to describe the events in that time.

Professor Polanyi: My intention was not to talk about the initial development of the atomic bomb by the United States before the U.S.S.R. had any nuclear weapons. When I said that the United States was trying to match, I intended to talk about much more recent times—the period, of course, of the last 15 years. I actually meant—and I think said—that they should not assume that any kind of weapon—any weapons capability, in short, which they see emerging on the opponents side, must be matched on theirs. I do not know whether to enlarge on that, because I do not know if that would be of interest to you.

Mr. McKinnon: You mentioned when you were speaking about an international monitoring system and a witness we had last week said:

[Translation]

Le professeur Polanyi: Oui? Avec tous mes points d'exclamation?

Le président: Je m'excuse, j'aurais dû vous le demander avant.

Le professeur Polanyi: Il n'y a pas de mal.

Je pense que dix est un chiffre raisonnable étant donné l'altitude à laquelle le satellite est censé se maintenir et le temps durant lequel il se trouvera à portée d'un endroit quelconque du globe. Peut-être que dix, c'est trop peu, mais en tout cas c'est la conclusion des 13 experts.

J'ai parlé aux experts de l'espace français et ce qu'ils m'ont dit m'a beaucoup impressionné—comme je suis loin d'être un spécialiste, c'est probablement facile de m'impressionner—Ils ont fait des recherches très approfondies. Cela étant dit, je ne peux pas justifier de façon plus détaillée ce chiffre de dix.

Mr. McKinnon: Vous parlez du mythe selon lequel les États-Unis devraient essayer d'égaliser l'arsenal nucléaire de l'URSS et vous sous-entendez que, dès le départ, cela a été la motivation des États-Unis. Quand les États-Unis ont commencé à s'intéresser à l'armement nucléaire, c'était pour mettre fin à la Seconde Guerre mondiale au Japon et pendant une période d'environ cinq ans, cela n'avait absolument rien à voir avec l'URSS. Je serais curieux de savoir comment vous expliquez la transition entre ce qui s'est produit en 1945 et la situation telle qu'elle existait vers 1950. Vous semblez penser que l'armement nucléaire américain était destiné à égaler l'armement de l'URSS, mais il est évident que les États-Unis avaient cinq ans d'avance et que l'URSS a dû rattraper ce temps perdu. Aujourd'hui, ils essaient de maintenir leur position. Je sais bien que c'est une question biaisée, mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Le professeur Polanyi: Vous avez parfaitement raison. Évidemment, il serait impossible d'expliquer les événements de la période à laquelle vous faites référence dans les termes que j'ai utilisés.

Mr. McKinnon: Pourtant, c'est précisément ce que vous avez fait.

Le professeur Polanyi: Je n'avais pas l'intention de parler de la période de développement de la bombe atomique par les États-Unis avant que l'URSS ne possède la moindre arme nucléaire. Quand j'ai dit que les États-Unis essayaient d'égaliser la puissance soviétique, je me référais à une période beaucoup plus récente, aux 15 dernières années. En fait, je crois avoir dit, et c'est ce que je voulais dire, qu'ils ne devraient pas tenir pour acquis qu'ils sont obligés d'acquiescer toute arme qui apparaît chez l'adversaire. Maintenant, je ne sais pas si cela vous intéresse suffisamment pour que je développe.

Mr. McKinnon: Vous avez parlé d'un système de surveillance internationale et je veux vous citer un témoin que nous avons entendu la semaine dernière.

[Texte]

... Just one point on that, I would like to just mention that the committee that has been set up in Geneva to study this particular problem under a French chairmanship has not gone anywhere.

To which a Mr. Epstein, who was a witness, said that they had just presented a report. And the other witness said:

Sure, but... was really talking about the technological difficulties and the political problems that had been avoided. I am not sure myself that the French government really still believes in its own ideal which it set up a couple of years ago.

He goes on to say:

The complexity of the operation and the cost, to my mind, are unlikely to make it feasible for the next 15 or 20 years, or not before the next 15 or 20 years. If some countries are willing to finance a program, they may do it, but why should they? There is, after all, some flow of information of intelligence between the Western countries, and if you can get the information from somebody else, I do not see why you would duplicate the research to do it yourself. You may get more or find out more than what has been revealed, but it would be terribly expensive for this marginal benefit.

Now, this was a witness who appeared in front of this committee a few days ago. Certainly what you presented to us tonight is in total contradiction to his words. How do you feel about that?

• 2140

Professor Polanyi: I have spoken of the cost estimates in the document which amount to 1 per cent of our annual defence spending. I do not see that as being ruled out if we regard it as a worthwhile undertaking. So, the next question would be, why my judgment, as to whether it is worthwhile, differs from that of your witness.

I have heard the argument that one can get the information by other means in a quite different context. Normally, what I am debating with the Government of Canada has to do with science policy. The question is whether we need science in Canada, putting it at its most crass level, because after all one can get the information from published data abroad.

But that is really not satisfactory, and this being a committee on external affairs, one could also say that I would have thought about the Department of External Affairs, that the information that they gather can be culled, can be obtained from published sources. I do not know whether the Department of External Affairs' budget exceeds 1 per cent of the defence budget, but if we were here deciding whether Canada should have a Department of External Affairs, we might come to the conclusion that it was quite unnecessary and much too expensive. I think countries in matters of this importance want to ferret out their own information that they have.... Infor-

[Traduction]

... A ce sujet, je voudrais simplement mentionner que le comité qui a été mis sur pied à Genève pour étudier ce problème sous la direction d'un président français n'a abouti à aucun résultat.

M. Epstein qui était là également a alors ajouté que ce comité s'était contenté de présenter un rapport. L'autre témoin a répondu:

Effectivement, mais... plutôt des difficultés technologiques et des problèmes politiques qui avaient été évités. Personnellement, je ne suis pas certain que le gouvernement français soit toujours aussi convaincu de cet idéal vieux de deux ans.

Il dit ensuite:

La complexité de l'opération et son coût me semblent susceptibles de la rendre impossible, en tout cas d'ici 15 ou 20 ans. Certains pays accepteraient peut-être de financer un programme, mais au fond, pourquoi le feraient-ils? Après tout, il y a une circulation permanente d'informations entre les pays de l'Ouest et tant qu'il est possible d'obtenir des informations toutes prêtes d'une autre source, pourquoi se donner la peine de les chercher soi-même? Vous pouvez, il est vrai, trouver des choses nouvelles, mais c'est un avantage tout à fait marginal étant donné l'importance des coûts.

Voilà ce que nous a dit un témoin qui a comparu il y a quelques jours. Or, ce que vous nous dites ce soir est diamétralement opposé. Qu'en pensez-vous?

Le professeur Polanyi: Dans ce document, j'ai parlé de l'évaluation des coûts qui s'élèvent à 1 p. 100 de notre budget annuel de défense. A mon avis, si nous jugeons cela utile, cela ne me semble pas exclu. Reste à savoir maintenant pourquoi je ne suis pas d'accord avec votre témoin sur cette question.

Certaines personnes prétendent qu'on peut obtenir de l'information par d'autres moyens mais dans un contexte tout à fait différent. D'ordinaire, quand je discute de cette question avec le gouvernement du Canada, c'est à propos de la politique relative aux sciences. Au niveau le plus élémentaire, on peut se demander si le Canada doit innover dans le domaine des sciences puisque après tout, il est possible d'obtenir des données publiées à l'étranger.

Mais cela n'est pas suffisant et puisque votre comité est chargé des affaires extérieures, on pourrait prétendre que les données nécessaires au ministère des Affaires extérieures peuvent être rassemblées, réunies à partir de publications. Je ne sais pas si le budget des affaires extérieures dépassent le 1 p. 100 du budget de la défense, mais si nous étions chargés aujourd'hui de décider si le Canada doit entretenir un ministère des Affaires extérieures, nous pourrions fort bien parvenir à la conclusion que c'est tout à fait inutile et beaucoup trop coûteux. Dans des affaires de cette importance, les pays préfèrent le plus souvent débusquer leurs propres informations

[Text]

mation is so much coloured by who gets it that they want to get it for themselves.

Mr. McKinnon: Of course, 1 per cent of the defence budget is some \$60 million and, as you said just a moment ago, one can get the information from other sources. I am not too sure that we would want to spend \$60 million to duplicate it from our own sources. It is a nice academic exercise, but I am not too sure if it is a rational expenditure of taxpayers' funds to have a kind of made-in-Canada information.

Most of our strategic information—and I will leave it at that, strategic information—comes from our allies. Some of it is provided by us in an analysed sponsored arrangement we have. But, I am a bit concerned as to how good a case you have made for our trying to obtain this information from our own resources at a cost of \$60 million a year when, as you have said, one can get the information from our friends.

Professor Polanyi: If I might comment briefly on that. In attempting to phrase this in terms of why we support other information gathering activities, I really conceded too much, because I do not really think this information can be obtained. It is not, in so far as I know, information that is available. But I would like to come to my own defence.

Let us take as an example the UN peacekeeping context, and that is something that comes close to what I was discussing. Canada, of course, took the initiative and Canada has been involved in every peacekeeping activity that the UN has been involved in. Now something that is notable there is that neither the U.S.S.R nor the U.S.A. has been involved in those peacekeeping activities because they are regarded as super powers which have a stake in most of the things that happen in the world. Therefore, they are not regarded as suitable people to do that sort of monitoring exercise which is all that a peacekeeping force is. There are—that is what I was arguing at least—contexts in which the monitoring would be most reassuring if it was not done exclusively and forevermore by the United States and the U.S.S.R.

Mr. McKinnon: My final question, Mr. Chairman.

You have mentioned that this would be 1 per cent of our defence budget if we were to do it on our own. How much would it be if we did it on our own without the benefit of any input from either of the super powers, or their close friends?

• 2145

Professor Polanyi: The 1 per cent figure—or or actually less than 1 per cent, but let us call it 1 per cent because everything is always more expensive than one imagines—was for the Canadian share in an international monitoring agency, of which the membership might be France, Japan, India, Canada, Sweden. I do not know what else—these countries. Oh, I am sorry, I have not put a nation from the eastern bloc in—Romania.

[Translation]

parce que l'information prend tellement facilement une coloration particulière selon sa source qu'ils préfèrent l'obtenir eux-mêmes.

M. McKinnon: Evidemment, 1 p. 100 du budget de la défense, cela donne quelque 60 millions de dollars, et comme vous l'avez dit il y a un instant, il est possible de recueillir des informations d'autres sources. Maintenant, je ne suis pas certain que nous soyons prêts à dépenser 60 millions de dollars pour recueillir des informations qui existent déjà. C'est un exercice intellectuel séduisant, mais je ne suis pas certain qu'en insistant pour que l'information soit «made-in-Canada» on dépense l'argent des contribuables d'une façon rationnelle.

La plupart de nos informations stratégiques—et je m'en tiendrai aux informations stratégiques—nous proviennent de nos alliés. Pour une part, cela nous vient d'un système de centralisation et d'analyse auquel nous adhérons. Mais vous ne m'avez pas convaincu quand vous avez parlé de consacrer 60 millions de dollars par année pour rassembler nous-mêmes des informations que nos amis nous communiquent volontiers.

Le professeur Polanyi: Je reconnais que j'ai été trop loin quand j'ai essayé d'expliquer pour quelle raison nous sommes en faveur d'un système d'intelligence parallèle parce qu'en réalité, je ne suis pas du tout convaincu de la possibilité d'obtenir cette information. Que je sache, elle n'est pas disponible. Mais je vais essayer de me justifier.

Prenez le contexte des opérations de maintien de la paix des Nations Unies, et cela nous rapproche du sujet dont je discutais tout à l'heure. Evidemment, le Canada a pris l'initiative et a joué un rôle actif dans toutes les opérations de maintien de la paix des Nations Unies. Or, on constate que ni l'URSS ni les États-Unis ne se sont occupés de ces opérations de maintien de la paix parce qu'en tant que superpuissances, ils sont censés, a priori, avoir un conflit d'intérêts chaque fois qu'il se passe quelque chose dans le monde. Par conséquent, on estime que ce n'est pas à eux d'exercer cette surveillance, car c'est bien le rôle de ces troupes de maintien de la paix. Et pourtant, et je reviens à mon dernier argument, dans certains contextes, nous serions d'autant plus rassurés que les États-Unis et l'URSS soient les seuls chargés de cette surveillance.

M. McKinnon: Monsieur le président, une dernière question.

Vous avez dit que si nous faisons tout nous-mêmes, cela coûterait 1 p. 100 de notre budget de la défense. Que se passerait-il si nous nous débrouillions tout seuls, sans demander quoi que ce soit à l'une ou l'autre superpuissance ou à leurs amis les plus proches?

Le professeur Polanyi: Ce chiffre de 1 p. 100 est—en réalité, c'est inférieur à cela—mais supposons qu'il s'agisse de 1 p. 100 parce que tout coûte toujours plus cher que l'on s'y attendait, cela représente l'évaluation de la participation canadienne à une agence de surveillance internationale dont les membres pourraient être la France, le Japon, l'Inde, le Canada et la Suède. Il y en aurait d'autres, mais en tous les cas ces pays-là; oh, excusez-moi, j'ai oublié le pays du bloc de l'Est, la Roumanie.

[Texte]

Mr. McKinnon: You might try putting the United States in, too, but—

Professor Polanyi: But, anyway, the estimated figure was, without any contribution from the United States or U.S.S.R. I do not know if I have answered your question. You were not asking what it would cost Canada if there was nobody else in it but Canada, or were you? Because then you would multiply the figure by, let us say, 10 and it would become 10 per cent of our defence budget.

Mr. McKinnon: I do not have any other questions. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): May I just ask a supplementary on that very question? Is it 1 per cent of the national budget of the participants?

Professor Polanyi: Of the defence... the Canadian contribution amounts to 1 per cent of the annual defence expenditure of Canada which, in 1980 to 1981, I understand was \$6 billion.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): But Upper Volta, for instance?

Professor Polanyi: Upper Volta—I could not comment because I cannot imagine what its contribution would be. It would have to make one, but it would not be as with us, let us say, one eighth of the total.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Okay.

The Chairman: Thank you very much.

Dr. Hudecki, followed by Mr. Crouse and Mr. McRae.

Dr. Hudecki.

Mr. Hudecki: My first question is this. In order for most of us to have a perspective of what is happening in the space technology, has there been any recent publication that has given an overall view of what is happening? Have you published a follow-up on your book from 1968? Is it necessary to refer to journals, magazines and articles? I think there is so much information that it is very difficult to sort out what is real, what is imaginative, what is likely and what is being developed currently.

Professor Polanyi: I regret to say that I do not know of any single publication which is sufficiently up-to-date for the members of this committee. The Swedish Institute for Peace Research—SIPRI, published a book a year or two ago called, I believe, *Space—The Next Battleground*, but it is very technical and I think rather weak in the political elements of the question. It was just a starting point.

I would recommend to you though very much, because it is so apropos, anyway, at this time to your deliberations in regard to UNSOD II, this report that is being xeroxed. Now, admittedly, it gives a picture of the political, legal and technical aspects of the proposed international satellite monitoring

[Traduction]

M. McKinnon: Vous pourriez essayer également de citer les États-Unis, mais...

Le professeur Polanyi: De toute façon, l'évaluation avait été faite sans aucune contribution des États-Unis ou de l'URSS. Je ne sais pas si cela répond à votre question. Vous ne me demandiez pas combien il en coûterait au Canada s'il était le seul en cause, n'est-ce pas? Parce que dans ce cas, il faudrait multiplier ce chiffre par dix, par exemple, ce qui ferait 10 p. 100 de notre budget de la défense.

M. McKinnon: Je n'ai pas d'autres questions, monsieur le président. Merci.

Le président: Merci.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Vous me permettez une question supplémentaire? Est-ce que vous avez parlé de 1 p. 100 du budget national des participants?

Le professeur Polanyi: Non, du budget de la Défense; la participation canadienne s'élèverait à 1 p. 100 de son budget annuel de la Défense qui, pour 1980-1981, s'est élevé à 6 milliards de dollars.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais pour la Haute-Volta, par exemple?

Le professeur Polanyi: Pour la Haute-Volta, je n'en sais rien, parce que je n'ai aucune idée d'une contribution dans le cas de ce pays-là. Il devrait en faire une, mais ce ne serait pas dans la même proportion que nous, disons un huitième du total.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): D'accord.

Le président: Merci beaucoup.

M. Hudecki, suivi de MM. Crouse et McRae.

Monsieur Hudecki.

M. Hudecki: Pour commencer, j'aimerais que vous nous mettiez au courant des derniers développements de la technologie de l'espace; est-ce qu'un ouvrage a été publié récemment qui donne une idée d'ensemble de la situation actuelle? Avez-vous publié une suite à votre livre de 1968? Serons-nous forcés de nous contenter des articles de journaux et de magazines? L'information est tellement étendue qu'il est très difficile de faire la part de la réalité, de l'imagination, de ce qui est probable et de ce qui est en cours de développement.

Le professeur Polanyi: Je le regrette, mais je ne connais aucune publication qui soit, à elle seule, suffisamment exhaustive pour informer les membres de ce Comité. L'Institut suédois de recherche pour la paix, le SIPRI, a publié un livre, il y a un an ou deux, intitulé, je crois: *Space—The Next Battleground* (Le prochain champ de bataille, l'espace). Mais c'est un ouvrage très technique et plutôt faible dans le domaine politique. Une simple base de départ.

Par contre, il y a un rapport que je vous recommanderais très vivement, puisque vous vous intéressez à la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement, c'est celui du Comité sur le désarmement qui est actuellement photocopié. Je reconnais qu'il n'aborde que les aspects politi-

[Text]

agency. I think it gives a very intelligent and careful picture. It is a very difficult subject fraught with questions.

But if you want something that goes wider than that and covers the competition that is about to take place in antisatellite weapons between the United States and the U.S.S.R., and the competition that could well take place in something we have not discussed, which is lasers mounted on space platforms and intended to destroy missiles as they rise out of their silos—the latter was commended recently by the science adviser to the President of the United States—if you want to find those things documented, you do have to go to articles in a number of journals. I would rather leave it to your research staff to furnish you with the best ones, than colour things by telling you my favourite journals.

• 2150

Mr. Hudecki: Now, you are referring to 250 being trained in phase I. Were you referring for each country or the total number?

Professor Polanyi: Total numbers.

Mr. Hudecki: The total numbers; that would mean about 25 for a country like Canada. Could you inform us what part the aerospace program in Canada is playing in the overall picture including the Canadarm? We have heard, and I have particularly heard, the speaker from aerospace centres, but somehow or other, there is a vagueness about exactly what they produce and what part they play in satellite development into this overall picture. Are you familiar with Canada's role at this stage in the development of the space program?

Professor Polanyi: Not very familiar at all, I am afraid.

Of course, Canada has no launch capabilities; that is where Canada would have to team up with another nation. We have the ability to make satellites. We have a lot of understanding of the use of one particular type of sensing device from a satellite, namely, radar sensing. There are others. There is optical sensing in which you have a camera. There is infra-red sensing in which case you can see changes in heat from the earth's surface; and then there is the radar sensing where, I think, we are probably as good as anybody in the world.

If you were to ask me what sort of contribution we might make to such a consortium as the one I was describing, I would have guessed that it would be in the radar field, because we have been interested in radar because it can do such things as warn a ship that it is heading for an iceberg—rather gross things. But the same technology could be improved really with no colossal difficulty so that it became able to see smaller things. And there is evidence that the Soviet Union has in fact taken that route and is using radar for higher resolution work. That is where I think our expertise exists and also in the

[Translation]

ques, juridiques et techniques de la future Agence internationale de surveillance par satellite, mais il fait de la situation une peinture particulièrement intelligente et soignée. Et pourtant, c'est une question particulièrement difficile.

A part cela, si vous voulez aller plus loin, si vous voulez quelque chose sur la concurrence que les États-Unis et l'URSS sont sur le point de se faire dans le domaine des armes antisatellites, de la concurrence à laquelle on pourrait assister dans un domaine dont nous n'avons pas encore parlé, celui des lasers montés sur des plates-formes spatiales qui pourraient détruire les missiles à leur sortie des silos, projet qui a fait l'objet de grands éloges de la part des conseillers scientifiques du président des États-Unis—si vous voulez vous mettre au courant de cette situation, vous allez être obligés d'éplucher les articles d'un certain nombre de journaux. Je pense que votre personnel de recherche devrait pouvoir vous communiquer les meilleurs articles, je risquerais de déformer votre perception de la situation en vous citant mes journaux préférés.

M. Hudecki: Vous parlez des 250 spécialistes qui sont en cours de formation dans le cadre de la phase I. Est-ce que c'est pour chaque pays ou pour l'ensemble?

Le professeur Polanyi: C'est le nombre total.

M. Hudecki: Le nombre total. Autrement dit, environ 25 pour un pays comme le Canada. Pouvez-vous nous dire quel est le rôle joué par le Canada dans le programme aérospatial, y compris la mise au point du bras articulé? Nous en avons tous entendu parler, j'ai écouté le porte-parole des centres aérospatiaux, mais la nature de leur production reste toujours assez vague et il est difficile de déterminer précisément notre rôle dans le développement de l'ensemble. Pouvez-vous nous dire quel est le rôle du Canada dans le programme de l'espace?

Le professeur Polanyi: Je crains de très mal connaître ce sujet.

Evidemment, le Canada ne possède pas de bases de lancement et il est donc forcé de s'associer à une autre nation. Nous avons les moyens de fabriquer des satellites. Nous sommes excessivement compétents dans l'utilisation d'un type de sondes qui fonctionnent par radar à partir d'un satellite. Il y en a d'autres. Il y a la sonde optique qui est couplée à une caméra. Il y a la sonde infrarouge qui permet de détecter les changements de température sur la surface terrestre; il y a également la sonde radar, et la nôtre est très certainement parmi les meilleures qui existent.

Si vous me demandez quelle serait notre contribution à un consortium comme celui que je viens de décrire, je vous répondrais qu'elle s'exercerait sans doute dans le domaine du radar qui nous intéresse depuis un certain temps déjà et qui offre de vastes possibilités; c'est un appareil qui peut prévenir un navire de l'approche d'un iceberg, opération assez élémentaire, mais qui peut également être assez facilement perfectionnée, ce qui lui permettrait de détecter des objets beaucoup plus petits. Apparemment, l'Union soviétique s'est déjà engagée dans cette voie et utilise des radars pour des travaux à très

[Texte]

processing of the data when it reaches earth, the handling of it on computers.

Mr. Hudecki: Can you make any comments on the role of Canadarm?

Professor Polanyi: Well, that—

Mr. Hudecki: Technical, I know, but—

Professor Polanyi: No, it is just that I am ignorant. To me, that is a beautiful technological feat. I am not sure that it is something where the technology is restricted to space applications; whereas, the other things I have mentioned, which really are space reconnaissance and also space communications, are definitely exclusively space science. If the thrust of your question is to ask where could the engineers who designed the Canadarm use that sort of expertise to contribute to this consortium, I am afraid I do not know.

Mr. Hudecki: Knowing that this would be a surveillance instrument, do you visualize or can you not visualize that one of the major countries would develop some technique whereby this form of surveillance would be neutralized very quickly? And I am sort of thinking of that before a great deal of money is put into a project like that. In any form of warfare or surveillance, very, very quickly you develop some material way in negating its effects.

Professor Polanyi: I think it is all to seldom done that people think in the way you are doing, of the fact that new technologies can be negated. I think you are absolutely right to bring that to the fore.

In this particular case, the new technology, the space surveillance, is supposed to be used in a way which is seen to contribute to peace. I mean just as it is in fact in monitoring arms control agreements that exist between the U.S.A and U.S.S.R—the ABM agreement, the limit on numbers of missiles under the SALT I interim agreement.

• 2155

These are inspected from satellites and, as you say, it would be possible for the two nations to try to disguise their activities, but they choose not to do so because the reason that they entered into those agreements in the first place was that they saw those developments—the development of ballistic missile systems, the increasing number of strategic weapons—as representing an unnecessary cost and an additional hazard, and of very limited, if any, benefit to them. They want that agreement. They signed it; they want it to stay in force. A problem for them sometimes is to assure the other side that they are not cheating on it.

Mr. Hudecki: I could see this if it were used for arms control, but it could also be used for tactical purposes, and I think that each country would very, very quickly develop some manoeuvres by which that could be controlled.

[Traduction]

haute résolution. Voilà donc un domaine où nous sommes très compétents, de même que dans le classement des données lorsqu'elles parviennent à la terre, leur traitement informatique.

M. Hudecki: Que pouvez-vous nous dire du bras spatial mis au point par le Canada?

Le professeur Polanyi: Bien...

M. Hudecki: Je sais bien que c'est technique, mais...

Le professeur Polanyi: Non, c'est seulement que je ne suis pas au courant. Pour moi, c'est une merveilleuse réalisation technologique. Je ne sais d'ailleurs pas si elle se limite à des applications spatiales alors que les autres secteurs que j'ai mentionnés ont des applications exclusivement spatiales, par exemple, les missions de reconnaissance dans l'espace, les communications spatiales, etc. Si vous me demandez si l'expérience acquise au cours de la mise au point du bras spatial pourrait servir au sein de ce consortium, je crains de ne pas le savoir.

M. Hudecki: Puisqu'il s'agirait d'un instrument de surveillance, est-il concevable que l'une des grandes puissances mette au point très rapidement un appareil qui neutralise cette forme de surveillance? Il faudrait y penser avant de dépenser beaucoup d'argent pour ce projet. Chaque fois qu'on met au point un appareil de surveillance tactique, un autre appareil qui le neutralise apparaît très rapidement.

Le professeur Polanyi: C'est malheureux à dire, mais la plupart du temps, les gens ne pensent pas, comme vous, à la possibilité de voir une technologie neutralisée. Vous avez parfaitement raison d'en parler.

Dans ce cas particulier, cette nouvelle technologie de surveillance à partir de l'espace est censée constituer un facteur de maintien de la paix. Un facteur équivalent, en fait, à la surveillance des accords de contrôle des armements qui ont été signés par les États-Unis et l'URSS... l'accord sur les missiles antibalistiques, la limitation du nombre de missiles prévue par l'accord intérimaire de SALT I.

Comme vous le dites, l'inspection est effectuée à partir de satellites. Ces deux pays pourraient possiblement essayer de dissimuler leurs activités, mais ils ont choisi de ne pas le faire car la raison pour laquelle ils ont conclu cette entente au départ, c'est qu'ils voyaient le développement de ces systèmes de missiles balistiques, le nombre croissant d'armes stratégiques, comme un coup inutile, un danger additionnel ne leur accordant qu'un mince avantage, le cas échéant. Ils désirent cette entente. Ils l'ont signée et ils veulent qu'elle demeure en vigueur. Ce qui leur pose un problème à l'occasion, c'est de convaincre l'autre partie qu'ils ne trichent pas.

M. Hudecki: Je verrais cela pour le contrôle des armes, mais on pourrait également l'utiliser à des fins tactiques et je pense que très rapidement chaque pays établirait des procédures pour s'en servir à cette fin.

[Text]

Professor Polanyi: Yes.

Mr. Hudecki: The last question; is it possible—do you visualize, from the knowledge that you have of satellites—to control direction of satellites in space over targets at the present time?

Professor Polanyi: Yes, it is definitely possible. First of all, for the more sophisticated satellites, but even those of 10 to 15 years ago were already manoeuvrable satellites. If there is cloud cover, the satellite is moved to a position where it can peer through a hole in the clouds. To give you an idea that this is not the state of the art, in about August of 1974 there was a crisis encompassing Cyprus, Greece and Turkey. If you look at the tracks of the Cosmos satellite in the summer of 1974, which tracks you get by consulting a record made by some English schoolboys who follow all Cosmos satellites, you will see that those tracks converged on Cyprus, Greece and Turkey in a period of 10 days when the Soviet Union wanted to know what was happening there. So that is very much part of existing technology, and it is the intention of the French, who will launch their SPOT reconnaissance satellite in 1984, that it will be manoeuvrable to the extent that it can rock itself and look at various things thereby.

Mr. Hudecki: Thank you very much. I will pass.

The Chairman: Thank you, Doctor. Mr. Crouse, followed by Mr. McRae.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman. I notice in the paper presented to us that Dr. Polanyi was involved in work in the control of antiballistic missiles in the Pugwash movement, and just as a Nova Scotian I want to say that I hope you did not spend all your time in beautiful Pugwash, that you went and looked around some of the other beautiful parts of my province while you were there.

If I heard you correctly, you said that the world is in a process of changing and you said that the desire to rearm is weakening in western Europe, that in East Germany some 2,000 recently participated in disarmament demonstrations. Did you mean in East Germany or in West Germany?

Professor Polanyi: In East Germany.

Mr. Crouse: In East Germany. Well, that sort of tweaked my memory a bit. I had been in East Berlin some 10 years ago, and I guess since that time there is no longer one wall separating East and West Berlin; there are two. We have been talking about what is up in the air, well up in the air, 100 miles up in the air, and if I may I would just like to bring this down a little closer to reality, to look at earth-bound problems perhaps just for a moment. Obviously, between the Soviets and the United States, the East and the West, there is lots of material to start a flash fire.

As you are aware, in Berlin the city is divided into four segments. You have the French sector, the American sector, the British sector and then you have the Soviet sector. Now, as I recall, people can travel freely—in fact, I travelled freely—

[Translation]

Le professeur Polanyi: En effet.

M. Hudecki: Dernière question, d'après votre connaissance des satellites, est-il possible présentement de diriger un satellite orbital vers un objectif?

Le professeur Polanyi: Oui, c'est certainement possible. C'est surtout vrai pour les satellites les plus perfectionnés, mais même il y a 10 ou 15 ans, les satellites étaient déjà manoeuvrables en cas d'ennuagement, par exemple, on déplace le satellite vers une éclaircie à travers laquelle il peut voir. Afin de vous faire voir que nous avons déjà dépassé ce stade, aux environs du mois d'août 1974, il y eut une crise touchant Chypre, la Grèce et la Turquie. Si l'on regarde les traces du satellite Cosmos au cours de l'été 1974, traces relevées par un groupe d'étudiants anglais qui surveillent tous les satellites Cosmos, vous verrez que ces traces convergeaient vers Chypre, la Grèce et la Turquie au cours d'une période de 10 jours pendant laquelle l'Union soviétique voulait savoir ce qui se passait là-bas. La technologie actuelle a donc cette capacité et c'est l'intention des Français, de lancer en 1984 un satellite de reconnaissance SPOT qui sera manoeuvrable dans une mesure où il peut se tourner sur lui-même et voir dans diverses directions.

M. Hudecki: Merci beaucoup. Ce sera tout.

Le président: Merci, monsieur. M. Crouse suivi de M. McRae.

M. Crouse: Merci, monsieur le président. J'ai relevé dans le document qu'on nous a présenté que M. Polanyi a participé aux travaux sur le contrôle des missiles antibalistiques du groupe de Pugwash. En tant que Néo-écossais, j'espère que vous n'avez pas passé tout votre temps dans ce magnifique endroit et que vous avez également visité d'autres parties de ma belle province alors que vous y étiez.

Si j'ai bien entendu vos propos, vous dites que le monde est en train de changer, que le désir de réarmement est affaibli en Europe occidentale, que récemment en Allemagne de l'Est, il y a eu 2,000 participants à une manifestation pour le désarmement. Vouliez-vous dire l'Allemagne de l'Est ou l'Allemagne de l'Ouest?

Le professeur Polanyi: En Allemagne de l'Est.

M. Crouse: En Allemagne de l'Est. Ma foi, cela me rappelle de vieux souvenirs. Je suis allé à Berlin-Est il y a environ 10 ans et depuis ce temps, il n'y a pas seulement un mur qui sépare Berlin-Est et Berlin-Ouest, mais il y en a deux. Il a été question de ce qui était en l'air, très haut 100 milles de hauteur, je voudrais simplement revenir à des choses un peu plus terre à terre pour un instant. Apparemment, chez les Russes et chez les Américains, dans l'Est ou dans l'Ouest, il y a suffisamment de quoi faire tout un feu de joie.

Comme vous le savez, la ville de Berlin est divisée en quatre secteurs. Il y a le secteur français, le secteur américain, le secteur britannique et le secteur soviétique. Je me souviens qu'on peut se déplacer librement, je l'ai fait, entre les secteurs

[Texte]

between the British, the French and the American sector, but the Wall prevented me from travelling in the Soviet sector.

[Traduction]

britannique, français et américain, mais le mur m'interdisait de me rendre dans le secteur soviétique.

• 2200

So my question to you, Doctor, is as follows. Do you see the east-west Berlin division as a possible flash point, as I say, with all this material we have amassed to have a good flash fire going, which could be the third world war? Do you see that as leading to a third world war? Or if the Soviets decide to take over more territory than that which they already control, do you think, as some Europeans do, that the Soviets consider Berlin already conquered and will turn instead to subverting France and Italy where communism is making real inroads, I think? Mitterrand has some communists in the French government at the present time. I would like your views just on that area.

Professor Polanyi: If I might pick up your last point first, I do not think that the Soviet Union is very sanguine about these Communist Parties. They are having a most terrific row with the Italian Communist Party right at the moment because the Italian communists are taking a very hard line on Poland. So I think they are not in a position to attempt to build on allies sitting really probably in France, and certainly not in Italy.

But I do take the meaning of your question. The fact is that it is one thing for me to say what I think and it is another thing to gamble on it. The possibilities for misunderstanding are very real, and they could lead to the Soviet Union making a tactical error about what it can and cannot dare to do at some time of crisis. I think that its incursion into Afghanistan was a tactical error. I would imagine it wishes that it had never done it. But anyway, a tactical error in Europe would be a very dangerous thing. You are asking me, I think, whether in my view it could lead to an all-out nuclear war, and I would say definitely that it could.

I was most impressed on that topic when I heard General Arthur Collins, who was Deputy Commander of NATO forces and retired from that position, and he described in my hearing the scenario that he would envisage in such a case. I will not detail it in full, but it went something like this. One side would find themselves at a military disadvantage—probably the West since the West is conventionally weak in conventional forces—and would find the political situation a very tense and important one, and would decide to fire a nuclear warning shot, as Mr. Haig was discussing it early on in the new administration. General Arthur Collins discussed this with me earlier on than that. Anyway, after the nuclear warning shot, the other side would regroup for a few days and would announce how grievously it had been hurt and would use its nuclear weapons this time in order to gain some military advantage.

Now the first side, which meanwhile has put itself into a position of nuclear readiness to try to show the other side that it had better not try anything, has a choice. The choice is to capitulate or to sharply escalate the level of warfare in order to

Alors voici ma question: selon vous, cette division Est-Ouest de Berlin est-elle un point d'explosion possible qui pourrait déclencher une troisième guerre mondiale, étant donné tout ce matériel que nous avons entassé à cette fin? À votre avis, cela pourrait-il mener à une troisième guerre mondiale? Ou bien si les Soviétiques décident de prendre plus de territoire qu'ils n'en occupent déjà, croyez-vous à l'instar de certains Européens, que les Soviétiques considèrent Berlin déjà conquis et se tourneront plutôt vers la France et l'Italie où le communisme fait de réels progrès à, mon avis? Présentement, il y a des communistes dans le gouvernement français de Mitterrand. J'aimerais entendre vos opinions sur cette question.

Le professeur Polanyi: Permettez-moi de commencer par la fin. A mon avis, l'Union soviétique n'est pas très près de ces partis communistes; présentement, ils ont un argument terrible avec le Parti communiste italien car ces derniers adoptent une attitude très dure vis-à-vis de la Pologne. Alors, je ne pense pas qu'ils sont en mesure d'entreprendre quoi que ce soit en se fiant sur les alliés déjà en place au gouvernement français et certainement pas en Italie.

Toutefois, je comprends le sens de votre question. Mon opinion est une chose, mais de là à en faire un enjeu, c'est différent. Il existe de réelles possibilités d'erreurs qui pourraient amener les Soviétiques à commettre une erreur tactique sur ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas oser faire en temps de crise. A mon avis, leur invasion de l'Afghanistan a été une erreur tactique. Je présume qu'ils souhaiteraient ne l'avoir jamais faite. Toutefois, une erreur tactique en Europe serait des plus dangereuses. Vous me demandez si, selon moi, cela pourrait conduire à une guerre nucléaire générale, je vous répondrai que oui.

Ce qui m'a le plus impressionné à ce sujet, ce sont les propos du général Arthur Collins, qui était commandant adjoint des Forces de l'OTAN et qui est maintenant à la retraite, lorsqu'il a décrit, en ma présence, le scénario qu'il entrevoyait dans un tel cas. Je vous épargne les détails, mais c'était à peu près comme ceci: l'un des deux côtés se trouverait désavantagé sur le plan militaire, et ce serait probablement l'Ouest dont les armées conventionnelles sont traditionnellement faibles. Alors, on se trouverait dans une situation politique très tendue et décisive, et ils décideraient de lancer un signe nucléaire comme avertissement, tout comme M. Haig le mentionnait dans les premiers jours du nouveau gouvernement. Le général Arthur Collins en avait parlé bien avant cela. Toutefois, après ce coup de ce monstre nucléaire, l'autre partie se réunirait pendant quelques jours, annoncerait qu'ils ont subi des dégâts graves et cette fois-ci ils utiliseraient leurs armes nucléaires pour acquérir un avantage militaire.

Maintenant la première partie, laquelle entre temps s'est préparée sur le plan nucléaire pour faire comprendre à l'adversaire qu'il vaut mieux ne faire aucune tentative a un choix. Ce choix, c'est la capitulation ou l'escalade rapide du niveau de

[Text]

end the thing right there. Well, you can see as I go on talking that I am constantly escalating the level of violence and I think you know as well as, or better than, I how difficult it is to keep control of a situation at that point. So I think that the danger is very real.

Mr. Crouse: Going on from that premise then, Dr. Polanyi, in your view is there a flash point in Europe where further Soviet aggression could trigger another conflict between the super powers? And if you think there is, I would be interested in where you think that flash point would be. Or do you believe that the arms race in space, coming back now to some of your original comments, will one day reach a point where one side will feel that it is superior to the other and then unilaterally dictate terms for what is unrealistically called peaceful coexistence? Is it a possibility that, through a feeling of superiority in the arms race, the third world war could start from that feeling?

• 2205

Professor Polanyi: I must confess that these questions are too difficult for me. Scenarios for possible outbreak of nuclear war are very various, and then the actuality comes as a colossal surprise. I mean, what Khrushchev did in Cuba in trying to sneak those missiles in there was something nobody could conceivably have predicted, I think, and it may be that we are focusing our attention on quite the wrong flash point, that in fact it is some conflict between new nuclear powers which the present super powers would attempt to damp down by coming quickly to the aid of their client states with guarantees, that this would lead to an escalation.

When I spoke, though, about the dangers of the arms race in space, I was not really thinking of it as being a likely scenario for one side to get so much advantage they would think that now was the time to settle this matter and make an attack. I was thinking more of the fact that since we in the West and some of the leaders in the Soviet Union recognize that a nuclear war, wherever it starts—if it is a nuclear war of the dimensions that you and I are discussing—would be an absolute disaster beyond history for both sides, should we not show this in our actions? And the best way of showing it is through exerting some sort of checks on the arms race. So I was asking where we can give, as the Anglican service puts it, “an outward and visible form to the inward state of mind”, which is that nuclear war would benefit neither side.

We are looking for some arms control agreements because the symbolism is so vital, I think, to the world, and I was saying that a promising place for entering into an agreement which would be a significant agreement and yet could be achieved and could be expected—and it would not involve intolerable risks for anybody—would be to build a barrier, not in Berlin but across the advancing wave of weapons which are about to move into space.

Mr. Crouse: Thank you. I have just one last comment, Mr. Chairman. My questions, Doctor, were based on the booklet

[Translation]

guerre afin d'en finir tout de suite. Mais, au fur et à mesure de mes propos, vous voyez que je parle toujours d'une escalade du niveau de violence et je pense que vous savez aussi bien que moi et peut-être mieux, combien il est difficile de contrôler une situation rendue à ce point-là. Alors, je pense qu'il y a un réel danger.

Mr. Crouse: A partir de cette prémisse, monsieur Polanyi, selon vous, y a-t-il en Europe un point d'explosion où d'autres agressions soviétiques pourraient déclencher un conflit entre les superpuissances? Le cas échéant, j'aimerais bien que vous me disiez où se situerait ce point d'explosion. Croyez-vous que la course aux armements dans l'espace, pour revenir à vos premiers propos, atteindra un jour le point où un côté se sentant supérieur à l'autre dictera unilatéralement les termes de ce que l'on appelle avec ironie la coexistence pacifique? Est-il possible qu'un sentiment de supériorité dans la course aux armements déclenche cette troisième guerre mondiale?

Le professeur Polanyi: Je dois admettre que ces questions sont beaucoup trop difficiles pour moi. Il y a une diversité d'hypothèses quant au déclenchement possible d'une guerre nucléaire et ensuite la réalité nous apparaît comme une surprise monstre. Par exemple personne n'avait imaginé que Khrushchev essaierait d'amener en douce des missiles à Cuba; à mon avis, il est tout à fait possible que notre attention se porte au point faible, qui ne soit pas le bon. Dans la réalité il s'agit peut-être d'un conflit entre nouvelles puissances nucléaires, que les superpuissances actuelles essaieraient d'atténuer en venant à l'aide de leurs pays-clients par des garanties, ce qui entraînerait l'escalade.

Lorsque j'ai parlé des dangers de la course aux armements dans l'espace, je n'envisageais pas vraiment une hypothèse où un parti aurait un avantage tel qu'il penserait que c'est le moment de régler cette question et d'attaquer. Une guerre nucléaire de l'ampleur dont nous discutons signifiant pour les deux belligérants un désastre inconnu jusqu'à présent dans l'histoire—ce que nos leaders et ceux de l'Union soviétique reconnaissent—cela ne devrait-il pas se refléter dans nos actions? La meilleure façon de le montrer n'est-il pas d'exercer un certain contrôle sur la course aux armements. Je me demandais donc si nous pouvions, comme le dit l'Eglise anglicane, «manifestier extérieurement et de façon visible notre état d'esprit intérieurs», à savoir qu'une guerre nucléaire ne serait à l'avantage de personne.

A mon avis c'est parce que le symbolisme est essentiel au monde que nous voulons des ententes sur le contrôle des armements. Je disais qu'une mesure prometteuse pour conclure une entente importante et en même temps possible sans risques inacceptables pour quiconque, serait d'ériger une barrière, pas à Berlin, mais contre la vague croissante d'armes qu'on s'apprête à lancer dans l'espace.

M. Crouse: Merci. Une dernière remarque, monsieur le président. Mes questions se fondaient sur le livret publié par

[Texte]

put forth by the Soviets called *Whence the Threat to Peace*, as well as the one put out on Soviet military power, as written by Casper Weinberger. You cannot read through this book and this book and not realize that somewhere there has to be, as I think we might put it, a meeting of minds because if we continue amassing arms in the amounts that are indicated in these two booklets between the two super powers, sooner or later, by accident or design, something is bound to happen. I did not mean to ask questions that were hard to answer. These figures and these booklets just boggle the mind. I thank you, sir, for your answers to my difficult questions.

The Chairman: Thank you very much. Unless there is a supplementary, Mr. McRae, please.

Mr. McRae: Thank you, Mr. Chairman. I have enjoyed the comments this evening. They have been most enlightening. Dr. Polanyi, you mentioned an example of a weapon which you find very much reason for existing and that is the MX because it is so accurate, and you rightly assume that there was no point in zeroing in on an empty silo. But I get the feeling quite strongly in the last couple of years that we have gone past a point where war was possible because of an accident or a computer error or this kind of thing, or because of the kind of fumbling that went on, say, before World War I. Basically those were the reasons for it and there was not really much one could do about any of these things. One assumed in the first one that some protection was being given, but I get the impression from hearing Mr. Haig, some of his testimony from a meeting I was at with some people from the Pentagon a year and a half ago, that all of a sudden this thing has changed, that we are talking about getting to that silo before they push the button and that both sides are talking about that as a possibility.

• 2210

That third possibility of actually waging a limited nuclear war or some kind of a nuclear war is much stronger today than it was two or three or five years ago, the unthinkable is now being thought about and discussed and promoted. This was the Futures conference in Toronto, and I got the impression these people were promoting the idea that we should really study and know how to wage one of these things. You know, we have studies from the Hudson Institute and so on who tell us that, after all, we could get by with 100 million dead and so on.

Have we not arrived at a much higher level of danger in the last couple of years because of this kind of thing? Maybe it is not the last couple of years: maybe it is just over the last couple of years I have heard about it. I was not aware. It was my level of awareness.

Professor Polanyi: Well, I have little doubt that you are right and that the danger has been heightened by a willingness to consider the possibility of acting in that way. The ideas, though, have been around, as you hinted, for a longer period. Starting with Mr. McNamara, I do not know that he initiated it but the Pentagon was detailing counterforce strategies and people often talk about the dangers of miscalculation leading to war. I was talking about it a moment ago over here. Well

[Traduction]

les Soviétiques et intitulé «*Whence the Threat to Peace*», ainsi que sur celui de Casper Weinberger sur le pouvoir militaire soviétique. On ne peut lire ces deux livres sans s'apercevoir qu'à un moment donné il faut qu'on arrive à une façon commune de voir les choses, car si nous continuons d'amasser des armes entre les deux superpuissances à la cadence indiquée par ces deux ouvrages, un jour ou l'autre, par accident ou à dessein, quelque chose se produira. Mon intention n'était pas de poser des questions difficiles. Ces chiffres et de ces ouvrages nous plongent dans l'ahurissement. Je vous remercie d'avoir répondu à mes questions difficiles.

Le président: Merci beaucoup. A moins qu'il n'y ait une question complémentaire, nous passerons à M. McRae.

M. McRae: Merci, monsieur le président. J'ai apprécié les commentaires de ce soir. Ils étaient très révélateurs. Monsieur Polanyi, vous avez dit que le MX était le type d'armes dont, selon vous, l'existence est tout à fait justifiable, car elle est très précise. Vous supposez logiquement qu'il est tout à fait inutile de la pointer sur un silo vide. Toutefois j'ai fortement l'impression qu'au cours des dernières années nous avons passé le point où une guerre est possible à cause d'un accident, d'une erreur d'ordinateur ou de ce genre, ou à cause des maladresses que l'on a connues avant la Première guerre mondiale. Telles étaient les causes principales, il y a vraiment très peu que l'on ait pu faire à ce sujet. Dans le premier cas, on pensait accorder certaines protections, mais j'ai l'impression d'après les propos de M. Haig lors d'une réunion où j'ai assisté au Pentagone il y a un an et demi, que tout d'un coup tout cela a changé, qu'il est question d'atteindre ce silo avant qu'ils appuient sur le bouton et que c'est une possibilité pour les deux partis.

La troisième possibilité d'une guerre nucléaire limitée ou d'un genre de guerre nucléaire est beaucoup plus forte aujourd'hui qu'il y a deux, trois ou cinq ans. Ce qui était impensable alors est maintenant envisagé, discuté et avancé. Lors de la conférence des futurologues à Toronto, j'ai eu l'impression que ces gens-là, avançaient l'idée que nous devrions vraiment étudier et apprendre comment la faire. Des études de l'institut Hudson nous disent, entre autres choses, qu'après tout nous pourrions nous en tirer avec 100 millions de morts.

A cause de toutes ces choses, le niveau de danger n'est-il pas plus élevé depuis quelques années, ou peut-être même depuis plus longtemps? Il est possible que j'en aie seulement entendu parler au cours des dernières années. C'est tout ce que j'en savais.

Le professeur Polanyi: Ma foi, j'ai bien peur que vous ayez raison et que le danger se soit accru par la facilité avec laquelle on envisage une telle possibilité. Toutefois, comme vous l'avez suggéré, ces idées circulent depuis plus longtemps. Quant à M. McNamara, je ne sais pas si c'est lui, personnellement, mais le Pentagone avait établi en détail les stratégies d'une contre-attaque et les gens parlaient souvent des dangers de faux calculs menant à une guerre. J'en parlais ici tout à

[Text]

that was a case of miscalculation on the part of a very sophisticated group of people with all sorts of information available to them, namely, the Pentagon, because they made a calculation of the casualties in the counterforce exchange, as they called it, which would be an attempt to make a political point by saying, all right, we will remove some of your ability to wage war and see how far you are willing to go.

The calculation at that time was that a counterforce strike by the Soviet Union against the United States would lead to only one million dead. That is how the currency of human life has become debased. Then the professors started complaining that this was impossible, and the Pentagon went back and redid the calculation and said that they had made a slip and it was 10 million dead that they had meant. This is all very well documented, and the question was, why. Why talk about these things anyway? The seductive answer is that it is the responsibility of the policy makers to provide the government with all sorts of options. That is how it begins and those were the phrases Mr. McNamara used. The President cannot be denied this option and then, of course, when the option exists, then there comes along another president who takes it really quite seriously.

As a scientist, my mind works on a parallel track to that. I see new technologies appearing, not new strategic doctrines, because I do not live in that world of strategic doctrines, but I do live in the world of technologies. I only know a tiny area of it, as you see. There, whenever a new technology appears, because it could be exploited in a weapon sense, there is a feeling that we have to do it, and that too is a seductive argument. It is seductive because if you do not start doing it now you may find that somebody else has done it and you are six years behind or something like that, so you had better start now. That is where this sort of reassurance comes in; that is where bans on testing of weapons come in because that is the most visible operation, and the step from new technologies to new weapons in place is this moment when something is tested in advance of being deployed.

• 2215

If it is not out of order, I wanted to reply to the last bit of the question that Mr. Hudecki asked me, and that was, what if people try to evade inspection from satellites? I mistakenly answered that in terms of arms control agreements whereas he, I think, had been thinking more of crisis surveillance. My feeling about that is, well, that is a risk. But often they can signal that their intentions are good, which is what keeps the peace, by conspicuously failing to camouflage what they are doing. On the contrary, they can signal, whether they wish to or not, that their intentions are bad by doing things which are clearly disguised and camouflaged and so forth. If people move around by night and do strange things, then the inspection has not failed, but the inspector smells a rat.

Mr. McRae: To pursue this on another point which I would like to make. I guess what bothers me are two things. First is that there has been this escalation, at least in my mind, and I

[Translation]

l'heure. Mais il s'agit d'une erreur de calcul de gens très instruits, très informés, c'est-à-dire le Pentagone, car ils ont calculé les pertes qui seraient encourues lors d'une contre-attaque, comme ils le disent. Politiquement cela reviendrait à dire: bon très bien, nous allons éliminer une partie de votre capacité de guerre et nous verrons jusqu'où vous êtes prêts à aller.

A cette époque on avait calculé que les représailles de l'Union soviétique contre les États-Unis ne provoqueraient qu'un million de morts. C'est de cette façon qu'on a commencé à accorder moins de valeur à la vie humaine. Les universitaires ont protesté, ont affirmé que c'était impossible; le Pentagone a refait des calculs, a admis son erreur et a convenu qu'il s'agirait plutôt de 10 millions de morts. Tout cela, avec beaucoup de documents à l'appui; et la question est celle-ci: pourquoi donc parler de ces choses de toute façon? La réponse la plus facile c'est que les responsables de la formulation des politiques doivent fournir diverses options au gouvernement. C'est ainsi que tout a commencé, selon les propos mêmes de M. McNamara. On ne peut refuser cette option au Président et, bien sûr, par la suite, comme l'option est déjà là, arrive un autre président qui la prend vraiment au sérieux.

En tant que scientifique, je raisonne de façon analogue. Je vois l'apparition de nouvelles technologies, pas de nouvelles doctrines stratégiques, car je ne vis pas dans le monde des doctrines stratégiques, mais dans le monde de la technologie. Comme vous le voyez, je ne connais qu'un tout petit secteur. Chaque fois qu'il y a une nouvelle technologie et qu'il serait possible de l'utiliser pour l'armement, on a l'impression qu'on doit le faire, et c'est aussi un argument attrayant. C'est attrayant parce que si vous ne le faites pas, vous vous apercevrez que peut-être quelqu'un d'autre l'a fait et que vous accusez six ans de retard ou à peu près; donc il vaut mieux commencer tout de suite. C'est à ce moment-là qu'entre en jeu ce genre de garantie, l'interdiction des essais d'armes, car c'est la partie la plus visible de l'opération, l'étape à laquelle les nouvelles technologies deviennent de nouvelles armes, le moment des essais avant le déploiement.

Si vous me le permettez je voudrais répondre à la dernière partie de la question que m'a posée M. Hudecki, à savoir qu'arrivera-t-il si les gens essayaient de se soustraire à l'inspection par satellites? Par erreur j'ai répondu sur les ententes de contrôle des armements, alors qu'il pensait davantage, je crois, à la surveillance en cas de crise. D'après moi, c'est un risque. Souvent ils peuvent montrer que leurs intentions sont bonnes—c'est ce qui maintient la paix—en évitant de camoufler leurs actions. D'autre part ils peuvent, intentionnellement ou non, indiquer que leurs intentions sont mauvaises, entre autres, en camouflant carrément ce qu'il font. Lorsqu'il y a des mouvements la nuit et que les gens font toutes sortes de choses étranges, alors l'inspection n'est pas un échec, mais l'inspecteur voit que quelque chose sent mauvais.

Mr. McRae: Je voudrais continuer sur un autre point. Deux choses m'inquiètent. D'abord d'après moi—et c'est aussi votre avis, je crois—il y a eu cette escalade et vous lui avez donné

[Texte]

think in your mind, and you gave it another dimension in terms of weaponry, but also it seems to me there is a failure among a lot of people in this world—and I receive a lot from my constituents and so on—who see the third world war as just another World War I again or something like that, that the same kind of moral things occur. People talk about the fact that we have to stand up and fight, we have to be ready, we have to do all these kinds of things, as though it were just another World War I and we were going to fight in the trenches. As a matter of fact, you hear phrases like that used.

Is there not a great need—you talk about 1 per cent of the defence budget—to change this kind of understanding? It seems to me that it is just ridiculous to assume that the third world war will be another World War I or World War II, just be a slight upgrading of one or the other. After all, we fought World War I and we only lost 10 million people and we did not lose that many in World War II, so really we could probably have a world war again. It is the sort of attitude that I run into all the time, and it is an attitude that is around here too. I just wonder whether that kind of money you are talking about should not be used in that direction, some of it.

Professor Polanyi: I would certainly agree that some of it should. Public education is tremendously important. I began my remarks by saying that we have to learn to think differently because the world has changed, and left to ourselves we lazily go on thinking the same way we did before, and that is incredibly dangerous.

I might add that there had been hopes, speaking in a narrow fashion, after Mr. Trudeau's speech at UNSSOD I that more money would be available to the Department of External Affairs to allow them to involve themselves in public education, and the sum of money that was to have been made available very rapidly diminished after that speech and became a very small sum which has allowed them to do very little.

Yes, more has to be spent on public education; more thought has to be given as to how to make that education effective. Though this may seem like a very expensive venture, it is sometimes through deeds rather than just through words that one educates people, if the world is to realize and if our compatriots are to realize that we are serious when we say that a nuclear war between the U.S.S.R. and the U.S.A. would not be something that we would sit around and watch and say: now, is that not sad. It is something which would cause a catastrophe in this country that nobody can imagine.

• 2220

I think you must have had the facts of that matter rehearsed in front of you. I will not give a speech on it. But because missiles are aimed at a particular point does not mean that that is where they hit. Fallout is uncontrolled and so on. We live very close to that border. Millions would die. We worry about our economic links with the United States. What do we think about our economic links with a United States that is a

[Traduction]

une autre dimension en termes d'armements, mais les gens ne semblent pas voir—c'est ce que me disent nombre de mes électeurs—que le tiers-monde vit une autre première grande guerre ou quelque chose de semblable; moralement parlant c'est la même chose. Les gens disent qu'il faut être prêts à se battre, que nous devons faire tout cela comme s'il s'agissait simplement d'une nouvelle Première guerre mondiale et que nous allions nous battre dans les tranchées. C'est le genre de propos que nous entendons.

Vous avez parlé de 1 p. 100 pour le budget de la défense; ne faudrait-il pas modifier ce jugement? Il me semble tout à fait ridicule de supposer que la troisième guerre mondiale serait simplement une reprise de la Première ou de la Deuxième guerre mondiale, un simple perfectionnement de l'une ou de l'autre. Après tout, au cours de la première nous avons seulement perdu 10 millions de personnes et les pertes ont été moindres au cours de la deuxième. Alors, nous pourrions probablement avoir une autre guerre mondiale. C'est le genre d'attitude que je rencontre constamment et que l'on rencontre ici également. Alors je me demande si ces fonds dont vous parlez ne devraient pas être utilisés à cette fin, du moins en partie.

Le professeur Polanyi: Je suis certainement d'accord, ils devraient en partie servir à cela. L'éducation du public est d'une importance capitale. Au début de mes commentaires j'ai dit que nous devions apprendre à penser différemment, car le monde a changé et, laissés à nous-mêmes, nous continuons paresseusement à penser comme autrefois, c'est très dangereux.

J'ajouterai, entre parenthèses, qu'on a quelque peu espéré, après le discours de M. Trudeau à l'UNSSOD I, que plus d'argent serait fourni au ministère des Affaires extérieures pour lui permettre d'être plus actif au chapitre de l'éducation publique. Après le discours la somme attendue a diminué très rapidement et il n'a reçu qu'un très petit montant qui ne lui a pas permis de faire grand-chose.

En effet, il faut dépenser plus pour l'éducation du public, il faut réfléchir davantage à la façon de rendre cette éducation plus efficace. Quoique cela semble être une entreprise très onéreuse, c'est parfois par des actes plutôt que par des mots que l'on éduque les gens. Si le monde et nos compatriotes doivent comprendre que nous sommes sérieux lorsque nous disons que nous ne serions pas de simples témoins dans une guerre nucléaire entre l'U.R.S.S. et les États-Unis, ne serait-il pas bon de nous réunir et d'affirmer que ce serait pour le pays une catastrophe que personne ne peut imaginer.

Je pense qu'il faut le dire et le redire. Je ne ferai pas un discours sur ce point. Le simple fait que des missiles pointent sur un objectif ne signifie pas que c'est là qu'elles tomberont. Les retombées sont incontrôlables. Nous habitons très près de cette frontière. Des millions de gens mouraient. Nous sommes préoccupés à cause de nos liens économiques avec les États-Unis. Quels seraient nos liens économiques avec des États-Unis

[Text]

wilderness? Obviously this would be a horrifying event. Well, we say that and we try to educate people to it. The world has changed, we say, and rhetoric only takes us so far. But if we put some of our money where our mouths are, then I think that would be an important part also of the educational procedure.

Mr. McRae: Thank you.

The Chairman: I must ask—it will have to be short because I need a quorum—so do you want to have a supplementary?

Okay. Thank you very very much. It has been very enlightening for us, and tomorrow we will go on and on and on, starting at 9.30 tomorrow morning. Thank you very much.

Professor Polanyi: Thank you very much for listening to me.

[Translation]

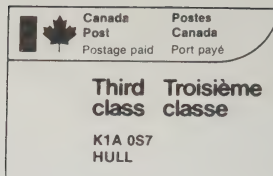
désertiques? Evidemment, ce serait un événement horrible. Voilà ce que nous disons et ce à quoi nous devons habituer les gens. Le monde a changé, et la rhétorique a ses limites. Toutefois, si nous investissons un peu d'argent dans ce que nous disons, ce serait une partie importante du processus éducatif.

M. McRae: Merci.

Le président: Voulez-vous une question complémentaire? Il faudrait que ce soit bref, car j'ai besoin d'un quorum. Voulez-vous poser une question complémentaire?

Très bien. Merci beaucoup. Pour nous, cela fut très révélateur et nous reprenons demain à 9h 30. Merci beaucoup.

Le professeur Polanyi: Merci beaucoup de m'avoir écouté.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESS—TÉMOIN

Dr. J. Polanyi, University of Toronto.

D^r J. Polanyi, Université de Toronto.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 57

Tuesday, February 16, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 57

Le mardi 16 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on
4

Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Dupras
Bloomfield	Flis
Collenette	Fretz
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gamble
Crouse	Gimaïel
Darling	Gourd
Dionne (<i>Chicoutimi</i>)	Greenaway

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Harquail	McKinnon
Hudecki	McRae
Jewett (M ^{lle})	Munro (<i>Esquimalt—</i> <i>Saanich</i>)
MacDonald (M ^{lle})	Ogle
MacKay	Sargeant
MacLaren	Wenman—(30)
Massé	

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Tuesday, February 16, 1982:

Mr. Fretz replaced Mr. Forrestall;
Mr. McRae replaced Mr. Hopkins.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le mardi 16 février 1982:

M. Fretz remplace M. Forrestall;
M. McRae remplace M. Hopkins.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 16, 1982

(75)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 9:39 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Darling, Flis, Gamble, Gimaïel, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Sargeant, Schroeder and Wenman.

Other member present: Mr. McRae.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Mr. Daniel Bon, Adviser.

Witnesses: From Physicians for Social Responsibility: Dr. F. Sommers. *From International Physicians for the Prevention of Nuclear War:* Dr. Ian Carr. *From Voice of Women:* Mrs. Ann S. Gertler, Member, National Committee and Mrs. Muriel Duckworth, Chairperson, Nova Scotia Voice of Women Committee of Preparation for UNSSOD II. *From Science for Peace:* Messrs. Eric Fawcett, President and Tom Clark, Board Member.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made statements and answered questions.

The Chairman authorized that the documents entitled—Statement of the Voice of Women of Canada to the Standing Committee on External Affairs and National Defence, February 16, 1982—and—Security and Disarmament, A Brief to the Standing Committee on External Affairs and National Defence, February 16, 1982,—be appended to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendices "EAND-48" and "EAND-49" respectively*).

At 1:10 p.m., the Committee adjourned to 3:30 o'clock p.m.

AFTERNOON SITTING

(76)

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 3:45 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Bloomfield, Crouse, Darling, Fretz, Gimaïel, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. McKinnon, McRae, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Sargeant and Wenman.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: From the Canadian Conference of Catholic Bishops: Mgr. Dennis Murphy, General Secretary, English sector; Mr. André Vallée, General Secretary, French sector; and Mr. Tony Clarke, Co-Director, Social Affairs. *From the Canadian Council of Churches:* Mrs. Edith Shore, Associate

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 16 FÉVRIER 1982

(75)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 9h 39 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: MM. Darling, Flis, Gamble, Gimaïel, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Sargeant, Schroeder et Wenman.

Autre député présent: M. McRae.

Aussi présent: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: M. Daniel Bon, conseiller.

Témoins: De «Physicians for Social Responsibility»: Dr. F. Sommers. De «International Physicians for the Prevention of Nuclear War»: Dr. Ian Carr. De *La Voix des femmes*: M^{me} Ann S. Gertler, membre, Comité national et M^{me} Muriel Duckworth, présidente, «Nova Scotia Voice of Women Committee of Preparation for UNSSOD II». De *Science pour la Paix*: MM. Eric Fawcett, président et Tom Clark, membre du Conseil.

Le comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

Le président autorise que les documents intitulés—Rapport de la Voix des femmes du Canada au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale en date du 16 février 1982—et—Sécurité et Désarmement, mémoire adressé au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale en date du 16 février 1982—soient joints aux procès-verbal et témoignages de ce jour (*Voir appendices "EAND-48" et "EAND-49" respectivement*).

A 13h 10, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 15h 30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(76)

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h 45 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme, (président).

Membres du Comité présents: MM. Bloomfield, Crouse, Darling, Fretz, Gimaïel, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. McKinnon, McRae, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Sargeant et Wenman.

Aussi présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: De la Conférence canadienne des évêques catholiques: Mgr Denis Murphy, secrétaire général, Secteur anglophone; M. André Vallée, secrétaire général, Secteur francophone; et M. Tony Clarke, codirecteur, Affaires sociales. Du Conseil canadien des églises: M^{me} Edith Shore, secrétaire

Secretary of Canadian Affairs; Mrs. Bonnice Greene, United Church of Canada, Human Rights and International Affairs Officer; Mr. Geoffrey Johnston, Presbyterian Church, International Affairs Officer and Mr. Michael Cooke, Director, Ecumenical Forum. *From Project Ploughshares*: Mr. Murray Thompson.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made statements and answered questions.

The Chairman authorized that the documents dated February 16, 1982, submitted by the Canadian Conference of Catholic Bishops, the Canadian Council of Churches and Project Ploughshares be appended to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendices "EAND-50", "EAND-51" and "EAND-52" respectively*).

At 6:20 o'clock p.m., the Committee adjourned to 8:00 o'clock p.m.

EVENING SITTING

(77)

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 8:15 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Crouse, Darling, Flis, Fretz, Gimaiel, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. McKinnon, McRae, Prud'homme, Sergeant and Schroder.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: Prof. E. Regher, Conrad Grabel College, Waterloo University. *From Operation Dismantle*: Mr. J. Stark, President.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 10:25 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

adjointe des Affaires canadiennes; M^{me} Bonnice Greene, Église Unie du Canada, responsable du Comité sur les droits de la personne et des Affaires internationales; M. Geoffrey Johnston, Église presbytérienne, responsable des Affaires internationales et M. Michael Cooke, directeur, Forum oécuménique. *De «Project Ploughshares»*: M. Murray Thompson.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

Le président autorise que les documents en date du 16 février 1982, soumis par la Conférence canadienne des évêques catholiques, le Conseil canadien des Églises et par «Project Ploughshares», soient joints aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendices «EAND-50», «EAND-51» et «EAND-52» respectivement*).

A 18h 20, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 20 heures.

SÉANCE DU SOIR

(77)

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 20h 15 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme, (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Crouse, Darling, Flis, Fretz, Gimaiel, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. McKinnon, McRae, Prud'homme, Sergeant et Schroeder.

Aussi présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: Prof. E. Regher, «Conrad Grabel College, Waterloo University». *De «Operation Dismantle»*: M. J. Stark, président.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 22h 25, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, February 16, 1982

• 0940

Le président: Bonjour.

Comme vous le savez, nous avons une journée très chargée; aussi je vais débiter promptement.

Aujourd'hui les groupes de témoins sont très différents de ceux qui les ont précédés. En effet, ils ne cherchent nullement à établir où se situe le juste milieu entre la sécurité et le désarmement. Pour eux, ces deux notions se recouvrent. Ce qu'ils appellent de leurs vœux et ce pourquoi ils oeuvrent, c'est un désarmement réel à bref délai.

Nous allons procéder d'une manière légèrement différente aujourd'hui, en ce sens que la matinée sera partagée en deux sessions, de même que cet après-midi. La première prendra fin, j'espère, à 11 heures, et nous permettra d'accueillir d'abord le docteur Sommers, professeur de psychiatrie et président fondateur de l'organisation *Physicians for Social Responsibility*, «Médecins pour la responsabilité sociale». Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'il est originaire de Hongrie et qu'il a fui l'invasion soviétique de 1956... *Richten Hozott!*... C'est ce qu'on disait lorsque j'étais étudiant à l'Université d'Ottawa et que nous avons accueilli ces gens qui arrivaient. Nous avions appris à dire *Richten Hozott*, et je vous dirai plus tard ce que ça veut dire. Et voici le docteur Ian Carr, professeur de pathologie, qui est comme le docteur Sommers l'un des trois représentants canadiens au sein de l'Internationale des médecins pour la prévention de la guerre nucléaire, *International Physicians for the Prevention of Nuclear War*, organisme de coordination des groupements nationaux de médecins oeuvrant pour le désarmement.

Alors j'espère que nous pourrions avoir un peu de temps pour la période des questions.

I will ask Dr. Sommers if it is at all possible to make a more general presentation than the very detailed one he may have had in mind, because as I explained to him and as I repeat again, we have a heavy agenda during the month of February, when we sit from morning until late at night, almost five days a week.

He will be followed briefly by Dr. Carr and then we will proceed to the questioning. So we will listen to you, Dr. Sommers.

Dr. F. Sommers (President, Physicians for Social Responsibility): Thank you very much, Mr. Chairman, and members of the committee for this opportunity to share with you some deeply held concerns we have about the issue you are diligently considering.

Our purpose in the presentation here this morning arises from our concern that nuclear war is the greatest threat to continuance of life on earth. As you will see, the first slide outlines the various ways in which nuclear war is considered likely to start.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 16 février, 1982

The Chairman: Good morning.

As you know, we have a very busy day ahead of us, so I will get started right away.

Our witnesses today are very different from the groups preceding them. It is not at all their wish to find a happy medium between security and disarmament. They feel that the two ideas overlap. What they desire and what they are working towards is real disarmament in the short-term.

Today we will proceed somewhat differently in that the morning will be split into two sessions and this afternoon as well. I hope the first session will end at 11:00 a.m.; during this part of the meeting we will first hear Dr. Sommers, Professor of Psychiatry and Founding President of the Organization "Physicians for Social Responsibility". It is interesting to note that the Professor is from Hungary and that he escaped the 1956 Soviet invasion. *Richten Hozott*. That is what we used to say when I was a student at the University of Ottawa and we were welcoming new arrivals. We learned to say *Richten Hozott*; I will tell you later what it means. Also with us is Dr. Carr, Professor of Pathology. Like Dr. Sommers, he is one of three Canadian representatives in "International Physicians for the Prevention of Nuclear War", a co-ordinating agency for national groups of physicians working towards disarmament.

I hope we will have a little time left for questions.

Je demanderais à M. Sommers s'il lui serait possible de faire une présentation beaucoup plus générale que l'exposé très détaillé qu'il a peut-être prévu; comme je lui ai expliqué, et je le répète, nous avons un ordre du jour très chargé pour le mois de février, période pendant laquelle nous siégeons du matin jusqu'à tard le soir, presque cinq jours par semaine.

Il sera suivi par M. Carr qui fera une courte présentation; nous passerons ensuite aux questions. Nous vous écoutons, monsieur Sommers.

M. F. Sommers (président, Médecins pour la responsabilité sociale): Monsieur le président, membres du Comité, je vous remercie beaucoup de me donner cette occasion de partager avec vous certaines de nos grandes préoccupations quant à la question que vous étudiez avec tant de diligence.

Nous sommes ici ce matin parce qu'à notre avis, la guerre nucléaire est la plus grande menace qui pèse sur la continuation de la vie sur terre. Comme vous le verrez, notre première diapositive donne les grandes lignes des différentes façons dont

[Text]

As you know, the most likely scenario conceptualized would be one in which conflict between the superpowers, perhaps in the Middle East, would escalate, and since neither side really knows how to stand off, it would lead to nuclear exchange.

Another purpose for being here is to demolish some myths. Myth number one is that it is possible to win a nuclear war. Myth number two is that it is possible to contain a nuclear conflict. Myth number three is that it is possible to win the nuclear-arms race and to gain superiority over an opponent.

• 0945

Our third purpose in being here is to share impressions and facts about the other side, namely the Russians—data which have been accumulated from working and visiting with Soviet colleagues in the U.S., the U.S.S.R., and Canada. Relating to this issue, I will be making reference to material that appeared in the Soviet literature relating to the work of physicians in many different countries. issue.

Some of the impressions I will be sharing with you also arise from my own personal experience, having lived under communism for the first 13 years of my life and then escaping from Soviet-dominated Hungary on some cold night in December, 1956. In fact, I am particularly grateful for the opportunity to speak here today almost exactly 25 years after the day of my arrival in my adopted country, which I love so much.

As an anecdote, I might mention that shortly after my arrival I enrolled in the Canadian army, the Royal Canadian Engineers, and spent three years of my life there in the militia. I spent all my summers in the cadet corps of my high school. I rose to the rank of major and second-in-command, was a corporal instructor in the Royal Canadian Engineers militia all through my high school years, and studied atomic, biological and nuclear warfare there.

Another purpose is to urge members of Parliament and Senators to become acquainted with the medical consequences, specifically, of nuclear war and to urge you to join us in our work. There is an urgency to act because the danger is mounting steadily, and, as you probably know, by 1990 it is anticipated that tactical weapons in Europe will only have six minutes from launch to impact. So it is the threshold to danger that we are talking about and that makes an urgency.

We want to stress our concern about Canada's contribution of nuclear know-how and equipment, which enables other countries to acquire, in some cases, nuclear-weapon manufacturing capacity. We want to mention our concern for health dangers associated with the nuclear fuel cycle, with the mining, the refining, the milling, and the storage of wastes. There will be some reports tabled with the committee, referring to the documenting of some of these concerns.

We feel that Canada can make a positive contribution. It has a voice in NATO. It has a tradition as a peacemaker, and it is geographically located between two neighbours. We would

[Translation]

une guerre nucléaire serait probablement déclenchée. Comme vous le savez, le scénario le plus probable prendrait la forme d'un conflit entre les superpuissances, peut-être circonscrit au Moyen-Orient avant de se généraliser; étant donné qu'aucune des parties ne saurait comment se désister, cela mènerait à un affrontement nucléaire.

Nous sommes également ici pour démolir quelques mythes. Selon le mythe numéro un, il est possible de gagner une guerre nucléaire. Le mythe numéro deux est qu'il est possible de contenir un conflit nucléaire. D'après le mythe numéro trois, on peut gagner la course aux armements, et acquérir une supériorité sur l'adversaire.

Notre troisième objectif est de vous communiquer un certain nombre d'impressions et de faits concernant l'autre côté, c'est-à-dire le côté russe—des chiffres que j'ai pu rassembler à partir de séances de travail et de visites auprès de nos collègues soviétiques aux États-Unis, en URSS et au Canada. À ce propos, je ferai des citations empruntées à des documents publiés par les Soviétiques et concernant le travail effectué par les médecins de divers pays.

Certaines des impressions dont je vous ferai part émanent de mon expérience personnelle; j'ai moi-même vécu 13 ans sous un régime communiste, et j'ai fui l'occupation soviétique en Hongrie, au cours d'une nuit glaciale du mois de décembre 1956. De fait, je remercie les dieux de me donner cette occasion de prendre la parole ici aujourd'hui, presque exactement 25 ans après le jour de mon arrivée dans ce pays d'adoption tant aimé.

À ce propos, je peux vous raconter que peu après cette arrivée, je me suis engagé dans l'Armée canadienne, dans le corps du génie, où j'ai passé trois ans de ma vie au service de la milice. Pendant mes années de collège, je passais mes étés avec le corps des cadets. J'ai été promu major et commandant-adjoint; pendant toutes ces années de collège, j'ai été caporal instructeur dans le génie, pour la milice, et j'ai pu étudier les techniques de la guerre atomique, biologique et nucléaire.

Un autre objectif que nous poursuivons ici, c'est d'encourager les députés et sénateurs à s'informer des conséquences médicales, particulièrement en matière de guerre nucléaire, et de nous soutenir dans nos efforts. Étant donné la présence de ce danger imminent, il est urgent d'agir rapidement, et comme vous le savez sans doute, on calcule qu'en 1990, les armes tactiques déployées en Europe ne laisseront que six minutes de battement pour réagir à une attaque. Il y a véritablement urgence de la situation: voilà ce dont nous voulons parler.

Nous nous inquiétons également de voir que le Canada, par sa politique nucléaire, permet à certains pays de se procurer les moyens de construire eux-mêmes leurs bombes. Nous voulons également indiquer les dangers du cycle du combustible nucléaire, en partant de l'extraction, du traitement et du raffinage, pour aboutir à ce problème des déchets. Nous communiquerons certains rapports au Comité, expliquant certaines de nos craintes par la documentation correspondante.

Nous avons le sentiment que le Canada peut apporter une contribution positive. Notre pays dispose d'une voix à l'OTAN. Nous avons derrière nous une tradition de paix, et

[Texte]

like to suggest that Canada adopt a more independent voice and that it push more actively for the elements of suffocation, which is supposedly the official policy of this government.

In this regard, I would again like to share with you for a moment an anecdote. I had occasion to speak privately with one of the members of the civil service who is engaged in activities related to the issue at hand. When I asked him what the civil service, what he, was doing to implement Prime Minister Trudeau's policy of suffocation, let me tell you what his response was. He looked at me as if to question my sanity and told me that he was not going to touch that with a 10-foot pole without written authorization from his minister.

• 0950

The people of Canada are wondering what is happening when the government or a minister or a prime minister makes a statement, as Mr. Trudeau has so eloquently stated in his address on June 15 in the House, in his foreign policy address, when he referred to the fact that the arms race is eating up our resources. Just two weeks of money, diverted from the arms race to health needs, would help to improve immeasurably the health of the population of the world.

The people of Canada, and particularly, the physicians of Canada, and particularly those physicians who are involved in our movement, are seriously wondering what Canada, as a country, as a whole, is doing. Is it doing everything it can on the world stage?

We would like to recommend that means be devised whereby people can participate in peace-building, because, as you see from the list of witnesses that will be coming before this committee—and many who are not here and, I am sure, many who would like to be here and many who will have a little time to speak—this issue is a burning issue, and I hope to be touching on some of the psychological factors that make it so.

We would very much like this committee to strongly support financially and in every way possible, the activities of these groups of people, citizens, taxpayers across this country, so that their concerns find an outlet and in fact help to turn the tide. We feel this is very much a part of the task of national defence, in the truest, literal meaning of that word. We feel the activities of the consultative group are not enough. There is a consultative group on disarmament and arms-control affairs, to which a number of us belong. We feel that Ambassador Menzies is trying hard to do the best he can with a very limited budget and staff, and we urge you to attempt to recommend increases in those areas.

[Traduction]

nous sommes situés géographiquement entre deux voisins importants. Nous aimerions conseiller au Canada d'adopter une ligne plus indépendante et de faire plus activement pression dans le sens de la stratégie de l'asphyxie, qui se trouve être la politique officielle de notre gouvernement.

A ce sujet, je vais encore vous raconter une petite histoire. J'ai parlé en privé à un fonctionnaire précisément responsable d'un certain nombre de questions qui nous intéressent ici. Lorsque je lui ai posé la question des intentions de l'administration en matière de mise en oeuvre de la politique de l'asphyxie du premier ministre Trudeau, il m'a regardé d'un air inquiet, en me disant qu'il n'allait pas s'approcher à moins de 10 pieds de cette affaire sans une autorisation écrite de son ministre.

Or les Canadiens se demandent précisément quelles sont les répercussions concrètes de ce genre de déclaration faite au niveau gouvernemental par un ministre ou ici par le premier ministre, puisque M. Trudeau a dit de façon très pertinente le 15 juin à la Chambre, au cours de son discours de politique étrangère, que la course aux armements dévorait littéralement nos ressources. Il a même ajouté que deux semaines de dépenses militaires permettraient, si celles-ci étaient consacrées à la santé, d'en améliorer de façon considérable le niveau pour la population du monde entier.

Les Canadiens donc et plus particulièrement les médecins de ce pays, et parmi eux ceux qui font partie de notre mouvement, se posent sérieusement la question de savoir ce que fait le Canada, en tant que nation. Le Canada fait-il tout ce qu'il peut au niveau international?

Nous aimerions que divers moyens soient prévus, permettant à la population de participer à cet effort de paix; comme vous pouvez le voir à partir de la liste des témoins devant le Comité—il y en a beaucoup qui ne sont pas ici, il y a des gens qui aimeraient être ici et d'autres qui n'auront qu'un temps de parole limité—il s'agit d'une question brûlante, et j'espère que je pourrai faire appel à certains ressorts psychologiques pour vous en faire prendre conscience.

Nous aimerions donc que le présent Comité puisse se faire l'avocat de divers modes de d'appui, financiers et autres, permettant à tous ces groupements de citoyens, de contribuables canadiens, d'exprimer leurs points de vue et leurs craintes, et ce faisant de nous aider dans notre effort pour arrêter le cours des choses. Voilà qui, de notre avis, fait partie de l'effort de défense national, dans le sens le plus vrai, le plus littéral du terme. Les efforts du groupe consultatif, à notre avis, sont insuffisants. Il y a un groupe consultatif sur le désarmement et le contrôle des armements, groupe dont font partie certains d'entre nous. C'est ainsi que l'ambassadeur Menzies déploie des efforts remarquables, avec un budget et un personnel limités, et il serait bon que vous fassiez des recommandations afin que ces moyens soient accrus.

[Text]

I will come back to another recommendation after some of these slides that I would like to show you, with respect to what happened in Hiroshima.

This was the world's first nuclear weapon and it changed the course of human history. This is the area that was burned by the fire storm, and I believe Dr. Carr, in his presentation, will be making some remarks about this often not sufficiently exposed danger associated with nuclear weapons, particularly when it comes to civil-defence considerations.

A 12-square-kilometer area in Hiroshima was devastated by the blast and heat effects alone. These are some of the corpses being collected.

The Chairman: It may be of assistance to you to know that the committee has already seen a film called *If You Love This Planet*.

Dr. Sommers: Right.

The Chairman: If it is of any assistance.

Dr. Sommers: Thank you, Mr. Chairman. I will therefore really rush through this. I had a much lengthier presentation lined up and I only found out this morning that the time is much shorter.

The emphasis is on medical effects. As you can see rupturing intestines to death occurred in Hiroshima within a distance of half a kilometer of the hypo-centre and that was due to overpressures of 19 tons per square meter and 280-meter-per-second wind velocities. As you can see, up to a distance of 3.2 kilometers, moderate wood buildings would be destroyed and windows shattered. Of course, window-shattering glass particles are extremely efficient at severing jugular veins and causing people to bleed to death.

Here is another view of Hiroshima, the commerce building in the foreground, the only one left standing. When I was there two years ago, I was amazed at how Hiroshima had been reconstructed, but it is important to remember that in the case of Hiroshima and Nagasaki, the rest of the world was available to help. We have come a long way from this small weapon of 13-kiloton effective yield.

• 0955

One of the burn victims. This is difficult to see with the light but people with skin hanging in shreds, with hair singed. These were the survivors and this is what the survivors can anticipate in our case. You get a picture of the desolation of that small bomb.

First aid station. The thermal energy measured in calories per square centimetre induced fourth-degree burns which are lethal, certainly in this case, it was. It would melt iron, and within 500 metres of the hypo-centre, up to 3500 metres, or three and a half kilometres, one can anticipate first- to second-

[Translation]

Après ces diapositives sur Hiroshima, je ferai d'autres recommandations.

Il s'agit donc ici de la première bombe atomique, dont on peut dire qu'elle a changé le cours de l'histoire humaine. Vous voyez ici toute cette zone qui a été dévastée par le feu, et je crois que le Dr Carr, dans son exposé, fera quelques commentaires sur l'insuffisance de l'information dans ce domaine, notamment en matière de défense civile.

Ici une zone de 12 kilomètres carrés, à Hiroshima, a été dévastée par le souffle et la chaleur. On ramasse les cadavres.

Le président: Permettez-moi de vous dire que le Comité a déjà visionné un film qui s'appelle «Si vous aimez cette planète» *If You Love This Planet*; cette information vous sera peut-être utile.

M. Sommers: Merci.

Le président: Je pensais que cela vous aiderait.

M. Sommers: Merci, monsieur le président. Je vais donc passer plus vite. Je pensais que j'aurais un peu plus de temps, l'exposé initialement prévu était beaucoup plus long.

Nous mettons l'accent sur les conséquences médicales. Comme vous pouvez le voir, il est question de ruptures d'intestins, de mort qui s'ensuit, cela à une distance de 500 mètres du centre de l'explosion, et en raison de pressions de 19 tonnes par mètre carré, et d'une vitesse du vent atteignant 280 mètres par seconde. Comme vous pouvez le voir, jusqu'à une distance de 3.2 kilomètres, des bâtiments de taille moyenne en bois sont détruits et les fenêtres sont soufflées. Cela entraîne bien sûr des blessures puisque les éclats de verre coupent les veines jugulaires de façon radicale et entraînent la mort par hémorragie.

Voici une autre photo d'Hiroshima: vous avez ce bâtiment en premier plan qui est le seul à être resté debout. Lors de ma visite à Hiroshima il y a deux ans, j'ai été absolument stupéfait de constater à quel point la ville avait été reconstruite, mais il est important de se rappeler au sujet des deux villes bombardées d'Hiroshima et Nagasaki, qu'à l'époque, le reste du monde pouvait prêter main forte. Nous sommes loin, aujourd'hui, de cette petite bombe de 13 kilotonnes.

Voici certaines victimes de brûlures. On ne voit pas très bien, mais il y a des lambeaux de peau qui pendent, des cheveux qui sont brûlés... or, ce sont des survivants, voilà ce à quoi nous devons nous attendre. Cela vous donne une idée du spectacle de désolation, et il n'était question là encore que d'une petite bombe.

Une infirmerie pour les premiers soins d'urgence. L'énergie thermique, mesurée en calories par centimètre carré, correspond à des brûlures du quatrième degré qui sont mortelles; dans ce cas-ci, elles l'étaient. C'est une chaleur qui ferait fondre du fer, et à une distance de 500 mètres de l'épicentre,

[Texte]

-degree burns. Again, we are talking about the size of weapon which now would be called a tactical nuclear weapon. The neutron bomb, I understand, is on the order of ten kilotons and that is considered a small weapon. This is the kind of danger we are considering.

Another burn victim. This is an example of a healed burn victim and the keloids on the back are very difficult to treat. There are keloids on the mouth, keloids on the chest of a woman, keloids on the instep. A soldier—these are particular bleedings just before death; a soldier—classic sign; acute symptoms of radiation disease, uncomfortable sensation of weakness. You cannot see radiation, you cannot smell it, you cannot hear it. There is thirst, then vomiting, then fever and diarrhea, and even then if a patient presents these symptoms, examining physicians will not necessarily know whether this person is suffering from infection or in fact, has received an overwhelming dose of radiation. So the problem of triage becomes terribly complicated. It is not a simple matter and many people will be chosen to live or die based on mistaken diagnosis.

Hematemesis—vomiting of blood—bloody discharge from bowels, blood passed in the urine, hematuria, shock and finally general malaise and death. Cataract, a very common problem with people looking at the fireball; subacute symptoms of fever; easy bleeding, particularly in the intestines and gingiva, anemias and leucopenias, the suppression of the white blood cells. This has enormous impact on the body's ability to fight infection, which we anticipate as an enormous problem in the survivors. You have received, one of your handouts, an excellent paper by Dr. Herbert Abrams, Chairman of the Department of Radiology at Harvard, dealing specifically with the epidemics to be expected after the nuclear explosion. This is labelled *Special Report: Medical Problems of Survivors of Nuclear War: Infection and the Spread of Communicable Disease*. I particularly draw your attention to it because most of the literature has not dealt with it and particularly, civil-defence people do not deal with it. I respectfully urge you, when you have an opportunity, to question your civil-defence officials about this issue.

Here is a child suffering from hair loss, another telltale sign of a great dose of radiation because the hair contains cells which divide rapidly. It is one of the important prognostic signs and in fact, this ten-year-old child died shortly after this picture was taken.

Here is another insidious effect of the bomb. At the time, some women will be carrying babies in the womb and some will not even know they are pregnant. If those parents survive and give birth to the child, they will not know for a while the impact of the radiation on the developing foetus.

[Traduction]

jusqu'à 3,5 kilomètres, on constate des brûlures du premier et du second degrés. Répétons qu'il s'agit ici d'une bombe qui ferait partie à l'heure actuelle de l'arsenal des armes tactiques. La bombe à neutrons, sauf erreur, est d'une puissance de l'ordre de 10 kilotonnes et on la considère comme une arme de faible puissance. Voilà donc le type de danger auquel nous devons faire face.

Voici encore une autre personne qui a souffert de brûlures. On voit les cicatrices, et les tumeurs au dos sont extrêmement difficiles à soigner. Vous voyez des tumeurs autour de la bouche, sur la poitrine de cette femme, et sur le cou-de-pied. Un soldat—avec des hémorragies qui entraînent la mort—c'est classique; cela intervient après le rayonnement; à cela s'ajoute une faiblesse extrême. Vous ne pouvez pas voir les rayonnements, vous ne sentez rien, vous n'entendez rien. On a soif, on vomit, on a de la fièvre et on a des coliques, et les médecins consultés risquent d'être induits en erreur, ne sachant pas exactement s'il s'agit des conséquences d'une infection ou d'une exposition au rayonnement nucléaire. On a donc un problème très difficile d'orientation des malades. Tout cela n'est donc pas simple, et nombreux seront ceux qui se verront imposer la vie ou la mort en fonction de diagnostics erronés.

Hématémèse—vomissement de sang—hémorragie intestinale, le sang passe dans l'urine (hématurie), choc et finalement malaise généralisé conduisant à la mort. La cataracte est commune chez les personnes qui ont regardé le champignon nucléaire; symptômes subaigus de fièvre; tendance permanente aux saignements, notamment dans les intestins et les gencives, anémie et leucopénie, c'est-à-dire diminution des globules blancs dans le sang. Tout cela évidemment attaque les défenses du corps, rendant la survie encore plus difficile. Vous avez reçu un exemple du matériel d'information que nous distribuons, il s'agit là d'un remarquable essai du Dr Herbert Abrams, président du Département de radiologie à Harvard, où il traite plus particulièrement des épidémies consécutives aux explosions nucléaires. Cette étude s'intitule «Rapport spécial: les problèmes médicaux des survivants d'une guerre nucléaire: les épidémies infectieuses». J'insiste, parce que c'est un point qui, en général, et notamment de la part des responsables de la défense civile, a été oublié jusqu'ici. Je vous demande donc, respectueusement, de bien vouloir poser des questions là-dessus, dès que vous le pourrez, aux fonctionnaires responsables en matière de défense civile.

Voici un enfant qui perd ses cheveux, conséquence classique de l'exposition au rayonnement trop intense, puisque les cellules des cheveux se divisent extrêmement rapidement. C'est un des signes permettant un diagnostic irréfutable; de fait, cet enfant de 10 ans est mort peu après que cette photo ait été prise.

Voici encore un autre effet pernicieux de la bombe. Au moment de l'explosion, certaines femmes sont enceintes, certaines ne le savent même pas. En cas de survie et d'accouchement, il faudra attendre encore toute une période avant de constater les conséquences néfastes de l'exposition au rayonnement.

[Text]

Here is an instance of retarded growth and microcephaly. The child on the right is actually 15- years old and the bigger child on the left is only 12- years old. It is another one of the important effects.

• 1000

Here are the cancers which we attribute to the atomic bomb: the malignant tumors and the liver cancers, breast, lung, thyroid, ovary cancers and those are the salivary glands.

Constellation, so-called, A-bomb disease has come together and I will show you pictures of keloids which are extremely difficult to free, the contractions of the skin. There are the burn victims, the cataracts, the leucemias, the plastic anemias, the blood-forming organ disturbances and the endocrine disturbances. Men do not produce sperm and women stop menstruating.

The death rate, in terms of mortality, from the Hiroshima bomb, as you can see from half a kilometre from the centre, is almost 100 per cent, 96.5 per cent. Down the list you can read for yourselves, right up to five kilometres from the centre with 1.1 per cent mortality. This does not at all deal with the issue of morbidity and how many sick. We have evidence that the sick lined up around the Red Cross hospital in Hiroshima around the block and there were one or two doctors working feverishly and almost going insane with the amount of workload and with the cries and the pain and the suffering that surrounded them. They were not able to deliver anywhere near the kind of medical care that they had been trained to deliver. They became automatons. Very moving descriptions of this can be found in John Hersey's book for one, called *Hiroshima*.

Then, of course, there is the radiation and this is what makes the nuclear bomb so different from all other bombs. In addition to the blast and the heat, it also inflicts the people with radiation, enormous doses of radiation. Again here we are talking about a small bomb, and it only had time to release this amount of radiation. If it had a longer distance to travel before explosion, it would release probably more radiation, gamma and neutron radiation. This would be the initial radiation and then we would have residual radiation.

We see those doses just to give you an idea. A dose under normal circumstances of about 700 rads, or radiation absorbed dose, would be sufficient to cause death; 700. Here we are talking about thousands and, in some cases, over 10,000 because you have to add those radiation doses together. But then there is residual radiation as well, because the material of the earth and everything else that the radioactivity touches also becomes radioactive. The neutrons set off chain reactions and gamma and beta radiation goes into the atmosphere and settles or is carried down wind. We can anticipate that in a 1-megaton exchange—which, of course, is unrealistic, but just for illustration purposes—that 1,000 square miles downwind would be covered with fallout.

[Translation]

Voici un exemple de croissance arrêtée, et de microcéphalie. Cet enfant à droite a en fait 15 ans, et l'enfant de gauche qui est plus grand n'en a que 12. C'est encore un des effets de la bombe.

Voici des cancers consécutifs à l'explosion de la bombe: des tumeurs malignes, des cancers du foie, du sein, des poumons, de la thyroïde, des ovaires et des glandes salivaires.

Il y a donc un ensemble de phénomènes, qu'on appelle la maladie de la bombe atomique, et je vous montrerai certaines images de tumeurs très difficiles à soigner, et certains exemples de contraction de la peau. A chaque fois, il s'agit de personnes qui ont souffert de brûlures, il y a des cataractes, les leucémies, des anémies plastiques, des dysfonctionnements dans la reproduction du sang et des déséquilibres endocriniens. Les hommes ne produisent plus de sperme, les règles des femmes s'arrêtent.

La mortalité, à 500 mètres de l'épicentre dans le cas de la bombe d'Hiroshima, est de 96.5 p. 100, donc tout près de 100 p. 100. Au bas de la liste, vous pouvez lire qu'à 5 kilomètres de ce centre de l'explosion, on a 1.1 p. 100 de mortalités. Sans parler bien entendu des personnes malades. Nous savons que les malades faisaient la queue à l'hôpital de la Croix-Rouge, près du bloc opératoire et il n'y avait que deux médecins submergés par le travail, assourdis par les cris et les plaintes s'élevant autour d'eux. Ils n'étaient pas en mesure de fournir les soins médicaux nécessaires. Ils faisaient un travail de robots. Vous pourrez en trouver des descriptions extrêmement impressionnantes dans le livre de John Hersey «Hiroshima».

Le problème du rayonnement fait de la bombe nucléaire une bombe tout à fait à part. En plus de l'effet de souffle et de chaleur, le rayonnement dégagé est énorme. N'oublions pas qu'il s'agissait ici d'une petite bombe, qui n'a eu le temps de produire qu'un rayonnement assez faible. Plus la distance parcourue par la bombe est longue, plus le rayonnement en rayons gamma et en neutrons est important. Il s'agit là d'un rayonnement initial auquel s'ajoute ensuite le rayonnement résiduel.

Pour fixer les idées, citons quelques chiffres. Dans des conditions normales, une dose de 700 rads «unité de rayonnement absorbé» suffit à causer la mort; or, nous nous trouvons ici en présence de rayonnements qui se mesurent en milliers de rads et dans certains cas dépassent même les 10,000 rads en raison de l'addition des différents rayonnements. Ensuite, il faut faire face au problème du rayonnement résiduel, étant donné que la terre et tous les objets sont maintenant radioactifs. Les neutrons déclenchent des réactions en chaîne, les rayons gamma et bêta remontent dans l'atmosphère où ils restent pour ensuite être transportés par les vents. Nous pouvons calculer que pour une explosion de 1 mégatonne, chiffre qui n'est pas réaliste, mais pour vous donner une idée, une surface de 1,000 milles carrés serait ensuite contaminée en raison des vents.

[Texte]

In a 10,000-megaton exchange, which is easily imaginable in case of nuclear war, an area greater than the entire United States would be covered with fallout. And then, of course, this travels up into the atmosphere and is carried over both hemispheres. So really we do not believe that any part on the planet would be safe.

I will skip over these. As you know in Hiroshima every August 6, there is a large gathering and on this stone, which commemorates all the dead is written, "Rest in peace, the mistake shall not be repeated." And this is what we are hoping that we are all dedicated to doing, so these people did not die in vain.

Now let us get back closer to home and this is everybody's favourite city in Canada, Toronto. You may not recognize it because the Toronto phallic symbol is on the left, the CN Tower. Here is an aerial view and here we are and let us look closer to home.

As you know, those small bombs are no longer really used except on battlefield planning. With a 1-megaton air burst over Toronto we would expect 600,000 killed outright, and I am giving you round figures. It is actually more than that with 800,000 injured or incapacitated. This is considering a night attack with no fire storm. In terms of a daytime attack, when all the suburbs population are streaming into the downtown core to work, we can expect the casualties to rise to 750,000 killed and one million injured or incapacitated. This is daytime attack with fire storm.

• 1005

In case of a 5-megaton attack—and I will show you a slide a little later—which Canadian Civil Defence Emergency Measures figures, in fact, have targeted with up to five 1-megaton weapons, we can anticipate 1.5 million killed and 650,000 injured. We feel that it is important for the population of every city in Canada, and every town and village, to know exactly what is in store for them. This is one of our responsibilities, we feel, as physicians.

Basically, I guess, our message echoes messages that have been made before by others in other places: When it comes to nuclear war, we are saying to the political leadership of the world, do not expect us to patch up your wounds, physical or psychological; we will not be there to help.

In the case of the Hiroshima weapon, about 80 per cent of the population—that is, 80 per cent of the medical-health population—was killed, and, as I mentioned, very few doctors were left to help.

In the case of the attack postulated here, a 1-megaton attack on Toronto, we could anticipate one physician to 1,700 survivors. If this doctor worked 14 hours a day and spent a minimal time with each patient, we could still anticipate that it would take at least a week for every injured survivor to be seen once. Of course, along with that would go the fact that 65 to

[Traduction]

Pour une explosion de 10,000 mégatonnes, ce qui en cas de guerre nucléaire est facilement imaginable, une superficie supérieure à celle des États-Unis serait contaminée par les retombées. Tout cela ensuite remonte dans l'atmosphère et vient couvrir l'hémisphère. Il est donc peu probable qu'un seul point de notre planète puisse être épargné.

Je vais passer celles-ci. Comme vous le savez il y a chaque année à Hiroshima, le 6 août, une commémoration autour de cette pierre sur laquelle est écrit: «Reposez-en paix, cette erreur ne doit pas se répéter». Ce à quoi nous devons tous nous dévouer, afin qu'au moins ces morts aient servi à quelque chose.

Revenons un peu au Canada, et en l'occurrence à Toronto, qui est certainement la ville préférée de tout le monde. Le symbole phallique de Toronto, la tour du CN, est caché à gauche, peut-être que vous n'arrivez pas à reconnaître la ville. Voici donc une vue aérienne, nous voici donc chez nous, regardons un peu ce qui se passerait.

Comme vous le savez, toutes ces petites bombes ne sont plus utilisées si ce n'est dans certaines projections. Une explosion de 1 mégatonne sur Toronto entraînerait immédiatement 600,000 morts—je vous donne des chiffres ronds. En fait, c'est certainement plus, avec les 800,000 blessés qu'il faudrait compter. Cela, en cas d'attaque nocturne, sans compter les dévastations par le feu. En cas d'attaque de jour, au moment où toute la population des banlieues afflue dans le centre de la ville, on peut compter avec 750,000 morts, et 1 million de personnes blessées ou atteintes d'une façon ou d'une autre. Cela en cas d'attaque de jour et de dévastation par le feu.

Si une bombe de cinq mégatonnes était lâchée—et je vous montrerai une diapositive un peu plus tard—qui a été comparée par les mesures d'urgence sur la défense civile du Canada à cinq bombes d'une mégatonne, nous pourrions nous attendre à 1.5 million de morts et à 650,000 blessés. Nous pensons que la population de chaque ville et chaque village du Canada devrait savoir ce qui l'attend. Nous estimons que c'est là une de nos responsabilités en tant que médecins.

Grosso modo, je suppose que notre message a rejoint ceux qui vous ont déjà été présentés par d'autres; en cas de guerre nucléaire, nous ne cessons de répéter aux chefs d'État du monde entier de ne pas s'attendre à ce que nous guérissions leurs plaies, physiques ou psychologiques, car nous ne serons pas là pour les aider.

En ce qui concerne la bombe d'Hiroshima, environ 80 p. 100 de la population—c'est-à-dire 80 p. 100 de la profession médicale—a été tuée et, comme je l'ai dit, il restait très peu de médecins sur place.

En supposant qu'une bombe d'une mégatonne tombe sur Toronto, il resterait environ un médecin pour 1,700 survivants. Si ce médecin travaillait 14 heures par jour et passait un temps minime avec chaque patient, il faudrait vraisemblablement une semaine au moins pour que le médecin examine chaque survivant blessé. Il ne faut pas oublier non plus que de 65 à 80 p.

[Text]

80 per cent of hospital beds would be destroyed, there would be no medical supplies and no antibiotics, no clean water.

With respect to water, Canada has an in situ plan, as you know, which is to leave people in place, as opposed to the American plan to evacuate. But the point is that even people in shelters would be in extremely crowded conditions and they would require, it has been estimated, at least one gallon of water a day. Where are they going to get that clean water? How will it be ensured that the water has not been contaminated? So there are some very real problems.

Normally, in the first circle in the downtown area, the radius of which is one and a half miles, we could expect winds of up to 600 miles per hour, and a person would receive a lethal dose of radiation in 23 seconds. That would be a 100-per-cent fatality assured from burns, blast and radiation effects.

In the second circle, which is of a 2.9-mile radius: 10-pounds-per-square-inch overpressure, winds of 250 to 300 miles per hour and 50 per cent of that probably from blast alone.

In the third circle, that is a radius of 4.3 miles, that is the 5-pounds-per-square-inch overpressure area—which is the equivalent of 180 tons of pressure, when we are talking about 5 pounds per square inch—winds of 160 miles per hour and total fire burnout. That is the so-called lethal zone.

The fourth circle has a radius of 4.9 miles per hour, with third-degree burns in that area in the line-of-sight of fireball.

Fifth circle, at 6.3 miles in radius: 3-pounds-per-square-inch overpressure, damage to brick and frame housing in that area, 100-mile-per-hour-winds and third-degree burns from 12-plus calories per square centimetre of thermal radiation.

The sixth circle: 2-pounds-per-square-inch overpressure, 8.5 miles in radius, 50-per-cent second-degree and 50-per-cent third-degree burns, flying brick and missiles, killing and perhaps decapitating everything that it can reach.

Finally, a seventh circle with a radius of 13 miles: 2-pounds-per-square-inch overpressure, which would also suffer from fragmentation of windows and flying glass.

This scenario, as you know, has been considered by civil-defence officials, or Emergency Planning Canada. I believe you have heard, or will hear, from them. This is taken from their own document and you can see that list of Canadian potential targets. I do not know whether you can see it from the back, but Halifax, Saint John, each expected to be targeted with one warhead—surface burst, increased radiation; Montreal two to five air bursts, Ottawa one to two air bursts; Toronto two to five air bursts; Windsor one; North Bay one to two; Winnipeg one to two; Edmonton one; Vancouver two to three. It says that all warheads may be taken as 1-megaton.

[Translation]

100 des lits d'hôpitaux seraient détruits, qu'il n'y aurait pas de fournitures médicales, pas d'antibiotiques, pas d'eau pure.

En ce qui concerne l'eau, le Canada a décidé, comme vous le savez, de ne pas évacuer la population, contrairement aux Américains. Mais même ceux qui seraient dans des abris souffriraient de promiscuité et nécessiteraient, on l'a vu, au moins un gallon d'eau par jour. Où va-t-on trouver cette eau pure? Comment pourra-t-on s'assurer que l'eau n'a pas été contaminée? Donc, il existe des problèmes très réels.

Normalement, dans le premier cercle du centre-ville, dont le rayon est d'environ un mille et demi, les vents souffleraient à au moins 600 milles à l'heure et une personne recevrait une dose mortelle de radioactivité en 23 secondes. Les brûlures, l'explosion et les effets radioactifs assureraient un taux de mortalité de 100 p. 100.

Dans le second cercle dont le rayon est de 2.9 milles, c'est-à-dire de 10 livres par pouce carré sous pression, les vents souffleraient de 250 à 300 milles à l'heure et 50 p. 100 des décès proviendraient probablement de l'explosion uniquement.

Pour ce qui est du troisième cercle, dont le rayon est de 4.3 milles, c'est-à-dire cinq livres par pouce carré sous pression, ce qui correspond à 180 tonnes de pression, lorsque nous parlons d'environ cinq livres par pouce carré—les vents souffleraient à 160 milles à l'heure et tout serait détruit. C'est ce que l'on appelle la zone mortelle.

Le quatrième cercle possède un rayon de 4.9 milles à l'heure, et dans cette région où l'explosion serait visible, les brûlures seraient du troisième degré.

Quant au cinquième cercle, de 6.3 milles de rayon: c'est-à-dire trois livres par pouce carré sous pression, les maisons en brique seraient endommagées, les vents souffleraient à 100 milles à l'heure et les brûlures provenant des effets radioactifs thermiques de plus de 12 calories par centimètre carré seraient du troisième degré.

Le sixième cercle: deux livres par pouce carré sous pression, 8.5 milles de rayon, 50 p. 100 de brûlures au deuxième degré et 50 p. 100 de brûlures au troisième degré, brique et missiles volants, tuant et décapitant peut-être même quiconque serait à leur portée.

Enfin, un septième cercle de rayon de 13 milles: deux livres par pouce carré sous pression; les fenêtres voleraient en éclats et il y aurait des risques de débris de verre volants.

Comme vous le savez, ce scénario a été étudié par les responsables de la défense civile ou par les responsables de Planification d'Urgence Canada. Je suppose que vous avez entendu leurs témoignages ou que vous les entendrez. Ces informations sont tirées de leur propre document et vous pouvez voir cette liste de cibles potentielles. Je ne sais pas si vous pouvez le voir du fond de la salle, mais un missile nucléaire serait lancé sur Halifax et Saint-Jean et provoquerait une explosion et une radioactivité accrues. Il y aurait de deux à cinq explosions aériennes au-dessus de Montréal, une ou deux au-dessus d'Ottawa, de deux à cinq au-dessus de Toronto, une

[Texte]

An hon. Member: Can we hold that for a moment, please?

Dr. Sommers: Yes.

• 1010

Mr. Wenman: Has that been revised? Is that the new report?

Dr. Sommers: This is the new report. Mr. W. B. Snarr and I had a meeting, and he was kind enough to share this information with me.

May I proceed?

Mr. Crouse: Just one second, please.

Mr. Wenman: Mr. Chairman, perhaps that movie should be circulated to the committee if it has this information in it.

Dr. Sommers: Now, I would like, if you please, gentlemen, to draw your attention to another part of this document.

Point 9, under the heading "Risk and Attack Effects." I quote:

Because of malfunctions, which may or may not be caused by active defences, the vehicles attacking North America ...

That is, the missiles or the vehicles carrying the missiles.

... may direct their weapons anywhere, and hence, no place in Canada can be considered an impossible one for nuclear attack.

I want to draw this to the attention, again, of the committee and the Canadian people. They need to know this.

Under Point 15, I quote:

The following threat implications should be considered: (a) hospital facilities now in potential target areas listed in Annex A ...

Annex A was the list of cities I showed you before.

... should not be relief on for any major contribution to the health services requirements.

I will skip quickly over these because Emergency Measures supplies these scales. They can be applied every Canadian area, so that every community that is interested in this can just do its own. These are, I believe, the damage and casualty rate scales with surface and ground burst and describing the zones of damage.

Mr. Crouse: Where would they release that bomb, at what elevation?

[Traduction]

au-dessus de Windsor, une ou deux au-dessus de North-Bay, une ou deux au-dessus de Winnipeg, une au-dessus d'Edmonton et deux ou trois au-dessus de Vancouver. Ce document précise que tous les missiles seraient d'une mégatonne.

Une voix: Pourrions-nous nous arrêter là un instant, s'il vous plaît?

M. Sommers: Oui.

M. Wenman: Ces données ont-elles été révisées? S'agit-il du nouveau rapport?

M. Sommers: Oui, c'est le nouveau rapport. Au cours d'un entretien que j'ai eu avec M. W.B. Snarr, celui-ci a eu l'obligance de me communiquer ce renseignement.

Puis-je continuer?

M. Crouse: Un instant s'il vous plaît.

M. Wenman: S'il contient ce renseignement, ce rapport devra être distribué aux membres du comité.

M. Sommers: Je voudrais, si vous le permettez, signaler une autre partie de ce document à votre attention.

Point n° 9 intitulé «Effets de risques et d'attaques». Je cite:

Par suite d'un fonctionnement défectueux, dû aux mesures de défense active ou à d'autres causes, les véhicules attaquant en Amérique du Nord ...

Il s'agit bien entendu des missiles ou de leurs vecteurs.

... peuvent lancer leurs armes sur n'importe quelle cible, ce qui signifie qu'il n'existe pas d'endroit au Canada qui ne pourrait pas servir de cible à une attaque nucléaire.

C'est un fait que je tiens à porter à l'attention des membres du comité et de l'ensemble des Canadiens, car il est essentiel de bien le comprendre.

Le point n° 15, et je cite:

Il faut donc tenir compte de l'incidence de la possibilité suivante: (a) les installations hospitalières situées dans les régions cibles potentielles énoncées à l'annexe A ...

L'annexe A comporte la liste des villes que je vous ai montrée tantôt.

... ne sont pas en mesure de répondre adéquatement aux besoins en matière de soins de santé

Je vais passer rapidement, ces échelles pouvant être obtenues auprès des services des mesures d'urgence. Elles peuvent être appliquées à toutes les régions du Canada, bien que toute collectivité intéressée n'ait qu'à faire le calcul. Ces tableaux contiennent les chiffres relatifs aux dégâts matériels et au nombre de blessés, y compris le nombre d'explosions au sol ainsi qu'une description des zones sinistrées.

M. Crouse: Il s'agit d'une explosion à quelle altitude?

[Text]

Dr. Sommers: I do not know if this particular scale specifies.

Mr. Wenman: That is a ground burst.

Dr. Sommers: This is the ground burst. The previous ones were air bursts. This is a lower slide. You could not see the top of the other slides; they were cut off. But, as I mentioned, I got the pattern from Emergency Planning, and I got my own map. I superimposed one on the other to give you an idea about Toronto. Every community in Canada can do that.

Now, this is information taken from another publication that I think is extremely valuable, put out by the U. S. Office of Technology Assessment. Perhaps you are aware of it already. It is a fairly thick yellow book. It is available free of charge from the United States Office of Technology Assessment. This considers an attack on an area of Detroit, and it shows that, with prevailing winds blowing from the southwest at 50 miles per hour, the winds would track the radiation up from Detroit, well into Canada. Some of you may have cottages up around Wasaga Beach or Collingwood, in Ontario. It is important to know that is not the place to go to avoid fallout.

I will quote from the same document:

The U.S. Office and Soviet Agency in its analysis of civil defence in nuclear war in December, 1978, concluded that Soviet civil defence could do little to mitigate the effects of a major attack. Blast shelters might reduce fatalities to 80 per cent of those in a non-sheltered case, but this could be offset by targeting additional weapons—those on bombers and submarines that would be alerted during a crisis against cities. Evacuation might reduce fatalities in the range of 25 to 35 million, but, if the United States were to target the evacuated population, some 50 million might be killed. Furthermore, civil defence could do little to protect the Soviet economy; so many evacuees and millions of injured could not be supported after the attack ended.

Now, I will not go into this, but it re-states what I have said. I will just say basically that it again comes from that document and it says:

Doctors, nurses and technicians needed to man makeshift treatment centres are likely to have been among the casualties. The entire area of holocaust will be further numbed by either real or imagined danger of fallout. People will not know whether they should try to evacuate the city or attempt to seek shelter from fallout in local areas and hope there will be no new attacks.

• 1015

So in summary, U.S. fatality estimates range from a high of 155 million to 165 million, and a low of 20 million to 25

[Translation]

M. Sommers: Cette échelle ne le précise pas.

M. Wenman: C'est une explosion au sol.

M. Sommers: Oui, c'est exact. Avant, il s'agissait d'explosions aériennes. Il n'y avait pas moyen de voir la partie supérieure des autres diapositives. J'ai donc obtenu ces chiffres des Services des mesures d'urgence et j'ai simplement surimposé une carte pour vous donner une idée de ce qui arriverait à Toronto. On peut en faire autant pour toutes les agglomérations du pays.

Voici des renseignements provenant d'une publication américaine très intéressante publiée par le Service d'évaluation technologique des États-Unis. Vous l'avez peut-être déjà consultée. Il s'agit d'un gros livre jaune. On peut se le procurer gratuitement en en faisant la demande aux *United States Office of Technology Assessment*. On envisage en l'occurrence une attaque sur la ville de Détroit; supposons que des vents dominant du sud-ouest soufflent à 50 kilomètres à l'heure, ils charrieraient les radiations de Détroit jusqu'au Canada. Certains d'entre vous ont peut-être des chalets dans la région de Wasaga Beach ou à Collingwood, en Ontario. Or, cette région ne serait pas épargnée par les retombées nucléaires.

Je veux vous citer un passage de ce document:

Le Service américain ainsi qu'une agence soviétique, dans une analyse effectuée en décembre 1978 sur la défense civile en cas de guerre nucléaire, sont arrivés à la conclusion que le Service de défense soviétique ne serait pas en mesure de mitiger les effets d'une attaque de grande envergure. Des abris pourraient ramener le nombre de décès à 80 p. 100 par rapport à une attaque sur une zone ne disposant pas d'abri; toutefois, ceci serait compensé par des attaques sur d'autres cibles telles les bombardiers et les sous-marins qui seraient mis en état d'alerte au cours d'une attaque contre des régions urbaines. Une évacuation réduirait peut-être le nombre de morts à 25 ou 35 millions; cependant si les États-Unis devaient attaquer la population évacuée, 50 autres millions seraient tués. Par ailleurs, les services de défense civile ne pourraient pratiquement rien faire pour protéger l'économie soviétique, si bien que les personnes évacuées et les millions de blessés n'auraient pas de quoi vivre après l'attaque.

Je fais que reprendre ce que j'ai déjà dit, disons que c'est inutile de répéter. Je cite plus loin:

Les médecins, les infirmières et les techniciens qui devraient en principe faire fonctionner les centres de traitement figureraient très probablement parmi les victimes. De plus, les survivants seraient paralysés par la peur réelle ou imaginaire des effets des retombées. Les gens ne sauraient pas en effet s'ils doivent évacuer la ville ou chercher à se protéger contre les retombées en espérant que les attaques ne se renouvelleraient pas.

Les Américains estiment donc que le nombre de morts varierait d'un maximum de 155 à 165 millions de personnes à

[Texte]

million. Fatalities of this magnitude beg the question of injuries to the survivors. None of the analyses attempted to estimate injuries with the same precision used in estimating fatalities. Then it goes on to say that it does not deal with the subsequent deaths among the injured from economic disruption and deprivation. Again, from the U.S. government's own document.

In conclusion, basically we say that nuclear war, even a limited one, would result in death, injury and disease on a scale that has no precedent in the history of human existence. Medical disaster planning for nuclear war is meaningless. There is no possible effective medical response. Most hospitals would be destroyed, most medical personnel dead or injured, most supplies unavailable and most survivors would 'die'. There is no effective civil defence. The blast or radiation effects would kill even those in shelters, and the fallout would reach those who had been evacuated. Recovery from nuclear war would be impossible. The economic, ecological and social fabric on which human life depends would be destroyed in the U.S.S.R. and much of the rest of the world. In summary, there can be no winners in a nuclear war. Worldwide fallout would contaminate much of the globe for generations, and atmospheric effects would similarly banish all living things.

Let me refer first to the effect on the ozone layer which to a large extent would be destroyed, allowing ultra-violet radiation of the sun to come through. So even if people could emerge from their shelters they would be exposed to this lethal radiation. We would expect most livestock that had not been sheltered to be blinded; the radiation and the heat affecting the corpses, and with one million corpses in the city of Toronto, how would you stop an epidemic? How would you stop plague? How would you stop rodents from carrying plagues? This is the kind of situation we are dealing with, and this reality is ever present.

Unfortunately, as you well know, there are certain psychological defences, particularly that of denial, which unfortunately prevent us from fully appreciating the effects. Denial is an unconscious psychological mechanism which we utilize to not deal with unpleasant things. The problem in this case, of course, is that it prevents us from potentially averting mankind's final holocaust or epidemic. This is the reason we are using the slides and the illustrations, so we can confront this danger, because we believe that it is only through confronting it...and I guess as physicians we are somewhat accustomed to confronting things that perhaps other people do not like to confront. But it is not to make you sick or to make you turn off; but it is just to in a sense ask you to become physicians, healers, with us. And since we cannot treat this problem, traditional medicine demands that prevention should be the only recourse.

[Traduction]

un minimum de 20 à 25 millions. Avec un nombre de morts aussi élevé, la question des blessures subies par les survivants peut paraître vaine. D'ailleurs, aucune de ces analyses n'a cherché à prévoir les blessures dans les mêmes détails que le nombre de morts. Ce rapport ne fait pas mention non plus du nombre de décès parmi les blessés, décès dus aux privations et à l'effondrement de l'économie. Tout ceci provient donc de documents américains.

De tous coins, il faut conclure qu'une guerre nucléaire même limitée provoquerait un nombre de morts, de blessés et de maladies à une échelle sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Il est tout à fait inutile d'essayer de mettre en place un service militaire en cas de guerre nucléaire, car la médecine est tout à fait désarmée devant un cataclysme de cet ordre. La plupart des hôpitaux seraient en effet détruits, la majorité des médecins et d'autres membres du personnel soignant seraient morts ou blessés, la majeure partie des médicaments seraient détruits, si bien que la plupart des survivants seraient condamnés à mourir. En fait, il n'existe pas de système de défense civile efficace en cas de guerre atomique. D'ailleurs, l'explosion et les radiations tueraient même ceux qui se seraient cachés dans des abris ainsi que les personnes évacuées. On ne se relève pas d'une guerre nucléaire. Tous les facteurs économiques, écologiques et sociaux dont dépendent la vie sur terre seraient détruits en Union soviétique comme dans le reste du monde d'ailleurs. Il n'y aurait pas de vainqueur en cas de guerre nucléaire. Les retombées sur la planète toute entière contamineraient la terre pour les générations à venir tandis que la population de l'atmosphère détruirait toute vie sur terre.

La couche d'ozone étant en grande partie détruite, plus rien n'empêcherait les rayons ultraviolets d'atteindre la terre. Sauf lorsque les survivants sortiraient de leurs abris, ils seraient exposés aux rayons ultraviolets. Le bétail qu'on n'aurait pas pu mettre à l'abri deviendrait aveugle; la radiation et la chaleur provoqueraient la putréfaction des cadavres. Or, avec un million de cadavres pour la seule ville de Toronto, on aurait de terribles épidémies, il n'y aurait pas moyen d'enrayer les rongeurs qui sont des transporteurs de germes. C'est le danger qui nous menace.

Malheureusement, nous avons tendance en guise de défense psychologique à nier la réalité, si bien que nous ne saisissons pas pleinement l'énormité de la situation. Par un mécanisme psychologique inconscient, nous nions la réalité lorsque celle-ci n'est pas agréable. Mais en l'occurrence, cela risque de nous empêcher de prévenir la destruction de l'humanité. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons utilisé des diapositives afin de vous obliger à prendre conscience du danger, car ce n'est qu'ainsi que celui-ci pourrait être écarté. Les médecins ont sans doute davantage l'habitude que d'autres de confronter les choses désagréables. Ce n'est donc pas pour vous dégoûter que nous vous avons montré tout ceci, bien au contraire, c'est pour vous convier à vous joindre à nous pour essayer de détourner la catastrophe. Comme il n'y a pas de remède à cette maladie, il faut avoir recours à la prévention, selon les bons vieux principes de la médecine traditionnelle.

[Text]

There are real limits to our thinking, and in his well-known dictum, Einstein referred to this, that we need to change our thinking. But the fact is, how on earth do we really think about the imminent demise of ourselves, our wives, our husbands or children? How in fact do we conceptualize an event without parallel in human history? The cataclysmic extinction of our institutions, the vaporization of our homes, offices, hospitals, the extinction of life as we know it. Our need for a sense of linkage to the future through our work, our art, our children is threatened by a doomsday potential. The exertion of effort in the present must be somewhat related to a sense of its being worthwhile. The finality of death of the self, of one's loved ones and of one's culture puts this sense at grave risk.

Robert J. Lifton explores this point eloquently. He is a man who visited Hiroshima, and in one of his books in particular, *The Broken Connection*, noted that the Prime Minister made a statement in New York City on November 5, 1981, that the rationality of science can act on society in irrational ways, and I think this is clear example, the nuclear-arms race, of that event.

We must also bear in mind that no one knows nuclear war from personal experience. All the planning is based on thinking, analysis and perhaps common sense. But Lord Mountbatten, as you all know, made a statement in Strasbourg, France, May 11, 1979:

Next month I enter my eightieth year. I am one of the few survivors of the First World War who rose to high command in the second, and I know how impossible it is to pursue military operations in accordance with fixed plans and agreements.

In warfare, the unexpected is the rule, and no one can anticipate what an opponent's reaction will be to the unexpected.

Another psychological problem is that people fear loss of control or helplessness which is the equivalent of defeat or of surrender more than the seem to fear annihilation. We postulate that it is perhaps related to the fact that as children we all experienced these emotions, that is helplessness or not being in control, while death has not been a personally experienced. It cannot be experienced.

• 1020

Ultimately, what we are dealing with here is really coming down to the wire and saying, are we choosing life or are we choosing death? The time seems to be running out.

Building trust is a difficult process and I would like to talk about that as I come near the end of my presentation. But before that I would like to mention I believe that the commercialization of the arms race is another one of the important factors. There is secrecy surrounding arms developments—neither side wants to be left behind the other and they do not necessarily know what the other side is working on. And there is, as you know, a long lead time—10 to 12 years to develop new weapon systems. So that the weapons of the 1990s are being worked on now.

[Translation]

Comme Einstein l'a si bien dit, c'est notre mode de pensée que nous devons changer. Il est bien entendu difficile de réfléchir à notre propre mort ainsi qu'à celle de nos femmes, de nos maris et de nos enfants. Comment s'imaginer un événement sans précédent dans l'histoire de l'humanité? Il s'agit en effet de la disparition de nos institutions, de la destruction de nos foyers, des bureaux, des hôpitaux et de la destruction de la vie telle que nous la connaissons. Le besoin que nous éprouvons de nous rattacher à l'avenir par le biais de notre travail, de l'art et de nos enfants est menacé par cette vision apocalyptique. L'homme ne fait un effort que s'il a l'impression que cela servira à quelque chose. Or, la possibilité de voir l'humanité et notre culture disparaître compromet tout effort.

Robert J. Lifton qui s'est rendu à Hiroshima a fort bien évoqué cette question dans son livre intitulé: *Le lien cassé*. Le premier ministre dans une allocution prononcée à New York le 5 novembre 1981 faisait remarquer que la rationalité de la science peut avoir des répercussions irrationnelles sur la société. Or j'estime que la course aux armes nucléaires est justement un phénomène de cet ordre.

Il ne faut pas oublier d'autre part que personne ici n'a eu une expérience personnelle de la guerre nucléaire. Toutes les prévisions sont donc basées uniquement sur des théories, des analyses ainsi que le bon sens. A ce propos, Lord Mountbatten a dit ce qui suit à Strasbourg le 11 mai 1979:

L'an prochain j'aurai 80 ans. Je suis un des rares survivants de la Première Guerre mondiale à avoir atteint un grade élevé au cours de la seconde, ce qui fait que je suis payé pour savoir qu'il est impossible de mener des opérations militaires conformément à des plans établis à l'avance.

Pendant la guerre, l'imprévu est la règle, car il est impossible de prévoir la réaction de l'adversaire.

Un autre problème psychologique réside dans le fait que l'homme semble craindre la perte d'un contrôle et l'impuissance, et ils sont assimilés à la défaite et à la reddition plus que la mort elle-même. Ce phénomène est peut-être dû au fait que pendant notre enfance, nous avons tous fait l'expérience de la perte de contrôle et de l'impuissance, alors que bien entendu, nous ne pouvons pas connaître la mort.

Il s'agit en fait de choisir entre la vie et la mort, et il ne nous reste plus beaucoup de temps pour faire le choix.

Je voudrais pour conclure parler du renforcement de la confiance, difficile à réaliser. La commercialisation de la course aux armements constitue d'ailleurs un autre facteur important. Aucun des deux adversaires ne veut rester à la traîne en matière de course aux armements, ou une partie ne sait pas nécessairement ce que fait l'adversaire, le développement d'armes nouvelles étant entouré du plus grand secret. La mise au point d'un nouveau système d'armes exige souvent dix à douze ans de travaux. C'est donc maintenant que nous sommes en train de travailler sur les armes des années 1990.

[Texte]

There is another factor which fuels the arms race: the commercialization. A lot of people are making a lot of money on these instruments of death and, in fact, as you know, an international arms dealer fraternity or sorority has grown up. Immense profits are to be made from wheeling and dealing with nations for their so-called defence needs. Nobody talks about aggression needs. Nobody talks about aggression budgets. Everybody talks about defence budgets. Everybody has ministries of defence, it seems, but nobody has ministries of aggression.

This is part of the semantic confusion which, along with words like "theatre" of war—we refer in the military parlance, the "theatre" of war in Europe—conveys a sense of unreality, as if something happening there is make-believe.

There is also, I believe, a sense of potency in the possession of shining armour. There is a thrill in listening to the beat of unified footsteps rhythmically pounding the pavement—and I speak, as I mentioned, as a retired corporal from the Canadian militia. Yet what safety lies in this? Sadat was gunned down in the midst of reviewing his own troops on parade. That shows what a small group of determined fanatics can do. The US Embassy siege in Iran is another example and what will happen when some of these people have nuclear weapons?

Dr. W.K.H. Panofsky, consultant to the Pentagon and Professor of Physics at Stanford, stated that in his view the nuclear-arms race is driven by the perception of power rather than by physical realities. Unfortunately, perceptions tend to become political realities and thus nuclear weapons become symbols of power and strength and trading objects in arms-control negotiations. Thus, nuclear weapons are political tools and the worst case scenarios of strategic planners may lead to self-fulfilling prophecies.

Physicians the world over are attempting to conquer this madness of the nuclear-arms race—in the peaceful countryside at Airlie, Virginia in March 1981 we have met. There were 73 physicians from 11 countries and you have the proceedings of this conference in your hands. You will notice that a large Russian delegation—the list of delegates is in the back, the end two or three pages—a large Russian delegation attended. The conference came about through the efforts of Dr. Bernard Lown, a cardiologist with a personal working relationship with Dr. Eugene Chazov, a physician of 20 years' standing from Moscow. He is director of cardiology research in the Soviet Union, Deputy Minister of Health there and happens to be personal physician to President Breshnev. In fact, that is Dr. Chazov at the lectern. He is hard to make out.

This is the group of participants who were at that conference. This is impossible to see, but these are medical students; there was a sizeable contingent of medical students there from Harvard, Yale and George Washington. The work of medical students is a very important element in this struggle. Again, these are difficult to see, but I point out some of the participants; that is Dr. Jonas Salk, on the left. He is the inventor of the Salk polio vaccine. Also, Dr. Jerome Frank, Professor

[Traduction]

La commercialisation alimente elle aussi la course aux armements. De nombreuses personnes gagnent beaucoup d'argent grâce à la vente d'armes mortelles, si bien qu'on puisse parler maintenant d'une fraternité internationale de marchands d'armes. Les supposés besoins de défense des différents pays sont pour certains la source d'énormes bénéfices. Il n'est d'ailleurs jamais question des besoins d'agression ni de budget d'agression. On ne parle que de budget de la défense, et du ministère de la Défense, jamais de ministère de la guerre.

Ceci fait partie de la confusion sémantique, y compris des expressions comme théâtre de la guerre, un grave sentiment d'irréalité, comme si tout ceci n'était pas réel.

La possession de tout ce matériel de guerre donne un sentiment de puissance. Le son des bottes frappant le pavé à l'unisson suscite un sentiment d'enthousiasme et je vous parle ici en tant qu'ancien caporal de la milice canadienne. Mais tout cela peut-il assurer notre sécurité? Sadat a été abattu alors qu'il passait en revue ses propres troupes, ce qui montre à l'évidence ce qu'un petit groupe de fanatiques bien décidés peut faire. Le siège de l'ambassade américaine à Téhéran fournit un autre exemple. Qu'est-ce qui va se passer lorsque ces fanatiques seront dotés d'armes nucléaires?

M. W.K.H. Panofsky, conseiller du Pentagone et professeur de physique à Stanford a dit qu'à son avis, la course aux armements nucléaires était alimentée par un sentiment de puissance plutôt que par la réalité matérielle. Malheureusement, pareil sentiment se transforme en réalité politique, et c'est ainsi que les armes nucléaires deviennent des symboles de puissance et des objets de marchandage lors de négociations sur le contrôle des armements. Les armes nucléaires sont donc des armes politiques, et les scénarios les plus pessimistes des stratèges risquent ainsi de se matérialiser.

Les médecins du monde entier essaient d'enrayer cette folie des armes nucléaires; ainsi, nous nous sommes réunis en mars 1981 à la campagne, à Airlie, dans l'État de Virginie. Onze pays étaient représentés par 73 médecins; je vous ai remis les comptes rendus de cette conférence. Les deux ou trois dernières pages du document contiennent la liste des délégués et à ce propos, vous remarquerez que la délégation soviétique était très nombreuse. La conférence fut organisée à l'initiative du docteur Bernard Lown, un cardiologue qui connaît de très près le docteur Eugene Chazov, ayant plus de 20 ans de pratique à Moscou. Le docteur Chazov est directeur de l'Institut de recherche en cardiologie de l'Union soviétique, ministre adjoint de la Santé, et médecin personnel du président Brejnev. Voici une photo du docteur Chazov à la tribune.

Voici un groupe de participants. On ne les voit pas très bien, mais ceux-ci sont des étudiants en médecine qui étaient venus nombreux de Harvard, Yale et George Washington. La contribution des étudiants en médecine est d'ailleurs très importante. Ces photos ne sont pas très claires, mais ici, à gauche, se trouve le Dr Jonas Salk qui a inventé le vaccin anti-polio myélite qui porte son nom. Vous pourrez également voir le Dr Jerome Frank, professeur émérite de psychiatrie; John Hopkins et une

[Text]

Emeritus of Psychiatry, from Johns Hopkins and an authority on some of the psychological effects in this issue, and Dr. Helen Caldicott, on the right, a pediatrician and president of Physicians for Social Responsibility in the United States. That is Dr. Patricia Lindop, up on the left, a radiobiologist from the United Kingdom, who unfortunately is now incapacitated due to a cerebral hemorrhage. That is Dr. Shono, I believe on the right, from Hiroshima, and Dr. Chivian in the centre.

• 1025

Shortly after this conference I had an opportunity to travel to Moscow and Leningrad. During that time I met with some of the colleagues in their own home settings. This was in Dr. Chazov's own office; Dr. Chazov is in the centre. I noticed—it is impossible to see here—but he has a picture in his office right below where he stands which shows Dr. Chazov standing beside President Brezhnev at a reception.

It is a curious irony, that I would point out to you, that at this moment in time we have very ready access to the Russians. Through our contacts with them we are able to monitor what, in fact, they are presenting to their own population, because this is a point that often is not made.

Dr. Chazov himself went on a television program called *Vremya*, which has over 100 million Soviet viewers—I have a transcript of that television program—and he outlined some of the same facts I have outlined for you. This will be entered into records. In addition to that, we have available a booklet which has been put together to illustrate what the Russian press has brought out from the conference. I wish there was sufficient time to quote to you from *Pravda*, but I would quote from the March 23rd issue of *Pravda* quoting Georgi Arbatov who was present at that particular conference. And I might also mention, if there is such a thing as off-the-record here—

The Chairman: No, there is not.

Dr. Sommers: Well, then I will not. But I would like to say that these discussions give us an opportunity for exchange of information and views on a number of levels. I would also like to say that I, personally, have found an opportunity to speak about every concern with my Russian colleagues. Not just these concerns but other concerns; the issue of Poland; the issue of Jews in Russia; the whole issue of emigration and immigration. What I am trying to say is that the atmosphere of my meetings, the collegiality, is such that we are able to be very frank with each other, which is quite different, I think, from the normal formalized exchanges.

If I had an opportunity I would quote to you from *Izvestia*, March 23, 1981. It is some length so I would just say to you, academician Chazov quoted in *Izvestia*, I quote:

Despite this fact, several mindlessly discuss a fantasy of a strategy of nuclear war.

And I suggest to you that that applies to the Russian planners as it does to planners in the U.S.A. The Russian population is reading it; as you know, *Pravda* has a circulation of somewhere around 10 million, I understand.

[Translation]

autorité sur les effets psychologiques de la guerre; le Dr Helen Caldicott, à droite, pédiatre et présidente de l'association américaine des médecins pour la responsabilité sociale. Voici le Dr Patricia Lindop, à gauche, radiobiologiste de Grande-Bretagne qui a, malheureusement depuis lors, subi une hémorragie cérébrale. A droite, vous voyez le Dr Shono de Hiroshima et au centre, le Dr Chivian.

Peu de temps après cette conférence, je me suis rendu à Moscou et à Leningrad. J'ai pu y rencontrer les collègues chez eux. Les photos ont été prises dans le bureau du Dr Chazov, il se trouve au centre de la photo. J'ai vu accrochée dans son bureau une photo du Dr Chazov debout près du président Brejnev à l'occasion d'une réception.

C'est peut-être ironique de constater que nous n'avons aucun mal à contacter nos collègues russes. Ceci nous a permis de savoir comment ils présentent toute cette question à la population soviétique, chose dont on ne parle pas souvent dans notre pays.

Le Dr Chazov au cours d'une émission télévisée appelée *Vremya*, qui a été vue par plus de 100 millions de téléspectateurs soviétiques, a exposé la plupart des faits que je viens d'évoquer pour vous. Nous avons également une brochure où vous trouverez ce que la presse soviétique a dit au sujet de cette conférence. Qu'il me suffise de citer Georgi Arbatov, dans un article paru dans la *Pravda* le 23 mars et consacré à cette conférence. Georgi Arbatov y avait participé. Pourrais-je ajouter à titre officieux...

Le président: Tout est officiel.

M. Sommers: Je vois. Toujours est-il que ces discussions me permettent de procéder à un échange de vues à différents niveaux. J'ai d'ailleurs, pour ma part, soulevé toutes sortes de questions avec mes confrères soviétiques, notamment au sujet de la Pologne, des Juifs soviétiques, et de toute la question de l'immigration et de l'émigration. L'atmosphère de ces réunions est donc très franche, ce qui n'est pas toujours le cas lors de réunions plus officielles.

Dans un article paru dans le *Izvestia* du 23 mars 1981, l'académicien Chazov disait ce qui suit:

Malgré ce fait, d'aucuns parlent avec insouciance d'une stratégie de guerre nucléaire.

Or ceci est vrai pour les stratèges tant soviétiques qu'américains. La population soviétique a pu lire cet article car la *Pravda* a quelque 10 millions de lecteurs.

[Texte]

In the *Medical News* published in the Soviet Union, on March 27, 1981, a letter addressed by our conference to Brezhnev and Reagan, in which we outline some of the facts which I have outlined to you, is reproduced verbatim.

• 1030

In the *Medical Gazette* of April 1, 1981, quoting Academician Trapeznikov, General Deputy Director of the All-Soviet Scientific Cancer Centre, stating that:

On the basis of scientific facts, it was shown that a nuclear war would have catastrophic consequences, that in one stroke, hundreds of millions would die, still hundreds of millions would suffer serious injuries, burns traumas. It would be impossible to render them effective medical help because 80-90 per cent of the doctors and medical workers would die, and hospitals, medicine and means of transportation would be destroyed. Soon after the outbreak of war serious epidemics would spread.

In *Komsomolska Pravda*, April 10, 1981, there is an extensive interview with Dr. Chazov. I will just quote the last paragraph from it:

We understand that we only took the first step.

—referring to our work in the conference—

But at the beginning there were only 6 of us, then 36, then 150. Now millions of people in the world know about our ideas and I hope that our movement will gain strength and will begin to exert influence on political leaders so that a nuclear war, which will have no winners, can be prevented. There is no alternative.

I suggest to you gentlemen, and ladies, that this puts a lie to the argument that the Russian people are not being told the facts and that they are, in fact, being prepared for war. We have this evidence here and I will leave a copy of this with the committee. Actually when I was in Moscow, I visited with Jeffrey Pearson, our ambassador to Moscow, who as you know, has been very involved in this issue. I informed and briefed him about the various findings that we have reached at our conference and my impressions from my discussions with some of the Russian colleagues. I also became quite convinced that, in fact, there is a genuine fear amongst some of the Russians that there are segments in the United States that want nuclear war. And that fear is also mirrored on the other side. And this kind of mirroring can only lead to tragedy.

In your handouts you have a number of very important articles but I just want to draw a few to your attention. The article by Les Aspin, member of the U.S. House of Representatives Armed Forces Committee at the time, from *Bulletin for Atomic Scientist*, June 1980 and entitled *Judge not by numbers alone*. I urge you please to read that. It is a very relevant article because it throws some light on the fact that maybe there really is not the window of vulnerability.

[Traduction]

Une revue sur les nouvelles médicales publiée en Union soviétique a reproduit intégralement le 27 mars 1981 une lettre adressée par les membres de la conférence à M. Brejnev et à M. Reagan les deux lettres dans lesquelles nous exposons les faits que je viens d'évoquer devant vous.

Dans son numéro du 1er avril 1981, la Gazette médicale publie l'intervention suivante de l'académicien Trapeznikov, général adjoint du centre soviétique de recherche sur la cancérologie:

D'après les faits scientifiques, il est démontré qu'une guerre nucléaire aura des conséquences catastrophiques; que d'un seul coup des centaines de millions de personnes seraient tuées et que d'autres centaines de millions seraient blessées et brûlées. Il n'y aurait pas moyen de soigner les survivants, 80-90 p. 100 des médecins et du personnel soignant ayant été tué et les hôpitaux, les médicaments et les moyens de transport ayant été détruits. Des épidémies éclateraient peu après le déclenchement de la guerre.

Dans le *Komsomolska Pravda* du 10 avril 1981, on trouve une longue entrevue avec le dr Chazov. Je me limiterai à citer le dernier paragraphe:

Nous savons que nous n'avons fait qu'un premier pas.

il s'agit du travail de notre conférence.

Au début nous n'étions que 6, ensuite 36 et maintenant 150. Des millions de personnes de par le monde savent ce que nous pensons et j'espère que notre mouvement ira en se renforçant et qu'il parviendra à influencer les responsables politiques de façon à prévenir une guerre nucléaire dont personne ne sortira vainqueur. Il n'y a pas d'autre solution.

Tout ceci montre qu'il est faux de prétendre que l'on essaye de cacher la réalité au peuple soviétique et qu'on les prépare à la guerre. D'ailleurs je vais vous laisser une copie de tous ces documents. Lors de mon passage à Moscou, je me suis entretenu avec M. Jeffrey Pearson, notre ambassadeur en Union soviétique, qui a participé activement à toute cette question. Je lui ai dit ce qui s'était passé lors de notre conférence et je lui ai fait connaître mes impressions suite à mes entretiens avec mes collègues soviétiques. De nombreux soviétiques sont d'ailleurs convaincus que certains milieux américains pensent à la guerre nucléaire. Le chose est d'ailleurs vraie des Américains. Or ce genre de peur ne fait que rendre la tragédie plus probable.

Je vous ai remis toute une série d'articles très importants, je signale quelques-uns à votre attention. Il y a celui par Les Aspin, à l'époque membre du comité de la Chambre du représentant américain sur les Forces armées publié dans le numéro de juin 1980 du *Bulletin for Atomic Scientist*; cet article était intitulé «ne jugez pas uniquement en fonction du nombre». C'est un article que je vous engage très vivement à lire. D'après cet article, la soi-disant lucarne d'occasion n'existerait en fait pas.

[Text]

You have some newspaper reports of a conference that was held in the University of Toronto on December 5, 1981. It was sponsored by Physicians for Social Responsibility, the Faculty of Medicine at the University of Toronto and International Physicians for Prevention of Nuclear War. I might just mention in parentheses, that International Physicians for Prevention of Nuclear War is really an international organization that co-ordinates the various national societies. The Physicians for Social Responsibility is, in Canada, an autonomous national organization which, since coming into existence, has gathered something around the order of 200 members from coast to coast, with active chapters in the major cities. And there was another conference in Saskatoon in January, similar to this, and we anticipate further conferences.

A book called *The Final Epidemic*, I would draw to your attention. It is an excellent compilation of articles from a San Francisco conference held by the U.S. sister organization and I recommend this highly to your attention.

We also have a booklet called *Health Effects of Nuclear Power Nuclear Weapons*, which is written by Katherine L. Kahn and published in a very readable factual reference format, illustrating some of our concerns in detail.

We would like to say what some of our beliefs are.

• 1035

Point 1, as you can read, is that we believe there should be a moratorium on the building of nuclear power plants as well as the phasing out of existing ones, and very careful reassessment of the policy of exporting nuclear technology.

Nuclear weapons disarmament—we support ideas along the lines of a nuclear-weapons freeze, certainly elements of suffocation. We would just like to see action on this. We support other organizations which are campaigning for these policies.

I mentioned point 3 before. Populations already exposed to nuclear radiation, this is particularly relevant to the atomic veterans. We have known about this for some time. It is now news. The CBC finally did a documentary on it. But we have known this for some time. There is a real problem in being listened to. I think a lot of people feel a lot of frustration.

The development of policies which conserve and renew energy and, of course, the judicious utilization of radiation by the medical profession itself.

We also suggest that we, as physicians, would like to become involved in the negotiating process as consultants, advisers, communication facilitators or ombudsmen at these international negotiating sessions between countries. We volunteer to put our services in the service of this cause. We would like

[Translation]

J'ai également joint des rapports de presse sur une conférence organisée le 5 décembre 1981 par l'Université de Toronto. Cette conférence a été parrainée par les médecins pour la responsabilité sociale, la faculté de médecine de l'Université de Toronto, et l'Association internationale des médecins pour la prévention d'une guerre nucléaire. Cette dernière association est une organisation internationale chargée de coordonner les associations nationales. Par contre l'organisation des médecins pour la responsabilité sociale est une association canadienne autonome qui compte actuellement 200 membres répartis sur tout le territoire national et qui possède des groupes actifs dans les principales villes du pays. Une nouvelle conférence du même genre s'est déroulée à Saskatoon en janvier et d'autres auront certainement lieu à l'avenir.

Je tiens également à signaler à votre attention le livre intitulé *The Final Epidemic*. Il s'agit d'un excellent recueil d'articles paru lors d'une conférence organisée à San Francisco par notre homologue américain.

Une brochure rédigée par Katherine L. Kahn et intitulée «Effets médicaux des armes nucléaires» contient une masse de renseignements très utiles.

Voici donc ce que nous pensons.

Notre premier point, comme vous le voyez, expose le fait que selon nous il devrait y avoir un moratoire sur la construction de centrales nucléaires ainsi qu'une élimination graduelle des centrales existantes; il faudrait également réévaluer avec beaucoup de soin la politique d'exportation de technologie nucléaire.

Le désarmement des armes nucléaires—nous appuyons le concept d'un gel des armes nucléaires, avec certains éléments de la stratégie de l'asphyxie. Nous aimerions qu'on agisse dans ce sens. Nous appuyons d'autres organismes qui mènent des campagnes à l'appui de ces politiques.

J'ai déjà mentionné notre troisième point: les populations déjà exposées au rayonnement nucléaire—cela est particulièrement important pour les vétérans de la bombe atomique. Nous sommes au courant de ce problème depuis longtemps déjà. Aujourd'hui, cela fait les manchettes. Radio-Canada a enfin fait un documentaire là-dessus. Mais nous sommes au courant déjà depuis longtemps. Il est réellement difficile de se faire écouter. Je crois que beaucoup de personnes se sentent très frustrées.

L'élaboration de politiques en vue de la conservation de l'énergie et de la mise au point de nouvelles sources d'énergie et, évidemment, l'utilisation judicieuse des rayons par la profession médicale.

Étant médecins, nous aimerions participer au processus de négociation lors des séances internationales de négociation qui se tiennent entre les pays, et ce à titre de consultants, conseillers, aides à la communication ou médiateurs. Nous offrons gratuitement nos services pour faire avancer cette cause. Nous

[Texte]

Canada, as a nation, to support this idea. We have a personal working relationship among physicians from both sides of the iron curtain.

The second Conference of International Physicians for the Prevention of Nuclear War will be held in Cambridge, England, April 3 to 7 this year. Every European country will be sending at least two physician delegates. Canada will be represented by three physicians: Dr. Donald Base, from McGill; Dr. Ian Carr, from Winnipeg; and myself. We feel these personal relationships we have could be put to good use in these negotiating sessions. We have worked at building trust. It takes a long time, much longer than the establishment of mistrust. We would like to be on site to assist with these negotiations. We have, as physicians, a common vocabulary and shared goals and we would like to put them to use.

Thank you very much for your attention to this somewhat thankful and hurried presentation.

The Chairman: Thank you.

We will now hear Dr. Carr, from International Physicians for the Prevention of Nuclear War.

Dr. Ian Carr (International Physicians for the Prevention of Nuclear War): Mr. Chairman, ladies and gentlemen, I would draw your attention to the brief memorandum I have submitted to the committee on nuclear war and Canadian survival. I intend to make my brief presentation from that memorandum.

I think it is appropriate that complementary, perhaps slightly different views should be presented by an eastern Canadian psychiatrist and a western Canadian pathologist. We know in western Canada that when our eastern friends do not freeze in the dark but glow in the dark, we will glow with you.

It is my considered opinion that the threat of nuclear war is a threat to the survival of organized society in Canada as in the rest of the northern hemisphere, and I wish to focus my presentation on Canadian survival.

The extent of death and severe injury after a major nuclear attack in Canada would be unparalleled. Hospitals and health-care systems are urban and would be destroyed early. An influential section of my profession now considers it vital to press these facts on the public. It is by no chance that you have before you today the two opposite ends of the spectrum of academic medicine—a pathologist and a psychiatrist. The medical schools in Toronto and Saskatoon have already presented symposia on the medical aspects of nuclear war to crowded lecture theatres. I have appended a photocopy of the title program of our symposium addressed by the dean of medicine. The corps of the medical establishment is now with us.

[Traduction]

aimerions que le Canada, comme pays, appuie ce concept. Nous avons des relations de travail personnelles avec des médecins des deux côtés du rideau de fer.

La deuxième conférence de l'Internationale des médecins pour la prévention de la guerre nucléaire se tiendra du 3 au 7 avril 1982 à Cambridge en Angleterre. Tous les pays européens enverront au moins deux délégués. Le Canada sera représenté par trois médecins: le docteur Donald Base de McGill, le docteur Ian Carr de Winnipeg et moi-même. Nous croyons que les rapports personnels que nous entretenons pourraient être utilisés à bon escient lors de ces séances de négociation. Nous avons travaillé pour établir une atmosphère de confiance. Cela prend beaucoup plus de temps que l'établissement d'une atmosphère de méfiance. Nous aimerions être sur place pour aider aux négociations. Comme médecins, nous avons un vocabulaire commun et des objectifs partagés; nous aimerions les utiliser.

Merci beaucoup de l'attention que vous avez prêtée à cette présentation un peu hâtive et décousue.

Le président: Merci.

Nous entendrions maintenant le docteur Carr de l'Internationale des médecins pour la prévention de la guerre nucléaire.

M. Ian Carr (Internationale des médecins pour la prévention de la guerre nucléaire): Monsieur le président, mesdames et messieurs, je voudrais attirer votre attention sur le court mémoire que j'ai présenté au Comité au sujet de la guerre nucléaire et de la survie du Canada. J'ai l'intention de baser ma courte présentation sur ce mémoire.

Je trouve qu'il est approprié que des opinions complémentaires mais un peu différentes soient présentées par un psychiatre canadien de l'Est et un pathologiste canadien de l'Ouest. Dans l'ouest du Canada, nous savons que lorsque nos amis de l'Est reluisent dans le noir plutôt que de geler dans le noir, nous allons reluire aussi.

Après avoir mûrement réfléchi, je crois que la menace de guerre nucléaire constitue une menace à la survie de toute société organisée au Canada ainsi que dans tout l'hémisphère nord; je voudrais concentrer ma présentation sur la survie canadienne.

Le taux de mortalité et de blessures graves découlant d'une attaque nucléaire importante au Canada serait sans égal. Les hôpitaux et les systèmes de soins médicaux sont urbains; ils seraient rapidement détruits. Une section influente de ma profession croit maintenant qu'il est d'importance capitale de faire comprendre ces faits au public. Ce n'est pas un hasard si les témoins devant vous aujourd'hui représentent les deux extrêmes de la médecine académique: un pathologiste et un psychiatre. Les écoles de médecine de Toronto et de Saskatoon ont déjà présenté des symposiums sur les aspects médicaux de la guerre nucléaire devant des salles de conférence bondées. J'ai annexé une photocopie du programme de notre symposium présidé par le doyen de la faculté de médecine. L'ensemble de l'effectif médical nous appuie maintenant.

[Text]

In Saskatoon, senior established members of our profession are familiar with it and radio, television and newspapers are describing the effects of nuclear war on our communities. We consider this our professional duty and we proclaim plainly that prevention is the only hope, that there can be no medical response and that urgent public education is the only real hope of prevention. Our message is very simple. The vast majority of Canadians, the vast majority of us, 15 to 20 million of us, almost all of the people in this room, would die within hours, days or weeks of the outbreak of general nuclear war, as part of a global toll in the order of 1,000 million dead human beings. The different estimates that have been made in the global toll vary by 100 million up on that.

• 1040

Literature is well-summarized in this text and if you read nothing else of what is presented to you by Dr. Sommers and myself I would urge you, ladies and gentlemen, to read this text on the last epidemic.

It seems that if a 1-megaton bomb were dropped on a major city like Toronto, 600,000 people would die immediately and 800,000 would be seriously injured. I would emphasize that in the circumstances of nuclear war attack would be multiple; there would be no care for the injured, most of whom would die in unrelieved pain.

It is completely uncertain which Canadian cities would burn in a firestorm, when attacked, but areas of wood-frame frame housing, with many trees, heated by a natural-gas grid, are most likely candidates for firestorms. That is a description of Saskatoon. That is a description of the suburbs of many Canadian cities. Firestorm increases the lethal area by two to five times and I give you a likely if conservative equation to remember. What can we remember out of this welter of facts? One megaton of nuclear explosive over a major city equals one mega-death. One million human beings dead within a day or a week. It does not matter whether it is two weeks. One million dead.

It appears likely that all of our cities are directly targeted, although Emergency Planning Canada considers Calgary, a city of 600,000, the centre of our oil industry, not to be targeted. United States Civil Defence and Disarmament Agency figures, and I could put these to you in detail, suggest that the possession of a population of 20,000 to 50,000 makes a city a likely nuclear target. And another view, recently expressed by Nigel Calder, is that the possession of a good airfield is enough. There are now more than 6,000 nuclear weapons targeted on North America.

The simplest possible assumption is that all of our Canadian cities are targeted in such a manner as to ensure 95 per cent death or serious injury—the same thing in the nuclear-war

[Translation]

A Saskatoon, les doyens de notre profession sont maintenant au courant; la radio, la télévision et les journaux décrivent les effets qu'aurait une guerre nucléaire sur nos communautés. C'est pour nous une question de devoir professionnel, et nous affirmons, sans aucune ambiguïté, que la prévention est le seul espoir, qu'il n'y a pas de réponse médicale et qu'il est urgent que le grand public soit éduqué et informé. Notre message est très simple. L'immense majorité des Canadiens, l'immense majorité d'entre nous, c'est-à-dire de 15 à 20 millions de personnes, presque toutes les personnes présentes dans cette pièce, mourraient en l'espace de quelques heures, de quelques semaines, en temps de guerre nucléaire généralisée, nous serions donc au nombre de ce milliard d'individus qui y laisseraient leur vie. Les chiffres estimatifs ne varient en général que de 100 millions au-delà de cette évaluation.

Vous avez là un excellent résumé, et si vous ne lisez rien d'autre que ce que le Dr Sommers et moi-même vous avons distribué, je vous demanderais, mesdames et messieurs, d'au moins lire ce texte concernant la dernière des grandes épidémies.

Il semble bien qu'une bombe de 1 mégatonne qui exploserait à Toronto ferait immédiatement 600,000 morts et 800,000 blessés graves. J'insiste sur le fait que dans le cas d'une guerre nucléaire, l'attaque serait diversifiée et multiple; on ne disposerait d'aucun soin pour les blessés, la plupart d'entre eux mourraient dans des souffrances atroces.

En cas d'attaque, rien ne permet de dire quelles villes canadiennes seraient visées, mais les zones où les maisons sont à armature de bois, où il y a beaucoup d'arbres, où le chauffage se fait au gaz naturel, sont évidemment les premières candidates à ce genre d'explosion. Voici une description concernant Saskatoon; elle s'appliquerait à la plupart de nos banlieues canadiennes. Le feu multiplie par deux à cinq fois l'étendue de la zone où il y a danger de mort, c'est une approximation vraisemblable et peut-être un peu timide. Que devons-nous retenir de cet ensemble de faits? Une explosion nucléaire de 1 mégatonne représente pour la plupart des grandes villes canadiennes, un million de morts. Cela, en l'espace d'une journée ou d'une semaine. Il importe peu d'ailleurs que ce soient deux semaines. Je répète donc un million de morts.

Il est probable que toutes nos grandes villes sont des cibles, même si Planification d'urgence Canada ne considère pas Calgary, une ville de 600,000 habitants, et le centre de notre industrie pétrolière, comme faisant partie des cibles possibles. L'Agence américaine de la défense civile et du désarmement estime que toute ville de 20,000 à 50,000 habitants est déjà une cible probable. D'après M. Nigel Calder, il semble même que l'existence d'un simple terrain d'aviation suffise. À l'heure actuelle, 6,000 ogives nucléaires sont pointées sur l'Amérique du Nord.

L'hypothèse la plus probable et la plus simple, c'est que toutes nos villes canadiennes sont visées de telle façon que 95 p. 100 de la population serait touchée soit mortellement, soit

[Texte]

situation. And—derived from our own civil defence information—since the level of 200- to 500-rem fallout covers nearly all of the heavily settled part of the country, apart from direct explosions, at least a million would die earlier or later of fallout.

I would draw your attention to the calm attitude that Emergency Planning Canada takes in its document EPC 11/79:

Before becoming too alarmed at the prospect of large nuclear bursts we should recall that natural catastrophes and phenomena may involve a much larger energy release. . . . Many cities face a finite risk of such cataclysms without undue apprehension.

In Saskatoon, sure as hell we have undue, no it is due apprehension.

The medical problems fall under those of the barrage period already discussed and the death rate has been indicated. It should be emphasized that as well as deaths from blast and irradiation, there would be many hundreds of thousands of people severely burned; the care of such patients is extremely resource- and time-consuming. They would die untreated with their pain unrelieved. During the shelter period, those who survive the initial explosions would have to attempt to survive in conditions of gross overcrowding, amid intense radiation and persistent fire, with little food or water, with infections raging in a milieu punctuated by coughing and vomiting and diarrhoea, where irradiated or injured survivors would die without even adequate pain relief. Perhaps the best civil-defence measure we could imagine would be large stockpiles of morphine adequately situated outside the target cities. Effective civil defence against multiple nuclear attack for urban populations is impossible.

• 1045

The survivors after several or many weeks would emerge into an unrecognizable world in which they would have, first, to attempt to survive, and then rebuild. And this has been called the "survival" period. They would first have to live until the next harvest and reap it, and it would probably be polluted. There are some foodstock piles, but there would be little transport to distribute it.

Malnutrition would be rife; housing and fuel would be scarce; there would be a need for much hard physical work, and professors of pathology are not very good at physical work and perhaps neither are members of Parliament; water supplies would be contaminated; immunity would be reduced by radiation; vaccines and antibiotics would be scarce; and the pharmaceutical industry—the source of our penicillin—like the health-care system, would lie destroyed in the rubble of the cities. Sewage and waste-disposal facilities would be rudi-

[Traduction]

gravement. Et à partir des renseignements obtenus par notre Défense civile, étant donné que des retombées de 200 à 500 rems recouvriraient l'essentiel des régions les plus habitées du pays, on aurait, sans parler des explosions directes, environ un million de personnes mourant des conséquences des retombées.

J'aimerais attirer votre attention sur le calme de Planification d'urgence Canada, notamment dans son document PUC 11/79:

Avant d'avoir une attitude trop alarmiste, à propos de ces dangers d'explosion nucléaire, rappelons-nous que les catastrophes naturelles libèrent parfois des énergies bien plus considérables. . . . Dans de nombreuses villes où un risque avoué de cataclysme existe, la population garde son sang-froid.

A n'en pas douter, nous gardons aussi notre sang-froid à Saskatoon, malgré le risque très réel.

Les problèmes médicaux entrent donc dans le cadre de cette opération de barrage dont j'ai parlé tout à l'heure; quant au taux de mortalité, nous l'avons indiqué. Il faut souligner qu'en plus des morts consécutives aux effets de souffle et de rayonnement, il faut compter des centaines et des milliers de gens qui seront brûlés gravement; or, il faut disposer de ressources très importantes, et de beaucoup de temps pour s'occuper de ce type de patients. Ils risquent donc de mourir sans avoir reçu de soins, et sans que leurs douleurs aient pu être atténuées. Pendant la période de survie en abri, les conditions seraient celles d'une survie sur un espace limité, au milieu d'un environnement au plus haut point pollué par les radiations, sujet à un incendie permanent, avec très peu de nourriture et d'eau, tandis que les épidémies se déchaîneraient, que les gens se mettraient à tousser, à vomir, à souffrir de diarrhée, et que les survivants irradiés ou blessés mourraient sans pouvoir être soulagés. La meilleure mesure en matière de défense civile imaginable serait peut-être d'emmagasiner des réserves importantes de morphine, disposées aux abords des villes cibles. Il est en fait impossible de garantir une défense civile contre une attaque nucléaire multiple dans les grands centres urbains.

Après de nombreuses semaines, les survivants émergeraient dans un monde méconnaissable où leur tâche consisterait d'abord à essayer de survivre et ensuite à reconstruire. C'est ce que l'on a appelé la période de «survie». Il leur faudrait tenir jusqu'à la prochaine récolte, et encore, celle-ci serait certainement polluée. Certes, des réserves alimentaires auraient été accumulées, mais il n'y aurait guère de moyens de transport pour les distribuer.

La malnutrition serait donc monnaie courante; les logements et les combustibles seraient rares, et les survivants auraient à faire beaucoup d'efforts physiques, ce en quoi les professeurs de pathologie, voire les députés, n'excellent sans doute pas. Les réserves d'eau seraient contaminées; la résistance de chacun serait réduite par la radiation; les vaccins et les antibiotiques seraient rares et l'industrie des produits pharmaceutiques, c'est-à-dire la source de notre pénicilline, serait complètement détruite sous les ruines des villes. Les systèmes d'égouts et

[Text]

mentary; the public-health network and the medical laboratories, and here is my personal concern, which control our health-care system would be destroyed; rodent and insect vectors of disease would flourish, and the great plagues would return—most commonly gastro-enteritis, dysentery, typhoid and paratyphoid, pneumonia—and a real risk in the western United States is the return of bubonic plague, which of course is endemic in small quantities in western United States.

One U.S. estimate is that 35 per cent of the survivors of the attack and shelter periods would die of infection in a year, and it is likely that severe psychiatric illness would be common. This has been documented in detail, and a convenient source is within this book.

It is likely that because of cold, survival would be harder in Canada than the United States, and particularly in prairie Canada, and we remember in the west that the death rate of the pioneers in the first year of settling in the early part of this century was very high indeed. We would be back to that kind of situation, or worse.

There is now a growing group of people in our cities in the west, in our universities and our medical schools, who know about these things, who are informed about these things and who are asking questions. I have not come here to present you with an encyclopaedia of dismal information. I would ask you, I would beseech you, for public information on this subject, because from accurate information grows action. Is the view that I am putting forward, that 15 to 20 million Canadians would die early in a nuclear war, correct?

I would ask you for public inquiry from an open commission with mixed membership containing, among others, informed physicians from several specialties not in direct government employ, and I can assure you that there are physicians in our medical schools across the country who would be eager to serve in such a capacity, and I would ask you for public debate across the country that all may give evidence.

I would think it is appropriate that this danger, this hazard, is so great that it should be considered in detail, and repeatedly, on prime-time television. I state to you that I think 15 to 20 million Canadians would die early in a nuclear war. I ask to be corrected, and I ask that the true facts be made widely public. I believe that we are considering the death of our civilization. My words have been focused to one part of this problem; pathologists are focused people. I agree entirely with my good friend Dr. Sommers' wider consideration of the many other aspects of the problem.

I thank you for listening to me.

The Chairman: Thank you, Dr. Carr. We will proceed our usual way. Your views are so clear that I hope some of my colleagues will be asking you for some concrete proposals they would like this committee to recommend to the government for the preparatory conference at the United Nations for the Second General Conference on Disarmament in June. The

[Translation]

d'évacuation des eaux vannes seraient rudimentaires; les réseaux et les laboratoires médicaux, qui contrôlent notre système de soins, seraient détruits; les rongeurs et les insectes porteurs de microbes se développeraient abondamment et les grands fléaux réapparaîtraient, notamment la gastro-entérite, la dysenterie, la typhoïde, la paratyphoïde et la pneumonie. Dans l'ouest des États-Unis, on risquerait sérieusement d'assister à la réapparition de la peste bubonique, laquelle est endémique, quoique très limitée, dans ces régions.

Selon une étude américaine, 35 p. 100 des survivants d'une attaque nucléaire mourraient d'une infection pendant l'année et il est fort probable que des désordres psychiatriques très sérieux seraient alors monnaie courante. Bon nombre d'analyses traitent de cette question et ce livre en particulier est une excellente source d'information.

A cause du froid, il est probable que l'on aura plus de mal à survivre au Canada qu'aux États-Unis, surtout dans les Prairies, et il suffit de se rappeler qu'au début du siècle, le taux de mortalité des pionniers, au cours de leur première année d'établissement, était très élevé. On se retrouverait donc dans la même situation, sinon pire.

Dans l'Ouest, il y a de plus en plus d'universitaires et de spécialistes qui s'informent sur toutes ces choses et qui posent ouvertement des questions. Je ne suis pas venu ici pour vous dresser un catalogue d'informations effrayantes. Par contre, je vous implore de vous renseigner davantage car ce n'est qu'ainsi que l'on peut susciter des mesures. L'argument que j'avance, à savoir que 15 à 20 millions de Canadiens mourraient dès le début d'une guerre nucléaire, est-il correct?

Je vous implore donc de confier une enquête publique à une commission composée, entre autres, de médecins spécialisés ne travaillant pas directement pour le gouvernement; croyez-moi, il y en a dans nos facultés de médecine qui seraient ravis d'être membres d'une telle commission; il faudrait également qu'un débat public ait lieu dans tout le pays et que tous puissent y participer.

A mon avis, ce danger est tellement grand qu'il mérite d'être examiné en détail et présenté plusieurs fois à la télévision, aux grandes heures d'écoute. Je vous le dis, et je le répète, 15 à 20 millions de Canadiens mourraient dès le début d'une guerre nucléaire. Si je me trompe, que l'on me démontre le contraire, mais je demande que toute la vérité soit faite, et au grand jour. A mon avis, ce danger déterminera la mort ou la survie de notre civilisation. Mon exposé était orienté sur un sujet particulier, puisque je suis médecin pathologiste. Je suis tout à fait d'accord avec mon ami, le docteur Sommers, qui a abordé ce problème sous un angle beaucoup plus vaste.

Merci de m'avoir écouté.

Le président: Merci, docteur Carr. Nous allons suivre nos procédures habituelles. Vous vous êtes exprimé de façon si claire que j'espère que certains de mes collègues vous demanderont précisément ce que vous aimeriez voir figurer dans les recommandations que notre Comité soumettra au gouvernement, en vue de la conférence préliminaire à la deuxième

[Texte]

crux of this committee is not to debate, and I want you to know I am not rushing you. But our special, particular mandate is to target, if I may say, the Canadian position at the United Nations and not necessarily security in general or disarmament in general; but if we could relate both, of course the committee will do so.

• 1050

I will recognize Mr. McKinnon who asked last night to be recognized today and I said yes. So, Mr. McKinnon to start. And, if I may ask your corporation, you know the agenda . . . So I am in your hands, you know our agenda this morning. Our witnesses have already arrived. I do not say this for Mr. McKinnon or anybody in particular, but since I do not want to interrupt any member I would like to say, please let us discipline ourselves and not be repetitious in our questions and to direct ourselves to the facts; and if I may ask also, to directly answer as much as possible.

Now, the hon. Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. I apologize but I have to go in a few minutes—one of my very rare absences from this committee.

I would like to ask Dr. Sommers; the physicians who attended this International Physicians for the Prevention of Nuclear War congress, 73 of them, were they elected to go by organizations or was there a widespread appeal put out and 73 people went?

Dr. Sommers: The people who attended were generally personally invited by the organizing group which was basically an American and Soviet core group led by Dr. Lown and Dr. Chazov. We met in Geneva in December, 1980 to lay the groundwork for this conference. In a sense, some of the people would have been representative of physicians in their countries. In my own case, I was president of Physicians for Social Responsibility here but IPPNW is really a "by invitation only" kind of association but the invitations tend to go to people who, in their countries, are active in this issue.

Mr. McKinnon: What did you say was the group you were with? The Physicians for Social Responsibility?

Dr. Sommers: Physicians for Social Responsibility is the organization that I am associated with in Canada.

Mr. McKinnon: Sounds somewhat similar to the euphemism you were complaining about—that other people were talking of theatres of war and how do you connect social responsibility in this area? Is that only connected for the nuclear threat?

Dr. Sommers: I outlined the five points that we were interested in achieving. But I would say almost 100 per cent of

[Traduction]

session de l'Assemblée générale sur le désarmement, en juin. La tâche de ce Comité ne consiste pas à débattre d'un sujet, mais plutôt à obtenir le maximum de renseignements, et je veux vous montrer par là que nous ne sommes pas pressés. En effet, notre tâche consiste précisément à faire des recommandations sur la position que le Canada adoptera lors de cette conférence, pas nécessairement sur la sécurité ou le désarmement en général; toutefois, si nous pouvions relier ces deux questions, ce serait souhaitable.

Je vais maintenant donner la parole à M. McKinnon qui me l'a demandée hier soir. C'est donc lui qui va commencer mais, auparavant, j'aimerais vous demander toute votre collaboration, étant donné l'ordre du jour . . . bien sûr, c'est à vous de décider, mais nous avons un ordre du jour assez chargé ce matin. Nos témoins sont déjà là. Je ne vise personne en particulier, mais je préfère vous avertir avant la discussion, afin de ne pas interrompre un député en particulier. Tâchons donc de nous discipliner et de ne pas répéter les mêmes questions. Tenons-nous en aux faits et, si je peux me le permettre, tâchons d'obtenir des réponses aussi précises que possible.

Monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président. Je m'excuse de devoir partir dans quelques minutes, mais une fois n'est pas coutume.

J'aimerais demander au docteur Sommers si les médecins qui ont assisté à ce congrès international pour la prévention d'une guerre nucléaire, il y en avait 73, ont été choisis par des organismes ou bien s'ils y sont allés spontanément?

Dr. Sommers: Ceux qui ont assisté à ce congrès avaient généralement été personnellement invités par le groupe organisateur, lequel était noyauté par une équipe américaine et soviétique dirigée par le docteur Lown et le docteur Chazov. Nous nous sommes réunis à Genève, en décembre 1980, pour préparer cette conférence. Certains des participants étaient certainement des représentants du corps médical de leur pays. Dans mon cas, j'étais président du groupe '*Physicians for Social Responsibility*', mais l'IPPNW n'accepte en fait que les «participants invités», les invitations étant généralement faites à ceux qui, dans leur pays, s'occupent activement de cette question.

M. McKinnon: Quel groupe représentiez-vous? Le *Physicians for Social Responsibility*?

Dr. Sommers: Le groupe *Physicians for Social Responsibility* est une organisation à laquelle je suis associé au Canada.

M. McKinnon: Cela nous rappelle étrangement l'euphémisme dont vous parliez tout à l'heure, à savoir que d'autres parlaient des théâtres de guerre et qu'il est difficile alors de parler de responsabilités sociales en même temps. Votre groupe s'intéresse-t-il uniquement à la menace nucléaire?

Dr. Sommers: J'ai déjà indiqué les cinq questions auxquelles nous nous intéressons. Toutefois, la quasi-totalité de mes

[Text]

my energy and time and that of the organization is going into the issue of prevention of nuclear war; that is the main reason for our existence, I would say.

Mr. McKinnon: Very early in your remarks you said there were some myths that had to be dispelled. One was that it is possible to win a nuclear war; and another one, that it is possible to contain. I agree with you on the impossibility of this, except I do not know who is spreading the myths or propagating the myths. I do not know of any people in government who are trying to spread this. Further on, you said "some segments in the United States who want nuclear war". Now, what segments want nuclear war? I have never run into one of them.

Dr. Sommers: What I was referring to there... I was giving you a sense of what information I gleaned from my trip to Moscow. I believe I was putting forward that they are convinced that some segments of the United States want nuclear war. That is what I meant; that they are convinced. And it appears that some segments in the United States are convinced that some segments in Russia want nuclear war. It seems to me that it is up to the rest of us, perhaps, who do not want that to—

Mr. McKinnon: Well, do you believe that there are some segments in either of those countries who really want a nuclear war?

Dr. Sommers: I believe that there is a high probability that there are, yes.

Mr. Crouse: In both countries?

Dr. Sommers: Yes, sir.

Mr. McKinnon: I must say that I have never met one of them. I think the more you know about this business, the less you would be in favour of wanting a nuclear war.

Dr. Sommers: I quite agree; I certainly agree that would be the case.

Mr. McKinnon: I was rather surprised when at the end of your talk you passed some resolutions on the screen—I suppose it was in one of the very first ones—that we should have a moratorium on building power plants and start disassembling them. It did not seem to go along with the rest of the presentation you have made, which had to do with nuclear war, that Ontario Hydro is really a big threat to us in that field.

• 1055

Dr. Sommers: Well, the order in which those were listed does not reflect the order in which we feel they are important. I did want to include that because I want to be quite truthful and, really, once one digs into this issue in the scientific literature and educates oneself, one cannot help realizing that in the nuclear fuel cycle—the enemy is really the nuclear bomb. That is the real enemy and the nuclear fuel cycle is what makes that enemy viable or possible. There is some evidence for that. And that is the reason we are expressing

[Translation]

efforts et de mon temps, ainsi que ceux de l'organisation, est consacrée à la prévention d'une guerre nucléaire. C'est notre principale raison d'être.

M. McKinnon: Au début de vos remarques, vous avez dit qu'il fallait absolument dissiper certains mythes, notamment qu'il était possible de gagner une guerre nucléaire et que, par ailleurs, il était possible de la limiter. Je reconnais avec vous que cela est impossible, mais je me demande qui répand ce genre de mythes. Que je sache, personne au gouvernement n'essaie de répandre ce genre de rumeur. De plus, vous avez parlé de «certains groupes aux États-Unis qui veulent la guerre nucléaire». De quels groupes s'agit-il? Je n'en ai jamais entendu parler.

Dr. Sommers: Je voulais parler de... j'essayais de vous faire part de certaines informations que j'avais glanées au cours de mon voyage à Moscou. Les Soviétiques sont convaincus, comme je crois l'avoir dit, que certains groupes aux États-Unis veulent la guerre nucléaire. C'est ce que je voulais dire. Il semble également que certaines personnes aux États-Unis soient convaincues que certains groupes en Union soviétique veulent la guerre nucléaire. C'est donc à nous, qui ne voulons pas de cela, qu'il incombe de...

M. McKinnon: Croyez-vous que certains groupes dans l'un ou l'autre de ces deux pays veulent vraiment la guerre nucléaire?

Dr. Sommers: Je crois que cela est fort probable.

M. Crouse: Dans les deux pays?

Dr. Sommers: Oui.

M. McKinnon: Je dois dire que je n'en ai jamais entendu parler. Il me semble que plus vous en savez sur cette question, moins vous avez des chances d'être en faveur d'une guerre nucléaire.

Dr. Sommers: Je suis tout à fait d'accord.

M. McKinnon: J'ai été très surpris quand, à la fin de votre exposé, vous avez proposé, au début de vos résolutions, que l'on instaure un moratoire sur la construction des centrales nucléaires et que l'on commence même à les désamorcer. Lorsque vous dites que *Ontario Hydro* constitue une grave menace pour nous, à cet égard, cela ne se situe pas sur le même plan que le reste de votre exposé, lequel concerne la guerre nucléaire.

Dr. Sommers: L'ordre dans lequel ces questions sont énumérées ne correspond pas au degré de priorité que nous leur accordons. Je tenais à en parler quand même car j'estimais qu'il fallait dire toute la vérité et, en fait, lorsqu'on commence à dépouiller sérieusement toute la documentation scientifique qui existe à cet égard, on ne peut pas s'empêcher de constater que, dans le cycle de production nucléaire, l'ennemi est véritablement la bombe nucléaire. Or, le cycle de production nucléaire rend cette menace tout à fait possible. Nous avons

[Texte]

concern about nuclear power plants, which are very efficient at producing a source of plutonium—very efficient.

Mr. McKinnon: Well, that is exactly the opposite of word we had from witnesses the other day. They said that it would be a most unhandy way to try to make a nuclear bomb—to start with a nuclear power plant. There are much easier ways. Now, I am no expert in it at all but we did have—

Dr. Sommers: But what about research—

Mr. McKinnon: —contradicting evidence about four nights ago.

Dr. Sommers: But what about the evidence of the research reactor Canada sold to India? I mean that is a—

Mr. McKinnon: They made that differentiation between a research reactor and a power plant. They, in their minds, were quite clear that there was a major difference in the two of them and that they had special rules now against research reactors. However, thank you very much for your presentation which I found very interesting.

It is strange that this country seems to have moved in a cycle. About 25 years ago you were hearing a lot of very similar presentations—in the late 1950s—and people were building shelters in their basements. It is strange that we went through this lull for 25 years and now there is a lot of it coming up again.

Dr. Carr, you mentioned that you wanted to focus on survival, in which I found some relief to think that there might be some survival, and I was wondering if you both think that civil defence has any purpose at all? If the general public in either of the superpowers came to the conclusion that they had a civil-defence operation through which they would all be sheltered and deaths would be minimal, it would be destabilizing to the world situation. It might encourage them to try for a first strike because they could shelter and the other side could not. Is that the reason you seem to be pretty negative about civil defence or do you really believe that there is no help and trying to stay down in your basement for six weeks while the pollution is drained away is impractical or impossible?

Dr. Carr: Could I perhaps before answering that question, take a supplementary point in the question to Dr. Sommers? I believe that there are many physicians across the country, in this movement, who are completely unequivocal in their attitudes on nuclear war. Of these many physicians, a good number are rather more equivocal in their attitudes on industrial nuclear energy. I think it would be a pity if the point of this presentation this morning were blunted by getting off on the industrial nuclear-energy issue. Nuclear war is what it is all about.

[Traduction]

des preuves. C'est donc la raison pour laquelle nous nous inquiétons de la prolifération des centrales nucléaires, lesquelles permettent très facilement de produire ce qui pourra par la suite être transformé en plutonium.

M. McKinnon: C'est curieux, mais des témoins nous ont dit l'autre jour exactement le contraire. Ils nous ont dit en effet qu'il ne serait pas commode du tout d'essayer de fabriquer une bombe nucléaire à partir d'une centrale nucléaire. Ils nous ont dit qu'il y avait des méthodes beaucoup plus faciles. Moi, je ne suis pas expert en la matière, mais nous . . .

Dr Sommers: Et la recherche?

M. McKinnon: . . . mais je vous répète que les témoins que nous avons entendus dans la soirée de jeudi dernier nous ont dit exactement le contraire.

Dr Sommers: Le réacteur de recherche que le Canada a vendu à l'Inde n'est-il pas une preuve?

M. McKinnon: Mais justement, ils faisaient la distinction entre un réacteur de recherche et une centrale nucléaire. Selon eux, les deux choses étaient très différentes et ils avaient maintenant certains règlements spéciaux contre les réacteurs de recherche. Quoi qu'il en soit, je vous remercie de votre exposé que j'ai trouvé très intéressant.

Notre pays semble curieusement évoluer selon un cycle bien précis. Il y a environ 25 ans, à la fin des années 50, on entendait souvent ce genre d'argument et les gens s'étaient mis à construire des abris dans leurs sous-sols. Vingt-cinq années ont tranquillement passé depuis et, maintenant, cela recommence.

Docteur Carr, vous avez surtout insisté sur la survie, et il est un peu réconfortant de penser qu'il y aura des survivants, et j'aimerais savoir si, selon les deux témoins, la défense civile sert vraiment à quelque chose. Si le public de l'une des deux superpuissances en venait à être convaincu qu'il disposait d'un système de défense civile assurant un abri à tous et réduisant ainsi le nombre de victimes au minimum, ne pensez-vous pas que cela constituerait un élément déstabilisateur? En effet, cela pourrait encourager l'une des deux parties à passer à l'offensive car elle serait convaincue de pouvoir abriter toute sa population, alors que l'autre ne le pourrait pas. Est-ce pour cette raison que vous semblez être très négatif à propos de la défense civile ou est-ce parce que vous croyez réellement qu'il ne sert à rien de rester dans son sous-sol pendant six semaines à attendre que la pollution disparaisse?

Dr Carr: Avant de répondre à cette question, me permettez-vous de revenir sur celle qui a été posée au Dr Sommers? A mon avis, beaucoup de médecins canadiens, qui font partie de ce mouvement, ont adopté une attitude tout à fait claire en ce qui concerne la guerre nucléaire. Toutefois, un grand nombre d'entre eux ont généralement une attitude plus équivoque en ce qui concerne la production industrielle d'énergie nucléaire. Il serait regrettable que l'objectif de cet exposé ce matin soit estompé au profit du problème de la fabrication industrielle de l'énergie nucléaire. En effet, c'est de la guerre nucléaire dont il s'agit.

[Text]

Mr. McKinnon: I was rather surprised that you included it, as a matter of fact, for that very reason.

Dr. Carr: On the question of survival—I do not believe that the survival of a civilized fabric of society in Canada is possible after a major nuclear attack. And if there is a nuclear attack, I do not think it is likely to be other than major. I think any survival will be likely to be of the hunter-gatherer kind and I am not exaggerating. At considerable distances from major centres I think we must imagine, 20 years down the line, populations vastly reduced from what they are just now. I think we must remember that “survival” is not a question of the survival of me or you, or one or two people.

• 1100

We are a tremendously interdependent fabric. In Saskatoon, much of our bread comes from Winnipeg; the bus, the coach, the rail would all be gone. We would starve, not just because there was not bread but because there was not a van to bring the bread.

As for the technicalities of survival in blast shelters in urban centres, the cost of such sheltering would be enormous. I do not believe that it is practical for a western society, or indeed for an eastern society, to provide such shelters. So my point really would be that nuclear war precludes Canadian survival.

Dr. Sommers: May I add a point to that? We are not against civil defence for national disasters. By all means, let emergency planning concentrate on that. We are concerned that when people perceive there is a significant effort going into civil defence against nuclear war, false hopes are raised about what may happen, and in fact may bring about the very war we are trying to avoid.

The Chairman: Last question.

Mr. McKinnon: Just a piece of trivia on which to end up with. I do not understand where you got the idea that there were a lot of deaths in the first years of Prairie settlement. I always thought those people were very hardy people. My father and mother were among them. I would think that there is a difference in their capability to withstand extremes of climate with the frugal diet they lived on. Maybe we are not able to do it any more, but I did not think there were any unusual number of deaths in those early days.

Dr. Carr: I do not think it is the part of an adopted—though convinced—Canadian to argue this point with a genuine Canadian. I have read some recent accounts of survival in northern Alberta in the early days, where death rates in the first year were something of the order of 55 per cent. This was from Mr. McGregor who is the chairman of the Alberta Hydro Commission.

But may I take the second part of your argument, which is very sound? Our pioneer forefathers were accustomed to living

[Translation]

M. McKinnon: C'est justement pour cela que j'ai été surpris que vous en parliez.

Dr Carr: En ce qui concerne la survie, je ne crois pas qu'une société civilisée puisse survivre au Canada après une importante attaque nucléaire. De plus, s'il y a une attaque nucléaire, elle ne peut être qu'importante. Quant aux survivants, ils seront certainement obligés d'en revenir à la chasse et à la cueillette, et je n'exagère pas. Très éloignées des grandes villes, les populations seront considérablement réduites 20 ans après. Il ne faut pas oublier que la «survie» ne se limite pas à la vôtre ou à la mienne.

Nous sommes extrêmement interdépendants les uns des autres. A Saskatoon, la majeure partie de notre pain vient de Winnipeg; or, il n'y aurait plus de bus, de voiture ou de chemin de fer. Nous serions donc condamnés à mourir de faim, non pas simplement parce qu'il n'y a pas de pain, mais parce qu'il n'y a pas de voiture pour le transporter.

En ce qui concerne les aspects techniques de la survie dans des abris construits dans les villes, leur coût serait astronomique. Sur un plan pratique, je ne pense pas qu'il soit possible pour une société occidentale, et même pour une société orientale, d'assurer de tels abris. J'en conclus donc qu'une guerre nucléaire rendrait impossible toute survie au Canada.

Dr Sommers: Me permettez-vous d'ajouter quelque chose? Nous ne sommes pas contre la défense civile en cas de catastrophes nationales. Au contraire, il faut que les services de planification d'urgence concentrent leurs efforts sur ce genre de situation. Ce qui nous préoccupe, par contre, c'est que les gens s'imaginent qu'on consacre beaucoup de ressources à la défense civile en cas de guerre nucléaire; ainsi, cela engendre de faux espoirs et risque de provoquer justement ce qu'on essaye d'éviter.

Le président: Ce sera votre dernière question.

M. McKinnon: Je vais terminer sur une note un peu plus ordinaire. Je me demande d'où vous tenez que le taux de mortalité était très élevé chez les pionniers au cours de leurs premières années d'établissement dans les Prairies. J'ai toujours pensé que ces gens-là étaient très résistants. Mon père et ma mère en faisaient partie. Ils étaient capables d'affronter les rigueurs du climat malgré un régime très rudimentaire. Nous ne serions peut-être plus capables d'en faire autant, mais je ne pense pas que le taux de mortalité, à cette époque, était particulièrement élevé.

Dr Carr: Je suis mal placé en tant que Canadien d'adoption, sinon par conviction, pour discuter de cela avec un Canadien d'origine. J'ai lu récemment plusieurs récits sur le mode de vie des pionniers dans le nord de l'Alberta, et leur taux de mortalité, au cours de la première année était d'environ 55 p. 100. Je tiens cela de M. McGregor, qui est président de la *Alberta Hydro Commission*.

Permettez-moi de répondre à la deuxième partie de votre argument. Nos ancêtres pionniers avaient l'habitude de vivre

[Texte]

in simple situations where their survival ability would be much better than our own. If you take me, a middle-aged academic accustomed to intellectual or pseudo-intellectual work, and put me out in the field with a spade at 30 below without my down-filled jacket, I do not think I would survive.

Mr. McKinnon: Thank you very much.

The Chairman: Mr. Flis. I will have to make a decision with the other guests waiting. It is 11 o'clock. I will see how I manage after listening to two or three, but everybody has asked for the floor. Mr. Flis.

Mr. Flis: I will be very brief, Mr. Chairman.

Both witnesses highlighted that the greatest threat today is nuclear war, yet last week we had witnesses who cautioned this committee that maybe we should be emphasizing that the greatest threat really is conventional warfare. Is it not your concern that, if at the UN there is an overfocus on the threat of nuclear war, the conventional threat might be overlooked?

Dr. Sommers: I am familiar with some of those people expressing that view, sir. I am not a politician or a strategic analyst. I am just an ex-military non-commissioned officer, so I am not an expert in those areas. The thrust of our representation was basically that, if there is a nuclear war, this is what we can expect, and people need to know that.

I may say that, speaking with retired military people, one gets the impression they fear a conventional conflict could and would escalate into a nuclear conflict if either side would perceive the other side is about to use its nuclear weapons, because the doctrine apparently is "use them or lose them". So how can you be sure that on a European battlefield the field commanders, perhaps having control over some of these weapons, would not actually use some of them when they are in a pinch. So the only real security comes from doing away with these weapons.

As you know, the history of warfare shows that every weapon that has been invented has been used, and the only reason nuclear was used in 1945 for the first time in human history was because it had not been invented before that.

• 1105

Mr. Flis: You mentioned that, by 1990, the interval from the launch time to the strike time will be six minutes. Is this on both sides, or is this on our side?

Dr. Sommers: This would be an exchange of medium-range weapons in Europe between the western countries and the Soviet Union. Does that answer your question? It would take six minutes from launch, through perception of launch, to impact. It would give six minutes to the other side to decide what to do about it. This would diminish the time available to evaluate the threat, and to get on the phone and find out what is happening.

[Traduction]

dans des circonstances assez rudimentaires où leur taux de survie était sans doute bien meilleur qu'aurait pu être le nôtre. Par exemple, si je me retrouvais, moi l'intellectuel ou pseudo-intellectuel dans la quarantaine, dans un champ avec une pelle, sans mon anorak, et qu'il faisait moins 30 dehors, je ne pense pas que je pourrais survivre.

M. McKinnon: Merci beaucoup.

Le président: Monsieur Flis. Je vais devoir prendre une décision en ce qui concerne nos autres invités. Il est 11h00. Je verrai où nous en sommes après deux ou trois députés, mais ils ont tous demandé à prendre la parole. Monsieur Flis.

M. Flis: Je serai bref, monsieur le président.

Nos deux témoins ont bien insisté sur le fait que la principale menace, aujourd'hui, est la guerre nucléaire; or, la semaine dernière, des témoins nous ont mis en garde en nous disant que la menace la plus grave était en fait la guerre classique. Ne craignez-vous pas que l'on néglige la menace classique si, lors de l'Assemblée de l'ONU, on insiste trop sur la menace d'une guerre nucléaire?

Dr Sommers: Je connais bien ceux qui défendent ces opinions, monsieur. Je ne suis ni politicien ni analyste stratégique. Je suis simplement un ancien sous-officier, et par conséquent n'ai aucune expertise en la matière. Ce que nous voulions dire, en substance, c'est que, s'il y a une guerre nucléaire, voilà à quoi on peut s'attendre, et il est important que les gens le sachent.

J'aimerais aussi ajouter que, à mon avis, les militaires à la retraite craignent souvent qu'un conflit classique ne dégénère en un conflit nucléaire si l'une des deux parties croit que l'autre va recourir à son arsenal nucléaire, étant donné que la doctrine consiste apparemment à «l'utiliser, sinon il est perdu». Comment pouvez-vous être sûr que, sur un théâtre européen, les commandants ayant éventuellement le contrôle de certaines armes nucléaires n'y auront pas recours s'ils sont mal pris. Donc, la seule garantie que nous puissions avoir c'est de se débarrasser de ces armes.

Historiquement, nous savons bien que toutes les armes qui ont été inventées ont été utilisées, et la seule raison pour laquelle l'arme nucléaire a été utilisée en 1945, pour la première fois dans l'histoire, c'était parce qu'elle n'avait pas été inventée avant.

M. Flis: Vous avez dit que, d'ici à 1990, l'intervalle séparant la décision de la frappe serait de six minutes. Est-ce la même chose pour les deux blocs ou cela s'applique-t-il au nôtre?

Dr Sommers: Cela s'applique à un échange d'armes à portée moyenne, en Europe, entre les pays occidentaux et l'Union soviétique. Cela répond-il à votre question? Six minutes s'écouleraient entre le lancement et l'explosion, si vous voulez. Ainsi, l'adversaire aurait six minutes pour décider quoi faire. On disposera donc de moins de temps pour évaluer la menace, prendre son téléphone et déterminer ce qui se passe.

[Text]

The enormous urgency and the pressure are, I suppose, among the major concerns I have. Under the enormous pressures in which these decisions would be made, you would not be sitting around like this, calmly waiting for lunch time. It would be an enormous pressure cooker. People, when they are under enormous pressure, make decisions which often are not in accord with reality.

Mr. Flis: I also did not understand your statement that the radiation dose would be greater if the bomb travelled over greater distances. Did I hear that correctly?

Dr. Sommers: I think perhaps what you are referring to is . . .

Mr. Flis: If the bomb travelled a greater distance there would be more radiation.

Dr. Sommers: Oh I see. Yes. Yes, if the reaction would have had a longer time. Assume that the bomb exploded at distance X. If it had exploded further down, at distance Y, it would have had a longer time for the reaction to go on within the bomb from the time the bomb was set. Therefore, more radioactivity would have spilled out. That is what I meant.

The effective yield of the Hiroshima bomb is considered to be about 13 kilotons, 13,000 tons of TNT.

Mr. Flis: We heard—it has pretty well been verified—that bomb shelters and so on are useless in a nuclear attack. Is your association recommending, or looking into, the protection of medical personnel? I am thinking of radiation suits such as you see the spacemen use now. Surely in such an attack, who are going to be the most needed personnel, if not the medical personnel? In your talks, is there any talk, any plans, or any recommendations either to pre-evacuate these people, to have special anti-radioactive suits or these kinds of things? I think this sort of thing could be discussed at the UN level.

Dr. Sommers: Our position is that, rather than putting energy into that, we should really put our energy into prevention.

Mr. Flis: You have no plans . . .

Dr. Sommers: No. We could spend quite a bit of time on this, but the infrastructure would not be there. What good would a doctor do with a black bag? I still have my black bag actually, although I do not do physical medicine anymore. But what could I do with a stethoscope, a blood pressure cuff, a reflex hammer, and maybe a few doses of morphine?

Mr. Flis: You might even be able to put the patients out of their misery.

Dr. Sommers: I certainly did not become a physician to do that.

Mr. Flis: Right.

Dr. Carr: Can I make a point there? I think it is relevant that in the United Kingdom, at the recent health service

[Translation]

C'est justement ce caractère d'urgence qui nous inquiète. Étant donné les pressions énormes auxquelles seront soumis ceux qui devront prendre ce genre de décision, je puis vous assurer qu'ils ne seront certainement pas assis tranquillement comme vous et moi maintenant. Ce serait une véritable marmite à pression. Or, quand ils font l'objet de pressions énormes, les gens prennent souvent des décisions qui ne correspondent pas tout à fait à la réalité.

M. Flis: Vous avez dit également que la dose de radiation est d'autant plus grande que la bombe a parcouru une grande distance. C'est bien cela?

Dr Sommers: Vous voulez sans doute parler de . . .

M. Flis: Vous avez dit que, plus la distance parcourue par la bombe est grande, plus la dose de radiation est élevée.

Dr Sommers: Ah, je comprends. En effet. Supposons que la bombe explose à une distance X. Si elle avait explosé plus loin, à une distance Y, le délai de réaction dans la bombe elle-même aurait été plus long, ce qui augmente sa puissance de radiation. Voilà ce que je voulais dire.

On estime que la puissance effective de la bombe d'Hiroshima était d'environ 13 kilotonnes, soit 13,000 tonnes de TNT.

M. Flis: On nous a dit, avec des preuves assez convaincantes, que les avions antibombardement étaient inutiles en cas d'attaque nucléaire. Votre association recommande-t-elle la protection du personnel médical? Je pense plus particulièrement à des uniformes qui les protégeraient des radiations, tout comme ceux qu'utilisent les astronautes. En effet, en cas d'attaque nucléaire, vous serez certainement les personnes les plus utiles? Recommandez-vous que ces personnes-là soient évacuées en priorité afin qu'on leur donne des uniformes antiradioactif et ainsi de suite? Je suppose que ce genre de chose pourrait être débattue à l'Assemblée de l'ONU.

Dr Sommers: Nous estimons que, plutôt que de consacrer nos efforts à ce genre de problème, on devrait s'intéresser sérieusement à la prévention d'une guerre nucléaire.

M. Flis: Vous n'avez aucun plan . . .

Dr Sommers: Non. On pourrait en parler un peu, mais de toute façon, il n'y aurait plus d'infrastructure. En effet, à quoi servirait un médecin avec sa petite mallette noire? Moi, je l'ai toujours, même si je n'exerce plus vraiment la médecine. Toutefois, que pourrais-je faire avec un stéthoscope, un appareil à mesurer la tension, un marteau à mesure les réflexes et quelques doses de morphine?

M. Flis: Vous pourriez peut-être tout simplement les aider à mourrir.

Dr Sommers: Je ne suis certainement pas devenu médecin pour faire cela.

M. Flis: Je vous le concède.

Dr Carr: Puis-je intervenir? Lors d'une récente conférence sur les services médicaux, au Royaume-Uni, il y a eu une

[Texte]

conference on this subject, there was open debate on the advisability of shooting the survivors.

Mr. Flis: Just one more question, if I may, because I think it is very pertinent here, Mr. Chairman. Both witnesses advocated a moratorium on building nuclear power plants, and phasing out existing ones. I could not agree with you more.

But, on the other hand, if we do that, we go to the coal fire power plants which will increase the threats of acid rain. That will kill our lakes; that will kill our food in the lakes, and so on. Is that not just as great a threat, if we go according to your recommendations?

Dr. Sommers: Right. This is why another recommendation was made for emphasis on conservation and renewable energy sources. We feel not enough has been done in that area.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you. Mr. Darling.

Mr. Darling: Thank you very much, Mr. Chairman. I want to commend Dr. Sommers and Dr. Carr, and then say that I have attended most of these meetings. This is the most frightening presentation, at least that is the way it has struck me. It has certainly brought the matter home. I want to, as I say, commend you both, and the idea is to get that story across.

• 1110

The one reassuring thing, if it can be believed, is the fact that there are concerned people—maybe a great number—in the Warsaw Pact and in Russia. You seem to emphasize that and have actual, factual knowledge—is that correct?

Dr. Sommers: Yes, sir. This is an impression that I have gained, both in Russia and in Hungary, where I travelled this summer.

Mr. Darling: And there were news items to that effect in *Pravda*, you say.

Dr. Sommers: *Pravda*, *Izvestia*, *Medical Gazette* and a number of other journals. I will be leaving a copy of this with the committee.

Mr. Darling: That is one reassuring thing in this gloomy possibility of what we can look forward to.

As two of my colleagues, both Mr. McKinnon and Mr. Flis, mentioned, you mentioned the phasing out of nuclear plants. Now, I was a member of the subcommittee on acid rain. We listened to Mr. Ralph Nader just this past week here in Ottawa saying that chemical warfare is now going on—I do not know whether you heard that quotation—between Canada and the United States in the form of acid rain. Of course, the United States is moving to coal-fired generating stations, and again you are going to say this is an aside, but 81 plants are going to be converted in the States. This certainly is not going

[Traduction]

discussion ouverte sur la question de savoir s'il était souhaitable de tuer les survivants.

M. Flis: J'aimerais vous poser une autre question qui, je crois, est tout à fait pertinente. Les deux témoins ont préconisé un moratoire sur la construction de centrales nucléaires ainsi que le désamorçage progressif des centrales existantes. Je suis tout à fait d'accord avec cela.

Toutefois, si nous le faisons, nous allons devoir utiliser des centrales alimentées au charbon, ce qui augmentera les risques de pluies acides. Nous allons ainsi détruire nos lacs, les éléments nutritifs qu'ils contiennent, etc. Ne pensez-vous pas que la menace est aussi grande si nous respectons vos recommandations?

Dr Sommers: En effet. C'est la raison pour laquelle nous recommandons également que l'on mette l'accent sur la conservation et sur les sources énergétiques renouvelables. Nous estimons en effet que ce qui a été fait dans ce domaine est insuffisant.

M. Flis: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci. Monsieur Darling.

M. Darling: Merci beaucoup, monsieur le président. J'aimerais tout d'abord féliciter les docteurs Sommers et Carr et leur signaler d'emblée que j'ai assisté à la plupart des réunions de ce Comité. Or, c'est celle-ci qui m'a le plus épouventé, en tout cas c'est une réaction personnelle. Cela nous a certainement éclairés. Je tiens à vous féliciter tous les deux, et l'important c'est de faire passer le message.

Une chose qui peut sembler rassurante, c'est le fait qu'il y a peut-être un grand nombre de personnes dans les pays du Pacte de Varsovie et en Russie qui sont préoccupées. Vous semblez mettre l'accent là-dessus et vous savez pertinemment que c'est le cas—est-ce juste?

M. Sommers: Oui, monsieur. C'est une impression que j'ai eue en Russie et en Hongrie quand j'y ai voyagé cet été.

M. Darling: Et vous dites qu'il y avait des articles de journaux à cet effet dans la *Pravda*.

M. Sommers: Dans la *Pravda*, les *Izvestias*, la *Gazette médicale* et un certain nombre d'autres journaux. Je vais en laisser une copie au Comité.

M. Darling: C'est quelque chose de rassurant dans toutes ces mauvaises perspectives d'avenir.

Tout comme deux de mes collègues, MM. McKinnon et Flis, vous avez parlé de l'abandon progressif des centrales nucléaires. J'ai siégé au Sous-comité sur les pluies acides. Nous avons entendu M. Ralph Nader la semaine dernière dire ici à Ottawa qu'il y avait une guerre chimique—je ne sais pas si vous avez entendu cela—entre le Canada et les États-Unis et qu'elle prenait la forme des pluies acides. Évidemment, les États-Unis se lancent dans les centrales fonctionnant au charbon, et encore une fois vous allez dire que c'est secondaire, mais 81 usines vont être converties au charbon aux États-Unis.

[Text]

to sit too well with Canada. Again, I come back to the nuclear plants that we have, probably the best in the world, in Ontario: You are aware that one third of Ontario's power is now generated by nuclear plants and it is moving to 50 per cent.

Now, you stated, or I guess Mr. McKinnon stated, that the nuclear plant is not the most economical way to get the material for the atomic bombs and so on.

Dr. Sommers: You raise some important points, and obviously there is no time to really do them justice, sir; but they are very important points, and honest men and women can differ on this issue. I happen to believe that the problem is not with the wonderful feat of engineering that the CANDU represents, but the nuclear fuel cycle. It cannot be taken in isolation from the mining, the refining, the 80 million tonnes of waste lying around Elliot Lake, the miners getting lung cancer, the lack of ability to dispose of nuclear wastes.

This is what I am saying: We are leaving a legacy of radiation to generations for the next 250,000 years. These are the issues that I, as a physician, do not know how to handle. I cannot turn a blind eye to it, and say that we have a marvelous piece of machinery, CANDU, which gives jobs to 30,000 Canadians and actually supplies in Ontario—I believe the figures of two years ago—4.3 per cent of the used energy. Hydro always talks about it supplying 30 per cent of the electrical energy, but we should not just talk about electrical energy; we should talk about overall energy, and in terms of overall energy nuclear-generated electrical energy in Ontario, I understand, only supplies about 4.3 per cent of all the energy used. We have an oil shortage, not an electricity shortage.

I believe it is immoral for us to contemplate building nuclear power plants in this country for export of electricity to the United States, when we are going to be stuck with all the mining and the waste problems until they are resolved. Let us resolve that first.

Mr. Darling: Thank you. One other point was mentioned. I believe it was brought out that 25 years ago there was a great scare and bomb shelters were being built. In your view now, the bomb shelters are of little or no use. I remember in the little village of 900 I lived in, a man was building a home and a business, and he built a bomb shelter right in a village of 900. We all thought he was crazy. I guess—touch wood—it has not been necessary, but are we going to start that again with maybe a more sophisticated type of bomb shelter that will withstand the radiation?

Dr. Sommers: I would let Dr. Carr address this, but I just want to say to you that I mentioned in my talk that people in the shelter are going to need one gallon of water a day. Where

[Translation]

Cela ne va certainement pas plaire au Canada. J'en reviens à nos centrales nucléaires en Ontario qui sont probablement les meilleures au monde: vous savez qu'un tiers des besoins d'électricité de l'Ontario sont comblés par les centrales nucléaires et que les centrales vont bientôt répondre à 50 p. 100 de la demande.

Or, vous avez dit, ou peut-être que M. McKinnon a dit, que la centrale nucléaire n'était pas la façon la plus économique d'extraire le matériel nécessaire pour la fabrication des bombes atomiques et ainsi de suite.

M. Sommers: Vous soulevez des questions importantes et nous n'avons évidemment pas le temps d'y répondre comme il le faudrait, monsieur; mais ce sont des questions très importantes, et d'honnêtes gens peuvent avoir des divergences d'opinions là-dessus. À mon avis, le problème ne réside pas dans l'éclatante réalisation technique du CANDU, mais plutôt dans le cycle du combustible nucléaire. On ne peut pas séparer cette question de l'exploitation minière, du raffinage, des 80 millions de tonnes de déchets qui gisent dans la région d'Elliot Lake, des mineurs qui souffrent du cancer du poumon, et de l'absence de solutions pour l'élimination des déchets nucléaires.

Voici ce que je dis: nous laissons en héritage aux générations qui vont venir au cours des 250,000 prochaines années, beaucoup de matériel radioactif. Ce sont les questions pour lesquelles moi, médecin, je n'ai pas les réponses. Je ne peux pas fermer les yeux sur ce problème et dire que nous avons une merveilleuse pièce de machinerie, le CANDU, qui donne de l'emploi à 30,000 Canadiens et qui fournit actuellement à l'Ontario—je pense que les chiffres remontent à deux ans—4.3 p. 100 de l'énergie utilisée. L'Hydro se vante toujours de fournir 30 p. 100 de l'énergie électrique, mais il ne faut pas uniquement parler d'électricité; il faut parler de l'énergie en général et, sous ce rapport, l'électricité produite à partir de centrales nucléaires en Ontario ne représente que 4.3 p. 100 de toute l'énergie utilisée. Il y a pénurie de pétrole, et non d'électricité.

Je pense qu'il est immoral de songer à construire des centrales nucléaires au Canada en vue d'exporter de l'électricité aux États-Unis alors que nous allons être pris avec tous les problèmes d'exploitation des mines et d'élimination des déchets jusqu'à ce qu'on trouve une solution. Il faudrait les solutions d'abord.

M. Darling: Merci. On a soulevé une autre question. Je pense qu'on a dit que, il y a 25 ans, on a eu très peur et on a bâti des abris nucléaires. À votre avis, maintenant, ces abris sont à peu près inutiles. Je me souviens, dans le petit village de 900 habitants dans lequel je vivais, un homme était en train de bâtir une maison et un commerce, et il a bâti un abri dans un village de 900 habitants. Nous pensions tous qu'il était fou. On peut se compter chanceux, car on n'en a pas eu besoin, mais va-t-on faire la même chose et construire des abris plus perfectionnés qui repousseront les radiations?

M. Sommers: Je vais laisser M. Carr répondre à cela, mais j'aimerais simplement vous faire remarquer que j'ai dit dans mon exposé que les personnes vivant dans les abris auront

[Texte]

are they going to get all the water, if they have to stay there a month? They are going to be very crowded. Try an experiment, and spend a week with the people you love, plus a few neighbours, in a room 8 x 10. See what that does. How do you dispose of your bodily wastes for instance, the smell? When we talk about shelters, we have to picture the reality a shelter represents.

• 1115

Dr. Carr: It is not technically possible to build blast shelters at reasonable cost for the urban populations who are at risk.

Mr. Wenman: Will you define blast, bomb and fallout? I think that is deceptive unless you do.

Dr. Carr: By a blast shelter, I mean a shelter that will resist the enormous waves of blast pressure which result from a nuclear explosion. Building a shelter that is strong enough requires many, many thousands of dollars. It is an expensive business. Before such a shelter will survive not only the bomb blast, but the fire storm that is likely in the centre of most cities, it requires, among other things, an independent filtered oxygen supply. More cost.

It is conceivable that shelters can be built for a very small number of the elite, a mile or five miles from the centre of the megaton explosion. It is not conceivable such shelters can be built for the vast majorities of urban populations. As far fallout shelters, at great distances from direct nuclear attack, in remote rural areas, it is indeed true that such shelters will be of use in preserving the relatively small fraction of our population who would survive a major nuclear attack.

Mr. Darling: Thank you. One brief comment, Mr. Chairman. Dr. Sommers mentioned—and it certainly is very appropriate—the ministers of defence, but there is no mention made of the ministers of aggression. Many years ago, was there not a ministry of war and a minister of war? Is that not a more honest title in many countries? I am wondering if the media should not—I am not saying they should call Mr. Lamontagne the minister of war in a country such as Canada, but in the superpowers—name them properly, as the minister of war and the ministry of war.

Dr. Sommers: A good point.

The Chairman: Dr. Sommers wants to ask something, but we will have to rule on what we will do for the rest of the morning. I want to do justice to the people who are following you up, so I will add half an hour to their presentation. Instead of adjourning at 12:30 p.m., to do justice to the two next witnesses, I will add one half hour; but you know the rules. I need a quorum to receive testimony.

[Traduction]

besoin d'un gallon d'eau par jour. Où va-t-on trouver toute cette eau si l'on doit y demeurer pendant un mois? On va être très entassé dans ces abris. C'est une expérience: passez une semaine avec ceux que vous aimez et quelques voisins dans une pièce de 8 sur 10. Voyez ce que cela donne. Comment vous débarrassez-vous des déchets humains par exemple, la senteur? Quand nous parlons d'abri, il faut voir ce que c'est en réalité.

M. Carr: Il est techniquement impossible de bâtir à des coûts raisonnables des abris qui résisteront aux bombes pour les populations urbaines qui sont en danger.

M. Wenman: Pourriez-vous définir abri anti-explosif, abri anti-aérien et abri anti-atomique? Sinon, on ne comprendra pas bien.

M. Carr: Par abri anti-explosif, je veux dire un abri qui résistera aux énormes ondes de choc provoquées sous la pression de l'explosion nucléaire. Construire un abri qui sera assez fort exige des milliers de dollars. C'est une affaire coûteuse. Pour qu'un tel abri résiste non seulement à l'explosion nucléaire, mais aussi aux incendies en chaîne qu'il va probablement y avoir au centre de la plupart des villes, il faudra, entre autres choses, une réserve indépendante d'oxygène. Ce qui entraînera encore des coûts.

Il est concevable que des abris puissent être aménagés pour un très petit nombre de personnes formant l'élite, soit à un mille ou à cinq milles du centre de l'explosion. Il est inconcevable que de tels abris puissent être aménagés pour la vaste majorité de la population urbaine. Pour ce qui est des abris anti-atomiques, à de grandes distances du lieu d'impact direct de l'attaque nucléaire, dans des régions rurales éloignées, il est effectivement vrai que ces abris pourront servir à préserver la proportion relativement faible de notre population susceptible de survivre à une grande attaque nucléaire.

M. Darling: Merci. Un bref commentaire, monsieur le président. M. Sommers a parlé des ministres de la Défense—et c'est certes très opportun—mais il n'a pas parlé des ministres de l'agression. Il y a de nombreuses années, n'existait-il pas un ministère et un ministre de la Guerre? N'est-ce pas un titre plus honnête pour bien des pays? Je ne sais pas si les médias devraient—je ne dis pas qu'ils devraient appeler M. Lamontagne, ministre de la Guerre dans un pays comme le Canada, mais dans les superpuissances—s'ils ne devraient pas les appeler comme il se doit, c'est-à-dire ministre ou ministère de la Guerre.

M. Sommers: Bonne remarque.

Le président: M. Sommers veut poser une question, mais il faudra nous entendre sur la procédure pour le reste de la matinée. Je veux être juste envers les personnes qui doivent prendre la parole après vous, alors je vais ajouter une demi-heure à leur présentation. Plutôt que d'ajourner à 12h30, pour être juste envers les deux autres témoins, je vais ajouter une demi-heure; mais vous connaissez le règlement. J'ai besoin d'un quorum pour recevoir les témoignages.

[Text]

Dr. Sommers, would you add your comments? Then I will rule on what we will do.

Dr. Sommers: This should have formed part of my main testimony, but I would strongly urge this committee, Mr. Chairman, to set up a subcommittee, or a task force, because you are working under an extreme pressure of time. This is an enormous issue, and a growing number of people are very alarmed about getting the knowledge and getting involved. I urged the committee to travel across this country to get a sense of the people on this issue, to give them an opportunity to speak to you, their representatives, and to garner ideas from them. I urge that as a concrete recommendation.

For instance, one of the popular realities about the City of Cambridge in the United States is that they have put out a booklet, which went home with the tax bill to every household in Cambridge, outlining some of the facts we outlined and urging them to action. In the City of Toronto, the Board of Health is considering putting out a similar publication. The Ontario Psychiatric and the Canadian Psychiatric Associations have passed resolutions against nuclear war. I bring it to your attention that institutions in this country are taking stands on this issue.

I would strongly urge ways, either at the United Nations or in the special session, of devising mass exchanges of peoples in the different systems. I believe that, psychologically, the greatest problem we are facing is the "dehumanization of the enemy". We must find ways of humanizing each other, to one another, and through government-supported, or perhaps U.N.-initiated, auspices we could have massive exchanges, especially of young people, from different ideological backgrounds, and across the great geographical distances that divide us. That, I think, would help to build a core of people who understand one another better and who have a more common language. I really cannot overemphasize the importance of this, the importance of contact with the other side. Thank you.

• 1120

The Chairman: Thank you very much.

Four more have asked for the floor, and it will be totally impossible to meet this. I will recognize those who are left first for the next two witnesses. One, which could be related, will be our second witness this morning.

Mr. Wenman: Mr. Chairman, I think we should consider other alternatives.

The Chairman: I have that in mind too.

Mr. Wenman: On a point of order: As the last speaker just said, this subject is too important, this topic is too important, to have debate cut off at this point and this time. When we have important witnesses like this, who are technical people, we should have an opportunity to question them. I cannot have

[Translation]

Monsieur Sommers, si vous voulez faire vos commentaires? Ensuite, nous allons décider de ce que nous allons faire.

M. Sommers: Cela aurait dû faire partie de mon témoignage principal, mais je recommanderais fortement à votre Comité, monsieur le président, de former un sous-comité ou un groupe de travail parce que vous êtes extrêmement pressé par le temps. C'est une question très importante, et un nombre croissant de personnes s'inquiètent beaucoup et tiennent à se renseigner et à s'engager. J'exhorte le Comité à voyager à travers le pays pour tâter le pouls de la population sur cette question, pour que la population puisse vous parler, à vous ses représentants, et pour que vous preniez des idées auprès de la population. C'est une recommandation concrète que je vous fais.

Par exemple, l'une des réalités populaires au sujet de la ville de Cambridge aux États-Unis est qu'on a publié une brochure qu'on a annexée à la facture de taxes qui a été envoyée à chaque ménage de Cambridge et dans laquelle on exposait certains faits que nous avons décrits, et on les invitait à prendre des mesures. Dans la ville de Toronto, la Commission de la santé songe à publier une brochure semblable. Les associations ontariennes et canadiennes de psychiatrie ont adopté des résolutions contre la guerre nucléaire. Je vous fais remarquer que des institutions au pays prennent position sur cette question.

Je recommanderais fortement, soit aux Nations Unies ou à des assemblées spéciales, qu'on organise des échanges massifs de personnes provenant des divers systèmes. Je crois que, psychologiquement, notre plus grand problème, c'est celui de la déshumanisation de l'ennemi. Il faut trouver des moyens de s'humaniser, et par le biais du gouvernement, avec l'appui peut-être des Nations Unies, nous pourrions avoir des échanges massifs, spécialement de jeunes, provenant de divers milieux idéologiques et de toutes les régions du monde. Cela, à mon avis, contribuerait au regroupement d'un ensemble de personnes qui se comprennent peut-être un peu mieux et qui parlent peut-être un peu plus la même langue. Je ne peux trop souligner l'importance de la communication avec l'autre côté. Merci.

Le président: Merci beaucoup.

Quatre autres personnes ont demandé la parole mais il sera impossible d'accéder à leur demande. Je donnerai la parole au premier sur la liste pour les deux prochains témoins. L'un d'eux, il y a peut-être un rapport, sera notre deuxième témoin ce matin.

M. Wenman: Monsieur le président, je pense que l'on devrait envisager d'autres solutions.

Le président: J'y avais pensé aussi.

M. Wenman: Un rappel au Règlement. Comme le dernier intervenant vient de le dire, cette question est trop importante pour que l'on mette fin au débat maintenant. Lorsque nous accueillons des témoins importants comme ceux-ci, des experts techniques, il me semble que l'on devrait pouvoir leur poser des

[*Texte*]

five minutes, and we are talking about the survival of the world. I find this absolutely unacceptable. This time should be extended, and extended hearings should be called. It is, in fact, the people who are asking the questions, who are sitting here and giving of their time as well, in both ways.

I think by our presence here we determine the length of time. When you lose your quorum, then you obviously have your committee saying to you, Mr. Chairman, that is as far as we are going to go.

The Chairman: I would not say that particularly. Sometimes when we sit on Monday night . . . I know who was here last night and who was not, and the speakers last night were very important, as interesting and just as important to the findings of our deliberations.

I do not want to have a lengthy debate now, I have to take a decision. I am your chairman; I am in your hands now. I can do anything you want. You know that I do not want to cut off anybody, that is my bad habit; but I have to exercise some discipline. It is very sad, but everybody has something to offer. We could go on and on and on.

What is important is that they have put their views to us. They are all on record. We will have a transcript of everything that has not been read. Once you read all of that I am sure, Mr. Wenman, you will have more than . . . You will not even have time to read all the things that I have ordered reproduced because they were not read. Wait until you receive all that at your office. These contain all the supplementary information that each of our witnesses wants to bring forward. We have agreed to reproduce it and distribute it to the members. I think it would be fair if you read all that. You may find the answer, and, if necessary, we will see how we will act towards the end of the deliberations. I ask your co-operation.

Mr. Wenman: I asked for the opportunity to ask questions, are you—

The Chairman: Yes, I will give you—Please, I will cut . . . I have to do that on behalf of all the committee. I will give you two questions. I am sure that you can find the two questions that are most important to you.

Mr. Wenman: Thank you.

I think the points that you have made today are good points, and it is important that people are raising and the levels of concern among Canadians. For that part I commend you. I accept the evidence that medicine cannot treat casualties, that there is no effective civil defence. I agree with those basic statements. But to get to the reality of our report, Mr.

[*Traduction*]

questions. On me refuse cinq minutes et on parle de la survie du monde. Je trouve que c'est tout à fait inacceptable. Nous devrions disposer d'un peu plus de temps, et je pense qu'il conviendrait de siéger plus longuement. Ce sont en fait les Canadiens qui posent les questions, qui sont assis ici et donnent de leur temps, des deux façons.

A mon avis, c'est notre présence ici qui devrait déterminer la durée de la séance. Il me semble, monsieur le président, que votre comité vous fera savoir que la séance a assez duré lorsqu'il n'y aura plus quorum.

Le président: Je ne suis pas tout à fait d'accord. Il arrive, lorsque nous siégeons le lundi soir . . . je sais qui était présent et qui était absent hier soir; les témoins d'hier soir étaient aussi très importants et leurs témoignages tout aussi intéressants et utiles à nos travaux.

Mais je n'ai pas envie que nous nous engageions dans un débat prolongé maintenant. Je dois prendre une décision. Je préside ce comité, mais je m'en remets à vous maintenant. C'est à vous de décider. Vous savez que je ne veux interrompre personne, c'est une mauvaise habitude que j'ai. Mais il nous faut procéder avec un peu de discipline. C'est fort regrettable, mais chacun a quelque chose d'important à dire. Nous pourrions poursuivre *ad nauseam*.

Le plus important, c'est que les témoins nous fassent part de leurs opinions. Elles figurent toutes au compte rendu. Nous aurons la transcription de tout ce qui n'a pas été lu. Je suis certain, monsieur Wenman, que lorsque vous aurez lu tous ces documents, vous aurez beaucoup plus de . . . Vous n'aurez même pas le temps de lire tous les documents que j'ai demandé de faire imprimer, car ils n'ont pas tous été lus. Je vous demande donc d'attendre de recevoir le tout à votre bureau. Ces documents contiennent tous les renseignements supplémentaires que les témoins veulent nous soumettre. Nous nous sommes mis d'accord pour les faire imprimer et les distribuer aux membres. À mon avis, il est juste et équitable de vous demander de lire tous ces documents. Vous y trouverez peut-être la réponse à vos questions, et nous verrons bien ce que nous pourrions faire à la fin de nos délibérations. Je vous demande votre collaboration.

M. Wenman: J'ai demandé la permission de poser des questions. Est-ce que . . .

Le président: Oui, je vous donnerai la parole. Mais, s'il vous plaît, je devrai interrompre . . . Je dois le faire pour tout le comité. Je vous donne la permission de poser deux questions. Vous devriez pouvoir déterminer quelles sont les deux questions les plus importantes pour vous.

M. Wenman: Merci.

J'assume que les points que vous avez soulevés aujourd'hui sont fort valables et il est important qu'ils soient soulevés et que le public se familiarise un peu plus avec la situation. Je vous en félicite. Je comprends vos propos au sujet de l'impossibilité pour le monde médical de traiter les victimes, et qu'il n'existe pas vraiment de système de défense civile efficace. Je

[Text]

Chairman, do the witnesses support unilateral disarmament? Or do they call for it?

Dr. Sommers: I do not call for unilateral disarmament, nor do I think it advisable.

I do believe in unilateral initiatives. A lot of people in the public—and the media, please—do not yet know the difference between those two. It is very important to know the difference between them. There have been unilateral acts of escalation in the arms race, so why not unilateral acts of de-escalation? That is how trust will be built, I suspect.

Mr. Wenman: The only part of your presentation that concerns me is that you too often go to overstatement, and overstatement is perhaps deceptive; for example, when you use 30 kilotons and impose it on top of the map, which is highly improbable. It is more probable when you use the one-megaton, as you did; I find that more supportive.

Also, you accent a Hiroshima effect, the death of Hiroshima, the death of any war, by government The failure of government is a tragedy which is unacceptable.

• 1125

Any rational man can take just the minimum effect of any nuclear war—the minimum—and see it is so great that it must be avoided at all costs. In your worst scenario, you have a billion killed, and you are left with three billion who are Perhaps survival is the wrong word. Perhaps a better word is post-nuclear existence of some kind in a world we do not know or understand.

In the city of Toronto, for example, if you impose the one megaton bomb, you have a million and a half people trying to survive in this post-survival period. To say, for that million and a half, that there is some measure of survival—relative to a fallout shelter, not a bomb shelter or a blast shelter—is like telling people not to buy insurance on their homes because they are not going to burn down anyway. I think you reduce your credibility.

I think it is a gross overstatement that a fallout shelter only has benefit to someone who lives in the most remote village. I would like the other representative to comment on it. Not only is there the reality of the worst scenario, but there are also the realities of limited nuclear wars, or nuclear wars in regions which do not involve the superpowers directly. These kinds of things are possible with proliferation.

[Translation]

suis d'accord avec ces points fondamentaux. Mais j'aimerais maintenant venir à la question fondamentale en ce qui concerne notre rapport, monsieur le président, à savoir, est-ce que les témoins appuient le désarmement unilatéral? Le demandent-ils?

M. Sommers: Non, je ne demande pas que l'on procède au désarmement unilatéral et je ne crois pas que cela soit souhaitable.

Mais je crois cependant aux initiatives unilatérales. Une grande part du public—ainsi que des media—ne connaît pas encore la différence entre les deux. Il est très important de la comprendre. Des mesures unilatérales d'intensification de la course aux armements ont été prises. Alors pourquoi ne pourrait-on pas prendre de mesures unilatérales de désintensification? Je pense que ce serait la façon de susciter la confiance.

M. Wenman: Le seul aspect de votre mémoire qui me préoccupe est le fait que vous semblez exagérer un peu trop souvent. A mon avis, l'exagération est peut-être trompeuse. Votre exemple des 30 kilotonnes est fort peu vraisemblable. L'exemple d'une mégatonne est beaucoup plus probable.

En outre, lorsque vous parlez des répercussions d'Hiroshima, de ses morts, de la destruction entraînée par la guerre, par . . . L'échec d'un gouvernement constitue une tragédie tout à fait inacceptable.

N'importe quel être humain rationnel, en voyant les répercussions minimales d'une guerre nucléaire—et je dis bien minimales—viendrait à la conclusion qu'elles sont tellement considérables que ce genre de conflit doit être évité à tout prix. Dans votre pire scénario, vous parlez de la possibilité d'un milliard de morts. Cela laisse donc trois milliards d'êtres humains qui . . . j'allais dire survivent, mais ce n'est peut-être pas le bon mot. Je devrais peut-être plutôt parler d'une existence postnucléaire quelconque dans un monde que nous ne connaissons ni ne comprenons.

Si la ville de Toronto était touchée par une bombe d'une mégatonne, il y aurait un million et demi de personnes qui essaieraient de survivre dans des conditions où la survie devient impossible. Dire que ce million et demi de personnes pourraient survivre dans une certaine mesure—et l'on parle ici d'abris pour se protéger contre les retombées radioactives, et non pas d'abris anti-bombes ou anti-explosions—c'est comme dire à des propriétaires de maisons de ne pas acheter d'assurance-incendie car leurs maisons ne brûleront pas. Je pense que cela diminue votre crédibilité.

Je pense que vous exagérez beaucoup quand vous dites que les abris contre les retombées radioactives ne profiteront qu'aux habitants des villages les plus éloignés. J'aimerais entendre l'opinion de l'autre témoin à ce sujet. En effet, le pire scénario n'est pas la seule possibilité. Nous devons aussi faire face à la réalité de guerres nucléaires limitées, ou de guerres nucléaires livrées dans des régions où les superpuissances ne s'affronteraient pas nécessairement directement. C'est le genre

[Texte]

So I ask if you will revise your comments on fallout shelters—on civil defence as a factor— particularly since the Soviet Union—while maybe they are not being prepared for war—are being prepared for existence or survival on the basis of massive fallout shelter programs?

That is all. Thank you, Mr. Chairman.

Dr. Carr: Can I answer two points? The first is a point of information. In Saskatoon, we took the smallest possible strategic nuclear weapon, which is 40 kilotons—a tiny one, three Hiroshimas—and we imposed that on top of our city. We were trying to be as credible as possible. That is a tiny one, and I think it is a credible view.

So far as the reality of fallout shelters is concerned—and I would not have the information to debate how remote a remote rural area is—I would reiterate my view that the fallout shelter is something to be considered in relation to a rural area which is some distance from a directly targeted area. So far as directly targeted zones are concerned, my reading does not lead me to believe these would be useful.

Mr. Wenman: Even if a limited nuclear war occurred in another region, like the Middle East, it in fact produces a measure of fallout which a shelter would give you protection from. Is that not true?

Dr. Sommers: It might. The problem, I think, is not so much the scenario of locally contained conflicts, which is what you are discussing. What we are suggesting is that nuclear weapons are madness. Let us get rid of them before they get rid of us.

Going back to the issue of fallout, I did state, for the record, a one megaton ground burst, downwind, would cover an area of a thousand square miles. A 10,000 megaton exchange would cover an area of ten million square miles, which is an area greater than the entire United States.

So where are we going to position people, and for how long? How will we know when people can emerge? How are we going to get medical help? Who is going to go in there to service these people? How are we going to get sufficient supplies in there? What about the epidemics raging outside which may be tracking inside? How are we going to ensure supplies of filtered air?

I cannot see the benefit of telling the population they should press the government for building these enormous fallout shelters in order that they may have some hope of survival

[Traduction]

de situation qui est susceptible de se produire compte tenu de la prolifération.

J'aimerais donc vous demander si vous maintenez votre position quant aux abris contre les retombées radioactives—sur la défense civile en tant que facteur—surtout depuis que l'Union soviétique—bien qu'elle ne soit peut-être pas préparée à la guerre—se prépare à l'existence ou à la survie par un important programme de construction d'abris contre les retombées radioactives?

C'est tout. Merci, monsieur le président.

M. Carr: Puis-je donner deux points en réponse? Le premier est une question d'information. Dans un de nos scénarios, nous avons essayé de voir ce qui se passerait si la plus petite bombe nucléaire stratégique, qui est de 40 kilotonnes—une toute petite bombe, trois fois Hiroshima—tombait sur Edmonton. Nous avons essayé de rester la marge de la crédibilité. C'est une toute petite bombe, et je pense que c'est du domaine du possible.

En ce qui concerne la réalité des abris contre les retombées radioactives—et je n'ai pas en main les renseignements nécessaires pour déterminer ce que devrait être l'éloignement d'une région éloignée—je maintiens mon point de vue qu'un abri contre les retombées radioactives est quelque chose que l'on devrait envisager dans le contexte d'une région rurale qui est située à une certaine distance d'une région qui constitue une cible directe. En effet, mes lectures me portent à croire que les abris contre les retombées radioactives ne seraient d'aucune utilité dans les régions qui constituent des cibles directes.

M. Wenman: Donc, même si une guerre nucléaire limitée éclatait dans une autre région, comme au Moyen-Orient, elle entraînerait des retombées radioactives contre lesquelles un abri constituerait une protection suffisante. Est-ce vrai?

M. Sommers: C'est possible. Le problème, je pense, n'est pas tellement la question d'une guerre locale, ce dont vous parlez. C'est que nous, pour notre part, prétendons, c'est que les engins nucléaires sont une véritable folie. Nous disons qu'on devrait s'en débarrasser avant d'être anéantis.

Mais pour en revenir à la question des retombées, j'ai déjà dit, pour les fins du compte rendu, que l'explosion, en surface et sous le vent, d'une bombe d'une mégatonne couvrirait un millier de milles carrés. Un bombardement de dix mille mégatonnes couvrirait une région de dix millions de milles carrés ce qui est supérieur à la superficie des États-Unis d'Amérique.

Donc, où les êtres humains pourraient-ils se réfugier et pour combien de temps? Comment saurons-nous quand les êtres humains pourront revivre sur terre? Comment obtiendrons-nous de l'aide médicale? Qui ira donner les services nécessaires à ces êtres humains? Comment leur ferons-nous parvenir les fournitures nécessaires? Et qu'en sera-t-il des épidémies de l'extérieur que nous pourrions propager à l'intérieur? Comment ferons-nous pour leur fournir suffisamment d'air filtré?

Je ne vois aucun avantage à encourager le public à exercer des pressions auprès du gouvernement pour l'inciter à construire d'énormes abris contre les retombées radioactives ce qui

[Text]

when the fact is survival is perhaps not preferable under those circumstances to many people.

We have not talked about long-term effects, the climatological effects, the so-called Krakatoa effect. Mt. St. Helens was an example, the equivalent of a four megaton ground burst. A major nuclear exchange would involve two to three thousand Mt. St. Helens.

• 1130

I mentioned briefly the problem with the ozone layer, that it would permit ultraviolet radiation to come through. Just a 10 megaton exchange implies a 30 to 70 per cent depletion of the ozone layer, with an increase of four to five times the level of ultraviolet light in temperate regions such as the United States and Canada. The animals left in the open would be blind in a few months.

Then on the issue of global fallout: The fallout from a nuclear war would settle on the northern and southern hemispheres because of the circulation of the winds, and this fallout has long half-lives. It is calculated that a 10,000 megaton exchange will yield 5 to 10 rems—roentgen equivalent mammal—which is far less than a lethal dose, but applied to all living beings, living humans on this planet, will lead to a high probability of genetic mutations, we do not know of what kind.

The reality, if you want to be realistic, is that there are efforts going on now to increase nuclear stockpiles. By the end of 1990, in another decade, we will have many more of these weapons. We already have enough.

I think the fact that these are political tools is one of the things we need to address, and I hope that in the United Nations, in this report, credibility will be given to that idea.

Jonathan Schell has written a series of articles for *The New Yorker*, a series that I believe most of you will probably have seen. The latest one is on the news-stands today. I urge you to please read it. He says in the latest piece, when a group of tourists are in a bus and the bus is careening down the mountainside toward a cliff, then should the passengers call a seminar and discuss how best to protect themselves? The first thing to do is to get the driver to slam on the brakes.

This is where we are, I think, and this lends urgency to our cause. Talking about fallout, you probably know that cockroaches are 10 to 100 times less susceptible than humans to radiation.

Mr. Wenman: You would still have a seatbelt on in the bus.

Dr. Carr: Can I add the point that the medical lethal dose of radiation is in fact likely to be very considerably lower, in the circumstances of nuclear war, than the theoretical lethal dose. We usually talk of theoretical lethal doses in the order of 500 rems; it is likely that the lethal dose in situations where infection and malnutrition are rife would be very much less

[Translation]

donnerait un espoir de survie quand la survie n'est peut-être pas ce que préféreraient certains dans ces circonstances.

Nous n'avons pas encore parlé des effets à long terme, des effets sur le climat, à savoir, les effets que l'on appelle les effets de Krakatoa. L'éruption du mont St-Helens est comparable à l'explosion d'une bombe de quatre mégatonnes. Une grande guerre nucléaire verrait de deux à trois mille monts St-Helens.

J'ai mentionné brièvement le problème posé par la couche d'ozone, qu'elle laisserait passer le rayonnement ultraviolet. Un échange de seulement 10,000 mégatonnes pourrait amenuiser cette couche d'ozone de 30 à 70 p 100, multipliant ainsi par quatre ou cinq l'intensité des rayons ultraviolets dans les régions tempérées, comme le Canada et les États-Unis. Les animaux deviendraient aveugles en quelques mois.

Parlons maintenant des retombées mondiales: la plupart des retombées d'une guerre nucléaire se produiraient dans les hémisphères nord et sud étant donné la direction des vents, et ces retombées auraient une longue demi-vie. On a calculé qu'un échange de 10,000 mégatonnes pourrait causer un rayonnement de cinq à dix rems—équivalent-homme de röntgen—qui, s'il est très inférieur à la dose mortelle—pourrait néanmoins, s'il atteignait tous les humains de la planète, causer une grande possibilité de mutation génétique, qu'on ne peut identifier.

Il est un fait, si on veut être réaliste, que présentement on tente d'augmenter les stocks d'armes nucléaires. À la fin de 1990, donc dans une dizaine d'années, nous aurons un nombre beaucoup plus grand de ces armes. Nous en avons déjà assez.

Le fait qu'on se serve de ces armes comme instruments politiques constitue un problème qui, je l'espère, sera reconnu aux Nations-unies et dans ce rapport.

Jonathan Schell a écrit une série d'articles pour *The New Yorker* que vous avez sans doute lus. Le dernier numéro vient de paraître dans les kiosques. Je vous exhorte à le lire. Dans son dernier article, il dit justement que lorsqu'un autocar se dirige à toute allure vers un précipice, les passagers devraient-ils tenir une conférence pour discuter de leur protection? La première chose à faire est naturellement de demander au chauffeur de freiner.

Voilà où nous en sommes, et c'est pourquoi notre cause est si urgente. Quant aux retombées, vous savez sans doute que les cafards sont de 10 à 100 fois moins sensibles au rayonnement que les humains.

M. Wenman: Vous pouvez toujours attacher votre ceinture dans l'autocar.

M. Carr: J'aimerais ajouter que la dose clinique mortelle d'un rayonnement pourrait être beaucoup moins élevée, au cours d'une guerre nucléaire, que la dose mortelle théorique. En général, on établit la dose mortelle théorique à 500 rems; il se peut qu'elle soit beaucoup moins élevée dans les couches de la population souffrant de maladie et de malnutrition. Il

[Texte]

than that. I think you must take this under consideration when you are considering the lethal doses.

The Chairman: Thank you both, Dr. Carr and Dr. Sommers.

Sometimes my colleague say that, unfortunately, we do not have much time for exchange. But it is like the bombs: How much is enough? I believe a presentation of your kind does not need to be that long to open the eyes of the people. If they listened only to what you said this morning, I think it should already be enough to start taking action.

So thank you very much, both of you. The Clerk will accompany you.

Nous entendrons maintenant *La Voix des femmes*, représentée par M^{me} A. Gertler, de Montréal, et sa compagne, M^{me} Duckworth, de Halifax, ainsi que M. E. Fawcett, le porte-parole de *Science pour la paix*.

As I said earlier, to do justice to all our witnesses—and I beg you to be patient—rather, to do justice to all our guests, because you are not here as witnesses but as our guests, we thank you for having accepted our invitation.

I have read the brief prepared by the Voice of Women, and I am pleased as it is among the very few who have concrete examples of what this committee should recommend. We may or may not accept the recommendations, but at least there are recommendations in your brief. I am in the hands of the members and the participants. Either you make a resume of your brief, or, if you read it all, it will be in the transcript completely.

• 1135

I can order that this will be part of the transcript, as having been read, so that members, especially members who are absent, can read it. So it will be there exactly in case there is some difficulty in understanding. If you do not read your brief, you may be afraid that it will not be in the deliberations. It will be part of the deliberations, completely, as if it had been read. That goes also for my friend.

But if you would like to make very extensive comments on your brief, or if you absolutely want to read it all, in all fairness, as I said, we will not adjourn at 12.30 p.m. because we are half an hour late with you. So we will go until 1.00 p.m., and I hope you will stay with us. The members will stay until 1.00 p.m., I am sure. This way we treat you on an equal footing with the others.

I will start by asking—and I have some notes here in French, so you can adjust—we have, as I said . . .

La Voix des femmes est représentée par sa responsable, M^{me} Gertler accompagnée de sa camarade, M^{me} Duckworth de Halifax. *La Voix des femmes*, comme vous le savez, cherche des solutions de rechange aux solutions militaires aux conflits mondiaux et est représentée au sein du Conseil consultatif du

[Traduction]

faudrait peut-être en tenir compte dans l'établissement des doses mortelles.

Le président: Merci beaucoup, docteur Carr, et docteur Sommers.

Parfois mes collègues, malheureusement, me disent que nous n'avons pas le temps d'épuiser le sujet. Mais c'est comme les bombes: Où faut-il s'arrêter? Une présentation comme la vôtre n'a pas à s'éterniser pour ouvrir les yeux des gens. S'ils ont entendu ce que vous avez dit ce matin, c'est déjà suffisant pour les inciter à l'action.

Je vous remercie donc tous les deux. Le greffier va vous accompagner.

We shall now hear the Voice of Women, represented here by Mrs. A. Gertler of Montreal, and her colleague Mrs. Duckworth from Halifax, as well as Mr. E. Fawcett, spokesman for Science for Peace.

Afin de rendre justice à nos témoins—et je vous demande de patienter—mais plutôt pour faire justice à nos invités, puisque vous n'êtes pas ici comme témoins mais comme invités, nous vous remercions d'avoir accepté notre invitation.

J'ai lu le mémoire préparé par *La voix des femmes*, et j'ai été heureux de voir que c'est un des rares à donner des exemples très concrets des recommandations que pourrait faire le Comité. Nous ne les retiendrons peut-être pas, mais au moins vous faites des recommandations. Je m'en remets aux députés et aux témoins. Soit que vous fassiez un résumé de votre mémoire, ou que vous le lisiez intégralement afin qu'il soit consigné au procès-verbal.

Je peux faire consigner le mémoire au compte rendu comme ayant été lu, afin que les députés, surtout les membres absents, puissent le lire. Ainsi il sera imprimé intégralement, pour éviter les malentendus. Si vous ne lisez pas votre mémoire, vous croirez peut-être qu'il ne sera pas consigné intégralement au compte rendu. Je peux vous assurer qu'il sera consigné comme ayant été lu. Ce sera le cas pour celui de mon autre ami ici présent.

Toutefois, si vous désirez faire des commentaires très longs sur votre mémoire, ou le lire intégralement, je peux vous assurer que nous n'ajournerons pas à midi trente, puisque nous avons déjà une demi-heure de retard. Nous allons donc prolonger la séance jusqu'à 13 heures, si vous voulez bien rester. Les députés sans doute resteront aussi. Ainsi nous pourrions traiter tout le monde équitablement.

Je lirai mes notes en français, je vous avertis pour que vous puissiez mettre votre écouteur—

The Voice of Women is represented by its principle, Mrs. Gertler who is accompanied by Mrs. Duckworth from Halifax. The Voice of Women, as you all know, seeks to find alternatives to military solutions to world conflicts and is also represented by Mrs. Gertler on the advisory committee of the

[Text]

ministère des Affaires extérieures par M^{me} Gertler. Le groupe est également observateur agréé à l'ONU.

Madame Gertler is represented at the Consultative Council of the Department of External Affairs, for those who caught my transition late.

Le mouvement *Science pour la paix* a comme porte-parole M. Fawcett. Il est accompagné de trois de ses collègues, MM. Griffiths, Clark et Paul. Dans les deux cas le nom des organismes annonce leur composition, le sens de leur action. Comme je le disais, le premier entend faire valoir le point de vue des femmes sur la question du désarmement; le second souhaite mettre la science au service d'une sécurité internationale reposant sur un progrès tout autre que celui des armements.

I hope I have been fair in my presentation. But, if you would like to extend one later on, you may make your presentation.

So, Mrs. Gertler, we are all listening to you.

Mrs. A. Gertler (Voice of Women): Thank you very much, Mr. Chairman, for your kind words to send me on my way. I also want to thank the previous witnesses this morning who have laid such a sound basis of fact for our discussion. We of the Voice of Women would have liked to bring each of you a current issue of *The New Yorker*—but our budgets are limited—in which Jonathan Schell very eloquently discusses the fate of the earth. That is what we would like to talk about this morning.

The Chairman: Is it a lengthy article?

Mrs. Gertler: It is three articles. I thought I had brought the current one but I have brought the second.

The Chairman: Okay, we will have them photostated, and give you some copies too.

Mrs. Gertler: There are 50 pages in each of them.

The Chairman: That is all right. We can do that.

Mrs. Gertler: But I did not bring the others.

The Chairman: We have already photocopied number one, and we are waiting for numbers two and three.

Mr. Gertler: This is number two; number three you will have to get off the newsstand.

The Chairman: Yes, thank you very much.

Mr. Crouse: On a point of order.

The Chairman: Yes, Mr. Crouse.

Mr. Crouse: Our witness has indicated that there are 50 pages there, and you mentioned photocopying them. In light of the massive amount of information being presented to the committee, and in an effort to try and understand the points of view which are being presented, is there a conclusion in that article presented by Mrs. Gertler? This seems, rather than photostating 50 pages for all the members of the committee . . .

[Translation]

Department of External Affairs. The group is also a registered observer at the United Nations.

M^{me} Gertler siège au conseil consultatif du ministère des Affaires extérieures, pour ceux d'entre vous qui n'ont pas entendu la traduction.

The Science for Peace Movement is represented here by Mr. Fawcett. He is accompanied by three of his colleagues, Messrs. Griffiths, Clark and Paul. In both cases the names of the organizations are self-explanatory as to their composition and objectives. As I said earlier, the former is promoting the point of view of women on the question of disarmament; the latter hopes that science may serve in assuring international security based on solutions other than armaments.

J'espère que ma présentation des témoins est juste. Toutefois, si vous voulez la préciser, vous pourrez le faire durant votre exposé.

Madame Gertler, nous vous écoutons.

Mme A. Gertler (Voix des femmes): Merci beaucoup, monsieur le président, de vos aimables mots d'introduction. Je voudrais aussi remercier les témoins qui nous ont précédés ce matin d'avoir si bien établi le contexte de nos discussions. La Voix des femmes aurait bien voulu vous apporter à chacun le dernier numéro de *The New Yorker*—toutefois, notre budget est limité—dans lequel Jonathan Schell discute si éloquentement du sort de notre planète. C'est en fait notre sujet ce matin.

Le président: L'article est-il très long?

Mme Gertler: Il y a en fait trois articles. Je croyais avoir apporté le dernier numéro, mais apparemment j'ai apporté l'avant-dernier.

Le président: Très bien, nous allons le faire photocopier, et nous vous remettrons des copies.

Mme Gertler: Chacun contient 50 pages.

Le président: Nous pouvons les reproduire.

Mme Gertler: Mais je n'ai pas apporté les autres.

Le président: Nous avons déjà photocopié le premier; nous attendons maintenant les deuxième et troisième.

Mme Gertler: Voici donc le deuxième; vous devrez acheter vous-même le troisième.

Le président: Très bien, merci beaucoup.

M. Crouse: J'invoque le Règlement.

Le président: Oui, monsieur Crouse.

M. Crouse: Le témoin dit que l'article a 50 pages, et vous dites vouloir le photocopier. Étant donné la masse de documents et de renseignements qui sont présentés au Comité, et afin qu'on puisse comprendre les points de vue de chacun des témoins, M^{me} Gertler peut-elle nous dire si elle a tiré une conclusion de cet article? Sans photocopier 50 pages pour les distribuer à tous les membres du Comité . . .

[Texte]

The Chairman: I did not say they would be appended to the minutes. There would only be 30 copies—that is all—not appended to the minutes.

Mr. Crouse: Yes, but is there a conclusion there which we could have of your views?

• 1140

Mrs Gertler: I would urge you to read it for yourself. I would suggest that the third issue, the February 15 issue, is the one that would have the information most relevant to the deliberations of this committee.

I would like to begin by saying, of course, that we are the only women witnesses, I believe, at this committee. I will hope to do justice to the many, I think, the majority of the people in the world who would support our position in this.

I will not read the whole brief. I will accept the offer of Mr. Prud'homme to print it as part of the record of this committee.

The Chairman: But if you do not mind, I would like certainly that you read all of your proposals.

Mrs Gertler: I will be delighted to read all of the proposals. However, I would like to make some preliminary remarks following the example of my colleagues, to summarize our point of view.

First, I think we are beginning to understand that war, though we use the same word for it after 1945, now is not the same thing at all. It is now—I am tempted to pun and say it is madness. We call them wars, and they are fought today between peoples, not between armies. And women, incidentally—we know it is very well documented—suffer more than other peoples in such mad, uncivilized kinds of exchanges.

The second point we would like to make is that we believe, with the Swedish Ambassador to the United Nations, Mrs. Thorsson, that disarmament and particularly nuclear disarmament would directly enhance world security.

I now come to a brief summary of the tone of our proposals.

I think the first thing we would like to say is that we would like to see our Canadian officials give more attention to considering all the proposals that come before the United Nations and other international bodies on their merit, rather than asking who is proposing them. We would like to see the strategy of suffocation, which is our official policy, acted on in any way Canada can act on it. I might say in parenthesis, that one of the weaknesses of the strategy of suffocation is that it was a proposal directed only to so-called strategic weapons systems and, therefore, was directed at something the big powers would have to do. It meant, in effect, that we were just

[Traduction]

Le président: Je n'ai pas dit qu'il serait annexé au compte rendu, nous ne ferons imprimer que 30 exemplaires, qui ne seront pas annexés au compte rendu.

M. Crouse: Bien, mais les témoins pourraient-ils nous donner leur point de vue?

Mme Gertler: Je vous demande instamment de le lire. Le troisième fascicule, celui du 15 février, est celui qui présente les renseignements les plus pertinents pour les délibérations du présent Comité.

Pour commencer, je voudrais dire que nous sommes, je crois, les seules femmes qui témoignent devant ce Comité. J'espère présenter équitablement le point de vue du très grand nombre, en fait, de la majorité de ceux qui, dans le monde, appuieraient notre point de vue à ce sujet.

Je ne vais pas lire tout le mémoire. J'accepte la proposition de M. Prud'homme de le faire imprimer en tant qu'élément du procès-verbal de ce Comité.

Le président: Mais si vous le voulez bien, je vous prie de bien vouloir lire l'ensemble de vos recommandations.

Mme Gertler: Je serai très heureuse de le faire. Cependant, je voudrais tout d'abord faire quelques remarques préliminaires, suivant ainsi l'exemple de mes collègues, pour résumer notre point de vue.

Tout d'abord, je pense que nous commençons à comprendre que la guerre—et après 1945, nous avons continué à utiliser ce terme—n'évoque plus du tout la même chose. Il s'agit en effet maintenant d'un anéantissement mutuel assuré et à propos du sigle MAD utilisé en anglais à cet égard, je serais tentée de faire un jeu de mots et de dire qu'il s'agit plutôt d'une véritable folie. Nous parlons de guerres, alors qu'aujourd'hui elles impliquent non pas des armées mais des peuples. Soit dit en passant, et la chose est très bien documentée, les femmes souffrent beaucoup plus que les hommes dans ces effroyables conflits contraires à toutes formes de civilisation.

Par ailleurs, je voulais dire qu'à l'instar de l'ambassadeur de la Suède aux Nations Unies, M^{me} Thorsson, nous estimons que le désarmement, et en particulier le désarmement nucléaire, jouerait un rôle capital dans la sécurité mondiale.

J'en arrive maintenant à un bref résumé de la nature de nos recommandations.

Nous voudrions tout d'abord dire qu'il faudrait que nos dirigeants s'attachent davantage à examiner toutes les recommandations présentées aux Nations Unies et à d'autres organismes internationaux, compte tenu de leurs mérites, sans chercher à savoir d'où elles émanent. Nous voudrions aussi que la stratégie de l'asphyxie, qui représente notre politique officielle, soit suivie de la façon dont le Canada l'estime possible. Je pourrais ajouter entre parenthèses que l'une des faiblesses de cette stratégie tient au fait qu'elle visait uniquement lesdits systèmes d'armements stratégiques, de sorte que les superpuissances seraient amenées à prendre certaines décisions. Elle

[Text]

waiting for somebody else to take care of the problem. I think the strategy of suffocation needs a lot more work on it. It needs to be taken more seriously and it needs to be extended beyond proposals that simply apply to strategic weapons.

All of this needs very serious financing. It needs money for studies; it needs money for staffing and the Department of External Affairs. It needs a lot more of that.

I would like to just say here that I have read a typed copy of the testimony of Mr. Menzies, presented to you last week or the week before last, and I was amazed at the uncertainty about the premises of Canadian international security policy which were revealed on page four. This uncertainty, to my mind, underlines the necessity for a really good investigation of the premises of Canadian policy. Many people would agree, I think, that even in the reviews of the early seventies of the Department of Defence and the Department of External Affairs, too much was taken for granted, too much was habitual decisions.

• 1145

This is the sentence of Mr. Menzies which worried me. I have not checked whether this is what he said; this is just the transcript:

Until the arrangements for maintaining international peace and security contained in the UN Charter are made effective, I assume that it will continue to be the policy of Canadian governments to rely on the regional collective security arrangements of NATO.

The two things that bother me in that are, first, the passive voice, all too common in Canadian foreign affairs commentaries. Until the United Nations Charter provisions are made effective, who is going to make them if not we? The second thing of course is that he is assuming the NATO commitment is going to be the major policy of the Canadian government. If this is simply an assumption, maybe it ought to be reinvestigated.

I do not want to extend my remarks on that any further, except to say that the Voice of Women were guests of the Canadian government in a tour this autumn organized to introduce Canadian citizens to our activities in Europe. I hope there will be many, many guests of the Canadian government who will be sent to the United Nations.

Since this is a collective effort, I would like to ask Mrs. Duckworth to present some of the highlights of the first part of our brief.

Mrs. Muriel Duckworth (Chairperson, Nova Scotia Voice of Women Committee of Preparation for UNSSOD, and Post-National President, Voice of Women): I do not want to take time away from the discussion, as Mr. Prud'homme has said, of the practical points in the brief.

[Translation]

signifiait en fait que nous attendions que quelqu'un d'autre règle le problème. Il me semble qu'il reste beaucoup de choses à faire pour cette stratégie. Il faut la prendre plus au sérieux, et l'étendre au-delà de propositions qui ne s'appliquent qu'aux armements stratégiques.

Tout cela exige un financement très sérieux. Il faut de l'argent pour entreprendre des études, engager du personnel et répondre aux besoins du ministère des Affaires extérieures. Mais il faut encore bien davantage.

J'aimerais ajouter ici que j'ai lu un exemplaire dactylographié du témoignage que M. Menzies vous a présenté la semaine dernière ou la semaine d'avant, et j'ai été stupéfaite par les incertitudes au sujet des prémisses de la politique canadienne en matière de sécurité internationale qu'indiquait la page 4. Cette incertitude, en ce qui me concerne, montre bien la nécessité d'une étude en profondeur des fondements de la politique canadienne. D'aucuns sont d'accord pour dire que même lors des réexamens du ministère de la Défense nationale et du ministère des Affaires extérieures au début des années 70, beaucoup trop de choses ont été prises pour acquies, et beaucoup trop de décisions ont été des décisions habituelles.

Cette phrase de M. Menzies ne laisse pas de m'inquiéter. Je n'ai pas vérifié auprès de lui, mais la transcription lui fait dire ceci:

D'ici à ce que les dispositions de la Charte des Nations Unies sur le maintien de la paix et de la sécurité à l'échelle internationale soient appliquées, je suppose que les divers gouvernements canadiens continueront d'avoir comme politique de se fier aux mesures de l'OTAN pour ce qui est de la sécurité collective à l'échelon régional.

Ce qui me préoccupe, d'abord, au sujet de cette déclaration, c'est le temps passif, qui revient si souvent dans les commentaires du Canada en matière d'affaires étrangères. N'est-ce pas à nous de faire en sorte que les dispositions de la Charte des Nations Unies soient appliquées? D'autre part, il part du principe que l'engagement envers l'OTAN va continuer d'être la principale politique du gouvernement canadien. Si c'est le principe, il convient de le réexaminer.

Je voudrais signaler en terminant que le groupe «La Voix des Femmes», a été l'invité du gouvernement canadien cet automne, lors d'une tournée organisée pour familiariser les Canadiens avec l'activité de notre pays en Europe. J'espère que le même gouvernement acceptera d'inviter beaucoup de monde aux Nations Unies.

Puisque nous sommes plusieurs à comparaître devant le Comité, je vais maintenant demander à Mme Duckworth de souligner les faits saillants de la première partie de notre mémoire.

Mme Muriel Duckworth (présidente, Comité du groupe «La Voix des Femmes», chargée de la préparation de la session spéciale des Nations Unies sur le désarmement, Section de la Nouvelle-Écosse, également ancienne présidente du groupe «La voix des Femmes»: Je ne veux pas prendre trop de temps

[Texte]

I would like to thank the chairperson for his introductory remarks, which should tell you something about the Voice of Women, and what it has stood for since its founding in 1960 in response to the crisis of that day, when everyone was in fear of imminent nuclear war.

Just to read from the first paragraph:

We believe that this work by the Committee will enhance public desire for a more thorough investigation of the premises of Canadian external relations in light of the increasing danger of a world holocaust.

I would just like to add personally that I wish there was more press coverage of the proceedings of this committee. Perhaps that is out of your hands. It is not getting—

The Chairman: It is indeed. You could see that they were called in. I do not see any. And they know; they are very well informed on the Hill. Maybe, maybe, some day we will win on that point.

Mrs. Duckworth: And another generalized statement: We do believe the only way for Canada to protect Canadians from nuclear weapons is to work to abolish them. I get restless hearing the fine points of how much you could do, how little you could do, with fallout shelters. I feel this is slipping off the main issue. We have to stick to the main issue, which is the prevention of nuclear war. The security of the whole world is threatened; this has been very well presented already.

We refuse to accept nuclear competition leading to the inevitable nuclear annihilation of millions of human beings: some vaporized, some to die a lingering death from burns, and some to die years later from radiation-caused diseases. We do not believe the stockpile of nuclear weapons—which together contain over one million times the explosive force of the Hiroshima bomb—provides us with security. On the realistic level, to be discussing the deployment of more nuclear weapons when already everybody knows there are enough weapons to kill everybody on earth about 35 times over is absolutely absurd. This is not reality, this is hell.

There is some feeling among us that war preparations and plans, and the actions that flow from the tunnel vision of professional involvement in the military definition of security, come from the traditionally male-dominated world of the politics of power. There is no guarantee women could prevent world destruction, but we think there already exist in communities, at many levels, alternate models and social skills, and they should be employed.

[Traduction]

aux dépens de la discussion des éléments pratiques du mémoire, selon les termes de M. Prud'homme.

Je remercie la présidence de ses observations préliminaires, qui devraient vous éclairer un peu sur notre groupe, de même que sur la position qu'il a adoptée depuis sa fondation en 1960, en réponse à la crise qui pointait à ce moment-là, alors que tout le monde avait raison de craindre une guerre nucléaire imminente.

Je reprends seulement ceci du premier paragraphe:

Nous espérons que le travail du Comité cristalliserait le désir du public de voir une enquête plus poussée sur les fondements des relations extérieures du Canada à la lumière du danger croissant d'un holocauste mondial.

Je souhaiterais personnellement que la presse suive de plus près les travaux du Comité. Je sais que cela ne dépend pas nécessairement de vous. Vos travaux n'ont pas...

Le président: Certainement. Les journalistes pourraient être invités. Il n'y en a pas actuellement. Ils sont pourtant très bien informés de tout ce qui se passe sur la Colline. Peut-être un jour arriverons-nous à faire quelque chose.

Mme Duckworth: Une autre déclaration d'ordre général. Nous pensons que la seule façon pour le Canada de protéger les citoyens canadiens contre les armes nucléaires est de travailler à les abolir. Je deviens nerveuse lorsque je vous entends parler en détails des abris anti-nucléaires, de ce qu'ils peuvent faire et ne pas faire. Nous ne devons pas nous écarter de la question principale, qui est la prévention de la guerre nucléaire. C'est la sécurité du monde entier qui est en jeu, comme vous l'avez déjà entendu à plusieurs reprises.

Nous refusons l'idée d'une concurrence nucléaire menant à l'anéantissement inévitable de millions d'êtres humains, certains devant être réduits en poussière tout simplement, certains devant succomber à leurs brûlures et certains devant mourir des années après de maladies causées par l'irradiation. Nous ne croyons pas que la constitution de stocks d'armes nucléaires, qui ensemble peuvent représenter un million de fois la force explosive de la bombe utilisée à Hiroshima, puisse nous apporter la sécurité. Discuter du déploiement d'un plus grand nombre d'armes nucléaires alors qu'on sait très bien qu'il y a déjà suffisamment d'armes dans le monde pour anéantir 35 fois tous ceux qui s'y trouvent est tout à fait absurde. Ce n'est pas la réalité, c'est l'enfer.

Certains d'entre nous estiment que les préparatifs et les plans de guerre, ainsi que les actes qui découlent de la myopie des professionnels qui ont établi la définition militaire de la sécurité, sont issus du monde de la politique, du pouvoir traditionnellement dominé par les hommes. Il n'y a rien qui dit que les femmes pourraient empêcher la destruction du monde, mais nous pensons qu'il existe plusieurs niveaux de notre société, d'autres modèles et d'autres compétences sociales auxquelles on pourrait faire appel.

• 1150

I would like to say that I support the motion that international gatherings of doctors be consulted. I also feel that

J'appuie la motion selon laquelle les groupements internationaux de médecins soient consultés. De même, je pense que les

[Text]

women have an international network which is a positive thing and ought to be used. I would like to underline what Mrs. Gertler has already said. I happen to be one of the women who went on this invited trip to NATO, representing another organization. We agree that we would like to see women sent to this UN Special Session on Disarmament by the Canadian government. Possibly it would be preferable if groups were constantly being sent to the United Nations to see the flow of debate at the United Nations; to put the focus on where the disarmament issues are likely to be faced. We found, by the way that they were at a very low level of interest in NATO.

We would like to take time to say we are particularly aware that conventional wars—which have ravished the Third World in the second half of the 20th century, killing an estimated 25 million people—have not been wars between armies—Mrs. Gertler has already said that—but wars where women and children and old people have been victims. Furthermore, militarism is depriving women—women who bear the greatest burden of life in refugee camps—of funds to meet daily human needs. This has been proven statistically. In Canada, militarism contributes to our difficulties from inflation, unemployment and restrictive budgets for social services.

We have been circulating a petition in Canada, and I realize that other groups are circulating petitions in preparation for the UN Special Session on Disarmament. We chose this one because it supports the women of the nordic countries, who presented it first to the Secretary-General of the United Nations at the International Conference of Women in Copenhagen in the summer of 1980. You have a copy of this in your materials. I will not read the complete wording, but it just ends up saying:

We demand:

Disarmament for lasting world peace.

An end to the production of fissionable materials for nuclear weapons.

That the billions spent on war be spent to improve life on earth.

We say, no, to war!

We also have here a few copies—we have not distributed them—if anyone would like to see it. It is a statement from Finnish women which was put out just a few months ago, asking for peace, and asking for actions on the part of the governments that are in the Warsaw Pact countries, as well as asking for action on the part of the NATO governments.

You probably all saw on the front page of the *Globe and Mail* yesterday a demonstration in East Germany which was the response of people to statements by church leaders in East Germany on the necessity for disarmament.

On International Women's Day, which is coming very soon, all over Canada there will be an emphasis on women's solidarity for peace in the whole world. The Voice of Women is taking

[Translation]

femmes ont réussi à établir un réseau international qui a une action positive et qui mérite d'être utilisé. Je reviens sur ce que M^{me} Gertler a dit. Il se trouve que j'ai fait partie des personnes invitées à visiter les installations de l'OTAN, à titre de représentante d'un autre organisme. Nous aimerions bien également que des femmes soient envoyées par le gouvernement canadien à la Session spéciale des Nations Unies sur le désarmement. Il serait encore plus utile que des groupes soient continuellement envoyés aux Nations Unies afin de voir comment s'y déroulent les débats, afin de voir quelles sont les questions de l'heure en matière de désarmement. Nous nous sommes aperçues que l'OTAN y portait un très faible intérêt.

Nous tenons à dire que nous sommes parfaitement conscientes du fait que les guerres classiques qui ont ravagé le tiers monde au cours de la deuxième moitié du 20^e siècle, faisant quelque 25 millions de victimes selon les experts, n'ont pas été des guerres menées par des armées. M^{me} Gertler l'a souligné. Ce sont les femmes, les enfants, les personnes âgées qui en ont le plus souffert. Le militarisme, en outre, prive les femmes, puisque ce sont elles qui assument le plus lourd fardeau dans les camps de réfugiés, les fonds nécessaires pour satisfaire les besoins humains les plus élémentaires. Les chiffres le prouvent. Au Canada, le militarisme ajoute à nos problèmes déjà exacerbés par l'inflation, le chômage et les restrictions budgétaires au niveau des services sociaux.

Nous faisons circuler une pétition au pays, comme d'autres groupes d'ailleurs, en prévision de la Session spéciale des Nations Unies sur le désarmement. Nous avons décidé de le faire parce que cette pétition appuie les femmes des pays Scandinaves qui l'ont présentée pour la première fois au secrétaire général des Nations Unies lors de la Conférence internationale des femmes à Copenhague, en été 1980. Vous en avez un exemplaire dans la documentation. Je ne vais pas toute la lire, seulement la fin:

Nous réclamons:

Le désarmement en vue d'une paix mondiale durable

L'arrêt de la production de matière fissibles aux fins des armes nucléaires.

L'utilisation des milliards affectés à la guerre pour l'amélioration de la qualité de la vie sur la terre.

Nous disons non à la guerre!

Nous avons également ici quelques exemplaires d'une déclaration, nous ne les avons pas encore distribués. Je ne sais pas si quelqu'un est intéressé. Il s'agit d'une déclaration de Finlandaises publiée il y a seulement quelques mois. Elles se prononcent en faveur de la paix, réclament des mesures des gouvernements des pays du Pacte de Varsovie et de l'OTAN.

Vous avez probablement vu en première page du *Globe and Mail*, hier, le compte rendu d'une manifestation tenue en Allemagne de l'Est en réponse aux déclarations de dirigeants religieux de ce pays, sur la nécessité du désarmement.

Lors de la Journée internationale de la femme, qui approche, l'accent sera mis partout au Canada sur la solidarité des femmes en vue de la paix dans le monde entier. Le groupe «La

[Texte]

part in public events all across Canada in preparation for the UN Special Session on Disarmament.

You have already mentioned our relation, through Mrs. Gertler, to the NGOs and so on. Again we raise the question—and we have asked in correspondence and have had no reply yet—what NGOs will be sent by the Canadian government to this special session? We are urging that more time be spent at the Special Session on the NGOs. I have been to several international conferences of NGOs in relation to official UN conferences, and the debate is real and alive. Nobody goes with a commitment to defend their own country's position. People go openly, and through these discussions and through maintaining an open channel to the formal debate, ideas can be put into the formal debate.

We have included, and I will not read it, a statement by Thomas Watson Jr., who was the U.S. Ambassador to Moscow, when addressing the graduating class in 1981 at Harvard. It is a rather long statement. He speaks of the illusion of victory, the illusion of achievable nuclear superiority, the illusion of nuclear omnipotence—if we could just have more weapons we could use nuclear threats to deter the Soviet misbehaviour anywhere in the world—and of the illusion of futility, that we cannot sign treaties because the other side is never going to pay attention and keep them.

• 1155

I have another brochure here which lists the number of international treaties having to do with disarmament that have been signed, and the conditions of which have been met by the U.S.S.R. in the years following World War II.

I will just conclude by saying that the UN *Comprehensive Study on Nuclear Weapons* completed in 1980, the Office of Technology Assessment of the U.S. Congress, *The Effects of Nuclear War*, 1979, and the work of the Stockholm International Peace Research Institute all support what he has said. He concludes by saying:

The time has come for all human beings to realize that we must live together or die together.

As someone else has said, it does not matter whether the bomb is in the interests of the spread of Marxism or the spread of capitalism, we are just as dead.

I will now turn it back to Mrs. Gertler, who will speak of the practical proposals.

Mrs. Gertler: As I said, we think the Canadian voice and the Canadian effort should be a lot stronger, not only at the United Nations but at all kinds of other meetings where disarmament is discussed.

At the UN, I have seen the Canadian position be a very cautious one. As Chairman of the Barton group, a group of western diplomats that regularly caucus, Mr. Menzies spends

[Traduction]

Voix des Femmes» prend part aux manifestations publiques partout au Canada, en vue de la Session spéciale des Nations Unies sur le désarmement.

M^{me} Gertler vous a déjà parlé de nos rapports avec les autres organismes non gouvernementaux. Nous posons de nouveau la question. Nous l'avons déjà posée par lettre, mais n'avons pas obtenu de réponse: quels sont les organismes non gouvernementaux qui seront envoyés par le gouvernement canadien à cette Session spéciale? Nous préconisons que plus de temps soit consacré aux organismes non gouvernementaux lors de cette Session spéciale. J'ai participé à plusieurs conférences internationales d'organismes non gouvernementaux dans le cadre de conférences officielles des Nations unies. Je sais que la discussion y est vive et pertinente. Personne n'y va pour défendre nécessairement la position de son pays. Les gens sont ouverts. C'est le genre de discussion qui permet l'introduction de nouvelles idées dans les débats officiels.

Nous avons inclus, je ne vais pas la lire, une déclaration de Thomas Watson Jr, ancien ambassadeur des États-Unis à Moscou, devant les diplômés de Harvard en 1981. Il s'agit d'une longue déclaration. Il parle d'une illusion de la victoire, de l'illusion d'une supériorité nucléaire véritable, de l'illusion de l'omnipotence du nucléaire, armons-nous d'un plus grand nombre d'armes nucléaires pour dissuader les Soviétiques d'intervenir où que ce soit dans le monde, de l'illusion de la futilité des traités, nous ne pouvons pas signer de traité parce que nos adversaires ne les respectent pas.

J'ai ici une brochure qui donne la liste de tous les traités internationaux sur le désarmement qui ont été signés et dont les conditions ont été respectées par l'URSS au cours des années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale.

Enfin, l'étude complète des Nations Unies sur les armes nucléaires, terminée en 1980, le Bureau d'étude de la technologie du Congrès américain, une étude de 1979 intitulée «les effets de la guerre nucléaire» et le travail de l'Institut international de Stockholm pour la recherche sur la paix corroborent ces dires. Il conclut en disant ceci:

Le temps est venu pour tous les êtres humains de prendre conscience du fait que nous devons survivre ensemble ou périr ensemble.

Comme quelqu'un l'a déjà dit, peu importe que la bombe serve les intérêts du marxisme ou du capitalisme, son effet est le même.

M^{me} Gertler va maintenant parler de nos propositions pratiques.

Mme Gertler: Comme je l'ai déjà mentionné, nous pensons que la voix et l'effort du Canada devraient se faire sentir davantage, non pas seulement aux Nations Unies mais à toutes les réunions sur le désarmement.

J'estime qu'aux Nations Unies la position du Canada est extrêmement prudente. En tant que président du groupe Barton, un groupe de diplomates occidentaux qui se réunissent

[Text]

a large part of his time trying to get a common front, if you will pardon that word, between the United States and what he has designated as the more progressive members of the Western group.

For example, at the 36th General Assembly in the autumn of 1981, there were many disarmament resolutions which were reruns and the voting pattern of the Canadian government was not in any way particularly novel. But there was a new resolution for a treaty on the prohibition of the stationing of weapons of all kinds in outer space. The vote on that resolution was 123 in favour and 0 opposed with 21 abstentions. Why did Canada abstain?

There was another new resolution declaring that states which resort first to nuclear weapons will be committing the greatest crime against humanity. The vote was 82 in favour, 19 opposed, 41 abstentions. Canada voted no; that is presumably because the government believes that declarations of good intent are no substitutions for disarmament, which were the words of the Prime Minister at UNSSOD I, not UNSSOD II, a correction in the brief. Nevertheless, naive, well-meaning citizens might ask why Canada voted no on this resolution.

I would just then turn to—if you are following the brief—paragraph 15, in which we quote from a very interesting long article by Roy Medvedev and his twin brother Zhores. They are distinguished scholars, one a biologist and the other a historian. One lives in London and the other in Moscow. They have some very interesting things to say about their perception of the world. They say with regard to the tremendous armament of Europe:

If the Warsaw Pact missiles and tank divisions face westward today it is not because anyone in the Soviet Union actually thinks that Western Europe by itself is a threat to the security of the U.S.S.R. Rather it is because Europe has for a generation been the primary operational military theater for the United States. The difference is all important.

• 1200

Another comment worth repeating:

Under the euphemistic label of "modernization," the United States is trying to induce the NATO countries of Europe to accept a deployment of nuclear missiles that would be free of the old "double key"—i.e., nominal joint control—and, for the first time, would give America overriding authority to unleash the latest generation of rockets against the Warsaw Pact.

Now, I would urge the committee to investigate allegations when they hear witnesses from the Department of Defence. The argument they have that the Soviet Union is more likely to employ nuclear weapons because it is not a democratic power is absolutely false. In both systems, capitalist and communist, the general population is excluded from the rele-

[Translation]

régulièrement en caucus, M. Menzies passe beaucoup de temps à essayer de constituer un front commun, si vous me permettez l'expression, rapprochant les États-Unis et ce qu'il appelle les membres plus progressistes du groupe occidental.

Par exemple, lors de la 36^e assemblée générale à l'automne de 1981, il y a eu plusieurs résolutions connues sur le désarmement; le gouvernement canadien n'a pas voté d'une façon tellement originale sur ces résolutions. Il y en a une nouvelle en vue d'un traité interdisant l'installation d'armes quelles qu'elles soient dans l'espace. Le vote sur cette résolution a donné 123 oui et aucun non, avec 21 abstentions. Pourquoi le Canada s'est-il abstenu?

Il y a eu une autre nouvelle résolution déclarant que les États qui ont recours les premiers aux armes nucléaires commettent le plus grand crime contre l'humanité. Le vote a donné 82 oui, 19 non et 41 abstentions. Le Canada a voté non, probablement parce que le gouvernement estime que les déclarations de bonne volonté ne remplacent pas le désarmement; ce sont les paroles mêmes du premier ministre lors de la première, et non pas deuxième, comme c'est indiqué dans le mémoire, session spéciale des Nations Unies sur le désarmement. Il n'en demeure pas moins que les Canadiens candides et bien intentionnés ont le droit de se demander pourquoi le Canada a dit non à cette résolution.

Je ne sais pas si vous suivez dans le mémoire que nous vous avons présenté, mais j'en suis au paragraphe 15, dans lequel nous citons un très long et très intéressant article de Roy Medvedev et de son jumeau Zhores. Ce sont d'éminents savants, l'un biologiste, l'autre historien. L'un vit à Londres et l'autre à Moscou. Ils ont des choses très intéressantes à dire au sujet de leur perception du monde. Au sujet de l'armement massif de l'Europe, ils déclarent:

Si les missiles et les divisions blindées des pays du Pacte de Varsovie sont tournés vers l'Occident aujourd'hui, ce n'est pas parce que l'Union soviétique croit vraiment que l'Europe occidentale en elle-même représente une menace pour la sécurité de l'URSS. C'est plutôt parce que l'Europe a été pour toute une génération le théâtre militaire opérationnel de prédilection pour les États-Unis. Il convient de faire la distinction.

Je cite un autre extrait intéressant:

Sous le couvert de l'euphémisme «modernisation», les États-Unis tentent d'amener les pays européens de l'OTAN à accepter le déploiement de missiles nucléaires non soumis à la «double manette de commande», c'est-à-dire à un contrôle commun nominal, ce qui, pour la première fois, donnerait à l'Amérique le pouvoir incontestable de lancer ces fusées dernier cri sur les pays du Pacte de Varsovie.

J'invite le Comité à fouiller les déclarations des témoins du ministère de la Défense lorsqu'ils comparaissent. Leur argument voulant que l'Union soviétique soit plus encline à faire usage des armes nucléaires parce que son gouvernement n'est pas démocratique ne tient pas. D'un côté comme de l'autre, capitaliste ou communiste, la population est exclue du proces-

[Texte]

vant decision-making processes. Life and death decisions for humanity involving billions or even trillions of dollars entirely elude the supervision of the general democratic processes, and I guess that is true here too.

I will skip on to the work of bodies other than the United Nations on disarmament studies. The most important, of course, is the negotiating body in Geneva, the Committee on Disarmament, of which Canada is one of the forty members. For the Committee on Disarmament, Canada has done serious work on verification and, of course, I do not want to comment on that except to say we all know the new generations of weapons which are being proposed, or are now in production, will be much more difficult to verify. But the verification work of the Canadian government will be very useful when the world actually gets around to disarmament; that is, the actual disposal of weapons.

We consider that, at the Geneva discussions, the preparation of a comprehensive program for disarmament is particularly important. As we understand it, one of the chief difficulties of the program for disarmament is that there is Western opposition to fixing any time targets. The Voice of Women views development as something that goes from conception to delivery, and it takes place in a finite time.

We urge Canada to reconsider its position on this question of time targets. There is, from the 21 aligned nations, a plan that envisages four stages, each four years long, with each stage having specific measures for the reduction in a percentage fashion of both nuclear and conventional weapons, and with cutoffs in production by nuclear and military significant states to begin with. By the fourth and final stage, all military budgets, bases and forces are to be eliminated except for internal policing requirements.

If such a goal and such a timetable were completed by the Committee on Disarmament and then adopted at the Special Session on Disarmament in June, it would be a big step forward to subsequent negotiations. It would lead to the completion of disarmament by the year 2,000, a very admirable goal.

Now, I will skip to paragraph 25. We consider the *Study on the Relationship of Disarmament and Development*, under the able guidance of the Swedish Ambassador, Inge Thorsson, to be a very important consideration. I know when you hear Mr. Wood, who was one of the members of the group who prepared that report, you will hear about it in detail, but I would just like to quote from what Mrs. Thorsson said when she presented the report to the General Assembly last October. She said:

a basic finding our group unanimously expressed, is that the world can either pursue the arms race... or it can move

[Traduction]

sus décisionnel véritable. La décision de vie ou de mort pour l'humanité, impliquant la dépense de milliards et même de millions de millions de dollars, échappe entièrement au processus démocratique général. D'ailleurs, je suppose que c'est la même chose ici.

Je vais passer aux études sur le désarmement autres que celle des Nations Unies. Parmi les autres organismes, le plus important est sûrement l'instance de négociation à Genève, la Commission sur le désarmement, dont le Canada est l'un des 40 membres. Le Canada a fait un travail sérieux de vérification pour le compte de la Commission sur le désarmement. Je ne m'étendrai pas là-dessus, sauf pour dire que la nouvelle génération d'armes proposées ou déjà en voie de fabrication, c'est bien connu, sera beaucoup plus difficile à vérifier. Il n'en demeure pas moins que le travail de vérification du gouvernement canadien sera très utile lorsque le monde se sera finalement entendu sur le désarmement, c'est-à-dire le démantèlement véritable des armes.

Nous pensons que dans le cas des entretiens de Genève la préparation d'un programme complet de désarmement est particulièrement importante. Nous croyons savoir que l'une des principales difficultés auxquelles fait face un tel programme de désarmement est dû à l'opposition des pays occidentaux de fixer des calendriers précis. Le groupe *Voice of Women* voit le développement comme quelque chose qui va de la conception à la réalisation, comme quelque chose qui a une limite dans le temps.

Nous incitons le Canada à revoir sa position sur la question des dates objectifs. Les 21 pays alignés ont un plan qui prévoit quatre étapes, chacune d'une durée de quatre ans, chacune assortie de mesures précises en vue de la réduction selon certains pourcentages des armes classiques comme des armes nucléaires, également chacune prévoyant l'arrêt de la production des principales puissances nucléaires et militaires à compter d'une certaine date. La quatrième et dernière étape achevée, tous les budgets militaires, toutes les bases et les forces militaires doivent être éliminées sauf pour ce qui est du maintien de la sécurité à l'intérieur de chaque pays.

Si un tel objectif et un tel calendrier pouvaient être établis par la Commission sur le désarmement, puis adoptés par la session spéciale de juin sur le désarmement, ce serait un grand pas en avant en vue de négociations ultérieures. Le désarmement doit être chose faite pour l'an 2000, ce qui serait un objectif fantastique.

Je passe maintenant au paragraphe 25. Nous pensons que l'étude sur les rapports entre le désarmement et le développement, sous l'habile direction de l'ambassadeur suédois Inge Thorsson, est très importante. Je sais que lorsque vous entendrez M. Wood, l'un des membres du groupe qui a préparé le rapport, vous aurez plus de détails à ce sujet. Pour l'instant, je voudrais quand même citer les propos de Mme Thorsson au moment où elle a présenté le rapport à l'Assemblée générale en octobre dernier. Voici ce qu'elle disait:

notre groupe en est venu unanimement à la conclusion essentielle que le monde peut soit poursuivre la course aux

[Text]

consciously and with deliberate speed toward a more sustainable international and political order. It cannot do both... In our era, national security can no longer be equated with military might. Only through global, or international security, will it be possible to reach the objective of national security for the ultimate goal of freedom, well-being and human dignity for people throughout the world.... The first paragraph of the Final Document of UNSSOD I recognizes that the arms race itself has become a threat to the security of nations. Thus disarmament, particularly nuclear disarmament, would directly enhance security.

This is the firm position of the Voice of Women, I might add.

• 1205

I referred briefly to the development of the strategy of suffocation, and I would like to now proceed to the proposals which you asked me to talk about. We would like the Canadian government to consider that the proposal for a comprehensive test ban treaty now be taken up in the committee on disarmament since the negotiations between the U.S., the U.K. and the U.S.S.R. have dragged out, despite the finding that there were only technical obstacles, small obstacles, to their conclusion and that all the main points of the treaty have been worked out now for some years. Mr. Epstein could tell you about that.

We urge that Canada bring to UNSSOD II a draft agreement for banning the flight-testing of all strategic delivery vehicles. We have had a resolution on this subject presented by Canada in the UN, but it has not gone beyond a rhetorical stage. We think the strategy of suffocation might be included to a ban on the flight-testing of all nuclear weapons systems, not just the strategic ones, as originally proposed by the Prime Minister. We note that the Cruise and Lance missiles, for which parts are now being made in Canada, are not strategic weapons, but that these components are deeply involved with the whole nuclear industry. Canada is deeply involved with the whole nuclear arms industry, and a ban on flight-testing of nuclear weapons in general would modify the priorities of our government.

Similarly, we, from Montreal, have been aware that in the past there have been components for Trident submarines manufactured there. Since the company that manufactured them is now a private corporation, we have no means of knowing what they are manufacturing. Perhaps this committee, with its access to information, would like to find out and tell us what we Canadians are really doing.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): What is the name of the company?

[Translation]

armements... soit progresser consciemment et délibérément vers un ordre international et politique pluraliste. Il ne peut pas faire les deux en même temps... à notre époque, la sécurité nationale ne peut plus être synonyme de puissance militaire. Ce n'est que dans le contexte d'une sécurité mondiale ou internationale qu'il sera possible de réaliser l'objectif de la sécurité nationale devant amener ultimement la liberté, le bien-être et la dignité humaine chez tous les peuples de la terre... Le premier paragraphe du document définitif de la première session spéciale des Nations Unies sur le désarmement reconnaît que la course aux armements en elle-même est devenue une menace à la sécurité des nations. Le désarmement donc, plus particulièrement le désarmement nucléaire, doit renforcer directement la sécurité.

Je dois ajouter que c'est la position ferme du groupe *Voice of Women*.

J'ai parlé brièvement de l'élaboration de la stratégie de l'asphyxie. Je passe maintenant aux propositions, comme vous me l'avez demandé. Nous aimerions que le gouvernement canadien envisage que la proposition en vue d'une interdiction totale des essais soit reprise par la Commission sur le désarmement puisque les négociations entre les États-Unis, le Royaume-Uni et l'URSS traînent en longueur, malgré l'opinion selon laquelle seul, des obstacles techniques, mineurs, les empêchent d'aboutir et que tous les points centraux du traité sont établis depuis des années. M. Epstein pourrait vous en dire davantage à ce sujet.

Nous incitons le Canada à saisir la deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement d'un projet d'entente sur l'interdiction des essais en vol de tous les dispositifs stratégiques de lancement. Le Canada a déjà présenté une résolution à ce sujet aux Nations Unies, mais elle est jusqu'ici restée lettre morte. Nous pensons que la stratégie de l'asphyxie doit s'étendre à une interdiction des essais en vol de tous les dispositifs nucléaires, et pas seulement des dispositifs stratégiques, comme l'a proposé au départ le premier ministre. Nous notons que les missiles Cruise et Lance, dont certaines des pièces sont actuellement fabriquées au Canada, ne sont pas des armes stratégiques, mais que ces éléments sont quand même très importants dans le cadre de l'industrie nucléaire globale. Le Canada est impliqué d'une façon très directe dans l'industrie des armes nucléaires; une interdiction globale des essais en vol des armes nucléaires signifierait une modification des priorités du gouvernement.

Nous, qui venons de Montréal, savons évidemment que par le passé des éléments des sous-marins Trident y ont été fabriqués. Comme la société qui les fabriquait appartient maintenant au secteur privé, il nous est impossible de savoir ce qu'elle produit ces jours-ci. Le Comité serait peut-être intéressé, grâce à l'accès à l'information dont il jouit, à le déterminer et à en informer les Canadiens.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Quel est le nom de cette société?

[Texte]

Mrs. Gertler: Vickers. There are, of course, other things manufactured in our area, particularly airplane parts and high-tech electronic parts that are shipped to the United States and become components of hardware that goes we know not where. We had, of course, the story on the space research corporation fiasco, and I think the committee could very well strengthen the disclosure requirements that would enable us—but you will hear about that from another witness, I think—the disclosure requirements of what our exports really go to.

There is a tendency, and this is an aside, of people concerned with the militarization of the Third World to worry about the shipment of military hardware to the Third World; but, of course, the biggest customer of Canada for arms exports is the United States.

To go back to the strategy of suffocation: the third point of the strategy of suffocation proposed that there be a ban on the production of fissionable materials for weapons purposes. We have not gotten around to making concrete suggestions on how such a ban might be effected. Meanwhile, our government continues to allow export of uranium to the United States and other countries, uranium which may or may not go for weapons purposes. However, this uranium adds to the supplies and therefore increases the uranium available to the countries—and it is not only the United States but also the various countries that are customers for Saskatchewan uranium, the countries of Europe, that make it possible to increase the general world supply of uranium available for weapons.

• 1210

Then we note that CANDU reactors are famous for the supervision difficulties they present to the International Atomic Energy Authority. The spent fuel containing plutonium can be removed from the reactor core at any time and devoted to military purposes without warning. Since the inspection system of the IAEA is periodic—except for some electronic gadgetry that they say will provide continuous monitoring—there is no way of really supervising the uses made of spent fuel out of CANDU reactors.

This we find a serious moral, if not absolutely legal, contradiction to the non-proliferation treaty, which, of course, Canada has signed. There is something to be looked at there.

I just might mention in passing that one of the pieces of paper we have given you is a transcript of an interview with an Argentinian high official at a conference that took place in Knoxville, Tennessee in November, in which he quite casually confirmed that the Argentinian interest in having nuclear reactors was based on more military than industrial considerations.

The fourth proposal of the strategy of suffocation is that there be an international system to limit the spending on

[Traduction]

Mme Gertler: Vickers. Il y a évidemment bien d'autres choses fabriquées dans notre région, en particulier des pièces d'avion et des pièces électroniques de haute technologie envoyées aux États-Unis. Il s'agit d'éléments de systèmes qui servent on ne sait trop à quoi. Il y a évidemment eu le compte rendu sur le fiasco de la société de recherche spatiale. Le Comité voudra peut-être renforcer les dispositions touchant l'accès à l'information, il en entendra d'ailleurs parler par un autre témoin, de façon que nous puissions savoir où vont vraiment nos exportations.

Je signale en passant que les gens qui craignent la militarisation du Tiers Monde ont tendance à toujours voir les envois d'armes au Tiers Monde; ils oublient que le plus gros client du Canada pour les armes d'exportation est les États-Unis.

Je reviens à la stratégie de l'asphyxie. Le troisième point de cette stratégie veut que la fabrication de matières fissiles à des fins militaires soit interdite. Nous ne faisons pas de proposition concrète sur la forme que pourrait prendre cette interdiction. Entre-temps, cependant, notre gouvernement continue de permettre l'exportation d'uranium aux États-Unis et dans d'autres pays, un uranium qui peut servir à des fins militaires. De toute façon, cet uranium ajoute aux approvisionnements existant et accroît d'autant le stock dont disposent divers pays. Il n'y a pas que les États-Unis. L'uranium de la Saskatchewan va en Europe et ailleurs. Il sert à accroître l'approvisionnement mondial destiné aux armes.

Nous constatons que les réacteurs CANDU ont la réputation de poser des problèmes de surveillance à l'Agence internationale de l'énergie atomique. Le combustible irradié, qui contient du plutonium, peut être enlevé du noyau du réacteur à n'importe quel moment et il peut être utilisé à des fins militaires sans que quiconque en soit averti. Le système de vérification de l'AIEA ne prévoyant que des inspections périodiques (à l'exception de certains instruments électroniques qui, selon l'Agence, assurent un contrôle continu), il n'y a vraiment pas moyen de savoir ce qu'il advient du combustible épuisé des réacteurs CANDU.

Cela est tout à fait contraire, au moins sur le plan moral, sinon sur le plan juridique, au Traité de non-prolifération des armes nucléaires dont le Canada est signataire. Il faudrait selon nous regarder les choses de plus près.

J'aimerais d'autre part signaler en passant que l'un des documents que nous vous avons remis est le texte d'une entrevue qui a été faite avec un haut fonctionnaire argentin lors d'une conférence qui s'est tenue à Knoxville, dans le Tennessee en novembre dernier. Il confirme sur un ton des plus légers que si l'Argentine souhaite acheter des réacteurs nucléaires, c'est pour des raisons militaires plutôt qu'industrielles.

La quatrième proposition de la stratégie de l'asphyxie préconise la mise sur pied d'un système international visant à limiter

[Text]

strategic weapons systems. Here also our government has supported a generalized view and approach to standardizing international accounts so that military budgets could be reduced in some percentage fashion.

Again, we see a contradiction between our government's view that this is a good idea and the decision that has been taken by the present government to increase the military budget to an annual rate of more than 3 per cent above inflation. Of course, I do not need to go into the discussion with you of all the torturous logic that was used to make the decisions to buy major new military hardware. They seldom touched back to base in terms of the realities of security policy.

There are some other measures that deserve Canadian attention for UNSSOD II: particularly the one that Mrs. Duckworth has mentioned, that there should be NGOs there; particularly the one that you will hear about from the scientists, that Canada should support an international monitoring satellite; particularly the one you will hear from Mr. Thomson, that Canada should investigate the extension of nuclear weapons-free zones for Canada, the polar region, the Pacific, and so forth, a program that is part of the commitment of the First Special Session to increasing the areas of nuclear weapons-free areas in the world.

We urge that Canada support the UN proposal for a world disarmament campaign and that we fund it well.

Then, and this is something on which action can be taken very quickly, we urge that Canada undertake the kinds of studies and programs that have been proposed in the Thorsson report on the relationship of disarmament to development. In that report they say that every country should understand and publish the social costs of their military expenditures, and they should study what the alternative results of a re-allocation of those expenditures could mean to existing national problems and to increased foreign aid.

Finally, and this I think is something that has never been considered seriously in Canada, if we really want to talk about disarmament, we want to talk about what should be done with the factories that are now manufacturing military equipment. Parenthetically, I would like to say that when conversion studies were undertaken in California, where there is a great deal of military production, it was found that all the personnel who were involved in military production could find equivalent civilian jobs. Electricians could still work as electricians without much re-training, machinists could work as machinists, and so forth. The one group that was difficult to convert was the engineers. The group that was difficult to convert was the engineers. They were used to working on cost-plus contracts, which would never do for civilian industry. Do you want me to say something there? You are waving your pencil.

[Translation]

les sommes d'argent consacrées à l'armement. Là encore, notre gouvernement a appuyé l'idée d'un système de normalisation des comptes internationaux afin de réduire sensiblement les budgets militaires.

Ici encore, il semble y avoir une contradiction entre le fait que notre gouvernement appuie cette idée et le fait que le gouvernement canadien ait pu, à l'heure actuelle, décider d'augmenter le budget militaire d'un taux annuel supérieur de 3 p. 100 à celui de l'inflation. Il n'est bien sûr pas nécessaire que je me lance dans une discussion au sujet de la très bizarre logique qui a été utilisée pour justifier la décision du gouvernement d'acheter du nouveau matériel militaire. Cette logique n'avait d'ailleurs rien à voir avec la réelle politique canadienne sur la sécurité.

Il y a un certain nombre de mesures qui méritent que le Canada les étudie avant l'UNSSOD II, notamment celle dont a parlé M^{me} Duckworth, à savoir que davantage d'organismes non gouvernementaux devraient participer; celle dont vous parlerez les scientifiques, selon laquelle le Canada devrait appuyer l'idée de la mise en place d'un satellite de contrôle international; celle dont discutera M. Thomson, selon laquelle le Canada devrait songer à agrandir les zones où il n'y a pas d'armes nucléaires, comme l'Arctique et la côte Pacifique. Cette dernière mesure cadrerait d'ailleurs très bien avec un programme qui a été adopté lors de la première session extraordinaire, programme visant la multiplication de par le monde des zones où les armes nucléaires sont strictement interdites.

Nous exhortons le gouvernement canadien à appuyer la campagne pour le désarmement mondial des Nations Unies et à y consacrer d'importantes sommes d'argent.

Enfin, et il faudrait agir très vite dans ce domaine, nous exhortons le Canada à entreprendre le genre d'études et de programmes que propose le rapport Thorsson au sujet des relations qui existent entre le désarmement et le développement. Ce rapport dit que chaque pays devrait connaître et faire publier les coûts sociaux de ses dépenses militaires et étudier quels résultats pourraient être obtenus au niveau des programmes nationaux et de l'augmentation de l'aide étrangère si ces fonds étaient redistribués.

Mon dernier point concerne quelque chose qui n'a jamais vraiment été envisagé de façon sérieuse au Canada. Si nous voulons vraiment appuyer le désarmement, il faut prendre des mesures en ce qui concerne les entreprises qui fabriquent du matériel militaire à l'heure actuelle. J'aurais une petite parenthèse à faire: des études de conversion entreprises en Californie, où la production militaire est très importante, ont révélé que tous les employés du secteur de l'armement pouvaient se trouver un emploi équivalent dans un autre secteur. Les électriciens pouvaient, sans avoir à prendre beaucoup de cours supplémentaires, rester électriciens et travailler ailleurs; les machinistes pouvaient continuer à travailler en tant que machinistes, et caetera. Le seul groupe pour qui la transition aurait été difficile était celui des ingénieurs. Le groupe qui était difficile à reconvertir était celui des ingénieurs. Ceux-ci étaient habitués à travailler avec des contrats coûts plus hono-

[Texte]

• 1215

The Chairman: No, no.

Mrs. Gertler: We have noted in paragraph 37 that this committee's consideration of proposals for the Second Special Session is late, and rapid and extraordinary effort must take place in order to get policy inputs into the virtually already completed program of the government. Despite good intentions and very fine words, which have a high regard in international circles, the Canadian government has put little energy into the realization of its disarmament aims.

The UN meeting this summer will have a great opportunity to turn away from the race toward doom. At every international meeting there are opportunities for innovative discussions with representatives of every nation on earth. The clock goes very fast. I would just remind you that when we appeared before this committee 15 months ago, at the time you were considering the renewal of NORAD, we urged that there be a serious review of Canadian foreign policy. Your committee report took up that recommendation, and here we are again doing a hurried job and not the fundamental one that it is necessary to do.

Just as a footnote I would like to say that about three times the usual number of witnesses have been scheduled today to deal with the NGO point of view, and I think that you have missed a valuable opportunity by crowding your schedule in this way.

The Chairman: May I say that we have the same number on Thursday and again next week. It is not because it was you, I assure you. It is because we have too many people we do not want to turn down, so . . .

Mrs. Gertler: Well, I understand how busy you are and what a frantic schedule senior members of government have. I say that very apologetically.

The Chairman: I wanted to show you that we give equal consideration; we debated among ourselves painfully as to who would be coming and who would not. We try to get as many as possible.

Mrs. Gertler: I would like to add a few more documents to the heap on your desk. The publication of the UN non-government organizations, the *Disarmament Times* is something that you get anyhow or—

The Chairman: No, we do not get it as members, but some of us get it by interest.

[Traduction]

raires, ce qui n'aurait jamais fait l'affaire de l'industrie civile. Voulez-vous que je dise quelque chose? Vous faites des signes avec votre crayon.

Le président: Non, non.

Mme Gertler: Nous soulignons dans le paragraphe 37 que le Comité est en retard dans son étude des propositions pour la deuxième session extraordinaire. Il faudra qu'il fasse rapidement des efforts extraordinaires pour pouvoir se prononcer sur le programme du gouvernement qui est presque déjà terminé. Malgré ses bonnes intentions et ses excellents discours, qui sont très bien vus à l'étranger, le gouvernement canadien n'a pas déployé beaucoup d'efforts en vue d'atteindre ses objectifs en matière de désarmement.

La réunion des Nations Unies prévue pour cet été lui donnera l'occasion rêvée de se retirer de cette course sans issue. Chaque réunion internationale offre la possibilité d'avoir des discussions intéressantes avec des représentants de tous les pays du monde. Mais l'horloge tourne très vite. Je tiens à vous rappeler que la dernière fois que nous avons comparu devant le Comité, il y a quelque 15 mois, vous étiez en train d'étudier le renouvellement des contrats de NORAD, et nous vous avions vivement encouragés à réexaminer la politique étrangère du Canada. Le Comité avait accepté notre recommandation, mais vous voici de nouveau pris dans un tourbillon, obligés de faire un travail à la va-vite, plutôt qu'un examen approfondi de la question, comme il se devrait.

J'ai une autre remarque à faire. Vous avez invité à la réunion d'aujourd'hui trois fois le nombre habituel de témoins, pour connaître le point de vue des organismes non gouvernementaux. Je pense que vous vous faites du tort en chargeant ainsi votre programme.

Le président: J'aimerais tout simplement dire que nous avons invité le même nombre de témoins pour jeudi et pour les séances de la semaine prochaine. Je tiens à vous assurer que vous n'étiez pas du tout visés. Il y a trop de gens qui veulent comparaître devant le Comité, et nous ne voulons pas leur dire non, alors . . .

Mme Gertler: Je sais combien vous êtes occupés et combien votre emploi du temps est rempli. Je m'excuse.

Le président: Je voulais tout simplement qu'il soit clair que nous étudions chaque demande qui nous est envoyée. Nous avons eu du mal à décider qui nous inviterions et qui nous n'inviterions pas. Nous avons dû en discuter très longuement. Nous essayons d'inviter le maximum de personnes.

Mme Gertler: J'aimerais ajouter quelques documents de plus à la pile que vous avez devant vous. Vous devez de toute façon recevoir la publication intitulée *Disarmament Times*, que font paraître les organismes non gouvernementaux des Nations Unies . . .

Le président: Non, cette publication n'est pas systématiquement envoyée à tous les députés. Mais certains d'entre nous la reçoivent parce que nous en avons fait la demande expresse.

[Text]

Mrs. Gertler: Well, I would like to make it part of the record. I would also think that you might want to reproduce for the members of the committee the full article by these important Russian dissidents, from the current issue of *Nation* magazine. All right?

The Chairman: Thank you very much. Now, yes, Mr. Munro?

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): The excerpt from the Medvedev article is contained in a brief and that will appear in our records.

Miss Duckworth: May I just add a word about this? Probably everybody knows that these are two dissidents, Russian dissidents, one of whom does live in Moscow and the other of whom has lived in England for some time. When the book about the nuclear tragedy in the Urals was first published, people would not believe him because they thought he was a dissident who was trying to prove something terrible about the USSR. But even though they are dissidents, they take a point of view, which is one that we ought to know, in defence of the USSR position and those two articles in the *Nation*, the Neatby-Thomson article, "Protest and Survive" that came out last year, and this one, which is in response to that and has just come out, are both excellent to put side by side and see how it looks from both positions.

The Chairman: Thank you. Now, we will listen to Mr. Fawcett, *le président de Science pour la paix*.

Science pour la paix est un organisme de création très récente, mais la rapidité de sa croissance au cours de la dernière année d'existence, je pense, augure bien de son avenir et souligne l'intérêt qu'il suscite.

• 1220

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, M. Fawcett est accompagné de membres du conseil dont M. Franklyn Griffiths et M. Tom Clark et du trésorier, Derek Paul.

Monsieur Fawcett.

Mr. E. Fawcett (President, Science for Peace): Thank you. I would like to thank the committee for this opportunity to appear before them to give a necessarily abbreviated presentation, because of the accidents of scheduling.

In our one year of corporate existence this new organization of Canadian scientists has grown to about 200 and this includes some of our leading scientists, as you can see by reference to the list of board members of which you have a copy.

Science for Peace originated basically in the frustration felt by many scientists that science and technology is increasingly directed towards destructive purposes with the result that we are less secure than ever before. We believe that Canada's scientists can make a very positive contribution to starting the move towards real security. We can do this by contributing to

[Translation]

Mme Gertler: Je voudrais que ces documents soient annexés au procès-verbal. J'ai également pensé que vous pourriez faire photocopier pour tous les membres du Comité l'article écrit par des dissidents soviétiques qui a paru dans le dernier numéro de la revue «Nation».

Le président: Merci beaucoup. Oui, monsieur Munro?

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Un extrait de l'article de Medvedev figure, dans un des mémoires et il sera donc inclus dans le procès-verbal.

Mlle Duckworth: Puis-je ajouter quelques remarques? Vous savez tous sans doute que l'un des dissidents soviétiques en question vit à Moscou et que l'autre vit depuis quelque temps déjà en Grande-Bretagne. Lorsqu'est paru le livre au sujet de la tragédie nucléaire dans l'Oural, les gens ne croyaient pas l'auteur, car ils pensaient tout simplement qu'il s'agissait d'un dissident qui voulait faire le procès de l'Union soviétique. Mais même si les auteurs des deux articles sont des dissidents, ils adoptent un point de vue qui défend la position de l'Union soviétique et c'est pourquoi nous pensons qu'il est intéressant de les étudier ensemble afin de comprendre les deux positions. Les deux articles parus dans «Nation», l'article Neatby-Thomson, intitulé *Protest and Survive*, qui a paru l'an dernier, et celui-ci, qui fait réponse à ce dernier et qui vient juste de paraître, se complètent.

Le président: Merci. La parole est maintenant à M. Fawcett, *Chairman of Science for Peace*.

Science for Peace is a very recently formed organization, but the speed at which it has grown over the past year augurs well for its future and demonstrates the interest which it has generated.

As I said earlier, Mr. Fawcett is accompanied by members of the organization's board of directors, Mr. Franklyn Griffiths and Mr. Tom Clark as well as Derek Paul its treasurer.

Mr. Fawcett.

M. E. Fawcett (président de Science pour la paix): Merci. Je tiens tout d'abord à remercier le Comité de m'avoir donné l'occasion de comparaître pour lui présenter un mémoire que nous avons dû raccourcir étant donné le nombre de témoins avec lesquels nous partageons la présente audience.

Notre société n'existe que depuis un an. Elle regroupe maintenant quelque 200 scientifiques canadiens, dont des chercheurs de renom, comme vous pourriez le constater en regardant la liste des membres de son conseil d'administration, dont nous vous avons donné un exemplaire.

Science pour la paix est issue de la frustration ressentie par de nombreux scientifiques face à l'orientation de plus en plus marquée de la science et de la technologie vers des fins destructives, ce qui a eu pour résultat de faire planer au-dessus de nous plus d'incertitude que jamais. Nous sommes d'avis que les scientifiques canadiens pourront contribuer au lancement

[Texte]

peacekeeping and to arms control and eventually to disarmament.

Canada's political leadership in this field is well known, from the peacekeeping activities of Lester Pearson to the policy of suffocation announced at UNSSOD I in 1978. However, it is not generally recognized that Canadian science is in a position to take a lead in this area. Examples are verification of destruction of chemical weapons and the monitoring of our future comprehensive test ban.

But today we should like to focus on a specific proposal, a single specific proposal, of which you have a copy, that Canada should participate in the international satellite monitoring agency. My colleague, Dr. Tom Clark, will speak to this proposal.

Mr. T.C. Clark (Board Member, Science for Peace): Thank you for your patience during our game of musical chairs here.

I think this morning's talks, so far, will have been enough to convince us as visitors, and you as members, of the ongoing seriousness and the frustration at our impotence with respect to the escalation of arms—especially nuclear arms.

Our question would be: Is there any hope? Is there anything practical which can be done? I know that it is late in the morning, our stomachs are feeling empty, and we are in a room which has, with respect Mr. Chairman, a little of the atmosphere of the fifties that is prevalent outside. I almost wish that the clerk could pull the blind and let us see that, in fact, it is a nice spring day out there. There really is some hope.

The Chairman: I do not want to lose the members.

Mr. Fawcett: Maybe we can pull the blind after they have heard our presentation, Mr. Chairman.

Is there any hope? Is there any proposal which is significant enough that there could be real change, but not quite so significant that it would scare everyone off? Is there a proposal that is particularly timely, which has a certain coming togetherness of propitious opportunities? Is there a proposal that is positive, rather than always looking at things which maybe we should not be doing? Is there something that we should be doing that perhaps we have not been doing? Is there something that is practical and well researched? Our assertion to you is that there is, of course, and that it is—not a panacea, but a significant step—the proposal for an international satellite monitoring agency of the United Nations.

Mr. Wenman: Mr. Chairman, on a point of order.

The Chairman: Mr. Wenman.

[Traduction]

d'un mouvement axé sur la sécurité. Nous pensons pouvoir le faire en contribuant au maintien de la paix, au contrôle de l'armement et, éventuellement, au désarmement.

Tout le monde sait que le Canada a été en tête de file depuis les activités pacifiques de Lester B. Pearson jusqu'à l'annonce de la politique d'asphyxie lors des réunions de l'UNSSOD I en 1978. Mais l'opinion publique ne reconnaît pas que le secteur scientifique canadien est en mesure de jouer un rôle de leader dans ce domaine. Mais je pourrais vous donner des exemples prouvant que la situation est tout le contraire: la vérification de la destruction d'armes chimiques et le contrôle de l'interdiction d'effectuer des essais à l'avenir.

Mais nous allons aujourd'hui nous attacher à une proposition en particulier, dont vous avez reçu copie. Cette proposition préconise la participation du Canada à un organisme international de contrôle des satellites. C'est mon collègue, M. Thom Clark, qui vous parlera de cette proposition.

M. T.C. Clark (membre du conseil d'administration de Science pour la paix): Je vous remercie d'avoir été patients pendant que nous changions de place.

Je pense que les discussions qui se sont déjà déroulées ce matin nous auront convaincus, nous en tant que visiteurs et vous en tant que députés, de la qualité du problème et de la frustration que nous ressentons vis-à-vis de notre impuissance face à l'accélération de la course aux armes, notamment aux armes nucléaires.

Voici la question que nous nous posons: y a-t-il quelque espoir? Y a-t-il quelque chose de pratique que l'on puisse faire? Je sais qu'il est tard et qu'on a tous l'estomac creux et, sans vouloir vous offenser, nous nous trouvons dans une salle qui a un peu l'ambiance des années 50, ambiance que l'on retrouve à l'extérieur. Je souhaiterais presque que le greffier remonte les stores afin que l'on puisse voir combien il fait beau aujourd'hui. Il y a tout de même de l'espoir.

Le président: Je ne voudrais pas que les députés soient trop tentés.

M. Fawcett: On pourra peut-être remonter les stores lorsqu'ils auront entendu notre mémoire, monsieur le président.

Y a-t-il de l'espoir? Pourrait-on en arriver à une proposition qui serait assez importante pour qu'elle amène de réels changements, mais pas assez importante qu'elle effraye tout le monde? Pourrait-on en arriver à une proposition opportune, qui tire à son profit la conjoncture actuelle? Pourrait-on en arriver à une proposition qui soit positive et qui ne s'épanche pas sur les choses que nous ne devrions peut-être pas être en train de faire? Y a-t-il quelque chose que l'on n'a pas fait mais que l'on devrait faire? Y a-t-il quelque chose de pratique et de bien documenté? Nous disons que oui. Il ne s'agit pas d'une panacée, mais bien d'une mesure importante, à savoir la création d'une agence internationale de contrôle des satellites qui relèverait des Nations Unies.

M. Wenman: Monsieur le président, j'invoque le Règlement.

Le président: Monsieur Wenman.

[Text]

Mr. Wenman: In view of the fact that we have heard one delegation, is there any way that we could hear this delegation make their presentation as the first delegation this afternoon?

The Chairman: Have you read the program for this afternoon?

Mr. Wenman: It is not possible?

The Chairman: Absolutely not. You have the Canadian Conference of Catholic Bishops and the Canada Council of Churches; you have Project Ploughshares and then tonight you have Mr. Stark of Operation Dismantle and Professor Regher. Tomorrow afternoon it is full. I doubt that we will be able to go through it. Thursday is the same.

So that is the agenda we propose to you with the risks we are encountering now. I am sorry. I know it is almost insane. It is either that or not to receive them—that was the option.

• 1225

Miss Jewett: On the same point of order, we did hear Dr. Polanyi who talked at some length about the International Satellite Monitoring Agency.

The Chairman: That is right.

Miss Jewett: So we are pretty familiar with the detail, and for that reason I know it is possible for our guests this morning to shorten the presentation a little because we have had a good deal from Dr. Polanyi.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): And this brief to be considered in proceedings.

The Chairman: Yes, that full brief, as I said, would be part of the deliberation of today's meeting.

Dr. Carr: Thank you, Mr. Chairman.

Basically we are presenting this brief to you, which is a summary of the thought of the United Nations and our own thinking on the matter. Dr. Polanyi may well have spoken to it. He is one of our members and he is a signatory to this formal brief. You may hear more of it from Dr. Ignatieff who you invited to speak to you also.

But we believe it is timely because the need is pressing. International security is in need of some new initiative. And this is a proposal that has been in the works. The UN has researched it with a group of experts and has explored the feasibility and found that it is feasible. It is something positive and is something we can do. It has one of those desirable characteristics that a lot of our defense activities have, namely, there is something in it for industry. And it is practical.

[Translation]

M. Wenman: Étant donné que nous avons déjà entendu les représentants d'une délégation, ne pourrait-on pas demander aux témoins qui sont devant nous de comparaître les premiers cet après-midi?

Le président: Avez-vous lu le programme prévu pour cet après-midi?

M. Wenman: Ce ne serait pas possible?

Le président: Absolument pas. Comparaissent cet après-midi les représentants de la Conférence canadienne des évêques catholiques et du Conseil canadien des églises. Il y aura aussi des représentants de *Project Ploughshares* et ce soir nous entendrons M. Stark, d'*Operation Dismantle* et le professeur Regher. Le programme pour demain après-midi est bien chargé lui aussi. D'ailleurs, j'ai bien peur que nous ne puissions pas entendre tout le monde. Et jeudi, ce sera la même chose.

Voilà donc l'ordre du jour que nous vous proposons, mais il comporte certains risques, comme nous venons de le voir. Je regrette. Je me rends bien compte que cela n'a pas de sens. Mais c'était cela, ou alors refuser certains témoins.

Mlle Jewett: J'invoque le règlement. Le docteur Polanyi nous a parlé assez longuement de cette agence internationale de contrôle des satellites.

Le président: C'est exact.

Mlle Jewett: Nous sommes donc bien renseignés à ce sujet; nos témoins de ce matin peuvent raccourcir un peu leur présentation, puisque M. Polanyi nous a déjà donné beaucoup d'explications.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Et le mémoire sera annexé au procès-verbal.

Le président: Oui, comme je l'ai déjà dit, le mémoire complet sera annexé au procès-verbal de la réunion d'aujourd'hui.

M. Carr: Merci, monsieur le président.

Le mémoire que nous voulions vous présenter résume en fait les vues des Nations Unies et notre opinion sur la question. Il se peut fort bien que le docteur Polanyi vous en ait parlé. Il est justement membre de notre association et signataire de notre mémoire. M. Ignatieff, que vous avez invité à comparaître, vous en parlera peut-être également.

Nous pensons que cette proposition est très intéressante, car le besoin se fait de plus en plus sentir. De nouvelles initiatives s'imposent dans le domaine de la sécurité internationale, et il s'agit d'une proposition à laquelle on songe depuis quelque temps. Les Nations Unies l'ont étudiée avec un groupe d'experts et ils sont ensemble arrivés à la conclusion que l'idée était envisageable. Il s'agit d'une mesure positive, d'une mesure réalisable. Elle comporte d'autre part une caractéristique très souhaitable, comme bon nombre de nos activités de défense: elle prévoit quelque chose pour l'industrie. Et il s'agit d'une proposition pratique.

[Texte]

The step-wise introduction, as proposed, allows countries first to develop expertise at handling satellite data. It then allows for the possibility of grand stations, and in the last phase of this proposal, it would have a full-blown satellite system that the United Nations is, in fact, managing.

Security, you know, is an international affair, and it will only work if the nations work together. This kind of agency is a vehicle in which nations could start working together. It is a new initiative—it is a new vehicle. And as scientists, we are all too familiar of the power of technologies to develop their own momentum, and in our view this is one of those kinds of technologies. It is developed to the point at which it could be applied internationally. It is now applied nationally. We know it is used by the two superpowers. Internationally, it offers a better chance of security because security is really an international affair. It is something that we build together. It is not a bilateral affair.

Our proposal describes the kinds of developments that are going on in satellite technology, irrespective of whether this proposal is supported by the United States or the Soviet Union. It is quite clear that a number of nations will shortly have the necessary kind of technology to at least accomplish area surveillance. It is also quite clear that, since countries like India can now launch satellites, one no longer needs the superpowers to launch. And it is also clear from the committee of experts that a number of existing treaties could be verified. You can verify arms control and you can verify disarmament.

But perhaps lingering in this idea of hope down the tunnel there is the hope of monitoring a crisis. There is the possibility of early warnings of possible attacks, evidence of border violations, ceasefire monitoring, assistance to UN observers, and strengthening confidence-building.

So that in summary, Mr. Chairman, we believe that our brief is brief, and that it speaks for itself. We hope your standing committee will give a proposal that is well advanced and has a body of support especially among Third World, and East and West European nations. We hope it is a proposal that does require some initiative from countries like Canada, with an interest in satellites and communications technologies. We hope that your committee will give this a high priority and an endorsement, and will encourage the government to take some kind of action on it.

• 1230

Thank you very much for hearing us.

The Chairman: Thank you very much. First on my list is Mr. Crouse.

[Traduction]

Le processus serait échelonné. Il permettrait tout d'abord aux pays d'apprendre comment utiliser les données relatives aux satellites, il prévoit ensuite l'installation de grosses stations et, à la dernière étape, la mise en place d'un très important système de satellites qui serait géré par les Nations Unies.

Vous conviendrez que la sécurité est une affaire internationale et qu'elle n'est possible que lorsque tous les pays travaillent ensemble. Une agence de ce genre permettrait justement aux différents pays de réunir leurs efforts. Il s'agit d'une nouvelle initiative, d'une nouvelle idée. En tant que scientifiques, nous savons très bien combien les technologies peuvent s'autopropulser, il s'agit ici, selon nous, d'une technologie de ce genre. Elle est si perfectionnée qu'elle pourrait être appliquée à l'échelle internationale. Elle l'est déjà d'ailleurs. Nous savons qu'elle est utilisée par les deux superpuissances. A l'échelle internationale, elle offrirait de bonnes perspectives de sécurité, car la sécurité est vraiment une affaire internationale. C'est quelque chose que nous devons construire ensemble. Il ne s'agit pas d'une affaire bilatérale.

Notre proposition décrit les progrès qui ont été faits dans le domaine de la technologie des satellites, sans tenir compte d'un éventuel appui de cette proposition par les États-Unis ou par l'Union soviétique. Il est déjà évident qu'un certain nombre de pays disposeront bientôt du genre de technologie dont ils auront besoin pour au moins pouvoir surveiller certaines zones. D'autre part, des pays comme l'Inde étant maintenant en mesure de lancer des satellites, il ne suffit pas de penser uniquement aux superpuissances. Les experts qui ont été consultés ont prouvé qu'il serait possible de vérifier l'application d'un certain nombre de traités existants. On pourrait vérifier le contrôle de l'armement et le désarmement.

Toujours dans la même optique de l'espoir, on pourrait peut-être espérer contrôler une crise. On pourrait être averti à l'avance de la possibilité de certains impacts, de violations de frontières, on pourrait contrôler les cessez le feu, aider les observateurs des Nations Unies et, partant, renforcer la confiance.

Voilà donc, en résumé, ce que dit notre mémoire, monsieur le président. Il s'explique de lui-même. Nous espérons que le comité permanent appuiera cette proposition, qui est déjà assez bien définie et qui est appuyée notamment par des pays du tiers monde, ainsi que par des pays d'Europe de l'Est et d'Europe de l'Ouest. Nous espérons que des pays comme le Canada, qui s'intéressent aux satellites et à la technologie des communications, prendront une initiative en ce sens. Nous espérons enfin que le Comité accordera la priorité à cette question, l'appuiera et encouragera le gouvernement à prendre des mesures à cet effet.

Je vous remercie de nous avoir écoutés.

Le président: Merci beaucoup. Le premier intervenant sur ma liste est M. Crouse.

[Text]

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman. Referring to the first witnesses before us, on behalf of the Voice of Women, I note the statement in the second paragraph:

One of our members is a survivor of Hiroshima and she has been able to describe to us in gruesome detail the results of that one bomb.

Having recently spent time on the Island of Oahu, where I visited the Punchbowl crater, the crater of an extinct volcano where hundreds of thousands of Americans are buried, as well as the Arizona where 1100 men died, and still remain in the ship, which is still not decommissioned, it seems the Japanese made a horrible mistake when they attacked Pearl Harbour. By that attack they brought the retaliation from the Americans at Hiroshima, and I raise that because I wonder if this could happen again. Obviously, the Japanese thought they were superior in strength to the Americans or they would never have started the attack. Using that as an illustration, do you think that can happen again?

You have clearly stated the problems associated with nuclear war, which are factual. I submit they are frightening and I agree with your contention. However, do you believe that unilateral disarmament by the West would decrease the threat of nuclear war, or would it increase it, for the same reason I gave for the attack by the Japanese on Pearl Harbour? What is your solution to this problem?

Mrs. Duckworth: We have all observed that talking about unilateral disarmament tends to downgrade the whole debate. You were not here for the previous submissions when this question was raised and the reply given that . . .

Mr. Crouse: I am sorry, I think I have been here for all of the . . .

Mrs. Duckworth: Were you here all morning? This has already been answered . . .

Mr. Crouse: Not by your group.

Mrs. Duckworth: O.K., but the answer is that the people who are concerned about getting nuclear armaments down in the world have initiatives towards disarmament. Somebody has to start. Our position is that every country takes unilateral initiatives to raise the level of armament, and countries have to be willing to take unilateral initiatives in the opposite direction if we are going to arrive at nuclear disarmament.

Mr. Crouse: Thank you.

Mrs. Duckworth: I would like to add to that response by saying the Voice of Women places emphasis on the final document from the first special session, which talks explicitly about negotiated international reduction in armaments. The U.N. phrases "with undiminished security".

[Translation]

M. Crouse: Merci, monsieur le président. J'aimerais revenir à une déclaration faite par les premiers témoins qui ont comparu devant nous, c'est-à-dire les représentantes de *Voice of Women*. Je trouve la phrase suivante au deuxième paragraphe:

L'une de nos membres est une survivante d'Hiroshima et elle a pu nous décrire dans les plus sombres détails les résultats de cette seule bombe.

Ayant récemment passé quelque temps sur l'île de Oahu, où j'ai visité le Punchbowl, le cratère d'un volcan éteint, où sont enterrés des milliers d'Américains, ainsi que l'Arizona, sur lequel 1,100 hommes ont péri (et sont d'ailleurs toujours là . . . le navire n'a pas encore été désarmé), il me semble que les Japonais ont commis une grave erreur lorsqu'ils ont attaqué Pearl Harbour. Ce faisant ils ont provoqué les Américains, qui se sont vengés avec le bombardement d'Hiroshima. Je soulève cette question, car je me demande si cela ne pourrait pas se reproduire. Il est évident que les Japonais se sentaient supérieurs aux Américains, sans quoi ils n'auraient jamais attaqué. J'utilise cela comme exemple pour vous demander si vous pensez que le même genre de chose pourrait se reproduire?

Vous avez très bien expliqué les problèmes qui se rattachent à l'idée d'une guerre nucléaire. Je pense moi aussi que ces problèmes nous font peur, je suis d'accord avec vous. Mais pensez-vous que le désarmement unilatéral par l'Ouest réduirait la menace d'une guerre nucléaire, ou plutôt qu'elle l'augmenterait, pour les raisons que je vous ai données lorsque je vous ai parlé de l'attaque des Japonais à Pearl Harbour? Quelle solution proposez-vous?

Mme Duckworth: Nous avons tous remarqué que le fait de parler d'un désarmement unilatéral ne fait que dévaloriser tout le débat. Vous n'étiez pas ici lors de la présentation d'autres mémoires qui ont soulevé cette question et la réponse était . . .

M. Crouse: Je regrette, mais je pense que j'ai été ici pour toutes les . . .

Mme Duckworth: Avez-vous été ici toute la matinée? On a déjà répondu à . . .

M. Crouse: Pas votre groupe.

Mme Duckworth: D'accord, mais la réponse c'est que les gens qui veulent réduire les armes nucléaires de par le monde doivent prendre des initiatives pour amener un désarmement. Quelqu'un pourra faire le premier pas. Selon nous, tous les pays prennent des initiatives unilatérales pour augmenter l'armement, mais ces mêmes pays doivent être prêts à prendre des initiatives unilatérales dans le sens inverse si nous voulons amener un désarmement nucléaire.

M. Crouse: Merci.

Mme Duckworth: J'aimerais ajouter que notre organisme, *Voice of Women*, attache beaucoup d'importance au document définitif issu de la première session spéciale, qui parle explicitement d'une réduction internationale négociée des armements. On trouve dans le document des Nations Unies l'expression «sans une diminution de la sécurité».

[Texte]

Further I point to the work of a very distinguished group called The Boston Study Group, which published a book in 1980 called *The Price of Defence*, in which a distinguished Boston—that means Harvard and MIT—academic suggests that the level of armament in the world now, the level of U.S. armament which we seem to be discussing by proxy, exceeded the necessities of the defence of North America.

I further call your attention to the widely endorsed proposals of Ambassador Kennan, that all stockpiles of nuclear weapons be reduced immediately by half and then negotiations be continued.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): U.S. stockpiles?

Ms. Gertler: U.S. and U.S.S.R. That was the proposal of Ambassador Kennan.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): You two are saying different things.

Mr. Crouse: To come back to that line of questioning, Mr. Chairman.

• 1235

An hon. Member: It is on page 5, I think.

Mr. Crouse: What the witnesses, Mr. Chairman, in my view, are implying is that we should start the process, and that is practically in a—

Mrs. Gertler: Excuse me for a minute, but I would like to know who the “we” is you are talking about.

Mr. Crouse: That we—

Mrs. Gertler: Are we talking about Canadian policy which has very little to do with the production of nuclear weapons?

Mr. Crouse: Yes . . .

Mrs. Gertler: So you are talking—I presume when you say “we”—as if you were a citizen of the United States of America.

Mr. Crouse: No. I am very much a citizen of Canada, and fought in its defence. What I am saying is that your proposal is . . . On the surface, it sounds like something which could be pursued, but you are, in effect, stating a position which was the American position at the start of the Second World War. I think some 17 months passed when the American nation stood neutral while London and the great cities of Britain were literally destroyed by massive night after night after night bombing attacks, and for 17, if not 18, months the U.S. was neutral.

But that neutrality did not prevent the Japanese from starting the war with the U.S.A. and bringing them in. This is my fear today: that you start a disarmament program, and you lower your guard, and you weaken your position to a point where the U.S.S.R. believes it can now win. So they attack with great force and you are absolutely powerless. If the

[Traduction]

J'aimerais d'autre part mentionner le travail qui a été fait par un groupe très renommé qui porte le nom de *Boston Study Group*. Celui-ci a fait paraître en 1980 un livre intitulé *The Price of Defense* dans lequel un chercheur très renommé de Boston, c'est-à-dire de Harvard et du MIT, explique que le niveau des armements dans le monde, le niveau de l'armement américain, dont on semble parler ici par procuration, dépassent les besoins de défense de l'Amérique du Nord.

J'aimerais d'autre part attirer votre attention sur les propositions de l'ambassadeur Kennan, qui ont déjà reçu un très grand appui, selon lesquelles les stocks existants d'armes nucléaires devraient être immédiatement réduits de moitié et les négociations poursuivies par la suite.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Les stocks américains?

M. Gertler: Les stocks américains et soviétiques. C'est ce qu'a proposé l'ambassadeur Kennan.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Vous ne dites pas la même chose.

M. Crouse: J'aimerais, monsieur le président, en revenir à mes questions.

Une voix: Cela se trouve à la page 5, je crois.

M. Crouse: Ce que les témoins veulent dire, à mon avis, monsieur le président, c'est que nous devrions entamer le processus, ce qui revient pratiquement à . . .

Mme Gertler: Excusez-moi un instant, mais j'aimerais savoir qui vous entendez par «nous».

M. Crouse: Que nous . . .

Mme Gertler: Est-ce que nous parlons d'une politique canadienne qui n'a pas grand-chose à faire avec la production d'armes nucléaires?

M. Crouse: Oui . . .

Mme Gertler: Quand vous dites «nous», vous parlez donc, j'imagine, comme si vous étiez un citoyen des États-Unis d'Amérique.

M. Crouse: Non, je suis citoyen du Canada, et j'ai combattu dans les rangs de son armée. Je veux dire que votre proposition est . . . à première vue, elle paraît réalisable, mais vous défendez, en fait, un point de vue qui était celui des Américains au début de la Deuxième Guerre mondiale. Pendant 17 mois, si je me souviens bien, la nation américaine a maintenu sa neutralité pendant que Londres et les grandes villes de Grande-Bretagne étaient, nuit après nuit, littéralement rasées par les bombardements aériens et pendant 17 mois, peut-être bien 18, les États-Unis n'ont pas bougé.

Mais leur neutralité n'a pas empêché les Japonais de les forcer à entrer en guerre, en les attaquant. C'est ce que je redoute: vous vous lancez dans un programme de désarmement, vous n'êtes plus sur le qui-vive, et vous vous rendez vulnérables au point où l'Union soviétique pense que les chances sont de son côté. Elle se lance à l'assaut, et vous êtes

[Text]

Americans had lowered their guard they would have lost. They would have lost their freedom. So, what you are doing is equating subservience to freedom. Now, on page 5—

Mrs. Gertler: Excuse me. Excuse me, but may I answer?

The Chairman: Sure.

Mrs. Gertler: May I answer? Because I think you are giving me a speech and not answering the question.

Mr. Crouse: No, I am not giving you a speech. That is my option but, in light of the timeframe here, you state—and then you can answer—on page 5 that we cannot wait for improved Soviet behaviour around the world. And I question: Why cannot we wait? You say, we cannot wait for better U.S./Soviet relations. And you refer to control of strategic arms.

The Chairman: This is quoting Thomas J. Watson Jr., who was U.S. Ambassador to Moscow, when addressing the graduating class. So this is part of the speech. Am I right?

Mrs. Gertler: I was quoting Watson's speech, but, if you will excuse me, I would like to finish. I would like to answer a couple of things. First of all, I note that you are continuing to talk about U.S.A. policy, U.S.A. nuclear policy, despite the fact that we sit here on Parliament Hill in Ottawa, Canada. I think you should be talking about Canadian policy. I note, further, that you are referring constantly to experiences of World War II. We contended at the beginning of our presentation that, insofar as major wars between important industrial countries are concerned, the discussion of war in terms of World War II is as obsolete as sticks and stones.

As a matter of fact, the analogy which comes to mind when you begin this kind of remark is that far too many members of the military who received their training and experience before and during World War II—and that is my generation as well—still think in terms of World War II technology. Of course, at the start of World War II, the military were thinking in terms of World War I technology, so we had the Maginot Line fiasco. Well, I consider a lot of this discussion about numbers of weapons to be a two-soldier kind of argument, and as obsolete as that. Excuse me for intervening, but I believe we must set this discussion in the last quarter of the twentieth century, and not about something that happened long ago.

Mr. Crouse: Well, Mr. Chairman, I come back to paragraph 3 on page 5, and you stated they are quoting another gentleman. But the point is, as in Parliament when you quote another man's words, you must accept them as your own, and I construe that you have accepted his views as your own.

[Translation]

complètement désamparés. Si les Américains avaient baissé la garde, ils auraient perdu, et ce qu'ils auraient perdu, c'est leur liberté. Ce que vous faites, c'est de dire que la soumission mène à la liberté. Mais à la page 5...

Mme Gertler: Excusez-moi, mais puis-je répondre à ceci?

Le président: Certainement.

Mme Gertler: Puis-je intervenir? Car ce que vous faites, c'est un beau discours, mais vous ne répondez pas à la question.

M. Crouse: Non, je ne vous fais pas un discours. C'est l'option que je choisis, mais compte tenu du temps qui m'est imparti, vous affirmerez—vous pourrez répondre plus tard—à la page 5 que nous ne pouvons attendre une amélioration de l'attitude de l'Union soviétique. A quoi je réponds: et pourquoi pas? Vous dites que nous ne pouvons attendre que les relations entre les États-Unis et l'Union soviétique s'améliorent, et vous parlez du contrôle des armes stratégiques.

Le président: Vous citez là Thomas J. Watson Jr., ancien ambassadeur des États-Unis à Moscou, dans son discours à la classe de promotion. C'est une partie de son discours. Ai-je raison?

Mme Gertler: Je citais le discours de Watson, mais j'aimerais terminer, si vous me le permettez. J'aimerais répondre à certaines remarques. Je constate tout d'abord que vous continuez de parler de la politique des États-Unis, de la politique nucléaire des États-Unis, bien que nous nous trouvions à Ottawa, au Parlement du Canada. Je crois que vous devriez parler de la politique canadienne. Je constate également que vous faites constamment allusion à des faits de la Deuxième Guerre mondiale. Mais nous avons démontré, au début de notre exposé, qu'en ce qui concerne les grands conflits entre d'importants pays industriels, toute référence à la Deuxième Guerre mondiale était aussi dépassée que de parler de la Fronde.

En fait, ce qui me vient à l'esprit lorsque j'entends une remarque de ce genre, c'est que beaucoup trop de militaires dont la formation et l'expérience remontent à la Deuxième Guerre mondiale et avant—et ceci porte également sur ma génération—pensent encore en termes de techniques militaires de l'époque. Au début de cette guerre-là, bien entendu, les militaires pensaient en termes de techniques de la Première Guerre mondiale, et c'est ce qui nous a valu la catastrophe de la Ligne Maginot. Toutes ces discussions sur les nombres des armes me paraissent un argument absolument dépassé. Excusez mon intervention, mais je crois que nous devons replacer cette discussion dans le dernier quart du 20^{ième} siècle, et ne pas remonter à Mathusalem.

M. Crouse: Eh bien, monsieur le président, je reviens au paragraphe 3 page 5, et vous disiez qu'il s'agit d'une citation, mais lorsque vous citez quelqu'un, au Parlement, c'est que vous faites votre son opinion, et j'en conclus que c'est ce que vous avez fait.

[Texte]

• 1240

[Traduction]

Mrs. Gertler: Yes.

Mr. Crouse: And his views are that we cannot wait for improved Soviet behaviour around the world or for better U.S.-Soviet relations.

I would like to ask you if in your view the Russian people are made aware, for example, of Soviet aggression in Afghanistan, of their support for the Cuban rape of Angola, Ethiopia and other parts of Africa? Are the Russian people, do you think, aware of the people of Latvia, Estonia and Lithuania—people who are going to be right here on Parliament Hill a week from tomorrow, pleading with us as parliamentarians, asking us how they can get back the right to hold democratic elections in their countries, again rule them and get out from under the iron heel of Russian oppression? Are the Russian people aware of that?

If so, why is there not some quid pro quo from that sector? Foreigners, for example, are free to travel in western countries. But this freedom is denied in communist-controlled countries.

I will finish in a moment, and then you can answer. Is this not the reason, Mr. Chairman, for distrust by the West of the Soviet system? What, in your view, can be done to resolve the present reign of terror that could lead to worldwide catastrophe which you so rightly fear? Finally, are you in favour of our withdrawing from NATO?

You referred to Canada. I am a Canadian. I am a Canadian, very much so, but I believe Canada cannot live in isolation from the other parts of the Western union. So are you in favour of us withdrawing from NATO, which is, in effect, our shield, and from NORAD? These are our shields of protection from further communist rape of the free world. And that concludes my question, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

Mrs. Gertler: Well, obviously, the member has thrown the kitchen sink at me. We came here to discuss Canadian proposals for the U.N. Special Session on Disarmament, and we have endeavoured to keep the discussion on that plane, and I look forward to the time when this committee takes up a serious discussion, for example, of NATO and NORAD, to go back to the last point in the series of questions that you threw at us.

But I would like to just go back to the first question for a moment, and that is the question about Thomas Watson's view. I remark in passing that he came honourably to the job of Ambassador to Moscow. He was the Chairman of the Board of IBM Corporation. Certainly a capitalist among capitalists.

I think we cannot wait. Such an important dissident as Sakharov has said that it would be a mistake to tie questions of human rights to questions of human survival. We have to deal with the question of human survival first, and I would like at

Mme Gertle: Oui.

M. Crouse: Et d'après la citation nous ne devrions pas entendre que l'attitude des Soviétiques ou les relations soviéto-américaines s'améliorent.

J'aimerais vous demander si, à votre avis, le peuple russe a été mis au courant de l'agression soviétique en Afghanistan, de l'appui donné par l'Union soviétique à Cuba pour la violation de l'Angola, de l'Éthiopie et d'autres parties de l'Afrique? Le peuple soviétique, à votre avis, connaît-il la situation des Lettoniens, des Estoniens et des Lithuaniens, ces peuples dont les représentants, demain en huit, se trouveront parmi nous, sur la colline du Parlement, et s'adresseront à nous, députés, pour nous demander comment ils peuvent recouvrer le droit d'avoir des élections démocratiques dans leurs pays, de se gouverner de nouveau et de se libérer du carcan soviétique? Le peuple russe est-il au courant?

S'il l'est, pourquoi n'y a-t-il pas d'échanges à partir de ce secteur? C'est ainsi que les étrangers sont libres de voyager dans les pays occidentaux, alors que cette liberté est refusée dans les pays sous contrôle communiste.

J'en ai presque terminé, et ensuite vous pourrez me répondre. N'est-ce pas là, monsieur le président, une justification de la méfiance de l'Ouest à l'endroit du système soviétique? Que pourrait-on faire, à votre avis, pour mettre fin au règne actuel de la terreur qui pourrait dégénérer en une catastrophe mondiale, que vous semblez craindre à juste titre? Enfin, seriez-vous en faveur de notre retrait de l'OTAN?

Vous parliez du Canada. Je suis Canadien, et de tout coeur, je pense que le Canada ne peut pas vivre à l'écart des autres pays de l'Union occidentale. Pensez-Vous donc que nous devrions nous retirer de l'OTAN, qui constitue notre bouclier, et de NORAD? Ce sont eux qui nous protègent des atteintes du communisme, qui protègent le monde libre; ceci termine ma question, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie.

Mme Gertler: Eh bien, il semble que le député m'a lâché tout son paquet. Nous sommes venus discuter des propositions canadiennes à présenter à la session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement, et nous avons essayé de garder la discussion sur ce terrain. Je désire vivement qu'un jour le Comité décide de discuter sérieusement, par exemple, de l'OTAN et de NORAD, pour revenir au dernier point de la série de questions que vous nous avez jetées à la face.

Mais j'aimerais brièvement revenir sur la première question, celle qui concerne la citation de Thomas Watson. Je remarque en passant qu'il a occupé honorablement le poste d'ambassadeur à Moscou, et qu'il était président du Conseil d'administration de IBM, autrement dit, un capitaliste de bonne souche.

Je crois qu'il n'est plus temps de tergiverser. Un dissident aussi imminent que Sakharov a déclaré que ce serait une erreur de lier la question des droits de l'homme à celle de la survie de l'humanité. C'est d'abord de cette dernière que nous

[Text]

this point to ask Mrs. Duckworth if she has other comments to make, and then perhaps we should go back to some of the questions you feel we have not yet answered.

Mrs. Duckworth: I am utterly dismayed. I wish I were free to ask you what you would propose to the UN Special Session on Disarmament, because that is what we are supposed to be talking about—what are we proposing to the UN Special Session on Disarmament? And we have come with a brief which has a great many practical proposals to the UN Special Session on Disarmament, and that is what I wish you would question us about.

Mr. Crouse: I am sorry, Mr. Chairman, I still did not get an answer. Are you in favour of our withdrawal as Canadians from NATO and NORAD as part of our disarmament? You have not answered the question.

Mrs. Duckworth: Do you find that is important for this discussion?

Mrs. Gertler: I will be happy to answer that question.

Mr. Crouse: Well, I think it is.

Mrs. Gertler: I would answer that question. I consider, first of all, you cannot withdraw from NORAD, which is an agreement between two countries. It is a question of cancelling on one year's notice. We spoke about that last year, and I would refer you to the testimony of the Voice of Women on that point.

• 1245

As for NATO, that is a very, very large question which has to do with the history of NATO its purposes, when it was organized, and its present effect. I would simply suggest to you that this is the proper investigation of a very extended study by this committee. And I would also point out to you that NATO-partner unanimity is now being brought very much to question. It has been many years since General de Gaulle took France out of the military planning part of NATO, and European security has not suffered from that.

There is a serious question among the other middle powers in the NATO partnership, and we should steal a special affinity to the other middle powers. I might say that a Norwegian diplomat once told me that we are not a middle power, we are a smaller power. But we call them middle powers. All over Europe in the opposition—even as you are in the opposition to the government—and, indeed, in West Germany within the governing party, there are questions about NATO. I think that this committee ought to take a fair and square look at those questions which are being raised by our European partners before anybody can give an answer.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman.

[Translation]

devons nous préoccuper; je voudrais demander à Mme Duckworth si elle a d'autres observations à faire, et nous pourrions ensuite revenir à certaines des questions auxquelles nous n'avons pas encore répondu.

Mme Duckworth: Je suis consternée, je voudrais pouvoir vous demander ce que vous allez proposer à la session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement, parce que c'est de cela nous sommes censés parler—quelles vont être nos propositions? Un mémoire a été présenté qui contient un grand nombre des propositions pratiques, c'est là-dessus que je voudrais que vous posiez vos questions.

M. Crouse: Je regrette, monsieur le président, mais je n'ai toujours pas reçu de réponse. Êtes-vous en faveur du retrait des Canadiens de l'OTAN et de NORAD, dans le cadre de notre désarmement? Vous n'avez pas répondu à cette question.

Mme Duckworth: Trouvez-vous que ce soit important pour cette discussion?

Mme Gertler: Je serais heureuse de répondre à cette question.

M. Crouse: Oui, cela me paraît important.

Mme Gertler: Eh bien, je vais y répondre. Tout d'abord, NORAD est un accord entre deux pays, et il n'est pas si simple de s'en retirer, il convient de donner un préavis d'un an. Nous en avons discuté l'an dernier, et je vous renverrai aux témoignages de la *Voix des femmes* sur ce point.

En ce qui concerne l'OTAN, c'est une très vaste question liée à l'historique de cette organisation, aux buts pour lesquels elle a été fondée et à son rôle actuel. Je veux simplement dire que ceci devrait faire l'objet d'une recherche très approfondie de la part du Comité, et je veux également vous rappeler que l'unanimité des partenaires de l'OTAN est actuellement remise en question. Il y a bien des années maintenant que le général de Gaulle a décidé que la France ne participerait plus aux travaux militaires de l'OTAN, et la sécurité de l'Europe n'en n'a pas pâti.

Les autres puissances moyennes de l'alliance atlantique remettent sérieusement en question leur appartenance à cette alliance, et nous devrions trouver des affinités avec elles. Un diplomate norvégien m'a fait remarquer un jour que nous n'étions pas une puissance moyenne, nous sommes une petite puissance; mais nous les appelons puissances moyennes. Dans toute l'Europe, dans les partis d'opposition—de même que vous vous trouvez en opposition au gouvernement—et, à vrai dire, au sein même du parti au pouvoir en Allemagne occidentale, on se pose des questions sur l'OTAN. Je crois qu'avant de répondre à cette question, le Comité devrait regarder bien en face les questions qui sont soulevées par nos associés européens.

M. Crouse: Je vous remercie, monsieur le président.

[Texte]

The Chairman: Thank you, Mr. Crouse. Dr. Pauline Jewett, followed by Mr. McRae.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman, and welcome to the representatives of both the Voice of Women and Science for Peace. I particularly welcome the analysis of the very vast difference between what we are facing today and what we faced—and indeed, still face—in conventional wars.

Perhaps this committee has not differentiated sufficiently. Indeed, Jonathan Schell, in the articles which have been referred to—and I was up until about 3.00 a.m. this morning finishing the third of the articles—points out that we probably should not even use the word “war” at all when we talk about the possibility of a nuclear holocaust. “War” assumes victors, and of course in a nuclear holocaust there will be no victors. No one will be the victor. Therefore even the word “war” is not relevant when we are talking about the very survival of the planet and all future generations on that planet.

I therefore feel that the kinds of proposals both the Voice of Women and Science for Peace are making, particularly their specific proposals, are very well taken. And my questions therefore really are about the degree to which both organizations can, between now and UNSOD 11, get their message out to the Canadian people.

I want specifically to ask the Voice of Women what plans they have, apart from speaking to this committee—and through us to the government—either on their own or in concert with other groups in Canada, to acquaint Canadian public opinion with the kind of proposals they are making? I would then like to ask Science for Peace, who have grown very rapidly to 200 members—I trust they are not quite as centralized in Toronto as the board is—what efforts they are making to bring in more scientists, what their relationship is with the Physicians for Social Responsibilities—I have talked to some of them in Vancouver—and what sort of public activities they can take? So that is my question, a double-barrelled question really, on this vitally important matter of the direct education of the public.

Mrs. Duckworth: May I begin on that one?

The Chairman: Certainly, Madam.

Mrs. Duckworth: Of course we will release it as soon as we have presented it. Then we will hope somebody will pay attention to it in the press. We will also distribute it to our membership across Canada who are participating in coalitions and ad hoc committees which are preparing for the U.N. Special Session on Disarmament. I am chairing a committee of a wide range of groups in Halifax that will be preparing for the U.N. Special Session. I just came to Toronto where a large coalition is working, preparing and disseminating ideas for the U.N. Special Session on Disarmament, and planning to send a large delegation.

[Traduction]

Le président: Je vous remercie, monsieur Crouse. M^{me} Pauline Jewett, suivie de M. McRae.

Mme Jewett: Merci, monsieur le président. Je souhaite la bienvenue aux délégués de la Voix des femmes et de *Science for Peace*. J'ai écouté avec la plus vive attention l'analyse des différences considérables qui existent entre les menaces actuelles et les risques que nous courions—et que nous courons encore, dans les guerres conventionnelles.

Le Comité n'a peut-être pas suffisamment noté les différences. Jonathan Schell dans les articles dont il a été question—j'ai veillé jusqu'à trois heures du matin pour terminer le troisième—fait remarquer que nous ne devrions peut-être même pas utiliser le mot «guerre» lorsque nous parlons de la possibilité d'un holocauste nucléaire. Car on associe le mot «guerre» à celui de «victoire», et dans un holocauste nucléaire il n'y aura pas de victoire. C'est pourquoi le mot même de «guerre» ne trouve pas sa place dans une discussion sur la survie de la planète, et de toutes les générations à venir.

C'est pourquoi les propositions de la Voix des femmes et de *Science for Peace*, en particulier leurs propositions concrètes, me paraissent fort intéressantes. Mais je voudrais vous demander dans quelle mesure ces deux organisations peuvent, avant la Deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement, faire parvenir leur message au peuple canadien.

Je m'adresse plus particulièrement à la Voix des femmes en demandant à cette organisation ce qu'elle entend faire, maintenant qu'elle s'est exprimée devant le Comité, et qu'elle s'est adressée par notre entremise au gouvernement, soit isolément, soit en collaboration avec d'autres groupes au Canada, pour informer l'opinion publique canadienne des propositions qu'elle avance? Je voudrais ensuite demander à *Science for Peace* dont le nombre d'adhérents a rapidement atteint les 200—j'espère que le mouvement n'est pas aussi centralisé à Toronto que l'est sa direction—quels efforts ce mouvement entend faire pour mobiliser davantage de chercheurs, quelles sont ses relations avec les *Physicians for Social Responsibilities*—j'ai parlé avec certains d'entre eux à Vancouver—quelle sorte de manifestation publique envisage-t-il? C'est là ma question, une question à rallonges, sur un sujet aussi vitale et important que l'éducation du public.

Mme Duckworth: Puis-je commencer par cette question?

Le président: Certainement, madame.

Mme Duckworth: Bien entendu, nous publierons ce document sitôt que nous l'aurons présenté, et nous espérons que la presse le reprendra. Nous diffuserons également ce texte parmi nos membres canadiens qui participent à des mouvements et des comités ad hoc en vue de la deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement. Je préside un comité qui rassemble un vaste éventail de groupes à Halifax, et qui se prépare à participer à cette session. Je viens d'arriver à Toronto, où de nombreux groupements sont à l'oeuvre, pour propager ces idées pour cette session spéciale des Nations unies sur le désarmement, et ont l'intention d'y envoyer une grande délégation.

[Text]

• 1250

We do not have any money, which always hampers us a little. Everything is done with voluntary contributions from our membership. Montreal has already set up a committee with representatives of 50 organizations who are preparing for the U.N. Special Session on Disarmament.

Looking at the documents, I think this is the beginning of our putting our proposals for disarmament into official channels, but the education among the public we would try to do through contacts with the press and these coalitions which are established all across Canada in preparation for the conference.

Miss Jewett: There is a coalition in every major city.

Mrs. Duckworth: Yes.

Mrs. Gertler: You will hear about that from Mr. Thomson this afternoon. I would like to add another piece of documentation to the role the committee carries. I have before me the current issue of a California magazine called the *Center Magazine* published by the Robert, Maynard and Hutchins Centre for the study of democratic institutions. It is based in Santa Barbara. It has a long and honourable history. In the current January 1982 number, there is a proposal, addressed to the regions of the University of California, that the entire effort and attention of the research work of the whole university system of California be redirected toward the most important problem of the time.

The reason for calling it to your attention is to attempt to move the scale of our thinking onto a different plane, so that major efforts by major established institutions receive the kind of funding and make the kind of commitment which could turn the direction of the world around. I would be glad to have this entered in the information.

The Chairman: Thank you.

Mr. Fawcett: We started from scratch and we are growing rapidly. We started in Toronto. We have members of the board across Canada, but in Toronto we have had amazing success. I anticipate continued growth because of the realization that the scientist must get involved, as doctors have. Politicians are already involved, but many professionals have not recognized their responsibility to solve this problem, the biggest of our time or of all time. Scientists are beginning to do so.

We have not had time to mention our many activities but the Chair of Peace Studies at the University of Toronto is well along, and this sort of educational activity is extraordinarily important. Also we did not have time to talk about more than one project, but we are interested in technical aspects of chemical warfare; we held the chemical war symposium recently. We were extraordinarily successful in collaboration with the disarmament group at External Affairs.

[Translation]

Nous n'avons pas de moyens financiers, ce qui est toujours gênant. Tout doit être fait avec les contributions bénévoles de nos membres. Montréal a déjà mis sur pied un comité comprenant les représentants de 50 organisations qui se préparent pour cette session des Nations Unies.

Les documents que nous vous avons soumis constituent une première étape de présentation officielle de nos propositions de désarmement, mais nous essayerons d'informer le public par la presse, et par le truchement de ces groupes formés dans tout le Canada en préparation de la conférence.

Mlle Jewett: Il existe donc un groupe dans chaque principale ville.

Mme Duckworth: Oui.

Mme Gertler: M. Thomson vous en dira davantage là-dessus cet après-midi. Je voudrais ajouter un document sur le rôle du Comité. J'ai sous les yeux le dernier numéro d'un magazine de Californie intitulé «Center Magazine» publié par le Robert, Maynard and Hutchins Centre for the study of democratic institutions, basé à Santa Barbara. C'est un centre renommé, qui existe de longue date. Le numéro de janvier 1982 contient une proposition adressée aux régions de l'université de Californie, demandant que les efforts et l'attention des chercheurs de tout le système universitaire californien soit réorienté vers ce problème qui est crucial pour notre temps.

Si je veux attirer votre attention sur cette question, c'est pour engager votre pensée sur des voies différentes, afin que les efforts des grandes institutions bénéficient d'un financement et d'un soutien qui pourraient marquer le grand tournant de notre époque, et je voudrais que ceci figure dans cette information.

Le président: Je vous remercie.

M. Fawcett: Nous sommes partis de zéro, et nous connaissons une expansion rapide. Le mouvement a débuté à Toronto, et le conseil de direction compte des membres de tout le Canada, mais nous avons connu un succès remarquable à Toronto. Je pense que nous continuerons sur notre lancée, parce que nous devons mobiliser les savants comme nous l'avons fait pour les médecins. Les hommes politiques sont déjà dans le jeu, mais de nombreuses professions libérales n'ont pas compris quelle était la responsabilité dans ce problème, le problème capital de notre époque, de toutes les époques. Les scientifiques commencent à entrevoir la vérité.

Nous n'avons pas eu le temps de mentionner nos nombreuses activités, mais la chaire des études sur la paix, de l'université de Toronto, est très active, et cette action pédagogique est terriblement importante. Nous n'avons pas non plus le temps de parler d'autres projets, mais nous nous intéressons aux aspects techniques de la guerre chimique, et avons tenu récemment un symposium sur ce sujet. Nous avons collaboré très harmonieusement avec le groupe de désarmement des Affaires extérieures.

[Texte]

In relation to the satellite proposal we are making here today, a year ago our founding effort was a symposium on this issue. We have the public meeting in Disarmament Week in October. Those are water under the bridge. In May, at the United Nations Association meeting, there is a three-day conference in Toronto. There will be a workshop on this at the May conference which we are co-sponsoring. Perhaps you could tell us if have you any ideas that we could bring this to a wider audience, through parliamentary means or whatever?

• 1255

Miss Jewett: Mr. Chairman. On that, although we do not usually respond to questions ourselves, I am back to a point that Ann Gertler made just a moment ago. With the question of involving every university more directly and more fully in studying your proposals—I see Tony Eayrs is on from S.F.U.—but I have a feeling from my own university background that academics, generally speaking, are not still fully aware, it seems to me, of the possibilities of the planet disappearing. I wonder if there is a way that Science for Peace, particularly, can make broader inroads among the academic community in Canada?

Mr. Fawcett: Yes. We are trying. One thing we can learn in this business is that academics are certainly no smarter than anybody else. I mean we had a psychiatrist this morning, Frank Sommers, and it seems almost a psychological phenomenon in the nature of being a human being and we are human beings. People, in general, deny this problem, ignore this problem and escape—as an academic would do into his research—and deny the existence of the problem. That is a problem and I do not know how to handle it.

Mr. D. Paul (Treasurer, Science for Peace): Yes. I think the limitations, to answer your question rather directly, in the spread of Science for Peace to other countries has simply been the number of people within Science for Peace who have the time. It is just a time limitation and also a funding limitation. For example, we still have no paid employee, even part-time, and almost all the funds we have received this year have been from small donations and subscriptions. So this is a problem, but I think it is going as fast as can be expected in the circumstances. It would involve, for people like Eric and myself to stop our teaching duties, and do more things. And we do. We have sort of transformed ourselves a great deal, I think, since this began. It has taken up virtually all of our time, when we are not in the classrooms.

Mrs Gertler: Well, may I make a comment? First of all, this concern for everyday creature comforts we all share, of course. But peace workers know that their commitment must be as total as the commitment of soldiers in war, in order to get this job on the road. That is the hard answer. The other answer is—just a piece of information for Miss Jewett, and for all the committee, of course—that there is now flourishing at McGill

[Traduction]

En ce qui concerne l'autre proposition faite ici aujourd'hui, nous avons tenu, lors de notre fondation il y a un an, un symposium sur ce sujet et avons eu une réunion publique en octobre, pendant la semaine sur le désarmement. Tout ceci vous donne une idée de nos activités. En mai, lors de la réunion de l'Association des Nations Unies, il y aura une conférence de trois jours qui se tiendra à Toronto, et un atelier sur ce sujet lors de la conférence de mai, qui se tient également sous notre égide. Vous pourriez peut-être nous donner des idées pour atteindre un public plus vaste, entre autres par le truchement du Parlement?

Mlle Jewett: Monsieur le président, bien que nous n'ayons pas coutume de répondre nous-mêmes à des questions, j'en reviens à un point soulevé par Ann Gertler il y a quelques minutes. Vous parlez de prendre contact plus directement avec chaque université, et de les amener à étudier vos propositions. Je vois Tony Eayrs qui est ici, de la S.F.U.—mais d'après mes propres souvenirs universitaires, j'ai l'impression que les universitaires, d'une façon générale, ne se rendent pas encore compte des dangers de disparition de la planète. Est-ce que le mouvement *Science for Peace*, en particulier, pourrait trouver le moyen de rallier davantage d'universitaires canadiens?

M. Fawcett: Nous essayons. S'il est une chose que cette entreprise nous enseigne, c'est que les universitaires ne sont pas plus intelligents que les autres. Nous avons entendu ce matin un psychiatre, Frank Sommers, et un curieux phénomène semble se révéler dans la nature humaine, un phénomène d'ordre psychologique. Les gens, en général, s'aveuglent sur cette question, veulent l'ignorer et s'évader—comme le fait un universitaire dans sa recherche—en niant l'existence du problème. Cette résistance constitue une difficulté considérable, que je ne sais comment résoudre.

M. D. Paul (trésorier, Science for Peace): C'est vrai. Si *Science for Peace* ne touche pas davantage d'autres pays, c'est parce que le nombre de gens qui veulent lui consacrer du temps est limité, le temps et l'argent, voilà nos entraves. C'est ainsi que nous n'avons pas encore d'employés rémunérés, même à temps partiel, et tout l'argent que nous avons reçu cette année provient de petits dons et d'abonnements. Compte tenu de cette difficulté, nous nous développons aussi rapidement que l'on peut s'y attendre dans ces circonstances. Pour bien faire, il faudrait que des gens comme Eric et moi cessions d'enseigner, pour pouvoir y consacrer davantage de temps. Nous le faisons, nous avons connu de grands changements dans notre propre vie, je crois, depuis que nous nous sommes lancés dans cette entreprise. Elle a dévoré pratiquement tout le temps qui nous reste quand nous ne sommes pas en train d'enseigner.

Mme Gertler: Puis-je faire une observation? Tout d'abord, nous connaissons tous ces privations dans notre vie quotidienne, mais ceux qui oeuvrent pour la paix savent que leur engagement doit être aussi absolu que celui de soldats en guerre, s'ils veulent accomplir leur tâche. C'est une dure leçon. D'autre part je voudrais signaler, particulièrement à l'intention de M^{lle} Jewett, et de tout le Comité, bien entendu, qu'un

[Text]

University a study group, composed entirely of faculty members for disarmament and peace. That looks as if it is going to go places. I hope there is one on every campus.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. McRae.

Mr. McRae: I regret very much that we do not have a great deal more time. I think probably it is a measure—I think the committee has done as well as it can—but it is a measure of a kind of lack of concern. I should not say lack of concern, perhaps, but it is a measure of not being able to do anything about it, that we are not devoting all of our time to this problem.

I would like to throw out one question, but I do not want you to answer it until I say some other things. That is: Suppose one or the other of the superpowers, at some particular point, decided not to continue, to just stop at the point they are at with the nuclear arms and all their other systems and so on, and not develop new ones. Suppose they chose to maintain what they have. How long would it take before they would lose that balance of deterrents?

• 1300

Now I would like to go on then. I leave that question with you. I asked that question last night, although not publicly, and I got quite a good answer. I think it is a relevant question. Now, my personal concerns are these. In the last two or three years, there has been, in my opinion, a very definite escalation of the dangers, because prior to that particular point we were usually talking about the accidental thing or the muddling into a war. You know, the First World War sort of thing.

But it seems to me that, with Mr. Haig's statements, and a Pentagon group at the World Futures Conference in Toronto pursuing the idea that we should really think seriously about how we fight one of these wars and so on, the thing will escalate. It is this feeling which brings me here today. We are still dealing with our basic two problems.

The other point which bothers me is that we still have very a very large number—and I really respect your answer to that—of people in our society who still believe that we are preparing to fight World War III as if it was just a repeat of World War I and World War II. And as a matter of fact, it is more like the World War I kind of thinking; I think there was a slightly different attitude in World War II.

It seems to me that one of the real problems which exists, given these two basic thoughts, is that we have to start focusing. The public has to begin to really understand what we are up against. For instance, we have a number of cities now talking—and I think Toronto is one, Ottawa is another and I hope our city of Thunder Bay is another one—about having a referendum in their own communities. It seems to me that we very badly need all the groups which have come here—the

[Translation]

groupe d'étude a été fondé à l'Université McGill, qui est composé entièrement de membres de la faculté, et qui est très actif pour le désarmement et la paix. Ce groupe a l'air bien lancé et j'espère que chaque université en comprend un.

Miss Jewett: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Monsieur McRae.

M. McRae: Je regrette vivement que nous n'ayons pas beaucoup plus de temps à consacrer à cette question. Cela me paraît refléter l'importance insuffisante que l'on y attache, encore que le Comité ait fait de son mieux. Peut-être ne devrais-je pas parler d'intérêt insuffisant, du sentiment d'impuissance que nous avons, du fait que nous ne consacrons pas tout notre temps à cette question.

Je voudrais vous poser une question, en vous demandant toutefois de réserver votre réponse jusqu'à ce que j'en ai dit davantage. Supposez que l'une ou l'autre des grandes puissances, à un certain moment, décide de ne pas poursuivre la course aux armements, de s'arrêter où elle en est en armement nucléaire et en d'autres armes, et de ne plus en fabriquer de nouvelles. En supposant qu'ils choisissent de conserver ce qu'ils ont, combien de temps faudrait-il avant qu'ils ne perdent cet équilibre des forces de dissuasion?

Je désire poursuivre, je vous laisse cette question. Je l'ai posée hier soir, mais pas en public, et on m'a donné une bonne réponse. À mon avis, la question est pertinente. Voilà quelles sont mes préoccupations personnelles. Depuis deux ou trois ans, il y a, je crois, une véritable intensification des dangers, parce qu'avant on parlait habituellement d'événements accidentels ou d'une pagaille qui nous conduirait à une guerre, un peu ce qui s'est passé pour la Première Guerre mondiale.

J'ai l'impression toutefois, après la déclaration de M. Haig et la présence d'un groupe du Pentagone à la conférence de l'avenir du monde (*World Futures Conference*) à Toronto, on y a discuté qu'il fallait sérieusement songé comment on pourrait livrer bataille dans une de ces guerres, le conflit s'intensifiera. C'est pour cela que je suis ici aujourd'hui. Nous devons toujours examiner nos deux problèmes fondamentaux.

L'autre question qui me préoccupe c'est qu'il y a un très grand nombre de gens—j'ai beaucoup de respect pour votre réponse à ce sujet—dans notre société qui croient toujours que nous nous préparons à une Troisième guerre mondiale, comme si c'était une répétition des Première et Deuxième guerres mondiales. En réalité, on y pense un peu comme lors de la Première Guerre mondiale, alors que pour la Deuxième l'attitude était un peu différente.

Un des problèmes véritables, à cause de ces deux pensées fondamentales, c'est que nous devons commencer à nous concentrer. Le public doit maintenant comprendre vraiment à quoi nous nous heurtons. Ainsi, nous avons un certain nombre de villes qui parlent maintenant—Toronto en est une, Ottawa une autre, et j'espère que notre ville de Thunder Bay en est une également—de tenir un référendum dans leurs propres communautés. J'ai l'impression que nous avons vraiment besoin de

[Texte]

groups that were here this morning, the groups that will be here in the future and the groups that were here in the past—as a larger focus, to point a way to developing our thinking so that we all get involved.

If there is, for instance, a referendum in the major cities in Canada—if there is a referendum in other countries or whatever—one of the advantages I see is that we can begin to start to focus. There would be groups coming together and saying that this is damned important; this is something a committee should spend months at, not just a handful of meetings.

Our government has to take this thing seriously, that World War I and II are long since past. This is total destruction.

I feel very strongly about this, and I wondered how you would feel about us as Canadians, and we will keep it in the context of Canadians—although I think we have to go beyond that, I do not think it makes sense just to talk about Canadians—at least beginning to focus Canadian thinking on the fact that we are not talking about the same kind of event which we have been through a couple of times in this century.

So I leave you with that larger question, and also the shorter question. If the answer to the shorter question is that there could be quite a lag before anybody would lose that balance of deterrence, then I think really we are focusing on a possibility of somebody actually saying to stop it at this stage of the game. So I will let you comment on that, I will keep my mouth shut now for the next five minutes, which is the time allotted to me.

Mrs. Duckworth: You mentioned future studies earlier on, and one of the generalizations which I have been wanting to make and looking for a chance to make is that before we will have a different kind of world, we have to start imagining a different kind of a world. If all we can imagine is what Peter Newman imagines in *Maclean's* magazine, there is no hope.

Everybody is very pessimistic. I am pessimistic. You are pessimistic. There is a very negative feeling of fear that there is no way out. I was just talking with someone who has done a lot of this futures thinking the other day. We have to have a future in our heads, and then we work back from that and say how do you get from here to there. It is not any of the means that people tend to think are going to bring us the future. Or we just give up and say that the human race is coming to an end, and is probably going to come to an end before the year 2000.

• 1305

So, I am arguing for, and people talk about, the political will and I think it is far more creative. The political will is almost as if you are driving, forcing, yourself into something. But if you talked about a futures image, that is something to which you can aspire, and it has to be very strong, very unique and very relevant to the present situation or there is no hope. I feel

[Traduction]

tous les groupes qui se sont présentés ici—ceux qui étaient ici ce matin, ceux qui viendront à l'avenir et ceux qui sont déjà venus—pour mettre l'accent, trouver le moyen afin que tous nous participions.

S'il y avait par exemple un référendum dans les grandes villes du Canada, s'il y a un référendum dans d'autres pays—je verrais un avantage dans ce sens que nous pourrions commencer à concerter nos efforts. Les groupes pourraient se lier pour dire que c'est une chose extrêmement importante; c'est un sujet auquel le comité devrait consacrer des mois et non pas simplement quelques réunions.

Le gouvernement doit prendre cette attitude sérieusement, les Première et Deuxième guerres sont depuis longtemps terminées, celle-ci aurait comme résultat une destruction totale.

C'est un sujet qui me tient à cœur, et je me demande ce que vous pensez de nous en tant que Canadiens, gardons cela dans un contexte canadien même s'il faut, je crois, que nous dépassions le contexte, peut-être que cela n'a pas de sens de parler simplement de Canadiens—on peut commencer par concentrer les réflexions des Canadiens sur le fait que nous ne discutons pas du même genre d'événements que nous avons connus à quelques reprises au cours de ce siècle.

Je vous laisse cette question plus vaste, et également la plus courte. Si la réponse à la plus courte est qu'il peut y avoir une assez longue période avant que quiconque perde cet équilibre des forces de dissuasion, on pourrait très bien songer à la possibilité que quelqu'un déclare: il faut arrêter le jeu. J'attends vos remarques à ce sujet. Je me tais pendant les cinq prochaines minutes, qui font partie du temps qui m'est alloué.

Mme Duckworth: Vous avez parlé d'études concernant l'avenir un peu plus tôt, et une des généralisations que je voulais faire—j'attendais le moment pour le faire—c'est que nous aurons un monde très différent; il nous faut commencer à l'imaginer. Et tout ce que nous pouvons imaginer, c'est ce que Peter Newman imagine lui-même dans le *Maclean*: il n'y a pas d'espoir.

Tout le monde est pessimiste, vous, moi. Il y a ce sentiment de crainte très négatif qu'il n'y a pas d'issue. J'ai discuté avec quelqu'un l'autre jour qui a beaucoup réfléchi à l'avenir. Il faut que nous ayons cet avenir à l'esprit et, à partir de cela, nous demander ce qu'on peut faire pour progresser. Ce n'est pas par les moyens auxquels songent les gens que nous allons avoir cet avenir. Ou alors on pourrait abandonner la partie et dire que la race humaine en arrive à sa fin, qu'elle finira avant l'an 2,000.

Par conséquent, je plaide pour que nous ayons—les gens le veulent—une volonté politique, ce qui est beaucoup plus créatif. La volonté politique, c'est comme se forcer à quelque chose. Si l'on veut parler d'image de l'avenir, on peut le faire, mais il faut que ce soit très fort, unique et adapté à la situation

[Text]

we have to have that vision and image if we are going to have any hope.

As far as your practical question is concerned, I tend to agree that most people do not want a nuclear war, and that it is going to be a horrendous thing that could happen unless we take all kinds of measures to see that it does not happen. I also feel that being sure a nuclear war does not happen in Europe is not the end of the question either, because we have to be sure the nuclear war does not happen in South America. There has been a threat to use a nuclear bomb 19 times since Hiroshima. We have to plan and have policies so that it will not be constantly hanging over people. That means the elimination . . . I know you are making a serious attempt to make a step towards the elimination of all nuclear weapons, and that is all we can do, having a future in mind.

Mr. McRae: I was not going to intervene, but how are you going to deal, as an organization, with a series of referenda in your communities? It seems to me that one of the problems is people scaring us so legitimately with the dangers of the thing. The public is scattered, and gets the feeling that it is . . . I feel very strongly about it, but the general public feels that . . . You lose the scare, and I wondered if this is a chance really to start focusing . . .

Mrs. Duckworth: If you knew the process of the City of Cambridge . . . It is very, very exciting what the City of Cambridge did. What the City of Toronto is proposing is based on what the City of Cambridge did. And they did it in response to a directive from the state of Massachusetts, telling them to be prepared for evacuation, and their evacuation plan was to some other town, which also had its evacuation plan with stupid things like to be sure to take your credit cards and lipstick. The people of Cambridge absolutely refused to go that route and the Town Council of the City of Cambridge set up a strong committee to say that this is obvious nonsense.

What are we going to teach our children? How are we going to prepare? Then they became committed to the idea that the only defense, the only possible future, is if we do not have a nuclear war, and they are developing curricula for the schools in Cambridge so that this will not happen.

There is, of course, a movement all over the United States for a freeze at the particular place where we are now. If you are asking whether we support the idea of a referendum, we would support the idea of a referendum, and occurs we are involved in it where it occurs.

The Chairman: Please do.

Mr. Clark: Well, of course, most of us in a movement which is dedicated to peace would see an improvement in our situation. If there were some suspension of the build-up of arms, or some suspension in the deployment of arms, or whatever, I think that goes without question. But what we have attempted to do is to look at the range of possibilities and to see whether we can step beyond thinking of solutions which involve groups

[Translation]

actuelle, autrement il n'y a pas d'espoir. Il nous faut cette vision, cette image, si nous voulons qu'il y ait de l'espoir.

Concernant votre question pratique, je suis prêt à admettre que la plupart des gens ne veulent pas de guerre nucléaire, c'est une chose horrible et elle pourrait se produire, à moins que nous ne prenions toutes sortes de mesures pour que cela n'arrive pas. Je crois également que s'assurer qu'une guerre nucléaire ne se produira pas en Europe ne répond pas entièrement à la question non plus, car nous devons nous assurer que la guerre nucléaire ne se produira pas en Amérique du Sud. On a menacé d'utiliser une bombe nucléaire 19 fois supérieure à celle d'Hiroshima. Nous devons donc planifier, énoncer les politiques, pour que cette bombe ne soit pas constamment suspendue sur nos têtes. Cela signifie l'élimination . . . Je sais que vous tentez sérieusement de prendre des mesures pour éliminer toute arme nucléaire, mais c'est tout ce que nous pouvons faire, en songeant à l'avenir.

M. McRae: Je n'allais pas intervenir, mais je me demande comment vous allez faire, en tant qu'organisation, pour tenir des référendums dans vos villes? Une des difficultés à mon avis c'est que les gens nous font peur légitimement avec les dangers que présentent ces armes. La population est dispersée, elle a l'impression que c'est . . . Je suis convaincu moi-même, mais le public en général croit que . . . il ne faut pas cesser de s'inquiéter, mais je me demande si c'est l'occasion vraiment de commencer à concentrer . . .

Mme Duckworth: Si vous saviez ce qu'a fait la ville de Cambridge, c'est très excitant. Ce que se propose de faire la ville de Toronto, c'est ce qu'a fait la ville de Cambridge. Elle l'a fait en réponse à une directive de l'État du Massachusetts, lui demandant de se préparer à l'évacuation, à partir pour une autre ville, qu'elle aussi avait un plan d'évacuation comprenant des choses aussi stupides comme de ne pas oublier ses cartes de crédit et son rouge à lèvres. Les gens de Cambridge ont refusé catégoriquement de procéder de la sorte et le conseil de ville de Cambridge a établi un comité très sérieux qui a déclaré que le projet était évidemment ridicule.

Qu'allons-nous enseigner à nos enfants? Comment allons-nous nous préparer? Ils en viennent à penser que la seule défense, le seul avenir possible, c'est de ne pas avoir de guerre nucléaire. Ils mettent au point des programmes d'étude pour les écoles de Cambridge afin que la guerre ne se produise pas.

Il y a évidemment un mouvement partout aux États-Unis pour que les gens restent à l'endroit où ils se trouvent. Si l'on nous demande si nous appuyons l'idée d'un référendum, nous l'appuyons et nous participons là où il le lieu.

Le président: Allez-y.

M. Clark: La plupart d'entre nous évidemment qui faisons partie du mouvement pour la paix voient une amélioration dans notre situation. S'il a une suspension dans le stockage des armes ou dans le déploiement des armes, par exemple, cela va sans dire. Nous avons cherché cependant à examiner les possibilités de solutions plus vastes, qui englobent des groupes de nations vraiment décidées à cesser les stockages d'armes, ce

[Texte]

of nations which are really agreeing, or suspensions of arms build-up which do not seem to have succeeded. Is there something that can begin to develop the other branch of security, the sort of diplomatic branch-nations working together on something that is dedicated to peace? And that is what we see in this rather simple beginning, a sort of wedge, the Satellite Agency Proposal. That is why we focused on it.

• 1310

It is not because we do not like to hope perhaps for broader things. It is because we see this as something that is double, and we can set something going. Maybe, as you said, the kind of future we want is where nations are co-operating more on peace-keeping crisis management, and this may be a way of getting to that kind of future.

Mr. McRae: Nobody has attacked—

Mr. Paul: Can I answer your point about the referendum? What will you do about the referendum now sitting? Specifically, when I heard it was coming up for a vote on city council, I immediately phoned the mayor's office, and his reply—a lengthy, written reply—thanking us for our interest and our offer of co-operation reached my office just before coming up to this committee.

Mrs. Gertler: I would like to comment a little further on the question of public will—of political will—because I do not think it is just a matter of an alert and vocal public. I think there is serious doubt whether the public was consulted on the major decisions taken; for example, in the democratic United States with regard to the escalation of the Viet Nam war. In England, the public was not consulted when they decided to buy the Trident missile. The public was not consulted in the United States when the President ordered the production of chemical weapons materials: bio-rays.

So the public awareness and so-called public will are not enough. I think the responsibility, in part, goes back to our parliaments and the governments from which they derive, and I think there is no ducking the fact that awareness has to be translated into policies. And I would like to leave that thought with the committee for lunch.

The Chairman: Thank you for these thoughts. May I thank you all.

Mr. Fawcett: Can I make a final statement? Just very briefly?

The Chairman: Very briefly.

Mr. Fawcett: I regret we had little time and opportunity, and there were few questions addressed on this proposal, but I was present last night when there was intense questioning of Professor Polanyi. There is evidently a lot of interest in the committee on this proposal.

I understand the United Nations report is available to members of the committee. I would urge members of the

[Traduction]

qui ne semble pas avoir réussi. Y a-t-il une possibilité de développer un autre aspect de la sécurité, une voie diplomatique mettant à contribution des ensembles de nations décidées à travailler ensemble à la paix? A nos yeux la proposition d'agence de satellite était cela, un début, un coin. C'est pourquoi nous nous y sommes particulièrement intéressés.

Ce n'est pas que nous ne voulons pas espérer peut-être des choses plus importantes. C'est que nous le voyons comme un projet double, qui nous permet de démarrer quelque chose. L'avenir que nous voulons peut-être, vous l'avez dit, est celui où les nations coopéreront davantage à la solution des crises pour préserver la paix, et c'est peut-être une façon pour nous de voir ce genre d'avenir.

M. McRae: Personne n'a attaqué...

M. Paul: Puis-je répondre à votre question concernant le référendum: qu'allez-vous faire au sujet du référendum présenté? Plus précisément, lorsque j'ai entendu qu'il allait être mis aux voix au conseil municipal, j'ai immédiatement téléphoné au bureau du maire; dans sa réponse—une réponse écrite plutôt longue—il nous remerciait de notre intérêt et notre offre de coopération est arrivée à mon bureau juste avant que je revienne à ce comité.

Mme Gertler: Je voudrais parler davantage de la volonté publique—de la volonté politique—car je ne crois pas qu'il s'agisse simplement d'un public vigilant et qui se fait entendre. Il y a des doutes sérieux à savoir si le public a été consulté au sujet des décisions importantes qui ont été prises, par exemple dans les États-Unis démocratiques lorsqu'il s'est agi d'intensifier la guerre au Vietnam. En Angleterre, le public n'a pas été consulté lorsqu'on a décidé d'acheter le missile Trident. Le public n'a pas été consulté non plus aux États-Unis lorsque le président a ordonné la production d'armes chimiques: les biorayons.

Par conséquent, que le public soit conscient, cette prétendue volonté publique, ce n'est pas suffisant. En partie, la responsabilité revient au Parlement et au gouvernement, d'où ils tirent leur origine. Il ne faut pas oublier que la prise de conscience doit se traduire dans les politiques. Je vous laisse cette idée pour le déjeuner.

Le président: Je vous remercie de ces opinions. Permettez-moi de vous remercier tous.

M. Fawcett: Puis-je faire une dernière déclaration? Très brève?

Le président: Très brièvement.

M. Fawcett: Je regrette que nous ayons eu si peu de temps, que très peu de questions ont été déposées concernant cette proposition; cependant, j'étais présent hier soir lorsqu'on a questionné de façon intensive le professeur Polanyi. Le Comité est évidemment très intéressé par cette proposition.

Je crois comprendre que le rapport des Nations Unies est à la disposition des membres du Comité. Je les exhorte à étudier

[Text]

committee to study this proposal; perhaps not the technicalities, but the political possibilities that exist in this report. It will achieve a great deal if it is adopted. I recommend it to the committee.

The Chairman: Thank you very much. Thank you. This afternoon at 3.30 is the Canadian Conference of Catholic Bishops and the Canadian Council of Churches and there are a few others tonight, tomorrow and Friday.

Mrs. Gertler: Thank you for having us.

[Translation]

cette proposition, peut-être pas dans le détail, mais les possibilités politiques que comprend ce rapport. S'il est adopté, il permettra de faire beaucoup de choses. Je le recommande au Comité.

Le président: Merci beaucoup. Cet après-midi, à 15h 30, comparaitront les représentants de la Conférence canadienne des évêques catholiques et du Conseil canadien des églises; d'autres groupes viendront ce soir, demain et vendredi.

Mme Gertler: Merci de nous avoir donné l'occasion de comparaître.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

• 1540

Le président: Mesdames et messieurs, comme je le signalais ce matin, je ne pense faire injure aux groupes que nous avons invités à se présenter devant nous aujourd'hui, en leur disant qu'ils ne se soucient probablement guère de savoir qui de l'Est ou de l'Ouest pourrait tirer le premier dans une guerre atomique.

Ce qui les intéresse, je crois, c'est de garantir la paix. Pour cela, ils ne voient de possibilités que dans un désarmement aussi poussé que prochain. Il n'est guère surprenant que les institutions que nous recevons cet après-midi oeuvrent avant tout pour la paix puisqu'il s'agit d'organismes d'inspiration religieuse.

La Conférence canadienne des évêques catholiques d'une part, représentée ici par Mgr Murphy et Mgr Vallée, secrétaires généraux respectivement des secteurs anglophone et francophone; ainsi que M. Tony Clarke, codirecteur des Affaires sociales.

Le deuxième groupe représente le Conseil canadien des Églises qui a délégué auprès de nous M^{me} Bonnice Greene, responsable des droits de la personne et des Affaires internationales; M^{me} Edith Shore, secrétaire adjointe des affaires canadiennes; M. Geoffrey Johnston, responsable des Affaires internationales, de l'Église presbytérienne; et non le moindre, M. Michael Cook, directeur du Forum oecuménique. Finalement, M. Murray Thompson, responsable du secteur éducation du projet bien connu sous le nom de *Ploughshares* littéralement, «soc de charrue» en français, nom qui traduit bien son orientation puisqu'il évoque la transformation des armes humaines en outils productifs.

Le projet *Ploughshares* est un groupe de travail autonome rattaché au Conseil canadien des Églises et à 19 autres organismes laïques et religieux y compris les Églises unie, anglicane, presbytérienne et unitarienne ainsi que l'Organisation catholique pour le développement et la paix, OXFAM, SUCO, Inter Pares et l'Association canadienne pour les Nations Unies.

Il est membre du Comité des organismes non gouvernementaux des Nations Unies. Nous savons tous, mesdames et messieurs, quel rôle les Églises européennes jouent actuellement dans l'opposition au projet de modernisation de certaines

AFTERNOON SESSION

The Chairman: Ladies and gentlemen, as I said this morning, I do not think the groups we have invited to appear before us this afternoon will be insulted if I say they probably do not care whether the East or the West would be the first to strike in an atomic war.

I believe they are interested in guarantee of peace. To that end, the only solution they see lies in accelerated, immediate disarmament. It is not surprising that the institutions we are about to hear this afternoon are working above all towards peace, since they are religious organizations.

The Canadian Conference of Catholic Bishops is represented here by Monsignor Murphy and Monsignor Vallée, General Secretaries of the English and French sectors respectively, and by Dr. Tony Clarke, Co-Director of Social Affairs.

The second group is the Canada Council of Churches, represented here by Mrs. Bonnice Greene, responsible for human rights and international affairs; Mrs. Edith Shore, Assistant Secretary for Canadian Affairs; Mr. Geoffrey Johnston, from the Presbyterian Church, responsible for international affairs; and, last but not least, Mr. Michael Cook, Director of the Ecumenical Forum. Finally, we will hear from Mr. Murray Thompson, who is responsible for the educational sector of the well known project "Ploughshares". The name of the project clearly shows its orientation, since it brings to mind the transformation of human arms into productive tools.

The Ploughshares project is an autonomous task force attached to the Canada Council of Churches and 19 other religious and lay organizations including the United, Anglican, Presbyterian, and Unitarian Churches, as well the Catholic organizations for development of peace, OXFAM, CUSO, Inter Pares, and the United Nations Association in Canada.

He is a member of the United Nations Non-Governmental Organizations Committee. Ladies and gentlemen, we all know what role the European churches are now playing against the project of modernization of certain NATO atomic arms. Per-

[Texte]

armes atomiques de l'OTAN. La session de cet après-midi sera peut-être pour nous l'occasion de mieux comprendre pourquoi. Elle sera assurément l'occasion d'intégrer à nos délibérations la dimension que peut seul leur conférer l'ascendant moral de la religion. Je cède, sans plus attendre, la parole à Mgr Murphy et nous entendrons les trois groupes l'un à la suite de l'autre.

And then we shall proceed in our usual way.

As you know, you are not here as witnesses, you are here as our guests and we thank you very warmly for having accepted to come on short notice. Our mandate, also on short notice, is to make specific recommendations to the government that should be defended by the Canadian government. Of course, later on we could have other deliberations on this very important subject of disarmament, security and development, but as of now we would kindly accept it if you want to present a résumé of your views.

• 1545

As I said this morning, and I would like to repeat it for you, even though you may not completely read your brief, I will take it as my responsibility, in accordance with the wishes of the members, to append your testimony to the minutes of the proceedings of today, as if it had been read. So if you would like to read it all, well, see the time; I want to be honest with the three groups. Or if you would like to give just general views and be questioned on these general views, you may rest assured that we will not do you any injustice; we will give you the assurance that it will be appended to the official minutes of today's proceedings.

I will start with Monsignor Murphy and then members will indicate if they wish to question, and whom they would like to question among the three.

Thank you, and good afternoon.

Monsignor Dennis Murphy (General Secretary, English Sector, Canadian Conference of Catholic Bishops): Thank you, Mr. Chairman. We thank you and the members of the committee for the invitation to appear before you.

We want to assure you that the Roman Catholic Church is deeply concerned about the urgent need to make significant progress in the field of global disarmament, particularly with respect to nuclear, but also with respect to conventional weapons systems as well.

I will not read it, but I would draw to your attention a quotation that appears in the brief we have presented. It is a significant statement by the Holy Father made as recently as January 1, 1982, in which he points out that there is a significant difference, an important difference, between our classical understandings of warfare and the new technologies which have changed radically the very nature of warfare and, therefore, the moral implications of warfare at the present time. I would ask you to read that quotation; I think it summarizes well the position of the Holy Father.

[Traduction]

happas this afternoon's meeting will give us the opportunity to better understand why. It will definitely provide an opportunity for us to add to our proceedings that dimension which can only be obtained from the viewpoint of religious morality. Without any more delay, I would now like to give the floor to Monsignor Murphy; we will hear the three groups one after the other.

Nous procéderons ensuite comme d'habitude.

Comme vous le savez, vous n'êtes pas ici comme témoins mais comme invités; nous vous remercions chaleureusement d'avoir accepté de venir malgré un préavis si court. Notre mandat, qui nous a été envoyé aussi avec un préavis très court, est de faire au gouvernement des recommandations précises pour qu'il les défende. Evidemment, il n'est pas dit que plus tard, nous n'aurons pas d'autres délibérations sur ce très important sujet qu'est le désarmement, la sécurité et le développement. Pour le moment, nous serions heureux d'avoir un résumé de vos vues sur la question.

Je répète ce que j'ai dit ce matin. Même si vous ne lisez pas tout votre mémoire, je prends sur moi, avec l'accord des autres membres du Comité, bien entendu, de l'annexer au compte rendu de nos délibérations d'aujourd'hui. Si vous voulez le lire en entier, il y a un problème de temps, je dois vous le dire en toute franchise. D'autre part, si vous voulez seulement souligner les grandes lignes et répondre aux questions par la suite, vous pouvez être sûr que de toute façon nous vous ferons justice, vous pouvez être sûr que votre mémoire sera annexé en entier au compte rendu d'aujourd'hui.

Je vais commencer avec monseigneur Murphy. Par la suite, les membres du Comité n'auront qu'à indiquer s'ils désirent poser des questions et à qui ils désirent les poser.

Merci et bon après-midi.

Monseigneur Dennis Murphy (secrétaire général, section anglaise, Conférence canadienne des évêques catholiques): Merci, monsieur le président. Nous vous remercions, vous et les membres du Comité, de votre invitation à comparaître.

Nous voulons vous assurer que l'Eglise catholique romaine voit nettement le besoin urgent de progrès importants dans le désarmement mondial, surtout en ce qui a trait aux armes nucléaires, mais également en ce qui a trait aux armes classiques.

Je ne vais pas lire le mémoire, mais attirer votre attention sur une citation qui s'y trouve. Il s'agit d'une déclaration importante du Saint Père faite très récemment puisqu'elle date du 1^{er} janvier 1982; il fait remarquer qu'il y a une distinction très importante à apporter entre la guerre classique telle que nous la connaissons et les nouveaux moyens technologiques qui ont modifié radicalement l'essence même de la guerre et, conséquemment, ses implications morales à l'époque moderne. Je vous incite à lire cette citation. Elle résume bien la position du Saint Père.

[Text]

We understand that you will be hearing testimony from a variety of expert witnesses, and what we would like to emphasize in appearing before you is that we do not, in any way, consider ourselves to be technical experts on the subject of disarmament. What we can offer you rather is a brief ethical and social analysis of some of the major issues of disarmament from the standpoint of the Church's teaching and its experience in acting on these concerns.

So we come before you today not as experts in the technology of war and armaments, but as witnesses to the ethical and moral dimensions of the arms race.

We have chosen to address three major issues in anticipation of Canada's participation in the United Nations Second Special Session on Disarmament. The first issue I will address concerns nuclear weapons and their threat to human survival. The second issue has to do with militarism and the continuing underdevelopment of peoples in the Third World today; Dr. Tony Clarke, the director of our social affairs office, will address this concern. The third issue concerns the rise of military regimes and the increasing repression of human rights, and this dimension will be presented by Monsignor André Vallée, my colleague as General Secretary of the Canadian Conference of Catholic Bishops.

To the first issue then: Our first critical concern regarding the arms race has to do obviously with the threat of nuclear war. The Roman Catholic Church, in the course of the past year alone, has increasingly expressed its opposition to the buildup of nuclear arms. Last February on the occasion of his visit to Japan, at Hiroshima Pope John Paul II called for a new worldwide consciousness against war in the face of nuclear threat. Following that event, he commissioned a team of scientists from different countries to study the consequences of nuclear weapons. In December, these scientists presented their grim findings and their call for progressive reduction in nuclear weapons via a special papal delegation to the President of the United States, the President of France, the Prime Minister of Britain, the President of the Soviet Union, and to the United Nations itself.

I think what is clear is that the concern of the Roman Catholic Church and of all church people, and of all right-thinking people in this world, has been occasioned by the dramatic escalation that has taken place in recent years in nuclear arms. You know that since the last UN disarmament conference four years ago, the nuclear arms race has plunged the United States and the Soviet Union into a perilous cold-war climate.

• 1550

In 1979, the four nuclear-weapon powers conducted some 53 underground explosion tests, thereby stimulating an expansion in nuclear armaments. But it is estimated now that the nuclear powers together have several thousand nuclear weapons in their arsenals. Today, the destructive capacity of the more

[Translation]

Nous savons que vous allez entendre un grand nombre d'experts sur la question. Nous voulons insister sur le fait que nous ne sommes pas nous-mêmes experts pour ce qui est de l'aspect technique du désarmement. Nous ne pouvons que vous livrer une brève analyse éthique et sociale de quelques-uns des points les plus importants concernant le désarmement à partir des enseignements et de l'expérience de l'Eglise dans ce contexte.

Nous comparaissons donc devant vous aujourd'hui non pas en tant qu'experts en techniques de la guerre et de l'armement, mais en tant que personnes préoccupées par les dimensions éthiques et morales de la course aux armements.

Nous avons choisi trois grands sujets en prévision de la participation du Canada à la deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement. Le premier sujet, dont je traiterai, a trait aux armes nucléaires et à la menace qu'elles représentent pour la survie du genre humain. Le deuxième sujet a trait au militarisme et au sous-développement dont souffrent toujours les peuples du Tiers monde à notre époque; M. Tony Clarke, le directeur de notre bureau des affaires sociales, en parlera. Le troisième sujet a trait à la montée des régimes militaires et à la répression de plus en plus grande des droits de la personne; cette dimension sera abordée par monseigneur André Vallée, co-secrétaire général de la Conférence canadienne des évêques catholiques.

Je passe donc au premier sujet. Notre première préoccupation à l'égard de la course aux armements tient évidemment à la menace d'une guerre nucléaire. L'Eglise catholique romaine, au cours de la dernière année, a encore durci son opposition au stockage d'armes nucléaires. En février dernier, lors de sa visite à Hiroshima au Japon, le Pape Jean-Paul II a demandé que le monde entier prenne davantage position contre la guerre face à la menace nucléaire. Tout de suite après sa visite, il a mis sur pied une équipe de scientifiques de divers pays chargés d'étudier les conséquences des armes nucléaires. En décembre, ces scientifiques ont présenté leurs sombres conclusions et leurs recommandations visant à une réduction progressive des armes nucléaires par l'entreprise d'une délégation papale spéciale au président des États-Unis, au président de la France, au premier ministre de Grande-Bretagne, au président de l'Union soviétique et aux Nations Unies mêmes.

Il est clair que dans l'esprit de l'Eglise catholique romaine, de tous les hommes d'église et des hommes bien pensants de ce monde, il y a eu escalade dramatique du nombre des armes nucléaires ces dernières années. Depuis la dernière conférence des Nations Unies sur le désarmement il y a quatre ans, la course aux armes nucléaires a plongé les États-Unis et l'Union soviétique dans un dangereux climat de guerre froide.

En 1979, les quatre puissances nucléaires ont mené quelque 53 essais souterrains, encourageant ainsi une expansion des armes nucléaires. On croit que les puissances nucléaires globalement ont actuellement plusieurs milliers d'armes nucléaires dans leur arsenal. La capacité de destruction des armes

[Texte]

sophisticated nuclear-weapon systems—the neutron bomb, the SS-18, the MX missile, the SS-20, the Cruise missile, the Trident submarine—presents a profound problem for mankind, inasmuch as they pose a severe threat to the very survival of our common humanity.

At the same time, international trade and nuclear know-how are resulting in the proliferation of nuclear-weapons capacity among other countries. It is estimated at the present time that another 30 to 40 nations will join the nuclear-arms club by the end of this century. Nuclear technology and materials are now sufficiently available that any country with moderate industrial capacity will be able to acquire nuclear weapons if it so desires. So in addition to the two superpowers, an increasing number of other countries are working to acquire nuclear weapons, largely to gain the advantage in conflicts with hostile neighbours.

I am sure you have heard much much testimony to this effect, but the prospects of a global holocaust loom large on the horizon at the present time. We would suggest to you that rather than making countries more secure—which is often the justification for the buildup of nuclear arms—the buildup of nuclear weapons creates conditions which inevitably heighten international insecurities. These insecurities in turn enhance pressures for igniting the first nuclear strike. It is in this kind of perilous, cold-war climate that we hear people speak of the idea of a dangerous game: a limited nuclear war.

So the nuclear-arms spiral poses a deep and profound challenge to the moral principles and values of human civilization. Just one example, which I think it is a good example of the kind of thinking present these days. When you hear people talk about the neutron bomb—which, as you know, has an enhanced radiation warhead—and when you hear them say the neutron bomb is a clean bomb because it preserves property and destroys only people, I think that demonstrates to us how morally bankrupt our civilization has become.

This was a position taken by the Canadian bishops in a statement last fall. We see the use and threat of using such nuclear weapons as morally wrong. The Second Vatican Council said:

Every act of war that is directed to the indiscriminate destruction of whole cities or vast areas with their inhabitants is a crime against God and humanity, which merits firm and unequivocal condemnation.

If we can just turn, for a moment, to the fact that in 1978 the Canadian government made a significant contribution at the UN Special Session on Disarmament, I would ask you to think of that in terms of Canada's record. You will recall that the Canadian delegation put forward a strategy of suffocation, as they called it. Yet Canada's record to this point in the strategy of suffocation leaves something to be desired: There seem to be nuclear weapons located on Canadian soil; U.S. and Soviet submarines with nuclear weapons are allowed to pass

[Traduction]

nucléaires les plus modernes actuellement, la bombe à neutrons, le SS-18, le missile MX, le SS-20, le missile Cruise, le sous-marin Trident, représente un grave problème pour l'humanité en ce sens qu'elle menace sérieusement sa survie.

Parallèlement, le commerce international et les technologies nucléaires entraînent la prolifération des armes nucléaires dans les autres pays. On croit qu'il y a actuellement de 30 à 40 pays supplémentaires qui sont sur le point de se joindre au club des pays possesseurs d'armes nucléaires, et ce, avant la fin de ce siècle. La technologie et la matière nucléaire sont suffisamment disponibles actuellement pour permettre à n'importe quel pays doté d'une capacité industrielle quelconque d'acquérir des armes nucléaires s'il le désire. Donc, en plus des deux superpuissances, un nombre croissant de pays travaillent à se doter d'armes nucléaires, surtout pour avoir un avantage sur leurs voisins hostiles.

Je suis sûr que vous en avez déjà beaucoup entendu parler, mais la perspective d'un holocauste mondial est réel actuellement. Plutôt que d'accroître la sécurité des pays, raison qu'on invoque le plus souvent pour justifier le stockage d'armes nucléaires, cette mesure crée des conditions qui inévitablement augmentent l'insécurité à l'échelon international. Cette insécurité à son tour pourrait amener des pays à déclencher une attaque nucléaire initiale. C'est dans ce climat dangereux de guerre froide que nous entendons des personnes parler d'un jeu dangereux, d'une guerre nucléaire limitée.

La montée en spirale des armes nucléaires pose donc un profond défi aux principes moraux et aux valeurs de notre civilisation. Je vous donne un exemple particulièrement significatif de la nouvelle façon de penser. Le fait que certaines personnes parlent de la bombe à neutrons, qui, comme vous le savez, est dotée d'une ogive plus perfectionnée, le fait qu'elles parlent de cette bombe comme d'une bombe propre parce qu'elle détruit seulement les populations et non les immeubles, montre bien la faillite morale à laquelle est acculée notre civilisation.

C'est la position qu'ont adoptée les évêques canadiens dans une déclaration de l'automne dernier. Pour nous, l'utilisation de telles armes nucléaires, ou la menace de les utiliser, est inacceptable du point de vue moral. Le Deuxième concile du Vatican disait ceci:

Tout acte de guerre qui a pour but la destruction sans discrimination de cités entières ou de vastes régions et de leurs habitants est un crime contre Dieu et l'humanité, et doit être condamné de façon ferme et sans équivoque.

Compte tenu du fait qu'en 1978 le gouvernement canadien a joué un rôle significatif lors de la session spéciale des Nations Unies sur le désarmement, je vous demanderai de voir son expérience dans ce domaine. Vous vous souvenez sans doute que la Délégation canadienne a proposé une stratégie de l'asphyxie à cette occasion. L'expérience du Canada jusqu'ici, relativement à cette stratégie de l'asphyxie, laisse quelque peu à désirer. Il semble qu'il y ait des armes nucléaires sur le sol canadien; les sous-marins américains et soviétiques, porteurs

[Text]

freely through Canadian waters; Canadian industries are engaged in manufacturing component parts for nuclear-weapon systems; and serious questions are being raised about the safeguards involved in the export of Canada's CANDU technology to certain countries.

We hope then that the government of this country will give effective leadership at the Second Special Session on Disarmament, and we hope that you will push further on this strategy of suffocation.

We would make some recommendations for your consideration, so that this strategy of suffocation is made more precise. We put forward for your consideration, and for the consideration of the Canadian government, the following suggestions in preparation for the second Special Session on Disarmament.

First of all, specific measures for speeding up negotiated agreements for a comprehensive test ban on nuclear weapons, including appropriate incentives and timetables. Secondly, specific proposals for making progress on agreements to stop the flight-testing of all new strategic delivery systems, also to prohibit the production of fissionable materials for weapons, and reductions in military spending on nuclear weapons systems.

• 1555

Thirdly, we further recommend specific plans to be elaborated for establishing Canada as a nuclear-weapon-free zone, including proposals for the removal of all nuclear weapons systems from Canadian soil, and a declaration that our boundary waters be nuclear-free.

Fourthly, specific legislation designed to phase out the manufacture of component parts for nuclear weapons systems in Canada, along with an assistance program for Canadian industries to convert to non-nuclear production.

Finally, specific steps for a critical review of the safeguards for the export of Canada's nuclear technology, including proposed revisions to ensure that our nuclear technology will not be sold to nation states seeking nuclear-weapon capacity.

Mr. Tony Clarke (Co-Director, Social Affairs, Canadian Conference of Catholic Bishops): Our second critical concern, Mr. Chairman, has to do with the arms race as a continuing cause of social and economic underdevelopment in the world. On page 9 of our submission you will find a quotation, in particular, from Pope Paul VI, his message to the First Special Session of the United Nations on Disarmament in 1978, and we feel that is highly appropriate, even to this day. In the teachings of John XXIII, Pope Paul VI and John Paul II, the Catholic Church has consistently emphasized the following themes: that the ever-escalating arms race itself is a scandal to humanity; that militarism itself becomes a cause of injustice in the world; that injustice is a cause of war; and that the true road to peace lies in the integral development and liberation of peoples. In the words of Paul VI, "Development is the new

[Translation]

d'armes nucléaires, peuvent circuler librement dans les eaux canadiennes; les industries canadiennes fabriquent des pièces pour les dispositifs d'armes nucléaires; enfin, les garanties exigées pour l'exportation du réacteur CANDU à d'autres pays sont sérieusement mises en doute.

Nous espérons que le gouvernement du pays prendra une position de leader lors de la deuxième session spéciale sur le désarmement et qu'il essaiera de faire avancer l'idée de la stratégie de l'asphyxie.

Nous avons quelques recommandations à vous faire pour que cette stratégie soit plus efficace. Ce sont des suggestions que nous vous faisons, à vous et au gouvernement canadien, en préparation de la deuxième session spéciale sur le désarmement.

D'abord, des mesures précises pour accélérer la conclusion d'ententes sur des interdictions totales des essais d'armes nucléaires, y compris des stimulants et des calendriers appropriés. Deuxièmement, des propositions précises en vue de favoriser des ententes destinées à mettre fin aux essais en vol des nouveaux dispositifs de lancement stratégique, également à interdire la fabrication de matières fissiles pour les armes, sans oublier la réduction des dépenses militaires au titre des armes nucléaires.

Troisièmement, nous recommandons des plans précis destinés à faire du Canada une zone dénucléarisée, y compris les propositions de retrait de tous les dispositifs d'armes nucléaires installés sur le sol canadien et une déclaration voulant que nos eaux côtières soient également dénucléarisées.

Quatrièmement, une loi précise mettant fin progressivement à la fabrication au Canada d'éléments de dispositifs d'armes nucléaires, avec un programme destiné à aider l'industrie canadienne à se convertir à une production autre que la production nucléaire.

Enfin, des mesures précises devant amener à un examen critique des garanties touchant l'exportation de la technologie nucléaire du Canada, y compris des révisions afin que notre technologie nucléaire ne soit pas vendue aux États qui désirent se doter d'armes nucléaires.

M. Tony Clarke (codirecteur, Affaires sociales, Conférence canadienne des évêques catholiques): Notre deuxième grande préoccupation, monsieur le président, a trait à la course aux armements en tant que cause permanente du sous-développement social et économique dans le monde. A la page 9 de notre mémoire, nous citons le pape Paul VI, son message à la première session spéciale des Nations Unies sur le désarmement en 1978. Nous pensons que ce qu'il dit est encore approprié aujourd'hui. Dans les enseignements de Jean XXIII, Paul VI et Jean-Paul II, l'Eglise catholique revient constamment sur ces thèmes: L'escalade continue de la course aux armements en elle-même est un scandale pour l'humanité; le militarisme en soi devient une cause d'injustice dans le monde; cette injustice mène à la guerre; le vrai chemin de la paix passe par le développement intégral et la libération intégrale des

[Texte]

name for peace." And this message has consistently been stressed in numerous Vatican submissions to the United Nations and in statements and programs initiated by episcopal conferences in countries all over the world.

Here in Canada these objectives have been vigorously pursued through a number of church-sponsored projects.

In spite of these and countless other initiatives by institutions and people of goodwill all over the world, the arms race continues to escalate, mobilizing resources for the service of death rather than for the service of life.

The annual military expenditure in the world, as you know, has now reached \$500 billion, well over \$1 billion a day. The training of military personnel in the U.S. alone, for example, costs twice as much a year as the education budget of some 300 million school-aged children in South Asia today.

Indeed, the industrialized nations spend an average of 20 times more of their national income on their own military forces than on development aid to the Third World.

Moreover, it is estimated that current military spending is double the gross national product of the continent of Africa and equal to that of Latin America.

The direct sale of military arms and equipment to Third World countries also contributes to the underdevelopment and economic dependency of these nations.

An estimated 70 per cent of the international arms trade now involves Third World recipients. Despite severe food shortages, underdeveloped nations are using, it is estimated, an average of five times as much of their foreign exchange for the import of arms as for agricultural machinery.

These disproportionate military expenditures are often provoked by industrialized nations seeking to establish military alliances in certain regions and offering military assistance to poorer countries. As a result, substantial amounts of limited foreign currency in many developing countries are earmarked for the import of weapons systems and the construction of related infrastructure.

All this, in turn, creates major pressures on poor countries to increase their foreign exchange earnings through the export of natural resources and cash crops and through policies designed to attract foreign capital.

We do maintain that nations have a right to engage in just struggles to defend their national sovereignty. Similarly, repressed peoples have the right to struggle for the overthrow of tyrants when all democratic means are frustrated.

[Traduction]

peuples. Selon le mot de Paul VI, «Le développement est le nouveau nom de la paix». Ce message est revenu constamment dans les nombreuses communications du Vatican aux Nations Unies, dans les déclarations des programmes proposés par les conférences épiscopales des pays du monde entier.

Ici au Canada, ces objectifs ont été vigoureusement poursuivis grâce à un certain nombre de projets parrainés par l'Eglise.

Malgré ces mesures, et toutes les autres prises par les institutions et les gens de bonne volonté du monde entier, la course aux armements continue de s'intensifier, de mobiliser les ressources en vue de la mort plutôt qu'en vue fins de la vie.

Les dépenses militaires annuelles dans le monde, comme vous le savez, atteignent maintenant 500 milliards de dollars, ce qui est bien au-delà de 1 milliard de dollars par jour. La formation du personnel militaire aux États-Unis seulement, par exemple, requiert deux fois plus annuellement que tout le budget d'éducation des quelque 300 millions d'enfants d'âge scolaire en Asie du Sud.

Les pays industrialisés en moyenne dépensent 20 fois plus de leurs recettes nationales au titre de leurs forces militaires qu'à celui de l'aide au développement du Tiers-monde.

Qui plus est, on croit que les dépenses militaires actuelles sont le double du produit national brut de tout le continent africain et l'équivalent de celui de l'Amérique Latine.

La vente directe d'armes et de matériel militaire aux pays du Tiers-monde contribue en outre à leur sous-développement et à leur dépendance économique.

On évalue à 70 p. 100 du commerce international d'armes la part des pays du Tiers-monde actuellement. Malgré de graves pénuries alimentaires, les pays en voie de développement, croit-on, utilisent en moyenne cinq fois plus de leurs devises étrangères pour importer des armes que pour se doter d'équipements agricoles.

Ces dépenses militaires disproportionnées sont souvent causées par les pays industrialisés qui veulent établir des alliances militaires dans certaines régions et offrir une aide militaire à certains pays pauvres. Il s'ensuit que des montants importants de devises étrangères—limitées dans de nombreux pays en voie de développement—sont consacrés à l'importation de dispositifs d'armements plutôt qu'à la construction d'une infrastructure nécessaire.

Les pays pauvres sont ainsi poussés à augmenter leurs devises étrangères en exportant leurs ressources naturelles et leurs récoltes commerciales, en tentant d'attirer les capitaux étrangers.

Nous sommes bien d'accord sur le fait que les pays ont droit de mener des guerres justes pour défendre leur souveraineté nationale. De même, les populations opprimées ont droit de prendre les armes pour renverser les tyrans lorsque tous les moyens démocratiques ont été épuisés.

[Text]

• 1600

[Translation]

The real scandal of militarism lies in the misallocation of such a massive amount of the world's resources to maintain and increase systems of injustice between and within nations. As the Brandt Commission report pointed out, the cost of a 10-year program which would meet essential food and health needs of all the poor in all the underdeveloped countries would be less than half of one year's military spending. The roots of this injustice we suggest are found in the structures of the world's economic order. The present economic order perpetuates a systematic cycle of poverty and dependency and repression. These conditions, in turn, breed insecurities which give rise to increasing militarization and the ongoing perpetuation of that cycle.

We have been particularly concerned about Canada's role in military armament. I think, as we all know here, Canada is ranked among the largest arms-exporters in the world. Last year our military exports reached some \$600 million. Due to the Canada-U.S. defence production sharing agreement, most of Canada's military exports are sold to the United States and to NATO countries. Yet a disturbing number of Canada's exports are also going to military regimes in the Third World. These include sales of artillery systems to South Africa and Thailand, plus aircraft sales to the air forces of Chile and the Cameroons. Canadian-built armoured personnel vehicles have also been promoted for sales to Indonesia and Malaysia. While these countries have certainly the right to defend their population against aggression, our concern has to do with the vast amounts of money that are being spent on military arms rather than on serving the basic social and economic needs of people in those countries and Canada's role in perpetuating this problem.

The First UN Special Session on Disarmament drew attention to what is called "the colossal waste of resources" exhibited by the global arms race. While recognizing that the progress is painstaking in this area, we firmly believe every effort must be made to develop and implement a global security plan linking disarmament and development strategies together. It is imperative, however, that concrete, measurable steps be taken in this direction over the next four years. Accordingly, we urge the Canadian government to give serious consideration to the following suggestions in preparation for the Second UN Special Session on Disarmament.

First of all, specific proposals for advancing international negotiations and agreements on gradual reductions in military spending and the corresponding re-allocation of funds for social and economic development, particularly in the Third World.

Second, special measures for monitoring and controlling the arms trade with Third World countries, including incentives for transferring priorities from military armaments to economic and social development.

Le vrai scandale en ce qui concerne le militarisme réside dans le détournement d'une vaste quantité des ressources mondiales vers le maintien et l'augmentation des systèmes d'injustice entre et dans les nations. Comme l'a souligné le rapport de la Commission Brandt, le coût d'un programme décennal qui fournirait les besoins essentiels en nourriture et en santé de tous les pauvres des pays sous-développés serait inférieur à six mois de dépenses militaires. A notre avis, on trouve les racines de cette injustice dans les structures économiques mondiales. L'ordre économique actuel perpétue un cycle de pauvreté, de dépendance et de répression. Ces conditions, à leur tour, engendrent des insécurités, donc une augmentation de la militarisation et une perpétuation de ce cycle.

Nous sommes surtout préoccupés par le rôle du Canada dans l'armement militaire. Comme nous le savons tous ici, le Canada est un des plus grands exportateurs d'armes dans le monde. L'année passée nos exportations militaires ont atteint 600 millions de dollars. En raison de notre entente avec les États-Unis sur le partage de la production de la défense, la plupart de nos exportations militaires vont aux États-Unis et aux pays de l'OTAN. Cependant, trop de nos exportations vont aussi aux régimes militaires du Tiers monde, dont des ventes d'artillerie à l'Afrique du Sud et à Thaïlande, d'avions aux forces aériennes du Chili et du Cameroun. Des chars blindés, construits au Canada, ont été vendus en Indonésie et en Malaisie. Si ces pays ont le droit de défendre leur population contre l'agression, nous sommes inquiets de l'importance des sommes consacrées aux armes plutôt que aux besoins sociaux et économiques fondamentaux des gens dans ces pays, nous sommes inquiets du rôle du Canada vis-à-vis de ce problème.

La première session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement a attiré l'attention sur le gaspillage éhonté des ressources causé par l'ensemble de la course aux armements. Si nous reconnaissons que le progrès est très difficile en cette matière, nous sommes fortement d'avis que l'on doit développer et élaborer un plan de sécurité global en liant les stratégies de désarmement et de développement. Il est essentiel, cependant, que des mesures concrètes et vérifiables soient prises en ce sens pendant les quatre années à venir. Ceci dit, nous incitons le gouvernement canadien à tenir sérieusement compte de nos suggestions en préparation de la deuxième session extraordinaire sur le désarmement.

D'abord, des propositions spécifiques pour l'avancement des négociations et ententes internationales sur les réductions graduelles des dépenses militaires et la réallocation correspondante des fonds aux développements sociaux et économiques, surtout au Tiers monde.

Deuxièmement, des mesures spéciales visant à vérifier et à contrôler la vente des armes aux pays du Tiers monde, en particulier des mesures incitatives pour modifier les priorités et faire passer le développement économique et social avant l'armement.

[Texte]

Third, specific steps for a public review of Canada's own defence and military spending policies, including a re-examination of Canada's role in NATO and NORAD.

Fourth, specific proposals for alternative Canadian defence policies based on reduced military spending and production, restrictions in arms sales to Third World countries and increased funds for economic and social development priorities of underdeveloped countries.

Finally, specific measures for assisting the workers in Canada's defence industries to go through the process of converting from the production of military goods to the production of civilian goods.

Son Excellence Monseigneur André Vallée (secrétaire général, Division française, Conférence canadienne des évêques catholiques):

Notre troisième préoccupation majeure porte sur la croissance en nombre des régimes militaires et la répression des droits humains qui l'accompagne. Notre mémoire commence par une citation de Mgr Romero qui s'élevait contre l'envoi d'armes et de conseillers militaires au Salvador, en 1980. Vous savez tous que Mgr Romero a été assassiné un mois après, et ce qui s'est passé par la suite. Les armes ont été envoyées et vous savez très bien ce qui se passe présentement au Salvador.

Le rôle de l'Eglise... Dans les dernières années la répression des droits humains par les régimes militaires est devenue une préoccupation pastorale majeure pour l'Eglise catholique. Pour un nombre croissant de pays, l'Eglise est devenue le recours, souvent l'unique recours ou le recours le plus important, pour la défense des droits humains, contre les mesures de répression dans les états sous régime militaire.

• 1605

La situation en Amérique centrale, c'est-à-dire au Salvador et au Guatemala ainsi que celle qui prévaut en Pologne, en sont des exemples vivants, je pense, aujourd'hui. La répression au Chili et en Afrique du Sud continue d'alimenter ces préoccupations. Les évêques canadiens, par l'intermédiaire de leur comité des droits humains, ont fait pression auprès du gouvernement canadien et de corporations canadiennes afin qu'ils modifient leurs pratiques politiques et économiques avec ces régimes militaires qui exercent une répression toujours plus sanglante en ces pays.

Les états sous régime militaire... Cette augmentation du nombre de régimes militaires qui emploient une technologie répressive et des armes afin d'exercer un meilleur contrôle sur la population constitue une des conséquences les plus graves de la course aux armements. Je pense que l'exemple le plus dramatique et le plus récent est celui de la Pologne. Tandis que nous en sommes encore au stade initial de l'analyse critique de la répression en ce pays, notre attention, durant ces dernières années, s'est plutôt concentrée sur la montée des régimes militaires dans les pays du Tiers monde. Par exemple, en

[Traduction]

Troisièmement, des mesures précises pour un réexamen public de nos politiques de défense et de nos politiques de dépenses militaires, et surtout de notre rôle à l'OTAN et au NORAD.

Quatrièmement, des propositions précises pour des politiques de défense de rechange basées sur une réduction des dépenses militaires et des productions d'armes, et sur des restrictions dans les ventes d'armes aux pays du Tiers monde, et une augmentation des fonds destinée au développement socio-économique des pays en voie de développement.

Finalement, des mesures précises visant à aider les travailleurs des industries de la défense nationale à passer de la production de biens militaires à la production de biens de consommation.

His Excellency Monsignor André Vallée (Secretary General, French Division, Canadian Conference of Catholic Bishops):

Our third critical concern has to do with the build-up of military regimes and the corresponding repression of human rights of peoples in the countries concerned. Our brief starts with a quotation from Monsignor Romero who spoke out against the sales of arms and military advisors in Salvador, in 1980. You all know that Monsignor Romero was killed a month later and what happened thereafter. The arms were sent and you know very well what is happening at the present time in Salvador.

The role of the church. In the past few years, the repression of human rights by military regimes has become a major pastoral concern for the Catholic church. In a growing number of countries, the church has become the recourse, often the only or at least the major one, for the defence of human rights against the repressive measures of military states.

The situation in Central America (i.e., El Salvador, Guatemala) and Poland are primary examples today. The repressive situations in Chile and South Africa also continue to illustrate these concerns. The Canadian bishops, through their Human Rights Committee, have actively pressed the Canadian government and Canadian corporations to change these economic and/or political transactions with particular military regimes that strengthen the hand of repression in those countries.

Military States: The build-up of military regimes, employing repressive technology and weapons to control their own populations, constitutes one of the most recent and tragic consequences of the global arms race. The most dramatic and most recent example is the situation in Poland. While a critical analysis of repression in that country is just beginning, our attention in recent years has been focused on the rise of military states in the Third World. In Latin America, for example, some twenty countries are governed by military or authoritarian regimes. In such Third World situations, increas-

[Text]

Amérique latine, quelque 20 pays sont gouvernés par des régimes militaires ou totalitaires. Dans ces pays du Tiers monde, les disparités économiques et les injustices sociales croissantes donnent naissance à une agitation de plus en plus grande pour des changements sociaux qui, à leur tour, mènent à la prise de pouvoir par les militaires en vue de protéger le statu quo. Les juntes militaires concentrent le pouvoir politique dans leurs propres mains et assument le contrôle du gouvernement directement ou indirectement. Les garanties constitutionnelles, la démocratie, la liberté de parole et d'assemblée, les droits d'association et même la liberté de religion sont souvent suspendus ou, du moins, brimés. Les tensions arbitraires, la torture des prisonniers politiques de même que l'assassinat des groupes d'opposition deviennent chose commune. Les juntes militaires justifient leurs actions au nom de la sécurité nationale. On sait très bien que l'un des effets les plus évidents et les plus néfastes est que la sécurité des riches et des puissants est protégée tandis que la sécurité de la vaste majorité, notamment des pauvres, n'est plus assurée.

Le commerce de la répression... La plupart des grandes puissances industrielles sont responsables de l'approvisionnement de l'arsenal de sécurité interne nécessaire à ces régimes militaires. Cet arsenal peut inclure les armes meurtrières comme les fusils, les grenades à main, les munitions et les explosifs. Il peut comprendre également les armes non meurtrières comme les équipements de prison, les systèmes de surveillance, les chars blindés, les instruments de torture ou l'équipement anti-émeute. Une aide militaire de ce genre comprend souvent l'entraînement des forces de sécurité, des conseillers techniques et des services de renseignement. C'est ce que l'on pourrait appeler un système commercial de répression international.

Dans certains pays, par exemple au Salvador, au Guatemala, en Corée du Sud, ces agissements ont abouti à la militarisation de sociétés entières en vue de déclarer une guerre intestine contre les menaces appréhendées de leur population.

Les sphères d'influence... La croissance de régimes militaires et de leurs forces de sécurité interne est aussi reliée aux stratégies des principales puissances industrielles dans le but de maintenir les sphères d'influence politique et économique dans les différentes régions. Par exemple, l'Union soviétique en Afghanistan et en Pologne, et les États-Unis au Salvador et au Guatemala accorderont des montants substantiels d'aide et de soutien aux régimes militaires en vue de protéger leurs sphères d'influence, c'est-à-dire que ces régions sont considérées comme une partie de leur arrière-cour et doivent être préservées des menaces extérieures. Des montants considérables d'aide militaire, économique, seront canalisés dans ces pays satellites, en vue de justifier leurs droits d'avoir des bases militaires, de développer les alliances militaires et politiques, et d'accéder aux importantes sources de produits bruts et du marché. Ce sont des formes modernes de colonialisme militaire, et les habitants de ces colonies se trouvent généralement eux-mêmes face à un régime perpétuel de répression.

[Translation]

ing economic disparities and social injustices give rise to greater unrest for social change which, in turn, leads to a military takeover of the government in order to protect the status quo. The military junta concentrates political power in its own hands and assumes control over the legislative body—directly or indirectly. Constitutional guarantees—democracy, free speech, free assembly, trade union rights, and even religious freedom—are often suspended or curtailed. Arbitrary detentions, torture of political prisoners, along with assassination of opposition groups become commonplace. The military junta rationalizes all this in the name of "national security". In most military states, one of the obvious effects is that the security of the rich and powerful is protected, while the security of the vast majority, namely the poor, is subject to violation.

Repression Trade: The major industrial powers, for the most part, are responsible for supplying the internal "security" hardware required by these military regimes. This hardware may include lethal weapons such as guns, hand-grenades, ammunition, and related explosives. It may also involve non-lethal weapons such as prison gear, surveillance systems, armoured cars, torture devices, or riot control equipment. Often, such military assistance includes training of security forces, technical advisers and intelligence exchanges. This is effectively an international repression trade system.

In some countries (e.g., El Salvador, Guatemala, South Korea, et cetera) it has resulted in the militarization of entire societies in order to wage an internal war against perceived threats from their population.

Spheres of Influence: The build-up of military regimes and their internal security forces is also related to the strategies of the major industrial powers to maintain political and economic spheres of influence in different regions. For example, the Soviet Union (in Afghanistan and Poland) and the United States (in El Salvador and Guatemala) will provide substantial amounts of assistance to maintain military regimes in order to protect their "spheres of influence", i.e., those regions which are considered part of their "backyard" and must be guarded against external threats. Large amounts of military and economic aid are funnelled into these satellite countries in order to secure rights for military bases, develop military and political alliances and gain access to important sources of raw materials and markets. These are modern forms of "military colonialism", and the people of these colonies generally find themselves subjected to continuous rule by repression.

[Texte]

• 1610

Quel est maintenant le rôle du Canada? Une fois de plus, le Canada n'est pas un simple spectateur dans cette course à la militarisation du Tiers monde. Des compagnies canadiennes, des banques, des sociétés de la Couronne continuent de faire des Affaires avec des États sous régime militaire qui se livrent à la répression des droits humains. Par exemple, la vente de pièces d'artillerie à l'Afrique du Sud soulève des questions. La vente d'un Candu et de la technologie qui l'accompagne à des États sous régime militaire comme la Corée et l'Argentine soulève les mêmes questions. Même si le Canada n'est pas directement engagé dans ce trafic d'armes et de technologie à des États sous régime militaire, même si elles ne sont pas employées à des fins de répression, on doit quand même soulever certaines questions sur l'usage éventuel de ces armes et de cette technologie à des fins de répression.

Finalement, quelques recommandations. Au cours de la première session de l'Assemblée générale des Nations Unies sur le désarmement en 1978, on a accordé peu d'attention au fait de la militarisation en vue de la répression interne. Néanmoins, cette forme d'armement militaire a un impact plus grand et plus direct sur la vie quotidienne des gens que toute autre forme de militarisation. Nous croyons que ces questions doivent être étudiées à la prochaine session. Par conséquent, nous pressons le gouvernement canadien d'examiner les points suivants dans la préparation de la deuxième session de l'Assemblée générale des Nations Unies sur le désarmement:

Premièrement, des démarches précises afin d'assurer que le problème de l'armement militaire pour la répression des droits humains soit un des principaux thèmes de l'ordre du jour de la session;

Deuxièmement, qu'on fasse des propositions concrètes pour superviser et contrôler la vente de technologie aux États militaires qui s'en servent pour réprimer les agitations sociales, les dissidences internes ou pour déclarer la guerre contre une large proportion de la population;

Troisièmement, qu'on propose des législations précises au Canada définissant une série de critères qui devraient être respectés de façon satisfaisante par les États militaires avant que les compagnies canadiennes ou les compagnies de la Couronne soient autorisées à faire des transactions;

Et finalement, des propositions concrètes concernant la façon d'agir du Canada pour que les agences gouvernementales, les corporations et les banques canadiennes appliquent les critères concernant le respect des droits humains dans les futures transactions avec les États militaires ou sous régime militaire.

Le président: Merci, monseigneur.

We will now hear from the Canada Council of Churches. Who will speak first? Madam Edith Shore, Associate Secretary of Canadian Affairs.

Mrs. Edith Shore (Associate Secretary of Canadian Affairs, Canada Council of Churches): We are very pleased to be here

[Traduction]

What is Canada's role? Canada, once again, is not exactly an innocent bystander in the build-up of Third World military regimes. Canadian-based corporations, banks and crown corporations continue to do business with military regimes engaged in gross violations of human rights. The sale of Canadian manufactured artillery systems to South Africa also gives cause for real concern. The sales of Canada's CANDU nuclear energy technology to military regimes in South Korea and Argentina raise similar questions. While Canada may not be directly involved in supplying arms and technology to military states for purposes of internal repression, questions should be raised about whether arms exports are being used for these ends.

Some Recommendations: In the first UN Session on Disarmament in 1978 insufficient attention was given to the realities of militarization for internal repression. Yet, this form of military armament has a greater and more direct impact on the daily lives of people than any other form of militarization. We believe that these issues should be given serious attention at the forthcoming Session. Accordingly, we urge the Canadian government to give serious consideration to the following suggestions in preparation for the Second Special Session of the UN on Disarmament.

First, specific steps to assure that the problem of "military armament for the repression of human rights" be a major topic on the agenda of the Session.

Second, specific proposals for monitoring and controlling the sale of repression technology to military states for use in repressing social unrest, internal dissent, or waging war against large segments of the population.

Third, specific legislation in Canada providing a set of human rights criteria which must be satisfactorily met by military states before Canadian crown corporations would be permitted to do business.

Lastly, specific proposals on how Canada will go about requiring government agencies, Canadian-based corporations, and banks to apply human rights criteria in future transactions with military states.

The Chairman: Thank you, Father Vallée.

Nous allons maintenant entendre le *Canada Council of Churches*. Qui va parler d'abord? M^{me} Edith Shore, secrétaire adjoint des affaires canadiennes.

Mme Edith Shore (secrétaire adjoint des affaires canadiennes, Canada Council of Churches): Nous sommes très contents

[Text]

as the Canada Council of Churches to present some of the opinions of our member churches.

We have decided to divide the brief which you have before you, called *Creating a Climate for Peace, Canada at UNSSOD II*. As you will see, the brief was prepared by the United Church of Canada in co-operation with the Canada Council of Churches and the Christian Movement for Peace. Mrs. Bonnice Greene will begin with the section on the key role of Canada at the United Nations Special Session. In the second part, Michael Cook will speak to threats to peace and Geoffrey Johnston will conclude with the recommendations, steps that Canada can take.

Mrs. Bonnice Greene (United Church of Canada, Human Rights and International Affairs Officer): We want to focus not so much on the specifics of the arms race or any of the kinds of materials that have come before you from a lot of different witnesses, as on the climate in which we entered the UN Special Session at this time. We want to be particularly focused on the question of Canada's role in that climate in that particular setting.

• 1615

We have a great deal of urgency. We ourselves feel that at this particular time. It seems to us, from a lot of statements which have been made and from some press reports, that the leaders of our own country, as well as of the Soviet Union and the United States, have thrown in the towel and abandoned hope for finding a non-military means of de-escalating the arms race, of moving out of a virtually inevitable nuclear conflict.

And because of that climate which exists at the moment, I think it is particularly important for Canada to be very careful in planning the kind of role it takes at the UN Special Session. It is very important that we remember what our role has been in past international engagements. We have a reputation as a country of that of an internationalist. We have a reputation for having not taken on our own nuclear weapons; we have not defended ourselves by those means, yet we had technical capability and gave leadership in the development of the technology that has endangered so many of us.

We also have a certain amount of credibility in that we have a great deal to lose as one of the countries which sits between the two superpowers in terms of nuclear technology. I think also we have to recall that it was at the last UN Special Session that our own Prime Minister proposed some creative initiatives in order to create a climate in which the world could move forward into a disarmament program with some sense of security and confidence.

It is on these grounds, on the basis of our history and on the basis of the climate that exists at the present time, that we would urgently ask you to consider that Canada not enter that special session with a sense of defeatism; with a sense that we will be forced to echo the pessimistic attitudes or the pessimistic mood of either the United States or the Soviet Union; but that we go in all the more determined under the circumstances

[Translation]

de représenter le *Canada Council of Churches* ici et de soumettre les opinions de nos membres.

Nous avons décidé de diviser notre mémoire, que vous avez devant vous, *Creating a Climate for Peace, Canada at UNSSOD II*. Comme vous voyez, le mémoire a été préparé par l'Eglise unie du Canada en collaboration avec le *Canada Council of Churches* et le *Christian Movement for Peace*. M^{me} Bonnice Greene va commencer avec la section sur le rôle important que jouera le Canada à cette session. Ensuite, M. Michael Cook parlera des menaces contre la paix, et M. Geoffrey Johnston donnera les mesures que nous recommandons au Canada de prendre.

Mme Bonnice Greene (Eglise unie du Canada, agent des droits humains et des affaires internationales): Nous voulons souligner beaucoup plus l'atmosphère de la session spéciale des Nations Unies en ce moment que la course aux armements ou les questions qu'ont présentées d'autres témoins. Nous voulons insister surtout sur le rôle du Canada dans ce climat, dans ce cadre particulier.

Nous pensons que la situation est particulièrement urgente. Il nous semble, d'après ce que nous avons entendu d'eux et d'après ce que nous avons lu dans les journaux, que les dirigeants de notre propre pays, comme ceux de l'Union soviétique et des États-Unis, ont abandonné tout espoir de trouver des moyens non militaires de renverser la course aux armements, de renverser le mouvement vers un conflit nucléaire presque inévitable.

Justement à cause de ce climat, il est particulièrement important pour le Canada d'être très prudent dans ses préparatifs en vue de sa participation à la session spéciale des Nations Unies. Nous devons nous rappeler notre rôle passé sur le plan international. Nous avons la réputation d'être un pays internationaliste. Nous ne nous sommes pas dotés nous-mêmes d'armes nucléaires; nous avons refusé de nous défendre avec ces moyens, bien que nous ayons la capacité technique et le leadership nécessaire pour le faire.

Nous avons également une certaine crédibilité en ce sens que nous sommes placés entre les deux superpuissances et que nous avons beaucoup à perdre à cause de notre situation entre les deux superpuissances. C'est par ailleurs à la dernière session spéciale des Nations Unies que notre premier ministre a proposé des mesures intéressantes destinées à améliorer le climat pour que le monde puisse s'engager dans un programme de désarmement, tout en étant assuré d'une certaine sécurité.

C'est pour toutes ces raisons, compte tenu de notre histoire et compte tenu du climat qui existe actuellement, que nous recommandons instamment que le Canada n'aborde pas la prochaine session spéciale avec défaitisme, avec le sentiment qu'il doit se faire l'écho de l'attitude pessimiste des États-Unis ou de l'Union soviétique, mais qu'il y arrive avec une attitude déterminée, prêt à trouver des moyens pour éviter ce que

[Texte]

to find ways to avoid what some seem to have concluded is inevitable. We believe it is very important that political leaders not take upon themselves the creation of insecurity which would be inevitable for the masses of people within their own countries by giving up hope at any point.

Canadian churches have been involved in efforts for disarmament and peace for some time. And because of the current situation in the world and our own reading of what has been going on, we have undertaken a number of new commitments in recent months. We have to strengthen our own witness and our own efforts to deal with the causes of war and to try to establish a just peace.

That has not come about just because we are afraid of the world out there. It also has not come about because we need things to do. It has been a very concrete response to the appeals of our partner churches in all parts of the world, and those appeals have come from every continent. They have come from every ideological bloc. They have come from every area imaginable. And in our experience, the judgment of the churches everywhere has been precisely the same which is that we find ourselves in a situation in which security is being built for a few leaders, but the security of the vast majority of citizens is being sacrificed.

We ourselves had representatives at the international public hearings on nuclear weapons and disarmament which the World Council of Churches sponsored. One of your former colleagues, the Reverend David MacDonald, who is a member of the United Church's Committee on the Church in International Affairs, was among the panel of judges who received testimony from a very large number of expert witnesses in a variety of fields.

The Canadian churches also have undertaken new initiatives in the churches' human rights program for implementation of the Helsinki Final Act. That is sponsored by the European Council of Churches, the Canada Council of Churches and National Council of Churches of Christ in the U.S. That is an important thing for us because it means that we are recognizing the very strong concern that has come from the European churches in particular. They feel a great sense of threat, and they need the encouragement, what they need what they call the "solidarity" of the churches on this side of the ocean.

We have gone through a series of consultations in which we have developed some consensus amongst ourselves despite our ideological differences. Those I think were most eloquently expressed by our East German church partners who, themselves, have been so exercised over what they consider to be the very rapid deterioration of the climate for creating initiatives towards peace and disarmament, that they have undertaken public demonstrations of their own—something which is quite dangerous for them to do. That they have done it at considerable risk seems to us, as churches in Canada, to put all the more responsibility on us to take equally significant steps.

[Traduction]

d'aucuns considèrent comme inévitable. Nous pensons qu'il est très important que les dirigeants politiques ne créent pas eux-mêmes l'insécurité et n'amènent pas les populations de leurs pays à abandonner tout espoir.

Les églises canadiennes participent aux efforts en vue du désarmement et de la paix depuis longtemps. Les événements dont nous avons été les témoins, les lectures que nous avons faites nous ont amenés à prendre de nouveaux engagements au cours des derniers mois. Nous devons renforcer notre propre conviction et doubler nos efforts en vue d'extirper les causes de la guerre et d'instaurer une paix juste.

Ce n'est pas que nous soyons effrayés par le monde lui-même. Ce n'est pas que nous manquions de choses à faire. Nous avons seulement voulu répondre concrètement aux appels de nos églises sœurs dans toutes les régions du monde. Ces appels sont venus de tous les continents. Ils sont venus de tous les blocs idéologiques. Ils sont venus de tous les endroits imaginables. Partout le jugement des églises a été exactement le même: quelques dirigeants tentent d'accroître leur propre sécurité aux dépens de la sécurité de la grande majorité des citoyens.

Nous avons nous-mêmes envoyé des représentants aux audiences internationales sur les armes nucléaires et le désarmement, organisées par le Conseil mondial des églises. Un de vos anciens collègues, le révérend David MacDonald, qui fait partie du comité des églises unies sur les affaires internationales de l'Eglise, était au nombre des juges appelés à entendre les témoignages d'un grand nombre de témoins experts à plusieurs niveaux.

Les églises canadiennes ont également pris de nouvelles mesures, dans le cadre du programme des églises sur les droits de la personne, en vue de l'application de l'Acte final d'Helsinki. C'est un projet qui regroupe le Conseil européen des églises, le Conseil canadien des églises et le Conseil national des églises du Christ aux États-Unis. Pour nous, c'est très important, puisque c'est une façon de répondre à la très grande préoccupation des églises européennes. Elles se sentent particulièrement menacées, elles ont besoin d'encouragement, elles ont besoin de la solidarité des églises de ce côté-ci de l'océan.

Nous avons mené une série de consultations qui nous ont permis d'en venir à un certain consensus entre nous malgré nos différences idéologiques. L'église la plus éloignée à cet égard a été celle d'Allemagne de l'Est qui est particulièrement inquiète de ce qu'elle estime être une rapide détérioration du climat nécessaire à des mesures en vue de la paix et du désarmement. Elle est allée jusqu'à manifester publiquement, ce qui peut être très dangereux pour elle. Ce risque qu'elle a prise nous incite encore davantage, en tant qu'églises canadiennes, à assumer plus de responsabilité et à adopter des mesures encore plus significatives.

[Text]

• 1620

They ask us to raise the very important questions about security: security for whom; security against what; and security by what means. As churches we do not agree with statements of our own ministers for defence and external affairs that the Europeans who are calling for disarmament and peace are naive. We do not believe they are victims of some kind of a Soviet ploy, as has been pointed out in yesterday's *The Globe and Mail*. One of the European church leaders has pointed out to the press in Europe that when churches are saying the same thing across a whole spectrum of ideological and theological positions, then one has to recognize that there is something about the Gospel that is driving them to basic stands around life threatening situations, and not something that is purely ideological.

I believe, and our churches agree, that what has happened is that the Europeans who have spoken out, have recognized what is going on in the world and have decided to take strong measures; they read what is happening to the climate for peace as a very serious and life threatening situation for them. We understand them to have taken a look at those very serious questions about the security and to be using every lever they have available to them to try to create and reconstruct a climate in which honest and concrete steps towards disarmament and a de-escalation of the arms race can take place. It is that very urgent task of recreating that climate in which disarmament can become a possibility, that we would urge this committee to call on Canada to undertake.

The Chairman: Thank you. Michael Cook.

Mr. Michael Cook (Director, Ecumenical Forum, Canadian Council of Churches): I come on behalf of the Canadian Council of Churches and, I believe, on behalf of a large number of Canadians, who look at the world situation and see there a lot of news which is not good news, but who also, when they look at their self-understanding and at their faith and at their vision of the world, see a lot of hope, a lot of imagination; who see that there are different ways of approaching the problems facing our world today.

I would like to outline briefly some of those problems. Again, it is not good news and it is not new news, but it is important. These are the signs of the times that are referred to in our brief. Some of these signs are: the increasing credibility which certain sectors of society are trying to give to the fact that nuclear war can be fought and can be won and that we can survive; credibility, and energy and money being spent on the development of dehumanizing weapons such as the neutron bomb and chemical weapons and nerve gas; to the increasing inability, as we witness at Madrid, of the world leaders to come to terms, to dialogue and actually move ahead in bringing the arms race to a stop; to the stalemate around a lot of conflicts in the world in the horn of Africa, in Namibia, in the Middle East, Iran and Iraq, and, at the same time, to the worsening economic crisis which we see, which we are living here in Canada and which other people in other parts of the

[Translation]

Ce que les fidèles des Églises demandent, c'est de poser ces questions très importantes au sujet de la sécurité: la sécurité pour qui, contre quoi, par quel moyen? En tant que représentants des Églises, nous ne sommes pas d'accord avec les déclarations de nos propres ministres de la Défense nationale et des Affaires extérieures voulant que les Européens qui réclament le désarmement et la paix soient naïfs. Nous ne croyons pas qu'ils fassent le jeu des Soviétiques comme le laisse entendre un article du *Globe and Mail* d'hier. Un des dirigeants des Églises européennes faisait remarquer que lorsque les Églises représentant toutes sortes de positions idéologiques et théologiques parviennent à s'entendre sur un point, il faut bien admettre qu'il y a quelque chose de vrai dans le message évangélique qui les pousse à adopter des positions communes face au danger pour la vie, et ce n'est pas seulement la manifestation d'une idéologie.

Nos Églises croient que les Européens qui ont décidé de s'exprimer se sont aperçus des événements qui se passent dans le monde et ont réagi; ils ont vu, d'après ce qu'ils ont lu, que le climat de paix était très sérieusement menacé et qu'il y allait de leur vie. Nous pensons qu'ils ont examiné sérieusement cette très grave question de la sécurité et qu'ils utilisent tous les moyens à leur disposition pour essayer de créer ou de reconstruire un climat favorable à des mesures honnêtes et concrètes en vue du désarmement et de la dé-escalade de la course aux armements. C'est à cette tâche urgente qui consiste à recréer le climat dans lequel peut se réaliser le désarmement que nous incitons le Comité et le Canada à s'attacher.

Le président: Merci. Monsieur Michael Cook.

M. Michael Cook (directeur, Forum Ecuménique, Conseil canadien des églises): Je représente le Conseil canadien des églises, ainsi qu'un grand nombre de Canadiens, je crois, qui surveillent la situation dans le monde, qui d'un côté voient des développements inquiétants, mais en même temps à cause de leur compréhension d'eux-mêmes, de leur foi, de leur vision du monde, ont encore de l'espoir, de l'imagination, des idées sur les façons de résoudre les problèmes auxquels le monde fait face actuellement.

Je voudrais brièvement explorer ces problèmes. Il ne s'agit pas de bonnes nouvelles, de nouvelles fraîches, mais il est important de les signaler. Ce sont les signes de notre époque, auxquels nous faisons allusion dans notre mémoire. Ce sont, entre autres: la crédibilité accrue que certains secteurs de la société semblent donner à l'éventualité qu'une guerre nucléaire puisse être menée et gagnée tout en nous permettant de survivre; l'énergie et l'argent qu'on dépense pour la création d'armes déshumanisantes comme la bombe à neutrons, les armes biologiques et les gaz qui attaquent le système nerveux; l'incapacité croissante, comme en atteste Madrid, des dirigeants mondiaux de s'entendre, de dialoguer et de progresser vraiment vers un arrêt de la course aux armements; l'impasse dans laquelle se trouvent beaucoup de conflits dans le monde, dans la corne de l'Afrique, en Namibie, au Moyen Orient, en Iran, en Irak; enfin, la détérioration de la crise économique

[Texte]

world are living, in an even more horrible and, I guess, terrible, killing wave. Another sign of the times which we note is the stalemate in global negotiations on the North-South issues, the great amount of difficulty which our own Prime Minister has had in pushing ahead discussions around this agenda and the attempt to cover up that agenda by talking only in East-West terms and looking over the more serious problems and the fact that many people in the world are starving, are poorly housed, have no access to adequate food or adequate water or even adequate air, in the case of North America. Another bad sign of the times I think is the attempt to sharpen the lines between the various spheres of influence of the Soviet bloc and the Western bloc, represented by Europe and North America. All of these signs of the times which seem to be coming to a head in the militaristic stances of the Soviet Union and the United States, and I guess Canada and other middle powers by association, are creating an extremely dangerous climate for us. We think it is a climate in which the security of the few is being protected at the expense of the security of the many. We think it is a climate which needs to be changed and which needs to be challenged.

• 1625

We think it is even more than a climate. We think in fact that war has broken out, in some senses; in many cases armed, but war certainly in the sense that many areas of the world are underdeveloped, are hungry; war in the sense that we are not giving attention to the serious development issues of our times. Instead, we are going around patching up in conflict areas, where the Soviet Union and the United States have strategic interests. We see in these areas the spread of tactical nuclear weapons and nuclear technology, and at the same time a failure to achieve effective international safeguards.

We feel, then, the war has already begun, if we look at Central America, if we look at south-central Africa, if we look at the attempts to maintain access to important water routes there or important resources in those areas of the world. We see terrible expenditures to maintain access to these markets and to these resources in this part of the world. We feel it is dangerous and we feel it is immoral. We feel the international community has failed to take strong steps to reverse, to create a new international economic order, to overcome the difficulties and to counteract the spending on disarmament and the transfer of arms to these poor parts of the world.

We feel Canada is not taking the initiatives it could and should take. We have a number of proposals which we would like to make to you and which we would ask you to carry first of all to the Parliament of Canada, asking them to bring these proposals forth to the United Nations Special Session. We feel these are very important initiatives, and we hope they will not be seen as unilateral initiatives but rather as initiatives which would show that Canada has a serious and a meaningful contribution to make to the reversal of the arms race.

[Traduction]

que nous vivons au Canada et que vivent beaucoup d'autres populations dans le monde, à un degré bien pire encore. Nous notons également comme signe des temps l'impasse dans laquelle se trouvent les négociations à l'échelon international sur les questions Nord-Sud, les grandes difficultés qu'a éprouvées notre propre premier ministre lorsqu'il a tenté de faire avancer ces discussions, la tentative de détourner la question en situant les choses seulement dans un contexte Est-Ouest, la famine, l'insuffisance des logements, le manque d'un approvisionnement adéquat en aliments, en eau, en oxygène, dans le cas de l'Amérique du nord. Autre triste signe des temps: la tendance à accuser les zones d'influence du bloc soviétique et du bloc occidental, représentés par l'Europe et l'Amérique du nord. Tous ces signes des temps semblent se traduire par les prétentions militaristes de l'Union soviétique et des États-Unis, et par association, du Canada et des autres puissances moyennes, ce qui crée un climat extrêmement dangereux pour tous. C'est un climat dans lequel la sécurité de quelques uns est assurée aux dépens de la sécurité du plus grand nombre. C'est un climat qui doit changer, qui doit nous mobiliser.

De fait, c'est plus qu'un climat. La guerre est commencée d'une certaine façon; en certains endroits, il s'agit d'une guerre armée. Le monde est en état de guerre en ce sens que plusieurs régions du monde sont encore sous-développées, font face à la famine, en ce sens que nous avons cessé de nous occuper de la sérieuse question du développement. Nous nous contentons de mesures limitées dans les régions en ébullition, où l'Union soviétique et les États-Unis ont des intérêts stratégiques. Les armes nucléaires tactiques et la technologie nucléaire y sont répandues, sans des garanties internationales vraiment efficaces.

Nous sommes déjà en état de guerre quand nous voyons ce qui se passe en Amérique latine, dans la région sud-centrale de l'Afrique, quand nous voyons les tentatives qui sont faites à ces endroits pour maintenir l'accès aux routes maritimes importantes et aux ressources importantes. Des montants incroyables sont dépensés pour maintenir l'accès à ces marchés et à ces ressources. Selon nous, non seulement c'est dangereux, mais c'est immoral. Nous pensons que la communauté internationale a manqué à son devoir de prendre des mesures vraiment efficaces pour créer un nouvel ordre économique international, pour résoudre les problèmes, pour contre-balancer les dépenses au titre de l'armement et l'envoi d'armes dans les pays pauvres du monde.

Nous sommes d'avis que le Canada ne joue pas le rôle qu'il devrait jouer. Nous voudrions vous faire un certain nombre de propositions pour que vous les soumettiez d'abord au Parlement du Canada, puis à la session spéciale des Nations-unies. Nous pensons qu'il s'agit de propositions importantes et nous espérons qu'elles ne seront pas considérées comme des initiatives unilatérales mais comme représentant la volonté du Canada de contribuer sérieusement à l'arrêt de la course aux armements.

[Text]

Mr. Geoffrey Johnston (International Affairs Officer, Presbyterian Church, Canada Council of Churches): My recommendations begin in the middle of page 9. I did not put them in this order, and I do not think I would have, but I have divided them for purposes of thought into three categories: categories A, B, and C.

Category-A recommendations are those which arise from our conviction that as a small power—and in this particular game, a very small power—Canada has a degree of flexibility which is not open to the major nuclear powers. We are therefore free to do things which perhaps up to now we have not thought we could do. The first one we have thought we could do, and that is that Canada press vigorously for new efforts to get an agreement on the strategy of suffocation, which is then spelled out in four points. This recommendation is closely parallel to that—I forget whether it was Mr. Murphy or Mr. Clarke who presented it, but it is closely parallel to those of the CCCB.

The second is that Canada be declared a nuclear- -weapons-free zone—and to that end no nuclear weapons on Canadian soil, no transit for nuclear weapons, no production in Canada of components, and no support system for nuclear weapons operated in Canada or by Canadians outside Canada.

The third in category A is that the position of Ambassador for Disarmament be made a cabinet position.

Category B is the two on page 12; that is to say, 6 and 7:

We therefore urge this committee to recommend to the Canadian Government that it announce its intention to undertake a full review of its military policy, with particular emphasis on the mechanisms used to control the spread of conventional and nuclear weapons and spare parts . . .

. . . and so on, a full review of military policy. And then in recommendation 7, we have a full review of Canadian military policy and defence policy.

• 1630

The rationale behind these recommendations is that everybody's life is on the line. War, as was said so long ago, is too important to be left to the generals. If all of us are going to be incinerated—and most of us are going to be incinerated in a nuclear exchange—let us at least have the opportunity to debate what might be done to avoid it, rather than have our fates settled and sealed for us by a committee of experts. It seems to me to be entirely legitimate, within the framework of a democratic society, that everybody should have a chance to decide on the course toward what we hope will not be our own funerals.

Going back then to category C, recommendation 4, on page 10; that the Canadian government show good faith by announcing that it will implement the Waldheim proposal by

[Translation]

M. Geoffrey Johnston (Agent des affaires internationales, Eglise Presbytérienne, Conseil canadien des églises): Mes recommandations commencent au milieu de la page 9. Je ne les aurais pas présenté dans cet ordre quant à moi. Aux fins de la discussion seulement, elles ont été rangées en trois catégories: A, B et C.

Les recommandations de la catégorie A sont celles qui parlent de notre conviction qu'une petite puissance, dans ce contexte, une très petite puissance, le Canada, a une certaine marge de manoeuvre qui échappe aux grandes puissances nucléaires. Nous pouvons réaliser des choses que nous n'avons jamais crues possibles. Nous pourrions premièrement, je veux dire le Canada, demander de nouveaux efforts en vue d'une entente sur la stratégie de l'asphyxie; il y a quatre points qui s'y rattachent. Cette recommandation suit de près celle de la Conférence canadienne des évêques catholiques; je ne sais plus si c'est M. Murphy ou M. Clarke qui en a parlé.

Deuxièmement, le Canada pourrait être déclaré zone dénucléarisée, c'est-à-dire qu'il ne s'y trouverait pas d'armes nucléaires, que des armes nucléaires ne pourraient le traverser, qu'il n'y serait pas fabriqué de pièces ou d'éléments de soutien d'armes nucléaires, que ce soit au Canada ou ailleurs par des Canadiens à l'extérieur du Canada.

La troisième recommandation de la catégorie A veut que le poste d'ambassadeur pour le désarmement soit un poste du cabinet.

Les recommandations de la catégorie B sont celles qui se trouvent à la page 12, c'est-à-dire les recommandations 6 et 7:

Nous incitons fortement le Comité à recommander au gouvernement canadien qu'il annonce son intention de mener une révision complète de sa politique militaire, avec une insistance particulière sur les mécanismes utilisés pour contrôler la multiplication des armes classiques et nucléaires ainsi que des pièces de rechange . . .

de fait, il doit s'agir d'une révision complète de la politique militaire. La recommandation 7 parle d'une révision complète de la politique militaire canadienne et de la politique de défense.

Ces recommandations parlent du principe qu'il y va de notre vie à nous tous. La guerre, comme quelqu'un l'a déjà dit, est trop importante pour être laissée aux généraux. Si nous devons tous être incinérés, et c'est ce que nous risquons en cas de guerre nucléaire, nous devons au moins avoir l'occasion de discuter des moyens de l'éviter; ce n'est pas quelque chose qui doit être laissé aux mains d'un comité d'experts. Il me semble tout à fait légitime, dans une société démocratique, que tout le monde ait la chance de décider de la marche à suivre, dont on espère qu'elle ne mènera pas à nos funérailles.

La recommandation 4 de catégorie C, page 10 veut que le gouvernement canadien montre de la bonne volonté en annonçant qu'il est prêt à appliquer la proposition Waldheim et à

[Texte]

setting aside 0.1 per cent of the Canadian defence budget for disarmament research and education. And then there is a very similar recommendation on the top of page 11; that Canada propose at UNSSOD II that funding be diverted from military budgets for development projects and that we announce initial steps to implement this proposal within Canada.

I think it is important to note, as I am sure the people from Project Ploughshares will emphasize and as Dr. Clarke has already said, it is not simply a choice between guns and butter. The very business of trading in weapons distorts the development process in a very awkward and difficult way.

That is all I have to say.

The Chairman: Thank you very much. Now we will hear from Mr. Murray Thompson.

Mr. M. Thompson (Project Ploughshares): I am very happy to be a part of an eight-person presentation and maybe the best thing I could do is to simply ask any questions after this very thorough and very disciplined coverage of an awful lot of material.

I will refer to the brief which I have circulated. I will read parts of it as a part of this process for discussion, beginning with the statement on the realities of the arms race.

In our submission, we have been advised to deal with realities, with the world as it is, rather than what we would like it to be. We have heard many times that despite the cost and the dangers inherent in military spending, the balance of terror between the West and the East is working; that is, has kept Europe free from war for 30 years; that modernization of weapons is a rational process making for stability and balance, and that Canada is fully justified in joining other nation states in this process.

We challenge these assumptions. In our view the global arms race, in which we are caught up, is highly irrational and the leadership provided its respective blocs by the U.S. and U.S.S.R. is no leadership at all. We believe we are like passengers on a ship afloat on the high seas with no one on the bridge. Worse, the long-run trends of our present course are leading to almost certain disaster, a mutual suicide pact in the name of security. The evidence clamours for attention.

And my brief deals with five major areas pertaining to the impact and effects of the arms race. I will just read through three of them.

First, in the name of security we have made the world so insecure that the inevitability of nuclear war is now being openly discussed. I refer to recent issues of *Maclean's*, *LIFE*, *Time*, *Atlantic Monthly*, *The Progressive*, *New Internationalist*, *Bulletin of the Atomic Scientists*. I have several copies

[Traduction]

réserver 0.1 p. 100 du budget canadien de la défense à la recherche et à l'éducation sur le désarmement. Il y a une recommandation similaire en haut de la page 11 voulant que le Canada propose à la deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement que des fonds soient pris sur les budgets militaires pour des projets de développement et qu'il annonce des mesures initiales en vue d'appliquer cette proposition au Canada même.

Il convient de noter—je suis sûr que les représentants du projet Ploughshares en parleront, et M. Clarke l'a déjà fait—qu'il ne s'agit pas seulement de choix entre des armes ou de la nourriture. Le commerce des armes en soi déforme le processus de développement d'une façon très marquée et très complexe.

C'est tout ce que j'ai à dire pour le moment.

Le président: Merci beaucoup. Nous allons maintenant entendre M. Murray Thomson.

M. M. Thomson (projet Ploughshares): Je suis heureux de faire partie de cette délégation de huit personnes. J'invite les questions après la présentation très complète de tous ces mémoires.

Je voudrais revoir un peu celui que je vous ai remis. Je vais le lire en partie au fins de favoriser la discussion, en commençant par la déclaration sur le caractère réel de la course aux armements.

Nous avons été invités, dans notre mémoire, à traiter de la réalité, du monde tel qu'il existe, plutôt que du monde tel que nous voudrions le voir. Nous avons entendu à plusieurs reprises l'argument qui veut que malgré toutes les dépenses aux fins militaires et les dangers inhérents, l'équilibre de la terreur entre l'Est et l'Ouest donne de bons résultats, c'est-à-dire qu'il est parvenu à empêcher la guerre en Europe pendant trente ans, et aussi l'argument selon lequel la modernisation des armements est une démarche rationnelle, facteur de stabilité et d'équilibre, et le Canada est justifié de s'y engager au même titre que d'autres États.

Nous mettons en doute ces affirmations. À notre avis, la course mondiale aux armements, à laquelle nous participons, est tout à fait irrationnelle; à cet égard, les leader des blocs américains comme soviétiques manquent totalement à leurs devoirs. Nous sommes comme les passagers d'un navire en haute mer sur la passerelle duquel il n'y aurait personne. Pis encore, notre cap actuel nous mène directement au désastre, c'est un pacte de suicide mutuel au nom de la sécurité. La preuve ne peut plus être ignorée.

Mon mémoire relève cinq points importants au sujet de l'impact de la course aux armements. Je vais vous en lire seulement trois.

D'abord, au nom de la sécurité nous avons rendu le monde si craintif que d'aucuns commencent à parler ouvertement du caractère irrémédiable de la guerre nucléaire. Je veux parler plus particulièrement ici des numéros récents de *Maclean*, *LIFE*, *Time*, *Atlantic Monthly*, *The Progressive*, *New Inter-*

[Text]

here and you are probably familiar with most of them. The current issue of *Maclean's*, the current issue of *LIFE*, current issue of the *New Internationalist*, a recent issue of *Time*, and others.

We have justified excessive military spending on the grounds that no world wars have broken out in Europe since 1945. Apart from whether or not we should expect Europeans to start a new world war every generation, there have been, in fact, about 130 wars, regional or local, since 1945 which have left more than 25 million people dead and tens of millions homeless. These violent conflicts have been fought in the developing countries, with weapons produced by the "advanced" countries of NATO and the Warsaw Pact.

I will not go into the aspects which have been dealt with so eloquently, in connection with repression and repression technology, nor with the impact on the global economy, because I believe these are well known.

I would like to mention one other though, and it is perhaps not so well known. The production of nuclear weapons is creating an environmental disaster for our children, if not for ourselves. Ninety-nine per cent, by volume, of all high-level nuclear wastes in the United States has come from nuclear reactors for military purposes. It can be assumed that a similar hazard exists in the U.S.S.R., China, Britain and France.

• 1635

For 35 years these radioactive materials, some of which are highly toxic for thousands of years, have been given temporary storage in steel tanks and containers. The U.S. Department of Energy reported in 1980 that of 149 old tanks, stored in Hanford, Washington State, 24 had been confirmed as leaking and another 34 labelled "of questionable integrity". These numbers are expected to grow in the next several years because no permanent sites have been chosen for the mountains of wastes which, if concentrated in one place, would form a cube 12 miles high, and the Pentagon—and undoubtedly the Kremlin—plan to manufacture more than 17,000 new nuclear weapons in this decade.

When you consider that high-level radioactive waste is of that toxic nature and you consider that medium and low levels should not be allowed into one's food or water supplies, that gives you some feeling of the dimension of the problem.

In summary, it is our view that either these destructive forces embodied in the arms race are to be stopped, and soon, or else there will be no human society left worthy of the name.

Our brief then goes on to examine briefly the Canadian record. It suggests that Canada supports what NATO refers to as a two-track approach to nuclear-arms escalation in Europe. We believe Canada's own record can also be charac-

[Translation]

nationalist, Bulletin of the Atomic Scientists. J'en ai plusieurs exemplaires ici que vous connaissez sûrement. Le dernier numéro de *Maclean's*, de *LIFE*, de *New Internationalist*, un numéro récent de *Time* et d'autres.

Nous avons essayé de justifier des dépenses militaires excessives en faisant valoir que l'Europe n'avait pas connu de guerre depuis 1945. Je ne sais pas si nous devons nous attendre à ce que les Européens amorcent une nouvelle guerre mondiale toutes les générations, mais je constate qu'il y a eu 130 guerres, à caractère régional ou local, depuis 1945, guerres qui ont fait plus de 25 millions de morts et des centaines de millions de sans abris. Ces conflits violents ont été menés dans les pays en voie de développement, avec des armes fabriquées par les pays «avancés» de l'OTAN et du pacte de Varsovie.

Je ne vais pas revenir sur les aspects qui ont déjà été si bien traités, relativement à la répression et à la technologie de la répression, ni sur les pactes pour l'économie mondiale. Ces points sont déjà bien connus.

Il y en a peut-être un, cependant, qui est moins connu. La fabrication d'armes nucléaires crée un environnement désastreux pour nos enfants, sinon pour nous-mêmes. Quarante-dix-neuf p. 100, en volume, de tous les déchets nucléaires très radioactifs aux États-Unis viennent des réacteurs nucléaires utilisés à des fins militaires. On peut supposer qu'une menace semblable existe en URSS, en Chine, en Grande-Bretagne et en France.

Depuis 35 ans ces matériaux radioactifs, dont certains restent extrêmement toxiques pendant des milliers d'années ont été entreposés de façon temporaire dans des réservoirs et contenants d'acier. Le département de l'Énergie de des États-Unis a dit en 1980 que sur 149 vieux réservoirs entreposés à Hanford, dans l'État de Washington, 24 avaient des fuites confirmées et 34 autres étaient caractérisés comme étant «d'intégrité douteuse». On s'attend à ce que ces chiffres augmentent au cours des quelques prochaines années parce que des sites permanents n'ont pas été choisis pour déposer ces montagnes de déchets. Si on concentrait les déchets à une seule place ils formeraient un cube de 12 milles de hauteur; le Pentagon et probablement le Kremlin aussi, ont l'intention de fabriquer plus de 17,000 nouvelles armes nucléaires au cours de cette décennie.

Si on tient compte de la nature toxique de ces déchets radioactifs de haut niveau et du fait que des déchets de moyen et de bas niveau ne devraient pas être introduits dans nos approvisionnements de nourriture ou d'eau, on a une idée des dimensions du problème.

Bref, nous croyons qu'il faut bientôt mettre fin aux forces de destruction liées à la course aux armes, sinon, il ne restera plus de société humaine digne de ce nom.

Ensuite, notre mémoire passe à une courte étude de la performance canadienne. On suggère que le Canada appuie ce que l'OTAN appelle l'approche à deux voies à l'intensification de la course aux armes nucléaires en Europe. Nous croyons

[Texte]

terized as two-track. Unfortunately these tracks appear to be running in opposite directions. On the one hand, Canada has been a member of every disarmament and arms control committee or commission established by the United Nations since 1946. It was the prime initiator of UN peacekeeping forces and has paid for almost all of them. Today Canada ranks fourth among countries which pay for these peacekeeping forces, contributing more than France and the Soviet Union combined.

Canada played a vigorous role at the First Special Session in 1978 and its announced "Strategy of Suffocation" was widely acclaimed as an imaginative way of helping to end the nuclear-arms race. It has also provided assistance to NGOs in their efforts to carry out disarmament research and education and has appointed an ambassador to signal our serious intent. Despite these and other contributions, it is our view that Canada participates in the nuclear-arms race in at least three ways. The brief states—and this is perhaps the most important, in some of our views at least—that our government has committed us, Canadian citizens, to the NATO doctrine and presumably the Warsaw Pact doctrine, which not only justifies our involvement in a nuclear exchange but also the first use of those weapons, if necessary. We, North Americans, are thereby on record as being prepared to push the nuclear doomsday button first. We believe nothing is more contradictory to our Christian and religious belief in the sanctity of human life than this doctrine.

Canada also continues to support the vertical proliferation of nuclear weapons. That kind of proliferation is the process of improving the effectiveness of nuclear weapon systems, and I have given a few examples, such as: supporting Litton Systems of Canada to build inertial guidance systems for its ground-launched Cruise missile; supporting Hawker-Siddeley of Canada build towed mobile launchers for the Lance missile, a launcher expected to be used in firing the neutron bomb.

I have given another example of the possible or probable contribution to horizontal proliferations through the spread and the sale of CANDU nuclear reactors.

In summary, despite excellent initiatives for arms control and disarmament, Canada is now committed to the nuclear-arms race and contributes to both its vertical and horizontal proliferation.

The brief then spends a little time on arms buildups, East and West, and it does so simply because so often in the discussion of responsibility we hear that it is the Soviet Union that is building up its nuclear and conventional arsenal. The brief suggests that this is undoubtedly true; the evidence is very strong. What needs to be asked is why is it assumed or implied that the process is a unilateral one. Do we really believe only the Soviets have been involved in massive buildups? The evidence suggests that the West has been just as involved, both qualitatively and quantitatively, as East, and

[Traduction]

qu'on peut dire que la performance canadienne est également à deux voies. Malheureusement, ces deux voies semblent aller en sens inverse. D'un côté, le Canada a participé à chaque comité ou commission sur le désarmement et le contrôle des armes établies par les Nations unies depuis 1946. Le Canada a été le principal initiateur des forces de maintien de la paix et en a payé la plupart. Aujourd'hui, de tous les pays qui financent ces forces de maintien de la paix, le Canada est au quatrième rang, notre contribution dépasse celle de la France et de l'Union soviétique ensemble.

Le Canada a joué un rôle dynamique lors de la première session extraordinaire en 1978; sa stratégie d'asphyxie a été acclamée comme un moyen ingénieux de contribuer à mettre un terme à la course aux armes nucléaires. De plus, le Canada a fourni de l'aide aux ONG pour appuyer leurs efforts de recherche et d'éducation sur le désarmement; il a même nommé un ambassadeur pour souligner le sérieux de nos intentions. Malgré ces contributions et certaines autres, nous croyons que le Canada participe à la course aux armes nucléaires d'au moins trois façons. Le mémoire affirme une chose, qui, selon nous, est d'importance capitale: notre gouvernement nous a liés nous, citoyens canadiens, à la doctrine de l'OTAN et présument à la doctrine du Pacte de Varsovie; ceci justifie non seulement notre participation à un échange nucléaire, mais également à l'utilisation première de ces armes, si nécessaire. Comme Américains du nord, donc, nous sommes officiellement reconnus comme prêts à déclencher l'holocauste nucléaire. Selon nous, cette doctrine est absolument en contradiction avec notre croyance chrétienne et religieuse dans la sainteté de la vie humaine.

Le Canada continue également à appuyer la polifération verticale des armes nucléaires. Il s'agit du processus d'amélioration de l'efficacité des systèmes d'armes nucléaires; j'en ai donné quelques exemples, dont: le prix offert à *Litton Systems of Canada* pour construire des systèmes de guidage par inertie pour son missile de croisière sol-sol; l'appui offert à *Hawker-Siddeley of Canada* pour construire des lanceurs mobiles remorqués pour le missile Lance, lanceur destiné à la bombe à neutrons.

J'ai cité un autre exemple de la contribution possible ou probable du Canada à la prolifération horizontale. La propagation et la vente de réacteurs nucléaires CANDU.

Bref, malgré ces excellentes initiatives en vue du contrôle des armes et du désarmement, le Canada est maintenant engagé dans la course aux armes nucléaires et contribue à la prolifération verticale et horizontale.

Ensuite, le mémoire s'arrête un peu sur l'accumulation d'armes à l'Est et à l'Ouest. La raison est simple: très souvent lorsqu'on discute de la question de la responsabilité, on entend dire que c'est l'Union soviétique qui accumule un arsenal nucléaire et classique. Le mémoire convient que ceci est sans doute vrai; les preuves sont très fortes. Il faut toutefois demander pourquoi on présume ou laisse entendre que ce processus est unilatéral. Croynons-nous réellement que seuls les Soviétiques font une accumulation massive? Selon les preuves, l'Ouest serait tout aussi coupable que l'Est, qu'il s'agisse de la

[Text]

over the same period of time. In some areas we are clearly ahead, in others the Soviets hold an advantage. Taken together both sides, in our view, are far beyond the rational level of defence spending.

We have studied the literature on the military balance. The International Institute for Strategic Studies, Savard and others suggest six dimensions, if you like, of military balance. These dimensions, of different spending and production are the different holdings of strategic nuclear weapons, conventional forces, naval power, manpower, military spending, and technological innovation, and I hope you will challenge these figures. We do not pretend that they are inviolate, or that they are perfect; they are the closest we have been able to come to accuracy.

• 1640

My summary, without going into detail, is that it seems clear to us that if an overall advantage exists in this game of nuclear roulette, it tilts towards the West. This is essentially because NATO forces seem to be further along the road to a first-strike capability than the East. We point out that attempts to determine such ratios, however, in equations of massive overkill, border on the absurd.

Finally, our proposals for UNSSOD II; we propose that among the initiatives taken by Canada at the UN Second Special Session on Disarmament, should be an announcement that Canada intends to become a nuclear-weapon-free zone within a specified time. And we challenge states in eastern Europe and other regions to make a similar commitment.

By such a zone we mean, first, no nuclear weapons in Canada or transported through Canadian territory. Second, no production of components for nuclear weapons, such as those mentioned above. Three, no involvement in support systems for nuclear weapons. Four, support for Canadian actions to suffocate the arms race. Such a strategy, we believe, would complement, and be complemented by, the creation of a nuclear-weapon-free zone. A Cruise missile, for instance, is a new strategic delivery vehicle, by agreeing to withdraw support for the production of its component parts, Canada would be signalling its part in helping to snuff out the nuclear-arms race. Five, support international means of verifying arms-control and disarmament agreements. There was a good discussion of that by the committee last night, and again this morning. Six, support the diversion of resources from the arms race to international development.

There are many ways by which military spending could be diverted into funding human needs whether overseas or in Canada. We urge the government to support studies designed to facilitate the economic conversion of defence industries in Canada. We also support longer-range planning which would result in the progressive transfer of funds from national defence to the objectives of international development. Again, we advocate support for Kurt Waldheim's proposal that 0.1 per cent of all defence budgets be allocated to disarmament

[Translation]

qualité ou de la quantité, et cela depuis aussi longtemps. Dans certains domaines, nous avons un avantage clair, dans d'autres les Soviétiques l'emportent. Nous croyons que les deux côtés ont dépassé de loin le niveau raisonnable de dépenses pour la défense.

Nous avons étudié la documentation sur l'équilibre militaire. Le *International Institute for Strategic Studies*, Savard et autres suggèrent six dimensions, si vous voulez, de l'équilibre militaire. Ces dimensions de dépenses et de production sont basées sur les variétés de stockage des armes nucléaires stratégiques, des forces conventionnelles, de la puissance maritime, de la main-d'œuvre, des dépenses militaires, de l'innovation technologique, et j'espère que vous allez questionner ces chiffres. Nous ne prétendons pas qu'ils sont inaltérables, ni parfaits; ils sont aussi exacts que possible.

En résumé, sans entrer dans les détails, il nous semble que s'il y a un avantage global dans ce jeu de roulette nucléaire, c'est à l'Ouest. Elle est basée essentiellement sur le fait que les forces de l'OTAN semblent être plus que l'Est de frapper le premier coup. Nous vous avertissons que les tentatives pour calculer l'équilibre, pour établir des équations de la capacité de tuer, sont absurdes.

Finalement, nos propositions pour la deuxième session extraordinaire; nous proposons que parmi les initiatives du Canada à cette session extraordinaire figure l'annonce que le Canada a l'intention de devenir une zone dénucléarisée dans une période définie. Nous lançons un défi aux États de l'Europe de l'Est et aux autres régions d'en faire autant.

Ce que nous voulons dire par là, c'est qu'il n'y aura pas au Canada d'armes nucléaires installées ou transportées. Deuxièmement, pas de production de composants pour les armes nucléaires, comme mentionné auparavant. Troisièmement, pas d'implication dans les systèmes de soutien pour les armes nucléaires. Quatrièmement, soutenir les activités canadiennes visant à l'asphyxie de la course aux armements. A notre avis, une telle stratégie et la création d'une zone sans armes nucléaires se complèteront mutuellement. La missile Cruise, par exemple, est un nouveau véhicule stratégique. En retirant le soutien pour la protection de ces composants, le Canada signalerait son intention d'éteindre la course aux armes nucléaires. Cinquièmement, soutenir la vérification des ententes sur le contrôle des armes et le désarmement. Il y a eu une bonne discussion à cet égard au Comité hier soir, et ce matin. Sixièmement, soutenir la réallocation des ressources de la course aux armes au développement international.

Il y a plusieurs façons dont les dépenses militaires peuvent être déployées pour les besoins humains, que ce soit à l'étranger ou au Canada. Nous incitons le gouvernement à soutenir les études visant à faciliter la conversion économique de nos industries de défense. Nous soutenons aussi la planification à long terme qui aura comme résultat le transfert progressif des fonds de la défense nationale aux objectifs du développement international. Nous soutenons de nouveau la proposition de Kurt Waldheim de consacrer 0.1 p. 100 des budgets de

[Texte]

research and education. This initiative would be consistent, we believe, with the final document, from the First Special Session, endorsed by Canada, which called for the mobilization of world public opinion to end the arms race and to fund human needs.

In conclusion, this brief has been about security and Canadian initiatives at the UN Second Special Session on Disarmament. It asserts that the dimensions of security; social, economic, political, environmental and military, are indivisible and interdependent. The global obsession with military security, through the acquisition and threatened use of weapons of mass destruction, threatens all the other dimensions of security and is destroying them one by one.

We propose that Canada declare itself a nuclear-weapon-free zone. We know that such a step in itself would not guarantee us military security, but we believe it is time to declare bankruptcy on fear as a basis for our survival. It is time to return to a surer foundation for the formulation of foreign policy than that reflected in the manuals of overkill.

We respectfully suggest that a Canadian declaration to become a nuclear-weapon-free zone would be a magnificent first step; a step toward an ancient but still highly relevant goal, one from which our project derives its own direction:

... and they shall beat their swords into ploughshares,
... neither shall they learn war anymore.

Thank you.

The Chairman: I would like to keep thirty seconds of silence to better reflect on what you have just said, more dramatically.

I will proceed with those who have indicated they would like to ask questions, Mr. Wenman. To be fair again, we will try to divide the time. The problem of time is always that some members raise their hands later on. I divide the time mentally to be fair to those who indicate that they want to question; but then, at the very end, I end up being unable to call on, or rushing, some of the members. I hate to do that; you know that I am very touchy about that. So, by a show of hands, I would like to know how many would like to question, then I will know ahead of time. Ten minutes each, to start—I would rather do that, and come back for a second tour.

• 1645

Mr. Wenman.

Mr. Wenman: I think that is a fair strategy and I would be pleased to hear—at the end of 10 minutes—when that time is up.

I would like to commend the churches for their presentations. These have been, in fact, some of the most direct presentations toward the specific terms of reference that we have had. You have given us specific recommendations; you

[Traduction]

dépenses à la recherche et à l'éducation dans le désarmement. Cette initiative sera cohérente, à notre avis, avec le document final de la première session extraordinaire, appuyée par le Canada, qui a demandé la mobilisation de l'opinion publique mondiale afin de terminer la course aux armements et soutenir les besoins humains.

En conclusion, ce mémoire a pour sujet la sécurité et les initiatives canadiennes à la deuxième session extraordinaire sur le désarmement. Il déclare que les dimensions de la sécurité: sociales, économiques, politiques, environnementales et militaires, sont indivisibles et interdépendantes. Notre obsession globale de la sécurité militaire, par l'acquisition d'armes de destruction, et la menace de les utiliser, met en danger toutes les autres dimensions de la sécurité et les détruit les unes après les autres.

Nous proposons que le Canada se réclame zone dénucléarisée. Nous savons qu'une telle mesure ne va pas nous garantir la sécurité militaire en soi, mais nous pensons que le moment est arrivé de ne plus fonder notre survie sur la crainte. Le temps est arrivé de trouver pour la politique étrangère un autre fondement que la possibilité de tuer davantage.

Nous suggérons avec respect qu'une telle déclaration canadienne de zone dénucléarisée serait un premier pas magnifique, un pas vers un but ancien, et encore très actuel, et où notre projet trouve sa propre orientation:

... et de leurs épées il forgeront des socs et ils n'apprendront plus à faire la guerre.

Merci.

Le président: J'aimerais garder trente secondes de silence afin de mieux réfléchir à ce que vous avez dit de façon tellement pathétique.

Je commence avec ceux qui ont manifesté le désir de poser des questions, monsieur Wenman. Afin d'être équitable, nous allons essayer de diviser le temps. Le problème en ce qui concerne le temps, c'est qu'il y a toujours des députés qui lèvent la main plus tard. Je divise le temps mentalement afin d'être juste envers ceux qui font signe de vouloir poser des questions; mais à la fin, je suis incapable d'appeler des députés ou de les presser. Je n'aime pas cela; vous savez que je suis très susceptible à cet égard. Alors, en levant vos mains, pouvez-vous me dire combien de personnes veulent poser des questions, et je le saurai d'avance. Dix minutes à chacun pour commencer—je préfère faire ainsi et revenir une deuxième fois.

Monsieur Wenman.

M. Wenman: Je pense que c'est juste et je serai content de savoir à la fin des dix minutes quand le temps est écoulé.

Je veux féliciter les Églises pour leurs exposés. Ce sont en effet les exposés qui correspondent le plus à notre mandat. Vous nous avez donné des recommandations précises; vous avez discuté du problème auquel nous faisons face, et vous

[Text]

have addressed the problem that we are facing, coming up with recommendations for Canada to make at the United Nations. I do appreciate your very pointed remarks that way.

You have all pretty well reiterated the position of suffocation. Some of you have enlarged upon it slightly. I am particularly interested in knowing whether there are other areas of specifics that were not mentioned, which might be added to that position. For example, I saw no comment on support for President Reagan's initiative of START. That was not mentioned. I saw no recognition of the aspect of proliferation, particularly since Canada is a major supplier of both technology and uranium resources, the very basic nuclear materials. That was not mentioned. Was it an oversight, or is it not significant? That would be a part of my questioning, and I am only asking for one general response here to the thrust that I make.

One of the things I particularly liked about your brief was the "spirituality" of arms control or disarmament, which was mentioned. Someone talked about how we should think in terms not always of pessimism, of optimism, of hope—those words were mentioned. Some people talked about non-military means. Somebody else addressed, what are the causes of war. What are the causes of war? Have those changed? I wonder if you feel that way. Someone said that there is a new definition of peace; do you mean a biblical re-definition of peace—or whatever?

This is perhaps a very strange question, which may, in fact, be out of place, but I would appreciate hearing about it: Since you are here representing the spirit and the word of God—you are here representing the church, that is why you are here today—since you are representing the spirit of the church, in that Christian sense you are representing the spirit of Jesus Christ. If Jesus Christ were to make this brief to us, is that what He would have said? Or if, in fact, He were to make it to the United Nations, if He were to stand there and give a position, what would He want said? Is this it? Or is there something else, particularly as it relates to spirituality, the very direct biblical direction you get from the word of God, from the Bible? I would like to hear some specific comment and guidance from you on that moral and spiritual aspect as well. I will leave it at that for the moment.

The Chairman: Who would like to tackle that?

An hon. Member: How many questions were there, 15?

Mr. Wenman: Okay, the first question is the—

The Chairman: Nobody wants to talk for Christ.

Mr. Wenman: I would like someone to stand up and talk for Jesus Christ, yes. What does He say? What is He telling us to say to the United Nations, to the world?

The Chairman: Maybe you should.

Mr. Wenman: I am asking you. You are representing that element here today in the hearings.

Mrs. Greene: I will speak to that.

[Translation]

avez fait des recommandations pour le Canada aux Nations-Unies. Je suis très reconnaissant de vos commentaires pertinents en ces matières.

Vous avez tous plus ou moins repris la stratégie de l'asphyxie. Quelques-uns d'entre vous l'ont un peu amplifiée. Je m'intéresse surtout aux points éventuels qui n'ont pas été mentionnés, et que l'on peut ajouter à cette stratégie. Par exemple, je n'ai pas entendu de commentaire soutenant l'initiative du président Reagan START. On ne l'a pas mentionnée. Je n'ai pas entendu mentionner l'aspect de la prolifération, surtout puisque le Canada est un exportateur des ressources en technologie et en uranium, matériaux nucléaires de base. Il n'y a eu aucune mention à ce sujet. Est-ce que c'est un oubli, ou est-ce que ce n'est pas significatif? C'est une partie de ma question, et je ne veux avoir qu'une réponse générale.

L'une des choses que j'ai surtout appréciée dans vos mémoires, c'est l'aspect spirituel du contrôle des armes, ou du désarmement, dont vous avez fait mention. Quelqu'un a dit qu'on doit penser en termes qui ne sont pas toujours pessimistes, mais en termes optimistes, en termes d'espoir, pour reprendre les mots employés. Des gens ont parlé des moyens non militaires. Quelqu'un a parlé des causes de la guerre. Quelles sont les causes d'une guerre? Ont-elles changé? Je me demande si vous pensez ainsi. Quelqu'un a dit qu'il existe une nouvelle définition de la paix; voulez-vous dire une nouvelle définition biblique de la paix—ou quoi?

C'est peut-être une question très bizarre, une question qui n'est peut-être pas appropriée, mais je serais heureux de le savoir. Puisque vous êtes ici comme représentant de l'esprit et de la parole de Dieu—vous représentez l'Église, c'est pour cette raison que vous êtes ici aujourd'hui—et puisque vous êtes représentant de l'esprit de l'Église, dans le sens chrétien, vous représentez l'esprit de Jésus Christ. Si le Christ avait présenté ce mémoire, qu'est-ce qu'il aurait dit? Ou, si en effet, il était devant les Nations-Unies, s'il devait prendre une position, que dirait-il? Ce que vous avez dit? Ou quelque chose d'autre, surtout en ce qui concerne l'aspect spirituel, l'orientation directe et biblique que vous trouvez dans la parole de Dieu, dans la Bible? Je veux savoir vos commentaires précis et votre direction en ce qui concerne l'aspect moral et spirituel. Je termine pour le moment.

Le président: Qui veut répondre à cette question?

Une voix: Il y avait combien de questions, quinze?

M. Wenman: Eh bien, la première question...

Le président: Personne ne veut parler au nom du Christ.

M. Wenman: Je veux que quelqu'un parle pour Jésus Christ, oui. Que dit-il? Que dit-il aux Nations-Unies et au monde?

Le président: Peut-être que vous devez répondre.

M. Wenman: Je vous le demande. Vous représentez cet aspect-ci aujourd'hui dans nos audiences.

Mme Greene: Je vais répondre.

[Texte]

The Chairman: You will? I knew Christ was a she. Please.

Mrs. Greene: One of the things that Jesus Christ came into his time announcing was the Kingdom of God. When Jesus Christ came into the New Testament times, He came with a very concrete sense of the tradition out of which He grew. At the time of the formation of the nation of Israel, that was held as a bench-mark for the way it was to organize itself, for the inclusion of people, for the presence of the Kingdom of God, for some sign that they had, indeed, organized themselves in a way that was befitting the creatures who had been created in the image of God.

The word they used to describe that was the term "shalom", and that term in our vocabulary generally means "peace", "God go with you", or something like that. But in Old Testament terms it meant things like: "There is enough for everyone", "There is equity between people", "People live in harmony with the creation, they live in harmony with one another", "There is no one left out, there is room for the stranger at any point". That concept of shalom was always in the back of the minds of the people of Israel as they tried to organize themselves, and they certainly never achieved it. It is one of the things they dreamed about when they made up that phrase Murray used at the very end of his brief: "... they shall beat their swords into ploughshares", and so forth.

• 1650

They sat down from time to time to speculate on what in their world would specifically represent that Kingdom of God among them. They carried that tradition into the time when Jesus Christ was born because that was a time when they were under the authority of an invading empire. They were in a colonial situation. They were suffering from extreme economic straits. There was a double taxation system from which the Church was benefitting in those days, and the invading government, and Jesus Christ came and announced the Kingdom of God and reminded them of that tradition, the bench-mark to which they were to look. And He was very concrete about it—concrete in his choices about which people He was going to set himself up in alliance with and about the kinds of things that He pointed to as contradictory to the Kingdom of God among them.

If Jesus Christ were going before the UN, I have no doubt He would point to specific things in our world—not things in another world, but things in our world—that to him said no, this is not shalom, this is not a place where the Kingdom of God can be present; these are the things that must be changed.

That is the kind of understanding out of which the Church comes. We do not speak for Jesus Christ, but we try as a group of people who reflect together as churches around the world to say yes or no. That situation reflects what we understand of the meaning of "shalom", of the biblical tradition, of the teachings of Jesus, of the coming of the Kingdom of God—the standards to which we must arise and put ourselves to work to achieve.

[Traduction]

Le président: Oui? J'ai su que le Christ était une femme. S'il vous plaît.

Mme Greene: Une des choses que Jésus Christ a énoncée à son époque, c'est le Royaume de Dieu. Quand Jésus Christ est né, il est venu avec un sens concret de la tradition dont il était partie. A l'époque de la formation de la nation israélienne, cette tradition était le point de repère pour l'organisation, l'inclusion des gens, pour la présence du Royaume de Dieu, pour le signe qu'ils s'étaient en effet organisés eux-mêmes d'une façon convenable pour des créatures créées à l'image de Dieu.

Le mot qu'ils ont employé est «shalom», et ce terme dans notre vocabulaire veut dire d'habitude la paix, Dieu soit avec vous, quelque chose comme cela. Mais dans le vieux Testament, il voulait dire des choses comme: il y a eu assez pour tout le monde, il existe de l'équité entre les gens, les gens demeurent en harmonie avec la création, ils habitent en harmonie l'un avec l'autre, personne n'est exclu, il y a de la place pour l'étranger n'importe quand. Ce concept de Shalom était toujours dans l'esprit du peuple israélien quand ils étaient en train de s'organiser, mais ils ne l'ont jamais réalisé pleinement. C'est une des choses dont ils rêvaient quand ils ont inventé la phrase utilisée par Murray à la toute fin de son mémoire: "... ils ont fait de leurs épées des socs de charrue". Et ainsi de suite.

Ils se sont assis de temps à autre pour spéculer sur ce qui représenterait précisément le Royaume de Dieu dans leur monde. Ils ont maintenu cette tradition à l'époque où Jésus Christ est né, car à ce moment-là, ils étaient sous l'autorité d'un empire envahisseur. Ils étaient colonisés. Ils souffraient de difficultés économiques extrêmes. L'Eglise et le gouvernement envahisseur profitaient à cette époque d'un système de taxation double; Jésus Christ est venu, a annoncé le Royaume de Dieu et leur a rappelé la tradition, le point de repère qu'ils devraient utiliser. Ses affirmations étaient très concrètes, très concrètes quant à ceux auxquels il allait s'allier et quant aux sortes de choses qui, selon lui, étaient contradictoires avec le Royaume de Dieu parmi eux.

Si Jésus Christ allait devant l'ONU, je suis sûr qu'il préciserait certaines choses d'un autre monde—non pas des choses d'un autre monde, mais de notre monde—qui lui feraient dire: non, ce n'est pas la paix, ce n'est pas un endroit où le Royaume de Dieu peut exister; voici les choses qu'on doit changer.

C'est sur ce genre de compréhension que se base l'Eglise. Nous ne parlons pas au nom de Jésus Christ, mais nous essayons, à titre de groupe qui reflète les Églises du monde de dire oui ou non. Cette situation reflète ce que nous comprenons. Cette situation reflète ce que nous comprenons par «shalom», par la tradition biblique, par les enseignements de Jésus, par l'arrivée du Royaume de Dieu—les normes pour

[Text]

Le président: Monseigneur Vallée.

Monseigneur Vallée: Quand le Christ est venu sur la Terre, il est venu nous apporter ce qu'on appelle une bonne nouvelle. Il est venu apporter la paix, il est venu apporter la justice. Maintenant, quand Jésus-Christ nous a apporté son message sur la Terre, il s'est adressé aux gens de son temps, dans un vocabulaire qui était compris par les gens de son temps et selon les circonstances dans lesquelles les gens se trouvaient à ce moment-là.

Si Notre Seigneur était ici aujourd'hui, je pense qu'il soulèverait des questions qui sont, pour employer un bon mot français, *relevant*, qui collent à la réalité d'aujourd'hui. On peut toujours proclamer la bonne nouvelle, quelque chose qui soit très beau, mais en dehors de ce qui est vécu par le monde d'aujourd'hui. Ce qui est vécu par le monde d'aujourd'hui, on en a mentionné plusieurs exemples aujourd'hui.

Quand on dit, par exemple, qu'une fraction de l'argent seulement qui est consacré à l'armement pourrait régler le problème de la faim dans le monde, c'est une question morale, et je suis certain que le Christ se serait penché sur ce problème-là et l'aurait dénoncé. Quand on dit qu'un gouvernement est prêt à dépenser 750 millions de dollars pour la recherche, pour développer des armes chimiques! Je pense que le Christ se serait élevé contre cela. Quand on pense que dans un seul pays, le Salvador, dans les deux dernières années, 30,000 personnes ont été assassinées! Je pense qu'il se serait élevé contre cela, puisque lui, il est le Prince de la paix. Quand on pense qu'on ne se préoccupe pas trop de la prolifération des armes atomiques dans le monde! Nous savons très bien quel est le but de ces armes atomiques: c'est pour tuer des hommes. On sait que cela tue très bien, des armes atomiques. Le Christ, il se serait élevé contre cela. Quand on sait que les pays en voie de développement dépensent des milliards pour s'équiper en armement dans le monde et négligent à ce moment-là de donner de la nourriture à leurs gens! Je pense que le Christ... il se serait élevé contre cela. Je pense que c'est le message qu'il viendrait nous apporter aujourd'hui; c'est une fraction du message, puisqu'il est le Prince de la Paix, le Prince de la Justice.

Mr. G. Johnston: There seem to be many spokesmen for Jesus Christ. My first thought was since Christ was not in the same kind of historical circumstances as we find ourselves, he probably would not go to the United Nations at all. But my colleagues have given me an opportunity to reflect, and I think perhaps he would; and he would, I think, in addition to saying all the things that have been said, go on to talk about, shall we call it, the paralyzing influence of conventional wisdom.

I sometimes think we are a bit like people who are addicts. We have lived this way. I can remember the day the first atomic bomb was dropped. I was sitting on a beach in Southampton, Ontario; I was just a child. I have lived with this all my adult life. We have become used to it. It has become part of the furniture of our thinking.

[Translation]

lesquelles nous devons travailler, que nous devons chercher à atteindre.

The Chairman: Monseigneur Vallée.

Monseigneur Vallée: When Christ came to earth, he came to bring us what we call good news. He came to bring us peace, he came to bring us justice. Now when Jésus Christ brought his message to earth, he spoke to the people of his time, in a vocabulary which was understood by the people of his time and according to the circumstances in which people lived at that time.

If our Lord were here today, I think he would raise questions which are relevant, which reflect today's situation. We can still proclaim the good news, something very beautiful, but only outside of what is actually happening in today's world. We have already mentioned several examples today of what is happening in today's world.

For instance, when we say that a mere fraction of the money spent on arms could solve the problem of hunger throughout the world, that is a moral issue; I am sure that Christ would have looked at the problem and denounced it. Just think! A government is ready to spend \$750 million for research into the development of chemical arms! I think Christ would have spoken out against that. In one country alone, in El Salvador, 30,000 have been assassinated in the past two years! I think he would have spoken out against that, because he is the prince of peace. No one seems to be too worried about the proliferation of atomic arms throughout the world! We know very well what the goal of those atomic arms is: killing people. We know that atomic arms kill very well. Christ would have spoken out against that. Developing countries spend billions to arm themselves, and do not bother to provide food for their people! I think Christ would have spoken out against that. I think that is the message he would bring us today; that is part of the message, because he is the prince of peace, the prince of justice.

M. G. Johnston: Il me semble que Jésus Christ a beaucoup de porte-parole. Au début, je pensais que le Christ n'irait probablement pas du tout aux Nations Unies, étant donné qu'il ne se trouvait pas dans le même genre de circonstances historiques que nous. Mais mes collègues m'ont laissé réfléchir, et je crois qu'il irait peut-être; en plus de dire tout ce qu'on a déjà dit, je pense qu'il parlerait également de l'influence paralysante de la sagesse classique.

Je crois parfois que nous sommes comme des habitués. Nous avons vécu de cette façon. Je me rappelle le jour où on a lancé la première bombe atomique. J'étais sur une plage à Southampton en Ontario; j'étais enfant, mais ce souvenir ne m'a jamais quitté. On s'y est habitué. Cela fait partie du mobilier de notre passé.

[Texte]

• 1655

I suggest to you that one of the things Jesus would be concerned to stress is that the furniture of our thinking is frequently the wrong thing. One of the most perceptive comments that I think has been made on the way societies work was made by Pierre Elliott Trudeau before he became a politician, when he was still a prophet. He said there is no need to seek for any constancy in his thinking except opposition to received ideas. I think this is a very profound and very Calvinistic statement: that once an idea gets stuck in our minds, it is infected with the sinfulness of all humanity and is therefore to be suspect, to be criticized, to be taken apart bit by bit; and the cold-war assumptions with which we all grew up are, I think, in that category.

Mgr. Murphy: Once again, I would not like to presume to speak for the Lord.

The Chairman: But you are closer, being a bishop.

Mgr Murphy: I am not a bishop, but thank you very much.

The Chairman: We will have to see about that.

Mgr Murphy: As the old saying goes, most of us here representing the churches are in sales, not in management, so we really do not speak authoritatively for the Lord.

I think we could reflect with you for a moment upon the fact that most of us come out of an ethical way of thinking that perhaps has been caught up with by, indeed has been surpassed by, the events that surround us.

What I mean by that is this: Generally when we think in terms of the possibility of war we think, I would suggest to you, in terms of the classical and traditional arguments that were put forward for the justification of war in the past, and from our many and different denominational backgrounds I would suggest to you that the kinds of reasons that have been advanced are no longer valid.

The reasons that were advanced in traditional moral theology for a just war, so-called, were to the effect of if there was proportionate reason, if there was a significant good that would arise out of it, for example; secondly, if the innocent were not unduly involved or implicated and thereby harmed by this war. But we live now in a situation that is radically different, and when you speak in terms of nuclear possibilities then you no longer can apply that classical and traditional understanding of a just war.

First of all, the undue proportion is quite impossible even to visualize. I mean, what is proportionate to the possible eradication of humanity, and is there any possibility whatsoever that the so-called innocents can survive? As I mentioned in the very initial text from John Paul II, this is why John Paul II and, I think, every Christian thinker—and therefore, I would suggest, Jesus Christ—would seriously question whether or not the way in which we think of war is any longer a legitimate manner. I think we are still caught in those traditional arguments, and they just are not applicable any more.

[Traduction]

Je peux vous dire qu'une des choses sur lesquelles insisterait Jésus c'est que notre pensée n'est pas toujours bien meublée. Je crois qu'une des meilleures remarques que l'on ait jamais faites sur la société nous vient de Pierre Elliott Trudeau avant qu'il n'entre en politique, lorsqu'il était encore prophète. Il a déclaré que la seule constante dans sa pensée était de toujours s'opposer aux idées reçues. Je crois que c'est une déclaration très profonde et très calviniste: une fois que l'on a une idée bien ancrée à l'esprit, tous les péchés de l'humanité s'y collent si bien qu'il faut la remettre en doute, la critiquer, la dépouiller; c'est dans cette catégorie qu'il faut à mon avis classer les postulats de la guerre froide.

Monseigneur Murphy: Je répète que je ne prétends pas parler pour le Seigneur.

Le président: Mais vous êtes plus près de lui, étant évêque.

Monseigneur Murphy: Je ne suis pas évêque, mais je vous remercie beaucoup.

Le président: Il faudra que l'on s'en occupe.

Monseigneur Murphy: Comme le dit le vieil adage, la plupart d'entre nous ici qui représentons les églises font de la vente, non pas de la gestion, si bien que nous ne pouvons parler avec autorité pour le Seigneur.

Je crois que nous pouvons toutefois réfléchir avec vous un instant sur le fait que la plupart d'entre nous ont été élevés selon une éthique qui a été finalement dépassée par les événements.

Je veux dire qu'en général nous pensons à la guerre en termes classiques et traditionnels comme on les présentait par le passé pour justifier les guerres et je puis vous dire que, quelle que soit l'Église à laquelle nous appartenons, les motifs que l'on avançait ne sont plus valables.

Dans la théologie morale traditionnelle, on justifiait une guerre en disant qu'il en sortirait beaucoup de bien, par exemple, ou, deuxièmement, que les innocents ne seraient pas indûment impliqués et touchés. Mais la situation est aujourd'hui radicalement différente et quand on parle de possibilités nucléaires, on ne peut plus appliquer cette conception classique et traditionnelle d'une guerre juste.

Tout d'abord, il est presque impossible de visualiser même ce que serait une proportion induue. En effet, qu'est-ce qui serait proportionné à l'élimination éventuelle de l'humanité, est-il possible que les soi-disant innocents survivent? Je le disais tout à l'heure en citant initialement Jean-Paul II, c'est pourquoi ce pape et, je crois pouvoir dire, tout penseur chrétien, donc probablement Jésus-Christ, doutent sérieusement de la légitimité de notre façon de penser à la guerre. Je crois que nous avons toujours ces arguments traditionnels à l'esprit, alors qu'ils ne s'appliquent plus aujourd'hui.

[Text]

The kind of example that I use for myself at least, when I try to think this through, is to think in terms of the way most of us are quite willing to accept the fact that the moral and ethical systems we once used in medicine are no longer valid today. Because of such things as gene splicing, because of test-tube babies, because of the questions arising relative to euthanasia, we realize perfectly well that the moral systems, the ethical systems of 25 years ago, the principles that you find in them and the conclusions that were arrived at at that time are no longer valid; therefore, the ethicists and, I think, religious leaders are trying to evolve a new kind of what they call bio-ethics, in effect. The same sort of thing applies to business ethics, I would suggest to you.

Once again, when we deal with this kind of a question it seems to me we are dealing with a whole new ethical construct that we have to work within and that we are not familiar with, but I would suggest that the first step in trying to grapple with it is to reject the classical and traditional understandings of just wars. I do not think a serious moral theologian will accept that as a possibility any more when you speak about the possibility of a nuclear war.

• 1700

The Chairman: I think Mr. Thompson wanted to add—

Mr. Wenman: Just before he does that, Mr. Chairman, one question on a point of order. The thoughts of the leaders who are here today perhaps represent mainline religious organizations: Do you think the point of view as represented so far represents as well the growing fundamentalist movement in Canada, the United States and the world? If so, is there a differentiation that you are aware of? Are we hearing it all now?

The Chairman: I think there are more spokesmen for—

Mr. Wenman: No more questions.

The Chairman:—your first question than the second one.

I think Mr. Thompson has said that he would like to say a word.

Mr. M. Thompson: I would just say that I know that Billy Graham, for example, has been speaking out increasingly about the need for disarmament, and he does not represent the far left of the Church spectrum.

I just want to say that I find it extremely refreshing to have a prolonged discussion on disarmament when Machiavelli has been replaced by Jesus as a person who may have something to say, a realist, and we do not even have to discuss whether Jesus was a unilateralist or a multilateralist or whatever. He had a position, and He said, you must recall, "Love your enemies". This was something, it seems to me, understandable. It seems to apply very much today when we are dominated in our defence and foreign policy by the worst-case syndrome, by the notion you cannot trust, you cannot take a chance on trusting,

[Translation]

Le genre d'exemple que j'utilise personnellement quand j'essaie de réfléchir à fond à cette question est la médecine, car tout le monde sait que les anciens systèmes moraux et éthiques sur lesquels nous nous fondions sont dépassés. Du fait de l'épissure des gènes, des bébés-éprouvettes, des questions touchant l'euthanasie, nous comprenons parfaitement que nos valeurs morales, nos valeurs éthiques d'il y a 25 ans, les principes qui les orientent et les conclusions que l'on tirait alors ne s'appliquent plus; ainsi les déontologues et les chefs religieux essaient-ils en fait de parvenir à une nouvelle bioéthique. Je crois pouvoir dire que c'est la même chose pour l'éthique des affaires.

Une fois encore, il me semble que ce genre de question nous oblige à envisager une structure éthique entièrement nouvelle que nous ne connaissons pas bien et je crois que la première chose à faire lorsque l'on essaie de saisir le problème est de rejeter les conceptions classiques et traditionnelles de guerre juste. Je pense pas qu'un théologien moral sérieux puisse accepter que l'on parle encore de guerre juste à l'ère nucléaire.

Le président: Je crois que M. Thomson voulait ajouter . . .

M. Wenman: Avant qu'il ne le fasse, monsieur le président, je voudrais invoquer le Règlement. Les sentiments des chefs religieux qui sont ici aujourd'hui représentent peut-être les principales organisations religieuses, mais pensez-vous que le point de vue qui nous a été présenté jusqu'ici représente également le mouvement fondamentaliste qui ne cesse de se développer au Canada, aux États-Unis et dans le monde entier? Dans l'affirmative, seriez-vous au courant d'une différence quelconque? Pensez-vous que l'on doive faire une différence? Est-ce que l'on nous présente un tableau complet?

Le président: Je crois qu'il y a plus de porte-parole pour . . .

M. Wenman: Je n'ai pas d'autres questions.

Le président: . . . votre première question que pour la seconde.

M. Thompson a indiqué qu'il voudrait dire un mot.

M. M. Thompson: Je voulais simplement dire que par exemple Billy Graham parle de plus en plus de la nécessité du désarmement et ne représente pas pour autant l'extrême gauche de l'Eglise.

Il me semble extrêmement encourageant que l'on puisse avoir une discussion prolongée sur le désarmement, alors que Machiavel a été remplacé par Jésus comme réaliste, comme personne qui peut avoir quelque chose à dire et qu'il n'est même pas nécessaire de nous demander si Jésus était unilatéraliste, multilatéraliste ou autre chose. Sa position était bien claire, il a déclaré, vous vous en souvenez « aimez vos ennemis ». C'était quelque chose de compréhensible, me semble-t-il. Cela semble très bien s'appliquer à la situation d'aujourd'hui, alors que toute notre politique de défense et notre politique étran-

[Texte]

the other side—and they do the same thing to us and so we plan 10 or 15 years ahead for the most diabolical weapons we can think of because the other side that we cannot trust, representing the worst case, may be doing the same thing.

It seems to me that Jesus clearly would instruct us to change that worst-case syndrome as a dominating dimension of our defence policies. But, of course, we must remind ourselves that Jesus went to the cross. Jesus is to me not so important for what He said as for what He did; and it seems to me that the message of Jesus, if again we try to apply it today, is not one in which we can provide any assurances to ourselves that we will be physically secure.

Mr. Crouse: Mr. Chairman, could I just put one little question there?

The Chairman: Yes, because you are followed by Dr. Pauline Jewett.

Mr. Crouse: How vulnerable are we in the West because we follow, if not totally, in part, Christ's teaching. How vulnerable are we because we follow that course as opposed to an atheistic Soviet that does not believe in turning the other cheek, that does not believe in loving your enemies, that is anti-Christ?

Mr. M. Thompson: Mr. Crouse, I read the *NATO Review*, and I occasionally read what the Soviets say on their defence side. In the review the Soviet defence writing says nothing about turning the other cheek. They both represent the worst-case syndrome. They are both saying that their defence and their production technology is based on the possibility that the other side is cheating.

So my answer is that I wish we were operating more on that basis. I wish all people were. I think it is a great way to begin a discussion on disarmament.

The Chairman: I will have a question, after I hear from Dr. Pauline Jewett, followed by Mr. Gimaïel, followed by Mr. McKinnon.

Miss Jewett: Mr. Chairman, unfortunately, I have to leave for about 20 minutes, if my colleague could address some questions.

The Chairman: You are excused from duty for 20 minutes at your request.

The Chairman: Mr. Sargeant. Your name is on, Mr. McRae.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman. I would like to compliment all three organizations on their very fine briefs. I personally think they are among the best that we have received so far.

I have a general question and then perhaps, if time permits, one or two more specific later on. A general question to at

[Traduction]

gère est dominée par le syndrome du pire, par la notion que l'on ne peut faire confiance, que l'on ne peut prendre le risque de faire confiance à ceux qui sont de l'autre côté et qui ne nous font pas plus confiance si bien que nous planifions 10 ou 15 ans à l'avance d'utiliser les armes les plus diaboliques que nous pouvons imaginer, car les autres auxquels nous ne pouvons faire confiance, qui représentent le pire, font peut-être la même chose.

J'ai l'impression que Jésus nous ordonnerait sans hésiter de changer la dimension dominante de nos politiques de défense, de supprimer ce syndrome du pire. Il est évident qu'il nous faut également nous rappeler que Jésus a été crucifié. Pour moi ce qui est le plus important ce n'est pas ce qu'il a dit mais ce qu'il a fait; et il me semble que son message, si on essayait de l'appliquer aujourd'hui, ne peut nous assurer aujourd'hui que nous serons physiquement en sécurité.

M. Crouse: Monsieur le président, puis-je simplement poser une petite question ici?

Le président: Oui, car vous serez suivi de M^{me} Pauline Jewett.

M. Crouse: Sommes-nous plus particulièrement vulnérables en Occident parce que nous suivons, partiellement, sinon totalement, l'enseignement du Christ? Sommes-nous plus vulnérables que les Soviétiques athées qui ne croient pas qu'il faut tendre l'autre joue, qu'il faut aimer ses ennemis, qui ne croient pas au Christ?

M. M. Thompson: Monsieur Crouse, je lis le journal de l'OTAN et je lis de temps en temps ce que disent les Soviétiques sur leur défense. Ni l'un ni l'autre ne parle de tendre l'autre joue. Ils présentent l'un et l'autre le syndrome du pire. Ils déclarent l'un et l'autre que leur défense et leur technologie de production sont fondées sur la possibilité que les autres trichent.

Je souhaiterais donc que nous nous fondions davantage sur les principes chrétiens. Je souhaiterais que tout le monde le fasse. Je crois que ce serait une excellente base de discussion sur le désarmement.

Le président: J'aurai une question, après M^{me} Pauline Jewett, suivie de M. Gimaïel et de M. McKinnon.

Mlle Jewett: Monsieur le président, je dois malheureusement m'absenter environ 20 minutes et je laisserai mon collègue poser quelques questions.

Le président: Nous vous excuserons donc pendant 20 minutes puisque vous le demandez.

Le président: Monsieur Sargeant. J'ai votre nom. Monsieur McRae.

M. Sargeant: Merci, monsieur le président. Je voudrais féliciter ces trois organisations de leurs excellents mémoires. J'estime que ce sont parmi les meilleurs que nous ayons reçus jusqu'ici.

J'aurai une question générale et, si le temps le permet, j'en aurai ensuite une ou deux plus précises. Ma première question

[Text]

least the two church organizations that are represented here: One of the problems that I have found as a politician who is interested in and concerned with the matters that we are addressing here—disarmament and, really, by extension, development aid and the importance of not supporting oppressive regimes or doing away with such regimes—one of the problems that I have come across is a large lack of knowledge or understanding, just basic knowledge of the issues, stemming out of ignorance, I suppose—some opposition to specifically development aid.

• 1705

I would like to ask what the churches are doing to spread this word. This is something that has been discussed in the last couple of weeks and we have been having meetings, the importance of educating citizens of Canada, indeed citizens of the world, about the questions of disarmament. It would seem to me that the churches have a very good forum for spreading the word, in other words, through the pulpits on Sunday mornings. I am just wondering how much it is done, and if it has not been done how much it is planned in the future. I have noticed that the churches seem to be getting more and more involved in recent months and in recent years in the very important question, particularly of disarmament. I would like to know what the churches are doing through the pulpit to educate Canadians.

The Chairman: You do not have to comment on all, perhaps one or two.

Mr. T. Clarke: Mr. Sargeant, I think your question is a very good one and we would have to start with, I think, a certain admission that not enough is being done. Nevertheless, some important beginnings have been made.

I think, as we look over the past decade, the churches themselves have individually and collectively begun to develop some very serious program work in all these issues that we are talking about, not just specifically disarmament, not specifically the arms race alone, but also in a variety of related issues around questions of underdevelopment, et cetera.

If I may speak for a moment about the Catholic churches, I want to point out a contradiction about how much in terms of resources is poured into these kinds of things, that with the Canadian Catholic Organization for Development and Peace we have tried to develop an education program across this country, putting resources in the field and developing committees all over the country that are engaged in the issues of the arms race, of underdevelopment and the question of human rights, et cetera.

A lot of that work has been done in terms of at least a beginning being made. The problem, however, is to look at the question of resources going into the whole area of public education along these lines. The Development and Peace organization, through its annual fund-raising campaign, raises something in the neighbourhood of \$5 million from Canadian

[Translation]

s'adresse au moins aux deux organisations représentées ici: un des problèmes que j'ai rencontrés en politique à force de m'intéresser aux questions qui nous préoccupent ici à savoir le désarmement, et par extension, l'aide au développement et l'importance qu'il y a à ne pas appuyer les régimes oppresseurs pour voir à les faire disparaître, est qu'en général on est mal renseigné, ou on ne comprend pas, on n'a pas les connaissances fondamentales voulues sur les questions qui se posent précisément en matière d'aide au développement.

J'aimerais demander ce que les Églises font pour faire connaître cette opinion. L'on a parlé ces dernières semaines au cours de nos réunions de l'importance d'éduquer les citoyens canadiens et même, les citoyens du monde quant à la question du désarmement. Il me semble que les Églises ont les outils nécessaires pour faire connaître cette position, et je veux parler du sermon du dimanche matin. Je me demande ce que l'on a fait jusqu'à maintenant et si rien n'a été fait, ce que l'on projette de faire. J'ai constaté ces derniers mois et ces dernières années que les Églises s'engagent de plus en plus à l'égard d'une question très importante et je veux évidemment parler de la question du désarmement. J'aimerais savoir ce que les Églises font pour éduquer les Canadiens.

Le président: Vous n'êtes pas obligés de donner votre avis sur toutes ces questions. Vous pourriez vous limiter à une ou deux.

M. T. Clarke: Monsieur Sargeant, c'est une bonne question et il faudrait commencer, je pense, par avouer que nous n'agissons pas suffisamment. Mais nous avons commencé à agir.

Si nous regardons la décennie qui vient de se terminer, nous constatons que les Églises, sur une base individuelle et collective, ont commencé à mettre sur pied des programmes très importants qui traitent de toutes ces questions dont nous discutons maintenant, et non pas uniquement le désarmement, non pas uniquement la course aux armes, mais d'autres questions connexes comme le sous-développement et ainsi de suite.

Avec votre permission, je vais parler un peu des églises catholiques. J'aimerais signaler une contradiction quant aux ressources affectées à ce genre d'activité. De concert avec le *Canadian Catholic Organization for Development and Peace*, nous avons essayé de développer un programme d'éducation à travers le pays en affectant des ressources locales et en créant dans tout le pays des comités qui s'intéressent à la question de la course aux armes, du sous-développement et des droits de la personne, et ainsi de suite.

Beaucoup de travail a été fait pour lancer ces programmes. Il n'en demeure pas moins un problème qui est d'examiner la question des ressources affectées à l'ensemble du domaine de l'éducation publique en ce sens. L'Organisation pour le développement et pour la paix, au moyen de sa campagne annuelle de fonds a réussi à ramasser près de cinq millions de dollars

[Texte]

Catholics across the country. Not enough, but certainly something. Then when you look at what the Canadian Armed Forces puts into its recruitment program to encourage people to join the armed forces in this country, you realize that \$4 million is spent on that alone. So you understand that I am not trying to make a comparison between what is done to recruit people for the armed forces versus the kind of education that we do in Development and Peace. Nevertheless, it is important to look at the paucity or the lack of resources or the small amount of resources that are going into this every day.

The other thing is, I think that a great deal more is being done in the area of research. We are talking about highly complex issues that require some detailed research. To come and make this kind of presentation, to not only talk about the ethical issues but also to try to demonstrate that there is some research and analysis behind that, requires a fair amount of work being done in terms of the complexities of the issue. There again, I think we have tried to make some initiatives in this direction. Project Plowshares is particularly geared for the work of research in the whole area of disarmament, but when you look at the lack of resources, the limited amount of resources that it has at its disposal, I think you would be amazed at what it produces in itself with a very small amount of resources.

When you look at the situation that we have in terms of addressing the human-rights questions in Central and Latin America or the human-rights questions in southeast Asia or in Africa or in the eastern European situation, you find that what we have available is very little in terms of being able to gear up the resources in that direction.

Our churches focus a lot on the situation in Central and Latin America, and we have tried to address those issues with as much as we can muster in terms of resources through the Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America, through the Task Force on Churches and Corporate Responsibility. But again, just look at the budgets of those projects in comparison to other budgets that are going into the other side of the question, if you will. So those are two comments I would make.

• 1710

I would think that more and more we are seeing lay people in the Church becoming more educated, more informed, raising these issues in their local parishes and their local communities, but it will take time and more time and more resources before we will see the point at which the churches of this country are really able to look at themselves as real forums for education and awareness on these very critical issues.

Mr. Sargeant: I would like to comment and to have someone from the Canada Council of Churches to also comment.

[Traduction]

auprès des catholiques canadiens du pays. Ce n'est pas suffisant, mais c'est un début. Mais on sait aussi que quatre millions de dollars ont été consacrés à la mise sur pied du programme de recrutement des Forces armées canadienne dont le but est d'encourager les citoyens de ce pays à s'enrôler. Vous comprendrez donc pourquoi je n'ai pas envie de comparer ce que l'on fait pour recruter des citoyens dans les Forces armées au genre d'éducation que l'Organisation pour le développement et la paix se propose de faire. Néanmoins, il est important de considérer le manque de ressources ou le petit montant de ressources consacré à ces activités sur une base quotidienne.

L'autre aspect que je voulais soulever, c'est que l'on déploie beaucoup plus d'efforts dans le domaine de la recherche. Nous parlons de questions hautement complexes qui exigent des recherches détaillées. Il faut déployer beaucoup d'efforts pour comprendre la complexité de la question avant de faire un exposé semblable, et non seulement aborder des questions d'éthique, mais les appuyer aussi par des travaux de recherche et des analyses. Je pense que là encore nous avons pris quelques initiatives en ce sens. Le projet *Plowshares* a été spécialement conçu pour faire des travaux de recherche dans le domaine du désarmement, mais si l'on tient compte du manque de ressource, de la somme limitée de ressources à notre disposition, je pense que vous serez étonné de voir tout ce qu'on a pu réaliser.

Nous avons très peu de ressources à notre disposition pour étudier les problèmes liés aux droits de la personne en Amérique centrale et en Amérique latine, en Asie du sud-est, en Afrique et en Europe de l'Est.

Nos églises s'intéressent de près à la situation en Amérique centrale et en Amérique latine et nous avons essayé d'affecter à l'étude de ces questions autant de ressources que possible par le truchement du *Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America* et du *Task Force on Churches and Corporate Responsibility*. Mais je vous demanderai encore une fois de comparer les budgets de ces projets aux budgets consacrés à l'envers de la médaille. Ce sont les deux observations que j'avais à faire.

Je pense qu'il y a de plus en plus de laïcs qui jouent un rôle actif au sein de leurs Églises. Ils sont de mieux en mieux éduqués, de mieux en mieux renseignés et ils soulèveront ces questions au niveau de leurs paroisses et de leurs collectivités. Mais il faudra encore beaucoup de temps et beaucoup plus de ressources avant que les Églises de ce pays puissent se considérer comme des centres d'éducation et de conscientisation pour ce qui concerne des questions aussi graves.

M. Sargeant: J'aurais à faire une observation là-dessus et je demanderai à un représentant du *Canada Council of Churches* de faire de même.

[Text]

I am aware of a lot of the good work the churches have been doing, and I also appreciate the small budgets, the lack of funds, but it would seem to me that a pulpit is a very cheap way to spread the message. Every Sunday morning you have a rather large audience; you do not have to pay for television ads and there are millions of Canadians who go to church every Sunday. A priest or a minister can get up and for five or ten minutes every Sunday, or once a month, just discuss some of the concerns of human rights, of disarmament and development aid, et cetera.

Mgr. Murphy: Let me just give you a very brief story in response to that.

I was a parish priest for a number of years and about six or seven years ago I had a series of two or three sermons on development and what it meant for the lifestyle of the people in our parish, and what it meant for a new international economic order relative to development, et cetera. A member of the provincial parliament was in my parish and after the third Sunday he said—and this was a comment on both my preaching and the receptivity of my listeners—that I was lucky the people in that parish did not understand what I was saying or they would lynch me.

The Chairman: That is probably the big move I heard. Mrs. Greene.

Mrs. Greene: We in fact have had a large number of clergy who have used the occasion of a Sunday morning service to raise the kinds of questions you have posed. One man was in my office just recently, saying that he had decided to take a leaf out of the book of the evangelical preachers on television and have an altar call on the Sunday during Disarmament Week and 78 people came down to the front and committed themselves to work on disarmament questions in that parish for the next year. That is not an isolated situation; it happens across the country.

The difficulty is that just because people have decided among themselves in the Church that they care about these kinds of issues does not mean that anybody has heard about it anywhere else.

In my own congregation when the children raised the question of what was going to happen to them should the United States and the Soviet Union get into an armed conflict over the Iranian situation or the Afghanistan situation, they tried to have a conversation with their MP. He stalled them for a very long time before he would deal with them. When he finally got there, he had his story all ready. He did not want to hear from them. Afterwards—it was all being filmed because we eventually made a movie about this—the kids said that they would not talk to their MP again because he was not willing to listen to them; he did not take their questions seriously and did not even hear what they were saying, and that they would do something else. What I was really upset about in that situation

[Translation]

Je sais que les Églises font du bon travail et je sais qu'elles ont de très petits budgets et qu'elles manquent de fonds. Mais il me semble qu'il y a un moyen très facile de propager ce message. Il y a des auditoires assez considérables dans les églises tous les dimanches matins. On n'est pas obligé de payer pour des réclames à la télévision et il y a des millions de Canadiens qui vont à l'église tous les dimanches. Un prêtre ou un ministre pourrait consacrer cinq ou dix minutes chaque dimanche, ou chaque mois, pour parler de questions de droits de la personne, de désarmement ou d'aide au développement et ainsi de suite.

Monsieur Murphy: Laissez-moi vous raconter une courte histoire pour répondre à cela.

J'ai travaillé dans une paroisse pendant un certain nombre d'années et il y a six ou sept ans, j'ai préparé une série de deux ou trois sermons sur le développement et sur ce que cela signifiait dans le contexte de la vie de tous les jours des paroissiens et dans le contexte d'un nouvel ordre économique international sur le plan du développement et ainsi de suite. J'avais dans ma paroisse un député provincial et après le troisième dimanche, il m'a dit—et c'était une observation sur ma façon de parler autant que sur la réceptivité de mon auditoire—que j'étais très chanceux que mes paroissiens ne comprennent pas ce que je disais, car autrement, ils m'auraient lynché.

Le président: C'est probablement le gros changement dont j'ai entendu parler. Madame Greene.

Mme Greene: Il y a en fait beaucoup de membres du clergé qui se servent du service religieux du dimanche matin pour soulever le genre de questions que vous avez mentionnées. J'ai reçu à mon bureau tout dernièrement un homme qui m'a dit qu'il avait décidé d'enlever une page du livre des prédicateurs évangéliques de la télévision et de lancer un appel de l'autel le dimanche pendant la semaine du désarmement. Il m'a dit que 78 personnes s'étaient rendues à l'avant pour s'engager à travailler sur les questions de désarmement dans cette même paroisse pour toute l'année à venir. Ce n'est pas un cas isolé. Cela s'est produit partout à travers le pays.

Le problème est que le simple fait que des paroissiens aient décidé entre eux dans leur église qu'ils s'intéressaient à ce genre de questions ne signifie pas nécessairement que tout le monde en a entendu parler.

Dans ma propre assemblée, lorsque des enfants se sont demandés ce qui allait leur arriver si les États-Unis et l'Union soviétique se mettaient en guerre par suite de la situation américaine ou de la situation en Afghanistan, ils ont essayé de rencontrer leur député. Il les a fait attendre un bon moment avant de les rencontrer. Et quand enfin il les a rencontrés, il avait préparé une histoire. Il ne voulait pas les écouter. Après—et on filmait le tout car nous avions l'intention d'en faire un film—les enfants ont dit qu'ils ne demanderaient plus jamais à rencontrer leur député parce qu'il ne voulait pas les écouter; il n'a pas pris leurs questions au sérieux, il ne voulait pas écouter ce qu'ils avaient à dire et c'est pourquoi ils en ont conclu qu'ils devraient faire autre chose. Ce qui m'a vraiment

[Texte]

was the disillusionment with the political process that was already setting in, and in discussions with sectors of society other than the Church, and these were children 8 to 12 years old. That is tragic. I think that also means that man's longevity in Parliament is going to be quite suspect. Those kids are going to be voters in a few years.

Mr. G. Johnston: They have a while to go yet.

Mrs. Greene: Oh, yes, about 10 years.

However, those kids are extremely concerned at the moment. They made a film because the United Church called teachers across the country to see whether this was an isolated phenomenon that was a result of an individual preacher. What they discovered is that it is not isolated, that there are scores of children across the country in the age range of 8 to 12 whom we normally think are sheltered from those kinds of concerns but who are living in terror because they think adults have abandoned them. They do not get signals.

I had a child in my own group within that congregation who was institutionalized in a home for the emotionally disturbed because he was reading a lot about war; he knew what the outcome would be and he had become schizophrenic in his belief that he had been abandoned to a nuclear future. The problem was that there were no adults who were willing to step out with him.

We have made a film about it which has given those kids some sense that they can link with other people who share their concern outside the church. That is not a massive movement, but it has created so much chaos in our staff team that we cannot handle the growth in requests for help on this issue. It is an issue on which there are more calls than there are resources to deal with them.

• 1715

The Chairman: Thank you, Mr. Sargeant.

We are all burning to ask you the name of that member, but—

An hon. Member: Please do not, please do not.

The Chairman: No, please do not. We will keep that for after adjournment.

Mrs. Greene: I will tell your party first.

The Chairman: You have attracted a lot of curiosity, I can see that.

Mr. T. Clarke: Mr. Chairman, we all have stories about members of Parliament.

The Chairman: If you do not mind, I would not dare say that many members of Parliament could tell you unbelievable stories about—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Preachers.

The Chairman: Please take my word on that.

[Traduction]

troublé, c'est le degré de désillusion face au processus politique qui commençait déjà à s'installer ainsi que dans le contexte des discussions avec des secteurs de la société autres que l'Église. Et ces enfants étaient âgés de 8 à 12 ans. Je pense que la carrière de ce député au Parlement sera fort probablement compromise. Il ne faut pas oublier que ces enfants deviendront des électeurs dans quelques années.

Mr. G. Johnston: Dans plusieurs années, tout de même.

Mme Greene: Oh oui, dans dix ans.

Toutefois, ces enfants sont très intéressés en ce moment. Ils ont fait un film parce que l'Église Unie demandait aux enseignants à travers le pays de voir s'il s'agissait d'un phénomène isolé attribuable à un prédicateur. Lorsque l'on a découvert que ce n'était pas un phénomène isolé, qu'il y avait des centaines d'enfants à travers le pays âgés de 8 à 12 ans que nous croyons protégés contre ce genre de préoccupations, mais qui vivent dans la terreur parce qu'ils se sentent délaissés par les adultes.

Il y a même eu un enfant dans mon propre groupe qui a dû être placé dans un centre pour les personnes touchées émotionnellement parce qu'il lisait beaucoup sur la guerre. Il savait quel en serait le résultat et il est devenu schizophrène dans la croyance qu'on l'avait abandonné à un avenir nucléaire. Le problème était qu'aucun adulte ne le prenait au sérieux.

Nous avons fait un film là-dessus pour faire comprendre à ces enfants qu'il y avait d'autres personnes à l'extérieur de leur Église qui partageaient leurs préoccupations. Ce n'est pas un grand mouvement, mais il a créé beaucoup de problèmes au sein de notre équipe en ce sens que nous ne pouvons traiter la demande croissante d'aide à cet égard. C'est une situation où l'on a besoin de plus de ressources qu'on en a.

Le président: Merci, monsieur Sargeant.

Nous avons tous grande envie de vous demander le nom du député en question, mais...

Une voix: Non, non, je vous en prie.

Le président: Non, ne le donnez pas. Nous pourrions en parler après avoir levé la séance.

Mme Greene: Je le dirai d'abord à votre parti.

Le président: Je vois que vous avez suscité beaucoup de curiosité.

M. T. Clarke: Monsieur le président, nous pourrions tous vous raconter des histoires de députés.

Le président: Si vous le permettez, je n'oserai dire que beaucoup de députés pourraient vous raconter des histoires incroyables au sujet de...

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Au sujet de pasteurs.

Le président: S'il vous plaît, acceptez ma parole à ce sujet-là.

[Text]

Monsieur Gimaiël.

M. Gimaiël: Merci, monsieur le président. Je suis très heureux d'être ici cet après-midi durant votre visite, messieurs, mesdames.

Je pense qu'en ce qui me concerne personnellement, vous êtes probablement le groupe auquel j'attache le plus de crédibilité. Vous êtes sans doute le groupe le mieux habilité à venir discuter devant nous de questions de paix. À mon point de vue, vous êtes représentatifs des organismes qui ont le plus d'observateurs sur place, de façon régulière et permanente, dans les pays où il y a de la guerre présentement. Vous êtes partout. Vous avez des oreilles et des yeux partout, et vous vivez dans le coeur même des gens partout, et surtout lorsqu'ils ont des problèmes. Dans ce contexte-là, je voudrais surtout m'attacher à ce que Mgr Vallée disait tout à l'heure.

Vous avez parlé beaucoup plus d'armes conventionnelles que d'armes nucléaires. Je ne veux pas dire que vous ne vous préoccupez pas des armes nucléaires, car vous vous en préoccupez probablement. Peut-être que comme moi, vous vous êtes fait un certain deuil en vous disant: eh bien, ils les ont; espérons qu'ils ne se les tireront pas sur la tête, sinon on va tous y passer. Par contre, votre travail au niveau des armes conventionnelles m'a assez impressionné. Vous avez apporté plusieurs éléments de réponses que l'on pourrait joindre à notre rapport, en essayant probablement de les raffiner et de voir comment ils pourraient s'appliquer concrètement.

Ma première question est très directe et ne nécessitera qu'une réponse très courte.

Est-ce que vous croyez que les efforts du gouvernement canadien, dans ces deuxièmes pourparlers à l'ONU sur le désarmement, devraient porter exclusivement ou presque exclusivement sur les armes conventionnelles?

Monseigneur Vallée: Vous avez dit une réponse courte: non. Je pense qu'il faut absolument qu'à cette session des Nations Unies, on parle des armes nucléaires et je pense que, dans notre mémoire, nous l'avons quand même signalé. Nous l'avons signalé en passant, d'accord, mais je pense que nous avons cette préoccupation. À la dernière session des évêques, à notre session plénière du mois d'octobre, les évêques ont publié un message s'élevant précisément contre la bombe à neutrons.

Alors je pense qu'aux Nations Unies, il faut absolument parler de cette question des armes nucléaires.

M. Gimaiël: Je vous pose la question dans le contexte de la position canadienne. Il va être question des armes nucléaires. Il est évident que la majeure partie de la discussion va porter là-dessus.

Mais concrètement, les 25 millions de morts dont il a été question dans les pays sous-développés depuis la dernière Guerre mondiale, avec la multitude de guerres qui sont en cours, se rattachent presque exclusivement aux armes conventionnelles. Et dans ce contexte, je me pose la question depuis le début de nos travaux, et vous êtes en plein dans l'esprit de la question que je me pose. Est-ce que le travail du Canada n'aurait pas plus de chance d'aboutir à une réussite lors de ces

[Translation]

Mr. Gimaiël.

Mr. Gimaiël: Thank you, Mr. Chairman. Ladies and gentlemen, I am very pleased to be here this afternoon during your visit.

I think that as far as I personally am concerned, your group is probably the one I give the most credibility. You are no doubt the best placed group to come and discuss questions of peace with us. In my opinion, you represent the organizations with the most regular, permanent observers in the field in countries now in a state of war. You are everywhere. You have eyes and ears everywhere, and you live right amongst the people everywhere, especially when they have problems. In that context, I would particularly like to refer to what Mgr. Vallée mentioned earlier.

You said a great deal more about conventional arms than about nuclear arms. I do not mean to say that you are not concerned about nuclear arms, because you probably are. Perhaps, like me, you have resigned yourselves to them, to saying: well, they have them; let us hope they do not shoot them off, or we will all be dead. On the other hand, however, I found your work on conventional arms quite impressive. You have proposed several elements of solutions which we could include in our report, perhaps after refining them and seeing how they could be concretely applied.

My first question is very direct and will only require a very brief answer.

Do you feel that in the second UN disarmament talks the Canadian government's efforts should be concentrated exclusively or almost exclusively on conventional arms?

Mgr. Vallée: You asked for a short answer: no. I think it is essential that we discuss nuclear arms at the United Nations session, and I think we did mention that in our brief. I realize we mentioned it in passing, but I do think it is one of our concerns. At the last bishop's session, at the October plenary session, the bishops published a message specifically opposing the neutron bomb.

So I think it is essential that the issue of nuclear arms be discussed at the United Nations.

Mr. Gimaiël: My question has to do with the Canadian position. Nuclear arms will be discussed. Obviously, most of the discussion will deal with them.

Concretely, however, the 25 million deaths which have taken place in underdeveloped countries since World War II, with the many wars now underway, can be attributed almost exclusively to conventional arms. In that context, I have been wondering about something since we started our proceedings; your position reflects what I have been thinking. Would Canada's efforts at those talks not be more likely to succeed if we made conventional arms our leitmotiv, if we worked towards

[Texte]

pourparlers-là si on faisait des armes conventionnelles notre leitmotiv, dans le sens d'arrêter la prolifération des armes conventionnelles dans les pays sous-développés? Est-ce qu'en faisant surtout cela, on n'aurait pas plus de chance d'amener un élément positif et constructif à ces pourparlers?

Mgr. Murphy: I think to some extent you people are probably in a better position to know what the other governments will bring as a major concern. Perhaps you feel that the major concern of the other governments will be to deal particularly with the consequences and the possibilities relative to nuclear arms, and that the Government of Canada can make a specific and unique contribution relative to conventional armament systems. Obviously, then, as we have indicated in our remarks, the whole question of repressive techniques and the human-rights questions relate, as you have mentioned, more to conventional armament systems than to nuclear armament systems, and if you feel the Government of Canada can make a unique contribution there, I think we would encourage you to do so.

• 1720

M. Gimaïel: Une autre question en rapport avec ce que vous avez dit, monsieur Vallée. Vous avez parlé, à un moment donné, d'échange économique. En fait, j'ai cru comprendre que vous souligniez que des échanges économiques avec les pays en voie de développement ou certains pays où il y a des régimes militaires en place devraient se faire sous certaines conditions. Pour ma part, voici ce que j'ai compris: En Pologne, où présentement les libertés fondamentales semblent assez malmenées, si vous étiez le gouvernement, demain matin vous seriez d'accord pour dire: plus d'échanges économiques avec ce pays-là.

Monsieur Vallée: Bon écoutez, je pense que la solution n'est pas si simple que cela. Je n'aimerais pas qu'on apporte des solutions, que j'appellerais simplistes, à un problème aussi complexe que celui-là. Personnellement, on en a précisément discuté ce matin entre nous. Prenons l'exemple du Nicaragua. Au Nicaragua il y a un nouveau gouvernement, le gouvernement sandiniste en place qui a délogé un gouvernement répressif, celui de Somoza, et ils veulent bâtir ce qu'eux, appellent, une nouvelle société; et il y a 3,000 ou 4,000, je ne sais pas, anciens gardes somozistes qui sont juste de l'autre bord de la frontière et qui de temps en temps vont faire des incursions à l'intérieur du Nicaragua. Qu'est-ce qu'on dit devant cela? Est-ce qu'on dit qu'ils n'ont pas le droit de répondre? Il ne faudrait absolument pas donner d'armes au Nicaragua pour qu'il se défende... Je donne cet exemple-là simplement pour souligner qu'il n'y a pas de solution facile à un problème comme celui-là.

M. Gimaïel: Par contre, vous savez que comme pays on a régulièrement des échanges économiques avec des pays sous régime totalitaire, surtout par l'entremise de l'ACDI et de multiples organismes en ce qui regarde la nourriture ou divers projets. Est-ce que dans votre esprit avoir de tels échanges est un encouragement au régime militaire ou si, comme je le disais tout à l'heure, vu que vous avez beaucoup de gens sur place qui

[Traduction]

stopping the proliferation of conventional arms in under-developed countries? By concentrating on that, would we not have a better chance of introducing a positive, constructive element into the talks?

Monsieur Murphy: Dans une certaine mesure, je crois que vous êtes mieux placés que nous pour savoir quelle sera la préoccupation principale des autres gouvernements. Vous croyez peut-être que la préoccupation principale des autres gouvernements sera les conséquences et les possibilités relatives aux armes nucléaires, et que le gouvernement canadien pourrait faire une contribution précise et unique relative au système d'armement classique. Evidemment donc, comme nous avons dit dans nos commentaires, toute cette question de technique de répression et des questions des droits de la personne ont trait, comme vous avez dit, plutôt au système d'armement classique qu'au système d'armement nucléaire; si vous croyez que le gouvernement du Canada peut faire une contribution unique à cet endroit, je crois que nous vous encourageons de se faire.

Mr. Gimaïel: Mgr Vallée, I have another question related to what you said. At one point you mentioned economic exchanges. I believe you were emphasizing the fact that economic exchanges with developing countries or countries under military regimes should only take place under certain conditions. This is what I understood; it seems that basic freedoms in Poland are being somewhat mishandled; if you were the government, you would be prepared to stop all economic exchanges with that country as of tomorrow.

Mgr Vallée: Well, I do not think the solution is as simple as all that. I would not like to have what I see as simplistic solutions applied to a problem as complex as that one. We discussed that very issue this morning amongst us. Take the example of Nicaragua. There is a new government in Nicaragua, the Sandinist government which replaced the repressive Somoza government; they want to build what they call a new society. There are maybe 3,000 or 4,000 old guard Somozans right on the other side of the border who occasionally make incursions into Nicaragua. What do we do with a situation like that? Should we say that they do not have the right to retaliate? That we definitely should not give arms to Nicaragua to defend itself... I just mentioned that example to emphasize the fact that there is no easy solution to a problem of this nature.

Mr. Gimaïel: At the same time, you know that our country has regular economic exchanges with countries under totalitarian regimes, especially through CIDA and many other organizations dealing with food and various projects. In your mind, do such exchanges represent encouragement for the military regime, or, as I said earlier, since you have many people in the field representing your churches, do you feel the

[Text]

représentent vos églises, est-ce que cette aide qu'on apporte à ces pays-là est vraiment lucrative et bonne pour la population? Et est-ce qu'on devrait continuer à agir de la même façon?

Monseigneur Vallée: Je pense que l'on n'a pas de réponse globale à une question comme celle-là. On pourrait peut-être dire que tous les régimes totalitaires ne sont pas nécessairement répressifs en soi; en ce sens que dans certains pays totalitaires, peut-être qu'il n'y a pas de tueries comme on en a par exemple au Salvador ou au Guatemala. Est-ce qu'on doit arrêter toute aide à un pays qui est totalitaire? Je dirais qu'il est difficile de répondre: oui, il faut arrêter. Parce qu'il y a quand même des gens qui ont faim et qui veulent simplement survivre dans un pays comme celui-là. Je pense qu'un gouvernement comme celui du Canada doit être attentif, par exemple, à ne pas aider des pays totalitaires qui sont réputés pour violer les droits humains. On aide à ce moment-là un pays à continuer son oppression, je dirais.

M. Gimaïel: Un dernier point, une dernière question, monsieur le président. C'est en deux points. Tout d'abord, en ce qui regarde le dossier des relations Nord-Sud pour le moment, je tiens à vous souligner que ce qui est le plus bizarre c'est que les vendeurs d'armes sont les pays du Nord, comme ceux qui possèdent les richesses; et les pays qu'on essaie de viser par les relations Nord-Sud et à leur apporter de l'aide sont ceux qui sont les acheteurs d'armes justement et où on se tire dessus. Ils ne sont pas seulement acheteurs pour les posséder, mais acheteurs pour tirer. Dans ce contexte-là, il y a quelqu'un qui a parlé tout à l'heure de M. Trudeau, du temps où il faisait des prophéties; je pense qu'il est en plein dans une de ses prophéties présentement. Est-ce que vous croyez que cela devrait être un élément d'intervention sérieux dans les discussions sur le désarmement, dans le sens que vous avez parlé d'échanger de l'aide militaire pour de l'aide économique ou de la fabrication militaire pour de la fabrication économique? Le dernier point de cette question-là: est-ce qu'il y a des représentants de vos églises, j'entends l'instance suprême de chacune de vos églises, qui seront appelés à témoigner, ou à rendre compte de l'idéologie ou de votre pensée lors de ces discussions qui auront lieu à l'ONU? Je ne sais pas si ma question est déplacée ou non. Mais, j'aimerais que ce soit le cas si possible et j'espère qu'il y a des représentations qui se font dans ce sens-là.

• 1725

Monseigneur Vallée: Eh bien, à ma connaissance, je ne crois pas qu'il y ait de représentants de l'Eglise canadienne d'invités à l'ONU lors de cette session.

M. Gimaïel: Personne de vos églises représentant, par exemple, le pape ou encore les dirigeants, au niveau mondial, de chacune de vos églises? Je pense que vous avez beaucoup à nous apprendre et au reste du monde aussi.

The Chairman: I think Mgr. Murphy would like to add a word or two before we call on the hon. Mr. McKinnon.

Mgr. Murphy: Just in reply to your last question, there have in the past, at special UN sessions, been groups of NGOs, for example, who have been present at the Habitat Conference in

[Translation]

aid we provide to those countries really is beneficial and positive for the people? Should we continue to act as we now do?

Mgr Vallée: I do not think we can give a general answer to a question like that. We might say that not all totalitarian regimes are necessarily repressive in themselves; in some totalitarian countries, there may not be mass killings like those in El Salvador or Guatemala. Must we stop all aid to totalitarian countries? I think it would be difficult to say yes, we must stop. Because there are hungry people who just want to survive in countries like that. I think that a government like Canada's must be careful not to help totalitarian countries with a reputation for violations of human rights. It seems to me that our aid would help those countries to continue their oppression.

Mr. Gimaïel: One final point, Mr. Chairman, one last question. It is a double question. First, on the present status of north-south relations, I would like to point out what I find particularly bizarre. The northern countries, the rich countries, are the arms sellers; the countries we are trying to help through the north-south discussions are those who buy the arms and where people shoot at each other. They do not just buy arms to have them, they buy arms to shoot them. In that context, earlier someone mentioned Mr. Trudeau and his past prophecies; I think he is now in the midst of one of his prophecies. Do you think that should be a serious point of discussion in the disarmament talks, since you have discussed the possibility of replacing military aid by economic aid, or military manufacturing for economic manufacturing? The second part of my question is as follows: will representatives of your churches, by which I mean the supreme authorities of each of your churches, be called on to testify or explain your ideologies or your way of thinking during these UN talks? I do not know whether my question is inappropriate or not. But I would like this to be the case if possible and I hope that representations have been made in that sense.

Bishop Vallée: Well, I do not know whether representatives of the Canadian church were invited to the UN at that session.

Mr. Gimaïel: No one from your church is representing, for example, the Pope or the heads, at the international level, of each of your churches? I think that you have a lot to teach us as well as the rest of the world.

Le président: Je pense que Mgr Murphy aimerait ajouter quelques commentaires avant que nous accordions la parole à M. McKinnon.

Monseigneur Murphy: En réponse à votre dernière question, des représentants ont été invités par le passé à des séances spéciales de l'ONU. Il y a eu par exemple des groupes d'ONG

[Texte]

Vancouver, at the Population Conference in Bucharest, and they have gone on to form a kind of counter-culture to the discussions that went on at governmental levels. I think what you are suggesting is that perhaps the same sort of thing might pertain and might be thought of for the UN Special Session on Disarmament. But as André has indicated, at the present time there certainly has not been any planning done on that. But we are grateful for your suggestion, and like the suggestions we bring to you, we will try to refine it and to take whatever action we can relative to your suggestions.

Mr. T. Clarke: May I make one brief comment about the line of questioning you were doing earlier with Father Vallée? I think one of the things that really has to be worked on—and perhaps it is a contribution Canada could make, not only in the short term, that is to say the Special Session coming up, but in the long term, our relationship to the North-South questions, et cetera—is there has to be a great deal more thinking, and more thought, given to the whole question of how we do assess economics and relationships with other countries.

The whole question really boils down in many ways to taking a look at the economic model within these various countries. By saying that, I do not mean making a distinction between a communist model on the one hand and a capitalist model on the other. But there is a real distinction that has to be made between whether or not an economy is organized in such a way as really to serve the basic needs of the people in those countries, or whether it is organized in such a way as to serve the needs of an élite and to buttress and strengthen the rich and the powerful in those countries at the expense of the majority and the poor in those countries, and their basic needs; and whether or not, on the one hand, an economy is organized to fight inflation, shall we say, but at the expense of cutting back on the real income, creating greater unemployment, cutting back on social services, creating serious problems in health care within these countries, just to create a climate for investment of transnational corporations. It seems that until we develop the tools and the capacity to ask those kinds of questions and to develop some criteria for looking at countries in this way, then I think we will constantly wallow around like this and not be able to make a very serious contribution to the whole question.

Again, we could take examples, but I will not get into examples right this minute. But it seems to me when one looks at the military expenditure in a given country and then compares that with what is going into health care, education, housing, employment; when one looks at the kinds of measures that have to be taken by the state in the country to cut back on trade-union rights to control workers for the purpose of providing a source of cheap labour which will attract foreign capital, and the cutbacks in environmental protection to provide that kind of climate for transnational companies to operate in those countries; then it seems to me we are looking at a situation

[Traduction]

qui ont été représentés à la conférence sur l'habitat à Vancouver, à la conférence sur la population à Bucarest. Ces groupes ont formé une sorte de contre-culture aux discussions entreprises au niveau des gouvernements. D'après ce que je peux comprendre, vous proposez que l'on procède de la même façon dans le cadre de la session spéciale des Nations Unies sur le désarmement. Mais comme André l'a dit, il n'y a certes pas à l'heure actuelle de projet en ce sens. Mais nous vous savons gré de votre suggestion et tout comme les recommandations que nous vous faisons, nous essaierons de la raffiner et de prendre les mesures qui s'imposent pour les mettre en oeuvre.

M. T. Clarke: Me permettez-vous une brève observation sur l'orientation des questions que vous avez adressées plus tôt au père Vallée? Je pense que l'une des choses que nous devons faire—et le Canada pourrait peut-être faire cette contribution, non seulement à court terme, en ce qui concerne la séance spéciale prévue pour bientôt, mais également à long terme, dans le cadre de notre intérêt en ce qui concerne les questions nord-sud et ainsi de suite—c'est d'accorder plus de temps de réflexion et plus de considération à toute cette question d'évaluer l'économie des autres pays et nos relations avec eux.

Cela revient donc à dire qu'il faudrait examiner le modèle économique de divers pays. Je n'entends pas par là d'établir une distinction entre le modèle communiste d'une part et un modèle capitaliste d'autre part. Mais il existe une différence qu'il convient d'établir, qu'il s'agisse ou non d'une économie structurée de manière à répondre aux besoins fondamentaux de la population des pays que nous étudions, ou qu'elle soit structurée de manière à répondre aux besoins d'une élite et à enrichir les riches et renforcer les forts dans ces pays aux dépens de la majorité et des pauvres de ces pays, ainsi que de leurs besoins fondamentaux. Il faut également déterminer si, d'une part, une économie est structurée de manière à lutter contre l'inflation en réduisant le revenu réel, en entraînant une recrudescence du chômage, en réduisant les services sociaux, en créant des problèmes graves au niveau des soins de la santé dans ces pays simplement pour créer un climat intéressant d'investissement pour les sociétés transnationales. Il me semble que jusqu'à ce que nous mettions au point les outils et les compétences nécessaires pour se poser ce genre de question et mettre au point des critères nous permettant d'examiner la situation des pays qui nous intéressent au moyen d'une approche bien structurée, je pense qu'il nous faudra continuer d'essayer de nous débrouiller avec les moyens du bord et que nous serons incapables de faire une contribution significative à l'ensemble de cette question.

Nous pourrions encore une fois vous donner des exemples, mais nous ne le ferons pas tout de suite. Lorsque l'on compare les dépenses militaires d'un pays donné aux fonds accordés aux soins de la santé, à l'éducation, au logement et à l'emploi, lorsque l'on considère le genre de mesures que prend le gouvernement d'un pays donné pour réduire les droits des syndicats pour ce qui est de protéger leurs travailleurs de manière à fournir une source de main-d'oeuvre bon marché susceptible d'attirer les investissements étrangers ainsi que les diminutions des mesures de protection de l'environnement pour fournir un climat favorable aux sociétés transnationales qui exploitent des

[Text]

where an economy is not organized to serve the basic needs of people. When that happens, then it seems to me some basic ethical judgments have to be made about investment, and particularly starting with our own Crown corporations.

The Chairman: Thank you.

The hon. Mr. McKinnon.

• 1730

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman.

I too have been quite impressed with the thought that has gone into the preparation of these briefs and the amount of co-operation it must have taken to produce positions that were acceptable to the different churches.

I am not as pessimistic as some of the people who presented their briefs in terms of looking for a worst-case syndrome. I think that neither side in the gigantic struggle taking place now really want a nuclear war. I am quite firmly convinced that neither the Warsaw Pact nor the NATO Alliance want to have a nuclear war.

Perhaps I could go through these papers a page at a time and point out the things on which I would like clarification. The first one is an exception to the rule. On page 6 you describe the enhanced radiation warhead, and I agree entirely with you that it, "offends the deepest sensibilities of humanity". But then:

... Canadian bishops recently declared: "To describe a bomb as "clean" because it preserves property and destroys only people simply demonstrates how morally bankrupt our civilization has become".

The adjectives have been reversed somewhere along the way, because among the technicians that deal with them, a bomb that has a lot of radiation is, incredibly, known as a dirty bomb, and I suppose the reverse would be that a bomb with very little radiation would be a clean bomb. So something has fallen by the way in the English that was used.

On page 8 of the Catholic bishops' paper, at subparagraph b, you say we should "stop the flight-testing of all new strategic delivery systems". I was wondering what systems you had in mind because the only one I can think of is the ground-launch Cruise missile. Do you have in mind ones such as the SS-20 as well? What is in your minds about "new strategic delivery systems"?

Mgr. Murphy: I think I should respond to that simply by saying that we made very clear, in our initial remarks, that we

[Translation]

installations dans ces pays, il me semble que nous examinons alors une situation où l'économie n'est pas vraiment structurée pour répondre aux besoins fondamentaux de la population. Dans ce genre de situation, il me semble que l'on doit porter certains jugements de base sur les investissements en commençant, plus particulièrement, par nos propres sociétés de la Couronne.

Le président: Merci.

L'honorable M. McKinnon.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président.

Je suis très impressionné du soin avec lequel ces mémoires ont été rédigés et du niveau de collaboration qui a dû être nécessaire pour élaborer des positions qui soient acceptables pour toutes les églises.

Je ne suis pas aussi pessimiste que certains qui nous ont présenté des mémoires dans lesquels ils ont anticipé le pire. Je doute qu'aucune des parties à ce grand conflit veuille vraiment en arriver à la guerre nucléaire. Je suis même fermement persuadé que ni les pays membres du pacte de Varsovie ni l'OTAN souhaitent en arriver à une guerre nucléaire.

Je pourrais peut-être reprendre ces documents page par page et vous signaler les points à l'égard desquels j'aurais besoin de quelques clarifications. Le premier point concerne l'exception à la règle. A la page 6, vous décrivez la tête explosive à irradiation augmentée et je suis entièrement d'accord avec vous que ce genre d'engin «ne peut que choquer la sensibilité la plus profonde de l'humanité». Mais vous ajoutez ensuite:

... les évêques canadiens ont déclaré récemment que: «le fait de décrire une bombe comme étant «propre» parce qu'elle ne détruit pas la propriété et ne détruit que les êtres humains montre bien à quel point notre civilisation a fait faillite sur le plan moral.

On a à un moment donné renversé ces adjectifs car les techniciens qui les utilisent appellent maintenant une bombe qui dégage beaucoup de radiation, aussi incroyable que cela puisse le paraître, une bombe sale. Et je suppose que le contraire s'applique à une bombe qui dégage très peu de radiation, bombe que l'on appellerait alors bombe propre. Quelque chose s'est donc passé au niveau de la terminologie utilisée.

A la page 8 du mémoire des évêques catholiques, au sous-paragraphe b, vous dites que nous devrions «arrêter la mise à l'essai en cours de vol de nouveaux systèmes stratégiques prévus pour larguer les bombes». Je me demande de quel système vous voulez parler car le seul que je connais est le système de lancement des missiles Cruise. Est-ce que vous avez pensé au système comme le SS-20? Est-ce de cela que vous vouliez parler?

Monseigneur Murphy: Je pense que la seule réponse que je puisse donner à cette question est de répéter ce que nous avons

[Texte]

were not experts on the technology of disarmament and we were referring only in a very general way.

I think the only case that would come immediately to my mind, relative to that particular proposal—other people may have some more specific information—would be the fact that I understand here, in Canada, there is an industrial firm that produces the guidance systems for a type of missile that is intended to carry a nuclear warhead. I would take that as an example of, say, if such things are tested in Canada, in any way whatsoever, we would hope that in the future there could be some kind of ban placed upon it.

Perhaps there are people, yourself included, Mr. McKinnon, who are more knowledgeable about exactly what types of weapon systems are being developed and tested in this country and could provide further information.

Mr. McKinnon: Mr. Murphy, there is a company in Toronto that has the initial guidance system for the Cruise missile; I presume that is what you have in mind. Of course, I take it from your remarks, you are looking solely at those in Canada; you are not going to come out against other countries in a few years?

Mr. T. Clarke: Mr. McKinnon, I think it might be helpful to point out that recommendation b, which you are referring to, is repeating what was in the strategy of suffocation outlined by the Canadian government in 1978. What is being suggested there, is that the Canadian government may want to go beyond that to look at specific proposals for making progress in this area. I just want to make sure that you understand that what is suggested here is exactly the same points that were outlined in the strategy of suffocation in 1978. It is within that context the proposal has been made.

• 1735

Mr. McKinnon: Could we go to your recommendation c, establishing Canada as a nuclear-weapon-free zone, while ignoring the fact that we probably will be one in about another two years, I suppose, when the new fighter aircraft replaces the Voodoo, which carries the only nuclear weapon that Canada has? But ignoring that, I presume you would include in this a recommendation that we withdraw from NORAD, as a partner in NORAD. If we are going to have a nuclear-weapon-free zone in Canada, would you include our withdrawal from NORAD?

Mgr. Murphy: I would suggest that if the tenor of the recommendations that we have made here would be urged upon United Nations and accepted by some extent to NORAD, that it would not require necessarily the withdrawal from NORAD, would it?

Mr. McKinnon: I would think it would, and NATO as well. If you are going to have a declaration that our boundary waters be nuclear-free, it would mean, I suppose, that with

[Traduction]

dit dans nos remarques préliminaires, à savoir que nous ne sommes pas des experts dans le domaine de la technologie du désarmement et que nous nous sommes contentés de formuler des opinions générales.

La seule chose qui me vient immédiatement à l'esprit qui se rapporte à cette proposition particulière—d'autres pourront peut-être vous donner des renseignements plus précis—est le fait que je crois savoir qu'il existe au Canada une usine qui fabrique le système de commande utilisé pour ce genre de missile conçu pour transporter une tête explosive nucléaire. C'est donc un exemple de ce à quoi je voulais en venir, c'est-à-dire que si on fait l'essai de ce genre de chose au Canada, j'espère que ces activités finiront par être interdites.

Il y a sûrement des personnes qui connaissent un peu mieux, dont vous-même peut-être, monsieur McKinnon, le genre de système d'armement que l'on met au point et à l'essai dans ce pays et qui pourrait nous donner de plus amples renseignements.

M. McKinnon: Monsieur Murphy, il y a à Toronto une usine qui fabrique le système de commande de base utilisé pour le missile Cruise. Je suppose que c'est ce dont vous vouliez parler. D'après ce que je crois comprendre, vous ne vous intéressez qu'à la situation canadienne. Est-ce que vous allez utiliser la même approche à l'égard d'autres pays dans quelques années?

M. T. Clarke: Monsieur McKinnon, je pense qu'il serait utile de signaler que la recommandation B dont vous parlez maintenant répète les dispositions de la stratégie d'étouffement énoncée par le gouvernement canadien en 1978. On recommande ici que le gouvernement canadien se penche un peu plus à fond sur cette question et qu'il considère des projets plus particuliers qui permettraient de réaliser des progrès dans ce domaine. Je voulais simplement m'assurer que vous comprenez bien que ce que l'on propose ici est exactement la même chose que proposait la stratégie d'étouffement de 1978. C'est dans ce contexte que cette proposition a été faite.

M. McKinnon: Pourrions-nous maintenant passer à votre recommandation c portant de faire du Canada une zone libre d'armes nucléaires tout en laissant de côté le fait que nous le serons probablement d'ici deux ans, je le suppose, lorsque le nouveau chasseur remplacera le Voodoo qui transporte les seules armes nucléaires dont dispose le Canada? Mais en passant outre à cela, je suppose que vous recommandez également que le Canada se retire de la NORAD. Est-ce que vous recommandez également cela?

Monseigneur Murphy: Je suggère simplement que si la teneur des recommandations que nous faisons ici était transmise aux Nations Unies et acceptée dans une certaine mesure par la NORAD, serait-il alors vraiment nécessaire de se retirer de la NORAD?

M. McKinnon: Je le crois, de même que de l'OTAN. Si nous déclarons que nos eaux territoriales doivent être libres d'armements nucléaires, cela voudrait alors dire que les navires de

[Text]

NATO vessels, such as submarines or other NATO vessels of our allies that had nuclear weapons on board, we would not allow them into our ports any longer. So I would expect that you would want to withdraw from NATO, if you are going to do this, is that so?

Mgr. Murphy: I think what we are suggesting here is clearly defined as a gradualist policy and if that is so, then I would suggest that our partners in NATO or in the NORAD agreement, should they adopt with us that gradualist policy, then the kind of contradictions or difficulties which you are pointing out might well not exist.

Mr. McKinnon: I have a question. Somewhere you said that Canada is a major supplier of arms and I am rather surprised at that; \$600 million. In the Stockholm International Peace Research Institute, that you generally refer to as SIPRI, I have a table here that shows the rank order of the 20 largest major weapon-exporting countries of the world and Canada is 16th—during the period 1977 to 1980—which really does not put us anywhere near the forefront of the world in selling arms. While I am on this and have the tables handy, there is another table that tells who buys these arms and it is rather surprising that in your comments on page 11 one would get the impression, quite honestly, that we are talking about poor countries. It says:

An estimated 70 per cent of the international arms trade now involves Third World recipients. Despite severe food shortages underdeveloped nations are using an average of five times as much . . .

It goes on:

. . . military alliances in certain regions and offering military assistance to poorer countries.

But the top few of the important countries, the major weapon-importing countries are an interesting group. Iran, Saudi Arabia, Jordan, Syria, Iraq, Libya are the top six and not exactly poor countries in the world today. I expect that is why they sell them so much, they have the money. I just wonder if we are right that we are selling arms to poverty-stricken countries.

Mr. T. Clarke: I would like to comment on that. I think it would be more correct to say that we were using Third World recipients and I think the countries you identified there are classified among the group of 77 within the United Nations concept as being a part of the Third World. What we were identifying there was the general thrust and trend that has been built up over the last number of years, in terms of the rate of export to Third World countries. You are quite correct in the ones that you identified are the big recipients, because they have the money to receive them.

• 1740

There are also, in many cases, the countries that, while they are oil-producing countries and have generated a great deal of wealth, are not necessarily countries that are transforming that

[Translation]

l'OTAN, comme les sous-marins ou autres navires de nos alliés de l'OTAN qui transportent des armes nucléaires se verraient interdits de séjour dans nos ports. Je pense qu'il faudrait alors que nous nous retirions également de l'OTAN, ne le croyez-vous pas?

Monsieur Murphy: Je pense que ce que nous proposons ici est une politique progressive. Par conséquent, si nos partenaires de l'OTAN ou de la NORAD adoptaient en même temps que nous ce genre de politique, les contradictions ou difficultés que vous soulevez n'existeraient tout simplement pas.

M. McKinnon: J'ai une question à vous poser. Vous avez dit quelque part que le Canada était un grand fournisseur d'armements et cela m'étonne; 600 millions de dollars. D'après un tableau de l'Institut international de recherche sur la paix de Stockholm, qui donne dans l'ordre une liste des 20 plus grands pays exportateurs d'armes du monde, le Canada est 16^e, pour la période de 1977 à 1980. Nous sommes donc loin de jouer un rôle de premier plan dans le monde pour ce qui est de la vente des armes. J'en profite, tandis que j'ai ces tableaux sous la main, pour en mentionner un autre qui montre qui achète les armes et je dois dire que je suis assez étonné de constater à la page 11 de vos commentaires que l'on y donne bien franchement l'impression que nous parlons de pays pauvres. On y dit en effet:

Environ 70 p. 100 du commerce international d'armes implique des acheteurs du Tiers-Monde. En dépit de leur grave pénurie de nourriture, les pays sous-développés utilisent une moyenne de cinq fois plus . . .

Et l'on continue:

. . . de pactes militaires dans certaines régions et offrent de l'aide militaire aux pays plus pauvres.

Mais les pays qui constituent le groupe des plus grands importateurs d'armes forment un groupe très intéressant. Les six premiers sont l'Iran, l'Arabie Saoudite, la Jordanie, la Syrie, l'Iraq et la Libye. Ce ne sont pas exactement des pays pauvres. Je suppose qu'on leur vend beaucoup d'armes parce qu'ils ont beaucoup d'argent. Mais je me demande si nous avons raison de vendre des armes à des pays pauvres.

M. T. Clarke: J'aimerais répondre à cela. Je pense qu'il serait plus exact de dire que nous avons considéré le cas des acheteurs du Tiers-Monde. Je pense que les pays que vous avez nommés sont classés parmi le groupe des 77 pays que les Nations Unies considèrent comme faisant partie du Tiers-Monde. Ce que nous avons essayé de déterminer ici, c'était la tendance générale qui s'est dessinée au cours des quelques dernières années en terme de taux d'exportations envers les pays du Tiers-Monde. Vous avez raison de dire que les pays que vous avez nommés sont des grands importateurs, parce qu'ils ont les moyens d'acheter des armes.

Il y a aussi beaucoup de pays qui, même s'ils produisent beaucoup de pétrole et sont très riches, ne sont pas nécessairement des pays qui utilisent leurs ressources pour répondre aux

[Texte]

wealth into serving the needs of their people, at least on an equitable basis, so one would have to raise the same kind of criticisms as we were raising in our brief about those countries themselves.

As to your comment about Canada not being one of the largest arms-exporters in the world, I do not know exactly what the date is of those figures, except you said 1970 to 1980, but I do not know exactly what the date of the base data is there.

Mr. McKinnon: I think it is the entire coverage here—the three years.

Mr. T. Clarke: Of the three years themselves.

Mr. McKinnon: You say in your paper, Canada is now ranked among the largest arms-exporters in the world when they are 16th place. That is the latest information I am able to get, anyway.

Mr. T. Clarke: There may be more recent information. All we would be suggesting here is that even at the point of being 16th, we are still in there, and the fact is that it has been growing and growing quite markedly over the last three or four years. I think we also have to look at the fact that there is a great deal of pressure to upgrade and update our equipment and to look at other export possibilities. I think it is in that context that we are trying to raise these questions.

We did not make a big emphasis on that, so much as we went into the question of the more disturbing evidence that seems to be appearing; namely, that we are beginning to export more directly to Third World countries, whereas much of our exports has gone to the United States as part of the defence production agreements. Now we are seeing more direct exports going to Third World countries. We were simply signalling that as a concern in relationship to the general thesis that we were putting forward regarding the relationship between the arms race itself and underdevelopment.

Mr. McKinnon: On this Table 7, point 3, in the SIPRI yearbook for 1981 which lists Canada as 16th, it says that the total value is \$177 million in Canada's exports of arms. Your paper says \$6 billion.

Mr. Darling: Six hundred million.

Mr. McKinnon: No, it says that since 1959, some 600 Canadian companies had sales in defence-related products totalling \$6 billion. And defence-related products, of course, can be a pretty deceptive thing.

I notice that you have down here aircraft sales to countries, and I am curious as to what aircraft we have been selling that would count as an arms export.

[Traduction]

besoins de leur population, du moins sur une base équitable. L'on doit donc leur adresser le même genre de critiques que nous formulons dans notre mémoire au sujet de ces mêmes pays.

En réponse à ce que vous avez dit au sujet du Canada, qui, d'après vous, n'est pas l'un des plus grands exportateurs d'armements du monde, je ne sais pas à quand remontent ces données sauf que vous avez dit qu'il s'agissait de la période de 1970 à 1980. Mais je ne sais pas exactement à quand remontent les données utilisées ici.

M. McKinnon: Je pense qu'il s'agit de ces trois années.

M. T. Clarke: De ces trois années, donc.

M. McKinnon: Vous dites dans votre mémoire que le Canada est même considéré comme l'un des plus gros exportateurs d'armes du monde, quand en fait il n'occupe que le seizième rang. Ce sont là les données disponibles les plus récentes.

M. T. Clarke: Il existe peut-être des données plus récentes. Mais tout ce que nous voulons dire ici, c'est que même si nous sommes au seizième rang, nous nous trouvons parmi les vingt premiers et le fait demeure que cette activité grandit énormément depuis trois, quatre ans. Je pense que l'on doit également tenir compte du fait qu'il y a beaucoup de pressions qui sont exercées pour améliorer notre équipement et examiner d'autres possibilités d'exportation. Je pense que c'est plutôt dans ce contexte que nous avons soulevé ces questions.

Mais nous n'avons pas mis l'accent sur cet aspect autant que sur les faits de plus en plus troublants qui commencent à surgir; nous commençons à exporter plus directement aux pays du Tiers-Monde, tandis qu'une grande part de nos exportations allait aux États-Unis dans le cadre de nos arrangements de production d'équipement de défense. Nous exportons de plus en plus directement aux pays du Tiers-Monde. Nous avons simplement signalé ce fait comme étant une de nos grandes préoccupations en rapport avec la thèse générale que nous avons soumise à l'égard de notre rôle dans la course pour les armes et dans le sous-développement.

M. McKinnon: L'on voit à la page 7, au point 3, les données de la SIPRI, pour 1981, qui montre que le Canada occupe le seizième rang et qu'il a exporté des armes pour une valeur de 177 millions de dollars. Votre document parle de 6 milliards de dollars.

M. Darling: Six cents millions.

M. McKinnon: Non, vous nous dites que depuis 1959, quelque 600 entreprises canadiennes ont enregistré entre elles des ventes de produits liés à la défense de l'ordre de 6 milliards de dollars. Et bien entendu, l'expression produits liés à la défense peut être assez trompeuse.

J'ai remarqué que vous avez inclus les ventes d'avions à d'autres pays, et je serais curieux de savoir pourquoi vous avez considéré la vente d'avions comme l'exportation d'armes.

[Text]

Mr. T. Clarke: What we were referring to there was the sale of the Buffalo aircraft—I think it is the DHC-5D Buffalo aircraft—to both the Chilean armed forces and the Cameroons was the other example.

Mr. McKinnon: That is a fairly serviceable cargo aircraft that is used everywhere in the world, is it not, for carrying cargo and not necessarily—

Mr. T. Clarke: No, but it could also be used as a troop-transport aircraft as well.

Mr. Darling: So could pretty well anything on wheels.

Mr. T. Clarke: Right.

Mr. McKinnon: I notice one other thing on the Canadian exports that, in two different places in your brief, you mention Canada included sales of artillery systems to South Africa. You mention it on page 13 and again on page 20. I was wondering if this is that sale that was made by a company that specialized in the design of artillery projectiles to give them an additional range, a company that was based down south of Montreal, just on the border. Is that—

Mr. T. Clarke: Space Research Corporation. It is under investigation in Canada and it has been convicted in the United States, I understand, for those—

Mr. McKinnon: The president of the company was given five years in jail for carrying out those sales to South Africa. Are those the only artillery systems that you are speaking of, because I know of no other, and he got found out and sent up the river. So I do not think we should be tarred with the idea that we encourage arm sales to South Africa.

Mr. T. Clarke: What we are referring to here is these little things are beginning to be identified, and what we are concerned about is whether or not there is a trend beginning to unfold about Canada beginning to play a little bit more of an active role in direct arms exports to Third World countries. We point out very clearly that we are concerned about what use these particular pieces of equipment may have in these countries. They may not be used for internal repression purposes, for example, but the fact is that unless we raise those kinds of questions before those sales are developed, they could very well turn into those kinds of uses and be operated for those purposes.

• 1745

May I just make one more comment, as to the Buffalo aircraft going to the Chilean air force. We, the Conference of Bishops, wrote directly to the Export Development Corporation on this matter. The EDC president wrote back a very glib letter saying, in effect, that he was sorry, but matters of human rights and social justice questions are not a part of our mandate. That is precisely what we are trying to get at here, because those kinds of concerns should be a part of the mandate.

[Translation]

M. T. Clarke: Il s'agit de la vente de l'avion Buffalo—je pense qu'il s'agit du Buffalo DHC-5D—aux forces armées du Chili et du Cameroun entre autres exemples.

M. McKinnon: Il s'agit d'un avion de fret fort utile dont on se sert partout dans le monde pour transporter du fret et non pas nécessairement—

M. T. Clarke: Non, mais il peut également servir au transport des troupes.

M. Darling: De même que n'importe quel véhicule sur roues.

M. T. Clarke: C'est exact.

M. McKinnon: J'ai remarqué une autre chose pour ce qui s'agit des importations canadiennes et c'est que, à différents endroits de votre mémoire, vous mentionnez que le Canada a vendu des systèmes d'artillerie à l'Afrique du Sud. Vous l'avez dit à la page 13 et le répétez à la page 20. Je me demande si vous voulez parler de la vente faite par une entreprise spécialisée dans la conception de projectiles d'artillerie pour leur donner une portée supérieure, une entreprise située juste au sud de Montréal, juste à la frontière. Est-ce . . .

M. T. Clarke: Il s'agit de la Société *Space Research*. Elle fait maintenant l'objet d'une enquête au Canada et je pense qu'on l'a déclarée coupable aux États-Unis, de . . .

M. McKinnon: Le président de cette société a reçu une sentence de cinq années de prison pour avoir effectué ces ventes à l'Afrique du Sud. Est-ce que vous voulez parler de ces systèmes d'artillerie car je ne suis au courant d'aucun autre cas et lorsque l'on a découvert le pot aux roses, on l'a envoyé en tôle. Je ne vois donc pas pourquoi on devrait nous accuser d'encourager la vente des armes à l'Afrique du Sud.

M. T. Clarke: Ce dont on parle ici, c'est justement des petites choses que l'on commence à découvrir. Nous ne nous préoccupons pas vraiment de savoir s'il commence à y avoir une tendance pour le Canada de jouer un rôle un peu plus actif dans l'exportation directe d'armes vers les pays du Tiers-Monde. Nous avons dit très clairement que ce qui nous préoccupe c'est l'utilisation que font ces pays des pièces d'équipement que nous leur exportons. Ils n'ont peut-être pas l'intention de les utiliser à des fins de répression interne, par exemple, mais le fait est que, à moins que nous ne soulevions ce genre de questions avant de procéder à ces ventes, ils sont tout à fait susceptibles d'utiliser cet équipement à ces fins.

J'aimerais faire une autre observation, si vous me le permettez, quant à la vente d'avions Buffalo aux forces de l'air chiliennes. La Conférence canadienne des évêques a écrit directement à la Société pour l'expansion des exportations à cet égard. Le président de la SEE nous a répondu de façon assez désinvolte nous disant qu'il s'excusait mais que les questions de droits de la personne et de la justice sociale ne rentraient pas dans son mandat. C'est exactement ce à quoi nous voulons en venir ici, à savoir que ce genre de préoccupations devrait rentrer dans leur mandat.

[Texte]

The Chairman: I am sorry to interrupt but, out of interest, would it be possible for us to get a copy of that answer?

Mr. T. Clarke: Sure.

The Chairman: Could you send that to me? I will ensure that we make good use of it because I am very surprised they would answer like that.

Mr. McKinnon: I would like to make a couple of comments on the United Church of Canada in co-operation with the Canadian Council of Churches—

Mgr. Murphy: I think what is important, and I hope the members of the committee will realize the kind of duress under which this brief was compiled in the short period of time available. I was informed only at the latest moment I think and after the steering committee had already brought forward the people we wanted to hear. I do not doubt that there can be mistakes in figures, and even in budgets presented in this House I understand corrections need to be made from time to time, so I hope that, if there are any mistakes in figures here, you will accept the underlying philosophy which the figures are intended to buttress. I do not think that even the diminution of figures or changes of the figures as has been suggested here undercut the fundamental argument being made here. That is the argument which we draw to your attention and which we hope you will take cognizance of.

Mr. McKinnon: I have only one short comment on the presentation by the United Church group, and that is on page 5. I again agree entirely with your comments about the neutron bomb. I think I was one of the first to point out that it would lead to a lowering of the threshold to nuclear war, and it is a terror weapon. However, I am not sure why you chose to lump it with chemical weapons and nerve gas, which were really products of World War II rather than of the modern era with its neutron bomb which is an excessively dirty bomb.

Mrs. Greene: May I make a comment on that? Thank you. The reason why those three are included together is because there have been recent announcements and a great deal of discussion about developing those kinds of weapons again. This is after we have had some period of not having them around. They are in the category of particularly dehumanizing weapons. And, of that category, the neutron bomb is a particular subset, because in itself, in a different sense, it lowers the threshold. I think that is a particular distinction about that particular kind of weapon. As to putting the three of them together, because of the current discussions on, not necessarily the use but having them around for intimidation purposes, the three can be put in the category of dehumanizing weapons.

Mr. McKinnon: I recall arguing with the Minister of National Defence a few years ago about the neutron bomb, and he was asking us to please call it an "enhanced radiation

[Traduction]

Le président: Je m'excuse de vous interrompre, mais serait-il possible pour nous d'obtenir une copie de cette réponse, à titre purement documentaire?

M. T. Clarke: Sûrement.

Le président: Pourriez-vous me la faire parvenir? Je verrai à ce qu'on en fasse bonne usage car je suis très étonné d'apprendre qu'on vous a répondu ainsi.

M. McKinnon: J'aimerais faire quelques observations au sujet de l'Eglise Unie du Canada en collaboration avec le *Canadian Council of Churches*...

Monseigneur Murphy: Je pense que c'est assez important. J'espère que les membres du comité comprendront les difficultés que nous avons eues pour rédiger ce mémoire compte tenu du peu de temps à notre disposition. On m'a informé à la dernière minute et je pense que le comité de direction avait déjà établi la liste des témoins qu'il voulait entendre. Cela ne m'étonnerait pas qu'il y ait des erreurs au niveau des chiffres et je crois même savoir qu'il est nécessaire de temps à autre de corriger les budgets déposés à la Chambre. J'espère donc s'il y a des erreurs au niveau des chiffres dans notre mémoire, que vous n'en accepterez pas moins la philosophie sous-jacente que ces chiffres venaient appuyer. Je doute que même des réductions ou des changements au niveau des chiffres comme on l'a proposé ici sapent l'argument fondamental que nous avançons dans notre mémoire. C'est sur cet argument que nous voulons attirer votre attention et j'espère que vous en tiendrez compte.

M. McKinnon: Je n'ai qu'une petite observation à faire sur l'exposé du groupe de l'Eglise unie et il s'agit de la page 5. Je suis encore une fois entièrement d'accord avec vos observations sur la bombe à neutrons. Je pense que j'ai été le premier à dire que cette arme entraînerait une diminution du seuil de la guerre nucléaire et qu'il s'agissait d'une arme de terreur. Toutefois, je ne comprends pas vraiment pourquoi vous avez décidé de l'insérer dans la catégorie des armes chimiques et des gaz de combat qui sont essentiellement des produits de la Seconde guerre mondiale par opposition à l'ère moderne et sa bombe à neutrons qui est une bombe excessivement sale.

Mme Greene: Puis-je répondre à cela? Merci. La raison pour laquelle l'on a mis ces trois armes ensemble est que l'on a annoncé récemment et beaucoup parlé de la possibilité de se remettre à la fabrication de ce genre d'armes. Et ceci, après que nous ayons passé un certain temps sans fabriquer ce genre d'armes. Elles rentrent dans la catégorie des engins particulièrement déshumanisants. Et la bombe à neutrons forme une sous-catégorie assez particulière car elle contribue en elle-même à réduire le seuil. C'est la différence que l'on peut établir à l'égard de ce genre d'armes. Mais pour ce qui est de les regrouper toutes trois ensemble, nous avons estimé qu'elles entraient toutes trois dans la catégorie des armes déshumanisantes non pas nécessairement parce qu'on parle de les utiliser mais bien parce qu'on parle de les produire pour des fins d'intimidation.

M. McKinnon: Je me rappelle une discussion que j'ai eue avec le ministre de la Défense nationale il y a quelques années au sujet de la bombe à neutron. Il nous avait alors demandé de

[Text]

warhead" which seemed to sound nicer to him than neutron bomb did. I said in a very sarcastic tone that, if what he was looking for was a quiet bomb, and one that harms only people, why did he not go back to poison gas, which has no explosion at all? I thought I was being sarcastic; I hope I did not give him any ideas.

Mr. G. Johnston: There was a comment on that, Mr. Chairman, on the CBC Radio program *Quirks & Quarks* last Saturday. There was a feature on precisely this question of the renewal of the manufacture and stock-piling of nerve gas, and on the improved technology of delivering the stuff. You have a shell with a diaphragm down the middle; one part of the mix is on one side, and one part of mix is on the other, and it is safe until the shell starts to spin. Then it mixes up and becomes deadly. You might want to get a transcript of that program.

Mr. McKinnon: I would like to talk about the Ploughshares issue for a moment. On page 5, under "Strategic nuclear triad", they certainly have me baffled with the asterisk beside the SLBMs. It shows that NATO has 656 of them and the Warsaw Pact 950. And it says:

... that a much higher percentage of NATO warheads are placed on submarines. They are, therefore, more mobile and less vulnerable than those of the Warsaw Pact.

But the figures do not seem to bear that out, 656.

• 1750

You say that NATO missiles contain 5,000 warheads and the Warsaw Pact, 1,300, and that would lead to some information about the number of warheads each of their SLBMs has, which is a secret that I have never been able to determine.

Mr. M. Thompson: We obtained this information from the International Institute for Strategic Studies, and it indicated that most of the missiles on submarines in that category were MIRVed, so that you have three or more nuclear warheads on those missiles, on the SLBMs; whereas, most if not all of the Soviet submarines at that time, were not MIRVed. That is where the difference is.

Mr. McKinnon: I see.

On page 6 in the same paper, you come to a conclusion which I am not too sure I can agree with at all. You state:

This is essential because NATO forces seem to be further along the road to a first-strike capability than is the East.

I do not think either one of them is any closer to a first-strike capability. I agree that the United States had a

[Translation]

parler d'une «tête explosive à irradiation augmentée» qui lui semblait de loin préférable à la bombe à neutron. Je lui ai alors dit d'un ton assez sarcastique que s'il cherchait une bombe silencieuse, une bombe qui ne mettait que les êtres humains en danger, pourquoi alors est-ce qu'il n'envisageait pas de retourner au gaz toxique qui ne nécessite pas d'explosion? J'étais sarcastique, j'espère que cela ne lui a pas donné d'idée.

M. G. Johnston: On a parlé de ça brièvement, monsieur le président à l'émission de la radio C8C intitulée *Quirks & Quarks* samedi dernier. On a fait un reportage sur cette question de recommencer à produire et à constituer des réserves de gaz de combat et à utiliser des méthodes technologiques modernes pour larguer ces poisons. On pourrait le faire au moyen d'une cartouche séparée au milieu par un diaphragme. Une partie du mélange se trouve d'un côté et l'autre de l'autre côté de sorte qu'il n'y a aucun danger avant que la cartouche ne commence à tourner. C'est alors que le gaz se mélange et devient mortel. Il vous serait peut-être utile d'obtenir une transcription de cette émission.

M. McKinnon: J'aimerais parler de la question de *Ploughshares* un petit moment si vous me le permettez. A la page 5, sous le titre *Strategic nuclear triad* je suis un peu perplexe de voir que l'on a mis un astérisque à côté du sigle SLBM. On y lit que l'Otan en a 656 et le Pacte de Varsovie 950. On y dit ensuite:

... qu'un beaucoup plus grand pourcentage de têtes explosives de l'Otan sont installées dans des sous-marins. Elles sont par conséquent plus mobiles et moins vulnérables que celles du Pacte de Varsovie.

Mais les chiffres ne semblent pas appuyer cette déclaration car on parle de 656 têtes explosives.

Vous dites que les missiles de l'Otan contiennent 5,000 têtes explosives et ceux du Pacte de Varsovie, 1,300. Cela nous donne donc une idée du nombre de têtes explosives que contient chacun de leurs SLBM ce qui a toujours été un secret bien gardé et que je n'ai jamais pu déterminer.

M. Thompson: Nous avons obtenu ces renseignements de l'Institut international d'études stratégiques et nous avons également appris que la majorité des missiles transportés par sous-marins dans cette catégorie étaient des MIRV ce qui donne 3 têtes explosives nucléaires ou plus par missile, je parle bien entendu des SLBM; tandis que la plupart des sous-marins soviétiques de l'époque, sinon tous, n'avaient pas le système MIRV. C'est donc là la différence.

M. McKinnon: Je vois.

A la page 6 du même document, vous arrivez à une conclusion que je ne suis pas certain de pouvoir partager. Vous dites:

Cela est essentiel parce que les forces de l'Otan semblent beaucoup plus prêtes à commencer une guerre que l'Est.

Je ne crois pas que cela soit le cas ni pour un côté ni pour l'autre. Je suis d'accord que les États-Unis avaient cette

[Texte]

first-strike capability from about 1945 until 1952 or something like that, but I would just like to hear the evidence that you had to make such an indictment as that, that NATO forces seem to be further along the road to a first-strike capability than is the East. As I said, it in paragraph 6 on page 6, just before the Roman V.

Mr. M. Thompson: Again, I am basing this upon information from the Centre for Defense Information, a Washington-based centre headed by Admiral Gene Laroque. The experts seem to be suggesting that if you measure first-strike in terms of the accuracy of weapon systems and the potential for the accuracy of weapon systems, and if the Cruise missile is an example of that, that the NATO side, the U.S. side, is a few years ahead of the Soviet side in the production—the ability to produce Cruise missiles with extremely accurate warheads. If you combine that with the ability of the MX to hit a hardened silo, and again I would like to quote to you the discussion of the MX which was in the current issue of the Centre for Defense Information:

A most important question about MX but the least discussed is whether the U.S. needs a hard target killing missile. If we are preparing to fight and win a nuclear war by initiating a pre-emptive disabling strike on Soviet nuclear forces, the answer is, yes. Otherwise, we do not need it, for there are very few hard targets other than missile silos which require the power and accuracy of an MX system.

And then there is further discussion about the improvement in the Minuteman and the other ICBMs.

But the argument here and it is a ghastly argument that I would rather not be involved in, in terms of which side is ahead or not ahead of a first-strike capability, is based, as you know, on whether or not either side has the ability to have extremely powerful undetected and accurate missiles and warheads, and the capability to land exactly on target or very close to target. And this is combined with what the people who are arguing for this seem to be suggesting, that it is necessary to move in that direction for, again, the same reason that we discussed earlier, because the other side may be doing the same thing. And then, of course, the problem moves us into a launch-on-warning situation in which one side is involved.

Mr. McKinnon: But surely the ability for a first-strike capability would entail the ability to knock out almost every last one of the enemy's weapons that could reach your homeland.

[Traduction]

capacité de 1945 à 1952 ou à peu près, mais j'aimerais savoir sur quoi vous vous êtes fondé pour avancer cet argument. Cette déclaration, comme je l'ai déjà dit, se trouve au paragraphe 6 de la page 6, juste avant le chiffre romain V.

M. Thompson: Encore une fois, je me suis fondé sur des renseignements du *Center for Defense Information* un centre sis à Washington et dirigé par l'amiral Gene Laroque. Les experts semblent s'entendre pour dire que si l'on mesure la capacité de commencer une guerre en terme de l'exactitude du système d'armement et du potentiel d'exactitude du système d'armement, et si les missiles Cruise en sont un exemple, l'on doit venir à la conclusion que l'Otan, les États-Unis, ont quelques années d'avance sur les Soviétiques pour ce qui est de la production—la capacité de produire des missiles Cruise avec des têtes explosives très exactes. Si l'on combine cette capacité avec la capacité du MX de toucher une rampe de lancement en béton armé et j'aimerais encore une fois vous citer un extrait de la discussion sur le MX qui figure dans le numéro actuel du bulletin d'information du *Center for Defense Information*:

La grande question qui se pose au sujet des MX, mais que l'on tait, est que les États-Unis ont vraiment besoin d'un missile destructif destiné aux cibles dures. Si nous nous préparons au combat et que nous gagnons une guerre nucléaire en lançant une attaque contre les forces nucléaires soviétiques pour les anéantir, la réponse est affirmative. Dans le cas contraire, nous n'en avons pas besoin car il y a très peu de cibles dures, mises à part les rampes de lancement de missiles, qui exigent la puissance et l'exactitude d'un système MX.

Et l'article continue en parlant des améliorations à apporter au Minuteman et aux autres missiles balistiques intercontinentaux.

Mais la question ici, et elle est à mon avis très grave et je n'ai pas envie de m'embarquer là-dedans, est de déterminer quel côté est plus avancé que l'autre pour ce qui est de commencer une guerre. Cet argument, comme vous le savez, est fondé sur lequel des deux côtés a la capacité d'avoir des missiles et des têtes explosives puissants, exacts et résistants à la détection et capables également de toucher une cible exactement ou presque. Et cela est combiné au fait que certains qui appuient ce genre de mesures prétendent qu'il est nécessaire de se lancer dans cette orientation pour, encore une fois, les raisons dont nous avons discuté plus tôt, parce que l'autre côté est peut-être déjà en train de procéder dans ce sens. Et, bien entendu, ce problème nous amène dans une situation de lancement sur avertissement dans lequel l'autre côté s'est engagé.

M. McKinnon: Mais il me semble que cette capacité de commencer une guerre devrait impliquer la capacité de détruire presque toutes les armes de l'ennemi susceptibles de toucher votre propre territoire.

[Text]

Mr. McKinnon: During the times of the SLBM, which we have now on both sides in vast numbers, I do not see the slightest possibility of anybody reaching first-strike capability, and I am rather surprised that it was you who came to this conclusion without considering the invulnerability of the Warsaw Pact SLBMs. I am simply surprised that you would come to a conclusion and state it in these terms.

Mr. M. Thompson: I have come to that conclusion only on the basis of what I read. This current issue, for example, quotes the Deputy Secretary of Defence in the United States:

I think we need to have a counterforce capability. Over and above that, I think that we need to have a war fighting capability.

That means a nuclear-war fighting capability. How do you interpret that?

Defence Secretary Caspar Weinberger:

We set out to . . . achieve improved capabilities to enhance deterrence and U.S. capabilities to prevail should deterrence fail.

How does one interpret what that means?

Mr. McKinnon: I would interpret that to mean that they claim the Warsaw Pact will not have a first-strike capability because they have the capability of prevailing. But when you look at the number of SLBMs, the U.S.S.R. has 950 of them in 1980 and those are invulnerable to MX or to any other missile. I think they have created the stability and an international fuse due largely to the SLBMs on both sides in the last 10 years. I deplore, frankly, this particular statement in your paper.

Mr. M. Thompson: I pray to God so that you prove to be right on this.

Mr. McKinnon: Whether I am or not is not in my hands. While they have this mutual invulnerability, I think both sides are rather glad that the other side has the invulnerability and would not want to disturb it too much. They realize as well as you people do, I think, that there will be no winners if they start an exchange of missiles.

The Chairman: I think one of the witnesses would like to add briefly to that. You will be brief?

Mr. M. Cook: I will be brief. I am just a little concerned about not only the recent questions which have been asked but also some of the earlier questions, and I hope I can make just a brief statement which will redress what I see as an unhealthy trend in our discussions.

I think all of the members who spoke this afternoon said they were very happy to hear of the interventions of the various churches, and yet when the questions came back from the members they focused on what the churches were going to do about this or were the Church leaders going to go to the

[Translation]

M. McKinnon: Au temps des missiles balistiques lancés par sous-marin, les deux côtés en ont maintenant beaucoup, je ne vois pas comment quelqu'un aurait eu la possibilité de frapper les premiers et je suis plutôt surpris que ce soit vous qui en soyez venu à cette conclusion sans tenir compte de l'invulnérabilité des missiles balistiques lancés par sous-marin du Pacte de Varsovie. Je suis tout simplement surpris que vous en soyez venu à cette conclusion et que vous l'ayez déclarée en ces termes.

M. M. Thompson: J'en suis venu à cette conclusion seulement pour avoir fait certaines lectures. Ce numéro courant par exemple cite le secrétaire adjoint de la défense aux États-Unis:

Il faut que nous ayons une capacité de contre-offensive. En plus de cela, il nous faut, je crois, la capacité de livrer bataille.

Cela signifie une capacité de livrer une guerre nucléaire. Comment interprétez-vous cela?

Secrétaire à la défense Caspar Weinberger:

Nous avons cherché à . . . réaliser des capacités accrues pour améliorer les forces de dissuasion et pour que les capacités américaines l'emportent si les forces de dissuasion échouaient.

Comment peut-on interpréter cette déclaration?

M. McKinnon: Cela signifie, je crois, que les États-Unis prétendent que le Pacte de Varsovie n'aurait pas cette capacité d'un premier recours parce que leur capacité l'emporte. Lorsqu'on regarde le nombre de missiles balistiques lancés par sous-marin, l'URSS en avait 950 en 1980, ces missiles ne sont ni vulnérables au MX ni à d'autres missiles. Ils ont prévu, je crois, une stabilité et un équilibre internationaux en grande partie à cause des missiles balistiques lancés par sous-marin que les deux côtés détiennent depuis 10 ans. Franchement, je déplore cette déclaration que vous faites dans votre document.

M. M. Thompson: Je prie Dieu que vous ayez raison.

M. McKinnon: Que j'aie raison ou non, ce n'est pas entre mes mains. Même s'ils ont cette invulnérabilité mutuelle, je crois que les deux côtés sont plutôt contents que l'autre côté ait l'invulnérabilité et ne voudraient pas trop la déranger. Ils réalisent comme tout le monde, je crois, qu'il n'y aurait pas de gagnant s'ils commençaient à s'échanger des missiles.

Le président: Je crois qu'un des témoins veut ajouter quelque chose. Vous serez bref, n'est-ce pas?

M. M. Cook: Oui. Je suis un peu inquiet non seulement des récentes questions qui ont été posées mais également de celles qui l'ont été plus tôt, et j'espère pouvoir faire une brève déclaration qui va pouvoir changer la tournure mauvaise que prennent nos discussions.

Ceux qui ont pris la parole cet après-midi ont déclaré qu'ils étaient très heureux de savoir que les diverses églises étaient intervenues et pourtant lorsqu'ils ont posé leurs questions, ils ont mis l'accent sur ce que les églises allaient faire au sujet de ceci ou cela, les leaders des églises allaient-ils se rendre aux

[Texte]

UN or what was happening in the churches or what positions can Canada promote at the UN or, secondly, in the line that Mr. McKinnon was following, to begin to get us into a language and a numbers discussion which I find often for the large part of Canadians is quite immobilizing and makes people feel stupid and unable to deal with these very difficult questions.

I think the intent of our presentations was to go in quite an opposite and other direction. What needs to be done, and what we are coming here to ask you to do, is to go to the UN or to ask the Canadian delegation to go to the UN and say that Canada sees that the situation in the world is very serious and that we are willing to take some initiatives to try to change the climate in the world. I think the Canadian delegation should go with a set of creative and credible propositions which go beyond rhetoric and which the Canadian government and the Canadian people are willing to act on immediately, irrespective of what other countries are doing or how many different kinds of weapon systems are around in the world. Because, if we do not, if we continue to stay in the cycle and use all the assumptions that everyone else is using, then we are finished; there is no hope.

What we are trying to bring here is that there is a message of hope, there are alternatives, there are other ways; and we have listed, I think, in each of these papers a large number of recommendations and we would hope that this committee would pick up on at least some of them, those which seem the most viable and the most immediately able to be put into practice by the Canadian government. I mean, I do not think anyone is proposing that we throw national security to the wind, but rather that we begin to try to give it another definition and another understanding.

• 1800

Canada in the past has shown a lot of initiative and has shown a lot of creativity in peacemaking, and I think it is high time that we do that again. I hope we do not let ourselves be caught up too much in passing the buck to either individual groups within the country or to other countries, or on the other hand being immobilized completely by an argument about numbers or about verification.

Mr. McRae: Point of order, Mr. Chairman. Time is getting on. The last witness has had quite a bit of time, and I think there are some others who would like at least—

The Chairman: Yes. It was finished for him. Your point is well taken, but it was finished anyway. On account of that, I will strike one of the members out for the time being.

I am in your hands, as always, as your chairman. We have a meeting at 8:00 p.m. with Mr. Stark, Operation Dismantle; Professor Regher. There is a special caucus from one of the parties at 6:00 p.m. on foreign affairs. I have now Mr. McRae, Dr. Jewett, Mr. Munro, and Mr. Bloomfield. So I am not cutting anybody off, but I am putting the facts to you and I hope you will understand what situation I am in. I never cut

[Traduction]

nations unies, que se passera-t-il dans les églises ou quelle position le Canada peut-il mettre de l'avant aux nations unies. Deuxièmement, comme l'avait fait M. McKinnon, ils nous ont lancé dans une discussion et dans des chiffres que je trouve très souvent paralysants pour la plupart des Canadiens, les gens se sentent stupides et ne peuvent bien souvent répondre à ces questions très difficiles.

Notre exposé visait justement une toute autre orientation. Ce qu'il faut faire, et la raison pour laquelle nous sommes ici, c'est de vous demander de vous rendre aux nations unies ou de demander à la délégation canadienne qui s'y rendra de dire que le Canada voit la situation mondiale comme étant très sérieuse et que nous sommes prêts à prendre des initiatives pour changer le climat mondial. La délégation canadienne devrait, à mon avis, apporter une série de propositions innovatrices et plausibles, qui vont au-delà de la rhétorique, des propositions pour lesquelles le gouvernement canadien et le peuple canadien voudront agir immédiatement, en dépit de ce que font les autres pays ou des divers systèmes d'armes différents qui existent de par le monde. Si nous ne le faisons pas, si nous continuons à tourner en rond en nous servant des suppositions invoquées par tout le monde, nous sommes finis, il n'y a plus d'espoir.

Nous avons voulu vous apporter un message d'espoir, il y a des solutions de rechange, d'autres moyens. Nous vous avons énuméré dans chacun des exposés un grand nombre de recommandations, et nous espérons que le comité en choisira quelques-unes, celles qui nous semblent les plus viables et que le gouvernement canadien pourrait le plus rapidement mettre en pratique. Je ne crois pas que quiconque propose de jeter par la fenêtre la sécurité nationale, mais plutôt que nous essayions de trouver une autre définition et une autre compréhension.

Par le passé, le Canada a fait preuve de beaucoup d'initiative et de créativité pour le maintien de la paix, et il est grand temps que nous agissions encore. J'espère que nous n'allons pas nous laisser prendre à refiler ces tâches à d'autres groupes de particuliers au pays ou dans d'autres pays ou même que nous ne serons pas paralysés complètement par l'argument de nombres ou de vérification.

M. McRae: J'invoque le règlement, monsieur le président. Le temps file, le dernier témoin a pris pas mal de temps, et je crois qu'il y a d'autres membres qui voudraient au moins...

Le président: Oui. Il avait terminé. Vous avez raison, mais de toute façon, c'était terminé. À cause de cela, j'ai enlevé le nom d'un des membres sur la liste pour le moment.

Je suis à votre disposition, comme toujours, en tant que président. Nous avons une réunion prévue pour 20h00 avec M. Stark, Opération de démantèlement, et le professeur Regher. Un caucus spécial doit avoir lieu pour un des partis à 18h00 sur la question des affaires étrangères. J'ai sur ma liste les noms de M. McRae, M^{me} Jewett, M. Munro et M. Bloomfield. Je ne veux donc pas biffer de noms, mais je vous donne les

[Text]

off discussion, but please, if someone wants to withdraw and question much more tonight, I will tell you right now I will appreciate that very much.

Mr. McRae.

Mr. McRae: Thank you, Mr. Chairman.

I must say that in 10 years in this House I do not think I have never been present when we have had a more enlightening discussion than we have had or more enlightening briefs and so on than we have had today. It certainly, I should not say reinforces, but re-establishes in my mind that the so-called main-line churches have some real vitality and something really to offer. I must say I must go back and take another look at my own thinking about this.

I have one or two comments first. I must say I listened very attentively to discussions about some Third World countries that are in real trouble, and I wondered at the inherent hypocrisy of a situation where a nation embraces Solidarity as a tremendously important force and at the same time supports Duarte or the Somoza family or a Guatemala government that is trying to destroy, for instance, the indigenous people, as I understand it. That is a side point, but I think at some particular point—I am pleased the churches are speaking out, but I think that kind of hypocrisy also has to be dealt with.

What brings me here, I guess, is the realization in the last year and a half or two that we are no longer talking about nuclear accident or fumbling into a nuclear war, we are talking about—what has been mentioned was about how we fight a nuclear war. To me it is a quantum leap, and it makes the whole thing much more important.

I guess the area I would like to zero in on, the area I am most interested in, is the statement that, Monsignor, you read, or you referred to, by Pope John Paul—or perhaps another statement before that—and a statement that says—I thought this was an excellent statement—“paralyzing influence of conventional wisdom”. That statement I will remember for a long time.

But I would like to refer to something the Monsignor said along this line, referring to the Pope's statement and so on. One of the things that is bothering me a great deal is that I believe we are still thinking—there is an awful lot of thinking going around in this building and in Parliament and throughout the country that equates so-called World War III with World War I and World War II as being somewhat the same sort of thing; we had two wars and they were not very much different one from the other in casualties, so why not have a go at a third one. It is a kind of thinking such that we have to counter them and they have to counter us and we have to stand up and fight, and if we say we want some kind of disarmament we are not tough on Communism, and all kinds of things that really bother a lot of people. I have been waiting for a long time for a theologian, or someone in the theology business—put it that way—who says that theologians are now talking

[Translation]

faits tels qu'ils sont et j'espère que vous comprendrez dans quelle situation je me trouve. Je n'interromps jamais les discussions, mais si quelqu'un désire se retirer et poser davantage de questions ce soir, je vous dis immédiatement, je l'apprécie-rais beaucoup.

Monsieur McRae.

M. McRae: Merci, monsieur le président.

Je dois avouer que depuis dix ans que je suis à la Chambre, je n'ai jamais participé à des discussions plus révélatrices ou vu des mémoires aussi révélateurs que ce n'est le cas aujourd'hui. Je ne veux pas dire que cela renforce mais certainement dans mon esprit cela confirme que les églises «principales» ont une grande vitalité et quelque chose de réel vraiment à offrir. Je vais certainement revoir mes propres opinions à ce sujet.

Je voudrais faire une ou deux remarques d'abord. J'ai écouté attentivement les discussions concernant les pays du Tiers-Monde qui éprouvent des difficultés réelles, et je me pose des questions sur l'hypocrisie inhérente à une situation où une nation adopte Solidarité comme une force extrêmement importante et en même temps appuie Duarte ou la famille Somoza ou le gouvernement du Guatemala qui, par exemple, essaie de détruire les peuples indigènes, si j'ai bien compris. C'est un à-côté, mais je crois qu'à un certain moment... je suis heureux que les églises aient pris la parole, mais ce genre d'hypocrisie doit certainement être dénoncée.

Ce qui me fait réaliser que depuis un an et demi environ, nous ne parlons plus d'accident nucléaire ou de recours accidentel à une guerre nucléaire, mais de la façon de livrer une guerre nucléaire. Quant à moi, un pas énorme a été fait, et la situation me semble beaucoup plus importante.

Je voudrais surtout souligner la déclaration qui m'intéresse davantage, celle que Monseigneur a lue, dans laquelle il a fait référence au pape Jean Paul, ou il s'agit peut-être d'une déclaration avant cela, c'était une déclaration excellente. Il a parlé de «l'influence paralysante de la sagesse conventionnelle». Je vais me souvenir de cette déclaration pendant longtemps.

Je voudrais également reprendre ce qu'a dit Monseigneur dans ce sens, lorsqu'il a mentionné la déclaration du pape par exemple. Ce qui me préoccupe beaucoup, c'est que nous croyons toujours... il y a beaucoup de gens qui réfléchissent ici dans cet édifice, au Parlement, partout au pays, que la troisième guerre mondiale serait comme la Première et la Seconde guerres mondiales. Nous avons eu deux guerres, elles n'étaient pas vraiment différentes l'une de l'autre sur le plan morts et blessés, par conséquent pourquoi ne pas en avoir une troisième. On semble penser qu'il nous faut riposter, qu'ils doivent riposter eux aussi, que nous devons être prêts à lutter, mais si nous prétendons vouloir le désarmement, nous ne sommes pas assez fermes envers les communistes, c'est le genre de sentiment qui ennuie vraiment beaucoup de gens. J'ai attendu longtemps un théologien, ou quelqu'un du domaine de la théologie disons, qui dirait que les théologiens parlent

[Texte]

about a qualitative difference between conventional wars, or classical wars, as the Pope uses, and the kind of world we are moving into with the possibilities inherent in the buildup of nuclear arms. I would like you to comment on that, and anyone else around the table who would like to comment.

• 1805

Mgr. Murphy: I do not know whether I can comment further. I think what you have described as a quantum leap is exactly the situation moral theologians are faced with at the present time; there is just no basis for a comparison between war in the past and the possibility of nuclear war. The ethical parameters therefore, of the discussion, are fundamentally changed.

I made a note the other day of the fact that a growing number of bishops, in the United States for example, have come out unequivocally—and taken positions that we have not taken here—for unilateral disarmament. Because in some cases there is such a pejorative understanding attached to the phrase, unilateral disarmament, they have talked about new and imaginative initiatives in the area of disarmament.

Here is one quotation that I wrote down. They ask:

Are we willing or is it ethical to destroy life everywhere on this earth for the sake of our own security?

They do not have an answer to that question. I think the Christian moral theologians, at the present time, are seeking an answer to a question which has no easy answer. In the same way, there is no easy answer to the questions that—as I mentioned before—are arising from the incredible implications of such a technology as gene splicing—the possibilities there boggle the mind. Therefore, as I say, the moral parameters are not easily established.

I guess I am not adding much to what I have already said. I believe, as I said originally, and the Holy Father has said it quite clearly, that we are dealing here with two different realities, in view of the difference between classical warfare and nuclear or bacteriological war, a difference, so to speak, of nature.

Mr. McRae: Could you supply me, or the committee if they want it, with a bibliography in this direction. It is quite exciting to me—I must say I sort of abandoned the church in respect to the fact that this has not come to my attention, and I am immensely pleased that this discussion occurred today. Does anybody else have any comments? After that I will stop and let Miss Jewett have her chance.

Mr. T. Clarke: Mr. McRae, I just wonder if I could make one additional comment? The moral limits that we have all been talking about, with respect to a nuclear holocaust and a comparison of conventional warfare with classical warfare—I think we should all be thinking more about those moral limits that touch upon other elements as well. That is to say that one cannot completely separate conventional warfare, or classical warfare, these days from nuclear warfare. Because such mas-

[Traduction]

maintenant d'une différence qualitative entre les guerres conventionnelles, ou les guerres classiques, comme le dit le pape, et le genre de monde vers lequel nous nous acheminons avec la possibilité de prolifération d'armes nucléaires. J'aimerais que vous-même ou toute autre personne autour de cette table me disiez ce que vous en pensez.

Monseigneur Murphy: Je ne sais pas si je puis ajouter quelque chose. Ce que vous avez décrit comme étant un pas gigantesque c'est exactement la situation morale auquel les théologiens font face présentement, il n'y a pas de base de comparaison entre la guerre passée et la possibilité d'une guerre nucléaire. Les paramètres déontologiques de la discussion sont, par conséquent, fondamentalement changés.

J'ai pris note l'autre jour du fait qu'un nombre croissant d'évêques, aux États-Unis, par exemple, ont pris position de façon non équivoque—ce qui n'est pas le cas ici—en faveur du désarmement unilatéral. Comme dans certains cas on attache une signification péjorative à cette expression, désarmement unilatéral, ils parlent d'initiatives nouvelles et imaginatives dans le domaine du désarmement.

Voici une des citations que j'ai relevées. Ils demandent:

Sommes-nous disposés ou est-ce moral de détruire la vie partout sur la terre aux fins de sa propre sécurité?

Ils n'ont pas trouvé de réponse à la question. À mon avis, les théologiens chrétiens cherchent présentement une réponse à une question pour laquelle il n'y a pas de réponse facile. En même temps il n'y a pas de réponse facile aux questions—je les ai mentionnées plus tôt—que soulèvent les effets incroyables d'une telle technologie sur la mutation des gènes, les possibilités sont effrayantes. Je prétends donc que les paramètres moraux ne peuvent être facilement établis.

J' imagine que je n'ai pas beaucoup ajouté à ce que j'avais déjà dit. Je le répète, et le Saint-Père l'a dit d'une façon très claire, nous traitons ici de deux réalités très différentes, étant donné l'écart qu'il y a entre la guerre classique et la guerre nucléaire ou bactériologique, un écart pour ainsi dire, de nature.

M. McRae: Pouvez-vous me donner, et aux autres membres du comité s'ils le désirent une bibliographie dans ce sens. Cela m'intéresse beaucoup, je dois avouer que j'ai en quelque sorte abandonné l'Eglise puisque ceci n'avait pas été porté à mon attention, et la discussion que nous avons aujourd'hui me rend immensément heureux. Quelqu'un d'autre a-t-il des commentaires? Après quoi, je me tairai et laisserai à M^{lle} Jewett l'occasion de parler.

M. T. Clarke: Monsieur McRae, je me demande si je ne pourrais pas ajouter quelque chose? Les limites morales dont nous avons parlé, pour ce qui est de l'holocauste nucléaire et la comparaison de la guerre conventionnelle à la guerre classique, me porte à croire que nous devrions toucher davantage à ces limites morales qui affectent d'autres éléments également. Autrement dit, on ne peut entièrement dissocier la guerre conventionnelle ou la guerre classique, de la guerre nucléaire

[Text]

live resources are going into the whole system of arms production, with the possible result of destruction, we must recognize that there is a link between what we have been talking about—the nuclear options and the chemical warfare options, which have such disastrous consequences—and the arms race that is killing people in another way, people who do not have enough food to eat. Increasing repression of an internal and domestic nature is taking place in certain countries in order to maintain spheres of influence related to the superpowers. When you link all of that together, it seems to me that the moral implications, in the whole nuclear and chemical warfare situation, have a spin-off in terms of other aspects of the global arms race.

I just wanted to point out this interconnection to give you something to think about.

The Chairman: Thank you, Mr. McRae.

• 1810

Dr. Pauline Jewett.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman. I thought these were very strong briefs and no doubt they will cause many of us to rethink some of the conventional wisdom we have been brought up with in the post-World War II period.

I was particularly glad that there was more focus than we have had hitherto on the effects of the arms race in the Third World and on the Third World, and the whole question of how something called international security can be brought about and how we can look at it in a substantially different way from our very fixed national security orientations, orientations which are becoming more and more pervasive now in the way we are dealing with the Third World and the way they are beginning to look at themselves. I was very glad, therefore, to see emphasis there and the kinds of things Canada herself might do by example.

We have, undoubtedly, not got an enormous amount of influence in the world in terms of reducing our own arms, say, in the arms race. It is quite a bit of money but it is not a lot compared with what the Soviet Union and particularly the United States put into arms for the Third World. But we can do a lot by example. The fact that the churches and people in the churches have all taken quite comparable positions, I think, is one of the most interesting developments in the last many years. You are joined, of course, by many people outside the churches who also are thinking of the question morally and ethically and even, indeed, spiritually, even though they may not be themselves involved in the churches, which is itself, it seems to me, an equally important development. But it has still a very long way to go.

In that connection, I wonder particularly, since we perhaps will not be having the Church leaders here again, if they could tell us of comparable developments in the European churches,

[Translation]

ces jours-ci. Étant donné que des ressources énormes sont investies dans le système de production d'armes, et que le résultat possible serait l'anéantissement, nous devons reconnaître qu'il y a un lien entre ce dont nous avons parlé: les options nucléaires et les options de guerre bactériologique, qui ont des conséquences désastreuses—et la course aux armements qui tue des gens d'une autre façon, des gens qui n'ont pas suffisamment d'aliments pour se nourrir. Une plus grande repression de nature interne et domestique a lieu dans certains pays pour conserver les influences vis-à-vis les superpuissances. Lorsque vous reliez tout cela ensemble, j'ai l'impression que les implications morales dans le cas d'une guerre nucléaire, une guerre bactériologique, ont des retombées dans d'autres aspects que la course aux armements dans le monde.

Je voulais souligner cette interconnection pour vous donner matière à réflexion.

Le président: Merci, monsieur McRae.

Madame Pauline Jewett.

Mlle Jewett: Merci monsieur le président. J'étais d'avis que c'étaient des mémoires très forts et il n'y a pas de doute et vous nous amenez à repenser en partie notre sagesse conventionnelle qui a fait partie de notre éducation pendant la période qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale.

Je suis surtout contente qu'on ait davantage mis l'accent maintenant sur les effets de la course aux armes dans le Tiers-Monde et pour le Tiers-Monde, et sur la question de savoir comment ce qu'on appelle la sécurité internationale peut être réalisée et comment on pourrait la voir sous un angle très différent des nos orientations de sécurité nationale bien arrêtée, des orientations qui deviennent de plus en plus envahissantes dans la façon dont nous traitons le Tiers-Monde et la façon dont les pays du Tiers-Monde commencent à se voir eux-mêmes. Je suis donc très heureuse, par conséquent, de voir qu'on a mis l'accent là-dessus et sur des choses que le Canada peut faire, par exemple.

Il n'y a pas de doute que nous avons une influence énorme dans le monde si nous réduisons nos propres armes dans la course aux armements. Cela représente pas mal d'argent, mais ce n'est pas beaucoup comparativement à ce que dépense l'Union soviétique et surtout les États-Unis pour les armes du Tiers-Monde. Nous pouvons cependant faire beaucoup, par notre exemple. Le fait que les Eglises et les gens qui appartiennent aux Eglises ont adopté des positions comparables, est une des situations les plus intéressantes qui se soit présentée depuis bien des années. Beaucoup de gens hors des Eglises se sont joints à vous évidemment, car ils pensent aussi à la question sur le plan moral et de l'éthique et, même spirituel, même s'ils ne font pas partie eux-mêmes des Eglises. C'est là en soi une situation également importante. Mais il y a encore beaucoup à faire.

Dans ce sens, je pense surtout, puisque nous n'aurons peut-être pas de nouveau la visite des chefs de l'Eglise, qu'ils pourraient nous parler d'un développement comparable dans

[Texte]

both in western and in eastern Europe. Undoubtedly, many of us were very interested to read of the movement in Dresden the other day that arose out of, I believe, a church meeting, a popular peace protest that arose in Dresden. So I wonder if any of you present could tell us about comparable activities, ideas, thrusts in the churches in both western Europe and eastern Europe.

Mrs. Greene: I want to speak to that one. I think the thing the churches in Canada share with the churches in east Europe and in west Europe is that the pressure for some kind of strong statement and strong activity to halt the nuclear-weapons race in particular comes not necessarily from the leadership but from the grassroots. The British Council of Churches reported to us some time ago that they were receiving 600 letters a week from constituents, individual people asking for help in getting into movements that would help them create the political climate in which elected political officials would take seriously initiatives and their responsibility to take new measures in international circles.

The same thing has been happening in eastern Europe. We have just met recently with representatives from the German Democratic Republic, with the moderator of the Church's Program for the Implementation of the Helsinki Final Act. She is one of those people who has been very close to the grassroots movement that has created so much pressure that Church leaders have found themselves in embarrassing positions because some of them have been quite close to their governments. But there is such a demand on the part of people to provide a security that to them is convincing and that to them does not jeopardize their lives in the way they perceive themselves to be jeopardized at this point, that the Church leaders themselves have had to take stronger stands than they might have heretofore.

I think the other thing that has pressured them greatly has been the word from the Third World. There has been a strong word from people who say that you people in the north have a tendency to say, what if it happens, and project about what is going to happen. They say they are dealing with the problem right now. Some of them do fear that, as in the case you mentioned, Mr. McKinnon, the space-research case which apparently is over and done with from a northern perspective, the outcome of that one, as far as Third World people speaking within the world Church are concerned, is that the ripple effect, the implications of that particular transfer of a certain kind of technology to a particular African state, given its relationship politically to other African states, is not going to go away. Indeed, it has to be undone at the very time that that particular announcement and the second sighting of what might have been a nuclear explosion over the southern Atlantic, was made known.

[Traduction]

les Eglises européennes, de l'Europe de l'Ouest et de l'Europe de l'Est. Il n'y a pas de doute que beaucoup d'entre nous avons été beaucoup intéressés à lire ce qui a été écrit au sujet du mouvement de Dresden l'autre jour, suite à une réunion dans une église, à une protestation populaire pour la paix à cet endroit. Je me demande si certains d'entre vous pourriez nous parler d'activités semblables, d'idées, d'engagements dans les Eglises, de l'Europe de l'Ouest et d'Europe de l'Est.

Mme Greene: Permettez-moi de répondre à cette question. Une des choses que les Eglises du Canada partagent avec les Eglises de l'Est de l'Europe et de l'Ouest de l'Europe, ce sont les pressions exercées pour qu'il y ait des déclarations et des activités fermes afin de mettre un terme à la course aux armes nucléaires en particulier, qui ne viennent pas nécessairement des chefs mais des mouvements populaires. Le Conseil britannique des Eglises nous a dit il y a quelque temps qu'il recevait 600 lettres par semaine de leurs fidèles, de personnes qui demandaient de l'aide pour entrer dans des mouvements pour les aider à créer ce climat politique dans lequel les élus politiques prendraient au sérieux les initiatives et les responsabilités de trouver de nouvelles mesures dans les cercles internationaux.

La même chose s'est produite en Europe de l'Est. Nous avons rencontré récemment des représentants de la République démocratique d'Allemagne, le modérateur du programme des Eglises pour la mise en oeuvre de l'Acte final d'Helsinki. Il s'agit d'une personne qui a suivi de très près le mouvement populaire et qui a exercé des pressions si fortes sur les chefs d'Eglises qu'ils se sont trouvés dans des situations embarrassantes, car certains étaient très près de leur gouvernement. Cependant, il y a une telle demande de la part de ces gens pour trouver une sécurité qui les convainque et pour que leur vie ne soit pas en péril comme ils la voient maintenant, que les chefs d'Eglises eux-mêmes ont adopté des positions plus fermes qu'ils ne l'avaient fait jusqu'à maintenant.

L'autre pression qui a été exercée sur eux, c'est le message qu'ils ont reçu du Tiers-Monde. Ils ont reçu un message très fort des populations qui disent: vous les gens du Nord avez tendance à dire: et si ça se produisait, et vous projetez ensuite ce qui va se produire. Ils s'occupent du problème maintenant. Certains craignent, comme dans le cas que vous avez mentionné, monsieur McKinnon, que la recherche spatiale qui apparemment est terminée du point de vue des gens du Nord, que les résultats de cette recherche, pour les gens du Tiers-Monde, qui s'expriment au sein de l'Eglise mondiale, c'est qu'il y aurait eu un effet ondulatoire, et les effets de ce transfert particulier d'un certain genre de technologie à un état africain donné, à cause de ses rapports politiques avec les autres pays africains, ne vont pas disparaître. Il a fallu que cela se produise au même moment de l'annonce du deuxième repérage de ce qui pourrait bien être une explosion nucléaire sur la partie sud de l'Atlantique.

[Text]

• 1815

It was only the previous month that the United Nations had agreed, once again, that Africa would be a non-nuclear continent. The very next month, the Organization of African Unity was meeting and there were a number of leaders of black African states who were asking how, under these conditions, they could sit there as sitting ducks. We will have to consider diverting money from development and putting it into developing our own nuclear-weapons capability. That is why the Third World Church has said: Wait a minute; it is not an enormous capability that we have at this moment but it is dangerous because it could push other nations into developing theirs and trying to procure it. So that those kinds of pressures from within the Church and its alliances throughout the world, as well as from the grassroots, have pressed the churches into much more activity than they have been inclined to in the last few years. And I think it is a very creative and important movement.

It is one of the reasons that we stress in our brief that we feel that Parliament and this particular committee needs to make sure that Canadians across the country have a substantial say in determining what kinds of policies Canada will have, both in its military policy and in its defence policy and in what would be security for Canada. I would assume that that would mean going across the country at some point. Maybe one of you needs to propose that in Parliament and seek that kind of measure.

The Chairman: Miss Jewett.

Miss Jewett: Of course, we have to make a report very soon, as you know, but I see no reason why we might not travel, even after we have made a report, if it would help to provide a focal point for the concerns of the people of Canada on questions of security and disarmament. Maybe it would provide a better focal point for that than perhaps any other instrument. Then, indeed, I think it is something we might well encourage and it possibly could even take place before UNCTAD II begins.

Just one final comment. I do not know whether anyone knows specifically about the developments in Dresden. If they do, I would be glad to hear about them. But perhaps we will know more about that a little later on.

The Chairman: Mr. Thompson, please.

Mr. M. Thompson: I want to add just to what Bonnice said. I would like to recommend to the committee the publication entitled *Disarmament Campaigns* which brings you up to date, country by country, on what is happening in Europe and all over the world. I have just two very short references. Referring to the Evangelical Church in East Germany and its meeting in November, it said:

The Synod of the Evangelical Church, while recognizing the legitimate security interests of the state, has expressed its concern about the growing militarization of East German society, from military parades to kindergarten.

[Translation]

C'était le mois précédent que les Nations Unies avaient accepté, une fois de plus, que l'Afrique soit un continent non nucléaire. Le mois suivant, l'organisation de l'unité africaine se rencontrait et un certain nombre de chefs d'états noirs africains demandaient si dans les circonstances ils avaient simplement à attendre d'être des cibles. Il va nous falloir prévoir de détourner des fonds du développement pour les engager dans notre propre développement d'une capacité en armes nucléaires. C'est la raison pour laquelle l'église du Tiers monde déclare: Un instant! Nous n'avons pas présentement une capacité énorme, mais elle est dangereuse car elle peut porter d'autres nations à développer leur propre capacité ou à essayer de l'obtenir. Par conséquent, ce genre de pression exercée à l'intérieur de l'église et ces alliances à l'échelle mondiale, de même que les mouvements populaires, ont poussé les églises à agir beaucoup qu'elles ne l'avaient fait au cours des dernières années. C'est à mon avis un mouvement important et très créateur.

C'est une des raisons pour lesquelles nous avons souligné dans notre mémoire qu'à notre vue le Parlement et ce Comité-ci peuvent s'assurer que les Canadiens partout au pays ont leur mot à dire dans le genre de politique que le Canada doit adopter, à la fois la politique militaire, la politique de défense et la politique en matière de sécurité pour le Canada. J'imagine que cela suppose des voyages à travers le pays à un certain moment. Il faudrait peut-être qu'un d'entre vous propose que le Parlement adopte ce genre de mesures.

Le président: Mademoiselle Jewett.

Mlle Jewett: Nous devons évidemment présenter un rapport très bientôt, vous le savez, mais je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas voyager, même après que le rapport sera déposé, si cela peut aider à cristalliser les inquiétudes des Canadiens en matière de sécurité et de désarmement. On pourrait peut-être de cette façon faire une meilleure mise au point que par le biais d'autres instruments. C'est quelque chose qu'il nous faudrait probablement encourager et qui pourrait se produire avant UNCTAD II.

Une dernière remarque. Je ne sais pas si quelqu'un est au courant de ce qui s'est passé précisément à Dresden. En affirmative, j'aimerais bien l'entendre. Nous allons peut-être en savoir plus long un peu plus tard.

Le président: Monsieur Thompson, s'il vous plaît.

M. M. Thompson: Je voudrais ajouter quelque chose à ce qu'a dit Bonnice. Je voudrais recommander au Comité une publication intitulée «Campagne de désarmement» (*Disarmament Campaign*) qui fait une mise à jour, pays par pays, de ce qui s'est produit en Europe et partout dans le monde. Je vous donne deux courtes références. Au sujet de l'église évangélique en Allemagne de l'Est et de la réunion qu'elle a tenue en novembre, on dit:

Le Synode de l'Eglise évangélique, tout en reconnaissant les intérêts de sécurité légitime de l'état, a exprimé son attitude concernant la militarisation croissante de la société de l'Allemagne de l'Est, des parades militaires aux maternelles.

[Texte]

It goes on:

We cannot support such initiatives by only applauding. We have to respond with similar steps which are relevant for our own situation. Therefore we plead for calculated first steps in consultation with our allies, for disarmament, such as the reduction of SS-20 missiles; defensive non-threatening security systems, such as abolishing the quantitative superiority in tanks and so building confidence in Europe from our side.

It is a very small one, but one is so frequently asked whether or not anything is happening on the other side.

Here is one other short one from Romania.

A state-sponsored march in Bucharest brought 300,000 people to the streets to demonstrate for a nuclear weapons-free Europe. Unlike other east bloc rallies, which are usually directed strictly at NATO, the Bucharest demonstration made no distinctions in the call for European disarmament.

This publication is full of examples of events and activities going on, sponsored by the churches and by non-churches. These are not only sponsored by Christian churches but by the World Conference on Peace, for example, which is a multi-religious organization to bring together Buddhists, Hindus, Moslems and others who are involved in the same process.

Miss Jewett: I would like to thank Mr. Thompson for bringing that to our attention.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Dr. Jewett. Thanks to all of you, Monsignors and Mesdames. I do not know if I should start by Mesdames and Monsignors now. But as all the members have said themselves, we have seen the interest you have created.

One question that is always perpetually in our minds, for those of us who will have to try to come out with a report, if I may, is always the difficulty for a majority of the members of this committee to come to terms with the fact that many other people would be ready to go along with all the representations we have had. They believe rather that this will lead to a kind of unilateral examination.

• 1820

This now one of the main questions that a majority of the members of this committee still have, I am sure—if I may make a consensus after three weeks. It is now, in my view, personally, what is the best role that the churches can play? Is it—I do not know, it is only an idea that I would like to throw out—by having facts and figures on how many guns one side has? Or is it, as religious people, for you to have your own movement to see what, on the other side, you could create to

[Traduction]

On poursuit:

Nous ne pouvons appuyer de telles initiatives en ne faisant qu'applaudir. Il nous faut répondre en prenant des mesures semblables, des mesures qui sont pertinentes à notre propre situation. Par conséquent, nous supplions que des premières mesures calculées soient prises en consultation avec nos alliés, pour le désarmement, par exemple pour réduire le nombre de missiles SS-20, pour l'adoption de systèmes de sécurité non menaçants, comme l'abolition d'une supériorité quantitative en chars d'assaut afin de rétablir la confiance en Europe chez nous.

C'est peu, mais on se demande fréquemment si oui ou non il se passe quelque chose de l'autre côté.

Voici une autre courte déclaration de Roumanie.

Une marche parrainée par l'état à Bucarest a amené 300,000 personnes dans les rues pour manifester en faveur d'une Europe libre d'armes nucléaires. Contrairement à d'autres manifestations des pays du bloc de l'Est, qui habituellement sont dirigées uniquement contre l'OTAN, la manifestation de Bucarest ne faisait pas de distinction dans cet appel pour le désarmement de l'Europe.

Cette publication comprend beaucoup d'exemples d'événements et d'activités en cours, parrainés par les églises et par des groupes non religieux. Ces événements non seulement sont parrainés par les églises chrétiennes mais par la conférence mondiale pour la paix, par exemple, une organisation qui comprend plusieurs religions, qui rassemble les bouddhistes, les hindous, les musulmans et d'autres intéressés dans ces mouvements.

Mlle Jewett: Je remercie M. Thompson de porter cela à notre attention.

Merci monsieur le président.

Le président: Merci, mademoiselle Jewett. Je désire tous vous remercier, messeigneurs et mesdames. Je ne sais pas si je devrais dire plutôt mesdames et messeigneurs maintenant. Mais comme l'ont souligné tous les membres du Comité, nous avons tous pu voir quel intérêt vous avez suscité.

Une des questions qui se pose toujours à nous, pour ceux d'entre nous qui devront rédiger un rapport, c'est cette difficulté qu'ont la majorité des membres du Comité d'accepter que bien d'autres gens seraient prêts à se mettre d'accord sur toutes ces instances qui ont été faites. Ils croient plutôt que cela nous conduira à une sorte d'examen unilatéral.

C'est là une des questions principales que la majorité des membres du comité se posent toujours, j'en suis certain—si je peux en arriver à un consensus après trois semaines. Je me demande personnellement: quel est le meilleur rôle que les églises peuvent jouer? S'agit-il—je ne sais pas, c'est simplement une idée que je lance comme cela—d'obtenir des faits et des chiffres sur le nombre de fusils que possède chaque côté? S'agit-il, en tant que religieux, d'avoir votre propre mouvement

[Text]

have an equilibrium in demonstration, an equilibrium in representation? I wonder who is better prepared to do that than the churches? You have contacts in Hungary, you have contacts in East Germany, in Poland, various contacts with various religions. If all these religions could get together to see what kind of reaction they could get from the other side... Many of the people from this side are afraid of a so-called unilateral disarmament, because that is what they see. Unfortunately it may be, but there are a lot of people who have doubts as to who is provoking all these demonstrations in Europe. Who is behind that? That is the question that comes from members. I am not attacking any member for feeling like that, but I am wondering, where everybody is better prepared... Ever since I saw Sadat going to meet with Mr. Begin, I have believed that all kinds of initiatives are possible. I do not know.

I have no conclusion, except to thank you very warmly on behalf of all the members of the committee, but I would like to pursue personally, with some of you—privately or otherwise—that view, which is pre-occupying the majority of the members of this committee.

Thank you very much, *monseigneurs, madame, messieurs.*

We will meet again tonight, at 8 o'clock.

[Translation]

pour voir ce que de l'autre côté on pourrait obtenir comme équilibre sur le plan démonstration et représentation? Je me demande qui est mieux préparé à le faire que les églises? Vous avez des contacts en Hongrie, en Allemagne de l'est, en Pologne, vous en avez avec les représentants des diverses religions. Si toutes les religions pouvaient se réunir pour chercher à connaître la réaction qu'ils pourraient obtenir de l'autre côté... Bien des gens de ce côté-ci craignent un présumé désarmement unilatéral, parce que c'est ce qu'ils voient. Même si c'est dommage, il y a cependant un grand nombre de personnes qui ont des doutes quant à ceux qui provoquent ces démonstrations en Europe. Qui est derrière tout cela? C'est la question que se posent les membres du comité. Je n'attaque pas personne pour cela, mais je me demande où on est mieux préparé... Depuis que j'ai vu M. Sadate rencontrer M. Begin, je suis d'avis que toutes sortes d'initiatives sont possibles. Je ne sais pas.

Je n'ai pas de conclusion à tirer, sauf pour tous vous remercier très chaleureusement au nom des membres du comité, et j'aimerais bien poursuivre personnellement, avec certains d'entre vous—privément ou autrement—cette discussion, puisqu'elle préoccupe la plupart des membres de ce comité.

Merci beaucoup messeigneurs, madame et messieurs..

Nous nous réunissons de nouveau ce soir à 20h00.

EVENING SITTING

• 2014

Le président: Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, je pense que ce matin, comme vous vous en souvenez, je n'étais pas dans l'erreur lorsque je vous ai annoncé que ce serait une journée très prometteuse et très chargée.

Pour la clôturer ce soir, nous accueillons parmi nous les représentants de deux autres groupements laïcs, cette fois, après un après-midi où nous avons écouté des représentants des communautés religieuses.

• 2015

Nous avons devant nous l'*Institut d'études sur la paix et les conflits*, composante du *Conrad Grabel College*, à l'Université de Waterloo, ainsi que M. J. Stark, président de *Opération démantèlement*. M. E. Regehr, qui a comparu en plusieurs occasions devant notre Comité, nous vient du collège Grabel où il mène actuellement ses recherches. Pour votre gouverne, je vous signale qu'il est également affilié au projet *Ploughshares* dont le représentant, M. Murray Thompson, a comparu devant nous cet après-midi. En qualité de responsable de la recherche, M. Regehr est l'auteur d'un nombre important d'ouvrages et d'articles parmi lesquels je ne citerai qu'un seul titre, paru en 1980, parce qu'il est révélateur d'une certaine optique. *The World Military Order: A Study Guide for Churches*.

Ensuite, nous aurons M. Stark, le président fondateur de *Opération démantèlement*, que vous connaissez bien, lancée en

SÉANCE DU SOIR

The Chairman: Ladies and gentlemen, I think I was right this morning when, as you will remember, I said today would be very promising and very busy.

To finish off this evening, we are welcoming the representatives of two other lay groups, after hearing representatives of the religious communities this afternoon.

This evening we have before us the Institute of Peace and Conflict Studies, part of Conrad Grabel College of Waterloo University, and Mr. J. Stark, President of Operation Dismantle. Mr. Regehr, who has appeared before the committee on several occasions, is here representing Conrad Grabel College where he is now carrying out his research. For your information, I would point out that he is also affiliated with the Ploughshare project whose representative, Mr. Murray Thompson, appeared before us this afternoon. As a researcher, Mr. Regehr has written many papers and articles. I will only mention one title, published in 1980, because it reveals a certain attitude: *The World Military Order: A Study Guide for Churches*.

We will then hear Mr. Stark, Founding President of Operation Dismantle, which you know well and which was started in

[Texte]

1977. Auparavant, il a été successivement psychométriste à Sudbury, dont il est originaire, pour le compte du ministère de l'Éducation, et professeur de sociologie à *Humber Community College* à Toronto.

Si le sort lui avait été plus favorable, il serait sans doute des nôtres ce soir, dans un rôle différent, non pas comme témoin, mais peut-être, qui sait, comme membre du Comité, puisqu'il a déjà été candidat du N.P.D. aux dernières élections fédérales dans la circonscription d'Ottawa-Vanier. Je préfère le dire plutôt que ce soit un député qui le lui demande.

Since I knew a member was going to ask him, so I am speeding that flash away, he sees the same person but . . .

Pour ceux qui ne le sauraient pas, *Opération démantèlement* se consacre à faire avancer l'idée d'un référendum mondial sur le désarmement et a largement contribué à faire inscrire une question en ce sens sur le bulletin de vote qui sera remis aux électeurs d'Ottawa en novembre prochain et, si je ne me trompe, par un vote de 13 à 12 à Toronto . . .

Une voix: Oui . . .

Le président: C'est cela . . .

So the first one I am calling tonight is Professor Regehr from Grabel College, followed by Mr. Stark of Operation Dismantle. Professor.

Mr. E. Regehr (Conrad Grabel College, Waterloo University): Thank you very much, Mr. Chairman. I want to add my expression of gratitude to other witnesses who have appeared, and to the committee for hearing from the broad section of witnesses and a broad section of Canadian public opinion.

I did submit a written document which I think is being distributed. I will not read that document, but I will try to highlight one or two of the main arguments which I tried to pursue in that document and then refer to a few of the recommendations that are appended there.

I want to focus in particular on the changing role and the changing function that has been assigned to nuclear weapons in the last decade or decade and a half. I think it can be summed up by saying that in the last decade we have come to build a security system that is based not on defence but based on the threat of attack. That is to say, national security of the major powers and their allies rely not on the ability to repel an attacker but on the promise of counter-attack. So in accordance with this we have built up force structures whose main function it is to threaten one's adversary. And so we enter into a major round of research and development to enhance that threat, and I think that this applies to conventional weapons as much as it does to nuclear weapons.

A rapid deployment force, for example, is an extension of the capacity of the state to extend its influence in various parts of the world. It is not designed to protect the homeland; it is designed to reach out into the world and influence the course of events there.

[Traduction]

1977. Previously, he worked in his hometown of Sudbury as a psychometrist for the Ministry of Education, and then as Professor of Sociology at Toronto's Humber Community College.

If fate had been kinder to him, he would probably be amongst us this evening in a different capacity, not as a witness but perhaps as a member of the committee, since he ran as an NDP candidate for Ottawa-Vanier in the last federal election. I preferred to mention this rather than have some member bring it up to him.

Étant donné que je savais qu'un député allait lui demander, je lui vole ses éclats; il voit la même personne mais . . .

For those who do not know it, Operation Dismantle is devoted to promoting the idea of a world referendum on disarmament, and had a great deal to do with the fact that the question will be put on a ballot to be distributed to Ottawa voters next November and, unless I am mistaken, in Toronto by a vote of 13 to 12.

An hon. Member: Yes.

The Chairman: Right.

Donc, ce soir je donnerai la parole au professeur Regehr de *Grabel College*, suivi de M. Stark de *Operation Dismantle*. M. Regehr.

M. E. Regehr (Conrad Grabel College, Waterloo University): Merci beaucoup, monsieur le président. Je voudrais faire écho de la gratitude exprimée par certains témoins précédents à l'égard du comité qui écoute toute une gamme de témoins représentant de multiples éléments de l'opinion publique canadienne.

J'ai soumis un document écrit qu'on distribue, je crois, maintenant. Je ne lirai pas ce document, mais j'essayerai de donner les grandes lignes des principaux arguments que j'ai présentés dans le document; ensuite je ferai référence à certaines des recommandations ici annexées.

Je veux surtout me concentrer sur l'évolution du rôle et de la fonction des armes nucléaires depuis 10 ou 15 ans. Je crois qu'on peut résumer cette évolution en disant qu'au cours de la dernière décennie, nous avons construit un système de sécurité basé sur la menace d'attaque plutôt que sur la défense. Autrement dit, la sécurité nationale des grandes puissances et leurs alliés dépend non de la capacité de repousser une attaque mais de la promesse de contre-attaque. Dans cette optique, nous avons construit des structures de force dont la fonction principale est de menacer l'adversaire. Cela a entraîné énormément de recherche et de développement pour accroître cette menace; je crois que ce commentaire s'applique autant aux armes classiques qu'aux armes nucléaires.

Une force de déploiement rapide, par exemple, est une extension de la capacité de l'état d'étendre son influence dans diverses parties du monde. Elle n'est pas conçue pour protéger la patrie, elle est conçue pour s'étendre dans le monde et y influencer le cours des événements.

[Text]

• 2020

In order to be genuinely threatening, nations must go to substantial lengths to demonstrate the technological capability of doing unacceptable damage to one's adversary as well as to demonstrate the political will to attack and to use that force. We have called this system deterrence, and deterrence again relies not upon defensive armed forces but upon offensive armed force.

But deterrence is plagued by the issue of credibility. If one's threat of attack is actually going to deter an adversary—and I think that "intimidate" is probably a better word than "deter"—then one's adversary must find the threat to be a credible one. So you constantly look for ways of making your forces more threatening to your adversary, since the more threatening you are, the greater will be your assurance that the adversary will, in fact, be deterred. Hence, we have a security system that relies upon making our adversaries feel insecure.

One of the sillier criticisms, I think, that the United States administration makes against the Soviet Union is that the Soviet Union spends more on its armed forces than is needed for defence. Precisely: they do not spend for defence; they spend for offence—and that, of course, will be precisely the preception of the Soviet Union with respect to the United States, that they spend far more on their armed forces than is needed for defence. But armed forces now are used as a means of extending influence, not as a means of defending the homeland.

So it is not hard to imagine, I think, that this has rather serious implications for arms control and for disarmament. If one's security depends upon a credible threat, there could be little security in reducing one's armed forces and thereby reducing one's threat. Furthermore, how can one even begin to think about cutting back when one's adversary has an offensive force structure lined up to threaten us? Disarmament in this situation is quite literally impossible. The very best that can be hoped for is arms control agreements that call for a balanced mutual escalation of threat—and it is escalation of threat because the other dynamic that needs to be brought into this process is that of the innovations of weapon systems. That is to say, huge research and development funds are made available and in turn, then, mean a steady flow of innovations from the laboratories, which must then be deployed and to which one's adversary must then respond.

So as long as you have the phenomenon of one side trying to better the other side's threat, along with the phenomenon of new technological innovations in weapon systems, then you have an inevitable escalation and any kind of limitation becomes very, very difficult.

Theoretically, one could have a stable minimum deterrent force, a mutual deterrent in which each side could maintain a credible threat of unacceptable damage on the other. But this would require a minimum function assigned to nuclear weapons: the task, in other words, of deterring the other side from

[Translation]

Pour être vraiment menaçants, les pays doivent se donner beaucoup de mal pour prouver qu'ils ont la capacité technologique de faire des dommages inacceptables à leur adversaire et prouver également qu'ils ont la volonté politique d'attaquer et d'utiliser cette force. Nous avons appelé cela un système de dissuasion, mais la dissuasion ne dépend pas d'armes défensives mais plutôt d'armes offensives.

Cependant, il ne saurait y avoir de dissuasion sans crédibilité. Si les menaces d'attaque d'un pays doivent vraiment dissuader l'adversaire... et je pense que «l'intimider» serait un terme plus approprié que «dissuader»... il faut que l'adversaire voit cette menace comme étant plausible. Ainsi on s'efforce de trouver des moyens pour rendre les forces armées davantage menaçantes pour l'adversaire, car plus on est menaçant, plus on est assuré que l'adversaire sera vraiment dissuadé. Nous avons donc un système de sécurité qui repose sur le fait que notre adversaire doit se sentir inquiet.

Une des critiques les plus stupides que les États-Unis font à l'égard de l'Union soviétique c'est que l'Union soviétique dépense davantage pour ses forces armées qu'il n'est nécessaire à des fins de défense. Précisément, ce pays ne dépense pas pour la défense mais pour l'offensive... c'est évidemment de la même façon précisément que l'Union soviétique perçoit les États-Unis, qu'elle voit comme dépensant davantage pour ses forces armées qu'il est nécessaire pour sa défense. Toutefois, les forces armées servent maintenant de moyen pour influencer davantage et non pas pour défendre la patrie.

Il n'est donc pas difficile à imaginer qu'il en résulte des effets plutôt sérieux sur le contrôle des armes et le désarmement. Si la sécurité d'un pays dépend d'une menace plausible, ce serait peu sécuritaire de réduire ses forces armées et par conséquent de réduire ses moyens de menacer l'autre. De plus, comment un pays peut-il songer à diminuer ses forces armées alors que l'adversaire a une structure offensive visant à nous menacer? Le désarmement dans ce cas est littéralement impossible. Le mieux que nous puissions espérer c'est que des accords de contrôle soient conclus prévoyant une intensification équilibrée de la menace... il s'agit bien d'une intensification de la menace car l'autre force qu'il faudrait invoquer dans ce processus c'est celle d'une innovation des systèmes d'armements. Autrement dit, il faudrait que des fonds énormes soient disponibles pour la recherche et le développement afin de promouvoir des innovations techniques que l'on pourrait déployer et auquel l'adversaire aurait à répondre.

Lorsqu'un côté essaie d'exercer une plus grande menace que l'autre et qu'on ajoute à cela les perfectionnements techniques des armes, il en résulte une intensification inévitable et tout limitation devient extrêmement difficile.

Sur le plan théorique, on pourrait avoir une force de dissuasion minimale stable, une force de dissuasion mutuelle permettant à chaque côté d'être pour l'autre une menace crédible de dommages inacceptables. Il faudrait pour ce faire assigner aux armes nucléaires une fonction minimale: autrement dit, la

[Texte]

launching a massive nuclear attack on one's homeland. This could be deterred with the minimum deterrent of a counter-attack in exchange for a nuclear attack.

But nuclear weapons are assigned progressively larger tasks than simply deterring nuclear attack. Nuclear weapons are now assigned the task of coercion and of demonstrating one's resolve and demeanour as a superpower, and one can call that posturing. These functions introduce a new quality into the arms race for coercion; the use of nuclear weapons for coercive purposes requires the threat of the first use of nuclear weapons—and there is a distinction between first strike, successful first strike and a weapon designed for first use. Traditional deterrence relies upon the threat of retaliation; coercion relies upon the threat of pre-emptive attack, of first attack.

For example, in a Middle East crisis, the threat of local war is imminent or perhaps it has even broken out and the United States fears that war will be prolonged and possibly lost if the Soviet Union escalates its support for Israel's Arab adversaries. To keep the Soviets from aiding the Arabs, Israel's adversaries, beyond the normal limits of Soviet aid to the Middle East. Since increased aid could result in an enhanced stature for the Soviet Union in the Middle East in the post-war years, the United States places its nuclear forces on alert and it makes it clear to the Soviet Union that if they get too aggressive in the Middle East, they risk nuclear attack.

• 2025

Now, to make credible such a threat of first use, you have to do two things. First, you have to develop the technology. I think here I want to make a categorical statement and say that all new U.S. nuclear weapon systems have built into them first-use characteristics. They are not essentially second-strike retaliatory weapons, they are first-use weapons.

The Center for Defense Information, for example, says that the most important question about the MX missile, but the one least discussed, is whether the U.S. needs a hard, target killing missile. A hard, target killing missile is, in other words, a missile of high accuracy that has the capability of knocking out the other side's missile. If we are preparing to fight and win a nuclear war by initiating a pre-emptive disabling strike on Soviet nuclear forces, then the answer is yes; but if we are simply developing a retaliatory force then there can be no use for an MX missile.

The question needs to be asked: How will the MX missile make the United States more secure? The answer is, it will not, and it is not designed to do so. What it is designed to do is to make the Soviet Union feel more insecure, and that is a role it will admirably fill. However, the result of that will not be a

[Traduction]

tâche de dissuader l'autre parti de lancer une attaque nucléaire massive sur notre pays. On pourrait les décourager en utilisant une force de dissuasion minimale, la contre-attaque en réponse à une attaque nucléaire.

On donne aux armes nucléaires cependant des tâches progressivement plus importantes que celles de simplement dissuader l'attaque nucléaire de l'autre parti. Les armes nucléaires servent maintenant à contraindre et à prouver qu'on est résolu à agir comme superpuissance; on pourrait appeler cela de l'intimidation. Ces constatations donnent une nouvelle tournure à la course aux armements dans un but de contrainte; l'utilisation d'armes nucléaires à des fins de contrainte suppose la menace d'une première utilisation des armes nucléaires... et il y a une distinction entre la première attaque, la première attaque réussie et une arme conçue pour une première utilisation. La force de dissuasion traditionnelle repose sur la menace de représailles, la contrainte sur la menace d'une attaque avant d'être attaqué le premier.

Ainsi, au Moyen-Orient, la menace d'une guerre locale est imminente, elle a peut-être même débuté, et les États-Unis craignent que la guerre se prolongera et sera probablement perdue si l'Union soviétique intensifie son appui aux adversaires arabes d'Israël. Pour empêcher les Soviétiques d'aider les Arabes, les adversaires d'Israël, au-delà des limites normales d'aide soviétique au Moyen-Orient. Puisqu'une aide accrue pourrait donner lieu à une présence plus évidente de l'Union soviétique au Moyen-Orient pendant les années d'après guerre, les États-Unis placent leurs forces nucléaires en état d'alerte et font entendre de façon non équivoque à l'Union soviétique que si elle devient trop agressive au Moyen-Orient, elle risque une attaque nucléaire.

Pour que cette menace de première utilisation soit plausible, il faut faire deux choses. Premièrement, on doit développer sa technologie. Je voudrais faire ici une déclaration catégorique, c'est-à-dire que tous les niveaux systèmes d'armes nucléaires américains comprennent des caractéristiques de première utilisation. Ils ne sont pas essentiellement des armes de représailles de deuxième frappe, mais des armes de première utilisation.

Le Centre d'information pour la défense déclare par exemple que la question la plus importante concernant les missiles MX, mais la moins débattue, est de savoir si les États-Unis ont besoin des missiles de frappe sûre. Ce genre de missile, autrement dit, est un missile de grande précision qui peut mettre hors d'état le missile de l'autre pays. Si nous nous préparons à combattre pour gagner une guerre nucléaire en prévoyant une force de frappe qui la première pourrait mettre hors d'état les forces nucléaires soviétiques, la réponse est oui, mais si nous voulons simplement mettre au point une force de représailles, les missiles MX ne sont plus d'aucune utilisation.

Il faut se poser la question: à quel point les missiles MX rendront-ils les États-Unis plus confiants? La réponse c'est qu'ils ne le feront pas, ils ne sont pas conçus pour cela. Ils sont conçus pour que l'Union soviétique se sente plus inquiète, et c'est un rôle que les missiles remplissent à merveille. Cepen-

[Text]

more compliant Soviet Union; rather, it will be a more belligerent Soviet Union that will itself then feel the need to become more threatening to the United States.

And the same, of course, can be said of the Soviet Union's SS-20 rockets. They have essentially the characteristics of first-use weapons; they are accurate and they have very limited warning time. They are not designed for retaliatory use, they are designed for first use.

The other thing, besides demonstrating the technical capacity to use nuclear weapons in a pre-emptive way and to threaten them in that way, is that you have to develop also the political will, because a deterrent you are not prepared to use is no deterrent at all. So if you are going to threaten the use of nuclear weapons you have to demonstrate that you are actually willing and able to do it, and the United States, I think it is correct to say, has undertaken a campaign to demonstrate precisely that. Thus we have been hearing about the possibility of limited nuclear war.

You cannot threaten a limited nuclear attack on a power if you believe that every use of the nuclear weapon is going to result in massive retaliation. There can be no such thing as a limited threat. And if you are going to threaten a credible limited attack, you have to believe there will only be a limited response. So the United States has been campaigning and asserting that there is indeed such a thing as a limited nuclear war, and that just because you launch one nuclear weapon does not mean it is holocaust all over again; there can be a limited war.

Furthermore, the United States has specifically rejected the pledge of "no first use of nuclear weapon". The United States and NATO reserved the right to the first use of nuclear weapons. Of course, we have heard as well of things such as nuclear warning shots.

Another function that the nuclear weapons are fulfilling is that of posturing. Nuclear weapons have been assigned the role of demonstrating to the world at large that one is indeed a superpower, that one has the demeanour of a superpower, and that one intends to remain a superpower. The United States, in support of its deployment of the MX missile, has been arguing that the Soviet Union is approaching a first-strike capacity on U.S. land-based missiles, and because that is happening, we have to counter that threat.

But when they are backed to the wall on it, as they have been in some cases, then they admit that there are in fact a myriad of circumstances which make a successful first strike impossible. It would not be possible for the Soviet Union to launch a massive attack on the United States and to wipe out all of the land-based missile systems and eliminate the possibility of the United States responding. It simply is not possible.

[Translation]

dant, il n'en résultera pas que l'Union soviétique sera plus accommodante, on fera face plutôt à une Union soviétique plus belligérante qui sentira le besoin de devenir plus menaçante pour les États-Unis.

On peut dire la même chose évidemment des fusées SS-20 soviétiques. Elles ont essentiellement des caractéristiques d'armes de première utilisation; elles sont précises et le temps d'alerte est très limité. Elles ne sont pas conçues pour les représailles, mais pour une première utilisation.

L'autre point, mis à part la possibilité de prouver la capacité technique d'utiliser les armes nucléaires avant l'autre et de le menacer de cette façon, c'est qu'il faut également développer une volonté politique, car une force de dissuasion qu'on n'est pas disposé à utiliser n'est simplement pas une force de dissuasion. Par conséquent, si on doit menacer d'utiliser des armes nucléaires, il faut démontrer qu'on a la volonté et la possibilité de le faire, et les États-Unis, je crois avoir raison, ont entrepris une campagne pour prouver cela exactement. C'est pour cela qu'on entend parler de la possibilité d'une guerre nucléaire restreinte.

On ne peut menacer une puissance d'une attaque nucléaire restreinte, si on croit que l'utilisation d'armes nucléaires donnera à des représailles massives. Il n'y a pas de menaces restreintes. Si on veut menacer un État d'une attaque restreinte et que ce soit plausible, il faut d'abord croire que les représailles seront limitées. Par conséquent, les États-Unis ont fait campagne et soutiennent qu'il peut y avoir une guerre nucléaire restreinte, et le fait qu'on lance une arme nucléaire ne signifie par qu'il y aura un holocauste de nouveau, il peut y avoir une guerre limitée.

De plus, les États-Unis ont rejeté catégoriquement la promesse qu'ils «ne seraient pas les premiers à utiliser une arme nucléaire». Les États-Unis et l'OTAN se réservent le droit d'utiliser les premiers les armes nucléaires. On a entendu évidemment parler, par exemple, de tirs nucléaires d'alerte.

L'autre fonction des armes nucléaires c'est celle de l'attitude adoptée. Les armes nucléaires ont pour rôle de prouver au monde en général qu'on est en réalité une superpuissance, qu'on a le comportement d'une superpuissance, et qu'on a l'intention de le demeurer. Les États-Unis, pour appuyer le déploiement des missiles MX, prétendent que l'Union soviétique s'approche d'une possibilité de première attaque sur les missiles au sol américain, mais à cause de cela, nous devons contrer cette menace.

Lorsqu'on les accule au mur, comme ils l'ont été à certains moments, ils admettent qu'il y a en fait un grand nombre de circonstances qui rendent une première attaque réussie impossible. Il n'est tout simplement pas possible que l'Union soviétique lance une attaque massive sur les États-Unis et anéantisse tous les missiles américains basés au sol afin d'éliminer la possibilité d'une contre-attaque américaine. C'est tout simplement impossible.

[Texte]

• 2030

But, they say, that is not the point. The point is that the world at large perceives the Soviet Union to have a first-strike capability and if the world perceives the Soviet Union to have a first-strike capability and then perceives the United States as not responding to that, then that signals to the world that the United States is no longer in the game of being a super power. In the Third World particularly, and this was specifically pointed out by administration spokesmen, the Third World nations will begin to view the Soviet Union as the superpower and loyalties and allegiances will gradually fade away from the United States towards the Soviet Union. So you use nuclear weapons also to influence perceptions of one's stature as a major power.

Mr. Chairman, I would like to refer just very briefly then to some of the recommendations I have made in the paper.

I think that the Canadian government should use the opportunity provided by the special session on disarmament to challenge the legitimacy of nuclear weapons as first-use, coercive instruments of intimidation. In general terms, I think this should mean that we should call vigorously for a no-first-use pledge, and the Canadian government should use international forums such as the United Nations to launch a sustained opposition to the deployment of what are first-use nuclear weapons systems. In particular there are elements of the strategy of suffocation that need the vigorous support of the government. The point of the opposition to the deployment of new first-use weapons corresponds with point 4, the strategy of suffocation; that is, opposition to new strategic weapons systems.

This will be my last point, Mr. Chairman. I want to refer particularly to the second point in the strategy of suffocation which recommends that there be a ban on the flight testing of new weapons systems. I want to draw attention to that matter of flight testing in particular. The continued flight testing of nuclear weapons vehicles is essential to first-use strategies and to nuclear intimidation. The only way in which a nuclear weapons state could gain sufficient confidence in the reliability and accuracy of its launch vehicles to attempt a pre-emptive strike would be through regular testing of such vehicles. Without the regular testing of such vehicles, you simply cannot have sufficient confidence that they will actually perform the way they are theoretically designed to perform.

Second-strike forces, of course, do not require the same precision and the same flight testing, so the continued flight testing of strategic nuclear weapons vehicles is designed not to enhance deterrence, but to produce a first-use capacity in nuclear weapons. I think that the main development in nuclear weapons in the past decade is that we have abandoned essentially the notion of deterrence in favour of nuclear war fighting ability and in favour of nuclear weapons as instruments of intimidation.

[Traduction]

Toutefois, on prétend que ce n'est pas là la question. En effet, les milieux internationaux croient que l'Union soviétique possède la capacité de porter les premiers coups, or si le monde conclut que l'Union soviétique a ce pouvoir et ensuite conclut que les États-Unis ne l'ont pas, il s'ensuit pour tous que les États-Unis ne sont plus dans la ligue d'une superpuissance. Dans le Tiers monde particulièrement, et les porte-paroles de l'administration l'ont expressément souligné, les pays du Tiers monde donc commenceront à voir l'Union soviétique comme une superpuissance et graduellement, ils perdront leur loyauté, leur allégeance à l'égard des États-Unis pour se tourner vers l'Union soviétique. L'armement nucléaire sert donc à établir sa position comme superpuissance.

Monsieur le président, j'aimerais maintenant mentionner brièvement certaines des recommandations que je formule dans le mémoire.

J'estime que le gouvernement canadien devrait se prévaloir de l'occasion offerte par la séance spéciale sur le désarmement pour contester la légitimité des armes nucléaires comme force de frappe, comme instruments coercitifs d'intimidation. D'une façon générale, à mon avis, cela signifie qu'il nous faudrait exiger fermement un engagement contre la première frappe, et le gouvernement canadien devrait utiliser les forums internationaux tels que les Nations Unies afin de lancer une opposition soutenue au déploiement des armes nucléaires de première frappe. Plus particulièrement, il y a des éléments de la «stratégie d'étouffement» qui doivent jouir d'un appui vigoureux de la part du gouvernement. C'est au point quatre, la «stratégie d'étouffement» que correspond l'opposition au déploiement des armes de première frappe; c'est-à-dire l'opposition à de nouveaux systèmes d'armes stratégiques.

Ce sera mon dernier point, monsieur le président. J'aimerais parler particulièrement du deuxième point de la «stratégie d'étouffement» où il est recommandé d'interdire les vols d'essai des nouvelles armes. Je veux attirer votre attention plus particulièrement sur les vols d'essai. L'essai en vol des vecteurs est essentiel lorsque l'on adopte une stratégie de première frappe ou de terreur nucléaire. La seule façon qui permette à un état membre du club nucléaire d'avoir suffisamment de confiance dans le bon fonctionnement et dans l'exactitude de ces véhicules de lancement pour se risquer à déclencher une attaque surprise, c'est de soumettre ces véhicules à des vols réguliers. Sans l'essai régulier de tels véhicules, vous ne pouvez tout simplement pas avoir suffisamment confiance qu'ils se comporteront tel qu'en théorie ils sont conçus pour le faire.

Les armes de riposte évidemment, n'ont pas besoin d'être aussi précises ni d'être mises à l'essai aussi fréquemment, et donc on peut en conclure que l'essai répété des véhicules de lancement des armes nucléaires stratégiques est conçu non pas comme moyen de dissuasion, mais comme capacité de première frappe. Je crois que l'évolution principale au cours de la dernière décennie dans le domaine de l'armement nucléaire, c'est que, essentiellement, nous avons abandonné l'idée de la dissuasion en faveur d'une capacité d'attaque nucléaire et en faveur des armes nucléaires comme instruments de terreur.

[Text]

I think that in general what needs to be conceded is that the major powers will not break out of this cycle on their own: the set of threat, counter-threat, escalating threat. They, on their own, will not break out of the cycle. What it requires is for other states, middle-power states, to withdraw from the major powers the legitimacy that has been ascribed to nuclear weapons. We are their hostages in the game they are playing, and I think it is we who are going to have to remove ourselves as their willing hostages.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Regehr. We will now hear from Operation Dismantle, Mr. Stark.

Mr. J. Stark (President, Operation Dismantle): Thank you, Mr. Chairman. I would add my gratitude to that of other witnesses for the opportunity of addressing this committee.

I wanted to begin with a couple of statements just on the implications of a nuclear war and I found it very easy to find a couple of statements that should be persuasive to anyone who hears them. One is from our prime minister, who stated in the last Speech from the Throne that disarmament, as an issue, is no less than human survival on this planet. The other statement I chose was one from the United Nations, agreed to by all nations including Canada, where they said in 1978 at the First Special Session, that we really are faced with a clear choice; we can halt the arms race and proceed to disarmament, or face annihilation. I think, given that choice, most people would choose to stop the arms race and proceed to disarmament.

• 2035

I would like to begin, as well, by focusing your attention on the only two numbers that I feel are really needed to thoroughly describe and assess the nuclear arms situation; and here I am dealing with the concept of sufficiency, which I am sure you have to address in almost everything you handle as parliamentarians.

It takes approximately 150 modern nuclear bombs—I would mention that the average bomb today is equal to about 20 Hiroshimas—to thoroughly demolish every major and medium-sized city in the U.S.S.R., to virtually destroy the Soviet Union. Similarly, another 150 of these hideous bombs would do a similar job on the United States. That is 300 bombs total. Three hundred nuclear bombs of today's calibre are equal to mutual assured destruction, the 20-year old plus concept that is the underpinning of deterrence.

At present, of course, the superpowers possess far more than these 300 nuclear bombs that could be considered a credible deterrent. The second number to be compared with the first is the number of nuclear bombs that presently exist, and that number is estimated to be over 50,000—some estimates run up to 60,000. In other words, we have mutual assured destruction

[Translation]

J'estime donc, qu'il faut d'une façon générale concéder que les superpuissances ne vont pas mettre fin à ce cycle d'elles-mêmes: les menaces, les contre-menaces, l'escalade des menaces. De leur propre chef, elles ne sortiront pas du cycle. Ce qu'il faudrait, c'est que les autres États, les États de puissance moyenne, retirent aux superpuissances la légitimité rattachée aux armes nucléaires. Nous sommes leurs otages, et je crois que c'est à nous de cesser d'être leurs otages complaisants.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Regehr. Nous allons maintenant entendre M. Stark, de *Operation Dismantle*.

M. J. Stark (président, Operation Dismantle): Merci, monsieur le président. J'aimerais moi aussi, tout comme les autres témoins, vous exprimer ma gratitude pour l'occasion d'adresser la parole au présent Comité.

J'aimerais commencer en vous donnant quelques déclarations au sujet des répercussions d'une guerre nucléaire; je n'ai éprouvé aucun mal à trouver quelques déclarations qui devraient convaincre quiconque les entend. L'une nous vient de notre Premier ministre, qui déclarait lors du dernier discours sur le trône que le désarmement ne signifiait pas moins que la survie de l'humanité sur cette planète. L'autre déclaration que j'ai choisie a été acceptée par tous les pays y compris le Canada aux Nations Unies où elle a été faite en 1978, à la première séance spéciale et laissait entendre qu'en réalité, nous faisons face à un choix très clair, nous pouvons mettre fin à la course aux armements et commencer le désarmement où nous pouvons faire face à l'annihilation. Compte tenu d'un tel choix, je crois que la plupart des gens choisiraient de mettre fin à la course aux armements et commenceraient le désarmement.

J'aimerais également commencer en attirant votre attention sur les deux seuls chiffres à mon avis vraiment nécessaires pour décrire et évaluer à fond la situation de l'armement nucléaire; je veux parler ici de l'idée de suffisance, dont vous devez tenir compte, j'en suis persuadé, dans presque toutes les questions que vous étudiez comme députés.

Il faut environ 150 bombes nucléaires modernes, je mentionne en passant que la bombe moyenne aujourd'hui est 20 fois plus puissante que celle d'Hiroshima—pour démolir complètement chaque grande et moyenne ville en URSS, pour détruire à toutes fins pratiques l'Union soviétique. De même, il suffirait d'environ 150 de ces bombes hideuses pour faire la même chose aux États-Unis. C'est donc un total de 300 bombes. 300 bombes nucléaires du calibre actuel permettent la destruction mutuelle assurée, et c'est ce principe vieux de plus de 20 ans qui constitue la charpente de la dissuasion.

L'heure actuelle, évidemment, les superpuissances possèdent beaucoup plus que ces 300 bombes nucléaires que l'on pourrait considérer comme un élément dissuasif crédible. Le deuxième chiffre qu'il nous faut comparer au premier, c'est le nombre de bombes qui existent actuellement, et ce chiffre est évalué à plus de 50,000—certaines estimations vont jusqu'à

[Texte]

175 times over which really gives the lie to the whole idea of losing deterrence should we get into a disarmament process. I have calculated that if we were to have a miracle where the superpowers would actually dismantle 10 bombs a year each, it would take approximately 2,500 years to reach the point where they had only a credible deterrent—300 bombs between them.

To further explain the significance of these two numbers; the nuclear arsenals of today are estimated to represent the equivalent of one and a quarter million Hiroshima-sized explosions. This is enough to destroy the entire planet, not once but many, many times over—estimates vary from 20 up to 60. Most estimates are between 20 and 40, and I heard one this morning of 35. This situation has to be described as utterly disastrous, even if it were static, which it is not. In spite of these levels of what has come to be called “overkill” the superpowers today are continuing to construct seven or eight new nuclear weapons every day and, because these weapons are equal to about 20 Hiroshimas each, we are looking at the accumulation of a mind-boggling 150 Hiroshimas today and every single day of the year.

Now, most people—and I do not mean this as a personal criticism of anyone—but most people, including many in government, have really thrown in the towel on this one and pushed the whole messy business onto the back burner or out of mind completely. I simply do not perceive from most government officials in Canada and abroad any real sense of urgency, with reference to the world's greatest emergency. And I do not think we can afford the luxury of avoidance any more.

Those of you who appreciate that our choice really is between disarmament and annihilation have to arrive at one single question: How can we stop and reverse the arms race? In other words, we lack a plan or a strategy and we need a strategy—a workable strategy or at least a very promising strategy. And a choice of a strategy has to be based, of course, on your analysis of the problem.

In my view, faced with 35 consecutive years of abject failure, faced with a global overkill factor in double-digit territory, faced with the accumulation of 150 Hiroshimas every single day, I submit to you that there is not a single reason in the whole wide world why any thinking person should have any confidence whatsoever that the governments of nations will end the arms race on their own, which is approximately what Mr. Regehr said before me. I frankly defy anyone to present evidence to the contrary. I am referring to the profound and continuing lack of political will, particularly, although not exclusively, on the part of the superpowers. It is not that the governments of nations do not understand the problem. I am convinced from hundreds of United Nations

[Traduction]

60,000. En d'autres termes, nous possédons une destruction mutuelle assurée 175 fois supérieure, ce qui contredit vraiment toute l'idée voulant que l'on perde sa force de dissuasion lorsque l'on embarque dans le processus de désarmement. J'ai fait le calcul et s'il se produisait un miracle, si les superpuissances démontaient vraiment dix bombes chacune par année, il faudrait environ 2,500 ans pour en arriver au point où nous ne posséderions qu'une force de dissuasion crédible—soit 300 bombes entre elles.

Encore quelques explications sur le sens de ces deux chiffres; on évalue les arsenaux nucléaires d'aujourd'hui comme pouvant produire 1,250,000 explosions comme celle d'Hiroshima. On pourrait ainsi détruire la planète entière, non pas une fois, mais de nombreuses fois—les prévisions varient de 20 jusqu'à 60. La plupart de ces prévisions se situent entre 20 et 40, et ce matin j'ai entendu dire 35. On ne saurait décrire cette situation que comme parfaitement désastreuse, même si elle se maintenant, ce qui ne sera pas le cas. Bien que les superpuissances aient atteint ce que l'on est convenu d'appeler un débordement, elles continuent aujourd'hui à construire sept ou huit nouvelles armes nucléaires chaque jour, et parce que ces armes sont chacune 20 fois plus puissantes que celle d'Hiroshima, il s'agit d'une accumulation qui dépasse la compréhension lorsqu'on pense à la destruction de 150 Hiroshimas à chaque jour de l'année.

Or la plupart des gens—et je ne formule pas là une critique personnelle de quiconque—mais la plupart des gens, y compris de nombreuses personnes au gouvernement, s'en sont vraiment lavées les mains et ont remis toute cette question épineuse sur la tablette ou aux oubliettes. Je ne sens tout simplement pas de la part de la plupart des responsables gouvernementaux au Canada et à l'étranger un sens réel d'urgence, alors qu'il s'agit de la plus grande urgence au monde. Or je ne crois pas que nous puissions nous offrir plus longtemps le luxe d'éviter la question.

Ceux d'entre vous qui comprennent qu'en réalité notre choix se limite au désarmement ou à l'annihilation, doivent en arriver à une seule question. Comment pouvons-nous mettre fin à la course aux armements? En d'autres termes, il nous manque un plan ou une stratégie, il nous faut une stratégie—une stratégie applicable ou tout au moins une stratégie des plus prometteuses. Or le choix d'une stratégie doit évidemment reposer sur votre analyse du problème.

A mon avis, après 35 années consécutives de la faillite la plus complète, face à un facteur global meurtrier de plus de deux chiffres, face à l'accumulation de 150 Hiroshimas à chaque jour, j'avancerai qu'il n'existe aucune raison au monde pour qu'une personne raisonnable croie que les gouvernements de nos pays mettront fin à la course aux armements de leur propre chef, soit plus ou moins ce que M. Regehr a dit avant moi. Très franchement, je mets quiconque au défi de me prouver le contraire. Je veux parler du profond et continu manque de vouloir politique, particulièrement mais non exclusivement, de la part des superpuissances. Ce n'est pas que les gouvernements ne comprennent pas le problème. Je suis persuadé par des centaines de déclarations aux Nations Unies que

[Text]

statements the governments of nations understand the problem perfectly, and so they should, having constructed the problem in the first instance.

• 2040

This is the analysis upon which Operation Dismantle has constructed its strategy. Any strategy must of course involve national governments, since national governments must conduct any disarmament process, indeed any disarmament negotiations. But a strategy constructed upon this analysis must also look beyond national governments for a source, hopefully a well spring of political will, and this is precisely what our strategy does.

There is one additional and forgotten element which can be drawn into the disarmament equation, but which has not yet been seriously involved. This element is the power of public opinion, that small but collectively significant amount of political power held by individual people. To the extremely limited extent that public opinion has already come into play, and I am referring to the European demonstrations, the superpowers are responding exactly as could have been predicted. They are competing fiercely for European public opinion.

Operation Dismantle has had a few demonstrations and demonstrations have their place, but we do not feel demonstrations in themselves are an appropriate or adequate way of mobilizing public opinion. Many people simply do not feel comfortable marching up and down with placards and shouting slogans and demonstrations by definition involve a vocal minority and not the general population, although it can be argued that a large enough vocal minority does represent a general view. Most importantly, few people would put themselves in the position of organizing or even participating in a demonstration in a Communist country or in a military dictatorship.

Operation Dismantle proposes, instead of demonstrations, a democratic new approach that will mobilize and educate public opinion on a global scale in a very few years and bring world public opinion to bear on the situation, to such an awesome extent, that it may force governments into more serious and productive negotiations.

We propose a worldwide referendum on disarmament with the ballot set up by the United Nations General Assembly and the actual vote conducted one nation at a time by national governments voluntarily over a period of years and at the same time as national elections, in order to cut costs, probably with a certain amount of UN supervision. It is important to point out that such a consultative non-binding advisory referendum is not intended to replace government-to-government negotiations, but rather to put massive popular support behind these government negotiations to educate people in the process, particularly through pre-referendum campaigns and most importantly to put new and formidable pressure on the nego-

[Translation]

les gouvernements comprennent parfaitement le problème, ce qui est normal puisqu'ils sont en premier lieu responsables du problème.

C'est sur cette analyse que *Operation Dismantle* s'est fondé pour construire sa stratégie. Manifestement, toute stratégie exige la participation des gouvernements puisque c'est à eux qu'il revient de mettre en oeuvre tout processus de désarmement, d'entreprendre toutes négociations sur le désarmement. Néanmoins, la stratégie élaborée à partir de cette analyse doit chercher au-delà des gouvernements pour trouver une source, une source claire de vouloir politique, ce que fait précisément notre stratégie.

Il existe un élément supplémentaire et oublié qu'on peut inclure dans l'équation du désarmement mais dont on n'a pas jusqu'à présent vraiment tenu compte. Il s'agit de la puissance de l'opinion publique, cette partie petite mais importante dans son ensemble de pouvoirs politiques détenus par l'individu. Dans la mesure extrêmement limitée où l'opinion publique a déjà joué, et je veux parler des manifestations en Europe, les superpuissances réagissent exactement comme prévu. Elles se font une concurrence acharnée pour se gagner l'opinion publique européenne.

Operation Dismantle a déjà tenu quelques manifestations et celles-ci ont leur place, mais nous estimons qu'en elles-mêmes, elles ne constituent pas une façon appropriée et adéquate de mobiliser l'opinion publique. De nombreuses personnes ne sont tout simplement pas à leur aise à se promener de long en large avec des affiches, criant des slogans; or, les manifestations, par définition, sont le fait des minorités expressives et non de la population en général bien que l'on puisse prétendre qu'une minorité expressive suffisamment importante représente l'opinion générale. Plus important encore, peu de personnes organiseraient ni même participeraient à des manifestations dans des pays communistes ou sous dictature militaire.

Operation Dismantle propose, au lieu des manifestations, une nouvelle approche démocratique qui mobilisera et éduquera l'opinion publique à l'échelle mondiale en très peu d'années et permettra à l'opinion publique ou mondiale d'influencer la situation d'une façon si impensable, qu'il se pourrait que les gouvernements se voient forcer d'entreprendre des négociations plus sérieuses et plus productives.

Nous proposons un référendum mondial sur le désarmement organisé par l'assemblée générale des Nations Unies où le scrutin serait organisé, un pays à la fois, volontairement, par les gouvernements sur une période d'années en même temps que les élections nationales, afin de diminuer les frais, sous la surveillance, probablement, jusqu'à un certain point, des NU. Il est important de faire remarquer qu'un tel référendum consultatif non exécutoire ne vise pas à remplacer les négociations intergouvernementales, mais plutôt à appuyer massivement ces négociations gouvernementales, à instruire en même temps les populations, particulièrement au cours des campagnes pré-référendaires et ce qui est plus important, à exercer

[Texte]

tiating parties to make real progress towards disarmament for a change.

This, ladies and gentlemen, is a strategy. My staff and I would not have worked five years on it if we did not believe it was a very promising strategy. This committee had occasion a few days ago to speak to a Mr. Saunders from the United Nations who said he was speaking from great ignorance about this issue, having only heard about it at lunch. He had not thought it through yet, so I will give you the benefit of two important reactions from the United Nations, where I was for three months in 1979.

Robert Muller, the distinguished head of the United Nations Economic and Social Council came to a speech that I had made at the United Nations under the auspices of *Pacem Interus*. If I may throw in an anecdote, he came rather reluctantly. He was persuaded to do so by Sister Janet Richardson who worked out of the Holy Sea Observer Mission, but when he heard what we were proposing he was quite interested and said he found this initiative to be inevitable, historic and extremely constructive.

On May 10, 1979 Mr. Alessandro Corradini, who at the time was the Acting Director of the United Nations Centre for Disarmament, gave a public speech. In this speech he agreed entirely with Dismantle's analysis, "entirely" being his word. In referring to the Final Document of the 1978 UN Special Session on Disarmament, he said this document was:

no small miracle... a miracle of a diplomatic nature, a document where the formulae are more important than anything else. In order to translate this document into action, I think we need, and need badly, that missing ingredient, the weight of public opinion.

He went on to say that he felt this was a very bright idea.

• 2045

Now, all of you have received information, perhaps even too much, from Operation Dismantle over the last several years, so I want to shorten this presentation by simply stating the 11 most important points about this concept.

Number one, if Canada were to propose a world referendum on disarmament in the United Nations General Assembly, that proposal would pass overwhelmingly, perhaps even unanimously.

Number two, in the event that the General Assembly agreed to initiate a world referendum on disarmament, all nations could easily agree to a wording for the ballot—and, frankly, without that, there would be no point in pursuing this goal.

Number three, there is every indication that the world referendum proposal would be supported by the other side, by the Soviet bloc, in the General Assembly, and that the member

[Traduction]

des pressions nouvelles et indéniables sur les parties à la négociation afin que celles-ci réalisent pour une fois des progrès réels vers le désarmement.

Il s'agit, mesdames et messieurs, d'une stratégie. Mes collaborateurs et moi n'y aurions pas consacré cinq années si nous ne croyions pas qu'il s'agissait d'une stratégie très prometteuse. Le présent Comité a eu l'occasion, il y a quelques jours, de parler à M. Saunders des Nations Unies qui a déclaré parler avec beaucoup d'ignorance de cette question n'en ayant entendu parler qu'à l'heure du déjeuner. Il n'y avait pas encore réfléchi; je vais donc vous faire part de deux réactions importantes des Nations Unies où j'ai passé trois mois en 1979.

M. Robert Muller, le chef distingué du Conseil économique et social des Nations Unies a assisté à un discours que j'ai prononcé aux Nations Unies sous les auspices de *Pacem Interus*. Permettez-moi d'ajouter une anecdote. C'est à contre-cœur qu'il est venu. Soeur Janet Richardson, qui travaille à la mission d'observation du Saint Siège l'a persuadé de venir, mais lorsqu'il a entendu ce que nous proposons, il s'est montré intéressé et a déclaré qu'il trouvait cette initiative inévitable, historique et extrêmement constructive.

Le 10 mai 1979, M. Alessandro Corradini qui à l'époque était directeur intérimaire du Centre pour le désarmement des Nations Unies a prononcé un discours public. Dans ce discours, il se disait complètement d'accord avec l'analyse *Dismantle*, et c'est lui qui a dit «complètement». En parlant du document final de la Séance spéciale sur le désarmement des Nations unies de 1978, il a dit:

Cela tient du miracle... un miracle de diplomatie, un document où les formules sont plus importantes que tout le reste. Afin de traduire ce document par des actes, je crois que nous avons besoin, grand besoin, d'un élément manquant, le poids de l'opinion publique.

Il a poursuivi en disant, qu'à son avis, il s'agissait d'une idée très brillante.

Vous avez tous reçu des renseignements, peut-être en trop grande quantité, de «Operation Dismantle» au cours des quelques dernières années, et je veux donc raccourcir ma présentation en énonçant simplement les onze points saillants de ce concept.

Premièrement, si le Canada proposait à l'Assemblée générale des Nations unies que soit tenu un référendum mondial sur le désarmement, cette proposition serait adoptée à la majorité, peut-être même unanimement.

Deuxièmement, si l'Assemblée générale convenait de promouvoir un référendum mondial sur le désarmement, toutes les nations pourraient facilement s'entendre sur le libellé du bulletin—et très franchement, sinon, inutile de poursuivre cet objectif.

Troisièmement, tout porte à croire que l'autre côté, le Bloc soviétique, appuierait cette proposition de référendum à l'Assemblée générale, et que les états-membres du Pacte de Varso-

[Text]

states of the Warsaw Pact would conduct the disarmament referenda in their countries—and, frankly, without that, there would be no point in proceeding with such a world vote.

Number four, there are no administrative impediments that would preclude the feasibility of a world referendum on disarmament.

Number five, there are no financial impediments that would preclude the feasibility of a world referendum on disarmament.

Number six, there are no constitutional impediments that would preclude the feasibility of a world referendum on disarmament. You may want to ask me about that one later.

Number seven, the people of Canada would overwhelmingly support the Canadian government if our government were to go to the United Nations and propose a world referendum on disarmament. You have been given a rather expensive Gallup poll confirming this judgement. Actually, if you look at the Gallup poll confirming these judgements, you will find that this even includes Republicans and it also includes the south in the United States.

Number eight, the people of the U.S.A. support the idea of a world referendum on disarmament by a ratio of 7 to 2, and the American population would vote overwhelmingly for disarmament, given the opportunity.

Number nine, even the military dictatorships of the Third World would have a strong motivation to conduct such a disarmament referendum.

Number ten, the number of nations which can be expected to conduct such a referendum without having to be pressured into it is more than sufficient to establish an extremely powerful international momentum, strong enough, in my view, to draw further nations into the process until the entire world referendum is completed. To be more precise on this one, our estimate is from 25 to 40 nations which can be expected to conduct the referendum at their next convenient time; that is, 25 to 40 out of 156 member states in the United Nations.

Number eleven, the world referendum will yield a mandate in the order of 75 per cent to 80 per cent, possibly even higher, for balanced disarmament. Even our critics concede this last point.

Now, it remains to be seen whether such a clear mandate from the entire human race will have the political punch to force a beginning to the process of balanced disarmament. I personally take the view that such an unprecedented mandate will come to represent a literally irresistible force for change. There are those who argue that such a mandate will not have sufficient power to force such a beginning to the disarmament process, but those who argue along these lines put themselves in the very difficult position of explaining how we are supposed to expect any disarmament, in the absence of such a mandate.

[Translation]

vie tiendraient des référendums sur le désarmement dans leur pays—et très franchement, sinon, inutile d'entreprendre un tel vote mondial.

Quatrièmement, aucun obstacle administratif ne gêne la tenue d'un référendum mondial sur le désarmement.

Cinquièmement, aucun obstacle financier ne gêne la tenue d'un référendum mondial sur le désarmement.

Sixièmement, aucun obstacle constitutionnel ne gêne la tenue d'un référendum mondial sur le désarmement. Vous voudrez peut-être me poser des questions à ce sujet plus tard.

Septièmement, les citoyens canadiens appuieraient sans réserve le gouvernement canadien si celui-ci proposait la tenue d'un référendum mondial sur le désarmement aux Nations Unies. On vous a donné le résultat d'une enquête Gallup assez approfondie qui confirme ce jugement. En fait, si vous examinez l'enquête Gallup qui confirme ce jugement, vous constaterez que même des Républicains et des habitants du sud des États-Unis y ont participé.

Huitièmement, les citoyens des États-Unis appuient l'idée d'un référendum mondial sur le désarmement dans des proportions de 7 à 2, et la population américaine se prononcerait de façon écrasante en faveur du désarmement, si on lui en donnait la possibilité.

Neuvièmement, même les dictatures militaires du tiers monde seraient fortement motivées à tenir un tel référendum sur le désarmement.

Dixièmement, on peut s'attendre à ce que le nombre de pays qui tiendraient un tel référendum sans y être poussés soit plus que suffisant pour créer un mouvement international extrêmement puissant, suffisamment fort, à mon avis, pour pousser d'autres pays dans l'engrenage jusqu'à ce que le référendum mondial soit terminé. Plus précisément, nous prévoyons qu'on peut s'attendre à ce que 25 à 40 pays tiennent un référendum au prochain moment opportun; c'est-à-dire, 25 à 40 des 156 états membres des Nations Unies.

Onzièmement, le référendum mondial donnerait un mandat de 75 à 80 p. 100, peut-être supérieur, en faveur d'un désarmement équilibré. Même nos critiques nous concèdent ce dernier point.

Evidemment, il reste à voir si un tel mandat clair provenant de l'entière race humaine aura le poids politique nécessaire pour forcer la mise en oeuvre du processus de désarmement équilibré. Personnellement, je suis d'avis qu'un tel mandat sans précédent représentera littéralement une force irrésistible en faveur du changement. Certains prétendent qu'un tel mandat ne possèdera pas suffisamment de poids pour forcer le début du processus de désarmement, mais ceux qui le prétendent se placent dans la situation extrêmement difficile d'expliquer comment nous pouvons nous attendre au moindre désarmement, en l'absence d'un tel mandat.

[Texte]

The role of the Canadian government, in my view, ought to be one of urgent, bold and innovative intervention at the United Nations. We, the people, have been completely and, in my view, unjustly left out of a choice that involves our very survival.

Because of the incontestable failure of national governments to face up to the nuclear age, Operation Dismantle asserts not only the keen interest but the fundamental right of all people to participate directly in the choice for balanced nuclear disarmament. In other words, Operation Dismantle holds that humanity has the right to vote on the issue of disarmament in a democratic world referendum. Frankly, wherever I am addressing people lately, they tend to tell me that they feel in agreement with this. They feel they ought to be able to say that it is a right to participate in the choice for disarmament, primarily based upon the failure of national governments to do anything in 35 years.

• 2050

This new approach to disarmament is backed by 81 municipal councils representing five million Canadian citizens. Cities and towns are the targets in a nuclear war, so it should not be surprising to you that municipal governments are stepping into the void created by the default of national governments. Beyond simply endorsing the world vote proposal, municipal councils in Canada, as our Chairman mentioned, are now deciding to actually conduct local referenda in conjunction with municipal elections. Toronto, Ottawa and Hawkesbury have already taken such decisions, and we expect up to 75 more Canadian municipalities to take similar actions by next November, after which, of course, we will probably start approaching municipalities on an international basis.

The Mayor of Ottawa, Marion Dewar has written to over one thousand Canadian mayors, urging them to seriously consider conducting a local referendum on disarmament.

The concept of a world referendum on disarmament is also backed by 127 members of the Canadian Parliament, from all parties. We had two more members support this proposal since it was written last Friday. To be precise, I believe 50 Liberal members, 44 Progressive Conservative members, and all the New Democratic members. It has even been made the official policy of the New Democratic Party, and the NDP has written to all social democratic parties in the world, of which I believe there are forty-some, suggesting that they too adopt the world referendum on disarmament as their official policy. I would mention that other governments, foreign governments, are looking at this new concept. A couple of them—two to be precise—are looking at it seriously.

I want there to be no mistake at this time, because I expect at some point in future to be pointing back at this day, and at my testimony. We at Operation Dismantle fully expect to

[Traduction]

A mon avis, le gouvernement canadien devrait intervenir de toute urgence, avec courage et initiative aux Nations Unies. Nous, les citoyens, nous nous sommes trouvés complètement, et à mon avis, injustement écartés en ce qui concerne un choix sur notre survie même.

Vue la faillite incontestable des gouvernements nationaux à faire face à l'âge nucléaire, «Operation Dismantle» affirme non seulement l'intérêt manifeste mais le droit fondamental de tous à participer directement au choix en vue d'un désarmement nucléaire équilibré. En d'autres termes, *Operation Dismantle* croit que l'humanité possède le droit de vote sur la question du désarmement dans un référendum mondial démocratique. Très franchement, lorsque j'adresse la parole à des groupes dernièrement, les gens ont tendance à me dire qu'ils sont d'accord avec cette position. Ils estiment qu'ils devraient pouvoir revendiquer le droit de participer lors du choix pour le désarmement, surtout après que les gouvernements n'ont rien fait depuis 35 ans.

Quatre-vingt-un conseils municipaux représentant 5 millions de citoyens canadiens appuient cette nouvelle approche sur le désarmement. Les îles et les villages deviennent des objectifs dans une guerre nucléaire et donc, vous ne serez pas surpris d'apprendre que les gouvernements municipaux commencent à combler le vide créé par la faillite des gouvernements nationaux. Comme l'a mentionné notre président, les conseils municipaux au Canada, allant plus loin que de simplement appuyer la proposition d'un vote mondial, commencent maintenant à décider de tenir des référendums locaux dans le cadre de leurs élections municipales. Toronto, Ottawa et Hawkesbury ont déjà pris cette décision et nous nous attendons à ce que jusqu'à 75 municipalités canadiennes de plus adoptent des mesures semblables d'ici le mois de novembre prochain, après quoi, évidemment, nous commencerons probablement à approcher les municipalités du monde entier.

Le maire d'Ottawa, Marion Dewar, a écrit à plus de 1,000 maires canadiens pour les encourager à songer sérieusement à tenir un référendum local sur le désarmement.

Le concept d'un référendum mondial sur le désarmement est également appuyé par 127 membres du Parlement canadien, représentant tous les partis. Deux députés de plus ont signalé leur appui depuis la rédaction de cette proposition vendredi dernier. Pour plus de précisions, je crois qu'il s'agit de 50 députés libéraux, 44 députés conservateurs et tous les députés néo-démocrates. Cette politique est devenue officiellement celle du parti néo-démocrate, qui a écrit à tous les partis socialistes démocratiques du monde, au nombre de 40 et plus, pour leur suggérer d'adopter comme politique officielle la tenue d'un référendum mondial sur le désarmement. Je mentionnerai également que d'autres gouvernements, des gouvernements étrangers, étudient ce nouveau concept. Quelques-uns d'entre eux—deux pour être précis, y songent sérieusement.

Je ne veux pas qu'on s'y trompe, car je m'attends qu'à l'avenir, je pourrai montrer ce jour du doigt, et vous remémorer mon témoignage. Nous à *Operation Dismantle*, nous atten-

[Text]

achieve a world referendum on disarmament sooner or later, and frankly the supporters of Dismantle who were recently surveyed on this, among other points, are betting on sooner, rather than later.

To conclude, I want to borrow a bit from John Dean whose name you will remember from the Watergate era:

... there is a cancer on our planet ... the cancer of nuclear weapons.

The world referendum on disarmament, is an idea whose time has come. I ask that my government go to the United Nations and propose a global referendum on disarmament this year, while there is perhaps still time.

Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much. As you know, I repeat myself all the time, but it is a new group of people. You are not here as witnesses, of course, but as guests of this committee. You have accepted our invitation, and at the outset I would like to thank you very much for having accepted to come and share your views with us. We will proceed a little bit differently than we do usually during our hearings of the estimates, by recognizing members, and giving them roughly 10 minutes, depending on the time. I will see how many indicate that they want to question, and then we would have a second round. We will stay as long as necessary. Some nights we have adjourned at 11 o'clock. I hope we will adjourn at 10 o'clock because we started this morning at 9 o'clock, and this afternoon ... I am in the hands of the committee, and we will do according to their wishes.

Tonight I will give priority to the signatories; I will recognize them first. It is a non-partisan evening because I recognize many members who have signed Operation Dismantle. I think there is a majority in the Liberals. I do not know why he said the NDP platform. I see four Liberals who have signed. I do not want to have a conflict of interest if I am going to recommend the final report to the committee.

I will recognize Dr. Pauline Jewett, and then Mr. Wenman and Mr. McRae.

• 2055

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman, and thanks both to Professor Regehr and Mr. Stark for coming here tonight. Some of us are extremely familiar with the proposal of Operation Dismantle, and indeed as Jim has pointed out, been encouraging it, and in the case of my party of course it has become a matter of policy. I find it really difficult to pose to Jim any particularly critical questions. I suppose the usual question is whether or not referenda, particularly advisory only referenda, are taken all that seriously by governments when they go into negotiations. I think, myself, that the strongest point about Operation Dismantle is the use to which it could be put in awakening public opinion and in encouraging some measure of public involvement in these life and death matters.

[Translation]

dons pleinement à réaliser tôt ou tard un référendum mondial sur le désarmement, et très franchement, nos disciples auprès desquels nous avons récemment fait enquête sur cette question, entre autres, parient sur tôt plutôt que tard.

Pour conclure, j'aimerais emprunter un peu de John Dean, dont vous vous rappellerez le nom, de l'époque du Watergate:

... il y a un cancer sur notre planète ... le cancer des armes nucléaires.

L'heure du référendum mondial sur le désarmement est venue. Je demande que mon gouvernement se rende aux Nations Unies et propose la tenue d'un référendum mondial sur le désarmement cette année, pendant qu'il en est encore peut-être temps.

Merci beaucoup.

Le président: Merci beaucoup. Comme vous le savez, je me répète constamment, mais vous êtes nouveau. Vous n'êtes pas ici comme témoin, mais évidemment comme invité de notre Comité. Vous avez accepté notre invitation, et dès le départ, je tiens à vous remercier d'avoir bien voulu accepter de venir partager vos opinions avec nous. Nous allons procéder quelque peu différemment de ce que nous faisons habituellement lors de l'étude des prévisions, en accordant environ 10 minutes, selon le temps disponible, au député qui aura la parole. Je vais voir combien d'entre eux voudront intervenir, et ensuite nous aurons un deuxième tour. Nous resterons aussi longtemps que nécessaire. Certains soirs, nous levons la séance à 23h00. J'espère que nous nous arrêterons à 22h00, car nous avons commencé ce matin à 9h00, et cet après-midi ... Je suis à votre disposition, nous procéderons selon vos désirs.

Ce soir, nous accorderons la priorité aux signataires; je leur céderai d'abord la parole. C'est une soirée non partisane, car je vois de nombreux membres qui ont adhéré à *Operation Dismantle*. Je crois que la majorité d'entre eux se trouvent chez les libéraux. Je ne sais pas pourquoi il a parlé de la plate-forme néo-démocrate. Je vois 4 libéraux qui ont signé. Je ne veux pas qu'il y ait conflit d'intérêt, si je recommande au Comité le rapport final.

Je vais donc reconnaître M^{me} Pauline Jewett, et ensuite MM. Wenman et McRae.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président, et merci tous deux, M. Regehr et M. Stark d'être venus ici ce soir. Certains ici connaissent extrêmement bien la proposition de *Operation Dismantle*, et comme Jim l'a fait remarquer, en fait, nous l'encourageons et dans le cas de mon parti, c'est maintenant notre politique. J'éprouve beaucoup de mal à poser à Jim des questions particulièrement critiques. Je suppose que la question habituelle serait de savoir si les référendums, surtout ceux qui ne sont que consultatifs, sont pris ou non au sérieux par les gouvernements lorsqu'ils entreprennent des négociations. Pour ma part, j'estime que le point fort de *Operation Dismantle* c'est le rôle que pourrait jouer l'association pour éveiller l'opinion publique et pour encourager une part de participation

[Texte]

If one could get it in gradually increasing numbers of nations, as I think one might, then it would have that effect.

Perhaps, because it is a single proposal rather than one which is part of a series of proposals, it does not have as much strength as it should. In other words, Jim, it may be that Operation Dismantle might at this juncture look at some of the excellent proposals that have been put forward. Other proposals have been put forward concerning Canada's position at UNSOD II, and perhaps you would speak of those you or your group would support. You might, and I am sure you have been thinking about this, want to comment this evening on some of the other proposals—many of which I know you have read—from Project Ploughshares through Science for Peace, and the other groups the committee has been hearing from, concerning desirable policies for the Canadian Government to pursue, and pursue vigorously. Comment with regard to the policy that you yourself are sponsoring for a global referendum. I would ask you, in a moment, if you would perhaps reply to that.

Professor Regehr, you have done something that very few who come before us do; you have by no means covered your entire brief. Although I think we appreciate your bringing out one of the main points in the brief; there is certainly a need to prevent the deployment of any further first-use nuclear weapon systems and a need to get the nations of the world to commit themselves not to first-use. I would agree that is extremely important.

I wonder if you would also comment on—and stopping the flight testing of course is crucial in that—some of the other proposals that are in your written briefs. I would particularly be interested in further elaboration from you on Canada as a nuclear- weapons-free zone and on the establishment of an international arms trade register. The latter, particularly, is one that I have not yet heard developed very much by others and so I would like to hear more about it.

Mr. Stark: With regard to how much referenda are accommodated by government, we certainly do not feel, and this is one of the few areas of commonality I have with the Minister of External Affairs, that we should have government by referendum. I think referenda should be used sparingly and in very precise circumstances. Those circumstances being, when the issue is very, very critical and when all other methods of dealing with it have been tried and have failed. That is a very accurate description of the nuclear weapons situation, which is why we feel it is important to turn to the people for a supportive mandate which we know is there.

• 2100

I think, just to amplify slightly on that, it is going to prove extremely difficult for governments to ignore a mandate from the whole human race. It is not just a matter of ignoring your

[Traduction]

publique à ces questions de vie ou de mort. Si l'on pouvait intéresser un nombre toujours plus grand de pays, et je pense que c'est possible, alors ce but serait atteint.

Parce qu'il s'agit d'une proposition unique plutôt que de toute une série de propositions, celle-ci n'a peut-être pas tout le poids qu'elle devrait avoir. En d'autres termes, Jim, il se peut que *Operation Dismantle* pourrait maintenant examiner certaines des propositions excellentes qui ont été présentées. D'autres propositions ont été mises de l'avant quant à la position du Canada dans le cadre de la deuxième séance spéciale des Nations Unies sur le désarmement et vous pourriez peut-être nous dire lesquelles vous ou votre groupe pourrait appuyer. Vous pourriez peut-être, et je suis persuadée que vous y avez songé, faire quelques remarques ce soir sur certaines des autres propositions—dont vous en avez lu plusieurs je sais—de *Project Ploughshares* à *Science for Peace* et provenant des autres groupes que le Comité a entendus quant aux politiques qu'il serait souhaitable que le gouvernement canadien préconise et ce, avec force. J'aimerais vos commentaires sur la politique que vous parrainez vous-même visant un référendum global. Je vous demanderai d'y répondre dans un instant.

Monsieur Regehr, vous avez fait quelque chose que peu font ici; vous n'avez pas du tout résumé tout votre mémoire. Toutefois, je crois que nous vous sommes reconnaissants d'avoir souligné l'un des points principaux de votre mémoire; il est certainement nécessaire d'empêcher la fabrication de nouveaux systèmes nucléaires de frappe tout comme il est nécessaire que les nations du monde s'engagent à ne pas être les premiers. Je conviens que c'est extrêmement important.

Pourriez-vous également faire quelques remarques sur—et l'arrêt des vols d'essai est évidemment essentiel—certaines des autres propositions qui figurent dans vos mémoires écrits. Je suis particulièrement intéressée à avoir plus de détails sur le Canada comme zone dénucléarisée et sur la création d'un registre international sur le commerce des armes. Je n'ai pas encore entendu grand-chose de nos autres témoins sur cette dernière proposition tout particulièrement et donc j'aimerais en savoir plus long.

M. Stark: En ce qui concerne l'importance que les gouvernements doivent accorder à des référendums, nous ne croyons certainement pas et c'est là l'un des rares terrains d'entente que nous avons avec le ministre des Affaires extérieures, que le gouvernement doit se faire par référendum. Je crois que c'est avec parcimonie et dans des circonstances très précises qu'on doit avoir recours à des référendums. A savoir lorsque la question est extrêmement essentielle et lorsque l'on a déjà essayé sans succès toutes les autres façons de régler la question. C'est là une description des plus précises de la situation relative aux armes nucléaires, raison pour laquelle j'estime qu'il est important de se tourner vers les citoyens pour obtenir un mandat d'appui que nous savons être là.

Les gouvernements ne pourront pas aisément ne pas tenir compte de la volonté exprimée par l'humanité toute entière. Certes, de nombreux gouvernements ne tiennent aucun compte

[Text]

own population, which many governments do do, and which some do consistently. Here you would have to be ignoring not only your own constituents, no matter what kind of state we are dealing with, but the entire human race.

I think if governments were confronted with such a mandate and then chose to ignore it, some very dicey and difficult questions would arise. For instance, if the governments of nations collectively either cannot or will not represent the human race, whom do they represent? And what must be done further, beyond a referendum, to make them represent people, at least to the point where our survival has been assured? The most recent letter I got from External Affairs was rather interesting. It was signed by Doug Hamlin, who is the director of the Arms Control and Disarmament Division. He says:

We are concerned at External that it would be misleading to the public, misleading in the sense that it would set them up for disappointment

—because, of course, having voted for disarmament over a period of five or ten years, they would then expect some action. Certainly the people of this planet would expect some action if they went to all that trouble.

With regard to other proposals that I feel comfortable and supportive towards, I have come—by the slow road, I will admit—to feel very positive about the idea of Canada's becoming a nuclear weapons-free zone, partly because it is something we can do, with relative ease, that will not change very much within Canada, except that it will have a very interesting and perhaps useful symbolic and exemplary message that can be sent to other areas of the world.

If I may address very briefly the strategy of suffocation, which was our Prime Minister's proposal at the last special session, I do not feel very positive about this so-called strategy. The four points in it are all important and worthy of support: Complete the test ban treaty—I presume everyone is for it; stop the flight testing of strategic delivery vehicles—I am for it; prohibit production of fissionable materials for nuclear-weapon purposes—I am for it; limit and reduce the military spending on new strategic nuclear weapons systems—I support that. But these four points, in the four years since this so-called strategy was advanced, have done nothing even to slow down the arms race, let alone suffocate it. Frankly, I do not know of too many serious analysts who hold out hope that this so-called strategy is going to stop the arms race some fine day.

In my view, the strategy of suffocation does not merit the word "strategy", precisely because it does not address the underlying lack of political will. It does not show how you are supposed to move the superpowers to take these recommended actions. You could call it a strategy of suffocation to say that we could achieve disarmament by unplugging the buttons, or taking away the keys. But unless you can demonstrate how you are supposed to disconnect the button, or take away the keys, you do not have a strategy. So, I do not feel terribly positive about the so-called strategy of suffocation. I think it is doomed

[Translation]

de la volonté de leur propre population. Mais en l'occurrence, il s'agirait non seulement des électeurs d'un pays donné mais de l'ensemble de l'humanité.

Si les gouvernements ne tenaient pas compte des résultats de pareil référendum, les choses ne seraient pas si simples. Si les gouvernements refusent de représenter les hommes, la question se pose à savoir qui ils représentent dans la réalité. Donc s'ils ne donnent pas suite au référendum, il faudra prendre d'autres mesures pour obliger les gouvernements à tenir compte de la volonté exprimée par les hommes, du moins en ce qui concerne la survie de l'humanité. Doug Hamlin, directeur de la Division du contrôle des armements et du désarmement du ministère des Affaires extérieures dit ce qui suit dans une lettre qu'il m'a adressée récemment:

Le ministère des Affaires extérieures craint que cela induirait le public en erreur en ce sens qu'il serait déçu.

—car ayant voté en faveur du désarmement pendant une dizaine d'années, les gens s'attendraient à des mesures concrètes. Ils s'attendraient à voir des résultats concrets après s'être donné tant de mal que cela.

Par ailleurs, j'ai, après tout un temps, fini par devenir partisan de la dénucléarisation du Canada, ce qui ne changerait d'ailleurs pas grand-chose pour nous, sauf que pareille décision aurait valeur d'exemple pour le reste du monde.

Par contre, je ne suis pas partisan de la politique d'axphysie proposée par le premier ministre lors de la dernière session spéciale. Les 4 points de ce programme sont en eux-mêmes valables: parachever le traité sur l'interdiction des tests nucléaires; mettre un terme au vol d'essai des vecteurs stratégiques; interdire la production de matériels fissiles destinés aux armes nucléaires et, enfin, réduire les dépenses militaires consacrées à des nouveaux systèmes d'armes nucléaires stratégiques. J'approuve chaleureusement ces 4 points. Mais alors que cette stratégie d'axphysie a été proposée il y a quatre ans déjà, la course aux armements n'a guère ralenti sans même parler de l'axphysie. Je me demande s'il existe un expert sérieux de la question qui croit réellement que ceci soit susceptible de mettre un jour un terme à la course aux armements.

J'estime que le mot stratégie est utilisé de façon impropre dans ce contexte, vu qu'il n'a pas été tenu compte du manque de volonté politique qui est à la base même du problème. On ne souffle pas un mot sur la façon d'influencer les superpuissances pour les faire adopter ces recommandations. C'est très joli de parler de stratégie d'axphysie et prétendre que l'on pourrait réaliser le désarmement en déconnectant les boutons et en jetant les clés. Mais tant que l'on n'aura pas prouvé comment l'on peut dans la pratique déconnecter les boutons et jeter les clés, ce ne sont que mots creux. C'est pourquoi je suis

[Texte]

to failure and I hope the Government of Canada will go beyond that to something else this time around.

Miss Jewett: Perhaps, Mr. Chairman, Professor Regehr, in addition to responding to my earlier question, might wish to say a word about the comment that has just been made by Mr. Stark?

Professor Regehr: First, on the matter of the arms trade register, it is clear that in the last decade the transfer of military commodities from the industrialized nations to the Third World has become a major instrument by which the major powers seek to wield influence in the Third World. You try to create relationships of economic and political dependence between supplier and recipient, and the arms transfer has become a major means of carving out areas of spheres of influence in the Third World. This, of course, has had a major destabilizing effect on the Third World. There is what researchers call the contagion effect. As soon as you start arming one, then the neighbouring nation has to respond and so forth. This is also complicated by the fact of a whole lot of intrigue and secrecy that goes along with the supply of military commodities to the Third World.

• 2015

At UNSSOD I, the general point was raised that if there was going to be any move towards agreement between recipients and suppliers, between competing suppliers of military commodities to the Third World, a sort of minimum step that you would have to take would be to establish a public register of transfers that are made and, by implication, submit these transfers to some kind of public scrutiny. I think Ambassador George Ignatieff made a similar kind of proposal for Canada, that there be a public agency created in Canada which would, something like the Science Council, report directly and independently to Parliament and pass some kind of judgment over Canadian involvement in the transfer of military commodities to the Third World.

Canada, of course, epitomizes the secrecy that is involved in the arms trade. It would be very difficult, I think, outside of the Soviet Union perhaps, to find a government from which it is more difficult to gain information about Canadian involvement in military sales overseas. The only time Canadian military sales overseas are announced is when there is a major sale of a Buffalo aircraft, or something like that, and EDC wants to demonstrate how many jobs it is creating in Canada, then we get some kind of public announcement on the sale. But the majority of the sales to the Third World now is moving away from these transport aircraft to the components of electronic parts, and so forth, for commodities.

Canada has supported, in general terms, a United Nations register on arms trade, and I think it should back that general support up with the publication, in Canada, of the military commodities that it does send overseas. We sell now, approximately \$600 million worth of military commodities overseas. About 60 per cent of that goes directly to the United States, and some of that goes from the United States on to the Third

[Traduction]

d'avis que cette soi-disant stratégie d'axphysie est condamnée à l'échec et j'espère que le gouvernement du Canada proposera quelque chose de nouveau lors de la prochaine conférence.

Mlle Jewett: Lorsque le professeur Regehr aura répondu à ma question, il pourrait peut-être aussi dire ce qu'il pense de ce que M. Stark vient de dire.

Professeur Regehr: Pour ce qui est d'un registre des ventes d'armes, il est tout à fait évident qu'au cours de la dernière décennie, la vente d'armes par les pays industrialisés au pays du Tiers-monde est un des principaux leviers permettant aux grandes puissances d'influencer le Tiers-monde. Fournisseur et client sont liés par des liens de dépendance économique et politique et en l'occurrence la fourniture d'armes constitue un moyen privilégié de se créer des zones d'influence dans le Tiers-monde, ce qui est éminemment déstabilisateur pour cette région en raison de l'effet de contagion. Dès qu'on commence à armer un pays, le pays voisin en exige autant. Tout ceci est encore renforcé par l'atmosphère d'intrigue et de secret qui entoure la livraison d'armes aux pays du Tiers Monde.

Lors de la conférence UNSSOD I, on avait fait remarquer que si l'on voulait réaliser un accord entre les fournisseurs et les clients ainsi qu'entre les pays fournisseurs d'armes qui se font la concurrence, il faudrait à tout le moins établir un registre public des ventes de façon à ce que ces données soient connues du public. Notre ambassadeur George Ignatieff avait d'ailleurs proposé que l'on crée une agence publique analogue au conseil des sciences; cette agence rendrait compte directement au Parlement et aurait à se prononcer sur la vente d'armes canadiennes aux pays du Tiers Monde.

Le secret dont le Canada entoure ses ventes d'armes est pratiquement sans parallèle. Mise à part l'Union soviétique, je pense qu'il n'y a pas d'autres gouvernements dont il soit aussi difficile d'obtenir des renseignements relatifs au commerce des armes. Ce n'est que lorsque le ministère de la Défense nationale tient à se vanter du nombre d'emplois qu'il crée dans le pays qu'il fait état publiquement des ventes d'armes à l'étranger et, notamment dans le cas d'un contrat de vente pour un nombre important d'appareils Buffalo par exemple. Or, la plupart de nos livraisons d'armes aux pays du Tiers Monde consiste non pas en avions de transport mais en composants électroniques etc.

Le Canada ayant appuyé la tenue d'un registre de ventes d'armes aux Nations Unies, devrait pour commencer rendre public la vente de nos propres armes à l'étranger. Nous vendons actuellement pour quelques 600 millions de dollars d'armes à l'étranger. De ce montant, 60 p. 100 environ sont destinés aux États-Unis, lesquels en transfèrent une certaine partie aux pays du Tiers Monde. Vingt pour cent sont destinés

[Text]

World. About 20 per cent goes to our other NATO partners and about 20 per cent goes to the Third World. I think, as a minimum thing, that Canada should make public its own sales.

The whole thing, I think, has been complicated by the absorption of responsibility for trade by the Department of External Affairs, because now you have the situation where the same department has responsibility for promoting arms trade and for, presumably, limiting arms trade. That now rests in a single department, and I think it rests in a single division, the responsibility for approving export permits of military commodities and of putting forth proposals for limits on military commodities. That is a completely untenable situation.

I think that Canadians do not know very much about the military commodities that we do sell, and I think that if the issue were made public, then there could be public scrutiny of that and I think you would find a very different attitude toward it than there is now.

On the matter of a nuclear weapon-free zone, I think the proposal is a search for a way in which Canada can play a constructive role in the search for alternatives to nuclear intimidation in the world. It is not, as it is characterized frequently, a means of a kind of withdrawal and washing your hands of all the evilness and naughtiness in the world and leaving that to someone else; it is a search for constructive alternatives. For example, how can we expect the Canadian Minister of External Affairs to go to Europe and to objectively assess Europe's need for Cruise missiles when he has just finished paying out \$13 million to a Canadian company to get a contract to build component parts for that Cruise missile of about a billion dollar contract? The attempt to make Canada a nuclear weapon-free zone is an attempt to remove some of the hypocrisy from Canada's position and to create within Canada the circumstances in which we can go into international fora and actually put forth constructive alternate proposals.

• 2110

Some of the recommendations that I have made here fit into the general strategy, and I am a little hesitant to use that word after Jim's definition of it, but of the policy of a nuclear weapon-free zone. The elimination of Canadian participation in the production of nuclear components, I think, is an essential element if Canada is going to have anything independent at all to say about the development of new nuclear weapon systems.

Also, the whole question of Canadian participation in the operation of strategic weapon systems, I think is a very difficult one, and again is due to the matter of secrecy. We do not know the extent to which Canadian territory, Canadian electronic devices and Canadian personnel assist the United States in actually targeting nuclear weapons. For example, the United States is developing the NAVSTAR, a new satellite system which will enable the ICBMs to have mid-course corrections of their flight path from down in Minot, North Dakota, to Moscow presumably, which will enable these things

[Translation]

à nos partenaires de l'OTAN et 20 p. 100 sont vendus aux pays du Tiers Monde. Il faudrait donc pour commencer que le Canada fasse connaître le montant de ses propres ventes d'armes.

Le fait que le ministère des Affaires extérieures ait été chargé du commerce aggrave d'ailleurs la situation, du fait que le ministère qui en principe devrait essayer de limiter les ventes d'armes, sera par ailleurs chargé de les promouvoir. Je crois même savoir qu'une même division sera désormais chargée d'approuver les exportations d'armes tout en faisant des propositions en vue de la réduction du commerce des armes, deux activités tout à fait incompatibles.

La plupart des Canadiens ne savent pas grand chose de nos ventes d'armes. Si ces faits étaient mieux connus, je pense que l'attitude du public changerait très sensiblement.

La constitution d'une zone dénucléarisée permettrait au Canada de jouer un rôle constructif en proposant une issue à la course aux armements nucléaires. Il ne s'agit pas du tout comme d'aucun le prétende de se retirer dans son cocon et de se laver les mains de tout; bien au contraire, ce serait une solution de rechange constructive. Comment voulez-vous que le ministre canadien des Affaires extérieures se rende en Europe pour déterminer les besoins de ce continent en missiles Cruise alors qu'il vient d'accorder 13 millions de dollars à une entreprise canadienne qui a décroché un contrat d'un milliard de dollars pour la fabrication de composants pour ce même missile Cruise. Si le Canada devenait une zone dénucléarisée, la position du Canada serait moins hypocrite et permettrait à notre gouvernement d'avancer des solutions de rechange valables devant les tribunes internationales.

Certaines des recommandations que j'ai proposées seraient compatibles avec disons non pas une stratégie mais avec une politique de dénucléarisation. Il est essentiel en effet que le Canada cesse toute production des composants nucléaires si nous tenons réellement à adopter une position originale en matière de nouveaux systèmes d'armes nucléaires.

Le problème de la participation du Canada au fonctionnement des systèmes d'armes stratégiques est compliqué lui aussi du fait du secret qui l'entoure. Nous ne savons pas en effet dans quelle mesure le territoire national, des équipements électroniques et du personnel canadien sont utilisés pour aider les États-Unis à mettre au point des armes nucléaires. Ainsi les États-Unis sont en train de mettre au point le NAVSTAR, un nouveau satellite qui permettrait de corriger les trajectoires des ICBMs lancé à partir de Minot dans le Nord du Dakota

[Texte]

to fly 6,000 to 8,000 miles and land literally within 50 metres of their target.

To what extent is Canada involved in these electronic guidance systems? What I have recommended here is a study of that. I think that is part of the information we need to know, if Canada is going to make an independent contribution on the question of arms control. Perhaps I should stop there.

The Chairman: Just before I recognize Mr. Wenman, can I ask a question to Mr. Stark. Why would you say that, because the strategy of suffocation seems not to have produced the result that you may expect, we should put it aside and now go into, let us say, the new strategy of Operation Dismantle? Up till now I would like you to know that the majority of our witnesses think differently. Witnesses this morning, for instance, the Voice of Women in their brief, some this afternoon and some this week and last week; they were not only praising the strategy of suffocation as something, but I will quote the brief of the Voice of Women:

...and we think it should be expanded and additional measures proposed.

Why would you not say that, alongside the strategy of suffocation, there could be something else like Operation Dismantle? I would be afraid, if we put aside the strategy of suffocation, that may disturb a lot of people, and with which we might not be as successful as we would like. Yet we might choose another operation called Operation Dismantle and find ourselves two years from now with the kinds of witnesses who would come and say well, Operation Dismantle is not working after five years, let us forget about it, and I have something new. Why not all these things put together?

Mr. Stark: Well, as I mentioned, I support all four elements of the strategy of suffocation. What I have said was that it does not address the underlying total lack, as I have called it in my address, of political will. It does not say how, as a strategy, it is going to move the superpowers to, for instance, stop the flight-testing of delivery vehicles. If that could be achieved, like everyone else I would applaud it. What I might better have said would be that—

The Chairman: That is what I would like you to tell us. What you would have liked better, sir.

Mr. Stark: —if the strategy of suffocation could be expanded to address the lack of political will to address how we are going to move the superpowers to do those four things. I mean, primarily the superpowers. All nations but, primarily, the superpowers. That is the analysis upon which we constructed our strategy. I support all those four elements of the strategy of suffocation. I just lament the absence of a vehicle which can show some promise of moving us from A to B. That is all I am really saying.

I mean I applauded the strategy of suffocation when it first came out because these are all good ideas, and I was proud of my prime minister for having gone—not all heads of state did go to the first special session—and for having made a proposal that was generally well received by the powers. They would

[Traduction]

avec Moscou pour cible. Ce qu'il leur permettra après un vol de 6,000 à 8,000 milles d'atteindre leur cible à 50 mètres près.

Or nous ne savons pas dans quelle mesure le Canada participe à la mise au point de ce système de guidage électronique. Nous devrions pouvoir disposer de ces renseignements si nous tenons réellement à ce que le Canada fasse une contribution indépendante au plan du contrôle des armements. Je vais m'arrêter ici.

Le président: Avant de donner la parole à M. Wenman je voudrais poser une question à M. Stark. Pourquoi dites-vous qu'étant donné que la stratégie de l'asphyxie n'a pas donné les résultats escomptés, il faudrait l'abandonner et la remplacer par la nouvelle stratégie du démantèlement. La plupart de nos témoins ont en effet soumis l'avis contraire. Notamment la *Voix des femmes* qui ont comparu ce matin, d'autres témoins cet après-midi et la semaine dernière. Il se sont non seulement prononcés en faveur de la stratégie d'asphyxie mais les représentants de la *Voix des femmes* ont notamment dit ce qui suit:

... cette stratégie devrait être élargie et assortie de nouvelles mesures.

Pourquoi ne pourrait-on pas maintenir la stratégie de l'asphyxie tout en y ajoutant l'opération démantèlement. L'abandon de la stratégie d'asphyxie risque en effet d'inquiéter pas mal de gens. D'ailleurs il est tout à fait possible que d'ici deux ans, l'opération démantèlement ne donne pas plus de résultats tangibles que la stratégie d'asphyxie et d'autres témoins viendraient proposer que cette opération soit abandonnée. Ne pensez-vous pas qu'il serait préférable de réunir toutes ces mesures?

M. Stark: Je vais commencer par dire qu'en principe j'approuve les quatre points de la stratégie de l'asphyxie. Toutefois rien n'y est prévu pour résoudre l'absence de volonté politique. Ainsi aucune mesure n'est proposée pour convaincre les superpuissances d'arrêter les vols d'essais des missiles vecteurs. Si cela pouvait être réalisé, je me joindrais à l'enthousiasme général.

Le président: Qu'est-ce que vous proposez à la place alors?

M. Stark: Il faudrait que la stratégie d'asphyxie précise comment convaincre les superpuissances de mettre ces quatre propositions en oeuvre. Tous les pays devraient le faire bien entendu, mais surtout les superpuissances. C'est l'analyse sur laquelle nous avons fondé notre stratégie. Je suis donc tout à fait en faveur des quatre points constituant la stratégie d'asphyxie mais je regrette que rien ne soit prévu pour sa mise en application.

J'étais fier à l'époque lorsque le premier ministre a évoqué pour la première fois la stratégie de l'asphyxie laquelle au plan de principes est excellente et a d'ailleurs été bien accueillie par la plupart des pays. De toute façon cela ne dépend pas de la

[Text]

not have the responsibility of acting upon it but this was not well received by the two superpowers, and they are the ones who really matter in this ballgame.

• 2115

The Chairman: Mr. Wenman, followed by Mr. McRae.

Mr. Wenman: Following through along the same line, again, as we are faced with making a report, we keep hearing about the suffocation policy proposal of 1978. Everybody suggests there should be something more; there should be something different; it should be built upon or it should be discarded, whatever. But it would appear to me that, while it has broad motherhood support, we are looking for something a little broader and a little more specific.

Also, in our terms of reference we were given the word proliferation. Not one of the witnesses yet has addressed himself to the subject of proliferation other than in a very brief manner. Have we given up on proliferation? Relative to recent United Nations' reports, Canada is a major supplier of technology and raw material. Can we not do some initiatives? Would there not be a specific initiative in control of a nuclear fuel cycle or some new advances in that area? Even though we are as far as we are to restate that, would that not be a part of an element of a new position or an additional position?

What about START? Neither one of you mentioned whether you feel that START is an adequate or a positive step forward. Should there be a provision for the retirement of redundant and obsolete weapons, particularly the very very large ones now that may, with new technology, be becoming less and less realistic.

So, specifically, what do we say in our report? What do we add to our report to make it meaningful, as well as Operation Dismantle? I am talking about additional potential initiatives. And then along the same line we said that we have to develop political . . . Well, okay, Operation Dismantle maybe is one of those factors, but what confidence-building methods, what ideas, what initiatives might be accomplished to establish political will by, say, the Soviet Union? There are a lot of destabilizing ones. What are the stabilizing ones that could be advanced, stabilizing initiatives? Destabilizing is Poland. Destabilizing is Afghanistan or El Salvador or whatever. What are the stabilizing elements that we might propose to develop political will? I will leave with those questions for the moment.

Professor Regher: I think that a thing we have not seen on the matter of the strategy of suffocation is any vigorous political support for the proposals that were issued in 1978. In fact, the whole strategy more or less dropped out of sight after 1978. It may have been alive and well over in the Pearson Building, but that was questionable from time to time as well. There has been no political support. The Canadian government has said that one of the things that needs to happen is that there needs to be an end to the acquisition, the deployment of new strategic weapons systems. Has anyone heard a Canadian government official make any comment on the deployment of new strategic weapons systems in the United States? The MX,

[Translation]

majorité des pays mais bien des deux superpuissances qui, elles, ne l'ont pas si bien accueillie que cela.

Le président: La parole est à M. Wenman.

M. Wenman: Parlant de la stratégie d'axphysie, évoquée pour la première fois en 1978, tout le monde propose de la modifier, de la renforcer ou de l'abandonner purement et simplement. Or même si c'est devenu une espèce de vache sacrée, il me semble que l'on aurait besoin de quelque chose plus précis et tangible.

Notre ordre de renvoi contient l'expression prolifération. Or tous nos témoins ont évoqué cette question juste en passant. Cela voudrait-il dire que la cause est perdue? D'après des récents rapports des Nations Unies, le Canada est un des principaux fournisseurs de technologie et de matières premières. Ne pourrions-nous pas dès lors prendre des initiatives en ce qui concerne le cycle des combustibles nucléaires, par exemple? Est-ce que cela ne constituerait pas une innovation?

Qu'en est-il de *START*? Aucun des deux témoins ne s'est prononcé sur la question, ni en bien ni en mal. Ne devrait-on pas retirer les armes périmées, surtout celles de très gros calibre qu'il n'est plus question d'utiliser étant donné les progrès de la technologie.

La question est donc de savoir ce que nous allons dire dans notre rapport. Que faut-il prévoir en plus de l'opération démantèlement. Je parle, bien entendu, de nouvelles initiatives éventuelles. L'opération démantèlement n'étant qu'une possibilité. Il faut également renforcer la confiance. Que pourrait-on faire par exemple pour convaincre l'Union soviétique de passer aux actes? Les facteurs de déstabilisation sont nombreux, du moins en Pologne. N'y aurait-il pas d'initiatives propres à promouvoir la stabilisation. On pourrait aussi parler de la déstabilisation de l'Afghanistan et du Salvador. Qu'est-ce que vous proposez comme méthodes de stabilisation?

Professeur Regher: La stratégie de l'axphysie proposée en 1978 n'a pas fait l'objet, jusqu'à présent, d'un appui politique vraiment vigoureux. En fait, depuis 1978, elle est plus ou moins tombée dans l'oubli. On en parlait peut-être encore quelquefois dans l'Édifice Pearson, mais ce n'est même pas certain. Mais il n'y avait pas d'appui politique. Le gouvernement canadien avait précisé qu'il faut mettre un terme à l'achat et au déploiement de nouveaux systèmes d'armes stratégiques. A-t-on jamais entendu un officiel canadien dire quoi que ce soit concernant le déploiement de nouveaux systèmes d'armes stratégiques aux États-Unis, entre autres, les MX, les Cruise, les Trident, etc..

[Texte]

the Cruise, the Trident, have there been any comments about that? The only comments—

Mr. Wenman: The United States or the Soviet Union, you might want to add.

Professor Regher: The United States or the Soviet Union. But I think we have a particular responsibility for the United States. There have been plenty of comments about the Soviet Union, I might add. There is no shortage there. It is the comments about the United States that are lacking. On the matter of Trident, even though it goes through Canadian waters, the comment there was: Well, it is an American system and it is not part of NORAD; what does it have to do with us? It has a whole lot to do with us. It has a whole lot to do with our own policy and yet we do not vigorously pursue that policy.

On the matter of military spending, there needs to be a freeze on military spending, a gradual reduction. What have we said about the unprecedented increase of military spending in the United States? We have done a lot of hand wringing about military spending in the Soviet Union and in fact we have reinforced a whole lot of false notions about that in Canada and abroad, but what have we said about military spending in the United States? We have said that it is a domestic issue, although our own policy says that we need to be opposed to that. So I think if this thing is going to fly at all, then there has to be vigorous political support of the proposals that we advance at the United Nations within other international fora, and that includes the Council of NATO Ministers and so forth.

• 2120

On the whole question of proliferation, I think some of the earlier witnesses have made references to another element of the strategy of suffocation, and that is on the control of fissionable materials. Particularly as a kind of very much tentative first step is the study of means by which the transfer of fissionable materials can be controlled. I think that a way in which this committee can move forward from the general statements of intent about the strategy of suffocation is to find ways of moving them forward. Does it require a study in this particular instance? Does it require a draft proposal on disarmament by the committee? I think those are some of the means by which we can move the thing forward. But above all else, I think there needs to be political support for it and also an encouragement of Canadian public opinion expressing views on the questions.

Mr. Wenman: Specific confidence-building initiatives to build political will by the Soviet Union and the United States, do you have any suggestions there?

Professor Regher: The ways in which the Soviet Union would enter into conflict . . .

Mr. Wenman: Political will is now being damaged. Things are moving in the wrong direction and we have to reverse that.

Professor Regher: I think a part of the problem is that the development of first-use weapons systems which have as their

[Traduction]

M. Wenman: Aux États-Unis et en Union soviétique.

Professeur Regher: Vous avez tout à fait raison. Nous pouvons essayer, à tout le moins, d'influencer les États-Unis. L'Union soviétique est très souvent sur la sellette. Par contre, on parle moins des États-Unis. Bien que le Trident emprunte les eaux canadiennes, on se bornait à dire qu'il s'agit d'un système américain ne faisant pas partie du NORAD et que dès lors cela ne nous concerne pas. Or, c'est tout à fait faux et nous ne faisons rien pour promouvoir nos propres propositions.

Il faudrait par ailleurs procéder à une réduction par étape des dépenses militaires. Qu'avons-nous dit au sujet de l'augmentation sans précédent du budget militaire des États-Unis? On se lamente sur l'augmentation des dépenses militaires en Union soviétique, renforçant d'ailleurs ainsi des idées éronnées à ce sujet; quant à l'augmentation des dépenses militaires américaines, nous prétendons que c'est une question intérieure américaine, même si d'après la stratégie de l'asphyxie, nous devrions nous y opposer. Il est donc essentiel que les propositions que nous faisons aux Nations Unies ou devant d'autres instances, entre autres le conseil des ministres de l'OTAN, etc., bénéficient d'un appui politique vigoureux.

Pour ce qui est du problème de la prolifération, certains témoins ont évoqué un autre aspect de la stratégie de l'asphyxie, à savoir le contrôle des matières fissiles. Il faudrait commencer par déterminer comment on pourrait contrôler le transfert de ces matières fissiles. Partant des principes de la stratégie de l'asphyxie, le comité pourrait donc proposer diverses modalités l'application. On pourrait par exemple, envisager une étude spéciale ou une proposition sur le désarmement qui serait soumise par le comité. L'essentiel et j'y reviens, c'est le soutien politique; de plus, le public canadien doit être encouragé à s'exprimer sur ce problème.

M. Wenman: Comment essayerez-vous de renforcer la volonté politique de l'Union soviétique et des États-Unis?

Professeur Regher: L'Union soviétique déclencherait un conflit . . .

M. Wenman: La volonté politique s'affaiblit. Nous sommes sur une mauvaise voie et il faudrait essayer de faire marche arrière.

Professeur Regher: Il y a les problèmes des armes de première frappe dont l'objet est non pas de défendre notre

[Text]

fundamental purpose that of threatening our adversary, not of defending our territory but of threatening of our adversary. There seems to be a notion in the Pentagon that if the Kremlin goes to bed worried, we can go to bed less worried; that the more worried they are when they go to bed, the more contented we can be when we sleep. I mean, that defies fundamental psychology and it certainly defies post-war experience. The more worried the Pentagon is when it goes to sleep, the more it dreams up new weapons systems to deploy the next day. I think the first step is to put a halt to the deployment of threatening weapons system. We do, as Jim made very clear, have adequate second-strike retaliatory forces. We do have a deterrent capacity. The MX missile system contributes nothing to that deterrent capacity. It contributes to the insecurity of the Soviet Union. The insecurity of the Soviet Union does not advance the interests of the United United States.

Mr. Wenman: Would you add the SS-20 to the statement to balance it?

Professor Regher: Yes. In my original comments I did refer to the SS-20.

Mr. Wenman: Item 3 of your summary, that in the case of conventional weapons, the major powers are expanding their capacity to intervene directly in Third World situations, in order to get them to adopt policies compatible with the interest of the supplier. Do you think that has worked in the case of the Soviet Union supplying weapons to Vietnam, Kampuchea, Laos and Ethiopia, or even the United States and the Soviet in the Middle East? Does it work?

Professor Regher: That is a good question, but whether or not it works does not seem to influence the policy. Did it work in Iran? The evidence does not seem to suggest that it did work very well in Iran, but does that preclude using the same strategy in Saudi Arabia? Apparently not. The Iran strategy has simply found another place in Saudi Arabia. I would certainly argue that it does not...

Mr. Wenman: How about Vietnam, Kampuchea and Laos?

Professor Regher: The same goes. I happen to be a bit more familiar with Africa so I will use the examples of Angola and Mozambique. You see, I think that the competition between the major powers is premised on the dastardly things that the other power will do when it gains influence in the Third World. The West says that when the Soviet Union gains influence in the Third World, the first thing they are going to do is cut off western access to resources there, dry us up, and then the whole thing is downhill from there.

The case of Angola, of course and as you know, is precisely the opposite. There, Cuban troops supplied and supported by the Soviet Union are protecting western access to the gulf oil. Right? Throughout the whole civil war it was the Cuban troops that protected our oil so that there was never any interruption. Again, the scare scenarios we are painting are simply not borne out by the evidence that is available to us.

[Translation]

propre territoire, mais de menacer l'adversaire. Les gens du Pentagone semblent croire qu'il suffit que les hommes du Kremlin soient inquiets pour que nous puissions dormir sur nos deux oreilles et que plus ils sont inquiets, plus nous pouvons être tranquilles. Or, ceci est tout à fait contraire au principe élémentaire de la psychologie et de toute l'expérience de la période d'après guerre. En réalité, c'est que plus le Pentagone est inquiet, plus il a tendance à inventer de nouvelles armes à déployer. Il faut à mon sens commencer par mettre un terme au déploiement d'armes qui ne servent qu'à la menace. Nous possédons des armes de deuxième frappe en quantité suffisante, mais nous avons une capacité de dissuasion. Le missile MX n'ajoute rien à notre capacité de dissuasion. Par contre, il aggrave l'insécurité de l'Union soviétique. Or, l'insécurité de l'Union soviétique n'avance nullement les intérêts des États-Unis.

M. Wenman: Parleriez-vous également des SS-20?

Professeur Regher: Oui, et je les avais d'ailleurs mentionnés.

M. Wenman: Parlant des armes conventionnelles, vous affirmez que les grandes puissances augmentent leur puissance d'intervention dans le Tiers Monde afin d'obliger ces pays à adopter des orientations compatibles avec les intérêts des états fournisseurs. A votre avis, l'Union soviétique a-t-elle atteint cet objectif en fournissant des armes au Vietnam, au Kampuchea, au Laos et à l'Ethiopie ou est-ce que les États-Unis et l'Union Soviétique ont atteint les leurs au Proche Orient?

Professeur Regher: Les pays fournisseurs ne semblent nullement influencés par l'échec ou la réussite de ces manœuvres. Les résultats n'ont pas été tellement heureux en Iran, ce qui n'empêche nullement les États-Unis de récidiver en Arabie Saoudite. La politique iranienne a été purement et simplement démenagée en Arabie Saoudite. Or à mon avis, elle a échoué.

M. Wenman: Qu'en est-il du Vietnam, du Kampuchea et du Laos?

Professeur Regher: Comme je connais mieux l'Afrique, je vais utiliser l'Angola et le Mozambique à titre d'exemple. Les grandes puissances s'accusent mutuellement de fomenter des plans sinistres à l'égard du Tiers Monde. L'Occident affirme que lorsque l'Union soviétique aura réussi à s'implanter dans le Tiers Monde, ils commenceront par couper toutes nos sources d'approvisionnement de matières premières.

Or, le contraire s'est passé en Angola. C'est les troupes cubaines appuyées par les Soviétiques qui assurent l'accès de l'Occident en pétrole du golfe persique. Pendant toute la durée de la guerre civile, les troupes cubaines ont veillé à ce qu'il n'y ait pas d'interruption dans le flot de pétrole. Les prévisions d'Apocalypse que nous imaginons ne sont donc pas corroborés par les faits.

[Texte]

• 2125

Mr. Wenman: You never mentioned the word I saw—the chemical weapons. What do you make of the suggestion, as far as confidence-building or whatever is concerned, of the use of chemical weapons in, perhaps, Afghanistan and Kampuchea? Is there any credibility to that? And what should be done with chemical weapons?

Professor Regher: I am not hedging. It is out of ignorance that I am hedging. I simply do not know. It is certainly not beyond credibility that the Soviet Union is using chemical weapons in Afghanistan. But I have to confess that I have not even read the papers very—I am simply not that familiar with the issue.

Mr. Wenman: On the question of Operation Dismantle:

But most importantly, no sane person would put him or herself in a position of organizing or even participating in a demonstration in a communist country or a military dictatorship...

Your most common question, that question. And will your referendum include conventional arms?

Mr. Stark: Actually, when I read this I changed that to “very few people would put themselves in that position”, which I had to do because of the demonstration in East Germany today. Perhaps I might better have said that only an exceptionally sane person would organize a demonstration in a communist country or in a military dictatorship.

Personally, I take great heart—great heart—in seeing people in communist countries joining with those of the western European democracies in demonstrating, not only against American nuclear weapons, but against Soviet nuclear weapons and nuclear weapons policies. I think it is a very refreshing addition to the whole picture there.

The second part of your question was...

Mr. Wenman: Basically what I want to know is what was the reaction to *Pravda*, what was the reaction to the states of—you have all these states and all these people supporting you here in North America. Are you getting any kind of support? You seem to ask the question further on there. Are you getting the same support from the Soviet government, from Soviet states independently and individually? In view of the statement you made, what hope is there in fact—there might be hope of holding the referendum, but of publicizing the referendum, of education on the referendum and so forth, in the Soviet Union?

The second question was would you include conventional arms in your Operation Dismantle—and chemicals as well?

Mr. Stark: Right. I will answer the second part first.

The universal feedback we got at the United Nations during our three-month lobbying session down there was that if there is to be a world referendum on disarmament, the concept on the ballot must be the concept of general disarmament, which was negotiated by the superpowers in 1959, which was adopted

[Traduction]

M. Wenman: Vous n'avez pas parlé des armes chimiques. Pensez-vous qu'elles aient réellement été utilisées en Afghanistan et au Kampuchéa? Que devrions-nous faire à ce sujet?

Professeur Regher: Je ne peux pas vous répondre car je ne sais pas. Il n'est pas impossible que l'Union soviétique ait utilisé des armes chimiques en Afghanistan. Mais je dois vous dire honnêtement que je ne sais pas.

M. Wenman: Concernant l'opération démantèlement:

Aucune personne saine d'esprit n'accepterait de participer ni à plus forte raison d'organiser une manifestation dans un état communiste ou dans une dictature militaire.

C'est une question qui revient souvent. Le référendum porterait-il également sur les armes conventionnelles?

M. Stark: Il faudrait dire non pas personne mais très peu de gens car une manifestation a eu lieu aujourd'hui-même en Allemagne de l'Est. J'aurais peut-être mieux valu dire seule une personne exceptionnellement bien équilibrée en serait à organiser une manifestation dans un pays communiste ou une dictature militaire.

Je trouve très encourageant le fait que les habitants vivant sous un régime communiste se joignent à ceux de démocraties occidentales pour manifester non seulement contre les armes nucléaires américaines mais également contre les armes nucléaires soviétiques. Cela est fort encourageant.

Quelle était votre autre question...

M. Wenman: Ici en Amérique du Nord vous ne manquez pas d'appuis. En avez-vous trouvés en Union Soviétique, que ce soit à titre officiel ou individuel? Pensez-vous qu'il y aurait réellement un moyen d'organiser un référendum de ce genre en Union soviétique, et non seulement de l'organiser mais de le faire connaître et d'informer la population à son sujet.

L'Opération démantèlement devrait-elle à votre avis porter sur les armes conventionnelles ainsi que sur les armes chimiques?

M. Stark: Je vais commencer par votre deuxième question.

Après avoir passé trois mois aux Nations Unies pour y promouvoir notre idée, l'unanimité semble s'être faite en ce qui concerne le référendum mondial qui devrait porter sur un désarmement généralisé tel qu'il fut négocié pour les superpuissances en 1959 et adopté à l'unanimité par l'Assemblée géné-

[Text]

unanimously in the General Assembly in 1961, and which stands to this day as the overall goal towards which all disarmament negotiations are aimed. And that concept includes all weapons. It includes as a long-term goal total nuclear disarmament, total chemical disarmament, total bacteriological weapons disarmament; but not total conventional disarmament. It gives, I think correctly, to every state the right of self-defence, and provides for every state to maintain a modest, adequate, conventional military for self-defence or for internal applications: uprisings, natural disasters—that sort of thing.

So the referendum would be actually on the concept of general disarmament, but everyone really concedes that the disarmament process, if it is ever to begin, must begin with the superpowers and in the area of nuclear weapons, because of the gross over-supply of these weapons. Similarly, chemical weapons are in tremendous over-supply already, and I am very surprised to see the Americans putting out a new program to construct more of these weapons, since what they already have in store is volumes of these weapons sufficient to wipe out the whole world several times over, I am told.

Mr. Wenman: Would you agree the Soviets have the same amount for balance?

Mr. Stark: Yes, they do—equally deplorable.

On the other part of your question, about the Soviet Union, I find a very interesting situation there—and you may check it out with Mr. Arbatov if he comes to testify here in a few days; I saw his name on the agenda, although I do not know if he is confirmed. The Soviet Union has put disarmament as the centre-piece of its foreign policy. That is simply a fact. Whether that is the intention or not is anyone's guess. A lot of people write that off as sheer propaganda. I have feelings on it both ways, frankly. But that remains a fact and that is the centre-piece of their foreign policy, and I have always felt that Canada ought to go to our senior partner to the south and use our influence within the NATO alliance to suggest, if we are going to spend even more years suggesting that this is a bluff, that as good poker players we really ought to call that bluff sooner or later.

• 2130

There is a lot of movement in the United States on the concept of a nuclear weapons production freeze. I think if we could prevail upon the United States to propose such a freeze to the Soviet Union, frankly they would be terribly embarrassed if they were to have to define it.

Mr. Wenman: You said that the suffocation policy was inadequate because it did not have a strategy behind it to accomplish the aims of suffocation. In the same way, why is your policy—if you are talking general disarmament rather than arms control or something a little more specific—not in exactly the same category? Have you not condemned your own project by your words on suffocation?

Mr. Stark: I hardly think so. We are talking here about a mandate from the entire human race. This is an extremely

[Translation]

rale en 1961 et qui constitue d'ailleurs toujours l'objectif de toutes les conférences sur le désarmement. Ceci inclut tous les types d'armes. Il s'agirait donc d'interdire éventuellement toutes les armes nucléaires, chimiques et bactériologiques mais non pas la totalité des armes conventionnelles. En effet, tous les états ayant le droit de se défendre, pourront maintenir les forces conventionnelles limitées suffisantes pour leur défense, la répression des soulèvements, la lutte contre les cataclysmes naturels, etc.

Le référendum porterait donc sur un désarmement général. Mais dans la pratique il faudrait pour commencer que les superpuissances limitent leurs armes nucléaires dont les stocks sont devenus tout à fait exagérés. Les stocks d'armes chimiques sont d'ailleurs énormes eux aussi; il est d'autant plus surprenant de constater que les Américains ont décidé d'en construire de nouvelles, vu que celles qu'ils possèdent suffisent amplement à détruire toute l'humanité.

M. Wenman: Mais les Soviétiques en ont tout autant?

M. Stark: Oui, et c'est bien regrettable.

En ce qui concerne l'Union soviétique, je tiens à vous signaler un fait très intéressant que vous pourrez d'ailleurs vérifier auprès de M. Arbatov lorsqu'il comparaitra réellement devant le Comité. La question du désarmement figure au centre de la politique étrangère de l'Union soviétique. Je ne sais pas si cela a été fait intentionnellement ou non. Beaucoup de gens disent que c'est de la propagande pure et simple. Pour ma part, je ne sais pas vraiment. Mais il demeure que le désarmement est au centre de la politique étrangère de l'Union soviétique; j'ai toujours pensé que le Canada devrait faire comprendre aux États-Unis et devrait se servir de son influence au sein de l'alliance de l'OTAN pour bien faire comprendre, si nous voulons encore continuer de bluffer, qu'il s'agit vraiment d'un bluff et qu'on risque d'être coincés un jour ou l'autre.

On parle beaucoup aux États-Unis du gel de la production des armements nucléaires. Si nous pouvons convaincre les États-Unis de proposer le même gel à l'Union soviétique, je pense que les États-Unis seraient bien embêtés de définir ce gel.

M. Wenman: Vous attaquez la politique d'asphyxie car elle n'est pas assortie d'une stratégie suffisante. Parallèlement, si vous parlez de désarmement en général plutôt que du contrôle des armements ou du contrôle plus précis, pourquoi votre politique ne peut-elle pas être critiquée de la même façon? Ne condamnez-vous pas votre projet lorsque vous vous attaquez à la politique sur l'asphyxie?

M. Stark: Je ne pense pas. Nous parlons ici de mandat obtenu de l'ensemble du genre humain. Il s'agit d'un instru-

[Texte]

powerful political tool to bring to bear on the situation which has not been brought to bear before. As I mentioned, it remains to be seen just how much political power that will have to move events forward.

To expand upon your question, I think we ought to be using our membership in NATO more constructively in terms of trying, although our prospects for success might be dim, to influence the United States to more forthrightly make disarmament proposals to the Soviet Union. Recently, they have been literally forced—at least these are the analyses I read—by the European demonstrations and expression of public opinion to put forward at least a proposal, and Ronald Reagan chose the so-called “zero-option”, to the Soviet Union. It is new to see the United States putting forward a proposal to the Soviet Union, even though it was rejected by the Soviet Union.

Similarly, the Soviet Union is putting forward proposals now, other than the START program, to the United States, both in an attempt to curry favour with European public opinion—

Mr. Wenman: Of the 40 nations you have that are supportive, how many are East bloc?

Mr. Stark: What I was saying was that up to 40 nations would run the ballot. Many more than that were supportive to the concept but would not commit themselves to running—

Mr. Wenman: How many of the 40 are East bloc?

Mr. Stark: The East bloc nations indicated that they would support it in the United Nations and that they would conduct a vote in their countries. They always start by saying: Well, you know, the Communist Party is the party of peace; we do not need a referendum on our side—we are already for disarmament.

But they go on to say that if that is what it takes to find some movement towards disarmament they will be prepared to do that.

Mr. Wenman: There are some in the 40. You specifically mentioned 40. How many of the 40?

Mr. Stark: All of the Warsaw Pact nations indicated to me that they would support the world vote proposal in the United Nations and conduct a vote.

Mr. Wenman: So you cannot give me the breakdown out of the 40?

Mr. Stark: There are seven, I think, nations in the Warsaw Pact.

The Chairman: I was going to ask, for the information of the members: Are these secret lists that you keep or could you have them sent to us? It would be very interesting for some members.

Mr. Stark: Yes, I wrote six reports, which were at the time considered confidential, to the Canadian government when I was down there. I had the facilitative assistance of the Canadian government.

[Traduction]

ment politique très puissant qui force à réfléchir. Comme je le disais, il faut voir combien de pouvoir politique est nécessaire pour faire avancer le dossier.

Pour en revenir à votre question, je pense qu'il faudrait se servir de notre participation à l'alliance de l'OTAN d'une façon plus positive, bien que nos chances de succès puissent être minces, nous devons essayer d'influencer les États-Unis pour que des propositions plus directes soient faites à l'Union Soviétique. Récemment, les États-Unis ont été forcés à toutes fins utiles, du moins d'après les analyses que j'ai lues, par les démonstrations en Europe et l'opinion publique de présenter une proposition, le président Reagan a choisi l'option zéro et l'a présentée aux Soviétiques. On ne voit pas souvent les États-Unis présenter une proposition à l'Union soviétique, même les Soviétiques ont rejeté la proposition.

Simultanément, l'Union soviétique présente des propositions en dehors du programme START afin de s'attirer les faveurs de l'opinion publique européenne...

Mr. Wenman: Des 40 pays qui sont favorables à votre projet, combien font partie du bloc de l'Est?

Mr. Stark: J'ai dit que jusqu'à 40 pays pourraient tenir le vote. Beaucoup d'autres pays sont favorables au concept mais ils ne veulent pas s'engager encore...

Mr. Wenman: De ces 40 pays, combien sont dans le bloc de l'Est?

Mr. Stark: Les pays du bloc de l'Est ont déclaré qu'ils voteraient en faveur de la proposition aux Nations Unies et qu'ils tiendraient un vote dans leur pays. Les représentants de ces pays disent toujours: Et bien, vous savez, le parti communiste est le parti de la paix; nous n'avons pas besoin de faire un référendum, nous sommes déjà favorables au désarmement.

Cependant ils remarquent que si le référendum est nécessaire pour faire avancer la cause du désarmement, ils sont prêts à en tenir un.

Mr. Wenman: Il y en a certains dans ces 40 pays. Vous avez dit qu'il y avait 40 pays. Combien font partie du bloc de l'Est?

Mr. Stark: Tous les pays du Pacte de Varsovie m'ont dit qu'ils seraient favorables à la proposition sur un référendum mondial aux Nations Unies et qu'ils tiendraient un vote.

Mr. Wenman: Donc, vous ne pouvez pas répondre précisément à ma question?

Mr. Stark: Et bien, je crois qu'il y a sept pays dans le Pacte de Varsovie.

Le président: Pour la gouverne des membres du comité, j'aimerais savoir si ces listes sont secrètes ou si vous pourriez nous en envoyer une copie. Certains membres du comité s'intéressent beaucoup à cette question.

Mr. Stark: J'ai écrit six rapports qui à l'époque étaient classés confidentiels; j'ai remis ces rapports au gouvernement lorsque j'étais là-bas. J'ai pu profiter de la collaboration du gouvernement canadien.

[Text]

With permission from External Affairs, I have no objections to turning them over to this committee.

The Chairman: Oh, it is at External Affairs.

Mr. Stark: It is at External . . .

The Chairman: Then we will get it. Mr. McRae, you are next on the list.

Mr. McRae: I would like to comment on Dr. Regehr's statement. It was rather enlightening. I think that perhaps this is the first time that I have heard here—I have only been here for the last couple of days—a psychological analysis of how things got to the state that they are in.

My total life experience has been that whenever I have dealt with secure people or secure organizations or security in one way or another, I have never been threatened and I have felt good. I could trust and I was never worried about somebody taking over from me in administrative jobs and things like that when I was dealing with secure people. It is insecurity that is the great danger.

It strikes me—and I think you have already said this; I am just commenting—that your whole analysis, which I agree with, which seems to be eminently sensible, is creating the very kind of insecure dangerous people, dangerous situations, which can lead to disaster and seemingly always do in any kind of human situation, whether an organization or an individual. I like that analysis very much. I thought that was tremendously important. Perhaps you can comment at the end. I will go through the other one.

• 2135

In terms of Operation Dismantle, I must say I greet the whole thing with a great deal more enthusiasm than perhaps Miss Jewett did, for one very strong reason. I am not downgrading your statements.

In the first place, I would like to say that I do not in any way see Operation Dismantle as an alternative to all these other things. I say this is the way of moving the thing and getting people behind and getting it going. The basic reason I say this is because I think the process itself is tremendously important. If it was just simply a matter of getting a vote, I think we could organize a pretty expensive, good, elaborate Gallup poll and get the same results. I do not think that is the rationale behind a referendum. I think the rationale behind a referendum is a large degree of involvement and a great deal of information. I have been sitting around here and have been reading a lot of things over the years, and I think there are a couple of areas where the public are very, very misled by myths, I might call it.

One of the myths is that World War III is not much different from World War I and World War II. I hear a lot of people taking the same kind of attitude in that we have to stand up and fight because they are going to do this to us. This is how we got into World War I. I can see the same kind of mentality. Especially the military mind, I think, does not seem

[Translation]

Si le ministère des Affaires extérieures me le permet, je vous communiquerai ces documents.

Le président: Je vois, ce sont les Affaires extérieures.

M. Stark: Ce sont les Affaires extérieures . . .

Le président: Donc, nous pourrions en avoir une copie. Monsieur McRae, vous avez la parole.

M. McRae: J'aimerais revenir sur la déclaration d'ouverture de M. Regehr. Cette déclaration m'a beaucoup appris. J'assiste à ces séances depuis peu de temps mais je pense que c'est la première fois qu'on analyse l'évolution psychologique de la situation.

Toute ma vie, lorsque j'ai eu à traiter avec des gens ou des organisations qui s'intéressent à la sécurité, je ne me suis jamais senti menacé. Je me sentais en confiance et je ne me suis jamais inquiété que quelqu'un prenne mon emploi lorsque j'ai travaillé avec des gens prudents. Le grand danger, c'est l'insécurité.

Je crois que vous en avez déjà parlé mais je suis frappé du fait que votre analyse, que j'approuve et qui me semble très raisonnable, semble créer ce genre même de personnes dangereuses, de situations dangereuses qui peuvent mener inmanquablement au désastre dans toute situation humaine, que ce soit un organisme ou une personne. J'aime beaucoup votre analyse, je crois qu'elle est très importante.

Revenons-en à l'Opération démantèlement. Je suis beaucoup plus enthousiaste vis-à-vis cette organisation que ne l'est peut-être M^{lle} Jewett et pour une raison très simple. Je ne veux pas dénigrer vos déclarations.

Premièrement, je veux dire que je ne pense pas que l'Opération démantèlement soit une alternative à ces autres possibilités. Je pense que c'est la seule façon de faire avancer toute la question et d'intéresser les gens. Je dis cela parce que je crois que le processus même est très important. S'il s'agissait tout simplement d'aller chercher les votes, nous pourrions commander un sondage Gallup complet, qui coûterait probablement assez cher et nous aurions les mêmes résultats. Mais ce n'est pas pour cette raison qu'on fait des référendums. Je crois que la raison d'être des référendums, c'est de faire participer le plus grand nombre de gens possible et de diffuser autant de renseignements que nécessaires. Je siège à la Chambre des communes depuis quelques années, j'ai lu beaucoup de documents et je pense qu'il y a certains aspects de la question où le public est mal informé.

Un des mythes, c'est que la Troisième guerre mondiale ne diffèrera pas beaucoup de la Première ou de la Seconde guerre mondiale. Beaucoup de gens disent qu'il faudra réagir de la même façon, qu'il faudra se battre à cause de ce que l'ennemi voudra faire. C'est ce qui a donné lieu à la Première guerre mondiale. La même mentalité se retrouve de nos jours. Surtout

[Texte]

to accept the fact that there is an extreme quantum leap between destroying the human race and destroying 10 million people. It is a qualitative type of thing. It seems to me this is one of the things the public has to understand, that there is a large segment of the public which believes there is a kind of selectivity among veterans, of which I am one. And they remember how great it was in Paris, but they forget about what hell it was in the trenches. And that gets sort of played into the scene so we are building up to the same kind of outlook that World War III will not be much different from World War I and II. That is one mentality.

The other mentality is: "There is nothing we can do about it." This is something which is very prevalent among a lot of politicians: "There is a terrible problem out there, but forget it." *Maclean's* magazine, I think, pretty much expresses that kind of view, which is that nothing can be done. So it seems to me, within a referendum you get this kind of thing going. The other thing is that, as politicians, if I have 5,000, 6,000 or 7,000 people in Thunder Bay and I only won by 84 votes the last time, I only need 85 who take this thing seriously and get involved in it. If I do not get involved and become part of it then, at the polls, I am not going to look so good the next day. It seems to me there is a degree of involvement which one gets into and which enhances this thing.

As a politician, if I were involved in this, and had to go around in my riding and meet with groups of NGOs and so on, who will be in there supporting this thing, then I want to get myself involved, even if I have not thought of it or even if I am one of the people who says that I cannot do anything about it.

The Chairman: Can I ask you kindly. I am trying at times also to follow it in French, and these poor translators are trying to follow you . . .

Mr. McRae: You mean I speak too fast?

The Chairman: I would say rather very, very fast.

Mr. McRae: That is part of the thinking process, I suppose.

Some hon. Members: Oh, oh!

The Chairman: I could answer that one.

Mr. McRae: But it is that kind of involvement. It seems to me also that, if this has any value, the numbers have to be very large. One cannot just go out and get a majority because a majority is obviously going to get a majority. You already have a poll that says 7 to 2 in the United States. It is not that kind of thing. It means that all of the groups which have come to us—and there have been so many of them and they have all been saying basically the same kind of thing—have got to get moving and work at it, and get this thing to be a very, very large kind of vote, with a great deal of involvement.

So I leave you to comment on that. I would like to ask one other question at the end, a very small question. But I would leave both of you to comment on those two points: One is the whole idea of security and the other one is the degree to which the involvement in the process of a referendum is essential.

[Traduction]

auprès des militaires, qui ne semblent pas accepter l'énorme différence entre la destruction du genre humain et la destruction de 10 millions de gens. Je crois qu'une chose que doit comprendre le public, c'est précisément cette différence; une bonne partie du public croit qu'il y a un genre de sélection entre les anciens combattants, j'en suis un. Les anciens combattants se rappellent du bon temps qu'ils ont eu à Paris, mais ils oublient l'enfer des tranchées. Toutes ces considérations flottent dans l'air si bien que nous adoptons plus ou moins la même perspective, nous disons que la Troisième guerre mondiale ne diffèrera pas beaucoup de la Première ni de la Deuxième. Il y a cette mentalité.

Il y a l'autre attitude qui dit: «Nous ne pouvons rien faire». Cette attitude prévaut chez de nombreux politiciens. On sait qu'il y a un problème terrible mais on ne veut pas y penser. Le magazine *Maclean's* est plus ou moins du même avis. Donc, il me semble qu'avec un référendum, on peut changer ce comportement. Par ailleurs, je suis un politicien et si j'ai 5,000, 6,000, ou 7,000 personnes à Thunder Bay et que j'ai remporté mes élections par 84 voix la dernière fois, il suffit que 85 personnes s'intéressent sérieusement à la question. Si moi, je ne m'y intéresse pas, il est possible qu'aux prochaines élections je ne sois pas réélu. Il y a donc un degré de participation qu'il faut accorder à tout cela.

Si en tant que politicien, je devais participer à ce référendum, que je devais parcourir ma circonscription pour rencontrer les groupes faisant partie des organismes non gouvernementaux, qui seront bien sûr favorables à ce référendum, je dois m'engager, même si je n'ai pas songé à la question ou même si je suis de ceux qui pensent ne pouvoir rien faire.

Le président: Permettez-moi de vous interrompre, j'écoute parfois l'interprétation française et les interprètes n'arrivent pas à vous suivre . . .

Mr. McRae: Vous voulez dire que je parle trop vite?

Le président: Je dirais que vous parlez très très vite.

Mr. McRae: Je parle à la vitesse où je réfléchis.

Des voix: Oh, oh!

Le président: J'aurais quelque chose à répondre là-dessus.

M. McRae: J'en reviens à cet engagement. Il me semble également, par ailleurs, que si le référendum doit avoir une valeur, les participants doivent être en très grand nombre. Il ne suffit pas d'obtenir une majorité. Il y a déjà un sondage aux États-Unis qui dit qu'on est favorable à 7 contre 2 au désarmement. Cela ne suffit pas. Il faut que tous les groupes qui sont venus nous rencontrer, et nous en avons reçus beaucoup et tous ont fait valoir le même genre d'argument, il faut que tous ces groupes se mettent ensemble et travaillent pour que le plus grand nombre possible de personnes participe à ce référendum.

J'aimerais savoir ce que vous en pensez. J'aimerais également revenir à la fin pour poser une petite question. Mais j'aimerais savoir ce que les deux témoins pensent de ces deux idées: la première c'est la question de la sécurité et la

[Text]

• 2140

Mr. Stark: I am glad to hear your statements on that, although I already knew you took those views, particularly because I received a letter from the Mayor of Thunder Bay the other day saying that he was going to put it to council to hold a referendum up there.

This is one of the primary values of a referendum—the pre-referendum campaigns. In Ottawa here, I believe they took their decision in late November. There are now over 100 people already involved in organizing the Yes-campaign, and these are not Operation Dismantle people, they are just citizens and various groups and organizations in the community. And even if it does nothing else but make it an issue here, and it will probably be an issue in the municipal campaign, people will learn the things which you are pointing out—that World War III is qualitatively a completely different phenomenon than World War II. Jimmy Carter said:

World War III would be like a World War II every second of every minute of every hour for an entire afternoon.

That is 26,000 World War II's. But that does not even accommodate the radiation effects, the effect on the ozone layer, on the climate, on agriculture and the rest of it.

Some of our supporters, quite frankly, feel that this is the main value of such a referendum—the way in which it joins the issue, not only in Canada, but elsewhere to make people and particularly the media confront the issue in detail in an ongoing manner such that an educational process will take place.

In the United States, the internationally acclaimed Center for Defense Information, which is former military people working for disarmament, headed by Rear Admiral Gene Laroque, U.S. Navy (Retired), said that if it could be shown through a referendum that the majority of American people really wanted an end to the arms race, congressmen and senators would go through something akin to a religious experience. Suddenly in order to get re-elected they would have to go out and persuade their electorate that they were more for disarmament than their opponents.

I would certainly love to see New Democrats, Conservatives and Liberals engaged in this kind of competition here in this country and, in fact, I would love to see politicians the world over involved in that kind of competition.

I would also add with reference to the qualitative difference between World War III and World War II, the Department of National Defence here in Canada, 1978, wrote that their evaluation of military threats:

... unmistakably shows that the major military threat to Canada lies in the possibility of a nuclear exchange between the U.S.A. and the U.S.S.R.

[Translation]

deuxième c'est la participation massive nécessaire au processus du référendum.

M. Stark: Je suis content de vous entendre dire cela même si je connaissais déjà vos opinions parce que, entre autres, j'ai reçu une lettre du maire de Thunder Bay disant qu'il allait demander au conseil municipal de préparer un référendum à Thunder Bay,

Les campagnes préréférendaires sont un des principaux avantages du référendum. Ici, à Ottawa, je crois qu'ils ont pris une décision à la fin de novembre. Il y a maintenant plus de 100 personnes qui sont regroupées sous le parapluie du oui; ce ne sont pas des gens de notre organisation, ce sont des citoyens ordinaires et des membres de groupes et organismes divers de la localité. Quand bien même on ne ferait rien d'autre que de soulever la question, cette question sera intégrée à la campagne municipale, les gens entendront parler de ce que vous avez souligné, c'est-à-dire que la troisième guerre mondiale sera qualitativement très différente de la Seconde guerre mondiale. M. Jimmy Cartier disait:

La troisième guerre mondiale reviendrait à une deuxième guerre mondiale toutes les secondes pendant un après-midi.

Cela veut dire 26,000 secondes guerres mondiales. Et on ne parle pas des effets des radiations, de l'incidence de cette guerre sur la couche d'ozone, et sur le climat, sur l'agriculture et le reste.

En toute honnêteté, certains de nos partisans pensent que c'est là la principale valeur d'un référendum: on montre les conséquences possibles non seulement au Canada, mais partout dans le monde; les médias sont assaillis de dépêches détaillées si bien qu'il est possible d'éduquer le peuple.

Aux États-Unis, un organisme reconnu mondialement, le *Center for Defense Information* qui regroupe des anciens militaires oeuvrant pour le désarmement, et qui est présidé par le contre-amiral à la retraite Gene Laroque, de la Marine américaine, donc le centre a dit que si par un référendum la majorité des Américains montraient que la course aux armements doit avoir une fin, les représentants et les sénateurs changeraient complètement de comportement. Pour être élus à nouveau, ils devraient persuader leurs commettants qu'ils sont encore plus favorables au désarmement que leurs adversaires.

J'aimerais bien voir les Néo-démocrates, les Conservateurs et les Libéraux dans ce genre de débat au Canada; de fait, j'aimerais bien que tous les politiciens du monde soient aux prises avec un débat de ce genre.

Pour ce qui est de la différence entre la troisième et la Seconde guerre mondiale, j'aimerais ajouter que le ministère de la Défense nationale du Canada a écrit en 1978 que son évaluation de la menace militaire

... montre sans l'ombre d'un doute que la principale menace militaire contre le Canada, c'est la possibilité d'un conflit nucléaire entre les États-Unis et l'Union soviétique.

[Texte]

No great surprise. But to quote Admiral Laroque once again. He said:

It is somewhat embarrassing for military people to realize that we have no defence against Soviet missiles and they have no defence against our missiles. In the event of nuclear war the Canadian military, the American military and the Soviet military are unable to provide so much as a shred of actual protection for the country they love and want to protect.

In other words, in this completely new ballgame this element of national defence—the protection of our country against nuclear war—comes down to prevention. Therefore it is no longer a military, or at least a strictly military, assignment. It has become a political assignment. This is something which is radically new as a mode of thinking.

Einstein once said that nuclear weapons have changed virtually everything except our thinking. And I think we are gradually starting to change our thinking and to realize that this new ball game requires new modes of thinking and new approaches if we are to ever solve it.

Mr. McRae: Can I just ask another question?

The Chairman: Yes, you will be followed by Mr. Sargeant and many others.

Mr. McRae: I am concerned about the amount of money which we spend and there is some discussion that we should be sending \$16 million which would be .1 per cent of our defence budget. There is very, very little funding going to your organization—is there any funding from our External Affairs?

I feel very strongly and I certainly was one of the people who wrote a letter to the other members soliciting support among the three parties. There were three of us who did it, but I feel very strongly that there is a need for some additional funds. I gather that you are constantly being strapped and moving is difficult.

Mr. Stark: Money is an absolutely huge problem for our organization. There is an old saying which I subscribe to—“Show me the money and I will show you the policy”.

The Chairman: “... show you the way.”

Mr. Stark: When governments care about something, they put money into it. The Waldheim proposal at the last special session was to the effect that every nation should put one-tenth of one per cent of its military expenditures toward disarmament. For Canada, that would amount to \$5 million. The amount spent through our Ambassador for Disarmament's office is much less than that. Operation Dismantle is one organization which has never received a penny from the Canadian government. To reinforce what I said earlier about a sense of urgency, at our organization we have six full-time staff and a couple of almost full-time volunteers. We have worked for almost five years on this new concept. We have never been paid anything other than bed and board and in spite of that economizing, our debts exceed \$80,000.

[Traduction]

Il n'y a rien de neuf. Pour citer à nouveau l'Amiral Laroque:

Les militaires sont gênés de reconnaître que nous n'avons pas de défense contre les missiles soviétiques et que les Soviétiques n'ont pas de défense contre nos missiles. En cas de guerre nucléaire, les militaires du Canada, des États-Unis et de l'Union soviétique sont incapables d'offrir la moindre protection réelle aux pays qu'ils aiment et veulent protéger.

Autrement dit, le contexte est complètement changé, cet élément de notre défense nationale, c'est-à-dire la protection du pays contre la guerre nucléaire revient à la prévention. Il ne s'agit plus d'une tâche strictement militaire. C'est plutôt une tâche politique. C'est une façon de penser tout à fait neuve.

Einstein a déjà dit que les armes nucléaires ont tout changé sauf notre façon de penser. Je pense que progressivement, nous sommes en train de changer cela aussi et nous reconnaissons que ce nouveau contexte fait appel à de nouvelles façons de procéder si nous voulons résoudre le problème.

M. McRae: Puis-je poser une autre question?

Le président: Oui et ensuite il y aura M. Sargeant et d'autres membres.

M. McRae: Je me préoccupe de l'argent que nous dépensons et certains disent que nous devrions affecter quelque 16 millions de dollars, soit 1 p. 100 de notre budget de dépenses. C'est très peu pour votre organisme; recevez-vous des subventions du ministère des Affaires extérieures?

J'ai des opinions bien arrêtées à ce sujet et je suis un de ceux qui a rédigé une lettre invitant les députés des trois partis à se déclarer favorables à votre projet. Nous étions trois à le faire mais je pense que vous avez besoin de financement supplémentaire. Je crois comprendre que vous avez énormément de difficultés.

M. Stark: Le financement est un problème énorme de notre organisme. Un vieil adage dit qu'il faut montrer l'argent pour voir la politique.

Le président: ... pour voir la lumière.

M. Stark: Lorsque les gouvernements s'intéressent à un sujet donné, ils le financent. La proposition Waldheim à la dernière session spéciale portait que chaque nation devrait consacrer 1/10 de 1 p. 100 de ses dépenses militaires au désarmement. Pour le Canada, cela représenterait cinq millions de dollars. Le bureau de l'ambassadeur pour le désarmement dépense beaucoup moins. Notre organisation, Opération Démantèlement, n'a jamais reçu un sous du gouvernement canadien. Pour revenir à ce que je disais précédemment, au sujet de l'importance de cette question, nous avons six employés à plein temps et deux bénévoles qui travaillent à toute fin utile à plein temps. Il y a maintenant près de cinq ans que nous travaillons sur ce nouveau concept. On ne nous a jamais rien donné d'autres que la chambre et la pension comme salaire et malgré toutes ces économies, nous sommes endettés de plus de \$80,000.

[Text]

• 2145

There is simply no significant money in this country for organizations like ours which, quite frankly, are working as sincerely and seriously and perhaps even more realistically than the military for the national security of this great country.

The Chairman: Thank you.

Mr. Sargeant, followed by Dr. Hudecki.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman.

Most of my questions have been answered over the course of discussion so . . .

The Chairman: Dr. Hudecki. I am sorry.

Mr. Sargeant: I said most of them, Mr. Chairman. I will not take very long. I have a couple of questions that have come up in answers Mr. Stark has given.

In his last answer, he mentioned the Waldheim proposal. Do any countries now give the amount that Waldheim proposed and, if so, how much? Are you aware of this?

Mr. Stark: I believe only Sweden has met or exceeded the Waldheim proposal.

Mr. Sargeant: In an earlier answer, Mr. Stark, you mentioned the zero-option proposal that came from United States. In recent weeks, leading up to the Geneva Conference, there were two or three different proposals thrown on the table by both sides. Would you comment a little more on these proposals, the zero-option proposal in particular? Do you consider them to be realistic and to have much chance of being accepted, or were they just bargaining positions?

Mr. Stark: I brought with me, in case this came up—this document actually came up in earlier testimony today: *Disarmament Campaigns*.

The Chairman: Yes, we suggest that you . . .

Mr. Stark: One of the articles, on page 5, is called *The Arms Control Tricks of 1982*. What it suggests—and I feel this way myself—is that the proposals put forward so far by both sides have been largely posturing. The Soviet proposals have not been considered meaningful and sincere by the West and the zero-option—actually, there were five or six varieties of the zero-option but the one that went forward from President Reagan was considered largely a propaganda ploy by the Soviets and was evaluated as such by not all, but most of the leaders of the European peace movement.

Mr. Sargeant: Would that apply to the Soviet options, that others besides the Americans do not consider them to be serious?

Mr. Stark: Yes, my understanding is that most leaders of the European peace movement had the same sentiments towards Soviet proposals thus far.

[Translation]

C'est tout simple, il n'y a pas d'argent au Canada pour des organismes comme le nôtre, qui, il faut l'admettre, travaillent tout aussi sincèrement et sérieusement et parfois de façon plus réaliste que les militaires pour la sécurité de notre grand pays.

Le président: Merci.

Monsieur Sargeant et ensuite M. Hudecki.

M. Sargeant: Merci, monsieur le président.

Comme j'ai eu réponse à la majorité de mes questions . . .

Le président: Monsieur Hudecki. Je m'excuse.

M. Sargeant: J'ai dit la majorité de mes questions, monsieur le président. Mon intervention sera courte. Les réponses de M. Stark me portent à me poser deux questions.

Dans sa dernière réponse, il a fait allusion à la proposition Waldheim. Savez-vous si un pays consacre la proportion du budget que proposait M. Waldheim et dans l'affirmative combien d'argent cela représentait-il?

M. Stark: Seule la Suède a traduit dans les faits la proposition de M. Waldheim.

M. Sargeant: Précédemment, monsieur Stark, vous avez fait allusion à la proposition américaine portant sur l'option zéro. Dans les quelques semaines qui ont précédé la conférence de Genève, les deux parties ont présenté deux ou trois différentes propositions chacune. Pourriez-vous nous expliquer un peu plus en détail ces propositions, notamment celles portant sur l'option zéro? Pensez-vous que ces propositions sont réalistes et qu'elles pourraient être acceptées ou plutôt pensez-vous que ce ne sont que des positions de négociation?

M. Stark: Au cas où cette question serait soulevée, j'ai apporté un document auquel on a fait référence précédemment. Il s'agit du document intitulé: *Disarmement Campaigns*.

Le président: Oui, nous pourrions . . .

M. Stark: A la page 5, il y a un article intitulé *The Arms Control Tricks of 1982*. Je suis d'accord avec la teneur de cet article qui prétend que les propositions présentées jusqu'à maintenant par les deux parties ne sont que des façades. L'Ouest ne prend pas au sérieux les propositions soviétiques et l'option zéro, en fait il y avait cinq ou six variantes de cette option, mais celle qui fut présentée par le président Reagan a été vue comme étant de la propagande en Union soviétique et c'est bien ce qu'ont pensé la majorité des leaders du Mouvement européen pour la paix.

M. Sargeant: Est-ce que le même jugement a été porté pour ce qui est des propositions soviétiques, est-ce que d'autres groupes que les Américains ne les considèrent pas comme étant sérieuses?

M. Stark: Je crois savoir que la majorité des leaders du Mouvement européen pour la paix pensent la même chose pour ce qui est des propositions de l'Union soviétique.

[*Texte*]

Mr. Sargeant: Thank you. Now you can go to . . .

The Chairman: Thank you very much.

Dr. Hudecki, please.

Mr. Hudecki: I have been influenced by Jim ever since my first campaign meeting years ago. Some clarification. Number one . . . before I go to that, I think in the near future there will be a crisis in Poland again. The strategy developing there is that the public as a whole, the trade unions, will slow down, the economic picture will worsen and then the military government will collapse. Russia will likely have to take a stand and it could be very destabilizing. They can either invade the country or invite the trade unions to take over control of the country.

Both of you are deep thinkers on this problem. Would you like to give us your views on what this will do to world peace?

Mr. Stark: I found myself in a somewhat embarrassing position on this a short time ago because much as I support Solidarity, I think I understood our prime minister's reasons for not outrightly condemning martial law in Poland. Based upon this analysis, had the choice really been, and it may well have been, between martial law and civil war—I think the imposition of martial law may have saved us from World War III. Because had Poland fallen into civil war or should it fall into civil war in the next few months, which is a real possibility, I think we are looking at automatic Soviet intervention—military intervention. I think the Polish army cannot be relied upon to fire upon its own people and I think the Polish people fighting against the Soviet army would invite, and probably get, American conventional military resistance. I have very little doubt that a conventional conflict between these superpowers would go nuclear within a short period of time. It was, and remains, and probably will continue to be, a frighteningly dangerous situation.

• 2150

Mr. Hudecki: Now I think that crisis is still yet to come.

Mr. Stark: Yes.

Mr. Hudecki: What do you think, Professor Regher?

Mr. Regher: Well, I think one thing the Polish situation affords us is a look at the nature of deterrents in Europe. And I think one of the things that it clearly demonstrates for us is that deterrents in Europe are not only military deterrents. You can use defence effectively to dissuade an invader in two ways. One is that you actually mount a military force which will repel an invasion. That is to say, you fight against and prevent an invasion. And the other thing is that you arrange your society in such a way that you deny the fruits of invasion to a potential invader. And I think this goes a long way towards explaining why the Soviet Union has to date not invaded Poland.

The Soviet Union had no assurance that if it did invade Poland, it would actually be able to harvest the fruits of that

[*Traduction*]

M. Sargeant: Merci. Vous pouvez maintenant laisser . . .

Le président: Merci beaucoup.

Monsieur Hudecki, vous avez la parole.

M. Hudecki: Jim m'impressionne depuis la première fois que je l'ai rencontré il y a de nombreuses années. J'aimerais avoir certaines explications. Premièrement, je crois que sous peu, la Pologne sera encore en crise. On peut penser que l'ensemble du peuple, que le syndicat, ralentira la production, que la situation économique s'aggraverait et que le gouvernement militaire s'effondrerait. L'URSS devra prendre position et cela pourrait s'avérer très déstabilisateur. Les Soviétiques auront le choix d'inviter les syndicats à prendre le pouvoir au pays ou d'envahir le pays.

Vous avez tous les deux réfléchi longuement à ce problème. Pourriez-vous nous donner vos opinions sur les répercussions que peut avoir ce problème sur la paix dans le monde?

M. Stark: J'ai eu un peu de difficultés à ce sujet il y a quelque temps, car bien que je sois favorable au syndicat Solidarité, je crois avoir compris les raisons du premier ministre qui n'a pas voulu condamner ouvertement l'imposition de la loi martiale en Pologne. Dans ce contexte, si l'analyse est bonne et que le choix était vraiment entre l'imposition de la loi martiale et la guerre civile, et bien je pense que l'imposition de la loi martiale nous a peut-être permis d'éviter la troisième guerre mondiale. Je crois que si la guerre civile avait éclaté en Pologne ou si cette guerre éclatait dans quelques mois, ce qui est fort probable, il ne faut pas oublier que les Soviétiques interviendraient automatiquement et ce sera les militaires. Je ne crois pas qu'on puisse demander à l'armée polonaise de tirer sur les Polonais et je crois que la lutte du peuple polonais contre l'armée soviétique amènerait probablement une aide militaire conventionnelle des États-Unis. Je doute très peu qu'un conflit conventionnel entre les superpuissances dégénère en conflit nucléaire en peu de temps. C'est une situation qui est et qui demeurera très dangereuse.

M. Hudecki: Mais cette crise n'est pas encore réelle.

M. Stark: En effet.

M. Hudecki: Monsieur Regher, qu'en pensez-vous?

Professeur Regher: Et bien je pense que la situation polonaise nous permet de regarder de près les moyens de dissuasions en Europe. La crise polonaise montre clairement que les moyens de dissuasion en Europe ne sont pas seulement militaires. Il y a deux moyens d'utiliser la défense pour empêcher une invasion possible. Premièrement, on peut se doter d'une force militaire qui repoussera l'envahisseur. C'est-à-dire qu'on se bat contre l'invasion. Deuxièmement, la société peut faire en sorte que l'envahisseur ne retire rien de son intervention. Et à mon avis, cela explique assez bien pourquoi les Soviétiques n'ont pas encore envahi la Pologne.

Si l'Union soviétique envahissait la Pologne, rien ne garantit qu'elle pourrait récolter les fruits de son invasion. C'est-à-dire

[Text]

invasion. That is to say, instead of gaining a more stable Poland, a Poland more solidly within its orb and so forth, it may well have inherited a less stable Poland—a civil war or all the rest of it. It clearly is not Western military might that has kept the Soviet Union out of Poland, and I do not think it will in the future. And that has relevance—I am not commenting so much on what may or may not happen in Poland—for the nature of European security in the future.

In Europe, a very prominent element of discussion is the element of neutrality or neutralism as they call it in Europe, and for a lack of a better word, a social defence force. The way in which you keep the Soviet Union out is not to threaten the Soviet Union with counter-attack, but with a conventional force structure that is essentially defensive. That is to say, it concentrates not on tanks and armour but on antitank and so forth.

And that you combine with a strong social defence movement such as Solidarity, such as the kind that you had in Poland. That offers a means of deterring the Soviet Union because you build up the possibility of repelling an attack and you build up the possibility of denying the fruits of invasion. And it does not, at the same time, threaten the Soviet Union. It gets away from that whole business of trying to make them as insecure as possible. You can set up a defensive force structure which is not essentially threatening, but is defensive and is an effective deterrent.

Even though, as you indicate, Polish history is not completed by any stretch of the imagination, to date it affords us an example of an effective non-military deterrent. And the Europeans are very interested in that and are very actively engaged in investigating that.

Mr. Chairman, if I may say one other thing and that has to do with where we spend our money.

• 2155

Mr. Stark and any of us who work with non-governmental organizations know that money is very scarce. But we know also that, for example, the Department of National Defence funds chairs of strategic studies at various universities, and in my written document I try to draw a distinction between strategic analysis and peace research. The answers that you find are very, very much conditioned by the questions that you ask, and the question that you ask in strategic analysis is, how do you employ armed force towards meeting your national interest? That is to say, the question is not how do you reduce the role of armed force in international affairs, but how do you effectively use armed force in the pursuit of your national interests.

If you ask those questions, you get the kind of answers that we are getting: you deploy greater threats, you deploy instruments of coercion, and so forth. But if you ask the question, how do we begin to resolve political conflicts without resorting to force, which is what the European peace research commu-

[Translation]

que l'Union soviétique ne gagnerait pas une Pologne nécessairement plus stable qui soit mieux intégrée, l'Union soviétique pourrait hériter d'une Pologne encore plus déstabilisée, avec une guerre civile et tout le reste. Il est bien évident que ce n'est pas la volonté militaire occidentale qui a empêché l'Union soviétique d'envahir la Pologne, je ne crois pas non plus que nous pourrions le faire à l'avenir. Je ne veux pas faire des commentaires sur la situation possible en Pologne, mais cela me ramène à la nature de la sécurité en Europe pour l'avenir.

En Europe, on parle énormément de neutralisme et d'une force de défense sociale. Pour garder l'Union soviétique à distance, il ne faut pas menacer ce pays d'une contre-attaque mais bien lui opposer une structure de force conventionnelle qui soit essentiellement défensive. C'est-à-dire une force qui ne se dote pas de chars d'assaut et de véhicules blindés mais de moyens de défense anti-chars et ainsi de suite.

A cette structure de force, vous ajoutez un mouvement de défense sociale fort, tel que le syndicat Solidarité en Pologne. Vous avez ainsi un bon moyen de dissuasion car vous vous donnez la possibilité de repousser une attaque et vous vous donnez également la possibilité d'empêcher l'envahisseur de récolter les fruits de son invasion. Ce faisant, vous ne menacez pas l'Union soviétique. Il n'y a pas cet élément de crainte qu'on veut imposer à l'Union soviétique. On peut se doter d'une structure de force défensive qui ne soit pas menaçante, mais qui soit défensive et qui constitue en fait, un bon moyen de dissuasion.

Quand bien même, comme vous l'avez dit, l'expérience polonaise n'a pas fini de se dérouler, nous pouvons quand même en tirer des conclusions; il existe des moyens efficaces de dissuasion qui ne sont pas militaires. Les Européens sont très intéressés à ces moyens et ils les étudient de très près.

Monsieur le président, si vous me permettez une autre intervention qui a trait à nos dépenses.

M. Stark et tous ceux qui travaillent dans les organismes non gouvernementaux savent que l'argent est très rare. Par ailleurs nous savons également que par exemple le ministère de la Défense nationale subventionne des chaires d'études stratégiques dans différentes universités; dans mon mémoire, j'essaie de faire la distinction entre l'analyse stratégique et la recherche pour la paix. Les réponses sont fortement teintées par les questions qui sont posées et en analyse stratégique, on cherche à savoir comment les forces armées peuvent contribuer aux intérêts nationaux. C'est-à-dire qu'on ne cherche pas à savoir comment on peut réduire le rôle des forces armées dans les affaires internationales, mais bien comment utiliser ces mêmes forces armées pour le bien des intérêts nationaux.

Dans ce contexte, les réponses sont simples: il faut intensifier la menace, il faut déployer des moyens de coercition et ainsi de suite. Cependant, si la question est changée, si on se demande comment résoudre les conflits politiques sans avoir recours aux forces armées, c'est la question que la commu-

[Texte]

nity does—and it is a very advanced community in Europe, unlike what it is in North America—you get a very different set of answers. That is why European political scientists and academics are heavily concentrating their investigations on such things as social defence, neutralism, “Finlandization” of eastern Europe, “Canadization”, perhaps, of western Europe—a whole range of those kinds of questions, seeking alternative policies.

In the United States, what do we get? We get strategic analysis, which goes at great length into how we can develop usable nuclear weapons, clean bombs; that is the kind of answer you get. We are putting all our money into asking the strategic analysis kind of question, and we are getting that kind of answer. It is urgent that we put money elsewhere, into asking a different set of questions.

Mr. Hudecki: My other one is just a simple one for clarification. How could you, Mr. Stark, say that a vote is credible if you are not able to extend the referendum to people like the Third World and countries ruled by military governments? The only global experiment that has worked, in my experience, was to eliminate smallpox from the surface of the earth. Although I am supportive of it and I want to see it work, I do not see how a referendum is going to work for the millions of people who are in the Third World, who are under military regimes, and so on.

Mr. Stark: First of all, the strategy of a world referendum would of course not be credible unless it included these nations. What I said in my address was that the Third World states, even the military dictatorships, have a strong motivation to conduct the ballot. When I was down at the United Nations I found myself, strangely, with a very strong ally in Argentina, which is on Amnesty International's top 10 list of terrible nations to live in because of their human rights record. Now, why would a military dictatorship like that have an interest in what we are doing, and the answer is very clear. It comes down to the almighty buck.

The equation is something like this: \$600 or so billion a year on arms; an estimated \$20, \$30, maybe \$40 billion a year to seriously address and resolve most of the development problems of this world. The *New Internationalist* estimate is actually a little less than \$20 billion a year to feed, clothe, house, educate and give medical attention to all the world's needy people, up to basic subsistence level. In other words, they know perfectly well that until the arms race is ended they will never get, from the rich parts of the world, the big dollars that they need to address development problems.

Mr. Hudecki: But that vote would be vote by coercion, not by a democratic procedure.

Mr. Stark: In terms of the fairness of the vote, the feedback I got at the United Nations was to the effect that any country which decided to conduct the vote would judge that the risks of

[Traduction]

nauté de recherche pour la paix en Europe se pose, les réponses sont très différentes. Je dois dire qu'en Europe, la recherche pour la paix est très avancée, contrairement à ce que nous avons ici. Les spécialistes et les théoriciens de la science politique européenne font des analyses profondes de choses très différentes telles que la défense sociale, le neutralisme, la «finlandisation» de l'Est de l'Europe, la canadienisation de l'Ouest de l'Europe; ils se penchent sur des questions complètement différentes et cherchent à trouver des politiques nouvelles.

Qu'avons-nous aux États-Unis? Aux États-Unis, nous avons des analystes stratégiques qui se creusent les méninges pour voir comment nous pouvons mettre au point des armes nucléaires utilisables; ce sont là les réponses que nous avons. Nous ne subventionnons que les chaires d'analyses stratégiques qui posent ce genre de questions, et bien sûr, nous recevons ce genre de réponses. De toute urgence, nous devons financer d'autres sources, nous devons poser d'autres questions.

M. Hudecki: J'aimerais maintenant que vous m'expliquiez quelque chose. Monsieur Stark, comment pouvez-vous dire qu'un vote sera digne de foi si les peuples du Tiers monde et des pays gouvernés par des militaires ne participent pas à ce référendum? A ma connaissance, la seule expérience mondiale qui ait réussi, ce fut l'élimination de la petite vérole. Je suis favorable à votre référendum, je veux qu'il ait lieu, mais je ne vois pas comment il peut être appliqué dans les pays du Tiers monde et dans les dictatures militaires.

M. Stark: Tout d'abord, il est bien évident qu'un référendum mondial serait inutile si ces nations n'y participent pas. J'ai cependant déjà dit que les pays du Tiers monde, et même des dictatures militaires, sont fortement motivés à tenir ce référendum. Lorsque j'étais aux Nations Unies, j'ai été étonné de découvrir que l'Argentine, qui est sur les listes des dix pires pays pour ce qui est des droits de la personne, selon Amnistie internationale, donc l'Argentine était très favorable à mon idée. Il est facile de comprendre pourquoi une dictature militaire telle que celle de l'Argentine s'intéresse à ce référendum. C'est une question d'argent.

Le choix est le suivant: dépenser quelques 600 milliards de dollars par année pour l'armement; ou quelques 20, 30 ou même 40 milliards par année pour régler la majorité des problèmes de développement du Tiers monde. Selon le *New Internationalist*, il faut un peu moins de 20 milliards de dollars par année pour nourrir, habiller, loger, éduquer et soigner tous les nécessiteux du monde, pour assurer leur subsistance. Autrement dit, tous ces pays savent très bien qu'à moins que la course aux armements ne prenne fin, ils ne recevront jamais l'argent dont ils ont besoin pour régler leurs problèmes internes.

M. Hudecki: Mais il s'agirait d'un vote rendu par coercion et non par une voie démocratique.

M. Stark: Quant aux élections et aux principes de justice appliqués, d'après les renseignements provenant des Nations-Unies, tout pays qui décide de lancer des élections jugerait que

[Text]

being caught cheating would be too great to actually do that. If they were really not interested in helping the disarmament process, they would choose not to run the vote, but if they are going to run the vote, not only will the eyes of the world be upon them, there will also be a certain number of UN observers there to verify the efficacy of the process. My larger concern is that in many of these countries there will not be the free and open, cut and thrust of debate we are accustomed to in our democracy. That is a limitation of any global exercise, given our imperfect world.

• 2200

Mr. Hudecki: Thank you.

The Chairman: We will now go to Mr. McKinnon, followed by Mr. Bloomfield, Mr. Flis.

Mr. McKinnon: I have just a couple of questions.

Mr. Stark, if I understood you correctly when you were answering Mr. Wenman, you said the Warsaw Pact nations all assured you they would support your motion at the United Nations and would conduct a referendum within their countries. Did I understand you correctly?

Mr. Stark: Yes.

Mr. McKinnon: What level was the Russian who told you they would conduct a referendum in their country?

Mr. Stark: In New York I met with two representatives; the ambassador and one other. In Canada, I have discussed this with Ambassador Alexander Yakovlev at the Soviet Embassy and with the ambassadors of other Warsaw Pact nations. We had a representative of the Soviet Union at our conference last November on a panel with an American who said—stressing that they do not need a referendum in their country. He said publicly that they would support it in the UN and conduct it in their country. As I mentioned earlier, it would be a very inefficient, in fact, misleading initiative unless we were sure the Soviet nations would also participate. Frankly, we would have folded up the organization, Operation Dismantle, in 1979 had we not had an indication that the Soviets would participate.

Because they have had so many years of advocating disarmament, whether or not they were sincere, they would look terribly foolish to now oppose a democratic approach to a goal they had already agreed upon and negotiated, which is not being achieved by any other method. It might be said we have them in a corner on this one, that they would find it politically impossible not to go along with it were it to go forward in the United Nations.

Mr. McKinnon: In some of your early remarks, you mentioned we had to try something new because we have done nothing for 35 years and the system has failed. I am not sure it has failed. There was not a major war between the major powers during that 35 years which, I suppose, the odds were against. I think it is partly because of the terrible war we

[Translation]

les risques d'être découvert en train de tricher sont trop grand pour que le jeu en vaille la chandelle. Si ces pays ne sont pas vraiment intéressés à contribuer au désarmement, ils ne tiendront pas leur référendum; cependant, s'ils tiennent leur référendum, non seulement le monde entier les surveillera, mais il y aura également un certain nombre d'observateurs des Nations Unies pour attester du processus. Malheureusement, dans bon nombre de ces pays, il n'y aura pas le débat libre et ouvert auquel nous sommes habitués ici. C'est là une limite d'un exercice mondial, il faut reconnaître que le monde n'est pas parfait.

M. Hudecki: Merci.

Le président: Nous passons maintenant à M. McKinnon, suivi de M. Bloomfield et de M. Flis.

M. McKinnon: Je n'ai que deux questions.

Monsieur Stark, si j'ai bien compris votre réponse à la question de M. Wenman, vous avez dit que les nations du Pacte de Varsovie vous ont assuré qu'elles voteraient en faveur de votre motion aux Nations Unies et qu'elles feraient un référendum interne. Est-ce bien ce que vous avez dit?

M. Stark: Oui.

M. McKinnon: Quel poste occupait le Soviétique qui vous a dit qu'il y aurait un référendum dans son pays?

M. Stark: A New York, j'ai rencontré deux représentants: l'ambassadeur et une autre personne. Au Canada, j'ai discuté de cette question avec l'ambassadeur Alexander Yakovlev de l'Union soviétique et avec les ambassadeurs des autres pays du Pacte de Varsovie. Un représentant de l'Union soviétique a participé à notre conférence en novembre dernier, il a fait partie d'un comité qui comprenait également un Américain et il a dit qu'il n'était pas nécessaire de tenir un référendum en URSS. Il a dit clairement qu'il serait favorable à la motion qui sera présentée aux Nations Unies et qu'il ferait un référendum en URSS. Comme je l'ai dit précédemment, ce serait une initiative inefficace et en fait faussée si nous n'étions pas convaincus que les Nations de l'Est participeront également au référendum. A vrai dire, notre groupe, Opération Démantèlement, serait disparu en 1979 si nous n'avions pas cru que les Soviétiques participeraient au référendum.

Peu importe leur honnêteté intellectuelle, il y a tellement longtemps que les Soviétiques réclament le désarmement, ils ne peuvent pas maintenant s'opposer à un moyen démocratique pour en arriver à un but qu'ils ont déjà accepté et qu'il n'y a pas moyen d'atteindre d'une autre façon. On peut dire que les Soviétiques sont coincés à ce sujet, il leur est politiquement impossible de voter contre la motion si elle est présentée aux Nations Unies.

M. McKinnon: Au début de la séance, vous avez dit qu'il faut essayer quelque chose de nouveau parce que rien n'a fonctionné depuis 35 ans. Je ne suis pas convaincu. Et pendant ces 35 ans, il n'y a pas eu de guerre importante entre les grandes puissances. Je crois que cette absence de guerre est due en partie à la nature de la guerre que nous aurions, compte

[Texte]

would have, given the vast quantities of nuclear weapons around. On the modernization —that is a great euphemism; modernization always sticks in my throat when I say it— of nuclear weapons or a theatre of nuclear weapons in Europe, there was a bargain struck between the other NATO countries and the United States that it was to be the two track. The other one was to be some disarmament. One of the witnesses the other day said the Americans had carried out their promise to lessen their force in Europe by 1,000 warheads. Can you corroborate the evidence given on that matter?

Mr. Stark: I cannot. It comes as a surprise to me. I believe the Soviets offered to reduce their warheads by up to 1,000 if the Americans would follow suit over a ten-year period. I have not heard of the Americans making such a proposal.

Mr. McKinnon: We were told last week they had. They were supposed to do this; mind you, it was not a net loss of 1,000. This was included in bringing in something like 500 of the GLCM's and the Trojan IIs but I was assured they had reduced their . . . I suppose they might be tactical weapons or intermediate range; I do not know which.

Professor Regher: It is not a reference to the retirement of Pershing I?

Mr. McKinnon: That could be. I do not think they had 1,000 Pershing I's.

Professor Regher: No.

Mr. McKinnon: That is all I have. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Bloomfield, please, followed by . . . briefly I hope, if it is possible, without cutting you off, and your answers. Mr. Bloomfield, followed by Mr. Flis.

• 2205

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman. Dr. Regehr, I would like to ask you a few questions. If we could change places and you became responsible for the security of Canada, would you dismantle our military and cut the military budget?

Professor Regher: No.

Mr. Bloomfield: And would you withdraw from NORAD?

Professor Regher: Yes.

Mr. Bloomfield: And NATO?

Professor Regher: I would seek to pursue the kinds of policies I was advocating here. If that makes it impossible to stay within NATO, which it might, then yes. But the question of membership in NATO, I think, begs the question of the kind of policy you want to pursue with regard to Europe.

[Traduction]

tenu des armes nucléaires. Pour ce qui est de la modernisation, et je déteste ce mot, je m'étouffe chaque fois que je dois le dire, pour ce qui est de la modernisation des armements nucléaires ou du théâtre européen de guerre nucléaire, il y a eu une entente entre les pays de l'OTAN et les États-Unis; c'était une entente à deux volets. Le deuxième volet, c'était le désarmement. L'autre jour, un témoin nous a dit que les Américains avaient respecté leur promesse de réduire leurs forces en Europe de 1,000 têtes explosives. Pouvez-vous nous confirmer cette déclaration?

M. Stark: Non. Cette déclaration m'étonne. Je croyais que les Soviétiques avaient offert de réduire leurs têtes explosive jusqu'à concurrence de 1,000 si les Américains acceptaient de faire de même sur une période de 10 ans. Je ne savais pas que les Américains avaient fait une telle proposition.

M. McKinnon: On nous a dit la semaine dernière que cette proposition avait été faite. C'est ce qu'on nous a dit, remarquez qu'il ne s'agissait pas d'une perte nette de 1,000 têtes explosives. Cette proposition portait également sur 500 GLCM et également sur les Trojan II, mais on m'a dit que les Américains avaient réduit le nombre de leurs têtes explosives. Je suppose qu'il s'agit d'armes tactiques de portée intermédiaire; je ne sais pas lesquelles.

Professeur Regher: Est-ce que ce n'était pas le retrait des missiles Pershing I?

M. McKinnon: C'est possible. Je ne pense pas que les Américains aient eu 1,000 Pershing I.

Professeur Regher: Non.

M. McKinnon: Je n'ai plus de questions. Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup. Je donne maintenant la parole à M. Bloomfield en lui demandant si possible d'être bref. Donc c'est M. Bloomfield et ensuite M. Flis.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président. Docteur Regher, j'aimerais vous poser quelques questions. Supposons que nous changions de place et que vous deveniez responsable de la sécurité du Canada: est-ce que vous réduiriez le budget militaire, est-ce que vous commenceriez à démanteler notre appareil militaire?

Professeur Regher: Non.

M. Bloomfield: Est-ce que vous essayeriez de vous retirer de NORAD?

Professeur Regher: Oui.

M. Bloomfield: Et de l'OTAN?

Professeur Regher: J'essaierais de suivre une politique semblable à ce que je viens de décrire. Si dans ces conditions il s'avérait possible de rester à l'OTAN, alors dans ce cas, peut-être que j'y resterais. Mais avant de régler la question de notre appartenance à l'OTAN, il faut d'abord décider ce que nous voulons faire en ce qui concerne l'Europe.

[Text]

Mr. Bloomfield: My understanding is that they are both defensive organizations. Why would you want to withdraw?

Professor Regher: Is the MX missile a defensive missile?

Mr. Bloomfield: I did not know that was part of NATO.

Professor Regher: It is part of the NATO power.

Mr. Bloomfield: Agreed.

Professor Regher: Let us ask about the Pershing 2 then. Is that a defensive missile?

Mr. Bloomfield: It is if facing an SS-20.

Professor Regher: It is not if facing an SS-20. It does not matter what it is facing. What it is doing is threatening a first strike against the Soviet Union. It is entirely irrelevant as to what it is facing. What is a defensive missile with regard to nuclear deterrents is a missile which is not designed to take out, on a first-strike, first-use basis, the Soviet land-based missiles. That is a defensive missile. A missile that is designed to be used first, not in retaliation to attack, but to initiate attack against a Soviet weapon system is an offensive missile.

Mr. Bloomfield: I take it you would outlaw the first-strike right?

Professor Regher: Yes.

Mr. Bloomfield: Why not the second?

Professor Regher: That, as Mr. McKinnon has said—and it may be a debatable point, but I accept it now for the sake of argument—that has been the basis of strategic stability, the capacity for a second-strike retaliatory strike. It is of an entirely different order from a first strike.

Mr. Bloomfield: If you are going to save the world from destruction, why would you respond?

Professor Regher: Why would you use it first?

Mr. Bloomfield: If we outlawed it first . . .

Professor Regher: The point is that, if you are assured of destruction, why would you strike first?

Mr. Bloomfield: And then if you do not strike once or twice, then you would not need any weapons at all.

Professor Regher: Pardon.

Mr. Bloomfield: If you do not strike first and you miss the second strike, you would not need any weapons at all.

Professor Regher: You would not need any nuclear weapons.

Mr. Bloomfield: And no one could accuse of being aggressive.

Professor Regher: I am having a little trouble following the line of argument.

[Translation]

M. Bloomfield: J'avais cru que dans les deux cas il s'agissait d'organismes défensifs. Pourquoi les quitter?

Professeur Regher: Est-ce que le missile MX est un missile défensif?

M. Bloomfield: Je ne savais pas qu'il y en avait à l'OTAN.

Professeur Regher: Ils font partie du système de l'OTAN.

M. Bloomfield: D'accord.

Professeur Regher: Et la même chose vaut pour le Pershing II; pensez-vous que ce soit un missile défensif?

M. Bloomfield: S'il se trouve en face d'un SS-20.

Professeur Regher: Peu importe ce qui se trouve en face, même si ce n'est pas un SS-20. C'est une arme offensive qui menace l'Union soviétique. Peu importe ce qui se trouve en face, ça n'a pas la moindre importance. Quand il s'agit de facteurs de dissuasion nucléaire, un missile défensif, c'est une arme qui n'est pas conçue pour attaquer la première des missiles soviétiques au sol. Voilà ce qu'est un missile défensif. Par contre, un missile qui est conçu pour être utilisé en premier et non pas en réaction contre une attaque qui a déjà eu lieu, une arme qui peut attaquer un système d'armement soviétique, ça, c'est un missile offensif.

M. Bloomfield: Et vous voudriez éliminer cette possibilité de prendre l'initiative?

Professeur Regher: Oui.

M. Bloomfield: Et pourquoi pas la réaction?

Professeur Regher: Comme M. McKinnon l'a dit, cela mérite peut-être d'être discuté, mais pour les fins de la discussion, supposons que cela ait vraiment constitué la base de la stabilité stratégique, cette possibilité de frapper par mesures de représailles. C'est tout à fait différent d'une première attaque.

M. Bloomfield: Si vous voulez vraiment sauver le monde de la destruction, pourquoi réagiriez-vous?

Professeur Regher: Pourquoi frapper les premiers?

M. Bloomfield: Si nous commençons par l'interdire . . .

Professeur Regher: C'est justement la question, si vous êtes certain de la destruction, pourquoi frapper les premiers?

M. Bloomfield: Dans ce cas, si vous ne voulez frapper ni les premiers, ni par mesures de représailles, vous n'avez pas besoin d'arme du tout.

Professeur Regher: Pardon.

M. Bloomfield: Si vous n'êtes pas les premiers à frapper et si en cas d'attaque, vous ne réagissez pas, vous n'avez vraiment pas besoin d'arme.

Professeur Regher: Vous n'avez pas besoin d'armes nucléaires.

M. Bloomfield: Et personne ne peut vous accuser d'agression.

Professeur Regher: J'ai du mal à suivre la discussion.

[Texte]

Mr. Bloomfield: I sat here all day, maybe I am just a little bit flustered, and I am sure that—

The Chairman: Take the time you need.

Mr. Bloomfield: —if the world referendum were held—and I am sure you would agree the elections in the Soviet Union and the Eastern bloc are not held in the same manner as ours are, and the same input would not be there—would you worry about the Soviet Union agreeing to disarmament and taking a vote for whatever that would matter, and brainwashing our society into believing in a false security?

Professor Regher: I do not know that the Soviet Union . . . The issue is: What is the nature of Soviet force structure, and what is the nature of NATO force structure? That is the issue. It is not a question of who is brainwashing who. You look at the force structure. The point is that the development of new weapon systems which are aggressive, by nature, which are designed not for second use, but for first use, do not contribute to deterrents. They do not create stability; they create instability. The reason they are deployed is not . . . They are not intended to create stability. They are intended to advance the interests of those who deploy them. That is what they are for.

Mr. Bloomfield: I worry about it just being a one-way street, where the Western bloc nations could be hoodwinked, for the lack of better terminology, into believing in disarmament while the Soviets hid theirs in the bushes.

• 2210

Professor Regher: George Kennan, who is the father of the cold war—he has all the credentials you might want—has proposed that the United States could unilaterally cut back their nuclear weapons arsenal by 50 per cent without undermining the security of the United States one iota. The remaining 50 per cent, 6,000 nuclear weapons, are fully adequate for a second strike retaliatory force which would deter the Soviet Union.

Mr. Wenman: Why do you not ask the Soviet Union to do the same thing, for balance?

Mr. McKinnon: Could I get a supplementary, Mr. Chairman?

The Chairman: Yes, a supplementary, then Mr. Stark wants to add a word.

Mr. McKinnon: You have rather flabbergasted me with your comment that the Pershing 2 is a first-strike weapon—

Professor Regher: A first-use weapon.

Mr. McKinnon: —a first-use weapon which you think is to destroy the Warsaw Pact weapons. As it is outraged by something like 2,500 miles by the SS-20, I fail to see how you can see it as much of a threat to the SS-20.

[Traduction]

M. Bloomfield: Je suis assis ici depuis ce matin et je commence peut-être à perdre patience; je suis certain . . .

Le président: Prenez votre temps.

M. Bloomfield: . . . que si l'on tenait un référendum mondial . . . Evidemment, vous devez reconnaître que les élections en Union soviétique et dans tout le Bloc de l'Est ne sont pas exactement ce qu'elles sont chez nous et par conséquent, les résultats ne seraient pas tout à fait comparables. Quoi qu'il en soit, est-ce que vous craindriez de voir l'Union soviétique accepter le désarmement, voter dans ce sens, quelle que soit la valeur de ce vote, pour procéder ensuite à un lavage de cerveau en règle et imprégner notre société d'un sentiment de fausse sécurité?

Professeur Regher: Je ne sais pas si l'Union soviétique . . . Ce qui importe c'est de connaître les caractéristiques de la structure militaire soviétique et, parallèlement, celles de la structure militaire soviétique. Voilà la question. Ces histoires de lavage de cerveau importent peu. C'est la structure des forces qui importe. Ce que je prétends, c'est qu'en mettant au point de nouveaux systèmes d'armement qui sont de nature agressive, c'est-à-dire qui ne sont pas conçus pour la réaction mais bien pour frapper les premiers, on ne contribue en rien au facteur de dissuasion. Ce n'est pas ainsi qu'on crée la stabilité, au contraire, c'est une source d'instabilité. En déployant ces armes, on ne recherche pas la stabilité, on défend uniquement les intérêts de ceux qui les déploient. C'est à cela que ces armes servent.

M. Bloomfield: Mais je crains que tout cela ne soit à sens unique, que le bloc occidental ne se laisse jeter de la poudre aux yeux, n'accepte de croire au désarmement pendant que les Soviétiques continuent à s'armer au fond des bois.

Professeur Regher: George Kennan, qui est le père de la guerre froide et qui a toutes les qualifications que vous pouvez souhaiter, a proposé que les États-Unis réduisent unilatéralement leurs arsenaux nucléaires de 50 p. 100, ajoutant que cela ne porterait en rien atteinte à la sécurité des États-Unis. Quant au 50 p. 100 restant, c'est-à-dire 6,000 armes nucléaires, elles seraient amplement suffisantes pour une opération de repréailles suffisant à dissuader l'Union soviétique.

M. Wenman: Pourquoi ne pas demander à l'Union soviétique de faire la même chose pour des raisons d'équilibre?

M. McKinnon: Vous me permettez une question supplémentaire, monsieur le président?

Le président: Oui, une question supplémentaire, puis M. Stark veut ajouter quelque chose.

M. McKinnon: Vous m'avez passablement soufflé quand vous avez dit que le Pershing 2 était une arme offensive . . .

Professeur Regher: Une arme offensive.

M. McKinnon: . . . une arme offensive que vous voyez en train de détruire les armes du Pacte de Varsovie. Étant donné que la portée du SS-20 dépasse celle du Pershing de quelque

[Text]

Professor Regher: There are Pershing 2s coming along with that same range.

Mr. McKinnon: My information is that the Pershing 2 is going to have about three times the range of the Pershing 1 which is about 500 miles and so would be 1,500 miles, but the SS-20 has a range of 4,000 miles.

Professor Regher: You may be right. I thought I read that there was a second generation of Pershing 2s coming along which would extend the range, but I may be wrong. If it is not intended for use against the SS-20, it is certainly intended for use against military installations. It is not a general retaliatory weapon. If you wanted to have a massive retaliation weapon, you would not reduce it to a 15 kiloton warhead, or something like that, which is a very small warhead.

Mr. Bloomfield: Mr. Chairman, I have one final question. If you are going to make Canada a free zone, we should notify all the nuclear powers that they must not overfly our property.

Professor Regher: Absolutely. You may be interested to know that Latin American has a nuclear weapon-free zone and that Latin American countries have made precisely those treaties with the nuclear weapon states.

Mr. Bloomfield: I am not sure if that is reasonable or practical in our position.

Thank you.

The Chairman: Thank you.

Mr. Flis, you are next.

Mr. Flis: Actually, my first question begins where Mr. Bloomfield left off. I think you are suggesting that Canada become a nuclear-free zone; that is very admirable. Did you mean getting rid of nuclear power plants in Canada also, or were you just thinking of arms?

Professor Regher: No, this proposal is nuclear weapon-free zone.

Mr. Flis: Nuclear weapon-free zone, right. If a nuclear war broke out between the two superpowers, are we not in the dead centre of this battle and do you honestly think that one or the other of the superpowers will really honour this free zone?

Professor Regher: That, obviously, is not the point of a nuclear weapon-free zone. It is irrelevant when it comes to nuclear war, right? That has nothing to do with the proposal. The point of a nuclear weapon-free zone is the nature of diplomacy which you then can pursue; that is the issue. If nuclear war breaks out—

The Chairman: Then you are stuck.

[Translation]

2,500 milles, je vois mal quel danger cela peut représenter pour le SS-20.

Professeur Regher: Il y a deux Pershing 2 qui sont sur le point de sortir et qui atteignent la même portée.

M. McKinnon: J'avais cru que le Pershing 2 aurait une portée triple de celle du Pershing 1 qui est d'environ 500 milles; cela nous amène donc à 1,500 milles; or, le SS-20 a une portée de 4,000 milles.

Professeur Regher: Vous avez peut-être raison. Je croyais avoir lu qu'il y avait une deuxième génération de Pershing 2 qui était pratiquement prête et dont la portée était bien plus longue, mais je me trompe peut-être. De toute façon, si on ne veut pas les utiliser contre les SS-20, on a certainement l'intention de s'en servir contre des installations militaires. Ce n'est pas, par définition, une arme de représailles. Vous ne réduisez pas l'ogive à quelque chose comme 15 kilotonnes, ce qui est extrêmement petit, quand vous voulez une arme destinée à des représailles massives.

M. Bloomfield: Monsieur le président, une dernière question. Si vous voulez faire du Canada une zone libre, il faudrait avertir toutes les puissances nucléaires qu'elles ne doivent pas survoler notre territoire.

Professeur Regher: Absolument. Il est intéressant de noter que l'Amérique Latine a une zone libre d'armes nucléaires et que les pays d'Amérique Latine ont précisément signé des traités dans ce sens avec les États qui possèdent des armes nucléaires.

M. Bloomfield: Je doute que cela soit raisonnable ou pratique dans notre cas.

Merci.

Le président: Merci.

Monsieur Flis, c'est à vous.

M. Flis: Je vais reprendre là où M. Bloomfield s'est arrêté. Vous proposez de faire du Canada une zone libre nucléaire. Cela est tout à fait admirable. Est-ce que vous voulez en même temps supprimer les centrales nucléaires canadiennes, ou bien est-ce que vous ne pensez qu'aux armements?

Professeur Regher: Non, il s'agit uniquement des armements nucléaires.

M. Flis: Une zone libre de tout armement nucléaire, d'accord. Si une guerre nucléaire se déclarait entre les deux superpuissances, est-ce que nous ne nous trouvons pas justement en plein milieu du champ de bataille et pouvez-vous honnêtement croire que les deux superpuissances respecteront cette zone libre?

Professeur Regher: Ca, ça n'a rien à voir avec une zone libre d'armes nucléaires. En cas de guerre nucléaire, n'est-ce pas, cela n'a plus grande importance? Cela n'a rien à voir avec la proposition. La raison d'être d'une zone libre d'armes nucléaires, c'est la diplomatie que cela rend possible. D'un autre côté, si une guerre nucléaire se déclare...

Le président: Vous êtes pris au piège.

[Texte]

Professor Regher: —yes; no one will ask whether we have a nuclear weapon-free zone until that point.

The point of a nuclear weapon-free zone is to influence the nature of the diplomacy that you pursue, as in the examples I gave. How do you pursue objective questions on the role of the Cruise missile in Europe when you have just spent \$13 billion to help a Canadian company get a contract on it?

Mr. Flis: Right. I was interested—and I forget which witness mentioned this already, Mr. Chairman—in comments about nuclear weapons being instruments of intimidation. The witness suggested that maybe the middle powers should remove themselves from such alliances. Were you suggesting that Canada remove itself from NATO, and a country like Poland would remove itself from the Warsaw Pact alliance?

Professor Regher: No, I was not suggesting that. I know those kinds of proposals have been made. I was not addressing that and I was also not saying that we should remove ourselves from the alliances. I did not say it in that context. What I was saying was that we withdraw our consent.

You see, a government requires the consent of the people and to throw your nuclear weight around requires the consent of one's allies as well. Governments such as the Canadian government should play a major role in either granting or withholding their consent and the legitimacy they provide to nuclear weapons being wielded by others. The nuclear weapons states will not on their own reduce their reliance upon nuclear weapons. The nuclear weapons states need to become pariahs in the world. We need to treat them the way we treat South Africa.

• 2215

Mr. Flis: I would like to hear from the witnesses their views on the sophisticated satellite monitoring systems of the two superpowers. Should we, at the UN, promote the super powers in developing these systems even further, or should we also be encouraging them to disarm these satellite monitoring systems?

Mr. Stark: Actually, the satellites are one of the essential ingredients in any verification process. They are called national technical means and without them we have no realistic probability of accurately verifying any disarmament process. Of course, on-site inspection is another component the Russians have not been terribly keen on. They say they would accommodate it in the event of some actual disarmament, but one of the more interesting proposals is for the UN to have its own spy satellite, and spy on everybody, and make the information public. I feel very positive about that proposal.

Mr. Flis: Is it a proposal you suggest Canada should make at the UN?

[Traduction]

Professeur Regher: ... Oui. Jusqu'à ce moment-là, personne ne nous demandera si nous avons une zone libre d'armes nucléaires.

Une zone libre vous confère certains atouts diplomatiques, comme dans les exemples que je vous ai donnés. Comment pouvez-vous discuter objectivement du rôle du missile de croisière en Europe quand vous venez tout juste de dépenser 13 milliards de dollars pour aider une compagnie canadienne à obtenir un contrat de fournitures.

M. Flis: Exactement. L'un de nos témoins, je ne sais plus lequel, monsieur le président, nous a dit que les armes nucléaires étaient des instruments d'intimidation, cela m'a beaucoup intéressé. Il a ajouté que les moyennes puissances devraient peut-être se retirer de ces alliances. Pensez-vous que le Canada devrait se retirer de l'OTAN, qu'un pays comme la Pologne accepterait de se retirer de l'Alliance de Varsovie?

Professeur Regher: Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je sais que des propositions dans ce sens ont été faites, mais ce n'est pas de cela que je parlais et je ne prétends pas non plus que nous renoncions aux alliances que nous avons formées. Ce que j'ai dit n'allait pas dans ce sens. C'est notre assentiment que nous devons retirer.

Vous comprenez, d'une part un gouvernement a besoin de l'assentiment de sa population et d'autre part, pour menacer vos adversaires avec un vocabulaire nucléaire, vous avez besoin du soutien de vos alliés. Le gouvernement canadien est tout désigné pour jouer un rôle important et pour influencer la légitimité accordée aux armes nucléaires des autres puissances. Les États qui possèdent des armes nucléaires ne feront rien d'eux-mêmes pour diminuer leurs arsenaux. Les États qui possèdent des armes nucléaires doivent devenir les parias du monde. Nous devons les traiter comme nous traitons l'Afrique du Sud.

M. Flis: J'aimerais savoir ce que nos témoins pensent des systèmes de surveillance par satellite des deux superpuissances. Est-ce que nous ne devrions pas agir aux Nations Unies pour encourager ces superpuissances à développer ces systèmes ou bien au contraire, devons-nous les encourager à les démanteler?

M. Stark: En réalité, les satellites sont un élément essentiel de tout processus de vérification. On les appelle les moyens techniques nationaux et sans eux, nous ne pouvons pas de façon réaliste espérer vérifier le processus du désarmement. Evidemment, l'inspection sur place est un autre élément qui ne sourit pas particulièrement aux Russes. Ils prétendent qu'ils s'en accommoderaient dans l'éventualité d'un désarmement, mais une des idées les plus intéressantes qui aient été avancées, c'est que les Nations Unies disposent de leurs propres satellites d'espionnage, ce qui leur permettrait d'espionner tout le monde et de publier les informations recueillies. Cette proposition-là me plaît énormément.

M. Flis: Est-ce que c'est une proposition que le Canada devrait faire aux Nations Unies?

[Text]

Mr. Stark: I believe it is already on the agenda.

Professor Regher: Another question needs to be answered: Why was Canada not involved in the United Nations expert study group that has been studying that multi-lateral satellite for the last two years and made a report? We have technological expertise in aerospace, in satellite systems. Why have we refrained from participating in that, while we do not mind participating in building cruise missiles and tridents and so forth?

Mr. Flis: Right.

As a supporter of Operation Dismantle, I congratulate Mr. Stark and his whole team for moving in this direction, and getting municipalities to put this on their municipal ballots. But, are we not starting at the wrong end? I think the ballot is going to read something like: "Do you support the goal of general disarmament and mandate your government to negotiate and implement with other governments the balanced steps that will lead to the earliest possible achievement of this goal of disarmament?" That is a motherhood statement everyone will vote 'yes' to, but it is not the municipal government that has to implement it. Should we really not be having such a vote at the federal level?

Mr. Stark: Absolutely. As I said in my address, city and town governments are getting involved because they know they are the targets of a nuclear war. Most nuclear missiles are targeted on population centres, and it is based on the failure of national governments—not Canada in particular, all national governments—to put any reasonable brakes on this run away arms race. They feel someone has to do something and they have one after the other been persuaded that giving a voice to the people is worthwhile and constructive, and until such time as the federal government deems it wise, they will take the responsibility themselves.

I would vastly prefer to see this conducted by national governments and that is our long-term goal. Our hope, other than the educational value, is that municipal votes will move our present government to go forward with this proposal in the United Nations General Assembly. Whether it will do so this year, or whether we have to get cities and towns in other countries to do it, we have demonstrated over and over that people feel it is important to have a voice on this. I do not know how long it will take to build the head of steam we have already started to the point where some national government comes forward at the UN with the world vote proposal. It certainly ought to be done at the level of national governments. I agree whole-heartedly. It is our failure to get Canada to agree to make this proposal that has brought us to approach a lower level of government.

[Translation]

M. Stark: Je crois qu'elle est déjà à l'ordre du jour.

Professeur Regher: Il y a une autre question qui mérite une réponse: pourquoi le Canada n'a-t-il pas fait partie du groupe de travail des Nations Unies qui depuis deux ans étudie dans le but de faire un rapport sur ce projet de satellite multilatéral? Nous avons suffisamment de connaissances en techniques aérospatiales: en systèmes de satellites. Pourquoi n'avons-nous pas participé à cette entreprise, nous qui n'hésitons pas à fabriquer des missiles de croisière, des tridents, etcetera?

M. Flis: Exact.

Moi qui suis en faveur de l'opération démantèlement, je félicite M. Stark et ses collègues pour ce qu'ils font dans ce sens, en particulier pour cette idée de demander aux municipalités d'inscrire cette question sur les bulletins de vote municipaux. Mais ne craignez-vous pas de commencer par la fin? Je crois que sur le bulletin on lira quelque chose comme «Êtes-vous en faveur des objectifs d'un désarmement général pour demandez-vous à votre gouvernement de négocier pour mettre en place de concert avec d'autres gouvernements des mesures équilibrées qui conduiront à ce désarmement dans les délais les plus courts possibles?» C'est énoncé de telle façon que tout le monde va forcément voter «oui» et puis de toute façon, ce ne sera pas au gouvernement municipal de s'en occuper. Ne ferions-nous pas mieux d'organiser le vote au niveau fédéral?

M. Stark: Absolument. Comme je l'ai dit tout à l'heure, les gouvernements municipaux s'intéressent à la question parce qu'ils savent qu'ils sont le principal objectif en cas de guerre nucléaire. La plupart des missiles nucléaires sont orientés sur les centres de population et ils entretront en action si les gouvernements nationaux, pas seulement le Canada, mais tous les gouvernements, ne réussissent pas à ralentir cette course effrénée aux armements. Les villes se sentent donc obligées de faire quelque chose et, l'une après l'autre, elles ont fini par conclure qu'il fallait commencer par donner la parole à la population, que c'était déjà quelque chose en attendant que le gouvernement fédéral n'en trouve le temps.

Je préférerais de beaucoup voir les gouvernements nationaux s'intéresser directement à ce genre de référendum, c'est d'ailleurs un de nos objectifs. Dans l'intervalle, nous espérons que les scrutins municipaux convaincront notre gouvernement actuel de porter cette proposition devant l'Assemblée générale des Nations Unies et, de toute façon, c'est une bonne façon d'éduquer le public. Que le gouvernement agisse cette année ou que nous soyons obligés de mobiliser les autres villes dans d'autres pays, nous avons prouvé à d'innombrables reprises que la population tient à se faire entendre sur ce sujet. Je ne sais pas combien de temps il faudra pour faire monter la vapeur suffisamment pour qu'un gouvernement national se décide à proposer un vote mondial aux Nations Unies. Ce sont évidemment les gouvernements nationaux qui sont tout désignés pour cette action. Je suis parfaitement d'accord. Jusqu'à présent, nous avons échoué quand nous avons essayé de convaincre le Canada de faire cette proposition et c'est la raison pour laquelle nous avons décidé de commencer par les niveaux inférieurs de gouvernement.

[Texte]

Mr. Flis: One last question, Mr. Chairman, to Mr. Stark. Are you a card carrying NDP?

• 2220

Mr. Stark: I was a former candidate for the NDP but I am equally proud, I must say, of the Liberal and Conservative members who support this proposal.

The Chairman: I knew somebody would ask that question.

Mr. Stark: It is the kind of proposal that has to transcend not only party lines but, indeed, the ideological differences of this bill.

Mr. Flis: I think, Mr. Chairman, one of our witnesses shot down his credibility when he was supporting one of the parties in a format such as this when all three parties are supporting disarmament and security operations in this manner. Thank you.

The Chairman: I would like to ask the witness, since he admits being closer to the grassroots movement than perhaps some others—and I would believe that—if it is not the best way to start a growing international movement at the municipal level? You know, why go to the top to get something that may not mean much if it is done overnight? If it is a grassroots movement going from city to city to city, then during that time you have chances, you would have chances to include cities in some of the other countries where there is a strong consensus. I usually can read one and if I cannot read that here, well, I have been too long in politics—and that is 18 years last week.

I can read a consensus that members, for instance, are always suspicious. There is a majority who say, we all agree with the churches, we all agree with you, we all agree with everybody. You can see this from that side and that side, but their suspicion is still there. They say, how can we convince the other side too? This is one of the things we have to debate among ourselves for a full month during the month of March. Then there is the consensus you could get from this international, growing movement.

You see, the top head of each country, I mean the top level of government, I mean the federal government or the unitary government may not be interested at the moment, but if you have contacts around the world, not only on what we call—I hate to use that expression, you know, on this side and the other side, for I do not like that kind of expression but for immediate consumption and comprehension, it is “this side”. If you would have some city on “the other side” who would follow up, would not look like what we asked of the churches this afternoon—

Mr. Stark: It would be tremendous.

The Chairman: We asked this afternoon of the churches, the same. Instead of arriving here with briefs where an expert could probably destroy one of the briefs this afternoon because it is not exact, it is badly quoted and things of that sort, and he

[Traduction]

M. Flis: Une dernière question, monsieur le président. Monsieur Stark, est-ce que Vous avez une carte du parti NPD?

M. Stark: J'ai jadis été candidat du NPD, mais je dois vous dire que je suis tout aussi fier des députés libéraux et conservateurs qui sont en faveur de cette proposition.

Le président: Je savais que quelqu'un poserait cette question.

M. Stark: C'est le genre de proposition qui doit ignorer non seulement les colorations politiques, mais également les différences idéologiques.

M. Flis: Monsieur le président, cela me rappelle un de nos témoins qui a justement beaucoup baissé dans notre estime lorsqu'il a réaffirmé son soutien pour un des partis quand justement les trois partis sont en faveur du désarmement et des mesures de sécurité qui vont dans ce sens. Merci.

Le président: Puisque notre témoin reconnaît qu'il est plus proche de l'ensemble de la population que des hautes sphères du gouvernement, je le crois volontiers, ne pense-t-il pas que justement, la meilleure façon de faire mettre un mouvement international, c'est de commencer par les municipalités? Autrement dit, pourquoi essayer d'agir au sommet du jour au lendemain, cela risque de ne pas avoir grande signification? Au contraire, si c'est un mouvement qui se propage de ville en ville, pendant tout ce temps, vous avez la possibilité de recruter des villes dans d'autres pays où la population a des idées tout aussi arrêtées. D'ordinaire, je suis assez perceptif, et si je me trompe dans ce cas, c'est peut-être que je fais de la politique depuis trop longtemps—18 ans la semaine dernière.

Je perçois par exemple que les députés sont naturellement soupçonneux. En majorité, ils vous diront qu'ils sont d'accord avec les églises, d'accord avec vous, d'accord avec tout le monde. C'est l'effet qu'ils vous feront, des deux côtés de la table, mais ils n'en sont pas moins soupçonneux. Ils vous disent: comment pouvons-nous convaincre également l'autre côté? Ca, nous allons devoir en discuter entre nous pendant tout le mois de mars. Il y a aussi ce mouvement international qu'on pourrait lancer, qui prend de plus en plus d'importance.

Vous comprenez, les hautes sphères du gouvernement dans la plupart des pays du monde, qu'il s'agisse de gouvernements fédéraux, de gouvernements unitaires, ne s'intéressent peut-être pas à la question dans l'instant présent, mais si vous réussissez à prendre des contacts dans le monde entier—et je déteste cette expression de «côté» de leur côté, de notre côté, mais tout de même, si l'on réussissait à convaincre certaines villes de l'autre côté—cela ne ressemblerait pas à ce que nous avons demandé aux églises cet après-midi...

M. Stark: Ce serait formidable.

Le président: C'est la question que nous avons posée aux églises cet après-midi. Au lieu de venir avec des mémoires—et il y a un des mémoires qui nous a été présenté cet après-midi qui serait probablement assez facilement démolé par un expert

[Text]

was right in his answer. It is irrelevant really. It is a principle of law. So if you want to talk to the churches, for instance—not you, not us—but if you would belong to the churches you might say, well what can we do as a church group? Perhaps they have contacts in Hungary and Poland and Czechoslovakia, contacts on the so-called other side, and if that kind of movement were to repeat itself and repeat itself—not just once. I am thinking of the Dresden event; will it be a sole event and then after that you are saying to members, I am trying to get a consensus here from members?

Well, because of that, would you say then, you see the other side, they did one too? We never hear about anything else, so each people is better prepared to do its own work according to the grass roots movement for the churches. They have churches on the other side. They have contacts that we politicians do not have and that you do not have probably. But you have other ways and within that—you see, I am not in a position really, but to answer Mr. Flis' question and in asking you a question, would it be that bad if the head of the superior or the final government of a country decided not to enter now, does it stop you from starting? There is nothing worse than an immense growing movement, a city in this province and a city in that odd province, a rural area—and then the movement becomes almost universal.

Mr. Stark: This is what we are doing. We will continue to work at low levels until we are able to get it at the level of national governments. But to get the final word in, I do not want to—

The Chairman: No, I will.

Mr. Stark: I want to say that I am sure I would not damage my credibility if I were a card-carrying member of any of the Canadian parties. Perhaps if I were a card-carrying member of the Communist Party you might make such a statement, but I am surprised to hear that statement and I certainly would reiterate that I have excellent relations with many members of the Liberal and Progressive Conservative caucuses as well and I do not think my particular membership in one party should in any way influence my credibility on this.

• 2225

The Chairman: Absolutely right. I am sure my colleague agrees with that. We knew—I knew of that, as your chairman but it was certainly not at all an objection to your being here. You are the first one I mentioned should be here because we hear so much about you.

Professor, I think you had something to add before I am kind to you and thank you.

Professor Regher: Thank you very much. I wanted to comment on your remark that we need to get together with the churches in the east and other groups in the east to help promote disarmament efforts and movement in the east. One

[Translation]

parce qu'il n'est pas exact, il contient des citations hors de contexte, entre autres choses—en tout cas, ce témoin-là, a répondu d'une façon tout à fait sensée. En réalité, ça n'a pas d'importance; c'est un principe de droit. Si par exemple vous voulez parler aux églises, et je ne parle ni de vous ni de nous, mais supposons que vous apparteniez à une église et que vous vous demandiez ce que vous pouvez faire en tant que membre de la congrégation? Ces églises ont des contacts en Hongrie, en Pologne, en Tchécoslovaquie, bref, de l'autre côté. Le mouvement pourrait se généraliser. Je pense à l'incident de Dresde. Au départ, c'est un incident unique, et puis ensuite vous venez nous parler et nous essayons de nous mettre d'accord tous ensemble.

Les églises sont les expertes désignées parce qu'elles ont des contacts de l'autre côté. De notre côté, nous sommes souvent aveugles à ce qui se passe ailleurs mais au sein des églises, on est mis au courant de ce qui se passe dans les autres pays. Elles ont des églises de l'autre côté également. Elles ont des contacts que nous, hommes politiques, n'avons pas et que vous n'avez pas probablement. Par contre, vous avez d'autres possibilités. J'ai seulement voulu vous expliquer la question de M. Flis et j'en profite pour vous poser une question. Si le gouvernement suprême d'un pays décidait de ne pas intervenir, est-ce que ça vous empêcherait de commencer? Il n'y a rien de plus redoutable qu'un immense mouvement qui prend de l'ampleur, qui commence par une ville de cette province, une ville de cette autre, une autre région rurale, et qui finit par devenir quasi universel.

M. Stark: C'est précisément ce que nous faisons. Nous continuons à travailler à la base jusqu'à ce que nous atteignons le niveau des gouvernements nationaux. Mais je ne voudrais pas...

Le président: Non, je le ferai.

M. Stark: Je tiens à préciser qu'à mon avis si j'avais une carte de l'un des partis canadiens, cela ne porterait rien atteinte à ma réputation. Peut-être que ça serait différent si j'avais une carte du parti communiste, mais dans les circonstances actuelles, ce que vous avez dit m'a surpris et je vous assure que j'entretiens d'excellentes relations avec de nombreux membres des partis libéraux, et progressistes-conservateurs et je ne vois pas pourquoi vous m'écouteriez différemment si j'appartenais à l'un de ces partis.

Le président: Je suis d'accord avec vous et, mon collègue aussi. En tant que président, je savais cela, mais cela ne constitue pas une objection à votre présence ici. Vous êtes le premier témoin que j'ai songé à inviter car nous entendons tellement parler de vous.

Monsieur le professeur, vous avez quelque chose à ajouter avant que je ne vous remercie.

Professeur Regher: Merci beaucoup. J'aimerais reprendre votre observation lorsque vous avez dit qu'il faut collaborer avec les églises des pays de l'Est et les autres groupes de ces pays pour promouvoir le désarmement et les mouvements

[Texte]

of the things that makes the work of nongovernmental groups working toward disarmament in the west very difficult, of course, is the belligerence and aggressiveness of the Soviet Union. We work toward disarmament and then they invade Afghanistan, and so forth.

The Chairman: That is right.

Professor Regher: Similarly, the churches in the Soviet Union have a great deal of difficulty talking about disarmament in the Soviet Union when they see MX missiles being deployed for first-strike purposes, when they see NAVSTAR navigation projects being advanced, and so forth. I think it is important if you want to see the disarmament movement grow in the east—that requires some initiatives from western governments. You do not make it easier by deploying aggressive first-use weapons against them. That is not the way you promote a disarmament movement there. In fact, that is the way you promote repression and the repression of a disarmament movement in the east.

So we have a role to play in developing an adequate disarmament witness—you can tell those from the church: that is the first word that came to mind.

The Chairman: I did know that.

On behalf of my colleagues, thank you very much.

Adjourned till tomorrow afternoon at 3.30, and 9.50 Thursday morning, 11, 3.30, and 8 o'clock Thursday.

Good-bye. Thank you.

[Traduction]

pacifiques dans les pays de l'Est. Un des facteurs qui complique le travail des organismes non gouvernementaux dans le contexte du désarmement, c'est bien sûr l'agressivité et le bellicisme de l'Union soviétique. Nous réclamons le désarmement et les Soviétiques envahissent l'Afghanistan et ainsi de suite.

Le président: En effet.

Professeur Regher: Parallèlement, les églises en Union soviétique peuvent difficilement parler de désarmement en Union soviétique devant le déploiement de missiles MX pour une première attaque, lorsqu'ils voient la progression des projets de navigation NAVSTAR, et ainsi de suite. Si nous voulons que les mouvements de désarmement prennent de l'importance dans l'Est, il faut que les gouvernements des pays occidentaux adoptent des mesures dans ce sens. On ne facilite pas la tâche de ces mouvements lorsqu'on déploie des armes agressives de première attaque. On n'arrivera pas à promouvoir un mouvement de désarmement en URSS. En fait, on n'arrive qu'à promouvoir la répression et notamment la répression du mouvement de désarmement dans l'Est.

En définitive, nous pouvons jouer un rôle dans le développement d'un groupe de désarmement adéquat, ce groupe pourrait être composé de représentants religieux; c'est une idée qui me vient à l'esprit.

Le président: Je le savais.

Au nom de mes collègues, je vous remercie beaucoup.

La séance est levée jusqu'à demain, jeudi, à 9h50, 11h00, 15h30 et 20 heures.

Merci beaucoup, au revoir.

APPENDIX "EAND-48"



LA VOIX
DES FEMMES

VOICE OF
WOMEN

STATEMENT OF THE VOICE OF WOMEN/LA VOIX DES FEMMES
OF CANADA TO THE HOUSE OF COMMONS STANDING COMMITTEE
FOR EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENSE,
FEBRUARY 16, 1982, presented by Ann Gertler and
Muriel Duckworth

I

1. The Voice of Women/La Voix des Femmes welcomes this opportunity to appear before the Standing Committee during its three weeks of hearings on security, disarmament and Canadian policy for the Second Special Session on Disarmament (UNSSOD-II). We believe that this work by the Committee will enhance public desire for a more thorough investigation of the premises of Canadian external relations in light of the increasing danger of a world holocaust.
2. Voice of Women believes that the only way for Canada to protect itself from nuclear weapons is to work to abolish them. The security of the whole world is threatened by the present nuclear arms race. We say this because we refuse to accept the nuclear competition leading to the inevitable nuclear annihilation of millions of human beings, some to be vaporized, some to die a lingering death from burns, some to die years later from radiation-caused diseases, some to be born deformed and disabled. One of our members is a survivor of Hiroshima and she has been able to describe to us in gruesome detail the results of that one bomb. We do not believe that the existence of stockpiles of nuclear weapons which together contain over one million times the explosive force of the Hiroshima bomb provide us with "security."
3. An immediate cessation on all sides of the production, testing and deployment of nuclear weapons and their carriers is the logical first step. This would be a verifiable procedure.
4. There is some feeling among us that war preparations and plans, and the actions that flow from the tunnel vision of professional involvement in the military definition of security come from the traditionally male-dominated world of the politics of power. There is no guarantee that women could prevent world destruction. However, we think that already there exist in communities, at many levels, alternative models and social skills. They should be employed by men and women together to change the disastrous course of events.

5. We would like to take a moment to say that, as women, we are particularly aware that "conventional" wars that have ravaged the Third World in the second half of the 20th Century killing an estimated 25 million people have not been wars between armies in the historic mode, but wars in which women and children, not to mention old people, have been victims. Furthermore, in every country of the world, but especially in the non-OPEC developing world, militarism is depriving women of funds to meet daily human needs. It is women who have to bear the greatest burden in coping with life in the growing refugee camps of the world. In Canada militarism contributes to our difficulties from inflation, unemployment and restricted budgets for social services.

6. Voice of Women is circulating for signature a Women's Peace Petition, a copy of which we append. We were pleased that Homemaker magazine, with a circulation of over one million, reproduced it in a supportive editorial last summer. Similar women's petitions are in preparation in many countries.

7. This year in many cities in Canada, International Women's Day observances on March 8 will focus on disarmament and development - as women's issues. As you know Voice of Women is one of the sponsoring groups for Project Ploughshares and during Disarmament Week helped organize events across the country. We are also taking part in the preparation of some of the many public events planned to coincide with the UNSSOD-II, both across Canada and at the UN.

8. Voice of Women's own preparations for UNSSOD-II have included representatives' attendance, as UN accredited NGOs (Non-Government Organization) at both the Preparatory Meetings for the UNSSOD-II and the meetings of the First Committee of the 36th General Assembly. We wish we could be funded to also attend the meetings of the Committee on Disarmament (CD) in Geneva. (We agree with Mr. Menzies' comment to this Committee that the work of the CD is too little known in Canada, not often reported in the Canadian media, and that its documents are difficult to get here.) A member of Voice of Women did go to Europe last year as a guest of the Canadian Government to visit NATO. Will NGOs be sent to UNSSOD-II?

II

9. There is now an impressive collection of warnings from responsible experts indicating that unless the arms race is halted and reversed, we can look forward only to the extinction of human society.

10. Thomas J. Watson, Jr., who was U.S. Ambassador to Moscow, when addressing the graduating class of 1981 at Harvard, put it this way:

The hour is late. The imperative of realism and reason is urgent. And we confront many illusions.

First is the illusion of victory - the illusion that one side or the other can start a nuclear war and win it.

Sober common-sense analysis will tell anyone that this is impossible. Consider this illusion in its most popular package. The Soviets launch a surgical first strike and destroy most of our Minutemen and Titan missiles in their underground silos. Thus they leave us few weapons capable of retaliation in kind - of wiping out their remaining underground missiles. And thus they force us to a choice:

attack Soviet cities with our submarine missiles and bombers, thereby provoking a counterattack on American cities from Boston to Seattle, or surrender.

What's wrong with this picture? Loss of things. It assumes - against all common sense - that the Soviet leaders, notoriously cautious about security, would bet their total nation on at least four foolhardy all-or-nothing gambles:

The gamble, against all technological likelihood, that their first strike would be essentially perfect - that it would leave few if any Minutemen or Titans to retaliate in kind; The gamble that we would not use some of our remaining underwater and airborne weapons, nearly three fourths of our total warheads, to attack the thousands of vulnerable military targets in the Soviet Union other than missile silos; The gamble that when our President learned that Soviet missiles were flying our way he would freeze and do nothing - that he would not send those targeted Minutemen and Titans flying towards Russia's remaining silos before the enemy missiles landed;

And the ultimate gamble; That in desperate retaliation we would not rain down total destruction on Soviet cities, even though that might mean our own destruction as well.

Make no mistake: That scenario defies all sober analyses. It would be the most risky and ultimately costly gamble in history. By overwhelming odds, the result of any use of nuclear weapons would not be victory. It would be all-out war and total destruction. And in the words of President Kennedy, "The living would envy the dead."

He said that the second illusion is of achievable nuclear superiority.

He continued with the third illusion:

It is the illusion of nuclear omnipotence that if we just have more weapons we can use nuclear threats to deter Soviet misbehavior anywhere in the world.

I can think of no quicker prescription for disaster. Our nuclear weapons are useless except for their mission of preventing direct attack on us.

Fourth is the illusion of futility; the illusion that we cannot sign treaties with the Russians because they systematically violate them.

Let us be clear about this; there are major differences between our two countries. Soviet values are diametrically opposed to ours. Contention between us on a global scale is a fact of life. Suspicion is the keynote of our relations.

But having said that, let me add this on the evidence, the Soviets do keep agreements, provided each side has an interest in the other's keeping the agreement, and provided each side can verify compliance for itself.

Look for example at the 1972 Anti-Ballistic Missile Treaty and the Interim Agreement - the two parts of SALT I. The Soviet Union has violated neither. For these treaties do not depend on trust or good will. They depend on cold self-interest and unilateral verifiability....

I do not see a revolution around the corner. I do not foresee the demise of the rigid system or the rigid thinking that runs it. And I see no chance that the Soviet leaders will be hoodwinked by protracted negotiations while we try to jump ahead in strategic arms....

Finally, we confront the illusion of softheadedness: that anyone who favors an end to the arms race must be soft on U.S. defense or even soft on Communism... The illusion of soft-headedness is the mononuclear McCarthyism. Because the search for a way out of this morass - the search for an avenue of

negotiation and survival instead of confrontation and weaponry - has a long and honorable heritage. That heritage includes Republicans and Democrats, military and non-military leaders, among them some of the greatest and most tough-minded of our time.

We begin in 1946 under President Harry Truman with the proposal of a hardheaded financier, Bernard Baruch, for international UN control of atomic energy.

It continued with President Dwight Eisenhower, who in his first major foreign policy address denounced the tragic waste of armaments, and in his farewell message warned against the power of a military-industrial complex.

It includes another great five-star general, Omar Bradley, who nearly a quarter century ago called for the country to turn away from "the search for peace through the accumulation of peril."

Against all these illusions, what is the reality? The reality is that thermonuclear war in any form is suicide. Our imperative is to change our course - to take the only road that offers a viable hope for the future: not a road to unilateral action of any kind, but a road toward the joint continuation of the SALT processes; a road to a long series of mutually verifiable treaties.

I know from experience how maddening protracted negotiations with the Russians can be. I know what these negotiations will demand of us: in the words of St. Francis of Sales, "a cup of science, a barrel of wisdom, and an ocean of patience." But we have no choice. Because the longer we drift on without firmly capping the arms race, the graver the dangers we create...

In response to George Kennan's recent drastic yet creative disarmament proposal, the designated head of the administration's Arms Control Agency, Eugene Rostow, said not only that the administration was "taking a serious look" at this proposal, but added that "the whole miserable business is mad. We must find a way out." ...

The time has come for all of us to reject the scenarios of the theoreticians mesmerized by computer projections into thinking that the leaders of the Soviet Union would bet their homeland on a lottery chance at victory....

We cannot wait for improved Soviet behavior around the world, or for better U.S.-Soviet relations. Control of strategic arms is not a concession to the Soviets. It must not be linked to irrelevant issues....

The time has come for all human beings to realize that we must live together or die together.

I believe we have the reason and the realism and the common sense to choose life.

11. The UN Comprehensive Study on Nuclear Weapons completed in 1980, the Office of Technology Assessment, U.S. Congress, The Effects of Nuclear War, 1979, the work of the Stockholm International Peace Research Institute, all substantiate the words of Thomas Watson, Jr.

III

12. We think that the Canadian voice should be stronger for disarmament not only at the UN but at other meetings where disarmament is discussed.

13. Canada has been overly cautious at the UN. For example at the 36th General Assembly in the autumn of 1981 most of the disarmament resolutions were reruns. One new resolution was a proposal for the conclusion of a Treaty on the Prohibition of the Stationing of Weapons of any kind in Outer Space. The vote was 123 in favor, 0 opposed, 21 abstentions (A/36/758). Why did Canada abstain? Another new resolution declared the "states that resort first to nuclear weapons will be committing the greatest crime against humanity." The vote was 82 in favor, 19, opposed, and 41 abstentions (A/36/759). Canada voted "no", presumably because the government believes that: "declarations of good intent are no substitutions for disarmament." (The Prime Minister at UNSSOD-II). Nevertheless that vote is difficult to understand.

14. With Ambassador Menzies we hope for progress in the bilateral US-USSR talks on "intermediate-range" weapons just begun in Geneva. We also hope that President Regan's START proposal is not just a good advertising slogan. The NATO partners should insist that Strategic Arms Reduction Talks start! Having read Swedish Ambassador Alva Myrdal's ^(in a) Disarmament Game, we do not want to passively wait on these negotiations between the big powers.

15. Canada should seriously investigate possible areas of common interest with middle powers. This could be pursued in the three important multilateral groups in which Canada participates: the Mutual Balanced Force Reduction discussions in Vienna, the Conference on Security and Cooperation, now meeting in Madrid, and the Committee on Disarmament (CD) which meets in Geneva. Present international tensions make it imperative to pursue negotiations more vigorously. The distinguished Soviet dissident scholars Roy A. Medvedev and Zhores A. Medvedev offer some insights worth considering (The Nation, January 16, 1982). They say:

If the Warsaw Pact missiles and tank divisions face westward today it is not because anyone in the Soviet Union actually thinks that Western Europe by itself is a threat to the security of the U.S.S.R. Rather it is because Europe has for a generation been the primary operational military theater for the United States. The difference is all important....

Under the euphemistic label of "modernization," the United States is trying to induce the NATO countries to accept a deployment of nuclear missiles that would be free from the old "double-key" (i.e. nominal joint control) and, for the first time, would give America overriding authority to unleash the latest generation of rockets against the Warsaw Pact nations. Naturally, the United States has sought to disguise this with promises of consultation, but in fact only the U.S. army will possess the authority to fire the new nuclear weapons from NATO territory....

The argument that the Soviet Union is more likely to employ nuclear weapons because it is not a democratic power is absolutely false. In both systems, capitalist and Communist, the general population is excluded from the relevant decision-making processes....

Life-and-death decision for humanity, involving billions or even trillions of dollars, entirely elude the supervision of general democratic processes....

16. The Mutual Balanced Force Reduction talks should be reactivated. Disagreements about numbers of soldiers are used as an excuse for lack of progress, but if there was a commitment to achieve agreement, this classic negotiating ploy would not be used.

17. The resumed Review Conference on Security and Cooperation in Europe was considering the holding of a European Disarmament Conference. Here again neither propaganda exchanges nor technical arguments over detail must be used to abort important purposes.

18. Important preparations for UNSSOD-II should be completed in the Committee on Disarmament meeting in Geneva. In the past, the negotiating body has drafted treaties for the prohibition of stationing of nuclear weapons in outer space, the prohibition of bacteriological and biological weapons, and the convention against modification of the environment. However, the CD has not produced one new agreement since UNSSOD-I. The four working groups of CD are drafting treaties on radiological weapons and chemical warfare, studying so-called "negative security assurances", and preparing a Comprehensive Program for Disarmament (CPD).

19. At the CD Canada has done serious work on verification. We note that verification of arms control agreements will become more difficult with the new generations of weapons - such as the cruise. Happily verification will be most useful in agreements to actually dispose of weapons.

20. We hope that technical discussions or polemical exchanges between East or West will not be used to prevent the completion of the Chemical Weapons Treaty, and that Canada will follow our verbal commitment and good technical work with strenuous effort to produce a draft treaty for UNSSOD-II.

21. We consider the CPD particularly important. As we understand it, one of the chief difficulties with the proposal for a Comprehensive Program for Disarmament lies in Western opposition to the fixing of any time targets. Voice of Women view development from conception to delivery must take place in a finite time, and we urge Canada to reconsider its position. Kay Camp, past international President of Women's International League for Peace and Freedom (WILPF) says:

A CPD elaborated by the CD's Group of 21 (non-aligned nations) envisions four stages, each four years long, with each stage having specific measures for reduction such as percentage reductions of nuclear and conventional weapons and cutoffs in production by nuclear and militarily significant states; by the fourth and final stage, all military budgets, bases and forces are to be eliminated, except for internal policing requirements. Adoption of such a goal could, by itself, dramatically alter the climate and facilitate subsequent negotiations. If adopted and implemented, there could be general and complete disarmament by the year 2000. (*Peace & Freedom*, January, 1982)

22. The CD has not yet agreed to create a working group to take up the question of "a comprehensive nuclear test ban" (CTB). The Canadian government has considered that move would delay the treaty, which has long been in negotiation by US, UK and USSR. But is it not now time, in view of the failure of the US, UK, and USSR to complete a treaty, for Canada to promote action in the CD?

23. It would take an enlarged Canadian staff to work seriously in all the working groups of the CD. Clearly a larger financial commitment is needed for External Affairs to do more thorough and innovative work.

IV

24. We turn now to the special topic of the present investigation: Canadian action in relation to UNSSOD-II. We believe in the works of the Final Document of UNSSOD-I, Paragraph 19:

the ultimate objective of the efforts of States in disarmament process is general and complete disarmament under effective international control.

The principal goals of disarmament are to ensure the survival of mankind and to eliminate the danger of war, in particular nuclear war, to ensure that war is no longer an instrument for settling international disputes and that the use and the threat of force are eliminated from international life, as provided for in the Charter of the United Nations.

Progress towards this objective requires the conclusion and implementation of agreements on the cessation of the arms race and on genuine measures of disarmament taking to account the need of States to protect their security.

25. We also agree with Inge Thorsson who told the General Assembly on October 20, 1981 as she presented the Study on the Relationship of Disarmament and Development:

a basic finding our group, unanimously expressed, is that the world can either pursue the arms race ... or it can move consciously and with deliberate speed toward a more sustainable international and political order. It cannot do both.... in our era national security can no longer be equated with military might.... Only through global, or international security will it be possible to reach the objective of national security for the ultimate goal of freedom, well-being and human dignity for people throughout the world... the first paragraph of the Final Document of UNSSOD-I recognizes that the arms race itself has become a threat to the security of nations. Thus disarmament, particularly nuclear disarmament, would directly enhance security.

26. For UNSSOD-II Voice of Women continues to urge support for the "strategy of suffocation", introduced by the Prime Minister at the UNSSOD-I in 1978, and we think that it should be expanded and additional measures proposed.

27. In pursuit of the test ban treaty, we have ^{already} suggested that it might well be taken up in the CD and then reported to UNSSOD-II.

28. We urge that Canada bring to UNSSOD-II a draft agreement banning the flight testing of all strategic delivery vehicles. The "strategy of suffocation" might well be extended to include a ban on the flight testing of all nuclear weapons systems - not just "strategic" ones as originally proposed. (Although neither the Cruise nor the Lance are "strategic nuclear weapons", Voice of Women believes that because the components for these nuclear weapons are manufactured in Canada, we are deeply involved in the nuclear arms race. No doubt they are tested somewhere.)

29. In the "strategy of suffocation" it is proposed that there be a ban on the production of fissionable materials for weapons purposes. Canada has yet to make concrete suggestions on how this could be

effected. Meanwhile our government continues to allow the export of uranium to the United States and other countries, uranium which may or may not go for weapons purposes. However, this uranium adds to the supplies and therefore increases the uranium available for weapons. Candu reactors are famous for the supervision difficulties they present for the International Atomic Energy Authority. The spent fuel, containing plutonium, can be removed from the reactor core and diverted for military purposes at any time, without warning. Thus we see the export of Candus as creating a serious moral contradiction to the Non-Proliferation Treaty which Canada has signed. According to CCNR, a senior Argentinian official at a world symposium on energy at Knoxville, Tennessee, November 3, 1981, confirmed that Argentinian interest in nuclear reactors was based on military rather than purely industrial considerations. (We have a copy of the tape of the interview for the SCEAND.)

30. The fourth proposal of the "strategy of suffocation" is that there be an international agreement to limit the spending on new strategic weapons systems. Also, our government has supported efforts in the UN to reach agreements on military. Consequently, we see a contradiction in our government's decision to spend billions of dollars on new military hardware and to increase the military budget annually by 3% or more above inflation.

31. Some other measures deserve Canadian attention for UNSSOD-II.

32. We urge that more time be allocated to hear NGOs at UNSSOD-II than was provided at UNSSOD-I.

33. As the Canadian government is committed to the support of the "strategy of suffocation", and professes a strong preference for verifiable agreements, it should do everything possible to bring to realization the proposal for an international monitoring satellite as a potential ~~and~~ excellent means of verification.

34. Canada has always supported various measures to prevent the spread, indeed to limit and reduce the areas in which nuclear weapons systems function. We see that the logic of that position requires that we give favorable consideration all proposals for nuclear weapons free zones, not only for Canada, but also for the polar region and the Pacific. These proposals need serious both by Canada and the UN.

35. We urge that Canada energetically support the proposal for a UN world disarmament campaign and make substantial contribution through a pledging conference which would be held if not at the UNSSOD, then at the time of the 37th UN General Assembly.

36. Some recommendations for national action of the Thorsson report should receive immediate attention. The report recommends that governments study and make public the nature and magnitude of

both short and longterm economic and social costs of military preparations; that they identify how a reallocation of resources to meet national problems; and foster a New Economic International Order (NEIO). In addition it is recommended that the national defense department undertake conversion planning.

V

37. Today we have addressed an important aspect of Canada's international security effort; the question of Canadian policy for the meeting of the UN General Assembly scheduled for 7 June to 9 July. We note a number of earlier due dates:

- In accord with a UN Resolution, the Secretary General has requested that proposals of member states for UNSSOD-II be submitted by 31 March. The Department of External Affairs has already made certain proposals. We hope that the work of this Committee will lead to additional proposals. Even though the deadline will have passed, and the Committee's report is scheduled for 2 April, there are opportunities at the UN for new proposals.

- The final meeting of the 78-member (including Canada) Preparatory Committee for the UNSSOD-II takes place 23 April to 14 May. It is probable that the outcome of the UNSSOD-II will become apparent at that meeting. Will it receive the public and professional attention it deserves?

- The Consultative Group to the Ambassador for Disarmament, of which Voice of Women is a member, has not met since September and will meet again only late in March. This timing inevitably minimizes that opportunity for public input.

In short, Canadian preparations for UNSSOD-II, whether for budgetary or other reasons, seem abbreviated.

38. Despite its good intentions, the Canadian government has put every little money or energy into the realization of its disarmament aims. There has been little serious work done to develop the "strategy of suffocation" from its embryonic conception to the complexity of live realization. At the UN meeting this coming summer there may be a great opportunity to turn away from the race toward doom. At every international meeting opportunity exists for innovative discussion with representatives of every nation in the world. Too often Canadian representatives appear to confine their discussions to internal Western conciliations. Other points of view need to be investigated within the Commonwealth and beyond.

39. We suggested at the time of your consideration of the NORAD renewal 15 months ago a serious review of international Canadian security. Your Committee's report reflected that recommendation. In a real sense the underlying premises of Canadian international security policies were not investigated even in the hearings that lead to the

policy papers of the early 1970s, which are said still to be the guides to present decision-making. We hope that more thorough study is undertaken, with hearings held across the country, some specially commissioned research and a study of how other middle powers and Commonwealth members define and approach their international security questions.

Addition to Voice of Women Brief to the SCEAND, February 16, 1982

We have commented on the performance of the Canadian government at the 36th General Assembly (par. 13) and recommended that Canada seek to become a nuclear weapons free zone (par. 34).

The resolution on the "Non-Stationing of nuclear weapons on the territories of States where there are no such weapons at present" was adopted by the General Assembly on the recommendation of the 1st committee of The General Assembly.

We think the text of this resolution and the recorded vote on its adoption should come to the attention of your Committee. It is as follows:

The General Assembly

Conscious that a nuclear war would have devastating consequences for the whole of mankind,

Recalling its resolution 33/91 F of 16 December 1978, which contains an appeal to all nuclear-weapon States to refrain from stationing nuclear weapons on the territories of States where there are no such weapons at present, and to all non-nuclear weapon States which do not have nuclear weapons on their territories to refrain from any steps which would directly or indirectly result in the stationing of such weapons on their territories,

Recalling further its resolution 35/156 C of 12 December 1980, in which it requested the Committee on Disarmament to proceed without delay to talks with a view to elaborating an international agreement on the non-stationing of nuclear weapons on the territories of States where there are no such weapons at present,

Noting with regret that this appeal by the General Assembly remains unheeded,

Considering that the non-stationing of nuclear weapons on the territories of States where there are no such weapons at present would constitute a step towards the larger objective of the subsequent complete withdrawal of nuclear weapons from the territories of other States, thus contributing to the prevention of the spread of nuclear weapons and leading eventually to the total elimination of nuclear weapons,

Bearing in mind the clearly expressed intention of many states to prevent the stationing of nuclear weapons on their territories,

Deeply alarmed by plans and practical steps leading to a build-up of nuclear weapon arsenals on the territories of other states,

1. Requests once again the Committee on Disarmament to proceed without delay to talks with a view to elaborating an international agreement on the non-stationing of nuclear weapons on the territories of States where there are no such weapons at present;

2. Calls upon all nuclear weapon States to refrain from further action involving the stationing of nuclear weapons on the territories of other States;

3. Requests the Secretary-General to transmit to the Committee on Disarmament all documents relating to the discussion of this question by the General Assembly at its thirty-sixth session;

4. Requests the Committee on Disarmament to submit a report on the question to the General Assembly at its thirty-seventh session;

5. Decides to include in the provisional agenda of its thirty-seventh session an item entitled "Non-stationing of nuclear weapons on the territories of States where there are no such weapons at present: report of the Committee on Disarmament".

RECORDED VOTE ON RESOLUTION 36/97 E:

In favour: Afghanistan, Angola, Argentina, Bahrain, Barbados, Benin, Bhutan, Bolivia, Bulgaria, Burundi, Byelorussia, Cape Verde, Chad, Chile, Congo, Cuba, Cyprus, Czechoslovakia, Democratic Yemen, Dominican Republic, Ecuador, Egypt, El Salvador, Ethiopia, Fiji, Finland, German Democratic Republic, Grenada, Guinea, Guinea-Bissau, Guyana, Hungary, India, Indonesia, Iran, Iraq, Jamaica, Jordan, Kuwait, Lao People's Democratic Republic, Lesotho, Liberia, Libya, Madagascar, Malaysia, Maldives, Mali, Mauritius, Mexico, Mongolia, Mozambique, Nicaragua, Niger, Nigeria, Oman, Panama, Philippines, Poland, Qatar, Romania, Rwanda, Saint Lucia, Sao Tome and Principe, Saudi Arabia, Seyochelles, Solomon Islands, Sudan, Swaziland, Thailand, Togo, Trinidad and Tobago, Uganda, Ukraine, USSR, United Arab Emirates, United Republic of Cameroon, United Republic of Tanzania, Upper Volta, Uruguay, Vanuatu, Venezuela, Viet Nam, Yemen, Zambia.

Against: Australia, Belgium, Canada, Denmark, France, Federal Republic of Germany, Iceland, Italy, Japan, Luxembourg, Netherlands, New Zealand, Norway, Portugal, Spain, Turkey, United Kingdom, United States.

Abstaining: Algeria, Austria, Bahamas, Bangladesh, Belize, Brazil, Burma, Central African Republic, Colombia, Comoros, Costa Rica, Djibouti, Gabon, Ghana, Greece, Guatemala, Haiti, Honduras, Ireland, Israel, Ivory Coast, Kenya, Lebanon, Mauritania, Morocco, Nepal, Pakistan, Papua New Guinea, Paraguay, Peru, Samoa, Senegal, Sierra Leone, Singapore, Somalia, Sri Lanka, Suriname, Sweden, Syria, Tunisia, Yugoslavia, Zaire.

Absent: Antigua and Barbuda, Botswana, China, Democratic Kampuchea, Dominica, Equatorial Guinea, Gambia, Malawi,* Malta, Saint Vincent, Zimbabwe.

Albania announced that it was not participating in the vote.

* Later advised the Secretariat it had intended to vote in favour.

APPENDICE «EAND-48»

DECLARATION DE LA VOIX DES FEMMES DU
CANADA/THE VOICE OF WOMEN OF CANADA
prononcée le 16 février 1982 par Ann
Gertler et Muriel Duckworth DEVANT LE
COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTERIEURES
ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

I

1. La Voix des femmes/The Voice of Women se félicite de pouvoir témoigner devant le comité permanent à l'occasion des trois semaines d'audiences qu'il tient sur la sécurité, le désarmement et la politique canadienne en vue de la Deuxième Session extraordinaire des Nations-Unies sur le désarmement (UNSSOD II). Nous pensons qu'à l'issue des travaux du comité, nos concitoyens souhaiteront qu'on effectue une enquête plus approfondie sur l'orientation fondamentale des relations du Canada avec les autres pays, compte tenu du danger croissant d'un holocauste mondial.

2. La Voix des femmes estime que la seule façon dont le Canada puisse se protéger contre les armes nucléaires, c'est en cherchant à les supprimer. Actuellement, la sécurité du monde entier est menacée par la course aux armements nucléaires. Si nous disons cela, c'est parce que nous refusons d'accepter la concurrence en matière d'armements nucléaires qui conduit inévitablement à l'anéantissement de millions d'êtres humains lesquels seront littéralement volatisés, s'éteindront à petit feu des suites de leurs brûlures, mourront des années plus tard de maladies causées par les radiations ou naîtront difformes ou invalides. Une des femmes de notre groupe est d'ailleurs une survivante d'Hiroshima et nous a fait un récit consternant des effets de cette bombe. Or, nous ne croyons pas que l'existence de parcs nucléaires dont la puissance représente plus d'un million de fois celle de la bombe d'Hiroshima puisse être un gage de "sécurité".

3. La première étape logique consiste à cesser sans plus tarder de produire, de mettre à l'essai et de déployer des armes nucléaires et leurs vecteurs, chose qu'il serait possible de vérifier.

4. D'une certaine façon, nous estimons au sein de notre mouvement que la préparation des guerres et l'élaboration des plans militaires ainsi que les décisions que prennent, par déformation professionnelle, les spécialistes

conformément à une conception militariste de la sécurité, sont l'expression du monde de la politique de la puissance, traditionnellement dominé par les hommes. Certes, rien ne permet d'affirmer que les femmes pourraient empêcher la destruction de l'humanité. Toutefois, nous sommes d'avis qu'il existe déjà, à de nombreux niveaux dans certaines collectivités, des modèles et des compétences sociales d'un autre type et nous considérons que les hommes et les femmes devraient les exploiter pour éviter que les événements ne prennent une tournure désastreuse.

5. En tant que femmes, nous voudrions faire remarquer que nous sommes particulièrement conscientes du fait que les guerres "classiques" qui ont causé la mort d'environ 25 millions de personnes dans le tiers monde, pendant la deuxième partie du XX^e siècles, n'étaient pas des guerres où s'affrontaient des armées, mais des guerres qui ont eu pour victimes des femmes, des enfants, sans parler des personnes âgées. En outre, dans tous les pays du monde, mais plus spécialement dans les pays en développement ne faisant pas partie de l'OPEP, le militarisme prive les femmes des moyens leur permettant de satisfaire aux besoins fondamentaux quotidiens des leurs. Signalons également que ce sont surtout elles qui portent la lourde responsabilité d'assurer la survie dans les camps de réfugiés de plus en plus nombreux de par le monde. Au Canada, la politique militariste contribue à nos difficultés, qu'il s'agisse du chômage, de l'inflation ou de la dégradation de la qualité des services sociaux.

6. La Voix des femmes fait circuler, pour signature, en annexe à ce document, une pétition de femmes en faveur de la paix. Nous avons été heureuses de constater que la revue Homemaker diffusée à plus de un million d'exemplaires l'a fait paraître dans un éditorial, par ailleurs favorable à notre action. D'autres pétitions identiques de femmes circulent actuellement dans de nombreux pays.

7. Cette année, la Journée internationale de la femme qui est célébrée le 8 mars portera dans de nombreuses villes du Canada sur le thème du désarmement et du développement, vus par les femmes. Comme vous le savez,

la Voix des femmes est un des groupes parrainant le Projet Ploughshares et à ce titre, nous avons participé à l'organisation de manifestations dans tout le pays pendant la semaine consacrée au désarmement. Nous participons également à la préparation de certaines manifestations organisées parallèlement aux travaux de la conférence UNSSOD II tant au Canada qu'aux Etats-Unis.

8. Dans le cadre de sa préparation à la conférence UNSSOD II, la Voix des femmes a participé, en tant qu'organisation non gouvernementale (ONG), aux réunions préparatoires ainsi qu'aux réunions de la première Commission de la 36^e Assemblée générale. Nous souhaiterions disposer de moyens pour pouvoir également assister aux réunions de la Commission du désarmement, qui doivent avoir lieu à Genève. À l'instar de M. Menzie, nous estimons que les travaux de cette commission ne sont pas suffisamment connus au Canada, que la presse en parle peu et qu'il est difficile de se procurer ses documents dans notre pays. Une des représentantes de la Voix des femmes s'est rendue en Europe l'an dernier pour visiter les installations de l'OTAN, à l'invitation du gouvernement canadien. Les ONG seront-elles invitées à participer aux travaux de la conférence UNSSOD II?

II

9. Les experts ont été suffisamment nombreux à lancer des mises en garde pour que l'on sache que l'humanité court irrémédiablement à sa perte si l'on ne met pas un terme à la course aux armements et si l'on ne cherche pas à renverser la vapeur.

10. Voici en substance ce que Thomas J. Watson, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, a déclaré à la promotion des étudiants de dernière année de Harvard, en 1981 (traduction libre):

Le temps presse. Il est impératif et urgent de faire preuve de réalisme et de raison et de réagir à de nombreuses idées préconçues. Premièrement, il y a l'illusion de la victoire, voulant qu'un camp ou l'autre puisse gagner une guerre nucléaire si c'est lui qui la déclenche.

Quiconque a un peu de bon sens comprendra que c'est impossible. Considérez cette chimère telle qu'on la présente le plus souvent. Les Soviétiques lancent une première attaque d'une extrême précision et détruisent la plupart de nos missiles Minuteman et Titan dans leurs silos. Ils nous laissent donc peu d'armes nous permettant de riposter de la même façon et d'anéantir les missiles souterrains leur restant. Ils nous placent donc devant un choix: nous devons nous rendre, ou bien attaquer les villes soviétiques avec nos bombardiers et nos missiles transportés à bord de sous-marins, ce qui va porter l'U.R.S.S. à réagir en attaquant les villes américaines de Boston à Seattle.

Pourquoi ce scénario ne tient-il pas? Pour bien des raisons. Il part de l'hypothèse aberrante que les dirigeants soviétiques pourtant connus pour leur prudence en matière de sécurité seraient prêts à parier sur le sort de leur pays en jouant quatre va-tout: Le premier pari est totalement invraisemblable sur le plan technologique, car il part du principe que leur première attaque serait pratiquement parfaite en qu'elle ne nous laisserait que peu de Minuteman ou de Titan voire aucun, pour riposter de la même façon. Deuxièmement, les Soviétiques seraient donc prêts à parier que nous n'emploierions pas nos armes souterraines et aéroportées restantes qui représentent près des trois quarts de toutes nos ogives pour attaquer les milliers de cibles vulnérables existant chez eux autres que les silos à missiles; troisièmement, ils tiendraient le pari que notre président baisserait les bras et ne ferait rien en apprenant que les missiles soviétiques se dirigent vers nous, qu'il n'enverrait pas les Minuteman et les Titan sur les silos encore intacts de la Russie avant que les missiles ennemis aient pu frapper; et enfin, ils prendraient le risque que, même en désespoir de cause, nous n'anéantirions pas les villes soviétiques même si nous risquions du même coup de nous détruire nous-mêmes. Ne vous y trompez pas. Ce scénario défie toutes les analyses raisonnables. Ce serait le pari le plus risqué et le plus coûteux de l'histoire. Il y a une probabilité écrasante pour que l'emploi d'armes nucléaires n'assure pas forcément la victoire. Ce serait le gage d'une guerre et d'une destruction totales, de sorte que, comme l'a dit le président Kennedy, "les vivants envieraient les morts".

Selon M. Watson, la deuxième illusion, c'est de croire qu'il est possible d'acquérir la supériorité sur le plan nucléaire.

Et selon lui la troisième chimère est la suivante:

C'est l'illusion de l'omnipotence nucléaire qui veut qu'en s'armant à outrance, on puisse brandir la menace nucléaire pour dissuader les Soviétiques de mal se comporter de par le monde.

À mon avis, je ne connais pas de meilleure recette pour courir plus vite à la catastrophe. Nos armes nucléaires ne sont d'aucune utilité si ce n'est qu'elles nous mettent à l'abri d'une attaque directe.

Quatrièmement, il y a l'illusion de la futilité: l'illusion voulant que nous ne puissions pas signer de traités avec les Russes parce qu'ils les violent de façon systématique.

Il faut voir les choses bien clairement; il existe des différences importantes entre nos deux pays. Les valeurs des Soviétiques sont diamétralement opposées aux nôtres. Notre opposition à l'échelle mondiale est une réalité; quant à nos relations, elles sont placées sous le sceau de la suspicion.

Après ces considérations, permettez-moi d'ajouter, sur la foi de la preuve, que les Soviétiques respectent les accords, pourvu que chaque partie ait intérêt à ce que l'autre les respecte et pourvu que chaque camp puisse vérifier que l'autre s'y conforme bien.

Prenons par exemple le Traité concernant les missiles anti-missiles signé en 1972 ainsi que l'Accord provisoire, qui constituent les deux parties de SALT I. L'Union soviétique n'a violé ni l'un ni l'autre, car ces traités ne dépendent pas de la confiance ni de la bonne volonté. Ils reposent sur l'intérêt personnel froid et sur la vérifiabilité unilatérale...

Je n'entrevois pas de révolution à court terme. Je ne prévois pas qu'on va abandonner le système ni les principes intrasigeants qui l'ont inspiré et je ne vois pas les dirigeants soviétiques se laisser duper par des négociations qui entraîneraient en longueur et à la faveur desquelles nous essaierions de les devancer dans la course aux armements stratégiques...

Enfin, il y a une dernière illusion qu'on entretient en qualifiant de veules ceux qui souhaitent mettre un terme à la course aux armements. On les soupçonne alors d'être contre la défense américaine et d'avoir des complaisances pour le communisme...

C'est cette illusion qui a donné naissance au McCarthyisme thermonucléaire. Car il existe une succession longue et honorable de Républicains et de Démocrates, de militaires et de personnalités civiles et parmi eux de grands personnages bien décidés de notre temps qui ont cherché à sortir de ce marécage, qui ont cherché à trouver une solution négociée et à sauvegarder l'humanité au lieu d'opter pour l'affrontement armé.

Dans cette lignée, il y a tout d'abord eu en 1946 Bernard Baruch, financier doué d'un solide sens pratique qui a proposé, sous le gouvernement de Harry Truman, de limiter par l'intermédiaire des Nations-Unies la production d'armes atomiques.

Puis, il y a eu le président Dwight Eisenhower qui, à l'occasion de sa grande allocution sur la politique étrangère, a dénoncé le gaspillage tragique au chapitre des armements et qui, dans son message d'adieu, a lancé une mise en garde contre la puissance d'un complexe industrialo-militaire.

On peut ajouter à cette liste le nom d'un autre grand général cinq étoiles, Omar Bradley, qui, il y a près d'un quart de siècle, invitait son pays à cesser "de rechercher la paix en accumulant les périls".

De quoi la réalité est-elle faite par rapport à toutes ces illusions? La réalité, c'est que la guerre thermonucléaire sous toutes ses formes est suicidaire. Ce que nous devons faire, c'est changer de cap et prendre la seule voie qui offre un espoir viable pour l'avenir et qui est non pas la voie de l'action unilatérale mais bien une route permettant de poursuivre ensemble le processus amorcé lors des négociations SALT et débouchant sur la conclusion d'une longue série de traités mutuellement vérifiables.

Par expérience, je sais ce que ces négociations vont exiger de nous, et je cite Saint François de Sales; "Une coupe de science, un baril de sagesse et un océan de patience". Mais nous n'avons pas le choix, car plus nous temporisons sans véritablement endiguer la course aux armements, plus les périls que nous créons sont graves...

Voici ce que Eugene Rostow, directeur désigné de l'Agence américaine de contrôle des armements (Arms Control Agency), a déclaré à propos de la proposition draconienne mais créatrice qu'a faite récemment George Kennan sur le désarmement: "Non seulement l'administration examine sérieusement cette proposition, mais, a-t-il ajouté, toute cette malheureuse affaire est de la folie. Nous devons trouver une façon d'en sortir..."

Il est désormais temps de rejeter les scénarios des théoriciens hypnotisés par les projections informatiques selon lesquelles les dirigeants soviétiques joueraient l'avenir de leur pays dans une sorte de loterie...

Nous ne pouvons pas nous attendre à ce que l'attitude des Soviétiques de par le monde change ni que les relations soviéto-américaines s'améliorent. Le contrôle des armes stratégiques n'est pas une concession que font les Soviétiques; il ne faut pas qu'il soit lié à des questions dépourvues de réalisme...

Il est temps désormais que tous les êtres humains se rendent compte que nous devons soit vivre ensemble, soit mourir ensemble.

Et je crois que nous saurons être suffisamment réalistes et raisonnables pour choisir de vivre.

11. L'étude globale des Nations-Unies sur les armes nucléaires achevée en 1980 (The UN Comprehensive Study on Nuclear Weapons), les travaux de l'Office of Technology Assessment du Congrès américain, un autre document de 1979 sur les effets de la guerre nucléaire (The Effects on Nuclear War), les travaux de l'Institut international de recherche pour la paix (SIPRI) à Stockholm, vont tous dans le sens des propos de Thomas Watson, fils.

III

12. Nous pensons que le Canada devrait être un avocat plus ardent du désarmement non seulement aux Nations-Unies mais sur d'autres tribunes où il est question de désarmement.

13. Le Canada s'est montré trop prudent dans ses prises de position aux Nations-Unies. Ainsi, lors de la 36^e Assemblée générale à l'automne de 1981, la plupart des résolutions sur le désarmement avaient déjà été présentées. Une nouvelle résolution a été proposée qui portait sur la conclusion d'un traité sur l'interdiction de placer des armes dans l'espace extra-atmosphérique. Lors du vote, 123 pays se sont prononcés en faveur de la résolution, aucun contre, et 21 se sont abstenus (A/36/758). Pourquoi le Canada s'est-il abstenu? une autre nouvelle résolution stipulait que les "Etats qui recourront les premiers aux armes nucléaires commettront le plus grand crime contre l'humanité". Il y a eu dans ce cas 82 voix pour, 19 contre et 41 abstentions (A/36/759). Le Canada a voté "contre" supposément parce que le gouvernement considère que "les déclarations de bonne intention ne sauraient remplacer le désarmement". (Déclaration du Premier ministre lors de la conférence UNSOD II). Quoi qu'il en soit, on comprend mal pourquoi le Canada a voté ainsi.

14. Nous espérons qu'avec l'ambassadeur Menzies, les pourparlers bilatéraux entre les Etats-Unis et l'URSS sur les armes stratégiques de portée intermédiaire, qui viennent de débiter à Genève, permettront d'accomplir certains progrès. Nous espérons également que la proposition START du président Regan n'est pas simplement un bon slogan publicitaire. Les alliés de l'OTAN devraient insister pour que les pourparlers sur la réduction des armes stratégiques débutent! Après avoir lu l'ouvrage de l'ambassadeur Alva Myrdal, The Disarmament Game, nous ne voulons pas attendre passivement que les grandes puissances se décident à négocier.

15. Le Canada devrait sérieusement chercher à recenser les domaines d'intérêt qu'il a en commun avec les puissances intermédiaires. Il pourrait le faire dans le cadre de trois grands groupes multilatéraux dont il fait partie: les pourparlers sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces à Vienne, la Conférence sur la sécurité et la coopération, qui se tient actuellement à Madrid, ainsi que la Commission du désarmement (CD) qui se réunit à Genève. Les tensions qui existent actuellement à l'échelle internationale font qu'il est impérieux de poursuivre plus vigoureusement les négociations. Je vais vous livrer à ce propos certaines réflexions intéressantes de deux humanistes dissidents soviétiques, Roy A. Medvedev et Zhores A. Medvedev, parues dans la revue Nation (16 janvier 1982):

Si les missiles et les divisions blindées des pays signataires du Pacte de Varsovie se trouvent aujourd'hui pointés vers l'Ouest, ce n'est pas parce que l'Union soviétique a la moindre raison de penser que l'Europe de l'Ouest soit une menace pour sa sécurité. C'est plutôt parce que, depuis une génération, l'Europe a été le principal théâtre des opérations militaires pour les Etats-Unis. Cette distinction est très importante...

Sous l'étiquette "modernisation", un euphémisme, les Etats-Unis essaient de convaincre les pays de l'OTAN d'accepter le déploiement de missiles nucléaires qui ne seraient pas soumis à l'ancienne "double clef", c'est-à-dire à un contrôle mixte, en théorie le moins, et pour la première fois, l'Amérique pourrait relâcher sa dernière génération de roquettes contre les nations du pacte de Varsovie. Naturellement, les Etats-Unis ont essayé de déguiser leurs véritables intentions en promettant de consulter leurs alliés, mais en fait, seule l'armée américaine aurait l'autorité de lancer les nouvelles armes nucléaires à partir du territoire de l'OTAN...

Il est absolument faux de prétendre qu'en toute vraisemblance, L'Union soviétique serait la première à employer les armes nucléaires parce que ce n'est pas un pays démocratique, car dans les deux systèmes, capitaliste et communiste, la population ne joue pratiquement aucun rôle dans les prises de décision...

Ces décisions qui sont une question de vie ou de mort pour l'humanité, qui mettent en cause des investissements de milliards et même de billions de dollars, échappent presque complètement à la surveillance qu'on serait en droit d'attendre dans une démocratie...

16. Il faudrait ranimer les discussions sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces. On invoque souvent les désaccords concernant la quantité d'effectifs pour excuser le manque de progrès, mais si l'on était vraiment désireux de se mettre d'accord, on n'aurait pas recours à cet argument classique dans les négociations.

17. Les participants à la Conférence sur la sécurité et la coopération, qui ont repris leurs travaux en Europe, envisageraient d'organiser une conférence européenne sur le désarmement. Là encore, on ne devrait pas permettre que des arguments invoqués à des fins de propagande ou concernant des détails d'ordre technique, puissent être utilisés pour faire avorter ce très important projet.

18. La Commission du désarmement qui se réunit à Genève devrait compléter tous les préparatifs essentiels en vue de la conférence UNSSOD II. Dans le passé, cette commission a rédigé la première version du traité visant d'une part à interdire la mise en place d'armes nucléaires dans l'espace extra-atmosphérique, ainsi que les armes bactériologiques et biologiques, et d'autre part à établir une convention contre toute modification de l'environnement. Toutefois, la Commission du désarmement (CD) n'est pas parvenue à formuler un seul nouvel accord depuis l'UNSSOD I. Les quatre groupes de travail de la CD sont en train d'élaborer des traités sur les armes radiologiques négatives de sécurité et la guerre bactériologique, d'étudier les prétendues garanties et de préparer un programme général de désarmement.

19. Au sein de la CD, le Canada a sérieusement examiné la question des moyens de vérification. Notons qu'il sera plus difficile de vérifier si les accords sur la limitation des armements ont été respectés depuis qu'une nouvelle génération d'armes, telles que le missile Cruise, a été créée. Il est à espérer qu'il sera à l'avenir plus facile de vérifier si les ententes visant à l'élimination totale des armes ont été honorées.

20. Nous espérons que des détails techniques ou les polémiques échangées entre l'est et l'Ouest ne viendront pas compromettre la signature d'un traité contre les armes bactériologiques, et que le Canada, à la suite de l'engagement qu'il a pris verbalement et du bon travail auquel il s'est livré sur le plan technique, poursuivra opiniâtement ses efforts en vue de présenter à l'UNSSOD II la première version d'un traité à ce sujet.

21. Nous considérons que le programme général de désarmement comme particulièrement important. Nous croyons comprendre que l'une des principales difficultés qui empêchent de proposer un tel programme, c'est que les nations de l'Ouest s'opposent à ce qu'on fixe des échéances pour les diverses étapes de réalisation. La Voix des femmes est d'avis que ce projet, depuis sa conception jusqu'à sa réalisation, doit être exécuté dans une limite de temps bien définie, et en conséquence, nous prions le Canada de reconsidérer sa position en ce qui concerne l'échéancier. Kay Camp, ancienne présidente de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté (LIFPL), a dit ce qui suit:

Les comités de désarmement de vingt-et-une nations non alignées envisagent quatre étapes quadriennales comportant chacune des mesures précises de réduction, telles que la réduction en pourcentage des armes nucléaires et classiques et une diminution de la production dans les pays ayant une certaine importance sur les plans nucléaire et militaire; à la quatrième étape, tous les budgets, bases et forces militaires devront être éliminés, sauf le strict minimum requis pour assurer le service d'ordre intérieur. Le seul fait de s'assigner cet objectif suffirait à améliorer sensiblement le climat et à faciliter les négociations subséquentes. Si cet objectif est adopté et qu'on prend les moyens pour l'atteindre, il pourrait y avoir un désarmement général et complet d'ici l'an 2000. (Paix et Liberté, janvier 1982)

22. La CD n'est pas encore convenue de créer un groupe de travail pour examiner la question de l'interdiction générale des essais atomiques. Le gouvernement canadien considère qu'en créant ce groupe de travail, on risquerait de retarder la signature du traité que les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'U.R.S.S. s'efforcent depuis longtemps de négocier. Mais puisqu'ils n'y réussissent pas, n'est-il pas temps que le Canada essaie d'activer les choses par le truchement de la CD?

23. Il faudrait un accroissement considérable de personnel pour que le Canada puisse exécuter toutes les tâches qui lui incombent au sein des groupes de travail de la CD. Visiblement le ministère des Affaires extérieures ne pourra se charger de nouvelles tâches à moins de recevoir un plus grand soutien financier.

24. Nous en arrivons maintenant à ce qui fait spécialement l'objet de cette recherche: l'action que poursuit le Canada au sein de l'UNSSOD II. Nous sommes d'accord avec ce qui est déclaré dans le document final publié à l'issue de l'UNSSOD I:

L'objectif ultime des efforts des Etats dans le processus de désarmement est le désarmement général et complet sous un contrôle efficace.

Les principaux objectifs sont d'assurer la survie de l'humanité et d'éliminer les risques de guerre, notamment de guerre nucléaire, de faire en sorte que la guerre ne soit plus un moyen de régler les différends internationaux et que la force et la menace du recours à la force soient exclus de la vie internationale, comme le prévoit la Charte des Nations-Unies.

Pour progresser vers ces objectifs, il faut conclure et appliquer des accords prévoyant la cessation de la course aux armements, et de véritables mesures de désarmement tenant compte de la nécessité pour les Etats de sauvegarder leur sécurité.

25. Nous sommes également d'accord avec ce qu'a dit Inga Thorsson à l'Assemblée générale le 20 octobre 1980, en présentant l'étude sur la relation entre le désarmement et le développement:

Notre groupe a été unanime pour reconnaître cette évidence incontestable que le monde n'a plus que l'alternative suivante: ou bien continuer la course aux armements... ou bien s'efforcer résolument d'arriver le plus rapidement

possible à un ordre politique international qui soit plus tolérable. On ne peut avoir les deux à la fois... A notre époque, la sécurité nationale ne doit plus être considérée comme synonyme de puissance militaire. Ce n'est qu'en s'évertuant à faire régner la sécurité globale ou internationale que l'on pourra atteindre l'objectif de la sécurité de chaque nation et, partant, de réaliser notre but ultime qui est d'assurer la liberté, le bien-être et la dignité de tous les peuples du monde... Dans le premier paragraphe du document publié à l'issue de l'UNSSOD I, l'O.N.U. a affirmé que c'est la course aux armements qui laisse planer une menace sur la sécurité des nations. Donc, le désarmement, et plus particulièrement le désarmement nucléaire, renforcerait directement le sentiment général de sécurité.

26. La Voix des femmes continue à exhorter les participants à l'UNSSOD II d'adhérer à la stratégie d'étouffement, recommandée par le Premier ministre lors de l'UNSSOD I, en 1978. Nous considérons que cette stratégie devrait être élargie et des mesures supplémentaires proposées.

27. En ce qui concerne le traité interdisant les essais nucléaires, nous avons déjà suggéré que cette question soit analysée par la CD et qu'un rapport soit présenté à l'occasion de l'UNSSOD II.

28. Nous prions le Canada de préparer, en vue de l'UNSSOD II, un projet d'entente interdisant la mise à l'essai en vol de tous les vecteurs stratégiques. On pourrait pousser la stratégie d'étouffement jusqu'au point d'interdire la mise à l'essai en vol de tous les systèmes d'armes nucléaires et non pas seulement des systèmes "stratégiques", comme il avait été originellement proposé. (Bien que ni les missiles Cruise ni les Lance soient des armes nucléaires stratégiques, la Voix des femmes estime qu'étant donné que les pièces composantes de ces armes sont fabriquées sur notre sol, le Canada est dans une grande mesure responsable de la course aux armements nucléaires. Nous savons très bien qu'elles sont mises à l'essai quelque part.)

29. Dans le cadre de la stratégie d'étouffement, il a été proposé d'interdire la production de matières fissibles destinées à la fabrication d'armes. Le Canada n'a pas encore présenté de propositions concrètes permettant d'arriver à ce but. Entre temps, notre gouvernement continue à permettre

des exportations d'uranium aux États-Unis et dans d'autres pays sans avoir l'assurance qu'il ne sera pas utilisé à des fins militaires. De toute façon, et uranium, même s'il est utilisé pour des fins pacifiques, en libère d'autre pour la fabrication des armes. Les réacteurs Candu sont notoires pour la difficulté de surveillance qu'ils présentent, surveillance dont l'Agence internationale de l'énergie atomique est chargée. Le carburant usé, qui contient du plutonium, peut être retiré du centre du réacteur et être ré-utilisé à des fins militaires n'importe quand sans avertissement. Nous voyons donc qu'en exportant des Candu, le Canada se met dans une situation qui, sur le plan moral, contredit le traité de non-prolifération qu'il avait signé. D'après le Centre commun de recherche nucléaire (CCRN), un haut fonctionnaire argentin, délégué au symposium mondial sur l'énergie qui eut lieu à Knoxville (Tennessee) le 3 novembre 1981, a confirmé que si l'Argentine s'intéressait aux réacteurs nucléaires, c'était plus pour des raisons militaires que purement industrielles. (Nous avons un exemplaire de la bande magnétique enregistrée au cours de l'entrevue et nous la mettons à la disposition du Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale.)

30. La quatrième proposition émise dans la cadre de la stratégie d'étouffement, c'est que les nations s'accordent pour limiter les dépenses consacrées aux nouveaux systèmes d'armes stratégiques. De plus, notre gouvernement a appuyé les efforts faits aux Nations-Unies pour arriver à une entente sur les dépenses militaires. Par conséquent, nous estimons que notre gouvernement se contredit lorsqu'il décide de dépenser des milliards de dollars pour se procurer de nouvelles armes et d'augmenter le budget militaire annuellement de 3 p. cent ou plus, au-dessus du rythme de l'inflation.

31. D'autres mesures méritent d'être examinées par le Canada en prévision de l'UNSSOD II.

32. Etant donné que le gouvernement canadien s'est engagé à soutenir la stratégie d'étouffement et manifeste une forte préférence pour les accords vérifiables, il devrait faire tout son possible pour faire mettre à exécution le projet de satellite de surveillance internationale qui peut être un excellent moyen de vérification.

34. Le Canada s'est toujours déclaré en faveur de mesures susceptibles d'empêcher les zones "nucléarisées" de prendre de l'expansion, et même de les limiter ou de les réduire. Pour être parfaitement logique avec lui-même, il devrait donc envisager sous un angle favorable toutes les propositions visant à établir des zones dénucléarisées non seulement au Canada mais aussi dans les régions polaires et le Pacifique. Ces propositions doivent être sérieusement étudiées à la fois par le Canada et par les Nations-Unies.

35. Nous recommandons fortement que le Canada soutienne vigoureusement la campagne mondiale de désarmement organisée par les Nations-Unies, en participant à une conférence de déclaration d'intentions, qui aurait lieu sinon à l'UNSSOD, du moins au cours de la Session de l'Assemblée générale des Nations-Unies.

36. Dans le rapport Thorsson, certaines formes d'action nationale sont recommandées et elles devraient être immédiatement prises en considération. Il est préconisé notamment que les gouvernements étudient la question de savoir à combien reviennent les préparations militaires sur le plan économique et social, à la fois à court et à long terme, qu'ils en fassent connaître immédiatement la nature et l'étendue; qu'ils examinent la façon dont ces ressources pourraient être réaffectées pour résoudre les problèmes nationaux et qu'ils encouragent la formation d'un nouvel ordre économique international (NOEI). Il est en outre recommandé que le ministère de la Défense nationale élabore des plans pour affecter à l'économie civile les ressources qui ont jusqu'ici été consacrées au domaine militaire.

V

37. Nous avons traité aujourd'hui d'un aspect important de l'effort fait par le Canada en faveur de la sécurité internationale, à savoir la question de la politique que suivra le Canada à la réunion de l'Assemblée générale des Nations-Unies qui doit avoir lieu du 7 juin au 9 juillet. Nous notons ci-dessous un certain nombre de dates importantes qui précèdent cette session:

- Conformément à une résolution des Nations-Unies, le Secrétaire général a demandé que les résolutions soumises par les Etats membres à l'occasion de l'UNSSOD II soient présentées avant le 31 mars. Le ministère des Affaires extérieures a déjà fait des propositions. Nous espérons qu'à la suite des travaux de votre comité, d'autres propositions seront soumises. Bien que la date limite sera déjà passée quand le rapport du comité sera déposé le 2 avril, il sera encore possible à New York même de présenter de nouvelles propositions.

- La réunion finale du comité des 78 membres (y compris le Canada) chargé de préparer l'UNSSOD II aura lieu du 23 avril au 14 mai. Il est probable que l'issue de l'UNSSOD II deviendra apparente dès cette réunion.

- Il est à espérer que les résultats recevront l'attention qu'ils méritent de la part du public et des experts.

- Le groupe consultatif auprès de l'Ambassadeur chargé du désarmement, dont la Voix des femmes est membre, ne s'est pas réuni depuis septembre et ne se réunira à nouveau qu'à la fin de mars. De ce fait, le public n'aura guère d'occasions de présenter ses suggestions. Bref, pour des raisons budgétaires et autres, le Canada ne semble pas s'être préparé à fond pour l'UNSSOD II.

38. Malgré ses bonnes intentions, le gouvernement canadien n'a consacré que peu d'argent et d'énergie à la réalisation de l'objectif de désarmement qu'il s'est assigné. Il n'a pas beaucoup travaillé pour faire passer la stratégie d'étouffement de son état embryonnaire à l'étape de la réalisation concrète. La réunion qui aura lieu l'été prochain fournira aux Nations-Unies une belle occasion de faire cesser la course qui nous précipite vers l'Apocalypse. A chaque réunion internationale, les représentants de toutes les nations du monde ont la possibilité de présenter des conceptions nouvelles. La délégation canadienne n'a que trop souvent tendance à se limiter à essayer de concilier les points de vues des divers pays de l'Ouest. Or, d'autres points du vue émanant des nations du Commonwealth et d'ailleurs méritent également d'être analysés.

39. Au moment où vous envisagiez de renouveler l'accord portant sur le NORAD, il y a quinze mois, nous vous avons suggéré d'examiner à fond la question du rôle que pourrait jouer le Canada pour favoriser la sécurité internationale. Votre comité a tenu compte dans son rapport de cette recommandation. Les principes qui ont réellement inspiré le Canada en matière de politique internationale n'ont même pas été examinés au cours des audiences qui ont précédé la rédaction des documents officiels au début des années 70, et pourtant ces documents renferment les directives qui sont encore suivies aujourd'hui quand on prend des décisions. Nous espérons que des études plus approfondies seront entreprises à la suite d'audiences qui auront lieu dans tout le Canada, que des recherches seront spécialement effectuées et qu'on procédera à une étude sur la façon dont les puissances moyennes et les nations du Commonwealth peuvent définir et aborder les questions de sécurité internationale.

Addenda de la présentation faite par le mouvement La Voix des femmes devant le Comité des Affaires extérieures et de la Défense nationale, le 16 février 1982

Nous avons fait connaître notre point de vue sur l'attitude du gouvernement canadien pendant la 36^e Assemblée générale (par. 13) et nous avons recommandé que le Canada déploie les efforts voulus pour devenir une zone dénucléarisée (par. 34).

Sur la recommandation de la Première Commission de l'Assemblée générale, celle-ci a adopté la résolution portant sur la "non-implantation d'armes nucléaires sur le territoire des États où il n'y en a pas à l'heure actuelle".

Nous pensons que le texte de la résolution et les résultats du scrutin qui s'est tenu à ce sujet devraient être portés à l'attention de votre Comité. Le texte se lit comme il suit:

L'Assemblée générale,

Consciente qu'une guerre nucléaire aurait des conséquences dévastatrices pour toute l'humanité,

Rappelant sa résolution 33/91 F du 16 décembre 1978, par laquelle elle a demandé à tous les États dotés d'armes nucléaires de s'abstenir d'implanter des armes nucléaires sur le territoire des États où il n'y en a pas à l'heure actuelle, et à tous les États non dotés d'armes nucléaires et sur le territoire desquels il n'y en a pas de s'abstenir de toute démarche susceptible d'aboutir, directement ou indirectement, à l'implantation de telles armes sur leur territoire,

Rappelant également sa résolution 35/156 C du 12 décembre 1980 par laquelle elle a prié le Comité du désarmement d'engager sans tarder des consultations en vue de l'élaboration d'un accord international sur la non-implantation d'armes nucléaires sur le territoire des États où il n'y en a pas à l'heure actuelle,

Notant avec regret que cet appel de l'Assemblée générale est resté sans effet,

Considérant que la non-implantation d'armes nucléaires sur le territoire des États où il n'y en a pas à l'heure actuelle constituerait un progrès sur la voie de la réalisation de l'objectif plus vaste du retrait total ultérieur des armes nucléaires du territoire des autres États et contribuerait par là même à prévenir la prolifération des armes nucléaires et en définitive à éliminer totalement ces armes,

Tenant compte de l'intention clairement exprimée par de nombreux États d'empêcher l'implantation d'armes nucléaires sur leur territoire,

Profondément alarmée par les plans et les mesures pratiques conduisant à accroître les arsenaux d'armes nucléaires sur le territoire d'autres États,

1. Prie une fois de plus le Comité du désarmement d'engager sans tarder des consultations en vue de l'élaboration d'un accord international sur la non-implantation d'armes nucléaires sur le territoire des États où il n'y en a pas à l'heure actuelle;

2. Demande à tous les États dotés d'armes nucléaires de s'abstenir de nouvelles initiatives comportant l'implantation d'armes nucléaires sur le territoire d'autres États;

3. Prie le Secrétaire générale de communiquer au Comité du désarmement tous les documents relatifs à l'examen de cette question par l'Assemblée générale lors de sa trente-sixième session;

4. Prie le Comité du désarmement de présenter un rapport sur cette question à l'Assemblée générale lors de sa trente-septième session;

5. Décide d'inscrire à l'ordre du jour provisoire de sa trente-septième session une question intitulée "Non-implantation d'armes nucléaires sur le territoire des États où il n'y en a pas à l'heure actuelle: rapport du Comité du désarmement".

RÉSULTATS DU SCRUTIN AYANT PORTÉ SUR LA RÉSOLUTION 36/97

Pour: L'Afghanistan, l'Angola, l'Argentine, le Bahreïn, la Barbade, le Bénin, le Bhoutan, la Bolivie, la Bulgarie, le Burundi, la Biélorussie, le Cap-Vert, le Tchad, le Chili, le Congo, Cuba, Chypre, la Tchécoslovaquie, le Yémen démocratique, la République dominicaine, l'Équateur, l'Égypte, le Salvador, l'Éthiopie, Fidji, la Finlande, la République démocratique allemande, la Grenade, la Guinée, la Guinée-Bissau, la Guyane, la Hongrie, l'Inde, l'Indonésie, l'Iran, l'Iraq, la Jamaïque, la Jordanie, le Koweït, la République démocratique populaire lao, le Lesotho, le Libéria, la Libye, Madagascar, la Malaisie, les Maldives, le Mali, Maurice, le Mexique, la Mongolie, le Mozambique, le Nicaragua, le Niger, le Nigéria, l'Oman, le Panama, les Philippines, la Pologne, le Qatar, la Roumanie, le Rwanda, Sainte-Lucie, Sao Tomé-et-Principe, l'Arabie Saoudite, les Seychelles, les Îles Salomon, le Soudan, le Swaziland, la Thaïlande, le Togo, la Trinité-et-Tobago, l'Ouganda, l'Ukraine, l'U.R.S.S., les Émirats arabes unis, la République unie du Cameroun, la République unie de Tanzanie, la Haute-Volta, l'Uruguay, le Vanuatu, le Venezuela, le Vietnam, le Yémen et la Zambie.

Contre: L'Australie, la Belgique, le Canada, le Danemark, la France, la République fédérale allemande, l'Islande, l'Italie, le Japon, le Luxembourg, les Pays-Bas, la Nouvelle-Zélande, la Norvège, le Portugal, l'Espagne, la Turquie, le Royaume-Uni et les États-Unis.

Abstentions: L'Algérie, l'Autriche, les Bahamas, le Bangladesh, le Belize, le Brésil, la Birmanie, la République centrafricaine, la Colombie, les Comores, le Costa Rica, Djibouti, le Gabon, le Ghana, la Grèce, le Guatemala, Haïti, le Honduras, l'Irlande, Israël, la Côte d'Ivoire, le Kenya, le Liban, la Mauritanie, le Maroc, le Népal, le Pakistan, la Papouasie-Nouvelle-Guinée, le Paraguay, le Pérou, le Samoa, le Sénégal, la Sierra Leone, Singapour, la Somalie, Sri Lanka, le Suriname, la Suède, la Syrie, la Tunisie, la Yougoslavie, le Zaïre.

Absents: Antigua-et-Barbuda, le Botswana, la Chine, le Kampuchea démocratique, la Dominique, la Guinée équatoriale, la Gambie, le Malawi*, Malte, Saint-Vincent-et-Grenadines, le Zimbabwe.

L'Albanie a fait savoir qu'elle ne participait pas au scrutin.

* Ce pays a plus tard informé le Secrétariat qu'il avait l'intention de voter pour la résolution.

APPENDIX "EAND-49"



Science for Peace

C/O PHYSICS DEPARTMENT, UNIVERSITY OF TORONTO, TORONTO, ONT. M5S 1A7

PRESIDENT — ERIC FAWCETT (416) 978-5217
SECRETARY — TERRY GARDNER (416) 978-6928
TREASURER — DEREK PAUL (416) 978-2971

SECURITY AND DISARMAMENT

A BRIEF TO THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENSE

Submitted by

Eric Fawcett, President and Professor of Physics
Franklyn Griffiths, Board Member and Professor of Political Economy
T.C. Clark, Board Member
John C. Polanyi, Board Member and University Professor
George Ignatieff, Board Member and Chancellor, University of Toronto

on behalf of

Science for Peace

February 1982

Contents

Introduction	
Purpose of Brief	
Rationale	
History of the Proposal for an ISMA	
Summary	
Appendix I: Board Members, Science for Peace	
Appendix II: Synopsis of the U.N. Study	

INTRODUCTION

Science for Peace is a national organization of scientists (physical and social), engineers and others dedicated to the promotion of peaceful application of science and technology. The organization arises out of the frustration of scientists and engineers that science is increasingly directed to destructive purposes. Our membership includes some of Canada's best-known scientists and engineers (see appended membership of Board of Directors). In the one year of its corporate existence, Science for Peace has mounted and participated in many workshops and seminars in the arms control and disarmament areas. In certain of these, Science for Peace has collaborated with staff members of the Department of External Affairs, for example, in the area of control of chemical weapons. It has also begun to explore ways of promoting the use of seismic technology in treaty verification, another area in which Canada has traditionally participated. Science for Peace has examined the potential for peaceful applications of other technologies in which Canada is actively involved. We refer specifically to satellite and communications technology which forms the substance of this brief.

PURPOSE OF BRIEF

The Need

The accumulation of nuclear and conventional weapons continues unabated, as does the potential for local war and nuclear crisis in regional conflict situations. Success in the effort to reduce the risks of war and the costs of the arms race depend upon the willingness of states to engage in a wide range of collective and unilateral action that forms the subject of the Subcommittee's hearings. Our purpose in this brief is to draw the Subcommittee's attention to one modest but productive measure that is feasible essentially because it is modest. This is the measure to establish an International Satellite Monitoring Agency as a means of creating pre-conditions for greater security and confidence in our deeply troubled and overarmed world.

The available satellite monitoring and verification technologies have steadily improved. But, the actual application of these promising technologies has been limited largely to serving the national interests of the capable states. What is vitally needed is a broader international application of monitoring and verification technology -- one that goes beyond selective national technical means and contributes to the wider need for security. What is needed is active Canadian support for existing efforts to set up an International Satellite Monitoring Agency.

The Response

The application of available satellite monitoring and verification technology, deployed by a new United Nations agency, will help create the confidence and trust that are essential preconditions for the more effective international peace effort that we all seek. A proposal to establish an International Satellite Monitoring Agency has been discussed in the United Nations context, and received support from many quarters." The idea of a new United Nations satellite monitoring capability had its origins in a French proposal to UNSSOD I in 1978. The proposal resulted in a full study by a distinguished international Group of Experts under Resolution 33/71J of the General Assembly of the United Nations. The resulting report was referred by the Secretary-General to the Preparatory Committee for UNSSOD II in June 1981.

The Request

We urge the government of Canada to seize the opportunity afforded by the proposal for a United Nations Satellite Monitoring Agency (ISMA) and to bring to bear all Canada's diplomatic and technical skills to further the crisis prevention and disarmament capabilities of the United Nations through this means.

Our reasons for urging Canada to vigorously pursue the proposal for a Satellite Monitoring Agency of the United Nations follow.

*See section on History of the Proposal.

RATIONALE

A New Level of Commitment Is Needed

Canada's participation in disarmament, arms control and peace-keeping activities of the United Nations has been considerable. But we believe that a new Canadian approach is required if we are to respond to the deterioration of global relations that has occurred since UNSSOD I. The promising Canadian initiative of 1978, to suffocate the arms race, must now be followed up by Canadian leadership for concrete measures at UNSSOD II that go beyond controlling the arms race and attack the roots of international insecurity. We believe that the establishment of an International Satellite Monitoring Agency is exactly the kind of measure that should be pressed forward by Canada in conjunction with other proposals for arms reduction and crisis prevention at UNSSOD II.

Feasibility of the ISMA Proposal

The ISMA proposal has been carefully studied and has already gathered support. The main opposition comes from the Soviet Union and the United States, whose governments join in denying the need for a United Nations satellite monitoring capability. Of central importance in the months ahead will be the attitude of the new Government of France, which may be inclined to distance itself from a proposal made by its predecessor. If the Canadian Government believes there is merit to the ISMA proposal, it should act as soon as possible to strengthen the commitment of France and to join with the French in canvassing active support for the project prior to UNSSOD II. Further international support could be substantial and gathered without too much difficulty. There is an opportunity here for Canada to have an impact. As noted below, the costs of implementation are not great.

Once launched, an International Satellite Monitoring Agency could well acquire a momentum and a growing set of uses. This is because a promising technical innovation, once institutionalized, has a special power to develop its own supporting context and applications in ways that cannot be fully planned, much less legislated. For example, there is no way that people would have agreed upon the uses currently made of the telephone before the technology was made available. What we are saying here is that with the slight political effort and financial cost required to provide a new international capability, Canada could help to bring about a more substantial change in the conditions of international insecurity than could be had by a decade's worth of proposals to deny states the national capabilities deemed necessary to survival.

Build on the ISMA Base

Experience shows that it is extremely difficult to bring United Nations assemblies to support peace and disarmament initiatives that are more than rhetorical. The virtue of the ISMA proposal is that it is less than rhetorical but not so far-reaching as to threaten the overwhelming opposition of established interests. It could be implemented without the support of the Soviet Union and the United States, precisely because it would meet the needs of a substantial proportion of the international community without threatening established national security practices. Surely it is wise for Canada to support a practical initiative that is already acquiring momentum, to use the satellite proposal as part of a larger Canadian effort to get something practical started at UNSSOD II.

Satellite Technologies

During the past decade, increasing use has been made of military and civilian satellites by an increasing number of nations.

Resolutions required of a satellite sensor to detect, recognize, identify and describe various targets fall into two ranges: (1) area surveillance with resolutions 3-5 metres and (2) close-look using resolutions of 0.5 to 2 metres. The only countries which now have the necessary space technology for both area surveillance and close-look verification of arms control agreements and crisis monitoring are the United States and the U.S.S.R., and possibly China, but a number of other countries could develop the technology. France, India and Japan could develop and launch resource survey satellites.

Satellites are believed to play an important role as 'National Technical Means' of the USA and USSR in verification of bilateral agreements. The fact that satellites provide valuable data in the course of military operations has been amply demonstrated by the increase in launching rate during periods of conflict in various parts of the world, for example, Cyprus in 1974 and Iran/Iraq in 1980.

Canada has itself a major investment in satellite technology in remote sensing, communications and related technology development and international co-operative programs. As recently as April 1981, the government announced new funds for a new space plan. One of the plan's three thrusts was "... emphasis to the potential of remote sensing in resource management and surveillance ...". Indeed, we find the resolution requirements for "area surveillance" monitoring of many of the arms regulations and disarmament agreements, 5 metres, consistent with the best hopes of Canada's technical development programs. There is also Canadian interest in related communications antennae and in ground station computer hardware and software.

The Use of the ISMA

Monitoring by satellites can make a valuable contribution to the verification of compliance with certain arms-control and disarmament agreements. Typical examples would be the Geneva Protocol, the Biological Convention, the Treaty of Tlatelolco and the Partial Test Ban Treaty. Satellite monitoring can monitor the military aspects related to development and progress of conflicts, early warning of possible attacks, evidence of border violations, cease-fire monitoring, assistance to UN observers, the strengthening of confidence-building measures and the observation of the use of or threat to use force. In many applications the two levels of satellite monitoring described earlier above are ultimately desirable; a general "area surveillance" to detect most objects and a specific "close-look" to identify and describe them should this be deemed necessary.

One of the virtues of the ISMA proposal is the phased introduction. Phase I allows the UN to develop expertise in interpreting and working with satellite data derived from existing national resource or other satellites and ground stations. At present the resolution range of many civilian satellites (10-20 metres) is not sufficient for "area surveillance" (3-5 metres), but some national space programmes have targets in the area surveillance range (e.g. France, Canada). Phase I would cost in the order of \$25 to \$30 million per year.

Phase II anticipates the development of ground-stations for receiving data from satellite systems. This would be an interim phase which would improve the time factor in data access for ISMA. It could involve ISMA owned or operated ground stations. It would be hoped that area surveillance and some close look data would become available during this phase.

If ISMA were to set up and operate a system of 10 stations the maximum capital cost would be \$60 to \$80 million and the maximum annual operating cost about \$20 million.

Phase III anticipates ISMA space segments for operational ISMA monitoring satellites. The space segment would have one or more area surveillance satellites and a close look satellite system. By 1990 several states may be able to offer area surveillance space systems and there may even be close-look systems available. Several nations are expected to develop a launch capability. The cost would be initially \$1 billion over 4 to 6 years plus annual renewal costs of \$50 to \$100 million. For special single close-look satellites the cost could be an additional \$1.5 billion over 10 years.

Canadian Hesitation Unwarranted

We understand the reasons for the unease and resistance of the Department of External Affairs throughout our efforts to promote the satellite agency, both before the emergence of the major U.N. study by the distinguished international group of experts and after its appearance.

We understand that the French satellite initiative coincides with a desire to develop French satellite technology. We find this degree of self-interest acceptable in face of the potential security benefits for all of deploying satellite technology through an agency of the United Nations. We note that Canada has also an acceptable degree of self-interest in promoting the use of satellite technology.

We understand that aircraft or even site visit teams might be cheaper. Yet, the proposed use of aircraft or visit teams does not have the power to capture the imagination and lead to the significant enhancement of United Nations capabilities we seek. Canada should move with a proposal that has already been researched, has gained momentum and promises a noticeable improvement in security environment.

We understand a Canadian reluctance to disagree with an important ally and trading partner such as the United States. But in so important a matter as world security, we would hope Canada would speak to the greater benefit of the larger number of nations.

A Variety of Cost Options

The cost of the agency does not seem to us to pose a problem. Options are provided by the phased proposal. Even the most expensive option would cost the international community each year well under 1 per cent of the total annual expenditure on armaments. Phase I of the proposal, the most modest, would cost between \$25 and \$30 million per annum and yet would provide valuable data as well as a useful international education medium for satellite data management and manipulation. This level of financing, shared by Canada among other international supporters of the agency, appears to us to be modest.

HISTORY OF THE PROPOSAL FOR AN
INTERNATIONAL SATELLITE MONITORING AGENCY

The French Proposal (Tenth Special Session on Disarmament, U.N., 25 May 1978)

France proposed an Agency to advance disarmament efforts and to strengthen international security and confidence. The Agency shall be under United Nations purposes, principles and normal policies and is to collect, process and disseminate information. The Agency shall respect the sovereign rights of States. The Agency will be involved in monitoring disarmament and security agreements, present and future, with the agreement of all parties. It will be involved in investigating specific situations on request, and with concurrence of the State to be investigated. Also, the Security Council might request an investigation.

The Agency would develop in three stages:

1. Centre which draws on data from States with existing satellites.
2. Data Receiving Stations drawing on satellites of States possessing them.
3. Satellites of its own and Receiving Stations.

Government Reactions to the Proposal (U.N. Document A/34/374, 27 August 1979)

The United States is opposed to the scheme.

The U.S.S.R. has not responded, but Cuba, usually an ally in these matters, is opposed.

Most European countries, both East and West, are strongly supportive of the program. The United Kingdom is a little vague. Belgium and Finland feel success of the program depended on States well advanced in the technology, which might refer to the U.S.S.R. and U.S.A., but might also refer to Canada.

The poorer countries are supportive.

Japan says the success of the proposal depends on the U.S.A. and/or Russia fully supporting the initiative.

Canada says its success depends on those having technology being fully co-operative - possibly a less explicit statement of the Japanese position.

Positive Preliminary Report of a Group of Experts to the United Nations (October 1979)

"The Group fully recognized the valuable contribution which monitoring by satellites could make to the verification of certain parts or types of arms-control and disarmament agreements. This contribution from satellites to the verification process must not in general be seen as excluding other means of verification. The Group also appreciated the positive role that satellite monitoring could play in preventing or settling crises in various parts of the world and thus contributing to confidence-building among nations. The Group considered the gradual approach to the establishment of an international satellite monitoring agency technically feasible and saw in it a way to limit and control the financial commitments required from the international community." (U.N. Document A/34/540 Annex, Page 9)

Conclusions of the Study of the Group of Experts (August 1981)

"The Group recognized the valuable contribution which monitoring by satellites could make to the verification of compliance with certain arms control and disarmament agreements. It further recognized the positive role that satellite monitoring could play in preventing or settling international crises and thus contribute to confidence-building among nations.

From a technical point of view observations from satellites for the purpose of information gathering related to verification of compliance with treaties and for crisis monitoring is both possible and feasible. The technical facilities for an International Satellite Monitoring Agency (ISMA), including the satellites necessary to carry out the needed missions, could be acquired in stages: for instance, Phase I could comprise only an image processing and interpretation centre, Phase II could comprise data-receiving stations that could receive appropriate data from observation satellites of various States and in Phase III where the Agency could have its own space segment comprising a number of satellites.

From a legal point of view, there is no provision in international law, including space law, that would entail a prohibition for an international governmental organization such as an ISMA to carry out monitoring activities by satellites.

As regards the financial implications, a variety of technical options are possible, leading to a broad range in cost estimates; a summary of the estimates made by the Group is to be found in the body of the report. Whatever the assumptions on which the estimates are based, even in Phase III, which is the most complete and most expensive phase, an ISMA would cost the international community each year well under 1 per cent of the total annual expenditure on armaments." (U.N. Document A/AC.206/14, Annex Page 14. See also Appendix for a Synopsis of the Study).

SUMMARY

We believe that the proposal for an International Satellite Monitoring Agency provides a unique opportunity for a significant concrete advance in the crisis management, arms control and disarmament capabilities of the United Nations.

The proposal is already well advanced and has a considerable measure of support in principle.

The proposal is thus far well researched, is good, and can be implemented relatively inexpensively in stages.

Political action is needed or nothing will be done. Someone must take the initiative and push.

At UNSSOD II, the Canadian policy of suffocating the arms race must be strengthened and enlarged with a series of concrete proposals.

The International Satellite Monitoring Agency is just such a proposal.

We therefore urge the Standing Committee on External Affairs and National Defense, in its report to Government, to give the proposal for an International Satellite Monitoring Agency its whole-hearted endorsement and to place the proposal in a high priority position for action.

Appendix II

STUDY ON THE IMPLICATIONS OF ESTABLISHING AN
INTERNATIONAL SATELLITE MONITORING AGENCY
(United Nations A/AC.206/14)

SYNOPSIS OF THE REPORT

January 1982

The principle features of this report are the review of international law and the inclusion in the report of the details of treaties for monitoring together with technical requirements for each. The outline of the report and the related comments are as follows:

1. The conclusions of the group are simple. An international satellite monitoring agency is valuable in verifying arms control and disarmament agreements and preventing and settling international crises. Such an agency is technically feasible, the technical capabilities being established in phases. There is no provision in international law preventing monitoring by satellite by an international agency. Financially, even the most costly of the three phases amounts to well under 1% of the total annual expenditure on armaments and there is much scope for judicious choice among the various technical options.
2. Under technical implications it reviews current and anticipated satellite programs listing not only United States' programs of military and civilian origins but Soviet programs, Chinese, French, Indian, Japanese and European space programs. The report reviews weather satellite, remote sensing, and lansat participation by a number of nations. The technical section also reviews data requirements for monitoring the range of existing arms regulations and disarmament agreements. It looks at future agreements. It examines the potential for crisis management from early warning of attacks and evidence of border violations, to cease-fire monitoring, assistance to United Nations observers and peacekeeping missions. It looks at the potential for the strengthening of confidence building measures, and of observation of the use of or threat to use force. The technical facilities needed for international satellite monitoring agency are reviewed.
3. Under legal implications, we find the most original material relating to satellites. The report writers regard as evidence of a changing mood at the United Nations the discussion of the first United Nations session and its support in principle for a study of such an agency. They see progress in such international activities as the "outer space treaty". As the report says, "under Article ii, no part of outer space or of any celestial body is 'subject to national appropriation by a claim of sovereignty by means of use or occupation, or by any other means'. There is today widespread agreement that the twin principles of freedom and non-appropriation in relation to outer space exist independently of treaty, having already acquired the status of customary principles of international law".

Sovereignty is seen as a key issue for our government. Is it reasonable to expect sovereign nations to recognize open surveillance by a United Nations agency as an international right? The fact is that a national right to survey freely is exercised by an increasing number of nations. The United Nations has the legal right now to survey. The concern is in another area.

It is interesting that the present report itself draws attention to COPUOS debates which suggest that the key question is not sovereignty but the manner of dissemination of access to data and/or information gathered by this type of technology. In this connection, there is a divergence of views whether such data and/or information should be openly disseminated or be subject to a regime of prior consent. A satellite agency would be weak if states insist on a regime of prior consent and refuse to allow satellite data or potential conflict over their territory to be made available by the United Nations agency.

(Consensus agreement does not just happen. It requires promotional work by states like Canada. The United States and the USSR have not thus far supported the proposal of a United Nations agency. This is presumably because in the short term it would compete with their two-nation "biopoly", of space surveillance. In our view, Canada should work to try to ensure that such an agency is given the necessary "blanket approval" to operate and to disseminate so strengthening the United Nations rather than acquiescing in its gradual demise.)

The section on legal implications goes on to review in detail the application of satellite monitoring to the range of treaties, to monitoring future arms regulations and disarmament. It examines monitoring the bilateral accords and monitoring international crises. In this latter area is the potential for the greatest contribution and also for the most differences. As the report says, this is the biggest chance to "realization of the perennial goal of the United Nations - 'general and complete disarmament under effective international control'". Here, it is particularly important to note that "the Group of Experts agreed that the Security Council could legally request ISMA services for the monitoring of a particular crisis situation pursuant to its investigative powers under Article 34 of the charter. Similarly, since the General Assembly also has the power to engage in fact-finding, an ISMA if requested could assist that body in its investigations . . .".

The legal section reviews specific legal issues involving an ISMA. It discusses the proposed legal status and reviews the possibility of a series of sub-options for the proposed organization concluding that the preferred link should be through the General Assembly. The question of dissemination of data and/or information by an ISMA is carefully reviewed in the context of existing practices, options, and the question of confidentiality.

4. The final section on cost implications is the shortest of the three and it is the most dependent on other choices and options. The approximate

cost ranges are:

- Phase I: \$25 to \$30 million per year;
- Phase II: This would involve an additional once-only cost of \$60 to \$80 million as capital investment unless states would be willing to donate existing stations when needed;
- Phase III: This would have initial costs of around \$1 billion for launching an initial configuration adequate for four to six years plus annual renewal costs in the order of \$50 to \$100 million. For special single close-look satellites the cost would be an additional \$1.5 billion spread over ten years. There are of course cheaper close-look options than this.

SCIENCE FOR PEACE

OFFICERS

President: Prof. Eric Fawcett (physicist, Toronto)
Secretary: Prof. Terry Gardner (mathematician, Toronto)
Treasurer: Prof. Derek Paul (physicist, Toronto)

MEMBERS OF THE BOARD OF DIRECTORS

Dr. Norman Alcock (physicist)
Prof. Tony Arrott (physicist, Simon Fraser)
Prof. Edward Barbeau (mathematician, Toronto)
Dean Donald Betts (physicist, Dalhousie)
Dr. John Brenciaglia (physicist, Ontario Hydro)
Dr. Tom Clark (university administrator, Toronto)
Prof. Jon Cohen (political scientist, Toronto)
Prof. Chandler Davis (mathematician, Toronto)
Prof. William Epstein (political scientist, UNITAR)
Prof. Franklyn Griffiths (political scientist, Toronto)
Prof. Peter Grogono (computer scientist, Concordia)
N.L. Gerhard Herzberg (physicist, National Research Council)
Dean John Hewitt (nuclear engineer, Toronto)
Chancellor George Ignatieff (political scientist, Toronto)
Prof. Ashok Kapur (political scientist, Waterloo)
Prof. Larkin Kerwin, (physicist, Laval, National Research Council)
Prof. Trevor Levere (science historian, Toronto)
Prof. Bob Logan (physicist, Toronto)
Dean Fred Lowy (medical scientist, Toronto)
Prof. Derek Manchester (physicist, Toronto)
Prof. Bill McGowan (physicist, Western Ontario)
President Peter Meincke (physicist, Prince Edward Island)
Dr. Eustace Mendis (physicist, Ontario Science Centre)
Prof. Jim Morrison (materials scientist, McMaster)
Prof. M.V. Naidu (political scientist, Manitoba)
Prof. John Polanyi (chemist, Toronto)
Prof. Jim Prentice (physicist, Toronto)
Prof. Anatol Rapoport (mathematician, Vienna)
Prof. Henry Regier (zoologist, Toronto)
Prof. Rose Sheinin (medical scientist, Toronto)
Prof. Roger Stephens (chemist, Dalhousie)
Prof. David Suzuki (biologist, British Columbia)
Prof. Lynn Trainor (physicist, Toronto)
Dean Francis Weil (physicist, Moncton)
Prof. Stuart Woods (physicist, Alberta)

APPENDICE «EAND-49»

SÉCURITÉ ET DÉSARMEMENT

EXPOSÉ AU COMITÉ PERMANENT
DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

soumis par

Eric Fawcett (Président), professeur de physique
Franklyn Griffiths (Membre du Bureau), professeur d'économie
politique
T.C. Clark (Membre du Bureau)
John C. Polanyi (Membre du Bureau) professeur d'université
George Ignatieff (Membre du Bureau), chancelier de l'université
de Toronto

au nom de

Science for Peace

février 1982

Table des matières

Introduction
Objet de cet exposé
Analyse raisonnée
Historique de la proposition pour
une AISS
Résumé

Annexe I: Liste des membres du
Bureau de Science for
Peace
Annexe II: Résumé de l'étude de
l'ONU

INTRODUCTION

"Science for Peace" est une organisation nationale regroupant, entre autres, des scientifiques (spécialisés en sciences pures ou humaines) et des ingénieurs prônant l'application pacifique des sciences et de la technologie. L'organisme est né à cause des frustrations que les membres ont éprouvées en constatant que la science était de plus en plus utilisée à des fins destructrices. Parmi nos membres, on compte certains des noms les plus célèbres de la science et de la technique (voir liste des membres du Bureau). Au cours de sa première année d'existence, "Science for Peace" a participé à de nombreux ateliers et colloques, à l'occasion desquels elle a parfois collaboré avec le personnel du ministère des Affaires Extérieures, par exemple au sujet du contrôle des armes chimiques. L'organisme a aussi commencé à étudier la façon de promouvoir la vérification du respect des traités par le recours à une technologie jusque là réservée à la sismologie. En outre, "Science for Peace" a aussi analysé les applications pacifiques possibles d'autres techniques auxquelles le Canada s'intéresse activement, plus particulièrement à la technique des communications par satellites qui compose l'essentiel de cet exposé.

OBJET DE CET EXPOSÉ

Le besoin

L'accumulation des armes nucléaires et conventionnelles se poursuit sans fléchir et ne fait qu'augmenter le risque de conflits locaux classiques ou nucléaires. Le succès des tentatives de réduction des risques de guerre et des budgets consacrés à la course aux armements dépend de la volonté des états à s'engager dans une série d'actions collectives et unilatérales, qui constitue d'ailleurs le sujet des audiences de ce sous-comité. Ce rapport a pour objet d'attirer l'attention du sous-comité sur une mesure modeste, mais efficace, et surtout réalisable car elle n'a pas de fausses prétentions. Cette mesure consiste à implanter une Agence Internationale de surveillance par satellite (AISS) à titre de premier pas vers l'augmentation du niveau de sécurité et de confiance dans ce monde perturbé et surarmé.

Les techniques connues de surveillance et de vérification par satellite ne cessent de s'améliorer. Mais l'application de ces techniques fort prometteuses est surtout limitée au service des intérêts nationaux des pays développés. Il existe donc un besoin vital de trouver une application d'échelle internationale à cette technique de surveillance et de vérification, une application qui aille au-delà des moyens techniques sélectifs nationaux et qui réponde au besoin général de sécurité. Pour ce faire, le Canada doit offrir son appui aux efforts actuellement axés sur la mise sur pied d'une Agence Internationale de Surveillance par Satellite.

Le résultat visé

L'application d'une technique de surveillance et de vérification par satellite déjà existante, par un organisme des Nations-Unies, permettra de réinstaurer la confiance nécessaire à l'aboutissement de l'effort pour la paix mondiale que nous recherchons tous. La proposition d'établissement d'une Agence Internationale de Surveillance par Satellite a été débattue dans le cadre des Nations-Unies et a reçu l'appui de nombreux pays*. L'idée de créer un nouvel organisme des Nations-Unies, chargé d'assurer la surveillance par satellite, a ses origines dans une proposition française faite à l'UNSSOD I, en 1978. Cette proposition a donné lieu à une étude complète effectuée par un groupe international d'éminents experts, suite à la résolution 33/71 J de l'Assemblée Générale des Nations-Unies. Le secrétaire général a envoyé le rapport qui en a résulté au Comité préparatoire de la conférence UNSSOD II de juin 1981.

*Voir la partie consacrée à l'historique de la proposition.

La requête

Nous exhortons le gouvernement du Canada à sauter sur l'oc-
casion qu'offre la proposition de création d'une Agence Interna-
tionale de Surveillance par Satellite (AISS) et à mettre toutes
ses ressources diplomatiques et ses talents techniques au servi-
ce des Nations-Unies, dans un effort axé sur le désarmement et
sur la prévention des crises par le recours à ce moyen.

Nous expliquerons plus loin les raisons qui nous poussent à inciter le Canada à donner suite à cette proposition d'Agence de Surveillance par Satellite des Nations-Unies.

ANALYSE RAISONNÉE

Un nouvel engagement s'impose

La participation canadienne au désarmement, au contrôle des armements et aux activités de maintien de la paix des Nations-Unies, est considérable. Cependant, nous croyons que le Canada doit adopter une nouvelle approche si nous voulons réagir à la détérioration des relations mondiales qui s'est produite depuis l'UNSSOD I. L'initiative canadienne prometteuse en 1978, visant à l'arrêt de la course aux armements, doit à présent se poursuivre par la recherche de mesures concrètes, sous la direction du Canada à l'occasion de la conférence UNSSOD II, qui aillent au-delà du contrôle de la course aux armements et qui s'attaquent aux racines mêmes de l'insécurité mondiale. Nous croyons que la mise sur pied d'une Agence Internationale de Surveillance par Satellite correspond exactement au type de mesure que le Canada pourrait mettre de l'avant, conjointement avec d'autres propositions visant à la réduction des armements et à la prévention des crises, lors de UNSSOD II.

Les chances de mise sur pied d'une AISS

Cette proposition favorisant la création d'une AISS a été soigneusement étudiée et a déjà recueilli un certain appui. La principale opposition vient de l'Union soviétique et des Etats-Unis dont les gouvernements se rejoignent pour nier la nécessité d'une agence de surveillance par satellite des Nations-Unies. Au cours des mois à venir, l'attitude du nouveau gouvernement français sera un facteur essentiel, car ce gouvernement risque de prendre ses distances par rapport à une proposition faite par son prédécesseur. Si le gouvernement canadien croit en cette proposition, il doit agir aussitôt que possible pour renforcer l'engagement de la France et pour l'aider dans la recherche d'appuis actifs au projet avant UNSSOD II. L'assurance du soutien d'autres pays pourrait être importante et ne pas être trop difficile. Le Canada a, ici, l'occasion de jouer un rôle important. Comme nous le verrons plus loin, les coûts d'implantation ne sont pas très élevés.

Une fois instaurée, une Agence Internationale de Surveillance par Satellite pourrait acquérir une certaine vitesse de croisière et se créer toute une gamme d'applications. En effet, toute innovation technique, une fois implantée, a ce pouvoir particulier de générer ses propres infrastructures de développement et d'établir ses propres applications d'une manière que l'on ne pourrait planifier et encore moins régler. Par exemple, personne n'aurait pu s'entendre au sujet des utilisations

actuelles du téléphone avant qu'il ne soit connu et répandu. En fait, nous prétendons simplement ici, qu'avec le léger effort politique et financier nécessaire pour se doter d'un nouvel organisme international, le Canada pourrait engendrer une modification de l'état d'insécurité internationale de façon beaucoup plus efficace qu'en passant une décennie à faire des propositions pour nier aux états le droit de se doter des instruments qui leur apparaissent nécessaires à leur survie.

Bâtir sur les bases de l'AISS

L'expérience montre qu'il est extrêmement difficile d'amener les assemblées des Nations-Unies à appuyer les initiatives de paix et de désarmement qui dépassent la simple rhétorique. La proposition de création d'une AISS a cette qualité qu'elle n'est pas de l'ordre de la rhétorique mais qu'elle n'est pas non plus d'une envergure telle qu'elle menace l'opposition écrasante des grands Intérêts. L'agence pourrait être implantée sans l'appui de l'Union soviétique ni des Etats-Unis, précisément parce qu'elle répondrait aux besoins d'une partie importante de la communauté internationale sans menacer les pratiques connues en matière de protection de la sécurité nationale. Il serait certainement avisé de la part du Canada d'appuyer une initiative pratique bénéficiant déjà d'une certaine assise et de retenir cette proposition au sujet de la création de l'Agence comme n'étant qu'une partie d'un effort canadien beaucoup plus important dans la recherche d'une base pratique à UNSSOD II.

La technologie des satellites

Au cours de la dernière décennie, un nombre grandissant de pays a eu de plus en plus recours aux satellites pour des applications militaires et civiles.

Les niveaux de résolutions d'un satellite devant servir à détecter, à reconnaître, à identifier et à décrire diverses cibles, sont regroupés en deux catégories: (1) surveillance de zone avec des résolutions de 3 à 5 mètres et (2) surveillance rapprochée avec des résolutions de 0.5 à 2 mètres. Les seuls pays qui disposent à présent de la technologie spatiale nécessaire pour effectuer de la surveillance de zone et de la surveillance rapprochée dans le cadre de la vérification des traités sur le contrôle des armements et de la surveillance des états de crises, sont les Etats-Unis et l'URSS, et peut-être la Chine. Cependant, bien d'autres pays pourraient mettre cette technologie au point; la France, l'Inde et le Japon pourraient mettre au point et lancer des satellites d'examen des ressources naturelles.

Nous croyons que les satellites jouent un rôle important en tant que moyens techniques nationaux de vérification des accords bilatéraux, aux Etats-Unis et en URSS. Le fait que les satellites fournissent des données utiles au cours d'opérations militaires a été largement prouvé par l'augmentation du nombre de lancements en période de conflit dans les différentes parties du monde, par exemple dans le cas de Chypre en 1974 et de l'Iran et de l'Irak en 1980.

Le Canada a lui-même beaucoup investi dans la technologie des satellites de télédétection, de communication, et dans des programmes de développements technologiques connexes et de coopération internationale. Pas plus tard qu'en avril 1981, le gouvernement a annoncé qu'il investirait encore dans un nouveau programme spatial. Une des trois visées du plan était: "... insistance sur le potentiel de la télédétection dans la gestion et dans la surveillance des ressources...". En fait, nous pensons que les critères de résolution applicables à la surveillance de zone dans le cadre du contrôle des accords de réglementation sur l'armement et sur le désarmement (5 mètres) correspondent réellement aux espoirs placés dans les programmes de développement technique canadien. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le Canada est également intéressé à la mise au point des antennes de communications connexes et au matériel et logiciel des ordinateurs des stations terrestres.

L'utilité de l'AISS

La surveillance par satellite peut apporter une contribution valable à la vérification du respect de certains accords sur le contrôle de l'armement et sur le désarmement. On peut retenir à titre d'exemple pratique le Protocole de Genève, la Convention sur les armes biologiques, le Traité de Tlatelolco et le Traité sur l'interdiction partielle des essais nucléaires. Les satellites peuvent permettre de surveiller les activités militaires liées au développement et à l'expansion des conflits, de détecter les signes précurseurs d'attaques possibles, de rassembler des preuves de violation de frontières, de surveiller le respect des cessez-le-feu, d'aider les observateurs des Nations-Unies, de renforcer la prise de mesures visant à réinstaurer la confiance et d'observer tout recours ou toute menace de recours à la force. Dans bien des applications de la surveillance par satellite, les deux degrés de résolution que nous avons décrit plus haut, sont hautement désirables; la "surveillance de zone" permettrait de détecter la plupart des objets, quant à la "surveillance rapprochée", elle permettrait, au besoin, de les identifier et de les décrire.

Entre autres qualités de la proposition de création d'une AISS, on peut compter son implantation par étapes. Lors de la première étape, les Nations-Unies pourraient acquérir l'expérience de l'interprétation et de l'exploitation de données par satellites obtenues depuis les systèmes nationaux existants ou d'autres satellites et stations terrestres. Les résolutions actuelles de nombreux satellites civils (10 à 20 mètres) ne sont pas suffisantes pour assurer la "surveillance de zone" (3 à 5 mètres), mais certains programmes spatiaux nationaux visent justement ces résolutions (France et Canada par exemple). La première étape coûterait environ 25 à 30 millions de dollars par an.

Lors de la deuxième étape, il serait question de se doter des stations terrestres devant permettre de recevoir les données des systèmes à satellite. Il pourrait s'agir d'une phase intérimaire permettant d'améliorer le facteur temps dans l'accès des données pour l'AISS. L'AISS pourrait posséder ou exploiter ses stations terrestres. Au cours de cette phase, on pourrait espérer disposer des données de surveillance de zone et de quelques données de surveillance rapprochée.

Si l'AISS devait installer et exploiter un réseau de 10 stations, le coût maximum en capital serait de 60 à 80 millions de dollars et les coûts maximums d'exploitation annuelle seraient d'environ 20 millions de dollars.

Lors de la troisième étape, l'AISS disposerait des segments spatiaux pour passer à la surveillance opérationnelle par satellite. Ce segment spatial se composerait de un ou plusieurs satellites de surveillance et d'un système à satellites de surveillance rapprochée. D'ici 1990, plusieurs Etats pourraient être à même d'offrir des systèmes de surveillance de zone et l'on pourrait peut être même trouver des systèmes de surveillance rapprochée. On s'attend à ce que plusieurs pays développent leur propre programme de lancement. Le coût initial serait de un milliard de dollars à absorber sur 4 à 6 ans, auquel il faudrait rajouter les coûts de remplacements s'élevant à 50 à 100 million de dollars. Le coût de satellites simples pour la surveillance rapprochée représenterait un autre 1.5 milliards à absorber sur 10 ans.

L'hésitation du Canada n'est pas justifiée

Nous comprenons les raisons qui poussent le ministère des Affaires Extérieures à être mal à l'aise et à résister à nos efforts de promotion d'une agence de surveillance par satellites, autant avant l'importante étude entreprise par un groupe international d'éminents experts pour le compte des Nations-Unies qu'après le dépôt du rapport en ayant découlé.

Nous comprenons que l'initiative française au sujet du satellite coïncide avec le désir français de développer sa propre technologie des satellites. Nous pensons que la protection des intérêts d'un pays, à ce niveau, est acceptable compte tenu des avantages que l'exploitation des satellites par une agence des Nations-Unies pourrait présenter sur le plan de la sécurité. Il est à noter que le Canada a, lui aussi, un certain intérêt à promouvoir l'utilisation des satellites.

Nous savons que l'observation par avion, voire des visites sur place par des équipes, pourraient revenir moins cher. Cependant, ces deux solutions n'ont pas le pouvoir de capter les imaginations et de conduire à la consolidation de l'action des Nations-Unies que nous recherchons. Le Canada devrait appuyer une proposition qui a déjà été étudiée, qui a fait son chemin et qui promet une amélioration marquée de la sécurité internationale.

Nous comprenons l'hésitation canadienne à marquer son désaccord vis-à-vis d'un allié et d'un partenaire commercial important comme les Etats-Unis. Mais y a-t-il quelque chose de plus important que la sécurité mondiale, nous pourrions nous attendre à ce que le Canada parle pour le plus grand bénéfice du plus grand nombre.

Les diverses formules de dépenses offertes

Les coûts d'exploitation d'une agence ne nous semblent pas poser un problème. L'implantation par étapes offre plusieurs possibilités. Même l'option la plus chère coûterait à la communauté internationale, chaque année, bien moins de un pour cent du total des dépenses annuelles en armements. La première étape de la proposition, la plus modeste, coûterait entre 25 et 30 millions de dollars par an et permettrait de fournir des données utiles et de constituer un moyen d'éducation internationale dans le domaine de la gestion et de l'exploitation des données satellites. Il nous semble que ce niveau de dépenses, partagé entre les pays soutenant l'idée d'une agence internationale, soit, pour le Canada, modeste.

HISTORIQUE DE LA PROPOSITION D'UNE
AGENCE INTERNATIONALE DE SURVEILLANCE PAR SATELLITE

La proposition française (Première Session spéciale sur le
Désarmement, ONU, 25 mai 1978)

La France a proposé la création d'une agence pour accentuer les efforts de désarmement et pour renforcer le niveau mondial de sécurité et de confiance. L'agence devra répondre aux objectifs, aux principes et aux politiques courantes des Nations-Unies et devra rassembler, traiter et diffuser les informations qu'elle recueillera. L'agence devra respecter la souveraineté des états. L'agence sera chargée de la surveillance des accords de désarmement et de sécurité, présents et à venir, avec le consentement de toutes les parties. Elle sera chargée, sur demande, d'enquêter sur toutes les situations particulières, et ce avec le concours des états faisant l'objet de l'enquête. En outre, le Conseil de Sécurité pourra demander à ce que l'agence fasse enquête.

L'implantation de l'agence pourra se faire en trois étapes:

1. Création d'un centre recueillant des données à l'aide des satellites déjà existants.
2. Implantation de stations de réception de données reliées aux satellites que possèdent les États.
3. Lancement de satellites et implantation de stations réceptrices de l'agence.

Réaction des gouvernements à la proposition (document ONU
A/34/374, 27 août 1979)

Les Etats-Unis sont opposés à la démarche.

L'URSS n'a pas répondu, mais Cuba, généralement un allié du premier dans ces questions, s'est opposé.

La plupart des pays européens, tant de l'est que de l'ouest, sont fortement en faveur des programmes. Le Royaume-Uni est assez vague. La Belgique et la Finlande ont le sentiment que la réussite du programme dépend des états en avance dans cette technologie, ce qui peut signifier l'URSS et les Etats-Unis mais également le Canada.

Les pays pauvres sont en faveur de la proposition.

Le Japon prétend que la réussite de cette proposition dépend de l'appui qu'elle recevra de la part des Etats-Unis ou

de la Russie, ou des deux.

Le Canada dit que le succès de la proposition dépend de la coopération offerte par ceux qui ont la technologie, ce qui constitue peut-être une déclaration moins explicite que celle des japonais.

Rapport préliminaire favorable d'un groupe d'experts des Nations-Unies (octobre 1979)

"Le groupe admet pleinement la contribution valable de la surveillance par satellite sur le plan de la vérification de certaines parties ou aspects des accords de désarmement et de contrôle de l'armement. En général cependant, cette contribution des satellites au processus de vérification ne doit pas être perçue comme excluant les autres moyens. Le groupe a également admis le rôle positif que la surveillance par satellite pourrait jouer dans la prévention ou la résolution de crises dans diverses parties du monde et donc dans la contribution à l'instauration de la confiance parmi les nations. Le groupe a considéré que l'implantation graduelle d'une agence internationale de surveillance par satellite était techniquement réalisable et l'a perçu comme un moyen de limiter et de contrôler les déboursés exigés par la communauté internationale." (Document ONU A/34/540, Annexe, page 9)

Conclusions de l'étude du groupe d'experts (août 1981)

"Le groupe admet la contribution valable que la surveillance par satellite pourrait apporter au niveau de la vérification du respect de certains accords de désarmement et de contrôle de l'armement. Il reconnaît de plus le rôle positif que cette surveillance par satellite pourrait jouer dans la prévention ou dans le règlement des crises internationales et donc dans la contribution à l'augmentation de la confiance des nations.

Sur le plan technique, il est possible et réalisable d'effectuer des observations par satellites afin de recueillir des informations servant à vérifier le respect de traités ou à surveiller les états de crises. Les installations techniques pour une Agence Internationale de Surveillance par Satellite (AISS), y compris les satellites nécessaires pour effectuer les diverses missions, pourraient être acquises en plusieurs étapes: par exemple, la première étape pourrait porter sur l'acquisition d'un centre de traitement et d'interprétation des images, la deuxième pourrait porter sur la construction de stations de réception de données permettant de recevoir les données appropriées en provenance des satellites d'observation appartenant

aux divers Etats membres et lors de la troisième étape, l'agence pourrait acquérir son propre segment spatial composé de plusieurs satellites.

D'un point de vue juridique, le droit international , y compris le droit de l'espace, ne prévoient rien qui pourrait interdire à un organisme international comme l'AISS d'avoir des activités de surveillance par satellite.

Au sujet des implications financières, toute une variété d'options techniques possibles débouchent sur une gamme de prévisions de coûts; un résumé de ces prévisions effectuées par le groupe est contenu dans le corps du rapport. Quelles que soient les suppositions ayant servi de base à l'évaluation des coûts, même pour l'étape III , qui est la plus complète et la plus dispendieuse, une AISS coûterait à la communauté internationale, chaque année, bien moins de un pour cent des dépenses annuelles totales en armements." (Document ONU A/AC. 206/14, Annexe, page 14. Voir également l'Annexe constituée par un résumé de l'étude).

RÉSUMÉ

Nous croyons que la proposition portant sur la création d'une Agence Internationale de Surveillance par Satellite offre aux Nations-Unies l'occasion unique d'accomplir un important progrès dans la résolution des crises, dans le contrôle de l'armement et dans la promotion du désarmement.

La proposition a déjà beaucoup progressé et bénéficie, en principe, de nombreux appuis.

La proposition a aussi fait l'objet d'une étude approfondie, elle est valable et elle peut être implantée par le biais d'une série d'étapes ne représentant pas de grosses dépenses.

Une action politique s'impose ou rien ne sera fait. Quelqu'un doit prendre cette initiative et "pousser à la roue".

A l'occasion de la conférence UNSSOD II, la politique canadienne axée sur l'étranglement de la course aux armements doit être renforcée et concrétisée par une série de propositions pratiques.

Pour l'instant, l'Agence Internationale de Surveillance par satellite n'est qu'une proposition.

Nous exhortons donc le comité permanent des Affaires Extérieures et de la Défense Nationale, à l'occasion du dépôt de son rapport au gouvernement, d'appuyer pleinement la proposition portant sur la création d'une Agence Internationale de

Surveillance par satellite et à insister pour que cette proposition reçoive la priorité voulue.

SCIENCE FOR PEACEAnnexe I

EXECUTIF

Président: Prof. Eric Fawcett (Physicien, Toronto)
Secrétaire: Prof. Terry Gardner (Mathématicien, Toronto)
Trésorier: Prof. Derek Paul (Physicien, Toronto)

MEMBRES DU BUREAU

Dr. Norman Alcock (Physicien)
Prof. Tony Arrott (Physicien à Simon Fraser)
Prof. Edward Barbeau (Mathématicien, Toronto)
Dean Donald Betts (Physicien à Dalhousie)
Dr. John Brenciaglia (Physicien à l'Hydro Ontario)
Dr. Tom Clark (Administrateur d'université, Toronto)
Prof. Jon Cohen (Spécialiste en sciences politiques, Toronto)
Prof. Chandler Davis (Mathématicien, Toronto)
Prof. William Epstein (Spécialiste en sciences politiques à UNITAR)
Prof. Franklyn Griffiths (Spécialiste en sciences politiques,
Toronto)
Prof. Peter Grogono (Spécialiste en sciences computationnelles à
Concordia)
N.L. Gerhard Herzberg (Physicien, Centre National de Recherches)
Dean John Hewitt (Ingénieur en sciences nucléaires, Toronto)
Chancellor George Ignatieff (Spécialiste en sciences politiques,
Toronto)
Prof. Ashok Kapur (Spécialiste en sciences politiques, Waterloo)
Prof. Larkin Kerwin (Physicien à Laval, Conseil National de
Recherches)
Prof. Trevor Levere (Historien en sciences, Toronto)
Prof. Bob Logan (Physicien, Toronto)
Dean Fred Lowy (Sciences médicale, Toronto)
Prof. Derek Manchester (Physicien, Toronto)
Prof. Bill McGowan (Physicien, Université Western)
Président Peter Meincke (Physicien, Ile du Prince Edouard)
Dr. Eustace Mendis (Physicien, Ontario Science Centre)
Prof. Jim Morrison (Spécialiste en science des matériaux, McMaster)
Prof. M.V. Naidu (Spécialiste en sciences politiques, Manitoba)
Prof. John Polanyi (Chimiste, Toronto)
Prof. Jim Prentice (Physicien, Toronto)
Prof. Anatol Rapoport (Mathématicien, Vienne)
Prof. Henry Regier (Zoologiste, Toronto)
Prof. Rose Sheinin (Science médicale, Toronto)
Prof. Roger Stephens (Chimiste, Dalhousie)
Prof. David Suzuki (Biologiste, Colombie-britannique)
Prof. Lynn Trainor (Physicien, Toronto)
Dean Francis Weil (Physicien, Moncton)
Prof. Stuart Woods (Physicien, Alberta)

Annexe II

ÉTUDE SUR LES IMPLICATIONS DE L'ÉTABLISSEMENT D'UNE
AGENCE INTERNATIONALE DE SURVEILLANCE PAR SATELLITE
(Nations-Unies A/AC.206/14)

RÉSUMÉ DU RAPPORT

janvier 1982

Le rapport consiste surtout en une analyse du droit international et il couvre aussi les détails sur les traités sur la surveillance augmentés des critères techniques applicables à chacun de ces traités. Voici d'ailleurs les grandes lignes du rapport ainsi que les commentaires qui s'y rattachent.

1. Les conclusions du groupe sont simples. Une Agence Internationale de Surveillance par Satellite trouve sa valeur sur le plan de la vérification des accords sur le désarmement ou sur le contrôle de l'armement, ainsi que dans la prévention et le règlement des crises internationales. Techniquement, l'agence peut être mise sur pieds sans trop de problèmes, grâce à une répartition par étapes. Rien, dans le droit international, n'interdit qu'une agence internationale fasse de la surveillance par satellite. Sur le plan financier, même la phase la plus chère des trois représente bien moins de un pour cent des dépenses totales annuelles en armements et les possibilités de faire un choix judicieux entre les diverses options techniques ne manquent pas.

2. Sur le plan des implications techniques, le rapport analyse les programmes d'exploitation de satellites, actuels et à venir, non seulement les programmes civils et militaires des Etats-Unis mais également ceux de l'Union soviétique, de la Chine, de la France, de l'Inde, du Japon et des pays européens. Le rapport passe en revue la participation de nombreuses nations aux lites-météorologiques au programme de télédétection et à lansat. La partie technique traite des données nécessaires pour la surveillance du respect des accords actuels sur le désarmement et sur le contrôle de l'armement. Elle se penche aussi sur les accords à venir. Elle examine le potentiel offert sur le plan de la gestion des crises à partir du premier signe d'attaque ou d'une violation flagrante de frontières et des possibilités offertes pour la surveillance des cessez-le-feu, pour l'assistance des observateurs des Nations-Unies et pour les missions de maintien de la paix. Le rapport se penche aussi sur les possibilités de renforcer les mesures servant à augmenter le niveau de

confiance des Nations, ainsi que d'observer le recours ou la menace de recours à la force. Les installations techniques nécessaires à une Agence Internationale de Surveillance par satellite font également l'objet d'un examen.

3. Pour ce qui est des implications sur le plan juridique, on retrouve la partie la plus originale sur l'utilisation des satellites. Les rédacteurs du rapport retiennent comme preuve de changement d'attitude des Nations-Unies les débats de la Première Session des Nations-Unies ainsi que l'appui de principe pour l'étude d'une telle agence. Ils notent certains progrès au niveau d'activités internationales comme le "traité sur l'espace extra atmosphérique". Comme le précise le rapport: "conformément à l'article ii, aucune partie de l'espace extra atmosphérique ou de tout corps céleste, ne peut faire l'objet d'une appropriation nationale en invoquant une souveraineté par le biais de l'utilisation ou de l'occupation ou par tout autre moyen". Il y a aujourd'hui une concordance quasi générale des points de vue sur le fait que les deux principes de liberté et de non appropriation, applicables à l'espace extra atmosphérique existent indépendamment du traité, puisqu'ils ont déjà acquis le statut des principes coutumiers du droit international". La souveraineté est une question clé pour nos gouvernements. Est-il raisonnable de croire que les nations souveraines reconnaîtront qu'une surveillance ouverte, exercée par une agence des Nations-Unies, est un droit international? En fait, le droit national de la surveillance est librement exercé par un nombre croissant de nations. Sur le plan juridique, les Nations-Unies détiennent ce droit dès maintenant. La pierre d'achoppement se situe ailleurs.

Il est intéressant que ce rapport lui-même attire l'attention sur les débats du comité COPUOS qui laissent à penser que la question importante n'est pas la souveraineté mais la façon d'accéder aux données ou aux informations recueillies par ce type de technologie, ou encore de les disséminer. A ce sujet, il y a divergence de point de vue: ces données ou informations doivent-elles être diffusées ouvertement ou doivent-elles être soumises à un régime de consentement préalable. Une agence de satellites n'aurait qu'un champ d'action limité si les Etats insistaient sur un régime de consentement préalable et refusaient que les données satellites ou les données sur les risques de conflits sur leurs territoires soient diffusées par l'Agence des Nations-Unies.

(Un accord majoritaire n'est pas facile à obtenir. Il nécessite tout un travail de promotion par les Etats comme le Canada. Les Etats-Unis et l'URSS n'ont pas jusqu'à présent appuyé la proposition portant sur la création d'une Agence des Nations-

Unies, et cela parce que, à court terme, cette agence serait en concurrence avec ce monopole de surveillance spatiale qu'ils se tagent. A notre point de vue, le Canada devrait s'assurer que cette agence recevra le "chèque en blanc" nécessaire pour pouvoir exploiter et diffuser les données, et ce afin de renforcer les Nations-Unies plutôt que d'entériner son affaiblissement graduel.)

La partie sur les implications juridiques se poursuit en analysant en détails les applications de la surveillance par satellite à toute une série de traités, ainsi qu'à la surveillance des futurs accords sur le contrôle de l'armement et sur le désarmement. Cette partie examine aussi la surveillance des accords bilatéraux et des crises internationales. C'est dans ce dernier domaine qu'existent les plus grandes chances de contributions mais aussi la plupart des désaccords possibles. Comme le précise ce rapport, il s'agit là de la plus grande occasion de "réaliser cet objectif de toujours des Nations-Unies - accomplir un désarmement général et complet sous une surveillance internationale effective". Il est particulièrement important de noter ici que le "groupe d'experts" était unanime pour recommander que le conseil de sécurité puisse, légalement, demander à l'AISS de surveiller des situations de crises particulières, conformément à son pouvoir d'enquêter aux termes de l'article 34 de la Charte. Dans le même ordre d'idées, étant donné que l'Assemblée Générale a également le pouvoir de demander la tenue d'enquêtes, une AISS devrait pouvoir, sur demande, assister ce corps dans ses enquêtes..."

La partie juridique revoit les aspects juridiques particuliers liés à l'AISS. Elle analyse le statut légal proposé ainsi qu'une série d'options secondaires possibles, applicables à l'organisation prévue, et elle conclut que le meilleur lien passerait par l'assemblée générale. La question de la diffusion des données ou des informations par l'AISS est soigneusement analysée dans le contexte des pratiques actuelles, des choix et de la question de la confidentialité.

4. La dernière partie traitant des coûts est la plus courte des trois mais également celle qui dépend le plus des autres choix et options à exercer. Les coûts approximatifs sont les suivants:

Première étape: 25 à 30 millions de dollars par an;

Deuxième étape: l'investissement en capital, unique, serait de 60 à 80 millions de dollars, sauf si les Etats étaient prêts à céder gratuitement les stations qu'ils possèdent, le moment venu;

Troisième étape:

le coût initial serait d'environ un milliard de dollars pour le lancement d'un satellite de base pouvant être amorti sur 4 à 6 ans , coût auquel il faut rajouter les dépenses de renouvellement de l'ordre de 50 à 100 millions de dollars. Il en coûterait 1.5 milliards de dollars, sur 10 ans, pour que l'AISS dispose de satellites spéciaux (uniques) de surveillance rapprochée. Il existe bien sur des moyens moins onéreux de disposer de satellites de surveillance rapprochée.

APPENDIX "EAND-50"

A Submission to the Standing Committee
on External Affairs and National Defence

concerning

Canada's Preparations for the Second Special
Session of the United Nations on Disarmament

by the

Canadian Conference of Catholic Bishops (CCCC)

1982

witnesses: Msgr Dennis Murphy
General Secretary, CCCC

M. André Vallée, p.m.e.
Secrétaire général, C.E.C.C.

Dr. Tony Clarke,
Co-director, Social Affairs
Department, CCCC

February 16, 1982

INTRODUCTION

We want to thank you, Mr. Chairman, for the opportunity of appearing before the Standing Committee on External Affairs and National Defence. There is no question that global disarmament constitutes the most pressing challenge facing political leaders, in particular, and humanity, in general, today.

We want to assure you that the Catholic Church is deeply concerned about the urgent need to make significant progress in the field of global disarmament with respect to nuclear and conventional weapon systems. Indeed, the present state of the arms race poses a profound challenge to the very foundations of the Church's teaching. The following excerpt from Pope John Paul II's message on the Day of Peace, January 1st of this year, illustrates these concerns:

(As Christians) strive to resist and prevent every form of warfare, we have no hesitation in recalling that, in the name of an elementary requirement of justice, peoples have a right and even a duty to protect their existence and freedom by proportionate means against an unjust aggressor (cf. Constitution Gaudium et Spes, 79). However, in view of the difference between classical warfare and nuclear or bacteriological war -- a difference so to speak of nature -- and in view of the scandal of the arms race seen against the background of the needs of the Third World, this right, which is very real in principle, only underlines the urgency for world society to equip itself with effective means of negotiation. In this way the nuclear terror that haunts our time can encourage us to enrich our common heritage with a very simple discovery that is within our reach, namely that war is the most barbarous and least effective way of resolving conflicts. More than ever before, human

society is forced to provide itself with the means of consultation and dialogue which it needs in order to survive, and therefore with the institutions necessary for building up justice and peace.

We understand that you will be hearing testimony from a variety of expert witnesses. We wish to emphasize that we do not consider ourselves to be technical experts on the subject of disarmament per se. What we can offer is a brief ethical and social analysis of some of the major issues of disarmament from the standpoint of the Church's teaching and its experience in acting on these concerns. In so doing, we will be speaking with the awareness that there is growing moral commitment to the struggle for global disarmament among Christians, both here in Canada and elsewhere in the world.

Unfortunately, the time you have given us to prepare and present a brief on such a serious topic, has been, to say the least, incredibly short. Nevertheless, we have chosen to address three major issues in anticipation of Canada's participation in the United Nations' Second Special Session on Disarmament. The first concerns nuclear weapons and the growing threat to human survival. The second has to do with militarism and the continuing underdevelopment of peoples in the world today. The third issue concerns the rise of military regimes and the increasing repression of human rights.

I - NUCLEAR WEAPONS: Growing Threat to Human Survival

1. Our first critical concern regarding the arms race has to do with the threat of nuclear war. The following recent quotations illustrate the urgent concerns of the Church today.

Humanity seems to be rushing at breakneck speed towards nuclear self-destruction. There is a growing sense among people today that the arms race is out of control. A global holocaust within this generation looms as a distinct possibility. The super powers appear insensitive to the stakes involved, namely the annihilation of life on this planet which the Lord of Creation called "GOOD" (Gen. 1.5)

Catholic Bishops of Canada,
October, 1981

("The Neutron Bomb: Enough is Enough!")

I have, in fact, the deep conviction that, in the light of a nuclear war's effects, which can be scientifically foreseen as certain, the only choice that is morally and humanly valid, is represented by the reduction of nuclear arms, while waiting for their future complete elimination, carried out simultaneously by all parties, by means of explicit agreements and with the commitment of accepting effective controls.

John Paul II,
December, 1981

(Angelus Message, December 13, 1981)

Church Initiatives

- 1.1 In the course of the past year alone, the Catholic Church has increasingly expressed opposition to the continuing build-up of nuclear arms. Last February, in Hiroshima, the Pope called for "a new world-wide consciousness against war..." "...in the face of the nuclear threat". Following this event, he

commissioned a team of scientists from different countries to study the consequences of nuclear weapons. In December, the scientists' grim findings and their call for progressive reduction in nuclear weapons were communicated via special papal delegation to the President of the United States, the President of the Soviet Union, the Prime Minister of Britain, the President of France, and the United Nations itself. At the same time, Church leaders in the United States, Canada and Western Europe have taken a strong stance against the proliferation of nuclear weapons. In the United States, for example, the Conference of Bishops launched a protest against the nuclear weapon policies of the Reagan Administration and the Archbishop of Seattle went so far as to encourage people to consider withholding their taxes as an act of civil disobedience against U.S. policies on nuclear armament.

Nuclear
Arms
Race

- 1.2 Indeed, the dramatic escalation of the nuclear arms race in recent years gives cause for considerable alarm. Since the last U.N. disarmament Conference four years ago, the nuclear arms race has plunged the United States and the Soviet Union into a perilous cold war climate. In 1979, four nuclear weapon powers conducted 53 underground explosion tests, thereby stimulating an expansion in nuclear armaments. It is now estimated that the nuclear powers together have several thousand nuclear weapons in their arsenals. Today, the destructive capacity of the more sophisticated nuclear weapon systems -- the neutrom bomb, the SS-18, the MX missile, the SS-20, the Cruise missile, the Trident submarine -- presents a profound problem for mankind. They pose a severe threat to the survival of our common humanity on this planet.

Proliferation 1.3 At the same time, international trade in nuclear
of
Nuclear
Weapons know-how is resulting in the proliferation of nuclear weapons' capacity among other countries. It is now estimated that another thirty to forty nations will join the nuclear arms club by the end of this century. Indeed, nuclear technology and materials are now sufficiently available that any country with a moderate industrial capacity will be able to acquire nuclear weapons if it so desires. In addition to the two super powers an increasing number of countries are working to acquire nuclear weapons, largely to gain the advantage in conflicts with hostile neighbours, (e.g., India, Pakistan, South Africa and Israel, etc.). The possession of nuclear weapons by such countries in volatile situations heightens the danger that these weapons may be activated through accident, miscalculation, or just plain folly.

Global 1.4 Indeed, the prospects of a global holocaust within a
Insecurities generation loom large. Rather than making countries more "secure", the build-up of nuclear weapons creates conditions which inevitably heighten international insecurities. These insecurities, in turn, enhance pressures for igniting the first nuclear strike. In this perilous cold-war climate, the idea of a "limited nuclear war" is a dangerous game. It serves to erode whatever political and psychological barriers exist to the use of nuclear weapons. It opens Pandora's box of unthinkable evil, threatening "to turn our planet into a giant crematorium".

Basic 1.5 Thus, the nuclear arms spiral poses a deep and pro-
Moral
Issues found challenge to the moral principles and values of human civilization. The neutron bomb, for example, with its "enhanced radiation warhead", "offends the deepest

sensibilities of humanity". As the Canadian bishops recently declared: "To describe a bomb as 'clean' because it preserves property and destroys only people simply demonstrates how morally bankrupt our civilization has become". Indeed, both the use and the threat of using such nuclear weapons must be considered morally wrong. As the Second Vatican Council put it: "Every act of war directed to the indiscriminate destruction of whole cities or vast areas with their inhabitants is a crime against God and humanity, which merits firm and unequivocal condemnation", (Gaudium et Spes, no. 80). The possession of nuclear weapons for deterrence can only be tolerated as long as progress is being made in the reduction of nuclear stockpiles through continuing negotiations among the nuclear weapon states. (cf., Testimony of Cardinal Krol before the Senate Foreign Relations Committee, 1979). Our goal must be the eventual and complete elimination of nuclear weapon systems.

U.N.Program

- 1.5 In 1978, you will recall, the U.N. Special Session launched a plan of action for nuclear disarmament. It called for the urgent negotiation of agreements aimed at the cessation of the qualitative improvement and development of nuclear weapon systems, the production of all types of nuclear weapons and their means of delivery, the production of fissionable materials for weapons purposes, along with a comprehensive program with agreed time-tables for the gradual reduction of nuclear stockpiles, (para. 50). As significant steps in this direction, the plan of action proposed the establishment of a comprehensive test ban and nuclear

weapon free zones (para. 60; 61; 62; 63). A number of proposals were advanced for encouraging negotiations among the nuclear-weapon States and the non-nuclear weapon States regarding these issues and the non-proliferation of nuclear arms.

Canada's
Role

1.6 We are aware that Canada made a significant contribution at the U.N. Special Session by advocating a "Strategy of suffocation" for the nuclear arms race. That strategy, you will recall, was aimed at "depriving the (nuclear) arms race of the oxygen on which it feeds". It called for a comprehensive test ban on nuclear weapons, a moratorium on flight testing of new delivery systems and production of fissionable materials for nuclear weapons, plus reduction on spending for new strategic nuclear weapon systems. Yet, Canada's record in this "strategy of suffocation" in this country leaves something to be desired. Nuclear weapons are located on Canadian soil (e.g., Comox, British Columbia). U.S. and Soviet submarine nuclear weapons (e.g., the Trident submarine) are allowed to pass freely through Canadian waters. Canadian industries are engaged in manufacturing component parts for nuclear weapon systems (e.g., the Cruise missile system). And serious questions are being raised about the "safeguards" involved in the export of Canada's CANDU technology to certain countries (e.g., India, Argentina, S. Korea).

Some
Recommendations

1.7 At the Second Special Session on Disarmament, we believe Canada should give more effective leadership in implementing the "strategy of suffocation". However, attention needs to be given to concrete proposals and

actions to be taken over the next four years by the international community and Canada itself. Accordingly, we urge the Canadian government to give serious consideration to the following suggestions in preparation for the Second Special Session on Disarmament:

- a) specific measures for speeding up negotiated agreements for a comprehensive test ban on nuclear weapons, including appropriate incentives and time-tables;
- b) specific proposals for making progress on agreements to stop the flight testing of all new strategic delivery systems; prohibit the production of fissionable materials for weapons; and reductions in military spending on nuclear weapon systems;
- c) specific plans for establishing Canada as a "nuclear-weapon free zone", including proposals for the removal of all nuclear weapon systems from Canadian soil and a declaration that our boundary waters be nuclear free;
- d) specific legislation designed to phase out the manufacture of component parts for nuclear weapon systems in Canada, along with an assistance program for Canadian industries to convert to non-nuclear production;
- e) specific steps for a critical review of the "safeguards" for the export of Canada's nuclear technology, including proposed revisions to assure that our nuclear technology will not be sold to nation States seeking nuclear weapon capacity.

II - MILITARY ARMAMENT: Continuing Cause of Social and Economic Injustice

2. Our second critical concern has to do with the arms race as a continuing cause of social and economic underdevelopment in the world. The following quotations underscore the urgent concerns of the Church today:

The arms race is a scandal; the prospect of disarmament is a great hope. The scandal relates to the crying disproportion between the resources in money and intelligence devoted to the service of death and the resources devoted to the service of life. The hope is that, by cutting down military expenditure, a substantial part of the immense resources that it now absorbs can be employed in a vast world-wide development project. ... we now repeat this appeal with still greater force and insistence, calling upon all countries to study and to put into operation an organic plan within the framework of programmes for the fight against inequality, underdevelopment, hunger, disease and illiteracy. Justice demands it tomorrow may be too late.

Paul VI
Message to the First U.N.
Special Session on Disarmament, 1978.

We urge the Canadian delegation at Cancun to question the very structures of the world's economic order which are the root causes of extreme poverty ... (including) ... the escalation of military expenditures and arms trade, which draws approximately 14 billion dollars from Third World countries alone, that is, an average of one and a half times the total required for health and education in these countries.

Canadian Bishops Social
Affairs Commission,
October, 1981
(Message to the Prime
Minister on the North-South
Dialogue)

Church
Initiatives

2.1 In the teachings of John XXIII, Paul VI, and John Paul II, the Catholic Church has consistently emphasized the following themes: that the arms race is a scandal to humanity; that militarism is a cause of injustice; that injustice is a cause of war; that the true road to peace lies in the integral development and liberation of peoples. In the words of Paul VI, "development is the new name for peace". This message has been constantly stressed in numerous Vatican submissions to the United Nations and in statements and programs initiated by episcopal conferences in countries all over the world. In order to pursue this message in our own country, for example, the Canadian bishops established the Canadian Catholic Organization for Development and Peace. The Development and Peace Program has two main thrusts: funding social and economic development projects in Third World countries and generating public awareness here in Canada about the problems and causes of underdevelopment in the Third World. In the past two years, Development and Peace's education program has focussed on the theme: "Militarism: Obstacle to Development".

Military
Expenditures

2.2 In spite of these and countless other initiatives by institutions and people of good will all over the world, the arms race continues to escalate, mobilizing resources for the 'service of death' rather than the 'service of life'. The annual military expenditure in the world has now reached 500 billion dollars: well over one billion dollars a day. The training of military personnel in the U.S. alone costs twice as much a year as the education budget for some 300 million school aged children in South Asia today. Indeed, the industrialized nations spend an average of

20 times more of their national income on their own military forces than on development aid to the Third World. Moreover, it is estimated that current military spending is double the Gross Domestic Product of the continent of Africa and equal to that of Latin America.

Under-
development
and
dependency

2.3 The direct sale of military arms and equipment to Third World countries also contributes to underdevelopment and economic dependency. An estimated 70% of the international arms trade now involves Third World recipients. Despite severe food shortages, underdeveloped nations are using an average of five times as much of their foreign exchange for the import of arms as for agricultural machinery. These disproportionate military expenditures are often provoked by industrialized nations seeking to establish military alliances in certain regions and offering military assistance to poorer countries. As a result, substantial amounts of limited foreign currency in many developing countries are earmarked for the import of weapon systems and the construction of infrastructure (e.g., airships, airports, maintenance facilities, and domestic facilities for expatriate trainers and technicians). All this, in turn, creates major pressures on poor countries to increase their foreign exchange earnings through the export of natural resources and cash crops and through policies designed to attract foreign capital. In effect, much of the resources and commodities produced by peasants and workers in many Third World countries end up paying for 70% of the world's arms trade rather than serving development needs at home.

Militarism 2.4 Worse still, the realities of militarism -- its
and
Insecurity artillery, its values, ideology, and behaviour --
end up undermining the very "security" it was
ostensibly created to ensure. In other words,
militarism in the Third World has generated greater
"insecurity". Since 1945, there have been more
than 130 wars, most of which have involved Third
World countries. In most cases, these wars have
involved border and political conflicts that are,
in large measure, the legacy of colonialism and
neo-colonialism. Often these wars, in turn, have
been fueled and intensified by military support
from the industrialized states. Thus, the militar-
ization of the Third World not only makes the
outbreak of active warfare more likely, it also
frequently prolongs such warfare because of the
ongoing supply of weapons from industrialized
countries.

Roots 2.5 We do maintain that nations have a right to engage in just struggles to defend their national sovereignty. Similarly, repressed peoples have the right to struggle for the overthrow of tyrants when all democratic means are frustrated. The real scandal of militarism lies in the misallocation of such a massive amount of the world's resources to maintain and increase systems of injustice between and within nations. As the Brandt Commission Report pointed out: the cost of a ten-year program which would meet essential food and health needs of all the poor in all underdeveloped countries would be less than half of one year's military spending. The roots of this injustice are found in the very structures of the world's economic order. For the present economic order perpetuates a systematic

cycle of poverty, dependency, and repression. These conditions, in turn, breed insecurities which give rise to increasing militarization and the ongoing perpetuation of the cycle.

- 2.6 We are particularly concerned about Canada's role in military armament. As you know, Canada is now ranked among the largest arms exporters in the world. Last year, Canadian military exports reached the 600 million dollar mark. Since 1959, some 600 Canadian companies had sales in defence related products totalling 6 billion dollars. Due to the Canada/U.S. Defence Production Sharing Agreements, most of Canada's military exports are sold to the United States and NATO countries. Yet, a disturbing number of Canada's arms exports are going to military regimes in the Third World. These include sales of artillery systems to South Africa and Thailand, plus aircraft sales to the air forces of Chile and the Cameroons. And Canadian-built armoured personnel vehicles have been promoted for sales to Indonesia and Malaysia. While these countries have the right to defend their population against aggression, our concern has to do with the vast amounts of money that are spent on military arms rather than serving the basic social and economic needs of people in those countries and Canada's role in perpetuating this problem. Moreover, as new weapon systems are acquired for North American defence, Canadians are likely to see marked increases in the percentage of defence expenditures during the 1980's as Canada becomes locked into further NATO and NORAD commitments. Meanwhile, the percentage of Canada's development aid is likely to remain frozen.

Some
Recommendations

2.7 The first U.N. Special Session on Disarmament drew attention to what is called "the colossal waste of resources" exhibited by the global arms race. As the Final Document puts it: "the economic and social consequences of the arms race are so detrimental that its continuation is obviously incompatible with the implementation of the new international economic order based on justice, equity, and cooperation". While recognizing that progress is painstaking, we firmly believe that every effort must be made to develop and implement a global security plan linking disarmament and development strategies together. It is imperative, however, that concrete measurable steps be taken in this direction over the next four years. Accordingly, we urge the Canadian government to give serious consideration to the following suggestions in preparation for the Second U.N. Session on Disarmament:

- a) specific proposals for advancing international negotiations and agreements on gradual reductions in military spending and the corresponding re-allocation of funds for social and economic development, particularly in the Third World;
- b) specific measures for monitoring and controlling the arms trade with Third World countries, including incentives for transferring priorities from military armaments to economic and social development;
- c) specific steps for a public review of Canada's own defence and military spending policies, including a re-examination of Canada's role in NATO and NORAD;

- d) specific proposals for alternative Canadian defence policies based on reduced military spending and production, restrictions in arms sales to Third World countries and increased funds for economic and social development priorities of underdeveloped countries;
- e) specific measures for assisting the workers in Canada's defence industries to go through the process of converting from the production of military goods to the production of civilian goods.

III - MILITARY REGIMES: Increasing Repression of Human Rights

3. Our third critical concern has to do with the build-up of military regimes and the corresponding repression of human rights of peoples in the countries concerned. The following quotation illustrates the serious concerns being raised in the Church today about these issues.

I am deeply disturbed over the news that the United States' government is studying a way to accelerate El Salvador's arms race by sending military teams and advisors to "instruct three of El Salvador's batallions in logistics, communications and intelligence techniques". If this information is true, the contribution of your administration, instead of favoring greater justice and peace in El Salvador will almost surely intensify the injustice and repression of the common people who are organized to struggle for respect for their most basic human rights.

Unfortunately the present government junta, and especially the Armed Forces and security forces have not demonstrated any ability to solve structurally or in political practice our serious national problems. In general, they have only resorted to repressive violence and this has resulted in a much greater toll of dead and wounded than in previous military regimes whose systematic violation of human rights was denounced by the Inter-American Commission on Human Rights.

Archbishop Oscar Romero
Letter to President Carter
February 17, 1980

Church
Role

- 3.1 In the past few years, the repression of human rights by military regimes has become a major pastoral concern for the Catholic Church. In a growing number of countries, the Church has become the major institutional recourse for human rights against the repressive measures

of military states. The situation in Central America (i.e., El Salvador, Guatemala) and Poland are primary examples today. The repressive situations in Chile and South Africa also continue to illustrate these concerns. And Pope John Paul II's trips to Brazil and the Philippines have highlighted other cases where the Church is engaged in a protracted struggle for human rights. For the Canadian Church, these issues have too become a major priority. The Canadian bishops, through their Human Rights Committee, have actively pressed the Canadian government and Canadian corporations to change these economic and/or political transactions with particular military regimes that strengthen the hand of repression in those countries. These initiatives have been enhanced by the work of ecumenical action/research coalitions, notably, the Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America and the Task Force on Churches and Corporate Responsibility, along with the public education program of Development and Peace in the Catholic Church.

Military
States

- 3.2 The build-up of military regimes, employing repressive technology and weapons to control their own populations, constitutes one of the most recent and tragic consequences of the global arms race. The most recent example is the situation in Poland. While a critical analysis of repression in that country is just beginning, our attention in recent years has been focused on the rise of military states in the Third World. In the last decade, we witnessed a dramatic rise in the number of military states, particularly in Third World Countries. In Latin America, for example some twenty countries are governed by military or authoritarian regimes. In such Third

World situations, increasing economic disparities and social injustices give rise to greater unrest for social change which, in turn, leads to a military takeover of the government in order to protect the status quo from the people. The military junta concentrates political power in its own hands and assumes control over the legislative body -- directly or indirectly. Constitutional guarantees - democracy, free speech, free assembly, trade union rights, and even religious freedom -- are often suspended or curtailed. Arbitrary detentions, torture of political prisoners, along with murder and assassination of opposition groups become common place. The military junta rationalizes all this in the name of "national security". In most military states, one of the obvious effects is that the security of the rich and the powerful are protected, while the security of the vast majority, namely the poor, are subject to violation.

Repression
Trade

3.3 The major industrial powers, for the most part, are responsible for supplying the internal "security" hardware required by these military regimes. This hardware may include lethal weapons such as guns, hand-grenades, ammunition, and related explosives. It may also involve non-lethal weapons such as prison gear, surveillance systems, armoured cars, torture devices, or riot control equipment. Often, such military assistance includes training of security forces, technical advisors and intelligence exchanges. This is effectively an international repression trade system. In some countries (e.g., El Salvador, Guatemala, South Korea, etc.) it has resulted in the militarization of entire societies in order to wage an internal war

against perceived threats from their population. Moreover, this repression trade is growing. The Institute for Policy Studies in Washington, for example, reports the president of an arms exporting company as saying: "There are more riots and upheavals than ever before, and thus we're doing more and more business every year."

Spheres
of
Influence

- 3.4 The build-up of military regimes and their internal security forces is also related to the strategies of the major industrial powers to maintain political and economic spheres of influence in different regions. For example, the Soviet Union (re. Afghanistan, Poland) and the United States (re. El Salvador, Guatemala) will provide substantial amounts of assistance to maintain military regimes in order to protect their "spheres of influence", i.e., those regions which are considered part of their "backyard" and must be guarded against external threats. Large amounts of military and economic aid are funnelled into these satellite countries in order to secure rights for military bases, develop military and political alliances and gain access to important sources of raw materials and markets. These are modern forms of "military colonialism", and the people of these colonies generally find themselves subjected to continuous rule by repression.

Canada's
Role

- 3.5 Canada, once again, is not exactly an innocent bystander in the build-up of Third World military regimes. Canadian-based corporations, banks, and crown corporations continue to do business with military regimes engaged in gross

violations of human rights, thereby legitimizing and strengthening the hands of internal repression in such countries. The sale of Canadian manufactured artillery systems to South Africa also gives cause for real concern. The sales of Canada's CANDU nuclear energy technology to military regimes in South Korea and Argentina raises similar questions. While Canada may not be directly involved in supplying arms and technology to military states for purposes of internal repression, questions should be raised about whether arms exports are being used for these ends. The Canadian government, however, claims that the aircraft will not be used for military purposes.

Some
Recommendations

3.6 In the first U.N. Session on Disarmament, insufficient attention was given to the realities of militarization for internal repression. Yet, this form of military armament has a greater and more direct impact on the daily lives of people than other forms of militarization. We believe that these issues should be given serious attention at the forthcoming U.N. Session on Disarmament. Accordingly, we urge the Canadian government to give serious consideration to the following suggestions in preparation for the Second Special Session of the U.N. on Disarmament.

- a) specific steps to assure that the problem of "military armament for the repression of human rights" be a major topic on the agenda of the Session;

- b) specific proposals for monitoring and controlling the sale of repression technology to military states for use in repressing social unrest, internal dissent, or waging war against large segments of the population;
- c) specific legislation in Canada providing a set of human rights criteria which must be satisfactorily met by military states before Canadian crown corporations would be permitted to do business;
- d) specific proposals on how Canada will go about requiring government agencies, Canadian-based corporations, and banks to apply human rights criteria in future transactions with military states.

APPENDICE «EAND-50»

Présentation faite devant le Comité permanent des
Affaires extérieures et de la Défense nationale
au sujet
des préparatifs du Canada en vue de la Deuxième Session
extraordinaire des Nations-Unies consacrée au désarmement,
par
la Conférence des évêques catholiques du Canada
1982

Témoins: Mgr Dennis Murphy
Secrétaire général, C.E.C.C.

M. André Vallée, p.m.e.
Secrétaire général, C.E.C.C.

M. Tony Clarke,
Co-directeur du Département
des affaires sociales, C.E.C.C.

Le 16 février 1982

INTRODUCTION

Nous tenons à vous remercier, Monsieur le Président, de nous avoir permis de témoigner devant le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale. Il ne fait aucun doute qu'aujourd'hui, le désarmement constitue le défi le plus pressant auquel font face les dirigeants politiques du monde et, somme toute, l'humanité toute entière.

Nous voulons vous assurer que l'Eglise catholique se préoccupe beaucoup de l'urgence de nécessité d'accomplir des progrès marqués dans le domaine du désarmement, notamment en ce qui concerne les armes nucléaires et les armes classiques. En vérité, le stade où en est actuellement la course aux armements pose un défi qui menace d'ébranler les bases mêmes de l'enseignement de l'Eglise. Le texte suivant, tiré du message de Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II, pour la célébration de la Journée de la Paix, le 1er janvier 1982, traduit bien ces inquiétudes:

Alors même qu'il s'acharne à combattre et à prévenir toutes les formes de guerre, le chrétien n'hésite pas à rappeler, au nom d'une exigence élémentaire de justice, que les peuples ont le droit et même le devoir de protéger, par des moyens proportionnés, leur existence et leur liberté contre un injuste agresseur (cf. Constitution *Gaudium et Spes*, n. 79). Toutefois, compte tenu de la différence, pour ainsi dire de nature, entre les guerres classiques et les guerres nucléaires ou bactériologiques, compte tenu aussi du scandale de la course aux armements face aux nécessités du tiers monde, ce droit, très réel dans son principe, ne fait que souligner pour la société mondiale l'urgence de se donner des moyens efficaces de négociations. Ainsi la terreur nucléaire qui hante notre temps peut-elle presser des hommes d'enrichir leur patrimoine commun de cette découverte très simple qui est à leur portée, à savoir que la guerre est le moyen le plus barbare et le plus inefficace de résoudre les conflits. Plus qu'elle ne l'a jamais été, la société humaine est donc réduite à se doter des instruments de concertation et de dialogue dont elle a besoin pour survivre, et donc des institutions indispensables à la construction de la justice et de la paix.

Nous croyons comprendre que vous entendrez les témoignages de nombreux experts dans diverses disciplines. Qu'il soit bien clair que nous ne nous considérons pas comme des experts techniques dans le domaine du désarmement comme tel. Nous sommes cependant en mesure de présenter une brève analyse éthique et sociale sur certains des aspects principaux du désarmement, à la lumière de l'enseignement de l'Eglise et de l'expérience qu'elle a acquise en se préoccupant de ces questions. Ce faisant, nous parlerons en sachant que les Chrétiens, tant au Canada qu'ailleurs dans le monde, accordent un appui moral grandissant aux efforts ayant le désarmement mondial pour objet.

Malheureusement, le délai que vous nous avez accordé pour préparer un exposé sur un sujet aussi sérieux nous a paru pour le moins très court. Nous avons néanmoins décidé d'aborder trois grandes questions en prévision de la participation du Canada à la Deuxième Session extraordinaire des Nations-Unies consacrée au désarmement. Nous parlerons d'abord des armements nucléaires et de la menace grandissante qu'ils représentent pour la survie de l'humanité. En deuxième lieu, nous parlerons des rapports existant entre le militarisme d'une part, et, d'autre part, le sous-développement des peuples qui continue à sévir dans le monde, aujourd'hui. Enfin, nous dirons quelques mots sur la montée des régimes militaires et sur la répression de plus en plus grande des droits de la personne.

I - LES ARMEMENTS NUCLÉAIRES: Une menace grandissante pour la survie de l'humanité

1. Tout d'abord, nous nous inquiétons vivement de la course aux armements et, partant, des risques de guerre nucléaire. Les citations suivantes traduisent le souci pressant de l'Eglise d'aujourd'hui, à ce sujet:

Tout porte à croire que l'humanité s'achemine à une vitesse effrénée vers la destruction nucléaire totale. Les peuples sentent de plus en plus que la course aux armements est hors de contrôle. L'extinction de la génération actuelle dans un holocauste général apparaît maintenant possible alors que les superpuissances semblent insensibles aux enjeux actuels, entre autres l'anéantissement de la vie sur cette terre: cette vie que l'Auteur de la création a qualifiée de "bonne" (Gen. 1,5).

Les évêques catholiques du Canada,
Octobre 1981

(La bombe à neutron: C'en est assez!)

J'ai en effet la profonde conviction que, en face des effets scientifiques prévus comme sûrs d'une guerre nucléaire, l'unique choix, moralement et humainement valide, est représenté par la réduction des armes nucléaires, en attendant leur future élimination complète, effectuée en même temps par tous les Partis au moyen d'accords explicites et l'engagement d'accepter des contrôles efficaces.

Jean-Paul II
Décembre 1981

(Message de l'Angelus du 13 décembre 1981)

Initiatives
prises par
l'Eglise

- 1.1 Au cours de l'an dernier, en particulier, l'Eglise catholique a de plus en plus exprimé son désaccord face à l'accroissement ininterrompu des armements nucléaires. En février dernier, à Hiroshima, le Pape a demandé au monde d'adopter un point de vue nouveau et de prendre conscience des risques de guerre inhérents à la menace nucléaire. Il a par la suite chargé une équipe de scientifiques de diverses nationalités d'étudier les effets des armements nucléaires. En décembre, une délégation apostolique spéciale transmettait au Président des États-Unis, au Président de l'Union soviétique, au Premier ministre de la Grande-Bretagne, au Président de la France et à l'Organisation des Nations-Unies les sinistres conclusions des scientifiques et leur appel à la

réduction progressive des armements nucléaires. En même temps, les dirigeants de l'Eglise aux États-Unis, au Canada et en Europe occidentale se sont fermement prononcés contre la prolifération des armements nucléaires. Aux États-Unis, par exemple, la Conférence des archevêques a élevé une protestation contre la politique du Gouvernement Reagan en matière d'armements nucléaires, et l'archevêque de Seattle est allé jusqu'à encourager les citoyens à faire un geste de désobéissance civile en envisageant de retenir leurs impôts pour manifester leur désaccord à l'égard des politiques américaines en matière d'armements nucléaires.

Courses aux
armements
nucléaires

1.2 En vérité, l'intensification dramatique de la course aux armements nucléaires, au cours des dernières années, est pour le moins alarmante. Depuis la dernière Conférence des Nations-Unies consacrée au désarmement, qui a eu lieu il y a quatre ans, la course aux armements nucléaires a instauré un dangereux climat caractéristique de la guerre froide entre les États-Unis et l'Union soviétique. En 1979, quatre puissances nucléaires ont effectué 53 essais souterrains, ce qui a favorisé le perfectionnement des armes nucléaires. On estime qu'à l'heure actuelle les arsenaux des puissances nucléaires comptent plusieurs milliers d'ogives. Aujourd'hui, la capacité de destruction des systèmes nucléaires les plus perfectionnés, notamment la bombe à neutron, les missiles SS-18, SS-20, MX et Cruise, et les sous-marins Trident, représente un problème capital pour l'humanité. Tous ces systèmes menacent dangereusement la survie de l'homme sur cette planète.

Prolifération
des armements

1.3 En même temps, les pays s'échangent des connaissances dans le domaine nucléaire, de sorte que d'autres pays deviennent capables de fabriquer des armements nucléaires. On pense aujourd'hui que trente à quarante autres pays se joindront au club des puissances nucléaires d'ici la fin du siècle. En fait, il est suffisamment facile de nos jours d'obtenir la technologie et les matières nucléaires pour que n'importe quel pays possédant une capacité industrielle moyenne puisse se doter d'armes nucléaires s'il le désire. Mises à part les deux superpuissances, des pays de plus en plus nombreux s'efforcent d'acquérir des armes nucléaires, surtout pour obtenir l'avantage dans les conflits risquant de les opposer à leurs voisins (par exemple, l'Inde, le Pakistan, l'Afrique du Sud et Israël, etc.). Du fait que ces pays possèdent des armes nucléaires, dans une conjoncture explosive, ces armes risquent encore plus d'être lancées par suite d'un accident, d'une erreur de calcul ou encore par pure folie.

- Insécurité 1.4 En vérité, la perspective d'un holocauste mondial d'ici une
dans le trentaine d'années se dessine d'une façon très précise. Au lieu
monde d'augmenter la "sécurité" des peuples, l'accroissement des armes
nucléaires donne lieu à des conditions qui intensifient
inévitavelmente l'insécurité dans le monde. Cet état de choses
crée de fortes pressions risquant d'engendrer la première attaque
nucléaire. En cette époque dangereuse où sévit un climat de
guerre froide, le concept de "guerre nucléaire limitée" comporte
de grands risques, car on s'en servira pour faire tomber les
barrières politiques et psychologiques ayant jusqu'ici empêché
le recours aux armes nucléaires. Ce concept ouvre la boîte de
Pandore où sommeille un fléau indéfinissable menaçant "de
transformer notre planète en un gigantesque four crématoire".
- Questions 1.5 Ainsi, la course aux armements nucléaires va profondément à
morales l'encontre des principes moraux et des valeurs de notre
fondamentales civilisation. Par exemple, la bombe à neutrons caractérisée par
son "ogive à radiations renforcées" "heurte les sensibilités les
plus profondes de l'humanité". Les évêques canadiens ont
d'ailleurs récemment déclaré ce qui suit à ce sujet: "La décrire
comme une "bombe propre" parce qu'elle préserve la propriété et
ne détruit que les humains illustre l'ampleur de la déchéance
morale de notre civilisation." En vérité, nous devons considérer
comme moralement faux l'usage de telles armes nucléaires aussi
bien que la menace d'y recourir. À cet égard, le Deuxième
Concile du Vatican affirme: "Tout acte de guerre qui tend
indistinctement à la destruction de villes entières ou de vastes
régions avec leurs habitants est un crime contre Dieu et contre
l'homme lui-même, qui doit être condamné fermement et sans
hésitation." (Gaudium et Spes, n° 80). Le fait de posséder des
armes nucléaires aux fins de la dissuasion ne peut se justifier
que si l'on progresse vers la réduction des stocks d'armes
nucléaires grâce à des négociations soutenues entre les
puissances nucléaires. (Cf. témoignage du Cardinal Krol devant
le Comité du Sénat concernant les relations extérieures, 1979)
Nous devons viser à éliminer un jour tous les systèmes
d'armements nucléaires.
- Programme 1.6 En 1978, vous vous en rappellerez, à la faveur de la Première
de l'O.N.U. Session extraordinaire, l'O.N.U. lançait un plan d'action
concernant le désarmement nucléaire. En vertu de ce plan, on
devait négocier de toute urgence des accords portant sur la
cessation des travaux ayant pour objet l'amélioration qualitative
et la mise au point des armements nucléaires, sur la production
de tous les types d'armes nucléaires et de leurs vecteurs, sur la
production de matières fissibles employées dans la fabrication
des armes, et sur un programme complet comprenant un échéancier

et visant la réduction graduelle des stocks d'armes nucléaires (paragraphe 50). Comme mesures concrètes à prendre en ce sens, les auteurs du plan d'action recommandaient d'interdire tous les essais nucléaires et d'établir des zones dénucléarisées (paragraphe 60, 61, 62 et 63). Ils formulèrent aussi un certain nombre de propositions pour encourager les puissances nucléaires et les puissances non nucléaires à mener entre elles des négociations sur ces questions et sur la non-prolifération des armements nucléaires.

Rôle du
Canada

- 1.7 Nous savons qu'à la Première Session extraordinaire de l'O.N.U., le Canada a joué un rôle important en mettant de l'avant une "stratégie d'étouffement" pour enrayer la course aux armements nucléaires. Cette stratégie, vous vous en souviendrez, visait à priver de l'oxygène dont ils avaient besoin les pays lancés dans la course aux armements nucléaires. Elle préconisait l'interdiction de tous les essais nucléaires, la suspension des essais en vol des nouveaux vecteurs, l'interruption de la production de matières fissibles destinées à la fabrication des armements nucléaires, et enfin, la réduction des dépenses pour la mise au point de nouveaux systèmes d'armements nucléaires stratégiques. Pourtant, les efforts qu'a déployés le Canada pour appliquer chez lui cette "stratégie d'étouffement" laissent à désirer. Des armes nucléaires sont situées sur le territoire canadien (par exemple, à Comox, en Colombie-Britannique); des sous-marins américains et soviétiques porteurs d'armes nucléaires (par exemple, les sous-marins Trident) sont autorisés à naviguer librement dans les eaux canadiennes; des industries canadiennes participent à la fabrication de pièces destinées à des systèmes d'armements nucléaires (par exemple, le missile Cruise). Et l'on pose de sérieuses questions au sujet des "garanties" fournies quant à l'exportation de la technologie canadienne relative aux réacteurs CANDU (par exemple, marchés conclus avec l'Inde, l'Argentine et la Corée du Sud).

Quelques
recommandations

- 1.8 À la Deuxième Session extraordinaire consacrée au désarmement, nous pensons que le Canada devrait donner le ton de façon plus efficace en ce qui concerne l'application de la "stratégie d'étouffement". Cependant, il convient de se pencher sur des propositions concrètes et sur les mesures que la collectivité internationale et le Canada lui-même devraient prendre au cours des quatre prochaines années. En conséquence, nous exhortons le gouvernement canadien à réfléchir sérieusement aux recommandations suivantes, tandis qu'il se prépare à la Deuxième Session extraordinaire consacrée au désarmement:

- a) que des mesures précises soient prises pour accélérer les négociations concernant l'interdiction de tous les essais nucléaires et que soient fixés des objectifs et des échéanciers appropriés;
- b) que soient formulées des propositions précises pour accomplir des progrès dans la négociation des accords visant à mettre fin aux essais en vol de tous les nouveaux vecteurs stratégiques, à interdire la production de matières fissibles destinées à la fabrication des armes, et à réduire les budgets militaires consacrés à la fabrication des systèmes d'armements nucléaires;
- c) que soient élaborés des plans précis pour faire du Canada une "zone dénucléarisée", et que ces plans contiennent des propositions portant sur l'enlèvement de tous les systèmes d'armements nucléaires se trouvant en terre canadienne, et une déclaration décrétant que nos eaux territoriales seront désormais exemptes d'armes ou de systèmes nucléaires;
- d) que soient édictées des lois précises pour mettre progressivement fin à la fabrication de pièces d'armements nucléaires au Canada, et que soit mis sur pied un programme visant à aider les industries canadiennes à passer à la production de matériel non nucléaire;
- e) que soient prises des mesures pour analyser d'un oeil critique les "garanties" fournies quant à l'exportation de la technologie nucléaire canadienne et qu'on envisage certaines révisions pour s'assurer que cette technologie ne sera pas vendue à des pays cherchant à acquérir les moyens de fabriquer des armes nucléaires.

II - LES ARMEMENTS MILITAIRES: Cause permanente d'injustices sociales et économiques

2. La course aux armements représente notre deuxième source d'inquiétude, car elle est une cause permanente du sous-développement social et économique dans le monde. Les citations suivantes mettent en lumière les préoccupations pressantes de l'Eglise aujourd'hui:

La course aux armements est un objet de scandale; la perspective du désarmement est une grande espérance. Le scandale concerne la disproportion criante entre les ressources d'argent et d'intelligence vouées au service de la mort et celles qui sont consacrées au service de la vie.

L'espérance est que, en diminuant les dépenses militaires, une part substantielle des immenses ressources qu'elles absorbent aujourd'hui puissent être employées dans un vaste projet de développement mondial... Nous répétons maintenant (cet) appel avec encore plus de force et d'insistance, en invitant tous les pays à l'étude et à la mise en oeuvre d'un plan organique dans le cadre des programmes pour la lutte contre les inégalités, le sous-développement, la faim, la maladie et l'analphabétisation. La justice le réclame... Demain, il pourrait être trop tard.

Message de Paul VI, à la
Première Session extraordinaire
de l'O.N.U. consacrée au
désarmement, 1978

Nous espérons que la délégation canadienne à Cancun remettra en question les structures mêmes de l'ordre économique mondial, responsable des conditions de pauvreté extrême... (y compris)... l'escalade des dépenses militaires et du commerce des armes, qui soutirent 14 milliards de dollars aux pays du tiers monde, soit en moyenne une fois et demie le total des dépenses consacrées par ces pays à l'éducation et à la santé.

Commission des Affaires sociales de
la Conférence des évêques
catholiques du Canada,
Octobre 1981
(Message adressé au Premier
ministre au sujet du dialogue
Nord-Sud)

Initiatives
de l'Eglise

- 2.1 D'après les enseignements de Jean XXIII, de Paul VI et de Jean-Paul II, l'Eglise catholique a constamment mis en lumière les thèmes suivants: la course aux armements est un scandale vis-à-vis de l'humanité; le militarisme est une cause d'injustices, et ces injustices causent la guerre; l'avènement de la paix suppose véritablement le développement et la libération intégrale des peuples. Le Pape Paul VI disait aussi que le développement est aujourd'hui le nouveau mot à employer pour désigner la paix. Ce message a été répété dans de nombreux exposés présentés aux Nations-Unies par le Vatican et il a été intégré à diverses déclarations et dans des programmes mis sur pied par des groupes d'évêques dans différents pays un peu partout dans le monde. Pour donner suite à ce message dans notre pays, les évêques canadiens ont créé l'Organisation catholique du

Canada pour le développement et la paix. Cette organisation s'est donnée deux grands objectifs: financer des activités de développement économique et social dans des pays du tiers monde, et sensibiliser la population canadienne aux problèmes et aux causes du sous-développement dans le tiers monde. Au cours des deux dernières années, le programme d'éducation sur le développement et la paix a surtout eu pour thème: le militarisme, obstacle au développement.

Dépenses
militaires

- 2.2 Malgré toutes ces initiatives et bien d'autres encore prises par des institutions et des gens de bonne volonté partout dans le monde, la course aux armements continue à s'intensifier et mobilise des ressources au "service de la mort" plutôt qu'au "service de la vie". Les dépenses militaires annuelles du monde atteignent maintenant 500 milliards de dollars, soit beaucoup plus qu'un milliard de dollars par jour. A eux seuls, les États-Unis consacrent chaque année à l'entraînement de leurs forces armées deux fois plus que n'en coûte l'éducation d'environ 300 millions d'enfants d'âge scolaire dans le Sud de l'Asie aujourd'hui. En fait, les pays industrialisés allouent à leurs forces armées une part de leurs revenus nationaux vingt fois plus importante que celle accordée à l'aide au développement du tiers monde. De plus, on estime que les dépenses militaires actuelles dans le monde équivalent au double du produit national brut de tout le continent africain et sont égales à celui de toute l'Amérique latine.

Sous-déve-
loppement et
dépendance

- 2.3 Les ventes directes d'armes et de matériel militaire aux pays du tiers monde accentuent également leur sous-développement et leur dépendance économique. On estime aujourd'hui que des pays du tiers monde sont partie à environ 70 % des marchés internationaux portant sur l'achat d'armes. Même s'ils sont ravagés par la famine, les pays en développement consacrent en moyenne cinq fois

plus d'argent à l'achat d'armes qu'à l'acquisition de machinerie agricole. Les pays industrialisés sont souvent la cause d'une telle disproportion, car ils cherchent à conclure des alliances militaires dans certaines régions et ils offrent une aide militaire à des pays plus pauvres. Dans de nombreux pays en développement, une large part de devises, somme toute limitées, sert donc à l'achat d'armements et à la construction d'une infrastructure militaire (par exemple, avions, aéroports, installations d'entretien, et logements pour les instructeurs et les techniciens qui se sont expatriés). Tout cela donne par ailleurs lieu à de fortes pressions obligeant les pays pauvres à augmenter leurs rentrées en devises étrangères en exportant leurs ressources naturelles et leurs cultures marchandes et en adoptant des politiques visant à attirer les capitaux étrangers. En fait, une bonne partie des ressources et des marchandises produites par les paysans et les travailleurs dans de nombreux pays du tiers monde servent finalement à acheter 70 % de toutes les armes vendues dans le monde plutôt qu'à favoriser le développement dans ces mêmes pays.

Militarisme 2.4
et
Insécurité

Pire encore, les réalités du militarisme (son artillerie, ses valeurs, son idéologie et l'attitude de ses adeptes) finissent par détruire la "sécurité" qu'il devait à l'origine servir à assurer. En d'autres termes, le militarisme dans le tiers monde a engendré plus d'"insécurité". Depuis 1945, il y a eu plus de 130 guerres, et, dans la plupart des cas, des pays du tiers monde y ont participé. Le plus souvent, ces guerres ont comporté des conflits politiques et des affrontements de frontières dont les origines étaient, dans une large mesure, imputables au colonialisme et au néo-colonialisme. Par ailleurs, en accordant un appui militaire aux belligérants, les pays industrialisés ont souvent entretenu, voire intensifié, ces guerres. Ainsi, la militarisation du tiers monde n'y rend pas seulement plus probable l'éclatement des guerres, mais elle y prolonge fréquemment les conflits, étant donné que les pays industrialisés continuent d'y faire parvenir des armes.

Racines de
l'injustice

- 2.5 Nous sommes d'avis que les pays ont le droit de livrer des combats légitimes pour défendre leur souveraineté. De même, les peuples réprimés ont le droit de s'insurger pour renverser les tyrans, quand tous les moyens démocratiques ont été épuisés. Le véritable scandale du militarisme tient au fait qu'une part aussi considérable des ressources mondiales serve en fin de compte à maintenir et à favoriser des systèmes fondés sur l'injustice, que ce soit sur le plan international ou national. Le Rapport de la Commission Brandt souligne d'ailleurs à ce sujet une vérité aberrante: le coût d'un programme qui aurait pour but de nourrir et de soigner pendant dix ans tous les pauvres de tous les pays sous-développés serait moindre que la moitié des dépenses militaires mondiales pendant un an. Cette injustice découle des structures mêmes de l'ordre économique mondial. Car l'ordre économique actuel perpétue un cycle systématique de pauvreté, de dépendance et de répression. Ces conditions engendrent l'insécurité qui, elle, donne lieu à une militarisation encore plus poussée et à la continuation du cycle.
- 2.6 Nous nous soucions particulièrement du rôle que le Canada joue dans le domaine de l'armement. Comme vous le savez, notre pays compte maintenant parmi les plus grands exportateurs d'armes dans le monde. L'an dernier, les exportations militaires du Canada ont atteint le chiffre de 600 millions de dollars. Depuis 1959, environ 600 compagnies canadiennes ont récolté 6 milliards de dollars en vendant des marchandises employées à des fins militaires. En raison des accords canado-américains sur le partage de la production de défense, les États-Unis et les pays de l'OTAN sont les principaux clients du Canada dans ce domaine. Pourtant, le Canada vend beaucoup d'armes à des régimes militaires du tiers monde, et c'est là une affaire inquiétante. C'est ainsi, par exemple, qu'il vend des systèmes d'artillerie à l'Afrique du Sud et à la Thaïlande, ainsi que des avions aux forces aériennes du Chili et du Cameroun. Et il a été question de vendre à l'Indonésie et à la Malaisie des véhicules blindés de transport de troupes, fabriqués au Canada. Certes, ces pays ont le droit de se protéger contre toute agression; cependant, nous nous inquiétons du fait que tant d'argent soit employé à des fins militaires au lieu de servir à satisfaire aux besoins sociaux et économiques fondamentaux des peuples de ces pays, et nous nous préoccupons du fait que le Canada contribue à perpétuer ce problème. En outre, à mesure que l'Amérique du Nord se dote de nouveaux systèmes d'armes pour assurer sa défense, le Canada verra sans doute ses dépenses militaires monter en flèche au cours des années 80, au fur et à mesure qu'il se trouvera lié par d'autres engagements pris envers l'OTAN et le NORAD. Entre temps, la proportion du budget canadien consacrée à l'aide au développement restera probablement la même.

Quelques
recommen-
dations

2.7 La Première Session extraordinaire de l'O.N.U. consacrée au désarmement avait mis en évidence ce qu'on a appelé "la perte colossale de ressources" due à la course aux armements dans le monde. Dans le document final, on déclare notamment que les conséquences économiques et sociales de la course aux armements sont si négatives que la continuation de cette course est de toute évidence incompatible avec l'établissement d'un nouvel ordre économique international, fondé sur la justice, l'équité et la coopération. Nous reconnaissons certes que les progrès seront ardu, mais nous croyons fermement qu'il faut faire l'impossible pour élaborer et appliquer un plan mondial de sécurité reliant ensemble les stratégies de désarmement et de développement. Cependant, il est impérieux que des mesures concrètes et progressives soient prises en ce sens au cours des quatre prochaines années. En conséquence, nous exhortons le gouvernement canadien à réfléchir sérieusement aux recommandations suivantes, tandis qu'il se prépare à la Deuxième Session extraordinaire de l'O.N.U. consacrée au désarmement:

- a) que soient formulées des propositions pour faire avancer les négociations internationales concernant les accords portant sur la réduction graduelle des dépenses militaires et sur la nécessité d'allouer les fonds ainsi obtenus au développement économique et social, en particulier dans le tiers monde;
- b) que des mesures précises soient prises pour contrôler le commerce des armes avec les pays du tiers monde et que l'on encourage l'industrie à accorder désormais la priorité au développement économique et social plutôt qu'à la vente d'armes;
- c) que soient prises des mesures pour que les politiques du Canada au chapitre de la défense et des dépenses militaires soient examinées publiquement, et que le rôle du Canada au sein de l'OTAN et du NORAD fasse aussi l'objet d'une étude;
- d) que des propositions précises soient formulées pour élaborer d'autres politiques canadiennes de défense préconisant la réduction des dépenses et de la production militaires, la limitation des ventes d'armes aux pays du tiers monde et l'augmentation des fonds consacrés au développement économique et social des pays sous-développés;
- e) que des mesures précises soient prises pour aider les industries canadiennes travaillant pour la défense à passer de la production de matériel militaire à la production de matériel civil.

III - LES RÉGIMES MILITAIRES: La répression de plus en plus marquée des droits de la personne

3. Nous portons maintenant notre attention sur le renforcement des régimes militaires et sur la répression des droits de la personne, qui en découle dans les pays où ces régimes sont installés. La citation suivante met en lumière les préoccupations pressantes de l'Église d'aujourd'hui à ce sujet (traduction libre):

Je suis profondément troublé d'apprendre que le gouvernement des États-Unis cherche un moyen d'accélérer la course aux armements au Salvador, en y envoyant des équipes et des conseillers militaires chargés d'"enseigner à trois bataillons salvadoriens les techniques de logistique, des communications et du renseignement". Si cela est vrai, au lieu de favoriser une justice et une paix plus grandes au Salvador, votre gouvernement, ce faisant, rendra presque certainement encore plus manifestes l'injustice et la répression dont est victime le peuple, qui s'organise pour lutter afin de faire respecter ses droits les plus fondamentaux.

Malheureusement, la junte, qui est actuellement au pouvoir, et en particulier les forces armées et les forces de l'ordre se sont montrées tout à fait incapables de résoudre nos graves problèmes nationaux, tant sur le plan des structures que sur celui de la politique. En général, elles se sont contentées de recourir à la répression et à la violence, ce qui a entraîné des pertes humaines encore plus grandes que celles que le pays avait connues sous les régimes militaires antérieurs qui avaient été dénoncés par la Commission inter-américaine des droits de la personne parce qu'ils violaient systématiquement les droits de la personne.

Lettre adressée par l'archevêque
Oscar Romero au président Carter,
le 17 février 1980

Rôle de
l'Église

- 3.1 Au cours des dernières années, l'Église catholique s'est de plus en plus élevée contre la répression des droits de la personne pratiquée par les régimes militaires. Dans des pays de plus en plus nombreux, l'Église est devenue la principale voix des peuples cherchant à faire respecter les droits de la personne brimés par les gouvernements militaires. Que l'on songe notamment à ce qui se passe en Pologne et en Amérique centrale (par exemple, au Salvador et au Guatemala). L'attitude répressive des gouvernements chilien et sud-africain constituent

d'autres exemples. Les voyages du Pape Jean-Paul II au Brésil et aux Philippines ont mis en lumière d'autres situations où l'Eglise s'est engagée dans un combat prolongé pour défendre les droits de la personne. L'Eglise canadienne a, elle aussi, pris toutes ces questions très à coeur. Par l'intermédiaire du Comité des droits de la personne, les évêques canadiens ont instamment prié le gouvernement et les corporations du Canada de modifier les transactions économiques ou politiques effectuées avec certains régimes militaires et favorisant une plus grande répression dans les pays où ces régimes sont au pouvoir. Ces initiatives sont venues compléter le travail accompli par des groupes d'action et de recherches œcuméniques; mentionnons notamment le Comité des Eglises concernant les droits de la personne en Amérique latine, et le Groupe de travail sur la responsabilité des Eglises et des corporations. L'Eglise catholique a également mis sur pied son programme d'éducation publique sur le développement et la paix.

États
militaires

- 3.2 Le renforcement des régimes militaires ayant recours à une technologie et à des armes répressives pour tenir en respect la population des pays qu'ils dirigent est une des conséquences les plus récentes et les plus tragiques de la course aux armements dans le monde. La Pologne constitue l'exemple le plus frais à notre mémoire. L'analyse critique des actes répressifs accomplis dans ce pays ne fait que commencer, mais, au cours des dernières années, nous nous sommes surtout préoccupés de la montée des États militaires dans le tiers monde. Au cours de la dernière décennie, le nombre des États militaires a augmenté de façon incroyable, particulièrement dans le tiers monde. En Amérique latine, par exemple, des régimes militaires ou autoritaires sont aux pouvoirs dans environ vingt pays. Dans de telles situations caractérisées par des disparités économiques et des injustices sociales de plus en plus marquées, le peuple s'agite davantage et réclame des réformes sociales, ce qui amène les militaires à prendre le pouvoir pour l'empêcher de modifier le statu quo. La junte militaire monopolise le pouvoir politique et, directement ou indirectement, elle asservit le corps législatif. Les garanties constitutionnelles, telles que la démocratie, la liberté de parole, le droit de se réunir, les droits syndicaux, voire la liberté religieuse, sont souvent suspendues ou tronquées. Dès lors, on arrête arbitrairement les gens, les prisonniers politiques sont torturés, tandis que les membres des groupes de l'opposition tombent sous les coups des meurtriers et des assassins. Et la junte militaire justifie tout cela au nom de la "sécurité nationale". Dans la plupart des États militaires, un des effets évidents de cette attitude est que les riches et les puissants sont protégés, tandis que les pauvres, c'est-à-dire la vaste majorité, sont laissés pour compte.

Commerce
favorable
à la
répression

- 3.3 Ce sont les grandes puissances industrielles qui fournissent la grande majorité du matériel dont ont besoin les régimes militaires pour assurer la "sécurité interne". Le matériel peut très bien comprendre des armes meurtrières tels que des canons, des grenades, des munitions et des explosifs, aussi bien que des éléments non meurtriers tels que de l'équipement de prison, des appareils de surveillance, des véhicules blindés, des instruments de torture ou de l'équipement permettant de réprimer les émeutes. Souvent, les pays qui fournissent une telle aide militaire offrent aussi d'entraîner les forces de l'ordre, d'envoyer des conseillers techniques et d'échanger des renseignements. C'est en fait un véritable commerce international favorable à la répression. Dans certains pays (par exemple, au Salvador, au Guatemala, en Corée du Sud, etc.), le gouvernement a ainsi militarisé des groupes entiers pour s'opposer, par la guerre civile, aux menaces qu'ils croyaient percevoir dans les rangs de la population. Et ce commerce, dont nous venons de parler, peut s'intensifier. L'Institute for Policy Studies situé à Washington cite, par exemple, le président d'une compagnie exportant des armes: "Il y a plus d'émeutes et de perturbations que jamais auparavant, de sorte que notre chiffre d'affaires augmente d'année en année."

Sphères
d'influence

- 3.4 Le renforcement des régimes militaires et de leurs forces de sécurité interne est aussi relié aux stratégies des grandes puissances industrielles qui cherchent à maintenir des sphères d'influence politiques et économiques dans diverses régions du globe. Par exemple, l'Union soviétique (Afghanistan et Pologne) et les États-Unis (Salvador et Guatemala) n'hésiteront pas à faire le nécessaire pour appuyer des régimes militaires de façon à protéger leurs "sphères d'influence", c'est-à-dire les régions qu'ils considèrent comme des membres de leur "club" et qu'il faut protéger contre toute menace extérieure. On n'hésite pas alors à fournir une aide économique et militaire considérable à ces pays satellites pour obtenir en retour le droit d'installer des bases militaires, pour conclure des alliances militaires et politiques et pour finalement avoir accès à de vastes marchés et à d'importantes sources de matières premières. Ce sont là des formes modernes du "colonialisme militaire", et les peuples de ces colonies se trouvent généralement en permanence sous la férule d'une autorité répressive.

Rôle du
Canada

- 3.5 Cette fois encore, le Canada n'adopte pas exactement une attitude innocente à l'égard des régimes militaires du tiers monde. Des corporations installées au Canada, des banques et des sociétés d'État continuent à négocier avec des régimes militaires violent ouverts les droits de la personne, et elles renforcent et

sanctionnent par là l'oeuvre de ceux qui se livrent à des actes de répression dans leur propre pays. Par ailleurs, la vente à l'Afrique du Sud de systèmes d'artillerie fabriqués au Canada a tout lieu de nous inquiéter. Il en va de même de la technologie nucléaire relative aux réacteurs CANDU, que le Canada a mise à la disposition des régimes militaires de l'Argentine et de la Corée du Sud. En fournissant des armes et de la technologie aux États militaires, le Canada ne participe peut-être pas directement aux actes de répression interne, mais il faut se demander si les armes exportées ne sont pas employées à des fins condamnables. Cependant, le gouvernement canadien affirme que les avions qu'il vend ne sont pas employés à des fins militaires.

Quelques
recommen-
dations

3.6 Lors de la Première Session extraordinaire de l'O.N.U. consacrée au désarmement, on ne s'est pas suffisamment rendu compte que la militarisation favorise bel et bien la répression interne. Et pourtant, cette politique militaire qu'est la répression influe beaucoup plus et plus directement sur la vie quotidienne des gens que toute autre forme sous laquelle la militarisation peut se manifester. Nous sommes d'avis qu'il faudra se pencher sérieusement sur ces questions à l'occasion de la prochaine session extraordinaire de l'O.N.U. consacrée au désarmement. En conséquence, nous exhortons le gouvernement canadien à réfléchir sérieusement aux recommandations suivantes, tandis qu'il se prépare à assister à cette prochaine session:

- a) qu'on prenne des mesures précises pour s'assurer que le problème découlant du fait que "des armements militaires sont employés pour brimer les droits de la personne" soit un des principaux sujets inscrits à l'ordre du jour de la Session;
- b) que soient formulées des propositions précises visant à faire contrôler la vente de connaissances technologiques à des États militaires qui risquent de s'en servir pour réprimer l'agitation sociale ou les protestations du peuple, ou pour faire la guerre à des groupes importants de la population;
- c) que le Canada promulgue des lois précises établissant des critères relatifs aux droits de la personne, critères auxquels les États militaires devront satisfaire avant que des sociétés d'État soient autorisées à négocier avec eux;
- d) que soient formulées des propositions précises sur la façon dont le Canada exigera des banques, des organismes d'État et des corporations installées au Canada qu'ils respectent des critères relatifs aux droits de la personne dans leurs futures transactions avec des États militaires.

APPENDIX "EAND-51"



Le Conseil canadien des Églises

The Canadian Council of Churches

10 ST. CLAIR AVE. E., TORONTO, ONTARIO M4M 1B1 TEL. (416) 941-1111 CABLE ADDRESS: CANCOUNC TORONTO

PRESENTATION FOR FEBRUARY 16, 1982

In the near future Canadians will be participating in two major ecumenical events. The first is the Canadian Council of Churches Triennium in Saskatoon in May, 1982. The second is the very much larger Sixth Assembly in Vancouver of the World Council of Churches. The themes of these two meetings are, respectively, The Earth is the Lord's and Jesus Christ, the Life of the World. On reflection, these simple theme statements point to much that is not only profound generally, but to a good deal that is pertinent for the topic of disarmament. If we believe that the earth is the Lord's, we have our horizon broadened to a distance far beyond our own boundaries and a consciousness that we are able to destroy that which we cannot create. If Jesus is, in our understanding, the life of the world, then we are called to be responsible for life-giving aspects of our world, and not just now, but in the future.

It is not simply theological abstraction, however, that brings us here today. We have a pragmatic concern growing out of our beliefs. We are concerned that the present situation in the world is unsafe for human life. The present overkill of weapons, particularly nuclear weapons is less than reassuring to the great number of individuals in this country who have no sense of access to the levers of power. The prospect, recently alluded to, of a limited nuclear war is even less reassuring. In fact, it brings us to a sharp encounter with the question of the survival of humanity. We need, apparently, a new goal - a new concern for peace:

education for peace, theology for peace, economics of peace, as someone has suggested, a peace race.

In the churches today, there is a great ferment around the concept of justice. Many church people and church groups have focussed their energies on ways of increasing justice here at home and around the world. It is a work accompanied by much anguish and frequent misunderstanding. Attempts to work towards redistribution of wealth are branded communist in the most pejorative way. Attempts to press for peace have been similarly named. But for many of us, justice involves the long-term commitment to outlive name-calling. We see universal peace as a work of global justice. We cannot afford the injustice inherent in having a few relatively unaccountable decision makers with the power to destroy our world. Nor can we contemplate serenely the diversion of so great a proportion of the world's resources delivered to armaments while the poor sleep without food. We urge you today to hear and respond to our need for less in the way of preparation for war and more opportunities to work specifically for peace.

Peace we know is complicated in our world today. It is not sufficient to wish for it. In fact, there is some evidence that wishing for peace has led us to our present anomalous situation where the world has enormous capacity for destruction and where the easiest economic solutions lie in war. It is not then a problem in which a will to change is alone sufficient. Many detailed and technical negotiations will be necessary. Alternative economic solutions must be sought. All this will have to reflect global not just national concerns.

We would like to suggest finally that peace is more than the absence of war. Survival of the human race is a first consideration but survival alone is less than the fulness of life we seek on this earth that belongs to the Lord.

We urge your consideration therefore of the following recommendations:

1. Education for peace in Canada funded by an amount equal to one per cent of our defense budget.
2. Support for the presentations and recommendations of Project Ploughshares, the Christian Movement for Peace and the United Church of Canada which are before you today.

Presented by Edith B. Shore
Associate Secretary for
Canadian Affairs

To The Standing Committee on
External Affairs and National Defence
Ottawa, Canada
February 16, 1982

CREATING A CLIMATE FOR PEACE

CANADA AT UNSSODII

A Brief Presented to the
Standing Committee on External Affairs
and National Defense

by
the United Church of Canada
in co-operation with the
Canadian Council of Churches
and
Christian Movement for Peace

CREATING A CLIMATE FOR PEACE:
CANADA AT UNSSOD II

1. As representatives of the Canadian churches, we are pleased to meet with you in preparation for the second United Nations Special Session on Disarmament, a gathering which we consider to be of critical importance. We want to address the question of Canada's role at UNSSODII in building security and a just peace among the nations of the world.
2. We are here with an enormous sense of urgency because it appears that the leadership of our country, as well as of the Soviet Union and the United States, have thrown in the towel. The talk of "limited nuclear wars", "winnable" nuclear wars, and of "survival" tactics following a nuclear conflict, leads us to believe that the political leaders of the world have abandoned all hope that we can build security for ourselves by engaging in a step-by-step dismantling of the world's nuclear weapons arsenals, at the very least.
3. The political leader who has abandoned hope of ending the race to nuclear war is in no condition to hold the lives of constituents in his or her hands. We believe that political leaders do not have the right to jeopardise the security of the citizens of their countries by acquiescing to pleas for military "solutions" issued by the nuclear superpowers.

THE KEY ROLE OF CANADA AT UNSSODII

4. At this dangerous time, it is particularly important that Canada not be seen to abandon hope before the international community. Canada has earned a reputation as an internationalist among nations. Our vulnerability between

the two largest nuclear powers puts us in the position of having a great deal to lose in any conflict. Furthermore, our leadership in the development of nuclear technology and our decision not to develop our own nuclear arsenal give us a certain credibility as a middle-sized power that is serious enough about creating a peaceful world that we will live without the alleged security of nuclear weapons. Furthermore, Canada, through our Prime Minister, played an important role at UNSSODI by announcing specific proposals aimed at negotiating toward nuclear disarmament.

5. Given our history, it would be a serious blow to international efforts to stop the arms race and to dismantle the enormous arsenals now existing if Canada were to enter UNSSODII either echoing the war rhetoric that has become so common over the past several years, or acquiescing to the proposals and mood of the two countries whose present posture has created such enormous insecurity for the rest of the world. It is therefore incumbent on this committee to recommend that Canada take initiatives to weaken the forces fueling global militarisation, and to create the conditions in which disarmament with security can be achieved.

THE COMMITMENT OF THE CANADIAN CHURCHES

6. Although the Canadian churches have been involved in disarmament and peace questions for some time, particularly through the Canadian Council of Churches' sponsorship of Project Ploughshares, we have recently undertaken new commitments to strengthen our witness and active participation in the effort to establish a just peace and to attack the root causes of war. This renewed effort on our part is a partial response to the urgent calls for support received from our sister churches in every part of the world: from Africa,

Asia, Latin America, the United Kingdom, the Middle East, West and East Europe, and the Soviet Union. Everywhere, the judgement of our church partners is the same: we find ourselves in a situation in which security is being built for a few leaders, but the security of the vast majority of citizens is being sacrificed. (See, for example, Mr Casper Weinberger's recent report to the United States Senate on plans to ensure the survival of the political leadership, in the event of nuclear war.)

7. We had representatives at the International Public Hearing on Nuclear Weapons and Disarmament (November 23-27, 1981), sponsored by the World Council of Churches. A member of the Committee on the Church and International Affairs of the United Church, Rev. David MacDonald, served as a member of the panel of judges that received testimony from experts including Olof Palme, George Kennan, McGeorge Bundy, Burgess Carr, Edward Schillebeeckx, George Rathjens, A. A. Bayev, Misuo Okamoto, Randall Forsberg, among others.
8. In addition, we have been active participants in the Churches' Human Rights Programme for Implementation of the Helsinki Final Act (European Council of Churches, National Council of Churches of Christ-USA, and Canadian Council of Churches). Through that programme, the churches in the Helsinki region have been developing common understandings and strategies for creating momentum for implementation of the commitments made in the signing of the Helsinki accords.
9. At the North American regional consultation held at the beginning of February, 1982, the consensus was clear: the threats to peace and security have grown rapidly and dangerously. Indeed, the concern of our colleagues in East Germany, who were represented among us, is so great that the churches have spoken out publically, at considerable risk. The consensus amongst our

partner churches is that the leaders of our countries must be pressed to ask a serious of important questions about security: Security for whom? Against what? And by what means?

10. Unlike our own Ministers for Defense and External Affairs, we do not believe that Europeans demonstrating against the arms race in Europe are naive. Nor do we believe they are the victims of a Soviet ploy; as a leading church figure in East Germany pointed out, when churches at every point on the theological spectrum are saying the same thing, it is the Gospel that has broken into their discussions, not the ideology of either of the nuclear superpowers.
11. The Europeans who have spoken out have themselves addressed the security questions and drawn their own conclusions, based on very clear signs that the climate in which steps can be taken to halt the arms race has deteriorated badly. We understand Europeans and their counterparts in Canada and the United States to be attempting to create the political climate in which their elected leaders will sense the urgency of re-building an international climate in which nations can begin to disarm with a sense of confidence. It is that task to which we urge this committee to call the Canadian Government at UNSSODII.

THREATS TO PEACE

12. We, and our sister churches throughout the world, have come to some consensus in our reading of the "signs of the times" related to peace. Through various consultations, the following indicators have been highlighted as being particularly alarming at this stage in history:
 - a/ Concerted efforts to give credibility to the theory that nuclear

wars can be won and survived;

- b/ Development of particularly dehumanising weapons, such as the neutron bomb, chemical weapons, and nerve gas; and
the subsequent lowering of the threshold to nuclear war posed by the neutron bomb;
- c/ The inability of the leaders of the Helsinki nations to reach positive conclusions during the Madrid talks on European Security and Co-operation; the precariousness of the current discussions, reflecting the seriousness of the deterioration in East-West relations and a real danger that one of the few remaining arenas for finding political rather than military means to peace in the northern hemisphere;
- d/ The stalemate in the resolution of regional conflicts in such areas as the Middle East; Iran-Iraq; the horn of Africa, Namibia, including decisions to ship more arms to those regions on the parts of various countries;
- e/ The worsening economic crisis throughout the world, with grave consequences for the poor nations, with resulting tensions within and among those nations that are now amongst the biggest buyers of military goods from the industrialised nations of the first and second worlds;
- f/ The stalemate in global or even regional negotiations on North/South issues, resulting in confrontation and an increased tendency to overlay an East-West interpretation on conflicts rooted in the efforts of dispossessed people to gain the security provided by housing, an adequate diet, and a job; further, cuts in aid to underdeveloped nations, despite the efforts of several eminent international figures, including our own Prime Minister; and increases in expenditures on the arms race in the nations of the North;

g/ Renewed attempts to sharpen the lines between countries and to bring them into the Soviet and American spheres of influence, resulting in heightened conflicts in regions of the underdeveloped world, deemed crucial to the strategic interests of one or the other countries.

13. In our view, the militaristic stances of the Soviet Union, the United States, and some of their allies places Canada and other middle powers in an extremely dangerous position. We must either do everything in our power to see that cool heads prevail and negotiations toward peace are resumed or we must forge alliances of nations that share both our predicament and our concern. If our presence in the present security alliances is based on a genuine partnership, we ought to be able to accomplish those tasks. That we have not suggests either a failure of political will or an impotence that denies the effectiveness of the partnership.

WAKING UP TO THE WAR THAT HAS ALREADY BEGUN

14. Our experience as churches involved in development projects in co-operation with our partners in third world countries has convinced us that the conditions outlined above must be taken extremely seriously. We have ourselves been reminded by third world churches that we can not support development efforts while ignoring those elements that fuel the forces of underdevelopment or those that ensure that the benefits of development go only to some sectors. Nor can we ignore the rapid militarisation of the third world, primarily by the first and second world, that not only creates

creates refugees and destroys the meagre benefits of self-help development projects, but also creates new and dangerous flashpoints that threaten to engulf the entire world.

15. Our work in development involves us in patching up the victims of regional conflicts, often in areas where both the Soviet Union and the United States claim a strategic interest. The spread of tactical nuclear weapons and of nuclear technology to third world countries, despite the failure to achieve effective international safeguards, has convinced us that military people such as General Maxwell Taylor and Brigadier Michael Harbottle, former head of UN peace-keeping forces in Cyprus, are right in declaring that in all likelihood the next global conflict will begin in a third world country.
16. In our view, the war we fear has already begun. It is being waged in south-central Africa, where General Alexander Haig contends that US access to mineral resources must be protected by military means; the sea lanes merit the same protective measures, according to doctrines established and implemented in earlier years. The conflict is being waged in Central America, where the same means are suggested for suppressing political differences in various countries to maintain access to the Panama Canal.
17. The war between the superpowers over the resources and markets of the third world is advancing on the North, both geographically and economically. It is potentially as dangerous as the crises in the Middle East, Poland, and Afghanistan, though its effect may be felt much later in the North. The cost of maintaining access to the resources and markets of the third world by military means are enormous. It is also immoral. It is beginning to make itself felt in growing pressures on the countries of the North for costly and rapid re-armament of their military forces, with domestic social costs yet to be paid by political leaders, to say nothing of the most vulnerable within our own society.

18. The failure of the international community to take positive steps on North/South questions makes the rapid deterioration of efforts at halting the arms race and moving towards disarmament all the more dangerous. Consequently, the role that Canada plays in keeping North/South issues on the agenda, despite the intransigence of some of our traditional partners, is an important role to be carried over into the effort to achieve a secure disarmament for the world.
19. We are being faced as a nation with serious questions about where our interests lie. We can not commit ourselves to building security based on meeting social needs through development without resisting efforts to resort to military means of maintaining the knife-edge security we know at the moment. The Hon. Mark MacGuigan expressed eloquently the understanding we have reached in the churches: "...History has taught us that wars produce hunger, but we are less aware that mass poverty can lead to war or end in chaos. While hunger rules, peace can not prevail. He who wants to ban war must also ban mass poverty." We would urge this committee to ensure that this matter is placed high on the agenda of international discussions on disarmament.

STEPS CANADA CAN TAKE

20. While a middle power like Canada can do relatively little to achieve agreements between the Soviet Union and the United States on nuclear disarmament, Canada can do a great deal to influence the psychological and political climate in which discussion towards such agreements takes place. Therefore, the stance Canada takes at UNSSODII is critical. If we are seen to fall in line with the pessimistic mood of either of the super-powers, we will become a force for generating even further despair. It is therefore incumbent upon us to enter that round of talks with the determination to maintain and strengthen all existing mechanisms that hold

any possibility of averting a full global conflict, and those that will assist in resolving those conflicts that have already begun.

21. We were pleased with the Prime Minister's proposal at UNSSODI of a Strategy of Suffocation. We believe that initiative was true to the best traditions of Canadian efforts in international arenas. We are deeply disappointed that virtually no progress has been made in implementing that very important strategy.

RECOMMENDATION 1

We would urge this committee to recommend that Canada press vigorously for new efforts to get agreement on the Strategy of Suffocation; that is:

- a/ A comprehensive test ban to impede the further development of nuclear explosive devices.
 - b/ An agreement to stop the flight-testing of all new strategic delivery vehicles.
 - c/ An agreement to prohibit all production of fissionable material for weapons purposes.
 - d/ An agreement to limit and then progressively to reduce military spending on new strategic nuclear weapons systems.
22. We would further urge this committee to press the Canadian Government to demonstrate its commitment by taking certain concrete steps towards disarmament. Pressing once again the points in the Strategy of Suffocation would be a first step, particularly if it were widely discussed and steps toward implementation were taken within Canada.

RECOMMENDATION 2

We would urge this committee to recommend that Canada be declared a nuclear weapons

free zone, in accordance with calls issued in the United Nations over the past thirty years.

23. Specifically that would mean the Canadian Government would undertake the appropriate steps to ensure the following:

- a/ No nuclear weapons on Canadian soil;
- b/ No transit for nuclear weapons through Canadian territory;
- c/ No production in Canada of components for nuclear weapons systems of other states; and
- d/ No support systems for nuclear weapons operated in Canada, or by Canadians outside of Canada.

RECOMMENDATION 3

We would also urge this committee to recommend that the position of the Ambassador for Disarmament be made a Cabinet position.

RECOMMENDATION 4

We would urge this committee to recommend that the Canadian Government show good faith by announcing that it will implement the Waldheim proposal by setting aside .1% of the Canadian defence budget for disarmament research and education.

24. We believe the Government should also declare its intention to implement more programmes for disarmament education within Canada. However, we would particularly stress the urgency of allocating funds for peace research. Our conversations with members of the academic and scientific communities indicate that scientific research directed towards peaceful developments are so severely underfunded that the few positions open to researchers go begging, while some of our best scientific minds are drawn into research for military purposes, available within the private sector. Similar problems exist in the area of studies for conversion.

RECOMMENDATION 5

We would urge this committee to recommend that Canada propose at UNSSODII that funding be diverted from military budgets for development projects and that we announce initial steps to implement this proposal within Canada.

25. As part of its commitment to UNSSODII, the Canadian Government should be encouraged not only to take steps toward disarmament and an end to the nuclear arms race but also to take steps toward blunting the forces that feed the militarisation of the world, creating new and dangerous flashpoints, outside our usual alliances.
26. Specifically, this would mean a review of the mechanisms that control the export of arms by the Canadian private sector, sometimes with public sector involvement, to both the first and third worlds. In our view, the defense production sharing arrangements which we have with the United States align us politically with American foreign policy and therefore exercise undue influence on Canadian foreign policy, by making us partners with American companies in supplying parts to the political partners of the United States.
27. Our experience in a number of areas indicates that the dual purpose list for control of the export of arms also requires thorough review and serious efforts to develop new means of closing the loopholes that now damage Canada's reputation abroad. For instance, our inquiries into the press reports of the shipment of Centurion tank engines by Levy Auto Parts of Toronto resulted in statements from government officials that no law was violated since Canada does not have supporting legislation for the UN Mandatory Arms Embargo on South Africa and the parts in question had satisfied the requirements of the dual purpose list for exports.

RECOMMENDATION 6

We therefore urge this committee to recommend to the Canadian Government that it announce its intention to undertake a full review of its military policy, with particular emphasis on the mechanisms used to control the spread of conventional and nuclear weapons and spare parts for such weapons sold to other countries.

RECOMMENDATION 7

Furthermore, we would urge this committee to recommend to the Canadian Government that the Canadian public be fully and widely involved in a full review of Canadian military policy and defense policy, including efforts to build security by other than nuclear and conventional means.

28. Finally, we want to make it clear that we fully endorse the views and recommendations of Project Ploughshares and of the Institute for Peace and Conflict Studies. The staff of both organisations have provided us with valuable technical assistance, which has reassured us of the feasibility of the recommendations presented in this brief.

APPENDICE «EAND-51»

EXPOSÉ DU 16 FÉVRIER 1982

Les Canadiens auront bientôt l'occasion de participer à deux grands événements œcuméniques. Le premier est le Triennium des Conseils canadiens des Eglises qui se déroulera à Saskatoon en mai 1982. Le second, qui réunira beaucoup plus de monde, est la sixième assemblée du Conseil mondial des Eglises qui aura lieu à Vancouver. Ces deux conférences ont respectivement pour thème la Terre est à Dieu et Jésus Christ, âme du monde. A la réflexion, ces simples thèmes visent des questions qui ne sont pas seulement profondes d'une manière générale, mais qui ont dans une bonne mesure des rapports avec le sujet du désarmement. Si nous croyons que la terre est à Dieu, cela porte notre horizon bien au-delà de nos propres frontières et nous permet de nous rendre compte que nous pouvons détruire ce que nous ne pouvons créer. Si nous avons la conviction que Jésus est la vie du monde, nous devons assumer la responsabilité des aspects de notre monde qui donnent la vie et ce, pas seulement aujourd'hui, mais dans l'avenir.

Ce qui nous amène ici aujourd'hui, cependant, ce n'est pas une simple abstraction théologique. Nos convictions s'expriment par une préoccupation pragmatique. Nous craignons que la situation actuelle du monde soit dangereuse pour la vie humaine. Le fait qu'il existe des armes en surnombre, ce qui est particulièrement vrai pour les armes atomiques, est loin de rassurer la vaste majorité des Canadiens qui se sentent éloignés des leviers de commande. La possibilité d'une guerre nucléaire limitée, qui a été évoquée récemment, est encore moins rassurante. En fait, cela nous mène tout droit à la question de la survivance de l'humanité. Apparemment, il nous faut un nouvel objectif, une nouvelle soif de paix: une éducation en faveur de la paix, une théologie pour la paix, une économie de paix et, comme l'a dit quelqu'un, une course à la paix.

Aujourd'hui, dans les différentes Eglises, la notion de justice suscite un énorme intérêt. Beaucoup d'ecclésiastiques et d'organisations religieuses se sont fixés pour objectif d'accroître la justice au Canada et dans le monde. Ce travail difficile donne souvent lieu à des malentendus. Quiconque se fixe pour objectif une redistribution des richesses est facilement taxé de communiste. Il en va de même pour ceux qui font campagne en faveur de la paix. Mais pour beaucoup d'entre nous, la justice suppose un engagement à long terme sur lequel les insultes n'ont pas d'effet. Pour nous, la paix universelle

est une question de justice globale. Nous ne saurions accepter l'injustice qui découle d'une situation où quelques personnes qui ne rendent pratiquement pas de comptes à la population ont le pouvoir de détruire la terre. Nous ne saurions accepter non plus qu'un tel pourcentage des ressources du monde serve à fabriquer des armes, alors qu'une partie de l'humanité souffre de la famine. La préparation de la guerre doit prendre moins d'importance et il nous faut davantage d'occasions d'oeuvrer pour la paix. Nous vous demandons aujourd'hui de le comprendre et de prendre les mesures qui s'imposent.

Nous le savons, la paix est aujourd'hui une chose compliquée. Il ne suffit pas de la désirer. En fait, nous avons de bonnes raisons de penser qu'à force de souhaiter la paix nous nous sommes retrouvés dans la situation anormale où nous sommes aujourd'hui, dans un monde qui possède une énorme capacité de destruction et où la guerre constitue le remède le plus facile aux maux de l'économie. Ce n'est donc pas un problème que l'on peut régler par le seul désir d'en sortir. De nombreuses négociations compliquées et en profondeur seront nécessaires. Sur le plan économique, il faudra chercher d'autres solutions. Enfin, tous ces efforts devront tenir compte de l'ensemble de l'humanité, et non pas seulement de préoccupations nationales.

Nous voudrions, pour terminer, souligner que la paix n'est pas seulement l'absence de guerre. Si la survie de la race humaine est notre premier objectif, cette survie est loin d'être la plénitude de la vie à laquelle nous voudrions accéder sur cette terre qui appartient au Seigneur. C'est pourquoi nous vous demandons de retenir les recommandations suivantes:

1. La mise sur pied, au Canada, d'un programme d'éducation en faveur de la paix, auquel on consacrerait un montant correspondant à 1% de notre budget de défense.
2. L'acceptation des mémoires et des recommandations de Project Ploughshares du Mouvement chrétien pour la paix et de l'Eglise unie du Canada, qui vous apportent leur témoignage aujourd'hui.

Présenté par Edith B. Shore
Secrétaire associée pour les
affaires canadiennes

Au comité permanent des affaires extérieures
et de la défense nationale
Ottawa, Canada
le 16 février 1982.

CRÉER UN CLIMAT DE PAIX
le Canada à UNSSODII

Mémoire adressé au
Comité des affaires extérieures
et de la défense nationale

par
l'Eglise unie du Canada
en collaboration avec le
Conseil canadien des Eglises
et
le mouvement chrétien pour la paix

CRÉER UN CLIMAT DE PAIX

Le Canada à UNSSOD II

1. En tant que représentants des Eglises canadiennes, nous sommes heureux d'avoir l'occasion de vous exposer notre point de vue à l'approche de la 2^e session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement, qui revêt selon nous une extrême importance. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir comment, lors de cette session extraordinaire, le Canada peut contribuer à assurer une paix juste dans le monde et la sécurité des différents pays.
2. Il nous paraît d'autant plus urgent de se pencher sur cette question que les dirigeants de notre pays, comme ceux de l'Union Soviétique et des Etats-Unis, semblent avoir déjà jeté l'éponge. Le fait qu'on parle de "guerre nucléaire limitée", de la possibilité qu'il y ait un vainqueur en cas de guerre nucléaire, ainsi que de tactique de survie à la suite d'un conflit de ce genre nous porte à croire que les principaux chefs politiques ne croient plus du tout que nous puissions assurer notre sécurité en commençant au moins par éliminer petit à petit les armes nucléaires de la terre.
3. Un chef politique qui a perdu tout espoir de mettre un terme à la course à la guerre nucléaire ne devrait pas pouvoir prendre des décisions qui engagent la vie des citoyens. Nous pensons que les chefs politiques n'ont pas le droit de risquer la vie de leurs concitoyens en acceptant les "solutions" militaires que proposent les superpuissances nucléaires.

LE ROLE VITAL QUE DOIT JOUER LE CANADA À UNSSOD II

4. La situation mondiale étant très explosive, il est particulièrement important que le Canada ne donne pas l'impression d'abandonner tout espoir devant la communauté internationale. Le Canada a acquis la réputation d'être un pays internationaliste. A cause de notre position vulnérable entre les deux principales puissances nucléaires, nous avons gros à perdre en cas de conflit. Par ailleurs, le fait que, bien qu'étant à la pointe de la technique nucléaire, nous ayons décidé de ne pas mettre sur pied notre propre arsenal nucléaire permet au Canada

donner l'image d'une puissance de moyenne importance dont les convictions pacifiques sont suffisamment fortes pour que nous ayons décidé de nous passer de la prétendue sécurité des armes nucléaires. Enfin, le Canada, par l'intermédiaire de son premier ministre, a joué un rôle important à UNSSODI en faisant des propositions précises visant à promouvoir le désarmement nucléaire.

5. Etant donné nos antécédents, se serait un coup très dur pour tout ceux qui, dans le monde, tentent d'arrêter la course aux armements et d'éliminer l'énorme arsenal existant, si le Canada, a UNSSODII, reprenait à son compte les théories d'affrontement dont on nous rabâche les oreilles depuis quelques années ou s'il acceptait les propositions et l'humeur des deux pays dont l'attitude fait courir des risques énormes au reste du monde. Votre comité a donc le devoir de recommander que le Canada prenne des mesures pour affaiblir les éléments favorisant une militarisation générale et pour créer les conditions permettant de combiner le désarmement et la sécurité.

LA POSITION DES ÉGLISES CANADIENNES

6. Les Eglises canadiennes font campagne pour le désarmement et la paix depuis un certain temps, notamment par l'intermédiaire du "Project Ploughshares" parrainé par le Conseil canadien des Eglises. Toutefois, nous nous sommes récemment fixé de nouveaux objectifs pour accroître notre participation directe et indirecte aux tentatives visant à créer une paix juste et à lutter contre les véritables causes des guerres. Ces efforts de notre part répondent en partie aux demandes pressantes de nos Eglises soeurs de pratiquement toutes les parties du monde. L'Afrique, l'Asie, l'Amérique latine, le Royaume Uni, le Moyen Orient, l'Europe de l'Ouest et de l'Est ainsi que l'Union Soviétique. Nos Eglises soeurs estiment toutes que nous nous trouvons dans une situation où l'on cherche à assurer la sécurité de quelques leaders en sacrifiant celle de l'immense majorité des citoyens. (Voir, par exemple, le rapport que M. Casper Weinberger a présenté au Sénat des Etats-Unis au sujet des plans visant à protéger les chefs politiques en cas de guerre nucléaire.)

7. Nous étions représentés aux audiences publiques internationales sur les armes nucléaires et le désarmement, parrainées par le Conseil mondial des Eglises, qui se sont déroulées du 23 au 27 novembre 1981. Un des membres du comité de l'Eglise unie sur l'Eglise et les affaires internationales, le révérend David MacDonald, était l'un des juges qui ont écouté le témoignage de divers experts dont Olof Palme, George Kennan, McGeorge Bundy, Burgess Carr, Edward Schillebeeckx, George Rathjens, A. A. Bayev, Misuo Okamoto et Randall Forsberg.
8. En outre, nous avons participé activement aux programmes des droits de l'homme des Eglises en vue de faire appliquer la résolution finale d'Helsinki (Conseil européen des Eglises, Conseil national des Eglises du Christ des Etats-Unis et Conseil canadien des Eglises). Grâce à ce programme, les Eglises de la région d'Helsinki ont mis au point des positions et des stratégies communes afin de favoriser l'application des décisions prises lors de la signature des accords d'Helsinki.
9. A l'occasion de la consultation régionale qui a eu lieu pour l'Amérique du Nord au début de février 1982, chacun a reconnu que les menaces qui pèsent sur la paix et la sécurité se précisaient rapidement et dangereusement. En fait, nos collègues d'Allemagne de l'Est qui étaient représentés parmi nous s'inquiètent à tel point que les Eglises ont pris l'énorme risque d'en parler publiquement. Nos Eglises soeurs estiment qu'il faut obliger les dirigeants de nos pays à se poser plusieurs questions importantes au sujet de la sécurité: la sécurité pour qui? contre quelle menace? et par quel moyen?
10. Contrairement à nos ministres de la Défense et des Affaires extérieures, nous ne pensons pas que les Européens font preuve de naïveté en manifestant contre la course aux armements en Europe. Nous ne pensons pas non plus qu'ils sont victimes d'un complot soviétique. Comme l'a dit un ecclésiastique éminent d'Allemagne de l'Est, quand les Eglises de différents pays s'entendent en tous points cela signifie que c'est l'évangile qui influence leurs discussions, et non l'idéologie de l'une des superpuissances nucléaires.

11. Les Européens qui ont exprimé leur opinion publiquement se sont eux-mêmes penchés sur la question de la sécurité et ont tiré leurs propres conclusions en étant forcé de constater que la conjoncture dans laquelle il serait possible de prendre des mesures pour arrêter la course aux armements s'est beaucoup détériorée. Nous comprenons les Européens et tout ceux qui, au Canada et aux Etats-Unis, cherchent à faire comprendre aux dirigeants élus qu'il est urgent de recréer un climat international qui permettra aux divers pays de s'engager sur la voie du désarmement avec une certaine confiance. C'est pourquoi nous exhortons votre comité à demander au gouvernement canadien de s'engager dans cette voie à la conférence UNSSOD II.

LES ENTRAVES À LA PAIX

12. Nos Eglises soeurs du monde entier et nous-mêmes interprétons à peu près de la même manière les "signes des temps" qui constituent une menace pour la paix. Il ressort de diverses consultations que les faits suivants sont considérés comme particulièrement alarmant à l'heure actuelle:
- a/ les efforts concertés visant à convaincre la population qu'il est possible de gagner une guerre nucléaire et d'y survivre;
 - b/ la mise au point d'armes particulièrement inhumaines comme la bombe à neutron, les armes chimiques et les gaz neurotoxiques ainsi que l'abaissement du seuil menant à la guerre nucléaire qui découle de l'existence de la bombe à neutron;
 - c/ le fait que les dirigeants des pays signataires des accords d'Helsinki n'ont pas réussi à s'entendre lors de la conférence de Madrid sur la sécurité et la coopération en Europe; la précarité des discussions actuelles, qui montre bien à quel point les relations Est-Ouest se sont détériorées alors que ces discussions constituent l'un des derniers moyens à notre disposition pour maintenir la paix dans l'hémisphère nord grâce à une solution politique;
 - d/ le fait qu'on ne parvienne pas à régler les conflits régionaux au Moyen Orient, dans la corne de l'Afrique, en Namibie ainsi que le conflit opposant l'Iran à l'Iraq, et le fait que divers pays aient décidé d'envoyer davantage d'armes dans ces régions;

- e/ l'aggravation de la crise économique mondiale, qui a de graves répercussions sur les pays pauvres et qui accroît les tensions dans ces pays qui figurent maintenant, pour ce qui a trait aux achats d'armes, parmi les principaux clients des pays industrialisés, c'est-à-dire de ceux qui ne font pas partie du tiers monde;
- f/ le blocage des négociations globales et même régionales sur les questions Nord-Sud, qui pousse à la confrontation et qui amène de plus en plus de gens à considérer comme une lutte entre les deux grands blocs des conflits qui sont en réalité engendrés par les efforts que déploient les personnes les plus démunies pour se procurer un logement, se nourrir convenablement et trouver du travail; la réduction de l'aide aux pays en voie de développement, malgré les efforts de plusieurs personnalités internationales, dont notre premier ministre, et l'augmentation des sommes consacrées aux achats d'armes dans les pays de l'hémisphère nord;
- g/ les diverses tentatives visant à accentuer ce qui sépare les pays et à les faire entrer dans la sphère d'influence soviétique ou américaine, ce qui a pour effet d'aggraver les conflits dans les pays du tiers monde que l'une des grandes puissances considère comme cruciaux sur le plan stratégique.

13. A notre avis, la position militariste de l'Union Soviétique, des Etats-Unis et de certains de leurs alliés place le Canada et d'autres puissances de moyenne importance dans une situation extrêmement dangereuse. Nous devons soit faire le maximum pour faire triompher la modération et relancer les négociations dans l'intérêt de la paix, soit nous allier avec des pays qui se trouvent dans la même situation et qui partagent notre inquiétude. Si l'objet de nos alliances actuelles est de défendre nos intérêts mutuels, nous devrions être capables d'atteindre ces objectifs. Puisque cela n'a pas été le cas jusqu'ici, il faut en conclure à l'absence d'une véritable volonté politique ou au manque d'efficacité de ces alliances.

ET SI LA GUERRE ÉTAIT DÉJÀ COMMENCÉE?

14. En nous fondant sur l'expérience qu'ont nos Eglises dans la réalisation de projets de développement en collaboration avec nos partenaires des pays du tiers monde, nous sommes convaincus que les faits exposés ci-dessus méritent la plus grande attention. Des Eglises du tiers monde nous ont d'ailleurs rappelé qu'il était illogique de favoriser le développement de ces pays sans tenir le moindre compte des facteurs de sous-développement ou des situations qui font que le développement ne profite qu'à certains secteurs. Nous ne pouvons pas non plus fermer les yeux sur la militarisation rapide du tiers-monde, qui s'effectue surtout grâce à des armes provenant d'autres pays, car non seulement cette militarisation crée un problème de réfugiés et annule les maigres avantages des programmes de développement, mais aussi parce qu'elle engendre de nouveaux points chauds qui risquent d'entraîner une catastrophe mondiale.
15. Notre travail dans les pays en voie de développement nous amène à secourir les victimes de conflits qui éclatent dans les régions auxquelles souvent l'Union Soviétique comme les Etats-Unis accordent une importance stratégique. L'apparition d'armes nucléaires tactiques et de la technologie nucléaire dans les pays du tiers monde, en l'absence de toute réglementation internationale vraiment efficace, nous fait penser que des militaires comme le général Maxwell Taylor et le brigadier Michael Harbottle, ancien chef des casques bleus de l'ONU à Chypre, ont raison d'affirmer que, selon toute vraisemblance, le prochain conflit mondial se déclenchera dans un pays du tiers monde.
16. A notre avis, la guerre que nous craignons a déjà commencé. Elle a commencé dans le centre de l'Afrique, où le général Alexander Haig prétend que l'accès des américains aux ressources minérales doit être protégé par des moyens militaires. Selon des théories qui ont déjà été mises en pratique, les voies maritimes méritent les mêmes moyens de protection. La guerre a aussi commencé en Amérique centrale, où l'on recommande le recours aux mêmes méthodes pour réduire au silence les adversaires politiques dans plusieurs pays, afin d'assurer l'accès au canal de Panama.

17. Sur le plan géographique comme sur le plan économique, on peut dire que la guerre que se livrent les superpuissances pour s'approprier les ressources et les marchés du tiers monde progresse dans le Nord. Cette situation peut-être aussi dangereuse que les crises du Moyen Orient, de Pologne et d'Afghanistan, même si ses effets ne se feront peut-être sentir que beaucoup plus tard dans le Nord. Maintenir l'accès aux ressources et aux marchés du tiers monde par des moyens militaires coûte extrêmement cher, sans compter que c'est immoral. Les effets de cette politique se font sentir de plus en plus dans les pays du Nord qui doivent se réarmer rapidement et à grands frais, ce qui entraîne des coûts sociaux que devront acquitter les chefs politiques, sans parler de la situation des membres les plus démunis de notre société.
18. Le fait que les différents pays n'arrivent pas à prendre ensemble des mesures positives pour régler les questions Nord-Sud, rend encore plus grave la détérioration rapide des efforts visant à arrêter la course aux armements et à favoriser le désarmement. C'est pourquoi, en gardant les questions Nord-Sud à l'ordre du jour malgré l'intransigence de certains de nos partenaires traditionnels, le Canada joue un rôle important qui peut contribuer au désarmement du monde dans de bonnes conditions.
19. En tant que pays, nous devons nous demander sérieusement où se trouve notre intérêt. Nous ne pouvons nous engager à créer un climat de sécurité en répondant aux besoins sociaux grâce au développement sans résister à la tentation d'avoir recours aux moyens militaires que nous avons employés jusqu'à présent pour assurer notre sécurité. L'honorable Mark MacGuigan a exprimé avec éloquence l'opinion qui est aujourd'hui celle des Eglises: "l'histoire nous a enseigné que les guerres engendraient la famine, mais nous ne nous rendons pas assez compte que la pauvreté généralisée peut conduire à la guerre ou au chaos. Il ne peut y avoir de paix tant que des peuples ont faim. Celui qui veut éliminer la guerre doit également éliminer la pauvreté." Nous prions votre comité de faire en sorte que cette question soit une des priorités lors des conférences internationales sur le désarmement.

MESURES À LA PORTÉE DU CANADA

20. S'il est vrai qu'une puissance de moyenne importance comme le Canada ne peut pas faire grand chose pour que l'Union Soviétique et les Etats-Unis signent un accord sur l'élimination des armes nucléaires, le Canada peut exercer une grande influence sur le climat politique et psychologique dans lequel se déroulent les discussions sur le désarmement. C'est pourquoi l'attitude qu'adoptera le Canada à la conférence UNSSODII revêt la plus grande importance. Si nous donnons l'impression de partager les vues pessimistes des deux superpuissances, nous risquons d'engendrer un désespoir encore plus grand. Le Canada a donc le devoir d'entamer ces discussions avec la volonté non seulement de maintenir mais de renforcer tous les mécanismes existants susceptibles d'éviter un conflit généralisé, ainsi que ceux qui peuvent contribuer à résoudre les conflits en cours.
21. Nous étions satisfaits de la stratégie d'étouffement que le premier ministre a proposée à la conférence UNSSODI. Nous estimons que cette initiative était dans l'esprit du rôle exemplaire que le Canada a souvent joué dans les conférences internationales. Nous sommes extrêmement déçus que pratiquement rien n'ait été fait pour mettre en oeuvre cette stratégie très importante.

RECOMMANDATION I

Nous exhortons votre comité à recommander que le Canada réclame que de nouveaux efforts soient fait en vue de parvenir à un accord sur la stratégie de l'étouffement, c'est-à-dire sur les éléments suivants:

- a/ L'interdiction totale des essais nucléaires afin d'entraver le perfectionnement des armes nucléaires.
- b/ Un accord sur l'arrêt des vols d'essai de tous les nouveaux vecteurs stratégiques.
- c/ Un accord interdisant toute production de matières fissiles à des fins d'armement.
- d/ Un accord visant à limiter puis à réduire progressivement

les dépenses militaires consacrées aux nouvelles armes nucléaires stratégiques.

22. Nous encourageons d'autre part votre comité à demander au gouvernement canadien de manifester ses intentions en prenant certaines mesures concrètes en faveur du désarmement. La première chose à faire serait de promouvoir une fois de plus les éléments de la stratégie d'étouffement, et ce serait d'autant plus utile si ces éléments faisaient l'objet de discussions en profondeur et si des mesures facilitant leur mise en oeuvre étaient prises au Canada.

RECOMMANDATION 2

Nous demandons à votre comité de recommander que le Canada devienne une zone interdite aux armes nucléaires, conformément à diverses demandes présentées aux Nations Unies depuis trente ans.

23. Dans les faits, cela signifierait que le gouvernement canadien devrait prendre les mesures voulues pour faire en sorte que:

- a/ aucune arme nucléaire ne se trouve en territoire canadien;
- b/ aucune arme nucléaire ne traverse le territoire canadien;
- c/ le Canada ne produise pas d'élément entrant dans la fabrication d'armes atomiques d'autres pays;
- d/ personne au Canada, ni aucun Canadien en dehors du Canada ne fasse fonctionner un système de soutien d'arme nucléaire.

RECOMMANDATION 3

Nous demandons également à votre comité de recommander que le Cabinet fasse sienne la position de l'ambassadeur chargé du désarmement.

RECOMMANDATION 4

Nous demandons à votre comité de recommander que le gouvernement canadien prouve sa bonne foi en annonçant qu'il va se conformer à la proposition Waldheim en mettant de côté 0.1% du budget de la Défense du Canada à des fins d'information et de recherches sur le désarmement.

24. Nous pensons que le gouvernement devrait aussi annoncer son intention de mettre sur pied davantage de programmes d'information sur le désarmement au Canada. Toutefois, nous estimons qu'il est particulièrement urgent d'affecter des fonds à la recherche pacifique. En discutant avec des universitaires et des scientifiques, nous avons appris que la recherche scientifique conçue pour des fins pacifiques a un budget tellement insuffisant que les rares postes de chercheurs ne trouvent pas preneur, alors que certains de nos plus grands savants sont amenés à faire de la recherche à des fins militaires dans le secteur privé. Le même genre de problèmes existe dans le domaine des études pour la conversion.

RECOMMANDATION 5

Nous demandons à votre comité de recommander que le Canada propose à la conférence UNSSODII qu'une partie des budgets militaires soit détournée vers des projets de développement et que le Canada annonce les premières dispositions qu'il entend prendre pour appliquer cette proposition.

25. Pour démontrer l'importance qu'il attache à UNSSODII, le gouvernement canadien devrait prendre des mesures non seulement pour favoriser le désarmement et mettre un terme à la course aux armes nucléaires, mais aussi pour affaiblir les forces qui provoquent la militarisation du monde, créant ainsi de nouveaux points chauds en dehors de nos alliances traditionnelles.
26. Pour ce faire, il faudrait revoir les mécanismes qui régissent les ventes d'armes réalisées par des sociétés privées canadiennes, parfois avec la participation du secteur public aux pays fortement industrialisés et à ceux du tiers monde. A notre avis, les accords de partage que nous avons conclus avec les Etats-Unis pour la production de matériel militaire font que nous sommes politiquement alignés sur la politique étrangère américaine. La politique étrangère du Canada est ainsi soumise à une affluence inopportune, du fait que nous nous associons à des sociétés américaines pour fournir des pièces aux partenaires politiques des Etats-Unis.

27. Notre expérience dans divers domaines nous porte à croire que la liste à double objet qui sert à contrôler les exportations d'armes doit être revue en profondeur et qu'il convient de faire des efforts sérieux pour trouver de nouveaux moyens de combler les lacunes qui nuisent à la réputation du Canada à l'étranger. Par exemple, quand nous avons posé des questions sur les communiqués de presse annonçant que la société Levy Auto Parts de Toronto avait envoyé en Afrique du Sud des moteurs de char Centurion, des représentants du gouvernement ont déclaré qu'aucune loi n'avait été transgressée, étant donné qu'il n'y a pas au Canada de loi appuyant l'embargo obligatoire sur les armes à destination de l'Afrique du Sud décrété par les Nations Unies et que la vente en question répondait aux exigences de la liste à double objet pour les exportations.

RECOMMANDATION 6

Par conséquent, nous demandons à votre comité de recommander au gouvernement canadien d'annoncer qu'il va revoir entièrement sa politique militaire, en mettant particulièrement l'accent sur les mécanismes servant à éviter la prolifération des armes conventionnelles ou nucléaires, ainsi qu'à contrôler la vente à des pays étrangers de pièces de rechange pour de telles armes.

RECOMMANDATION 7

En outre, nous demandons à votre comité de recommander au gouvernement canadien de faire participer les citoyens canadiens, dans la plus grande mesure possible, à une analyse de la politique militaire et de la politique de du Canada, en cherchant notamment à assurer notre sécurité par d'autres moyens que les armes nucléaires et conventionnelles.

28. Pour terminer, nous voulons insister sur le fait que nous approuvons entièrement les opinions et les recommandations exprimées par "Project Ploughshares" et le "Institute for Peace and Conflict Studies". Le personnel de ces deux organismes nous a procuré une assistance technique très utile qui nous a confirmé que les recommandations présentées dans ce mémoire peuvent être mise en oeuvre.

APPENDIX "EAND-52"

TOWARDS A NUCLEAR WEAPON FREE ZONE FOR CANADA:

A Project Ploughshares Submission to the House Standing
Committee on External Affairs & National Defence

I. Introduction

This Brief is submitted to the House of Commons Standing Committee on External Affairs & National Defence on behalf of Project Ploughshares, a Working Group on disarmament and international development sponsored by the Canadian Council of Churches and nineteen other church and civic organizations.

Project Ploughshares affirms the moral and spiritual power of human beings to overcome, by nonviolent means, the entrenchment of military, political and economic power in the world. It is through the full expression of that power, we believe, that the arms race can be stopped and ___ human institutions created which will ensure the security and freedom of all peoples.

We welcome this opportunity to put before you our views on Canada's contribution to the United Nations Second Special Session on Disarmament. We do so, feeling that this Special Session may be the last opportunity in this decade to bring the arms race under control. The Brief will begin with a critique of the global arms race itself, including Canada's part in it, and will conclude with a series of proposals for the Canadian government to consider adopting for its part in the U.N. Special Session, from June 7th to July 9th, 1982.

II. The Realities of the Arms Race

In our submission to you today, we have been advised to deal with realities, with the world as it is, rather than what we would like it to be. We have also heard, many times, that despite the cost and the dangers inherent in military spending, the balance of terror between the West and the East is working; that it has kept Europe free from war for thirty years, that modernization of weapons is a rational process making for stability and balance, and that Canada is fully justified in joining other nation states in this process.

We wish to challenge these assumptions. In our view, the global arms race in which we are caught up is highly irrational, and the "leadership" provided its respective blocs by the US and USSR is no leadership at all. We believe we are like passengers on a ship afloat on the high seas with no-one on the bridge. Worse, the long run trends of our present course are leading to almost certain disaster, a mutual suicide pact in the name of security. The evidence clamours for attention:

1. In the name of security we have made the world so insecure that the inevitability of nuclear war is now being openly discussed, (see recent issues of Maclean's, LIFE, Bulletin of the Atomic Scientists, TIME, Atlantic Monthly, The Progressive, New Internationalist and others). This, despite the warnings from the world's medical constituency that there will be no winners, and few survivors from such a war.

2. We have justified excessive military spending on the grounds that no world wars have broken out in Europe since 1945. Apart from whether we should expect Europeans to start a new world war every generation, there have been, in fact, about 130 wars, regional or local, since 1945 which have left more than 25 million dead and tens of millions homeless. These violent conflicts have been fought in the developing countries, with weapons produced in the "advanced" countries of NATO and the Warsaw Pact.

3. Defence industry spokesmen speak glowingly of the jobs and the industrial spin-offs which derive from defence spending. Yet increasing evidence links the intensifying arms race with world-wide inflation, unemployment and the "pervasive malaise" of the global economy. Excessive military spending generates far more spendable income than goods and services to absorb it.

In the name of security the world has spent 5½ trillion dollars since 1960. Security has been defined as the process of securing freedom and a decent life for all. Yet today there are

250 million	people	who live in slums or shanty-towns
450	" "	suffering from malnutrition
500	" "	who are unemployed or underemployed
900	" "	who cannot read or write
2,000	" "	without access to safe drinking water.

And the numbers in each category are growing.

4. In the name of security and of national self-interest the affluent countries have been selling increasingly sophisticated weapons systems to the developing countries. Since 1960 there have been 76 military coups in those countries; 54 of them now have governments controlled by the armed forces. As Ruth Sivard has said, "in the ultimate mockery of 'defence', military power turns inward to terrorize the people it is intended to defend."

Forty-one of the fifty-four governments named have records of violating citizens' rights, including the use of torture, arbitrary arrest, disappearance, denial of fair public trial, degrading treatment and summary execution. Much of the repression technology used by the police and armed forces in these countries has come from the economically developed

countries. According to US figures, the USSR sent these nations \$32 billion in arms between 1961 and 1979, the US \$27 billion. Moreover, the United States has brought more than 300,000 to the US from these countries for military training since 1950; the USSR about 30,000 between 1955 and 1979. Amnesty International in its 1980 annual report stated that "almost half of the countries in the world were believed to be holding people in prison because of their political or religious beliefs, from May 1979 to April 1980."

5. Finally, the production of nuclear weapons is creating an environmental disaster for our children, if not for ourselves. 99% by volume of all high-level nuclear wastes in the United States has come from nuclear reactors for military purposes. It can be assumed that a similar hazard exists in the USSR, China, Britain and France. For 35 years these radioactive materials, some of which are highly toxic for thousands of years, have been given temporary storage in steel tanks and containers. The US Department of Energy reported in 1980 that of 149 old tanks, 24 had been confirmed as leaking and another 34 labelled "of questionable integrity". These numbers are expected to grow in the next several years. Because no permanent sites have been chosen for the mountains of wastes which, if concentrated in one place would form a cube 12 miles high. And the Pentagon (and undoubtedly the Kremlin) plans to manufacture more than 17,000 new nuclear weapons in this decade.

In summary, it is our view that either these destructive forces embodied in the arms race are to be stopped, and soon, or else there will be no human society left worthy of the name.

III. The Canadian Record

Canada supports what NATO refers to as a two-track approach to nuclear arms escalation in Europe. Canada's own record with respect to the nuclear arms race can also be characterized as two track. Unfortunately, the tracks appear to run in opposite directions. On the one hand, Canada has been a member of every disarmament and arms control committee or commission established by the United Nations since 1946. It was the prime initiator of UN peace-keeping forces in 1956; Canada has been a part of almost all peace-keeping operations since then. Today Canada ranks fourth among countries which pay for these forces, contributing more than France and the Soviet Union combined.

Canada played a vigorous role at the First Special Session in 1978 and its announced "Strategy of Suffocation" was widely acclaimed as an imaginative way of helping to end the nuclear arms race. Canada has also provided some assistance to nongovernmental organizations in their efforts to carry out disarmament research and education activities, and has appointed an ambassador for disarmament to signal our serious intent. Despite these and other contributions, it is our view that Canada participates in the nuclear arms race in at least three important ways:

1. Our government has committed Canadian citizens to the NATO doctrine which not only justifies our involvement in a nuclear exchange -- in plainer language the obliteration of the world's cities -- but also to the first use of those weapons, "if necessary". We North Americans are thereby on record as being prepared to push the nuclear doomsday button first. We believe that nothing is more contradictory to our Christian and religious belief in the sanctity of human life than this doctrine.

2. Canada continues to support the vertical proliferation of nuclear weapons, despite protestations to the contrary. Vertical proliferation is the process of improving the effectiveness of nuclear weapons systems. Canada is doing this:

a) by supporting Litton Systems of Canada to build inertial guidance systems for its Ground Launched Cruise Missile;

b) by supporting Hawker-Siddeley of Canada build towed mobile launchers for the Lance missile, a launcher expected to be used in firing the neutron bomb. The Lance missile carries a nuclear warhead of up to 100 kilotons with a range of 75 miles, (compared with the Hiroshima-destroying bomb of 12 kilotons). Hawker Siddeley has the exclusive contract for all mobile launchers.

c) by supporting Canadian Vickers in Montreal build cylinders for torpedo tubes in the Poseidon and Trident submarine systems.

3. Canada also contributes to the likelihood of horizontal proliferation, spreading the capacity for manufacturing nuclear weapons to other countries, despite our genuinely-expressed concern for, and insistence on safeguards. We do so by selling CANDU nuclear reactors abroad. It is argued that the plutonium produced by our reactors is not of weapons-grade, that it is more likely to detonate unintentionally, and that it cannot produce a sufficient explosive force to cause extensive damage. Yet it has been demonstrated that CANDUS can produce fuel containing higher concentrations of bomb-grade Plutonium 239 without requiring costly shut-downs of the re-actor. And the technical difficulties of using CANDU-produced plutonium for making bombs may be counter-balanced by the relative ease in obtaining it.

In summary, despite excellent initiatives for arms control and disarmament, Canada is now committed to the nuclear arms race and contributes to its vertical and horizontal proliferation.

IV. Arms Buildups, East and West

"For awhile... we lived in the decade of detente... However, during this same period, the Soviet Union has been quickly but resolutely building up its nuclear and conventional forces". -- Hon. Mark MacGuigan, December, 1981

"I am concerned about the Soviet build up, and why they are building up their capabilities". -- Admiral Robert Falls, Financial Post, March 24, 1979.

Clive Baxter: "Does the inside evidence indicate that the Soviets are seriously building up their military force?" Hon. Barney Danson: "No question, and on a really mammoth scale". - Financial Post, Feb. 19, 1977.

These are the reasons given most frequently why we participate in the nuclear arms race. Peter Newman, in the current issue of Maclean's, speaks of the "growing imbalance of military strength in the Soviets' favour" and calls for "a rejuvenated and adequately financed Canadian navy, army and air force".

There is little doubt that the Soviets have, indeed, quietly or otherwise been doing what the Minister states. What needs to be asked is why it is assumed or implied that the process is a unilateral one. Do we really believe that only the Soviets have been involved in massive buildups? The evidence suggests that the West has been just as involved, both qualitatively and quantitatively, as has the East, and over the same period of time. In some areas we are clearly ahead, in others the Soviets hold an advantage. Taken together, both sides, in our view, are far beyond a rational level of defence spending.

We have studied the literature on the military balance, and our perception of that balance is as follows:

1. <u>Strategic nuclear triad:</u>	NATO	Warsaw Pact
War-heads	11,000	8,000
ICBMs	1,054	1,398
* SLBMs	656	950
Bombers	348	140

* A much higher percentage of NATO warheads are placed on submarines, are therefore more mobile and less vulnerable than those of the Warsaw Pact. The NATO missiles contain 5,000 warheads; those of WP 1,300 warheads.

2. <u>Conventional forces</u>		
tanks	27,000	64,000
artillery	22,400	34,000
anti-tank missiles	200,000	N.A.

3. <u>Naval power:</u>		
aircraft carriers	30	4
nuclear missile submarines	50	71
cruisers	30	37

"The Alliance (NATO) retains a very powerful fleet.. an immense force and indeed is the most powerful navy in the world." -- Vice Admiral Sir James Jungius, Supreme Allied Commander Atlantic's Representative in Europe, Dec. 1979

4. Man-Power

The Washington-based Centre for Defence Information gave these figures one year ago: NATO: 4.75 million; Warsaw Pact: 4.76 million; China: 4.3 million. The 1981 publication of the US Department of Defence, entitled "Soviet Military Power" agrees with the 4.8 million figure for WP forces.

The London-based International Institute for Strategic Studies, in "The Military Balance 1980-81" stated: "The Alliance countries, including France, maintain rather more men under arms than the Warsaw Pact.. And the USSR has a large number of her divisions on the Chinese border."

5. Military spending

We have examined statistics on comparative military spending from five sources: official U.S. government, official Warsaw Pact, the International Institute for Strategic Studies, the Stockholm International Peace Research Institute, and from World Military & Social Expenditures 1980 and 1981. All five of these sources show that NATO military spending in 1977 exceeded that of the Warsaw Pact. Since Soviet figures are difficult to come by, these comparisons are not entirely reliable. What seems clear, however, is that neither side has an appreciable "advantage" in military spending over the other; both sides are spending far too much.

6. Technological innovation

It is a fact that since 1945 the West has enjoyed a clear superiority over the East in the technological development of new weapons systems. Equally clear, however, has been the ability of the other side to eventually catch up.

Examples:	US 1945	atomic bomb	1949 USSR
	US 1948	intercontinental bomber	1955 USSR
	US 1954	hydrogen bomb	1955 USSR
	USSR 1957	I.C.B.M.s	1958 US
	US 1960	S.L.B.M.s	1968 USSR
	US 1970	M.I.R.V.s	1975 USSR
	US 1982	cruise missiles	? USSR
	US 1983	neutron bomb	? USSR

(Source: World Military & Social Expenditures 1981, Ruth Sivard)

In summary, it seems clear to us that if an overall advantage exists in this game of nuclear roulette, it tilts toward the West. This is essentially because NATO forces seem to be further along the road to a first strike capability than is the East. Attempts to determine such ratios, however, in equations of massive overkill, border on the absurd.

V. Proposals for UNSSOD II

We propose that among the initiatives taken by Canada at the UN Second Special Session on Disarmament should be an announcement that Canada intends to become a nuclear weapon free zone within a specified time, and to challenge States in Eastern Europe and other regions to make a similar commitment. By such a zone we mean:

1. No nuclear weapons in Canada or transported through Canadian territory;
2. No production of components for nuclear weapons, such as those mentioned above;

3. No involvement in support systems for nuclear weapons. This calls for Canadian refusal to operate any communications devices which supply targetting information to US nuclear weapons systems.

4. Support for Canadian actions to suffocate the arms race.
The Prime Minister's "strategy of suffocation" to deprive the arms race of the oxygen on which it feeds includes: a) a comprehensive test ban on nuclear devices; b) a ban on the flight testing of new strategic delivery vehicles; c) a prohibition on the production of fissionable material for weapons purposes; d) limitations and progressive reductions in military spending on new strategic nuclear weapons systems.

Such a strategy, we believe, would complement and be complemented by the creation of a nuclear weapon free zone. The Cruise missile, for instance, is a new strategic delivery vehicle. By agreeing to withdraw support for the production of its component parts, Canada would be signalling its part in helping to snuff out the nuclear arms race.

5. Support international means of verifying arms control and disarmament agreements. One concrete proposal is the development of an internally-controlled space-based surveillance system, to monitor nuclear arsenals on both sides. Canada could make its technology and territory available for such efforts.

6. Support the diversion of resources from the arms race to international development. There are many ways by which military spending could be diverted into funding human needs, whether overseas or in Canada.

We urge the government to support studies designed to facilitate the economic conversion of defence industries in Canada. We also support longer range planning which would result in the progressive transfer of funds from national defence to the objectives of international development. As a start, we support the proposal by former UN Secretary General Kurt Waldheim that .1% of all defence budgets be allocated to disarmament research and education. Such an initiative would be consistent with the UNSOD Final Document, endorsed by Canada, which called for the mobilization of world public opinion to end the arms race and fund human needs.

VI. Conclusion

This Brief has been about security, and Canadian initiatives at the UN Second Special Session on Disarmament. It asserts that the dimensions of security - social, economic, political, environmental, military - are indivisible and inter-dependent. The global obsession with military security, through the acquisition and threatened use of weapons of mass destruction, threatens all of the other dimensions of security and is destroying them one by one.

We have proposed that Canada declare itself a nuclear weapon free zone. We know that such a step in itself would not guarantee us military security. But we believe it is time to declare bankruptcy on fear as a basis for our survival. It is time to return to a surer foundation for the formulation of foreign policy than that reflected in the manuals of

overkill. We respectfully suggest that a Canadian declaration to become a nuclear weapon free zone would be a magnificent first step - a step in the direction of an ancient but still highly relevant goal, one from which our Project, hopefully, derives its own direction:

"and they shall beat their swords into ploughshares,
... neither shall they learn war anymore."

* * *

16th February 1982

Murray Thomson

References:

1. The Military Balance 1980-1981. The International Institute for Strategic Studies. London
2. The Defense Monitor. Centre for Defense Information. Vol. X, Number 1 and 8
3. Soviet Military Power. United States Department of Defense. Washington. 1981.
4. World Military and Social Expenditures 1980 and 1981. Ruth Leger Sivard. World Priorities, Leesburg, Va.
5. Final Document of Assembly Session on Disarmament, 23 May - 1 July 1978. United Nations, New York.
6. NATO Review. December 1979. NATO Information Service, Brussels, Belgium.
7. Exploding a Myth: Power Reactors and Nuclear Weapons. Mark Goldberg. Canadian Coalition for Nuclear Responsibility. Montreal, July 1981
8. The economics of the arms race, by John Kenneth Galbraith. The Bulletin of the Atomic Scientists. June/July 1981 Chicago, Ill.
9. Arming the World: What are the limits? TIME Magazine, October 26, 1981
10. Are we Arming for a Nuclear Showdown? LIFE Magazine, February 1982
11. To Be or Not to Be. New Internationalist, March 1981
12. Edging Toward War: The Logic of Nuclear Escalation. The Progressive, February 1982. Madison, Wisconsin
13. Is World War III Inevitable? Maclean's Magazine, February 15, 1982
14. Make Canada a Nuclear Weapon Free Zone. Ploughshares Monitor, October 1981. Waterloo, Ont.
15. Mobilizing World Public Opinion for Disarmament. Homer Jack. World Conference on Religion and Peace, New York 1982
16. Like Lemmings Heading for the Sea. George Kennan, Disarmament Times June 1981

APPENDICE «EAND-52»

POUR QUE LE CANADA DEVIENNE UNE ZONE LIBRE DE TOUTE ARME NUCLÉAIRE:

Mémoire du Projet Ploughshares présenté au Comité permanent de la
Chambre consacré aux affaires extérieures et de la défense nationale

I. Introduction

Le présent est mémoire présenté au Comité permanent de la Chambre des Communes traitant aux affaires extérieures et de la défense nationale par le Projet Ploughshares, qui est un groupe de travail consacré au désarmement et au développement international, oeuvrant sous l'égide du Conseil canadien des Églises et de dix-neuf autres organisations religieuses et civiques.

Le Projet Ploughshares affirme que la puissance morale et spirituelle de l'homme peut surmonter, par des moyens pacifiques, les concentrations des puissances militaires, politiques et économiques dans le monde. Nous croyons fermement que c'est par la pleine manifestation de cette puissance que l'on peut arrêter la course aux armements et créer les organismes qui garantiront sécurité et liberté pour tous les peuples.

Nous sommes heureux d'avoir cette occasion de vous présenter notre point de vue au sujet de la contribution du Canada à la Deuxième Session extraordinaire des Nations-Unies consacrée au désarmement. Il nous semble que cette Session extraordinaire est la dernière occasion qui nous ait donnée avant la fin de cette décennie de ralentir la course aux armements. Ce mémoire commence par un examen critique de la course globale aux armements, y compris la participation du Canada, et se termine par un certain nombre de propositions que nous invitons le gouvernement canadien à étudier et à inclure dans sa participation à la Session extraordinaire de l'O.N.U., qui doit se tenir du 7 juin au 9 juillet 1982.

II. La course aux armements: les faits

Nous avons été invités à traiter devant vous des faits, à décrire le monde tel qu'il se présente aujourd'hui, plutôt que de vous entretenir d'un quelconque rêve utopique. Nous avons aussi souvent entendu dire de l'équilibre de la terreur entre l'Est et l'Ouest donne les résultats escomptés, malgré les dépenses et les risques de l'option militaire; l'Europe est épargnée de la guerre depuis trente ans, la modernisation de l'armement est un moyen rationnel d'assurer la stabilité et l'équilibre, et le Canada est tout à fait justifié à se joindre ainsi aux autres pays.

Nous voudrions contester ces hypothèses car, à notre avis, la course mondiale aux armements dans laquelle nous nous sommes engagés est absurde et le soi-disant "leadership" que les États-Unis et l'U.R.S.S. exercent sur leur bloc respectif n'est nullement un leadership. Nous pourrions nous comparer aux passagers d'un navire qui aurait perdu son capitaine. Qui pis est, la voie que nous suivons à l'heure actuelle nous mène à long terme presque

inévitablement au désastre, à un suicide collectif au nom de la sécurité. La preuve nous en crève les yeux:

1. Au nom de la sécurité, nous avons instauré une telle incertitude que l'on parle ouvertement de l'inévitabilité de la guerre nucléaire (il suffit de lire les récents numéros de Maclean's, LIFE, Bulletin of the Atomic Scientists, TIME, Atlantic Monthly, The Progressive, New Internationalist et d'autres). Et tout cela, malgré les avertissements des milieux médicaux mondiaux qui nous confirment que pareille guerre n'aura pas de vainqueur, rien que quelques survivants.

2. Nous avons justifié les excès dans les dépenses militaires par le prétexte qu'aucune guerre mondiale ne s'est déclenchée en Europe depuis 1945. À part le fait de se demander si on doit s'attendre que les Européens provoquent une nouvelle guerre mondiale à chaque génération, nous comptons en fait, depuis 1945, quelque 130 conflits régionaux ou locaux qui ont fait plus de 25 millions de morts et des dizaines de millions de sans-abri. Ces conflits violents se sont déroulés dans les pays en voie de développement avec les armes fabriquées dans les pays "développés" de l'OTAN et du Pacte de Varsovie.

3. Les porte-parole des industries de défense se vantent du nombre d'emplois et des bénéfices industriels que nous valent les dépenses militaires. Et cependant, il est de plus en plus évident qu'il existe des liens directs entre la course accélérée aux armements et l'inflation, le chômage et le "malaise omniprésent" de l'économie mondiale. Les dépenses militaires excessives produisent un revenu disponible bien plus élevé que la somme des biens et services capables de l'absorber.

Au nom de la sécurité, les dépenses mondiales s'élèvent à 5,5 billions de dollars depuis 1960. On entend par sécurité le procédé selon lequel nous pouvons garantir la liberté et une vie convenable pour tous. Et cependant nous comptons aujourd'hui:

250 millions d'êtres humains qui vivent dans des taudis ou des bidonvilles;

450 millions d'êtres humains qui souffrent de malnutrition;

500 millions d'êtres humains qui sont sans emploi ou sous-employés;

900 millions d'êtres humains qui ne savent ni lire ni écrire;

2 000 millions d'êtres humains qui ne disposent pas d'eau véritablement potable.

Et les chiffres de chaque catégorie ne font qu'augmenter.

4. Au nom de la sécurité et de l'intérêt national, les pays riches vendent de plus en plus d'armes perfectionnées aux pays en voie de développement. Depuis 1960, on compte 76 coups d'état militaires dans ces mêmes pays, dont 54 ont à l'heure actuelle des gouvernements contrôlés par les forces armées. C'est Ruth Sivard qui disait que dans l'ultime ironie de la soi-disant défense, le pouvoir militaire se tourne vers l'intérieur pour terroriser ces gens mêmes qu'il est supposé défendre.

Parmi les 54 gouvernements dont il est question, 41 ont commis des violations des droits de leurs citoyens, par la torture, les arrestations arbitraires, les enlèvements, le refus de procès publics, la dégradation et les exécutions sommaires. Bon nombre des techniques répressives adoptées par la police et les forces armées de ces pays proviennent des pays développés. Selon des statistiques américaines, les pays dont il est question auraient reçu de la part de l'U.R.S.S. et des États-Unis entre 1961 et 1979, un armement évalué respectivement à 32 milliards et à 27 milliards de dollars. Par ailleurs, les États-Unis ont entrepris sur le sol américain l'entraînement militaire de plus de 300 000 personnes venant de ces pays depuis 1950 alors que ce chiffre est d'environ 30 000 pour l'U.R.S.S. entre 1955 et 1979. On peut lire dans le rapport annuel 1980 de Amnesty International que dans près de la moitié des pays du globe, entre mai 1979 et avril 1980, on gardait des gens en prison pour leurs convictions politiques ou religieuses.

5. Enfin, la fabrication d'armes nucléaires représente un désastre pour l'environnement que nous allons léguer à nos enfants. Quatre vingt dix-neuf pour cent du volume des déchets nucléaires fortement radioactifs que produisent les États-Unis viennent de réacteurs nucléaires servant à des fins militaires. On peut supposer que des risques semblables existent en U.R.S.S., en Chine, en Grande-Bretagne et en France. Nous emmagasinons depuis 35 ans, dans des réservoirs et des contenants temporaires en acier, des matières radioactives dont certaines seront fortement toxiques pendant des millénaires. Le Département de l'Énergie des États-Unis déclarait en 1980 que 24 des 149 vieux réservoirs avaient des fuites certaines et que 34 autres réservoirs étaient dans un "état douteux". Ces chiffres devraient augmenter dans les quelques prochaines années étant donné qu'aucun site permanent n'a été retenu pour enterrer l'énorme quantité de déchets qui, si on les regroupait en un même endroit, constitueraient un cube de 12 milles de haut. Et le Pentagone (et sans aucun doute le Kremlin) a l'intention de fabriquer plus de 17 000 nouvelles armes nucléaires au cours de cette décennie.

Pour résumer, nous croyons fermement que les forces destructives qu'engendre la course aux armements doivent être contrées sans tarder, car autrement, il ne nous restera plus de société humaine digne de ce nom.

III. La position du Canada

Le Canada appuie la formule bidirectionnelle de l'OTAN en ce qui concerne la course aux armements nucléaires en Europe. La position du Canada par rapport à la course aux armements nucléaires peut aussi être qualifiée de bidirectionnelle. Malheureusement, ces deux directions semblent être diamétralement opposées. D'une part, le Canada a siégé à toutes les commissions et à tous les comités de désarmement et de limitation des armements créés par les Nations-Unies depuis 1946. Le Canada a été le premier à lancer les forces de maintien de la paix en 1956; depuis lors, le Canada a participé à presque toutes les opérations de maintien de la paix. De nos jours, le Canada se situe au quatrième rang des pays qui financent ces forces, Le Canada a joué un rôle très actif à l'occasion de la Première Session extraordinaire en 1978; sa "stratégie de l'étouffement" a reçu un accueil très favorable et a été qualifiée de solution imaginative au problème du ralentissement de la course aux armements. Le Canada a aussi offert son aide à des organismes non gouvernementaux engagés dans la recherche et l'éducation dans le domaine des armements et a nommé un ambassadeur chargé des questions du désarmement pour témoigner de la sincérité de nos intentions. Malgré ces contributions et d'autres aussi, nous persistons à dire que le Canada contribue à la course aux armements par au moins trois moyens importants:

1. Le gouvernement a imposé aux citoyens canadiens la doctrine de l'OTAN qui promet non seulement de nous engager dans un échange nucléaire, pour ne pas dire tout simplement la disparition complète des villes du monde, mais qui prêche aussi de faire usage de ces armes en premier "si cela s'avérait nécessaire". Les Nords-Américains ont donc déclaré publiquement qu'ils seraient disposés à être les premiers à déclencher l'apocalypse. Nous croyons fermement que cette doctrine est la plus flagrante contradiction qui soit face à notre croyance chrétienne et religieuse affirmant le caractère sacré de la vie humaine.

2. Le Canada continue à appuyer la prolifération verticale des armes nucléaires, malgré des allégations du contraire. La prolifération verticale et le procédé selon lequel on améliore l'efficacité des armes nucléaires. Le Canada y est engagé:

a) en appuyant Litton Systems of Canada dans la fabrication de systèmes de guidage à inertie pour ses missiles Cruise à lancement terrestre;

b) en appuyant Hawker-Siddeley du Canada dans la fabrication de rampes de lancement tractées pour le missile Lance qui est prévu pour le lancement de la bombe à neutron. Le missile Lance porte une ogive nucléaire pouvant aller jusqu'à 100 kilotonnes avec une portée de 75 milles (à titre de comparaison, la bombe qui a détruit Hiroshima était de 12 kilotonnes). Hawker Siddeley a le contrat exclusif pour la fabrication de toutes les rampes de lancement mobiles;

c) en appuyant Canadian Vickers de Montréal dans la fabrication de cylindres destinés aux lance-torpilles des sous-marins Poseidon et Trident.

3. Le Canada contribue aussi aux risques de prolifération horizontale, en communiquant à d'autres pays la possibilité de fabriquer des armes nucléaires malgré notre souci sincère d'imposition de garanties. Nous contribuons à la prolifération horizontale par la vente de réacteurs nucléaires CANDU à l'étranger. On prétend que le plutonium produit par nos réacteurs n'est pas de qualité suffisante pour servir à la fabrication d'armes nucléaires, qu'il est plus probable qu'il explose accidentellement et qu'il n'est d'ailleurs pas éventuelle de bombe à partir du plutonium provenant d'un réacteur CANDU, pourraient être compensées par la facilité relative avec laquelle on obtient ce plutonium.

Nous pouvons donc résumer en disant que le Canada est engagé à l'heure actuelle dans la course aux armements nucléaires et contribue à leur prolifération verticale et horizontale malgré ses excellentes initiatives pour le désarmement et le contrôle de la prolifération des armes.

IV. La prolifération des armes à l'Est et à l'Ouest

Selon une déclaration de l'honorable Mark MacGuigan en décembre 1981, la décennie de la détente que nous avons connue n'a pas empêché l'Union soviétique d'augmenter rapidement et avec détermination ses forces nucléaires et classiques.

"Je suis inquiet de l'intensification de l'armement chez les Soviétiques et des raisons pour lesquelles ils augmentent leur force de frappe", déclarait l'amiral Robert Falls dans le Financial Post du 24 mars 1979.

À la question de Clive Baxter qui demandait si nous avions des preuves pour affirmer que les Soviétiques augmentent considérablement leur puissance militaire, l'honorable Barney Danson répondait dans le Financial Post du 19 février 1977: "Sans aucun doute, et à une échelle gigantesque."

Ce sont les raisons qu'on nous donne le plus souvent pour justifier notre participation à la course à l'armement nucléaire. Dans un récent numéro de Maclean's, Peter Newman fait état "du déséquilibre grandissant en faveur de la puissance militaire soviétique" et recommande "la modernisation et le financement adéquat des forces navales, terrestres et aériennes du Canada".

Il est en effet très probable que les Soviétiques font, en douce ou autrement, ce qu'affirme le Ministre. Ce que nous aimerions savoir c'est pourquoi on suppose ou on sous-entend qu'il s'agit là d'un processus unilatéral. Est-on vraiment convaincu que seuls les Soviétiques sont engagés dans l'accroissement massif de l'arsenal militaire? Les faits démontrent que, pendant la même période de temps, l'Ouest y est tout aussi engagé que l'Est, tant sur le plan

qualitatif que quantitatif. Nous accusons une avance très nette dans certains domaines, alors que dans d'autres nous cédons la première place aux Soviétiques. A notre avis, les deux côtés ont déjà très nettement dépassé un niveau raisonnable de dépenses militaires.

Nous avons examiné la documentation traitant de l'équilibre des forces militaires et nous constatons ce qui suit:

1. <u>La triade stratégique et nucléaire</u>	OTAN	Pacte de Varsovie
Ogives nucléaires	11 000	8000
Missiles ICBM	1054	1398
Missiles SLBM*	656	950
Bombardiers	348	140

* On trouve un pourcentage bien plus élevé d'ogives nucléaires OTAN à bord de sous-marins; ces ogives qui sont donc plus mobiles et moins vulnérables que celles du Pacte de Varsovie. Les missiles de l'OTAN comptent 5000 missiles nucléaires, ceux du Pacte de Varsovie en comptent 1300.

2. <u>Forces classiques</u>		
Chars	27 000	64 000
Artillerie	22 400	34 000
Missiles anti-chars	200 000	Manquant

3. <u>Forces navales</u>		
Porte-avions	30	4
Sous-marins à missiles nucléaires	50	71
Croiseurs	30	37

Selon le vice-amiral Sir James Jungius, représentant Atlantique du Commandement suprême des Forces alliées en Europe, en décembre 1979: "l'Alliance (OTAN) bénéficie d'une flotte très puissante, une force gigantesque, qui est en fait la plus puissante marine militaire au monde".

4. Effectifs

Selon le Center for Defence Information à Washington, la répartition des effectifs militaires se faisait l'an dernier comme suit: OTAN: 4,75 millions;

Pacte de Varsovie: 4,76 millions; Chine: 4,3 millions. Le document du Département de la Défense des États-Unis publié en 1981 et intitulé Soviet Military Power avance le même chiffre de 4,8 millions pour les forces du Pacte de Varsovie. Selon le International Institute for Strategic Studies à Londres, dans son ouvrage intitulé The Military Balance 1980-81: "Les pays de l'Alliance, y compris la France, comptent des effectifs militaires quelque peu plus élevés que ceux du Pacte de Varsovie... Et l'U.R.S.S. compte un nombre important de divisions à la frontière chinoise".

5. Dépenses militaires

Nous avons utilisé cinq sources de référence pour analyser les statistiques relatives aux dépenses militaires comparables: sources officielles du gouvernement américain, sources officielles du Pacte de Varsovie, le International Institute for Strategic Studies, l'Institut international de recherches pour la paix de Stockholm et la World Military & Social Expenditures 1980 and 1981. Ces cinq sources démontrent que les dépenses militaires de l'OTAN pour 1977 dépassent celles du Pacte de Varsovie. Étant donné que les chiffres relatifs aux dépenses soviétiques sont difficiles à obtenir, ces comparaisons ne sont pas tout à fait fiables. Cependant, il semble bien clair que ni un côté ni l'autre n'accuse un "avantage" appréciable en dépenses militaires et que les dépenses des deux blocs sont bien trop élevées.

6. Innovations techniques

Il est bien établi que l'Ouest affiche depuis 1945 une nette supériorité par rapport à l'Est dans la mise au point technique de nouveaux armements. Cependant, ce qui est tout aussi clair c'est la capacité des autres à rattraper éventuellement leur retard.

Exemples:	États-Unis	1945	Bombe atomique	1949	U.R.S.S.
	États-Unis	1948	Bombardier intercontinental	1955	U.R.S.S.
	États-Unis	1954	Bombe à hydrogène	1955	U.R.S.S.
	U.R.S.S.	1957	Missiles I.C.B.M.	1958	États-Unis
	États-Unis	1960	Missiles S.L.B.M.	1968	U.R.S.S.
	États-Unis	1970	M.I.R.V.	1975	U.R.S.S.
	États-Unis	1982	Missiles Cruise	?	U.K.S.S.
	États-Unis	1983	Bombes au neutron	?	U.R.S.S.

(Source: World Military & Social Expenditures 1981, Ruth Sivard)

Il est donc clair que s'il existe un avantage quelconque dans ce jeu de hasard nucléaire, l'avantage est avec les pays de l'Ouest. Ceci est surtout dû au fait que les forces de l'OTAN sont plus en mesure de lancer la première attaque que les pays de l'Est. Il serait cependant absurde d'essayer de préciser les rapports, lorsque les facteurs de l'équation représentent une telle surpuissance destructive.

V. Propositions pour UNSSOD II

À l'occasion de la Deuxième Session extraordinaire de l'ONU sur le désarmement, nous proposons que le Canada, avec ses autres initiatives, déclare qu'il a l'intention de devenir, dans un laps de temps donné, une zone libre de toute arme nucléaire et qu'il engage les états de l'Europe de l'Est et des autres régions à adopter la même position. Par zones libres nous entendons:

1. Interdire la présence d'armes nucléaires au Canada ou leur transport sur le territoire canadien.

2. Interdire la fabrication de composants pour armes nucléaires, comme ceux énumérés ci-haut.

3. Ne pas collaborer à l'exploitation des systèmes venant à l'appui de l'armement nucléaire. Le Canada refuserait ainsi d'assurer le fonctionnement des dispositifs de communication destinés à fournir des renseignements de guidage aux armes nucléaires américaines.

4. Venir à l'appui des initiatives canadiennes visant à étouffer la course aux armements. La "stratégie de l'étouffement" préconisée par le premier ministre et qui vise à priver la course aux armements de l'oxygène qui la maintient en vie comprend: a) une interdiction complète des essais d'engins nucléaires; b) une interdiction des vols d'essais de tout nouveau véhicule porteur d'armes stratégiques; c) l'interdiction de produire des matières fissibles destinées à l'armement; d) la limitation et la réduction progressive des dépenses militaires destinées à l'acquisition de nouvelles armes nucléaires stratégiques.

Une telle stratégie, associée à la création d'une zone libre de toute arme nucléaire, formerait un ensemble complet et homogène. Par exemple, le missile Cruise constitue un nouveau véhicule porteur d'armes stratégiques en refusant de participer à la fabrication de pièces composantes de ce système, le Canada contribuerait à étouffer la course aux armements nucléaires.

5. Appuyer les mesures internationales de vérification des accords de limitation des armes et de désarmement. Une proposition concrète serait la mise au point d'un système de surveillance spatiale à contrôle interne, chargé de l'observation des arsenaux nucléaires des deux blocs. Le Canada pourrait mettre sa technologie et son territoire à la disposition de telles entreprises.

6. Appuyer le transfert des ressources consacrées à la course aux armements vers le développement international. Il existe de nombreux moyens de transférer les fonds réservés aux dépenses militaires aux programmes consacrés aux besoins humains, que ce soit au Canada ou à l'étranger.

Nous exhortons le gouvernement à donner son appui aux études destinées à faciliter la conversion économique des industries de défense au Canada. Nous sommes aussi en faveur de la planification à long terme destinée à effectuer le transfert progressif des fonds réservés à la défense nationale vers les objectifs du développement international. Comme premier pas, nous appuyons la proposition de l'ancien Secrétaire général de l'ONU, M. Kurt Waldheim, de consacrer 0,1 % de tous les budgets de défense à la recherche et à l'éducation sur le désarmement. Une telle initiative serait conforme avec le document final de l'UNSSOD adopté par le Canada et qui recommandait la mobilisation de l'opinion publique mondiale en vue de mettre un terme à la course aux armements et de venir à l'appui des besoins de l'humanité.

VI. Conclusion

Ce mémoire a voulu traiter de la sécurité et des initiatives canadiennes à l'occasion de la Deuxième Session extraordinaire de l'ONU sur le désarmement. Il affirme que les différents aspects de la sécurité, qu'ils soient sociaux, économiques, politiques, environnementaux ou militaires, sont indivisibles et interdépendants. L'obsession générale avec la sécurité militaire, qui se concrétise par l'acquisition et la menace d'utilisation d'armes de destruction massives, menace tous les autres facteurs de sécurité et les détruit les uns après les autres.

Nous venons de proposer que le Canada se déclare zone libre de toute arme nucléaire. Nous savons fort bien qu'une telle mesure ne garantit pas à elle seule la sécurité militaire. Nous croyons cependant qu'il est temps de renier la doctrine de la peur comme fondement de notre survie. Il est temps de revenir à des bases plus sûres de formulation de politique étrangère que

celles qui sont reflétées dans les documents de destruction générale. Permettez-nous de vous demander, avec tous nos respects, si une déclaration canadienne à l'effet que notre pays a l'intention de se transformer en zone libre de toute arme nucléaire, ne serait pas un premier pas superbe vers un objectif ancien mais qui est néanmoins particulièrement approprié et dont notre Projet tire son inspiration:

"et ils transformeront leurs fers en socs de charrue,
... et ne se livreront jamais plus à la guerre."

("and they shall beat their swords into ploughshares,
... neither shall they learn war anymore.")

* * *

1e 16 février 1982

Murray Thomson

Références:

1. The Military Balance 1980-1981, The International Institute for Strategic Studies, Londres
2. The Defence Monitor, Centre for Defence Information, Vol. X, numéros 1 et 8
3. Soviet Military Power, Département de la Défense des États-Unis, Washington, 1981
4. World Military and Social Expenditures 1980 and 1981, Ruth Leger Sivard, World Priorities, Leesburg, Virginie
5. Document final de la Session de l'Assemblée sur le désarmement, 23 mars au 1er juillet 1978
6. NATO Review, décembre 1979, Services d'information de l'OTAN, Bruxelles, Belgique
7. Exploding a Myth: Power Reactors and Nuclear Weapons, Mark Goldberg, Canadian Coalition for Nuclear Responsibility, Montréal, juillet 1981
8. The economics of the arms race, par John Kenneth Galbraith, The Bulletin of the Atomic Scientists, juin et juillet 1981, Chicago, Illinois
9. Arming the World: What are the limits? TIME Magazine, 26 octobre, 1981
10. Are we Arming for a Nuclear Showdown? LIFE Magazine, février 1982
11. To Be or Not to Be, New Internationalist, mars 1981

12. Edging Toward War: The Logic of Nuclear Escaladation, The Progressive, février 1982, Madison, Wisconsin
 13. Is World War III Inevitable? Maclean's Magazine, 15 février, 1982
 14. Make Canada a Nuclear Weapon Free Zone, Ploughshares Monitor, octobre 1981, Waterloo, Ontario
 15. Mobilizing World Public Opinion for Disarmament, Homer Jack, World Conference on Religion and Peace, New York 1982
 16. Like Lemmings Heading for the Sea, George Kennan, Disarmament Times, juin 1981
-

Mr. André Vallée, General Secretary, French sector;
Mr. Tony Clarke, Co-Director, Social Affairs.

From the Canadian Council of Churches:

Mrs. Edith Shore, Associate Secretary of Canadian Affairs;

Mrs. Bonnie Greene, United Church of Canada, Human Rights and International Affairs Officer;

Mr. Geoffrey Johnston, Presbyterian Church, International Affairs Officer;

Mr. Michael Cooke, Director, Ecumenical Forum.

From Project Ploughshares:

Mr. Murray Thompson.

At 8:00 p.m.:

Prof. E. Regher, Conrad Grabel College, Waterloo University.

From Operation Dismantle:

Mr. J. Stark, President.

M. André Vallée, secrétaire général, Secteur francophone;
M. Tony Clarke, codirecteur, Affaires sociales.

Du Conseil canadien des églises:

M^{me} Edith Shore, secrétaire adjointe des affaires canadiennes;

M^{me} Bonnie Greene, Église Unie du Canada, responsable du Comité sur les Droits de la personne et des Affaires internationales;

M. Geoffrey Johnston, Église presbytérienne, responsable des Affaires internationales;

M. Michael Cooke, directeur, Forum oecuménique.

De «Project Ploughshares»:

M. Murray Thompson.

A 20 heures:

Prof. E. Regher, «Conrad Grabel College, Waterloo University».

De «Operation Dismantle»:

M. J. Stark, président.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

At 9:30 a.m.:

From Physicians for Social Responsibility:

Dr. F. Sommers.

From International Physicians for the Prevention of Nuclear War:

Dr. Ian Carr.

At 11:00 a.m.:

From Voice of Women:

Mrs. Ann S. Gertler, Member, National Committee;

Mrs. Muriel Duckworth, Chairperson, Nova Scotia Voice of Women Committee of Preparation for UNSSOD II.

From Science for Peace:

Mr. Eric Fawcett, President

Mr. Tom Clark, Board Member.

At 3:30 p.m.:

From the Canadian Conference of Catholic Bishops:

Mgr. Dennis Murphy, General Secretary, English sector;

A 9h 30:

De «Physicians for Social Responsibility»:

D^r F. Sommers.

De «International Physicians for the Prevention of Nuclear War»:

D^r Ian Carr.

A 11 heures:

De La Voix des femmes:

M^{me} Ann S. Gertler, membre, Comité national;

M^{me} Muriel Duckworth, présidente, «Nova Scotia Voice of Women Committee of Preparation for UNSSOD II»

De Science pour la paix:

M. Eric Fawcett, président;

M. Tom Clark, membre du conseil.

A 15h 30:

De la Conférence canadienne des évêques catholiques:

Mgr. Dennis Murphy, secrétaire général, Secteur anglo-
phone;

(Continued on preceding page)

(Suite à la page précédente)

Available from the Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

CANADA. PARLIAMENT
1 2

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 58

Wednesday, February 17, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 58

Le mercredi 17 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

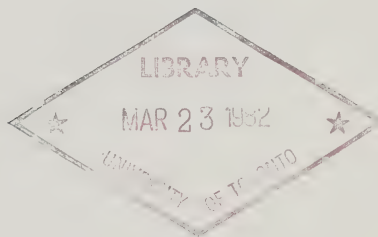
Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Flis
Bloomfield	Fretz
Collenette	Gamble
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gass
Crouse	Gimaiel
Darling	Gourd
Dionne (<i>Chicoutimi</i>)	Harquail
Dupras	Hudecki

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Jewett (M ^{lle})	Murta
MacDonald (M ^{lle})	Ogle
MacLaren	Robinson (<i>Etobicoke— Lakeshore</i>)
Massé	Sargeant
McKinnon	Wenman—(30)
McRae	
Munro (<i>Esquimalt— Saanich</i>)	

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Wednesday, February 17, 1982:
Mr. Gass replaced Mr. MacKay.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le mercredi 17 février 1982:
M. Gass remplace M. MacKay.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 17 FÉVRIER 1982

(78)

[Texte]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h 45, sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: MM. Bloomfield, Darling, Flis, Fretz, Gamble, Gass, Gimaiel, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. McKinnon, McRae, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder et Wenman.

Également présent: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: Du ministère de la Défense nationale: Dr. G.R. Lindsey, chef, Centre d'analyse et de recherche opérationnelle et M. W.M. Beckett, directeur, Politiques du contrôle des armements.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 concernant les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir le procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

M. Lindsey fait une déclaration et, avec M. Beckett, répond aux questions.

A 18h 01, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 17, 1982

(78)

[Translation]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 3:45 o'clock p.m., the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Bloomfield, Darling, Flis, Fretz, Gamble, Gass, Gimaiel, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. McKinnon, McRae, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Schroder, Wenman.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: From the Department of National Defence: Dr. G.R. Lindsey, Chief, Operational Research and Analysis Establishment, and Mr. W.M. Beckett, Director, Arms Control Policy.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to the Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings, Thursday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

Mr. Lindsey made a statement and, with Mr. Beckett, answered questions.

At 6:01 o'clock p.m. the Committee adjourned to the Call of the Chair.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Text]

Wednesday, February 17, 1982

• 1546

The Chairman: Madam and gentlemen, please. Our session this afternoon will focus on the development of the current international armament situation and the roles of arms control and disarmament. Our principal speaker is Dr. G. R. Lindsey, who is not a new figure here as we have had him before us a couple of times. He is Chief, Operational Research and Analysis Establishment of the Department of National Defence. Dr. Lindsey is a research scientist and the author of many publications on strategic problems and arms control. Dr. Lindsey is accompanied by Mr. W. M. Beckett, Director, Arms Control Policy; and Lieutenant-Colonel R. Carrothers, Directorate of International Policy, Department of National Defence; and *Monsieur A. Després* Defence Relations Division, Department of External Affairs. Dr. Lindsey will make a presentation.

As you know, it is not exactly like it is for the estimates; I repeat myself for every witness. We will proceed slightly differently but the witnesses will be familiar with our procedure. Please make your presentation, and I will recognize members so that there may be an exchange of views as directly as possible.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Mr. Chairman, I have a short point of order about the order tomorrow.

The Chairman: Yes. It has been changed.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): It has been changed?

The Chairman: Tomorrow morning we will have three witnesses for an hour each. Mr. Arbatov could not be here tomorrow. He is at the United Nations, but he will be here Tuesday afternoon of next week.

Mr. Wenman: I thought, if he could not come on that day, he was not going to come at all.

The Chairman: He was supposed to be here tomorrow morning; he will be here next week in the afternoon. It has just happened five minutes ago and we had a quick meeting to accept changes. But there is no main change, really; just a matter of rearranging our agenda because things have already been accepted. Mr. Lamontagne, the hon. Minister of National Defence, instead of appearing here on Tuesday, February 23, will be given the full morning of Thursday, February 25.

So in order, starting this afternoon, we will have Mr. Lindsey; tomorrow at 9.30 a.m., Women's International League for Peace and Freedom; at 10.30 a.m., Mr. Walter Gordon; and at 11.30 a.m., Mr. Sigler from the Norman Paterson School of International Affairs. On Monday night,

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Translation]

Le mercredi 17 février 1982

Le président: Madame, messieurs, la réunion cet après-midi portera surtout sur le développement de la situation actuelle concernant l'armement international et les rôles du contrôle des armes et du désarmement. Notre principal témoin cet après-midi est M. G.R. Lindsey, qui n'est pas un nouveau venu au comité. Nous l'avons déjà accueilli à plusieurs reprises. Il est le chef du Centre d'analyse et de recherches opérationnelles du ministère de la Défense nationale. M. Lindsey est un chercheur et l'auteur de nombreuses publications sur les problèmes de stratégie et du contrôle des armes. Il est accompagné de M. W.M. Beckett, directeur, politiques de contrôle des armements, du Lieutenant-colonel R. Carrothers, de la direction des politiques internationales du ministère de la Défense nationale et de M. A. Després, de la direction des relations de défense du ministère des Affaires extérieures. M. Lindsey nous fera un exposé.

Comme vous le savez, nous ne procédons pas exactement comme pour le budget. Je dois répéter ces choses pour chaque témoin. Nous allons donc agir d'une façon un peu différente, mais les témoins vont comprendre notre façon de procéder. Veuillez s'il vous plaît faire votre exposé et je donnerai ensuite la parole aux membres du comité pour que nous ayons un échange de vues aussi direct que possible.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Monsieur le président, je voudrais brièvement invoquer le Règlement au sujet de l'ordre du jour de demain.

Le président: Oui, il a été modifié.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Il a été modifié dites-vous?

Le président: Demain matin, nous accueillerons pendant une heure chacun trois témoins. M. Arbatov ne pouvait venir demain. Il est présentement aux Nations Unies, mais il viendra mardi prochain dans l'après-midi.

M. Wenman: Je pensais que s'il ne pouvait pas venir demain, il ne pourrait pas venir du tout.

Le président: Il devait être présent demain matin, mais il viendra plutôt un après-midi de la semaine prochaine. Tout cela s'est produit il y a quelque cinq minutes, nous avons dû tenir une réunion rapidement pour accepter ces modifications. Il n'y a pas de changement important vraiment. Il ne s'agit que de réarranger l'ordre du jour qui a déjà été accepté. M. Lamontagne, l'honorable ministre de la Défense nationale, au lieu de comparaître le mardi 23 février, comparaitra l'avant-midi complet du jeudi 25 février.

Nous avons donc dans l'ordre commençant cet après-midi, M. Lindsey, demain à 9h30 la *Women's International League for Peace and Freedom*, à 10h30 M. Walter Gordon et à 11h30 M. Sigler de la *Norman Paterson School of International Affairs*. Il n'y a aucun changement lundi soir, M. l'ambas-

[Texte]

no change; Ambassador Barton, Ambassador Ignatieff and Mr. Wirick of the United Nations Association in Canada.

• 1550

Tuesday morning is put aside for something which has already been accepted but has nothing to do with this committee. It is a NATO meeting, and is separate from this committee. Tuesday afternoon, Mr. Arbatov; and for Tuesday night, February 23, Professor Gellner and Mr. Truchon have accepted. That will be at 8 o'clock p.m.

On Wednesday afternoon, Mr. Wood from the North-South Institute, and Professor Kapur. There is no change there. On Thursday morning we will have the Minister of National Defence; and in the afternoon, the Hon. Mr. MacGuigan. The night we put aside and agreed that we would have an in camera meeting so that among ourselves we can start debating which direction we would like the drafting committee to take, so that we can start working on the drafting.

Then, on March 11, as we had agreed we will circulate to the members for reading and study the first draft of the report. We will begin discussion of the first draft on Tuesday, March 16, so as to be prepared to meet our deadline, for tabling the resolution of April 2. We may expect to work with the final report, drafting the redrafting, in the week of March 15 to March 19, so that we finish completely on March 26. March 25 should be the date for the final approval of the report so that we may get through the translation, the editing and presentation, and be able to table it April 2.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Mr. Chairman, did Mr. Lamontagne withdraw for Mr. Arbatov?

The Chairman: No, he did not withdraw. It is a new steering committee, and we saw that Ambassadors Barton and Ignatieff, and Mr. Wirick could come that Tuesday. On February 23 the minister would come, and that Monday night Mr. Arbatov could come. So we are trying to arrange the schedule according to the convenience of the witnesses. Some have been called rather late, you may agree at least on that. The short deadline given to some was really very short.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Alexander Solzhenitsyn will not then be present?

The Chairman: You know the full official report to that. We have written but, unfortunately, we are unable to get in touch with him directly. We have to write to his publisher, Harper & Row Publishers Inc. He phoned us that he would not come but it would be nice anyway if we wrote him—so we did. But no reply has come to the letter even yet. So I am glad to give at least an up-to-date report of the action. Now if there is no other point of order, I will ask Dr. Lindsey to please proceed.

Mr. G. R. Lindsey (Chief of the Operational Research and Analysis Establishment, Department of National Defence): Mr. Chairman, ladies and gentlemen, if we were going to analyse in great detail the problem of attaining and maintaining national security in a very academic and abstract way, I

[Traduction]

sadeur Barton, M. l'ambassadeur Ignatieff et M. Wirick de l'Association des Nations Unies du Canada seront présents.

Nous avons réservé mardi matin, l'ordre du jour est déjà accepté, mais cela n'a rien à voir avec ce comité. Il s'agit d'une réunion de l'OTAN distincte de celle du comité. Mardi après-midi, M. Arbatov est convoqué à huis clos, ce fut accepté, pour le professeur Gellner et M. Truchon ont accepté de venir. Notre séance sera à 20h.

Mercredi après-midi, nous accueillerons M. Wood de l'Institut nord-sud et le professeur Kapur. Aucun changement ici. Jeudi matin, le ministre de la Défense nationale sera présent et dans l'après-midi l'honorable M. MacGuigan. Nous avions prévu pour le soir une réunion à huis clos, ce fut accepté, pour les membres du comité seulement. Nous pouvons commencer à discuter dans quelle direction le comité de rédaction pourra s'engager afin que nous puissions commencer notre travail de rédaction.

Le 11 mars, nous en avons convenu, nous distribuerons aux membres du comité la première ébauche du rapport afin qu'ils la lisent et l'étudient. Nous commencerons nos discussions au sujet de cette première ébauche le mardi 16 mars, afin que nous soyons prêts à la date prévue, le 2 avril, à nous attaquer à la résolution. Nous pouvons nous attendre à travailler au rapport final, à le rédiger et à le rédiger de nouveau, pendant la semaine du 15 au 19 mars, afin de terminer complètement le 26 mars. Le 25 mars devrait marquer la date d'approbation finale du rapport pour que nous puissions le faire traduire, éditer et présenter, afin de le déposer le 2 avril.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Monsieur le président, M. Lamontagne s'est-il désisté en faveur de M. Arbatov?

Le président: Non. Il s'agit du nouveau comité directeur et nous nous sommes rendu compte que l'ambassadeur Barton et l'ambassadeur Ignatieff de même que M. Wirick pouvaient venir ce mardi. Le ministre pouvait être présent le 23 février et le lundi soir M. Arbatov est disponible. Nous essayons d'arranger l'horaire de façon à accommoder nos témoins. Certains ont été appelés assez tard, vous pouvez en convenir. Le délai accordé à certains était vraiment très court.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Alexander Solzhenitsyn ne sera donc pas présent?

Le président: Vous connaissez le rapport officiel complet à ce sujet. Nous avons écrit mais malheureusement nous n'avons pu entrer en communication directement avec lui. Il nous faut écrire à son éditeur, *Harper & Row Publishers Inc.* L'éditeur nous a dit qu'il ne pouvait pas venir, mais que ce serait gentil de toute façon si nous lui écrivions. . . . Nous l'avons fait. Nous n'avons encore reçu aucune réponse à cette lettre. Je suis heureux de pouvoir vous donner un rapport à jour de ce qui a été fait. Si vous n'avez pas d'autres rappels au règlement, je vais demander à M. Lindsey de prendre la parole.

M. G.R. Lindsey (chef du Centre d'analyses et de recherches opérationnelles, ministère de la Défense nationale): Monsieur le président, mesdames et messieurs, dans l'analyse théorique et abstraite du problème que posent l'instauration et la préservation de la sécurité nationale, il faudrait faire intervenir

[Text]

think we would have to start by considering two extreme possible policies. One would be that we should obtain for our nation, or our alliance if we are considering collective security, all the arms necessary to offset whatever arms are possessed or which we expect to be deployed in the future by our potential enemies. Such a policy is likely to be very expensive. If the other side adopted the same policy, the probable consequence would be the spiralling arms race so often cited by the opponents of military programs. But this policy of a unilateral decision to arm as necessary should enable us to deter our opponents.

The other extreme policy is that of unilateral disarmament, carried out in the hope and expectation that the other side will follow our example and leave both without the means to harm the other. This policy is fraught with many dangers. If the opponent does not follow suit, our security is gone. If both did disarm completely, a very modest clandestine rearmament by either could leave his disarmed opponent in a helpless position. It is not necessary to have nuclear weapons to overcome a defenceless opponent. Rifles and bayonets are quite sufficient. Third parties, hitherto weak and neutral could become powerful and aggressive.

• 1555

The ultimate goal of general and complete disarmament ignores the requirement for a nation to be able to protect itself against terrorism, insurrection, disorder and crime. If you believe that the Red Army was a factor in the suppression of revolution in East Germany, Hungary, Czechoslovakia or Afghanistan, you may feel that the lowest limit to which the U.S.S.R. will be prepared to reduce the Red Army is not very low at all—and that is quite apart from the strength on the NATO side.

Now, between these two extreme policies, there is one of arms control, seeking a balance between the armaments on each side—a balance struck at a level providing adequate security at bearable cost. Aside from the requirement for some sort of agreement between adversaries, there are a number of difficult questions generated by this attempt at solutions. Some of these questions turn on a definition of what constitutes adequate security. Do the two sides have to be exactly equal and have symmetrical forces? If not, what degree of inequality or asymmetry can be accepted? What assurances are needed that the other side is honouring its undertakings? If the size and type of forces on the other side cannot be monitored precisely, how much uncertainty is tolerable? Thus, although the objective of obtaining security through arms control may seem highly desirable, it must be recognized that it is fraught with very considerable difficulties and dilemmas.

[Translation]

deux possibilités extrêmes. Ainsi on pourrait d'abord envisager de doter notre pays (ou notre alliance, si la sécurité collective est en cause) de toutes les armes dont il aurait besoin afin de faire échec aux armes, quelles qu'elles soient, dont disposeraient (ou dont pourraient présumément disposer ultérieurement) nos ennemis éventuels. L'adoption d'une telle ligne de conduite entraînerait vraisemblablement de fortes dépenses. Il suffirait que le camp adverse fasse de même pour qu'on assiste, probablement, à une «course effrénée à l'armement» à laquelle font si souvent allusion les opposants aux programmes militaires. Toutefois, cette ligne de conduite, fondée sur la décision unilatérale d'aligner l'arsenal militaire dicté par les besoins, devrait nous permettre de dissuader un éventuel adversaire.

Notre ligne de conduite, à l'opposé, va dans le sens du désarmement unilatéral, auquel l'une des parties en présence se résoudrait dans l'espoir et dans l'attente que son adversaire suivra son exemple et où les deux adversaires se retrouveraient dépourvus des moyens de se nuire réciproquement. Une telle ligne de conduite laisserait planer de nombreux dangers. A supposer que notre adversaire ne suive pas notre exemple, nous sommes perdus. Par ailleurs, si les deux camps optaient pour un désarmement intégral, il suffirait par la suite que l'une des deux parties en présence se dote, dans la clandestinité, d'un arsenal, même modeste, pour que l'autre partie, désarmée, se trouve dans une position désespérée. Il n'est pas nécessaire d'aligner un arsenal nucléaire pour venir à bout d'un opposant sans défense: des fusils et des baïonnettes suffisent. De plus, dans pareil scénario, des tierces puissances, restées neutres jusque là, pourraient devenir puissantes et belliqueuses.

Ceux qui prônent la ratification d'un pacte de désarmement général et complet oublient qu'un pays se doit d'être capable de se protéger contre le terrorisme, l'insurrection, le désordre et le crime. Si vous admettez que l'Armée rouge a contribué à mater la révolution en Hongrie, en Tchécoslovaquie ou en Afghanistan, vous conviendrez peut-être que l'U.R.S.S. ne consentirait jamais à affaiblir beaucoup l'Armée rouge, ne serait-ce que pour cette seule raison, abstraction faite de la puissance des forces en présence du côté de l'OTAN.

Entre ces deux extrêmes s'insère une politique de contrôle des armements qui vise à établir un équilibre entre les armements alignés de chaque côté, un équilibre qui garantisse une sécurité suffisante, à prix abordable. Cette recherche d'un compromis, outre la nécessité d'une entente quelconque entre les adversaires, fait intervenir un certain nombre de questions épineuses. Ainsi, il y aurait lieu de se demander ce qu'il faut entendre par «sécurité suffisante». Est-ce à dire que les deux adversaires devraient posséder des forces en tous points égales et symétriques? Dans la négative, quelle inégalité, quelle asymétrie seraient acceptables? Quelles garanties faudrait-il prévoir pour s'assurer que l'autre partie respecte ses engagements? En admettant qu'il soit impossible d'évaluer précisément l'importance et le type des forces à la disposition de l'adversaire, quelle disparité pourrait-on tolérer? Par conséquent, même s'il serait grandement souhaitable qu'on en vienne à assurer la sécurité grâce à la maîtrise des armements,

[Texte]

The best basis so far discovered on which to design effective arms control is that it should aim to establish mutual and stable deterrence. Mutual, for otherwise an agreement is unlikely to be signed or to endure. Deterrence in order that both parties see war as likely to bring more destruction and loss to themselves than could be compensated for by possible gains. The concept of stability is related to the robustness of the mutual deterrence. Stability exists when deterrence is maintainable through short periods of intense stress and crisis and also over long periods during which large deployments of new weapons could be completed.

There are, in fact, two distinct types of stability and these can be identified as crisis stability and arms control stability. An arms balance is crisis stable if neither party has any rational motive to attack first, or, to set his response to a presumed attack on an automatic hair-trigger. In addition, to be stable, the state of the mutual deterrence must not depend on some precise assessment of the forces on the other side, whether correct or incorrect. For example, if a rumour came that one of the enemy's weapon systems was temporarily unserviceable, this should not provide a rational reason to attack before the ailing system could be repaired. Crisis stability is concerned with stresses which may be of short duration. Arms control stability pertains to longer periods, during which one or both sides might feel impelled to react to a particular deployment on the part of their adversary, by building up a new system of their own.

Certain arms control agreements made in the past have been clearly directed toward improvement in one or the other of these forms of stability. For example, the "Hot Line" Agreements of 1963 and 1971 and the "Accidents Measures" Agreement of 1971. They both provided for communication in a crisis and a rapid explanation of a nuclear accident.

The Antarctic Treaty of 1959, the Treaty for the Prohibition of Nuclear Weapons in Latin America of 1967, and the Outer Space Treaty of 1967, and the Seabed Arms Control Treaty of 1971, are intended to prevent first steps in armament in areas where none yet exists—thus removing the incentive to arm in defence.

In judging an armaments plan or an arms control proposal, careful attention should be paid to the influence it will have on both crisis and arms control stability. It is not by any means an automatic conclusion that more of some weapons would be destabilizing or that fewer would be stabilizing. In general,

[Traduction]

force est de reconnaître qu'il faudra pour ce faire aplanir de très grandes difficultés.

L'objectif final qui sous-tend la recherche d'un contrôle efficace des armements est la dissuasion réciproque et stable. C'est ce qu'on a trouvé de mieux, jusqu'à présent, comme principe directeur. On recherche l'effet de dissuasion afin que les deux parties en présence considèrent que les destructions et les pertes que leur infligerait probablement une guerre supplanteraient les bénéfices possibles à en retirer. Cette dissuasion devrait être mutuelle, sans quoi un accord aurait peu de chances d'être signé ni de durer. Quant à la notion de stabilité, elle est reliée à la possibilité de préserver la dissuasion réciproque, pendant de brèves périodes de tensions intenses et de crises et pendant de longues périodes au cours desquelles les adversaires procéderaient au déploiement massif de nouvelles armes.

On peut, en fait, distinguer deux sortes de stabilité: la stabilité en période de crise et la stabilité fondée sur la maîtrise des armements. Ainsi, l'équilibre des forces est de nature à favoriser la stabilité en temps de crise si aucune des deux parties en présence n'a de motifs rationnels de passer d'abord à l'attaque ni de riposter sur-le-champ à une attaque présumée. De plus, pour favoriser la stabilité, la dissuasion réciproque ne doit pas reposer sur une évaluation précise des forces de l'adversaire—qu'elle soit juste ou pas—de telle sorte, par exemple, qu'une rumeur voulant que le système d'armes ennemi soit temporairement inopérant ne constitue pas, pour l'ennemi, un motif valable l'incitant à attaquer avant que les réparations ne soient faites. Les périodes de tension en cause peuvent être de brève durée. Dans le deuxième cas, il s'agit d'une stabilité à long terme; ainsi, au cours d'une longue période, l'une ou l'autre des deux parties (ou les deux) pourrait être incitée à réagir à quelque tactique adverse de déploiement en se dotant d'un nouveau système.

Par le passé, certains accords pour le contrôle des armements étaient voués clairement à l'amélioration de l'une ou l'autre de ces formes de stabilité. Par exemple, les Accords relatifs à l'utilisation d'une ligne de communications directe, de 1963 et 1971, ainsi que l'Accord portant sur certaines mesures destinées à réduire le risque de déclenchement d'une guerre nucléaire, signé en 1971, prévoient pour les deux parties la possibilité de communiquer en cas de crise et de se donner des explications rapides advenant un accident nucléaire.

Le Traité interdisant de placer des armes nucléaires en Antarctique (1959), le Traité pour la prohibition des armes nucléaires en Amérique latine (1967), le Traité sur l'exploitation de l'espace extra-atmosphérique (1967) et le Traité sur le contrôle des armes déployées sur le fond des mers (1971) visent justement à contrer l'édification de systèmes d'armement aux endroits où il n'y en a pas encore, toute tentative d'armement défensif étant ainsi rendue superflue.

R lorsqu'il s'agit de juger un plan d'armement ou une proposition axée sur le contrôle des armements, il faut en étudier attentivement les répercussions sur la stabilité. Il faut se garder de conclure à la hâte que la présence de certaines armes en plus grand nombre aurait pour effet de rompre l'équilibre

[Text]

weapons-enhancing capabilities for a counterforce first strike are destabilizing, while those invulnerable to a first strike are stabilizing. Examples would be the early vulnerable ICBMs which required a long period of preparation before they could be launched and were really an invitation to a pre-emptive attack, and contrasting the early submarine-launched ballistic missiles which were virtually invulnerable at sea but were too small and too inaccurate to be a threat to opposing hard targets.

• 1600

In general, one could say that adding to an inferior force or reducing a superior force tends to be stabilizing, but the types and functions of the weapons need to be examined. My message to this committee is that the best test of a proposal for arms control is to see whether it is stabilizing or destabilizing.

I will now go through some of the balances in the world today and make remarks about their suitability for some sort of arms control, and wherever possible test the proposal against this idea that they should be stabilizing.

First of all, we will talk about strategic systems: that is, intercontinental nuclear ones. Because of the immense capabilities of intercontinental thermal nuclear weapons for instant and widespread destruction, most of the public interest and attention in arms control and disarmament has been focused on proposals for limitation or reduction of these large strategic weapons systems owned by the two superpowers. There is no doubt that both the United States and the Soviet Union consider their strategic systems to be the cornerstone of deterrence. A substantial proportion of strategic thinkers believe it is the stable deterrence provided by those systems which has prevented World War III. Clearly, one should tamper with such matters with extreme caution. In discussing strategic nuclear weapons it is important not to be so obsessed by their undoubted power of destruction that one neglects to realize their power to deter a major war. The world has very great cause to be gratified that all our wars since 1945 have been well below the scale of a world conflagration, and for most countries, including Canada, they have been quite small and far away. If we have strategic nuclear deterrence to thank for this, let us give it its proper due, notwithstanding the potential power for destruction if the deterrence should ever fail.

At this point, one would say things about SALT I and SALT II, but I believe you had a fairly good discussion of that with previous witnesses. The point I would like to make apropos SALT I and SALT II is that they did succeed in establishing limits rather than reductions in the numbers of

[Translation]

ou de le menacer. En général, les armes qui renforcent la capacité de lancer une première frappe contre-force ont pour effet de perturber la stabilité, tandis que les armes invulnérables à une première frappe ont un effet stabilisant. Je citerai à cet égard les premiers missiles balistiques intercontinentaux qui étaient vulnérables, car leur lancement exigeait de longs préparatifs, et, en fait, ils incitaient à une attaque préventive; on peut y opposer les premiers missiles balistiques lancés par sous-marin, qui étaient pratiquement invulnérables, mais aussi trop petits et trop imprécis pour constituer une menace envers des cibles ennemies rigides.

En général, on pourrait dire qu'augmenter une force inférieure, ou que réduire une force supérieure joue un rôle déstabilisant, mais il faut examiner les types d'armements ainsi que leurs fonctions. L'idée que je voudrais proposer à ce Comité est que la meilleure façon d'évaluer une proposition en vue du contrôle des armements consiste à examiner si ses effets sont stabilisants ou déstabilisants.

J'examinerai certains des moyens d'équilibre des forces qui existent aujourd'hui dans le monde, pour voir s'ils se prêteraient à un contrôle des armements, et dans les cas où il sera possible de le faire, j'évaluerai cette proposition par rapport au principe qu'ils doivent être stabilisants.

Tout d'abord, nous parlerons des systèmes stratégiques, c'est-à-dire des systèmes nucléaires intercontinentaux. Les armes thermonucléaires à portée intercontinentale ayant l'immense capacité de détruire des villes instantanément et entièrement, le public a surtout concentré son intérêt et son attention, lors des pourparlers relatifs à la maîtrise des armements et au désarmement, sur les propositions visant la limitation ou la réduction des importants systèmes d'armes stratégiques des deux superpuissances. Il est indubitable que les États-Unis et l'Union soviétique considèrent leurs systèmes stratégiques comme la pierre angulaire de la dissuasion. Un bon nombre des stratèges croient que c'est l'existence-même de ces systèmes qui a empêché l'éclatement d'une troisième guerre mondiale. De toute évidence, il faut traiter ces questions avec une extrême prudence. Lorsqu'on discute des armes nucléaires stratégiques, il importe de ne pas se laisser obséder par leur indéfinissable puissance de destruction, au point d'en oublier leur pouvoir de dissuader un conflit d'importance. Le monde a tout lieu de se réjouir de n'avoir essuyé, depuis 1945, que des conflits d'une ampleur bien moindre qu'une guerre mondiale et les quelques conflits isolés dont les habitants de la plupart des pays, y compris le Canada, aient eu connaissance se déroulaient au loin. C'est aux moyens de dissuasion nucléaires stratégiques que nous devons d'avoir été ainsi épargnés. Nous devons donc en reconnaître l'utilité, en dépit du danger de destruction qu'ils laisseraient planer, advenant l'échec de la dissuasion.

A ce stade, on pourrait parler de SALT I et II mais vous en avez sans doute déjà longuement discuté avec les témoins précédents. Je voudrais toutefois dire que ces accords ont réussi à établir des limites plutôt qu'une réduction du nombre des armes, ce qui n'est pas négligeable. En fait, il y a lieu

[Texte]

weapons. That is not a negligible accomplishment. After all, after you have spent the money to deploy a system, you do not save very much by reducing the numbers. I do not believe that the change and the probability of war by accident is changed by one jot or tittle if the number of Minutemen is reduced from 1,000 to 500 when you realize the elaborate and ingenious precautions that are taken to keep accidents from happening.

It is also important for those of us who spend a lot of our attention trying to reduce the cost of defence systems to remember that the total expenditure on strategic systems represents somewhere between 10 and 20 per cent of the defence budgets of the nuclear weapons states and no per cent at all for all the others. If your objective is to save money with arms control and disarmament, the nuclear area is not the one to concentrate on because that does not represent a very large fraction of the expenditure.

While we are talking about strategic systems, we should also mention, as I think several of your witnesses have, the difference made by the multiple independently targeted re-entry vehicles. Now that they are so accurate, they do represent a severe threat to fixed ICBM silos. That is why the limitations placed by SALT on large ICBMs and on the number of MIRVs was quite an important stabilizing factor.

The plans that were made for deploying the MX missile in most cases were designed to reduce its vulnerability to a Soviet first strike. I am sure you have read about the scheme for shuttling one missile among a number of protective shelters. This could have been overcome with enough attacking warheads, but that form of deployment has not been approved.

• 1605

Canada has no strategic weapons of her own. However, her contributions to NORAD and to maritime surveillance play roles in the protection of the American deterrent forces. There have been no well developed suggestions for arms control, for air defence or for maritime defence forces, and the role they play, especially in providing early warning, is clearly defensive and stabilizing. That is all I propose to say about the intercontinental weapons. Let us go to intermediate systems and arms control.

The large number of nuclear weapons assembled in the European theatre is giving rise to increasing concern for the reason that many of them have ranges and energy yields quite adequate to destroy the cities of both western and eastern Europe without needing any help from the intercontinental systems. To draw a balance here, one has to list the various systems in comparable categories, which is not a simple matter to do.

[Traduction]

d'être satisfait que les pourparlers aient abouti à la limitation plutôt qu'à la réduction des armes nucléaires stratégiques. En effet, une fois que des sommes ont été engagées pour le déploiement d'un système, il ne servirait pas à grand-chose de réduire le nombre des armes en place. Même si on ramenait le nombre des Minutemen de 1,000 à 500, une guerre pourrait presque autant être déclenchée par accident; donc, il y aurait peu à y gagner, étant donné les précautions ingénieuses et élaborées qui ont été prévues pour éviter les accidents.

Pour ceux d'entre nous qui font beaucoup d'efforts pour essayer de réduire le coût des systèmes de défense, il est important de se rappeler que la totalité des dépenses consacrées aux systèmes stratégiques représentent entre 10 et 20 p. 100 des budgets de défense des pays dotés d'armes nucléaires, et pratiquement aucun pourcentage pour tous les autres. Si votre objectif est d'épargner de l'argent quant au contrôle des armes et au désarmement, il ne faut pas insister sur le domaine nucléaire qui ne représente pas une très grande portion des dépenses.

A propos des systèmes stratégiques, il faut aussi mentionner, comme l'ont fait je pense la plupart de vos témoins, la différence que représentent les ogives à têtes multiples et à guidage indépendant. Ils sont devenus tellement précis qu'ils représentent une grave menace aux silos fixes de missiles balistiques intercontinentaux. C'est en ce sens que les limites prévues par SALT sur les grands missiles balistiques intercontinentaux et sur le nombre d'ogives à têtes multiples et à guidage indépendant constituaient un important facteur de stabilisation.

Les plans de déploiement du missile MX visaient, dans la plupart des cas à en atténuer la vulnérabilité face à une première attaque soviétique. Vous avez sans doute lu certains documents au sujet du déplacement d'un missile parmi un certain nombre d'abris protecteurs. Le missile aurait pu être détruit s'il était attaqué par un nombre suffisant d'ogives, mais cette forme de déploiement n'a pas été approuvée.

Le Canada ne possède aucune arme stratégique en propre. Cependant, de par sa contribution à NORAD et à la surveillance maritime, il contribue à la protection des forces de dissuasion américaines. Il n'a pas été question d'imposer de limitation quant aux forces de défense aérienne ou maritime, car elles jouent un rôle indéniablement défensif tout en contribuant à la stabilité. C'est tout ce que je voulais dire à propos des armes intercontinentales. Passons maintenant aux systèmes nucléaires à portée intermédiaire et au contrôle des armements.

On s'inquiète de plus en plus de la présence d'un grand nombre d'armes nucléaires dans le théâtre européen, parce que beaucoup d'entre elles ont une portée et une puissance suffisantes pour détruire les villes de l'Europe Occidentale et Orientale, et ce indépendamment des systèmes intercontinentaux. Pour établir l'équilibre des forces, il faut énumérer les différents systèmes dans les catégories comparables, ce qui n'est pas très simple.

[Text]

The source I have chosen for my balance is a publication of the International Institute for Strategic Studies, *The Military Balance 1981-82*. Everybody has their favourite source, but I like that one because they do attempt to list the things in the same categories, and you can also find a comparison between NATO and the Warsaw Pact which I think is more useful for us than a comparison between United States and the Soviet Union. There are, of course, endless numbers in these things, and I shall not take up your time by quoting too many of them, but a few numbers just quoted I think give one a pretty good idea how the balance lies.

If we lump long and medium-range systems together and include British, French and United States systems under NATO, then according to this book the Warsaw Pact leads NATO by 4,400 to 1,300 land-based vehicles and 2,000 to 650 nuclear warheads available. Now if you add in sea based systems, you have to decide whether or not to include the 400 American Poseidon submarine-launched warheads. These are normally declared available to the Supreme Allied Commander in Europe, but they have already been counted in the central strategic balance. Let us put them in too, and then the total score is 4,400 to 1,550 for nuclear carriers in favour of the Warsaw Pact; and in available warheads, Warsaw Pact leads by 2,000 to 1,150. That is a pretty big advantage. But one might wish to break it down into some of the subsystems. In doing that, in land-based vehicles, Warsaw Pact leads 1,250 to 200; aircraft, Warsaw Pact leads 3,100 to 1,100. If you break it down into long range land-based carriers, Warsaw Pact leads 600 to 18 in missiles, and 1,000 to 250 in aircraft; medium-range, Warsaw Pact leads 650 to 200 in missiles, and 2,100 to 850 in aircraft.

Every one of those ratios I have quoted to you is a very substantial advantage, a lot of them running two or three to one, up to six to one, except for six hundred to eighteen which is such an enormous ratio that it is almost an infinite difference.

Of all these discrepancies, the one that worries people the most is the 600 SS 20, SS 4 and SS 5 missiles on the part of the Warsaw Pact against a mere 18 French SS 3 missiles. Even that does not tell you the total range of the discrepancy because the SS 20s have three warheads each. Moreover, a new one appears every six days. In recent times, the appearance of one new SS 20 has been matched by the withdrawal of one SS 4 or SS 5, but it still represents three warheads replacing one. Of course, it was to offset this discrepancy that NATO planned to introduce its 464 ground-launched Cruise missiles, and also replace 108 Pershing 1 by Pershing 2 missiles. This will be done in 1983 unless an agreement can be reached to withdraw the long-range Soviet missile.

[Translation]

Pour établir cette comparaison, je me suis fondé sur une publication de l'Institut international d'études stratégiques, intitulée *The Military Balance 1981-1982*. Chacun a sa source préférée, mais j'apprécie celle-ci, car les auteurs essaient d'énumérer les éléments de même catégorie, et de plus, on peut trouver une comparaison entre l'OTAN et le Pacte de Varsovie, ce qui nous est plus utile qu'une comparaison entre les États-Unis et l'Union Soviétique. Il y a bien sûr là des nombres qui n'en finissent pas, et je ne vais pas vous les lire tous, ce qui serait trop long, mais j'en citerai quelques-uns qui donnent une très bonne idée des éléments où se situe l'équilibre.

Nous examinons à la fois les systèmes à portée longue et moyenne, en incluant les systèmes britanniques, français et américains relevant de l'OTAN, et d'après ce livre, le Pacte de Varsovie l'emporte sur l'OTAN dans la proportion de 4,400 vecteurs basés à terre par rapport à 1,300, et 2,000 ogives nucléaires par rapport à 650. Si l'on ajoute les systèmes basés en mer, on doit décider s'il y a lieu d'inclure les 400 têtes explosives des Poseidon américains lancées par sous-marins. Le Commandement suprême des forces alliées en Europe est censé pouvoir en disposer, mais on en a déjà fait état dans le bilan des forces stratégiques centrales. On peut les inclure aussi au total, qui devient alors de 4,400 par rapport à 1,550 transporteurs nucléaires, l'avantage à allant vers le Pacte de Varsovie, qui en ce concerne les ogives disponibles l'emporte dans la proportion de 2,000 par rapport à 1,150 pour l'OTAN. C'est là un avantage très marqué. Mais on peut vouloir établir une ventilation pour déterminer les systèmes secondaires. Dans cette perspective, en ce qui concerne les vecteurs basés à terre, le Pacte de Varsovie a l'avantage (1,250 contre 200); avions: 3,100 contre 1,100 à l'avantage du Pacte de Varsovie. Si on décompose cela par rapport aux transporteurs terrestres à longue portée, le Pacte de Varsovie a l'avantage dans la proportion de 600 missiles par rapport à 18 et 1,000 avions par rapport à 250; en ce qui concerne les vecteurs à portée moyenne, le Pacte de Varsovie l'emporte avec 650 missiles par rapport à 200 et 2,100 avions par rapport à 850 pour l'OTAN.

Toutes les proportions que je vous ai citées indiquent donc un avantage très substantiel, puisque dans un très grand nombre de cas, les nombres pour le Pacte de Varsovie sont de 2, 3 et même 6 fois plus élevés que ceux de l'OTAN, sauf en ce qui concerne le rapport de six cents à dix-huit, qui est si considérable que la différence est pratiquement infinie.

Parmi toute ces différences, celle qui préoccupe est celle des 18 missiles SS-3 français, face aux 600 SS-20, SS-4 et SS-5 du côté du Pacte de Varsovie. Cela ne nous donne même pas l'ampleur réelle de la disproportion, car les SS-20 disposent chacun de trois ogives. En outre, on en crée un nouveau tous les six jours. Récemment, on a retiré un SS-4 ou SS-5 chaque fois qu'un nouveau SS-20 était fabriqué, mais il n'en reste pas moins que trois ogives en remplacent une. Naturellement, c'est pour compenser cette disproportion que l'OTAN a envisagé de se doter de 464 missiles de croisière lancés au sol et de remplacer 108 Pershing 1 par des Pershing 2. C'est ce qui sera fait en 1983, à moins que l'on en vienne à une entente aboutissant au retrait des missiles soviétiques à grande portée.

[Texte]

• 1610

I should also point out that the SS-20 and the SS-5 have over 4,000 kilometres of range while the NATO GLCM only goes to 2,500 kilometres and the Pershing to 1,800. Also, the new NATO systems have one warhead apiece, as opposed to three with the SS-20. If we wanted to measure these deployments or the possible control of them against stability, I think duo-capable aircraft, that is to say, aircraft that are able to deliver either a nuclear or a conventional weapon, that are based on a large airfield, do offer a tempting invitation to pre-emptive attacks, nuclear or conventional, whereas Cruise missiles are considerably more stabilizing because they are very hard to find and destroy and their slow speed makes them a rather poor weapon for first strike. However, we should also note that mobile missiles will give big trouble for arms control. If they are withdrawn from the forward region, they could always come back. And they will not be easy to see or count.

Canada, of course, withdrew from its nuclear role in Europe in 1972. Now, one should not close the chapter on European nuclear systems without mentioning the shorter-range ones. The most important here are the artillery-launched projectiles and the shorter-range rockets. With artillery, NATO has an advantage, a considerable one in terms of number of barrels, thought to be 1,900 to 150. But the Warsaw Pact has the advantage in short-range rockets, 700 to 200. Unfortunately, the thing that matters here is not so much the number of launchers as the number of warheads and we do not know how many warheads there are.

Because the short-range systems are designed for use on the battlefield rather than against targets deep in the rear, it can be claimed that they contribute less to deterrence than do the longer-range weapons. On the other hand, if one power is far weaker in conventional forces than the other, it may be difficult for him to deter attack except by the threat of use of nuclear weapons. In order to preserve the possibility of stopping a war before it escalates to all-out destruction of population by strategic nuclear weapons, a system of graduated deterrence will need some means to contain reverses on the battlefields.

From the point of view of stability, it is the present imbalance in long-range capability that gives the really great cause for serious concern. There is no requirement for precise equality in each category of nuclear weapons, but a severe inequality may offer the opportunity for the superior adversary to threaten or to pursue a course which the other cannot counter. In the case of the long-range nuclear weapons in the European theatre there is an asymmetry of the very greatest potential danger for NATO. Simply put, the Soviet Union can use its SS-20s, its SS-5s and its Backfire bombers to destroy any target in western Europe, whether military or civilian, without

[Traduction]

Je mentionnerai aussi que les SS-20 et SS-5 ont une portée de plus de 4,000 kilomètres, alors que celle des missiles de croisière lancées du sol, que détiennent l'OTAN, n'est que de 2,500 kilomètres, celle du Pershing étant de 1,800 kilomètres. En outre, les nouveaux vecteurs de l'OTAN sont équipés d'une ogive par missile, par opposition aux trois dont sont dotés les SS-20. Si l'on veut évaluer ces déploiements ou leur effet possible sur la stabilité, je pense que des avions bivalents, qui peuvent lancer une arme nucléaire ou classique, et qui sont implantés sur de grands terrains d'aviation, ces appareils incitent fortement à des attaques préemptives, nucléaires ou classiques, tandis que les missiles de croisière sont considérablement plus stabilisants, car il est très difficile de les découvrir et de les détruire, et parce que leur faible vitesse en fait une arme peu efficace pour une première attaque. Il faut cependant souligner aussi que les missiles mobiles présenteront des difficultés pour le contrôle des armements. Si on les retire d'une région, ils peuvent toujours y être ramenés. De plus, il n'est pas facile ni de les voir ni de les compter.

Naturellement, le Canada s'est retiré de son rôle nucléaire en Europe en 1972. Avant de fermer le chapitre des vecteurs nucléaires en Europe, il faut d'abord mentionner les systèmes à courte portée. Les plus importants à cet égard sont les pièces d'artillerie pouvant lancer des charges, et les lance roquettes à courte portée. L'avantage revient à l'OTAN pour l'artillerie, puisqu'il dispose d'un très grand nombre de pièces d'artillerie, (1,900 contre 150). Mais le pacte de Varsovie l'emporte pour ce qui est des lance-roquettes à plus courte portée (700 contre 200). Malheureusement, ce qui compte ici ce n'est pas tant le nombre des canons que celui des ogives nucléaires, mais il n'est pas divulgué.

Les vecteurs à courte portée étant conçus pour être employés sur le terrain plutôt que contre des cibles très reculées, on peut dire qu'ils contribuent moins à la dissuasion que les armes à plus longue portée. D'autre part, si une puissance est beaucoup plus faible qu'une autre sur le plan des forces classiques, il lui sera peut-être difficile de dissuader une attaque à moins de menacer son adversaire d'utiliser des armes nucléaires. Afin de maintenir la possibilité de dénouer un conflit avant qu'il n'entraîne le recours aux armes nucléaires stratégiques et, partant, la destruction générale de la population, tout système de dissuasion progressive devra prévoir la mise en place de dispositifs destinés à faire échec à l'ennemi sur le champ de bataille.

En ce qui concerne la stabilité, le déséquilibre actuel, quant à la capacité des systèmes à longue portée, est véritablement le plus préoccupant. Il n'est pas nécessaire d'avoir une égalité précise dans chaque catégorie d'armes nucléaires, mais une inégalité grave peut offrir à un adversaire qui se trouve en position supérieure, la possibilité d'adopter ou de menacer d'adopter une stratégie à laquelle l'autre ne peut pas réagir. Dans le cas des armes nucléaires à longue portée du théâtre européen, la dissymétrie présente un danger virtuel très grave pour l'OTAN. Pour simplifier les choses, l'Union soviétique peut utiliser ses SS-20, SS-5 et ses bombardiers Backfire pour

[Text]

recourse to the intercontinental strategic weapons. In return, the capability of NATO to retaliate from military or civilian targets in the Soviet Union, using the nuclear forces presently based in Western Europe, is extremely restricted. Consequently, unless the Soviets are completely convinced that the United States is prepared to carry a conflict to the ultimate level of direct superpower confrontation, they have a strong incentive to use this advantage to threaten, if not to demolish, the European members of the Alliance in the course of any serious confrontation. Unless some roughly equivalent counter-capability is available to NATO, we face the situation of crisis instability.

Now, one should also talk about the balances in the conventional forces and, here again, I have had recourse to the military balance. In their summary, they say the numerical balance over the last 20 years has slowly but steadily moved in favour of the East and one way of checking that is to compare tables of defence expenditures, which is a tricky business. All economists seem to disagree about how to do it and it is particularly difficult to get comparable statistics from the other side and from our side. However, several of the most prestigious of these analyses do agree in saying that the Soviet Union's annual expenditure on defence does amount to somewhere between 30 and 50 per cent more than that of the United States. If you add in NATO, it comes out much closer to equality.

• 1615

If we are going to transform these into ratios of weapons systems, I think, since we are not talking about decimal places or highly accurate figures, that any ratio between three to two and two to three we could call, for the sake of rough argument, equal. I will only quote numbers when one of them is more than one and a half times the other so that these differences are considerable ones.

If we look at reserves, the Warsaw Pact can put 7.2 million reserves onto a battlefield within a few weeks; NATO, 4.6 million. The Warsaw Pact can put in 26,000 battle tanks right away and another 19,000 on mobilization; NATO, 17,000. A number of other comparisons have these offsets in favour of Warsaw Pact: 19,000 guns against 9,000; 1,200 surface-to-air missiles against 350; 3,100 antitank guns against 950; 6,000 surface-to-air missile launchers against 1,800. NATO comes out ahead in antitank guided weapon launchers, 5,800 to 1,800.

So you can that see the structures of the forces are rather different, that the Warsaw Pact one is distinctly much better armed. Antiaircraft guns and total manpower balance out fairly closely prior to a mobilization. When one looks at the types of weapons here, though, it does give grounds to suppose that it is the Warsaw Pact that is best equipped for an attack.

[Translation]

détruire n'importe quelle cible en Europe de l'Ouest, cible militaire ou civile, sans recours aux armements stratégiques intercontinentaux. De son côté, la capacité de l'OTAN à contre-attaquer sur des cibles militaires ou civiles en Union soviétique, en utilisant des forces nucléaires actuellement basées en Europe de l'Ouest, est extrêmement limitée. Par conséquent, à moins que les Soviétiques ne soient tout à fait convaincus que les États-Unis sont disposés à déclencher un conflit jusqu'au niveau extrême de la confrontation directe des superpuissances, ils sont fortement encouragés à utiliser cet avantage pour menacer, sinon on fait démolir, les membres européens de l'Alliance dans toute confrontation grave. À moins donc que l'OTAN ne dispose d'une capacité de contre-attaque approximativement équivalente, l'instabilité dans laquelle nous nous trouvons restera très dangereuse.

Il faut aussi parler de l'équilibre des forces classiques, et là encore, j'ai consulté *The Military Balance*. Dans le résumé, il est dit que l'avantage numérique au cours des vingt dernières années est lentement passé du côté de l'Est, ce revirement pouvant être vérifié à partir des chiffres des budgets de dépenses, ce qui est assez compliqué. Aucun économiste ne semble d'accord sur la façon de procéder, et il est particulièrement difficile d'obtenir des statistiques comparables de l'autre bloc et du nôtre. Cependant, bon nombre des analystes les plus respectés conviennent que les dépenses de l'Union soviétique au chapitre de la défense sont de 30 à 50 p. 100 plus élevée que les dépenses américaines. Si on tient compte de l'ensemble des pays de l'OTAN, les dépenses de l'est et de l'ouest sont presque équivalentes.

Si nous voulons établir des rapports au chapitre des systèmes d'armes, comme nous ne parlons pas en chiffres très précis, on peut dire qu'un rapport de trois à deux et de deux à trois est à peu près égal. Je ne citerai que les domaines où les rapports sont supérieurs à 1.5 contre 1, étant donné qu'il s'y révèle un écart marqué.

Le Pacte de Varsovie peut réunir 7.2 millions de réservistes en quelques semaines; l'OTAN, 4.6 millions. Le Pacte de Varsovie dispose immédiatement de 26,000 chars de combat et peut ensuite en mobiliser 19,000 autres; pour sa part, l'OTAN n'en a que 17,000. On peut donner d'autres comparaisons qui montrent l'avantage des pays du Pacte de Varsovie: 19,000 canons contre 9,000; 1,200 missiles surface-air contre 350; 3,100 canons anti-chars contre 950; 6,000 lance-missiles surface-air contre 1,800. L'OTAN a l'avantage pour le lancement d'engins guidés anti-chars: 5,800 contre 1,800.

On voit bien que les forces sont structurées de façon différente. Il est également évident que le Pacte de Varsovie est beaucoup mieux armé. Le nombre de canons anti-aériens et les effectifs totaux s'équilibrent, à toute fin utile, avant la mobilisation. Si on regarde de plus près les types d'armes, on peut supposer que le Pacte de Varsovie est mieux équipé pour l'attaque.

[Texte]

Now, if there were to be arms control agreements with conventional forces of land and the air in Europe, it would probably come through the MBFR negotiations. Canada is party to those and our troops are in the area where the agreements are supposed to cover.

Air forces: In strategic, large intercontinental heavy bombers, the United States leads the Soviet Union by quite a substantial margin. When we come to conventional weapons in Europe, though, the Warsaw Pact is ahead 360 to 80 in bombers, 1,550 to 300 in fighters, 1,500 to 600 in interceptors, 900 to 400 in reconnaissance aircraft. But NATO is ahead in helicopters.

Maritime forces: Here the forces that are listed in this book are in the Atlantic theatre and the contributions from the allies of the United States are considerable. In most categories, NATO is ahead: 12 to 4 in aircraft carriers, 128 to 23 in destroyers, 178 to 109 in frigates, well ahead in amphibious ships, in maritime attack aircraft, in maritime fighter aircraft, in maritime reconnaissance aircraft and antisubmarine helicopters. The Warsaw Pact is ahead in Cruise missile submarines, 54 to 0, fast-track aircraft and maritime bomber aircraft. But within the factor of 1.5, both sides are equal in attack submarines, cruisers, mine countermeasure ships and antisubmarine fixed-wing aircraft.

Now, there can be little doubt that in terms of absolute fighting power at sea, NATO is ahead of the Warsaw Pact. However, it is necessary to remember that NATO has nearly half of its population and more than half of its material wealth on the western shore of the Atlantic Ocean and it would be cut in two if it were unable to use the sea. The Warsaw Pact can live without the use of the sea; NATO would die. Two of the categories where Warsaw Pact is ahead, Cruise missile submarines and maritime bomber aircraft, are precisely those which are best designed to cut the sea lines of communication. So we are not talking here about a symmetrical contest. You would not expect the same force structure and you do not see it. But NATO, to live, has to preserve its sea lines of communication.

There is one area where NATO just cannot afford any reduction in its current forces and that is the maritime forces needed for antisubmarine defence. It may be possible to get some sort of arms control at sea, preferably one that would increase the security of the sea-based deterrent. Perhaps this could be achieved by some sort of zonal agreement, sanctuaries. But, as far as numbers are concerned, it is pretty clear that NATO's antisubmarine forces are dangerously weak already and just must not be reduced.

[Traduction]

Si jamais nous en arrivons à des ententes sur le contrôle des armements conventionnels et aériens en Europe, ce sera probablement dû aux négociations sur les MBFR. Le Canada participe à ce débat, étant donné qu'il a stationné un contingent dans la zone visée par les négociations.

Forces aériennes. Les États-Unis disposent d'un plus grand nombre de bombardiers intercontinentaux que l'URSS. Pour ce qui est des armes conventionnelles en Europe, la supériorité du Pacte de Varsovie sur l'OTAN s'impose quant au nombre des bombardiers (360 contre 80), des avions de combat (1,550 contre 300), des intercepteurs (1,500 contre 600) et des avions de reconnaissance (900 contre 400). Cependant, l'OTAN dispose d'un plus grand nombre d'hélicoptères.

Forces maritimes. Les forces présentées dans ce livre se trouvent dans le théâtre de l'Atlantique et à ce chapitre, les alliés des États-Unis font une contribution considérable. Dans la majorité des cas, l'OTAN a une avance marquée en ce qui a trait aux porte-avions (12 contre 4) aux destroyers (128 contre 23), aux frégates (178 contre 109), aux navires amphibies, aux aéronefs maritimes d'attaque, aux aéronefs maritimes de combat, aux aéronefs maritimes de reconnaissance et aux hélicoptères de guerre anti-soumarine. Le Pacte de Varsovie a l'avantage pour ce qui est des sous-marins porteurs de missiles de croisière (54 contre 0), des bâtiments d'attaque rapides et des bombardiers maritimes. Le rapport est en deça de 1.5 contre 1, c'est-à-dire qu'il y a à toutes fins utiles égalité quant aux sous-marins d'attaque, aux croiseurs, aux navires dragueurs de mines et aux avions de guerre anti-soumarine.

En termes de puissance absolue de combats maritimes, il ne fait pas de doute que l'OTAN a le dessus. Cependant, il convient de se rappeler que près de la moitié des effectifs et plus de la moitié du matériel dont dispose l'OTAN se trouve sur les rives occidentales de l'océan Atlantique et que l'OTAN perdrait donc la moitié de sa puissance si elle devait être privée de l'accès à cet océan. Le Pacte de Varsovie peut se passer des voies maritimes, l'OTAN ne le pourrait aucunement. Or, le Pacte de Varsovie dispose d'un plus grand nombre de sous-marins porteurs de missiles de croisière et de bombardiers maritimes et ceux-ci sont destinés précisément à couper les voies maritimes de communication. Donc, il n'y a pas de structure symétrique. On ne s'attend pas à ce que les forces soient symétriques. Cependant il demeure que l'OTAN, pour continuer, doit préserver ses voies maritimes de communication.

Il s'agit là d'un domaine où l'OTAN ne peut pas se permettre de réduction de sa force actuelle, l'OTAN a besoin de ses forces maritimes pour la défense anti-sous-marine. Il y aurait possibilité de rechercher une certaine forme de contrôle des armements qui viserait à renforcer la dissuasion en mer. On pourrait conclure un accord qui prévoirait des zones protégées mais pour ce qui est des forces, il est évident que les forces anti-sous-marines de l'OTAN sont déjà très faibles et qu'il ne faut pas les réduire.

[Text]

• 1620

Canada has a very important role to play in the antisubmarine defence of the Atlantic sea lines. Her maritime forces are designed for that specific purpose. But the ship component is in urgent need of modernization. In the Pacific, the operation of the new USN Trident submarine out of Puget Sound will require antisubmarine defence in the zone to the west of Vancouver Island.

Well, I have covered the conventional things, Mr. Chairman. Let me just make a wee excursion into space and arms control, because space is going to be very much in evidence for the next few years, in both civilian and military applications, I am quite sure.

We do have the Outer Space Treaty, which has been in force since 1967. It does require its members to refrain from placing weapons of mass destruction in orbit or on celestial bodies. We also have the ABM Treaty, in which both parties agreed not to interfere with the national technical means of verification. That really means with reconnaissance satellites. They also agreed not to put ABM systems in space. These restrictions are not all that binding. They do not, for instance, stop nuclear-armed ICBMs, because they are not considered to be in orbit.

Both of the superpowers make use of earth satellites now for missile warning, for detection of nuclear explosions, for photographic reconnaissance, for collection of electro-magnetic signals, relay of communications, provision of navigational information, and weather forecasting. They are becoming more and more dependent on satellites. So it is only natural to expect that some sort of antisatellite weapon will be appearing on the scene.

I would say, from the point of view of crisis stability, that it is clear that these missile-warning satellites and communication satellites reduce the probability of an attacker's achieving complete surprise. For arms-control stability, reconnaissance satellites permit a high degree of verification that the other party is complying with whatever undertakings he has signed. So, if military satellites make important contributions to the stability of deterrence, it follows that an antisatellite system would be destabilizing. Consequently, an arms-control effort to prevent antisatellite systems from being deployed would have merit.

One last word about nuclear and conventional arms control. I have spoken about both. The current pressure seems to be more against nuclear. If the main purpose of arms control is to enhance security, to reduce the danger of major war, to reduce the number of people being killed in small wars, or to save on military expenditure, then the attention should be directed toward the control of conventional armaments, not nuclear ones.

[Translation]

Le Canada a un rôle très important à jouer au chapitre de la défense anti-sous-marine des voies maritimes de communication dans l'Atlantique. Ses forces maritimes sont conçues à cette fin précise, mais les navires qui les composent doivent de toute urgence être modernisés. Dans le Pacifique, il faudra assurer la défense des nouveaux sous-marins USN Trident, attachés à Puget Sound, la zone de surveillance s'étendant à l'ouest de l'île de Vancouver.

Voilà, monsieur le président, pour les armements conventionnels. Permettez-moi de faire une petite excursion dans l'espace extra-atmosphérique et le contrôle des armements; je suis convaincu que l'espace extra-atmosphérique prendra de plus en plus d'importance d'ici quelques années, tant pour ce qui est des questions civiles que militaires.

Il existe un traité sur l'espace extra-atmosphérique qui est en vigueur depuis 1967. Les pays liés par ce traité doivent se garder de mettre des armes de destruction massives en orbite ou d'en mettre en place sur des corps célestes. Il y a également le Traité ABM, où les deux parties ont convenu de ne pas faire obstacle aux moyens techniques de vérification de l'autre partie. En fait, on fait référence aux satellites de reconnaissance. Les parties ont également convenu de ne pas mettre en orbite des systèmes ABM. Ces limitations ne sont pas très restrictives. En effet, elles n'interdisent pas par exemple, les ICBM à ogives nucléaires, ces derniers n'étant pas considérés en orbite.

Les deux superpuissances tirent à présent partie des satellites terrestres à des fins diverses: alerte au lancement de missiles et aux explosions nucléaires, reconnaissance photographique, détection de signaux électro-magnétiques, retransmission de communications, diffusion de renseignements utiles à la navigation et prévisions météorologiques. Elles s'en remettent de plus en plus aux satellites. Il est donc tout naturel de prévoir la mise au point d'une arme anti-satellite.

Du point de vue de la stabilité en période de crise, il paraît clair qu'un éventuel assaillant aurait du mal à déjouer les satellites de dépistage des missiles et les satellites de communication et, partant, à prendre son adversaire totalement au dépourvu. Pour ce qui est de la stabilité à long terme, fondée sur le contrôle des armements, les satellites de reconnaissance assurent une surveillance très efficace. Si l'on admet que les satellites militaires apportent une importante contribution à la stabilité de la dissuasion, force est de conclure qu'un système anti-satellite aurait un effet contraire. Par conséquent, il serait méritoire de s'efforcer, dans le contexte du contrôle des armements, d'empêcher le déploiement de systèmes anti-satellites.

Un dernier mot au sujet du contrôle des armements nucléaires et classiques. J'ai parlé des deux. Les mouvements de désarmement s'en prennent aux armes nucléaires. Si l'objectif principal du contrôle des armements est d'accroître la sécurité, d'atténuer le danger d'éclatement de conflits d'importance, de réduire le nombre des victimes des conflits de petite envergure ou de freiner les dépenses militaires, alors, c'est sur le contrôle des armements classiques que devraient porter les efforts.

[Texte]

On the other hand, control of horizontal nuclear proliferation is very important. The appearance of even a small number of nuclear weapons in the hands of states having long-standing conflicts with their neighbours could destabilize whole areas.

To devote the main thrust of the United Nations toward the nuclear arsenals of the two superpowers is likely to do little more than irritate them. They are trying to find means of control of nuclear weapons that will leave the strategic balance in a stable state. They are constantly improving the security of their own nuclear weapons against the risk of accident. It is the superpowers who are paying the costs of strategic nuclear weapons, not the rest of us. Moreover, these costs are far less than what they and other countries pay for conventional armaments. Surely the best policy is to assure the capability to deter the outbreak of war, rather than to take steps that might decrease the amount of destruction that could be expected in a war that would be more likely to occur. To remove all nuclear weapons and, hence, the basis of strategic deterrence, would make the world safe for conventional war. While conventional war may lack the enormous power of destruction of nuclear weapons, a rerun of World War I or World War II is not to be contemplated with equanimity, the more so because our side might lose.

• 1625

The Chairman: Thank you, Dr. Lindsey. I am sure we have plenty of food for thought in an exchange this afternoon. First on my list is Mr. Darling, followed by those who will indicate.

Mr. Darling: Mr. Chairman, on a point of information, you mentioned Mr. Arbatov's coming here next Tuesday.

The Chairman: Yes, sir.

Mr. Darling: Is he in Moscow now?

The Chairman: Well, you know he does not keep . . .

Mr. Darling: My ancestors come from north of the Clyde and I am just wondering what it is going to cost to bring him from Moscow.

The Chairman: I think it is a very good question, even though you bring the Chair to an embarrassing situation, as if I knew his whereabouts. I do not know anything about where he is. But my information, to the best of my ability at the moment, is that he will be in New York tomorrow and will stay in New York. Accordingly, I would make sure that the clerk is informed. If he is in New York, of course, he went there for other activities and accordingly we should pay the usual, as we have done for every other witness, from their city to here. If he is in New York, of course, I will authorize that we pay his expenses from New York.

Mr. Darling: So you will not let him go back to Moscow on Sunday and then have him come back here on Monday.

The Chairman: Thank you for raising that. I will certainly look into this very important aspect which has to do with money. You know your chairman has been accused once of

[Traduction]

Par contre, il importe d'empêcher la prolifération territoriale des armes nucléaires, car il suffirait qu'un petit nombre d'armes nucléaires tombent entre les mains de pays que des conflits opposent depuis longtemps à leurs voisins pour que des régions entières en subissent les conséquences.

En s'acharnant principalement contre l'arsenal nucléaire des deux superpuissances, tout ce que les Nations Unies arriveraient à faire c'est à les contrarier. En effet, les deux superpuissances essaient de trouver le moyen de contrôler les armements nucléaires sans nuire à la stabilité stratégique. Et puis, elles sont les seules à acquitter la note des armes nucléaires stratégiques qui, au fait, est bien moins élevée que les dépenses engagées par les superpuissances et les autres pays au titre des armements classiques. A n'en pas douter, le mieux à faire serait de renforcer la capacité de dissuasion, pour ainsi repousser l'éventualité de l'éclatement d'une guerre, plutôt que de prendre des mesures susceptibles d'atténuer l'étendue des destructions consécutives à une guerre perçue, par le fait, comme plus probable. Éliminer toutes les armes nucléaires et, partant, le fondement de la dissuasion stratégique, ce serait laisser le champ libre aux armes classiques. Bien qu'une guerre classique n'ait pas l'énorme pouvoir de destruction d'une guerre nucléaire, on ne peut, en toute sérénité, envisager une répétition de la première guerre mondiale ou de la deuxième, d'autant plus que nous sommes du côté qui pourrait perdre.

Le président: Merci monsieur Lindsey. Nous avons de quoi à avoir une bonne discussion cet après-midi. Comme premier nom sur ma liste, il y a M. Darling, suivi de ceux qui voudraient ajouter leur nom.

M. Darling: Monsieur le président, vous avez dit que M. Arbatov viendrait ici mardi prochain?

Le président: C'est exact.

M. Darling: Est-il actuellement à Moscou?

Le président: Il ne garde pas . . .

M. Darling: Mes ancêtres viennent du nord de la Clyde, et je me demandais combien son voyage allait coûter?

Le président: Bonne question, même si vous me mettez dans l'embarras. Je ne connais pas ses allées et venues. Mais je crois comprendre qu'il sera à New York demain où il restera. En conséquence, je vais veiller à ce que le greffier en soit informé. S'il est à New York, il y est pour d'autres affaires et dans ce cas, nous lui paierons la somme habituelle, comme nous l'avons fait pour les autres témoins. S'il est à New York, nous paierons ses dépenses à partir de New York.

M. Darling: Donc, vous ne le laisserez pas repartir à Moscou dimanche, en le faisant revenir ici lundi?

Le président: Bonne question. Je vais m'en occuper étant donné qu'il s'agit de gros sous. Vous savez que l'on m'a déjà accusé d'être un Sésame Poudrier. J'aime beaucoup ce titre

[Text]

being a Mr. Scrooge I like that title very much even though I still do not know what a Mr. Scrooge is. It is bad, is it? *Séraphin*, I am.

Mr. Darling: Do not forget *A Christmas Carol*.

The Chairman: But I am Mr. Scrooge. If I can cut off money, I assure you I do, and you know that.

Mr. Darling: Now do not take that off my time, Mr. Chairman. That was a point of order.

Mr. Chairman, to Dr. Lindsey, certainly you have given us much food for thought here. As you are no doubt aware, the committee has been sitting morning, noon and, I guess, night and heard many briefs, certainly many excellent ones and many frightening ones. I was certainly interested in the comments you have made.

One of the ones that sort of struck me was that you mentioned the intercontinental missiles which are "the" two superpowers, and this naturally has put the fear of the Lord in all the small countries and, I suppose, in people around the world. I am not sure whether you heard or are aware that we were told yesterday by witnesses that there have been—I am not sure if there were demonstrations—news articles in the U.S.S.R. against nuclear weapons, which came as a surprise to me. I assume it is true. Have you heard of, or are you aware of, this? It was East Germany. It was also stated that there were articles in *Pravda*, which has a circulation of 10 million, that were definitely antinuclear. To me, that was some good news and I will be interested to hear what the witness next Tuesday has on that, but I just wanted to mention that.

Another question. You are talking about the arms race and so on and there is no doubt about it, I guess, we are in an arms race at the present time. Or are we in an arms buildup? The figures we had were that it was \$500 billion a year and may be escalating. Could I have your comments on that, Dr. Lindsey, and also on the idea of the two superpowers with their super bombs, and the idea that of both of them having that technically could be a deterrent against war? In your opinion is that correct?

• 1630

Mr. Lindsey: It is my belief that the large numbers of these intercontinental weapons on the two sides make a rough balance and provide stable deterrence, and this is the main reason that we have not had a World War III. But I do not think it matters terribly whether one side has a few per cent more than the other. I think there is a sort of qualitative and scientific arms race going on rather than a numerical one, that when one side develops a more accurate weapon or a more versatile one, they will do it and then the other ones will copy them.

But I would like to reiterate that I do not believe the frightful expenditure on defence, the \$500 billion, is due in more than a tiny part to these strategic weapons. It is buying

[Translation]

bien que je ne sache toujours pas exactement de qui il s'agit. C'est péjoratif, n'est-ce pas?

M. Darling: Vous ne connaissez pas l'histoire?

Le président: Mais j'en suis un. Si je peux faire des économie, je les fais et vous le savez.

M. Darling: J'espère que vous n'allez pas déduire cela de mon temps, monsieur le président. C'était une question de règlement.

Il y a certainement matière à réflexion dans ce que M. Lindsey nous a donné. Comme vous le savez sans doute, le comité a siégé toute la journée et a entendu de nombreux exposés certainement excellents et certainement angoissants. Les commentaires que vous avez faits m'ont vivement intéressé.

Ce qui m'a frappé, c'est que vous avez parlé de missiles intercontinentaux, ce qui bien entendu a effrayé tous les petits pays et j'imagine le monde entier. Je ne sais pas si vous êtes au courant qu'hier un témoin nous a dit qu'il y avait eu en URSS des articles dans la presse contre les armes nucléaires, ce qui est une grande surprise. Je ne sais s'il y a eu des manifestations. J'imagine que c'est vrai. En avez-vous entendu parler? Il a également été mentionné qu'il y avait des articles dans le *Pravda*, journal diffusé à 10 millions d'exemplaires, et qui étaient vraiment anti-nucléaires. Donc pour moi, c'étaient des bonnes nouvelles et j'ai hâte d'entendre ce que le témoin de mardi prochain aura à nous dire là-dessus.

J'ai une autre question: Vous parlez de la course aux armements et il ne fait aucun doute que nous sommes en plein dedans à l'heure actuelle. Ou bien sommes-nous en train d'accumuler des armements? D'après les chiffres que nous avons, il s'agissait de 500 milliards de dollars par an et cela pourrait augmenter. Pourriez-vous me donner vos commentaires là-dessus, monsieur Lindsey? Pensez-vous également que le fait que les deux superpuissances possèdent des super-bombes puisse empêcher une guerre?

M. Lindsey: D'après moi, la présence d'un vaste nombre d'armes intercontinentales chez les deux grandes puissances, donne un équilibre et sert à ralentir toute initiative. C'est la principale raison pour laquelle nous n'avons pas eu de troisième guerre mondiale. Toutefois, je ne crois pas qu'il soit tellement important que l'une de ces puissances ait un pourcentage légèrement supérieur à l'autre. Je crois qu'il s'agit d'une course aux armements plutôt qualitative et scientifique que quantitative, et que lorsqu'une puissance met sur pied une arme plus précise, ou une arme adaptable à plusieurs emplois, l'autre l'imité.

Une fois de plus, je ne crois pas que les 500 milliards de dollars soient affectés aux armes stratégiques, du moins pas principalement. C'est plutôt l'achat de chaussures, de fil de fer

[Texte]

boots, barbed wire and bayonets, and feeding the soldiers, that costs the billions and billions and billions. This represents perhaps 15 per cent of the defence expenditures of the two superpowers and just about none of anybody else's. It is expensive, but it is a small fraction of the total cost of defence.

Mr. Darling: There is one other thing. You mentioned the nuclear armaments that are in place in Europe, where they could do a tremendous amount of damage. I believe it is your opinion that the Warsaw Pact would certainly come out ahead on that deal. Now, if the allies were in that position, rather than take a real beating there, would they not press the button? You said in a conventional war we would certainly not be in too good a position. Rather than lose, would they not say, well here, this is it? It is all or nothing, and if we go down, they are going with us.

Mr. Lindsey: That is the nightmare that many people have, that that is exactly what could happen. And if NATO is sufficiently outnumbered in conventional forces, that is the choice they have to face and it is not a happy thing to contemplate at all. But that is the way it is.

Mr. Darling: You gave me the opinion that the naval superiority rests with the West. Is that correct?

Mr. Lindsey: Yes, sir, it does. But I tried to explain that because the West depends so much on the sea, to do all the things at sea that it has to do, it is absolutely essential that it has more of certain sorts of vessels. But they do have more, yes.

Mr. Darling: But is it not true that the U.S.S.R. from a land, no-navy country, has now the largest navy in the world and a pretty damned good one, and one that could give quite an account of itself?

Mr. Lindsey: There is no doubt that that is true. I think in terms of numbers of ships there are more Soviet than American ships. In terms of total tonnage, the U.S. navy is the bigger. But it is a big, strong, growing, and powerful navy.

Mr. Darling: But could not every Russian ship—the little fishing ship and all the rest of it—when you get down to the count, be included as part of the Russian navy all over the world? They are sitting outside Newfoundland, although there is one less now. And that was a tragedy, I will admit.

Mr. Lindsey: All their ships come under central state control, and they can be used for whatever purpose Moscow wants. They are very well organized.

Mr. Darling: Well, this is what I meant. The west's ships are privately owned. They may have a count of them in an emergency, but they have no direct control—you go here, or you go there, and so on. Is that not correct?

Mr. Lindsey: Indeed it is, and a very large fraction of the tonnage that the West uses is registered in Panama or Liberia, or one of these ports of convenience, rather than in one of our own countries.

[Traduction]

barbelé, de baïonnettes, de nourriture pour les soldats, qui coûtent des milliards et des milliards. Cela représente peut-être 15 p. 100 du budget de la défense nationale des deux superpuissances, et pratiquement rien dans les autres pays. C'est coûteux, mais cela ne représente qu'une petite partie du coût total de la défense.

M. Darling: Il y a autre chose. Vous avez parlé des armements nucléaires en place en Europe, où ils pourraient faire beaucoup de dégâts. Je crois que vous êtes d'avis que le pacte de Varsovie prendrait le dessus. Si les alliés se trouvaient en mauvaise posture, n'appuieraient-ils pas sur le bouton, plutôt que de se faire taper dessus? Vous avez dit que dans une guerre classique, nous ne serions pas en très bonne posture. Plutôt que de perdre, ne pourraient-ils pas dire qu'ils en ont assez? C'est tout ou rien, si nous perdons ils perdent avec nous.

M. Lindsey: C'est le cauchemar de nombreuses personnes, et c'est exactement ce qui pourrait se produire. Et si les forces de l'OTAN étaient dépassées en nombre par les forces classiques, c'est le choix qu'il leur reste, et ce n'est pas alléchant.

M. Darling: Vous avez dit que, d'après vous, la supériorité navale va à l'Ouest. Est-ce exact?

M. Lindsey: Oui. Mais j'ai essayé d'expliquer que, étant donné que l'Ouest dépend tellement de la mer, pour pouvoir opérer, il est essentiel qu'il possède davantage de bateaux de certaines sortes.

M. Darling: Mais n'est-il pas vrai que l'URSS est maintenant doté de la plus importante marine au monde, et par-dessus le marché excellente?

M. Lindsey: Cela est vrai sans aucun doute. Je crois qu'au point de vue nombre, les Soviétiques ont plus de bateaux que les Américains. Quant au tonnage total, la marine américaine est plus importante. Toutefois, la marine soviétique est très puissante.

M. Darling: Mais la marine russe n'inclut-elle pas tous les bateaux russes, depuis le petit bateau de pêche jusqu'aux autres embarcations qui se trouvent dans le monde entier? Il y en a à l'extérieur de Terre-Neuve, bien qu'il y en ait un de moins maintenant. Et j'admetts là que cela a été une tragédie.

M. Lindsey: Leurs bateaux dépendent du contrôle central, et peuvent être utilisés à toutes fins prévues par Moscou. Ils sont très bien organisés.

M. Darling: C'est ce que je voulais dire. Les gros paquebots appartiennent à des particuliers. Ils peuvent compter dessus en cas d'urgence, mais ils n'ont pas de contrôle direct. N'est-ce pas?

M. Lindsey: En effet. Et une grosse partie du tonnage qu'utilise l'Ouest, est enregistrée à Panama ou au Libéria, ou ailleurs plutôt que dans nos propres pays.

[Text]

Mr. Darling: Doctor, you also mentioned the unilateral disarmament which is . . . Is that not more or less pie in the sky?

Mr. Lindsey: I think it is a very long-term objective that we will never see in our lifetime.

Mr. Darling: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. McKinnon: Mr. Chairman, could I have a supplementary question?

The Chairman: Mr. McKinnon, on a supplementary.

Mr. McKinnon: Is not one of the concerns that we have about the Russian navy the fact that the median age of the navy is quite a bit less than that of the U.S. navy or any other NATO navy?

• 1635

Mr. Lindsey: Yes, sir, that is true. The U.S. navy stopped most of its building for a period during the southeast Asia crisis, so the navy got 10 years older with no new ships, and the Soviets have been building ever since, so they are much younger and more modern.

Mr. McKinnon: And a great number of them have been made in the last 10 years.

Mr. Lindsey: That is so.

Mr. McKinnon: Thank you.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Bloomfield, followed by Dr. Pauline Jewett.

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman. Dr. Lindsey, we welcome you to this committee today.

Dr. Lindsey, where would you suggest that we start in the disarmament? What recommendations should we make to the United Nations as to a proper place to begin?

Mr. Lindsey: The easiest area in the past in which to institute some sort of significant arms control has been a place where nothing so far had happened. It was very easy to get an agreement to keep the Antarctic unmilitarized, just because there was nothing there that had to be removed. I believe space would be a good place to start, because although there have been a few antisatellite devices tried out, very little has been done, and I think it is very much in the interests of everybody that space should be demilitarized. I would suggest starting off there, where I think there is a real chance of success.

Mr. Bloomfield: We have heard a lot about having a referendum and campaigning for disarmament in a worldwide project. Would you see any value in that?

Mr. Lindsey: I am not sure that I know which scheme this is, sir.

Mr. Bloomfield: We heard about it yesterday; there would be a vote, each country would conduct a vote on whether you are in favour of disarmament.

Mr. Lindsey: Yes.

[Translation]

M. Darling: Monsieur, vous avez également parlé de désarmement unilatéral qui est . . . n'est-ce pas illusoire?

M. Lindsey: Je crois que c'est un objectif à très long terme, auquel nous n'aurons pas l'occasion d'assister.

M. Darling: Merci, monsieur le président.

M. McKinnon: Monsieur le président, puis-je poser une question supplémentaire?

Le président: Oui, monsieur McKinnon.

M. McKinnon: L'une de nos préoccupations concernant la marine russe ne se rapporte-t-elle pas au fait que l'âge moyen des effectifs est bien inférieur à celui de la marine américaine ou de toute autre marine de l'OTAN?

M. Lindsey: Oui, monsieur, c'est exact. Pendant la crise au sud-est asiatique, la marine américaine a pratiquement cessé de construire des navires, elle a donc vieilli de 10 ans alors que les Soviétiques qui construisent depuis lors disposent aujourd'hui de navires beaucoup plus récents et modernes.

M. McKinnon: Un grand nombre d'entre eux ont été construits ces dix dernières années.

M. Lindsey: C'est exact.

M. McKinnon: Merci.

Le président: Merci beaucoup. M. Bloomfield, suivi par M^{lle} Pauline Jewett.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président. Bienvenue à notre comité, monsieur Lindsey.

Par où commencer le désarmement, selon vous et quelles recommandations devrions-nous présenter aux Nations Unies?

M. Lindsey: Il existe un secteur où il aurait été facile, dans le passé, de procéder à un contrôle de l'armement «efficace» mais rien n'a été fait jusqu'à présent. On n'aurait eu aucun mal à conclure une entente visant à maintenir l'Antarctique comme zone démilitarisée puisqu'on ne l'avait jamais considérée comme zone militaire. L'espace serait un bon point de départ, à mon avis, car même si l'on a essayé avec quelques engins anti-satellites, très peu y a été fait et toutes les parties en présence auraient avantage à ce que l'espace soit démilitarisé. Je suggérerais donc de commencer par là car les chances de succès y sont bien réelles.

M. Bloomfield: Nous avons entendu beaucoup parler d'une campagne et d'un référendum internationaux en vue du désarmement. Serait-ce utile à votre avis?

M. Lindsey: Je ne suis pas sûr de savoir de quoi il s'agit, monsieur.

M. Bloomfield: Nous en avons entendu parler, hier. La population de chaque pays serait consultée à propos du désarmement.

M. Lindsey: Oui.

[Texte]

An hon. Member: A referendum.

Mr. Lindsey: I suppose, having worked as a public servant all my life, I tend to look at practical rather than ideal things. I think we would all vote that we did not want to be destroyed in a nuclear war, and we really do not. But I do not think we are going to make any progress by saying that. I think you have to think of something more practical. I do not think we would do that with a referendum.

Mr. Bloomfield: I have some fears that if a campaign were launched in the Western World, it could have an influence on the will to resist—would you see any danger in that?—and that it would not be complemented in the Soviet Union.

Mr. Lindsey: Yes, I do see a danger in it. I think none of us wants to die in a nuclear war, but I do not think we want to die in a conventional war, and I do not think we want to be defeated and lose our freedom. I think those are all three equally bad things and I am against all of them, but I do not think concentrating on the first one and frightening yourself to death is the way to solve the other two.

Mr. Bloomfield: Dr. Lindsey, do you believe the Soviets are sincere about disarmament?

Mr. Lindsey: No, I do not.

Mr. Bloomfield: Would you believe, or accept, that the demonstrations in East Germany are real or staged by the Soviets?

Mr. Lindsey: I do not know, I could not answer that. They may very well be quite genuine. I just do not know.

Mr. Bloomfield: I do not have any other questions at this time. Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much. Dr. Jewett, please.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman, and thank you, Dr. Lindsey, for being with us today.

First, just a couple of specific questions and then I want to ask some rather general, perhaps even philosophical, questions.

When you mentioned the possibility of the Soviet Union's being able to use the SS-20 for a very precise attack upon western Europe, and presumably every major city in western Europe, and you said that the NATO alliance would not really be able to respond, given its present arsenal. What would be the likelihood, however, if that should take place, of the United States responding with an ICBM or a SLBM?

• 1640

Mr. Lindsey: Well that would be the only response possible, and the thing that concerns people is that it probably means going to the very horrible ultimate exchange of intercontinental nuclear weapons. If there were to be any hope at all of stopping the conflict, short of that ultimate and dreadful extreme, presumably it would come from something that originated in Europe. Soviet Europe would attack NATO

[Traduction]

Une voix: On procéderait à un référendum.

M. Lindsey: J'ai été fonctionnaire toute ma vie, voilà pour quoi, j'imagine, j'ai tendance à être terre-à-terre plutôt qu'idéaliste. Si on nous consultait, nous répondrions tous que nous voulons éviter d'être anéantis par une guerre nucléaire. Je ne pense pas que l'on fasse avancer les choses en le disant. Soyons plus pratiques, le référendum ne serait pas, selon moi, très utile.

M. Bloomfield: Je crains bien que si une campagne était lancée dans le monde occidental, elle pourrait avoir des répercussions sur notre volonté de résistance sans que l'on en trouve le pendant en Union soviétique. C'est un risque, selon vous?

M. Lindsey: Oui, on court un certain risque. Personne ne veut mourir dans une guerre nucléaire ou classique ou encore être vaincu et perdre sa liberté, à mon avis. Ces trois perspectives sont aussi peu souriantes l'une que l'autre et aucune ne me tente. Je ne pense pas toutefois qu'en se concentrant sur la première jusqu'à se faire mourir de peur, on va éliminer les deux autres.

M. Bloomfield: Monsieur Lindsay, pensez-vous que les Soviétiques veulent vraiment le désarmement?

M. Lindsey: Non, je ne crois pas.

M. Bloomfield: A votre avis, les manifestations en Allemagne de l'Est sont-elles spontanées ou orchestrées par les Soviétiques?

M. Lindsey: Je ne sais pas, je ne puis pas répondre à cette question, peut-être sont-elles spontanées.

M. Bloomfield: Pas d'autres questions pour l'instant, merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup. M^{lle} Jewett, s'il vous plaît.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président et à vous aussi, monsieur Lindsey d'être venu témoigner.

Je vais commencer par vous poser quelques questions concrètes, pour aborder ensuite un domaine plus général et même peut-être plus théorique.

Vous nous avez dit que l'Union soviétique pourrait fort bien recourir aux SS-20 pour mener une attaque bien précise sur l'Europe occidentale et sans doute sur toutes les grandes villes qui s'y trouvent. Vous avez ajouté que l'OTAN ne serait pas vraiment en mesure de contre-attaquer avec l'arsenal dont elle dispose actuellement. Si cela arrivait, quelles seraient selon vous les probabilités de voir les États-Unis contre-attaqués par des missiles balistiques intercontinentaux ou par missiles balistiques lancés par sous-marins?

M. Lindsey: Ce serait la seule contre-attaque possible et ce qui est inquiétant, c'est qu'on en arriverait sans doute au spectacle horrible d'un échange de missiles nucléaires intercontinentaux. Avant d'arriver à une telle extrême et s'il y a la moindre chance d'arrêter le conflit, l'Europe interviendrait peut-être. L'Union Soviétique attaquerait les forces de l'OTAN en Europe qui, sans contre-attaquer à l'extérieur de

[Text]

Europe, but NATO Europe, without reaching outside, could make some sort of response. Otherwise, what you say is the only answer.

Miss Jewett: Yes, well I was just taking the probability of western Europe not being able to respond in any event should that kind of attack be made that you were proposing. Therefore, the response probably would not come from Europe, even if the arsenals were able in theory to make the response, and therefore an ICBM would have to be used.

Mr. Lindsey: Well, it seems an unhappy situation to give the leadership only one possible thing they can do. By providing NATO Europe with a weapons system that was able to respond in kind they would at least have two things they could do. I do not know what they would do.

Miss Jewett: If they were there to do anything.

Mr. Lindsey: They might not be.

Miss Jewett: Thank you. Another specific one, talking just a moment ago with Mr. Bloomfield about steps the Canadian government might take at UNSSOD II, you mentioned particularly the importance of limiting the nuclear arms race, or indeed preventing it, in space, in outer space.

One of the suggestions that has been made to this committee—I guess it has been made by three or four different groups we have heard—was that Canada should join a consortium, preferably through the United Nations, to establish an international monitoring satellite agency which, as you know, has been proposed originally, I believe, by France a few years ago. You might even argue it was proposed in a sense originally by General Eisenhower when he made his recommendation for an open skies policy. What would you think of that kind of concrete proposal that Canada might make in conjunction with other countries?

Mr. Lindsey: That proposal, which I think carries the name ISMA, international satellite monitoring agency, was studied in a very competent report by the United Nations that is in circulation now. I think it demonstrated that technically it was feasible, at a rather large cost, that they could not hope to have anything approaching the resolution of the satellites that the Soviets and the Americans have. I think they felt that from the point of view of management and administration it would pose the United Nations with some problems, perhaps more difficult than anything they ever had to face before. And from the point of view of security, it might oblige the UN to do things that were classified, which I do not believe it has ever done before.

Miss Jewett: It might have led the UN to . . .

Mr. Lindsey: They might only be able to carry this scheme out if some things were kept away from some members and only given to others. For instance, if two hereditary enemies each demanded a picture of the people across the border at increasing frequency, there might very well be objection to that. So the impression I got from the study was that it is an interesting proposal and we are certainly going to hear more

[Translation]

leurs frontières, pourraient offrir une certaine résistance. Autrement, la seule contre-attaque serait celle que vous avez évoquée.

Miss Jewett: Je songeais simplement au cas où l'Europe occidentale ne pourrait contre-attaquer au cas où elle serait agressée comme vous nous l'avez décrit. Donc, ce ne serait probablement pas l'Europe qui contre-attaquerait, même si elle dispose théoriquement de l'arsenal nécessaire et on utiliserait les missiles balistiques intercontinentaux.

Mr. Lindsey: Il est fort peu réjouissant de ne laisser aux gouvernements qu'une seule solution possible. En dotant les forces de l'OTAN d'un système d'armement qui leur permettrait de contre-attaquer, on leur offre au moins deux solutions. J'ignore quelle serait leur réaction.

Miss Jewett: S'ils en ont une.

Mr. Lindsey: Ce n'est pas sûr.

Miss Jewett: Merci. Autre question concrète: il y a quelques instants, vous avez parlé, avec M. Bloomfield, des mesures que le gouvernement canadien pourrait adopter à l'UNSSOD II en insistant, tout particulièrement, sur le ralentissement de la course aux armements nucléaires ou son élimination, pure et simple, dans l'espace, dans l'espace extra-atmosphérique.

Trois ou quatre groupes de témoins ont suggéré au comité que le Canada s'associe à d'autres pays, de préférence par le biais des Nations Unies et crée un organisme international de surveillance des satellites comme la France l'avait proposé il y a quelques années, sauf erreur de ma part. Vous me direz que cette proposition recoupe un peu la politique de l'*open skies*, sur l'accès à l'espace pour tous préconisé par le général Eisenhower. Que pensez-vous de cette proposition bien concrète dont le Canada, ainsi que d'autres pays, pourrait saisir les Nations Unies?

Mr. Lindsay: Vous parlez sans doute de l'ISMA, l'Agence internationale de contrôle de satellites qui a fait l'objet d'un très bon rapport publié par les Nations Unies. Je crois qu'il a été prouvé que ce serait réalisable, sur le plan technique, mais relativement coûteux et que cela ne vaudrait pas l'entente conclue entre les Soviétiques et les Américains à propos des satellites. D'un point de vue administratif, les Nations Unies seraient confrontées à un problème des plus complexes. Quant à la sécurité, l'ONU serait forcée de considérer certains renseignements comme secrets, ce qui à ma connaissance serait nouveau.

Miss Jewett: Cela aurait pu amener l'ONU à . . .

Mr. Lindsay: Une telle proposition serait réalisable à la condition que certains renseignements ne soient communiqués qu'à certains pays. Si deux ennemis «hérititaires» réclamaient de plus en plus souvent des renseignements sur la population se trouvant de l'autre côté de la frontière, il pourrait y avoir des objections. Au premier abord, il s'agit effectivement d'une proposition intéressante qui reviendra certainement sur le

[Texte]

about it. But it has rather frightful administrative difficulties that will have to be overcome.

Miss Jewett: Yes, we have had the proposal in front of us. I have only read it in part and I do not recall that being a major obstacle. Nor do I recall it being a major obstacle that the U.S. and the U.S.S.R. might not come into the consortium—initially might not, although it has been suggested to us that the two great powers, the two superpowers, might indeed find it advisable to come in along the way somewhere.

• 1645

Mr. Lindsey: If they did, it would get the thing off to a much faster start.

Miss Jewett: Yes, but it bothered me just a little when, in another connection, you suggested that one must not propose anything that would irritate the two superpowers.

Mr. Lindsey: But we do it every day.

Miss Jewett: Right. But you suggested that we must not go too far along that route. But in fact, as you say, we do do it. I do not mean one should irritate them just for the sake of irritation. But if in fact large members and numbers of the United Nations see the possibility of a development which would appeal to small- and medium-sized powers and which would enhance international security, I gather you would not object to Canada joining in that effort.

Mr. Lindsey: No, I would not. But I think we would want to study very carefully the organizational and security problems involved in it. The UN study, which was a very competent first step, did not really expose all of those. I think it is worth another look, certainly, but I do not think it is going to be easy or cheap.

Miss Jewett: On the broader question, one of course might lose in a conventional war. Conventional wars usually mean winners and losers, and indeed I assume in the past one has not gone into a conventional war unless one assumed one would win and one would have an advantage; one would gain an advantage for one's own society or for one's security or for one's influence in the world. Therefore if we are ever to reach nuclear disarmament, it would then have to go beyond and extend to conventional disarmament. Indeed, let us face it: we would have to remove violence as a means of settling international disputes. That would be the goal toward which we would aim.

But the question that has been troubling some of us for a little while is that we are tending to use conventional war ideas in this nuclear age, and in fact when you say none of us wants to die in a nuclear war, it is not just the present generation. Of course that is true. It is that a nuclear war would involve the death of the planet; the extinction of the planet. It would involve the destruction of future generations. They simply would not exist. We have a great deal of evidence, as you know, that a large-scale nuclear war would have that result.

[Traduction]

tapis, mais elle comporte d'énormes difficultés sur le plan administratif qui devront être surmontées.

Mlle Jewett: Oui, nous avons pu jeter un coup d'oeil au rapport que je n'ai lu qu'en partie, mais je ne me souviens pas que cela pose de tels problèmes. Ce ne serait pas un obstacle ni pour les États-Unis ni d'ailleurs pour l'URSS. L'URSS pourrait refuser de s'associer, du moins au début bien qu'on ait dit que les deux grandes superpuissances pourraient décider de le faire un peu plus tard.

M. Lindsey: Si elles le faisaient, on pourrait accélérer les choses.

Mlle Jewett: Oui, mais ce qui me chiffonne un peu, c'est que d'après vous il faut éviter de leur proposer quelque chose qui pourrait les irriter.

M. Lindsey: C'est ce que nous faisons tous les jours.

Mlle Jewett: C'est exact. Mais il faut éviter d'aller trop loin, selon vous. Pourtant, comme vous le dites, nous ne les ménageons pas. Je ne veux pas dire par là qu'il faut les irriter pour rien. Un grand nombre de pays membres des Nations Unies envisagent la possibilité de créer un organisme qui rassemblerait des pays de puissances mineures et moyennes, ce qui contribuerait à renforcer la sécurité internationale. Je suppose que vous ne vous opposeriez pas à ce que le Canada se joigne à eux.

M. Lindsey: Non, mais il faudrait étudier très attentivement les problèmes d'organisation et de sécurité que cela poserait. Le rapport des Nations Unies qui constitue un premier pas valable dans cette direction n'a pas fait ressortir toutes les difficultés. Il vaudrait assurément la peine de réexaminer la proposition mais cela ne va pas être commode ni bon marché.

Mlle Jewett: Pour aborder un sujet plus général, il se peut bien sûr que l'on perde dans le cas d'une guerre classique. Il y a toujours des vainqueurs et des vaincus et j'imagine que dans le passé on ne se lançait pas dans une guerre classique sans être persuadés d'en retirer des avantages pour son propre pays, sa propre sécurité ou pour assurer son influence dans le monde. Si jamais nous parvenons au désarmement nucléaire, il faudrait sans doute aller au-delà du désarmement classique. Car il faut voir les choses en face et éliminer tout recours à la violence pour régler les querelles internationales. C'est l'objectif qu'il faut viser.

Ce qui dérange certains d'entre nous depuis quelque temps, c'est que nous sommes enclins à penser en termes de guerre classique alors qu'on est en pleine ère nucléaire et quand vous nous dites que personne ne veut mourir dans une explosion nucléaire, cela ne s'applique pas seulement à la génération actuelle. C'est une évidence et la guerre nucléaire entraînerait l'anéantissement de toute la planète et la destruction des générations à venir. Celles-ci n'existeraient tout simplement pas et tout prouve, comme vous le savez, que c'est à cela qu'aboutirait une guerre nucléaire de grande ampleur.

[Text]

I wanted to ask you if you believe in a nuclear war there are winners and losers.

Mr. Lindsey: I do not believe a nuclear war would be the end of the planet. I think it would be effectively the end of life as known in the countries that were the main participants. But I suspect if you lived in the southern hemisphere you might come out of the war comparatively better off. I do not think there would be any damage done there, and the countries that survived it there unscathed—perhaps would be glad it had happened, I do not know. But it would be really bad news for the people where the weapons fell, for sure.

So I do not think one should go too far and talk about the extinction of life on the planet. I do not think that would happen. Of course, because of the horrible effects of radiation, there is, as you point out, a concern that the next generations would have to pay some of the price, and not just the present one. It is questionable how far that is true. There is certainly some truth in it. But I think the people who participated in a big nuclear war—both sides would be losers, certainly.

Miss Jewett: And there would be no winners.

Mr. Lindsey: Perhaps if you lived in the third biggest country in the world and you wanted to be the first biggest and you were not hit in the nuclear war, you would be rather pleased it had happened, because you would suddenly be in first place. But I do not think the participants would be winners.

• 1650

Miss Jewett: In that case, one of our initial aims should probably be for us to look at deterrence in a new way, as global deterrence. What we are deterring is the peril of extinction or near extinction and there are no, in a sense, external enemies to the concept in which we are all involved. That being the case—and I think this is partly behind the George Kennan kind of thinking we have been reading about over the last year—would you say that one of the first steps is the one he proposed? If it could be done, to persuade both of the superpowers, and I believe he said both although he wanted the United States to take the initiative in proposing the idea—not in doing it, in proposing it—to reduce their present nuclear arsenals by 50 per cent. What effect, assuming the United States proposed it—it perhaps is not likely but let us assume for the sake of argument, it was done—would that have, do you think, on reducing international insecurity?

Mr. Lindsey: I think if both the superpowers reduced their strategic nuclear arsenals to half the strength they have now, we would still have mutual stable deterrence. From a military and security point of view, I do not think the world will be very different. As far as money is concerned, I do not think they would save very much by destroying things they had already built. But where it might make people a little more co-operative is that it would look as if people were not quite as nervous and that they were being more co-operative. I think it would have a political pay-off, but from a straight military or strate-

[Translation]

Je voudrais vous demander si, d'après vous, il y aurait des vainqueurs et des vaincus dans une guerre nucléaire.

M. Lindsey: Je ne pense pas qu'une guerre nucléaire entraînerait l'anéantissement de la planète mais plutôt qu'elle détruirait toute vie, telle que nous la connaissons dans les principaux pays participants. J'imagine que les habitants de l'hémisphère sud pourraient très bien s'en sortir comparativement mieux. Je ne pense pas que les pays qui se trouvent dans cette partie du monde seraient touchés et peut-être seraient-ils satisfaits de la tournure des événements, je l'ignore. Ce serait vraiment une catastrophe, évidemment, pour ceux qui seraient touchés par les bombes.

Il ne faut donc pas aller trop loin et parler de l'anéantissement de toute vie sur notre planète. Cela ne devrait pas arriver, à mon avis. Bien sûr, étant donné les effets atroces des retombées radioactives, il y a motif de s'inquiéter, comme vous nous l'avez signalé pour les générations futures et pas seulement pour les habitants actuels de la planète. Je ne sais jusqu'à quel point cela est vrai. Les perdants dans le cas d'une guerre nucléaire importante seraient certainement les grandes puissances participantes.

Miss Jewett: Il n'y aurait pas de vainqueurs.

M. Lindsey: Le pays occupant la troisième place en ordre d'importance dans le monde qui veut accaparer la première et ne serait pas touché par la guerre nucléaire serait peut-être assez content mais ceux qui y auraient participé directement ne s'en sortiraient pas vainqueurs.

Miss Jewett: Il faudrait donc commencer sans doute par étudier de nouveaux moyens de dissuasion généraux. Nous essayons d'écarter le risque d'extinction complète ou presque et nous nous y consacrons tous, dans une certaine mesure. C'est ce qui explique peut-être en partie les arguments de George Kennan dont nous avons entendu parler depuis l'année dernière et à ce propos conviendrait-il d'adopter ce qu'il a proposé? Il faudrait persuader les deux grandes puissances, encore qu'il veuille que les États-Unis prennent l'initiative de lancer le projet, non pas de le mener à bien, de réduire de 50 p. 100 leur arsenal nucléaire respectif. A supposer que les États-Unis prennent l'initiative d'une telle proposition... Peut-être n'est-ce qu'une hypothèse. Cela aurait-il pour effet, selon vous de réduire le climat d'insécurité sur la scène internationale?

M. Lindsey: Même si les deux superpuissances diminuaient leur arsenal nucléaire stratégique de moitié, la puissance de dissuasion resterait la même des deux côtés et cela ne changerait pas grand-chose sur le plan militaire et celui de la sécurité. Pour ce qui est de l'aspect financier, elles n'épargneraient pas beaucoup en détruisant le matériel déjà construit. Les deux camps feraient toutefois preuve d'un peu plus de coopération et la tension se relâcherait. Sur le plan politique, ce serait un avantage mais ne représenterait pas grand-chose d'un point de vue purement militaire ou stratégique.

[Texte]

gic standpoint, I do not think it would make very much difference.

Miss Jewett: Well, I suppose what I am really asking is how much do you, in your military analysis, examine what might be called confidence-building or the psychological consequences of acts that might be taken?

Mr. Lindsey: Oh, quite a lot. One of the most common of the confidence-building measures discussed, and actually carried out occasionally, is the notification of big military exercises. If the other side suddenly assembles all its tanks and goes rumbling over the fields, you might think they were about to start the war, but if they had told you they were going to have an exercise and, better still, invited an observer, then you feel quite confident. A lot of that is done and it certainly reduces the temperature of suspicion. It is one form of confidence-building, and there are others.

Miss Jewett: Are there any specific measures along this line, not necessarily that one, that you think Canada should take initiative in proposing? Or do you think we are so bound up in the whole concept of the alliance that it is unlikely we would even wish to take the initiative?

Mr. Lindsey: Well, it is my opinion that Canada has already been quite to the fore in the MBFR discussions over suggestions about confidence-building measures. I think in the Madrid CSCE conference the same thing has been true. I do not know if Mr. Beckett would like to say something about that, because as the Director of Arms Control Policy he has a lot more to do with that particular aspect than I do.

The Chairman: Mr. Beckett, please.

Mr. W.M. Beckett (Director, Arms Control Policy, Department of National Defence): Mr. Chairman, as Dr. Jewett perhaps is aware, in Madrid not only are there alliance members present but also Warsaw Pact and indeed representatives all the European states, with the exception of Albania, totalling 33 Europeans and the two North Americans. The principal outcome, in addition to getting a balanced document on the implementation of the Helsinki Final Acts so far, what we seek in Madrid—we, the West, as a whole and I think generally the neutral and non-aligned countries is precisely that, a conference on disarmament in Europe. As was mentioned last week I think, I recall that the approach there would be to begin with the confidence-building measures of the sort described, and then to work towards eventual reductions. In other words, to turn the MBFR process on its head.

• 1655

Regarding putting it into a UN context, I return perhaps the question to you. Should one contemplate confidence-building measures on a global scale, which tends to be the UN concern, or ought one to begin a little more modestly, a little less ambitiously, with the area of greatest concern—to wit, the

[Traduction]

Mlle Jewett: Dans votre analyse militaire, quelle part attribuez-vous aux mesures ayant des conséquences psychologiques ou permettant de restaurer la confiance?

M. Lindsey: Oh, elles sont importantes. L'une des mesures dont on discute le plus souvent et qui est d'ailleurs adoptée de temps à autre c'est celle qui consiste à avertir l'adversaire que l'on va entreprendre de grandes manoeuvres militaires. Si l'autre camp décide tout à coup de rassembler tous ses tanks et de partir en manoeuvres, on peut s'imaginer qu'il part en guerre et, pour l'éviter et instaurer un climat de confiance, on s'avertit mutuellement qu'il s'agira de manoeuvres ou, et c'est mieux, on invite l'adversaire à y assister en observateur. Cela se fait souvent et aide assurément à dissiper les soupçons. Il s'agit donc d'une forme de mesure visant à restaurer la confiance mais il y en a d'autres.

Mlle Jewett: Y en a-t-il d'autres de cet ordre, pas nécessairement celle-là, que le Canada devrait prendre l'initiative de proposer? Pensez-vous que nous nous en tenons trop aux principes de l'alliance pour ne pas même désirer prendre l'initiative?

M. Lindsey: Je crois que le Canada a déjà fait plus que sa part en proposant des mesures visant à restaurer la confiance lors des conversations sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces et aussi, d'ailleurs, à la conférence de Madrid sur la sécurité et la coopération en Europe. M. Beckett voudra peut-être ajouter une remarque car il est plus familier de ces questions que moi en sa qualité de directeur de la politique du contrôle de l'armement.

Le président: Monsieur Beckett.

M. W.M. Beckett (directeur, Politique du contrôle des armements, ministère de la Défense nationale): Monsieur le président, comme M^{lle} Jewett le sait sans doute, la conférence de Madrid réunit non seulement trois membres de l'alliance mais aussi des délégués des pays signataires du Pacte de Varsovie, des représentants de tous les États européens, à l'exception de l'Albanie, soit 33 pays européens et les deux pays composant l'Amérique du Nord. Nous avons essayé de rédiger un document portant sur l'application de l'Acte final d'Helsinki et tous les pays occidentaux ainsi que les pays neutres et non alignés ont essayé d'obtenir à Madrid l'organisation d'une conférence sur le désarmement en Europe. Comme on l'a dit la semaine dernière, il s'agirait de commencer par adopter des mesures permettant de restaurer la confiance entre les parties avant d'arriver à une réduction de l'armement. Tout cela pour enclencher le processus de réduction mutuelle et équilibrée des forces.

Pour ce qui est d'aborder ces questions dans le cadre de l'ONU, je vous renvoie la balle. Faut-il adopter la démarche de l'ONU concernant les mesures de confiance à l'échelle mondiale et se montrer un peu moins ambitieux, commencer plus modestement et régler le problème le plus inquiétant,

[Text]

continent of Europe. That is for consideration but, certainly, the West has arrived at a particular position, both in respect of wanting the conference and, also, in terms of the particular sorts of confidence-building measures we would wish to see developed and agreed there. One of the particular criteria we would wish to see would be to make them mandatory, rather than voluntary as is the case at present.

Miss Jewett: Yes, Mr. Chairman, I agree. That is one of the most important outcomes of the Helsinki Accords. While I do agree with you that western Europe of course is very important, and eastern Europe and all the nations which are together in the Helsinki process, nevertheless, the United Nations is going to be addressing a large number of other trouble spots in the world, and the ways in which we might secure measures toward disarmament. That is why I specifically want to know whether you, Mr. Beckett, in your work are looking at what may be done specifically at UNSSOD II?

Mr. Beckett: Yes, indeed, Dr. Jewett, we are, and I wonder if I could return to this confidence-building measure question again. The United Nations has its own rather modest study on confidence-building measures and Canada has been represented on, and participated in, that. It is not nearly as far along and there is indeed, although one hates to sound patronizing, I must say a certain educational problem and process to be gone through with some of the other participants who view life differently and are not sure whether they wish to participate or not. But the UN has indeed become seized of that problem. I am by no means confident that it has been carried to the point where it could be developed into a useful proposal by June. I do not think the department has thought in these terms in the sense that we have not seen confidence-building measures as a specific recommendation for UNSSOD II, out of which one might conclude that, given our direct interest in the European side, we would prefer to try Europe first. I am not sure that judgment has been made in those terms, but one could so infer from the positions we have taken so far.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much. I think we understood each other. Thank you, madam. Now next on my list is Mr. Munro, followed by Mr. Gimaiel and Mr. Gamble. Mr. Gimaiel has left? Thank you, Mr. Munro, please.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you, Mr. Chairman. I have a particular cause for thanking Dr. Lindsey for his presentation today, because I think he has resolved, or should have resolved, in our minds the dilemma that has been confronting all of us. Yesterday we heard from beginning to end of the horrors that would confront the world in the event of a nuclear holocaust, and I do not think any of us came away from here yesterday without being deeply depressed by that contemplation.

The concentration, however, was on war. And we were enjoined on many many occasions, and we have been enjoined again today, to get out of our minds trying to think of the next war in terms of World War I and World War II. We are not here today to talk about war. We are talking about peace and

[Translation]

celui du continent européen? L'Occident a adopté une position bien précise: il réclame la tenue de cette conférence ainsi que des mesures permettant de restaurer la confiance. Au lieu de les laisser au bon vouloir des parties, comme c'est le cas actuellement, nous voudrions qu'elles constituent une obligation.

Miss Jewett: Oui, d'accord, monsieur le président. C'est là l'une des issues les plus importantes des Accords d'Helsinki. Je reconnais l'importance du rôle joué par l'Europe occidentale, les pays de l'Est et tous les pays signataires de l'Accord d'Helsinki. Toutefois, les Nations unies seront appelées à régler les problèmes posés par d'autres points chauds à travers le monde ainsi que celui du désarmement. Voilà pourquoi je voulais savoir si vous vous penchiez, monsieur Beckett, dans le cadre de votre travail, sur les recommandations à présenter à UNSSOD II?

M. Beckett: Oui, effectivement, mademoiselle Jewett, et j'aimerais en revenir au sujet des mesures visant à restaurer la confiance. Les Nations unies ont effectué une étude modeste là-dessus et le Canada y a participé. On n'a pas beaucoup progressé et, sans tomber dans le paternalisme, il faut bien reconnaître que certains autres participants devraient prendre mieux conscience du problème car ils voient la vie sous un angle différent et ne savent pas encore s'ils voudront faire leur part. Mais les Nations unies ont été effectivement saisies de la question. Je ne suis pas sûr du tout qu'une proposition sera prête d'ici le mois de juin. Nous n'avons pas encore présenté des recommandations afin de restaurer la confiance concrètes en vue de L'UNSSOD II d'où l'on pourrait conclure qu'étant donné l'intérêt direct que nous éprouvons pour le camp européen nous préfererions commencer par là. Je ne pense pas que le ministère ait envisagé la situation dans ces termes mais c'est ce qu'on pourrait en déduire d'après l'attitude que nous avons adoptée jusqu'à présent.

Miss Jewett: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup. Je crois que nous sommes compris, merci madame. L'intervenant suivant sur ma liste est M. Munro qui sera suivi par MM. Gimaiel et Gamble. M. Gimaiel est parti? Merci. Monsieur Munro, à vous la parole.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci, monsieur le président. J'ai toute raison de remercier M. Lindsey de l'exposé qu'il nous a fait aujourd'hui car je crois qu'il a éliminé—ou devrait l'avoir fait—dans nos esprits, le dilemme auquel nous étions tous confrontés. Hier, on n'a cessé, du début à la fin de nous parler d'atrocités, de l'holocauste nucléaire et je pense qu'aucun d'entre nous n'a quitté la séance sans être terriblement éprouvé par cette perspective.

On a parlé de la guerre et on nous a exhorté, à plusieurs reprises, comme ce fut le cas aujourd'hui, à cesser de voir la troisième guerre mondiale comme s'il s'agissait de la première ou de la deuxième. Mais nous ne sommes pas ici aujourd'hui pour discuter du même sujet. Nous allons parler de la paix, de

[Texte]

the ways of achieving and accomplishing and making permanent peace.

• 1700

In the middle paragraph on page 4, Dr. Lindsey has put it very, very clearly, and I think it is worth repeating and reading into the record:

In discussing strategic nuclear weapons it is important not to be so obsessed by their undoubted power of destruction that one neglects to realize their power to *deter* major war. The world has very great cause to be gratified that all our wars since 1945 have been well below the scale of a World conflagration. For most countries, including Canada, they have been quite small and far away. If we have strategic nuclear deterrence to thank for this, let us give it its proper due not withstanding the potential power for destruction if the deterrence should ever fail.

There is a mind set in some people's minds about the horrors of war and they are not obviously on the same scale or in the same proportion or at the same level as the horrors of World War I and World War II. We are all aware of that. But, as I say and I repeat, the important thing is that we are talking about peace, and I think those good people yesterday were also talking about peace, but they were overwhelmed by that terror that confronts the failure of deterrence. But they did not say it in those terms. It is the deterrence, really, that we should be thinking about, I suggest, in this committee.

We have learned from other representations that have been made to us about the balance on the ground in Europe, and whether it is pro-Warsaw Pact or pro-NATO, and then the intercontinental balance; and then a third dimension was added that has been spoken of today, the danger of entering into a third element and trying to achieve a triple balance or equilibrium in space. We had some of the witnesses suggest that there is evidence that there is beginning to take form a race in space for arms. I would like to ask Dr. Lindsey: At those three levels—on the ground, intercontinentally and in space—first of all, is there any evidence that he knows of, of the beginnings of a race in space in an armament way? Not just observation; I mean destructive arms. And, if it were to begin, would this be destabilizing; to what degree would it be destabilizing and then involve us in this great holocaust about which we heard so much yesterday?

Mr. Lindsey: There is very good evidence that the Soviets have done some experiments on an anti-satellite device. Several times in the last 15 years they have launched what appeared to be a target satellite, and then two or three days later another one goes up and gets very close to it and then blows it up or comes so close that it could have blown it up. Those are normally done at rather low altitude. But it is not a highly developed program.

[Traduction]

la façon d'y arriver et de la façon d'y arriver une fois pour toutes.

Le paragraphe se trouvant au milieu de la page 4 du mémoire de M. Lindsey nous l'explique bien et je crois qu'il vaut la peine de le faire consigner au compte rendu:

Lorsqu'on discute des armes nucléaires stratégiques, il importe de ne pas se laisser obséder par leur indéniable puissance de destruction, au point d'en oublier leur pouvoir de dissuader un conflit d'importance. Le monde a tout lieu de se réjouir de n'avoir essuyé, depuis 1945, que des conflits d'une ampleur bien moindre qu'une guerre mondiale. Les quelques conflits isolés dont les habitants de la plupart des pays, y compris le Canada, aient eu connaissance, se déroulaient au loin. C'est aux moyens de dissuasion nucléaires stratégiques que nous devons d'avoir été ainsi épargnés. Nous devons donc en reconnaître l'utilité, en dépit du danger de destruction qu'ils laisseraient planer, advenant l'échec de la dissuasion.

Certaines personnes se font une idée préconçue de la catastrophe que pourrait représenter une guerre qui ne revêt pas pour eux les mêmes proportions ou le même caractère que les atrocités de la Première et de la Deuxième Guerre mondiale et nous le savons tous. Je le répète, ce qui est important, c'est que nous discutons de la paix, tout comme ces braves gens venus témoigner hier mais qui étaient terrorisés à l'idée que la dissuasion ne serait pas suffisante, même s'ils ne nous l'ont pas dit en ces termes. Le comité devrait à mon avis réfléchir aux moyens de dissuasion.

D'autres témoins nous ont parlé de l'équilibre des forces sur le terrain en Europe, de celles du Pacte de Varsovie et de l'OTAN, de l'équilibre intercontinental et d'une troisième dimension évoquée aujourd'hui et qui porte sur un autre risque puisqu'il s'agit d'arriver à un triple équilibre dans l'espace. Certains des témoins nous ont signalé qu'on avait la preuve d'un début de course aux armements dans l'espace. J'aimerais demander à M. Lindsey, si, à sa connaissance, on a déjà la preuve d'un début de course aux armements aux trois niveaux—sur le terrain, pour les missiles intercontinentaux et dans l'espace? Je ne parle pas simplement d'activités d'observation mais d'armes destructrices. Si c'était vraiment le cas, dans quelle mesure serait-ce déstabilisateur et cela pourrait-il nous entraîner dans l'holocauste dont nous avons tellement entendu parler hier?

M. Lindsey: On a accumulé suffisamment de preuves comme quoi les Soviétiques ont effectué certaines expériences sur un engin antisatellite. A plusieurs reprises, au cours des 15 dernières années ils ont lancé ce qui semble être un satellite cible, suivi, deux ou trois jours plus tard d'un autre qui s'en approche tellement près qu'il pourrait le faire exploser, ce qui a déjà été le cas. Ces opérations s'effectuent normalement à une altitude assez basse, mais il s'agit d'un programme qui n'est pas tellement avancé.

[Text]

The United States is developing a non-nuclear anti-satellite device that would actually be launched from an F-15 fighter-type airplane.

But I would say that both those programs are very preliminary. One reason why I answered one of the first questions—What would be a good place to start arms control?—I think the place to start is some area that is not very far developed yet. I believe myself that an arms race in space or the development of an ability to destroy space vehicles would be destabilizing. I think the way we monitor arms control compliance now is largely with photographic satellites and if that were denied us we would not be able to check up on the compliance. So I would say anti-satellite devices look as if they are on their way. There is a good place to put the brakes on before they have gone very far.

• 1705

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Would ISMA, the satellite monitoring agency that is proposed by a number of witnesses and also about which there is a study from the UN, have any ability to monitor developments in space, or will it be designed primarily for monitoring developments and changes of location of arms, and so on, on earth only?

Mr. Lindsey: I would assume that the sort of satellites ISMA could put into orbit would have a rather poor capability to discriminate small objects on the ground, and that is all it would have. It probably would be used for studying the surface of the earth. I do not think it could see men and the small vehicles in the sort of detail that is almost certainly available to the best photographic satellites. I do not think it would be useful for monitoring activity in space.

It would, if you like, be a low-class camera with a blurred eye. It could see big things; it probably could see warships; it could spot big fires and smoke and that sort of thing.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): The suggestion was made that the advanced technologies—and this would be particularly true if the U.S.A. and the U.R.S.S. were to join the ISMA project initially—that have been developed by the superpowers for surveillance would be available to ISMA, and that in that case they would be capable of detecting movements.

But leaving that aside just for the moment, and bearing in mind that we probably do have cause to be grateful for the mutual deterrence situation, in which we now are, for preventing the outbreak of something more horrible than we have ever wanted to contemplate; bearing in mind also that there was a long period when there was not a balance, when there was a lead by one of the superpowers; and bearing in mind also the responsible manner in which that lead was being managed; then I wonder if I am correct in coming to the conclusion that the imbalance, the triggering mechanism of this horrible war, would probably have to be an overwhelming imbalance in

[Translation]

Les États-Unis mettent actuellement sur pied un engin antisatellite non nucléaire qui pourrait être largué d'un avion de combat du type du F-15.

Les deux programmes n'en sont qu'à leurs débuts. Voilà qui explique pourquoi j'ai répondu qu'il conviendrait de commencer le contrôle de l'armement dans l'espace car il n'est pas encore très militarisé. J'estime que la course aux armements dans l'espace ou la mise sur pied d'une capacité de destruction des engins spatiaux seraient déstabilisateurs. C'est grâce aux satellites photographiques que nous nous assurons que les autres pays respectent bien les normes en matière de contrôle de l'armement et sans eux, cela nous serait impossible. Il me semble que la course aux engins antisatellites est déjà entamée et ce serait le secteur idéal pour intervenir avant que les choses n'aillent trop loin.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): L'ISMA, l'agence de surveillance des satellites qui a été proposée par plusieurs témoins et a fait l'objet d'une étude des Nations unies serait-elle en mesure de surveiller la situation dans l'espace ou serait-elle chargée avant tout de surveiller essentiellement ou avant tout, les déplacements dans la concentration des armements, sur terre?

M. Lindsey: J'imagine que des satellites envoyés sur orbite par l'ISMA pourraient difficilement faire la distinction entre des objets de taille réduite situés sur terre. On y recourrait probablement pour étudier la surface de la terre. J'imagine qu'on ne pourrait pas obtenir une photographie détaillée, comme c'est le cas aujourd'hui avec les satellites photographiques de pointe, des mouvements de troupe et de véhicules de petite taille. Je ne pense donc pas que l'agence serait utile pour surveiller les activités spatiales.

On pourrait comparer cet engin à une mauvaise caméra dont l'image serait «embrouillée». Elle pourrait déceler des objets de taille considérable, sans doute des navires de guerre, des incendies importants, de la fumée, etc.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): On a dit que les techniques de pointe élaborées par les superpuissances pour des activités de surveillance seraient mises à la disposition de l'ISMA qui serait donc capable de suivre les mouvements de troupe ou de matériel, surtout si les États-Unis et l'URSS acceptaient de collaborer au projet ISMA.

Laissons un instant cette question de côté, je suppose qu'il faut se féliciter du fait que les pouvoirs de dissuasion empêchent actuellement que la situation ne dégénère en une catastrophe beaucoup plus atroce que celle que l'on peut imaginer. Par ailleurs, pendant longtemps il n'y a pas eu d'équilibre et l'une des superpuissances avait l'avantage sur l'autre mais a adopté une attitude raisonnable. Dois-je en conclure que le mécanisme qui déclencherait cette guerre atroce, ce serait précisément la supériorité massive dont disposerait l'un des adversaires? Est-ce que c'est bien exact ou suffit-il que la balance penche légèrement en sa faveur?

[Texte]

favour of the other superpower. Is that a correct conclusion? Or just a miniscule imbalance?

Mr. Lindsey: It is true that in the late 1940s and the 1950s, and perhaps even part way into the 1960s, the United States had a near monopoly of major intercontinental weapons systems and they did not start a nuclear war with it. They behaved very responsibly. I think today the two forces are both big enough that the other one would not start anything. I do not think a small numerical advantage would provide much of an incentive to start anything.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): On either side.

Mr. Lindsey: On either side, no. It is not as if it were weapon against weapon, annulling. The question is whether the weaker side would still have enough left to retaliate if it were struck with a full blow, and I would say that today they do, with plenty to spare.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you, Dr. Lindsey.

The Chairman: Thank you very much.

Dr. Hudecki replaces Mr. Gimaiel, and then Mr. McRae will take over from Dr. Hudecki; and Mr. Flis. So next, Dr. Hudecki, please, Mr. Gamble, Mr. McRae, Mr. Wenman, Mr. Flis, Honourable Mr. McKinnon and Mr. Fretz.

• 1710

Mr. Hudecki: Dr. Lindsey, you mentioned using nuclear warheads on a battlefield, and it is difficult for me to visualize how these could be used. How would you compare them with any of the conventional weapons—leaving aside the fall-out—in relation to the equipment necessary, the force, the distances that would be covered? I just cannot picture how nuclear weapons can be used on the battlefield, comparing them, say, with those of World War II.

Mr. Lindsey: The best comparison would be the use of medium artillery. It is possible to put a nuclear weapon into an eighth-inch calibre shell, and both sides have done that.

Mr. McKinnon: What calibre?

Mr. Lindsey: Eighth inch. So, in a sense it is a matter of a very much more powerful artillery barrage.

However, in addition to guns whose range might be, say, 10 miles, we have a whole family of rockets that can go up to 150 miles. In the case of the shorter-range ones, the artillery-delivered projectile, it would probably be a matter of virtually direct fire where an observer notices a heavy concentration of tanks, and instead of calling for conventional artillery fire, he calls for one nuclear weapon where perhaps he would have used all the guns he could muster otherwise. It starts with a

[Traduction]

M. Lindsey: Il est vrai qu'à la fin des années 40, dans les années 50 et pendant une partie des années 60, les États-Unis qui disposaient d'un quasi-monopole sur les principaux missiles intercontinentaux n'en ont toutefois pas profité pour déclencher une guerre nucléaire et se sont comportés de manière très raisonnable. Aujourd'hui, les deux forces en présence savent que l'adversaire est suffisamment bien armé pour ne pas prendre l'initiative des hostilités. Je ne pense pas qu'un mince avantage numérique les pousse à commencer les hostilités.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Ni d'un côté, ni de l'autre.

M. Lindsey: Ni d'un côté, ni de l'autre, c'est bien cela. Ce n'est pas comme si chaque arme s'annulait. La question est de savoir si le camp le plus faible aurait encore suffisamment de munitions pour contre-attaquer s'il était touché de plein fouet et je dirais que dans les circonstances actuelles il leur en resterait beaucoup.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci, monsieur Lindsey.

Le président: Merci beaucoup.

M. Hudecki remplace M. Gimaiel qui sera suivi par MM. McRae et Flis. Donc, dans l'ordre, MM. Hudecki, Gamble, McRae, Wenman, Flis, McKinnon et Fretz.

M. Hudecki: Monsieur Lindsey, vous avez parlé d'utiliser des ogives nucléaires en cas de conflit et je ne vois pas comment on pourrait le faire. Quelle comparaison pourriez-vous faire entre ces ogives nucléaires et les armes conventionnelles—mises à part les retombées—en ce qui concerne le matériel nécessaire et les distances à parcourir? Je ne vois pas comment l'on pourrait se servir de telles armes par comparaison à celles qui ont été utilisées au cours de la seconde guerre mondiale.

M. Lindsey: La meilleure comparaison est celle qui peut être faite avec l'artillerie moyenne. Il est possible de mettre une ogive nucléaire dans un obus d'un calibre de 8 pouces, ce qui s'est déjà fait des deux côtés.

M. McKinnon: De quel calibre?

M. Lindsey: De 8 pouces. Donc, dans un sens il s'agit d'une artillerie de barrage beaucoup plus puissante.

Toutefois, en plus des canons d'une portée disons de 10 miles, il existe également toute une famille de roquettes qui ont un rayon d'action de 150 miles au maximum. En ce qui a trait aux projectiles ayant un rayon d'action plus court, il s'agit d'ogives lancées par tir d'artillerie, toute attaque se ferait probablement directement, ainsi un observateur remarquerait une forte concentration de chars d'assaut et au lieu de faire appel à l'artillerie conventionnelle, il répondrait en utili-

[Text]

very much more powerful artillery and goes up from there with rocket-propelled devices.

Mr. Hudecki: Would you consider that the smallest weapon system would be about the size of probably the largest we have had in the artillery range?

Mr. Lindsey: The United States, a few years ago, had a weapon called the Davy Crockett, which was a smaller one than that. They have withdrawn it from service, because they realized that it was too dangerously small. It might blow our side up instead of the other side. I will just see what kind of weapons they have in the military balance here, but I think we will find that the eighth-inch one is probably the smallest.

Mr. Hudecki: It will follow the same pattern again, there will be complete destruction in the centre and a sort of fall-out, which will create a delayed radiation reaction and then the long-term reaction.

Mr. Lindsey: There are some 203-millimetre shells, which would be about eighth-inch, and some 155-millimetre, which is more like a six-inch, and in the case of the Soviet Union, a 180-millimetre, which is maybe about a seven-inch. So it would be big artillery and the Davy Crockett is gone.

I think it is likely that they would be burst in the air for maximum effect and there probably would not be serious fall-out as a result. And, of course, there is the famous enhanced radiation weapon, the neutron bomb, which we have heard so much about. This is almost certainly the way it would be used, because it is most successful as an antitank weapon. But, beyond the artillery range, the use of rockets that might go to 50 or 100 or 150 miles would be more an interdiction weapon, for the destruction of bridges or concentrations that had been spotted from the air.

Mr. Hudecki: Is there a system whereby these weapons are accounted for at the present time? Or is there any system in the world at all as to how many of these smaller nuclear weapons are accounted for?

Mr. Lindsey: In this book they hope to list the number of nuclear-capable launchers, but they do not know how many shells they have. We can count the Russian guns, but we cannot tell what their ammunition is, and of course a nuclear-capable gun may or may not have nuclear ammunition provided for it.

Mr. Hudecki: The last question I have is this: We constantly hear of an accumulation of arms, the addition and different variety of these various missiles, but we never hear of any of them being dismantled. They just cannot keep accumulating them more and more, there must be some system whereby they are taken down again. Is there any kind of record being kept of how many are being made obsolete and are defused in some way?

[Translation]

sant une arme nucléaire là où il aurait peut-être utilisé autrement toutes les armes sur lesquelles il aurait pu mettre la main. Donc au début il y a un feu d'artillerie beaucoup plus puissant et ensuite interviennent des ogives lancées par roquette.

M. Hudecki: Pensez-vous que les armes les plus petites soient approximativement de la taille des plus grosses pièces d'artillerie que nous avions avant?

M. Lindsey: Il y a quelques années, les États-Unis avaient une arme appelée Davy Crockett qui était plus petite que cela. Ils ne l'utilisent plus maintenant parce qu'ils se sont rendus compte qu'elle était dangereusement petite. En fait, elle risquait de faire plus de dommages à ceux qui s'en servaient qu'aux adversaires. Je vais essayer de voir le type d'arme qui existe mais à mon avis je crois que le calibre de 8 pouces est probablement la plus petite.

M. Hudecki: On constatera la même progression c'est-à-dire une destruction complète au centre, un genre de retombées qui entraîneront des radiations après-coup et ensuite une réaction à long terme.

M. Lindsey: Il y a des obus de quelque 203 millimètres qui seraient plus ou moins de 8 pouces et il y en a d'autres de quelque 155 millimètres, ce qui serait plus ou moins 6 pouces; dans le cas de l'Union soviétique, un obus de 180 millimètres qui serait approximativement de 7 pouces. Ce sont de grosses pièces et le Davy Crockett américain n'existe plus.

A mon avis, il est probable que ces obus éclateraient en l'air pour que l'impact soit maximum et il n'en résulterait pas de graves retombées. Bien entendu, il y a la fameuse bombe à neutron dont on a beaucoup parlé. C'est presque certainement de cette façon qu'elle serait utilisée, étant donné que c'est la meilleure arme contre les chars d'assaut. Mais après avoir utilisé les pièces d'artillerie, on aurait recours aux roquettes d'un rayon d'action de 50, 100 ou 150 miles qui serviraient à la destruction de ponts ou de concentrations armées qui auraient pu être repérées par avion.

M. Hudecki: Existe-t-il à l'heure actuelle un système-son répertoire? Existe-t-il dans le monde un système qui répertorie toutes ces petites armes nucléaires?

M. Lindsey: Dans ce livre, ils espèrent répertorier le nombre de lanceurs d'ogives nucléaires sans toutefois savoir combien d'obus elles contiennent. Nous pouvons recenser les armes russes mais nous ne pouvons pas prédire quelles munitions ils utilisent et bien entendu il se peut que les lanceurs puissent ou non lancer des ogives nucléaires.

M. Hudecki: Ma dernière question porte sur le fait que nous entendons constamment parler de l'accumulation des armements, ainsi que des différents types d'armes et de différents types de missiles, mais nous n'entendons jamais dire que l'on démantèle aucune d'entre elles. Il n'est plus possible de continuer à les accumuler il faut mettre au point un système pour les démanteler. Est-ce que l'on garde le compte du nombre d'armements rendus désuets et de ceux qui sont désamorçés?

[Texte]

• 1715

Mr. Lindsey: Yes, sir, there is. Two years ago NATO voluntarily withdrew 1,000 nuclear weapons from Europe, but I think they were rocket weapons and the Honest John, and then I mentioned that Davy Crockett was withdrawn. I think they take the nuclear material back, clean it up, melt it down and use it again. We have seen several generations replace each other in that area.

Mr. Hudecki: But there is no overall registration or maintenance of a sort of accounting system.

Mr. Lindsey: There has been no agreement on either side to keep a certain limit, no. But NATO did make this 1,000-warhead withdrawal as a unilateral sort of confidence-building measure.

Mr. Hudecki: Thank you very much.

Mr. Lindsey: I am embarrassed about talking artillery with Mr. McKinnon here. He is the head gunner.

The Chairman: Mr. Gamble, followed by Mr. McRae.

Mr. Gamble: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: If I may, just for members who want to keep their own agenda: It is Mr. Gamble, Mr. McRae, Mr. Wenman, Mr. Flis, Honourable Mr. McKinnon, Dr. Schroder and Mr. Fretz. That is an extensive list. I am in your hands, as usual.

Mr. Gamble.

Mr. Gamble: Mr. Lindsey, we have heard basically two types of presentations here before this committee, one from a group from a variety of backgrounds which has illustrated to us the general horrors of a nuclear confrontation between the two superpowers. They painted pictures of the vaporization of human beings or substantial mutation changes that would affect the balance of the remaining human race on the globe. Others have indicated, much in the fashion that you have, the logical developments of military might on both sides of this potential area of conflict, and analysed the significance of retaining some nuclear power for the very purpose of avoiding war itself.

My colleague has already drawn attention to page 4 of your written brief. I would like to draw attention to page 2. At the top of that page you mentioned that if we believed the Red Army was a factor in the suppression of revolution in Hungary, Czechoslovakia, or Poland, you might feel that the lowest limit to which the U.S.S.R. might be prepared to reduce the Red Army is not very low at all, quite apart from the strength on the NATO side.

I read into those comments a new thrust, one which we have not heard before. We have always been concerned, through the evidence that has been adduced here, with the potential conflict between the two groups, whether it be through conventional or nuclear weapons. But you then draw to our attention the fact that, in any event, the Soviet Union must of necessity maintain a conventional force of some substantial magnitude in order to maintain the stranglehold that that nation has upon

[Traduction]

M. Lindsey: Oui. Il y a deux ans, l'OTAN a délibérément retiré 1,000 armes nucléaires d'Europe, mais je pense qu'il s'agissait de roquettes, et d'Honest John et ensuite j'ai mentionné que les Davy Crockett ont été retirés des arsenaux. Je pense qu'ils retirent les matériaux nucléaires, pour les nettoyer, les fondre et les réutiliser. Nous avons ainsi vu plusieurs générations se remplacer l'une l'autre.

M. Hudecki: Mais il n'existe pas de système global d'enregistrement ou de comptabilité, n'est-ce pas?

M. Lindsey: Aucun des camps n'a signé d'accord pour maintenir une certaine limite, non. Mais l'OTAN a retiré ces 1,000 ogives comme mesure unilatérale afin de restaurer la confiance.

M. Hudecki: Je vous remercie beaucoup.

M. Lindsey: Je suis très gêné de parler d'artillerie en présence de M. McKinnon qui est expert dans ce domaine.

Le président: M. Gamble suivi par M. McRae.

M. Gamble: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Avec votre permission, je donnerai la liste des prochains intervenants; nous avons M. Gamble, M. McRae, M. Wenman, M. Flis, l'honorable M. McKinnon, M. Schroder et M. Fretz. C'est une très longue liste. Comme d'habitude, ce sera à vous de décider.

Monsieur Gamble.

M. Gamble: Monsieur Lindsey, nous avons essentiellement entendu deux types d'exposés dans ce Comité, émanant d'une diversité de groupes et qui ont illustré les horreurs d'une confrontation nucléaire entre les deux superpuissances. Ils ont décrit le tableau de la destruction de l'humanité, ou bien ils nous ont parlé de mutation importante qui affecterait les êtres humains qui vivraient encore sur le globe. D'autres nous ont parlé, un peu comme vous l'avez fait, de l'évolution logique de la puissance militaire des deux côtés de cette zone virtuelle de conflit, en analysant l'importance du maintien d'une certaine force nucléaire justement pour éviter la guerre.

Mon collègue a déjà évoqué la page 4 de votre mémoire. Je voudrais évoquer la page 2. Vous y dites que si vous admettez que l'Armée rouge a contribué à mûrir la révolution en Hongrie, en Tchécoslovaquie ou en Pologne, vous conviendrez peut-être que l'URSS ne consentirait jamais à affaiblir beaucoup l'Armée rouge ne serait-ce que pour cette seule raison, abstraction faite de la puissance des forces en présence du côté de l'OTAN.

Je vois dans ces remarques une nouvelle façon de penser tout à fait nouvelle. Dans les témoignages qui nous ont été présentés ici, nous avons toujours été préoccupés par le conflit possible entre les deux groupes, avec le recours aux armes classiques ou nucléaires. Mais vous nous dites que de toute façon, l'Union soviétique doit nécessairement conserver une force classique assez importante pour maintenir l'emprise qu'elle exerce sur un certain nombre de pays dans le monde, et

[Text]

a number of countries in the world, and you refer to three of them. As a matter of fact, you might have added Afghanistan as well.

What we are now confronted with, as I understand your propositions, is: nuclear weapons themselves have—and we have heard this before—established a substantial deterrent to war. War might well occur, and we might well have had a third world war were it not for nuclear weapons. You then say that the Soviet Union must in any event maintain a substantial conventional army with conventional weapons in order to suppress freedom in those countries that they occupy or threaten. Where can we go on the basis of that kind of analysis? It seems to me that the logical conclusion, if we accept the proposition that you have advanced on page 4 of your written submission, is that we need nuclear weapons if we are, in fact, to have peace.

• 1720

Mr. Lindsey: Yes, sir, that is the message I was trying to give. Exactly. It has been calculated on a number of occasions that almost any country would require a certain amount of conventional armed force for internal purposes, but the Soviet Union, because of the way it behaves towards its near neighbours, probably requires quite a big one. That is not because they are mad at us; they just have to have it.

Mr. Gamble: Regardless of what our views might be vis-à-vis the Soviet Union, they would of necessity have to have a large military establishment?

Mr. Lindsey: Yes, and I suggest that Canada would need to have a certain military establishment even if we had no ostensible enemies—perhaps not a very big one, but we would need one.

Mr. Gamble: Let me ask you, Doctor, since we have established, certainly, from a lot of evidence that we have heard that the nuclear deterrent in fact has preserved the peace: Do you believe that conventional weapons of any number or magnitude will also preserve the peace?

Mr. Lindsey: I think if one imagined a situation that is rather different from today where, by some extraordinary means, all nuclear weapons were removed and everyone knew and was confident that they had gone and we had a roughly equal balance on conventional forces, perhaps everything would be comparatively peaceful and stable. I think that is conceivable, yes, but I do not think it would be zero conventional forces. I would think we might be a bit more stable with a certain balance of nuclear forces, perhaps smaller than today, and a certain balance of conventional forces, quite a lot smaller than today.

Mr. Gamble: Doctor, let us assume that the ideal sought by some people, including those who appeared before us as recently as yesterday, was to be attained and there were no

[Translation]

vous en citez trois. Vous auriez même pu y ajouter l'Afghanistan.

Or, maintenant, si j'ai bien compris ce que vous nous dites, vous pensez que les armes nucléaires ont—et nous avons déjà entendu cela—joué un rôle de dissuasion important par rapport à la guerre. La guerre peut fort bien se produire, et nous risquerions d'avoir une troisième guerre mondiale si les armes nucléaires n'existaient pas. Vous dites ensuite que l'Union soviétique doit maintenir une importante armée conventionnelle dotée d'armements classiques pour supprimer la liberté dans les pays qu'elle occupe ou qu'elle menace. Où allons-nous à partir de cette analyse? Il me semble que la conclusion logique, si nous acceptons la proposition que vous avez présentée à la page 4 de votre mémoire, c'est que la condition nécessaire à la paix réside dans les armes nucléaires.

Mr. Lindsey: Oui, monsieur, c'est ce que j'essaie de dire. Exactement. A plusieurs reprises, on a calculé que n'importe quel pays pratiquement aurait besoin d'un certain nombre d'armes classiques pour son usage intérieur, mais étant donné la façon dont l'Union soviétique se comporte envers ses voisins, elle exige sans doute une force plus importante à cet égard. Ce n'est pas parce qu'elle a une très grande animosité à notre endroit, mais il lui faut une telle force.

Mr. Gamble: Quel que soit notre point de vue envers l'Union soviétique, elle doit nécessairement disposer d'une vaste force militaire n'est-ce pas?

Mr. Lindsey: Oui, et je pense que le Canada en aurait aussi besoin même s'il n'a pas d'ennemis évidents; nous n'avons pas besoin d'une très grande force militaire, mais il nous en faut une.

Mr. Gamble: Étant donné que nous avons établi, d'après un très grand nombre de témoignages, que l'effet dissuasif des armes nucléaires a préservé la paix, pensez-vous que des armes classiques en très grand nombre joueraient un très grand rôle?

Mr. Lindsey: Ce serait le cas si l'on imaginait une situation assez différente de celle qui existe aujourd'hui, dans laquelle on supprimerait par quelques moyens extraordinaires toutes les armes nucléaires, de sorte que tout le monde sache qu'elles n'existent plus, et qu'on en soit persuadé, et s'il existait un équilibre assez égal des forces conventionnelles, en effet, tout pourrait être alors relativement pacifique et stable. C'est concevable, oui, mais je ne pense pas que les forces conventionnelles disparaîtraient aussi. Je pense qu'il y aurait une plus grande stabilité peut-être avec un certain équilibre des forces nucléaires, avec peut-être des quantités moins importantes que celles qui existent aujourd'hui, et avec un certain équilibre des forces classiques, dont le nombre serait beaucoup plus réduit qu'actuellement.

Mr. Gamble: Supposons que l'idéal que recherchent certaines personnes, y compris celles qui ont comparu devant nous hier encore, était atteint, et qu'il n'existait plus d'armes nucléaires

[Texte]

nuclear weapons in the world at all. Let me then ask you: What in your view would be the situation with respect to the maintenance of peace if we had equal forces on both sides using conventional weapons? Would there be a greater or less inclination of the world powers to maintain peace?

Mr. Lindsey: I would think less, but perhaps it would still be contained. One would want to look at how the forces were structured. The sort of army that you would need, I think, for internal policing would not have the same sort of equipment as an army that you would need to mount an attack against a first-class, well-armed enemy. So one would want to look at the structure of the forces before answering the question. I do not think you could say it just on the basis of numbers.

Mr. Gamble: Well, Doctor, I have looked at this matter—mind you, without the expertise that you have amassed over the years—in this fashion. We have been accustomed to recognizing the horrors of nuclear warfare. In the event that that horror were eliminated completely, as some recommend, would we not be just a little less inclined to be persuaded, if the Russian empire had 15,000 tanks and we had 10,000, that we should not engage in war of a conventional nature with the Soviet empire? Do you not think we have been hardened and conditioned to the extent now that, since we have had this protective umbrella, once it has been removed, we will think less of the power of a tank or a howitzer or a backfire bomber and regard the possibility of ultimate victory in that kind of a war as a real possibility, whereas now I think anyone who has that view must surely have taken leave of his senses?

Mr. Lindsey: Yes, I agree with you. I think if the nuclear deterrent were gone, in general the world would be somewhat less stable; but perhaps it would survive.

Mr. Gamble: You have mentioned, if I could just pass on to some other issues, the imbalance that exists currently in Europe; but you did not deal with some specific items. While you referred to stabilizing and destabilizing influences, let me relate to that kind of question the presence or absence of the neutron artillery shell in the hands of the Western powers, the NATO powers. Would the presence of the neutron artillery shell in the hands of NATO have a stabilizing or destabilizing influence in Europe?

• 1725

Mr. Lindsey: The main purpose of designing the neutron shell or enhanced radiation warhead was as an antitank defence. A tank, which of course is provided with a lot of armour to keep fragments out, also provides excellent protection against heat and blast, but neutrons and gamma rays can penetrate and kill a crew. The neutron shell puts far more of its energy into neutrons and gamma rays and far less into heat and blast. Since the other side has more tanks than we do, and since our side is not contemplating an attack, I think it is fairly clear that, if we ever have a shooting war in Europe, we will be on the defence and then we will face a heavy armour attack.

[Traduction]

dans le monde. Je vous poserais cette question. Quelle serait la situation par rapport au maintien de la paix si les deux côtés disposaient de forces égales avec des armements classiques? Les puissances mondiales auraient-elles plus ou moins tendance à maintenir la paix?

M. Lindsey: Moins, selon moi, mais on pourrait encore empêcher la guerre. Mais il faudrait examiner la façon dont les forces sont structurées. L'armée qui serait nécessaire pour assurer l'ordre intérieur ne devrait pas disposer du même équipement qu'une armée qui devrait lancer une attaque contre un ennemi très bien équipé. Il faudrait donc, encore une fois, examiner la structure des forces avant de répondre à la question. Je ne pense pas que l'on pourrait uniquement se fonder sur les nombres.

M. Gamble: J'ai examiné cette question, monsieur, sans bénéficier toutefois de tout le savoir que vous avez accumulé au fil des ans. Nous avons pris l'habitude d'envisager les horreurs de la guerre nucléaire. Au cas où elles seraient entièrement supprimées comme certains le recommandent, n'aurions-nous pas un peu moins tendance à être persuadés, au cas où l'empire russe avait 15,000 tanks et nous 10,000, qu'il ne faudrait pas se lancer dans une guerre conventionnelle contre lui? Est-ce que vous ne pensez pas que nous nous sommes endurcis et conditionnés à tel point, depuis que nous possédons ce moyen de protection que, une fois celui-ci supprimé, nous penserons moins à la force d'un tank ou d'un Howitzer, ou d'un bombardier, en considérant comme une possibilité réelle celle d'une victoire ultime dans ce genre de guerre, alors que maintenant il serait fou de considérer les choses de cette façon.

M. Lindsey: Oui, je suis d'accord avec vous. Je pense que si l'on supprime l'effet dissuasif des armes nucléaires, de façon générale, le monde serait un peu moins stable, mais il survivrait peut-être.

M. Gamble: Si je peux parler d'autres questions, vous avez évoqué le déséquilibre qui existe actuellement en Europe, sans traiter toutefois de questions très précises. Vous avez parlé des influences stabilisantes et déstabilisantes, et à cet égard, de la présence ou de l'absence de la bombe au neutron chez les puissances de l'Ouest, de l'OTAN. Si l'Alliance possédait cette artillerie au neutron, est-ce que cela jouerait un rôle stabilisant ou déstabilisant en Europe?

M. Lindsey: La bombe au neutron, ou l'ogive à radiations accrues était conçue comme moyen de défense contre les tanks. Un tank qui est évidemment muni de beaucoup de blindage pour éviter les fragments, offre aussi une excellente protection contre la chaleur et l'explosion; mais les rayons au neutron et les rayons gamma peuvent y pénétrer et tuer l'équipage. La bombe au neutron place une beaucoup plus grande partie de son énergie dans les rayons au neutron et dans les neutrons gamma et beaucoup moins dans la chaleur et dans la force d'explosion. Étant donné que l'autre côté possède beaucoup plus de tanks que nous, et que nous n'envisageons pas une

[Text]

So since the neutron weapon is well designed to oppose armour, I would say it would be a stabilizing factor.

Mr. Gamble: Is it within your knowledge whether or not the Russians currently have that neutron developed in such a fashion that it could be used as we would intend to use it?

Mr. Lindsey: I do not know whether they have or not.

Mr. Gamble: The clamourings that have come, however, from the Soviet Union related to the neutron shell, would indicate to me that they are particularly concerned about the use of that weapon, and for a reason. Have you drawn any conclusions of your own what that reason might be?

Mr. Lindsey: Yes, indeed I have. They have the tanks, and it is a good antitank weapon, so they do not like it.

Mr. Gamble: First of all, maybe you could explain to some of those who are not familiar with military warfare, is a tank a defensive or an offensive weapon?

Mr. Lindsey: It is primarily an offensive weapon, but not 100 per cent. If an army is attempting to make a great breakthrough and shatter the defences on the other side, and penetrate right in behind and roll them up the way the Germans did in France, they would probably concentrate their tanks at the spearhead of that sort of attack, and try to achieve their breakthrough; but, if you were attacked by that sort of formation and you had a reduced number of tanks, and if you managed to contain the tank advance before it had absolutely destroyed you and they were spread out all over the place and had only managed to penetrate a fairly narrow piece of your front line, you would probably use such tanks as are remaining to you to try to seal off the penetration. So tanks can be used in both modes, but they would be primarily of help to the offence rather than the defence.

Mr. Gamble: Let me just ask you one more question, if I may, Mr. Chairman.

The Chairman: Last one, thank you.

Mr. Gamble: You mentioned the nuclear threat as being particularly acute if these weapons should fall into the hands of Third World powers who might have a design on the territory of a perennial neighbour enemy. I wonder whether, in view of the fact that both the Soviet Union and the United States might have a common interest in precluding these weapons from falling into the hands of Third World nations, there might not be an opportunity for both of these superpowers to legitimately negotiate arrangements to their mutual benefit which would assist in keeping those weapons out of the hands of Third World erratic nations.

Mr. Lindsey: I believe the two superpowers, more than anybody else, and the five nuclear powers, more than anybody else, are very strongly opposed to the spreading of the owner-

[Translation]

attaque, il me semble clair de dire que si jamais nous avons une guerre à la bombe en Europe, nous serons sur la défensive, et ensuite nous devrons faire face à une forte attaque par les tanks. Étant donné que la bombe au neutron est conçue pour s'opposer aux tanks, ce serait donc un facteur de stabilisation.

Mr. Gamble: Savez-vous si les Soviétiques ont mis au point actuellement la bombe au neutron au point de pouvoir l'utiliser, et s'ils ont l'intention de s'en servir?

Mr. Lindsey: Je ne sais pas s'ils en disposent ou non.

Mr. Gamble: Cependant, tout ce qu'on a entendu en Union soviétique à propos de la bombe au neutron semble indiquer que les Soviétiques se préoccupent particulièrement de l'utilisation de cette arme, pour une raison bien précise. Avez-vous tiré des conclusions à propos de cette raison justement?

Mr. Lindsey: Oui, en effet. Ils ont des tanks, et c'est une bonne arme contre les tanks, et par conséquent ils ne l'aiment pas.

Mr. Gamble: Tout d'abord, vous pourriez peut-être expliquer à certains d'entre nous qui ne connaissent pas bien les questions militaires si un tank constitue une arme défensive ou offensive.

Mr. Lindsey: Il s'agit essentiellement d'une arme offensive, mais pas entièrement. Si une armée essaie de faire une importante percée et qu'elle détruit les défenses de l'autre côté, et qu'elle pénètre par derrière en remontant, comme l'ont fait les Allemands en France, elle concentrerait sans doute ses tanks au premier plan dans une attaque de ce genre, pour essayer de réussir sa percée; mais si vous êtes attaqué par une formation de ce genre, avec un nombre limité de tanks, si vous réussissez à freiner l'avance des tanks de l'adversaire avant qu'il ne vous détruise complètement, et qu'ils ne soient dissimulés partout, de sorte qu'ils ne peuvent pénétrer qu'un espace très étroit de votre front, vous utiliserez probablement les tanks qui vous restent pour essayer d'empêcher la pénétration. Par conséquent, les tanks peuvent être utilisés des deux façons, mais essentiellement ils contribuent davantage à l'offensive qu'à la défense.

Mr. Gamble: Je vous poserai une autre question, si je le peux, monsieur le président.

Le président: Une dernière, merci.

Mr. Gamble: Vous avez dit que la menace nucléaire est particulièrement grave si ces armes tombent entre les mains de puissances du Tiers monde qui pourraient avoir des visées sur le territoire d'un ennemi voisin depuis toujours. Je me demande si, étant donné que l'Union soviétique et les États-Unis pourraient tous deux vouloir que ces armes ne tombent pas entre les mains de nations du Tiers monde, il n'y aurait pas là une possibilité pour que les deux superpuissances négocient légitimement des accords qui servent leurs intérêts mutuels, et qui permettraient d'éviter que ces armes ne tombent entre les mains de nations instables du Tiers monde.

Mr. Lindsey: Je pense que plus que n'importe qui les superpuissances, de même que les cinq puissances dotées d'armes nucléaires, s'opposent vigoureusement à ce que d'autres pays

[Texte]

ship of nuclear weapons. I think that is why they signed the non-proliferation treaty, and that is why the safeguards are put on the operation of reactors so that fissile material cannot go into unauthorized places. I would say almost everybody in the world, but most of all the people who have nuclear weapons, do not want them to go to other people.

• 1730

It is a very frightening prospect, depending on who got them. I suppose some countries would use them in a very responsible way, but it just does not seem like a good idea to have them spread around to everybody.

Mr. Gamble: Thank you.

The Chairman: Thank you very much.

I still have Messrs. McRae, Wenman, McKinnon, Schroder, and Fretz. Some members have a meeting at 6 o'clock and I do not want to lose the quorum. So, I am in your hands. We will try the last half hour, if it is possible; and if not, well . . .

Mr. McRae, followed by Mr. Wenman.

Mr. McRae: Thank you, Mr. Chairman.

I am not as sanguine as is Mr. Munro that we are essentially talking only about peace. It occurs to me, when we talk about the basic danger of the thing going awry because of some electronic mistake or some kook or some error or some fumbling—as perhaps caused World War I, where there was a series of precipitations that, in some way or other, got us into one quite accidentally—that essentially we are talking about peace.

But I get the impression, when I listen to Mr. Haig, that we are talking about war. When I have been to one or two meetings and hear people talking about how one would go about waging a nuclear war, that one would do it, and seriously looking at what would happen if we got into one—how bad it would be, and then coming out and saying, it probably would not be that destructive, so we should consider it as a strong possibility, that we are talking about war.

You have been associated with military establishments in the NATO countries, particularly with the American military, and also have some knowledge of what is happening on the Warsaw side of the thing. Is that a scenario that you take seriously, that they are discussing this, or is this more of a kind of war game or a kind of speculative type of thing?

Mr. Lindsey: I think in the military profession one's job is to write down all the contingencies that might happen. Most of them are unpleasant; most of them will not happen. But I think one's duty is to have some sort of plan in case it does happen. In order to certify deterrence, to make it sound reasonable and credible to the other side, I think you have to show that you are prepared to think things through.

[Traduction]

possèdent des armes nucléaires. C'est pour cette raison qu'elles ont signé le traité de non prolifération, et c'est pourquoi les mesures de garantie sont imposées sur le fonctionnement des réacteurs afin que les matériaux fissibles ne puissent être exportés dans des pays où ils sont interdits. Je dirais que pratiquement personne, et surtout ceux qui possèdent des armes nucléaires, ne veulent pas que d'autres en soient dotés.

Ce serait une perspective très effrayante, surtout si certains pays en obtiennent. D'autres pourraient les utiliser sans doute de façon très responsable, mais il ne semble pas très judicieux de les donner à n'importe qui.

M. Gamble: Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie beaucoup.

J'ai encore MM. McRae, Wenman, McKinnon, Schroder et Fretz. Certains députés ont une réunion à 18:00, et je ne voudrais pas perdre le quorum. Je suis donc à votre disposition. Essayons de poursuivre encore une demi-heure, si possible, autrement, et bien . . .

M. McRae, suivi par M. Wenman.

M. McRae: Je vous remercie, monsieur le président.

Je ne suis pas aussi persuadé que M. Munro que nous parlions essentiellement et uniquement de la paix. Lorsque nous parlions du danger fondamental que les choses tournent mal à cause d'une erreur électronique, d'un fou, ou de certaines maladresses, comme celles qui ont peut-être causé la Première Guerre mondiale, où il y avait eu une série d'événements précipités, qui d'une certaine façon nous ont entraînés dans un conflit de façon très accidentelle, lorsque nous évoquons tout cela, en fait, fondamentalement nous pensons à la paix.

Mais lorsque j'écoute M. Haig, j'ai l'impression que nous parlons de guerre. Je me suis rendu à une ou deux réunions, et j'ai entendu des gens parler de la façon de livrer une guerre nucléaire, ils examinaient sérieusement ce qui se passerait, en pensant que ce serait très grave, pour dire ensuite qu'elle ne serait probablement pas aussi destructive de sorte qu'il faut l'envisager comme une forte possibilité; dans ce cas-là, nous parlons bien de la guerre.

Vous avez été associé à des groupes militaires dans les pays de l'OTAN, particulièrement avec des organismes militaires américains, et vous savez aussi ce qui se passe du côté du pacte de Varsovie. Est-ce que vous prenez sérieusement les scénarios de ce genre, ou s'agit-il plutôt d'une sorte de jeu de guerre, de nature théorique?

M. Lindsey: Je pense que dans la carrière militaire il faut envisager toutes les éventualités possibles. La plupart d'entre elles ne sont pas agréables. Toutes ne vont pas se présenter. Mais il est de notre devoir d'envisager certains plans en cas de conflit réel. Pour assurer la dissuasion, pour qu'elle semble raisonnable et crédible pour l'autre côté, il faut montrer que vous êtes prêts à voir les choses se dérouler jusqu'au bout.

[Text]

When Herman Kahn wrote his book, *Thinking About the Unthinkable*, a lot of people felt very uneasy. Perhaps it is not nice to think about the unthinkable, but I think you have to do it if you are going to spend your life as a defence analyst.

Mr. McRae: Is there not a grave danger that, as one speculates about the unthinkable and one begins to say you could make the unthinkable work, you develop some kind of self-fulfilling prophecy? This is what is really worrying me, that there is a kind of attitude that seems to exist that you could have one of these things and get away with it.

Mr. Lindsey: I have not seen very much evidence of that, sir, in my reading. Perhaps one might liken it to the study of cancer or perhaps of a city sewerage system or something like that. They are both rather unpleasant topics and you hope they will not happen to you, but you had better think about them and do it right in order to maximize one's chances of survival and comfortable existence.

I think the more people study nuclear war, the more convinced they are that they do not want it to happen. But the reason they are studying it is not in the hope of fighting and winning it; it is to prevent it.

Mr. McRae: I am interested in a concept that you have talked a great deal about—I guess it is your basic theory—and something we heard quite a bit about last night from a witness—the whole notion of stability, or security, or however you want to describe it. It seems to me the superpowers, one or the other—and perhaps the Russian more than the American but, at one stage, the other catches up—continually do things that are destabilizing.

• 1735

The suggestion was made last night by someone who has looked at it in this way that, rather than counting on the stability of both sides to be something which one hopes to arrive at and is reasonably comfortable with, this comfort seems to come from destabilizing the other fellow. I think there is evidence that this statement is true. Now, is there not a fairly large rift—if this is true—between the members of NATO and the members of the Warsaw Pact, who are not the two superpowers, the non-superpowers, in a way? Is it disturbing from your point of view that this kind of destabilization seems to be a kind of way of doing things? Do you not, therefore, keep raising the ante by bringing in the MX missile or by introducing various methods having more possibilities of destroying the other person—by more submarines and so on—and is it not constantly destabilizing? Is that not a vexing thing for others, the Europeans for instance, who get very worried about this kind of thing? Is there a rift there between the superpowers and their allies?

Mr. Lindsey: I think there is a real danger that that could happen and there is some evidence that it is beginning to happen. If the Europeans, for instance, turn back the decision that was made by NATO to modernize their theatre nuclear forces, not because the arms control failed but just because they changed their minds, there would be a considerable loss of

[Translation]

Lorsque Herman Kahn a écrit son livre, *Thinking About the Unthinkable*, beaucoup de gens ont été très mal à l'aise. Il n'est peut-être pas très agréable de penser à l'impensable, mais il faut le faire si l'on consacre sa vie à l'analyse des questions stratégiques.

M. McRae: N'existe-t-il pas un danger très grave au sens où si l'on pense à l'impensable, on commence à se dire qu'il pourrait exister, et on s'habitue en quelque sorte à la possibilité que prophéties se réalisent? C'est ce qui me gêne beaucoup, cette attitude qui semble exister tant que rien ne vous en dissuade.

M. Lindsey: Monsieur, mes lectures ne permettent pas vraiment de justifier ce que vous dites. On pourrait peut-être rapprocher cela de l'étude du cancer, ou des systèmes d'égoûts d'une ville... Ce sont là deux questions plutôt désagréables, et on espère ne pas être concernés au premier chef, mais il vaut mieux y penser et étudier ces questions pour maximiser ses chances de survie et d'existence confortable.

Je pense que plus on étudie les guerres nucléaires, plus on est convaincu que l'on ne veut pas qu'elles se produisent. Mais on les étudie dans l'espoir non de se battre et de gagner, mais de les empêcher.

M. McRae: Je m'intéresse à un principe dont vous avez parlé beaucoup, il s'agit en fait de votre théorie fondamentale, et nous en avons beaucoup parlé hier soir, puisqu'un témoin nous a exposé le principe de la stabilité ou de la sécurité, si vous voulez. Il me semble que les superpuissances, l'une et l'autre, et peut-être l'Union soviétique plus que les États-Unis, à un certain stade, reprennent la vitesse perdue et ne cessent de faire des choses qui ont un effet déstabilisant.

Hier soir, quelqu'un qui avait réfléchi à cette question nous a dit qu'au lieu de prendre pour acquis la stabilité des deux parties et d'en tirer un confort relatif, tout se passait comme si le confort était quelque chose que l'on gagnait en déstabilisant l'adversaire. Il y a des indices qui tendraient à prouver que c'est vrai. D'ailleurs n'y a-t-il pas un fossé assez profond entre les membres de l'OTAN et les membres du Pacte de Varsovie, exception faite des deux superpuissances? Est-ce que cela ne vous inquiète pas de voir qu'on se sert de la déstabilisation pour parvenir à ses fins? Est-ce que cela ne force pas les partenaires à surenchérir, à introduire les missiles MX, à trouver d'autres moyens de détruire l'adversaire grâce à des sous-marins plus nombreux, et cetera. Tout cela conduisant à une déstabilisation permanente? Est-ce que ce n'est pas un facteur d'irritation pour les autres, les Européens par exemple, qui finissent par s'inquiéter très fort? N'y a-t-il pas un fossé entre les superpuissances et leurs alliés respectifs?

M. Lindsey: Je crois que le danger existe vraiment et certains indices tendraient à prouver que cela a déjà commencé. Si par exemple les Européens revenaient sur la décision prise par l'OTAN de moderniser leurs forces nucléaires de théâtre, non pas parce que le contrôle des armements a échoué, mais simplement parce qu'ils ont changé d'avis, la confiance

[Texte]

confidence inside the alliance. I think it is very much in the interests of the Warsaw Pact to discover points on which the allies disagree and perhaps foment the disagreement. And, like any alliance, NATO has to be careful to keep its points of disagreement within control. So far, they have been pretty successful. I do not think there has ever been such a big alliance survive for so many years of peace as NATO has already.

Mr. McRae: I am not quite sure that you have answered my first question. Perhaps I did not put it as a question, but do you confirm that what I say is true, that superpowers tend to do these destabilizing things? Perhaps one leads the other, and the other destabilizes in the other direction.

Mr. Lindsey: I do not think I would agree with that by and large. I do not think it is in the interests of either superpower to destabilize the other. I think there were some instances in the past where they did it and they became very frightened. I think the insertion of nuclear missiles into Cuba by the Russians was an example. I do not think they realized that the Americans would not tolerate it. They have never done anything like that again.

Mr. McRae: You used the phrase; you said that the MX is a destabilizing weapon. Is the very act of producing and developing this not a destabilizing act and the SS20—or whatever is the Russian comparable, no, that is not it, but whatever the comparable Russian one is—are these not destabilizing things?

Mr. Lindsey: The MX has certain stabilizing and certain destabilizing features about it. Putting it under the many shelters would have been stabilizing, but giving it a large number of very accurate warheads and building a lot of them would have been destabilizing. In fact, they have not done either. They have not put them in the shelters and they are only going to build 100 of them.

Mr. McRae: A last question. This is kind of playing with mathematics, I guess, but let us suppose that there are 6,000 inter-ballistic missiles. I think that was the figure you said, between both sides, substantially the same number was it; 3,000 each or—?

Mr. Lindsey: I think it is much more like 1,500 each, from 1,500 to 1,000, I think.

Mr. McRae: Say 1,500 each, say there is 1,000 each, just for simple figures.

Mr. Lindsey: That is not far off.

• 1740

Mr. McRae: You said that if they were reduced to 500, to 50 per cent, this would not create any instability, because both sides would have enough to destroy the other—correct? Suppose only one of them were to drop it to 500; they would both still have enough to destroy the other completely, but one would be doing it unilaterally, and it seems to me that you

[Traduction]

qui cimenterait l'alliance subirait un rude coup. Les membres du Pacte de Varsovie ont tout intérêt à découvrir les points de désaccord des alliés et même à les encourager. Comme n'importe quelle alliance, l'OTAN doit absolument garder le contrôle de ses propres désaccords. Jusqu'à présent, on ne s'est pas trop mal débrouillés. Je ne sais pas s'il y a déjà eu dans l'histoire une aussi grande alliance qui survive aussi longtemps en temps de paix.

Mr. McRae: Je ne suis pas certain que vous ayez répondu à ma première question. Ce n'avait peut-être pas l'air d'une question, mais êtes-vous d'accord avec moi quand je dis que les superpuissances tentent à choisir la déstabilisation comme moyen d'action? Une réaction en chaîne s'établit et la déstabilisation s'effectue dans l'autre sens en retour.

Mr. Lindsey: En règle générale, je ne suis pas d'accord. Ni l'une ni l'autre des superpuissances n'a vraiment intérêt à déstabiliser l'adversaire. Cela s'est déjà produit à plusieurs reprises mais elles ont été très effrayées. Prenez l'exemple de l'installation de missiles nucléaires à Cuba par les Russes. Ils ne s'étaient pas rendu compte que les Américains ne toléreraient pas cette situation. Ils n'ont d'ailleurs jamais recommencé.

Mr. McRae: Vous avez dit que le missile MX était une arme de déstabilisation. Est-ce que le simple fait de produire et de développer cette arme ne constitue pas déjà un acte de déstabilisation et est-ce que l'arme équivalente des Russes, le SS-20 non, ça n'est pas cela, n'est pas également un facteur de déstabilisation?

Mr. Lindsey: Le MX a des caractéristiques de stabilisation et d'autres qui sont déstabilisantes. Si on les avait installés dans les abris, ils auraient été stabilisants mais en les dotant d'ogives extrêmement précises et en les fabriquant en grande quantité, on leur donne des caractéristiques déstabilisantes. En réalité, rien de cela n'a été fait. Les MX n'ont pas été installés dans les abris et on a seulement l'intention d'en fabriquer 100.

Mr. McRae: Une dernière question. C'est un petit exercice mathématique, mais supposons qu'il y ait 6,000 missiles interballistiques. Je pense que c'est le chiffre que vous avez cité, avec parité entre les deux côtés, 3,000 de chaque bord, ou bien...?

Mr. Lindsey: Je crois qu'en réalité c'est plutôt 1,500 de chaque côté, 1,000 ou 1,500, je pense.

Mr. McRae: Bon, 1,500; disons plutôt, pour simplifier, 1,000 de chaque côté.

Mr. Lindsey: Ce n'est pas très loin de la réalité.

Mr. McRae: Vous avez dit que si on diminuait leur nombre de moitié, si chaque côté n'en avait plus que 500, cela ne provoquerait aucune instabilité puisque les deux côtés en auraient encore suffisamment pour se détruire mutuellement, n'est-ce pas? Supposons maintenant qu'un seul côté les réduise de moitié: chacun d'entre eux en aurait encore suffisamment

[Text]

have created the case there where a unilateral movement in that direction leaves the same stability as if they both did it.

Mr. Lindsey: You can draw up a table of numbers that are stable and numbers that are unstable. I am not quite sure whether 500 of what the Americans have as against the 1,000 of what the Soviets have would be unstable. It probably would be getting pretty near the boundary.

Mr. McRae: But the point of the matter is that it is quite conceivable that with 1,500 somebody could cut theirs in half and it would not change the balance one bit.

Mr. Lindsey: I think that is conceivable, yes.

Mr. McRae: Unilaterally they could do that.

Mr. Lindsey: It is conceivable. One would have to do the sums carefully, but such a situation could arise.

Mr. McRae: I realize that and also the delivery and so on. Thank you.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Wenman I repeat again, followed by four others.

Mr. Wenman: On the matter of chemical warfare and chemical weapons, which we have not had too much on, so far, would you agree that the attitudes of the Soviet Union and the United States are roughly this: The United States' position is that it will not use chemical weapons unless chemical weapons are first used against it or its allies, that the United States does not and will not possess biological or toxic weapons; whereas the Soviet military doctrine envisages the use of chemical weapons and acknowledges their value, particularly when used in massive quantities and in surprise attacks. Is that an accurate statement?

Mr. Lindsey: I believe so, yes.

Mr. Wenman: Is it also accurate to say that the Soviet Union has significant military advantage and capacity in this field over the United States?

Mr. Lindsey: In chemical warfare?

Mr. Wenman: Yes.

Mr. Lindsey: Oh, yes. Quite definitely so.

Mr. Wenman: Are you aware of or do you have, any evidence that the Soviet Union in addition has used these weapons experimentally, or in whatever measure, in southeast Asia?

Mr. Lindsey: I only know of the publicly circulated evidence and there is so much of it that one has to be rather suspicious. I could not really give you a qualified answer, yes or no.

Mr. Wenman: You cannot verify that one way or another?

Mr. Lindsey: No.

Mr. Wenman: Is the reason you cannot verify it because it is not public information, or because you do not have it?

[Translation]

pour détruire l'autre complètement mais un côté agirait unilatéralement et il me semble que c'est l'exemple parfait d'une mesure unilatérale qui assurerait une situation tout aussi stable que si elle était appliquée par les deux côtés.

M. Lindsey: Vous pouvez dresser un tableau de ce qui est stable et de ce qui ne l'est pas. Je ne suis pas certain que la situation soit instable avec 500 missiles chez les Américains et 1,000 chez les Soviétiques. Ce n'est probablement pas très loin du point de rupture.

M. McRae: Mais le fait est qu'un pays qui en aurait 1,500 pourrait se limiter à la moitié sans toucher le moins du tout à l'équilibre général.

M. Lindsey: Effectivement, c'est concevable.

M. McRae: Il pourrait le faire unilatéralement.

M. Lindsey: C'est concevable. Il faudrait faire un calcul très précis, mais la situation pourrait se produire.

M. McRae: Je comprends bien, il faudrait également tenir compte de la trajectoire, etc. Merci.

Le président: Merci beaucoup. M. Wenman qui sera suivi de quatre autres.

M. Wenman: A propos de la guerre et des armes chimiques dont nous n'avons pas encore tellement parlé, êtes-vous d'accord avec ce résumé des attitudes soviétiques et américaines: les États-Unis prétendent qu'ils n'utiliseront pas d'armes chimiques si l'adversaire ne commence pas à en utiliser contre eux ou contre leurs alliés, que les États-Unis n'en possèdent pas et n'ont pas l'intention d'acquiescer des armes biologiques ou toxiques. Du côté soviétique, la doctrine militaire envisage le recours aux armes chimiques et reconnaît leur valeur, surtout si elles sont utilisées en quantité massive et pour des attaques surprise. Est-ce que c'est bien la situation?

M. Lindsey: C'est du moins comme cela que je la vois, oui.

M. Wenman: On peut dire également que l'Union soviétique a, dans ce secteur, un avantage militaire certain sur les États-Unis?

M. Lindsey: La guerre chimique?

M. Wenman: Oui.

M. Lindsey: Oh, oui. Absolument.

M. Wenman: D'autre part, êtes-vous au courant, est-ce que vous avez des preuves que l'Union soviétique a utilisé ces armes sur une base expérimentale ou autre, dans le sud-est asiatique?

M. Lindsey: Tout ce que je sais, c'est ce qu'on en a dit publiquement et qui ne peut certainement pas être accepté sans réserve. Je ne peux certainement pas vous donner une réponse pondérée.

M. Wenman: Vous ne savez pas si c'est vrai ou pas?

M. Lindsey: Non.

M. Wenman: Vous ne voulez pas répondre parce que ces informations ne sont pas publiques ou bien parce que vous ne les possédez pas?

[Texte]

Mr. Lindsey: Because I do not have it.

Mr. Wenman: Would the Canadian government have this in some capacity, in some sources, so that we could be given the information one way or the other?

Mr. Lindsey: I do not know. They have not given it to me, and I did not ask them, so I could not say.

Mr. Wenman: Is it also true that broadly, in speaking of the negotiations to prevent an escalation or a new arms race as far as chemical warfare goes, the United States has refrained, basically, since 1969, but now feel they are being forced to proceed with a build-up in this area, largely because the Soviet Union has been carrying on negotiations, but on a very stale-mated basis because they refuse on-site inspections, basically? Is that the problem right now?

Mr. Lindsey: I think that is the main reason why the United States is beginning to re-equip with offensive chemical weapons. But there is another good reason, too. The older munitions are rather dangerous, and there was an occasion in the Second World War when a number of Allied troops were killed by our own chemical weapons because of, I think, an air raid on a ship.

Mr. Wenman: In previous testimony before this committee, in the matter of civil defence—I would like to remind you of what you said and see if you still hold to that view. Previous witnesses before this committee have said that civil defence is in fact useless, particularly as it relates to bomb shelters or fall-out shelters. I would like to concentrate on fall-out shelters in particular. You have indicated here, amongst other things, that the cheapest way to provide for the defence of a country is a fall-out shelter, by far. Do you still agree with that?

Mr. Lindsey: Yes, I do.

Mr. Wenman: Do you also agree, should either a limited nuclear war or even an all-out nuclear war occur, that substantial numbers of Canadian lives could be saved if, in fact, there were a shelter program in Canada?

Mr. Lindsey: I believe that to be true, yes.

• 1745

Mr. Wenman: Now, the information that you believe to be true, are you basing this—I am asking, really, not only on a personal opinion, but a technical one—on all the technical realities of fall-out, the measurements of fall-out, and this kind of thing? are you able to make a statement as a scientist on that to that effect? Can you speak as a scientist in that relationship?

Mr. Lindsey: Yes, I think so. But one has to realize that there are a vast number of circumstances that could arise. What I am saying is that under many of the possible attacks that one could envision, the difference between the number of people who would survive, depending on whether you had fall-out shelters or no fall-out shelters, is quite considerable. But it does depend on the circumstances.

[Traduction]

M. Lindsey: Parce que je ne les possède pas.

M. Wenman: Pensez-vous que le gouvernement canadien ait des sources de renseignements dans lesquelles nous pourrions puiser?

M. Lindsey: Je n'en sais rien. S'il en a, il ne m'en a pas parlé, et de toute façon, je n'ai pas posé la question.

M. Wenman: A propos des négociations pour ralentir ou empêcher la relance de la course aux armements, et plus particulièrement aux armements chimiques, est-il exact que depuis 1969 les États-Unis se sont volontairement imposés des limites dans ce domaine mais qu'aujourd'hui ils se sentent obligés de se doter d'armes chimiques à cause de la mauvaise volonté dont l'Union soviétique a fait preuve pendant les négociations et également parce que celle-ci refuse les inspections sur place? Est-ce bien la nature du problème?

M. Lindsey: C'est effectivement la principale raison qu'ont les États-Unis de commencer la modernisation de leur arsenal chimique offensif. Mais ils ont une autre excellente raison; les anciens types de munitions sont assez dangereux et, pendant la Deuxième guerre mondiale, certaines troupes alliées ont été tuées par nos propres armes chimiques pendant un raid aérien sur un navire.

M. Wenman: A une autre occasion vous étiez venu nous parler de défense civile et j'aimerais m'assurer que vous n'avez pas changé d'avis depuis cette époque. Certains témoins qui vous ont précédé nous ont dit que la défense civile était en réalité inutile, en particulier les abris antibombes ou antiretombées. Tenons-nous en aux abris antiretombées; vous avez dit, entre autres choses, que le moyen le plus économique de défendre le pays était de construire des abris antiretombées. Êtes-vous toujours de cet avis?

M. Lindsey: Absolument.

M. Wenman: Pensez-vous qu'en cas de guerre nucléaire limitée ou même totale, le Canada pourrait sauver la vie d'un très grand nombre de ses citoyens en mettant en place un programme de construction d'abris?

M. Lindsey: J'en suis convaincu.

M. Wenman: Cette information que vous croyez être vraie, la fondez-vous sur, et c'est ce que j'aimerais savoir, non seulement sur une opinion personnelle, mais sur une base technique, c'est-à-dire sur toutes les réalités techniques des retombées, les calculs de ces retombées et ce genre de chose? Pouvez-vous faire une déclaration en qualité de scientifique à cet égard? Pouvez-vous parler en votre qualité de scientifique?

M. Lindsey: Oui, je le crois. Cependant, il faut se rendre compte qu'il y a toutes sortes de circonstances qui peuvent entourer ce genre de question et ce que je dis c'est que toutes les attaques possibles que l'on pourrait envisager, la différence entre le nombre de gens qui survivraient, dans le cas où vous auriez ou n'auriez pas d'abri contre les retombées, est plutôt considérable. Mais tout dépend des circonstances.

[Text]

Mr. Wenman: If one element in the equation has a substantial capacity for shelter and the other has relatively none, is that a destabilizing factor?

Mr. Lindsey: Yes, I think it is.

Mr. Wenman: In other words, if the West, in particular has this capacity—and almost all countries other than Canada have undertaken substantial civil defence programs—that would in fact be a stabilizing factor—

Mr. Lindsey: I think so.

Mr. Wenman: —and it is a program that Canada should be looking at right now, along with her other allies. It is also true Canada's other allies and partners in NATO and NORAD are responding to civil defence and establishing substantial new programs in this area.

Mr. Lindsey: I am not well informed about that. I think the United States let their program lapse and are now beginning to build it up again. I think Mr. Beckett perhaps could . . .

Mr. Beckett: I could elaborate slightly on that, I think, Mr. Wenman. The United States is attempting to pay attention to this again. How successful they will be is another matter. So is the U.K., and Germany has long had a program of some substance, and France.

I wonder if I could add something else, because often it is said that this is a conscious act on the part of the Soviet Union to put itself in an advantageous position. There are many of us who hold the view that the difference between the two approaches taken toward civil defence, as between the United States and the Soviet Union, really tells us more about their political structure than it does about their strategic intentions. Under President Kennedy, the U.S. began, or attempted to begin, a shelter program but it failed in the face of fairly considerable public resistance cum indifference, and one might make an extrapolation to other countries as well.

What I am trying to say to you is that I do not think the Soviets have begun it to gain a strategic advantage; I think they have done it for the purposes Dr. Lindsey has outlined. It is a prudent and proper precaution against, if you will, a horrible but finite possibility.

Mr. Wenman: Relating to space monitoring, the anti-satellite capacity and so forth that was being discussed, through our information sources, does the Soviet Union have satellites in orbit that in fact have a military purpose and a weapons capacity?

Mr. Lindsey: A military purpose, yes, because they are used for reconnaissance and communications and weather forecasting, just as ours are. As a weapons carrier, probably not. One cannot say for sure, but it would appear not so.

[Translation]

M. Wenman: Si un des éléments de l'équation prévoit beaucoup d'abris et l'autre, aucun, s'agit-il d'un facteur de déstabilisation?

M. Lindsey: Oui, je le crois.

M. Wenman: En d'autres termes, si l'Ouest a cette possibilité particulière, et presque tous les autres pays sauf le Canada ont mis sur pied des programmes de défense civile importants, cela serait-il un facteur de stabilisation . . .

M. Lindsey: Je le crois.

M. Wenman: . . . et s'agit-il d'un programme que le Canada devrait envisager dès maintenant avec ses autres alliés. Est-il vrai aussi que les autres alliés du Canada, ses partenaires de l'OTAN et de NORAD font déjà quelque chose au niveau de la défense civile en mettant sur pied de nouveaux programmes importants dans ce domaine.

M. Lindsey: Je ne connais pas tellement cet aspect de la question. Je crois que les États-Unis ont laissé s'étioler leur programme, mais qu'ils le remettent sur pied maintenant. Je crois que peut-être M. Beckett pourrait . . .

M. Beckett: Je pourrais vous donner plus de détails à ce propos, je crois, monsieur Wenman. Les États-Unis essaient de revoir cette question. Quand au succès qu'ils connaîtront dans ce domaine, c'est une autre histoire. Le Royaume Uni et l'Allemagne ont depuis longtemps un programme important, ainsi que la France.

Je me demande si je pourrais ajouter un mot car on dit souvent qu'il s'agit d'un geste conscient que pose l'Union soviétique pour se placer dans une situation avantageuse. Beaucoup d'entre nous croient que la différence entre les deux façons d'aborder la question de la défense civile, c'est-à-dire l'attitude américaine et l'attitude soviétique, nous en dit beaucoup plus long sur les structures politiques de ces deux pays que sur leurs intentions stratégiques. Sous le président Kennedy, les États-Unis avaient mis sur pied, ou plutôt ont essayé de mettre sur pied, un programme d'abri qui a été un échec face à une résistance assez importante alliée, à une bonne dose d'indifférence de la part du grand public; on pourrait peut-être faire ce genre d'extrapolation pour d'autres pays aussi.

En d'autres termes, je ne crois pas que les Soviétiques aient mis sur pied un tel plan pour gagner un avantage stratégique; je crois que les Soviétiques l'ont plutôt fait pour les buts proposés par le docteur Lindsey. C'est une bonne précaution à prendre si l'on envisage une possibilité horrible mais définitive.

M. Wenman: Quant au contrôle de l'espace extra-atmosphérique, les trucs anti-satellites et ainsi de suite, d'après nos sources d'information on en a aussi discuté et j'aimerais savoir si l'Union soviétique a, en orbite, des satellites armés pour des fins militaires?

M. Lindsey: A des fins militaires, oui, parce qu'on s'en sert pour la reconnaissance, les communications et les prévisions météorologiques, tout comme nous le faisons avec les nôtres. Quant à savoir s'il y a des armes à bord, probablement pas. On ne peut l'affirmer avec certitude, mais cela ne paraît pas être le cas.

[Texte]

Mr. Wenman: What were the results from the investigation of the satellite that was recovered in Canada? In fact, the information must now be coming in. There was some discussion there that it may have had nuclear materials on board. Has that been verified?

Mr. Lindsey: Yes, it did have nuclear materials on board, but the purpose was not as a weapon; it was as a power source. It was a radar satellite for observation of ships at sea, and to have an active radar in orbit for months you have to generate a lot of power, rather more than can easily be done by solar cells, so it had a little reactor on board.

Mr. Wenman: Another group of our witnesses said that all cities in Canada are now targeted. Is that your impression?

Mr. Lindsey: I have no idea. I wonder, have they been to Moscow? How do they know?

Mr. Wenman: Well, they suggested that from our civil defence authorities, we showed nine cities targeted. I do not think that is all cities here, but there were statements made specifically in testimony and the records will show they were claiming that in fact all cities are targeted. Would you disagree? Is that improbable or probable?

• 1750

Mr. Lindsey: If I were asked to forecast the target list, I would look at the cities in North America and take account of their population add in their manufacturing value and perhaps some other things about their importance, and I would then put them in decreasing order of importance. So if somebody said, What are the top 10 targets or the top 50 or the top 100, I would just start at the top and move down. But I do not think I would ever get to the smallest city in Canada. I greatly doubt that.

Mr. Wenman: Last question. In earlier testimony before the last committee that studied these matters, General Lane, when asked what the intent of the Soviet Union was, said, "I have no hesitation at all in answering that: world domination." Do you feel that is the intent of the Soviet Union? Given a vacuum, if in fact we participated and we proceeded with unilateral disarmament and did not quite have our numbers right, would the Soviet Union step into that vacuum and attempt further domination, if not world domination?

Mr. Lindsey: Well, rather than saying that I believe they have an intent of world domination, I think I would say that they are opportunists, and given a chance they will take it. Not given a chance, perhaps they will not try.

[Traduction]

M. Wenman: Quant-on appris grâce à l'enquête qui a été faite sur ce fameux satellite qui s'est écrasé au Canada? Il y a eu certaines discussions à ce propos et certains prétendent qu'il n'y aurait pas eu de matériel radioactif à bord. A-t-on vérifié cela?

M. Lindsey: Oui, il y avait du matériel radioactif à bord, mais cela ne faisait pas partie d'une arme quelconque; il s'agissait d'une source de force motrice au autre. C'était un satellite radar qui servait à l'observation de navires en mer et pour maintenir ce genre de radar en orbite pendant plusieurs mois il vous faut énormément de puissance, beaucoup plus que l'on peut normalement en obtenir par des panneaux solaires-et c'est pour cela qu'il y avait un petit réacteur nucléaire à bord.

M. Wenman: Un autre groupe de nos témoins nous ont dit que toutes les villes du Canada sont maintenant des cibles. Est-ce votre impression?

M. Lindsey: Je n'en ai aucune idée. Je me demande quand ils sont allés à Moscou, ces témoins? Comment le savent-ils?

M. Wenman: Enfin, d'après ce qu'ils ont dit, nos autorités en matière de défense civile auraient dit que 9 de nos villes font déjà partie de leurs cibles prévues. Je ne crois pas qu'il s'agisse de toutes les villes, mais dans certaines déclarations, on a bien dit très précisément dans les témoignages, et vous le verrez d'après les procès-verbaux, les témoins disaient que toutes nos villes sont d'ores et déjà dans leur collimateur. Êtes-vous d'accord ou non? C'est probable ou improbable?

M. Lindsey: Si on me donnait la tâche d'établir une liste de cibles, je ferais une liste de toutes les villes de l'Amérique du nord, je tiendrais compte de leur population, j'ajouterais leur valeur de fabrication et certaines autres choses concernant leur importance relative et les mettrais ensuite sur une liste par ordre décroissant d'importance. Si quelqu'un me demandait alors quelles sont les 10 cibles les plus importantes, les 50 ou les 100 cibles les plus importantes, je partirais du haut de la liste et je descendrais tout tranquillement. Je ne crois pas que j'arriverais jamais à la plus petite ville du Canada. J'en doute énormément.

M. Wenman: Dernière question. Le général Lane qui est venu témoigner devant le dernier comité qui a étudié ces questions, a répondu lorsqu'on lui a demandé quelles étaient les intentions de l'Union Soviétique: «je puis très facilement répondre à cette question: dominer le monde». Croyez-vous que c'est bien là l'intention de l'Union Soviétique? Et s'il y avait un vide, si vraiment nous participions à la chose et que nous désarmions unilatéralement et que nous nous trompions dans les chiffres, l'Union Soviétique voudrait-il combler ce vide pour essayer d'étendre son emprise sur la plus grande partie du monde même si elle ne cherchait pas la domination totale?

M. Lindsey: Plutôt que de leur prêter l'intention de devenir les seuls maîtres du monde, je dirais plutôt qu'ils sont opportunistes et qu'ils essayeront bien de le faire si on leur en laisse l'occasion. Si on ne leur en laisse pas l'occasion, peut-être ne l'essayeront-ils pas.

[Text]

Mr. Wenman: Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Beckett, yes.

Mr. Beckett: Mr. Chairman, I was reminded by something that Mr. Wenman said that I had not fully given a Defence position earlier to Dr. Jewett's question, and I wondered if I might do so for the record, despite her absence. She inquired about how Defence viewed, UNSSOD II, and we were speaking specifically about confidence-building measures. I would like to inform the committee that Defence was, of course, a party to the list which Ambassador Menzies gave you of what we thought would be appropriate Canadian initiatives for UNSSOD II. You will recall that the list he articulated on the opening day, included in it the resumption of SALT; START: a treaty on chemical warfare, a high priority of ours, which is what caught my mind; a step-by-step approach to a comprehensive test ban treaty; and non-proliferation, which Dr. Lindsey has emphasized. I would not want it thought by the committee that Defence has given no thought to this question, or has no position on it. Our thoughts went into the formulation of the initial Canadian reply that went forward in April last, which, as I say, Ambassador Menzies gave you on the opening day.

Mr. Wenman: Is proliferation in fact not inevitable, according to the report on proliferation provided to the United Nations last year? Is that not basically the conclusion of that report?

Mr. Beckett: That rather gloomy assessment was arrived at. I think it was qualified in some respect by saying that if the superpowers were able to achieve some limitations in SALT, perhaps the climate might be better, but that was an assessment arrived at by the UN and by the NPT Review Conference. It was not an optimistic outlook for the world.

Mr. Wenman: Thank you.

The Chairman: I have two more, and with the hope, as I said, to adjourn at six, exceptionally, but I am in your hands as always. Dr. Schroder and Mr. Fretz. Please, Dr. Schroder.

Mr. Schroder: Thank you. We have heard a lot of witnesses, we have talked a lot about disarmament. One of the things you talk about in your paper is that the best basis so far discovered on which to design effective arms control is that it should aim to establish mutual and stable deterrence; and in some of the reading I have done, I seem to get the impression that probably some people say the only credible deterrence to nuclear war is the willingness to fight one.

The man who probably possesses the most precise knowledge of NATO's controlled nuclear escalation timetable is Robert Falls, the Canadian admiral who currently heads the

[Translation]

M. Wenman: Merci beaucoup.

Le président: Merci beaucoup.

Monsieur Beckett, oui.

M. Beckett: Monsieur le président, M. Wenman a dit quelque chose qui m'a rappelé que je n'avais pas tout à fait fini de répondre à M^{me} Jewett au sujet de la défense tout à l'heure, et je me demandais si je pourrais finir de répondre à cette question, pour consigner ma réponse au compte-rendu en son absence. Elle a demandé ce que pensait le ministère de la Défense de UNSSOD II et il s'agissait précisément de mesures visant à augmenter la confiance. J'aimerais informer le comité que le ministère de la Défense a adressé la liste qui vous a été remise par l'ambassadeur Menzies, liste de ce que nous avons cru être les mesures appropriées que pourrait proposer le Canada à l'égard de l'UNSSOD II. Vous vous rappellerez qu'il vous a fait part de cette liste dès le premier jour et qu'on y retrouvait la reprise des SALT; Start; un traité sur la guerre chimique, une de nos grandes priorités, et c'est cela qui m'a ramené tout ceci à l'esprit; une solution compréhensive pour un traité condamnant globalement les tests; et la non prolifération qu'a soulignée M. Lindsey. Je ne voudrais pas que le comité pense que le ministère de la Défense n'a pas pensé à cette question, ni qu'il n'a pas sa façon de l'envisager. On retrouve notre pensée dans la formulation de cette première réponse canadienne qu'on a proposée en avril dernier et dont l'ambassadeur Menzies vous a fait part le premier jour, comme je l'ai déjà dit.

M. Wenman: A vrai dire, la prolifération n'est-elle pas inévitable d'après le rapport sur la prolifération fourni aux Nations unies l'an dernier? N'est-ce pas là la conclusion fondamentale de ce rapport?

M. Beckett: L'évaluation était plutôt pessimiste. Je crois qu'on y ajoutait une note d'optimisme en précisant que si les superpuissances pouvaient en arriver à certaines limites grâce à SALT, peut-être le climat pourrait-il s'améliorer, mais cette évaluation a été faite par les Nations unies et par la conférence de révision du NPT. On y fait pas preuve d'optimisme vis-à-vis du sort futur de la terre.

M. Wenman: Merci.

Le président: Il me reste deux intervenants et j'espère que nous pourrions, exceptionnellement, lever la séance à 18 heures, mais c'est à vous de décider, comme toujours. M. Schroder et M. Fretz. S'il vous plaît, M. Schroder.

M. Schroder: Merci. Nous avons entendu beaucoup de témoins, on a beaucoup parlé de désarmement. Dans votre document, vous nous dites que la meilleure façon que l'on connaisse pour contrôler efficacement les armements, c'est de viser à une dissuasion mutuelle et stable; d'après certaines de mes lectures, il me semble que certains disent que la seule façon de réussir à faire croire que l'on veut éviter la guerre nucléaire, c'est de faire comprendre qu'on est prêt à la faire.

Robert Falls, l'amiral canadien qui dirige à l'heure actuelle le comité militaire clé de l'alliance est peut-être celui qui connaît le plus précisément l'échéancier d'escalade contrôlée

[Texte]

Alliance's pivotal military committee. In a recent article in *Maclean's* magazine he said, and I quote:

NATO strategy, is to use nuclear weapons first if we are faced with overwhelming conventional odds and if retreat or surrender are the only alternatives. At the moment we don't have enough of a conventional edge to alter that strategy. We don't even war-game it. My personal feeling is that NATO ought to get itself strong conventionally so that we could say we will never be the first to use nuclear weapons.

• 1755

It seems to me that a very important part of that statement is to get ourselves strong conventionally so that we could say we will never use nuclear weapons. Would you like to comment on those statements?

Mr. Lindsey: Yes, sir. I think it is quite right to say that the only way you can deter your opponent by the possession of some weapons system is to have him believe that you would be prepared to use it if you were in dire straits, and it is true that since NATO is outnumbered conventionally, she risks defeat on the battlefield. If that starts to happen, maybe the only way to stop it would be by first use of nuclear weapons. Therefore, we are in a dangerous position because we are inferior conventionally, so an attempt to get up to equality would indeed be stabilizing and make a war less likely. I agree completely.

Mr. Schroder: Thank you.

The Chairman: Mr. Fretz, please. He has been waiting very patiently all afternoon.

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I thank you for your co-operation.

Mr. Fretz: Thank you. I have just two short questions. Regarding Canada's role in NATO and as a partner, many times I hear the statement, and I am sure you have too, that Canada cannot adequately defend herself. For example, in ships we apparently have four frigates which are sea-going at the present time. Dr. Lindsey, if you had the power to make the decision, would you increase, decrease or maintain the present defence budget?

Mr. Lindsey: I would increase it.

Mr. Fretz: Thank you.

The second question is regarding the term "the arms race", and that is used many times. Regarding the inventory of missiles, NATO is out-gunned. Therefore, what rationale or

[Traduction]

nucléaire de l'OTAN. Dans un article récent qu'on trouve dans la revue «*Maclean*» il a dit, et je cite:

La stratégie de l'OTAN est d'être le premier à se servir d'armes nucléaires si nous faisons face à des armes classiques trop nombreuses et si retirer les troupes ou se rendre deviennent les seules solutions possibles. A l'heure actuelle, nos forces classiques ne sont pas suffisamment nombreuses pour que nous puissions changer cette stratégie. Nous ne l'envisageons même pas dans nos «petites guerres». Je crois personnellement que l'OTAN devrait augmenter ses forces classiques de façon à ce que nous puissions dire que nous ne serons jamais les premiers à nous servir des armes nucléaires.

L'important de cet article, me semble-t-il, c'est la partie où il déclare que nous devrions augmenter nos forces classiques de façon à ce que nous puissions dire que nous n'utiliserions jamais d'armes nucléaires. Auriez-vous quelque chose à dire à ce propos?

Mr. Lindsey: Oui, monsieur. Il est vrai de dire que la seule façon de pouvoir dissuader votre adversaire lorsque vous avez en votre possession un système d'armements, c'est de le porter à croire que vous seriez prêt à l'utiliser si le pire devait arriver et il est vrai que puisque l'OTAN ne fait pas le poids avec ses armes classiques, l'Alliance risque la défaite sur le champ de bataille. Si cela devait arriver, la seule façon d'éviter la défaite serait d'être le premier à utiliser les armes nucléaires. Nous nous trouvons donc dans une position dangereuse parce que nous sommes inférieurs sur le plan de l'armement classique et si nous essayons d'augmenter nos forces à ce niveau, ce serait un facteur de stabilisation qui nous permettrait probablement d'éviter la guerre. Je suis tout à fait d'accord.

Mr. Schroder: Merci.

Le président: Monsieur Fretz, s'il vous plaît. Il a été très patient, car il attend depuis le début de l'après-midi.

Mr. Fretz: Merci, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie de la coopération dont vous avez fait preuve.

Mr. Fretz: Merci. Deux questions très courtes, seulement. Quant au rôle que joue le Canada au sein de l'OTAN et quant à son rôle de partenaire, j'ai souvent entendu dire, et je suis sûr que vous l'avez entendu dire aussi, que notre pays ne peut pas se défendre adéquatement. Par exemple, au chapitre des navires, apparemment, nous avons 4 frégates en état de prendre la mer à l'heure actuelle. Docteur Lindsey, si vous aviez le pouvoir de prendre de telles décisions, augmenteriez-vous, diminuerez-vous ou garderiez-vous au même niveau le budget actuel de la Défense?

Mr. Lindsey: Je l'augmenterais.

Mr. Fretz: Merci.

Ma deuxième question porte sur cette expression que vous avez plusieurs fois utilisée: «la course aux armements». Pour ce qui est des missiles, l'OTAN se retrouve en état d'infériorité.

[Text]

formula is used in determining when NATO or the United States has a sufficient supply?

Mr. Lindsey: There was a very good book, written by a former Secretary of Defence, called *How Much Is Enough*, and he had to write a whole book about that question in order to answer it. I do not think there is any mathematical formula that one can use. It is really very largely a matter of judgment, and it is a judgment of whether the other side thinks it is enough rather than whether we think it is enough. I suppose it boils down to calculating that if the other person calculates the result of starting a war, his conclusion will be that he had better not start it. I think that is the sort of conclusion you would like to have him come to.

Mr. Fretz: Then in effect it really is not a race. Is that correct?

Mr. Lindsey: It does not have to be a race.

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: One question, Mr. Robinson.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): We know that SALT I was signed in 1972, and you can tell us when SALT II was signed. I would like to ask if you see a SALT III coming, what you think it should contain and if it would involve more countries than just the U.S. and the U.S.S.R. as signatories.

Mr. Lindsey: SALT II, although signed, has never signed, ratified by the Americans so it is not in effect and neither party is bound by it. But so far they seem to have behaved almost the same as if they had been obliged to carry out its provisions.

The question of a SALT III is a very important one, and maybe the most important feature of it is the one you just mentioned: it could extend beyond the two superpowers. It is very difficult, if there are five countries with nuclear weapons but who are not very good friends, to have just two of them come to an agreement because they have to look over their shoulders at the other three. On the other hand, it is so extraordinarily difficult to get two of them to agree that one would almost give up the hope of success if there were five of them here.

• 1800

It would be my expectation that the so-called START project, which President Reagan has mentioned, might happen, perhaps not in 1982, but I can see the beginnings of negotiations on strategic nuclear weapons that we could perfectly well call SALT III. I think both sides would be rather pleased if something like that were signed.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): And ratified.

Mr. Lindsey: And ratified.

[Translation]

Donc, de quel raisonnement ou de quelle formule se sert-on pour décider à quel moment l'OTAN ou les États-Unis ont un nombre suffisant de missiles?

M. Lindsey: Un ancien secrétaire de la Défense a écrit un très bon livre intitulé *How Much Is Enough* (Assez, c'est combien?); il a dû écrire tout un livre pour répondre à cette petite question. Je ne crois pas qu'il existe de formule mathématique qu'on puisse utiliser. C'est surtout une question de jugement et il faut pouvoir juger à quel point l'autre croit qu'il y en a assez plutôt que d'essayer de savoir quand il nous semble que nous en avons suffisamment. Il s'agit donc de calculer ce que l'autre aura calculé comme résultat possible s'il commence une guerre et que la conclusion à laquelle il en vient alors soit qu'il vaut mieux pour lui de ne pas la commencer. Je crois que c'est le genre de conclusion à laquelle vous aimeriez bien le voir arriver.

M. Fretz: Donc, il ne s'agit pas véritablement d'une course. C'est exact? -

M. Lindsey: Point n'est besoin que ce soit une course.

M. Fretz: Merci, monsieur le président.

Le président: Une question, monsieur Robinson.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Nous savons que SALT I a été signé en 1972 et vous pourriez nous dire aussi quand SALT II a été signé. J'aimerais vous demander si vous croyez qu'il y aura un SALT III et quel devrait alors, selon vous, être le sujet de discussion et si on y trouverait à la table plus de pays que tout simplement les États-Unis et l'URSS.

M. Lindsey: SALT II, même s'il a été signé, n'a jamais été ratifié par les Américains et n'est donc pas en vigueur et ne lie aucune des deux parties. Jusqu'ici, cependant, les deux parties semblent se comporter comme si elles étaient tenues d'en observer toutes les dispositions.

La question d'un SALT III est très importante et l'aspect le plus important est probablement celui que vous venez de mentionner: on pourrait y réunir plus que les deux superpuissances. C'est très difficile, si vous avez cinq pays disposant d'armes nucléaires et qui ne sont pas en très bons termes, d'en réunir seulement deux à une table pour en arriver à un accord, car ils doivent constamment jeter un regard vers leurs arrières pour voir venir les trois autres. Par ailleurs, il est tellement difficile d'obliger ces deux à en arriver à s'accorder qu'il n'y aurait presque pas d'espoir de succès s'il y en avait cinq à la même table.

Je crois que le projet START, mentionné par le président Reagan, pourra peut-être être mis en oeuvre, peut-être pas en 1982, mais j'entrevois les débuts des négociations sur les armes nucléaires stratégiques qu'on pourrait très bien appeler SALT III. Je crois que les deux parties seraient heureuses de voir quelque chose du genre avec des signatures au bas du document.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Et ratifié.

M. Lindsey: Et ratifié.

[Texte]

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, all. Tomorrow morning I would like to start at least with five members, because we have three—which is divided into an hour each. If I start late we will be very late in finishing. At 9.30 tomorrow, please. Thank you very much.

The meeting is adjourned.

[Traduction]

M. Robinson (Etobicoke-Lakeshore): Merci, monsieur le président.

Le président: Merci à vous tous, merci beaucoup. Demain matin j'aimerais commencer la séance avec au moins cinq députés présents parce que nous avons trois témoins... Cela donnera une heure par témoin. Donc, si nous commençons en retard, nous finirons très en retard. 9h30 demain matin, donc, s'il vous plaît. Merci beaucoup.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of National Defence:

Dr. G.R. Lindsey, Chief, Operational Research and Analysis Establishment;

Mr. W.M. Beckett, Director, Arms Control Policy.

Du ministère de la Défense nationale:

M. G.R. Lindsey, chef, Centre d'analyse et de recherche opérationnelle;

M. W.M. Beckett, directeur, Politiques du contrôle des armements.

CANADA. PARLIAMENT
1
2

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 59

Thursday, February 18, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 59

Le jeudi 18 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Dupras
Bloomfield	Flis
Carney (Miss)	Fretz
Collenette	Gamble
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gass
Crouse	Gimaïel
Darling	Gourd
Dionne (<i>Chicoutimi</i>)	Harquail

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Hudecki
Jewett (M^{lle})
MacDonald (M^{lle})
MacLaren
Massé
McKinnon
McRae

Munro (*Esquimalt—
Saanich*)
Ogle
Robinson (*Etoibicoke—
Lakeshore*)
Sargeant
Wenman—(30)

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Thursday, February 18, 1982:

Miss Carney replaced Mr. Murta.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le jeudi 18 février 1982:

M^{lle} Carney remplace M. Murta.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 18, 1982

(79)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 9:40 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Flis, Hudecki, McKinnon, McRae, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Sargeant, Schroder and Wenman.

In Attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Mr. Daniel Bon, Adviser.

Witnesses: From the Women's International League for Peace and Freedom (WILPF): Mrs. Charlotte McEwen, Chairperson of Ottawa (WILPF); Mrs. Deborah Powell, Chairperson of Carleton University (WILPF); Mrs. Helen Forsey, Women Opposed to Military Industrial Mentality (WOMIN) and Mrs. Jocelyne Talbot, Professor of Sociology, Ottawa University. Mr. Walter Gordon. From Carleton University's Norman Paterson School of International Affairs: Dr. John H. Sigler, Director.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses from the Women's International League for Peace and Freedom made statements and answered questions.

At 10:46 a.m., the sitting was suspended.

At 10:50 a.m., the sitting resumed.

Mr. Gordon made a statement and answered questions.

Mr. Sigler made a statement and answered questions.

At 1:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to 3:30 o'clock p.m.

AFTERNOON SITTING

(80)

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 3:38 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Mr. Bloomfield, Mrs. Carney, Messrs. Darling, Fretz, Gamble, Gimaiel, Hudecki, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Sargeant, Schroder and Wenman.

Other Member present: Mr. Friesen.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: From the Peace Research Institute—Dundas: Dr. Norman Z. Alcock, Director, Canadian Peace Research; Dr. Alan Newcombe, Director.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 18 FÉVRIER 1982

(79)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 9 h40 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Flis, Hudecki, McKinnon, McRae, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Sargeant, Schroder et Wenman.

Aussi présent: Du centre parlementaire des affaires étrangères et du Commerce extérieur: M. Daniel Bon, conseiller.

Témoins: De la «Women's International League for Peace and Freedom» (WILPF): M^{me} Charlotte McEwen, présidente de la Division d'Ottawa (WILPF); M^{me} Deborah Powell, présidente de la Division de l'Université Carleton (WILPF); M^{me} Helen Forsey «Women Opposed to Military Industrial Mentality» (WOMIN) et M^{me} Jocelyne Talbot, professeur de sociologie, Université d'Ottawa. M. Walter Gordon. De «Carleton University's Norman Paterson School of International Affairs»: M. John H. Sigler, directeur.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins de la «Women's International League for Peace and Freedom» font des déclarations et répondent aux questions.

A 10h 46 le Comité suspend ses travaux.

A 10h 50 le Comité reprend ses travaux.

M. Gordon fait une déclaration et répond aux questions.

M. Sigler fait une déclaration et répond aux questions.

A 13h 05 le Comité suspend ses travaux jusqu'à 15h 30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(80)

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h 38 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président)

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, M. Bloomfield, M^{me} Carney, MM. Darling, Fretz, Gamble, Gimaiel, Hudecki, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Sargeant, Schroder et Wenman.

Autre député présent: M. Friesen.

Aussi présents: Du centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: De la «Peace Research Institute—Dundas»: M. Norman Z. Alcock, directeur, «Canadian Peace Research»; M. Alan Newcombe, directeur.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 5:50 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 17h 50 le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, February 18, 1982

• 0942

Le président: À l'ordre!

Nous avons ce matin des témoins qui n'étaient pas prévus au programme. J'espère que vous comprenez bien que nous devons terminer promptement à 10h30, parce que nous avons deux autres témoins ce matin.

I had a choice of putting all the witnesses together, but I prefer to give them each a certain time. They represent different points of view so I think they would prefer that, too, and it is better for us.

Nous écouterons d'abord la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté. C'est un organisme de création ancienne, puisque fondé en 1915, et qui a pour but de contribuer à créer les conditions qui permettent d'assurer la paix, la liberté et la justice à l'humanité toute entière.

La ligue est représentée par M^{me} Charlotte J. McEwen qui, vous l'avez vu, est présente depuis le début et qui prend des notes avec une fidélité rare chez les auditeurs de ces réunions. M^{me} McEwen, qui participe à une foule d'autres activités ayant en commun d'intéresser les droits de la personne, le développement et le désarmement, est l'animatrice du groupe d'Ottawa de la Ligue chargée de suivre nos travaux. Elle est accompagnée de M^{me} Deborah Powell, présidente de la Ligue pour Carleton, de Helen Forsey, du mouvement Femmes opposées à la mentalité militaro-industrielle, et de Jocelyne Talbot, professeur de sociologie à l'université d'Ottawa.

Mrs. McEwen, will you make a short presentation, followed by a short presentation from your two colleagues. We are listening. Welcome.

Mrs. C.J. McEwen (Women's International League for Peace and Freedom): Thank you.

I want to express our gratitude to the committee for making such an opportunity possible. We have not been a high-profile organization in Canada as yet, but we do have members across the country from Newfoundland to Galiano Island.

We are part of an international organization. Unfortunately, our former international chairman for disarmament is not able to come on this particular day. She will be in Ottawa on Wednesday, February 24, 1982, in the evening. You are very welcome to come and hear her personally if you so desire, at Penny Lane, 105 Rideau St.

• 0945

From her presentation to the preparatory committee for UNSSOD II—and we are talking about UNSSOD II: We are an NGO organization and we have our headquarters in Geneva. Our secretary-general there is also secretary-general of the non-governmental organizations under ECOSOC. A

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 18 février 1982

The Chairman: Order!

This morning, we have a group of witnesses who were not scheduled. I hope you understand that we have to finish promptly at 10:30 because we have two other witnesses appearing this morning.

J'aurais pu demander aux trois groupes de témoins de comparaître ensemble, mais je préfère qu'on les entende un à la fois. Comme ils n'ont pas tous la même perspective, les témoins préféreraient sans doute comparaître séparément et cela conviendrait mieux au Comité.

Our first witnesses will be the Women's International League for Peace and Freedom. This organization was founded in 1915. Its purpose is to contribute to creating conditions which will ensure that there is peace, freedom and justice for all of humanity.

The League is represented by Mrs. Charlotte J. McEwen who, as you know, has been following our hearings since the beginning and who, unlike most of those who sit in on our meetings, has been faithfully taking notes. Mrs. McEwen, who is involved in a host of other activities involving human rights, development and disarmament, is group leader of the League's Ottawa group that is following our hearings. With her is Mrs. Deborah Powell, League Chairperson for Carleton, Helen Forsey from the Women Opposed to Military Industrial Mentality movement; and Jocelyne Talbot, professor of sociology at the University of Ottawa.

Je vous invite, madame McEwen, à faire une brève déclaration. Ensuite, vos collègues auront l'occasion de faire de même. Nous vous écoutons. Je vous souhaite la bienvenue.

Mme C.J. McEwen (Woman's International League for Peace and Freedom): Merci.

Je remercie le Comité de nous avoir donné l'occasion de comparaître. Notre organisme n'est pas encore très connu au Canada, mais nous avons des membres dans toutes les régions du pays, de Terre-Neuve à l'Île Galiano.

Nous faisons partie d'un organisme international. Malheureusement, l'ancienne présidente internationale pour le désarmement ne peut pas comparaître aujourd'hui. Elle sera à Ottawa le mercredi 24 février 1982, en soirée. Vous êtes invité à venir l'écouter si vous le voulez au 505 rue Rideau, Penny Lane.

Je vais vous citer certaines déclarations qu'elle a faites lors des travaux du comité préparatoire de UNSSOD II—il s'agit bien de UNSSOD II: Nous sommes une organisation non gouvernementale et notre siège social se trouve à Genève. Notre secrétaire général est également secrétaire général des

[Text]

year ago she was re-elected chairman for the second period of three years. She is Edith Valentine, and interestingly she is a Canadian. The international chairman for disarmament is Kay Camp.

Also, I am going to quote from the international executive meeting in Geneva in August and again in December. We will take the one from the executive committee in Geneva in December:

Women have become a vigorous force as evidenced by their many initiatives, such as the 1981 Women's Peace March, the women's marches on the Pentagon, the torchlight marches in many cities of Europe, the peace camp at Greenham Common in Britain, and by the WILPF-convened conference, Women of Europe in Action for Peace, in Amsterdam in November. There, the ideas, the demands, the needs expressed were rushing forth like tons of water through a broken dam. Women are impatient; women want an end to the costly arms race, an end to the fear of war, nuclear or otherwise, and an end to injustices. They are becoming determined, articulate and organized. They want peace so much that the politicians and governments had better get out of their way. To borrow a little from Eisenhower, time is running short.

Among the statements and different resolutions that we have is one on Third World arms, which is something that has come up in our committee, in which our sections are asked to consider the economic imbalance in the world that causes impoverished countries to purchase arms. Our members are urged to study the proposals of the UN for a new economic order, and also the Brandt report, and then to have our countries apply those principles.

About UNSOD II, we support the Secretary-General in efforts for nuclear-free zones. As for a treaty for that, we feel it should be started by zones that are already nuclear-free, such as the Nordic countries.

On transnational corporations, we are urged to study information that is available from bodies like UNCTAD, the UN Committee on Exports, trade unions and other groups, practices on the multinational corporations, and report back on how those affect the women in those countries.

We have long been supporters of the United Nations. We feel dialogue is important, that we have to understand how other people feel. What we are going to try to bring you today

[Translation]

organisations non gouvernementales relevant du comité économique et social aux Nations Unies. Voici un an son mandat de présidente a été reconduit pour une période de trois ans. Il s'agit de Edith Valentine et il est bon de le faire remarquer, elle est canadienne. C'est Kay Camp qui est présidente internationale pour les questions de désarmement.

Je vais également citer certaines déclarations qui ont été faites lors de la réunion de l'exécutif international qui a eu lieu en août à Genève et également en décembre. Commençons par une citation du comité exécutif qui s'est réuni en décembre à Genève:

Comme le prouvent les très nombreuses initiatives qu'elles ont prises, les femmes sont devenues une force importante dans les questions de désarmement, ainsi, en 1981, il y a eu le défilé des femmes pour la paix, le défilé des femmes sur le Pentagone, différents défilés aux flambeaux dans de nombreuses villes d'Europe, le camps pour la paix à Greenham Common en Grande-Bretagne et la conférence tenue sous les auspices de la Ligue des femmes pour la paix, le défilé des femmes d'Europe pour la paix qui a eu lieu à Amsterdam en novembre, pour ne citer que quelques manifestations. Lors de ces événements, les femmes ont exprimé avec autorité leurs nombreuses exigences et besoins. Elles sont impatientes, elles veulent mettre fin à la course aux armements qui coûte cher, elles veulent mettre fin à la crainte de la guerre, quelle qu'elle soit d'ailleurs, et également elles veulent que cessent les injustices. En conséquence, elles se sont organisées et revendiquent avec détermination. Elles souhaitent la paix avec une ardeur telle qu'il serait préférable que les politiciens et les gouvernements n'entravent pas leur effort. Pour citer le général Eisenhower, le temps commence à manquer.

Au nombre de nos déclarations et de nos différentes résolutions, il y en a une qui porte sur les armes dans le tiers monde, question qui a fait l'objet de débat au sein de notre comité et à cette occasion il nous a été demandé d'étudier le déséquilibre économique qui existe dans le monde et qui entraîne l'appauvrissement des pays acheteurs d'armes. On nous demande instantanément d'étudier les propositions faites par les Nations Unies en vue de créer un nouvel ordre économique mondial et également celles contenues dans le rapport Brandt et ensuite de demander aux pays de respecter ces principes.

En ce qui a trait à UNSOD II, nous appuyons les efforts déployés par le Secrétaire général pour créer des zones dénucléarisées. En ce qui concerne la possibilité de conclure un traité de dénucléarisation, nous pensons qu'il faudrait demander à certaines zones déjà dénucléarisées de commencer, par exemple les pays du Nord.

Au sujet des multinationales, on nous a demandé d'étudier les données dont disposent certains organismes comme la CNUCED, le comité des nations unies pour l'étude des exportations, les syndicats ainsi d'ailleurs que d'autres groupes, et également les pratiques des multinationales; après quoi de faire rapport sur la façon dont ces activités affectent les femmes dans ces pays.

Depuis longtemps nous appuyons l'action menée par les Nations Unies. Nous tenons le dialogue pour important, en effet il faut comprendre les autres. Ce que nous allons essayer

[Texte]

in as brief a form as we can—and we are sorry it is so brief—is how women around the world are feeling. First I would like to call on Deborah Powell, who attended this conference in Amsterdam of women across Europe in Action for Peace.

Ms Deborah Powell (Chairperson, Carleton University Women's International League for Peace and Freedom): Good morning. The area I would like to cover briefly with you this morning will take us to at least a part of Europe and then back to Canada. In the world we live in today, these distances are not that far, and yet from my own experiences on either side of the ocean I find that misconceptions abound.

I will address the first remarks to the topic of the European peace movement, specifically to the one in Holland because I know it the best.

The Dutch peace movement is broadly based. As in Germany, the churches have played an active role. The Dutch Inter-Church Peace Council, or IKV, came into being in 1966, and includes the Catholic church and most branches of Protestantism. Their concept of activism is that defence should be the people's business. This means that they believe it is necessary to have a personal commitment to peace and to talk about it wherever possible. I would refer the members here to Vol. IV, no. 4 of the *Disarmament Times*, page 4, which contains an article on this specific aspect of the Dutch peace movement.

The mass demonstration of 400,000 people which occurred in Amsterdam in November exemplifies the broad base of the peace movement in Europe. Among the participants was the Dutch equivalent of Physicians for Social Responsibility. There were soldiers: 400 of them demonstrated in uniform at the risk of receiving fines. They were from the VVDM, which is an organization in the Dutch army that opposes nuclear weapons. This organization also includes professional soldiers and officers.

• 0950

There were also senior citizens whose organization took an active role in getting older people out to the demonstration. I would like to emphasize their participation, as the peace movement in Europe is often labelled as a youth phenomenon. These senior citizens had been through World War II, the horrors of the occupation and the relief of liberation. They remembered the American role in the liberation, and it was necessary for them to question; before they even participated in the demonstration, they had to rethink the role of the United States in Europe. As well, most of them had never demonstrated before and yet were concerned enough to change their habits there also.

[Traduction]

de faire aujourd'hui aussi rapidement que possible—et nous vous prions de bien vouloir nous excuser si c'est rapide, c'est d'essayer de vous faire part du point de vue des femmes du monde. En premier lieu, je voudrais demander à Deborah Powell qui a pris part à la conférence des femmes d'Europe pour la paix qui a eu lieu à Amsterdam, de vous dire quelques mots.

Mme Deborah Powell (présidente, Ligue internationale des femmes pour la paix et pour la liberté de l'Université Carleton): Bonjour. Je voudrais brièvement ce matin vous faire part de la situation en Europe et ensuite au Canada. Dans le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, les distances ne comptent plus beaucoup et néanmoins ma propre expérience me dit que de part et d'autre de l'Atlantique, il subsiste beaucoup de malentendus.

En premier lieu je parlerai du mouvement européen pour la paix, surtout du mouvement qui existe aux Pays-Bas vu que c'est celui que je connais le mieux.

Le mouvement pour la paix aux Pays-Bas est très général. Comme en Allemagne, les églises y jouent un rôle actif. Ainsi, y participe le Conseil inter-églises pour la paix des Pays-Bas (IKV) qui a été créé en 1966 et, lequel regroupe l'Eglise catholique et la plupart des mouvements protestants. Ce mouvement activiste repose sur la croyance que c'est au peuple qu'il appartient de se défendre. Cela veut dire qu'il trouve qu'il est nécessaire de s'engager personnellement pour défendre la paix et de promouvoir la bonne parole autant que faire se peut. Permettez-moi de citer le volume IV no. 4 de la revue *Disarmament Times* à la page 4 où l'on trouve un article qui porte précisément sur cet aspect du mouvement pour la paix aux Pays-Bas.

La manifestation imposante à laquelle ont participé plus de 400,000 personnes à Amsterdam en novembre dernier montre bien le caractère général du mouvement pour la paix en Europe. Au nombre des participants, l'on trouvait l'équivalent aux Pays-Bas de l'association «Physicians for Social Responsibility». C'étaient des soldats: 400 d'entre eux ont manifesté en uniforme au risque de faire l'objet de sanctions. Tous étaient membres du VVDM, organisation au sein de l'armée des Pays-Bas opposée à l'utilisation des armes nucléaires. Cette organisation groupe également des soldats et des officiers de carrière.

Participaient également à la conférence des associations de personnes du troisième âge qui ont joué un rôle actif pour sensibiliser les personnes âgées à prendre part à la manifestation. Je voudrais mettre l'accent sur leur participation étant donné qu'ici, on considère que le mouvement pour la paix en Europe est un mouvement de jeunes. Ces personnes âgées ont connu la Seconde Guerre mondiale, les horreurs de l'occupation ainsi que le soulagement de la libération. Elles se souviennent du rôle joué par les Américains à la libération et avant même de prendre part à la manifestation, il leur était apparu nécessaire de repenser au rôle joué par les États-Unis en Europe. Également, la plupart d'entre elles n'avaient jamais

[Text]

In fact, 50 per cent of the people involved in Amsterdam had never demonstrated before. This is from a study done by the University of Nijmegen. This too illustrates the level of concern, and I will repeat the word "concern" because that is what it is. It is not an illogical fear, as Mark MacGuigan in his December remarks to NATO made it out to be, nor is it communist-inspired anti-Americanism, as some, for example, *Maclean's* magazine, would have us believe. Rather, it is a very deep and serious concern similar to the concern expressed by many of the witnesses that you have already heard here. There is fear as well, along with anger and frustration, but it is a logical fear if it is anything.

The most recent events which have added to the momentum of the peace movement were the American decision to produce and deploy the Neutron bomb; the NATO decision to deploy the new Cruise and Pershing missiles in Western Europe, where there are already over 7,000 tactical nuclear weapons; and, finally, the American remarks concerning a limited nuclear war to be fought in Europe. The Europeans are also concerned with the presence of the Soviet SS-20s. They are, after all, much closer to the Soviet Union than we are.

They are neither anti-American nor pro-Soviet. They are concerned, normal citizens from various age groups and diverse political and religious backgrounds. As well, as a German woman remarked to me at the Amsterdam conference, they do not believe that a limited nuclear war can remain limited and are therefore demonstrating for our future as well.

As a way of summing up the mood of the peace movement in Europe, and more specifically the women's peace movement, I will quote from a statement from the Dutch Women for Peace:

As women anxious about the future of life we have to pass on, we say that we do not want nuclear weapons because the fact of possessing nuclear weapons implies that you are willing to use them because possessing nuclear weapons also implies the risk that they will be used by accident, misunderstanding, miscalculation or abuse. Because the deterrent effect does not bring security in the long run, few people will survive a war in which nuclear weapons are used. Because we think we must not talk in an abstract way about nuclear weapons and about the suffering they cause, nuclear weapons destroy, mutilate and kill people on a large scale. The surviving women will give birth to disabled children until the third generation. The suffering will be propagated. We do not want to be defended by weapons which cause such suffering. Because we cannot imagine that there are women,

[Translation]

pris part à aucune manifestation, mais néanmoins leurs inquiétudes étaient suffisantes pour justifier un changement d'habitudes.

En fait, 50 p. 100 des participants à la manifestation qui a eu lieu à Amsterdam n'avaient jamais manifesté auparavant. C'est ce que révèle une étude faite par l'Université de Nijmegen. Cela permet également de bien se rendre compte des inquiétudes que suscitent les armes nucléaires, et j'insiste sur le mot «inquiétudes» parce que c'est précisément de cela qu'il s'agit. Ce n'est pas une peur illogique comme M. MacGuigan l'a prétendu dans une déclaration faite devant l'OTAN en décembre, pas plus que ce n'est un sentiment antiaméricain d'inspiration communiste, comme voudrait le faire croire le magazine «MacLean». C'est au contraire un grave sentiment d'inquiétude profondément enraciné, dont se sont déjà fait l'écho de nombreux témoins qui ont comparu devant votre Comité. C'est aussi un sentiment de peur qui s'accompagne de colère et de frustrations, mais il faut reconnaître que cette peur est à tout le moins rationnelle.

Les événements les plus récents qui sont venus renforcer le mouvement pour la paix font suite à la décision prise par les États-Unis de fabriquer et de déployer la bombe à neutrons, à la décision prise par l'OTAN d'utiliser le nouveau missile Cruise et les missiles Pershing en Europe occidentale où sont déjà installés plus de 7,000 armes nucléaires tactiques, ainsi qu'aux remarques faites par l'administration américaine au sujet de l'éventualité d'un conflit nucléaire limité en Europe. L'inquiétude des Européens provient également de la présence de missiles soviétiques SS-20. Après tout, les Européens se trouvent aux portes de l'Union soviétique.

On ne peut pas dire que les Européens soient plus antiaméricains qu'antisoviétiques. Ce sont des gens de tous âges et de toute appartenance politique et religieuse. Aussi, une Allemande me fit remarquer à la conférence d'Amsterdam que les Européens ne croyaient pas à un conflit nucléaire limité en Europe et que c'était pour cette raison qu'ils manifestaient.

En guise de résumé et pour caractériser le climat du mouvement pour la paix en Europe, et plus particulièrement le mouvement des femmes pour la paix, je voudrais vous citer brièvement une déclaration du mouvement des femmes pour la paix aux Pays-Bas:

En notre qualité de femmes angoissées face à l'avenir de nos enfants, nous ne voulons pas des armes nucléaires parce que le fait d'en posséder implique une volonté de les utiliser, étant donné que la possession d'armes nucléaires implique également qu'il soit possible de s'en servir par accident, à cause d'un malentendu, de faux calcul ou d'erreur de stratégie. Étant donné qu'à long terme, l'effet de dissuasion n'engendre pas la sécurité, un conflit nucléaire ne laisserait que peu de survivants. Nous ne devons pas parler en des termes abstraits des armes nucléaires ou des souffrances qu'elles entraînent; en effet, elles détruisent, mutilent, tuent à grande échelle. Les femmes qui survivront à l'holocauste nucléaire donneront la vie à des enfants handicapés, et cela jusqu'à la troisième génération. La souffrance continuera donc. Nous ne voulons pas que l'on nous défende par des

[Texte]

men and families who want such a war, even among the opponents, differences in economic or political ideas do not make the opponent an enemy. We are ashamed that we in our world think about each other in this way. Because too much money, materials and talents of scientists are being used for armament which could be better spent for education, development aid or health care because profit and full employment have become arguments to maintain a large defence industry, for all these reasons we want to be women for peace as a signal that we want another society, another world structure, we are responsible for the generation that comes after us.

From this statement, if I can continue and try to make this as brief as possible, you can see that a lot of thought has gone into it and that these women are making the connections between the different issues related to disarmament.

From here I will take the leap back across the Atlantic to Canada. The disillusionment here has not assumed the same magnitude in a mass movement yet, but there is concern and interest and activity. You have already had eloquent statements from some parts of the Canadian peace movement. At Carleton University itself there is a disarmament club which is trying to organize a conference for March. There is also my own group, which has undertaken to raise the level of awareness on the issue of disarmament and related issues.

• 0955

Yesterday we showed the film *The War Game* to over 60 people and I had the opportunity to ask some questions of my fellow students and to get some feedback. I asked how many thought that disarmament was a good idea, and the majority responded "yes". I asked how many felt that there would be significant progress in this direction within the next five years, and most people thought there would not be significant progress. The major barrier would seem to be political will. It was pointed out by one student that the arms race was not taken up out of maliciousness, but that it was the result of a belief that security would be enhanced through increased arms; it was a change of thinking that was needed.

Here I would like to return to the issue of the future of humankind, as the Dutch women's statement had mentioned. We as young people are concerned with the future, yet if my small poll is any indication, there does not seem to be much hope. To survive the future would require a change in thinking. This type of change has been mentioned previously by others, such as Murray Thompson from Project Ploughshares. This change of thinking, quantum leap though it may be, is necessary, and I will appeal to you for the sake of the future to attempt to undertake this change. Canada can be a leader in this change. Our willingness has been expressed at the level of

[Traduction]

armes qui causent de telles souffrances. Nous avons peine à imaginer qu'il y ait sur terre des femmes, des hommes et des familles qui appellent un tel holocauste de leurs vœux, même parmi les opposants. Les divergences de vues tant d'un point de vue économique que politique ne font pas de ces opposants un ennemi. Nous sommes honteux à l'idée que les hommes puissent se considérer de cette façon. Aussi, la course aux armements monopolise des sommes importantes, des compétences et du matériel que l'on pourrait plus judicieusement utiliser dans d'autres secteurs comme l'éducation, l'aide au développement ou la santé, car le profit et le plein emploi sont devenus les raisons pour lesquelles on consacre autant de ressources à l'industrie de la défense. Par conséquent, pour toutes ces raisons, nous les femmes qui militons pour la paix donnons au monde le signal que nous voulons une autre société et une autre structure et que nous sommes responsables des générations qui vont suivre.

On peut voir que cette déclaration est bien pensée, et que ces femmes font, de fait, les rapprochements qui s'imposent entre les différentes questions qui ont trait au désarmement.

Revenons-en maintenant au Canada. La déception éprouvée de ce côté-ci de l'Atlantique ne revêt pas encore la même importance qu'en Europe, mais elle suscite néanmoins à la fois l'intérêt des femmes et font naître chez elles des inquiétudes. Dans cet ordre d'idées, certains groupes faisant partie du Mouvement canadien pour la paix nous ont présenté des témoignages éloquentes à ce sujet. À l'Université Carleton, on a mis sur pied un club pour les questions de désarmement, lequel s'efforce d'organiser une conférence devant avoir lieu en mars prochain. Le groupe que je dirige a entrepris de sensibiliser le public au désarmement et aux questions qui s'y rattachent.

Hier, nous avons montré le film *The War Game* à plus de 60 personnes et j'ai eu l'occasion, par la suite, de poser certaines questions à des étudiants. Lorsque je leur ai demandé s'ils croyaient que le désarmement était souhaitable, la majorité a répondu «oui». J'ai demandé combien d'entre-eux croyaient qu'il y aurait des progrès en ce sens au cours des prochaines années et la plupart ont répondu qu'il n'y en aurait aucun. L'obstacle principal est l'absence de volonté politique. L'un des étudiants prétendait que ce n'est pas l'animosité qui stimule la course aux armements, mais la conviction que les armements garantissent la sécurité; c'est l'attitude qui doit changer.

Je voudrais revenir maintenant à l'avenir de l'humanité et à la déclaration des femmes hollandaises. Étant jeunes, nous nous préoccupons de l'avenir, mais, d'après les personnes que j'ai interrogées, il ne semble pas y avoir beaucoup d'espoir. Pour survivre, il va falloir modifier nos attitudes. D'autres ont parlé de ce changement d'attitude, y compris Murray Thompson, du projet *Ploughshares*. Ce changement sera aussi radical qu'il est nécessaire et je vous encourage à l'entreprendre. Le Canada pourrait donner l'exemple. Nous avons beaucoup parlé, mais il faut passer à l'action. C'est le moment de

[Text]

rhetoric, but we need the political will to translate that into action. It is time for a change; it is time for action; and above all, it is time for disarmament now.

The Chairman: Thank you very much.

Mrs. McEwen: Next, I would like to introduce Jocelyne Talbot, who will speak about the concerns of women in the Middle East. She was at a conference recently where she talked with women from different organizations—an NGO conference, this is what it was.

Mrs. Jocelyne Talbot (professeur de sociologie, Université d'Ottawa): Merci.

Je m'adresse à vous, membres honorables de ce Comité, non seulement en tant que citoyenne oeuvrant dans différents organismes non gouvernementaux internationaux tels que WILPF, mais aussi en tant que Canadienne engagée et infirmière-sociologue soucieuse du respect des droits de la personne et inquiète quant à l'avenir de mon pays, celui de l'humanité.

Mon pays, le Canada, s'est érigé sur des principes de démocratie, d'égalité, de liberté d'expression, de pacifisme et sur le respect des droits de la personne. D'ailleurs, de génération en génération, de la scène nationale à la scène internationale, le Canada s'est toujours présenté comme un ardent défenseur de ces principes fondamentaux.

Même si la réalité et les réalités que vivent les Canadiens et les Canadiennes se voient secouées par chômage, l'inflation, les grèves, etc., caractéristiques qui se retrouvent d'ailleurs dans la majorité des pays industrialisés, le gouvernement ainsi que la population poursuivent des politiques émancipatrices et engendrent des pratiques qui doivent permettre à tous et à toutes un plein épanouissement.

Ainsi, on peut affirmer que notre réalité canadienne est relativement saine, paisible, parfois troublée, mais riche en potentiel.

Invitée à participer à la Conférence internationale de solidarité avec les peuples libanais et palestiniens, je me retrouve en septembre 1981 à Beyrouth, en pleine guerre, afin de constater et d'étudier les conséquences de l'agression israélienne de juillet 1981 contre les peuples libanais et palestiniens. Connaissant les dangers d'un tel périple au Moyen-Orient à ce moment particulier, mais en même temps insatisfaite et furieuse de la vision partielle et non objective de nos mass media ne cherchant que le sensationnalisme, je décidai d'explorer ce continent et de m'exposer à leur réalité. Cette réalité s'avéra monstrueuse, catastrophique, inhumaine, absurde.

Les résultats de cette guerre de 15 jours en juillet 1981 se quantifient et se qualifient ainsi: dans son ensemble, 2,567 civils tués ou blessés. Les seuls raids sur Beyrouth ont causé la mort de 237 civils et blessé 787 personnes, dont 80 p. 100 étaient des femmes, des enfants et des personnes âgées. Dans les divers quartiers de Beyrouth, plus de 155 immeubles ont été gravement endommagés, magasins, établissements, etc., dont 23 immeubles totalement détruits. Dans les zones résidentielles civiles, plus de 1,100 foyers furent entièrement détruits et 607

[Translation]

changer, de prendre des mesures. Le désarmement doit être amorcé dès maintenant.

Le président: Merci beaucoup.

Mme McEwen: Je vais maintenant vous présenter Jocelyne Talbot, qui vous parlera des préoccupations des femmes au Moyen-Orient. Elle a participé récemment à une conférence d'organismes non gouvernementaux, où elle a parlé à beaucoup de femmes.

Mrs. Jocelyne Talbot (Professor of Sociology, University of Ottawa): Thank you.

I am addressing you, honourable members of the Committee, not only as a citizen working in various international non-governmental organizations, such as the WILPF, but also as a committed Canadian and a nurse-sociologist concerned about human rights and about the future of my country and humanity.

My country, Canada, was founded on the principles of democracy, equality, freedom of expression, pacifism and the respect of human rights. From generation to generation, from the national scene to the international scene, Canada has always presented itself as an ardent defender of these basic principles.

Although the everyday lives of Canadians are shaken by unemployment, inflation, strikes, et cetera—which are, by the way, characteristic of most industrialized countries—the government and the people are pursuing emancipatory policies and promoting practices which will allow everyone to develop fully.

The situation in Canada is relatively sane and peaceful. It is sometimes troubled, but it is rich in potential.

Having been invited to participate in the International Conference on Solidarity with the Lebanese and Palestinian people, I found myself in Beirut, in September 1981, in the middle of a war. I was there to witness and examine the consequences of Israeli aggression against the Lebanese and Palestinian people in July 1981. Aware of the dangers involved in travelling in the Middle East at that particular time, but unsatisfied and furious with the partisan and non-objective picture painted by the sensation-hunting mass media, I decided to explore the continent and expose myself to their reality. This reality turned out to be monstrous, catastrophic, inhuman and absurd.

Here are the results, quantitatively and qualitatively speaking, of the 15-day war that took place in July 1981: 2,567 civilians were killed or wounded. In the raids on Beirut alone, 237 civilians died and 787 were wounded, 80 per cent of which were women, children or old people. In various quarters of Beirut, more than 155 buildings were severely damaged—stores, businesses, et cetera—23 of which were totally destroyed. In residential areas, more than 1,100 homes were entirely destroyed and 607 others were damaged to various

[Texte]

autres endommagés à divers degrés. Sous les décombres du pont Zahrine, on a retiré les corps de 150 enfants, femmes . . . , personnes âgées.

[Traduction]

degrees. The bodies of 150 children, women and old people were found under what was left of the Zahrine Bridge.

• 1000

Dans la région de Hasbaya on a détruit plus de 5,000 oliviers et plus de 4,000 têtes de bétail. Ont été bombardés des lieux de culte, l'église maronite de Hasbaya, la mosquée de Nabatyen et même les cimetières. Ainsi de nombreux monuments archéologiques à Tyr et même les sites historiques n'ont pas été épargnés, le château de Beaufort par exemple.

In the Hasbaya region, more than 5,000 olive trees and 4,000 heads of cattle were destroyed. Places of worship were bombed, including the Maronite church in Hasbaya and the Nabatyen mosque, and even cemeteries. A number of archeological monuments as Tyr and even historical sites were not spared, including the Beaufort castle.

Plusieurs camps de réfugiés ont été aussi touchés et plus de 11 ponts assurant la communication entre différentes régions ont été détruits. La raffinerie de pétrole de Zahrani a été l'une des principales cibles dont les pertes s'évaluent à environ trois millions de dollars.

Several refugee camps were hit and more than 11 bridges linking the various regions were destroyed. The Zahrani oil refinery was one of the main targets and losses were assessed at about \$3 million.

Les opérations lancées par les unités terrestres, aériennes et navales de l'armée israélienne entre le 10 et le 24 juillet ont été dirigées contre 75 villes et villages libanais réparties de la façon suivante: au sud, Saida, Nabateyeh, Tyr, Hasbaya, et les villages de la Bequaa occidentale, les camps de Rashidiyeh et d'al Bass. Au sud de Beyrouth, Damour, Socadyal et el N'ambi, et à Beyrouth, les quartiers commerciaux civils, l'ambassade du Koweït, etc . . .

Operations launched by the Israeli army land, air and naval units from the 10th to the 24th of July were directed against 75 Lebanese cities and villages in the following areas: in the south, Saida, Nabateyeh, Tyr, Hasbaya, villages in West Bequaa, and the Rashidiyeh and d'al Bass camps. South of Beirut: Damour, Socadyal and el N'ambi. In Beirut: Civilian business districts, the Kuwait embassy, et cetera . . .

Opérations aériennes: plus de 126 sorties, 198 raids aériens effectués. Durée totale des opérations: 790 minutes. Nature et type d'engins de destruction utilisés: roquettes lourdes, moyennes et au phosphore, bombes de 250, 500, 1,000, 2,500 et 3,650 livres. Types d'avions: F-15, F-16, F-4, *Phantoms*, *Mirages* et *Kfirs*, etc . . . Il y eut aussi des débarquements navals massifs, etc . . .

Air operations: More than 126 missions, 198 air raids carried out. Total duration of operations: 790 minutes. Nature and type of missiles used: heavy, medium and phosphorus rockets; 250, 500, 1,000, 2,500 and 3,650 pound bombs. Types of aircraft: F-15, F-16, F-4, Phantom, Mirage, Kfirs, et cetera. There were also massive naval landings, et cetera.

Chers membres honoraires de ce Comité, je vous assure que ce n'est pas de la fiction mais une réalité concrète et matérielle remplie de cadavres, d'estropiés, d'orphelins, de souffrances et de vivants désabusés dont le but premier est d'essayer de survivre. Nous avons été témoins des horreurs de cette guerre qui, d'ailleurs, est loin d'être terminée.

Honourable members of the Committee, I assure you that this is not fiction, but a very real and concrete situation filled with corpses, cripples, orphans, suffering and bitter human beings whose prime goal is to survive. We have witnessed the horror of this war, which is far from being over.

Quelles que soient les différentes tendances idéologiques ou les différentes interprétations de cette guerre, lors de cette conférence, les participants et participantes de ces divers pays représentés ont unanimement dénoncé ce massacre comme un acte barbare. Emue, ébranlée et même découragée du fait que des actes de la sorte soient partagés et légitimisés par des appareils gouvernementaux, j'ai eu à confronter lors des discussions avec mes frères et sœurs palestiniens, palestiniennes, libanais et libanaises et les autres, des conceptions au sujet de l'image et du rôle du Canada dans le processus de la paix. Lors de la conférence, on condamnait l'agression à l'égard des peuples libanais et palestiniens en attaquant féroce l'attitude des États-Unis dans son escalade vers des politiques de plus en plus agressives à l'égard du Moyen-Orient avec un arsenal militaire à l'appui et son déploiement dans la course aux armements.

Whatever their ideological tendencies or interpretations of the war, the participants in the conference, who came from various countries, unanimously denounced this massacre as an act of barbarism. Moved, shaken and discouraged by the fact that acts of this type are practiced and legitimized by governments, I was confronted, during discussions with my Lebanese and Palestinian brothers and sisters and with others, with conceptions of the image and role of Canada in the peace process. During the conference, the aggression against Palestinian and Lebanese people was condemned by ferociously attacking the United States' attitude and its movement towards more and more aggressive policies on the Middle East, supported by a military arsenal that is being deployed in the arms race.

La question suivante m'était posée: en quoi le Canada diffère-t-il des États-Unis en cette matière? Est-ce que l'image

I was asked how Canada differs from the United States on this issue. Is Canada's image as a peacemaker and conciliator

[Text]

du Canada, étant celle de nature pacifique et même conciliatrice, n'est qu'une image, un mythe, une utopie ou bien une réalité? Il faut avouer entre autres qu'à la lecture des multiples résolutions de l'ONU, les positions qu'a prises le Canada ne peuvent pas nous servir d'arguments et ne font que ternir l'image du Canada défenseur des droits humains, d'un Canada revendicateur de la paix mondiale.

Quel que soit le pays dont j'ai été témoin des conséquences de la guerre, quels que soient les motifs invoqués pour ces actes barbares, que ce soit Hiroshima, le Vietnam, la Corée, et j'en passe, la Première guerre et la Deuxième guerre mondiales et même, osons-nous murmurer, une troisième guerre mondiale en préparation, nous sommes pris et entraînés dans une logique et dans une culture de violence où nos préoccupations internationales et individuelles se limitent à légitimer ou non tel acte et les politiques appliquées conséquentes de nos choix. De poser la question en termes de légitime et illégitime, présume que nous acceptons la violence et par conséquent nous sommes voués à la perpétuer.

Il en est de même pour le désarmement. Doit-on entamer un processus de désarmement ou se lancer dans la course de l'armement? Aberration, puisque la question de fond qui sous-tend ce problème est de se demander si c'est légitime ou non de parler de désarmement. Ce type de logique est circulaire et n'aboutit qu'à reprendre la violence à notre compte. Paradoxalement, nous évacuons les souffrances et les pertes humaines que peuvent engendrer de telles décisions.

• 1005

Et ce n'est pas tout: nous évacuons aussi de notre logique dite rationnelle la possibilité de détruire des civilisations et des cultures entières et d'engendrer de futures générations ayant comme principe non plus la paix, la non-violence et le bien-être comme valeurs et droits, mais des principes de terreur, de tension, munies d'un arsenal d'armement, qui font des êtres aliénés manipulant une technologie sophistiquée mais meurtrière qui peut se retourner contre eux, voire amener leur propre destruction.

Différente du monde animalier, notre espèce porte le nom d'*thomo sapiens*, seule espèce capable de conceptualiser dotée d'une imagination créatrice. Comment se fait-il alors que les arguments pour la course à l'armement soient basés sur des conceptions où la scène internationale serait régularisée par la loi de la jungle, soit la loi du plus fort? Ceci nous amènerait à dire que nous possédons non pas une rationalité humaine, mais une rationalité ni humaine ni animale, rationalité animale pour les actes et humaine pour les justifier et les légitimer. Nous nous acharnons à répéter que nous sommes des êtres humains sociaux, donc non violents, et la question que l'on se pose aujourd'hui est la suivante: est-ce que nous allons embarquer dans un processus d'armement qui répond à une rationalité liée à l'industrie de la guerre? Aurions-nous perdu notre raison, au point où nous considérons jouer ce jeu, comme d'autres le font d'ailleurs?

Nous représentons différents groupes qui sont extrêmement inquiets et concernés et qui espèrent que l'option désarmement

[Translation]

nothing more than a myth, or is it a reality? If one reads the many resolutions adopted by the U.N., one would have to admit that the positions Canada has taken could not be used as arguments and only serve to tarnish Canada's image as a defender of human rights and a promoter of world peace.

Wherever I witnessed the consequences of the war, whatever reasons were given for these acts of barbarism, be it at Hiroshima, in Vietnam, in Korea, or elsewhere, during the first or second World War, or even, we dare suggest, the Third World War that is in the offing, we are caught up in and swept along by a violent logic and culture where our international and individual concerns are limited to legitimizing or not legitimizing certain acts and the policies that are implemented as a result of our choices. By expressing this in terms of legitimacy and illegitimacy, we are assuming that we accept violence and are condemned to perpetuate it.

The same is true of disarmament. Should we begin to disarm or throw ourselves into the arms race? This is an aberration, because the underlying question is whether or not it is legitimate to talk about disarmament. This type of reasoning takes us around in circles and the result is that we continue to be violent. Paradoxically, we ignore the suffering and human loss that may result from these decisions.

And that is not all: we also manage, by using our so-called rationality, to ignore the possibility that entire cultures and civilizations will be destroyed and that future generations will not value peace, non-violence and well-being, but terror, tension, and weapons. They will be alienated beings manipulating sophisticated but deadly technology that may turn against them and even destroy them.

We are not animals. We are called *Homo sapiens* and we are the only species capable of conceptualization and creative thought. Why then are the arguments used to justify the arms race based upon the notion that the international theme is governed by the law of the jungle, the law of the strong? It would seem that our rationality is neither human nor animal; we commit animal acts and use human rationality to justify them. We repeat over and over that we are social beings, and so are non-violent. The question we must ask ourselves is this one: Are we going to get involved in an armament process governed by the rationale of the war industry? Have we lost our minds to the extent that we will consider playing the game, as others are doing?

We represent various groups that are extremely worried and concerned and hope that Canada will opt for disarmament. At

[Texte]

sera le choix canadien. Car au niveau international, groupes, mouvements, organismes se retournent actuellement vers notre pays, en osant entrevoir une lueur d'espoir. On ne croit plus dans la théorie économiciste de la violence, tel que l'armement, solution rapide, mais sans trop d'effort ni de dialogue. C'est l'image même du Canada que nous sommes en train de toucher et la réalité que se font les Canadiens de leur pays. Le désarmement ne se fait pas seulement au niveau des armes, mais aussi au niveau des pensées. Il faut donc dénoncer et démobiliser toute pensée ou acte qui servirait à la destruction de l'humanité. Il en va de notre survie.

Donc, nous recommandons premièrement que le gouvernement canadien forme un comité d'étude sur le Moyen-Orient pour en voir les processus et la représentativité.

Deuxièmement, à la lecture des résolutions prises par l'ONU concernant l'annexion du Golan, nous déplorons l'inconsistance qu'a manifestée notre gouvernement canadien à l'égard de sa politique étrangère, car d'une main il condamne l'annexion du Golan et, en même temps, de l'autre, il entame des pourparlers en vue d'une plus grande coopération au niveau commercial, économique, d'où la possibilité d'acquisition d'armes. Nous recommandons que le gouvernement canadien cesse toute transaction concernant la vente et l'achat d'armes et d'équipement militaire avec Israël et toute source de financement qui a pour but de poursuivre des politiques d'agression envers le peuple palestinien et les peuples arabes.

Merci.

The Chairman: Ms Elaine Forsey, Women Opposed to Military-Industrial Mentality.

Mr. McKinnon: Is there a professor of sociology?

The Chairman: Just the one before.

Mr. McKinnon: The one that we just heard?

The Chairman: Yes.

Mr. McKinnon: Thank you.

The Chairman: This lady is Ms Elaine Forsey. Are you the daughter of Senator Forsey? No?

Miss Forsey: Yes.

The Chairman: You are?

Mrs. McEwen: She is a woman in her own right, please.

The Chairman: If someone asked me if I am the son of Dr. Prud'homme, I am very proud to say yes, and I am a man in my own right, I am sure.

• 1010

Madame, vous êtes notre invitée et non un témoin. Bienvenue.

Ms Helen Forsey (WOMIN—Women Opposed to Military Industrial Mentality): I want to speak about the points of view that my fellow witnesses have already spoken on this morning,

[Traduction]

the international level, the groups, movements and organizations are turning towards our country and daring to see a glimmer of hope. We no longer believe in the economic theory of violence: armament as a quick solution, without too much effort or dialogue. We are dealing here with the very image of Canada and with the way Canadians see their country. Disarmament involves not only weapons, but mentalities. We must denounce and demobilize any thought or action which will lead to the destruction of humanity. Our survival depends on it.

Our first recommendation is that the Canadian government form a task force on the Middle East to examine the processes and representivity.

Secondly, having read the UN resolutions on the annexation of the Golan Heights, we deplore the inconsistency that the Canadian government has shown in its foreign policy, since on one hand it condemns the annexation of the Golan Heights and, on the other, it has opened talks to encourage co-operation at the commercial and economic level, which could lead to arms' acquisition. We recommend that the Canadian government stop any transaction with Israel involving the sale or purchase of arms and military equipment and that it cut off all sources of financing of aggression towards the Palestinian and Arab peoples.

Thank you.

Le président: Madame Elaine Forsey, *Women Opposed to Military-Industrial Mentality*.

M. McKinnon: Y a-t-il un professeur de sociologie parmi les témoins?

Le président: Oui, celle que vous venez d'entendre.

M. McKinnon: Celle que nous venons d'entendre?

Le président: Oui.

M. McKinnon: Merci.

Le président: Cette dame s'appelle madame Elaine Forsey. Vous êtes la fille du sénateur Forsey, n'est-ce pas?

Mme Forsey: Oui.

Le président: Vous êtes vraiment sa fille?

Mme McEwen: Je vous en prie. Elle n'est pas seulement la fille du sénateur Forsey. Elle a sa propre personnalité.

Le président: Si quelqu'un me demande si je suis le fils du docteur Prud'homme, je suis fier de répondre oui, et cela n'enlève rien à mon mérite.

We would like to welcome you. You have been invited by the Committee and you are not a witness.

Mme Helen Forsey (WOMIN—Women Opposed to Military Industrial Mentality): Je voudrais parler de certaines questions déjà abordées par mes collègues ce matin, ces opi-

[Text]

points of view that are largely shared by 51 percent of the population, who are women, points of view which therefore are probably going to be very meagerly represented by our statesmen at the UNSSOD conference.

You have at your disposal a lot of facts and a lot of proposals, and lot of them contradictory among themselves, and obviously the committee and the delegation are going to have to make some decisions about what they are going to pick up and what they are not going to pick up. Obviously, I leave that to you. What I would like to do is add to what has been said already this morning about a general framework, a philosophical framework, if you do not object to that as a dirty word, that should inform whatever Canadian positions are developed: a framework that comes out of the actual experience and the reflection on that experience by thousands and thousands of women over the years and now, experience in thinking that is far too often kept silent or ignored or thought of even by ourselves as invalid or irrelevant. I maintain that it is not invalid and it is not irrelevant. It is a whole framework that has to be the situation for the rest of the things that you decide on.

Two months ago my 10-year-old son and I were discussing life expectancy and he came up with the argument that his life expectancy was the same as mine. For a minute I did not understand him and I started to tell him that of course he had about 25 more years to live, by all probabilities, statistical probabilities, than I had, and he said "Oh, no, we are all going to be blown up in the war". I did not know that he felt that way. We had not talked about that sort of thing very much.

It is no accident that women have historically been deeply involved in the peace movement. Even before the resurgence of the women's movement, countless women were peace militants and peace workers. Many women in that past history, and many still, do not consciously make the connection between the war mentality that we all oppose, speaking for ourselves, and the system of male dominance that structures and controls our daily lives. But, those connections are becoming harder and harder to ignore.

For example, in the typical schoolyard I see my son learning the key lessons of manhood: to compete and conquer and possess, to repress his emotions, to hold women and girls in low esteem, in some other class, to fight and win. Territoriality, property and aggression are all defined and played out in age-old rituals among young boys, and we watch. Brute strength and macho toughness are prized, while gentleness, sensitivity and emotion are scorned as weakness. The qualities, therefore, that are supposed to define a boy's maleness, his core identity, are precisely the qualities that male dominance has been built upon, and they are at the same time the very qualities that peace researchers have identified as prerequisites for making war. We live in a world dominated by tyranny and hypocrisy, haunted by the spectre of famine, pillaged and threatened by the mammoth nihilism of the military industrial superpowers. It is a truism that there can be no peace while

[Translation]

nions répandues, partagées par 51 p. 100 de la population qui sont des femmes, et que nos politiciens qui nous représenteront à la Conférence UNSSOD feront probablement très peu valoir.

On vous a fourni une grande quantité de faits ainsi que de propositions, certains contradictoires, et de toute évidence le Comité et la délégation canadienne devront prendre certaines décisions quant aux éléments qu'ils vont retenir ou écarter. Il va sans dire que c'est de votre ressort. Pour ma part, je voudrais ajouter aux propos tenus ici ce matin une dimension générale, philosophique, tout en espérant que vous ne trouverez rien à redire à ce gros mot, dimension sur laquelle devraient être axées les positions qui seront adoptées par le Canada: c'est-à-dire une dimension dictée par l'expérience et la réflexion de milliers de femmes au cours des années, dimension dans la pensée qui trop souvent a été ignorée ou à laquelle on a mis une sourdine et dont les femmes elles-mêmes ont quelquefois pensé qu'elle était sans validité ou sans pertinence. Pour ma part, je prétends le contraire. C'est une dimension qui devrait orienter les décisions que vous prendrez.

Il y a deux mois, mon fils âgé de 10 ans et moi-même discussions de l'espérance de vie, et il m'a fait remarquer que sa vie serait probablement aussi longue que la mienne. Sur le coup, je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire et lui ai répondu qu'il vivrait probablement 25 années de plus que moi selon les données de la statistique, ce à quoi il m'a répondu: «Oh non, certainement pas, étant donné que la guerre va nous anéantir». J'ignorais qu'il aurait pu réagir ainsi, étant donné que nous n'avions pas beaucoup abordé ce genre de question.

Ce n'est pas par accident que les femmes ont de tout temps pris faits et causes pour la paix. Même avant que ne reprenne le mouvement des femmes, un nombre innombrable d'entre elles ont milité et oeuvré pour la paix. L'histoire nous montre que beaucoup, et beaucoup encore, ne font pas consciemment le rapport entre la guerre contre laquelle nous nous élevons tous, du moins nous, et le système de dominance des mâles qui structurent et contrôlent notre vie. Mais il devient de plus en plus difficile d'ignorer ces rapprochements.

Par exemple, c'est dans la cour de l'école que mon fils apprend à devenir un homme, c'est-à-dire à concurrencer, à conquérir, à posséder, à réprimer ses émotions, à méconnaître les jeunes filles et les femmes, ainsi que d'autres classes sociales, à lutter et à vaincre. La territorialité, la propriété et l'agression sont des notions définies et apprises par les jeunes garçons grâce à des rites ancestraux, et nous, nous regardons. La force à l'état brut et le machisme recueillent des applaudissements alors que l'amabilité, la sensibilité et les émotions sont décriées comme des faiblesses. En conséquence, les qualités qui doivent définir l'identité profonde du mâle sont précisément celles que la dominance mâle a renforcées et parallèlement, ce sont précisément les mêmes qualités que ceux qui étudient la paix ont déterminé comme étant préalables à l'acte de guerre. Nous vivons dans un monde dominé par la tyrannie et l'hypocrisie, hanté par les riches de famine et de pillage, et que

[Texte]

injustice lasts, yet even radical change too often seems incapable of getting at the fundamental causes of injustice.

How can anyone be free or safe while oppression itself is rooted in people's minds and beaten out upon the minds and bodies of women? How can we hope to put an end to war while men are told that their manhood depends on their ability and willingness to fight each other? How can the arms race be stopped when massive weapons of destruction are just a logical extension of that deadly competitive aggression by which men are trained to assert their male strength, and how can we expect world affairs to be governed according to humanistic values as long as men are taught to deny their human capacities for gentleness and emotion?

In November, 2,000 women converged on the Pentagon in Washington to express their outrage at the war machines and to state their understanding of what is needed to stop it. The statement of our American sisters in the Women's Pentagon Action speaks for us all. We say that we women are speaking out because we fear for our lives. We fear for the life of this planet, our earth, and the life of the children who are our human future; we have come together to mourn and rage and defy the militarism which threatens us all. Every day while we work, study, love, the politicians, industrialists, scientists and military men, who are leading us towards annihilation, walk calmly in and out of their offices, laboratories, board rooms and committee rooms. The NATO and NORAD alliances, of which Canada is a member, and the countries of the Warsaw Pact all vie with each other to develop and produce more and more sophisticated and costly weapons.

• 1015

The race to destruction is on. The superpowers can destroy each others' cities, towns, schools, children many times over. This madness is portrayed as reason, but truly we are in the hands of men whose power and wealth have separated them from the realities of daily life and from the imagination.

There is fear among the people and that fear, created by the industrial militarists, is used as an excuse to accelerate the arms race. "We will protect you," they say, but we have never been so endangered, so close to the end of human time. We are right to be afraid. We women are speaking out because life on the precipice is intolerable.

[Traduction]

menacent le nihilisme généralisé et les superpuissances militaro-industrielles. C'est un truisme de dire qu'il ne saurait exister de paix tant que triomphera l'injustice, mais même les changements radicaux souvent sont impuissants à extirper les racines de l'injustice.

Comment peut-on parler de liberté ou de sécurité alors que l'oppression est enracinée dans l'esprit des gens et que les femmes en souffrent dans leur corps et dans leur esprit? Comment pouvons-nous espérer mettre fin à la guerre si on inculque aux hommes que leur virilité dépend de leurs aptitudes et de leur volonté à se livrer combat? Comment peut-on mettre fin à la course aux armements si ces quantités d'armes de destruction ne sont que l'extension logique de l'instinct d'agression et de compétitivité que l'on stimule chez les hommes pour affirmer leurs forces de mal, et comment pouvons-nous penser gérer les affaires du monde sur la base de valeurs humaines aussi longtemps que l'on apprendra aux hommes à n'accorder aucune place à la gentillesse et à l'émotion?

En novembre, 2,000 femmes ont marché sur le Pentagone à Washington pour manifester leur indignation aux machines de guerre et pour communiquer les mesures jugées par elles nécessaires pour mettre fin aux conflits. Le témoignage de nos sœurs américaines, à l'occasion de la marche des femmes sur le Pentagone, nous le partageons toutes. Les femmes font entendre leur voix parce qu'elles craignent pour leur vie. Nous craignons pour la vie sur terre, notre terre, ainsi que pour celle de nos enfants qui représentent l'avenir de la race humaine; nous nous sommes regroupées, à la fois pour pleurer et manifester notre rage et pour défier le militarisme qui nous menace tous. Chaque jour, nous travaillons, nous étudions, nous aimons, pendant que les hommes politiques, les responsables du monde industriel, les hommes de science et les militaires qui nous mènent vers l'abîme, décident froidement de notre avenir dans leur laboratoire, dans leur bureau et dans leur salle de comité. L'OTAN et NORAD, alliances dont le Canada est membre, et les pays signataires du pacte de Varsovie se livrent à une surenchère pour mettre au point et fabriquer de plus en plus d'armes complexes et coûteuses.

La course à la destruction a été amorcée. À l'heure actuelle, les superpuissances ont tellement d'armes qu'elles peuvent détruire mutuellement leurs villes, leurs écoles, leurs enfants, et cela plusieurs fois. Cette folie est érigée en raison, mais en vérité, nous sommes aux mains d'hommes auxquels le pouvoir et la richesse ont fait perdre de vue les réalités de la vie quotidienne ainsi que l'imagination.

Les gens ont peur, et cette peur, engendrée par l'appareil militaro-industriel, est invoquée comme une excuse pour accélérer la course aux armements. En effet, ils disent «nous allons vous protéger», mais nous constatons que jamais nous n'avons été autant en danger, aussi près de l'holocauste. C'est à juste titre que nous avons raison. Nous, les femmes, faisons entendre notre voix parce qu'il est intolérable de vivre de cette façon.

[Text]

We want to know what anger is in these men, what fear, which can only be satisfied by destruction, what coldness of heart and ambition drives their days. We want to know, because we do not want that dominance, which is exploitative and murderous in international relations and so dangerous to women and children at home. We do not want that sickness transferred by the violent society through the fathers to the sons.

We want an end to the arms race. No more bombs. No more amazing inventions for death. We understand that everything is connected. With that understanding and by that ecological right, we oppose the financial connections between the war machine and the multinational corporations and banks that thrive off militarism. Those connections are made of gold and oil. We are made of blood and bone and water. We will not allow these violent games to continue.

If our stubborn voices seem few today, we will certainly be heard in the thousands and hundreds of thousands in the months and years to come. We know that there is a healthy, sensible, loving way to live, and we intend to live that way in our neighbourhoods and on our farms here in our country, and among our sisters and brothers in all the countries of the world.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much.

Mrs. McEwen: I think perhaps you have heard why we are concerned.

We have a little presentation to make to you. On the basis of the Regehr position yesterday, which indicated that the American arms buildup and the reciprocal one from the U.S.S.R. are not defensive—he made that very clear, did he not, he developed that very well—we have little paper umbrellas, parasols. This is as much protection as your fanciest missiles. They are no protection, but they cost a lot of money! And that money is needed for the things that people need. There is one for each of you.

The Chairman: You can leave them with the clerk.

Mrs. McEwen: All right.

This is one reason why our group supports our division of Arms Control and Disarmament, our ambassador, and why we want Canada to take to the United Nations some very positive, concrete suggestions, away beyond rhetoric, and why we want to see that the comprehensive program for disarmament—so that we will have nuclear-free children by the year 2000 all around the world—is supported strongly by Canada. I have had problems in getting the document to know what they are talking about. It came through from our chairman of disarmament, where she says that a comprehensive program for disarmament, elaborated by this committee for disarmament, this

[Translation]

Nous voulons essayer de savoir quelle peur habite ces hommes que ne peut assouvir que la destruction, quelle froideur de cœur et quelles ambitions motivent leur vie. Nous voulons savoir, parce que cette dominance, qui exploite et empoisonne les relations internationales et qui est si dangereuse pour les femmes et les enfants, nous ne la voulons pas. Nous ne voulons pas que les pères transmettent cette maladie à leurs enfants par le biais d'une société violente.

Nous voulons mettre un terme à la course aux armements. Plus de bombes. Plus jamais l'imagination au service de la mort. Nous savons que tout influe sur tout. Cela dit, et revendiquant le droit à l'écologie, nous nous opposons aux rapports financiers qui unissent la machine de guerre et les sociétés multinationales, ainsi qu'aux profits que font nos banques grâce au militarisme. Ces rapports sont faits de pétrole et d'or alors que nous sommes de chair, d'os et d'eau. Nous ne permettrons pas que la violence continue.

Si aujourd'hui, nous ne sommes qu'une poignée, dans les mois et les années à venir, nous serons certainement des milliers ou des millions. Nous sommes convaincues que l'on peut vivre d'une autre façon plus sainement, avec plus d'amour, et c'est de cette façon que nous voulons vivre là où nous vivons dans notre pays, avec nos frères et nos sœurs de tous les pays du monde.

Merci.

Le président: Merci beaucoup.

Mme McEwen: Vous avez peut-être compris pourquoi nous sommes inquiètes.

Nous voudrions ajouter quelque chose. Compte tenu de la position adoptée par M. Regehr hier, qui a indiqué aux membres du Comité que l'accumulation des armes américaines et le stockage réciproque par l'U.R.S.S., ne répondent pas à des besoins de défense—ce qu'il a expliqué hier très clairement, n'est-ce pas—nous voudrions symboliser notre point de vue à l'aide de petits parapluies chinois en papier. Ces petits parapluies sont précisément la mesure de protection que représentent les missiles les plus compliqués. C'est-à-dire virtuellement aucune protection, mais qui coûte néanmoins très chère! Alors que cet argent serait tellement nécessaire pour faire face aux besoins des gens. Nous avons apporté un petit parapluie pour chacun d'entre-vous.

Le président: Vous pouvez les remettre au greffier.

Mme McEwen: Très bien.

C'est l'une des raisons pour lesquelles notre groupe appuie notre mouvement pour le contrôle des armes et le désarmement, notre ambassadeur, et c'est également pourquoi nous voulons que le Canada fasse aux Nations Unies quelques propositions positives et concrètes, que le Canada dépasse les vœux pieux, et c'est aussi pourquoi nous voulons que le Canada accorde tout son appui au programme généralisé de désarmement, pour que d'ici l'an 2000, nos enfants ne vivent plus dans la crainte d'une guerre nucléaire. J'ai eu certaines difficultés à obtenir le document en question, mais notre présidente me l'a fait parvenir; elle me dit qu'un programme

[Texte]

group of 21 non-aligned nations, envisages four stages, each four years long, each stage having specific measures for the reduction such as—and so on—so that by the year 2000 . . . and this was in the speech that was made at the close of the General Assembly last year. I was at the United Nations following the resolutions, how Canada voted and so on. And the president said, I hope before this session finishes—that would be in January—that we will have set a date by which time every child in the world will be born nuclear free. And, you know, I went up to CBC and said, hey, a Christmas message. It was just before Christmas, he had talked about the birth of a child with three tons of TNT for every child in this world. I said, this is a fantastic . . . , and he said, no, no, no. He never put it on the air; Canadian people never heard it.

• 1020

We have proposals that we want to push on this nuclear-free zone and we want strong action on this comprehensive program so that it can become reality.

Thank you.

The Chairman: Thank you, thank you very much.

Mrs. McEwen: Oh, funding, maybe I should mention this. That disarmament division needs funds. Yesterday when I wanted something they did not have anybody to xerox something, no staff and two of their officers away; they only have five officers. And yet when I asked them earlier, we went out and we said, look, we want to get the heads of the women's organizations in Canada together to work out what we should put into what you are doing today. Oh, no funds for that. But look, he said, you know, you can do it with a bake sale. So this is why the cards and the poster that we use . . . It will be a great day when our schools get all the money they need, and our division of disarmament, and the air force has to hold bake sales. Those cards are so popular, they just hit people. It is exactly the way they feel.

Now, if we are going to have an air force, if we are going to have defence, it must be real defence and defence against the country that threatens us so much if we do not go along with them in NATO and NORAD. Like I remember when I was with Dick Bell and I was in the Conservative Party, he said, look, if we say anything about NATO and NORAD, the American marines will be over the border in two hours. And yet we talk about threat. We hear Reagan talking about threat. Why are we not talking and looking at that threat so that we can be, let us be. Let us be Canadians, let us be.

Thank you.

[Traduction]

généralisé de désarmement, élaboré par le comité pour le désarmement, regroupant les 21 pays non alignés, envisage un programme comportant quatre étapes, chacune de quatre années, où seront prises des mesures bien précises pour réduire les armes—etc.—de sorte que d'ici l'an 2000 . . . cette proposition a été faite dans un discours à la clôture des travaux de l'Assemblée générale l'année dernière. J'étais aux Nations Unies et après les résolutions et le vote du Canada, etc., le président a déclaré qu'il espérait qu'avant la fin de la session, c'est-à-dire en janvier, on aurait fixé une date après laquelle tous les enfants du monde naîtraient dénucléarisés. Alors vous pensez bien que je me suis empressé d'aller annoncer à Radio Canada ce message de Noël! c'était juste avant Noël, on venait de parler de la naissance d'un enfant alors qu'il y a trois tonnes de TNT par enfant dans le monde. Je trouvais que c'était merveilleux . . . mais le reporter n'a jamais voulu diffuser la nouvelle; les Canadiens ne l'ont jamais entendue.

Nous voulons faire avancer des propositions touchant cette zone dénucléarisée et nous voulons que les efforts redoublent dans le cadre de ce programme global afin qu'il devienne bien une réalité.

Merci.

Le président: Merci, merci beaucoup.

Mme McEwen: Oh, le financement, je devrais en dire quelques mots. La division du désarmement a besoin de fonds. Hier, quand j'ai demandé quelque chose, on n'a répondu qu'il n'y avait personne pour photocopier, pas de personnel du tout, et deux des agents absents; il n'y a que cinq en tout. Pourtant, quand je leur avais posé la question, on avait dit, nous voulons que les chefs des organismes féminins du Canada se réunissent pour préparer quelque chose à l'intention du Comité. Non, il n'y avait pas de fonds pour cela. Par contre, on m'a répondu que nous devrions organiser une vente de gâteaux. Cela vous explique les cartes et l'affiche que nous avons ici . . . On pourra crier victoire lorsque nos écoles auront tout l'argent nécessaire, lorsque notre division du désarmement n'aura plus de problème de fonds et lorsque les forces aéroportées organiseront des ventes de gâteaux. Si ces cartes sont si populaires c'est parce qu'elles frappent les gens, elles expriment exactement ce qu'ils ressentent.

Maintenant, si vous voulons des forces aéroportées, si nous voulons une défense, il faut qu'il s'agisse de véritable défense, de défense contre le pays qui nous menace tellement que si nous ne le suivons pas dans l'OTAN et NORAD, nous sommes en danger. Je me rappelle lorsque j'étais avec Dick Bell et membre du parti conservateur, il m'a déclaré que si nous disons quoi que ce soit sur l'OTAN et sur NORAD, les Marines américains arriveraient à nos frontières dans les deux heures. On parle de menaces. Reagan parle de menaces. Pourquoi ne regardons-nous pas en face cette menace, pourquoi n'existons-nous pas, pourquoi n'existons-nous pas à titre de Canadiens.

Merci.

[Text]

The Chairman: Thank you very much. My first questioner is the honourable Mr. McKinnon, followed by Mr. Flis.

Mr. McKinnon: I shall not take but a minute as I understand that the next witnesses are due in 10 minutes. I would simply like to congratulate Mrs. McEwen for the attention she has been paying to these hearings. I have noticed her in the audience day after day.

Each one of you represent groups, except Jocelyne Talbot, Professor of Sociology. Do you represent some group, or are you a member of one of the two other groups that are here?

Mrs. McEwen: She is with our WILPF group international.

Mr. McKinnon: I see, thank you very much. I think that would be helpful in the record.

Mrs. McEwen: I have a copy of statements and resolutions, if you want copies of those. It gives our detailed position on the Middle East and so on.

Mr. McKinnon: I was rather surprised at the amount of time that was devoted to the Middle East in the presentation on what, I hope you will forgive me saying, was a rather one-sided representation.

Mrs. McEwen: Well, may I—

Mr. McKinnon: You have had 50 minutes and I thought you used it very well. Indeed, you are quite a politician, I think. Politicians around here take so much time that the opponents can never answer you, you see, because you run out of time.

But it did not face the problem the committee is hoping to face, and that is not to resolve the 2,000 year old quarrel that is going on in the Middle East, but to try to come up with a practical way that we can be helpful. For this purpose, among other things, we have had pretty clearly defined to us the difference between arms control and disarmament. I worry about your hopes being shattered, even if we did get disarmament, say, of the nuclear weapons, as I suspect somebody the next day would start trying to make another one. I realize it is a terrible world we live in, with this hanging over our heads at all times. Believe me, we are all trying to think of a way to work ourselves out of it.

• 1025

I think there are people of good will within both of the superpower. In all the nations of the United Nations, there are people of good will, men and women. I wish them well.

Now, I do not want to take up much time. You have problems you mentioned with Xeroxing. We seem to have the same problems, in that we are not getting the copies, Mr. Chairman, of the presentations that are going to be made to us. That would be very helpful when we want to get at detailed

[Translation]

Le président: Merci beaucoup. Je donne d'abord la parole à l'honorable McKinnon, suivi de M. Flis.

M. McKinnon: Je ne prendrai qu'une minute car je crois que les prochains témoins sont prévus dans 10 minutes. Je voudrais simplement féliciter Mme McEwen de l'attention qu'elle porte à nos audiences. J'ai remarqué qu'elle est là tous les jours.

Vous représentez chacune des groupes, sauf Jocelyne Talbot qui est professeur de sociologie. Représentez-vous un groupe ou êtes-vous membre de l'un ou de deux des groupes qui sont représentés ici?

Mme McEwen: Elle fait partie de notre groupe international WILPF.

M. McKinnon: Je vois, merci beaucoup. Je pense que ce sera utile.

Mme McEwen: J'ai ici les déclarations et résolutions si vous les voulez. Cela donne en détail notre position sur le Moyen-Orient.

M. McKinnon: A ce sujet, j'ai été assez surpris que vous consacriez autant de temps au Moyen-Orient pour un exposé qui, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas de le dire, m'a semblé ne présenter qu'un aspect de la question.

Mme McEwen: Ma foi, puis-je . . .

M. McKinnon: Vous avez eu 50 minutes et je trouve que vous les avez très bien utilisées. Vous êtes certainement très forte dans le monde politique. Les hommes politiques ici prennent toujours tellement de temps que leurs opposants ne peuvent jamais vous répondre.

Cela n'empêche que cette présentation ne portait pas sur le problème qu'essaie de résoudre notre comité et qui n'est pas de trouver une solution à une lutte de 2,000 ans au Moyen-Orient, mais bien d'essayer de parvenir à apporter de façon pratique une certaine contribution. Dans cette perspective nous nous sommes fait préciser très clairement la différence entre le contrôle des armes et le désarmement. Je crains un peu que vos espoirs s'écroulent, même si nous parvenions au désarmement nucléaire car je ne serais pas étonné que le lendemain, quel qu'un essaie de trouver une autre forme d'armement. Je suis bien d'accord que nous vivons dans un monde horrible, que c'est quelque chose qui nous pend au-dessus de la tête à tout moment. Croyez-moi, nous essayons tous de trouver un moyen de s'en sortir.

Je pense qu'il y a des gens de bonne volonté dans les deux superpuissances. Dans toutes les pays membres des Nations Unies, on peut trouver des gens de bonne volonté, hommes et femmes, et je leur souhaite bonne chance.

Comme je ne voudrais pas prendre trop de temps, il semble que nous partagions vos problèmes de photocopie car, monsieur le président, nous ne recevons pas le texte des exposés qui doivent nous être faits, si bien que nous ne pouvons nous référer aux détails soulevés dans les présentations orales. Je

[Texte]

points that you have raised. Thank you for your presentation. I think I will pass to some of the others.

The Chairman: Thank you. Mr. Flis, followed by Mr. Gamble.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman. I too want to congratulate our witnesses for their excellent presentation and for following our deliberations so faithfully.

I would like to ask how many such women's groups are there in the world who are furthering your cause and our cause?

Mrs. McEwen: In the world?

Mr. Flis: Yes.

Mrs. McEwen: Within WILPF itself, there are 20 countries. In the United States, there are 100 groups. They are growing. In the United States, it is very interesting. I was down to a conference there. In the United States, some labour union leaders are beginning to say we must have a plan for conversion. There are new groups forming every day, new coalitions forming, as the economics of it hits in the United States particularly.

Mr. Flis: Is there one group that more or less co-ordinates all of the others?

Mrs. Powell: If I could try to reply to that, I think there are many groups under different names. In Holland alone, there is the Women's International League; there is Women Against Nuclear Weapons; there is Women for Peace; and then there are any number of church groups and any number of feminist groups as well, just talking about women.

I think this is an indication of the broad base; there is not one ideology in which everyone is contained, politically or whatever. It is very diverse, and that is why the power comes from coalitions, why these groups then, once formed, come together as they did for the Amsterdam demonstration, where there were more than a dozen groups that have worked together to carry out their common purpose along common lines that they have decided upon.

Mr. Flis: What about in the Soviet Union? Are there similar women's groups in the Soviet Union and the East bloc countries?

Ms Powell: Yes, I had contact with women from Czechoslovakia, Poland, and the Soviet Union at the Amsterdam conference. I am not as familiar with the situation there as the situation in western Europe, but the women who were there were representing women's groups that were working specifically for peace.

Mr. Flis: You know, Ms Talbot, I think you asked whether we should be for disarmament or for the arms race. I think we know the answer to that. The question is how.

Could you, perhaps, reinforce again how we can get not only the two superpowers to disarm, but also NATO and the Warsaw Pact countries? How can we get China not to get into the arms race? You mentioned Israel and the non-aligned

[Traduction]

vous remercie. Je crois que je vais laisser d'autres vous interroger.

Le président: Merci. M. Flis, suivi de M. Gamble.

M. Flis: Merci, monsieur le président. Je voudrais également féliciter nos témoins de leur excellent exposé et de suivre si fidèlement nos délibérations.

J'aimerais savoir combien il y a de groupes féminins dans le monde qui poursuivent votre cause?

Mme McEwen: Dans le monde?

M. Flis: Oui.

Mme McEwen: Au sein de la WILPF, 20 pays sont représentés. Aux États-Unis, il y a 100 groupes. Cela ne cesse d'augmenter. Aux États-Unis, c'est très intéressant. Je suis allée là-bas à une conférence où certains chefs syndicalistes commencent à dire qu'il nous faut trouver un plan de conversion. De nouveaux groupes se constituent tous les jours, de nouvelles coalitions, le rythme s'accélère aux États-Unis en particulier.

M. Flis: Existe-t-il un groupe qui coordonne plus ou moins tous les autres?

Mme Powell: Si je puis essayer de répondre à cela, je crois qu'il y a de nombreux groupes qui portent des noms très différents. En Hollande, il y a la Ligue internationale des femmes; il y a les femmes contre les armes nucléaires; les femmes pour la paix; et il y a un certain nombre de groupes confessionnels et de groupes féministes pour ne citer que les groupes féminins.

Je crois que cela montre combien la base du mouvement est large; il ne s'agit pas d'une seule idéologie, politique ou autre. C'est une base très variée, et c'est pourquoi les coalitions se forment, les groupes, une fois constitués, se réunissent comme pour la manifestation d'Amsterdam où plus d'une douzaine de groupes avaient collaboré à la réalisation d'un objectif commun selon des lignes communes.

M. Flis: Et en Union soviétique? Y a-t-il des groupes féminins semblables en Union soviétique et dans les pays du bloc de l'Est?

Mme Powell: Oui, j'ai eu certains contacts avec des femmes de Tchécoslovaquie, de Pologne et d'Union soviétique à la Conférence d'Amsterdam. Je ne connais pas aussi bien la situation là-bas qu'en Europe occidentale, mais les femmes qui étaient là représentaient des groupes féminins qui travaillaient spécifiquement à la paix.

M. Flis: Vous savez, madame Talbot, je crois que vous avez demandé s'il nous fallait préconiser le désarmement ou la course aux armements. La réponse me semble simple. Ce qu'il faut savoir, c'est comment le faire.

Pourriez-vous peut-être développer un peu votre pensée sur la façon dont nous pourrions, non seulement amener les deux superpuissances à se désarmer, mais également les pays de l'OTAN et du Pacte de Varsovie? Comment peut-on amener

[Text]

countries. Could we have some more specifics on how we can get the world to disarm?

The Chairman: Ms Forsey?

Ms Forsey: One idea, a very modest starting point, might well be not to allow, say, Export Development Corporation funds and other kinds of government subsidies to go to corporations which export arms to the Third World or elsewhere; to keep an eye on, and actually monitor and control, the places where arms and arms components go, and the kinds of contracts like the one that Litton Industries got for building the navigation system of Cruise missile. That was aided by—it is hard to find out exactly how much—some several million dollars from the Canadian Government. I am not sure through what division; I think it was Export Development Corporation. That is one thing; a very simple putting your money where your mouth is, concrete starting place.

Ms Powell: I think as well, in response to that, when you refer to the Soviet Union, the Warsaw Pact, and China, there is obviously need for a great amount of confidence-building among countries. We exist now in an atmosphere of mutual distrust which is detrimental to us all. I think you have had mentioned to you before the possibility of unilateral initiatives for disarmament as a show of good will and as a means of building confidence. I think this is worth repeating. To make also that the emphasis again is on unilateral initiatives and not unilateral disarmament but that we can perhaps afford to take that kind of initiative and perhaps start us on a new road.

• 1030

Mr. Flis: I know the Chairman is cutting me off, so just a comment, Mr. Chairman. I think groups such as yours can have a great influence on the whole disarmament picture, but I am afraid you are creating battles in your approach and perhaps you are causing the future wars.

Mrs. McEwen: What type of battles?

Mr. Flis: For example, you say that we want to know what anger is in these men. You are almost pitting men against women. You talked about the school system. I was in the school system for 23 years. Girls are playing with trucks; boys are playing with dolls. We have come a long way in the last 30, 40 or 50 years. Your whole presentation is almost pitting males against female and, with all due respect, I am afraid it is going to do you more harm than good. I will just leave that, as I say, with the best of intentions, Mr. Chairman.

The Chairman: Ms Forsey.

Ms Forsey: I would like to respond by saying that we have recently begun to notice, as women, that the battle has been

[Translation]

la Chine à ne pas se lancer dans la course aux armements? Vous avez parlé d'Israël et des pays non alignés. Pourriez-vous nous donner quelques précisions sur la façon dont on pourrait amener le monde à se désarmer?

Le président: Madame Forsey?

Mme Forsey: Une idée, qui serait évidemment très modeste, serait peut-être de ne pas permettre à la Société pour le développement des exportations de financer des sociétés qui exportent des armes au Tiers-Monde ou ailleurs; de surveiller et de contrôler les destinations des armes et des pièces d'armement et le genre de contrats comme celui qu'a obtenu *Litton Industries* pour construire un système de navigation de missiles de croisière. Cette société a reçu, il est difficile de savoir exactement combien, mais plusieurs millions de dollars du gouvernement canadien. Je ne sais pas trop quel organisme l'a subventionnée, mais je crois que c'est la Société pour le développement des exportations. Ce serait une chose; il s'agirait en fait de mettre des actes derrière nos paroles, de faire quelque chose de concret.

Mme Powell: Je crois que d'autre part, lorsque vous parlez de l'Union soviétique, du Pacte de Varsovie et de la Chine, il est évident qu'il faut que les pays se fassent davantage confiance. L'atmosphère actuelle est une atmosphère de méfiance mutuelle qui est très dommageable à tous. Je crois que l'on vous a déjà parlé de la possibilité d'initiative unilatérale de désarmement et d'une démonstration de bonne volonté pour aider à donner confiance. Je crois qu'il n'est pas inutile d'insister là-dessus. D'insister sur le fait qu'il s'agit d'initiatives unilatérales et non pas de désarmement unilatéral et qu'ainsi, nous pouvons peut-être nous permettre de prendre ce genre d'initiatives et de nous engager sur une nouvelle voie.

M. Flis: Je sais que le président va m'interrompre et je me contenterai donc simplement de faire un commentaire. Je crois que des groupes comme le vôtre peuvent avoir une grande influence sur tout le problème du désarmement, mais je crains que vous ne suscitez des batailles dans la façon dont vous procédez et que vous ne soyez peut-être même à l'origine d'autres guerres.

Mme McEwen: Quel genre de bataille?

M. Flis: Par exemple, vous déclarez que vous voulez savoir ce qui anime la colère des hommes. Vous présentez presque les hommes en adversaires des femmes. Vous parlez du système scolaire. J'ai passé 23 ans de ma vie dans l'enseignement. Les filles jouaient avec des camions et les garçons avec des poupées. Vous savez que les choses ont beaucoup changé depuis 30, 40 ou 50 ans. Toute votre présentation semble vouloir présenter l'homme en adversaire de la femme et, si vous me pardonnez, je crains que cela ne vous fasse plus de mal que de bien. J'en resterai là et je vous répète que mes intentions sont les meilleures du monde.

Le président: Madame Forsey.

Mme Forsey: Je répondrai que nous avons récemment commencé à remarquer, nous femmes, que depuis des généra-

[Texte]

pitted against us for generations and for centuries; that already men have been pitted against women, not all men against all women, but in a sense as a class, as groups, just the way whites have been pitted against blacks, not all whites against all blacks. The history of slavery, the history of Third World exploitation and various elements come together to show an overall pattern of one group's being pitted against another.

Now, because men and women are so intimately entwined in everything in our lives, because we have sons, because we have friends who are men, it is very, very hard and very painful for us to identify it that way, but we are responding to what we see as something that has already been in existence for many, many centuries. Only by identifying it can we begin to change that which is why we try to identify it that way. We are not initiating the battle; it has been there. Women have been under attack for centuries. What we are trying to do is pull that out, make it visible, painful though it is, so that all of us together can try to grasp onto things that can help to change that.

Ms Talbot: Women never have had the Weapons in their hands.

The Chairman: Thank you.

Mrs. McEwen: One proposal we just want to—

The Chairman: Yes, certainly, please.

Mrs. McEwen: —put forward is that on this advisory committee to the Ambassador to the Special Session, there be women advisers who have experience in following the disarmament negotiations. This is a very serious proposal that we wish to put forward.

The Chairman: Thank you, Madam. Mr. Gamble followed briefly by Mr. Wenman.

Mr. Gamble: Mrs. McEwen, your comment when you demonstrated the effectiveness of that papier mâché umbrella is not in conformity with the evidence that we have heard here hitherto. We have had witnesses who, speaking from their knowledge of the deterrent effect of the nuclear bomb, have indicated that it was their view that that monstrous device, which can bring so much havoc and destruction and perhaps, if unleashed, complete destruction of the world, has in itself deterred us from engaging in World War III. We have had 37 years of peace of a kind, certainly of a kind that has not involved all nations in wars comparable to World Wars I and II. I note that one of the pamphlets distributed here—it may be yours or it may be someone else's, is Women's International League for Peace and Freedom. I should have thought that you might have accorded a little greater value to the nuclear device than to the umbrella that you filed as an exhibit with us.

Mrs. McEwen: Did you hear Mr. Regehr's presentation, sir?

Mr. Gamble: I have heard a lot of evidence—

[Traduction]

tions et des siècles, c'est contre nous que les hommes se sont présentés; que ceux-ci sont déjà les adversaires des femmes, pas tous, contre toutes, mais en tant que classe, que groupe, tout comme les blancs se sont faits les adversaires des noirs, pas tous les blancs contre tous les noirs. L'histoire de l'esclavage, l'histoire de l'exploitation du Tiers-monde et divers éléments prouvent qu'il s'agit d'une lutte entre groupes.

Maintenant, étant donné que les hommes et les femmes sont si intimement liés dans tout ce qui constitue nos vies, étant donné que nous avons des fils, que nous avons des amis qui sont des hommes, il est extrêmement difficile, extrêmement pénible d'identifier les choses comme telles, mais nous répondons à ce que nous voyons, à ce qui a été la réalité depuis de très nombreux siècles. Ce n'est qu'en identifiant le problème que nous pourrions commencer à le résoudre et c'est pourquoi nous essayons de le faire ainsi. Nous n'engageons pas la bataille; elle est là. Les femmes font l'objet d'attaques depuis des siècles. Ce que nous essayons de faire, c'est de le faire savoir, aussi pénible cela soit-il, de sorte que tous ensemble, nous essayions de résoudre certaines choses qui pourraient nous aider à modifier une telle situation.

Mme. Talbot: Ce ne sont jamais les femmes qui ont eu les armes entre les mains.

Le président: Merci.

Mme. McEwen: Il y a une proposition que nous voudrions . . .

Le président: Oui, certainement.

Mme. McEwen: . . . soumettre, et c'est que le Comité consultatif auprès de l'ambassadeur à la Session spéciale compte certaines femmes qui ont l'expérience des négociations touchant le désarmement. C'est une proposition très sérieuse que nous voulions faire.

Le président: Merci, madame. Monsieur Gamble, suivi de M. Wenman très brièvement.

M. Gamble: Madame McEwen, ce que vous avez dit pour prouver l'efficacité de ce parapluie de papier mâché n'est pas conforme aux témoignages que nous avons entendus jusqu'ici. Certains témoins nous ont en effet dit que, d'après leur connaissance de l'effet dissuasif de la bombe nucléaire, cet appareil monstreux, qui peut tant détruire et, si on ne le contrôle pas, tout détruire, a en soi dissuadé le monde de se lancer dans une troisième guerre mondiale. Il y a 37 ans que nous jouissons d'une certaine forme de paix, en tout cas il n'y a pas eu de guerre mondiale comparable à la première et à la seconde. Je remarque qu'aucun des prospectus distribués ici, ce sont peut-être les vôtres, ou d'autres, ne vient de la *Women's International League for Peace and Freedom*. J'aurais pensé que vous auriez peut-être accordé un peu plus de prix aux armements nucléaires que ce genre de parapluie que vous nous présentez ainsi.

Mme McEwen: Avez-vous entendu la présentation de M. Regehr?

M. Gamble: J'ai entendu beaucoup de témoignages . . .

[Text]

Mrs. McEwen: Did you hear Mr. Regehr?

Mr. Gamble: I have heard a lot of evidence and I think you will find that the practice that is generally followed, is for you to comment and for me to ask questions. I think you have somewhat debased the presentation that you might have made, that might have made some sense to us had you not exaggerated the fact. I might, if I may, go on to Ms Forsey who indicated that she and others here were speaking largely for 51 per cent of the population. Those are pretty impressive percentages for a politician. I wonder if I might inquire as to the numbers in your groups in Canada and the numbers in the western world, generally, the people for whom you speak.

• 1035

Mrs. McEwen: The point there is that it is just not possible for us to keep track now and keep our membership records up to date because the applications are coming in so quickly. They are coming in so fast from across the country, all through the States and all around the world because of the danger that people see and that our government is saying only some more of the same thing. We hear the presentations made by people who have vested interests in defence policy, in defence positions, but who are still back fighting the World War I. They have not brought their attitudes up to the present.

Mr. Gamble: We have heard comments about hearing rhetoric and your wanting us to adopt concrete suggestions and proposals, but it is pretty difficult to do that without some facts. I just asked you for a fact and you have told me that you do not know, cannot keep your records up to date. Certainly, a presentation representing 50 per cent of the population would not be supported by a fact that you speak for 12 or 13 million Canadians. That was not the impression you intended to create, was it? Do you have any idea what the figures are, what the numbers are?

Ms Forsey: Excuse me, I think we are up against another cultural difference—which we are just becoming aware of—between the way you operate and the way you think and the way a lot of us do and the way a lot of us are gaining the courage to do. For us, the main points are not the numbers of members of a particular organization. Virginia Wolfe in her book *Three Guineas*, back in the thirties, talked about a secret organization to prevent war, a secret organization of women. It is worth reading that book, a little bit ponderous but worth reading.

I think we are up against a communication problem here. There are those who have listened to us and have understood and have picked up on some of what we said; I think it has been worthwhile for that. I think you and we do not speak the same language and it is probably not useful to continue the dialogue in this particular case on these particular points at which you are looking so hard to pick holes in.

[Translation]

Mme McEwen: Mais avez-vous entendu celui de M. Regehr?

M. Gamble: J'ai entendu beaucoup de témoignages et vous devriez savoir qu'en général, c'est à moi de poser les questions et à vous de répondre. J'ai l'impression que vous auriez pu faire un meilleur exposé, un exposé qui nous aurait peut-être été un peu utile si vous n'aviez pas tellement exagéré. Si vous permettez, j'aimerais passer à Mme Forsey qui a dit que vous représentiez ici 51 p. 100 de la population. Ce sont des pourcentages très impressionnants pour un homme politique. Peut-être pourrais-je vous demander combien vous avez de membres dans vos groupes respectifs au Canada et quels sont les chiffres pour le monde occidental, en général.

Mme McEwen: Le fait est qu'il ne nous est tout simplement pas possible de savoir exactement combien nous avons de membres étant donné que les demandes d'affiliation arrivent constamment. Cela arrive de tous les coins du pays, de partout aux États-Unis et du monde entier étant donné que le danger devient de plus apparent et que notre gouvernement ne semble pas véritablement changer sa position. Nous entendons les gens qui ont des intérêts bien particuliers à la politique de défense vous parlez de position de défense sans s'apercevoir qu'il ne s'agit plus de la Première Guerre mondiale. Ils ont conservé les mêmes attitudes.

M. Gamble: Nous vous avons entendu dire que nous devrions adopter des suggestions et des propositions concrètes et cesser la rhétorique mais c'est assez difficile quand on n'a pas de chiffres. Je vous ai simplement demandé des chiffres et vous me dites que vous ne savez pas, que vos dossiers ne peuvent être à jour. Il est bien évident que vous ne pouvez pas affirmer comme vous le faites que vous représentez 50 p. 100 de la population et donc 12 ou 13 millions de Canadiennes. Ce n'est peut-être pas l'impression que vous avez voulu nous donner mais j'aimerais savoir à peu près de quels chiffres vous parlez?

M. Forsey: Permettez-moi mais je crois que nous nous heurtons là à une autre différence culturelle, que nous n'avions pas encore peut-être perçue, entre la façon dont vous opérez et dont vous pensez et la façon dont beaucoup d'entre nous agissent et ont le courage de plus en plus d'agir. Pour nous, ce qui est important, ce ne sont pas les chiffres, le nombre de membres de tel ou tel organisme. Virginia Wolfe dans son livre *Trois Guinées* dans les années 30 parlait d'un organisme secret de prévention de la guerre, d'une organisation secrète de femmes. C'est peut-être un peu lourd mais cela vaut le coup d'être lu.

J'ai l'impression que nous avons ici un problème de communication. Il y a ceux qui nous ont entendus et qui nous ont compris et ce sont arrêtés sur certains des points que nous avions soulevés; cela m'a donc semblé valable. Mais j'ai l'impression que nous ne parlons pas la même langue que vous et qu'il n'est probablement pas utile de poursuivre le dialogue dans ce cas particulier étant donné que vous semblez absolument vouloir nous coincer sur certains points.

[Texte]

Mr. Gamble: The fact of the matter is that we are here to listen, and if you use hyperbole then we have to discount not only the statements that are obviously of that category, but also the consequences of the conclusions you draw from statements that are originally without substance. The difficulty . . .

Ms Forsey: Without substance in your language but not without substance in our lives.

Mr. Gamble: What concerns me is that if we are to attribute value to the comments you make, then we have to see the substance of the comment itself. When I question you about some of these matters, you immediately become irate and think it is unfair of me to criticize or inquire into these matters because you are speaking on a different plane. But in speaking on that different plane, you must realize you are trying to present some facts to us which we can then use for the purpose of arriving at a conclusion. If there are no facts and if you are speaking a different language, then you can understand that it becomes increasingly difficult for us to arrive at any conclusion that is remotely akin to that at which you wish us to arrive.

What I wanted to do when you gave me the figures in the western world was for you to then give me the figures of women's groups in the Warsaw Pact nations that are similarly campaigning in this fashion for peace and the abolition of the bomb. But I doubt very much if you can give me those figures. I may be wrong. If you can . . .

Mrs. McEwen: Perhaps if you would like to come Wednesday evening and hear our international Chair of disarmament, she might be able to tell you something about that. I am not in a position to do that because I am quite new in the group. But we have joined this group because it has international connections, and our group has held dialogues with women in all countries.

Mr. Gamble: Do you know how many there are in these . . . ?

Mrs. McEwen: Well, you see I am not in that area, but Wednesday night . . .

• 1040

The Chairman: Thank you. Ms Talbot.

Madame Talbot.

Mme Talbot: Je vais m'adresser à vous en français.

Le président: Aucun problème ici.

Mme Talbot: C'est bien ce que vous m'aviez dit.

Le président: S'il y en a, on va les corriger.

Mme Talbot: On n'a pas le problème de langue, il y en a assez d'autres!

Une chose me fascine ici aujourd'hui, étant donné que c'est la première fois que j'assiste à une réunion de la sorte. Quand on considère que 52 p. 100 de la population canadienne est

[Traduction]

M. Gamble: Le fait est que nous sommes ici pour écouter, et que si vous vous servez d'hyperboles, il nous faut non seulement laisser tomber ces hyperboles mais également les conclusions que vous tirez de faits qui sont sans fondements. La difficulté . . .

Mme Forsey: Peut-être n'ont-ils pas de fondement pour vous mais ils en ont certainement pour nous.

M. Gamble: Ce qui m'inquiète c'est que si nous voulons apporter quelque attention à vos commentaires, il nous faut voir leur sérieux. Quand je vous interroge, vous vous mettez immédiatement en colère et vous jugez qu'il est injuste que je critique ou que je me renseigne sur certains points parce que nous parlons à un niveau différent. Si nous parlons à un niveau différent, vous devez comprendre que vous essayez de nous présenter certains faits que nous devons utiliser dans la préparation de nos conclusions. Or, si vous utilisez une langue différente, vous devez comprendre qu'il devient très difficile pour nous de parvenir à une conclusion qui ait quelques liens avec ce que vous voudriez nous voir conclure.

Ce que j'aurais voulu, si vous m'aviez donné les chiffres pour le monde occidental, c'est de vous demander si vous aviez les chiffres pour les pays du Pacte de Varsovie et pour les groupes qui comme vous font campagne pour la paix et l'abolition de la bombe. Mais je doute beaucoup que vous puissiez me fournir ce genre de chiffres. Je me trompe peut-être, si vous pouvez . . .

Mme McEwen: Peut-être que si vous voulez venir mercredi soir entendre notre présidente internationale du désarmement, elle pourrait vous donner quelques précisions. Je ne puis le faire moi-même car ce n'est que très récemment que je me suis jointe à ce groupe. Toutefois, nous nous sommes jointes à ce groupe parce qu'il a justement des liens internationaux et parce que nous avons eu des dialogues avec des femmes de tous les pays.

M. Gamble: Savez-vous combien il y en a dans ces . . . ?

Mme McEwen: Vous savez, je ne m'occupe pas de cela mais mercredi soir . . .

Le président: Merci. Madame Talbot.

Mrs. Talbot.

Mrs. Talbot: I will speak French.

The Chairman: No problem.

Mrs. Talbot: That is what you told me.

The Chairman: If there are problems, we will correct them.

Mrs. Talbot: There may not be a language problem, but there are others!

This is the first time I have attended this kind of meeting and there is one thing that I find fascinating. Women represent 52 per cent of the Canadian population and we have had

[Text]

constituée de femmes et que nous avons eu 45 minutes, même pas 45 minutes, pour vous exposer la situation internationale de ce que pensent les femmes, je pense que vous en demandez beaucoup.

D'abord, je pense qu'il faut tenir compte du fait que si vous êtes tellement au courant de ce qui se passe au niveau de Varsovie et compagnie..., c'est parce que vous avez toute l'infrastructure et que vous avez le budget. M^{me} McEwen disait: nous travaillons bénévolement, et quelquefois il nous arrive d'avoir des dons ou une manne qui passe au niveau monétaire. Non seulement avons-nous la tâche d'élever des enfants, de travailler, etc., mais on doit aussi s'organiser et se trouver des moyens pour commencer à produire des études intéressantes et sérieuses, parce que des études intéressantes et sérieuses, cela coûte très cher.

Deuxièmement, je serais intéressée à voir les députés de ce gouvernement, quel que soit leur parti politique, aller dans leurs circonscriptions pour s'informer, non pas seulement auprès de 48 p. 100 de la population, mais aussi auprès de l'autre 52 p. 100 de la population. Cette partie de la population n'a pas d'organisations à modèle hiérarchique ou autre; vous allez y retrouver des types d'organisations qui ne répondent pas du tout aux normes auxquelles vous êtes habitués ou que nous sommes habitués de retrouver dans les institutions. Il y a des discussions, des conversations, des idées et une force qui émanent de cela, mais trop souvent, c'est une majorité silencieuse qui n'a pas les voies ni l'infrastructure pour se permettre de vous présenter et de vous sortir tout ce que vous demandez en ce moment. Merci.

Le président: Merci, madame Talbot.

Monsieur Wenman, and then I will call our next witness. Monsieur Wenman, please.

Mr. Wenman: I thought it was appropriate and I appreciated Miss Forsey personalizing the causes of war. It is also interesting that in identifying aggression and dominance as factors we saw dominance and aggression demonstrated here today amongst forces. You wonder what hope there is when we start there even here.

Ms. Forsey: We learn self defence.

Mr. Wenman: Civil defence. Okay.

The Chairman: Self defence, not civil defence.

Mr. Wenman: My particular question; is what you are saying relative to dominance? I do not think you are against dominance; what you are against is the wrong value and conditioning placed on dominance. Dominance is, as you see it, the conditioning in our society, hate and violence against the human person. That is the dominance being put into our society as opposed to the opposite, which is, you would like love to dominate our society, or some version thereof. That is probably where you are headed, from what I gain from your innuendos. Your son's question does not surprise me, but what I would be interested in more than the question is how you answered him. Did you fuel his anxiety? Or did you reassure

[Translation]

less than 45 minutes to tell you what women think of the international situation. I think that you are asking a lot.

You must remember that you have the infrastructure and budget you need to keep up with what is going on with the Warsaw Pact and the rest of them. As Mrs. McEwen said, we work on a voluntary basis and occasionally some money comes into our hands. Not only do we have to raise children, work, et cetera, but we have to organize ourselves and find ways of producing interesting and serious research, because interesting and serious research is very expensive.

Secondly, I would like to see members from all parties go into their ridings and find out, not what 48 per cent of the population thinks, but what the other 52 per cent thinks. That part of the population does not have hierarchical or other organizations; you will find organizations that do not meet the standards you are accustomed to or that we are used to finding in institutions. There are discussions, conversations, ideas and strength, but too often the silent majority does not have the means or infrastructure to be able to come up with the kind of presentation you are asking for. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mrs. Talbot.

Monsieur Wenman, s'il vous plaît. Ensuite, nous entendrons le deuxième groupe de témoins. Allez-y, monsieur Wenman.

M. Wenman: Je remercie M^{me} Forsey d'avoir parlé des origines de la guerre en termes personnels. Il est intéressant de constater que nous avons eu, aujourd'hui, des exemples d'agression et de domination. Ce n'est pas très rassurant.

Mme Forsey: On n'a pas à se défendre.

M. Wenman: Vous parlez de la défense civile. Très bien.

Le président: Il s'agit d'autres défenses, et non de la défense civile.

M. Wenman: Vous avez parlé de la domination. Vous n'êtes pas contre la domination; vous êtes contre les valeurs et le conditionnement qui s'y rattache. La domination représente, pour vous, la haine et la violence dirigées contre des êtres humains. Vous préféreriez que ce soit l'amour qui domine dans notre société. C'est, du moins, ce que j'ai compris. La question que votre fils a posée ne m'étonne pas du tout, mais je voudrais bien savoir ce que vous lui avez répondu. Avez-vous confirmé ses craintes? L'avez-vous rassuré? Est-ce que vous l'encouragez à se soumettre à l'agresseur, ou est-ce que vous l'encouragez à lutter contre lui?

[Texte]

him? Secondly, do you teach him to give in to a bully, or an aggressor, or do you teach him to fight an aggressor?

Ms Forsey: I like your questions. Thank you. First, I tries to answer . . .

The Chairman: Mr. Wenman is known to be gentle.

Ms Forsey: I tried to answer my son by saying that it is not necessarily going to happen: there is a high probability of it. I did not know what he had picked up from the world around him, and from me and his father, and what had given him that view of the world, and I was sorry. But I said it is not necessarily going to happen and we can only do the best we can, as he has seen a lot of us around him trying to do, to change the conditions that make that direction happen.

Sir, what was your second question?

Mr. Wenman: I just wanted to—

The Chairman: Teaching.

Mr. Wenman:—sense if I had . . . the teaching and conditioning in the world, but I want to conclude with one more question. If you want to expand, you may.

Ms Forsey: You had a second one I wanted to answer. It was right after you asked about my son.

The Chairman: It was aggression with the children.

• 1045

Ms Forsey: When they moved to a new school they were both sort of attacked to test them. We encouraged them to take judo. We encouraged them also not to fight back, and not to pick fights but to try and find—judo is called the gentle way—ways to avoid the fight without backing down, or without backing down in the sense of not giving up what was of principle to them. To get around it a different way or to use self-defence techniques like judo. And that led, actually, into a very interesting creative involvement in judo as a sport.

Mr. Wenman: I would suggest that perhaps a person too might be a form of judo.

Ms Forsey: Perhaps which?

Mr. Wenman: In that same sense, if you are going to teach your son judo, the extension of that might be the deterrent aspect of—

Ms Forsey: Oh, my God.

Mr. Wenman:—I am kind of asking you that statement, but since we do not have any more time I want one response specifically from you. What this committee has to do is stand before the United Nations and speak for this country. It has to make recommendations, and we hope to make those recommendations specific and real, and useful in the context of arms control and disarmament in this world. If you have, Ms Forsey, one, just one statement to add to that report, one recommendation, what would that be?

[Traduction]

Mme Forsey: J'aime beaucoup vos questions. Je vous en remercie. D'abord, j'ai essayé de répondre . . .

Le président: M. Wenman est très doux.

Mme Forsey: J'ai dit à mon fils qu'il était fort probable qu'on connaisse la guerre, mais que ce n'était pas certain. J'étais désolée de voir que c'est cela qu'il a appris du monde qui l'entoure, de moi et de son père. Je lui ai dit qu'il n'y aurait pas forcément une guerre et qu'il fallait faire de son mieux, comme beaucoup d'entre nous faisons, pour changer les conditions qui favorisent la guerre.

Quelle était votre deuxième question, monsieur?

M. Wenman: Je voulais simplement . . .

Le président: De l'enseignement.

M. Wenman: . . . poser une dernière question. Si vous avez quelque chose à ajouter, n'hésitez pas.

Mme Forsey: Je voulais répondre à votre deuxième question, celle qui a suivi la question sur mon fils.

Le président: Il s'agissait de l'agressivité chez les enfants.

Mme Forsey: Quand ils ont changé d'école, on les a plus ou moins attaqués l'un et l'autre pour les tester. Nous les avons encouragés à apprendre le judo. Nous les avons également encouragés à ne pas rendre les coups et à ne pas provoquer de bagarres mais à essayer plutôt de trouver des moyens, et le judo est justement cet art, d'éviter le combat sans se soumettre ou plutôt sans se soumettre au sens d'abandonner ses principes; de s'y prendre différemment ou d'utiliser des techniques d'autodéfense comme le judo. Et cela a en fait abouti à une perspective du judo extrêmement intéressante qui est celle du sport.

M. Wenman: Vous savez qu'une personne peut alors aussi être une forme de judo.

Mme Forsey: Peut-être, laquelle?

M. Wenman: De la même façon, si vous enseignez le judo à votre fils, il peut y avoir là un aspect dissuasif de . . .

Mme Forsey: Oh, mon Dieu!

M. Wenman: . . . je vous pose la question mais étant donné que nous n'avons plus beaucoup de temps, je vous demande une réponse précise. Ce que cherche à savoir ce Comité, c'est la position que doit prendre notre pays aux Nations Unies. Il nous faut faire des recommandations et nous espérons qu'elles seront aussi précises, réelles et utiles que possible dans le contexte international du contrôle des armes et du désarmement. Si vous pouviez, madame Forsey, ajouter un élément seulement, une recommandation à votre présentation, qu'elle serait-elle?

[Text]

Ms Forsey: I do not know. I know I can think of one that seems to me a good idea, but as Jocelyne Talbot was saying, we have not had the time to study all the things the committee has, presumably, had the time to study. One of the proposals that seems to me very good, is the proposal for nuclear-free zones, starting where we can, which is with Canada.

Mrs. McEwen: If I might add, the whole thing of a comprehensive program for disarmament. I suggest that you get that document for members of the committee, so that they can know this has been put forward by the non-aligned nations. We have to remember, this is our hope for the future; this is the answer to our children. We have to give them a vision for the future and Canada should be putting that forward.

It is the non-aligned nations, you see, that applied the pressure to get these special sessions going. Make sure that we support that strongly. Then you can come back and say to the children in your constituency: "See, Canada did help to give you a vision for the future. You can have a future." That is what we have to concentrate on, on the positive aspects.

The Chairman: Madam McEwen, Ms Powell, Ms Forsey, Ms Talbot, thank you.

• 1048

• 1051

The Chairman: Order, please.

Mr. McRae: Mr. Chairman, you may have answered yes, but I have not been able to determine whether George Kennan has been asked to come here. He has been quoted by many of the witnesses; there is a paper with a speech of his here, and he always has struck me as being someone who has a good deal to offer. And I just wonder if—

The Chairman: Well, we may read what he has to say but nobody suggested that he should be a witness, and I will tell you without the shadow of a doubt, there is not going to be any more, unless the committee, in a very strong way, indicates otherwise. I have come to terms with myself that we have to follow the agenda, otherwise it will be totally impossible to meet our deadline. This is regrettable, because there are so many other groups that we may want to hear—the list is getting bigger and bigger.

That may be part of our final recommendation, to take some other kind of action, another kind of committee, but at this time, Mr. McRae, I have to say, first to your question—no. Second, if you intend to make a proposal, I will not rule it out of order, of course, because I have never done that. I will consider it. But I would ask you very kindly not to make our life more difficult by proposing it. It is regrettable, but if you have special work by the gentleman to put forward let us know

[Translation]

Mme Forsey: Je ne sais pas. En tout cas, ce serait une bonne idée mais, comme le disait Jocelyne Talbot, nous n'avons pas eu le temps d'étudier tout ce que le Comité aura probablement étudié, mais une des propositions qui me semblerait excellente serait des zones dénucléarisées, en commençant là où c'est possible pour nous, au Canada.

Mme McEwen: J'ajouterais, si vous le permettez, que toute la question d'un programme global de désarmement serait également une bonne recommandation. Vous devriez obtenir le document dont je parlais de sorte que les membres du Comité sachent ce qui a été présenté par les nations non alignées. Nous devons nous rappeler que c'est le seul espoir que nous ayons pour l'avenir; que c'est la réponse que nous devons fournir à nos enfants. Il nous faut leur donner une vision de l'avenir, vision que le Canada pourrait proposer.

Vous voyez, ce sont les nations non alignées qui ont fait pression pour que l'on organise ces sessions spéciales. Assurez-vous que nous appuyons ce genre d'initiative. Ainsi, quand vous rentrerez au pays, vous pourriez dire aux enfants de vos circonscriptions: «Vous voyez, le Canada a participé à cette vision que nous voulons vous donner de l'avenir. Vous pouvez avoir un avenir». C'est là-dessus qu'il nous faut nous concentrer, sur les aspects positifs.

Le président: Madame McEwen, madame Powell, madame Forsey, madame Talbot, merci.

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît!

M. McRae: Monsieur le président, vous avez peut-être déjà répondu, mais je n'ai pas compris si George Kennan avait été invité à comparaître. De nombreux témoins l'ont cité et nous avons maintenant ici un mémoire qui contient certaines citations de lui, et je pense que c'est quelqu'un qui pourrait beaucoup nous offrir. Je me demandais simplement si...

Le président: Ma foi, nous pouvons lire ce qu'il a dit, mais personne n'a jamais suggéré qu'on lui demande de témoigner et je puis vous dire sans l'ombre d'un doute que nous n'avons plus le temps de le recevoir, à moins que le Comité ne souhaite absolument que nous l'invitions. J'ai l'impression qu'il nous faut maintenant suivre notre programme si nous voulons terminer dans les délais qui nous ont été fixés. C'est très regrettable, car il y a beaucoup d'autres groupes que nous aurions pu entendre, la liste s'allonge tous les jours.

Peut-être que cela fera partie de notre recommandation finale, peut-être que nous suggérerons de constituer un autre genre de comité, mais pour le moment, monsieur McRae, je dois vous dire que je ne puis accéder à votre requête. Deuxièmement, si vous avez l'intention de faire une proposition, je ne la déclarerai évidemment pas irrecevable parce que je ne l'ai jamais fait et je l'envisagerais, mais je dois vous demander de ne pas nous compliquer encore davantage la vie. C'est très

[Texte]

and we will circulate it. You could do that after the meeting. Thank you very much.

Mr. McRae: Thank you.

The Chairman: At this time . . . I am sorry, Mr. Bloomfield, on a point of clarification.

Mr. Bloomfield: I just wanted to be on the list to speak this afternoon.

The Chairman: Thank you very much.

Ladies and gentlemen, ce matin, avec quelques minutes de retard, ce qui est assez exceptionnel . . . It could have been worse, it could have been worse, yes.

Le président: Nous avons avec nous ce matin l'honorable M. Walter Gordon que je n'ai nul besoin de présenter à mes collègues. Il a fait une carrière et dans le secteur privé et dans le secteur politique, au sein d'un grand nombre de commissions royales d'enquête, au sein de l'Institut canadien des affaires internationales et, naturellement, au gouvernement. Ancien député de Toronto-Davenport, ministre des Finances, président du Conseil privé, ardent nationaliste, après avoir quitté le Cabinet, il allait prendre une part active à la fondation du Comité pour un Canada indépendant. Tout au long de sa carrière, il a aussi pris le temps d'écrire, et je ne voudrais citer que deux de ses ouvrages: *A Choice for Canada—Independence or Colonial Status*, (1966) and *What is happening to Canada* (1978).

La réputation de Walter Gordon en tant qu'observateur de la scène nationale et internationale n'est plus à faire.

The reason I am speaking French is because I am following also, and I would like you to know the translation.

Je n'en dirai donc pas plus long, et je vous présente immédiatement, sans aucun autre préambule, notre distingué invité de ce matin. Notre distingué invité de ce matin, je pense que devant . . .

. . . since there are 10 pages, double at the line, I would prefer that you read it all but, in any case as you know, it will be appended. We will divide the time, from now to 1 o'clock, between the Honourable Mr. Gordon, and Mr. Sigler, who is from the Norman Paterson School of International Affairs. Once he has arrived, we will ask him also to be a little late in his presentation. Mr. Gordon, please.

• 1055

The Hon. Walter Gordon (Carleton University's Norman Paterson School of International Affairs): Mr. Chairman, and honorary members of the committee, I am very grateful to you for, somehow or other, working me into your busy schedule. I know it was difficult and I am pleased to be here.

I wish to express some views about defence policy—I wish these ladies were still here—in the interests of my children and grandchildren, and all their contemporaries, whose lives are

[Traduction]

dommage, mais si vous avez un document spécial qu'aurait rédigé ce monsieur, vous pourriez nous le communiquer de sorte que nous le fassions circuler. On pourrait faire cela après la réunion. Merci beaucoup.

M. McRae: Merci.

Le président: Maintenant . . . et je suis désolé, monsieur Bloomfield, une précision.

M. Bloomfield: Je voulais simplement que vous me donniez la parole cet après-midi.

Le président: Merci beaucoup.

Mesdames et messieurs, *this morning, with a few minutes delay, which is rather exceptional* . . . vous savez que cela aurait pu être pire, bien pire.

The Chairman: Appearing this morning, we have the Honourable Walter Gordon whom I certainly do not need to introduce to my colleagues. He had a career in the private sector and he was in politics, he was a member of a great number of Royal commissions, of the Canadian Institute of International Affairs and, naturally, a member of the government. A former member for Toronto-Davenport, Minister of Finance, Chairman of the Privy Council, a strong nationalist, after having left the cabinet, he took an active part in the establishment of the Committee for an Independent Canada. All along his career, he also took the time to write and I will only name two of his works *A Choice for Canada—Independence or Colonial Status* (1966) and *What is Happening to Canada* (1978).

Walter Gordon's reputation as an observer of the national and international scene is well established.

Si je parle lentement, c'est parce que je suis également la traduction que je voudrais que vous entendiez.

I will not say any more and without further adieu I will leave the floor to our distinguished guest. Our distinguished guest this morning . . .

. . . comme le mémoire comporte 10 pages à double interligne, je vous demanderais de bien vouloir nous en donner lecture, mais de toute façon, il sera annexé au compte rendu de la réunion. D'ici 13 heures, le temps sera partagé entre MM. Gordon et Sigler, ce dernier étant attaché à la *Norman Paterson School of International Affairs*. Lorsqu'il arrivera, je lui expliquerai que nous avons eu un léger retard. Monsieur Gordon, je vous en prie.

L'honorable Walter Gordon (Norman Paterson School of International Affairs de l'Université Carleton): Monsieur le président, je vous suis reconnaissant de m'avoir invité, malgré votre horaire très chargé.

Je vais vous parler de notre politique de défense dans l'intérêt de mes enfants et de mes petits-enfants, ainsi que de leurs contemporains dont la vie est gravement menacée par le

[Text]

very seriously jeopardized by the present nuclear threat. I do so as a one-time politician who, for more than three decades, has been concerned about defence policy and especially about the threat of a nuclear holocaust. However, I am not an expert on disarmament and I shall not deal with the relative destructive power of particular weapons systems.

The Canadian military establishment was drastically reduced at the end of World War II but, in 1949 following the formation of NATO, it was decided that the Department of National Defence should be reorganized and our military capacity strengthened as quickly as possible. The fear was that the Soviets might be tempted to overrun western Europe. If they had attempted to do so at that time, there was nothing to stop them. This was before NATO got organized and before the Marshall Plan became effective.

The Honourable Brooke Claxton—some of you may have been in the House with Brooke Claxton but I do not think so, looking around—the Minister of National Defence, asked me to assist him in the reorganization of the department. In the course of doing so it was necessary for me to have a number of confidential discussions with the military authorities in the United Kingdom and the United States, respecting the potential threat to Europe and what Canada's defence role should be. This was my first experience in the field of Canada's defence policy and, of course, it was before the days of nuclear weapons.

A decade later the situation was very different. I was Chairman of the Policy Committee at the rally of the Liberal Party in January 1961—if you will forgive me mentioning one particular political party, but that happened to be the one that was having a meeting at that time. The delegates, in discussing defence policy in the nuclear age, approved a formal resolution which read in part as follows:

Canadian defence policy must be based on the fundamental truth that, in the nuclear age, the only protection is the establishment and maintenance of a creative peace . . .

It went on to say;

Any extension of the possession of nuclear weapons under national control will greatly increase the danger of accidental outbreak of nuclear war and also the difficulty of achieving disarmament. Membership in the nuclear club, therefore, should not be extended beyond the four countries which now possess such weapons. The objective should be not the extension of ownership of such weapons but their abolition before they destroy the world.

Canada cannot deny nuclear weapons to other nations and, at the same time, arm her own forces with them. A new Liberal government, therefore, should not acquire, manufacture or use such weapons either under separate Canadian control or under joint U.S.-Canadian control . . .

Then suddenly two years later in January 1963, Lester Pearson, the Leader of the Liberal Party, unilaterally reversed

[Translation]

danger nucléaire. Pendant les 30 années où j'ai participé activement à la vie politique du pays, je me suis toujours vivement intéressé à notre politique de défense et plus particulièrement à la menace d'une catastrophe nucléaire. Je ne suis toutefois pas expert en matière de désarmement; je ne comparerais donc pas la puissance de destruction des différents types d'armement.

A l'issue de la Seconde Guerre mondiale, les forces militaires canadiennes furent très sensiblement réduites. Mais après la constitution de l'OTAN en 1949, on décida de réorganiser le ministère de la Défense nationale et de renforcer notre potentiel militaire aussi rapidement que possible. On craignait en effet à l'époque que les Soviétiques ne soient tentés d'envahir l'Europe occidentale. S'ils avaient décidé de le faire, ils ne se seraient heurtés à aucune opposition. Je parle de l'époque qui a précédé la création de l'OTAN et la mise en oeuvre du plan Marshall.

M. Brooke Claxton, ministre de la Défense à l'époque, m'avait demandé de l'aider dans ce travail de réorganisation. J'ai donc eu des entretiens confidentiels avec les autorités militaires britanniques et américaines concernant la menace qui pesait sur l'Europe et le rôle éventuel du Canada. C'est ainsi que je me suis initié à la politique de défense du Canada, avant l'ère atomique bien entendu.

Dix ans plus tard, la situation avait changé radicalement. En janvier 1961, j'ai présidé le comité politique du Congrès du parti libéral; vous m'excuserez de mentionner tel parti plutôt que tel autre, mais il se fait que c'est ce parti qui a siégé à cette date. Parlant de la politique de défense à l'époque nucléaire, les délégués ont approuvé une résolution libellée en partie en ces termes:

La politique canadienne en matière de défense doit être fondée sur le principe qu'à l'époque nucléaire, la seule protection valable est le maintien de la paix.

Le texte disait un peu plus loin ce qui suit:

La prolifération d'armes nucléaires nationales aggrave le danger d'un déclenchement accidentel d'un conflit nucléaire, tout en rendant le désarmement plus difficile. Le groupe de puissances nucléaires, actuellement au nombre de quatre, ne devrait donc pas être étendu. Notre objectif doit être non pas la prolifération de l'arme nucléaire, mais sa destruction avant qu'elle ne nous détruise.

Le Canada ne peut pas s'opposer à l'acquisition d'armes nucléaires par d'autres pays si nos propres forces en sont équipées. Un nouveau gouvernement libéral ne devrait donc pas acquérir, fabriquer ou utiliser des armes nucléaires, que ce soit sous contrôle canadien ou conjointement avec les États-Unis.

Deux ans plus tard en janvier 1963, Lester Pearson, chef du parti libéral, est revenu unilatéralement sur cette position. Il a

[Texte]

this position. He stated that, under the NATO and NORAD treaties, Canada was committed to use tactical nuclear warheads and that, if a Liberal government was elected, it would honour these commitments.

• 1100

I was one of those who did not agree with Mr. Pearson's decision, which was made without consulting any of his senior colleagues. But for that time—an election was in the offing—I had become chairman of the Liberal party's national campaign committee and I was a member of Parliament. In view of these responsibilities, rightly or wrongly I decided to stay on. Now, some people thought that Mr. Pearson's change of heart was an astute move in political terms, but this was not so. It may have moved Mr. Diefenbaker's defeat up by a few weeks, but the opinion polls at the time made it clear the public was primarily concerned with bread and butter issues, as I suspect they are today. They were not much interested in defence policy. I suspect they are more interested today than they were nearly 20 years ago.

In fact, the change in policy probably resulted in the Liberal Party's failure to obtain an overall majority in the 1963 election. I say this because Jean Marchand, Gérard Pelletier and Pierre Trudeau, all of whom had agreed to stand as Liberal candidates in the next election, withdrew from the party. With them and some of their close supporters the Liberals almost certainly would have won an overall majority. As it turned out, they were only able to form a minority government following the election of April 1963.

Pierre Trudeau was especially critical of Mr. Pearson's turnaround, writing in the April 1963 issue of *Cité libre* as follows:

No importance was attached to the fact that such a policy (the acceptance of nuclear arms) had been repudiated by the party congress and banished from its program; nor to the fact that the chief had acted without consulting the national council of the Liberal Federation or its executive committee: nor to the fact that the leader had forgotten to discuss it with the parliamentary caucus or even with his principal advisers. The "Pope" had spoken. It was up to the faithful to believe.

You might not remember that, but that is what he said.

The Chairman: Oh, I remember very well. I will certainly correct some of the few lines that I have seen.

Mr. Wenman: May I mention, Mr. Chairman, that you are impartial.

The Chairman: I know I am impartial. No, I join with him—for history. Please, it is getting more and more interesting; I am—

Mr. Gordon: As far as the history is concerned, I have published this many times before, and no one before Marcel has ever corrected me. So I will be glad to hear what you have to say.

[Traduction]

déclaré notamment qu'aux termes du Traité de l'OTAN et du NORAD, le Canada s'était engagé à utiliser des ogives nucléaires tactiques et que si un gouvernement libéral était élu, il honorerait cet engagement.

Je n'étais pas d'accord avec cette décision que M. Pearson avait prise sans consulter ses collègues. Mais on était en période électorale et j'avais été nommé président du comité électoral du parti libéral tout en étant bien entendu député. Je me suis donc décidé à tort ou à raison de poursuivre ma tâche. Certaines personnes ont affirmé que ces volte-face de M. Pearson étaient une manœuvre astucieuse au plan politique, avis que je ne partage pas. La défaite de M. Diefenbaker a peut-être ainsi été avancée de quelques semaines, mais de toute façon, les sondages montraient que la population s'intéressait essentiellement aux problèmes touchant directement à la vie matérielle, comme actuellement d'ailleurs. Je pense que maintenant les gens s'intéressent davantage aux questions de défense nationale qu'il y a 20 ans.

C'est sans doute à ce changement d'orientation qu'il faut attribuer le fait que le parti politique n'a pas obtenu la majorité lors des élections de 1963. En effet, Jean Marchand, Gérard Pelletier et Pierre Trudeau s'étaient retirés de la course alors qu'ils avaient promis de se porter candidats lors des prochaines élections. S'ils ne s'étaient pas retirés, les libéraux auraient certainement emporté la majorité absolue. En l'occurrence, les libéraux ont dû se contenter d'un gouvernement minoritaire à l'issue des élections de 1963.

Dans le numéro d'avril 1963 de *Cité libre*, Pierre Trudeau fustigeait le volte-face de M. Pearson en ces termes:

Il n'a pas été tenu compte du fait que le congrès du parti s'était prononcé contre l'arme nucléaire, que le chef du parti qui s'était décidé sans consulter le Conseil national de la fédération libérale et son comité exécutif, et qu'en outre le leader n'avait pas débattu cette question au sein du caucus parlementaire ni avec ses principaux conseillers. Le «Pape» s'étant prononcé, il ne restait plus aux fidèles qu'à s'incliner.

C'est textuellement ce qu'il a dit même si vous ne vous en souvenez plus.

Le président: Je m'en souviens parfaitement. S'il y a des erreurs dans votre citation, je ne manquerai pas de les relever.

M. Wenman: Je vous félicite de votre impartialité, monsieur le président.

Le président: Je sais bien que je suis impartial. De toute façon, c'est du passé.

M. Gordon: J'ai publié ce texte à plusieurs reprises déjà et personne jusqu'à présent ne m'a corrigé. Mais je ne demande pas mieux qu'à l'être.

[Text]

Trudeau went on to document the long-standing official opposition of Mr. Pearson and the Liberal Party to nuclear arms and suggest that the switch was made under American pressure. I quote him again:

Fate had it that the final thrust came from the Pentagon and obliged Mr. Pearson to betray his party's platform as well as the ideal with which he had always identified himself. Power presented itself to Mr. Pearson; he had nothing to lose except honour. He lost it. And his whole party lost it with him.

Mr. Trudeau wielded quite a pen in those days.

Miss Jewett: It takes one to know one.

The Chairman: I think it is going to be a very lively morning.

May I interrupt and say for those members of other parties who were kind of hesitant to have you—they were not, but if they had been hesitant now they would have no hesitation to call you in as a witness.

Mr. Gordon: I have not finished yet. They may—

The Chairman: That is why I say it is getting more and more interesting.

Mr. Gordon: I do not recall any broadly based discussion in cabinet about defence or foreign policy during the five years that Mr. Pearson was prime minister. The only exception was the acceptance of nuclear warheads under American control for our troops in Europe and for the Bomarc missiles based in Canada.

• 1105

Then, a good many years later, in February or March, 1968, the NORAD agreement was due to come up for renewal. I informed Mr. Pearson that, if this happened, I would insist upon a public debate, and, if this was not agreed to, would be forced to resign from the Cabinet over the issue. Mr. Pearson, of course, knew that I planned to resign anyway over another matter, and, accordingly, he just deferred the question until after I had left.

Nobody should underestimate Mr. Pearson, you know; he knew his way around.

Since then, many people, myself included, have become increasingly disturbed by the nuclear threat and the failure to achieve disarmament, particularly under conditions where the Soviets have the capability to retaliate in kind. More recently, there has been the Soviet intervention in Afghanistan and the fear, whether justified or not, that their forces might invade Poland as they did Hungary in 1956 and Czechoslovakia in 1968. The results have been the build-up of Soviet nuclear weaponry.

In the last year, these anxieties have been added to by the tremendous build-up in armaments planned by the Reagan administration in the United States—and by the bellicose statements of U.S. leaders. In this kind of atmosphere, there is

[Translation]

Ensuite Trudeau a exposé en détail l'opposition de longue date de M. Pearson et du parti libéral en ce qui concerne les armes nucléaires, laissant entendre que ce volte-face serait dû à des pressions américaines. Je cite à nouveau le texte:

Le Pentagone a eu le dernier mot, obligeant M. Pearson à trahir la plate-forme de son parti ainsi que son propre idéal. Le pouvoir était à la portée de M. Pearson qui n'avait que son honneur à perdre. Il l'a perdu et le parti libéral tout entier dans son sillage.

M. Trudeau ne mâchait pas ses mots à l'époque.

Mlle Jewett: Vous êtes bien placé pour le savoir.

Le président: Je crois que la réunion va être animée.

Je pense que certains députés qui ont peut-être hésité à vous inviter à comparaître en qualité de témoin, sont maintenant complètement rassurés.

M. Gordon: Je n'ai pas encore terminé.

Le président: C'est bien pourquoi j'ai dit que les choses deviennent de plus en plus intéressantes.

M. Gordon: Pendant les cinq années de gouvernement Pearson, je ne me souviens pas d'une seule réunion du Conseil des ministres consacrée à un examen détaillée de notre défense nationale et de notre politique étrangère. Une seule fois dérogea-t-on à ce principe, lorsqu'il fut décidé que nos troupes en Europe seraient dotées d'ogives nucléaires sous contrôle américain et que des missiles Bomarc seraient stationnés au Canada.

En février ou mars 1968, l'accord NORAD devait être renouvelé. J'ai expliqué à M. Pearson que j'insisterais pour qu'un débat public ait lieu à cette occasion et que s'il refusait, je me verrais dans l'obligation de présenter ma démission. M. Pearson savait bien entendu que j'avais de toute façon l'intention de démissionner pour une autre raison. Il a donc attendu que j'aie quitté le Conseil des ministres.

Il ne faudrait surtout pas sous-estimer M. Pearson; c'était fin politicien.

Depuis lors, la menace nucléaire et l'échec du désarmement inquiètent un nombre grandissant de personnes, d'autant plus que les Soviétiques ont rattrapé les Occidentaux sur ce plan. Plus près de nous, il y a eu l'intervention soviétique en Afghanistan et on a craint tout récemment qu'ils n'envahissent la Pologne comme ils le firent en Hongrie en 1956 et en Tchécoslovaquie en 1968. La puissance nucléaire soviétique a connu une croissance constante.

Cette peur a été renforcée cette année par les énormes dépenses d'armements décidées par l'administration Reagan ainsi que par les déclarations guerrières faites par certains responsables américains. Dans une conjoncture de ce genre, le

[Texte]

increasing risk of a nuclear confrontation occurring between the superpowers, either by intention or by accident.

With this in mind, I signed a statement headed "Canadian Foreign Policy in the 1980s", initiated by Andrew Brewin, who for many years was a distinguished member of Parliament and NDP spokesman on foreign policy and defence. He sent this statement to the Prime Minister on October 15, 1981. Among other things, it proposed,

declaring Canada to be a nuclear weapon free zone.

Mr. Trudeau replied in a long letter dated December 27, 1981, in which he stated—and I am quoting him here:

There is a great deal in what you and your associates have said with which I am personally very sympathetic.

He went on to review Canadian foreign policy at some length. However, on the key point of declaring Canada a nuclear weapon-free zone, he stated:

... support for multilateral disarmament has been a key element in our policy. It is also the reason why we believe that declaring Canada to be a nuclear-weapon free zone would not add to, and could well detract from, our own security and that of our Allies.

This was a far cry from the position taken by Mr. Trudeau in early 1963 over Mr. Pearson's unilateral reversal of the Liberal Party's nuclear policy. I agreed with Mr. Trudeau's position then, although I thought his bitter denunciation of Mr. Pearson personally went too far. I find it difficult to understand his diametrically opposite opinion on the same subject today.

I heard you mentioning George Kennan a minute ago. George Kennan, writing *On Nuclear War* in the January 21, 1982, issue of *The New York Review*, discussed the changes needed in U.S. views of the Soviet Union, and I quote from him:

What is involved in the effort to turn these things around is a fundamental and extensive change in our prevailing outlooks on a number of points, an extensive restructuring of our entire defence posture.

We would have to begin by accepting the validity of two very fundamental appreciations.

The first is that there is no issue at stake in our political relations with the Soviet Union; no hope; no fear; nothing to which we aspire; nothing we would like to avoid which could conceivably be worth a nuclear war.

The second is that there is no way in which nuclear weapons could conceivably be employed in combat that would not involve the possibility and, indeed, the prohibitively high probability of escalation into a general nuclear disaster.

After referring to the mood in Washington, Mr. Kennan went on to say:

[Traduction]

risque de confrontation nucléaire entre les deux superpuissances, qu'il soit déclenché intentionnellement ou par accident, ne fait que s'aggraver.

C'est ainsi que j'ai signé le document intitulé «Politique étrangère canadienne pour les années 80», initiative d'Andrew Brewin, qui fut pendant de longues années député néo-démocrate et porte-parole de ce parti en matière de politique étrangère et de la défense nationale. Sa déclaration fut adressée au premier ministre le 15 octobre dernier. Elle proposait entre autres:

que le Canada soit transformé en zone dénucléarisée.

M. Trudeau y a répondu en ces termes dans sa lettre du 27 décembre 1981:

Je partage personnellement un certain nombre de vos positions.

Ensuite il a parlé longuement de notre politique étrangère. En ce qui concerne la dénucléarisation du Canada, il a dit ce qui suit:

... le désarmement multilatéral constitue un des éléments essentiels de notre politique. C'est pourquoi nous estimons que la dénucléarisation du Canada n'ajouterait rien et risquerait au contraire de saper notre sécurité nationale ainsi que celle de nos alliés.

M. Trudeau a ainsi changé complètement de position depuis sa déclaration de 1963 au sujet du renversement de la politique nucléaire du parti libéral décidée unilatéralement par M. Pearson. J'étais à l'époque d'accord avec M. Trudeau, même si je trouvais que ses attaques contre M. Pearson étaient quelque peu exagérées. Je n'arrive pas à comprendre le retournement dont il fait preuve actuellement.

Il a été question de George Kennan il y a quelques instants. Dans le *New York Review* du 21 janvier 1982, George Kennan disait ce qui suit en ce qui concerne l'évolution qui devrait intervenir dans la façon dont les États-Unis entrevoient l'Union soviétique:

Pour renverser la situation, notre point de vue doit être modifié radicalement. Notre position en matière de défense doit être changée du tout au tout.

Il faudrait commencer par accepter les deux principes suivants.

Le premier principe, c'est absolument rien avec nos rapports avec l'Union soviétique, aucun espoir, aucune crainte, aucune aspiration qui vaille que l'on déclenche la guerre nucléaire.

Le deuxième, c'est que l'utilisation d'armes nucléaires dans un champ restreint entraînerait certainement une catastrophe nucléaire globale.

Parlant de l'atmosphère à Washington, M. Kennan dit ce qui suit:

[Text]

... this entire preoccupation with nuclear war is a form of illness. It is morbid in the extreme. There is no hope in it, only horror. It can be understood only as some form of subconscious despair on the part of its devotees, some sort of death wish, a readiness to commit suicide for fear of death, a state of mind explicable only by some inability to face the normal hazards and vicissitudes of the human predicament... a lack of faith, or better, a lack of the very strength that it takes to have faith, as countless of our generations have had it before us.

I am sorry I did not bring the whole article, but it is certainly well worth reading the whole article, not just part of it.

• 1110

It has been reported that on at least two occasions, because of malfunctioning electronic equipment, U.S. bombers armed with nuclear warheads were launched, by mistake, in the direction of the Soviet Union. Fortunately, the mistakes were rectified in time and the bombers were recalled. However, it is frightening to think what might have happened if intercontinental missiles rather than bombers had been launched; the former could not have been recalled.

I do not know whether there have been similar incidents from the other direction. We do know that if a country becomes convinced of the inevitability of war it may well move first with a preventive strike unless immediate steps are taken to stabilize the situation. The Israelis did this in June 1967 to start the Six Day War in the Middle East, and only the intervention of the UN Security Council and the use of direct contact over the "hot line" between Moscow and Washington prevented escalation.

Our own country, of course, and this is really getting down to what I wanted to say to you gentlemen, lies directly between the two superpowers. This means that if an accident should occur, and the U.S. and the U.S.S.R. were to launch nuclear missiles at each other, inevitably some of them would land in Canada. In that case a large percentage of the Canadian population would be exterminated, or worse still, blinded or horribly burned.

In the United States authorities as different as George Kennan and Henry Kissinger have urged that American nuclear strategy be reconsidered because long-range nuclear missiles developed by the Soviet Union have rendered the United States and Canada indefensible.

In this defenceless situation, many Canadians feel helpless about doing anything constructive. Many of us are extremely nervous about the re-introduction of cold war rhetoric and postures in Washington and the apparent inability of the two superpowers to get together on any meaningful proposals for disarmament. We are aware, of course, of the concern of Europeans respecting U.S. policies and attitudes. We are aware also of the suggestions that the territories of North European countries should be declared nuclear-free zones.

[Translation]

... cette fascination par la guerre nucléaire est un phénomène morbide porteur d'horreur à l'exclusion de tout espoir. On ne peut expliquer cette fascination que par le désespoir inconscient des intéressés, un désir de mort, une tendance suicidaire face à la mort, c'est-à-dire l'état d'esprit de celui qui n'arrive pas à faire face aux difficultés et vicissitudes inhérentes à la vie. Ces personnes font preuve d'un manque de foi ou plutôt d'un manque de force morale nécessaire pour avoir la foi, foi qui a caractérisé les générations qui nous ont précédés.

Il faudrait d'ailleurs lire l'article tout entier et non pas seulement des extraits.

Il paraît qu'à deux reprises déjà, des bombardiers américains équipés d'ogives nucléaires ont été lancés par erreur contre l'Union soviétique à la suite d'un mauvais fonctionnement de l'équipement électronique. Fort heureusement pour nous, cette erreur a été repérée à temps et les bombardiers rappelés. S'il s'était agi non pas de bombardiers mais de missiles intercontinentaux qui ne peuvent pas être rappelés, pensez un peu où nous en serions à l'heure actuelle.

Je ne sais pas si les Soviétiques ont également enregistré des erreurs de ce genre. Ce qui est certain, c'est que lorsqu'un pays s'aperçoit que la guerre est inévitable, il risque de se lancer dans une attaque préventive à moins que des mesures ne soient prises immédiatement pour stabiliser la situation. C'est ce que les Israéliens firent en juin 1967 lorsqu'ils déclenchèrent la guerre des six jours au Proche-Orient. Seule l'intervention du Conseil de sécurité des Nations Unies et des contacts directs entre Moscou et Washington permirent de circonscrire le conflit.

J'en arrive maintenant à l'essentiel de mon propos; notre pays étant situé entre les deux superpuissances, en cas de conflit nucléaire entre les États-Unis et l'Union soviétique, des missiles tomberaient inévitablement sur notre territoire, tuant un pourcentage élevé de la population ou pire encore, laissant des milliers de personnes aveugles ou horriblement brûlées.

Des Américains ayant des options politiques aussi différentes que George Kennan et Henry Kissinger se sont prononcés en faveur d'une révision de la stratégie nucléaire des États-Unis, les États-Unis et le Canada n'étant pas en mesure de se défendre contre les missiles soviétiques à longue portée.

Dans ces conditions, de nombreux Canadiens désespèrent de pouvoir faire quelque chose de constructif. Le langage de la guerre froide que l'on entend à nouveau à Washington est très inquiétant de même que l'apparente possibilité des deux superpuissances de se mettre d'accord sur les modalités du désarmement. La politique actuelle des États-Unis inquiète très sérieusement les Européens comme vous le savez. Il a été question à ce propos de faire de l'Europe du Nord une zone dénucléarisée.

[Texte]

In these circumstances, Canada could declare our country to be a nuclear-free zone, eschewing the manufacture, use, or possession of all nuclear weapons. At the same time, Canada could take the initiative in urging other middle powers to join in prescribing the use of all nuclear weapons. Critics of such a move—and there obviously will be such critics—will point out that such action would not guarantee our safety if nuclear weapons were passing over our territory in both directions. Even if the superpowers agreed to respect our neutrality, there could be no guarantee against accidents or fall-out.

• 1115

While the Soviets might welcome such a declaration on our part, the Americans would almost certainly oppose it. The Americans, of course, are our allies and our friends. Moreover, despite some current squabbles over economic matters, Canadians and Americans have many intimate ties. Our armed forces fought together in two World Wars. Our trade and the many economic and financial transactions between us are very considerable indeed. And, of the greatest importance, many Canadians have relatives and warm friends in the United States. We want these relationships to be continued.

This means that most Canadians would be reluctant to take a stance that would mean taking an independent line from that of the United States. But if enough of us were seriously fearful of the possibility of a nuclear holocaust, should we not consider any rational action that might reduce the probability of this happening? In my opinion, this vital issue should be referred to some form of public inquiry, preferably a royal commission, with instructions to discuss it with people in all parts of Canada. If it transpired that the Canadian public was in favour of our taking some independent action, I would hope that the Prime Minister would discuss the matter with the President of the United States. If the president proved unwilling to modify his country's present policies in the common interests of survival in a nuclear age, then, and only then, should Canada proceed along the lines I have suggested.

I only have one other thing I would like to mention, Mr. Chairman. I do not know whether the members of your committee have seen a film that is in the process of being completed by the National Film Board; I think it is called, *I Love this Planet*—oh, you have seen it.

The Chairman: We did last week, yes. Thank you.

Mr. Gordon: Fine.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Gordon.

First, Mr. McKinnon, followed by Mr. Bloomfield, followed by Mr. Sargeant and Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Mr. Chairman, I sometimes, like Mr. Gordon, like to start with the final remark. We did see the film last week. It is obviously new. I was rather surprised that the National Film Board would produce something that took so many cheap shots at the President of the United States by showing some old clips of him from World War II movies, somehow or other connecting his present attitude with the role that he played in some of those movies. I thought it spoiled

[Traduction]

Nous pourrions dans ce contexte faire du Canada une zone dénucléarisée en nous engageant à ne pas fabriquer, utiliser ou avoir en notre possession des armes nucléaires. En même temps, le Canada inviterait d'autres puissances moyennes à interdire l'utilisation des armes nucléaires. Les critiques ne manqueront pas de dire que pareille mesure n'assurerait pas notre sécurité en cas de conflit nucléaire entre les deux superpuissances. Même si les superpuissances respectaient notre neutralité, nous n'aurions pas de garanties contre un accident ou les retombées nucléaires.

Même si les Soviétiques se prononçaient en faveur d'une déclaration de ce genre, il est presque certain que les Américains s'y opposeraient. Or, les Américains sont nos amis et nos alliés et malgré certains différends d'ordre économique, des liens très étroits lient nos deux pays. Ainsi, nos forces armées ont lutté côte à côte au cours des deux guerres mondiales. Nous sommes liés par de puissants liens commerciaux et financiers. De nombreux Canadiens ont des parents ou des amis aux États-Unis, liens auxquels nous tenons.

C'est pourquoi la plupart des Canadiens hésiteraient à adopter une position radicalement différente de celle des États-Unis. Mais si nous sommes assez nombreux à estimer que la catastrophe nucléaire représente un danger réel, ne faudrait-il pas tenter toute mesure rationnelle pour l'éviter? Il faudrait à mon sens saisir de cette question une commission royale qui serait chargée d'en discuter dans toutes les régions du pays. S'il s'avère que les Canadiens sont en faveur d'une position indépendante dans ce domaine, je pense que le premier ministre accepterait d'en discuter avec le président des États-Unis. Ce n'est que si ce dernier refusait de modifier la politique actuelle de son pays dans l'intérêt de la survie de l'humanité que le Canada se déciderait à adopter l'orientation que j'ai proposée.

Je ne sais pas si les membres du Comité ont eu l'occasion de voir le film intitulé «I love this Planet» en cours de réalisation à l'Office national du film. Vous l'avez vu.

Le président: Oui, la semaine dernière.

M. Gordon: Parfait.

Le président: Je vous remercie.

La parole est à M. McKinnon, qui sera suivi par MM. Bloomfield et Sargeant.

M. McKinnon: Nous avons effectivement vu ce film la semaine dernière. C'est un film très récent. Je trouve étonnant que l'Office national du film se soit permis d'attaquer de façon aussi mesquine le président des États-Unis en montrant des séquences de film qu'il avait tournées pendant la Seconde Guerre mondiale pour essayer d'établir un lien entre son attitude actuelle et ses rôles de cinéma. Cela a, à mon sens, gâché ce qui aurait pu être un bon film.

[Text]

what could have been a good film—I suppose it could have been. It certainly spoiled it for some of us.

Mr. Gordon: I am not here to defend the film board or even the president of the United States, but I happened to have seen a preview of the film.

Mr. McKinnon: I found very interesting your remarks about the events of some 20 years ago in the Liberal Party that rather clearly pointed out some of the things that we accept now. The 180-degree switch in policy of that day has become the *modus operandi* now in the Liberal Party and is known as Liberal smarts.

Mr. Gordon: I would not know about that, sir.

Mr. McKinnon: I understand that.

Mr. Gordon: I just read the papers.

Mr. McKinnon: I do find it difficult, though, and I would appreciate it if you could give us how you are able to satisfy your own *post facto* morality on that subject. It is a very important subject and your party switched 180 degrees. Instead of opposing it, overnight we are supporting it and you were part of that support. I do not think the blame can conveniently be put entirely onto Mr. Pearson, although he made the decision himself and everybody went along with him. I do not think anybody dropped out of the party.

• 1120

Mr. Gordon: Yes, there was. There was Marchand, Trudeau and Pelletier.

Mr. McKinnon: Well, they were not candidates at that time, were they?

Mr. Gordon: Yes, they were.

Mr. McKinnon: Were they candidates? Your paper said that it kept them from being nominated.

Mr. Gordon: In 1963 they had agreed to be candidates. They may not have been nominated, though. As I recall, it was not too hard to get them nominated at that time, and I was chairman of the campaign committee.

Mr. McKinnon: But you have nothing to say about your own personal conviction—

Mr. Gordon: Yes, I have.

Mr. McKinnon: —that you were able to continue supporting the party despite the fact they had made that rather major change in the policy.

Mr. Gordon: You put me in a difficult position. I had not known that I was supporting the policy 100 per cent. I certainly did not. In those days, as I mentioned here, I found myself in a very difficult position. There was an election in the offing. I was chairman of the national campaign committee. I had persuaded quite a number of people to stand as candidates, including one who I think is here today—I think I had something to do with persuading him. I had a responsibility to them but this was not the only issue. The main issue in that

[Translation]

M. Gordon: Mon rôle n'est pas de défendre l'Office du film ni le président des États-Unis, même si je n'ai vu que la bande de lancement du film.

M. McKinnon: Ce que vous avez dit du comportement du parti libéral il y a 20 ans est devenu chose courante actuellement. En effet, les volte-face en matière d'orientation politique sont devenues des *modus operandi* pour le parti libéral.

M. Gordon: Ce n'est pas ce que j'ai dit.

M. McKinnon: Bien entendu.

M. Gordon: Je vous ai simplement donné lecture de certains documents.

M. McKinnon: Ce que je comprends moins bien, c'est comment vous justifiez votre propre position dans toute cette affaire. Votre parti a fait une volte-face complète. Or, vous l'avez vous-même à l'époque appuyé. Je ne crois pas que le seul à blâmer soit M. Pearson, même s'il a pris la décision tout seul; vous l'avez tous appuyé. Que je sache, personne n'a quitté le parti à cette occasion.

M. Gordon: Marchand, Trudeau et Pelletier ont quitté le parti.

M. McKinnon: Mais ils étaient candidats à l'élection, n'est-ce pas?

M. Gordon: En effet.

M. McKinnon: Étaient-ils bien candidats? Vous avez dit que cela les a empêchés d'être choisis comme candidat.

M. Gordon: Ils avaient accepté de poser leur candidature en 1963, mais il n'est pas sûr, bien entendu, que leur candidature ait été acceptée. Si je me souviens bien, leur nomination n'a pas posé trop de problèmes.

M. McKinnon: Vous n'avez pas expliqué en ce qui concerne vos propres convictions...

M. Gordon: Si.

M. McKinnon: ... pourquoi vous avez pu accepter d'appuyer le parti libéral en dépit de ce changement majeur dans sa politique.

M. Gordon: Je ne me rendais pas compte à l'époque que j'endossais ainsi cette position à 100 p. 100. Je me trouvais dans une situation très délicate. Une élection devait avoir lieu et j'étais président du Comité électoral national. J'avais convaincu plusieurs personnes de poser leurs candidatures, y compris une personne présente dans la salle aujourd'hui. J'avais donc des responsabilités vis-à-vis de ces gens. Mais l'essentiel, c'est que l'élection devait relancer l'économie et

[Texte]

election was to stimulate the economy and get people back to work. At that time the number of unemployed was, I think, somewhere around 7.7 per cent of the workforce which was a very, very high percentage for any time, but certainly in those times.

I had to commune with myself. I thought I could perhaps help in accomplishing some of our objectives, and Mr. Pearson told me that we would review this particular decision shortly after we got in, if we did get in.

Mr. McKinnon: Fine. Thank you. I would like to go on to page 8 in your brief where you mention that we do know that if a country becomes convinced of the inevitability of war it may well move first with a preventative strike.

We have had quite a bit of this conversation in this committee in the last week, about the danger of a first strike. Some claims are being made as if it were the first time that the United States has considered a first strike. This seems to me to be a distortion of history. Always, and particularly in the early years of NATO, it was considered that of course there would be a first strike. In fact, my recollection of the late 1940s was that everybody considered that the next war would be nuclear from the start, and that was why there would not be any because the Americans had the bomb.

Mr. Gordon: No, sir. I can speak on that because in 1949 I was helping Brooke Claxton reorganize the Department of National Defence. In that connection I did see all the top people in Britain and in Washington. In those days they thought the Soviets might walk across western Europe, in which case they would have been welcomed by the two large Communist parties in Italy and France and there would have been nothing to stop them. To that extent it would have been a first strike because they would have walked in and nobody could have done anything about it. That was why they wanted to build up the NATO forces.

I do not think anybody that I talked to in either the United States or Britain ever mentioned the possibility of nuclear weapons. They may have been thinking about it, but they did not talk to me. In Britain I talked to everybody from Lord Tedder, who was Chairman of the Chiefs of Staff Committee down. I cannot remember all the people I saw in Washington. I did see General Lemnitzer, though, who was quite a senior general in those days. But certainly nobody said, to me anyway, that they were thinking of a pre-emptive strike.

Mr. McKinnon: It is my recollection from in a book that was written on the Potsdam Conference that at that conference Mr. Stalin had spoken to President Truman and when they were arguing about the future of Western Europe and had said that he need worry little about their ambitions in that direction, they need only wave their new bomb.

• 1125

That, I had thought, would have quite a bearing on what happened subsequently, but in the present day, this first strike has become quite clearly defined. The first strike is a strike

[Traduction]

créer des emplois. Le chômage à l'époque atteignait 7.7 p. 100 de la main-d'oeuvre active, ce qui était beaucoup.

J'avais longuement réfléchi à la situation. J'étais arrivé à la conclusion que je pourrais me rendre utile et d'autre part M. Pearson m'avait assuré qu'on réparerait de cette décision peu de temps après l'élection, sous réserve bien entendu que nous en sortions vainqueurs.

M. McKinnon: Merci. Je voudrais maintenant passer à la page 8 de votre mémoire où vous dites que lorsqu'un pays se persuade que la guerre est inévitable, il risque de déclencher une guerre préventive.

Il a justement été longuement question de la guerre préventive au cours de nos réunions de la semaine dernière. D'aucuns prétendent que c'est la première fois que les États-Unis envisagent la possibilité d'une guerre préventive, ce qui me paraît faux. Pendant les premières années de l'OTAN, la notion de guerre préventive allait de soi. À la fin des années 40, tout le monde disait que la prochaine guerre serait d'emblée une guerre nucléaire, mais que celle-ci n'aurait pas lieu, vu que seuls les Américains possédaient la bombe.

M. Gordon: Ce n'est pas exact. J'en sais quelque chose car en 1949 j'étais chargé d'aider Brooke Claxton à réorganiser le ministère de la Défense nationale, ce qui m'a donné l'occasion de m'entretenir avec la plupart des responsables britanniques et américains. On disait à l'époque que si les Soviétiques envahissaient l'Europe occidentale, ils seraient accueillis à bras ouverts par les deux puissants partis communistes italien et français et qu'aucune force ne les arrêterait. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il fut décidé de renforcer les forces de l'OTAN.

Personne ni aux États-Unis ni en Grande-Bretagne ne parlait à l'époque d'utiliser l'arme nucléaire. Même si on y pensait, toujours est-il qu'on n'en parlait pas. En Angleterre, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec toutes les personnes les plus importantes, y compris Lord Tedder, président du Comité des chefs d'état-major. Je ne me souviens plus des gens que j'ai rencontrés à Washington. Je me souviens du général Lemnitzer qui était un haut gradé à l'époque. Quoi qu'il en soit, il n'avait jamais été question d'une guerre préventive.

M. McKinnon: Dans un livre consacré à la conférence de Potsdam, Staline avait dit au président Truman, parlant de l'avenir de l'Europe occidentale, que le président américain n'avait rien à craindre, qu'il lui suffisait de brandir la menace de la bombe atomique.

À mon avis, cela aurait dû avoir une grande influence sur le cours des événements, mais aujourd'hui, on a très clairement défini la première frappe. Il s'agit d'une attaque livrée par une

[Text]

taken by a nation that feels they can overwhelm the other's defences so there will be no retaliation.

In the present situation, I think both sides are agreed that there will be retaliation, no matter what they do, and so a first strike for that reason is unlikely.

I would like to move on to page nine, where you say Canada could declare our country to be a nuclear-free zone and we would eschew the manufacture, use, and possession of all nuclear weapons. You follow on with some pros and cons about this, and then go to, I must say, a rather familiar pattern which recommends it be sent to a royal commission.

Mr. Gordon: I happen to have a soft spot in my heart for royal commissions. I think some of them do some good.

Mr. McKinnon: I see. Well, they take quite a while to do their good.

Mr. Gordon: Yes, well, they do.

Mr. McKinnon: It is really expected at the present time that, in the next two or three years, when a new fighter aircraft arrives, the last of the nuclear weapons on Canadian soil will be removed. That should happen before a royal commission has time to suggest that it happen.

Mr. Gordon: Well, you could have a royal commission and order it to report in six weeks or two months. I was chairman of one once that did its job in six weeks.

Mr. McKinnon: Fine. There is a little remark you make in the middle of that paragraph, to the effect that Canada could take the initiative in urging other middle powers to do the same thing. I wonder what middle powers you had in mind?

Mr. Gordon: All the powers except the United States and the USSR: everybody else.

Mr. McKinnon: The western European partners in NATO, I presume.

Mr. Gordon: Well, I think if we were serious about this, then I would like us to appeal to everybody else and hope that some of them would come in. If they did, this might just start a bit of a bandwagon.

Mr. McKinnon: When you mention eschewing the manufacture, use, and possession of all nuclear weapons, I was wondering if you would mean the parts of nuclear weapons, their transportation parts, and so on, and how you feel about Litton Systems Limited in Toronto which has been helped by the government to obtain a contract which may be worth a billion dollars to them and employ a lot of Torontonians. Would you be in favour of eschewing the manufacture of the initial guidance system for the Cruise missile?

Mr. Gordon: Yes, I would.

Mr. McKinnon: I do not think there is anything else. Thank you.

[Translation]

nation qui s'estime en mesure d'écraser les forces de défense d'un autre pays à tel point qu'elle n'a pas à craindre de représailles.

A l'heure actuelle, les deux parties sont convaincues que des mesures de représailles sont à craindre; il est donc peu probable que l'on attaque en se fondant sur ces raisonnements.

A la page 9, vous dites que le Canada devrait se déclarer zone dénucléarisée et éviter de fabriquer, d'utiliser ou de posséder des armes nucléaires, sous quelque forme qu'elles soient. Vous exposez les avantages et les désavantages de cette politique et vous terminez en faisant une recommandation qui est classique, en quelque sorte: qu'il faudrait charger une commission royale d'enquête d'étudier la question.

M. Gordon: J'ai une prédilection pour les commissions royales d'enquête. Certaines d'entre elles sont utiles.

M. McKinnon: Eh bien, certaines d'entre elles mettent beaucoup de temps avant de l'être.

M. Gordon: Il faut le reconnaître.

M. McKinnon: Actuellement, on croit que les armes nucléaires seront enlevées du territoire canadien d'ici deux ou trois ans, au moment où le nouvel avion chasseur nous sera livré. Cela devrait se produire avant même qu'une commission royale d'enquête ne puisse le proposer.

M. Gordon: Mais vous pourriez demander à une commission royale d'enquête de faire rapport dans 6 semaines ou dans 2 mois. J'ai présidé une commission autrefois qui a complété ses travaux dans 6 semaines.

M. McKinnon: Très bien. Au milieu du paragraphe dont nous parlons, vous suggérez que le Canada devrait prendre des mesures pour inciter les autres puissances intermédiaires d'agir de la même façon. Vous pensiez à quelles puissances intermédiaires?

M. Gordon: Toutes les puissances, à l'exception des États-Unis et de l'URSS.

M. McKinnon: Les membres de l'OTAN de l'Europe de l'Ouest, je suppose.

M. Gordon: Eh bien, si nous prenons l'affaire au sérieux, j'aimerais que le Canada exhorte tous les autres pays à l'imiter. De cette façon, les autres commenceraient à suivre le mouvement.

M. McKinnon: Lorsque vous dites qu'il ne faut ni fabriquer, ni utiliser, ni posséder d'armes nucléaires, entendez-vous également les parties d'armes nucléaires, les vecteurs, entre autres, et quel est votre avis sur la *Litton Systems Limited* de Toronto qui, grâce au gouvernement, a réussi à décrocher un contrat d'une valeur éventuelle d'un milliard de dollars qui serait une source d'emplois pour bon nombre de Torontois? Voudriez-vous supprimer la fabrication du système de guidage initial du missile de croisière?

M. Gordon: Oui.

M. McKinnon: Je n'ai pas d'autres questions. Merci.

[Texte]

The Chairman: Thank you very much. Mr. Bloomfield, followed by Mr. Sargeant.

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Gordon, we welcome you to the committee today. Without any offense, Mr. Gordon, it seems in your brief you want to refight the fighting in the Cabinet again here today.

Mr. Gordon: Well, I do not know anything about fighting in the Cabinet. I did not know they went in for that nowadays.

Mr. Bloomfield: I am not suggesting the Cabinet today. I am suggesting that you want to refight your position in the Cabinet on your day.

Mr. Gordon: Oh, well, that is so far back, I have forgotten all about it.

Mr. Bloomfield: Well, why did you recount it in your brief?

Mr. Gordon: Well, I thought I would just like to mention that.

Mr. Bloomfield: It took up several pages.

An hon. Member: A note of levity!

The Chairman: Please, please. I have to be very strict because our next guest has already arrived. I will not cut you off before twelve, but please . . .

Mr. Bloomfield: Page seven, you quote the individual as saying that there is

no hope, no fear, nothing to which we can aspire, nothing we could like to avoid—which could conceivably be worth a nuclear war.

If you accept that in its total, then you could be blackmailed into submission.

Mr. Gordon: Yes, that is right. I do not say that. I was merely quoting Mr. Kennan who, I am sure you all know, is looked upon as quite an authority in these matters. That is what he says; not what I said. I quoted him sympathetically, but I did not write the words myself.

Mr. Bloomfield: The brief we heard prior to yours was mainly that mothers desire peace. I would like to suggest that dads do too. I have no great desire to see my son in a nuclear war.

Mr. Gordon: Well, you see that I took the liberty of saying, I made this presentation on the part of my children and grandchildren, several of whom are of the female gender. I am sure that, if a vote were taken in Canada today, there would be almost 100 per cent in favour of disarmament. But how do we get there; that is the problem. I am sure you would agree that, after World War I, there was a great movement against wars. Would you agree? There was almost total disarmament in the western forces. Do you think that helped to prevent World War II?

[Traduction]

Le président: Merci beaucoup. M. Bloomfield a la parole, puis ce sera le tour de M. Sargeant.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président.

Monsieur Gordon, nous vous souhaitons la bienvenue. Monsieur Gordon, je ne veux pas vous offusquer, mais à la lecture de votre mémoire, il semblerait que vous soyez enclin à reprendre les chicanes au sein du Cabinet.

M. Gordon: Eh bien, je ne sais rien des chicanes au sein du Cabinet. Je ne savais pas que le Cabinet s'adonnait à des querelles à ce moment-ci.

M. Bloomfield: Il ne s'agit pas du Cabinet d'aujourd'hui. Je dis que vous voulez reprendre les discussions que vous avez eues avec le Cabinet de votre époque.

M. Gordon: Eh bien, cela remonte à une époque si lointaine que je l'ai oubliée.

M. Bloomfield: Pourquoi en avoir fait mention dans votre mémoire?

M. Gordon: Je croyais bon de le signaler.

M. Bloomfield: Vous y avez consacré plusieurs pages.

Une voix: Question d'esprit!

Le président: Messieurs, je vous prie. Je dois vous rappeler à l'ordre car notre prochain témoin est arrivé. Je vous accorderai 12 minutes, mais, de grâce . . .

M. Bloomfield: A la page 7 de votre mémoire, vous citez la personne qui dit qu'il n'existe:

aucun espoir, aucune crainte, rien auquel nous pouvons aspirer, rien que nous voudrions éviter, qui pourrait justifier une guerre nucléaire.

Si vous acceptez cela, on pourrait vous faire du chantage et vous faire baisser pavillon.

M. Gordon: Oui, c'est exact. Je ne dis pas cela. Je citais M. Kennan qui passe pour un spécialiste en cette matière, vous n'êtes pas sans le savoir. C'est lui qui fait cette déclaration, pas moi. Je l'ai cité parce que j'abondais dans son sens, mais ces mots ne sont pas de moi.

M. Bloomfield: L'argument présenté par les témoins qui vous ont précédé était axé surtout sur le fait que les mères veulent la paix. Les pères aussi, à mon avis. Je ne souhaite pas du tout que mon fils trempe dans une guerre nucléaire.

M. Gordon: En rédigeant ce mémoire, je pensais à mes enfants et à mes petits-enfants, dont certains sont des femmes. Si on demandait aux Canadiens de se prononcer sur cette question aujourd'hui, près de 100 p. 100 d'entre eux favoriseraient un désarmement. Mais comment en arriver là; voilà la question. A la suite de la Première Guerre mondiale, on a constaté un mouvement important contre la guerre; vous en conviendrez, n'est-ce pas? On a procédé au désarmement quasi total des forces occidentales. Cette mesure a-t-elle contribué, à votre avis, à empêcher la Seconde Guerre mondiale?

[Text]

• 1130

Mr. Gordon: Well, I just wonder about your statement. I was alive but not very old. Well, I was 12, I suppose, when World War I ended.

Mr. Bloomfield: Did the disarmament help prevent World War II?

Mr. Gordon: No, and I do not think there was much talk about it.

Mr. Bloomfield: You agree that after World War II there was almost a total disarmament of all the western nations—

Mr. Gordon: Yes, that is right.

Mr. Bloomfield: —which left Europe very vulnerable. Did that disarmament help prevent the Russians coming in?

Mr. Gordon: Well, the British generals I talked to stressed the fact that, if the Russians decided to move, they could walk across western Europe and there would not be anything to stop them.

Mr. Bloomfield: What stopped them?

Mr. Gordon: That is what I naturally asked. They said first of all they do not know and, secondly, they had just been through a war where they had 20 million casualties. They said they hoped they were not in the mood to start another one just yet. I found that quite convincing, on both counts.

Mr. Bloomfield: If the western world were to give up their nuclear armament, do you think that would bring a stabilization of the forces in the world? Are you suggesting they should do that unilaterally?

Mr. Gordon: I am not.

Mr. Bloomfield: Well, I am glad to hear you say that.

Mr. Gordon: Well, I am sure they would not and you know that is sort of pie in the sky wishful thinking. Neither one of the superpowers is going to disarm unilaterally, I would think.

Mr. Bloomfield: I have no further questions. Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Sargeant, please.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman.

I, too, would like to join in welcoming Mr. Gordon here this morning. He has certainly given us a very fascinating and different approach to the question and, for some of us, confirmed what many of us have long believed about our present Prime Minister's attachment to conviction.

I would like to ask, basically, one question.

I would like ask Mr. Gordon if he could define for us what he views as Canada's security needs. Part of our reference is security and disarmament. Could you elaborate a little more on what you would see as Canada's security needs?

[Translation]

M. Gordon: Votre déclaration me laisse perplexe. J'étais au monde, mais je n'étais pas très âgé. J'avais 12 ans, je crois, à la fin de la Première Guerre mondiale.

M. Bloomfield: Le désarmement a-t-il contribué à empêcher la Seconde Guerre mondiale?

M. Gordon: Non; je ne crois pas que la question ait soulevé beaucoup de discussions.

M. Bloomfield: Vous êtes d'accord qu'à la suite de la Seconde Guerre mondiale, on a procédé au désarmement pratiquement total de tous les pays occidentaux . . .

M. Gordon: Oui, c'est exact.

M. Bloomfield: . . . et que ce désarmement a rendu l'Europe très vulnérable. A-t-il empêché l'invasion des Russes?

M. Gordon: Les généraux britanniques à qui j'ai parlé ont souligné que si les Russes décidaient d'agir, ils pouvaient traverser l'Europe de l'Ouest et rien ne nous permettrait de les empêcher.

M. Bloomfield: Qu'est-ce qui les empêchait de le faire?

M. Gordon: Voilà ce que j'ai demandé. On m'a d'abord répondu qu'on ne le savait pas et qu'ensuite, on venait de traverser une guerre qui avait causé 20 millions de morts. On espérait que les Russes ne s'aviseraient pas de déclencher une autre guerre de sitôt. Voilà deux réponses convaincantes.

M. Bloomfield: Une dénucléarisation du monde occidental favoriserait-elle une stabilisation des forces dans le monde? Devrait-on procéder à une dénucléarisation unilatérale?

M. Gordon: Non.

M. Bloomfield: C'est rassurant de vous l'entendre dire.

M. Gordon: Je sais qu'on ne le fera pas; ceux qui le croient rêvent de châteaux en Espagne. À mon avis, aucune des superpuissances ne procédera à un désarmement unilatéral.

M. Bloomfield: Je n'ai plus de questions. Merci.

Le président: Merci. Monsieur Sargeant, vous avez la parole.

M. Sargeant: Merci, monsieur le président.

J'aimerais également souhaiter la bienvenue à M. Gordon. Sa façon d'aborder la question est très intéressante et unique; pour certains d'entre nous, elle confirme un trait que nous attribuons depuis longtemps à notre premier ministre actuel, à savoir à quel point il est attaché à ses convictions.

J'aimerais m'en tenir à une question, essentiellement.

Monsieur Gordon, comment définissez-vous les besoins du Canada en matière de sécurité? Notre Comité a, comme ordre de renvoi, la sécurité et le désarmement; pouvez-vous nous expliquer davantage les besoins du Canada en matière de sécurité?

[Texte]

Mr. Gordon: I do not think, in this nuclear age, there is any security. There is none. And if there should be a confrontation, by design, or quite likely by accident, between the United States and the Russians, we would be involved in it. You cannot have these nuclear missiles crossing the country in both directions without there being the very real danger of one of them landing in our country. In thinking about it, it seemed to me that the only encouraging thought which has arisen in recent years, is the offer by the Soviets to the northern European countries to make them a nuclear-free area and to guarantee them against nuclear attack.

Now, granted that those sorts of guarantees are not . . .

An hon. Member: Foolproof.

Mr. Gordon: Well, they are not foolproof. Anything might happen; anything may happen now. I think, if we were thinking along those lines and I certainly would be if I were honoured to be a member of your committee, I would worry about their reaction to doing something that almost certainly would be opposed by the Americans. They are our friends; they are our allies; we have relatives and friends down there; but it would seem to me it is a possible direction for our thinking.

• 1135

I would be inclined to make sure that public opinion was in favour of this. I suggest the public inquiry, which would attract a fair amount of attention, and notice in the press, and so on. Then, if that seemed to be what public opinion in Canada would support, I think it is one of those situations in which the prime minister and the president would have to get together and talk about it.

I think there are many things which it is better to talk out, even though you know you will not have approval at the other end. We have all these economics squabbles with the Americans. They are not all that important, but they are important.

I do not think we should ever back down in dealing with them. I think once we have made up our minds what is in our own best interests and have compromised to the extent that we think decently can, then it seems to me we should tell our American friends where our problem is, what the situation is, and that we do not think they understand it from our point of view. We should do our very best to explain our position to them, but at the end, unless they can convince us that we are wrong, then we will have to go ahead and do what we wish.

Whether they would go that far on this issue or not, I do not know. But I personally do not think that our contribution to the defence of North America is all that impressive. I do not even know whether we go through the fiction now that, before any action can be taken in connection with NORAD, they have to call up the president and the prime minister and get their approval. And I have always thought that was just a farce. How would you ever know where they were? I see you are doing a little thinking, Pauline. But they might be anywhere.

[Traduction]

M. Gordon: Dans cette ère nucléaire, il n'y a pas de sécurité. Aucune. Si jamais les États-Unis et les Russes entraient en guerre, exprès ou, ce qui est très probable, par accident, nous serions mêlés à ce conflit. Il est difficile d'imaginer les missiles nucléaires qui iraient dans un sens ou dans l'autre au-dessus de nos têtes sans reconnaître qu'il est fort probable qu'un de ces missiles puisse nous atteindre. Une des seules nouvelles réjouissantes au cours des dernières années, selon moi, a été l'offre faite par les Soviétiques aux pays de l'Europe du Nord de devenir une zone dénucléarisée, ce qui garantirait que ces pays ne seraient jamais victimes d'une attaque nucléaire.

Bien entendu, ce genre de garanties n'est pas . . .

Une voix: Infaillible.

M. Gordon: Ce n'est pas infaillible. Tout peut arriver; tout peut arriver au moment même où nous nous parlons. Si j'avais l'insigne honneur d'être membre de votre Comité et si j'avais à étudier cette question, je m'inquiéterais certainement de la réaction qu'ils pourraient avoir si les Américains s'opposaient à une de leurs mesures. Les Américains sont nos amis, nos alliés; nous avons des amis et des parents aux États-Unis; nous devrions peut-être étudier cette question.

Je chercherais à m'assurer que l'opinion publique est de mon côté. Je propose la tenue d'une enquête publique qui attirerait beaucoup l'attention sur cette question, qui susciterait beaucoup d'articles dans les journaux, etc. Lorsque l'on connaîtrait exactement l'avis des Canadiens, il faudrait, à mon avis, que le premier ministre et le président en discutent.

Il est souvent bon de discuter de certaines questions, même en sachant que l'autre ne sera pas d'accord. Nous sommes souvent en conflit avec les Américains sur des questions économiques. Elles ne sont pas importantes outre mesure, mais il importe d'en discuter.

A mon avis, le Canada ne devrait jamais flancher lorsqu'il traite avec les États-Unis. Lorsque les Canadiens ont décidé de ce qu'ils veulent et qu'un compromis décent intervient, il faut pouvoir expliquer la situation à nos amis américains en leur demandant d'étudier la question de notre point de vue. Il nous faudrait faire de notre mieux pour leur expliquer notre politique; s'ils ne réussissent pas à nous convaincre que nous avons tort, nous devrions poursuivre les objectifs que nous souhaitons.

Je ne sais pas dans quelle mesure les Américains accepteraient nos arguments. Selon moi, notre contribution à la défense de l'Amérique du Nord n'est pas très impressionnante. Je ne sais même pas s'il faut encore avoir l'approbation du président et du premier ministre avant de prendre des mesures dans le cadre de NORAD. J'ai toujours cru que c'était un cirque. Comment savoir où ils se trouvent? Je vois que vous y songez, Pauline. Mais ils pourraient se trouver n'importe où.

[Text]

Even when Mr. Pearson was prime minister, he did not necessarily go home every night at a certain hour. He might have been on his way to Harrington Lake when a call came through from NORAD. It just does not make sense. Mr. Reagan may be on his way out to his ranch in California. I suppose they can get him on a plane, but he would not have any of his advisers around. I just thought that was a phony. And if it still there, I still think it is a phony.

Mr. Sargeant: Just going on a little bit about that, do you think what Canada is doing right now, as far as defence is concerned, is in our best interest? Is our present defence posture in Canada's best interest?

Mr. Gordon: I must say that, at a time when we are all being urged to restrain ourselves, cut budgets, and this, that, and the other thing, to spend \$5 billion or more each year on defence—certainly if I were a member of Parliament I would wonder about it. I guess I would think there would be better ways to spend \$5 billion.

The argument seems to be that we all agreed we would spend three per cent of the gross national product or that it would be increased by three per cent every year. Those sorts of mechanical decisions are not very good ones, in my opinion, anyway.

Mr. Sargeant: There are many of us who would agree with some of your last statements.

One final question. You talk about appealing to middle powers that you have defined as all other powers but the U.S. and the Soviet Union. Would you see this as either a one-sided or perhaps both-sided dismantling of the two main military pacts, NATO and the Warsaw Pact?

Mr. Gordon: I do not know. I am not being facetious, but suppose the Labour Party won the next election in Britain. They are on record as wanting to get rid of nuclear weapons. Then, that would be one country to which you would appeal. Some of the European countries that are very unhappy about their present situation. I guess the objective would be to get two or three to go along, and then hope that others would follow.

• 1140

The Chairman: One final supplementary before I call Mr. Wenman.

Miss Jewett: This question reminds me that when we had us the chief of information on disarmament matters from the United Nations, at the very beginning of our proceedings, I asked him whether there was any move in the United Nations itself of non-nuclear weapons states coming together and, in a sense, crossing other lines, because even the group of 77 would be cut. He sounded, as I remember, quite hopeful that kind of development, which is barely beginning, would increase and that Canada could become part of such a group. Since we are looking at UNSSOU II, which is a United Nations' forum, what would you think of our working in that direction?

[Translation]

Même M. Pearson ne se rendait pas nécessairement toujours à la même heure pour le dîner. Il aurait bien pu être en route pour le lac Harrington au moment où on cherchait à communiquer avec lui dans le cadre de NORAD. C'est insensé. M. Reagan peut bien être en route vers son ranch en Californie. On pourrait toujours communiquer avec son avion, mais ses conseillers ne seraient pas avec lui. Je ne sais pas si ces mesures sont encore en vigueur, mais elles ne servent qu'à nous jeter de la poudre aux yeux.

M. Sargeant: Que pensez-vous de la politique de défense actuelle du Canada; défend-elle les meilleurs intérêts du pays?

M. Gordon: On nous demande d'économiser, de réduire le budget et de prendre d'autres mesures pour dépenser 5 milliards de dollars de plus chaque année pour la défense. Si j'étais député, je me demanderais certainement s'il n'y a pas de meilleure façon d'utiliser ces 5 milliards de dollars.

Nous avons convenu de dépenser 3 p. 100 du produit national brut ou d'avoir une augmentation de 3 p. 100 par an; voilà l'argument. Ce genre de décisions systématiques ne sont pas bonnes, à mon avis.

M. Sargeant: Plusieurs d'entre nous seraient d'accord avec vous.

Une dernière question. Vous avez dit qu'il fallait faire appel aux puissances intermédiaires, c'est-à-dire aux puissances autres que les États-Unis et l'Union soviétique. S'agirait-il de désarmement unilatéral ou bilatéral des deux principaux blocs militaires, l'OTAN et le Pacte de Varsovie?

M. Gordon: Je ne sais pas. Je ne veux pas faire le drôle, mais supposons que le parti travailliste remporte les prochaines élections en Grande-Bretagne. Le programme de ce parti veut abolir les armes nucléaires. C'est un exemple de pays auquel il conviendrait de s'adresser. Certains pays européens sont très mécontents de leur situation actuelle. Il s'agirait probablement d'en intéresser deux ou trois et d'espérer que les autres emboîteraient le pas.

Le président: Une dernière question avant de laisser la parole à M. Wenman.

Mlle Jewett: Lorsque nous avons accueilli le directeur des services de renseignements en matière de désarmement pour les Nations Unies, au début de nos discussions, je lui ai demandé si les Nations Unies et les États non-dotés d'armes nucléaires cherchaient à se regrouper et à traverser d'autres lignes, car même le groupe des 77 serait affecté. Si je me souviens bien, il était très optimiste; ce genre d'évolution qui venait juste de s'amorcer, augmenterait et le Canada suivrait le mouvement. Puisque nous étudions la question de l'UNSSOD II, une tribune des Nations Unies, que diriez-vous si nous donnions ce genre d'orientation à nos travaux?

[Texte]

Mr. Gordon: That would be fine and I would like to see Canada give the lead. I am very encouraged to think that the military people might even be susceptible to thoughts along those lines. I am glad you asked me the question.

The Chairman: Thank you, very much.

Mr. Wenman, followed by Mr. Robinson.

Mr. Wenman: Your presence here is interesting in that if we take your brief and look at your analysis of pragmatism and cynicism of the way power is wielded abused, it would lead me to pessimism about anyone in the government ever reading this brief, let alone act upon it, but your presence indicates you still have hope. That is encouraging. It is encouraging to see it presented in the name of your children and your grandchildren as well.

Mr. Gordon: I did not consult them, I must say.

Mr. Wenman: Since there are political presentations here, that the Pope has spoken; it was up to the faithful to believe. Since you are interested in the economy as it relates to the budget these days, it seems things have not changed much, only the name of the Pope.

Mr. Gordon: That quote was written many years ago, of course.

Mr. Wenman: Is it not applicable today?

Mr. Gordon: I do not know, you suggested a certain amount of cynicism in this paper. I do not look upon myself as a cynic. I really do not. I felt terribly sorry for Pearson and his change of decision. He did not do that casually. I do not think he should have done it without consulting his principle supporters. I have often tried to find out why he did it. The main thing was he had been worrying for a long time about whether Canada had committed itself to these nuclear weapons and I read his brief, naturally. It was very carefully reasoned speech. I am sure it convinced him. It did not convince me.

The weekend before he made it, he had been down to New York. I thought I knew who his friends were there and he may have been influenced by them because there were some he had great respect for. I never asked him who influenced him. I just said: "Now you have told me that you are prepared to re-open this whole question and discuss it from the beginning. If you really mean that, then I will carry on and do the job that I have undertaken." He did not do it and you may say I should have immediately dropped everything else and jumped on to this question, which I agree is the most important of all. I did not because I was up to my ears in trouble of other kinds.

Mr. Wenman: As you start to turn towards optimism on page seven, you start calling for hope and faith as opposed to the negative approach that we tend to take towards war. We seem to be heading towards self destruction; we constantly talk in terms of war instead of peace and at the base of peace has to be some faith and hope. I might suggest that with that faith and hope, faith and hope is stronger when there is some assurance behind faith and hope.

[Traduction]

M. Gordon: Je serais d'accord et j'aimerais que le Canada en prenne l'initiative. Il est encourageant de constater que les militaires pourraient penser en ces termes. Je vous remercie de m'avoir posé la question.

Le président: Merci beaucoup.

M. Wenman, puis M. Robinson.

M. Wenman: Votre présence est de bonne augure. La lecture de votre mémoire et votre point de vue pragmatique et cynique sur la façon dont le pouvoir est utilisé et abusé me porterait au pessimisme: je ne pourrais jamais croire qu'un fonctionnaire consente à le lire ou à adopter les recommandations; mais votre présence signifie que la situation n'est pas désespérée. D'ailleurs, vous l'avez dédié à vos enfants et à vos petits enfants; il y a lieu d'être optimiste.

M. Gordon: Je dois vous avouer que je ne leur ai pas demandé leur avis.

M. Wenman: Puisqu'il s'agit de questions politiques, le Pape s'est prononcé; il incombe aux croyants de croire. Puisque vous vous intéressez aux questions économiques et au budget actuel, on pourrait dire que la situation n'a pas beaucoup changé, que seul le nom du pape a changé.

M. Gordon: Bien entendu, cela remonte à plusieurs années.

M. Wenman: Cela ne vaut plus?

M. Gordon: Je ne sais pas; on a dit que j'ai fait preuve de cynisme dans certaines parties du mémoire. Je ne me considère pas comme un cynique. Vraiment. Je regrette la volte-face de Pearson. Il n'a pas agi à la légère. Je ne crois pas qu'il aurait dû changer d'avis sans consulter ses principaux conseillers. J'ai souvent tenté de connaître les raisons qui motivé sa décision. Il se demandait depuis longtemps si le Canada s'était engagé à l'utilisation d'armes nucléaires; j'ai lu son mémoire, bien sûr. Il a pesé tous ses mots. Il a réussi à se convaincre. Pour ma part, je n'ai pas été convaincu.

Avant de nous faire part de sa décision, il avait passé la fin de semaine à New York. Je croyais connaître ses amis de New York qui ont pu influencé sa décision car il éprouvait beaucoup de respect pour certains d'entre eux. Je ne lui ai jamais demandé qui l'a influencé. Je lui ai tout simplement dit: «vous venez de me dire que vous êtes disposé à discuter de toute cette affaire de fond en comble. Dans ce cas, je poursuivrai le travail que j'ai entrepris». Il ne l'a pas fait et vous direz peut-être que j'aurais dû tout mettre de côté pour ne m'intéresser qu'à cette question, la plus importante de toutes, j'en conviens. Je ne l'ai pas fait car j'étais submergé par d'autres problèmes.

M. Wenman: Au moment où vous devenez de plus en plus optimiste, à la page 7, vous parlez d'espoir et de foi par opposition à l'attitude négative que nous avons tendance à manifester lorsqu'il s'agit de guerre. On semble se diriger vers le désastre. Nous parlons constamment de guerre au lieu de paix et on ne peut pas espérer à la paix sans qu'il n'y ait de foi et d'espoir. Or, d'après moi, la foi et l'espoir ont plus de force lorsqu'ils sont fondés sur quelque chose.

[Text]

• 1145

Mr. Gordon: Well, I was quoting George Kennan and he is the one who appealed to people's faith. I have got less hope about that than he apparently has.

Mr. Wenman: Okay. This is my last question. You suggest that we must stabilize the situation. This has been a theme that has been running throughout these hearings—looking for moves to stabilize the situation at this time, to somehow back down in that balance. But in doing that, most witnesses have certainly spoke against unilateral disarmament. You are speaking, at least, for unilateral disarmament initiatives of some kind. If in fact we were to take your advice, would it not be destabilizing since all evidence shows us that the Soviet Union is coming up at the window, that the gap is closing, or has closed in some cases, perhaps as far as Soviet versus United States let alone Soviet versus the alliances? In fact, you would be moving toward unilateral disarmament in that sense, because the balance is in the alliance now. It is no longer just the balance between the Soviet Union and the United States because the Soviet Union is moving up. What stabilizing factors do you suggest that the Soviet Union should in fact take and would you be that secure?

Mr. Gordon: Well I think we would go at it differently, and I have tried to say that. I would like to see Canada decide to declare this country a nuclear free zone, and immediately to ask both the U.S.S.R. and the U.S.A. to agree to this and to say that they would respect that statement, that it is a nuclear free zone, and they would not drop any bombs on us. Now if they did that . . . I am rather inclined to think the Russians might agree to that. It would be a great coup for them.

Mr. Wenman: Agree to what—disarm? Would that—

Mr. Gordon: No, no, not to disarm, but to agree that they would respect our neutrality.

Mr. Wenman: Okay. But would they not have to reduce on a multilateral basis? Is there not something that they would have to do as well as words? If we are going to make a practical initiative like that, would you not expect a practical response, and what would you expect the Soviets to do in exchange for that?

Mr. Gordon: Well I would first of all think that somebody would have to make a first move, and I am suggesting that we should, and I think it would be a great example to the world that a country like Canada did take that first move. I would think that with any luck both the two superpowers would say that they would respect our neutrality.

[Translation]

M. Gordon: Eh bien, je citais George Kennan, celui qui a fait appel à la foi des gens. J'ai peut-être moins d'espoir que lui à cet égard.

M. Wenman: C'est bien. J'en arrive maintenant à ma dernière question. Vous êtes d'avis que nous devons stabiliser la situation. Or, cette préoccupation, à savoir comme stabiliser la situation, faire en sorte qu'on puisse reculer de façon équilibrée a été un thème constant de nos discussions. Cependant, la plupart des témoins ayant manifesté ce souci se sont aussi certainement prononcés contre un désarmement unilatéral alors que vous êtes certainement favorable à certaines initiatives bilatérales en matière de désarmement. Par conséquent, si nous suivions vos conseils, est-ce que cela ne serait pas une source de déstabilisation étant donné que tout indique que l'Union soviétique se rapproche de nous, comble l'écart qui la sépare de nous ou l'a déjà fait dans certains cas, tout au moins en ce qui a trait à son rapport avec les États-Unis, sans parler de ses rapports avec l'Alliance? De fait, cela nous mènerait vers un désarmement unilatéral car à l'heure actuelle, l'équilibre est à établir avec l'Alliance. En effet, il ne s'agit plus seulement d'équilibrer les choses entre l'Union soviétique et les États-Unis puisque le premier rattrape son retard. Par conséquent, d'après vous, quels sont les facteurs de stabilisation qui doivent exister en Union soviétique, et malgré cela, vous sentiriez-vous à ce point en sécurité?

M. Gordon: Eh bien, je crois que nous nous y prendrions autrement, ce que j'ai d'ailleurs essayé de préciser. J'aimerais que le Canada déclare que notre pays est une zone non nucléaire et qu'il demande immédiatement à la fois à l'URSS et aux États-Unis d'accepter cela en s'engageant à le respecter; j'entends par là que les deux reconnaîtraient qu'il s'agit d'une zone non nucléaire et n'y lancerait donc pas de bombes. S'ils étaient d'accord là-dessus . . . j'ai plutôt tendance à croire que les Soviétiques pourraient peut-être accepter cela. Ce serait en effet un coup d'éclat pour eux.

M. Wenman: De convenir de faire quoi . . . désarmer? Si seulement . . .

M. Gordon: Non, non, par de désarmer mais de respecter notre neutralité.

M. Wenman: C'est bien. Cependant, ne faudrait-il pas que les Soviétiques réduisent leurs armes de façon multilatérale? Ne faudrait-il pas qu'ils donnent des suites à leurs assurances? Si nous devons prendre une initiative aussi concrète, ne faut-il pas s'attendre à une réponse de même nature, par conséquent, à quoi vous attendez-vous de la part des Soviétiques en échange de cela?

M. Gordon: Eh bien, je me dis que quelqu'un doit commencer, faire un premier pas et je suis d'avis que ce doit être nous; d'ailleurs, le Canada donnerait un très bel exemple au monde en faisant ces premiers pas. Je me dis qu'avec un peu de chance, les deux superpuissances s'engageront à respecter notre neutralité.

[Texte]

Mr. Wenman: If the United States removed a thousand missiles from Europe, and the Soviet Union axed one a week . . .

Mr. Gordon: No . . . I would hope that they would respect Canada's neutrality.

Now, the next thing would be for Canada and all the other countries that we persuaded to do the same thing, then to say to the Russians and to the Americans, now what are you two people going to do about disarmament? We have all given the lead and shown what we think should be done; now what are you two going to do? All the Americans and the Russians would have to say is: We are not going to do a damned thing. But in fact, the world does not always work that way. If public opinion all around the world was really focussed and supporting countries like Canada, there would be a chance.

Mr. Wenman: Thank you.

Mr. Gordon: I do not say there would be much of a chance, but there would be a chance, and there is not any at the moment.

The Chairman: Thank you, *monsieur Wenman*. Thank you, *monsieur Gordon*. *Monsieur Robinson*.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Thank you, Mr. Chairman. I want to congratulate Mr. Walter Gordon for having the initiative and interest in this subject and appearing before the committee today, and I want to ask him several questions.

I want to refer first to the bottom of page 4 and the top of page 5 of his paper, where he speaks of actually two exceptions to the nuclear warheads. One being "the acceptance of nuclear warheads under American control for the troops in Europe", and also "for the Bomarc missiles based in Canada." I would like to ask him, did you agree with these exceptions?

Mr. Gordon: Probably not, but I do not think I probably took a very active part in the discussions.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I understand—

Mr. Gordon: I am sure it is not true now. I am sure that all members of the Cabinet get involved. But my recollection is that in the summer of 1963, or whenever this was or 1964, the members of the cabinet in those days were preoccupied with their own chores; they did not stray too far afield. When they did, they got into all sorts of trouble, as I can testify.

• 1150

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I believe it was Mr. Diefenbaker, was it not, who arranged for the removal of the Beaumark missiles base in Canada. Was it not?

Mr. Gordon: I do not remember.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): I thought he had them removed.

[Traduction]

M. Wenman: Si les États-Unis retirent 1,000 missiles d'Europe et que l'Union soviétique n'en enlève qu'un par semaine . . .

M. Gordon: Non . . . j'espère qu'elle respecterait la neutralité du Canada.

Après cela, il faudrait que le Canada et tous les autres pays gagnés à cette position demandent aux Soviétiques et aux Américains ce qu'ils vont faire en matière de désarmement? Il faudrait leur rappeler que nous avons pris les devants et donner l'exemple de ce qui nous paraît devoir être fait. Bien entendu, les Américains et les Soviétiques n'auraient qu'à répondre qu'ils ne feront rien. Toutefois, le monde ne fonctionne pas toujours de cette façon. Si l'opinion publique mondiale est vraiment mobilisée et si elle appuie des pays comme le Canada, il y aurait une chance que quelque chose se produise.

M. Wenman: Merci.

M. Gordon: Je ne dis pas qu'il y aurait beaucoup de chance mais du moins une chance alors qu'en ce moment, il n'y en a aucune.

Le président: Merci, monsieur Wenman. Merci, monsieur Gord. Monsieur Robinson.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Merci, monsieur le président. Je tiens à féliciter M. Walter Gordon pour l'intérêt qu'il porte au sujet et de l'initiative qu'il a prise de comparaître devant notre Comité. J'ai plusieurs questions à lui poser.

J'aimerais d'abord me reporter au bas de la page 4 et au sommet de la page 5 de son document, où il mentionne deux exceptions aux ogives nucléaires. L'une d'elles est «l'acceptation des ogives nucléaires sous surveillance américaine pour les troupes situées en Europe,» et également «dans le cas des missiles Bomarc situés au Canada.» J'aimerais savoir si vous êtes d'accord avec ces exceptions?

M. Gordon: Probablement pas, mais je n'ai pas pris part aux discussions de façon très active.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je crois savoir . . .

M. Gordon: Cependant, je suis certain que ce n'est pas vrai maintenant. Je suis sûr que tous les membres du Cabinet participent aux discussions relatives à toutes les questions. Je me souviens toutefois qu'à l'été de 1963, ou peut-être était-ce en 1964, les membres du Cabinet d'alors étaient préoccupés par leurs propres responsabilités, ils ne s'éloignaient pas beaucoup de leurs propres plates-bandes. Lorsqu'ils le faisaient, ils rencontraient toutes sortes de problèmes, comme je puis en témoigner.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je crois que c'est M. Diefenbaker, n'est-ce pas, qui s'est arrangé pour qu'on retire la base de missiles Beaumark du Canada, c'est bien cela?

M. Gordon: Je ne m'en souviens pas.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je croyais qu'il avait fait enlever ces missiles.

[Text]

The Chairman: No, it is just the reverse.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): He brought them in.

The Chairman: there was Beaumark, but no nuclear device. When we reversed, we put the nuclear device. It came after. Right?

An hon. Member: That is exactly right.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Then what is the situation today?

An hon. Member: There are no Beaumarks. There have not been any here for 15 years. They all disappeared.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): At the time, if the Beaumark missiles had not been based in Canada, would you have agreed with the other exception—that is, having nuclear warheads under American control for our troops in Europe?

Mr. Gordon: I probably would not, but whether I said anything about it at the time, I do not remember. I hope I would not have agreed with it.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): On page 7, you quote the statement made by Mr. Kennan:

... this entire preoccupation with nuclear war is a form of illness.

Do you subscribe to the complete statement he made?

Mr. Gordon: Well, I have reservations about his reference to faith down below because I think that is a personal thing.

In writing this submission to you I tried to keep away from rhetoric, but I thought I would be entitled to quote somebody else's rhetoric. That is about all I meant to do.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): On page 9 half way down the page you say:

In these circumstances Canada could declare our country to be a nuclear free zone.

And, a little further on you say:

Even if the super powers agreed to respect our neutrality, there could be no guarantee against accidents or fall-out.

You are indicating it is somewhat futile unless the super powers agree to the same thing.

Mr. Gordon: No, I do not agree with that. I am suggesting Canada should take the initiative along these lines. I would hope if they did, the super powers would guarantee Canada's neutrality. But, I say, even if they did, there is no absolute guarantee we would be free of damage or annihilation from accidents or fallout.

[Translation]

Le président: Non, c'est tout à fait le contraire.

M. Robinson (Etobicoke-Lakeshore): C'est lui qui les a fait installer.

Le président: Il y avait des *Beaumark* mais aucune ogive nucléaire. Lorsque nous avons changé d'avis, nous avons installé les ogives nucléaires, cela s'est passé après. C'est bien exact?

Une voix: C'est tout à fait cela.

M. Robinson (Etobicoke-Lakeshore): Alors où en sommes-nous à cet égard aujourd'hui?

Une voix: Il n'y a pas de *Beaumark*. Il n'y en a plus depuis 15 ans, ils ont tous disparus.

M. Robinson (Etobicoke-Lakeshore): A l'époque, s'il n'y avait pas eu de missile *Beaumark* au Canada, auriez-vous été d'accord avec l'autre exception, c'est-à-dire que nos troupes situées en Europe disposent d'ogives nucléaires sous surveillance américaine?

M. Gordon: Probablement pas mais je ne me souviens pas d'avoir dit quelque chose là-dessus à l'époque. J'espère du moins ne pas avoir manifesté d'accord sur cette question.

M. Robinson (Etobicoke-Lakeshore): A la page 7, vous citez la déclaration faite par M. Kennan, et je cite:

... toute cette préoccupation au sujet d'une guerre nucléaire est une forme de maladie.

Êtes-vous tout à fait d'accord avec tous les propos qu'il a tenus?

M. Gordon: Eh bien, j'ai des réserves au sujet de son appel à la foi un peu plus bas car j'estime que c'est là une question personnelle.

Lorsque j'ai rédigé mon exposé, je me suis efforcé d'éviter toute emphase, mais je me suis donné le droit de citer la rhétorique de quelqu'un d'autre. C'est tout ce que je voulais faire à cet égard.

M. Robinson (Etobicoke-Lakeshore): A la page 9, au milieu de la page, vous dites, et je cite:

Dans de telles circonstances, le Canada pourrait déclarer que notre pays est une zone dénucléarisée.

Un petit peu plus loin vous affirmez ce qui suit:

Même si les superpuissances convenaient de respecter notre neutralité, il n'y a aucune garantie contre des accidents ni contre des retombées.

Vous indiquez donc que cet exercice est quelque peu inutile à moins que les superpuissances ne s'entendent pour faire la même chose.

M. Gordon: Non, je ne suis pas d'accord avec cela. Je propose que le Canada prenne une initiative de cette nature. J'espère que s'il le fait, les superpuissances garantiront la neutralité de notre pays. Cependant, je dis que même si elles le font, il n'existe aucune garantie absolue que nous serons à

[Texte]

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): What about the other nuclear powers and the potentially nuclear powers? How would you control the proliferation of nuclear powers?

Mr. Gordon: It seems to me, if you ever got the United States and the USSR working together, between the two of them they would have enough clout to do that.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): My last question. Do you support NATO and NORAD?

Mr. Gordon: I do not support NORAD. I have usually supported NATO; but, I would not answer that question "yes" or "no" without knowing a lot more about it.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Robinson. As I said earlier on, just as an indication, our next witness has arrived, Professor Sigler; and I have two more witnesses. Mr. Gordon, two more Members would like to question. Mr. Munro and Mr. McRae. I would like, if it is possible, due to the time. I am in your hands as always. Mr. Munro, then Mr. McRae.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I will be quick. I have two questions. On page 2. If I remember correctly, it was in 1949, Mr. Gordon, when you were assisting Brooke Claxton's reorganization of the Department of National Defence.

Mr. Gordon: Yes.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): You said it was in the days before nuclear weapons. Did you mean before the days of mutual deterrents? There were nuclear weapons in—

Mr. Gordon: I suppose so. I meant before the general distribution of nuclear weapons. Obviously, there had been the bomb dropped on Hiroshima. They were available.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): There was a preponderance of nuclear power in the hands of the United States at that particular time.

Mr. Gordon: That is right.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): They did not use it.

Mr. Gordon: No, and it was never talked about in my conversations, either with our own military or with their opposite numbers in Washington or London.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): The doctrine of mutual deterrents then came along a little bit later.

Mr. Gordon: Yes.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Do you have any feelings about the doctrine of mutual deterrents? Do you feel it is not working? Do you have any feelings about the doctrine of mutual deterrence? You do not feel it is working?

[Traduction]

l'abri des dommages voire même de l'annihilation résultant d'accidents ou de retombées.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Qu'en est-il maintenant des autres puissances nucléaires ainsi que de celles qui le sont en puissance? Comment vous y prendriez-vous pour contrôler la prolifération des puissances nucléaires?

M. Gordon: Il me semble que si on assiste vraiment à une collaboration entre les États-Unis et l'URSS, il me semble que les deux auront assez de poids pour agir là-dessus.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Ma dernière question maintenant. Appuyez-vous l'OTAN et le NORAD?

M. Gordon: Je n'appuie pas le NORAD mais d'habitude, je le fais dans le cas de l'OTAN. Cela dit, je ne répondrai pas oui ou non à cette question sans en savoir bien davantage.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Robinson. Comme je vous l'ai déjà dit, notre témoin suivant est arrivé, il s'agit du professeur Sigler et il reste deux autres témoins. Monsieur Gordon, deux autres de nos membres, soit M. Munro et M. McRae veulent poser des questions. Compte tenu du temps, j'aimerais bien que... Mais je m'en remets à votre décision, comme toujours. Donc ce sera à M. Munro puis M. McRae.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je serai bref. J'ai deux questions à poser, la première se rapporte à la page 2. Si ma mémoire est fidèle, monsieur Gordon, c'est en 1949 que vous aidiez M. Brooke Claxton à réorganiser le ministère de la Défense nationale.

M. Gordon: Oui.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Vous avez dit que cela se passait avant l'époque des armes nucléaires. Entendez-vous par là avant l'existence des armes de dissuasion réciproque car il existait des armes nucléaires en...

M. Gordon: Je suppose. J'entendais par là que c'était avant la diffusion généralisée des armes nucléaires. Bien entendu, il ne fait pas de doute que la bombe avait été lancée sur Hiroshima et que ces armes étaient disponibles.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): A l'époque, c'était les États-Unis qui disposaient du plus grand nombre d'armes nucléaires.

M. Gordon: C'est exact.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Ils ne s'en sont pas servis.

M. Gordon: Non, et on n'en a jamais parlé dans les conversations que j'ai eues, soit avec nos propres militaires, soit avec leurs homologues de Washington ou de Londres.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): La doctrine préconisant qu'on se dote d'armes dissuasives vint un peu plus tard.

M. Gordon: Oui.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Avez-vous des idées au sujet de cette doctrine des armes dissuasives? Estimez-vous qu'elle ne fonctionne pas? Que pensez-vous de la dissuasion mutuelle? Cela ne fonctionne pas?

[Text]

• 1155

Mr. Gordon: Well, I think it has worked but I think it is terribly dangerous and it could misfire at any moment. We do know that there were two occasions when . . .

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is true, but those were accidental. You are talking about the accidental ones.

Mr. Gordon: Yes, well, I do not think it would make an awful lot of difference whether it was intentional or accidental. I am more afraid of the accidental ones, I guess.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): We do not know whether there have been any accidental ones that were stopped coming from the other side, of course.

Mr. Gordon: No, we do not.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is part of the lack of information. I wonder if you can define a nuclear-free zone? Does that mean terrestrial? Does it mean air space?

Mr. Gordon: I suppose that would have to be spelled out in whatever the statement was.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): How high is up?

Mr. Gordon: Yes, how high is up? Nowadays with these satellites, it is not just the satellites—they are not armed with nuclear weapons—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Or ICBMs for that matter.

Mr. Gordon: —but they have devices that will throw out every electrical connection in a wide area. Now, if they happen to decide just to pick on Ottawa and they threw out all the electrical connections here on a cold day, it would be a pretty unhappy lot of people living in Ottawa, and I do not know how long they would live. You would not have any lights; you would not have any heat; you would not be able to do anything, really.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): There is not much light here now. Thank you.

Mr. Gordon: I kept off that.

The Chairman: Thank you very much. Last, and briefly, I am sure, Mr. McRae.

Mr. McRae: Always very brief. I can speak so fast, you see, that it does not take so long. This is in reference to something that happened the other night. I just want to correct something before I make a statement, anyway. There was a statement made by one of the members that he would not want to see his son in a nuclear war, and it occurred to me that this is the essence of the differences of what we are talking about. Perhaps one of the reasons why the Women's League was here today and we heard them—and I do not think we really did hear them—but the third world war will be a war involving the human race. It will be totally nonsexist. It will involve everyone, and it seems to me that there is a difference there that we are missing.

There was also testimony yesterday—this is another comment on something said earlier—that if the ICBMs on both

[Translation]

M. Gordon: Je crois qu'elle a fonctionné mais, à mon avis, elle est terriblement dangereuse et un simple incident peut tout faire rater. Nous savons qu'à deux reprises . . .

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est exact, mais il s'agissait d'accidents. C'est de cela que vous voulez parler?

M. Gordon: Que cela soit intentionnel ou accidentel ne fait pas beaucoup de différence. J'ai plus peur des accidents.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Nous ne savons pas, bien entendu, s'il y a eu des déclenchements accidentels de l'autre côté.

M. Gordon: Non, bien sûr.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Cela fait partie de ce manque d'information. Qu'entendez-vous par zone libre nucléaire? Sur terre? Dans l'espace?

M. Gordon: Je suppose qu'il faudrait que cela soit énoncé.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Jusqu'à quelle altitude?

M. Gordon: Oui, jusqu'à quelle altitude? Aujourd'hui avec les satellites—il n'y a pas que les satellites, ils ne sont pas équipés d'engins nucléaires—

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Il y a aussi les missiles intercontinentaux.

M. Gordon: . . . mais ils sont équipés d'appareils qui peuvent faire sauter tous les relais électriques dans une vaste région. S'ils décidaient de le faire à Ottawa, un jour de froid, beaucoup d'Ottawais en souffriraient et je ne sais pas s'ils pourraient survivre longtemps. Il n'y aurait plus de lumière, il n'y aurait plus de chauffage, ils ne pourraient plus rien faire.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Cela ne changerait pas grand chose pour la lumière ici. Merci.

M. Gordon: J'ai évité d'en parler.

Le président: Merci beaucoup. Le dernier, et brièvement j'en suis certain, M. McRae.

M. McRae: Toujours très brièvement. Je peux parler si vite que cela ne prend pas longtemps. Je veux parler de quelque chose qui s'est passé l'autre soir. Avant de faire la déclaration, je voudrais simplement rectifier quelque chose. Un des députés a dit qu'il ne voudrait pas voir son fils dans une guerre nucléaire, et cela me semble être à la base même des différences dont nous parlons. Si les représentantes de la Ligne des femmes sont venues nous voir aujourd'hui—et malheureusement je ne pense pas que nous les ayons vraiment écoutées—c'est peut-être parce que la troisième guerre mondiale engagera toute la race humaine. Elle ne sera absolument pas sexiste. Elle touchera tout le monde, et il me semble que nous négligeons cette différence.

Hier également—c'est un commentaire supplémentaire sur ce qui a déjà été dit—selon un témoin, si le nombre des

[Texte]

sides were cut in two, this would not be destabilizing if both did it. In other words, half of the ICBMs would be plenty to provide the deterrence. Then the military individual involved said that if one side were to reduce theirs to half, you would still have the same kind of mutual deterrence. So there is something to be said for unilateral disarmament. Basically, the overkill is so great that any one side could reduce the thing considerably without its having any effect on his ability to deter war. I think that is an important kind of statement, and it was made by our military people, or at least, they agreed to it when the statement was made to them.

Now, I am delighted that you are here today, Mr. Gordon, and I am just pleased that you have taken the time to deal with this because I think it is a tremendously important subject. In one of the statements that you made earlier on, not in your brief but in the discussion, you dealt with the Russian experience of losing 20 million people, or whatever, in the war. You lived through that era; I was in the same era. I am a little younger but I was part of World War II, the latter part of it anyway, in the navy. I wondered if there is not a considerable difference in attitudes that we should understand or think about in terms of the way we look at the Russians and the way we look at the Americans. They were both part of the war; they have been in many wars, but it is the Russians who actually had a war at home and their experience is quite different from the American experience. I wonder if that has any bearing on the way we should look at the psychology of these two nations, the way they function.

• 1200

Mr. Gordon: Well, the Americans came into the First World War after we had been in it for two and a half years. I think it is fair to say that the fact they came in meant that the allies were going to win it, but they had not become involved to the extent of most of the other allies. In the Second World War, again, they came in almost two years after we did. My guess is that they would not have come in even then if the Japanese had not bombed the hell out of them at Pearl Harbour. You know, I thought at the time we owed those Japanese quite a lot. It is an awful thing to say but that is true.

Mr. McRae: Having had a war on one's soil—

Mr. Gordon: Well, the worst war the Americans ever were in was in Vietnam. It was not on their own soil but it wrecked their country, demoralized them, and they lost it—and they did not think that was possible.

Mr. McRae: I would like to go on to play the devil's advocate—and this is my last—

The Chairman: Please, because with all due respect . . .

Mr. McRae: I have had less than—

[Traduction]

missiles intercontinentaux des deux côtés était réduit de moitié, cela n'entraînerait pas de déstabilisation. En d'autres termes, la moitié de ces missiles seraient amplement suffisants pour assurer la dissuasion. Ensuite, ce même témoin militaire nous a dit que si un côté réduisait son nombre de moitié, le même genre de dissuasion mutuelle existerait toujours. C'est une pierre à porter au désarmement unilatéral. Pour l'essentiel, la surcapacité est telle qu'un côté pourrait réduire considérablement son arsenal sans pour autant perdre sa force de dissuasion. Je crois que c'est important et ce sont nos militaires qui l'ont dit, tout du moins, c'est ce qu'ils ont reconnu quand on le leur a dit.

Je suis heureux de votre présence aujourd'hui, monsieur Gordon, car c'est une question excessivement importante. Dans une de vos précédentes déclarations, non pas dans votre mémoire mais au cours de la discussion, vous avez parlé de l'expérience des Russes qui ont perdu près de 20 millions de leurs ressortissants au cours de la guerre. Vous avez vécu cette période; je l'ai également vécue. Je suis un peu plus jeune mais j'ai participé à la dernière phase de la Deuxième guerre mondiale dans la marine. Je me demande s'il n'y a pas une différence considérable d'attitude que nous devrions comprendre ou à laquelle nous devrions réfléchir s'agissant de l'éventuel comportement des Russes et de l'éventuel comportement des Américains. Ils ont, les uns et les autres, participé à la guerre; ils ont participé à de nombreuses guerres, mais ce sont les Russes qui ont eu la guerre chez eux et leur expérience est relativement différente de celle des Américains. Je me demande si cela ne devrait pas influencer sur la manière dont nous envisageons la psychologie de ces deux nations, la psychologie de leurs réactions.

M. Gordon: Les Américains sont entrés en guerre, lors du premier conflit mondial, deux ans et demi après nous. Je crois que leur entrée en guerre a permis la victoire des alliés, mais leur participation n'avait pas été aussi importante que la majorité des autres pays alliés. Pour le deuxième conflit mondial, une fois de plus, ils ne sont entrés en guerre que près de deux ans après nous. Je pense qu'ils ne seraient pas entrés en guerre si les Japonais n'avaient pas bombardé Pearl Harbour. A l'époque, j'ai pensé que nous devions beaucoup aux Japonais. C'est terrible à dire, mais c'est vrai.

M. McRae: Avoir connu la guerre sur son propre territoire . . .

M. Gordon: C'est au Vietnam que les Américains ont participé à la pire guerre. Elle ne s'est pas déroulée sur leur propre territoire, mais l'impact sur leur pays, sur leur moral, a été terrible, et ils ont perdu cette guerre, alors qu'ils pensaient que c'était impossible.

M. McRae: J'aimerais jouer l'avocat du diable, et c'est ma dernière question . . .

Le président: S'il vous plaît, avec tout le respect que je vous dois . . .

M. McRae: J'ai eu moins de . . .

[Text]

The Chairman: I know, I know.

Mr. McRae: But it seems to me that we have three or four very major problems with the present American administration: one has to do with the monetary policy, one has to do with this whole area of a very aggressive build-up of arms, one has to do with the whole Central American approach, and the other environment things and so on.

I am playing the devil's advocate as I support you entirely when you say that we should have a nuclear-free zone, but I want to put the other side of the case. Is there a possibility that we weaken our powers to persuade the Americans to make changes in all of these areas—and this is why I think Mr. Pearson did what he did and why Mr. Trudeau perhaps changed his approach—that we weaken our ability to function in terms of good advice to the Americans and to those people in the Republican Party who are not entirely happy with the way things are going by taking a step like this? In other words, do we achieve less than we might if we stayed in and tried to persuade the Americans by being pleasant and nice, that there should be some changes? I am playing a devil's advocate role in that, but it is a question I had to ask.

Mr. Gordon: I would agree with you completely. I would say that when you put down on a piece of paper what you think are the most important issues, at the very top of the list is to come «survival».

Mr. McRae: Yes, that is right.

Mr. Gordon: If you are not going to survive, it does not matter very much how you resolve the squabbles over border television stations and that sort of stuff. I would put survival first and so I can go ahead and do what we think would be best for us on this issue.

Mr. McRae: Yes, on this issue, do you think that this kind of step would have more influence on the Americans, slowing down the American build-up and the destabilization, than the approach of not doing this. That is the only question I would ask.

Mr. Gordon: Well, I think that when it comes to survival, that is number one. You can forget all the other issues because they are really not very important if we are not going to survive. But I am quite sure that they would not like it; I am sure they would raise hell and we would have to be prepared for it.

The Chairman: Thank you. Mr. Crouse.

Mr. Crouse: I just wanted to ask one question of the Honourable Mr. Gordon. As a colleague who worked, although in the opposition, with him when he was a minister in the House of Commons—and with deference we always referred to you, sir, in Atlantic Canada as «Maritime Gordon» because it was your policy at that time to tell Atlantic Canadians that if they could not find employment they should move out, so that was why we always referred to you, in a jocular way, as «Maritime Gordon»—I had trouble understanding

[Translation]

Le président: Je sais, je sais.

M. McRae: Il me semble que nous avons trois ou quatre problèmes très importants avec l'administration américaine actuelle: il y a sa politique monétaire, sa constitution d'un arsenal militaire très agressif, toute sa politique en Amérique centrale, l'environnement, etc.

Je joue l'avocat du diable, car je suis tout à fait d'accord avec vous lorsque vous dites que nous devrions avoir une zone dénucléarisée, mais je veux vous exposer l'argument inverse. Est-il possible que nous affaiblissions notre position en essayant de persuader les Américains d'apporter des changements dans tous ces domaines—et c'est la raison pour laquelle, selon moi, M. Pearson a agi ainsi et la raison pour laquelle, peut-être, M. Trudeau a modifié son attitude—que nous affaiblissions notre position de bon conseil auprès des Américains et de ces membres du parti républicain qui ne sont pas totalement satisfaits des mesures prises actuellement, en adoptant une telle attitude? En d'autres termes, notre efficacité n'est-elle pas moindre que si nous restions et si nous essayions de persuader gentiment les Américains de la nécessité de certains changements? Je joue à l'avocat du diable, mais je devais poser cette question.

M. Gordon: Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je crois que lorsqu'on dresse la liste des questions que l'on pense les plus importantes, c'est la «survie» qui vient en premier.

M. McRae: Parfaitement.

M. Gordon: S'il n'y a pas de survie possible, qu'importe la résolution de querelles sur les stations de télévision aux frontières, etc. Personnellement, j'inscrirais la survie en premier et j'agirais au mieux, en conséquence.

M. McRae: Oui. Pensez-vous que ce genre d'attitude aurait plus d'influence sur les Américains, que cela ralentirait la course aux armements américaine et la déstabilisation, plutôt que l'attitude inverse? C'est la seule question que je voudrais poser.

M. Gordon: Lorsqu'il s'agit de survie, plus rien d'autre n'existe. On peut oublier toutes les autres questions, car elles n'ont pas vraiment d'importance sans survie. Cependant, je suis pratiquement certain que cela ne leur plairait pas du tout, je suis certain qu'ils pousseraient des hauts cris et que nous devrions nous y attendre.

Le président: Merci. Monsieur Crouse.

M. Crouse: Je ne voulais poser qu'une seule question à M. Gordon. En tant que collègue qui a travaillé, bien que dans l'opposition, avec vous lorsque vous étiez ministre à la Chambre des communes, et avec déférence, nous vous appelions toujours, monsieur, dans le Canada atlantique, «Maritime Gordon», car votre politique à l'époque était de dire aux Canadiens des provinces Atlantiques que s'ils ne pouvaient trouver de travail, il leur fallait se déplacer, si bien que nous vous appelions toujours, en plaisantant, «Maritime Gordon»,

[Texte]

your policy then and I have a little trouble this morning following your line of thinking because you, a moment ago, stated that in a way we owed the Japanese—

Mr. Gordon: Oh, well, I was joking.

Mr. Crouse: —yes, you were joking, but in effect what you did say, which is quite correct, is that the Americans stayed out of the war, I think for 17 or 18 months, before the attack on Pearl Harbour caused them to change their mind.

• 1205

Mr. Gordon: Almost two years.

Mr. Crouse: About two years, all right. In retrospect, then, the Americans were practising neutrality. They did not let down their guard, but they were not intending, obviously, to get into the war. Neutrality was the order of the day up to that point, but it did not prevent them from being attacked. Yet here I see on page 9 of your statement, in the second paragraph:

In these circumstances Canada could declare our country to be a nuclear free zone and that we would eschew the manufacture, use or possession of all nuclear weapons.

My question is, briefly, if neutrality in no way protected the United States, then, with that lesson behind us for us to look at, how can you see that neutrality, or declaring ourselves not interested in one way or another, would protect us? That is, I guess, the basis of my question.

Mr. Gordon: I think it went on to say that I was not so sure, I could not guarantee it.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much. Please remain, we have one more witness.

Mr. Gordon: Thank you, Marcel. Thank you all very much.

The Chairman: I would like, some day, to have a discussion on page 4.

It is a great pleasure for me—and I apologize on your behalf, of course, for the slight delay, this should have taken place at 11.30. Mr. Sigler has a great habit of attending parliamentary committees, and he knows that he could even have been postponed until this afternoon. But he is not a witness, he is a guest of this committee, and as such we treat them with greater courtesy—not that we do not want to be courteous to the others, but when you come here as a guest we try to keep to the agenda as closely as possible. So I do apologize for the slight delay of half an hour.

Pour conclure, nous donnerons la parole à M. le professeur John Sigler, directeur de l'Institut Norman Paterson des affaires internationales et professeur de sciences politiques à l'Université Carleton depuis 1971, dont les avis sont, eux aussi, très écoutés.

John Sigler, d'origine américaine, a été, à divers moments de sa carrière, lieutenant de l'armée de l'air américaine,

[Traduction]

j'ai toujours eu du mal à comprendre votre politique d'alors et j'ai un peu de mal à vous suivre ce matin, car, il y a un moment, vous avez dit que d'une certaine manière, nous devions aux Japonais...

Mr. Gordon: Je plaisantais.

M. Crouse: ...oui, vous plaisantiez, mais vous avez dit, avec raison, que les Américains n'ont pas participé à la guerre, je pense, pendant 17 ou 18 mois, jusqu'à ce que l'attaque de Pearl Harbour les fasse changer d'avis.

M. Gordon: Presque deux ans.

M. Crouse: Environ deux ans, d'accord. On pourrait dire que les Américains ont pratiqué la neutralité. Ils n'ont pas laissé tomber leur garde, mais de toute évidence, ils n'avaient pas l'intention d'entrer en guerre. La neutralité était à l'ordre du jour jusqu'à cette attaque, mais cela ne les a pas empêchés d'être attaqués. Pourtant, vous dites à la page 9 de votre déclaration, deuxième paragraphe:

Dans ces circonstances, le Canada pourrait déclarer notre pays zone dénucléarisée et s'engager à ne pas fabriquer, utiliser ou posséder d'armes nucléaires.

Ma question, très brièvement, est la suivante: si la neutralité n'a en aucune manière protégé les États-Unis, ayant appris cette leçon, comment selon vous, cette neutralité ou cette déclaration de notre désintérêt nous protégerait-elle? C'est, je crois, l'essence de ma question.

M. Gordon: Je crois avoir poursuivi en disant que je n'étais pas si sûr, que je ne pouvais le garantir.

M. Crouse: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup. Veuillez rester, je vous prie, nous avons encore un témoin.

M. Gordon: Merci, Marcel. Merci à tous.

Le président: J'aimerais, un jour, discuter avec vous de la page 4.

C'est avec un grand plaisir—et je m'excuse, bien entendu, du léger retard, nous aurions dû vous entendre à 11h30. M. Sigler a l'habitude de participer aux comités parlementaires, et il sait que son témoignage aurait même pu être retardé jusqu'à cet après-midi. Cependant, il n'est pas un témoin, il est l'invité de ce Comité et nous traitons avec beaucoup de courtoisie nos invités—non pas que nous ne voulions pas être courtois envers les autres, mais lorsqu'il s'agit d'invités, nous essayons de respecter l'ordre du jour au maximum. Je m'excuse donc du léger retard d'une demi-heure.

To conclude, we will give the floor to Professor John Sigler, director of the Norman Paterson School of International Affairs and professor of political science at Carleton University since 1971 whose advice is very much listened to.

John Sigler, originally an American, was throughout his career, a lieutenant in the American Airforce, political mili-

[Text]

analyse politico-militaire au département de la Défense à Washington et analyste politique de la mission américaine auprès de l'OTAN et des instances régionales européennes à Paris.

Après s'être remis aux études, il devait poursuivre ses recherches à Grenoble, France, à l'Université de Californie à Los Angeles et à l'Université de Tunis.

La plupart d'entre vous avez sans doute eu l'occasion de le voir en tant qu'analyste à *L'Événement* à la télévision et de lire l'un ou l'autre de ses ouvrages dont les plus récents, l'un et l'autre parus en 1979, sont: *Canadian and U.S. Relations: Policy Environments, Issues and Prospects* et, deuxièmement, *L'analyse comparative des conflits internationaux*.

Il a par ailleurs accompagné la délégation canadienne à la Trente-sixième session de l'Assemblée générale de l'ONU en novembre dernier à titre de conseiller spécial. Le témoignage du professeur Sigler n'est que de quelques pages. Je pense qu'il pourrait le lire et nous pourrions ensuite procéder de la manière habituelle...

question and answer. So we will listen to your presentation.

Professor John H. Sigler (Director, Norman Paterson School of International Affairs, Carleton University): Thank you, Mr. Prud'homme.

Mutual apologies; I am a last-minute guest, and I wish this were the committee on federal aid to education, which does not exist, because you can see that I have typed this very quickly myself. If I had known it was going to be distributed, I would have been far more careful to have seen to the complexities of getting it done at the university.

• 1210

What I was asked to do, let us be clear—it is that last bit on having been a special adviser to the Canadian delegation at the UN General Assembly, the 36th Session—was simply a point of view perhaps somewhat different from that already expressed by the multitude of people you have already heard. I am sure there is a great deal of repetition on the side of the expert views on the complexities of the agenda at the UN Special Session.

I might run over it quickly, simply because just listening to the fascinating discussion with Mr. Gordon I think my point at the beginning, which was a philosophical statement, I think you can appreciate a bit more by that history, having been launched through the cold war perhaps more deeply than anyone else in the room. I have had to deal with strategic nuclear weapons for a substantial part of my earlier career. I dealt for a long time with the issues that are on the NATO side, but I am simply saying I find most of the answers inadequate. Now that is not to say that I find those answers unnecessary, and this is that first statement about a bit of realism, which I think Ambassador Menzies led you off on, as

[Translation]

tary analyst in the Department of Defence in Washington and political analyst of the American Mission to NATO and to the European regional bodies in Paris.

Going back to school, he conducted his research in Grenoble, France, in the University of California in Los Angeles and in the Tunis University.

Most of you must have had the opportunity of seeing him as an analyst on the TV program *L'Événement* and of reading one or the other of his books, the most recent of which, published in 1979, are: *Canadian and U.S. Relations, Policy Environments, Issues and Prospects. Relations canado-américaines: Environnements politiques, Questions et perspectives* and, secondly, *L'analyse comparative des conflits internationaux, Comparative Analysis of International Conflicts*.

He also accompanied the Canadian delegation to the Thirty-Sixth Session of the General Assembly of the U.N. last November as a special advisor. The testimony of Professor Sigler is only a few pages long. I think that he could read it and then we could proceed as usual...

pour les questions et les réponses. Nous vous écoutons donc.

Professeur John H. Sigler (directeur, Institut Norman Paterson d'affaires internationales, Université Carleton): Merci, monsieur Prud'homme.

Les excuses sont mutuelles; je suis un invité de la dernière minute, et je souhaiterais que cela soit le Comité fédéral de l'aide à l'éducation, qui n'existe pas, car vous pouvez voir que j'ai tapé cela moi-même très rapidement. Si j'avais su que ce serait distribué, j'aurais pris la peine de le faire taper à l'université, avec tous les problèmes que cela comporte.

Il faut que vous compreniez bien que ce qu'on m'a demandé de faire—cela touche à mon dernier rôle en tant que conseiller spécial de la délégation canadienne à la 36^{ième} session de l'Assemblée générale des Nations Unies, c'est de vous exposer simplement un point de vue peut-être un peu différent de celui exprimé par la multitude de gens que vous avez déjà entendus. Je suis certain qu'il y a beaucoup de répétitions dans les points de vue des spécialistes quant aux complexités de l'ordre du jour de la session extraordinaire des Nations Unies.

Je vous en dirai rapidement un mot, car après avoir entendu votre discussion fascinante avec M. Gordon, mon entrée en matière qui est philosophique se comprendra peut-être un peu mieux en récapitulant l'historique de cette guerre froide à laquelle j'ai peut-être plus participé que quiconque dans cette pièce. Une grande part de ma carrière à ses débuts a été consacrée aux armes nucléaires stratégiques. Je me suis longtemps occupé des questions de l'OTAN, et je trouve simplement que la majorité des réponses sont inadéquates. Cela ne veut pas dire que je trouve ces réponses inutiles, et il s'agit de cet aspect réaliste sur la voie duquel l'ambassadeur Menzies vous a orientés, concernant les différentes possibilités, ce qu'est

[Texte]

to what it is possible to achieve, what is the UN Special Session on Disarmament is, and to keep the debate at the level of the kinds of things that can be done to move things forward.

Let me run through this very quickly. What I was saying at the beginning is simply that one of our problems is that most of us go through our own personal experiences in sets of political preferences which are largely pre-nuclear; and whether or not those lessons from World War I and II apply adequately—they do apply, but whether they apply adequately—to the lessons of prevention of world war three I have my doubts.

Let me just simply take the question as to what the so-called lessons of history are. I would be on my guard against people who tell you that there are any clear-cut lessons from history. I will deal just simply with the question of 1938 versus 1914, the two great traumas of this century. I think the lessons of those two experiences are extremely ambiguous and often contradictory. We are most impressed from the lessons by our most recent disaster. The Munich syndrome has dominated much of western security thinking since the Second World War. That is what lies behind NATO: we must remain armed and united in order to prevent the rise of another Hitler.

The decision-makers of the thirties, on the other hand, were burdened with the lessons of their last disaster, namely World War I where rigid alliance systems failed to provide for the necessary diplomatic accommodations which would have prevented a small regional war in the Balkans from escalating to an unwanted full-scale war among the great powers.

The lessons from the two traumatic experiences of this century are not comparable and are often contradictory. Which provides more guidance in preventing world war three? It seems to me the lessons of the examples are obvious. Does Afghanistan look like the move into Czechoslovakia in 1938? Or, on the contrary, is the danger really the escalation from another round of the Arab-Israeli conflict into a full-fledged nuclear confrontation between the United States and the Soviet Union? The dangers of that, just listening to the experiences this morning, are in fact more real than a series of accidents, and we could go into some detail on what has happened twice in the Middle East already and which is not generally known.

I think the lesson I have derived from all of this is to be rather sceptical, or at least hesitant, about drawing clear-cut lessons from history and to be far more concerned with the question of how we survive in a nuclear age.

Incidentally, there is in the last two numbers of the *New Yorker* for February 1 and February 8 an absolutely fascinating account by Jonathon Schell of the significance of this transition and the inadequacies of most of our political and philosophical discussions in trying to cope with that.

I have simply suggested that what has impressed me is the biological law of requisite variety which is just simply that you are going to have to do a lot of things all at the same time,

[Traduction]

la session spéciale sur le désarmement des Nations Unies, et le maintien du débat à un niveau permettant certains progrès.

J'aimerais vous en dire un mot très rapidement. Je dis simplement qu'un de nos problèmes est que la majorité d'entre nous se fonde sur ses propres expériences dans le cadre de préférences politiques qui sont largement pré-nucléaires, et je doute que les leçons tirées de la Première Guerre mondiale et de la Seconde Guerre mondiale ne s'appliquent adéquatement, elles s'appliquent, mais s'appliquent-elles adéquatement aux leçons de prévention pour la troisième guerre mondiale?

Laissez-moi vous parler un instant de ces prétendues leçons de l'histoire. Je me méfie de ceux qui disent que l'histoire nous enseigne des leçons. Je prendrai simplement comme exemple 1938 et 1914, les deux grands traumas de ce siècle. Je crois que les leçons de ces deux expériences sont extrêmement ambiguës et souvent contradictoires. Nous sommes fortement impressionnés par les leçons de notre désastre le plus récent. Le syndrome de Munich a dominé une grande partie de la pensée occidentale en matière de sécurité depuis la Seconde Guerre mondiale. C'est ce qui sous-tend l'idée de l'OTAN: nous devons demeurer armés et unis afin de prévenir l'avènement d'un nouvel Hitler.

Les dirigeants des années 1930, par contre, devaient porter les leçons de leur dernier désastre, à savoir la Première Guerre mondiale, où des systèmes d'alliance rigides n'avaient pas réussi à assurer les arrangements diplomatiques nécessaires qui auraient empêché la transformation d'une petite guerre régionale dans les Balkans, en une guerre généralisée et non voulue entre les grandes puissances.

Les leçons des deux expériences traumatisantes de ce siècle ne sont pas comparables et sont souvent contradictoires. Laquelle offre les meilleurs conseils pour prévenir une troisième guerre mondiale? Il me semble que les leçons et exemples sont évidents. Est-ce que l'invasion de l'Afghanistan ressemble à l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968? Ou, au contraire, le danger réel se situe-t-il dans la transformation d'une nouvelle confrontation entre Israël et les Arabes en une confrontation nucléaire entre les États-Unis et l'Union soviétique? Les dangers, ayant simplement écouté les témoignages ce matin, sont en fait plus réels qu'une série d'accidents, et nous pourrions entrer dans les détails de ce qui est déjà arrivé deux fois au Moyen-Orient, et qui n'est généralement pas connu.

La leçon que j'en ai tirée est un certain scepticisme, ou du moins une certaine hésitation quant aux leçons de l'histoire, et la nécessité d'étudier en priorité la question de la survie dans cet âge nucléaire.

Soit dit en passant, les deux derniers numéros du *New Yorker* du 1^{er} février et du 8 février contiennent un récit absolument fascinant de Jonathan Schell sur l'importance de cette transition et du caractère erroné de la majorité de nos discussions philosophiques et politiques à ce sujet.

Ce qui m'a impressionné le plus, c'est cette loi biologique de la diversité des questions qui nous oblige à faire beaucoup de choses en même temps, choses qui peuvent sembler contradic-

[Text]

many of which may appear to be contradictory, but it is simply because we do not know what will work. The dismantling of NATO as a policy without regard to other considerations seems to me one of those dangers, and whereas I would not insist on the sufficiency of NATO, I would not argue on the other hand that our first tactic should be to dismantle it.

• 1215

I am saying there is no simple solution or method of coping fit for every change and chance, and biological systems which do not have adaptive systems for coping with change do not survive. Now, a lot of people do not like this. We have a Reagan administration that wants everything to cohere. One of the difficulties with that drive toward coherence is that other things get neglected.

Let me give you the example which seems to me the principal problem dealing now with the latest round on the arms race. It is often very difficult to do these two things at the same time, what is told about arms or butter. What I am saying is that these are not real choices, even for the Reagan administration. It talks so much about the strength of the United States, thinking only in the sophistication of its military armaments and not in the quality of its social and educational institutions and the confidence of as many as possible of the population in their own role and its future.

The heavy public emphasis on technological innovation in the present U.S. arms expenditure debate pays all too little attention to the immediate and serious problem, which we in Canada know well, that the problem of the U.S. armed forces at present is the low level of equipment maintenance, a relatively unskilled rank and file, low morale and high incidence of drug use and alcoholism. The human element is as much related to the larger problems of American society, and the perception of its strengths and weaknesses, by friend and foe alike, as by the price tags and the sophistication of its latest weapons system. Mind you, I said, "as much", it is not one or the other but the relative mix of both which must be attended to.

In Canada, we have done much better on the human side in the quality of our armed forces but we have a serious problem of neglect which has only recently been addressed in the sophistication of our equipment. I would put in my oar on that particular point, I am sceptical of the argument that one deals with the serious questions of international security, of which disarmament and arms control is a major component, by starting further to dismantle the Canadian Armed Forces. The two things are not inconsistent, that one could be serious at the international level about arms control and disarmament and also serious about the relative quality and efficiency and build-up of a very limited Canadian force posture.

All of this is background to my basic point that one cannot think about these things as either/ors but, in effect, combinations of things that have to be dealt with in realistic terms. I am concerned, however, about two things that are happening. One, the figure is thrown around about the so-called arms race. The world during most of the past 20 years has been

[Translation]

toires tout simplement parce que nous ne savons pas ce qui se passera. Le démantèlement de l'OTAN sans aucune autre considération me semble être un de ces dangers, et bien que je n'insisterai pas sur la suffisance de l'OTAN, je ne dirais pas par contre que notre première action devrait être de la démanteler.

Je dis qu'il n'y a pas de simple solution ou de simple méthode correspondant à chaque changement et à chaque occasion, et les systèmes biologiques qui ne savent pas s'adapter au changement ne survivent pas. Beaucoup n'aiment pas cette idée. Nous avons une administration Reagan qui veut que tout s'imbrique logiquement. Une des difficultés de cette cohérence à tout prix est qu'on néglige d'autres choses.

Permettez-moi de vous donner l'exemple qui me semble correspondre au problème principal concernant les dernières discussions sur la course aux armements. Il est souvent très difficile de faire ces deux choses en même temps, de parler d'armes ou de beurre. On ne peut pas choisir, l'administration Reagan ne peut pas choisir. Lorsqu'elle parle de la force des États-Unis, elle ne parle que de la modernité de son armement militaire et non pas de la qualité de ses institutions sociales et éducatives ni de la confiance du maximum de sa population en son propre rôle et en son propre avenir.

L'importance du débat public sur les innovations technologiques dans les actuelles dépenses en armement des États-Unis néglige beaucoup trop le problème immédiat et grave que nous connaissons bien au Canada, du faible niveau d'entretien de l'équipement, de la sous-qualification des responsables, du mauvais moral des forces armées et de la forte incidence de l'alcoolisme et de l'usage de drogues. L'élément humain est autant lié aux problèmes plus généraux de la société américaine, ainsi que la perception par ses amis ou par ses ennemis de ses forces et de ses faiblesses, que le prix et la sophistication de ses armes les plus récentes. Quand je dis «autant», ce n'est pas l'un ou l'autre mais le mélange des deux qui doit nous intéresser.

Au Canada, nous avons fait mieux sur le plan humain au sein de nos forces armées, mais nous avons un grave problème de négligence sur le plan de la modernisation de notre matériel, problème auquel on commence seulement à s'intéresser. A ce sujet tout particulier, je ne crois pas du tout que l'on puisse régler les graves questions de sécurité internationale dont le désarmement et le contrôle des armements sont des éléments importants, en démantelant encore plus les forces armées canadiennes. Il n'est pas contradictoire de parler sérieusement de contrôle des armements et de désarmement sur le plan international tout en maintenant des forces canadiennes très limitées mais de qualité et d'efficacité relatives.

J'estime, pour l'essentiel, qu'on ne peut faire deux choix et qu'il faut combiner ces questions et les régler avec réalisme. Cependant, il y a deux choses qui m'inquiètent. Premièrement, il y a les chiffres avancés au sujet de la prétendue course aux armements. Au cours des 20 dernières années, la partie de la production totale de biens et de services du monde entier

[Texte]

spending a declining proportion of its total production of goods and services on armaments. It is not at all clear mathematically that one can demonstrate that there has been an arms race between the United States and the Soviet Union. There has been a substantial arms build-up on both sides but, in the technical definition of a race, you will not find that the spurts in U.S. expenditure follow any increase in Soviet expenditures. In fact, Soviet build-up since 1945 has been steady. What has happened in the U.S. case has been blips up and down, usually characterized by something that has little to do with the Soviet Union but by regional wars, whether in Korea in the first instance or later on in Viet Nam. The big build-up in the sixties from which we are now just coming down in a certain sense from the recovery was in fact the war in Viet Nam.

I think, having said that, I do not want to carry that too far because, since the middle of the seventies, we are seeing a shift in that. The relative proportion spent on armaments is now going up again, so that after a period of demilitarization in relative terms about the production of world goods and services, we are now watching remilitarization. What is interesting about that of course is that eastern Europe and the Soviet Union never went through a period of demilitarization. The rest of the world, in global terms, did.

The other area that did not do so was, of course, the Middle East. The proportion of spending on armaments globally has begun to increase. I think this is partly as a function of growing insecurity and fears as our economic aspirations have become a great deal less heady, if not indeed despairing.

• 1220

On the question of the Middle East, I think it is the most dangerous because all the problems of nuclear proliferation, heavy conventional arms expenditure, growing confrontation and tension, and high outside resource dependency, which prevents the area from being quarantined from great power entanglements, are present. When he was Secretary of State, Henry Kissinger was very fond of using the parallel between the situation in the Middle East and the situation in the Balkans in 1912 and 1914 with the Russians, and the Russians were persuaded there was a grave and serious parallel between those two situations without reference to Munich in 1938. That is what got Anthony Eden off on a rather disastrous adventure in the Middle East in 1956.

The future which has surrounded the Israeli strike on the Iraqi military installation outside Baghdad last June, it seems to me, is a forewarning of the dangers to our security which result in increasing nuclear proliferation in that area.

Now, what I was really invited to speak about was a far more mundane question of what role Canada can play in the coming UN special session on disarmament. I say it is relatively mundane, because I think it is a failing of academics and other philosophers, that they often work on such a broad canvas and such a high level of generality, they have difficulty

[Traduction]

consacrée aux armements a diminué. Mathématiquement parlant, il n'est pas aisé de démontrer qu'il y a eu course aux armements entre les États-Unis et l'Union soviétique. Ces deux pays ont considérablement augmenté leurs arsenaux, mais, techniquement, on ne peut démontrer que les dépenses américaines aient automatiquement suivi une augmentation des dépenses soviétiques. En fait, la progression soviétique depuis 1945 est régulière. Dans le cas des États-Unis, elle s'est faite en dents de scie, et généralement sans que cela ait grand-chose à voir avec l'Union soviétique, mais avec des guerres régionales, qu'il s'agisse en premier lieu de la Corée ou plus tard du Viêt-nam. La forte progression des années 60 dont nous sortons, dans une certaine mesure maintenant, a été due en réalité à la guerre au Viêt-nam.

Cela dit, je ne veux pas aller trop loin dans cet argument car, depuis le milieu des années 70, nous constatons un changement. La partie relative consacrée aux armements augmente de nouveau, si bien qu'après une période de démilitarisation en termes relatifs de la production de biens et de services mondiaux, nous observons maintenant une remilitarisation. Ce qui est intéressant à ce sujet, bien entendu, c'est que l'Europe de l'Est et l'Union soviétique n'ont jamais connu de période de démilitarisation, alors que le reste du monde, en termes globaux, en a connu une.

L'autre région qui n'en a pas connu non plus, bien entendu, a été le Moyen-Orient. La partie consacrée globalement aux armements a commencé à augmenter. Je crois que c'est en partie dû à l'insécurité et à la peur croissante au fur et à mesure que nos aspirations économiques ont été refroidies si tant est qu'elles ne sont pas devenues désespérées.

Je crois que le Moyen-Orient représente le plus grand danger à cause de tous les problèmes de prolifération nucléaire, d'achats importants d'armes conventionnelles, de la confrontation et de la tension croissantes, et de la dépendance externe de plus en plus importante qui empêchent la non-intervention des grandes puissances. Lorsqu'il était secrétaire d'État, Henry Kissinger aimait beaucoup user du parallèle entre la situation au Moyen-Orient et la situation dans les Balkans en 1912 et en 1914 avec les Russes, et les Russes étaient persuadés qu'il y avait un parallèle grave entre ces deux situations sans référence à 1938 et à Munich. C'est ce qui a lancé Anthony Eden dans une aventure assez désastreuse au Moyen-Orient en 1956.

La fureur qui a entouré l'attaque israélienne des installations militaires irakiennes dans la banlieue de Bagdad en juin dernier, me semble être un avertissement des dangers pour notre sécurité qu'une prolifération nucléaire dans cette région entraînerait.

Or, on m'a en vérité invité à vous parler d'une question beaucoup plus terre-à-terre, du rôle que peut jouer le Canada au cours de la prochaine session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement. Je dis que c'est relativement plus terre-à-terre, car je crois que les universitaires et autres philosophes ont le défaut d'aborder des questions tellement vastes

[Text]

seeing that in the final analysis history works itself out in actions and behaviour of individual human beings in a vast multitude of settings.

I was brought down to earth by being asked to be a special adviser to the Canadian delegation at the last session. As Mr. Prud'homme brought out, I was particularly flattered after my experience as a new Canadian to have been asked to do so, and I took particular pride in getting the chance to do that. It was an extraordinarily revealing experience for me.

I know that many on this committee have had the experience of the realities of the Un process—few academics have; and you do not have so far to come as we do, from the halls of this Parliament, to what Dean Rusk has called parliamentary diplomacy of the United Nations, in order to see its realities.

Now, I think what I have drawn most of all from that is that there is a serious problem in this country generally, in the media in the universities—probably even in Parliament, of the public awareness of the actual day-to-day behaviour of Canadian diplomats. They work relatively behind the scenes in that sense of public awareness—it is, after all, a function of a diplomat not to want too much publicity.

The other key moments come, however, when we may ourselves denigrate the great role that is being played by diplomacy. In fact, I think, if I were looking at the changes that are now taking place, our unawareness of the importance of diplomacy, which is after all involved in the whole business of conflict resolution, conflict regulation, rather than the business of conflict escalation—that is not the function of a diplomat—that the relative balance in the support for our diplomatic establishment is one of the key elements that I see as a weakness in our present considerations of these matters.

I am under no illusions about the nature of the UN process or its relative weight in the realities of world politics. What did strike me, however, was the extraordinary quality, energy and imagination of the individuals which this country, in its wisdom, continues to send to the United Nations. There is a great cynicism about the UN. It comes principally from our neighbours to the south, I might add, and they send diplomats, again, primarily to insult the South in the place in the world which is the only one that the South controls. That cynicism is not at all present in the Canadian mission to the United Nations. There is a healthy realism on the other hand, and I contrast realism in this sense to cynicism. There is a deep belief and faith that it still has to be made to work; and the Canadian mission has the reputation for working within that realistic scenario.

It seems to me that while we may be seen in NATO councils in Brussels as a relatively junior partner, as the weight of our direct military contribution influences greatly the perception of our influence there, this is not the same consideration in New York, where the history of our performance and the quality of our diplomacy continues to assure us of an influence far beyond the more obvious indicators of power. Power is

[Translation]

qu'ils ne voient pas qu'en dernière analyse ce sont les actions et les comportements de chacun des êtres humains dans toute une série de cadres différents qui font l'histoire.

J'ai été ramené sur terre lorsqu'on m'a demandé d'être conseiller spécial auprès de la délégation canadienne lors de la dernière session. Comme M. Prud'homme vous l'a dit, j'ai été particulièrement flatté comme tout nouveau Canadien qu'on me le demande, et j'ai accepté avec une certaine fierté. Cette expérience a été extraordinairement révélatrice pour moi.

Je sais que beaucoup d'entre vous ont l'expérience des réalités du fonctionnement des Nations Unies—peu d'universitaires ont cette expérience; et vous n'avez pas autant de chemin à faire que nous, étant familiers de ce Parlement, pour comprendre les réalités de ce que Dean Rusk a appelé la diplomatie parlementaire des Nations Unies.

J'ai tiré de tout cela que ce pays d'une manière générale, les médias dans les universités, probablement même le Parlement et le public, ignoraient ce que faisaient quotidiennement les diplomates canadiens. Ils travaillent presque toujours dans des coulisses et, après tout, les diplomates n'aiment pas beaucoup la publicité.

Cependant, il peut arriver que nous dénigrions le grand rôle joué par la diplomatie. En fait, si je considère tous les changements qui surviennent actuellement, notre ignorance de l'importance de la diplomatie, dont la fonction en fin de compte est de régler les conflits, d'empêcher les conflits plutôt que de les aggraver—ce n'est pas le rôle des diplomates—le manque de soutien manifesté à nos diplomates est une des principales faiblesses dans l'analyse actuelle de ces questions.

Je ne me fais pas d'illusions quant à la nature du fonctionnement des Nations Unies et quant à sa pesanteur relative sur les réalités des politiques mondiales. Cependant, ce qui m'a frappé, c'est l'énergie, la qualité et l'imagination extraordinaire de ceux que ce pays, dans sa sagesse, continue à envoyer aux Nations Unies. Les Nations Unies sont considérées avec beaucoup de cynisme. Je pourrais ajouter que nos voisins du Sud en sont principalement la cause, et ils envoient des diplomates surtout pour insulter le Sud au seul endroit du monde que le Sud contrôle. Ce cynisme n'existe pas du tout au sein de la mission canadienne auprès des Nations Unies. Par contre, elle fait preuve d'un sain réalisme et dans ce sens, j'oppose le réalisme au cynisme. La croyance et la foi profonde demeurent que cela peut toujours fonctionner; et la mission canadienne a la réputation de fonctionner dans le cadre de ce scénario réaliste.

Il me semble que bien que nous puissions sembler être considérés dans les conseils de l'OTAN à Bruxelles comme un partenaire relativement moins important, dans la mesure où le poids de notre contribution militaire directe influence grandement la perception de notre influence, nous ne sommes pas considérés de la même manière à New York où notre performance et la qualité de notre diplomatie continuent à nous

[Texte]

after all both potential and actualized. In such fora as the UN, quality and good ideas—the hallmarks of effective diplomacy, act in a way they do not in such vast energy concentrations as are seen on battlefields. What I want to say is that there is a relative division of labour in a common collective security effort and in that we should not underestimate the role that Canada plays. I think there is no danger that we would ever exaggerate our influence in international circles; the danger probably is that we minimize it. In this sense, Canada is regarded as a principal power, if in fact you measure power by the degree of influence exerted in the United Nations.

• 1225

The coming session is not the place where major decisions are going to be made. It has to be taken quite realistically that the UN Special Session on Disarmament is another forum of parliamentary diplomacy. The place where it occurs is very important. This is a diplomatic exercise, initiated and essentially controlled by the Group of 77 in order to obtain a greater hearing for their concerns, their fears, and their aspirations. What I would simply like to indicate is that of all the NATO members Canada is regarded as the most credible by the Group of 77 both in terms of its actions on the issues with which the Group of 77 is primarily concerned—namely, the questions of development, where our leadership role is seen as pre-eminent among the other NATO powers—and that our very presence in NATO as a communication link also enhances our ability to speak back and forth between the two groups in relating the concerns. Being out of NATO, in that sense, would be no diplomatic advantage.

I have heard expressed many times the idea that we should avoid raising false hopes at these UN special sessions. That sounds like good advice, but it is very limited in nature. I think the greatest danger we face in the period through which we are now passing—and I think this domestically, politically, as well as internationally—is that we do not raise any hopes at all.

The increasing emphasis on our fears, and the inevitable accompaniment that our fears can only be allayed by increasing reliance on threat and coercion at all levels of our societies, domestic and international, may only add to our insecurities and provide a self-fulfilling prophecy for the future.

It is, after all, the function of an effective politician, and I use the word "politician" in its broadest sense, to define the future in such a way that there is a mix between fears and hopes where the hopes provide the will and confidence to survive the present and lay the groundwork for adapting successfully and constructively to change. It is only on that notion that I end.

I am extremely favourably impressed with the Canadian role, particularly in the first committee on arms control and

[Traduction]

assurer une influence dépassant largement les indices plus évidents de puissance. Après tout, la puissance est à la fois potentielle et actuelle. Dans des forums comme les Nations Unies, les bonnes idées de qualité—l'efficacité de la diplomatie—ne se mesurent pas en vastes concentrations d'énergie comme sur les champs de bataille. Ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il y a une certaine division de la main-d'œuvre dans tout effort commun de sécurité collective et c'est pourquoi nous ne devons pas sous-estimer le rôle que joue le Canada. Je ne pense pas qu'il y ait de risque que nous exagérions un jour notre influence dans les cercles internationaux; si risque il y a, c'est que nous l'amenions. Si le pouvoir d'un pays est fonction de l'influence qu'il a auprès des Nations Unies, le Canada est l'une des principales puissances.

Ce n'est pas lors de la prochaine session que les décisions importantes seront prises. Il faut faire preuve de réalisme et reconnaître que la session spéciale des Nations Unies sur le désarmement n'est qu'un autre forum de diplomatie parlementaire. C'est le cadre qui importe surtout. Il s'agira d'un exercice diplomatique, lancé et essentiellement contrôlé par le groupe des 77, dans le but de faire entendre leurs préoccupations, leurs craintes et leurs aspirations. Ce que j'aimerais souligner, c'est que de tous les pays membres de l'OTAN, le Canada est perçu, par le groupe des 77, comme étant le plus crédible, compte tenu des mesures qu'il a prises au sujet des questions qui intéressent le groupe des 77 (à savoir, les questions de développement, où notre rôle de leader au sein de l'OTAN s'est beaucoup fait sentir) et compte tenu du fait que notre présence à l'OTAN en tant que maillon de communication nous attribue un rôle d'entremetteur entre les deux groupes. En ce sens, si nous nous retirions de l'OTAN, cela ne nous donnerait aucun avantage diplomatique.

J'ai souvent entendu dire qu'il faudrait éviter d'alimenter de faux espoirs au sujet de ces sessions spéciales des Nations Unies. On pourrait croire qu'il s'agit là d'un bon conseil, mais en fait, il est très limité. Le gros danger que nous courons à l'heure actuelle (et ce, chez nous, à l'échelle politique, et dans les autres pays du monde), c'est que nous n'alimentons aucun espoir, quel qu'il soit.

En mettant de plus en plus l'accent sur nos craintes et, partant, sur notre dépendance vis-à-vis des menaces et de la coercition à tous les niveaux de nos sociétés, au Canada et à l'étranger, on ne pourra que nourrir notre insécurité et nous offrir une prophétie qui ne pourra pas manquer de se réaliser.

Il revient après tout aux politiciens, et j'utilise le terme «politiciens» dans son sens le plus large, de définir l'avenir de telle façon qu'il y ait un mélange de craintes et d'espoirs au sein duquel les espoirs fournissent le désir et la confiance nécessaires pour survivre dans la situation présente et constituent les fondements pour une adaptation constructive aux changements à venir. C'est sur cette note optimiste que j'aimerais terminer.

J'ai été très favorablement impressionné par le rôle qu'a joué le Canada, notamment lors de la réunion de la première

[Text]

disarmament issues. The Canadian government, through its official representatives in that body, has been able to exercise an influence that I think is merely one point that we have to take into account. There has been, continues to be and is likely to be at this session a very realistic and positive role played by that delegation, which refuses to fall into the trap of cynicism on the one hand or on the other hand of raising false hopes that cannot possibly be realized within realistic time constraints.

It is that message, principally, that I wanted to bring, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Professor Sigler.

First on my list is Mr. Wenman.

Mr. Wenman: It is an interesting theme that has come to us before. Traditionally, Canada has talked about playing an honest broker role. There are those who say we should move away from NORAD, move away from NATO, become more neutral, more independent and play this honest broker role. But your indication is, as was another witness's, that as a matter of fact our ability to influence change, be it towards disarmament or anything else, is in proportion to our ability to influence our allies. Therefore, it is necessary that we should play a strong role in our relationships both within NORAD and NATO and that it should be seen that we are strong there and heard there and participating there. Is that correct?

Professor Sigler: Exactly. That is, at this moment, my perception of events after that experience in New-York.

Mr. McKinnon: I would like—would you excuse me?

The Chairman: Sure.

Mr. McKinnon: I have to leave for another engagement. I had one question I would like to put.

The Chairman: Yes, I am sure Mr. Wenman will . . .

Mr. McKinnon: When you were speaking, Professor, you mentioned a couple of things that we should not try to learn from history. You mentioned: Is Afghanistan really like moving into Czechoslovakia in 1968? I have seen, and we have all seen, several possibilities that there could have been nuclear war, and we have avoided it some how or other, but always in peripheral countries: Viet Nam, Korea, Cuba, places that are not in central Europe. The situation in central Europe is far, far more tinderlike, if you are worried about nuclear war, than anywhere else. I feel we can handle Afghanistan; we might even be able to handle the Middle East; but what we could not handle is a move forward by the conventional forces of, say, a hundred miles in central Europe.

• 1230

Mr. Sigler: Let me answer that. I really did not mean to say . . . I think you can draw many lessons from history; just

[Translation]

Commission qui s'est intéressée au contrôle des armements et au désarmement. Le gouvernement canadien, par l'intermédiaire des représentants officiels qu'il a envoyés à ces séances, a pu exercer une influence qui n'est que l'un des points dont nous devons tenir compte. Dans le cadre de ces travaux, la délégation canadienne a toujours joué un rôle à la fois réaliste et positif, refusant d'une part de sombrer dans le cynisme et d'autre part dans l'alimentation de faux espoirs qui ne sauraient aboutir dans des délais réalistes.

C'est surtout cela que j'avais à vous dire, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, professeur Sigler.

Le premier intervenant sur la liste est M. Wenman.

M. Wenman: Le thème que vous nous avez présenté est fort intéressant. Traditionnellement, le Canada a toujours voulu jouer un rôle de courtier honnête. Certains disent que nous devrions nous écarter de NORAD et de l'OTAN, afin de devenir plus neutres, plus indépendants, et plus aptes à jouer ce rôle de courtier honnête. Mais vous nous dites, tout comme nous l'a expliqué un autre témoin, que notre aptitude à amener le changement, que ce soit vers le désarmement ou vers autre chose, est directement proportionnelle à notre aptitude à influencer nos alliés. C'est pourquoi il est essentiel que nous continuions de jouer un rôle important auprès de NORAD et des pays membres de l'OTAN, pour que chacun puisse nous y entendre et nous voir y participer, n'est-ce pas?

Le professeur Sigler: Exactement. C'est dans cette optique que je perçois les choses, surtout après ce qui s'est passé à New York.

M. McKinnon: J'aimerais . . . ai-je votre permission?

Le président: Bien sûr.

M. McKinnon: Je dois maintenant partir car je suis attendu ailleurs, mais j'aurais une question à poser.

Le président: Oui. Je suis certain que M. Wenman . . .

M. McKinnon: Professeur, vous avez cité un certain nombre de choses que nous ne devrions selon vous pas essayer d'apprendre au travers de l'histoire. Vous avez notamment demandé si la situation en Afghanistan ressemble à l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968. Nous avons tous été témoins de situations qui auraient pu amener une guerre nucléaire, et on a toujours réussi à l'éviter. Mais cela se passait dans des pays périphériques, comme le Viêt-Nam, la Corée, Cuba, des endroits qui ne se trouvent pas en Europe centrale. Lorsqu'on pense à l'éventualité d'une guerre nucléaire, c'est l'Europe centrale qui se dessine comme étant une poudrière. Il me semble qu'on peut se débrouiller avec l'Afghanistan, et même peut-être avec le Moyen-Orient; mais ce contre quoi l'on ne pourrait rien, ce serait une nouvelle poussée des forces conventionnelles de, mettons, une centaine de mille en Europe centrale.

M. Sigler: J'aimerais répondre à cette question. Je n'ai vraiment pas voulu dire . . . Je pense que l'on peut tirer

[Texte]

be sceptical of the person who draws *the* lesson of history. I did not mean to carry it as far as to say that one can draw no lessons from history. It is just a much more balanced exercise than is usually engaged in, whereby history is used to support a prejudice. That is all I am saying.

In answer to the question you raise, I have the opposite impression. I do not see the central European plain as a tinderbox at all. I see this as a highly stable area, the great exception being the internal disarray currently within the Warsaw Pact, not at a military level but at a political level, on Poland. It seems to me we went through that great concern as to what the Soviet Union might do in Yugoslavia with the death of Tito. This is not to say that I do not regard the situation in Europe as important; I regard it as stable, and it is stable partly as a function of the deterrence postures that have been adopted, and of a continuing need for dealing with a stable balance in Europe.

But I believe in that sense, just on the priorities, that we have chosen to divorce in terms of Canada. We have placed a major effort on sovereignty and independence, in terms of our defence stature, against Canadian-North American needs, and then very heavily on our contribution to NATO. Our contribution to NATO seems to me to be quite marginal and incremental, although absolutely politically necessary; absolutely politically necessary. But at the same time, I do not feel this is an area where we should also heavily concentrate our diplomatic effort.

Mr. McKinnon: Thank you very much. And thank you, Mr. Wenman, for your courtesy.

Mr. Wenman: I have just one more question, in view of the time. In order to make sure your presentation here is not excessive in parliamentary diplomacy and short on specifics, I would like to bring you to specifics.

The specific job we have is to present a report. Having experience, you know the nature of these reports, know what can be in them, what cannot be in them. I would like to know, therefore, what your specific recommendations to the government would be in preparation for this conference on security and disarmament which is our basic mandate, if you were in fact writing that report, which maybe you have been involved in, or maybe will be involved in. So specifically I would like to hear that.

And in those comments, would you cover the issue of linkage, particularly as it relates to potential confidence-building measures that might be done outside of arms control to build the political will to let disarmament initiatives proceed?

[Traduction]

beaucoup de leçons de l'histoire; mais il faut être sceptique vis-à-vis de ceux à qui l'histoire apprend beaucoup de choses. Je n'ai jamais voulu dire que l'histoire ne peut rien nous apprendre. Mais en général, il s'agit d'un exercice très équilibré, alors qu'habituellement, on se sert de l'histoire pour appuyer un préjugé. C'est tout ce que j'ai voulu dire.

En réponse à la question que vous soulevez, j'ai moi-même une impression contraire. La plaine de l'Europe centrale ne ressemble pas, à mes yeux, à une poudrière, loin de là. Il me semble que cette région est extrêmement stable, à l'exception de ce qui se passe non pas au niveau militaire, mais au niveau politique, en Pologne, et des problèmes internes que cela a soulevés au sein des pays signataires du Pacte de Varsovie. Il me semble qu'on a étudié toute cette question lorsqu'on s'inquiétait de ce que ferait l'Union soviétique en Yougoslavie, à la suite de la mort de Tito. Mais cela ne veut pas dire que je ne considère pas que la situation en Europe soit importante; mais elle est stable, et cela, en partie, à cause de mesures dissuasives qui ont été adoptées et du besoin de maintenir un certain équilibre en Europe.

Mais pour ce qui est des priorités, je suis d'avis que le Canada a opté pour le divorce. Nous avons investi le gros de nos efforts du côté de la souveraineté et de l'indépendance, sur le plan de la défense, par opposition aux besoins canadiens et nord-américains, et nous avons également axé beaucoup de travail sur notre contribution à l'OTAN. Mais il me semble que notre contribution à l'OTAN est quelque peu marginale, bien qu'elle soit absolument nécessaire, techniquement parlant, et je le répète, elle est absolument nécessaire sur le plan politique. Mais parallèlement à cela, je ne pense pas qu'il s'agisse là d'un domaine sur lequel nous devrions axer tous nos efforts diplomatiques.

M. McKinnon: Merci beaucoup. Et je remercie M. Wenman de sa gentillesse.

M. Wenman: Étant donné l'heure, je ne vous poserai qu'une autre question. Afin d'éviter que vous n'attachiez trop d'importance à la diplomatie parlementaire, et pas assez aux mesures particulières à prendre, j'aimerais justement revenir sur ce dernier point.

Notre tâche expresse est de présenter un rapport. Étant donné votre expérience, vous connaissez la nature de ces rapports, et vous savez ce qu'on peut et ce qu'on ne peut pas y mettre. J'aimerais donc savoir ce que vous recommanderiez au gouvernement, dans le cadre de sa préparation à cette conférence sur la sécurité et sur le désarmement. Si vous aviez à rédiger ce rapport, travail auquel vous avez peut-être déjà participé et auquel vous participerez à l'avenir, que diriez-vous?

Enfin, dans le contexte de vos commentaires, pourriez-vous parler un peu des liens à établir, notamment en ce qui concerne les mesures visant un accroissement de la confiance qui pourraient être prises, en plus du contrôle des armements visant à affermir la volonté politique de laisser libre cours aux initiatives de désarmement?

[Text]

Mr. Sigler: That gets me off my process question and down to the substantive issues. I do not think we will be ready to do some of the things I am going to suggest be done by the time period of the UN special session. Again, we are on the whole question of the realities of how much can be done.

One of the things that I think is an important initiative is the French one for an international satellite monitoring agency. This is one which I see as a strengthening of the information requirement, which is now too exclusively in the hands of the superpowers. Now, that is not limited simply to the verification question of arms agreements but, probably even more importantly, the security responsibilities of the Security Council for build-up in various areas of the world which are, in fact, threats to security. Then the information is not only in the hands of the two superpowers. It seems to me we have an enormous weakness there.

There is a third element, of course, and that is peacekeeping itself. We would not have been in the situation that we found ourselves in in 1967 if in fact there had been an independent international capability in satellite monitoring that could have more effectively warned of the nature of the build-up that was occurring. Fortunately, the Canadians got out in 1967; the Indians did not, as you are probably aware. And it is those kinds of things in terms of commitment which I think form a priority item that will not be decided in New York in June, July.

• 1235

On the other hand, the work is now taking place. It is an expensive proposition. The estimates look as if that international satellite agency could be with a price tag of about \$2.5 billion over the next 6 to 8 years. And that in terms of amounts of money are sizes that are staggering for the United Nations.

On the other hand again, I think that is one where Canada, particularly at the level of its own technology, has a considerable contribution to make. So rather than to go ahead with our own national program uniquely, given both the cost and the possible benefits, this is one where a key role could be played by Canada. That one is high on my agenda.

Second, there is further discussion and promotion now of outer space uses. After all, it was due to Canadian initiative that we even have an outer space treaty, as you are well aware. That has been a relatively stable environment up until the most recent innovations in terms of equipment. Again, this is an area where Canada has considerable expertise in the nature of the technologies now being talked about to be deployed. I find that the militarization in some ways, although not all ways, of outer space right now could be quite destabilizing. Therefore, it is in our interest—and we do have a voice—to push ahead. We also have an historical role of having

[Translation]

M. Sigler: On va donc s'écarter des questions de processus pour en venir aux faits proprement dits. Je ne pense pas que l'on dispose de suffisamment de temps, d'ici à la séance spéciale des Nations Unies, pour faire un certain nombre de choses que je vais proposer. Il faut, comme je l'ai déjà dit, être réaliste.

L'une des initiatives que je trouve les plus importantes est celle proposée par les Français, qui vise la création d'une agence internationale de contrôle des satellites. C'est là un moyen de permettre à des pays autres que les deux superpuissances d'avoir accès à l'information sur les satellites. Cela ne se limiterait pas tout simplement à la vérification des accords sur les armements, mais comprendrait également, ce qui est plus important encore, les responsabilités en matière de sécurité du Conseil de sécurité vis-à-vis des régions du monde qui s'arment davantage et qui posent des menaces à la sécurité. Ces systèmes, une fois mis en place, assureraient que tous ces renseignements ne seraient pas uniquement à la disposition des superpuissances. Il me semble que c'est là une grosse lacune à l'heure actuelle.

Il y a bien sûr un troisième élément, à savoir le maintien de la paix. Nous ne nous serions pas trouvés dans la situation que nous avons connue en 1967 s'il y avait eu un organisme international de contrôle des satellites qui aurait pu mieux nous avertir au sujet de la prolifération des armes qui s'opérait alors. Heureusement, les Canadiens se sont retirés en 1967; mais les Indiens ne l'ont pas fait, comme vous le savez sans doute. Il me semble que c'est ce genre de choses, qui constituent des priorités, qui ne seront pas décidées à New York en juin et en juillet.

D'un autre côté, il y a du travail qui se fait à l'heure actuelle. C'est une proposition très coûteuse. D'après les prévisions qui ont été faites, cette agence internationale pourrait coûter environ 2.5 milliards de dollars au cours des six à huit prochaines années. Il s'agirait là d'une dépense énorme, si l'on tient compte du budget dont disposent les Nations Unies.

D'un autre côté, c'est là encore un domaine où le Canada, étant donné le niveau de perfection de la technologie dont il dispose, pourrait faire une importante contribution. Il s'agit donc là d'un rôle clé que le Canada pourrait jouer s'il faisait cela au lieu de d'opter pour un programme national, et ce compte tenu des coûts et des avantages que cela pourrait lui apporter. Cette question est très importante pour moi.

Deuxièmement, on est en train de discuter à l'heure actuelle de nouvelles utilisations que l'on pourrait faire de l'espace extra-atmosphérique. Après tout, comme vous le savez sans doute, c'est grâce à une initiative canadienne qu'un traité sur l'espace extra-atmosphérique a été conclu. Cet espace avait été très stable jusqu'aux dernières innovations technologiques. Et il s'agit encore une fois d'un domaine où le Canada a une expertise considérable en ce qui concerne les technologies dont on envisage le déploiement. Je pense pour ma part que la militarisation de l'espace extra-atmosphérique pourrait sur certains plans être un facteur de déstabilisation. C'est pour-

[Texte]

mounted that concern with the de-nuclearization of outer space in the first place, to return to that one.

On the question of the comprehensive test ban, I think it is quite obvious that we will support it. We will probably not agree to establishing a working group in the committee on disarmament. The reason for that is to abdicate the establishment of something to which the Soviet Union and the United States do not agree, and is in itself not particularly good on the credibility grounds of what you might want to try the next time.

You know, there is such a thing as taking an advocacy position simply because you believe it to be right and, then having it all shot down, and that is not the position that Canadian diplomats have historically taken. That is why they are regarded as so particularly effective. They save their effort for something where the incremental difference will, in fact, do something. I myself am quite suspicious of posturing in political matters where we are basically engaged in saving our own conscience rather than in the efficacy of changing things. I must say this country and its diplomacy have always tried to avoid posturing. I think that is to our credit, and we should avoid falling into that one at the special session. That is simply because it is right to advocate it without the concerns with all of the process of making it work; and which seems to me to be an idle exercise which an increasing number of delegations at the United Nations are engaging in.

Mr. Wenman: Suffocation. As to what you just spoke about. A pronouncement about motherhood without a strategy for implementation underneath it. And whether it should have such a strategy is another recommendation that may or may not be made.

Mr. Sigler: Well, on the whole strategy of suffocation, we seem to be backing off. And we are backing off precisely on some of these reasons about the effectiveness of implementation. On the cut-off of fissile material, for example, there has been some rethinking about whether that is verifiable. We did not do our homework in advance, it would appear on verification, for finding out before we put that one in just how effective it was going to be.

Mr. Wenman: Practical initiative on proliferation? Any practical initiatives there?

Mr. Sigler: On proliferation, I think, our answer lies much more in the strengthening of the international atomic energy authority which is itself in severe trouble now. We do have extraordinary nuclear experience. And I think our role, which already exists in terms of supporting the international atomic energy inspection authority, should be strengthened. That is something which, really, we can do—not in the context of the United Nations special session, but in this general requirement for control proliferation.

As I said in the context of the Middle East, there is no question but that, on the Iraqi nuclear installation, we were dealing with a serious weakness in the existing inspection systems. The answer to that, it seems to me, rather than to say

[Traduction]

quoi c'est dans notre intérêt—et nous avons une voix—d'aller plus avant. D'ailleurs, autrefois, nous avons été les premiers à parler de la dénucléarisation de l'espace extra-atmosphérique.

Pour ce qui est de l'interdiction complète des essais nucléaires, je pense qu'il est évident que nous allons l'appuyer. Mais nous ne serons probablement pas d'accord avec la création d'un groupe de travail spécial au sein du Comité sur le désarmement, et ce parce que l'Union soviétique et les États-Unis ne sont pas d'accord avec cette idée. Si nous allions à l'encontre de ces deux pays, cela n'aiderait en rien notre crédibilité, et il faut toujours songer à l'avenir.

Vous savez, les diplomates canadiens n'ont jamais été d'accord avec l'idée de prendre position sur quelque chose tout simplement parce qu'ils y croient, sachant dès le départ que ce qu'ils proposent serait rejeté. C'est d'ailleurs pourquoi ils sont si efficaces. Ils se réservent pour les fois où leur participation pourra avoir de l'effet. Sur le plan politique, je pense qu'il est beaucoup plus important d'amener des changements efficaces que de soulager sa propre conscience. Et je dois dire que notre pays et ses diplomates ont toujours essayé de faire de leur mieux. Je pense que c'est là une qualité, et nous devons éviter de tomber dans le panneau lors de la prochaine session. Il me semble que c'est un exercice des plus futiles que d'appuyer quelque chose sans tenir compte des processus qu'il faudra mettre en jeu pour faire fonctionner le système, mais c'est malheureusement une pratique pour laquelle opte un nombre toujours croissant de délégations aux Nations Unies.

M. Wenman: Et l'asphyxie. On ne veut pas déclarer quelque chose sans également présenter une stratégie pour sa mise en application. Et qu'il y ait pareille stratégie relève d'une autre recommandation qui pourra ou non être faite.

M. Sigler: Pour ce qui est de la stratégie de l'asphyxie, on semble faire un peu marche arrière, et ce pour un certain nombre de raisons que j'ai soulevées lorsque j'ai parlé de l'efficacité de la mise en application. Pour ce qui est de l'interdiction des matières fissiles, par exemple, on y a repensé car on ne sait pas dans quelle mesure ce serait vérifiable. Il semblerait que l'on n'ait pas fait suffisamment de recherches à ce sujet avant de proposer cette mesure.

M. Wenman: Et y a-t-il des initiatives pratiques au niveau de la prolifération des armes?

M. Sigler: Sur ce plan, je pense que la solution au problème serait plutôt le renforcement de l'Agence internationale de l'énergie atomique, qui se trouve d'ailleurs aujourd'hui en très mauvaise posture. Nous disposons d'une expérience extraordinaire dans le domaine de l'énergie nucléaire. Nous appuyons déjà le service d'inspection de l'AIEA, mais je pense que notre rôle pourrait être renforcé. C'est là quelque chose que nous pourrions faire, mais pas dans le contexte de la session spéciale des Nations Unies.

Comme je l'ai dit lorsque je parlais du Moyen-Orient, il est évident que pour ce qui est des installations nucléaires en Iraq, les systèmes d'inspection existants comportaient une grave lacune. Il me semble que plutôt que de dire que c'est là une

[Text]

it is impossible, is to make our own effort through that whole nonproliferation regime to support the International Atomic Energy Authority efforts.

• 1240

Mr. Wenman: Thank you.

The Chairman: Thank you.

L'honorable secrétaire parlementaire du ministre de la Défense nationale, madame Appolloni.

Mrs. Appolloni: Thank you, Mr. Chairman.

Professor, I really do thank you for your comments on Canadian diplomats. I hope they will be read extensively in our Department of External Affairs; it might help the morale problem a little bit. I do agree with you, I think we have the finest.

On page 3, of your brief, you mention that:

The proportion of spending on armaments however has now begun to increase, partly as a function of the relative decline in other sectors of the economy, and perhaps partly as a function of growing insecurity and fears as our economic aspirations have become less heady, if not indeed despairing.

Professor, I wonder if I could ask you to elaborate a little bit on what you feel is the relationship between armament expenditure and economic pressure. That would be the first thing.

Secondly, in your reference to growing insecurity and fears, we have spoken in this committee before about the whole question of security and insecurity. It has also been mentioned that, from the Canadian perspective, it is rather difficult for us to get the concept of security as it applies to countries other than ours with different historic or physical features. The question would be, how much of this insecurity is real and how much is contrived? These are, essentially, the two questions I would have: the relationship between the economic pressures and armaments—

Mr. Sigler: I think these are deeply philosophical questions. You have probably dealt with it in the context of the relationship between disarmament and development. I have sat in any number of those debates and found how difficult it is because words do not always mean the same thing as used by the speaker and by the audience.

The general run on that one is that development by those who are not gallowing that particular field closely is translated in the mental equipment by most observers into foreign aid. That is not what it means either by the Group of 77 who are using it now, increasingly, by the people working in the development area. It frankly means the expectation of growing exchange freed up from barriers and even with systems of preferences for those who have been historically deprived by

[Translation]

chose impossible, nous devrions nous efforcer, dans le cadre du régime de non-prolifération, d'appuyer les efforts de l'Agence internationale de l'énergie atomique.

M. Wenman: Merci.

Le président: Merci.

And now Mrs. Appolloni, the Parliamentary Secretary to the Minister of National Defence.

Mme Appolloni: Merci, monsieur le président.

Professeur, je tiens à vous remercier pour les commentaires que vous avez faits au sujet des diplomates canadiens. J'espère que bon nombre des employés du ministère des Affaires extérieures liront notre procès-verbal, car cela leur remontera peut-être un peu le moral. Je suis d'accord avec vous, je trouve que nos diplomates sont les meilleurs qui soient.

A la page 3 de votre mémoire, vous dites:

La part des dépenses consacrées aux armements a cependant commencé à décroître, en partie à cause du déclin des autres secteurs de l'économie, et peut-être également en partie à cause de la croissance de notre insécurité et de nos craintes au fur et à mesure que nos aspirations économiques deviennent moins hautes, voire désespérantes.

Professeur, pourriez-vous nous fournir quelques explications supplémentaires au sujet des rapports qui existent, selon vous, entre les dépenses consacrées aux armements et les pressions économiques? Ce serait là ma première question.

Deuxièmement, vous avez parlé de l'augmentation de l'insécurité et des craintes, et notre Comité a déjà eu l'occasion de discuter de ces mêmes questions. Il a été dit que notre perspective canadienne fait qu'il nous est difficile de concevoir la sécurité dans le contexte qui s'applique à des pays qui diffèrent du nôtre de par leur histoire, leur géographie, etc. La question que je me pose est la suivante: quelle part de cette insécurité est réelle, et laquelle est imaginaire? Voilà donc les deux questions que je voulais vous poser: les liens qui existent entre les pressions économiques et les armements . . .

M. Sigler: Ces questions sont tout simplement philosophiques. Pour ce qui est des rapports qui existent entre le désarmement et le développement, j'ai assisté à de très nombreux débats au cours desquels on en a discuté, et j'ai trouvé qu'il était très difficile de progresser, car même si l'orateur et le public utilisent les mêmes termes, ceux-ci ne revêtent pas le même sens pour tout le monde.

La remarque que je ferai, c'est que lorsque l'on constate du développement dans un secteur qui n'est pas typique du pays en question, on s'imagine tout de suite qu'il s'agit d'aide étrangère. Mais le groupe des 77 qui s'en sert et les gens qui travaillent dans le domaine ne seraient pas d'accord. Tout ce que cela signifie, c'est que certains obstacles aux échanges ont été supprimés et que certains qui ont été privés de ces marchés y ont maintenant accès. D'ailleurs, c'est à cela que revient le débat Nord-Sud.

[Texte]

access to markets. That is, in effect, what that North-South debate is really all about.

What I am simply saying, I tried to relate it to the larger psychological question of the expectations about the future. If, in fact, you think the future will be characterised by increased conflict, by confrontation, you begin to take actions in the present of emphasising the behaviour and the investment in resources which, in my view, tends to reinforce the likelihood of that occurring. That seems to me the great problem we are going through, after what has been this quarter century of the greatest expansion in goods and services, the production of these, in planetary history. Much of the debate has been on relative sharing, whether it is inside this country, between social classes, or between regions in this country; that is what it has all been about.

The same thing is true, and Canadians ought to have great insight into this question about the prospects for things getting better and how that affects the behaviour in the present because we have benefited enormously from the change that has occurred. It is now over for a host of reasons having to do with whether there are ecological limits to growth, a whole range of questions, that mean we are not going to sustain these extraordinary levels of growth which characterized the last 25 years.

What I was simply saying is that we lack a vision in that to give confidence to people as to what their future stake is going to be in those changes. When we lack that vision then I think we see people falling back on the language, particularly those who are in the privileged positions. Well, I am going to build up the investment in the police, domestically; I am going to build higher walls around my residential area—all of these kinds of things. And we can see that now happening, it seems to be, internationally as well.

• 1245

There is a wonderful line in *The New York Times*, in an editorial, right after the Israeli nuclear raid on Bagdad, which it condemned severely. The comment said:

The conduct practised and condoned by the strong invariably shapes the ambition of the weak.

It seems to me that is a profound insight into the nature of the problem we are now going through. All of the signals the Reagan administration is giving to the rest of the world are in fact that your reliance should really be on military arms and nuclear weapons as indicators of strength and defence. If I were a rising OPEC power, I would draw quite the wrong lessons, in my value terms, from that, and it is that which I was alluding to, that I think we are in a particularly serious business. I do not want to say that the problem of the last quarter century was all that bad, but I think the problem that is coming up is going to be a lot worse.

Mrs. Appolloni: Professor if I may, you referred to the Iraqi power station that was bombed by the Israeli, and coming back to this idea of insecurity, either contrived or real, we have

[Traduction]

J'ai tout simplement essayé de rattacher cela à la question psychologique plus vaste des attentes des gens pour l'avenir. Si vous pensez que l'avenir sera caractérisé par des conflits de plus en plus fréquents, vous commencez à prendre des mesures et à investir vos ressources en conséquence, ce qui a tendance à augmenter la probabilité que ce que vous craignez adienne. C'est là, il me semble, le grave problème auquel nous nous trouvons confrontés à l'heure actuelle, suite à un quart de siècle qui a connu l'expansion et la production les plus importantes des biens et services de toute l'histoire. Le gros du débat a été axé sur le partage, que ce soit à l'intérieur du pays, entre classes sociales différentes, ou entre les différentes régions du pays. C'est là la question essentielle.

Les Canadiens devraient davantage songer aux perspectives d'amélioration et à l'incidence que cela pourrait avoir sur leur comportement actuel, car nous avons beaucoup bénéficié des changements qui ont eu lieu jusqu'à présent. Mais les temps sont révolus, et ce à cause de tout un tas de facteurs, comme les limites écologiques à la croissance, etc. Cela signifie que nous ne pourrions plus maintenir le niveau de croissance extraordinaire qui a caractérisé les 25 dernières années.

Ce que je veux dire par tout cela, c'est que nous devrions renforcer la confiance des gens au sujet des perspectives d'avenir que leur offriront ces changements. Sans cette prévoyance, nous verrons les gens reculer, notamment ceux qui occupent des places privilégiées. Et bien, je vais renforcer la police, au plan intérieur; je vais faire élever des murs pour protéger ma résidence, et autres mesures de ce genre. Et c'est ce que nous voyons se produire, je crois, au plan international.

Dans un éditorial du *New York Times*, publié à la suite de l'attaque par les Israéliens de la centrale nucléaire de Bagdad, qu'il condamne en termes sévères, j'ai trouvé cette phrase remarquable:

La conduite adoptée et acceptée par les forts détermine invariablement la mission des faibles.

Cela me paraît révélateur de la nature profonde du problème que nous vivons actuellement. Ce que l'administration Reagan fait clairement comprendre au reste du monde, c'est qu'on ne peut se fier, pour affirmer sa force et assurer sa défense, qu'à l'appareil militaire et aux armes nucléaires. Si j'appartenais à l'un des États de l'OPEP, en pleine croissance j'en tirerais une leçon, mais pas la bonne, et c'est de cela que je voulais parler, car nous nous trouvons dans une conjoncture particulièrement grave. Le dernier quart de siècle n'a peut-être pas été si éprouvant, mais ce qui va venir est bien pire.

Mme Appolloni: Vous parliez, monsieur le professeur, de la centrale irakienne bombardée par les Israéliens, et je voudrais, si vous le permettez, revenir à cette idée d'insécurité, réelle ou

[Text]

been told that that particular power station was "well policed" by the atomic experts and yet the Israelis felt that it was a threat, an immense threat. In your opinion, why did they bomb it?

Mr. Sigler: Well policed... when it is a research reactor and not a power reactor. There are two questions there. One of the things about the non-proliferation regime in terms of adherence to the NPT and the treaty is that all you have to do is denounce that with three months' notice. From the Israeli point of view on security, the ability to renounce... Nothing had happened. I think this is quite true and that Begin made an enormous mistake, for whatever reasons, in talking about the imminence of the acquisition of Israeli nuclear weapons. This was clearly not true, in that sense. How well policed we are on the changes, in terms of inspection, I think the International Atomic Energy Authority would say they are not satisfactory at all. They did not want to see the International Atomic Energy Agency undermined by the Israeli attack that we cannot rely on you at all, therefore we must rely on our own self-defence. It seems to me the answer to that is to strengthen the International Atomic Energy Authority.

The other question is that a three-month denunciation is not much of a guarantee. I am under no illusions that the Iraqis were on a program of the acquisition of nuclear weapons. It was much farther down the line than Mr. Begin, acting in the heat of an election campaign, I think, was willing to concede. I think the timing was terrible and precisely in this sense that, once having done that on the reliance only on self defence, the little credibility that we already have on building international institutions has been greatly weakened. That is one of the things the Reagan administration is also contributing to, the weakening of the little that we already have to count on in these international institutions. And I am saying that one of the great merits of the Canadian approach up to now has been to recognize that those international institutions are fragile, but let us keep at it rather than going back to the position that all we have is self-defence.

Mrs. Appolloni: I have the potential to go on all day, Professor, but I know my time is up.

The Chairman: May I just interject one question.

One of the recommendations you would like to see this committee take would be that Canada would call for the strengthening of atomic energy.

Mr. Sigler: Yes.

The Chairman: So that the weak would not feel insecure and feel that they have to do the kind of action that they have taken?

Mr. Sigler: Let me be clear about my remark about Canadian diplomats. When I wrote the report for the Secretary of State on this experience, namely, just that I learned a lot and in my advanced years I found that a nice contribution and thank you very much and how impressed I was, one of the

[Translation]

feinte; vous nous avez assurés que cette centrale était soigneusement contrôlée par les spécialistes de la recherche atomique, mais cela n'a pas empêché les Israéliens de se sentir gravement menacés. A votre avis, pourquoi l'ont-ils bombardée?

M. Sigler: Soigneusement contrôlée... oui, s'il s'agit d'un réacteur de recherche, mais non d'une centrale nucléaire. Ce sont deux questions qui se posent ici, l'une porte sur l'adhésion au Traité de non-prolifération, et aux termes du traité, il suffit de donner un pré-avis de trois mois pour le dénoncer. Cette possibilité de retirer son adhésion est, du point de vue israélien sur la sécurité... rien ne s'est produit. Je pense que ceci est tout à fait vrai et que Begin a commis une grave erreur, quelles qu'aient été ses raisons, de parler de l'imminence de l'acquisition, par Israël, d'armes nucléaires. Ceci n'était, de toute évidence, pas vrai en ce sens. En ce qui concerne l'information que nous avons des changements, et les possibilités d'inspection, l'Agence internationale de l'énergie atomique vous dirait, je crois, que ces mesures ne sont pas du tout satisfaisantes. Mais on ne voulait pas déduire de l'attaque israélienne que ces mesures n'étaient pas fiables, et que chacun doit se préoccuper de sa propre défense. Le remède, à mon avis, c'est de renforcer l'autorité de l'Agence internationale de l'énergie atomique.

Il faut bien reconnaître que la possibilité de se retirer d'un traité avec un pré-avis de trois mois n'offre pas une grande garantie. Je n'ai pas d'illusions sur les Irakiens, et suis certain qu'ils étaient en voie d'acquiescer des armes nucléaires, à beaucoup plus long terme, peut-être, que M. Begin, pris dans le tourbillon d'une campagne électorale, n'était disposé à le reconnaître. Le moment de l'attaque me paraissait fort mal choisi, et ce précisément parce que, en invoquant l'auto-défense, le faible crédit que nous accordons aux institutions internationales s'est encore trouvé considérablement réduit. C'est une des choses à laquelle l'administration Reagan contribue également, à savoir l'érosion de ce qui nous semble sûr dans les institutions internationales. Mais j'affirme que l'un des grandes mérites de l'attitude canadienne jusqu'à présent, c'est que tout en reconnaissant le caractère fragile de ces institutions internationales, on considère qu'il vaut mieux se raccrocher à elles que de se retrancher dans l'auto-défense.

Mme Appolloni: Je pourrais vous poser des questions toute la journée, monsieur le professeur, mais je sais que le temps presse.

Le président: Puis-je poser une simple question?

Vous voudriez que ce comité recommande, entre autre, que le Canada demande le renforcement de l'énergie atomique.

M. Sigler: Oui.

Le président: Afin que les faibles ne se sentent pas livrés à leurs propres moyens, par manque de sécurité?

M. Sigler: Permettez-moi de préciser ce que j'ai dit à propos des diplomates canadiens. Lorsque j'ai écrit le rapport sur cette expérience pour le Secrétariat d'État, cette expérience m'a beaucoup appris, et, à mon âge, c'est un apport précieux, dont je vous remercie beaucoup. L'un des membres le les plus

[Texte]

reactions was quite interesting from a senior member of the delegation: Do not tell us, tell your friends. And it is precisely in this sense that what we are talking about is the relative investments in perception. And it is precisely in the sense that what we are talking about is the relative investments in perception, I think at the level of the government of this country, the Parliament, and its publics, is that we are not providing enough of the signals and support to move in certain directions where there already is an established expertise, such as the question of the International Atomic Energy Authority. There is nothing wrong; if you go there, as I did last summer, and interview the director, he sees the Canadian Mission in Vienna as one of his most important backers. On the other hand, there is a relatively small investment that Canada is paying for the development both of sending the technicians as well as hiring of those staffs.

• 1250

I think it is in the same sense about the arms control and disarmament effort of this government. That is a really modest operation in the Pearson Building.

What I am really trying to say is the quality of the people is far in advance of the support that is given it either in the money terms or in public awareness. Our real problem in Canada is that, if something happens occasionally like this, we have these hearings, we suddenly discover the issue, talk about it and say that External Affairs has got to do more. The missing ingredient is that External Affairs is already doing a lot and that we ought to be a great deal more aware. And then we have a message back the other way that Canada is not as far removed from these issues as I think we see it so often, but that we then identify incrementally the areas where there is substantial political support for arms control and disarmament—but not at the expense, as I was trying to say, that we are going to cut the defence budget and somehow transfer it to the arms control and disarmament area. I just do not think things work that way. I do not think the Group of 77 ever thought that western countries were going to cut their arms budget, or the Soviet Union, and give the money as foreign aid. That idea is debated over and over again, and it was never even part of the agenda, except that that is what often happened.

The Chairman: Thank you. Last is Mr. McRae.

Mr. McRae: Thank you, Mr. Chairman. I have found this a most enlightening dissertation; and I must say, as the member from Thunder Bay and especially from Fort William, I am immensely proud that our most famous son has endowed this school and brought you here. I have to say that as a local.

There are so many things I would like to discuss. I certainly have had some very strong feelings, for instance, at Mr. Trudeau's dissertations around 1975, 1976, when we might very well have anticipated the kind of problems that we have gotten into, the slowing of growth and all of the things that this meant, could well have been prepared for. I remember as a high school principal coming to the point where we did not

[Traduction]

âgés de la délégation a eu cette réflexion intéressante; il m'a dit: ne le dites pas à nous, dites le à vos amis. Et c'est précisément dans ce sens que nous parlons des perceptions. Et c'est précisément du fait que ce dont nous parlons, ce sont les investissements relatifs dans le domaine de la perception au niveau du gouvernement de notre pays, du Parlement et de son public; et c'est également le fait que nous ne montrons pas suffisamment d'appui pour nous diriger dans certaines directions où il y a déjà des experts reconnus, comme, notamment, au sein de l'Agence internationale de l'énergie atomique. Rien ne vous empêche, comme je l'ai fait l'été dernier, d'aller là et d'interviewer le directeur; il considère la mission canadienne à Vienne comme l'un de ses plus importants appuis. Par contre, le Canada envoie relativement peu de techniciens et n'en embauche pas beaucoup non plus.

Je pense qu'on peut dire la même chose pour ce qui est du contrôle des armements et de l'effort de désarmement du Canada. Nos efforts sont plutôt modestes.

En fait, je veux dire que la qualité des personnes en cause dépasse de beaucoup l'appui qu'on leur donne, que ce soit sur le plan financier ou sur le plan de la sensibilisation du public. Au Canada, notre problème réel, c'est que, si quelque chose de ce genre se produit, à l'occasion, nous tenons alors des audiences, nous découvrons subitement le problème, en parlons et déclarons que le ministère des Affaires extérieures doit faire davantage. Ce qui nous échappe, c'est que ce ministère fait déjà beaucoup et que c'est à nous d'être davantage sensibilisés sur la question. Ensuite, on reçoit le message inverse, selon lequel nous identifions graduellement des domaines où il existe un appui politique important pour le contrôle des armements et le désarmement, appui qui ne consiste pas à réduire le budget de la défense et à le transférer en quelque sorte à la question du désarmement. Cela ne marche pas comme ça. Je ne pense pas que le groupe des 77 ait déjà pensé que les pays de l'Ouest allaient réduire leur budget de la défense, ou l'Union soviétique, et se servir des fonds pour donner de l'aide à l'étranger. Cette question fait l'objet de moult débats, mais n'a jamais fait partie d'un ordre du jour, malgré les apparences.

Le président: Merci. La dernière personne sur la liste est M. McRae.

M. McRae: Merci, monsieur le président. Cet exposé m'a appris beaucoup de choses et je dois dire que, en tant que député de Thunder Bay et de Fort William, je suis très fier que l'un de nos plus célèbres fils ait créé cette école et vous ait amené ici. Je dis cela en tant que résident local.

Il y a tellement de choses dont je voudrais discuter. Les exposés de M. Trudeau des années 1975 et 1976 m'ont laissé une vive impression, années où nous aurions pu anticiper le genre de problèmes où nous nous trouvons à l'heure actuelle. En effet, on aurait pu se préparer au ralentissement de la croissance, et à tout ce qui s'ensuit. En tant que principal d'une école secondaire, je me rappelle l'époque où nous

[Text]

have any more students coming and we had to cut back and there was great consternation in that field for a long time. They could very well have foreseen it and started talking about alternative approaches to the thing. I think that is tremendously important in a larger sphere.

I would like to go back to this historical thing because I think it is tremendously important. You use the term "step level change", and I guess the greatest fear I have today, and I think a lot of us have, is that the people who are directing the military build-up, the military itself, wherever it is coming from, do not understand the significant difference between a nuclear war, or the whole nuclear age, as opposed to World War I or World War II or whatever. Is it your observation that my fears are well grounded, or do you believe that there is a sense among the people—and I am not talking about the Reagan administration particularly, because I think this is an anomaly that is just very disturbing—but that there is a sense in the military itself, the people responsible, of this step level change?

Professor Sigler: I think that is a fascinating question. My own experience is that that debate goes on in as intense and realistic way within the military and that we would make a grave mistake to also create a stereotype called "the military mind".

The military mind is, frankly, in my own experience, more likely to be held by university professors and defence intellectuals than it is by serving military officers. I think one of the great weaknesses of the American system is that it has given too much power to university professors, both in terms of the national security adviser to the White House and also in the Pentagon, precisely because they get carried away with the sheer power of their intellectual fabrications, which are not tempered by the realities of experience. So I do not see that so much, actually, as the generals in command—although, having said that, there are generals like that. I used to work for Curtis Lemay.

• 1255

But I think it would be a terrible mistake to take the Strangelove fiction and think it accurately describes the situation. The great contribution to that whole international debate, by this country, was made by General Burns, who was the most eloquent on the theme just brought up. When he received the Pearson Medal last October, in his careful remarks he made the observation that in all his military life he had been trained that the primary function of the military was to protect the civilian population, and that is what his career calling was to do. In 1945, when he took a look at the advent of nuclear weapons, he came to the conclusion that it was no longer ever possible to serve his career calling, because nuclear weapons could not protect civilian populations. That was the kind of change that reoriented all his thinking into playing the subsequent roles that he did for this country, and for the international community, as peacekeeper and as a leading arms control negotiator.

[Translation]

n'avions plus d'inscriptions et où nous avons dû faire des réductions de personnel, ce qui a occasionné, pendant bien longtemps, la consternation générale dans ce domaine. Or, cela aurait pu être prévu et on aurait pu songer à d'autres approches à ce sujet. Et si l'on reprend cet exemple à une plus grande échelle, c'est encore plus important.

J'aimerais revenir à l'expérience passée, parce que j'estime que c'est très important. Vous utilisez l'expression: «changement graduel», et je crois que notre plus grosse crainte, à l'heure actuelle, c'est que ceux qui dirigent la prolifération des armes, quelle que soit leur provenance, ne comprennent pas l'importance de la différence qui existe entre une guerre nucléaire, ou l'ère nucléaire, et la Première ou la Seconde Guerre mondiale. Mes craintes sont-elles justifiées, d'après vous, ou pensez-vous que les gens ont le sentiment—et je ne parle pas du gouvernement Reagan en particulier, car je pense que c'est une anomalie ennuyeuse—que les chefs militaires eux-mêmes ou que les responsables ont l'impression de ce changement à un palier différent?

M. Sigler: C'est une question très intéressante. Les militaires discutent de cette question d'une manière intense et réaliste et, d'après moi, ce serait une grave erreur de créer également un stéréotype appelé: «l'esprit militaire».

D'après moi, ce sont les professeurs d'université et les intellectuels de la défense qui ont l'esprit militaire, plutôt que les officiers de l'armée. Je crois que l'une des plus grandes faiblesses du système américain, c'est qu'il a donné trop de puissance aux professeurs d'universités, qu'ils soient conseillers pour la sécurité nationale à la Maison Blanche ou au Pentagone. En effet, ces professeurs se laissent emporter par la puissance de leur raisonnement intellectuel, qui n'est pondéré par aucune expérience pratique. Donc je ne vois pas cela tellement, comme un général en poste de commandement, bien qu'il y ait aussi des généraux comme ça. J'ai déjà travaillé pour Curtis Lemay.

Mais je crois que ce serait une terrible erreur de penser que la fiction du genre Dr Strangelove puisse décrire la situation réelle. Au Canada, c'est le général Burns qui a le plus contribué au débat international, et c'est lui qui s'est montré le plus éloquent sur le thème en question. Lorsque, en octobre dernier, il a reçu la médaille Pearson, il a fait remarquer que tout au long de sa carrière, on lui avait dit que le principal but d'un militaire c'était de protéger la population civile, et c'était donc son objectif. Or, en 1945, lorsqu'il a commencé à examiner la possibilité d'utiliser des armes nucléaires, il en était venu à la conclusion qu'il ne pouvait plus assumer ses obligations, étant donné que les armes nucléaires ne pourraient pas protéger les populations civiles. C'est l'élément qui lui a fait changer de ligne de pensée et jouer un nouveau rôle pour son pays et pour la population internationale, comme «protecteur» de la paix et principal négociateur du contrôle des armements.

[Texte]

So, whenever anybody comes up to me with the military mind, then I just try General Burns, and look at him and his views. He is not unique to Canada. The same kinds of people can be found, I think, within all the military establishments. I do not know the Soviet one directly, but I suspect that it is also there.

You are undoubtedly aware of the Centre for Defense Information; you probably have seen their things. The motto at the beginning—and, after all, look at the staff, it is two rear admirals and a retired marine major-general—their statement is:

The Centre for Defense Information supports a strong defence but opposes excessive expenditure on forces; believes that strong social, economic and political structures contribute equally to national security and are essential to the strength and welfare of our country.

That is the kind of motto around which my own remarks are really centred. I think the nuclear thing is extraordinarily grave. I think there are many military people who also recognize it, and who are quite interested in arms control and disarmament. This did not come out of a grass roots political movement somewhere that was thundering against the unrealities of those at the centre. That is too simple-minded.

Mr. McRae: We have had a great deal of discussion about destabilizing, about the two superpowers tending to destabilize themselves, rather than seeing security on both sides as being a great advantage. There was a statement made by someone the other night who said that the two superpowers tend to enjoy the situation where the other guy is feeling unstable, rather than seeing the other fellow's stability as contributing to your stability. It is like secure people who work well together, but if there is someone insecure that throws insecurity into the whole situation. I do not know whether you agree with this, but is there something that could be done to bring out this notion of the importance of mutual stability as being kind of the essence of the whole thing?

Professor Sigler: It seems to me that what drives the consideration now is not the concern with this but simply the process of technological innovation itself. We have to ask ourselves, in this whole armament buildup, whether or not it is not the nature of our investments in R&D, the whole way that we direct the engineering talents into this arena of the drawing boards. And that it is increasingly of that de plus en plus nature rather than the security *problématique* itself between the two which on both sides is really driving the arms race. The example seems to me to be fascinating to the contrary because so much is said about the economic spin-off for military R&D. To be sure there is spin-off; there would be a great deal better spin-off from actual investment originating in civilian R&D. We have one great example, namely Japan, as an illustration of what in fact happens when there is a distortion and misdirection of resources exclusively into one sector. So I think what has to be looked at the most seriously is exactly this continuing investment in military R&D, in which the American proportion is far too high.

[Traduction]

Donc, lorsque je me retrouve en face de quelqu'un qui a l'esprit militaire, je songe au général Burns et écoute son point de vue. Il n'est pas unique au Canada. On peut trouver le même genre de personne parmi tous les effectifs militaires. Je ne connais pas directement l'armée soviétique, mais j'imagine qu'on peut en trouver là également.

Vous connaissez sans doute le centre des renseignements sur la défense, et avez probablement vu leurs documents. Voici leur devise:

Le Centre des renseignements sur la défense appuie le concept d'une forte défense mais s'oppose à toute dépense ou force excessive; il estime qu'une forte structure sociale économique et politique contribue à part égale à la sécurité nationale et est en fait essentielle à la force et au bien-être de notre pays.

C'est le genre de devise sur laquelle mes propres remarques se fondent. Je pense que la question nucléaire est extrêmement grave. Et je crois que nombre de militaires le reconnaissent et s'intéressent au désarmement et au contrôle des armements. Il ne s'agit pas simplement d'un mouvement politique de la base s'opposant à l'édélisme des personnes du centre. Ce serait trop simple.

M. McRae: Nous avons beaucoup parlé de déstabilisation, des deux superpuissances qui tendent à se déstabiliser, plutôt qu'à voir la sécurité des deux côtés comme un avantage net. L'autre soir quelqu'un a dit que les deux superpuissances semblent favoriser les situations où l'autre se sent instable, plutôt que de voir la stabilité de l'autre comme élément contribuant à sa propre stabilité. C'est comme si vous preniez des personnes sûres d'elles, qui travaillaient bien ensemble, mais si l'une d'elles n'a pas confiance en ses possibilités, cela jette une incertitude sur l'ensemble de la situation. Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec ça, mais peut-on faire quelque chose pour prouver que la stabilité mutuelle est le point clé de l'ensemble?

M. Sigler: Je crois que pour le moment on ne se préoccupe pas de cela mais tout simplement des progrès technologiques eux-mêmes. Dans cette course aux armements, il faut se demander si elle n'est pas attribuable à la nature de nos investissements en recherche et en développement, à la manière dont nous orientons nos ingénieurs dans cette sphère. Et c'est en fait cette tendance qui, des deux côtés, mène la course aux armements, plutôt que la question de la sécurité. Au contraire, l'exemple me semble fascinant, car on parle tellement des retombées économiques de la recherche et du développement dans le domaine militaire. Les retombées seraient bien meilleures si les investissements provenaient de la recherche et du développement effectués dans le domaine civil. Le Japon, par exemple, illustre ce qui se produit lorsqu'on dirige uniquement les ressources dans un seul secteur. Donc, d'après moi, il faut examiner l'investissement permanent dans la recherche et le développement en matière militaire, domaine dans lequel la part américaine est bien trop élevée.

[Text]

• 1300

Mr. McRae: This is my last question. Another great concern is, as I mentioned earlier, what the Reagan administration has brought to the world, and your remarks I accept. The question arises in my mind. For instance, we talked about a nuclear-free zone. This is certainly only one of the things we are going to consider in this committee, whether we actually agree to it or do not agree to it. But is there a danger that this approach, which I tend to support, would again push this peculiar administration—and I would have to think they are peculiar—into reacting in the wrong way, or are there ways we can deal with this? I am sure there are elements in that administration that are reasonable and so on, and it seems to me that in saying that we want a nuclear-free zone there is a danger in destabilizing those elements that would tend to be more stable. Perhaps I am not expressing it well, but I am trying to find some way around not strengthening what I consider almost a lunatic fringe within parts of that administration. Maybe that is expressing it a little too strongly, but how would you approach this problem of dealing with and reinforcing those more stable elements?

Mr. Sigler: Let me just take the question of a nuclear-free zone. I am part of that group of 78 who signed that although I disagreed with Andy Erewin on that element of the nuclear weapon-free zone but let my signature stand simply because I thought it was a way of opening a debate which you had eloquently amorcé earlier this morning on that whole issue. What bothers me about it is that you get all the focus on that with the idea that at least I am doing something, rather than all of the implications of it as part of a complex web of things on which you are now raising the question of what is the American reaction—to dismiss Canada in the future because it took a posture, for whatever reasons, but largely, it seems to me, of a political nature.

I do not know what a nuclear weapons-free zone means which is why I think that is essentially contentless. I know what it means in the context of Latin America under an existing international treaty. If in fact that is what it means, we have a great deal more sovereignty protection to do in the Arctic if we were ever to make that meaningful, which means that it is not even a transit zone for anybody else's nuclear weapons. Then you are into all kinds of questions: what is the nature of the strategic stand-off between the Soviet Union and the United States; in fact what role does the Arctic play; is it stabilizing or destabilizing? The answers, to me are not obvious. I would want to go through a long process.

If it simply meant—and I think this is what is being said—that Canada renounces its own possession—and you submit that with weapons we have already done it, we are in the phase-out period—and if that is all that was all that was meant by it in making people publicly aware of it, fine, but I would not call it a nuclear weapons-free zone which carries a much larger context to it. But to simply say that we are

[Translation]

M. McRae: Voici ma dernière question: Comme je l'ai mentionné au préalable, le gouvernement Reagan nous donne de grosses inquiétudes. Nous avons parlé par exemple de zones dénucléarisées. C'est certainement un élément que nous allons étudier à ce comité, que nous soyons d'accord avec le principe ou non. Mais y a-t-il un risque que cette approche, que j'aurais tendance à appuyer, pousse à nouveau le gouvernement Reagan à réagir de la manière inverse, ou y a-t-il d'autres manières de traiter cette question? Je suis sûr qu'il y a dans ce gouvernement des éléments raisonnables et nous risquons peut-être, en disant que nous voulons une zone dénucléarisée, de déstabiliser ces éléments. Je ne m'exprime peut-être pas bien, mais j'essaie de trouver un moyen de ne pas renforcer l'élément lunatique, dirais-je, de ce gouvernement. Peut-être est-ce une expression trop forte, mais comment aborderiez-vous le problème consistant à traiter avec ces éléments plus stables et à les renforcer?

M. Sigler: Puis-je parler de la zone dénucléarisée? Je fais partie du groupe des 78 qui ont signé le document bien que je n'étais pas d'accord là-dessus avec Andy Brewin, mais j'ai quand même signé parce que j'ai pensé que c'était le moyen d'ouvrir le débat que vous aviez amorcé ce matin avec tellement d'éloquence sur toute la question. Ce qui m'ennuie, c'est que l'on se concentre là-dessus en se disant qu'au moins on fait quelque chose, plutôt que de se concentrer sur les répercussions d'une telle solution dans le cadre d'une trame complexe au sujet de laquelle vous vous demandez: «Quelle est la réaction américaine, rejeter le Canada à l'avenir parce qu'il a pris une position politique».

Je ne sais pas ce que l'on entend par une zone non nucléarisée, et c'est la raison pour laquelle je pense que ce n'est pas satisfaisant. Je sais ce que cela veut dire en Amérique Latine, dans le cadre du traité international actuel. Si en fait cela veut bien dire cela, nous devons davantage protéger notre souveraineté dans l'Arctique, si on veut donner tout son sens à cette expression selon laquelle l'Arctique ne pourrait même pas servir de zone de transition à un autre pays, concernant ces armes nucléaires. On peut alors se poser toutes sortes de questions: Quelle est la nature de la position stratégique actuelle entre l'Union Soviétique et les États-Unis; quel rôle joue en fait l'Arctique; s'agit-il d'un rôle stabilisateur ou déstabilisateur? Les réponses sont loing d'être évidentes. Il faudrait passer par un long processus.

Si cette expression voulait tout simplement dire que le Canada renonce à ses propres possessions et vous êtes d'accord que nous l'avons déjà fait, nous sommes dans la période transitoire, si c'était là tout ce que cela voulait dire et qu'il suffisait de le rendre public, c'est parfait. Mais dans ce cas-là, je n'appellerais pas cela une zone dénucléarisée, expression qui a une autre dimension beaucoup plus vaste. Mais le simple fait

[*Texte*]

off-limits in some way would be a posture if in fact we did not have the capability to do something about it.

Mr. McRae: Would you attack—?

The Chairman: I am sorry because I am losing quorum.

Mr. McRae: I just wanted an answer to the last part. How do we approach the Reagan administration?

The Chairman: Okay.

Prof. Sigler: Let me just add my last element to that. The Reagan administration has sent a peculiar delegation to New York. Reagan administration has sent up a peculiar delegation to Europe.

• 1305

One of the things I learned by having still some access back to my former friends in the foreign service of the United States was precisely the enormous respect with which they hold the Canadian delegation for its real expertise on this question, on all of these questions; that in fact many times they, in the Barton group, contrary to our stereotypes of what might happen, are in fact listening—and are worried about how it gets done. They sense their own clumsiness in ways. Now, I am talking about just at the working level. The cues which are coming from Washington are not like that.

George Bundy gave a very important speech to the Council of Inter-American Affairs while I was in New York in November, which everyone ought to read. He said, reflecting on all of his experience in Canadian-American relations, that the one thing that had turned out, over and over again, to be a lesson, which he did not appreciate at the time, was: when we adopt a position and Canada supports us, we can have some confidence we are on the right track; if, on the other hand, we are on a position which the Canadians do not like, we had better think about it twice and three times.

He said, now, they do not like that in Washington but it is the reflection of my twenty years of having done this.

Now, that is an extraordinary statement. As I say, there was more awareness at the working level that, having been sent in from the university community, again the classic technique, that they can make these speeches, which get reported in *The New York Times* are fulfilling a domestic political function, which is the aim of the Reagan administration, but they still have some responsibility for being effective and influential in the UN and they know they do not have it and the Canadians do. There is a basis there for co-operation which gives us a role of influence.

I do not want to exaggerate it. It is still the UN. On the other hand, I do not want to throw that away; it is important and, in the context of the UN Special Session, it is quite important.

Mr. McRae: Thank you.

[*Traduction*]

de dire que nous sommes en dehors des limites constituerait dans une certaine mesure une prise de position, si en fait nous ne sommes pas capables d'y faire quelque chose.

Mr. McRae: Seriez-vous prêt à attaquer... ?

Le président: Désolé mais il n'y a plus de quorum.

Mr. McRae: Je voulais simplement une réponse à la dernière partie de la question. Comment aborder le gouvernement Reagan?

Le président: D'accord.

Mr. Sigler: Puis-je donner mon dernier élément? Le gouvernement Reagan a envoyé une étrange délégation à New York. Le gouvernement Reagan a envoyé une étrange délégation en Europe.

J'ai notamment appris, en gardant le contact avec mes anciens amis du service extérieur des États-Unis, l'énorme respect qu'ils avaient pour la délégation canadienne, à cause des connaissances qu'elle a sur cette question et sur ce domaine. J'ai également appris qu'en fait, contrairement à nos stéréotypes du comportement américain, les membres du groupe Barton écoutent et s'inquiètent de la manière dont les choses se déroulent. Ils s'aperçoivent de leur propre maladresse. Je ne parle que du niveau exécutif. Les individus qui viennent de Washington ne sont pas comme cela.

Pendant que j'étais à New York, en novembre, George Bundy a prononcé devant le Conseil des questions inter-américaines, un discours très important que tout le monde devrait lire. Réfléchissant à son expérience dans le domaine des relations canado-américaines, il a dit que la leçon qu'il avait retenue, même s'il ne l'avait pas appréciée à l'époque, était la suivante: lorsque nous adoptons une position et que le Canada l'appuie, nous pouvons être sûrs que nous sommes sur la bonne voie. Si, par contre, nous adoptons une position que les Canadiens n'aiment pas, il vaut mieux que nous y réfléchissions à deux fois.

Il a dit qu'à l'heure actuelle, Washington n'aimait pas cela, mais c'est pourtant ce qu'il avait fait pendant 20 ans.

Je trouve que c'est une déclaration fantastique. Comme je le dis, le niveau exécutif était plus conscient, venant de l'université—une fois de plus la technique classique—de pouvoir faire ce genre de discours, dont on fait rapport dans le *New York Times*, et qui remplit les fonctions politiques nationales, ce qui répond aux objectifs du gouvernement Reagan. Toutefois, ces personnes doivent quand même être efficaces et exercer de l'influence aux Nations Unies, ce qui n'est pas le cas actuellement, contrairement aux Canadiens. Il y a donc matière à coopération, ce qui donne un rôle d'influence à jouer.

Je ne voudrais pas exagérer. Ce sont encore les Nations Unies. Par contre, je ne veux pas non plus éliminer complètement cet élément; il est important, et dans le contexte de la session spéciale des Nations Unies, il est très important.

Mr. McRae: Merci.

[Text]

The Chairman: Thank you. As a matter of fact, Ambassador Barton will be our witness on Monday night so I hope those who mentioned his name will be there.

Professeur Sigler, merci infiniment.

AFTERNOON SITTING

• 1540

Le président: Nous revenons cet après-midi à notre programme initial avec MM. Alcock Newcombe, qui nous présentent un point de vue assez proche de celui du professeur Regehr que nous avons entendu l'autre soir.

As I said earlier, Professors Alcock and Newcombe may have points of view that may be close—I hope that I will be in error in saying this—to those of Professor Regehr. Am I wrong? If you say I am wrong, then I will correct myself.

Mr. Norman Z. Alcock (Director, Canadian Peace Research): I think so.

The Chairman: Do you think so that I am wrong or that I am right?

Mr. Alcock: I think so you are right.

En effet, leurs recherches consistent non pas en études militaro-stratégiques ordinaires sur l'équilibre des forces mais en analyses centrées sur le problème de la paix. Contrairement donc à l'analyse stratégique classique qui cherche à fixer la conduite à tenir à l'issue d'un examen exhaustif des capacités et de ce qu'il estime être les intentions de l'adversaire, nos invités de cet après-midi s'efforcent d'identifier les causes et les origines de la guerre de façon à ce que le mal puisse être attaqué à la racine. Pour reprendre les propos tenus par le professeur Middlemiss il y a bientôt huit jours, si l'analyse stratégique classique estime en général que les hommes sont armés parce qu'ils sont portés à se battre, nos interlocuteurs d'aujourd'hui appartiennent à un courant de pensée qui tend plutôt à partir du principe que les hommes se battent parce qu'ils sont armés.

M. Alcock, professeur d'études stratégiques à l'Université York, fondait, il y a quelque 20 ans, l'Institut Canadien de recherche sur la paix qu'il dirigea jusqu'à sa dissolution en novembre dernier à cause de difficultés financières. Il fait aussi partie du groupe consultatif auquel fait appel le ministère des Affaires extérieures. Il est l'auteur d'un nombre impressionnant d'articles et de publications, comme d'ailleurs notre second témoin.

M. Newcombe est l'un des trois codirecteurs de l'Institut de recherche sur la paix—Dundas qui publie *Peace Research Abstracts and Peace Research Review*. Sa principale activité depuis quelque temps consiste à essayer de perfectionner le tensiomètre qu'il a mis au point il y a cinq ans pour la réunion préparatoire de la session d'urgence de L'ONU sur le désarmement. Il fait aussi partie du groupe consultatif auquel fait appel le ministre des Affaires extérieures.

[Translation]

Le président: Merci. En fait, l'ambassadeur Barton va venir comparaître lundi soir; donc, j'espère que ceux qui l'ont mentionné seront là.

Mr. Sigler, thank you so much.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

The Chairman: This afternoon we are back to our initial program with Mr. Alcock and Mr. Newcombe; their outlook is quite close to that of Professor Regehr whom we heard the other night.

Comme je viens de le dire, les professeurs Alcock et Newcombe vont probablement nous présenter un point de vue assez proche de celui du professeur Regehr. Mais, ceci étant dit, est-ce que je me trompe en vous disant cela. Si je me trompe, il faut me le dire et je rectifierai.

M. Norman Z. Alcock (directeur de l'Institut canadien de recherche sur la paix): Effectivement.

Le président: Effectivement je me trompe ou bien est-ce que j'ai raison?

M. Alcock: Je crois que vous avez raison.

In fact, the research does not consist of ordinary military strategy studies on the balance of forces but of analyses focused on the problem of peace. Contrary to traditional strategical analysts who try to determine appropriate behaviour through exhaustive study of what they deem to be the adversary's capabilities and intentions, our guests this afternoon try to identify the causes and origins of war so as to attack it at its roots. To go back to what Professor Middlemiss said almost a week ago, while traditional strategical analysts generally feel that men are armed because they want to fight, our guests today belong to a school of thought which tends to work from the principle that men fight because they are armed.

About 20 years ago, Mr. Alcock, professor of strategic studies at York University, founded the Canadian Peace Research Institute which he directed until last November when it was dissolved for financial reasons. He also belongs to the advisory group which the Department of External Affairs calls on. He has written an impressive number of articles and papers, as has our second witness.

Mr. Newcombe is one of three co-directors of the Peace Research Institute—Dundas—which publishes peace research abstracts and peace research review. Recently, he has been mainly involved in trying to perfect the tensiometer he prepared five years ago for the meeting preliminary to the UN emergency session on disarmament. He also belongs to the advisory group which the Minister for External Affairs calls on.

[Texte]

Without any more delay, I will ask Professor Alcock to start first. He will be followed by Professor Newcombe. As you know—I have to repeat myself every time, but it is new for you—you are not here as witnesses but as guests of the committee. We thank you ahead of time for having accepted our invitation to share your views and to be ready to be questioned by any member of this committee who will be here this afternoon.

So Professor Alcock, we are listening.

Mr. Alcock: *Merci, monsieur Prud'homme*, and members of the committee.

I would like to outline for you a number of concrete proposals, as we have been requested to do for UNSSOD II. But before going over these proposals, I would wish to beg your indulgence and outline briefly the history of the present arms race, touching lightly on UNSSOD I and then giving you my recommended proposals in some detail.

I think there will be some details that will undoubtedly be repetitive to you, and I beg your indulgence for having to repeat them. But it seems important to me to have a setting for the kinds of proposals I wish to make.

The present arms race really began in 1945, as you know, with the atomic bomb. It really gained momentum in 1952 and 1953 when the two superpowers gained the hydrogen bomb, which again, as you know, had a thousand times the intensity of the atomic bomb and, therefore, an area of destruction a hundred times that of the atomic bomb.

• 1545

I use the word arms race, and perhaps I would be in slight disagreement with the witness this morning, Professor Sigler, who suggested there was not an arms race. I believe there is one, if not quantitatively, then at least qualitatively. In an arms race the two sides respond to one another, and qualitatively we find in the present arms race that the West, with the United States being the principal actor, leads in research and development for a weapon system. Then a few years later, the Soviet Union catches up, and then the West leads again and a few years later, the Soviet Union catches up.

I think that we have a difference from any previous arms race because previous to 1945, it was possible to defend a country. In World War II, Britain was a glorious example of that. I was in England at the time, with the RCAF, and doing radar research. At that time it was obvious that as we developed further radar, as the fighter planes were more effective, we could knock down 10, 11, 12 per cent of the enemy aircraft. Consequently he was required to change his strategy and Britain was able to defend herself.

[Traduction]

Sans plus tarder, je demanderai au professeur Alcock de commencer. Le professeur Newcombe le suivra. Comme vous le savez, je dois me répéter chaque fois, mais pour vous c'est nouveau... vous êtes ici non pas comme témoin mais comme invité du comité. Nous vous remercions d'avance d'avoir accepté notre invitation à partager vos points de vue et à vous laisser interroger par les membres du comité présents cet après-midi.

Monsieur Alcock, nous vous écoutons.

M. Alcock: *Thank you, Mr. Prud'homme* et membres du comité.

Je voudrais vous donner les grandes lignes d'une série de propositions concrètes qu'on nous a demandé de mettre au point pour la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement. Avant d'y passer, toutefois, je voudrais demander votre permission de donner un bref aperçu de l'histoire de la course aux armements actuelle, avec un petit exposé de la Première session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement, suivi d'un exposé détaillé de mes propositions recommandées.

Sans doute, vous aurez déjà entendu certains des détails, et je vous demande d'être patients. Mais il me semble important de fournir un contexte pour le genre de propositions que je veux faire.

Comme vous le savez, la course aux armements actuelle a réellement commencé en 1945 avec la bombe atomique. Elle s'est accélérée en 1952 et 1953 lorsque les deux superpuissances ont obtenu la bombe à hydrogène qui, comme vous le savez, avait une intensité mille fois plus importante que la bombe atomique et donc une capacité de destruction cent fois plus étendue que la bombe atomique.

J'utilise le terme course aux armements en dépit de votre témoin de ce matin, le professeur Sigler, qui a prétendu que la course aux armements n'existait pas. Personnellement, j'estime qu'elle existe, et si elle n'est pas quantitative, elle est du moins qualitative. Dans une course aux armements, les deux adversaires se répondent et, qualitativement, c'est actuellement l'Ouest qui mène, avec les États-Unis comme principal acteur, dans le domaine de la recherche et du développement d'un système d'armement. Quelques années plus tard, l'Union Soviétique rattrape l'Ouest qui, à son tour, reprend de l'avance et qui, quelques années plus tard, finit par être rattrapée de nouveau par l'Union Soviétique.

Si cette course diffère de la précédente, c'est-à-dire avant 1945, c'est qu'à l'époque il était encore possible de défendre un pays. Pendant la Deuxième guerre mondiale la Grande-Bretagne en fut un glorieux exemple. J'étais dans la RCAF à l'époque, en Angleterre, et je m'occupais de recherches sur les radars. Il était évident que le perfectionnement du radar permettait d'améliorer les avions de combat qui finissaient par abattre 10, 11, 12 % des appareils ennemis. Cette situation força l'ennemi à modifier sa stratégie mais la Grande-Bretagne était en mesure de se défendre.

[Text]

My suggestion would be that since 1945, defence is not possible, and particularly since 1952 and 1953 with the hydrogen bomb, defence is no longer possible. And so the policy of deterrence was brought in by the West.

Now, mutual deterrence has had satisfaction; it has deterred a World War III for three decades, perhaps four. But it has two fundamental faults, and I would like to outline these two faults for you.

The first is that deterrence is unstable. I mentioned that there is the need for the number one power to stay number one and to develop weapon systems to be number one. Then the number two power wishes to catch up to achieve parity, and this of course always has been the Soviet aim since World War II. And so as they achieve parity, it is threatening to the number one nation, the United States, and she again must leap forward with a new weapon system and improve it. So that we have, in qualitative if not in quantitative terms, a constantly escalating arms race. This instability, I would suggest, is fundamental to an arms race, particularly in the present atomic age.

There is a second fundamental fault in the policy of deterrence, and this was obvious from the first, but it is becoming increasingly and frighteningly obvious at the present time. That is simply that a deterrence system is not credible unless it is used. It is not enough to threaten the use of force and stand by and continue to threaten the use of force, on either side. It is necessary that both sides are prepared to use their force, and in the nuclear arms race that means that both sides are prepared to use nuclear weapons.

Now this may not seem dramatic, but it is dramatic because it alters the strategy of both sides. As I say, the Soviet Union is a mirror image, lagging by a few years, of western policy.

And so, what we have is that no longer can we say we have a system of deterrence that is defending us, because I maintain there is no such thing as defence in the atomic age. We have a system of deterrence which for its maintenance, must be credible and to be credible, nuclear war must be used. That first surfaced in official policy by the policy of flexible response, which means a mixture of nuclear and conventional weapons and the two intertwined so that the enemy does not know which is going to be used. Now, that gave way next to surgical strike—the notion that we also, in addition to flexible response, had the capability of using selected targets for illustrating that we are not frightened to use nuclear weapons. In fact, the use of nuclear weapons is an avowed NATO policy.

Finally, surgical strike may not be enough, and we now have got official policy, as of 1979, for limited nuclear war. Now, I

[Translation]

Je pense que la défense a cessé d'être possible depuis 1945, et plus particulièrement depuis 1952 et 1953, c'est-à-dire depuis l'apparition de la bombe à l'hydrogène. C'est cette évolution qui a donné naissance à la politique de dissuasion qui a été inventée par l'Ouest.

Or, la dissuasion mutuelle a eu certains effets, depuis trois et peut-être quatre décennies, elle nous a évité une troisième guerre mondiale. Mais elle a néanmoins deux failles fondamentales que j'aimerais maintenant vous expliquer.

La première réside dans son instabilité. Comme je vous l'ai dit, la plus grande puissance doit rester au premier rang et pour ce faire, elle est forcée de développer des systèmes d'armement. De son côté, la puissance numéro deux est naturellement poussée à rattraper la puissance numéro un et recherche la parité, c'est ce que l'Union Soviétique n'a cessé de faire depuis la Deuxième guerre mondiale. Or, plus elle se rapproche de cette parité, plus elle constitue une menace pour la nation numéro un, les États-Unis, et plus celle-ci cherche à améliorer et à perfectionner son système d'armement. Par conséquent, on assiste à une surenchère permanente de la course aux armements, qualitativement, sinon quantitativement. A mon sens, c'est le fondement de la course aux armements, et cela l'est d'autant plus en cette ère atomique.

La seconde faille inhérente à une politique de dissuasion, et cela était notable dès le départ mais cela devient de plus en plus effrayant avec le temps, c'est qu'un système de dissuasion ne reste efficace que s'il est utilisé. Il ne suffit pas de menacer, de faire appel à la force, de rester inactif et de continuer à menacer, c'est insuffisant, de quel côté que l'on soit. Les adversaires doivent absolument être prêts à utiliser leur force et dans une course aux armements nucléaires, cela signifie que les deux côtés doivent être prêts à utiliser leurs armes nucléaires.

A première vue, cela ne semble peut-être pas si effrayant, mais cela l'est dans la mesure où cela modifie la stratégie des deux parties. Comme je l'ai dit, l'Union Soviétique est une image fidèle, avec quelques années de retard, de la politique occidentale.

Autrement dit, nous en arrivons à une situation où notre système de dissuasion ne peut plus nous défendre car, comme je l'ai dit, dans l'ère atomique, la défense a cessé d'exister. Nous avons donc un système de dissuasion qui, pour subsister, doit être convaincant, et pour être convaincant il doit absolument aboutir à une guerre nucléaire. Ce principe est apparu pour la première fois dans une politique officielle qu'on a appelé la politique de la réaction souple; il s'agit d'une combinaison d'armes nucléaires et conventionnelles dont l'intérêt est que l'ennemi ne doit pas savoir lesquelles seront utilisées. La notion a évolué et on est ensuite arrivé au principe de la précision chirurgicale selon lequel on choisit des objectifs exemplaires qui sont là pour prouver que nous n'avons pas peur d'utiliser des armes nucléaires. D'ailleurs, l'OTAN avoue ouvertement sa politique d'utilisation des armes nucléaires.

Enfin, la précision chirurgicale n'est peut-être pas suffisante et en 1979 on parvient officiellement à la notion de guerre

[Texte]

would maintain it was as obvious as night follows day, that for deterrents to continue to be used, and to be effective, we had to go to a position of limited nuclear war. Otherwise, both sides cheat; otherwise we have Afghans; otherwise we perhaps have an American involvement in El Salvador. We have both sides able to do what they wish, knowing that the other side will not respond. But if both sides are ready to use their nuclear weapons, then of course deterrence works and there is fear on both sides in any of these adventures. And so the Soviet Union is not sure what would happen if they were to move into Poland, and so on. I will talk about that in a few minutes.

• 1550

Now, to bear this out, and to give it some credence in your minds, I would like to report briefly on a conference I attended in April of last year, at Groningen in the Netherlands. James George and I were the only two Canadians there—I wish there had been more. It was an interesting conference because it was largely addressed by ex-NATO military officers. There was General Buis from the French Command; there was General Bastian from the West German Command; there was Admiral Laroque from the United States and there was Brigadier Michael Harbottle from the United Kingdom. They all spoke about the nuclear war which could occur soon in Europe. They gave their views of how it might come about, how devastating it might be, and what the chances of it happening were.

Let me give you some of their observations: first, from General Buis came the notion that we cannot trust the Soviet to follow the escalating scenarios we are so fond of. We cannot expect them to go up the military rungs, through conventional weapons to nuclear weapons, as we plan it. He said any sensible, logical, military commander is going to use a nuclear artillery barrage to begin with. If the Soviets are going to sweep across Europe, they will do it with a nuclear artillery barrage first, and then follow with their conventional tanks. He said it only makes military sense.

Admiral Laroque went on to say that the difficulty of a limited nuclear war is that it is almost impossible to keep it limited. Others spoke on the same theme. The training of our airmen, our soldiers and sailors—and the same holds true for the other side—inextricably mixes the two weapons systems. In fact, the power of command is down at the field level in case of emergency, such as, if one side is losing badly in a certain sector, it has the authority to use nuclear weapons. The training is for that, the use of it will be there. And Admiral Laroque spoke in actual detail of the field manuals that we use.

There is no need to wait for orders from the Pentagon, from the President of the United States, there is no clear-cut authority between the various countries in NATO, and in fact it would not be workable that way, there has to be authority delegated down at the junior level. For this reason, he and the

[Traduction]

nucléaire limitée. Partant de là, il était absolument inévitable que pour continuer à exercer efficacement la dissuasion, nous devions nous mettre en position de guerre nucléaire limitée. Faute de cela, les deux parties trichent; faute de cela, nous avons l'Afghanistan, nous avons, peut-être aussi, l'intervention américaine au Salvador. Faute de cela, les deux côtés peuvent faire ce qu'ils veulent, sachant que l'autre ne réagira pas. Par contre, si les deux côtés sont prêts à utiliser leurs armes nucléaires, le système de la dissuasion fonctionne et les deux côtés craignent de se lancer dans ce genre d'entreprise. De cette façon, l'Union soviétique ne sait pas très bien ce qui se produirait si elle envahissait la Pologne, etc. J'y reviendrai dans quelques instants.

Maintenant, pour démontrer cela, pour vous prouver à quel point c'est justifié, je voudrais vous parler d'une conférence à laquelle j'ai assisté en avril dernier à Groningen, aux Pays-Bas. James George et moi-même étions les deux seuls Canadiens à y assister, ce qui est dommage, car c'était une conférence intéressante; la plupart des orateurs étaient d'anciens officiers de l'OTAN. Il y avait le général Buis, de l'armée française, le général Bastian, d'Allemagne de l'Ouest, l'amiral Laroque, des États-Unis, ainsi que le brigadier Michael Harbottle, du Royaume-Uni. Tous ont parlé de la guerre nucléaire qui était imminente en Europe; ils ont expliqué comment ils en imaginaient le déroulement, jusqu'où irait la dévastation, quels étaient les probabilités.

Je vais vous répéter une partie de leurs observations: pour commencer, le général Buis a avancé la notion que nous ne pouvons pas être certains que les Soviétiques continueront à observer les scénarios de l'escalade qui nous tiennent tellement à cœur. Nous ne pouvons pas être certains qu'ils vont continuer à grimper les échelons militaires en partant du classique pour aboutir au nucléaire, selon notre planification. Il a dit que n'importe quel chef militaire sensé et logique commencera par un barrage d'artillerie nucléaire et que si les Soviétiques envahissent l'Europe, ils commenceront par un barrage d'artillerie nucléaire qui ouvrira la voie aux blindés classiques. Du point de vue militaire, c'est la raison même.

L'amiral Laroque a dit ensuite que le problème d'une guerre nucléaire limitée, c'est qu'il est quasi impossible de la garder dans ses limites. D'autres orateurs ont repris les mêmes idées; l'entraînement de nos aviateurs, de nos soldats et de nos marins, qui conjugue inextricablement les deux systèmes d'armement, ce qui est tout aussi vrai du côté de l'adversaire. En fait, dans une situation d'urgence, le pouvoir descend à l'échelle hiérarchique et si un côté éprouve de grosses pertes dans un certain secteur, il a le pouvoir de recourir aux armes nucléaires. La préparation militaire va dans ce sens, cette possibilité existera. L'amiral Laroque a ensuite parlé des manuels d'opération actuellement utilisés.

Tout cela revient à dire qu'il n'est plus nécessaire d'attendre des ordres du Pentagone, du président des États-Unis, que le pouvoir n'est plus exactement réparti entre les différents pays de l'OTAN, ce qui ne serait pas réaliste, mais qu'il doit forcément être délégué aux niveaux inférieurs. Pour cette

[Text]

others felt that there was a real danger of a limited nuclear war not remaining limited.

Finally, they spoke of the worst weapons system—the modernization that is taking place in Europe—which is causing considerable alarm in some military circles as well as with the general public. The Cruise missile is at the heart of it, as well as the Pershing 2, but let me speak of the Cruise. This room we are in today could house 50 Cruise missiles. They are cheap, \$1 million or \$2 million; they are small; they are deadly. After travelling 1,000 miles, one of them could drop onto this room with amazing precision. But the most troublesome feature of the Cruise missile is that it is invulnerable. It is almost invulnerable on the ground, because you can hide them in a truck, you can hide them in a haystack, or you can hide them in a small building. They cannot be observed by satellite the way airplanes or ships can. They are almost invulnerable when they approach a target because they slip under radar. And so we have almost a perfect weapon—they have a payload which is five to ten times that which demolished Hiroshima. They are the perfect weapon from a military point of view. But the troublesome feature, for those of us on the arms control side, is that it is no longer possible to inspect or verify an arms control agreement with Cruise missiles included. They must be kept up, and yet they are part of our NATO policy in Europe. Mr. Brezhnev of the Soviet Union said they will follow very quickly and develop their own Cruise missile if we in the west deploy them, which has been Soviet policy all along, to ape the west.

• 1555

We have therefore a watershed in military development, and that weapon can no longer be subjected to agreements of the sort we are hoping to conduct with our SALT talks. Their deployment next year raises a new problem for us in the west, and of course in an arms race for both sides.

If all the members of this particular conference came out with this sort of statement, which arrested me and I do not know whether it has the same effect on you in this committee who are wrestling with these newer developments—They said that perhaps World War III will confine itself to Europe. Perhaps it will not touch the Soviet Union or North America, but rest assured that if it does not, World War IV or V will demolish North America and Asia as well. They concluded that we are faced with the revolutionary concept that we must eliminate war as the means of settling differences between nations. These were military men, not long-haired peaceniks.

So we have UNSSOD-I. UNSSOD-I has been described by some people as a mere ritual, as something the UN goes through, largely rhetoric, an accumulation of words. I was there for the five weeks, as our chairman was for a good many of the weeks, and my experience was exactly the opposite. I

[Translation]

raison, d'autres orateurs ont fait observer que la guerre nucléaire limitée risquait fort de ne pas le rester.

Enfin, ils ont parlé du pire système d'armement—en cours de modernisation en Europe—qui alarme sérieusement certains cercles militaires et civils. Le principal élément de ce système, c'est le missile de croisière et également le Pershing 2. Mais je m'en tiendrai pour l'instant au missile de croisière. Cinquante missiles de croisière tiendraient facilement dans la pièce où nous nous trouvons. Ils ne coûtent pas cher, un ou deux millions de dollars, ils ne prennent pas de place, ils sont meurtriers. Après une trajectoire de 1,000 milles, ils tomberaient directement sur cette pièce, avec une précision étonnante. Mais la caractéristique la plus inquiétante du missile de croisière, c'est qu'il est invulnérable. Au sol, il est quasi invulnérable, car il est facile à cacher, dans un camion, dans une botte de foin, dans un petit bâtiment. Il est impossible à détecter par satellite, comme les avions ou les bateaux. Près de son objectif, il est quasi invulnérable, car il se déplace hors de portée du radar. C'est donc pratiquement l'arme parfaite, avec une puissance de cinq à dix fois celle de la bombe d'Hiroshima. Du point de vue militaire, l'arme parfaite; mais pour nous qui cherchons à établir un contrôle des armements, c'est une arme d'autant plus inquiétante qu'elle rend l'inspection ou la vérification des accords de contrôle des armements virtuellement impossible. Or, cela fait partie de la politique de l'OTAN en Europe. M. Brezhnev de l'Union soviétique a déclaré que si l'Ouest déployait ses missiles de croisière, la Russie ne tarderait pas à en fabriquer de son côté, ce qui est d'ailleurs conforme à la politique soviétique qui a toujours été de singer l'Ouest.

Nous avons donc atteint un point de non retour de l'histoire militaire avec cette arme qui échappera forcément aux accords que nous espérons signé à l'issue des pourparlers SALT. Avec leur déploiement l'année prochaine un nouveau problème se posera pour nous dans l'Ouest, et évidemment pour la course aux armements des deux côtés.

Il est significatif que tous les participants à cette conférence soient parvenus à cette même conclusion et je ne sais pas si vous, qui vous intéressez aux derniers développements, serez autant frappés que je l'ai été—ils ont tous dit la même chose, que la Troisième guerre mondiale se contentera peut-être de l'Europe, que peut-être elle ne touchera ni l'Union soviétique ni l'Amérique du Nord, mais que dans ce cas, ce sera la Quatrième ou la Cinquième guerre mondiale qui démolira l'Amérique du Nord et également l'Asie. Tous ont conclu que nous devons affronter ce concept révolutionnaire que la guerre en tant que moyen de régler les différends entre les nations doit être éliminée. Or, je vous rappelle qu'il s'agissait de militaires et non pas de pacifistes à la barbe fleurie.

Nous avons donc UNSSOD-I. Certains y ont vu un simple rituel, un exercice de style de la part des Nations Unies. J'y ai passé 5 semaines, notre président y était également pendant un certain temps mais les impressions que j'en ai rapportées étaient tout à fait différentes. Le document final m'a semblé

[Texte]

found a great deal of wisdom in the final document; there was an astonishing amount of informative knowledge.

Let me give you an example or two. In the final document they said arms races lead to war, not the reverse. They said military alliances like NATO and the Warsaw Pact lead to war, not the reverse. They said the weapons systems often come from the laboratory in a mindless way, from the engineers and scientists, not through deliberate policy. We have a Cruise missile that is built because it can be built and we will soon have laser systems in outer space with satellites that will be deployed because they can be conceived and produced and deployed.

Our strategy will now accommodate Cruise missiles and in a year or two or three or five will accommodate hunter-killer satellites with laser artillery.

Again, the final document stressed facts which are there to be seen if one wants to look at them. They came to the conclusion that wars are no longer a means for major powers to settle their differences, that we must find more civilized ways for settling differences, because the wars that will develop among major powers will be wars of destruction and systematically remove civilization. This is a revolutionary concept because it changes our thinking that we can defend ourselves. It changes thinking which was valid as recently as 40 years ago, but which is no longer valid.

We come to UNSSOD-II feeling that something definite must be done in the arms control and disarmament area. We are faced with unprecedented awesome responsibilities. It is a particular pleasure to talk to your committee because, in Canada, you have in your hands the necessary decisions being faced by nations around the world, but especially in Canada as a leading middle power.

My recommendations for Canada are for a leading military power which might wish to set an example. Like you, I believe that we have reached the end of the line of words and talking. UNSSOD I did that; it did it in a magnificent way, the final document was almost a new testament for disarmament.

• 1600

We are now at the point where the only action that we can do in UNSSOD II is action, and I would suggest that the most effective way is for a few nations to take specific disarmament steps before June of this year, to go with the knowledge that they have begun the process. I want to suggest that this is not so terrifying as we may think, because we are neither as secure as we think nor do we lose as much security as we think by taking disarmament steps.

[Traduction]

exprimer une grande sagesse, une masse étonnante de connaissances utiles.

Je vais vous en donner un ou deux exemples. Dans le document final on dit que ce sont les courses aux armements qui conduisent à la guerre et non pas l'inverse. On dit que les alliances militaires comme l'OTAN et le pacte de Varsovie conduisent à la guerre et non pas l'inverse. On dit que les systèmes d'armement sortent souvent des laboratoires au hasard, qu'ils sont le fruit du travail des ingénieurs et des hommes de science et non celui d'une politique délibérée. Autrement dit, nous avons aujourd'hui un missile de croisière qui a été fabriqué pour la simple raison que c'était devenu techniquement possible et bientôt nous aurons des systèmes de laser dans l'espace grâce aux satellites et ils seront déployés pour cette simple raison qu'on a pu les concevoir et les fabriquer, que techniquement il était possible de les déployer.

Aujourd'hui le missile de croisière se creuse une place dans notre stratégie et d'ici un an ou deux, d'ici trois ou cinq ans, de la même façon, nous ferons de la place à des satellites chercheurs meurtriers avec artillerie au laser.

Le document final insiste ensuite sur certains faits qui sont évidents si l'on se donne la peine de les regarder. Il conclut que les principales puissances ne peuvent plus recourir aux guerres pour régler leurs différends mais qu'elles doivent trouver des moyens plus civilisés car les seules guerres qui sont aujourd'hui possibles entre les principales puissances sont des guerres de destruction et d'annihilation systématique de la civilisation. C'est un concept révolutionnaire en ce qu'il nous convainc que nous ne pouvons plus nous défendre nous-mêmes. Il y a 40 ans seulement c'était encore exact, ce n'est plus vrai aujourd'hui.

Nous arrivons à l'UNSSOD-II convaincus que quelque chose doit être fait dans le domaine du contrôle des armements et du désarmement. Les responsabilités qui nous incombent sont effrayantes. Je suis particulièrement heureux de cette occasion de m'adresser à votre comité parce qu'au Canada c'est vous qui serez chargés de prendre les décisions indispensables qui devront être prises par toutes les nations du monde mais plus particulièrement par le Canada qui, en tant que moyenne puissance, a un rôle très particulier à jouer.

A mon sens, le Canada est une puissance militaire qui pourrait fort bien être appelée à montrer l'exemple. Tout comme vous, je pense que le temps des mots et des discussions est terminé. UNSSOD I y a mis un terme, d'ailleurs, avec tout l'apparat qu'on pouvait souhaiter: le document final est presque un nouveau testament du désarmement.

Aujourd'hui, la seule voie possible pour UNSSOD II, c'est celle de l'action mais je pense que si certaines nations pouvaient prendre des mesures précises de désarmement d'ici juin de cette année, elles arriveraient à la conférence convaincues d'avoir déjà amorcé le processus, et ce serait déjà un très grand pas en avant. Je veux vous faire observer que cela n'est pas aussi terrifiant qu'on pourrait le croire car si nous ne sommes pas aussi en sécurité que nous le pensons, nous ne nous

[Text]

The number one point is that the two superpowers have overkill in abundance—20, 30, 40, 50 times overkill, so that both sides have great room for manoeuvre in terms of stepping down. If you go from 50 to 40 times overkill, or 40 to 30, you still can destroy the other side totally. If one suddenly can destroy totally, all the production capacity and 60 per cent of the people of the enemy country, then 2 or 5 or 10 or 40 submarines is overkill. From that position both super powers have great room for manoeuvre. And of course without saying that means their allies have an even greater room for manoeuvre because the two superpowers still have that overkill in abundance.

Canada as a loyal ally of NATO therefore has great room for trying new proposals. Let me give you five possible rungs in a ladder of disarmament. They go up in steps of their difficulty.

The first one is to back the United Nations in their campaign for disarmament and I think Murray Thompson earlier spoke to you of what that involves. It involves a voluntary contribution by Canada as well as support from this campaign for disarmament. A contribution from Canada might be of the order of \$100,000, that would be the easiest, most practical thing that Canada could do; it could do that in the next few weeks.

The second rung up the ladder of disarmament, in degree of difficulty, would be to establish five chairs of peace or disarmament research in five Canadian universities. There are already five strategic chairs, and as someone who has been involved in both fields—in strategic studies and peace research, I can say there is great overlap between the two, that they are not the same. And it is time to redress this difference, to redress this imbalance and have, I would suggest, an equal number of chairs for peace studies, peace research, disarmament research in five Canadian universities.

I believe that Professor Eric Fawcett has mentioned the interest of the University of Toronto for one of these chairs. I think there are other universities that could easily be persuaded to accept such a responsibility.

This is a second step up in terms of showing our sincerity in being interested in the process of disarmament, enough to want to look into it thoroughly, to be commissioning studies steadily in the area. It would cost Canada perhaps \$500,000. Up from rung number one, \$500,000 a year.

Rung number three would be to back the Waldheim proposal, and you are familiar with that. It is the proposal that Kurt Waldheim made in 1978, when he suggested that all the nations of the world should spend one one-thousandth of their military budget for peace education research and generally the dissemination of disarmament results.

[Translation]

exposons pas non plus autant que nous le pensons en prenant des mesures de désarmement.

Pour commencer, les deux superpuissances sont abondamment sur-armées, leur puissance étant 20 fois, 30, 40, 50 fois supérieure à ce qu'elle pourrait être, ce qui leur donne à toutes deux une énorme marge de manoeuvre si elles veulent désarmer. Si vous possédez 50 fois l'armement nécessaire pour détruire l'adversaire, peu importe que vous rameniez ce facteur à 40 ou à 30, vous pourrez toujours détruire totalement l'autre côté. Si cela vous suffit pour détruire en totalité du jour au lendemain le potentiel de production et 60 p.100 de la population ennemie, peu importe que vous ayez en plus 2, 5, 10 ou 40 sous-marins, c'est du superflus. De ce point de vue là, les deux superpuissances ont une grande marge de manoeuvre. Eh bien sûr, il va sans dire que leurs alliés ont une marge de manoeuvre encore plus vaste puisque les deux superpuissances ont déjà au départ une telle abondance d'armements superflus.

Tout cela pour dire que le Canada, loyal allié de l'Otan, dispose d'une vaste marge s'il veut essayer de nouvelles propositions. Laissez-moi vous citer 5 barreaux possibles dans une échelle du désarmement. Ils sont en ordre de difficulté croissante.

On commence par soutenir les Nations Unies dans sa campagne de désarmement et je crois que Murray Thompson vous a expliqué déjà ce que cela signifiait. Cela signifie une contribution volontaire du Canada et le soutien de cette campagne du désarmement. La contribution canadienne pourrait être de l'ordre de \$100,000. C'est ce que le Canada pourrait faire de plus facile, de plus pratique, il lui suffirait de quelques semaines.

Le second barreau de cette échelle du désarmement, déjà un peu plus difficile, serait de créer 5 chairs universitaires sur la paix ou le désarmement. Il y a déjà 5 chairs d'étude stratégique et moi qui me suis intéressé aux deux disciplines, les études stratégiques et la recherche de la paix, je peux vous dire qu'il y a passablement de chevauchement entre les deux, mais ce n'est tout de même pas la même chose. Je crois qu'il est temps de redresser ce déséquilibre académique et d'instituer un nombre égal de chairs pour les études de la paix et pour le désarmement dans 5 universités canadiennes.

Le professeur Eric Fawcett a dû vous dire à quel point l'Université de Toronto était intéressée par ce projet. Je crois qu'il serait assez facile d'en persuader d'autres d'accepter cette responsabilité.

Voilà pour le deuxième échelon qui servirait à démontrer la sincérité de notre intérêt pour le désarmement puisque nous accepterions de subventionner des études dans ce domaine. Disons que cela coûterait au Canada \$500,000. C'est déjà plus que pour l'échelon numéro 1, \$500,000 par année.

Passons au troisième barreau qui serait de soutenir la proposition Waldheim dont vous connaissez tous les termes. C'est une proposition qui a été faite par Kurt Waldheim en 1978; il avait proposé que toutes les nations du monde consacrent un millième de leur budget militaire à l'éducation en matière de

[Texte]

The Chairman: I am sorry. One per cent of—

Dr. Alcock: One one-thousandth—0.1 per cent or one one-thousandth of the military budget.

Now, for Canada this would be a very large sum indeed; it would be \$5 million to \$6 million a year to be devoted for disarmament research and development. This would be rung number three. As you know, we spend \$5 billion to \$6 billion a year for defence. So, that is small in percentage terms, but large in absolute terms. It would show a great sense of sincerity, in being interested in arms control or disarmament.

To my knowledge, no nation has picked up on Kurt Waldheim's suggestion four years later. If we were to do it, we would already have an electrical ripple going through the assembly at UNSSOD II, if we were to say: We have backed the ex-Secretary General of the United Nations with his very apt recommendation four years ago.

• 1605

The fourth one up the ladder would be to back the French satellite. We have heard from Professor Sigler this morning, so I do not need to deal with that any more than to say that for Canada to back this high-technology instrument of arms control would cost us perhaps \$50 million—again, rung number four up the ladder—the kind of money the Canadian government finds necessary to help ailing corporations.

Fifth in my rungs, and the last rung on the ladder, is the one dear to my own heart. It is qualitatively different from the other four: It is not simply something that might cost more, and, in fact, it may not cost more; but it is the first one which is an actual step of disarmament rather than the preparation for disarmament. That is the notion dealt with at some length by Walter Gordon earlier today.

Specifically, I would like to see Canada become part of a Peacemakers' Association of nations. A peacemaker's association of nations would have seven parts.

First of all, the nations that belonged to such an association would disarm. They would not increase their armaments by 3 or 4 per cent a year; they would decrease their armaments by 3 or 4 or 5 or 10 per cent a year systematically. Alarming? Of course it is alarming. So the first thing is to see that it is balanced or that it looks to be balanced, at least—that is, that nations on the NATO side and on the Warsaw side belong to this Peacemakers' Association of Nations.

But this may not be as ridiculous as it seems at first blush, because already Romania has cut back, rather than go ahead

[Traduction]

paix, à la recherche et à la dissémination des informations relatives au désarmement.

Le président: Pardonnez-moi; un p. 100 de ...

M. Alcock: Un millièm, ou alors 0.1 p 100, un millièm du budget militaire.

Evidemment, pour le Canada, cela représenterait une somme considérable, de 5 à 6 millions de dollars par année pour la recherche et le développement en matière de désarmement. Ce serait l'échelon numéro 3. Comme vous le savez, nous consacrons chaque année, de 5 à 6 milliards de dollars à la défense. C'est donc un pourcentage assez faible, mais c'est considérable en termes absolus. Ce serait une façon de prouver sans équivoque à quel point nous nous intéressons au contrôle des armements et au désarmement.

Que je sache, 4 ans se sont écoulés depuis la proposition de Kurt Waldheim et aucun pays ne l'a relevée jusqu'à présent. Si nous décidions de le faire, une onde électrique traverserait la salle à l'ouverture de UNSSOD II si nous déclarions: Nous avons repris à notre compte l'excellente recommandation faite par l'ancien Secrétaire général des Nations Unies il y a 4 ans.

J'en viens au quatrième barreau de cette échelle: nous nous déclarerions en faveur du satellite proposé par les Français. Vous avez entendu le professeur Sigler ce matin, il est donc inutile de revenir sur cette question sinon pour vous dire que le Canada pourrait contribuer 50 millions de dollars, je le rappelle, c'est le quatrième échelon de l'échelle, et c'est le genre d'argent que le gouvernement canadien accorde volontiers aux sociétés qui sont en difficulté, pour la mise au point de cet instrument excessivement perfectionné de contrôle des armements.

Le cinquième et dernier barreau de cette échelle me tient particulièrement à coeur. Qualitativement il diffère des quatre précédents en ce qu'il n'est pas simplement plus coûteux, en fait, il risque même de l'être moins, mais constitue la seule mesure active de désarmement; en effet, il ne s'agit plus d'une simple mesure de préparation des armements. C'est la notion dont Walter Gordon vous a assez longuement parlé tout à l'heure.

Je précise, je voudrais que le Canada adhère à une association des nations pacifistes. Cette association des nations pacifistes aurait sept éléments.

Premièrement, toutes les nations appartenant à cette association désarmerait. Au lieu d'augmenter leurs armements de 3 ou 4 p. 100 par an, elle diminuerait leurs armements de 3, 4, 5 ou 10 p. 100 par an, et ce, d'une façon systématique. Alarmant? Bien sûr que c'est alarmant. Nous devons donc commencer par nous assurer que cette action est équilibrée, ou du moins qu'elle soit perçue comme l'étant, c'est-à-dire que cette association des nations pacifistes devrait être constituée autant de pays de l'OTAN que de pays du Pacte de Varsovie.

A première vue, cela peut sembler ridicule, mais détrompez-vous; en effet, le Roumanie l'a déjà réduit son armement,

[Text]

as they were asked to do by the Soviet Union. Poland has held the line. Romania and Poland are both on the verge of bankruptcy, and it may be to the Soviets' interest to see them cut back in military spending, if they thought at the same time that a Canada and a Denmark and a Norway were cutting back in a quid pro quo, a balanced fashion that makes it easier for the two superpowers to back off.

Of course, for any Peacemakers' Association of Nations, it would have to have discussions with Mr. Reagan and Mr. Brezhnev. It would have to have at least their tacit acceptance that this was acceptable to them. So it is not a way-out, wild idea, as it may seem at first blush.

A Peacemakers' Association would be balanced in North and South. Countries like Nigeria, India and many others that could be named might wish to join.

It would have some neutral countries like Austria and Sweden.

The countries would be non-nuclear; so immediately Canada would be a nuclear-weapons-free zone.

The countries would earmark the moneys saved for their own internal economies and so stimulate the economies, rather than the reverse. From that fund there would be some possibility of our reaching the 0.75 per cent, or three-fourths of 1 per cent for foreign aid, as recommended by the Pearson commission and by the Brandt report.

Finally, in the Peacemakers' Association of nations there would be a gradual, careful, balanced withdrawal from present alliances, and there would be an earmarking of forces for an integrated, permanent peacekeeping force, an area in which Canada is, if not number one, at least number two in the role in past experience. It would be a role befitting our heritage, befitting our experience in all the U.N. peacekeeping efforts to date.

I believe, as I said before, that we have reached a watershed in history. I do not wish to be overly dramatic. My feeling is that 1982 is a crucial year, that UNSSOD II may be the crucial international gathering, and that the success of UNSSOD II is most likely to come about if one or two or many nations start the disarmament process rather than endlessly talking about it.

Thank you so much for your patience in listening.

The Chairman: Thank you very much, Dr. Alcock.

• 1610

Now, Dr. Newcombe, please.

Mr. Alan Newcombe (Co-director, Peace Research Institute, Dundas): In the paper you have already seen, I am not certain what Norman Alcock has spoken to you about, out there are psychological and economic questions which I feel come before any kind of agreement that might be reached at

[Translation]

contrairement à ce que l'Union soviétique avait demandé de faire. La Pologne a observé le *statu quo*; la Roumanie et la Pologne sont toutes deux sur le point de faire faillite et les Soviétiques ont peut-être intérêt à voir réduire leurs dépenses militaires; si en même temps ils constataient que le Canada, le Danemark et le Norvège réduisent leurs arsenaux, des concessions deviendraient possibles de part et d'autre et les deux superpuissances se trouveraient en mesure de faire marche arrière sans porter atteinte à l'équilibre.

Bien sûr, MM. Reagan et Brejnev seraient appelés à donner leur opinion sur cette association des nations pacifistes; leur assentiment, au moins tacite, serait indispensable. Vous voyez donc que l'idée n'est pas aussi folle et impossible qu'elle peut le sembler à première vue.

Une association des pays pacifistes devrait observer un certain équilibre Nord et Sud. Des pays comme le Nigéria, l'Inde, entre autres, pourraient y adhérer.

Il faudrait également des pays neutres comme l'Autriche et la Suède.

Dans tous les cas, il s'agirait de pays non-nucléaires si bien que le Canada serait déclaré immédiatement zone libre d'armements nucléaires.

Les fonds économisés par ces pays seraient réinjectés dans l'économie interne, ce qui constituerait un stimulant, et non l'inverse. Grâce à ces économies, il deviendrait possible de parvenir à 9.75 p. 100, c'est-à-dire les trois quarts de 1 p. 100 pour notre aide étrangère, conformément à la recommandation de la Commission Pearson et du rapport Brandt.

Enfin, l'association des nations pacifistes opérerait un retrait progressif, prudent, équilibré, des alliances actuelles et les forces ainsi libérées constitueraient une force permanente de maintien de la paix, un secteur où l'expérience passée donne au Canada sinon le premier rôle, du moins le deuxième. Ce serait l'aboutissement naturel de notre passé, de notre expérience dans toutes les entreprises de maintien de la paix des Nations Unies jusqu'à présent.

Comme je l'ai dit, nous avons atteint un point de non retour de l'histoire. Je ne veux pas être mélodramatique, mais je suis convaincu que 1982 est une année cruciale, qu'UNSSOD II pourrait fort bien devenir une réunion internationale cruciale et que le succès de cette entreprise sera d'autant plus probable si un, deux ou plusieurs pays cesse un moment de parler de désarmement pour faire quelque chose de tangible.

Je vous remercie beaucoup de m'avoir écouté avec patience.

Le président: Merci beaucoup, docteur Alcock.

Docteur Newcombe, je vous en prie.

M. Alan Newcombe (co-directeur de l'Institut de recherche de la paix, Dundas): Norman Alcock vous a distribué un document dont je ne connais pas le contenu exact, mais personnellement j'estime que certaines questions psychologiques et économiques doivent être résolues d'abord si l'on veut

[Texte]

UNSSOD II. I find there are two, in examining the literature—and we now have something like 140,000 abstracts published—there are two essential matters of knowledge or interpretations of reality. In one of these, the basic assumption is that military expenditures are good, or even essential for the economy; and its reverse, namely, reduction in military expenditures is bad for the economy. As I remember, Adam Smith was of the opinion that military expenditures were not good. It was Karl Marx who of the opinion that military expenditures were essential for a capitalist economy.

That reminded me of reading the financial section of the *Globe and Mail* the other day. I read that the Soviet countries are into North American banks for something like \$70 billion. I was talking to my band manager and I asked him when he was going to foreclose on Poland. He did not know where he would put it.

The other economic avenue, which seems to have interpretations, is the belief that high military expenditures produce a state of deterrence, which prevents war. The social belief is that deterrence, the deterrent state, is stable.

Third is the belief that disarmament talks can be successful when conducted by nations which are hostile to one another and distrustful of each other.

This paper, which comes in two lengths, 7 pages or about 500 pages, will attempt to disprove assumptions one two and present an alternative to number two and present methods to reduce hostility and generate trust.

I have referred in the paper to copies of *Peace Research Review*, which we publish, and we have sent to the clerk of this committee copies of each review that is referred to. In one of them, under the general title of *Economic Consequences of Armaments*, an American, Jeff Dumas, summarized his article by writing:

There are essentially four reasons why the maintenance of high levels of military expenditure in the U.S. over the past 30 years has produced both inflation and unemployment. These are:

- (1) the economic nature of military goods;
- (2) the way in which military procurement has been conducted;
- (3) effects on the international balance of payments;
- (4) effects on civilian technological progress.

As I was writing on page—someone in New-York sent me a copy of the *New-York Times*, "Military Spendings Damage to the Economy", an article by Robert Dugas and David Gold, one the Council on Economic Priorities. We skip over the detail of that presentation.

[Traduction]

que l'UNSSOD II parvienne à un accord quelconque. Quand vous lisez ce qui a été écrit sur la question, quelques 140,000 articles publiés, vous constatez qu'il y a deux caractéristiques principales dans l'interprétation de la réalité. L'une d'entre elle prend pour acquis que les dépenses militaires sont une bonne chose, et même qu'elles sont essentielles pour l'économie; par voie de conséquence, la réduction des dépenses militaires est nuisible pour l'économie. Je me souviens qu'Adam Smith jugeait les dépenses militaires nuisibles. Pour Karl Marx, les dépenses militaires étaient essentielles à une économie capitaliste.

L'autre jour, je lisais les pages financières du *Globe and Mail*; on y disait que les pays soviétiques avaient emprunté aux banques occidentales quelque chose comme \$70 milliards. J'ai posé la question à mon gérant de banque, je lui ai demandé quand il avait l'intention de faire saisir la Pologne. Il m'a répondu qu'il ne saurait pas quoi en faire.

L'autre possibilité économique qui semble donner lieu à deux interprétations: la croyance selon laquelle plus les dépenses militaires sont élevées, plus les facteurs de dissuasion qui préviennent la guerre sont efficaces. Socialement, on estime que la dissuasion, l'état de dissuasion est stable.

Troisième croyance: les discussions sur le désarmement peuvent aboutir entre des nations qui sont hostiles entre elles, qui ne se font pas confiance.

Ce genre d'article qui se fait en deux longueurs, 7 pages ou 500 pages, cherche généralement à contester les hypothèses 1 et 2 et offre une solution de rechange à l'hypothèse 2 et ses solutions sont accompagnées d'une série de méthodes destinées à réduire l'hostilité et à provoquer la confiance.

Dans mon exposé je fais des références à des articles parus dans *Peace Research Reviews* que nous publions et nous en avons envoyé des exemplaires au greffier de votre Comité. Dans un de ces articles intitulés *Economic Consequences of Armaments* (conséquences économiques des armements), un Américain, Jeff Dumas, donne un résumé de ses arguments:

Si les dépenses militaires américaines très élevées des 30 dernières années ont provoqué à la fois inflation et chômage, cela est dû à 4 raisons principales:

- 1) la nature économique des biens militaires;
- 2) les modalités d'acquisition de ces biens militaires;
- 3) leurs effets sur la balance internationale des paiements;
- 4) leurs répercussions sur la technologie civile.

Quelqu'un m'a envoyé de New-York un article paru dans le *New York Times*, et intitulé *Military Spendings Damage to the Economy* (les effets nuisibles des dépenses militaires sur l'économie); il a été rédigé par Robert Dugas et David Gold du Conseil sur les priorités économiques. J'en passe les détails.

[Text]

There are other economists in the United States, usually with a degree in engineering, who have essentially written the same thing Jeff Dumas has presented.

Just in passing, two or three economic points. In 1969 the value of the American dollar in Dutch guilders was 29 cents. Today it is worth 57 cents. This is, I suggest, due to military expenditure. In 1949, when the State of Israel came into being, the Israeli pound was worth \$2.80; par with the British pound. When the Israeli pound came to its demise several months ago, it was worth 1 cent. Of course, Israel is one of the most heavily militarized countries in the world.

On the economic consequences of disarmament, some of the theorists have suggested that the worst possible case is the situation of the small town which has no industry and which is totally dependent for jobs on the closeness of a military base. What happens to that town if the military base is closed? There has been a study of 61 such towns in the U.S.A. When a military base was closed, it was found that in the space of two years the number of jobs doubled. It is not quite doubled; I was speaking to the man who did this study, and he wished that a few more jobs had been created. He was only two points out.

That study was not done by some, as Norman said long-haired peacenik; it was done by a man working in the office of the Assistant Secretary of Defense in Washington. That study may be found in *Peace Research Review* as the Dumas paper.

• 1615

Some 14 years ago in 1969, I discovered in an objective way to find a relationship between gross national product and the military expenditure of the nations of the world. I later found the same technique could be used to find a relationship to the per capita values. We finally decided that the best curve to understand this work was hyperbolic. From that curve we could find what we called the military expenditure theoretical, which is the value that would be used if it is dependent solely on the gross national product per capita.

Using certain mathematical techniques, we found that there was a critical value of 100. We divided the actual military expenditure theoretical, times 100. It turned out that the nation had a tension ratio above 100 was 30 times more likely to be in a war in five years than one with a tension ratio under 100. We studied the period 1950 to 1971 in determining that. A lot of people have suggested that how high the tension ratio was might indicate greater likelihood to go to war. That seems to be sensible and logical, but mathematically it is not so. We tested it out several times and found it not to be true.

If you are over 100, you are a nation at risk of war. If you are under 100, you are essentially at risk of peace. The

[Translation]

D'autres économistes américains dont plusieurs sont diplômés en génie civil, ont donné des arguments comparables à ceux de Jeff Dumas. Très rapidement, 2 ou 3 observations d'ordre économique.

En 1969, la valeur du dollar américain en florins Hollandais était de 29 cents. Aujourd'hui, elle est passée à 57 cents. Je pense qu'il faut attribuer cela aux dépenses militaires. En 1949 quand a été créé l'état d'Israël, la livre israélienne valait \$2.80; elle était à parité avec la livre britannique. Quand la livre israélienne s'est effondrée il y a quelques mois, elle valait un cent. Evidemment, Israël est un des pays les plus militarisés au monde.

Pour ce qui est des conséquences économiques du désarmement, certains théoriciens ont avancé que le pire exemple était probablement celui d'une petite ville dépourvue de toute industrie et dépendant uniquement pour ses emplois de la proximité d'une base militaire. Que devient cette ville quand la base militaire ferme ses portes? Une étude a été faite dans 61 villes américaines qui se sont trouvées dans cette situation. Quand une base militaire ferme ses portes, en l'espace de 2 ans le nombre des emplois double. Enfin, pas tout à fait, puisque j'ai parlé à l'auteur de cette étude qui regrettait qu'il n'y ait pas eu plus de création d'emploi puisqu'il lui en manquait 2 pour que le nombre double.

Comme Norman l'a observé, cette étude n'était pas le fait d'un pacifiste rêveur, mais d'un fonctionnaire du bureau du Secrétaire adjoint à la Défense à Washington. On peut trouver cette étude dans «*Peace Research Review*» sous le nom de document Dumas.

En 1969, il y a 14 ans, j'ai découvert une façon objective d'établir un lien entre le produit national brut et les dépenses militaires des pays de par le monde. Plus tard, j'ai constaté qu'on pouvait utiliser la même technique pour établir le rapport avec les valeurs per capita. Nous avons finalement décidé que la courbe hyperbolique convenait le mieux pour illustrer ce travail. Cela nous permet d'établir ce que nous avons appelé les dépenses militaires hypothétiques, c'est-à-dire le montant qu'on doit consacrer en se basant sur le seul produit national brut per capita.

Par le truchement de techniques mathématiques, nous avons découvert que 100 était une valeur critique. Nous avons divisé les dépenses militaires réelles par les dépenses théoriques, et multiplié par 100. Il s'est révélé que les pays dont le rapport de tension était supérieur à 100 avaient 30 fois plus de probabilité d'être en guerre dans cinq ans que ceux dont le rapport de tension était inférieur à 100. Pour en arriver à cette conclusion, notre étude a porté sur la période de 1950 à 1971. Beaucoup de personnes ont suggéré que le degré élevé de rapport de tension pouvait être un indice d'une plus grande possibilité de faire la guerre. Cela semble logique, mais mathématiquement ce n'est pas le cas. Nous avons fait l'essai à de nombreuses reprises et nous avons constaté que c'est faux.

Si votre rapport de tension est de plus de 100, vous êtes un pays en danger de guerre. Par contre, si votre rapport est

[Texte]

national wars which have been fought since 1950 have almost without exception been fought between the over-armed nations. We seem to call these over-armed nations supra-critical. The sub-critical nations were essentially safe from war. These methods have been discussed in some detail in a paper by Frank Klaassen and myself, which was submitted to the first Special Session on disarmament. You have a copy of that before you.

Since the last year that Frank and I were able to analyze was 1975, we are predicting from 1976 to 1980 which nations are at the risk of war. We have done a supplement, which we also have. Essentially you have the horizontal line in it for a tension ratio of 100 and below that line, there are essentially no foreign wars and above that line, there are quite a number. Using this technique for charting tension ratio, we analysed the French proposal, created in UNSSOD I, that the nations which are around which were supra-critical, pay a tax to a development fund which will be given to poorer nations. My wife, Hanna Newcombe, has done a study on how money should be allocated to the poorer nations of the world. That essentially is the same method that is used in the developing what is called a Lorenz curve. These are economic suggestions.

The tensiometer work shows that the fourth century slogan of Vegetius *Si vis pacem, para bellum* is wrong. If you remember your Roman history, not only was it divided in three parts, but it was constant warfare. I think you will agree that Vegetius was wrong in the fourth century and he is certainly wrong since 1950. A better statement is *Si bellum paras, fiet bellum*. If you prepare for war, war is produced. Perhaps in the 1950s up to the present time, if you prepare for peace, you produce peace.

We know that from 1950 to the present, wars were fought by nations which both were supra-critical. Then obviously an arms race precedes the war. Also obviously, one does not deter the other from war. John Raser, working for the Naval Ordnance Test Station, China Lake, California—the U.S. naval station—wrote a paper in 1966 which we reprinted as a review and which showed that the statement that deterrence had prevented by World War III was a non sequitur. We published Raser's paper and Singer of the University of Michigan wrote me and sent me a copy of a chapter from his book. In it he found that 75 per cent of the 225 major power confrontations occurring since 1816 ended in war, conditions of military parity and escalating expenditures. Singer concludes it is crucial to avoid confrontations and that any effort to make comparatives of superiority is a dangerous enterprise. The deterring state is unstable and it is as unstable as a super-saturated solution when you have a seed crystal of war. A seed crystal can be a Sarajevo or a mistake.

[Traduction]

moins de 100, vous êtes essentiellement voués à la paix. Les guerres nationales qui ont eu lieu depuis 1950 ont presque sans exception eu lieu entre pays trop armés. Nous semblons appeler ces pays trop armés, pays supercritiques. Essentiellement, les pays moins critiques ne sont pas en danger de guerre. Ces méthodes ont fait l'objet d'une étude détaillée par Frank Klaassen et moi-même, laquelle fut soumise à la première session spéciale sur le désarmement. Vous avez en main un exemplaire de cette étude.

Comme la dernière analyse que Frank et moi avons faite était en 1975, nos prévisions sur les pays en danger de guerre portent sur la période de 1976 à 1980. J'ai fait une étude supplémentaire que nous avons également en main. Essentiellement, la ligne horizontale indique un rapport de tension de 100 et en-dessous de cette ligne, il n'y a essentiellement aucune guerre étrangère, mais au-dessus il y en a beaucoup. En appliquant cette technique d'illustration du rapport de tension, nous avons analysé la proposition française établie lors de la première session spéciale de l'ONU sur le désarmement, voulant que les pays dans la catégorie supercritique, versent une taxe au fonds de développement, lequel fonds sera donné aux pays plus pauvres. Mon épouse, Hanna Newcombe, a effectué une étude sur la façon dont ces fonds devraient être attribués aux pays les plus démunis du monde. Cette méthode est essentiellement la même que celle utilisée pour établir ce que l'on appelle la courbe Lorenz. Il s'agit là de suggestions économiques.

Les travaux sur le tensiomètre démontrent que le slogan de Vegetius au quatrième siècle *Si vis pacem, para bellum* est faux. Si vous vous souvenez de votre histoire romaine, l'empire était non seulement divisé en trois parties, mais était constamment en état de guerre. Je pense que vous reconnaîtrez que Vegetius avait tort au quatrième siècle et qu'il a certainement tort depuis 1950. Je pense qu'ici *Si bellum paras, fiet bellum* serait plus de circonstance. Si vous préparez la guerre, guerre il y aura. Il se peut que depuis les années 1950 jusqu'à aujourd'hui, il y aura la paix si vous la préparez.

Nous savons que de 1950 à aujourd'hui, les guerres ont eu lieu entre pays supercritiques. Ces guerres sont évidemment précédées d'une course aux armements. Il est aussi évident que cela ne dissuade pas l'autre partie d'entrer en guerre. John Raser, travaillant pour la «Naval Ordnance Test Station», China Lake, California... la station navale américaine... a écrit un document en 1966 que nous avons reproduit et publié, démontrant que la déclaration voulant que la dissuasion avait évité une troisième guerre mondiale n'était pas logique. Nous avons publié le travail de Raser et j'ai reçu une lettre de Singer, de l'université du Michigan, qui m'a envoyé une copie d'un chapitre de son livre. Dans ce chapitre vous découvrez que 75 p. 100 des 225 principales confrontations de pouvoir depuis 1816 se sont soldées par une guerre, le résultat de la parité militaire et de l'escalade des dépenses. Singer en conclut qu'il est essentiel d'éviter les confrontations et que tout effort de comparaison des supériorités est une entreprise dangereuse. L'état dissuasif est instable, aussi instable qu'une solution trop saturée lorsque vous avez un cristal de germe de guerre. Cela peut être Sarajevo ou une erreur.

[Text]

• 1620

Four times in the last quarter of 1981, the U.S. military conducted an alert drill and mistakenly used not a drill tape but a real one. The pilot in Washington, who has 15 minutes in which to take off with the President on board, obeyed his orders and he took off but he did not have the President aboard. An internal in the Air Force who had missiles which he had to fire in 15 minutes, took an extra minute to determine what the trouble was, so we did not start World War III at that point.

What will happen when the pilot is promoted to the rank of General? It is the question of *The Lady or the Tiger?*, if you remember the short story from some time ago. There are too many computers, too many complications and not enough decision time for such a deterring state to be stable. I remind you that Canada is down the room for many American targets.

I picked up part of my filing system and found that on November 9, 1979, exactly the same thing happened with a computer-type. The real one was put on and the man in charge took an extra minute. I do not have the real statistics on how many times that real tape has been used. I think this Committee can find out and if you do, and it is open knowledge, I would very much like to know how many times the real tape been put on each year since they started this procedure.

I admit that small countries have security problems. This is not a problem for Canada. It is a problem where we could take some leadership. A recent example of this; as the imperial nations have withdrawn from small islands, and places like the Seychelles Islands becoming a nation, with them being so small, 52 mercenaries tried to attack it and over—turn the government. This happened in two other places, Fernando Po, Comoro Island, and their was an invasion in the Dominican. The Seychelles peoples solved their problems by asking troops to come in from Tanzania and help them with security. I think Canada could have given their own leadership with the association which is going to start as the Seychelles grow. As spokesman at the World Peace Maker Association of Nations, it is endorsed, and inevitably must be a good idea.

In terms of methods to reduce hostility in general, it is difficult to imagine the writing on the disarmament treaty by opposing nations which are hostile to each other and lacking in trust. Hostility and distrust increase the arms race spirals ever upward. The host of mixed motive—co-operate or compete—non-zero sum games have shown that the best way to convert a hostile opponent from his exploitive strategy is to play back to him the same kind of response that he has just played to you. That is tit-for-tat strategy. You are always replying to what he is doing, you have no initiative. Playing tit-for-tat, you are apt to get 85 to 90 per cent co-operation from an opponent. It is expensive.

[Translation]

Au cours du dernier trimestre de 1981, les militaires américains ont effectué quatre exercices d'alerte et par erreur ils n'ont pas utilisé le ruban d'exercice, mais le vrai ruban. Le pilote de Washington qui a 15 minutes pour décoller avec le président à son bord, a décollé mais sans que le président soit à bord. Un préposé à l'armée de l'air qui devait lancer les missiles avait 15 minutes pour le faire, il prit une minute de plus pour voir ce qui n'allait pas, ainsi nous avons évité la troisième guerre mondiale.

Qu'arrivera-t-il lorsque le pilote sera promu général? Est-ce la question de *The Lady or the Tiger?* Si vous vous souvenez de cette historiette d'il y a longtemps. Il y a trop d'ordinateurs, trop de complexités et pas suffisamment de temps de décision pour qu'un tel état de dissuasion soit stable. Je vous le rappelle que le Canada est à proximité de nombreuses cibles américaines.

En regardant dans mes dossiers j'ai découvert que le 9 novembre 1979, exactement la même chose s'est produite avec un ordinateur type. On utilisa le vrai ruban et le responsable pris une minute d'extra. Je n'ai pas de statistique réelle sur le nombre de fois que ce ruban fut utilisé. Je pense que ce comité pourrait le découvrir et le cas échéant, et c'est du domaine public j'aimerais beaucoup savoir combien de fois par année ce vrai ruban fut utilisé depuis l'instauration de cette procédure.

J'admets que des petits pays ont des problèmes de sécurité. Ce n'est pas le cas pour le Canada. C'est un problème où nous pourrions avoir un certain leadership. Un exemple récent de cela c'est lorsque les pays impérialistes se retirent des petites îles, des endroits comme les îles Seychelles qui accèdent à l'indépendance. Elles sont tellement petites que 52 mercenaires ont essayé de l'attaquer afin de renverser le gouvernement. Cela s'est produit à deux autres endroits, Fernando Po, l'île Comoro, dans leur cas c'était une invasion dans la république Dominicaine. Les gens des îles Seychelles ont réglé leurs problèmes en demandant l'aide des troupes tanzaniennes pour maintenir la sécurité. Je pense que le Canada aurait pu faire preuve de leadership étant donné l'association qui verra le jour au fur et à mesure de la croissance des îles Seychelles. Cette idée étant endossée par le porte-parole de la *World Peace Maker Association of Nations* et se doit inévitablement être une bonne idée.

En ce qui touche les méthodes visant à réduire l'hostilité en général, il est difficile d'imaginer la rédaction d'un traité de désarmement en opposant deux pays qui sont hostiles l'un à l'autre et qui ne se font pas confiance. L'hostilité et la méfiance alimentent à la hausse la spirale de la course aux armements. L'hôte des jeux en motivation mixte... coopération ou rivalité... dont la somme n'est pas zéro a démontré que la meilleure façon de convaincre un opposant hostile d'abandonner ses stratégies d'exploitation c'est de lui faire le même genre de réponse qu'il vous a faite. C'est-à-dire une stratégie de coup sur coup. Vous réagissez toujours à ce qu'il fait sans prendre d'initiative. De cette façon, vous pouvez

[Texte]

Charles Osgood, the American psychologist, has come up with a good technique. Osgood feels that if we could reduce the tension spiral that goes with the arms spiral, it might be possible eventually to reduce the arms race. There are two views on that. Nothing has been written on this but I know it is a good idea. The few things we have missed are now in trust. The funny thing about this is that you do something on any given day and in a week from now, three days from now, you intend to do something and if you think the other side will find helpful things from you, you will do it. There is no negotiation involved and sometimes there is discussion—in fact it does work. The papers by Etzioni, Sivard and Narroll indicate that it does work. It was secret for some years but eventually it became public. President Johnston used it with respect to the Russians involving the Russian ambassador and made certain that the Russians knew about it and what was going on. President Kennedy had used it some 16 times in 1963, the last ten months of his life; and each time, within 24 hours, the Soviet Union responded with a response that was of equal utility to the American initiative, and this produced tension hand over fist. That is an imperfect way of saying it.

• 1625

People have said that if it was used the U.S.S.R. would not understand the move; if it did understand, it would not reciprocate it; if it did reciprocate, it would reply with again a move of less utility. These are theoretical views which are not upheld.

Brezhnev made a GRIT move on December 5, 1979, when he withdrew 18 tanks and 150 soldiers—not many—from Wittenberg in East Germany. He described this as a first step in the withdrawal of 1,000 tanks and 20,000 soldiers. I do not know whether the west reciprocated or not. The question mark at the end of my sentence here is very true.

I think Canada could make GRIT moves by guaranteeing sales of wheat to Poland at market prices regardless of any other operations going on, by announcing a gift of wheat to Poland or by letting our own farmers produce without restraint and giving the surplus to Poland, with each shipment marked with a maple leaf. I think we should entertain withdrawing our forces from Germany; they are essentially there as hostages. We could cancel our contract for fighter aircraft and concentrate on improving our search and rescue units, something which, in the last few days, I lament, has been strongly underlined. We could even buy one less Leopard tank and one fewer F-16 and donate the money to the Canadian peace movement.

Another technique that has been successful in reducing hostility between countries is due to Muzafer and Carolyn Sherif of Penn State University. They suggested that one

[Traduction]

obtenir de 85 à 90 p. 100 de coopération d'un adversaire. C'est très coûteux.

Charles Osgood, le psychologue américain, a imaginé une bonne technique. Osgood croit que si nous pouvions réduire la tension qui accompagne la course aux armements, alors il serait peut-être possible de réduire la course aux armements. C'est en deux volets. Rien n'a été écrit à ce sujet, mais je sais que c'est une bonne idée. Les quelques choses que nous avons manquées sont maintenant en confiance. Ce qu'il y a de drôle à ce sujet, c'est que vous faites quelque chose un jour et d'ici une semaine, d'ici trois jours, vous avez l'intention de faire quelque chose et si vous pensez que ce sera utile à l'autre partie, alors vous le faites. Il n'y a pas de négociation. Il y a parfois des discussions... En fait, cela fonctionne. Les travaux de Etzioni, Sivard et Narroll l'indiquent. Pendant quelques années ce fut confidentiel, mais un jour c'est devenu public. Le président Johnston a utilisé cette méthode avec les Russes en y faisant participer l'ambassadeur russe et en s'assurant que les Russes en sont informés. Le président Kennedy a eu recours à cette technique 16 fois en 1963, au cours des derniers dix mois de sa vie; et chaque fois, l'Union soviétique a réagi par une réponse d'une utilité réciproque à l'initiative américaine, et cela a produit une tension main sur main. Ce n'est pas la meilleure façon de l'exprimer.

Les gens ont prétendu que le cas échéant, les Russes n'auraient pas compris le geste; s'ils l'avaient compris, ils n'auraient pas réagi de façon réciproque, ils auraient réagi par une manœuvre de moindre utilité. Ce sont là des hypothèses qui ne se sont pas vérifiées.

Brejnev a utilisé la technique GRIT le 5 décembre 1979, lorsqu'il a retiré 18 chars d'assaut et 150 soldats—ce n'est pas beaucoup—de Wittenberg, en Allemagne de l'Est. Il a dit que c'était la première étape du retrait de 1,000 chars d'assaut et de 20,000 soldats. J'ignore si l'Ouest a réagi de façon réciproque ou non. Le point d'interrogation, à la fin de la phrase, est réel.

A mon avis, le Canada pourrait employer la technique GRIT en garantissant les ventes de blé à la Pologne au prix du marché, peu importe toutes les autres opérations en cours, en annonçant un don de blé à la Pologne permettant à nos fermiers de produire sans restriction et en donnant le surplus à la Pologne, chaque livraison étant estampillée de la feuille d'érable. A mon avis, nous devrions envisager le retrait de nos forces en Allemagne; ils y voient essentiellement un rôle d'otages. Nous pourrions annuler notre contrat pour les avions de combat et concentrer davantage nos efforts sur l'amélioration de nos unités de sauvetage et de recherche dont on a très peu parlé au cours des derniers jours. Nous pourrions même acheter un char d'assaut Léopard de moins et un F-16 de moins, afin de donner cet argent au mouvement canadien pour la paix.

Muzafer et Carolyn Sherif, de l'université de l'État de Pennsylvanie, sont les auteurs d'une autre technique réussie pour réduire les hostilités entre pays. La méthode d'essai qu'ils

[Text]

tested method for reducing hostility would be to engage two groups in trying to achieve a goal that both wanted but neither could achieve without the help of the other. This was thoroughly worked out in an experiment with a large number of boys in a boys' camp. They concluded their work by saying it should be used to develop international co-operation.

Jean Keyes and Seymour, two students of mine at York some years ago, did a review of superordinate goals called *The Sahara Forest and Other Superordinate Goals*. They found that it would be technically possible to reclaim the Sahara Desert and produce enough food to feed one billion people.

I have looked into this a little bit. Canadian Westinghouse in Hamilton is making motors now, essentially diesel-type motors, that will burn raw oil straight from the ground. This is being used in Libya to generate electricity to drive pumps, bring up underground water and irrigate the desert. They have huge spray arms half a mile in radius going around making very green areas of the desert.

During the great Sahara famine there were French and Italian agribusinesses in the Sahara which were growing lettuce and celery and air-freighting it to Paris and Rome while people in that Sahara area were starving.

There is a small mistake in one of my paragraphs. The U.S. State Department's Arms Control and Disarmament Agency has said that in 1978 the world military expenditure was \$479.9 billion American. If you turn that into \$1,000 bills and pile them up one on the other, when you get to 7.5 inches you have \$1 million. To get up to \$480 billion you are going to have a stack of \$1,000 bills that is going to be 56.8 miles high. I feel that is a bit of a waste, particularly at a time when people are starving, they are going without homes and they are illiterate.

The Canadian military expenditure in 1978 was \$4.4 billion—not "4,4"—which would make a stack of \$1,000 bills half a mile high. Again, it is a lot of money.

At the Second Special Session on Disarmament I would suggest that we back the ongoing French idea—it has been around for a long time—for an International Disarmament Fund for Development. We are working currently on two papers. One is a method for fairly quantitatively allocating aid using special variation and allowance curve. The other is using "tensiometer" to say which nations are overarmed and by how much. The last quadrant contains the rich overspenders, 24 in all, the amount of taxes they would have to pay, it should be an amount over critically, would be in millions of U.S. dollars. The Soviet Union's \$85 billion—these are rather big overspenders—represents 9.8 per cent of the GNP of the Soviet Union. In the paper, on page 8—the Soviet total—most of the Soviet bloc are overspenders, and the amount of money they would have to contribute is rather great. For the NATO

[Translation]

ont suggérée pour réduire les hostilités serait d'amener les deux groupes à essayer d'atteindre un objectif commun que les deux désiraient atteindre, mais qu'aucun ne pourrait atteindre sans l'aide de l'autre. L'expérience fut tentée en profondeur avec un groupe nombreux de garçons, dans un camp de vacances. La conclusion de leurs travaux, c'est que cette méthode devrait être appliquée au développement de la coopération internationale.

Deux élèves à qui j'ai enseigné à York, il y a quelques années, Jean Keyes et Seymour, ont effectué une étude d'objectifs synergetiques, intitulée *The Sahara Forest and Other Superordinate Goals*. Ils ont trouvé que si le désert du Sahara était irrigué et cultivé, il pourrait permettre de nourrir un milliard de personnes.

Je me suis penché un peu sur la question. Canadian Westinghouse, de Hamilton, fabrique présentement des moteurs de type diesel, surtout, pouvant utiliser du pétrole brut provenant directement du sol. On utilise ce type de moteur en Lybie, pour produire de l'électricité, afin d'actionner des pompes; cela permet de pomper l'eau souterraine et d'irriguer le désert. Ils ont un énorme bras d'arrosage d'un rayon d'un demi mille, permettant d'avoir des zones de verdure dans le désert.

Au cours de la famine, au Sahara, des entreprises agricoles françaises et italiennes y faisaient pousser de la laitue et du céleri qu'elles livraient par avion à Paris et à Rome, alors que les gens de la région n'avaient rien à manger.

Il y a une petite erreur dans l'un de mes paragraphes. La U.S. State Department's Arms Control and Disarmament Agency a déclaré qu'en 1978, les dépenses militaires mondiales se chiffraient à 479.9 milliards de dollars américains. Un million de dollars en coupures de \$1,000 représente un paquet de billets de 7.5 pouces de hauteur. Si vous empilez ainsi 480 milliards de dollars en coupures de \$1,000, alors, la pile de billets s'élèvera à 56.8 milles de hauteur. Je trouve que c'est du gaspillage, surtout à une époque où les gens crèvent de faim, n'ont pas de maison et sont illettrés.

En 1978, les dépenses militaires canadiennes étaient de 4.4 milliards de dollars, ce qui représenterait une pile de billets de \$1,000 d'un demi mille de hauteur. Encore une fois, cela représente beaucoup d'argent.

Lors de la deuxième session spéciale sur le désarmement, je suggère que nous appuyions l'idée des Français—idée point nouvelle—d'un fonds de désarmement international pour le développement. Présentement, nous travaillons à deux documents. D'abord, il y a une méthode d'attribution de l'aide assez quantitative, utilisant une courbe spéciale de variation et de répartition. Notre méthode consiste à utiliser le «thermomètre» pour déterminer à quel point les pays sont surarmés. Le dernier quart de l'échelle comprend ceux qui dépensent le plus, 24 en tout, le montant des taxes qu'ils devraient verser se situeraient au-dessus du point critique et se chiffraient en millions de dollars américains. L'Union soviétique, 85 milliards de dollars... elle est vraiment de ceux qui dépensent le plus... ce qui représente 9.8 p. 100 du PNB de l'Union soviétique. A la page 8 du document... total soviétique...

[Texte]

countries, the U.S.A. is overspending by roughly \$29 billion; the other nations of NATO are not overspending very much. You will see also that Israel is a rather large overspender with \$3.7 billion.

• 1630

I think that the 'tensiometer' values will be useful in the neutron balance force reduction perhaps in Europe. This paper has been given both in Washington and in Moscow. Washington did not like it at all because several countries came out and potentially we have 185, but European NATO countries were much under 100. It was suggested they should make an initial reduction, you know matching and balancing, they did not like that at all.

I thank you for your patience.

The Chairman: Thank you very much, Doctor. First on my list are Mr. McKinnon, followed by Mrs. Appolloni and Mr. Sargeant.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. I listened with considerable interest to the two presentations. Dr. Alcock, I spent some time searching for briefing notes and have not found them yet, but I suppose it gave me an opportunity of listen without reading ahead.

It seems to me that you mentioned that a deterrent is not credible unless it is used—it was one of your early remarks. I find myself having difficulty accepting the logic of that in view of the history of the last thirty years. We have avoided a major war; many people, and several of our witnesses, think it is because of the deterrent of the nuclear weapon. In fact, it is usually known as 'the deterrent', everyone knows what you are talking about when you say 'the deterrent', they know you mean ICBMs, usually, or the SLBMs. I wonder where your logic and mine have separated.

Mr. Alcock: I think what I mean by 'deterrence is not credible' is that either side—

Mr. McKinnon: You said 'unless it is used'.

Mr. Alcock: —feels that they can risk any adventure they wish—the United States in Vietnam; the Soviet Union in Afghanistan—because they, in a sense, are daring the other side to say 'just try and stop me'. When both sides have the nuclear overkill capabilities, the other side is obviously not going to use it. They are not going to say, 'alright, I will fire my salvos at you and destroy your country', because both sides know that in so doing they will have their country destroyed. So the idea of trying to prevent the Soviets from sweeping across Europe by saying: 'We will use our deterrents on you' and at the same time lose 100,000,000 Americans, is not likely to stop the Soviets.

[Traduction]

on constate que la plupart des pays du bloc soviétique dépensent trop, et les sommes d'argent qu'elle devrait contribuer sont plutôt importantes. Pour ce qui est des pays de l'OTAN, les dépenses excédentaires des États-Unis se situent à environ 29 milliards de dollars; quant aux autres pays de l'OTAN leurs dépenses excédentaires ne sont pas très élevées. Vous verrez qu'Israël est aussi un pays qui dépense trop avec 3.7 milliards de dollars.

Je pense que les lectures du thermomètre seront utiles peut-être dans la réduction de l'équilibre des forces nucléaires en Europe. Ces documents ont été transmis à Washington et à Moscou. Washington ne l'a pas apprécié du tout car les noms de plusieurs pays sont sortis et potentiellement nous en avons 185, mais les membres européens de l'OTAN étaient bien en dessous de 100. On suggérait qu'ils fassent la première réduction, pour atteindre l'équilibre, ce qu'ils n'ont pas aimé du tout.

Je vous remercie de votre patience.

Le président: Merci beaucoup, professeur. Le premier sur ma liste est M. McKinnon suivi de M^{me} Appolloni et de M. Sargeant.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président. C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai écouté les deux exposés. Monsieur Alcock, j'ai cherché en vain mes notes d'information mais je présume que cela m'a fourni l'occasion d'écouter sans avoir lu d'avance.

Au tout début vous avez dit qu'un élément de dissuasion n'est pas crédible à moins de l'utiliser. Vu l'histoire des 30 dernières années, j'ai de la difficulté à accepter ce raisonnement. Nous avons évité un conflit important; beaucoup de gens, de nombreux témoins pensent que c'est à cause de la dissuasion des armes nucléaires. En fait on désigne habituellement comme étant 'l'élément de dissuasion'; et chacun sait de quoi vous parlez lorsque vous dites cela, il sait que vous parlez habituellement des 'ICBM' ou de 'SLBM'. Je me demande à quel moment votre raisonnement et le mien divergent.

M. Alcock: Ce que je voulais dire lorsque je disais «qu'un élément de dissuasion n'est pas crédible» c'est que l'un ou l'autre des partis...

M. McKinnon: Vous avez dit «à moins de l'utiliser».

M. Alcock: ... pensent qu'ils peuvent tenter n'importe quelle aventure... les États-Unis au Vietnam; l'Union soviétique en Afghanistan... car dans un sens ils défient la partie adverse d'essayer de les en empêcher. Lorsque les deux partis ont une surcapacité nucléaire, il est évident qu'ils ne l'utiliseront pas. Personne ne dira «je vais lancer un missile et détruire votre pays» car tous deux savent que, ce faisant, leur propre pays sera détruit. Donc l'idée d'essayer d'empêcher les Soviétiques d'envahir l'Europe en leur disant: «nous utilisons contre vous nos éléments de dissuasion et en même temps nous perdrons 100 millions d'Américains», n'est pas de nature à arrêter les Soviétiques.

[Text]

I think if the Soviets were to move into Poland tomorrow, the West would do nothing. I think it would be militarily impossible for us to do anything. I think if the Soviet Union were to move into NATO territory, on the other hand, the West would respond readily. We would use our nuclear weapons to prevent it, but in so doing we would seal Europe's fate. And I think that is what is really disturbing the Europeans. The notion that is not credible is that both sides have great freedom to do as they wish.

• 1635

Mr. McKinnon: We can get in several questions if we have short questions and short answers.

I would expect that the same devastation would fall on the United States if NATO did stop the Russian invasion of western Europe by nuclear weapons.

Mr. Alcock: Well, the impressions I got from discussion with a number of Europeans, particularly at this conference but also visiting different centres, was that the Europeans are not at all sure that the Americans... again, why is military policy, you try and fight the war not on your soil? At the present time, there is not a wish for American policy to use Europe as the battlefield. Let me give you a for instance...

Mr. McKinnon: By the way, you just said two or three minutes ago, that NATO would use a nuclear power if...

Mr. Alcock: If NATO countries were attacked.

Mr. McKinnon: Yes.

Mr. Alcock: And in this way, American military policy would hope they would not be attacked on American soil. The deployment in the modernization program is almost the posture of a first-strike posture. The Cruise missiles are up near the front line. The Pershing 2 is vulnerable. Even back home in the United States there is the window of vulnerability by having the silo open and exposed, and from the Soviet point of view this all looks like first strike. Couple that to the surveillance scheme which NATO has world-wide and of which Canada is a part, and from the Soviet paranoid point of view—and the Soviets are paranoid in military matters—it looks as if NATO and the US are trying to get to a first-strike position, particularly in Europe. Now that is rather dangerous because that makes them want to have a first-strike capability.

Mr. McKinnon: You mention that modernization of the Cruise missiles and Pershings, and I do not think the Russians seriously think that any Pershing sitting anywhere in the United States is any threat to their homeland whatsoever.

Mr. Alcock: No, in Europe.

Mr. McKinnon: And the GLCMs—well, they do not have enough range in Europe to get to... The Pershings they have there at the present time cannot reach Russia from Europe; and the Cruise missiles are about two years away. So they are not sitting at the front line yet.

[Translation]

A mon avis, si l'Union soviétique envahissait la Pologne demain, l'Occident ne ferait rien. Sur le plan militaire je pense que nous ne pourrions faire. D'autre part je pense que l'Occident réagirait rapidement si l'Union soviétique envahissait un territoire de l'OTAN. Nous utiliserions nos armes nucléaires pour les empêcher, mais, ce faisant, nous déciderions du destin de l'Europe. A mon avis c'est ce qui inquiète vraiment les Européens. C'est la notion du manque de crédibilité et le fait que les deux partis ont toute liberté d'agir à leur gré.

M. McKinnon: Si les questions et les réponses sont courtes nous pourrions poser plus de questions.

Je présume que les États-Unis seraient aussi dévastés si l'OTAN arrêtaient avec des armes nucléaires l'invasion russe de l'Europe occidentale.

M. Alcock: Bien, l'impression que j'ai eue des discussions avec nombre d'Européens, surtout lors de cette conférence, mais aussi en visitant différents centres, c'est que ceux-ci ne sont pas du tout convaincus que les Américains... Encore une fois la politique militaire n'est-elle pas d'éviter de combattre sur votre propre sol? Présentement l'intention de la politique américaine n'est pas d'utiliser l'Europe comme champ de bataille. Par exemple...

M. McKinnon: Soit dit en passant il y a quelques minutes vous avez dit que l'OTAN ferait appel aux armes nucléaires si...

M. Alcock: Si les pays de l'OTAN étaient attaqués.

M. McKinnon: En effet.

M. Alcock: De cette façon l'espoir de la politique militaire américaine c'est qu'ils ne seraient pas attaqués chez eux. Le déploiement en vertu du programme de modernisation est presque un dispositif d'attaque surprise. Les missiles Cruise sont près du front. Les Pershing 2 sont vulnérables. Même aux États-Unis il existe un créneau de vulnérabilité dans les silos ouverts et exposés, et du point de vue soviétique, tout cela ressemble à un dispositif d'agresseur. Joignez à cela le scénario de surveillance mondiale de l'OTAN dont le Canada fait partie—et du point de vue paranoïaque des Soviétiques... Les Soviétiques sont paranoïaques pour les questions militaires—il semble que l'OTAN et les États-Unis essaient de se mettre en position d'attaquer les premiers, surtout en Europe. Voilà qui est plutôt dangereux car à cause de cela ils désirent avoir cette capacité de frapper les premiers.

M. McKinnon: Vous avez parlé de la modernisation des missiles Cruise et Pershing, et je ne pense pas que les Russes croient sérieusement que tout missile Pershing situé aux États-Unis est une menace à leur pays.

M. Alcock: Non, en Europe.

M. McKinnon: Quant au GLCM... ils n'ont pas suffisamment de portée en Europe pour atteindre... Les Pershings qui sont là présentement ne peuvent atteindre la Russie à partir de l'Europe; et les missiles Cruise ne seront pas là avant deux ans. Donc ils ne sont pas encore en première ligne.

[Texte]

You mention that the U.S.S.R. is lagging behind by a few years and the Soviet policy is to ape what we do in the West. I am not as confident as you are that they are lagging all that much behind. I remember the first satellite launch was done by the U.S.S.R. The SS-10, their new ground-launch missile, which is being put into play—I think it is one every six days, and which they already have 250 of—is quite a superior weapon as far as anything that I know of about weaponry in the West, and I do not see how you can count on their being behind technologically.

Mr. Alcock: Well, I use these words rather carelessly because I think with overkill, ahead or behind our balance of power loses the meaning it used to have. But let me persist in that sort of language since I used the terms.

In conventional weapons certainly, the Soviets are ahead, but if you go through the A-Bomb, the H-Bomb, we were ahead. In Sputnik, the Russians were ahead. In MIRVing, in MARVing, we were ahead. In our submarine programs, we were ahead. In the neutron development, we were ahead. In the present Trident submarine class itself, to be installed, we are ahead. We are ahead certainly in Cruise missiles and in microtechnology. On lasers, I am not sure. So, it is certainly not every system, but by and large, we have been ahead by a number of years except in the conventional area.

Mr. McKinnon: And the SS-10, and I would question you about the submarine.

Mr. Alcock: There are two or three areas where the Russians are ahead, but by and large, we have a superiority qualitatively and, in many instances, quantitatively in the nuclear field.

Mr. McKinnon: I do not think that the United States has a submarine that can touch the new Russian submarine but that is a matter of opinion, I suppose.

I would like to go to Dr. Newcombe now for the last couple of questions. Did you say that the guildler was down in value to the U.S. because of Dutch military expenditures?

• 1640

Mr. Newcombe: No.

Mr. McKinnon: It is up in value, is it not?

Mr. Newcombe: I said it was worth 29 cents in 1969. Today it is worth 65 cents American. The other has gone up.

Mr. McKinnon: Do you attribute that to the American defence expenditures?

Mr. Newcombe: Yes.

Mr. McKinnon: I was just looking at Canada's expenditures which are quite substantial behind Holland's; yet our dollar

[Traduction]

Vous avez dit que l'URSS est à la traîne de quelques années et que leur politique est de copier ce que nous faisons en Occident. Je ne crois pas autant que vous qu'ils soient tellement en arrière. Je me souviens que le premier satellite a été lancé par l'URSS. Le SS-10, leur nouveau missile lancé à partir du sol, avec lequel il faut maintenant compter... Je pense qu'ils en produisent un tous les six jours et qu'ils en sont déjà à 250... est de loin supérieur à tout ce que je connais comme armements dans l'Occident, et je ne vois pas comment vous pouvez compter sur leur retard technologique.

M. Alcock: Ma foi, j'ai utilisé ces mots plutôt librement car je pense qu'étant donné la surpuissance qui existe, l'avance, le retard ou l'équilibre des forces perd un peu de sa signification. Mais je vais continuer dans cette veine puisque j'ai utilisé ces termes.

Les Soviétiques ont certainement de l'avance pour ce qui est des armes conventionnelles, mais pour ce qui est de la bombe A et de la bombe H, nous sommes en avant. Les Russes avaient de l'avance avec le Sputnik. Mais pour ce qui est des MIRV et du MARV nous avons une longueur d'avance. Nous avons de l'avance dans notre programme de sous-marins. Nous sommes en avance dans le développement du neutron. Pour ce qui est de la catégorie des sous-marins Trident qui seront mis en service, encore là nous avons de l'avance. Nous en avons certainement pour ce qui est des missiles de croisière et de la microtechnologie. Pour ce qui est des lasers, je n'en suis pas sûr. Donc ce n'est peut-être pas vrai pour chaque système, mais de façon générale nous avons un certain nombre d'années d'avance sauf dans le domaine des armes conventionnelles.

M. McKinnon: Ainsi que des SS-10 et j'aurais des doutes au sujet des sous-marins.

M. Alcock: Les Russes ont de l'avance dans deux ou trois domaines, mais de façon générale dans le domaine nucléaire nous avons la supériorité sur le plan qualitatif et bien souvent sur le plan quantitatif également.

M. McKinnon: A mon avis les États-Unis n'ont pas de sous-marin qui puisse s'approcher du nouveau sous-marin russe, mais je présume que c'est une question d'opinion.

Mes dernières questions s'adressent à M. Newcombe. Avez-vous dit que le florin avait perdu de la valeur aux États-Unis à cause des dépenses militaires hollandaises?

M. Newcombe: Non.

M. McKinnon: Reprend-il de la valeur?

M. Newcombe: J'ai dit qu'en 1969 il valait 29c., aujourd'hui il en vaut 65c. américains. L'autre a augmenté.

M. McKinnon: Attribuez-vous cela aux dépenses de la Défense américaine?

M. Newcombe: En effet.

M. McKinnon: Je jetais un coup d'oeil sur les dépenses canadiennes qui sont beaucoup inférieures à celles de la Hol-

[Text]

has not kept up with the American dollar let alone the guilder. I wonder why?

Mr. Newcombe: My personal feeling on this, and I am not an economist, is that we are tied in with the American dollar; we are part of the North American dollar. The guilder is a little more independent. The German mark has also gone up with respect to the dollar.

Mr. McKinnon: Canada is the lowest spender by far though, so our dollar should be increasing instead of decreasing in value.

Mr. Newcombe: If it was totally independent, yes.

Mr. McKinnon: I am simply trying to point out that I do not believe that your thesis works, particularly when applied to this country.

Finally, on page 6, if I can find the right piece of paper here: "Brezhnev made a GRIT move". I searched as quickly as I could for the meaning of the word "GRIT". I suppose it is and acronym for something else, is it?

Mr. Newcombe: It means "Graduated and Reciprocated Initiatives in Tension-reduction".

Mr. McKinnon: It sounds just like the Grits we already have.

You say:

Brezhnev made a GRIT move on December 5, 1979 when he withdrew 18 T-62 tanks and 150 soldiers from Wittenberg in East Germany. This was described as the first step in the withdrawal of 1000 tanks and 20,000 soldiers to be made in the following 10 months. Did the West reciprocate?

I think any fair reader of that would consider that to be a rhetorical question that you feel the answer is not expected. Yet I would like to ask if you had heard of the 1,000 warheads that the West had removed from western Europe, and if indeed the Russians had gone on with their plan to withdraw 1,000 tanks and 20,000 troops?

Mr. Newcombe: One knows they have not gone on with the plan. I do not know whether or not we made any equivalent move back. There is a genuine question mark at the end of the sentence.

Mr. McKinnon: One of the most knowledgeable witnesses we have had here affirmed that they did remove the 1,000 tactical warheads from western Europe.

That is all I have. Thank you.

The Chairman: Thank you very much. Now, the honourable Parliamentary secretary to the Minister of National Defence, M^{me} Appolloni, followed by Mr. Sargeant and then Mr. Wenman.

Mrs. Appolloni: Thank you, Mr. Chairman. Just a few brief questions to Professor Newcombe on his tensiometer approach.

[Translation]

lande; toutefois notre dollar n'a pas suivi le dollar américain, encore moins le florin. Je me demande pourquoi.

M. Newcombe: Sans être économiste, mon opinion personnelle c'est que nous sommes liés au dollar américain, nous sommes partie du dollar nord-américain. Le florin est un peu plus autonome. Le marc allemand a aussi pris de la valeur par rapport au dollar.

M. McKinnon: Toutefois le Canada est de loin celui qui dépense le moins, alors notre dollar devrait remonter au lieu de dévaluer.

M. Newcombe: En effet, s'il était totalement autonome.

M. McKinnon: J'essaie simplement d'indiquer qu'à mon avis votre théorie ne marche pas, surtout en ce qui touche ce pays.

Finalement à la page 8, si je peux me retrouver, vous dites: «le président Brezhnev a adopté une mesure dite GRIT». J'ai rapidement essayé de trouver le sens de ce mot «GRIT». Je suppose que c'est un acronyme, n'est-ce pas?

M. Newcombe: Cela signifie «initiatives réciproques de désescalade graduelle».

M. McKinnon: Cela me fait penser au «GRIT» que nous avons déjà.

Vous dites:

Le président Brezhnev a adopté une mesure dite GRIT le 5 décembre 1979 lorsqu'il a retiré 18 chars T-62 et 150 soldats de Wittenberg en Allemagne de l'Est. Il s'agissait alors, disait-on, de la première d'une série de mesures de retrait de 1,000 chars et de 20,000 soldats qui devaient s'effectuer au cours des 10 mois suivants. L'Ouest a-t-il adopté des mesures réciproques?

A mon avis tout lecteur avisé considérerait là que c'est une question de rhétorique à laquelle on n'attend pas de réponse. Toutefois j'aimerais vous demander si vous avez entendu parler des 1,000 ogives nucléaires que l'Occident a retirées de l'Europe de l'Ouest et si en fait les Russes ont appliqué leur plan de retirer 1,000 chars et 20,000 hommes de troupe.

M. Newcombe: On sait que ce n'est pas le cas. J'ignore si oui ou non nous avons pris des mesures réciproques. Ce point d'interrogation à la fin de la phrase est bien réel.

M. McKinnon: Un des témoins les plus informés que nous avons eus a affirmé qu'ils ont retiré 1,000 ogives nucléaires tactiques de l'Europe de l'Ouest.

J'ai terminé, merci.

Le président: Merci beaucoup. Nous passons maintenant à l'honorable secrétaire parlementaire au ministère de la Défense nationale, M^{me} Appolloni, suivie de M. Sargeant et ensuite de M. Wenman.

Mme Appolloni: Merci, monsieur le président. J'ai simplement quelques courtes questions à poser à M. Newcombe quant à sa technique du tensiommètre.

[Texte]

Professor, did you use this approach in pre World War II situations?

Mr. Newcombe: There is one technical problem. The answer is, no. One reason is that gross national product figures are not available prior to 1940; they just were never calculated. This is one of the numbers I use, so I cannot do anything.

I did however, have a look at statistics on German military expenditure, which essentially went up in 1934 very quickly, to 1939, and certainly they were at supra-critical about 1935. They must have. The English and the French numbers did not. Of course, as I think about this, since 1950 wars have been fought between over-armed supra-critical nations on both sides.

As I reflect on the numbers for the thirties, I realize that one of the big political questions of the thirties was, should the English and the French have increased their military expenditures as the Germans increased theirs? I feel that what was going on in the thirties is that Chamberlain was essentially playing a co-operative move, a friendly move, back to anything that Adolf Hitler did. I do not at all agree with the policy advocated by Chamberlain in the thirties.

Mrs. Appolloni: Certainly, Afghanistan was not in the critical 100.

Mr. Newcombe: There are no numbers for Afghanistan at all. Their military expenditure or GNP occur occasionally.

Mrs. Appolloni: Another thing, Professor. I am not sure of your exact words, but you said something to the effect that if you are seeking peace you should build for peace. How can you reconcile that with the postures taken by the neutrals, such as Sweden and Switzerland? I believe they spend more of their GNP per capita than most other countries in order to preserve their neutrality. Surely you are not suggesting that they are spending on munitions for war?

• 1645

Mr. Newcombe: I am quoting from memory. The Swedish tension ratio is 100, year after year after year. They build just enough to say something about their gross national product. As you know, they design their own aircraft and their own anti-aircraft guns. They are quite independent of any alliance whatsoever. They are just maintaining their forces. With respect to the Swiss, the Swiss are always underarmed. I know they have military expenditures. As we all know, each year they call up men for military training and every Swiss has a uniform and a rifle in his closet. I do not know whether I have answered the question to your satisfaction or not.

Mrs. Appolloni: Thank you. Professor, to your knowledge, do they have peace research movements in the Soviet Union?

Mr. Newcombe: Not as a peace research movement nor as a peace research institute. I did know Soviet citizens who have

[Traduction]

Professeur, avez-vous déjà utilisé cette technique dans des situations avant la Deuxième grande guerre?

M. Newcombe: Il y a un problème technique. La réponse est non. Une des raisons c'est que les données sur le produit national brut ne sont pas disponibles avant 1940; ils n'avaient jamais été calculés. C'est l'un des chiffres que j'utilise, alors je ne peux rien faire.

Toutefois j'ai jeté un coup d'oeil aux statistiques sur les dépenses militaires allemandes, qui ont grimpé très rapidement de 1934 à 1939 et elles étaient certainement à un niveau supercritique en 1935. Elles devaient l'être. Ce n'était pas le cas pour les Anglais et les Français. Évidemment, lorsque j'y songe, depuis 1950 les guerres ont eu lieu entre pays supercritiques superarmés.

Lorsque je regarde les chiffres pour les années 30, je comprends que l'une des grandes questions politiques des années 30 était: est-ce que les Français et les Anglais auraient dû accroître leurs dépenses militaires au même rythme que les Allemands? J'ai l'impression que dans les années 30 Chamberlain jouait essentiellement la carte de la coopération, de l'amitié, face aux initiatives d'Adolf Hitler. Je ne suis pas du tout d'accord avec la politique préconisée par Chamberlain dans les années 30.

Mme Appolloni: L'Afghanistan ne se situait certainement pas à ce niveau critique de 100.

M. Newcombe: Il n'existe aucun chiffre pour l'Afghanistan. Leurs dépenses militaires ou leur PNB sont tout à fait occasionnelles.

Mme Appolloni: Une autre chose professeur, j'ignore les mots exacts que vous avez employés, mais vous avez dit que lorsque l'on recherche la paix on doit préparer la paix. Comment pouvez-vous concilier cela avec l'attitude adoptée par les pays neutres comme la Suède et la Suisse? Je pense qu'ils ont dépensé une plus grande partie de leur PNB *per capita* que la plupart des autres pays afin de préserver leur neutralité. Vous ne suggérez certainement pas qu'ils achètent des munitions pour faire la guerre?

M. Newcombe: Je cite de mémoire. Le rapport de tension en Suède est de 100, année après année. Les Suédois en construisent juste assez pour que leur produit national brut en tienne compte. Comme vous le savez, ils dessinent leur propre avion et leur propres armes antiaériennes. Ils ne font partie d'aucune alliance et se contentent d'entretenir leurs forces. Quant aux Suisses, ces derniers ne possèdent pas suffisamment d'armes. Je sais qu'ils ont des dépenses militaires. Comme nous le savons tous, les Suisses effectuent un service militaire et chacun d'entre eux possède un uniforme et un fusil chez lui. Je ne sais pas si j'ai bien répondu à votre question.

Mme Appolloni: Merci. D'après vous, existent-ils des mouvements spécialisés dans la recherche de la paix en Union soviétique?

M. Newcombe: Il n'existe pas plus de mouvements de recherche de la paix que d'instituts de recherche de la paix.

[Text]

been in Canada, on exchange, economists and editors, ordinary people. The economist that I know is very anxious to know how soon he could start to advocate turning around the Soviet economy. He laments the money spent by the Soviets for military expenditure. He wants to see it go into consumer goods. He is very interested, particularly in the future.

An hon. Member: He works for the KGB?

Mr. Newcombe: I do not think so. The KGB, while I was there, were very unhappy with me.

The Chairman: As they must be with some of us. This comment does not apply to anyone in particular. Next on my list is Mr. Sargeant.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman. I would like to follow up a little bit on the final question that Mrs. Appoloni was asking about peace research. I tend to be quite supportive of the idea of expanding it, and, indeed, of the chairs in peace research as suggested by Mr. Alcock. I would just like to ask Mr. Alcock, or perhaps both of our guests, what we get out of it. How practical is it? Have there been any successes we can point to. Has peace research helped to relieve tension; has it led to some disarmament somewhere, or some arms control?

Mr. Alcock: I wish I could give you some nice crystal evidence like medical research, saying that we have eliminated this disease, that disease and the other disease. The answer is, there is nothing of that sort. Peace research, disarmament research, seems to come up with the old wisdom; It comes up out of a computer in a different language. But I can say this, at UNSSOD II the results of peace research of the previous 10 or 20 years, were being very frequently quoted by members from the strangest countries. I remember someone from a South American country quoting a long speech and I suddenly picked up my ears because some sentences seemed very familiar. It was in some report that I had written before, and I thought, apparently this stuff gets out. I was surprised at the amount of remarkable hard fact in the speeches of the members of the different delegations at UNSSOD I, and I think much of it did come from peace research: the notion that spending money for arms makes war more likely rather than less likely; that alliances make war more likely rather than less likely—this has been documented over and over again; the notion that our economy is much more labour intensive if we put the money not in military goods, which is largely capital intensive, and therefore we can create more jobs in a disarmament program than in an armament program; the notion that R&D put directly into the civilian sector creates more new industry than the spillover effect from military research. All these come from detailed, tedious, long research. The prediction of where the next war is likely to be; what areas are the most dangerous. I would be hard-pressed to say which is the most dangerous. I think I would agree with Sigler that the Middle East is probably more dangerous than Europe, but the

[Translation]

J'ai connu des citoyens Soviétiques qui s'étaient rendus au Canada dans le cadre d'échange, des économistes et des rédacteurs, des gens ordinaires. L'économiste que je connais voudrait, avec grande impatience, essayer de préconiser une autre voie économique pour l'Union soviétique. Il préférerait que les sommes affectées aux dépenses militaires le soient aux biens de consommation. Il s'intéresse à beaucoup de choses et en particulier à l'avenir.

Une voix: Il travaille pour le KGB?

M. Newcombe: Je ne le pense pas. Il a eu des difficultés avec le KGB lorsque j'étais ici.

Le président: Tout comme avec certains d'entre nous. Je ne vise personne en disant cela. La prochaine personne sur ma liste est M. Sargeant.

M. Sargeant: Merci, monsieur le président. Je voudrais poursuivre la discussion sur la même lancée que Mme Appoloni tout à l'heure lorsqu'elle a posé une question sur la recherche sur la paix. L'idée de multiplier les mouvements de recherche sur la paix est bonne ainsi que celle de créer des chaires de recherche sur la paix comme l'a proposé M. Alcock. Je voudrais simplement demander à M. Alcock ou peut-être à nos deux invités, ce que nous en tirerions. Cette idée est-elle pratique? Y a-t-il eu certaines réussites dont nous pourrions parler? Ces recherches ont-elles permis d'atténuer les tensions dans le monde, d'entraîner le désarmement ou le contrôle des armements quelque part?

M. Alcock: J'aimerais bien vous donner des preuves irréfutables comme en recherche médicale et vous dire que nous avons réussi à enrayer cette maladie, cette maladie et cette autre maladie. Mais ce n'est pas le cas. La recherche sur la paix, sur le désarmement semble être très mal comprise à l'âge de l'ordinateur. Mais je peux vous dire que, lors d'UNSSOD II, certains membres de pays les plus inattendus citaient fréquemment les résultats de cette recherche effectuée au cours des 10 à 20 dernières années. Je me souviens d'un membre d'un pays Sud Américain qui prononçait un très long discours et tout d'un coup j'ai dressé l'oreille car certaines phrases me semblaient très familières. Ces phrases provenaient d'un rapport que j'avais rédigé auparavant et je me suis dit que je ne l'avais peut-être pas fait pour rien. J'ai été surpris du nombre de données figurant dans les discours des membres des différentes délégations présentes à UNSSOD I et je crois que l'essentiel provenait de la recherche sur la paix: la notion selon laquelle l'affectation de crédit à la construction d'armements multiplie les risques de guerre plutôt que le contraire, que la création d'alliances multiplie une fois de plus les risques des guerres plutôt que le contraire, et ceci s'est trouvé vérifié maintes et maintes fois; la notion selon laquelle notre économie connaîtrait moins de chômage si nous n'engagions pas tant de dépenses militaires, qui privilégient le capital, nous permettant ainsi de créer davantage d'emplois dans le cadre d'un programme de désarmement plutôt que d'armement; la notion selon laquelle la recherche et le développement orientés vers le secteur civil crée plus de nouveaux secteurs d'activités que les retombées provenant de la recherche militaire; toutes ces notions proviennent de recherches détaillées, ennuyeuses et

[Texte]

war might be smaller than Europe. It might also expand to a glorious big one.

• 1650

All of these come out of peace or disarmament research. It is just a matter of trying to furnish to committees like yours evidence that is detailed, hard evidence rather than hearsay or biased opinion. There is always bias in everything, but research results try to be unbiased, in the sense that you feed in evidence and anyone can question that.

In fact, to the earlier comment about the Russians, one of the hopes of research is that some of this information will find its way into decision—making echelons of the Soviet Union. I was astonished, talking to some Russians, how well-briefed they were in the research being done here. They will refuse to admit their complicity in an arms race. It is always the West that is to blame. Our research keeps saying that it is both that are to blame; that it is an interaction between the two sides; that they are as much to blame as we are; that it is their bombs that are going to blow us up. To get this idea through with paper after paper and book after book, which the Soviet scholars are taking away and reading and knowing about, is a secondary educational value. We can do that. Theirs is a closed society, and this is one way of our shedding some light on it.

Mr. Newcombe: May I interrupt, sir?

The Chairman: Yes, you may, of course.

Mr. Newcombe: President Sadat, in his lifetime, bought *Peace Research Review* and had them on his shelf in his office. I know that because a friend of mine was hired by the Government of Egypt as an adviser on development, and, when he went to see the Minister of Development in Cairo, he was taken down to meet Sadat, who said, "My goodness, you look just like your picture." The guy had written a review for us, with a picture, and he was very pleased to find Sadat amongst his readers. Essentially the move by Sadat, when he said he would do anything for peace and would even go speak in the Knesset if invited, was essentially a good move. Although no one has ever put it together and said where he got this kind of thinking from, I think this is probably the case.

Mr. Sargeant: With regard to the Waldheim formula... Incidentally, I asked one of the witnesses a few days ago, and he thought Sweden was the only country that that had committed the 0.1 per cent. I also think that 0.1 per cent is really peanuts and that, if we are really serious about peace, even 1 per cent would hardly be out of line.

[Traduction]

longues. Comme, par exemple, prédire où la prochaine guerre aura lieu. J'aurais beaucoup de difficulté à vous dire quelle région serait la plus dangereuse. Je crois que j'aurais tendance à convenir avec Sigler que le Moyen-Orient est une zone plus dangereuse que l'Europe, mais la guerre y serait peut-être plus limitée qu'en Europe. Elle pourrait également devenir une grande guerre glorieuse.

Toutes ces notions proviennent de la recherche sur la paix ou le désarmement. Il s'agit tout simplement de fournir aux comités comme le vôtre des preuves détaillées, concrètes, et non pas des ouï-dire ou des opinions partiales. Tout comporte un élément de partialité, mais les conclusions tirées de la recherche essaient d'être impartiales dans la mesure où vous apportez des preuves et que quiconque peut les mettre en doute.

En fait, pour reprendre ce qui a été dit tout à l'heure à propos des Soviétiques, il faut espérer que les cercles dirigeants de l'Union soviétique mettent en application certaines des conclusions tirées de ces recherches. En parlant à certains Soviétiques, j'ai été étonné de ce qu'ils savaient sur les recherches effectuées ici. Ils refusent d'admettre leur complicité dans la course aux armements. Le monde occidental est toujours à blâmer. Nous disons que ce sont les deux camps qui sont à blâmer; il existe une interaction entre les deux camps et les Soviétiques sont tout aussi à blâmer que nous, car ce sont leurs bombes qui vont exploser chez nous. Essayer de faire passer ce message en rédigeant document après document et livre après livre, que les savants soviétiques retirent de la circulation, mais lisent et connaissent, est d'une valeur éducative secondaire. Nous pouvons le faire ici. Mais leur société est une société fermée, et c'est là une des façons qui nous permettent d'éclaircir le mystère.

M. Newcombe: Puis-je vous interrompre, monsieur?

Le président: Oui, bien sûr.

M. Newcombe: Avant sa mort, le président Sadate achetait le magazine *Peace Research Review* et le rangeait dans la bibliothèque de son bureau. Je le sais, car un de mes amis a été embauché par le gouvernement égyptien en tant que conseiller en développement, et, lorsqu'il est allé voir le ministre du Développement, au Caire, il a rencontré Sadate, qui a dit: «Mon Dieu, vous ressemblez exactement à la photo.» Il avait rédigé un article pour nous et sa photo y figurait; il était très content de voir que Sadate figurait parmi ses lecteurs. L'initiative prise par Sadate, lorsqu'il a dit qu'il ferait n'importe quoi pour obtenir la paix et irait même parler devant la Knesset s'il était invité, était, grosso modo, une bonne initiative. Bien que personne n'ait analysé son geste et su d'où il avait tiré cette idée, je crois que c'était probablement une bonne chose.

M. Sargeant: Quant à la proposition Waldheim... D'ailleurs, j'ai posé la question à un des témoins, il y a quelques jours, et il pensait que seule la Suède y avait consacré 0,1 p. 100. Je pense également que ce pourcentage ne représente pas grand-chose et que, si nous songeons sérieusement à instaurer la paix dans le monde, même 1 p. 100 ne suffirait pas.

[Text]

But what could we get for \$6 million? You suggested your step 1: \$100,000 for UNSSOD and \$500,000 for the five chairs. Was that it? What could we get for \$6 million?

Mr. Alcock: We had a subcommittee of the advisory committee of non-governmental organizations to Geoffrey Pearson's disarmament group. In the subcommittee we prepared detailed recommendations. I wish that the advisory committee to Mr. Menzies would be required to put in a report to your committee so that you could see some of the discussions that take place. But in that it was suggested that some of the money be used in External Affairs' disarmament section itself, which is certainly under-staffed and hopelessly small for a country of Canada's size. Some of it would be, then, for internal.

Some of it would be, as I mentioned, for peace-research chairs. A great deal would go into education, adult education and high school education, where there is a great need to further not only the work of the United Nations but the whole idea of a disarmed world. As I said earlier, it is a revolutionary idea.

Some of the money would go to non-governmental organizations that are working rather inadequately—some of the disarmament groups trying to further the notion of UNSSOD I, but with very inadequate funding.

There could certainly be imaginative ways of trying to promulgate the work being done. The work being done in this committee sees very little media coverage. I was interested to find that the Senate report got something immediately on national coverage. This has been going on for two weeks, and not a person I have asked is even aware that your committee is meeting. Now, I would think that media money might very well use some of the \$5 million. Specific details have been made public.

Mr. Sargeant: I did see one article in, I think, the Ottawa *Citizen* out of this committee. You do not see it, unfortunately.

• 1655

The Chairman: We had a very distinguished, I may say—it was the only very well attended—Mr. Best

Mr. Sargeant: Oh yes, of course.

The Chairman: One; but he is always faithful.

Mr. Alcock: Where is the CBC *Journal*, for example?

The Chairman: Dividing the country, as always.

Mr. Sargeant: Dr. Alcock, in your opening comments you talked about, I think it was, the Association of Peacemakers'. Was it completely disarming, or were you referring to completely disarming conventionally?

[Translation]

Que pourrions-nous avoir pour 6 millions de dollars? Vous avez proposé un premier geste: attribuer \$100,000 à UNSSOD et \$500,000 aux cinq chaires. Était-ce cela? Que pourrions-nous obtenir pour 6 millions de dollars?

M. Alcock: Nous avons créé un sous-comité du comité consultatif des organismes non gouvernementaux, qui fait partie du groupe de désarmement de Geoffrey Pearson. Nous y avons préparé des recommandations détaillées. J'aurais aimé que le comité consultatif dépendant de M. Menzies ait été tenu de rédiger un rapport pour votre comité, pour que vous puissiez vous rendre compte des discussions qui s'y déroulent. Mais, à la place, on a proposé que certains de ces crédits soient affectés à la section du désarmement du ministère des Affaires extérieures, section qui n'a effectivement pas le personnel requis et qui est beaucoup trop petite pour un pays comme le Canada. Certains de ces crédits seraient donc à usage interne.

D'autres crédits, comme je l'ai dit, seraient affectés à la création de chaires de recherche sur la paix. Une somme importante pourrait être affectée à l'éducation, à la formation des adultes et à la formation en école secondaire, car il est nécessaire de perpétuer non seulement les travaux des Nations Unies, mais l'idée d'un monde sans armes. Comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est une idée révolutionnaire.

Certains autres crédits seraient accordés aux organismes non gouvernementaux qui travaillent de façon tout à fait insuffisante, certains groupes de désarmement essayant de perpétuer la notion d'UNSSOD I, mais en l'absence de crédits.

On pourrait certainement trouver d'autres moyens de perpétuer les travaux effectués. Ceux qui se déroulent ici ne sont pratiquement pas diffusés. C'est avec intérêt que j'ai vu que le rapport du Sénat avait été repris par les organes de presse nationaux. Ce Comité se réunit depuis deux semaines et aucune personne à qui j'ai parlé ne sait que votre Comité tient des séances à ce sujet. Alors, je pense que les médias pourraient utiliser une partie de ces 5 millions de dollars. Des détails précis ont été rendus publics.

M. Sargeant: Je crois que le *Citizen* d'Ottawa a consacré un article à ce Comité. On ne le voit pas, malheureusement.

Le président: On en a eu un très distingué, et je dois dire, même très pris—M. Best.

M. Sargeant: Oui, bien sûr.

Le président: Un seul, mais il est toujours fidèle.

M. Alcock: Pourquoi le *Journal* de Radio-Canada n'en parle pas, par exemple?

Le président: Il est trop occupé à diviser le pays, comme toujours.

M. Sargeant: Monsieur Alcock, je crois que vous avez parlé dans vos commentaires, tout à l'heure, de l'Association des nations oeuvrant pour la paix. Est-ce une association prônant le désarmement total, ou simplement le désarmement conventionnel?

[Texte]

Mr. Alcock: I am suggesting that the Peacemakers' Association—which I would hasten to point out is a balanced group. If security is enhanced rather than decreased as the group disarms, the group disarms systematically and of the order of 10 percent a year on the continuing balance, so even by the year 2000 it still has 12 per cent of its present spending. It is not a disarmed world. But this group would be systematically working in the disarmament direction and trying to set an example for the other nations. Hopefully it would start with half a dozen countries, with perhaps Canada or Sweden pushing the idea in the coming months, and it would gradually grown from a dozen to two dozen to three dozen as the obvious advantages seem to be recognized—not the least being that the economies of the countries that were doing this were improving rather than going in the other direction. So it would be of the order of 10 per cent a year downward, as opposed to the 10 per cent upward a year which NATO countries are committed to—and presumably at least as much for the Warsaw Pact countries.

Mr. Sargeant: You are saying all arms: conventional arms—

Mr. Alcock: I am saying on the military expenditure. How it is spent would be up to each nation. They could cut out obsolete weapons systems if they wanted to. That might be one way. But they subscribe to the notion that we are reducing our military spending rather than increasing it; we are disarming rather than arming, and we are doing it in a balanced fashion and trying to set an example for other nations around the world by not saying, you start the process, which was the rhetoric of UNSOD II: each group said to the other, you start the process. This is based on the idea that we start the process; we believe in it enough that we are going to do it and we are going to invite other countries to join us in this process.

Mr. Newcombe: May I just add that there is a footnote to that, Mr. Chairman. I have quite different ideas on the World Peacemakers' Association. I think it is going to be in with the little nations, and the bigger nations will come in later and follow them: the Seychelles and Tanzania and Comoro Islands and then gradually add. They do have real problems.

Mr. Sargeant: I think it is a very admirable goal. But we have heard many different opinions of the inevitability of a war, the inevitability of peace over the next few years.

My final question: how much hope do you hold out for the establishment of such an association of peacemakers?

Mr. Alcock: Here I speak with a bias, because I almost believe this is the only hope at the present time. Our own work on the predictions of war—and we had a group of three scientists working for three years on that—was that it seems highly likely by the end of this decade. My experience at Groningen confirmed that—not from ivory-tower academics but from active military people: they too felt that it was highly

[Traduction]

M. Alcock: Cette association, je m'empresse de le dire, est un groupe équilibré. Si on réussit à améliorer la sécurité au lieu de la diminuer, à mesure que le groupe désarme, alors le groupe doit assurer un désarmement systématique de l'ordre de 10 p. 100 par an, compte tenu du solde, si bien que d'ici à l'an 2000, il bénéficiera toujours de 12 p. 100 de ses dépenses actuelles. Ce n'est pas un monde sans armes. Mais ce groupe orienterait ses travaux systématiquement vers le désarmement et essaierait de montrer l'exemple aux autres nations. Nous espérons que ce groupe comprendrait au départ une demi-douzaine de pays, le Canada ou la Suède se chargeant de vendre l'idée au cours des mois à venir, et ce groupe augmenterait progressivement le nombre de ses participants, au fur et à mesure que les avantages seraient reconnus, et notamment le fait que les économies des pays s'engageant dans cette voie remonteraient la pente plutôt que le contraire. Donc, il s'agirait d'une diminution de l'ordre de 10 p. 100, contrairement à l'augmentation de 10 p. 100 par an préconisée par les pays de l'Otan, et probablement autant par les pays du pacte de Varsovie.

M. Sargeant: Vous voulez parler de toutes sortes d'armes: les armes classiques...

M. Alcock: Je parle des dépenses militaires. Il reviendrait à chaque pays de fixer le montant de ces dépenses. Ces pays pourraient supprimer leur système d'armes démodées s'ils le voulaient. Ce serait une façon d'y arriver. Mais ils devront s'engager à réduire leurs dépenses militaires et non à les augmenter; nous nous engageons dans la voie du désarmement, et non de l'armement, nous procédons de manière équilibrée et nous essayons de montrer l'exemple aux autres pays en ne demandant pas aux autres de commencer, ce qui a été le cas pour UNSOD II: chaque groupe a dit à l'autre: commencez, puis nous suivrons. Donc, ce serait à nous de lancer cette initiative; nous y croyons suffisamment pour le faire et nous allons inviter d'autres pays à se joindre à nous.

M. Newcombe: Puis-je simplement ajouter, monsieur le président, qu'il y a un hic. J'ai une opinion tout à fait différente de l'Association mondiale des nations oeuvrant pour la paix. Je crois que ce sont les petits pays qui vont se lancer dans cette affaire et ils seront ensuite suivis par les grands pays: cela commencera par les Seychelles, la Tanzanie, les Comores, puis d'autres viendront s'y ajouter. Ils éprouvent des problèmes très réels.

M. Sargeant: Je pense que c'est un but digne d'admiration. Mais nous avons entendu de nombreuses opinions différentes sur l'inévitabilité d'une guerre, l'inévitabilité de la paix au cours des prochaines années.

Voici ma dernière question: pensez-vous vraiment pouvoir créer une association de défenseurs de la paix de ce type?

M. Alcock: Je vais me montrer un peu partial, car je crois que c'est la seule chance qui nous reste à l'heure actuelle. D'après les travaux que nous avons effectués sur la prochaine guerre, et un groupe de trois savants y a travaillé pendant trois ans, il est hautement probable que cette guerre aura lieu d'ici à la fin de la présente décennie. L'expérience que j'ai accumulée à Groningen semble confirmer ce fait, qui n'émane pas d'ail-

[Text]

likely in this decade and that if we see the year 2000, if our grandchildren live through their natural lives, I would think it might very well be because some nation started a peacemakers association and said, let it begin with our country and let us start the process instead of talking about it. But that is a bias.

Mr. Sargeant: I hope you are right. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Sargeant.

Mr. Wenman, followed by Mr. Gimaiel and Mr. Gamble.

Mr. Wenman: On page 5 of this brief, I think it is very important—the section that says “Methods to Reduce Hostility and Generate Trust”. I think that is ever so critical as we approach the forthcoming conferences, and it is the one that I have the biggest doubt about; and I do appreciate the fact that you have suggested some very specific ways of doing that. I am not sure those are going to come about, but I appreciate the fact that you have thought about them. There are good suggestions there.

• 1700

Within that paragraph, you say:

The hostility and distrust increases as the arms race spirals ever upward.

You could equally reverse that.

Mr. Newcombe: That would be the hope.

Mr. Wenman: As well. You could reverse it also to say that as the arms race spirals ever upward, hostility and distrust increase, or distrust and hostility increase with the arms race. It is a reversible statement. But when you present evidence to me to do that, I look at it and I wonder how scientific measurements like this can draw, or can fail to draw, certain obvious conclusions.

For example, it appears to me that in this particular document on this tensiometer, where we are talking about a super-critical state, there is something very significant about the new war involvement 1976 to 1980 which I do not understand and was not drawn in the conclusion. Every one of those countries—with the exception of Iran—that I can see listed there has in fact gone to war on the basis of Soviet armament and Soviet involvement. In every one of those cases, if you just follow it all the way through. . . .

And yet, when you drew your conclusions at the end, one to seven, Soviet expansionism or involvement—or the expansionism of any country, since you are not mentioning any specific names: it seems to me that would have been a rather obvious conclusion. So, with the history you have demonstrated to me of how and where war has been created, I see, in each case, Soviet involvement. Since Viet Nam or perhaps El Salvador, I do not see substantial American intervention within the superpowers.

[Translation]

leurs d'universitaires enfermés dans leur tour d'ivoire, mais de militaires actifs: ces derniers estiment également qu'une guerre aura fort probablement lieu d'ici à la fin de la présente décennie, et si nous arrivons à l'an 2000, si nos petits-enfants vivent jusqu'à la fin de leur vie, ce sera peut-être dû au fait qu'un pays aura créé une association de défenseurs de la paix et aura décidé de commencer à le faire chez lui plutôt que de continuer à en parler. Mais ce que je viens de dire est empreint de partialité.

M. Sargeant: J'espère que vous avez raison. Merci.

Le président: Merci, monsieur Sargeant.

M. Wenman, puis M. Gimaiel et M. Gamble.

M. Wenman: Je voudrais me reporter à la page 5 de ce mémoire, car je crois que c'est très important; c'est la partie intitulée: «Moyens d'amenuiser l'hostilité et de susciter la confiance». Je crois que tout ceci est d'une importance capitale à mesure de l'approche de toutes ces conférences, et c'est un des sujets qui suscitent chez moi le plus de doute; mais j'apprécie le fait que vous ayez proposé certains moyens très précis de le faire. Je ne suis pas certain que les choses se passeront ainsi, mais j'apprécie le fait que vous y ayez pensé. Cette section renferme d'assez bonnes suggestions.

Dans ce paragraphe, vous dites:

L'hostilité et le manque de confiance s'accroissent au fur et à mesure que se poursuit la course aux armements.

On pourrait également dire le contraire.

M. Newcombe: C'est ce qu'il faut espérer.

M. Wenman: Bien. Mais on pourrait également dire que, au fur et à mesure que la course aux armements s'intensifie, l'hostilité et la méfiance augmentent. On peut voir cela d'une façon ou de l'autre. Mais lorsque vous me présentez des preuves, je les regarde et je me demande comment des données scientifiques comme celles-ci peuvent permettre de tirer, ou au contraire de ne pas tirer, certaines conclusions évidentes.

Par exemple, il me semble que, dans ce document sur ce thermomètre, où il est question d'un état très critique, il y a quelque chose de très important sur les guerres livrées entre 1976 et 1980 que je ne comprends pas et qui ne figure pas dans la conclusion. Chacun de ces pays—exception faite de l'Iran—qui figure sur cette liste a, en fait, livré une guerre grâce aux armements soviétiques et à la participation de ces derniers. Dans chacun de ces cas, il suffit de continuer sur la même lancée. . . .

Et pourtant, lorsque vous avez tiré vos conclusions à la fin de votre intervention, vous n'avez pas parlé de l'expansionisme ou de l'hégémonisme soviétique—ou de l'expansionisme de n'importe quel pays étant donné que vous n'avez donné aucun nom précis; il me semble que cela aurait dû être une conclusion assez évidente. Donc, compte tenu de ce que vous m'avez dit à propos du déroulement des guerres et du lieu où elles ont été livrées, je peux voir dans chaque cas la main

[Texte]

When those things are missing and when all the suggestions—I realize that suggestions have to be first to Canada and address Canada, but too often so much of this peace material is anti-American and giving the Soviets the push; even the rhetorical question by Mr. McKinnon. It just seems to always take that side of things. And I think that is very unfortunate and destroys credibility in what you are trying to produce.

To give it some balance, I would like to suggest to you that wars are caused or prevented by intent as it is perceived, real or perceived, coupled with political will. And if you take intent and political will and you put those together, you either make war or you do not.

We need measures to build political will. Our political will in this committee can be in fact to make a report or recommendation that is positive to the government. I am sure, one way or the other, however we intend to get there, it will be a report that will relate to peace. We will want to be making peace, whatever the proposals come to.

So my question to you is not just what can the United States do—and I think that is important—and not just what we can do, which is the most important. Dr. Alcock has already listed that. What might the East bloc do to build my confidence in some way? Is there no responsibility on them, since they appear in each of these cases; if not as the aggressors, they are involved. They have not prevented war. It has developed where they have been involved. So, would you tell me what should the Soviet Union do and what might we realistically expect they might do to gain my political will to want to give a positive report?

Mr. Newcombe: I should say a number of things. I agree with practically everything you have said. The military expenditure of any given nation I have taken from the State Department's ACDA—Arms Control and Disarmament Agency—which lists military expenditure spent, by nation, or received, by nation, as a gift.

If the Soviet Union gives weapons or money to any of these super-arm countries if military expenditures are given by the Soviet Union to any of these super-arm countries, it is recorded as their military expenditure. If it is given by Canada or the United States it is recorded as the recipient's military expenditure.

• 1705

I am not drawing any conclusions at this moment on the basis of who heard it.

Mr. Wenman: Could you not draw a conclusion on that basis, and why would you not put the conclusion in as number eight?

[Traduction]

des Soviétiques. A part le Viet Nam ou peut-être le Salvador, l'intervention américaine n'a pas été substantielle.

Lorsque tout ceci manque et que toutes les propositions, d'ailleurs, je me rends compte que les propositions doivent être adressées au Canada et le concerner, mais ces documents sur la paix sont trop souvent anti-américains donnant ainsi un avantage aux Soviétiques et je veux même parler de la question de rhétorique posée par M. McKinnon. On ne voit toujours qu'un côté des choses. Et je pense que c'est très regrettable et détruit toute crédibilité dans ce que vous essayez de faire.

Pour réaliser un certain équilibre, je voudrais vous dire que les guerres sont livrées ou combattues intentionnellement et qu'à cet aspect des choses siège une volonté politique. Si vous regroupez l'intention et la volonté politique, soit vous faites la guerre soit vous ne la faites pas.

Nous avons besoin de mesures permettant de bâtir cette volonté politique. Au sein de ce comité, notre volonté politique peut en fait consister à rédiger un rapport ou à formuler des recommandations positives à l'intention du gouvernement. Je suis sûr que d'une façon ou d'une autre, quelle que soit la voie empruntée, ce sera un rapport portant sur la paix. Nous voulons construire la paix, quelles que soient les propositions.

Donc, je ne voudrais pas simplement vous demandez ce que les États-Unis font—et je pense que c'est important—et pas seulement ce que nous faisons, ce qui est encore plus important. M. Alcock en a déjà parlé. Que pourraient faire les pays de l'Est pour susciter ma confiance? N'ont-ils aucune responsabilité étant donné qu'ils apparaissent chaque fois dans le tableau; ils sont concernés même s'ils ne sont pas agresseurs. Ils n'ont pas empêché la guerre. Elle s'est étendue lorsqu'ils ont commencé à intervenir. Donc, pourriez-vous me dire ce que devrait faire l'Union soviétique et ce qu'elle pourrait faire pour que je veuille rédiger un rapport positif?

M. Newcombe: Je voudrais soulever plusieurs points. Je suis d'accord avec tout ce que vous avez dit ou presque. J'ai tiré le montant des dépenses militaires des divers pays des statistiques publiées par l'Agence de contrôle des armements et du désarmement du ministère des Affaires étrangères américain qui donne une liste de toutes les dépenses militaires effectuées par pays ou reçues en cadeau.

Si l'Union soviétique donne des armes ou des crédits à n'importe lequel de ces pays super-armés, ces dépenses figurent dans le tableau soviétique. Si ces armes ou ces crédits sont donnés par le Canada ou par les États-Unis, ils figurent dans les dépenses militaires du bénéficiaire.

Pour le moment, je ne tire aucune conclusion.

M. Wenman: Ne pourriez-vous pas tirer de conclusion, compte tenu de ce que vous avez dit, et pourquoi celle-ci ne figurerait-elle pas sous le numéro huit?

[Text]

Dr. Newcombe: Yes, I could. I am harassed for time. I thought I would get the numbers out and draw the conclusions later.

Mr. Wenman: Draw the conclusion for me now, would you? What is your conclusion?

Dr. Newcombe: According to this particular group of of three years, these nations have gone to war because they have obtained weapons given to them by the Soviet Union. It is quite obvious. I agree.

In your statement about threat capability, 20 years ago, J. David Sinery said, and I think he is quite right, "the perceived threat is a product of perceived capability..." which I think we are measuring here, military capability "...multiplied by perceived intent" and that is the political dimension of whether you are friendly or unfriendly to another nation.

With respect to things the Soviet countries could do to build your trust and my trust, I had not thought about this, frankly, but it is an awfully good idea; and I shall think about it. I will get back to you if, as and when I come up with something useful. I frankly think the thing that would please me the most is to see a reduction in the holding under the satellites. I was invited by the Catholic Church to Poland about a year and a half ago, and I was surprised by two things. One was the fact that 98 or 99 per cent of the Poles are very good Catholics and about 1 per cent are communists. The other is how they hate the Russians, and how open they are about both of these things. This whole Polish thing broke my heart. My wife is a Czech, and her heart got broken in 1968 as well as back in 1938. So I think that would be the thing that would please me the most, to see some of these satellite countries, Warsaw Pact satellites, cut their military expenditures down to a potential ratio of 99. It has been said with the Czechs, the Poles, the Soviets—the Russians. This, to me, would be the first step.

Mr. Wenman: A question to Dr. Alcock. On the question of the Peacemakers' Association of Nations, probably one of the difficulties is you are trying to work—and I see you trying carefully on page 3 or 4 at the bottom here—to draw balance. I see you trying to draw that balance. But can you really draw the balance from a virtually unitary state versus a very wide, far-flung alliance? And if in fact you were going to try to add balance, you probably have to look at the militarily aggressive and competent allies are loosely tied to the Soviet Union. For example, Vietnam, I think, has the fourth largest standing army in the world, is that not right? And they, of course, are in all of these factors and are a factor of act of aggression at the moment.

So would you not really have to add those kinds of nations within your balance, or is it just it is so impossible to that you just give up trying to even talk about them? Where do they stand in all of this?

Mr. Alcock: I think you raise, of course, the key difficult one. It is the key difficult question.

[Translation]

M. Newcombe: Oui, je pourrais le faire. Mais le temps me manque. J'ai pensé que je pourrais parler de ces différents points et tirer les conclusions plus tard.

M. Wenman: Pourriez-vous tirer la conclusion maintenant? Quelle est votre conclusion?

M. Newcombe: Selon ce groupe de savants qui a travaillé là-dessus pendant trois ans, ces pays sont entrés en guerre parce qu'ils avaient pu obtenir des armes de l'Union soviétique. C'est évident, et je suis d'accord sur cette conclusion.

Dans votre déclaration sur la menace potentielle, J. David Sinery a dit, il y a 20 ans, et je crois qu'il a tout à fait raison: «Telle qu'elle est perçue, la menace est le produit de l'ampleur des moyens perçus...», ce que nous essayons de mesurer ici, la capacité militaire, «... multipliée par l'intention, telle qu'elle est perçue; et de tout cela dépend votre attitude amicale ou inamicale envers un autre pays.

En ce qui concerne ce que pourraient faire les pays de l'Est pour susciter votre confiance et la mienne, je n'y ai pas pensé franchement, mais c'est une très bonne idée et j'y penserai. Je vous en reparlerai si je trouve quelque chose d'utile. Je crois que ce qui me plairait le plus, c'est de voir une diminution des armes abritées par les pays satellites de l'Union soviétique. L'Église catholique polonaise m'a invité, il y a un an et demi, et j'ai été surpris par deux choses. L'une, c'était le fait que 98 ou 99 p. 100 des Polonais sont des catholiques très pratiquants, et environ 1 p. 100 sont communistes. L'autre, c'est l'ampleur de la haine qu'ils éprouvent envers les Soviétiques et la façon ouverte dont ils parlent de ces deux choses. Toute cette crise polonaise m'a fendu le coeur. Ma femme est tchèque et elle a beaucoup souffert en 1968, ainsi qu'en 1938. Donc, je crois que ce qui me plairait le plus, c'est que les pays satellites de l'Union soviétique, les pays du pacte de Varsovie, ramènent leurs dépenses militaires à un rapport potentiel de 99. Cela a été dit des Tchèques, des Polonais, des Soviétiques. Ce serait pour moi la première étape.

M. Wenman: Je voudrais poser une question à M. Alcock. A propos de l'Association mondiale des nations oeuvrant pour la paix, je crois que l'une des principales difficultés consiste à essayer d'établir un équilibre, et je vois que vous essayez de le faire soigneusement, à la page 3 ou 4 de votre document. Vous essayez d'établir cet équilibre. Mais peut-on réellement réaliser un équilibre entre un État virtuellement unitaire et une alliance très large et très dispersée? Et pour réaliser cet équilibre, il faudrait probablement regarder du côté des alliés militairement agressifs et compétents de l'Union soviétique. Par exemple, je crois que le Vietnam possède la quatrième armée du monde, n'est-ce pas? Et le Vietnam, évidemment, figure partout ici et commet un acte d'agression à l'heure actuelle.

Donc, ne faudrait-il pas ajouter tous ces pays dans l'équilibre que vous cherchez à réaliser ou est-ce tellement impossible que vous ne voulez même pas essayer de leur parler? Quelle position occupent tous ces pays?

M. Alcock: Je pense que vous avez posé là la question clé. C'est une question importante et très difficile.

[Texte]

As we know, the people there and the governments there have much less freedom of action to operate. I was encouraged that East Germany at last showed a slight peace movement of East Germans taking to the street. It must be very difficult there. It is easy in Canada; it is very difficult in East Germany.

I think for that reason it is much more difficult to see peace initiatives come from the eastern bloc than from the western bloc. We are almost the free-est country in the world and by our measurements Canada came out at the top as the free-est country in the world. The Soviet bloc countries are down at the bottom of the list. I think for that reason we have a sense of responsibility to initiate the arms control disarmament movement. One can say, "but is this not frightening?" And, of course, if we initiated and continued down the line year after year and there was no response from the other side, we could stop and should stop. You see, I am not as alarmed about an imbalance as you are because of the 20 or 30 times overkill. Twenty or thirty times overkill means that both sides have tremendous freedom of action which we are not using: as one study showed, if the United States were to cut back 45 per cent it would not change its military posture one iota. We can make this kind of initiative, and the western allies are in a better position to make these initiatives. In a mild way, Poland and Romania have tried already by cutting back.

• 1710

I totally agree with you that the balance is difficult. When I discussed this with Arthur Menzies he said, well, why does Romania not start it and we could follow suit? My answer would be that it is much more difficult for Romania in the Soviet bloc to start such a process than for Canada in the NATO bloc. We have a greater sense of freedom to do things than Romania has in the Warsaw Pact; and if we wait for them to do the initiatives, I think we may wait forever and in the meantime all blow ourselves up.

Mr. Wenman: Professor Legault, appearing here, gave us a chart and showed us that the west in fact had done as you have stated. In fact, I think you have said in your own testimony today that while the Soviet expenditures have kept rising the alliance until recently have levelled off and, in fact, gone down. Those charts have been presented. While we were talking that was carried on. But all of a sudden we have found that by doing that it has not worked, has it?

Mr. Alcock: Well, no. My arguments with Albert Legault would be as follows: Balance of power was a sensible concept throughout the ages. With conventional weapons you wanted to have a weapon system at least as large as your enemy because at any point you were likely to fight him. The balance of power is no longer the concept it has had through the ages

[Traduction]

Comme vous le savez, la population et les gouvernements de ces pays disposent de moins de liberté d'action. J'étais encouragé de voir que les Allemands de l'Est avaient enfin défilé dans la rue pour manifester leur volonté de paix. Cela a dû être très difficile. C'est facile au Canada, mais c'est très difficile en Allemagne de l'Est.

C'est la raison pour laquelle il est plus difficile d'avoir des initiatives de paix provenant des pays de l'Est que des pays occidentaux. Nous sommes peut-être le pays le plus libre du monde; d'après nos calculs, le Canada vient en tête des pays libres. Les pays satellites de l'Union soviétique figurent en bas de la liste. Je crois que c'est la raison pour laquelle nous avons le devoir de lancer le mouvement pour le contrôle des armements et le désarmement. On peut se dire: «Mais n'est-ce pas alarmant?» Évidemment, si nous lançions cette initiative et continuions année après année et que l'autre camp ne réagissait pas, nous pourrions nous arrêter, et nous devrions le faire. Vous voyez, le déséquilibre ne m'inquiète pas autant que vous, en raison de cette puissance de frappe supérieure de 20 à 30 fois à celle qui sera nécessaire pour anéantir le monde. Ce qui veut dire que les deux camps ont une marge de manoeuvre considérable que nous n'utilisons pas: comme l'a montré une étude, si les États-Unis devaient réduire leurs dépenses militaires de 45 p. 100, cela ne changerait en rien leur position militaire. Nous pouvons lancer ce genre d'initiative et les pays occidentaux sont mieux placés pour le faire. La Pologne et la Roumanie ont déjà essayé de le faire un peu en réduisant leurs dépenses.

Je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire que l'équilibre est difficile à réaliser. Lorsque j'en ai discuté avec Arthur Menzies, il m'a dit: «Mais pourquoi la Roumanie ne lance-t-elle pas l'initiative, et nous suivrons après?» A cela, je réponds qu'il est beaucoup plus difficile pour la Roumanie, qui fait partie du bloc soviétique, de lancer une telle initiative que pour le Canada, qui fait partie de l'OTAN. Nous avons une marge de manoeuvre plus importante que la Roumanie, qui fait partie du pacte de Varsovie; et si nous les attendons pour lancer ce genre d'initiative, je pense que nous pouvons attendre éternellement et nous entretenir entretemps.

M. Wenman: Lorsqu'il a comparu ici, M. Legault nous a distribué un tableau et nous a montré que les pays occidentaux avaient déjà fait ce dont vous venez de parler. En fait, je crois que vous avez dit dans votre propre témoignage, aujourd'hui, que, si les dépenses soviétiques n'ont cessé d'augmenter, celles de l'Alliance, jusqu'à récemment, avaient atteint un plafond et avaient en fait diminué. Ces tableaux nous ont été distribués. C'est ce qui se faisait pendant que nous parlions. Mais tout d'un coup, nous avons trouvé que cela n'avait pas marché, n'est-ce pas?

M. Alcock: Eh bien, non. Je pourrais dire ceci à Albert Legault: l'équilibre du pouvoir a toujours été une notion sensée. Avec les armes classiques, vous pouviez avoir autant d'armes que votre ennemi quand, à n'importe quel moment, vous étiez susceptible de lui livrer une guerre. Mais cette notion d'équilibre du pouvoir a radicalement changé avec

[Text]

once you get nuclear weapons and in fact have massive overkill. Because then it is no longer necessary to have an exact balance; you already have second-strike capability. With second-strike capability you no longer need to maintain the balance, yet that is still the term that has currency, when it should not have any more when we are dealing with nuclear nations.

Mr. Wenman: You did not give me anything the Soviets might do.

Mr. Alcock: What the Soviets might do?

Mr. Wenman: What they might do to give me this confidence.

Mr. Alcock: Okay. If Canada started to disarm, and we had no response from any of the Warsaw Pact alliance members, we should stop disarming. But we would have to make it very visible and very much a policy. If Canada as part of a Peacemakers' Association were systematically cutting back and no Warsaw Pact country started, then the Peacemakers' Association would collapse overnight.

Mr. Wenman: But have we not been in the last decade?

Mr. Alcock: No, we have not.

The Chairman: We will leave that in the air for the time being, and I will invite Mr. Gimaiel, followed by Mr. Gamble.

Le président: Monsieur Gimaiel, s'il vous plaît.

M. Gimaiel: Merci, monsieur le président.

On parle beaucoup d'argent cet après-midi et on dit que l'argent est le nerf de la guerre. Je le crois. Par contre, à travailler ici comme député, on se rend très vite compte que la valeur de l'argent, à travers les années, varie beaucoup. C'est à ce point que je veux en venir et discuter avec vous.

Il est vrai que le budget des Forces armées canadiennes ou celui du ministère de la Défense a augmenté de 1,300 millions de dollars depuis trois ans. Par contre, si l'on y regarde bien—et ma question s'adresse à l'un de vous deux, messieurs—nous réarmons présentement nos Forces militaires. J'essaie de faire une comparaison, par exemple, avec l'année 1970 ou les années du début de 1970. En ce qui concerne nos avions de combat, nous avons commandé 137 CF-18 qui remplaceront 207 unités de combat, c'est-à-dire des CF-101, des F-5 et des CF-104 si je ne me trompe pas... Nous avions, au début des années 1970, je crois, 120,000 soldats et nous en avons présentement environ 80,000. Nous venons juste de faire l'acquisition de 18 Auroras qui remplacent 26 Argus et les 128 Léopards dont nous avons fait l'acquisition remplacent 350 unités de Centurions qui étaient, au cours des années, totalement ou partiellement opérationnelles.

Bien sûr, cela coûte plus cher au gouvernement canadien.

[Translation]

l'arrivée des armes nucléaires et de cette capacité de surextermination. Car dans ce cas, il n'est plus nécessaire de réaliser un équilibre parfait; vous avez déjà une force de deuxième frappe. Avec cette capacité de deuxième frappe, vous n'avez plus besoin de conserver l'équilibre, et pourtant, c'est le terme qui a toujours cours, alors que ce ne devrait pas être le cas lorsque nous discutons avec des pays qui se sont dotés de l'arme nucléaire.

M. Wenman: Vous ne m'avez pas dit ce que pourraient faire les Soviétiques.

M. Alcock: Ce que pourraient faire les Soviétiques?

M. Wenman: Ce qu'ils pourraient faire pour susciter cette confiance.

M. Alcock: Bien. Si le Canada empruntait la voie du désarmement, et que ce phénomène ne suscitait aucune réaction de la part des pays membres du pacte de Varsovie, nous devrions cesser de le faire. Mais notre démarche devrait être très visible et faire l'objet d'une politique. Si le Canada, en tant que membre d'une association de défenseurs de la paix, devait systématiquement réduire ses dépenses militaires sans que les pays du pacte de Varsovie ne bougent, alors, cette association n'aurait plus de raison d'être.

M. Wenman: Mais est-ce que cela n'a pas été le cas au cours des dix dernières années?

M. Alcock: Non.

Le président: Nous allons laisser cette question en suspens pour le moment, et je vais donner la parole à M. Gimaiel, puis à M. Gamble.

The Chairman: Mr. Gimaiel, please.

Mr. Gimaiel: Thank you, Mr. Chairman.

We are talking a lot about money this afternoon and money is supposed to be the key to winning a war. I think so too. On the other hand, when one works here as a member of Parliament, one realizes very rapidly that as the years go on, the value of money changes a lot. This is what I want to say to you and to discuss with you.

It is true that the budget of the Canadian Armed Forces or the budget of the Department of Defence has increased by \$1,300 million for three years. On the other hand, if one looks at the situation—and my question is directed to either of you, gentlemen—we are presently rearming our military forces. I would like to make a comparison, for example, with 1970 or the beginning of the 1970s. As far as our combat airplanes are concerned, we have ordered 137 CF-18s which will replace 207 combat units, that is, CF-101s, F-5s and CF-104s, if I am not mistaken... At the beginning of the 1970s I think that we had 120,000 soldiers and now we have about 80,000 soldiers. We have just bought 18 Auroras which replace 26 Argus and the 128 Leopards that we have bought will replace 350 Centurion units which were over the years totally or partially operational.

Obviously, the cost is higher to the Canadian government.

[Texte]

• 1715

Mais il me semble ... à moins que vous ne soyez pas d'accord, que nous sommes un exemple typique de pays en train de se désarmer. Si je tiens compte surtout du fait qu'avec la disparition des Voodoo CF-101, les dernières armes nucléaires en sol canadien vont disparaître..., et ce n'était que des armes défensives..., il n'y aura à partir du jour où les F-18 seront en force aucune arme nucléaire ni canadienne ni américaine en sol canadien. Est-ce que cela vous semble un exemple de désarmement à soumettre aux pays qui auront à en discuter lors de la session spéciale qui s'en vient à l'ONU?

Mr. Alcock: There was a period of approximately 10 years when Canada was the largest country in the world that was actively disarming. There were seven nations at that time disarming and Canada was one. More recently, we have been, according to our military expenditures, arming once more. But the notion of the Peacemakers' Association is to say, on principle, we are not going to be increasing by 3 or 4 per cent a year as our NATO partners wish us to, but as a group of nations that is determined to turn the direction backwards, we are going to systematically disarm, spending 5 or 10 per cent a year less each year. And we would do this as publicly as possible in the wish to set an example.

Now, in composition of our forces, obviously there would need to be a change, of getting away from NATO type armour to the kind of equipment useful for peacekeeping, and this would be, I would suggest, maintaining a tradition that we have largely allowed to fall into disuse. When we are required to supply signalmen for peacekeeping operations, we have to scramble and take them from regular forces. We could very well be setting up a special signal corps for peacekeeping and increasing that steadily rather than decreasing it as we are doing at the present time.

M. Gimaïel: Merci. En ce qui regarde la valeur de l'argent..., évidemment, je pense que c'est de rêver en couleur que de s'imaginer qu'en valeur absolue les pays pourront dépenser moins pour les forces militaires. Mais comme vous venez de le souligner, l'argent donné au ministère de la Défense est utilisé de différentes façons, y compris qu'une partie va aux forces de paix. Par exemple, les pensions des militaires ont presque doublé au Canada depuis deux ans. Ce qui veut dire que nous payons très cher pour sortir des militaires du rang et en faire des civils. Cela compte tout de même dans les 5.9 milliards de dollars dont vous parlez tout à l'heure.

Voici ma deuxième question, j'espère que vous pourrez m'éclairer... C'est un domaine où on peut peut-être servir d'exemple... Nos dépenses de fonctionnement, dépenses de capital et ainsi de suite, y incluant le remplacement des armes que nous sommes à fabriquer présentement, représentent environ 5.1 milliards de dollars par année. L'Agence canadienne de développement international a un budget, pour sa part, de 1,100 millions de dollars par année, budget qui est dépensé presque entièrement pour l'aide aux pays du Tiers monde ou pour les différents pays dans le monde. Un calcul rapide me dit donc que la Canada dépense pour l'aide internationale, par

[Traduction]

But it seems to me, unless you disagree, that we are a typical example of a disarming country. Especially if I consider the fact that when the Voodoo CF-101s disappear, the last Canadian-based nuclear arms will disappear..., and they were only defence arms..., from the time the F-18s come into use, there will be no Canadian or American nuclear arms on Canadian soil. Do you think that example of disarmament could be submitted to the countries participating in the up-coming U.N. Special Session discussions?

M. Alcock: Pendant environ dix ans, le Canada était le plus grand pays du monde activement en train de se désarmer. A cette époque, sept pays se désarmaient, dont le Canada. Plus récemment, d'après nos dépenses militaires, nous avons recommencé à nous armer. Mais selon l'Association des nations oeuvrant pour la paix, en principe, nous n'augmenterons pas de 3 ou 4 p. 100 par année, comme le veulent nos partenaires de l'OTAN, mais plutôt, comme groupe de pays qui veut absolument renverser le courant, nous allons désarmer systématiquement et réduire nos dépenses de 5 à 10 p. 100 par année. Et en vue de montrer l'exemple, nous le ferions aussi publiquement que possible.

Il faudrait évidemment changer la composition de nos forces, nous écarter des armements du style de l'OTAN et nous rapprocher du genre d'équipement servant au maintien de la paix. Je crois qu'ainsi, nous continuerions une tradition que nous avons plus ou moins laissée de côté. Aujourd'hui, quand nous devons fournir des signaleurs pour des opérations de maintien de la paix, nous sommes obligés de les prendre à même les forces régulières. Nous pourrions très bien établir un corps spécial de signaleurs pour le maintien de la paix, et l'accroître constamment, plutôt que de le réduire, comme nous le faisons à l'heure actuelle.

Mr. Gimaïel: Thank you. As far as the value of money is concerned..., obviously, it is a pipe-dream to think that countries could spend less in absolute value on their military forces. But as you just pointed out, the funds received by the Department of National Defence are used in different ways, including peace-keeping forces. For instance, military pensions have almost doubled in Canada over the past two years. As a result, it costs us a great deal to turn military personnel into civilians. And that is part of the \$5.9 billion you mentioned earlier.

Here is my second question, and I hope you can enlighten me... This is an area where we could be the example... Our operating expenditures, capital expenditures, and so on, including the replacement arms we are now making, represent about \$5.1 billion per year. The Canadian International Development Agency has a budget of \$1,100,000,000 per year; that budget goes almost entirely towards aid to Third World and other countries. So, according to a quick calculation, through that department alone, Canada is spending at least 20 per cent of the figure represented by its military budget on international aid. Do you feel that percentage puts us in a

[Text]

le biais de ce ministère-là seulement, au moins 20 p. 100 de ce que représente son budget militaire. Est-ce que ce pourcentage nous place, selon vous, dans une catégorie à part face à tous les pays du monde? Deuxièmement, si oui, est-ce que vous pensez que nous pourrions demander aux superpuissances de faire de même en nous donnant un exemple? Et pensez-vous que cela pourrait devenir une proposition que l'on pourrait déposer, soit qu'un montant équivalent à 20 p. 100 des dépenses militaires des pays soit octroyé à l'aide aux pays sous-développés ou sur le plan international?

Mr. Alcock: I think I would applaud that. My recommendation would go well beyond that. Canada spends less than 0.5 per cent of its GNP for foreign aid and as I mentioned earlier, both the Banff report and the earlier Pearson report suggested we should get to .75 per cent. The Swedes I understand are over 1 per cent.

• 1720

So, I would like to see us rapidly get to the point where we would double the amount of foreign aid and that would come out of revenues generated by our disarmament program. In fact, in one study we did—it is called *1982* and I am sure it is in your library here—we have carried out the scenarios and made the detailed calculations of what would happen after 18 years of a systematically disarming world and with nations investing the money in their own economies and then spilling over money into Third World development. There could be a dramatic change in the living standards of the Third World and a great reduction in Third World unrest and civil violence.

So, my recommendation would be that by the year 2,000, those figures would be reversed. We will be spending \$5 billion in aid and \$1 billion in defence. This is not going to come about suddenly. It is going to be a gradual process. But this is putting the money into the goodies instead of the badies, if we can do it in a balanced fashion.

M. Gimaïel: Ce que vous m'exposez semble très beau, mais je trouve ça, pour le moment, un petit peu utopique, surtout dans le contexte des propositions acceptables que nous pourrions présenter à une rencontre comme celle qui aura lieu à l'ONU.

Ma question est la suivante: Est-ce que, présentement, il y a des pays dans le monde qui dépensent 20 p. 100 ou l'équivalent de 20 p. 100 de leurs dépenses militaires en aide au Tiers-monde? Si oui, est-ce que les grandes puissances font partie de ces pays-là?

Mr. Alcock: The Russians are very poor on aid and so Canada is well ahead of them. Canada is well ahead of the United States on a proportion of aid to military dollars. So, already we set an example. As a Canadian, I would like to see us do even more.

[Translation]

special category compared to other countries? If so, do you think we could ask the super powers to follow our example and do the same? And do you think we could table a proposal of that type, that an amount equivalent to 20 per cent of a country's military expenditures be set aside for use internationally or for aid to underdeveloped countries?

M. Alcock: Je crois que j'applaudirais à une proposition de ce genre. Ma recommandation irait encore plus loin. Le Canada dépense moins de 0.5 p. 100 de son PNB au titre de l'aide à l'étranger, et comme je l'ai dit plus tôt, le rapport Banff et le rapport Pearson, publiés plus tôt, proposaient que nous atteignions .75 p. 100. Je crois savoir que les Suédois ont dépassé le seuil de 1 p. 100.

J'aimerais donc que nous doublions rapidement notre aide à l'étranger et que les ressources affectées à cela proviennent de nos revenus créés par le programme de désarmement. De fait, dans une de nos études, intitulée: «1982», et qui doit certainement figurer dans votre bibliothèque, nous avons élaboré des scénarios à cette fin et effectué des calculs détaillés sur ce qui se passerait, après 18 ans de désarmement systématique, si les nations investissaient leur argent dans leur propre économie, puis en faisaient bénéficier le développement du Tiers monde. Cela pourrait en effet entraîner une évolution très sensible du niveau de vie du Tiers monde, ainsi qu'une grande réduction de l'insatisfaction et de la violence civile dans cette partie du globe.

Je recommande donc que d'ici à l'an 2,000, on renverse ces chiffres, c'est-à-dire qu'on dépense 5 milliards de dollars au titre de l'aide et 1 milliard de dollars au titre de la défense. Toutefois, cela ne se fera pas du jour au lendemain, ce sera un processus progressif. Cependant, c'est placer son argent dans de bonnes entreprises plutôt que dans de mauvaises que de faire cela, s'il y a moyen d'effectuer cette opération de façon équilibrée.

Mr. Gimaïel: What you are explaining seems very right and good but, for the moment, I find it slightly utopian, especially when you take into account the acceptable proposals that we would be able to present at a meeting like the one we will attend at the UN.

My question is the following: At the moment, are there countries in the world that spend 20 per cent or the equivalent of 20 per cent of their military spending in aid to the third world? If such is the case, are there super powers among them?

M. Alcock: Les Soviétiques accordent très peu d'aide, le Canada les devance donc de loin à ce chapitre. En outre, le Canada accorde proportionnellement beaucoup plus d'aide, par rapport à son budget militaire, que ne le font les États-Unis. Par conséquent, nous donnons déjà l'exemple. En tant

[Texte]

Mr. Gimaïel: *Merci beaucoup.*

Mr. Newcombe: There is another aspect. It is not proven that underdevelopment has caused war. It is not proven that by giving—and I am all in favour of giving aid to the developing countries—but there is no proof existent that is going to produce peace. I know that the Pope has said that development is the new name for peace. When you look at the military overspending on page eight of the brief I brought up, it is to me quite obvious that peace is the new word for development, when you look at these overspenders and how much money could be made available if we had some cutback in military expenditure.

With respect to another aspect of your question, I think it would only be worthwhile to say that in a variety of countries, roughly \$1 million is given usually in a variety of ways to the peace movement each year. For example, Sweden gives slightly less than \$1 million for the Stockholm International Peace Research Institute; SIPRI. Norway handles this to a large extent through various grants and graduate students to the Peace Research Institute, Oslo. In the Netherlands it is the National Institute for the Study of Peace Questions. In the United Kingdom it is through small grants and through university moneys. In the United States it is the Arms Control and Disarmament Agency. In Canada there is no such amount of money.

M. Gimaïel: Si je comprends bien, ce serait le bon moment pour faire l'annonce d'une telle politique par exemple, lors de UNSSOD II. C'est peut-être la meilleure tribune pour faire l'annonce d'une politique canadienne d'aide aux mouvements qui travaillent en faveur de la paix, si je comprends bien.

Merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Gimaïel.

A supplementary on this before with permission, Mr. Gamble, just a moment for Mr. Bloomfield, a supplementary on this subject.

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman. To Dr. Alcock; is it not reaching for the clouds when you suggested money to the Third World countries, when we know that a good many of the Third World countries are letting the people starve to death while they buy military equipment?

Mr. Alcock: I think that is a very well taken point. The whole notion of aid to Third World countries would assume that they too are cutting back on military spending at the same rate that we are. But if we do not do it, then I feel that we cannot say to them that you do it first.

Mr. Bloomfield: Only further on that, they must not show much inclination of doing it when they allow the people to starve when they buy guns.

[Traduction]

que Canadien, cependant, j'aimerais que nous en fassions encore davantage.

M. Gimaïel: *Thank you very much.*

M. Newcombe: Par ailleurs, il y a un autre aspect dont il faut tenir compte. Il n'est pas prouvé que le sous-développement ait causé la guerre. Je suis tout à fait favorable à ce qu'on accorde de l'aide aux pays en développement, mais il n'est pas prouvé que cela réussit à amener la paix. Je sais bien que le pape a dit que «développement» est le nouveau terme synonyme de «paix». Cela dit, lorsqu'on examine les dépenses militaires excédentaires, à la page 8 de mon mémoire, il me semble très évident que la paix est devenue synonyme de développement, lorsqu'on regarde ces pays très dépendants et que l'on tient compte de tout ce qui pourrait être obtenu si l'on réduisait ces dépenses militaires.

Pour ce qui est de l'autre aspect de votre question, il me semble important de dire que dans divers pays, à tous les ans, on accorde environ 1 million de dollars, sous diverses formes, au mouvement de la paix. Par exemple, la Suède donne un peu moins de 1 million de dollars à l'Institut international de recherche sur la paix, de Stockholm. La Norvège offre diverses bourses à des étudiants inscrits aux études supérieures à l'Institut de recherche sur la paix, d'Oslo. Aux Pays-Bas, c'est l'Institut national pour l'étude des questions relatives à la paix qui bénéficie des crédits gouvernementaux. Au Royaume-Uni, l'aide est distribuée par le truchement de petites subventions et de subventions aux universités. Aux États-Unis, l'aide est accordée à l'*Arms Control and Disarmament Agency*, organisme pour le contrôle des armes et le désarmement. Au Canada, cette forme de crédits n'existe pas.

Mr. Gimaïel: If I understand you well, the moment would be right to announce a policy of that nature, at UNSSOD II. This would give us the best forum to announce a Canadian aid policy for the movements working to bring about peace.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Gimaïel.

Si vous le permettez, monsieur Gamble, nous allons accorder une question supplémentaire sur ce sujet à M. Bloomfield.

M. Bloomfield: Merci, monsieur le président. Je m'adresse à M. Alcock. N'est-il pas utopique d'accorder de l'argent aux pays du Tiers monde, comme vous le préconisez, alors que nous savons que bon nombre d'entre eux laissent leur population mourir de faim et achètent du matériel militaire?

M. Alcock: Votre question est fort juste et nous y avons réfléchi. Le concept d'aide au Tiers monde se fonde sur le fait que ces pays aussi limiteraient leurs dépenses militaires au même rythme que nous. Toutefois, si nous ne le faisons pas, alors, je ne crois pas que nous puissions leur demander de commencer.

M. Bloomfield: Pour poursuivre là-dessus, ces pays ne doivent pas être très enclins à prendre de telles initiatives, puis-

[Text]

Mr. Alcock: I certainly disapprove of their policy even more than I disapprove of our policy.

Mr. Bloomfield: Thank you very much, Mr. Chairman.

Mr. Newcombe: May I just add to that?

• 1725

The Chairman: Yes, you may.

Mr. Newcombe: The number of countries that are poor and are overspenders for military purposes is 75. This is out of a total of 120; 133 nations studied. I quite agree, they include such countries as, China, India and Pakistan.

The Chairman: Thank you very much. As you notice, sitting with us is Mr. Bob Douglas from the Canadian Press. I am sure, through him, we will get the message across to other people of the media. Without them there is not much we can do to get our message across. But we are not going to beg of them. They know we are sitting, and do we ever sit, sir, very much so—very much so.

Now, Mr. Gamble please.

Mr. Gamble: Thank you, Mr. Chairman, I would ask Dr. Newcombe—further to the comments made by Mr. Bloomfield—I would assume, with regard to the fact that there are, as you have indicated, 75 nations on this list which are overspending and yet are in the Third World, that you would most definitely recommend that any funds, which might have been diverted from Canada's military expenditure reductions, not go to those nations.

Mr. Newcombe: It turns out Canada and Australia are two of 21 nations that are rich and are underspenders. Who neither pay nor receive.

Mr. Gamble: You suggested that we further reduce our expenditures on military weapons, and that we become a member of a Peacemakers' Association.

Mr. Newcombe: I did not do that, Norman Alcock did.

Mr. Gamble: I am sorry. I thought you had echoed the comments that he—you do not favour that proposal then?

Mr. Newcombe: I do not think it will happen.

Mr. Gamble: Thank you very much. You did, however, favour the increased expenditures made by Canada on foreign aid.

Mr. Newcombe: Yes.

Mr. Gamble: And it is your analysis that we are examining here today, related to the tension ratio, and from an examination of the last two pages we easily determine that there are a

[Translation]

qu'ils laissent leur population crever de faim, tout en achetant des armes.

M. Alcock: Je désapprouve certainement leur politique à cet égard, encore plus que je ne réprovoe la nôtre.

M. Bloomfield: Merci beaucoup, monsieur le président.

M. Newcombe: Me permettez-vous d'ajouter quelque chose à cela?

Le président: Oui, allez-y.

M. Newcombe: Le nombre de pays pauvres dont les dépenses militaires sont trop élevées est 75, par rapport à un total de 120; il y a eu 133 pays d'étudiés. Dans cette catégorie, on retrouve des pays comme la Chine, l'Inde et le Pakistan. Je suis d'accord avec vous.

Le président: Merci beaucoup. Vous avez dû remarquer que M. Bob Douglas, de la Presse canadienne, assiste à notre réunion. Je suis certain que sa présence ici nous permettra d'atteindre les autres qui travaillent dans les médias d'information, car sans eux, il est vraiment difficile de faire entendre notre message. Toutefois, nous n'allons pas les supplier. Car ils savent bien que nous siégeons, et comme nous siégeons... si souvent, si souvent.

Monsieur Gamble, à vous la parole.

M. Gamble: Merci, monsieur le président. Sur la lancée des observations faites par M. Bloomfield, je vais poser une question à M. Newcombe; étant donné que, comme vous l'avez indiqué, 75 nations du Tiers monde figurant sur cette liste ont des dépenses militaires excessives, je suppose que vous recommandez que les fonds que le Canada pourrait obtenir en réduisant ses propres dépenses militaires ne leur soient pas envoyés.

M. Newcombe: Le Canada et l'Australie sont au nombre des 21 pays riches qui dépensent moins que la normale, pays qui ne font pas de paiements ni n'en reçoivent.

M. Gamble: Vous avez proposé que nous réduisions davantage nos dépenses militaires et que nous devenions membres de l'Association des nations oeuvrant pour la paix.

M. Newcombe: Ce n'est pas moi qui ai préconisé cela, c'est M. Norman Alcock.

M. Gamble: Excusez-moi. Je croyais que vous aviez émis la même idée; n'êtes-vous pas favorable à cette proposition, alors?

M. Newcombe: Je ne crois pas que cela va arriver.

M. Gamble: Merci beaucoup. Vous avez toutefois indiqué que vous étiez favorable à ce que le Canada augmente ses dépenses au titre de l'aide extérieure.

M. Newcombe: Oui.

M. Gamble: Et c'est votre analyse relative à l'indice de tension que nous examinons aujourd'hui. Or, d'après les deux dernières pages de ce document, il est facile d'établir qu'il y a

[Texte]

great number, you say 75, Third World nations that are in fact overspending and yet in the receipt of foreign aid.

Mr. Newcombe: Yes.

Mr. Gamble: Having recommended that we increase our foreign aid, and having criticized these Third World nations for overspending on armaments, I take it that you would not recommend we extend any additional foreign aid to these nations who are overspending on their own armaments?

Mr. Newcombe: I have been in India and there I advocated that they reduce their military expenditure, and they have an enormous military expenditure.

Mr. Gamble: Yes, I can see that they are listed here with a tension ratio of 278.

Mr. Newcombe: They could easily cut it in half.

Mr. Gamble: But my question is not whether India should or should not reduce their military expenditures. My question is whether Canada, in pursuing a program of foreign aid should eliminate any foreign aid to nations which exceed the limits to which reference has been made.

Mr. Newcombe: There are 57 other countries that are poor and underarmed. I would certainly want to see those nations obviously and openly given precedence of any increase in Canada's foreign aid, or if it is a question of allocating our present pie. I think we have to reward those nations that are underarmed.

Mr. Gamble: And eliminate and penalize those who are in fact overarmed?

Mr. Newcombe: Yes.

Mr. Gamble: Thank you very much.

Mr. Alcock: I would like to respond that too, if I may, since I was the one proposing the World Peacemakers' Association. I certainly feel that the Peacemakers Association of Nations should be attractive to Third World nations. As members they would have to be disarming just as the rest of us and as members they would have a most-favoured position in terms of aid.

Mr. Gamble: And those that did not comply would be deprived of further foreign aid?

Mr. Alcock: I think that that is a form of coercion I would probably be more reluctant to use but the idea, in principle, yes.

Mr. Gamble: Dr. Alcock, one of the comments that you made at the beginning of your address somewhat troubled me. I just wonder whether we could go over it again.

[Traduction]

un très grand nombre de pays du Tiers monde, 75 d'après vos chiffres, qui ont des dépenses militaires excessives, et qui, malgré cela, reçoivent de l'aide.

M. Newcombe: Oui.

M. Gamble: Puisque vous avez recommandé que nous accordions davantage d'aide extérieure et avez critiqué les pays du Tiers monde qui ont des dépenses militaires excédentaires, j'en conclus que vous ne recommandez pas que nous accordions encore de l'aide extérieure à ces pays dont les dépenses militaires sont déjà excessives.

M. Newcombe: Je me suis rendu en Inde, où j'ai préconisé qu'on coupe les dépenses militaires, car elles sont énormes là-bas.

M. Gamble: Oui, car je vois que l'indice de tension de ce pays est de 278, d'après votre document.

M. Newcombe: Or, ces dépenses pourraient facilement être diminuées de moitié.

M. Gamble: Je ne vous demande toutefois pas de dire si l'Inde devrait ou non réduire ses dépenses militaires. Je veux savoir si, dans le cadre d'un programme d'aide extérieure, le Canada doit éliminer toute aide aux pays qui dépassent les limites mentionnées.

M. Newcombe: Il y a 57 autres pays pauvres qui sont sous-armés. Par conséquent, j'aimerais certainement qu'on accorde préséance à ces derniers dans le cas de toute augmentation de l'aide extérieure du Canada, ou même lorsqu'il s'agit de répartir les ressources disponibles à l'heure actuelle. Je crois que nous devons récompenser les pays qui sont sous-armés.

M. Gamble: Et éliminer et pénaliser ceux qui sont trop armés?

M. Newcombe: Oui.

M. Gamble: Merci beaucoup.

M. Alcock: Si vous le permettez, j'aimerais répondre, moi aussi, puisque c'est moi qui ai proposé la création de l'Association mondiale des nations oeuvrant pour la paix. Je suis certainement d'avis que cet organisme doit attirer les pays du Tiers monde. En tant que membres, ces derniers devraient désarmer tout autant que les autres, mais en tant que membres, ils seraient les plus favorisés pour ce qui est de recevoir de l'aide.

M. Gamble: Et ceux qui ne se conformeraient pas seraient privés de toute aide?

M. Alcock: En principe, oui, mais il s'agit là d'une forme de coercition que je serais peu enclin à utiliser.

M. Gamble: Monsieur Alcock, l'une des premières choses exprimées dans votre mémoire m'a quelque peu troublé. J'aimerais que nous y revenions, si possible.

• 1730

It arose as a result of your conversations with some western military leaders who indicated to you, as I understand your

Vous mentionnez que lors de vos conversations avec un certain chef militaire occidental, ce dernier vous a dit, si je

[Text]

comments, that in the event that the Soviet Union was to launch an attack against western Europe that attack would be a nuclear barrage first, followed with conventional weapons, and in particular he referred to tanks. Is that your view of the way in which this gentleman expressed himself as a military—

Mr. Alcock: General George Buis said in fact:

The notion that they will follow our ladder of escalation seems to me as a military man absurd. Indeed, as a military man I would recommend and I would expect that their leaders would do the same, that they lead with artillery, as a military man should, followed by the tanks and infantry and the artillery should be nuclear artillery.

This was his point of view and I listened to no one challenging him on this. I could not comment beyond that.

Mr. Gamble: I thought there was radiation produced from nuclear discharges. Moving tanks into an area that was rife with radiation—

Mr. Alcock: My own experience as a nuclear physicist is abhorrence. I would not care to be in one of the tanks. But I think that in time of war there is a certain callousness to that kind of danger; and, in fact, that is what made the neutron bomb such a bad military weapon, because the neutron bomb did radiate material things, tanks, buildings—it did not result in prompt deaths, but it certainly could result in lingering deaths. The same thing would follow in this case, yes.

Mr. Gamble: So whether or not it was a bad military weapon or a good one would depend upon whether you were on the offensive, in the situation you have described, or on the defensive, using those neutron artillery shells for the purpose of penetrating attacking tanks?

Mr. Alcock: It would be a bad offensive nuclear weapon.

Mr. Gamble: If you are going to move your tanks in behind it.

Mr. Alcock: It would be best to have no radiation. That is right.

Mr. Gamble: Dealing with your comments about the absolute absence of a nuclear deterrent, and further to those remarks initially made by my colleagues, you indicated that it was not a credible argument and there was no credible deterrence unless the nuclear weapon was in fact used.

Mr. Alcock: That is right.

Mr. Gamble: You were questioned on it again. Surely, if a nuclear device is used, it is no longer a deterrent because it has been deployed. The arguments we have heard here is that the mere fact that it exists and the other side believes it will be used constitutes the deterrence, not the use of it itself.

Mr. Alcock: Let me give you a for instance. I think if you have a small child and you say if you reach for that cookie jar

[Translation]

vous ai bien compris, que si l'Union soviétique s'attaquait à l'Europe occidentale, cette agression consisterait d'abord en une attaque nucléaire suivie de l'utilisation d'armes classiques, et en particulier, de chars d'assaut. D'après vous, cet homme s'est-il exprimé en tant que militaire...

M. Alcock: Le général George Buis a effectivement dit, et je cite:

En tant que militaire, je trouve absurde l'idée qu'ils imitent notre rythme d'escalade. De fait, je m'attends à ce que leurs chefs fassent la même chose que nous, et c'est ce que je recommande, c'est-à-dire qu'ils aient davantage d'armes d'artillerie, comme ce devrait être le cas pour les militaires, puis qu'ils aient des chars d'assaut et une infanterie; de plus, l'artillerie devrait être nucléaire.

C'était mon point de vue, et je n'ai entendu personne le contester à cet égard. C'est tout ce que je puis dire là-dessus.

M. Gamble: Je croyais que des explosions nucléaires causaient des rayonnements. Or, le fait de déplacer des blindés vers une région qui est saturée de rayonnements...

M. Alcock: En tant que physicien nucléaire, cela me fait horreur. Je n'aimerais pas me trouver dans un de ces chars d'assaut. Cela dit, en temps de guerre, on est quelque peu endurci face à ce genre de danger. De fait, c'est d'ailleurs ce qui fait que la bombe à neutrons est une aussi mauvaise arme, car elle irradie certaines choses matérielles, comme des blindés, des immeubles, ce qui n'entraîne pas de morts immédiates, mais qui peut en causer à petit feu. Or, la même chose est possible en l'occurrence, oui.

M. Gamble: Par conséquent, cette arme est bonne ou mauvaise selon qu'on attaque, dans la situation que vous avez décrite, ou qu'on est sur la défensive et qu'on se sert de ces obus d'artillerie à neutrons pour atteindre le blindé qui nous attaque?

M. Alcock: Ce serait une mauvaise arme nucléaire offensive.

M. Gamble: Si vous devez faire suivre vos blindés derrière.

M. Alcock: Il serait préférable qu'il n'y ait aucun rayonnement. Ca c'est juste.

M. Gamble: Au sujet de vos observations relatives à l'absence absolue d'armes nucléaire dissuasives, et sur la lancée des remarques faites par mes collègues, vous avez dit que cet argument n'était pas valide et qu'il y avait aucune dissuasion sérieuse, à moins qu'on ne se serve effectivement de l'arme nucléaire.

M. Alcock: C'est exact.

M. Gamble: On vous a déjà questionné là-dessus. Toutefois, si une arme nucléaire est utilisée, elle n'a plus de fonction dissuasive, puisqu'elle a été déployée. Or, l'argument présenté ici veut que le simple fait qu'elle existe, et que l'autre côté croie qu'on s'en servira, fait sa force dissuasive; ce n'est pas son utilisation même.

M. Alcock: Laissez-moi vous donner un exemple. Si vous dites à un petit enfant que s'il essaie d'atteindre le contenant à

[Texte]

another time I will chop off your fingers, he is frightened. But if day after day you say if you reach for that cookie jar I will chop off your fingers, and after three months nobody has chopped off any fingers, he is going to reach for the cookie jar. Now that, I maintain is—

The Chairman: If he keeps reaching.

Mr. Alcock: If he keeps reaching. If he keeps reaching; there are his cookies; he keeps taking the cookies and you do not chop off his fingers. After three months, he will neglect your threat. I think that is the parable of where we are today internationally.

Mr. Gamble: But your exact words, then, do not reflect the position that you have just described.

Mr. Alcock: Let me say my exact words. You may have me eating crow.

Mr. Gamble: "Not credible unless it is used" is what you said. Now, you do not really mean used, because surely the use of it is—

Mr. Alcock: I mean used. The threat of use no longer remains a threat if it is obvious that neither side is going to carry out the threat. The threat is hollow. It is wolf, wolf, wolf.

Mr. Gamble: No, just a moment. Let us analyze what the threat always has been, as I understand it. It is not that a nuclear war will be unleashed if you use conventional military weapons in a zone that has been regarded traditionally as your political influence zone.

Mr. Alcock: I agree with that. The Soviets will move into Poland; we will do nothing.

Mr. Gamble: Yes.

Mr. Alcock: Of course.

Mr. Gamble: But surely there has never been a time, to use the illustration of the child reaching for the cookie jar, when the Russians have ever invaded France.

Mr. Alcock: No, but we are afraid of that, right? We are modernizing Europe now because we are afraid the hordes of Russians will sweep across Europe in a World War II fashion, and that is causing us to modernize Europe, to litter Europe with tactical nuclear weapons in the tens of thousands and to modernize our thermo-nuclear weapons. It is this modernization of thermo-nuclear weapons which I maintain is the most dangerous step that we, the NATO alliance have taken. I agree with Mr. McKinnon that they are not deployed yet but it is our policy to deploy them next year.

• 1735

Mr. Gamble: Let me ask you, what has been the response of the Russians to that plan?

[Traduction]

biscuits une autre fois, vous lui couperez les doigts, il est effrayé. Cependant, si vous lui dites cela jour après jour, et si après trois mois, personne n'a coupé aucun doigt, il va certainement essayer d'atteindre le bocal à biscuits. Or, cela, d'après moi, est...

Le président: S'il continue à essayer d'atteindre les biscuits.

M. Alcock: S'il continue d'essayer de l'atteindre, il va continuer à prendre des biscuits et vous ne lui couperez pas les doigts. Après trois mois, il ne tiendra pas compte de votre menace. Je crois qu'on peut tirer une analogie entre cet exemple et la situation internationale d'aujourd'hui.

M. Gamble: Si tel est le cas, cependant, vos propos n'illustrent pas la position que vous venez de prendre.

M. Alcock: Répétez-moi ces propos. Il se peut que je doive revenir sur des déclarations que j'ai faites.

M. Gamble: Vous avez dit qu'une arme dissuasive ne serait pas prise au sérieux, à moins qu'on ne s'en serve. Or, vous ne devez certainement pas entendre par là qu'il faut vraiment s'en servir, car si l'on s'en sert...

M. Alcock: Oui, c'est bien ce que j'entendais. La menace de se servir de ces armes disparaît s'il devient évident qu'aucun côté ne la mettra à exécution. Il s'agit d'une menace creuse. C'est comme crier aux loups plusieurs fois.

M. Gamble: Non, un moment. Analysons ce que cette menace a toujours été. Il ne s'agit pas de déclarer une guerre nucléaire si l'on se sert d'armes militaires classiques dans une zone qui, traditionnellement, est considérée comme votre région d'influence politique.

M. Alcock: Je suis d'accord sur cela. Les Soviétiques entreont en Pologne et nous ne ferons rien.

M. Gamble: Oui.

M. Alcock: Bien entendu.

M. Gamble: Toutefois, par rapport à votre exemple du petit enfant essayant d'atteindre le contenant à biscuits, les Soviétiques n'ont jamais envahi la France.

M. Alcock: Non, mais nous craignons cela, n'est-ce pas? Nous modernisons nos armes en Europe, en ce moment, parce que nous craignons que des hordes de Soviétiques balayeront l'Europe, à l'instar de ce à quoi on a assisté pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est pour cela que nous modernisons ce dont nous disposons en Europe, que nous répandons par milliers des armes nucléaires tactiques sur ce continent et que nous modernisons nos armes thermonucléaires. D'après moi, c'est cette modernisation des armes thermo-nucléaires qui me paraît être l'initiative la plus dangereuse que l'OTAN ait prise. Je conviens avec M. McKinnon qu'on n'a pas encore déployé ces dernières mais notre politique prévoit de le faire l'année prochaine.

M. Gamble: J'aimerais savoir comment les Soviétiques ont réagi à ce projet.

[Text]

Mr. Alcock: Mr. Brezhnev said , we too will have Cruise missiles. He is compounding the felony. On both sides then you have missiles which cannot be inspected; they cannot be detected and are totally deadly accurate.

Mr. Gamble: But surely the response of the Russians has been one of opposition to the placement of these weapons. They have opposed it in every fashion that they can.

Mr. Alcock: That is right.

Mr. Gamble: Then I ask you why have they opposed the positioning of these new weapons?

Mr. Alcock: Because they recognize that they are a very threatening weapon, and there is no question in my mind that they will follow through and build them as they have with each other weapon system. They are total hypocrites in this fashion.

Mr. Gamble: Which results, I suggest to you, in a deterrence to their action in moving into western Europe with conventional weapons.

Mr. Alcock: Can you imagine West Germany as saying, do not you do this; do not do that, or we will use our weapons on you, if by saying that, West Germany knows it will be utterly and totally obliterated; when it is again, I maintain, we will chop your fingers if you reach into the cookie jar.

Mr. Gamble: You are giving me the analysis from the standpoint of West Germany. I was asking you the position with respect to the Russians. Surely if you are trying to deter someone, it is not the West Germans; you are trying to deter the Russians. I am asking you, is this not, in effect, a deterrent to the Russians to move into those areas?

Mr. Alcock: I think the Russians have a deterrent already. Beyond that, though, we are escalating the arms race into an uncontrolled and dangerous direction. We already have enough theatre, tactical nuclear weapons in the kiloton range to deter the Russians from moving into NATO territory. We do not need to escalate the arms race further with respect to Europe; that is the position, I would take.

Are we talking at cross purposes or am I answering your question? Because I really want to.

Mr. Gamble: I think what you have said is that there has been sufficient deterrent already without having increased deterrence by increasing the nuclear load.

Mr. Alcock: That is right. But by its very nature the whole of deterrence is unstable as we choose to get superiority and the Russians choose to get parity.

Mr. Gamble: Dr. Alcock, I do not want to take up too much time on this but you raise an interesting point. You mentioned that it was unstable. We have heard some testimony here that different actions taken by different countries with respect to

[Translation]

M. Alcock: M. Brezhnev a dit que les Soviétiques eux aussi auraient des missiles de croisière. Il va donc accroître encore le danger. Des deux côtés, on dispose de missiles dont on ne peut faire l'inspection, qui ne peuvent être détectés et qui sont d'une précision totale et mortelle.

M. Gamble: Mais les Soviétiques ont dû certainement s'opposer à la mise en place de ces armes. Ils s'y sont opposés de toutes les façons.

M. Alcock: C'est exact.

M. Gamble: Dans ce cas, pourquoi l'ont-ils fait?

M. Alcock: Parce qu'ils reconnaissent que ces armes constituent une menace très réelle, je n'ai donc aucun doute qu'ils vont en construire comme ils l'ont d'ailleurs fait dans toutes les autres catégories d'armes. Ils sont d'un comportement tout à fait hypocrite à cet égard.

M. Gamble: A mon avis, cela les dissuade d'envahir l'Europe occidentale au moyen d'armes conventionnelles.

M. Alcock: On ne peut imaginer que l'Allemagne de l'ouest dise aux Soviétiques qu'il ne faut pas faire ceci ou cela, sans quoi elle se servira de ses armes contre eux car l'Allemagne de l'ouest sait fort bien qu'elle serait totalement, tout à fait détruite si elle tenait de pareils propos. Il s'agit encore une fois d'une question où l'on tapera sur les doigts si vous essayez d'atteindre les friandises.

M. Gamble: C'est le point de vue de l'Allemagne de l'ouest que vous me donnez toutefois alors que je vous demandais de me préciser celui des Soviétiques. On ne s'efforce certainement pas de dissuader les Allemands mais bien les Soviétiques. Ce que je vous demande, c'est si cela dissuade les Soviétiques d'envahir ces régions de l'Occident?

M. Alcock: Je crois que les Russes disposent déjà d'une arme de dissuasion. Outre cela toutefois, la course aux armements poursuit son escalade de plus belle, de façon incontrôlée et dangereuse. Nous avons déjà assez d'armes installées sur le terrain, d'armes tactiques nucléaires de la catégorie des kilotonnes pour dissuader les Soviétiques d'avancer dans les territoires de l'OTAN. Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin dans l'escalade des armes en Europe; c'est ma position là-dessus.

Est-ce que nous nous comprenons bien, ai-je bien répondu à votre question car j'y tiens vraiment.

M. Gamble: Je crois que vous avez dit que nous disposons déjà de suffisamment d'armes dissuasives sans ajouter d'autres en augmentant le nombre d'armes nucléaires.

M. Alcock: C'est juste. Cela dit, toute cette question de la dissuasion est-elle stable étant donné que nous visons la supériorité et que les Soviétiques choisissent de nous rattraper.

M. Gamble: Monsieur Alcock, bien que je ne veuille pas m'y arrêter trop longuement, vous avez soulevé quelque chose d'intéressant. Vous avez mentionné que la situation est instable. A ce sujet, d'après certains des témoignages entendus ici,

[Texte]

nuclear matters have either a stabilizing or destabilizing effect. We heard specifically, for instance, the other day that the use of neutron artillery shells was a very stabilizing influence in the nuclear balance. Would you say that in creating stability or lack of it, the neutron artillery shell was in fact a stabilizing effect?

Mr. Alcock: I would say a de-stabilizing effect.

Mr. Gamble: De-stabilizing?

Mr. Alcock: Yes.

Mr. Gamble: Anything that precludes the entry of tanks into an area by way of an offensive move into western Europe, would still be destabilizing?

Mr. Alcock: Because having worked in military laboratories in World War II and having some acquaintance with the development since then as a physicist, I feel acutely conscious of all the clever little scientists and engineers who are devising new weapons, and this goes on steadily on both sides, both trying to get a technological advantage. I suggest the next step will be in outer space, just as in the past couple of decades it has been in submarine warfare.

Mr. Gamble: I wonder if I could just return to Mr. Newcombe for a moment because I was—

The Chairman: For a moment, certainly.

You will be followed by your colleague, Mr. Munro who is very eager to question.

Mr. Gamble: I was very taken by your creation of the scientific analysis creating this tension ratio and then when I examined the statistics that you had amassed with respect to this issue, it occurred to me that it really proved very little, Dr. Alcock. On page 4, of the final page of your supplementary editions, you said :

... of the 72 super-critical nations, 19 of them, 26.4 per cent, were involved in an international war within the following five years.

In other words, this statement on page 3 of the general submission, to the effect that once you exceed a tension ratio of 100 there is a 30.5 times greater likelihood of that nation being involved in a war, is only to the extent of 26.4 per cent which hardly represents a very mathematically factual figure upon which you can rely.

• 1740

Mr. Newcombe: I am sorry, perhaps I misled you in the sense that the 30.5 times is based on 21 years all grouped together. The number here is just based on a one-year study; this is a supplement to the tensiometer for 1975. Is that an answer to your question?

[Traduction]

certaines initiatives de la part de divers pays eu égard aux questions nucléaires, ont des répercussions stabilisatrices ou déstabilisatrices. Par exemple, on nous a dit l'autre jour que l'utilisation d'obus d'artillerie à neutrons avait des effets très stabilisateurs par rapport à l'équilibre nucléaire global. Êtes-vous d'avis que cet obus d'artillerie à neutrons a effectivement eu des répercussions stabilisatrices?

M. Alcock: D'après moi, ces répercussions ont été déstabilisatrices.

M. Gamble: Déstabilisatrices?

M. Alcock: Oui.

M. Gamble: Toutes mesures empêchant l'entrée de chars d'assauts dans une région, à l'occasion d'une offensive en Europe occidentale est quand même considérée comme déstabilisatrice?

M. Alcock: Du fait que j'ai travaillé dans des laboratoires militaires pendant la Deuxième guerre mondiale et parce que j'ai acquis certaines connaissances en matière de fabrication des armes, en tant que physicien, je suis extrêmement conscient de l'existence de tous ces petits scientifiques et ingénieurs très doués qui conçoivent de nouvelles armes; et cela se passe constamment des deux côtés car les deux côtés essaient de se dépasser sur le plan technologique. Je suis d'ailleurs d'avis que la prochaine étape se jouera dans l'espace comme ces deux dernières décennies, elle a eu lieu dans le domaine de la guerre sousmarine.

M. Gamble: J'aimerais revenir à M. Newcombe un moment car...

Le président: Pour un moment, certainement.

Vous serez suivi par votre collègue, M. Munro, qui souhaite vivement poser des questions.

M. Gamble: J'ai été très frappé par votre analyse scientifique débouchant sur le niveau de tension, et lorsque j'ai examiné les statistiques que vous avez recueillies à cet égard, elles m'ont semblé prouver très peu de choses, monsieur Alcock. À la page 4, c'est-à-dire la dernière page de vos éditions supplémentaires, vous affirmez, et je cite:

... sur les 72 nations dont la situation était très critique, 19, soit 26.4 p. 100, participaient à une guerre internationale dans les cinq années qui suivirent.

Autrement dit, cette déclaration à la page 3 du mémoire général, à savoir que lorsque la tension dépasse 100 la probabilité, pour une nation, d'entrer en guerre est de 30.5 fois plus élevée, ne s'applique qu'à 26.4 p. 100 des cas, ce qui ne constitue guère un chiffre mathématiquement fiable.

M. Newcombe: Je regrette, mais je vous ai peut-être induit en erreur en ce sens que j'étais arrivé au chiffre de 30.5 en prenant toutes les 21 années regroupées. Le chiffre avancé ici est basé sur une étude d'un an; c'est un supplément au tensiomètre pour 1975. Ai-je répondu à votre question?

[Text]

Mr. Gamble: I suppose. But then you told me that you could only go back to 1951 to get the figures that were necessary to create these statistics to begin with.

Mr. Newcombe: That is correct, I do them year by year. I find that the wars that have occurred are in a nation that is above this value, this critical value; it is 30 times more likely to go to war than the ones below. The ones below, I might add, are Cyprus for five years, which was then attacked by Turkey, and Israel for three years.

Mr. Gamble: I then look at some of the particular countries to which you make reference. You have China and Taiwan, and you have excluded civil war as of the wars to which you make reference, and surely this is an extension of a civil war.

Mr. Newcombe: What I am saying there is that essentially China and Taiwan are in the state of war, and they are maintaining high military expenditures for that reason.

Mr. Gamble: But there is no shooting.

Mr. Newcombe: I am not saying that that was war.

Mr. Gamble: Oh, so war is a declared war without shooting, and it does not include civil war.

Mr. Newcombe: I am definitely excluding civil war because we know it has an entirely different mechanism, it starts in a different way. The question of what is a war is a very difficult thing to answer. One gets this question of what happens to a nation which declares war and has no troops in the field, no casualties: was it a war or not? You get the problem of the nation that declares but gets involved in the war and does take casualties, or you get very few casualties. And in how this affects the statistics, I have always tried to bias the case against myself.

Mr. Gamble: We have heard some very substantial testimony here about the great difficulty in determining in terms of U.S. dollars, which is what you have used throughout, the real value of Russian military expenditures. You seem to have accomplished what has to others been an insurmountable task and I just wonder if you had some special crystal ball for figuring that out.

Mr. Newcombe: From the Arms Control and Disarmament Agency; I take their numbers and they are from Washington. I know how to obtain them, I have talked with them about it, and I wanted to have a source that was independent of me. It is their numbers that I used.

I know the ongoing argument. One thing about the tensiometer is that it is a very crude analytical method because if you are over 100 you are likely to go to war. Whether the Soviets are on a tension ratio of 400 or 200 does not matter, they are still likely to go to war because they are over 100. So if one is dealing with crude numbers and using a crude method, we are getting something that does show you something and I think it is worthwhile.

[Translation]

M. Gamble: Oui, je crois. Mais vous m'avez ensuite dit que vous ne pouviez remonter qu'à 1951 pour obtenir les chiffres nécessaires à l'établissement de ces statistiques.

M. Newcombe: C'est exact, et je les prépare année après année. J'ai constaté qu'il y a guerre chez les nations dont le chiffre dépasse la valeur critique; une telle nation a environ 30 fois plus de chance d'entrer en guerre que celles dont la valeur est en-dessous de ce seuil critique. Chypre s'est maintenue en-dessous de ce seuil pendant cinq ans, et a ensuite été attaquée par la Turquie, et Israël s'y est maintenu pendant trois ans.

M. Gamble: Je prends ensuite le cas de certains pays dont vous faites mention. Vous citez la Chine et Taiwan, mais vous avez exclu la guerre civile des guerres que vous mentionnez, et pourtant il s'agit là d'un prolongement d'une guerre civile.

M. Newcombe: Ce que je dis, c'est que la Chine et Taiwan sont, en fait, sur un pied de guerre, et ont, pour cette raison, des dépenses militaires très élevées.

M. Gamble: Sans en venir aux armes, toutefois.

M. Newcombe: Je ne disais pas que c'était une guerre.

M. Gamble: Oh, il faut donc que la guerre soit déclarée, mais qu'on ne tire pas, et vous ne comptez pas les guerres civiles.

M. Newcombe: J'exclus certainement la guerre civile, car nous savons qu'elle commence tout autrement, et se déroule différemment. Il est très difficile de définir exactement ce qu'est une guerre. On s'enferme dans la question de savoir ce qui se passe quand une nation déclare la guerre, n'a pas de troupes et qu'il n'y a pas de morts: Était-ce une guerre, ou n'en était-ce pas? Mais qu'en est-il de la nation qui déclare la guerre, la fait, inflige des pertes, ou bien quand vous avez très peu de pertes. Et quant à l'effet que ceci a sur les statistiques, j'ai toujours essayé de me faire l'avocat du diable.

M. Gamble: Nous avons entendu des témoignages très importants sur la grande difficulté de calculer en dollars U.S., comme vous l'avez fait tout au long, la valeur réelle des dépenses militaires de l'Union soviétique. Vous semblez avoir accompli ce qui paraissait aux autres une difficulté insurmontable, et je me demande si vous aviez une boule de cristal spéciale pour calculer cela.

M. Newcombe: Je me base sur les chiffres du *Arms Control and Disarmament Agency*, qui proviennent de Washington. Je sais comment me les procurer, j'en ai parlé avec eux, et je voulais une source qui soit indépendante de moi, ce sont leurs chiffres que j'utilise.

Je connais la discussion en cours. Le tensiometer est, cependant, une méthode analytique très rudimentaire, car si vous dépassez 100 il y a de fortes chances pour que vous entriez en guerre. Que les Soviétiques aient un chiffre de tension de 400 ou de 200 importe peu, à partir du moment où il dépasse 100 ils risquent d'entrer en état de belligérance. En utilisant donc des chiffres approximatifs et méthodes rudimentaires, nous arrivons à un résultat révélateur d'un état de chose, et je pense que cela en vaut la peine.

[Texte]

Mr. Gamble: Thank you, doctor.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Gamble. Mr. Munro is the last questioner and then we will adjourn, please.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I can be short. I would like to recommend to Doctor Newcombe, in view of his tension-reduction comments on page 5 of his presentation and in view of the number of tensions that have been created in this country within the last 10 or 15 years, that he get a new acronym.

I find the lists on the yellow page intriguing. I do not know whether or not we are going to append these, but I find it quite an intriguing sort of mathematical endeavour, and my first comment, I guess, relates to Tanzania.

If I remember correctly, Tanzania at one time had no army whatsoever and Canada took it upon itself to train the Tanzanian army, about 1964 or 1965, if I remember correctly. Now they have themselves into a position of having a ratio of 218. Have you any idea why Tanzania decided to change from a non-army—like Costa Rica, in a way—to become armed? Was it in order to take on Uganda a few years later possibly?

• 1745

Mr. Newcombe: Could be.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is not clear, I think, and it might require some sort of a refinement.

Your table suggests that Morocco had taken on the Polisario in 1975, and if I am not mistaken it is the other way around. It is a form of civil war, the Polisario.

Mr. Newcombe: I do not agree that it is a form of civil war. The Spaniards, as you know, withdrew from the Spanish Sahara and Morocco then occupied the Spanish Sahara with a non-violent army. I thought this was a very unusual event. It essentially took over this area and I believe it was Mauritania that took over some of the Spanish Sahara. The Polisario, to my understanding, are financed by the Algerians, so is it a civil war or is Algeria at war with Morocco? I think these are real questions.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Through a proxy.

Mr. Newcombe: Yes.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Hence our decision to finance the monument to the revolution in Algeria, I suppose.

You did not mention the war between Honduras and Salvador. It was a small war but it still existed; it was a war in the minds of the people there. Who invaded whom, and with what?

Mr. Newcombe: You mean the football war. The casualties in the football war were below my level. Everyone working in this field sets a level of casualties in terms of defining the war. In Sigler, for example, you have to have 1,000 casualties to be called a nation at war, something like this. My number is the

[Traduction]

M. Gamble: Je vous remercie, monsieur.

Le président: Je vous remercie, monsieur Gamble. M. Munro va poser la dernière question, et nous leverons ensuite la séance.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je serai bref. Je voudrais recommander à M. Newcombe, compte tenu de ses commentaires, en page 5 de son mémoire, sur la réduction de la pension et compte tenu également des nombreuses pensions qui ont vu le jour dans ce pays au cours des 10 ou 15 dernières années, de trouver un nouvel acronyme.

Je trouve fort curieux les listes de la page jaune. Je ne sais pas si nous allons les joindre en annexe, mais c'est une entreprise mathématique qui me paraît singulière et, ma première observation portera, je crois, sur la Tanzanie.

La Tanzanie, si j'ai bonne mémoire, n'avait pas d'armée du tout à un certain moment et le Canada a entrepris, vers 1964 ou 1965, d'assurer la formation d'une armée tanzanienne. Ce pays a à présent un chiffre de tension de 218. Savez-vous ce qui a amené la Tanzanie à se doter d'une armée, comme le Costa Rica, par exemple? Était-ce afin de faire face à l'Ouganda quelques années plus tard?

M. Newcombe: C'est possible.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Ce n'est pas clair, je crois, il faudrait peut-être affiner quelque peu le jugement.

D'après votre tableau, le Maroc avait affronté le Polisario en 1975, mais si je ne me trompe, c'est le contraire qui s'est produit. Le Polisario, c'est une forme de guerre civile.

M. Newcombe: Non, je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point. Les Espagnols, comme vous le savez, se sont retirés du Sahara espagnol, et la Maroc y a envoyé ses armes, mais sans faire la guerre. Je pense que c'était un événement qui sortait de l'ordinaire. Le Maroc a occupé cette région, et je crois que c'est la Mauritanie qui a occupé le reste du Sahara espagnol. Le Polisario, à ma connaissance, est financé par les Algériens; s'agit-il donc d'une guerre civile, ou d'une guerre entre l'Algérie et la Maroc? Je pense que ce sont là les vraies questions.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Par procuration.

M. Newcombe: Oui.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): D'où notre décision de financer le monument à la révolution d'Algérie, je suppose.

Vous n'avez pas mentionné la guerre entre le Honduras et le Salvador. Ce fut une petite guerre, mais bien réelle, une guerre qui a couvé dans le cœur des gens. Qui a envahi qui, et avec quoi?

M. Newcombe: Vous voulez dire la guerre du football, mais les pertes de cette guerre étaient en-dessous du seuil que j'ai fixé. Chaque spécialiste dans ce domaine définit le nombre de pertes nécessaires pour conclure à la guerre. Avec Sigler, par exemple, il faut que les pertes s'élèvent à 1,000 pour qu'on

[Text]

NAR and the 2.5, which is 316. The casualties were too small to define that incident as a war.

Mr. Alcock: May I make a comment on that? It seems to have been the one example that we have been able to find in the history of wars in the past 50 years of population pressure perhaps being one of the contributing causes. We have never found that to be one of the causes of war. Marginally, the population pressure in El Salvador and the absence of that in Honduras may have been one of the contributing causes. It is the only place we can find where that had any possible—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): It was a Malthusian war, was it?

Mr. Alcock: I beg your pardon?

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): A Malthusian war.

Mr. Alcock: Yes, a Malthusian war.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I guess that rather concludes my comments. They are a little whimsical, but still . . .

The Chairman: I am afraid that as always I had announced the adjournment too soon. I think Mr. McKinnon wants to have a supplementary question.

Mr. McKinnon: Doctor Alcock, I was rather surprised at the number you gave, when you said nuclear weapons were being deployed or spread or scattered around western Europe by the tens of thousands. I know the fuss that is on now and the great difference of opinion about the Pershings and the Pershing 2. The GLCM has something under 600 weapons that we are talking about, and the figure of tens of thousands seems to me to be a bit hyperbolic.

Mr. Alcock: In speaking of tens of thousands, I meant tactical nuclear warheads of all sorts in Europe.

Mr. McKinnon: On one side?

Mr. Alcock: On both sides together. It is tens of thousands rather than thousands, I think you will find. The exact amount of tens of thousands, I do not know.

Mr. McKinnon: The second and final one is about the U.S. general you have cited: that the way he would attack a position is to start off with a barrage of nuclear weapons. It sounds rather remarkable to me; by a barrage, one visualizes hundreds and perhaps thousands of projectiles, and it ignores entirely any possibility of escalation. You have talked about it I believe two or three times this afternoon, this statement by the U.S. general, and for a U.S. general to ignore—

Mr. Alcock: I am sorry, it was a French general, Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Was it?

[Translation]

puisse considérer une nation en guerre. Mon chiffre se base sur le NAR et sur les 2,5, ce qui représente 316. Il n'y a pas eu suffisamment de pertes, lors de cet incident, pour qu'on l'appelle une guerre.

M. Alcock: Me permettez-vous une observation? Je crois que c'est le seul exemple que nous ayons trouvé dans l'histoire des guerres des cinquante dernières années où c'est la pression démographique qui semblerait peut-être constituer l'un des facteurs déterminants. A part ce cas, nous n'avons jamais constaté qu'elle soit l'une des causes de la guerre. Il se peut que la pression démographique du Salvador et le fait que le Honduras ne connaissait pas une pression pareille aient été l'une des causes déterminantes. C'est le seul pays où nous avons constaté que ceci aurait pu être une . . .

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Une guerre malthusienne, n'est-ce pas?

M. Alcock: Je vous demande pardon?

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Une guerre malthusienne.

M. Alcock: Oui, c'est vrai.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je crois que j'en ai terminé avec mes observations. Elles étaient un peu fantaisistes, mais enfin . . .

Le président: Je crains que, comme d'habitude, j'avais annoncé trop tôt la levée de la séance. Je crois que M. McKinnon demande à poser une question supplémentaire.

M. McKinnon: J'ai été plutôt surpris, monsieur Alcock, par le chiffre que vous avez avancé, lorsque vous avez dit que les armes nucléaires sont déployées, ou répandues, ou disséminées en Europe occidentale par dizaines de milliers. Je connais la controverse qui fait rage à l'heure actuelle, et les différends qui se manifestent à propos des Pershings et du Pershing 2. On compte un peu moins de 600 missiles de croisière lancés du sol, et le chiffre de dizaines de milliers me semble quelque peu exagéré.

M. Alcock: Quand je parle de dizaines de milliers, j'entends des ogives nucléaires tactiques de toutes sortes en Europe.

M. McKinnon: Dans l'un des camps?

M. Alcock: Dans les deux camps mis ensemble. Je ne connais pas les le chiffre exact des dizaines de milliers, mais je sais qu'il s'agit bien de dizaines et non simplement de milliers.

M. McKinnon: Ma deuxième et dernière question porte sur le général américain que vous avez cité: il vous a dit que, pour attaquer une position, il commencerait pas un barrage d'armes nucléaires. Voilà qui me paraît plutôt surprenant, par barrage, on imagine des centaines, voire des milliers de projectiles, sans parler des possibilités d'escalade. Vous avez fait allusion deux ou trois fois à cette déclaration de ce général américain, et il me paraît ignorer, pour un général américain, que . . .

M. Alcock: Je regrette, mais il s'agissait d'un général français, monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Vraiment?

[Texte]

[Traduction]

• 1750

Mr. McKinnon: Yes, General Buis.

Mr. Alcock: It applies equally to a French general to talk about that type of war without mentioning escalation. Ignoring the real and apparent age of escalation, if they are going to start something with a nuclear barrage, there is going to be escalation almost instantly.

Mr. McKinnon: Sure. That would have to be considered a totally impractical way to take anything without running the danger of nuclear annihilation of your own country, and probably a couple of others. I suggest you be careful what Generals you are talking to—if the vintage is still big you can have a nuclear barrage.

M. Gimaiel: Une petite question, monsieur le président: cela touche le Liban. Avez-vous une idée des dépenses militaires du Liban pendant les années 1970 à 1975? Il me semble que le Liban est peut-être l'exemple le plus frappant du pays qui est à feu et à sang aujourd'hui, justement parce qu'il ne s'est pas armé, parce qu'il était complètement désarmé. Il s'est trouvé envahi par 700,000 Palestiniens et maintenant 35,000 soldats arabes. Et le pire, c'est qu'on ne réagit jamais dans nos pays à ce qui se passe au Liban. C'est une guerre qu'on ne voit pas, ou très rarement.

Mr. Newcombe: The military expenditure for Lebanon was sub-critical up to almost the last year of the life of Lebanon as we once knew it. It has not only been the PLO, but the Syrians also. In one of my writings I questioned: Was Syria at war with Lebanon? or was the Syrian occupation force peacekeeping? I think it is terribly confused. With respect to one of its potential enemies, Israel, there have been no casualties between Israel and Lebanon. Even in the first war between the Arab states and Israel, Lebanese casualties were less than 360. Israel, in all these years, fought with all its Arab neighbours, but I always recognized that Lebanon was something special and not a threat. I regret the situation. I am not sure that if Lebanon had doubled its military expenditure it could have stood up to the gradual infiltration from the PLO.

The Chairman: Doctor, gentlemen, thank you very much.

The meeting is adjourned.

M. McKinnon: Oui, le général Buis.

M. Alcock: Cela revient au même, si un général français parle de ce genre de guerre sans mentionner l'escalade. Ils ignorent ainsi les apparences et la réalité, et s'ils commencent avec quoi que ce soit qui approche d'un barrage nucléaire, l'escalade ne se fera pas attendre.

M. McKinnon: C'est certain. Ce serait une stratégie totalement irréaliste, si l'on n'entend pas risquer l'annihilation nucléaire de son pays, et sans doute de quelques autres, dans la lancée. Faites attention à quel genre de généraux vous parlez. S'il y en a plus d'un de cet acabit, vous risquez un barrage nucléaire.

Mr. Gimaiel: Allow me one small question, Mr. Chairman, concerning Lebanon. Do you know how much was spent in military expenses in Lebanon between 1970 and 1975? Lebanon seems to me the most striking example of a country torn to pieces, precisely because it had not prepared for war and did not have any arms. Lebanon was invaded by 700,000 Palestinians, and now by 35,000 Arab soldiers. The worst is that there is no reaction in our countries to what is happening in Lebanon. It is a war that is not mentioned, or very seldom.

M. Newcombe: Les dépenses militaires du Liban étaient peu critiques jusque vers la dernière année de l'existence du Liban tel que nous l'avons connu. Ce n'est pas seulement le l'OLP qui était en cause, mais les Syriens également. Dans l'un de mes écrits, je posais la question: la Syrie était-elle en guerre avec le Liban? Ou les forces d'occupation syriennes étaient-elles en train d'assurer la paix? Je crois que la situation est très confuse. En ce qui concerne l'un des ennemis potentiels du Liban, à savoir Israël, il n'y a pas eu de perte infligée entre ces deux peuples. Même pendant la première guerre entre les États arabes et Israël, les pertes libanaises n'ont pas dépassé 360. Israël, pendant toutes ces années, s'est battu contre tous ses voisins arabes, mais le Liban se trouvait dans une situation spéciale et ne constituait pas une menace. Je regrette la situation. Mais je ne crois pas que, même si le Liban avait doublé ses dépenses militaires, il aurait pu résister à l'infiltration progressive de l'OLP.

Le président: Monsieur, messieurs, je vous remercie beaucoup.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

At 9:30 a.m.:

From the Women's International League for Peace and Freedom:

Mrs. C.J. McEwen.

A 9h 30:

De la «Women's International League for Peace and Freedom»:

M^{me} C.J. McEwen.

At 10:30 a.m.:

Mr. Walter Gordon.

A 10h 30:

M. Walter Gordon.

At 11:30 a.m.:

From Carleton University's Norman Paterson School of International Affairs:

Prof. John H. Sigler, Director.

A 11h 30:

De la «Norman Paterson School of International Affairs» de l'Université Carleton:

Prof. John H. Sigler, directeur.

At 3:30 p.m.:

From the Peace Research Institute—Dundas:

Dr. Norman Z. Alcock, Director, Canadian Peace Research;

Dr. Alan Newcombe, Director.

A 15h 30:

De la «Peace Research Institute—Dundas»:

Dr Norman Z. Alcock, directeur, «Canadian Peace Research»;

Dr Alan Newcombe, directeur.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 60

Thursday, February 18, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 60

Le jeudi 18 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

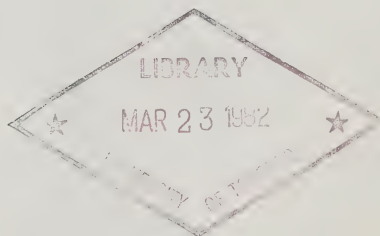
Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Dupras
Bloomfield	Flis
Carney (Miss)	Fretz
Collenette	Gamble
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gass
Crouse	Gimaïel
Darling	Gourd
Dionne (<i>Chicoutimi</i>)	Harquail

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Hudecki	Munro (<i>Esquimalt—</i> <i>Saanich</i>)
Jewitt (M ^{lle})	Ogle
MacDonald (M ^{lle})	Robinson (<i>Etobicoke—</i> <i>Lakeshore</i>)
MacLaren	Sargeant
Massé	Wenman—(30)
McKinnon	
McRae	

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 18, 1982

(81)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 8:10 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Crouse, Darling, Flis, Fretz, Gamble, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Sargeant and Schroder.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Peter Dobell, Director, Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: Dr. G. Bell, York University. Dr. Robin Ranger, Associate Professor of Political Science, St. Francis Xavier University.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 10:00 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 18 FÉVRIER 1982

(81)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 20h 10 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: MM. Crouse, Darling, Flis, Fretz, Gamble, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Robinson (*Etobicoke—Lakeshore*), Sargeant et Schroder.

Aussi présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Peter Dobell, directeur, Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: M. G. Bell, «York University». M. Robin Ranger, professeur agrégé de sciences politiques, «St. Francis Xavier University».

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 22 heures, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Text]

Thursday, February 18, 1982

• 2009

The Chairman: I think we can start, to show we have some discipline. Good evening.

• 2010

Our session this evening will continue our inquiries into security and disarmament, looking at such questions as the bases of international stability, the relationship between East-West relations and arms control, and the effects of developing new weapons.

Our first speaker tonight will be Professor Robin Ranger. Professor Ranger is Associate Professor of Political Science at St. Francis Xavier University, Antigonish, Nova Scotia. This year he is a visiting fellow with the Defense and Strategic Studies Program at the University of Southern California—not a bad place to be at this time. He is author of numerous studies on strategic issues and arms control, including a 1979 book entitled *Arms and Politics 1958-1978: Arms Control in a Changing Political Context*.

The second speaker will be Dr. George Bell. Dr. Bell is now President of the Canadian Institute of Strategic Studies as well as Vice-President, Finance and Development at York University. He was a professional military officer who retired with the rank of general after a distinguished career. Dr. Bell obtained a PhD in strategic studies at McGill University, Montreal.

We will hear Professor Robin Ranger. As I say, you are not here as a witness; it is a very relaxed atmosphere. We thank you for appearing as our guests tonight to exchange with us your views. I will ask Professor Robin Ranger right away, followed by Dr. George Bell. My colleagues will question according to their wishes tonight. Please.

Professor Robin Ranger (Department of Political Science, St. Francis Xavier University): Thank you very much, Mr. Chairman.

It is a great privilege to be asked to speak before this committee. What I would like to do, having had the rather unique opportunity for a Canadian of spending this academic year in the American defence and intellectual community, is to try and give some indication why there is a very broad-based scepticism as to the prospects for arms control. This really runs throughout the American community, irrespective of political or party affiliation. I want to suggest that it will create some serious doubts as to whether UNSSOD II will be able to achieve the kind of progress in disarmament or, indeed, in arms control which I am sure everybody in this room would like to achieve.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Translation]

Le jeudi 18 février 1982

Le président: Nous allons montrer que nous sommes de bons travailleurs en commençant dès maintenant. Bonsoir.

Ce soir nous reprenons l'étude de la sécurité et du désarmement. Nous étudierons notamment les fondements de la stabilité internationale, les relations Est-Ouest, le contrôle des armements et les conséquences des nouvelles armes.

Nous entendrons tout d'abord ce soir M. Robin Ranger. M. Ranger est professeur associé en sciences politiques à l'université St-François Xavier d'Antigonish en Nouvelle-Écosse. Cette année il est professeur invité à l'université de la Californie du sud, où il participe au programme de la défense et des études stratégiques; il doit être bon d'être en Californie du sud en ce moment de l'année. M. Ranger a écrit de nombreuses études sur les questions de stratégie et de contrôle des armements, y compris un livre publié en 1979 et intitulé: *Arms and Politics 1958-1978: Arms Control in a Changing Political Context*.

Nous entendrons ensuite M. George Bell. M. Bell préside l'Institut canadien des études stratégiques et il est le vice-président chargé des finances et du développement à l'université York. C'est un militaire de carrière qui a pris sa retraite avec le grade de général après une vie professionnelle distinguée. Il détient un doctorat en études stratégiques de l'université McGill de Montréal.

Nous entendrons d'abord M. Robin Ranger. Comme je le dis toujours, vous n'êtes pas ici en tant que témoin; nous menons notre étude dans un climat très détendu. Nous vous remercions de venir ici ce soir pour nous faire connaître vos vues. Je donne la parole à M. Ranger immédiatement, ensuite M. George Bell pourra faire sa déclaration. Les membres du Comité pourront poser des questions à qui ils le désirent. Monsieur Ranger, vous avez la parole.

M. Robin Ranger (faculté des sciences politiques, université St François Xavier): Merci beaucoup, monsieur le président.

Il est toujours flatteur d'être invité à rencontrer le Comité. C'est une chance, pour un Canadien, d'avoir été invité à passer l'année scolaire aux États-Unis, dans le milieu intellectuel et de défense. J'ai donc l'intention de vous expliquer pourquoi il existe aux États-Unis un large scepticisme quant aux perspectives de contrôle des armements. Ce sentiment se rencontre dans toutes les couches de la société américaine, indépendamment des tendances politiques. Cela jette des doutes sur les chances qu'a la deuxième Session spéciale des Nations Unies sur le désarmement et le contrôle des armements d'aboutir aux résultats que nous souhaitons tous.

[Texte]

What I would also like to do is to stress these perceptions because of the asymmetry which may appear, given that the noted Soviet expert in the noble art of disinformation, Georgi Arbatov, one of the most distinguished diplomatic advocates—although nominally an academic—of Soviet official positions, will be speaking before this committee.

I gather, for a complex of reasons, it appears somewhat difficult for the committee to obtain an appropriate American, either official or unofficial—one never knows in America whether somebody is officially unofficial or officially official. I would like to address some of these questions.

I would like to stress also that what I say is the product not only of the past year's work, but also of work that has really been underway since 1965. What I say is an attempt to reflect the general tenor of the serious American defence community—a community which, Mr. Chairman, as you and your committee members will be aware, extends in a very much broader sense than the comparable Canadian community to those in government, those outside government but with government experience, and those who may well go back into government.

I would also make the caveat that I have attempted to exclude such institutions as the Institute for Defence Analysis, on the grounds that the views of the Institute for Defence Analysis are so consistently and remarkably close to those of the Soviet Union that it is quite clear it receives no aid from the Soviet Union whatsoever. There would be absolutely no need for the Soviets to aid the Institute for Defence Analysis under Rear Admiral Gene Laroque. I would venture, however, Mr. Chairman, to predict that Georgi Arbatov will make good use of the figures. It is worth pointing out, by the way, that the Institute has been funded by liberal American sources.

• 2015

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Funded by by literal American sources, did you say?

Professeur Ranger: I would assume, again, American liberal sources have proved more than adequate for the Institute for Defence Analysis since, among other things, it includes Stewart Mott, the well-known philanthropist of those sorts of causes.

I would like to start by saying it is with profound regret and skepticism—having spent rather too many years of my life studying arms control—I have to give you a very pessimistic assessment of what has been achieved.

One feels there should be a better way to achieve international peace and security than through the current necessity of stressing judicious and prudent U.S. and allied—and for Canada I would stress the allied—remedying of the grosser defects in defence forces. But theories of arms control, both academic and practical, have always reminded us that arms control is merely one side of a coin; the other side of which is security. I believe General Bell will wish to address this point later on.

We are all against increases in arms just as, I suppose, we are all against sin. But, unfortunately, armaments, like sin,

[Traduction]

Je voudrais insister sur cet aspect à cause de la divergence qui risque d'apparaître lorsque le remarquable spécialiste soviétique de la désinformation, Georgi Arbatov—théoriquement universitaire mais en fait un des porte-parole diplomatiques les mieux connus des positions officielles soviétiques—prendra la parole devant le Comité.

J'ai également cru comprendre que pour un certain nombre de raisons, il est difficile pour le Comité d'inviter un Américain, qu'il soit représentant officiel ou non; on ne sait jamais avec les Américains s'ils sont officiellement non-officiels ou officiellement officiels. J'aimerais discuter de cela également.

Mes déclarations de ce soir ne se fondent pas seulement sur une année de travail, l'année dernière, elles sont le fruit d'un long effort de réflexion qui remonte à 1965. Je vais essayer de vous dresser un tableau de l'opinion du milieu américain de la défense, milieu très sérieux qui, comme vous-même et les membres du Comité le savez, est beaucoup plus étendu que celui du Canada. Car il s'étend non seulement au gouvernement, mais aussi à bien des gens extérieurs au gouvernement ayant une certaine expérience de la Fonction publique et même à des gens susceptibles de retourner dans la Fonction publique.

Je dois également vous dire que j'ai essayé d'exclure certaines institutions, notamment l'*Institut for Defense Analysis*, parce que les opinions émises par ce groupe sont constamment et nettement proches de l'Union soviétique; il est bien évident que ce groupe ne reçoit aucune aide de l'Union soviétique. Les Soviétiques n'ont aucunement besoin d'aider l'Institut tant que celui-ci sera dirigé par le contre-amiral Gene Laroque. J'ose cependant dire, monsieur le président, que Georgi Arbatov saura bien se servir de ses chiffres. Soit dit en passant, cet Institut est subventionné par des libéraux américains.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Vous dites que l'institut est subventionné par des libéraux américains?

Professeur Ranger: Je présume encore une fois que des libéraux américains fournissent un financement plus qu'adéquât à *The Institute for Defence Analysis*, car parmi eux, on trouve M. Stewart Mott, philanthrope bien connu.

Au départ, je veux vous dire, après avoir consacré beaucoup d'années de ma vie—et peut-être trop—à l'étude du contrôle des armements, que, avec un profond regret et beaucoup de scepticisme, je dois vous donner une évaluation très pessimiste des réalisations dans ce domaine.

On pense toujours qu'il doit y avoir un autre et meilleur moyen d'en arriver à la paix et à la sécurité internationale que celui qui consiste à devoir insister auprès des États-Unis et des pays alliés—dans le cas du Canada, j'insiste sur les pays alliés—pour qu'ils remédient aux lacunes graves des forces de défense. Cependant, les connaissances théoriques et l'expérience nous rappellent toujours que le contrôle des armements n'est qu'un côté de la médaille; l'autre côté, c'est la sécurité. Je crois que le général Bell veut aborder ce point.

Nous sommes tous contre la course aux armements, comme nous sommes tous contre le péché. Malheureusement, les

[Text]

have been with us for many years. It is worth remembering the first injunction—I suppose we could call it UNSODD I, B.C.—was Isaiah's injunction to beat swords into ploughshares.

What I would like to do is survey very briefly where we are in arms control, and where we are or are not likely to get in arms control and disarmament, and to conclude with what I hope would be a modest but constructive suggestion for a rather necessary and helpful Canadian contribution to the cause of security through disarmament.

I have ventured to copy out for the committee the tables which appeared in this lengthy volume from Queen's University which is being circulated to you; however, I am very well aware members of parliament and, indeed, their staffers are quite unlikely to have time to read extensively.

The starting point I would make is with Table 1. It is a relatively simple one. I have listed a number of selected, partial confidence-building measures, as we might now call them, and political arms control agreements. Agreements I call "political" because they have symbolized détente, but have not really actually done anything. For example, one sees that the Antarctic Treaty of 1959 was said to have "demilitarized" Antarctica, but it was an area which was not militarized and has not so far appeared to have any military utility. As an arms control achievement it seems to be somewhat dubious. The same is true of the Peaceful Uses of Outer Space Treaty, which certainly does not prohibit anti-satellite, ASAT warfare and other more exotic space-based weapons systems, perhaps the ultimate *Star Wars*, space-based, laser battle stations.

The Tlatelolco Treaty, allegedly preventing nuclear weapons in Latin America is similar. It does not actually prevent Latin American states that may wish to acquire nuclear weapons—notably Argentina, Brazil and Chile—from so doing.

Similarly, the Sea Bed Treaty of 1971 prohibits an activity for which no use has been found—placing nuclear weapons permanently on the sea bed. The Biological Weapons (Warfare) Convention and the Geneva Protocol I wish to return to in order to indicate the very grave seriousness of the apparent evidence that the Soviets are indeed in presumptive violation of both the 1925 Geneva Protocol and the 1973 Biological Weapons (Warfare) Convention.

The point one merely wishes to make here is: When one examines these apparently impressive lists of arms control achievement skeptically—again, whether from a liberal or conservative position both, Mr. Chairman, with small *l* and small *c* in the American context, one sees their achievements have perhaps been rather more limited than a first impression might suggest.

Similarly with the SALT Agreements. Again I would not want to go into excessive detail here; however, I do want to observe that the 1972 Anti-Ballistic Missile (ABM) Treaty is now up for review this year. It seems quite likely—given

[Translation]

armes, comme le péché, ont toujours fait partie de notre vie. Les résultats de la Première conférence sur le désarmement, qui s'est déroulée il y a bien longtemps, ont abouti à réitérer demande d'Isaïe, qui voulait qu'on transforme les épées en charrues.

J'aimerais dire brièvement où nous en sommes en matière de contrôle des armements et du désarmement, et ce que nous pouvons raisonnablement espérer; je terminerai par ce que je voudrais être une suggestion modeste mais constructive pour la position canadienne envers la sécurité et le désarmement.

J'ai, à votre intention, fait photocopier des tableaux tirés du gros volume publié par l'Université Queen's qu'on met à votre disposition. Je sais très bien que les députés et leurs collaborateurs n'auront probablement pas le temps de lire tout ce volume.

J'aimerais commencer par le tableau I. Il est relativement simple. J'ai regroupé certaines mesures destinées à inspirer confiance, ainsi que des traités politiques de contrôle des armements. Ces traités sont politiques, car ils ont symbolisés de la détente, mais en réalité, ils n'ont abouti à rien. Par exemple, le Traité de l'Antarctique, signé en 1959 fut annoncé comme ayant «démilitarisé» l'Antarctique, cependant cette région n'était pas militarisée et personne ne lui a jamais trouvé d'utilité militaire. En tant que progrès sur le contrôle des armements, on peut se poser des questions sur la valeur de ce traité. On peut en dire autant du Traité sur l'utilisation de l'espace extra-atmosphérique à des fins pacifiques, qui n'interdit pas la guerre antisatellite ni les autres armes plus complexes stationnées dans l'espace extra-atmosphérique, semblables aux stations à laser du film *La guerre des étoiles*.

Il en va de même du Traité de Tlatelolco qui interdirait les armes nucléaires en Amérique latine. Dans la réalité, ce traité n'a pas empêché les États de l'Amérique latine, à savoir l'Argentine, le Brésil et le Chili de se doter d'armes nucléaires.

De la même façon, le Traité concernant le fond des mers de 1971—qui interdit de placer des armes nucléaires en permanence sur le fond des mers—vise une activité à laquelle personne ne s'est jamais livré. Je reviendrai plus tard à la Convention sur les armes biologiques et au Protocole de Genève de 1925 concernant la prohibition des armes chimiques pour montrer la gravité des charges pesant sur l'Union soviétique qu'on peut accuser d'avoir violé le Protocole de Genève de 1925 et la Convention sur les armes biologiques de 1973.

Encore une fois, monsieur le président, lorsqu'on étudie d'un oeil critique ces résultats au premier abord impressionnants—et quelle que soit son orientation politiques dans le contexte américain—on ne peut s'empêcher de constater qu'ils sont peut-être un peu plus minces qu'on ne pourrait le croire.

Il en va de même pour les accords SALT. Encore une fois, je ne veux pas entrer dans les détails, mais il faut dire que cette année, il faudra revoir le Traité de 1972 sur les missiles antibalistiques. Il est fort probable—étant donné les réactions

[Texte]

developments in the basing of the new U.S. missile, the MX, necessary to counterbalance the massive Soviet force increases—the MX will be accompanied, in whatever basing mode is finally determined by an ABM defence of some sort.

• 2020

On the next page, it is perhaps important for the committee to realize that the agreed interpretations, common understandings, unilateral United States statements—a delight to lawyers present—claimed to define very precisely the meaning of SALT I, but turned out to be rejected in each and every instance by the Soviet Union, thereby rendering null and void almost all of SALT I's effective provisions.

Similarly, it is important to note that the standing consultative commission has not been able to evaluate substantively charges of Russian violations, or exploitations, of the ambiguities of—as Secretary of Defence Schlesinger called them—SALT I.

Again, the Threshold Test Ban Treaty, which has been a matter of great concern, traditionally and rightly to Canada and Canadians, has not been ratified. I think I will be safe in predicting it would not now receive ratification from the United States Senate. However, the United States has scrupulously observed the limits of the treaty, indeed, testing well under this level. Suggestions appear that the tests might perhaps be in the range of 100 to 110 kilo-tonnes. The Soviets, however, have clearly tested well in excess of the limits established, but not so far in excess as to be accused unambiguously of violating its limits—testing perhaps at, say, 400 kilo-tonnes, giving them an advantage of four to one over the United States.

On SALT negotiations—going over the page—I think the important point to note is that President Carter's March 1977 SALT II proposals were indeed deep and comprehensive cuts, a genuine attempt at real arms control which was rejected by the Soviet Union.

Again, going over on the page, the provisions of the SALT II Agreement and the Protocol, which would in any case now have expired, I think perhaps the most important point to note is limitations C, D and E on heavy ICBMs allowed to the Soviets but not to the United States, not counting the Soviet backfire under the Treaty and not restraining strategic force modernization, all make it extraordinarily unlikely that SALT II, other than if very heavily amended, could ever receive ratification in the United States Senate.

Finally, on Table 3, one sees a necessarily brief survey of the various attempts President Carter made to establish additional negotiating forums or to consolidate and carry forward the work of negotiations already under way with the Soviet Union on arms control. The most significant feature is that obviously none of these efforts have really produced any meaningful results. With the exception of a very cosmetic agreement presented to the United Nations Committee on Disarmament on limiting radiological weapons, no agreement was achieved, and none is in sight.

[Traduction]

devant le déploiement du nouveau missile MX américain, nécessaire pour contrebalancer les augmentations massives des forces soviétiques—qu'il sera assorti, quel que soit son déploiement, d'une défense ABM.

La page suivante intéressera peut-être le Comité. On voit que tout ce qui fait la joie des juristes, les interprétations convenues, les ententes et les déclarations américaines unilatérales qui devaient préciser la signification des SALT I ont été, dans tous les cas, rejetées par l'Union soviétique, ce qui a annulé la majorité des dispositions effectives des SALT I.

Par ailleurs, il convient de souligner que la Commission consultative permanente n'a pas pu évaluer les accusations de violation des SALT I et d'exploitation des imprécisions—pour reprendre les mots de M. Schlesinger, secrétaire à la Défense—qui ont été portées contre les Soviétiques.

Par ailleurs, le traité limitant la puissance des essais nucléaires n'a pas encore été ratifié, malgré les justes préoccupations des Canadiens à cet égard. On peut prévoir qu'il ne sera pas ratifié par le Sénat des États-Unis. Or, les États-Unis ont scrupuleusement respecté les limites du traité; en fait, leurs essais nucléaires sont bien en-deçà de la puissance permise. Il semble qu'ils essaient des bombes de 100 ou 110 kilo-tonnes. Parallèlement, l'Union soviétique a clairement dépassé la puissance permise, mais ces excès ne permettent pas une mise en accusation sûre; l'URSS a testé des bombes de, disons, 400 kilo-tonnes, ce qui lui donne un avantage de 4 contre 1 par rapport aux États-Unis.

Au sujet des négociations SALT, il faut remarquer que les propositions SALT II du président Carter en mars 1977 constituaient en fait des restrictions majeures; ces propositions étaient une tentative réelle de contrôle des armes, mais elles ont été rejetées par l'Union soviétique.

Sur la même page, les dispositions de l'accord et du protocole SALT II, qui de toute façon a pris fin, il convient de souligner les limites C, D et E au sujet des missiles balistiques intercontinentaux permis aux Soviétiques mais non aux États-Unis, sans compter l'avion soviétique Backfire prévu dans le traité et ne limitant pas la modernisation des forces stratégiques; tous ces facteurs font qu'il est fort peu probable que le traité SALT II, à moins qu'il ne soit modifié en profondeur, soit ratifié par le Sénat américain.

Enfin, le tableau 3 donne un bref aperçu des différentes tentatives qu'a faites le président Carter pour créer de nouveaux centres de négociation ou pour consolider et faire avancer les négociations entreprises avec l'Union soviétique au sujet du contrôle des armements. Le point qu'il est peut-être le plus intéressant de souligner, c'est qu'aucune de ces tentatives n'a abouti à des résultats concrets. Sauf pour l'entente très symbolique présentée au Comité des Nations unies sur le désarmement pour limiter les armes radiologiques, les parties n'en sont venues à aucune entente, et on ne peut en prévoir.

[Text]

Turning the page, one notes that at the Madrid Review Conference, as indeed Canada's Secretary of State for External Affairs has noted, negotiations for arms control and confidence-building are continuing in an increasingly difficult political atmosphere, created by continuing Soviet pressure on Poland and increasing evidence of Soviet violations of arms control agreements limiting chemical and biological warfare.

The conclusions, Mr. Chairman, on the page over, are necessarily pessimistic, but it seems to me justifiably so. It seems very hard to see how we can expect any meaningful SALT II, any comprehensive test ban treaty between the two super powers and the United Kingdom, let alone a comprehensive test ban treaty including all nuclear weapons powers. It seems unlikely that there will be progress on limitations on mutual and balanced force reduction, few if any symbolic agreements; and, I would suggest, it is probably somewhat unlikely that limitations can be achieved on intermediate nuclear forces at the ongoing Geneva negotiations.

This is an extremely pessimistic agenda, especially for this time in the evening. I would now suggest that further grounds for pessimism are evident as one surveys the literature on arms control in the United States, and discusses it with members of the United States intellectual community.

There is a growing fear that the Soviet Union has used mycotoxins against Afghanistan freedom fighters and against populations in Southeast Asia, notably the area of the Huns tribesmen.

• 2025

There also appears to be substantive evidence, which is available in the open literature, but which certainly the administration claims is backed up by more sensitive intelligence sources, that the Soviets are also using gas. If so, and I would stress «on the available evidence so far», one might say that it seems difficult to envisage any more conclusive evidence than that which has been obtained now. It is difficult to see what more conclusive evidence would be available without the Soviets permitting inspection of the areas concerned. The Soviets are presumptively in violation of the 1925 Geneva Protocol and the 1972 Biological Weapons (Warfare) Convention.

Under the circumstances, Mr. Chairman, I would venture to submit, as I close, that a very constructive role for Canada might very well be to continue its current efforts to obtain clarification of these important issues. I suggest to this committee that until this major issue is clarified, it is very difficult to see how any progress could be made in any of these other arms control fora, or indeed in UNSSOD II. I would also respectfully suggest that Canada might, at this delicate juncture in east-west relations, wish to consider very carefully the balance of advantages for arms control and international security as between adopting an appropriately moderate and low-key posture at UNSSOD II and adopting some of the

[Translation]

A la page suivante, on remarque, comme l'a fait le secrétaire d'État aux Affaires extérieures du Canada, qu'à la conférence de Madrid, les négociations en vue du contrôle des armements et des mesures devant inspirer la confiance se poursuivent dans un climat politique de plus en plus tendu; ce climat est dû aux pressions qu'exerce l'Union soviétique en Pologne et aux preuves de plus en plus accablantes des infractions commises par les soviétiques contre le traité de contrôle des armes chimiques et biologiques.

Monsieur le président, les conclusions données à la page suivante sont, bien sûr, pessimistes, mais je crois qu'elles le sont à juste titre. Il est difficile de voir comment on peut en arriver à un traité SALT II significatif, à un traité interdisant tous les essais nucléaires entre les deux superpuissances et le Royaume-Uni, et a fortiori à un traité du même genre que parapherait toutes les nations dotées d'armes nucléaires. Il est peu probable que les négociations sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces progressent, si ce n'est par quelques traités symboliques; je dirai même qu'il est peu probable que des limites seront imposées aux forces nucléaires intermédiaires dans le cadre des négociations de Genève.

Je vous donne un tableau très sombre, surtout à cette heure de la journée. Je pense, cependant, que ce pessimisme est fondé, compte tenu de la documentation sur le contrôle des armements aux États-Unis et des discussions que nous pouvons avoir avec les représentants du milieu intellectuel américain.

On pense de plus en plus que l'Union soviétique a utilisé des mycotoxines contre les Afghans et contre des populations du sud-est asiatique, surtout la peuplade des huns.

Il semble également d'après la documentation distribuée, et, selon le gouvernement, fondée sur des rapports du service de renseignements, que les Soviétiques utilisent les gaz. Si c'est le cas—et d'après les preuves que nous détenons jusqu'à maintenant—il est difficile d'imaginer preuves plus concluantes, surtout si l'Union soviétique ne nous permet pas d'inspecter les régions en question. On peut présumer que l'Union soviétique ne respecte pas le protocole de Genève de 1925 ni la Convention de 1972 sur les armes biologiques.

Dans ce cas, monsieur le président, je dirai en terminant que le Canada pourrait jouer un rôle très positif en intensifiant ses tentatives pour obtenir des éclaircissements sur ces questions importantes. A mon avis, tant que cette question importante ne sera pas éclaircie, il sera très difficile d'envisager des progrès dans les autres négociations sur le contrôle des armements et à la deuxième session spéciale des Nations unies sur le désarmement. Je pense par ailleurs que le Canada pourrait à cette époque tendue de relations Est-Ouest, étudier très soigneusement les avantages et les inconvénients du contrôle des armements et de la sécurité internationale et choisir soigneusement à la deuxième session spéciale entre une position modérée et

[Texte]

more extreme, I might even say millennial, alternatives which have been suggested by some of the groups testifying before this committee.

I think, Mr. Chairman, my 15 minutes are up.

The Chairman: Thank you very much.

Now we will ask Dr. George Bell, or shall I say «General Bell»?

Professor G. Bell (President of the Canadian Institute of Strategic Studies): Mr. Chairman, the first is fine, thank you.

Mr. Chairman, ladies and gentlemen, as one who is interested in ensuring the national security of Canada and an effective international security system, I welcome this opportunity to meet with this committee and hopefully to contribute to your examination of security and disarmament issues, with specific attention to our national participation in the second special session of the UN General Assembly, devoted to disarmament. I have not submitted a detailed brief to the committee and, in view of the limited time available for discussion, I intend to speak from notes and to confine my remarks to key issues so that we can have sufficient time for a dialogue on questions you may wish to raise.

The views I express will be my personal responsibility, but they are based on discussions over the past six years with a broad spectrum of interested Canadians and in seminars of the Canadian Institute of Strategic Studies, two of which have particular reference to the work of this committee. These are the proceedings of the seminar we had last June on arming in the 80s—for which I will arrange to have copies sent to the committee—which dealt with NATO strategy on arms limitation, and a previous one which dealt with an appraisal of NATO at 30 years and included some of the linkages between the aspects of security, arms control, and disarmament.

I was also fortunate during this year to have travelled with some members of your committee to NATO for the annual SHAPE discussions, where we discussed the need for global strategy; and, I had the pleasant experience of representing Canada at the Conference on Arms Control Prospects and Progress in October.

My views on Canadian defence policy and national security are set out in two briefs. One went to the Senate committee which discussed national defence and Canadian manpower and one to your subcommittee, which discussed army reserves. I will not dwell on those.

I believe the first key point is that security and arms control are inextricably linked. I think we should not forget that. Even if we take it down through arms control, arms limitation, disarmament, you will find they are all linked. We have to deal with this aspect in this type of discussion and any contribution we make in multilateral bodies such as NATO or in bodies

[Traduction]

discrète et une position plus dure, comme l'ont proposé certains groupes venus témoigner devant le Comité.

Monsieur le président, je crois que mes 15 minutes sont terminées.

Le président: Merci beaucoup.

Nous laissons maintenant la parole à M. George Bell ou plutôt au «général Bell».

M. G. Bell (président de l'Institut canadien des études stratégiques): Monsieur le président, la première solution me convient.

Monsieur le président, mesdames et messieurs, je m'intéresse au maintien de la sécurité nationale canadienne et à un réseau de sécurité international efficace; à ce titre, je suis content de pouvoir rencontrer les membres du Comité et peut-être de pouvoir contribuer à votre étude de la sécurité et du désarmement, dans le contexte particulier de notre participation à la deuxième session spéciale de l'Assemblée générale des Nations unies qui se consacra au désarmement. Je n'ai pas présenté de mémoire au Comité et compte tenu du peu de temps alloué, je ferai ma déclaration à partir de notes et je m'attacherai aux questions importantes afin que nous ayons suffisamment de temps pour discuter des points qui vous intéressent.

Les opinions que j'exprimerai ce soir me sont personnelles, mais elles reposent sur des discussions tenues depuis six ans avec des Canadiens intéressés et au cours de séminaires de l'Institut canadien des études stratégiques, dont deux se rapportent particulièrement au travail du Comité. J'ai ici le compte rendu du séminaire tenu en juin dernier sur l'armement dans les années 80, qui étudie la stratégie de l'OTAN en matière de limite des armes, et un deuxième document, qui porte sur une évaluation de l'OTAN après 30 ans d'existence. Ce document établit les liens entre sécurité, contrôle des armements et désarmement. Je ferai envoyer des copies de ces documents au Comité.

Au cours de cette année, j'ai pu également voyager avec certains membres du Comité lors des discussions de l'OTAN sur le SHAPE. Nous y avons discuté de l'importance d'une stratégie globale; par ailleurs, j'ai représenté le Canada à la conférence sur les possibilités et les progrès en matière de contrôle des armements qui s'est déroulée en octobre.

Deux mémoires résument mes vues sur la politique canadienne de défense et sur la sécurité nationale. Un mémoire a été présenté au comité du Sénat qui a étudié la défense nationale et la main-d'œuvre canadienne, et le deuxième mémoire a été envoyé à votre sous-comité sur les forces de réserve. Je ne veux pas y revenir.

Dans toutes ces discussions, il y a un point essentiel qu'il ne faut pas oublier: la sécurité et le contrôle des armements sont étroitement liés. Ces deux questions sont étroitement liées même si on parle de limite des armements ou de désarmement. Il faut toujours garder cela à l'esprit lorsque nous discutons de ces questions et dans toute contribution que nous faisons dans

[Text]

such as the United Nations. We have to maintain that viewpoint and test all our presentations against the viewpoint of whether they contribute to our national security. Do they contribute to the international security of the western alliance? And do they contribute to world security?

• 2030

I think you have had adequate testimony and data before you that there is a military imbalance, and that we have had problems that have developed during the period of detente. In that period western conventional arms were allowed to go down and western technological modernization in nuclear weapon systems did not keep pace, allowing the Soviet Union, indeed, to increase.

We come to the point where we see today that the Soviets have been and are going through a massive build-up of their armed forces. Soviet military power has been growing rapidly over the past 15 years, as a result of a conscious allocation of resources of 12 to 13 per cent GNP, with a 4 to 5 per cent increase each year.

We know it has been distributed in a balanced manner, providing the military capability in land, sea, air, and in nuclear, conventional, and, we suspect, chemical capabilities.

They have made major improvements in traditional areas. In the area of sea control, mobility, and quality, they developed the ability to project military power to all parts of the globe. One only needs to reflect on what their inabilities were in 1960 and what their capabilities are today.

We have seen it demonstrated through the development of a blue water navy and the transport of troops in Angola, Ethiopia, Vietnam, South Yemen, Afghanistan, to name a few places. She increases her ability to project power by developments in sustainability and support of these forces.

The risks which come from this and which cause us to think about arms control and disarmament in relationship with security are these. The Soviet position, which has reached approximate nuclear parity with momentum towards overall military superiority, has created the environment through which the Soviets may be able to afford to take greater risks. We have seen the Soviets create through military spending an environment wherein they perceive a certain freedom to exert military leverage in the economic, diplomatic, and ideological fields.

Part of the problem we have in dealing with this subject in the West is that we have had a considerable dissatisfaction in recent years with arms control because it has somehow become detached from the general requirements of security policy. It developed a culture of its own or, at least, developed directions of its own, and the proper relationship is believed to be one in which arms control is a component of a wider security policy. There is, therefore, an effort to get back to that, or to establish

[Translation]

les organismes multilatéraux tels que l'OTAN ou les Nations unies. Nous devons maintenir cette position de base et, lorsque nous intervenons, toujours nous demander si notre initiative contribue à la sécurité nationale de notre pays. Il faut voir si nos interventions contribuent à la sécurité internationale du monde occidental et de l'ensemble du globe.

Je crois que vous avez entendu suffisamment de témoignages pour vous convaincre qu'il existe un déséquilibre militaire et que des problèmes ont surgi pendant la détente. Pendant cette période, les armes classiques du monde occidental ont été réduites et la modernisation technologique occidentale pour ce qui est des armements nucléaires s'est faite à un rythme trop lent, ce qui a permis à l'Union soviétique de prendre de l'avance.

L'Union soviétique a massivement augmenté ses forces armées, et elle continue; telle est la situation actuelle. Depuis 15 ans, la puissance militaire soviétique a augmenté rapidement, car ils ont délibérément affecté à ce domaine des ressources s'élevant de 10 à 13 p. 100 du produit national brut, avec des augmentations de 4 à 5 p. 100 par année.

Nous savons que cette augmentation a été également répartie entre forces terrestres, navales et aériennes, entre armes nucléaires, classiques et, pensons-nous, chimiques.

Les Soviétiques ont fait des progrès marqués dans les armes classiques. Pour ce qui est du contrôle de la mobilité et de la qualité de leur flotte, les Soviétiques sont capables d'envoyer des forces armées dans toutes les régions du globe. Il faut comparer ce qu'étaient leurs maigres moyens dans les années 60 avec leurs forces d'aujourd'hui.

Nous en avons des preuves dans l'évolution de leur marine de haute-mer et dans les transports de troupes en Angola, en Ethiopie, au Viet-nam, au Yémen du Sud, en Afghanistan, pour ne nommer que ces endroits là. L'Union soviétique est de plus en plus capable de transporter ses forces armées grâce à ses progrès en logistique.

De cela, découlent des risques qui nous amènent à réfléchir au contrôle des armements et au désarmement dans le contexte de la sécurité. L'Union soviétique, qui est à peu près au même niveau que le monde occidental pour la puissance nucléaire, mais qui a une certaine supériorité militaire globale, a créé des conditions lui permettant de prendre de plus grands risques. Grâce à leurs dépenses militaires, les Soviétiques ont créé des conditions leur permettant de se sentir relativement libres d'exercer des pressions militaires sur l'économie, la diplomatie et l'idéologie.

Nous avons de la difficulté à faire face à ce problème dans l'Occident notamment parce que depuis quelques années le contrôle des armements provoque un profond mécontentement, du fait qu'il n'est plus lié à la sécurité. Le contrôle des armements s'est pour ainsi dire développé pour lui-même, or on estime qu'il devrait être un élément d'une politique globale de sécurité. Par conséquent, on essaie de faire machine arrière, de montrer son importance dans nos efforts nationaux, dans nos

[Texte]

it is important in terms of our national efforts and our efforts within the NATO alliance, and within what is presumed to be the equivalent of the Barton Group in the UN today.

We recognize that there is no current effective western global strategy. That was evident at the SHAPE meetings in May, where there was lots of discussion about the need, but the apparent strategy was not there.

Now, for more than a decade the West, under the leadership of the United States, has put its trust in the pursuit of detente and arms limitation negotiations with the Soviet Union only to find that both guests have proved somewhat illusory.

Detente and arms limitation agreements, which have been a predominant feature until recently of United States policy, have very different meanings in the Soviet Union, and have been used to further Soviet political and military developments in an effort to, shall we say, outwit or outmanoeuvre the West in the practice of global politics, and in preparation for the war in Europe and elsewhere.

I will not go into the details of strategy, but I think that you will have had testimony before you that Soviet strategy does involve the use of all arms, all capabilities, and does perceive the possibility of using the weapons system—either as threats or actually in terms of the furtherance of their offensive action, if necessary.

The implications of their global strategy are that today—with internal lines, unlimited facilities for stockpiling in peacetime, and the maintenance of equipment divisions in selected strategic areas of the Soviet Union and in her Warsaw Pact allies' countries—they are no longer dependent on mobilization before launching an attack on western Europe. They appear to have a grand strategy or, as some call it, a correlation of forces which allows them to take advantage of global situations using the military capabilities they have developed. Whereas, the United States and her NATO allies have not a coordinated global strategy and have developed some difference of opinion, particularly in the fields of arms control and the relationship between that and security.

• 2035

I mention the global strategy because the issues of arms control are not just east-west in the NATO sense, but are now south in their relationships. They have a geo-political dimension. They extend beyond the questions of military forces into strategic resources and energy supplies; therefore, critical areas of the world like the Middle East and Central Africa are important to us. The relationship between security and arms control and the control of build-up is very distinct and direct, and of increasing concern.

If we look towards a strategy for arms control for Canada and for NATO and her allies, we have to look at certain key factors, if we go into negotiations. First, the international

[Traduction]

efforts au sein de l'Alliance de l'OTAN et dans les études du Canada assimilables aux travaux du groupe Barton des Nations-unies.

Nous admettons qu'à l'heure actuelle, il n'existe pas de stratégies globales occidentales efficaces. Nous l'avons bien vu aux réunions du SHAPE du mois de mai, où l'on a beaucoup discuté de l'importance de la stratégie, mais où l'on n'en a arrêté aucune.

Depuis plus d'une décennie, le monde occidental, à la remorque des États-Unis, a insisté sur la détente et les négociations sur la limitation des armements auprès de l'Union soviétique; nous voyons maintenant le côté illusoire de tout cela.

Les accords sur la détente et la limitation des armements, qui jusqu'à tout récemment étaient les caractéristiques essentielles de la politique américaine ont une signification complètement différente en Union soviétique, qui s'en est servie pour faire avancer ses fins politiques et militaires et déjouer, dirais-je, le monde occidental dans la politique globale et dans la préparation d'une guerre en Europe et ailleurs.

Je n'ai pas à vous donner les détails stratégiques, mais je pense que vous avez entendu suffisamment de témoignages pour savoir que la stratégie soviétique fait appel à toutes les armes, à toutes les compétences, et qu'elle permet de penser que les systèmes d'armes seront utilisés au besoin, que ce soit comme menace ou pour faire avancer leur offensive.

Grâce à cette stratégie globale, à leurs lignes intérieures de transport, à leur nombre illimité de lieux d'entreposage en temps de paix et au maintien de divisions armées dans certaines régions stratégiques de l'Union soviétique et des pays du Pacte de Varsovie, les Soviétiques n'ont plus besoin d'une mobilisation pour lancer une attaque contre l'Europe de l'Ouest. Les Soviétiques semblent avoir une stratégie d'ensemble ou comme certains l'appellent, une corrélation des forces qui leur permet de profiter de situations globales grâce aux compétences militaires qu'ils ont. Par comparaison, les États-Unis et les alliés de l'OTAN, ne se sont pas dotés d'une stratégie globale coordonnée et ils ont même pris des options différentes notamment en ce qui a trait au contrôle des armements et à sa relation avec la sécurité.

Je parle de stratégie globale, car la question du contrôle des armements ne concerne pas seulement les pays de l'Est et de l'Ouest, mais aussi les pays du Sud. Toutes ces questions ont une dimension géopolitique. Elles s'étendent au-delà des forces militaires et pénètrent dans le domaine des ressources stratégiques et énergétiques; par conséquent, des zones importantes du monde, comme le Moyen-Orient et l'Afrique centrale, sont très importantes pour l'Ouest. Les relations qui existent entre la sécurité, le contrôle des armements et le contrôle de la course aux armements sont très directes et il faut s'en préoccuper de plus en plus.

Si nous voulons doter le Canada, l'OTAN et ses alliés d'une stratégie de contrôle des armements, il nous faut étudier certains facteurs clés, avant d'aller négocier. Tout d'abord, le

[Text]

climate and particularly the conduct of these two principle nuclear powers will continue to have their effect on prospects for agreements in any of these bodies, and even on achieving the most modest of confidence-building measures. As with the background of CSCE in Europe, it is highly important the international security dimension be carefully looked at. That is the first key factor.

The second key factor is that NATO alliance solidarity is essential. We must bring our European allies and the North American component of NATO together. This will be highly difficult under current circumstances and terribly important if we are to achieve anything in the United Nations.

Third, to the extent to which proposed arms control measures satisfy, or are perceived to satisfy, the security requirements of particular states from a western standpoint, it is essential that any arms control measures intended for serious negotiation are fully consistent with the maintenance of an adequate NATO capability for deterrence and defence. Therefore, verifiable arms control measures should be viewed as the potential means of achieving enhanced security. We should recognize that arms control measures are not a substitute for defence.

You will have had put before you a number of propositions over the last several days: nuclear-free zones in the Arctic; unilateral disarmament twinning with other nations and unilateral disarmament; and, various propositions regarding percentage symmetrical reduction of nuclear weapons in the European theatre and in strategic forces. Those proposals must be analyzed in security terms before you consider them as proposals Canada might make. We should remember that the reason we have nuclear weapons systems in the defence of the NATO alliance is that, from the very beginning, post World War II, it was necessary to provide a deterrent against the massive Soviet force while Europe was rebuilding and using the demobilized forces to build up.

After the nuclear weapon became a problem on both sides, it was necessary to build up the BENELUX forces and the NATO forces first. In the West, we found that we could not provide the conventional forces to defend the NATO area. So when we look at the aspects of saying we should take out all the tactical nuclear weapons or reduce certain Weapons by 50 per cent, symmetrical reductions such as those really leave us in the same position of imbalance with which we started. Therefore, they have to be examined very carefully.

• 2040

If we talk about nuclear-free zones in the Arctic, we have to assume we are talking on the basis that the Soviet Union is going to respond. We just had the experience last June of Mr. Brezhnev offering a nuclear-free zone to Norway, but not offering to take their weapons out of the Trarvik Peninsula. I think the practicalities of these have to be looked at.

[Translation]

climat international et notamment l'attitude des deux principales puissances nucléaires continueront d'avoir des incidences sur les possibilités d'entente ou même sur les mesures les plus modestes d'incitation à la confiance. Alors que se déroule la conférence sur la sécurité en Europe, il est de toute première importance de scruter soigneusement la question de la sécurité internationale. C'est là le premier facteur clé.

Le deuxième facteur clé, c'est l'importance d'une solidarité au sein de l'alliance de l'OTAN. Nous devons ré-unir nos alliés européens et l'élément nord-américain de l'OTAN. Cette ré-union sera très difficile dans les circonstances actuelles et il est très important qu'elle se fasse si nous voulons avoir des résultats concrets aux Nations unies.

Troisièmement, dans la mesure où les propositions de contrôle des armements satisfont les besoins de sécurité des États du monde occidental, ou dans la mesure où l'on perçoit que ces mesures proposées satisfont les exigences de sécurité, il est essentiel que les mesures de contrôle des armements à la base de toute négociation sérieuse soient conformes au maintien d'une force de dissuasion et de défense adéquate au sein de l'OTAN. Par conséquent, les mesures de vérification des armes devraient être considérées comme un moyen d'arriver à une plus grande sécurité. Nous devons admettre que les mesures de contrôle des armements ne peuvent pas se substituer à la défense.

Vous avez été saisis depuis quelques jours d'un certain nombre de propositions: Les zones dénucléarisées dans l'Arctique, le désarmement unilatéral avec d'autres nations ou par soi-même, et enfin différentes propositions concernant une réduction symétrique des armements nucléaires en Europe et dans les forces stratégiques. Il faut analyser ces propositions par rapport à la sécurité avant de penser que le Canada pourrait les faire. Il ne faut pas oublier la raison pour laquelle l'OTAN s'est dotée de systèmes d'armes nucléaires: dès le départ, immédiatement après la deuxième guerre mondiale, il fallait opposer un moyen de dissuasion à la force soviétique, tandis que l'Europe se reconstruisait à l'aide des forces démobilisées.

Lorsque les armes nucléaires ont commencé à poser des problèmes des deux côtés, il a été nécessaire de créer les forces du BENELUX et de l'OTAN. En Occident, nous nous sommes aperçus que nous ne pouvions avoir les forces classiques pour défendre la région de l'OTAN. Donc, lorsqu'il est question d'éliminer toutes les armes nucléaires tactiques ou de réduire certaines armes de 50 p. 100, nous devons nous rappeler que les réductions parallèles nous laissent dans la même situation ou avec le même déséquilibre qu'auparavant. Il nous faut donc faire très attention.

Si nous voulons parler de zones dénucléarisées dans l'Arctique, nous devons supposer au départ que l'Union Soviétique est prête à coopérer. En juin dernier, nous avons vu M. Brezhnev offrir une zone dénucléarisée en Norvège, mais s'abstenir de parler des armes de l'Union Soviétique dans la

[Texte]

If we talk about unilateral disarmament and open skies in Canada, we have then to look and ask if this improves the security of Canada. Does it, in fact, give more sense of security to the man in Moscow or, indeed, the man in Washington if you have a vacuum and the requirement to deal with it. I would perceive that a unilateral position for Canada on disarmament would cause our American ally to become very concerned about their security and about what is going on in the Arctic. Therefore, we would have less security and, indeed, I am sure, less sovereignty.

On the other hand, the Soviet Union would also be very concerned that we had created a vacuum there because they would then have to become more active in the area in search of their own interests. So I suggest to you, as we go through the various UNSSOD proposals you have, that these are proposals which should be looked at very carefully both from the security and the arms control side.

In terms of the Canadian reply to the Secretary General, I think the content of the reply, with regards to arms limitation and disarmament not being divorced from other political context, is indeed correct. I think the aspect of security and arms limitation being inseparable is correct. I think the search for verifiable agreements is an appropriate posture. I think there should be support for confidence-building measures, but we should not expect too much from them. Indeed, I think we should be talking about limits on weapons systems. But, when we come to talk about limits on conventional systems, I think we have to try to relate what we are suggesting on the nuclear side and what we are suggesting on the conventional side. I suggest to you that, if we were to be 100 per cent successful in getting nuclear disarmament in NATO and Warsaw Pact Europe, we would still have a problem. We would have the continuing major imbalance in conventional forces. Therefore, you cannot discuss these two separately from one to the other.

If you are discussing it in the context of trying to reduce the traffic in weapons around other parts of the world, you may well be able to deal with limits on conventional weapons, but you should be careful that the linkage between your nuclear and your conventional weapons systems, in terms of the North Atlantic Alliance relationships and East-West relationships, be carefully examined.

The Chairman: Thank you very much.

First on my list is Mr. McKinnon, followed by Mr. Sargeant, Mr. Robinson, Mr. Gamble and a few others.

Mr. McKinnon: I will be fairly brief; I have been busy today.

On the things that Dr. Ranger has brought to us and, talking about the SALT agreement, as you do on pages 48 and 49 of this paper, reference is to whether you think the SALT agreement is really good or whether it is not. Could it be

[Traduction]

péninsule de Trarfy. Il faut voir l'aspect pratique de telles suggestions.

Pour ce qui est du désarmement unilatéral et du «ciel ouvert» au Canada, il nous faut voir dans quelle mesure cette proposition améliore notre sécurité. Il nous faut voir si cet espace vide et les mesures à prendre à son égard donnent plus de sécurité aux citoyens de Moscou ou aux citoyens de Washington. A mon sens, une position unilatérale du Canada vis-à-vis du désarmement inquiéterait énormément nos alliés américains pour ce qui est de leur sécurité et pour ce qui est de développement à venir dans l'Arctique. Nous nous retrouvons en fin de compte avec une sécurité et une souveraineté moindres.

Par ailleurs, l'Union Soviétique serait également très préoccupée par le vide que nous aurions créé; elle serait forcée d'être plus active pour promouvoir ses propres intérêts dans la région. Donc, je vous invite à examiner de très près les diverses propositions de la session extraordinaire des nations unies sur le désarmement afin de voir si elles améliorent vraiment la sécurité et le contrôle des armements.

En ce qui concerne la réponse du Canada au secrétaire général, lorsqu'il est dit que la limitation des armements et le désarmement ne doivent pas être séparées des autres questions politiques c'est très juste. A mon sens, la sécurité et la limitation des armements sont indissolubles. A cet égard, la recherche d'ententes vérifiables est justifiée. Par ailleurs, nous devrions appuyer les mesures destinées à améliorer la confiance, mais ne pas trop nous y fier. Nous devrions parler de limites sur les dispositifs d'armement. A ce sujet, cependant, nous devrions essayer de faire la part du nucléaire et la part des armes classiques. Même si nous parvenions à faire accepter un désarmement nucléaire total par les pays de l'OTAN et le Pacte de Varsovie en Europe, nous aurions un problème. Nous aurions toujours un déséquilibre important dans les forces classiques. Il faut que les deux sujets soient discutés ensemble.

S'il s'agit de réduire le transfert d'armes à d'autres régions du monde, il est possible de parler d'armes classiques, mais il faut veiller à maintenir un rapport entre les dispositifs d'armements nucléaires et classiques, quand il s'agit de l'Alliance Nord Atlantique et de l'équilibre Est-Ouest.

Le président: Merci beaucoup.

Le premier sur ma liste est M. McKinnon; il sera suivi de MM. Sargeant, Robinson, Gamble et d'autres.

M. McKinnon: Je serai bref. J'ai eu beaucoup à faire aujourd'hui.

Dans les points que soulève M. Ranger, la question est posée, au sujet de l'entente du SALT—aux pages 48 et 49 du mémoire—est de savoir si elle a été bénéfique ou non. Peut-elle être ressuscitée, si elle est morte; et qu'est-ce qui l'a tuée si elle est morte?

[Text]

resuscitated and, if it is dead, when did it die and what killed it?

Professor Ranger: Well, sir, I think, essentially, the SALT process is probably still alive, but in grave difficulties. I would say that SALT II agreement, as signed in 1979, is now dead beyond any reasonable hope of resuscitation, short of the last trumpet. What I think killed SALT II immediately was the Soviet invasion of Afghanistan, with the questions this raised more broadly about Soviet political intentions.

• 2045

I think, secondly, what has essentially killed SALT II has been the technological changes which have made it increasingly difficult to maintain the distinction between nuclear and conventional weapons, and the distinctions between strategic and non-strategic weapons defined in terms of ranges. It is now very difficult to see how one could have a SALT agreement without an intermediate nuclear force agreement. It is very difficult to see how one could have an intermediate nuclear force agreement without a SALT agreement, and it is very difficult to see how either or both such agreements could now be verifiable or indeed could be verifiable throughout this decade.

Mr. McKinnon: Thank you very much. I notice on page 49 in paragraph 5 their protocol to the ABM treaty on July 3, 1974.

Reduced permitted ABM deployment to one from two sites each. Formalized the status quo of the U.S. development of one at Grand Forks, ND, protecting ICBMs [it was closed down in 1975]. And the USSR deployment of one site defending Moscow [and some ICBM fuels].

Can you tell me was the site at Grand Forks ever activated with missiles in it? Secondly, has the USSR closed down their one site defending Moscow?

Professor Ranger: On the first point, sir, my understanding is that the public discussion of the deactivation referred to deactivation of some—but I should add not all—radars and certainly the retirement of the missiles. I cannot be precise as to whether or not the full site was ever operational with both the missiles and their nuclear warheads.

The answer to your second question, sir, is that the Soviets have not dismantled the one site defending Moscow. They have indeed maintained a very very major program of research and development into antiballistic missile systems far in excess of the U.S. effort, and appear to have conducted tests of such systems which are either in violation of the SALT I agreements, or extraordinarily close to the letter of such agreements. Particularly more recently, there is a question of 10 rather large radars apparently suitable for battle management of ABM systems. The issue remains contentious.

[Translation]

Professeur Ranger: Eh bien, SALT est toujours vivant, mais il est bien mal en point. Je dirai que l'entente du SALT II, telle que signée en 1979, est bien morte et enterrée et ne peut plus être ressuscitée, sauf au jugement dernier. Ce qui l'a tuée le plus directement, c'est l'invasion soviétique de l'Afghanistan, avec toutes les questions que cette démarche a soulevées sur les intentions politiques des Soviétiques.

Ce qui a contribué à tuer SALT II également, c'est le changement technologique qui a rendu encore plus difficile la distinction essentielle entre armes nucléaires et armes classiques, de même que la distinction entre armes stratégiques et non stratégiques en fonction de leur portée. Il est actuellement très difficile de concevoir une entente SALT sans une entente préalable sur les forces nucléaires de portée moyenne. De même, il est extrêmement difficile de concevoir une entente sur les forces nucléaires intermédiaires sans une entente SALT préalable, et il est extrêmement difficile de concevoir pour le présent ou d'ici la fin de la présente décennie un moyen de vérifier l'application de telles ententes.

M. McKinnon: Merci beaucoup. Je note dans le protocole découlant du traité du 3 juillet 1974 sur les missiles antibalistiques, page 49, paragraphe 5:

Le déploiement permis des missiles antibalistiques est réduit de deux emplacements à un pour chacune des parties. Le *statu quo* du développement par les États-Unis d'un emplacement à Grand Forks, ND, en vue de protéger les missiles balistiques intercontinentaux, est consacré (et a été fermé en 1975). Enfin, le déploiement par l'U.R.S.S. à un emplacement pour défendre Moscou (et quelques emplacements des missiles balistiques intercontinentaux):

Pouvez-vous me dire si l'emplacement de Grand Forks a déjà reçu des missiles? Deuxièmement, l'U.R.S.S. a-t-elle jamais retiré du service son emplacement pour la défense de Moscou?

Professeur Ranger: En ce qui concerne votre premier point, je crois savoir que la discussion publique sur le retrait du service concernait certains radars, pas tous, et les missiles eux-mêmes certainement. Je ne peux pas dire si l'emplacement en entier a jamais été opérationnel avec à la fois les missiles et les ogives nucléaires.

Pour ce qui est de votre deuxième question, les Soviétiques n'ont pas démonté leurs installations à l'emplacement qui défend Moscou. Ils ont de fait mené un programme très important de recherche et de développement sur les dispositifs de missiles antibalistiques, à un niveau qui dépasse de beaucoup l'effort en ce sens aux États-Unis. Ils se sont même adonnés à des essais de ces dispositifs qui violent ou sont bien près de violer la lettre des ententes du SALT I. Il a été question plus récemment de 10 dispositifs de radar très importants apparemment adaptés à la direction de dispositifs de missiles antibalistiques. C'est un point qui demeure litigieux.

[Texte]

Mr. McKinnon: You did a study on the implications of the possible U.S. introduction of ballistic missile defence into the North American air defence system. I realize it is the fashion in military circles to look at both sides of a problem and come up with the advantages in this and advantages in the solution, but at the start you say:

The study concludes that the technical advances may be sufficiently attractive as a means of defending the increasingly vulnerable United States ICBM force for the U.S. to consider abrogating or renegotiating ABM limitations at the 1982 review conference on the ABM treaty. The probability is that it would be in Canada's national interest to accept the U.S. DND decision.

Along at page 5 you mention that

During the course of this discussion questions of considerable interest in Canada will be discussed and Canada should be prepared to express considered judgment.

One which kind of concerns me is at page 61 when you say that:

Concentration of Canada's population in a relatively few urban areas close to the U.S. border is well known, but the consequence that this puts Canada in the front line in the event of a Soviet strike on U.S. ICBMs is not. Canadians will however be well-advised to consider what this does to the popular perception that ballistic missile defence is de-stabilizing.

Now, if you think that is a popular perception, does that mean that you disagree with it and do not think that ballistic missile defence is de-stabilizing or not? And what do you mean by the three different—

Professor Ranger: Yes, that is correct. My belief is that, although it is commonly asserted in, for example, in the pages of the *Globe and Mail* that ballistic missile defence and antiballistic missile systems are de-stabilizing, I would disagree profoundly with this assumption. In my view, a workable and cost-effective antiballistic missile system for the defence of the U.S. ICBM force—and I would stress for the defence of the ICBM force, because for technical reasons it is much more possible to defend missiles in hardened silos than in cities, if such a defence can be built, as may be the case in the latter part of this decade and the early part of the next decade—would, of course, reduce the chances of a Soviet first strike, in a major crisis, on the U.S. forces. This would be de-stabilizing. Further, because of the concentration of Canadian population close to U.S. borders—this particularly applies obviously to the western provinces where the U.S. Minuteman ICBM field are relatively speaking, in today's age, close—I believe this would be beneficial to Canada as well.

[Traduction]

M. McKinnon: Vous avez étudié les implications d'une mise en service possible par les États-Unis d'une défense de missiles balistiques à l'intérieur du système de défense aérien de l'Amérique du Nord. Je sais que dans les milieux militaires on a l'habitude d'examiner les deux côtés de la médaille et de donner les avantages et les désavantages des mesures envisagées, mais dès le départ, vous dites:

L'étude en vient à la conclusion que les progrès techniques réalisés rendent leur utilisation possible pour la défense d'une force américaine de missiles balistiques intercontinentaux de plus en plus vulnérable, et pourraient pousser les États-Unis à envisager l'abrogation ou la renégociation des mesures limitant les missiles balistiques antimissiles lors de la révision du traité sur les missiles balistiques antimissiles en 1982. Il est probable qu'à ce moment-là le Canada aura avantage à accepter la décision des États-Unis dans son propre intérêt.

A la page 5, vous indiquez ce qui suit:

Au cours de cette discussion, des questions touchant le Canada de très près seront abordées; le Canada devrait être prêt à faire part de son opinion réfléchie.

Une de vos affirmations me préoccupe en particulier, c'est à la page 61:

La concentration de la population du Canada dans seulement quelques régions urbaines situées le long de la frontière américaine est bien connue, mais les conséquences pour le front canadien dans le cas d'une attaque soviétique sur les missiles balistiques intercontinentaux américains le sont moins. Aussi, les Canadiens auraient avantage à tenir compte de ce facteur face à la notion populaire voulant que la défense des missiles balistiques est déstabilisante.

Vous dites que c'est la notion populaire, mais selon vous, est-elle fondée ou non? La défense des missiles balistiques est déstabilisante ou non? Que voulez-vous dire par les trois...

Professeur Ranger: Selon moi, même si cette idée est avancée souvent dans le *Globe and Mail*, à savoir que la défense des missiles balistiques et les dispositifs de missiles antibalistiques sont déstabilisants, elle n'en est pas moins fausse. Je ne l'accepte absolument pas. À mon avis, si un dispositif de missiles antibalistiques réaliste et économique pour la défense de la force américaine de missiles balistiques intercontinentaux—je dis bien la force de missiles balistiques intercontinentaux, car pour des raisons d'ordre technique il est beaucoup plus facile de défendre des missiles dans des silos en béton que des villes—donc si ce système de défense peut être mise en place—comme on peut s'y attendre pour la fin de cette décennie ou au début de la prochaine décennie—il réduirait les risques, en cas de conflit majeur, d'une attaque soviétique initiale des forces américaines. Donc, ce serait un élément. Par ailleurs, la population canadienne étant rapprochée de la frontière américaine—surtout dans l'Ouest où il y a du côté américain les installations de missiles balistiques intercontinentaux *Minuteman*—le Canada y gagnerait également.

[Text]

• 2050

Mr. McKinnon: I am still somehow puzzled about your position, I am sorry to say. I do not see why you talk about the Canadian cities if you make such a point of differentiating between the defence of missile sites, which you think is possibly practical, and the defence of cities, which you think is not. Is it because if one, or two, or a small number get through the defences a city would be wiped out and a few of the missiles in hardened silos would not?

Professor Ranger: Essentially, yes, sir, that is correct. The concern for Canada here is that it is of extraordinary importance to Canada to maximize the U.S. deterrent to any conceivable Soviet first strike on U.S. missiles because, while such a strike might be limited in terms of the population damage it inflicted on the U.S., for Canada, especially under adverse weather conditions, the consequences could be little short of catastrophic. Therefore, the Canadian potential interest there, somewhat surprisingly, is that it would preserve even a limited Soviet strike against U.S. missiles, which could affect very badly Canada.

Mr. McKinnon: Is there any development going on at the present time? My understanding was that there was an additional reason in 1974 why they did not proceed with it, which was that they did not have a suitable missile for the job. Is there any R&D going on now? How far along is it in finding a suitable missile for that? And, if they are doing that, is it not in contravention of the agreement?

Professor Ranger: It is not in contravention of the agreement to conduct research and development into ABM systems. Indeed, there are two sets of systems discussed in that report which appear to offer—although how much is doubtful—some substantive improvement in defence against Soviet attacks directed at U.S. missile fields. These systems are known as LOADS, Low Altitude Defense System, for the terminal defence, very close in, perhaps no closer away than 50,000 feet. Further down the road, perhaps at the very end of this decade and in the early part of the next one, there will be a variety of more exotic systems using non-nuclear kill mechanisms for use outside the atmosphere. The latter are technically attractive but are also at fault, with a great many technical problems. They fall into the well-known category of being nice if they could be made to work, and did not bankrupt one, with there being doubts as to whether they would work and whether they would not bankrupt one.

Mr. McKinnon: Thank you, Dr. Ranger.

Dr. Bell, there are just two things I would like to ask you about. You said that there is a military imbalance, or that there certainly is a military imbalance, at the present time. You did not say in whose favour. As these words as you speak them are taped and put into the minutes of this committee and will be there 100 years from now if there is anybody to read them, you might want to state clearly which side has the upper hand in this imbalance.

[Translation]

M. McKinnon: Je dois dire que votre position m'intrigue toujours. Je ne vois pas comment vous pouvez parler des villes canadiennes lorsque vous faites la différence entre la défense des emplacements de missiles, que vous croyez pratique, et celle des villes, que vous ne jugez pas pratique. Est-ce dû au fait que, si un missile ou un petit nombre de missiles percent les défenses, une ville peut être balayée, alors que ce n'est pas le cas pour un silo?

Professeur Ranger: En quelque sorte. Il est extrêmement important pour le Canada que les États-Unis aient les meilleurs moyens de dissuasion possibles contre toute attaque soviétique initiale contre les missiles américains; une telle attaque pourrait toucher de façon limitée la population américaine, alors qu'au Canada, en particulier si les conditions climatiques étaient défavorables, elle pourrait entraîner une catastrophe. Donc, l'intérêt pour le Canada, aussi surprenant que cela puisse paraître, est qu'une telle défense protège d'une attaque soviétique, même limitée, contre les missiles américains, car elle pourrait avoir des effets désastreux pour le Canada.

M. McKinnon: Y a-t-il du nouveau à cet égard? Si je comprends bien, une autre raison qu'avaient les États-Unis en 1974 de ne pas donner suite à leur projet était qu'ils n'avaient pas de missiles pouvant faire ce travail. La recherche et le développement se poursuivent-ils? Une solution est-elle éclose? Si des travaux se poursuivent à ce niveau, n'est-ce pas en violation de l'entente?

Professeur Ranger: Cela ne va pas à l'encontre de l'entente sur la recherche et le développement concernant les dispositifs de missiles antibalistiques. Dans le rapport, il est question de deux dispositifs qui semblent—il n'est pas dit dans quelle mesure—être une amélioration des moyens de défense contre des attaques soviétiques sur les emplacements de missiles américains. Il y a le LOADS, le système de défense à basse altitude, pour la défense très rapprochée, à pas plus de 50,000 pieds. Pour la fin de cette décennie ou le début de la décennie qui vient, il y aura une variété de dispositifs moins classiques utilisant des mécanismes non-nucléaires à l'extérieur de l'atmosphère. Ces dispositifs semblent intéressants du point de vue technique, mais ils n'en soulèvent pas moins un certain nombre de problèmes. On pourrait dire d'eux qu'ils seraient intéressants s'ils pouvaient se révéler efficaces et réalisables du point de vue économique, mais qu'ils sont loin encore de satisfaire à ces deux conditions.

M. McKinnon: Merci, monsieur Ranger.

Monsieur Bell, il y a deux points sur lesquels je voudrais revenir avec vous. Vous avez dit qu'il y avait certainement des équilibres militaires actuellement. Vous n'avez pas indiqué en faveur de qui. Vos propos ici sont enregistrés et consignés aux comptes rendus du Comité. Ils y seront encore dans 100 ans si quelqu'un est intéressé. Vous voudriez peut-être dire en faveur de qui le déséquilibre existe actuellement.

[Texte]

Professor Bell: Clearly, Mr. Chairman, in the case of my statement, the Soviet bloc and its allies have the preponderance of conventional capability and near parity approaching potential superiority in nuclear capability.

Mr. McKinnon: Thank you. The other statement I would like you to amplify, if you would, is where you said that having visited SHAPE, I believe it is, you could not find any apparent strategy that they had for the future, or for any emergencies. I can certainly agree with you about the emergencies; we have had a great example of that in Poland. Well, you amplify your remarks, I know what mine are.

• 2055

Professor Bell: Mr. Chairman, let me be quite explicit. I was talking to you about a global strategy in terms of the alliance and what the alliance has been discussing these many years. I can recall discussing out-of-area operations theoretically in 1972 when the threat was potential and had not developed. In 1981 we were discussing the same subject when the threat in the Persian Gulf and other areas was real. The difficulty was that the alliance had not found a method of dealing with a global strategy. As an alliance, the limitations of the alliance boundary caused discussions about it to be effective while we were discussing the need; but, when it came to actually developing a strategy, it was clear that only certain members of the alliance were in fact capable of or prepared to participate in such a strategy.

I think this is what we are talking about. It is difficult because the issue in this field is that the security problems will not necessarily all occur within the NATO boundaries; it is going to be in the Persian Gulf or maybe in the arctic zone, or perhaps in the Pacific or maybe in the Atlantic. Therefore, there is a need for a strategy of how to deal with the Soviet's and her allies' capability beyond the middle area. One is lacking. Also, there is considerable writing in American documents that the United States, in fact, does not yet have a strategy, although I believe—from reading *The Wall Street Journal* of February 8—the new defence budget does include the significant change in American strategy related to dealing with global situations.

Mr. McKinnon: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. McKinnon. Mr. Sargeant, Mr. Robinson, Mr. Gamble, Mr. Flis. Mr. Sargeant.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman. I would like to ask Mr. Ranger if he would clarify some comments he made in his opening statement. You were referring to what, I think, is called "The Center for Defense Information" in Washington. They put out a thing called *The Defense Monitor*, I believe. It has been brought up a number of times in the last two or three weeks that we have been meeting and, indeed, one day a copy of it was passed out to us. Now you made some comment about it being funded by a small / liberal groups. Was the implication that, because it was funded by small / liberal groups, its objectivity was a bit suspect?

[Traduction]

M. Bell: Il est clair, monsieur le président, que dans le contexte dans lequel j'ai parlé, l'Union soviétique et ses alliés ont la prépondérance en ce qui a trait à la capacité classique et la presque parité, sinon la supériorité potentielle, en ce qui a trait à la capacité nucléaire.

M. McKinnon: Merci. J'aimerais vous voir préciser cet autre point. Vous avez dit avoir visité le SHAPE et ne pas y avoir vu de stratégie apparente pour l'avenir en cas d'urgence. Je suis bien d'accord avec vous pour ce qui est des urgences. Nous en avons eu la preuve avec ce qui est arrivé en Pologne. J'aimerais que vous précisiez votre pensée quelque peu à cet égard.

M. Bell: Je vais essayer d'être le plus précis possible, monsieur le président. Je parlais d'une stratégie mondiale au niveau de l'alliance et de ce que l'alliance a envisagé au cours des années. Je me souviens d'avoir parlé d'opérations hypothétiques à l'extérieur en 1972 au moment où la menace n'était encore que potentielle. Il en a été de nouveau question en 1981 lorsque le golfe Persique et d'autres régions ont subi une menace réelle. Le problème est que l'alliance n'avait pas encore trouvé le moyen d'avoir une stratégie mondiale. Il s'agissait de savoir où devaient être établies les limites de l'alliance pour qu'elle continue d'être efficace; d'autre part, il y avait les besoins. Dans le cadre d'une stratégie bien définie, il était clair que seulement certains membres de l'alliance étaient capables de participer ou prêts à participer.

C'est donc le problème. Les dangers contre la sécurité ne se produisent pas nécessairement à l'intérieur des frontières de l'Otan; il peut s'agir du golfe Persique, de la zone Arctique, du Pacifique ou de l'Atlantique. Il faut une stratégie qui s'applique aux interventions des Soviétiques et de ses alliés en dehors du centre. Il n'y en a pas. C'est la même chose aux États-Unis, où l'on a beaucoup écrit sur le sujet. Il ne semble pas y avoir de stratégie mondiale, même si le *Wall Street Journal* du 8 février rapporte que le nouveau budget de la défense représente une remise en question importante de l'attitude des États-Unis vis-à-vis de cette question.

M. McKinnon: Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur McKinnon. Dans l'ordre, messieurs Sargeant, Robinson, Gamble et Flis. Monsieur Sargeant.

M. Sargeant: Merci, monsieur le président. Je voudrais demander à M. Ranger de préciser quelques points de sa déclaration d'ouverture. Je suppose que vous vouliez parler du centre d'information sur la défense à Washington. Il publie quelque chose qui s'appelle le «Defense Monitor». Il en a été question à plusieurs reprises ici au cours des deux ou trois dernières semaines; un exemplaire a même été distribué. Vous dites qu'il est financé par des «libéraux». Vous le dites pour mettre en doute son objectivité?

[Text]

Professor Ranger: I think, Mr. Sargeant, that would be a very diplomatic way of putting it. I think it is commonly recognized in the U.S. defence community and, indeed, among the students of one's hosts that one meets, that there is a very serious problem of bias in the open literature. This is true, for example, of the Stockholm International Peace Research Institute, distinguished though it is and useful though many of its publications are, and with the Center for Defense Analysis. There exists a bias wherein, because of the more open availability of evidence on U.S. and other western activities, somehow or other the West all seems to be to blame for "any new round in the arms race". If I may refer, in fact, to CBC's *The Journal* of last night, one saw this approach very strongly at work. In it the chemical warfare question was discussed as if it were the United States' decision to produce binary nerve gas weapons, and which was somehow the cause of a massive new escalation in the arms race. The program managed not fully to acquaint the ordinary viewer, the ordinary elector, with the fact that the Soviets already have massive nerve gas and chemical warfare stockpiles. It managed also almost totally to avoid the question of potential Soviet use of chemical and biological weapons in the areas to which I have referred.

The problem specifically with the Center for Defense Analysis is that it is pretty well understood it maintains the view it is the United States and United States weapons which are the greatest threat to international security. In the words of the *Pogo* cartoon, "I have seen the enemy and they is us".

• 2100

Mr. Sargeant: Who are we going to believe then? There is also the International Institute for Strategic Studies; there is this 96-page booklet put out by the American Pentagon or the CIA; there was the counter-booklet put out by the Russians which, I assume, we all got in the mail a few days ago. I know I got it, and I saw two or three others wandering around the committee meeting. Whom do we believe?

We are trying to address the subject fairly seriously, I think. We have certain witnesses or guests come before us and suggest this centre for defence information. It must have some credibility because there are two rear admirals and a former major-general on their board. If we are going to put out a credible report, whose set of statistics do we pick up?

Professor Ranger: I would suggest that this is, after all, the classic problem of academic research—which source do you believe or, indeed, any political research at election time. Which Gallup poll is correct? I think the overall approach that is best is to take the trend. Overall, I think the Institute for Strategic Studies has developed a good reputation for impartiality, although I must add there has been considerable concern in recent years that this impartiality has been slipping a little. But overall, I think one wants to look at the broad trends of the figures. The United States Secretary of Defense's annual posture statement is one of the more useful sources for technical data, precisely because it has to face extremely

[Translation]

Professeur Ranger: C'est une façon diplomatique de dire la chose, monsieur le président. Il est plus ou moins admis, dans les milieux américains de défense, même parmi les étudiants qu'on rencontre chez son hôte, que les livres disponibles sur le sujet ont un préjugé très marqué. C'est vrai, par exemple, pour l'Institut international de recherche sur la paix de Stockholm, aussi distingué puisse-t-il être, aussi prestigieuses ses publications puissent-elles être, et aussi pour le Centre d'analyse sur la défense. Le préjugé est que, puisque les preuves touchant l'activité des États-Unis et des autres pays occidentaux est plus facile à faire, l'Occident doit être blâmé pour «toute nouvelle flambée de la course aux armements». L'émission d'hier «The Journal» de la société Radio-Canada en était un exemple assez évident. La question de la guerre biologique y était discutée comme si c'était les États-Unis qui avaient pris la décision de produire des armes utilisant le gaz nerveux binaire et comme si c'était la cause d'une nouvelle escalade marquée de la course aux armements. L'émission n'informait pas suffisamment le téléspectateur ou les lecteurs ordinaires du fait que les Soviétiques avaient déjà des stocks considérables d'armes biologiques et de gaz nerveux. En outre, l'émission a totalement évité la question de l'usage possible par les Soviétiques des armes chimiques et biologiques dans les régions que j'ai mentionnées.

Le problème du centre d'analyse sur la défense, de l'avis d'à peu près tout le monde, est qu'il part du point de vue que ce sont les États-Unis et les armes américaines qui représentent la plus grande menace pour la sécurité internationale. Comme il est dit dans la bande dessinée «Pogo» *I have seen the enemy and they is us*.

M. Sargeant: Qui faut-il croire? Il y a également un institut international pour les études stratégiques; il existe une brochure de 96 pages publiée par le Pentagone américain ou la CIA; il y a la brochure équivalente publiée par les Russes, si je comprends bien. Nous avons reçu toute cette documentation par la poste au cours des derniers jours. C'est mon cas du moins, je sais qu'il y en a d'autres. Nous ne savons plus où donner de la tête.

Nous essayons d'étudier le sujet avec sérieux. Nous avons des témoins qui nous renvoient à ce centre d'information sur la défense. Il doit avoir une certaine crédibilité puisque son comité directeur compte deux contre-amiraux et un ancien major-général. Aux fins de notre rapport, quels chiffres devons-nous retenir?

Professeur Ranger: C'est toujours le problème de la recherche théorique, ou même de la recherche politique en temps d'élections: quelle source retenir, quel sondage Gallup est le meilleur. Je pense qu'il faut voir la tendance générale. De façon générale, je pense que l'Institut pour les études stratégiques s'est acquis une certaine réputation d'impartialité, même si cette impartialité a commencé à être mise en doute au cours des dernières années. Comme je l'ai dit, il faut voir les tendances les plus nettes. La déclaration annuelle sur la situation par le secrétaire de la Défense américain est l'une des sources les plus utiles pour les données techniques, à cause des questions très éclairées des adversaires politiques au Sénat et

[Texte]

well-informed adversary questioning in the United States Senate and Congress. But I think overall the kinds of figures the ISS produces for this committee's deliberations are probably, overall, and with some reservations, as appropriate as any.

Mr. Sargeant: I would hate to carry your Gallup poll and election analysis to the extreme because we know which Gallup poll and election are the real one on election day; but, I would hate to find out which are the real statistics for world-wide arms.

On a bit of a different subject now, Mr. Ranger, you have talked about the pessimism. You have said you hold quite a bit of pessimism about the success or the chance for success of arms control or disarmament talks. But what do you suggest? Do you suggest more arms, a continuation of the arms race, or cutting it off where it is right now? What would you suggest? I must admit I have not had a chance to read your material yet.

Professor Ranger: I would suggest that yes, indeed, this pessimism is wide-spread. One encounters it, for example, among other places, in the Arms Control Association in Washington, which has surely been one of the more stalwart advocates of arms control over the past few years. As to what is to be done, I am regretfully led to the unavoidable conclusion that given the Soviet rejection of almost all—indeed, I would say all—of the proposals for serious arms control which have been made to them, perhaps the most constructive approach would be to put arms control, and certainly disarmament, on hold, thus pointing out to the Soviets that this remains by far the best way of providing for more mutual security—both for the super powers and for the rest of the world—at less cost, and to engage in such appropriate measures of defence as are thought necessary. That is not a popular solution. It runs the risk of appearing to be in favour, presumably, of beating one's wife or never having stopped. But at the moment, I think the Reagan administration has indicated—while endeavouring to pursue meaningful arms control via START, the Strategic Arms Reduction Talks—it also finds it necessary to engage in a defence build-up, which I would add is only slightly greater than that proposed by the Carter administration in its outgoing budgets.

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Sargeant.

Mr. Robinson, followed by Mr. Gamble and Mr. Flis.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): *Merci, monsieur.* Could I start with a couple of questions to Professor Ranger and then two or three questions to Major-General George Bell—as he then was?

Could you tell us, Professor Ranger, to what extent the Monroe Doctrine is a part of U.S. policy today?

Professor Ranger: As an academic, I would have to say that is not my speciality, but to the best of my knowledge the Monroe Doctrine, pronounced in 1822, remains essentially in force.

[Traduction]

au Congrès américain. De façon générale, je dirai que les chiffres produits par l'ISS aux fins des délibérations du Comité sont justes sauf quelques exceptions.

M. Sargeant: Je n'aimerais pas voir le sondage final. Nous savons toujours si le sondage Gallup est exact au moment des élections. Je n'aimerais pas voir quels sont les chiffres réels pour la course mondiale aux armements.

Par ailleurs, monsieur Ranger, vous avez parlé de pessimisme. Vous avez dit que vous étiez quelque peu pessimiste au sujet des chances de succès des entretiens sur le contrôle des armements ou sur le désarmement. Que proposez-vous à la place? Plus d'armes encore, la poursuite de la course aux armements, le maintien de la situation actuelle? Je dois avouer que je n'ai pas eu l'occasion de lire votre mémoire en entier.

Professeur Ranger: Ce pessimisme est assez répandu. Il se retrouve à d'autres endroits, par exemple, l'Association sur le contrôle des armements de Washington, qui a toujours été partisane du contrôle des armements dans le passé. Quant aux mesures que nous pouvons prendre, je dois dire, à mon plus grand regret, qu'après le rejet par les Soviétiques de presque toutes, sinon toutes, nos propositions visant à un contrôle sérieux des armements, il ne nous reste qu'à suspendre le contrôle des armements et le désarmement, de façon à indiquer aux Soviétiques que c'est encore la meilleure façon d'assurer la sécurité mutuelle des superpuissances et du reste du monde à un coût moindre, qu'à prendre les mesures appropriées pour notre défense. Ce n'est pas une solution populaire. C'est quelque chose d'aussi impopulaire que de battre sa femme. Pour l'instant, comme l'administration Reagan l'a indiqué, tout en continuant d'essayer d'en venir à un contrôle efficace des armements grâce à START—entretiens sur la réduction des armes stratégiques—il est nécessaire d'améliorer la défense d'une façon à peine plus marquée que ce qu'avait prévu l'administration Carter dans ses budgets.

M. Sargeant: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Sargeant.

M. Robinson, suivi de M. Gamble et Flis.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): *Thank you, Sir.* Je vais poser quelques questions à M. Ranger, puis au major-général George Bell. C'est bien son titre?

Pouvez-vous nous dire, Monsieur Ranger, dans quelle mesure la doctrine Monroe fait partie de la politique américaine de nos jours?

Professeur Ranger: En tant qu'universitaire, je dois dire que je suis mal placé pour répondre à la question, mais au meilleur de ma connaissance la doctrine Monroe, telle que promulguée en 1822, reste essentiellement en vigueur.

[Text]

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Could you tell me this. What determines communism and anti-communism in the American psyche in the Pentagon?

• 2105

Professor Ranger: I am not sure that I would want to analyze psychologically the collectivity of the Pentagon. However, I think the American approach to dealing with the Soviet Union these days is—while assuming that ideology plays some role—a very hard-to-determine role. I think the general feeling in the Pentagon and certainly in Washington and in the border American political and academic community, among those who are concerned with Soviet expansionism, is to feel this has perhaps less to do with ideology and more to do with classic Russian imperialism and, indeed, has much to do with the Soviet rediscovery of something well known to the British and French empires, which was the remarkable amount of territory in what is now called the Third World which may be either controlled or very heavily influenced by really quite tiny numbers of men. The history of both British and French colonial troop detachments bears that out—250 men might well control a country, say, the size of Grenada. I use illustrative figures only.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Can you tell us how you consider the American position with regard to, say, Nicaragua, Cuba, Guatemala, and El Salvador in terms of the left-wing movement, and if, in fact, you believe it is communist-inspired and, if so, the American approach to this?

Professor Ranger: I think the problem emerging in Latin America is the one I suggested. Namely, the Soviet Union is apparently adhering to a somewhat Cold War view of the world wherein any expansion of the area under their control is seen as an advantage to them—a view which, I might add, may well not be true in the longer run.

I think the problem is seen in Latin America as being one of a combination of Soviet imperial interests and Cuban interests, as both are very close allies—if not a satellite of the Soviet Union and also as a local indigenous exporter of revolutionary forces. The coincidence of these two interests with that of local left-wing groups, it is feared, might not be able to get rid of Soviet and Cuban influence if, indeed, they were later to want to do so.

I think more generally the problems this creates for disarmament and for arms control are, in a quite different and much, much more tragic context, very similar to the problems created by the Soviet intervention, so far via the Polish army, in Poland. It is very difficult to see how one can pursue the kind of moderately collaborative, as Marshal Sherman called it, limited adversary approach to the Soviet Union, especially vis-à-vis nuclear and other arms control, if, at the same time, the Soviets are engaging in this kind of conduct—as I believe Secretary of State MacGuigan and others have observed and, certainly, the Americans have observed. However one views linkage, in the end it is a little hard to divorce totally disarmament or arms control from, say, overall Soviet conduct in Latin

[Translation]

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je ne sais pas si vous pouvez me dire ce qui constitue le communisme et l'anti-communisme dans la psychologie des Américains du Pentagone?

Professeur Ranger: Je ne sais pas si je puis faire l'analyse psychologique globale du Pentagone. Je pense toutefois que l'approche américaine face à l'Union soviétique, en supposant que l'idéologie joue un rôle quelconque, est très difficile à déterminer ces jours-ci. Le sentiment général, au Pentagone, à Washington, dans les cercles politiques et universitaires américains qui s'intéressent à la question de l'expansionnisme soviétique, est qu'il y entre moins d'idéologie et plus d'impérialisme russe classique; les Soviétiques redécouvrent, comme l'avaient fait bien longtemps avant les Britanniques et les Français, que les territoires considérables de ce qu'on appelle actuellement le Tiers monde peuvent être soit contrôlés, soit influencés fortement par un petit nombre de personnes. L'histoire des troupes coloniales britanniques et françaises le démontre; des détachements de 250 hommes pouvaient contrôler un pays comme Grenade, par exemple. J'utilise ce chiffre à titre d'exemple seulement.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Pouvez-vous nous dire quelle est la position américaine face au Nicaragua, à Cuba, au Guatemala, au Salvador, et au mouvement de gauche? A votre avis, s'agit-il ou non de communisme? Et quelle est l'approche américaine?

Professeur Ranger: Le problème qui commence à se manifester en Amérique latine est celui que j'ai mentionné. L'Union soviétique semble revenir à son point de vue de la guerre froide voulant que toute expansion du territoire qu'elle contrôle est un avantage pour elle, ce qui ne m'apparaît pas certain quant à moi à longue échéance.

Le problème de l'Amérique latine est perçu comme lié aux intérêts impériaux soviétiques et aux intérêts cubains, Cuba étant un allié très proche, sinon un satellite de l'Union soviétique, et également un exportateur local de la révolution. La coincidence de ces intérêts avec ceux de groupes locaux de gauche—craint-on—rendra très difficile l'élimination de l'influence soviétique et cubaine, à supposer qu'on veuille l'éliminer.

Le problème soulevé pour le désarmement et le contrôle des armements est celui que pose, dans un cadre tout à fait différent et bien plus tragique, l'intervention soviétique, jusqu'à présent par l'intermédiaire de l'armée polonaise, en Pologne. Il est difficile de voir comment une collaboration modérée et une opposition limitée—pour reprendre les termes de Marshall Sherman—face à l'Union soviétique, et spécialement face au contrôle des armes nucléaires et autres, sont possibles, si en même temps les Soviétiques gardent cette attitude. Je pense que le secrétaire d'état MacGuigan et d'autres, et pas seulement des Américains, l'ont fait remarquer. Que l'on veuille ou non isoler la question, il est difficile de parler de désarmement ou de contrôle des armements, et de faire abstraction de la

[Texte]

America, but more seriously in Poland and the continued Soviet occupation of Afghanistan.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Can you comment on the situation in Nicaragua with the Sandanistas, in Guatemala, and also in El Salvador, with regard to the guerilla movement?

Professor Ranger: With respect, I think it would be more appropriate for me to decline to give a precise judgment on an area on which I cannot claim now, and never have claimed, to be an expert.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): All right. Can you tell me what you feel would be necessary for the United States to be able to restore its prestige internationally following its defeat in Vietnam and also its dismal failure in the Iranian crisis?

Professor Ranger: I would dissent from your judgment that necessarily the United States "failed" in the Iranian crisis. It was quite clear that President Carter made the decision, debatable though it may have been, to allow the domestic revolution in Iran to take its course. Is it not for me, as a temporary visitor this year and as a Canadian, to prescribe for the United States what measures would be appropriate to restore its morale.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Thank you, Professor Ranger.

Dr. Bell, could you tell me if you see Canada as a member of the non-aligned group of nations?

• 2110

Professor Bell: No, and I do not think it would be in our vital interests or an appropriate posture for this country in terms of not just military strategy but in terms of dealing with all our national strategy, economic, industrial, and otherwise. I say that would not be in our national interest.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Do you see Canada as a nuclear-free zone?

Professor Bell: I think Canada is almost a nuclear-free zone in terms of weapons systems of national ownership. I would not suggest that we should acquire nuclear weapons today for stationing on our soil, but I would not preclude the future necessity if technological development and strategic circumstance created a situation in which it was necessary, in fact, to have land-based or space-based ABM systems for our own security. I do not think a nuclear-free zone has any particular relevance to us in terms of the geo-political situation. We are sitting between the two great powers, which are armed with nuclear weapons. We are surrounded by three oceans in which submarines with nuclear weapons may proceed.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): What do you think would provoke an attack by the Soviet Union on western Europe? Would you give me this answer in terms of your PhD in strategic studies and also in terms of your rank in the army as a major-general?

[Traduction]

conduite soviétique en Amérique latine et, encore plus, en Pologne et en Afghanistan.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Pouvez-vous nous dire ce qu'il en est au Nicaragua du mouvement sandiniste, au Guatemala et au Salvador des guérilleros?

Professeur Ranger: Je ne crois pas être bien placé pour porter un jugement définitif sur une question pour laquelle je ne suis pas expert et ne prétends pas être expert.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Très bien. Pouvez-vous me dire ce que les États-Unis devraient faire pour retrouver leur prestige à l'échelon international après leur défaite au Viêt-nam et leur échec lamentable lors de la crise iranienne?

Professeur Ranger: Je ne pense pas qu'on puisse parler d'échec des États-Unis dans la crise iranienne. Il est clair que le président Carter a pris la décision, aussi discutable qu'elle puisse être, de permettre à la révolution iranienne de se dérouler. Il ne m'appartient pas, en tant que visiteur d'une année et en tant que Canadien, de dire ce que les États-Unis devraient faire pour retrouver leur moral.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Merci, Monsieur Ranger.

Pouvez-vous me dire, monsieur Bell, si le Canada vous apparaît comme un pays non aligné?

M. Bell: Je ne pense pas que ce serait dans l'intérêt du pays, ni que ce serait approprié pour ce pays pas seulement du point de vue militaire mais également du point de vue économique, industriel ou autre. Ce ne serait pas dans notre intérêt national.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Voyez-vous une zone dénucléarisée pour le Canada?

M. Bell: Je pense que le Canada est presque déjà une zone dénucléarisée pour ce qui est de son arsenal à lui. Je ne proposerais pas que nous faisons l'acquisition d'armes nucléaires pour les déployer sur notre sol, mais je n'écarte pas, selon les développements technologiques qui pourraient se produire et les facteurs stratégiques qui pourraient intervenir, la possibilité d'un recours aux dispositifs de missiles antibalistiques au sol ou dans l'espace pour notre propre sécurité. Je ne pense pas qu'une zone dénucléarisée nous convienne particulièrement, compte tenu de notre situation géopolitique. Nous sommes coincés entre deux superpuissances nucléaires. Nous sommes entourés de trois océans dans lesquels les sous-marins porteurs d'armes nucléaires peuvent circuler.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Selon vous, qu'est-ce qui pourrait provoquer une attaque de l'Union soviétique contre l'Europe occidentale? Pouvez-vous répondre à ma question, vous qui avez une maîtrise en étude stratégique, et êtes major-général de l'armée?

[Text]

Professor Bell: I would not describe any strategic situation in terms of my PhD or my rank, but I will talk about the subject.

The condition in Europe which would cause a Soviet invasion of the area would be if the security systems of the alliance were, in fact, allowed to be degraded or were degraded by its own political actions to the point of there being an advantage to the Soviet Union to acquire western Europe. In other words, they would have to see strategic advantage in it and that they do, in fact, have more winning strategies in their own national strategic concepts. Those may include strategies which do not necessarily mean saturating Europe with nuclear weapons. But, if it can be acquired by the correlation of activities, including political and economic means, and the breakdown of the political system, they would do it.

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): There is some suggestion Japan may become a military force. They certainly have the expertise. They have the technology. They also have some of the equipment at the present time. They have a great deal of training going on, although they profess they do not have the forces available at the present time. To what extent do you consider that Japan may become a threat to the Soviet Union?

Professor Bell: I could answer the question this way. As opposed to Japan becoming a threat to the Soviet Union, I would suggest there is a very good minigraph which discusses the subject of western security and suggests that analysis indicates there are strategic considerations in the Pacific area which will require groups of nations who have vital interests at stake to be concerned with the defence of that area. If you are Japan today, you will recognize that there is a threat to your survival in the cutting off of oil in the Persian Gulf or, indeed, in the control of the Indo-China choke point or, indeed, should the areas you draw your raw materials from—Alaska, Canada and other parts of world—be threatened. Therefore, the national interests and the vital interests of Japan, as a major trading and manufacturing, economic nation, may well cause her to have to develop her own defence forces to share in the responsibility. I can see in the future the Japanese having considerable responsibilities around their own islands and taking interests in the defence of the northwest Pacific, and ultimately sharing some of the defence arrangements with the United States, Canada, Australia, and New Zealand.

• 2115

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): In virtue of what you have stated, would it be fair to say that you feel it would be in the interest of world stability that Japan become a major world power militarily?

Professor Bell: I think it would be in the interest of stability in the Pacific if the balance of power arrangements were such that Japan increased its defence capability to take a share of the defence in the Pacific area. The fact that Japan has established a peaceful arrangement with China in recent years is of benefit. The Japanese are a major economic nation and should take a share in the defence of the free world.

[Translation]

M. Bell: Je ne sais pas si la question a trait à ma maîtrise ou à mon rang, mais je puis essayer d'y répondre.

Ce qui pourrait en Europe inciter l'Union soviétique à procéder à une invasion, c'est la détérioration voulue ou non du point de vue politique des dispositifs de sécurité de l'alliance, qui constituerait un avantage pour l'Union soviétique. En d'autres termes, il faudrait qu'elle y voit un avantage stratégique dans le cadre de ces propres concepts stratégiques nationaux. Il pourrait s'agir d'une stratégie qui ne fasse pas nécessairement appel à la saturation de l'Europe d'armes nucléaires. Si l'objectif pouvait être atteint par un ensemble d'activités, y compris des moyens politiques et économiques, l'effondrement du régime politique, par exemple, c'est ce qu'elle préférerait.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Il est question que le Japon devienne une force militaire. Il en a certainement les moyens. Il a la technologie nécessaire. Il a déjà certains dispositifs en place. Il mène beaucoup d'exercices, même s'il prétend ne pas avoir de forces disponibles. Dans quelle mesure, selon vous, le Japon peut-il devenir une menace pour l'Union soviétique?

M. Bell: Je puis répondre à votre question de cette façon. En dehors de la seule question du Japon et de la menace qu'il pourrait représenter pour l'Union soviétique, il existe un excellent document sur la sécurité en Occident de façon générale, qui indique que certaines considérations stratégiques dans la région du Pacifique font appel à la mobilisation d'un certain nombre de nations y ayant des intérêts vitaux en vue de sa défense. Au Japon actuellement on se rend compte que la survie est menacée par l'interruption de l'approvisionnement en pétrole du golfe du Persique ou le contrôle de la région cruciale de l'Indochine, ou la menace des sources de matières premières comme l'Alaska, le Canada et d'autres parties du monde. Donc, les intérêts nationaux et vitaux du Japon, en tant que puissance commerciale économique, peuvent lui dicter de se doter de ses propres moyens de défense et d'assumer ses responsabilités à cet égard. Il est possible que le Japon, à l'avenir, assume des responsabilités beaucoup plus grandes dans sa propre zone et s'intéresse davantage à la défense du nord-ouest du Pacifique et finisse par s'intégrer dans un système de défense avec les États-Unis, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Au vu de ce que vous venez de dire, considérez-vous qu'il serait bon pour la stabilité mondiale que le Japon devienne une grande puissance militaire?

M. Bell: Je pense qu'il serait dans l'intérêt de la stabilité du Pacifique que, par une répartition des forces, le Japon augmente sa capacité de défense de façon à participer à la défense du Pacifique. Le fait que le Japon ait conclu un traité de non agression avec la Chine dernièrement est une bonne chose. Le Japon est une grande puissance économique et devrait assumer une juste part dans la défense du monde libre.

[Texte]

Mr. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you. The hon. Member from York North, Mr. Gamble.

Mr. Gamble: Thank you, Mr. Chairman.

Professor Ranger, we have sat here and listened to witness after witness presenting, in some cases, very impassioned and, in other cases, very logical arguments to us, with a view to persuading us one way or another with respect to this issue. I think all members of the committee have a genuine concern about the outbreak of a nuclear confrontation between the East and the West. At the same time I think we recognize the issue of disarmament and arms reduction cannot, as has been suggested here this evening, be separated from issues related to our security. What has troubled me, as I have listened to some of the witnesses, is that their use of words clearly indicates the nature of their leaning one way or the other. We had one witness say the reason SALT II was not ratified, in part, was the unfortunate Russian invasion of Afghanistan. We then heard that same witness say the trouble with the Cruise missile was—now the trouble with the Cruise missile is the trouble faced by the Russians, and not a trouble that would be faced by the West, and if anyone is concerned about the Russian invasion of Afghanistan, one would not refer to it as being “unfortunate” but rather as “barbarous” and a typical extension of Russian imperialism.

I have been urged by some witnesses to have some regard for history. There are others who say we have to forget everything we may have learned; we have a Munich perception, which still prevails in the world today, in terms of how we should respond to international powers; it might bring us to the threshold of another war; and we cannot have any reference to past history. Yet, they have gone so far as to go back to ancient Roman proverbs—one, as a matter of fact, to which you made reference. We heard it referred to earlier today. They even changed the Latin so that it would read, “if you prepare for war, war is produced.”

My concern is that I cannot simply forget about history, regardless of whether or not I am urged to do so. I recall circumstances which existed, principally in the United States and to a lesser extent in Canada, but principally in the United States, before the First World War and the Second World War. Very large groups of well-organized persons advocated the support for either the Kaiser's Germany or Nazi Germany. Some of these people were misguided, and others very clearly were instruments of either the German empire of Hitler's Germany. We have been urged by peace movements to do, at all cost, what must be done to save our children, our grandchildren, the future generations, from vaporization, mutations, or changes that may occur to the human race. I would like to know whether you are aware of similar groups, freely acting in the Soviet Union, of the type we have in the democratic West, indicating legitimate concern among the scientists or ordinary people in the country, who march, protest, or pressure their government into taking the same kind of steps that we in the free world are asked to take, in some cases, unilaterally?

[Traduction]

M. Robinson (Etobicoke—Lakeshore): Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie. La parole est au député de North York, M. Gamble.

M. Gamble: Je vous remercie, monsieur le président.

Monsieur Ranger, nous avons entendu ici toute une série de témoins qui nous ont exposé leur point de vue d'une façon passionnée ou bien, au contraire, avec une froide logique, et qui tous ont essayé d'emporter notre conviction dans un sens ou dans l'autre. Je crois que tous les membres du Comité s'inquiètent sincèrement des risques de confrontation nucléaire entre l'Est et l'Ouest. En même temps, nous savons que le problème du désarmement est indissociable des considérations de sécurité, ainsi qu'on l'a dit ce soir. Ce qui me gêne dans les propos de certains de nos témoins est que le choix des termes qu'ils utilisent trahit clairement leur penchant. Un des témoins nous a dit que la raison pour laquelle l'accord SALT II n'a pas été ratifié tient en partie à la regrettable invasion soviétique de l'Afghanistan. Le même a ensuite affirmé que le problème du missile de croisière—si le missile de croisière pose un problème, c'est aux Soviétiques qu'il se pose et non pas à l'Occident et si l'on est révolté par l'invasion soviétique de l'Afghanistan, on ne serait pas porté à la qualifier de «regrettable» mais plutôt de «barbare» et comme l'expression typique de l'impérialisme russe.

Certains de nos témoins nous ont exhortés à tenir compte de l'histoire. D'autres affirment qu'il faut oublier tout ce que nous avons appris, que le monde souffre encore du syndrome de Munich, que celui-ci risque de nous conduire à une nouvelle guerre et qu'il ne faut pas juger le monde par référence au passé. Pourtant, certains sont allés jusqu'à nous citer de vieux proverbes romains, dont un que vous avez cité vous-même. Ils l'ont même transformé, de façon à lui faire dire: «si on se prépare à la guerre, la guerre arrive».

Le problème est que je ne peux tout simplement pas oublier l'histoire, que l'on m'y invite ou non. Je me souviens des circonstances qui existaient principalement aux États-Unis mais également au Canada dans une mesure moindre, avant les deux guerres mondiales. Des groupes nombreux et bien organisés orchestraient une campagne en faveur de l'Allemagne du kaiser ou des nazis. Certains de ces partisans se fourvoyaient, d'autres étaient manifestement des instruments de l'empire allemand ou de Hitler. Les mouvements pacifistes nous exhortent à faire, à tout prix, ce qu'il faut pour épargner à nos enfants, à nos petits-enfants, aux générations futures la vification ou les mutations qui déformeraient la race humaine. J'aimerais savoir si vous connaissez en Union soviétique, des groupes similaires à ceux que nous avons en Occident et qui traduiraient une inquiétude véritable des scientifiques ou de la population générale du pays, qui seraient libres de défilé, de protester ou de peser sur leur gouvernement afin qu'il prenne le même genre de mesures que les nôtres sont amenés à prendre, parfois unilatéralement?

[Text]

• 2120

Now I want you to exclude from those the scientists and intellectuals who have been committed to mental institutions or have been incarcerated in other penal places of rest and only deal with those who are roaming around freely.

Professor Ranger: Well, sir, I would say, unfortunately it is impossible to deal with those roaming around freely very briefly, because I am not aware of any such groups in the Soviet Union.

I wonder if I might respond briefly to the broader questions you raised. One is a question which occasioned a heated exchange between myself and Jim Stark—I believe he appeared before the committee earlier this week—in the course of a televised debate on the excellent TV Ontario network last fall.

The problem that is posed, I think, is the classic one between open and closed societies. I think it is clear that the very large and growing both anti-nuclear weapons movement and anti-nuclear power movement in the U.S., spearheaded by the traditionally reform-minded—in the U.S. context—Catholic church and similar groups in Canada, are almost all entirely well-intentioned. They would appear relatively free from any direct Soviet connections, a comment which cannot be said of some groups in Europe, especially after the expulsion of one or two Soviet diplomats because of assistance to these groups. The fundamental problem, sir, that you touch upon is the asymmetry between an open and closed, or free and totalitarian, society.

One of the great strengths of Canada's democratic system is precisely that one can demonstrate for, testify for, argue for any cause one wishes. The problem, of course, in the Soviet Union is that one can only engage in such political activity as is deemed to be acceptable by the Soviet Communist party.

The result is an obvious asymmetry between the two systems. If I may—you mentioned history—refer to my book on this subject, among the other issues I touched on in it was the Soviet's very skillful use of disarmament propaganda and political gamesmanship from as far back as the 1950 Stockholm Peace Appeal. Since it was obvious to an intelligent Soviet policy planner that, given these asymmetries, the Soviet's interests would be very well served by encouraging those groups in the West, with very legitimate concerns about the survival of mankind, to protest—because, of course, ineluctably, the protests take place in the West, it is always said that the West is more amenable, and the U.S. especially is more amenable to this kind of pressure. Naturally the cause always somehow ends up being for U.S. and/or NATO Europe reductions, first, in the policy of unilateral disarmament by example, which will be reciprocated by the Soviets.

The Carter administration did try this with a number of programs. The director of the arms control agency used the term, very consciously, "disarmament by unilateral example." Unfortunately, the verdict on that was delivered by President Carter's Secretary of Defense, Harold Brown. He said it is

[Translation]

Je ne parle pas ici des scientifiques et des intellectuels qui sont enfermés dans les asiles psychiatriques ou incarcérés dans des camps, mais uniquement de groupes qui peuvent se déplacer et s'exprimer librement.

Professeur Ranger: Malheureusement, monsieur, la réponse tient en peu de mots, car je n'ai connaissance d'aucun groupe de ce genre en Union Soviétique.

J'aimerais répondre brièvement aux points de nature générale que vous avez soulevés. L'un a donné lieu à un vif échange entre moi-même et Jim Stark—je crois qu'il a comparu au comité au début de la semaine—au cours d'un débat télévisé sur l'excellent réseau RV Ontario l'automne dernier.

Le problème qui se pose, je crois, tient à la divergence classique entre les sociétés ouvertes et fermées. Il me paraît manifeste que le très vaste mouvement anti-nucléaire aux États-Unis, qui ne cesse de se renforcer et à l'avant-garde duquel se trouve l'église catholique, traditionnellement réformiste dans le contexte américain, et d'autres groupes similaires au Canada est pétri de bonnes intentions. Il apparaît relativement exempt d'influence soviétique directe, ce qui n'est pas toujours vrai dans les groupes similaires en Europe, particulièrement après l'expulsion d'un ou deux diplomates soviétiques en raison de l'aide qu'il leur apportait. Le problème fondamental, que vous évoquez, est l'asymétrie qui existe entre une société ouverte et fermée, entre une société libre et une société totalitaire.

L'une des grandes forces du système démocratique canadien est précisément que l'on peut manifester en faveur de toute cause que l'on veut. Le problème, bien entendu, est qu'en Union Soviétique l'activité politique se trouve réduite à celle que le parti communiste soviétique juge acceptable.

Il en résulte une asymétrie évidente entre les deux systèmes. Vous avez mentionné l'histoire; si je puis vous renvoyer à un ouvrage que j'ai rédigé sur la question, l'un des problèmes que j'y évoque est l'exploitation très adroite que font les Soviétiques de la propagande pacifiste et de l'habileté politique dont elle fait preuve depuis déjà l'appel pour la paix de Stockholm en 1950. Tout analyste politique intelligent en Union Soviétique ne peut manquer de voir qu'il est dans l'intérêt de l'Union Soviétique, étant donné cette asymétrie, d'encourager les groupes protestataires d'Occident, car ces manifestations se déroulant toujours à l'ouest, il est évident que l'Occident, et particulièrement les États-Unis, seront plus sensibles à ce genre de pressions. Naturellement, les protestations exigent toujours une réduction préalable des forces américaines ou de l'OTAN, comme dans le cas de la politique de désarmement unilatéral, par exemple, qui serait ensuite reprise par les Soviétiques.

L'administration Carter a essayé d'appliquer ce principe à un certain nombre de programmes. Le directeur de l'agence de contrôle des armements a utilisé, en toute connaissance de cause, le terme de «désarmement par exemple unilatéral». Malheureusement, le verdict sur cette politique a été rendu par

[Texte]

very simple—when we build, they build; when we stop, they build.

Mr. Gamble: Thank you very much. By the way, despite the fact—

The Chairman: Will the defense rest now? You are ahead.

Mr. Gamble: I am referring, Mr. Chairman, to those who might be incarcerated because they disagreed with the official Russian view. The question was a legitimate one.

• 2125

We accept and, as a matter of fact, are proud and praise the existence in the democratic countries which permit intervention, pressure, public reaction to what government is doing; but, we have been told by those who have appeared here that there are these illusory groups—we cannot quite identify them, but we know they are there. I wondered, legitimately wondered, whether you were aware of any such groups.

We did hear specifically from a witness earlier today that there have been conferences where Russian scientists and, in some cases, Russian medical doctors have been in attendance. My view of that, of course, is they are in attendance because the Russian government permits them to leave the country, and they permit people to leave the country who share the official government view, and it is not a demonstration of a legitimate movement for real arms reduction in the USSR which permits them to be on foreign soil.

If indeed there is no such movement of which we can get genuine evidence, then I think we are regrettably left in the position where we must assume otherwise. If we are put under pressure, legitimate pressure, if we value peace and freedom, to rely necessarily upon some form of security for the West, then we will have to weigh that evidence in making our deliberations.

If I could ask this of Dr. Bell. He has made reference to the dangers of reductions in nuclear weapons and has mentioned specifically a limitation of systems and some of the considerations to be borne in mind, and I understood those considerations. We have heard testimony, once again as recently as earlier today, that the threat of nuclear war is not in fact a deterrent at all to war of any kind. I wonder if you could just comment on that view we heard?

Professor Bell: I would suggest we have about 35 years of experience which suggests the deterrent has, if not perfect, indeed, worked and we still have a free Europe. No countries have been taken over, and for a good number of years the conventional capability was less than it is today. Today we have large imbalances. I think that threat still has a meaning because even in the case of the Soviet Union I doubt that a war-winning strategy to them means acquiring an incinerated Britain or an incinerated France. The acquisition you would want to have if you were acquiring would be, in fact, the infrastructure and operating industrial base capabilities of the nation with the least damage possible.

[Traduction]

le secrétaire à la Défense du président Carter, Harold Brown. Il a dit que la situation est très simple: lorsque nous armions, ils arment, lorsque nous arrêtons, ils arment.

M. Gamble: Je vous remercie. A propos, bien que...

Le président: Le plaidoyer est-il terminé? Vous avez de l'avance.

M. Gamble: J'ai mentionné, monsieur le président, les dissidents incarcérés parce qu'ils s'opposent à la politique russe officielle. Ma question est légitime.

Mais nous sommes fiers de la possibilité dans les pays démocratiques d'intervenir, de faire pression, d'exprimer une réaction publique à ce que fait le gouvernement; mais ceux qui ont comparu ici nous ont dit qu'il y a des groupes insaisissables que l'on ne parvient pas à identifier mais qui existent. J'aimerais savoir si vous connaissez l'existence de certains de ces groupes?

Un témoin nous a dit aujourd'hui que des conférences ont été organisées auxquelles participaient des scientifiques russes et, dans certains cas, des médecins russes. S'ils étaient présents, c'est bien sûr parce que le gouvernement soviétique leur a permis de quitter le pays et, s'il leur a permis, c'est parce qu'ils partagent les vues officielles du gouvernement et ce n'est pas leur participation à un mouvement pacifiste légitime en URSS qui leur assure l'autorisation de voyager à l'étranger.

S'il n'est pas possible de prouver l'existence d'un tel mouvement, nous devons, à regret, conclure qu'il n'existe pas. Si nous faisons l'objet de pressions légitimes, si nous chérissons la paix et la liberté, il nous faudra tenir compte de ces facteurs dans notre délibération.

J'aimerais demander ceci à M. Bell. Il a mentionné les dangers de la réduction des armements nucléaires et a mentionné spécifiquement la limitation des systèmes et certaines autres considérations dont il faut tenir compte, et j'ai bien suivi son raisonnement. Nous avons entendu d'autres points de vue, aujourd'hui encore, disant que la menace d'une guerre nucléaire ne dissuade pas de faire la guerre. Qu'en pensez-vous?

M. Bell: Nous avons accumulé une expérience de 35 années qui indique que la dissuasion, même si elle n'est pas parfaite, est efficace et l'Europe est toujours libre. Aucun pays n'a été envahi, et pendant bien longtemps, la capacité conventionnelle était inférieure à ce qu'elle est aujourd'hui. Le déséquilibre, aujourd'hui, est prononcé. Je considère que la dissuasion continue de jouer car, même pour l'Union soviétique, il n'y aurait guère d'avantages à se saisir d'une Grande-Bretagne ou d'une France dévastée. L'intérêt de l'Union soviétique serait d'acquérir l'infrastructure et la puissance économique de ces pays, à condition qu'elles soient à peu près intactes.

[Text]

So I think the deterrent has indeed worked. The question whether you need all what is there or whether you effectively reduce it without increasing the risks is what I was talking about.

We, for example, in Canada in fact could be said to have increased the risk when we halved our forces. Our allies have increased the risk when they reduced their national service periods and reduced the state of readiness of the reserves. We had a considerable maturation across the alliance in the late sixties and through the seventies. Now we are seeing what we talk about as a massive build-up in the U.S. position is, in many cases, just a recouping of where they were. I can remember, from the Joint Board of Defence eleven years ago, my admiral colleague there from the U.S. Navy telling me they were going down from 900 ships to 800, to 700, to 600. If you read the *Wall Street Journal* on the budget just put, the ships are going to go back up from 549 to 600 and something in the next few years and perhaps a little higher. However, 150 of those are going to be ships being brought out of mothballs and upgraded as opposed to new ships. So, in fact, you are merely rebuilding part of the capability you have lost.

• 2130

In our own case, despite the efforts that our two governments have made, we have in fact less than half the aircraft we had. So, actually we have not been racing upwards, we have been racing backwards in many cases, partly because of cost, partly because of changes in policy.

Mr. Gamble: There is a danger, Dr. Bell, which we cannot avoid recognizing and the danger, it strikes me, lies in two areas. One is accidental discharge—and we have been reminded of circumstances where this almost happened—and intentional discharge by lunatics, which might have resulted from the accidental delivery to those lunatics of the weapons that they then could unleash on a part of the world.

I wonder if you would like to comment on the first issue and, with respect to the second, direct your comments to the possibility that as a result of the mutual benefit to both East and West in keeping atomic weapons out of the hands of Third World powers who might conveniently or by accident in most cases discharge them, whether that kind of co-operation for the mutual benefit might not lead to a general understanding on both parts as to why they should then look realistically at arms reductions within their own nations.

Professor Bell: On the first area of the aspect of accidental release. First of all, within certainly the NATO alliance and the western system, there are political and military efforts, in fact, to provide cross-checking, double-banking, reconfirmation, special coding—everything to prevent unauthorized release and accidental release. I believe everything is being done and is being effectively improved upon. We find, as we found in NORAD, things from time to time. There have been accidental problems in computers, that type of thing. That, I think, has worked on both sides because, I believe, both sides really recognize that this is in fact a condition of having under your control such power.

[Translation]

La dissuasion a donc joué. La question qui se pose est celle du niveau de dissuasion, si on peut la réduire vraiment sans accroître les risques.

Au Canada, par exemple, on peut dire que nous avons accru le risque en diminuant nos forces de moitié. Nos alliés ont accru le risque lorsqu'ils ont réduit la durée de leur service militaire et l'état de préparation de leur réserve. Une maturation considérable s'est déroulée au sein de l'Alliance à la fin des années 60 et durant les années 70. Le réarmement massif des États-Unis qui se déroule en ce moment ne vise, dans bien des cas, qu'à regagner le terrain perdu. Je revois très bien mon collègue américain annonçant à l'état-major mixte de la défense, il y a 11 ans, que les effectifs de la marine américaine allaient passer de 900 à 800 navires, à 700, à 600. Si vous lisez l'article du *Wall Street Journal* sur le dernier budget, le nombre de navires va remonter de 549 à 600 et quelques, dans les prochaines années, et peut-être un peu plus. Cependant, 150 de ces navires en seront d'anciens remis à neuf, et non pas des nouveaux. Il s'agit donc simplement de regagner une partie du terrain perdu.

Dans notre cas, en dépit des efforts de nos deux gouvernements, nous n'avons plus que moins de la moitié du nombre d'appareils antérieur. Si course aux armements il y a, nous avons couru à reculons plutôt qu'en avant, en partie à cause des coûts, en partie à cause de changements de politique.

M. Gamble: Il y a un danger, monsieur Bell, que nous ne pouvons ignorer, et qui est de deux sortes. Le premier est celui d'un déclenchement accidentel—et on nous a rappelé les circonstances où cela a failli se produire—et l'autre est un déclenchement intentionnel par un chef d'État dément, peut-être à la suite de la livraison accidentelle à ce dément d'armes qu'il peut ensuite déchaîner sur le monde.

J'aimerais entendre votre avis sur le premier point tout d'abord et, en ce qui concerne le deuxième, nous dire ce que vous pensez de la possibilité que, du fait de l'avantage mutuel qu'il y a pour l'Est et l'Ouest d'éviter la dissémination vers des pays du tiers monde, qui pourraient, intentionnellement ou accidentellement, déclencher une guerre nucléaire, ce genre de coopération n'encourage pas les deux grandes puissances à réduire leurs armements propres.

M. Bell: Parlons d'abord du déclenchement accidentel. Au sein de l'OTAN et des forces occidentales, des efforts politiques et militaires sont faits pour assurer une double vérification, une double information, une reconfirmation, des codes spéciaux, c'est-à-dire tous les éléments nécessaires pour éviter un déclenchement accidentel ou non autorisé. Je crois que toutes les précautions possibles sont prises et améliorées sans cesse. Des incidents se produisent de temps à autre qui sont dus au mauvais fonctionnement d'ordinateurs ou ce genre de chose. C'est un danger qui existe dans les deux camps, et qui est inhérent à l'existence d'une telle puissance.

[Texte]

In terms of the aspect of non-proliferation. I think from the beginning, of course, the proposals of the West and then those who had nuclear weapons have been, in fact, to limit nuclear weapons to those that have them, to try effectively through the non-proliferation treaty to prevent further development of weapons, and—through the types of things which we are doing—to provide safeguards on peaceful uses of nuclear weapon systems so they cannot make weapon-grade materials. I think that is an objective we should maintain.

However, I would say that we cannot expect all other nations will be happy with the position the have are holding. I do believe there are nations in the world that see themselves having a destiny in the future, who will perhaps aspire to acquiring such devices if they feel it in their interests—much as the Soviets have done—and conduct the espionage to get them. Yet I do believe the policy of non-proliferation should, in fact, be maintained.

I do not think the non-proliferation exercise will work as a means of bringing the Soviets and the West closer together to any greater degree than the negotiations that are going on in all the various arms control regimes that we have had and all of the bodies we have had in the UN. Even on such objective things, in our view, as peacekeeping, we have had periods when the Soviets have been opposed to it and would have vetoed it had they been present. The difficulty is that negotiation, even in areas of great interest to both, does not necessarily bring you together in a common position.

• 2135

A lot of this is related to the political objectives and motives of the Soviet Union. Even within our own lands, in order to get our security and arms control issues in balance, we have to get the political objectives of our policy in greater harmony so that the long-term security benefit of our arms control is realized. We could be in an exercise where the arms control exercise is designed to control protests as opposed to improving the overall security. In fact, it could result in less security on both sides.

Mr. Gamble: Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Gamble. The hon. Member from Parkdale—High Park, Mr. Flis. Yes, a supplementary?

Mr. Sargeant: May I have a supplementary on that last question?

The Chairman: A short one.

Mr. Sargeant: A short one, I hope. General Bell, you spoke about the checks and balances within NATO and NORAD so a lunatic could not accidentally shoot off a nuclear weapon, as Mr. Gamble suggested.

Do you foresee any problems in this area when we get more battlefield weapons, such as Cruise missiles hidden in little buildings or little vans all over Europe, or smaller things like

[Traduction]

Pour ce qui est de la non-prolifération, depuis le début, les propositions du camp occidental et des détenteurs d'armes atomiques visent à limiter la possession de ces armements à ceux qui les ont déjà, et ce par le biais du traité de non-prolifération et aussi des garanties—du genre de celles que nous imposons—afin que les installations nucléaires à usage pacifique ne puissent servir à la fabrication d'armement. C'est un objectif qu'il nous faut conserver.

Cependant, on ne peut s'attendre à ce que tous les autres pays acceptent cette position. Il existe des pays qui aspirent à une grande destinée et qui vont essayer d'acquérir ces armes s'ils considèrent que c'est dans leur intérêt—comme l'a fait l'Union soviétique—par espionnage si nécessaire. Je crois, néanmoins, que la politique de non-prolifération doit être maintenue.

Je ne pense pas que cet effort de non-prolifération rapprochera davantage l'Est et l'Ouest que ne le font toutes les négociations sur le contrôle des armements qui se déroulent, en dehors ou au sein de l'ONU. Même sur des problèmes qui se posent en termes aussi objectifs que le maintien de la paix, les Soviétiques se sont opposés à nous à un certain moment ou auraient exercé leur droit de veto s'ils l'avaient pu. La difficulté est que les négociations, même dans les domaines d'intérêt commun, ne vous réunissent pas nécessairement sur une position commune.

Tout ceci est lié aux objectifs politiques et aux motifs de l'Union soviétique. Même dans notre camp, si nous voulons que nos objectifs de sécurité et de contrôle des armements s'équilibrent, nous devons mieux harmoniser nos objectifs politiques si nous voulons récolter les avantages à long terme pour la sécurité du contrôle des armements. Nous pourrions nous trouver dans une situation où le contrôle des armements viserait à calmer les protestations chez nous, au lieu d'améliorer la sécurité générale. Cela pourrait entraîner une plus grande insécurité des deux côtés.

Mr. Gamble: Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie, monsieur Gamble. La parole est au député de Parkdale—High Park, M. Flis. Oui, une question supplémentaire?

M. Sargeant: J'aimerais poser une question supplémentaire sur ce qui vient d'être dit.

Le président: Soyez bref.

M. Sargeant: Je vais essayer. Général Bell, vous avez parlé des vérifications et des mesures de sécurité à l'intérieur de l'OTAN et du commandement de défense nord-américain pour éviter qu'un fou ne lance accidentellement une arme nucléaire, comme M. Gamble l'a dit.

Pensez-vous que le risque dans ce domaine augmentera, lorsque nous aurons davantage d'armes de théâtre, tels que les missiles de croisière cachés dans des petits bâtiments ou des

[Text]

neutron bombs which are in only 105 mm or 155 mm Howitzer shells? A battlefield commander might have control over these weapons. Do you think the same checks and balances will still be in place? Perhaps they will be in place, but might it not be easier to have an accident or for a lunatic to use—?

Professor Bell: From the beginning of the deployment of the low-yield weapons—and remember, we have had a considerable number of tactical weapons in position for a number of years and ourselves used to have Honest John in position on the ground—we have had a very complex control system on the release of the weapon and double-key systems even for getting the warhead to the weapon. In other words, even to have an accident is a very complex process. The processes that exist in SHAPE and within the naval forces and so on are just as elaborate as in the strategic forces and up through government. In fact, in NATO, the question of use would have to go all the way up. The problem for the military person would be if whether, if they were necessary, governments would find it possible to come together and give the decision in effective time.

Ultimately—beyond the question of when they are first used—to get down to fighting a battle, if you had the enhanced radiation weapon down at the tactical level, decisions would have to be made as to when it would be committed in battle. That would be part of your decision making, relative to its first use or second use.

This is very elaborate. In fact, the concerns operationally have always been whether you would be able to get them into operation in time with the complexity of a 14 or 15-nation grouping.

Mr. Sargeant: Thank you.

The Chairman: Thank you. Mr. Flis, please.

Mr. Flis: Thank you. Mr. Chairman, we have heard from many witnesses that for our own security we must have a balance of conventional arms, nuclear arms, and now we are battling in space. Even though we are not shooting each other, there is a war going on. What are we fighting over? Territory? Ideology?

Professor Bell: I do not know who you want to take that.

Mr. Flis: Both.

Professor Bell: Clearly, you are dealing with a number of things. You are dealing with the economic well-being of the West, or of the East if it is the opposition. You are dealing with the question of political liberty in a democratic government, with freedom of choice. You are dealing with the maintenance of the standard of living, of the society we are in, the culture we are in. These are the things which in two wars and a half I believe we appeared to consider quite essential to us. I think that is what you are dealing with.

[Translation]

petits camions dans toute l'Europe, ou des armes plus petites comme les bombes à neutrons qui tiennent dans des obus de 105 ou 155 millimètres? Ces armes seraient sous le contrôle d'un commandement de champ de bataille. Pensez-vous que les mêmes garanties subsisteraient? Le risque d'accidents ne serait-il pas plus grand ou celui de voir un fou appuyer sur le bouton?

M. Bell: Depuis le début du déploiement des armes de faible puissance—et n'oubliez pas que cela fait plusieurs années que nous possédons un nombre considérable d'armes tactiques—un système très complexe contrôle le tir des fusées avec des systèmes à double commande même pour le chargement de la tête. Autrement dit, même un accident nécessite un processus très complexe. Les mécanismes mis en place au SHAPE et dans les forces navales sont tout aussi élaborés que ceux qui existent dans les forces stratégiques et même au sein des gouvernements. En fait, à l'OTAN, la décision de tir est prise tout au sommet. Les militaires s'inquiètent plutôt de savoir si, le moment venu, il serait possible aux gouvernements de se réunir et de prendre une décision assez rapidement.

Au bout du compte—au-delà de la question de la première utilisation—lorsqu'il s'agit de livrer bataille, si l'on disposait de la bombe à neutrons au niveau tactique, il faudrait décider du moment où l'employer. Cela fait partie du processus de prise de décisions politiques.

Le mécanisme est très complexe. En fait, la crainte sur le plan opérationnel a toujours été de ne pas réussir à les lancer à temps, étant donné la complexité qu'entraîne l'Alliance de 14 ou 15 pays.

M. Sargeant: Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie. La parole est à M. Flis.

M. Flis: Je vous remercie. Monsieur le président, de nombreux témoins nous ont dit que notre sécurité exige un équilibre des forces conventionnelles ainsi que des armes nucléaires, et maintenant on s'affronte dans l'espace. Même si on ne se tire pas dessus, une guerre est en cours. Pourquoi nous battons-nous? Pour un territoire? Pour l'idéologie?

M. Bell: A qui posez-vous la question?

M. Flis: Aux deux.

• 2140

Professeur Bell: En fait, il y a beaucoup de facteurs en jeu. Il y a la santé économique de l'Occident, ou de l'Est si vous parlez de l'ennemi. Il y a la question de la liberté politique dans une société démocratique, la liberté de choix. Il y a le maintien du niveau de vie, la préservation de la société telle que nous la connaissons, de notre culture. Il y a toutes ces choses que nous avons définies comme essentielles par le biais de deux guerres et demie. C'est tout cela qui est en jeu.

[Texte]

Actually, you are probably dealing more with the effort to prevent such occurrences, but if it does occur, that you are capable of sustaining your way of life and your position to the greatest possible degree. I think our greatest risk is that we often have a problem of self-deception as to what we really need to put out to preserve our concepts of liberty and democracy.

In fact, I would suggest that part of the problem in Europe is concern over the question of Europe's being a nuclear zone. It is genuine, human and right for people to be concerned, but if we turned around tomorrow and said to the same people that the nuclear weapons are removed but it does mean that another 250,000 or half million of you will have to serve continually in terms of conventional force against the other threat until that is removed, you might find a different attitudinal position. It really is a question of values, our view of our society, our way of life that we actually are trying to defend.

Professor Ranger: I do not have very much more to add to what General Bell has said because I agree with all of it, but I think it is worth observing that historically the concern at the moment and for the next few years, vis-à-vis the Soviet Union particularly, is that the Soviets appear to be engaged in a particular mind-set that is characteristic of empires at a certain point. One thinks, for example, of pre-World War I Germany. Having created encirclement by instilling a considerable degree of fear in most of their neighbours, these powers then develop the view that unless they control, at least in the ultimate, apparently almost all of the world, they will feel insecure.

I think at the moment it is not really so much a matter of communist ideology; at the moment the Soviet approach to what they need to make themselves feel secure appears to be the control of, at least, considerable areas of real necessity to western Europe, such as the Gulf, and also, in an important sense, control of western Europe. It has become fashionable in recent years to say the Soviets could not gain anything that would conceivably be worth the price of occupying western Europe. However, I think Poland has reminded us very clearly that as long as the Soviets insist on maintaining the particular form of communist party rule that they have at the moment, western Europe will continue to provide to eastern Europe a very attractive, alternate way of evolving economically, socially, and politically and, in a sense, will guarantee both that the Polish problem will be with us in the next decade and that there will be other Polands.

When one asks what are we defending against, it is rather difficult to explain carefully and concretely, without perhaps sounding like a Cold War ideologue, that I think there is a kind of fairly real, carefully bounded problem there which can be dealt with by means of really quite modest and sensible sorts of steps.

Mr. Flis: Let us assume that you are correct and that the communist system as it is practised, and as it has been practised since World War II, will die a slow death because it has failed agriculturally, it has failed in its economic policies.

[Traduction]

En fait, on essaie d'éviter la guerre mais on veut aussi, si elle se produit, préserver le plus possible notre position et notre mode de vie. Le plus grand risque est que nous nous aveuglons nous-mêmes souvent sur ce qui est vraiment indispensable pour préserver notre concept de la liberté et de la démocratie.

En fait, le problème en Europe est la peur qui vient de ce que l'Europe soit une zone nucléaire. C'est une peur sincère et compréhensible mais si l'on disait demain aux Européens que l'on va enlever les armes nucléaires et que cela signifie que 250 ou 500 mille militaires de plus seront requis en permanence sous les drapeaux dans une armée conventionnelle, on verrait peut-être un revirement d'opinions. Ce qui est en jeu ce sont les valeurs, notre conception de la société, notre mode de vie que nous essayons de défendre.

Professeur Ranger: Je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce que vient de dire le général Bell car je partage tout à fait son avis mais il vaut la peine de noter qu'à l'heure actuelle, et peut-être encore pour quelques années la tournure d'esprit qui prévaut en Union Soviétique est caractéristique d'une attitude impérialiste. On songe, par exemple, à l'Allemagne d'avant la Première guerre mondiale. Ayant créé leur propre encerclement pour avoir inspiré la crainte à tous leurs voisins, ces puissances en viennent à considérer que leur sûreté ne sera pas assurée à moins de contrôler la presque totalité du globe.

Cette attitude n'est pas vraiment conditionnée, pour l'instant, par l'idéologie communiste. L'Union Soviétique semble considérer que sa sécurité exige le contrôle de régions qui sont également indispensables à l'Europe occidentale, tel que le Golfe Persique et même l'Europe occidentale elle-même. Il est devenu de mode ces dernières années de dire que les Soviétiques ne pourraient rien gagner en occupant l'Europe occidentale qui vaille le prix qu'il leur faudrait payer. Cependant, je crois que la Pologne nous a rappelé très clairement qu'aussi longtemps que les Soviétiques insisteront pour préserver la forme particulière du communisme qu'ils pratiquent en ce moment, l'Europe occidentale représente pour les pays de l'Est une solution de rechange très attrayante sur le plan aussi bien économique que social et politique et que le problème polonais continuera à se poser durant les dix années à venir et qu'il y aura d'autres Polones.

Lorsqu'on nous demande contre quoi nous luttons, il est difficile de l'expliquer en termes concrets sans tomber dans la caricature d'un chantre de la guerre froide, de montrer qu'il s'agit d'un problème concret et bien délimité que l'on peut résoudre au moyen de mesures en fait très modestes et très raisonnables.

M. Flis: Supposons un instant que vous ayez raison et que le système communiste, tel qu'il est pratiqué, tel qu'il a été pratiqué depuis la Deuxième guerre mondiale, va disparaître de mort lente en raison de son échec sur le plan agricole et

[Text]

The only thing it has been successful in is the arms buildup. Surely the Baltic people living in the Soviet Union, the Ukrainians, the Poles, the Czechs, the Hungarians, see that this system is not going to work, and that it is just a matter of time until it will die a slow death.

Should our role be to try to speed up that process and, if so, in what way? Or, must we let nature take its course and history take its course?

• 2145

Professor Ranger: I would say historically attempts by one super power to influence the evolution of domestic policy in another have almost always been unsuccessful, and quite frequently counterproductive. I think we have to bear in mind that there is a very grave danger that as empires develop increasing internal contradictions they turn, perhaps having taken Political science 100, to that page of Machiavelli's book in which the Italian political philosopher essentially says, if things get really bad at home, maybe you had better look at a foreign adventure. One does have a question mark about Afghanistan in that respect. I am being very serious about this, although one has to have a little humour.

Mr. Flis: We have a weapon that is more powerful than the nuclear bomb and all your other arms put together, and I think that is the weapon of sanctions. I am thinking now of food sanctions. If what we hear is correct, even the people in the Soviet Union are having difficulty with food, enough food. If we use that weapon of sanctions, and really use it by all our allies around the world, would we not speed up the process of having communism wiped off the map? When the Soviet Union takes over another country, when its cancer starts growing, whether it is into the Latin American countries or into Afghanistan and into Poland, we do not counter with arms—we do in some areas—we counter with sanctions. Are we using sanctions effectively? Could we use it more effectively?

Professor Ranger: I would think in the event of a Soviet overt intervention in Poland, certainly that would justify the invocation of the food weapon. I think it has not been invoked yet because both the United States and her allies, including Canada, are still really trying to work out the full range of consequences of the apparently reversible deterioration in the processes of détente and arms control. It is recognized that for the reasons you indicate fully effective food sanctions against the Soviet Union would have major effects, and incalculable effects, and it is certainly widely hypothesized in the United States defence intellectual community that these could include a move against Iran or other Persian Gulf oilfields or both—a consequence we would want to contemplate carefully.

[Translation]

économique. Le seul domaine où il ait réussi est celui de l'accumulation d'armements. Sûrement, les Baltes qui vivent en Union Soviétique, les Ukrainiens, les Polonais, les Tchèques, les Hongrois avouaient bien que ce système ne peut pas réussir et que ce n'est qu'une question de temps avant qu'il disparaisse de mort lente.

Notre rôle devrait-il être d'accélérer le processus et, si oui, de quelle façon? Ou devons-nous laisser la nature et l'histoire suivre leur évolution normale?

Professeur Ranger: Je dirais que dans le passé les efforts d'une superpuissance en vue d'influencer l'évolution de la politique intérieure d'une autre superpuissance n'ont presque jamais réussi et très souvent ont même été contreproductifs. Je crois que nous devons nous souvenir du fait qu'il existe un danger très sérieux au fur et à mesure que les empires développent des contradictions internes croissantes, et peut-être ayant suivi le cours d'introduction à la science politique, ils ouvriront le livre de Machiavelli à la page où ce philosophe politique italien dit plus ou moins: «Si les choses vont très mal chez vous, vous devriez peut-être penser à une aventure à l'étranger.» On peut justement se poser cette question au sujet de l'Afghanistan. J'essaie de faire un peu d'humour, mais je prends tout ceci très au sérieux.

M. Flis: Nous possédons une arme plus puissante que la bombe nucléaire et toutes vos autres armes mises ensemble; je crois qu'il s'agit de l'arme des sanctions. Je parle de sanctions élémentaires. Si nos renseignements sont justes, même la population de l'Union Soviétique a de la difficulté à obtenir suffisamment de nourriture. Si nous utilisons cette arme de sanction, et si tous nos alliés à travers le monde l'utilisent réellement, ne pourrions-nous pas accélérer le processus d'éliminer le communisme du monde? Lorsque l'Union Soviétique envahit notre pays, lorsque son cancer commence à s'étendre, qu'il s'agisse de pays de l'Amérique Latine, de l'Afghanistan, ou de la Pologne, nous ne réagissons pas avec des armes—bien que nous le fassions à certains endroits—nous réagissons avec des sanctions. Utilisons-nous les sanctions de façon efficace? Pourrions-nous les utiliser avec plus d'efficacité?

Professeur Ranger: Je crois que si les Soviétiques entreprennent une intervention ouverte en Pologne, l'utilisation de l'arme alimentaire serait certainement justifiée. Je crois que cette arme n'a pas encore été utilisée parce que les États-Unis et ses alliés, y compris le Canada, essaient encore de déterminer quelles seraient toutes les conséquences d'une détérioration apparemment réversible du processus de détente et de contrôle d'armes. Pour les raisons que vous avez données, on reconnaît le fait que des sanctions alimentaires efficaces contre l'Union Soviétique auraient des répercussions importantes et incalculables; une hypothèse ayant beaucoup d'adhérents au sein de la communauté académique pour la défense américaine veut que ces répercussions comprennent une intervention contre l'Iran ou d'autres gisements de pétrole du Golfe Persique ou les deux, une conséquence que nous devrions étudier avec beaucoup de soin.

[Texte]

Professor Bell: I think the balance of issues in the nature of those sanctions you apply and the level of instability you want to create is a very, very delicate thing. Do you, in fact, bring about the conflict you are trying to avoid by the application of your various tools?

I do believe we do have to become far more sophisticated in the use of sanctions and nonmilitary means and economic capabilities because, for example, if you will reflect back, in the early sixties no Soviet navy used to be in the Black Sea, and not in the Mediterranean. However, with long-term loans of low interest they managed to grant considerations to many of the countries on the North Africa littoral and very quickly had a whole series of ports in the Mediterranean. They have never been out of the Mediterranean since. Economic capabilities were used there.

The other aspect we have to look at, again a part of the current warfare, is the whole question of strategic metals and energy. In fact, can we be put in a difficult position if they should gain control of chrome in Rhodesia, copper in Zambia, other alternate sources, this type of thing? And, there is the reverse of this. You can determine what are the things which would be critically of concern to them so you could get the maximum political value or sanction, causing them to take the kind of political actions you would want. But that is something we have to become far more sophisticated at. Of course, in dealing with a group of nations, who each have varying interests bringing them together, our central security problem is in fact to get a common set of political objectives and a series of strategies that will work.

• 2150

Another point I was reading recently, which is one I suggest is of interest, is some writers are suggesting that, in fact, in the Soviet effort to gain a Marxist or Marxist-Leninist science of war, they perhaps have turned from what Marx said about Clausewitz's idea about war being the continuation of politics and turned it to the point of politics as a continuation of war by other means, now that the Marxist state comes into being by terrorism or by a coup and not by the social revolution. So, the effective use of military force has become a central political tool. In the areas of de-stabilization, such as the application of military power in Poland, you, in fact, have a demonstration of the use of that tool by the party.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Flis. Mr. Munro, please.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): First of all, I must explain that outburst at the mention of Machiavelli. I was thinking of it in domestic terms, in Cancun, that is all.

We have heard a lot from General Bell about the acknowledged massive imbalance and we have also been hearing about

[Traduction]

M. Bell: Je crois qu'il est très difficile de trouver l'équilibre dans l'application de ces sanctions et le niveau d'instabilité que l'on veut créer. En fait, est-ce que l'on crée le conflit que l'on veut éviter en utilisant ces différents outils?

Je crois que nous devons faire preuve de beaucoup plus de discernement dans l'utilisation de sanctions, d'armes non militaires et de mesures économiques; si on pense au passé, par exemple, on se souvient qu'au début des années 60 la marine soviétique n'était pas présente dans la mer Noire ni dans la Méditerranée. Avec des prêts à long terme à faibles taux d'intérêt, les Soviétiques ont pu offrir des avantages à beaucoup des pays du littoral de l'Afrique du Nord; très rapidement, ils obtinrent toute une série de ports dans la Méditerranée. Depuis, ils n'ont jamais quitté la Méditerranée. Là, des mesures économiques ont été appliquées.

L'autre aspect de la guerre moderne dont nous devons tenir compte est toute cette question de métaux stratégiques et de l'énergie. Autrement dit, serions-nous mal placés s'ils arrivaient à contrôler le chrome en Rhodesie, le cuivre en Zambie, les autres sources d'approvisionnement, ce genre de chose? Il y a aussi le contraire de ce phénomène. On peut déterminer quelle chose leur serait d'importance critique afin de tirer la valeur politique maximum de la sanction, afin de leur faire poser le genre de geste politique voulu. Mais il nous faut raffiner beaucoup nos capacités dans ce domaine. Evidemment, lorsqu'on a affaire avec un groupe de notions relié par différents intérêts, le grand problème de la sécurité est de trouver un ensemble d'objectifs politiques communs et une série de stratégies efficaces.

D'autre part, il y a quelque chose qui me semble intéressant dans le fait que certains auteurs prétendent que les Soviétiques, s'efforçant de parvenir à une science de la guerre marxiste ou marxiste-leniniste, ont peut-être oublié ce que Marx disait de cette idée de Clausewitz selon laquelle la guerre serait le prolongement de la politique. Autrement dit, ils auraient inversé cette idée et auraient fait de la politique le prolongement de la guerre par d'autres moyens puisqu'aujourd'hui les états marxistes prennent naissance dans le terrorisme et les coups d'États et non plus dans une révolution sociale. Par conséquent, l'action militaire serait devenue un outil politique important. Dans les sphères de la déstabilisation, comme l'exercice de force en Pologne, on voit une démonstration de la façon dont le parti utilise cet outil.

M. Flis: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Flis. Monsieur Munro, je vous en prie.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Pour commencer, je dois vous expliquer cette réaction quand on a mentionné Machiavelli. Je pensais simplement à une application domestique, à Cancun, plus précisément.

Le général Bell nous a longuement parlé de ce déséquilibre considérable et généralement reconnu; d'autres témoins, par

[Text]

equilibrium from other speakers. I was wondering whether the imbalance that General Bell was speaking of was the ground imbalance, or whether it is the overall global imbalance that he was speaking off. We got into a third dimension, of course, in other discussions, of a spatial imbalance, possibly. I would be glad if either of you would care to comment on this imbalance because it worries me a little, having more or less reached the conclusion that deterrence rested on a certain type of balance and that there was a danger of upsetting that balance and leading to the holocaust which we are all trying to avoid. I was thinking in these terms because you had mentioned the possible extension of NATO's sphere of interest in areas beyond its current ones. Would that have a de-stabilizing effect?

Professor Bell: Well, Mr. Chairman, I think in your annual issue—I do not know whether we have *Defence 1981* out yet but in *Defence 1979* and various publications—you have a table that is produced which shows you by weapons systems, warheads, by ships, by aiplanes, the relative balance between the forces. In general, if you are looking at the nuclear situation, you will find there is relative parity, but there is a superiority in the Soviet capability in terms of accurate inter-continental ballistic missiles, which is perceived to be a threat to the Minuteman systems in the United States. You have an imbalance in terms of theatre nuclear weapons in that you have the SS-20-280s with three warheads apiece being deployed regularly and we have obsolescent weapons without the range that do not match those. As you go through the systems you will find that in a nuclear area, because of submarines and other things, there is at the moment relative parity, but there are imbalances amongst systems.

In the land and tactical air elements, you will find that you have considerable imbalances. You have three to one in tanks, two or three to one in artillery. You have an imbalance of more than one million men in terms of forces. You have the difficulties of the Soviet being on interior lines and deployable within Europe and our reinforcements from North America, including our little contribution, being on exterior lines and delivered there with great difficulty. You have the naval area, still a potential allied superiority in numbers, but the Soviet navy and more modern ships and things increasingly becoming competent and having moved from a coastal navy and a locked navy to one which now has a very wide capability, capable of challenging us in the Indian Ocean, challenging us in the Atlantic.

In fact, you have an imbalance in conventional forces. You also have some interior imbalances within the nuclear system even though you have overall nuclear parity. What is of concern is that the technological development that has been going on in the Soviet system, the systems being developed in the modernization thing, may in fact give them superiority in the nuclear field as well.

[Translation]

contre, nous ont parlé d'équilibre. Quand il parle de déséquilibre, le général Bell pense-t-il surtout au déséquilibre au sol ou bien encore au déséquilibre global, général. Evidemment, il y a une troisième dimension qui intervient ici et qui a été mentionnée à d'autres occasions, celle du déséquilibre spatial. J'aimerais bien que vous nous parliez de ce déséquilibre car cela m'intéresse particulièrement; en effet, je suis plus ou moins parvenu à la conclusion que la dissuasion devait se fonder sur certains types d'équilibres et qu'en portant atteinte à cet équilibre on s'engageait dans la voie d'un holocauste que nous redoutons tous. Ce qui m'a fait penser à cela, c'est que vous avez parlé de la possibilité pour l'OTAN d'étendre ses intérêts au-delà de leur limite actuelle. Pensez-vous que cela risque de constituer un facteur de déstabilisation?

M. Bell: Monsieur le président, dans votre numéro annuel de *Défense 1981*, je ne sais pas s'il est paru, mais en tous cas dans *Défense 1979* il y a un tableau, qui apparaît d'ailleurs dans d'autres publications, et qui contient la liste des différents systèmes d'armements, ogives, navires, avions, ce qui permet de voir l'équilibre relatif qui existe entre les différentes forces. Du côté nucléaire, en général il y a une relative parité, mais pour ce qui est des missiles balistiques intercontinentaux, on constate que les Soviétiques ont l'avantage; cela est considéré comme une menace aux systèmes «Minuteman» américains. Le déséquilibre des armes nucléaires de théâtre vient de ce que les S-20-280 qui ont trois ogives chacun sont déployés régulièrement pendant que nos armes sont de vieux modèles qui n'ont pas la même portée. Dans tous les systèmes, vous constaterez que dans le domaine nucléaire, à cause des sous-marins, entre autre chose, à l'heure actuelle il existe une parité relative; mais pour ce qui est des systèmes, le déséquilibre est certain.

Pour ce qui est des éléments au sol et tactiques en vol, le déséquilibre ne fait pas de doute non plus. Dans les tanks, on voit un facteur de trois à un, dans l'artillerie, de deux ou trois à un. Quant aux effectifs, le déséquilibre dépasse un million d'hommes. Ajoutez à cela cette difficulté que les Soviétiques se trouvent sur des lignes intérieures et sont déployables à l'intérieur de l'Europe alors que nos renforcements d'Amérique du Nord, y compris notre petite contribution, se trouvent sur des lignes extérieures et posent un énorme problème de déplacement. Sur mer, les alliés ont encore en principe la supériorité numérique, mais la marine soviétique est plus moderne, et son évolution a été très rapide; d'une marine purement côtière elle est devenue une marine de mer intérieure et aujourd'hui, elle peut nous affronter dans l'océan Indien et dans l'Atlantique.

Tout cela revient à dire que dans le secteur des forces conventionnelles il y a déséquilibre. Il y a également certains déséquilibres intérieurs au sein du système nucléaire même si en général il y a parité nucléaire. Les progrès technologiques des systèmes soviétiques ont tout lieu de nous inquiéter et la modernisation qui est en cours actuellement risque fort de leur donner la supériorité dans le domaine nucléaire également.

• 2155

Professor Ranger: Could I supplement that?

Professeur Ranger: Puis-je ajouter des renseignements supplémentaires?

[Texte]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Yes, I would be happy if you would.

Professor Ranger: I think the question really is the one that Dr. Lindsey addressed earlier this week. Beyond a certain point in the ways in which you discussed it, imbalances do matter. I suppose a bottom line after all in the NATO context is that the general assumption in the defence community—again more in the U.S.—seems to be that NATO would be incapable of defending on the central front for more than 10 days before initiating the use of nuclear weapons as an alternative to conventional defeat, or perhaps only being able to fight for 4 days.

I think this is particularly relevant to arms control and, especially, to the Reagan administration's attitude. The phrase was widely used that there is a "window of vulnerability" for the U.S. strategic forces, just to say that, as of today and certainly through to about 1986 or 1987, the United States strategic nuclear forces are inadequate by the established criteria; that they be sufficient to ride out a well-executed Soviet attack and then retaliate. As of today it appears unlikely that the United States forces surviving after an appropriately planned and executed Soviet attack, would be adequate even to execute the mission of mutual and sure destruction and, certainly, grossly inadequate to execute any of the more esoteric doctrines which have been developed. I think elsewhere one sees that the Soviets have the kind of military advantages which historically have tended to prove useful for political objectives as, perhaps most brutally, in Afghanistan.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Would either of the witnesses care to comment on the new national satellite monitoring agency which has been proposed by France and which could very well come forward. And also, of the value of civil defence and fallout shelters. We have had two sides on this matter.

Professor Bell: In terms of the international monitoring agency, what is being suggested, of course, is that you create an international agency with the same type of technical means as is referred to as national tactical means which, of course, are the intelligence capabilities to monitor what the other fellow is doing. The one experience that we have in the west in using it effectively, of course, is using the Sinai field mission in the issue between Israel and Egypt. The French proposal has the merit in the sense that you are envisioning an international monitoring system being created; however, you still have to ask who is going to create it and with what resources. After you have the intelligence, who is going to use it? What are they going to do with it? In other words, how would the international community use it.

I think this is the part which has not been worked out. We have not found the UN capable of using intelligence and applying action against a member state. We have even found it difficult to use surveillance in our peacekeeping missions. I think the difficulty is not with the idea, a sharing of information. However, once you have the information, the question

[Traduction]

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Oui, j'en serais reconnaissant.

Professeur Ranger: Je pense que c'est la même question dont M. Lindsey a parlé plus tôt cette semaine. A un moment donné, d'après ce que vous avez dit les déséquilibres sont importants. Dans le cadre de l'OTAN, c'est une supposition générale, particulièrement aux États-Unis, que l'OTAN ne sera pas capable de défendre le front central pour une période qui dépasse 10 jours avant d'employer les armes nucléaires comme seule méthode de prévenir un échec conventionnel et cette période ne sera peut-être que 4 jours.

Je pense que ce fait est très pertinent au contrôle des armes, surtout quand on tient compte de l'attitude de l'administration Reagan. On a employé souvent la phrase *window of vulnerability* pour les forces stratégiques américaines, nous voulons dire qu'aujourd'hui et jusqu'à 1986 ou 1987, les forces stratégiques nucléaires aux États-Unis ne rencontreront pas les critères établis; elles ne seront pas adéquates contre une attaque soviétique bien planifiée et elles ne pourront pas répliquer. Il semble peu probable aujourd'hui que les forces américaines qui survivraient une attaque soviétique bien planifiée puissent même accomplir la mission de destruction mutuelle et certaine et, qu'elles puissent, à plus forte raison, accomplir d'autres missions plus ésotériques qui ont été élaborées. D'autre part, à mon avis c'est évident que les Soviétiques ont les avantages militaires qui sont historiquement les plus utiles pour atteindre des objectifs politiques comme, par exemple, le cas brutal de l'Afghanistan.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Est-ce que l'un ou l'autre témoin veut faire des commentaires au sujet de la nouvelle Agence nationale pour contrôler les satellites qui a été proposée par la France et qui pourrait très bien être créée. Aussi, sur la valeur de la défense civile et les abris. On a entendu deux points de vue.

Professeur Bell: Quant à l'Agence internationale de contrôle, ce qu'on suggère, évidemment, c'est la création d'une agence internationale possédant le même genre de moyens tactiques que les moyens tactiques nationaux, ce qui veut dire la capacité de savoir ce que fait l'autre. La seule expérience efficace ici à l'Ouest a été, bien sûr, la mission Sinaï dans la dispute entre Israël et l'Égypte. La proposition française a de la valeur quant à la création d'un système de contrôle international; cependant, l'on doit se demander qui va le créer et avec quelles ressources. Une fois qu'on a les renseignements, qui va les utiliser? Que va-t-on faire avec ces renseignements? En d'autres termes, comment est-ce que la communauté internationale va les utiliser?

C'est là à mon avis la partie de la question qui n'a pas été résolue. Selon notre expérience, les Nations Unies n'ont jamais réussi à utiliser ce genre de renseignements contre un État membre. On a même trouvé difficile d'employer les méthodes de surveillance dans nos missions de paix. Le problème ne réside pas dans l'idée, un partage de renseignements, mais, une

[Text]

becomes what effectively do you do with it with our current international political system.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Media pressure is about the only thing one can think of at the moment.

Professor Bell: Are you talking about the power of international pressures discussed in the press?

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Yes.

Professor Bell: Are we saying today that an international body would be more objective than either of the people who are watching one another now and making issues?

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): It has not been effective in Afghanistan.

Professor Ranger: I think this is supplementary, Sir. It is important to note, too, that the United States has encountered major problems in monitoring Soviet compliance, or establishing Soviet non-compliance with the SALT agreements, even with the most sophisticated technology available to them and which is, obviously, somewhat greater than would be available to ISMA.

On civil defence, just very briefly. I think this is a case where there is concern over the nature and extent of the Soviet civil defence effort, not because it is thought that this will be as effective as perhaps the Soviets might like, but because this seems to be part of the Soviet view. There is almost a moral imperative on the Soviet leadership to do the maximum possible by way of military preparations to ensure that if war occurs—if war occurs—then damage to the Soviet homeland will be limited by all means possible, ranging from a pre-emptive strike against opposing forces to such defence measures as may be available, whether or not it is hoped they will be very effective. There may, perhaps, be much to be learned from the Soviets rather than, as the Americans often suggest, the Soviets should learn from the Americans.

• 2200

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank You.

The Chairman: Thank you very much. It has been a nice week, a productive week. I will see you all next Monday night with great pleasure.

Professor, General, thank you very much. *Merci*. The meeting is adjourned.

[Translation]

fois qu'on a les renseignements, qu'est-ce que l'on va faire avec ces renseignements dans notre système politique actuel.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): La seule chose qui vient à l'esprit pour le moment c'est de la pression de la part des média.

Professeur Bell: Faites-vous référence au pouvoir de pressions internationales exercé par la presse?

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Oui.

Professeur Bell: Est-ce à dire qu'aujourd'hui, une agence internationale serait plus objective que les gens qui se surveillent en ce moment et qui font des problèmes?

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Elle n'a pas été très efficace en Afghanistan.

Professeur Ranger: A mon avis, monsieur, c'est une question supplémentaire. Il est très important de constater, aussi, que les États-Unis ont eu beaucoup de difficulté à déterminer si les Soviétiques respectaient ou non la conformité des ententes SALT, même avec leur technologie très avancée, une technologie qui est évidemment plus avancée que celle qui sera disponible à une agence internationale.

Très brièvement, un point sur la défense civile. Il me semble qu'ici il existe une préoccupation quant à la nature et l'ampleur de l'effort soviétique sur le plan de la défense civile, et cette préoccupation n'est pas basée sur l'impression que cet effort est aussi efficace que le voudraient les Soviétiques, mais sur le fait que cela semble faire partie du point de vue soviétique. Il y a une pression presque morale sur les dirigeants soviétiques de faire le maximum possible en matière de préparatifs militaires afin d'assurer, en cas de guerre, que les dégâts à l'Union soviétique seront limités par tous les moyens possibles, et cela va d'une attaque préventive contre les forces opposées aux mesures de défense disponibles, qu'on croit ou non à leur efficacité. Il y a, peut-être, beaucoup à apprendre des Soviétiques, plutôt que, comme le suggèrent souvent les Américains, les Soviétiques peuvent apprendre des Américains.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci.

Le président: Merci beaucoup. On a eu une bonne semaine, une semaine fructueuse. Je vous reverrai tous le lundi soir avec plaisir.

Monsieur le professeur, monsieur le général, merci beaucoup. *Thank you*. La séance est levée.





If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

Dr. G. Bell, York University;

Dr. Robin Ranger, Associate Professor of Political Science, St.
Francis Xavier University.

M. G. Bell, «York University»;

M. Robin Ranger, professeur agrégé de sciences politiques,
«St. Francis Xavier University».

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 61

Monday, February 22, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 61

Le lundi 22 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on
4

External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

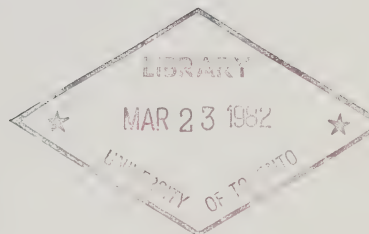
Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Flis
Bloomfield	Gamble
Collenette	Gimaiel
Crosbie (<i>St. John's West</i>)	Gourd
Crouse	Harquail
Darling	Hudecki
Dionne (<i>Chicoutimi</i>)	Jewett (Miss)
Dupras	MacDonald (Miss)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

MacLaren	Ogle
Massé	Robinson (<i>Etobicoke— Lakeshore</i>)
McLean	Roche
McKinnon	Sargeant
McRae	Stewart
Munro (<i>Esquimalt— Saanich</i>)	Wenman—(30)

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Monday, February 22, 1982:

Mr. Stewart replaced Miss Carney;
Mr. Roche replaced Mr. Gass;
Mr. McLean replaced Mr. Fretz.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le lundi 22 février 1982:

M. Stewart remplace M^{lle} Carney;
M. Roche remplace M. Gass;
M. McLean remplace M. Fretz.

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 22 FÉVRIER 1982

(82)

[Texte]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 20h 12, sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: MM. Bloomfield, Crouse, Darling, Flis, Hudecki, McLean, McKinnon, McRae, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Roche, Sargeant, Schroder et Stewart.

Également présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: MM. Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: M. William Barton, ancien ambassadeur du Canada aux Nations Unies. *De l'Association des Nations Unies au Canada:* MM. George Ignatieff, C.C., président national et Gregory Wirick, directeur exécutif.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 concernant les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir le procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

A 22h 25, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, FEBRUARY 22, 1982

(82)

[Translation]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 8:12 o'clock p.m., the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Bloomfield, Crouse, Darling, Flis, Hudecki, McLean, McKinnon, McRae, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Roche, Sargeant, Schroder and Stewart.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: Mr. William Barton, former Ambassador of Canada to the United Nations. *From the United Nations Association in Canada:* Mr. George Ignatieff, C.C., National President and Gregory Wirick, Executive Director.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference, dated Friday, December 18, 1981, relating to the security and disarmament issues. (*See Minutes of Proceedings, Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

At 10:25 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Text]

Monday, February 22, 1982

• 2010

The Chairman: *Bonsoir, mesdames et messieurs.*

Tonight our meeting will focus on the question of Canadian policies for the Second United Nations Special Session on Disarmament, UNSSOD II. We will also be reflecting on the experience of UNSSOD I, looking at its results and considering how well its final document has been implemented.

Our guests tonight all have extensive, I should say, great and unbelievable experience for Canadians in the disarmament field and in connection with the United Nations. As you all know very well, Ambassador Barton is a former Canadian ambassador to the United Nations. Probably most of you had occasion to meet him during that special program of the department where, every year, we send a series of members of Parliament to, if I may quote, "get a certain initiation of what the United Nations is all about". I think it is an excellent program for a member of Parliament and I hope that I would profit at this time from saying that this program should always exist because it is a good experience for members of Parliament to see how the United Nations really functions.

• 2015

Ambassador Barton was head of our delegation in New York at the time of UNSSOD I in 1978. I will always remember, having been there while you were there, sir. He played a key role in co-ordinating the work of the Western and similar nations at this time. In fact, their group is now known as the Barton Group, named after him. Every week he always had a special room reserved somewhere, and if you asked what this was all about this morning they would say that it was the Barton Group meeting. So that is the Barton Group we are talking about. As you know, Ambassador Barton had a long career in the Department of External Affairs. You are all aware of this career.

Ambassador Ignatieff was Canada's representative to the disarmament committee in Geneva from 1968 to 1971 at a time when it was working very actively on a variety of limited arms control agreements. He also held many other important posts such as Canada's Ambassador to NATO and alternate representative to the United Nations. He is now Chancellor of the University of Toronto and President of the United Nations Association in Canada.

Mr. Gregory Wirick is Executive Director of the United Nations Association in Canada and is playing a central role in the organization's work in preparation for UNSSOD II. I believe a vital part of our deliberations this evening should be to consider what approaches Canada should adopt for UNSSOD II and to think about the specific proposal Canada should try to promote there. I would hope also that members tonight will try to focus their attention first—and if I may

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Translation]

Le lundi 22 février 1982

Le président: *Good evening, ladies and gentlemen.*

Ce soir, nous allons plus précisément parler de la position canadienne lors de la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement, c'est-à-dire UNSSOD II. Nous reviendrons également sur les résultats de UNSSOD I et sur l'application des documents qui y ont été signés.

Nos témoins de ce soir ont tous une expérience considérable dans le domaine du désarmement et des questions touchant les Nations Unies. Comme vous le savez, Son Excellence l'ambassadeur Barton a été ambassadeur du Canada auprès des Nations Unies. La plupart d'entre vous ont certainement eu l'occasion de le rencontrer dans le cadre du programme spécial du ministère, qui permet à un groupe de députés, chaque année, de se faire une idée un peu plus précise du fonctionnement des Nations Unies. À mon avis, il s'agit là d'un programme excellent pour les députés et j'espère qu'on ne le supprimera jamais car il permet aux députés de se rendre compte comment fonctionnent les Nations Unies.

Son Excellence l'ambassadeur Barton dirigeait notre délégation à New York à l'époque de UNSSOD I, en 1978. Je m'y trouvais aussi à la même époque, et je m'en souviendrai toujours, monsieur. M. Barton s'occupait alors de coordonner les activités des nations occidentales et alliées. En fait, son groupe de travail est désormais connu sous le nom du groupe Barton. Chaque semaine, une salle lui était réservée et, lorsque vous demandiez ce qui se passait dans cette salle, on vous répondait que le groupe Barton s'y réunissait. Comme vous le savez, l'ambassadeur Barton a fait une longue carrière au ministère des Affaires extérieures.

Quant à M. Ignatieff, il fut le représentant du Canada au Comité sur le désarmement à Genève, de 1968 à 1971, période où ce comité a étudié très sérieusement toute une variété d'accords sur un contrôle limité des armements. Il a également occupé d'autres postes importants, dont celui d'ambassadeur du Canada à l'OTAN et de représentant du Canada aux Nations Unies. Il est maintenant chancelier de l'Université de Toronto et président de l'Association canadienne pour les Nations Unies.

M. Gregory Wirick est directeur exécutif de l'Association canadienne pour les Nations Unies et joue un rôle clé dans l'organisation des travaux préparatoires à UNSSOD II. Ce soir, je pense que nous devrions nous concentrer sur la position que le Canada devrait adopter lors de cette seconde session extraordinaire de l'ONU. Je suggère également aux membres du Comité de demander plus précisément à nos témoins quelles approches le Canada devrait adopter pour cette UNSSOD II.

[Texte]

kindly ask my colleagues to ask this of our guests tonight—on the approach that Canada should adopt for this UNSSOD II so that we, by asking them these questions and hoping to get plenty of answers, will facilitate our work towards the end of this week. I can announce officially that this evening marks the beginning of the last week of our public testimony and we shall have a meeting next Thursday night, in camera, to start thinking among ourselves as to the kind of report we would like to start debating among ourselves in camera during the month of March.

So without saying anything further, I will invite now Ambassador William Barton who will be speaking first, followed by Ambassador George Ignatieff, C.C., and maybe briefly by Mr. Gregory Wirick. As you know, sir—and I have said this to everybody else during this month—you are not here as witnesses. You are here as guests of this committee to exchange views with the members of the committee so that we can start reflecting among ourselves later on this week and produce a report for the House of Commons.

Ambassador Barton, please.

Mr. William Barton (Former Ambassador of Canada to the United Nations): Thank you, Mr. Chairman and members of the committee.

It is my understanding that you wish me to focus particularly on the 10th UN Special Session on Disarmament in 1978, which is usually referred to in UN shorthand as UNSSOD I, or the First Special Session on Disarmament. I have to acknowledge that five years have gone by since that conference and I had to dig really deep in my memory banks to remember the pattern of developments. But I will do my best to give you a picture of the situation at the time, as I saw it, and my conclusions as to what was accomplished. In doing that I would like to emphasize that I am afraid I am not an evangelist. I try to be realistic. That does not mean I am not enthusiastic about what we are trying to achieve, but I try at the same time to be practical. So let me start by taking a moment to set the scene that I found.

• 2020

In 1972 I was assigned to Geneva, following Mr. Ignatieff, and became the Canadian representative on what was known as the Conference of the Committee on Disarmament, or CCD. I have to say that it was a peculiar body. It was convened as a negotiating forum by the United States and the Soviet Union who served as co-chairmen and effectively controlled the agenda. The secretariat was provided by the UN. We met in UN facilities and the committee reported each year to the General Assembly. But we always maintained the pretence that this report was only as a matter of courtesy and that in theory the committee was an independent body, although it regularly took on commissions when the General Assembly asked it to do so. Our French friends were supposed to be members, but there was always an empty chair where they were supposed to be sitting, and the Chinese simply were

[Traduction]

Ainsi, en leur posant ce genre de questions, nous obtiendrons, je l'espère, des réponses très détaillées, ce qui facilitera le travail que nous entreprendrons à la fin de la semaine. En effet, je peux vous annoncer officiellement que la séance de ce soir marque le début de notre dernière semaine d'audiences publiques et que, jeudi soir, nous nous réunirons à huis clos pour commencer à réfléchir sur le genre de rapport que nous allons préparer, à huis clos, pendant le mois de mars.

Sans plus tarder, je vais donner la parole à Son Excellence l'ambassadeur William Barton, qui sera suivi de Son Excellence l'ambassadeur George Ignatieff et, pour terminer, de M. Gregory Wirick. Comme vous le savez, et je l'ai dit à tous les témoins qui ont comparu devant nous pendant ce mois, vous n'êtes pas ici en tant que témoins, mais plutôt en tant qu'invités de notre Comité, afin d'échanger des idées avec nous et nous permettre ainsi de commencer, à la fin de la semaine, à réfléchir sur le contenu du rapport que nous soumettrons à la Chambre des communes.

Monsieur l'ambassadeur Barton, vous avez la parole.

M. William Barton (ex-ambassadeur du Canada aux Nations Unies): Merci, monsieur le président, messieurs les députés.

En m'invitant ici aujourd'hui, je crois savoir que votre Comité désirait se voir entretenir plus particulièrement de la dixième session extraordinaire de l'ONU consacrée au désarmement, qui s'est tenue en 1978 et que l'on désigne habituellement dans le jargon de l'Organisation sous le nom de UNSSOD I. Cinq années se sont écoulées depuis la tenue de cette conférence et je dois reconnaître que j'ai dû remonter très loin dans mes souvenirs pour me rappeler le cours des événements. Toutefois, je ferai de mon mieux pour vous décrire la situation qui régnait à l'époque, la façon dont je percevais les choses ainsi que mes conclusions sur les progrès qui ont été accomplis. Permettez-moi de dire en passant que je ne suis malheureusement pas un évangéliste, mais que j'essaie d'être réaliste. Cela ne veut pas dire que je ne suis pas enthousiaste à l'égard des objectifs que nous essayons d'atteindre, mais je me dois en même temps d'être réaliste. Permettez-moi d'abord de prendre quelques minutes pour reconstituer les événements.

En 1972, j'ai été affecté à Genève, à la suite de M. Ignatieff, pour y devenir le représentant du Canada auprès de ce que l'on désigna à l'époque comme la Conférence du Comité du désarmement ou, si vous préférez, la CCD. Il s'agissait alors d'un organisme précis, créé pour servir d'organe de négociation par les États-Unis et l'URSS qui en assuraient la co-présidence et qui, en fait, avaient la mainmise sur l'ordre du jour. L'ONU en assurait le secrétariat et le Comité devait faire rapport chaque année à l'Assemblée générale, mais seulement par mesure de courtoisie. En théorie, le Comité prétendait ne pas être un organisme auxiliaire de l'Assemblée générale même si, régulièrement, il acceptait de créer des commissions à la demande de cette dernière. La France devait être présente à la conférence, mais a refusé d'y siéger; en outre, la Chine en a été exclue, si bien que deux des cinq puissances nucléaires ne participaient pas aux délibérations.

[Text]

not asked to belong to it. That of course meant that two of the five nuclear powers were not participating in its activities.

Prior to my service on the CCD, it—or its predecessor, and it went through a series of name changes as they added to the membership—had negotiated a series of treaties including the Sea-Bed Treaty, the Partial Test Ban Treaty and the Non-Proliferation Treaty. I suppose it depends on whether you are an optimist or a pessimist as to whether you regard that as an achievement or a glass that is half empty. But I would have to say that they must be regarded at best as limited accomplishments, not the least because a number of governments of real significance in nuclear terms would not become party to them. I think they were also open to the charge that they were negotiated not because the less nuclear powers were really keen on disarmament or regarded them as a step to disarmament but because they achieved a purpose that they had in mind in their own national aims.

During the period 1972 to 1978 the purpose of negotiation in this body was on a comprehensive test ban and on a treaty banning chemical weapons. And I have to say that during those years we accomplished exactly nothing, except that we ran the best luncheon club in Geneva. Each year we would report no progress to the General Assembly and the General Assembly would then express its indignation, which we would join in, and adopt resolutions calling for urgent action. The conclusions I came to as a consequence of that experience formed the basis of my expectations about what might be accomplished at UNSSOD I, and I think they were borne out by what actually happened. So let me state them briefly.

In my view, the prospects for significant progress in disarmament or even significant movement towards arms limitation in 1978 were not bright. Political relations between states, particularly nuclear weapon states, just were not conducive to this and the Special Session could not be expected to change the situation in any major way.

But it did seem to us that there were several constructive measures which could be taken, including a restructuring or rationalization of the negotiating and deliberative machinery in a way which would involve the French and the Chinese. They had given us signals that they were interested in joining if we could solve these problems that were keeping them out, and we certainly figured that was worth doing because it would better articulate the nature of the arms race and the threat it poses for the world, and also of course the enormous costs that it imposes on all nations, rich and poor. We felt also that this session could set out a logical negotiating framework, assuming of course always that there was a real will to negotiate. And it would at least get the control of the agenda out of the hands of the Russians and the Americans.

I think that the Declaration and Program of Action, as adopted by the General Assembly in 1978, did accomplish those limited purposes admirably. As we approach the Second Special Session, which we at that time commissioned to follow

[Translation]

Avant mon affectation à la CCD, le Comité, ou son prédécesseur, avait négocié une série de traités, notamment sur le fond des océans, l'interdiction partielle des essais nucléaires et la non-prolifération, traités qui doivent tous être considérés comme des progrès limités. Naturellement, tout dépend si vous êtes optimiste ou pessimiste et si vous dites qu'un verre à moitié plein est plutôt un verre à moitié vide. Toutefois, ces traités, je le répète, doivent tous être considérés comme des progrès limités, notamment parce qu'un certain nombre de gouvernements d'importance refusaient d'être parties à ces accords. Ces traités prêtaient également le flanc à la critique en ce sens qu'ils avaient été négociés non pas parce que les puissances non dotées de l'arme nucléaire tenaient absolument au désarmement ou les considéraient comme une étape vers le désarmement, mais parce qu'ils permettaient d'atteindre un objectif qui renforçait leurs propres buts nationaux.

De 1972 à 1978, les efforts de négociation de la CCD ont surtout porté sur la signature d'un traité sur l'interdiction complète des essais nucléaires et des armes chimiques. Pendant tout ce temps, nous n'avons absolument rien accompli, si ce n'est que nous avons créé le meilleur club de déjeuners-causeries à Genève. Chaque année, la CCD n'avait aucun progrès à signaler à l'Assemblée générale, laquelle en est venue à s'indigner et à voter par la suite des résolutions exigeant l'adoption de mesures urgentes. Les conclusions que j'ai tirées de cette expérience ont alors constitué le fondement de mes attentes à l'égard des progrès susceptibles d'être accomplis lors de UNSSOD I, et je crois qu'elles furent confirmées par les événements. Permettez-moi de vous en faire part brièvement.

A mon avis, les perspectives de progrès significatifs en matière de désarmement ou même de mouvements importants vers la limitation des armements n'étaient pas reluisantes: les relations politiques entre les États, plus précisément entre les États dotés de l'arme nucléaire, n'étaient pas du tout favorables et les participants à la session extraordinaire ne pouvaient espérer y changer quoi que ce soit.

Toutefois, plusieurs mesures constructives auraient pu être adoptées, entre autres la restructuration des organes de négociation et de délibération de façon à pouvoir y inclure la France et la Chine. En effet, ces deux pays nous avaient laissé entendre qu'ils seraient prêts à se joindre à nous si nous pouvions régler les problèmes qui les empêchaient de le faire; nous pensions que cela en valait la peine car cela nous permettrait de mieux préciser la nature de la course aux armements, la menace qu'elle pose au monde et les coûts énormes qu'elle impose à tous les pays, riches ou pauvres. De même, on avait aussi la chance d'établir un cadre de négociation logique, en supposant que les pays étaient réellement prêts à négocier et ainsi faire en sorte que l'ordre du jour ne soit plus seulement contrôlé par les États-Unis et l'URSS.

A mon avis, la Déclaration et le Programme d'action adoptés par l'Assemblée générale, en 1978, ont réalisé ces objectifs limités de façon admirable. À la veille de la seconde session extraordinaire, que nous avions prévu à l'époque de tenir cinq

[Texte]

on five years after we had finished, it is my understanding that this view of the document that we adopted is generally accepted and that the focus of attention at this next session will not be on attempts to rework the document but rather on what can be done to get movement towards implementation.

• 2025

This leads me to the question about what the UN can really do by means of this session or in any other way. And here I get pessimistic. The fact is that war, or the threat of war, is a manifestation of relations between states, and agreements to mitigate these relations will almost always have to be worked out between the parties. The UN can encourage and cajole and apply pressure and provide multilateral support and internationalize or globalize arrangements to make them palatable or give them credibility, but the odds are always that the key arrangements will be worked out behind the less scenes in the first instance by the parties with the most at stake, even if their arrangements are sometimes concealed in a larger internationalized package.

Now what I have said is not to deprecate the role of the United Nations, only to put it into focus. We should always remember that, in its efforts to achieve the goals of the charter, the United Nations functions only as a standing diplomatic conference of member states and it can only be as effective as the measure of agreement between the participating states permits. Unfortunately, notwithstanding the pious rhetoric, the outlook for even a modicum of agreement is gloomy.

I remember reading an article many years ago by a well known UN commentator named Inis Claude—maybe some of you have heard of him—and he said that we should not think of the UN as a corporate body but like a carpenter's plane with 150 hands, each trying to push it in the direction that it wants to go, and you cannot predict what the result is going to be.

It may seem apparent to us that the Americans and the Russians both already have more than enough nuclear power to depopulate the earth, so it makes no sense to add to it. But I must say that unfortunately neither of them sees it that way. Moreover, not one of the major powers would be prepared to accept limitations on its nuclear arsenal except conceivably under conditions which some or all of the others would find unacceptable. It is a fact that not only the governments but also most of the ordinary people of major powers see the world through different spectacles than the rest of us. They are acutely sensitive to their global interests and they see the power at their disposal as a necessary adjunct to the protection of those interests. Their support for arms limitation measures, therefore, is qualified by their concern not to affect their positions vis-à-vis potential enemies or their capacity to act in defence of their world-wide interests. Intellectually, they may acknowledge the desirability of removing the danger of nuclear annihilation by reduction and eventual abolition of nuclear

[Traduction]

ans plus tard, je crois que cette thèse est généralement acceptée et que les participants ne s'attacheront pas à adopter des mesures pour reformuler les documents, mais bien plutôt à voir quelles actions ils peuvent prendre pour en arriver à les faire appliquer.

cela m'amène à cette question du pouvoir d'action de l'ONU. Je ne suis pas très optimiste. En réalité, que peut faire l'ONU en convoquant cette session ou par tout autre moyen? Le fait est que la guerre, ou la menace de guerre, traduit bien les relations qu'entretiennent les États entre eux, et les accords visant à améliorer ces relations devront toujours être conclus entre les parties concernées. Les Nations Unies peuvent fournir leur encouragement, tenter de persuader des pays, exercer des pressions, offrir un appui multilatéral, internationaliser ou globaliser les accords pour les rendre plus concrets ou leur accorder une certaine crédibilité, mais il n'en demeure pas moins que les accords clés seront conclus d'abord par les parties les plus en cause, même si ces accords sont souvent dissimulés dans un document international à caractère plus général.

Je ne veux pas ici minimiser le rôle de l'ONU, mais seulement le remettre en perspective. Il ne faut jamais oublier que cet organisme, dans les efforts qu'il déploie pour atteindre les objectifs fixés dans sa Charte, constitue une conférence diplomatique permanente des États membres et ne peut avoir de pouvoir que dans la mesure où les accords signés entre les États participants le permettent; malheureusement, nonobstant des vœux pieux, les perspectives d'en arriver à signer un accord même minime sont très peu reluisantes.

Je me rappelle avoir lu il y a de nombreuses années un article écrit par un commentateur bien connu des Nations Unies, Inis Claude—certains d'entre vous le connaissent peut-être—qui disait qu'on ne devrait pas voir l'ONU comme un groupe constitué mais comme le rabot d'un menuisier aux 150 mains, chacune tirant de son côté, de sorte qu'on ne peut prévoir le résultat.

Nous pensons peut-être que les États-Unis et l'URSS disposent déjà tous deux d'une puissance nucléaire suffisante pour dépeupler la terre et qu'il est donc insensé qu'ils augmentent encore cet arsenal; malheureusement, ni l'un ni l'autre ne voit les choses de cette façon. De plus, aucune des grandes puissances n'est prête à accepter la limitation de son arsenal nucléaire, sauf peut-être à des conditions que certains ou tous les autres estiment inacceptables. C'est un fait que non seulement les gouvernements, mais aussi la plupart des citoyens de ces grandes puissances perçoivent le monde avec des yeux différents du reste d'entre nous. Ils sont très sensibles à leurs intérêts globaux et considèrent la puissance dont ils disposent comme un atout nécessaire à la protection de ces intérêts. Par conséquent, l'appui qu'ils accordent à l'adoption de mesures de limitation des armements traduit bien leur inquiétude de voir ces limitations miner leur position par rapport à celle d'ennemis éventuels, ou encore leur possibilité de défendre leurs intérêts internationaux. Théoriquement, il est possible que ces

[Text]

arsenals but, in practical terms they see nuclear deterrence as a much more reliable crutch to lean on. A public manifestation of this reality is the Soviet predilection for proposing sweeping disarmament treaties, relying entirely on what they call self-verification, and the American insistence on carrying the concept of adequate verification to lengths which even their best friends find unreasonable. So much for nuclear arms.

The situation regarding conventional arms control measures is, in my view, equally gloomy. The situation in Europe is such that as the credibility of a possible nuclear response to a Soviet attack deteriorates—and I think it is deteriorating—the pressure to increase conventional forces will have to rise. So far as the rest of the world is concerned, there are enough trouble spots to guarantee business for arms merchants for as far ahead as one can see, and the consistent but specious, in my view, argument of Third World countries is that talk of conventional arms limitation measures is out of place until there is evidence of progress on the nuclear front. You are not going to convince an Arab or an Israeli or an Afghan or an Ethiopian or an Iranian that they can afford to do without arms under the present world situation.

• 2030

These lead me to the following conclusions. The participants in UNSSOD II are faced with a much more disheartening task than we were five years ago. We could at least see some opportunity for modest accomplishment, even though it was, I suppose, essentially institutional and procedural. But today the focus has to be on the failure to get movement on arms limitation measures themselves at a time when international political tensions are at a high level and mistrust between nations is the order of the day.

In this situation, I suppose the immediate role of the UN is to continue to serve as a forum for generating public pressure for peace and as a centre for supportive activities which further peaceful progress. But there may be other opportunities which can also be exploited during the negotiations. And here I am reaching, I will be honest.

For example, perhaps the time has come to put more weight in the UN dialogue on the question of peaceful relations between states by making a more concerted effort to apply the pressure of world public opinion to encourage negotiation and the use of such mechanisms as good offices, peacekeeping, observer missions and other techniques of restoring and building confidence. We should seek aggressively to promote UN action in these areas and be forthcoming in offering specific measures of support when we think they would be useful.

[Translation]

populations reconnaissent l'opportunité d'abolir ce danger d'anéantissement nucléaire en réduisant et même, éventuellement, en supprimant les arsenaux nucléaires, mais dans la pratique, on considère que la dissuasion nucléaire est un atout beaucoup plus sûr. La réalité le traduit bien. Les Soviétiques ont une forte tendance à proposer de vastes traités de désarmement totalement tributaires de ce qu'ils appellent l'auto-vérification, alors que les Américains insistent toujours sur l'adoption de cette notion de vérification adéquate, à un point tel que même leurs meilleurs amis l'estiment déraisonnable. Voilà pour les armes nucléaires.

Parlons maintenant du contrôle des armes classiques. A ce sujet, les perspectives ne sont guère plus encourageantes. En Europe, la situation est telle qu'au fur et à mesure que la crédibilité d'une riposte nucléaire éventuelle à une attaque soviétique s'amenuise, des pressions de plus en plus fortes s'exercent pour accroître les forces classiques. Dans le reste du monde, il existe encore suffisamment de points chauds pour garantir le commerce des armes aussi loin dans le temps qu'on puisse l'imaginer et l'argument constant, mais spécieux, des pays du tiers monde est que les entretiens sur la limitation des armes classiques tomberont à côté de la plaque tant que la preuve n'aura pas été faite que des progrès sont réalisés dans le domaine nucléaire. Vous n'allez certainement pas convaincre un Arabe, un Israélien, un Afghan, un Ethiopien ou un Iranien qu'ils peuvent se permettre de se passer d'armes dans la situation actuelle.

Cela m'amène aux conclusions suivantes. Les participants à UNSSOD II font face à un défi encore plus décourageant que celui que nous avons dû relever il y a cinq ans. A cette époque, nous avions une chance d'accomplir des progrès modestes, même si ces progrès se situaient surtout aux niveaux institutionnel et méthodologique. Aujourd'hui, l'accent est mis sur l'impossibilité de faire adopter des mesures de limitation des armements à une époque où les tensions politiques internationales sont très grandes et où le manque de confiance entre les nations est monnaie courante.

Cela dit, je suppose que le premier rôle de l'ONU est de continuer à servir de tribune capable de susciter des pressions qu'exercerait le public pour obtenir la paix, et d'être le fer de lance des programmes permettant la réalisation de ces progrès. Mais d'autres possibilités peuvent aussi être exploitées au cours des négociations.

Par exemple, le temps est peut-être venu d'imprimer un plus grand élan au dialogue entrepris par les Nations Unies sur la question des relations pacifiques entre États en s'efforçant davantage de canaliser les pressions de l'opinion publique mondiale, afin d'encourager la négociation et le recours à des mécanismes comme les bons offices, les unités de maintien de la paix, les missions d'observation et d'autres moyens de restaurer et d'accroître la confiance. Nous devrions encourager avec insistance les travaux de l'ONU dans ces domaines et proposer des mesures précises d'appui lorsqu'elles sont utiles.

[Texte]

The one sure way to reduce the level of armaments is for governments to conclude that they can reasonably take the risk of doing without them. There is, I am afraid, not much likelihood that the major powers are going to be persuaded of this in the near future, but maybe it is not so unreal to think that groups of countries outside these immediate zones of East-West influence might be persuaded that they could afford to cut back to their own advantage. Anything we can do to encourage such a development would indeed be a real advance towards the attainment of our ultimate goal.

I think we should also be alert—and again I am reaching—to possibilities emerging from changing military and political relations. For example, the problem of Poland has so far increased tensions, but in the longer term its economic problems, which are duplicated in other eastern European countries, may offer new opportunities, if we have the imagination to take advantage of them, for confidence-building approaches. On the military side it might be that, as the full consequences of nuclear stalemate in Europe are recognized, the NATO powers would conclude that they should modify the strategy of flexible response to include a “no first use” undertaking.

Even if opportunities of this kind do not arise at UNSSOD II—and I doubt that they will—it is essential that we use its full potential as a sounding board for progress in disarmament. Just like the men of God who never yield to discouragement in their efforts to save our immortal souls, when you think of the thousands of sermons preached every Sunday, we must keep up the good fight in the UN to preach the gospel of peace. The consideration of this item in your committee is an important contribution to Canadian participation in this mission, and I add my voice to those who have expressed appreciation for your efforts.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Ambassador Barton.

Now we will hear Ambassador Ignatieff.

Mr. George Ignatieff, C.C. (National President, United Nations Association in Canada): *Monsieur le président, merci.*

I come before you, members of the committee, as the National President of the United Nations Association, and as a witness I was associated with disarmament negotiations and with defence problems from 1946 when I went down to New York as alternate to General McNaughton, to set up the mission of Canada to the United Nations and to start the first negotiations on the control of the atom, until I resigned from the foreign service in 1973.

• 2035

I must start perhaps by saying that although my conclusions may be equally gloomy as those of Ambassador Barton, I

[Traduction]

L'un des moyens certains de réduire le niveau d'armements, c'est de faire en sorte que les gouvernements en viennent à comprendre qu'ils peuvent raisonnablement prendre le risque de s'en passer. Il est très peu probable que les grandes puissances en soient persuadées dans un avenir rapproché, mais peut-être n'est-il pas aussi irréaliste de penser que des groupes de pays à l'extérieur de la zone d'influence Est-Ouest pourront être persuadés qu'ils sont en mesure de s'offrir le luxe de réduire leurs arsenaux et ce, à leur propre avantage. Toute mesure que nous tenterons pour les inciter à le faire serait un véritable progrès vers notre objectif ultime.

Nous devons aussi surveiller étroitement les possibilités qui émergent des relations militaires et politiques en évolution constante. Par exemple, le problème de la Pologne a, jusqu'à maintenant, servi à accroître les tensions, mais à long terme, ces problèmes économiques qu'éprouvent également d'autres pays de l'Europe de l'Est risquent d'offrir des chances d'adoption de nouvelles mesures de confiance. Du point de vue militaire, peut-être qu'au fur et à mesure qu'on prendra pleinement conscience des conséquences d'une impasse nucléaire en Europe, les pays de l'OTAN en viendront-ils à la conclusion qu'ils doivent modifier leur stratégie de la souplesse et adopter la notion «de premier pays à ne pas recourir à l'arme nucléaire».

Même si aucune possibilité de ce genre ne se présente à UNSSOD II, il est essentiel que nous sachions en profiter pleinement pour prendre le pouls des progrès accomplis en matière de désarmement. Tout comme les apôtres qui ne se sont jamais laissés aller au découragement dans leurs efforts pour sauver nos âmes, nous devons continuer de nous battre à l'ONU pour prêcher l'évangile de la paix. En étudiant cette question, votre Comité apporte une contribution importante à la participation du Canada à cette mission, et je tiens à m'unir à ceux qui ont déjà exprimé leur appréciation des efforts que vous déployez.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur l'ambassadeur Barton.

Je vais maintenant donner la parole à M. l'ambassadeur Ignatieff.

M. George Ignatieff (président national de l'Association canadienne pour les Nations Unies): *Thank you, Mr. Chairman.*

Je comparais devant vous ce soir en tant que président national de l'Association canadienne pour les Nations Unies et en tant que témoin des négociations sur le désarmement et des problèmes de défense qui se sont posés depuis 1946, date à laquelle je fus envoyé à New York pour remplacer le général McNaughton, et créer la mission du Canada aux États-Unis et commencer les premières négociations sur le contrôle de l'atome, jusqu'à ce que je démissionne du service extérieur en 1973.

Même si mes conclusions sont peut-être aussi peu reluisantes que celles de l'ambassadeur Barton, j'aimerais qu'il soit bien

[Text]

should make it clear . . . There is perhaps a slight error in the historical introduction. I was ambassador in the United Nations prior to Mr. Barton, and at the United Nations I was representing Canada during the Six-Day War as well as several other international crises which I refer to. While I was ambassador to NATO I was representing Canada during the crisis over Berlin access and the Cuban missile crisis. Therefore, I speak to you, ladies and gentlemen, very much with two thoughts on my mind. One is a consciousness of opportunities missed to regulate armaments and the arms race, and secondly, how close we have actually been to nuclear war and not realized it. I therefore am gloomy about the process of disarmament that Mr. Barton referred to at Geneva which, by emphasizing procedures, expert groups, meetings, conferences, resolutions—numbering 400, I am told, at the United Nations now; it was some 300 in my day—thousands of meetings, gives a certain anodyne feeling that something is going on when in fact the arms race goes on uncontrolled. And I cannot draw a conclusion that if rape is inevitable, relax and enjoy it.

I think we are, for reasons I shall put to you, in a state of acute crisis over this issue of the arms race, and it is therefore with a feeling of some foreboding that I approach the Second Special Session because the United Nations, more than any organization, is set up of course to control international security and disarmament, but on the hypothesis that national sovereignty would be subordinated to the common interest and international security considerations, and that has not been the rule. The basic problem is precisely that the nations of the world, with the example set by the superpowers, have placed national sovereignty and gone their own way in unilateral action on security matters. Therefore, the first and most important declaration of the First Special Session of the General Assembly to which Mr. Barton referred, that the accumulation of weapons constitutes much more of a threat than the protection of the future of mankind, has been notably ignored, and governments have embarked on the greatest expansion in peacetime of national military power.

I am very happy that this committee has, in its terms of reference, related the question of disarmament to security because one of the contradictions is that if the process of rearmament is meant to create a greater sense of security, this does not seem to have been communicated to the public with which I am in touch. Partly, while governments seem to recognize the destructive potential of nuclear weapons, they still cling to the idea that the balance of risks of being over-armed and having an overkill capacity outweigh those of being under-armed. This seems to be based on three, I suggest, fallacious views which have led countries to disaster in the past, the first being the old confusion between quantitative and qualitative measurements of security, the idea that more expenditure on arms does not necessarily mean less vulnerability.

[Translation]

clair . . . Je pense avoir fait une petite erreur dans ce que je viens de dire. J'ai été ambassadeur du Canada aux Nations Unies avant M. Barton et je représentais le Canada dans cet organisme pendant la guerre des Six Jours et pendant plusieurs autres crises internationales dont je vais parler. J'ai été ambassadeur du Canada à l'OTAN à l'époque de la crise de Berlin et de celle de Cuba. En conséquence, je m'adresse à vous ce soir, mesdames et messieurs, avec deux choses à l'esprit. La première, c'est la conviction que l'on a raté plusieurs occasions de contrôler les armements et la course aux armements, et la deuxième est que, à notre insu, nous avons été très proches d'une guerre nucléaire. Je suis en conséquence assez pessimiste quant au processus de désarmement dont a parlé M. Barton et qui se déroule à Genève; on y utilise des procédures spectaculaires, on convoque des groupes d'experts, on organise des conférences, on adopte des résolutions qui, d'après ce qu'on m'a dit, sont maintenant au nombre de 400 aux Nations Unies. Ce chiffre était d'environ 300 à mon époque. Ces milliers de réunions qui sont organisées nous donnent l'impression que quelque chose se passe, alors qu'en fait, la course aux armements se poursuit plus que jamais. Je ne peux quand même pas en tirer la conclusion que, même si ce que nous craignons est inévitable, il faut se donner du bon temps en attendant.

Pour toutes les raisons que je vais vous exposer, nous nous trouvons, à mon avis, dans une situation très critique en ce qui concerne la course aux armements et c'est avec beaucoup d'appréhension que je vois approcher la seconde session extraordinaire des Nations Unies; cet organisme, plus que tout autre, a bien sûr été créé pour contrôler la sécurité internationale et le désarmement, mais à condition que la souveraineté nationale soit subordonnée à l'intérêt commun et à la sécurité internationale, ce qui n'a pas été la règle. Le problème réside justement dans le fait que les différentes nations, à l'instar des superpuissances, ont refusé de renoncer à leur souveraineté nationale et ont pris l'initiative d'actions unilatérales en matière de sécurité. En conséquence, la déclaration la plus importante de la première session spéciale de l'Assemblée générale, dont a parlé M. Barton et qui stipulait que l'accumulation d'armes est plus une menace qu'une protection de l'avenir de l'humanité, cette déclaration, donc, a été notablement ignorée et les gouvernements se sont embarqués dans un programme national d'expansion militaire qui n'avait jamais eu son pareil en temps de paix.

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai constaté que le mandat de votre Comité reliait la question du désarmement à celle de la sécurité, car l'une des contradictions actuelles est que, si le processus de réarmement est destiné à permettre aux populations de se sentir plus en sécurité, cela ne semble pas être le cas à en juger d'après les réactions que j'entends. Bien qu'ils semblent reconnaître le potentiel destructeur des armes nucléaires, les gouvernements s'en tiennent toujours à l'idée qu'il est moins risqué d'avoir un potentiel excessif d'anéantissement que de ne pas être suffisamment armés. Une telle idée est basée sur trois concepts à mon avis tout à fait spécieux, qui ont d'ailleurs déjà conduit plusieurs pays au désastre. Le premier concept est la confusion que l'on fait depuis longtemps entre la mesure quantitative et qualitative de la sécurité. Ainsi, l'aug-

[Texte]

The classic case was the expenditure on arms in France, for instance, on the Maginot Line. Those of us who visited the Maginot Line after it was a historic monument realized how much money was poured into it. We are pouring the same kind of money into the Maginot Line of the so-called nuclear deterrent, I suggest.

• 2040

Secondly, since nuclear weapons have not been used since Hiroshima and Nagasaki, an apathy has grown around the concept of deterrence and an unawareness, except on the part of experts, that conscious efforts are required to prevent nuclear war—in other words, that there is a trend, both politically and in technological developments, of moving from deterrence to pre-emptive strikes.

Thirdly, governments tend to overlook the economic benefits of arms reduction. They are not inconsiderable if you take the example of Japan, or indeed the Federal Republic, both of which were disarmed after World War II because a war ends up by a process of disarmament of the other side. They both had their industrial structures retooled, giving them a competitive advantage in world trade. But we are following the age-old tradition based on national sovereignty and the competitive approach to security in terms of more and more armaments. This, it seems to me, goes back to the old days when armaments and armed forces were thought of in terms of conventional forces, regiments and the like, that were supposed to give greater political influence, or win a war if politics failed. But I am sure the members of the committee who have seen what the National Film Board has produced on the consequences of a nuclear explosion based on the extrapolation of Hiroshima and Nagasaki are aware that modern mass destruction weapons, whether nuclear, chemical or biological, strike primarily at bystanders and civilian targets rather than military targets, and the risk is to civilization itself. Therefore, there is a qualitative as well as a quantitative factor in security that has to be taken into account and it is because of this that many of us welcome this inquiry so much, which we believe is long overdue.

Now as we approach UNSSOD II we realize that, between UNSSOD I and UNSSOD II, the process which Mr. Barton has referred to has continued, that is, that procedural devices, expert studies and conferences have continued to be used to calm the nerves and sort of as a symbolism that something is going on. The one plus, I suppose, is that both the superpowers have observed SALT I and the restrictions based on SALT I, although the SALT II was not ratified, as you know, and SALT III has not yet commenced. But the fact is that certain

[Traduction]

mentation des dépenses en matière d'armements ne signifie pas nécessairement une diminution du niveau de vulnérabilité. L'exemple typique fut celui de la construction de la ligne Maginot, en France, et les dépenses que cela a nécessitées. Ceux d'entre nous qui ont vu cette ligne Maginot, qui a été transformée en un monument historique, se rendent compte quelles sommes ont dû y être englouties. Or, nous engloutissons actuellement les mêmes sommes dans ce qui est l'équivalent de la ligne Maginot avec ce que l'on appelle la dissuasion nucléaire.

Deuxièmement, étant donné que les armes nucléaires n'ont pas été utilisées depuis Hiroshima et Nagasaki, une certaine apathie s'est créée autour de la théorie de la dissuasion; on se rend par ailleurs de moins en moins compte, à l'exception des experts, que des efforts soutenus sont nécessaires pour éviter la guerre nucléaire—en d'autres termes, on a tendance, au niveau politique comme au niveau technologique, à passer de la théorie de la dissuasion à celle de la riposte par anticipation.

Troisièmement, les gouvernements ont tendance à ignorer les avantages économiques d'une réduction des armements. Ils ne sont pas négligeables, si vous prenez l'exemple du Japon ou même de la République fédérale allemande, ces deux pays ayant désarmé après la Seconde Guerre mondiale, car une guerre se termine lorsque l'adversaire est désarmé. Ces deux pays ont reconstruit complètement leur infrastructure industrielle, ce qui leur a donné un avantage très net sur les marchés internationaux. Cependant, nous suivons toujours cette vieille tradition basée sur la souveraineté nationale et nous considérons toujours que la sécurité est garantie par une accumulation d'armements. À mon avis, cela était vrai à une époque où les armes et les armées se définissaient au niveau de forces classiques qui, on le croyait, donnaient une plus grande influence politique ou permettaient de gagner une guerre, là où la politique n'avait pas réussi à le faire. Mais je suis sûr que les membres du Comité qui ont vu ce que l'Office national du film a produit au sujet d'une explosion nucléaire, à partir d'une extrapolation des explosions d'Hiroshima et de Nagasaki, se rendent compte que les armes modernes, qu'elles soient nucléaires, chimiques ou biologiques, sont des armes à destruction massive, qui frappent essentiellement des cibles civiles et non pas militaires, et qu'en conséquence, c'est la civilisation elle-même qui est en danger. La sécurité comprend donc un facteur qualitatif aussi bien que quantitatif, lequel doit être pris en considération, et c'est l'une des raisons pour lesquelles beaucoup d'entre nous sommes très heureux qu'une étude soit entreprise à ce sujet, car nous l'attendons depuis longtemps.

En ce qui concerne UNSSOD II, il est bien évident que depuis UNSSOD I, le processus dont a parlé M. Barton s'est poursuivi, à savoir l'utilisation de procédures, l'organisation de conférences et d'études techniques, etc. Tout cela a servi en quelque sorte à calmer les nerfs et à convaincre les populations que quelque chose se passait. Le seul élément positif est sans doute que les deux superpuissances ont observé les conditions du traité SALT I, bien que le traité SALT II n'ait pas été ratifié et que les négociations relatives à SALT III n'aient pas

[Text]

restrictions that were agreed to in the SALT I negotiations have been carried through, which does show that negotiations on putting certain limitations on the expansion of this nuclear capability on both sides is regarded in the mutual interests of both parties.

The first, it seems to me, necessity is to arrest the potentially disastrous process of preparations for war and thinking that war may be inevitable in a nuclear age. The logic of changes in the research and development in military hardware, as I suggest, is driving us in the direction of pre-emptive rather than deterrent strategy as more and more accurate weapons are produced with homing devices, delivery susceptibility to surprise attacks such as the stealth bomber or the Cruise missile. The MIRV on one side was copied by MIRVing on the other, and there is no stabilization achieved in the arms race, but the contrary.

Secretary Haig, in supporting the present rearmament program on July 30, made this very important statement, which I understand is recognized in this committee. I think it is strange that he made the statement and then it seems to have not been followed by the administration in Washington. He said:

• 2045

There is no easy distinction drawn between foreign and defence policy. They are inexorably linked with economic policy. They comprise a strategic approach to international problems which this country must pursue if we are to remain free and prosper.

"This county" is of course the United States. This was essentially the view taken by all parties in this House of Commons when the North Atlantic Treaty was ratified by this Parliament and enshrined in Article 2.

Despite this excellent approach, this reassurance that comprehends that strategy has to be combined with non military and military elements, we have seen a renewal of the concept of an ideological struggle for world domination between the U.S.S.R. and the U.S.A. No doubt—and I do not dispute this—an ideology does exist in eastern Europe and it is used to legitimize the power of communist governments. But it can hardly be said, with the Eastern bloc at the present moment in a state of acute economic crisis, which is the origin of the trouble in Poland, that it is an ideology that could possibly inspire people to conquer the world, and military policies to deal with essentially and basically an economic crisis do not seem to be the right way of going about dealing with it.

[Translation]

encore été entamées. Il n'en demeure pas moins que certaines restrictions avaient été acceptées au cours des négociations pour le traité SALT I et que ces restrictions ont été observées, ce qui montre bien que des négociations visant à limiter l'expansion de l'arsenal nucléaire des deux superpuissances sont bien considérées comme répondant aux intérêts de chaque partie.

A mon avis, le premier objectif qui s'impose est de mettre un terme à ce processus potentiellement désastreux de préparation à la guerre et il faut se convaincre que la guerre peut être inévitable même à l'ère nucléaire. Les modifications apportées à la recherche fondamentale et appliquée dans le domaine militaire nous portent à croire qu'on s'oriente davantage vers une stratégie de la riposte par anticipation plutôt que vers une stratégie de dissuasion, étant donné que de plus en plus d'armes précises sont fabriquées avec des mécanismes et des vecteurs leur permettant de lancer des attaques surprises comme avec le missile de croisière. Lorsque les MIRV ont été mis au point par l'une des deux superpuissances, l'autre a immédiatement entrepris de copier cette arme et il n'y a aucune stabilisation dans la course aux armements, au contraire.

En appuyant l'actuel programme de réarmement, M. Haig faisait une importante déclaration le 30 juillet dernier, déclaration dont vous êtes au courant. Il est étrange qu'il ait fait cette déclaration, mais qu'elle n'ait pas été suivie par le gouvernement américain. Il a déclaré:

Il n'est pas facile de faire une distinction entre la politique étrangère et la politique de défense. En effet, elles sont inexorablement reliées à la politique économique. Elles constituent une approche stratégique aux problèmes internationaux auxquels fait face notre pays... Et nous devons les maintenir si nous voulons préserver notre liberté et notre prospérité.

Quand il parle de notre pays, il s'agit bien sûr des États-Unis. Ce fut également, en substance, l'opinion adoptée par tous les partis, à la Chambre des communes du Canada, lorsque le Traité de l'Atlantique nord a été ratifié par le Parlement canadien et entériné dans l'article 2.

Malgré cette approche excellente, c'est-à-dire la garantie que cette stratégie doit être combinée à des éléments non militaires et militaires, nous avons assisté à la réapparition de la lutte idéologique que se livrent l'URSS et les États-Unis pour la domination du monde. Bien sûr, et je ne le conteste pas, il existe une idéologie en Europe de l'Est qui sert à légitimer la mainmise des gouvernements communistes. Cependant, on peut difficilement prétendre étant donné la crise économique qui sévit dans les pays du bloc de l'Est et qui est à l'origine du problème polonais, que cette idéologie peut inspirer un peuple à conquérir le monde; de plus, les politiques militaires sont censées régler des problèmes essentiellement économiques, et cela ne semble pas être la meilleure solution.

[Texte]

The idea that the basic problem we are facing is an ideological struggle between East and West has heightened international tensions, increased public anxieties about the risk of nuclear confrontation and led to some 78 Canadians, including myself, at the initiative of a former member of this committee, Andrew Brewin, sending a letter to the Prime Minister, dated October 15, 1981, which I beg leave, Mr. Chairman, to table on the authority and behalf of the members who have signed it. The members who signed it are included in the letter.

As we approach UNSSOD II it would certainly be my hope, and in this I entirely share Mr. Barton's experience on the basis of my experience both in NATO and in the UN, that we should deal with realities, the realities of security as well as disarmament. It seems to me that the supreme reality we face today as we approach UNSSOD II is that the two superpowers now have a parity in vulnerability to one another's nuclear overkill capability. They are arguing about whether one type of weapon, perhaps SS-20s, should be balanced by a certain number of Cruise missiles. But if one takes the overall capability, either as given by the Stockholm International Peace Research Institute or the International Institute for Strategic Studies in London, or indeed any overall study of the situation—and I have heard both sides agree that they have a parity in the sense of a retaliatory capability to knock out the other several times over—that is the supreme reality. The first priority, therefore, must be adapting to that reality by reducing the risk of pre-emptive nuclear strikes.

This involves reducing the growing sense of an inevitability of war, and I raise this point because it was my experience when we were dealing with an example of a pre-emptive strike, and we had an example of that. When Israël attacked Egypt in 1967 it was because Egypt had been faced with not only the removal of UNEF, including the Canadian contingent, but the imposition of a blockade of its essential oil supplies via the Gulf of Aquaba to the Port of Eilat. Rather than be choked to death, seeing that war was inevitable, they opted for a pre-emptive strike at the heart of their opponents, the command control structure, and the Six-Day War defeat followed.

• 2050

In that situation it is well to remember that the United States and the Soviet Union were backing the opposite sides and that, in fact, it was because of the use of the hot line between the two when they suddenly realized what was happening, that they were both—as came even closer in the Yom Kippur War—being drawn inevitably into opposing sides in a nuclear confrontation, that they accepted an unconditional cease-fire without the prior withdrawal of Israël, which has been the source of diplomatic discomfiture on the Soviet side ever since.

But for those who say that the pre-emptive strike has never happened, and it is one of the bogey of the thing, I assure you that in the case of the Six-Day War, when I was taken out of

[Traduction]

La théorie selon laquelle notre problème fondamental vient de la lutte idéologique que se livrent l'Est et l'Ouest a aggravé les tensions internationales, augmenté l'anxiété du public sur les risques d'une confrontation nucléaire et conduit 78 Canadiens, dont moi-même, à envoyer, à l'initiative d'un ancien membre de ce Comité, Andrew Brewin, une lettre au premier ministre, le 15 octobre 1981, que j'ai l'honneur, avec votre permission, de déposer devant ce Comité au nom de tous ceux qui l'ont signée. Le nom des signataires figurent également dans la lettre.

Lors de UNSSOD II, j'espère sincèrement, et en cela je partage l'opinion de M. Barton étant donné mon expérience à l'OTAN et à l'ONU, que nous saurons faire face à la réalité, c'est-à-dire qu'on y parlera de sécurité aussi bien que de désarmement. Il faut bien comprendre, aujourd'hui, que les deux superpuissances sont maintenant aussi vulnérables l'une que l'autre vis-à-vis du potentiel excessif d'anéantissement de l'adversaire. Ces deux superpuissances discutent actuellement pour savoir si un type d'armes, par exemple, les SS-20, devraient être équilibrés par un certain nombre de missiles de croisière. Toutefois, la réalité de tout cela, c'est le potentiel global de chaque partie tel que le définit l'Institut de recherches de Stockholm pour la paix internationale ou l'Institut international d'études stratégiques à Londres, et j'ai entendu dire que les deux superpuissances reconnaissent qu'elles ont atteint un niveau de parité, en ce sens qu'elles ont une capacité de riposte leur permettant d'anéantir plusieurs fois l'autre. La première priorité doit donc consister à faire face à cette réalité en réduisant le risque de riposte par anticipation.

Il faut évidemment, pour y parvenir, affirmer haut et clair que la guerre est inévitable, et je signale cela car nous avons déjà eu un exemple de riposte par anticipation lorsque Israël a attaqué l'Égypte en 1967. L'Égypte avait dû assister non seulement au retrait des forces de l'ONU, y compris le contingent canadien, mais aussi à l'imposition d'un blocus sur ses approvisionnements de pétrole pourtant indispensables, du Golfe d'Aquaba au port d'Eilat. Et plutôt que d'être étranglés à mort, vu que la guerre était inévitable, ils ont choisi de passer à une attaque préventive au cœur même des installations de leurs adversaires, c'est-à-dire d'attaquer la structure de commandement. Le résultat a été la défaite de la guerre des Six jours.

Mais dans cette situation, il convient de se rappeler que les États-Unis et l'Union soviétique appuyaient les côtés adverses. En fait, c'est en se servant du téléphone rouge qu'ils ont soudainement compris ce qui se passait. En effet, ils ont réalisé que l'éventualité d'une guerre nucléaire devenait fort réelle—cela s'appliquait encore plus à la guerre du Yom Kippour—et c'est pourquoi ils ont accepté un cessez-le-feu inconditionnel sans retrait préalable des forces israéliennes, ce qui a été une source de déconfiture diplomatique chez les Soviétiques depuis.

Mais j'aimerais dire à ceux qui pensent qu'il n'y a jamais eu d'attaque préventive, et c'est là un des aspects noirs de toute cette histoire, je tiens à leur assurer que dans le cas de la

[Text]

bed at one o'clock in the morning and stayed up around the clock for two days in the Security Council, and also during the Cuban missile crisis, we were faced with situations where there was a sense of inevitability of war and the possibility of retaliatory pre-emptive strikes came up. Now that the two sides are in parity this is a real danger.

Therefore, I suggest less bellicosity in statement and more diplomatic contact, particularly the resumption of SALT talks. That is an absolute priority. The theatre nuclear talks, of course, are welcome, but it is essential that they should go to the whole balance of strategic weapons, because that is the source of real deterrence on both sides.

I think it is essential to address the problem of a no first use reciprocal agreement. This has been suggested from time to time on the Soviet side. I think you will find that unless Canada takes a position we will be faced by our American friends—I am not suggesting President Reagan, but I am suggesting some American friends—taking the initiative to put this forward and we will therefore have to react to something that will be forthcoming. People realize more and more, and you see it in *The New York Times* every day, that the situation is intolerable where the United States continues to risk nuclear annihilation by a situation in Europe that is not fully under their control, and because of the unwillingness of our European partners to increase conventional forces, we are still committed to a selective first strike strategy in Europe.

Secondly, I think we should upgrade the strategy of suffocation proposed by Prime Minister Trudeau at UNSSOD I. I am surprised that this was not mentioned by my colleague on the right. That proposal put forward by Canada was vital. It comprises, as a first step, something we have advocated for Canada for years, namely, a comprehensive test ban. It has moved forward with about the speed of the continental drift since then.

Thirdly, I think we should consider, in connection with reducing the danger of nuclear war, the whole problem of the role of tactical and theatre nuclear weapons in Europe, the whole question of selective use, the idea of a nuclear shot across the bow. All these issues are practical issues, realistic issues. People like Lord Mountbatten addressed them. People like Lord Zuckerman, his adviser, addressed them. I believe we cannot really address the problems of security for Canada without addressing the question, are we content with a strategy that, in fact, substitutes for conventional strength in Europe a selective use of tactical weapons, which are available to theatre commanders, complicate their problem, and would certainly result in NATO's having to resort to the use of nuclear weapons in a first strike.

[Translation]

guerre des Six jours, quand on m'a réveillé à une heure du matin et que j'ai dû rester debout pendant deux jours sans dormir au Conseil de sécurité et que dans le cas également de la crise cubaine des missiles, on a été mis dans des situations où la guerre semblait inévitable et où la possibilité de passer à des attaques préventives de représailles a été soulevée. Maintenant que les deux côtés sont dans des situations assez égales, ce danger revêt un caractère réel.

Par conséquent, je recommanderais que l'on fasse des déclarations un peu moins belliqueuses, que l'on ait plus de contacts diplomatiques, surtout en ce qui concerne la reprise des négociations SALT. Cela est une priorité. Les discussions sur les engins nucléaires sont, bien entendu, utiles, mais elles devraient comprendre l'ensemble des armes stratégiques, car cela constitue une source réelle de découragement pour les deux côtés.

Je pense qu'il serait également fondamental d'étudier le problème d'une entente réciproque interdisant la première frappe. Les Soviétiques ont fait des propositions en ce sens à diverses reprises. À moins que les Canadiens prennent position à cet égard, ils devront réagir à une proposition toute faite émanant de nos amis américains. Je ne veux pas parler particulièrement du président Reagan, mais je pense qu'il est fort probable que certains de nos voisins du Sud prennent des initiatives en ce sens. On se rend de plus en plus compte, et vous pouvez le constater à la lecture du *New York Times*, du fait que la situation est tout à fait intolérable. En effet, les États-Unis continuent de risquer la destruction nucléaire à cause de la situation en Europe qu'ils ne peuvent pas contrôler complètement et à cause aussi de la réticence de nos partenaires européens pour ce qui est d'augmenter les forces conventionnelles, ce qui fait que nous devons continuer une stratégie de première frappe sélective en Europe.

Deuxièmement, je pense que nous devrions améliorer la stratégie de l'asphyxie proposée par le premier ministre Trudeau à la UNSSOD I. Je suis étonné que mon collègue de droite n'en ait pas parlé. Cette proposition du Canada est vitale. Elle recommande, comme première étape, une mesure que nous préconisons au Canada depuis des années, à savoir une interdiction complète des essais. Mais cette proposition a, depuis ce moment, avancé au même rythme que la dérive des continents.

Troisièmement, je pense que nous devrions nous pencher, en rapport avec la réduction du danger d'une guerre nucléaire, sur tout le problème du rôle des armes nucléaires tactiques et de théâtre en Europe, la question de l'usage sélectif, l'idée d'une attaque nucléaire par devant. Toutes ces questions revêtent un caractère pratique et réaliste. Des personnes comme Lord Mountbatten s'y sont intéressées. Des personnes comme Lord Zuckerman, son conseiller, s'y sont intéressées. On ne peut pas vraiment parler des problèmes de sécurité du Canada sans aborder la question suivante, à savoir sommes-nous satisfaits d'une stratégie qui, en fait, remplace les forces conventionnelles en Europe par un usage sélectif d'armes tactiques, à la disposition des commandants sur le théâtre des opérations, qui complique leurs problèmes et aurait pour résultat certain

[Texte]

Fourthly, I think we should give support to the idea that the UN Assembly should hold a special session devoted to security, a strengthening of international security as well as disarmament. On this I entirely agree with what Ambassador Barton said.

The problem of the spread, through various ways, of weapons, either to proxy nations from the superpowers or through the arms trade, cannot be really dealt with except in the context of strengthening international peace forces through registry of the trade in arms, and it does require action by the United Nations.

Fifthly, I strongly support the initiative taken by the University of Toronto Science for Peace group, that Canada should support the French proposal for an international surveillance satellite to provide objective information on peacekeeping as well as verification, as far as is possible, of any arms agreements that are arrived at.

Lastly, may I, in thanking you, sir, for this opportunity to be heard by this committee, plead with you that this work should not be concluded with UNSSOD I. There are so many substantive issues connected with Canada's security that are involved in a balance between diplomacy, defence and disarmament, that I would hope that, if not the whole committee, the subcommittee would continue the good work, sir. Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Ambassador Ignatieff.

Mr. Wirick, please.

Mr. Gregory Wirick (Executive Director, United Nations Association in Canada): Thank you. I am honoured to be called before this committee to testify on behalf of the United Nations Association in Canada. As one of the oldest non-governmental organizations in Canada, first established in 1946, almost as old as the UN itself, we do feel that we have a certain claim to be here.

The second reason why we felt it was important for the UNA to be represented at these hearings is related to our capacity as the chief distributor in Canada for most UN materials, a function that was previously performed by Information Canada. In that capacity, as the chief distributor of most UN materials in Canada, plus in the role that I played last year with Murray Thomson as co-chairman of the 1981 disarmament week, we have certainly noticed—and it is nothing very new to this committee, but we think it is important to underline—that there has been a marked increase in interest in disarmament and arms control in Canada, particularly since the advent of the Reagan administration. I just think it is

[Traduction]

d'obliger l'OTAN à utiliser des armes nucléaires comme armes de première frappe.

• 2055

Quatrièmement, je pense que nous devrions appuyer l'idée que l'Assemblée des Nations Unies consacre une séance extraordinaire à la sécurité, au renforcement de la sécurité internationale ainsi qu'au désarmement. Sur cela, je suis entièrement d'accord avec ce que l'ambassadeur Barton a dit.

Le problème de la prolifération des armes, de diverses façons, par les superpuissances, par l'intermédiaire de tierce pays, si on veut, ou au moyen du commerce des armes, ne peut être réglé sauf dans le contexte du renforcement des forces de paix internationales, par l'enregistrement du commerce des armes. Et ce sont des mesures qu'il appartient aux Nations Unies de prendre.

Cinquièmement, j'appuie entièrement l'initiative du groupe pour la science et la paix de l'Université de Toronto qui recommande que le Canada appuie la proposition française d'un satellite international de surveillance qui fournirait des renseignements objectifs sur le maintien de la paix et permettrait le contrôle, dans la mesure du possible, de toute entente sur les armements qui pourrait être conclue.

Et dernièrement, j'aimerais vous remercier, monsieur, de cette occasion que vous m'avez fournie de venir témoigner devant ce Comité et vous inciter à ne pas mettre sur les tablettes tout le travail qui a été fait à UNSSOD I. Il y a tellement de questions importantes liées à la sécurité du Canada qui exigent l'équilibre entre les éléments de diplomatie, de la défense et du désarmement que j'espère que, sinon tout le Comité, du moins le sous-comité, continuera dans ses travaux fort utiles. Merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur l'ambassadeur Ignatieff.

Monsieur Wirick, s'il vous plaît.

M. Gregory Wirick (directeur exécutif, Association canadienne pour les Nations Unies): Merci. Je suis gré au Comité de l'honneur qu'il m'a fait en m'invitant à témoigner au nom de l'Association canadienne pour les Nations Unies (ACNU). Cette association est l'une des plus anciennes organisations non gouvernementales au Canada. Elle a été établie en 1946 presque en même temps que les Nations Unies mêmes et c'est pourquoi nous estimons avoir le droit d'être ici.

La deuxième raison pour laquelle nous estimons important pour l'Association canadienne pour les Nations Unies d'être présente à ces audiences est le fait que nous sommes le principal distributeur au Canada de documents des Nations Unies, un rôle que remplissait anciennement Information Canada. En cette capacité, en tant que principal distributeur de la majorité des documents des Nations Unies au Canada, et en ma qualité de coprésident avec Murray Thomson l'année dernière lors de la semaine sur le désarmement, nous avons également constaté, cela n'est peut-être rien de nouveau pour le Comité, mais je pense qu'il est important de le souligner, une augmentation marquée de l'intérêt manifesté par les

[Text]

important to keep that before this committee as something we see very clearly practically every day now—the number of requests for materials is growing all the time.

The major point we wanted to make is that after UNSSOD II these matters, of course, will go on, and we do believe that fundamental in any discussion of the matter is public education and public information, and that is what we purport to do. Perhaps the most useful materials that we are aware of that have been produced in the country are some UNA materials, particularly our booklet *Canada, the Arms Race and Disarmament*. We will be making a proposal to the office of Ambassador Menzies in External Affairs to have this booklet revised, updated in the light of UNSSOD II, and reprinted.

That, I think, is the substance of my comments. We just want to emphasize how important we think the role of public information and education in Canada is.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Wirick.

We will proceed in the usual way, by having exchanges with the various members of this committee.

If you do not mind, Ambassador Ignatieff, I will ask the first question tonight. Since it is the last week I may put more questions—usually I am not the master of this committee, just the servant, not the slave but the servant.

• 2100

I would like you to elaborate on what you have said on page 9, because this is one of the recommendations I have had in mind ever since we started. The availability of time is so short that I knew we could do a specific job but could not do the job entirely, and I would hope that my colleagues, when the time comes to look into the resolutions that were put forward for Parliament, will remember this one in particular. If you would like to elaborate a bit, would you consider this as strictly being, as it says here, “the interrelation of security, arms control and disarmament”? I have some colleagues who would like to add to that the interrelationship between disarmament and development. Would you eliminate development and just stick to that?

Secondly, how would you see that? As strictly a committee that would go across Canada to receive? Or as a committee, let us say, maybe a smaller committee of the House and the Senate—maybe we could involve them there—of people who could not only receive briefs but exchange views? That means members who would prepare themselves accordingly and be able to answer questions, because it is so technical sometimes. If we only sit down, we will receive briefs from people who want to disarm and believe all that is implied by that, people

[Translation]

Canadiens à l'égard du désarmement et du contrôle des armes, surtout depuis l'arrivée au pouvoir de Reagan. Je pense qu'il est important que le Comité sache que nous en voyons les effets presque tous les jours, le nombre de demandes de documents augmente sans cesse.

Le principal point que je voulais soulever est le fait que ces questions poursuivront leur cours, bien entendu, après UNSSOD II. Nous sommes d'avis que l'éducation et l'information du public sont à la base de toute discussion de la question et c'est là que nous voyons notre rôle. Les documents les plus utiles à jamais, probablement, avoir été produits dans ce pays sont des documents de l'ACNU et plus particulièrement, un livret intitulé *Le Canada, la course aux armements et le désarmement*. Nous avons l'intention de recommander au bureau de l'ambassadeur Menzies des Affaires extérieures que l'on procède à la révision et à la mise à jour de ce livret à la lumière de UNSSOD II et à sa réimpression.

Je crois que c'est là l'essentiel de ce que j'avais à dire. Nous tenons simplement à souligner l'importance, selon nous, du rôle de l'information et de l'éducation du public au Canada.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Wirick.

Nous procéderons donc de la façon habituelle en accordant la parole aux divers membres du Comité.

Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur l'ambassadeur Ignatieff, je poserai la première question ce soir. C'est en effet la dernière semaine où je peux poser des questions. Je ne suis pas habituellement maître de ce Comité, simplement son serviteur et non pas son esclave.

J'aimerais donc vous demander d'élaborer sur ce que vous avez dit à la page 9, car c'est là une des recommandations que j'ai en tête depuis le début. Nous avons si peu de temps à notre disposition que je sais bien que nous ne pourrions pas toucher à tous les aspects bien que nous touchions à certains dans les détails. J'espère que mes collègues, lorsque le temps sera venu d'examiner les recommandations que nous ferons au Parlement, se souviendront de celle-là en particulier. J'aimerais donc vous demander d'élaborer un peu sur ce que vous considérez comme étant l'inter-relation de la sécurité, du contrôle des armements et du désarmement. Je pense que certains de mes collègues aimeraient ajouter à cela l'inter-relation entre le désarmement et le développement. Pourrais-je vous demander de supprimer la question du développement et de vous limiter à ces trois aspects?

Deuxièmement, j'aimerais savoir comment vous concevez ce rôle? Avez-vous pensé à un comité qui voyagerait à travers le Canada pour entendre les vues du public? Ou peut-être avez-vous pensé à un plus petit comité mixte—nous pourrions les intéresser à cette question—composé de personnes qui ne se contenteraient pas de recevoir des mémoires, mais pourraient également échanger des vues? Mais cela veut dire des membres qui seraient disposés à se documenter et à répondre à des questions car c'est un domaine parfois assez technique. Si nous

[Texte]

who would say, no, no, we must be strong in order the better to disarm.

Mr. Ignatieff: Mr. Chairman, I give the following reasons: First of all, I entirely agree with what Ambassador Barton said about the limited purposes and possible objectives of the United Nations General Special Session Assembly; that is, that it is principally a public relations exercise to bring public opinion up to date on what is happening in the disarmament arms race balance, and to try to have governments more aware of public concern. But this does not help to resolve very real, complex, strategic and practical questions of defence for Canada and its security. As I say, I am not a unilateral disarmer. I have my concept of the realities of what we face. I have been associated with it for many years and I realize that there are no quick answers.

It is a very difficult situation we face. I think we are faced with nothing less than a whole revision of the strategy of NATO. I believe Canada cannot accept a neutral position, cannot opt out of collective security. I am not going to go into the question of NORAD and NATO, I am just saying that Canada cannot take care of its own defence, of its own accord and has to be in line, in some way, with both the United States and Europe. There are forces at work, in Europe demanding changes that are contradictory to those pressures that are in the United States, and yet there are movements in the United States also for a revision of the strategy to reduce the risk of a nuclear triggering of a pre-emptive strike. So we are faced, in any case, with a review of NATO strategy, and that cannot be related to a few weeks of hearings connected with UNSSOD II.

Then we have the problem that the Senate of this Parliament has come up with a very comprehensive set of recommendations, which are very important, and some of which I entirely agree with, namely that Canada cannot avoid facing the question of upgrading both the equipment and the numbers of its conventional forces if we wish to reduce the reliance on the nuclear deterrent. This has very far-reaching effects.

Lastly, I put forward in my paper something that I know is controversial but it is, again, based on experience. When we signed the North Atlantic Treaty, and all parties supported it, it was under certain understandings. First of all, there was an understanding that our European partners accepted reciprocal undertakings for the defence of North America. Now those reciprocal undertakings are not being carried out. They were not necessary, because the United States had, first of all, a monopoly and then great superiority. But that is not the case now. We are faced now with a situation where, in one form or another, both the United States and the Soviet Union have parity as far as being able to knock each other out is con-

[Traduction]

nous contentons d'avoir une séance, nous recevrons des mémoires de personnes qui sont en faveur du désarmement et croient tout ce que cela implique et de personnes qui, pour leur part, sont d'avis qu'il faut être fort pour mieux désarmer.

M. Ignatieff: Monsieur le président, je vais vous donner les raisons suivantes. D'abord, je suis entièrement d'accord avec ce que l'ambassadeur Barton a dit au sujet des buts et objectifs limités de l'UNSSOD, c'est-à-dire qu'il s'agit surtout d'un exercice en relations publiques pour mettre l'opinion publique à jour sur ce qui se passe au niveau du désarmement, de l'équilibre dans la course aux armements, et pour essayer de sensibiliser un peu plus les gouvernements aux préoccupations du public. Mais cela ne nous aide pas vraiment à résoudre des problèmes très réels et complexes de stratégies et de pratiques de défense pour le Canada et sa sécurité. Comme je l'ai dit, je ne suis pas en faveur du désarmement unilatéral. J'ai ma propre perception des réalités auxquelles nous faisons face. Cette question m'intéresse depuis de nombreuses années et je sais qu'il n'y a pas de solutions faciles.

Nous sommes dans une situation fort difficile. Je pense que nous devons envisager rien de moins que la réforme entière de toute la stratégie de l'OTAN. Je pense que le Canada ne peut pas accepter de position neutre et il ne peut pas se dissocier de la notion de sécurité collective. Je n'entrerais pas dans la question de NORAD et de l'OTAN. Je me contenterai de dire que le Canada ne peut assurer sa propre défense de son propre chef et doit donc par conséquent suivre l'orientation des États-Unis et de l'Europe. Il y a des forces à l'oeuvre en Europe qui exigent des changements qui sont contraires aux pressions exercées aux États-Unis. Cependant, il y a aux États-Unis des mouvements en faveur d'une réforme de la stratégie pour diminuer le risque du déclenchement nucléaire ou d'une attaque préventive. Nous faisons donc face, dans tous les cas, à une refonte de la stratégie de l'OTAN et cela ne pourra pas se faire dans les quelques semaines d'audiences reliées à UNSSOD II.

Nous avons un autre problème en ceci que le Sénat de ce Parlement a formulé un ensemble de recommandations assez exhaustives très importantes. Je suis en faveur de certaines de ces recommandations et plus particulièrement, de celle selon laquelle le Canada ne peut pas éviter le problème de la modernisation de l'équipement et des effectifs de ses forces conventionnelles s'il veut réduire la dépendance à l'égard des armes nucléaires. Et cela aura des répercussions considérables.

Et enfin, j'ai fait dans mon mémoire une déclaration qui sera assez controversée, je le sais, mais qui est fondée sur ma propre expérience. Lorsque nous avons signé le Traité de l'Atlantique nord qui avait reçu l'appui de toutes les parties, certaines conditions avaient été mises. Il était d'abord entendu que nos partenaires européens acceptaient la responsabilité de la défense de l'Amérique du Nord. Ces ententes réciproques ne sont pas appliquées. Il n'a pas été nécessaire de le faire parce que les États-Unis avaient le monopole et jouissaient d'une grande supériorité. Mais ce n'est plus le cas. Nous sommes maintenant dans une situation où, sous une forme ou une autre, les États-Unis et l'Union soviétique disposent de la

[Text]

cerned. Therefore, there will be pressure, whatever may result from UNSSOD II or any other discussions, for an upgrading of the conventional forces of Canada, along with other NATO partners. It seems to me that we should insist on an acceptance of this reciprocal obligation of our European partners for North American defence, in the situation where North America is now as vulnerable, particularly under nuclear conditions, to a pre-emptive strike as any part of the alliance.

• 2105

For all these reasons, I believe a highly complex and much more profound inquiry is required. Of course, it would not be for me, as a non-parliamentarian, to suggest how it should be done, but I would hope that the efforts of the Senate and the House of Commons would be combined in some committee that would either hold hearings here or visit other parts of the country as well.

The Chairman: Thank you very much, Ambassador.

Mr. Ignatieff: And we would, of course, at the United Nations, co-operate in every way and at any point.

The Chairman: Thank you very much.

First on my list is Mr. Wenman, please. If I may repeat, we have not been strict about finishing at 10 o'clock, but we have, so far, nine who wish to question, so we will just try.

Mr. McKinnon: I believe one of our guests tonight has a problem of catching an aircraft.

The Chairman: Which one?

Mr. Ignatieff: The last plane to Toronto.

The Chairman: What time is that?

Mr. Ignatieff: At 10.50 p.m.

The Chairman: I see. Please try to direct your questions immediately—for those who have some. Could you leave at 10 o'clock?

Mr. Ignatieff: Ten o'clock is fine.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Wenman.

Mr. Wenman: Having observed Ambassador Barton at the United Nations during the last session, I would like to compliment him before the committee and recognize that there is not any other human being who could have put forth more energy and achieved more than Ambassador Barton did. That should be on the record very, very clearly, and I would compliment him in so doing.

Having spent all that time, through all those meetings and all those hours, is Canada—in thinking of Canada's role at the next session, or at any other session for that matter—more credible having a neutral, honest broker type of attitude, or are

[Translation]

même capacité de s'anéantir. Par conséquent, il y aura beaucoup de pressions d'exercées, quel que soit le résultat d'UNSSOD II ou de toute autre discussion, pour l'amélioration des forces conventionnelles au Canada ainsi que de celles des autres partenaires de l'OTAN. Il me semble que nous devrions insister sur l'application de cette obligation réciproque de nos partenaires européens face à la défense de l'Amérique du Nord étant donné que l'Amérique du Nord est maintenant aussi vulnérable, surtout dans des conditions nucléaires, à une attaque préventive que tout autre membre de l'Alliance.

Pour ces raisons, je pensais qu'il conviendrait d'effectuer une enquête exhaustive et très approfondie. Bien entendu, il ne m'appartient pas, en tant que non-parlementaire, de recommander des façons de procéder, mais j'espère que le Sénat et la Chambre des communes uniront leurs efforts sous forme de comité qui tiendra des audiences ici ainsi que dans d'autres régions du pays.

Le président: Merci beaucoup, monsieur l'ambassadeur.

M. Ignatieff: Et je tiens à vous assurer que les Nations Unies seraient toutes disposées à collaborer avec vous.

Le président: Merci beaucoup.

Le premier sur ma liste est M. Wenman. J'aimerais répéter que même si nous ne sommes pas très stricts pour ce qui est de terminer à 10 heures, nous avons maintenant neuf personnes sur notre liste d'intervenants et j'aimerais vous demander de faire votre possible.

M. McKinnon: Je pense que l'un de nos invités doit prendre un avion ce soir.

Le président: Lequel?

M. Ignatieff: Le dernier vol pour Toronto.

Le président: Et à quelle heure est-ce?

M. Ignatieff: A 22h50.

Le président: Je vois. J'aimerais demander à ceux qui ont des questions à poser à M. Ignatieff de le faire immédiatement. Pouvez-vous partir à 10 heures?

M. Ignatieff: Cela me convient.

Le président: Merci beaucoup.

Monsieur Wenman.

M. Wenman: J'ai eu l'occasion d'observer l'ambassadeur Barton à l'oeuvre aux Nations Unies au cours de la dernière session et j'aimerais le féliciter devant les membres du Comité et ajouter que personne n'aurait pu faire preuve d'autant d'énergie ni réaliser autant que l'ambassadeur Barton. Je pense qu'il faudrait que cela figure au compte rendu et je tiens à le féliciter de son excellent travail.

Comme vous avez passé beaucoup de temps à toutes ces réunions et y avez consacré tellement d'heures, j'aimerais que vous me disiez si le Canada—et ceci dans le contexte du rôle du Canada à la prochaine session ou à toute autre session—a

[Texte]

we more influential as strong members of an alliance? Which is the most useful position for an ambassador to have?

Mr. Barton: I am not sure I would put it in terms of an alliance. I think we are a strong and useful contributor as one of the voices representing, basically, western European—to use the UN phrase—western European and other attitudes. Of course we act as a co-ordinating agent to collect the common impressions of the Western countries—if I can use that phrase—which, generally speaking, are very similar. I think where we do exercise a useful influence is in attempting to rationalize the views, on the one hand, of the great powers in the Western group—that is the British, the French and the Americans—with the views of the rest of us, coming up with positions and attitudes that reflect common goals and, at the same time, trying to avoid disruptive differences. The result of this in the UN is often that we vote quite differently from the Americans and the British, and I think that is healthy.

That does not mean that we do not share common goals, that we do not consult very fully to make sure that we understand each other's position.

Mr. Wenman: There have been some suggestions that if we moved more towards neutrality that would give us a more independent role. Other suggestions have been that our usefulness is stronger when we are perceived as being a member of the alliance, therefore, we can exert influence there.

• 2110

Mr. Barton: I certainly do not think we could move towards neutrality credibly. I do not think that would carry any conviction. I share Mr. Gratton's view completely that we are a member of the Western Alliance with the values and common purposes that we share. I do not think when we are debating these at the UN we think of it in NATO terms, as such, because we have a number of countries that are not members of NATO participating in these discussions. At the same time, I think what you have are shared values and shared views and that these result in positions that we, I think, exercise a strong influence in developing and can give our support to.

Mr. Wenman: Your colleagues suggested that we should perhaps restate suffocation in our next initiative in the United Nations. Are you in agreement with that, or are you of the opinion that we should put it away and start fresh with START, or something like that?

Mr. Barton: I am not opposed to discussing suffocation. I did not mention it because I was trying to confine myself to the overall view of what we could achieve in terms of the realities of the situation. I think when we start talking about goals there is no reason why suffocation should not form an important part of our position. It is a credible and logical goal

[Traduction]

plus de crédibilité compte tenu de son attitude neutre et honnête ou si nous avons plus d'influence en tant que membre fort d'une alliance? Quelle est la position la plus utile pour un ambassadeur?

M. Barton: Je ne sais pas si je parlerais de cela en termes d'alliance. Je pense que nous avons un apport solide et valable en tant que l'une des voix qui représente, si l'on veut, l'Europe de l'Ouest—pour utiliser une expression des Nations Unies—et d'autres attitudes. Bien entendu, nous agissons en tant qu'agent de coordination pour compiler les impressions communes aux pays de l'Ouest—si vous me permettez cette expression—qui, en règle générale, sont assez semblables. Je pense que nous exerçons une influence assez utile pour ce qui est d'essayer d'harmoniser les vues des grandes puissances de l'Ouest—à savoir, de l'Angleterre, de la France et des États-Unis—avec les vues des autres pays et d'élaborer des positions et des attitudes qui reflètent des buts communs tout en essayant d'éviter les différences perturbatrices. Il en résulte donc que nous adoptons aux Nations Unies des positions assez différentes des Américains et des Britanniques et je crois que cela est particulièrement sain.

Cela ne veut pas dire que nous ne partagions pas de buts communs, que nous ne nous consultons pas pleinement pour nous assurer que nous comprenons bien les positions de chacun.

M. Wenman: Certains ont prétendu que si nous devenions un peu plus neutres, nous pourrions jouer un rôle plus indépendant. D'autres disent que nous sommes plus utiles si l'on est perçu comme étant membre de l'Alliance, ce qui nous permet d'exercer notre influence au sein de cette organisation.

M. Barton: Je ne crois pas que nous puissions devenir plus neutres et conserver en même temps notre crédibilité. Je partage l'opinion de M. Gratton en ce sens que nous sommes membres d'une alliance occidentale avec des valeurs et des buts communs que nous partageons. Ces questions ne sont pas débattues aux Nations Unies. Nous pensons en fonction de l'OTAN, car il y a un certain nombre de pays qui ne sont pas membres de l'OTAN qui participent à ces discussions. Mais en même temps, il existe des valeurs et des opinions qui sont partagées et de ce fait, nous exerçons une influence assez considérable pour ce qui est du développement de positions communes que nous pouvons appuyer.

M. Wenman: Vos collègues suggèrent que nous représentions notre stratégie de l'asphyxie lors de notre prochaine intervention aux Nations Unies. Êtes-vous d'accord avec cela ou croyez-vous qu'il serait préférable d'oublier cette position et de commencer à neuf avec les pourparlers START, par exemple?

M. Barton: Je ne suis pas contre une discussion de la stratégie de l'asphyxie. Je n'en ai pas parlé parce que j'essayais de me limiter à une vue globale de ce que nous pouvons réaliser compte tenu des réalités de la situation. Lorsque nous parlons de buts, il n'y a aucune raison de ne pas faire de la stratégie de l'asphyxie une partie importante de notre position.

[Text]

to achieve. I personally do not think we are going to achieve it in the foreseeable future, but that does not mean we do not keep preaching the gospel.

Mr. Wenman: In your brief you said that groups of countries outside the zones of East-West influence might be persuaded that they could afford to cut back to their own advantage. Like who?

Mr. Barton: What I had in mind was—and this is a generalization—if you could convince Latin American countries, for example, that they should not allow themselves to engage in an arms race, that it is self-defeating, that all they do is use up their money. I recognize that that is a very over-simplified expression of hope, because what you are dealing with is not simply distrust of each other but internal military movements and struggles for power and all the rest of it. But that does not mean that something might not be done. For a long time they did not do it.

Mr. Wenman: Recognizing the pessimistic climate that you have described in facing the last talks and suggesting that it is even more so this time, obviously there is a need for confidence-building measures to be established by all partners. But you cover that very quickly. You have talked about peace keeping, observer missions, and then you just throw everything in as “other methods.” What other techniques of restoring confidence-building should be employed by the parties?

Mr. Barton: I tried to avoid using that phrase, because it has acquired a very specialized meaning in negotiation. Confidence-building measures mean putting in military observers and keeping account of each other's military manoeuvres, and so on, and I had something wider in my mind.

Mr. Wenman: Stabilization measures, then?

Mr. Barton: That is it. Anything you can do that would help alleviate the tensions that lead people to conclude that they need arms.

Mr. Wenman: Like?

Mr. Barton: I mentioned peacekeeping, for example, under certain circumstances. I do not think you can be specific, because each one has to be tailored to the needs, but you have to have the drive and the imagination and the initiative to take those steps when the opportunity presents itself. Of course, if you work on the theory that it is beyond our reach, that we are a little guy, we cannot do these things, that we become helpful fixers if we try it, then we do not do it. What I am calling for is a spark of initiative and imagination. We will not do these things alone, obviously. Sometimes, as you know, I have found that you can take an initiative but you are much better to get somebody else to front it for you; you do not get the credit for it, but you have the satisfaction of knowing you helped achieve it.

[Translation]

C'est un but logique à atteindre. Je doute que nous le réalisions dans un avenir prochain, mais cela ne veut pas dire que nous devrions pour autant arrêter de le promouvoir.

M. Wenman: Vous avez dit dans votre mémoire que des groupes de pays hors des zones d'influence Est-Ouest pourraient être convaincus de l'opportunité d'une réduction dans leur propre intérêt. De qui vouliez-vous parler?

M. Barton: J'ai pensé—et c'est une généralisation—que l'on pourrait peut-être essayer de convaincre les pays de l'Amérique latine de ne pas se laisser pousser dans la course aux armements, qui est auto-destructrice, et où ils perdraient tout leur argent. Je pense que c'est une manifestation simpliste d'espoir, car il ne s'agit pas ici uniquement de méfiance, mais de mouvements militaires internes et de luttes pour le pouvoir. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne peut rien faire. En fait, rien n'a été fait pendant très longtemps.

M. Wenman: En reconnaissant l'existence du climat pessimiste que vous avez décrit pour ce qui est des dernières négociations et en disant que c'est encore plus le cas à l'heure actuelle, il me semble qu'il ne fait aucun doute que tous les partenaires doivent adopter des mesures pour renforcer la confiance. Mais vous n'avez pas vraiment élaboré là-dessus. Vous avez parlé de missions d'observation du maintien de la paix et vous avez mis tout le reste sous une rubrique «Autres méthodes». Quelles autres méthodes de renforcement de la confiance est-ce que les parties pourraient utiliser?

M. Barton: J'ai essayé d'éviter d'utiliser cette expression car elle a acquis un sens fort spécialisé dans le contexte des négociations. Les mesures de renforcement de la confiance supposent des observateurs militaires et le contrôle des manoeuvres militaires de chacun et ainsi de suite. Mon idée était beaucoup plus générale.

M. Wenman: Vous vouliez donc parler de mesures de stabilisation?

M. Barton: C'est cela. Je pensais à toutes les mesures qui pourraient être prises pour soulager les tensions qui poussent les gens à penser qu'ils ont besoin d'armes.

M. Wenman: Comme?

M. Barton: J'ai parlé de maintien de la paix, par exemple, dans certaines circonstances. Il est assez difficile d'être précis car chaque mesure doit être adaptée aux besoins. Mais il faut avoir de l'ambition et de l'imagination ainsi que de l'initiative pour prendre les mesures qui s'imposent lorsque l'occasion se présente. Bien entendu, si vous partez du principe que ces mesures sont au-delà de notre portée, que nous ne sommes pas assez importants, que nous ne pouvons rien accomplir, que nous pourrions jouer un rôle de réparateur si cela nous convenait, nous ne pouvons rien accomplir. Je dis qu'il nous faut de l'initiative et de l'imagination. Nous n'accomplirons rien seuls, cela est bien certain. Comme vous le savez, il arrive parfois que nous puissions prendre une initiative, mais qu'il soit préférable d'en donner le crédit à quelqu'un d'autre. On n'en obtient évidemment pas le crédit, mais on est satisfait de savoir

[Texte]

Mr. Wenman: Mr. Ignatieff, you have twice mentioned medium-range tactical for weapons, the need to control this particular element, in your paper here. That is the only thing that I noticed was repeated twice. Are you including the SS-20s as medium range, with a 5,000-mile range on them? That is included in that group.

You also stated that Canada needs to go with a firm and clear policy. You did give us some ideas, following that statement. What is a firm and clear policy? We have to make a report. If we are making that report, what Canada's statement might be in the United Nations, what firm and clear policy are you suggesting?

Mr. Ignatieff: That is related, I think, to the question you put to Mr. Barton, sir. My experience in negotiating on behalf of Canada is that if you came to a committee, or the General Assembly, with what was the common denominator that could be agreed between the Departments of National Defence and External Affairs at the official level, it was a very thin reed of a note that was sounded. The politicians, after all, should make policy. It has been my pleading—in fact, 12 years ago I came before this very committee when you visited Geneva and I pleaded then—that the standing committee, in some form or another, should be the source of instruction, for better or for worse, on the broad lines that we should take.

• 2115

I outlined the kinds of things that I thought would make a clear statement. I think—

Mr. Wenman: That is fine. I just wondered if there were something in addition to that.

Mr. Ignatieff: It is there.

Mr. Wenman: Last question, then. You have suggested that we either are moving to or have reached the position of parity. At that position we see the Soviet Union in fact becoming very aggressive in Afghanistan, the Third World, and so forth. If the trend continues as it has in the last decade and the Soviet Union gains superiority as opposed to parity, how do you think the Soviet Union will act with intent in the international world?

At the same time, you talked about the Reagan time sequence, in other words, since Reagan came things have escalated. Would you not say that it has also escalated as a result of Afghanistan, Poland and the deployment of SS-20s? Would you not equate those two as equivalencies, as opposed to laying the blame supposedly on our ally? Thank you.

Mr. Ignatieff: On the first point, about Soviet reactions, I attended a meeting sponsored by the American Arms Control Association in NATO where this whole question of the factual basis of the relative strength was discussed. I think the only rational conclusion that one can have is that both have reached a stage of over-kill in which each have more than enough, and

[Traduction]

que l'on a contribué à la réalisation de quelque chose de concret.

M. Wenman: Monsieur Ignatieff, vous faites allusion, dans votre mémoire, à deux reprises aux armes tactiques à moyenne portée et de la nécessité de les contrôler. C'est la seule chose que vous répétez deux fois. Est-ce que vous incluez les SS-20 parmi les armes à moyenne portée? Elles ont une portée de 5,000 milles. Est-ce que vous les incluez dans cette catégorie?

Vous avez également déclaré que le Canada avait besoin d'établir une politique ferme et claire. Vous nous donnez quelques idées après cette déclaration. Mais qu'est-ce qu'une politique ferme et claire? Nous avons un rapport à faire. Et si nous faisons ce rapport, quelle sorte de déclaration, d'après vous, le Canada devrait-il faire aux Nations Unies en termes d'une politique ferme et claire?

M. Ignatieff: Je crois que cette question est liée à celle que vous avez posée à M. Barton. D'après mon expérience, pour ce qui est de négocier au nom du Canada, lorsque l'on se présente à un comité ou à l'Assemblée générale avec une position commune dont conviennent les ministères de la Défense nationale et des Affaires extérieures au niveau officiel, on n'a jamais réussi à fournir une déclaration ferme et nette de politique. C'est d'ailleurs aux hommes politiques qu'il appartient de décider de la politique. Je demande, comme je l'ai fait déjà il y a 12 ans lorsque je me suis présenté devant ce même comité qui était en visite à Genève, que le Comité permanent, d'une façon ou d'une autre, et pour le meilleur et pour le pire, nous instruisse des grandes lignes à prendre.

J'avais indiqué le genre de choses qui, à mon avis, clarifieraient les choses. Je pense...

M. Wenman: Bien. Je me demandais simplement si vous auriez ajouter quelque chose à cela.

M. Ignatieff: C'est tout.

M. Wenman: Dernière question, alors. Vous avez dit que nous nous dirigeons ou que nous en étions déjà arrivés à la parité. Nous avons l'impression que l'Union soviétique devient en fait très agressive en Afghanistan, dans le tiers monde, etc. Si la tendance de la dernière décennie se maintient et que l'Union soviétique passe à une position de supériorité plutôt que de parité, comment pensez-vous qu'agira l'Union soviétique sur la scène internationale?

Vous avez par ailleurs parlé de la période Reagan et déclaré que depuis l'arrivée de Reagan, les choses s'étaient précipitées. Ne devriez-vous pas considérer cela comme des équivalences plutôt que de faire porter le blâme par notre allié? Merci.

M. Ignatieff: Sur votre premier point quant aux réactions soviétiques, j'ai assisté à une réunion organisée par l'Association américaine pour le contrôle des armes à l'OTAN où l'on a discuté de toute cette question de la base factuelle des forces relatives. Je crois que la seule conclusion rationnelle que l'on puisse tirer est que l'on en est arrivé de part et d'autre à une

[Text]

the argument as to whether the alliance will hold any possible Soviet aggression by introducing some offsetting intermediate—or small-range or higher-range weapon is largely irrelevant.

I think, concerning the basis under which we should proceed, I happen to agree with Secretary Haig. He could not have put it better: What we need is a comprehensive strategy that takes into account the political and economic as well as the military reality, and the fact is that at the present moment the Soviet bloc is in a state of even worse economic recession and crisis than we are.

My sources—*The New York Times*, *The Globe and Mail*, the *British Economist*—have all had recently an analysis of the results of the plan submitted to what passes for the parliament, the Supreme Soviet—whatever it is. The fact is that their growth rate is now under 2 per cent, it is somewhere above 1 per cent. It had dropped to 5 per cent, but it has gone down. They have a failure in agriculture and a failure to provide food for their satellite, which has resulted in this crisis in Poland, a foreign exchange crisis. In fact, Poland and Romania could be regarded as in default. As you know, President Reagan had to inform the banks not to foreclose on Poland because of its possible effect on western banks, and western banks did likewise.

This is the kind of situation which—I invite your attention to the last issue of the *Economist*, which I would be glad to leave with you, if you are interested. In it they point out the strange contradiction that here we are discussing whether or not there should be pressures applied against the martial people in Poland, and banks are quietly extending credit. There should be a governmental decision. We should either say that Poland is in default—which it is; it cannot possibly meet its debts or even the interest on its debts, and we should insist on a re-scheduling, so as to stabilize the situation, on the understanding that certain concessions are made on the other side. That is my idea of using a comprehensive strategy rather than depending on military escalation.

• 2120

Mr. Crouse: Mr. Chairman, could I ask a supplementary question at this point?

The Chairman: It will have to be a short supplementary tonight.

Mr. Crouse: It is on the very point that was made.

The Chairman: Please, go ahead.

Mr. Crouse: Is it not right to say that the Soviet Union only recently came up with a considerable amount of gold, which was sold, to the amazement of the Western World? I ask this question simply because you said that the Soviets are in a desperate state of economic conditions at the present time. How do you know that is true, if they have possibly unlimited supplies of gold, of which the western powers do not seem to be aware, and this fact was just recently made known when they sold this gold? On what do you base the statement that they

[Translation]

surcapacité de destruction, si bien que ce n'est même plus la peine de se demander si l'Alliance résisterait à une agression soviétique éventuelle en utilisant des armes à petite, moyenne ou longue portée.

Quant à savoir de quoi il faudrait partir, je suis d'accord avec le secrétaire Haig. Il a tout à fait raison de dire que ce qu'il nous faut, c'est une stratégie globale qui tienne compte de la réalité politique et économique tout autant que de la réalité militaire et du fait qu'à l'heure actuelle le bloc soviétique connaît une récession économique encore pire que la nôtre.

Mes sources, à savoir le *New York Times*, le *Globe and Mail* et le *British Economist*, ont toutes présenté récemment une analyse des résultats du plan soumis à ce qui fait office de Parlement, à savoir le Soviet suprême, si l'on peut savoir ce qu'il en est exactement. Le fait est que leur taux de croissance est maintenant inférieur à 2 %, pas beaucoup plus de 1 %. Il était tombé à 5 % mais il est encore descendu. L'agriculture va mal, et ils ne réussissent pas à alimenter leurs satellites, ce qui a provoqué la crise en Pologne, une crise du change. En fait, la Pologne et la Roumanie sont en faillite. Comme vous le savez, le président Reagan a dû informer les banques de ne pas saisir les biens hypothéqués de la Pologne car cela pourrait avoir des répercussions graves sur les banques occidentales, et les banques occidentales en ont fait autant.

Je vous signale le dernier numéro de l'*«Economist»* que je me ferais un plaisir de vous laisser si cela vous intéresse. On y signale l'étrange contradiction qui veut que nous nous demandions si nous devons ou non appliquer des pressions sur les responsables de la loi martiale en Pologne alors que par ailleurs les banques accordent en douce des crédits. Il faut que le gouvernement se décide. Ou nous déclarons la Pologne en faillite, car elle l'est; elle ne peut absolument pas honorer ses dettes ni même l'intérêt de ses dettes, et nous exigeons alors que les échéances soient révisées de façon à stabiliser la situation, sachant que certaines concessions sont accordées de l'autre côté. C'est ainsi que j'entends stratégie globale plutôt que escalade militaire.

M. Crouse: Monsieur le président, pourrais-je poser une question complémentaire à ce sujet?

Le président: Il faudra qu'elle soit très brève.

M. Crouse: C'est sur ce qui vient d'être dit.

Le président: Alors, allez-y.

M. Crouse: N'est-il pas vrai que l'Union soviétique a très récemment sorti une quantité considérable d'or qu'elle a vendu à la stupefaction du monde occidental? Si je pose cette question, c'est tout simplement parce que vous avez dit que les Soviétiques sont dans une situation économique désespérée. Comment pouvez-vous affirmer cela s'ils peuvent avoir des réserves d'or illimitées que les puissances occidentales ne semblent pas connaître et dont elles n'ont eu connaissance que récemment lorsque cet or a été vendu? Sur quoi vous fondez-

[Texte]

are facing this tremendous economic condition at the present time?

Mr. Ignatieff: They have the greatest surplus of oil and of gold of any country in the world, and therefore can cover their foreign exchange demands and, indeed, to some extent, those of their satellites, but not enough to cover the extensive default, that now has developed both in Poland and, incidentally, Romania. But the internal situation is that, in terms of economic growth, the lack of incentives, the failure of their wage and price policy, their total failure in agricultural policies, this created an internal crisis. This can be seen in the reports in the press about the performance of the five-year plan and the urgings that Mr. Brezhnev and others are trying to put on various sectors to do better in the next year. But the figures speak for themselves. It is true that they have this surplus and they are underselling the Arab countries in oil both to France and to Germany to help maintain their foreign exchange.

Mr. Crouse: So their economic condition, then, is not quite as desperate as you implied?

Mr. Ignatieff: In terms of foreign exchange it is not desperate, but in terms of the internal stability of the country they cannot deliver in food, in homes, in consumer goods or in production.

Mr. Crouse: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Flis, please, followed by Miss Jewett.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman.

Just to give our two ambassadors a chance to catch their breath, maybe I will direct my first question to Mr. Wirick.

In the distribution of information to Canadians, what influence do you feel the association had in formulating public opinion for UNSSOD I, and do you feel that your association will have any influence on forming public opinion for UNSSOD II?

Mr. Wirick: I think we will have much more influence on UNSSOD II than we did on UNSSOD I, simply because we are a little stronger organization in 1982 than we were in 1978.

The UN Association has had its ups and downs, as is often the case in the voluntary sector of this country—and I sometimes think we are headed for a real down in the voluntary sector now, but I will not get into topics of tax relief, and so forth, in this committee. But I think we will have more influence this time around, simply because our association is stronger. We have now had two disarmament weeks. In case the members of the Committee do not realize it, disarmament week was instituted by the First Special Session on Disarmament, by the first UN Special Session, the week following October 24, United Nations' Day. The first time it was really celebrated, if you like, to any extent, was in 1980, and then

[Traduction]

vous lorsque vous dites qu'elle se trouve en pleine crise économique?

M. Ignatieff: Ils ont les plus gros excédents de pétrole et d'or au monde et peuvent ainsi couvrir leurs besoins de change et même, dans une certaine mesure, ceux de leurs satellites, mais ils n'en ont pas suffisamment pour couvrir les énormes dettes qui ont été contractées par la Pologne et, d'ailleurs, par la Roumanie. Toutefois, la situation interne est telle qu'étant donné le manque d'incitation, l'échec de leur politique des prix et salaires, l'échec total de leurs politiques agricoles, on peut vraiment parler d'une crise économique interne. On constate cela à la lecture de certains reportages sur les résultats du plan quinquennal et sur l'insistance que semblent mettre M. Brezhnev et d'autres sur la nécessité d'améliorer les résultats de divers secteurs dans l'année à venir. Les chiffres sont là. Il est vrai qu'ils ont cet excédent et qu'ils vendent leur pétrole moins cher que les pays arabes à la France et à l'Allemagne pour des questions de change.

M. Crouse: Ainsi, la situation économique n'est pas aussi désespérée que vous le laissez entendre?

M. Ignatieff: Pas pour ce qui est du change, mais certainement pour ce qui est de la stabilité interne du pays, car ils ne réussissent pas à fournir, qu'il s'agisse d'aliments, de logements, de biens de consommation ou de production en général.

M. Crouse: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur Flis, s'il vous plaît, suivi de M^{lle} Jewett.

M. Flis: Merci, monsieur le président.

Afin de donner à nos deux ambassadeurs le temps de reprendre leur souffle, j'adresserai ma première question à M. Wirick.

Quelle influence a eue, à votre avis, l'Association, en matière de diffusion des renseignements, sur les Canadiens à propos de la première session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement et jugez-vous que votre association aura quelque influence sur l'opinion publique à propos de la deuxième session extraordinaire?

M. Wirick: Je crois que nous aurons beaucoup plus d'influence dans le cas de la deuxième session que dans le cas de la première. Tout simplement parce que nous sommes en 1982 une organisation plus solide que nous l'étions en 1978.

L'Association canadienne pour les Nations Unies a eu des hauts et des bas, comme c'est souvent le cas dans le secteur bénévole. J'ai quelquefois l'impression que nous nous engageons dans une période très creuse actuellement dans ce secteur, mais je ne voudrais pas commencer à discuter de dégrèvement fiscal, etc., devant vous. Je crois toutefois que nous aurons beaucoup plus d'influence cette fois-ci, tout simplement parce que notre association est plus vigoureuse. Nous avons maintenant eu deux semaines du désarmement. Au cas où les membres du Comité ne le sauraient pas, la semaine du désarmement a été instituée par la première session extraordinaire sur le désarmement, la semaine suivant le 24 octobre qui

[Text]

last year, in 1981, we had a much better campaign, and I think it grew.

I still think it is quite marginal, I would have to admit that, but I do think it grew. We have noticed certainly that the number of requests coming into our office for Disarmament II we are able to meet more easily. The number of requests has really sky-rocketed in the last few months, and I think External Affairs has also noticed that. This is why I mentioned the advent of the Reagan administration. I certainly agree that no doubt it is for the other reasons you cited as well. It is just that when people do say why they are asking for it, they mention the arms buildup in the United States more frequently than they do that of Russia. Whether they are right or wrong I will not get into; I have my own opinions, but that is not the question.

• 2125

Finally, we have been putting on a few seminars across the country on these topics prior to UNSSOD II and, as I mentioned in my brief presentation, are planning a major conference in Toronto in May just before the special session, about which we are receiving already, and before the brochures have gone out, an immense response. So we are very hopeful.

Mr. Flis: Is the concern out there more because of the nuclear arms buildup or because of the conventional arms buildup? We were told by witnesses that, really, since the Second World War there have not been any killings because of nuclear arms; all the killings have taken place because of conventional arms. Is your request more for nuclear arms information than for the latter? Are you sending out a balanced view or are you sort of concentrating in the nuclear area only?

Mr. Wirick: Well, we send out mainly United Nations materials which we think represent a fairly balanced view, at least on disarmament questions. But certainly to Canadians nuclear is, I think, the over-riding question because, although you are quite correct when you say conventional wars have killed people since the Second World War and nuclear wars certainly have not, to Canadians I think the nuclear question is the over-riding one and the one that we have the most to fear.

Mr. Flis: Right. Ambassador Barton and Ambassador Ignatieff, you have painted a very pessimistic picture for UNSSOD II from your experiences of UNSSOD I. Do you really feel there will be anything accomplished in UNSSOD II? Do you feel that the two superpowers already have positions worked out? And if so, would you share with the committee what you feel they are?

[Translation]

est la Journée des Nations Unies. C'est en 1980 que l'on a véritablement célébré cette semaine et l'année dernière, en 1981, nous avons organisé une campagne bien meilleure qui a permis de développer encore cet événement.

Je dois toutefois avouer que c'est à mon avis encore très marginal. Nous avons certainement remarqué que nous réussissons maintenant à répondre plus facilement aux nombreuses demandes que reçoit notre bureau. Ces demandes se sont vraiment multipliées dans les derniers mois et je crois que les Affaires extérieures l'ont également remarqué. C'est pourquoi j'ai parlé de l'arrivée du gouvernement Reagan. Je conviens certainement avec vous que les autres raisons que vous avez citées sont également valables. C'est simplement parce que lorsque les gens nous disent pourquoi ils le demandent, ils mentionnent le développement des armements aux États-Unis plus fréquemment qu'en Russie. Qu'ils le fassent à tort ou à raison, peu importe, j'ai mon idée là-dessus, mais ce n'est pas la question.

Enfin, nous avons organisé quelques séminaires dans tout le pays pour traiter de ces sujets avant la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement et nous projetons une grande conférence à Toronto en mai, juste avant la session extraordinaire. Avant même que les brochures ne soient diffusées, nous avons déjà la preuve que cela suscite un intérêt immense. Nous y mettons beaucoup d'espoir.

M. Flis: S'inquiète-t-on plus du développement des armes nucléaires que de celui des armes conventionnelles? Certains témoins nous ont dit que depuis la Seconde Guerre mondiale, ce ne sont pas les armes nucléaires qui sont responsables des tueries, mais bien les armes conventionnelles. Vous demandez-t-on davantage de renseignements sur les armes nucléaires que sur les autres? Envoyez-vous de la documentation sur les unes et les autres ou vous concentrez-vous davantage sur le nucléaire?

M. Wirick: Nous envoyons essentiellement de la documentation émanant des Nations Unies qui représentent à notre avis un point de vue assez équilibré, du moins sur les questions de désarmement. Mais il est évident que pour les Canadiens, c'est le nucléaire qui retient davantage l'attention car, même si vous avez tout à fait raison de dire que les guerres conventionnelles ont tué depuis la Seconde Guerre mondiale alors qu'il est certain que les guerres nucléaires n'ont pas tué, pour les Canadiens, la question nucléaire est essentielle car c'est l'arme dont on a le plus à craindre.

M. Flis: Bien. Ambassadeur Barton et ambassadeur Ignatieff, vous avez peint un tableau très pessimiste de la deuxième session extraordinaire suite aux expériences que vous avez connues lors de la première. Estimez-vous réellement que l'on accomplira quoi que ce soit à la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement? Estimez-vous que les deux superpuissances ont déjà décidé de leurs positions? Dans l'affirmative, pourriez-vous indiquer au Comité ce qu'elles seront à votre avis?

[*Texte*]

Mr. Barton: Well, if I could lead off, I would say first of all, I am sure that the two superpowers and, indeed, all the nuclear powers have their positions worked out. I guess you could call them defensive positions, perhaps. I guess your conclusion about the usefulness of a conference like UNSSOD II is the value you attach to the focus of public opinion on these things. I come back to the analogy I made about the parson who preaches the gospel every Sunday and, God knows, they have had 2,000 years of discouragement but they keep coming back for more. So people on the whole, I think, recognize that as a useful, necessary, component in our society. I believe that, while we are not likely to do anything more than help focus public attention and perhaps put some pressure on the great powers to get going again, if it does nothing other than to encourage the Russians and the Americans through the dialogue that develops there, to increase the tempo of negotiations between themselves, it will have paid off a hundred-fold. That may not show right away but it is a possible development.

I take some satisfaction from the fact that the Reagan administration has come up with a new acronym, START, instead of SALT. Maybe it will lead to something. I admit that is putting the best foot forward. But, basically, I think we have to do it; we have to make the best of it, and we have to get as much out of it as we can.

Mr. Flis: Mr. Ignatieff, could you enlarge maybe on what you mentioned as being a defensive position? Can you be more specific on what position you think the two superpowers will take?

Mr. Ignatieff: Basically, they will blame one another. This has been the classic position. The only improvement after UNSSOD I was, as Bill Barton reported, that the previous arrangement whereby the superpowers controlled the agenda and agreed upon what was negotiable and non-negotiable was taken away from them. This has been some step forward in the multilateral negotiations.

• 2130

In Geneva the agenda is first of all not determined by the superpowers and, second, they do not preside over the meetings any longer; that role is taken in turn by all the members of the commission. When I was there, we were told at the beginning of the session roughly what they were prepared to entertain and, mostly, they were propositions which related to marginal areas, such as whether or not they would launch nuclear weapons into outer space, or put nuclear weapons into bombardment systems anchored on the ocean floor—something which neither of them at that time had any intention of doing. Then they would spend the time negotiating it.

But now I think there is more pressure from the non-aligned countries, which constitute the majority of the United Nations. And while I believe that Canada should recognize its obligations to its alliance members, and should not take a position which could be regarded as non-aligned, I think it is true that we should consult with, as Mr. Barton said, the Europeans and others. We should be prepared to take the kinds of positions

[*Traduction*]

M. Barton: Si vous me permettez de commencer, je dirais tout d'abord que je suis convaincu que les deux superpuissances et, d'ailleurs, toutes les puissances nucléaires, ont déjà décidé de leurs positions. Je crois qu'on peut les qualifier de positions défensives. Votre conclusion sur l'utilité d'une conférence comme la session extraordinaire dépend évidemment de l'intérêt que l'on porte à sensibiliser l'opinion publique à ce genre de problème. Je reviendrai à mon analogie du curé qui prêche l'évangile tous les dimanches et qui continue comme si 2,000 ans de découragement ne lui suffisaient pas. Donc, dans l'ensemble, je crois que l'on reconnaît qu'il s'agit là d'un élément utile et nécessaire de notre société. Je crois que si nous ne parvenons pas à grand-chose d'autre, nous pourrions néanmoins concentrer l'attention publique sur ce problème et peut-être exercer certaines pressions sur les grandes puissances afin qu'elles reprennent, du moins les Russes et les Américains, les négociations, ce sera déjà très bien. Peut-être ne verra-t-on pas ce résultat immédiatement, mais il est possible.

Je suis assez content que le gouvernement Reagan ait trouvé un nouvel acronyme, START plutôt que SALT. Peut-être que cela mènera à quelque chose. Je trouve que c'est un bon début. Essentiellement, toutefois, je crois que c'est nécessaire; il faut en tirer le meilleur parti possible.

M. Flis: Monsieur Ignatieff, voudriez-vous développer votre pensée à ce sujet? Pourriez-vous nous dire plus précisément ce que vous entendez par positions défensives pour les deux superpuissances?

M. Ignatieff: Essentiellement, c'est qu'elles se blâmeront mutuellement. C'est leur position classique. La seule amélioration que l'on ait pu constater après la première session extraordinaire fut, comme le disait Bill Barton, l'abolition de la disposition préalable par laquelle les superpuissances contrôlaient l'ordre du jour et se mettaient d'accord sur ce qui était négociable et non négociable. C'est un pas en avant dans le contexte de négociations multilatérales.

À Genève, tout d'abord, l'ordre du jour n'est pas déterminé par les superpuissances et, deuxièmement, elles ne président plus les séances; cette tâche est assumée à tour de rôle par tous les membres de la commission. Lorsque j'y suis allé, on nous a dit au début de la séance, en gros, ce que l'on accepterait de discuter et c'était essentiellement des propositions qui touchaient les régions marginales, à savoir si elles lanceraient des armes nucléaires dans l'espace, ou si elles mettraient des armes nucléaires dans les systèmes de bombardement ancrés dans l'océan, ce que ni l'une ni l'autre puissance n'avaient alors l'intention de faire. Ensuite, elles négocieraient cela.

Je crois que, maintenant, les pays non alignés qui constituent la majorité des Nations Unies peuvent exercer davantage de pressions. Si j'estime que le Canada doit honorer ses obligations vis-à-vis des membres de l'Alliance et ne pas prendre une position que l'on pourrait considérer comme une position non alignée, je crois néanmoins qu'il est vrai qu'il nous faut consulter, comme le disait M. Barton, les Européens et les

[Text]

which the Prime Minister took at the last session, but to address what I believe is the new real issue which is that both sides have a fundamental position of parity. You can ask Mr. Arbatov that when he comes to you, and I think you will find that the answer is, yes. Very reluctantly he will admit that there is a position of parity. And if you ask the American experts, such as Warnke, a negotiator, he will have said, yes. Not in every detail but, overall, they have parity in terms of vulnerability and overkill capability.

That leads to a situation wherein the only way in which they could gain an advantage, one against the others, would be to knock out the command control structure. I invite the attention in that connection of the committee, particularly if they are able to extend the activities of the committee, to the fact that the Reagan administration and the Soviet administration are both addressing now, urgently, the question of civil defence. The Reagan administration for instance is focusing particularly on those areas which are either at, or adjacent to, strategic areas such as Plattsburgh, which is very close to, or not far from, our border or the Trident base near Vancouver. And that this idea of a nuclear pre-emptive strike has got people's nerves agitated may also be reflected in the fact that none other than the Vatican has ordered a nuclear shelter for \$1.6 million to house its treasures. So that might be taken into account. These are realities now, that we are moving into a dangerous confrontation area with one side blaming the other.

Mr. Flis: One last question, please.

The Chairman: I hope they will have time to protect all that treasure if they have a strike. Mr. Flis, followed by Dr. Jewett.

Mr. Flis: Thank you. When I was at the CSCE talks in Madrid and talking to some of the Soviet delegates in corridors, they said that Canada was looked up to and respected when it took a unique position at the various past conferences but, when Canada becomes the mouthpiece of the U.S., really east European countries, non-aligned countries, do not listen to Canada, because they would sooner listen to the stronger voice of the U.S.

How can you see Canada taking sort of a leadership role at this UNSSOD II? Keeping in mind our alliance position and our neighbour which we cannot live without, how at the same time can we take some sort of a leadership role so that the non-aligned countries will take note of what Canada is proposing?

Mr. Ignatieff: I think the position that the Prime Minister of Canada took at the last Special Session was indicative that Canada can take a lead.

• 2135

I think the comprehensive test ban, for instance, is absolutely essential and it has been the policy of Conservative governments. I spoke at the time when Mr. Diefenbaker was Prime

[Translation]

autres. Nous devons être disposés à prendre le genre de position que le Premier ministre a pris à la dernière session tout en abordant la nouvelle question qui est très réelle et qui est que les deux côtés ont une position fondamentale de parité. Vous pourriez interroger M. Arbatov là-dessus et vous l'entendrez certainement vous répondre positivement. Il devra à son grand regret l'admettre. Si vous demandez aux experts américains, comme Warnke qui est négociateur, ils devront également vous répondre positivement. Non pas dans chaque détail, mais dans l'ensemble, pour ce qui est de vulnérabilité et de surcapacité d'anéantissement, il faut reconnaître la parité.

Cela mène à une situation où la seule façon de gagner des points l'un contre l'autre serait de faire sauter la structure de contrôle du commandement. J'invite le Comité à en tenir compte, surtout s'il peut prolonger ses activités car il doit considérer que le gouvernement Reagan et le gouvernement soviétique étudient l'un et l'autre et de façon très urgente la question de la défense civile. Le gouvernement Reagan, par exemple, se concentre tout particulièrement sur les secteurs stratégiques ou les secteurs adjacents comme Plattsburgh, qui est très près, du moins pas loin, de notre frontière et de la base Trident près de Vancouver. Il est possible que l'inquiétude que suscite cette idée de riposte nucléaire par anticipation soit également reflétée dans le fait que même le Vatican a commandé un abri nucléaire de 1.6 million de dollars pour protéger ses trésors. On peut donc peut-être en tenir compte. Ce sont maintenant les réalités d'une confrontation dangereuse où l'on se blâme mutuellement.

M. Flis: Dernière question, s'il vous plaît.

Le président: J'espère qu'ils auront le temps de protéger tous ces trésors s'il y a une attaque. Monsieur Flis suivi de M^{lle} Jewett.

M. Flis: Merci. Lorsque j'ai assisté aux pourparlers de la CSCE à Madrid, j'ai pu parler à certains des délégués soviétiques dans les couloirs et ils m'ont déclaré que l'on avait considéré le Canada avec respect lorsque nous avions pris, lors d'autres conférences, une position particulière, mais que lorsque nous nous faisions le porte-parole des États-Unis, les pays de l'Europe de l'Est, les pays non alignés, ne nous écoutaient plus parce qu'ils préféraient à ce moment-là écouter la voix plus forte des États-Unis.

Pensez-vous que le Canada puisse avoir une influence importante à cette session extraordinaire? Sachant que nous faisons partie d'une alliance et que nous ne pouvons vivre sans nos voisins, comment peut-on néanmoins exercer une certaine influence de sorte que les pays non alignés prennent note de ce que propose le Canada?

M. Ignatieff: Je crois que la position du Premier ministre du Canada lors de la dernière session extraordinaire a prouvé que le Canada pouvait avoir une influence.

Je pense qu'il est absolument essentiel, et cela fut la politique des gouvernements conservateurs, d'obtenir un arrêt complet des essais nucléaires. À l'époque où M. Diefenbaker était

[Texte]

Minister in support of a comprehensive test ban. I spoke on behalf of Liberal governments, and that was 20 years ago. So to put them all into a package and call it "suffocation" is perhaps to put it into a new biscuit tin but, basically, we have to have a comprehensive test ban. The new reasons why there is not a comprehensive test ban shock a good many Americans. I have attended conferences at which our American friends have not been any more persuaded than I have been that weapons absolutely have to be tested with the various modern systems that exist to keep them in shape.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much. Dr. Jewett, followed by the hon. Mr. McKinnon, and Mr. Hudecki.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman, and my appreciation along with everyone else for former ambassadors Barton and Ignatieff being with us tonight.

I would like to have both ambassadors' comments on what seems to me to be a phenomenon today which is quite different from any previous time. That is the concern of the public in, perhaps one would say at the moment, western Europe, but also to some extent in eastern Europe as well, and perhaps even in some parts of the Third World, over the fact that the peril which we are in right now is substantially different from any peril we have been in up until now. There is the fear that both the superpowers in a sense are like snowballs going downhill; that there is almost an impossibility to restrain the technological advances of their respective industrial military complexes and, particularly in the last few years, that they are almost out of control—whereas, I do not believe this was particularly strongly felt earlier. So I would date it back to President Carter's Presidential "Directive 59" and, subsequently, the decision on the Cruise and Pershing missiles and the SS-20s, so that, that combined with those developments, has created what some people generally call a peace movement which is very different. It is basically suspicious of both great powers and of what seems to be almost a snowball effect of technological advance. You get something better; we have to get something even better. So I would like to ask, if they feel this to be the case, then their comments earlier about nations like Canada having entirely-shared values with nations like the United States or, certainly, the Soviet Union, are not as true today. Further, that Canada, Denmark, Norway and many other nations in the world today do not feel in the same league, or wish to be in the same league, as either of the two superpowers, and that the contemporary anti-nuclear weapons movements demonstrate this.

Mr. Ignatieff: If I may just answer quickly I would say that this, I think, is in my opinion the reason for the changed

[Traduction]

premier ministre, je me suis prononcé en faveur de cette interdiction complète des essais nucléaires. J'ai également pris la parole au nom des gouvernements libéraux, et cela il y a 20 ans. Mettre une nouvelle étiquette et parler d'« asphyxie » consiste en fait à changer simplement l'emballage; fondamentalement, nous devons arriver à un arrêt complet de ces expériences. De nombreux Américains sont choqués par les dernières raisons qui ont été invoquées, pour justifier que ces expériences soient poursuivies. J'ai pu constater au cours de diverses conférences, que nos amis américains n'étaient pas plus convaincus que je le suis, de la nécessité de continuer à tester l'efficacité des armements, en utilisant les dispositifs modernes les plus variés dont nous disposons.

M. Flis: Merci monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup. Le docteur Jewett, suivi de l'honorable M. McKinnon et de M. Hudecki.

Mlle Jewett: Merci monsieur le président; laissez-moi me joindre aux félicitations qui ont été exprimées à l'adresse de messieurs les ambassadeurs Barton et Ignatieff pour leur présence parmi nous.

A ce sujet, j'aimerais qu'ils me disent ce qu'ils pensent de ce mouvement tout à fait inédit auquel nous assistons depuis quelque temps, je veux parler des manifestations en Europe occidentale, en Europe de l'Est et peut-être même dans certaines parties du tiers monde, au cours desquelles la population exprime des craintes, à savoir que le danger qui nous menace est aujourd'hui sans comparaison avec tout ce que nous avons pu vivre jusqu'ici. On semble craindre que les superpuissances ne soient entraînées dans un effet boule-de-neige, et qu'il soit presque impossible de contenir les progrès technologiques des deux complexes militaro-industriels respectifs, et que tout particulièrement depuis quelques années, cette tendance échappe à tout contrôle, sentiment que l'on n'a jamais eu de façon aussi nette jusqu'ici. Je daterai le début de ce mouvement de la paix, si vous voulez, aux initiatives du président Carter, à la « directive 59 » et à la décision concernant les missiles de croisière Pershing et les SS-20, le tout entraînant donc la naissance d'un mouvement de la paix tout à fait différent des mouvements précédents. En l'occurrence, on soupçonne les deux superpuissances d'être entraînées dans un effet boule-de-neige du progrès technologique. Si l'un des camps fait une découverte, l'autre camp doit faire une autre découverte encore plus intéressante, etc. Si messieurs les ambassadeurs sont d'accord avec cette analyse, j'aimerais leur demander si certaines déclarations qu'ils auraient pu faire dans le passé, et selon lesquelles le Canada partage les mêmes valeurs que d'autres pays comme les États-Unis, ou peut-être même l'Union soviétique, ne s'appliquent plus à la situation actuelle. Il semblerait que le Canada, le Danemark ou la Norvège et même certains autres pays ne désirent plus faire partie du même clan, ou plutôt ne désirent plus faire partie du même clan que l'une ou l'autre des superpuissances, et c'est ce que sembleraient prouver les divers mouvements anti-nucléaires d'aujourd'hui.

M. Ignatieff: Je répondrai rapidement en disant que c'est effectivement un des éléments du changement que l'on cons-

[Text]

situation. The picture presented is that suddenly the Soviet Union has overtaken the United States in order to bid for world domination. I think this is the picture you can ask about from Mr. Arbatov when he comes before the committee, and he will give you, of course, a more rosy picture. But, as I understand it, the picture is that the United States as I remember it in 1948 had a monopoly of course. Then, in the fifties, it had a clear superiority; in the sixties, it still had superiority although the question was raised, by Mr. Kennedy in fighting for the election, for the first time of a missile gap. It was the first sign that the suspicion of the Soviets catching up was being used for political purposes.

• 2140

But now, they have forged ahead steadily on a course and on an every five-year plan of spending so much. They claim they do not spend as much as they are said to spend, but they spend a regular amount. It is part of the national budget, and it includes research and the development and improvement of nuclear weapons. The situation has been, really through the seventies, that they have reached a state of parity. The debate started, of course, before President Carter and under President Nixon; it developed in President Carter's period and then under President Reagan, as to just what you do. Which are the elements in the nuclear weaponry which are the weakest? Various answers have come up but, largely, the weakness is focused on the fixed ICBMs in the United States and the idea came up about a missile air service; the Soviet Union has developed mobile missiles; it has developed submarine missiles; it has developed airborne missiles. In other words, there is no question but that on either side they have a parity in terms, as I say, of vulnerability and of being able to inflict unacceptable damage on the other.

The question then arises: What do we do about it? The argument is going on in the United States. And one of the answers as to why it is so dangerous and why there is this perception by the public that there exists something very dangerous really is one of two answers. One is that you get a superiority; you aim at superiority—but that has been found to be unattainable. Once the other side is fraught up, they will find whatever is the new additional element in the United States and, in a year or two, get MIRV or get Cruise missiles, or whatever.

The other answer is to get a strategy which knocks out the command and control with surprise attack, a pre-emptive attack, so that you might knock out the other party before they can mount any devastating retaliation. And that was first promulgated, not by President Reagan but by Mr. Schlesinger, and various things were put into motion. Mr. Carter, in fact, promulgated a change in strategy, a counter-force weapon strategy. But at the present moment, President Reagan has put the emphasis on both improving certain first-strike capability and an overall increase in weaponry. At the same time, there is a big argument going on in the U.S. administration still as to what should be done, between Mr. Weinberger and various other experts. So, Canada is caught in the middle of all this

[Translation]

tate dans la situation mondiale; on s'aperçoit qu'en ce moment l'Union soviétique a dépassé les États-Unis et vise la domination mondiale. Voilà un point sur lequel vous pourrez interroger M. Arbatov lorsqu'il viendra témoigner; vous verrez qu'il arrivera à enjoliver le tableau. Mais les États-Unis qui jouissaient d'un véritable monopole en 1948, et d'une nette supériorité dans les années 50, avaient réussi à maintenir leur avance dans les années 60 même si le président Kennedy a pu, dans sa campagne électorale, faire allusion à un retard éventuel dans le secteur des missiles. C'est la première fois que le sentiment que les États-Unis pouvaient être rattrapés par l'Union soviétique a été utilisé comme argument politique.

A l'heure actuelle toutefois, l'Union soviétique a pris régulièrement de l'avance, grâce à des plans quinquennaux de dépenses militaires. Tout en protestant ne pas dépenser autant qu'on le raconte, l'Union soviétique dépense régulièrement des sommes importantes qui sont affectées dans le cadre du budget, aux postes de recherche, de développement et d'amélioration de l'arsenal nucléaire. On peut dire qu'au cours des années 70 la parité s'est trouvée réalisée. La question avait déjà été soulevée à l'époque du président Nixon, puis sous le président Carter et enfin le président Reagan a lui-même reposé le problème, comme vous le faites. C'est-à-dire, quels sont les points faibles de l'arsenal nucléaire? Les réponses varient; mais de façon générale les critiques visent les missiles balistiques intercontinentaux fixes aux États-Unis, et l'idée a même été lancée de mettre sur pied un service des missiles; l'Union soviétique a mis au point des missiles mobiles, des missiles lancés à partir de sous-marins, ou aéroportés. En d'autres termes, il ne fait aucun doute qu'il y a parité, à la fois en matière de vulnérabilité mais également en ce qui concerne la capacité d'une riposte sanglante.

Dans ces conditions, que faire? Le débat est ouvert aux États-Unis, certains prétendent que la situation est extrêmement dangereuse. Les autres parlent d'une supériorité qu'il faudrait retrouver... solution qui s'avère impraticable. L'autre camp, se trouvant armé jusqu'aux dents, pourra toujours rattraper les États-Unis qui auraient fait une nouvelle découverte, qu'il s'agisse de missiles à têtes multiples, de missiles de croisière, et deux ans après ils les auront.

Une autre réponse donnée au problème est celle d'une stratégie qui consisterait à mettre hors combat les postes de commandement et de contrôle, lors d'une attaque surprise, préventive, empêchant toute riposte de l'adversaire. Cette idée a été lancée pour la première fois, non pas par le président Reagan, mais par M. Schlesinger, suite à quoi un certain nombre de décisions avaient été prises dans ce sens. Puis le président Carter a modifié le cours des choses, dans le sens d'une stratégie de représailles. A l'heure actuelle, le président Reagan met l'accent à la fois sur la capacité de porter le premier coup et sur un accroissement général des arsenaux. En même temps, on assiste à un débat, entre M. Weinberger et certains responsables de l'administration américaine, sur les

[Texte]

argument. But the basic thrust asks: Is the idea of nuclear superiority attainable, considering that both sides have roughly equivalent technology? This is the thrust, even with the Soviet's economic weakness which I mentioned, and they claim this year that they are not increasing their defence expenditures—something which you can check with Mr. Arbatov—but I do not believe it. But they say that does seem to indicate a weakness somewhere. But the main falseness causing public concern is this idea of a bid for superiority by one side or the other because it will be compensated for by the other side. That can only lead to an increased fear that one side or the other might regard it as war and advantage can be gained only by a pre-emptive strike. This is reinforced by the kind of civil defence and other preparations which are now accompanying it.

• 2145

Miss Jewett: Mr. Chairman, I thank, Mr. Ignatieff, but I would like both witnesses, however, to comment on what I meant to be the main thrust of my question: that is, to try to determine whether or not the anti-nuclear war movement which is taking place now, particularly in western Europe—even perhaps somewhat in eastern Europe and perhaps elsewhere in the world, is qualitatively different from any previous peace movements in the last 20 or 25 years. I would ask them if they believe this is the case. And, is the qualitative difference in fact that a lot of countries hitherto allied with one or other of the superpowers no longer want them controlling the agenda but want to express themselves, either alone or in union with one another, against the very agendas that were referred to earlier and which the superpowers have in the past attempted to control? That was the nature of my question.

Mr. Ignatieff: I would say, I am sorry but for the reasons I gave I think the answer is that the public movement is different, because it is addressing a change in the nuclear balance and what they perceived to be the wrong answer. It is not against the United States as such; it is not against President Reagan as such; as I detected it in Europe, it is about the kind of reaction that they see. The bid for nuclear superiority they figure is unrealistic; a lot of people feel that the placement of more theatre nuclear weapons, which will be balanced on the other side by more theatre nuclear weapons, is also unrealistic. And there is a demand for a review and for a more rational approach, if there is one, to nuclear strategy. There is a popular demand for it, yes.

The Chairman: Mr. Barton, would you like to add to this?

Mr. Barton: I agree with what George Ignatieff has said, but I think I would put it in slightly different terms with

[Traduction]

mesures à prendre. Dans tout cela, le Canada se trouve pris entre deux feux. Mais la tendance générale est de poser la question: est-il possible d'obtenir la supériorité en matière d'armements nucléaires, alors que les deux camps du point de vue technologique en sont à peu près au même point. Voilà où en est le débat, et ce en dépit de la faiblesse économique des Soviétiques, qui prétendent par ailleurs qu'ils n'augmentent pas leur budget de défense cette année. Vous pouvez d'ailleurs poser la question à M. Arbatov... en ce qui me concerne, je n'en crois rien. On pense cependant que cela indiquerait l'existence d'un point faible quelque part. L'erreur essentielle, celle d'une surenchère donnant la supériorité à l'un ou à l'autre, est précisément ce qui fait peur à la population, puisque toute avance de l'un est immédiatement rattrapée par l'autre. Cela ne peut conduire qu'à l'escalade de la peur, l'un des camps considérant la supériorité de l'autre comme une menace de guerre, et tout avantage ne se laissant visualiser que comme la possibilité de frapper le premier. Tout cela se trouve renforcé par les efforts de défense civile et autres plans les accompagnant.

Mlle Jewett: Monsieur le président, je remercie M. Ignatieff, mais j'aimerais redemander aux deux témoins toutefois de répondre au point essentiel de ma question; c'est-à-dire le mouvement anti-nucléaire actuel, et notamment en Europe de l'Ouest—mais peut-être aussi même en Europe de l'Est et dans le reste du monde—est-il qualitativement différent des autres mouvements de la paix des 20 ou 25 dernières années. Dans l'affirmative, cette différence qualitative réside-t-elle dans le fait que de nombreux pays qui seraient dans le camp de l'une ou l'autre de ces superpuissances, ne veulent plus que l'ordre du jour soit contrôlé par elles, mais désirent faire entendre leur propre voix, seuls ou en coalition? Voilà ma question.

M. Ignatieff: Je vous prie de m'excuser, mais il ressort de ce que j'ai pu dire que ces mouvements de la population sont différents, parce qu'ils représentent une réaction aux modifications de l'équilibre nucléaire et à une réponse aux problèmes qui semble fausse. Ce mouvement de la paix n'est pas anti-américain, il n'est pas dirigé contre le président Reagan en tant que tel, c'est ce que j'ai pu constater en Europe; c'est plutôt les réactions aux modifications de l'équilibre nucléaire qui le motivent. C'est-à-dire qu'à ses yeux, la recherche d'une supériorité reste irréaliste; une part importante de la population pense que tout déploiement d'armes de théâtre supplémentaires serait compensé immédiatement par un déploiement équivalent dans l'autre camp. Tout cela manquerait donc de réalisme. On exige donc une révision de cette politique et, si possible, une approche plus rationnelle des questions de stratégie nucléaire. Voilà ce que demande le public.

Le président: Monsieur Barton, voulez-vous ajouter quelque chose?

M. Barton: Tout en étant d'accord avec George Ignatieff, je formulerais le problème de façon un peu différente, en y

[Text]

perhaps additional gloss on it. I think there are two dimensions here; one, I suppose, is political rhetoric but, in the United States, while they may intellectually accept the concept of parity, to them parity means superiority, and they detect that their situation vis-à-vis the Russians has deteriorated. President Reagan won an election on the basis that he was going to try to improve that situation. I think he won the election also on a lot of other simplistic ideas related to foreign affairs which he is gradually learning are not as simple as he thought they were. Mr. Haig is having a busy time trying to pretend that he is supporting Reagan's philosophies directly and, at the same time, modifying them. I suppose that an election in the United States involves a four-year progress of education, at the end of which you have to write another election. I think that process is going on.

But I think it is an important element in American attitudes at this time. They are convinced that they have allowed their situation to deteriorate vis-à-vis the Soviet Union and, for a lot of Americans, it is important that they try to rectify that situation. Now you can give reasons why they think that. It goes back to the trauma of Vietnam and a whole lot of other things—but it is there.

The second thing I consider to be an important dimension is I think that Europeans have come to face up to more than they have in the past, the difficulty of the cheap policy which they have been pursuing. The Europeans supported the theory of flexible response because, on that basis, they could justify spending less on arms. But the more they realized that with a nuclear standoff between the great powers, the danger is going to be where they are, the more they realize that this is something that they are not prepared to consider.

• 2150

I am not sure that they are prepared to move to the other consideration, which is that if you are going to accept that belief, then you have to strengthen your conventional arms. I think the reaction of some elements of the population—I do not suggest that is general—is to throw up their hands and say they will have nothing to do with anything. That I think is an ostrich-like policy which in the end will not carry conviction. But I think that motivates them. And I think when they hear the fierce talk of Reagan and Brezhnev on the question of these weapons being situated in Europe, they recognize the sterility of what it means in terms of Europeans, but I am not sure that they have yet accepted the alternative that they have to face up to.

When you talk about the strength of the peace movement today as opposed to what it was, I do not know. I would be very interested to get the newspapers out from 1968 when we saw those nuclear banners, you know, with a split fork so to speak, and read them over again just to see what the temperament was in those days. It was pretty strong, as I recollect. I can remember the Voice of Women holding forth here in Ottawa in the days of—

[Translation]

mettant peut-être une dernière touche supplémentaire. Je crois qu'il y a deux aspects à distinguer ici; d'une part, je suppose, il y a le niveau du discours politique, alors que, théoriquement on accepte aux États-Unis l'idée de parité, cette parité signifie en fait pour eux la supériorité, et les Américains s'aperçoivent que, en l'occurrence, leur situation s'est détériorée par rapport à la position soviétique. Le président Reagan a gagné les élections en promettant d'améliorer cette situation, mais également grâce à quelques idées simplistes en matière de politique étrangère, dont il s'aperçoit petit à petit qu'elles ne faisaient pas tout à fait justice d'une situation plus complexe. M. Haig a fait preuve de beaucoup de diligence et s'efforce de faire comme s'il soutenait les prises de position du président Reagan, tout en essayant en même temps d'exercer une certaine influence. Je pense que toute élection aux États-Unis implique un processus éducatif de quatre ans, au terme duquel vous pouvez vous représenter. Voilà ce à quoi nous assistons.

Mais je crois qu'il s'agit là d'un élément important pour comprendre les comportements américains du moment. Ils sont convaincus qu'ils ont voulu poursuivre une devenue impraticable. Jusqu'ici, ils défendaient la théorie de la réponse flexible, parce que cela leur permettait de justifier un petit budget militaire. Mais plus ils ont pris conscience de ce que tout écart entre les superpuissances représentait un danger accru pour leur propre territoire, plus ils ont en même temps réaliser qu'ils n'étaient pas prêts à accepter cette dure réalité.

Le deuxième élément qui me semble important, c'est que les Européens finissent par se rendre compte que cette politique à bon marché qu'ils ont voulu poursuivre est devenue impraticable. Jusqu'ici, ils défendaient la théorie de la réponse flexible, parce que cela leur permettait de justifier un petit budget militaire. Mais plus ils ont pris conscience de ce que tout écart entre les superpuissances représentait un danger accru pour leur propre territoire, plus ils ont en même temps réaliser qu'ils n'étaient pas prêts à accepter cette dure réalité.

Je ne suis pas certain qu'ils soient prêts non plus à tirer les conclusions, c'est-à-dire que dans ce cas, il faudrait renforcer les armes classiques. Je pense qu'une partie de la population réagit—même si ce n'est pas général—en jetant des hauts cris, et en protestant de ce qu'elle ne veut rien avoir à faire avec tout cela. C'est la politique de l'autruche, qui finalement ne convainc personne. Mais je pense que c'est ce qui explique leur attitude. Quand ils entendent les discours menaçants de Reagan et de Brejnev sur la question des armes déployées en Europe, ils trouvent que les Européens n'ont pas grand-chose à y gagner, mais en même temps je ne suis pas certain qu'ils soient prêts à envisager la possibilité qui s'imposerait.

Lorsque vous parlez ensuite de la force de ce mouvement de la paix aujourd'hui, par rapport à ce qu'il a pu être, je ne puis répondre. Il serait intéressant de se reporter aux journaux de 1968, époque à laquelle on déployait toutes ces banderoles antinucléaires, rappelez-vous, avec le signe de la patte d'oie, pour voir ce qui se passait vraiment à l'époque. Si je me souviens bien, c'était un mouvement assez fort. Je me rappelle

[Texte]

The Chairman: We have a witness here, monsieur.

Mr. Barton: — I would not want to verify past impressions with present impressions. I think we forget the heat that existed in those days as opposed to today. But I really think basically the Europeans are beginning to realize that they are confronted with a situation now which they had been prepared to ignore before when the Americans had a basic superiority which no longer exists; that the reality of parity is the reality that, in Europe, you have got to face up to the fact that if you are going to write off nuclear weapons, then you have to be able to stand on guard with conventional weapons.

Miss Jewett: Mr. Chairman, may I just have one small second question?

The Chairman: Please.

Miss Jewett: This is in case someone else does not ask it. I listened to George Ignatieff suggesting the committee continue, and I wondered what his reaction would be to a suggestion made to us by Walter Gordon the other day that there ought to be a royal commission. That is the first time we had heard that suggestion to the committee, and a royal commission would mean we could have hearings right across the country on the questions of Canadian security and disarmament policies.

Mr. Ignatieff: I made that suggestion to Gordon.

Miss Jewett: So you are in favour of it, then, if you made it.

The Chairman: Thank you very much, both of you. Mr. McKinnon, followed by Mr. Hudecki.

Mr. McKinnon: Thank you very much, Mr. Chairman, and thank you, gentlemen, for coming out this evening. I would like to ask Ambassador Barton a couple of short questions, mainly for my own edification. I appreciate very much most of the things that I find in here and are so lucidly written but on page 3 when you say:

It may seem apparent to us that the U.S.A. and U.S.S.R. both have already more than enough nuclear power to depopulate the earth so that it makes no sense to add to it, but unfortunately neither of them sees it that way.

I agree entirely. It seems quite obvious to us, and I can hardly believe that it is not obvious to them. I think maybe their problem is they do not know how to back off from the position they are in. Surely they do see that if you have 20,000 nuclear weapons, if you have enough to depopulate the earth, and our scientists are not stupid or anything. I cannot understand why you have said that ... "neither of them sees it that way".

Mr. Barton: Well, what I meant by that was two things: one is that they keep trying to come up with weapons which zero in on particular tactical or strategic functions; they continue to insist on testing; they continue to talk about adding to their

[Traduction]

la Voix des femmes, organisant des manifestations à Ottawa ...

Le président: Nous avons ici un témoin ...

M. Barton: ... la comparaison ne serait peut-être pas en votre faveur, nous avons tendance à oublier. L'essentiel, à mon avis, c'est que les Européens commencent à réaliser que les Américains, à l'époque où ils avaient une supériorité évidente, laquelle a disparu, les avaient habitués à ignorer les réalités; c'est-à-dire que toute parité et toute disparition de l'arsenal nucléaire impliquent que vous soyez en mesure de vous défendre avec des armements conventionnels.

Mlle Jewett: Monsieur le président, est-ce que je peux poser une deuxième question rapide?

Le président: Je vous en prie.

Mlle Jewett: Au cas où personne d'autre ne la poserait. J'ai suivi M. George Ignatieff lorsqu'il proposait que le Comité continue son travail, et je me demande quelle serait sa réaction à l'idée, présentée par M. Walter Gordon par exemple, de la création d'une commission royale d'enquête. C'est la première fois que cette proposition a été faite devant le Comité; une commission royale signifierait que nous nous déplaçons dans tout le pays pour entendre la voix de tous les Canadiens sur les problèmes de sécurité et de désarmement.

M. Ignatieff: J'ai moi-même fait cette proposition à M. Gordon.

Mlle Jewett: Cette idée vous semble donc intéressante.

Le président: Merci beaucoup, l'une et l'autre. M. McKinnon, suivi de M. Hudecki.

M. McKinnon: Merci beaucoup, monsieur le président, et merci messieurs d'être venus ce soir. J'ai, pour information, quelques questions à poser à M. Barton. Je suis d'accord avec la plupart de tout ce qui se trouve ici, c'est extrêmement lucide, mais page 3 vous dites:

Il peut nous paraître que les États-Unis et l'URSS disposent déjà tous deux d'une puissance nucléaire suffisante pour dépeupler la terre et il est donc insensé qu'ils ajoutent à cet arsenal, mais malheureusement ni l'un ni l'autre ne voient les choses de cette façon.

Je suis tout à fait d'accord. Cela nous paraît évident, je peux à peine croire que cela ne le soit pas pour eux. Le problème de ces deux puissances est peut-être qu'elles ne savent pas comment faire marche arrière. Elles savent bien sûr que 20,000 bombes atomiques sont suffisantes pour détruire l'humanité, les scientifiques ne sont pas stupides à ce point. Voilà pourquoi je ne comprends pas que vous écriviez: «ni l'un ni l'autre ne voient les choses de cette façon».

M. Barton: Je voulais dire deux choses: d'une part, les États-Unis et l'URSS continuent à produire des armes spécialisées en fonction de certains objectifs tactiques ou stratégiques particuliers; on continue à faire des expériences; on continue à

[Text]

arsenals because they feel they need more of this type of weapon or that type of weapon; on the theory that a nuclear war is not going to be an absolute war and, therefore, that they can think in terms of selective targeting and selective use of weapons. That is what I meant by it. I question the reality of that. I think that if you once get a main nuclear exchange all the rest of it becomes abstract.

Mr. McKinnon: Both of you gentlemen mentioned the economic problems of the eastern bloc and at least one of you mentioned Romania and one of you mentioned Poland. I suppose, of all the nations under the domination of Russia, those two are probably finding it more chafing to be under domination. Is there any connection between the fact that they are countries which in the past have been very independent and loved their independence and whether Russia is hurting them economically, or are they just the ones that you happened on?

• 2155

Mr. Ignatieff: I raised that particular point because it seems to me that the crisis in Poland is principally the result of certain decisions which have been made over the last three or four years by Gierek and other administrators. They have been put on trial for their stake in the decisions, but it involves among other things living off credit from the United States, from Britain and from other places, and increasing productivity by running into debt. And this has all come home to roost because they have to pay for it in higher food prices, and so on. Over this they get into trouble with the trade unions.

But I suggest that this is not peculiar. It is more acute in Poland because of its tradition of being anti-Russian and Catholic and so on, but there is a similar situation in other areas, notably in Romania, and economic difficulties within the Soviet Union. I notice, for instance, in the announcement of the plan for 1982, the Soviet Union announces that its defence spending will remain at the 1981 level. Also they say that agricultural produce, on the other hand, has to increase 10 per cent. Now that reflects a very serious deficit in food production in the last two years in the Soviet Union which has created great difficulties.

I do not say that these economic problems necessarily need to lead to exploitation of the difficulties of the Polish people or something of that sort. I think it means that there are other things that we could be doing than applying military threats, or whatever it is. We should be using this leverage to renegotiate the debts and see that, when credit is used through private corporations and banks, it is used in conformity with some kind of objective in public policy.

Mr. McKinnon: I was rather surprised, Mr. Ignatieff, about your comparing a pre-emptive nuclear first strike, by saying that we have a perfect example of this in the Israeli first strike. I do not feel that there is a comparison there. I can see much

[Translation]

parler d'accroître les arsenaux, d'augmenter le nombre de telle ou telle arme, d'après la théorie selon laquelle une guerre nucléaire ne serait pas absolue, et qu'il faut donc penser en termes sélectifs, qu'il s'agisse des cibles ou de l'utilisation des armes. Voilà ce que je voulais dire. J'ose émettre quelques doutes là-dessus. Une fois qu'un échange nucléaire a été déclenché, tout le reste est de la théorie.

Mr. McKinnon: Vous avez messieurs, l'un et l'autre, fait allusion aux problèmes économiques du bloc soviétique et, au moins l'un d'entre vous a parlé de la Roumanie tandis que l'autre citait la Pologne. De tous les pays sous domination russe, je pense que ce sont ces deux-là qui la supportent le moins bien. Existe-t-il un lien entre le fait que ce sont des pays qui avaient été indépendants, épris de leur indépendance, et auxquels la Russie cause un préjudice économique—ou est-ce dû au hasard?

Mr. Ignatieff: J'ai soulevé cette question parce que la crise de Pologne, à mon avis, découle essentiellement de certaines décisions prises par Gierek et d'autres administrateurs au cours des trois ou quatre dernières années. Ils ont dû répondre en justice de leurs responsabilités dans ces décisions, mais il en résulte, entre autres, que ces pays se sont endettés vis-à-vis des États-Unis, de la Grande-Bretagne et d'autres pays, et qu'ils ne peuvent augmenter leur productivité qu'en s'endettant. Et ces pays doivent expier ces décisions, car ils doivent payer davantage pour les denrées alimentaires et d'autres produits. C'est sur ce point qu'ils entrent en conflit avec les syndicats.

Mais ceci ne me paraît pas particulier. L'affaire s'est envenimée en Pologne, parce que ce pays est traditionnellement catholique et anti-russe, entre autres, mais la situation ne se présente pas de manière fort différente dans d'autres pays, notamment en Roumanie, et l'Union soviétique connaît également des difficultés économiques. Je remarque, par exemple, que l'Union soviétique, dans la publication du plan de 1982, annonce que ses dépenses pour la défense n'augmenteront pas par rapport à 1981. Le plan prévoit également une augmentation de 10 p. 100 des produits agricoles. Voilà qui révèle un grave déficit de la production de denrées alimentaires au cours des deux dernières années, déficit qui est à l'origine de graves problèmes en Union soviétique.

Je ne veux pas dire par là que ces problèmes économiques amènent nécessairement l'Union soviétique à exploiter les difficultés du peuple polonais, ou une autre hypothèse de ce genre. Ce que je veux dire, c'est que nous avons d'autres recours que les menaces militaires ou autres. C'est un atout que nous pourrions utiliser pour rectifier les dettes et veiller à ce que le crédit, lorsqu'il doit être accordé par les banques et les sociétés privées, le soit conformément à un objectif de la politique officielle.

Mr. McKinnon: Vous m'avez plutôt surpris, monsieur Ignatieff, lorsque vous avez parlé de l'attaque nucléaire lancée pour devancer l'adversaire, en disant que nous avions un exemple parfait dans l'attaque d'Israël. Je ne pense pas que nous ayons

[Texte]

more similarity between, say, Sitting Bull attacking Custer at Little Big Horn and the Israeli attack on the Arabs, than I can either one of them being compared to a nuclear first strike which would, undoubtedly in this day and age, lead to a second strike and an all-out nuclear war. I do not think that people who would get into an Israeli surprise attack would have the fate of the world on their shoulders as to whether the entire world might suffer for what they were doing or not. I just cannot see the comparison.

Mr. Ignatieff: I use the comparison, Mr. McKinnon, for the reason of the danger, as I suggested in my longer paper, of using the deterrent as being itself sufficient as a preventative of war because it is simply not sufficient, if you get into a situation as Israel did at that time in 1967, when they believed that war was in any case inevitable because of the blockade approved by President Nasser. They chose a pre-emptive strike. They struck out at the control communications of their six enemies, or at least five, whatever it was, but it was certainly the case, as I remember, when Israel was descending upon Damascus, that the Soviet Union was then very heavily committed in Syria.

• 2200

And the hot line was used—there was a danger of a direct confrontation. The Soviet leaders were so alarmed that, if you remember, the Soviet premier came himself to meet with President Johnson, in Greensboro. Mr. Gromyko did not come, but his number two, Mr. Kuzinov came. They had a direct inquiry: How did they get into this kind of confrontation? The Soviet delegation was changed at the United Nations. They fired the ambassador and his deputy; they changed the delegation. They felt the situation had become much more complex than they had figured out when they had encouraged, indeed, President Nasser to exercise his leadership in the Arab world by what they thought was to be a diplomatic coup.

I always remember the seriousness with which the Soviets reacted to that, and I mention it because it is a pre-empted strike that came off, but it is a dangerous instrumentality if it involves the possibility of nuclear follow-up. I think the Cuban missile crisis was much more directly applicable. I think if one reads what the brother of President Kennedy writes of the atmosphere when they did not know what was going to happen, as the ships approached the Cuban blockade, that was a very serious situation.

Mr. McKinnon: One final question, Mr. Chairman. You talk about the current situation of intenseness, which has been accelerated in the last year or two, it seems to me, by the question of medium-range ballistic missiles. You mention that Russia and the Warsaw treaty foreign ministers have opted for a scheme starting with a moratorium of freeze on further deployments, but the crux of the situation seems to be that they have deployed some 250 or more SS-20s, and they are deployed. And the Americans, or NATO, in retaliation—or to try and keep even—are thinking of and have agreed to deploy

[Traduction]

là une comparaison valable. Je vois beaucoup plus de ressemblance entre, mettons, *Sitting Bull* qui attaque *Custer at Little Big Horn* et l'attaque israélienne contre les Arabes, que je n'en vois entre l'une d'elles et une attaque préventive nucléaire qui, à notre époque, déclencherait inéluctablement une contre-attaque qui dégènerait en guerre nucléaire généralisée. Les responsables d'une attaque surprise israélienne n'endossent pas la responsabilité du sort du monde entier, et la terre entière n'a pas à souffrir de leurs actes. Je ne vois absolument pas où est la comparaison.

M. Ignatieff: Je faisais la comparaison, monsieur McKinnon, pour montrer—comme je le fais plus en détail dans mon mémoire—le danger d'avoir recours à la dissuasion comme moyen de prévenir une guerre, parce que ce n'est pas suffisant, quand vous vous trouvez dans la situation d'Israël en 1967, lorsque la guerre leur paraissait inévitable à cause du blocus décrété par le président Nasser. Ils ont choisi de prendre les devants et ont détruit les communications vitales de leurs six ennemis, ou tout au moins de cinq d'entre eux, mais pour autant que je m'en souviens, les troupes israéliennes marchaient sur Damas, et l'Union soviétique avait engagé des troupes considérables en Syrie.

On a eu recours à la ligne rouge, tant était grand le danger de confrontation directe. Les dirigeants soviétiques ont été tellement alarmés que le premier ministre soviétique a rencontré personnellement le président Johnson, à Greensboro, si vous vous rappelez bien. Ce n'est pas M. Gromyko qui est venu, mais son assistant, M. Kuzinov. Comment en est-on arrivé à cette confrontation, telle fut la question directe. La délégation soviétique aux Nations Unies fut rappelée, l'ambassadeur et son assistant renvoyés; le gouvernement de l'Union soviétique s'est rendu compte que la situation lui avait échappé lorsqu'il avait encouragé le président Nasser à prendre la direction du monde arabe par ce qui leur paraissait être un acte diplomatique.

Je me rappellerai toujours combien les Soviétiques ont jugé la situation grave, et je l'évoque parce que c'était une attaque préventive qui a fait long feu, mais c'est une manœuvre bien dangereuse si elle doit déboucher sur un conflit nucléaire. Je pense que la prise des missiles de Cuba était une réaction bien plus directe au danger, que la situation était bien plus grave, il suffit de lire ce qu'écrivait le frère du président Kennedy de l'atmosphère qui régnait lorsqu'on ignorait ce qui allait se passer et que les navires faisaient route sur le blocus de Cuba.

M. McKinnon: Une dernière question, monsieur le président: vous parlez de la situation actuelle, de la tension qui règne et qui n'a fait que s'accroître au cours de la dernière ou des deux dernières années à cause des missiles balistiques à moyenne portée, à mon avis. Vous mentionnez que l'Union soviétique et les ministres des Affaires étrangères du Pacte de Varsovie ont choisi un plan qui commencerait par un moratoire sur tout déploiement ultérieur, mais le fait est qu'il y a d'ores et déjà déploiement d'environ 250 ou davantage de SS-20, ce qui est un fait accompli. Les Américains, ou

[Text]

their Cruise missiles and Pershing 2s. And yet the way you word it is that President Reagan has responded with a zero-sum proposal whereby the Soviets would remove their SS-20s while NATO would halt further deployment of Cruise and Pershing missiles. But, of course, they are about two years from the first deployment of them, so Russia would have it all on their own side if they were to halt deployment now just before NATO started deploying them. I am a bit puzzled by your phraseology there.

Mr. Ignatieff: Well, I think that I was trying to encapsulate some thoughts which came out of a direct visit for three days at NATO headquarters last November when I heard various arguments about . . . Of course, the Soviet contention is that the SS-20s were deployed to counter the forward deployments of the United States as well as Britain, supported by British and French deployments, which were directly targeted on Moscow, Leningrad, or various bases in the Soviet Union. They had no forward bases from which—like the Americans have in Europe—to directly target Omaha, or Plattsburgh, or whatever, and so they put these things in to target on European capitals. The reaction was that the Europeans said, oh, well, we need some counteraction. And the argument, though it is not peculiar to me, but quite a few Americans are saying, why should we, who have more than enough strategic weapons, both deliverable from submarines, aircraft, aircraft carriers and so on, have to get involved in this argument which seems to produce so much emotion in Europe, to counter a European fear? In effect, what they are saying is that the United States will not react, as they promised to, to Soviet aggression in Europe. This is really what this argument about theatre nuclear weapons is.

• 2205

The Germans, in fact, raised it, and then have produced a popular movement to say, well we do not want them. We have so many of these weapons already here that we are creating a danger to ourselves. It was not the Americans that raised this. Now you have the situation where there is a big undercurrent which questions the United States' nuclear intention and strategy.

At the same time, the United States is, for very good reasons, as Mr. Barton said, saying, well, we do not particularly want to trigger a nuclear devastation of our own country because of any hostile move in Europe. We have asked many times that the Europeans increase their conventional capabilities. Let us get on with it. This is the argument which is basically dividing the alliance, and I think it is one which Canada cannot avoid.

Mr. McKinnon: I think there is a basic disagreement between us as to the capabilities of those weapons. It is a little

[Translation]

l'OTAN, en représailles ou pour essayer de rester à égalité, envisagent de déployer leurs missiles de croisière et leurs Pershing 2. Mais d'après les termes que vous utilisez, le président Reagan aurait réagi avec une proposition de croissance zéro des armements aux termes de laquelle les Soviétiques retireraient leurs SS-20 et l'OTAN arrêterait le déploiement des missiles Pershing et des missiles de croisière. Mais comme les États-Unis sont encore à deux ans de leur premier déploiement, la proposition serait en faveur de l'Union soviétique si elle arrêta le déploiement avant que l'OTAN ne le commence. Votre façon de présenter les choses ne laisse pas de m'étonner.

M. Ignatieff: J'essayais d'exprimer certaines réflexions qui me sont venues lors d'une visite de trois jours au quartier général de l'OTAN, en novembre dernier, où différents arguments m'ont été présentés . . . Ma thèse soviétique, bien entendu, c'est que les SS-20 étaient déployés pour faire obstacle au déploiement avancé des États-Unis ainsi que de la Grande-Bretagne, appuyé par les déploiements britannique et français qui visaient directement Moscou, Leningrad ou différentes bases en Union soviétique. Ils ne disposaient pas de bases avancées à partir desquelles à l'instar des Américains en Europe, ils pourraient viser directement Omaha, ou Plattsburgh, ou tout autre centre, et ils veulent donc placer ces missiles pour viser les capitales européennes. Les Européens, en réaction, ont réclamé une contre-mesure. C'est l'argument souvent entendu du côté américain, bien que ce ne soit pas mon opinion, c'est que les Américains, qui ont des armes stratégiques en nombre plus que suffisant, pouvant être lancées de sous-marins, d'avions, de porte-avions et autres, ne devraient pas se laisser entraîner dans cette discussion qui semble soulever une telle émotion en Europe, pour apaiser les craintes européennes. Ce que ces Américains affirment, en fait, c'est que les États-Unis ne réagiront pas, comme ils l'avaient promis, à une agression soviétique en Europe. C'est de cela qu'il s'agit en réalité dans ces discussions sur les armes nucléaires de théâtre.

Ce sont les Allemands, en fait, qui ont soulevé cette question, et c'est d'eux qu'est parti un mouvement populaire qui rejette ces armes nucléaires. Nous avons de ces armes en si grande quantité que nous créons nous-mêmes le danger qui nous menace. Ce ne sont pas les Américains qui ont soulevé cette question. Nous assistons maintenant à l'émergence d'un contre courant profond qui remet en cause les intentions et la stratégie nucléaires des États-Unis.

Parallèlement, les États-Unis ont raison, comme l'a dit M. Barton, de dire: Nous ne tenons pas particulièrement à amorcer la destruction nucléaire de notre propre pays parce que des hostilités ont éclaté en Europe. Nous avons demandé à maintes reprises aux Européens d'augmenter leurs armes conventionnelles; ils n'ont qu'à s'y mettre. C'est là l'essentiel du conflit qui divise l'alliance, conflit auquel le Canada, je crois, ne peut se soustraire.

M. McKinnon: Je crois qu'il existe une méfiance fondamentale entre nous en ce qui concerne les possibilités qu'of-

[Texte]

difficult to get those submarine-launched things into forward positions. And it is also a fact that the SS-20 has a range of some 4,000 nautical miles, and the new Pershing has a range of 1,500. They will not be able to hit Omaha; that is the job of intercontinental ballistic missiles. The weapons being held in western Europe are incapable of hitting Moscow; whereas, the weapons held by the Russian side—the SS-20, are capable of hitting every European city. And I think that gives them a rather very critical situation there of which they are all aware.

Mr. Ignatieff: Would the nuclear submarines not be able to hit Russia?

Mr. McKinnon: Yes. And the Russian nuclear submarines could hit Omaha too, if they wanted to.

Mr. Ignatieff: Yes.

Mr. McKinnon: But, if you are going to talk about apples and oranges, then let me talk about oranges and apples.

Mr. Ignatieff: Yes.

Mr. McKinnon: I am just trying to talk about apples and apples.

Mr. Ignatieff: All I am saying is that both sides have strategic weapons which can knock out the other.

Mr. McKinnon: Right. Agreed.

Mr. Ignatieff: The question is that in Europe there are about 6,000 nuclear weapons already, and there is an apprehension—which another member of the committee has raised—in the public mind, that there are too many weapons for the kind of effect they would have even if there was a conventional war.

Mr. McKinnon: I agree. The overkill has been there, I think, for 25 years.

I notice that you worry a lot about first strike. But this has been a NATO policy since about 1950. They have been overmatched in conventional forces in the central European plain for the last 20 or 25 years, and they have kept the peace by threatening a trip-wire policy first, which was probably the most dangerous of them all.

Mr. Ignatieff: The difference really that I think the committee would have to address is: Is there a difference, owing to the fact that the Soviets have reached, over some years, a parity to inflict equal damage on North America?

Mr. McKinnon: I think they got into this back in the discussions leading up to SALT I, when they thought it would be stabilizing for them to have more weapons. I think there would be general agreement with that among NATO leaders and the Russians. I agree with you.

[Traduction]

frent ces armes. Il est quelque peu difficile de mettre en position avant ces missiles lancés à partir de sous-marins. Et il est vrai que les SS-20 ont une portée d'environ 4,000 milles marins, et le nouveau *Pershing*, une portée de 1,500 milles. Ce n'est pas avec eux qu'on pourra atteindre Omaha; il faut, à cet effet, des missiles balistiques intercontinentaux. Les armes stockées en Europe occidentale ne peuvent atteindre Moscou, alors qu'il n'y a pas de villes européennes qui ne soient à la portée des armes—les SS-20—que possède l'Union soviétique. Je pense que cela les place dans une situation dont ils sont fort conscients.

M. Ignatieff: Les sous-marins nucléaires ne pourraient-ils frapper la Russie?

M. McKinnon: Oui. Mais les sous-marins nucléaires russes pourraient également atteindre Omaha, si on le voulait.

M. Ignatieff: C'est vrai.

M. McKinnon: Mais si vous mélangez les pommes avec les poires, permettez-moi d'en faire de même.

M. Ignatieff: D'accord.

M. McKinnon: Je m'efforce justement de parler de choses comparables.

M. Ignatieff: Tout ce que je disais, c'est que les deux adversaires disposent d'armes stratégiques capables de détruire l'opposant.

M. McKinnon: J'en conviens.

M. Ignatieff: Le problème, c'est qu'il y a déjà en Europe environ 6,000 armes nucléaires et que les populations européennes craignent—ceci a été mentionné par un autre membre du comité—qu'il n'y a déjà que trop d'armes, vu l'effet qu'elles pourraient avoir s'il y avait une guerre conventionnelle.

M. McKinnon: Je suis d'accord. Voilà 25 ans déjà que les moyens de destruction dépassent l'objectif.

Je remarque que vous vous préoccupez beaucoup de la première frappe, mais c'est une politique de l'OTAN depuis 1950. Dans la plaine européenne, l'OTAN s'est laissé dépasser par l'accumulation des forces conventionnelles au cours des 20 ou 25 dernières années, et a maintenu la paix en brandissant la menace de déclencher la première des hostilités, ce qui était probablement ce qu'il pouvait y avoir de plus dangereux à faire.

M. Ignatieff: La question sur laquelle, à mon avis, doit se pencher le comité, c'est de savoir s'il existe une différence du fait que les Soviétiques sont maintenant en mesure d'infliger à l'Amérique du Nord des dégâts comparables à ceux qu'elles subiraient.

M. McKinnon: Je crois que l'on est revenu à cette question lors des discussions qui ont amené SALT I, lorsqu'ils ont décidé que le fait d'accumuler davantage d'armes aurait un effet stabilisateur. Il faut croire que sur ce point, les dirigeants de l'OTAN et les Russes seraient d'accord. Je pense comme vous.

[Text]

The Chairman: Thank you, Mr. McKinnon. I know Mr. Ignatieff will have to go. I would hate him to miss his plane, even though he may sleep in Ottawa.

Next on my list are Messrs. Hudecki, Munro and McRae. If you like, you can adjourn now or have one question with Dr. Hudecki. Will that be unfair? I will accompany you while Dr. Schroder presides. I will come back.

• 2210

Mr. Hudecki: Mr. Chairman, my one question is: What would you feel would be the value of using some visual aids at UNSSOD? There is a tremendous amount of medical information available, as a result of studies of what had happened in Japan. They are tremendously dramatic presentations, both in statistics and pictorial exhibits. What value do you think they would have in supporting the plea for disarmament?

I am ambiguous about that because, on the one hand, it could add very badly to the anxiety that already exists. On the other hand, it may stir public opinion to further the cause of peace among the population as a whole. Both ambassadors have had experience at the UN. I would like to hear your reaction.

Mr. Ignatieff: Of course, I think you have seen the film board film which I have shown, which is striking, with a comment from Dr. Caldicott, who started this movement of the concerned physicians at Harvard.

But I would say this, that, in the discussion about the problems that Mr. McKinnon raised in NATO, I found the people who rather shared my concern were admirals and generals who had actually been involved in—well, if not in dropping bombs on Hiroshima and Nagasaki, either in tests or in responsibility for nuclear targeting. Actually, the people who have been involved in seeing or comprehending the effects of these things, I think, feel very much concerned. I do not know if you have heard Admiral Rickover speak. He asked for an opportunity to address the congressional committee before he retired and he said that he bitterly regretted having had anything to do with building up the nuclear fleet and he felt we were bound for a disastrous war. He insisted on coming before the congressional committee.

After I had spoken about the necessity of reducing the tactical medium-range weapons and insisting on their use only as deterrents, I found that Admiral Taylor, whom I did not know—he commanded the whole Pacific, for the United States—said he entirely agreed. Of course, he was for a naval deterrent; that is, the removal of all American tacticals from Europe and putting them at sea.

Mr. Hudecki: You are suggesting, then, that, by using it, it would be beneficial.

Mr. Ignatieff: I think people should have a visual idea of what is involved, and I say that those who have actually been

[Translation]

Le président: Merci, monsieur McKinnon. Je sais que M. Ignatieff doit prendre l'avion, et ne voudrais pas qu'il le manque, même s'il pourrait passer la nuit à Ottawa.

Figurent maintenant sur ma liste les noms de MM. Hudecki, Munro et McRae. Si vous le voulez, nous pouvons lever la séance maintenant, ou demander à M. Hudecki de poser une question. Est-ce que ce serait injuste? Je vais vous accompagner, et M. Schroder me remplacera, mais je vais revenir.

M. Hudecki: Pensez-vous que l'utilisation de matériel visuel pourrait être utile lors de la conférence UNSSOD? Les études effectuées au Japon au sujet de l'explosion atomique ont produit une énorme quantité d'information médicale sous forme de présentations visuelles souvent très dramatiques ainsi que sous forme de tableaux statistiques. Pensez-vous que l'utilisation de ce matériel puisse renforcer la cause des armements?

J'ai des doutes à ce sujet car la projection de ces films pourrait par contre aggraver le sentiment d'anxiété. Par contre, on pourrait également engager l'opinion publique à appuyer la cause de la paix. Comme les deux ambassadeurs ont travaillé à l'ONU, j'aimerais savoir ce qu'ils pensent.

M. Ignatieff: Vous avez vu le film extrêmement dramatique réalisé par l'Office national du film et qui comporte un commentaire du docteur Caldicott qui, à l'Université Harvard, a lancé le mouvement des médecins partisans du désarmement.

En ce qui concerne les questions soulevées par M. McKinnon, j'ai constaté que la majorité des personnes qui partagent mes préoccupations sont des amiraux et des généraux qui n'ont pas nécessairement bombardé Hiroshima et Nagasaki, mais qui se sont occupés directement des essais nucléaires. C'est donc les personnes qui sont le plus au courant des effets de la bombe qui sont le plus préoccupées. Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion d'entendre l'amiral Rickover. Avant de prendre sa retraite, il a pris la parole devant le comité du Congrès pour dire qu'il regrettrait amèrement d'avoir participé à la création de la flotte nucléaire et qu'il pensait que nous allions au devant d'une guerre catastrophique. C'est lui qui a insisté pour prendre la parole devant le comité du Congrès.

L'amiral Taylor que je ne connaissais pas et qui est commandant de la zone du Pacifique des États-Unis s'est déclaré entièrement d'accord avec moi en ce qui concerne la nécessité de réduire le nombre d'armes tactiques à moyenne portée qui devraient être utilisées exclusivement comme moyen de dissuasion. Il est partisan de la dissuasion navale, ce qui veut dire que toutes les armes tactiques américaines devraient être enlevées du sol européen pour être entreposées sur mer.

M. Hudecki: La projection de ce film pourrait donc être utile.

M. Ignatieff: Je crois que ce n'est que lorsqu'on voit de ses yeux ce qu'une explosion nucléaire veut dire qu'on peut se faire

[Texte]

involved in it, in one way or another, realize some of the horrors involved in this thing. I think there should be audio-visual aids.

Mr. Barton: At those conferences, there is always associated with the conference itself a very active parallel movement run by non-governmental organizations which set up meetings attended by delegates. The problem with delegates is that they are operating under instructions from governments and, while they may share the views of those who show the films and so on, it does not change the fact that they have orders from headquarters to say certain things.

But I think there is a great opportunity through the activities of those non-governmental organizations to do that sort of thing, and that it supports their efforts and supports the basic goal of what we are trying to achieve, even if it is not in the formal record of the minutes of the meetings. So I would favour doing it, but through that NGO channel.

Mr. Hudecki: The other question is one of the global referendum. We have heard a number of comments on that, and you were talking about spreading the gospel and promoting that move. Would you care to give an opinion on its value?

• 2215

Mr. Barton: I am personally very sceptical about the value of that kind of an initiative because it has one meaning here, but in other parts of the world it just played as a technique for the lines of the government. Now, I think a good deal hinges on the way that the actual question is phrased, and I have heard differing versions of what is being put to the voters. It is easy for everybody to say they are against sin; the Russians and the Chinese are just as good at saying that as we are; and they joined the UN. The basic convention that set up the UN, the charter, if you take the sections on human rights, they are exemplary, and who is the first to accede to the declaration on human rights?—the Russians. So I feel that kind of initiative—I know it is meant well, but I personally am very sceptical about it. I would personally regret seeing it stuck on municipal agendas and so on. But that is a personal opinion.

Mr. Hudecki: The last question is: Should either a royal commission or a committee be formed to meet with the organizations across the country, and are there any organizations that you feel should be specifically or specially invited? I was not quite clear about that organization at the University of Toronto, what they were monitoring . . .

Mr. Barton: I am not quite clear on that one either, but there are all sorts of organizations all over the country. I think that organization is called Science for Peace, and precisely what its objectives are, I do not know. There are lots of them, and any good NGO organization can put you in touch with them.

Mr. Wirick could give you a long list of them. Personally, I would favour this committee doing it by means of a subcommittee rather than a royal commission, but that is just a

[Traduction]

une idée de la réalité et c'est pourquoi les personnes qui ont participé à un titre quelconque aux travaux nucléaires sont celles qui rendent le mieux compte des dangers terribles que cela représente. Donc je trouve qu'il faudrait utiliser les moyens audio-visuels.

M. Barton: Ces conférences sont généralement doublées par des réunions parallèles organisées par des institutions non gouvernementales, réunions auxquelles les délégués à la conférence ont l'habitude de participer. Or, même si ces délégués partagent le point de vue de ceux qui projettent les films, il n'empêche qu'ils sont tenus de s'exprimer conformément aux ordres qui leur ont été donnés par leurs gouvernements respectifs.

J'estime néanmoins que les activités déployées par ces institutions non gouvernementales peuvent être très utiles dans la réalisation de nos objectifs, même si cela ne fait pas partie du compte rendu officiel. Je pense qu'il serait donc bon de passer par le canal des organisations non gouvernementales.

M. Hudecki: J'aimerais maintenant dire un mot au sujet du référendum mondial. Qu'est-ce que vous en pensez?

M. Barton: J'ai des doutes à ce sujet, et cela pourrait peut-être marcher chez-nous mais dans d'autres pays, un référendum ne servirait qu'à renforcer la position du gouvernement. Tout dépend, bien entendu, de la façon dont la question serait libellée. Ce serait facile de se prononcer contre; mais les Russes et les Chinois sont maîtres à ce jeu; ils font d'ailleurs partie de l'ONU. Or, la déclaration des droits de l'homme de l'ONU est un document exemplaire. D'ailleurs, les Soviétiques ont été les premiers à y adhérer. J'ai donc de sérieuses réserves quant à une initiative de ce genre, même si elle est fondée sur de bons sentiments. Je trouverais pour ma part regrettable que les conseils municipaux s'occupent de l'ancien référendum de ce genre.

M. Hudecki: Estimez-vous qu'une commission royale doive être constituée pour rencontrer des représentants des diverses organisations intéressées à cette question dans le pays; y a-t-il des organisations qui, à votre avis, devraient être invitées? Je ne me souviens plus au juste de l'objectif que l'organisation de l'Université de Toronto s'était fixé.

M. Barton: Moi non plus; toujours est-il qu'il existe toutes sortes d'organisations dans de nombreux pays. Pour ce qui est de l'Université de Toronto, cette organisation s'appelle *Science for Peace*, mais j'ignore quels en sont les objectifs. N'importe quelle organisation non gouvernementale pourrait, si vous le souhaitez, vous mettre en contact avec elle.

M. Wirick pourrait vous donner la liste, qui est d'ailleurs longue. Pour ma part, je préférerais que l'on crée un sous-comité plutôt qu'une commission royale car je trouve que

[Text]

personal prejudice. I believe that kind of exercise is better carried out by parliamentarians. But whatever way you do it, anything that draws attention to it and focuses attention on the problems and the realistic issues that you are confronted with—the fact that what we are talking about is not an alternative to running a proper defence policy, but is something that you try and do at the same time as you run a defence policy—would be a very useful initiative. I am in favour of it.

Mr. Hudecki: Would Mr. Wirick like to comment on that? And that is the last question, Mr. Chairman.

Mr. Wirick: I would like to comment a little bit on the global referendum too. I should point out that the United Nations Association, at a recent board meeting of its national board, really shelved the question for the second time and left it to its branches to decide for themselves, and I think what that reflects is the association itself is split, as to whether it favours or does not favour the idea of a global referendum. Many, like Ambassador Barton, and I would have to say myself, feel it is . . . Well, he has described it aptly, that it is a public relations venture that could, I think, in some ways, do more damage than good.

I am interested to hear that a lot of people are complaining about the fact that this is going to be before the electorate of Ottawa shortly. I wonder if people who would be all in favour of disarmament are probably going to vote against it because they dislike the idea of its being on the ballot. So, I wonder if you gain anything by putting it on the ballot.

As to your real question, there are many NGOs across the country. I would not want to single out one—well, I guess I should single out the UN Association, but there are many and I could give you a list.

Mr. Hudecki: Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much.

May I remind you that tomorrow morning it is 9 o'clock and not 9.30, in the Railway Committee room, and then 3.30 tomorrow afternoon. And I wish to say here on the record that . . .

Mr. Darling: Mr. Chairman, how long will that meeting be?

The Chairman: Two hours.

Mr. Darling: Until 12 o'clock? Oh, two hours?

The Chairman: Two hours.

Mr. Darling: Until 11 o'clock.

The Chairman: I would like to be on record now, on account of that, that when I organized that meeting for tomorrow, I had no idea that it was to be at the same time as this committee. I have no objection. However, I will probably raise a question of privilege, in due time, in the House this week on that question. There are some members here who felt that has been organized so that these NATO commanders will come towards the end of our hearings. They are two completely separate things. I want this to be very clear on the record,

[Translation]

pareille mission devrait être confiée à des parlementaires. L'essentiel, c'est de sensibiliser les gens à cette question. Il s'agit d'ailleurs non pas de supplanter notre politique de défense, mais de mener cette action parallèlement à celle-ci.

M. Hudecki: Je voudrais savoir ce que M. Wirick en pense.

M. Wirick: Je voudrais, si vous le permettez, dire quelques mots au sujet du référendum mondial. Lors d'une récente réunion de son conseil d'administration, l'Association canadienne pour les Nations Unies s'est pour la deuxième fois désaisie de cette question, laissant la décision à ses affiliés, ce qui semblerait vouloir dire que l'Association elle-même n'est pas d'accord sur l'opportunité d'un référendum mondial. L'ambassadeur Barton a dit très justement qu'un référendum de ce genre risque de se transformer en opération relations publiques et de faire plus de mal que de bien. Et je suis tout à fait de son avis.

Il paraît que de nombreuses personnes se sont opposées justement à ce que les habitants d'Ottawa soient invités à se prononcer sur cette question par voie de scrutin. Je me demande si des gens qui en principe sont en faveur de désarmement ne vont pas voter contre, simplement parce qu'ils s'opposent à cette manière de procéder. Je ne vois donc pas à quoi cela peut servir.

Il existe toutes sortes d'organisations non gouvernementales dans le pays. Il y a, bien entendu, l'Association des Nations Unies, et ce n'est pas la seule, et je pourrais vous soumettre une liste si vous le souhaitez.

M. Hudecki: Je vous remercie.

Le président: Merci beaucoup.

Je vous rappelle que demain matin nous commençons à 9 heures, et non pas à 9h30, dans la salle du Comité des chemins de fer. Il y aura également une réunion à 15h30. Je tiens à préciser . . .

M. Darling: La réunion durera combien de temps?

Le président: Deux heures.

M. Darling: Donc, jusqu'à midi.

Le président: Oui, deux heures.

M. Darling: Ce qui nous amènera à 11 heures.

Le président: Je tiens à préciser qu'au moment où j'avais prévu cette réunion, je ne savais pas qu'elle allait coïncider avec celle-ci. Je vais sans doute soulever une question de privilège à la Chambre à ce sujet cette semaine. Certains députés semblent croire que cela a été prévu exprès afin que les commandants de l'OTAN comparaissent tous à la fin de nos réunions. Ce sont deux choses tout à fait différentes. Je veux que cela soit bien compris, car je ne voudrais pas avoir

[*Texte*]

because I would be the one then who would look like I had planned and organized this. If that is the case, I shall make it very clear, and clearer if need be.

• 2220

Mr. Munro, followed by Mr. McRae and probably Mr. Wenman on the second round, if you wish. Mr. Munro, please, followed by Mr. McRae.

Thank you, Mr. Barton. You are a tough man. Can you stay later than 10 o'clock?

Mr. Barton: I am suffering from a new form of biological warfare; namely, the common cold.

The Chairman: I have just finished mine, so I had better keep away.

Mr. Munro, please.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): We heard Ambassador Barton talk about mutual deterrence as being a crutch in the minds of many of the citizenry. We heard Ambassador Ignatieff say that there is too much reliance being placed on deterrence.

I wanted to talk about the existence of parity, and I am sorry I did not get an opportunity. However, I think Mr. McKinnon came close to phrasing my question, but not quite, by asking: Parity with or without the SS-20, the Pershing, or the Cruise thing? But I cannot very well ask that question at the moment.

I think we all have to admit that the theory, the doctrine of deterrence, has been at the back of our thinking for a good many years. There was not parity in those years from, say, 1945 to the middle 1950s—perhaps even the early 1960s. There was a buildup observable on both sides, but still not parity; and the danger was not as great as it is perceived to be today. I think I am right there. At least, in the West we did not perceive the danger as being as great as it is today, when "parity" has been achieved.

Therefore, I think we are in a paradoxical situation at the moment. I think we are all looking for ways of breaking out of this paradox, wondering when the first step is going to be taken, with the security of mankind as our ultimate objective.

Other commentators have mentioned the dangers of—not pre-emptive strike so much as the dangers of an accidental declaration of war or an accident that could lead to nuclear war. In this state of parity in which we now find ourselves—if we accept it as parity at the present time—are you prepared, Ambassador Barton, to comment on accidental possibilities? Were some of those matters that had to be taken into account studied in the United Nations at all?

Mr. Barton: Let me go back to the first part of your question. I think when we think back to the time when we had some measure of nuclear superiority, it was easier to accept

[*Traduction*]

l'air d'en être l'instigateur. Si l'on veut des précisions, j'en fournirai.

M. Munro suivi de M. McRae et probablement de M. Wenman lors de la deuxième série de questions. Monsieur Munro, vous avez la parole et ensuite M. McRae.

Merci, monsieur Barton, vous êtes un homme fort, pouvez-vous rester après 22 heures?

M. Barton: Je suis pour l'instant victime d'une nouvelle guerre biologique, nommément un rhume.

Le président: Le mien vient de se terminer, donc il serait préférable que je ne m'approche pas.

Monsieur Munro, vous avez la parole.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Nous avons entendu le témoignage de l'ambassadeur Barton qui nous a expliqué que les gens considéraient la dissuasion mutuelle comme une béquille. L'ambassadeur Ignatieff nous a dit que l'on ne se fait pas trop sur la dissuasion.

Je voulais dire quelques mots de la parité et je regrette de ne pas en avoir eu l'occasion. Toutefois, M. McKinnon a presque posé la question que j'aurais voulu poser en parlant de parité avec ou sans les SS-20, avec ou sans les missiles Pershing ou les missiles de croisière. Je ne peux pas déceimment reposer la question pour l'instant.

Nous devons tous admettre que la doctrine de la dissuasion a été à la base de notre action pendant de nombreuses années. De 1945 disons au milieu des années 50 et peut-être même au début des années 60, la parité n'existait pas. De part et d'autre, on assistait à une escalade dans la course aux armements, mais il n'y avait pas de parité et le danger n'était pas aussi grave qu'il l'est aujourd'hui. Je crois que je ne me trompe pas. Au moins les pays occidentaux ne pensaient pas que le danger était aussi grave qu'il l'est aujourd'hui, alors que la «parité» est un fait.

En conséquence, je crois que pour l'instant nous sommes dans une situation paradoxale. Tous nous essayons de trouver la façon d'échapper à ce paradoxe en nous demandant quand l'on prendra certaines mesures en ce sens tout en protégeant la sécurité de l'humanité qui est notre objectif ultime.

D'autres témoins ont fait état du danger, non pas du danger d'une riposte par anticipation mais plutôt du danger d'une déclaration accidentelle de guerre ou d'un accident qui pourrait entraîner un conflit nucléaire. Compte tenu de cette parité qui existe à l'heure actuelle, si nous acceptons qu'il y a parité à l'heure actuelle, seriez-vous prêt, monsieur l'ambassadeur, à faire quelques commentaires sur les possibilités d'accident? Y a-t-il certaines questions qui doivent être prises en compte et débattues aux Nations Unies?

M. Barton: Permettez-moi d'en revenir à la première partie de votre question. A mon avis, lorsque nous repensons à l'époque où nous avions un certain avantage nucléaire, on

[Text]

the idea of a flexible response in Europe. I think with the establishment of an overall parity and the consequences that means for Europe, that it is going to make more trouble in selling the concept of flexible response to the Europeans. But what they have to accept, of course, is that if they do not like that doctrine, they are going to have to pay the price, which is much stronger, I think, than conventional weapons.

Moving on to the second part of your question, we come to accidental war. I suppose anything is possible. I have been impressed up to now, notwithstanding all the alleged incidents that have occurred, that were documented in *Dr. Strangelove* and other movies, and one that was on the other night *World War III*. But the basic responsibility of the great powers thus far in watching out at the critical moments when . . . In other words, in one way or another, they backed away from it. I would like to think that that is going to continue to happen.

• 2225

My personal conviction is that it will, but obviously you can never be sure. There can be an erratic judgment by one of the key players at any given moment. Rhetoric can run away with logic, and that is a possibility. I would be the first to admit it.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): But I think you misunderstood me, Ambassador Barton. I was thinking of accidental in terms of a misinterpretation of an impression on the screen, and the launching of . . . Or the getting ready for the launching of a retaliatory—

Mr. Barton: Oh, I see what you mean.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Yes, that kind of accident, that is what I mean. Not the pre-emptive strike from which one drew back as in the case of the one in 1967, and Cuba, for example.

Mr. Barton: I am sceptical that that would happen without a buildup of political—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Indicators.

Mr. Barton: —indicators. I do not believe the Russians or the Americans are going to push the button on the basis of a false blip so to speak. I have not seen a major buildup of forces that would be necessary for follow-through. I do not think they would react in that way. I am not a military strategist, but I would be sceptical that they would consider under those circumstances a threat.

On the other hand, if there had been such a buildup, then I think all the alarms would be ringing anyhow and there would be much more sensitivity, much more hot-line activity, and no doubt political negotiations going on. That is where you could get a different kind of error—the kind I am talking about—where one leader or the other reacts in the wrong way. But my personal conviction is that the odds are heavily in favour of the fact that all the major nuclear powers recognize the danger

[Translation]

acceptait plus facilement l'idée d'une réponse flexible en Europe. Avec l'avènement de la parité globale et les conséquences que cela entraîne pour l'Europe, il va devenir de plus en plus difficile de faire accepter l'idée d'une réponse plus flexible aux Européens. Mais ce qu'ils sont tenus d'accepter bien entendu, c'est que s'ils n'aiment pas cette doctrine, il va falloir qu'ils paient un prix de beaucoup supérieur, selon moi, aux armes conventionnelles.

Passons maintenant au deuxième volet de votre question, à savoir l'éventualité d'une guerre par accident. Tout est possible. Jusqu'à présent, j'ai été impressionné, nonobstant tous les incidents prétendus qui ont été rapportés, et que l'on trouve dans des films comme *Dr. Strangelove* ainsi que dans un autre film qui passait hier soir *World War III*. Mais jusqu'à présent, la responsabilité fondamentale des grandes puissances a été de surveiller les moments critiques lorsque . . . En d'autres termes, d'une façon ou d'une autre, elles ont fait marche arrière. J'espère que cela va continuer.

Personnellement, j'en suis convaincu mais de toute évidence on ne peut jamais être sûr. Il se peut qu'à un certain moment l'un des protagonistes manque de jugement. Les paroles peuvent l'emporter sur la logique, c'est une possibilité. Je suis le premier à le reconnaître.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je crois que vous ne m'avez pas bien compris, monsieur l'ambassadeur. Je parlais de conflits par accident c'est-à-dire d'une mauvaise lecture sur un écran, qui serait suivie du lancement de . . . ou des préparatifs au lancement d'un missile par mesure de rétorsion . . .

M. Barton: Je vois ce que vous voulez dire.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est de ce type d'accident dont je parle. Non pas d'une riposte par anticipation comme cela a été le cas en 1967 et à Cuba par exemple.

M. Barton: Je ne crois pas que cela puisse arriver sans une accumulation . . .

M. Munro (Esquimalt—Saanich): D'indicateurs.

M. Barton: . . . d'indicateurs politiques. Je ne crois pas que les Russes ou les Américains prennent la décision d'appuyer sur le bouton sur la base de oui-dire. Je ne constate aucun renforcement important de forces qui serait nécessaire à une action ultérieure. Je ne pense pas que c'est de cette façon qu'ils réagiraient. Je ne suis pas un expert en stratégie militaire, mais je ne pense pas que dans ces circonstances, ils penseraient qu'il s'agit d'une menace.

D'autre part, s'il y avait consolidation, je crois que toutes les sirènes retentiraient, que le climat serait beaucoup plus exacerbé, qu'on assisterait à une activité en pleine effervescence et il ne fait aucun doute que des négociations politiques seraient en cours. C'est dans ces circonstances que certaines fautes pourraient être commises—du type dont je parle—par exemple si un leader prenait une mauvaise décision. Mais personnellement je suis convaincu que toutes les principales puissances

[Texte]

that they are confronted with if they let this go, and they are not likely to.

The Chairman: Thank you very much for your co-operation, Mr. Munro, at this late hour. I know Mr. McRae will do likewise.

Mr. McRae: Thank you, Mr. Chairman.

I am once again amazed at the excellence of the testimony tonight and I do not want you to respond, because I know that you have done everything you can—

The Chairman: No, do not even say it. You hurt me, and I know what you are going to say.

Mr. McRae: But the point is—

The Chairman: There is nothing we could do.

Mr. McRae: The point is that this is going on and virtually nobody in the country knows about it—this whole thing. It is just incredible. I have never sat on a committee where we have had such good testimony on such an important subject, and where the press virtually reports nothing. We had just the smallest report.

The second point that I would like to make is that I feel very strongly, as has been said here tonight, that this committee should continue. I think Ambassador Barton makes the point fairly well, that UNSSOD will not be expected to move that much and, therefore, we had better continue our operation from thereon in. Although I must say this: Your scepticism does not belie what we have heard in other testimony which came to us, especially last week, where some very glowing statements were made of you and your efforts in the UN and how the Americans—particularly quotations from McGeorge Bundy and others, how they listen to what Canadians are saying, and it has a real effect. So I hope they are right and that the scepticism is not total.

We are in a very, very dangerous time, and I do not deny this, but it seems to me there are some elements today that exist that may have some hope. There are three of them. One of them is the unease that must be in the Warsaw Pact over the Polish thing, must be measured against the unease that must be in Europe today over Europe's concern about a nuclear war over Europe and so on—the parity that we have all talked about. Another point, which I know you have not mentioned, but George Ignatieff did, and quite strenuously, is that there seems to be a balance of economic trouble.

• 2230

I think the problems in the Warsaw nations are well understood, but it seems to me that for the first time we have an economic situation, the United States has an economic situation, where there is no advantage in stepping up armament. It used to be that with Keynesian types of economics, which we all supported, it was necessary to keep a war machine going to keep the economy going. Now, all of a sudden, we have a

[Traduction]

nucléaires reconnaissent les dangers auxquels elles seront confrontées si elles laissent le climat se dégrader, et il est fort probable qu'elles ne le feront pas.

Le président: Merci beaucoup de votre collaboration monsieur Munro à cette heure aussi tardive. Je sais que M. McRae veut poser une question.

M. McRae: Merci monsieur le président.

Une fois de plus, je suis étonné de l'excellence des propos qui ont été tenus ici ce soir et je ne veux pas que vous répondiez parce que vous avez fait tout ce que vous pouviez . . .

Le président: Non, n'en faites rien, vous ne me feriez pas plaisir et je sais ce que vous allez dire.

M. McRae: Mais la question est . . .

Le président: Il n'y a rien que nous puissions faire.

M. McRae: La question est que nous évoquons toutes ces choses et que presque personne au pays n'est au courant de toutes ces questions. C'est incroyable. Je n'ai jamais siégé à un comité où les témoignages sur un sujet aussi important aient été aussi bons, alors que la presse ne s'en fait virtuellement pas l'écho.

Ensuite, je voudrais dire que je suis convaincu, comme on l'a dit ce soir, que le Comité devrait poursuivre ses activités. Je crois que M. l'ambassadeur Barton a bien expliqué qu'il ne faut pas s'attendre à ce que l'on fasse de grands progrès lors de la conférence UNSSOD II et que, en conséquence, il serait préférable qu'après le Comité continue de siéger. Néanmoins, je voudrais faire la remarque suivante: votre scepticisme ne dément pas ce qui a été dit par d'autres témoins, surtout la semaine dernière, qui nous ont parlé en des termes chaleureux des efforts que vous déployez aux Nations Unies—notamment par M. McGeorge Bundy—et de la façon dont les Américains écoutent ce que les Canadiens ont à dire, et que l'influence est réelle. J'espère qu'ils ont raison et que le scepticisme n'est pas total.

Nous vivons des temps très très dangereux, je ne le nie pas, mais il me semble qu'il existe aujourd'hui des lueurs d'espoir. J'en discerne trois. La première a trait au malaise qui doit exister au sein du Pacte de Varsovie à cause de la question polonaise, malaise qu'il faut comparer à celui qui existe en Europe aujourd'hui à l'idée d'un conflit nucléaire en Europe et cetera—et c'est là que nous retrouvons la parité dont nous avons parlé. Ensuite, une autre chose dont vous n'avez pas parlé, mais qui a été abordée par George Ignatieff en détail, à savoir il semblerait que de part et d'autre les protagonistes éprouvent autant de difficultés économiques.

Je crois que l'on comprend bien les difficultés qui se posent aux pays membres du Pacte de Varsovie, mais il me semble que pour la première fois nous éprouvons nous aussi des difficultés économiques ainsi d'ailleurs que les États-Unis et il n'y a donc aucun intérêt à accélérer la course aux armements. Il fut un temps où les politiques économiques d'obédience keynésienne, auxquelles nous adhérons tous, nous faisaient

[Text]

situation where we are going to have huge deficits which are going to undermine the whole economy, and it seems to me the Americans have all kinds of reasons for backing away from this.

I would suggest to you that there are three separate areas where it seems foolish not to back down and say, maybe we have some other problems; maybe we should be solving this thing. I am talking about the two big powers—maybe they should be looking at a great deal more for those three reasons.

Thank you.

Mr. Barton: Well, I am not a Keynesian but I have a suspicion that John Maynard would roll over in his grave if he heard you say that the way he looked after the financing was by running an arms program.

Mr. McRae: Well, it was a way of stimulating the economy.

Mr. Barton: As I said earlier in my testimony, the ultimate sanction that may lead to arms reductions is that the taxpayer decides he can afford not to have them. But I think that in order to create that situation you have to greatly improve relations, and this is going to be a very difficult thing. No matter where you look around the world, not only in terms of the great powers, but if you look at the situation in the Middle East, the relations between Pakistan and India, the relations between Iran and its neighbours, and Latin America, all you see is a succession of problems where countries feel that they have to have arms in order to protect their position.

The Americans—sure, they are faced by this problem of budgetary deficit of monumental proportions. Now whether that deficit is induced by the fact that Reagan wants to spend more on arms or that he was unduly generous in his tax reductions is a matter of opinion, I suppose.

Mr. McRae: It is probably both.

Mr. Barton: Probably both. No doubt, the Senate and the House of Representatives will cut back to some extent on the armament program, but my guess is that it will emerge still considerably bigger than it was, and I do not think that he would argue that we have to sacrifice the guns for the butter at this particular moment.

I would also say that, in terms of what the situation is in Canada, my guess is that rather than being able to cut back on the NATO 3 per cent, we are going to find we have to keep it on. We got out of the nuclear business but I think that the emphasis is going to be on conventional arms and we will be expected to do our share in the context of Western defence, and we are not doing it now.

The Chairman: Thank you very much.

Nine o'clock sharp tomorrow morning, please. Thank you very much, Ambassador Barton, for your patience, due to the fact that you have a terrible cold.

[Translation]

l'obligation d'entretenir une machine de guerre pour assurer la survie de l'économie. A l'heure actuelle, soudainement, nous connaissons des déficits importants qui minent l'économie et il me semble que les Américains ont toutes les raisons de mettre fin à leur effort d'armement.

A mon sens, il y a trois raisons bien distinctes qui font qu'il serait ridicule de ne pas faire marche arrière, peut-être avons-nous également d'autres problèmes peut-être faudrait-il que nous leur trouvions une solution. Je parle des deux grandes puissances qui feraient peut-être bien d'étudier davantage ces trois raisons.

Merci.

M. Barton: Je ne suis pas keynésien, mais je crois que John Maynard se serait retourné dans sa tombe s'il vous avait entendu dire que pour administrer les finances de l'État il fallait recourir à un programme d'armements.

M. McRae: C'est une façon de stimuler l'économie.

M. Barton: Comme je l'ai dit au début de mon témoignage, la plus grave sanction qui peut entraîner une réduction des armements serait que les contribuables prennent la décision de n'en plus subventionner l'achat. Mais pour que cela devienne possible, il convient d'améliorer de beaucoup les relations inter-États, ce qui ne se fera pas sans difficultés. Quels que soient les pays que l'on étudie, non seulement les grandes puissances, si l'on regarde la situation au Proche-Orient, si l'on étudie les relations entre le Pakistan et l'Inde, entre l'Iran et ses voisins et ce qui se passe en Amérique latine, on constate que les pays font face à une multitude de problèmes qui les poussent à s'armer pour protéger leur position.

Bien entendu, les Américains font face à un déficit budgétaire monumental. Que ce déficit s'explique par le fait que M. Reagan souhaite consacrer une part plus importante de son budget à l'achat d'armements ou qu'il ait été trop généreux dans ses réductions fiscales est une question d'opinion.

M. McRae: C'est probablement les deux.

M. Barton: Probablement. Il ne fait aucun doute que le Sénat et la Chambre des représentants vont dans une certaine mesure réduire le programme d'armements mais, à mon avis, il restera beaucoup plus important qu'il l'était avant. Je ne pense pas que M. Reagan justifierait pour l'instant le sacrifice des armes sur l'autel de la consommation.

Je dois ajouter aussi que pour le Canada, je croirais qu'il ne faudrait pas que nous coupons notre contribution à l'OTAN de 3 %. Nous n'avons pas d'armes nucléaires, mais je crois que le Canada devra s'équiper surtout d'armes conventionnelles et que nos alliés s'attendront à ce que nous fassions notre part dans la défense de l'Occident, ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle.

Le président: Merci beaucoup.

Nous reprendrons nos travaux à 9 heures précises demain matin. Monsieur l'ambassadeur Barton, je vous remercie beaucoup de votre patience, vu votre état de santé actuel.

[Texte]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you. We could have asked a lot more questions.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Traduction]

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci beaucoup. Nous aurions pu poser beaucoup d'autres questions.

Le président: La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

Mr. William Barton, Former Ambassador of Canada to the United Nations;

Mr. George Ignatieff, C.C., National President, United Nations Association in Canada;

Mr. Gregory Wirick, Executive Director, United Nations Association in Canada.

M. William Barton, ancien ambassadeur du Canada aux Nations Unies;

M. George Ignatieff, C.C., président national, Association des Nations Unies au Canada;

M. George Wirick, directeur exécutif, Association des Nations Unies au Canada.

CANADA. PARLIAMENT
1 2

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 62

Tuesday, February 23, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 62

Le mardi 23 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

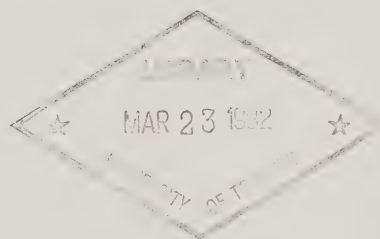
Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)
Bloomfield
Collenette
Côté (Mrs.)
Crouse
Darling
Dupras
Flis

Gamble
Gimaïel
Gourd
Greenaway
Hopkins
Hudecki
Jewett (Miss)
MacDonald (Miss)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

MacLaren
Massé
McKinnon
McLean
McRae
Munro (*Esquimalt—
Saanich*)

Ogle
Robinson (*Etobicoke—
Lakeshore*)
Roche
Sargeant
Stewart
Wenman—(30)

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Tuesday, February 23, 1982:

Mr. Greenaway replaced Mr. Crosbie (*St. John's West*);
Mr. Hopkins replaced Mr. Dionne (*Chicoutimi*);
Mrs. Côté replaced Mr. Harquail.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le mardi 23 février 1982:

M. Greenaway remplace M. Crosbie (*Saint-Jean-Ouest*);
M. Hopkins remplace M. Dionne (*Chicoutimi*);
M^{me} Côté remplace M. Harquail.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 23, 1982

(83)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 3:40 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Mr. Bloomfield, Mrs. Côté, Messrs. Crouse, Darling, Flis, Gamble, Gimaiel, Greenaway, Hopkins, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. Massé, McKinnon, McLean, McRae, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Roche, Sargeant, Schroder, Stewart and Wenman.

Other Members present: Messrs. Irwin, King and Watson.

Member of the Senate present: The Honourable Senator Molgat.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Peter Dobell, Director, Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: From the Institute of U.S. and Canadian Studies, Moscow: Dr. Georgi Arbatov, Director. *From the Embassy of the U.S.S.R. in Canada:* A. Yakovlev, Ambassador and Mr. E. Goussarov, Second Secretary.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 6:44 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 23 FÉVRIER 1982

(83)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h40 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, M. Bloomfield, M^{me} Côté, MM. Crouse, Darling, Flis, Gamble, Gimaiel, Greenaway, Hopkins, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. Massé, McKinnon, McLean, McRae, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Roche, Sargeant, Schroder, Stewart et Wenman.

Autres députés présents: MM. Irwin, King et Watson.

Membre du Sénat présent: L'honorable sénateur Molgat.

Assis présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Peter Dobell, directeur, Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: De l'«Institute of U.S. and Canadian Studies», Moscou: D^r Georgi Arbatov, directeur. *De l'ambassade de l'URSS au Canada:* A. Yakovlev, ambassadeur et M. E. Goussarov, deuxième secrétaire.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 18h44, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Text]

Thursday, February 23, 1982

• 1540

Le président: Mesdames, messieurs!.. Cette semaine marque la fin de nos assises. Nous recevons cet après-midi M. G. Arbatov.

If my colleagues will allow me, and they always do, I would like also to welcome—accompanying our guest this afternoon—His Excellency the Ambassador of the U.S.S.R.

As you know, he is ranked as number two in Ottawa. He has been in Ottawa for over eight years as ambassador and I would like to signify to you his presence with the second secretary, Mr. Goussarov, from the Union of Soviet Socialist Republics. I think I see a couple of others and I may so indicate when I recognize them.

Je disais donc que cette session et notre invité, M. Arbatov, nous permettront de nous faire une idée de ce que l'U.R.S.S. entend par sécurité, de la manière dont elle conçoit le désarmement, et de la façon dont elle envisage sa participation à la Deuxième session spéciale des Nations unies sur le désarmement. Du moins, j'espère que nous pourrons nous entretenir de ces questions.

M. Arbatov est docteur en histoire, académicien et directeur de l'Institut d'études américaine et canadienne de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S., ainsi que membre du Comité central du parti communiste de l'Union soviétique et membre du Soviet suprême de l'U.R.S.S.

M. Arbatov est en outre l'un des spécialistes soviétiques du désarmement et fait, à ce titre, partie du Comité international sur le désarmement connu sous le nom du Comité Palme, au sein duquel vous vous souviendrez, siège notre ambassadeur M. Ford que nous avons l'honneur et le plaisir de recevoir il y a quelques temps, ici.

M. Arbatov est, on le conçoit l'un des éminents experts soviétiques pour tout ce qui a trait à l'Amérique du Nord, puisqu'il dirige l'Institut d'études américaine et canadienne depuis sa création en 1967. Il est, à ce qu'on dit, très écouté des dirigeants soviétiques. *Very listened to, so you may like to ask a question there . . .* Mais son audience ne s'arrête pas là, puisque la presse et le réseau de télévision nord américains s'adressent aussi souvent que possible à lui lorsqu'ils souhaitent, comme nous, obtenir un point de vue soviétique.

En ce qui concerne l'Institut d'études américaine et canadienne, permettez-moi de vous dire que cet Institut existe depuis 1967, mais que ce n'est qu'en 1973 qu'il prit le nom que nous lui connaissons aujourd'hui lorsqu'une section canadienne fut ajoutée à un certain nombre de départements chargés des réalités américaines

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Translation]

Le mardi 23 février 1982

The Chairman: Ladies and gentlemen, this will be the last week of our meetings. Our witness this afternoon is Mr. G. Arbatov.

Je voudrais également, si vous permettez, accueillir Son Excellence l'ambassadeur de l'Union soviétique.

Comme vous le savez sans doute, il occupe la deuxième place dans l'ordre d'ancienneté des ambassadeurs en poste à Ottawa. En effet, cela fait huit ans qu'il représente son pays dans notre capitale. Il est accompagné par M. Goussarov, secrétaire de l'ambassade de l'Union des républiques socialistes soviétiques. Je vous présenterai les autres lorsque je leur donnerai la parole.

During this meeting, Mr. Arbatov will give us an idea of what the U.S.S.R. means by security, how it approaches disarmament and how it envisions its participation in the United Nations' second special session on disarmament. At least I hope that is what we will all be talking about.

Mr. Arbatov has a Ph.D. in history, he is a member of the U.S.S.R. Academy of Sciences and Director of the Institute of U.S. and Canadian Studies of this academy as well as member of the Central Committee of the Communist Party of the Soviet Union and a member of the Supreme Soviet of the U.S.S.R.

As a Soviet specialist on disarmament, Mr. Arbatov is a member of the International Committee on Disarmament known as the Palme Committee. You will no doubt recall that Ambassador Mr. Ford whom we welcomed here some time ago is also a member of this committee.

Mr. Arbatov is one of the eminent Soviet experts on all questions dealing with North America since he has been heading the Institute of U.S. and Canadian Studies since its creation in 1967. It would appear that his views are greatly respected by Soviet leaders. But on top of that, whenever the North American media want to know what the Soviets' point of view is on a given problem, they invariably turn to Mr. Arbatov.

The Institute for American and Canadian Studies was created in 1967, although the Canadian section was added in 1973 only to the various departments studying the American scene.

[Texte]

• 1545

J'espère ne pas me tromper lorsque je dis que l'Institut emploie quelque 300 personnes dont plus de 200 chercheurs.

If my information is wrong, please you can correct me on that.

Ceux-ci suivent de très près la matière qu'ils étudient, naturellement, et l'Institut veille à ce qu'ils puissent voyager et si possible, étudier et travailler en Amérique du Nord.

Ils profitent également, dans toute la mesure du possible, des bonnes volontés de passage en Union soviétique à l'occasion de congrès ou autres visites pour mettre le personnel en contact avec des experts occidentaux dans un cadre rappelant un peu le genre séminaire universitaire.

L'Institut est, enfin, très friand de revues journaux et périodiques nord américains. Grâce à lui, j'imagine, les dirigeants soviétiques ont à leur disposition un réservoir important de spécialistes de l'analyse des actions et réactions américaines et canadiennes.

As I said earlier for every other guest, you are not here as a witness, you are here as a guest of this committee by a decision of the members of this committee. We like definitely, of course, to trade our views, exchange our views. As an individual, probably the only remark I may have—if my colleagues allow me before you start your remarks—is I believe it might be profitable for us to have invited you here first. Many people may question your presence among ourselves. I think that is, maybe, the kind of role Canada can play. That is, if we can receive you in our midst—and I hope you say that in English—among ourselves, you can exchange with us certain of your views and listen to certain of our views or strong feelings.

There might be very strong feelings expressed this afternoon; I would be surprised otherwise. That is part of the way we handle our committee here. Who knows, Canada may be in the forefront after that for a new kind of exchange, with an open meeting, the press being present, friends being present, opponents and tourists. I am hoping maybe this will open new avenues of exchange between Canada and the Soviet Union where we could be given equal treatment.

Mr. Arbatov, I would like to say publicly I now realize I had the pleasure of having lunch with you a year ago. I would like to say that publicly because I had not put the two together. I am known to state the truth privately or publicly to the same one, so I like to recognize the fact that I do not remember if it was a year ago or two years ago, but I am sure the Soviet ambassador will remind me of that.

Sir, we are here to listen to you and so you know what is going to happen, we will start. Afterwards, we will receive questioners and we will change from party to party. The three parties are officially represented here.

I do recognize a good friend of mine, the Chairman of the International Parliamentary Union, the local Canadian branch, Senator Molgat. I am pleased to signal his presence here.

Mr. Arbatov, please.

[Traduction]

I think I am not far off the mark when I say that the Institute employs about 300 people of whom more than 200 do research work.

Vous me corrigerez bien entendu si je me trompe.

They have to keep a close tab on events and the institute sees to it that they can travel and if possible study and work in North America.

Whenever possible, they try to contact people visiting the Soviet Union to attend conferences for other reasons in order to exchange views with Western experts in a setting reminiscent of university seminars.

The Institute receives a great number of magazines, papers and North American periodicals. It makes available to the Soviet leaders an important reservoir of specialists knowledgeable about the American and Canadian scene.

De même que ceux qui vous ont précédé, vous venez ici non pas en qualité de témoin, mais en tant qu'invité du Comité. Notre objet est de procéder à un échange de vues. Nous aurions peut-être dû vous inviter plus tôt. Beaucoup de gens se posent des questions quant à l'opportunité de votre présence ici. Mais je trouve que le Canada peut jouer un rôle utile, en ce sens que nous pourrions ainsi procéder à un échange de vues.

Je suis sûr que certains membres du Comité tiendront à exprimer leurs sentiments avec la plus grande franchise, ce qui est tout à fait normal pour nous. Peut-être que ceci n'est qu'un prélude et qu'un jour, le Canada organisera une réunion publique ouverte à la presse, aux amis, aux adversaires et aux touristes. Ceci sera peut-être la première d'une série de réunions entre le Canada et l'Union soviétique.

Je voudrais rappeler que j'ai eu le plaisir de déjeuner avec M. Arbatov il y a un an environ. Je ne me souviens pas au juste, cela remonte déjà peut-être à deux ans, auquel cas l'ambassadeur soviétique fera une mise au point.

Nous sommes donc réunis ici pour vous écouter. Ensuite, les membres des trois partis ici présents pourront vous poser des questions.

Je tiens à signaler la présence dans la salle du sénateur Molgat, président de la section canadienne de l'Union parlementaire internationale.

Monsieur Arbatov, vous avez la parole.

[Text]

Mr. G. Arbatov (Director, Institute of U.S. and Canadian Studies): I have to start with an expression of my gratitude for the invitation. This is really a rare occasion for a Soviet member of parliament, in general a Soviet citizen, to speak before distinguished members of the Canadian Parliament. I think that maybe, if it becomes some sort of practice on both sides, it may be useful.

I definitely become more and more sure that the time will come when I have to rename the institute again to the Institute of Canadian and American Studies with a view to marrying the political relationship which starts when human relationships are stable.

• 1550

I wanted to start with pointing to the limits of my experience so that you know what to expect from me and what to expect from my answers. You already said that I am involved in studies of the United States, and I can say that I am a freshman in Canadian studies. I started them later but I hope to understand and to know your country better.

I specialize in foreign policy and international relations problems. I also have great interest in arms control, but I am not a specialist in technical aspects of defence and arms control problems. I am not a specialist on Afghanistan and Poland. But it does not mean that you cannot put questions to me on this; I simply wanted to make this qualification so you know that my knowledge in this field is limited.

I wanted to point out a few things before we start the major part, I think, of our meeting, the exchange of questions and answers. As I understand, these hearings and these meetings are connected with the approaching Second Session of the General Assembly, the special session devoted to disarmament. From our point of view, the Soviet point of view, there is not a single more serious international problem than arms control and disarmament.

I personally cannot imagine that if the arms race continues, as it does now, sooner or later it will not lead us to actual confrontation and war. This is not only because there is an old saying that if you have too many armaments they will start to shoot by themselves; it is mainly because I also think of their political implication because if, for a long time, the arms race could be regarded as a consequence of bad political relations, I think the situation has become more of an opposite kind, that the arms race breeds the major suspicions and distrust and therefore has become a major factor of bad political relations.

The arms race creates a very heated international political atmosphere. The arms race between East and West, the Soviet Union and the United States, generates all the feelings which can lead to horizontal proliferation of nuclear weapons and also breeds a lot of smaller arms races in the Third World and all over the globe.

[Translation]

M. Arbatov (directeur de l'Institute of U.S. and Canadian Studies): Je voudrais tout d'abord vous remercier de votre invitation, car c'est une chose rare pour un membre du parlement soviétique et pour un citoyen soviétique en général d'avoir le plaisir de prendre la parole devant des députés canadiens. Si pareil échange pouvait devenir plus fréquent, je suis sûr que ce serait très utile.

Je pense qu'il va falloir un peu plus tard changer à nouveau le nom de l'institut, qui deviendrait ainsi l'Institut des études canadienne et américaine, ce qui traduirait mieux la réalité des liens politiques et humains qui nous unissent.

Je voulais tout d'abord signaler les limites de mon expérience, de sorte que vous sachiez ce que vous pouvez attendre de moi et de mes réponses. Vous avez déjà dit que je faisais des études sur les États-Unis et je puis ajouter que je commence des études sur le Canada. J'ai commencé plus tard, mais j'espère ainsi mieux comprendre et connaître votre pays.

Je me spécialise en politique étrangère et en relations internationales. Je m'intéresse également beaucoup au contrôle des armes mais je ne suis pas spécialiste des aspects techniques de la défense et du contrôle des armes. Je ne suis pas spécialiste de l'Afghanistan et de la Pologne. Cela ne veut pas dire que vous ne pouvez pas m'interroger là-dessus; je veux simplement vous prévenir, de sorte que vous sachiez que mes connaissances dans ce domaine sont limitées.

Avant que nous ne passions à la partie plus importante de notre réunion, à savoir la période de questions et réponses, j'aimerais signaler un certain nombre de choses. Si je comprends bien, vos audiences et vos réunions sont liées à la deuxième session de l'assemblée générale, à la session extraordinaire consacrée au désarmement. De notre point de vue, du point de vue soviétique, il n'y a pas de problème international plus sérieusement que celui du contrôle des armes et du désarmement.

Je ne puis personnellement imaginer que si la course aux armements se poursuit au rythme actuel, cela ne nous mène pas tôt ou tard à une véritable confrontation et à la guerre. Cela non seulement parce que l'on dit toujours que si l'on a trop d'armes, elles vont finir par tirer toutes seules; c'est surtout parce que je pense aux implications politiques car si pendant longtemps, la course aux armements pouvait être considérée comme une conséquence de mauvaises relations politiques, la situation est maintenant presque inversée, en ce sens que la course aux armements est à l'origine des grands doutes et de la méfiance et est donc devenue un grand facteur de difficultés dans les relations politiques.

La course aux armements chauffe l'atmosphère politique internationale. La course aux armements entre l'Est et l'Ouest, l'Union soviétique et les États-Unis, est à l'origine de tous les sentiments qui peuvent mener à une prolifération horizontale des armes nucléaires et également de beaucoup de courses

[Texte]

All in all, I would really agree with the well-known American chemist, George Kistiakowsky, the former advisor on science and technology for President Eisenhower, who recently said that if things go as now, it will be a miracle if until the end of this century somewhere on the globe nuclear arms will not be used, and only a bit less of a miracle if this accident does not result in a very widespread nuclear war.

• 1555

Well, on the present situation, I do not speak about conventional warfare, because we have hardly had a period up until now where a conventional war, on a bigger or smaller scale, was not waged somewhere on the globe. International relations will be marked by tensions, as it is true now, rising tension. I think this will make such wars even more probable.

And your second danger from the arms race is the economic consequence. I think that the whole world is entering into not fat but very lean years, and everybody has his own economic problems. We have, and you have, and I do not know who has not. I think that if we extrapolate the cost of the arms race, in the future, let us say, 20 years—and just imagine the similar rises in the past 20 years—it will disrupt the whole world economic system. It will be bad for developed countries; it will be even worse for developing countries.

So I think—this was my first point—that the arms race has become a tremendously dangerous problem. It was always dangerous, but now it a problem of survival, and I do not know a single international problem which is more important.

The second point is that I think that now we are at the crossroads. This is really a turning point, and a lot will depend on what decisions will be taken this year and maybe next year. We are witnessing a new round of arms race on all levels in Europe, in the tactical and this middle range of intermediate range missiles, with enhanced radiation weapons. God knows what will appear in this beginning new round of actions, counteractions, et cetera.

There will be also a new round on the other levels, on the higher levels. I have in mind strategic weapons, where there will be a special stress put on accuracy, miniaturization, and other abilities which will ensure counterforce capabilities, which always create the illusion of first-strike capabilities, and therefore are tremendously destabilizing.

Also, here we witness the development of weapon systems which actually make it tremendously difficult, maybe impossible, for their verification. Cruise missiles can be one of them. SAM mobile systems and their modern deployment can be another of them. And then we will have lost an opportunity to have negotiations and agreements on arms control.

[Traduction]

mineures aux armements dans le Tiers monde et dans le monde entier.

Dans l'ensemble, je suis tout à fait d'accord avec le chimiste américain bien connu, George Kistiakowsky, ancien conseiller du président Eisenhower en matière de science et de technologie, qui déclarait récemment que si la situation actuelle se maintenait, ce serait vraiment un miracle si d'ici la fin du siècle, on n'utilisait pas quelque part au monde des armes nucléaires, et presque également un miracle si cet accident ne provoquait pas une guerre nucléaire généralisée.

Sur la situation actuelle, je ne parle pas de guerre conventionnelle car nous n'avons jamais connu de période jusqu'ici où il n'y ait pas eu de guerre conventionnelle, à plus ou moins grande échelle, quelque part au monde. Les relations internationales seront marquées par des tensions, comme à l'heure actuelle, des tensions toujours croissantes. Je crois que cela rendra encore plus probable ce genre de guerre.

Le deuxième danger de la course aux armements en sont les conséquences économiques. Je crois que le monde entier va connaître des années non pas grasses mais très maigres et que nous avons tous nos propres problèmes économiques. Nous les avons, vous les avez et je ne sais pas qui ne les a pas. Je crois que si nous extrapolons le coût de la course aux armements, nous pouvons dire que d'ici vingt ans, et c'est en considérant des hausses similaires à celles que nous avons connues au cours des vingt dernières années, cela bouleversera tout le système économique mondial, ce qui sera mauvais pour les pays développés et encore pire pour les pays en développement.

Je crois donc, et c'est ce que je voulais tout d'abord dire, que la course aux armements est devenue un problème extrêmement dangereux. Cela a toujours été dangereux mais c'est maintenant un problème de survie et je ne connais pas d'autre problème international qui soit aussi grave.

Le deuxième point est qu'à mon avis, nous sommes maintenant arrivés à un tournant de l'histoire. Beaucoup dépendra des décisions qui seront prises cette année et peut-être l'année prochaine. Nous assistons à une reprise de la course aux armements à tous les niveaux en Europe, qu'il s'agisse de missiles tactiques et de missiles intermédiaires, d'armes à plus grande radiation. Dieu seul sait ce qu'apportera cette nouvelle série de mesures et de contre-mesures.

Il y aura également une relance à d'autres niveaux, aux niveaux supérieurs. Je pense aux armes stratégiques, où l'on insistera spécialement sur l'exactitude, la miniaturisation et d'autres caractéristiques qui assureront une capacité de contre-attaque. On s'illusionne toujours sur les capacités de première frappe et c'est donc un facteur extrêmement destabilisant.

D'autre part, l'évolution technologique des armements rend extrêmement difficile, sinon impossible, leur vérification. Les missiles de croisière par exemple. Les systèmes mobiles SAM et leur déploiement moderne par ailleurs. Et nous aurons alors perdu l'occasion de négocier et de se mettre d'accord sur le contrôle des armements.

[Text]

Then, we are on the brink of proliferation, as is widely believed. Several countries might have already taken the decision to opt for nuclear armament. At least 12 to 15 are able to do it, and believed to do it in the not far future.

• 1600

So I think, without being unduly pessimistic, that we are really approaching a very desperate situation and something has to be done in the near future. Therefore, I think the role of the Second Special Session of the General Assembly will be very responsible. I believe also that it will be very difficult for this session of the General Assembly to play the role it should play if there are not special efforts preceding it and at the assembly itself, which will be very bad, because after two futile special sessions devoted to disarmament there will be more cynicism and disbelief that anything can be done with this problem.

And I remind you simply of the first session, it was May 1978, and by an unhappy chance it coincided with NATO session on increases for the next 15 years of 3 per cent yearly of the military budgets, and this really stole the whole show from the second session and it also has bound almost all statesmen from the West in their . . . You know, you cannot at one and the same time collect stones and throw stones. So if you want to make a good case for increasing armament spending, you cannot make at one and the same time a strong and good case for disarmament. And this happened. If you remember former President Carter's speech—Prime Minister Trudeau's speech I think was strong—but this was exceptional.

And you know, by coincidence, this second session will also coincide with a new NATO session devoted to the same problem, and it will be preceded by, I think, unprecedented efforts to increase armament spending, to approve new weapons systems, et cetera. I think the situation is very complicated and that it will be late to try to cope with it when the session begins. It would be much better if something would be done prior to it.

Whose fault is it that we got into such difficult situations? In principle, I think this is a bad question if you want to solve a problem, to start with trying to find out whose fault it was. Well, everybody knows that in family life it is a lost case if you try to make peace with your wife or husband; it was trying to find out whose fault it was that you got in some troubles. And I think the same is true also for political relations. But because I have glanced through the hearings, because this was already done here, and a lot was said from the western side, I think I should touch upon this question a little bit of how we see it. And we see it, as you guess, differently.

The facts, as we see it in such ways, is the arms race was and is enforced upon us by the United States and its allies.

• 1605

What facts can we put on the table in support of such? Quite a few. If you think about all important weapon systems

[Translation]

Il ne restera plus qu'un pas à faire en direction de la prolifération. Divers pays ont déjà peut-être pris la décision de choisir l'armement nucléaire. Il y en a au moins 12 ou 15 qui le peuvent et qui devraient le faire d'ici peu.

Je pense donc, sans être indûment pessimiste, que la situation qui nous attend est très dangereuse et qu'il faut faire très vite. Ainsi, je crois que le rôle de la deuxième session extraordinaire de l'Assemblée générale sera très important. Il sera également très difficile que cette session joue le rôle qu'elle devrait si l'on ne fait pas préalablement et à l'Assemblée des efforts spéciaux, car si la deuxième session extraordinaire consacrée au désarmement est aussi futile que la première, on deviendra cynique et on cessera de croire que l'on peut faire quoi que ce soit pour régler ce problème.

Je vous rappellerai simplement la première session de mai 1978 qui a malheureusement coïncidé avec une session de l'OTAN sur la nécessité d'augmenter tous les ans de 3 p. 100 les budgets militaires au cours des 15 années à venir. Cela a vraiment pris la vedette sur la session extraordinaire et a, d'autre part, lié la plupart des chefs d'État occidentaux . . . Vous savez, il est impossible de ramasser et de lancer des pierres en même temps. Si l'on veut donc insister sur l'importance d'augmenter les dépenses militaires, il est difficile de prétendre d'un autre côté préconiser le désarmement. Or, c'est ce qui s'est passé. Vous vous rappellerez le discours de l'ancien président Carter. Celui du premier ministre Trudeau m'a semblé très fort, mais c'était exceptionnel.

Or, vous savez qu'il se trouve que cette deuxième session coïncidera également avec une autre session de l'OTAN consacrée au même problème et sera, je crois, précédée d'efforts sans précédent pour accroître les dépenses militaires, pour approuver de nouveaux systèmes d'armement, etc. La situation est très complexe et je crois qu'il sera trop tard d'essayer d'y remédier au début de la session. Il conviendrait plutôt d'agir avant.

A qui la faute? En principe, je crois que ce n'est pas la question qu'il faut poser si l'on veut résoudre un problème. Tout le monde sait que dans la vie de famille, on n'aboutit à rien si l'on agit de la sorte pour se réconcilier avec son conjoint, s'il s'agit de savoir à qui la faute. Je crois que c'est la même chose en matière de relations politiques. Toutefois, comme j'ai regardé un peu ce qui s'est dit au cours de vos audiences, comme on a déjà dit beaucoup à ce sujet du côté occidental, j'estime qu'il me faut tout de même aborder un peu cette question. Vous vous imaginez bien que nous la percevons différemment.

Pour nous, les faits sont là pour prouver que la course aux armements est imposée par les États-Unis et leurs alliés.

Quels sont ces faits? Ils sont assez nombreux. Si vous pensez à tous les systèmes d'armement des années d'après-guerre: la

[Texte]

in post-war years: atomic bomb, hydrogen bomb, strategic bomb, ICBM, intermediate ballistic missile, submarine-launch ballistic missile, MERV, ABM, shuttle, which is half-peaceful—half, but I do not know how much military—cruise missile, enhanced radiation weapon, neutron bomb. All of them were made in the United States, by the United States, from two to ten years earlier than us and we had to run behind. There were no doubts about the intention, against whom these weapons were created. We knew for sure, so we had to enter this game, although we had to enter in a very difficult situation, ravaged by war, with tremendous losses, just after the war had ended.

About the balance, I am sure what I will tell you will go contrary to many things you hear in Madrid from day to day, but I ask you to remember there were quite a few assessments made by the West about the Soviet Union and its military capability which were proven absolutely, 100 per cent wrong.

In a very short time, like bomber gap in the fifties; can you imagine the bomber gap in the fifties and missile gap in the sixties? Do you know how many ICBMs we had at the peak of the missile gap? A whole four, and the United States had 40, but the harm was done and this campaign helped to create an atmosphere in which, if I may use the famous Chinese expression, a big leap forward was done; a submarine with 16 missiles each and it took the next 10 years for us to reach the Americans.

So how does it look now? I can tell you. I will begin not even from military things. Our GNP is 70 per cent from American GNP, from 60 to 70; there are different assessments. The big 10 in Europe, American allies, have now for three or four years surpassed America. If we count them as well, it will be not more than 30 per cent. If you add Japan, it will be a little more than 20 per cent and I do not speak about China here. With population, we will have 16 to 17 per cent of the population of all combined potential adversaries.

• 1610

In military expenditures, if you take the most inflated figures, the highest produced by so-called Team B for the CIA, by western sources, the Congress of the United States and the London Institute of Strategic Studies, the combined military expenditures of NATO surpassed the combined military expenditures of the Warsaw Pact countries, including the Soviet Union and the United States accordingly. If you take the number of military personnel, you will see that, again according to W stern sources, NATO has a little bit more, 3 per cent more, than the Warsaw Pact, and this is also according to our sources. But it does not include the small but efficient Japanese army and, maybe not very technologically equipped, but the biggest army in the world, that of China.

[Traduction]

bombe atomique, la bombe à hydrogène, la bombe stratégique, les missiles balistiques intercontinentaux, les missiles balistiques intermédiaires, les missiles balistiques de lancement sous-marin, le MERV, les missiles antibalistiques, la navette, qui est mi-pacifique, mi-militaire, même si je ne sais pas exactement, les missiles de croisière, les armes à plus grande radiation, la bombe à neutrons. Tous ont été construits aux États-Unis, par les États-Unis, de deux à dix ans plus tôt que nous ne les avons construits, si bien qu'il nous a toujours fallu rattraper. Aucun doute sur l'intention, sur ceux qu'ils visaient. Nous en étions certains si bien qu'il nous a fallu entrer dans le jeu même si nous avons dû le faire dans des circonstances très difficiles, ravagés par la guerre, ayant subi d'énormes pertes, juste après la fin de la guerre.

Pour ce qui est de l'équilibre, je suis sûr que ce que je vais vous dire va à l'encontre de beaucoup de choses que vous entendez quotidiennement à Madrid, mais je vous demanderais de vous rappeler qu'à bien des reprises, l'Occident s'est absolument trompé, à 100 p. 100, sur son évaluation de l'Union soviétique et de ses capacités militaires.

Pouvez-vous imaginer l'écart entre les bombardiers dans les années cinquante et entre les missiles dans les années soixante? Savez-vous combien de missiles balistiques intercontinentaux nous avions au maximum de l'écart touchant les missiles? En tout et pour tout quatre, alors que les États-Unis en avaient 40, mais le mal était fait et cette campagne a ménagé une atmosphère qui a permis un grand bon en avant, si je puis user de la célèbre expression chinoise; un sous-marin à 16 missiles pour lequel il nous a fallu 10 ans pour rattraper les Américains.

Où en est-on aujourd'hui? Je puis vous le dire. Je ne parlerai même pas d'abord de choses militaires. Notre PNB atteint 70 p. 100 du PNB américain, de 60 à 70; selon les estimations. Les dix grands pays en Europe, les alliés des États-Unis, ont maintenant depuis trois ou quatre ans dépassé l'Amérique. Si nous considérons donc leur PNB, le nôtre se situe à 30 p. 100. Si l'on ajoute le Japon, il se situe à un peu plus de 20 p. 100, sans parler ici de la Chine. Quant à la population, nous avons 16 à 17 p. 100 de la population totale de tous nos adversaires éventuels.

Pour ce qui a trait aux dépenses militaires, si vous prenez les chiffres les plus importants, calculés par l'équipe B de l'Agence de renseignements américaine (CIA), par les pays occidentaux, le Congrès des États-Unis et le *London Institute of Strategic Studies*, les dépenses militaires combinées de l'OTAN dépassent celles des pays du Pacte de Varsovie, y compris l'Union soviétique et les États-Unis. Si vous prenez les effectifs militaires, vous constaterez une fois encore que d'après les sources occidentales, les effectifs militaires de l'OTAN sont de 3 p. 100 plus élevés que ceux du Pacte de Varsovie, d'après également nos calculs. Mais dans le calcul, on n'a pas pris en compte les effectifs militaires de l'armée japonaise qui, bien qu'ils soient réduits, n'en sont pas moins efficaces ni de l'armée chinoise, la plus importante au monde en termes d'effectifs, mais mal équipée.

[Text]

This will be true as well, I think, for the allies—our allies and the American allies. Ours are usually the smaller countries. The United States has among its allies, four or five and a half great powers: Great Britain, France, West Germany, Japan, Canada; the half is Italy—I do not know how to count it. Two of them are nuclear. One of them has an army better than the American army. So you see the situation. We count it parity; but I would say that this is parity in which one side is a bit more equal than the other side, and we do not want to be absolutely We are satisfied with the situation as it is now. We call it rough parity, but we think it is impossible to go on with it; it would be much better to go down in numbers and really make serious cuts.

Our point of view is that weapons themselves do not guarantee security; that nowadays the opposite is more true: you can accumulate more weapons and decrease your security because it will mean that the other side will also counteract.

Is it possible to break this vicious circle? We think it is. It is very difficult but it is possible. This is not, according to our views, an isolated measure. You know, you have to understand that this is problem number one in the whole world policy and somehow adjust to it your whole policy, be it in bilateral relations, your attitude towards alliances, toward the Third World, your economic policy, et cetera. If you consider that this has become a problem of survival, and if you consider survival to be very high on your list of priorities, then you have to start with it. I can assure you that we are very serious about it and not only—as I glance through the hearings—as some specialist said, due to our economic difficulties.

It is also due to our attitude to war, because we are a nation which lost, during the last war, almost as many people as the population of this country, and it is not forgotten. This has left a very strong trace in the national memory and in the national psychology; we consider it to be the number one problem which goes before everything else.

• 1615

We have also introduced a lot of proposals recently. I can speak about them answering your questions, but I can assure you I do not know our particular position of this Second Special Session. It is not yet ready but I know it is taken very seriously and at the same time people are concerned. What will be possible at this second session, in time, when the whole atmosphere is so sinister—but we will do our best. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Arbatov. First on my list is the Honourable Mr. McKinnon.

[Translation]

C'est également vrai aussi, à mon avis, pour les alliés—nos alliés et les alliés des Américains. Nos alliés sont généralement les pays moins importants. Les États-Unis comptent parmi leurs alliés quatre ou cinq grandes puissances, il faudrait dire cinq et demie. Il s'agit de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne de l'Ouest, du Japon et du Canada, la moitié en question est l'Italie—je ne sais pas comment la compter. Deux d'entre elles sont des puissances nucléaires. L'une d'entre elles a une armée meilleure que l'armée américaine. Vous voyez donc la situation. Nous considérons donc qu'il y a parité, mais je dirais que c'est une parité où l'une des parties est plus ou moins égale que l'autre, et nous ne voulons pas . . . Nous sommes satisfaits de la situation actuelle. Dans l'ensemble, nous considérons que la parité existe, néanmoins nous pensons que les choses doivent changer; ainsi, il serait préférable d'avoir moins d'effectifs et de faire certaines coupures importantes.

Selon nous, les armes en soi ne garantissent pas la sécurité; aujourd'hui, l'inverse serait plus vrai. Un pays peut en effet accumuler davantage d'armes tout en diminuant sa sécurité, car à l'accumulation d'armes par une partie correspondra une accumulation correspondante pour l'autre partie.

Peut-on sortir de ce cercle vicieux? Nous croyons que oui. C'est très difficile mais néanmoins possible. Selon nous, il ne s'agit pas d'une mesure isolée. Il faut bien comprendre que c'est le problème le plus important en politique mondiale et d'une façon ou d'une autre, il faut ajuster notre politique en conséquence, que ce soit sur plan des relations bilatérales, en ce qui concerne notre attitude vis-à-vis de nos alliés, vis-à-vis du Tiers-Monde ou en matière de politique économique, etc. Si l'on pense que c'est maintenant une question de survie, et si cette question est pour vous prioritaire, il faut commencer par faire quelque chose. Je peux vous assurer que nous considérons cette question comme très grave et qu'elle n'est pas seulement, comme certains experts l'ont dit au cours de leurs témoignages—due à nos difficultés économiques.

Notre attitude vis-à-vis de la guerre est également en cause parce qu'au cours de l'année dernière, nous avons subi des pertes équivalant à presque toute la population de ce pays et nous ne l'avons pas oublié. Ces pertes ont laissé une marque indélébile dans la mémoire de notre peuple; c'est donc une question prioritaire qui a préséance sur toutes les autres.

Récemment, nous avons fait beaucoup de propositions. Je vous en parlerai lorsque je répondrai à vos questions mais je peux vous assurer que je ne sais pas quelle sera notre position à ce sujet au cours de la deuxième session extraordinaire. Elle n'a pas encore été arrêtée, mais je sais qu'on y travaille d'arrache pied et également que beaucoup de gens éprouvent des inquiétudes. Que pourra-t-on faire au cours de cette deuxième session, quand on connaît l'atmosphère qui existe—mais néanmoins nous essaierons de faire de notre mieux. Merci.

Le président: Merci, monsieur Arbatov. Le premier nom que j'ai sur ma liste est l'honorable M. McKinnon.

[*Texte*]

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. I thought we might depart from the usual today. The idea of inviting this witness to appear in front of this committee originated and was strongly supported by the N.D.P. member from New Westminster—Coquitlam, Miss Jewett. I am willing to defer to her if she wishes to ask the first question today.

Miss Jewett: I will be quite happy to oblige.

The Chairman: You shall lead us this afternoon, followed by the Honourable Mr. McKinnon and Madam Appolloni. Miss Jewett.

Miss Jewett: One of the interests I had at both Carleton University and Simon Fraser University was the exchanges with research scholars from the Institute, many of whom had accumulated a tremendous knowledge of Canada. I did not always agree with their particular stance but it was a valuable experience to have them from time to time as guests. I have listened, as we all have, with enormous care and concern to what Mr. Arbatov has said to us today. We all recognize strongly the last point he made, that the Soviet Union had suffered enormous losses in the Second World War that we cannot even feel because we did not have as terrible an experience, but we do understand that.

Yet we are puzzled, at least some of us are. Let me speak just for myself and my party: We are sometimes puzzled because we feel the arms race is going into a new phase, the détente has been very seriously eroded and that the concerns of peoples, not only within the U.S. and the U.S.S.R., but even more, in all the other nations of the world, about the peril to our very existence, has taken on a new dimension.

In my own view, the movements we are now seeing in Western Europe, and possibly in Eastern Europe among the smaller nations, toward putting a halt to the arms race are movements directed at both the superpowers. As Mr. Arbatov has said, it may be difficult sometimes to say whose fault it is, and a question perhaps we should not even be addressing, because the peril before us is now so great.

One of the reasons even the U.S.S.R. is becoming more criticized than it was by earlier peace movements is because it seems to be taking a more aggressive position that it did. By the way, my understanding and reading of the earlier movements is that they were chiefly directed against the United States.

For example—and this will be a specific question—why would the U.S.S.R. have, I think it is 100 SS-20s on the Chinese border? Surely if one wants to halt the possibilities of a nuclear exchange, one would not, in a sense, aggressively place one's SS-20s on that particular border, given the still backward situation of China as a nuclear threat. I can certainly see, for the security of the U.S.S.R., that it would want to

[*Traduction*]

M. McKinnon: Merci, monsieur le président. Aujourd'hui, nous pourrions procéder de façon inhabituelle. C'est le député néo-démocrate de New Westminster-Coquitlam, M^{lle} Jewett, qui a eu l'idée et qui a insisté pour que l'on invite ce témoin à comparaître devant le Comité. Je suis pour ma part tout à fait disposé à lui céder ma place si elle veut poser la première question aujourd'hui.

Mlle Jewett: Je vous en sais gré.

Le président: Vous commencerez donc cet après-midi et ensuite poseront leurs questions l'honorable M. McKinnon et M^{me} Appolloni. Mademoiselle Jewett.

Mlle Jewett: Une de mes tâches tant à l'Université Carleton qu'à Simon Fraser était d'organiser les échanges avec des chercheurs de l'Institut, dont nombre d'entre eux avaient une vaste connaissance du Canada. Je ne partageais pas toujours leurs opinions et de temps en temps, il était très enrichissant de les inviter à venir faire une conférence. J'ai écouté, comme nous tous d'ailleurs, avec extrême attention et intérêt ce qu'a dit M. Arbatov aujourd'hui. Nous sommes tous d'accord avec lui sur ce qu'il a dit en dernier lieu. Il est vrai que l'Union soviétique a subi des pertes importantes lors de la Seconde Guerre mondiale, pertes que nous ne pouvons pas ressentir comme le peuple russe étant donné que nous n'avons jamais rien connu de pareil; néanmoins, nous comprenons.

Mais il n'en reste pas moins que certains d'entre nous à tout le moins sont perplexes. Permettez-moi de parler en mon nom personnel et au nom de mon parti: nous sommes parfois perplexes parce que nous avons le sentiment que la course aux armements entre dans une nouvelle phase; en effet le climat de détente s'est sérieusement dégradé et nous croyons également que les inquiétudes de la population, non pas seulement aux États-Unis et en Union soviétique, mais peut-être plus dans les autres pays du monde—au sujet du péril dans lequel se trouve notre existence même, connaissent une nouvelle dimension.

À mon avis, ce qui se passe à l'heure actuelle en Europe occidentale et peut-être également dans les pays les plus petits de l'Europe de l'Est et qui vise à mettre un terme à la course aux armements est un message à l'intention des deux superpuissances. Comme M. Arbatov l'a dit, il est quelquefois difficile de dire qui est coupable, c'est peut-être une question qu'il ne faudrait même pas aborder étant donné le grave danger qui nous menace à l'heure actuelle.

L'une des raisons pour lesquelles l'Union soviétique est de plus en plus critiquée par les mouvements pour la paix s'explique par son attitude plus agressive qu'avant. Incidemment, d'après les analyses des mouvements antérieurs pour la paix, je crois comprendre que l'agressivité de l'Union soviétique était essentiellement dirigée contre les États-Unis.

Par exemple—pour être précise, pourquoi est-ce que l'Union soviétique a stationné 100 SS-20 sur ses frontières avec la Chine? De toute évidence, si l'on veut limiter le risque de conflit nucléaire, il ne faudrait pas faire montre d'agression en déployant des SS-20 à cet endroit, surtout si l'on sait que la Chine ne dispose pas encore d'une force de frappe nucléaire. Par contre, je peux comprendre que pour des raisons de

[Text]

have conventional forces there. But I think because it has SS-20s there which, as I understand them, can be an aggressive nuclear force, that makes all of us—more than has ever been the case I think in the post-war period—wonder whether the U.S.S.R., any more than the United States, is not, in fact, prepared to use nuclear weapons.

• 1620

My second, related question is: If what I have been saying is perhaps the case, it would seem to me that the chances of the other powers of the world getting together in some fashion at UNSSOD II—or before it or during it or after it—are greater this time than they were before. I would like to ask Mr. Arbatov whether—you know, here is a realistic view of the geo-political and strategic situation in the world—it is only the U.S. and the U.S.S.R. that can really move toward arms control negotiations, particularly in the nuclear field, or whether it is not possible that many other nations, from both east and west, north and south, might come together with concrete proposals and suggestions, and the force of public opinion behind them, to oblige the two great powers to negotiate seriously?

Mr. Arbatov: Yes. About China, about the situation on the border with China, we had no nuclear weapons there at all, until the Chinese built—well, there are different opinions how many missiles they have—100 or a little bit more. And there are planes which can reach a lot of our cities. And then, it is a usual reaction to this situation, having in mind the nuclear potential of China—not very big, maybe very crude, but you know the bombs on Hiroshima were tremendously crude and not sophisticated, but they worked.

And we also have in mind the very hostile position of China; even blood was shed on this border and Domanski Island. After it started, there were a lot of border incidents, and claims on some of our territory. They proposed talks and the talks lasted for quite some time, then they were broken off by the Chinese. So we had to put restraints on this border and the decision was—it was not my decision, I am not a military man, and not a decision-maker in this field—that we need those for deterrents, if they do not use their nuclear force against us.

We are not crazy to start a war with China. Nobody thinks about this. We propose all the time to improve and to normalize our relations with China. And I hope that the time is not very far when they will come to a conclusion. The confrontation with us costs them a lot. Just now I think they are hindered by the West, because you know many Western capitalists encouraged them and, really, for them maybe, under Mao, they were doomed. This anti-Soviet stance was fanatical among Chinese; maybe Mao even really believed that

[Translation]

sécurité, l'Union soviétique souhaite stationner des forces conventionnelles là-bas. Mais étant donné qu'elle a choisi de déployer des SS-20 qui, si je comprends bien, représentent une force de frappe nucléaire, cela nous oblige tous à nous poser la question de savoir—maintenant plus à mon avis que pendant toute la période d'après-guerre—si l'Union soviétique ne se prépare pas en fait à utiliser l'arme nucléaire plus que les États-Unis.

Ma deuxième question, qui découle de la première est la suivante: si les hypothèses que j'ai émises sont vraies, il me semble que les autres puissances mondiales ont plus de chance de se rencontrer maintenant à la conférence UNSSOD II—ou avant, ou pendant ou après—qu'elles ne l'ont jamais été. Je voudrais demander à M. Arbatov si—c'est une vue réaliste de la situation géopolitique et stratégique du monde—si c'est seulement l'Union soviétique et les États-Unis qui peuvent lancer les négociations visant au contrôle des armements, surtout en ce qui concerne les armes nucléaires, ou s'il serait possible que d'autres pays tant de l'Est que de l'Ouest, du Nord ou du Sud se réunissent et fassent des propositions concrètes en ralliant à leur cause l'opinion publique pour obliger les deux superpuissances à négocier sérieusement?

M. Arbatov: Oui. Parlons de la Chine et de la situation aux frontières de la Chine: nous n'avions pas déployé d'armes nucléaires jusqu'à ce que les Chinois le fassent, il y a bien entendu divergence d'opinions quant au nombre de missiles qu'ils ont déployés là-bas—d'aucuns disent 100 ou peut-être un peu plus. En outre, les Chinois ont des avions dont le rayon d'action est suffisant pour menacer beaucoup de nos villes. Ensuite, c'est une réaction normale étant donné que la Chine est une puissance nucléaire, peut-être pas très importante, peut-être à ses débuts, mais vous n'ignorez certainement pas que pour aussi rudimentaires qu'elles étaient, les bombes qui ont été lancées sur Hiroshima ont eu un effet dévastateur.

Nous tenons également compte de la position hostile adoptée par la Chine; le sang a été versé sur cette frontière ainsi qu'à l'île Domanski. Au départ, il y a eu nombre d'incidents de frontière et les Chinois ont revendiqué certains de nos territoires. Ils ont proposé de négocier et les négociations ont duré quelque temps et après, unilatéralement, ils les ont rompues. Nous avons donc dû prendre des mesures sur cette frontière et la décision a été—je ne l'ai pas prise, je ne suis pas militaire et pas davantage responsable dans ce domaine—qu'il fallait dissuader les Chinois si nous ne voulions pas qu'ils utilisent leur force nucléaire contre nous.

Et nous ne voulons pas de conflit nucléaire avec la Chine. Personne n'y pense. Au contraire, nous voulons améliorer et normaliser nos relations avec elle. Et j'espère que très prochainement, c'est ce que nous pourrions faire. Cette rivalité avec nous leur coûte cher. Mais en fait, je pense que pour le moment l'Ouest fait obstacle, puisque comme vous le savez, il fut une époque où de nombreux pays capitalistes les avaient soutenus et encouragés, et peut-être que sous Mao, les choses étaient impossibles. Cette tendance antisoviétique relevait du

[Texte]

we betrayed the cause of the people. I do not know. I am not a mind-reader.

• 1625

But these people now are rather pragmatic. I think they speak about the Soviet threat and hold such anti-Soviet, anti-deterrent, anti-Arabs control stances quite consciously and for very pragmatic reasons, because they are anti-Soviet pushers, and anti-Soviet services are the only good they can put on the world map. Could you imagine anybody giving China credits, assistance, even military help and military assistance, in case China would have good relations with us? They already have experience of good relations and we remember when the attitude of the west was against Tse Tung. So this is as far as the first question goes.

Regarding the second question, I do not think only the United States and the U.S.S.R. should have these negotiations. Of course there are programs which concern mainly the United States and the Soviet Union, although they must take into account also the world at large. But major questions of disarmament such as there are some weapon systems, some things which can be done for instance, if you are speaking about a possible agreement on outer space that does not use military equipment. This has to be Soviet-American agreement because nobody else has facilities to do it up to now; then maybe other countries will join. But in general, disarmament and arms control negotiations must be reached in a broader sense.

We made a year ago a proposal that maybe the security council members on the highest level, the heads of states, the heads of the governments, could have a meeting and start talking about the world situation and disarmament; maybe at least the permanent members of the security council could do that. But we proposed something even broader in that maybe the whole security council, with all other heads of states, would wish to take part in this meeting. So from our side, such proposal will not only not get any opposition, it will have the strongest support.

The Chairman: Thank you. If we follow this list, we will be able to have a very pleasant afternoon so, members, please take just the right time as Dr. Jewett just did. Now I will repeat for a second time for those who may have more questions that the list will take us at least until 6 o'clock or 6.10 p.m. I hope you will not mind. Next questioner will be Mr. McKinnon, followed by Mrs. Appolloni, followed by Mr. Munro, and me.

Mr. McKinnon: Thank you Mr. Chairman. I would like to assure Mr. Arbatov that, as much as one finds to agree with in his statements, we do wish to have arms control, that the arms race is non-productive and bad for the economy of all nations. The real problem is how we obtain it, the mechanism of

[Traduction]

fanatisme chez les Chinois; peut-être que Mao même pensait que nous trahissions la cause du peuple. Je ne sais pas. Je ne sais pas deviner les pensées.

Mais pour le moment, ils sont plutôt du côté du pragmatisme. Ils parlent de la menace soviétique et adoptent des positions absolument antisoviétiques, antidissuasion, et anti-arabe, de façon très délibérée et pour des raisons tout à fait pragmatiques; ce sont des antisoviétiques patentés, et la seule chose qu'ils puissent offrir au monde en ce moment, ce sont des services antisoviétiques. Pensez-vous qu'on accorderait quelque crédit, quelque assistance ou même quelque aide militaire à la Chine si elle entretenait avec nous de bonnes relations? Ce fut le cas dans le passé, et nous savons comment l'Ouest avait accueilli Mao Tsé-Toung. Voilà donc pour la première question.

Pour la seconde question, je ne pense pas que ce type de négociations doive se limiter aux États-Unis et à l'URSS. Il y a bien sûr des programmes qui impliquent essentiellement les États-Unis et l'Union soviétique, même s'il faut tenir compte plus généralement du reste du monde. Mais en ce qui concerne les questions essentielles de désarmement, les systèmes d'armes, et tout ce qui peut-être fait en matière d'accord sur l'utilisation pacifique de l'espace extraterrestre, tout cela ne peut faire l'objet d'accord contre Américains et Soviétiques, étant donné que personne d'autre ne dispose pour le moment de la technologie voulue; ensuite, d'autres pays pourront s'y joindre. Mais en général, les négociations sur le désarmement et sur le contrôle doivent avoir une portée plus globale.

Il y a un an, nous avons proposé que les membres du Conseil de sécurité du plus haut niveau, les chefs d'États et de gouvernements, peut-être, se réunissent et débattent de la situation mondiale et des questions de désarmement; les membres permanents du Conseil de sécurité pourraient peut-être le faire. Mais nous avons proposé quelque chose de plus large, dans la mesure où le Conseil de sécurité en entier et peut-être les autres chefs d'États désireraient participer à cette conférence. Non seulement nous ne nous opposerons pas à ce type de propositions, je peux dire que nous l'appuierons de façon chaleureuse.

Le président: Merci. Si chacun des orateurs inscrits sur la liste prend la parole, nous aurons un après-midi extrêmement agréable, je demande donc aux députés de ne pas déborder du temps qui leur est imparti, comme vient juste de le faire M^{lle} Jewett. Je répète donc que si vous avez d'autres questions à poser, la liste que nous avons pour le moment nous mènera au moins jusqu'à 18 heures, 18h10. J'espère que vous n'y voyez aucun inconvénient. Nous passons maintenant à M. McKinnon, suivi de M^{me} Appolloni, et ensuite de M. Munro et de moi-même.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président. Je puis assurer M. Arbatov que dans la mesure où nous sommes d'accord avec lui, nous désirons également qu'un contrôle des armements soit établi, et nous pensons que cette course aux armements n'est pas productive et qu'elle nuit à l'économie de tous les pays. Le

[Text]

obtaining it. That is the problem that we are trying to address ourselves to here. And, Mr. Chairman, I would just like to ask where this TASS statement came from. Was this a submission of the witness?

The Chairman: I got that from my desk, but I have just been advised that it came from the embassy.

• 1630

Mr. McKinnon: Then I guess our visitor would not mind us quoting from it?

In these confidence-building measures that we are all looking for, I notice some very hard words in this about the Americans and chemical re-armament, wherein this statement says:

... It turns out that the huge stockpiles of toxic agents—thus another terrible means for mass annihilation of people in the possession of the United States, are already not enough for the American government

This was when Mr. Reagan had announced that they were going to spend some more money, and I thought I would go to a reference that you quoted, sir, as one of the references that you consult, the International Institute for Strategic Studies which has this to say:

... Stock levels of chemical weapons are impossible to assess, although reports suggest U.S. holdings total 42,000 tons while claiming the U.S.S.R.'s stockpile to be 350,000 tons. Included in these figures of between 10 per cent and 30 per cent of the conventional artillery ammunition stocked. There is no clear evidence about the numbers of personnel involved in the respective chemical warfare programs. The United States cites a total strength of CW assigned personnel—4,700, of which some 2,200 are with the field units and perhaps 2,500 are reservists.

The Soviet Union and Warsaw Pact have army specialists units from company level upwards and various estimates of the total CW establishment range from 70,000 to over 100,000 men. All other NATO countries such as the Federal Republic of Germany also maintain CW specialist units and most forces conduct some defensive CW training.

So it is difficult for somebody on the sidelines to determine why Russia has become so exercised about the Americans wishing to increase their holdings from 42,000 tons, where they presently are, when the U.S.S.R. has a stockpile of 350,000 tons. Would you explain that, please?

Mr. Arbatov: With all due respect to the International Institute for Strategic Studies, they really have no means to make such assessments. And this assessment comes as most assessments, they analyse it; they give their opinion, but it comes from the United States—their military intelligence and the CIA, and they are not always true.

[Translation]

problème véritable concerne le mécanisme devant permettre de réaliser ces objectifs. Voilà le problème que nous nous posons nous-mêmes ici. Et, monsieur le président, j'aimerais demander où ont été pêchées ces déclarations de l'Agence TASS. Cela faisait-il partie du mémoire du témoin?

Le président: On me l'a mis sur mon bureau, mais je viens juste d'apprendre que cela vient de l'ambassade.

M. McKinnon: Je suppose donc que notre invité ne voit aucune objection à ce que nous citions cette déclaration?

Alors que nous essayons tous de rétablir la confiance et de prendre des mesures dans ce sens, je remarque ici un certain nombre de propos très durs à l'adresse des Américains, à propos de réarmement chimique, et notamment:

... il apparaît donc que ces réserves énormes d'agents toxiques—un autre moyen terrifiant de destruction massive des populations, aux mains des États-Unis—ne sont toujours pas, aux yeux du gouvernement américain, suffisantes.

Cela répond aux déclarations du président Reagan, annonçant des dépenses supplémentaires, et je vais me reporter à vos propres termes, monsieur, lorsque vous avez cité l'Institut international d'études stratégiques:

... même s'il est impossible d'évaluer le niveau des arsenaux d'armes chimiques, certains rapports font état de réserves de 40,000 tonnes et de 350,000 tonnes respectivement, aux États-Unis et en URSS. Cela émerge pour 10 à 30 p. 100 des réserves de munitions d'artillerie conventionnelle. On ne dispose d'aucun chiffre net en ce qui concerne le personnel impliqué dans les programmes de guerre chimique respectifs. Les États-Unis citent un chiffre total de 4,700, dont 2,200 personnes d'actillerie et environ 2,500 réservistes.

L'Union soviétique et le Pacte de Varsovie disposent d'unités spécialisées en partant du niveau inférieur de la compagnie, et les estimations varient entre 70,000 à 100,000 personnes affectées aux opérations de guerre chimique. Les pays de l'OTAN, la République fédérale d'Allemagne par exemple, affectent également des unités spécialisées dans la guerre chimique et dans la plupart des cas, ces unités suivent un entraînement défensif.

Pour toute personne non directement impliquée, il est difficile de comprendre pourquoi la Russie continue à dénoncer le fait que les Américains désirent accroître leur réserve de 42,000 tonnes alors que l'URSS dispose d'un stock de 350,000 tonnes. Pourriez-vous nous expliquer cela, s'il vous plaît?

M. Arbatov: Sauf tout le respect qui lui est dû, l'Institut international d'études stratégiques n'a absolument pas les moyens de faire ces évaluations. Comme dans la plupart des cas, on se base sur des chiffres pour faire des analyses, on porte des jugements, mais d'où viennent les chiffres? Des services de renseignements, de la CIA, et ils ne sont pas toujours exacts.

[Texte]

I do not know what we have—whether we have any chemical weapons, and I say this to you quite honestly. And I think the problem is why we criticized; we are strongly against it and have proposed many times that . . . It is not forbidden, by the way, to have chemical weapons, but it is forbidden by the Geneva Convention to use them. And what we are proposing, and pressing for, is that we initiate an agreement which will forbid production and stockpiling in addition to use of chemical weapons; and this will provide for the destruction of the existing stockpiles of chemical weapons.

We are concerned that at the moment this is being discussed, the United States has taken a decision which will have a tremendous inertial force if they spend \$2 billion on these new chemical weapons; transport them to Europe; train personnel et cetera. It will become even much more difficult to negotiate something, to ban it, and to destroy this weapon.

Mr. McKinnon: Thank you.

For many years they had the tripwire theory for use of nuclear weapons in western Europe; that is, if somebody put his foot across a line of the other side, a nuclear war would start. This was a NATO policy and well known, I believe. They have gone toward a flexible response which would not mean that they were going to fire everything at once, but would select among nuclear weapons if they could.

• 1635

But I was rather alarmed when we were given to understand that it is Russia's avowed intention to respond with strategic ICBMs against the continental United States if any nuclear weapon, no matter how small, is used by the United States' servicemen against Russians in Europe, which is a kind of tripwire in reverse. I wonder if that is really Russian policy.

Mr. Arbatov: Actually, such wording was never said by anybody in the Soviet Union and it is, I would say, a very inaccurate and frivolous deduction from some of the points made in connection with the concept of limited nuclear war.

Mr. McKinnon: Actually, it is a misquote of a quotation of yours, sir, in Bonn on 15 March 1981 where you said when discussing tactical nuclear weapons:

Should these missiles—I repeat, American missiles—strike Soviet territory, the retaliatory blow will be directed not only against those countries in which they were fired but also against the United States exactly as if they had been launched in Montana.

Now, that is a quote that is attributed to you.

Mr. Arbatov: Yes, yes, I said it. I am ready to repeat it. It is not about tactical nuclear weapons, it is about Pershing 2s. The discussion was about Pershing 2 and Cruise missiles which Americans intend to place in Europe. Their intention is—I call them illusions—that they can, in case of need, fight out a

[Traduction]

Très honnêtement, je ne sais même pas si nous avons des armes chimiques. Il s'agit de comprendre nos critiques; nous sommes tout à fait opposés aux armes chimiques, nous avons à plusieurs reprises demandé que . . . à propos, il n'est pas interdit de posséder des armes chimiques, il est simplement interdit par la Convention de Genève de les utiliser. Ce que nous proposons, ce que nous demandons, c'est que l'on ajoute aux termes de l'accord une interdiction de produire et de garder en réserve des armes chimiques; cette clause supplémentaire prévoirait la destruction des réserves actuelles.

Nous aimerions que cette question soit discutée dès maintenant, étant donné que les États-Unis y opposeront une résistance à la mesure des 2 milliards de dollars qu'ils prévoient pour la production des nouvelles armes chimiques; pour les transporter en Europe, pour former du personnel, etc. Toutes négociations, alors, qu'il s'agisse d'interdire ou de détruire, seront d'autant plus difficiles.

M. McKinnon: Merci.

Pendant de nombreuses années, l'OTAN avait une stratégie du seuil à ne pas franchir, à partir duquel une guerre nucléaire totale serait déclenchée, contre tout adversaire franchissant le seuil en question. Puis, on en est venu à une stratégie du type réponse flexible, c'est-à-dire que l'on choisirait, dans l'arsenal d'armes disponibles, celles qui seraient utilisées pour la riposte.

J'ai été extrêmement alarmé, lorsque j'ai compris que les Russes avaient eux aussi en sens inverse une stratégie du seuil à ne pas franchir, prévoyant une riposte de missiles balistiques intercontinentaux contre le territoire américain lui-même, dès qu'une arme nucléaire . . . si petite soit-elle . . . serait utilisée par les militaires américains stationnés en Europe, contre l'URSS. Je me demande si ce sont bien là les intentions des Russes.

M. Arbatov: En réalité, de tels propos n'ont jamais été tenus par quiconque en Union soviétique, et il s'agit là d'une conclusion hâtive et quelque peu fallacieuse, faite à partir de déclarations concernant l'idée d'une guerre nucléaire limitée.

M. McKinnon: Disons alors que je vous ai mal cité, monsieur, puisque vous avez dit le 15 mars 1981 à Bonn, lors d'une discussion concernant les armes nucléaires tactiques:

Au cas où ces missiles . . . missiles américains, je le répète . . . frapperaient le territoire soviétique, la riposte serait dirigée non seulement contre les pays où ces missiles étaient stationnés, mais également contre le territoire des États-Unis eux-mêmes, comme si les missiles avaient été lancés du Montana.

Il s'agit là d'une citation qui vous est attribuée.

M. Arbatov: Oui, en effet je l'ai dit. Je suis même prêt à le répéter. Mais cela ne concerne pas les armes nucléaires tactiques, mais plutôt les Pershing 2. Il s'agissait d'une discussion sur les Pershing 2 et sur les missiles Cruise, que les Américains ont l'intention de déployer en Europe. L'idée américaine . . . je

[Text]

nuclear war in Europe and stay out of it with their own territory, but if they destroy our cities, of course we will retaliate. This is deterrence. Just as the Americans, if our submarines just from the same distance as Pershing should hit American cities, would retaliate not against our submarines, they would retaliate against our territory.

This is not good, this is bad. This is the situation in which we live. This whole deterrence and retaliation concept, I think, is not worthy of civilized people, but this is the best with which we can live in this world up till now, until we come to some better mutual understanding and to some other decisions.

So I stand on it. If American weapons hit us from any territory and they start a nuclear war against the Soviet Union, of course we will answer against them. They know it and have to know it.

Mr. McKinnon: It is a kind of tripwire theory in reverse, though, that these are theatre weapons, they are not intercontinental weapons that you were discussing at the time when the Americans—

Mr. Arbatov: What means theatre? What does theatre mean?

Mr. McKinnon: You would be escalating it from the theatre to the ICBM level—

Mr. Arbatov: For these distinctions, I am a layman and you are a professional in this field.

Mr. McKinnon: No, I am—

Mr. Arbatov: But I have to tell you that, really, these are very relative things, strategic, nuclear and tactical. The most tactical weapon we have is pretty much strategic for West Germany because it can hit it. This is a very artificial distinction which was made for the sake of the SALT agreement: that we count as strategic the weapons which can hit the other side's territory, not its allies—only the other side, American and Soviet territory. Then we introduced also for many of them the range of 550 kilometres, but not for all because the Polaris and the Poseidon they have smaller; they are strategic and they have a smaller range.

So we count these weapons placed in western Europe which can reach our territory as strategic weapons.

Mr. McKinnon: So all of your SS-20s, from the viewpoint—

Mr. Arbatov: They are not, they are not. From Europe—

Mr. McKinnon: —of western Europe, are all strategic weapons.

Mr. Arbatov: From Europe, yes.

[Translation]

parlerais plutôt d'illusion... est qu'il serait possible, au besoin, de limiter le conflit nucléaire à l'Europe, sans que le territoire américain ne soit impliqué. Or, à toute attaque contre nos villes, nous riposterons par une attaque du continent américain. C'est une méthode de dissuasion. Supposons que nos sous-marins, éloignés du continent américain comme peuvent l'être les Pershing du territoire soviétique, lancent des missiles sur les villes américaines, les Américains riposteraient non pas contre les sous-marins mais contre les villes russes.

Le tableau n'est pas très encourageant, mais telle est la situation. Ce concept de représailles et de dissuasion n'est pas digne de peuples civilisés, mais c'est la meilleure des solutions dont nous disposons pour l'instant, jusqu'à ce que nous arrivions à une meilleure compréhension mutuelle, permettant de prendre d'autres décisions.

Je maintiens donc ce que j'ai dit. Si les Américains nous attaquent, quelle que soit l'origine de l'attaque, nous riposterons en attaquant le continent américain. Voilà ce qu'il faut savoir. Et ils le savent.

M. McKinnon: Il s'agit là donc d'une espèce de théorie renversée du seuil critique, même s'il s'agit ici des armes de théâtre, et non pas d'armes intercontinentales dont vous discutiez à l'époque où les Américains...

M. Arbatov: Que signifie armes de théâtre? De quel théâtre s'agit-il?

M. McKinnon: En fait, vous procédez à une escalade à partir du théâtre jusqu'au niveau des missiles balistiques intercontinentaux...

M. Arbatov: Je n'entends rien à ces distinctions subtiles, alors que vous semblez être un professionnel dans ce domaine.

M. McKinnon: Non, je suis...

M. Arbatov: Je tiens à vous dire que tout est très relatif, quand on parle de stratégique, de nucléaire et de tactique. L'arme la plus tactique dont nous disposons est très stratégique pour l'Allemagne de l'Ouest, puisqu'elle peut atteindre son territoire. C'est une distinction donc très artificielle, faite dans le cadre de l'accord SALT: nous considérons comme stratégiques les armes qui peuvent frapper l'adversaire sur son propre territoire, à l'exclusion de ses alliés... donc le territoire américain ou soviétique. Pour de nombreuses missiles nous avons introduit cette limite de 550 kilomètres, à l'exception des Polaris et des Poseidon dont la portée est plus faible; ce sont des armes stratégiques pourtant.

Ces armes déployées en Europe et qui peuvent atteindre notre territoire sont donc pour nous des armes stratégiques.

M. McKinnon: De ce point de vue, toutes vos fusées SS-20...

M. Arbatov: Ce ne sont pas des armes stratégiques. À partir de l'Europe...

M. McKinnon: Du point de vue européen, ce sont toutes des armes stratégiques.

M. Arbatov: Du point de vue européen, oui.

[Texte]

Mr. McKinnon: Because they can hit every capital in Europe.

• 1640

Mr. Arbatov: Even our tactical ranged 400 kilometres, just as for East Germany. You know, Lance would be a very strategic weapon. But I think this is just semantics. You have to look for the essence, and essence is that the peace now is dependent, according to the unhappy situation in which we are, on the other side knowing that if it uses nuclear weapons against you there will be a retaliatory blow. It is not good. We have to go in another direction, of that we are sure. Results I stress, but up to now, really, it is the same thing.

Mr. McKinnon: Thank you. I would like to have one more question. I have about a dozen more, but I can get only one in.

The Chairman: What I give to some, I give to others.

Mr. McKinnon: It is nice to meet another layman in this business.

Mr. Arbatov: I am ordinary people. You are a former minister.

Mr. McKinnon: One of the difficulties in negotiating de-escalation and arms control, which I think is a better word than "disarmament" in the present situation, is on-site inspection. It seems to be the Soviet position that if we trust each other then we do not need on-site inspection, and with the use of our current satellites to help, there is no need for on-site inspection. Also, our allies would like to have that as a guarantee, that they could do on-site inspections of nuclear positions, and have it on both sides. I wonder if you could enlighten me as to reasons the Soviet seems unprepared to admit to this surveillance, the on-site inspection, provided NATO is willing to reciprocate and the United States is willing to reciprocate?

Mr. Arbatov: We are against on-site inspection, but not in principle. Our principle is that the verification methods must correspond to the limitations which they have to verify. For instance, in the CTB project, the Comprehensive Test Ban Treaty—which which was almost ready but, I am sorry to say, was not signed, though not due to our fault—there are foreseen the so-called black boxes which will be controlled by the other side, which will be placed in sensitive points of the other territory, et cetera.

Brezhnev and Speidel—I will ask in his interview with Speidel this fall. I will ask my friends from the embassy if they will perhaps send to you this quotation which I do not have with me. In it he expressed his views about it. He said that we are not against on-site inspections; we can foresee that we can have such agreements. Well, the national means will be not enough and then we will also agree on other means. But in our point of view, for a long time national means will stay more important. And they are; they give you much more information up until now.

[Traduction]

M. McKinnon: Elles représentent un danger pour n'importe quelle capitale européenne.

M. Arbatov: Même nos armes tactiques n'ont pas une portée de plus de 400 kilomètres, ce qui correspondrait à l'Allemagne de l'Est. Lance serait par exemple une arme très stratégique. Mais ne nous embarrassons pas de disputes de vocabulaire. Allons droit au coeur du problème, c'est-à-dire ce dont dépend la paix, et dans la situation actuelle, il est malheureux que chaque camp doive être averti des possibilités de représailles de l'adversaire. Tout cela n'est pas très gai. Il va falloir changer quelque chose, de cela nous sommes absolument certains. Mais jusqu'ici, rien n'a véritablement bougé.

M. McKinnon: Merci. J'aimerais poser une autre question. J'en ai en fait une douzaine d'autres à poser, mais je n'en poserai qu'une.

Le président: Je ne peux pas faire de favoritisme.

M. McKinnon: Il est agréable de pouvoir discuter avec quelqu'un qui prétend ne pas être un spécialiste dans ce domaine.

M. Arbatov: Je suis un homme du peuple. Vous êtes un ancien ministre.

M. McKinnon: Une des difficultés de la négociation de cette désescalade et du contrôle des armements, terme qui me semble préférable au terme de «désarmement» dans la situation actuelle, réside dans l'inspection sur le terrain. D'après la position soviétique, la confiance mutuelle rend cette inspection sur le terrain inutile, d'autant plus que nous pouvons mettre nos satellites à contribution. Cependant, nos alliés aimeraient également que l'on puisse procéder à des vérifications des positions nucléaires sur le terrain, et cela des deux côtés. J'aimerais que vous nous disiez pourquoi les Soviétiques semblent être opposés à cette idée de contrôle, d'inspection sur le terrain, même si l'OTAN et les États-Unis sont prêts eux aussi à s'y plier?

M. Arbatov: Nous ne sommes pas très convaincus par les inspections sur le terrain, mais nous en admettons le principe. Ce principe, c'est que les méthodes de vérification doivent correspondre aux objectifs de limitation que l'on se propose. Par exemple, dans le cadre du traité sur l'interdiction générale des essais nucléaires, qui était prêt d'être signé, mais qui ne l'a malheureusement pas été... On avait prévu les dites boîtes noires, placées en des points sensibles des deux territoires, avec contrôle de chaque camp, et cetera.

MM. Brezhnev et Speidel... J'aimerais citer des propos qui ont été tenus lors d'un interview avec Speidel cet automne. Je demanderai à mes collègues de l'ambassade de vous faire parvenir cet extrait, que je n'ai pas avec moi aujourd'hui. Il a déclaré que nous n'étions pas contre les inspections sur le terrain; nous pensons que des accords de ce type peuvent être passés. Les mesures prises simplement au niveau national ne seront pas suffisantes, il faudra s'entendre sur d'autres moyens, même si pendant longtemps, les moyens mis à la disposition de l'application des accords par chaque pays reste-

[Text]

You know, on-site inspection has become a very speculative issue. I think it is just because people know that we are cautious about it and do not like this method. It is raised all the time during the negotiations. They do not want limitations; they want only verification. This has become a matter of speculation, to hide everything. But if and when it is needed, then it will be there. If you are speaking in general about verification, I think much worse danger expects us. We will agree to on-site inspection if there will be a need for arms limitation to do it, but there will be new weapons systems with which even the on-site inspection will not help you, and this will be a tragic . . .

Mr. McKinnon: It will not help if you exclude them before the agreement is reached.

• 1645

Mr. Arbatov: It must be in the agreement. It must be enacted simultaneously. It must go with the limitation measures.

Mr. McKinnon: Thank you.

The Chairman: Madam Appolloni, please. Followed by Mr. Munro.

Mrs. Appolloni: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Arbatov, I would just want to clarify one point first of all. When you were speaking about the U.S. expenditure for chemical weapons, what figure did you quote?

Mr. Arbatov: Well, I read in some official document that all in all the cost of binary weapons will be \$2 billion.

Mrs. Appolloni: Well, I . . .

Mr. Arbatov: For this year it is \$50 million or something like that.

Mrs. Appolloni: I am sure you would not like the record to be wrong, Mr. Arbatov. I have here the annual report to Congress from Mr. Weinberger, and the actual cost would be \$29 million. The \$2 billion, to which you referred, would be to de-militarize the stock pile. I am sure you would not want to be misquoted. The other point I wanted to . . .

Mr. Arbatov: I will try to find it and then I will ask to clarify this point because \$29 million must be only for one year.

Mr. McKinnon: It says multi-billion in the TASS Report which I was going to . . .

Mr. Arbatov: Multi-billion, yes, is \$2 billion.

Mrs. Appolloni: The other point I wanted to make, Mr. Arbatov, is that in this committee we have discussed at some length, with various witnesses, the whole concept of security

[Translation]

ront les plus importants. De fait, ils le sont, c'est de là que vous obtenez tous vos renseignements pour le moment.

Comme vous le savez, cette question des contrôles sur le terrain a fait beaucoup couler d'encre. Sans doute parce que l'on sait que nous sommes très prudents à leur propos, et que nous n'aimons pas beaucoup ce recours. Il en est constamment question lors des négociations; il n'est jamais véritablement question de limitation, et cependant, on veut faire des contrôles. C'est donc devenu l'occasion de faux débats, une espèce de paravent; je crois qu'il y a des dangers beaucoup plus immédiats dont nous devrions nous occuper. Au cas où des accords de limitation rendraient ces contrôles nécessaires, nous les accepterions, mais nous savons qu'il y aura de nouveaux systèmes d'armes et même ces contrôles sur place ne serviront à rien; ce sera une situation tragique . . .

Mr. McKinnon: Evidemment, ces contrôles ne serviront à rien si vous les excluez avant que les accords ne soient même passés.

Mr. Arbatov: Ce doit être dans l'accord. Il faut que ce soit promulgué simultanément avec les mesures de limitation.

Mr. McKinnon: Merci.

Le président: Madame Appolloni, vous avez la parole, vous serez suivie de M. Munro.

Mme Appolloni: Merci, monsieur le président. Monsieur Arbatov, je voudrais d'abord que vous apportiez une précision. Lorsque vous avez parlé des dépenses faites par les États-Unis pour les armes chimiques, quel chiffre avez-vous cité?

Mr. Arbatov: J'ai lu dans des documents officiels qu'en gros, le coût des armes binaires s'élèverait à 2 milliards de dollars.

Mme Appolloni: Bien, je . . .

Mr. Arbatov: Il s'agira cette année de dépenses de l'ordre de 50 millions de dollars.

Mme Appolloni: Je suis certaine que vous ne voudriez pas qu'il y ait d'erreurs au compte rendu, monsieur Arbatov. J'ai ici le rapport annuel présenté par M. Weinberger au Congrès, et les coûts réels seraient de 29 millions de dollars. La somme de 2 milliards de dollars que vous avez mentionnée servirait à la démilitarisation des stocks. Je suis certaine que vous ne voulez pas qu'il y ait de citations inexactes. L'autre question que je voulais . . .

Mr. Arbatov: Je vais essayer de trouver mon document et je demanderai ensuite des précisions, car la somme de 29 millions de dollars ne doit représenter que les dépenses d'une année.

Mr. McKinnon: On a parlé de plusieurs milliards dans le rapport TASS que j'allais . . .

Mr. Arbatov: De plusieurs milliards en effet, car il s'agit de 2 milliards.

Mme Appolloni: Je voulais dire également, monsieur Arbatov, que nous avons discuté ici en comité, avec divers témoins, de la notion globale de sécurité. Les membres du comité

[Texte]

and I think it is generally recognized among the committee members that the Canadian concept of security would, of course, differ from the Soviet Union's because of historic and geo-physical factors.

It occurs to me that in our deliberations on security there is a very, very thin line between defensive and offensive positions—an extremely thin line. Now your Ambassador was good enough to send to me, and probably to my colleagues as well, a copy of the book *Whence a Threat to Peace* and on page 75, in bold type, there is this sentence:

Ever since it came into existence the Soviet State has opposed interference in the affairs of sovereign states.

Well, Mr. Arbatov, I represent a constituency in Toronto which has, I think, 61 different ethnic groups and my constituents of Hungarian, Czechoslovakian, Afghanistani and Polish origin would have very, very much trouble understanding this. The very least they would say to me is perhaps the English translation is not very perfect. In view of circumstances such as those which have distressed my constituents particularly, how would you comment on that statement—that the Soviet state has opposed interference in the affairs of sovereign states?

Mr. Arbatov: Well, this was for us, from the first day of existence of our state after the revolution, a problem of survival because we were not very much welcome to this world and our relations with the West started with intervention. I do not remember whether Canada took part in it, I hope not. So it was a very cherished principle in Moscow.

As far as giving the facts on your point of concern, Hungary—1956, Afghanistan and Poland, we can discuss each of them.

• 1650

We cannot take it just under one roof. In Hungary there was a real mutiny. They besieged the embassy of the Soviet Union. A very difficult situation in a situation of a general world crisis, with our ally, and we introduced our troops there. I can remind you that it was the same for both sides. France, West Germany had a law according to which, in case of disturbances, demonstrations which could be considered dangerous to the constitution and to order, the United States have a right to introduce their military forces. Then in 1969 it was transformed from a law into an agreement with the United States.

You cannot have an absolute picture, I am sorry to say, in a situation of world crisis and tensions and, really, a threat of war. You have to make your real choices. With Afghanistan, as we read the situation, the invasion was started from the other side by big groups armed and trained on the territory of Pakistan mainly, some on Iranian territory.... President Sadat, shortly before his death, even said publicly that for more than 20 months before we went into Afghanistan he had sold to Americans, so that they could give to these—we call them bands, you can call them groups—Afghans, Russian

[Traduction]

reconnaissent généralement que la notion canadienne de sécurité diffère évidemment de la notion soviétique à cause de facteurs historiques et géophysiques.

Il m'apparaît que dans nos délibérations sur la sécurité, il y a une démarcation fort ténue entre les positions défensives et offensives. Votre ambassadeur a eu l'amabilité de m'envoyer, probablement aussi à mes collègues, un exemplaire d'un livre intitulé «*Whence a Threat to Peace*». On y dit à la page 75, en caractères gras,

Depuis qu'il existe, l'État soviétique s'est ingéré dans les affaires des États souverains.

Je représente une circonscription de Toronto, monsieur Arbatov, où il y a je crois 61 groupes ethniques différents. Mes électeurs sont d'origine hongroise, tchécoslovaque, afghanistane et polonaise et ils auraient énormément de mal à comprendre cette déclaration. Ils diraient à tout le moins peut-être que la traduction anglaise est loin d'être parfaite. À cause des événements de ce genre qui ont particulièrement bouleversé mes électeurs, que pourriez-vous nous dire au sujet de cette déclaration—que l'État soviétique s'ingère dans les affaires des États souverains?

M. Arbatov: Ceci a posé pour nous, depuis le premier jour de l'existence de notre État après la révolution, un problème de survie, car nous n'étions pas vraiment les bienvenus dans ce monde et nos rapports avec l'Ouest ont débuté par une intervention. Je ne me souviens pas si le Canada y a pris part, j'espère que non. Il s'agit donc d'un principe très cher à Moscou.

Quant à vous donner des faits sur ce qui vous inquiète, la Hongrie en 1956, l'Afghanistan et la Pologne, nous pouvons parler de chacun de ces cas.

On ne peut pas tout accepter. En Hongrie, il y avait une véritable insurrection. Les Hongrois ont pris d'assaut l'ambassade de l'Union soviétique. Il s'agissait d'une situation très difficile dans une période de crise mondiale générale; il s'agissait de notre allié et nous y avons fait entrer nos troupes. C'est la même chose des deux côtés. En France, en Allemagne de l'Ouest, il existe des lois prévoyant qu'en cas de conflits, de manifestations qui pourraient nuire à la constitution et à l'ordre, les États-Unis peuvent déployer leurs forces militaires. En 1969, ces lois ont été transformées en entente avec les États-Unis.

Dans un climat de crise et de tension mondiales, on ne peut pas avoir une idée complète de la situation lorsqu'il y a une menace de guerre. Il faut faire des choix. En Afghanistan, selon notre interprétation, c'est l'autre côté qui a fait l'invasion avec des groupes armés formés au Pakistan pour la plus grande partie, et certains en territoire iranien... Peu de temps avant sa mort, le président Sadate reconnaissait que pendant plus de 20 mois avant notre arrivée en Afghanistan, il avait vendu aux Américains des armes russes afin que les Américains puissent armer les tribus afghanes d'armes soviétiques... Le gouver-

[Text]

weapons so that Americans would arm them with Russian weapon We were asked 12 or 13 times by the Afghan government, even governments, the Iraqi, to render military help, and the Chinese were very active also, and this is 2.5 kilometers of additional hostile border. We did it. We are eager to help with a political solution to this problem.

What is needed for this is an agreement between Afghanistan and its neighbours that they close the border and forbid training these troops in their territory. In this case, the Soviet forces would be withdrawn. But I have a suspicion that the Americans do not want us to leave Afghanistan, and some others do not want to, and anyway, Pakistan does not agree to enter into the negotiations and so the situation drags on. I am very sorry about it but such are the facts as we see them.

About Poland, I would say we have not invaded Poland. It was done by their own government. It was even not a military coup because the same government, the parliament, everything remained, the head of the state remained. It was the introduction of extreme military rules, which is well known in extreme times to all states, I think, even civilized states. As far as I can remember I think you had it also during some difficulties in Quebec.

• 1655

The Chairman: You do not want me to answer that?

Mr. Arbatov: No, no; just refresh my memory.

The Chairman: I could, but I would need half an hour for that.

Mr. Arbatov: I know that the United States actually have done it nine times on different occasions, locally, not in all countries; nine times after the Second World War. It is in their constitution that the President has the right if it is against strikes, against racial disturbances, et cetera. I do not agree that we are blamed for the whole thing. We could blame much more the United States and also the United States' allies for what happens in Salvador. You are an ally of the United States and the United States gives them weapons and participates in it, so it is your fault; or for what happens in Turkey or Pakistan or Chile. It is guilty by association. I think it is a very faulty and very unhealthy practice.

Mrs. Appolloni: May I add just one comment, Mr. Arbatov. If the people in Quebec did not like what was happening, they were more than welcome to come to Ontario, New Brunswick or anywhere else. We get a little upset when it is mentioned together with Poland.

Mr. Arbatov: Well, I think some Polish people who are dissatisfied go to Austria. Others can go to the Soviet Union; we welcome them. This is not the problem. The problem, as I understand it, is that this military rule—well, I do not know, it is not military rule. It is called something different in Poland.

An hon. Member: Martial law.

Mr. Arbatov: Yes, martial law. Martial law was introduced there, and what do we have to do with it? Yes, we agreed with this and we thought it was a very sound decision because next

[Translation]

nement de l'Afghanistan et même les gouvernements de l'Irak nous ont demandé 12 ou 13 fois de leur prêter main forte, et il faut dire aussi que les Chinois sont très actifs sur cette bande de 2.5 kilomètres de frontière. Nous l'avons fait. Nous voulions apporter une solution politique à ce problème.

Il faut qu'il y ait une entente entre l'Afghanistan et les pays voisins pour que la frontière soit fermée et qu'on interdise la formation de militaires sur les territoires. À cette condition, les troupes soviétiques seront retirées de l'Afghanistan. Mais je pense que les Américains ne veulent pas que nous partions de l'Afghanistan, comme d'autres pays, de toute façon, le Pakistan ne veut pas entamer de négociations; vous me voyez très désolé, mais telle est la situation ainsi que nous la voyez.

Quant à la Pologne, nous ne l'avons pas envahie. La loi martiale a été imposée par le gouvernement polonais; il ne s'agit même pas d'un coup militaire car le gouvernement, le Parlement, le chef d'État, rien n'a changé. Et il s'agit de l'imposition de règlements militaires très stricts, ce que tous les États connaissent, même les États civilisés, en période de crise. Si mes souvenirs sont exacts, vous avez eu le même genre de problème avec le Québec.

Le président: Vous ne voulez pas que j'en parle?

M. Arbatov: Non; il suffirait de me rafraîchir la mémoire.

Le président: Je le pourrais, mais il me faudrait au moins une demi-heure.

M. Arbatov: Je sais que les États-Unis y ont eu recours à neuf reprises depuis la Seconde Guerre mondiale. Leur constitution prévoit que le président peut invoquer la loi martiale en cas de grèves, d'émeutes raciales, etc. Je n'accepte pas que nous soyons responsables de tout cela. Nous pourrions blâmer avec beaucoup plus de raisons les États-Unis et les alliés américains des événements au Salvador. Vous êtes alliés des États-Unis et ce pays donne des armes au Salvador, donc vous êtes responsables; il en est de même pour la situation en Turquie, au Pakistan ou au Chili. Il s'agit de la culpabilité par association. À mon avis, c'est une pratique qui ne se justifie pas.

Mme Appolloni: Puis-je me permettre une observation, monsieur Arbatov. Si les gens au Québec n'aimaient pas ce qui se passait, ils étaient les bienvenus en Ontario, au Nouveau-Brunswick. La comparaison avec la Pologne nous dérange un peu.

Mr. Arbatov: Eh bien, je crois que certains citoyens polonais qui sont mécontents vont en Autriche. D'autres peuvent aller en Union soviétique où ils seront reçus à bras ouverts. Ce n'est pas là le problème. Ce n'est pas une dictature militaire, on l'appelle différemment en Pologne.

Une voix: La loi martiale.

M. Arbatov: Oui, la loi martiale. Elle y a été imposée et pourquoi y serions-nous pour quelque chose? Nous avons effectivement approuvé cette décision qui nous paraissait très

[*Texte*]

week something very tragic could happen in Poland. There is nothing good in martial law anyway. Nobody can welcome it. But here it was simply the lesser of the evils. I do not think Jaruzelski had any sound options. He is not an extremist.

The Chairman: Thank you. Mr. Munro—I should mention maybe for identification—from British Columbia, in Victoria.

Mr. Arbatov: This name I know. I would welcome him at my institute. He was interested in the institute and I think the ambassador sent him a letter in case he wants to come to Moscow.

The Chairman: Following Mr. Munro we will have a Canadian of Polish extraction, Mr. Flis, who I am sure would like to exchange a few words with you.

Mr. Munro, please.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I think the professional interest in the names of obscure members of Canadian Parliament is rather refreshing.

Mr. Arbatov: You asked about me but we had not met personally.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is right. I thought you were going to go into the other Munro, which is spelled differently.

For a layman to be able to trot out the alphabet soup of international disarmament without hesitation is, I think, really quite an accomplishment. I have to write down the words and then work out the alphabet that goes along with them, like the BMRF. I am sure you could just rattle it off like that.

Mr. Arbatov: It is a full-time job.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I am interested actually in the institute, and I am glad you gave me this opportunity. I understand it was created in 1967 as an institute for U.S. relations, and that in 1974 it became an institute for dealing with the U.S. and Canada. I am wondering whether you could tell me whether its existence is in any way related to the conclusion of the Canada-U.S.S.R. friendship protocol which was signed by Mr. Kosygin and Mr. Trudeau in Moscow in May of 1971; whether that might have led to the creation of the Canadian appendage on the institute.

• 1700

Mr. Arbatov: No. I am sorry to say, only maybe, maybe in some atmospheric, mystical way. You know who gave me the idea? The first was former Ambassador Miroshnichenko. He said, well, you have started with the United States, maybe you should also study Canada. Then I thought maybe really I should, because if things get very sour with the United States, I will have at least Canada to rest my heart a little; and this, I am sorry to say, just happened in this way.

[*Traduction*]

bonne étant donné la possibilité que les événements prennent une tournure tragique en Pologne. La loi martiale n'a rien de bon, on ne peut pas la souhaiter mais dans ce cas, c'était simplement le moindre de deux maux. Je ne crois pas que Jaruzelski avait d'autre choix. Ce n'est pas un extrémiste.

Le président: Merci. Monsieur Munro, de Victoria en Colombie-Britannique.

M. Arbatov: Je reconnais le nom. Je serais heureux de le recevoir à mon institut au sujet duquel il a exprimé un intérêt. Je crois que l'ambassadeur lui a envoyé une lettre au cas où il voudrait venir à Moscou.

Le président: Après M. Munro, nous aurons un Canadien d'origine polonaise, M. Flis, qui apprécie certainement cette occasion de vous parler.

Monsieur Munro, s'il vous plaît.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je crois que cet intérêt professionnel à l'égard des noms de députés obscurs du Parlement canadien est assez réconfortant.

M. Arbatov: Vous avez demandé de mes nouvelles, mais nous ne nous sommes pas encore rencontrés.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est exact. Je croyais que vous parliez de l'autre Munro dont le nom s'écrit différemment.

C'est très impressionnant de voir un profane s'y retrouver avec tant d'assurance dans le labyrinthe des sigles du désarmement international. Personnellement, je dois écrire les mots pour trouver le sigle correspondant, comme le BMRF. Mais vous ne semblez avoir aucune hésitation.

M. Arbatov: C'est un travail à plein temps.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je m'intéresse effectivement à votre institut et je vous suis reconnaissant de m'avoir donné cette occasion d'en parler. Si je comprends bien, il a été créé en 1967 comme institut spécialisé en relations américaines et en 1974, le Canada a été ajouté à son champ d'intérêt. Pouvez-vous me dire si son existence est liée d'une façon quelconque au protocole d'amitié entre le Canada et l'Union soviétique, signé par MM. Kosygin et Trudeau à Moscou, en mai 1971. Est-ce cela qui aurait pu mener à la création du service canadien de l'institut?

M. Arbatov: Non. Je regrette de devoir dire que cela y a peut-être seulement contribué d'une façon indirecte, quelque peu mystique. Savez-vous qui m'en a donné l'idée? Le premier a été l'ancien ambassadeur Miroshnichenko. Il nous a dit qu'étant donné que nous avions commencé à faire cela avec les États-Unis, nous devons peut-être aussi le faire avec le Canada. Ensuite, je me suis dit que je devais peut-être le faire car si les choses se gâtaient vraiment avec les États-Unis, il nous resterait nos rapports avec le Canada pour nous consoler quelque peu. Je regrette donc de dire que c'est ainsi que les choses se sont passées.

[Text]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): You are, then, to some extent an advisor to the foreign ministry on matters relating to North American affairs, be they United States or Canada, or truly continental affairs in North America.

Mr. Arbatov: Officially I am not. Unofficially I am sometimes asked if I have good ideas—ideas I consider good—which happens very rarely. Then I have no programs to transmit them.

But the institute does not really specialize in day-to-day affairs. We are a research organization; and maybe I should say a few words about it.

In our country, the major research in all branches of science and scholarship is not in the universities. It is under the Academy of Sciences, and the major unit is an institute. This is not something so exceptional. We have an institute on world economy and international relations. We have an institute on Latin America, on Africa, we have an institute on Far Eastern studies, we have an institute on oriental studies, we have an institute on Balkan and Slavic studies—an academy—and then also my institute, which is busy here. Also we have an institute on the economy of socialist countries; Comecon countries.

So you see we are more involved in trying to study trends in policy, forecasts, more fundamental things. We write books. Our major production is books, 10 to 15 books a year. We have also a magazine, a monthly.

So we try not to mix in the day-to-day affairs of the Ministry of Foreign Affairs, because I do not think it would be welcomed by them and it would not be very good for us. But sometimes there are situations when we are asked.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Then your sources are periodicals and journals and even daily newspapers, and intelligence input presumably from the Soviet Union?

Mr. Arbatov: No, I stand on it that we do not receive any classified information. I as a member of the Central Committee of our party of course can personally read some documents, but the institute, I insist upon it, has only unclassified information. We have congressional records, we have documents, official documents, books, proceedings which are published, et cetera—such things.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): You mentioned that the policy on the second UNSSOD is not ready in the U.S.S.R. I am wondering how that policy is developed. Is it around a table like this, in open session, with people coming forward to make representations as we have in our—it is the Supreme

[Translation]

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Par conséquent, dans une certaine mesure, vous agissez à titre de conseiller au ministère des Affaires étrangères en ce qui a trait aux questions relatives à l'Amérique du Nord, qu'il s'agisse des États-Unis ou du Canada, ou à des questions d'envergure continentale portant toujours sur l'Amérique du Nord?

M. Arbatov: Pas à titre officiel. De façon officieuse cependant, on me demande parfois si j'ai de bonnes idées, enfin des idées que je considère intéressantes, et cela arrive très rarement. Je n'ai donc aucun programme à proposer au ministère.

Toutefois, l'institut ne se spécialise vraiment pas dans les questions d'intérêt quotidien. En effet, nous sommes un organisme de recherche. Il convient peut-être donc que je dise quelques mots à ce sujet.

Dans notre pays, les recherches les plus importantes effectuées dans toutes les disciplines du savoir et de la connaissance n'ont pas lieu dans les universités. Ces travaux relèvent en effet de l'académie des sciences dont le service principal est un institut. Il n'y a là rien d'exceptionnel. Nous disposons d'un institut chargé d'étudier l'économie mondiale et les relations internationales. Nous en avons un qui porte son attention sur l'Amérique latine, sur l'Afrique, il y en a un autre dont le champ d'étude porte sur les pays de l'Extrême-Orient, un qui se spécialise dans les études orientales, un autre encore se concentre sur les études balkaniques et slaves, il s'agit en fait d'une académie, puis il y a aussi mon institut qui est occupé ici. En outre, nous sommes dotés d'un institut chargé d'étudier l'économie des pays socialistes, des pays du Comecon.

Vous voyez donc que nous sommes davantage engagés dans l'étude des tendances en politique, des prévisions, des choses plus fondamentales. Nous rédigeons principalement des livres, entre 10 et 15 par année. Nous publions également une revue mensuelle.

Nous nous efforçons donc de ne pas nous immiscer dans les activités quotidiennes du ministère des Affaires étrangères, car je crois que cela serait mal accueilli et pas très bon pour nous. Cependant, il arrive qu'on nous demande notre avis.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Dans ce cas, vos sources de renseignements sont des périodiques, des journaux, même des quotidiens ainsi que, présumément, les rapports des services de renseignements secrets de l'Union soviétique?

M. Arbatov: Non, j'affirme fermement que nous ne recevons aucun renseignement confidentiel. Bien entendu, en tant que membre du Comité central de notre parti, je puis lire certains documents à titre personnel, mais j'insiste sur le fait que l'institut n'a accès qu'à des renseignements non restreints. Nous disposons de choses comme des documents du Congrès, des documents officiels, des livres, des procès-verbaux publiés, etc.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Vous avez mentionné que la politique relative à la deuxième session spéciale des Nations Unies sur le désarmement n'est pas encore prête en Union soviétique. J'aimerais donc savoir comment s'élabore cette grande orientation. Le fait-on autour d'une table comme la

[Texte]

Soviet, presumably, which might have a committee on disarmament, and it welcomes the input from the public in open session? Or would you have a Canadian invited to that particular open session as we have invited you?

• 1705

Mr. Arbatov: I do not think this is a long-standing practice for you to invite Soviets, so you have only started it and let us look and see where the end result will be for both of us.

The Chairman: You mean to say you owe us one now, you owe us one.

Mr. Arbatov: Yes, yes, yes, we owe. Generally, on almost all meetings of our Supreme Soviet, foreigners are invited. We have parliamentary exchanges which were very useful. We had them with the Americans, for instance, for many years. The last delegation was in 1979, although some congressmen and senators came this time, but not as a delegation; two at one time or one at one time, and not in official capacity, and we discuss with them in this way; usually not such a table but one long table and we sit on both sides.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I do not like the format here either.

Mr. Arbatov: Yes. This becomes sometimes a very important thing, a diplomatic proceeding. You remember Vietnam and America. So you see how it is done: I spoke about our position towards the Second Session of the General Assembly. Now the preparatory work is going on. We are free to write and are also asked to write some papers with some ideas; other institutes. There are discussions on different levels, in the Academy of Sciences and Ministry of Foreign Affairs. When they have their proposals prepared it will be submitted to the Supreme Soviet and to the Central Committee of the Apparatus; it will be discussed there also. I am sure that the many questions I raised in our parliamentary context which we have so that we know the opinion of other parliamentarians. So this is... we are very human, you know. We do almost all things the same way as you do.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): One final... about the Institute and its meetings and the people invited, and is the public invited to the meetings so they can talk? The Canadian Ambassador, for example, and other prominent Canadians who might be... Mr. Epstein said that he had spoken to the Institute. Are there other Canadians of that stature who have addressed the Institute?

[Traduction]

notre, en séance libre, où les gens peuvent venir présenter des exposés comme nous l'avons fait. Je suppose que c'est probablement le Soviet suprême qui pourrait créer un comité sur le désarmement et si tel est le cas, accueille-t-il favorablement la population lors des audiences publiques? Ou encore, inviteriez-vous un Canadien à cette audience publique comme nous vous avons demandé de venir?

M. Arbatov: Je ne crois pas que vous invitiez les Soviétiques depuis longtemps, vous venez de commencer à le faire; attendons donc de voir quels résultats en obtiendront les deux parties.

Le président: Vous entendez par là que c'est à votre tour de nous rendre la politesse.

M. Arbatov: Oui, oui, oui, nous vous le devons. En général, lors de presque toutes les réunions du Soviet Suprême, on invite des étrangers. Nous tenons aussi de très utiles échanges parlementaires. Nous l'avons fait, par exemple, avec les Américains pendant bon nombre d'années. La dernière délégation est venue en 1979 et était composée de certains membres du Congrès et de sénateurs, qui ne faisaient toutefois pas partie d'une délégation. Ils sont venus un ou deux à la fois, et non à titre officiel, et nous avons alors discuté. Dans de telles circonstances, nous sommes alors assis de chaque côté d'une longue table, ce n'est pas comme ici aujourd'hui.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Moi non plus, je n'aime pas la disposition des tables ici.

M. Arbatov: Oui. Cela a quelquefois beaucoup d'importance, cela s'inscrit dans le processus diplomatique. Ainsi, vous vous souvenez sans doute du Vietnam et des États-Unis. Vous voyez donc comment cela se passe. Par ailleurs, j'ai parlé de notre position au sujet de la deuxième session de l'Assemblée générale. A l'heure actuelle, nous effectuons le travail préparatoire; nous sommes libres d'écrire, et on nous demande également de rédiger certains documents, de communiquer des idées sur le sujet. Il y a également des discussions à d'autres niveaux, dans d'autres établissements, à l'Académie des sciences et au ministère des Affaires étrangères. Lorsque les propositions qui auront résulté de ces travaux seront prêtes, elles seront soumises au Soviet Suprême et au Comité central du parti, où elles feront encore l'objet de discussions. Je suis certain que le grand nombre de questions que j'ai soulevées dans le cadre du système parlementaire dont nous sommes dotés feront aussi l'objet de débats afin que nous puissions savoir ce qu'en pensent d'autres parlementaires. C'est quelque chose de... Nous sommes très humains, vous savez. Nous faisons presque tout de la même façon que vous.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Une dernière question... au sujet de l'Institut, des réunions qu'il tient et des gens qui y sont invités. J'aimerais savoir si le public peut participer à ces réunions afin de s'exprimer. Je songe, par exemple, à l'ambassadeur du Canada et à d'autres Canadiens éminents qui pourraient peut-être le faire. M. Epstein a dit qu'il s'était adressé à l'Institut. J'aimerais savoir s'il y a d'autres Canadiens de ce rang qui ont pu le faire?

[Text]

Mr. Arbatov: Mr. Reford.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Mr . . . ?

Mr. Arbatov: Mr. Reford.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): And there are exceptions or are they closed . . . ?

Mr. Arbatov: It depends. Either it is made from the Institute, so all people from the Institute are invited if we feel that there might be interest also in the academic community. We do not make it for people from the street, but if some people from the press can come we tell them whether it is background or off the record or on the record . . . Some people from other institutes, from universities, it depends.

The Chairman: Thank you, Mr. Munro.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Second round, please, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes. Mr. Flis, followed by Mr. Gamble and Mr. McRae.

Mr. Flis: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Arbatov has invited my colleague to visit his country and I just want him to know that 11 years ago I did try to visit his country and his country refused me entrance. But that is neither here nor there. I should give you a bit of a background, the kinds of Canadians—

Mr. Arbatov: Just refused without any reasons?

Mr. Flis: Without any reasons, yes.

Mr. Arbatov: And without explanation?

Mr. Flis: Without explanation.

Mr. Arbatov: Your name is Flis?

Mr. Flis: That is right. If you check the Soviet Embassy register.

The Chairman: Would you mind repeating that, Mr. Munro?

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I said he is on the list now.

The Chairman: Guest list, guest list.

Mr. Arbatov: No, no, I just wanted to get that information—

Mr. Flis: In a free country one is not afraid to be on the list.

The Chairman: That was before your time.

Mr. Flis: Yes. Mr. Chairman, I think it would help our witness if I describe the kinds of constituents we represent.

Mr. Arbatov: I am also denied at times a visa to the United States, for instance.

[Translation]

M. Arbatov: Monsieur Reford.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Monsieur . . . ?

M. Arbatov: Monsieur Reford.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Et il y a des exceptions ou s'agit-il de réunions à huis clos?

M. Arbatov: Cela dépend. La réunion peut avoir lieu à l'Institut, auquel cas tous les gens de cet établissement sont invités à y assister si nous estimons que la discussion pourra être d'un certain intérêt pour les universitaires. Ces réunions ne sont pas destinées à l'homme de la rue, mais si des représentants de la presse veulent venir, alors nous leur disons s'il s'agit de renseignements généraux, d'une réunion officielle ou officielle . . . il peut y avoir des gens venant d'autres instituts, d'universités, cela dépend.

Le président: Merci, monsieur Munro.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Inscrivez-moi au second tour, s'il vous plaît, monsieur le président.

Le président: Oui. M. Flis suivi de MM. Gamble et McRae.

M. Flis: Merci, monsieur le président.

M. Arbatov a invité mon collègue à visiter son pays, je tiens seulement à lui rappeler qu'il y a 11 ans, j'ai essayé de le visiter moi aussi, mais les autorités là-bas m'ont refusé l'entrée. Toutefois, cela ne s'est passé ni ici ni là-bas. Je devrais vous donner ces renseignements, au sujet du genre de Canadiens . . .

M. Arbatov: On vous a refusé cela sans vous donner aucune raison?

M. Flis: Aucune raison, c'est exact.

M. Arbatov: Sans aucune explication?

M. Flis: Sans explication.

M. Arbatov: Vous vous appelez Flis?

M. Flis: C'est exact, vous pouvez vérifier le registre de l'ambassade soviétique.

Le président: Auriez-vous l'obligeance, de répéter cela, monsieur Munro?

M. Munro (Esquimalt—Saanich): J'ai dit qu'il figure sur la liste maintenant.

Le président: La liste des invités, des invités.

M. Arbatov: Non, non, je voulais simplement obtenir ce renseignement.

M. Flis: Dans un pays libre, on n'a pas peur de figurer sur la liste.

Le président: C'était avant votre temps.

M. Flis: Oui. Monsieur le président, il serait utile pour le témoin de savoir quel genre de citoyens nous représentons, je vais donc les décrire.

M. Arbatov: A moi aussi, on me refuse parfois un visa d'entrée aux États-Unis.

[Texte]

Mr. Flis: The doors to Canada are always open to you, Mr. Arbatov.

Mr. Arbatov: Yes, thank you.

Mr. Flis: I represent Canadians who are of Ukrainian descent and they do remind me of the six to seven million Ukrainians who starved in the Soviet Union in 1933.

• 1710

I do have Canadians of Polish decent, over 8,000 of them, who have built the Katyn monument in my riding to remind Canadians of the 10,000 Polish officers who were massacred in the Katyn forests.

I am continually invited by the Estonians, the Latvians, the Lithuanians—as a matter of fact, right after this meeting I will be going to such a function—because, for 64 years now, they have been commemorating the proclamation of their free states and are still hoping and wishing for some day to have a free vote.

In Poland, there were 10 million people who joined Solidarity, in contrast to two million who belong to the Communist party. And yet those people were not allowed to form their own government, whatever their choice would have been. If their choice had been to have a strictly communist system, that would have been great as long as it was their choice. But when you suppress, with a handful of people, the wishes of 10 million, you create tensions. I think this is what leads to arms buildup instead of disarmament and I am wondering if you could give this committee some concrete suggestions how, at UNSSOD II, we could begin disarming? Would not the first step be for the Soviet Union to allow the Ukrainians to have a free vote to decide what form of government they want? Then, not to "Russify" the Baltic States but to give them the free vote and allow them decide what form of government to have. And to also totally pull out of Poland because we are not so naive to think that there was no Soviet intervention there.

Many witnesses appeared before this committee and through other sources we know that there was Soviet intervention in the decision of having martial law imposed upon Poland. So, being very frank and honest with this committee, do you not feel these would be the first steps in the disarmament process?

Mr. Arbatov: Well, you know, I would I would compliment you as a very good speaker.

Mr. Flis: Not as good as you, Dr. Arbatov.

Mr. Arbatov: But what you have said would be very persuasive at a big fund raising meeting. You cite generalities which, I think, cannot be used in serious discussions. You said the 10

[Traduction]

M. Flis: Les portes du Canada vous sont toujours ouvertes, monsieur Arbatov.

M. Arbatov: Oui, merci.

M. Flis: Je représente des Canadiens qui sont d'ascendance ukrainienne et qui me parlent souvent les 6 ou 7 millions d'Ukrainiens qui sont morts de famine en Union soviétique en 1933.

Dans ma circonscription, il y a plus de 8,000 Canadiens d'origine polonaise, et ils ont construit un monument en mémoire de Katyn afin de rappeler aux Canadiens les 10,000 officiers polonais qui ont été massacrés dans les forêts de cet endroit.

Je suis constamment invité par les Estoniens, les Lettons, les Lituaniens lorsqu'ils commémorent la proclamation de l'autonomie de leurs États; cela fait 64 ans maintenant et ils espèrent encore qu'un jour, ils pourront y voter librement. De fait, immédiatement après cette réunion, je me rendrai à une de ces fonctions.

En Pologne, 10 millions de personnes ont adhéré à Solidarité, par opposition aux 2 millions qui appartiennent au parti communiste. Or, malgré cela, on n'a pas permis à cette population de former son propre gouvernement, tel qu'aurait été son choix. S'ils avaient choisi un régime strictement communiste, cela aurait été très acceptable, dans la mesure où il aurait été librement choisi. Toutefois, lorsque, grâce à l'aide d'une poignée de gens, vous supprimez les désirs exprimés par 10 millions d'êtres, vous créez des tensions. Je crois que c'est cela qui entraîne la course aux armements plutôt que le désarmement, et je me demande si vous pouvez nous proposer quelque chose de concret sur la façon dont nous pourrions commencer à désarmer, lors d'UNSSOD II. Pour l'Union soviétique, le premier pas ne serait-il pas être de permettre aux Ukrainiens de décider par un vote libre du genre de gouvernement qu'ils veulent? Puis, de ne pas «russifier» les États de la Baltique mais de leur accorder le droit de voter librement et de décider de la forme de gouvernement dont ils se doteront. De plus, il faudrait aussi se retirer tout à fait de la Pologne car nous ne sommes pas naïfs au point de croire qu'il n'y a eu aucune intervention soviétique là-bas.

Bon nombre de témoins ont comparu devant notre Comité et d'autres sources nous ont aussi dit que l'Union soviétique était intervenue lorsqu'il s'est agi de décider d'imposer la loi martiale en Pologne. Par conséquent, puisque vous êtes très franc et honnête à l'endroit de notre Comité, n'estimez-vous pas que les initiatives que je viens de mentionner constituent le premier pas à faire dans la direction du désarmement?

M. Arbatov: Eh bien, vous savez, je dois vous adresser des félicitations pour la façon dont vous vous exprimez.

M. Flis: Je ne suis pas aussi éloquent que vous, monsieur Arbatov.

M. Arbatov: Ce que vous avez dit toutefois peut être très persuasif lors d'une réunion de souscription. Vous citez des généralités qui, je crois, ne peuvent pas faire partie de discus-

[Text]

million people from Solidarity wanted one thing and they were suppressed by a handful. In practice, it happens differently. Even Walesa did not want to go the way in which Solidarity was pushed but he could not do anything in the last days. There was a small group of people, maybe 50 or 40, and—this is how political events sometimes happen—they really destabilized the country and looked for confrontation. Maybe there were a few hundreds of them.

The government was really ready for very fargoing compromises and it did not even ban Solidarity when martial law was introduced. So, I cannot take such glittering generalities as political argument. It is different.

You speak about six million or seven million starved Ukrainians. I am not sure about the figure. There were starved Ukrainians; there were also starved Russians and Georgians and Kazakhs. They had a tremendously difficult history. Yes, my generation knows what hunger means. Not a single one of us during his lifetime was free from this experience—not simply that you are hungry, real hunger means sometimes for weeks and months. Yes, we had tremendously difficult times.

About Kopin, this is a long story and you know our point of view. It was done by Germans, not by us. You laugh. It is also a very good speaker's instrument to not have arguments—it is then your word against ours. You have some proof; we have a lot of proof. We had a special commission during the war when everything was very fresh. The Czechs donated their bodies, and I think even some people from the Red Cross were invited at this time. The Nuremberg trial, it has a long history, so if somebody decided now to use it against the Soviet Union it is not appreciated by me.

• 1715

Now about Estonia and all others. You know, I understand that you would like really to splinter the Soviet Union in small particles, but it is really not your business, excuse me. It is our business to do with our country what we can do—

Mr. Flis: We are not doing anything about it.

Mr. Arbatov: Just like with your country. We do not demand that Alberta will be separated from Canada and Quebec will be separated from Canada and British Columbia will be separated from Canada. We do not demand it. Really it is in the business of each country.

You know, there is an organization in the United States—what is its name? Captive Nations—and they have a week of Captive Nations, and the President subscribes to it, and the Congress of the United States opens it, although many con-

[Translation]

sions sérieuses. Vous avez dit que les 10 millions de personnes faisant partie de Solidarité voulaient une chose et qu'ils en ont été empêchés par une poignée d'autres. Dans les faits, les choses se sont produites différemment. Même M. Walesa ne voulait pas se diriger dans la voie où Solidarité semblait être poussée mais il était incapable de faire quoi que ce soit les derniers jours. Il y avait un petit groupe de gens, peut-être 50 ou 40, et c'est d'ailleurs comme cela que les événements politiques ont lieu parfois, ces derniers ont vraiment déstabilisé le pays et cherché la confrontation. Ils étaient peut-être quelques centaines.

Le gouvernement était vraiment disposé à faire des compromis très importants et il n'a même pas interdit Solidarité lorsque la loi martiale a été mise en vigueur. Par conséquent, je ne puis prendre vos généralités séduisantes en ligne de compte en tant qu'arguments politiques. C'est différent.

Vous parlez de 6 ou de 7 millions d'Ukrainiens morts de faim. Je ne connais pas le chiffre exact. Des Ukrainiens sont morts de faim mais des Russes, des Géorgiens et des Kazakhs ont aussi connu la famine, leur histoire a été extrêmement pénible. Oui, ma génération sait ce que la faim veut dire. Il n'y en a pas un seul d'entre nous qui, au cours de sa vie, n'a pas connu la faim et je n'entends pas par là le simple fait d'avoir faim mais plutôt d'avoir faim parfois pendant des semaines et des mois. Oui, nous avons connu des époques très difficiles.

Pour ce qui est de Katyn, c'est une longue histoire et vous connaissez notre point de vue à ce sujet. Cet événement a été perpétré par des Allemands, pas par nous. Vous riez. C'est aussi un très bon moyen à la disposition d'un orateur à court d'arguments. C'est donc votre parole contre la nôtre. Or, vous disposez de certaines preuves alors que nous, nous en avons beaucoup. Pendant la guerre, nous avons tenu une commission d'enquête spéciale alors que les événements étaient encore récents. Les Tchèques ont cédé leurs cadavres, et je crois même que des représentants de la Croix-Rouge ont été invités. Pour ce qui est du procès des Nuremberg, il a une longue histoire, et si quelqu'un décidait de s'en servir maintenant contre l'Union soviétique, je ne l'apprécierai pas.

Maintenant, au sujet de l'Estonie et de tous les autres. Vous savez, je comprends que vous aimeriez vraiment fragmenter l'Union soviétique en petites parties, mais vraiment, cela ne vous regarde pas, excusez-moi. C'est à nous qu'il revient de faire ce que nous pouvons dans notre pays...

M. Flis: Nous ne faisons rien qui porte là-dessus.

M. Arbatov: C'est comme ce qui se passe dans votre pays. Nous ne demandons pas que l'Alberta se sépare du Canada ni que le Québec ni encore que la Colombie-Britannique fassent la même chose. Nous ne le demandons pas. Vraiment, c'est à chaque pays de s'occuper de cela.

Vous savez, aux États-Unis il existe une organisation appelé *Captive Nations* (les nations prisonnières) et l'on tient une semaine en l'honneur de ces nations prisonnières. Le Président contribue à cette association, le Congrès des États-Unis ouvre

[Texte]

gressmen with whom I talked feel a bit ashamed about it. They have invented that. I asked them where the space will be for all of us . . . I do not know geographically what it means. Then there is a far eastern republic which includes all Siberia. Then there is, not Kazakhstan, Kazakhia, from Kazakhs—Don and other Kazakhs.

So I calculated, looked at the map, and our country is allowed to have space from Leningrad to Moscow and, let us say, from Smolensk to Gorki. Now we will never allow it. We will never allow it, and I think this is a shame and this is uncivilized behaviour which is contrary to all the principles of international law. If the congress of the United States, and the executive participates in it, subscribes to those demands in times when we have diplomatic relations, which by the way also includes that we recognize the borders of the other country. You know, the Mexicans could make a good case maybe with three or four American states, and Canadians could do this, for example. But can you imagine that we would, our Supreme Soviet, and Brezhnev would also subscribe a proclamation, speak about the captive nations of the United States, including the cause of the poor Indians and the blacks? What in hell would be left in the United States after that? But somehow it is considered normal if it is done against the Soviet Union.

Excuse me, one more question about your witnesses about interference. My witnesses say quite to the contrary, that there was no interference. . . . This is really. . . . We are doing it under interference; we are doing it, and we have prompted, made, coerced Jaruzelski and the Polish leadership to do it.

Mr. Flis: That is right, Jaruzelski had no choice. It was either you do something or we will do it for you.

Mr. Arbatov: No, I think the choice was different for Jaruzelski. Either he would go together with others on the gallows in the result of a mutiny raised again on the background of full economic collapse, real hunger and disruption of all life in the country, or he would do something and save the country as a national entity.

Mr. Flis: Mr. Chairman, I know my time is up but I do want to go on record as leaving with our witness that if they are serious about disarmament and security they will seriously take into consideration what I raised in this committee this afternoon.

The Chairman: You can stay with us and question again after I ask Mr. Gamble, Mr. McRae and Mr. Sargeant. I did not forget anybody, did I?

[Traduction]

la semaine en question, et ce, même si certains membres du Congrès avec lesquels j'ai discuté m'ont dit avoir quelque peu honte de cela. Ils ont donc inventé cela. Je leur ai alors demandé quel espace on nous laissera . . . J'ignore ce que cela veut dire géographiquement car il y a une république extrême orientale qui englobe toute la Sibérie puis il y a, non pas Kazakhstan, mais la Kazakhie, des Kazacks, du Dom et autres Cosaques.

J'ai donc fait des calculs, examiné la carte géographique et me suis rendu compte qu'on permet à notre pays de s'étendre de Leningrad à Moscou et, à peu près de Smolensk à Gorki. Par conséquent, nous ne permettrons jamais que cela se produise. Nous ne le permettrons jamais, et je crois que cette entreprise est honteuse, que c'est un comportement non civilisé contraire à tous les principes du droit international. Si le Congrès des États-Unis et le pouvoir exécutif participent à cela, souscrivent à ces demandes à l'époque où nous avons des relations diplomatiques, cela est contradictoire car ces relations impliquent qu'on reconnaisse les frontières de l'autre. Vous savez, les Mexicains pourraient présenter des revendications sérieuses au sujet de 3 ou 4 états américains, et les Canadiens pourraient aussi le faire, par exemple. Cela dit, pouvez-vous imaginer que notre Soviet Suprême et Brezhnev donnent aussi leur appui à une proclamation au sujet de ces états, parlent des nations captives des États-Unis, y compris celles des pauvres Indiens et des Noirs? Que resterait-il donc alors des États-Unis après cela? Toutefois, on semble penser qu'il est normal de se comporter ainsi s'il s'agit de l'Union soviétique.

Excusez-moi, j'ai autre chose à dire au sujet des témoins et de l'ingérence. Mes témoins disent tout à fait le contraire, qu'il n'y a aucune ingérence . . . c'est vraiment . . . Nous nous sommes immiscés dans les affaires des autres, c'est nous qui le faisons, c'est nous qui avons été à la source de cela, avons conçu les mesures, forcé Jaruzelski et les dirigeants Polonais à les prendre.

M. Flis: C'est exact, le général Jaruzelski n'avait aucun choix. Il devait faire quelque chose ou on l'aurait fait à sa place.

M. Arbatov: Non, je crois que le choix auquel Jaruzelski était confronté était différent. Il pouvait soit se joindre aux autres sur cette galère, à la suite d'une mutinerie survenue à l'occasion d'une banqueroute économique complète, une pénurie alimentaire très réelle, d'un désordre prononcé de la vie collective, soit il pouvait faire quelque chose pour sauver le pays en tant qu'entité nationale.

M. Flis: Monsieur le président, je sais que mon temps de parole est écoulé mais je tiens à ce que soit consigné ce que j'ai dit à notre témoin, que si son pays est sérieux lorsqu'il parle de désarmement et de sécurité, il tiendra vraiment compte des préoccupations que j'ai soulevées cet après-midi.

Le président: Vous pouvez rester et poser encore d'autres questions après les interventions de M. Gamble, McRae et Sargeant. Je ne crois pas avoir oublié qui que ce soit, c'est bien cela?

[Text]

• 1720

Mr. Gamble: Mr. Arbatov, I have listened with considerable interest to your comments about why the Soviet Union believes, with regard to the invasion of its country during the second world war, it has been essential for you to preserve your boundaries in the interests of your national integrity. Comments made by my colleague, Mr. Flis, would indicate that there are, indeed, no captive nations under the control of the Soviet Union and physical establishments such as the Berlin wall are figments of peoples' imagination.

But I suppose we should be grateful you did not mention the invasion of Napoleon and, thank heavens, when Alexander the Great began his conquest he swung to the southeast rather than to the northeast or there would be another reason for the Soviet Union to be concerned about external intervention in its affairs.

What you have described is really a system of lack of confidence and trust in the United States; a lack of trust which, quite frankly, is not shared by Canadians who share a common border with the United States and have not gone to war with them since 1914.

Some hon. Members: Oh, 1814.

Mr. Gamble: All right, 1812. We went to war with them in 1914—sorry, they joined in 1917. We were with them in the same war, on the same side. But that war of 1812-1814 was the last occasion when our two countries were in conflict and, of course, we do not have any illusions as to expansionist intentions harboured by the United States in terms of our territory.

We have seen, distributed to us today, a statement from TASS containing words like—in referring to the United States government—"also serving this criminal aim; slanderous allegations; aggressors". Hardly the kind of language one would use in the event that you were genuinely interested, as a government, in pursuing disarmament. You have told us, when you began your comments, that you have a great interest in arms control. Let me ask you, specifically, what success you have had in convincing your government that they should reduce their armaments.

Professor Arbatov: Well, I do not think we should go so far back into history as Alexander, because you had wars not only with Americans, but also with Indians. We could discuss history here but I do not think it would be very productive. By the way, we do not have a very high opinion of our czars, therefore, we made a revolution. We were also against their foreign policy.

The Chairman: They do not have a high opinion of their Czars, the emperors.

Professor Arbatov: As to the language in TASS, it is difficult to answer you because it was more a statement than a question, but I will try.

[Translation]

M. Gamble: Monsieur Arbatov, j'ai écouté avec grand intérêt vos propos d'après lesquels l'Union soviétique croit qu'étant donné l'invasion de son territoire au cours de la deuxième guerre mondiale, il lui a été essentiel de conserver ses frontières, dans l'intérêt de l'intégrité nationale. Malgré les observations faites par mon collègue, M. Flis, il ne semble pas y avoir de nation captive, dominée par l'Union soviétique, et des barrières physiques comme le mur de Berlin n'existent que dans notre esprit.

Je suppose qu'il faut vous être reconnaissant de ne pas avoir mentionné l'invasion napoléonienne, mais il faut remercier le ciel du fait que lorsque Alexandre le Grand a entrepris ses conquêtes, il s'est dirigé vers le sud-est plutôt que vers le nord-est, sinon cela aurait donné une autre raison à l'Union soviétique de se préoccuper d'une intervention de l'extérieur dans ses affaires.

Ce que vous avez décrit constitue vraiment une illustration d'une absence de confiance à l'endroit des États-Unis, absence de confiance que, franchement, ne partagent pas les Canadiens car nous avons une frontière commune avec ce pays et ne sommes pas entrés en guerre avec lui depuis 1914.

Des voix: Non, 1814.

M. Gamble: C'est bien, 1812. Nous avons combattu avec eux en 1914—je m'excuse, ils sont entrés en guerre en 1917. Nous avons combattu à leurs côtés pendant la même guerre, du même côté. Le conflit de 1812-1814 a été la dernière circonstance où nous nous sommes combattus et, bien entendu, nous sommes certains que les États-Unis n'ont pas de visée expansionniste sur notre territoire.

Par ailleurs, aujourd'hui, on nous a distribué une déclaration émanant de l'agence TASS, et qui contenait, au sujet du gouvernement américain, des termes comme les suivants, et je cite: «servent aussi leurs desseins criminels; des allégations mensongères; des agresseurs». Ce n'est pas vraiment le genre de langage dont on se sert lorsqu'on préconise authentiquement le désarmement. Or, au début de votre intervention, vous avez affirmé vous être intéressé beaucoup au contrôle des armes. Laissez-moi donc vous demander dans quelle mesure vous avez réussi à convaincre votre gouvernement qu'il doit réduire le nombre de ses armes.

M. Arbatov: Eh bien, je ne crois pas qu'il faille reculer aussi loin dans le temps qu'à l'époque d'Alexandre car vous-même n'avez pas combattu que les Américains mais aussi les Indiens. Nous pourrions discuter d'histoire ici mais je ne crois pas que cela serait très productif. En passant, nous n'avons pas une très bonne opinion de nos Tsars, c'est pourquoi nous avons fait la révolution. Nous étions également opposés à leur politique étrangère.

Le président: Ils n'ont pas une très haute opinion de leurs Tsars, les empereurs.

M. Arbatov: Pour ce qui est du langage utilisé dans le communiqué de l'agence TASS, il m'est difficile de vous

[Texte]

About the language—yours and the Americans—I have not read this article. I can assume that maybe they deserved it. But I regret very much that we slipped, and not due to our initiative, to very bad rhetoric in the last year. This is really bad and I would very much prefer all countries and everybody to refrain from it. It does not give anything; I think it only spoils the atmosphere. But I simply must remind you that it was started in a very bad way by the most important people in the United States.

• 1725

You know, if one head of the government speaks about the leaders of the other government as liars, slanderers whom you cannot trust just after his inauguration, at the moment when from the other side he got an invitation for a meeting for establishing normal working relations et cetera, this makes people nervous. Brezhnev never speaks in this way even now and our leaders do not do it. If our journalists do, I think they are not right. But read your papers, read what they write about you and you will understand them a little bit.

It is not only language. Each day I am with this in America. You open it and you have a fantastic story. Suddenly, it was not published here yet I think about the Japanese who were robbed in the train from Moscow to Leningrad. It happened two months ago. One diplomat who asked to be not named, and also his country not identified said that maybe they were not robbers, but KGB, who wanted to take something from this gentleman. By the way the robbers were found. They were put on trial et cetera. Why? No reasons, absolutely. People have forgotten that the burden of proof lies on the accusing side. Next day it is a chemical warfare. Next day it is terrorism. Next day it is biological warfare. You have it all the time. I think this is really very bad.

This will not help us to trust each other. As far as you mentioned trust, I would say trust does not—really we need trust but we have to work for this trust. And you know, everything you said, it is not a benefit to us; not a gift you give to us, if you agree to détente and arms control. Both sides are equally interested and this is also an answer to you, because we do not like a lot of things which happen in many countries in the world.

But if we would say that you should start the disarmament process, solving these problems of the blacks, of the northern Ireland, of the Indians, a lot of other things, I do not know what, unemployment, then we are nowhere. We have to understand that we are different and we might not like each other

[Traduction]

répondre car vos propos étaient davantage une affirmation qu'une question; je vais cependant essayer de le faire.

Au sujet du langage, c'est-à-dire le vôtre et celui des Américains, je n'ai pas lu l'article en question. Je puis toutefois supposer que les Américains méritaient peut-être d'être traités de la sorte. Je regrette toutefois beaucoup que nous ayons glissé et ce, pas de notre propre initiative, à un niveau de très mauvaise rhétorique au cours de l'année dernière. C'est vraiment très dommage et je préférerais de beaucoup que tous les pays et tout le monde s'abstiennent de ce genre de chose. Cela ne donne rien et ne contribue qu'à gâter l'atmosphère. Je dois cependant vous rappeler que ce sont les citoyens les plus importants des États-Unis qui ont amorcé cela, et de façon très virulente.

Vous savez, si un chef de gouvernement dit de l'autre chef de gouvernement qu'il est un menteur, qu'il fait de fausses accusations et qu'on ne peut s'y fier, et ce immédiatement après son inauguration, au moment même où l'autre côté l'a invité à une rencontre destinée à établir des relations de travail normales etc., cela rend les gens nerveux. Brezhnev ne prononce jamais de tels propos, même à l'heure actuelle, et nos dirigeants non plus. Si nos journalistes le font, je crois qu'ils ont tort. Toutefois, lisez vos journaux, lisez ce qu'ils écrivent à propos de vous et vous les comprendrez un petit peu.

Ce n'est pas qu'une question de langage. Chaque jour, je fais face à cela en Amérique. On ouvre quelque chose et on trouve une histoire incroyable. Tout à coup, elle n'a pas été publiée ici; malgré cela, je pense aux Japonais qui ont été volés dans le train de Moscou à Leningrad. Cela s'est passé il y a 2 mois. Un diplomate, qui a demandé de conserver l'anonymat, comme d'ailleurs son pays, a dit qu'il ne s'agissait peut-être pas de voleurs en cause, mais d'agents du KGB, qui voulaient prendre quelque chose de cet homme. Entre parenthèses, les voleurs ont été retrouvés et ils ont subi un procès, etc. Pourquoi fait-on cela? Il n'y a aucune raison, absolument pas. Les gens ont oublié que le fardeau de la preuve revient à l'accusateur. Le lendemain, on nous accusera au sujet de la guerre chimique, le jour d'après au sujet du terrorisme, ensuite au sujet de la guerre biologique. C'est ainsi tout le temps. Or, j'estime que c'est très mauvais.

Cela ne nous aidera pas à nous faire confiance l'un l'autre. Justement, à ce sujet, nous avons vraiment besoin de cette confiance mais il faut travailler à l'obtenir. À cet égard, vous savez que tout ce que vous avez dit ne nous aide pas du tout, surtout si vous êtes d'accord sur l'objectif de la détente et du contrôle des armes. Les deux côtés s'intéressent également à cette chose et que ceci soit aussi une réponse, car nous non plus, nous n'aimons pas ce qui se passe dans bon nombre de pays du monde.

Toutefois, si nous disions que pour mettre le processus de désarmement en branle, il faut résoudre les problèmes des Noirs, de l'Irlande du nord et des Indiens, beaucoup d'autres choses encore, je ne sais pas, le chômage, alors nous n'aboutirions nulle part. Il faut que nous comprenions que nous

[Text]

but if we like ourselves, if we love our own country and are eager for it to survive, we have to be for normal relations and for arms control and then disarmament. Because this is a problem of survival. Some of the questions you had in your remarks were what I recommended to my government. My government—here I can translate to you the proposals of my government. I do not have to appreciate them. I try to appreciate a little bit Americans but it does not help up till now.

Mr. Gamble: We are dealing specifically with words. I have noticed some of yours when you dealt with the question of verification and you have indicated that for a long time the national means will be more important—the national technical means are things to which you make reference.

When it will be needed, it will be there.

And you have also said:

If there is a real need

Let me assure you, Mr. Arbatov, there is a real need because, if I may speak frankly, the west does not trust Russia and Russia, I would assume, does not trust the west. Therefore, it is absolutely essential that there be some means of verifying the disarmament process. And yet you have spoken of that issue in nebulous terms without saying you are perfectly prepared, in the event that there is a reduction There is no need to tell us how difficult it will be; we appreciate that. You have made reference to the Cruise missiles; we know that some of the Russian armament, similarly, is easily moved about and that is why you need independent on-site inspection and verification. Can you not now give us some specific assurance that the Russian government would indeed be prepared to authorize on-site inspection of arms reduction?

• 1730

Professor Arbatov: Are there limitations on which we agree, which could be verified only by on-site inspection? I am sure we would agree on that. Otherwise, to satisfy your curiosity—and please do not try to make me believe that you have no secrets, that you do not have R.C.M.P., that they do not try to catch everybody for everything, and that you do not have strict laws to guard things which you consider to be secret. It is a fact of life everywhere. We are denied, now, very simple non-military technology, so I do not believe that anybody would let our people, verify, for instance, what warhead is there. You have to have a screw driver to dismantle the missile. I do not think the Americans would allow on-site inspection, whatever you say about the whole business. So I am against, as you know, propagandistic misuse of very important issues which are relevant to survival in our time. Such as the misuse you make out of on-site inspection. Well, we have said, in case we have full and complete disarmament, every-

[Translation]

sommes différents, et même si nous ne nous aimons pas l'un et l'autre mais si nous nous aimons nous-mêmes, si nous aimons notre pays et souhaitons ardemment qu'il survive, nous devons être favorables à des relations normales ainsi qu'au contrôle des armes puis au désarmement. Car c'est une question de survie. Certaines des questions contenues dans vos remarques correspondent d'ailleurs à ce que j'ai demandé à mon gouvernement. Ici, je puis vous traduire quelles sont ses propositions. Je n'ai pas besoin de les apprécier. Je m'efforce cependant d'apprécier un peu les Américains mais cela n'a pas aidé jusqu'à maintenant.

M. Gamble: Il est question ici précisément d'une façon de s'exprimer, de termes. Or, j'ai remarqué certains de ceux que vous employez lorsqu'il est question de la vérification et à cet égard, vous avez laissé savoir que pendant encore longtemps, les moyens nationaux, j'entends par là les moyens techniques nationaux auxquels vous faites allusion, seront plus importants, et je cite:

Lorsque cela sera nécessaire, cela sera mis en place

Vous avez également dit, et je cite:

S'il existe un besoin réel

Monsieur Arbatov, laissez-moi vous assurer qu'il existe un besoin réel car, si vous me permettez d'être franc, l'Occident n'a pas confiance en la Russie et je suppose que la Russie ne fait pas non plus confiance à l'Occident. Par conséquent, il est absolument essentiel qu'il existe un moyen de vérifier le processus de désarmement. Et malgré cela, vous avez parlé de cette question en termes vagues, sans dire que vous êtes tout à fait prêts dans l'éventualité où il y ait une réduction. Il n'est pas nécessaire de nous dire comme tout cela sera difficile, nous le savons. Vous avez mentionné les missiles Cruise; or, nous savons ici que certaines des armes soviétiques sont faciles à déplacer, et c'est pour cela qu'il faut une inspection et une vérification sur le terrain qui soient indépendantes. Ne pouvez-vous pas nous assurer d'une façon ou d'une autre que le gouvernement soviétique est disposé à autoriser une inspection sur le terrain de la réduction d'armes?

M. Arbatov: Y a-t-il des limites sur lesquelles nous sommes d'accord, et qui ne peuvent être vérifiées que sur le terrain? Si tel est le cas, je suis sûr que nous serons d'accord. Autrement, pour satisfaire votre curiosité—et je vous prie de ne pas essayer de me faire croire que vous n'avez pas de secrets, que vous n'avez pas la GRC et qu'elle n'essaie pas de pincer tout le monde pour quelque chose, ni que vous n'avez pas de lois très strictes destinées à protéger les choses que vous considérez secrètes. Cela fait partie de la vie, partout. Par ailleurs, à l'heure actuelle, on nous refuse une technologie non militaire très simple, par conséquent, je ne crois pas que qui que ce soit nous laisserait vérifier, par exemple, si l'ogive se trouve bien là car il faut avoir un tourne-vis pour démonter le missile. En outre, je ne crois pas que les Américains permettraient une inspection sur le terrain, malgré tout ce que vous dites à propos de cette question. Par conséquent, je suis contre, comme vous ne l'ignorez pas, tout usage détourné à des fins de propagande,

[Texte]

thing will be open—absolutely everything. This was solemnly said and signed by the highest people in our country. In particular, I pointed out the Comprehensive Test Ban Treaty, well, I cannot tell you anything more, but I think that the problem is rather clear.

Mr. Gamble: Mr. Arbatov, it certainly is clear. My problem is that I see it, unfortunately, as an excuse for not proceeding with an issue which you described as being the most fundamental issue concerning all of us today. You have indicated that if the arms race continues, apace, war is inevitable. You have also approved of the statements made by some U.S. scientists to the effect that it will be a miracle if we do not have a nuclear war. Well, what could be more important than dealing with this issue; out of your own mouth you have indicated that it is essential. Now, surely, in the event that it is essential for one side to verify that the other side has disarmed, why would that not automatically be something you would be prepared to accept rather than say in the event that there is a complete ban?

Professor Arbatov: Well, what you are saying is absolutely irrelevant. I think what you really want and what does not satisfy you—you do not like us, why are you not ready to live with it. But we really have to have this arms control agreement. Specialists, most credited specialists, say that, for instance in Salt II, it was rectifiable. So many arms control commissions said, yes, we are satisfied with it. You are not satisfied. What can I do?

Mr. Gamble: Nothing.

Professor Arbatov: Nothing, only cease to exist, but I do not want to do it, neither does my country.

The Chairman: Thank you, Mr. Arbatov. Now, you know I am always trying to accommodate everybody. I have one, two, three, four, five, six, seven, eight members and in all justice we should try to let every one ask their major question. I do not want to cut anyone off, but co-operate with the Chair. We will kindly ask our guest—and I will repeat again that he is not a witness but our guest—to stay as long as possible. We have nine members, so act accordingly, please. Mr. McRae, followed by Mr. Sargeant and Mr. Wenman.

• 1735

Mr. McRae: I do not know why it always falls to me to be the first of the—

The Chairman: Oh, no, I said that earlier on.

[Traduction]

de questions très importantes qui touchent à la survie à notre époque. La façon dont vous vous servez de la question de l'inspection sur le terrain est une illustration de cet usage détourné. Eh bien, nous l'avons dit, s'il y a désarmement complet et total, tout sera accessible, absolument tout. Les responsables les plus hauts placés de notre pays s'y sont solennellement engagés et ont signé un document en ce sens. Je songe, en particulier, au Traité global interdisant les tests atmosphériques. Eh bien, je ne puis vous en dire davantage mais j'ai l'impression que les choses sont plutôt nettes.

M. Gamble: Monsieur Arbatov, elles sont certainement claires. Le problème à mes yeux, c'est que, malheureusement, cela est une excuse pour ne pas faire progresser cette question qui, d'après vous-même est la plus fondamentale dans le monde aujourd'hui. Vous avez laissé savoir que si la course aux armements se poursuit, la guerre est inévitable. Vous avez également approuvé certaines déclarations faites par les scientifiques américains d'après lesquelles si nous échappons à une guerre nucléaire, ce sera un miracle. Eh bien, que peut-il y avoir de plus important que de faire face à cette question? Vous avez vous-même dit qu'elle est essentielle. Or, s'il est essentiel pour un côté de vérifier si l'autre côté a entrepris de désarmer, pourquoi n'y êtes-vous pas automatiquement disposés plutôt que de dire que cela ne sera possible que s'il y a interdiction complète?

M. Arbatov: Ce que vous dites n'a absolument aucun rapport. Je crois que ce que vous voulez vraiment, et ce qui ne vous satisfait pas—vous ne nous aimez pas, pourquoi n'êtes-vous pas prêts à accepter cela? Cependant, nous devons vraiment en arriver à cette entente sur le contrôle des armes. Les spécialistes les plus reconnus affirment que la situation était corrigéable, par exemple, dans le cadre de l'accord SALT II. Bon nombre de commissions de contrôle des armements ont d'ailleurs dit qu'elles étaient satisfaites de cet accord. Vous, vous ne l'êtes pas. Que puis-je faire?

M. Gamble: Rien.

M. Arbatov: Rien, seulement cesser d'exister, mais je ne le veux pas, ni mon pays d'ailleurs.

Le président: Merci, monsieur Arbatov. Maintenant, vous savez que j'essaie toujours de tenir compte des désirs de chacun. Or, il y a un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit membres et, en toute justice, nous devrions donner à chacun la possibilité de poser la plus importante des questions qu'il veut soumettre à notre témoin. Je ne veux donc pas empêcher qu'il se soit de parler mais j'aimerais qu'on collabore avec le président. Nous demanderons donc à notre invité, et je précise encore qu'il n'est pas ici à titre de témoin mais bien d'invité, de bien vouloir rester aussi longtemps que possible. Il y a 9 membres, je vais donc vous demander de bien vouloir tenir compte de cela, s'il vous plaît. M. McRae, suivi de M. Sargeant et M. Wenman.

M. McRae: J'ignore pourquoi c'est toujours à moi d'être le premier...

Le président: Oh, non, j'ai dit cela plus tôt.

[Text]

Mr. McRae: I am only kidding anyway.

We have had a good many witnesses, and there is one theme that seems to run through a lot of it; that is that basically for there to be a real disarmament effort, it has to be something that is done between the two superpowers. We can all help; we can contribute; we can try to bring things together, but basically this is where it has to be. I am particularly pleased that Mr. Arbatov has come here today because we have not had the opportunity of talking to someone from the Soviet Union and I think that is tremendously important. I think, Mr. Chairman, this again points out how important it is to make this an on-going committee, not just to let the thing die when we get to the point that we put our report in for UNSSOD; this is something that we have to do continually.

First I will outline, Mr. Arbatov, what I would like you to comment on; then I have a couple of other small points that I will mention and then I will give you a chance to answer, because I think you are very eloquent in the way you phrase things, and you have a good sense of humour when it is needed.

It seems to me, and I will not be putting that in a derogatory way at all, that you have a kind of arms balance—you stronger on one side and the Americans stronger on another—but somewhere along the line there is enough of it to deter anybody around. It seems to me that there are balances in other areas—you have some problems with your alliances; I think the Americans have some problems with their alliances. I think those stresses and strains are always going to be there. But it seems to me that there is a third thing which, I feel, is more fundamental and that is that neither side, at this particular point, and I am talking again about the superpowers, is in any great shape economically that it would not be of great advantage to both to do something about it. Particularly I say this because there has been a long period in American economics when it seemed to be a good thing to spend your money on arms because it is a way of creating jobs, but I think the American economic scene has changed, and that no longer is a favourable thing; it is a poor thing.

So, while these all create tensions, and they are dangerous, they also set up a situation in which it makes sense, a great deal of sense, for the two to come together and saw this thing off at some particular point, in some kind of an intelligent way. I would like you to comment on that.

I would like to ask you one other short question in addition. I am interested in extremists. I can see extremists on the American side and I can see extremists in this country. I wonder whether you sense or feel that there are the same kind of people in Russia.

The last point is just a short comment: It seems to me that it is not so much that we have not suffered wars and that the

[Translation]

M. McRae: De toute façon, je disais cela par plaisanterie.

Nous avons entendu beaucoup de témoignages, et il semble y avoir un thème qui revienne très souvent, c'est que si nous voulons vraiment qu'il y ait désarmement, il faut que les deux superpuissances fassent quelque chose. Nous pouvons tous contribuer, faire notre part, nous pouvons essayer de favoriser un rapprochement mais, c'est avant tout les superpuissances qui doivent agir. Je suis donc particulièrement heureux que M. Arbatov soit des nôtres aujourd'hui car nous n'avons pas eu la possibilité de discuter avec quelqu'un de l'Union soviétique, et j'estime que c'est quelque chose d'extrêmement important. Monsieur le président, je crois que cela indique encore une fois à quel point il est important de faire de notre comité un organisme permanent afin que ses préoccupations ne disparaissent pas au moment où nous rendrons notre rapport pour les besoins de la séance spéciale des Nations Unies sur le désarmement car nous devons être actifs en ce domaine de façon constante.

Pour commencer, monsieur Arbatov, je vais vous donner les grandes lignes de ce sur quoi j'aimerais que vous vous exprimiez, après quoi je ferai quelques remarques auxquelles je vous donnerai l'occasion de répondre, surtout que je vous considère très éloquent et que je trouve que vous faites preuve d'humour lorsque cela est nécessaire.

Sans chercher aucunement à être péjoratif, il me semble qu'il existe une espèce d'équilibre en matière d'armement étant donné que vous êtes plus forts à certains égards et que les Américains le sont à certains autres; quoi qu'il en soit, il y a certainement assez d'armes pour dissuader qui que ce soit. En outre, il me semble qu'il existe d'autres équilibres dans d'autres domaines, ainsi vous avez certains problèmes au sein de votre alliance et je crois que les Américains en ont aussi avec leurs alliés. Je crois d'ailleurs que ces frictions et ces tensions existeront toujours. Cela dit, il me semble qu'il y a une troisième chose fondamentale, c'est qu'aucune des deux superpuissances, à l'heure actuelle, n'est en bonne santé économique, et il serait certainement avantageux pour les deux de faire quelque chose pour remédier à cela. Si je m'exprime ainsi, c'est particulièrement parce que pendant longtemps, les économistes américains ont estimé que c'était une bonne chose d'acheter des armes parce que cela créait de l'emploi alors que maintenant, je crois qu'on a changé à cet égard, et qu'on ne considère plus cela comme un facteur favorable, au contraire.

Par conséquent, bien que tout cela crée des tensions qui sont dangereuses, par la même occasion, cela crée une situation où il est très sensé et logique pour les deux superpuissances de se réunir et de mettre fin au problème d'une façon intelligente. J'aimerais savoir ce que vous pensez de cela.

De plus, j'aurais une autre brève question à vous poser. Les extrémistes m'intéressent. A cet égard, je vois les extrémistes du côté américain et ceux de notre pays. J'aimerais donc savoir si d'après vous, il existe ce même genre de personne en URSS.

En dernier lieu, je ferai l'observation suivante. Il me semble que ce qui est important ici, ce n'est pas le fait que ni nous, ni

[Texte]

Americans have not suffered wars, and so on, but we have not had major wars on our soil. It seems to me the big thing in World War II was that it was not just a war with soldiers—you know, we lose soldiers—but this was a war that must have had a tremendous effect in what it did to the whole nation, to civilians and to people who were perfectly innocent bystanders, and so on. That will be my last comment then.

Mr. Arbatov: You know, I would agree with you; there is a tremendous need for both countries, and they feel it, they must feel it—we feel it for sure. The major point is not the economy. We could suffer; you know, we have suffered a lot and if it is needed for the security of the country, people could do it. The first thing is the feeling that this is a danger of a new, even worse, war than we had, and the second is also the economy. We would prefer to spend each ruble which goes to defence on constructive things. We would prefer each scientist and engineer who works on defence to work for agriculture or, you know, the car industry or the building of cities or, I do not know, but for civilian use.

• 1740

But you know, in the United States now even some Americans are at some loss. Why does official America not feel it? Why does it press for such high military expenditures? You know, some think that it is because of vested interests. Take, for instance George Kennan. You must know that name. He was this "Mr. X" who, you remember, started a containment policy with his articles on foreign affairs, and he was in the Government of the United States for a long time. He has said that he thinks there are tremendous vested interests which were never really fully discussed, and that—using his expression—even were the Soviet Union to go to the bottom of the ocean, the United States would go on with the arms race.

There is also another point which localizes the present situation, the present mood, of the Americans. This is not because those people do not understand that this is futile and even harmful, but because the mood is that the number one problem is to reassert their will. Or has James Fallows has written recently, it is merely a way of making themselves feel good.

So I do not know what is the real situation. Of course, I hope it will not last very long, because economic and political realities and the mood of their lives might make Americans become different in their approach to arms control and to the arms race. Then we could find, I think, very good ground for fruitful negotiations.

Well, about our extremists, we have some. We sent some of them out; Solzhenitsyn is one; some are left, but we try somehow to cope with them.

[Traduction]

les Américains n'ont souffert autant à cause des guerres, etc., mais bien le fait qu'il n'y ait pas eu de grandes guerres sur nos territoires. Il me semble en effet que le facteur principal de la Seconde grande guerre n'a pas été la participation des soldats car vous n'ignorez pas que nous en perdons, mais bien que cette guerre a eu des répercussions considérables sur l'ensemble de la nation, sur les civils et sur ceux qui étaient des spectateurs tout à fait innocents, etc. Voilà pour ma dernière remarque.

Mr. Arbatov: Vous savez, je conviens avec vous que cela est nécessaire pour les deux pays; d'ailleurs, ils le ressentent, ils doivent le ressentir, du moins, nous le ressentons, cela est certain. L'aspect fondamental n'est pas l'économie. Nous pourrions souffrir, vous n'ignorez pas que nous avons beaucoup souffert et si cela est nécessaire pour la sécurité du pays, la population pourra le faire. Ce qu'il y a de primordial, c'est le sentiment que nous guette le danger d'une nouvelle guerre, encore pire que celle que nous avons connue. Ensuite de cela vient l'économie. Nous préférierions utiliser chaque rouble qui est affecté au budget de la défense à des choses constructives. Nous préférierions que tous les chercheurs et les ingénieurs qui font des recherches pour la défense travaillent plutôt à l'agriculture, à l'industrie de l'automobile, à l'urbanisme ou à n'importe quoi d'autre pourvu que les applications de leurs recherches soient civiles.

Or, même aux États-Unis, certaines personnes ne comprennent plus. Pourquoi le gouvernement américain n'en tient-il pas compte? Pourquoi réclame-t-il un budget de défense aussi élevé? Certains pensent que c'est une question d'intérêts militaires. Prenons par exemple M. George Kennan. Vous connaissez sûrement ce nom-là. C'est lui qui a introduit la politique de limitation, grâce à ses articles sur les affaires extérieures; il a été au service du gouvernement américain pendant longtemps. C'est lui qui a dit qu'il y a des intérêts militaires énormes, dont on ne parle jamais, il a même dit que si jamais l'Union soviétique devait disparaître de la carte, les États-Unis poursuivraient la course aux armements.

Un autre facteur caractérise la situation et le climat actuels aux États-Unis. Ce n'est pas que les Américains ne comprennent pas qu'il s'agit là d'un exercice futile et même nuisible, c'est plutôt qu'ils pensent que le problème prioritaire, c'est de réaffirmer leur volonté. Ou n'est-ce comme l'écrivait récemment James Fallows, qu'une façon de bien se sentir?

Alors, je ne connais pas le contexte réel. Bien sûr, j'espère cependant que le climat que je perçois à l'heure actuelle ne durera pas car les réalités politiques et économiques, ainsi que le comportement des Américains, pourraient transformer leur approche pour ce qui est du contrôle des armements et de la course aux armements. Je crois qu'il est possible que nous puissions entamer des négociations réelles.

Pour ce qui est des extrémistes en Union soviétique, bien sûr nous en avons quelques uns. Nous en expatrions certains, c'est

[Text]

Mr. McRae: Let me ask you just one question. I was not going to get back into it, but what I really am concerned about is this: If an American general makes a big noise and pushes something, do you not have on your side, people who are more extreme and say, Yes, because he says that, we must do this, and the thing gets heated up?

Mr. Arbatov: Of course we have different opinions. It is a normal society; this is a normal process. I think, all in all that our people, including generals, are more responsible. They know what war means. You know, for instance, regarding the President of the United States, I do not want to say a single bad word, but what was his war? He was in Hollywood. They made instruction movies for pilots in the Pacific. They built toy Japanese cities, and then he made sounds about how to fly, where to drop bombs, et cetera. And this was his war. A toy war, you know. Our people know the war a bit differently, including the highest people and ordinary people like I am. I started my war at 18. At 18 years of age, I was a battery commander. I had a hell of a time, I must admit. I almost died. And he, Ambassador Yakovlev, broke his leg; it does not work well for life. And he is so nicely carved in many places; if you persuade him to go to a sauna with you, you will see a wonderful sight. So you know this is one of the reasons I think why the Europeans have become so concerned now. The Europeans also understand what war means. They are serious about this.

The Chairman: Thank you very much for your co-operation. Mr. Sargeant, Mr. Wenman, Mr. Gimaiël, Mr. Darling, and two others. Mr. Sargeant, please.

• 1745

Mr. Sargeant: Thank you, Mr. Chairman. I would like to ask one general and one specific question of Mr. Arbatov.

I do not think we have any argument that all of us agree that the arms race must be stopped. I do not think there is any argument that all of us would like to see a lessening of the arms stockpiles worldwide. The question comes down to how do we do it. I think this is one of the answers we have been trying to find over the last three and a half weeks, since we have been meeting here to put forward some suggestions to our government going into UNSSOD II. How optimistic are you, Mr. Arbatov, about the successes of the present Geneva talks, about what might come out of UNSSOD II in June of this year? Can you give us a few of your—

Mr. Arbatov: What in June?

[Translation]

le cas de Solzhenitsyne; d'autres restent en URSS mais nous essayons de régler ce problème.

M. McRae: Permettez-moi de vous poser une question. Je n'avais pas l'intention de revenir à cela, mais j'aimerais savoir ce que vous pensez de l'hypothèse suivante: un général américain fait une déclaration fracassante, ce qui fait changer quelque chose aux États-Unis; n'avez-vous pas, en URSS, des gens encore plus extrémistes qui diront: voilà, voilà ce qu'il dit, nous devons donc faire cela. N'y a-t-il pas un danger d'escalade?

M. Arbatov: Bien sûr, il y a des gens de toutes sortes d'opinions. La société soviétique est une société normale. Je crois cependant que l'ensemble de notre société, les généraux y compris, est plus responsable. On sait ce que signifie une guerre. Vous savez, je ne veux pas dénigrer le président des États-Unis, mais qu'a-t-il fait pendant la guerre? Il était à Hollywood. Il faisait des films destinés aux pilotes du Pacifique. À Hollywood, on avait construit des villes japonaises factices, on imitait le bruit des avions, on disait où laisser tomber les bombes et cetera. C'est là la guerre du président des États-Unis, une guerre factice. En URSS, on perçoit la guerre différemment, que ce soient les plus hauts gradés ou les gens ordinaires comme moi. Ma guerre a commencé quand j'avais 18 ans, à cet âge, je commandais une batterie. Ce fut épouvantable. J'ai failli mourir. Et l'ambassadeur Yakovlev s'est fracturé la jambe et il n'a jamais bien marché depuis. Il a des cicatrices sur tout le corps, si vous deviez aller prendre un sauna avec lui, vous verriez que son corps ressemble à une carte routière. Alors voilà, c'est une des raisons pour lesquelles, je pense, les Européens se préoccupent beaucoup de la guerre. Ils savent ce que cela implique. Ils savent qu'on ne joue pas à la guerre.

Le président: Merci beaucoup pour votre collaboration. Je vais donner la parole à M. Sargeant, M. Wenman, M. Gimaiël, M. Darling et deux autres membres. Monsieur Sargeant, vous avez la parole.

M. Sargeant: Merci, monsieur le président. M. Arbatov, j'aimerais vous poser une question générale et une autre question plus précise.

Je crois que nous sommes tous d'accord pour convenir que la course aux armements doit prendre fin. Nous voulons également tous, dans le monde, que les réserves d'armes baissent. Il s'agit de savoir comment on peut le faire. C'est une des solutions que nous avons essayé de découvrir pendant les trois semaines et demie qui viennent de s'écouler; après tout, nous nous réunissons ici pour présenter des recommandations à notre gouvernement dans le cadre de la deuxième Session spéciale des Nations unies sur le désarmement. Êtes-vous optimiste, monsieur Arbatov, quant au résultat des discussions de Genève quant au résultat de la deuxième Session spéciale des Nations unies sur le désarmement en juin prochain? Pouvez-vous nous dire . . .

M. Arbatov: Qu'est-ce qu'il y a en juin?

[Texte]

Mr. Sargeant: The UNSOD II—the special session at the UN. How realistic are, or how much hope can we put in, the various options that are being laid on the table right now in Geneva? How optimistic are you that START, which is now the new name for SALT, I take it, will have some successes?

And a more specific question, something that has been suggested by some of the people before our committee in the last few weeks: Some people, of course, have suggested unilateral disarmament. It was mentioned by one witness, at least, that if the Labour government were to win the next election in the U.K. they might very well disarm unilaterally. There has been another suggestion that perhaps some of the smaller powers in both the Warsaw Pact and NATO should disarm sort of side by side and this, hopefully, would lead towards eventual world disarmament. I would like to ask you what you think of that idea as an idea. How realistic do you think it is? And how destabilizing might either unilateral or side-by-side disarmament be?

Mr. Arbatov: About how to do it: I think, really, there are no easy ways. I think you have to persuade people who are responsible and do not understand yet, and do not want to do it yet, that they have to sign, really, just an agreement built on mutual compromises. There cannot be an agreement between two sides that does not include accommodation and mutual compromises; you cannot circumvent it. And you have to be—Once, for instance, in Geneva, the zero option, which was proposed by the Americans was not fair, because this is a zero option for Soviet forces, not a zero option for NATO forces. It omits completely the forces of Great Britain and France and American forward base systems, so it is not a zero option.

You know our proposals, we are ready to listen to the Americans. Let us discuss. We are ready to meet them half-way, but it must be a fair thing. I do not know why they are, for instance, against a moratorium. We proposed a moratorium for the time of the negotiations, just to take away the fear that we will use the negotiations to build up. We have said that we even will decrease in advance, to some degree. It is a unilateral measure, by the way, because the Americans anyway would not have anything until the end of next year; but we, if the western sources are throughout building one SS-20 each week—so why not? We have proposed a full ban on the production of nuclear weapons and then there are cuts up to the moment when we eliminate them completely. Why not try us?

• 1750

In Vienna we have proposed to do away with all intermediate and also all tactical nuclear weapons, to make a nuclear-free Europe. If they do not trust us, why not just test it? We have made such a list of proposals. We have tried to approach it from this way and that. We unilaterally, to improve the situation, took away 1,000 tanks from Germany, from GDR, 20,000 troops. We proposed some improvements and confi-

[Traduction]

M. Sargeant: La deuxième Session spéciale des Nations unies sur le désarmement. Quelles seront, selon vous, les responsabilités de réussite des propositions qui sont faites à Genève à l'heure actuelle? Pensez-vous que les négociations START, qui remplacent les négociations SALT, ont des chances de succès?

Ma deuxième question: depuis quelques semaines, des témoins au Comité proposent un désarmement unilatéral. Il y a au moins un témoin qui l'a proposé et il a dit que si le gouvernement travailliste gagne les prochaines élections au Royaume-Uni, la Grande-Bretagne pourrait procéder à un désarmement unilatéral. Un autre témoin a proposé que si les petites puissances du Pacte de Varsovie et de l'OTAN procédaient à un désarmement équilibré, cela pourrait amener peut-être, un désarmement total dans le monde. J'aimerais savoir ce que vous pensez de cette idée. Pensez-vous que ce soit possible? Et par ailleurs, quel effet aurait un désarmement unilatéral ou bilatéral sur la stabilité?

M. Arbatov: Pour ce qui est des moyens de le faire, je ne crois pas qu'il y ait de solutions faciles. Il faut persuader des gens responsables qui malheureusement ne comprennent pas encore, qui ne veulent pas comprendre, qu'ils doivent paraphraser une entente reposant sur des compromis mutuels. L'entente bipartite n'est pas possible sans compromis mutuel; on ne peut pas l'éviter. Et par ailleurs, il faut être... par exemple, à Genève l'option zéro proposée par les Américains n'est pas juste, car c'est une option zéro pour les Forces soviétiques mais non pas pour les forces de l'OTAN. Cette proposition omet complètement les Forces militaires de la Grande-Bretagne, de la France et les bases avancées américaines, donc, ce n'est pas une option zéro.

Vous connaissez nos propositions, nous sommes prêts à écouter les Américains. Nous devons discuter, nous sommes prêts à faire des compromis, mais il faut que les négociations soient justes. Je ne comprends pas pourquoi les États-Unis refusent le moratoire. Nous voulions imposer un moratoire pendant les négociations, pour ne pas qu'on pense que nous profiterons de cette période pour intensifier notre cours e aux armements. Nous avons même dit que nous sommes prêts à réduire notre armement unilatéralement dans une certaine mesure. Il s'agit d'une mesure unilatérale car les Américains n'auront rien avant la fin de l'année prochaine; cependant si les sources américaines sont bonnes, en URSS on construit chaque semaine un SS-20. Nous avons proposé une interdiction complète de production d'armes nucléaires et ensuite des réductions jusqu'à ce que toutes ces armes soient disparues. Pourquoi ne nous croyez-vous pas?

À Vienne, nous avons proposé l'abandon de toutes les armes nucléaires tactiques et de portée intermédiaire, pour dénucléariser l'Europe. Si les Américains ne nous font pas confiance, pourquoi n'acceptent-ils pas au moins de voir si nous sommes sincères? Nous avons fait cette liste de propositions. Nous avons essayé différentes approches. Pour détendre le climat, nous avons entrepris unilatéralement d'enlever 1,000 chars

[Text]

dence-building measures. But something must be done. You know, I find only one answer. If the Americans, the American government, is in for tremendously painful social cuts, cuts in social expenditures, and very high military expenditures, they need a warlike atmosphere, a hysteria, and any agreement between us and the Americans at this moment would tend to dispel this hysterical situation, would improve the situation and make it difficult for them. I do not know another answer. I tried to analyse it in a different way because many of the proposals were even better, more advantageous for the western side than for us. But they do not start, they drag their feet in Geneva, they do not start CTB which is ready, and this is tremendously important because it is connected with proliferation and non-proliferation. So, this matter is about unilateral measures. We tried them out. I do not exclude them in the future but I think the major road to disarmament must be negotiated agreements. Otherwise, it will not work. Unilateral measures can do something for the atmosphere, to change it a little bit, to improve the way, but I do not think we could really have great achievement without serious negotiations and negotiated, balanced agreements.

Then, about the two small states, it could be them. But I think it is also a symbolic thing and here, if the heads of the major governments are determined to have arms control, then you do not need such things. If one of them does not want to, I do not think it will agree even on such symbolic things. So you have to face the situation with a realistic manner.

The Chairman: Thank you, Mr. Sargeant. Mr. Wenman please, followed by Mr. Gimaiel and Mr. Darling.

Mr. Wenman: I think that definition of intent has a new urgency in the world as we find it today. My questions relate to two areas, one of looking for intent through demonstration, control of arms supply and human rights. Perhaps Jewish dissidents might be one of some examples. And looking for intent in ideology. Security and disarmament has entered a new phase in the 1980s because, since the mid-1970s, the gap between superiority and parity has closed. The trends continue in the 1980s, as they did in the 1970s. We may well see the Warsaw Pact superiority of military power.

Dr. Arbatov: When will we?

Mr. Wenman: I do not know. I am just saying that in the last decade we saw the gap close at one point, if that trend continues in the eighties, perhaps we could even move toward a superiority. It is the use of that power in the parity position and the use of that power in the superiority and parity condition that in fact demonstrates true intent. Now, I am

[Translation]

d'assaut et 20,000 militaires de la République démocratique allemande. Nous avons proposé certaines améliorations et des mesures devant inciter à la confiance. Il faut faire quelque chose. Je ne vois qu'une seule explication. Si les Américains et le gouvernement des États-Unis doivent réduire à ce point leurs programmes sociaux, et que par ailleurs ils augmentent considérablement leurs dépenses militaires, c'est qu'ils se sentent en période de guerre, il y a une certaine hystérie aux États-Unis; toute entente entre l'Union soviétique et les Américains à l'heure actuelle ne pourrait que calmer cette hystérie, améliorer la situation. Je ne vois pas d'autre explication. J'ai bien essayé d'analyser la situation d'une autre façon car bon nombre des propositions sont beaucoup plus avantageuses pour le monde occidental qu'elles ne le sont pour nous. Mais les Américains se traînent les pieds à Genève, ils ne veulent pas commencer les négociations CTB, c'est pourtant un sujet très important qui se rapporte à la prolifération. Il s'agit donc de mesures unilatérales. Nous avons mis les États-Unis à l'essai. Je ne veux pas exclure pour de bon ces mesures, mais je crois que nous en arriverons au désarmement au moyen d'accords négociés. C'est la seule façon d'y arriver. Des mesures unilatérales peuvent détendre l'atmosphère, améliorer les discussions mais je ne pense pas qu'on puisse en arriver à des résultats tangibles sans négociations sérieuses et sans ententes négociées et équilibrées.

Pour ce qui est des petits états, et bien ce serait possible. Je pense par ailleurs que cela aura valeur de symbole et que si les chefs des principaux gouvernements sont déterminés à en arriver à un contrôle des armes, il n'est pas nécessaire de désarmer des petits états. Si une grande puissance ne veut pas du désarmement, je pense même que les négociations n'aboutiront pas même pour des symboles. Il faut regarder la réalité en face.

Le président: Merci, monsieur Sargeant. Monsieur Wenman, vous avez la parole et ensuite ce seront M. Gimaiel et M. Darling.

M. Wenman: Je pense qu'il est urgent de définir les intentions. Mes questions portent sur deux domaines: je cherche l'intention derrière les manifestations, le contrôle de l'approvisionnement des armes et les droits de la personne; on pourrait peut-être donner les dissidents juifs comme exemple; je cherche également l'intention qu'il y a derrière l'idéologie. Les questions de sécurité et de désarmement sont entrées dans une nouvelle phase dans les années 80 car depuis environ 1975, l'écart entre la supériorité et la parité s'est refermé. Les tendances se maintiennent dans les années 80, les tendances que nous avons vues dans les années 70. Il se pourrait même que le Pacte de Varsovie devienne supérieur pour ce qui est de la puissance militaire.

M. Arbatov: Quand?

M. Wenman: Je ne sais pas. Je dis tout simplement que depuis dix ans, l'écart s'est refermé et que si la tendance se maintient dans les années 80, on pourrait même en arriver à une certaine supériorité. C'est précisément l'utilisation de ce pouvoir en situation de parité ou de supériorité qui en fait, est la manifestation réelle de l'intention. Je m'intéresse particuliè-

[Texte]

particularly concerned about this definition of intent as I see it occurring in this parity period, or this move toward parity that was started perhaps in the mid-seventies, or somewhere along that line, as it is currently being demonstrated. We are being presented with material which indicates, for example, involvement in war since 1975 and it lists the various wars that have occurred, the limited wars around the world. In each case domination was gained through Soviet arms.

• 1755

You said prior to the conference at the United Nations, specific measures must be proposed and implemented; action must be taken. I think we need those stabilizing factors, those confidence-building measures that are not demonstrations of Cambodia, Viet Nam, Ethiopia, Lebanon, Iraq, Afghanistan, Angola and so forth down the list as we have seen them evolving. What specific measures might the Soviet Union not propose, but act upon prior to that convention to build that political will and build the confidence that is required? What demonstration might you make?

Mr. Arbatov: I think that is an absolutely wrong approach. Why do you expect the Soviet Union to do something? It is a mutual problem.

Mr. Wenman: I would ask the Americans the same question.

Mr. Arbatov: I think we know what has to be done. The best confidence-building measure is a good arms control agreement. It does not exclude other measures but I think when we are talking in Geneva, there must be a result. There is a deadline, time is working against us. You will not find an ersatz in anything you propose. We have to start the sober stuff; we have to tell them urgently because newer weapons systems are an approach. We will be like those who let the genie out of the bottle; then it will be too late to do anything.

We have grave suspicions about the American intent. If they say—they are irresponsible people there—the Soviet Union either has to change or it will have war, if they say they do want superiority, if they do make such programs and speak about it almost out loud, they are in for a first-strike ability although I hardly believe this is possible. If they are really practising these macho games, showing that they are looking for trouble somewhere in the world, then we are concerned. We are not afraid. They have not made us afraid but we are really concerned.

About the things you said, immigration and other things, it has to be regarded not as a payment for arms control. It is a separate problem which has to be discussed separately and I think it would be immoral for us to try to look better than we are in order to get some agreement and then return to old practices. We have our rules and our laws and I do not say they are perfect—nobody is perfect in this world—but we can only improve and the pressure will be only counter-productive

[Traduction]

rement à cette définition de l'intention telle que je la perçois pendant cette époque de parité ou cette évolution vers la parité, l'évolution qui a commencé peut-être en 1975 ou à peu près à cette époque, comme nous pouvons le voir maintenant. On nous présente des documents qui font état des différentes guerres limitées qui ont éclaté depuis 1975 partout dans le monde. Dans chacun des cas, la victoire a été acquise grâce à des armes soviétiques.

Vous dites qu'avant la conférence des Nations unies, il faut proposer et adopter des mesures précises, il faut faire quelque chose. Je crois que nous avons besoin de facteurs de stabilisation, de mesures incitant à la confiance que nous ne voyons pas au Cambodge, au Viet Nam, En Ethiopie, au Liban, en Irak, en Afghanistan, en Angola et ainsi de suite. Y a-t-il des mesures précises que l'Union soviétique pourrait, non pas proposer, mais prendre avant cette conférence afin de démontrer sa volonté politique et de créer ce climat de confiance nécessaire? Que pourrait faire l'Union soviétique?

M. Arbatov: Je pense que votre approche est complètement faussée. Pourquoi voulez-vous que l'Union soviétique soit la première à faire quelque chose? C'est un problème mutuel.

M. Wenman: Je poserais la même question aux Américains.

M. Arbatov: Nous savons ce qui doit être fait. La meilleure façon de créer un climat de confiance, c'est de paraphraser une entente sur le contrôle des armements. Cela n'exclut pas les autres mesures, mais je pense que les négociations de Genève doivent avoir un résultat. Il y a une échéance, le temps passe. Il n'y a pas de succédané aux propositions qui doivent être faites: il faut s'attaquer au noeud du problème, il faut le faire de toute urgence car de nouveaux systèmes d'armes sont sur le point d'être développés. Le génie ne doit pas sortir de sa bouteille, sinon il sera trop tard.

Nous entretenons de graves doutes pour ce qui est de l'intention des États-Unis. Si les Américains, ces gens très peu responsables, disent que l'Union soviétique doit changer sa façon de procéder sinon ce sera la guerre, si les Américains proclament qu'ils veulent avoir la supériorité, s'ils adoptent de tels programmes et qu'ils en parlent un peu trop fortement, c'est qu'ils veulent être capables de lancer l'attaque bien que je trouve difficile de croire que ce soit possible. S'ils veulent vraiment se livrer à ces jeux de mâles, s'ils cherchent la bagarre quelque part dans le monde, nous devons nous préoccuper. Nous n'avons pas peur. Les Américains ne nous font pas peur mais cela nous inquiète.

Quant à ce que vous avez dit au sujet de l'immigration et d'autres choses, il ne faut pas en discuter dans le cadre des négociations sur le contrôle des armements. Il s'agit d'un problème distinct qui doit être réglé séparément et je pense que ce serait immoral d'essayer d'améliorer notre image pour en arriver à une entente et de revenir ensuite à nos anciennes pratiques. Nous avons nos lois, je ne dis pas qu'elles sont parfaites, rien n'est parfait dans ce monde, mais nous pouvons

[Text]

if you induce it. We have already had a rather happy experience on that.

The pressure was put on us and sometimes we even tried to satisfy somebody and it was always only an invitation to new pressures. So I do not believe in it. If I were asked, I would say, "no

• 1800

If I were asked, I would say no, no, no more such things. They do not bring any good. That has to be decided on itself, on our principles. It does not make the relations with human rights very easy. We cannot do it in this way. And here you have given a long geographic list of countries. I could answer with the same; with Chile, with Pakistan and Korea and Somalia and Saudi Arabia and Israel and South Africa and many others. I do not think there will be any use in it.

You know, you do not like what we did in some countries or how we behaved. You said it was with our weapons that they won always. I would say that maybe we were on the right side each time and the Americans were not, and this is the real cause for it, not the weapons. Americans sell more weapons than we sell. It does not mean that I am for sales of weapons, I would like it to be banned. But anyway... you know, it is again not an answer, not an answer.

I think that we have troubles and we will have troubles. The world cannot be pacified. We have to be prepared; there will be local conflicts, there will be revolutions and military coups and other things. The world is tremendously complicated. But if we have decent relations between East and West countries—disarmament and détente—then we can handle these conflicts so that they do not grow up into major confrontations. Otherwise they will tend to become great confrontations. We had some experience. I shudder when I think what might happen with something like the Yom Kippur war, not in the days of détente, but under the present situation.

Mr. Wenman: It was suggested by one of the witnesses that, in the current tensions between East and West, perhaps one of the areas to look for arms control might be in Third World countries, that are neither Warsaw Pact nor alliance countries, and that there might be some progress made at a conference on controls in these particular areas.

But I want to ask my final question—

Mr. Arbatov: I would agree with that, the search must be for it, but you cannot assure world peace only by insuring some arms control measures and so on.

Mr. Wenman: In my question of asking you specifically what the Soviet Union would do, I would want to ask the same question of the United States. What would the United States do? But instead of you telling me what the United States

[Translation]

nous améliorer et les pressions que vous exercez ne peuvent être que nuisibles. Nous avons déjà une assez bonne expérience à ce sujet.

On a exercé des pressions sur nous et parfois, nous avons essayé de réagir favorablement à ces pressions et en fait, tout ce que cela a donné, c'est que de nouvelles pressions ont été ajoutées. Donc, je ne crois pas aux pressions.

Si on me consultait, je dirais qu'il ne faut plus exercer de pressions. Cela ne sert à rien. C'est à nous de décider, d'après nos propres principes. Cela ne facilite pas la question des droits de la personne. On ne peut pas procéder de cette façon. Par ailleurs, là où vous m'avez donné une longue liste de pays, je peux vous répondre par une liste du même genre: Le Chili, le Pakistan, la Corée, la Somalie, l'Arabie Saoudite, Israël, l'Afrique du Sud et combien d'autres. Je ne crois pas que cela serve à quoi que ce soit.

Vous n'aimez pas ce que nous avons fait dans certains pays. Vous dites que les guerres ont été remportées avec nos armes. C'est peut-être tout simplement que nous étions du bon côté à chaque fois, contrairement aux Américains; c'est peut-être la seule raison, il ne faut pas invoquer l'excuse des armes. Les Américains vendent beaucoup plus d'armes que nous. Cela ne signifie pas que je sois favorable à la vente des armes; je pense que ce commerce devrait être interdit. Mais vous savez, encore une fois ce n'est pas une solution.

Il y a des conflits et je pense qu'il y en aura toujours. On ne peut pas pacifier le monde. Il faut être prêt à faire face aux conflits locaux, aux révolutions, aux coups d'état militaires. Le monde est incroyablement complexe. Cependant, si nous avons des relations saines entre l'Ouest et l'Est, si nous en arrivons au désarmement et à la détente, nous serons capables de faire en sorte que ces conflits ne dégénèrent pas en affrontements majeurs. A défaut de s'entendre, c'est ce qui se produira. Nous avons une certaine expérience, je tremble lorsque je pense à ce qui pourrait arriver si une guerre comme celle du Yom Kippur était déclarée non pas dans une époque de détente, mais dans la situation actuelle.

M. Wenman: Un des témoins nous a dit que compte tenu des tensions actuelles entre l'Est et l'Ouest, il faudrait peut-être se tourner pour cette question du contrôle des armements vers les pays du Tiers-monde, des pays qui ne font partie ni du Pacte de Varsovie ni de l'OTAN; le témoin disait qu'il y aurait peut-être moyen de faire des progrès à une conférence sur le contrôle des armements dans le Tiers-monde.

Je veux maintenant en venir à ma dernière question...

M. Arbatov: Je suis d'accord avec vous, on doit tendre vers cela, mais on ne peut pas garantir la paix mondiale par des seules mesures de contrôle des armements.

M. Wenman: Je vous ai demandé ce que l'Union Soviétique ferait, et j'aimerais également poser la même question aux Américains. Que feraient les États-Unis? Dans la réponse, je ne voulais pas que vous me disiez ce que devraient faire les

[Texte]

should do and them telling me what you should do, I would prefer to have heard what you specifically might be willing to do under given conditions to, in fact, build the confidence. That is what I would have preferred to have heard.

Mr. Arbatov: We would have to know that Americans are really for serious negotiations and serious agreements. For détente, we would do a lot. What, I cannot tell you. This is a government matter. This can be discussed.

Mr. Wenman: On the question of intent through ideology—I am looking for intent there—the ideology of the west is possibly based in Judaeo-Christian ethic and democracy. The Soviet ideology—would it be based in communist ideology as laid down in the Communist Manifesto by Karl Marx and Lenin? Is that still . . . ?

Mr. Arbatov: All a Jewish-Christian tradition.

Mr. Wenman: Is that—in the event of changes in your leadership, do you see a continuity of intent on ideology?

Mr. Arbatov: I do not like to discuss this problem.

Mr. Wenman: All right. Let me put it this way then: Do you see the interpretation of basic ideology as we have seen it? We have to look back to the roots or the perceptions; where are you coming from, what are the value structures, where do we find you when we try to look to your ideological intent? Is that intent found both in the political leadership and the military leadership? Is it in common and do you see that continuing?

Mr. Arbatov: Well, I think we will remain basically Marxist-Leninist, although some people are Christians and some are believers in Judaism and other religions. But the country and the ideology of the bulk of the people and the leadership will remain Marxist. But I do not think Marxism really makes real problems.

• 1805

Mr. Wenman: What is the ultimate intention of Marxism and Leninism?

Mr. Arbatov: This is a bit of an ideological, theological discussion, but I will tell you absolutely scientifically that the final intent is to build a society which will give the best opportunity for development of the personality. This is absolutely 100 per cent proof pure Marxism. This is the final intent. It is a bit complicated, but I cannot give you a speech about how we—

Mr. Wenman: We can look to the manifesto and Leninist writings for your intent. Is it still the same? It has not changed?

Mr. Arbatov: Yes, you can look for it, and even more easily. There is a book, *Fundamentals of Marxism-Leninism*, edited by Lay Kuchinin. I took part in it. Try to read it.

[Traduction]

États-Unis, je ne voudrais pas non plus que les Américains nous disent ce que vous devriez faire; j'aurais aimé savoir ce que l'Union Soviétique serait disposée à faire dans des circonstances données afin de créer un climat de confiance. C'est la réponse que j'aurais voulu avoir.

M. Arbatov: Il faudrait que nous soyons convaincus que les Américains feront preuve de sérieux pendant les négociations. Nous ferions beaucoup pour en arriver à la détente. Je ne peux pas vous dire ce que nous ferions, c'est une décision gouvernementale. Il faudrait en discuter.

M. Wenman: Revenons-en à l'intention derrière l'idéologie. Je crois que l'idéologie occidentale repose sur les principaux judéo-chrétiens de l'éthique et de la démocratie. En Union Soviétique, votre idéologie repose-t-elle sur les principes communistes établis dans le manifeste du parti communiste par Karl Marx et Lénine? Est-ce encore . . . ?

M. Arbatov: Nous participons tous de la tradition judéo-chrétienne.

M. Wenman: En cas de changements dans les dirigeants soviétiques, pensez-vous qu'il y aura une continuité d'intentions derrière l'idéologie?

M. Arbatov: Je n'aime pas discuter de cette question.

M. Wenman: D'accord. Je vais donc reformuler ma question: avez-vous la même interprétation des principes de base? Il faut revenir aux perceptions d'origine; d'où venez-vous, quelles sont vos valeurs, où vous situez-vous au niveau de l'idéologie? Les pouvoirs politiques et militaires participent-ils de la même idéologie? Leurs valeurs sont-elles communes et pensez-vous qu'elles se perpétueront dans les successeurs?

M. Arbatov: Je pense qu'essentiellement, nous sommes des marxistes-léninistes, bien que certains citoyens de l'U.R.S.S. soient de confession chrétienne, juive ou d'autres religions. Cependant, le pays, la masse du peuple et les dirigeants sont et resteront marxistes. Mais je ne pense pas que le marxisme pose de problèmes réels.

M. Wenman: Quel est le but ultime du marxisme et du léninisme?

M. Arbatov: C'est une discussion idéologique, cependant je peux vous dire que scientifiquement, le but final de ces théories, c'est de construire une société qui permette le meilleur développement possible de la personne. C'est le marxiste pur. C'est le but final. C'est une question un peu complexe mais je ne peux pas vous faire un discours sur la façon dont . . .

M. Wenman: Vos intentions se trouvent dans le manifeste du parti communiste et dans les écrits de Lénine. Est-ce que cela a changé?

M. Arbatov: En effet, vous pouvez le trouver et même plus facilement. Il existe un livre intitulé *Fundamentals of Marxism-Leninism* qui a été colligé par Lay Kuchinin. J'ai participé à la rédaction de ce livre. Essayez de le lire.

[Text]

On the second point, I think ideologists, real ideologists, either develop or die; and Marxism is an ideology which was devised in such a way that it must develop all the time.

Mr. Wenman: It must expand.

Mr. Arbatov: No, it must develop. It must adjust to new realities. It must correct wrong impressions.

About expansion, expansion never was ideological. Ideology was always, or almost always, only a pretext. There were much more prosaic reasons behind expansionism.

Mr. Wenman: Thank you.

The Chairman: I will very briefly put one, then I have only two more, because the others have given up their time, probably so I could ask you a question.

You talk about creating an atmosphere so that tension could diminish. Would you just repeat—I want this to be very clear in our record—that if the atmosphere of today between west and east had existed at the time of the Yom Kippur War, you do not know what would have happened.

Mr. Arbatov: I did not mean atmosphere; I meant the relationship between the Soviet Union and the United States, between east and west, including, of course, the political atmosphere. It is also very important; and I said I sometimes shudder—maybe that is too strong a word—I feel tremendously uneasy if I think—and we are not immune against it—something like this war could happen under the present relations of tensions and mistrust and a very heated relationship and atmosphere, because at that time the Secretary of State of the United States spent half of his time in Moscow and Dobrynin spent a lot of his time in the White House and tremendous work was done, and despite all difficulties and some real dangers, including even a nuclear alert, on the lowest level, happily, we managed in a few days to localize the conflict, to stop the hostilities, and even to propose a mutually acceptable mechanism, or comprehensive political settlement, which then grew into this memorandum signed by Gromyko and Vance in October 1977, with which I think we could have had already very decent relations in the Middle East. But I imagine nothing like this would be possible under the present relations.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Gimaël.

• 1810

Mr. Gimaël is of Lebanese origin. Very fiery. Very fiery.

M. Gimaël: De mon père!.. *From my father.* M. Arbatov, c'est avec grand intérêt que je vous écoute depuis le début de l'après-midi. Et un de mes collègues disait que, pas assez fréquemment, nous avons des échanges sur les points de vue officiels de la Russie, par des représentants de ce pays. Et je suis d'accord avec cette assertion. Nous sommes à parler de

[Translation]

Deuxièmement, je crois que les idéologies réelles se développent ou disparaissent; le marxisme est une idéologie qui a été conçue de façon à se développer constamment.

M. Wenman: C'est une question d'expansion.

M. Arbatov: Non, de développement. L'idéologie doit s'adapter aux nouvelles réalités; il faut corriger les impressions fausses.

Quant à l'expansion, cette expansion n'a jamais été idéologique. On se sert dans la plupart des cas de l'idéologie comme prétexte. Les raisons sous-jacentes à l'expansionnisme sont beaucoup plus pratiques.

M. Wenman: Merci.

Le président: J'aimerais intervenir très rapidement car, en effet, deux personnes veulent encore poser des questions; les autres ont laissé tomber donc, je peux vous poser une question.

Vous avez parlé d'un climat propice à l'assouplissement des tensions. Pourriez-vous répéter, pour ce que ce soit bien clair, ce que vous avez dit au sujet du climat politique actuel entre l'Est et l'Ouest et la relation que vous avez faite avec la guerre du Yom Kippur?

M. Arbatov: Je ne voulais pas parler d'un climat; je parlais de relations entre l'Union soviétique et les États-Unis, entre l'Est et l'Ouest, y compris, bien sûr, le climat politique. C'est très important; j'ai avoué trembler parfois, c'est peut-être un mot un peu fort mais je suis très mal à l'aise de penser qu'une guerre de ce genre pourrait éclater dans le climat de tension actuelle, dans ce climat de non-confiance et de relations très tendues; en effet, à l'époque, le Secrétaire d'état Américain passait la moitié de son temps à Moscou et M. Dobrynin passait la moitié de son temps à la Maison blanche, beaucoup de travail était accompli; malgré tous les problèmes et des dangers réels, même un danger d'alerte nucléaire, nous avons réussi en quelques jours à limiter le conflit, à mettre fin aux hostilités et même à proposer un mécanisme qui soit acceptable pour les deux parties, un règlement politique global qui a donné lieu à ce mémoire signé par messieurs Gromyko et Vance en octobre 1977; dans ce contexte, nous avions de très bonnes relations avec les pays du Moyen-Orient. Mais dans la situation actuelle, je ne crois pas que quelque chose de ce genre soit possible.

Le président: Merci beaucoup.

Monsieur Gimaël vous avez la parole.

M. Gimaël est d'origine libanaise. Il est très ardent, très bouillant!

Mr. Gimaël: On my father's side. Mr. Arbatov, I have been listening very carefully to what you have said since the beginning of this afternoon, one of my colleagues was saying that we do not have sufficient regular discussions on official opinions in the USSR, we do not meet often enough officials from your country. I agree with that. We have been talking for almost a

[Texte]

désarmement depuis presque un mois ici., et je vous écoutais tout à l'heure... Il me semble qu'il y a quelque chose de faussé dans tout cela., c'est les prémisses qui veulent que l'Union soviétique et les États-Unis soient obligatoirement des adversaires ou des ennemis. Je trouve cela féodal, reculé et dépassé! Vous me donnez l'impression, présentement, avec les Américains, d'être deux belligérants auxquels nous pouvons, comme pays, être attachés à l'un, et d'autres pays être attachés à l'autre, qui sont face à face et qui se disent, nous devons, ou nous devons nous taper dessus., nous devons délimiter les armes avec lesquelles nous allons nous taper dessus, sans tenir compte d'un élément humain qui est la base même des idéologies dont vous parliez plus tôt, que ce soit le marxisme ou le capitalisme., cet élément qui s'appelle l'homme, l'être humain.

Ma question n'est pas compliquée. Je vous la pose, à vous, et je la pose en même temps aux Américains, parce je suis un peu écoeuré de cette situation. Est-ce que l'Union soviétique serait prête demain matin, non pas à s'asseoir pour discuter avec quelle sorte de gourdin on doit se frapper sur la tête, mais est-ce qu'elle serait prête demain matin à s'asseoir autour de la même table que les États-Unis, abandonner l'idée que le marxisme est coulé dans le ciment., comme les Américains se devront, je pense un jour, d'abandonner l'idée que le capitalisme est coulé dans le ciment.? Et d'ailleurs, beaucoup de nos pays sont très socialisés., beaucoup des pays qui sont sous votre influence se capitalisent... Donc, est-ce que vous seriez prêts demain matin à vous asseoir autour de la même table et discuter idéologie dans l'espoir un jour d'en venir au moins à tenir compte des ressemblances qui existent entre Russes et Américains, qui sont d'ailleurs beaucoup plus nombreuses que les différences qui existent entre Russes et Américains, et enfin, à essayer d'amener une aide quelconque à certains pays qui sont en voie de développement, et qui en ont besoin., et non pas des armes?

Mr. Arbatov: Well, of course we would be ready. I do not think it would help, but we would be ready. You know, this administration, especially, consists almost only of ideologists. It is a tremendously ideological administration, and they would have great fun in it. But I really do not believe in that. I think ideology plays its role, but it is not ideology that makes the greatest troubles.

You know, the Chinese say they are communists as well and believe in Marxism. We do not have very good relations with them. We were very Marxist when we had an alliance with the United States, an alliance with Canada, and with other countries.

It was far, far in the past, you know, that sometimes they took even their religious words. You know, the Christian were sometimes ready only to baptise, to try to turn to the face people who were non-Christians. But between themselves, they fought it out in a terrible way. I remember the 30 Years' War, the Saint Bartholomew's Massacre, and some such things. I do not believe that our real problems are ideological. No. They are not. So my answer is yes, but I do not believe that it will be very helpful.

[Traduction]

month of disarmament and I was listening to what you were saying... I think there is something wrong in that... we hear that Soviet Union and the United States must be enemies. This is to me a feudal statement! It seems to me that as of now, you and the Americans, you are two fighting countries and that other nations must side either with one or with the other; those two countries are saying that we must or that we will be fighting soon, so we must choose the weapons. These nations do not take into account the human factor on which rest the ideologies you were referring to earlier, be it Marxism or capitalism... this factor is called manhood, human beings.

My question is simple. I put it to you and I put it at the same time to the Americans because I am somewhat discouraged by the situation. I wonder if the Soviet Union would be ready tomorrow morning to sit down, not to discuss the type of gun that will be used, but rather to sit down tomorrow morning at the same table with the United States and forget the idea that Marxism is cast in concrete... just like the Americans would have to, I believe, give up the idea that capitalism is cast in concrete? Moreover, many countries in the West are very socialist and many countries under your influence are becoming more and more capitalistic... so, would you be ready tomorrow morning to sit down at the same table and discuss the ideology so that one day your leaders will take into account the resemblances that exist between the Soviet people and the American people? There are many more resemblances than there are differences. Would you be ready to try to give some form of aid to developing countries, countries who need your aid and who do not need your weapons?

M. Arbatov: Bien sûr que nous sommes prêts à le faire. Je ne pense pas que cela aiderait, mais nous sommes prêts à le faire. Vous savez, ce gouvernement en particulier est formé de gens très convaincus de leurs idéologies. Je crois que les membres du gouvernement s'amuseraient à cette table. Cependant, je ne crois pas vraiment à l'utilité de tout cela. Je crois que l'idéologie joue un rôle, mais les problèmes ne découlent pas principalement de l'idéologie.

Comme vous le savez, les Chinois se disent communistes et ils croient au marxisme. Nous n'avons pas de très bonnes relations avec la Chine. Lorsque nous avions une alliance avec les États-Unis, avec le Canada et d'autres pays, nous étions très strictement marxistes.

Il y a très très longtemps, même la religion... Vous savez, les chrétiens étaient prêts à baptiser, à sauver tous les peuples qui n'étaient pas chrétiens. Cependant, entre chrétiens, il y a eu des conflits horribles. Il y a la guerre des 30 ans, le massacre de la Saint-Barthélémy et d'autres. Je ne pense pas que nos problèmes réels soient idéologiques. Non, ils ne le sont pas. Par conséquent, je vais vous répondre oui, mais je ne crois pas que ce sera très utile.

[Text]

• 1815

Mr. Gimaïel: Je suis un peu déçu que vous n'y croyez pas; il reste que la plupart des morts que nous avons connus, que ce soit dans les guerres ou dans les batailles, c'est à cause de points de vues idéologiques; c'est ce qui est malheureusement très humain.

Mais puisqu'il en est ainsi, j'ai une autre question qui se rattache indirectement... Dès qu'un pays accède à une certaine indépendance..., ou quand dans plusieurs pays..., qui ne sont pas le vôtre... on a compté environ 25 millions de morts depuis la dernière Guerre mondiale à travers le monde; et ces morts n'étaient pas la plus grande partie du temps Russes ni Américains. Mais on sait très bien que les armes, en majeure partie, provenaient soit de votre pays, soit des États-Unis. J'ai une question bien directe en rapport avec le travail que nous avons à faire pour la Chambre des communes. Quelle serait, selon vous, dans le cadre d'un accord SALT II, la suggestion qui pourrait être amenée par un pays, que ce soit le Canada ou un autre, qui, tout en étant acceptable pour les Russes et les Américains, pourrait amener à ce que les pays en voie de développement aient moins d'armes à se partager entre parties opposées, dans des pays comme le Liban où présentement, chrétiens, musulmans, syriens et fedayin se tirent dessus?.. Quelles sortes de propositions pourrions-nous amener qui feraient qu'il y aurait peut-être moins d'armes de vendues à ces pays-là mais plus d'aide humanitaire d'apportée, et qui puissent être acceptables par votre parti par exemple?

I think the immediate resumption of Soviet-American negotiations on limitation of sales of arms will hardly be stopped completely, because it goes also in the alliances. We cannot have a complete disarmament over night. You have to work for it for years. I think we also have to keep in mind that now there are more and more producers, and those who sell arms aside from the United States and the Soviet Union. I do not push the responsibility from them, but there are French and Germans in this business, and British and some from other countries. I think they must be also involved in it.

There could also be other provisions, maybe the greater role of regional organizations in ensuring security so that there is less temptation in rather poor nations to buy arms. So I think this is an important topic and it should be discussed. But as a whole you should, I think, grasp it from both sides, to decrease the temptations and to make more difficult the sales.

Mr. Gimaïel: Merci.

The Chairman: Thank you Mr. Gimaïel. I must apologize. I am going to recognize the last speaker, and I just realized he was the one who arrived here first, so I do apologize openly. I am sorry. Mr. Darling please.

Mr. Darling: It is the old story Mr. Chairman.

[Translation]

Mr. Gimaïel: I am disappointed that you do not believe it, but it remains that most of the deaths we have had during the war or during the fights were the result of ideological point of views, which unfortunately is very human.

If that is the case, I would like to ask you another question indirectly linked to it... as soon as a country reaches a certain independence... or when in several countries, yours is not amongst them, some 25 million dead have been counted since the last world war, across the world, and the great majority of them were not Russians nor Americans. But we know very well that the arms were coming for the most part either from your country, either from the United States. I would like to ask you a direct question concerning our work for the House of Commons. According to you, what proposal could be made by a country, either Canada or another one, which would be acceptable to the Russians and the Americans and also could result in less armaments to share between opposite parties in developing countries, in countries like Lebanon where presently, Christians, Moslems, Syrians and Fedayins are shooting each other? What kind of proposals could be made so that less armaments would be sold to these countries, but instead more humanitarian help could be offered which might be acceptable by your party, for example?

Je crois que la reprise immédiate des négociations soviéto-américaines sur la limitation de vente d'armements sera difficilement arrêtée complètement, car elle affecte également les alliances. On ne peut avoir un désarmement complet d'une journée à l'autre. Il faut y travailler durant des années. Il faut se souvenir également qu'il y a maintenant de plus en plus de producteurs, parmi ceux qui vendent des armes, mis à part les États-Unis et l'Union Soviétique. Je ne nie pas la responsabilité de ces derniers, mais les Français et les Allemands sont également dans le coup, du même que les Britanniques et d'autres pays aussi. Il faudrait également qu'ils soient impliqués.

Il pourrait également y avoir d'autres dispositions, un rôle plus important peut-être à confier aux organisations régionales pour qu'elles garantissent la sécurité afin qu'on soit moins tentés dans les états les plus pauvres d'acheter des armes. C'est un sujet important, à mon avis, qui vaut la peine d'être débattu. Il faut, je crois, attaquer sur les deux fronts, diminuer la tentation d'acheter des armes et rendre les ventes plus difficiles.

Mr. Gimaïel: Thank you.

Le président: Merci, monsieur Gimaïel. Je dois m'excuser. Je vais maintenant donner la parole au dernier intervenant, mais je me rends compte qu'il est arrivé le premier ici, je m'excuse donc publiquement. Monsieur Darling, vous avez la parole.

M. Darling: C'est la même vieille histoire, monsieur le président.

[Texte]

The Chairman: I know.

Mr. Darling: The first shall be last.

The Chairman: That is the Bible.

Mr. Darling: That is right. And again I was speaking about the Bible, Mr. Arbatov, when you were talking about your ideologies. Certainly you are talking about parity—that is the great word—and both of you seem to think you have parity, but now if you were to . . .

You know all you have to do is look at whatever the Bible of the American budget says. Ours came out today, our great big blue book, the doomsday book, telling how much money we have spent, whether it is on a postage stamp or on a battleship; but we have not bought a battleship for I do not know how many years now. But you know exactly what the American budget is. You know exactly what the American defence expenditures are. Is that not correct Mr. Arbatov? Two hundred billion dollars, give or take, for this year, which is a hell of a lot of money.

Mr. Arbatov: Yes, I am sorry to say, that even if we know it does not make us very comfortable.

• 1820

Mr. Darling: But then the thing is this: The Americans are going on the theory that the devil you know is better than the devil you do not know, because you do not publish your figures. Now, the United States Government expenditures are \$700 billion, give or take, and ours are \$60 billion, give or take. Our expenditures are not too much—\$5 billion on defence, which does not make us feel too good, although maybe the disarmers would say so. The United States is \$200 billion. All we have from you, I think, is that you spent 14 per cent of your gross national product in defence. But it is 14 per cent of what?

Mr. Arbatov: No. We give a figure. We give a figure.

Mr. Darling: Well, what would you say to the 200 billion—

Mr. Arbatov: It comes, I think, to 17 billion roubles for this year. What it comprises, we do not open. I am not sure, I do not know, whether the pensions and the rents of the military personnel are paid from this budget or not, or whether their capital investment in military industries, especially those that work for both civilian and . . . I do not know how it is; we do not publish it. Maybe in time, in a situation of more confidence, we will be ready to open up the budget. But the figure is published.

At the same time, I want to tell you that it is a very complicated thing. The figure does not tell you anything, because our tanks can cost, for instance, 46 500,000 roubles, and the Americans' 3 million. Our soldiers can get—I do not

[Traduction]

Le président: Je sais.

M. Darling: Les premiers seront les derniers.

Le président: C'est ce que dit la Bible.

M. Darling: C'est exact. Je citais également la Bible, monsieur Arbatov, lorsque vous discutiez de votre idéologie. Vous parlez évidemment de parité—c'est le mot important—et vous semblez tous les deux croire que vous avez cette parité, mais si vous deviez . . .

Tout ce que vous avez à faire c'est de voir ce que dit la Bible du budget américain. Le nôtre a été publié aujourd'hui, notre gros Livre bleu, le livre du jugement dernier, qui nous dit combien d'argent nous avons dépensé, que ce soit pour un timbre ou un navire de guerre. Cependant, nous n'avons pas acheté de navire de guerre depuis je ne sais pas combien d'années. Cependant, vous savez exactement ce que contient le budget américain. Vous savez exactement ce que sont les dépenses de défense des États-Unis. N'est-ce pas, monsieur Arbatov? Deux cents milliards de dollars, à peu près, pour cette année, ce qui représente un sacré montant d'argent.

M. Arbatov: Oui, je dois dire à regret que même si nous sommes au courant, ce n'est pas réconfortant pour autant.

M. Darling: Mais la question est la suivante: Les Américains invoquent la théorie suivante, un mal qu'on connaît vaut mieux qu'un mal qu'on ne connaît pas, puisque vous ne publiez pas vos chiffres. Les dépenses du gouvernement des États-Unis sont de 700 milliards de dollars, plus ou moins, et les nôtres de 60 milliards à peu près. Nos dépenses ne sont pas tellement élevées, 5 milliards de dollars pour la défense, ce qui ne nous rassure pas beaucoup, même si ceux qui invoquent le désarmement diraient le contraire. Les États-Unis dépensent à ce chapitre 200 milliards de dollars. Tout ce que nous savons de vous, c'est que vous dépensez 14 p. 100 de votre produit national brut pour la défense. Mais 14 p. 100 de quoi?

M. Arbatov: Non. Nous avons donné un chiffre. Nous l'avons fait.

M. Darling: Que pourriez-vous donner comparativement aux 200 milliards de dollars . . .

M. Arbatov: Il s'agit je crois de 17 milliards de roubles cette année. Qu'est-ce que cela comprend, nous ne donnons pas les détails. Je ne sais pas par exemple si les pensions de retraite et les loyers du personnel militaire sont payés à même ce budget ou non, ou si cela comprend les investissements en capitaux dans les industries militaires, surtout celles qui fonctionnent à la fois pour les civils et . . . Je ne sais pas de quoi il s'agit, nous ne le publions pas. Peut-être qu'à un certain moment la situation sera à la confiance et que nous serons prêts à donner les détails du budget. Cependant, le chiffre lui-même est publié.

Je vous dirai par ailleurs qu'il s'agit d'une chose fort complexe. Le chiffre ne vous dit rien, parce que nos chars d'assaut par exemple peuvent coûter 46,500,000 roubles alors que les chars américains coûtent 3 millions. Nos soldats reçoivent, je

[Text]

know the real figure—maybe two or three roubles a month, and the Americans \$400. So I think what really is important for defence, not for some economic analysis et cetera, is the end product. The end product, what you have, is well known—divisions, weapons, et cetera.

But I think we could also approach this goal that we in time, in a better situation, of course, can . . . We have opened up a lot. You know, we have different traditions. We were always under military danger, and history made us keep more things in secret.

Mr. Darling: Well, I appreciate that, sir, and the thing is this, and there is no doubt about it: You are going to get more for your rouble than the Americans are going to get for their dollar. Now, you would concede that. Again this is a ballpark figure, but with all the troops at the U.S.S.R.'s disposal in the neighbourhood of 4 million and the Americans at about 2 million, I will bet you it costs them more in wages for that. But I am emphasizing this very dirty word that has not been used too much, and that is M-O-N-E-Y. I do not know what it is in Russia. But that is the frightening thing: the money that is just absolutely squandered, you might say, when there are people in Russia, a great many millions, needing that. Again I come back to the Bible, you know. You are each going to sit there and say, "All right, your move", just like your great chess champion. Your move, your move. But would it not be the most fantastic thing in the world if Russia, which many look at and are pretty worried about, said that it would go the second mile, as the Bible said: "Go ye the second mile"—not the first move. The Americans would probably be absolutely astounded by it.

The thing is this: In our view, and that of a lot of us, the U.S.S.R. has superiority. You are not a land-locked country, but you did not need a navy. You did not have any navy, and now you have the most powerful navy in the world, the most superb ships in the world, the most superb . . . Yes, I know; I have seen both those books. Of course, it is the old story. They say that figures—

Mr. Arbatov: In the book there is nothing about the American navy.

Mr. Darling: No, no, but the old story is—and this goes both ways—that figures lie and liars figure. I mean, this is the whole thing. Neither one of you can trust the other. And I think you would say, Mr. Arbatov, that nobody is going to win a nuclear war.

Mr. Arbatov: Yes.

Mr. Darling: Nobody is going to win it. And we think you have superiority. Now, I do not expect you to admit that, but even with your superiority and even if you have half as much again, it is not going to do you a hell of a lot of good because

[Translation]

ne sais pas le chiffre réel, deux ou trois roubles par mois peut-être et les Américains \$400. Par conséquent, ce qui est vraiment important pour la défense, et non pas pour des analyses économiques ou autres, c'est le produit en fin de ligne. Celui-ci, ce que vous avez, c'est bien connu, ce sont des divisions, des armes, etc.

Mais je pense que nous pouvons également en arriver à cet objectif, qu'à un certain moment, dans une meilleure situation, nous pourrions évidemment . . . Nous sommes beaucoup plus ouverts. Nous avons, vous le savez, des traditions qui sont différentes. Nous avons toujours connu des dangers sur le plan militaire, et à cause de l'histoire nous avons plus de choses secrètes.

M. Darling: Je comprends cela, monsieur, mais il n'y a pas de doute que vous allez obtenir davantage pour votre rouble que les Américains en obtiendront pour leur dollar. Vous l'admettez. Il s'agit là encore d'un chiffre global, mais avec toutes les troupes qui sont à la disposition de l'U.R.S.S., quelque 4 millions d'hommes, alors que les Américains en ont 2 millions, je vous gage qu'il vous en coûte davantage en salaires. Mais je souligne ce terme très sale qu'on n'a pas beaucoup utilisé, c'est-à-dire A-R-G-E-N-T. Je ne sais pas ce qu'il en est en Russie, mais cela fait peur, cet argent qui est vraiment gaspillé, alors que des personnes en Russie, plusieurs millions, en ont besoin. J'en reviens à la Bible vous savez. Vous allez chacun rester sur vos positions et dire: «Très bien, c'est à vous de jouer», comme les grands champions aux échecs. Votre tour, votre tour. Mais est-ce que cela ne serait pas formidable dans le monde aujourd'hui si la Russie, vers qui beaucoup se tournent avec pas mal d'inquiétudes, déclarait qu'elle ferait le deuxième mille, comme le dit la Bible: «Ne vous contentez pas de faire les premiers pas, faites le deuxième mille». Les Américains seraient probablement ébahis.

Il se trouve, qu'à notre avis, du moins beaucoup d'entre nous, croyons que l'U.R.S.S. a la supériorité. Vous n'êtes pas un pays pris dans les terres, mais vous n'avez pas besoin de marine. Vous n'en aviez pas, et maintenant vous avez la marine la plus puissante au monde, les navires les plus fantastiques au monde . . . Oui, je le sais, j'ai vu ces deux livres. C'est évidemment de la vieille histoire. On dit que c'est le chiffre . . .

M. Arbatov: Il n'y a rien dans le livre au sujet de la marine américaine.

M. Darling: Non, non, mais la vieille histoire c'est que, et cela va dans les deux sens, les chiffres mentent. Voilà tout le problème, vous ne vous faites pas confiance l'un l'autre. Vous avouerez, monsieur Arbatov, que personne ne peut gagner dans une guerre nucléaire.

M. Arbatov: Oui.

M. Darling: Personne ne va gagner cette guerre, et nous croyons que vous avez la supériorité. Je ne m'attends pas à ce que vous l'admettiez, mais même avec votre supériorité et même si vous en aviez la moitié plus, cela ne va pas faire une

[Texte]

the Americans have still got enough left to blow the earth up too. It is the old story: one may blow it up 10 times and Russia could blow it up 12 times. So what is the point to it? And the \$500 billion arsenal is not—

Mr. Arbatov: But where do you see our superiority? All my eloquence was really spent in vain.

Mr. Darling: Well, your superiority—

Mr. Arbatov: I thought it was showing that we are very, I think, broad visioned and—

Mr. Darling: But Mr. Arbatov.

A witness: Generous.

Mr. Arbatov: —generous to call it parity. Really, it is not a parity.

Mr. Darling: I will ask you one question on a yes or no basis. Mr. Arbatov, the U.S.S.R. has the most powerful and sophisticated navy in the world.

Mr. Arbatov: No, of course not.

Mr. Darling: You say no.

Mr. Arbatov: Of course not.

Mr. Darling: Well, Canada has not.

Mr. Arbatov: Canada has not.

Mr. Darling: We had the third largest—

Mr. Arbatov: We have at least one point of agreement with you: Canada has not.

Mr. Darling: And yet after the Second World War Canada had the third largest navy in the world. I do not know where the hell we are now, probably we would be fiftieth.

Mr. Arbatov: This is your problem.

Mr. Darling: Oh, I agree with you.

Mr. Arbatov: But we do not have the strongest navy.

Mr. Darling: Okay, so who has?

Mr. Arbatov: The United States.

Mr. Darling: Oh, okay.

Now, the next thing, coming to the \$500 billion: you could use a few dollars of the \$500 billion channelled in some other way.

Mr. Arbatov: What is that \$500 billion?

Mr. Darling: The \$500 billion is arms. Is that not the figure of the amount of money spent on arms around the world? Everybody? Give or take, would you concede that? If just 10 per cent was knocked off that in 1982—just 10 per cent—that is \$50 billion.

Mr. Arbatov: Ten years of proposals to cut for 10 per cent right at the United Nations. So there are problems, how to establish, et cetera, et cetera. We proposed then let us in sum,

[Traduction]

grosse différence car les Américains en ont quand même suffisamment pour faire sauter le globe. C'est de la vieille histoire: un peut faire sauter le globe 10 fois, et la Russie 12 fois. A quoi cela rime? Cet arsenal de 500 milliards de dollars n'est pas...

M. Arbatov: Mais où voyez-vous notre supériorité? Toute mon éloquence n'a servi à rien.

M. Darling: Bien, votre supériorité...

M. Arbatov: Je pensais que c'était évident que nous sommes très larges d'esprit et...

M. Darling: Mais, monsieur Arbatov.

Un témoin: Généreux.

M. Arbatov: ...généreux de dire qu'il y a parité. En réalité, ce n'est pas le cas.

M. Darling: Je veux vous poser une question et vous me répondrez oui ou non. Monsieur Arbatov, l'U.R.S.S. a la marine la plus puissante et la plus sophistiquée au monde.

M. Arbatov: Non, évidemment pas.

M. Darling: Vous dites que non.

M. Arbatov: Non évidemment.

M. Darling: Eh bien, le Canada ne l'a pas.

M. Arbatov: Le Canada le l'a pas.

M. Darling: Nous avons la troisième plus grande...

M. Arbatov: Nous sommes d'accord avec vous sur un point: le Canada ne l'a pas.

M. Darling: Et pourtant, après la deuxième guerre mondiale, notre marine était la troisième plus importante au monde. Je ne sais pas vraiment où nous en sommes maintenant, probablement le cinquantième.

M. Arbatov: C'est votre problème.

M. Darling: Oh! Je suis d'accord avec vous.

M. Arbatov: Mais nous n'avons pas la marine la plus puissante.

M. Darling: Très bien, qui l'a?

M. Arbatov: Les États-Unis.

M. Darling: Bien.

Venons-en à la question suivante, aux 500 milliards de dollars: vous pourriez utiliser quelques dollars des 500 milliards canalisés dans une certaine voie.

M. Arbatov: De quels 500 milliards de dollars parlez-vous?

M. Darling: Les 500 milliards de dollars en armes. N'est-ce pas là le chiffre dépensé pour les armes dans le monde? Tout le monde compris? A quelques dollars près, êtes-vous d'accord? Si 10 p. 100 était enlevé de ce chiffre en 1982—10 p. 100 seulement—cela ferait 50 milliards de dollars.

M. Arbatov: Dix années de propositions pour enlever 10 p. 100 aux Nations unies mêmes. Il y a donc des problèmes, comment y arriver par exemple. Nous avons proposé alors une

[Text]

in quota, set amount, equal for bigger countries. Let us cut this and part of it give to development. It did not go through.

But in general we do not have the superiority. We do not have the superiority anywhere. You cannot compare us with the United States. Aside from the United States, we have to face NATO countries, we have to face China, and also Japan, and this makes all the difference. How can you compare 2 million only soldiers has the United States and you have 4 million. Yes, but NATO countries have a bit more than Warsaw Pact countries have—only 3 per cent, but a bit more. This is agreed upon in the west and the east. Here no problems: nobody raises this problem. And this sets aside the Chinese. So where have we the superiority? We do not want it. It is officially said: we are not in for superiority. We are for parity on a much lower level. This is our proposal, let us start, let us ban all further production of nuclear weapons and then we will go towards lowering the ceilings and then ban these weapons.

Mr. Darling: Well, if you ban the nuclear weapons, then your superiority in conventional weapons is . . .

Mr. Arbatov: We do not have the superiority. This is also an old myth, that we have superiority in conventional weapons. Almost encircled. Do not underestimate, for instance, the West German Army. This is the strongest army outside of the Soviet Union; 600,000 people.

Mr. Darling: With another 500,000 they can call up in three days.

Mr. Arbatov: Yes, with big reserves.

Mr. Darling: I know, I know.

• 1830

Mr. Arbatov: This big reserve.

Mr. Darling: But then they have got a great worry.

Mr. Arbatov: But you have also some others. You have more than four million in China, at our back door. So, you know, it is just we have to do it; we have to have some navy because, as regards most of our navy, we have superiority. We have superiority in boats and mine sweepers. Yes, we have to defend this tremendous periphery of our sea borders, of our shores.

Mr. Darling: Yes, but Canada has . . .

Mr. Arbatov: But we do not have, for instance, look . . . Excuse me. In all offensive things, like landing ships and boats, the United States have 541, we have 80. Take marines: we have 12,000; the United States has 200,000 people. This is for assault.

Mr. Darling: You speak of defending your coastline, Mr. Arbatov. Canada—I may be wrong—has the largest coastline

[Translation]

somme, un quota, un montant fixe, égal pour les pays importants. Diminuons de tant et donnons cette portion au développement. Cela n'a pas marché.

De façon générale, toutefois, nous n'avons pas la supériorité. Nous ne l'avons nulle part. Vous ne pouvez nous comparer avec les États-Unis. Mais à part les États-Unis, nous devons faire face aux pays de l'OTAN, à la Chine, et aussi au Japon, cela fait toute la différence. Comment pouvez-vous comparer 2 millions de soldats seulement aux États-Unis, alors que nous en avons 4 millions. Oui, mais les pays de l'OTAN en ont davantage que les pays du pacte de Varsovie—3 p. 100 seulement, mais un peu plus. On est d'accord là-dessus dans l'ouest et dans l'est. Ici il n'y a pas de problème: personne ne soulève cette difficulté. Et pourtant cela ne compte pas les Chinois. Ainsi où est notre supériorité? Nous ne l'avons pas. On l'a dit officiellement: nous ne cherchons pas la supériorité. Nous cherchons la parité à un niveau bien inférieur. Voilà notre proposition, commençons, bannissons toute autre production d'armes nucléaires et nous pourrions ensuite abaisser les seuils et interdire ensuite ces armes.

M. Darling: Si vous bannissez les armes nucléaires, votre supériorité en armes conventionnelles est . . .

M. Arbatov: Nous n'avons pas de supériorité. Il s'agit-là encore d'un vieux mythe, que nous ayons une supériorité en armes conventionnelles. Il ne faut pas sous-estimer par exemple l'armée de l'Allemagne de l'Ouest. Il s'agit de l'armée la plus forte à l'extérieur de l'Union soviétique; elle comprend 600,000 soldats.

M. Darling: Et 500,000 autres qu'on peut mettre sous les drapeaux en trois jours.

M. Arbatov: Oui, leurs réserves sont importantes.

M. Darling: Je sais, je sais.

M. Arbatov: C'est une réserve énorme.

M. Darling: Mais ils ont par ailleurs une inquiétude fort importante.

M. Arbatov: Il y en a d'autres aussi. Il y a une armée de plus de 4 millions en Chine, juste à notre porte arrière. Vous voyez donc que nous devons le faire, nous devons avoir une marine parce que, en ce qui concerne notre marine, nous avons une supériorité. Nous l'avons pour les navires et les balayeurs de mine. Il nous faut défendre les périphéries très étendues de nos bords de mer, de nos rives.

M. Darling: Oui, mais le Canada a . . .

M. Arbatov: Mais nous n'avons pas par exemple, voyez . . . Excusez-moi. Pour toutes ces armes offensives, comme par exemple les navires de débarquement, les bateaux, les États-Unis en ont 541 alors que nous en avons 80. Prenons les marines: nous en avons 12,000 et les États-Unis 200,000. Ceci pour les attaques.

M. Darling: Vous parlez de défendre votre littoral, monsieur Arbatov, mais le Canada—je peux me tromper—a le littoral le

[*Texte*]

in the world: 37,000 miles. I will bet you that is more than Russia has.

Mr. Arbatov: You have very good neighbours on both sides. You are not afraid.

Mr. Darling: Mr. Arbatov, you are one of the most knowledgeable guests—I have got to use the right word—we have had here. You are the one who can shape so much, because you are high profile and probably the best spokesman for the U.S.S.R. You are, I hope, going to be at the United Nations when the disarmament talks are taking place. Who in the devil would they send, other than you?

An hon. Member: I love that.

Mr. Arbatov: We have some others. Gromyko will be there, our Minister of Foreign Affairs.

Mr. Darling: Yes.

Mr. Arbatov: He will have a delegation.

Mr. Darling: But he will have you at his right hand to give him advice.

Mr. Arbatov: Well, I promise you that, whether I am there or not, I will do my best that we make the best contribution possible to the work of this special session.

Mr. Darling: While we are just sitting here—not shaking in our boots too much—what are the countries in Europe doing—Belgium and all these little countries—which have just been battlegrounds for, I guess, a thousand years.

Mr. Arbatov: They are doing very good work now. The attitude of many of their statesmen makes people think much more everywhere, in all countries at this moment. It is really one of the very few good things which happened in the last year.

Mr. Darling: Well, this brings up another point. We had a witness here whose testimony made some of us raise our eyebrows, if you understand.

This witness said there is a reasonable peace movement in the U.S.S.R. It was also said that there are people who are talking openly against nuclear warfare and maybe just warfare. It was said that even *Pravda* had articles which were anti nuclear war. I would appreciate your comments on this.

Mr. Arbatov: Yes, this is one of the leading topics. This just shows how wrong your impressions are about certain things.

Mr. Darling: I will concede that.

Mr. Arbatov: You should come as well. Should I put you on my list?

Mr. Darling: All right. Put me on the right. So there are a great many concerned people in Russia?

Mr. Arbatov: Starting with Brezhnev, who feels it is the highest priority. Because of his war experience, he feels that this is the main thing in his life, the thing he has to achieve, to ensure that there is reasonable peace.

[*Traduction*]

plus étendu au monde: 37,000 milles. Je vous gage que c'est plus que la Russie.

M. Arbatov: Vous avez de très bons voisins des deux côtés. Vous ne craignez rien.

M. Darling: Monsieur Arbatov, vous êtes un des invités les mieux informés—j'espère que c'est le bon terme—que nous ayons eu. Vous pouvez faire beaucoup, car vous êtes en évidence et probablement aussi le meilleur porte-parole de l'URSS. Vous serez j'espère aux Nations unies lorsque les discussions sur le désarmement auront lieu. Qui diable enverraient-ils à part vous?

Une voix: J'aime bien cela.

M. Arbatov: Nous en avons d'autres. Gromyko y sera, notre ministre des Affaires étrangères.

M. Darling: Oui.

M. Arbatov: Il sera accompagné d'une délégation.

M. Darling: Mais vous serez à sa droite pour le conseiller.

M. Arbatov: Je vous promets, que j'y sois ou non, que je ferai de mon mieux pour que nous fassions la meilleure contribution possible à cette réunion spéciale.

M. Darling: Pendant que nous sommes assis ici... nous ne sommes pas trop nerveux—que font les pays d'Europe—la Belgique et tous les autres petits pays—qui ont été les champs de bataille depuis 1,000 ans je crois?

M. Arbatov: Ils font du très bon travail maintenant. L'attitude d'un grand nombre de leurs hommes d'état fait réfléchir les gens davantage partout, dans tous les pays à ce moment-ci. C'est vraiment une des choses les plus importantes qui se soit produite au cours de la dernière année.

M. Darling: Ceci m'amène à vous poser une autre question. Nous avons eu un témoin dont le témoignage nous a un peu fait sourcilier, si vous me comprenez.

Ce témoin a déclaré qu'il y avait en URSS un mouvement de paix assez important. On a dit également que des gens parlent ouvertement contre la guerre nucléaire et peut-être même contre la guerre tout simplement. On a dit aussi que même la *Pravda* avait publié des articles qui étaient anti-guerre nucléaire. J'aimerais bien que vous nous en parliez.

M. Arbatov: Oui, c'est un des sujets clés. Cela vous montre à quel point vos impressions sont fausses au sujet de certaines choses.

M. Darling: Je vous le concède.

M. Arbatov: Vous devriez venir également. Dois-je vous inscrire sur ma liste?

M. Darling: Très bien. Placez-moi à droite. Il y a donc un grand nombre de personnes inquiètes en Russie?

M. Arbatov: A commencer par Brezhnev, qui lui accorde la plus haute priorité. À cause de son expérience de guerre, il est d'avis que c'est la chose la plus importante à réaliser dans sa vie, de s'assurer qu'il y a une paix raisonnable.

[Text]

You know, I was present during some of his talks about this, including talks with foreigners he recently had, such as the Palme Commission. That was a very moving thing.

We have peace committees in the Soviet Union. We have a lot of articles. The doctors in our country are even more active than your doctors. This warning was published with the data that they will not be able to help in case of nuclear attack, that this would mean nuclear annihilation. Brezhnev proclaims time after time that it is dangerous insanity, a madness to think you can win a nuclear war.

Mr. Darling: That certainly is heartening news.

One other thing to leave with you is this: you said yourself we are in lean years, and you meant the U.S.S.R.

Mr. Arbatov: I meant all the world.

Mr. Darling: That is right.

Mr. Arbatov: I meant all the world.

Mr. Darling: Including Russia.

• 1835

Mr. Arbatov: We are entering a period of scarce resources and many other difficulties, when the things we do now become a luxury we really cannot afford anymore; luxuries like the arms race, even like absence of co-operation, because we need it for the Third World countries to solve the energy problem, for environmental control, for a lot of things.

Mr. Darling: One last short point, seeing that I was made to wait so long. I certainly hope the proceedings of these committee meetings of today will be distributed to some of our American friends, and they will say, well, here is a man speaking from the U.S.S.R. who is, can we say, actually holding out the hand to try and control arms. We know we are not all going to disarm. You said that.

Mr. Arbatov: Yes, yes, of course, but you—

Mr. Darling: But you would control and reduce.

Mr. Arbatov: Do not overestimate my importance, but what I am telling you is really what we mean and what all people mean. This is what the policy-formulating body means. We are for it. We are for it because people see very clearly where the present state of affairs will lead us all over the globe.

The Chairman: To finish on this exchange would be a beautiful end, but to prove that I am wrong most of the time, Mr. Watson insists on asking a question.

Mr. Watson: One question only. A week and a half ago an article that had appeared originally in the *Financial Times* of London was reproduced in *The Globe and Mail*. It is entitled "Maintaining the Soviet Empire Huge Burden for Wheat Economy". It gives a pretty clear picture of some of the

[Translation]

J'ai assisté à certaines discussions à ce sujet, y compris les rencontres qu'il a eues avec des étrangers, comme les représentants de la Commission PALME. Ce fut très émouvant.

Nous avons en Union soviétique des comités pour la paix. Beaucoup d'articles sont publiés. Les médecins dans notre pays sont encore plus actifs que les vôtres. On a publié un avertissement portant qu'ils ne pourraient aider en cas d'attaques nucléaires, qu'il y aurait un anéantissement nucléaire. Brezhnev prétend toujours qu'il s'agit-là d'une folie dangereuse, folie que de croire qu'on peut gagner une guerre nucléaire.

M. Darling: Voilà certainement des nouvelles rassurantes.

Par ailleurs, je voudrais vous dire ceci: vous avez déclaré vous-même que nous sommes dans des années maigres, vous vouliez parler de l'ORSS.

M. Arbatov: Je voulais parler du monde entier.

M. Darling: C'est exact.

M. Arbatov: Le monde tout entier.

M. Darling: Y compris la Russie.

M. Arbatov: Nous abordons une période des ressources plus abondantes et qui pose bien d'autres difficultés, lorsque les choses que nous faisons deviennent un luxe que nous ne pouvons plus nous permettre, un luxe comme la course aux armements, même l'absence de coopération, car il nous faudrait cette coopération pour que les pays du Tiers Monde solutionnent leur problème énergétique, aussi pour le contrôle de l'environnement, et bien d'autres choses encore.

M. Darling: Une dernière courte question, puisque j'ai dû attendre si longtemps. J'espère que le compte rendu des délibérations de cette séance du comité sera envoyé à certains de nos amis américains, qui pourront dire: voici quelqu'un de l'U.R.S.S. qui en quelque sorte tend la main pour qu'on tente de contrôler les armements. Nous savons que nous n'allons pas tous procéder au désarmement. Vous l'avez dit.

M. Arbatov: Oui, oui, évidemment, mais vous...

M. Darling: Mais de votre part, vous exerceriez un contrôle, une diminution des armes.

M. Arbatov: Ne surestimez pas mon importance, mais ce que je vous ai dit, nous le pensons vraiment, nous tous. C'est l'avis de l'organisme qui établit les politiques. Nous sommes pour. Nous le sommes parce que la population voit très nettement où l'état actuel des choses dans le monde nous mènera.

Le président: Terminer là-dessus serait une belle fin, mais pour montrer combien je me trompe la plupart du temps, M. Watson insiste pour poser une question.

M. Watson: Une seule. Il y a une semaine et demie environ, le *Financial Times* de Londres publiait un article qui a été repris par le *Globe and Mail*. Il avait pour titre «Maintaining the Soviet Empire Huge Burden for wheat Economy» et nous donnait une très bonne idée de certains de vos problèmes sur le

[Texte]

problems in your economy. We have them here and you obviously have them as well, and they are pretty serious problems. I will let you have a copy of this article if you have not seen it.

The Chairman: I have one; I was sure you were going to raise that.

Mr. Watson: In any event, my question is related to this. If your economy is in serious trouble, as it appears to be, and if the American economy proposes \$1.5 trillion in defence expenditures over the next five years, with interest rates higher than they would be if those defence expenditures were not there, it seems to me that the time is right for entering into very serious negotiations that could bear some fruit. It seems to me that the economies of both sides need it badly.

Now, the hawks on the American side, on the other hand, would argue: Oh, no, now is the time to be even more careful with the Russians. They are dangerous. They are in trouble; they are in serious economic trouble. Therefore the Russians are more likely now to stir up a fear of the rest of the world on the part of its population in order to take the mind of its population away from the troubles at home, the poor economy at home. This is an argument that is advanced by the hawks on the American side. What is your reaction to that?

Mr. Arbatov: Well, you know, the hawks will always say the same, whatever happens. They are hawks for it and they will find some arguments.

I would say that of course we have economic problems. They are not so bad as the *Financial Times* depicts them. We have a steady economic growth, we have plenty of resources, but of course we have some problems, and some of them are rather complicated. I am sure we will solve them.

But I repeat: the one point is that we prefer each rouble that goes to defence to be spent. We have lived with economic problems all our life. We started as a very backward country devastated by civil war; then we had to prepare for another war; then we were devastated by another war; then the arms race was imposed upon us. So it has been a permanent state. The last 15 years may be the first period in our history when our population has begun to get some of the luxuries of life, because we have had a very hard, very serious history.

• 1840

We all the time did it, and now we would prefer really, and it will not mean any problem for us, because in our society we have a constant lack of productive capacity that we can use for other goods, civilian goods. So, it is not a problem. We would like to have it. At the same time, this is not the prime interest of why we are for arms control. The prime interest is that we are sure it is tremendously dangerous to survival because it can lead to war. Those motives make us absolutely ready to talk with the Americans. We told them, and we invited them, and Brezhnev started . . . not he, but after the inauguration started

[Traduction]

plan économique. Nous avons ces problèmes, vous les avez évidemment aussi, et ce sont des problèmes assez sérieux. Je vais vous donner une copie de cet article, si vous ne l'avez pas lu.

Le président: Je l'ai ici, j'étais certain que vous alliez soulever la question.

M. Watson: De toute façon, ma question s'y rattache. Si votre économie est en difficulté sérieuse, comme elle semble l'être, et si l'économie américaine propose des dépenses de 1.5 billions de dollars pour la défense au cours des cinq prochaines années, avec des taux d'intérêt plus élevés qu'ils ne le seraient si ces dépenses de défense n'existaient pas, j'ai l'impression que le moment est bien choisi pour aborder des négociations très sérieuses qui porteraient fruit. J'ai l'impression que les économies des deux côtés en ont vraiment besoin.

Par ailleurs, les faucons du côté américain pourraient prétendre: oh non, c'est maintenant le temps d'être plus prudents avec les Russes. Ils sont dangereux. Ils ont des difficultés, des difficultés économiques sérieuses. Par conséquent, les Russes sont peut-être plus portés maintenant à faire craindre le reste du monde chez-eux, à leur population, pour que celle-ci ne voie pas les difficultés chez-elle, l'économie qui est en piteux état. Cet argument est avancé par les faucons du côté américain. Quelle est votre réaction?

M. Arbatov: Vous savez, les faucons sont toujours les mêmes, quoi qu'il arrive. C'est pour cela qu'ils sont des faucons, ils trouveront des arguments.

J'avouerai évidemment que nous avons des problèmes économiques. Ils ne sont pas aussi sérieux que veut bien le prétendre le *Financial Times*. Notre croissance économique est stable, nous avons beaucoup de ressources, mais il est certain que nous éprouvons certaines difficultés, et certaines sont assez complexes. Je suis certain que nous pourrions les résoudre.

Je le répète, la question c'est que nous préférons avoir chaque rouble que dépense la défense. Nous avons vécu avec des problèmes économiques toute notre vie. Nous avons débuté comme un pays très arriéré, dévasté par la guerre civile; il nous a fallu ensuite nous préparer à une autre guerre; nous avons encore été dévastés, et ensuite la course aux armements nous a été imposée. La situation a donc été permanente. Les 15 dernières années représentent peut-être la première période de notre histoire où notre population a pu connaître quelque luxe, parce que le passé a été très dur, très grave.

Nous nous en sommes toujours sortis, et maintenant nous préférierions vraiment, si cela ne nous pose pas de difficultés, des biens civils, parce que dans notre société nous n'avons jamais pu avoir cette capacité de produire qui pourrait servir à d'autres biens, des biens civils. Par conséquent, ce n'est pas un problème. Nous aimerions le faire. En même temps, ce n'est pas la raison principale pour laquelle nous sommes pour le contrôle des armes. Nous croyons surtout que c'est extrêmement dangereux pour la survie du genre humain, à cause du danger de guerre. A cause de cela, nous sommes certainement

[Text]

the whole dialogue with the Americans with a proposal to have a summit meeting. Up till now we did not succeed.

Mr. Watson: And you see no likelihood of your government deliberately stirring up fears.

Mr. Arbatov: Absolutely not.

Mr. Watson: No? No likelihood?

Mr. Arbatov: No.

Mr. Watson: You are too self-confident on this.

Mr. Arbatov: No, it is absolutely not in our tradition. This is not this kind of society. Nobody will play games with threat of war in our country. We are too serious about it.

Mr. Watson: Okay. Thank you.

The Chairman: Thank you very much.

I would have liked to have made some comments but the time is late. We sit tonight at 8 o'clock; we sat this morning.

I would like to take this opportunity on behalf of all the members of the committee to thank you for having accepted our invitation—and I want this to be on record—on a very short notice. I think it would be unfair if I did not put that on record. You were scheduled for February 18 but you had a meeting, I think; we were made aware by Ambassador Ford, whom we, of course, hold in very high esteem, that you had a meeting that day. We were very pleased that we could reschedule so that you could come today.

Second, I would only try to echo my good friend, Mr. Darling—and he knows I do not use the word “friend” often, but in this case I will say so—when I say that at times I wonder if we must not try to dream a little bit. Who would have thought that Sadat would meet Begin the night before it was announced. Unfortunately, it seems that sometimes just one phone call between two persons would change the full ball game, but the problem is, who the hell is going to make the first one?

Mr. Arbatov: Maybe a third one should make it.

The Chairman: That is it exactly. You could not put it better. You stole it. My colleagues will think that we met before the meeting. I was going to say that maybe in our little ways, very humble ways, because we do not take ourselves for what we are not in Canada But a meeting of this kind is unusual for a standing committee. That was done today. I will not say with reluctance from some; I did not see that, I did not feel it. If I felt it, of course I would not report it, but I do not think I felt that. But it was an experience. I do not know what we will do with it, but maybe we will find some of it in our final report. I know those who are going to help us draft that report caught the message and will make absolutely sure that there is something of that kind in the final report.

[Translation]

prêts à discuter avec les Américains. Nous leur avons dit, nous les avons invités, et M. Brezhnev a commencé . . . pas lui mais après l'inauguration, il y a eu un dialogue avec les Américains, une proposition de tenir une réunion au sommet. Jusqu'à maintenant, nous n'avons pas réussi.

M. Watson: Et vous ne pensez pas que votre gouvernement pourrait délibérément susciter des craintes.

M. Arbatov: Absolument pas.

M. Watson: Non? Aucune possibilité?

M. Arbatov: Non.

M. Watson: Vous êtes trop assuré de cela.

M. Arbatov: Non, ce n'est absolument pas dans nos traditions. Nous n'avons pas ce genre de société. Personne ne joue le jeu de la menace de guerre chez nous. Nous sommes trop sérieux pour cela.

M. Watson: Bien. Je vous remercie.

Le président: Merci beaucoup.

J'aurais aimé faire certaines remarques, mais il se fait tard. Nous siégeons ce soir à 20 heures, et nous avons déjà siégé ce matin.

J'aimerais saisir l'occasion, au nom de tous les membres du comité, pour vous remercier d'avoir accepté notre invitation—je veux que cela soit consigné au compte rendu—une invitation à très court avis. Ce ne serait pas juste que je ne le mentionne pas. Vous deviez venir le 18 février, mais vous aviez une réunion je crois. M. l'ambassadeur Ford que nous tenons en haute estime évidemment nous a dit que vous aviez une réunion cette journée là. Nous avons été très heureux de pouvoir reporter cette réunion afin que vous puissiez venir aujourd'hui.

Deuxièmement, je ne puis que me faire l'écho de mon bon ami M. Darling—il sait que je ne me sers pas de ce mot «ami» souvent, mais dans ce cas-ci je le fais—pour dire qu'à certains moments je me demande si nous ne devrions pas essayer de rêver un peu. Qui aurait cru que Sadat rencontrait Begin la nuit avant que cela fut annoncé. Malheureusement, il semble que parfois un appel téléphonique entre deux personnes peut changer l'issue du jeu, mais la difficulté évidemment est de savoir qui diable fera le premier appel?

M. Arbatov: Peut-être qu'un troisième réussirait.

Le président: C'est cela exactement. Vous n'auriez pu mieux dire. Vous m'enlevez cette répartie. Mes collègues vont penser que nous nous sommes rencontrés avant cette réunion. J'allais dire qu'avec nos petits moyens, des moyens très humbles, parce que nous ne sommes pas au Canada . . . une réunion de ce genre n'est pas ordinaire pour un comité permanent. Ce fut fait aujourd'hui. Je ne dirai pas qu'il y a eu réticence chez certains, je ne m'en suis pas aperçu, je ne l'ai pas sentie. Si je l'avais sentie évidemment, je n'en n'aurais pas fait état, mais je ne crois pas l'avoir sentie. Ce fut une expérience. Je ne sais pas ce que nous en ferons, mais peut-être qu'en partie cela se retrouvera dans le rapport final. Je sais que les personnes qui vont nous aider à rédiger le rapport ont saisi le message et elles

[Texte]

Before saying so, I also notice in the room the Ambassador to Czechoslovakia, and I wanted to say hello to him and welcome him. It would have made the meeting more lively as we are not honoured every day by ambassadors, even though some here may disagree with the political regime. But I would like to put on record, too, that we have another guest, or person present, as it is an open meeting, the Ambassador of Czechoslovakia, His Excellency Mr. Stefan Murin.

So, messieurs and ladies—

Mr. Arbatov: I know that it is most improper to say one word, but I wanted to say that Canada once played a very serious role in starting détente with the visit of Prime Minister Trudeau to the Soviet Union which was tremendously important, not only for Soviet-Canadian relations. I will stop with that.

• 1845

The Chairman: The meeting is adjourned until tonight at 8 o'clock. Thank you very much.

[Traduction]

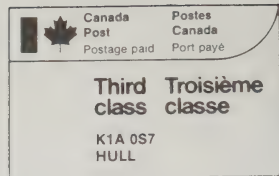
s'assureront que quelque chose du genre fera partie du rapport final.

J'ai remarqué également la présence dans cette pièce de l'ambassadeur de la Tchécoslovaquie, je voulais le saluer et lui souhaiter la bienvenue. La réunion en est d'autant plus intéressante, nous ne sommes pas honorés tous les jours par la visite d'ambassadeurs, même si certains ici ne sont pas d'accord avec le régime politique. Je voudrais que cela soit consigné au compte rendu également, nous avons donc un autre invité, ou du moins une personne qui a assisté à la réunion, puisqu'il s'agit d'une réunion publique, l'ambassadeur de la Tchécoslovaquie, son excellence M. Stefan Murin.

Alors, mesdames et messieurs...

M. Arbatov: Je sais que je ne devrais peut-être pas reprendre la parole, mais je voulais simplement dire que le Canada a déjà joué un rôle très sérieux pour lancer l'idée de détente, avec la visite du premier ministre Trudeau en Union soviétique, ce fut une occasion très importante, pas seulement pour les relations Soviéo-canadiennes. Je m'arrête ici.

Le président: La séance est levée jusqu'à 20 heures ce soir. Merci beaucoup.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Institute of U.S. and Canadian Studies, Moscow:

Dr. Georgi Arbatov, Director.

From the Embassy of the U.S.S.R. in Canada:

Mr. A. Yakovlev, Ambassador;

Mr. E. Goussarov, Second Secretary.

De l'«Institute of U.S. and Canadian Studies», Moscou:

D^r Georgi Arbatov, directeur.

De l'Ambassade de l'U.R.S.S. au Canada:

M. A. Yakovlev, ambassadeur;

M. E. Goussarov, deuxième secrétaire.

3 HOUSE OF COMMONS

Canada

Issue No. 63

Tuesday, February 23, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 63

Le mardi 23 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

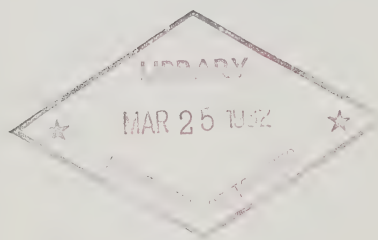
Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Gamble
Bloomfield	Gimaiel
Collenette	Gourd
Côté (Mrs.)	Greenaway
Crouse	Hopkins
Darling	Hudecki
Dupras	Jewett (Miss)
Flis	MacDonald (Miss)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

MacLaren	Ogle
Massé	Robinson (<i>Etobicoke—</i> <i>Lakeshore</i>)
McKinnon	Roche
McLean	Sargeant
McRae	Stewart
Munro (<i>Esquimalt—</i> <i>Saanich</i>)	Wenman—(30)

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 23 FÉVRIER 1982

(84)

[Texte]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 20h20, sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: MM. Bloomfield, Collett, Crouse, Darling, Gamble, M^{lle} Jewett, MM. McKinnon, McLean, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Schroder et Wenman.

Autres députés présents: MM. Fretz et Nielsen.

Également présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: M. Daniel Bon, conseiller.

Témoins: M. John Gellner, professeur de sciences politiques et M. Michel Truchon, économétriste, Université Laval et directeur de programmes du Centre québécois de relations internationales.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 concernant les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir le procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font une déclaration et répondent aux questions.

En conformité d'une motion adoptée par le Comité à la séance du mercredi 23 avril 1980, le président autorise que le document intitulé «Impact économique des dépenses du ministère de la Défense nationale et des exportations du matériel militaire» présenté par M. Truchon, soit imprimé en appendice aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir appendice "EAND-53"*).

A 22h38, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 23, 1982

(84)

[Translation]

The Standing Committee on External Affairs and National Defense met this day at 8:20 o'clock p.m., the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Bloomfield, Collett, Crouse, Darling, Gamble, Miss Jewett, Messrs. McKinnon, McLean, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Schroder and Wenman.

Other Members present: Messrs. Fretz and Nielsen.

In Attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Mr. Daniel Bon, Advisor.

Witnesses: Mr. John Gellner, Professor of Political Science and Mr. Michel Truchon, Econometrist, University of Laval, and Program Director for the Quebec Centre for International Relations.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to the Security and Disarmament issues. (*See Minutes of Proceedings, Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made statements and answered questions.

Pursuant to a motion of the Committee at meeting dated Wednesday, April 23, 1980, the Chairman authorized that the document entitled "*Impact économique des dépenses du ministère de la Défense nationale et des exportations de matériel militaire*" submitted by Mr. Truchon, be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "EAND-53"*).

At 10:38 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the chair.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Text]

Tuesday, February 23 1982

Le président: A l'ordre! Madame, messieurs, nous avons eu, comme vous le savez, une journée que je pourrais qualifiée de très intéressante, et naturellement, très chargée. Ceci ne nous empêchera pas d'écouter nos invités de ce soir avec la même élégance, la même politesse et le même plaisir. Nous approchons la phase finale de nos travaux, mais je ne voudrais quand même pas que nous accélérions parce que nous en sommes rendus là.

En gros, permettez-moi de faire simplement une récapitulation: Dans un premier temps, nous avons essayé de définir le problème qui nous concerne et qui nous a été confié par la Chambre des communes. Dans un deuxième temps, nous avons essayé de le replacer dans un contexte global. Dans un troisième temps, nous avons tenté de solliciter les avis contradictoires, et il est bien important que cela soit su et surtout inscrit, de ceux qui mettent avant tout leurs espoirs dans un système de sécurité sans faille et de ceux qui misent tout sur le désarmement. Dans un quatrième temps, nous avons essayé de nous faire une idée des responsabilités respectives des deux super-puissances et des alliances qu'elles dirigent. Et la cinquième et dernière phase que nous entamons doit nous permettre avant tout de récapituler et de faire le point.

Pour commencer, nous avons invité deux experts qui nous présenteront leurs conclusions sur les plans historico-stratégiques et économiques.

Mr. John Gellner est l'un des analystes stratégiques canadiens les mieux connus; ses antécédents le sont peut-être moins. D'origine tchécoslovaque, après des études de droit à Brno, il fuit son pays quelques semaines après l'invasion nazie. Il se trouve à New York au moment où la guerre éclate, mais comme les États-Unis décident de rester neutres, il passe au Canada pour prendre du service dans l'aviation canadienne. Il en ressortira comme commandant d'escadre en 1957 pour se lancer dans un domaine qui le passionne, le journalisme. En 1970, l'Université York l'invite à passer à l'enseignement. On l'y trouve encore en qualité de professeur honoraire. Il ne s'est pas pour autant coupé du journalisme et reste rédacteur en chef de la revue trimestrielle *Canadian Defence Quarterly*.

• 2025

Le professeur Michel Truchon n'a peut-être pas un passé aussi mouvementé. Originaire de Chicoutimi, une des perles du Québec, il a fait des études successivement à l'Université de Montréal et à *Carnegie-Mellon University at Pittsburg*. Il est aujourd'hui économétricien à l'Université Laval et directeur de programmes au Centre québécois de relations internationales. Il y a quelques années, il a procédé à une étude sur l'impact économique du désarmement, à la demande de l'ONU et du ministère des Affaires extérieures. Il devait publier par la suite, en 1980, une étude intitulée *Impact du désarmement sur*

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Translation]

Le mardi 23 février 1982

The Chairman: Order, please. Ladies and gentlemen, as you know, we have had a very interesting and very busy day, which will not prevent us from being as courteous and as polite to our guests tonight whom we are very pleased to hear. We are coming to the last phase of our study, but this is no reason for us to hurry too much.

Briefly, I would like to sum up our endeavours; to begin with, we tried to define the problem which, obviously, the House of Commons asked us to study. Then we tried to place it in a global context, and later we solicited contradictory advice, which is very important so that their questions be known and especially recorded of those who put so much hope in an infallible security system and of those who see disarmament as the only solution. Finally, we tried to determine the respective responsibilities of both super powers and the alliances they control, and now, our last endeavour which we are starting should allow us, first of all, to recapitulate and sum up.

To begin with, we have invited two experts who are going to present us with their conclusions according to historical, strategic and ecological perspectives.

Mr. John Gellner is a Canadian strategic analyst; he is one of the most famous, although his background is not very well known. He was born in Czechoslovakia, and after studying law at Brno, B-R-N-O, he left his country a few weeks after the nazi invasion. He lived in New York when the war started but, when the United States decided to remain neutral, he came to Canada to enroll in the Canadian Air Force. He left the forces in 1957 as a wing commander to enter into an area which fascinated him, journalism. In 1970, York University invited him to become a professor. He still belongs to this university as an honorary professor. But this did not mean the end of his journalistic activities, and he remains Chief Editor of the quarterly review *Canadian Defence Quarterly*.

Professor Michel Truchon's past may not be as eventful. Born in Chicoutimi, one of the gems of Quebec, he studied successively at Montreal University, Carnegie-Mellon University at Pittsburg, and he is now an econometrist at Laval University as well as program director at the *Centre québécois de relations internationales*. A few years ago, he was asked by the United Nations and by the Department of External Affairs to study the economic impact of disarmament. After that, in 1980, he published a study entitled *Impact du désarmement sur l'économie canadienne*, for which he is now working on a

[Texte]

l'économie canadienne,²¹ à la suite de laquelle il prépare, actuellement, un rapport exposant les effets probables d'un désarmement éventuel sur les économies provinciales.

The Chairman: As I said and keep repeating, that it is new for you but not for the members of the committee. You are not here as witness as *la pancarte* would indicate, but you are here as guests. I want again to repeat that, on behalf of the members of the committee, I am very highly appreciative that you accepted our invitation to appear as a guest speaker and to share with us your knowledge about a subject that was given to us to study by the House of Commons. M. Gellner.

Mr. John Gellner (Professor of Political Science, York University): I have written a very short outline of my position so I, more or else, have only come to repeat my basic thesis. What I want to speak about is security now and security in the foreseeable future. I know that this question of security is treated in a way that is, in a way, in a kind of world of imagination. That is, if everybody was for peace, there would be peace; people are wonderful and therefore they do not want war and therefore there will be peace; and so on. All this, of course, is not borne out by human history. Since the beginning of recorded history—this is roughly for six thousand years—humans have always behaved in the same way and since states are nothing else than the sum total, or function, or relationships between individuals, states behave like individuals, only much more lawlessly because they are not subject to the civil law.

So, what I want to speak is about the necessity for security now and in the lifetime even of the young people who are here, because obviously in their lifetime, human nature is not going to change and the attitudes of nation states are not going to change. Since the end of the second world war we have had something like 150 wars, since 1945. The incidence of warfare is increasing. Never have there been so many wars at the same time as there have been in these last years.

Now, obviously, the military costs money and costs a lot of money. I only have figures of 1980 because definitive figures for 1981 are not out yet, but they are foreseeable, of course. In 1980, the world spent roughly \$600 billion on things military, worldwide. Of this, just about one half was spent by the two super powers. Each spent 25 per cent, roughly, of the \$600 billion. Then came the third world countries which spent about \$17 billion. Then came the Third World countries which spent about 17 per cent of the total; the NATO members, other than the United States, spent 14 per cent; China, 9 per cent; other industrialized countries, not in NATO and not in the Warsaw Pact, spent 7 per cent, and the smaller Warsaw Pact countries spent 3 per cent. So altogether, they spent \$600 billion.

• 2030

Military expenditures have increased year after year now for quite a number of years. On the average, it is about 3 per cent a year in real terms. The world is not disarming; the world is arming. Not by leaps and bounds—3 per cent a year, on an

[Traduction]

follow up exposing the likely effects that disarmament might have on provincial economies.

Le président: Je vais peut-être sembler me répéter pour les membres du Comité, mais je tiens à vous dire que vous n'êtes pas ici en tant que témoins, comme semble l'indiquer la pancarte, mais plutôt en tant qu'invités. Je tiens à redire encore une fois qu'au nom des membres du Comité, je suis très heureux que vous ayez accepté notre invitation à comparaître comme orateurs invités et à nous faire part de ce que vous savez d'un sujet que la Chambre des communes nous a demandé d'étudier. Monsieur Gellner.

M. John Gellner (professeur de sciences politiques, Université York): J'ai écrit un résumé très bref de ma position, de sorte que je vais plus ou moins répéter ma thèse fondamentale. Je veux parler de la sécurité dans l'état actuel des choses et dans l'avenir prévisible. Je sais que l'on traite de cette question de sécurité dans un univers de fantaisie; autrement dit, on pense que si tout le monde voulait la paix elle existerait. On dit que les gens ont les meilleures qualités du monde, qu'ils ne veulent pas la guerre et que par conséquent il y aura la paix et ainsi de suite. Évidemment, tout cela est contraire à ce que montre l'histoire de l'humanité. Depuis le début de l'Histoire, c'est-à-dire depuis environ 6000 ans, les êtres humains se sont toujours comportés de la même façon, et étant donné que les États ne sont rien d'autre que la somme totale des fonctions ou des relations entre les individus, les États se comportent comme les individus, à la seule différence qu'ils sont encore moins respectueux de la loi, puisqu'ils ne sont pas assujettis au droit civil.

Je veux donc parler de la nécessité de la sécurité maintenant, et même durant la vie des jeunes qui sont ici. De toute évidence, pendant leur vie, la nature humaine ne va pas changer, pas plus que les attitudes des États souverains. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, environ 150 guerres ont éclaté. L'incidence de la guerre augmente et il n'y a jamais eu autant de guerres en même temps que ces dernières années.

De toute évidence, les activités militaires coûtent de l'argent, beaucoup d'argent. Je n'ai les chiffres que pour 1980, car on ne connaît pas encore ceux de 1981, quoi qu'on puisse évidemment les prévoir. En 1980, le monde a consacré environ 600 milliards de dollars aux activités militaires. Les deux super-puissances ont dépensé ensemble pratiquement la moitié de cette somme, soit environ le quart chacune. Il y a ensuite les pays du tiers monde qui ont dépensé environ 17 p. 100 du total; les pays membres de l'OTAN, à part les États-Unis, en ont dépensé 14 p. 100, la Chine 9 p. 100 et les autres pays industrialisés extérieurs à l'OTAN et au Pacte de Varsovie en ont dépensé 7 p. 100, la part des plus petits pays du Pacte de Varsovie équivalant à 3 p. 100. La totalité de leurs dépenses est donc égale à 600 milliards de dollars.

Les dépenses militaires se s'accroissent d'une année à l'autre depuis un certain nombre d'années. En moyenne, l'augmentation est d'environ 3 p. 100 par an en termes réels. Il n'y a pas de désarmement dans le monde; au contraire, mais sans excès

[Text]

average. At the same time, the amount of weaponry in the world is declining because weapons are becoming so much more expensive.

I remember—I am sorry to bring in a personal remembrance—when I was in bomber command in the last war. We got this wonderful new four-engined aircraft, the Halifax, and we were told, do not break any, each one costs \$250,000. The American B-1 bomber—today's equivalent of the Halifax of so many years ago—costs just over \$100 million apiece—\$250,000 to \$100 million. This is in 40 years. Right? So, there are fewer weapons in the world because they are so much more expensive; but they are, of course, very much more deadly than they were in our times.

One more word of warning. You cannot really compare budgets just by comparing what military expenditures have been. The 25 per cent of \$150 billion, which the United States has been spending, has bought substantially less than the \$150 billion—roughly the same amount—which the Soviet Union has been spending.

In my paper I gave this example. Here in Canada, we spent roughly \$5 billion on defence in the fiscal year 1980-81, and of this, \$775 million was spent on new equipment—15.5 per cent. If this \$5 billion had been spent in the Soviet Union, about 50 per cent would have gone to new equipment and therefore \$2,500 million worth of new equipment would have been bought. The reason, of course, is an obvious one, that in a democracy we have to take better care of people. The pay is higher, the accommodation is better, married quarters are built and the children of servicemen are getting an education. In brief, the running costs are so much higher and so much less is left for new equipment. This is the explanation why the Soviet Union has so much more weaponry than the United States, although they are spending the same amount.

The word we are using is POM—Personnel Operations and Maintenance—and POM's running expenses simply cost so much more in the western democracies than they cost in the East.

The term which is generally used for this 3 per cent yearly increase in world-wide expenditures on things military is called arms racing. Now, arms racing is necessary. That is a terrible thing to say, but it is necessary for our security now and in our lifetime—my lifetime does not matter because I am so old but the lifetime of the young people here will be almost entirely based on deterrence of war, just as the security of and individual in a state is based to a large extent on deterrence of crime.

• 2035

I always give this example. You will remember, back, I believe, in 1969 there was a police strike in Montreal—I believe only for one night—and immediately people went out

[Translation]

considérable, avec une moyenne annuelle de 3 p. 100. Parallèlement, la quantité d'armes diminue dans le monde, étant donné qu'elles deviennent beaucoup plus chères.

Je me souviens—je m'excuse d'évoquer des souvenirs personnels—de l'époque où je pilotais des bombardiers au cours de la dernière guerre. Nous avions reçu ce merveilleux nouveau quadrimoteur, le *Halifax*, et on nous avait dit de ne pas le détraquer, car il coûtait \$250,000. Le bombardier américain *B-1*, équivalent actuel du *Halifax* d'il y a tant d'années—coûte un peu plus de 100 millions de dollars l'unité—le coût est donc passé de \$250,000 à 100 millions de dollars. C'était il y a 40 ans. Vous voyez? Il y a moins d'armes car elles sont devenues beaucoup plus coûteuses, mais naturellement, elles sont beaucoup plus dangereuses qu'autrefois.

Je voudrais cependant vous mettre en garde; on ne peut pas véritablement comparer des budgets en se limitant à comparer les dépenses militaires par rapport à celles du passé. Le quart des 150 milliards de dollars que les États-Unis ont dépensés leur ont permis d'acheter beaucoup moins que les 150 milliards de dollars—pratiquement la même somme—que l'Union soviétique a dépensée.

Dans mon mémoire, je donne cet exemple. Au Canada, nous avons dépensé environ 5 milliards de dollars au cours de l'année financière 1980-1981 pour la défense, dont 775 millions de dollars (ou 15 p. 100) pour acheter de l'équipement. Si l'Union soviétique avait dépensé ces 5 milliards de dollars, environ la moitié auraient été consacrés à du nouvel équipement, et par conséquent, elle en aurait acheté pour 2.5 milliards de dollars. Naturellement, cela s'explique de façon évidente car, dans une démocratie, nous devons mieux nous occuper des citoyens. Les salaires sont meilleurs, de même que les logements; on construit des logements pour les hommes mariés et on éduque les enfants des militaires. En deux mots, donc, les coûts de fonctionnement sont très élevés, et ils grèvent le coût du nouvel équipement. C'est ce qui explique pourquoi l'Union soviétique possède beaucoup plus d'armements que les États-Unis, bien qu'elle dépense autant.

On consacre aux opérations et à l'entretien du personnel des coûts de fonctionnement qui sont beaucoup plus élevés dans les démocraties occidentales qu'à l'Est.

On qualifie en général cet accroissement annuel de 3 p. 100 des dépenses militaires mondiales de course aux armements. Cette course est nécessaire. C'est terrible à dire, mais elle est nécessaire pour notre sécurité actuelle, et durant la vie, non pas la mienne parce que je suis très âgé—mais la vie des jeunes, qui dépendra presque entièrement de la prévention de la guerre, tout comme la sécurité d'un citoyen est fondée dans une grande mesure sur la prévention du crime.

Je donne toujours cet exemple. Je pense que vous vous souvenez qu'en 1969 il avait eu une grève des agents de police à Montréal, rien que pour une nuit je crois, et tout de suite des

[Texte]

looting. This was not the criminal element. These were good citizens who said, well, if we can get a bottle of whisky for nothing, why should we not take it? And if we are lucky, it will be a coloured television set.

The Chairman: It is too bad you chose Montreal. That is my city. I wish you would use another example. It is all right; we have had a long day.

Mr. Gellner: Yes, but if the police struck in Toronto, where I come from—

The Chairman: They hit harder.

Mr. Gellner: —the same thing would happen.

Mr. McKinnon: Would never happen in Victoria.

Mr. Gellner: I have certain doubts about Victorians also.

I will give you an example which will not offend anybody. You drive on the highway above the speed limit and opposite comes a car blinking its lights and the police are nearby. Immediately you go down below the speed limit. Deterrence keeps you on the straight road. And since states are nothing else than individuals times so many millions, deterrence keeps them peaceful and honest. There is nothing else which really works except deterrence. Obviously, there are countries which would not wage war even if, say, they were not deterred. These are the countries which have everything. But they would be attacked, of course. Arms racing, if it is done in order to maintain a balance of power, mutual deterrence and, therefore, peace, is actually necessary.

I will give you, I think, a very telling example. Nuclear deterrence has been based primarily for a long time on intercontinental ballistic missiles—on ICBMs. And you will remember that the ignoramuses, who generally talk about defence in public, were talking about the missile age and about there being no defence, and so on and so forth. Of course, this was nonsense. But still, this was believed. But now we already see the day when there will be an absolute defence against ballistic missiles, laser weapons, particle beam weapons and so on. Some experts say that we will have a defence which will make ballistic missiles totally useless by the nineties.

Obviously, if this is to come and we would do nothing on our side, there would be the danger that nuclear war would not be deterred and that is why the United States are transferring now, the retaliatory force again into airplanes, and into more effective submarines—into the Trident class submarines, and the Soviets are doing the same because their ICBMs are not going to work anymore in the foreseeable future.

This is the kind of arms racing which is necessary and therefore one can say that an arms race, if it is conducted prudently and effectively, actually has a stabilizing influence.

[Traduction]

gens se sont livrés au pillage. Il ne s'agissait pas de criminels, mais de bons citoyens qui se sont dit «si on peut obtenir une bouteille de whisky gratuitement, pourquoi ne pas la prendre? Et si nous avons de la chance, cela pourrait être une télévision couleur.»

Le président: C'est vraiment dommage que vous ayez choisi Montréal. J'en suis originaire. J'aurais bien voulu que vous nous donniez un autre exemple. Mais d'accord, notre journée a été très longue.

M. Gellner: Oui, mais si la police avait fait grève à Toronto, dont je suis originaire...

Le président: Cela aurait été pire.

M. Gellner: ... la même chose se serait passée.

M. McKinnon: Elle ne se serait jamais produite à Victoria.

M. Gellner: Permettez-moi d'en douter.

Je vais vous donner un exemple qui n'offensera personne. En voiture, vous dépassez la limite de vitesse; un véhicule arrive en sens inverse, dont le chauffeur vous fait des appels de phares: vous en déduisez que la police n'est pas loin. Tout de suite, vous ralentissez. La dissuasion vous maintient dans le droit chemin. Et étant donné que les États ne sont rien d'autre qu'un certain nombre de millions de citoyens, la prévention les maintient pacifiques et honnêtes. Rien d'autre ne fonctionne vraiment à part la dissuasion. De toute évidence, il y a des pays qui ne feront pas la guerre même en l'absence d'un effet de dissuasion. Ce sont des pays qui ne manquent de rien, mais naturellement ils pourraient être attaqués. Par conséquent, la course aux armements, si elle se fait pour maintenir l'équilibre de la puissance, la dissuasion mutuelle et par conséquent la paix, est nécessaire.

Je vais vous donner un exemple très clair. Depuis longtemps, la dissuasion nucléaire est essentiellement fondée sur les missiles balistiques intercontinentaux. Et vous vous souvenez que les ignorants, qui parlent en général de la défense en public, parlaient de l'ère des missiles, se plaignaient qu'il n'existait pas de défense et ainsi de suite. Naturellement, c'était absurde, mais on les avait crus. Mais nous voyons déjà qu'il y aura une défense absolue contre les missiles balistiques, avec des armes au laser, des armes aux rayons à particules et ainsi de suite. Certains experts prévoient que nous aurons un système de défense qui rendra les missiles balistiques tout à fait inutiles dans les années 90.

De toute évidence, si cela doit arriver et que nous ne faisons rien de notre côté, il y aura des dangers que l'on ne puisse empêcher une guerre nucléaire, et c'est pourquoi les États-Unis transfèrent à nouveau maintenant les forces de rétorsion dans les avions, et dans des sous-marins plus efficaces, des sous-marins de la catégorie Trident, et les Soviétiques font la même chose, parce que leurs missiles balistiques intercontinentaux ne seront plus utiles dans un avenir prévisible.

Voilà le type de course aux armements qui est nécessaire, et on peut donc dire qu'une course aux armements exécutée avec prudence et efficacité exerce véritablement une influence stabilisante.

[Text]

Now, for heaven's sake, I hope that nobody in his right mind believes in the immediate effectiveness of any other approach. We hear that an organization, which otherwise is respected highly, wants to make a world-wide referendum, where the people of the world will be asked whether they are against nuclear weapons. Well, 99.9 per cent will be against nuclear weapons, but nuclear weapons are here. But does it help to be against them?

• 2040

Now, disarmament. I want to distinguish between disarmament and arms control. Arms control is the lowering of the dangers inherent in conflict, through certain specific measures. Disarmament means, really, turning the sword into a ploughshare. Now, in the nuclear field, disarmament is totally impossible because it is not very viable. I am one of the few people, I believe, in Canada, who has seen a nuclear weapon. I was once at a nuclear weapon test in Nevada and we were actually shown a nuclear weapon. Of course, we were not allowed to examine it, so I only saw it. The nuclear weapon we were shown looked to me like a tube, about 15 feet long and three feet wide. We were told that this was a 200 kilotonne weapon with an explosive yield 10 times stronger than the Hiroshima bomb; and this was a tube 15 feet long. It could have been hidden in a bedroom. It is absolutely impossible to verify nuclear disarmament because a nuclear weapon is so tremendously destructive compared to its very small size.

Conventional disarmament can perhaps be, not 100 per cent but let us say 50 per cent verified, because in relation to its destructiveness, a conventional weapon is pretty big. A tank is difficult to hide, and it is perhaps only five-thousandths as destructive as a nuclear weapon. But this nuclear weapon, of course, can be hidden anywhere. Because every nuclear weapon state would believe that the other one has not kept its promise and has not destroyed its nuclear weapons, it would also keep nuclear weapons. A nuclear disarmament treaty therefore would have no other result than that both sides would still have lots of nuclear weapons.

The safety feature of disarmament, which is a visible threat of retaliation, would be lost. So we would be worse off than we are now.

Conventional disarmament, I can think of possibilities. Arms control, obviously. A comprehensive test ban, which has been discussed for so long, would obviously stop proliferation, because new nuclear powers would not know whether their nuclear weapons would ever explode, if they could not test them. The partial test ban, which we have had for so many years, of course, was absolutely useless. All it did was make

[Translation]

J'espère plus que toute autre chose au monde que personne de sensé ne croit à l'efficacité immédiate de toute autre solution. Nous avons entendu dire qu'un organisme, par ailleurs très respecté, a proposé la tenue d'un référendum mondial sur les armes nucléaires. Or, 99.9% des populations sont contre les armes nucléaires, mais il n'en demeure pas moins que ces armes existent. A quoi cela sert-il alors d'être contre?

Passons maintenant au désarmement. J'aimerais faire une distinction entre le désarmement et le contrôle des armements. Ce dernier consiste à atténuer les dangers que pose un conflit, grâce au recours de certaines mesures bien particulières. Le désarmement, par contre, signifie que l'on remplace l'épée par la charrue. Dans le domaine nucléaire, cependant, le désarmement est tout à fait impossible étant donné qu'il n'est pas très viable. Je suis l'un des rares, au Canada, à avoir vu une arme nucléaire. En effet, j'ai assisté à des essais nucléaires au Nevada et on nous avait montré une arme nucléaire. Bien sûr, on ne nous avait pas autorisé à l'examiner de près, je n'ai donc pu qu'en voir l'aspect général. D'après ce que j'ai pu voir, cela ressemble à un tube d'environ 15 pieds de long et 3 pieds de diamètre. On nous a dit que cette arme de 200 kilotonnes avait une puissance d'explosion 10 fois supérieure à celle de la bombe d'Hiroshima. Or, le tube n'avait que 15 pieds de long. On aurait pu facilement le cacher dans une chambre. Il est donc absolument impossible de vérifier que les nations procèdent bien au désarmement nucléaire, étant donné l'extraordinaire potentiel destructeur de ces armes, en comparaison de leurs dimensions très réduites.

Quant au désarmement classique, on pourrait peut-être, pas dans tous les cas mais environ à 50 %, vérifier que les nations en respectent bien les modalités car, en proportion de son potentiel destructeur, une arme classique a des dimensions généralement assez importantes. En effet, un char d'assaut est plutôt difficile à dissimuler et son potentiel destructeur est peut-être équivalent aux cinq millièmes de celui d'une arme nucléaire. Mais, je le répète, cette arme nucléaire peut être dissimulée n'importe où. Étant donné que chaque État doté de l'arme nucléaire serait convaincu que l'adversaire n'a pas respecté ses promesses et n'a pas détruit ses armes atomiques, il préserverait son arsenal nucléaire. Un traité sur le désarmement nucléaire n'aurait donc aucun résultat si ce n'est que les deux adversaires préserveraient tout leur arsenal nucléaire.

Le désarmement n'offrirait donc plus de sécurité étant donné que chacun des adversaires serait convaincu que l'autre ne peut exercer de représailles. La situation serait donc pire qu'aujourd'hui.

Le désarmement classique offre peut-être certaines possibilités. Quant au contrôle des armements, ses possibilités sont évidentes. L'interdiction totale des essais nucléaires, dont on parle depuis si longtemps, mettrait bien sûr un terme à la prolifération étant donné que les nouvelles puissances nucléaires ne pourraient pas tester leurs armes et ne sauraient donc pas quel en est le potentiel. Le traité sur l'interdiction partielle

[Texte]

tests more expensive because they had to be done underground. There have been more tests before the ban than after the ban. In conventional weaponry, an excellent arms control measure, and I wish the Canadian government would concentrate on that, would be the control of the arms trade.

Practically all wars are being waged in the Third World, and they are being waged by weapons produced by comparatively few industrialized nations. If the industrialized nations would not sell arms, there would still be wars but they would be conducted with only rifles, machine-guns—anything these countries could produce, and not with this hi—falutin weaponry with which wars are now conducted.

One comes always back to the same thing. If you want to be safe, you have to be able to deter an attack. That will give you safety.

• 2045

Finally, a word about the cost. Now \$600 billion is terrible for military expenditures. It is particularly terrible for the Third World. The Third World spends roughly \$100 billion on military affairs a year—\$100 billion, 17 per cent of the total. They receive only \$30 billion in foreign aid. Therefore, for every dollar they receive in foreign aid, they spend \$3 on things military.

I am not saying that they should not be allowed to deter war. Of course they should be allowed to deter war. But the \$500 billion which the first and second world are spending are more easy to bear than the \$100 billion which the Third World is spending. That is a crushing load for them. When you talk about North-South dialogue, and we hear this again and again, I wish this point would be brought up too; that basically we are helping them, but also releasing funds for the purchase of weaponry. As I say, they spend \$100 billion for things military; they receive \$30 billion in foreign assistance.

So I come now finally to Canada. I think we have a vital interest and a vital task in protecting the American retaliatory force so that nuclear deterrence will work, just as it has worked fortunately for the last 37 years. We are the strategic forefield of the United States. The warning which is necessary to make the retaliatory force credible must come from our skies, from our sea approaches and so on. And here we have a task which is unique, which nobody else can perform, because the good God has put us into this awkward position between the United States and the Soviet Union. Therefore, military expenditures in Canada are unavoidable.

To speak about unilateral disarmament in Canada is of course total nonsense because it would increase our dangers

[Traduction]

des essais nucléaires, qui a été signé il y a très longtemps, n'a servi absolument à rien. En effet, son seul résultat a été de rendre ces essais beaucoup plus onéreux étant donné qu'ils devaient être souterrains. Il y a eu plus d'essais avant l'interdiction qu'après. Dans le domaine des armes classiques, un moyen excellent de les contrôler, et j'espère que le gouvernement canadien s'y intéressera de près, consisterait à contrôler le commerce des armes.

La quasi totalité des guerres se font dans le tiers monde, à l'aide d'armes produites par un nombre relativement restreint de pays industrialisés. Si ces pays industrialisés ne vendaient pas d'armes, il y aurait quand même des guerres, mais il faudrait se contenter de carabines, de mitrailleuses... En résumé, il s'agirait d'armes que les adversaires eux-mêmes peuvent produire, et non pas tout cet arsenal très sophistiqué qu'on leur vend.

On en revient toujours à la même chose. Pour assurer sa propre sécurité, il faut être capable de dissuader l'ennemi de lancer une attaque. C'est le seul moyen.

Pour terminer, je vais dire quelques mots sur les coûts. Un budget militaire de 600 milliards de dollars est énorme, surtout pour les pays du tiers monde. Ces pays consacrent environ 100 milliards de dollars à leur défense par an, soit 17 p. 100 de ces 600 milliards. Ils ne reçoivent que 30 milliards de dollars en aide extérieure. En conséquence, pour chaque dollar qu'ils reçoivent en aide extérieure, ils en consacrent 3 à des dépenses militaires.

Je ne prétends pas qu'on devrait leur interdire de se doter d'une capacité de dissuasion. Ils en ont bien entendu le droit, mais les 500 milliards de dollars que la Première et la Seconde Guerres mondiales ont coûté ont été plus faciles à absorber par les pays industrialisés que ces 100 milliards de dollars que les pays du tiers monde doivent déboursier. C'est un fardeau écrasant pour eux. A propos du dialogue Nord-Sud, on peut dire que, de façon générale, nous les aidons, mais cet argent leur sert également à acheter des armes. Comme je l'ai dit tout à l'heure, ils consacrent 100 milliards de dollars à des dépenses militaires alors qu'ils reçoivent 30 milliards de dollars en aide extérieure.

Venons-en maintenant au Canada. Je pense que nous avons tout intérêt à protéger la capacité de représailles des Américains afin que le système de dissuasion nucléaire continue à fonctionner, comme il le fait depuis 37 ans. Nous sommes en quelque sorte le front stratégique des États-Unis. L'alerte qui est indispensable à la crédibilité de la capacité de représailles doit venir de notre territoire, de notre espace et de nos eaux territoriales. C'est en cela que nous avons une tâche tout à fait unique puisque, de par notre situation géographique, nous nous trouvons coincés, en quelque sorte, entre les États-Unis et l'Union soviétique. Le Canada ne peut donc pas éviter les dépenses militaires.

Préconiser un désarmement unilatéral au Canada est tout à fait ridicule, car cela augmenterait considérablement les ris-

[Text]

immeasurably, or else we would have to let the Americans do it in our sky, on our seas and so on and so forth. So we will, no doubt, have to live with the expense of defence. I myself say that I would rather live with the expense of defence than have another war.

That is my statement.

The Chairman: Thank you very much, Dr. Gellner.

Monsieur Truchon, nous vous écoutons.

M. Michel Truchon (économétriste, Université Laval, et directeur de programmes du Centre québécois de relations internationales): Monsieur le président, honorables membres du Comité, il me fait plaisir de venir vous présenter quelques éléments d'un rapport qu'un collègue, Jean-Thomas Bernard, et moi-même avons préparé sur les retombées économiques des dépenses du ministère de la Défense nationale et des exportations canadiennes de matériel militaire. Il s'agit d'un rapport que nous avons préparé pour l'ONU avec l'appui financier du ministère des Affaires extérieures.

Vous avez tous eu, je crois, une copie de ce volumineux rapport, et vous avez même, je pense, les notes que j'avais préparées pour ma présentation de ce soir. Je m'excuse un peu de l'état dans lequel sont ces notes. Je ne pensais pas que cela vous serait distribué, mais on m'a dit que c'était mieux encore que vous les ayez dans cet état-là que de ne pas les avoir du tout.

• 2050

L'objectif que nous nous étions fixé lorsque nous avons entrepris l'étude, c'était de mesurer l'impact qu'un traité ou un scénario de désarmement pourrait avoir sur l'économie canadienne. Remarquez que M. Gellner parlait de réarmement tout à l'heure, de course aux armes. L'outil que nous aurions voulu construire aurait pu être tout aussi bien utile pour mesurer l'impact d'une course aux armements et d'un effort plus grand de la part du Canada à ce chapitre.

Idealement, nous aurions aimé construire un modèle dans lequel nous aurions retrouvé les différentes missions du ministère de la Défense nationale, les tâches effectuées par ce ministère pour réaliser ses missions, de même que la liste et les quantités des ressources nécessaires à l'accomplissement de ses tâches et, en définitive, de ses missions. Nous pensons en effet qu'un traité ou un scénario de désarmement ou un effort plus grand du côté militaire de la part du Canada se traduirait éventuellement par un changement d'emphase dans les différentes missions poursuivies par le ministère de la Défense nationale et, par ricochet, sur les tâches exécutées et les ressources utilisées. Malheureusement, il ne semble pas qu'on pense en ces termes au ministère de la Défense nationale, si bien que les données comptables ne sont pas encore dans le format approprié au genre d'approche qu'on aurait aimé poursuivre.

[Translation]

ques auxquels nous serions exposés et, de toute façon, les Américains prendraient la relève et s'occuperaient de la surveillance de notre territoire, de nos eaux territoriales et de notre espace aérien. Nous sommes donc condamnés à assumer les frais de notre propre sécurité. Personnellement, je préfère être condamné à cela plutôt qu'à la perspective d'une autre guerre.

C'est tout ce que j'avais à dire.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Gellner.

Mr. Truchon, you have the floor.

Mr. Michel Truchon (Economist, Laval University, Program Director for the Centre québécois de relations internationales): Mr. Chairman, members of the committee, I am very happy to present the highlights of a report that a colleague of mine, Jean-Thomas Bernard, and myself have prepared about the economic spinoff of the National Defence Department's expenditures as well as Canadian exports of military equipment. This report has been prepared for the U.N., with the financial assistance of the Department of External Affairs.

All of you have received a copy of this big report, as well as some explanatory notes I had prepared for my presentation tonight. I apologize for the format in which these explanatory notes have been prepared but I did not anticipate they would be circulated. Yet, I was told that it was better for you to have them than nothing at all.

When we undertook this study, our goal was to measure the impact of a disarmament treaty or scenario on the Canadian economy. Earlier, Mr. Gellner mentioned rearmament and the arms race. The instrument we wanted to construct could have been just as useful in measuring the impact of the arms race and greater Canadian participation in the arms race.

Ideally, we would have liked to construct a model taking into account the different missions of the Department of National Defence, the tasks carried out by the department in order to achieve those missions, and the types and quantities of resources necessary to carry out its tasks and, finally, to achieve its missions. Actually, we feel that a disarmament treaty or scenario, or a greater Canadian military effort, would eventually lead to a shift in emphasis in the types of missions undertaken by the Department of Defence and, consequently, in the tasks carried out and the resources used. Unfortunately, it seems that the Department of Defence is not yet thinking in these terms; in fact, the department's accounts are not yet kept in a format appropriate to the type of approach we would like to have taken.

[Texte]

C'est la raison pour laquelle nous nous sommes résolus à mesurer les retombées économiques des dépenses du ministère de la Défense nationale et les exportations de matériel militaire. Elles nous donnent quand même une idée de l'impact que pourrait avoir un désarmement complet et unilatéral de la part du Canada, et on peut s'imaginer un peu, à partir de ces résultats-là, ce que donnerait une réduction des efforts canadiens au chapitre militaire.

Le premier chapitre de notre rapport trace l'évolution des dépenses du ministère de la Défense nationale, de nos échanges avec l'extérieur de matériel militaire et de notre effort au chapitre de la recherche et du développement. Comme ce chapitre contient des données qui vous sont certainement assez familières, et comme il est de lecture assez facile, je vais plutôt m'attarder au deuxième qui porte sur les retombées économiques de nos dépenses militaires et de nos exportations. Ce chapitre est sans doute un peu plus technique et il a nécessité l'utilisation d'un outil un peu plus sophistiqué et dont les résultats ne sont peut-être pas toujours évidents.

L'outil en question, c'est le modèle intersectoriel de Statistics Canada. Qu'est-ce que ce modèle a fait pour nous? Eh bien, si le ministère de la Défense nationale augmente ses dépenses ou si nous augmentons nos exportations de matériel militaire vers l'étranger, les producteurs et les distributeurs canadiens se verront invités à accroître le volume de leurs livraisons et, pour satisfaire à cette demande additionnelle, ils auront besoin de matières premières, de main-d'œuvre, de services, d'énergie et de matériel de toutes sortes. Ils devront donc se tourner à leur tour vers leurs fournisseurs qui feront de même, etc. Si on veut connaître l'impact complet de l'accroissement de ces dépenses ou de ces exportations, il faut pouvoir tenir compte de toute cette chaîne d'effets directs et indirects que je viens de mentionner. Un modèle intersectoriel est un outil qui permet de faire ce genre de calculs de façon très détaillée. Pour ceux qui ne connaîtraient pas déjà le modèle, on y distingue presque 200 secteurs de l'économie canadienne et presque 600 catégories de biens et services, pour vous donner une idée du niveau de détails auquel le modèle fonctionne. Ces calculs sont effectués en utilisant la structure des achats de chaque secteur et la structure de répartition des différentes demandes pour l'année 1977.

• 2055

Le sommaire des résultats que nous avons obtenus avec ce modèle apparaît dans les tableaux 2.1 à 2.3, qui commencent à la page 56 de la version française du rapport et, j'imagine, vers cette page-là dans la version anglaise. Il porte sur les dépenses et les exportations pour l'année 1978-1979.

Dans le tableau 2.1, on a tenu compte uniquement des effets engendrés par la production directe du matériel ou des fournitures militaires de même que par la production des biens et services nécessaire pour soutenir ce volume de production directe, etc. Les effets en question portent sur les revenus de toutes sortes et sur l'emploi. Mais on n'a pas tenu compte du fait que ces revenus allaient eux-mêmes être dépensés et créer à leur tour des revenus additionnels qui seraient dépensés et

[Traduction]

That is why we resolved to measure the economic effects of the Department of National Defence's expenditures and our exports of military equipment. This will give us some idea of the potential impact of complete, unilateral Canadian disarmament; from those results, we can to some extent infer the effect of a reduced Canadian military effort.

The first chapter of our report gives the evolution of the Department of National Defence's expenditures, of our foreign trade in military equipment, and of our research and development efforts. Since this chapter includes data with which you are no doubt familiar, and since it is quite readable, I will concentrate instead on the second chapter which deals with the economic effects of our military expenditures and our exports. This chapter is probably more technical; it required the use of a somewhat more sophisticated instrument, and the results are perhaps less obvious.

The instrument in question is Statistics Canada's input-output model. What did that model do for us? If the Department of National Defence were to increase its expenditures, or if we were to increase our exports of military equipment, Canadian producers and distributors would feel encouraged to increase their delivery volumes; to meet the additional demand, they would need raw materials, manpower, services, energy, and many types of equipment. In their turn then, they would have to go to their suppliers who would do the same, et cetera. To understand the total impact of an increase in such expenditures or exports, the entire chain of direct and indirect effects I just mentioned must be taken into account. An input-output model is an instrument allowing this type of very detailed calculations. For those of you who are not familiar with the model, the fact that it distinguishes between almost 200 sectors of the Canadian economy and almost 600 categories of goods and services gives you some idea of the type of detailed study it allows. The calculations are carried out using each sector's purchase structure and each type of demands distribution structure for 1977.

You will find a summary of the results we obtained using this model in tables 2.1 to 2.3 starting on page 56 in the French version of the report and probably somewhere around that page in the English version. It deals with expenditures and exports for 1978-79.

In table 2.1, we only considered the effects of direct production of military equipment or supplies and of the production of goods and services necessary to support that direct volume, et cetera. The effects in question impact on all types of revenues and on employment. We did not consider the fact that these revenues would in turn be spent and create additional revenues which again would be spent and create new revenues, et cetera. That is table 2.1.

[Text]

qui créeraient de nouveaux revenus, etc. Ceci pour le tableau 2.1.

Qu'est-ce qu'on a comme résultat dans ce tableau 2.1? A la troisième ligne, vous avez le contenu importé du matériel militaire et du matériel tout court acheté par le ministère de la Défense nationale, de même que le contenu importé des exportations, s'il y a lieu; je crois que c'est nul ici. Un peu plus loin apparaissent les contenus en salaires et autres revenus de ces mêmes dépenses ou exportations. La somme de ces revenus donne le produit intérieur brut ou, si on préfère, le contenu canadien de ce matériel. Ensuite, on a fait le rapport du produit intérieur brut ainsi créé sur la demande finale, c'est-à-dire les dépenses du ministère de la Défense nationale et les exportations, ce qui nous donne en quelque sorte la proportion du contenu canadien des achats du ministère de la Défense nationale et des exportations de matériel militaire. Le pourcentage que nous avons obtenu pour l'ensemble de ces dépenses est 82 p. 100 ou le rapport 0,82 qui apparaît dans ce tableau.

Vers la fin du tableau apparaissent les recettes des différentes administrations publiques. Elles permettent de mesurer le coût net, pour les gouvernements, des dépenses du ministère de la Défense nationale. Vous avez ensuite la production brute et l'emploi. La production brute n'a pas tellement d'intérêt en soi dans la mesure où elle comporte du double comptage.

Dans le tableau 2.2, vous avez des résultats semblables, mais ici on a tenu compte du fait que les revenus calculés au tableau 2.1 allaient être eux-mêmes dépensés et créer de nouveaux revenus qui seront eux-mêmes dépensés, etc. Ceci a porté le rapport du produit intérieur brut sur la demande finale pour l'ensemble des dépenses du ministère de la Défense nationale et des exportations à 1,02. Pour les exportations à elles seules, ce rapport est de 1,35. Cela signifie que, pour chaque dollar exporté de matériel militaire, on crée \$1.35 de revenus au Canada. Cela ne tient pas compte, évidemment, de la fraction de ces revenus qui peut aller à des résidents étrangers.

Dans le tableau 2.3, on est allés encore un peu plus loin dans la prise en compte des revenus. On a tenu compte du fait que les revenus des militaires et des autres personnes à l'emploi du ministère de la Défense nationale allaient eux-mêmes être dépensés dans l'économie, pour générer à leur tour de nouveaux revenus, etc. Ce qui a porté le rapport du produit intérieur brut sur la demande finale à 1,47. On notera cependant que ce rapport est de 1,63 pour les dépenses d'exploitation du ministère de la Défense nationale et qu'il n'est que de 0,74 pour les dépenses d'immobilisation. Le faible rapport obtenu pour les dépenses d'immobilisation est dû au fait qu'une plus grande partie de ce matériel est importée de l'étranger.

• 2100

Que signifie ce rapport de 1,47 obtenu pour la totalité des dépenses du MDN et des exportations? Grosso modo, les dépenses du ministère de la Défense représentent environ 1,5 p. 100 du produit national brut et les exportations représentent un autre 0,15 p. 100 de ce même produit national brut pour un total de 1,65 p. 100. Si on multiplie ce 1,65 p. 100 par le rapport de 1,47 obtenu dans le tableau 2.3, on obtient le

[Translation]

What results are included in table 2.1? The third line gives the import component of military or other equipment purchased by the Department of Defence and the import component of exports where applicable. I believe it is not applicable here. A little further down we have the salary and other revenue components of the same expenditures or exports. The total of these revenues gives the gross domestic product, or, if you prefer, the Canadian component of the equipment. Then we have the ratio of the gross domestic product thus created to final demands; Department of National Defence expenditures and exports. This gives us some idea of the Canadian content of the Department of Defence's purchases and of military equipment exports. As you can see in the table, imports represented 82 per cent of all expenditures or a ratio of 0.82.

Towards the end of the table you will find the revenues of the various public administrations. They permit the measurement of the net cost to governments of Department of Defence expenditures. Next are gross production and employment. Gross production is not particularly interesting in itself since it includes a double count.

Table 2.2 includes similar results, except that here allowance was made for the fact that the revenues calculated in table 2.1 would themselves be spent and create new revenues which in turn would be spent, et cetera. This brought the ratio of the gross domestic product to a final demand of all Department of Defence expenditures and exports to 1.02. The ratio for exports alone is 1.35. This means that for every dollar of exported military equipment, \$1.35 in revenues are created in Canada. Of course, this does not take into account any part of those revenues which might go to foreign residents.

In table 2.3 we went even further in evaluating revenues. Here we took into account the fact that expenditures by military personnel and other Department of National Defence employees would go into our economy thus generating in their turn new revenues, et cetera, which brought the ratio of the gross domestic product to final demand to 1.47. But the ratio for Department of National Defence operating expenditures is 1.63, whereas the ratio is only 0.74 for capital expenditures. The low ratio obtained for capital expenditures is due to the fact that a larger part of such equipment is imported.

What does this ratio of 1.47 obtained for total DND expenditures and exports mean? Generally speaking, Department of Defence expenditures represent about 1.5 per cent of the gross national product and exports represent another 0.15 per cent for a total of 1.65 per cent. If we multiplied that 1.65 per cent by the ratio of 1.47 obtained in Table 2.3, we obtain a figure of 2.43 per cent. What does that figure mean? If the Department

[Texte]

chiffre de 2,43 p. 100. Quelle est sa signification? Si le ministère de la Défense nationale devait disparaître demain matin de même que toutes nos exportations de matériel militaire sans même qu'on verse de pensions aux personnes à l'emploi du ministère de la Défense ou sans même qu'on les réaffecte à d'autres tâches (en supposant que l'on décide de les laisser crever), c'est 2,43 p. 100 du produit national brut qui disparaîtrait. Nous sommes actuellement à refaire nos calculs pour l'année 1979-1980 à l'aide d'une version plus fraîche du modèle intersectoriel, tout en préparant différemment la demande finale qui a servi à ces études, et nous obtenons des rapports qui sont environ 10 p. 100 plus élevés que ceux que je vous présente ce soir.

Evidemment, il est assez difficile d'imaginer que le Canada pourrait se passer totalement de surveillance ou de force de sécurité. Les résultats que je vous présente constituent donc une borne supérieure. Alors, dans la réalité, l'impact global d'un scénario de désarmement pourrait donc se situer quelque part entre zéro et les chiffres que je vous présente ce soir.

Par delà ces chiffres globaux, il importe de savoir s'il n'y a pas de secteur ou de région particulière du pays qui dépendent plus que d'autres des dépenses du ministère de la Défense nationale et des exportations de matériel militaire. Les modèles intersectoriels nous permettent justement d'identifier les secteurs les plus touchés par de telles dépenses et exportations. Les tableaux de 2.5 à 2.6 nous donnent la liste de ces secteurs. Encore ici on tient compte uniquement des achats directs dans le tableau 2.5 et on incorpore de plus en plus d'effets indirects à mesure qu'on s'achemine vers le tableau 2.8.

De ces tableaux, il ressort qu'il y a deux secteurs qui comptent sur les dépenses du ministère de la Défense nationale et sur les exportations de matériel militaire pour plus de 7 p. 100 de leur production totale et cela même lorsque l'on tient compte de tous les effets directs et indirects. Ce sont les secteurs des fabricants d'avions et de pièces et ceux de matériel de télécommunications. Alors, les pourcentages de leur production totale qui dépendent des achats du ministère de la Défense et des exportations de matériel militaire sont 17,88 et 14,83 p. 100 respectivement. Remarquez que plus de 11 points de ces deux pourcentages que je viens de vous donner sont dus aux exportations à elles seules.

Advenant une disparition complète des dépenses du ministère de la Défense et des exportations de matériel militaire, les deux secteurs en question pourraient connaître des difficultés certaines. Et le problème risquerait d'être d'autant plus critique que la production de ces secteurs pour fins militaires est souvent concentrée dans certaines régions, voire dans certaines villes et certaines entreprises.

• 2105

Par contre, dans n'importe quel projet de désarmement, on conservera une place importante à la surveillance du territoire canadien compte tenu de l'étendue de ce dernier. Les besoins en avions de surveillance et en matériel de communication resteraient donc importants.

[Traduction]

of National Defence were to disappear tomorrow morning along with all our military equipment, and if no pensions were paid to Department of Defence employees and those employees were not reassigned to other duties (assuming we decided to just let them croak), 2.43 per cent of the gross national product would disappear. We are now redoing our calculations for 1979-80 with a newer version of the input-output model and a different way of preparing the final demand used in our studies; in general, we obtain ratios 10 per cent higher than those mentioned this evening.

Canada could do without any surveillance or security forces. Hence, the results I have presented constitute an upper limit. In reality, the general impact of a disarmament scenario would be located somewhere between zero and the figures I presented to you this evening.

It is important to know whether any particular sector or region depends more than others on Department of National Defence expenditures and exports of military equipment. In fact, the input-output model allows us to identify the sectors most effected by such expenditures and exports. Tables 2.5 and 2.6 list those sectors. Here again, only direct purchases are included in Table 2.5, while more and more indirect effects are included as we progress to Table 2.8.

From these tables, we can see that two sectors depend on Department of National Defence expenditures and exports of military equipment for more than 7 per cent of their total production, even when all direct and indirect effects are taken into account. Those sectors are aircraft and aircraft parts and communications equipment. The percentages of their total production dependent on Department of Defence expenditures and exports of military equipment are 17.88 and 14.83 per cent respectively. It is also interesting to note that over 11 points of each of the two percentages I just quoted are due to exports alone.

Should expenditures and exports of military equipment completely disappear, the two sectors in question could definitely encounter difficulties. The problem could be further aggravated by the fact that military production in these sectors is often concentrated in particular regions, even in particular cities or companies.

On the other hand, in any kind of disarmament project, an important place will be kept for surveillance of Canadian territory in view of the vastness of it. Needs in the area of surveillance aircraft and communications equipment will, therefore, remain important.

[Text]

Les autres secteurs sont beaucoup moins touchés par les activités militaires. Advenant un programme de désarmement, la réduction des activités militaires par le ministère de la Défense nationale amènerait certainement une diminution de la production de ces secteurs. Mais encore une fois, en général, ces réductions seraient moindres que les pourcentages donnés dans les différents tableaux de ce chapitre dans la mesure où toutes les activités du ministère de la Défense nationale ne pourraient pas disparaître. Comme la plupart de ces secteurs produisent des biens et services qui peuvent être utilisés à des fins civiles, il nous semble raisonnable de dire que la diminution des activités des autres secteurs pourrait être compensée par des mesures assez générales de soutien à l'activité économique.

Un programme de désarmement assez important pourrait cependant avoir un impact négatif sur la productivité de certaines industries canadiennes. En effet, suite à l'accord canado-américain sur le partage de la production de la défense, les articles militaires échangés entre les deux pays sont relativement libres de barrières tarifaires. Cette libéralisation sectorielle a sans doute entraîné un accroissement appréciable de productivité pour les travailleurs canadiens; ce qui explique sans doute notre bonne performance dans nos exportations vers les pays autres que les États-Unis. La fin d'un tel accord pourrait diminuer notre position concurrentielle pour le matériel militaire et connexe.

En terminant, j'aimerais mentionner brièvement les résultats préliminaires d'une extension de cette étude que nous sommes en train de faire avec le modèle interprovincial de Statistique Canada. Il s'agit d'un modèle qui, en plus de tenir compte des relations entre les secteurs, tient aussi compte des échanges commerciaux entre les 10 provinces canadiennes et les Territoires du Nord-Ouest et du Yukon. Il ressort des études que nous sommes en train de faire que les deux principales provinces qui bénéficient des dépenses du ministère de la Défense nationale sont l'Ontario et le Québec. Lorsqu'on tient compte de tous les effets directs et indirects de ces dépenses, chaque dollar dépensé au titre de l'exploitation par le ministère de la Défense nationale entraîne la création de 74c. de revenu en Ontario et 43c. au Québec. Ce chiffre tombe ensuite à 5c. pour l'Alberta et ils sont beaucoup plus faibles pour les autres provinces. Les principaux secteurs touchés par les dépenses du ministère de la Défense nationale opèrent principalement en Ontario et au Québec. Comme il s'agit de deux provinces qui ont déjà une assez bonne base industrielle, on peut donc penser que l'impact d'une réduction de leurs activités serait moins grave que si elle se produisait ailleurs au pays. Bien, encore une fois, il soit possible que certaines petites localités soient durement touchées par une telle réduction.

Alors, voilà, madame, messieurs, j'espère que ces quelques résultats pourront vous éclairer dans la recherche d'une meilleure politique canadienne concernant les affaires extérieures et la défense nationale. Contrairement à ce que d'aucuns disent, il ne semble pas que les dépenses du Canada au chapitre de la défense et que les exportations de matériel militaire soient d'une ampleur telle et aient un impact tel que l'économie canadienne ne puisse pas supporter une réduction

[Translation]

The other areas are far less affected by military activity. In the case of a disarmament program, the reduction of military activities by the Department of National Defence would certainly contribute to a reduction in production in those areas. However, once more, generally speaking, those reductions would be less than the percentages given in the different tables of this chapter insofar as all activities of the Defence Department would not be disappearing. As most of those sectors produce goods and services that can be used for civilian needs, it would seem reasonable to us to say that the decrease in activities in other areas could be compensated for through measures which would be general enough to sustain economic activity.

An important enough disarmament program could, however, have negative impact on productivity of certain Canadian industries. Actually, because of the Canadian American agreement on the sharing of defence production, military articles exchanged by the two countries are relatively free from tariff barriers. That sectorial liberalization no doubt brought upon an appreciable increase in productivity for Canadian workers which doubtless explains our good performance in exports towards countries other than the U.S.A. The end of such an agreement could decrease our competitive position for military and related equipment.

In conclusion, I would like to briefly mention the preliminary results and extrapolation of this study that we are doing with the interprovincial model from Statistics Canada. It is a model which, besides taking into account the relationship between sectors, also takes into account commercial exchange between the ten Canadian provinces, the Northwest Territories and Yukon. The result of those studies we are now conducting is that the two main provinces benefiting from national defence expenditures are Ontario and Quebec. When you consider all the direct and indirect benefits of those expenditures, each dollar expended by the Department of National Defence creates 74 cents of revenue in Ontario and 43 cents in Quebec. That figure then drops to 5 cents for Alberta and the figures are much weaker for other provinces. The main sectors affected by the Department of National Defence expenditures operate mainly in Ontario and in Quebec. As these are two provinces which already have a rather good industrial base, it might be thought that the impact of a reduction of their activities would be less serious than if they were to be felt elsewhere in the country. Although, once again, it is possible that certain small communities might be severely affected by such a reduction.

So, Madam and gentlemen, there you are! I hope that these results will help clarify things for you as you are looking for better Canadian policy concerning External Affairs and National Defence. Contrary to what some say, it does not seem that expenditures by Canada for defence and exports of military equipment are such and have such an impact that the Canadian economy might not be able to support a reduction of that effort if it was deemed necessary for all kinds of reasons.

[Texte]

de cet effort si on le jugeait à propos pour toutes sortes de raisons.

• 2110

En contrepartie de ces impacts qui disparaîtraient, il ne faut pas oublier non plus qu'on libérerait certaines quantités de ressources qui pourraient être utilisées ailleurs.

Merci, madame et messieurs.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Truchon.

Le premier ce soir qui voudrait vous questionner vous et votre collègue M. Gellner est l'honorable M. McKinnon,

followed by Mr. Collenette, followed by Mr. Fretz, Mr. Gamble, Mr. Stewart—

Mr. McKinnon: Thank you very much. I have a couple of—

The Chairman: —and others, Mr. Munro.

Mr. McKinnon: —questions for Mr. Truchon, if I could start with him. Were you speaking of expenditures in provinces for defence equipment—that is, capital expenditures—therefore they are overall, including the pay of people who may be stationed in that province, when you went through the percentages a few minutes ago?

Mr. Truchon: I was taking into account the salary paid to people on the bases.

Mr. McKinnon: Because I did a similar study a few years ago and thought that British Columbia, for instance, came out with a quite reasonable percentage, something like 8 or 9, I thought largely because of the naval base in Esquimalt. Nova Scotia came rather well out of it. When you get to defence contracts, though, Ontario has 65 per cent, or something like that, and Quebec some 25 per cent.

Can we both be right in this?

M. Truchon: Les résultats dont vous parlez sont des résultats préliminaires que l'on n'a pas encore eu le temps d'analyser en détail; et ce sont des résultats que l'on a obtenus avec le modèle interprovincial de Statistique Canada. Les résultats dépendent évidemment des hypothèses de base du modèle et en particulier de ce qu'on a pu estimer comme structure des échanges entre les provinces. Je peux vous dire que cela n'a pas été une chose facile pour les gens qui ont construit ce modèle-là d'estimer la structure de ces échanges. Nous, nous avons utilisé ce modèle-là, ce qui veut dire que nous avons appliqué aux dépenses du ministère de la Défense nationale cette structure moyenne qui avait été estimée pour l'ensemble du pays. Alors, si on a des raisons de penser que cette structure-là n'est pas la structure appropriée pour les dépenses de la Défense nationale, il faudra peut-être reviser un peu nos prévisions là-dessus. Mais encore une fois, ce sont des résultats préliminaires que l'on n'a pas encore analysés en détail.

[Traduction]

Counterbalancing that, one must not forget that there would be resources that could be used somewhere else.

Thank you, ladies and gentlemen.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Truchon.

The first member who would like to ask some questions to you and to your colleague Dr. Gellner is the honourable Mr. McKinnon

suivi de MM. Collenette, Fretz, Gamble et Stewart.

M. McKinnon: Merci beaucoup. Je voudrais poser quelques questions...

Le président: ... et d'autres également, dont M. Munro.

M. McKinnon: ... à M. Truchon. Lorsque vous parlez de dépenses engagées par les provinces pour acheter du matériel de défense, c'est-à-dire des biens d'équipement—en conséquence, en faisant état des pourcentages, est-ce que vous prenez en considération les salaires qui sont versés aux militaires qui se trouvent dans les provinces?

M. Truchon: Nous prenons en considération les salaires versés aux personnes qui travaillent dans les bases.

M. McKinnon: Parce que j'ai fait une étude analogue il y a quelques années et je me suis rendu compte, par exemple, que le pourcentage de la Colombie-Britannique, de l'ordre de 8 ou 9 p. 100, était raisonnable, car il y a une base navale à Esquimalt. Le pourcentage pour la Nouvelle-Écosse est, lui aussi, raisonnable. En ce qui a trait aux contrats de défense, c'est à l'Ontario qu'ils profitent surtout (65 p. 100) et ensuite le Québec (25 p. 100).

Est-ce que nous sommes d'accord à ce sujet?

Mr. Truchon: The results that you are mentioning are but preliminary results that we have not had yet the time to analyse in detail and that were calculated with the interprovincial model of Statistics Canada and the results, given the most basic assumption of the model and in particular what we have been able to consider as the trade structure between the provinces, and I can tell you that it has not been an easy task for people who have devised the model. As far as we are concerned, we have used that model which means that we have applied to the expenditures of the Department of National Defence the average structure that has been estimated for the whole country. Then if we have reasons to believe that that structure is not appropriate to estimate, the expenditures of the Department of Defence, we might have to revise slightly our estimation, but I would like to stress that these results are preliminary results that have not been analysed in detail.

[Text]

Mais, pour vous donner une réponse directe à votre question, je vous dirai que le chiffre que j'ai cité ce soir tenait compte des revenus payés aux membres des Forces armées dans les différentes provinces, donc, aux dépenses effectuées par les membres de ces Forces armées dans les différentes provinces. Malgré tout, nous arrivons avec des chiffres beaucoup plus élevés pour l'Ontario et le Québec que pour la Colombie-Britannique et les autres provinces.

Mr. McKinnon: Thank you on that one. I have another question about the figures in your table 1.6. We are looking at the total export column and trying to compare it with what SIPRI says about Canada's exports. While you show, say in 1978, the last year that you list as a year, total exports of \$402 million, I notice that the SIPRI shows Canada at \$177 million total value. That is in 1975 U.S. dollars, but there is quite an appreciable difference there, and it shows that as being 0.3 per cent of the total exports of arms throughout the world, which is three-tenths of 1 per cent, which really shows Canada to be a very, very minor player in the export of arms. Further to your figure of \$402 million in 1978, and I guess 1978 dollars, where would that place us in your scale among world exporters?

• 2115

Mr. Truchon: I am afraid I do not have the . . .

Mr. McKinnon: Do you agree with me that Canada itself is a very minor player in the business of exporting armaments?

Mr. Truchon: Yes, Canada is.

Mr. McKinnon: Thank you.

I would like just to ask Dr. Gellner a short question.

You mention—and I think it is mentioned in your remarks—that the United States spent approximately 50 per cent of their budget in the capital account.

Mr. Gellner: It was the Soviet Union.

Mr. McKinnon: How on earth do they manage to get 50 per cent into capital when every country in the world is trying desperately to raise their capital portion of the budget and 25 per cent is considered very good?

Mr. Gellner: Here, right now, we pay a recruit, I believe, \$705 a month. The pay of a Soviet recruit is \$20 a month—\$20 compared with \$705. Obviously, I do not know what their accommodation is but I have seen, let us say, the Soviets living in East Germany, for instance. This is Spartan compared with ours. I am not criticizing them, it is a Spartan job, right? Therefore, they need—for salaries, for transportation, for feeding—so much less than we do. It is simply a different type of army. We spend, and I just am taking this from Mr. Truchon's statistics, even now 81.5 per cent of the budget on running expenses and 18.5 per cent on this. They only spend 50 per cent on running expenses and 50 per cent on new equipment.

[Translation]

But to answer directly to your question, the figure that I have quoted this evening takes into consideration the salaries paid the members of the Armed Forces in the different provinces and thus takes into account the expenditures by the members of the Armed Forces in the different provinces, but despite that we get figures higher for Ontario and Quebec than for British Columbia and the other provinces.

M. McKinnon: Merci beaucoup. J'ai une autre question qui a trait aux chiffres que vous donnez au tableau 1.6. Il s'agit de la colonne relative au total des exportations que l'on pourrait essayer de comparer avec les données du SIPRI (*Stockholm Peace Research Institute*) portant sur les exportations du Canada. Vous indiquez, disons pour 1978, la dernière année de référence qui figure sur votre liste, que les exportations du Canada se montaient à \$402 millions; je remarque pour ma part que d'après les données du SIPRI le total des exportations est par contre de \$177 millions, en dollars américains de 1975. On constate donc une différence importante entre ces deux chiffres qui représente 0,3 p. 100 de l'ensemble des exportations d'armes dans le monde, ce qui prouve que le Canada joue un rôle peu significatif dans l'exportation d'armes. Mis à part les \$402 millions de 1978, où nous situons-nous dans la hiérarchie des exportateurs d'armement dans le monde?

M. Truchon: Je crains de ne pas avoir . . .

M. McKinnon: Est-ce que vous êtes d'accord avec moi pour reconnaître que le Canada joue un rôle presque négligeable dans l'exportation d'armements?

M. Truchon: Oui.

M. McKinnon: Merci.

Je voudrais poser une brève question à M. Gellner.

Vous dites—je crois dans votre déclaration d'ouverture—que les États-Unis consacrent approximativement 50 p. 100 de leur budget au compte capital.

M. Gellner: Il s'agit de l'Union soviétique.

M. McKinnon: Comment y parviennent-ils alors que chaque pays essaie désespérément d'augmenter la part du budget revenant à la défense pour atteindre 25 p. 100 ce qui est très bon?

M. Gellner: A l'heure actuelle, ici, au Canada nous versons un salaire mensuel de \$705 par mois à chaque recrue. En Union soviétique, chaque recrue touche \$20 par mois—faites donc la comparaison qui s'impose. De toute évidence, je ne sais pas comment ils font, mais pour ma part j'ai vu comment les Soviétiques vivent, par exemple, en Allemagne de l'Est. Ils vivent à la spartiate par rapport à nous. Je ne les critique pas, c'est un travail de spartiate, n'est-ce pas? Par conséquent, pour les salaires, le transport, la nourriture etc., ils ont besoin de beaucoup moins que nous. C'est tout simplement un type d'armée qui est différente de la nôtre. Nous consacrons, d'après les statistiques de M. Truchon, 81,5 p. 100 du budget aux dépenses de fonctionnement et 18,5 p. 100 pour le reste.

[Texte]

Mr. McKinnon: I have heard that they do not really keep very good records, if indeed they keep records at all, on their capital expenditures. If they need the equipment, it being a state-owned industry producing arms and another state-owned organization receiving the arms, there is really no great tendency to put rouble or dollar values on it at all. It is just considered that if they need it they get it.

Mr. Gellner: Quite so. But all the expenditures in countries that do not publish budgets, or do not publish estimates, are an educated guess. You compare what it would cost here, right? One would say that this is a bad guess, because they do not pay the workers so well either and therefore it costs less there.

But, on the other hand, we have some evidence that they are less efficient in production. Therefore you can say, roughly, that a Soviet combat aircraft costs as much as a comparable combat aircraft in the United States, because while, of course, the wages are higher in their factories their productivity is higher in the United States. These estimates are done by people with a lot of insight—the International Institute for Strategic Studies in London, and so on.

But I will give you an example that is, actually, one where figures are available. An American farmer produces six times more per hectare than a Soviet farmer. Therefore, if the income of the Soviet farmer is one-sixth, then the production costs are equal.

Mr. McKinnon: Thank you very much. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. McKinnon. *Monsieur Collette*—one comment, Mr. Collette—followed by Mr. Fretz.

Mr. Collette: Thank you, Mr. Chairman. I am very grateful that both these gentlemen came here this evening. My remarks or questions will be primarily directed toward Professor Gellner, and I do so with some hesitation, given the fact that he is one of Canada's most well-known defence commentators in the *Canadian Defence Quarterly* and writes often in *The Globe and Mail*.

• 2120

In listening to his exposition here this evening and skimming through his paper, I am somewhat discouraged, and I will follow this up with a couple of questions. Throughout, he appears to be an apologist for the arms race. He has basically presented to us his views with some degree of resignation, a certain amount of scepticism. He justifies expenditures on defence materials in that deterrence does maintain peace. I think I am quoting him correctly when he stated that a limited arms race is a stabilizing influence.

[Traduction]

Par contre, les Soviétiques ne consacrent que 50 p. 100 aux dépenses de fonctionnement et les 50 autres p. 100 sont consacrés à l'achat de nouveau matériel.

M. McKinnon: J'ai entendu dire que leurs dossiers ne sont pas très à jour, s'il y en a, en ce qui concerne les immobilisations. S'ils ont besoin de matériel, étant donné que les usines d'armement et les autres qui les reçoivent sont propriétés de l'État, il n'y a à vrai dire aucune raison majeure d'en faire une évaluation exacte. En fait si l'armée a besoin de matériel elle l'obtient.

M. Gellner: C'est exact. Mais toutes les dépenses dans les pays qui n'ont pas de budget connu ou qui ne publient pas leur budget sont des approximations. Par comparaison à ce que cela nous coûte ici, n'est-ce pas? On devrait dire que ces approximations ne sont pas très valables étant donné qu'en Union soviétique les ouvriers ne sont pas aussi bien payés et, en conséquence, les salaires versés y sont moins importants.

Mais, d'autre part, d'aucuns nous ont dit que la productivité était moins importante que chez nous. Donc, on peut dire grosso modo qu'un avion de combat soviétique coûte approximativement la même chose qu'un avion équivalent aux États-Unis parce que bien que les salaires soient plus élevés aux États-Unis, la productivité des ouvriers américains est supérieure à celle des ouvriers russes. Ces calculs ont été faits par des spécialistes très avertis qui travaillent pour l'Institut international d'études stratégiques de Londres.

Mais permettez-moi de vous donner un exemple chiffré. La productivité d'un agriculteur américain est 6 fois supérieure par hectare à celle de son homologue soviétique. En conséquence, si les revenus de l'agriculteur soviétique sont un sixième des revenus de son homologue américain, les coûts de production sont donc égaux.

M. McKinnon: Merci beaucoup. Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur McKinnon. *Mr. Collette*—un dernier commentaire et ensuite je céderai la parole à M. Fretz.

M. Collette: Merci, monsieur le président. Je suis très heureux que ces messieurs soient venus ce soir. Mes questions s'adressent avant tout à M. Gellner, bien que j'hésite quelque peu à l'interroger, car après tout, il est un des collaborateurs les mieux connus du magazine *Canadian Defence Quarterly* et il écrit souvent dans le *Globe and Mail*.

J'ai écouté votre exposé ce soir, j'ai parcouru votre mémoire, et je suis quelque peu découragé. J'aurai quelques questions à vous poser. Vous vous portez à la défense de la course aux armements. Le témoin semble quelque peu résigné et sceptique. Il justifie les dépenses militaires en faisant valoir que la dissuasion assure la paix. Il a dit, je crois, qu'un certain degré de course aux armements a une influence stabilisante.

[Text]

Later on in his paper he says, somewhat phlegmatically:

There is no doubt that military expenditures of the magnitude the countries of the world are saddled with are extremely burdensome.

Oh, very phlegmatic—this is a fact of life, we have to live through it. He takes a little dig at some of us, I suppose, and calls us the *bien-pensants*, that is on the last page. Then he follows this up by saying that:

Good intentions have not brought peace in the six millennia of recorded human history. They are not bringing peace now, and are unlikely to bring it in the foreseeable future.

I would submit to Professor Gellner, Mr. Chairman, that the six millennia of human history have not been faced with the prospect that we are now faced with, which is the absolute total annihilation of the human race. As one of those younger people that Professor Gellner professed to be concerned about a little earlier, I cannot accept his position, his resignation, his acceptance of the status quo. He states that the real increase in defence spending throughout the world—on page 2—is 3 per cent, and that is in real terms.

My questions are: If defence spending is increasing in real terms by 3 per cent per year, how far can we sustain this kind of expenditure, in his view? Perhaps I missed the answer in his presentation. Where are the upper limits to growth in military expenditure?

He says also, in his presentation, that one product of the North-South dialogue is to free up more funds for the poorer countries of the world to spend on defence. In other words, we are transferring, and the idealists of this world, like me, feel that we are doing the right thing in transferring, large amounts to the poorer nations, the less-developed nations of the world. But he is saying that this is just going to free up more of their capital for defence expenditure. Is he using this as an argument against the North-South dialogue? I would just like to know where his thinking is going on this particular issue. Should we abandon the North-South commitment? Perhaps I have somewhat misread his presentation, and I hope I have, but certainly, as one who is reasonably young and a member of Parliament, I cannot accept what I consider to be the line of thinking that Professor Gellner has put forward, which essentially apologizes for and, I suppose—I am just trying to find the right word—justifies the positions taken by world leaders over the past, especially such people as those who are in control now, and I am thinking of President Reagan.

I, for one, Mr. Chairman, do not accept this kind of analysis, because if we do accept this kind of analysis, if we do accept the attitudes of the Ronald Reagans of this world, then indeed this world will not be here very long.

• 2125

I apologize for the somewhat stiff tone of my remarks. I am not always this way, and I hope I am not being disrespectful,

[Translation]

Plus loin dans son document, il dit avec flegme:

Il est évident que les budgets énormes que doivent consacrer les pays au secteur militaire sont écrasants.

Il nous dit très flegmatiquement qu'il s'agit là d'une réalité avec laquelle nous devons vivre. Il nous donne d'ailleurs un petit coup de griffe en parlant des bien-pensants, à la dernière page où il dit:

Les bonnes intentions n'ont pas su assurer la paix au cours des six millénaires de l'Histoire de l'humanité. Elles n'apportent pas la paix aujourd'hui, et il est fort peu probable qu'elles puissent le faire dans un avenir prévisible.

Monsieur le président, je dirai à M. Gellner que pendant ces six millénaires de l'Histoire de l'humanité, la possibilité de destruction complète de la race humaine n'a jamais été présentée. Je crois être un de ces jeunes gens dont a parlé M. Gellner au début, et en tant que tel, je ne peux pas accepter sa prise de position, son défaitisme, son acceptation du statu quo. Il déclare à la page 2 de son mémoire que les dépenses militaires dans le monde ont connu une augmentation réelle de 3 p. 100.

Voici mes questions: si les dépenses militaires augmentent en termes réels de 3 p. 100 par année, jusqu'où pouvons-nous aller? Je n'ai peut-être pas trouvé la réponse dans sa présentation. Où doit s'arrêter la croissance des dépenses militaires?

Il dit également que le dialogue Nord-Sud a permis, entre autres, de mettre plus de crédits à la disposition des pays les plus pauvres, à des fins militaires. Autrement dit, nous subventionnons les pays en voie de développement et les pays non développés, et les idéalistes comme moi pensent que c'est bien de transférer de larges sommes d'argent vers ces pays. Cependant, M. Gellner nous dit que ces pays sont ensuite plus libres d'affecter une plus grande partie de leur capital aux dépenses militaires. Est-il contre le dialogue Nord-Sud? J'aimerais bien savoir ce qu'il pense de cet engagement que nous avons pris envers le dialogue Nord-Sud; devrions-nous l'abandonner? J'espère avoir mal compris son exposé, mais je suis relativement jeune, je suis député, et je ne peux pas accepter ce qui me semble être la prise de position de M. Gellner; en définitive, il s'excuse de sa position et il essaie de la justifier, comme il essaie de justifier les déclarations des chefs d'État, notamment les États importants, et je pense ici aux États-Unis et au président Reagan.

Personnellement, monsieur le président, je ne peux pas accepter ce genre d'analyse, car ce faisant, nous acceptons les attitudes des Ronald Reagan de ce monde et l'humanité ne survivra pas longtemps.

Je vous parais peut-être un peu sévère, et je vous prie de m'en excuser; croyez-moi, je ne suis pas toujours comme ça et

[Texte]

but I am somewhat shocked at the presentation and I would welcome some clarification. Perhaps he could put me at ease.

Mr. Gellner: I am concerned about your survival, and your survival is, of course, not certain by any means just as, let us say, the survival of our generation was not. After all, I was at home when the Nazis came and I went through six years of war. But, history shows that the ones who are prepared to defend themselves have a greater chance of not having to defend themselves than the ones who do not look after their own security. This can be shown again and again. I gave an example but I will extend it. We know now, from German documents in our hands, that Hitler would not have launched the Second World War, would not have attacked Poland, if he had believed that France and Britain would intervene on Poland's side. It was the absence of deterrence at the time of the Czechoslovakian crisis and the occupation of Austria, and so on and so forth, that persuaded him that Britain and France would not intervene and that he would again get Poland on a platter. Had he been stopped, not by war but by the threat of war, before, we might not have had the Second World War with all its consequences.

This sounds primitive, but history shows again and again that the weak are eaten by the strong. This is very sad and I agree with you fully that I would rather live in a world inhabited by angels, but we live in a predatory world and therefore if you want to survive, and I want you to survive and I want the next generation to survive, then I look at the possibilities of how to avoid war. I come only to one, which has worked in the past in many cases, which is deterrence. Disarmament has never worked. Belgium, for instance, disarmed, as you know, before the First World War and was the first one to be attacked by the Germans. The weak are the easy prey.

All this is very sad, but, for heaven's sake, you are co-responsible for the security of Canada, therefore, you have to be prudent and prudence requires the maintenance of the balance of power.

People will say that if we accumulate more and more nuclear weapons it will come to a nuclear war. Nothing could be more wrong, because there have been now for years and years more nuclear weapons than would be needed in any war. I will give you an example. France, surely, is a minor nuclear power. There was a recent report that the weight of the *force de frappe* is 77 megatons, 77 million tons of TNT, which is equal to 4,000 Hiroshima bombs. That is France! Now with 4,000 Hiroshima bombs even if, let us say, a first strike eliminated 2,000 Hiroshima bombs, the 2,000 bombs that would be left to the French would make mincemeat of any attacker, would throw him back into the 10th century B.C.

[Traduction]

je ne voudrais pas vous manquer de respect, mais votre exposé me choque et j'aimerais que vous m'expliquiez certains points. J'aimerais que vous me rassuriez un peu.

M. Gellner: Je me préoccupe de votre survie, laquelle, bien sûr, n'est pas garantie comme la survie de ma génération n'était pas garantie. Après tout, j'étais en Europe lors de l'invasion nazie et j'ai traversé six années de guerre. Cependant, l'histoire nous montre que les pays prêts à se défendre ont moins de risques de devoir se défendre que les pays qui ne veillent pas à leur sécurité. Cette affirmation peut être prouvée facilement. Je vais reprendre l'exemple que j'ai donné précédemment. D'après les documents allemands qui ont été publiés, nous savons maintenant qu'Hitler n'aurait pas attaqué la Pologne, donc que la Seconde Guerre mondiale n'aurait pas éclaté, s'il avait pensé que la France et la Grande-Bretagne interviendraient en faveur de la Pologne. C'est le manque de moyens de défense au moment de la crise tchécoslovaque et de l'occupation de l'Autriche qui a persuadé Hitler que la Grande-Bretagne et la France n'interviendraient pas et qu'il recevrait la Pologne sur un plateau d'argent. Si la simple menace de guerre, je ne parle pas d'une guerre réelle, l'avait arrêté, nous n'aurions peut-être pas eu la Seconde Guerre mondiale.

C'est peut-être un peu élémentaire comme raisonnement, mais il demeure que les faibles sont mangés par les forts. C'est une constatation très décourageante et je suis parfaitement d'accord avec vous lorsque vous dites que vous voudriez vivre dans un monde peuplé d'anges; mais il demeure que nous vivons dans un monde agressif, je veux que vous surviez et je veux que la génération suivante survive également; je dois donc chercher des moyens d'éviter la guerre. Je ne trouve qu'un seul moyen, un moyen qui a été utile à bien des reprises auparavant, et c'est la dissuasion. Le désarmement n'a jamais servi à rien. Comme vous le savez, la Belgique, par exemple, s'est désarmée avant la Première Guerre mondiale et ce fut le premier pays attaqué par les Allemands. Les faibles sont une proie facile.

Tout cela est bien triste, mais pour l'amour du ciel, n'oubliez pas que vous êtes aussi responsable de la sécurité du Canada et que, par conséquent, vous devez être prudents et que la prudence repose sur l'équilibre des forces.

Certains prétendent que si nous stockons de plus en plus d'armes nucléaires, nous aurons une guerre nucléaire. Cette prémisse est des plus fausses, car depuis des années, nous avons beaucoup plus d'armes nucléaires que nous n'en aurions besoin en cas de guerre. Je vais vous donner un exemple. La France est sûrement une petite puissance nucléaire. On a dit récemment qu'elle a une force de frappe de 77 mégatonnes, cela représente 77 millions de tonnes de dynamite, soit 4,000 bombes comme celle qui fut lancée sur Hiroshima. C'est ça la puissance nucléaire de la France! Disons qu'en une première attaque, l'ennemi élimine 2,000 de ces bombes, il en reste quand même 2,000 avec lesquelles les Français pourraient ramener l'attaquant au dixième siècle avant Jésus-Christ.

[Text]

• 2130

The fact that they have the equivalent of 4,000 Hiroshima bombs has not increased the danger of war in Europe, if anything, it has decreased it. You see, you have to distinguish a kind heart from reality, and reality, as I say again and again, is that what keeps people on the straight and narrow—most people, not the few with a high moral standard but most people—is the fear of punishment. It is the same between states.

I would like to see a world without weapons. By God, I am not a militarist! But I would be so scared it would drive me out of my mind. If I were a young person I would say let us keep a balance of power, let us tell everybody that if he attacks us he has had it. Then I have a chance to die in bed.

Mr. Collenette: What about my—

Mr. Gellner: So it is my humanity that wants effective deterrence and it is your inhumanity that wants to remove the deterrence of war.

Mr. Collenette: Mr. Chairman, we have been treated to two different perceptions of humanity—

The Chairman: That has been going on for a month.

Mr. Collenette: —but, in conclusion, Professor Gellner did not answer my second question.

Mr. Gellner: Yes.

Mr. Collenette: What are the upper limits? It is fine for him to make this exposition, but is he then saying: "Well, that is the problem of the politicians"? We have a budget that has been presented to the United States Congress and an increase in military spending that is about to wreck the economies of both the United States and the free world, all in the name of preserving this kind of security balance. What are the limits?

Mr. Gellner: I do not agree with this budget at all. I would fully agree with you that we could maintain a balance of power at less cost, because we are going into quite out-of-this-world systems, which are not necessary, these terrible increases of cost, the spending on something that obviously has no other purpose than to perpetuate a kind of empire built by somebody in a government department.

Again, I will give you an example, and here I quote Admiral Rickover—after all, he is the father of the nuclear submarine—who was asked before a congressional committee how long the Nemetz-class nuclear carrier, nuclear-powered carrier, would survive in a war, and he said about two days. This nuclear carrier costs \$1.2 billion.

If I may be critical, let us say, of Canadian defence efforts, we still maintain that it is necessary to deter conventional war, or whatever war you want, to keep the sea lanes across the Atlantic open. There is not a hope in hell of keeping them open because of the advances in nuclear submarines and in the weaponry of nuclear submarines. Yet, we will continue to

[Translation]

Le menace de guerre en Europe n'a pas augmenté du fait que les Français ont une force de frappe équivalente à 4,000 bombes d'Hiroshima; au contraire, cela a fait diminuer le menace. Vous savez, il faut savoir faire la distinction entre la réalité et l'idéal; comme je l'ai toujours dit, c'est la réalité qui fait que les gens marchent droit; c'est la crainte de la punition qui maintient la majorité des gens sur le droit chemin, je ne parle pas de l'élite ayant un sens moral très élevé. Il en va de même entre États.

J'aimerais qu'il n'y ait pas d'armes dans le monde, je ne suis pas du tout militariste! Mais j'aurais tellement peur que j'en deviendrais fou. Si j'étais jeune, je dirais qu'il faut maintenir l'équilibre des forces, qu'il faut annoncer à tous qu'une attaque contre nous sera la perte de l'attaquant. J'aurais ainsi une chance de mourir dans mon lit.

M. Collenette: Et ma ...

M. Gellner: Donc, par sens humanitaire que je réclame des moyens efficaces de dissuasion, et c'est par manque de sens humanitaire que vous en réclamez la disparition.

M. Collenette: Eh bien, monsieur le président, nous avons là deux perceptions différentes du sens humanitaire ...

Le président: Et cela dure depuis un mois.

M. Collenette: ... mais M. Gellner n'a pas répondu à ma deuxième question.

M. Gellner: Si.

M. Collenette: Où tout cela s'arrête-il? Il nous fait une bel exposé et ensuite il nous dit: «c'est aux politiciens de décider.» Un budget a été présenté au Congrès américain prévoyant une augmentation des dépenses militaires; ce budget écrase les systèmes économiques des États-Unis et du monde occidental, et tout cela pour préserver cet équilibre de la sécurité. Où tout cela s'arrêtera-t-il?

M. Gellner: Je n'approuve pas du tout le budget américain. Je conviens avec vous qu'on peut avoir un équilibre des forces à un coût moindre, nous cherchons à obtenir des armes époustouflantes qui ne sont pas nécessaires. Je suis contre ces fortes augmentations de coût, ces dépenses pour des armes qui n'ont aucun autre but que de raffermir l'empire d'un fonctionnaire quelque part.

Je vais vous donner un autre exemple; je cite ici l'amiral Rickover, le père des sous-marins nucléaires. Pendant une séance d'un comité du Congrès, on lui a demandé pendant combien de temps le porte-avion nucléaire de la classe Nimitz pourrait survivre pendant une guerre et sa réponse a été d'environ deux jours. Ce porte-avion a coûté \$1.2 milliard.

Permettez-moi de faire une critique à l'égard du système de défense canadien; nous continuons à soutenir qu'il faut maintenir les voies de communication de l'Atlantique ouvertes en cas de guerre classique ou autre. Je dis que c'est là une tâche absolument impossible à cause des progrès réalisés dans le domaine des sous-marins propulsés par énergie nucléaire et des

[Texte]

spend money on it. In my opinion, there is no hope of keeping it open.

Therefore, my answer is this: I want the balance of power maintained but without spending on the unnecessary.

• 2135

Unfortunately, one thing which is a very heavy burden is tradition, you know, that because something was done by our fathers it is good enough for me. Right? Therefore, we continue with certain military armament systems which are no longer useful in the present because they had always been used. But this happens in each war. When the First World War broke out, British officers opened their mobilization orders and one point which was to be done upon mobilization was, let us say, that they were to sharpen their swords. In 1914, in a time of machine guns, the order was to sharpen your swords? But do not laugh. In 1939 in Canada, one exercise done routinely by the infantry in training was to charge straw puppets which were on gallows with bayonets. Now, for heaven's sake, did they really think that they would make a bayonet charge against German armour? Now, these are extreme examples of course. So when you ask where it stops, I think, as far as expenditures are concerned, they could be less than now if they were spent more reasonably. However, there is the proviso that the balance of power must be maintained under all circumstances. That is my answer.

Mr. Collenette: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Collenette. I acknowledge the presence of the hon. Mr. Nielsen among us. You are very welcome. Mr. Fretz is the next questioner.

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman. Thank you, Professor Gellner, for your presentation. I appreciate the illustration you have given us regarding the appearance of a police car on a scene acting as a deterrent to our effort to speed, and the reduction of our speed as a result of seeing a police car. I think that is a valid illustration and I thank you for that.

Having looked at arms as a deterrent—and I agree with the theory you presented, Professor Gellner, and I thank you for it—I find that one problem has cropped up in my mind tonight. Should we have been stronger with the Russians when they invaded Afghanistan? Should we have called their bluff? Why did the deterrent theory not work then with the invasion of Afghanistan? It has not worked with the occupation of Poland. The only threats we have made, of course, are sanctions to some degree. So my question, Professor Gellner, is why has the deterrent theory not been successful here, or does this theory apply only to nuclear arms?

Mr. Gellner: No, it applies to both. But it applies only to national security. It is impossible and would be terribly dangerous if every country in the world went into war in defence of every other country in the world. Then we would have had to fight to defend Cambodia when the Vietnamese invaded; we

[Traduction]

systèmes d'armes dont ces sous-marins sont dotés. Pourtant, nous continuons de dépenser de l'argent pour cela. Selon moi, il est inutile d'espérer garder ouvertes les voies de communication dans l'Atlantique.

Par conséquent, voici ma réponse: je veux conserver l'équilibre des forces, mais je ne veux pas de dépenses inutiles.

Malheureusement, nous sommes toujours ralentis par les traditions; parce que quelque chose a déjà été fait par nos pères, on se dit qu'il faut continuer, n'est-ce pas? Par conséquent, nous conservons certaines armes qui ne sont plus utiles, pour la simple raison qu'on s'en est toujours servi. Cette situation se présente à toutes les guerres. Lorsque la première guerre mondiale a éclaté, les officiers britanniques ont reçu leur ordre de mobilisation et dans le document on disait qu'entre autres choses ils devaient aiguiser leur épée. On était en 1914, les mitraillettes existaient et on disait aux officiers d'aiguiser leur épée. Ne riez pas, en 1939, au Canada, les fantassins s'entraînaient à l'assaut à la baïonnette. Voyons, pensaient-ils vraiment qu'ils pourraient attaquer les blindés allemands à la baïonnette? Je vous donne bien sûr des exemples extrêmes. Cependant, lorsque vous me demandez jusqu'où tout cela ira, je pense, pour ce qui est des dépenses, qu'on pourrait dépenser beaucoup moins d'argent si on le faisait plus raisonnablement. Il y a cependant une condition: il faut que l'équilibre des forces soit assuré dans tous les cas. Voilà ma réponse.

M. Collenette: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Collenette. Je remarque la présence de l'honorable M. Nielsen parmi nous. Bienvenue, monsieur Nielsen. M. Fretz est le prochain à prendre la parole.

M. Fretz: Merci, monsieur le président. Monsieur Gellner, je vous remercie de votre exposé. J'ai bien aimé l'exemple de la voiture de police, que vous nous avez donné, et de l'effet de sa présence sur la route; elle nous enlève toute envie de faire des excès de vitesse. A mon sens, c'est un excellent exemple et je vous en remercie.

Nous disons que les armes sont un moyen de dissuasion; j'approuve votre théorie, monsieur Gellner, mais il y a encore, selon moi, un problème. Pensez-vous que nous aurions dû être plus fermes envers les Soviétiques lorsqu'ils ont envahi l'Afghanistan? Pourquoi la théorie de la dissuasion n'a-t-elle pas fonctionné dans ce cas là? Cela n'a pas fonctionné non plus dans le cas de l'occupation de la Pologne. Les seules menaces que nous avons faites sont bien sûr, des sanctions économiques. Donc, monsieur Gellner, je voudrais savoir pourquoi la théorie de la dissuasion n'a pas fonctionné dans ce cas là ou si cette théorie ne s'applique qu'aux armes nucléaires?

M. Gellner: Non, cette théorie s'applique aux armes conventionnelles et nucléaires. Cependant, elle ne s'applique qu'à la sécurité nationale. La situation serait dangereuse et impossible si chaque pays déclarait la guerre à d'autres pays pour en défendre un troisième. Nous aurions dû nous battre pour

[Text]

would have had to fight to protect Iran when Iraq invaded it in September 1980. Now, this is impossible. We have to look at national security. We have to look at how do we keep the peace, right?

Mr. Fretz: Yes.

Mr. Gellner: Now, obviously we do not agree with the invasion of Afghanistan; we do not agree with martial law in Poland; we do not agree that Iraq and Iran now have been fighting for 17 months at an estimated cost in lives of 20,000 a month. Of course, we do not agree with it but, obviously, it would be against the principle of national security if we went to war or threatened war in the defence of anything but national security.

• 2140

We have to define where our national security is threatened. Now, obviously if, let us say, the Soviets took not Afghanistan but Newfoundland, this would be an attack upon our national security. It would have to be deterred. And it would be deterred obviously because it is part of the strategic forefield which has to be kept safe if the nuclear deterrent is to work. Right. Therefore, deterrents will keep the one alive who can deter. And if the Afghans could not deter the Soviet Union, which is obvious, then they are out there and would be swallowed. When the Cambodians could not deter the Vietnamese, they were swallowed. Since Biafra could not deter Nigeria, they were swallowed. But if Biafra had been able to deter Nigeria, there would not have been a war, in my opinion. So, look at it in terms of *national* security, in terms of your responsibility for the security of Canada. What must you do so that Canada will not be involved in war? What kind of deterrence on both the nuclear and conventional sides, is necessary to prevent that?

Mr. Fretz: Thank you. Professor Truchon, in your opinion, where does the Third World purchase most of its arms? What are the major sources?

Mr. Truchon: The United States.

Mr. Fretz: What is Canada's share in sales, in dollar value or percentage? Would it be 2 per cent? One per cent?

Mr. Truchon: I do not have the figure in my mind. This part of the report was done a year-and-a-half ago and I do not have that figure in my mind.

Mr. Gellner: If I may answer that, according to SIPRI—The Stockholm International Peace Research Institute, (SIPRI)—they put out an annual report every year, and our part in the arms trade is 0.6 per cent in the world; 0.6 per cent is Canadian.

The Chairman: For all the world?

[Translation]

défendre le Cambodge lorsque les Vietnamiens l'ont envahi; nous aurions dû nous battre pour protéger l'Irak lorsque l'Irak l'a envahi en septembre 1980. On ne peut pas faire cela. Nous devons protéger notre sécurité nationale, nous devons savoir comment nous, et j'insiste sur le nous, comment nous gardons la paix.

M. Fretz: Oui.

M. Gellner: Maintenant, il est bien sûr que nous sommes contre l'invasion de l'Afghanistan, que nous sommes contre l'imposition de la loi martiale en Pologne, et que nous déplorons la guerre entre l'Irak et l'Iran, une guerre qui dure depuis 17 mois et qui fait environ 20,000 morts par mois. Bien entendu nous n'approuvons pas cela, ce serait évidemment aller à l'encontre du principe de la sécurité nationale si nous décidions de faire la guerre ou menacions de faire la guerre pour défendre quoi que ce soit d'autre que la sécurité nationale.

Il nous faut définir de quelle façon notre sécurité nationale est menacée. Maintenant, il est évident que, par exemple, si les Soviétiques s'emparaient non de l'Afghanistan, mais de Terre-Neuve, cela constituerait une atteinte à notre sécurité nationale. Il faudrait intervenir parce que cette région fait partie du territoire stratégique dont il faut assurer la sécurité si l'on veut que les mesures antinucléaires aient un effet. Très bien. En conséquence, les mesures de dissuasion permettent de survivre à ceux qui les imposent. Si les Afghans n'ont pas réussi à dissuader l'Union soviétique, comme c'est évidemment le cas, ils sont finis et se font engloûtir. Quand les Cambodgiens n'ont pu repousser les Vietnamiens, ils se sont fait absorber. Le Biafra, qui n'a pu dissuader le Nigéria, a subi le même sort. Mais si le Biafra avait réussi à dissuader le Nigéria, je ne pense pas qu'il y aurait eu une guerre. Alors, il faut voir la chose sous le rapport de la sécurité nationale et de votre responsabilité à l'égard de la sécurité du Canada. Que vous faut-il faire pour que le Canada ne soit pas entraîné dans une guerre? Quelles mesures de dissuasion, tant sur le plan nucléaire que conventionnel, sont nécessaires pour éviter cela?

M. Fretz: Merci. Monsieur Truchon, à votre avis, d'où le Tiers monde obtient-il la plupart de ses armes? Quelles en sont les sources principales?

M. Truchon: Les États-Unis.

M. Fretz: Quelle est la part du Canada dans ces ventes, en dollars ou en pourcentage? Est-ce qu'il s'agit de 2 p. 100? 1 p. 100?

M. Truchon: Je ne me souviens pas du chiffre exact. Cette partie du rapport a été faite il y a un an et demi, et le chiffre ne me vient pas à l'esprit.

M. Gellner: Si vous me permettez de répondre à cette question, selon le SIPRI, l'Institut de recherche pour la paix internationale de Stockholm, qui publie un rapport chaque année, notre part du commerce mondial des armes est de 0.6 p. 100.

Le président: Pour le monde entier?

[Texte]

Mr. Gellner: We are a small country in population but according to SIPRI, 0.6 per cent of the total arms trade.

Mr. Fretz: To either of you gentlemen, how much R&D is done by Canada, in dollar value, on arms? Do you know what that would be? Do you have an answer to that?

Mr. Truchon: That is a difficult question to answer. We have an approximate work figure, but not all R&D is done on armament and reported as such. Some grants are made, and it is not always clear what R&D is done on armament.

Mr. Fretz: I have one last question, Mr. Chairman. I recall reading in a newspaper within the past year that Australia is considering outfitting its navy with some new frigates. In your opinion, why is Canada not more aggressive in the building of frigates? Why do we not start construction of our own, and be more aggressive in trying to acquire foreign orders?

Mr. Gellner: Well, again, I am not quite sure that we have really determined what these frigates have to do, what their tasks are. We could place orders more quickly, if everything which we are supposed to do finally came in.

• 2145

I myself am not enthused about this kind of warship which carries tens of millions of dollars in anti-submarine equipment to hunt submarines since, in my opinion, nuclear submarines cannot really be effectively hunted in the free oceans. Right? But I agree with you that we should determine what we want, place orders, and try to get foreign orders of the same kind. I am sure we would have trouble getting orders for the kind of warship we are going after. I have certain doubts. But, of course, I am not an expert in technical matters at all, so I do not know.

But we have very often delayed development.

I will give you a very good example. We built the first naval hydrofoil. It is a Bras d'Or. We were well ahead of the world. It is a very good thing and is being used by the navies of the world. But they are buying Boeing hydrofoils, the Germans and the Americans, a hydrofoil which was built six years after the Bras d'Or. We laid it up in Halifax. Yes; another example. We had in the Avro Arrow a long-range combat aircraft which was well ahead of the rest of the combat aircraft now available. We abandoned it. So we are now buying a combat aircraft from others, whereas we could, had we continued to build our own, have bought I do not know but, say, Arrow Mark III, instead of the CF-18. I think we lack courage. We

[Traduction]

M. Gellner: Nous sommes un petit pays sur le plan de la population, mais selon le SIPRI, nous accaparons 0.6 p. 100 de l'ensemble du commerce des armes.

M. Fretz: Est-ce qu'un de vous deux peut me dire combien le Canada dépense pour la recherche et le développement en matière d'armement? Savez-vous combien on dépense? Avez-vous une réponse à cela?

M. Truchon: C'est une question difficile. Nous avons un chiffre approximatif, mais tout le travail de recherche et de développement effectué sur les armements ne fait pas l'objet d'un rapport explicite. Certaines subventions sont accordées et il n'est pas toujours facile d'établir clairement combien de travaux de recherche et de développement sont effectués dans ce domaine.

M. Fretz: J'ai une dernière question, monsieur le président. Je me souviens d'avoir lu dans un journal au cours de la dernière année que l'Australie songe à équiper sa force navale avec de nouvelles frégates. A votre avis, pourquoi le Canada ne s'efforce-t-il pas davantage de bâtir ces frégates? Pourquoi n'entreprendons-nous pas de construire nos propres frégates, ne sommes-nous pas plus audacieux et ne tentons-nous pas d'obtenir des commandes de l'étranger?

M. Gellner: Eh bien, là encore, je ne suis pas certain que nous ayons vraiment déterminé la vocation de ces frégates et ce qu'elles auront comme fonction. Nous pourrions placer des commandes plus rapidement si tout ce que nous sommes censés faire finit par entrer.

Pour ma part, je n'ai pas tellement d'enthousiasme pour ce genre de navire de guerre doté d'équipement anti-sous-marin valant des dizaines de millions de dollars et destiné à dépister des sous-marins puisque, à mon avis, les sous-marins nucléaires ne peuvent pas vraiment être repérés efficacement en eaux libres. Pas vrai? Mais je suis d'accord avec vous, nous devrions déterminer ce que nous voulons, placer des commandes et essayer d'obtenir des contrats de l'étranger pour le même genre d'équipement. Je suis convaincu que nous aurions de la difficulté à obtenir des commandes pour le genre de navire de guerre que nous voulons. J'ai certains doutes. Mais, évidemment, je ne suis pas du tout expert en technique, alors je ne sais pas.

Mais nous avons souvent retardé des projets.

Je vais vous en donner un très bon exemple. Nous avons construit le premier hydrofoil. C'est un Bras d'Or. Nous étions bien en avance dans le monde. C'est un très bon équipement qu'utilisent les forces navales de par le monde. Mais les Allemands et les Américains achètent des hydrofoils Boeing qui ont été construits six ans après le Bras d'Or. Nous l'avons laissé à Halifax. Oui, un autre exemple. Nous avions le Avro Arrow, un avion de combat à grande distance qui était bien supérieur aux autres avions de combat qu'on utilise présentement. Nous l'avons laissé tomber. Nous achetons un avion de combat à d'autres pays, alors que si nous avions continué à construire le nôtre, nous aurions pu faire l'acquisition, je ne

[Text]

have a kind of national inferiority complex. This is a Canadian failing, and it is up to you to combat it.

Mr. Fretz: Thank you.

The Chairman: I think Mr. Truchon would like to add to your question.

M. Truchon: Dans l'année 1979-1980, le ministère de la Défense nationale a dépensé 93.4 millions de dollars en recherche et développement. À cela, il faudrait ajouter quelque 30 millions de dollars dépensés par le ministère de l'Industrie et du Commerce dans le cadre de son programme DIPP, *Defence Industry Productivity Program*, et probablement certaines autres dépenses de ce même ministère dans d'autres programmes dont la nature pourrait être militaire aussi. Alors, on peut dire, grosso modo, que c'est environ 125 millions de dollars, peut-être. Et j'ajouterais que les dépenses du ministère de la Défense nationale en recherche et développement représentent moins de 10 p. 100 de celles de toute l'administration fédérale en recherche et développement.

Le président: Merci, monsieur Truchon.

I have on my list Dr. Schroder, Mr. Gamble, the hon. Mr. Nielsen, and Mr. Stewart.

Mr. Nielsen: My question is a supplementary one.

The Chairman: You may have a supplementary now. We have established that habit here.

Mr. Nielsen: It will not take a minute.

The Chairman: Take your time.

• 2150

Mr. Nielsen: Dr. Gellner, given mankind's historical propensity for war, and given the existing pattern based on the past 10 to 20 years in the political world, what are the odds that we might find ourselves in a world war?

Mr. Gellner: Of course nobody can foretell the future, but in my opinion, if we prevent the proliferation of nuclear weapons and if we stay with the nuclear crop which unfortunately we have now, then I do not think there will be a nuclear war. I too never have believed in limited nuclear war, in tactical nuclear weapons, in flexible response. Nobody can dare to fire the first nuclear weapon. Wars will be conventional, in my opinion. Right? And they have been conventional always, even when nuclear powers were involved. There was border fighting between China and Vietnam, as you know, two years ago. The Chinese did not get very far. They could easily have done it; they are a nuclear power.

Mr. Nielsen: But my question was not confined to nuclear weapons.

Mr. Gellner: Conventional? There is a possibility of conventional war in Europe, yes. And that we may be involved is a

[Translation]

sais pas mais, disons, du Arrow Mark III plutôt que du CF-18. Je pense que nous manquons de courage. Nous souffrons d'une sorte de complexe d'infériorité national. C'est un défaut du Canada et il n'en tient qu'à vous d'y remédier.

M. Fretz: Merci.

Le président: Je pense que M. Truchon voudrait ajouter quelque chose à votre question.

Mr. Truchon: In the year 1979-1980, the Department of National Defence spent \$93.4 million for research and development. To this we must add some \$30 million which were spent by the Department of Industry, Trade and Commerce in its DIPP program, that is Defence Industry Productivity Program, and probably some other expenditures by the same department in other programs of a somewhat military nature. So, we could say perhaps a total of approximately \$125 million. And I would add that the national defence expenditures for research and development represent less than 10 per cent of all expenditures made by the Federal Government for research and development.

The Chairman: Thank you, Mr. Truchon.

J'ai sur ma liste M. Schroder, M. Gamble, l'honorable M. Nielsen et M. Stewart.

M. Nielsen: Ma question est une question supplémentaire.

Le président: Vous pouvez la poser maintenant. Nous avons l'habitude de procéder comme cela ici.

M. Nielsen: Cela ne va pas prendre une minute.

Le président: Prenez votre temps.

M. Nielsen: Monsieur Gellner, compte tenu de notre propulsion à la guerre, et compte tenu de la tendance actuelle fondée sur les 10 ou 20 dernières années dans le monde politique, quelles sont les possibilités que nous nous retrouvions dans une guerre mondiale?

M. Gellner: Personne ne peut évidemment prédire l'avenir, mais à mon avis, si nous empêchons la prolifération des armes nucléaires et si nous gardons l'arsenal nucléaire dont nous disposons malheureusement déjà, je ne crois pas qu'il y aura de guerre nucléaire. Moi non plus je n'ai jamais cru à une guerre nucléaire limitée, aux armes nucléaires tactiques, à l'intervention souple. Personne n'osera faire détonner la première bombe nucléaire. A mon avis, les guerres continueront d'être classiques. N'est-ce pas? Parce qu'elles l'ont toujours été, même quand des puissances nucléaires étaient impliquées. Il y a eu, comme vous savez, il y a deux ans, un conflit armé à la frontière de la Chine et du Vietnam. Les Chinois ne sont pas allés très loin. Ils l'auraient pu, puisqu'ils sont une puissance nucléaire.

M. Nielsen: Mais ma question ne se limitait pas uniquement aux armes nucléaires.

M. Gellner: Une guerre classique? Il est possible qu'on ait une guerre classique en Europe, oui. Et il est possible que nous

[Texte]

possibility. Conventional wars break out every so often; as I said, 150 since 1945. Now they were almost entirely in the Third World, but this may have been purely accidental. They may break out in our part of the world. It is not as likely but, then, nobody can foresee events. Remember the picture of Mr. Chamberlain coming back from Munich, waving a piece of paper and saying, I bring you peace in our time. That "peace in our time" lasted only 10 months in our time, you know. So it could happen again. But nuclear war, I think, is really deterred, *if* there is no proliferation. If nuclear weapons get into the hands of the equivalent of Idi Amin, then watch out! But as it is now, nobody is going to fire the first nuclear weapon.

Mr. Nielsen: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I am sure my committee will allow me a supplementary to that supplementary. Do you mean to say we have many chances not to have a conventional war as long as we have nuclear deterrents? If there were no nuclear deterrents, then there would be obviously a greater chance of conflict in Europe?

Mr. Gellner: No, I do not think so. I think nuclear deterrents and conventional deterrents are two quite different things. A nuclear deterrent is a threat. If you are attacked, you will retaliate. Right? It does not matter whether you win or lose; you are dead. Right? Conventional deterrents are if you are attacked you will be defeated and, therefore, will not achieve the political aims of war. After all, the purpose of war is peace—a peace more favourable for the attackers than the one with which they started. Right? So you have to keep nuclear deterrents separate from conventional deterrents. The fact that we have, in my opinion, absolute nuclear deterrents these do not protect us from conventional war.

The Chairman: But if you have total nuclear disarmament agreed to by both sides, then you add to the danger of conventional war.

Mr. Gellner: Yes. But this is something you do not have to consider because, as I said, total nuclear disarmament is not verifiable. Nobody is going to believe it. Right? I said in my paper that the estimate is that there are 16,000 nuclear weapons in the world. Now nobody is going to believe that the other one destroyed all of his, so the other power will not destroy its own nuclear weapons. So nuclear disarmament you can eliminate from your considerations.

• 2155

In the nuclear field I believe deterrence must remain absolute. In conventional weapons, there is always a possibility that a threat will be made and that the threatening power will believe they will get away with it and will achieve their purpose. But not in nuclear weapons. I do not think anybody is going to push the button because with the weapons now

[Traduction]

il y a des armes impliquées. Des guerres classiques éclatent de temps à autre, comme je l'ai dit, il y en a eu 150 depuis 1945. Elles ont presque toutes eu lieu dans le Tiers monde, mais cela est peut-être dû simplement au hasard. Elles pourraient bien éclater dans notre sphère du monde. Ce n'est pas aussi probable, mais personne ne peut prédire l'avenir. Souvenez-vous de M. Chamberlain à son retour de Munich agitant un bout de papier et disant qu'il apportait la paix à notre ère. Cette paix n'a duré que 10 mois, vous savez. Cela pourrait se reproduire. Mais je pense que la possibilité d'une guerre nucléaire est vraiment écartée s'il n'y a pas de prolifération. Mais si les armes nucléaires tombent entre les mains d'un Idi Amin, alors prenez garde! Mais dans les circonstances actuelles, personne ne va déclencher la première bombe nucléaire.

M. Nielsen: Merci monsieur le président.

Le président: Je suis sûr que le Comité va me permettre de poser une question supplémentaire. Voulez-vous dire que nos chances de ne pas avoir de guerre classique sont nombreuses tant que nous disposons de mesures anti-nucléaires? S'il n'y avait pas de mesures de dissuasion, les chances de conflit en Europe seraient évidemment plus grandes?

M. Gellner: Non, je ne le pense pas. Je pense que les mesures contre la guerre nucléaire et contre la guerre classique sont deux choses très différentes. Une force de dissuasion nucléaire constitue une menace. Si on vous attaque, vous allez riposter. Pas vrai? Peu importe que vous gagniez ou perdiez; vous êtes morts. Pas vrai? Pour ce qui est des forces de dissuasion classiques, si on vous attaque, vous allez subir la défaite et, en conséquence, vous ne pourrez pas réaliser les objectifs politiques de la guerre. Après tout, le but de la guerre, c'est d'établir la paix—une paix qui sera pour les attaquants plus favorable que celle qui existait auparavant. N'est-ce pas? Il faut donc faire la distinction entre les forces de dissuasion nucléaires et les forces de dissuasion classiques. Le fait que nous ayons une force anti-nucléaire ne veut pas dire pour moi que nous sommes à l'abri d'une guerre classique.

Le président: Mais si les deux côtés s'entendent pour procéder au désarmement nucléaire complet, le danger d'une guerre classique augmente.

M. Gellner: Oui. Mais c'est quelque chose dont vous n'avez pas à vous soucier, parce que, comme je l'ai dit, il est impossible de vérifier s'il y a un désarmement nucléaire complet. Personne ne va y croire. Pas vrai? J'ai dit dans mon mémoire qu'on estime à 16,000 le nombre d'armes nucléaires dans le monde. Personne ne croira que l'autre a détruit tout son arsenal, de sorte qu'aucune puissance ne va détruire ses propres armes nucléaires. Donc, vous pouvez cesser de penser au désarmement nucléaire.

Dans le domaine nucléaire, je pense que la dissuasion doit demeurer absolue. Du côté des armes classiques, il est toujours possible qu'il y ait menace et que l'assaillant pense qu'il s'en tirera et qu'il réalisera son objectif. Mais ce n'est pas le cas avec les armes nucléaires. Je ne pense pas que quelqu'un va appuyer sur le bouton parce que cela est impensable, vous

[Text]

available, you know, that is unthinkable. That is why I am not perturbed about the 16,000 nuclear weapons. I am sorry that we have nuclear weapons, but if we have them let us make deterrence as terrible as possible so that the nuclear weapons will not be used.

The Chairman: Dr. Schroder.

Mr. Schroder: Thank you.

Dr. Gellner, you have partly answered my question. At least, I think I know what your answer will be. I share my colleague's apprehension, and in answer to the question he had about the cost and the \$1.5 trillion which the American defence budget has, you sort of indicated that there would have to be some agreement, that this was a rate of spending that we economically could not sustain. How do you suggest we get agreement on how much is enough if we do not continue to try to get some structural changes which would result in arms limitation, nuclear test bans, continuation with UNSOD II, SALT II and probably SALT III? What comments do you have there?

Mr. Gellner: You see, SALT, forget that, because the estimate is that the number of nuclear warheads increased three times since SALT I, which was nicely signed in Moscow by Mr. Nixon and Mr. Brezhnev. And the SALT II treaty and SALT III treaty would not produce anything because, as long as the treaty is only limiting the number of nuclear weapon carriers, it achieves nothing. Right? Because there are already many more than are needed. And since SALT I the number of carriers perhaps did not increase but we got so-called MIRVs. Each weapon now has so many subweapons and therefore the number of warheads increases. The same thing would obviously happen after SALT II.

A comprehensive test ban would help nonproliferation, obviously. That would be a very very good thing. But you have to go on trying to do something for arms control, and for heaven's sake do that. But nothing is being achieved; nothing substantial is being achieved. In fact we have retrograded terribly in the field of arms control. Forgive me if I give an example which I have given so often. You have probably read it in *The Globe and Mail*. The greatest advance towards arms control ever made by the white race was made in the year 1044 at the Council of Toulouse when the Christian powers decided that they would not wage war on Sunday. This decreased warfare by one-seventh. We never came close to that. If we had continued on this line and extended it to a long weekend and so on, we would have got somewhere. Right? But ever since, in this last 1,040 years, we have continuously retrograded. But this does not mean that we should give up.

• 2200

The Vienna talks and the MBFR talks for mutual balance and force reduction in central Europe have been going on now for nine years. They have led nowhere, but it is a good thing.

[Translation]

savez, compte tenu des armes qui existent. C'est la raison pour laquelle les 16,000 armes nucléaires ne m'inquiètent pas. Je suis peiné que nous ayons des armes nucléaires, mais si nous les avons, faisons en sorte que la forte dissuasion soit la plus terrible possible pour qu'on ne fasse pas appel aux armes nucléaires.

Le président: Monsieur Schroder.

M. Schroder: Merci.

M. Gellner, vous avez partiellement répondu à ma question. Du moins, je pense savoir ce que sera votre réponse. Je partage l'inquiétude de mon collègue, et dans la réponse à sa question sur le coût et le budget de la défense américaine de 1.5 trillion de dollars, vous avez dit en quelque sorte qu'il faudrait conclure une certaine entente, faire comprendre que nous n'avons pas les moyens financiers de maintenir ce rythme de dépense. Comment allons-nous parvenir à nous entendre sur ce qui convient, si nous ne continuons pas à essayer d'apporter des changements structureaux qui contribueront à la limitation des armements, à l'élimination des essais nucléaires, à la poursuite des pourparlers UNSOD II, SALT II et probablement SALT III? Quels sont vos commentaires là-dessus?

M. Gellner: Voyez-vous, vous pouvez oublier les pourparlers de SALT parce qu'on estime que le nombre d'ogives nucléaires a triplé depuis les accords du SALT I signés à Moscou par M. Nixon et Brezhnev. Et les traités SALT II et SALT III n'auront aucun effet, tant que le traité ne limitera que le nombre des transporteurs. N'est-ce pas? Parce qu'il en existe déjà beaucoup plus qu'on n'en a besoin. Depuis le traité SALT I, le nombre de transporteurs n'a peut-être pas augmenté, mais nous avons quand même eu les MIRV, chaque arme a tellement de sous-catégories que le nombre d'ogives augmente. La même chose se produirait évidemment après SALT II.

Une interdiction complète des essais nucléaires contribuerait évidemment à la non prolifération. Ce serait une très bonne chose. Vous devez continuer à chercher une solution pour le contrôle des armements, et je vous y exhorte. Mais il ne se fait rien, rien qui vaille. En fait, nous avons perdu énormément de terrain dans le domaine du contrôle des armes. Excusez-moi si je donne un exemple que je répète souvent. Vous l'avez probablement lu dans le *Globe and Mail*. Le plus grand pas de la race blanche vers le contrôle des armements a été fait en l'an 1,044 au conseil de Toulouse quand les puissances chrétiennes ont décidé qu'on ne ferait plus la guerre le dimanche. Cela a réduit la guerre d'un septième. Nous ne sommes jamais approchés de ce résultat. Si nous avions continué dans cette veine et étendu cela au long week-end et ainsi de suite, cela aurait donné quelque chose. Pas vrai? Mais depuis ce temps-là, au cours des 1,040 dernières années, nous avons continuellement régressé. Mais cela ne veut pas dire que nous devrions abandonner.

Les entretiens de Vienne et les entretiens sur la MBFR où la réduction mutuelle équilibrerait des forces en Europe centrale se poursuivent depuis neuf ans. Ils n'ont pas encore donné de

[Texte]

Perhaps in 20 years some advance will be made. Since it only means that we have to keep four or five people in Vienna, and Vienna is a pleasant city, why not continue? But this is not cynical. These are the facts. Look at Madrid. It is a review conference. There simply is no agreement because there is no will for peace in the world. And there has not been for 6,000 years. Therefore, what we must do is frighten people into good behaviour.

You see, for you and me it does not really matter any more. If there is a war it is a question of dying one or two years earlier. But for the next generation, I hope that the next generation will be protected by the fear of war because nothing else will protect them, in my opinion, because nothing else has ever protected them. When I hear this talk about disarmament, it is like a broken record. I have heard it all my life. In 1925 when I entered university there was a big, big disarmament conference in Geneva, and the same things which my friend Bill Epstein is telling you now I heard in 1925, almost in the same words. And since then we have had all these wars and the terrible Second World War. So, for heaven's sake, protect the next generation by the fear of war.

The Chairman: Mr. Truchon, do you want to add to this? I thought you wanted to.

M. Truchon: Oui. J'aimerais faire un commentaire sur la thèse de M. Gellner, dans son ensemble. Je ne veux pas être un puriste sur cette question-là mais en tant qu'économiste, on me parle... le langage que j'entends c'est un langage d'équilibre: on me dit qu'on cherche à avoir un certain équilibre des forces mais ce qui me surprend là-dedans c'est qu'on me dit qu'il faut déployer des ressources incroyables tout simplement pour assurer cet équilibre et ressources dont on essaie de m'assurer qu'elles ne serviront jamais. Parce que là ce serait trop dangereux si cela se mettait à servir. Alors, je ne peux pas faire autrement que de me demander si on ne serait pas mieux de consacrer davantage d'efforts pour essayer de trouver des façons d'assurer les équilibres qui exigent moins de ressources parce que les ressources, Dieu sait si on saurait quoi en faire ailleurs ici, au Canada, puis dans les pays du Tiers monde.

Un autre commentaire que j'aimerais ajouter. Peut-être qu'avec la course aux armements nucléaires on diminue la probabilité de guerre mais je ne peux pas faire autrement que m'empêcher de songer à la gravité d'une guerre s'il fallait qu'une se produise un jour. Parce qu'Amin Dada, on a mentionné son nom tout à l'heure, cela pourrait toujours se présenter à un moment donné dans le décor et cela pourrait toujours appuyer sur la gachette. Alors, ce n'est pas parce que je serais entouré de milliers de tonnes d'armements nucléaires que je vais dormir plus en sécurité parce que je sais que si cela éclate cela va être assez dangereux.

Le président: Merci, monsieur Truchon.

[Traduction]

résultats, mais ils sont utiles. Qui sait, il y aura peut-être des progrès dans vingt ans. Il suffit de garder quatre ou cinq personnes à Vienne, et Vienne n'est pas une ville désagréable. Je ne suis pas cynique. Je cite simplement les faits. Il faut voir ce qui se produit à Madrid. Il s'agit d'une conférence de révision. On ne parvient pas à s'entendre tout simplement parce qu'il n'existe pas de volonté de paix dans le monde. Il en est ainsi depuis 6,000 ans. Il faut que nous parvenions à effrayer tellement les gens qu'ils décident de changer de comportement.

Pour les gens comme vous et moi, la question est plus ou moins importante. Une guerre ne peut que raccourcir notre existence d'un an ou deux ans. J'espère seulement que la prochaine génération, elle, sera protégée par la crainte de la guerre; il n'y aura rien d'autre pour la protéger. Il n'y a jamais eu quoi que ce soit d'autre de toute façon. Lorsque j'entends parler des armements, c'est comme si j'entendais un disque usagé. J'en ai entendu parler toute ma vie. En 1925, lorsque je suis entré à l'université, il y avait une grande conférence sur le désarmement à Genève. Tout ce que vous dit mon ami Bill Epstein maintenant, je l'ai entendu en 1925 presque dans les mêmes termes. Depuis ce temps, nous avons connu toutes ces guerres et en particulier la terrible Seconde guerre mondiale. J'espère donc de tout coeur que la prochaine génération au moins sera protégée par la crainte de la guerre.

Le président: Voulez-vous ajouter quelque chose, monsieur Truchon?

Mr. Truchon: I would like to comment, if I may, on Mr. Gellner's theory as a whole. I do not want to sound like a purist on this question but as an economist what strikes me most is all this talk about a balance. I hear that what is sought is a balance in forces but also to my surprise that in order to reach this balance an incredible amount of resources are required, resources that are not supposed to ever be used at any rate. It would be much too dangerous to use them. So I am led to ask if it would not be preferable to invest more in efforts capable of bringing about this balance that requires less resources because God knows these resources could be put to better use here in Canada and in countries of the Third World.

I would like to say also that even though the nuclear arms race could be a way to reduce the risk of war, the war, if it ever came, could have extremely grave consequences. Amin Dada's name was mentioned a moment ago. The possibility of war at any moment is there. Somebody could always press the trigger. So the fact that I am surrounded by thousands of tons of nuclear arms is no comfort to me because I know that if war is declared it could be extremely dangerous to everyone.

The Chairman: Thank you, Mr. Truchon.

[Text]

Mr. Gellner: I wish to add that even if you remove 95 per cent of nuclear weapons now available, the result as far as the individual is concerned would be roughly the same. I agree that a nuclear balance could be maintained more cheaply, but it would have to be a balance.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): That is what Mr. Collette was looking for, the limits to which we should—

The Chairman: One is enough is enough.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich):—engage in the race. I do not think he is criticizing the deterrent balance. It was just that the *accroissement*, the growth of it, is going to become intolerable somewhat.

• 2205

Mr. Gellner: Yes, but the answer is not that it is caused by the production of nuclear arms. The answer is that it is caused by the advances of technology. Therefore, if we could stop people inventing new things, there would be no arms race because there would be no purpose. I gave this example with the ICBMs. Because the defence against ICBMs is now in view, the superpowers are shifting to other nuclear weapon carriers and, therefore, there are new carriers and new expenditure. The nuclear arms race is caused by the advances in technology. Bear in mind that I understand that 50 per cent of all scientists now living are working in military technology. So what is on the drawing board produces the arms race. Since this is so, since we cannot stop or do not seem to be able to stop, we cannot take all the physicists and all the chemists and let them rather teach psychology and sociology. If we could achieve that, we would not have an arms race.

The Chairman: Thank you.

Mr. Gamble, followed by Mr. Stewart.

Mr. Gamble: Thank you, Mr. Chairman.

The presentations made here this evening I think are rather appropriate, having regard to the comments that we heard from Dr. Arbatov this afternoon because both of them presume a conclusion opposed to Canada's involvement in the disarmament process, and that, quite frankly, having listened to the delegate from the supreme Soviet who appeared before us, certainly would be my conclusion. He indicated that the problems in the world, including the Russian invasion of Afghanistan, were caused by the United States. He indicated that the placing of SS-20s on the Russian-China border was a direct result of American influence on China. Even the language in the *Tass* communique of the 18th was in response to the rough language of the United States. In other words, the Russians have never done anything wrong. The Russians would love to have a disarmament treaty except that, when it comes time to deal with the verification of disarmament, that will happen, if it has to happen, but surely now we do not have to deal with that. I rather pity anyone trying to negotiate with

[Translation]

M. Gellner: Je voudrais ajouter que même si vous éliminez 95 p. 100 de toutes les armes nucléaires disponibles actuellement, vous seriez dans la même situation en tant qu'individu. J'admets que l'équilibre nucléaire pourrait être maintenu à meilleur marché, mais il serait quand même nécessaire.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): C'est ce dont parlait M. Collette, les limites à l'intérieur desquelles...

Le président: Trop, c'est trop.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): ... la course aux armements pourrait se dérouler. Je ne pense pas qu'il critique la thèse de l'équilibre comme moyen de dissuasion. Il disait seulement que l'accroissement des armes allait devenir insoutenable.

M. Gellner: Cet accroissement n'est pas seulement dû à la production d'armes nucléaires. Il est dû également au progrès de la technologie. Si nous parvenions à empêcher les gens d'inventer de nouvelles choses, nous n'aurions pas de course aux armements. Ce serait inutile. J'ai donné l'exemple des ICBM, les missile balistiques intercontinentaux. Une défense contre ces missiles étant maintenant du domaine du possible, les superpuissances sont amenées à modifier leurs dispositifs porteurs d'armes nucléaires. Il y a de nouveaux dispositifs et de nouvelles dépenses. La course aux armements de fait est causée par les progrès de la technologie. Je crois savoir que 50 p. 100 de tous les scientifiques employés actuellement travaillent à des projets militaires. Il est important de le souligner. Ce sont les nouveaux développements de la technologie qui activent la course aux armements. C'est quelque chose que nous ne pouvons pas empêcher, que nous ne semblons pas capables d'empêcher; nous ne pouvons pas forcer un physicien et un chimiste à enseigner la psychologie et la sociologie. Si nous le pouvons, nous mettrions fin à la course aux armements.

Le président: Merci.

M. Gamble, suivi de M. Stewart.

M. Gamble: Merci, monsieur le président.

Je pense que les instances que nous entendons ici ce soir sont appropriées après la rencontre que nous avons eue cet après-midi avec M. Arbatov. Elles tendent à une conclusion opposée à la participation du Canada au processus de désarmement. Après avoir entendu le délégué du soviet suprême cet après-midi, c'est également la conclusion vers laquelle je tends. Il a indiqué, quant à lui, que les problèmes du monde, y compris l'invasion de l'Afghanistan par les Russes, étaient causés par les États-Unis. Il a indiqué que les SS-20 déployés le long de la frontière sino-soviétique, l'ont été à cause de l'influence américaine en Chine. Même le ton employé dans le communiqué du 18 de l'Agence Tass était en réponse directe au ton employé par les États-Unis. En d'autres termes, les Russes n'ont jamais rien fait de mal. Les Russes souhaitent ardemment traiter du désarmement, sauf qu'ils sont assez vagues lorsque vient le moment de parler de sa vérification. Ils passent vite sur cette question. Je n'envie pas ceux qui sont appelés à négocier des

[*Texte*]

the Russians with respect to anything of a concrete nature. I accordingly subscribe, unfortunately, to the views which you have expressed.

We have heard a lot of witnesses who have indicated that the nuclear deterrent is a real deterrent to war, although you seem to disagree with that, Dr. Gellner. You say that it is a deterrent to a nuclear war. I just wanted to ask you whether you believe that conventional weapons in any number on either side constitute a deterrent to war?

Mr. Gellner: Absolutely, a deterrent to conventional war because, as I said, the purpose of war is peace, that is, a peace more favourable to the attacker. If he cannot achieve this better peace, he is not going to go to war if it is too risky, right? Therefore, conventional deterrents require a posture which makes the would-be attacker hesitate, scratch his head and say: I do not think I will get away with it.

• 2210

Now, I do not believe that nuclear deterrence influences whether there will be or will not be conventional war because I do not believe that either side really thinks that the other side would dare fire the first weapon, because then the holocaust is upon us. Right? So I think you have to look at the two deterrent methods separately.

Mr. Gamble: It has been my view, and I may be incorrect, that the United States and NATO believed that the presence of nuclear weapons in their arsenal constituted a deterrence to a Russian invasion of western Europe by convention means. Am I wrong?

Mr. Gellner: Yes, it is a belief that I myself have always had very grave doubts about, that this was indeed credible. It was credible at a time when the Americans had a great superiority in nuclear weaponry, but not now when there is a balance in the nuclear field as well. I do not believe that this really protects western Europe now. I also do not believe really that western Europe is so much threatened by war as by coercion under the threat of war. Certainly, nobody would suggest that if the Russians said: Unless you give us further credit, which we are not going to repay, or further technology, and we will tell you what we want, we will attack, that this could be discouraged by the threat of throwing a nuclear weapon on Moscow. Then the Russians would laugh. Right? What it would deter would be if NATO could say: No, we will not do that, and try to compel us.

Mr. Gamble: Well, let me ask you then if you are suggesting that we concentrate more on conventional weapons—forgetting about the navy because I understand your remarks with respect to the advisability of spending vast sums of money on aircraft carriers and other naval vessels, maybe with the exception of submarines, would be an improvement expenditure—that we spend more money on tanks, for instance, and artillery pieces and building up military personnel in western Europe.

[*Traduction*]

choses concrètes avec les Russes. Donc, je suis forcé d'en venir à la même conclusion que vous.

Beaucoup de nos témoins nous ont dit que les armes nucléaires n'étaient pas un moyen de dissuasion efficace. Vous ne semblez pas approuver cette théorie, monsieur Gellner. Vous dites qu'elles constituent un moyen de dissuasion contre la guerre nucléaire. Je voudrais savoir si vous pensez que les armes classiques, quel que soit leur nombre et quel que soit le côté où elles se trouvent, peuvent constituer un moyen de dissuasion contre la guerre.

M. Gellner: Absolument. Elles sont un moyen de dissuasion contre la guerre classique. Le but de la guerre, comme vous le savez, est la paix, la paix dans des conditions plus favorables pour l'attaquant. S'il ne peut pas obtenir cette paix dans de meilleures conditions, s'il y a trop de risques pour lui, il ne va pas s'engager dans une guerre. La dissuasion contre la guerre classique exige donc que l'attaquant potentiel ait à se poser la question de savoir s'il peut gagner.

Par ailleurs, je ne pense pas que les moyens de dissuasion nucléaire influencent le fait qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de guerre classique. Aucun des protagonistes ne pense vraiment que l'autre va oser presser sur le bouton le premier. A ce moment-là, ce serait l'holocauste. Donc, selon moi, il faut garder distinct les deux types de dissuasion.

M. Gamble: J'ai toujours pensé, j'ai pu me tromper, que les États-Unis et l'OTAN estimaient que la présence d'armes nucléaires dans leur arsenal constituait un moyen de dissuasion contre une invasion soviétique de l'Europe occidentale par des moyens classiques.

M. Gellner: J'ai toujours eu, quant à moi, beaucoup de doutes là-dessus. C'était peut-être vrai à l'époque où les Américains avaient une nette supériorité du côté des armes nucléaires. Maintenant, il y a équilibre à ce niveau. Je ne pense pas que ce soit quelque chose qui protège l'Europe occidentale actuellement. D'ailleurs, ce qui peut vraiment forcer la main de l'Europe occidentale, ce n'est pas la guerre, comme la menace de la guerre. Si les Soviétiques disaient: «Augmentez notre marge de crédit, nous n'allons pas rembourser, de toute façon; ou contribuez davantage à notre technologie, nous allons vous dire ce que nous voulons, ou nous vous attaquons», la menace d'armes nucléaires lancées sur Moscou ne pèserait pas lourd. Les Soviétiques ne la prendraient pas au sérieux. Ce qui pourrait les en dissuader, c'est que l'OTAN puisse dire: essayez de nous forcer à le faire.

M. Gamble: Dans ce cas, je voudrais savoir si vous proposez que nous faisons davantage au niveau des armes classiques, mise à part pour l'instant la marine, puisque vous avez semblé mettre en doute l'opportunité de consacrer des sommes d'argent considérables à des porte-avions et à d'autres bâtiments de la marine, à l'exception peut-être des sous-marins, des armes classiques comme les chars, et pièces d'artillerie, et au niveau de l'effectif militaire en Europe occidentale.

[Text]

Mr. Gellner: I would like to have your definition of the word "we". Does it mean Canada?

Mr. Gamble: No, no. I mean NATO.

Mr. Gellner: I think NATO has to spend so much on conventional weapons that it cannot be coerced by Soviet threats. Now, this does not mean that you have to match the number of Soviet tanks by an equivalent number of NATO tanks—because now, in the world of precision-guided weapons, one guided anti-tank rocket will knock out a tank—provided that you have the defensive means so strong that the would-be attacker, the would-be blackmailer, does not believe that he will achieve his purpose. I am quite convinced that in western Europe what is necessary is conventional deterrents.

Mr. Gamble: Would you then add to some of those conventional deterrents, the American placing of the Pershing 2 and the Cruise land-based missiles in western Europe?

Mr. Gellner: No, in my opinion it is only as part of the nuclear deterrents, that is, a response to the threat of the SS-20, of the Backfire Bomber and so on.

Mr. Gamble: So that is not necessary in your view.

Mr. Gellner: It is necessary as part of the nuclear deterrent.

Mr. Gamble: Now, the neutron artillery cell, does that fall into the nuclear category completely or do you . . . ?

Mr. Gellner: Absolutely. I am not convinced that this is really necessary but, you see, the United States is not alone in the development of neutron weapons. It is fashionable to always blame the Americans, but the French are developing it, and apparently have already tested one.

• 2215

Mr. Gamble: Because of the particular opposition that the Russians have mounted against the neutron shell, the Pershing and the Cruise missiles, do you think that the actual placing of those weapons in western Europe will have the effect of inducing the Russians to negotiate with respect to the removal of the SS-20s?

Mr. Gellner: Negotiate, certainly; remove, certainly not.

Mr. Gamble: Okay. Thank you very much, Dr. Gellner.

Mr. Gellner: They have never removed anything.

Mr. Gamble: Yes. Thank you.

The Chairman: Thank you very much. Briefly, I would like to have just two short questions later on, but Mr. Stewart, please.

Mr. Stewart: I will be brief. I would like to congratulate both gentlemen for appearing before us tonight. I would just like to say that unlike my colleague, Mr. Collenette, I do not agree at all on his stand. I would like to congratulate you, Dr. Gellner, on a paper that I believe is realistic and the fact that, after six years in Czechoslovakia and during the last war, you

[Translation]

M. Gellner: Lorsque vous dites «nous», vous voulez dire le Canada?

M. Gamble: Non. Je veux dire l'OTAN.

M. Gellner: Je crois que l'OTAN doit avoir suffisamment d'armes classiques pour pouvoir résister aux menaces soviétiques. Je ne veux pas dire par là qu'il faut qu'il y ait autant de chars de l'OTAN qu'il y a de chars soviétiques. Avec les nouvelles armes à téléguidage très précis, une rocket anti-char suffit pour éliminer un char. Il faut évidemment qu'on puisse compter sur une défensive si forte que l'attaquant potentiel, le maître chanteur potentiel, soit amené à penser qu'il ne pourra pas mettre son plan à exécution. Je suis convaincu du fait que les moyens de dissuasion classiques sont nécessaires en Europe occidentale.

M. Gamble: Seriez-vous prêt à ajouter à ces moyens de dissuasion classiques en Europe occidentale, avec les missiles américains Pershing 2 et Cruise lancés du sol?

M. Gellner: Non, ils doivent être seulement des moyens de dissuasion nucléaire en réponse aux SS-20, aux bombardiers Backfire, et le reste.

M. Gamble: Donc, selon vous, ils ne sont pas nécessaires.

M. Gellner: Ils sont nécessaires comme moyen de dissuasion nucléaire.

M. Gamble: Est-ce que les obus à neutrons doivent être considérés comme des armes nucléaires également?

M. Bellner: Certainement. Je ne sais pas si les armes à neutrons sont vraiment nécessaires, mais les États-Unis ne sont pas les seuls à s'y intéresser. Cela fait bien de toujours s'en prendre aux Américains, mais les Français, entre autres, s'intéressent à leur développement et semblent même avoir procédé à l'essai d'une.

M. Gamble: La forte opposition des Soviétiques aux obus à neutrons, aux missiles Pershing et Cruise pourrait-elle les amener, si ces armes étaient déployées en Europe occidentale, à négocier le retrait de leurs SS-20?

M. Gellner: Ils sont prêts à négocier, mais certainement pas le retrait de leurs missiles.

M. Gamble: Merci beaucoup, monsieur Gellner.

M. Gellner: Ils n'ont jamais retiré quoi que ce soit.

M. Gamble: Merci.

Le président: Merci beaucoup. J'aurais une ou deux questions à poser après le tour de M. Stewart.

M. Stewart: Je serai bref. Je voudrais remercier nos deux témoins d'être des nôtres ce soir. Je dois dire que je ne suis pas du tout d'accord avec mon collègue, M. Collenette. Je tiens à vous féliciter, monsieur Gellner, de votre mémoire, que j'estime très réaliste. Pour avoir passé six ans en Tchécoslovaquie et avoir vécu l'expérience de la dernière guerre, vous êtes

[Texte]

recognize what is really going on in the world, in my view. I do not think that any of us should be naive enough not to believe what you are saying and the fact that we must not disarm at the expense of having a deterrent capability in the world against the Russians, because if we do I think it will be as Leo Desroches says, that nice guys finish last.

This afternoon we had Mr. Arbatov here from the Soviet Union, and I have never sat through as much gobbledegook in all my life, double-dealing and double-talking. No wonder we have some problems. But the thing that bothers me is that I think in the case of Nazi Germany, at the time you were speaking of in the last world war, the one thing we are not addressing is that there was a major philosophical difference between Nazi Germany and the rest of the world, and that right now I think we are also under a major philosophical difference.

One of my colleagues this afternoon pointed out that we are a Judaic-Christian society and that we are opposed by a Marxist-Leninist society, but one thing that was not touched on is that we believe, in my view, that government is the servant of the people, and the other people that we are talking about believe just the opposite. They believe that the government or the state is paramount, and I hope this does not come to pass in this country.

The other thing I wanted to go on to on this was that this same gentleman, Mr. Arbatov, said, when questioned fully about the philosophy, whether he was sure that the Marxist-Leninist philosophy was going to continue, assured us that it was and referred us to a publication of which he was a co-author and which we should all read. Now, this morning, we had General Rogers of SCEAND address us, and he showed us pictures from satellites

The Chairman: *Monsieur*

Mr. Stewart: Okay. He showed us some pictures. And looking at any figures that you want to read, that you have published yourself, the consensus now is that the Soviet Union not only has caught up to us in nuclear capability but has much surpassed us, much, much surpassed us. And in conventional warfare, they have much, much surpassed us, so I have to agree with what you are saying on other things.

You mentioned the fact of being swallowed up in your words, so what I would really like to ask both of you—I asked General Rogers this question this morning—looking at the philosophical side, I would like to ask both you gentlemen: In your view, is the Soviet Union's ultimate desire world domination? Then I would like to ask Professor Truchon one other question: Can you back up your statements by figures that the Third World buys more of its arms from the United States than anywhere else? I would like to think about Cuba, North Korea, Angola, Ethiopia, and I would like to go on to Egypt and on and on and on. Can you really back up those figures?

[Traduction]

parfaitement au courant de ce qui se passe dans le monde actuellement. Nous ne sommes pas naïfs au point de ne pas reconnaître que ce que vous dites est juste. Nous ne devons pas procéder au désarmement et éliminer nos moyens de dissuasion contre les Soviétiques. Selon le mot de Léo Desroches: les bons gars finissent toujours par perdre.

Nous avons reçu cet après-midi M. Arbatov, de l'Union soviétique. Je n'ai jamais entendu de charabia pareil. Je comprends maintenant que nous avons des problèmes. Ce qui me préoccupe, c'est qu'à l'époque de l'Allemagne nazie, à l'époque de la dernière guerre mondiale, dont vous avez parlé, il y avait, et c'est un aspect qui n'a pas encore été tellement discuté jusqu'ici, un conflit d'idéologies entre l'Allemagne nazie et le reste du monde. Nous sommes dans la même situation aujourd'hui.

Un de mes collègues, cet après-midi, a fait remarquer que nous formions une société de tradition judéo-chrétienne, et que, nécessairement, nous étions opposés aux sociétés de type marxiste-léniniste, mais il y a également le fait qu'en ce qui nous concerne, nous croyons que le gouvernement doit être au service de la population, alors que c'est le contraire chez ces autres sociétés. Elles croient que le gouvernement, ou l'État, prime sur tout. Je ne puis qu'espérer que nous n'en viendrons jamais là nous-mêmes.

Par ailleurs, ce même M. Arbatov, lorsque interrogé sur le caractère durable de cette idéologie marxiste-léniniste, nous a dit sa conviction profonde à cet égard et nous a renvoyés à une publication dont il est le coauteur. Nous avons auparavant entendu le général Rogers, du SCEAND, qui nous a montré des photos prises par des satellites . . .

Le président: *Mr. . . .*

M. Stewart: Très bien. Il nous a montré des photos. Selon les chiffres disponibles, selon ceux que vous avez produits vous-même, il est généralement accepté maintenant que l'Union soviétique non seulement nous a rejoints au niveau de la capacité nucléaire, mais nous a dépassés, et même de beaucoup. Pour ce qui est des armes classiques, elle est de beaucoup en avance sur nous. Je dois donc être d'accord avec vous sur ces points.

Vous avez parlé de la possibilité que nous puissions être littéralement avalés. Je voudrais donc vous poser la question suivante, messieurs, que j'ai déjà posée au général Rogers, ce matin: est-ce que le but ultime de l'Union soviétique n'est pas la domination mondiale? Par ailleurs, je voudrais poser une autre question à M. Truchon: pouvez-vous prouver, au moyen de chiffres, que le Tiers monde achète plus d'armes aux États-Unis que partout ailleurs? Je songe à Cuba, à la Corée du Nord, à l'Angola, à l'Éthiopie, à l'Égypte, même, et à d'autres. Pouvez-vous vraiment prouver, au moyen de chiffres, ce que vous avancez?

[Text]

Mr. Gellner: I would say that Professor Truchon is right, that they buy more from the United States. From the Soviet Union, they get it for nothing.

Mr. Stewart: Okay.

• 2220

Mr. Gellner: Here is a simple explanation. Let us say, Cuba gets \$3.5 billion of assistance a year from the Soviet Union and the great part of that is weapons which they pay for by expeditionary forces to Africa and so on and so forth. But when it comes to payment, France demands 100 per cent cash on the barrelhead. The United States gives very little for nothing and the Soviet Union gives a lot for nothing.

Mr. Stewart: Could you answer the other question, please, both gentlemen? Do you believe the Russians' philosophic ideology is world domination?

Mr. Truchon: I would like to answer your first question first. When I said that the United States was the first supplier of armaments, I was speaking of the Western World. Of course, we do not have figures on the Russians. They may not be selling arms but they may be delivering more arms than the United States. I did not mean that the United States was delivering more arms than the Russians.

The Chairman: The world domination question.

Mr. Truchon: Is Russia trying to dominate the world?—I do not know. Anyway, I do not like what they are doing, for sure, if that is what you want to hear from me. I do not like the kind of games that are going on in the world today between Russia and the United States, so I would not give the benediction to . . .

The Chairman: Dr. Gellner, on the question of world domination, before I ask you a couple of questions.

Mr. Gellner: I would first of all say that Marxism is only a label in the Soviet Union. I am quite sure that Mr. Brezhnev has never read *Das Kapital*; you know, it is difficult reading. But it is a convenient label, and an especially convenient label because it justifies the dictatorship of the proletariat, that is, a dictatorship by the ruling class. But world domination?—I think the Soviet Union is an imperialist power and will expand its power as much as it can get away with. That is the substance of imperialism. I do not think it is different from the imperialist powers of the past and of the present.

Marxism exists actually only in the scholarly community. When I came to York University, I had students who were all Marxists but I was the only one who had ever read Karl Marx and could quote chapter and verse from *Das Kapital*. Of course, when they then asked me where do you stand then, politically, I said, somewhat to the right of Attila the Hun.

The Chairman: Mr. Stewart.

[Translation]

M. Gellner: Je dirais que M. Truchon a raison, que les pays du Tiers monde achètent plus d'armes aux États-Unis. Ils les ont gratuitement de l'Union soviétique.

M. Stewart: Très bien.

M. Gellner: Voici une explication simple. Disons par exemple que Cuba reçoit par an 3.5 milliards de dollars d'aide de l'Union soviétique et que la grosse partie de cette aide consiste en armes qu'il paie en envoyant des troupes expéditionnaires en Afrique, etc. Pour ce qui est du paiement, la France demande un paiement 100 p. 100 au comptant à la livraison. Les États-Unis donnent très peu de choses pour rien, alors que l'Union soviétique en donne beaucoup pour rien.

M. Stewart: Pourriez-vous, messieurs, répondre à l'autre question? Pensez-vous que l'Union soviétique veut, à long terme, dominer le monde?

M. Truchon: J'aimerais d'abord répondre à votre première question. Lorsque j'ai dit que les États-Unis étaient le principal fournisseur d'armes, je parlais du monde occidental. Bien entendu, nous n'avons pas de chiffres pour ce qui est des Soviétiques. Même s'ils ne vendent pas d'armes, ils en livrent certainement plus que les États-Unis. Et je n'ai pas voulu dire l'inverse.

Le président: Et la question de la domination mondiale?

M. Truchon: Je ne sais pas. De toute manière, je n'aime pas ce que fait l'U.R.S.S., si c'est ce que vous voulez me faire dire. Je n'aime pas le genre de jeu qui se poursuit actuellement entre l'U.R.S.S. et les États-Unis; donc, je n'accorderais pas ma bénédiction . . .

Le président: Monsieur Gellner, pourriez-vous nous parler de la question de la domination mondiale, avant que je vous pose quelques questions?

M. Gellner: Je commencerais par dire que le marxisme n'est qu'une étiquette, en Union soviétique. Je suis convaincu que M. Brejnev n'a jamais lu *Le Capital*, et vous savez, ce n'est pas facile à lire. Mais c'est une étiquette pratique, d'autant plus qu'elle justifie la dictature du prolétariat, c'est-à-dire de la classe dirigeante. Quant à la domination du monde?—Eh bien, je pense que l'Union soviétique est une puissance impérialiste, et par le fait même, elle essaiera d'étendre son emprise tant qu'elle y réussira sans que cela lui cause de problèmes. C'est là le principe même de l'impérialisme. Je ne pense pas que cela diffère des puissances impérialistes actuelles ou passées.

Le marxisme n'existe que dans le monde universitaire. Lorsque je suis venu à l'université York, mes étudiants étaient tous marxistes, mais j'étais le seul à avoir lu Karl Marx et à pouvoir citer des chapitres et des passages du *Capital*. Bien entendu, lorsqu'ils m'ont demandé où je me situais politiquement, j'ai répondu: «A droite d'Attila le Hun».

Le président: Monsieur Stewart?

[Texte]

Mr. Stewart: Just a last comment. General Rogers' answer was that that was the case in 1917 and it has not changed to this day.

The Chairman: If you do not mind, I would like to ask a few questions. I have not done that for a month but I am sure my esteemed colleague, Mr. Gamble, will certainly smile if I were to be the devil's advocate. Someone asked if the Soviet Union wants world domination. Could we ask the question in reverse? If they had a chance, would the United States like to have world domination?

Mr. Gellner: Possibly.

The Chairman: Would you tell me, Dr. Gellner, how it strikes you that no SS-20s are deployed at all outside the Soviet territory? Is it because they do not trust their allies? Is that something there for you? I watched as attentively as my friend, Mr. Stewart, did, and as others did, during the past month and the past years, but the more I look at the maps, the more I look at the deployment of the SS-20, the more I see all along the Chinese border and all along western Europe, but never one on Czechoslovak territory, Hungarian territory, Romanian territory—just along their own line. Why?

• 2225

Mr. Gellner: It is because they are reasonable. The SS-20 has a range of 4,000 kilometres; therefore, even if stationed on Soviet territory, it can reach Gibraltar, which is the farthest point in Europe. It is a Eurostrategic weapon. It is a weapon that is strategic in the European environment. It is not aimed at the United States, right?

The Chairman: Yes, we saw that.

Mr. Gellner: Therefore, why should they station it, let us say, in Poland where there is a danger that something might happen, and so on, when they can achieve their purpose—

The Chairman: An absolute control and sole possession.

Mr. Gellner: Of course—and have it in an area where they are in complete control of the populace, right? It would be foolish to put it forward because then it would overshoot Gibraltar, but what for? Obviously, some tactical nuclear weapons are stationed in East Germany, but these are the short-range ones which could not reach the enemy from the Soviet Union. Now the SS-20, if I was Russian Commander in Chief, God forbid, I would station them in the Soviet Union, of course.

The Chairman: I do not want to misquote Mr. Arbatov, and I would like to not compete either with Mr. Gamble, but in his quotation of Mr. Arbatov, if I understood him well when he talked about the Chinese border, that question was asked and his answer was, and I would like you to comment on that, do you think the United States would be as close and as co-operative and as open-minded today towards China if China was as close as China was for a while with the Soviet Union? We used to have an old saying in Quebec in my youth, and I do not like

[Traduction]

M. Stewart: J'ai juste un dernier commentaire à faire. Le général Rogers a répondu que c'était le cas en 1917, et que cela n'avait pas changé depuis.

Le président: Si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais poser quelques questions. Je ne l'ai pas fait depuis un mois, mais je suis sûr que mon éminent collègue, M. Gamble, sourirait certainement si je me faisais l'avocat du diable. Quelqu'un a demandé si le but ultime de l'Union soviétique était de dominer le monde. Pourrions-nous inverser la question? Si les États-Unis en avaient l'occasion, aimeraient-ils dominer le monde?

M. Gellner: Peut-être.

Le président: Pourriez-vous me dire, monsieur Gellner, comment il se fait qu'aucun SS-20 ne soit déployé en dehors du territoire soviétique? Est-ce parce que l'Union soviétique ne fait pas confiance à ses alliés? Cela veut-il dire quelque chose, d'après vous? J'ai observé de manière attentive les événements de ces dernières années et de ces derniers mois, mais plus je regarde les cartes, plus j'observe le déploiement des SS-20, plus je les vois le long de la frontière chinoise et de l'Europe occidentale, mais non pas sur le territoire tchécoslovaque, hongrois, roumain—seulement le long de ses propres frontières. Pourquoi?

M. Gellner: C'est parce qu'elle est raisonnable. Le SS-20 a une portée de 4,000 kilomètres; par conséquent, même si cette arme était stationnée sur le territoire soviétique, elle pourrait atteindre Gibraltar, partie extrême de l'Europe. C'est une arme eurostratégique. C'est-à-dire une arme qui est stratégique en Europe et qui n'est pas destinée aux États-Unis, d'accord?

Le président: Oui, j'en suis en sommes aperçus.

M. Gellner: Par conséquent, pourquoi stationner cette arme, disons, en Pologne, où cela pourrait créer des problèmes, alors qu'elle peut atteindre son but...

Le président: Le contrôle absolu et la possession exclusive.

M. Gellner: Bien entendu. Et la stationner dans un endroit dont elle contrôle entièrement la population, vrai? Il faudrait être fou pour avancer cette arme davantage, car elle pourrait alors dépasser Gibraltar, mais dans quel but? Il est évident que des armes nucléaires tactiques sont stationnées en Allemagne de l'Est, mais il s'agit d'armes à courte portée qui ne pourraient pas atteindre l'ennemi si elles étaient stationnées en Union soviétique. Quant aux SS-20, si j'étais commandant en chef soviétique, je les stationnerais en Union soviétique.

Le président: Je ne voudrais pas citer M. Arbatov d'une manière erronée, et je ne veux pas non plus concurrencer M. Gamble, mais lorsqu'il a cité M. Arbatov, si je l'ai bien compris lorsqu'il a parlé de la frontière chinoise, la question a été posée, et il a répondu: «Pensez-vous que les États-Unis auraient des relations aussi étroites avec la Chine si celle-ci était aussi proche qu'elle l'a déjà été de l'Union soviétique?» Au Québec, lorsque j'étais jeune, on parlait de «péril jaunes», même si cette expression est déplaisante.

[Text]

what I am going to say, but there was that old saying, we used to call that *le péril jaune*

Mr. Gellner: What is *le péril jaune*?

The Chairman: I do not know how you translate that, yellow peril.

Could we not say that the Soviet Union is going through that same thing that I used to learn in my street as a young boy around six, seven, ten years old, and could they not now, seeing that the balance is shifting against them and seeing this new, temporary though it may be, friendship—God forbid if it ever changed again—between the United States and China, worry about that, which would explain why there are so many SS-20s on the Chinese border?

Mr. Gellner: Quite so. There are one billion Chinese. The only empty area is in Siberia where they can expand. So, obviously, Moscow makes sure that all is well. Now, this may be exaggerated caution; I do not believe the Chinese would dare to attack the Soviet Union SS-20s on the border.

The Chairman: But you do not eliminate that fact.

Mr. Gellner: I do not eliminate anything. When you speak about United States and Chinese friendship, it is not really a great friendship now, as you know, with the trouble with the weapons for Taiwan. When the Soviet Union became our ally in the Second World War, Churchill said that he had the greatest dislike for Communism, but the enemies of Nazi Germany were his friends.

The Chairman: Well again, if I remember well, in these times we used to pray in the church for our allies. Probably Toronto, too, used to do that.

• 2230

Mr. Gellner: Quite so. But the Soviet Union protects its border against even an unlikely attack, because one never knows. Of China, I understand it perfectly. But, I come back to this: I do hope that the Chinese are making precautions that they will not be attacked, and then there will be peace on the border.

The Chairman: Again, if I may quickly, as unfortunately I did not have a chance earlier, but you seem to be a beautiful person to have an exchange with, and it is towards the end so my colleagues will not be impatient.

Afghanistan—at the same time there was this turmoil in Iran and all over the Middle East, a religious turmoil. As you know, the Russians, not to say the Soviets, can handle a lot of things, but something they can never touch, *saisir*, is the religious factor, especially its “fanaticism”. I am trying to understand, I am trying to test people of various backgrounds, of various educations, of various knowledge, how would you answer the fact that in the Soviet Union, and correct me if I am wrong—I could be wrong by one province—out of the 15 provinces that constitute the Soviet Union, you have all along that border 5 or 6 provinces where there are at least 50 to 60

[Translation]

M. Gellner: Qu'est-ce que cela veut dire?

Le président: En anglais, on pourrait parler de *yellow peril*.

Ne pourrions-nous pas dire que l'Union soviétique passe par la même chose que les craintes que nous avions dans mon enfance, et ne pourrait-elle pas maintenant—voyant que le déséquilibre est de son côté et voyant cette nouvelle amitié, même si elle est temporaire, entre les États-Unis et la Chine—s'en inquiéter, ce qui expliquerait les raisons pour lesquelles l'Union soviétique a stationné tellement de SS-20 sur la frontière chinoise?

M. Gellner: En effet. Il y a un milliard de Chinois. La seule région vide où ils pourraient s'étendre se trouve en Sibérie. Donc, de toute évidence, Moscou s'assure que tout va bien. C'est peut-être un excès de prudence. Car je ne crois pas que les Chinois oseraient attaquer les SS-20 de l'Union soviétique sur la frontière.

Le président: Mais vous n'éliminez pas cette possibilité.

M. Gellner: Je n'élimine rien. Vous parlez de l'amitié américano-chinoise, mais je ne pense pas qu'en ce moment, il s'agisse d'une grande amitié, à cause, comme vous le savez, des problèmes relatifs aux armes de Taïwan. Lorsque l'Union soviétique est devenue notre alliée pendant la Seconde Guerre mondiale, Churchill a déclaré qu'il avait le plus grand dégoût pour le communisme, mais que les ennemis des nazis étaient ses amis.

Le président: Si je me rappelle bien, à l'époque, nous faisons des prières à l'église pour nos alliés. Peut-être qu'à Toronto, on le faisait également.

M. Gellner: En effet. L'Union soviétique se montre très prudente. Concernant la Chine, je comprends parfaitement. Mais je reviens à ce point: j'espère que les Chinois prennent également des précautions pour ne pas se faire attaquer, et ainsi, la paix régnera des deux côtés de la frontière.

Le président: Puis-je vous interrompre brièvement, car malheureusement, je n'ai pas eu l'occasion de le faire plus tôt, et comme nous approchons de la fin, mes collègues ne se montreront pas impatients.

L'Afghanistan... en même temps, il y a eu cette agitation en Iran et dans tout le Moyen-Orient, agitation de nature religieuse. Comme vous le savez, les Russes, pour ne pas dire les Soviétiques, peuvent manipuler beaucoup de choses, mais il y a quelque chose qu'ils ne pourront jamais saisir, c'est le facteur religieux, et notamment son fanatisme. J'essaie de comprendre, et de faire des enquêtes auprès de personnes ayant une formation, des antécédents différents, un niveau d'instruction différent, et je me demande quelle réponse donner au fait qu'en Union soviétique, sur les 15 provinces—rectifiez-moi si je fais erreur—il y a, le long de la frontière, 5

[Texte]

million people of Moslem faith, next to Afghanistan which is so close to Iran where there was so much turmoil and which is so close to everywhere else when there is that unbelievably fanatical religious fight going on in every Arabic country between the Shiite and the others? Would it not in the mind of the Soviets be something that they know they cannot control, they cannot cope with? And God knows, we know after Poland they cannot cope with the Catholic church; they do not know how to grab that thing.

Would not one of the reasons why they push further their frontier be fear? And the word I like to repeat to you is "fear".

You see, I am very involved in Middle East affairs, and my colleagues know that. I do not share the Canadian government's policy on that, but I have lived with that for the last 15 years, even though it is better today. But I have heard Mr. Begin in Israel and I heard all the others, Madam Golda Meir and Mr. Allon and Mr. Evron who is now the Ambassador in the United States who was Director General, and all the others. They said, never again. You hear that from the Jewish people, Canadians of Jewish faith or others. They always use the words "never again". That is one side of the conversation. I listen and I read, not as much as you probably because of time, but I like to try and understand. And I hear all these people say, "never again". The same phrase. Is it not out of fear of going through the same thing again? That kind of fear makes them so suspicious of everybody because they will not accept going through something again. They are afraid of Europe, a well-armed, modern Europe they can never cope with. They do not know when "again" may come. Could that not explain the mentality that is going on, or is it purely a totally world domination that they are after? I am not convinced that they want world domination.

Mr. Gellner: You see, motives are difficult to establish. I do not think you should ever look at the other side's intentions because intentions you can only guess at, you know; you do not know them. The only reasonable thing is to look at the other side's capabilities, intentions, you do not know. Somebody said that whoever pretends that he knows what is going on in the Kremlin is either a knave or a fool, or both. I do not believe in the science—it is not really a science—of the Kremlinologists. The intentions you cannot find out; that is buried in the hearts of Mr. Brezhnev and Mr. Bikhornov and so on and so on. What you have to judge are the Soviet military capabilities. And to preserve peace, you have to guard not against Soviet intentions but against Soviet capabilities because they are measurable. Now, why they went into Afghanistan, there is one very simple explanation. It was a satellite, and they make sure that a satellite is ruled by somebody who obeys Moscow. That is why they invaded Hungary in 1956, Czechoslovakia in 1968, and why they are now helping Mr. Jaruzelski, right?

• 2235

Now, this is the simplest explanation, but I can understand it, let us say, historically they fear for their own safety. Indeed, I am not saying that only we should arm. I want a balance of

[Traduction]

ou 6 provinces comprenant au moins 50 à 60 millions de musulmans, à proximité de l'Afghanistan, qui se trouve si près de l'Iran, où se passent tous ces chambardements, si près de tant de pays, alors qu'une lutte religieuse fanatique se poursuit entre les Chiites et les autres dans tous les pays arabes? Les Soviétiques ne pensent-ils pas que c'est là quelque chose qu'ils ne peuvent contrôler, quelque chose à quoi ils ne peuvent faire face? Après les événements survenus en Pologne, nous savons qu'ils ne peuvent faire face à l'Église catholique. Ils ne savent pas comment s'y prendre. Pour ce qui est du facteur religieux.

La crainte ne serait-elle pas une des raisons qui les poussent à étendre leurs frontières? Et j'ai bien dit «peur».

Je m'intéresse de près aux questions du Moyen-Orient, et mes collègues le savent. Je ne partage pas les vues du gouvernement fédéral à ce sujet, mais je m'en contente depuis 15 ans, bien qu'à l'heure actuelle, sa politique soit meilleure. J'ai entendu M. Begin, en Israël, et tous les autres, M^{me} Golda Meir, M. Allon et M. Evron, maintenant ambassadeur aux États-Unis, et qui était directeur général, et tous les autres. Ils ont dit: «Jamais plus». Vous entendez cela des Juifs, des Juifs canadiens ou autres. Ils utilisent tous cette expression: «Jamais plus». C'est un aspect de la conversation. J'écoute et je lis—peut-être pas autant que vous, à cause d'une question de temps—et j'essaie de comprendre. Et j'entends toujours cette expression. N'est-ce pas là par crainte de revivre les mêmes événements? Ce genre de crainte les rend méfiants à l'égard de tout le monde, parce qu'ils ne veulent surtout pas repasser par là. Ils ont peur de l'Europe, d'une Europe moderne et bien armée, à laquelle ils ne pourraient faire face. Ils ne savent pas quand la chose pourrait se reproduire. Cela ne permettrait-il pas d'expliquer la mentalité actuelle, ou s'agit-il uniquement de la domination du monde entier? Je ne crois pas que cela soit ce que les Soviétiques recherchent.

M. Gellner: Il est difficile de définir leurs intentions. On ne peut émettre que des hypothèses à ce sujet; il ne faut donc pas chercher à savoir les intentions de l'autre, mais plutôt à connaître ses moyens. Quelqu'un a dit que quiconque prétend savoir ce qui se passe au Kremlin est soit un fripon, soit un fou, ou les deux. Je ne crois pas en la science des «Kremlinologues». Vous ne pourrez jamais deviner les intentions de M. Brezhnev et de M. Bikhornov. Ce qu'il faut juger, c'est la capacité militaire de l'Union soviétique. Et pour préserver la paix, il faut se défendre non pas contre les intentions de l'Union soviétique, mais contre ses moyens militaires, car ils sont évaluables. Quant à savoir pourquoi elle a envahi l'Afghanistan, il y a à cela une explication très simple: c'était un pays satellite et elle voulait s'assurer qu'il soit gouverné par quelqu'un qui obéisse à Moscou. C'est également la raison pour laquelle elle a envahi la Hongrie en 1956, la Tchécoslovaquie en 1968, et la raison pour laquelle elle aide actuellement le général Jaruzelski, d'accord?

C'est l'explication la plus simple, mais je peux la comprendre si, disons, l'U.R.S.S. s'est toujours inquiétée de sa propre sécurité. En fait, je ne dis pas seulement que nous devrions

[Text]

power. They should be as strong as we are so that there will be peace.

The Chairman: I will conclude by thanking you and ask you—this is a most unfair question—if you were a member of Parliament around this table, and those who will be tomorrow and in days to come, given the order of reference by the House of Commons that empowers us to examine security and disarmament issues, and now I come to what I want to ask you, with specific attention to Canada's participation in the Second Special Session of the United Nations General Assembly, do you have a couple of suggestions that you think we could recommend to Parliament as the position of Canada at the second UNSSOD conference?

Mr. Gellner: I would say to concentrate on conventional arms control, because the conventional war is now tearing the world apart and causing all these terrible losses in the Third World and so on. A conventional arms control, with the primary task of controlling the arms race, I think here we could do something substantial.

Le président: Docteur Gellner, monsieur Truchon . . .

M. Truchon: Vous permettez que j'ajoute quelque chose?

Le président: Certainement.

M. Truchon: Je pense que le Canada, sans mettre sa sécurité en péril, devrait faire tous les efforts possibles, avec les autres pays de l'ONU, pour essayer de trouver un autre système d'équilibre dans le monde qui exige moins de ressources qu'actuellement et surtout l'utilisation de ressources moins dangereuses que celles qu'on met en place de plus en plus, soit les armes nucléaires. Je pense que le Canada se doit d'essayer de chercher avec d'autres pays ces moyens-là, même si ce n'est pas facile. Même si le contrôle, la surveillance, la détection des armes nucléaires ne sont pas faciles, j'en conviens avec M. Gellner, je ne pense pas qu'il faille faire une croix là-dessus et abandonner tout simplement en disant: armons-nous pour être équilibrés. Au contraire, je pense qu'il faut chercher un autre type d'équilibre.

Le président: Merci, monsieur Truchon.

My older brother used to tell me when he was young that my father used to tell him about pax Britannica, even though I am absolutely *canadien-français*. Now it seems we have two, pax Americana and pax Sovietica. Is there not a third possibility, Mr. Gellner?

Mr. Gellner: Yes, but unfortunately only in the nuclear field. In the conventional field, the influence of the superpowers is minimal because the smaller powers know that the superpowers cannot use their nuclear superiority. Therefore, we do not have pax. As far as *chercher quelque chose d'autre* . . . *Cherchez* by all means, but we have been "cherchezing" for 6,000 years now.

M. Truchon: Il faut continuer.

The Chairman: But they keep preaching the Bible, as someone said, for 2,000 years, or very close, and we are not yet there. Mr. Barton told us that last night.

[Translation]

nous armer, je recherche un équilibre des forces. Les Soviétiques devraient être aussi forts que nous le sommes, et comme cela, nous aurons la paix.

Le président: Je vais conclure en vous remerciant et en vous demandant, à vous—si vous êtes venu ici comme député—et à ceux qui seront là demain et les jours qui suivent, de bien vouloir—compte tenu du mandat que nous a confié la Chambre des communes concernant les questions relatives à la sécurité et au désarmement, et compte tenu du fait que le Canada va participer à la deuxième session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies—nous donner des suggestions, que nous pourrions recommander au Parlement, qui reflèteront la position du Canada à la deuxième conférence UNSSOD?

M. Gellner: Je serais d'avis qu'on se concentre sur le contrôle des armes classiques, étant donné que la guerre classique déchire actuellement le monde, entraînant de terribles pertes dans les pays du Tiers-monde, etc. Donc, un contrôle des armes classiques, avec, pour première tâche, de lutter contre la course aux armements, serait, d'après moi, des plus utiles.

The Chairman: Dr. Gellner, Mr. Truchon . . .

Mr. Truchon: May I add a few words?

The Chairman: That is for sure.

M. Truchon: I think Canada should, without threatening its own safety and with other UN countries, seek to find another balance system in the world which would require less resources than now and above all the use of resources that will be less dangerous than those we increasingly use . . . namely nuclear weapons. We have to do that even if it is not an easy task, even if nuclear weapons control and detection is not that easy. I do not believe we should give up and say: let be armed and then power will be balanced. On the contrary, we must look for another type of equilibrium in the world.

The Chairman: Thank you, Mr. Truchon.

Mon grand frère me disait que quand il était petit, mon père lui parlait souvent de la «pax britannica», bien que je sois un Canadien-français pure laine. Maintenant, il semble que nous en ayons deux: la «pax americana» et la «pax sovietica». N'y a-t-il pas une troisième possibilité, monsieur Gellner?

M. Gellner: Oui, mais seulement dans le domaine nucléaire, malheureusement. Dans le domaine classique, l'influence des superpuissances est minime, parce que les autres pays savent que celles-ci ne peuvent utiliser leur supériorité nucléaire. Par conséquent, nous n'avons pas de «pax». Pour ce qui est de la solution «cherchez quelque chose d'autre», c'est une bonne solution, mais nous le faisons depuis 6000 ans!

Mr. Truchon: We must go on.

Le président: Mais on prêche la Bible depuis 2000 ans, ou presque, et nous n'en sommes pas encore là. C'est ce que nous a dit M. Barton hier soir.

[Texte]

• 2240

Thank you very much, Dr. Gellner. *Monsieur Truchon, merci.*

Tomorrow afternoon at 3:30, we will proceed with Mr. Wood and Dr. Kapur. Thank you very much, *merci.*

[Traduction]

Merci beaucoup, monsieur Gellner. *Thank you, Mr. Truchon.*

Demain après-midi, à 15h30, nous entendrons MM. Wood et Kapur. Merci beaucoup, *thank you.*

APPENDIX "EAND-53"

ECONOMIC IMPACT OF MILITARY SPENDING
OF THE DEPARTMENT OF NATIONAL DEFENCE IN
CANADA AND OF EXPORTS OF MILITARY MATERIALS.

Michel Truchon
February 23, 1982

Table 2.1
Summary of results obtained with the open model

	Exports 1978	Operating 1978-1979	Capital 1978-1979	Operating + Capital	Exports + Operating + Capital
\$'000,000					
1 Final demand	402.4	3495.3	699.1	4158.4	4560.8
2 Consumer expenditure					
3 Imports less duties	(82.7)	(326.2)	(359.0)	(685.2)	(767.9)
4 Wages, salaries, S.I	223.9	2771.0	183.4	2954.4	3178.3
5 Net income of unincorporated businesses	3.8	40.3	10.4	50.7	54.5
6 Other operating surpluses	79.3	231.5	64.7	296.2	375.5
7 GDP at factor cost	307.0	3042.8	258.5	3301.3	3608.3
8 Indirect taxes less subsidies	11.5	77.3	68.1	145.4	156.9
9 GDP at market prices	318.5	3120.0	326.6	3446.6	3765.1
10 GDP at market prices/final demand	0.7915	0.8926	0.4672	0.8288	0.8255
11 Total government revenues	29.8	176.5	94.7	271.2	301.0
12 Gross production	1010.0	1346.2	531.0	1877.2	2887.2
13 Employment in person-years (adjusted)	4500	34428	11131	41594	46057

Table 2.2
Summary of results obtained with the closed model, leaving out salaries paid by DND

	Exports 1978	Operating 1978-1979	Capital 1978-1979	Operating + Capital	Exports + Operating + Capital
	\$000,000				
1 Final demand	402.4	1143.2	692.9	1836.1	2238.5
2 Consumer expenditure	279.5	583.0	229.4	812.4	1091.9
3 Imports less duties	(131.6)	(428.0)	(399.1)	(827.1)	(958.7)
4 Wages, salaries, S.I	329.0	638.1	263.5	901.6	1230.6
5 Net income of unincorporated businesses	21.8	77.8	25.1	102.9	124.7
6 Other operating surpluses	142.4	363.2	116.5	479.5	621.9
7 GDP at factor cost	493.2	1079.0	405.1	1484.1	1977.3
8 Indirect taxes less subsidies	50.9	159.5	100.4	259.9	310.8
9 GDP at market prices	544.1	1238.5	505.5	1744.0	2288.1
10 GDP at market prices/final demand	1.3521	1.0834	0.7296	0.9498	1.0222
11 Total government revenues	159.5	446.9	201.1	648.0	807.5
12 Gross production	938.4	2036.2	802.4	2838.6	3777.0
13 Employment in person-years (adjusted)	14174	50605	19069	69675	83849

Table 2.3
Summary of results obtained with the closed model, including total impact of salaries paid by DND

	Exports 1978	Operating 1978-1979	Capital 1978-1979	Operating + Capital	Exports + Operating + Capital
\$000,000					
1 Final demand	402.4	3495.3	699.1	4194.4	4596.8
2 Consumer expenditure	279.5	3220.9	236.3	3457.2	3736.7
3 Imports less duties	(131.6)	(888.8)	(400.7)	(1289.5)	(1421.1)
4 Wages, salaries, SLI	329.0	3981.9	272.3	4254.2	4583.2
5 Net income of unincorporated businesses	21.8	247.4	25.6	273.0	294.8
6 Other operating surpluses	142.4	959.0	118.1	1077.1	1219.5
7 GDP at factor cost	493.2	5188.3	415.9	5604.2	6097.4
8 Indirect taxes less subsidies	50.9	531.6	101.4	633.0	683.9
9 GDP at market prices	544.1	5719.9	517.3	6237.2	6781.3
10 GDP at market prices/final demand	1.3521	1.6365	0.7400	1.4870	1.4752
11 Total government revenues	159.5	1670.5	204.3	1874.8	2034.3
12 Gross production	938.4	5158.6	810.7	5969.3	6907.7
13 Employment in person-years (adjusted)	14174	141910	19310	161221	175395

Table 2.4
Principal DND procurement in 1978-1979
 According to final demand in the commodity classification
 Purchases at producer's price and percentage of total DND expenditures

Rank	Code	Commodities (Aggregation L)	Operating		Capital		Operating + Capital	
			\$000	%	\$000	%	\$000	%
1	599-600	Wages & salaries	2 352 081	67.29	6 195	0.89	2 358 276	56.22
2	330	Aircraft, all types	32 677	0.93	162 785	23.28	195 462	4.66
3	580	Equipment maintenance supplies	110 072	3.15	30 484	4.36	140 556	3.35
4	522	Repair construction	97 339	2.78	40 742	5.83	138 081	3.29
5	337	Military motor vehicles	3 774	0.11	125 040	17.89	128 814	3.07
6	585	Travelling & entertainment	120 144	3.44	0	0.00	120 144	2.86
7	333	Aircraft repair services	102 818	2.94	0	0.00	102 818	2.45
8	396	Fuel oil	88 949	2.54	0	0.00	88 949	2.12
9	477	Ammunition & ordnance, military	0	0.00	77 129	11.12	77 129	1.84
10	596	Commodity indirect taxes	23 632	0.68	41 455	5.93	65 087	1.55
11	332	Specialized aircraft equipment	49 740	1.42	5 151	0.74	54 891	1.31
12	359	Radio, TV communications eqpt.	28 329	0.81	23 487	3.36	51 816	1.24
13	550	Wholesaling margins	31 491	0.90	18 763	2.68	50 254	1.19
14	576	Other serv. to businesses & persons	44 859	1.28	0	0.00	44 859	1.07
15	582	Cafeteria supplies	43 157	1.23	0	0.00	43 157	1.03
16	544	Telephone and telegraph	42 129	1.21	0	0.00	42 129	1.00
17	524	Non-residential construction	0	0.00	40 547	5.80	40 547	0.97

Table 2.4 (continued)

Rank	Commodities (Aggregation I)	Code	Operating		Capital		Operating + Capital	
			\$000	%	\$000	%	\$000	%
18	Government goods and services	595	22 637	0.65	11 065	1.57	33 643	0.80
19	Office supplies	581	32 218	0.92	0	0.00	32 218	0.77
20	Clothing	184	26 389	0.75	0	0.00	26 389	0.63
21	Electric power	546	26 088	0.75	0	0.00	26 088	0.62
22	Heating equipment	300	22 845	0.65	0	0.00	22 845	0.54
23	Equipment repair services	587	22 485	0.64	0	0.00	22 485	0.54
24	Other engineering construction	529	0	0.00	22 230	3.18	22 230	0.53
25	Laboratory equipment & supplies	594	12 880	0.37	8 442	1.21	21 322	0.51
26	Radar equipment	360	0	0.00	20 885	2.99	20 885	0.50
27	Education services	561	18 941	0.54	0	0.00	18 941	0.45
28	Firearms & military hardware	312	3 084	0.09	15 597	2.23	18 681	0.45
29	Services to businesses	566	8 431	0.24	8 332	1.19	16 763	0.40
30	Transportation margins	583	7 285	0.21	8 394	1.20	15 679	0.37
31	Truck transportation	536	11 549	0.33	0	0.00	11 549	0.28
32	Office furniture	205	0	0.00	10 634	1.52	10 634	0.25
33	Ships & boats, military & commercial	348	114	0.00	9 897	1.42	10 011	0.24
34	Cash residential rent	558	9 727	0.28	0	0.00	9 727	0.23
35	Rental data processing equipment	575	9 071	0.26	0	0.00	9 071	0.22
Other			90 343	2.58	11 937	1.71	102 280	2.44
Total			3 495 278	100.00	699,132	100.00	4 194 410	100.00

Table 2.5
Principal sectors affected by DND procurement in 1978-1979 and exports of military production in 1978
According to final demand directed toward productive sectors by the open or the closed model
Sales at producer's prices and % of total production of sectors for 1978

Rank	Code	Sectors (Aggregation I)	Exports		Operating		Capital		Operating + Capital		Exports + Operating + Capital	
			\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%
1	096	Aircraft & parts mfrs	140 800	10.85	65 361	5.04	10 278	0.79	75 639	5.83	216 439	16.68
2	106	Communications equip. mfrs	177 700	10.77	18 542	1.05	29 138	1.65	47 680	2.70	225 380	13.47
3	101	Shipbuilding & repair	14 400	2.94	1 741	0.36	8 319	1.70	10 060	2.05	24 460	4.99
4	130	Other chemical industries	20 214	1.59	141	0.01	42 965	3.39	43 106	3.40	63 320	4.99
5	102	Misc. transp. equip. ind.	0	0.00	424	0.15	13 231	4.73	13 655	4.88	13 655	4.88
6	089	Heating equip. mfrs.	0	0.00	8 177	3.59	22	0.01	8 199	3.60	8 199	3.60
7	066	Office furniture industry	0	0.00	4	0.00	7 888	3.14	7 892	3.14	7 892	3.14
8	098	Truck body & trailer mfrs.	12 485	1.33	618	0.07	19 839	2.29	20 457	2.36	20 457	2.36
9	131	Scient. equip. mfrs.	300	0.00	1 280	0.14	6 514	0.69	7 794	0.83	20 279	2.16
10	138	Repair construction	0	0.00	97 339	1.46	40 742	0.61	138 141	2.07	138 441	2.07
11	147	Air transport	0	0.00	52 023	1.85	21	0.00	52 044	1.85	52 044	1.85
12	083	Boiler & plate works	0	0.00	10 180	1.85	3	0.00	10 183	1.85	10 183	1.85
13	171	Education & related services	0	0.00	11 161	1.79	0	0.00	11 161	1.79	11 161	1.79
14	183	Misc. services to bus. & pers.	0	0.00	42 429	1.10	173	0.00	42 602	1.10	42 602	1.10
15	163	Water & other utilities	0	0.00	2 221	0.99	0	0.00	2 221	0.99	2 221	0.99
16	121	Petroleum refineries	0	0.00	91 995	0.92	14	0.00	92 009	0.92	92 009	0.92

Table 2.6
Principal sectors affected by DND procurement in 1978-1979 and exports of military production in 1978
According to open model
Production at producer's prices and % of total production of sectors in 1978

Rank	Code	Sectors (Aggregation L)	Exports		Operating		Capital		Operating + Capital		Exports + Operating + Capital	
			\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%
1	096	Aircraft & parts mfgs	147 328	11.35	71 426	5.50	11 012	0.85	82 438	6.35	229 766	17.70
2	106	Communications equip. mfgs	198 501	11.25	23 536	1.33	33 326	1.89	56 862	3.22	255 363	14.47
3	130	Other chemical industries	21 834	1.72	5 249	0.41	46 092	3.63	51 341	4.04	73 175	5.77
4	102	Misc. transp. equip. ind.	82	0.03	587	0.21	14 016	5.01	14 603	5.22	14 685	5.25
5	101	Shipbuilding & repair	14 731	3.01	2 089	0.43	8 647	1.77	10 736	2.19	25 467	5.20
6	089	Heating equip. mfgs.	124	0.05	9 252	4.06	569	0.25	9 821	4.31	9 945	4.36
7	147	Air transport	3 183	0.11	88 108	3.13	2 026	0.07	90 134	3.20	93 317	3.31
8	066	Office furniture industry	6	0.02	77	0.01	7 945	3.16	8 022	3.17	8 028	3.19
9	131	Scient. equip. mfgs.	14 496	1.54	4 043	0.43	8 583	0.91	12 626	1.34	27 122	2.89
10	083	Boiler & plate works	992	0.18	12 431	2.26	1 540	0.28	13 971	2.54	14 963	2.72
11	098	Truck body & trailer mfgs.	182	0.02	1 143	0.13	20 118	2.33	21 261	2.46	21 443	2.48
12	138	Repair constructions	3 960	0.06	112 333	1.68	44 414	0.67	156 747	2.35	160 707	2.41
13	154	Taxicab operations	544	0.10	9 045	1.65	369	0.07	9 434	1.72	9 978	1.82
14	171	Education & related services	0	0.00	11 161	1.79	0	0.00	11 161	1.79	11 161	1.79
15	183	Misc. services to bus. & pers.	5 724	0.15	53 690	1.39	4 361	0.11	58 051	1.50	63 775	1.65
16	090	Machine shops	2 465	0.55	2 089	0.47	1 617	0.36	3 706	0.83	6 171	1.39
17	121	Petroleum refineries	4 632	0.05	122 583	1.22	7 175	0.07	129 758	1.29	134 390	1.34

Table 2.7

Principal sectors affected by DND procurement in 1978-1979 and exports of military production in 1978
According to closed model, leaving out total impact of salaries paid by DND
Production at producer's prices and % of total production of sectors in 1978

Rank	Code	Sectors (Aggregation L)	Exports		Operating		Capital		Operating + Capital		Exports + Operating + Capital	
			\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%
1	096	Aircraft & parts mfrs	147 504	11.36	71 793	5.53	11 156	0.86	82 949	6.39	230 453	17.75
2	106	Communications equip. mfrs	198 968	11.28	24 511	1.39	33 710	1.91	58 221	3.30	257 189	14.58
3	130	Other chemical industries	22 842	1.80	7 352	0.58	46 919	3.70	54 271	4.28	77 113	6.08
4	102	Misc. transp. equip. ind.	433	0.15	1 321	0.47	14 305	5.11	15 626	5.58	16 059	5.73
5	101	Shipbuilding & repair	14 812	3.02	2 257	0.46	8 714	1.78	10 971	2.24	25 783	5.26
6	089	Heating equip. mfrs.	242	0.09	9 497	4.17	665	0.29	10 162	4.46	10 404	4.55
7	147	Air transport	6 865	0.25	95 787	3.40	5 047	0.18	100 834	3.58	107 699	3.83
8	066	Office furniture industry	61	0.02	193	0.08	7 990	3.18	8 183	3.26	8 244	3.28
9	131	Scient. equip. mfrs.	15 213	1.62	5 538	0.59	9 172	0.98	14 710	1.56	29 923	3.18
10	138	Repair construction	11 965	0.18	129 654	1.94	51 229	0.77	180 883	2.71	192 848	2.89
11	083	Boiler & plate works	1 124	0.20	12 706	2.31	1 648	0.30	14 354	2.61	15 478	2.82
12	098	Truck body & trailer mfrs.	628	0.07	2 072	0.24	20 484	2.37	22 556	2.61	23 184	2.68
13	154	Taxicab operations	1 352	0.25	10 729	1.95	1 052	0.19	11 781	2.14	13 133	2.39
14	171	Education & related services	768	0.13	12 762	2.04	630	0.10	13 392	2.14	14 160	2.27
15	183	Misc. services to bus. & pers.	8 631	0.21	59 755	1.54	8 747	0.17	66 502	1.72	75 133	1.93
16	131	Petroleum refineries	14 612	0.15	143 397	1.43	15 365	0.15	158 762	1.58	173 374	1.73
17	163	Water & other utilities	392	0.18	3 031	1.36	332	0.15	3 363	1.51	3 755	1.69

Table 2.8

Principal sectors affected by DND procurement in 1978-1979 and exports of military production in 1978
 According to closed model including total impact of salaries paid by DND
 Production at producer's prices and % of total production of sectors in 1978

Rank	Code	Sectors (Aggregation L)	Exports		Operating		Capital		Operating + Capital		Exports + Operating + Capital	
			\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%
1	096	Aircraft & parts mfgs	147 504	11.36	73 455	5.66	11 161	0.86	84 616	6.52	232 120	17.88
2	106	Communications equip. mfgs	198 968	11.28	28 920	1.64	33 721	1.91	62 641	3.55	261 609	14.83
3	102	Misc. transp. equip. ind.	433	0.15	4 639	1.66	14 313	5.12	18 952	6.78	19 385	6.93
4	130	Other chemical industries	22 842	1.80	16 864	1.33	46 945	3.70	63 809	5.03	86 651	6.83
5	101	Shipbuilding & repair	14 812	3.02	3 019	0.62	8 716	1.78	11 735	2.40	26 547	5.42
6	147	Air transport	6 865	0.25	130 533	4.63	5 139	0.18	135 672	4.81	142 537	5.06
7	089	Heating equip. mfgs.	242	0.09	10 603	4.65	688	0.29	11 271	4.94	11 513	5.05
8	138	Repair construction	11 965	0.18	208 031	3.12	51 434	0.77	259 465	3.89	271 430	4.07
9	131	Scient. equip. mfgs.	15 213	1.62	12 304	1.31	9 189	0.98	21 493	2.28	36 706	3.90
10	154	Taxicab operations	1 352	0.25	18 349	3.34	1 072	0.19	19 421	3.53	20 773	3.78
11	066	Office furniture industry	61	0.02	720	0.29	7 992	3.18	8 712	3.47	8 773	3.49
12	171	Education & related services	768	0.13	20 008	3.20	649	0.10	20 657	3.30	21 425	3.43
13	098	Truck body & trailer mfgs.	628	0.07	6 279	2.37	20 495	0.73	26 774	3.10	27 402	3.17
14	058	Clothing industries	6 308	0.19	93 304	2.79	5 606	0.17	98 910	2.96	105 218	3.15
15	163	Water & other utilities	392	0.18	340	0.15	6 486	2.90	6 878	2.90	6 878	3.08
16	159	Communication industries, MES	14 818	0.29	126 827	2.45	9 595	0.19	136 422	2.64	151 240	2.93
17	121	Petroleum refineries	14 612	0.15	237 585	2.37	15 613	0.16	253 198	2.52	267 810	2.67

APPENDICE "EAND-53"

IMPACT ECONOMIQUE DES DEPENSES DU
MINISTERE DE LA DEFENSE NATIONALE
ET DES EXPORTATIONS DE MATERIEL
MILITAIRE

Michel Truchon
le 23 février 1982

Tableau 2.1

Sommaire des résultats obtenus avec le modèle ouvert

	Exportations 1978	Exploitation 1978-1979	Immobi- lisations 1978-1979	Exploitation + Immobi- lisations	Exportations + Immobi- lisations
\$000,000					
1 Demande finale	402.4	3495.3	699.1	4158.4	4560.8
2 Dépenses des consommateurs	—	—	—	—	—
3 Importations moins droits	(82.7)	(326.2)	(359.0)	(685.2)	(767.9)
4 Salaires, traitements, R.S.T.	223.9	2771.0	183.4	2954.4	3178.3
5 Rev. net des entreprises individuelles	3.8	40.3	10.4	50.7	54.5
6 Autre excédent d'exploitation	79.3	231.5	64.7	296.2	375.5
7 PIB, coût des facteurs	307.0	3042.8	258.5	3301.3	3608.3
8 Taxes indirectes moins subventions	11.5	77.3	68.1	145.4	156.9
9 PIB, prix du marché	318.5	3120.0	326.6	3446.6	3765.1
10 PIB, prix du marché/demande finale	0.7915	0.8926	0.4672	0.8288	0.8255
11 Total des recettes, administrations publiques	29.8	176.5	94.7	271.2	301.0
12 Production brute	1010.0	1346.2	531.0	1877.2	2887.2
13 Emploi corrigé en personnes/année	4500	34428	11131	41594	46057

Tableau 2.2

Sommaire des résultats obtenus avec le modèle fermé en négligeant les salaires payés par le MDN

	Exportations 1978	Exploitation 1978-1979	Immobi- lisations 1978-1979	Exploitation + Immobi- lisations	Exportations + Exploitation + Immobi- lisations
1 Demande finale	402.4	1143.2	692.9	1836.1	2238.5
2 Dépenses des consommateurs	279.5	583.0	229.4	812.4	1091.9
3 Importations moins droits	(131.6)	(428.0)	(399.1)	(827.1)	(958.7)
4 Salaires, traitements, R.S.T.	329.0	638.1	263.5	901.6	1230.6
5 Rev. net des entreprises individuelles	21.8	77.8	25.1	102.9	124.7
6 Autre excédent d'exploitation	142.4	363.2	116.5	479.5	621.9
7 PIB, coût des facteurs	493.2	1079.0	405.1	1484.1	1977.3
8 Taxes indirectes moins subventions	50.9	159.5	100.4	259.9	310.8
9 PIB, prix du marché	544.1	1238.5	505.5	1744.0	2288.1
10 PIB, prix du marché/demande finale	1.3521	1.0834	0.7296	0.9498	1.0222
11 Total des recettes, administrations publiques	159.5	446.9	201.1	648.0	807.5
12 Production brute	938.4	2036.2	802.4	2838.6	3777.0
13 Emploi corrigé en personnes/année	14174	50605	19069	69675	83849

\$000,000

Tableau 2.3

Sommaire des résultats obtenus avec le modèle fermé incluant l'effet total des salaires payés par le MDN

	Exportations 1978	Exploitation 1978-1979	Immobi- lisations 1978-1979	Exploitation + Immobi- lisations	Exportations + Exploitation + Immobi- lisations
	\$000,000				
1 Demande finale	402.4	3495.3	699.1	4194.4	4596.8
2 Dépenses des consommateurs	279.5	3220.9	236.3	3457.2	3736.7
3 Importations moins droits	(131.6)	(888.8)	(400.7)	(1289.5)	(1421.1)
4 Salaires, traitements, R.S.T.	329.0	3981.9	272.3	4254.2	4583.2
5 Rev. net des entreprises individuelles	21.8	247.4	25.6	273.0	294.8
6 Autre excédent d'exploitation	142.4	959.0	118.1	1077.1	1219.5
7 PIB, coût des facteurs	493.2	5188.3	415.9	5604.2	6097.4
8 Taxes indirectes moins subventions	50.9	531.6	101.4	633.0	683.9
9 PIB, prix du marché	544.1	5719.9	517.3	6237.2	6781.3
10 PIB, prix du marché/demande finale	1.3521	1.6365	0.7400	1.4870	1.4752
11 Total des recettes, administrations publiques	159.5	1670.5	204.3	1874.8	2034.3
12 Production brute	938.4	5158.6	810.7	5969.3	6907.7
13 Emploi corrigé en personnes/année	14174	44910	19310	161221	175395

Tableau 2.4

Principaux achats du MDN en 1978-1979

Selon la demande finale dans la classification des biens et services
Achats aux prix du producteur et % par rapport aux dépenses totales du MDN

Rang	Code	Biens et services (agrégation L)	Exploitation		Immobilisations		Exploitation		Immobilisations	
			\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%
1	599-600	Salaires et traitements	2 352 081	67,29			2 358 276	56,22		
2	330	Avions	32 677	0,93	6 195	0,89	195 462	4,66		
3	580	Fournitures d'entretien	110 072	3,15	162 785	23,28	140 556	3,35		
4	522	Réparation de construction	97 339	2,78	30 484	4,36	138 081	3,29		
5	337	Véhicules militaires	3 774	0,11	40 742	5,83	128 814	3,07		
6	585	Déplacements et loisirs	120 144	3,44	125 040	17,89	120 144	2,86		
7	333	Services de réparation d'avions	102 818	2,94	0	0,00	102 818	2,45		
8	396	Mazout	88 949	2,54	0	0,00	88 949	2,12		
9	477	Munitions et artilleries militaires	0	0,00	77 129	11,12	77 129	1,84		
10	596	Impôts Indirects	23 632	0,68	41 455	5,93	65 087	1,55		
11	332	Matériel aérien spécialisé	49 740	1,42	5 151	0,74	56 891	1,31		
12	359	Matériel de communication	28 329	0,81	23 487	3,36	51 816	1,24		
13	550	Marges de commerce de gros	31 491	0,90	18 763	2,68	50 254	1,19		
14	576	Autres serv. aux entrep. et personnes	44 859	1,28	0	0,00	44 859	1,07		
15	582	Fournitures de cafétéria	43 157	1,23	0	0,00	43 157	1,03		
16	544	Téléphone et télégraphe	42 129	1,21	0	0,00	42 129	1,00		
17	524	Construction autre que résidentielle	0	0,00	40 547	5,80	40 547	0,97		

Tableau 2.4 (suite)

Rang	Code	Biens et services (agrégation L)	Exploitation		Immobilisations		Exploitation ⁺ Immobilisations	
			\$000	%	\$000	%	\$000	%
18	595	Biens et services du gouvernement	22 637	0,65	11 006	1,57	33 643	0,80
19	581	Fourniture de bureau	32 218	0,92	0	0,00	32 218	0,77
20	184	Vêtements	26 389	0,75	0	0,00	26 389	0,63
21	546	Electricité	26 088	0,75	0	0,00	26 088	0,62
22	300	Appareils de chauffage	22 845	0,65	0	0,00	22 845	0,54
23	587	Services de réparation d'équip.	22 485	0,64	0	0,00	22 485	0,54
24	529	Autres travaux d'ingénierie	0	0,00	22 230	3,18	22 230	0,53
25	584	Matériel et fournitures de laboratoire	12 880	0,37	8 442	1,21	21 322	0,51
26	360	Équipements de radar	0	0,00	20 885	2,99	20 885	0,50
27	561	Enseignement	18 941	0,54	0	0,00	18 941	0,45
28	312	Armes à feu et instruments militaires	3 084	0,09	15 597	2,23	18 681	0,45
29	566	Services aux entreprises	8 431	0,24	8 332	1,19	16 763	0,40
30	583	Marges de transports	7 285	0,21	8 394	1,20	15 679	0,37
31	536	Transport par camion	11 549	0,33	0	0,00	11 549	0,28
32	205	Meubles de bureau	0	0,00	10 634	1,52	10 634	0,25
33	348	Navires, embarc. milit. et comm.	114	0,00	9 897	1,42	10 011	0,24
34	558	Loyer résidentiel comptant	9 727	0,28	0	0,00	9 727	0,23
35	575	Location de matériel d'informatique	9 071	0,26	0	0,00	9 071	0,22
Autres			90 343	2,58	11 937	1,71	102 280	2,44
Total			3 495 278	100,00	699,132	100,00	4 194 410	100,00

Tableau 2.5

Principaux secteurs touchés par les achats du MDN en 1978-1979 et les exportations de matériel militaire en 1978
Selon la demande finale dirigée vers les secteurs productifs par le modèle ouvert ou fermé
Ventes aux prix du producteur et % par rapport à la production totale des secteurs pour 1978

Rang	Code	Secteurs (agrégation L)	Exportations		Exploitation		Immobilisations		Exploitation + Immobilisations		Exportations + Exploitation + Immobilisations	
			\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%
1	096	Fab. d'avions et d'éléments	140 800	10,85	65 361	5,04	10 278	0,79	75 639	5,83	216 439	16,68
2	106	Fab. mater. de télécommunication	177 700	10,77	18 542	1,05	29 138	1,65	47 680	2,70	225 380	13,47
3	101	Construction et réparation de navires	14 400	2,94	1 741	0,36	8 319	1,70	10 060	2,05	24 460	4,99
4	130	Autres Industries chimiques	20 214	1,59	141	0,01	42 965	3,39	43 106	3,40	63 320	4,99
5	102	Ind. mater. transp. (divers)	0	0,00	424	0,15	13 231	4,73	13 655	4,88	13 655	4,88
6	089	Fab. appareils de chauffage	0	0,00	8 177	3,59	22	0,01	8 199	3,60	8 199	3,60
7	066	Industrie des meubles de bureau	0	0,00	4	0,00	7 888	3,14	7 892	3,14	7 892	3,14
8	098	Fab. carross. camions et remorques	0	0,00	618	0,07	19 839	2,29	20 457	2,36	20 457	2,36
9	131	Fab. d'instruments scientifiques	12 485	1,33	1 280	0,14	6 514	0,69	7 794	0,83	20 279	2,16
10	138	Réparation et construction	300	0,00	97 339	1,46	40 742	0,61	138 141	2,07	138 441	2,07
11	147	Transports aériens	0	0,00	52 023	1,85	21	0,00	52 044	1,85	52 044	1,85
12	083	Ind. des chaudières et des plaques	0	0,00	10 180	1,85	3	0,00	10 183	1,85	10 183	1,85
13	171	Enseignement et services conn.	0	0,00	11 161	1,79	0	0,00	11 161	1,79	11 161	1,79
14	183	Services divers pers. et aux entr.	0	0,00	42 429	1,10	173	0,00	42 602	1,10	42 602	1,10
15	163	Eau et autres serv. d'utilité publique	0	0,00	2 221	0,99	0	0,00	2 221	0,99	2 221	0,99
16	121	Raffineries de pétrole	0	0,00	91 995	0,92	14	0,00	92 009	0,92	92 009	0,92

Tableau 2.6

Principaux secteurs touchés par les achats du MDN en 1978-1979 et les exportations de matériel militaire en 1978

Selon le modèle ouvert

Production aux prix du producteur et % par rapport à la production totale des secteurs en 1978

Rang Code	Secteurs (agrégation L)	Exportations		Exploitation		Immobilisations		Exploitation + Immobilisations		Exportations + Exploitation + Immobilisations	
		\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%
1	096 Fab. d'avions et d'éléments	147 328	11,35	71 426	5,50	11 012	0,85	82 438	6,35	229 766	17,70
2	106 Fab. mater. de télécommunication	198 501	11,25	23 536	1,33	33 326	1,89	56 862	3,22	255 363	14,47
3	130 Autres industries chimiques	21 834	1,72	5 249	0,41	46 092	3,63	51 341	4,04	73 175	5,77
4	102 Ind. mater. transp. (divers)	82	0,03	587	0,21	14 016	5,01	14 603	5,22	14 685	5,25
5	101 Construction et réparation de navires	14 731	3,01	2 089	0,43	8 647	1,77	10 736	2,19	25 467	5,20
6	089 Fab. appareils de chauffage	124	0,05	9 252	4,06	569	0,25	9 821	4,31	9 945	4,36
7	147 Transports aériens	3 183	0,11	88 108	3,13	2 026	0,07	90 134	3,20	93 317	3,31
8	066 Industrie des meubles de bureau	6	0,02	77	0,01	7 945	3,16	8 022	3,17	8 028	3,19
9	131 Fab. d'instruments scientifiques	14 496	1,54	4 043	0,43	8 583	0,91	12 626	1,34	27 122	2,89
10	083 Ind. des chaudières et des plaques	992	0,18	12 431	2,26	1 540	0,28	13 971	2,54	14 963	2,72
11	098 Fab. carross. camions et remorques	182	0,02	1 143	0,13	20 118	2,33	21 261	2,46	21 443	2,48
12	138 Réparation et construction	3 960	0,06	112 333	1,68	44 414	0,67	156 747	2,35	160 707	2,41
13	154 Exploitation de taxis	544	0,10	9 045	1,65	389	0,07	9 434	1,72	9 978	1,82
14	171 Enseignement et services conn.	0	0,00	11 161	1,79	0	0,00	11 161	1,79	11 161	1,79
15	183 Services divers pers. et aux entr.	5 724	0,15	53 690	1,39	4 361	0,11	58 051	1,50	63 775	1,65
16	090 Ateliers d'usinage	2 465	0,55	2 089	0,47	1 617	0,36	3 706	0,83	6 171	1,39
17	121 Raffineries de pétrole	4 632	0,05	122 583	1,22	7 175	0,07	129 758	1,29	134 390	1,34

Tableau 2.7

Principaux secteurs touchés par les achats du MDN en 1978-1979 et les exportations de matériel militaire en 1978

Selon le modèle fermé en négligeant l'effet total des salaires payés par le MDN
 Production aux prix du producteur et % par rapport à la production totale des secteurs en 1978

Rang	Code	Secteurs (agrégation L)	Exportations		Exploitation		Immobilisations		Exploitation + Immobilisations		Exportations + Exploitation + Immobilisations	
			\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%
1	096	Fab. d'avions et d'élément	147 504	11,36	71 793	5,53	11 156	0,86	82 949	6,39	230 453	17,75
2	106	Fab. mater. de télécommunication	198 968	11,28	24 511	1,39	33 710	1,91	58 221	3,30	257 189	14,58
3	130	Autres industries chimiques	22 842	1,80	7 352	0,58	46 919	3,70	54 271	4,28	77 113	6,08
4	102	Ind. mater. transp. (divers)	433	0,15	1 321	0,47	14 305	5,11	15 626	5,58	16 039	5,73
5	101	Construction et réparation de navires	14 812	3,02	2 257	0,46	8 714	1,78	10 971	2,24	25 783	5,26
6	089	Fab. appareils de chauffage	242	0,09	9 497	4,17	665	0,29	10 162	4,46	10 404	4,55
7	147	Transports aériens	6 865	0,25	95 787	3,40	5 047	0,18	100 834	3,58	107 699	3,83
8	066	Industrie des meubles de bureau	61	0,02	193	0,08	7 990	3,18	8 183	3,26	8 244	3,28
9	131	Fab. d'instruments scientifiques	15 213	1,62	5 538	0,59	9 172	0,98	14 710	1,56	29 923	3,18
10	138	Réparation et construction	11 965	0,18	129 654	1,94	51 229	0,77	180 883	2,71	192 848	2,89
11	083	Ind. des chaudières et des plaques	1 124	0,20	12 706	2,31	1 648	0,30	14 354	2,61	15 478	2,82
12	098	Fab. carross. camions et remorques	628	0,07	2 072	0,24	20 484	2,37	22 556	2,61	23 184	2,68
13	154	Exploitation de taxis	1 352	0,25	10 729	1,95	1 052	0,19	11 781	2,14	13 133	2,39
14	171	Enseignement et services conn.	768	0,13	12 762	2,04	630	0,10	13 392	2,14	14 160	2,27
15	183	Services divers pers. et aux entr.	8 631	0,21	59 755	1,54	6 747	0,17	66 502	1,72	75 133	1,93
16	131	Raffineries de pétrole	14 612	0,15	143 397	1,43	15 365	0,15	158 762	1,58	173 374	1,73
17	163	Eau et autres serv. d'utilité publique	392	0,18	3 031	1,36	332	0,15	3 363	1,51	3 755	1,69

Tableau 2.8

Principaux secteurs touchés par les achats du MDN en 1978-1979 et les exportations de matériel militaire en 1978

Selon le modèle fermé incluant l'effet total des salaires payés par le MDN

Production aux prix du producteur et % par rapport à la production totale des secteurs en 1978

Rang Code	Secteurs (agrégation L)	Exportations		Exploitation		Immobilisations		Exploitation + Immobilisations		Exportations + Exploitation + Immobilisations	
		\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%	\$000	%
1 096	Fab. d'avions et d'éléments	147 504	11,36	73 455	5,66	11 161	0,86	84 616	6,52	232 120	17,88
2 106	Fab. mater. de télécommunication	198 968	11,28	28 920	1,64	33 721	1,91	62 641	3,55	261 609	14,83
3 102	Ind. mater. transp. (divers)	433	0,15	4 639	1,66	14 313	5,12	18 952	6,78	19 385	6,93
4 130	Autres industries chimiques	22 842	1,80	16 864	1,33	46 945	3,70	63 809	5,03	86 651	6,83
5 101	Construction et réparation de navires	14 812	3,02	3 019	0,62	8 716	1,78	11 735	2,40	26 547	5,42
6 147	Transports aériens	6 865	0,25	130 533	4,63	5 139	0,18	135 672	4,81	142 537	5,06
7 089	Fab. appareils de chauffage	242	0,09	10 603	4,65	668	0,29	11 271	4,94	11 513	5,05
8 138	Réparation et construction	11 965	0,18	208 031	3,12	51 434	0,77	259 465	3,89	271 430	4,07
9 131	Fab. d'instruments scientifiques	15 213	1,62	12 304	1,31	9 189	0,98	21 493	2,28	36 706	3,90
10 154	Exploitation de taxis	1 352	0,25	18 369	3,34	1 072	0,19	19 421	3,53	20 773	3,78
11 066	Industrie des meubles de bureau	61	0,02	720	0,29	7 992	3,18	8 712	3,47	8 773	3,49
12 171	Enseignement et services conn.	768	0,13	20 008	3,20	649	0,10	20 657	3,30	21 425	3,43
13 098	Fab. carross., camions et remorques	628	0,07	6 279	2,37	20 495	0,73	26 774	3,10	27 402	3,17
14 058	Industries du vêtement	6 308	0,19	93 304	2,79	5 606	0,17	98 910	2,96	105 218	3,15
15 163	Eau et autres serv. d'utilité publique	392	0,18	6 146	2,75	340	0,15	6 486	2,90	6 878	3,08
16 159	Industries des communications NCA	14 818	0,29	126 827	2,45	9 595	0,19	136 422	2,64	151 240	2,93
17 121	Raffineries de pétrole	14 612	0,15	237 585	2,37	15 613	0,16	253 198	2,52	267 810	2,67



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

Mr. John Gellner, Professor of Political Science;

Mr. Michel Truchon, Econometrist, University of Laval and
Program Director for the Quebec Centre for International
Relations.

M. John Gellner, professeur de sciences politiques;

M. Michel Truchon, économétriste, Université Laval et
directeur de programmes du Centre québécois de relations
internationales.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 64

Wednesday, February 24, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 64

Le mercredi 24 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

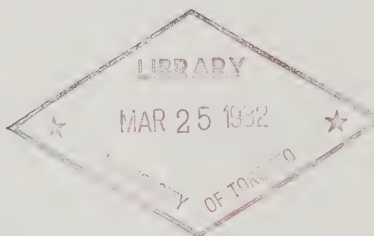
Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)	Fretz
Bloomfield	Gamble
Collenette	Gimaïel
Côté (Mrs.)	Gourd
Crouse	Greenaway
Darling	Hopkins
Dupras	Hudecki
Flis	Jewett (Miss)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

MacDonald (M^{lle})
MacLaren
Massé
McKinnon
McLean
McRae

Munro (*Esquimalt—
Saanich*)
Ogle
Robinson (*Etobicoke—
Lakeshore*)
Roche
Sargeant
Wenman—(30)

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Wednesday, February 24, 1982:

Mr. Fretz replaced Mr. Stewart.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règ^lement

Le mercredi 24 février 1982:

M. Fretz remplace M. Stewart.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 24, 1982

(85)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 3:43 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Mr. Bloomfield, Mrs. Côté, Messrs. Fretz, Gamble, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Roche, Sargeant and Schroder.

Other Members present: Messrs. Miller and Stewart.

In Attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Peter Dobell, Director, Daniel Bon and Roger Hill, Advisers.

Witnesses: From the North-South Institute: Mr. Bernard Wood, Executive Director. Dr. Ashok Kapur, Professor of Political Science, University of Waterloo.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 5:42 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 24 FÉVRIER 1982

(85)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h43 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, M. Bloomfield, M^{me} Côté, MM. Fretz, Gamble, Hudecki, M^{lle} Jewett, MM. McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Roche, Sargeant et Schroder.

Autres députés présents: MM. Miller et Stewart.

Aussi présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Peter Dobbell, directeur, Daniel Bon et Roger Hill, conseillers.

Témoins: De l'Institut Nord-Sud: M. Bernard Wood, directeur exécutif; Dr. Ashok Kapur, professeur de sciences politiques, Université de Waterloo.

Le comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 17h42, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Text]

Wednesday, February 24, 1982

• 1545

Le président: Aujourd'hui nous entreprenons la dernière étape de nos assises. Demain matin, nous recevrons le ministre de la Défense nationale; demain après-midi, nous recevrons le secrétaire d'État aux Affaires extérieures, et ainsi prendront fin nos assises publiques.

Following that, we will have, of course, an in camera meeting. Later on I will put that back to you for reflection, because it seems it would be preferable to make some adjustments and some changes. We will adjust ourselves to that.

In any case, you know that we must definitively terminate the study of our report on March 25 to table it. We must do that absolutely no later, because we have the supplies, the estimates, and the final report on Latin America that have to be tabled for April 30. We have to follow the agenda. It has been going along very fine so far.

Yes, Dr. Jewett?

Miss Jewett: Just a point of order. Do you have any information yet when, if at all, we—or some number of us—might be going to the UN? How soon might we know that, just so that we can fit it into our time?

The Chairman: I have raised that personally with the minister, asking that I, rather than the department, should be the person who would work that out with you all, so that we may choose how many, when, and which weeks. In that way, members may make their own agendas.

At least one thing has been agreed on: there will be delegates, representatives of the House of Commons. I definitely insist that they be taken from this committee, among those who have been most active. I do not want to eliminate anybody in particular. How many? I would like to discuss that with you privately. What will be best? We will have the steering committee meet on that. Of course, you can predict that it will be between June 7 and July 9.

How long will each go? How many will go at the same time? I am open now for a minute or two, while other members come in, for suggestions. But so far, at least this has been done: the minister has been informed. He will go through that with me on your behalf. Of course I will be working with members of the steering committee first to report to the full committee.

Miss Jewett: Mr. Chairman, I think one does not have to rush, particularly for the period of time between June 7 and July 9, although some time within the next week or 10 days—

The Chairman: You are talking about the preparatory conference?

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Translation]

Le mercredi 24 février 1982

The Chairman: Today, we start the last step of our meetings. Tomorrow morning, we will welcome the Minister of National Defence; tomorrow afternoon, we will welcome the Secretary of State for External Affairs, and this will conclude our public hearings.

Ensuite, nous aurons naturellement des réunions à huis clos. Par la suite, je vous demanderais de réfléchir sur ces procédures, car il semblerait préférable d'apporter certaines modifications. Nous nous y ajusterons.

Quoi qu'il en soit, vous savez que nous devons absolument terminer l'étude de notre rapport le 25 mars pour le déposer. Ce délai est catégorique, car nous devons déposer le 30 avril les crédits, le budget et le rapport final sur l'Amérique latine. Nous devons suivre le calendrier prévu, et jusqu'à présent, tout fonctionne parfaitement.

Oui, madame Jewett?

Mlle Jewett: Un rappel au Règlement. Savez-vous déjà si un certain nombre d'entre nous pourraient se rendre aux Nations Unies? Quand le saurons-nous, pour pouvoir planifier nos activités?

Le président: J'ai personnellement soulevé cette question auprès du ministre, en lui demandant que plutôt que le ministère, ce soit moi-même qui décide cela avec vous tous, afin que nous puissions choisir le nombre de participants, les dates et les semaines. Ainsi, les députés pourront établir leur programme.

Une chose au moins a été convenue: il y aura des délégués qui représenteront la Chambre des communes. J'insiste pour qu'ils soient choisis dans ce Comité parmi ceux qui se sont montrés le plus actifs. Je n'écarterai personne en particulier. Le nombre de délégués? Je préférerais en discuter avec vous en privé. Quelle sera la meilleure formule? Le comité directeur se réunira pour en discuter. Naturellement, on peut prévoir que la date se situera entre le 7 juin et le 9 juillet.

Combien de temps chacun restera aux Nations Unies? Combien iront en même temps? Je suis d'accord pour écouter vos suggestions pendant une minute ou deux, en attendant que les autres députés arrivent. Mais jusqu'à présent, voilà ce qui a déjà été fait: le ministre a été informé. Il examinera cette question avec moi et je vous représenterai. Naturellement, je travaillerai avec des membres du comité directeur et ensuite je ferai mon rapport au comité plénier.

Mlle Jewett: Monsieur le président, il me semble qu'il n'est pas nécessaire de se précipiter, d'autant plus que la date est fixée entre le 7 juin et le 9 juillet, bien que, à un moment donné, au cours de la semaine prochaine ou dans les dix prochains jours...

Le président: Parlez-vous de la conférence préparatoire?

[Texte]

Miss Jewett: I was really speaking of prior to that.

The Chairman: The preparatory?

Miss Jewett: Yes.

The Chairman: Well, about the preparatory, the minister will let me know. By Tuesday noon I should be in a position to report to you. There are some technicalities to look into.

Mr. McKinnon: Do you have the dates for the preparatory?

The Chairman: The preparatory conference is on April 25, but I would like to—you see, that is why I do not want to talk openly about that, on the record.

Miss Jewett: Yes. Okay.

The Chairman: It is not yet finalized or determined what kind of Canadian participation there will be. Okay?

Miss Jewett: One other matter, Mr. Chairman. Professor Wallace, from the University of British Columbia, and the committee could not arrange a mutually convenient time. But I understand that he is sending a written brief. In fact, it should be here this week. I wonder if we could have that entered in the record. I have not seen it. I have no idea what is in it.

The Chairman: If I said yes, it would be exceptional, because he had been considered. If Mr. McKinnon and someone from the Liberal Party said yes, I would accept that it be part of the minutes. But if there is to be a debate, I would suspend a decision until after the meeting.

Mr. McKinnon: I am not about to give my approval that something which I have not seen should be a part of the minutes of this committee.

Miss Jewett: I may say, Mr. Chairman, I have not seen it either. It is only because he was not able to be here that I made the proposal.

• 1550

The Chairman: One thing that I can take on myself is to make sure that it is multiplied and distributed to all members of the committee. To that you have no objection. I have received the brief.

Miss Jewett: Yes.

The Chairman: Is that agreed?

Mr. McKinnon: I think some 30 of Dr. Jewett's nominations, and some 8 or 10 of mine—it worked out to about the same percentage—were unable to appear here. I would be rather worried about making exceptions and having people put in written briefs and having them included as if they had been received. This is an American custom, and I have never ever thought it was very wise for them to do it, and I would not want to start the practice here.

Miss Jewett: Well, I am very sorry about that. He was to have come, and—

The Chairman: Well, I would prefer then to suspend this meeting, and consider this a steering meeting. This is a surprise to me; I would not like to put any kind of like division

[Traduction]

Mlle Jewett: Avant cela.

Le président: La conférence préparatoire?

Mlle Jewett: Oui.

Le président: A ce sujet, le ministre me tiendra au courant. Mais d'ici mardi midi, je serai en mesure de vous dire ce qu'il en est. Il y a aussi des aspects techniques à envisager.

M. McKinnon: Avez-vous les dates pour la conférence préparatoire?

Le président: Elle se tiendra le 25 avril, mais je voudrais—vous voyez, c'est pour cela que je ne voudrais pas parler de cette question afin qu'elle ne figure pas au compte rendu.

Mlle Jewett: Très bien.

Le président: On n'a pas encore déterminé de façon définitive quelle sera la participation du Canada. D'accord?

Mlle Jewett: A propos d'une autre question, monsieur le président. M. Wallace, professeur à l'Université de la Colombie-Britannique, et le Comité n'ont pas réussi à fixer une date qui leur convenait à tous les deux. Mais je crois savoir qu'il a envoyé un mémoire. En fait, il devrait arriver ici cette semaine. Pourrait-il figurer parmi nos délibérations? Je ne l'ai pas vu, et je n'ai aucune idée de sa teneur.

Le président: Si je vous répondais oui, ce serait exceptionnel, car son cas a été envisagé. Si M. McKinnon et un membre du parti libéral disent que oui, je serai d'accord pour que ce mémoire fasse partie des procès-verbaux. Mais s'il doit y avoir une discussion, j'attendrai la fin de la séance pour donner ma décision.

M. McKinnon: Je ne vais pas donner mon accord pour qu'un mémoire que je n'ai pas vu figure aux procès-verbaux de ce Comité.

Mlle Jewett: Monsieur le président, je ne l'ai pas vu non plus. C'est parce que M. Wallace n'a pas pu venir ici que j'ai fait cette proposition.

Le président: Je vais personnellement m'assurer qu'il soit photocopié et distribué à tous les membres du Comité. Je n'ai pas d'objection à cela; j'ai reçu le mémoire.

Mlle Jewett: Oui.

Le président: Est-ce d'accord?

M. McKinnon: Il y en a quelque 30 du côté de mademoiselle Jewett et 8 ou 10 du mien—ce qui fait presque le même pourcentage—qui n'ont pas pu comparaître ici. Je ne pense pas qu'il faille faire des exceptions pour que des gens envoient des mémoires écrits qui soient inclus aux procès-verbaux comme si leurs auteurs avaient comparu. C'est une tradition américaine, qui ne m'a jamais paru très valable, et je ne voudrais pas que l'on commence à l'adopter ici.

Mlle Jewett: Je suis très désolée. Les témoins devaient venir et...

Le président: Je préférerais dans ce cas suspendre cette séance et la considérer comme une séance du comité directeur. Cela me surprend; je ne voudrais pas que des dissensions

[Text]

on record. There is no division; it is only a conversation, but if we are going to pursue that, I would suspend the meeting and reopen the meeting in two minutes. I do not want this to be on record more than necessary.

So if you do not mind, the decision is quick. I do not see wide unanimous consent to that effect.

Miss Jewett: Well, Mr. Chairman, it appears there is not going to be, but I am sure Mr. McKinnon would agree to having it circulated, as a compromise

The Chairman: I knew we would have unanimous agreement. I will circulate the brief from Mr. Wallace.

So as I said, we are now arriving at the conclusion of our public hearing of witnesses. That will be followed by the two ministers tomorrow.

Two people are with us this afternoon. With one you may be more familiar—not that the other one is less known, but one is more familiar to the members of this committee. It is Mr. Bernard Wood, who is Founding Director of the North-South Institute. That is an independent, nonprofit, and nonpartisan institute for research and information on international development. You know that Mr. Wood has direct responsibility for the program of economics and other research, while continuing himself to write and speak extensively on these subjects in Canada and abroad. Mr. Wood also serves in a senior consultative capacity in Canada and internationally and has most recently been the Canadian member of the U.N. Secretary General expert group on the relationship between disarmament and development.

As you know, prior to his actual appointment and prior to his actual involvement, Mr. Wood was Deputy Director of the Parliamentary Centre for Foreign Affairs in Ottawa. Mr. Wood was educated in Montreal; he is a graduate of Loyola University. I do not think I should circulate something extensively describing a person whom we know so well here, and especially this committee of Foreign Affairs and National Defence.

Our second guest of the day is Mr. Ashok Kapur, who holds a degree from Panjab University in India. Mr. Kapur has an M.A. from George Washington University and a Ph.D. in political science from Carleton University. He is an associate professor in political science at the University of Waterloo, and the author of two books: *India's Nuclear Option, Atomic Diplomacy and Decision Making*, 1976, and *International Nuclear Proliferation, Multi-lateral Diplomacy*, 1979, and several scholarly articles. During 1980-1981 he served as a member of the group of experts appointed by the United Nations Secretary General to study something that is always of great interest to me, Israeli nuclear armament, and this report was adopted by the U.N. General Assembly in the fall of 1981. His current research includes a study of the north-south perspective concerning the United Nations Special Ses-

[Translation]

figurent au procès-verbal. Nous sommes simplement en train de discuter, mais si nous poursuivons dans ce sens, je pourrais suspendre la séance et la reprendre dans deux minutes. Je ne voudrais pas que cela figure au procès-verbal plus qu'il ne le faudrait.

Par conséquent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, la décision est facile à prendre. Je ne vois pas de consentement unanime à cet effet.

Mlle Jewett: Monsieur le président, il semble en effet qu'il n'y aura pas de consensus, mais je suis sûre que M. McKinnon sera d'accord pour qu'on fasse circuler le mémoire, ce qui serait un compromis.

Le président: Je savais bien que nous aurions un consentement unanime. Nous ferons donc circuler le mémoire de M. Wallace.

Encore une fois, nous en arrivons à la conclusion des audiences publiques des témoins. Nous entendrons les deux ministres demain.

Nous avons deux témoins cet après-midi. Les membres du Comité en connaissent peut-être mieux un, non pas que l'autre soit moins connu. Le premier est M. Bernard Wood qui est le directeur qui a fondé l'Institut Nord-Sud. Il s'agit d'un organisme indépendant, sans but lucratif et non partisan s'occupant de recherches et d'information sur le développement international. Vous savez que M. Wood est directement chargé des programmes de recherches économiques et autres, et il continue à écrire et à parler de ces questions au Canada et à l'étranger. M. Wood joue aussi un rôle d'expert-conseil au Canada et à l'échelle internationale, et très récemment, il a représenté le Canada au groupe d'experts du Secrétariat général des Nations Unies sur les relations entre le désarmement et le développement.

Vous savez sans doute qu'avant sa nomination et sa participation à ces activités, M. Wood était directeur adjoint du Centre parlementaire pour les affaires extérieures à Ottawa. M. Wood a fait ses études à Montréal. Il est diplômé de l'Université Loyola. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire distribuer une longue description à son sujet, puisque nous le connaissons très bien ici, et en particulier dans ce Comité de la défense nationale et des affaires extérieures.

Notre second invité de la journée est M. Ashok Kapur, diplômé de l'Université du Pendjab en Inde. M. Kapur a une maîtrise de l'Université George Washington et un Ph.D. en sciences politiques de l'Université Carleton. Il est professeur associé en sciences politiques à l'Université de Waterloo et il est l'auteur de deux livres: *India's Nuclear Option, Atomic Diplomacy and Decision Making*, 1976, et *International Nuclear Proliferation, Multi-lateral Diplomacy*, 1979, et plusieurs autres articles. En 1980-1981, il a fait partie du groupe d'experts nommés par le Secrétariat général des Nations Unies pour étudier une question qui m'a toujours beaucoup intéressé, l'armement nucléaire israélien, et ce rapport a été adopté par l'Assemblée générale des Nations Unies à l'automne de 1981. Il fait actuellement une étude sur les perspectives Nord-Sud concernant la session extraordinaire des Nations Unies sur le

[Texte]

sion on Disarmament II, and a study of the security environment in the south.

As I said to my colleagues, who have heard me say that for a full month now, you are not here as witnesses in the usual way if we had the estimates; you are here as guests of this committee.

• 1555

We are very pleased that you accepted our invitation. We will listen to your views and exchange with you, having in mind what is very important to us, that Friday, December 18 last, the House of Commons gave us the order and empowered us to examine security and disarmament issues, with specific attention—and I insist very much on that—to Canada's participation in the Second Special Session of the United Nations General Assembly devoted to disarmament.

While you give us your views, I would appreciate it if you could give us some of the recommendations you would like Canada to implement or to defend at the United Nations UNSSOD II.

We will now listen to Mr. Wood, followed by Dr. Kapur, and then we will have an exchange among the members who will signify that they would like to question you.

Mr. Wood.

M. Bernard Wood (directeur exécutif de l'Institut Nord-Sud): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président, de votre invitation, particulièrement vers la fin de votre série assez ardue de séances sur la sécurité et le désarmement.

Je voudrais développer une dimension peut-être un peu différente de la plupart de vos discussions à ce jour, c'est-à-dire l'aspect économique de la course aux armements et du processus de désarmement.

Mr. Chairman, I carefully read your order of reference. I remember a few old tricks and I will try to relate my comments very closely to security, disarmament, and Canada's participation at UNSSOD II.

In emphasizing the linkage between economic issues and arms and disarmament, it is significant to recall that UNSSODs I and II and indeed the U.N.'s roles generally in the disarmament field tend to be strongly related to the desire of the non-nuclear weapons states, particularly the developing countries, to take a hand in their own fate in the field of armaments and disarmament; to break the monopoly of the superpowers and the nuclear weapon states in this field.

The other preoccupation, of course, was for the developing countries to draw links between disarmament and their main preoccupations in the area of development.

[Traduction]

désarmement, UNSSOD II, et il fait aussi des recherches sur la sécurité dans le Sud.

Comme je l'ai dit à mes collègues, qui m'ont entendu m'exprimer ainsi depuis un long mois maintenant, vous n'êtes pas ici à titre de témoins comme au Comité des prévisions budgétaires; vous êtes nos invités.

Nous sommes très heureux que vous ayez accepté notre invitation. Nous écouterons votre point de vue, et nous vous poserons des questions en ayant à l'esprit ce qui est très important pour nous, c'est-à-dire que le vendredi 18 décembre dernier, la Chambre des communes nous a chargés d'examiner les questions de sécurité et de désarmement, et particulièrement—j'insiste beaucoup là-dessus—sur la participation du Canada à la deuxième session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies consacrée au désarmement.

Lorsque vous nous présenterez votre point de vue, il serait très utile que vous nous disiez quelles recommandations selon vous le Canada devrait présenter ou préconiser à UNSSOD II.

Nous écouterons donc M. Wood puis M. Kapur, et il y aura ensuite un échange de points de vue entre vous et les députés qui auront indiqué qu'ils voudraient vous poser des questions.

Monsieur Wood.

Mr. Bernard Wood (Executive Director, North-South Institute): Mr. Chairman, I thank you very much for your kind invitation, especially towards the end of your series of rather difficult sessions on security and disarmament.

I would like to develop a perspective which might be slightly different from the one you adopted at your discussions up to now; I mean the economic aspect of arms race and the disarmament process.

Monsieur le président, j'ai soigneusement lu votre mandat. Je me souviens de quelques bons vieux procédés, et j'essaierai donc de lier très étroitement mes remarques à la sécurité, au désarmement ainsi qu'à la participation du Canada à UNSSOD II.

Quand on met en relief le lien entre les questions économiques et les armes et le désarmement, il est important de se souvenir que UNSSOD I et II, de même que le rôle général des Nations Unies dans le domaine du désarmement ont été fortement marqués par le souhait des États non dotés d'armes nucléaires, et particulièrement les pays en développement, d'être leur propre maître dans le domaine des armements et du désarmement; ils voulaient en effet mettre un terme au monopole qu'exerçaient les superpuissances et les nations dotées d'armes nucléaires dans ce domaine.

Naturellement, l'autre préoccupation des pays en développement était de montrer les liens existant entre le désarmement et leurs principales préoccupations dans le domaine du développement.

[Text]

My own participation here today is obviously based on my participation for the second half of the mandate in the U.N. secretary-general's expert group on disarmament and development. I was the Canadian member of that group for the second half of the 10 meetings; the final 5 meetings. I should stress I sat as an independent Canadian expert; I was not under government instructions.

I will briefly summarize some of the key findings we came up with, Mr. Chairman, and I believe a number of your members are aware of the gist of the report, so I do not feel I will have to labour that to stimulate discussion.

The distinctive features, I believe, of the work we did for the U.N. were two: first, the very strong emphasis we were able to place on the social and economic aspects of the arms race and disarmament; second, that we were able to commission a fairly extensive series of research studies, independent studies carried out by experts in different countries of the world. I have, Mr. Chairman, given to the clerk a list of those studies for circulation to your colleagues on the committee. They might find them a useful reference point, because I believe for a U.N. study the ability to reach out to independent experts, to reach beyond governments and their set positions in international dialogue, may be one of the most lasting contributions we were able to make.

I believe our study, given the special interest of the developing countries, given that this came out of UNSSOD I and was intended to be an input to UNSSOD II, has made a difference and will make a difference, in part because we were able to come up with some fairly hard evidence on a number of key points. Those points are four.

• 1600

First, we were able to demonstrate fairly convincingly that arms races are a ruinous luxury that none of us in the world can afford any longer.

Secondly, I believe we have added considerable evidence to the effect that military expenditure is bad economics, and this does refute a prevailing myth in many quarters.

Thirdly, we were able to demonstrate, in a broader sense of security, that arms control and disarmament processes can be very beneficial to the development of all countries, north and south, east and west.

Finally, we went beyond the very simplistic notion of transfer, the basic idea that if we save on arms, the savings will automatically go to aid. That kind of notion, as you know, has been prevalent because there has been such a gross disparity between the amounts the world spends on armaments—something like \$550 billion a year—and the amounts spent on

[Translation]

Je suis évidemment ici parmi vous aujourd'hui parce que j'ai participé à l'exécution de la deuxième moitié du mandat du groupe d'experts du secrétariat général des Nations Unies sur le désarmement et le développement. J'ai représenté le Canada à ce groupe pour la seconde moitié des dix séances, les cinq dernières. Je voudrais rappeler que j'ai fait partie de ce groupe en tant qu'expert canadien indépendant, à qui le gouvernement n'avait pas donné d'instructions.

Monsieur le président, je vais brièvement résumer certaines des principales conclusions auxquelles nous sommes parvenus, et je pense qu'un certain nombre des membres de votre Comité étant au courant de la teneur du rapport, je n'ai pas besoin d'en parler en détail pour susciter une discussion.

Les caractéristiques des travaux que nous avons accomplis pour les Nations Unies étaient de deux ordres; tout d'abord, nous avons beaucoup insisté sur les aspects sociaux et économiques de la course aux armements et du désarmement; deuxièmement, nous avons réussi à faire exécuter une assez nombreuse série d'études de recherche, études indépendantes faites par des spécialistes dans différents pays du monde. Monsieur le président, j'ai donné au greffier une liste de ces études afin qu'elle soit distribuée à vos collègues du Comité. Ils estimeront peut-être que c'est là un aspect très utile car la capacité d'une étude des Nations Unies à attirer des experts indépendants, choisis en dehors des gouvernements et de leurs positions établies dans le dialogue international, cette capacité, dis-je, est peut-être la contribution la plus importante que nous ayons réussi à faire.

Je pense que notre étude, étant donné l'intérêt des pays en développement, découlait de UNSSOD I et qu'elle devait jouer un rôle pour UNSSOD II et a eu de l'importance et aura de l'importance, ne serait-ce que parce que nous avons réussi à présenter des preuves très percutantes sur un certain nombre de questions clés. Il y en a quatre.

Tout d'abord, nous avons pu démontrer de façon très convaincante que la course aux armements constitue un luxe ruineux qu'aucun des pays du monde ne peut plus se permettre.

En second lieu, nous pensons avoir ajouté des preuves manifestes selon lesquelles les dépenses militaires constituent une opération non rentable, ce qui réfute un mythe qui a cours dans bien des secteurs.

En troisième lieu, nous avons pu prouver, en ce qui concerne une notion plus vaste de sécurité, que le contrôle des armements ainsi que le désarmement peuvent être très utiles pour le développement de tous les pays, du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest.

Finalement, nous avons débordé la notion très simpliste de transfert, voulant fondamentalement que si nous économisons sur les armements, les économies iront automatiquement à l'aide. Comme vous le savez, ce principe a prévalu parce qu'il y a eu une très grande disparité entre les montants que le monde consacre aux armements—de l'ordre de 550 milliards de dol-

[Texte]

development aid— something like \$35 billion. But to go beyond that striking disparity in itself, we were able, I believe, to come up with a rather more sophisticated and complex analysis.

To amplify very briefly on these points, the simple unaffordability of the continuing arms race was very convincingly demonstrated for us in the study done by Professor Leontief of Columbia University, who was able to demonstrate that for all groups of countries—this is using his well-known world model— decreased military expenditure and increased development expenditure would yield higher growth and higher income in those countries. He was able to demonstrate that there is some difference among the different groups of countries as to how much benefit they would get. Thereon, as you know, hangs a tale, because, of course, there are some in the world who are prepared to try to capitalize on that difference. But the basic point was that every group of countries in the world would benefit economically from disarmament; and his scenarios are quite convincing on it.

For the south, we were able to demonstrate for the developing countries that there is a more and more significant diversion of resources from development purposes to armaments, with obvious damaging implications for the south's development priorities.

On the second point, the actual bad economics of armaments spending and of military expenditure, we were able to go somewhat further than the sheer discussion of sums of money, which is always so misleading and, as you probably know, a very thorny issue in international discussion anyway. The comparability of military budgets and military expenditures is a problem.

One thing our group was able to do was to concentrate on the real resources used in military expenditure, rather than on the purely monetary resources, and to trace, for example, the fact that something like 100 million people in the world are largely dependent on military expenditure for their livelihoods. Something in the range of between 2 and 11 per cent of major minerals consumed are consumed for military purposes. Something between 1.5 per cent and 8 per cent of industrial production in major industrialized countries goes to military purposes. Obviously in certain industries, such as the aircraft industry, the concentration can be 45 per cent or higher. We have even looked at the amount of land which is used for military purposes, and the environmental implications.

Finally, on the research and development side: of course, military uses are the largest single consumer of research and development effort in the world. One quarter of the world's total expenditure on research and development goes to these purposes; a half million scientists and engineers—or something like 20 per cent of the world's total—are taken up in these purposes.

We looked at the implications of military spending for growth, for employment, and for inflation—I have mentioned

[Traduction]

lars par an—et ceux qu'il consacre à l'aide au développement—environ 35 milliards de dollars. Mais pour dépasser cette disparité frappante en soi, nous avons pu selon moi en arriver à une analyse beaucoup plus complexe.

Pour amplifier très brièvement ces aspects, le fait que la poursuite de la course aux armements ne peut être évitée a été démontré de façon très convaincante dans une étude exécutée pour nous par M. Leontief, professeur à l'Université de Columbia, qui a réussi à prouver que pour tous les groupes de pays—j'utilise là son modèle mondial bien connu—une diminution des dépenses militaires et une hausse des dépenses de développement permettraient d'obtenir une plus forte croissance et de plus grands revenus dans ces pays. Il a réussi à démontrer qu'il existe une certaine différence entre les différents groupes de pays quant aux avantages qu'ils en retireraient. A ce sujet, vous savez bien qu'il existe un mythe, car certains dans le monde sont disposés à essayer de capitaliser sur cette différence. Mais le fait essentiel était que chaque groupe de pays du monde bénéficierait, sur le plan économique, du désarmement; et ses scénarios sont très convaincants à ce sujet.

Pour le Sud, nous avons réussi à démontrer que pour les pays en développement, il y a une diversion de plus en plus importante des ressources du développement vers les armements, ce qui présente des répercussions évidemment néfastes pour les priorités du Sud en matière de développement.

A propos du deuxième point, c'est-à-dire le fait que les dépenses d'armements et les dépenses militaires ne sont pas rentables, la discussion a dépassé le niveau élémentaire des calculs numériques, qui sont toujours trompeurs et qui constituent, comme vous le savez probablement, une question très épineuse dans les débats internationaux. La comparaison des budgets et des dépenses militaires constitue un problème.

Une des choses que notre groupe a réussi à faire a été d'examiner les ressources réelles utilisées dans les dépenses militaires plutôt que les ressources purement monétaires, et de découvrir, par exemple, que quelque 100 millions d'habitants de cette planète comptent largement sur les dépenses militaires pour gagner leur vie. De 2 à 11 p. 100 des principaux minéraux qui sont utilisés servent à des fins militaires. Entre 1.5 et 8 p. 100 de la production industrielle des principaux pays industrialisés a des objectifs militaires. De toute évidence, dans certaines industries, comme l'industrie aérienne, la concentration peut être de 45 p. 100, sinon plus. Nous avons même considéré les superficies de terrains utilisées à des fins militaires et leurs répercussions écologiques.

Passons maintenant au dernier point, celui de la recherche et du développement; naturellement, les usages militaires constituent le plus grand effort de recherche et de développement dans le monde. Un quart du total des dépenses mondiales de R&D est consacré à ces fins; un demi-million de chercheurs et d'ingénieurs, soit presque 20 p. 100 du total mondial, se consacrent à des activités dans ce domaine.

Nous avons examiné les répercussions des dépenses militaires sur la croissance, l'emploi et l'inflation—j'ai parlé des

[Text]

the negative effects, which are quite general, on growth—and we found that, in employment terms, military expenditure tends to be an inferior use of public funds in relation to most other ways of spending to create employment. This is to say that military expenditure is both capital intensive and technology intensive, as opposed to labour intensive.

• 1605

We found, although there was considerable debate among the specialists about the inflationary impact of military expenditure, whether or not there is an intrinsic or a circumstantial relationship between military expenditure and inflation, there is no doubt that, in present circumstances in most countries, given the share of central government expenditure we are talking about, military expenditure tends to have an inflationary bias.

Finally, in the whole area of productivity and innovation, we were able to discover that the productive implications in military expenditure, once again, tend to be inferior to civilian alternatives; the traditional assumption that there are major civilian spin-offs from research and development in the military sector has been largely exaggerated. More interestingly still, we were able to discover through a study conducted by Professor Melman, that in very different country settings such as the U.S., the U.S.S.R., Israel, India, there were great similarities in the inefficiency of military industry. The fact that military industry tends to be protected from the very scrupulous overview that other expenditures get, so that overruns—which would be unthinkable sometimes in civilian sectors—are more justified on grounds of national security; managers tend to have a little less oversight and a little less constraint because of the field in which they deal.

On the next point, the economic and social benefits of disarmament, I believe you can simply reverse the formulation and also view the prospect as one of an increase in security through economic and social co-operation. It is, I think, evident and was agreed on at the end of the first special session that armaments and arms races certainly do not buy security. We are talking about a world of interdependence, and I believe it can be demonstrated that military competition tends to feed underdevelopment and underdevelopment in turn provides a fertile and dangerous ground for military competition. It is a significant fact, which you have had brought before you here, that the wars of the post-1945 era have been in the Third World, and you are very conscious that many of the flash-points of potential global conflict are there as well.

We found it very important to take a broader look at the sense of security and insecurity and to recognize that insecurity in the Third World, and indeed in all of the world, is economic and social as well as military. This is not to say that economic development automatically means stability. This

[Translation]

effets négatifs, en général, sur la croissance—et nous avons constaté que pour ce qui est de l'emploi, les dépenses militaires ont tendance à moins utiliser les fonds publics par rapport à la plupart des autres moyens de dépenser pour créer de l'emploi. Autrement dit, les dépenses militaires engagent des capitaux et des technologies et ne créent pas d'emplois.

Nous avons constaté que, bien qu'il y ait des discussions considérables parmi les spécialistes au sujet des répercussions inflationnistes des dépenses militaires, qu'il y ait ou non une relation intrinsèque aux circonstances entre les dépenses militaires et l'inflation, il ne fait aucun doute que dans les circonstances actuelles, dans la plupart des pays, étant donné la proportion des dépenses du gouvernement central, dont nous parlons, nous avons trouvé, dis-je, que les dépenses militaires ont tendance à avoir des répercussions inflationnistes.

Finalement, à propos de toute la question de la productivité et de l'innovation, nous avons réussi à découvrir que là encore, les implications des dépenses militaires avaient aussi tendance à être inférieures aux dépenses civiles; l'hypothèse traditionnelle selon laquelle la recherche et le développement dans le secteur militaire présentent énormément de retombées dans le domaine civil a été considérablement exagérée. Chose plus intéressante encore, nous avons pu découvrir grâce à une étude faite par le professeur Melman que dans des pays très différents comme les États-Unis, l'URSS, Israël et l'Inde, il existait de grandes similarités dans l'inefficacité de l'industrie militaire. Le fait que cette dernière a tendance à être protégée du contrôle très scrupuleux appliqué aux autres dépenses, de sorte que les coûts exorbitants, qui seraient parfois impensables dans le secteur civil, se justifient davantage pour des raisons de sécurité nationale; les gestionnaires ont tendance à exercer moins de contrôles et à imposer moins de contraintes en raison du domaine dont ils s'occupent.

Quant à l'autre aspect, les avantages sociaux et économiques du désarmement, je pense que l'on peut simplement inverser cette formule, et considérer aussi la perspective comme étant une plus grande sécurité au moyen de la coopération économique et sociale. Il me paraît évident, comme on l'a convenu à la fin de la première session extraordinaire, que les armements et la course aux armements sont loin d'acheter la sécurité. Nous parlons d'un monde d'interdépendance, et je pense que l'on peut prouver que la concurrence militaire a tendance à susciter le sous-développement, qui lui-même fournit un terrain fertile et dangereux pour la concurrence militaire. Il est significatif, comme vous l'avez vu ici, que les guerres d'après 1945 se soient déroulées au Tiers Monde, et vous êtes très conscients que c'est là que se situent nombre des points chauds risquant de faire éclater un conflit planétaire.

Il nous a paru très important d'examiner dans un plus vaste contexte le sentiment de sécurité et d'insécurité, et de voir que la sécurité du Tiers Monde, et même de tout le monde, est d'ordre économique et social aussi bien que militaire. Il ne s'ensuit pas que le développement économique signifie automa-

[Texte]

major concept of security is a key to the link between disarmament and development.

I believe, perhaps taking the example of petroleum and the history of petroleum in the last couple of decades is a very good way of illustrating the problem. The traditional ways of doing business are not adequate. The Persian Gulf, by a series of circumstances, has become a major zone of tension, and indeed could be a model for other resource-based tensions as well in the world. It is not coincidental that the Middle East is linked with the fastest-growing arms imports.

We did see a sequence in which a reduction in the global strategic arms race could lead to reductions in confrontations by proxies in the Third World; could lead to reductions in divisive strategies by the superpowers and others in the Third World, and indeed could lead to reductions in local arms races. The other side of the picture is, of course, the need for improvements in negotiated agreements, in access to supplies, access to markets, expansion of trade, technology transfer, and so on.

Finally we looked at the issue of conversion. The actual prospects for transforming military-based industry to civilian uses, and concluded, on the strength of fairly substantial experience—both the post-World War II experience and the post-Vietnam experience, in the case of the United States—that this was unlikely to be an insuperable problem. We went beyond, as I have said, the simple notion of transfer; that any sums saved by disarmament measures would automatically be transferred to development aid purposes.

• 1610

Frankly I believe it was very important to do this, because I think one tends instinctively to distrust the familiar propaganda proposal—simply to cut and transfer.

This has a history in the international community. I believe it is significant the suggestion frequently comes from some who tend to spend the most on arms, profit most from the arms trade, and aid the least. However, there is no question but that resources released or used more effectively by disarmament measures would benefit our own economies and would, in turn, benefit the world economy. There is no question but that the huge reduction in public-sector expenditures we are envisaging would allow major increases in official development assistance. There is indeed a trade-off under today's kind of budgetary conditions.

Finally, there is no question but that stemming the increase of military expenditures by developing countries would make a vast difference in their own development spending possibilities—especially when you note the increasing share of gross national product and central government expenditure, in many developing countries, going to military expenditure.

[Traduction]

tiquement la stabilité. Ce plus vaste concept de sécurité est essentiel au lien entre le désarmement et le développement.

L'exemple du pétrole et l'histoire du pétrole au cours des deux dernières décennies, est une bonne façon d'illustrer le problème. Les manières traditionnelles de faire des transactions ne sont pas satisfaisantes. A cause d'une série de circonstances, le golfe Persique est devenu une grande zone de tension, et ce pourrait même être un modèle pour les autres zones de tension fondée sur les ressources. Ce n'est pas un hasard si le Moyen-Orient est lié à une croissance extrêmement rapide des importations d'armes.

Nous avons vu une situation où la réduction de la course globale aux armements stratégiques pourrait entraîner une diminution des affrontements, par pays interposés, au tiers monde; elle pourrait entraîner un amoindrissement des stratégies de dissension des superpuissances et d'autres nations du Tiers Monde, et elle pourrait entraîner une diminution de la course locale aux armements. L'autre aspect est évidemment la nécessité d'améliorer les accords négociés, l'accès aux fournitures, aux marchés, l'expansion du commerce, les transferts de technologie et ainsi de suite.

Nous avons finalement examiné la question de la conversion, les perspectives de transformation d'industries militaires à des fins civiles, et nous avons conclu, en nous basant sur des expériences très concluantes—aussi bien après la Seconde Guerre mondiale que celle du Vietnam dans le cas des États-Unis—que cela ne serait probablement pas un problème insurmontable. Comme je l'ai dit, nous avons dépassé la simple notion de transfert; que toutes les sommes économisées grâce à des mesures de désarmement seraient automatiquement transférées au domaine de l'aide au développement.

Franchement, il me paraît très important de procéder ainsi, parce qu'on a instinctivement tendance à ne pas avoir foi en la propagande habituelle, celle des coupures et des transferts.

Cet aspect a des antécédents dans la communauté internationale. Il est significatif que la suggestion émane souvent de la part de ceux qui ont tendance à dépenser le plus pour les armements, à en profiter le plus et à donner le moins pour l'aide. Cependant, il est indéniable que les ressources obtenues, ou mieux utilisées grâce à des mesures de désarmement bénéficieraient à nos propres économies, et par conséquent, à l'économie mondiale. Il est évident que la réduction considérable des dépenses du secteur public que nous envisageons permettrait d'augmenter considérablement l'aide officielle au développement. Il existe évidemment une compensation dans les conditions propres aux budgets actuels.

Finalement, il est évident que freiner la hausse des dépenses militaires des pays en développement jouerait un rôle considérable dans leurs propres possibilités de dépenses en matière de développement—surtout lorsque l'on constate que dans bien des pays en développement, une part de plus en plus importante du produit national brut et des dépenses du gouvernement central est consacrée à des dépenses militaires.

[Text]

For Canada, Mr. Chairman, at UNSSOD and beyond, it seems to me it is very important we try to do the things we can do best, as one of the most important middle powers and as a power which is much more significant, obviously, in economic and political terms than in military terms.

First of all, I believe we can have an important role at UNSSOD and beyond in pressing our own people and others to recognize the costs involved in military expenditure and in arms races—the cost for our own society and for others. It is quite clear we are more able to pay than some, and presumably our own national security interests will make sure we will be willing to pay if necessary. However, clearly, in view of the facts and the huge and increasing costs before us, we must be determined to reduce this cost.

Second, we must press the case internationally, within the UN, in our own national accounts, and our own national education efforts, and for others. We must provide much more information, analysis, and discussion of these issues, and achieve more balance in that. I can tell you one of the most serious problems we had in our group was the imbalance in the availability of material. Quite frankly, the United States was the only country which came close to respectability in the amount of information it was able to present—for a series of reasons—on military expenditure and related issues.

It seems to me this issue goes beyond simply the search for truth, or the essential facts for decisions. It is in itself a confidence-building measure. I believe it can be a test of a government's seriousness in disarmament—a test according to its willingness to analyse and publicize the true implications of military expenditure and armament efforts.

As another priority, I believe Canada must continue to give north-south relations and international organizations a high priority in Canadian foreign policy, in spite of the frustrations which we have obviously experienced. I find, in this kind of setting, it is very evident that the rule of law is the only alternative to the rule of force. We very much share with developing countries an interest in the rule of law, in some alternative to the rule of force, where only the giants can possibly benefit, if they.

Finally, Mr. Chairman, I believe we should make a special effort—at UNSSOD and beyond—to respond to the Third World's particular security concerns. First of all, we must accept and state that the double standard internationally is not acceptable; the double standard between the superpowers and others. We must press this case. It can, I believe, influence our position vis-à-vis the U.S.-U.S.S.R. talks and any number of other measures. I am very concerned that we are on the brink of another major round of proliferation.

[Translation]

Monsieur le président, pour le Canada, à UNSSOD et plus tard, il me paraît très important d'essayer de faire du mieux que nous le pouvons les choses que nous pouvons faire, en tant que l'un des plus importants pays intermédiaires et en tant que puissance beaucoup plus importante sur le plan économique et politique que militaire, bien sûr.

Tout d'abord, je pense que nous pouvons jouer un rôle important à UNSSOD et par la suite en demandant à nos citoyens et à d'autres encore de reconnaître les coûts qu'impliquent les dépenses militaires et la course aux armements, les coûts pour notre société et pour d'autres encore. Il est très clair que nous pouvons davantage payer que d'autres pays, et si la situation l'exigeait, nous serons disposés à faire des dépenses si nos propres intérêts en matière de sécurité nationale l'exigeaient. Cependant, il n'en reste pas moins que compte tenu des faits et des coûts considérables qui augmentent sans cesse, nous devons décider de réduire ces coûts.

En second lieu, nous devons insister sur ces questions, à l'échelle internationale, au sein des Nations Unies, dans le cadre de notre propre comptabilité nationale et de nos propres efforts d'éducation, et pour d'autres encore. Nous devons fournir plus d'informations, d'analyses et de discussions sur ces questions, et parvenir à mieux les équilibrer. Je peux vous dire que l'un des problèmes le plus graves qu'ait connus notre groupe était le déséquilibre des ressources dont nous disposions. Très franchement, les États-Unis étaient le seul pays dont la situation était assez respectable pour ce qui est des renseignements qu'il a réussi à présenter, pour une diversité de raisons, sur les dépenses militaires et les questions connexes.

Il me semble que ce problème dépasse la recherche de la vérité, ou des faits essentiels en vue de prendre des décisions. Il constitue en soi une mesure de confiance. Il permet de vérifier dans quelle mesure un gouvernement s'intéresse sérieusement au désarmement, dans quelle mesure il est désireux d'analyser et de rendre publiques les véritables implications des dépenses militaires et des efforts en matière d'armements.

Comme autre priorité, je pense que le Canada doit continuer à accorder aux relations Nord-Sud et aux organisations internationales une grande priorité dans sa politique étrangère, en dépit des contrariétés que nous avons évidemment connues. À cet égard, il me semble évident que la règle de droit doit être la seule autre solution à la règle de la force. Nous devons partager avec les pays en développement un intérêt dans la règle de droit, pour trouver une autre solution de l'emploi de la force qui ne peut profiter qu'aux géants, s'il en est.

Finalement, monsieur le président, je pense que nous devons faire un effort spécial, à UNSSOD, et plus tard, pour répondre aux préoccupations propres au Tiers Monde, quant à la sécurité. Tout d'abord, nous devons accepter et déclarer que sur le plan international, le manque d'uniformité des critères, entre les superpuissances et les autres, n'est pas acceptable. Nous devons insister là-dessus. Cela pourra renforcer notre position à propos des négociations entre les États-Unis et l'URSS, et d'un certain nombre d'autres mesures. Je crains fort que nous soyons à la veille d'une autre grande période de prolifération.

[Texte]

• 1615

It seems to me at the same time that we cannot accept the double standard between the superpowers, the nuclear weapon powers and others. Nothing can justify the further spread of nuclear weapons in the world; certainly not any reasonable definition of security. So I believe we must twin this with our non-acceptance of proliferation, and at the same time examine very carefully our own policies as they may relate to assistance to proliferation or promotion of proliferation, and indeed examine our own performance in relation to the peaceful uses of nuclear energy.

Finally, I believe we can and must try to help stem regional arms races and regional tensions elsewhere in the world. I believe developing countries have raised at UNSSOD I, and continue to have preoccupation with, regional security arrangements, including such arrangements as zones of peace and nuclear-weapon-free zones, as well as the external guarantees of their security. These are issues which tend to get pushed aside somewhat in forums like UNSSOD, but I believe a major Canadian input on those questions would be extremely useful and would help add to their viability.

I was struck during our work that even in a region such as the Andean countries an effort was made at the time that the Andean Pact was gaining momentum to try to achieve demilitarization in that region, where there are long traditions of military government, long traditions of hostilities among the countries. They began to make some very interesting progress in tandem with economic integration. I think there is potential for that kind of effort to be expanded, even into some areas of very serious tension in the Third World.

I noticed that Ambassador Menzies when he appeared before you had talked about the possibility that Canada might be able to assist in the analysis by Third World groups of that kind of a possibility. I think it is a very good suggestion—not, probably, a glamorous one, but one that might yield quite a lot in the long run.

I believe we must take an interest in the whole issue of arms transfers—and I go beyond arms trade in the traditional sense, because not all of these transfers find their way into trade figures. When you recognize that something like 80 per cent of those transfers are now going to Third World countries it is obviously a major source of concern and a major issue in the diversion of resources.

There have been suggestions, as a small starting point, at the very least that there should be an international registry of such transfers. I believe Canada has been in support of that; I believe we should continue to be. The issue of our own participation in arms transfers is obviously one you have been exposed to and will want to think about.

It seems to me, in these big issues and the questionable economics of the arms trade, at the very least, that it would be a relatively small sacrifice for Canada to make to abstain even

[Traduction]

Il me semble par ailleurs que nous ne pouvons accepter qu'il y ait un double étalon pour les superpuissances, pour ce qui est des armes nucléaires en particulier, mais d'autres questions aussi. Rien ne peut justifier une prolifération accrue des armes nucléaires de par le monde, surtout si l'on vise à assurer une certaine sécurité. C'est pourquoi il faut, selon moi, juxtaposer cela à notre refus de la prolifération, et en même temps examiner de très près nos propres politiques, pour voir à ce qu'elles n'appuient pas ou ne favorisent pas la prolifération, ainsi que ce que nous faisons au niveau des utilisations pacifiques de l'énergie nucléaire.

Enfin, je pense que nous pouvons et que nous devons essayer de ralentir la course aux armements et les tensions régionales qui divisent le monde. Si mes souvenirs sont exacts, les pays en voie de développement ont soulevé la question des arrangements régionaux de sécurité, des zones de paix et des zones dénucléarisées, ainsi que des garanties externes de leur sécurité. D'ailleurs, ces problèmes continuent à préoccuper ces pays. Il s'agit de questions qui sont souvent écartées lors de rencontres comme les réunions de l'UNSSOD I, mais il me semble qu'une participation canadienne aux discussions sur ces thèmes serait fort utile.

J'ai été frappé, lors de nos travaux, par le fait que même dans des pays Andins, des efforts avaient été faits, notamment lors de la signature du Pacte andin, en vue de démilitariser cette région, imbuë de longues traditions de gouvernements militaires et de féroces hostilités entre pays. Ces pays ont pu, parallèlement à une intégration économique, réaliser des progrès considérables dans ce sens. Je pense qu'il serait possible de renforcer et d'accélérer encore ce genre d'efforts, même dans certaines parties du tiers monde qui connaissent de très graves tensions.

Je constate que lorsque l'ambassadeur Menzies a comparu devant vous, il vous a parlé de la possibilité que le Canada participe à l'analyse de ce genre de choses au côté de groupes représentant les pays du Tiers Monde. Même si cette proposition n'est guère prestigieuse, je la trouve très bonne, et je pense qu'elle pourrait amener de très bons résultats à long terme.

Je pense que nous devrions nous intéresser à toute la question des transferts d'armes, et ce pas uniquement dans le sens traditionnel des termes, car ce ne sont pas tous ces transferts qui se manifestent sous forme de chiffres concrets. Que 80 % de ces transferts se fassent avec des pays du Tiers Monde est une question très préoccupante, notamment lorsque cela suppose des détournements de ressources.

On a proposé, comme point de départ, la création d'un registre international de ces transferts. D'après ce que j'ai compris, le Canada appuie cette idée, et il devrait selon moi continuer de le faire. La question de notre participation aux transferts d'armes a bien sûr déjà été soulevée avec vous, et il faudrait y songer davantage.

Il me semble que, compte tenu des problèmes que posent ces transferts et des pratiques pas toujours très catholiques que l'on y retrouve, ce ne serait qu'un très petit sacrifice que

[Text]

more completely from participation in arms transfers to developing countries; certainly to any zone of potential conflict.

Finally, Mr. Chairman, something I believe we should not do in spite of the concern I have expressed about the diversion of resources in developing countries themselves from development purposes to armaments and military expenditures: I do not believe our government should attempt to use aid or other pressure, except in the most extreme cases, to try to counter such policies on the part of developing countries. This, as some other areas, seems to me one of the places where we can dangerously overgeneralize, where we can in fact not recognize genuine security problems in some areas and make, if you like, an attempt to exercise punitive measures rather than present incentives and assistance to countries which want to move in the right direction.

I will stop, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much.

Merci, Bernard Wood. Comme vous le savez d'ailleurs, Roger Hill, qui est présentement au Centre parlementaire, exerce aujourd'hui les fonctions qu'exerçait autrefois Bernard Wood.

• 1620

Parmi les études publiées par le centre, une s'intitule *Canadian Aid and the Environment* et, dans la série *North-South Papers*, vous avez le *Taking Stock World Food Security in the Eighties and Technology in the Third World and Oil and Water Export Promotion and Development Assistance*.

M. Wood rédigeait récemment un article publié dans *The Third World Quarterly* d'octobre 1981, qui s'intitulait—*Canada's Views on North-South Negotiations*.

Now we will listen to *monsieur* Kapur.

Monsieur Kapur, please.

Professor Ashok Kapur (Professor of Political Science, University of Waterloo): Thank you, Mr. Chairman, for the invitation to appear before this committee.

What you have just heard is a very good northern view of the question before us. So what I will try to do, if I may, is offer a fairly different perspective: the view from the south. That should, I hope, stimulate some discussion.

Let me begin by pointing out that the climate for disarmament, generally speaking, since the mid-1960s, has deteriorated quite considerably. There are at least four reasons for this deterioration. The most obvious reason is the international

[Translation]

concéderait le Canada s'il s'abstenait encore davantage de participer aux transferts d'armes aux pays en voie de développement, notamment lorsque cela concerne des zones de conflit potentiel.

Enfin, monsieur le président, j'aimerais vous dire deux mots au sujet de quelque chose que nous ne devrions pas faire selon moi, malgré ce que j'ai dit au sujet du détournement de ressources qui se fait dans les pays en voie de développement qui optent plutôt pour des projets d'armements et d'autres dépenses militaires que pour des programmes de développement. Je ne pense pas que notre gouvernement doive essayer d'utiliser l'aide à ces pays ou d'autres moyens de pression, sauf dans les cas les plus extrêmes, pour essayer de contrer ces politiques pour le bien des pays en voie de développement. Comme c'est le cas pour d'autres questions également, il me semble que dans ce domaine nous pourrions risquer de faire trop de généralisation et, partant, ne pas reconnaître les graves problèmes de sécurité que connaissent certaines régions. Il ne faudrait pas que nous imposions des mesures punitives à ces pays, au lieu de leur présenter des mesures d'encouragement et de l'aide qui les remettraient sur la bonne voie.

J'arrêterai là, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup.

Thank you, Bernard Wood. As you must already know, Roger Hill, who is now at the Parliamentary Centre, at present holds the position which was once Bernard Wood's.

Among studies published by the centre, you will find *Canadian Aid and the Environment* and in the North-South papers series there are documents entitled *Taking Stock World Security in the Eighties, Technology in the Third World and Oil and Water Export Promotion and Development Assistance*.

Mr. Wood recently wrote an article which was published in the October, 1981 issue of *The Third World Quarterly*, entitled *Canada's Views on North-South Negotiations*.

La parole est maintenant à M. Kapur.

Mister Kapur, s'il vous plaît.

Le professeur Ashok Kapur (professeur de sciences politiques, Université de Waterloo): Monsieur le président, j'aimerais vous remercier de m'avoir invité à comparaître devant le Comité.

Ce que vous venez d'entendre est une très bonne explication du point de vue des pays de l'hémisphère Nord. Avec votre permission, je vais moi vous présenter une perspective tout à fait différente: celle des pays de l'hémisphère Sud. J'espère que cela stimulera la discussion.

Je commencerai par souligner que le climat du désarmement s'est détérioré considérablement depuis le milieu des années 60. Cette détérioration est imputable à au moins quatre facteurs. Le plus évident est l'évolution de la situation sur la scène

[Texte]

developments since the mid-1970s: Angola, the Horn of Africa, Poland, Afghanistan, which have been cited by the United States as reasons for the slippage of détente, et cetera.

The second reason is that there is an unsettled domestic debate in the United States, which goes back at least to President Carter's time, concerning the utility of arms control. When we talk about things like a comprehensive test ban, it seems important to emphasize that the issue is not simply verification, as is usually pointed out, but the issue, in American thinking, or at least in parts of American thinking, is whether the United States can ever stop testing. So the dimension of the issue is much deeper than the question of verification.

A third reason is that the U.S.S.R. itself, although it talks a lot about disarmament, is not really interested in disarmament. Its recent position on chemical weapons makes that clear, and there are other instances, which I will be happy to elaborate later on.

The final reason I think should be pointed out is that the Third World itself, since the 1960s, has been moving towards militarization and nuclearization of its strategic environment, for reasons they regard as essential for their security as they see it. So in this case, in their perception, it is essential to militarize and nuclearize their environment. The role of their perception, I think, should be kept in mind.

The point to be made on the fourth reason is that generally speaking, in the thinking of many Third World countries, the question is not of disarmament on the one hand and development on the other hand. The question is a very different one and the relationship is a very different one. Many of these countries seek both economic and military development. One could indeed argue that economic and military development, rather than disarmament, is the main concern of Third World countries. So I think it is very important to bear this in mind, because in a way this is an essential factor in the disarmament setting at present.

Now, taking these factors or reasons into account, I would argue that nothing concrete is likely to happen at the Second Special Session and that at best we might see a few organizational changes in the Committee on Disarmament in Geneva and perhaps in the relationship between the Centre for Disarmament in New York and the Soviet Under-Secretary General. Small things of this kind are mainly important in an organizational sense, but not important in the management of the world military complex.

• 1625

Now, when looking at the issue of the linkage between disarmament and development, I should point out these issues are very complex. One must be very, very careful in looking at it, not in terms of a relationship between disarmament and development, but as a triangular relationship among disarmament, security, and development. Our frame and our focus

[Traduction]

internationale depuis le milieu des années 1970: les États-Unis expliquent l'effritement de la détente par les événements survenus en Angola, dans la corne de l'Afrique, en Pologne et en Afghanistan.

Le deuxième facteur est le débat qui a cours aux États-Unis au sujet de l'utilité du contrôle des armements, débat qui n'a pas encore été réglé et qui remonte au moins à la présidence de M. Carter. Lorsqu'on parle par exemple d'une interdiction complète des essais nucléaires, il importe de souligner que dans l'esprit des Américains, ou du moins d'une partie de la population américaine, il ne s'agit pas uniquement de vérification, mais de savoir si les États-Unis pourraient un jour arrêter de faire des essais. La question va donc bien au-delà de la simple vérification.

Le troisième facteur, c'est que l'Union soviétique, bien qu'elle parle beaucoup du désarmement, ne s'y intéresse pas vraiment. La position vis-à-vis des armes biologiques qu'elle a récemment adoptée le prouve très clairement, et je pourrais d'ailleurs vous en donner d'autres exemples tout à l'heure.

Le dernier facteur qui intervient est que les pays du Tiers Monde eux-mêmes optent de plus en plus pour la militarisation et la nucléarisation de leur environnement stratégique depuis les années 60, et ce pour des raisons qu'ils considèrent comme étant critiques pour leur sécurité. Selon eux, il est impératif que leur environnement soit militarisé et nucléarisé. Et il ne faut pas oublier le rôle que pourra jouer leur perception des choses.

Ce qu'il faut dire au sujet de ce quatrième facteur, c'est qu'en règle générale, dans les pays du Tiers Monde, les gens ne placent pas d'un côté la question du désarmement et de l'autre celle du développement. La question et les rapports entre les différents éléments sont très différents. Nombre de ces pays recherchent à la fois le développement économique et le développement militaire. On pourrait d'ailleurs dire que ce qui intéresse les pays du Tiers Monde, c'est le développement économique et militaire, plutôt que le désarmement. Il est important selon moi de garder cela à l'esprit, car cette optique est un élément essentiel du débat sur le désarmement.

Compte tenu de ces facteurs, il me semble que nous ne pouvons rien espérer de concret de cette deuxième session extraordinaire et qu'au mieux on pourrait en arriver à certains changements organisationnels au niveau du Comité sur le désarmement à Genève et peut-être également au niveau des rapports entre le Centre pour le désarmement de New York et le sous-secrétaire général de l'Union soviétique. Les choses de ce genre sont surtout importantes en matière d'organisation, mais non en matière de gestion de la colonie militaire mondiale.

Si l'on examine la question des liens qui existent entre le désarmement et le développement, je dois tout d'abord souligner que ces questions sont des plus complexes. Nous devons être très prudents, car en fait il ne s'agit pas uniquement d'étudier le rapport entre le désarmement et le développement, car il y a en fait un système triangulaire qui met en rapport le

[Text]

itself have to be refined before we can reach any meaningful judgments. In saying so, I am really emphasizing the necessity of a long drawn-out process of public education and considerable thinking among élites in this country before we can draw any conclusions.

Let me briefly address the question of linkage between disarmament and development. Mr. Wood talked about the famous Thorsson report on this topic. It does support the notion of linkage, not only in moral terms, but in economic terms also. However, I believe we need to think through these linkages, and I will make a few suggestions.

The first point which could be argued is that the linkage is really artificial and self-imposed, because nobody can really prove that disarmament leads to a reallocation of resources for development. We really have to ask ourselves how that linkage is to be made. In this case, it is not a question of abstract theorizing—in moral terms—about how it would be lovely if the world were free of force and if all the money which goes into military expenditures now could be in whole or in part converted into economic uses.

The Thorsson report does not really, in any fundamental sense, address the question of what sort of strategy do we formulate in making such a linkage. There are some recommendations, some of them are useful, but we are quite a distance away from establishing the linkage.

The second point I would make is that of course in a general philosophical sense it is true that arms races are economically and socially wasteful and unproductive in economic and social terms. That is a self-evident proposition. But the key problem which arises is that when the criterion of military security enters the picture, as it must, the notion of wasteful armament loses its meaning. When we start talking about costs of armament, we really have to add a fundamental qualification there: the costs as perceived by the decision-makers themselves, the costs as perceived by the parties in conflict situations. It may be one thing for us sitting here or sitting in New York to be talking about costs and the danger of arms races, but this is not very satisfactory. Ultimately it is a question of perceived costs or costs as perceived by the decision-makers out in the field.

The point I am making here is that there is really no objective method to define costs. If efforts are made by the United Nations to argue against the military expenditures of Third World countries, to argue in favour of regional disarmament, this is going to be viewed—with great suspicion—as an attempt by the over-armed north to denuclearize or to demilitarize the south.

The figures of the United Nations itself tell a story. I can pull that out for you if you like. But really, the bulk of the military expenditures are not in the south, not in the Third World; they are up there.

[Translation]

désarmement, la sécurité et le développement. Avant de pouvoir juger de la situation, nous devons préciser davantage le cadre de notre étude et l'objectif visé. Plus précisément, avant de pouvoir tirer des conclusions, il faudra que soit lancé un long processus de sensibilisation du public et de discussions parmi l'élite du pays.

Avec votre permission, j'aimerais vous parler un petit peu du lien qui existe entre le désarmement et le développement. M. Wood vous a parlé de l'illustre rapport Thorsson qui traite de ce sujet. Ce rapport n'appuie pas l'idée de lien, que ce dernier soit d'ordre moral ou économique. Or, je pense que nous devrions étudier ces liens de plus près, et je vais vous présenter quelques propositions à cette fin.

Tout d'abord, on pourrait prétendre que ce lien est en fait artificiel et que les intéressés en prennent eux-mêmes la responsabilité, car personne n'a réussi à prouver que le désarmement mène à une réaffectation des ressources au service du développement. Il convient de nous demander comment doit se dessiner ce lien. Dans le cas qui nous occupe, il ne s'agit pas de pondre des théories morales abstraites et de dire combien le monde serait merveilleux si le pouvoir et la force n'existaient pas et si tout l'argent aujourd'hui consacré aux dépenses militaires était utilisé en totalité ou en partie à des fins économiques.

Le rapport Thorsson ne précise pas quel genre de stratégie est formulée dans le cadre de pareils liens. Le rapport fait un certain nombre de recommandations, dont certaines sont utiles, mais nous sommes encore très loin d'établir ce lien.

Deuxièmement, je pense que philosophiquement parlant, il est vrai que la course aux armements engendre des gaspillages économiques et sociaux et qu'elle est contre-productive économiquement et socialement. Cela saute aux yeux. Mais le problème qui survient lorsqu'on entre en ligne de compte le critère de la sécurité militaire, et il faut le faire, c'est que l'idée que l'armement soit un gaspillage perd son sens. Lorsqu'on parle du coût de l'armement, il faut tenir compte d'un autre élément: les coûts sont perçus et évalués par les décideurs eux-mêmes, c'est-à-dire par les parties qui sont prises dans des situations de conflit. C'est une chose que de parler des coûts et des risques que pose la course aux armements ici ou à New York, mais cela n'est vraiment pas très satisfaisant. Il faut en fait tenir compte de la façon dont sont perçus ces coûts par les décideurs directement concernés.

Cela revient à dire qu'il n'y a en fait aucune méthode objective de définition des coûts. Si les Nations Unies s'opposent aux dépenses militaires des pays du Tiers Monde et appuient le désarmement régional, les pays de l'hémisphère Nord seront soupçonnés de vouloir dénucléariser et démilitariser le Sud.

Les chiffres cités par les Nations Unies en disent déjà long. Si cela vous intéresse, je pourrai vous en fournir un certain nombre. Le gros des dépenses militaires n'est pas fait dans le Sud ou dans les pays du Tiers Monde, mais ici.

[Texte]

The fact of an increase in the arms trade in the Middle East and the Third World since the 1960s and the 1970s should be viewed in a global perspective. It is not something to be taken out of context. If you keep that perspective in mind, you would find that the investment in armament in the Third World is really marginal compared to what is going on elsewhere.

• 1630

So what one could do, then, is make an argument against over-armament rather than make an argument against armament. But here again, we will need a good deal of thinking and perhaps case studies to make the point.

If I may add this, in some cases we could indeed argue that some countries have already started slowing down. Take the case of China. It should be well known that today military modernization is the lowest priority in China of all the four modernizations. They have decided that they will have their strategic deterrent and People's Liberation Army, and one could argue today that the Chinese army, the conventional force, is probably in poorer condition than even, say, the Vietnamese army. So China could serve as a model for this kind of study.

The Israeli military budget was reduced in 1978. We should find out what that indicates and whether, in the perception of the Israelis, that level of security has been achieved.

Now, another point I should make is that in the recommendation of the UN preparatory committee the provisional agenda, which was recently circulated, itself has weakened somewhat the disarmament-development focus. The provisional agenda emphasizes:

... the close interrelationship between disarmament and international peace and security ...

That is the first thought which is coming out there. This, in any way, is going back to the traditional view.

... as well as between disarmament and economic and social development, particularly in the developing countries.

So we should note here that the first part of the formulation emphasizes military security. That is the cohesive concept.

Now, the other point I would make is that in the disarmament-development linkage, the cohesive concept is that of economic security. However, we should be careful in the sense that the relationship is not really a zero-sum relationship, in the sense that both economic security and military security can emerge in a parallel fashion as the two pillars of security. I would submit that in the thinking of many countries in the Third World this is the way they view security: as a combination of economic security and military security. The argument, then, is really about defence and development rather than an either-or exercise.

So the point, then, that could emerge out of this in an abstract sense is that until the decision-makers sense that they

[Traduction]

D'autre part, l'accélération de la course aux armements au Moyen-Orient et dans le Tiers Monde depuis les années 60 et 70 doit être évaluée dans une perspective planétaire. Il faut remettre ces choses dans leur contexte. D'ailleurs, si vous adoptez cette perspective, vous verrez que les pays du Tiers Monde investissent moins dans les armements que les autres nations du globe.

Ce qu'il convient donc peut-être de faire, c'est de s'opposer au surarmement plutôt qu'à l'armement. Il faudra beaucoup réfléchir à la question et peut-être même faire quelques études de cas.

J'ajouterais que certains pays semblent même avoir ralenti leur course aux armements. Prenez par exemple la Chine. Des quatre modernisations prioritaires en Chine à l'heure actuelle, celle du secteur militaire est la moindre. La Chine a décidé qu'elle conserverait ses mesures préventives et son armée pour la libération du peuple, mais on pourrait dire que l'armée chinoise se porte sans doute encore moins bien que l'armée vietnamienne. La Chine pourrait donc servir de modèle dans le cadre de ce genre d'études.

Le budget militaire israélien, quant à lui, a été réduit en 1978. Nous devrions nous renseigner pour voir ce que cela sous-entend et pour voir si les Israéliens pensent avoir atteint le niveau de sécurité visé.

Je signalerai par ailleurs qu'au chapitre des recommandations du comité préparatoire des Nations Unies, l'ordre du jour provisoire, qui a récemment été distribué, réduit lui-même quelque peu l'importance de ce mariage désarmement-développement. L'ordre du jour provisoire dit que:

... les rapports étroits qui existent entre le désarmement et la paix et la sécurité internationales ...

C'est la première idée qui en ressort. Et cela rejoint dans un certain sens le point de vue traditionnel.

... ainsi qu'entre le désarmement et le développement économique et social, notamment dans les pays en voie de développement ...

Il convient de remarquer que la première partie met l'accent sur la sécurité militaire. Il s'agit là du concept de la cohésion.

Il faut remarquer par ailleurs que dans le contexte de ce rapport désarmement-développement, le concept de la cohésion vise la sécurité économique. Il faut cependant être méfiant, car ce rapport ne donne pas nécessairement un total nul, puisque la sécurité économique et la sécurité militaire peuvent augmenter de façon parallèle pour devenir les deux piliers de la sécurité en général. Je pense pour ma part que de nombreux pays du Tiers Monde perçoivent la sécurité comme étant un mélange de sécurité économique et de sécurité militaire. Il ne s'agit donc pas d'opter pour la défense ou pour le développement, mais pour les deux ensemble.

Il en découle donc, en termes abstraits, que tant que les décideurs n'ont pas l'impression d'avoir atteint une sécu-

[Text]

have both military and economic security, they are not likely to enter into any kind of meaningful negotiations concerning arms reductions or arms control, particularly arms reduction. So the premise here is that no matter what way we say the world ought to be, the countries in the Third World usually negotiate from a position of strength. What we found, then, is that they are following the path laid out by countries in the north.

One final thought about the Thorsson report is that it is deficient, in the sense that it does not mention at all that the question of development is not simply one of money and technology. Developing countries have many other problems: internal problems, a problem of inertia, a problem of income distribution. So in this case, when we talk about development, we really ought to bear in mind that there is a focus that is partly external and partly internal, and perhaps the focus of public education should not simply be on exploring external linkages; perhaps we should be looking more into the internal side also. So I come to my earlier observation that the key question really is to think through some of these things before we start making any strong prescriptions.

• 1635

Now, finally I would like to address briefly what Canada can do here. One thing Canada could do is to develop an infrastructure of expertise in different parts of Canada. Perhaps we need more study groups to back up the work of the disarmament division at External Affairs, to back up the work of this particular committee, and studies perhaps based, on a smaller scale, on the model of arms control and disarmament studies. In this case, I think it would be very useful if a long-term commitment could be made to the idea of study groups if study groups are to be used as an avenue for public education in the long run.

The second kind of suggestion I would make is that Canada—I think we should be realistic—has a small voice in disarmament matters. It is a voice for sanity, and I think some mechanism should be found for Canada to try to increase its voice in issues like outer space or chemical weapons, where there is Canadian expertise. Perhaps in this case it would be worth looking at Sweden as a model of a kind; I mean there are certain problems with the Swedish role in the field of disarmament, but on the other hand Sweden is a very active participant. There are certain limitations on Canada in the sense that Canada is in NATO and Sweden is not, but I think we could look upon Sweden as some sort of model to follow. I think it is worth considering the role of SIPR, which is actively backed financially by the Swedish government.

One final thought which comes out of what another speaker was saying: you know, we talk about on one hand we should try to prevent nuclear proliferation, on the other hand we

[Translation]

riété et militaire et économique, ils ne seront pas portés à conclure des négociations visant le contrôle ou la réduction de l'armement. Je veux dire par là que quelle que soit la définition que nous donnons d'un monde qui serait selon nous idéal, les pays du Tiers Monde négocieront en général à partir d'une position de force. En fait, ces pays suivent la voie déjà tracée par les pays de l'hémisphère Nord.

Une dernière remarque au sujet du rapport Thorsson: il me déçoit car il ne dit nulle part que la question du développement n'est pas seulement une question d'argent et de technologie. Les pays en voie de développement connaissent de nombreux autres problèmes, notamment des problèmes internes, l'inertie, la mauvaise distribution des revenus, etc. En ce sens, lorsqu'on parle de développement, on devrait tenir compte du fait qu'il y a une perspective externe et une perspective interne. On ne devrait donc pas sensibiliser les gens uniquement aux rapports externes, mais également aux rapports internes. J'en reviens maintenant à l'observation que j'ai faite tout à l'heure, selon laquelle l'élément clé, c'est de bien réfléchir à toutes ces questions avant de prendre une quelconque décision.

J'aimerais maintenant parler brièvement de ce que pourrait faire le Canada dans ce domaine. Il pourrait tout d'abord élaborer une infrastructure d'expertises dans différentes régions du pays. Il faudrait peut-être que davantage de groupes d'études prennent la relève de la Direction du désarmement des Affaires extérieures, et donnent suite aux travaux de votre Comité. Ces groupes pourraient peut-être réaliser des études selon le modèle des études gouvernementales sur le désarmement et le contrôle des armes, mais à une échelle plus petite. Si le Canada a l'intention de recourir à long terme à des groupes d'études pour sensibiliser le public, alors il serait peut-être utile qu'il s'y engage fermement.

Je tiens d'autre part à dire que nous devons être réalistes: dans le contexte du problème du désarmement, la voix du Canada est très petite. C'est une voix qui en appelle à l'intelligence des gens, et c'est pourquoi il me semble que l'on devrait trouver un mécanisme en vertu duquel le Canada pourrait augmenter sa voix sur des questions comme l'utilisation de l'espace extra-atmosphérique et des armes biologiques, car des experts canadiens se sont déjà penchés sur ces questions. Il conviendrait peut-être même d'adopter le modèle suédois. Le rôle joué par la Suède dans le domaine du désarmement comporte certains problèmes, mais il n'en reste pas moins que la Suède participe de façon très active à l'étude de cette question. Certaines limites supplémentaires seraient imposées au Canada, car il est membre de l'OTAN, au contraire de la Suède, mais je pense que nous pourrions quand même nous fonder sur le modèle suédois. Je pense d'autre part que nous devrions étudier de plus près le rôle joué par la SIPR qui bénéficie d'une aide financière du gouvernement suédois.

J'aimerais faire une dernière remarque au sujet de ce que disait tout à l'heure un autre témoin: vous savez, on dit d'une part que nous devrions essayer d'empêcher la prolifération des

[Texte]

should get conventional arms transfers. I would like to suggest that in some situations the two objectives are contradictory. In some cases it makes a lot of sense to provide arms transfers to a country which is on the verge of making a bomb, which is precisely what President Reagan has done in the case of Pakistan. This is not a random example. It happened in Korea; it happened in Taiwan. So perhaps we should be looking at these diverse objectives in specific situations, in specific policy situations, and exploring the possibilities of trade-offs rather than just presenting a list of all the things we want done, because it is an impractical and, in a sense, an artificial list.

I think I will stop there, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Kapur.

I wonder if we should now have a debate between the two of you and we would sit and listen to the kind of conclusion you might come up with and then exercise our judgment. But I suppose my colleagues are very, very anxious to question you, so I will start with Mr. Roche followed by Dr. Jewett.

I have a long list, so I am in your hands. As you know, there is a time today to adjourn for other reasons that you are all aware of.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman.

I want to begin, first, by commending Mr. Bernard Wood's presentation, for his participation on the Thorsson committee and his reflection of it here today. I believe the Thorsson report is an extremely important document and I am very glad the committee has had a chance to hear his presentation of it.

I want to note in passing that the Canadian government has made a contribution to the dissemination of what the Thorsson report is about by commissioning a popular version by Clyde Sanger which is entitled *Safe and Sound: Disarmament and Development in the Eighties*, to be published by Deneault. I have had a chance to go through this popular version of the report and I think it is very faithful to the Thorsson report, which is quite complex in its original form. The Sanger study is also a great help in the enlargement of the central thesis of Thorsson, which is proven, and I am quite surprised at Dr. Kapur's rather cavalier dismissal of a study that took three years and comprised 23 governments.

• 1640

It concluded that the world can move quickly toward continuing the arms race or toward economic and social development, but that it cannot do both. I want to put the central paragraph of the Thorsson committee's findings, Mr. Chairman, on record as a prelude to my question for Mr. Wood. The Thorsson Committee says:

[Traduction]

armes nucléaires et d'autre part que l'on devrait établir des transferts d'armes conventionnelles. Je pense pour ma part que dans certaines situations, les deux objectifs sont contradictoires. Dans certains cas, il est tout à fait logique de transférer des armes à un pays qui est sur le point de construire une bombe, et c'est précisément ce qu'a fait le président Reagan avec le Pakistan. Cet exemple n'est pas le seul. On pourrait dire la même chose de la Corée et de l'île de Formose. Nous devrions donc peut-être examiner tous ces objectifs dans des situations particulières et envisager la possibilité de faire du marchandage ou des compromis plutôt que tout simplement présenter une liste de toutes ces choses que nous exigeons, car cette liste n'est pas pratique et elle est dans un certain sens artificielle.

Je pense que je vais m'arrêter là, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Kapur.

Je me suis demandé si nous ne devrions pas vous demander de discuter entre vous afin que nous puissions écouter et voir à quelles conclusions vous aboutissez. Mais je pense que mes collègues ont très hâte de vous poser des questions. La parole sera d'abord à M. Roche, suivi de M^{lle} Jewett.

La liste d'intervenants est très longue, alors ce sera à vous de décider quoi faire. Comme vous le savez, pour des raisons que vous connaissez tous, nous devons lever la séance à une heure bien précise.

M. Roche: Merci, monsieur le président.

J'aimerais tout d'abord remercier M. Bernard Wood pour son mémoire et le féliciter pour sa participation aux travaux du comité Thorsson dont il nous a parlé aujourd'hui. Je pense que le rapport Thorsson est un document très important et je suis ravi que le Comité ait pu entendre ce que M. Wood avait à en dire.

J'aimerais souligner en passant que le gouvernement canadien a contribué à la diffusion de ce que contient le rapport Thorsson en commanditant la rédaction par Clyde Sanger d'une version populaire de ce document, qui porte le titre *Safe and Sound: Disarmament and Development in the Eighties* et qui paraîtra chez les éditions Deneault. J'ai moi-même eu l'occasion de parcourir cette version simplifiée du rapport et j'ai trouvé que celle-ci était fidèle au rapport Thorsson qui, lui est très complexe. L'étude de M. Sanger approfondit d'autre part la thèse centrale du rapport Thorsson qui a été démontrée depuis. J'ai d'autre part été étonné de constater que M. Kapur écarte de façon si cavalière une étude qui aura demandé trois ans d'efforts et la participation de 23 gouvernements.

Le rapport disait en conclusion que le monde peut opter rapidement pour la poursuite de la course aux armements ou pour le développement social et économique, mais qu'il ne peut pas faire les deux choses à la fois. J'aimerais, monsieur le président, en guise d'introduction à la question que je vais poser à M. Wood, vous lire le paragraphe central du rapport du comité Thorsson, et je cite:

[Text]

It must be acknowledged that the arms race and development are in a competitive relationship, particularly in terms of resources, but also in the vital dimensions of attitudes and perceptions. The main conclusion of this report is that an effective relationship between disarmament and development can and must be established.

So it is the establishment of that relationship, in the form in which Thorsson has outlined it, that is itself a contribution to our enlarged understanding of the complexities of the disarmament issue.

Much of this whole study, Mr. Chairman, has revolved around the question of security. Indeed, as Bernard Wood reflected, we are in a kind of circle, because underdevelopment leads to military competition and military competition leads to underdevelopment. But Thorsson approached it by defining a dynamic triangular relationship among disarmament, development, and security. Mr. Wood touched briefly on this in his reflection this afternoon, and I would like him to expand on the real meaning of security in the terms in which Thorsson has defined it.

Mr. Wood: Thank you, Mr. Chairman.

I will try not to get too far into the philosophical dimensions of that issue. However, the key linkage, to go beyond the superficial comparison of resource use and ask how these two phenomena really do relate, is through the concept of security. But you redefine that somewhat, and it is nothing less, in the long run, than talking about a rather different way of doing business internationally in an interdependent world. You can harken back to some of the thinking at the turn of the century about what was happening to the world, about what was happening to relations among states, or, indeed, back to the reasons why the European Community was established.

The principal reason why the European Economic Community was established was to attempt to make war unthinkable in one of the traditional hotbeds of war in the world, western Europe, and to link together Germany, France and Britain so closely that war would become unthinkable because of the close economic linkages. I think that kind of world has been growing up in bits and pieces, in differing degrees, in different regions, and so on. It is not necessarily a force for stability unless it is managed in rather different ways from those we are used to. It can, indeed, be a force for great instability. Interdependence has come to mean mutual vulnerability in some pretty clear ways—let us say between OPEC and the west, among others.

I think what we were talking about in our conception of security was recognizing that one must manage that relationship. We must puzzle out new ways of doing business with each other, with a particular concern, obviously, for the accepted special problems of developing countries; but ways in which we can allow our links to intensify, where we can afford east-west trade, let us say, even in sensitive items, in security

[Translation]

On doit reconnaître que la course aux armements et le développement se font concurrence, notamment en ce qui concerne les ressources, mais également pour ce qui est des dimensions vitales des attitudes et des perceptions. La principale conclusion du présent rapport est qu'il est possible et impératif que des rapports efficaces soient établis entre le désarmement et le développement.

D'après ce rapport, c'est donc l'établissement de ce rapport qui contribuera lui-même à l'amélioration de notre compréhension des complexités de la question du désarmement.

Une grosse partie de cette étude, monsieur le président, tourne autour de la question de la sécurité. D'ailleurs, comme l'a si bien dit M. Wood, nous nous trouvons dans un cercle vicieux, car le sous-développement mène à la concurrence militaire et la concurrence militaire mène au sous-développement. Mais le rapport Thorsson envisage le problème dans le contexte d'un triangle désarmement-développement-sécurité. M. Wood y a fait brièvement allusion cet après-midi, mais j'aimerais qu'il nous explique la véritable signification que le rapport Thorsson donne au mot «sécurité».

M. Wood: Merci, monsieur le président.

Je vais essayer de ne pas me lancer dans une discussion trop philosophique de cette question. Cependant, si l'on veut aller plus loin que cette comparaison superficielle de l'utilisation des ressources, et si l'on veut comprendre exactement quel lien il y a entre ces deux phénomènes, il faut passer par le concept de la sécurité. Il faut redéfinir ce dernier, et en fait, ce ne serait pas plus compliqué, à long terme, que d'envisager une façon différente de faire affaires internationalement dans un monde interdépendant. Il faudrait peut-être revenir sur ce que disaient les gens au début du siècle au sujet de ce qui se passait dans le monde au sujet des rapports qu'il y avait entre les différents pays; on pourrait même revenir sur les raisons pour lesquelles la Communauté européenne a été créée.

La Communauté économique européenne a principalement été créée en vue de faire en sorte que la guerre soit impensable dans une poudrière traditionnelle, l'Europe de l'Ouest. On avait pensé qu'en liant ensemble l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne, la guerre deviendrait impensable compte tenu des rapports économiques qu'il y aurait entre ces pays. Ce genre de vision du monde croît ça et là, à des degrés différents et dans des régions différentes. Mais cela ne peut servir de force stabilisante que si la situation est gérée suivant des modèles différents de ceux que nous avons l'habitude d'utiliser. D'ailleurs, cela peut même être une force qui mène à l'instabilité. L'interdépendance signifie de plus en plus la vulnérabilité mutuelle. Prenons par exemple les pays de l'OPEP et l'Ouest.

Lorsque nous parlions de notre conception de la sécurité, nous voulions insister sur le fait qu'on doit pouvoir gérer ces rapports. Nous devons essayer de trouver de nouveaux moyens de faire affaire avec autrui, en tenant bien sûr compte des problèmes particuliers des pays en voie de développement. Mais ces moyens doivent permettre l'intensification de nos rapports, le commerce Est-Ouest, même pour des questions

[Texte]

areas, and afford north-south trade on a much more extensive basis, while reaping the benefits from that kind of interdependence.

So we were going that far, Mr. Roche, in our conception of security.

I do not want to get into a debate by the back door here, but I believe it should be recognized that our group did not consist entirely of independent experts like myself. There were a good many who were representing governments, and there was a clear balance among the different groups of countries involved. Certainly, there are differing perceptions from southern countries. I happen to think the one that Mr. Kapur has articulated is a rather distinct and narrow one in the south. It is certainly a southern view, but a distinct and narrow one.

• 1645

We had, though, some pretty tough and critical participants from Third World countries who were prepared to say, as in so many other areas, why does it fall to us to take the model road and not repeat all the mistakes that the north has made? But there were a number of people who felt very clearly that these facts were incontrovertible about what is involved and that their primary security concern does indeed lie in solving some of their critical economic problems and the critical economic problems at a national level, at an internal level and more widely. Those are the source of potential conflicts with their neighbours, with northern countries, with others; and attacking those is the priority security issue from a developing country point of view.

Mr. Roche: Would you say that the Soviet representative on the Thorsson committee concurred in the definition that you have given, broadly that a way must be found to conjoin the old ideas of national independence with global interdependence, and that security in global terms will come when a way has been found to conjoin those two concepts? Would you say that the Soviet agrees with that?

Mr. Wood: No, not in the terms that I have expressed it, quite. Our Soviet colleague—and this is a familiar phenomenon to you from Soviet representatives in general and east European representatives—resists the sense of interdependence in which we use it in western countries. They will talk more about what I would construe as a rather narrower definition of international economic co-operation. They are all for that. I think that does reflect the rather more closed character of both their economies and their societies; and indeed, as Madrid and other phenomena demonstrate, that is one of our problems.

Mr. Roche: Finally, would you say that the problems of conversion that Thorsson opened out have much chance of success if no political work is being done anywhere on how to convert from military industries to the production of goods that the world needs in a development sense? If no work is being done in that area, what are the chances of a political

[Traduction]

déliçates comme la sécurité, l'augmentation du commerce Nord-Sud, et ce tout en nous permettant de bénéficier de cette interdépendance.

Voilà, monsieur Roche, quelle est notre conception de la sécurité.

Je ne voudrais pas lancer un débat interne, mais je tiens à souligner que notre groupe n'était pas uniquement composé d'experts indépendants comme moi. Il y avait beaucoup de gens qui représentaient des gouvernements, et je dois dire qu'il y avait un bon équilibre entre les différents groupes de pays. Mais c'est bien certain que les pays de l'hémisphère Sud ont des perceptions différentes. Je trouve pour ma part que la perception que nous a expliquée M. Kapur est assez particulière et plutôt étroite. Elle représente certes la perception qu'épousent certains pays, mais elle est très étroite.

Toutefois, nous avons entendu quelques participants assez durs et critiques venus des pays du Tiers Monde qui étaient disposés à dire, comme c'est le cas dans bien d'autres domaines, pourquoi nous revient-il toujours de suivre la voie modèle et de ne pas répéter toutes les erreurs du Nord? Par contre, bon nombre d'autres comprenaient très clairement l'irréfutableté des faits en cause et admettaient que leur grande préoccupation au niveau de la sécurité doit les amener à régler certains de leurs problèmes économiques critiques au niveau national, à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Ces facteurs constituent en effet une source de conflit éventuel avec leurs voisins, avec les pays du Nord et avec d'autres; du point de vue d'un pays en voie de développement, l'aspect prioritaire de la sécurité consiste à s'attaquer à ces problèmes.

M. Roche: Seriez-vous prêt à dire que le représentant soviétique au Comité Thorsson acceptait la définition que vous venez de donner, à savoir que d'une façon générale, il faut trouver une façon de concilier les anciennes idées d'indépendance nationale avec l'interdépendance mondiale et que la sécurité du globe viendra lorsqu'on aura trouvé une façon de concilier ces deux concepts? À votre avis, le Soviétique en convenait-il?

M. Wood: Non, pas tout à fait dans les termes que je viens de vous exposer. Notre collègue soviétique—et le phénomène vous est connu pour ce qui est des représentants soviétiques en général et des représentants est-européens—s'oppose à la définition d'interdépendance telle que nous la comprenons dans les pays occidentaux. Il parle plutôt de ce que je comprends comme étant une définition plus étroite de la coopération économique internationale. Ils sont tous en faveur. Je crois que cela reflète le caractère plus fermé et de leurs économies et de leurs sociétés; en fait, comme on a pu le constater à Madrid et ailleurs, c'est là l'un de nos problèmes.

M. Roche: Enfin, à votre avis, existe-t-il des chances de réussir à régler les problèmes de conversion soulevés par le rapport Thorsson si nulle part on ne travaille sur le plan politique à convertir les industries militaires en usines de fabrication de produits dont le monde a besoin afin de favoriser le développement? Si rien ne se fait dans ce secteur, quelles

[Text]

breakthrough in enlarging our thinking about moving funds even in small ways from the continued arms race into productive capacity for the production of goods that the world needs?

Mr. Wood: I would be very leery about coming before you and saying that what the world needs more of on a subject so explosive, if you will excuse the word, is more studies.

There is, however, an important element in this. We were attacking one very small part of the reasons why the world spends as much as it does on armaments, and one of the parts that we were attacking was the assumption that this is good for us economically. I think this was possibly the first time that in a very sweeping way a group of intergovernmental representatives had managed to examine that assumption and found it wanting; that it is not good economics for any of us to place such emphasis on this.

That is, in itself, of some persuasive force; but I think you in this room are all acutely aware that the idea of the maintenance of employment or even the creation of employment through a military base or through a military contract is a very real thing in the minds of your constituents and they need more than a theoretical study to persuade them otherwise. So I think there are studies of particularly recent experience, particularly the post-Vietnam experience in the United States, that are close enough to us in time and in setting that one can take those examples and can say, look, this really did not only work but it worked to the economic benefit of the regions concerned; and I think we probably have some experience in Canada with base closings, with even some industry wind-downs, which will be positive. Undoubtedly we have some which show there is an economic cost as well. But I do believe that kind of work has to be done, and I would put that before extensive conversion planning. But I believe step one is to examine the experience we have had and others have had to try to learn from it and to see what really does happen; then two would be to say, look, we should be doing some conversion planning as well. Certainly if we are into a serious disarmament track at any stage, then I do believe it is going to be one of the ways in which you judge the sincerity of participating governments, if they are planning for the economic conversion. Otherwise it could all be just rhetoric in going to the international forum to say, of course, we would be delighted to. I think the only time you know a government means business on a thing like this is if they show that they are thinking their way through how to keep their people employed, and how to absorb the economic adjustment concern.

• 1650

The Chairman: Thank you.

Mr. Munro.

[Translation]

son les chances d'une initiative politique visant à nous convaincre qu'il faut prendre même de petites sommes qui financent la course aux armements perpétuelle afin de les orienter vers la capacité de production de produits dont le monde a besoin?

M. Wood: J'hésite énormément à venir devant vous et à dire que ce dont nous avons le plus besoin sur une question aussi explosive, si vous voulez bien me passer le mot, ce sont encore des études.

Toutefois, en voilà un des éléments importants. Nous ne faisons qu'attaquer une très petite part des raisons qui expliquent pourquoi le monde dépense autant sur les armes, et ce en nous fondant sur la théorie que c'est à notre avantage sur le plan économique. Je crois que c'est peut-être la première fois que d'une façon très générale un groupe de représentants intergouvernementaux ait réussi à examiner cette théorie et à la trouver sans fondement; qu'en fait, il n'est pas rentable pour aucun d'entre nous d'accorder une telle importance à la question.

En soi, c'est assez convaincant; toutefois, je crois que vous tous dans cette pièce êtes parfaitement conscients que l'idée du maintien de l'emploi ou même la création d'emplois grâce à des bases militaires ou à des contrats militaires représentent quelque chose de très réel dans l'esprit de vos électeurs et que ceux-ci ne sauraient être persuadés du contraire par une étude théorique. Il y a toutefois des études portant sur des expériences particulièrement récentes, notamment l'expérience post-vietnam aux États-Unis, suffisamment près de nous dans le temps et l'espace, pour qu'on puisse examiner ces exemples et dire: regardez, non seulement cela a-t-il fonctionné, mais fonctionné au bénéfice économique des régions concernées; il y a probablement au Canada quelques expériences positives de fermetures de bases militaires et même de fermetures d'usines. Sans aucun doute, nous avons également des exemples où il y a un coût économique. Néanmoins, j'estime qu'il faut effectuer cette tâche et ce avant d'envisager une planification poussée de la conversion. La première étape consiste à nous pencher sur nos expériences et celles des autres afin d'en tirer une leçon et afin de comprendre ce qui se produit réellement; ensuite, il faut se dire, nous devons également planifier un peu la conversion. Il est certain que si nous nous trouvons sérieusement engagés à désarmer à un moment quelconque, je crois qu'on jugera la sincérité des gouvernements participants selon qu'ils planifient une conversion économique. Sinon, ce ne serait que rhétorique que d'aller dire dans les forums internationaux que, évidemment, nous serions enchantés de le faire. Ce n'est que lorsqu'un gouvernement démontre qu'il a réfléchi à la façon de maintenir les emplois de ses citoyens et de s'adapter à l'ajustement économique nécessaire qu'on voit qu'il est vraiment convaincu.

Le président: Merci.

Monsieur Munro.

[*Texte*]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you, Mr. Chairman. I was interested in Mr. Wood's definition of the origin of the EEC.

Were you talking about NATO or the EEC?

Mr. Wood: EEC.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Then in your view it was developed in—I am sorry, I find it difficult to grasp. Could you say it again?

Mr. Wood: One of the formative conceptions was—certainly in my reading of history—so to bind together those traditional rivals and adversaries in Europe in economic and social terms that the possibility of them taking up arms against each other would become unthinkable. That was certainly part of Monet's rationale, I know. It may not have been the primary one.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Not as a counterweight to the United States, in economic terms?

Mr. Wood: I am sure that was a very large part of it as well.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): As long as there is a balance in there. Yes. I was interested also in your comment that arms do not buy security. Your definition of security and the definition which I venture to suggest many of us around the table hold make that comment difficult to understand. What does buy security, then? I hope I am quoting you correctly.

Mr. Wood: Yes, you are. In fact, I was quoting the final document of the first special session in that general statement that increasing arms expenditures have not bought increasing security. I would stay with that general statement. One can certainly argue that for a period in the post-war era, the strategic arms race, the nuclear stand-off, if you like, has bought us or rented us a form of security. But its sustainability, the ability to be maintained in this very fine margin of balance where it keeps us alive rather than kills us all is, I think, so difficult that I do not define that as anything resembling long-term security. And this is so especially in a world where that prescription for security is able to be read by others as their legitimate security need as well, as Mr. Kapur has articulated it. To me the multi-polar nuclear world becomes more and more threatening even than the over-armed strategic stand-off we now live under.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Are you thinking of the escalation or the racing component of arms, nuclear or conventional? Or are you thinking of the balance, the equilibrium, the mutual deterrent effect? We have been hearing a fair number of comments around the table, and I cannot say that I disagree with too many of them, to the effect that a balance does provide the security, provided the balance is maintained. In shifting that balance higher and higher and making it more expensive, I think we will all agree that there is going to be a limit beyond which none of us will be able to go, and we have yet to define where that limit is. We may be fast approaching

[*Traduction*]

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci, monsieur le président. L'explication que M. Wood a donnée des origines de la CEE m'a intéressé.

Est-ce que vous parliez de l'OTAN ou de la CEE?

M. Wood: De la CEE.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Donc, à votre avis, l'organisme a été conçu dans... je regrette, j'ai du mal à comprendre. Pourriez-vous l'expliquer encore?

M. Wood: L'un des concepts qui a donné lieu à sa formation—certainement selon mon interprétation de l'histoire—visait à lier ensemble les rivaux et adversaires traditionnels en Europe sur le plan économique et social de façon à rendre impensable la possibilité de prendre les armes les uns contre les autres. Cela entraînait certainement dans le raisonnement de Monet, je le sais. Ce n'était peut-être pas l'argument principal.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Ce n'était pas afin de faire contrepoids aux États-Unis sur le plan économique?

M. Wood: Je suis persuadé que c'était là également une des raisons principales.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): En autant qu'il y a équilibre. Oui. Votre remarque voulant que les armes n'achètent pas la sécurité m'a également intéressé. Il est difficile de comprendre cette remarque, vu votre définition de la sécurité et celle que, oserais-je le dire, nombre d'entre nous autour de cette table acceptent. Qu'est-ce qui achète alors la sécurité? J'espère vous avoir bien cité.

M. Wood: Oui, vous l'avez fait. En fait, je citais le document final de la première session spéciale où l'on affirmait d'une façon générale que les dépenses accrues au chapitre des armements n'avaient pas acheté une plus grande sécurité. Je maintiens cette affirmation. On peut certainement prétendre qu'au cours de la période de l'après-guerre, la course aux armements stratégiques, l'écart nucléaire, si vous voulez, nous ont acheté ou loué une forme de sécurité. Toutefois, son maintien, la possibilité de maintenir cette très fine marge d'équilibre par laquelle nous restons vivants plutôt que de tous mourir, voilà qui est si précaire que cela ne ressemble en rien à la sécurité à long terme. C'est particulièrement vrai dans un monde où l'idée de sécurité est considérée par d'autres comme étant tout à fait légitime pour leurs besoins de sécurité, tel que l'a exprimé M. Kapur. A mon avis, le monde nucléaire multipôle devient extrêmement plus menaçant que même le surarmement stratégique dans lequel nous vivons maintenant.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Songez-vous à l'escalade ou à l'accélération de l'armement, nucléaire ou traditionnel? Ou songez-vous plutôt à l'équilibre, à l'effet de dissuasion mutuelle? Nous avons entendu répéter à plusieurs reprises autour de cette table, et je ne serais pas prêt à dire le contraire, que cet équilibre offre la sécurité dans la mesure où il est maintenu. En plaçant cet équilibre dans des sphères de plus en plus élevées et coûteuses, je crois que nous admettrons tous qu'au-delà d'une certaine limite, aucun d'entre nous ne pourra le permettre, mais il nous reste encore à définir cette limite. Il se peut que nous nous en approchions rapidement. Le

[Text]

one. The problem is going to be to find it before it finds us. So you discard mutual balance as a means of ensuring security. I would like comments from both the north and the south, if Mr. Kapur is indeed from south of the Equator.

• 1655

Mr. Wood: I must respond immediately, then, to say that most of the time in Canada I pass as a spokesman of the south, Mr. Munro. It is only today we have been— obviously, in making the argument that increasing arms expenditures do not buy security, one is not about to say, therefore, obliterate them today.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Yes, but you said arms do not buy security; not increasing arms.

Mr. Wood: Okay. I would still say—in the context of the arms race we are obviously talking. But I think the limit point is an important one, the point you have made about limit, and I think we are very, very close to it. I think the Soviets are perilously closer to it even than the west is, and perilously for all of us. That is one point. The other is, of course, the technological momentum which is built into this kind of race, because, as you are more familiar than I am, the business of maintaining balance as it has been developed over the last couple of decades has been a business of trying to anticipate every contingency—in fact, the worst-case contingency—and to be ahead in innovation of the other adversary.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): But there was an imbalance for 15 years and there was still security. Now that the balance is likely to be overtaken in the other direction, insecurity begins to breed.

Mr. Wood: I will not go too much further into it, because I am not sure I have any special wisdom to share with you on that, except to say that I sense no increase in security in that situation, nor even a tolerable outlook for security, and the idea of proliferation built onto it gives me a much greater sense of insecurity. But I should let Mr. Kapur respond.

The Chairman: Mr. Kapur.

Mr. Kapur: I do not agree with the statement that arms do not buy security, so I was puzzled with that statement in the Thorsson report. I like your idea of some sort of limit being reached, and I would suggest that we apply this notion of limits being reached as a basis of something, an arms freeze agreement or a changing attitude to the arms race, by applying it to the study of several different countries. For instance, it could be argued that, say, Germany and some European countries recognize that they can no longer continue with the arms race. China may have reached that kind of conclusion, but I do not think the Soviet Union has reached that conclusion, so I would disagree on that, because the civilian economy and the military economy have been two separate parallel

[Translation]

problème consiste à trouver la solution avant qu'elle ne nous trouve. Vous rejetez donc l'équilibre mutuel comme moyen de garantir la sécurité. J'aimerais entendre les commentaires et du Nord et du Sud, si vraiment M. Kapur vient du sud de l'équateur.

M. Wood: Je dois vous dire exactement que la plupart du temps, au Canada, on me considère comme le porte-parole du Sud, monsieur Munro. Ce n'est qu'aujourd'hui, que nous avons été—évidemment, en faisant valoir que des dépenses accrues en armement n'achètent pas la sécurité, cela ne signifie pas pour autant qu'on soit prêt à dire, il faut les détruire aujourd'hui.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Oui, mais vous avez déclaré que les armes n'achetaient pas la sécurité; pas un plus grand nombre d'armes.

M. Wood: Très bien. Je le maintiens toujours—dans le contexte de la course aux armements dont, manifestement, nous parlons. Toutefois la question du point limite est importante, tout comme ce que vous avez fait valoir au sujet de la limite; or je crois que nous en sommes extrêmement près. Je crois que les Soviétiques en sont périlleusement plus près encore que l'Ouest, ce qui est dangereux pour nous tous. C'est une chose. Ensuite, évidemment, la poussée technologique inhérente à ce genre de course, et vous êtes encore plus au courant que moi de cet aspect, la façon de maintenir l'équilibre depuis quelques décennies a consisté à essayer de prévoir toute éventualité—en fait, les pires éventualités—et à maintenir son avance sur l'adversaire par des innovations.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Néanmoins, il y a eu déséquilibre pendant 15 ans et pourtant nous avions la sécurité. Maintenant que le balancier semble se diriger inexorablement dans l'autre direction, l'insécurité commence à naître.

M. Wood: Je ne m'attarderai pas plus longtemps sur cette question, car je ne suis pas convaincu d'avoir des idées géniales à vous faire partager à ce sujet, mais j'aimerais néanmoins dire que je n'ai pas l'impression que la sécurité ait augmenté dans ce contexte, ni même qu'il existe une espérance appréciable de sécurité et je dirais même que l'idée de prolifération inhérente à la situation augmente mon impression d'insécurité. Toutefois, je vais laisser M. Kapur répondre.

Le président: Monsieur Kapur.

M. Kapur: Je n'accepte pas l'affirmation que les armes n'achètent pas la sécurité et donc, j'ai été étonné de voir cette déclaration dans le rapport Thorsson. J'aime votre idée qu'on atteindra une limite quelconque, et je proposerais même que nous appliquions cette idée de limite atteinte comme point de départ d'une entente de gel des armes ou d'une attitude modifiée face à la course aux armements en faisant l'étude de plusieurs pays différents. Par exemple, on pourrait prétendre que l'Allemagne et certains pays européens admettent ne plus pouvoir continuer dans la course aux armements. La Chine en est peut-être arrivée à la même conclusion, mais je ne crois pas que l'Union soviétique l'ait fait et donc je m'oppose à l'idée puisque l'économie civile et l'économie militaire ont été deux

[Texte]

economies, and there is no real interface or viability as yet. Now it may happen in 1990, the year 2000, and that is the kind of thing I had in mind when I was trying to make a distinction between armament and overarmament. In this case I would argue that in the United States there is no consciousness that they are in any way overarming. They would argue that they are making up for deficiencies in relation to the Soviet Union.

So in this case, when we talk about the arms race, I think we have to bear in mind that in the case of some countries, particularly the Europeans—and this may be the significance of the European peace movement—there is a recognition that the limits have been reached, but not in other countries.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): What I am thinking more of is the balance of nuclear deterrence.

Mr. Kapur: Yes.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): It might be a long time before, in conventional terms, we would reach the same level. If there had been no nuclear balance established or no nuclear bomb ever, it would be a long, long time before, in conventional terms, we reached the level of expenditure that we have now—not one that we have now reached but the one that has now been reached by other countries. I am not thinking of it so much as—yes, I guess I am in a way; as—

• 1700

Mr. Kapur: You see, you cannot separate them. Forgive me for interrupting you, but you cannot separate the strategic balance from the conventional. For instance, the MX and the neutron bomb would be related to the balance in Europe. One could argue that there is a strategic parity, but at the same time there is an imbalance in Europe. So in this case there is a relationship between the two.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I do not follow that.

I am wondering this in my own mind: when that limit is reached, is it going to be Armageddon or is it going to be economic collapse of that which reaches it first? Or, to avoid the economic collapse, will it fall back on the Armageddon approach and just blow us all to hell? I do not think any of us really knows the answer to that. But suppose we do recognize a level beyond which even the Soviet Union and the United States cannot survive economically; how are we going to point out to them that they are getting close to it?

Mr. Kapur: We cannot; this is something they have to figure out for themselves. In this case it has to be their perception that they have reached the limit.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Let us hope it is mutually recognizable.

Mr. Kapur: Hopefully, mutually recognizable. But the calculation of costs has to be made by the country concerned. It is not up to the UN or somebody here to make that calculation.

[Traduction]

économies parallèles distinctes qui ne sont pas encore vraiment reliées ou viables. Cela pourrait se produire en 1990 ou en l'an 2000 et c'est ce à quoi je songeais en tentant de faire une distinction entre l'armement et le surarmement. Dans le présent cas, j'aimerais faire valoir que les États-Unis n'ont pas du tout l'impression de se surarmer. Ils prétendraient d'ailleurs qu'ils ne font que combler leurs lacunes face à l'Union soviétique.

Donc dans le présent cas, lorsque nous parlons de la course aux armements, je crois qu'il faut se rappeler que certains pays, particulièrement en Europe—et c'est peut-être ce qui explique le mouvement européen pour la paix—on admet avoir atteint les limites, ce qui n'est pas le cas dans d'autres pays.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je pensais plutôt en termes de l'équilibre des forces de dissuasion nucléaire.

M. Kapur: Oui.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Il faudra peut-être encore longtemps pour qu'en termes traditionnels, nous parvenions au même niveau. Si on n'avait pas établi d'équilibre nucléaire, s'il n'y avait jamais eu de bombe atomique, il aurait fallu longtemps avant, qu'en termes traditionnels, nous atteignons le niveau de dépenses que nous connaissons actuellement... non pas celui que nous avons atteint, mais celui atteint actuellement par d'autres pays. Je ne regarde pas tellement la question comme... oui, c'est ce que j'ai fait d'une certaine façon, je suppose; comme...

M. Kapur: Vous voyez, vous ne pouvez pas les dissocier. Excusez-moi de vous interrompre, mais vous ne pouvez dissocier l'équilibre stratégique du traditionnel. Par exemple, les MX et la bombe à neutrons sont reliés à l'équilibre en Europe. On pourrait prétendre que la parité stratégique existe, mais en même temps, il y a un déséquilibre en Europe. Ainsi, dans ce cas, il y a une relation entre les deux.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je ne vous suis pas.

Je me pose la question suivante: lorsque nous atteindrons la limite, y aura-t-il Armageddon ou est-ce l'effondrement économique qui arrivera le premier? Pour éviter l'effondrement économique, se rabattra-t-on sur l'Armageddon ou tout simplement faire tout sauter? Aucun d'entre nous ne connaît vraiment la réponse à cette question. Néanmoins, supposons que nous trouvions un niveau au-delà duquel même l'Union soviétique et les États-Unis ne peuvent survivre sur le plan économique; comment allons-nous leur faire remarquer qu'ils s'en approchent?

M. Kapur: Nous ne pouvons pas le faire; c'est à eux de le comprendre. C'est à eux qu'il revient de constater qu'ils s'approchent de la limite.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Espérons qu'ils s'en rendront tous deux compte en même temps.

M. Kapur: Il est à espérer qu'ils s'en rendront tous deux compte. Mais c'est aux pays intéressés de calculer les coûts. Ce n'est pas aux Nations Unies ni à quelqu'un ici.

[Text]

Mr. Wood: I disagree on that point. I think this is why the sheer information and analysis aspects are so important: that intuitively populations do know that choices are being made; that elites indeed are making choices for them, which are felt in their pocketbooks or on their tables. To try to press all governments into doing more of this kind of analysis and publicizing of it, and indeed, whatever role the UN and other international organizations can take in publicizing that, is a contribution to that kind of consciousness. To one extent or another every government has to respond to the kind of pressure that its people will give, and generally the kind of pressure people will give is not for ever-increasing sophistication in military hardware, but for some betterment in their life.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): The United States has been doing its publicizing by introducing this publication, which has been countered by a Soviet one. I wonder if this has been distributed to the Soviet population, whereas the Soviet one has never been distributed to anybody except the west.

Mr. Wood: But the Soviets do a great deal of work on the west and distribute it to their population, and some of the same occurs on this side.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Fine, thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Munro.

Dr. Hudecki, Dr. Jewett, Mr. Wenman.

Mr. Hudecki: In our recent assignment on relations between Canada and Latin America, a curious situation has arisen between Nicaragua and Costa Rica. I wonder if you could use your analytic background in studying it. They are two developing countries. Both of them feel very insecure; both of them are on the point of bankruptcy. Nicaragua has just gone through a revolution and is reconstructing, and they are arming themselves with about 50,000 troops and building up a military arsenal. Costa Rica has not been in a war for many years and is completely amilitary at the present time. Somehow or other it would seem to me that Nicaragua at this stage would convert from the military, from being a developing country to more of a manufacturing country, which they are doing, than an agricultural country.

Here, it seems to me, are all the conditions that you are bringing out, and you have two opposite approaches to the problem. I wonder if you could comment on it.

• 1705

Mr. Wood: Yes. Believe me, in stressing the special need for developing countries to minimize the diversion of resources from productive activities to the military sector, I am not neglecting, and I do not think our group neglected, the reality that developing countries do indeed have security problems. Those security problems, of course, can be defined in many different ways. One of the problems that a number of countries have is with internal security and the means of repression and that is one of the other reasons I am rather enthusiastic about seeing arms transfers reduced, because there are some countries which richly deserve internal security problems.

[Translation]

M. Wood: Je ne suis pas d'accord. Je trouve que c'est la raison pour laquelle les aspects d'information et d'analyse sont si importants: par intuition, les populations savent que l'on fait des choix; que l'élite fait des choix pour eux qu'ils ressentiront dans leurs poches ou sur leur table. Tenter de pousser tous les gouvernements à entreprendre plus d'analyses de ce genre et à les rendre publiques, et quel que soit le rôle que les Nations Unies et d'autres organismes internationaux peuvent jouer dans cette publicité, voilà qui contribue à cette prise de conscience. D'une façon ou d'une autre, tout gouvernement doit réagir aux pressions qu'exerce sa population et en général, les populations exerceront des pressions non pas en vue d'armes militaires toujours plus sophistiquées, mais pour améliorer leur vie.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Les États-Unis ont fait de la publicité en distribuant cette publication contrôlée par une publication soviétique. Je me demande si on l'a distribuée à la population soviétique, alors que la publication soviétique n'a jamais été distribuée que dans l'Ouest.

M. Wood: Néanmoins, les Soviétiques travaillent très fort dans l'Ouest et distribuent les résultats à leur population et nous faisons un peu la même chose de ce côté-ci.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Très bien, merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Munro.

M. Hudecki, M^{lle} Jewett, M. Wenman.

M. Hudecki: Dans le cadre de notre récent mandat sur les relations entre le Canada et l'Amérique latine, une situation curieuse se présente à l'égard du Nicaragua et de Costa Rica. Pourriez-vous utiliser votre formation analytique pour l'étudier? Il s'agit de deux pays en voie de développement. Tous deux se sentent très insécures; tous deux sont au bord de la faillite. Le Nicaragua vient tout juste de vivre une révolution et se remet sur pied, on s'arme en mobilisant 50,000 hommes et on construit un arsenal militaire. Le Costa Rica n'a pas fait la guerre depuis de nombreuses années et se trouve actuellement complètement amilitaire. Je ne sais trop pourquoi, mais il me semble que le Nicaragua devrait maintenant abandonner le militaire, se convertir d'un pays en voie de développement en un pays plus manufacturier, ce qu'ils font, qu'agricole.

Voilà, me semble-t-il, toutes les conditions que vous faites ressortir et deux approches différentes au problème. Pourriez-vous faire quelques remarques à ce sujet?

M. Wood: Oui. Croyez-moi, en accentuant la nécessité toute spéciale qu'ont les pays en voie de développement de réduire au maximum le report de ressources d'activités productives au secteur militaire, je ne néglige pas, et je ne crois pas que notre groupe l'ait négligé, le fait que les pays en voie de développement ont certainement des problèmes de sécurité. Ceux-ci évidemment peuvent se définir de différentes façons. L'un des problèmes de plusieurs pays, c'est la sécurité interne et les moyens de répression et c'est pourquoi notamment je suis assez enthousiaste face à la réduction des transferts d'armements,

[Texte]

You have referred obviously to a post-revolutionary situation in which a country has emerged from that revolutionary experience obviously in a militarized condition to some extent or other. Furthermore, it sees itself in a world where there are now threats, more or less real, of a local and more general character, which it is trying to pick its way through. I do not know enough about their own choices to know whether or not their decisions at this stage could be considered to be sane ones. It is obvious in the region, given the diverse characters of the regimes and the pretty direct conflict among them, that you could not at this stage say that we are going to try to build some kind of regional arrangement among central American countries where they will agree not to present threats to each other, and possibly try to seek some kind of guarantee for their security against any outside forces, which would allow a kind of demilitarization to take place in that region. That is not the region one would choose today for that kind of purpose.

Indeed, the contagion even gets to a country like Costa Rica, which has a tremendously long history of demilitarization, largely to keep the soldiers out of politics. But they are not immune to this contagion.

So I do not have any quick and easy answer for you there. I would think there are ways that outside actors could be dissuaded, to some extent at least, from stirring that pot in a way that gives justification to governments to increase their military expenditure internally.

Mr. Hudecki: I think there is a state of insecurity between the two of them, now, where there was not; Costa Rica and Nicaragua appeared to tolerate each other very well. Now Costa Rica is getting nervous about what the build-up of arms will do in Nicaragua.

Would you like to make a comment, Dr. Kapur?

Mr. Kapur: Yes. I just wanted to make a general observation that when we are talking about arms transfers there are, in varying degrees, political and commercial reasons for arms transfers as far as the suppliers are concerned, and these must be taken into account. Mr. Wood was talking earlier about trying to get some sort of an interlocking economic relationship, and using Europe as an example. But that is also an example of massive arms sales because they see good economic, good commercial advantages and political advantages in the arms race. So I am not convinced that when we talk about the arms race we can simply make the blunt statement that it is not good economics, because a good component of the arms race is the arms trade. In this case, if we plug that factor in, the economics become a different story.

Now, that is one comment. The other one concerns not simply talking about Nicaragua but many, many other revolutionary situations. The argument, from the point of view of the country concerned or whoever are the parties concerned, would run something as follows. They would say that the existing

[Traduction]

parce que certains pays méritent très largement d'avoir des problèmes de sécurité interne.

Vous avez manifestement évoqué une situation post-révolutionnaire où un pays s'est trouvé après la révolution évidemment militarisé jusqu'à un certain point. En outre, ce pays se voit dans un monde semé actuellement de menaces, plus ou moins réelles, locales ou plus générales dont il tente de s'extirper. Je ne suis pas suffisamment bien renseigné sur leurs choix pour savoir si leurs décisions peuvent ou non être considérées comme étant sages. Il est évident, dans la région, compte tenu des caractéristiques variées des régimes et des conflits assez ouverts entre eux, qu'il est impossible de dire nous allons tenter d'élaborer une entente régionale entre les pays d'Amérique centrale dans le cadre de laquelle on conviendrait de ne pas se menacer les uns les autres tout en recherchant peut-être des garanties quelconques pour se protéger de toute force étrangère, ce qui permettrait une certaine démilitarisation dans la région. Ce n'est pas la région à choisir aujourd'hui à cette fin.

En fait, la contagion s'étend même à un pays comme le Costa Rica qui jouit d'une très longue histoire de démilitarisation, surtout afin d'évincer les soldats de la politique. Ce pays n'est pas immunisé contre la contagion.

Je n'ai donc aucune réponse facile et rapide à vous donner. Je crois qu'il doit exister des façons de convaincre les agents extérieurs, jusqu'à un certain point, de ne pas entrer en scène de façon à fournir une justification aux gouvernements d'augmenter leurs dépenses militaires internes.

M. Hudecki: Je crois qu'il existe actuellement un sentiment d'insécurité entre les deux qu'on ne trouvait pas auparavant; le Costa Rica et le Nicaragua semblaient se tolérer très bien. Actuellement, le Costa Rica devient nerveux se demandant ce que l'accumulation d'armes fera au Nicaragua.

Voulez-vous faire quelques commentaires, monsieur Kapur?

M. Kapur: Oui. Je voulais simplement faire une remarque générale, à savoir que lorsque nous parlons des transferts d'armes, du point de vue des fournisseurs, il existe, à divers degrés, des raisons politiques et commerciales qui les justifient et il faut en tenir compte. M. Wood disait plus tôt qu'il fallait tenter de créer une relation économique interdépendante, donnant l'Europe comme exemple. Toutefois, on voit également des ventes impressionnantes d'armes parce qu'on trouve dans la course aux armements de bonnes raisons économiques, de bons avantages commerciaux et des avantages politiques. Je ne suis donc pas persuadé que lorsqu'il est question de la course aux armements, nous puissions simplement affirmer que ce n'est pas rentable sur le plan économique, car une composante importante de la course aux armements vient du commerce des armes. Dans le présent cas, si nous incluons ce facteur, les aspects économiques deviennent tout à fait différents.

C'est là une chose. Ensuite, il nous faut non seulement parler du Nicaragua, mais d'un grand nombre d'autres situations révolutionnaires. L'argument, présenté par le pays intéressé ou par les parties concernées, serait plus ou moins le suivant. On dirait que la structure politique actuelle est

[Text]

power structure is oppressive and we must get arms from outside to change the local power structure, make it more equal, and then go on to inter-development.

• 1710

So in this case the chain would include the use of force and the acquisition of arms from abroad to alter the power structure, and then look at development. So I am suggesting that we should be looking at these kinds of nuances in specific cases when we start looking at the relationship between arms and security, and arms and disarmament policy.

Mr. Hudecki: I think the whole point is that where there is disarmament and no military it really does not make them immune to invasion and to a sense of insecurity, and it will precipitate arming. I think that will eventually happen in Costa Rica.

Mr. Kapur: But at some point that chain can stop. Once it begins, it does not have to go indefinitely. One could study the cases of hostile pairs.

Mr. Hudecki: I have a feeling in this situation it is an alliance that is working in reverse, that whoever is supporting Nicaragua is now starting a chain reaction and producing a demilitarized country into a militarized one, so that it works in reverse.

Thank you.

The Chairman: Thank you, Dr. Hudecki.

Miss Jewett, followed by Mr. Wenman.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

The point Dr. Kapur makes, that you have to look at the costs of security as perceived by the parties themselves, does suggest the only form of security in the world today is each nation's self-perception of its security needs. You are nodding. I wonder really if the reason the UN and other bodies are talking about international security is that idea is simply no longer the idea of each nation looking at its own military security from its own self-perceived needs.

This is simply no longer workable, not only for some of the reasons that Bernie Wood was giving for us—also the report and so on—that it is not economically workable, or that it is absolutely ridiculous to put a quarter of your manpower into R&D for military purposes and so on, but it is not even workable as a form of either self-protection or deterring aggression from others.

We have surely now reached a point where nations must at least think more collectively, and of course ideally think collectively in human terms. In fact, I wonder if his analysis does not actually do a disservice to all the moves for collective security in the past. Specifically, I would like further comment on whether he does not perceive anything taking place that suggests nations are—and if they are not, in some cases ought

[Translation]

oppressive et qu'il nous faut obtenir des armes de l'extérieur afin de modifier la structure politique locale, la rendre plus égale, pour ensuite s'attaquer au développement interne.

Dans un tel cas, il faudrait avoir recours à la force et se procurer des armes de l'étranger afin de modifier la structure politique et ensuite songer au développement. Je dirais donc qu'il nous faut tenir compte d'une nuance de ce genre dans des cas précis lorsque nous examinons la relation entre les armes et la sécurité, les politiques d'armement et de désarmement.

M. Hudecki: Cela revient donc à dire que là où il y a désarmement et aucune armée, les pays ne sont vraiment pas protégés contre l'invasion et un sentiment d'insécurité, ce qui les poussera à s'armer. Je crois que c'est ce qui se produira un jour au Costa Rica.

M. Kapur: Toutefois, on peut intervenir dans l'engrenage. Une fois en marche, il n'est pas nécessaire de continuer indéfiniment. On pourrait étudier les cas de paires de pays hostiles.

M. Hudecki: J'ai le sentiment que dans ce cas précis, l'alliance fonctionne à rebours en ce sens que quiconque appuie le Nicaragua a mis en marche une réaction en chaîne qui va produire d'un pays démilitarisé un pays militaire; cela fonctionne donc à rebours.

Merci.

Le président: Merci, monsieur Hudecki.

M^{lle} Jewett, suivie par M. Wenman.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président.

Le point que M. Kapur a fait valoir, à savoir qu'il faut étudier les coûts de la sécurité tels que perçus par les parties elles-mêmes, sous-entend que la seule forme de sécurité au monde aujourd'hui se ramène à la perception qu'a chaque pays de ses besoins en sécurité. Vous opinez. Je me demande vraiment si les Nations Unies et d'autres organismes parlent de sécurité internationale, c'est que l'idée est dépassée que chaque nation doit voir à sa propre sécurité militaire selon sa propre perception de ses besoins.

Cela n'est tout simplement plus possible, non seulement à cause des raisons que Bernie Wood nous donnait... il y a également le rapport, etc... que ce n'est plus faisable sur le plan économique ou qu'il est absolument ridicule d'affecter un quart de votre main-d'œuvre à la recherche et au développement à des fins militaires, etc., mais que ce n'est même plus rentable pour se protéger ou pour se défendre de l'agression des autres.

Il me semble que nous avons atteint le point où les nations doivent au moins penser d'une façon plus collective et évidemment dans l'idéal, penser collectivement en termes humains. Enfin, je me demande si son analyse ne nuit pas en réalité à tous les mouvements passés en vue d'une sécurité collective. Plus précisément, j'aimerais qu'il nous dise s'il ne perçoit pas des signes qui laisseraient supposer que les nations... et si ce

[Texte]

to be—looking at the question of international security from some broader perspective.

Mr. Kapur: Let me respond this way. Quite a few—no, I should not say quite a few. Many nations would not be making their policies on the notion of international security. I do not know what the word “international security” means. And I would like somebody to give me a definition of international security. We cannot simply say either that a policy of a country is entirely self centred on one extreme, or, at the other extreme, is international security. It is not as simple as that.

I do not think there is any workable definition of international security. So it is simply an idea that, from the way governments behave, they should do something differently. Now I rather suspect that if we are talking about how governments behave today, they are not thinking in terms of international security.

• 1715

They are still thinking in terms of self-preservation through the use of force, when necessary, but the evolution, even the direction of thinking collectively, is not in thinking in global terms but thinking collectively in terms of establishing some sort of bilateral dialogues. We see some signs, Israelis and select Arabs, India, Pakistan; we see some of this activity going on. So I would say it would be quite wrong, at this point, to stop thinking of international security as some sort of a working definition or a norm that countries sort of a working definition or a norm that countries can easily adapt to.

The realistic position would be to think collectively, but only in that narrow sense of thinking bilaterally and being more attentive to each other's needs. And what we need to do here is to see how the hostile pairs are thinking bilaterally. But I would discard the notion of international security because it tells nothing.

Miss Jewett: Well, it was you who drew our attention to the UN. I do not know if it is a study yet or a suggested study on something called disarmament and international security.

Bernie, would you have any comment on this?

Mr. Wood: Yes. I disagree very profoundly with that approach. I do believe there can be broader conceptions allowing for the inevitability of the need for force, for some level of military protection, at this stage of history. There are many, many situations in the world where concrete measures can be taken on a regional basis to expand beyond the kind of bilateralism which is so fragmented as to be dangerous.

Worse than that, the fact remains that there are countries which will undertake military expansion way beyond any perceptible security need, for prestige reasons, for reasons of élites within their own structure who happen to have a vested interest in that particular form of activity and expenditure, and so on, and those kinds of anomalies, which we are fully

[Traduction]

n'est pas le cas, cela devrait l'être... songent à la sécurité internationale d'un point de vue plus général.

M. Kapur: Laissez-moi vous répondre de la façon suivante. Plusieurs... non, je ne devrais pas dire plusieurs. De nombreuses nations ne fonderaient pas leurs politiques sur l'idée de la sécurité internationale. Je ne sais pas ce que signifie l'expression «sécurité internationale». Mais j'aimerais bien qu'on m'en donne une définition. Nous ne pouvons simplement pas dire qu'à un extrême la politique d'un pays est complètement autocentrée ni qu'à l'autre extrême, elle vise la sécurité internationale. Ce n'est pas aussi simple.

Je ne pense pas qu'il existe de définition applicable de la sécurité internationale. Il s'agit donc simplement de l'idée que si l'on regarde le comportement des gouvernements, ils devraient se comporter différemment. Or, j'ai bien l'impression que si nous parlons du comportement actuel des gouvernements, ceux-ci ne songent pas à la sécurité internationale.

Ils pensent encore à l'autodéfense par l'utilisation de la force au besoin, mais l'évolution même au plan collectif, ne consiste pas à penser en termes généraux mais plutôt de penser ensemble pour amorcer des dialogues bilatéraux. C'est dans une certaine mesure ce qui se passe déjà pour certains pays comme Israël et quelques pays arabes, l'Inde et le Pakistan. A mon sens, ce serait faire fausse route pour l'instant de cesser de penser à la sécurité internationale comme à une norme facilement acceptable par les pays.

L'attitude réaliste serait de penser collectivement, mais seulement au plan bilatéral pour que les pays en cause soient plus attentifs à leurs besoins respectifs. Ce que nous devons faire c'est d'essayer de voir comment des pays en conflit pensent de part et d'autre. Pour ma part, j'écarterais la notion de sécurité internationale étant donné qu'elle ne veut rien dire.

Mlle Jewett: C'est pourtant vous qui avez attiré notre attention à ce sujet aux Nations Unies. Je ne sais pas s'il s'agit d'une étude ou d'un projet d'étude sur le désarmement et la sécurité internationale.

Bernie, est-ce que vous avez des commentaires à ce sujet?

M. Wood: Oui. Je ne suis pas du tout d'accord avec cette façon de voir. Par contre, je crois qu'il existe des hypothèses plus larges prenant en compte l'inévitabilité du recours à la force pour assurer une certaine protection militaire. A l'heure actuelle, il y a beaucoup de cas où l'on pourrait prendre des mesures localisées concrètes qui permettraient de dépasser le type de relations bilatérales fragmentaires pouvant s'avérer dangereuses.

Pis que cela, le fait est qu'il existe des pays qui accumulent des armements sans commune mesure avec leurs véritables besoins de sécurité, pour des raisons de prestige, à cause également du fait que les élites de ces pays profitent de l'achat d'armements etc, et ce type d'anomalies qui ne nous est pas inconnu dans cette partie du monde également existent. Ces

[Text]

familiar with in our parts of the world as well, do take place. They are much more ruinous in the human welfare cost in countries which have that much less resources to dispose of. And I think, always, they will be masked as a pursuit of national security in a dangerous world. I think one has to be judiciously intolerant of those kinds of phenomena, where they occur.

Miss Jewett: I would also like to ask both of our guests to comment on the argument that I have been only reading lately, that basically says the problem with the arms race ever being slowed down, particularly between the United States and the U.S.S.R.—it is a technocratic argument—is that the people involved, the scientists, the researchers, the technocrats, the managers, the Pentagon experts and the equivalent of their counterparts in Moscow, are so caught up in trying to overcome each other's technological advances that they have become almost totally dissociated from any other élite, except perhaps the industrial élite, in their own societies. In other words, Eisenhower's military industrial complex is probably far, far more significant today than it was even at the time that he talked about it just before he died.

We have not particularly looked at this question, and when I think of it, I am sorry now not to have brought it up with some of our earlier guests as well, but I would be grateful if you think there is something about this almost independent snowball taking place, independent really of the political will or judgment of the people in power in both those societies.

This may be true in other countries, as well. India might be an example. I do not believe it is true in China. I agree with you, the bottom of their modernizations is the military one. It may be true in others, though, more advanced societies. And what do we do about it?

• 1720

Mr. Kapur: My only thought would be that as far as technological development is concerned, that seems to be independent of political control, in the sense of research and development. But there seems to be some independent control in the sense of an attempt to take a political decision which, of course, is based on interplay of diverse forces about production and deployment, like the debate in the United States on the MX and things like this.

So I would as a sort of over-simplification say that, yes, the technological development, as far as science is concerned, seems to be independent. But there seem to be political restraints, or possible political restraints, as far as production and deployment are concerned. I mean there are debates on deciding what kind of weapons to produce, where to deploy them, and what sort of doctrines and what sort of targets to develop.

So in that sense there are—in this case, the bureaucratic process—social forces in operation, and one should be looking

[Translation]

achats sont beaucoup plus lourds en coût humain dans ces pays compte tenu du fait qu'ils ont beaucoup moins de ressources financières à leur disposition. Je crois que ces achats continueront d'être justifiés par la sécurité nationale au sein d'un monde en ébullition. A mon avis, il convient d'être très critique dans ces cas.

Mlle Jewett: Je voudrais également demander à nos deux témoins de nous dire ce qu'ils pensent de certaines raisons qui expliquent la course aux armements dont j'ai pris connaissance dernièrement, à savoir que la course aux armements, notamment entre les États-Unis et l'Union soviétique,—c'est une raison technocratique—serait difficile à ralentir étant donné que ceux qui s'y livrent, les hommes de sciences, les chercheurs, les technocrates, les gestionnaires, les experts du Pentagone et leurs homologues à Moscou, sont tellement occupés à essayer d'obtenir la suprématie technologique qu'ils se sont presque entièrement dissociés d'autres groupes, à l'exception peut-être des élites industrielles de leurs propres sociétés. En d'autres termes, le complexe militaire industriel d'Eisenhower revêt peut-être une signification beaucoup plus importante aujourd'hui qu'à son époque.

Nous n'avons pas étudié particulièrement cette question, mais en y pensant je regrette de ne pas l'avoir posée aux témoins qui ont déjà comparu devant le Comité et je vous serais très reconnaissant de me dire si à votre avis cet effet de boule de neige, presque indépendant dirais-je de la volonté politique des responsables au pouvoir, existe dans ces deux types de sociétés.

C'est peut-être ce qui se passe dans d'autres pays également. L'Inde, serait un bon exemple. Je ne crois pas que cela soit le cas de la Chine. Je suis d'accord avec vous, dans leur effort de modernisation du pays, les considérations militaires viennent en premier lieu. C'est peut-être le cas dans d'autres pays plus avancés. Qu'est-ce que nous pouvons faire à cela?

M. Kapur: En ce qui a trait au développement technologique, il semblerait qu'il échappe au contrôle politique c'est-à-dire à la recherche et au développement. Mais il semblerait qu'il existe un certain contrôle indépendant, dans le sens où l'on essaie de prendre une décision politique qui, bien entendu repose sur l'interaction de différentes forces à l'oeuvre dans la production et le déploiement d'armements, comme cela a été le cas pour le débat qui a eu lieu aux Nations Unies à propos du MX entre autres.

En conséquence, au risque de trop simplifier la question, je dirais qu'il est exact de dire que le développement technologique, du point de vue de la science, semble indépendant. Mais il y aurait des restrictions politiques à tout le moins possibles touchant la production et le déploiement des armements. Par cela, je veux dire que l'on discute avant de décider quel type d'arme on va fabriquer, où on va les déployer, quelle stratégie on va élaborer et quels objectifs on va se fixer.

Donc, dans ce sens, il y a, dans le cas qui nous occupe, la procédure administrative—des forces sociales à l'oeuvre, et en

[Texte]

for this diversity, this interplay, in the study of the behaviour of different countries. This also leads me to another point, which is that when we create this image of arms race as just going in one phasal development, I think that is an inaccurate portrayal of arms race. I agree that there is too much money going into military expenditures and the usual figure of \$500 billion does strike as excessive. But there are forces at play which will restrain this, and on what should we do, we should be trying to understand what those forces of restraint are and trying to develop mechanisms where those forces can be encouraged.

I started by saying we are looking at a very long, tedious process, and it does not lend itself to simple formulations.

The Chairman: Thank you.

Mr. Wood and then Mr. Wenman.

Mr. Wood: This issue of the momentum of the technological arms race in itself is one certainly that we have grappled with quite a bit in the Thorsson group. It is, of course, a defeatist prescription in the end to say that is so in-built to the process now that it is essentially uncontrollable. I think it is true that—given the lead times for technological development in this area and the fact that the prudential course for any security apparatus is to say we must be anticipating by a good long lead time—you are going to have great difficulty in slowing that aspect of the arms race. Indeed, political negotiators and their political authorities have to recognize this as a phenomenon in itself and this is something they have to be talking to each other about, if they are seriously talking arms limitation or disarmament.

We must start slowing our technological track, if you like, and indeed constraining our contingency planners not to be thinking so far ahead on the contingencies. That is obviously not the same as talking about existing weapon systems or even the development of existing weapon systems or future weapon systems, but saying we recognize that this is a phenomenon we have to get under control and we will only do it gradually.

The other point, about the military-industrial complex and its evolution that really struck me as very interesting in our work was the study that I alluded to, done by Professor Melman, on what he called the "military production managers" in very different countries and different economic and social systems. The striking thing was the degree of similarity he was able to draw out in the conditions under which they operate. Whether it is in a centrally planned economy or in a market economy, of course, you are dealing essentially with one client. So whether military production industries are formally state enterprises or not, they tend to adopt a very para-statal mode at the very least, because of their single client.

• 1725

And they are immune to a lot of the discipline and scrutiny which falls in other areas of production. In the simply planned

[Traduction]

étudiant le comportement des différents pays il faut prendre en compte cette diversité de raisons ainsi que leur interaction. Cela m'amène à un autre point à savoir nous nous représentons la course aux armements comme une opération unique ce qui à mon sens est une caricature de la réalité. J'en conviens, on consacre trop de fonds aux dépenses militaires et les 500 milliards que l'on cite communément ne manquent pas de paraître excessifs. Mais il y a d'autres forces à l'oeuvre qui limitent l'effort d'armement et que nous devrions essayer de comprendre pour mettre en place les mécanismes visant à les renforcer.

En commençant j'ai dit qu'il s'agissait d'un processus très long qui se prête mal aux simplifications.

Le président: Merci.

M. Wood puis M. Wenman.

M. Wood: L'accélération de la course aux armements technologiques en soi a fait l'objet de beaucoup de discussions par le groupe Thorsson. Ce serait bien entendu faire preuve de défaitisme que de dire qu'à l'heure actuelle elle est tellement intégrée au progrès qu'elle en est devenue incontrôlable. Je crois qu'il est vrai de dire que, étant donné les délais nécessaires au développement technologique dans le domaine militaire, et également étant donné que dans l'intérêt de leur propre sécurité les pays doivent être prudents, il faut donc prévoir des délais importants—it est donc vrai de dire que l'on éprouvera de grandes difficultés pour ralentir cet aspect de la course aux armements. De fait, les négociateurs politiques et leurs responsables doivent reconnaître la situation et en parler s'ils envisagent sérieusement de limiter la course aux armements ou de promouvoir la cause du désarmement.

Pour ainsi dire, il faut commencer par ralentir l'effort technologique en imposant des restrictions aux responsables des plans d'urgence et en leur demandant de ne pas prévoir si longtemps à l'avance. De toute évidence, c'est très différent que de parler des systèmes d'armements qui existent ou de la fabrication des futures systèmes d'armements, il faut en effet reconnaître qu'il s'agit d'un phénomène qu'il faudra contrôler et que nous n'y arriverons que graduellement.

L'autre aspect du complexe militaro-industriel et son évolution que j'ai véritablement trouvé très intéressant dans notre travail porte sur l'étude du professeur Melman à laquelle j'ai fait allusion au sujet de ce qu'il appelle «les responsables de la production militaire», dans différents pays et dans différents systèmes socio-économiques. Ce qui est surprenant c'est la similarité qu'il voit dans les conditions qui existent dans différents pays. Qu'il s'agisse d'une économie planifiée ou d'une économie de marché, il n'y a au fond qu'un seul client. Donc peu importe que les industries militaires soient des entreprises d'état ou non, elles ont tendance à être gérées comme des organismes para-étatiques à tout le moins étant donné qu'elles n'ont qu'un seul client.

Ces industries ne sont pas soumises à la même discipline ni au même examen que les autres secteurs de production. Dans

[Text]

economy they tend to have first call on resources, on people, on skills, on raw materials— whatever. In contract performance, in market countries, they tend to have tolerance for overruns that would not be tolerated in other sectors, because the overriding grounds of national security can be cited. This in itself is a bit of a problem and it is true in his experience in India and Israel and some other countries. You are talking about a sector which in certain important ways gets coddled everywhere, and obviously the people who are in that rather enviable situation are in one way or another conscious of it and very determined to protect it.

Miss Jewett: I think it has some international implications as well, on the industrial side particularly.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Dr. Jewett.

Mr. Wenman.

Mr. Wenman: One of the difficulties I face as we look back over the information in these briefs is that we have all kinds of identification of problems, a wonderful analysis of problems, but we are awfully short on solutions. We keep hearing a way must be found; concrete measures can be taken; there are ways; we must make new proposals and take new initiatives, whatever they might be. What I would have liked to have heard from more of our witnesses was what those steps are. What are those proposals? That is what we are looking for. Government keeps initiating studies and you get analysis and historical background but you do not get the solutions, and that is what politicians need. I hope in concluding, whatever you respond, that you do not just identify the problem but tell me ways we might try to get out of it. Give me specific solutions, if there are any. Maybe there are none.

There seems to be some agreement— it is not surprising— that both superpowers are pessimistic and indicate there is nothing they can do, and the other one should do this and that. Where the superpowers seem to have the least vested interest, and where there might be some movement, is in Third World countries outside the Warsaw Pact or the NATO pact. They might be willing to see some kind of movement in these countries.

What percentage of production of conventional weapons occurs in nations outside the alliance or the Warsaw Pact— any alliance with the Warsaw Pact? What would it be? I know you do not have them at your fingertips, but what would you guess? Is that where the weapons are produced?

Mr. Wood: Twenty per cent, maybe, in the Third World countries.

[Translation]

les économies planifiées, elles ont la préséance sur les autres industries en ce qui concerne les ressources, les matières premières ainsi que les ressources humaines. Dans les pays à économie de marché, les dépassements de production des industries d'armements sont beaucoup plus tolérées que ceux des autres secteurs de l'activité économique car on peut invoquer l'importance capitale de la sécurité nationale. Cela en soit est une difficulté et d'après son expérience c'est ce qui se passe en Inde, en Israël ainsi que dans certains autres pays. En fait, vous parlez d'un secteur qui a maints égards et choyé et de toute évidence ceux qui sont dans cette situation passablement envisable en sont conscients et très déterminés à protéger leurs intérêts.

Mlle Jewett: Il y a, à mon sens, certaines implications internationales surtout industrielles.

Merci monsieur le président.

Le président: Merci, mademoiselle Jewett.

Monsieur Wenman.

M. Wenman: L'une des difficultés à laquelle nous faisons face, en étudiant les témoignages des témoins qui ont comparu, est que chacun a identifié des problèmes, ce qui fait que nous sommes donc confrontés à un ensemble de problèmes tout en n'ayant que très peu de solutions. On nous dit qu'il faut trouver une solution, qu'il faut prendre des mesures concrètes, que c'est possible, qu'il faut que nous fassions de nouvelles propositions et que nous prenions de nouvelles initiatives, quelles qu'elles soient. Ce que pour ma part j'aurais voulu entendre des témoins plus que cela a été le cas, c'est précisément quelles sont ces solutions. Quelles sont ces propositions? C'est ce que nous essayons de trouver. Les gouvernements continuent de faire des études, des analyses historiques sans pour autant proposer de solutions et pourtant ces solutions les responsables politiques en ont besoin. En conclusion, j'espère, sans préjuger de votre préponse, que vous ferez plus qu'identifier les problèmes et que vous ferez des propositions concrètes pour trouver des solutions. Proposez-moi certaines solutions s'il y en a. Au demeurant, il se peut qu'il n'y en ait pas.

Tout le monde semble être d'accord—ce qui n'est pas surprenant—pour reconnaître que les deux superpuissances sont pessimistes et reconnaissent que l'on ne peut rien faire et que par contre l'autre devrait faire ceci ou cela. Là où les superpuissances semblent avoir le moins d'intérêts à défendre, et là où il se pourrait que quelque chose se passe, c'est dans les pays du Tiers Monde qui ne font partie ni de l'OTAN ni du Pacte de Varsovie. En effet, elles souhaitent voir quelque chose se passer dans ces pays.

Quel est le pourcentage de production d'armes classiques dans les pays non alignés? Je sais que vous n'avez pas les chiffres à l'esprit mais donnez moi une idée. Est-ce dans ces pays que l'on fabrique des armes?

M. Wood: Vingt pourcent peut-être dans les pays du Tiers Monde.

[Texte]

Mr. Kapur: Outside the Warsaw Pact, I mean.

Mr. Wood: Outside the Warsaw Pact.

Mr. Wenman: Conventional weapons. You still have Sweden, which is quite a substantial producer.

Mr. Kapur: Right. Sweden is on the list of the first eight or ten. China would be in that list also. At the bottom of the list would be—

Mr. Wenman: Are the Swedish and the Chinese substantial suppliers of weapons to Third World countries?

Mr. Kapur: Yes.

Mr. Wenman: You will find those weapons there.

Mr. McKinnon: I am sorry to interrupt you on a point of order.

The Chairman: Yes, I was about to recognize you as a speaker.

Mr. McKinnon: On a point of order, a yearbook shows that China produces 0.6 of 1 per cent of total exports of arms and Sweden exports 0.5 of 1 per cent of the total export arms.

Mr. Wenman: Thank you, Mr. McKinnon. I appreciate that statistic, because I was looking for it and it is the response I expected. If you look at war involvements since 1975, evidence produced for us shows that war since 1975—domination was gained under the hand of Soviet arms, so the case is made that in the period before that it was the Americans, before that it was the British. Surely the superpowers, if they have a will to control—this is an area of control—it could be looked at by both the superpowers. But then somehow it would have to be negotiated and examined by the third countries. By third countries, I mean more than just Third World; I am talking about third countries outside of the pact or the alliance.

• 1730

Are there some mechanisms or strategies that might be employed at the United Nations to promote this kind of objective, this kind of end, for third countries? We might reduce armaments, gain armament control, transfer of arms, and so forth in third countries, if we cannot make any headway there. Surely if we could gain some control in Third World countries and if some of that control is held by the superpowers, those in turn would be confidence-building measures back to the superpowers, to allow it to happen there.

So my broad question asks what progress we might achieve and what recommendations we might suggest in the United Nations. For example, maybe Canada could start by stating that it will not supply arms to countries outside the alliance—period. Then there could be an attempt to gain a series of other countries which perhaps would go along with that either in the alliance or outside the alliance. Is there potential there? What

[Traduction]

M. Kapur: Dans les pays non signataires du Pacte de Varsovie.

M. Wood: C'est exact.

M. Wenman: Il s'agit d'armes classiques. La Suède, par exemple, fabrique beaucoup d'armes classiques.

M. Kapur: Exact. La Suède vient en tête de la liste des huit ou dix pays. La Chine figure également dans cette liste. Au bas de la liste on trouve—

M. Wenman: Les Suédois et les Chinois fournissent-ils beaucoup d'armes aux pays du Tiers Monde?

M. Kapur: Oui.

M. Wenman: On trouve des armes suédoises et chinoises dans les pays du Tiers Monde.

M. McKinnon: Excusez-moi mais je dois invoquer le Règlement.

Le président: Très bien, j'allais d'ailleurs vous donner la parole.

M. McKinnon: J'invoque le Règlement, l'annuaire montre que les exportations d'armes de la Chine représentent 0,6 p. 100 du total des exportations d'armes alors que les exportations de Suède comptent pour 0,5 p. 100 des exportations totales.

M. Wenman: Merci, monsieur McKinnon. Je vous remercie d'avoir cité cette statistique parce que moi-même je la cherchais car elle donne la réponse que je voulais entendre. Si on regarde l'effort de guerre depuis 1975, les témoignages devant le Comité montrent que depuis 1975, les Soviétiques ont plus d'armes que les autres puissances, ce qui prouve que, avant 1975, c'étaient les Américains qui avaient la suprématie et avant eux les Britanniques. À l'évidence si les superpuissances veulent contrôler les armements—c'est une question de contrôle, c'est à elles qu'il appartient de le faire. Mais il faudrait que les tiers pays étudient la situation et négocient un accord. Quand je dis tiers pays, je ne parle pas uniquement des pays du Tiers-Monde; je parle de tous les pays qui ne sont pas membres du pacte ou de l'alliance.

Existe-t-il des mécanismes ou des stratégies que les Nations Unies pourraient employer pour encourager les tiers pays à atteindre cet objectif? Il serait peut-être possible de réduire, limiter ou transférer des armements dans les pays en question. Il est certain que, si les superpuissances exerçaient un certain contrôle dans les pays du Tiers-Monde, elles auraient beaucoup plus confiance.

Je voudrais savoir quelles recommandations nous devrions adresser aux Nations-Unies. Le Canada devrait peut-être commencer par refuser de vendre des armements à des pays qui ne sont pas membres de l'Alliance. Nous pourrions peut-être convaincre d'autres pays, qu'ils soient membres de l'Alliance ou non, de suivre notre exemple. Serait-ce possible; y a-t-il possibilité que cela se réalise à la conférence?

[Text]

is that potential and how might it be realized at this conference?

The Chairman: Professor Kapur, please.

Mr. Kapur: This idea of conventional arms supply restraint among the suppliers was discussed by the United States and the Soviet Union, and this idea emerged that there should be some sort of suppliers club of the five major suppliers, along the lines of the London nuclear suppliers club. Discussions were initiated under President Carter, but they got nowhere. The United States, in fact, was unable on the basis of the sum of the information which has appeared to reach any kind of internal consensus as to what the possibilities are. In fact the conclusion, based on a study where three authors interviewed about 150 people in the State Department and the Pentagon, was as I quote: "It was clear to all concerned then..."—this being in Carter's time—"...and remains so today..."—in Reagan's time—

... that American strategic and economic interests in the Middle East preclude agreement on a United States—Soviet restraint regime in that area.

Then it continues:

Put simply, the U.S. had more at stake in continuing arms transfers to the Middle East than did the Soviet Union.

So this is the internal position of the United States. And if Canada were to say, we are not going to export arms to areas of tension or to repressive regimes, that would be a fine Canadian gesture. But I do not think we should expect that the United States or the Soviets would follow suit. You see, we are up against a very big problem as far as arms supplies are concerned. It is an instrument both political and commercial.

Mr. Wenman: Let us take an area other than the Middle East, then, and let us be specific where the vested interests are limited; where you have the most exaggerated problems, say in Somalia and Ethiopia, where you are amongst the poorest countries of the world. People suggest that as the economy turns, somehow people are going to disarm. Obviously if you look at the lowest level, it does not happen; and it is not going to occur on the basis of economy. So how do you disarm? Disarmament is such an obvious requirement of those poorest countries of the world. Surely we can develop a mechanism whereby arms can be withdrawn or contained—or can we not? It is just impossible, is it?

Mr. Kapur: You see, the thought I would have is that a mechanism really has to start from the top. It has to be a mechanism which is practised or adopted by the United States and the Soviet Union. That is one set of countries to consider because they are the ones who would be looking at arms supply as a political instrument.

Mr. Wenman: Should we not be suggesting that? Is that not a good part of a potential talking point for Canada at the United Nations—

Mr. Kapur: Certainly.

Mr. Wenman:—and for them to proceed with?

[Translation]

Le président: Monsieur Kapur.

M. Kapur: Les Américains et les Soviétiques ont discuté de la possibilité de limiter la vente d'armes classiques. On a proposé de mettre sur pied une sorte de club de fournisseurs, dont les membres seraient les cinq pays qui vendent le plus d'armements. Ce club devrait ressembler au club de Londres. Pendant que M. Carter était président, on a entrepris des pourparlers, mais ceux-ci n'ont pas abouti. En fait, les Américains n'ont pas réussi à s'entendre entre eux. Trois auteurs ont interviewé environ 150 employés du *State Department* et du Pentagone et ils ont tiré la conclusion suivante: «il était évident, aux yeux de tous les participants...» c'était à l'époque de M. Carter—«...et il est toujours évident que...»—à l'époque de M. Reagan—

... comme les Américains ont des intérêts stratégiques et économiques dans le Moyen-Orient, il serait impossible que les États-Unis et les Soviétiques puissent s'entendre au sujet de cette région.

Et on poursuit:

Bref, les États-Unis avaient plus intérêt que les Soviétiques à ce qu'on continue à envoyer des armes au Moyen-Orient.

Voilà la position des États-Unis. Si le Canada refusait d'exporter des armes dans des zones de conflit ou à des régimes répressifs, ce serait un très beau geste. Mais on ne peut pas s'attendre que les États-Unis ou les Soviétiques suivent notre exemple. La vente des armements est un problème énorme, qui est à la fois politique et commercial.

M. Wenman: Laissons de côté le Moyen-Orient et prenons une région où il y a moins d'intérêts à protéger. Il y a, par exemple, des problèmes très graves en Somalie et en Éthiopie, qui sont parmi les pays les plus pauvres. On dit que la relance économique entraînera le désarmement. Évidemment, ce n'est pas ce qui s'est produit dans les pays les plus pauvres; le désarmement ne dépend pas de l'économie. Que faire? Dans les pays les plus pauvres, le désarmement est absolument nécessaire. Il doit certainement être possible de créer un mécanisme qui permette de supprimer ou de limiter les armements. Vous dites que c'est impossible?

M. Kapur: Pour prévoir un tel mécanisme, il faut commencer par les superpuissances; c'est-à-dire qu'il faudrait que ce mécanisme soit adopté et appliqué par les États-Unis et l'Union Soviétique. Ce sont les seuls pays pour lesquels la vente d'armements est un instrument politique.

M. Wenman: Ne faudrait-il pas faire une recommandation en ce sens? Le Canada ne devrait-il pas soulever la question aux Nations-Unies?

M. Kapur: Certainement.

M. Wenman: Les autres pourraient suivre.

[Texte]

Mr. Kapur: Certainly.

Mr. Wenman: And it is practical, is it?

Mr. Wood: No, I think it is highly impractical. I have to differ, that you can only start at the top or, indeed, try to work back from other arenas to the superpowers. I was not clear before whether you were talking about military production or exports, but you were basically talking about arms transfers. Okay.

• 1735

Mr. Wood: Arms control and transfer.

Mr. Wenman: —transfers. Okay, because the production figures are rather different, obviously, from the transfers.

Mr. Wood: The rest of us are significant in transfers, and I think there are modest measures. I have mentioned the idea of a registry which the Federal Republic of Germany had put forward some years ago. I think at the First Special Session that was a key proposal of theirs. At the very least, to try to get better exposure for who was doing what in the way of transfer—now that is much more modest, but the Federal Republic of Germany, in fact, was also behaving rather well on this whole practice themselves until quite recently, where the commercial argument came in very, very strongly in relation to Saudi Arabia—they had a major debate on that. I think the rest of us not getting into that business is very, very important. I think there is even some room, particularly because Canada has tended to hold back, by and large, from much participation in that, for us to take initiatives to try to bring others along to stay out of that game in ways that will make some difference.

About the political interest of the superpowers and some others in intervening in particular arenas, we have not had much success in doing much about it. But at the very least a registry of arms transfers would be something that the international light of publicity, at least, is on that business, on who is doing what. It sounds awfully modest in relation to the objectives you are after, but I would suggest that it may be practical and realizable, and is worth pushing this year.

Mr. Wenman: You casually mentioned proliferation, because it is in our terms of reference and hardly anyone has mentioned it, but you talked again of, we should do something about it. Specifically, what proposals should we be recommending on proliferation?

Mr. Wood: If you are referring to me, I did not think I casually mentioned it at all. I was very, very much concerned that we have to resist proliferation in every way we know how. Now, Canadian policies probably go quite far in that direction, although I suspect we have still not quite worked out the interface between the potential proliferation of arms capability and the use of nuclear technology for peaceful purposes. Now somewhere in there we may have a real bind, because it may be that to allow countries who believe they must use nuclear energy for peaceful purposes to do so, you are going to have to be more permissive on that front, and this is what the Non-

[Traduction]

M. Kapur: Certainement.

M. Wenman: C'est pratique, n'est-ce pas?

M. Wood: Absolument pas. Je ne crois pas. On doit commencer par les superpuissances, ou encore, commencer ailleurs et essayer de rejoindre les superpuissances. Je croyais que vous parliez de la production et de l'exportation d'équipement militaire, mais je constate que vous parliez de transfert d'armements.

M. Wood: Du contrôle et du transport des armements.

M. Wenman: Des transferts. Très bien, car les données sur la production sont très différentes des données sur les transferts.

M. Wood: Pour ce qui est des transferts, il y aura des mesures à prendre, quoique modestes. Il y a 2 ans, à la première session extraordinaire, la République fédérale d'Allemagne a proposé qu'un registre soit établi. C'était l'une des principales propositions. Il faudrait, tout au moins, qu'on soit plus au courant des transferts qui se font, ce qui n'est vraiment pas beaucoup demander. Pendant un certain temps, la République fédérale d'Allemagne se comportait très bien, jusqu'à ce qu'il soit question de ses relations commerciales avec l'Arabie saoudite. Il y a eu, là-dessus, un débat important. Il est essentiel que les autres pays ne s'embarquent pas là-dedans. Puisque le Canada a toujours hésité à participer, nous pourrions prendre l'initiative et essayer de convaincre les autres pays de l'importance de rester à l'écart.

Pour ce qui est des intérêts politiques des superpuissances et de l'intervention dans certaines régions, nous n'avons pas eu grand succès dans ce domaine. Si les transferts dans le monde devaient être inscrits dans un registre, le public serait au moins au courant des transactions qui se font. Étant donné les objectifs qu'on vise, ce n'est pas beaucoup, mais c'est à la fois pratique et possible et vous devrez insister là-dessus.

M. Wenman: Vous avez parlé, en passant, de la prolifération. La prolifération fait partie de notre ordre de renvoi, mais peu de témoins l'ont mentionnée. Quelles recommandations devrions-nous faire à ce sujet?

M. Wood: Si j'en ai parlé, ce n'était certainement pas «en passant». Il est essentiel que nous employions toutes nos ressources pour lutter contre la prolifération. La politique canadienne condamne la prolifération, même si nous n'avons pas encore défini le rapport entre la prolifération des armements et l'utilisation pacifique de la technologie nucléaire. Tout cela pourrait poser un problème, car nous serons peut-être obligés de vendre de la technologie nucléaire aux pays qui voudraient l'utiliser à des fins pacifiques. Le Traité de non-prolifération propose justement d'encourager l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire et d'en réduire le potentiel destructeur.

[Text]

Proliferation Treaty was supposed to be about: to be not only permissive but helpful on that front, as a quid pro quo, to be able to damp down the arms potential.

Mr. Wenman: But what should we recommend on proliferation specifically?

Mr. Wood: I am not enough of an expert to know if we need to beef up more our own policies on non-proliferation. I think we internally, in Canada, need probably to look again at our performance under the Non-Proliferation Treaty in the sharing of nuclear technology for peaceful purposes, because that is an obligation of the industrial countries under the Non-Proliferation Treaty, and as long as we do not live up to it, we leave an excuse for countries to build a capability of their own which can indeed be used for other purposes.

Mr. Wenman: So you do not see us making any reference to proliferation in our approach to the United Nations, even though we are major suppliers of technologies and raw material in the world? It is probably one of the greatest areas of influence Canada exercises. We should not mention it?

Mr. Wood: What I was said was I do not know enough about whether we could go much further than our existing policy. As you know, our existing policies, because of a particular unfortunate experience, are tougher than most.

Mr. Kapur: May I say something?

The Chairman: Certainly, Dr. Kapur.

Mr. Kapur: Canada could raise the question of international atomic energy safeguards, because there has been a discussion about that in recent months after the bombing of Betar and after developments in Pakistan. In the case of Pakistan, there is suspected diversion of spent fuel from Kanauj, which is a Canadian-supplied facility, and which is under safeguards. The Vienna agency has alerted some governments privately. But it is an interesting thing that the Vienna agency, which is supposed to provide the alarm and alert the world communities so that some action can be taken, has declined to do so in this particular case. So Canada would have an interest in asking some questions about what has happened, what corrective action has been taken, and what can be done in the future. That would definitely be an area worth pursuing.

• 1740

Having said this, I should give you my view, which is that proliferation cannot really be stopped. It is a very slow process, NPT or no NPT. You can chart out a list of a hundred countries which have signed NPT, but your key countries are South Africa, Israel and India. You can have Taiwan and South Korea and Brazil and Argentina, but with these three countries, there is no way of roping them in. The point to be made is that these three countries are not really affected by the NPT. What they are going to do is going to be on the basis of their perceptions of what the security environment is. So in this case—and this is just a general thought—the best thing we can do is to just hope and pray that the regional environments remain as stable as possible. I would go back to my thought of encouraging bilateral dialogues, because even

[Translation]

M. Wenman: Mais, pour ce qui est de la prolifération, quelles recommandations devrions-nous faire?

M. Wood: Je ne suis pas spécialiste. Je ne sais pas s'il faut renforcer notre politique de non-prolifération. En vertu du Traité de non-prolifération, les pays industrialisés doivent favoriser l'utilisation pacifique de la technologie nucléaire. Le Canada devra réévaluer sa performance en ce domaine. Si le Canada ne respecte pas le Traité, les autres pays n'hésiteront pas à utiliser la technologie nucléaire à d'autres fins.

M. Wenman: Nous ne devrions donc pas parler de la prolifération aux Nations Unies, même si nous sommes parmi les principaux fournisseurs d'uranium et de technologie nucléaire? C'est là un des domaines où nous avons beaucoup d'influence. Pourquoi ne pas en parler?

M. Wood: J'ai dit que je ne savais pas si l'on pouvait dépasser la politique actuelle. Comme vous le savez, nos politiques sont parmi les plus restrictives, parce que nous avons eu une mauvaise expérience.

M. Kapur: Puis-je ajouter quelque chose?

Le président: Certainement, monsieur Kapur.

M. Kapur: Le Canada pourrait soulever la question des garanties d'utilisation pacifique, parce qu'on en a beaucoup parlé récemment à la suite du bombardement de Bétar et des événements au Pakistan. Dans le cas du Pakistan, on soupçonne qu'il y a eu détournement de combustible irradié de la station de Kanauj, dont l'approvisionnement est assuré par le Canada, et à laquelle s'appliquent des garanties d'utilisation pacifique. L'agence de Vienne a averti certains gouvernements en privé. Il est intéressant de constater que l'agence de Vienne, qui est censée prévenir les autres pays pour que des mesures puissent être prises, a choisi de ne pas le faire. Le Canada aurait intérêt à demander ce qui s'est produit et quelles mesures ont été prises ou pourraient être prises à l'avenir.

Pour ma part, je ne crois pas qu'il soit possible d'arrêter la prolifération. Avec ou sans traité de non-prolifération, c'est un processus qui est extrêmement long. Des centaines de pays ont signé le traité, mais il reste encore l'Afrique du Sud, Israël et l'Inde. Même si Taiwan, la Corée du Sud, le Brésil et l'Argentine signaient, il n'y aurait pas moyen de s'assurer la participation de ces trois pays. Il ne faut pas oublier que ceux-ci ne sont pas vraiment touchés par le TNP. Leurs actions dépendront de la mesure dans laquelle ils se sentent en sécurité. Il faut donc espérer que les régions en question restent aussi stables que possible. Je voudrais revenir, pour un moment, à la question des pourparlers bilatéraux. Dans les régions les moins stables, des pourparlers régionaux sont inutiles, alors que des pourparlers bilatéraux pourraient réussir.

[Texte]

regional dialogues do not work or are not working at the present in the major areas of tension. But bilateral dialogues, I think, have had some hope.

The Middle East is a good example where regional dialogue would not work. It is a non-starter right now. Twenty years later, perhaps it will change, but today you could not get the Arabs and Israelis on one table, although you can get Israel and Egypt on one table. You can get some other pairs like this, and I think what we might be looking at is to explore what kinds of pairs, or perhaps triangles, we can find. I mean the United States, Saudis, others— things like this. I think that is what we have to do.

Consider the case of South Asia; it was a triangle—India and Pakistan, Iran was in the background helping, communicating with both sides. Now Saudi Arabia is in the background. I think we should be looking at it in this broader perspective, where there are all kinds of interesting things happening.

I will give you an example. Saudi Arabia gave a loan of \$6 million or something to the World Bank at 11 per cent, which the World Bank gave to India at 12 per cent. So there are little triangles going here, economic triangles, tangible activities which have some impact on the security environment. These are the kinds of things we should be exploring, rather than coming out with big ideas about international security that are just fine in UN resolutions but have no practical meaning.

The Chairman: Well, I hate to have to hear that as the last public words of the public hearing—

An hon. Member: There are no last words.

The Chairman:—but such is life.

Thank you very much, Mr. Wood. Thank you very much, Mr. Kapur. Thank you all.

Tomorrow morning and tomorrow afternoon we have two big sessions, starting at 9.30 a.m. The minister may have to go to cabinet, so I would like to start early, earlier than later, but he may go to cabinet later than earlier. So at 9.30 a.m. it is the Minister of National Defence; tomorrow afternoon, 3.30, please.

Thank you.

[Traduction]

Au Moyen-Orient, par exemple, des pourparlers régionaux seraient inutiles, du moins pour le moment. Dans 20 ans, la situation aura peut-être changé; mais aujourd'hui, vous ne pourrez pas convaincre les Arabes et les Israéliens de s'asseoir à la même table, même si Israël et l'Égypte sont prêts à négocier. Il sera possible, je crois, de convaincre d'autres pays d'entreprendre des négociations bilatérales ou même trilatérales: les États-Unis, l'Arabie saoudite, et d'autres. C'est ce qu'il faut faire.

Prenons l'Asie du Sud. Il y avait une sorte de triangle: l'Inde et le Pakistan, et l'Iran qui servait d'intermédiaire. Aujourd'hui, c'est l'Arabie saoudite qui sert d'intermédiaire. Il faudrait élargir nos perspectives, car il se passe des choses fort intéressantes.

Je vais vous donner un exemple. L'Arabie saoudite a prêté 6 millions de dollars à la Banque mondiale à un taux d'intérêt de 11 p. 100. La Banque mondiale a pris ces fonds et elle les a prêtés à l'Inde à 12 p. 100. Ce genre de transactions économiques trilatérales influent, dans une certaine mesure, sur la sécurité. Voilà le genre de possibilités que nous devrions envisager, au lieu d'élaborer des théories farfelues sur la sécurité internationale qui vont peut-être très bien dans une résolution des Nations Unies, mais qui ne valent rien sur le plan pratique.

Le président: Je ne voudrais pas qu'on termine là-dessus...

Une voix: Personne n'aura le dernier mot.

Le président:... mais c'est la vie.

Merci beaucoup, monsieur Wood. Merci beaucoup, monsieur Kapur. Je vous remercie tous.

Demain matin et demain après-midi, nous avons deux séances importantes, dont la première commence à 9h30. Je voudrais commencer un peu plus tôt que d'habitude, car le ministre devra peut-être nous quitter pour participer à une réunion du Cabinet. Demain, à 9h30, nous aurons comme témoin le ministre de la Défense nationale; la deuxième séance commencera à 15h30.

Merci.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

Dr. Ashok Kapur, Professor of Political Science, University of
Waterloo.

From the North-South Institute:

Mr. Bernard Wood, Executive Director.

Dr Ashok Kapur, professeur de sciences politiques, Université
de Waterloo.

De l'Institut Nord-Sud:

M. Bernard Wood, directeur exécutif.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 65

Thursday, February 25, 1982

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 65

Le jeudi 25 février 1982

Président: M. Marcel Prud'homme

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Security and Disarmament Issues

CONCERNANT:

Les questions relatives à la sécurité et au désarmement

APPEARING:

The Honourable Gilles Lamontagne, Minister of
National Defence

The Honourable Mark MacGuigan, Secretary of State
for External Affairs

WITNESSES:

(See back cover)

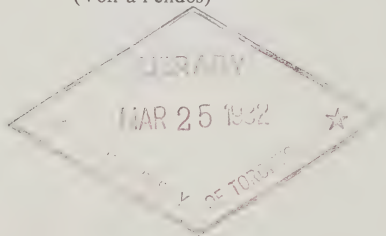
COMPARAÎT:

L'honorable Gilles Lamontagne, ministre de la Défense
nationale

L'honorable Mark MacGuigan, secrétaire d'État aux
Affaires extérieures

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81-82

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981-1982

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Mr. Jim Schroder

Appolloni (Mrs.)
Bloomfield
Collenette
Côté (Mrs.)
Crouse
Darling
Dupras
Flis

Fretz
Gamble
Gass
Gimaïel
Gourd
Greenaway
Hopkins
Hudecki

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE
NATIONALE

Président: M. Marcel Prud'homme

Vice-président: M. Jim Schroder

Messrs. — Messieurs

Jewett (M^{lle})
MacDonald (M^{lle})
MacLaren
Massé
McKinnon
McRae
Munro (*Esquimalt—
Saanich*)

Ogle
Robinson (*Etobicoke—
Lakeshore*)
Roche
Sargeant
Wenman—(30)

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Thursday, February 25, 1982:

Mr. Gass replaced Mr. McLean.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le jeudi 25 février 1982:

M. Gass remplace M. McLean.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 25, 1982
(86)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 9:40 o'clock a.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Flis, Fretz, Gass, Gimaiel, Hudecki, Massé, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Roche and Wenman.

Other Member present: Mr. Stewart.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Roger Hill, Assistant Director and Daniel Bon, Adviser.

Appearing: The Honourable Gilles Lamontagne, Minister of National Defence.

Witness: From the Department of National Defence: Mr. W.M. Beckett, Director, Arms Control Policy.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The Minister made a statement, and with the witness, answered questions.

At 11:36 o'clock a.m., the Committee adjourned to 3:30 o'clock p.m.

AFTERNOON SITTING
(87)

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 3:37 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Bloomfield, Flis, Fretz, Gamble, Gimaiel, Greenaway, Hudecki, Miss Jewett, Messrs. McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Roche, Schroder and Wenman.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Messrs. Roger Hill, Assistant Director and Daniel Bon, Adviser.

Appearing: The Honourable Mark MacGuigan, Secretary of State for External Affairs.

Witnesses: From the Department of External Affairs: Mr. A.R. Menzies, Ambassador for Disarmament. *From the Department of National Defence:* Mr. W.M. Beckett, Director, Arms Control Policy.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 18, 1981, relating to Security and Disarmament Issues. (*See Minutes of Proceedings of Tuesday, February 2, 1982, Issue No. 50*).

The Minister made a statement, and with the witnesses, answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 25 FÉVRIER 1982
(86)

[Traduction]

Le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale se réunit aujourd'hui à 9h40 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Flis, Fretz, Gass, Gimaiel, Hudecki, Massé, McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Roche et Wenman.

Autre député présent: M. Stewart.

Aussi présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Roger Hill, directeur adjoint, et Daniel Bon, conseiller.

Compareait: L'honorable Gilles Lamontagne, ministre de la Défense nationale.

Témoin: Du ministère de la Défense nationale: M. W.M. Beckett, directeur, Politique du contrôle des armements.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Le ministre fait une déclaration puis, avec le témoin, répond aux questions.

A 11h36, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 15h30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(87)

Le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale se réunit aujourd'hui à 15h37 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Bloomfield, Flis, Fretz, Gamble, Gimaiel, Greenaway, Hudecki, M^{me} Jewett, MM. McKinnon, Munro (*Esquimalt—Saanich*), Prud'homme, Roche, Schroder et Wenman.

Aussi présents: Du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur: MM. Roger Hill, directeur adjoint, et Daniel Bon, conseiller.

Compareait: L'honorable Mark MacGuigan, secrétaire d'État aux Affaires extérieures.

Témoins: Du ministère des Affaires extérieures: MM. A.R. Menzies, ambassadeur pour le désarmement. *Du ministère de la Défense nationale:* M. W.M. Beckett, directeur, Politique du contrôle des armements.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 18 décembre 1981 portant sur les questions relatives à la sécurité et au désarmement. (*Voir procès-verbal du mardi 2 février 1982, fascicule no 50*).

Le ministre fait une déclaration puis, avec les témoins, répond aux questions.

At 5:40 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.
A 17h40, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Robert Vaive

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, February 25 1982

• 0942

Le président: Mesdames et messieurs, pour notre dernière journée d'audiences publiques, nous avons avec nous ce matin le ministre de la Défense nationale. Naturellement, j'ai bien l'impression que ce serait lui faire injure que de le présenter comme je l'ai fait pour nos autres invités. Evidemment, il nous présentera un point de vue officiel sur la manière dont le Canada perçoit, à l'heure actuelle, ses impératifs de sécurité. Il ne s'en tiendra probablement pas à la seule dimension de la question qui nous occupe depuis un mois. J'espère qu'il nous présentera également les vues de son ministère sur les problèmes de limitation des armements.

Je demande donc au ministre de bien vouloir procéder . . .

. . . and if I could have your usual kind co-operation, as we always had. The minister has cabinet this morning. We are not cutting off discussion, but having that in the back of our mind we will try to let the minister go around 11.15 or 11.30, earlier if possible. But I am in your hands, as usual. Okay? Thank you. And this afternoon, the Honourable Mr. MacGuigan will be with us, and then later on this morning I will have to deal about our future program of action. There might be some changes, but I need some consent.

Monsieur le ministre.

L'honorable Gilles Lamontagne, (ministre de la Défense nationale): Merci, monsieur le président.

Mr. Chairman, maybe it would be in order to present some of my collaborators with me here this morning. On my right is Mr. W.M. Beckett, Director, Arms Control Policy of the department; Mr. Anderson, ADM Policy; and Mr. Lindsey, Chief, Operational Research and Analysis Establishment. These four gentlemen collaborate with me on this question of war and peace.

The Chairman: Peace and war.

But they are well known to us. Welcome, gentlemen, again.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Mr. Mathewson?

Mr. Lamontagne: Mr. Mathewson is there. Mr. Mathewson is the Chief, Policy Planning. I did not mention him?

If you do not mind, Mr. Chairman, I will have a short statement as usual on the policy, but first . . .

. . . permettez-moi de vous féliciter des témoignages variés que vous avez entendus durant les audiences de votre Comité. Le fait que les membres de votre comité directeur aient décidé d'entendre une telle variété de témoins démontre que votre Comité a un très grand sens de la démocratie et une très grande largeur de vue. Ils n'ont pas eu peur de convoquer à votre Comité des témoins qui avaient en fin de compte une

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 25 février 1982

The Chairman: For our last day of public hearings, ladies and gentlemen, we have with us this morning the Minister of National Defence. Naturally, I feel that I would be insulting him if I were to introduce him as I have introduced our other witnesses. He will be presenting the official position on how Canada views its security imperatives at this time. He will limit his remarks to the aspect of the question that we have been dealing with for the past month. I hope that he will also present his department's views on the problems of arms limitation.

I would now ask the Minister to proceed . . .

. . . encore une fois, je demande votre indulgence. Le ministre doit participer ce matin à une réunion du Cabinet. Je n'ai pas l'intention d'interrompre le débat, mais je vous rappelle que le ministre doit partir à 11h15, 11h30 ou avant, s'il le peut. Comme d'habitude, c'est à vous de décider. D'accord? Merci. Cet après-midi, nous aurons comme témoin l'honorable M. MacGuigan, et plus tard ce matin, nous devons discuter de notre programme. Il y aura peut-être des changements à y apporter, mais il me faudra votre consentement.

Mr. Minister.

Hon. Gilles Lamontagne (Minister of National Defence): Thank you, Mr. Chairman.

Je vais commencer, monsieur le président, par présenter ceux qui m'accompagnent. A ma droite, il y a M. W.M. Beckett, Directeur, Politique du contrôle des armements; M. Anderson, sous-ministre adjoint, politique; et M. Lindsey, chef, Centre d'analyse et de recherches opérationnelles. Ces quatre personnes travaillent avec moi sur des questions de guerre et de paix.

Le président: De paix et de guerre.

De toute manière, nous les connaissons. Encore une fois, messieurs, je vous souhaite la bienvenue.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Monsieur Mathewson?

M. Lamontagne: M. Mathewson est ici. Il est chef de la Planification des politiques. Je ne l'ai pas présenté?

Comme d'habitude, monsieur le président, j'ai une brève déclaration à faire sur la politique. Mais avant de commencer . . .

. . . I would first like to congratulate you on the variety of witnesses you have heard in the course of your hearings. The fact that your steering committee decided to hear such a broad range of witnesses demonstrates your Committee's highly developed sense of democracy and its breadth of vision. The fact that they were not afraid to call witnesses with very different opinions and philosophies is, I think, very much to your credit.

[Text]

divergence d'opinions et de philosophie, ce qui, je crois, est tout à votre honneur.

• 0945

Messieurs du Comité, monsieur le président, il me fait plaisir de vous féliciter de nouveau et de vous dire qu'on m'a dit quels étaient les témoins qui étaient passés ici. Je pense qu'en général, les gens qui m'ont informé de leurs opinions et de leurs philosophies l'ont fait de façon très précise. Encore une fois, grandes félicitations pour la largeur de vue et d'esprit que vous avez démontrée, même les membres du Comité, devant ces témoins.

Le président: Et la patience aussi.

M. Lamontagne: La patience, c'est inhérent à la politique.

Mr. Chairman, the order of reference asks the committee to examine security and disarmament issues. That is as it should be. Security is the basic concern against which we need to judge both defence programs and arms control and disarmament initiatives. Whatever else may be included among their objectives, the enhancement of security must surely be numbered. If there were no threat to our security there would be little need for arms in the first place.

But, in fact of course, we live in a world where threats to our security do exist. The sources of these threats lie not in arms themselves, for they are but things. They lie rather in the conflicts of ideas, of aims and of interests that characterize the present world scene and that persuade states to arm themselves. The world has never been more armed, nor has humanity ever before possessed the power to destroy itself which the knowledge of nuclear energy and the possession of nuclear weapons now potentially presents. It would be wonderful if we could wish these things away or vote them out of existence, but the problems that beset the world community and divide the inhabitants of the global village can not that easily be solved or that quickly be overcome.

Indeed we have few grounds for believing that complete disarmament can be achieved at all; and acceptable and workable arms control agreements are not to be found when one side is at a significant disadvantage vis-à-vis the other in military power. All experience to date suggests that rough parity between the two sides is a necessary precondition to successful arms control negotiations. It is for this reason that the other element of Canadian security policy, that is our national defence effort, has required close and, in recent years, increasingly urgent attention. We have recognized and acted upon the need to have adequate forces to protect Canada's security by contributing to the collective deterrence and defence capacity of the North Atlantic Alliance.

As I have said on a number of occasions, we are determined to do what we can to achieve by negotiation a better international security environment. My department is deeply involved

[Translation]

Members of the Committee, Mr. Chairman, it is my pleasure to be able to congratulate you again and to let you know that I was told who your witnesses have been. I think that as a whole the people who have informed me of their opinions and their philosophies have done so in a very articulate way. Once again, let me congratulate you for the broadmindedness you all have shown in discussing with these witnesses.

The Chairman: Do not forget the patience.

Mr. Lamontagne: Patience is inherent in politics.

L'ordonnance constitutive demande au Comité de se pencher sur les questions de la sécurité et du désarmement. Et il est heureux qu'il en soit ainsi. La sécurité est le critère fondamental par rapport auquel il nous faut évaluer les programmes de défense et les activités ayant le désarmement et la limitation des armements pour objets. Quels que soient les autres objectifs visés à cet égard, l'amélioration de la sécurité en fait certainement partie. Si notre sécurité n'était pas menacée, il n'y aurait même pas lieu de posséder des armes.

Malheureusement, nous vivons dans un monde où il existe effectivement des menaces à notre sécurité. Les sources de ces menaces ne résident pas dans les armes elles-mêmes, car elles ne sont que matérielles. On les trouve plutôt dans les conflits d'idéologies, d'objectifs et d'intérêts qui caractérisent la conjoncture mondiale et qui incitent les pays à s'armer. Le monde n'a jamais été aussi armé, et l'humanité n'a jamais eu le pouvoir de se détruire elle-même que lui procurent la connaissance des rudiments de l'énergie nucléaire et la possession d'armes nucléaires. L'idéal serait de pouvoir souhaiter que ces choses n'existent pas pour les voir s'envoler, ou de prendre un vote afin de les éliminer, mais les problèmes qui affligent la communauté mondiale et divisent les citoyens de ce grand village ne peuvent être réglés aussi facilement, ni aussi rapidement.

En fait, il existe peu de motifs permettant de croire que le désarmement total soit possible; par ailleurs, des accords acceptables et réalisables sur la limitation des armements ne sont pas concevables si l'un des adversaires possède un avantage militaire marqué sur l'autre. L'expérience montre qu'un certain équilibre entre les deux parties constitue un prérequis au succès des négociations sur la limitation des armements. C'est pour cette raison que l'autre aspect de la politique canadienne en matière de sécurité, c'est-à-dire celui de la défense nationale comme telle, a nécessité une étude minutieuse et de plus en plus pressante au cours des dernières années. Le Canada a reconnu qu'il lui fallait des forces suffisantes pour assurer sa sécurité en participant aux efforts collectifs de défense et de dissuasion déployés par l'Alliance de l'Atlantique Nord; ayant reconnu cette nécessité, nous avons aussi décidé d'agir en conséquence.

Comme je l'ai déjà déclaré à maintes reprises, nous sommes disposés à faire ce que nous pouvons pour instaurer, grâce à la négociation, un climat international plus sûr. Mon ministère

[Texte]

in this effort. Canada not only encourages nuclear arms control between the two superpowers, we also continue to seek mutual and balanced reductions in the conventional forces of NATO and the Warsaw Pact confronting each other in Central Europe. These are negotiations that impact directly on the Canadian forces. We look forward as well to the convening of a conference on disarmament in Europe which would also have direct implications for the Canadian forces.

In parallel, there is a need for collective measures to deter aggression. Contributions to the maintenance by the Western Alliance of forces sufficient to deter aggression and, if necessary, to defend the NATO area, are entirely consistent with our commitment to a vigorous arms control policy. Indeed, they are more than consistent, they are two aspects of the same policy; they complement and support each other. They form a coherent whole. They serve the same goal of enhancing security and preserving peace. And, I say again, security is basic. Only on the basis of undiminished and equal security can nations be expected to accept limitations on the numbers and quality of their weapons. And only on such a basis can they be brought to consider mutual and balanced reductions of their armed forces.

• 0950

In a word, without a defence which our people consider adequate, there will be no feeling of security. Without that sense of security they can hardly be expected rationally to accept measures of disarmament or arms control which leave them with even less security.

I do not believe the public shares the apocalyptic and despairing view of the world reflected in the old slogan "better red than dead".

J'aimerais maintenant aborder la question du désarmement et des armes nucléaires. Un certain nombre des témoignages que vous avez recueillis ont particulièrement porté sur ce sujet, et j'aimerais moi aussi exprimer mon point de vue.

Je suis extrêmement conscient des graves problèmes d'éthique que posent les armes nucléaires en raison de leur puissance effroyable. Mais ces problèmes se posent à nous dans un monde où, effectivement, les armes nucléaires existent et elles existent en grand nombre dans l'arsenal d'une superpuissance militaire dont l'activité nous inspire, à juste titre, de grandes inquiétudes. On ne peut éliminer les armes nucléaires ni effacer, au pis aller, les connaissances requises pour les fabriquer. Nous devons donc apprendre à s'y faire et à les contrôler de sorte qu'on n'ait jamais à s'en servir. Comptant sur sa puissance militaire énorme et croissante, l'Union soviétique a maintes fois montré qu'elle n'hésitera pas, si elle croit pouvoir

[Traduction]

prendre cette question très à coeur. Non seulement le Canada encourage les deux superpuissances à limiter les armements nucléaires dont elles disposent, mais il continue à favoriser la réduction mutuelle et équilibrée des forces classiques de l'OTAN et du Pacte de Varsovie se faisant face en Europe centrale. Ces négociations influent directement sur le statut des Forces canadiennes. Nous attendons également avec impatience qu'une conférence sur le désarmement en Europe soit convoquée, car elle aurait aussi des conséquences directes pour les Forces canadiennes.

Parallèlement, il faut prendre des mesures collectives pour décourager l'autre camp d'attaquer. Les contributions au maintien, par l'Alliance occidentale, des forces armées assez puissantes pour dissuader toute agression et, le cas échéant, pour défendre la zone protégée par elle, sont tout à fait compatibles avec la politique énergique de limitation des armements que nous nous sommes engagés à suivre. Ces deux réalités sont en fait plus que compatibles; elles représentent deux aspects d'une même politique, deux aspects complémentaires qui se renforcent l'un l'autre. Ces deux concepts forment un tout cohérent et ils tendent vers le même but, à savoir favoriser la sécurité et préserver la paix. Et je le répète, la sécurité est essentielle. Pour que les pays acceptent de limiter l'ampleur de leurs arsenaux et la qualité de leurs armements, ils voudront tous d'abord s'assurer que leur sécurité n'en souffrira aucunement. Et c'est seulement à cette condition qu'on pourra les amener à envisager la réduction mutuelle et équilibrée de leurs forces armées.

Bref, sans un système de défense que la population juge satisfaisant, il ne peut y avoir aucun sentiment de sécurité, car, faute d'un tel sentiment, il est difficile d'attendre rationnellement d'elle qu'elle accepte des mesures de désarmement ou de limitation des armements qui diminueraient encore plus sa sécurité.

A mon avis, la population n'est pas d'accord avec l'image apocalyptique et désespérée du monde que traduit en anglais le vieil adage *Better Red than Dead*, c'est-à-dire «Il vaut mieux être communiste que mort».

I would like to turn now to the question of nuclear weapons and disarmament. A number of your witnesses have drawn particular attention to this subject, and I would like to give my opinion as well.

I am keenly aware of the grave ethical issues raised by nuclear weapons, with their appalling power. But we face these issues in a world where nuclear weapons not only exist but exist in large numbers in the armoury of a military super-power whose actions give us grounds for grave concern. Nuclear weapons cannot be eliminated, nor, if worst came to worst, could the knowledge of how to make them ever be erased. We therefore have to learn how to live with and manage them in such a way that they will never be unleashed. The Soviet Union, relying on its massive and growing military strength, has repeatedly demonstrated its willingness to use that strength, if it thinks it can do so without serious risk, to

[Text]

le faire sans trop de risques, à employer cette puissance pour arriver à ses fins politiques et idéologiques. Cela ne veut pas dire que les Russes veulent déclencher une guerre nucléaire, ou aient l'intention de le faire, dans le cadre de leur politique. Très simplement, ce n'est pas là leur but.

En revanche, cela signifie que sur une telle scène internationale, les gouvernements des pays occidentaux ne sont pas simplement justifiés mais bel et bien tenus de protéger le droit de la population à la paix et à la liberté en optant pour quelque chose de plus concret que la poursuite d'un idéal.

Quand on parle de sécurité, la zone clef est l'Europe, et le problème essentiel concerne les rapports qui existent avec l'Union soviétique. Le fait que nous ayons maintenu des forces de dissuasion crédibles a contribué à faire de l'Europe occidentale un bloc fort et à préserver la paix pendant plus de 30 ans, malgré des circonstances qui furent souvent défavorables. Comme l'Occident maintient toujours cette puissance de dissuasion, l'Europe vit encore en paix. Les prochaines années pourraient être difficiles, mais les conjectures formulées voulant que, d'une façon ou d'une autre, la guerre nucléaire nous menace aujourd'hui de plus près me semblent de beaucoup exagérées et même sans fondement. Malgré cela, quelle que soit la situation, il serait excessivement dangereux d'abandonner maintenant notre système de sécurité en faveur d'autres qui n'ont même pas encore été décrits avec cohérence, encore moins examinés à fond.

Quant à moi, il n'est donc pas évident qu'en abandonnant ainsi notre système de défense, nous obtiendrions un mérite immense. Je suis convaincu qu'un tel geste n'aurait aucun sens politique ou militaire. J'ai comme tout le monde la guerre en horreur, particulièrement la guerre nucléaire. Je ne suis cependant pas d'accord avec certaines personnes qui ont témoigné devant vous quand il s'agit de définir les façons dont on peut le plus sûrement prévenir la guerre.

La vérité pure et simple, c'est que, sans une capacité nucléaire, l'Alliance serait incapable de résister au chantage fondé sur la menace d'une attaque ou encore de dissuader l'ennemi d'attaquer. C'est pour cette raison qu'il me semble tout à fait justifiable que l'OTAN possède des armes nucléaires comme éléments essentiels de sa politique de dissuasion. L'objectif premier de tous les membres de l'OTAN n'est pas de provoquer un conflit nucléaire ni de s'y engager, mais simplement de s'assurer que ni l'un ni l'autre camp ne se serve jamais plus des armes nucléaires.

So far as Canada is concerned, our contributions to alliance deterrents and defence lie, as you know, in defence by conventional means of land, air, and maritime areas. This is not a question of morality. It is a question of how we can best contribute to our own security, given our limited resources and the size of our forces.

• 0955

But we cannot rationally condemn the possession of nuclear weapons by others in an alliance of which we are a member and in which nuclear weapons provide the basis of deterrence,

[Translation]

achieve its political and ideological ends. This is not to say that the Russians have any interest in, or intention of, unleashing a nuclear war as a matter of policy. Plainly they do not.

But it is to say that in such a world Western governments are not just entitled but in fact obliged to protect their peoples' right to peace and freedom with something more substantial than the pursuit of an ideal.

In security terms, the key area is Europe and the key problem relationship with the Soviet Union. The maintenance of credible deterrent forces has helped to make Western Europe strong and to keep the peace for over thirty years, despite often difficult circumstances. It is the deterrent posture of the West that still keeps the peace in Europe. The next few years may be difficult, but I find speculations that nuclear war is somehow closer now than a few years ago greatly exaggerated if not entirely unfounded. Whatever the realities of the situation, to abandon our security system now in favour of alternatives which have not even been coherently described let alone thought through would be immensely dangerous.

Accordingly, it is not obvious to me that abandoning our defence system would be of compelling ethical merit. I am certain that it would make no political or military sense. And I yield to no one in my abhorrence of war, especially nuclear war. Where I part company with some who have appeared before you is in my judgment of how war can most surely be prevented.

The hard truth is that without nuclear capability, the Alliance would be unable to deter attack or to counter blackmail based on a threat of attack. It is for that reason that I consider the possession of nuclear weapons by NATO, as an essential part of its deterrent policy, entirely justifiable. The primary goal of all Alliance members is not to provoke or fight a nuclear war but to make sure that nuclear weapons will never again be used by either side.

Vous savez que, pour contribuer aux activités de dissuasion et de défense de l'Alliance, le Canada protège avec des moyens classiques des zones terrestres, aériennes et maritimes. Cela n'a rien à voir avec la moralité. Il s'agit plutôt de déterminer comment nous pouvons le mieux aider les autres à assurer notre propre sécurité, compte tenu de nos ressources limitées et de l'importance numérique de nos forces armées.

Mais nous ne pouvons raisonnablement condamner d'autres pays qui possèdent des armes nucléaires quand ces pays sont membres d'une Alliance dont nous faisons partie et où les

[Texte]

and while we are sheltered by the deterrent nuclear umbrella of the United States, or while we accept the contribution to deterrence and the prevention of war made by the nuclear forces of our British and French allies. To do so would be to adopt a position of no integrity whatsoever.

That being said, we must recognize that to none of these questions is there an easy answer in ethical or any other terms. I have much sympathy with the view that today there is no policy about the threat or use of nuclear weapons which does not pose appalling moral and practical dilemmas. For myself, I cannot see simple renunciation by the West of either nuclear weapons or their use as a right or responsible course. Nor do I see merit in disarmament by example, or in arms control by one-sided restraint. I look to arms control as a path of improvement in our mutual security, West and East. But in today's and tomorrow's world, it is well to remember that the West will not secure arms control merely by giving the other side what they want, especially before negotiations start. To me, unilateral disarmament is equivalent to a submission of capitulation.

I deplore the amount spent on arms. We would all like to see far less spent, and to spend far less ourselves, if only we could have some confidence that in doing so we were making war less rather than more likely. We cannot play with security for, if we do, we run the terrible risk of bringing down on us costs, above all in human life and freedom, far exceeding those of any peacetime provision for defence.

Certains de ceux qui ont témoigné devant le Comité ont fait valoir que les armes causent la guerre. Mais, comme je l'ai mentionné, il se pourrait que l'inverse soit vrai, à savoir que ce sont les faiblesses de l'homme et les menaces de guerre qui engendrent les armes. Ne serait-ce pas là la situation où nous nous trouvons aujourd'hui? Je me demande aussi si nous ne devrions pas accorder plus d'attention à réfléchir davantage aux problèmes qui se posent à nous dans le domaine des armes dites classiques et qui prendront beaucoup d'ampleur si nous en arrivons un jour à une véritable impasse nucléaire ou à un monde tout à fait exempt d'armes nucléaires.

Il me semble que les voisins la Russie sont surtout impressionnés par la capacité offensive de ces forces classiques. Quant à lui, le reste du monde s'inquiète de la capacité de plus en plus grande de l'Union soviétique d'employer ses forces au-delà de ses frontières. Aucune arme nucléaire n'a été utilisée depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, fort heureusement, mais les conflits où l'on s'est servi d'armes classiques ont été très répandus et ont causé des dommages et des souffrances humaines dans plusieurs parties du monde.

Voilà un aspect du problème de la sécurité sur lequel il faut de toute urgence se pencher et dont il faut tenir compte dans la recherche essentielle mais difficile de la paix mondiale,

[Traduction]

armes nucléaires constituent la pierre angulaire de la dissuasion, et quand nous nous abritons sous le parapluie nucléaire dissuasif des États-Unis et quand nous acceptons le rôle que jouent en faveur de la dissuasion et de la prévention de la guerre les forces nucléaires de nos alliés britanniques et français. Ce serait foncièrement malhonnête que d'entériner une telle condamnation.

Cela étant dit, reconnaissons qu'il n'y a pas de réponse facile, sur le plan de l'éthique ou sur un autre plan, à toutes les questions que nous venons de poser. Je partage entièrement l'opinion voulant qu'aujourd'hui il n'y ait aucune politique relative à la menace ou à l'emploi des armes nucléaires qui ne nous enferme pas dans un énorme dilemme moral et pratique. Pour ma part, l'Occident agirait à tort en renonçant tout simplement aux armes nucléaires ou à leur utilisation. De même, il n'y aurait rien à gagner si un seul camp entreprenait de limiter ses armements ou de se désarmer pour donner l'exemple. Je considère plutôt que la limitation des armements est une façon d'améliorer notre sécurité mutuelle, c'est-à-dire celle de l'Est et de l'Ouest. Mais dans le monde d'aujourd'hui et dans celui de demain, il serait bon de se rappeler que l'Occident n'obtiendra pas la limitation des armements simplement en accordant à son adversaire tout ce qu'il désire, surtout avant le début des négociations. Pour moi, le désarmement unilatéral équivaut à une capitulation.

Le monde dépense beaucoup trop au chapitre des armements. Nous aimerions tous que chaque pays dépense moins, y compris le nôtre. Si seulement nous pouvions être sûrs que, s'il en était ainsi, les risques de guerre diminueraient au lieu d'augmenter. Nous ne pouvons jouer avec la sécurité; ce serait nous exposer à payer beaucoup plus en vies humaines et en libertés perdues que ce que la défense nous aurait coûté en temps de paix.

Some of those who have appeared before this Committee have claimed that arms cause wars. But as I suggested earlier should we not consider the opposite proposition—that it is human frailties and threats of war, that cause arms, and that it is this latter condition in which we find ourselves today. I also wonder whether we should not be devoting rather more attention and intellectual effort to considering the problems which face us in the field of so-called conventional arms now and which will be immensely increased if we ever achieve a real nuclear stalemate or a nuclear weapons free world.

Russia's neighbours, it seems to me, are primarily impressed by the war-fighting capacity of her conventional forces. The rest of the world is impressed by her growing capacity to project that force beyond her frontiers. No nuclear weapons have been used since the end of World War II, mercifully so, but conflicts in which conventional weapons have been used have been widespread and have caused destruction and human suffering in many parts of the world.

This is a dimension of the security problem that demands attention and must not be overlooked in the essential but difficult search for world peace and security dependent less on

[Text]

laquelle repose sur la retenue mutuelle et la confiance réciproque entre les pays du monde plutôt que sur les forces armées et l'armement.

Thank you very much, Mr. Chairman.

Le président: Merci, monsieur le ministre. Le premier intervenant ce matin, l'honorable Allan McKinnon.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman and Mr. Minister.

Mr. Chairman, first of all, I would like to point out, although I do not know how many times... this is about the fifteenth time in these committee hearings that I have expressed a wish to have advance copies, or at least to have copies during the presentation of these formal addresses by the witnesses. I particularly find it distressing that you are unable to get copies of this address, as it is from one of our own ministers. I am sure the minister has some assistance in writing these speeches and sends them to the Privy Council where they take the transitive verbs out of everything, then presents it, and I do not see why we could not have a copy, which would make it ever so much easier to try and make notes and to ask sensible questions.

• 1000

I would like to say, Mr. Minister, that we have certainly had a wide range of opinion here during the last three weeks, very divergent views, and possibly there are closer views today than most days because Canada has for almost all of its history been fairly bipartisan in matters of defence and external affairs. This does not mean that we agree with some of the methods that are used, but for the most part, as one of our early witnesses said, there is overwhelming support for our membership in NATO and NORAD in this country. The question of the methods that are used in the Department of National Defence and sometimes in the degree of support that is given to the forces is what the two major parties differ on.

I notice that you stressed the difficulties we have in Europe, where both in a conventional sense and on the nuclear side we are in an inferior position. In view of this, I wonder if Canada is considering any major changes in our forces in Germany, possibly to bring them somewhat closer to 90 per cent of wartime establishment than they are at the present time—90 per cent being the figure that is most accepted by our allies in Europe?

Mr. Lamontagne: Thank you, Mr. Chairman.

First of all, I would like to point out that I agree with Mr. McKinnon: if I could have had a copy of what I said early enough, I could probably at the last minute have made a few changes this morning. I agree that it would have been better.

[Translation]

armed forces and armaments and more on mutual restraint and mutual trust amongst the nations of the world.

Merci, monsieur le président.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister. This morning, the first person to take the floor is the honourable Allan McKinnon.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président et merci, monsieur le ministre.

Monsieur le président, cela fait au moins 15 fois que j'exprime le désir de recevoir des copies à l'avance ou au moins pendant les exposés que donnent les témoins. Je trouve particulièrement décourageant de ne pouvoir obtenir de copies de cette allocation, étant donné qu'elle émane de l'un de nos ministres. Je suis sûr que le ministre a du personnel pour écrire ses discours, qu'il les envoie ensuite au Conseil privé, qui les modifie et les présente. Donc, je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas avoir de copies, cela nous permettrait de prendre des notes et de poser des questions pertinentes.

Monsieur le ministre, au cours des trois dernières semaines, les témoins qui ont comparu devant le Comité nous ont présenté un éventail de points de vue très divergents, mais aujourd'hui ils se rapprochent plus que jamais auparavant, car pour ce qui concerne la défense et les relations avec l'étranger, la politique du Canada a presque toujours soutenue par tous les partis. Cela ne veut pas dire pour autant que nous approuvons certaines méthodes utilisées mais, pour la plupart, comme l'a d'ailleurs dit l'un des premiers témoins à comparaître devant le Comité, les Canadiens approuvent dans leur majorité l'appartenance de leur pays à l'OTAN et au NORAD. Néanmoins, les deux partis politiques les plus importants n'ont pas toujours été d'accord ni sur les méthodes utilisées par le ministère de la Défense nationale ni sur l'appui donné aux forces armées.

Je remarque que vous avez insisté sur les difficultés que nous éprouvons en Europe où nous sommes en position d'infériorité tant en ce qui concerne le déploiement d'armes classiques que celui des armes nucléaires. Cela étant, je me demande si le Canada envisage d'apporter des changements importants aux effectifs de ses forces armées stationnées en Allemagne, peut-être de les renforcer pour les rapprocher du pourcentage de 90 p. 100 de ce qu'ils étaient en temps de guerre, 90 p. 100 étant le chiffre le plus communément accepté par nos alliés européens.

M. Lamontagne: Merci, monsieur le président.

En premier lieu, je voudrais dire que je suis d'accord avec M. McKinnon. Si j'avais pu me procurer une copie de mon discours suffisamment tôt, j'aurais probablement pu juste,

[Texte]

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): They were sitting there all the time.

Mr. Lamontagne: No, no, they just brought them in as I finished talking. Anyway, the question by Mr. McKinnon about the intention of the government in bringing our European forces to 90 per cent strength, when at the moment they are in fact about 50 per cent, is a question which has been addressed many times by himself. Also, if you have read the last Senate committee report, it suggests the same thing.

It is, I would say, a question of financial resources at this present moment when we have tried to work in both ways in increasing our strength, as you know, by 4,700 people in the course of a few years, at the same time trying to re-equip our forces. As a former Minister of National Defence, you know very well we have, like it or not, some catching up to do in both fields, strength in personnel and re-equipment.

You probably will be able to ask more questions about the defence budget when the estimates come up in this committee. Meanwhile, I do think that in the last three or four years this government—and I have to admit that when you were there your government too—made quite good efforts in giving the Department of National Defence the financial resources which will allow our department to try to improve in these two fields of strengthening our human resources at the same time as our equipment.

At the moment we are well along with the program of re-equipment and we are trying to increase our strength as fast as possible with the limit of 4,700 allowed to us; but, if you would ask my personal opinion as a Canadian, if financial resources would permit me, I would do much better.

• 1005

Mr. McKinnon: Thank you. Mr. Chairman, I expect the minister is having the same difficulty I have in divorcing this from our usual practice during estimates of questioning each other about the statements made. I will reserve my questions about the increase in the forces until we do study the estimates, which I am still having my first looks at.

The question of nuclear armament is of great concern to this committee and to the people who have appeared in front of us, and you have this morning given pretty strong support to NATO's retaining nuclear retaliatory powers. Canada finds itself in danger, of course, of being hypocritical in that on the one hand we say so often that we are planning to get rid of the last of our nuclear weapons and at the same time you are strongly in support of NATO having nuclear weapons. And it seems that it is all right for them to have these terrible weapons, but we are too pure to do it.

[Traduction]

avant de commencer ce matin, y apporter quelques changements. Je conviens avec vous que cela aurait été préférable.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais ces documents n'ont jamais bougé d'ici.

M. Lamontagne: Non, on les a apportés à la fin de mon discours. De toute façon, à la question de M. McKinnon sur le renforcement des effectifs de l'armée canadienne stationnée en Europe et à sa suggestion de les porter à 90 p. 100 des effectifs du temps de guerre, alors qu'actuellement ils voisinent de 50 p. 100, je répondrai que c'est un problème qu'il a déjà étudié lui-même à maintes reprises. Également, si vous lisez le dernier rapport en date du comité du Sénat, vous remarquerez que je fais la même proposition.

C'est pour l'instant une question de ressources financières; comme vous le savez nous avons en l'espace de quelques années essayé d'augmenter nos effectifs de 4,700 soldats, tout en nous efforçant parallèlement d'acheter du matériel de défense. Vous avez été ministre de la Défense nationale et vous devez bien savoir que, que nous le voulions ou non, nous avons un certain rattrapage à faire tant pour les effectifs que pour le matériel.

Lorsque le budget du ministère de la Défense sera étudié en comité, vous aurez probablement l'occasion de poser d'autres questions. Dans l'intervalle, je ne pense pas qu'au cours des trois ou quatre dernières années ce gouvernement—bien que je doive reconnaître que, lorsque vous étiez au gouvernement, c'était le cas également—le gouvernement, disais-je, a fait ce qu'il a pu pour accorder au ministère de la Défense nationale les ressources financières nécessaires pour lui permettre à la fois de renforcer les effectifs et d'acheter du matériel.

Pour l'instant nous avons déjà acheté pas mal de matériel et nous essayons d'augmenter aussi rapidement que possible nos effectifs militaires jusqu'à concurrence des 4,700 soldats autorisés, mais, puisque vous me demandez mon opinion personnelle, si j'en avais les moyens, je ferais beaucoup mieux.

M. McKinnon: Merci. Monsieur le président, le ministre a probablement les mêmes difficultés que moi à distinguer cela de notre façon habituelle de procéder lors de l'examen des prévisions budgétaires, qui consiste à nous poser mutuellement des questions sur les déclarations faites. Je remettrai donc mes questions sur l'augmentation des forces armées au moment où nous étudierons effectivement les prévisions budgétaires, que je commense seulement à examiner.

La question des armes nucléaires préoccupe beaucoup le Comité et les témoins qui se sont exprimés devant nous; or, ce matin, vous vous êtes montré assez vigoureusement en faveur du maintien pour l'OTAN de ses forces de riposte nucléaire. A cet égard, bien entendu, le Canada risque d'être taxé d'hypocrisie en ce sens que, d'une part, il affirme qu'il envisage d'abandonner ses dernières armes nucléaires, et, de l'autre, il appuie fortement la possession d'armes nucléaires par l'OTAN. Il semble que ce soit acceptable pour les autres que de disposer de ces armes terribles, mais que nous, nous soyons trop purs pour nous en doter.

[Text]

Now some of the witnesses before us have recommended that Canada declare itself a nuclear-weapons-free zone. Could you tell us what this would mean in terms of NORAD and NATO agreements? In NORAD of course we have the commitment right now that requires us to have nuclear weapons on our soil, but I am interested in the effect this might have on NATO and ships visiting our ports and so on if we were to declare Canada a nuclear-weapons-free zone.

Mr. Lamontagne: I think perhaps I would like to clarify some of the earlier statements saying that in a way Canada has declared a long time ago that we are a non-nuclear power. It is well known around the world and it is well known in NATO, and we are not the only one in the alliance which has declared itself to be non-nuclear. Norway, for example, has more or less the same policy as Canada, saying that they do not want any foreign troops on their land and they do not want any nuclear weapons on their ground. So Canada has a similar situation which I think—it is my way of looking at it—has worked very well, considering being in an alliance in which each country tries to fulfil the commitment which is asked of it but remains autonomous as far as its own decision to do whatever it wants as far as its own defence policy is concerned.

The question of the idea from some people of Canada becoming a nuclear-free zone, this is a concept which I think Canada can be very sympathetic towards and we have sort of supported UN resolutions in many areas about free zones in Africa or south Asia and the Middle East, but to no avail, as you well know. To my way of looking at it, if we were to accept a nuclear-free zone in the purest sense, I think Canada would have, in a way, of breaking away from NATO, considering that being part of the alliance we have sometimes to accept the fact that some of our partners are nuclear powers and can need some help in many ways, and I do not think it would be fair to be part of the alliance and at the same time be part of a nuclear-free zone. To me it would be inconsistent with the deterrence we want to create; it would be inconsistent with the aim of NATO which is, you know, that we try to deter. So if in NATO we become a nuclear-free zone, Norway becomes a nuclear-free zone, everybody is becoming a nuclear-free zone, except, maybe the four largest powers. That would, I think, in many ways weaken that credible deterrent that we tried to create.

• 1010

Also the same thing as disarmament, I would say—concern that there are two great blocs, two alliances, the Warsaw Pact and NATO. If we make concessions in that field, I think it would be fair to ask the other side to do the same thing in trying to de-escalate, maybe, the nuclear non-free zone. This is my way of looking at it.

Mr. McKinnon: Could I have a final question, Mr. Chairman?

[Translation]

Certains témoins que nous avons entendus ont recommandé que le Canada se déclare zone dénucléarisée. Pouvez-vous nous dire quelles répercussions cela aurait sur les ententes que nous avons contractées avec le NORAD et l'OTAN? Au sujet du NORAD, bien entendu, à l'heure actuelle, nous sommes tenus d'avoir des armes nucléaires sur notre territoire; mais j'aimerais savoir comment cette modification de notre politique affecterait l'OTAN et les visites des navires de l'OTAN dans nos ports, etc.

M. Lamontagne: J'aimerais peut-être éclaircir certaines des remarques faites plutôt, en ce sens que d'une manière, le Canada a déjà déclaré il y a longtemps, que nous ne sommes pas une puissance nucléaire. Cela est d'ailleurs bien connu dans le monde ainsi qu'au sein de l'OTAN, et du reste, nous ne sommes pas le seul membre de l'Alliance qui se soit déclaré non-nucléaire. Par exemple, la Norvège a à peu près la même orientation que le Canada, elle affirme qu'elle ne veut ni troupes étrangères ni armes nucléaires sur son territoire. Le Canada se trouve donc dans une situation analogue, et d'après moi, cela fonctionne très bien, compte tenu du fait que nous faisons partie d'une Alliance où chaque pays membre s'efforce de respecter ses engagements tout en demeurant autonome, c'est-à-dire que c'est lui qui prend les décisions nécessaires en matière de défense nationale.

Pour ce qui est de faire du Canada une zone dénucléarisée, c'est une idée que notre pays peut aimer; du reste, nous avons plus ou moins appuyé des résolutions proposées aux Nations Unies—mais sans succès, vous ne l'ignorez pas—et voulant que certaines zones de l'Afrique, de l'Asie du sud et du Moyen Orient soient aussi déclarées libres d'armes nucléaires. Toutefois, d'après moi, si nous acceptons que le Canada devienne une zone dénucléarisée au sens strict, je crois que cela reviendrait, en un sens, à une rupture avec l'OTAN, car étant donné notre participation à l'Alliance, nous devons parfois accepter que certains de nos partenaires sont des puissances nucléaires et peuvent avoir besoin de notre aide de nombreuses façons. A mon sens, il ne serait pas juste d'être partie de l'Alliance et, en même zone dénucléarisée. Cela irait à l'encontre de l'objectif recherché de l'OTAN, qui est de dissuader. Donc, si l'OTAN devient une zone dénucléarisée, si la Norvège devient une zone dénucléarisée, cela veut dire que tous les pays seront dénucléarisés, à l'exception peut-être des quatre plus grandes puissances. Cela, je pense, affaiblirait quelque peu la crédibilité des moyens de dissuasion que nous essayons de mettre sur pied.

En ce qui a trait aussi au désarmement, je pense que nous pouvons dire qu'il existe deux grands blocs, deux Alliances, le Pacte de Varsovie et l'OTAN. Si nous arrivons à faire des concessions dans ce domaine, je pense qu'il serait juste de demander à l'autre côté de faire la même chose, de diminuer, si l'on veut, les zones non dénucléarisées. C'est ma façon de concevoir les choses.

M. McKinnon: Pourrais-je poser une dernière question, monsieur le président?

[Texte]

I know the minister has said that we are not a nuclear power, and that is correct. I think the terms are getting defined more accurately all the time. But we do have nuclear weapons on our soil, and we do have American forces there because of the nuclear weapons—these are the air-to-air missiles that are used on the Voodoo CF-101. It is beginning to be pretty questionable whether there is any likelihood at all that these... it is harder and harder to dream up any scenario—which is a popular expression—in which it would be a practicable thing for those planes to go aloft with the air-to-air nuclear missiles.

As they are due to be phased out sometime—perhaps the minister would be good enough to give us his estimate of just when it would be—has he given any consideration to starting the move a bit before time to get rid of the nuclear weapons, just for the sake of peace in our Canadian family? A great deal of the population would be very happy if you would take this advanced step. Have you given it any consideration, or do you still see any really intrinsic value in having those nuclear weapons?

Mr. Lamontagne: As you well know, Mr. McKinnon, having being in Parliament for quite some time now, the answer to this question has been given by many ministers before me—like Mr. MacEachen, and I have answers given by the prime ministers about this question—and it is always the same thing.

You know very well that with the new F-18 there will be no need for any kind of nuclear weapon. The position of Canada on that is that we do not possess any nuclear weapons, factually, in Canada. The first F-18 will be arriving in October of this year, and I think that will be the start of the time to get rid of the last remnant of some of the nuclear weaponry that was legated to us when we bought the Voodoo.

So, my answer will be: as soon as we can get rid of whatever agreement we might have on this question, I think the better it will be.

The Chairman: Thank you, Mr. McKinnon.

Dr. Jewett—followed by Mr. Gass, Mr. Wenman, Mr. Hudecki, Mr. Roche.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

I am a little baffled, too, by the government's giving such strong support to the nuclear weapon as a deterrent, and yet at the same time saying that we will not have anything to do with it ourselves. To me, that just seems to be totally contradictory. However, perhaps some better explanation will be forthcoming during the course of the morning.

I wanted to ask the minister whether or not he agrees entirely with the arms buildup being recommended by the U.S. administration, both in terms of quantity and in terms of quality.

[Traduction]

Je sais que le ministre a déclaré que nous n'étions pas une puissance nucléaire, et je crois que cela est exact. La définition devient, au fil des ans, de plus en plus précise. Mais nous avons des armes nucléaires sur notre territoire et nous avons également des forces américaines sur notre territoire, à cause des armes nucléaires—et je veux parler des missiles air-air qui sont utilisés dans les Voodoo CF-101. Mais il devient de plus en plus difficile d'élaborer un scénario, c'est une expression populaire, selon lequel ces avions pourraient transporter des missiles nucléaires air-air.

Comme on s'attend à les supprimer éventuellement—le ministre pourrait peut-être nous donner une idée du moment où cela devrait se passer—j'aimerais savoir s'il a envisagé la possibilité de commencer à prendre des mesures à l'avance pour nous débarrasser des armes nucléaires, simplement pour assurer la paix au sein de notre grande famille canadienne. Je sais qu'une grande partie de la population serait très heureuse de lui voir prendre cette mesure à l'avance. Avez-vous envisagé cette possibilité et, dans la négative, croyez-vous que le fait d'avoir des armes nucléaires soit valable en soi?

M. Lamontagne: Comme vous le savez, monsieur McKinnon, vu votre longue expérience du Parlement, de nombreux ministres ont répondu à cette question avant moi—comme M. MacEachen, par exemple, et même certains premiers ministres—et la réponse est toujours la même.

Vous savez très bien que les nouveaux F-18 éliminent la nécessité d'armes nucléaires. La position du Canada à cet égard est que nous ne possédons pas, en fait, d'armes nucléaires au Canada. Les premiers F-18 seront livrés en octobre de cette année, et c'est à ce moment que nous commencerons à nous débarrasser des dernières armes nucléaires qui nous ont été léguées au moment où nous avons acheté les Voodoo.

Ma réponse est donc ceci: le plus tôt nous pourrions nous débarrasser des ententes qui existent encore à cet égard, le mieux ce sera.

Le président: Merci, monsieur McKinnon.

M^{lle} Jewett, suivie de M. Gass, M. Wenman, M. Hudecki et M. Roche.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président.

Je suis également un peu perplexe quant à l'appui considérable que donne le gouvernement au concept des armes nucléaires comme moyen de dissuasion, quand, en fait, nous disons que nous ne sommes pas du tout intéressés à la question. Cela me semble contradictoire. Il se peut toutefois que l'on nous donne des explications plus précises à cet égard dans le cours de la matinée.

J'aimerais demander au ministre s'il est d'accord ou non sur la politique d'accroissement des armements du gouvernement américain, tant en quantité qu'en qualité.

[Text]

• 1015

Mr. Lamontagne: Mr. Chairman, I do not think anybody agrees with the buildup of armaments, as I said in my statement, the buildup by any alliance or any side. It is not a question of accepting it or approving it, it is a question of necessity as long as you have two alliances, I would say, facing each other. Where the buildup is happening, we have set up, as NATO, a philosophy that is a philosophy of defensive buildup, in a way, to make sure that we create a credible deterrence to whomever wants to aggress. Obviously, often the deterrence is credible to the limits where we can compete, in a way, unfortunately, with the other side that is building up.

We also have as a policy that we have to be able to have a flexible response—conventional, nuclear, or another way—to make sure that this deterrence, which has kept peace for the last 30 years in Europe and in NATO countries, is subsisting.

This is the basic principle and this is why, at the same time, NATO decided in 1979 on the two-track decision, as we call it, to improve our armament, modernize our armament, and at the same time to make all the efforts we can to promote any kind of organization, or any kind of negotiation, on disarmament or the limitation of armaments. I am sure Mr. McKinnon, who is here, was there in 1979, and I was there in 1980 and 1981, and I can assure you that it is a country like Canada at the NATO meetings that pushed very hard on the United States to make sure that these negotiations start and that these negotiations keep on going.

Miss Jewett: I wondered about some of the specific plans of the United States, certainly they are not plans that were decided by NATO in December of 1979. Specifically, let me ask: Does the minister approve of the development and deployment of the neutron warhead?

Mr. Lamontagne: I think I did give the answer to that. The question of the neutron bomb is a question not of NATO, but is a question of the United States' deciding that, for her own defence, it is more suitable as critical deterrence as far as the United States is concerned. As you will well remark, concerning the neutron bomb, there is no question of deployment, actually, I do not remember any discussion of the NATO council about it. It is strictly a question of the United States' thinking, according to them, they can defend themselves better by having, or producing, a neutron bomb.

Miss Jewett: As a partner in NORAD, do you not think Canada might have a view, however, on the matter?

Mr. Lamontagne: I think we have, obviously, good communications and good negotiations with the United States. But even if we tell them that the neutron bomb may not be the answer to a better deterrent, as far as they are concerned themselves—I mean, we cannot order the United States in relation to what to do, not any more than they can order us. As you know, even if we have the NORAD alliance, if we have

[Translation]

M. Lamontagne: Monsieur le président, je ne pense pas que quiconque donne son aval à la course aux armements, comme je l'ai dit tout à l'heure, pas plus qu'à l'édification d'une Alliance ou d'un camp. Il ne s'agit pas d'accepter ou d'approuver ce fait, mais d'une simple question de nécessité, tant que les deux camps se feront face. Lorsque course il y a, nous avons mis au point, dans le cadre de l'OTAN, des principes de nature défensive, en vue de nous assurer que nous créons une force de dissuasion crédible pour quiconque désire nous agresser. De toute évidence, très souvent, la force de dissuasion n'est crédible que dans la mesure où nous pouvons soutenir la concurrence, d'une certaine façon, avec l'autre camp qui s'arme.

L'autre aspect de notre politique, c'est que notre réaction doit être assez souple, que cette réaction prenne un caractère classique, nucléaire, ou autre, pour nous assurer que cette force de dissuasion, qui a assuré la paix en Europe et dans les pays de l'OTAN au cours des 30 dernières années, subsiste.

C'est le principe de base et c'est la raison pour laquelle, en même temps, l'OTAN a décidé, en 1979, de s'engager dans cette double voie, en vue d'améliorer notre armement, de le moderniser, tout en déployant tous les efforts possibles pour promouvoir toute organisation, toute négociation sur le désarmement ou sur la limitation des armements. Je suis sûr que M. McKinnon, qui est ici, y était en 1979; moi-même j'y étais en 1980 et en 1981, et je puis vous assurer que c'est un pays comme le Canada qui, lors des réunions de l'OTAN, a exercé de fortes pressions sur les États-Unis pour s'assurer que ces négociations auraient lieu et qu'elles se poursuivraient.

Mlle Jewett: Je me pose des questions à propos des projets précis mis sur pied par les États-Unis, car ces projets ne sont certainement pas ceux qui ont été décidés par l'OTAN en décembre 1979. Je voudrais plus précisément vous poser cette question: le ministre approuve-t-il la construction et le déploiement de la bombe à neutrons?

M. Lamontagne: Je crois que j'ai déjà répondu à cette question. La question de la bombe à neutrons ne relève pas de l'OTAN, mais relève des États-Unis, qui ont décidé que, pour assurer leur propre défense, ce moyen de dissuasion leur conviendrait mieux. Comme vous le remarquerez, à propos de la bombe à neutrons, il n'est pas question qu'elle soit déployée, en réalité; je ne pense pas que le conseil de l'OTAN en ait discuté. Ce sont seulement les États-Unis qui pensent qu'ils pourront mieux se défendre en construisant une bombe à neutrons.

Mlle Jewett: En tant qu'associé à NORAD, ne pensez-vous pas que le Canada devrait pouvoir dire son mot à ce sujet?

M. Lamontagne: Je crois que nous avons, de toute évidence, de bons rapports et de bonnes négociations avec les États-Unis. Mais même si nous leur disons que la bombe à neutrons ne constitue peut-être pas un meilleur moyen de dissuasion, en ce qui les concerne... Enfin, je veux dire que nous ne pouvons pas dire aux États-Unis ce qu'ils doivent faire, pas plus qu'ils doivent nous donner des ordres. Comme vous le savez, même si

[Texte]

some commitments that we voluntarily made with the United States, Canada is still an autonomous country as far as defence is concerned and we will do whatever we want.

Miss Jewett: Does the minister have any view about why the prime minister's doctrine of nuclear suffocation did not, in fact, succeed in UNSSOD I? Secondly, does the minister favour Canada's pursuing the concept of nuclear suffocation, or some aspects of it, at UNSSOD II?

• 1020

Mr. Lamontagne: Obviously, Canada is strongly in favour of nuclear suffocation and is trying to do everything it can to limit armaments and make disarmament work. You are asking why it does not work? I think you have travelled quite a lot and seen what is going on in other countries. It is not very easy to convince some other countries that we should disarm and should have a limitation. Negotiations are taking place in—

Mr. W.M. Beckett (Director, Arms Control Policy, Department of National Defence): SALT is in recess at the moment.

Mr. Lamontagne: —Vienna. They are very difficult negotiations and long ones. But I think the only thing which should not be permitted in these negotiations is despair. I think we should always hope that some of these negotiations will get going, and that eventually everyone will be more reasonable and realize that perhaps disarmament is the solution, the alternative to war.

Miss Jewett: I was thinking specifically of the four items in the Prime Minister's recommendation. To be more specific, is the minister or the department going to recommend that a similar strategy should be pressed once again at UNSSOD II?

Mr. Lamontagne: As you know, UNSSOD II is something which we should support in the most concrete way possible. Perhaps I can give you a few of Canada's hopes about that in a very short list of our wishes.

We wish the continuation of the SALT process.

We hope for the conclusion of a multilateral, comprehensive test ban treaty, banning all testing, not only on the ground or in the air. We hope for an ban of all testing; that has been very clearly stated by Canada.

We hope for the conclusion of an agreement on the prohibition of chemical weapons and on their destruction. But, again, this has to be verifiable.

The basic principle of all these negotiations, I think, and the reason some of them have not been concluded is that we have always had problems on the verifiability of these tests, these agreements, or these bans.

We also promote the evolution of an effective non-proliferation regime, based on a non-proliferation treaty and, as well,

[Traduction]

nous faisons partie de l'Alliance du NORAD, même si nous avons pris certains engagements, volontairement, avec les États-Unis, le Canada est toujours un pays indépendant en ce qui concerne sa défense, et nous ferons tout ce que nous voulons.

Mlle Jewett: Le ministre peut-il nous dire pourquoi la doctrine de l'asphyxie nucléaire présentée par le premier ministre n'a pas abouti, en fait, lors des négociations UNSSOD I? Deuxièmement, le ministre estime-t-il que le Canada devrait poursuivre dans cette voie lors des négociations d'UNSSOD II?

M. Lamontagne: Il est évident que le Canada est tout à fait favorable à l'asphyxie nucléaire et essaie tout pour limiter les armements et favoriser le désarmement. Vous demandez pourquoi cela ne suffit pas? Vous avez beaucoup voyagé et vous avez dû voir ce qui se passe dans d'autres pays. Il n'est pas facile de convaincre certains autres pays de désarmer et de préconiser la limitation. Des négociations sont en cours...

M. W. M. Beckett (directeur, Politique de limitation des armements, ministère de la Défense nationale): Les entretiens SALT sont interrompus pour le moment.

M. Lamontagne: ...à Vienne. Ce sont des négociations extrêmement complexes et laborieuses. Mais ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est de désespérer. Je crois qu'il nous faut toujours espérer que certaines de ces négociations seront maintenues et que finalement, tout le monde deviendra plus raisonnable et comprendra que le désarmement est peut-être la solution, la solution qui permettrait d'éviter la guerre.

Mlle Jewett: Je pensais en particulier aux quatre points de la recommandation du premier ministre. Plus précisément, le ministre ou le ministère vont-ils recommander qu'une stratégie similaire soit à nouveau préconisée lors de la deuxième session extraordinaire sur le désarmement?

M. Lamontagne: Vous savez bien sûr qu'il nous faut absolument appuyer le plus concrètement possible cette deuxième session. Peut-être puis-je vous communiquer un certain nombre des espoirs du gouvernement canadien à cet égard.

Nous souhaitons que soit poursuivi le processus SALT.

Nous espérons que l'on conclura un traité multilatéral et global interdisant tous les essais nucléaires, non seulement au sol ou dans l'espace, mais tous les essais, de tous genres. Le Canada l'a très clairement indiqué.

Nous espérons que soit conclu un accord sur l'interdiction des armes chimiques et sur leur destruction. Là encore, cela doit être vérifiable.

Le principe fondamental de toutes ces négociations et la raison pour laquelle certaines n'ont pas abouti, c'est que nous n'avons jamais su comment vérifier si ces accords sont bien respectés, si l'interdiction est suivie.

Nous préconisons également l'évolution d'un véritable régime de non-prolifération, fondé sur un traité de non-prolifé-

[Text]

the promotion of concrete measures to limit and reduce conventional forces.

So, you can see, Canada knows exactly where it stands and what it wishes. But how we are going to realize that, with all the others on the scene, is not an easy question to answer.

Miss Jewett: Finally, Mr. Chairman, one of the suggestions that has been made in addition to those which the minister has just read, is that Canada should participate in a consortium to promote an international satellite-monitoring agency. I wondered if . . .

Mr. Lamontagne: If you would allow me, I will ask Mr. Beckett to answer that. It is one of the latest issues we have discussed.

The Chairman: Mr. Beckett, please, followed by Mr. Massé.

Mr. Beckett: Mr. Chairman, Dr. Jewett, there has been earlier reference to the international satellite-monitoring agency. It is a proposal first advanced by France at UNSSOD I, as I think is widely known. As a consequence of this, under the aegis of the United Nations Secretary General, a series of studies were undertaken by participating governments and other experts. The outcome of these studies is now in our hands and under study in both National Defence and in External Affairs.

It has, on the face of it, certain attractions at first glance, in that, if it were to accomplish what it purports to do, it would provide an international means whereby countries other than the two super powers would be privy to information gained from this satellite.

• 1025

At the same time, however, I think one must recognize that there are certain practical difficulties that will necessarily be in the way. One would be the sheer technology at issue, which so far, to the best of our knowledge, is available in some instances only to the Soviet Union and the United States, neither of which has as yet indicated any willingness either to participate in the program or to make their technology available. So we would be dealing with something less adequate than is available to those two superpowers.

In the particular instance of Canada, from the national defence point of view, we, of course, are already, through our bilateral arrangements, privy to a goodly amount of intelligence information, and the question is naturally raised as to what more would we get were we to participate in an international endeavour. The question of cost necessarily arises. It has been notionally costed at \$2.5 billion by the United Nations as the initial capital outlay, with \$300 million per year for operating costs. Our initial judgment would be that that cost is, at best, optimistic, so one is uncertain as to the initial outlay and the ongoing outlay.

There are other difficulties, which one is somewhat hesitant to allude to, but in the present world state would the nations of

[Translation]

ration, et l'adoption de mesures concrètes pour limiter et diminuer les forces classiques.

Vous voyez donc que le Canada sait exactement quelle est sa position à ce sujet et quels sont ses objectifs. Il s'agit maintenant de savoir comment y parvenir avec tous les autres participants, et ce n'est pas facile.

Mlle Jewett: Pour finir, monsieur le président, une des suggestions qui nous ont été faites, et que le ministre n'a pas mentionnée, est que le Canada participe à un consortium préconisant l'institution d'un organisme international de contrôle par satellites. Je me demandais si . . .

M. Lamontagne: Si vous le permettez, je demanderais à M. Beckett de répondre. C'est une des dernières questions que nous avons discutées.

Le président: Monsieur Beckett, s'il vous plaît, suivi de M. Massé.

M. Beckett: Monsieur le président, on a déjà parlé d'un organisme international de contrôle par satellite. C'est une proposition qui a d'abord été avancée par la France, lors de UNSSOD I, comme on le sait, je pense. A la suite de cela, sous l'égide du secrétaire général des Nations Unies, une série d'études ont été entreprises par les gouvernements participants et d'autres experts. Le résultat nous a maintenant été communiqué et fait l'objet d'études au ministère de la Défense nationale et au ministère des Affaires extérieures.

Il semble que cela soit, à première vue, assez séduisant, en ce sens que si cela permettait de réaliser ce que l'on prétend, ce serait un mécanisme international par lequel d'autres pays que les deux superpuissances pourraient être informés par ce satellite.

En même temps, cependant, il faut reconnaître que des difficultés pratiques inévitables surgiront. Il y a les simples ressources technologiques qui, au mieux de nos connaissances, jusqu'à présent, dans certains cas, ne sont accessibles qu'à l'Union soviétique et aux États-Unis, qui n'ont encore indiqué ni l'un ni l'autre leur volonté de participer à ce programme ou à rendre leurs ressources accessibles. Nos moyens technologiques seraient donc inférieurs à ceux des deux superpuissances.

Dans le cas particulier du Canada, du point de vue de la défense nationale, bien entendu, par le biais de nos ententes bilatérales, nous avons accès à une masse de renseignements importante, et il faut naturellement se demander ce que nous apporterait en plus notre participation à un effort international. Il y a également la question du coût. Les Nations Unies ont estimé que les dépenses initiales se monteraient à 2,5 milliards, dont 300 millions par an pour les dépenses de fonctionnement. De prime abord, nous pensons que c'est au mieux optimiste, et l'incertitude est assez grande quant à la dépense initiale et aux dépenses conséquentes.

Il y a d'autres difficultés dont on hésite à parler, et compte tenu de la situation mondiale actuelle, les nations du monde

[Texte]

the world agree to release information about their own forces? Would there be difficulties with overflights? Could one conjure up in ones mind an Arab-Israeli confrontation, even at the moment, whereby the forces of those two sides in the Middle East—I cite that as but one example—would be willing to permit the information gained on their territory, or their forces on their territory, to be released more widely? One does not know, but these are questions that require exploration.

So I can only conclude, Dr. Jewett, where we began. The matter is under study within the department, and within External Affairs, and we will assuredly arrive at a position to lay before ministers well before UNSSOD II. It is an intriguing, attractive idea on the surface. There are a number of practical and operational and, indeed, legal difficulties in the way of its realization.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Dr. Jewett.

Mr. Roche.

Mr. Roche: On a point of order, Mr. Chairman. Just a quick note: This report has been made available to the Canadian government—

The Chairman: That is a supplementary, not a point of order.

Mr. Roche: I just want to ask if it can be made available to the committee. Is that a classified document? Perhaps the committee could be of assistance in giving a political judgment on the value of the monitoring agency.

Mr. Beckett: I cannot think that it is confined to government, but I naturally defer to Mr. Lamontagne on that question. That is scarcely for a departmental official to say one way or the other.

Mr. Roche: Is it available?

Mr. Lamontagne: We will look into it.

The Chairman: Thank you very much.

As I said, we are in good time if we proceed so that the minister can go. I have a very difficult point to report to you, after the minister leaves, as to our agenda. Mr. Gimaïel please, followed by Mr. Wenman.

M. Gimaïel: Merci, monsieur le président. Il nous fait plaisir de vous accueillir, monsieur le ministre. J'ai jeté un coup d'oeil sur les investissements du ministère de la Défense nationale en capitalisation et j'ai remarqué une diminution importante dans l'achat de nouveaux chars d'assaut. On coupe près de moitié le nombre de nos unités, je pense, en ce qui regarde les chars d'assaut. En ce qui a trait aux avions, c'est un peu la même chose. On dépense plusieurs milliards de dollars, mais on diminue... On a appliqué le même principe pour les Aurora qui ont remplacé les Argus, je crois, les anciens avions de surveillance maritime.

[Traduction]

seraient-elles prêtes à communiquer des renseignements sur leurs propres forces armées? Les vols d'observation causeraient-ils des problèmes? Pourrait-on imaginer, dans le cas d'une confrontation des Arabes et des Israéliens, même demain, que les forces armées des deux camps, au Moyen-Orient—ce n'est qu'un exemple—acceptent de communiquer plus largement les renseignements concernant leur territoire ou leurs forces armées sur leur propre territoire? Personne ne connaît la réponse, mais ces questions méritent d'être étudiées.

Je ne peux donc conclure, mademoiselle Jewett, qu'en revenant à notre point de départ. La question est étudiée par le ministère et par les Affaires extérieures, et il est certain que nous aurons une position à proposer au ministre bien avant le début de la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement. De prime abord, c'est une idée séduisante. Cependant, il y a un certain nombre d'obstacles d'ordre pratique et opérationnel, et même juridique, à sa concrétisation dans les faits.

Mlle Jewett: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, mademoiselle Jewett.

Monsieur Roche.

M. Roche: J'invoque le Règlement, monsieur le président. Ce rapport a été transmis au gouvernement canadien...

Le président: C'est une question complémentaire, et non pas un rappel au Règlement.

M. Roche: Je veux simplement savoir s'il peut être mis à la disposition du Comité. Est-ce que c'est un document secret? Il serait peut-être utile que notre Comité porte un jugement politique sur la valeur de cette agence de surveillance.

M. Beckett: Je ne pense pas que ce document soit uniquement destiné au gouvernement, mais tout naturellement, je préfère que M. Lamontagne réponde à cette question. Un fonctionnaire n'a pas à prendre position.

M. Roche: Ce document est-il disponible?

M. Lamontagne: Nous vérifierons.

Le président: Merci beaucoup.

Comme je l'ai déjà dit, si nous continuons à ce rythme, nous pourrions laisser partir le ministre à temps. J'ai à vous parler d'une difficulté concernant notre programme, après le départ du ministre. M. Gimaïel, suivi de M. Wenman.

Mr. Gimaïel: Thank you, Mr. Chairman. We are very pleased to welcome you, Mr. Minister. I have quickly looked at the capital expenditures of the Department of National Defence and I noticed a significant reduction with respect to the purchase of new armoured vehicles. I think that the number of our armoured vehicles units is cut in half. About the same goes for aircraft. We spend several billions of dollars but we reduce... The same principle as for the Aurora which replaced the Argus, I think, the former maritime surveillance planes, has been applied.

[Text]

Dans ce contexte-là, j'ai eu l'impression, si on se détache des chiffres, que le Canada semble en très bonne position pour faire la proposition suivante lors des prochaines négociations.

• 1030

Premièrement, le Canada me semble, présentement, un pays en voie de désarmement, puisque le nombre de ses soldats a été coupé de près du tiers depuis 10 ans, que ses unités, au point de vue matériel, sont beaucoup moins nombreuses qu'elles étaient. Par surcroît, le Canada est un pays qui consacre à l'aide internationale, seulement par le biais de l'ACDI, 20 p. 100 de son budget militaire. C'est-à-dire que si notre budget militaire est de 5 milliards de dollars, nous donnons tout de même un milliard de dollars par année en cadeau ou en aide aux pays sous-développés ou à différents pays à travers le monde.

Est-ce que, comme membre du gouvernement et possible-ment comme représentant lors des négociations, vous pouvez nous dire si notre pays entend souligner le fait que nous sommes présentement dans un processus de désarmement, et ainsi exiger de la part de ces alliés, et peut-être de d'autres pays, membres du Pacte de Varsovie, une équivalence en aide à accorder aux pays sous-développés, autre que de l'aide militaire? Ce pourrait être l'équivalent de ce que nous donnons, par exemple, 20 p. 100 de ce que l'on dépense pour nos forces militaires.

Mr. Lamontagne: Monsieur le président, monsieur Gimaiel, je pense que le Canada, comme pays, peut certainement, dans bien des cas, être cité en exemple comme un pays ne prenant pas part à ce que l'on peut appeler une course aux armements.

Comme vous l'avez mentionné au début, le Canada a réduit dans bien des domaines ses armements. Ce qui ne veut pas dire qu'il est moins efficace ou qu'il contribue moins au principe de dissuasion de l'Alliance atlantique. Au contraire, même si on a diminué les chars d'assaut, les avions et peut-être les avions de surveillance à long rayon d'action, je pense que l'on est devenu encore plus sophistiqué, plus raffiné. Comme vous le savez très bien, on disait qu'au point de vue de surveillance anti-sous-marine, 18 Aurora font probablement 10 fois plus de travail que 36 Argus n'en faisaient. C'est un peu la même chose dans les autres domaines. Le F-18 va certainement être plus efficace que les CF-100 ou CF-5 et le reste... Et c'est la même chose dans tous les armements.

Evidemment, la défense au Canada, suivant les politiques après négociations avec les autres pays de l'OTAN, suit un peu la politique de l'Alliance qui est, en fin de compte, d'essayer de trouver la meilleure crédibilité à ces dissuasions par des meilleurs armements; et en même temps, s'efforcer par tous les moyens possibles de provoquer une limitation des armements, en vue du désarmement. C'est pour cela que nous sommes très actifs à Vienne dans ces négociations ou ces pourparlers qui existent dans le moment sur le désarmement.

Quant à la façon d'aider les pays sous-développés, je pense que le Canada a augmenté son aide cette année, de façon exemplaire, autrement que par des aides en armement. Le

[Translation]

I feel that under those circumstances, forgetting about the figures, that Canada seems to be in a very good position to make that proposal at UNSOD II.

In the first place, it seems to me that Canada is presently in the process of disarming, as the number of its soldiers has been cut by almost by one third over ten years, and from the standpoint of equipment, its units are much fewer than they were. Moreover, Canada is a country which commits 20 per cent of its military budget to international aid through CIDA alone. This means that if our military budget is \$5 billion, we give \$1 billion per year as a gift or in a form of aid to underdeveloped countries or various countries throughout the world.

Can you, as a member of the government and possibly as a representative at the negotiations, tell us if our country intends to emphasize the fact that we are currently in the process of disarming, and thus perhaps require from our allies, and perhaps from other countries, members of the Warsaw Pact, that equivalent assistance be granted to underdeveloped countries apart from military assistance? This might be the equivalent of what we give, for example, 20 per cent of our military defence budget.

Mr. Lamontagne: Mr. Chairman, Mr. Gimaiel, I think that Canada as a country may certainly in many cases be cited as an example of a country that is not taking part in what we call the arms race.

As you mentioned at the beginning, Canada has reduced its arms in many areas. This does not mean that it is less effective or that it contributes less to the Atlantic Alliance's deterrence policy. On the contrary, even if we have decreased our tanks, our aircraft and even our long-range surveillance aircraft, I feel that we have become more sophisticated and more refined. As you know very well, from the point of view of anti-submarine surveillance, 18 Aurora probably do 10 times more work than 36 Argus. This is similar in other areas. The F-18 will certainly be more effective than the CF-100s or CF-5s and the others... The same thing applies to arms.

Clearly, Canadian defence, following negotiations with other NATO countries, is somewhat akin to Alliance policy which is basically to try and find better credibility for deterrence through better arms; while at the same time attempting to bring about, by all possible means, a limitation in arms from the disarmament point of view. That is why we are very active in the negotiations in Vienna and in current discussions on disarmament.

As for the way of helping underdeveloped countries, I think that Canada has increased its aid this year in an exemplary manner, other than through arms assistance. Canada is not a

[Texte]

Canada n'est pas un pays qui exporte d'une façon effrénée des armements comme d'autres pays le font. Et pour répondre à votre question, je pense que si tout le monde essayait de partager un peu cette aide économique et sociale à certains autres pays, automatiquement, il y aurait un certain sens de désarmement qui s'amorcerait.

M. Gimaïel: Selon l'ordre de renvoi que nous avons reçu de la Chambre, vous savez que nous devons faire rapport et essayer d'apporter une aide quelconque en vue d'établir la position canadienne lors de la session spéciale des Nations Unies sur le désarmement.

Dans ce contexte-là, nous avons toujours une difficulté suspendue au-dessus de la tête au sujet des accords que vous avez avec l'OTAN et NORAD pour la défense. Si je me rappelle bien, ce sont des accords de défense. Je ne pense pas que ce soit des pactes militaires agressifs qui ont pour but une agression quelconque. Mais dans ce contexte-là, est-ce que vous seriez à même de définir des gabarits que nous ne pourrions pas dépasser dans des propositions qui pourraient être soumises par ce comité-là au gouvernement en ce qui a trait à la position du Canada? C'est-à-dire, est-ce que l'on a des obligations?

• 1035

Que l'on parle d'armes conventionnelles ou d'armes nucléaires, que l'on parle de vente d'armes à des pays du Tiers monde ou à des pays sous-développés, est-ce que le Canada est limité dans son droit de parole aux Nations Unies d'une façon quelconque par les pactes qui le lient à ses alliés?

M. Lamontagne: Monsieur le président, premièrement, situons le Canada dans l'Alliance de l'Atlantique Nord, l'OTAN, ou enfin dans ses négociations ou ses ententes avec les États-Unis. Quelles que soient les ententes que nous avons faites, nous les avons faites toujours volontairement. Le Canada demeure quand même un pays qui est absolument autonome au niveau de la défense. Une preuve flagrante de cela, c'est que nous avons décidé d'être un partenaire de l'OTAN, un partenaire non nucléaire. Personne ne peut nous forcer à le devenir si nous ne le voulons pas. Nos ententes avec les États-Unis, NORAD, peuvent être révoquées dans des délais assez brefs si, par hasard, nous décidions, comme pays, de changer notre politique de défense de l'air nord-américaine. Je pense que cela répond un peu à votre première question, à savoir, si le Canada au niveau de la défense est absolument autonome et maître de ses décisions. Donc, il n'y a pas de limite d'un côté ou de l'autre. Nous pouvons faire ce que nous voulons au niveau de la défense.

La preuve est..., à l'OTAN, par exemple, on demandait que tous les pays s'efforcent d'atteindre un niveau de croissance réelle de 3 p. 100. Le Canada l'a fait certaines années; certaines autres années, à cause de la situation économique, nous ne l'avons pas atteint. Le Canada est libre de le faire ou de ne pas le faire.

Alors, à ce niveau, je voudrais bien être clair que nous sommes liés de façon volontaire et que nous ne sommes obligés

[Traduction]

country that recklessly exports its arms like other countries do. And to answer your question, I believe that if every country tried to share this economic and social assistance to various other countries, there would automatically be an increased sense of disarmament.

Mr. Gimaïel: According to our order of reference from the House, you know that we must make a report and attempt to help in establishing the Canadian position at the United Nations Special Session on disarmament.

For this reason, we sense a sword hanging above our heads with respect to the defence agreements that you have with NATO and NORAD. If I remember correctly, they are defence agreements. I do not believe they are aggressive military pacts aimed at some kind of aggression. But in this respect, would you be able to define the boundaries which we must not exceed in any proposals that might be submitted by this Committee to the government with respect to Canada's position? That is, do we have obligations?

Whether it be with respect to conventional arms, or nuclear arms, or the sale of arms to the third world countries or to underdeveloped countries, is the voice of Canada limited in the United Nations in any way by the pacts which it has made with its allies?

Mr. Lamontagne: Mr. Chairman, let us first establish the position of Canada in the North Atlantic Treaty, NATO, or in its negotiations and agreements with the United States. In all the agreements we have concluded, we have always done so voluntarily. Canada is after all a country which is totally autonomous with respect to defence. Clear evidence of this is reflected in the fact that when we decided to join NATO, we did so as a non-nuclear partner. No one can force us to be what we do not wish to be. Our agreements with the United States, with respect to NORAD, could be revoked very quickly, if the country decided to change its policy of North American air defence. I think that answers your first question, that is if Canada is totally autonomous and master of its decisions with respect to defence. Therefore there are no restrictions on either side. We can do what we wish in the matter of defence.

Look at the evidence, in NATO for example, the council asked that all countries try to reach a real growth of 3 per cent. Canada has done so in certain years; at other times, in view of the economic situation, we have not reached this objective. Canada is free to do so as it pleases.

I wish to state therefore quite clearly that Canada is voluntarily linked to different pacts, and is not obligated in any way

[Text]

en aucune façon de continuer une politique que nous avons amorcée si, par hasard, le Parlement canadien décidait de faire autrement.

C'est à peu près la réponse que je peux vous donner là-dessus.

Mr. Gimaïel: Une dernière question, monsieur le président. Est-ce que le gouvernement canadien serait capable d'appuyer la proposition suivante: de rendre plus difficile et plus coûteuse, aux pays exportateurs, la vente d'armes à d'autres pays? Est-ce que notre gouvernement serait à même de supporter cette position dans les débats? Cela pourrait être par toutes sortes de moyens, mais de rendre tout simplement plus difficile la vente d'armes à des pays étrangers, que ce soit du Tiers monde ou d'autres pays.

Mr. Lamontagne: Encore là, c'est assez difficile, à part la voix que nous avons aux Nations Unies ou la voix que l'on peut avoir à l'OTAN ou à d'autres organismes mondiaux, où nous essayons par tous les moyens de faire la promotion de la paix au lieu de celle de la guerre.

La voix du Canada dans tous ces organismes, que ce soit l'OTAN ou l'ONU, est une voix qui est tout de même respectée. Souvent les gens disent: Eh bien, mon Dieu, qu'est-ce que vous faites à l'OTAN, un pays comme le vôtre, où vous dépensez 1.8 p. 100 de votre P.N.B., à peu près, dans la défense quand d'autres dépensent 3, 4, 5 et 7 p. 100? Je pense que l'Alliance comme les Nations Unies sont composées d'une variété, d'une quantité de pays, qui ont voix au chapitre et chaque voix vaut son pesant d'or. Le Canada peut influencer: à l'ONU, il l'a déjà fait; il peut influencer aussi à l'OTAN, certaines décisions. Maintenant vous me demandez: est-ce qu'on pourrait empêcher ou diminuer le flot d'armements à être vendus dans certains pays? On peut protester, on peut exprimer notre désaccord, mais d'empêcher un pays de faire ce qu'il veut bien faire, c'est assez difficile tout comme personne ne peut, en fin de compte, nous empêcher de faire ce que les Canadiens sont libres de faire.

Mr. Gimaïel: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci.

Mr. McKinnon: Mr. Chairman, could I have a point of order on that?

The Chairman: Yes.

Mr. McKinnon: It is something I stated here last night, that Canada exports 0.3 of 1 per cent of the world's arms—0.3 of 1 per cent. The United States is the largest exporter and the U.S.S.R. is the second largest. When it comes to exporting arms to Third World nations, the Stockholm International Peace Research Institute does not even list Canada, we are so far down the scale. There is a myth about this and am trying to stop it.

• 1040

Mr. Lamontagne: I would like, Mr. Chairman, to add, even after what Mr. McKinnon has said, that 90 per cent of this

[Translation]

to continue a policy if, for instance, the Canadian Parliament should decide otherwise.

That is my answer in this respect.

Mr. Gimaïel: A last question, Mr. Chairman. Could the Canadian government support the following proposal: To make it more difficult and more costly for exporting countries to sell arms to other countries? Would our government be capable of supporting such a position in debate? Whatever means may be used, would it support making more difficult the sale of arms to foreign countries, countries of the third world or others?

Mr. Lamontagne: Well, it could be fairly difficult, we have only our voice at the United Nations, and what influence we may have in NATO or other world organizations, where we try by every means possible to promote peace instead of war.

Of course, in all of these bodies, whether it be NATO or the United Nations, Canada is respected. Often people will say: Whatever are you doing in NATO, a country like yours, which spends 1.8 per cent of its gross national product at most, on defence, while others are spending 3, 4, 5 and 7 per cent? The Alliance, like the United Nations, is made up of a great variety and quantity of countries, who each have a vote, which is worth its weight in gold. Canada has used its influence, at the United Nations, for instance; it could also influence certain decisions in NATO. However, you are asking: Could we stop or decrease the flow of armaments sold to certain countries? We cannot protest, show our disagreement, but it is rather difficult to prevent them from doing what they wish, since no country, after all, can prevent Canadians from doing what they wish.

Mr. Gimaïel: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

Mr. McKinnon: Monsieur le président, je voudrais invoquer le Règlement à cet égard.

Le président: Oui.

Mr. McKinnon: Je disais hier soir que le Canada n'exporte que 0.3 p. 100 des armes dans le monde—seulement 0.3 p. 100. Les États-Unis sont les plus grands exportateurs, suivis de l'Union soviétique. Au sujet de l'exportation d'armes aux nations du Tiers-Monde, l'Institut international de recherche sur la paix de Stockholm ne tient même pas compte du Canada: notre contribution est trop minime. Il existe, au sujet de nos exportations d'armes, un mythe que je voudrais bien détruire.

Mr. Lamontagne: Je voudrais faire remarquer, monsieur le président, en dépit de ce qu'a dit M. McKinnon, que 90 p. 100

[*Texte*]

small amount of armaments goes to NATO countries in the alliance.

The Chairman: Not only do I thank you, Mr. McKinnon, for raising it, but I will make absolutely sure that we will re-emphasize that point in our final report.

Mr. McKinnon: Good.

The Chairman: I think it could clearly be put in the final report. There is no doubt in my mind that publicly, even though we are not yet at that stage, we could take note of that fact.

Thank you, Mr. McKinnon. Mr. Munro, please.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): On a point of order, before my questions, I do hope this afternoon we will have Mr. McGuigan's text in front of us at least at the same time as he is delivering it. That is the least I think we should be able to expect.

The Chairman: That is understood, if it is at all possible.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Good.

I have three questions. I would just like to put the three of them in order and then leave the minister to reply.

The first one relates to a term which he has used and which we have heard a great deal of, and which I think we all understand pretty well, the strategy of the flexible response, which is the NATO doctrine for strategy in Europe in the NATO area. Has anything emerged from discussions with our allies, with intelligence, that can be revealed as to what the strategy is of the Warsaw Pact in this same general context?

That is my first question. I think I have made it clear. The second one: you mentioned the nuclear capability of France. France has, by my understanding, withdrawn from the military aspects of the NATO alliance. It does not take part in the military committees. It is in some way aside from the four nuclear powers in the European context within NATO. France is not in there. Is there anything that can be divulged to this committee which would explain what role France might play either in the strategy of flexible response or in the general global response to that thing we hesitate to formulate even as a thought, a nuclear war?

My third question relates to a comment on page 2 of the minister's statement, in the middle of the page, where he says:

... rough parity between the two sides is a necessary pre-condition to successful arms control negotiations.

That sounds to me like a very reasonable and sensible formulation. The trouble is that we have had different definitions of whether we are at parity or not. It is a matter of who defines "parity", or who defines "rough", if you like.

[*Traduction*]

de cette petite quantité d'armes est destiné à des pays de l'OTAN.

Le président: Je veux non seulement vous remercier, monsieur McKinnon d'avoir soulevé cette question, mais je m'assurerais qu'elle sera mise en relief dans notre rapport définitif.

M. McKinnon: Parfait.

Le président: Je crois que nous devrions mettre ces questions en relief dans le rapport définitif. Bien que nous n'en soyons pas encore là, je suis persuadé que nous devrions faire publiquement état de ce fait.

Je vous remercie, monsieur McKinnon. Je donne la parole à M. Munro.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Une simple objection, avant de poser certaines questions: J'espère que nous aurons le texte de M. MacGuigan sous les yeux quand il le lira. Cela me paraît bien la moindre des choses en l'occurrence.

Le président: Nous sommes d'accord, si c'est faisable.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Bon.

J'ai trois questions que je voudrais vous soumettre dans l'ordre, pour que le ministre y réponde.

La première porte sur un terme qu'il a utilisé, dont on a beaucoup discuté et que nous comprenons tous très bien, je crois: La stratégie de riposte flexible, doctrine de l'OTAN sur la stratégie en Europe dans la zone de l'OTAN. Les discussions avec nos alliés, et avec les services de renseignements ont-elles jeté de la lumière, s'il est permis d'en parler ouvertement, sur la stratégie du Pacte de Varsovie dans le même contexte général?

Vous avez là ma première question, et je crois l'avoir clairement posée. La seconde porte sur les armes nucléaires françaises, que vous avez mentionnées. Je crois avoir compris que la France s'était retirée des engagements militaires de l'OTAN. Elle ne participe pas aux séances des comités militaires, et s'est détachée des quatre puissances nucléaires qui existent au sein de l'OTAN. La France n'en fait plus partie. Est-il possible de révéler à ce comité certains renseignements sur le rôle que pourrait jouer la France soit dans le cadre d'une riposte flexible, soit dans une réaction généralisée que susciterait cette chose que nous hésitons à nommer, à savoir une guerre nucléaire?

Ma troisième question porte sur une observation qui figure en page 2 de la déclaration ministérielle, au milieu de la page:

(l'expérience montre que) un certain équilibre entre les deux parties constitue un prérequis au succès des négociations sur la limitation des armements.

Cela me paraît raisonnable, et judicieusement formulé. Mais le hic, c'est que tout dépend de la définition de cet «équilibre approximatif», ou, si vous préférez, de qui définira «équilibre», ou «approximatif».

[Text]

We have also heard that arms do not even provide security. I heard that yesterday. It staggered me, but still . . .

That is a little to one side. I think Mr. Arbatov would say there is no parity. We have heard others say there is parity. We know there was a period in the last 25 years when there was no parity, but there was no nuclear war either, because there was supremacy by one of the contending forces; and none of us on our side, at least, felt threatened all that much, except from a chance explosion or something happening by mistake. Now that the Soviet Union seems to think it has to reach parity—and we believe, I think, it has probably reached that point—are we getting to rough parity, or are we just getting to rough play?

Mr. Lamontagne: Mr. Chairman, thank you very much.

Mr. Munro, as far as your first question is concerned, about this strategy of NATO on this flexible response, which means conventional weapons, strategic weapons, and theatre nuclear weapons, I think maybe to answer your question I will ask Mr. Beckett to answer that question, and then I will answer the second and third ones, if you do not mind.

• 1045

Mr. Beckett: Mr. Chairman, Mr. Munro, I know you are familiar with the NATO strategy so I shall not go through that. One can never be confident that one knows what the force planners and policy makers of a different country have in their minds. However, against that reservation, from Soviet writings, from Soviet exercise patterns, their equipment and their, if you will, declaratory statements one can perhaps reach certain judgments in the matter, however tentative.

It is not our view that the Soviets are believers in flexible response in the same way as NATO views the matter. Protests to the contrary and notwithstanding, the flexible-response strategy was of course assembled as purely a defensive strategy for a defensive alliance. We do not see the Soviet Union as finding itself in that position from the beginning and we do not believe they hold such a view of strategy.

Their official writings would suggest that if they were to contemplate an attack or, as they would put it, if they were attacked by the West—and we will give them that benefit—they would be prepared to use all the means at their disposal from the beginning, which would include all their nuclear resources and their chemical resources which—Mr. Arbatov the other day notwithstanding—they do identify separately as an arm.

More recently there has been an element of doubt coming into Soviet writings, that perhaps they would not go nuclear from the beginning because of the risks they see, indeed the destruction of their own cities and their own resources. So one is left to conclude that the Soviets may be rethinking at this moment. On occasion one sees writings that also suggest that perhaps if they can arrive at a nuclear stalemate, or a nuclear

[Translation]

On nous a également dit, pas plus tard qu'hier, que les armes n'assuraient même pas la sécurité, et cela m'a stupéfié, mais cependant . . .

Je m'éloigne un peu du sujet. Je pense que M. Arbatov nierait qu'il y a équilibre, tandis que d'autres l'affirment. Nous savons qu'il y a eu une période, au cours des 25 dernières années, où il n'y avait pas équilibre, mais il n'y avait pas non plus de guerre nucléaire, parce que l'une des forces en présence avait la suprématie; et aucun de ceux de notre camp, pour autant que je sache, ne se sentait tellement en danger, exclusion faite de la possibilité d'une conflagration déclenchée par accident ou par erreur. A présent que l'Union soviétique s'est donnée pour objectif d'atteindre cet équilibre, ce qui, nous ne croyons, est déjà chose faite, allons-nous parvenir à «un certain équilibre», ou allons-nous simplement jouer «un certain jeu»?

M. Lamontagne: Je vous remercie, monsieur le président.

Votre première question, monsieur Munro, porte sur la stratégie de l'OTAN en matière de riposte flexible, qui englobe les armes traditionnelles, les armes stratégiques et les armes nucléaires, et je demanderais à M. Beckett d'y répondre, en me réservant la deuxième et la troisième questions, si vous n'y voyez aucune objection.

M. Beckett: Je sais, monsieur le président, et monsieur Munro, que vous êtes au courant de la stratégie de l'OTAN, et ne m'entendrai donc pas là-dessus. On n'est jamais sûr des intentions des hommes politiques et des stratèges d'un autre pays. Ceci dit, si l'on examine les écrits des Soviétiques, leurs manœuvres militaires, leur matériel et leurs déclarations officielles, on pourrait se former une opinion, fut-elle soumise à caution.

L'Union soviétique, à notre avis, n'envisage pas la riposte flexible de la même façon que le fait l'OTAN. Quoi qu'en dise l'Union soviétique, la stratégie de la riposte flexible avait été conçue, bien entendu, comme une stratégie purement défensive à l'intention d'une Alliance défensive. Ce n'est pas sous ce jour que nous voyons la position de l'Union soviétique depuis le commencement, et nous ne pensons pas non plus que c'est ainsi qu'elle envisage la stratégie.

Les textes officiels de l'Union soviétique donnent à penser que si cette dernière envisageait une attaque ou, plutôt, dans ses termes, si elle était attaquée par l'Ouest—et nous voulons bien la croire—elle est prête à faire appel, dès le commencement, à tous les moyens dont elle dispose et qui comportent, entre autres, les armes nucléaires et les armes chimiques qu'elle considère comme des armes à part, quoi qu'en dise M. Arbatov.

Les textes officiels plus récents, toutefois, sont moins affirmatifs, la possibilité étant envisagée de ne pas recourir d'emblée à la guerre nucléaire en raison des risques encourus, à savoir la destruction de ses propres villes et de ses propres ressources. On peut donc en inférer que l'Union soviétique révisé actuellement sa position. Certains textes donnent également à penser que si l'on arrivait à un équilibre nucléaire, ou si

[Texte]

stalemate is arrived at, the possibility of conducting a war at the conventional level underneath this nuclear stand-off is something which ought to be thought about. I am not sure that answers your question adequately.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): It does. We have published our doctrine but the doctrine on the other side is not as public or as publicly discussed as the flexible response in question.

Mr. Beckett: No, and what I have given you are naturally the Western inferences from what we see from the evidence as is available to us.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you, Mr. Beckett.

The Chairman: Thank you, Mr. Beckett. Mr. Minister.

Mr. Lamontagne: The second question about France. Even if France is not part of the military committee of NATO, I can assure you that France is collaborating with us as much as it is possible. I do not see any occasion, when talking in the council of NATO, of the implication of France not being nearly morally part of our alliance. Everybody considers France as being morally part of it, even if for some reason of her own she does not want to be part of some of our organization.

You have to realize one thing, France is on the front line. There is no doubt about it. In case of conflict, she will be there on the first day of any conflict happening. There is no doubt about it, and she has to be ready and she has to be, I would say, part of our planning. Without divulging some of the arrangements we have with France, I think the relationship is very close as far as strategy is concerned. For the good reason I have told you, they are right at the front line and are part of it, like it or not.

When you look at France, the budget in 1981 represents 4.12 per cent of the gross domestic product. France, as far as defence is concerned, is in a good situation and the effort is probably as good or better than that of some of our NATO countries.

• 1050

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Including ourselves.

Mr. Lamontagne: I am not too worried about France as far as being there when needed because they are aware of our policy; they are aware of our strategy.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): But there is a distinction between Britain and France as integrated into the plan.

Mr. Lamontagne: They are not integrated in our military planning, if you want, but they are integrated in everything else. I would say too, as far as military integration is concerned, they are not, but just like it.

[Traduction]

les deux puissances arrivaient à égalité en matière d'armes nucléaires, on pourrait envisager une guerre conventionnelle qui serait menée en marge, en quelque sorte, des armes nucléaires. Je ne suis pas sûr d'avoir répondu de façon satisfaisante à votre question.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Si, je vous remercie. Nous avons fait connaître notre doctrine, mais la doctrine du camp opposé n'est pas aussi bien connue et n'a pas fait l'objet de débats publics, au même titre que la riposte flexible.

M. Beckett: Non, certes, et je n'ai pu vous donner que les conclusions auxquelles sont arrivées les puissances occidentales à partir de ce que nous pouvons savoir.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Je vous remercie, monsieur Beckett.

Le président: Je vous remercie, monsieur Beckett, je donne la parole à M. le ministre.

M. Lamontagne: Votre seconde question portait sur la France. Bien qu'elle ne siège pas au comité militaire de l'OTAN, je puis vous assurer que la France collabore avec nous dans toute la mesure du possible. Le fait que la France se range au côté de l'Alliance de l'OTAN ne semble pas avoir jamais été remis en question lors des séances du conseil de cet organisme auxquelles j'ai assisté. Même si elle a choisi de ne pas être membre à part entière de l'organisation de l'OTAN, la France, aux yeux de tous, en fait moralement partie.

Car vous vous en rendez bien compte, la France est sur la ligne du front, et cela ne fait aucun doute. En cas de conflit, elle y serait dès le premier jour. Il est impossible d'en douter, la France doit se tenir prête, et ce, dans le cadre de notre plan de défense. Je ne puis vous faire connaître les dispositions prises avec la France, mais je crois pouvoir vous dire que nos relations avec elle sont très étroites en matière de stratégie, pour la bonne raison que la France est très exposée, que cela lui plaise ou non.

Le budget militaire de la France représentait, en 1981, 4,12 p. 100 du PNB. La France consent un effort sérieux en ce qui concerne sa défense, et se trouve en meilleure position, à ce point de vue, que certains des autres pays de l'OTAN.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Dont nous également.

M. Lamontagne: L'intervention de la France aura lieu en temps voulu, à mon avis, et je ne me fais pas trop de soucis à ce sujet, car la France est au courant de notre stratégie et de notre politique.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais la France et la Grande Bretagne ne sont pas intégrés à notre plan au même degré.

M. Lamontagne: Elles ne sont peut-être pas intégrées à notre plan militaire, si vous voulez, mais elles sont intégrées dans tout le reste. Cela revient presque au même.

[Text]

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Right.

Mr. Lamontagne: The third one, as far as parity is concerned, you know very well, Mr. Munro, we can discuss that very long. You have all kinds of publications about the force of the Warsaw Pact, the force of the NATO countries—which one is the biggest; which one is ahead of the others. The latest version is that the U.S. pretend that we are behind and the Soviets count that the forces are about equal. We obviously do not agree on that. I think the only way we can have a consensus on the rough parity is probably through a consensus of our NATO military committee which gives us the real figures of what is going on on each side. The solution to that would probably be in the talks between the United States and Russia about disarmament and armament to come to a certain understanding on what is parity in the field of armament.

The Chairman: Thank you, both of you.

Dr. Hudecki, followed by Mr. Gass, Mr. Wenman and Mr. Roche.

Mr. Hudecki: Mr. Minister, I feel that we should consider certain areas. There are certain areas of the world at risk insofar as nuclear warfare is concerned, one is East Europe and the other, of course, is Canada.

I wonder whether our intelligence knows, or whether we have any information about Canadian cities that are targeted in Canada and, if we cannot get that, what are the conditions for being considered as potential targets? I know it is a difficult question to answer, but I think we have to be realistic; we have to think in those terms, particularly when we hear about limited nuclear warfare and a war in which there is going to be destruction, but on a scale which makes civil defence or emergency planning for treatments possible.

Mr. Lamontagne: Mr. Chairman, I think the answer to that is that we, first of all, wish that there never be a nuclear war because, as you just described medical aid or any kind of aid like this would probably be absolutely useless because of the mass destruction going on.

As far as to know what targets we aim at, or what targets they are aimed at, first of all do not forget that we do not know what target is aimed at by the Russians. As far as we are concerned, we are mainly defensive, as we just mentioned, so I do not think we could specify or give you any precision on what would be the target if anything like a nuclear war happened. But, being a veteran myself, and having been through the war, I know very well that we usually aim at a target which will weaken the adversary most in the first few weeks or months. So, you can deduct by yourself what could be the target.

As far as being prepared for such a war, I can assure you it is very much in our minds what we could do in such a case. We can protect our population from a certain, very small amount of destruction or a small attack. But, when you talk of massive

[Translation]

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Oui, c'est vrai.

M. Lamontagne: En ce qui concerne votre troisième question, qui portait sur l'équilibre, vous savez très bien, monsieur Munro, qu'on peut en discuter indéfiniment. Il existe toutes sortes de publications sur les armées du pacte de Varsovie, les armées des pays de l'OTAN, et lequel des deux l'emporte. D'après la version la plus récente, les États-Unis prétendent que nous sommes à la traîne, et les Soviétiques pensent que les forces s'équilibrent plus ou moins. Nous ne sommes pas d'accord sur ce point, de toute évidence. La seule façon de nous entendre sur cet équilibre approximatif, c'est d'obtenir que notre comité militaire de l'OTAN nous fournisse les chiffres réels des forces en présence. La solution consisterait probablement à ce que les États-Unis et l'Union soviétique, dans les négociations sur les armes et le désarmement, parviennent à s'entendre sur la notion d'équilibre en matière d'armement.

Le président: Je vous remercie, messieurs.

Je donne la parole à M. Hudecki, puis à M. Gass, M. Wenman et M. Roche.

M. Hudecki: Je crois que nous devrions, monsieur le ministre, examiner plus particulièrement le cas de certaines régions du monde, qui sont particulièrement exposées au danger d'une guerre nucléaire, et dont l'une est l'Europe orientale et l'autre bien entendu, le Canada.

Est-ce que nos services de renseignements, et nous-mêmes, savent quelles villes canadiennes seraient la cible de telles attaques et, sinon, qu'est-ce qui ferait que certaines villes seraient plus particulièrement exposées? Je sais qu'il est difficile de répondre à cette question, mais nous devons être réalistes; on nous parle d'une guerre nucléaire limitée, d'une guerre dans laquelle il y aura, certes, des destructions, mais pas au point de rendre impossible la défense des civils et la mise en oeuvre d'un plan d'urgence, et c'est pourquoi nous devons aborder le problème sur cet angle.

M. Lamontagne: Je répondrais à cela, monsieur le président, en disant que nous devrions, avant tout, souhaiter qu'il n'y ait pas de guerre nucléaire parce que l'aide médicale ou toute autre sorte d'aide seraient probablement du superflu parce que les destructions auraient été causées sur une grande échelle.

En ce qui concerne les cibles, il ne faut pas oublier que nous ignorons quelles sont celles des Russes. En ce qui nous concerne, nous sommes essentiellement sur la défensive, ainsi que nous venons de le mentionner, et nous ne pourrions donc pas vous donner de précisions sur ce qui serait la cible d'une conflagration nucléaire. Mais j'ai été dans l'armée, et j'ai fait la guerre, et je sais qu'on vise généralement une position qui affaiblira le plus l'adversaire pendant les premières semaines, ou les premiers mois, ceci devrait vous permettre d'en tirer vos conclusions.

En ce qui concerne la préparation à une guerre de cette sorte, je puis vous assurer que cette question nous préoccupe beaucoup. Nous pouvons protéger notre population d'une attaque limitée, ou d'une destruction partielle; mais quand on

[Texte]

nuclear attack, I do not think there is much we can do about protecting the whole population. This is why I say again what I said the first time, let us hope it never happens.

• 1055

Mr. Hudecki: I think that certainly is our hope, but again we have to be realistic; you have to sort of scale your emergency planning on an entirely different basis than what you would have for civilian casualties and so on. I would think, if Canada should be divided into different zones and different areas, there should be some integrated plan with which to deal with casualties. We all know the horrors of it, but we do also know that there are certain limitations in certain areas where effective aid can be helped. I am wondering whether there is any such national plan.

Mr. Lamontagne: At the moment we are, as you know, in the process of looking into a kind of civil emergency organization with Emergency Measures of the Privy Council office, and together with all the other departments trying to set up a system by which we can protect our population in case of emergency. I would not say that it goes as far as looking into the horrors which could happen because of nuclear war, but obviously also I hate to believe that nuclear war is imminent. I know you have to prevent it. We will try to make some way to prevent the horrors of it.

You know, it is very hard, Dr. Hudecki, to imagine what a nuclear war would be like when you say the horror of it, or the size of it. It is so huge. When you start to imagine what half a dozen nuclear weapons exploding in a country like Canada would do, it is very hard to imagine that somebody would be insane enough to start such a war.

Mr. Hudecki: We are hearing about limited and restricted warfare. They are talking a kind of artillery attack within a theatre and therefore you have to think in terms of hundreds of miles; but you still have to think in terms of dealing with people on the periphery, and Canada is a very large country so that should be feasible.

Mr. Beckett: To the extent, Mr. Hudecki, that limited nuclear war is talked about, it is talked about ordinarily in the context of the European theatre rather than Canada—not that that makes one feel more comfortable. It strikes a number of people, I am aware, as quite obscene. It has its genesis in the problem that if NATO feels itself to be losing and unable to, shall we say, hold with its conventional resources, what does it do? Does it use all its nuclear resources, the Armageddon approach, as people say, or does it use something less than the whole, indeed one or two nuclear weapons in the Sir John Hackett Third World War type—you may be familiar with that recent publication—with a view not to winning but to terminating, and with as few casualties on both sides as possible. That is the notion that underlies this.

[Traduction]

envisage l'attaque nucléaire massive, je ne crois pas que nous puissions faire grand chose pour protéger l'ensemble de la population, et c'est pourquoi, au risque de me répéter, je ne puis que redire: espérons que cela n'aura jamais lieu.

Mr. Hudecki: C'est certainement ce que nous espérons, mais là encore nous devons tenir compte des réalités. Il faut envisager un plan d'urgence très différent, dans ce cas, et sur une toute autre échelle que si l'on avait affaire qu'à des pertes civiles. S'il fallait diviser le Canada à cet effet en zones et en régions, il faudrait envisager un plan intégré pour s'occuper des victimes. Nous pouvons imaginer l'horreur d'une guerre pareille, mais nous savons néanmoins qu'il existe des domaines dans lesquels on pourrait apporter des remèdes. Je me demande si un tel plan existe.

M. Lamontagne: Nous examinons en ce moment, comme vous le savez, la possibilité de mettre sur pied une organisation chargée de porter secours à la population civile en situation d'urgence, dans le cadre de la Loi sur les mesures d'urgence du bureau du Conseil privé, et en collaboration avec tous les autres ministères afin d'assurer la protection de la population dans une situation grave. Ce ne sont certes pas les horreurs d'une guerre atomique que nous avons en vue, car je recule devant l'idée qu'une guerre nucléaire est éminente et pense qu'il est impérieux de la prévenir. Nous devons nous y employer de toutes nos forces.

Il est très difficile, monsieur Hudecki, de se représenter ce que serait une guerre nucléaire, sa portée et ses conséquences, qui dépassent tout ce que nous pouvons imaginer. Lorsqu'on essaie d'évoquer ce que pourrait causer une demi-douzaine d'armes nucléaires utilisées contre un pays comme le Canada, on a peine à imaginer qu'il se trouverait quelqu'un suffisamment dément pour déclencher une pareille guerre.

Mr. Hudecki: On nous parle d'une guerre limitée, et d'une attaque d'artillerie qui viserait déjà des centaines de kilomètres; mais un tel terrain aurait une périphérie, et le Canada est un pays si vaste qu'il faut envisager le cas de ceux qui se trouveraient à cette périphérie.

Mr. Beckett: Dans la mesure où nous parlons d'une guerre nucléaire limitée, monsieur Hudecki, on pense généralement à l'Europe plutôt qu'au Canada, sans que l'idée nous paraisse pour autant plus acceptable. Cela paraît révoltant à beaucoup de gens, je le sais bien. Cela nous amène à nous demander ce que ferait l'OTAN, si il se sentait sur le point de perdre la partie dans l'impossibilité de poursuivre la lutte avec des armes conventionnelles, l'OTAN déclencherait-il l'Apocalypse en utilisant toutes ces armes nucléaires, ou n'en utiliserait-il qu'une partie, soit une ou deux armes nucléaires dans une troisième guerre mondiale du genre Sir John Hackett, vous avez sans doute pris connaissance de cette publication récente, non dans l'intention de gagner, mais d'y mettre fin, en infligeant des pertes aussi limitées que possible de part et d'autre. C'est le principe sous-jacent à cette idée.

[Text]

I know that your question was on the civil defence side. It has a greater application necessarily in Europe perhaps than here. Of course, that particular facet of your question is government-wide, and it falls not to National Defence in terms of the civil aspect, it is National Health and Welfare, the medical preparedness for such an emergency.

Mr. Hudecki: I am hoping it would be integrated.

Mr. Beckett: Oh, indeed it is, under the aegis of the Privy Council office, as the minister suggested.

Mr. Hudecki: My last question is on a different theme. That is, I am not quite sure what agreement we have with the Voodoos and how that is going to change when the Voodoos are sort of spaced out. Why will it not involve the CF-18?

Mr. Beckett: The Voodoo aircraft came from a generation when the weapons systems to hand required a nuclear weapon that was believed to be effective against intruding enemy bombers.

• 1100

The weapon systems available today can achieve the same result with conventional means. Suffice it to say their accuracy and their rate of fire and their range, the weapon itself—the explosive—is such that now there is no need to take recourse. The job can be done with a conventional weapon system, so there is no requirement any longer, we are all very pleased to say, to have a nuclear air-to-air weapon. It has nothing to do with the parent aircraft, the 101 versus the CF-18; it is just that air weapon systems have changed and evolved to the point that there is no longer a requirement for a nuclear tip, and the CF-18 will be equipped with a conventional intercept weapon.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Gass, please.

Mr. Gass: Thank you, Mr. Chairman. Through you, to the minister, I have but one small question. On page 5 the minister has read the second paragraph:

The hard truth is that without a nuclear capability the Alliance would be unable to deter attack or to resist blackmail based on the threat of attack. It is for that reason that the possession of nuclear weapons by NATO, as an essential part of deterrence, seems to me plainly justifiable.

On the way to work this morning, I heard Brezhnev quoted on a news broadcast as saying that he was in favour of complete nuclear weapons dismantling and complete elimination of stockpiles of nuclear weapons. With the knowledge we have that the Warsaw Pact countries greatly outnumber us in their capabilities in tanks, missiles, planes, subs and so on, do

[Translation]

Je sais que votre question portait sur la protection de la population civile, et qu'elle a un champ d'application probablement plus vaste en Europe que sur ce continent. Cette question, vue sous cet aspect, concerne le gouvernement tout entier, et n'est pas du ressort de la Défense nationale en ce qui concerne la population civile, mais de celle du ministère de la Santé et du Bien-être, qui devrait assurer la préparation des services médicaux dans le cas d'une situation d'urgence.

M. Hudecki: J'espère qu'on assurera la cohésion d'un tel plan.

M. Beckett: Oui, il le serait certainement et serait placé sous l'égide du bureau du Conseil privé, comme l'a proposé le ministre.

M. Hudecki: Je vais changer de sujet pour ma dernière question, qui porte sur les avions Voodoo: Quel est l'accord conclu en ce qui les concerne, et quels seront les changements lorsque les Voodoo seront dépassés. Pourquoi ne passerait-on pas au CF-18?

M. Beckett: Le Voodoo date d'une génération où l'on considérerait qu'il fallait une arme nucléaire efficace en cas d'attaque de bombardiers ennemis.

Mais avec les armes dont on dispose à l'heure actuelle, on parvient au même résultat avec des armes conventionnelles. La précision, la rapidité et la portée du tir sont telles avec ces armes qu'il n'est point nécessaire d'avoir recours aux armes nucléaires. Nous sommes donc très satisfaits aujourd'hui de pouvoir nous passer d'une arme nucléaire avion—avion, puisque le même effet peut être obtenu avec des armes conventionnelles. Cela n'a rien à voir avec l'autre avion, ce n'est pas une question de choix entre le CF-101 et le CF-18, c'est simplement que les techniques ont changé au point de rendre superflu l'ogive nucléaire, et le CF-18 sera équipé d'une arme conventionnelle d'interception.

Le président: Je vous remercie beaucoup, et je donne la parole à M. Gass.

M. Gass: Merci, monsieur le président. Je m'adresse par votre intermédiaire au ministre, je n'ai qu'une petite question à lui poser. Le ministre a lu un passage, le deuxième paragraphe à la page 5:

La vérité pure et simple, c'est que, sans une capacité nucléaire, l'Alliance serait incapable d'empêcher l'attaque ou de résister au chantage fondé sur la menace d'une attaque. C'est pour cette raison qu'il me semble tout à fait justifiable que l'OTAN possède des armes nucléaires comme élément essentiel de sa politique de dissuasion.

J'écoutais la radio en me rendant ce matin au travail, et j'entendais, dans un bulletin d'information, une citation de Brejnev aux termes de laquelle il serait en faveur d'un démantèlement complet des armes nucléaires et de l'élimination complète des stocks de ces armes. Pensez-vous que ce soit là une sage mesure à prendre par les deux superpuissances,

[Texte]

you think that would be a wise course of action to take by the two superpowers, to complete dismantling of nuclear weapons? Or do you think that is just a ploy by the Soviets to embarrass the Americans and the NATO countries?

Mr. Lamontagne: Mr. Chairman, I will tell you that at the last NATO meeting it was proposed—and I think it is in the communiqué of the last meeting in Brussels, I believe—that we as NATO set zero as an objective. This means that in the negotiations between the United States and Russia the object of zero was proposed. This is the same thing Mr. Brezhnev seems to be proposing now. If we suggest objective zero and disarmament and Mr. Brezhnev suggests the same thing, I do not know why we do not meet each other and decide right away. That would be the simplest way to do it.

Also, when you state such an objective I think you should have facts which prove what you want to put forward. But as we know, with the rapidity and the amount produced in store of the SS-20 at the moment, Mr. Brezhnev seems very far from an objective zero. He seems to go more on a multiple zero, plus. So if he means what he said, I think he should make some action which proves it. Otherwise, I think we have to be skeptical about such a declaration without anything to prove it.

Mr. Gass: Do you think, sir, that if the superpowers were to eliminate all their nuclear weapons there would be a threat of war, or the threat of aggression by the Soviets would be enhanced because of their superior numbers of conventional weapons?

Mr. Lamontagne: This is why, Mr. Chairman, the previous question was such an adequate one. When we talk about parity, I think we have to reach a certain parity first, so that if we escalate nuclear weapons, we will not find ourselves with a great disadvantage on conventional weapons and then come back to the same risk of being blackmailed or being attacked. So before we discuss these things about disarmament, armament, in a constructive way, I think it is very important that this parity is established first. This is what we are aiming at.

• 1105

Mr. Gass: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Gass.

Mr. Wenman.

Mr. Wenman: Question number one: intent. You said in your paper that the Soviet Union will use its strength to achieve its political and ideological ends. In your view, what are the ends of the political and ideological spectrum of the Soviet Union? What is the intent of the Soviet Union?

Mr. Lamontagne: Actually, I think it would probably be easiest to answer you in just two words: ask them.

[Traduction]

quand on sait que les pays du Pacte de Varsovie nous surpassent de beaucoup en tanks, missiles, avions, sous-marins et autres, que de procéder au démantèlement des armes nucléaires? Ou pensez-vous qu'il s'agit-là d'un subterfuge soviétique pour mettre dans l'embarras les Américains et les pays de l'OTAN?

M. Lamontagne: Je vous dirais, monsieur le président, que lors de la dernière réunion de l'OTAN, il a été proposé—et je crois que cela fait l'objet d'un communiqué de la dernière réunion de Bruxelles—que les pays de l'OTAN se donnent pour objectif de ne plus augmenter les armements. Cela reviendrait à proposer un objectif zéro aux négociations entre les États-Unis et l'Union soviétique, et c'est ce que semble proposer maintenant M. Brejnev. Si nous proposons de dire halte en matière d'armements, et que M. Brejnev propose la même chose, je ne vois vraiment pas pourquoi nous ne nous rencontrons pas pour prendre cette décision, ce qui serait la chose la plus simple à faire.

Quand vous vous donnez un pareil objectif, vous devriez avancer des faits prouvant ce que vous voulez au juste. Mais nous savons tous qu'à l'allure où l'on produit actuellement les SS-20, et avec la quantité en stock, M. Brejnev est fort éloigné de l'objectif zéro. Il est plutôt en bonne voie pour aligner les zéros. Si ses intentions sont donc pures, il devrait le prouver aux yeux de tous. Si une telle affirmation ne se fonde pas sur les faits, nous devons nous montrer sceptiques.

M. Gass: Croyez-vous, monsieur, que si les superpuissances détruisaient toutes leurs armes atomiques, il y aurait menace de guerre, ou que nous serions davantage menacés par une agression soviétique, à cause de leur supériorité numérique dans les armes conventionnelles?

M. Lamontagne: C'est justement pourquoi la question précédente était si appropriée, monsieur le président. Parce que nous parlons d'équilibre, je crois qu'il convient d'abord d'atteindre un certain équilibre, afin que si nous augmentons la production d'armes nucléaires, nous ne nous trouvions pas désavantagés au plan des armes conventionnelles, ce qui nous exposerait aux mêmes risques de chantage et d'attaque. J'estime donc qu'il faut au préalable établir la parité avant de pouvoir parler du désarmement de façon constructive.

M. Gass: Merci.

Le président: Merci, monsieur Gass.

Monsieur Wenman.

M. Wenman: Vous dites dans votre mémoire que l'Union soviétique utilisera la force pour réaliser ses objectifs politiques et idéologiques. Quels sont ses objectifs à votre avis?

M. Lamontagne: C'est à eux qu'il faudrait le demander.

[Text]

I think we have to judge the aim of the Soviet Union by their actions. I was listening to Mr. Georgi Arbatov this morning on "Canada A.M.", and he said that they have means of aggression but that they are peaceful and everything. When we asked him, "Why Hungary? Why Czechoslovakia? Why Afghanistan? Why Poland? Why all these countries? Why not the re-unification of both Germanys, which you always oppose?", he had a sort of very evasive answer. He gave as an example the Americans in Vietnam, but then the Americans withdrew from Vietnam.

Mr. Wenman: What do you think the end is? Not what Mr. Arbatov thinks, but what does the minister think the ideological, political end is?

Mr. Lamontagne: I do not want to sort of . . . There is no doubt about it, they have a universal ideology.

Mr. Wenman: And what does that ideology say the end is?

Mr. Lamontagne: International communism is something that is certainly well known by everyone. Why do they call it international communism?

Mr. Wenman: You have said that they will use their strength to achieve this.

Mr. Lamontagne: I think they have an ideology that wants to control, like many people before in the last decades have wanted to control, in one way or the other, the world. I believe that in a way the ideology of communism is to become international by all kinds of means which have proven to mean even by force.

Mr. Wenman: Number two: threat. We have had all kinds of assessments here as to where we stand relative to superiority of the alliance, parity and the Soviet superiority. In your perception of the world, as you have seen it as the minister, what position are we in now? Are we in a position of superiority of the alliance, rough parity, or Soviet overall superiority?

Mr. Lamontagne: It is a question that is very hard to answer because it depends on what we are talking about; what kind of superiority and in what field. But something we should not lose sight of is that we want parity because we want to accomplish a credible deterrence. The only objective we have is that.

Mr. Wenman: Do we have it? Have we met it?

Mr. Lamontagne: Well, up to now we have.

Mr. Wenman: We have parity?

Mr. Lamontagne: At the moment we do not have parity, but I think we have established a credible deterrence. But every signal at the moment is that if we do not make the effort we are asked for at the moment in the NATO countries, this parity could be just gone; and if the parity is not even rough, the credibility of our deterrence will be diminished and will be weakened, and we will be subject to a stronger threat.

Mr. Wenman: What is the technical period at which this gap . . . Some people said the gap is closing to whichever phase you are. At what stage on the graph, technically, do we in fact reach parity under current conditions, overall?

[Translation]

Les objectifs de l'Union soviétique ne doivent être jugés qu'en fonction de ce qu'ils font. Ce matin M. Georgi Arbatov disait sur les ondes de Radio-Canada que leur puissance militaire poursuit des objectifs purement pacifiques. Par contre il a répondu par la tangente à nos questions sur les événements de Hongrie, de Tchécoslovaquie, de l'Afghanistan et de la Pologne de la même façon qu'il a évité de nous dire pourquoi l'Union soviétique continuait de s'opposer à la réunification de l'Allemagne. Il a parlé de l'intervention américaine au Vietnam, sans préciser que les Américains s'étaient retirés de ce pays.

M. Wenman: Quels sont donc leurs objectifs idéologiques et politiques d'après vous et non pas d'après M. Arbatov?

M. Lamontagne: Il ne fait aucun doute qu'ils ont une idéologie universaliste.

M. Wenman: Quel est donc l'objectif de cette idéologie?

M. Lamontagne: Le Communiste international est une doctrine bien connue de tous. C'est eux-mêmes qui la qualifient d'internationale.

M. Wenman: Vous disiez qu'ils utiliseraient éventuellement la force pour réaliser leurs objectifs?

M. Lamontagne: Comme d'autres peuples il n'y a pas si longtemps, leur but est de contrôler le monde entier. C'est ce qu'on entend pas Communiste international qui, je crois, sous-entend le recours éventuel à la force.

M. Wenman: On a porté des jugements contradictoires quant à la puissance relative de l'Alliance Atlantique et de l'Union soviétique. En votre qualité de ministre, estimez-vous que la puissance de l'Alliance Atlantique est supérieure, inférieure ou égale à celle de l'Union soviétique?

M. Lamontagne: Cela dépend par ce que l'on entend par supériorité et dans quel domaine. Je vous rappelle que nous voulons réaliser la parité en tant que moyen de dissuasion crédible. C'est là notre unique objectif.

M. Wenman: Cette parité est-elle actuellement réalisée?

M. Lamontagne: Elle l'a été jusqu'à présent.

M. Wenman: Et maintenant?

M. Lamontagne: Même en l'absence de cette parité, j'estime néanmoins que notre puissance de dissuasion est toujours crédible. Cependant il semblerait que si les pays de l'OTAN ne font pas l'effort nécessaire, cette parité risque d'être sapée. Or en l'absence d'une parité plus ou moins approximative, notre puissance de dissuasion perdra de sa crédibilité et la menace qui pèse sur nous sera d'autant plus forte.

M. Wenman: A quel moment est-ce que cet écart pourrait être comblé? Dans les conditions actuelles, à quel niveau de parité globale pouvons-nous aspirer?

[Texte]

Mr. Lamontagne: Maybe Mr. Beckett can answer very briefly.

Mr. Beckett: Very briefly, sir.

It is a question impossible of answer with precision. The American program, in their view, in the strategic field they hope to be back at parity in the latter part of this decade. Hence the frequent reference to "window of vulnerability", "window of opportunity" et cetera, in that particular regard.

• 1110

It is not only a question of numbers, as you know, Mr. Wenman, it is a question as well of momentum, of the thrusts of programs, and NATO is attempting to keep some reasonable pace with the Warsaw Pact in the other areas. I could perhaps do worse than read the conclusion from the *International Institute of Strategic Studies' Military Balance*, the current issue, which has been referred to often here. It summarizes thus:

The numerical balance, over the last 20 years, has slowly but steadily moved in favour of the East. At the same time, the West has largely lost the technological edge, which allowed NATO to believe that quality could substitute for numbers.

One cannot necessarily conclude from this that NATO would suffer defeat in war, but one can conclude that there has been sufficient danger in the trend to require urgent remedies.

Mr. Wenman: Thank you very much. That is an excellent quote. My last question: moral position. You stated that Canada's decision not to have nuclear arms and conventional only is not based on a question of morality, it is based on a question of best role. The decision initially was made, I understand, on the question of morality. If the best role were determined to be nuclear weapons on Canadian soil, where would you stand on that, morally? What is your moral position?

Mr. Lamontagne: My moral position is to make the best possible contribution to the alliance. In our view, it is a question of trying to do our best as far as conventional weapons are concerned.

Mr. Wenman: If that moral decision had to be made, where would you stand? The moral decision had to be made at one time in our history and we may have to make it again, and you might be the minister, so I want to know where you would stand.

Mr. Lamontagne: I will tell you what my moral position is when the decision comes, but at the moment I do not think there is any need for Canada to think that it could become a nuclear power, because, first of all, the policy of this government is to try, as the Prime Minister has said, as much as possible to create a suffocation on nuclear weapons. We are for disarmament, and limitation of armaments and nuclear weapons. As far as we are concerned, we are like many other countries, we think there is enough nuclear power in the world

[Traduction]

M. Lamontagne: Je demanderais à M. Beckett de vous répondre.

M. Beckett: Très brièvement.

Il est impossible de vous donner une réponse précise. Les Américains espèrent que la parité stratégique sera atteinte à la fin de la décennie. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il est si souvent question du « talon d'Achille ».

Comme vous le savez sans doute, monsieur Wenman, il ne s'agit pas uniquement de chiffres mais également de la vitesse d'application de certains programmes; dans d'autres domaines. d'ailleurs, l'OTAN suit les pays du Pacte de Varsovie d'assez près. Je vais vous citer, si vous permettez, la conclusion d'un article paru dans le dernier numéro de l'Institut international d'études stratégiques relativement à l'équilibre militaire:

Au cours des 20 dernières années, l'avantage numérique est lentement mais inexorablement passé à l'Est. Dans le même temps, l'Ouest a pratiquement perdu son avance technologique, ce qui avait permis à l'OTAN de penser que la qualité pouvait compenser le nombre.

Il ne faut pas toutefois en conclure que l'OTAN serait d'avance battue en cas de conflit; néanmoins, le danger est suffisamment grave pour exiger des mesures d'urgence.

M. Wenman: Merci d'avoir lu cette citation. J'en arrive maintenant à ma dernière question concernant notre position morale. Vous avez affirmé que la décision du Canada de se doter uniquement d'armes conventionnelles, à l'exclusion d'armes nucléaires, avait été prise non pas pour des raisons de moralité mais pour des raisons d'ordre pratique. Or, il semblerait qu'à l'origine cette décision avait bel et bien été prise pour des raisons d'ordre moral. S'il s'avérait qu'au plan pratique, il serait préférable que le Canada entrepose des armes nucléaires sur le territoire national, quelle serait votre réaction?

M. Lamontagne: Notre objectif est de contribuer au mieux de nos possibilités à l'Alliance atlantique. Nous devons faire de notre mieux en ce qui concerne les armes conventionnelles.

M. Wenman: Quelle serait votre position si vous étiez confronté avec un choix de ce genre, ce qui est tout à fait dans l'ordre des possibilités.

M. Lamontagne: Je vous le dirais en temps et lieu. Dans la conjoncture actuelle, il n'est pas question que le Canada devienne une puissance nucléaire, le gouvernement s'étant fixé une politique d'asphyxie en matière d'armes nucléaires, conformément à ce que le premier ministre a dit à ce sujet. Nous sommes partisans du désarmement et de la limitation des armes nucléaires. Comme de nombreux pays, nous estimons que la puissance nucléaire de par le monde est déjà suffisante

[Text]

at the moment and that one more would just add more problems and more threats than anything else.

Mr. Wenman: You reversed the rhetoric of "better red than dead," or "better dead than red." You do not believe the public shares the view "better red than dead." Does the public, in your view, feel that it should be "better dead than red"? I am surprised at you using that kind of rhetoric in this age.

Mr. Lamontagne: Well, it is because it is a well-known axiom that you hear more and more in Europe. I have not heard it that much in Canada yet. I hope I will not hear it. But in Europe there have been some people who have said, better red than dead. I do not agree, obviously, with that. I think it is better to fight to protect what we have, our liberty and freedom, than even be red or dead. I think there is a way to survive through that by what we are trying to do in NATO, by a critical deterrent and prevent aggression from others. That is what we are doing.

The Chairman: Thank you, Mr. Wenman. Mr. McKinnon has a supplementary, and then I will turn to Mr. Roche and excuse the minister who has to go to cabinet.

Mr. McKinnon: This is just a point of order, really. I would just like to elucidate on what Mr. Beckett said in his quote from the International Institute of Strategic Studies. It is in the chapter headed, "The East-West conventional balance in Europe does not include nuclears". I always think that some political science student will read our minutes and think they are authoritative, and I would like them to be so.

The Chairman: Thank you. Mr. Roche.

Mr. Roche: Mr. Minister, I have three questions. The strategy of suffocation speech of the Prime Minister at UNSOD I with the four essential points, that remains the policy of the government, does it not?

Mr. Lamontagne: Pardon?

Mr. Roche: The strategy of suffocation speech is the policy of the government today.

Mr. Lamontagne: It is the policy of the government.

Mr. Roche: Right. So really what we are talking about is ways to implement the policy at the international level?

Mr. Lamontagne: That is right.

• 1115

Mr. Roche: Would you agree that there is no real difference between the strategy of suffocation and the call for a nuclear freeze which is at the centre of what you might call the peace movement today, defined very broadly? I am thinking of people who are concerned about the escalation of arms and who want to see a temporary freeze by all nations on the testing, production, and deployment of nuclear weapons and delivery systems, pending a genuine reduction in nuclear arsenals.

My question to you is this: Is there is no real difference between the strategy of suffocation and the nuclear freeze?

[Translation]

et que notre adhésion au club nucléaire ne ferait qu'aggraver les dangers.

M. Wenman: D'après vous, les Canadiens préféreraient-ils être rouges plutôt que morts ou bien préféreraient-ils être morts plutôt que rouges? Cela m'étonne que vous fassiez appel à des slogans de ce genre.

M. Lamontagne: C'est parce qu'on en parle de plus en plus en Europe. Au Canada, par contre, on ne l'entend pas souvent, et j'espère que cela ne changera pas. En Europe, il ne manque pas de gens pour dire qu'il vaut mieux devenir rouges que d'être tués. Bien entendu, je ne suis pas d'accord avec eux. Il faut éventuellement être prêts à se battre pour défendre notre liberté. Or, l'OTAN vise justement à empêcher l'agression au moyen d'une dissuasion crédible.

Le président: Merci, monsieur Wenman. M. McKinnon a demandé à poser une question supplémentaire, après quoi je donnerai la parole à M. Roche. Quant au ministre, il doit se rendre à une réunion du Conseil des ministres.

M. McKinnon: Il s'agit plutôt d'un rappel au Règlement. La citation provenant de la revue de l'Institut international d'études stratégiques lue par M. Beckett, provient du chapitre intitulé «L'équilibre conventionnel Est-Ouest en Europe ne comprend pas d'armes nucléaires». Ceci a l'intention d'un éventuel étudiant en sciences politiques qui lirait les comptes rendus de nos réunions.

Le président: Merci, Monsieur Roche.

M. Roche: Je voudrais poser trois questions au ministre. La stratégie de l'asphyxie, énoncée par le premier ministre lors de la conférence UNSOD 1 est toujours actuelle, n'est-ce pas?

M. Lamontagne: Vous disiez?

M. Roche: Je voudrais savoir si le gouvernement considère que la stratégie de l'asphyxie est toujours d'actualité.

M. Lamontagne: Absolument.

M. Roche: Il s'agirait donc d'en trouver les modalités d'application au niveau international?

M. Lamontagne: C'est exact.

M. Roche: Ne pensez-vous pas qu'il n'existe pas de différence réelle entre la stratégie de l'asphyxie et le moratoire nucléaire préconisé par le mouvement pour la paix? Ceux que l'escalade militaire inquiète voudraient instaurer un moratoire provisoire et général pour la production, le déploiement, les systèmes de lancement et les essais nucléaires en attendant une réduction réelle des arsenaux nucléaires.

Existe-t-il à votre avis une différence entre la stratégie de l'asphyxie et le moratoire nucléaire?

[Texte]

Mr. Lamontagne: I was going to say that, when you talk of a strategy of suffocation, it is within an international context. The freeze is more local, in a way.

Mr. Roche: No, no. Permit me to make myself clear.

The call for a nuclear freeze is a multilateral call; it is not unilateral. We are not talking about a unilateral action. I am trying to ascertain whether or not you agree with me, that the strategy of suffocation and the call for a nuclear freeze are the same thing.

Mr. Lamontagne: Well, they are very closely related, there is no doubt about it.

Mr. Roche: Secondly, you recently were quoted as having made a statement in opposition to the peace marches and protests.

Knowing that politicians are often misquoted, I would like to invite you to clarify precisely what you said with respect to the ability or wisdom of the peoples in many parts of the world, particularly in Europe and in North America, who are protesting against the arms race and calling for mutual balance, verifiable reductions in arms.

I would like to invite you to clarify what you said with respect to those protests.

Mr. Lamontagne: Thank you for asking the question. When I saw the headlines of that day, I was pretty surprised at what I had said. When I read my text, it was not exactly the same thing; there was a very important word missing in the headline, which was "unilateral." In that context, I said I was against these demonstrators who think, most of the time, that defence and armament in the West are dangerous and aggressive, while those of the East are for security and pacifist purposes. So I said that, if you demonstrate, you should demonstrate that both, on each side, should disarm together, not only one side.

Mr. Roche: I understand the point.

Mr. Lamontagne: I also said at the time that if you demonstrate here in a country like Canada or some European country, where you have such a freedom of demonstration, I think you should apply the same way of demonstrating in the East. But, obviously, you know very well, sir, that in the East they cannot demonstrate unless it is well organized by the authorities.

Mr. Roche: No, but you will agree that your statement, as misconstrued in the manner that you have just explained, allowed you to be imaged as being in opposition to the World Council of Churches and the many groups with integrity calling for multilateral steps toward a disarmament program. Surely you agree that the integrity of those groups really should not be compromised, because they are expressing a very human concern today?

Mr. Lamontagne: It has never been in my mind, to do what you have just said. I respect these people, because they demonstrate what they believe, and they want to express their views

[Traduction]

M. Lamontagne: L'asphyxie s'entendrait au plan international alors qu'un moratoire serait plutôt local.

M. Roche: Non, je vais essayer d'être plus clair.

L'appel à un moratoire nucléaire est multilatéral et non pas unilatéral. Je voudrais donc savoir si à votre avis la stratégie d'asphyxie peut être assimilée à cet appel au moratoire nucléaire?

M. Lamontagne: Les deux sont apparentés par certains côtés.

M. Roche: Vous vous seriez récemment élevé contre les manifestations en faveur de la paix.

Comme on fait souvent dire n'importe quoi aux hommes politique, pourriez-vous nous répéter ce que vous avez dit concernant la sagesse de ceux qui, en Europe et en Amérique du Nord, s'élèvent contre la course aux armements et exigent une réduction vérifiable des armes.

Qu'avez-vous dit au juste concernant ces manifestations?

M. Lamontagne: Je vous remercie de votre question qui me permettra de faire une mise au point. J'ai été le premier à être étonné des titres parus dans les journaux, titres qui avaient omis un mot important, notamment unilatéral. J'avais dit, notamment, que je ne suis pas d'accord avec les manifestants qui s'insurgent contre l'armement de l'Occident, qui serait à visée agressive alors que l'armement des pays de l'Est aurait des buts purement pacifiques. Les manifestants feraient donc mieux d'exiger le désarmement de l'Est aussi bien que de l'Ouest et non pas uniquement le désarmement de l'Occident.

M. Roche: Je vois.

M. Lamontagne: J'avais également fait remarquer qu'il est facile d'organiser une manifestation au Canada ou en Europe occidentale, alors que dans les pays de l'Est, seules les manifestations sanctionnées par les autorités ont la moindre chance de se dérouler.

M. Roche: De la façon dont les médias avaient rendu votre pensée, on aurait pu croire que vous êtes contre le Conseil mondial des églises et d'autres groupes parfaitement intègres qui préconisent le désarmement multilatéral. Votre objet n'est quand même pas de mettre en doute l'honnêteté de ces groupes qui expriment une préoccupation parfaitement valable.

M. Lamontagne: Absolument pas. Au contraire, je les respecte, car ils pratiquent ce qu'ils prêchent. Nous vivons dans un pays où, Dieu merci, on a le droit d'exprimer son point de vue.

[Text]

to the people. I think we live in a country which permits that, thank God.

Mr. Roche: Finally, on parity and the definition of rough parity, may I come back to it again, and approach it this way?

For the sake of argument—and condensing my argument to please our chairman—there is never going to be parity, because one side is always going to be slightly ahead. You know, it is a leap frog, and so on.

Would you accept the argument that there is today parity, and it is a parity of overkill? I mean to say that both superpowers possess an enormous range of weaponry which allows them to destroy the other side many times over. So, in that sense of overkill, there already is parity. Therefore, this leads to the argument that, despite both sides having the parity of overkill, the continued escalation for technological advantage is leading the world into the ultimate insecurity. Now that is the argument for concrete steps. Would you agree with my definition?

• 1120

Mr. Lamontagne: I agree with you that if we carry on with these escalations we are experiencing at the moment, sooner or later there will be a burst somewhere. But as one of you mentioned a few moments ago, when you depict one side being there and the other one being there, instead of doing this, if we could do this, that will be a good start. The one which seems to be ahead, which we think is the East, if they would accept to cool down and discard the SS-20, which is the latest and the most modern nuclear weapon in existence, that would be something which maybe we should have started to believe Mr. Brezhnev when he said that he wanted to denuclearize the country.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister. Thank you, madam and gentlemen. You may go, sir, to your other occupation.

First, I have two major decisions. This afternoon the Secretary of State for External Affairs will be here. He is our last witness. Now a very simple matter. You know that the Western European Union Assembly—I passed along some copies of that yesterday—will be in Ottawa. This is a very long-standing invitation. They requested to come to Canada a long time ago. They are going to be received by the NATO association, Mr. Hopkins, and they will have lunch and all that. I was asked by the Parliamentary Association if we would like to meet. I have no objection. I know some of you have already been invited to the luncheon, but I am submitting it to you.

It is a very interesting organization, and an old organization. It is comprised of those states which were signatories to the Brussels Treaty in 1948 which gave birth, if I may say, to the North Atlantic Treaty. They will be here and they are parliamentarians. There will be around 20 to 30, from Luxembourg, the United Kingdom, Belgium, France, and they represent every political party from Christian Democrats and Labour to Communists.

[Translation]

M. Roche: Je voudrais enfin revenir à la question de la parité.

La parité, au sens strict du mot, est impossible à réaliser, car fatalement un camp sera toujours nécessairement légèrement en avance sur l'autre.

Ne pensez-vous pas que nous avons d'ores et déjà réalisé la parité des moyens de destruction, en ce sens que chacune des superpuissances possède un arsenal qui lui permettrait de détruire l'adversaire plusieurs fois? Or, en dépit de cette parité des moyens de destruction, la poursuite de l'escalade pour s'assurer un avantage technologique ne fait qu'aggraver l'insécurité mondiale. Êtes-vous d'accord avec cette définition?

M. Lamontagne: Il est vrai que si cette escalade se poursuit, une explosion devient pratiquement inévitable. Il faudrait que les deux parties acceptent de négocier. Étant donné que ce sont les pays de l'Est qui ont de l'avance en ce moment, c'est eux qui devraient abandonner leur missile SS-20, l'arme nucléaire la plus perfectionnée du moment. Nous aurions peut-être dû prendre M. Brejnev au mot lorsqu'il a dit qu'il voulait dénucléariser son pays.

Le président: Merci, monsieur le ministre. Vous êtes libre.

Notre dernier témoin, cet après-midi, sera le secrétaire d'État aux Affaires extérieures. Vous savez sans doute que l'Assemblée de l'Union de l'Europe occidentale a été invitée à venir à Ottawa il y a longtemps. Ses représentants seront notamment reçus à déjeuner par l'association canadienne de l'OTAN. Des représentants de l'Association parlementaire m'ont demandé si nous aimerions les rencontrer. Je sais que certains membres du Comité ont été invités à ce déjeuner. Je voudrais savoir ce que vous en pensez.

Cette organisation, qui existe depuis longtemps déjà, réunit les États signataires du Traité de Bruxelles de 1948 portant création du Traité de l'Atlantique Nord. Le groupe sera composé de 20 à 30 parlementaires du Luxembourg, du Royaume-Uni, de la Belgique et de la France. Ils représenteront toutes les nuances politiques, des démocrates chrétiens aux communistes.

[Texte]

I was asked if I would organize it. We have time that afternoon at 3.30 and we could have an open session or an in camera session, or a session of the same kind with the Senate. Our colleagues from the Senate may come. I am in your hands. I would like to have a quick decision on this. I would suggest to you, as your chairman, that indeed I see no objection to meeting 20 to 25 of our colleagues from Europe.

Second, would you like it to be a formal meeting inside this order of reference or just a kind of a get-together meeting, in camera or public, but unofficial and with the Senate, or just a meeting of this committee. Any point of view? Mr. Wenman.

Mr. Wenman: It is a bit of a new departure and I like the precedent that when we have parliamentary groups coming they should in fact receive an invitation, or if they ask to meet with the committee that they meet specifically with this committee in whichever format you wish. But I with this committee in whichever format you wish. But I like the idea of establishing the precedent that this committee in fact will meet with such delegations if so requested or in fact on occasions have us meet with them.

The Chairman: They have requested it. It is on request by them, yes. Mr. McKinnon and others, please.

Mr. McKinnon: I rather prefer the social idea rather than a meeting at which we would have to pick out some order of business, I suppose. If we are going to have them sit in, or start a discussion, it would get too formal.

The Chairman: Yes, but there is already that kind of gathering and they would like to have a real exchange between members. So I could organize an in camera meeting between us, but a more formal meeting than just a social gathering. There is already a social gathering which some members will be attending.

Mr. McKinnon: I will accept the dictates of the majority.

The Chairman: Thank you. I think I can see a consensus that I will organize a meeting that afternoon, leaving the format to me. Tuesday, March 9, at 3.30 p.m., if you would like to put that on your agendas.

Now, coming back to the agenda, this is the very touchy issue. I have had many requests from members. You know we have had a full, long month's session. We have followed our agenda rather well, and in our agenda there was the possibility of tonight starting to work all together after we hear the two ministers. Tonight, in camera, we will have a meeting for an exchange of ideas so that we know the kind of draft report we would like to see in our hands on or around March 11. Before we start drafting, we would like to have some indication of the views of the members in an exchange.

• 1125

It was, at that time, submitted to you— of course, that was decided a month ago—that we might reserve tonight, tomorrow, and next Tuesday for that exchange between us in camera, so that we would know the kind of direction we would like the drafting committee to take.

[Traduction]

Nous pourrions prévoir une réunion à 15h30, soit une réunion à huis clos soit une réunion publique ou encore une réunion conjointe avec le Sénat. Qu'est-ce que vous en pensez? Ce serait sans doute une bonne idée de rencontrer nos collègues européens.

Voulez-vous une réunion officielle, dans le cadre de notre ordre de renvoi, ou plutôt une réunion officieuse, soit en public soit à huis clos, avec des sénateurs ou bien rien qu'avec les membres du Comité. Monsieur Wenman.

M. Wenman: Je trouve que lorsque des parlementaires étrangers viennent au Canada, ils devraient être invités officiellement par le Comité. Ce serait-là un excellent précédent.

Le président: C'est eux qui ont demandé à nous rencontrer. Monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Je préfère une rencontre informelle plutôt qu'une réunion officielle avec ordre du jour, etc. Une discussion risque de devenir trop rigide.

Le président: Ils ont sollicité un échange de vues avec nous. On pourrait donc organiser une réunion à huis clos qui viendrait s'ajouter aux réceptions auxquelles vous allez sans doute assister.

M. McKinnon: Je suis d'accord avec la majorité.

Le président: Merci. Je vais donc organiser une réunion pour le mardi 9 mars à 15h30. Veuillez en prendre bonne note.

La question de l'ordre du jour est très délicate. Les députés m'ont soumis de nombreuses suggestions. Nous avons durement travaillé tout ce mois et avons en général réussi à respecter notre ordre du jour; en principe, lorsque nous aurons entendu les deux ministres ce soir, nous devrions entamer la rédaction de notre rapport. Ce soir, au cours de la réunion à huis clos, nous procéderons donc à un échange de vues au sujet du projet de rapport qui devrait être prêt vers le 11 mars. Avant d'entamer la rédaction du rapport, on procédera donc à un échange de vues.

Il avait donc été prévu, il y a un mois déjà, que cet échange de vues aurait lieu ce soir et mardi prochain afin que nous puissions donner des directives au comité chargé de la rédaction du rapport.

[Text]

Now, I am informed—and I cannot cancel on my own authority, as I said, I am your servant, not your slave but your servant, I am not the master of this committee—that members who, I think, should play a great role cannot be here tonight, but others cannot be here next Tuesday. To put it openly, some members of various parties can be here tonight, others cannot, and those who can be here tonight cannot be here Tuesday, so I am in a very difficult situation.

I thought we might start now, have a first get-together at least. It is 11.30; we have adjourned every time at 12.30 or 1.00 o'clock. The drafting committee is here, the members interested are here, maybe we could have an hour this morning and see if we could not have another hour this afternoon, because we were supposed to sit for two hours only tonight anyway, from 8.00 to 10.00. If we had an hour now, we could have another hour maybe after Mr. MacGuigan terminates this afternoon—I do not see why it should be longer than a two-hour presentation this afternoon. We could have an hour and a half or two hours. I am in your hands, because it is a very difficult and touchy subject and I want to be fair to all members.

I am open to suggestions, but members also have told me that I disregarded, when I presented my report to you, the fact that we have had a full month of briefings, two ministers today, and to arrive right away tonight at 8.00 o'clock and say, "Now, where do you want to go?", without having reflected on a weekend or over a few days . . . I must admit that I may have reflected more than when I suggested that, but everybody seems to be in agreement. We have a deadline, though, to meet. That is very important. We have a deadline that I really want to meet, April 2. But I am in your hands for a quick discussion and a quick point of view so that I can take a decision.

Mr. McKinnon: I wonder if we should go into camera, or do you see any particular reason for this going into the minutes?

The Chairman: I think I could adjourn the meeting. There is no reason why it should be in the minutes. I adjourn officially, but please stay.

AFTERNOON SITTING

• 1540

The Chairman: Madam and gentlemen. Before I start, I think the Honourable Mr. McKinnon would like to raise a point of order, or a point of information. Mr. McKinnon, please.

Mr. McKinnon: Thank you. My apologies, Mr. Minister, but this morning before we closed I was mentioning the figures as revealed in the *SIPRI Year Book 1981*, of the rank order of transfers of major conventional armaments in 1979 and 1980. There are three or four rather complex tables and I made the mistake of quoting from them without having the book in front of me.

[Translation]

Or, on m'a signalé que certains députés sont dans l'impossibilité d'assister à la réunion de ce soir et d'autres à celle de mardi. Cela me place dans une situation très embarrassante.

Il est 11h30 et d'habitude la séance est levée entre 12h30 et 13h00. Étant donné que le comité de rédaction se trouve dans la salle en ce moment, nous pourrions peut-être discuter de cette question pendant une heure ce matin et encore une heure cet après-midi, vu que nous sommes censés siéger ce soir de 20 à 22 heures. Nous pourrions donc travailler pendant une heure ce matin et encore une heure après que M. MacGuigan nous aura quitté cet après-midi. Je ferai comme vous l'entendez.

Certains membres du Comité se sont plaints d'être bousculés, car après un mois de réunions ininterrompues il leur faut quelques jours de réflexion avant de décanter leurs idées. Il ne faut pas oublier toutefois que nous devons respecter l'échéance du 2 avril. Je voudrais savoir ce que vous en pensez.

M. McKinnon: Cette réunion doit-elle avoir lieu en public ou à huis clos?

Le président: On peut poursuivre à huis clos, mais je ne vois pas pourquoi cela figurerait dans notre compte rendu. Donc, officiellement, la séance est levée.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

Le président: Madame et messieurs, avant de commencer, je crois que l'honorable M. McKinnon voudrait invoquer le Règlement ou peut-être faire une mise au point. Monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Merci. Je prie monsieur le ministre de bien vouloir m'excuser, mais ce matin avant de conclure, j'ai emprunté un certain nombre de chiffres à la parution annuelle de l'Institut international de recherche pour la paix de Stockholm, dans le domaine des transferts d'armements conventionnels opérés en 1979 et 1980. Il y a 3 ou 4 tableaux assez complexes, et j'ai fait l'erreur d'y emprunter certaines statistiques sans avoir les commentaires du manuel sous les yeux.

[Texte]

I was correct in the information out of Table 7.3, the rank order—the twentieth. The largest major weapon-exporting countries of the world shows that Canada exports 0.3 of 1 per cent of the total exports of arms. But it is table 7.4, the largest exporters of the four categories of major weapons which are aircraft, armoured vehicles, missiles and ships—Canada is not mentioned at all in those categories, but nations such as Brazil, Israel and the Netherlands are. So that is where it places us. But the value of exports and major weapons to regions listed in Table 1, which are known as the Third World countries, Canada in the latest UN record, exported \$28 million worth to those countries out of a world total of \$8,693 million. So you can see that Canada once again is less than half of 1 per cent. Thank you very much for allowing me this correction.

The Chairman: *Bon après-midi.* Good afternoon, ladies and gentlemen.

This afternoon, I do not want to say at long last, but this will terminate our public hearings after a full, long month. I am glad we are even moving the press around now. But today, this afternoon will be the last one. It is not well attended by the press unfortunately, but that is the way life is in Ottawa and in this parliamentary system.

You may like to know how many people and how many meetings we have had. Mr. Minister, believe it or not, we have had over 50 witnesses and we sat for a total time of 52 hours and 5 minutes, which is quite a record, I think, for one month only. And I want to publicly thank the hon. ladies and gentlemen who sat with me through all these long hours. Some sat completely and entirely; some had to go to other occupations. But I want right now, not only to thank very, very warmly the witnesses, whom we will thank again when we send them a copy of the minutes and a copy of the report—hoping there will be a report—but our thanks also for having accepted our invitation.

If I may, I would like to make an announcement, and I say this perhaps with a little bit of sadness. I heard—and I only heard about it, that today will be the last day that a colleague of ours will be sitting in her official capacity on this committee. But I think today officially, and I want to profit from that—that is my privilege as chairman, and I hope the minister will not mind being delayed one minute. I want to pay a great compliment and kindness to Ursula Appolloni who has been, as you know, the Parliamentary Secretary to the Minister of National Defence. But I know that this week, unless there is something wrong in the system, and always something happens to prove me wrong, I think today or tomorrow will be her last day as Parliamentary Secretary to the Minister of National Defence.

I always liked Madam Ursula Appolloni, as all of you have, for her attentive devotion to this committee. She was also very attentive to the department she represented and her—I like to

[Traduction]

Les renseignements cités et empruntés au tableau 7.3 sont exacts, il s'agit bien du 20^e par ordre. Les chiffres des principaux pays exportateurs d'armes indiquent que le Canada émerge pour 0,3 p. 100 au total des exportations d'armements. Si nous nous tournons maintenant vers le tableau 7.4, qui donne les principaux exportateurs des quatre catégories d'armements les plus importantes... les avions, les blindés, les missiles et les navires de guerre... le Canada n'est pas mentionné, alors que l'on trouve le nom de pays tels que le Brésil, Israël et les Pays-Bas. Voilà donc où en est le Canada. Mais en valeur, les exportations d'armements essentiels vers les régions du monde retenues au tableau 1, c'est-à-dire ceux qu'on appelle normalement le tiers monde, représentent pour le Canada 28 millions de dollars... selon le dernier rapport de l'ONU... pour un total de 8,693 millions de dollars. Cela situe la part du Canada encore une fois à moins de 0,5 p. 100. Merci de m'avoir laissé faire cette rectification.

Le président: *Good afternoon.* Bon après-midi, mesdames et messieurs.

Cet après-midi, je ne dirai pas enfin, ce sera la dernière de nos réunions publiques mettant un terme à un mois d'activités intenses. Je suis heureux de voir la presse parmi nous, même s'il s'agit d'une représentation assez maigre, ce qui est assez caractéristique de notre vie publique et parlementaire à Ottawa.

Vous voulez peut-être savoir, monsieur le ministre, que nous avons reçu plus de 50 témoins, et que nous avons siégé au total 52 heures et 5 minutes, ce qui représente un véritable record, puisque notre première réunion a eu lieu il y a un mois à peine. Je tiens donc à remercier publiquement les dames et les messieurs qui m'ont accompagné tout au long de ces longues auditions. Certains d'entre vous ont été présents de façon ininterrompue, d'autres ont parfois dû s'absenter. Je tiens à remercier le plus chaleureusement possible les témoins, auxquels nous aurons encore l'occasion de faire parvenir un exemplaire des procès-verbaux et du rapport... espérons que celui-ci verra le jour... témoins témoins, donc, que nous remercions d'avoir répondu à notre invitation.

Permettez-moi encore de vous dire à quel point je serai triste de devoir me séparer d'une de nos collègues, qui se trouve être parmi nous pour la dernière fois... voilà ce que j'ai entendu dire... en qualité de représentant officiel, et je voudrais profiter donc de cette occasion... en tant que président, en espérant que le ministre nous permettra de garder encore la parole une minute. Je désire donc remercier et féliciter particulièrement Ursula Appolloni, qui, comme vous le savez, a exercé les fonctions de secrétaire parlementaire auprès du ministre de la Défense nationale. Si mes renseignements sont exacts... mais une décision de dernière minute pourrait toujours me donner tort, ce qui ne m'étonnerait pas dans le cadre de notre système... M^{me} Appolloni ne sera plus secrétaire parlementaire à partir de demain ou après-demain.

J'ai toujours beaucoup apprécié la participation extrêmement attentive de M^{me} Appolloni aux travaux de ce Comité; vous avez certainement pu vous en rendre compte également.

[Text]

say her loyalty and devotion to the minister, because of course, that is what all of you expect—devotion and loyalty.

I want to be personally on the record, and I would think I am expressing the views of members here. And since it is the last time we sit, officially, while you are still parliamentary secretary, I want to thank you. I would do the same for other members who would arrive, either through the tenure of their office, or as new members of this committee. Thank you, Ursula Appolloni, for a job well done.

• 1545

Today, as I said, we have as our witness, the Honourable Mark MacGuigan. I will certainly not do as I have done for other witnesses to introduce them and say as I have said all the month of February that you are not here, ladies and gentlemen, as witnesses of this committee but as guests to exchange with us your views. Sir, in your case I think I should say you are here as a witness because you have official authority and, as such, I believe you are accompanied today by people we know very well. These gentlemen are Mr. J. H. Taylor; Mr. A. R. Menzies, our Ambassador for Disarmament who was a witness before this committee; Mr. D.L.B. Hanlon, Director, Arms Control and Disarmament Division. Others we have the pleasure of having with us, I will name later.

I believe that Mr. MacGuigan will be giving his views on Canada's approach to international security and disarmament. I hope he has had the opportunity to consider some of the views—I know he did—expressed on this question in the last month—I repeat, in the last month—in this committee. I also hope he will tell us about government thinking on the approach to the second United Nations Special Session on Disarmament, UNSSOD II. Since I see no other point of order I will invite the minister to make his comments. We have his text. Then I will pursue matters by asking members who want to question you, sir, to proceed in the usual way. Mr. Minister.

Hon. Mark MacGuigan, (Secretary of State for External Affairs): Thank you, Mr. Chairman. The standing committee's examination of security and disarmament issues, with special attention to Canada's participation in the Second Special Session of the United Nations General Assembly devoted to disarmament, is directed to a priority of Canadian foreign policy. I should like to express my appreciation for the concentrated series of hearings which the committee has undertaken. It was quite an extraordinary series of hearings, Mr. Chairman. Your statistics indicated I think 50 witnesses, a time of 52 hours consumed, but I think it also has to be noted that you undertook this in a very short space of time and that you are going to be giving us a report in a time span that is still very useful for us for our preparation for UNSSOD II.

[Translation]

Elle a servi avec scrupules le ministère qu'elle représentait, et je tiens à souligner la fidélité et le dévouement dont elle a fait preuve auprès du ministre, ce qui correspond très exactement à la conception que nous pouvons tous avoir de ce genre de mission.

Je tiens donc à ce que mes paroles soient citées au compte rendu, puisque je pense exprimer ici l'opinion générale. Et puisque cette séance est notre dernière, je tiens, tant que vous êtes encore secrétaire parlementaire, à vous adresser officiellement mes remerciements. Remerciements qui vont également d'avance aux députés qui siégeront comme nouveaux membres de ce Comité, ou à titre de secrétaire parlementaire. Merci, Ursula Appolloni, pour un travail dont vous pouvez être fière.

Comme je l'ai dit, nous recevons aujourd'hui l'honorable Mark MacGuigan. Je ne ferai certainement pas l'erreur de vous présenter comme j'ai présenté tous les témoins que nous avons reçus pendant le mois de février en précisant qu'ils n'étaient pas vraiment là à titre de témoins, mais plutôt à titre d'invités, venus pour échanger avec nous des opinions. Dans votre cas, monsieur, étant donné la position officielle que vous occupez, on peut dire que vous êtes là à titre de témoin et d'ailleurs, vous êtes accompagné d'un certain nombre de personnes que nous connaissons très bien. Il s'agit de M. J.H. Taylor, de M. A.R. Menzies, notre ambassadeur au désarmement qui a déjà témoigné devant ce Comité, de M. D.L.B. Hanlon, directeur de la Direction du contrôle des armements et du désarmement; quant aux autres, je les présenterai plus tard.

M. MacGuigan, je crois, a l'intention de nous dire comment il voit la politique canadienne face à la sécurité internationale et au désarmement. J'espère qu'il a eu le temps de se familiariser avec ce qui s'est passé au sein de ce Comité depuis un mois; d'ailleurs, j'en suis certain. De plus, j'espère qu'il nous fera part de la position du gouvernement à la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement, UNSSOD II, dont la date approche très vite. Puisqu'il n'y a pas d'autres rappels au Règlement, je vais demander au ministre de nous faire part de ses observations. Nous avons reçu son texte. Lorsque vous aurez terminé, les députés qui veulent vous poser des questions seront invités à le faire; monsieur le ministre.

Hon. Mark MacGuigan (secrétaire d'État aux Affaires extérieures): Merci, monsieur le président. L'étude par le Comité permanent des questions relatives à la sécurité et au désarmement en accordant une attention spéciale à la participation du Canada à la deuxième session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies sur le désarmement répond à une des priorités de la politique étrangère du Canada. J'aimerais dire à quel point j'apprécie la série d'audiences entreprises par le Comité. En effet, monsieur le président, les travaux de ce Comité sont assez extraordinaires. D'après vos statistiques, vous avez entendu quelque cinquante témoins, vous avez siégé pendant 52 heures, mais il faut noter également que tout cela s'est déroulé sur une période très restreinte et que vous allez préparer un rapport à notre intention suffi-

[Texte]

We are grateful that you undertook the mandate, first of all and, second, we are grateful that you undertook it in such a serious field; also that you have been so prompt in your hearings and will be so prompt with your report.

Canada's security policy has three complementary thrusts. They are, first, deterrence of war through the collective security arrangements of NATO and NORAD; second, active co-operation in efforts to achieve equitable and verifiable arms control and disarmament agreements; third, support for peaceful settlement of disputes, and the collective effort to resolve the underlying economic and social causes of international tensions. Since I have elaborated on the last point on a number of occasions, I do not intend to do so today.

Canada recognizes the need for collective efforts to deter aggression against the North American and European regions of the North Atlantic Alliance. It supports and contributes to this defence effort. We are members of an alliance which relies on a deterrent strategy in which nuclear weapons play an important part. This is unavoidable in the world as we know it. The NATO strategy of flexible response and forward defence depends on our being ready and able to respond to aggression at whatever level is necessary to counter it. The nuclear weapons of the United States and other NATO allies make an essential contribution to the security of Canada and of the alliance as a whole. While the United States provides the principal strategic deterrent, nuclear weapons of the United Kingdom are committed to the defence of NATO, and France's independent force also serves to reinforce deterrence in Europe.

We now face approximate parity at the strategic nuclear level between the Soviet Union and the United States; Soviet superiority in intermediate range nuclear weapons in Europe, and the numerical superiority of the Warsaw Pact in conventional land forces. So that is parity at the best for the West and superiority of the Warsaw Pact in the other two regions of intermediate-range nuclear weapons and in conventional land forces.

• 1550

In these circumstances, members of the alliance have felt it necessary to take steps to prevent their capacity to deter aggression and to defend themselves from being further eroded. These efforts must be seen against the background of the qualitative and quantitative growth in the military power of the Soviet Union in recent years and in its disposition to project that power in support of its political goals.

Canada supports the NATO decision on intermediate-range nuclear forces. We are convinced that failure to make adjustments in these areas could dangerously weaken the collective security of the alliance of which we are a part and seriously

[Traduction]

samment rapidement pour qu'il nous soit utile pour nos travaux en préparation de la session UNSSOD II.

Nous vous sommes donc très reconnaissants d'avoir accepté cette charge, d'autant plus reconnaissants qu'en plus d'aborder un sujet particulièrement sérieux, vous l'avez fait avec une très grande rapidité et votre rapport également sera préparé en très peu de temps.

La politique de sécurité du Canada comporte trois volets qui sont: 1) la dissuasion de la guerre par les arrangements de sécurité collective de l'OTAN et de NORAD; 2) la coopération active aux efforts pour parvenir à des ententes internationales sur des mesures de contrôle des armements et de désarmement équitables et vérifiables; 3) l'appui du règlement pacifique des différends et de l'effort collectif pour régler les grandes causes économiques et sociales des tensions internationales. Comme je me suis arrêté sur ce dernier point à un certain nombre de reprises, je ne m'y attarderai pas aujourd'hui.

Le Canada reconnaît la nécessité d'efforts collectifs pour empêcher une agression contre les zones nord-américaine et européenne de l'Alliance. Il appuie concrètement cet effort de défense. Nous sommes membres d'une Alliance qui s'est donnée une stratégie de dissuasion dans laquelle les armes nucléaires jouent un rôle important. C'est inévitable dans notre monde d'aujourd'hui. La stratégie de riposte modulée et de défense avancée de l'OTAN repose sur la capacité de répondre à une agression, et ce au niveau nécessaire pour la contrer. Les arsenaux nucléaires des États-Unis et des autres alliés représentent une contribution essentielle à la sécurité du Canada et de l'Alliance dans son ensemble. Bien que les États-Unis fournissent le principal élément de dissuasion stratégique, le Royaume-Uni a mis son arsenal nucléaire à la disposition de l'OTAN, et la France utilise sa force indépendante pour renforcer la dissuasion en Europe.

A l'heure actuelle, l'Union soviétique et les États-Unis ont à peu près atteint la parité nucléaire stratégique. Les Soviétiques sont supérieurs dans les armes à portée intermédiaire en Europe et le Pacte de Varsovie bénéficie d'une supériorité numérique. Donc au mieux l'Ouest a atteint la parité dans ce domaine et le Pacte de Varsovie est supérieur dans les armes nucléaires à portée intermédiaire en Europe et pour ce qui est des forces terrestres conventionnelles.

Dans ces circonstances, les membres de l'Alliance ont jugé nécessaire de prendre des mesures pour empêcher tout nouvel affaiblissement de leur capacité dissuasive et de défense. Ces efforts doivent être situés dans le contexte de la croissance qualitative et quantitative de la puissance militaire de l'Union soviétique ces dernières années ainsi que de sa tendance à utiliser cette puissance pour appuyer ses objectifs politiques.

Le Canada appuie la décision de l'OTAN sur les forces nucléaires à portée intermédiaire. Nous sommes convaincus que l'incapacité d'apporter des ajustements dans ces domaines pourrait sérieusement affaiblir la sécurité collective de l'Al-

[Text]

undermine the prospects for productive negotiations with the U.S.S.R. on limitations on such forces. For this reason we do not accept proposals for a moratorium or a freeze which would perpetuate the present imbalance of these forces.

I come now to the question of negotiations on limiting strategic arms which have become increasingly important as a means of enhancing the stability of the mutual balance of deterrence. The process, begun in 1969, was suspended in the aftermath of the Soviet military intervention in Afghanistan. It is still indispensable that the two major nuclear powers renew their efforts to establish both quantitative and qualitative limits on their strategic nuclear forces as well as pursuing the more ambitious goal of mutual reductions in nuclear arsenals.

Some months ago the United States announced its readiness to resume talks on strategic arms early this year. It is regrettable that because of the deterioration in the international situation, caused by the rigours of martial law in Poland, a date for the resumption has not yet been fixed. Unless the Polish situation continues to deteriorate, I do not consider that it should be the cause for an unduly long delay in resuming talks on strategic arms. The United States has indicated that it intends to emphasize reductions. Canada supports this objective and looks for a similar statement of intent from the Soviet Union.

The nuclear arms control process should include not only intercontinental nuclear weapons. It should also cover nuclear weapons stationed in Europe, starting with intermediate-range land-based nuclear missiles; that is, with missiles based in the Soviet Union that can reach western Europe and with missiles based in western Europe that can reach the Soviet Union. Canada is a strong supporter of the bilateral U.S.A./U.S.S.R. talks on intermediate-range nuclear forces which were proposed by NATO nations in December, 1979, and which began in Geneva last November.

Canada has also sought to discourage the spread of nuclear weapons to countries that do not have them. Such a development would have profoundly destabilizing effects on international security. Although we have long had the capability to do so, we have chosen not to develop nuclear weapons of our own. We have also chosen to seek roles for our own forces, within the collective defence context, which are not nuclear. We shall no longer require or have access to any nuclear weapons for use by the Canadian Forces as soon as the CF-101 interceptor is replaced with the CF-18A. Canada has striven to strengthen the international non-proliferation system. We have done so even though our insistence on adequate safeguards and undertakings as a condition for the export of Canadian nuclear and special material, equipment, facilities and technology has entailed commercial disadvantages for us.

At this point I want to make it clear that our support for the maintenance of forces sufficient to deter aggression and defend the NATO area is entirely consistent with our commitment to

[Translation]

liance et sérieusement nuire aux possibilités de négociations productives avec l'URSS sur la limitation de ces forces. C'est pourquoi nous n'acceptons pas les propositions de moratoire ou de gel qui perpétueraient l'actuel déséquilibre de ces forces.

Je traiterai maintenant des négociations sur la limitation des armes stratégiques, qui sont devenues de plus en plus importantes comme moyen d'accroître la stabilité de l'équilibre des forces de dissuasion. Le processus, entamé en 1969, a été suspendu après l'intervention militaire soviétique en Afghanistan. Il est toujours indispensable que les deux grandes puissances nucléaires renouvellent leurs efforts pour poser des limites quantitatives et qualitatives à leurs forces nucléaires stratégiques et pour poursuivre l'objectif plus ambitieux de réductions mutuelles des arsenaux nucléaires.

Il y a quelques mois, les États-Unis ont annoncé qu'ils étaient disposés à reprendre les pourparlers sur les armes stratégiques au début de 1982. Il est regrettable qu'une date n'ait pas été encore fixée en raison de la détérioration de la situation internationale causée par les rigueurs de la loi martiale en Pologne. Sauf si la situation en Pologne continue de se détériorer, je ne crois pas que cela soit un motif pour retarder indûment la reprise des pourparlers sur les armes stratégiques. Les États-Unis ont indiqué qu'ils entendent mettre l'accent sur les réductions. Le Canada appuie cet objectif et attend une déclaration d'intention similaire de l'Union soviétique.

Le processus de contrôle des armes nucléaires ne devrait pas seulement englober les armes nucléaires intercontinentales. Il devrait également couvrir les armes nucléaires basées en Europe, à commencer par les missiles nucléaires terrestres à portée intermédiaire, c'est-à-dire les missiles basés en Union soviétique qui peuvent atteindre l'Europe de l'Ouest, et les missiles basés en Europe de l'Ouest qui peuvent atteindre l'Union soviétique. Le Canada appuie fortement les pourparlers sur les forces nucléaires à portée intermédiaire entre les États-Unis et l'URSS qui avaient été proposés par les membres de l'OTAN en décembre 1979 et qui ont débuté à Genève en novembre dernier.

Le Canada a aussi cherché à empêcher que le nombre d'états dotés d'armes nucléaires n'augmente, car cela pourrait perturber sérieusement la sécurité internationale. Bien que nous ayons depuis longtemps la capacité de le faire, nous avons choisi de ne pas mettre au point nos propres armes nucléaires. Nous avons aussi choisi de rechercher une vocation non nucléaire pour nos forces armées au sein de l'Alliance. Les Forces canadiennes n'auront plus besoin d'armes nucléaires dès que l'intercepteur CF-101 aura été remplacé par le CF-18A; à ce moment, nous n'aurons d'ailleurs plus accès à d'autres armes nucléaires. Le Canada s'est efforcé de renforcer le système international de non-prolifération et ce, malgré que notre insistance sur des garanties et des engagements adéquats comme condition préalable à l'exportation de matières nucléaires ainsi que de matières spéciales, d'équipements, d'installations et de techniques nous ait commercialement désavantagés.

J'aimerais faire ressortir clairement que notre appui au maintien de forces suffisantes pour empêcher l'agression et défendre la zone OTAN est pleinement conforme à notre

[Texte]

a vigorous arms control and disarmament policy. Indeed, the two policies are more than consistent; they complement and support each other, forming a coherent whole. They serve the same goal of enhancing security and preserving peace. Security is the key. For only on a basis of undiminished security can nations be expected to accept limitations on the numbers and quality of their weapons. And only on such a basis can they be brought to consider mutual and balanced reductions of their armed forces.

It is against this background of a balanced security policy that Canadian interests and efforts in disarmament at UNSSOD II should be viewed. It was against such a background that the Prime Minister proposed, at the first Special Session on Disarmament in 1978, a strategy of suffocation which called for the negotiation of verifiable agreements by the nuclear powers on its four elements. The proposal addressed the problem of vertical proliferation of nuclear weapons. The problem remains, as does the validity of the concept.

• 1555

I have thus far talked about nuclear issues which are among the priorities of Canadian arms control and disarmament policy, as I set it out in 1980. I now want to turn to another priority: a ban on chemical weapons.

The Committee on Disarmament, the multilateral negotiating body in Geneva, has given increased attention to this subject in the past two years by establishing a working group on chemical weapons. It is mainly in this forum that Canada has and will continue to contribute its technical expertise. As a result of continuing Canadian research on defensive measures, we have the knowledge which enables us to offer meaningful suggestions on such aspects as the verification provisions of an eventual treaty banning these weapons.

The fact that Canadian soldiers without protective equipment were the first to suffer a massive gas attack in the First World War has undoubtedly contributed to Canadian preoccupation with defensive measures. The subject of chemical weapons illustrates well the way in which the two elements of security policy overlap. Allegations of use of chemical weapons in recent years mean that the subject of chemical weapons is likely to receive considerable attention at UNSSOD II. Canada co-sponsored a resolution in the General Assembly in 1980 which led to the establishment of a group of experts to investigate reports of use, and subsequently provided to the UN Secretary General information on the alleged use of chemical weapons volunteered by refugees in Thailand.

Turning to conventional forces, I am sure that it will come as no surprise that their limitation is a Canadian priority.

[Traduction]

engagement envers une vigoureuse politique en matière de contrôle des armements et de désarmement. De fait, ces deux politiques sont plus que conformes; elles se complètent et s'étayent, formant un tout cohérent. Elles servent toutes deux à accroître la sécurité et à préserver la paix. La sécurité est la clé. Car ce n'est que sur la base d'une sécurité non diminuée que l'on peut s'attendre à ce que les nations acceptent des limitations quantitatives et qualitatives de leurs armements. Et c'est seulement sur cette base qu'elles pourront être amenées à envisager des réductions mutuelles et équilibrées de leurs forces armées.

C'est dans ce contexte d'une politique de sécurité équilibrée qu'il faudrait voir les efforts et les intérêts du Canada à la deuxième session extraordinaire consacrée au désarmement. C'est dans un tel contexte que le Premier ministre proposait à la première Session de 1978 une stratégie de l'asphyxie prévoyant la négociation, pour ses quatre éléments constitutifs, d'accords vérifiables par les puissances nucléaires. La proposition s'attaquait au problème de la prolifération verticale des armes nucléaires. Le problème reste, et le concept n'a rien perdu de sa validité.

J'ai jusqu'à maintenant parlé des questions nucléaires qui sont l'une des priorités de la politique canadienne de contrôle des armements et de désarmement, politique que j'ai définie en 1980. J'aborderai maintenant une autre priorité: l'interdiction des armes chimiques.

Le Comité du désarmement, organe multilatéral de négociation à Genève, a accordé de plus en plus d'attention à ce sujet dans les deux dernières années, créant un groupe de travail des armes chimiques. C'est principalement au sein de cette instance que le Canada continuera d'offrir ses compétences techniques. Comme résultat de recherches canadiennes permanentes sur les mesures de défense, nous avons acquis des connaissances qui nous permettent de faire des suggestions valables sur divers aspects, comme les dispositions relatives à la vérification dans un éventuel traité visant l'interdiction de ces armes.

Le fait que des soldats canadiens sans équipement protecteur aient été les premiers à souffrir d'une attaque massive au gaz pendant la Première Guerre mondiale a sans doute contribué à notre préoccupation pour les mesures de défense. La question des armes chimiques illustre bien la façon dont les deux éléments de la politique de sécurité se recoupent. Les allégations d'utilisation d'armes chimiques entendues ces dernières années font que le sujet recevra probablement beaucoup d'attention à la deuxième session. Le Canada a coparrainé, à l'Assemblée générale en 1980, une résolution qui a mené à la création d'un groupe d'experts pour enquêter sur les allégations d'utilisation d'armes chimiques, groupe qui a subseqüemment transmis au Secrétaire général les informations volontairement fournies par des réfugiés en Thaïlande sur l'utilisation présumée de telles armes.

Pour ce qui est des forces conventionnelles, je suis sûr que vous ne serez pas surpris d'apprendre que leur limitation est

[Text]

These forces account for a high proportion—estimated at 80 per cent—of military expenditures. We continue to seek mutual and balanced reductions in the conventional forces of NATO and the Warsaw Pact confronting each other in the region of central Europe. We also seek agreement on measures such as the notification of military manoeuvres, designed to increase confidence between the two military alliances in Europe about each other's intentions.

In the United Nations, we participated in the recently concluded study on confidence-building measures. We have also supported efforts in the United Nations to limit the transfer of conventional weapons and to find ways of reducing military budgets. On both we are continuing to press for greater openness. I have approved moves to explore how Canada can publish more information on Canadian military sales to show more explicitly the Canadian record of a restrictive and sensitive policy in this area. Finally, Canada has vigorously supported the initiation of a UN study on conventional disarmament.

All of the subjects I have mentioned so far were considered at the First Special Session and will form part of the deliberations at UNSSOD II.

In preparing for UNSSOD II, it is appropriate to ask how Canada can best contribute towards the realization of arms control and disarmament agreements. Although agreements are not going to be negotiated at UNSSOD II, ways of promoting their realization will be a major preoccupation.

From the earliest deliberations on disarmament after World War II, a consistent Canadian theme has been the importance of ensuring that the terms of any agreement are being observed. Canada has also sought to encourage, where useful and possible, the involvement of the international community in witnessing compliance. That is what is meant by the term international verification. Concern about verification is even more important today with the growing complexity of weapons systems and the declining degree of international confidence. When compliance is called into question and verification provisions are inadequate, the whole process of arms control and disarmament becomes more difficult, not least as a result of the inevitable decline in confidence.

I, therefore, become impatient with those who argue that concern for verification is little more than an obstructionist tactic or that taking an interest in verification is "playing the American game". The government is serious about arms control and disarmament as an instrument of security policy, and we will continue to emphasize the importance of verification, as the Prime Minister did at UNSSOD I, as the Speech from the Throne did two years ago and, I might add, as did the Final Document of UNSSOD I.

[Translation]

l'une de nos priorités. Ces forces comptent pour une forte proportion—environ 80 pour cent—des dépenses militaires. Nous continuons à rechercher des réductions mutuelles et équilibrées aux forces conventionnelles de l'OTAN et du Pacte de Varsovie en Europe centrale. Nous recherchons aussi une entente sur des mesures—comme la notification des manoeuvres militaires—visant à accroître la confiance quant aux intentions de chacune des deux Alliances militaires en Europe.

Aux Nations Unies, nous avons participé à l'étude sur les mesures de confiance qui vient d'être terminée. Nous y avons aussi appuyé les efforts faits pour limiter le transfert d'armes classiques et pour trouver des moyens de réduire les budgets militaires. Sur les deux plans, nous continuons à réclamer une plus grande ouverture. J'ai approuvé des initiatives visant à explorer comment le Canada pourrait publier plus d'informations sur nos ventes d'équipements militaires de façon à montrer plus explicitement l'aspect restrictif et sensible de notre politique dans ce domaine. Enfin, le Canada a vigoureusement appuyé la mise en oeuvre par l'ONU d'une étude sur le désarmement classique.

Tous les sujets que j'ai mentionnés, étudiés à la première Session extraordinaire, seront également à l'ordre du jour de la deuxième.

En nous préparant à cette deuxième Session, il serait opportun que nous nous demandions comment le Canada peut le mieux contribuer à la conclusion d'accords de contrôle des armements et de désarmement. Certes, la deuxième Session ne permettra pas la négociation d'accords, mais on s'y efforcera de promouvoir les moyens de le faire.

Depuis les toutes premières délibérations sur le désarmement dans le sillage de la Deuxième Guerre mondiale, le Canada a constamment souligné combien il était important d'assurer le respect des dispositions de tout accord. Le Canada a également cherché à encourager la communauté internationale à se porter garante du respect des accords lorsque cela lui semblait utile et possible. Voilà ce que nous entendons par vérification internationale. Cette préoccupation pour la vérification est encore plus importante aujourd'hui étant donné la complexité croissante des systèmes d'armements et la diminution de la confiance internationale. Lorsque le respect des accords est mis en doute et que les dispositions de vérification sont inadéquates, c'est tout le processus du contrôle des armements et du désarmement qui s'enraye, et la diminution inévitable de la confiance n'en est pas la moindre cause.

C'est pourquoi je m'impatiente lorsque j'entends dire que cette préoccupation pour la vérification est à peine plus qu'une tactique obstructionniste ou que cet intérêt pour la vérification «fait le jeu des Américains». Le gouvernement croit sérieusement que le contrôle des armements et le désarmement sont un instrument d'une politique de sécurité; aussi, continuera-t-il à mettre l'accent sur la vérification, comme cela a été fait dans l'allocation du Premier ministre à la première Session extraordinaire, dans le Discours du trône d'il y a deux ans et, pourrais-je ajouter, dans le Document final de la première Session extraordinaire.

[Texte]

• 1600

By stressing the practical aspects of verification and applying expertise in other areas to arms control and disarmament issues, Canada has been able to play a role in the past and can continue to make a contribution in the future. Our non-proliferation and safeguards policy makes us a world leader in this important aspect of promoting the evolution of an effective non-proliferation regime, a priority of Canadian policy on arms control and disarmament.

Another example in which Canada has been involved for some years is the work on an international seismic data exchange. In working towards the objective of a comprehensive test ban, I hope that the exchange can be implemented at an early date and that Canada will be a full participant from the beginning.

You have also heard about the contributions Canada has made on the difficult issues surrounding the verification of a ban on chemical weapons.

There is another subject on which Canadian expertise could be supplied: arms control and outer space. Canada played an important role in the negotiations leading to the Outer Space Treaty of 1967. We have a continuing interest in developments on this issue because of our geographic location and our extensive involvement in communications satellites. The subject of arms control and outer space is now before the Committee on Disarmament in Geneva and I hope that Canada can assist in reaching a verifiable agreement in that body.

While problems of verification vary according to the weapons system, there is an enormous need for increased understanding of the importance of verifiable arms control and disarmament agreements and of the growing costs of verification. It is for this reason that Canadian research, intended originally for Canadian use, has been made available in a series of papers during the past two years to the multilateral negotiating body in Geneva. It is also the reason why the government has continued to follow closely the proposal for an international satellite monitoring agency, put forward by France at the time of UNSSOD I. Its purpose would be to monitor compliance with the provisions of arms control and disarmament agreements.

Tremendously costly, it could be a significant step in the development of international verification mechanisms. Our support in principle is tempered by the recognition that the co-operation and involvement of the two superpowers, which now have such a capability, would be a prerequisite for the successful implementation of the proposal. Since it would be designed for monitoring multilateral agreements, it could be argued that the proposal should be closely related to the successful negotiation of further agreements.

[Traduction]

En soulignant les aspects pratiques de la vérification et en appliquant nos compétences dans d'autres domaines aux questions de contrôle des armements et de désarmement, le Canada a pu jouer un rôle dans le passé et pourra continuer à apporter sa contribution. Sa politique de non-prolifération et de garanties en fait un chef de file sur cet important aspect de la mise en place progressive d'un régime de non-prolifération efficace, l'une des priorités de notre politique du contrôle des armements et du désarmement.

L'échange international de données sismologiques est une autre activité à laquelle le Canada participe depuis quelques années. J'espère que le projet permettra d'atteindre rapidement l'objectif d'une interdiction complète des essais, et que le Canada participera de plein pied à la mise en oeuvre du processus.

Vous avez également entendu parler des contributions que le Canada a apportées sur les difficiles questions entourant la vérification d'une interdiction des armes chimiques.

Il existe un autre domaine auquel les compétences canadiennes pourraient s'appliquer; il s'agit du contrôle des armements dans l'espace extra-atmosphérique. Le Canada a joué un rôle important dans les négociations menant au Traité sur l'espace extra-atmosphérique de 1967. Nous continuons à nous intéresser aux développements dans ce domaine en raison de notre situation géographique et de notre apport important au domaine des communications par satellite. La question du contrôle des armements dans l'espace extra-atmosphérique est à l'ordre du jour du Comité du désarmement à Genève, et j'espère que le Canada pourra contribuer à l'élaboration d'un accord vérifiable au sein de cet organisme.

Bien que les problèmes de vérification varient selon le système d'armement, il est extrêmement important que nous comprenions mieux l'importance de la possibilité de vérification des accords de contrôle des armements et de désarmement ainsi que des coûts croissants de cette vérification. C'est pour cette raison que les résultats de la recherche canadienne, qui étaient initialement destinés à des utilisations canadiennes, ont été publiés et mis à la disposition de l'organisme multilatéral de négociation à Genève depuis deux ans. C'est également pourquoi le gouvernement a continué de suivre de près le projet de création d'une agence internationale de satellites de contrôle avancé par la France au moment de la première Session extraordinaire, et dont l'objectif serait de contrôler l'application des dispositions des accords de contrôle des armements et de désarmement.

Une telle agence, qui coûterait énormément cher, pourrait être un pas important dans la mise en place de mécanismes internationaux de vérification. Notre appui de principe est tempéré par la reconnaissance du fait que la coopération et la participation des deux superpuissances, qui sont actuellement dotées de telles capacités, seraient une condition préalable à la réussite du projet. Comme l'agence servirait à contrôler l'application des accords multilatéraux, on pourrait faire valoir

[Text]

I now want to turn to the question of the relationship between disarmament and development, a subject you have been covering and on which Canadian expertise exists. This relationship has been the subject of the most ambitious of the several UN disarmament studies since UNSSOD I and will figure prominently at UNSSOD II. Because disarmament and development are both priorities of Canadian foreign policy, it would be appropriate to examine ways, including technical assistance in areas of Canadian expertise such as seismology and protective measures against chemical warfare, in which both objectives can be furthered. Perhaps research and development could be broadened in some instances to promote both disarmament and development.

Research and public information activities form a relatively new part of Canadian policy on arms control and disarmament. In my statement on the occasion of Disarmament Week last October, I outlined various steps which my department has been taking to encourage research and public information activities in Canada on arms control and disarmament issues. It is my hope that additional funds can be made available to assist the increasing efforts being made by institutions, organizations and individuals across the country. The Department of National Defence, the Canadian International Development Agency, the Department of the Secretary of State, and the Social Sciences and Humanities Research Council have also contributed to the government's efforts to implement the recommendations on research and information in the Final Document of UNSSOD I.

Among the benefits of increased research and public information activities can be a greater awareness of the place of arms control and disarmament agreements as means towards the much broader end of a more stable and secure world.

• 1605

I recall the public pessimism two years ago following the Soviet invasion of Afghanistan. There was a disturbing tendency to denigrate the achievements in arms control and disarmament; to assume the process had come to a halt, and to talk about war as imminent or inevitable. In one of my first speeches as Secretary of State for External Affairs I rejected such analyses.

Those self-defeating views have been coming to the fore again in recent months and sometimes become translated into calls for unilateral disarmament. Let me say now, as I said on that same occasion two years ago, disarmament must be by agreement; it must not be unilateral. The negotiation of arms control and disarmament agreements, I concluded, is a secu-

[Translation]

l'opportunité d'une association étroite entre ce projet et la négociation de nouveaux accords.

J'aimerais maintenant aborder la question de la relation qui existe entre le désarmement et le développement, sujet que vous avez couvert et pour lequel des compétences canadiennes existent. Cette relation a été l'objet de la plus ambitieuse des nombreuses études sur le désarmement publiées par l'ONU depuis la première Session extraordinaire; la question sera d'ailleurs à l'avant-plan des travaux à la deuxième Session. Étant donné que désarmement et développement sont deux priorités de la politique étrangère du Canada, il serait approprié d'envisager des moyens—y compris l'assistance technique dans des secteurs de compétence canadienne comme la sismologie et les mesures de protection contre la guerre chimique—permettant de promouvoir les deux objectifs. On pourrait peut-être élargir dans certains cas la recherche sur la mise au point de façon à promouvoir à la fois le désarmement et le développement.

La recherche et l'information publique forment une partie relativement nouvelle de la politique canadienne concernant le contrôle des armements et le désarmement. Dans ma déclaration à l'occasion de la Semaine du désarmement en octobre dernier, j'esquissais diverses initiatives que mon Ministère a prises pour encourager au Canada les activités de recherche et d'information publique sur les questions de contrôle des armements et de désarmement. J'espère que des crédits additionnels seront consentis pour appuyer les efforts accrus actuellement déployés par des institutions, des organismes et des individus de part et d'autre du pays. Le ministère de la Défense nationale, l'Agence canadienne de développement international, le Secrétariat d'État et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada ont également contribué aux efforts du gouvernement pour appliquer les recommandations du Document final de la première Session extraordinaire concernant la recherche et l'information.

Des activités accrues de recherche et d'information publique pourraient permettre de mieux nous sensibiliser au rôle des accords de contrôle des armements et de désarmement comme moyen d'atteindre l'objectif beaucoup plus global d'une plus grande stabilité et d'une meilleure sécurité dans le monde.

Je me rappelle le pessimisme qui a suivi l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques il y a deux ans. On remarquait alors une tendance inquiétante à dénigrer les réalisations en matière de contrôle des armements et de désarmement, à assumer que le processus était dans une impasse et à parler de la guerre comme d'une chose imminente et inévitable. Dans l'un de mes premiers discours comme secrétaire d'État aux Affaires extérieures, je rejetais ces analyses.

Ces vues défaitistes ont ressurgi ces derniers mois, et se transforment parfois en appels pour un désarmement unilatéral. Permettez-moi aujourd'hui de vous dire, comme je le faisais il y a deux ans, que le désarmement doit être le fruit d'une entente; il ne doit pas être unilatéral. La négociation d'accords sur le contrôle des armements et le désarmement,

[Texte]

ity imperative for the eighties. That is why UNSSOD II is important to Canada.

I wish to conclude my statement by saying that I look forward positively to the Second Special Session on Disarmament. There is interest and support from a growing number of people in Canada. The hearings of this committee have served well to bring to Parliament and to government's attention a range of views and proposals. The committee's report will be welcomed by the government in the formulation of Canadian positions to be taken at UNSSOD II.

The Canadian delegation to the First Special Session made a significant contribution to its success. The final document, which was produced by consensus, is remarkable in setting out a common declaration of principle, outlining a program of action and updating international machinery.

The international atmosphere since 1978 has not been propitious for the negotiation of arms control and disarmament agreement, but we have not stood still like a ring of Arctic musk oxen when threatened. Canada has made genuine efforts to help resolve international disputes. We have been generous in providing food and homes for refugees, and we have made continuing efforts to further arms control and disarmament negotiations. The Canadian delegation can, and will, take an active part in the work of the Special Session. I am asking our Ambassador for Disarmament to visit western Europe very shortly for two weeks of consultations. In Geneva he will meet not only with Russian representatives, but also important eastern and nonaligned representatives. We have had official-level talks with the Americans and I would remind the committee that President Reagan made an important speech on disarmament last November 18.

As in 1978, I think the Canadian delegation should strive, in co-operation with other delegations, to chart the way ahead and to give further impetus to arms control and disarmament negotiations.

We should not be unrealistic in our expectations from a conference which is expected to take decisions by consensus. Canada has a number of contributions to make. It has idealism and ideas. It has a role of liaison; it has leverage on horizontal nonproliferation; it has expertise in seismic detection and chemical weapons verification. In these ways and others we can, and will, do our best to contribute to the success of UNSSOD II.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister.

First this afternoon, Mrs. Appolloni.

Mrs. Appolloni: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Minister, as the chairman pointed out, we have received many, many briefs, and the variety of views has just been tremendous, almost polarization I would say.

[Traduction]

concluais-je, est un impératif de sécurité pour les années 80. C'est pourquoi la deuxième Session extraordinaire est importante pour le Canada.

J'aimerais conclure en disant que j'envisage positivement la deuxième Session extraordinaire consacrée au désarmement. Un nombre croissant de Canadiens montrent leur intérêt et leur appui. Les audiences de ce Comité ont bien servi à porter à l'attention du Parlement et du Gouvernement toute une gamme de points de vue et de propositions. Le rapport du Comité aidera sûrement le Gouvernement à formuler les positions canadiennes pour la deuxième Session extraordinaire.

La délégation canadienne à la première Session a contribué grandement à son succès. Le Document final qui a été obtenu par consensus est remarquable en ceci qu'il comprend une déclaration de principes esquissant un programme d'action et actualisant les mécanismes internationaux.

Le climat international depuis 1978 n'est pas propice à la négociation d'accords de contrôle des armements et de désarmement. Mais nous ne sommes pas restés tranquilles comme un troupeau de boeufs musqués de l'Arctique lorsque menacés. Le Canada a fait des efforts véritables pour aider à résoudre les différends internationaux. Nous avons généreusement fourni denrées et foyers aux réfugiés. Et nous avons fait continuellement des efforts pour favoriser les négociations sur le contrôle des armements et le désarmement. La délégation canadienne sera en mesure de participer activement aux travaux de cette deuxième Session extraordinaire. J'ai demandé à notre ambassadeur au désarmement de se rendre très bientôt en Europe de l'Ouest pour deux semaines de consultations. À Genève, il rencontrera non seulement les représentants de pays de l'Ouest, mais également d'importants représentants du bloc de l'Est et du mouvement des non-alignés. Nous avons eu des entretiens officiels avec les Américains, et j'aimerais rappeler au Comité que le président Reagan a fait un important discours sur le désarmement le 18 novembre dernier.

Comme en 1978, je crois que la délégation canadienne devrait s'efforcer, de concert avec les autres délégations, de poser les jalons et d'imprimer un nouvel élan aux négociations sur le contrôle des armements et le désarmement.

Cependant, nous ne devrions pas attendre trop de choses d'une conférence qui devrait prendre des décisions par consensus. Le Canada a un certain nombre de contributions à faire. Il a de l'idéalisme et des idées. Il a un rôle de liaison. Il peut influencer la non-prolifération horizontale. Il a des compétences en détection des mouvements sismiques et en vérification de l'utilisation des armes chimiques. Dans ces domaines, nous serons en mesure de faire de notre mieux pour contribuer au succès de la deuxième Session extraordinaire.

Le président: Merci, monsieur le ministre.

Tout d'abord cet après-midi, Madame Appolloni.

Mme Appolloni: Merci, monsieur le président.

Monsieur le ministre, comme le président l'a souligné, on nous a remis énormément de mémoires et les points de vue

[Text]

It has been difficult even for the members of this committee to agree on most things. If there were to be a consensus at all, Mr. Minister, I would think the easiest thing to get it on, would be the need for nuclear disarmament and for chemical warfare disarmament. Do you think, perhaps, Mr. Minister, that our difficulty within this very committee is being reflected in the United Nations? We found, for instance, that people who were not very, very keen on disarming conventional weapons, shared with most of us in this room the absolute horror of nuclear or chemical warfare. Therefore, it was easier to find some point of agreement on that; but, instead, when we went into the broader question of conventional disarmament, there were many more ifs and buts and we heard more about security.

• 1610

But when it came to nuclear disarmament, or when it came to chemical warfare, there was a tremendous sense of agreement from everybody that what we are talking about here is the security of the planet. So my question to you, Mr. Minister, really would be: If the United Nations were to concentrate their efforts on a smaller area, would there not be more chances of some consensus, if not unanimity, coming from these various sessions?

Mr. MacGuigan: Mr. Chairman, I would encourage the committee not to limit its sights too much, and I think international conferences in general and UNSSOD II in particular would be well advised also not to do so. Now, there are some aspects of potential warfare, such as chemical warfare or biological warfare or warfare in outer space, which can be segmented, I think, largely because probably they are not part—at least we hope they are not part—of the offensive plans and preparations of any country at present. But with respect to weapons such as nuclear weapons, which have become an integrated part of defence systems, I would think it would not advance the cause of disarmament and arms control if one were to concentrate only on that kind of weapon.

I think there are aspects of that on which one can concentrate, as in the strategy of suffocation which the Prime Minister urged at the UNSSOD I conference, particularly those aspects which have to do with the development of new systems. But if we are talking about the present systems, I think we have to face the fact that most countries which have a range of weapons regard their package of armaments as an integrated whole and they have a role in their planning for each one.

If I had a single bit of counsel to give the committee, it would be that what it all comes down to is security. The fundamental concept is security, because no country is going to give up its security. What we have to try to bring about is a general realization that security can be achieved at lower general levels of armaments. We can take a figure of 100 representing anything you like, whether it be millions of

[Translation]

exprimés ont été des plus variés allant presque jusqu'à la polarisation.

Il a été difficile même pour les membres du Comité de s'entendre sur la plupart des questions. Si on veut en arriver à un accord quelconque, monsieur le ministre, il me semble qu'il serait le plus facile de s'entendre sur les deux points suivants: il faut le désarmement nucléaire et chimique. Croyez-vous, monsieur le ministre, que les difficultés que nous avons au sein de notre Comité trouvent leur reflet aux Nations Unies? Par exemple, nous avons constaté que les gens qui n'étaient pas tellement chauds pour le désarmement en matière d'armes classiques partageaient l'horreur qu'inspire à la plupart d'entre nous dans cette salle l'idée d'une guerre nucléaire ou chimique. Donc, il a été plus facile de nous entendre sur ce sujet; cependant, lorsque nous en sommes venus à la question globale de l'abandon des armes classiques, nous nous sommes heurtés à beaucoup plus d'objections et on nous a rebattu les oreilles avec la sécurité.

Par ailleurs, pour ce qui est du désarmement nucléaire ou pour ce qui est de la guerre chimique, tous s'entendaient pour dire qu'il s'agit de la sécurité de la planète. Donc, monsieur le ministre, voici ma question: si les Nations Unies se concentraient sur une question un peu plus restreinte, ne serait-il pas possible d'en arriver à un certain consensus, sinon à l'unanimité à la suite de ces différentes conférences?

M. MacGuigan: Monsieur le président, j'invite le Comité à ne pas se limiter dans son étude, et je crois que les conférences internationales, notamment la deuxième session, devraient faire de même. Il est possible de distinguer certains aspects de guerre, telles les guerres chimiques, les guerres biologiques ou les guerres dans l'espace extra-atmosphérique surtout parce que ces types de guerre ne font pas partie des plans d'attaque d'aucun pays à l'heure actuelle; ou du moins nous l'espérons. Par contre, pour ce qui est des armes nucléaires, qui sont maintenant intégrées aux systèmes de défense, je ne crois pas qu'on pourrait faire avancer la cause du désarmement et du contrôle des armements en se concentrant sur ce seul genre d'armes.

Il nous est possible de nous concentrer sur certains aspects, notamment la mise au point de nouveaux systèmes d'armes, comme le demandait le Premier ministre dans le cadre de la première Session extraordinaire, en parlant de la stratégie de l'asphyxie. Cependant, pour ce qui est des armes actuelles, il faut reconnaître que la majorité des pays armés considèrent que leur ensemble d'armes joue un rôle nécessaire.

Si je devais donner un conseil aux membres du Comité, je dirais qu'ils doivent s'attacher à la sécurité. À la base de toute cette discussion se trouve la sécurité car aucun pays n'est prêt à abandonner sa protection. Il faut amener les autres pays à reconnaître que la sécurité est possible à des niveaux d'armement moins élevés. Par exemple, disons que le chiffre 100 représente ce que vous voulez, que ce soit des millions de

[Texte]

dollars or megatons or whatever it may be. The security that all the countries have when they all have that same 100 figure is no greater than the security that they all have when it is 50 or 25, and if we can move the arms race and preparations for war in that direction, I think that is really the most fruitful direction.

Now, I do not want to exclude the possibility of initiatives in other directions, but I think if you want to have a central initiative it has to be directed towards the central problem rather than towards trying to persuade countries to do something which they are less than likely to do.

The Chairman: Thank you, Madam Appoloni. Mr. Wenman, followed by Dr. Jewett, please—

Mr. Wenman: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman:—and the honourable Mr. McKinnon.

Mr. Wenman: First, let me commend whoever on your staff assisted in the preparation of your brief today.

Mr. MacGuigan: The whole department, but particularly these good people here.

Mr. Wenman: It is a very broad overview, as was our introduction to our first brief of this session, and this again is a very good and comprehensive analysis, so I thank you for it.

• 1615

I think that, to you, Mr. Minister, we have heard many, many briefs. One of the more interesting ones was in fact from one of your former colleagues, who gave us a historical analysis and a research paper on the ideology within the Liberal Party. Mr. Gordon's brief was a very interesting brief, and I commend it to you.

The Chairman: With the correction, I am sure.

Mr. Wenman: I say that in a light-hearted vein. But, to be a little more specific, we must look at basically the tone that is expressed here. Having sat at the last disarmament conference at the United Nations when the Canadian position was prepared and delivered, I cannot help but notice that the tone in this paper is much stronger. It appears to be a clarification of position, a hardening of position tightening the connections with the alliance.

I think that is an appropriate response at this time, but I think the difference that I see between the first conference that we attended, and the types of positions we presented, and the types of positions being presented here today is very obvious.

Today we have the rhetoric here. Now, it is one thing to connect the rhetoric to practical application; and if we do not practice what we preach, then what we preach does not have much meaning.

Just to be very specific, one of the ideas that we heard both from Mr. Arbatov and from people who seemed to be speaking for the other side was that one of the areas where we might make some progress at the next conference, which was not

[Traduction]

dollars affectés à la défense ou des mégatonnes de force de frappe ou quoi que ce soit d'autre. Si tous les pays atteignent ce chiffre 100, ils ne sont pas plus en sécurité que s'ils ont tous un chiffre de 50 ou de 25; je crois que si nous pouvions orienter la discussion sur la course aux armements et la préparation de guerre dans ce sens, nous pourrions faire une contribution vraiment utile.

Je ne dis pas que d'autres initiatives ne sont pas possibles, mais je pense qu'il faut d'abord s'attaquer au problème et cesser d'essayer de persuader des pays pour qu'ils fassent quelque chose qu'il est fort peu probable qu'ils feront.

Le président: Merci, madame Appoloni. M. Wenman, et ensuite M^{lle} Jewett.

M. Wenman: Merci, monsieur le président.

Le président: ... et l'honorable M. McKinnon.

M. Wenman: Tout d'abord, je veux féliciter les membres du personnel qui ont collaboré à la rédaction de ce mémoire.

M. MacGuigan: Tous les fonctionnaires du ministère y ont collaboré, notamment les gens qui sont ici.

M. Wenman: Votre mémoire présente la question dans son ensemble, tout comme le premier exposé de cette séance, et il s'agit d'une analyse très complète et très bien faite. Je vous en remercie.

Nous avons reçu, monsieur le ministre, de nombreux mémoires. Un de vos anciens collègues, M. Gordon, nous a présenté un mémoire passionnant où il faisait une analyse historique et un exposé complet de l'idéologie du parti libéral. Ce mémoire était très intéressant et je vous en recommande la lecture.

Le président: Avec réserve, j'en suis certain.

M. Wenman: Je dis cela pour rire. Cependant, pour en revenir à des choses un peu plus sérieuses, il faut bien comprendre la teneur du document que nous avons ici. J'ai assisté à la dernière conférence des Nations Unies sur le désarmement, lorsque le Canada a présenté sa position et je ne peux m'empêcher de remarquer que ce document-ci est beaucoup plus ferme. La position est plus claire, on raffermi les liens avec l'Alliance.

Je crois que la réaction est bonne, mais je pense qu'il y a une très grande différence entre la première conférence et nos positions à l'époque, et les positions qu'on nous présente aujourd'hui.

Aujourd'hui, nous avons un discours rhétorique. Cependant, il faut transporter dans la pratique notre rhétorique, sinon nos déclarations ne veulent rien dire.

Plus précisément, M. Arbatov et des gens qui semblaient parler pour l'autre côté, nous ont dit notamment qu'il y aurait des progrès à faire à la prochaine conférence au sujet des armes classiques dans le Tiers-Monde, c'est-à-dire les pays qui

[Text]

mentioned in your paper, relates to conventional weapons in third countries—that is, non-alliance, non-pact countries—that we might make some progress regarding arms control in that area, or in the area of, even more broadly, the Third World itself.

But at the same time as we see talk and discussion this way—we are not just talking about arms control—we see now a massive escalation, an escalation, for example, into Central and South America; and this is where I come down to tying, just in one specific instance, the pragmatic with the rhetorical.

For example, we understand from *U.S. News and World Report* that American intelligence reveals, for example, while we talk today, while we impose cream-puff sanctions on the Soviet Union, the reality is that the Soviet Union in fact now, instead of flying through Cuba, is flying escalatory weapons through Gander and perhaps even Mirabel, but our sanctions did not even mention these things.

So I throw that question to you. Is that in fact so, and if it is so, why were they not in the sanctions to give some practical weight to the rhetoric that you have presented today?

That would be my first question. I just want to give one or two, and then I will suggest you should answer them.

You also strongly stressed verification throughout your paper, Canada's capacity thereto, and you mentioned chemical weapons. You mentioned the front-line reality that Canada dealt with refugees and food aid and people who are in the front-line. Were you in fact able through your verification process to clearly find evidence that chemical warfare was in fact used in Kampuchea by the Soviet Union? Now, it is important to know if that was used because that is an indication of intent of the Soviet Union as far as using chemical weapons in any future conflict and the necessity of our addressing this problem.

So were you able to verify that and clarify that? Can you give us a clear answer? Were those weapons used? You said in your brief that we reported to the United Nations. Did we specifically come to that conclusion? That is the second question.

The third question: You mentioned that our last position, our position of suffocation, is still valid, at least rhetorically, today. Are you recommending that this committee should suggest to the government that we go back and start with suffocation restated over again, or are you suggesting that instead we take a whole new approach and we go right back to start? Do we now start with START and support of the American position, and an expansion on those positions, and adding a strategy to START as opposed to an expansion of suffocation?

• 1620

This is the last question I would like to ask you. We have been looking in this committee for stabilization and confidence-building measures. From many of the witnesses this

[Translation]

ne font pas partie de l'OTAN ni du Pacte de Varsovie. Votre document n'en fait pas mention. Cependant, on nous dit qu'il y a des progrès à faire au sujet du contrôle des armements dans cette région du monde ou même plus globalement, dans le Tiers-Monde.

Cependant, alors que nous discutons des possibilités dans ce sens, et non seulement du contrôle des armes, nous assistons à une escalade accélérée par exemple en Amérique du Sud et en Amérique Centrale; voilà un point où selon moi, il faudrait faire correspondre la théorie et la pratique.

Par exemple, le *U.S. News and World Report* donne à penser que les services américains du renseignement savent que l'Union soviétique ne passe pas par Cuba mais bien par Gander et peut-être même Mirabel pour transporter par avion ses armes; et nous ne faisons qu'imposer des sanctions symboliques sans même toucher à cela.

Voilà ma question. Est-ce vrai et dans l'affirmative, pourquoi n'a-t-on pas interdit cette pratique dans les sanctions qui ont été imposées afin de donner un poids réel aux discussions que nous avons?

C'est là ma première question. J'ai encore une ou deux autres questions et ensuite je vous laisserai la parole.

Dans votre mémoire, vous insistez sur la vérification et les capacités du Canada à cet égard; mais vous faites état des armes chimiques. Vous dites que le Canada reçoit des réfugiés et offre de l'aide alimentaire aux gens qui souffrent de la guerre. Avez-vous pu, par votre processus de vérification, prouver que l'Union soviétique a utilisé des armes chimiques au Kampuchea? C'est important de connaître la réponse car elle constitue une indication de l'intention de l'Union soviétique pour ce qui est de l'utilisation des armes chimiques dans un conflit futur et cela montre l'importance du problème.

Donc, avez-vous pu vérifier cette accusation? Pouvez-vous nous donner une réponse définitive? A-t-on utilisé ces armes? Dans votre mémoire, vous dites que nous avons présenté un rapport aux Nations Unies. Quelle a été la conclusion du rapport? Voilà ma deuxième question.

Troisièmement, vous avez dit que notre théorie de l'asphyxie est encore bonne, au moins théoriquement. Nous recommandez-vous de proposer au gouvernement le maintien de cette théorie ou êtes-vous en train de nous recommander d'adopter une nouvelle orientation et de recommencer à neuf? Sommes-nous favorables au programme START et voulons-nous ajouter une autre stratégie à ce programme plutôt que de reprendre notre théorie de l'asphyxie?

Voici ma dernière question: dans nos travaux, nous avons cherché les moyens de stabilisation et des mesures d'incitation à la confiance. Nous avons posé cette question à de nombreux

[Texte]

question has been asked many times. What can be done between now and this session by Canada, by the United States, and by the Soviet Union to prepare us for a mood of compromise and negotiation in the forthcoming United Nations sessions?

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Minister

Mr. MacGuigan: That is quite a number of questions, Mr. Chairman, but I will try to answer all of them in reasonably succinct fashion.

You spoke about changes in our foreign policy in this area. I did not have the responsibility earlier, but I doubt very much, from what I recall and from what I have read, that there have been any changes in the principles we apply. I suspect that if there are changes, they are changes in application because of changing circumstances. For instance, there is no doubt that the East-West situation has worsened considerably since UNNSOD I. That, if you recall, was in what might still be considered part of the heyday of détente, but with the invasion of Afghanistan at the end of 1979, and with the Polish situation at the present time, the climate between the East and West has changed very radically, and so I suppose one applies one's principles in a different way.

If we were optimistic in 1978 at UNNSOD I for a great deal of progress in the field of arms control and disarmament negotiations, I think the world would lead us to be less optimistic today. I hope we still have some hope and, indeed, we intend to make positive proposals, but the world does not encourage us to be wildly optimistic for the success of moving in this direction. We must nevertheless try, and countries like Canada, which are not superpowers, I think owe it to themselves and to the world to try particularly to put forward a different point of view than that which is open to the superpowers, or at least that which the superpowers are likely to present themselves.

Now, on your more specific questions, you asked about trans-shipments of arms by the Soviets through Gander and Mirabel. Well, there are the two regular Aeroflot flights, not charter flights, but regularly scheduled flights every week from Moscow to Gander to Mirabel. There is nothing unusual about those flights; there certainly have no weapons been unloaded, and we have no knowledge of any such trans-shipments.

Mr. Wenman: Will you investigate that matter further since I have perhaps caught you unaware of it?

Mr. MacGuigan: No, we . . .

Mr. Wenman: You are able to make that statement categorically today.

Mr. MacGuigan: Well, I make the statement that we are not aware of any. If they are doing this, it must be in some very secret way which is hidden from us. We are not aware of it.

[Traduction]

témoins. Que pouvons-nous faire d'ici à l'ouverture de la Session des Nations Unies, que peuvent faire le Canada, les États-Unis et l'Union soviétique pour préparer le climat de compromis et de négociations qui devrait prévaloir à la prochaine conférence des Nations Unies?

Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur le ministre.

M. MacGuigan: Il y a là beaucoup de questions, monsieur le président. J'essayerai d'y répondre brièvement.

Vous avez parlé de modifications de notre politique étrangère. Je n'étais pas ministre à l'époque, mais je doute beaucoup, d'après mes souvenirs et mes lectures, que les principes que nous défendons aient été changés. S'il y a eu modifications, c'est tout simplement pour s'adapter aux circonstances. Par exemple, il ne fait pas de doute que le climat des relations Est-Ouest s'est tendu depuis la première conférence des Nations Unies sur le désarmement. Cette conférence s'est déroulée pendant les beaux jours de la détente, cependant avec l'invasion de l'Afghanistan à la fin de 1979 et avec la crise polonaise, le climat entre l'Est et l'Ouest s'est modifié du tout au tout et je pense qu'il faut tenir compte de ces modifications dans l'application de ces principes.

En 1978, à l'UNSSOD I, nous étions optimistes et nous pensions que des progrès pouvaient être accomplis pour ce qui est du contrôle des armements et des négociations sur le désarmement; je crois qu'aujourd'hui, la situation mondiale nous amène à être beaucoup moins optimistes. Je crois que nous pouvons encore espérer et en fait, nous avons l'intention de faire des propositions positives, cependant la situation mondiale n'est pas propice à l'optimisme dans ce sens. Nous devons quand même essayer, et je crois que des pays comme le Canada, qui ne sont pas des superpuissances, se doivent à eux-mêmes et au monde entier d'essayer de présenter un point de vue différent, d'essayer d'adopter une optique différente de celle des superpuissances.

Pour en venir à vos questions plus précises, vous avez soulevé la question du transport d'armements par les Soviétiques à Gander et à Mirabel. Chaque semaine, deux vols réguliers de la compagnie Aeroflot, des vols de passagers et non d'affrètements partent de Moscou, font escale à Gander et arrivent à Mirabel. Ces vols n'ont rien d'inhabituel et il n'y a pas d'armes déchargées; nous n'avons pas connaissance qu'il y ait transbordement d'armes.

M. Wenman: Êtes-vous prêt à faire enquête car il semble que je vous ai pris par surprise?

M. MacGuigan: Non, nous . . .

M. Wenman: Vous faites cette déclaration de façon catégorique aujourd'hui.

M. MacGuigan: Eh bien, je dis que nous n'en avons pas connaissance. Si cela se fait, ce doit être fait d'une façon très secrète qui nous est cachée, nous n'en avons pas connaissance.

[Text]

Mr. Wenman: Do they inspect?

Mr. MacGuigan: I think inspection is not normal and I think has not been carried out, but I think if you are speaking about what I presume people normally have in mind when they worry about aggressive arms, you are thinking about rather large things such as aircraft parts and tanks—

Mr. Wenman: I am thinking of any conventional weapons.

Mr. MacGuigan: —and it would be pretty hard to disguise something of that kind.

Mr. Wenman: In view of the fact that you took sanctions against passenger planes, surely if this kind of thing is going on and you are taking sanctions against the Soviet Union, any kind of rational analysis would lead you to say you must try to stop this kind of thing if it is going on.

Mr. MacGuigan: We would be most concerned if it were going on, but we are convinced that it is not.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): You are not convinced it is.

Mr. MacGuigan: You are convinced that it is?

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): No, I say you are not convinced that it is. You are convinced that it is not.

Mr. MacGuigan: Yes, it is not going on.

Mr. Wenman: Fine. We will have more on that a little bit later. How about the broad proposition of Third World countries?.

Mr. MacGuigan: Well, let me see, that was not one I actually marked down. I will try to mark that one down too, but I have two or three others that you gave me—chemical weapons in the Indo-Chinese area.

• 1625

Indeed, there are many reports from refugees about the apparent use of chemical weapons, and that has been true in Afghanistan as well as in the Indo-China area. We have helped in a United Nations initiative and the UN committee has made a preliminary report after its visit to Thailand, but it has not been admitted, as I recall, to Kampuchea or Viet Nam; Kampuchea, I guess, being the place most in question. I am not sure how complete will be the evidence which is able to be put together on the subject. We would like to see a study made which would establish this very clearly if it is the case.

Mr. Wenman: If you cannot verify its use, when it has been used, how do you ever expect to verify its existence and its storage and all these other things?

Mr. MacGuigan: You ask a good question. Obviously, that is what verification is about. If you do not have access to the territory in which it was supposedly used, so you can check the effects of it on the foliage as well as the people, if there is any, you have no way of verifying. That is why verification is so

[Translation]

M. Wenman: Y a-t-il des inspections?

M. MacGuigan: Il n'y a pas d'inspections, je crois, mais si vous pensez à ce qu'ont les gens en tête lorsqu'ils parlent d'armes offensives, vous faites allusion à des armes assez massives telles que des pièces d'avions et de chars . . .

M. Wenman: Je fais référence à toute arme classique.

M. MacGuigan: . . . et il serait assez difficile de cacher des armes aussi grosses.

M. Wenman: Vous avez pris des sanctions contre les vols de passagers; si ce genre de choses se produit et que vous voulez prendre des sanctions contre l'Union soviétique, il faut conclure que vous devez essayer de mettre fin à cette pratique si elle existe.

M. MacGuigan: Nous nous en préoccupons au plus haut chef si cela se produisait mais nous sommes convaincus que ce n'est pas le cas.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Vous n'êtes pas convaincu que c'est le cas.

M. MacGuigan: Vous êtes convaincu que cela se produit?

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Non, je dis que vous n'êtes pas convaincu que c'est le cas. Vous êtes convaincu que ce n'est pas le cas.

M. MacGuigan: En effet, cela ne se produit pas.

M. Wenman: D'accord. Nous reviendrons là-dessus un peu plus tard. Qu'en est-il de la proposition concernant les pays du Tiers-Monde?

M. MacGuigan: Bon, je n'ai pas pris note de cette question. Je le fais, mais il y a deux ou trois autres questions que vous avez soulevées, notamment les armes chimiques en Indochine.

En fait, de nombreux réfugiés ont fait état du recours aux armes chimiques, tant en Afghanistan qu'en Indochine. Nous avons contribué aux travaux des Nations Unies et le comité des Nations Unies a présenté un premier rapport après s'être rendu en Thaïlande; cependant, ce comité n'a pas pu aller ni au Kampuchéa ni au Vietnam; je crois que c'est au Kampuchéa qu'on a les plus forts doutes. Je ne sais pas s'il sera possible de faire une preuve complète; nous aimerions qu'une étude soit faite pour éclaircir toute cette question.

M. Wenman: Si vous ne pouvez pas vérifier l'utilisation des armes chimiques, lorsqu'elles ont été utilisées, comment pouvez-vous penser que vous pourrez vérifier l'existence et le stockage de ces armes et des autres types d'armes?

M. MacGuigan: Bonne question. C'est le problème de la vérification. Si on ne peut entrer dans les territoires où les armes chimiques auraient été utilisées, si on ne peut vérifier les effets de ces armes sur la flore et sur les gens, il n'est pas possible de vérifier. C'est pourquoi ce processus est tellement

[Texte]

important, because without it you cannot be sure. I presume you are agreeing with us on that?

The strategy of suffocation still holds, but I do not think it is at odds with the START strategy. They really have different applications and I think one can be for that; one can encourage as well, no You were asking me with respect to stabilization and confidence building measures, not that kind of question, but rather, what measures the United States and the Soviet Union could take.

Certainly if the situation in Afghanistan were resolved, and that in Poland were resolved, we would go a long way towards restoring stabilization and building up confidence in the European theatre. In the Third World, certainly one might think that in a region where, by and large, there are not large scale military alliances, it might be easier to have arms reductions and arms control. But that has not really been our experience, if you consider areas like the Middle East. In such areas, nearly all the countries seem to have very strong motivation, in terms of their national politics, for building up of their arms. While I would certainly encourage initiatives directed towards arms reduction in the Third World, I do not think we can be confident that the problem is going to be easy there either; it is a difficult problem to solve wherever there is a lack of security or wherever countries feel there is a lack of security.

Mr. Wenman: Thank you.

The Chairman: Thank you very much. Now, Mr. McKinnon, followed by Dr. Hudecki. Oh, I am sorry, Dr. Jewett, I said so. Thank you, followed by Mr. McKinnon.

Miss Jewett: Thank you, Mr. Chairman.

On the somewhat pessimistic note of getting negotiations back on track again, the minister points out himself, on page three, that the negotiation process, the arms control negotiation process begun in 1969, pretty well continued until Afghanistan. One of the witnesses before us the other day was reminding us that this process continued and the Soviet Union continued to engage in it, despite the U.S. intervention in Viet Nam and the bombing of Cambodia and so on.

In other words, a situation in which one might argue that they would have had grounds for saying we will not work for an under-space agreement any longer, did not apply, and I would hope the minister would simply bear that in mind that those negotiations—what is it, 12 treaties have been reached during this period? We were being reminded that some progress had been made even in the middle of the Vietnamese War.

• 1630

We could argue about this forever. I do not suppose there is very much point in arguing it further today when your paper states that "nuclear weapons of the United States and other

[Traduction]

important, c'est la seule façon d'être sûr. J'imagine que vous êtes d'accord avec nous?

La stratégie de l'asphyxie est encore bonne, mais je ne crois pas qu'elle soit contraire à la stratégie START. Ces deux stratégies ont des applications différentes. Vous m'avez posé une question au sujet de la stabilisation et des mesures incitatives à la confiance, ou plutôt au sujet des mesures que les États-Unis et l'Union soviétique pourraient prendre.

De toute évidence, si la situation en Afghanistan était réglée et si la crise polonaise était résorbée, nous pourrions progresser sur la voie de la stabilisation et de la confiance sur le théâtre européen. Pour ce qui est du Tiers monde, on peut penser que dans une région où il n'y a pas d'Alliance militaire importante, il peut être plus facile d'en arriver à une réduction et à un contrôle des armements. Cependant, ce n'est pas l'expérience que nous avons connue, notamment au Moyen-Orient. Dans ces régions du globe, tous les pays semblent très motivés, dans leur politique nationale, à accumuler des armements. Je suis certainement favorable à toute mesure devant amener une réduction des armements dans le Tiers monde, cependant je ne pense pas qu'il soit plus facile d'en arriver à un désarmement dans cette partie du monde; c'est un problème difficile dès qu'il y a un manque de sécurité ou un manque perçu de sécurité.

M. Wenman: Merci.

Le président: Merci beaucoup. Je donne maintenant la parole à M. McKinnon, ensuite ce sera M. Hudecki. Oh je m'excuse, mademoiselle Jewett, j'allais vous oublier. Merci, donc M^{lle} Jewett suivie de M. McKinnon.

Mlle Jewett: Merci beaucoup, monsieur le président.

Pour en revenir aux possibilités plutôt minces de recommencer les négociations, le ministre lui-même souligne à la page 3 de son mémoire que le processus de négociations sur le contrôle des armements stratégiques, qui a commencé en 1969, s'est poursuivi jusqu'à l'invasion de l'Afghanistan. Un autre témoin nous rappelait il y a quelques jours que ce processus de négociations s'est continué et que l'Union soviétique a continué d'y participer malgré l'intervention américaine au Vietnam, le bombardement du Cambodge et ainsi de suite.

Autrement dit, on pourrait faire valoir que les Soviétiques auraient pu refuser de signer l'entente sur l'espace extra-atmosphérique, et j'espère que le ministre se rappellera que douze traités ont été signés pendant cette période. On nous a dit que les négociations ont progressé malgré la guerre au Vietnam.

On pourrait en discuter longuement. Mais j'imagine qu'il serait inutile de poursuivre ce sujet aujourd'hui lorsque dans votre mémoire, à la page 1, vous dites: «Les arsenaux nucléai-

[Text]

NATO allies . . .", this is on page two, " . . . make an essential contribution to the security of Canada."

I am one of those people who do not feel very secure, and that is not my definition of security, and particularly—and this is going to bring me to my first question—in the light of all the recent talk—and I hope it is only rhetoric—about limited nuclear wars, about military superiority—perhaps you could say that these are not particularly responsible people—you know, Senator Jesse Helms and others arguing for the need for American military superiority—but even the Secretary of Defence has at least in one speech argued, as I remember, for military superiority, possible first use.

I wonder, again emanating from the United States administration, if the minister could tell me whether or not he feels that Canada and other nations now in Western Europe, given the real fears there about limited nuclear war, possible first use, could more effectively challenge these arguments that are now being made, that I think really destroy the whole concept of balance and of mutual reduction.

Mr. MacGuigan: I think that while one may have occasion sometimes, in addresses, to reply to things that are said in other people's addresses, normally in our formal statements we confine ourselves to the policies which are being advocated by other countries, and the policy of the United States, as I understand it, is not for superiority in weapons in general, including nuclear weapons; it is for parity and it is because they . . . I was going to say believe, but I think one might say that they can demonstrate that they do not have parity in several areas.

In fact, I mentioned the Soviet superiority in intermediate range nuclear weapons in Europe and conventional land forces, and the parity that we acknowledge to exist is at the strategic nuclear level between the United States and the U.S.S.R. It is between those perceived gaps by the American government that there is a renewed emphasis on re-armament in formal American policy. Perhaps some Americans wish to go further, but I do not believe that is the policy of their administration.

I am not personally involved in NATO military strategy. That would be my colleague, the Minister of National Defence, and you have had him before you this morning. But I have found no disposition on the part of the American government to go beyond the generally accepted NATO defence strategies.

Miss Jewett: I was, of course, speaking about their plan over the next three to five years and the position that they would likely be in then, which my understanding is, would be one of superiority.

• 1635

I wonder if the minister would assist me to understand, and much of the burden of his presentation suggests that the Canadian government wants to promote, ideally, nuclear suffocation and certainly arms control and disarmament negotia-

[Translation]

res des États-Unis et des autres alliés représentent une contribution essentielle à la sécurité du Canada . . . »

Pour en venir à ma première question, je suis de ceux qui ne se sentent pas très protégés lorsqu'on parle de guerre nucléaire limitée, de supériorité militaire; ce ne sont que des discussions théoriques, vous pourrez peut-être dire que les gens qui en parlent ne sont pas des gens responsables, vous savez ces gens tels le sénateur Jesse Helms et les autres qui réclament à cor et à cri la supériorité militaire américaine; cependant, même le secrétaire américain à la Défense a dit au moins dans un discours qu'il était favorable à la supériorité militaire et même à une force de première frappe.

Encore une fois dans ce contexte du gouvernement américain, je me demande si le ministre pourrait me dire si le Canada et les autres pays de l'Europe occidentale, compte tenu des craintes réelles exprimées au sujet de la guerre nucléaire limitée et même d'une force de première frappe, pourraient attaquer de front cette rhétorique qui, à mon avis, ne sert qu'à détruire le principe de la réduction équilibrée et mutuelle des armes.

M. MacGuigan: Bien qu'on puisse, à l'occasion, répondre aux déclarations faites dans certains discours, normalement, dans nos déclarations officielles, nous nous limitons aux politiques qui sont mises de l'avant par d'autres pays; si je comprends bien, les États-Unis ne cherchent pas la supériorité des armes à tout point de vue y compris les armes nucléaires; les États-Unis recherchent l'égalité et c'est parce que les Américains pensent, et à juste titre, je crois, pouvoir démontrer qu'ils n'ont pas autant d'armes de certains genres que les Soviétiques.

Or, j'ai fait état de la supériorité soviétique au chapitre des armes nucléaires à portée moyenne en Europe et au chapitre des forces terrestres classiques; j'ai également parlé de la parité qui existe entre l'Union soviétique et les États-Unis pour ce qui est des armes nucléaires stratégiques. C'est au sujet de ces écarts perçus par le gouvernement américain que la politique américaine insiste pour un réarmement. Il est possible que certains Américains veuillent aller plus loin mais je ne crois pas que telle soit la politique de l'administration.

Personnellement, je ne participe pas à la stratégie militaire de l'OTAN. Il faudrait poser la question à mon collègue, le ministre de la Défense nationale, que vous avez reçu ce matin. Cependant, je ne crois pas que le gouvernement américain veuille pousser plus loin les stratégies de défense de l'OTAN qui font l'objet d'un consensus.

Mlle Jewett: Je parlais bien sûr des projets américains pour les trois à cinq prochaines années et de la position dans laquelle ils seront alors, et qui, selon moi, sera une position de supériorité.

L'essentiel de l'exposé du ministre indique que le gouvernement canadien serait partisan de la stratégie de l'asphyxie et qu'en tout cas il est favorable à la poursuite des négociations sur le contrôle des armes et le désarmement et qu'il entend

[Texte]

tions and keep ourselves a non-nuclear weapons state, why is it then that that same government actually encourages the Canadian production, and I am thinking particularly of the guidance system for the Cruise missile? When I say encourage, it would be one thing to say: Well, if Litton Industries, Toronto branch, wants to make guidance systems for the Cruise missile, fine. But my figures are that the defence industry productivity grants to Litton Industries to do this over the past 10 years are worth \$18.5 million; \$4.5 million in 1979-80 alone. Does the minister think that we should, given the very positions in this paper, actually be giving grants for this purpose?

Mr. MacGuigan: I think, Dr. Jewett, with respect, you are speaking from the perspective of someone who would not wish to see us belong to an alliance with nuclear weaponry. But, in fact, we do by choice belong to that alliance and we support the inclusion of nuclear weapons in the armory of that alliance.

We have chosen not to have a nuclear force of our own and not to develop nuclear weapons of our own. But this, it has always seemed to me, is more by way of giving good example to the world than for any other reason. We are the first country that had the capability of having nuclear weapons which chose freely not to do so. We saw this form of self-denial as making a significant contribution to world peace by the example that we not only preached, but acted. We not only have chosen not to try to force that position on others, but we belong to an alliance in which nuclear weapons are an integral part, and we, I think for the most part, gratefully accept the deterrence which is achieved by their use. So, it is not at all illogical for us in that context to contribute to some aspects of nuclear weapons systems in other countries.

It is perhaps less readily explainable that we have a fighter plane which can use only nuclear-tipped weapons, but that was a decision that was made in the sixties, and with the phasing out of that plane, the CF-101, we will not have any nuclear weapons ourselves. But we will still belong to this alliance; we are part of it, and we are not about to change.

Miss Jewett: So if I understand your answer correctly, we say we will not create nuclear weapons, but we will, however, create components for nuclear weapons systems and, furthermore, give grants to industries doing so.

Mr. MacGuigan: We may well do so, because it is not against any principle of ours. I cannot tell you since it is not my responsibility whether we are in fact doing that, but it may well be that we are. I can say that it would not offend any of our principles that we were doing so.

Miss Jewett: One final question, and it relates to public education information. I was pleased to see the section of your report that talked about research and public information

[Traduction]

conserver au Canada son statut d'État non doté d'armes nucléaires. Le ministre pourrait-il alors m'expliquer pourquoi le gouvernement encourage de fait la production, au Canada, notamment du système de guidage pour le missile de croisière? Je dis bien qu'il encourage car il ne se contente pas de laisser tout simplement l'usine de Toronto de la *Litton Industries* fabriquer des systèmes de guidage pour missiles de croisière. En effet, d'après les chiffres que j'ai obtenus, depuis dix ans, la *Litton Industries* a reçu, pour s'adonner à cette activité précisément, 18.5 millions de dollars, au titre de subvention encourageant la productivité de l'industrie de la défense. Au cours de la seule année 1979-1980, elle a reçu 4.5 millions de dollars. Étant donné la position défendue dans ce document-ci, le ministre est-il convaincu de l'opportunité de verser des subventions à cette fin?

M. MacGuigan: Mademoiselle Jewett, je pense que vous adoptez le point de vue de ceux qui estiment que nous ne devrions pas adhérer à une Alliance possédant des armes nucléaires. Cependant, nous avons choisi d'adhérer à cette Alliance et nous acceptons que des armes nucléaires fassent partie de son arsenal.

Nous avons choisi de ne pas posséder nos propres armes nucléaires et de ne pas en fabriquer nous-mêmes. J'ai toujours cru cependant que c'était là pour donner le bon exemple au reste du monde plutôt qu'autre chose. Nous sommes le premier pays qui, capable de fabriquer des armes nucléaires, a cependant choisi de ne pas le faire. Nous estimons que nous pouvions par là contribuer de façon importante à la paix dans le monde en prouvant que nous ne prêchions pas seulement en paroles mais en actes. Nous avons choisi de ne pas imposer nos buts aux autres mais nous adhérons à une Alliance qui détient des armes nucléaires et, dans l'ensemble, nous acceptons l'effet de dissuasion que cela représente. Il n'est donc pas tout à fait illogique que nous contribuions à la fabrication de systèmes d'armes nucléaires que possèdent d'autres pays.

Il est peut-être plus difficile d'expliquer pourquoi nous avons un bombardier qui puisse porter exclusivement des ogives nucléaires mais la décision d'acquérir ces avions remonte aux années 60. Avec la suppression progressive des CF-101, nous ne posséderons plus d'armes nucléaires. Nous n'en demeurerons pas moins au sein de l'Alliance; nous y sommes et il n'est pas question que nous nous en retirions.

Mlle Jewett: Si j'ai bien compris, d'une part, nous annonçons que nous ne fabriquerons pas d'armes nucléaires mais d'autre part, nous fabriquons des éléments servant aux systèmes d'armes nucléaires et, par dessus le marché, nous donnons des subventions aux sociétés productrices.

M. MacGuigan: C'est possible car cela ne viole aucun de nos principes. Je ne puis pas vous confirmer quoi que ce soit car cette question n'est pas de mon ressort. C'est bien possible. En tout cas, si c'est le cas, nous ne manquons absolument pas à nos principes.

Mlle Jewett: Une dernière question sur l'information du grand public. Je constate que votre rapport contient une rubrique sur la recherche et l'information du public. Vous

[Text]

activities. You are right, I think they do form a relatively new part of Canadian policy on arms control and disarmament, and still a relatively small part.

• 1640

I could envisage that we might have the department conduct a public education program, as other departments do, via TV, on the unsurvivability of nuclear attack, because there are still a lot of people around that seem to think that we are going to survive it in any part of the world; on the unacceptability of nuclear war; on the need for Canadian co-operation in searching for arms control and disarmament. Do you not feel it might be useful to have such an education program and use the media, not to scare people, but people still think that a bomb shelter is going to protect them even though one has the physicians, the scientists, and others pointing out that it is not possible? Do you not think that an education program of that kind would be desirable?

Mr. MacGuigan: I certainly think some kinds of educational programs would be desirable, and we have some things of that kind in contemplation. I should tell you that my department has not had any increase in funds for something like five years, beyond the normal inflationary increase, and we have not been in a position to have new initiatives which will cost us money. We will, I think, have access to a slight increase in the next year beginning on April 1. I would hope that it may be possible to devote some portion of that to initiatives in this area. But I am not speaking about large sums of money, I am speaking in terms of some hundreds of thousands of dollars, because that is all that we are likely to have available. But that is, indeed, something that we would like to do in the time between April 1 and UNSSOD II, and perhaps after UNSSOD II.

Miss Jewett: Thank you.

The Chairman: Thank you, Dr. Jewett. Now the honourable Mr. McKinnon, followed by Dr. Hudecki.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman.

I, too, am impressed with this brief and, as I mentioned this morning, pleased to have one.

On page 7, you start talking about chemical weapons, which seem to me to be getting perhaps some undue publicity recently. There has been no qualitative leap forward or backward, depending on your point of view, I suppose, in chemical weapons recently. I am wondering if it is not some kind of a gigantic red herring that kind of draws everybody's attention away from more serious threats.

While we are talking about that, I notice that you said that Canada co-sponsored a resolution in the General Assembly in 1980 which led to the establishment of a group of experts to investigate reports of its use. Now, in answer to Mr. Wenman, it seemed to me, Mr. Minister, that you did not really answer him. Where is this group of experts located now? Did they

[Translation]

dites, très justement, que ces activités sont une composante relativement récente, et encore infime, de la politique canadienne sur le contrôle des armes et le désarmement.

J'imagine que le ministère, comme d'autres le font, pourrait entreprendre une campagne d'information à la télévision pour prouver qu'à l'encontre de ce qu'une grande partie de la population croit, aucune région ne sera épargnée et il n'y aura pas de survivants dans le cas d'une guerre nucléaire. Il faudrait démontrer que le recours à une guerre nucléaire est inacceptable et que les Canadiens devraient collaborer au contrôle de l'armement et au désarmement. Serait-il, à votre avis, utile que les organes d'information entreprennent un programme d'éducation visant, non pas à faire peur à la population, mais à lui faire prendre conscience des dangers car certains s'imaginent encore qu'ils seront protégés dans un abri atomique même si les médecins et les hommes de sciences prétendent le contraire? Un programme d'éducation de ce genre serait-il utile, selon vous?

M. MacGuigan: Certainement, un programme de ce genre serait une bonne chose et j'ai plusieurs solutions en vue. Je vous signale toutefois que voilà cinq ans à peu près que mon ministère n'a pas obtenu une augmentation de crédit, mis à part les montants nécessaires pour faire face à l'inflation et nous n'avons donc pas été en mesure d'adopter de nouvelles initiatives. Toutefois, à partir du 1^{er} avril de l'année prochaine, notre budget va être quelque peu augmenté. J'espère que l'on pourra en consacrer une partie à des initiatives du genre de celles que vous avez évoquées. Il ne s'agira cependant pas de montants énormes mais plutôt de quelques centaines de milliers de dollars, c'est tout ce que l'on a prévu. Nous pourrions cependant opter pour cette solution dans l'intervalle séparant le 1^{er} avril et la conférence de l'UNSSOD II, peut-être même après.

Mlle Jewett: Merci.

Le président: Merci, mademoiselle Jewett. Je cède à présent la parole à M. McKinnon qui sera suivi par M. Hudecki.

M. McKinnon: Merci, monsieur le président.

Moi aussi, j'ai été impressionné par votre mémoire et, comme je vous l'ai dit ce matin, je suis très heureux que vous nous l'ayez présenté.

A la page 4, vous nous parlez des armes chimiques qui ont malheureusement fait couler beaucoup d'encre récemment. Selon le point de vue auquel on se place, je crois que l'on n'a pas enregistré de progrès qualitatif ou que l'on n'a pas régressé, dans ce domaine. Je me demande si l'on n'essaie pas de détourner notre attention de menaces beaucoup plus graves en axant toute notre attention sur cette question.

Tant que nous y sommes, je constate que vous avez signalé que le Canada avait appuyé, avec d'autres, une résolution présentée en 1980 à l'Assemblée générale visant à mettre sur pied un groupe de spécialistes chargés de faire enquête sur l'utilisation des armes en question. Il me semble, monsieur le ministre, que vous n'avez pas vraiment répondu à la question

[Texte]

provide a report? If so, can we see the report? If we cannot see it, can you tell us what they decided? Was chemical warfare used anywhere in the world?

Mr. MacGuigan: I will ask Ambassador Menzies in a moment to give details on that because the report that has been released to this point is only a preliminary report.

Let me comment on your more general point that perhaps this is a red herring of some kind. It certainly seems to be red in origin, but it is based on the reports of many refugees from Afghanistan and Kampuchea and I do not think that one can really... well, maybe one can, but it does not seem likely in this case that that evidence has been planted. It seems to be spontaneously there on the part of refugees, and it is because of the revelation from the refugees of these apparent facts, or alleged facts at least, that the issue has come front and centre. It is not a fabricated issue, I think; it is one which arises out of problems in the world today.

I will invite Ambassador Menzies to tell us in more detail about the present state of the work of this group of experts, which I understand has been considerably hampered.

• 1645

His Excellency Mr. A.R. Menzies (Ambassador for Disarmament): The group of experts, Mr. McKinnon, was established by the UN, but it took a good deal of time to get the right composition from a number of developing countries to take part in this, that is, countries which were not aligned with either of the so-called military alliances. They eventually made a visit to Thailand in October, early November of last year. As a result of that, they tabled a brief but inconclusive report saying that they had received some information, but it did not provide any conclusive evidence one way or another.

As a result of that, the original sponsors of the resolution sought an extension of the mandate of this expert group for another year at the last General Assembly, and this group is now in Afghanistan making an inquiry there which it had not made before. And we understand it will be going back to Thailand again to try to collect more information. Certainly from the point of view of the sponsoring countries, and among them Canada, the idea of a United Nations' report covering whatever substantial information there is about allegations of use of chemical or bacteriological weapons in Kampuchea, in Laos, in Afghanistan is very important, more important, I think, to come from the United Nations' source than from any one individual country.

Mr. McKinnon: There was some talk of confidence-building measures, CBMs, and you mention that one of them was notification of military manoeuvres. I understand that the final act said that there would be invitations to observers from other countries. I wondered if Canada had ever been included in those observers invited to the eastern bloc manoeuvres, par-

[Traduction]

de M. Wenman. Où se trouve, actuellement, ce fameux groupe de spécialistes et a-t-il publié un rapport? Dans l'affirmative, pourrions-nous y jeter un coup d'oeil? Sinon, pourriez-vous nous dire ce qui a été décidé et si les armes chimiques ont été utilisées quelque part?

M. MacGuigan: Je vais demander à M. l'ambassadeur Menzies de vous donner des détails sur le rapport qui a été publié mais qui n'est qu'un rapport préliminaire.

Pour l'instant, j'aimerais en revenir à la question plus générale qui consiste à savoir si nous nous sommes laissés entraîner dans une manoeuvre de diversion. Assurément, à l'origine elle a été montée par les Soviétiques mais on se base sur ce qu'ont raconté bon nombre de réfugiés d'Afghanistan et du Kampuchea mais je ne pense pas—encore que cela soit discutable—que l'on ait rassemblé des éléments suffisamment probants. Ce sont les réfugiés qui ont commencé à en parler et c'est à cause de leurs révélations et de leurs accusations que l'on a fait tout un plat de cette question. Je ne pense toutefois pas qu'il s'agisse d'inventions mais cela découle des problèmes rencontrés de par le monde aujourd'hui.

J'invite à présent M. l'ambassadeur Menzies à nous donner un supplément d'information sur l'état des travaux du groupe d'experts qui se sont heurtés à de gros obstacles, d'après ce que j'ai su.

Son Excellence, M. A.R. Menzies (ambassadeur au désarmement): Les Nations Unies, monsieur McKinnon, ont constitué un groupe d'experts, mais il a fallu longtemps avant de réunir des participants de plusieurs pays en voie de développement, c'est-à-dire non alignés avec ni l'une ni l'autre des prétendues Alliances militaires afin de parvenir à un groupe équilibré. Celui-ci a fini par se rendre en Thaïlande au mois d'octobre et au début du mois de novembre de l'an dernier. À la suite de ce voyage, on déposait un bref rapport non concluant dans lequel on disait avoir reçu certains renseignements, mais sans preuve probante dans un sens ou dans l'autre.

Par conséquent, les parrains originaux de la résolution ont cherché, lors de la dernière réunion de l'Assemblée générale à obtenir une prolongation d'un an du mandat de ce groupe d'experts; celui-ci effectue actuellement une enquête en Afghanistan pour la première fois. Et nous nous sommes laissés dire que le groupe retournera en Thaïlande pour tenter de recueillir plus de renseignements. Sans nul doute, du point de vue des pays parrains, notamment le Canada, il est très important, qu'un rapport faisant état d'éléments probants, s'il en est, quant aux allégations sur l'utilisation d'armes chimiques ou bactériologiques au Kampuchea, au Laos, en Afghanistan viennent des Nations Unies plutôt que d'un seul pays.

M. McKinnon: Il a été question de mesures visant à accroître la confiance, et vous avez mentionné que parmi celles-ci, il y avait l'avis de manoeuvres militaires. Si je comprends bien, la version finale de la déclaration prévoyait qu'on invite des observateurs des autres pays. Je me demande si le Canada a déjà été inclus parmi les pays qui ont envoyé des observateurs

[Text]

ticularly when there was a great deal of military manoeuvring going on there about a year ago last July when Poland was in turmoil and the Russians were doing a lot of manoeuvres around the borders of Poland. I asked this question before but I did not really get an answer to it. Were we invited at that time or not? Was anybody invited?

Mr. MacGuigan: I am familiar with the provision of notice. I am not familiar with the opportunity of observing. I do not recall that as being provided for. I do not recall that we have ever been invited.

Is there anyone here who can advise me on that? That is not really Mr. Menzies' field.

Mr. Beckett, are you able to . . . ? If so . . .

The Chairman: Just come to microphone number 10 and identify yourself. Sit next to Dr. Schroder, if you like. I am sure they will accept you.

An hon. Member: Pretend you are an NDP.

The Chairman: I notice he does not take a chance. He is right in between.

Mr. W.M. Beckett (Director, Arms Control Policy, Department of National Defence): Canada, Mr. McKinnon, has been invited to witness Soviet military manoeuvres only once, and it was a calculated move by the Soviets when they held manoeuvres in the Baltic States. A number of countries accepted, and a number, including Canada, declined. We were not asked to the major manoeuvres last year. We have only been invited by the Soviets the once, and that was when they were in Lithuania, Estonia.

Mr. McKinnon: Do you agree with me that there was such a provision in the final act at Helsinki?

Mr. Beckett: Oh, indeed, entirely, sir. The point about it, as has been raised before, is that it is voluntary, not mandatory. What we are attempting to do out of the Madrid CSEC review is to convert these into binding commitments. That is one of a range of confidence-building measures.

Mr. McKinnon: Thank you. There is a great deal of concern about verification, as you point out here. There are some difficulties.

• 1650

I am by no means certain that you can get as good verification out of international satellite monitoring systems such as prepared by France as one would hope. It is extremely difficult, as has been pointed out to us by experts on both sides in front of this committee, to determine if a warhead is MIRVed or if it is not MIRVed, particularly when you are trying to do it by satellite photo. How you would answer that problem, if it is a problem, would be on-site verification. I wonder if you could tell us why it is that Russia is so adamantly opposed to on-site verification, or seems to me to be.

[Translation]

invités aux manoeuvres du bloc de l'Est, et ce plus particulièrement, lorsqu'il y a environ un an, au mois de juillet dernier, lors des bouleversements en Pologne, alors que les Russes effectuaient un grand nombre de manoeuvres près des frontières de la Pologne. J'ai déjà posé la question, mais on n'y a pas vraiment répondu. Nous a-t-on invités à l'époque ou non? A-t-on invité quelqu'un?

M. MacGuigan: Je connais cette disposition sur les avis. Que je sache, il n'existe aucune possibilité d'envoyer des observateurs. Je ne me souviens pas que cela soit prévu. Je ne me souviens pas que nous ayons jamais été invités.

Quelqu'un peut-il me renseigner à ce sujet? Cela ne relève pas vraiment du domaine de M. Menzies.

Monsieur Beckett, êtes-vous en mesure de . . . ? Si oui . . .

Le président: Veuillez vous approcher du micro n° 10 et vous identifier. Asseyez-vous à côté de M. Schroder, si vous voulez. Je suis persuadé qu'on vous acceptera.

Une voix: Faites semblant d'être un néo-démocrate.

Le président: Je constate qu'il ne veut courir aucun risque. Il s'est installé au milieu.

M. W.M. Beckett (directeur, politique du contrôle des armements, ministère de la Défense nationale): Le Canada, monsieur McKinnon, n'a été invité à observer les manoeuvres militaires soviétiques qu'une seule fois, par calcul des Soviétiques, lorsqu'ils effectuaient des manoeuvres dans les états baltes. Plusieurs pays ont accepté et plusieurs, y compris le Canada, ont refusé. Nous n'avons pas été invités lors des grandes manoeuvres l'an dernier. Nous n'avons été invités qu'une seule fois par les Soviétiques lorsqu'ils étaient en Lituanie, en Estonie.

M. McKinnon: Convenez-vous qu'il existe une telle disposition dans le texte final de la déclaration de Helsinki?

M. Beckett: Parfaitement, monsieur. Toutefois, et on l'a déjà souligné, le fait est que c'est une disposition volontaire, non exécutoire. Nous tentons dans le cadre de la révision de la CSEC, à Madrid, de les transformer en engagements exécutoires. C'est là une mesure visant à accroître la confiance parmi bien d'autres.

M. McKinnon: Merci. De nombreuses préoccupations existent sur la vérification, comme vous l'avez souligné. Il y a certaines difficultés.

Je ne suis pas du tout certain qu'il soit possible d'effectuer la vérification souhaitée au moyen d'un dispositif de surveillance par satellite comme celui que met au point la France, par exemple. Comme les experts des deux côtés n'ont pas manqué de le faire remarquer au comité, il est extrêmement difficile de distinguer entre les ogives à têtes multiples et les ogives ordinaires, surtout à partir de photos prises par satellites. La solution à ce problème, s'il se pose vraiment, est la vérification sur place. Pourquoi la Russie est-elle si catégoriquement opposée, ou semble-t-elle s'y opposer à la vérification sur place?

[*Texte*]

Mr. MacGuigan: Well, you are certainly right, Mr. McKinnon. I am not sure I am the one that can answer that. I hope you addressed that question to Mr. Arbatov when he was here. There is a long tradition of Russian xenophobia, long ante-dating the Soviets, and maybe this is part of that. But the simple explanation may also be the best: they have something to hide, and they know that verification by satellite and by reconnaissance plane is not so perfect that some things cannot be hidden. So that may well be their motivation.

Mr. McKinnon: Thank you very much, Mr. Minister. I would just like to comment on your mention of the musk-ox attitude. In some of the things that were happening in western Europe this last six months I fear that some of the musk-ox have their horns in instead of out. Thank you, Mr. Chairman, for your indulgence.

The Chairman: Thank you as always, Mr. McKinnon. Dr. Hudecki, followed by Mr. Roche, Mr. Munro and Mr. Gamble. Dr. Hudecki, please.

Mr. Hudecki: Mr. Minister, I agree with you that the ideal we should strive for is to reduce the armaments in countries, and particularly, as you have pointed out, the integrated systems that prevail, and therefore, if you are going to be successful, that this system as a whole should be reduced. I am just wondering how that could come about. Do we have any sort of a mathematical formula or mathematical equation which could tell us, for example, what one megaton bomb equals in terms of conventional weapons? Has that been given any thought as to how this could be brought about?

Mr. MacGuigan: I will make a few comments, and then perhaps Ambassador Menzies can supplement them. By and large, we have not been involved directly in nuclear negotiations. The Americans have been the principle negotiators in that area, and occasionally other countries have been involved as well. In the MBFR negotiations in Geneva, they are, I am afraid—after what, I guess, seven years, Ambassador?—still squabbling about the basic facts on which they could proceed. I guess the initial confidence-building measure is agreement on the size of forces, and there is not agreement on that. There is not full disclosure, and there are admissions which have to be made in order for the dialogue to proceed. So that has certainly hampered movement towards plans of arms limitation and limitations of the numbers of the forces. Ambassador Menzies, you might like to add some details to that.

Ambassador Menzies: Well, I believe the ideal arrangement in terms of seeking equality is the formula put forward November 18 last year by President Reagan in connection with the intermediate range of nuclear forces in Europe where he proposed the so-called zero option, that is, no weapons on either side. That is the easiest one to verify and to deal with. Once you get above that number, whether it is the throw weight or the type of nuclear system the balancing of the qualities of each weapon system is a very difficult problem.

[*Traduction*]

M. MacGuigan: Ce que vous dites est tout à fait juste, monsieur McKinnon. Je ne sais pas, cependant, si je suis en mesure de répondre à votre question. J'espère que vous l'avez posée à M. Arbatov lors de son passage ici. Les Russes sont xénophobes depuis fort longtemps, bien avant l'époque soviétique. C'est peut-être une nouvelle manifestation de leur xénophobie. Toutefois, l'explication la plus simple est peut-être la meilleure: ils cachent quelque chose, et ils savent que la vérification par satellite et par avion de reconnaissance n'est pas efficace à 100 p. 100. C'est une autre explication.

M. McKinnon: Merci beaucoup, monsieur le ministre. Vous avez parlé d'un comportement de boeuf musqué tout à l'heure. S'il faut se fier aux événements des derniers six mois en Europe occidentale, certains boeufs musqués ont les cornes retournées en dedans. Merci de votre compréhension, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur McKinnon. M. Hudecki, suivi de MM. Roche, Munro et Gamble. Monsieur Hudecki, s'il vous plaît.

M. Hudecki: Je conviens avec vous, monsieur le ministre, que l'idéal serait d'arriver à réduire l'armement de tous les pays, en particulier les dispositifs intégrés. Pour réussir, il faudrait réduire globalement ces dispositifs. Je me demande comment nous pourrions y parvenir. Pouvons-nous compter sur une formule ou une équation mathématique qui nous dise, par exemple, ce que signifie une bombe d'une mégatonne par rapport à une arme classique? Quelqu'un a-t-il trouvé un moyen d'établir un tel rapport?

M. MacGuigan: Je voudrais faire quelques observations avant d'inviter l'ambassadeur Menzies à les compléter éventuellement. De façon générale, nous n'avons pas nous-mêmes participé directement aux négociations sur le désarmement nucléaire. Les Américains ont été les principaux intéressés, avec occasionnellement d'autres pays. Dans le cas des entretiens sur la réduction mutuelle équilibrée des forces, qui se déroulent depuis maintenant sept ans, si je comprends bien, monsieur l'ambassadeur, on n'est même pas encore parvenu à s'entendre sur les données de base qui doivent faire l'objet de la négociation. La première mesure destinée à accroître la confiance doit être l'entente sur la taille des forces en présence. On en est même pas encore là. Il faut qu'on soit prêt à admettre certains faits pour que le dialogue puisse s'engager. C'est certainement un facteur qui a entravé le projet de limitation de l'armement et de l'effectif militaire. Vous avez peut-être quelques détails à ajouter, monsieur l'ambassadeur Menzies.

L'ambassadeur Menzies: L'entente idéale, pour ce qui est de l'égalité des deux côtés, est la formule proposée le 18 novembre l'année dernière par le président Reagan relativement aux forces nucléaires de portée intermédiaire en Europe, formule qui ramenait à zéro le niveau des forces, c'est-à-dire qui interdisait les armes de part et d'autre. C'est le chiffre le plus facile à vérifier et à traiter. Une fois qu'on le dépasse, que ce soit pour la portée ou le genre des systèmes nucléaires, cela cause un problème très difficile pour l'équilibre en qualité de

[Text]

Very often it is asymmetrical, as they say, because of the different cycles of development of weapons systems. It is more readily done with conventional weapons, and there have been elements of this in the MBFR talks about the removal of a certain number of tanks or the number of aircraft involved in one place or another. But one does come down to data exchanges. And the number of forces is only one of the factors. Obviously in central Europe the Soviet Union is in a better geographical position to move forces forward than is the United States to reinforce across a submarine-infested Atlantic. All of these make the problems of negotiating equitable reductions very difficult, painful and painstaking.

• 1655

Mr. Hudecki: It would be very difficult to verify just what you are doing. It is a very complex procedure

Mr. Menzies: Yes.

Mr. Hudecki: A second question asks if the minister could advise of the status of the emergency measures centre of External Affairs in light of the Prime Minister's speech in June 1981. What procedures do we have to cope with in an international crisis?

Mr. MacGuigan: Well, Dr. Hudecki, part of emergency measures is indeed still located in the External Affairs building, although we will shortly be moving them out. They are not part of my department, and I have to tell you that I have very little knowledge of what they do and no comment to make on it.

Mr. Hudecki: For my last question could you give us what your goal is in UNSSOD II? In what way could we help in our report to reach that goal?

Mr. MacGuigan: I can give you a general goal which is perhaps as much as we can hope to achieve in the very near future, given the stresses and strains in the world today. That is to make aware the peoples of the world, to the extent that they are allowed to have knowledge of what is going on by their governments, and certainly the governments themselves of the world, regarding the dangers of the arms race and of, really, the economic folly of the arms race should it become a major economic preoccupation of the superpowers. We would also suggest some strategies at least which, if the will were there, could be productive in leading at least to amelioration in the quality and quantity of arms in the world.

The Chairman: Thank you, Dr. Hudecki. Mr. Roche, please.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman. I would like to note as a preamble to my first question, my appreciation for the continuing work of Ambassador Menzies in the disarmament

[Translation]

chaque système d'armes. Il est très souvent asymétrique, comme on dit, à cause des divers cycles de développement de ces systèmes. C'est plus facile à faire avec les armes conventionnelles, et on a discuté de certains éléments de ces systèmes lors des débats sur la réduction mutuelle et équilibrée des forces lorsqu'il s'est agi de retirer un certain nombre de chars d'assaut ou d'avions d'un endroit ou d'un autre. On en arrive cependant à des échanges de données. Or, la quantité de matériel ne représente qu'un seul facteur. Il est évident qu'en Europe centrale l'Union soviétique est dans une meilleure situation géographique pour faire avancer ses forces que les États-Unis pour renforcer les siennes dans la région Atlantique infestée de sous-marins. Tout cela rend les problèmes de la négociation des réductions équitables très difficiles, pénibles et laborieux.

M. Hudecki: Il serait très difficile de vérifier exactement ce que vous faites. La procédure est très complexe.

M. Menzies: Oui.

M. Hudecki: La seconde question demande si le ministre pourrait nous renseigner sur la situation du centre des mesures d'urgence des Affaires extérieures à la lumière du discours du Premier ministre en juin 1981. Quelles méthodes devons-nous adopter pour faire face à une crise internationale?

M. MacGuigan: Docteur Hudecki, une partie des mesures d'urgence se trouvent toujours dans l'édifice des Affaires extérieures, même si elles vont bientôt en sortir. Cela ne fait pas partie de mon ministère, et je dois vous avouer que je ne suis pas tellement au courant de ce qui se fait et je n'ai pas de commentaires à faire à ce sujet.

M. Hudecki: Je voudrais vous poser une dernière question et vous demander quel est votre objectif pour la deuxième session extraordinaire des Nations Unies sur le désarmement? De quelle façon notre rapport pourrait-il vous aider à atteindre cet objectif.

M. MacGuigan: Je peux vous donner un objectif général, c'est peut-être tout ce que nous pouvons espérer atteindre dans un proche avenir, à cause des pressions et des contraintes qui existent dans le monde aujourd'hui. Il s'agit de sensibiliser les populations, dans la mesure où elles peuvent savoir ce que font leur gouvernement, et certainement aussi sensibiliser les gouvernements eux-mêmes, sur le danger que présente la course aux armements et la folie que cela suppose sur le plan économique si cette course devenait une préoccupation économique importante des superpuissances. Nous pourrions également proposer certaines stratégies qui, avec de la bonne volonté de part et d'autre, pourraient être fécondes et apporter au moins un début de solution au problème de qualité et de la quantité des armes dans le monde.

Le président: Merci, monsieur Hudecki. Monsieur Roche s'il vous plaît.

M. Roche: Merci, monsieur le président. En préambule à ma première question, je voudrais souligner mon appréciation pour le travail permanent que fait l'ambassadeur Menzies dans

[Texte]

field. I would say the distinguished work. His presentation at the opening of these hearings was an excellent overview and a beginning for our work. I hope that the indication of additional funds shown on page 12 of the minister's speech will be forthcoming in ways that can effect through the use of some imagination, I dare say, and without increasing the horrors of the national debt, slight modifications to enable public education and a greater degree of political, public and political understanding of the true nature of security today.

Now I was happy to note on page 9 of the minister's statement that the government is serious about arms control and disarmament as an instrument of security policy. I note again on page 13 that the negotiation of arms control and disarmament agreements is a security imperative for the 1980s. I am with that double statement of security, in that as I interpret the definition to mean that our security comes from finding a way out of the arms race, rather than adding to the arms race.

• 1700

So, it is against that background that I pose this question of a little concern I have on page 3, about the use of the word "freeze" near the end of the first paragraph on that page. The minister says: "... we do not accept proposals for a moratorium or freeze ..." I think that sentence is ambiguous. It is not clear whether you are speaking only of the conventional or of, indeed, a comprehensive freeze which would include a freeze on nuclear development.

This morning when we were talking to the Minister of National Defence, I posed the question to him that the strategy-of-suffocation of speech which remains the policy of the Government of Canada, that is to suffocate the development of nuclear arms is, in effect, the same thing as the campaign now being generated throughout the world for a nuclear freeze. That being the case, if suffocation, which is the policy of the government, is the same thing as the campaign for nuclear freeze, why does the minister rule out a freeze on page 3?

The hyphen to that question is that all this comes under the question of parity. It seems that there will never be parity in nuclear arms, exact parity—one side will always be slightly ahead of the other—and there is always a leapfrogging. What is clear now, and what the world is very concerned about, is the parity that exists in an overkill capacity by both superpowers. Both superpowers have enormous weaponry which can destroy the other many times over, as is well known. That is sufficient parity to give validity to the claim for a nuclear freeze. And I believe that there is no magic button on the disarmament issue; that no great things are going to come out of the UNSSOD thing, except some progress. And that is what the world wants. Can the defined progress not be a freeze on the testing and deployment of more nuclear weapons, on the grounds that there is already parity, and a parity for overkill?

[Traduction]

le domaine du désarmement. Je dirais même un travail remarquable. L'exposé qu'il nous a fait au début de ces audiences nous a donné une excellente vue d'ensemble de la situation et ça été le départ dans notre travail. J'espère que la mention de fonds additionnels à la page 12 du discours du ministre se concrétisera de façon qu'en usant d'imagination, et sans augmenter les horreurs de la dette nationale, on puisse apporter de légères modifications afin que le public soit mieux renseigné et qu'il y ait une meilleure idée de la nature politique et publique de la sécurité aujourd'hui.

Je suis heureux de remarquer qu'à la page 9 de la déclaration du ministre, on souligne que le gouvernement est sérieux au sujet du contrôle des armes et du désarmement comme instrument de politique de sécurité. Je remarque également, à la page 13, que les négociations des accords pour le contrôle des armes et le désarmement est un impératif en matière de sécurité pour les années 80. J'appuie ce double énoncé de la sécurité, si, comme j'interprète la définition, elle consisterait à trouver un moyen de sortir de la course aux armements, plutôt qu'à l'aggraver.

C'est donc dans cette perspective que je pose cette question à propos d'une certaine préoccupation concernant à la page 2 l'utilisation du terme «gel» près de la fin du premier paragraphe de cette page. Le ministre dit ceci: «... nous n'acceptons pas les propositions de moratoire ou de gel...» Cette phrase me paraît ambiguë. En effet, on ne voit pas très bien si vous parlez seulement d'un gel des armes classiques, ou d'un gel général qui comprendrait les armes nucléaires.

Ce matin, lorsque nous parlions au ministre de la Défense nationale, je lui ai demandé si la stratégie de l'asphyxie, qui constitue la politique du gouvernement du Canada, et qui consiste à empêcher la création d'armes nucléaires, ne différerait pas, en fait, de la campagne mondiale qui se dessine en faveur d'un gel nucléaire. Si tel est le cas, et si l'asphyxie, qui constitue la politique du gouvernement, est la même chose que la campagne pour le gel nucléaire, pourquoi le ministre rejette-t-il les propositions de gel à la page 2?

Dans cette question, l'essentiel concerne la notion de parité. Il semble qu'il n'y aura jamais de parité dans les armes nucléaires, de parité exacte, un camp ou l'autre aura toujours une légère avance, et il y aura donc toujours une surenchère. Ce qui est clair maintenant, et qui préoccupe beaucoup le monde entier, c'est qu'il existe une parité qui donne aux deux superpuissances une capacité de destruction colossale. Elles possèdent des armements considérables qui peuvent détruire l'autre plusieurs fois, comme tout le monde le sait bien. Cette parité est suffisante pour justifier la demande de gel nucléaire. Je pense qu'il n'existe pas de solution magique au problème du désarmement; que UNSSOD ne pourra pas faire de miracle, seulement quelques progrès. Et c'est ce que souhaite le monde. Les progrès ne pourraient-ils pas être un gel des essais et du déploiement de nouvelles armes nucléaires, étant donné qu'il existe déjà une parité, une parité dans la destruction à outrance?

[Text]

Mr. MacGuigan: I think the first point to make is that the strategy of suffocation is a strategy of mutual suffocation. It is not unilateral. Therefore, it relates very much to what the other side is about to do. Also it has relationship, as I recall it, to the development of sophisticated new weapons systems. If we make some practical applications to things such as the Pershing and Cruise missiles, for instance, we are talking about the implementation, or the location, the utilization of existing technology. So I do not see the strategy of suffocation as being equivalent to a general freeze. I think that a freeze goes much beyond that. Obviously, we would agree to a freeze only in areas in which we felt that we had approximate parity. I do not think parity can ever be exact. But when you see the—

Mr. Roche: Excuse me. But the four points of the strategy-of-suffocation would stop a nuclear arms race. I am putting that in a multilateral context. Nobody here is talking about unilateral steps.

Mr. MacGuigan: No. I appreciate that. But I wanted to make that point first because there may be some who might misunderstand that. It has to do with new systems; the development of new systems.

The systems that we are talking about here, if we are applying it to weaponry which is now available, are not new systems; they are existing systems.

• 1705

They are existing systems and we are talking about different things, really. But the point I was making is that I think we would want to accept a freeze only in areas where we had existing parity.

Now, if we went to a zero option, we could go to a zero option without that. A zero option, one might argue—and I am sure the Soviets feel it would benefit us more, at least economically, than it would benefit them in the areas in which they have the lead because it spares us the expense of building and placing these new weapons—but if it were done for all nuclear weapons or for all nuclear weapons of a particular kind, it certainly would have the effect of creating an equality and a parity at a zero level, which would be, I suppose, the ideal level. If that is not possible, a freeze, I think, could be accepted only where there is approximate parity because, otherwise, we would be freezing the status quo which is unfavourable to us.

Now, I think there was latent in your comments a suggest that one should look at the overall kill-capacity, if I could put it that way, rather than at the elements of it. One should not make what may appear like nice distinctions between theatre nuclear weapons and other forms, for instance, but should look at whether the two alliances each have the capacity to destroy the other, and, indeed, they have many times over.

An hon. Member: Strategically.

Mr. MacGuigan: Strategically, yes. But the problem with that is, if one has to think in practical terms of the kinds of war that might occur and the stages in which they might

[Translation]

M. MacGuigan: Je voudrais dire tout d'abord que la stratégie de l'asphyxie est une stratégie d'asphyxie mutuelle, et non unilatérale. Par conséquent, elle a des liens très étroits avec ce que va faire l'autre camp. Elle est aussi en rapport avec la mise en place de nouveaux systèmes d'armes sophistiquées. Si l'on prévoit des applications pratiques des Pershing et des missiles de croisière par exemple, il s'agit de mise en oeuvre, d'implantation ou d'utilisation d'une technologie qui existe déjà. Par conséquent, la stratégie de l'asphyxie n'est pas l'équivalent d'un gel général. Un gel va beaucoup plus loin que cela. De toute évidence, nous ne voudrions d'un gel que dans les domaines où nous estimons nous rapprocher déjà de la parité. Cette dernière ne peut jamais être exacte. Mais lorsque vous voyez...

M. Roche: Excusez-moi. Mais les quatre points du discours sur la stratégie de l'asphyxie prévoient que la course aux armements serait freinée. Je situe cela dans un contexte multilatéral. Personne ici ne parle de mesures unilatérales.

M. MacGuigan: Non; j'en conviens. J'ai tenu à préciser cela d'abord, parce que certains pourraient ne pas bien le comprendre. Il s'agit de la création de nouveaux systèmes.

Les systèmes dont nous parlons ici, si nous l'appliquons aux armes qui existent maintenant, ne sont pas de nouveaux systèmes, ils existent déjà.

Ce sont des systèmes qui existent déjà et on parle en fait de choses différentes. Nous ne devrions accepter le gel que dans les secteurs où nous avons déjà la parité.

Si nous adoptions une solution à croissance zéro, nous pourrions le faire sans cela. Je suis sûr que les Soviétiques seraient d'avis que cela nous profiterait plus, qu'à eux, tout au moins sur le plan économique, dans les domaines où ils sont en tête, car nous n'aurions pas la dépense de construire ces nouvelles armes et de les positionner. Par contre, si on le faisait pour toutes les armes nucléaires, ou du moins pour celles d'un type particulier, cela créerait certainement une égalité ou une parité à croissance zéro qui serait je suppose le niveau idéal. Si cela n'est pas possible, on pourrait accepter le gel à l'unique condition qu'il y ait parité approximative, car autrement on gèlerait le statu quo, ce qui nous serait défavorable.

Je crois que vous avez laissé entendre que l'on devrait étudier la capacité globale de destruction plutôt que ses éléments. Autrement dit, on ne devrait pas faire de distinction entre les armes nucléaires tactiques et les autres types d'armes, par exemple, mais voir si les deux Alliances ont chacune la capacité de détruire l'autre et en fait elles la possèdent plusieurs fois.

Une voix: Sur le plan stratégique.

M. MacGuigan: Oui. Mais si l'on doit songer en termes pratiques au genre de guerre qui pourrait se produire à ses différentes phases, il pourrait se présenter des situations où il

[*Texte*]

occur, there could be situations that will arise where it might seem proper to respond in one way rather than another and one would not have that capacity. One can get into highly theoretical arguments over that, but I do not think the great powers are likely to want to trust themselves to an absence of what they consider to be proper protection in certain areas.

Mr. Roche: Yes. I think we could argue this point and I would content myself by just drawing the attention of yourself, respectfully, and your officials, to one of the lost moments of history, which was the speech by President John F. Kennedy to American University in Washington, D.C. on June 10, 1963, entitled: "The Strategy of Peace and Disarmament as a Goal." There are a lot of solid things in that speech in which he says—and I will just read one sentence to give you the mood of it:

If we cannot end now our differences . . .

that was between the superpowers . . .

. . . at least we can help make the world safe for diversity; for, in the final analysis, our most basic common link is that we all inhabit this small planet, we all breathe the same air, we all cherish our children's future and we are all mortal.

Now, in this speech, he is looking at the world from the point of view of the superpowers' being able to destroy themselves and, indeed, the whole planet. Well, I believe that is what has concerned so many people around the world; they want political pressure escalated to making some progress in a mutual, verifiable way. When we have the report of the UN Committee on Verification, which recommends the International Satellite Monitoring Agency as both possible and feasible and would play a positive role, I believe the political push that is necessary at UNSSOD can come from nations like Canada, getting behind the proposal for an international satellite for verification.

Would you just comment on that, please?

Mr. MacGuigan: I do not know if I have anything further to add about the satellite question than was in my statement. I wonder if, Mr. Menzies, you would be prepared to give more detail on that.

• 1710

Mr. Menzies: I think our experience in United Nations peacekeeping and peacekeeping in other parts of the world, such as the International Supervisory Commissions in Indo-China, suggest there is a requirement for an authority for a supervisory observation group to report to. In the case of the satellite monitoring authority, it would be to the Secretary-General of the United Nations. There is a question, first, of what would the Secretary-General do with the information? Would he simply make it public? He has no power to act upon it because he has no forces of his own.

[*Traduction*]

semblerait plus adéquat de répondre d'une manière plutôt que d'une autre sans que nous puissions alors le faire. On peut se lancer dans de grandes théories, à ce sujet, mais je ne pense pas que les grandes puissances iront, dans leur confiance mutuelle, jusqu'à s'abstenir de se protéger dans certains domaines.

M. Roche: Oui. C'est un point de vue que l'on pourrait soutenir mais je me contenterai d'attirer votre attention et celle de vos représentants sur le discours qu'a prononcé le président John Kennedy à l'université américaine de Washington D.C. le 10 juin 1963, discours intitulé «*Strategy of Peace and Disarmament as a Goal*» (la Stratégie pour la paix et le désarmement). Ce discours comprend nombre d'éléments solides et je vous en citerai une phrase pour vous en donner l'esprit:

Même si nous ne pouvons mettre fin à nos divergences . . .

il parlait des superpuissances . . .

. . . nous pouvons au moins contribuer à donner au monde une plus grande sécurité dans la diversité car, ce qui nous lie ensemble, c'est que nous habitons cette petite planète, respirons le même air, chérissons l'avenir de nos enfants et sommes tous mortels.

Dans ce discours, il songe à la capacité des superpuissances de s'autodétruire et de détruire la planète entière. C'est bien ce qui inquiète tant de gens dans le monde entier: ils veulent que l'on augmente les pressions politiques pour en venir à des progrès réels mutuels et vérifiables. Lorsque nous aurons le rapport du comité des Nations Unies sur la vérification, rapport selon lequel la création d'un organisme international de surveillance par satellite est possible et réalisable et devrait jouer un rôle positif, j'estime que le Canada devrait appuyer cette proposition.

Pourriez-vous nous donner vos commentaires là-dessus?

M. MacGuigan: Je ne pense pas avoir autre chose à ajouter sur cette question en-dehors de ce que j'ai dit dans ma déclaration. Je me demande si M. Menzies pourrait nous donner plus de détails là-dessus.

M. Menzies: Si je me fonde sur notre expérience en matière de pacification ou de maintien de la paix avec les Nations Unies et avec d'autres organismes comme par exemple les Commissions internationales de supervision en Indochine, il me semble que tout groupe d'observation ou de supervision doit relever d'une autorité supérieure. Dans le cas de l'Agence de contrôle des satellites, cette autorité supérieure serait vraisemblablement le secrétaire général des Nations Unies. Mais il faut se demander ce que ferait le secrétaire de ces renseignements? Les diffuserait-il tout simplement au grand public? Il ne pourrait rien faire de concret, car il ne dispose pas de suffisamment de pouvoirs.

[Text]

The second is that there have to be agreements on disarmament to be observed; just as a cease-fire in the Middle East can only be supervised by a peace force if you have a cease-fire first; so you have to have a number of international disarmament or arms control agreements to be supervised by—

Mr. Roche: Yes, I understand, Ambassador Menzies, that there has to be political agreement in order to put in the mechanisms. I understand that, but the point that is being made in the report of the UN experts is that there is no provision now in international law that would prescribe this.

My final question is on page 11 of the minister's statement where he talks about the relationship of disarmament and development. Yesterday we went into that in quite some detail and I will not repeat here because the minutes contain my notation of the government's making possible a popular version of the Thorsson Report. I have read the popular version. I consider it to be an outstanding job, well worthy of wide dissemination in the Canadian people.

The Chairman: If I may say, Mr. Roche, while you were attending your other meetings we recommended to the members the reading—

Mr. Roche: Yes.

The Chairman: —upon receiving the letter that you sent to *Monsieur*—

Mr. Roche: I know you did.

My question on this area is that where the minister says:

Perhaps research in development could be broadened in some instances to promote both disarmament and development.

Exactly what did you have in mind there? What kind of research could be done that Canada could advance? And I put that question in the larger context that one of the perhaps most opportune moments we have for making some progress towards mutual and balanced disarmament is the economic route, because both superpowers are finding it is horrendously expensive. We know that the Soviet Union is spending a disproportionate amount of its GNP and hurting itself domestically and so on. So rather than this deluge of pessimism surrounding this whole issue, perhaps there is an opportune moment through the economic route to make some progress if not through the humanity and global ethic route.

Mr. MacGuigan: Yes. Well, the common link that I had in mind there was security or removing insecurities which are often a product of development which takes place if development can, by making a country feel more secure, whether it be because of communications which we are able to lend them, or food which we are able to help them grow, or whatever the reason may be and, therefore, unless subject to predatory neighbours, then in that sense we have achieved a security development which can make them feel they have less need for

[Translation]

Deuxièmement, il faudrait que les accords sur le désarmement soient strictement observés. Tout comme un cessez-le-feu au Moyen-Orient ne peut être contrôlé par des forces de maintien de la paix que s'il y a accord sur le cessez-le-feu, un certain nombre d'accords internationaux sur le désarmement ou le contrôle des armes devraient être supervisés par ...

M. Roche: Oui, je comprends, Monsieur l'ambassadeur qu'il faut d'abord qu'il y ait un accord politique avant de mettre en place les mécanismes nécessaires. Je comprends très bien cela, mais le rapport rédigé par les experts des Nations Unies dit que le droit international ne prévoit aucune loi à cet effet.

Ma dernière question se rapporte à ce que dit le ministre à la page 6 de la version française de son mémoire au sujet du rapport qu'il y a entre le désarmement et le développement. Nous en avons assez longuement parlé hier alors je ne vais pas répéter les mêmes choses ici, puisque le procès-verbal de la réunion contiendra les remarques que j'ai faites au sujet de la version vulgarisée du rapport Thorsson rédigé par le gouvernement. J'ai lu cette version et je trouve que le gouvernement a fait un excellent travail et que cette publication mérite d'être diffusée d'un bout à l'autre du pays.

Le président: Si vous me permettez, monsieur Roche, j'aimerais signaler que pendant que vous n'étiez pas là nous avons recommandé aux députés de lire ...

M. Roche: Oui.

Le président: ... après lecture de la lettre que vous aviez envoyée à M. ...

M. Roche: Je sais que vous l'avez fait.

Ma question se rapporte à la remarque suivante faite par le ministre dans le mémoire:

On pourrait peut-être élargir dans certains cas la recherche sur la mise au point de façon à promouvoir à la fois le désarmement et le développement.

Qu'envisageriez-vous plus exactement? Quel genre de recherche le Canada pourrait-il entreprendre? Et cette question que je viens de vous poser, je veux la placer dans un contexte plus large: Il me semble que l'un des meilleurs moyens de progresser sur le plan du désarmement c'est par le biais de l'économie, car les deux superpuissances trouvent cela extrêmement cher. Nous savons pertinemment que l'Union soviétique y consacre le gros de son PNB et que cela mine son économie. C'est pourquoi je pense qu'au lieu de nous laisser emporter par le pessimisme qui entoure toute cette question, nous devrions opter pour la voie économique, à défaut de solutions humanitaires et éthiques.

M. MacGuigan: Le lien commun auquel je songeais c'était la sécurité, ou plutôt la suppression de l'insécurité qui est souvent un produit du développement. Si en rassurant un pays, en améliorant son réseau de communications ou en lui fournissant une aide alimentaire ou autre, si ce pays ne se sent pas menacé par des nations voisines, alors il se sent en sécurité et éprouve beaucoup moins le besoin de s'armer. Nous devrions peut-être axer nos programmes d'aide aux pays en voie de développement sur cet objectif qui n'a pas été particulièrement

[Texte]

armaments. That perhaps could become more of a goal in development than it has been and it has not particularly been a developmental objective, although it could be the consequence of development.

The Chairman: Thank you very much.

I ask your patience for two more, please. Mr. Munro followed by Mr. Gamble.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank you and the co-operation of your department in having the statement, Mr. MacGuigan, available to us before we sat down here so that we could follow it through and make notes on it. I wish to thank the Minister for ensuring that that was done, because he can understand having sat on these—

• 1715

The Chairman: Your chairman makes sure to deliver the messages he receives on multiple occasions by members of the committee. The message was well received by the minister's office and the minister.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Just a—almost a point of order in connection with the comment made by my colleague, Mr. Roche. Disarmament and development—to my way of thinking, I was shifting in reading that paragraph between development in the developed countries and development in the underdeveloped countries. I think there is a certain amount of uncertainty in there as to what sort of development you have in mind, because there is development in the developing countries too with the diversion of economic resources into armaments which prevents further development in the developed countries. That sort of clarification might be worth looking at. However, that is just an incidental comment.

I have my usual three questions, and I am going to pose them in succession and leave the minister to answer them.

The Chairman: Good.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): The first one is to connect a comment on page 5 with a comment on page 7 and relate it to something else. In the first full paragraph on page 5 the minister states:

... our support for the maintenance of forces sufficient to deter aggression and defend the NATO area is entirely consistent ...

It is "the maintenance of forces sufficient to deter aggression" which grabbed my attention there.

Then I go to page 7 and I see that "it will come as no surprise that"—speaking of conventional forces—"their limitation is a Canadian priority". I match that and put it side by side with the notion of the flexible response and the deficiency in the Canadian contribution to NATO, which stands at about two-thirds of what the other nations have on the ground in conventional forces. I wonder whether Canada was demon-

[Traduction]

favorisé bien qu'il puisse être une conséquence du développement.

Le président: Merci beaucoup.

Je vous demanderais de patienter un tout petit peu plus, car deux autres députés souhaitent vous poser des questions. M. Munro, suivi de M. Gamble.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Merci, monsieur le président. Je tiens à remercier M. MacGuigan et les fonctionnaires de son ministère de nous avoir fourni le mémoire avant notre réunion, ce qui nous a permis de le parcourir et de préparer quelques notes. Je remercie le ministre d'avoir fait le nécessaire, et je sais qu'il peut comprendre la situation ayant lui-même siégé ...

Le président: Votre président prend toujours soin de transmettre les messages qu'il reçoit très souvent des membres du Comité. Le message en question a bien été transmis au cabinet du ministre et au ministre lui-même.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Ma remarque constitue presque un rappel au règlement à la suite des observations de mon collègue, M. Roche. En ce qui concerne le désarmement et le développement, je viens de lire votre paragraphe sur ce qu'on entend par développement dans les pays industrialisés et non industrialisés. Je me demande toutefois encore à quel type de développement vous pensez car, dans les pays en développement, on peut également parler d'un transfert des ressources économiques dans l'armement, ce qui limite alors le développement général de ces pays. Il serait souhaitable d'avoir quelques précisions à ce sujet, même si je ne fais cette remarque qu'en passant.

Maintenant, je vais vous poser mes trois questions habituelles, l'une après l'autre, afin de vous donner le temps, monsieur le ministre, d'y répondre.

Le président: Bien.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): J'aimerais tout d'abord faire un parallèle entre deux phrases de votre mémoire. Au premier paragraphe complet de la page 3, le ministre déclare que:

... notre appui au maintien de forces suffisantes pour empêcher l'agression et défendre la zone OTAN est pleinement conforme ...

C'est justement l'élément de phrase «maintien de forces suffisantes pour empêcher l'agression» qui a attiré mon attention.

Passons maintenant à la page 4 où il est dit que «je suis sûr que vous ne serez pas surpris d'apprendre que» (il s'agit de forces conventionnelles) «leur limitation est l'une de nos priorités». Si je compare ces deux déclarations en ayant à l'esprit la notion de la réponse graduée et les lacunes de la contribution canadienne à l'OTAN, contribution qui représente à peu près les deux-tiers de celle des autres pays en ce qui concerne les

[Text]

strating its devotion to the notion of limiting conventional weapons by example in Europe or whether it is resting under the umbrella of a more powerful weapon and thereby enabling itself to reduce its conventional forces relying on the atomic or nuclear strength. That is my first question.

The second one relates to a question raised by Mr. Wenman. I was confused when the minister said—I think he said—that we do not believe that smuggling, if that is the word, is going on. I am not sure whether he meant that we have no reason to believe that it is going on. I interjected quite improperly at the time, but I bring it out in my own right now because this is my period of questioning.

I am not sure what international regulations with respect to air traffic are, but I should have thought that if there was any suggestion at all that, for example, the same plane was stopping in Gander—from where I think it has a right to proceed to Cuba and not to anywhere else in the North American continent—if there were any suggestion it was going on somewhere else, even stopping in Cuba en route, it would be in breach of its agreement with Canada to have landing rights in Gander. I am sure there are means of verifying where that particular plane ends up; and I also wonder about the manifests, whether it is contrary to courtesy or international practice to verify manifests and verify manifests against the contents of the airplane.

My third question relates to the information we got from Mr. Beckett that Canada had rejected an invitation to attend the Soviet manoeuvres in the Baltic. I wonder whether the reason for that rejection was that we did not relish the notion of having to invite the Soviet observers to NATO manoeuvres in Europe or at sea; and, if the latter is the case, I wonder why we should have agreed to the inclusion in the Helsinki package of a notion of reciprocal invitations and attendance as observers at our manoeuvres. Thank you.

• 1720

The Chairman: Thank you, Mr. Munro; you will be followed by Mr. Gamble.

Mr. MacGuigan: I do not recall ever having been consulted myself, but I am not sure what was the date referred to that we did not attend the manoeuvres on the Baltic States, but I would be pretty sure that the reason would have to do with the fact that we do not recognize the incorporation of the Baltic States into the Soviet Union. So, therefore, we would not wish to participate in the manoeuvres there on those grounds.

Now, I do not want to leave you with the impression that we have not checked out the report that Soviet aircraft are carrying armaments to Cuba through Canada; we have. The normal flights, as I have mentioned, go from Moscow to Gander to Mirabel and there are two such flights weekly. I think there are perhaps occasional other Soviet flights that go through Gander to other destinations but there has certainly been no significant increase in such flights and indeed air transportation is not considered to be satisfactory for the

[Translation]

forces classiques, je me demande si le Canada essaie de prouver son adhésion au principe de la limitation des armes classiques, par exemple en Europe, ou bien s'il a décidé de se protéger par une arme plus puissante, c'est-à-dire l'arme atomique, afin de pouvoir réduire ses forces conventionnelles. Voilà ma première question.

La deuxième concerne une remarque de M. Wenman. Le ministre a dit, et cela m'a surpris, qu'il ne croyait pas que la contrebande existait encore, si tel est le terme. Peut-être voulait-il dire qu'il n'avait aucune raison de croire que cela se poursuivait. J'ai eu le tort de l'interrompre à ce moment-là, mais puisque j'en ai le droit maintenant, je reviens sur cette question.

Je ne sais pas exactement quels règlements internationaux s'appliquent au trafic aérien, mais il me semble que si un avion fait escale à Gander, à destination de Cuba exclusivement, on ne devrait tolérer aucun doute quant à sa destination réelle, sinon l'entente l'autorisant à atterrir au Canada s'en trouverait violée. Je suis sûr qu'il y a plusieurs moyens de vérifier la destination réelle de l'avion en question. J'aimerais également savoir s'il va à l'encontre de la courtoisie ou de l'usage international que de vérifier l'état du chargement afin de le comparer à la cargaison réelle de l'appareil.

Ma troisième question concerne les renseignements que nous avons reçus de M. Beckett, à savoir que le Canada avait refusé une invitation d'assister aux manoeuvres soviétiques dans la Baltique. J'aimerais savoir si le motif de ce refus est que nous ne tenions pas à inviter des observateurs soviétiques à assister aux manoeuvres de l'OTAN en Europe et en mer; dans l'affirmative, je me demande alors pourquoi nous avons accepté d'inclure dans les accords d'Helsinki un prototype d'échanges d'invitations pour assister à nos manoeuvres. Merci.

Le président: Merci, monsieur Munro; vous serez suivi de M. Gamble.

M. MacGuigan: Je ne me souviens pas avoir jamais été consulté, et la date mentionnée m'échappe, mais je suis assez sûr que nous n'avons pas assisté à ces manoeuvres du fait que nous ne reconnaissons pas l'incorporation des pays baltes à l'Union soviétique. C'est pourquoi nous n'avons pas voulu participer à ces manoeuvres.

Je ne voudrais pas vous donner l'impression que nous n'avons pas vérifié la véracité du rapport selon lequel des avions soviétiques transportaient des armements à Cuba en traversant le Canada. Chaque semaine, deux vols réguliers partent de Moscou à destination de Gander et de Mirabel. Il y a parfois d'autres vols soviétiques faisant escale à Gander, mais il n'y a certes pas eu d'augmentation importante de tels vols et en fait, le transport aérien n'est pas une façon efficace d'expédier des armes. Si l'on se reporte par exemple au

[Texte]

shipping of armaments. If you look at President Reagan's speech yesterday, for instance, he speaks of the 60,000 tons of war supplies that Cuba has received in the last year from the Soviet Union and he mentions that they just got MIG-23 squadron, a high performance aircraft which gave Cuba an arsenal of more than two hundred Soviet war planes. Now that is not the kind of thing that can be put in the back of an airplane. Shipping of that kind, if that is the kind of armaments referred, to has to go by ship. So there is really no evidence at all of any such trans-shipment of armaments to Cuba by Canada.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): If I may clarify what I thought Mr. Wenman was asking and what certainly I was asking, was whether even in aircraft, I am not talking about aircraft parts necessarily it could be just cases of ammunition and cases of rifles destined to Manila for ultimate delivery to Salvador; it may be Aeroflot; it may be Aero Guyana; I do not know. I suppose they could come one way and be trans-shipped in another aircraft in Havana and carried on. So there is no evidence so far as your department knows or is prepared to reveal that there is any shipment of arms, even small arms, via one or other of the airlines which are authorized to use Gander under an agreement with Canada en route to recognized destinations as designated in the agreement?

Mr. MacGuigan: I think the only flights that have the right to land there under an agreement are the twice weekly flights. Other flights may occasionally land there by special permission. Since Gander is an international airport, we normally allow it to be used for other planes, but they have to ask permission, I believe, in each case for that. But, yes, I can assure you that there is no evidence whatsoever of the trans-shipment of any kind of arms through Canada to Cuba or to any other communist destination.

The Chairman: Thank you.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Now, there is my other question, the first question, about whether we are serving as an example by cutting down our troops on the ground.

Mr. MacGuigan: Well, that is obviously a question with a certain political orientation, Mr. Munro. I would be surprised if you did not ask that of my colleague in National Defence as well.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): He did not say it; you did.

Mr. MacGuigan: Well, I did not say what you are saying either

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Yes you did, on page five and page seven.

Mr. MacGuigan: You are trying to make me say something which I did not say; you are putting together things—heterogeneous notions yoked together.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Not at all.

[Traduction]

discours prononcé hier par le Président Reagan, il dit que Cuba a reçu l'an dernier 60,000 tonnes d'arsenal militaire de l'Union soviétique. Il ajoute que Cuba vient de recevoir un escadron de MIG-23, ce qui porte l'arsenal de Cuba à plus de 200 avions de combat soviétiques. Ce n'est pas le genre d'équipement qu'on puisse monter à bord d'un avion. Ce genre de livraison doit se faire par bateau. Donc, rien ne nous porte à croire que de telles armes soient passées par le Canada.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Pour apporter plus de précision aux questions de M. Wenman et aux miennes, je ne parle pas nécessairement de pièces d'avion, il pourrait s'agir dans certains cas de munitions et de fusils à destination de Manille et de là, au Salvador. Ce peut-être Aeroflot, Aero Guyane, je l'ignore. Je suppose que le matériel en question pourrait être transporté sur une certaine distance et être ensuite transféré à un autre appareil à la Havane, d'où il serait envoyé à destination. Donc, pour autant que le sache votre ministère ou qu'il soit disposé à le révéler, rien ne porte à croire que des armes, même petites, soient transportées à bord des avions d'une des compagnies aériennes autorisées à faire escale à Gander en vertu d'un accord avec le Canada?

M. MacGuigan: Les seuls vols autorisés en vertu d'un accord sont ces deux vols hebdomadaires. D'autres appareils peuvent s'y poser à l'occasion sur permission spéciale. Vu que Gander est un aéroport international, nous permettons habituellement que d'autres appareils s'y posent, mais ils doivent tout d'abord en demander la permission. Mais je puis vous assurer que rien ne nous porte à croire que des armes soient expédiées en passant par le Canada à destination de Cuba ou d'un autre pays communiste.

Le président: Merci.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Pour ce qui est de mon autre question, servons-nous vraiment d'exemple en réduisant le nombre de troupes au sol?

M. MacGuigan: C'est évidemment une question à saveur politique, monsieur Munro. Je serais étonné que vous n'ayez pas posé la même à mon collègue de la Défense nationale.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Ce n'est pas son observation, mais la vôtre.

M. MacGuigan: Je n'ai pas non plus parlé ainsi . . .

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Oui, aux pages 3 et 4.

M. MacGuigan: Vous tentez de me mettre des mots dans la bouche. Vous faites le lien entre deux choses qui n'en ont aucun.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Pas du tout.

[Text]

• 1725

Mr. MacGuigan: It is quite a metaphysical notion. I would simply say that we have the limitations which you all know and which some of your colleagues were suggesting yesterday should be even stronger when they looked at our estimates. We have the limitations on our spending and we do the best we can within those. We live up to the NATO target of a 3 per cent annual increase.

I think we all know that there was a period during which our capital equipment began to become obsolescent. We are now in the process of spending a great deal of money in catching up with that, and that is one of the major priorities on our defence dollars at this time.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): I would suggest, if I may, that it was not a political comment; it was really a comment in terms of our military commitment and our failure to live up to it.

Mr. MacGuigan: Except that we are living up to the NATO commitment of 3 per cent a year—

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Ah, but the other one, conventional forces on the ground, we are not.

Mr. MacGuigan: Well, we have conventional forces on the ground.

Mr. Munro (Esquimalt—Saanich): Not up to strength.

Mr. MacGuigan: Obviously, the NATO commanders here have told us that they would like to see them at greater strength than they are. But I do not think there is any absolute standard of that kind. We are within an acceptable level, but they would like to see us at a higher level.

The Chairman: Thank you both.

Mr. Crouse: Mr. Chairman, could I ask just one question?

The Chairman: Yes. You will be followed by Madam Appoloni, who also wants a supplementary. Mr. Crouse.

Mr. Crouse: Just one question for clarification, Mr. Chairman. The minister stated that there was no evidence that arms were trans-shipped by the Soviets from Canada. I accept that, but I would just like to know: Could he tell the committee what type of cargo the Soviets were carrying on the container ship on its way back to Europe? What type of cargo was that container ship carrying on its way out to Canada?

Mr. MacGuigan: I really do not know, Mr. Crouse; but if the purpose of the trans-shipment was to get arms from the Soviet Union to Cuba or to some other Caribbean destination, I would not think they would be doing it by ships from Canada to a Soviet port.

Mr. Crouse: But you do not know what that ship brought into this country? It was quite a large container ship.

Mr. MacGuigan: If you are thinking of when it comes in—

[Translation]

M. MacGuigan: C'est presque un concept métaphysique. Je dirais simplement que nous faisons face à certaines limites que vous connaissez tous et que certains de vos collègues ont même proposé d'accroître lorsqu'ils ont consulté notre budget. Il y a donc des restrictions budgétaires que nous devons respecter de notre mieux. Nous atteignons quand même l'objectif de l'OTAN, soit une augmentation annuelle de 3 p. 100.

Tout le monde sait qu'à un moment donné, notre équipement a pris beaucoup trop d'âge. Nous sommes donc en train de consacrer beaucoup d'argent au rattrapage nécessaire, et c'est la priorité du budget de la défense pour l'instant.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): En fait, il ne s'agissait pas d'une observation politique. Je commentais objectivement notre engagement militaire et nos manquements à cet égard.

M. MacGuigan: Sauf que nous nous en tenons à notre engagement de 3 p. 100 par année...

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais pas pour ce qui est des forces conventionnelles au sol.

M. MacGuigan: Eh bien, nous en avons.

M. Munro (Esquimalt—Saanich): Mais en nombre insuffisant.

M. MacGuigan: Évidemment, les commandants de l'OTAN nous ont dit ici qu'ils voudraient un effectif supérieur. Mais je ne crois pas qu'il y ait de critère absolu à cet égard. Nous nous maintenons à un niveau acceptable, mais ils voudraient voir une augmentation.

Le président: Merci à vous deux.

M. Crouse: Monsieur le président, puis-je poser une seule question?

Le président: Oui. Vous serez suivi de M^{me} Appoloni qui souhaite également poser une question complémentaire. Monsieur Crouse.

M. Crouse: Quelques éclaircissements, monsieur le président. Le ministre a déclaré que rien ne le portait à croire que des armes étaient expédiées par les Soviétiques en passant par le Canada. J'en conviens, mais je voudrais savoir ceci: peut-il nous dire quelle était la cargaison du navire-conteneur lors de son retour en Europe? Quelle cargaison transportait-il à partir du Canada?

M. MacGuigan: Je l'ignore, monsieur Crouse. Toutefois, s'ils souhaitaient transporter des armes de l'Union soviétique à Cuba ou à un autre pays des Antilles, ils ne le feraient certes pas à bord de navires se rendant du Canada à un port soviétique.

M. Crouse: Mais vous ignorez quelle cargaison ce navire amenait ici? C'était un gros navire.

M. MacGuigan: Si vous songez au moment de son arrivée...

[Texte]

Mr. Crouse: Yes. That is what I said: when it left Europe and came over, what kind of cargo . . . ?

Mr. MacGuigan: I am sorry.

Mr. Crouse: We know it was carrying some kind of uranium . . .

Mr. MacGuigan: It was not, actually.

Mr. Crouse: It was not? That was the original report. But it was carrying cargo back and it was bought.

Mr. MacGuigan: Yes.

Mr. Crouse: My question is: What type of cargo did that ship bring into this country.

Mr. MacGuigan: I do not honestly know the answer to that.

Mr. Crouse: Could you find out and let me and the committee know?

Mr. MacGuigan: I will do my best to discover that.

Mr. Crouse: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much. Last, a supplementary by the honourable Secretary to the Minister of National Defence, Madam Appolloni.

Mrs. Appolloni: Just a point of clarification, Mr. Chairman, if I may. All signatories to the Conference on Security Powers are always invited to our NATO manoeuvres in Europe. And the second point: As the minister has already pointed out to Mr. Munro, the reason that we did not go to the manoeuvres the last time was because the question of the status of the powers could have come out.

The Chairman: Thank you. Now, Mr. Gamble. My best joke is that I knew you always wanted to be listened to by the Kremlin, and just a minute ago the two journalists of the press gallery covering *Novosti* and *Tass* walked out.

Mr. Gamble: They knew I was going to ask a question, Mr. Chairman, and they were probably embarrassed—

The Chairman: I would have liked them to be here so you would have been reported directly there.

Mr. Crouse: Did I drive them out with that question?

The Chairman: Mr. Gamble, please.

Mr. Gamble: Mr. Minister, on page 14 of your written statement you made reference to a speech made by the U.S. President on November 18 of last year. I take it that that was the occasion of his offer not to deploy Pershing 2 and Cruise land-based missiles in western Europe in the event that the Soviet Union was to remove its SS-20s. I wonder whether, for the purpose of the record, you might indicate the response of the Soviet Union to that offer.

• 1730

Mr. MacGuigan: Yes, that was the address in which the zero option was presented, and the Soviet Union has certainly

[Traduction]

M. Crouse: Oui, c'est ce que j'ai dit, il est venu ici d'Europe, quelle était sa cargaison?

M. MacGuigan: Je m'excuse.

M. Crouse: Nous savons qu'il transportait une sorte d'uranium . . .

M. MacGuigan: Pas vraiment.

M. Crouse: Non? C'est ce qu'on disait au début. Mais il a aussi ramené une cargaison qui a été achetée par la suite.

M. MacGuigan: Oui.

M. Crouse: Je voudrais donc savoir quelle marchandise ce navire a transporté jusqu'à dans notre pays.

M. MacGuigan: Je l'ignore.

M. Crouse: Pourriez-vous vous renseigner et nous en faire part?

M. MacGuigan: Je ferai de mon mieux.

M. Crouse: Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup. Finalement, une question supplémentaire par le secrétaire du ministre de la Défense nationale, M^{me} Appolloni.

Mme Appolloni: Quelques éclaircissements, monsieur le président, si vous me le permettez. Tous les signataires de la Conférence sur la sécurité sont toujours invités aux manoeuvres de l'OTAN en Europe. Deuxièmement, comme l'a déjà signalé le ministre M. Munro, nous n'avons pas participé aux manoeuvres la dernière fois parce que la question du statut des différentes puissances aurait pu entrer en ligne de compte.

Le président: Merci. Maintenant, monsieur Gamble. Si vous me permettez de plaisanter, je sais que vous avez toujours voulu être entendu du Kremlin, et les deux journalistes de la tribune de la presse au service de *Novosti* et de *Tass* sont sortis il y a une minute.

M. Gamble: Ils savaient que j'allais poser une question, monsieur le président, et ils étaient probablement trop gênés . . .

Le président: J'aurais aimé qu'ils restent ici, ainsi, vos propos auraient été directement transmis là-bas.

M. Crouse: Suis-je responsable de leur départ?

Le président: Monsieur Gamble, s'il vous plaît.

M. Gamble: Monsieur le ministre, vous faites allusion dans votre déclaration à un discours qu'a prononcé le président américain le 18 novembre dernier. Je suppose que c'est lorsqu'il a offert de ne pas déployer de missiles *Pershing 2* et *Cruise* en Europe occidentale si l'Union soviétique acceptait de retirer ses SS-20. Pourriez-vous nous dire quelle a été la réaction de l'Union soviétique à cette offre?

M. MacGuigan: Oui, il s'agit du discours où l'on a présenté l'option zéro, et l'Union soviétique n'a certes pas fait mine de

[Text]

not initially moved to accept that offer. That was discussed subsequently in meetings between the United States and the Soviet Union in Geneva, and that includes a meeting between Secretary Haig and Mr. Gromyko. At none of the meetings did the Soviets show any disposition to follow up that offer.

Mr. Gamble: Some suggestion was made by Miss Jewett with respect to an educational program employing the facilities of the television media, wherein the general public might become aware of the uselessness of air raid shelters and the horrors of nuclear war. I was interested by a comment, and that was that one would hope that we would have a sufficient budget where we might advocate that kind of an expenditure. I would simply ask that in the event that you did, that the results of those tests on chemical warfare, which might then be made available, both with respect to the use of those products in Kampuchea and in Afghanistan, might be made part of that program, disclosing in the event that that is the evidence of what the Soviet Union has been doing in direct breach of a convention prohibiting the use of chemical warfare. And it might also be appropriate at that time to deal with the significance of verification, to which reference has been made on a number of occasions, and the unwillingness of the Soviet Union, to date, to accept any kind of verification other than that made available through national technical means. I would hope that you would take that representation and, in the event that a program of that nature were to be produced, include that kind of a presentation for the general public in Canada. Does that seem reasonable?

Mr. MacGuigan: Yes.

Mr. Gamble: If I may just deal with this French surveillance project. We had a number of comments, both your comments today and a couple of comments from my colleagues. It is my understanding that satellite observation, to clarify something that Mr. McKinnon has already dealt with, will not disclose even western weapons such as the Pershing 2 and the Cruise land-based missiles and the corresponding Russian counterparts. Would that be the case?

Mr. MacGuigan: I am told that it would not reveal the Cruise missiles, but it would reveal the Pershings and the SS-20s.

Mr. Gamble: Maybe Ambassador Menzies might confirm whether the Russians, to our knowledge, have any nuclear warhead bearing missiles or weapons that might similarly fail to be detected by a satellite observation.

Mr. Menzies: The SS-20 with the triple warhead is certainly able to be seen from a satellite, but smaller weapons with a shorter range would not be seen, and, of course, that would apply to any nuclear bombs or missiles, small missiles, carried by aircraft.

Mr. Gamble: And it would certainly not apply to the detection of any chemical warfare storehouses. One would have to open up the can to determine what was in it. Why then would we as a government propose any kind of association with the French proposals which would certainly involve the

[Translation]

l'accepter au début. Ce concept a fait l'objet de discussions ultérieures lors de réunions entre les États-Unis et l'Union soviétique à Genève, notamment lors d'une réunion entre le secrétaire Haig et M. Gromyko. Les Soviétiques n'ont à aucune de ces réunions donné l'impression qu'ils allaient accepter cette offre.

M. Gamble: Mademoiselle Jewett a suggéré de lancer un programme d'information en se servant de la télévision pour sensibiliser la population à l'inutilité des abris aériens et aux horreurs de la guerre nucléaire. On a répondu entre autres choses, et cela m'a beaucoup intéressé, qu'on espérait disposer d'un budget suffisant pour prôner ce genre de dépenses. Si jamais c'était possible, je propose que l'on inclue dans ce programme les résultats des tests sur la guerre chimique, qui seront peut-être alors disponibles, pour ce qui est de l'utilisation de ces produits au Kampuchea et en Afghanistan pour trouver, au besoin, un geste de l'Union soviétique allant directement à l'encontre d'une convention interdisant le recours à la guerre chimique. Il y aurait peut-être lieu également de traiter de l'importance de la vérification, à laquelle on a fait allusion à plusieurs reprises, et au refus de l'Union soviétique, jusqu'à maintenant, d'accepter toute vérification autre que celle effectuée à l'échelle nationale. J'espère que vous tiendrez compte de mes observations et que, si jamais un tel programme est lancé, on diffusera ce genre de renseignements à la population. Est-ce raisonnable?

M. MacGuigan: Oui.

M. Gamble: Permettez-moi de passer au projet de surveillance adopté par la France. Il y a eu plusieurs observations, aussi bien de votre part que de la part de mes collègues. Pour en revenir à ce que disait M. McKinnon, si j'ai bien compris, l'observation par satellites ne permettra même pas de localiser des armes comme les missiles Pershing 2 et Cruise et les missiles russes correspondants. Serait-ce bien le cas?

M. MacGuigan: On me dit qu'on ne pourrait déceler les missiles Cruise, mais les Pershings et les SS-20, oui.

M. Gamble: L'ambassadeur Menzies pourrait peut-être nous dire si les Russes, pour autant que nous sachions, ont des missiles ou des armes à ogives nucléaires qui ne pourraient être décelés par satellite.

M. Menzies: On peut certes déceler à partir d'un satellite le SS-20 muni d'une triple ogive nucléaire, mais on ne pourrait retracer les armes plus petites ayant une moindre portée ce qui inclurait, bien entendu, toute bombe ou missile transporté par avion.

M. Gamble: Et l'on ne pourrait certes pas déceler ainsi tout entrepôt d'armes chimiques. Il faudrait pouvoir ouvrir la boîte pour voir ce qu'elle contient. Pourquoi alors notre gouvernement s'associerait-il à ces propositions de la France qui supposeraient des dépenses considérables et seraient une répétition

[Texte]

expenditure of vast amounts of money and duplicate a system that is already in the hands of the superpowers, when Ambassador Menzies has indicated the problems after that information has been gleamed as to what to do with it? Why would that ever be part of our government's policy?

• 1735

Mr. MacGuigan: Well, it is not exactly part of our policy, but we do support the notion of international verification in principle. After all, the countries of the world are not necessarily prepared to delegate to the United States and the Soviet Union the sole responsibility for verification. If we are to have any movement towards internationalization, we may well want to have an international institution which performs this job and whose conclusions are open to all the countries of the world that would participate in this—hopefully that would be the United Nations itself and all its members. The Americans and the Soviets do not publish this information. They keep it for their military use, but an international verification authority might want to publish any information it obtained, at least any information that led them to believe there was a transgression. The other two might have their own reasons for keeping that quiet.

Mr. Gamble: Even recognizing from the outset that there are small weapons with devastating power that could never be detected, I just wonder whether we would want to join financially in an undertaking of that nature, realizing at the very beginning before the project was begun, that it had such serious limitations that one should question the validity of the expenditure?

Mr. MacGuigan: I did say that although we agreed with it in theory, there are obviously a lot of practical matters to be resolved, and I suppose the question of proportion which you implicitly raise is one; how valuable is this kind of satellite verification to us on the one hand, and what proportion of likely weapons would not be caught by this kind of verification. If 90 per cent of the weapons would not be caught by it, then there would be no point in having expenditures of that kind, but if it is 2 per cent or 3 per cent or less, it might still be rather important to do it, to lessen the number because the smaller ones may well have less destructive power and less range than larger ones.

Mr. Gamble: Thank you very much, Mr. Minister. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much. Two supplementaries: Dr. Jewett and the last word will be given to Mr. Bloomfield.

Miss Jewett: On this very matter that John Gamble just introduced, I wonder whether it would be possible for Ambassador Menzies or someone in the department to take the brief that we received from the Science for Peace group, you remember—I think that was the right brief—which devoted most of its brief to the question of the ISMA, the monitoring agency. A lot of us were really quite impressed by that on two grounds: one, that it did look technically feasible for verification purposes and, secondly, that it did not need the two

[Traduction]

d'un mécanisme se trouvant déjà dans les mains des superpuissances, quand l'ambassadeur Menzies a mentionné les problèmes que pourrait poser l'utilisation de ces renseignements? Pourquoi notre gouvernement adopterait-il une telle politique?

M. MacGuigan: Ça ne fait pas vraiment partie de notre politique, mais nous appuyons en principe l'idée d'une vérification internationale. Après tout, tous les pays du monde ne sont pas nécessairement disposés à déléguer aux États-Unis et à l'Union soviétique toutes les responsabilités à l'égard de la vérification. Pour s'orienter vers l'internationalisation, il faudrait peut-être qu'un organisme international remplisse cette tâche et en diffuse les renseignements à tous les pays participants—idéalement, à tous les membres des Nations Unies et à l'organisation elle-même. Les Américains et les Soviétiques ne publient pas ces renseignements. Ils servent à leurs propres fins militaires, mais un organisme de vérification internationale pourrait publier tous ces renseignements, du moins ceux le portant à croire qu'il y a infraction. Les deux autres pourraient avoir leur raison de garder le silence.

M. Gamble: Mais comme nous savons dès le départ que certaines petites armes ayant une puissance dévastatrice ne pourront jamais être décelées, je me demande si l'on voudra participer financièrement à une entreprise de ce genre, vu que de telles limites permettent de mettre en doute le bien-fondé de cette dépense?

M. MacGuigan: J'ai bien dit que malgré que nous y souscrivions en théorie, il demeure bien des problèmes d'ordre pratique et je suppose que ce pourcentage d'erreur en est un. Quelle sera pour nous la valeur de ce genre de vérification par satellite et quel pourcentage d'armes ne sera jamais décelé. Si 90 p. 100 des armes doivent ne pas pouvoir être décelées, de telles dépenses ne seraient pas justifiées, mais s'il s'agit de 2 ou 3 p. 100, cela aurait peut-être quand même une valeur, car les petites armes peuvent avoir une puissance de destruction moindre que les grandes.

M. Gamble: Merci beaucoup, monsieur le ministre. Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup. Deux questions complémentaires: M^{lle} Jewett et finalement, M. Bloomfield.

Mlle Jewett: Au sujet de la question que vient d'aborder John Gamble, l'ambassadeur Menzies ou quelqu'un du ministère pourrait-il prendre le mémoire que nous avons reçu du groupe *Science for Peace*, qui portait presque entièrement sur la question de l'agence de surveillance ISMA. Bien des membres du Comité ont été vraiment impressionnés par ce mémoire pour deux raisons: tout d'abord, cela semble possible du point de vue technique aux fins de la vérification et, deuxièmement, la participation des deux superpuissances n'était pas néces-

[Text]

superpowers in. They argued that these would come along if a consortium at the United Nations did develop this international satellite monitoring agency idea. I would be grateful if it were possible for someone in the department to take that brief and in addition Professor Polanyi's brief.

The Chairman: Yes, from Monday night, February 22.

Miss Jewett: I think it would be useful for us to know what its limitations are; where you disagree with it; where you feel further knowledge on our part would be useful.

Mr. MacGuigan: We will have to examine the resources required for that, Dr. Jewett. I have not seen those myself, but I am not sure just what will be required. We do have a small group of people involved. To the extent that it is consistent with their preparations for UNSSOD II, we will try to do that. In any event, we will get back to you and let you know whether we feel we are able to do it or how much of it we are able to do.

Miss Jewett: Thank you.

The Chairman: That brief was on Monday, February 15 at 8.00 o'clock. Mr. Bloomfield, please.

Mr. Bloomfield: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Minister, if the United Nations did have a satellite surveying capability, could they legally make that information public?

• 1743

Mr. MacGuigan: Yes, I think it would depend on the purpose for which it was established. Of course, it is possible I suppose that there could develop what would be counterclaims of infringement of privacy of some kind, national or even individual; but since one could not really subject individuals to much surveillance that way, I would not think that a new concept of national privacy likely would be successfully contended for. The fact that the United States and the Soviet Union have successfully subjected each other's, and not only each other's but other countries' territories as well, to this kind of surveillance for quite some time now and have got away with it, I think is probably the best indication that it could be done with equal authority by an international body. I do not think publicizing it would really change the character of it; it is really the doing of it more than the publicizing of it that would make a difference.

Mr. Bloomfield: Thank you.

The Chairman: Mr. Minister, madam, messieurs, thank you very much for being faithful. You stayed to the very end. This will conclude the first part of our task on the order of reference referred to us on December 18. We decided this morning about the rest of our agenda and, of course, there is the subcommittee on Latin America which will have to produce its report on April 7 for us to consider after our return from the Easter recess. It is to be tabled April 30. And of course there are the estimates. Thank you. There is no meeting tonight.

I adjourn this meeting to the call of the Chair.

[Translation]

saire. Ce groupe maintient que ces deux pays seraient d'accord si un consortium, au niveau des Nations Unies, mettait au point cette agence internationale de surveillance par satellite. Je saurais gré à quelqu'un du ministère de consulter ce mémoire en plus de celui du professeur Polanyi.

Le président: Oui, du lundi soir 22 février.

Mlle Jewett: Il serait utile de savoir quelles en sont les lacunes, sur quels points vous n'êtes pas d'accord et quels éléments devraient en être précisés.

M. MacGuigan: Nous devons voir quelles ressources seront nécessaires, mademoiselle Jewett. Je ne les ai pas vues moi-même, mais j'ignore ce que cela prendra. Un petit groupe de gens s'en occupe déjà. Si cela peut faire partie de leurs travaux de préparation à l'UNSSOD II, nous tenterons de le faire. De toute façon, nous reviendrons vous dire dans quelle mesure c'est possible.

Mlle Jewett: Merci.

Le président: Le mémoire a été entendu le lundi 15 février à 20 heures. Monsieur Bloomfield, s'il vous plaît.

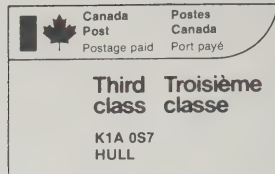
M. Bloomfield: Merci, monsieur le président. Monsieur le ministre, si les Nations Unies étaient capables d'effectuer une surveillance par satellite, pourraient-elles légalement diffuser les renseignements ainsi obtenus?

M. MacGuigan: Oui, cela dépendrait des fins auxquelles l'organisme serait créé. Bien entendu, on peut prévoir que certains se plaindraient d'atteinte à la vie privée, nationale ou même individuelle. Mais vu qu'on ne pourrait de toute façon surveiller les particuliers, on ne pourrait vraiment prétendre qu'une telle atteinte existe. Vu que les États-Unis et l'Union soviétique ont pu se soumettre l'un l'autre, et soumettre d'autres pays également, à ce genre de surveillance depuis quelque temps sans que personne ne s'en plaigne, ce pourrait être fait tout aussi bien par un organisme international. Je ne crois pas que la publication des renseignements changerait quoi que ce soit à la nature de cette activité, c'est la collecte plutôt que la diffusion qui importe.

M. Bloomfield: Merci.

Le président: Monsieur le ministre, madame, messieurs, merci beaucoup. Vous êtes restés jusqu'à la fin. Ceci termine la première partie de notre ordre de renvoi du 18 décembre. Nous avons pris une décision ce matin quant au reste de notre programme et, bien entendu, ce comité de l'Amérique latine devra nous remettre son rapport le 7 avril pour que nous puissions l'étudier après le congé de Pâques. Il doit être déposé le 30 avril. Il y aussi le budget, bien entendu. Merci. Il n'y a pas de réunion ce soir.

La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

At 9:30 a.m. and 11:00 a.m.:

From the Department of National Defence:

Mr. W.M. Beckett, Director, Arms Control Policy.

At 3:30 p.m.:

From the Department of External Affairs:

Mr. A.R. Menzies, Ambassador for Disarmament.

From the Department of National Defence:

Mr. W.M. Beckett, Director, Arms Control Policy.

A 9h30 et 11 heures:

Du ministère de la Défense nationale:

M. W.M. Beckett, directeur, Politique du contrôle des armements.

A 15h30:

Du ministère des Affaires extérieures:

M. A.R. Menzies, ambassadeur pour le désarmement.

Du ministère de la Défense nationale:

M. W.M. Beckett, directeur, Politique du contrôle des armements.

